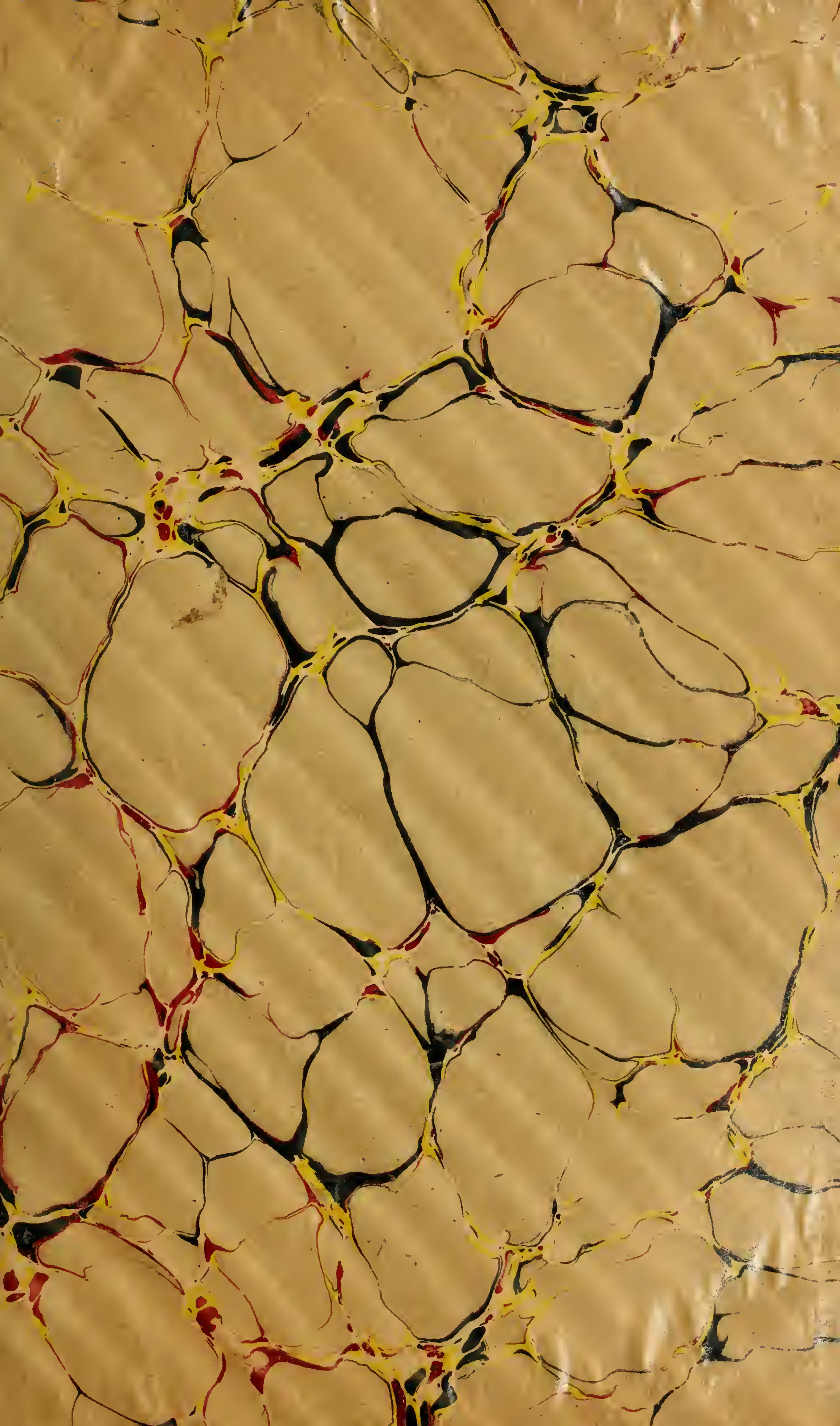


COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE,

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET, FÉNELON, MASSILLON *,

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*,

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE, DE LA PLUPART

DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS, GEOFFRIN, RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, CIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME DIX-HUITIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES COMPLÈTES DE RICHARD L'AVOCAT (PREMIÈRE SUITE).

CHEZ L'EDITEUR,

AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,

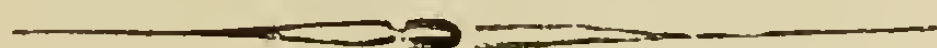
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1845.



INDEX

DES AUTEURS ET DES SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.



RICHARD L'AVOCAT.

TRO'

6'

MIGNE, succursaliste, à Montrouge, de Vrayet de Surcy, imprimeur à Paris.

SUITE DES DISCOURS MORAUX

SUR LES EVANGILES DES DIMANCHES DE L'ANNEE,

COMPOSÉS SUR LES IDÉES, PRINCIPES, RAISONNEMENTS, EXEMPLES, COMPARAISONS, FIGURES, PAROLES DE L'ÉCRITURE SAINTE ET DES PÈRES,

PAR RICHARD L'AVOCAT.

SERMON XXII.

POUR LE PREMIER DIMANCHE D'APRÈS PAQUES.

De la paix.

Pax vobis.
La paix soit avec vous (Joan., ch. XX).

L'Evangile de ce jour renferme des vérités si touchantes, qu'il suffit, ce me semble, pour attendrir vos cœurs, de vous en rapporter simplement les circonstances. Nous y voyons un Dieu qui apparaît à ses chers disciples, il laisse trois grandes marques de son amour, en leur donnant autant de fois sa paix. Dans la première apparition, il leur dit : *La paix soit avec vous*, et l'Evangile remarque qu'il *leur montre aussitôt ses mains et son côté.* Dans la seconde, ou plutôt dans la même apparition, il répète ces mêmes paroles : *La paix soit avec vous, et au même temps, il souffle sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* Enfin, comme Thomas n'était pas avec les autres disciples quand Jésus-Christ vint, il leur apparaît huit jours après dans le même cénacle ; et, étant tous assemblés, il se tient au milieu d'eux, et leur dit pour une troisième fois : *La paix soit avec vous.*

Ceci ne s'est pas fait sans de grands mystères, disent les Pères ; et, si nous en croyons saint Grégoire et saint Anselme, ces trois circonstances renferment autant de vérités qui vont faire tout le partage de ce discours.

Pour vous les expliquer, il faut savoir qu'avant l'incarnation et la mort de Jésus-Christ, la paix était bannie du monde, où l'esprit de division et de discorde régnait par l'empire que le démon et le péché y avaient acquis, par l'éloignement des grâces qui devaient faire notre réconciliation, et par de cruelles et opiniâtres inimitiés qui nous armaient les uns contre les autres. Ainsi, pour rendre cette paix au monde et remettre les choses dans l'état où elles étaient avant le péché, il fallait un charitable et puissant médiateur qui nous délivrât de cette captivité, qui assurât cette réconciliation et qui fît cesser ces haines et ces inimitiés particulières ; car c'est ce que Jésus-Christ a fait, et c'est aussi pour nous apprendre que nous lui sommes redevables de ces trois grands bienfaits qu'il donne aujourd'hui par trois différentes fois la paix à ses apôtres : *Pax vobis*, etc.

Ce n'est pas encore assez : comme c'est par les plaies que Jésus-Christ a reçues pour nous qu'il nous a délivrés de cette captivité, et que, par le sacrifice de la croix, qui est un sacrifice de paix, il a fini nos guerres : aussi quand il dit pour la première fois à ses apôtres : *La paix soit avec vous*, il leur montre les plaies de ses mains et de son côté, qui en sont les principes et les gages. Comme il nous a réconciliés avec Dieu et que nous y sommes réconciliés par le Saint-Esprit qui demeure en nous et qui est un esprit de paix ; aussi après qu'il leur a dit pour une seconde fois : *La paix soit avec vous*, il souffle sur eux et leur donne ce divin Esprit. Comme il nous a réconciliés les uns avec les autres, et que cette réconciliation se fait par son moyen et sur son modèle, aussi il assemble tous ses apôtres dans une même maison ; et quand il leur dit pour une troisième fois : *La paix soit avec vous*, il se tient au milieu d'eux, par l'autorité de ses lois, de sa présence et de ses exemples, qui n'inspirent que des pensées et des sentiments de paix.

Comprenez-vous bien toutes ces importantes vérités et la subordination qui est entre la paix que Jésus-Christ nous donne et les mystérieuses circonstances qu'il observe en nous la donnant ; je ne me lasse pas de les répéter, afin de les imprimer plus fortement



dans vos esprits et dans vos cœurs. Eh! pourquoi m'en lasserais-je? Jésus-Christ ne s'étant pas contenté de dire simplement à ses apôtres : *La paix soit avec vous;* mais leur ayant répété jusqu'à trois fois ces charmantes paroles : *Pax vobis.*

Soit que nous considérions, ou les plaies que Jésus-Christ nous montre, ou le Saint-Esprit et la rémission des péchés qu'il nous accorde, ou la place qu'il tient au milieu de ses apôtres, toutes ces circonstances ne nous parlent que de paix, puisque nous trouvons dans ses plaies une grâce de rédemption; dans la communication de son esprit un principe de justification, et dans la place qu'il tient, un symbole de réconciliation et d'union.

Nous connaissons, par les plaies qu'il nous montre, quel est le prix de la paix qu'il nous annonce, et ce qu'il lui a coûté pour nous la donner; ce sera mon premier point. Nous goûtons, dans la rémission de nos péchés qu'il nous accorde, quelle est la douceur de cette paix, et combien sont grands les avantages qu'elle nous procure; ce sera mon second point. Nous apprenons, par la place qu'il occupe au milieu de ses apôtres assemblés dans une même maison, quelle est l'étendue de cette paix, et ce que nous devons faire pour la conserver entre nous; ce sera mon troisième point et tout le sujet de ce discours, après que j'aurai invoqué pour vous et pour moi l'esprit de paix, par l'intercession de la sainte Vierge que l'Eglise appelle l'arche de la nouvelle alliance, et qui porta dans son sein la paix de tout le monde, quand un ange lui dit : *Ave.*

PREMIER POINT.

Je dis, messieurs, que s'il y a quelque chose qui puisse nous fournir une juste idée du prix et de l'excellence de la paix que Jésus-Christ nous donne, ce sont les plaies qu'il a reçues pour nous la mériter; que ce n'est proprement que par là que nous commençons à comprendre combien lui a coûté ce présent qu'il nous fait; et que c'est aussi la raison pour laquelle il montre à ses apôtres ses mains et son côté, après leur avoir dit pour la première fois : *La paix soit avec vous: Pax vobis; et cum hoc dixisset, ostendit eis manus et latus* (*Joan.*, XX, 20).

J'entre dans la discussion de cette vérité par un beau principe de saint Anselme, qui dit que la grande occupation d'un chrétien devrait être de méditer souvent sur l'ouvrage de sa rédemption, n'y ayant rien de plus touchant ni de plus propre à lui inspirer de la reconnaissance, que la réflexion qu'il fait sur la paix que Jésus-Christ a méritée au monde, et sur les étranges moyens dont il s'est servi pour la lui donner.

L'homme, dit ce savant archevêque, étant tombé par un effet de sa mauvaise volonté dans l'esclavage du démon et du péché, n'a pu en être délivré que par une volonté opposée, je veux dire par une volonté toute miséricordieuse et toute juste. Dieu pouvait laisser ce malheureux dans ses fers, sans lui faire d'injustice; car qu'est-ce que le Créateur doit à sa créature, et à sa créature volontairement rebelle? Il n'était pas besoin qu'il le rachetât, et, supposé même qu'il voulût le racheter, il pouvait le retirer du néant du péché par des voies aussi douces et aussi aisées qu'étaient celles qu'il avait employées pour le tirer de celui de la nature : *Deus non egebatur hoc modo hominem salvum facere, sed humana natura indigebat ut hoc modo Domino suo satisfaceret*, etc. (*D. Anselmus de Redempt. generis hum.*, c. 3).

Cependant, quoique du côté de Dieu il n'y eût aucune nécessité qu'il s'humiliât et qu'il souffrît pour racheter l'homme, du côté de ces hommes il y avait une espèce de nécessité qu'il ne fût racheté que par de si fâcheux moyens. Dieu, dit saint Anselme, n'avait pas besoin d'être attaché à la croix pour rendre la paix à l'homme, mais il fallait que l'homme fût réconcilié avec Dieu par ce douloureux sacrifice; et s'il n'était pas nécessaire que Jésus-Christ s'humiliât jusqu'au point qu'il s'est humilié, l'homme avait besoin de ces humiliations d'un Dieu, pour être tiré de l'abîme où il s'était précipité dans son péché.

C'est pourquoi, dans cette liberté que Dieu avait, non-seulement de racheter l'homme ou de ne le pas racheter, mais de chercher tels moyens qu'il voudrait pour opérer cette rédemption, il a consulté, non pas ses propres intérêts, mais les pressants besoins de sa créature, et a choisi non pas ce qui lui eût coûté moins, mais ce qui a été plus expédient à l'homme, et ce qui lui a paru très-nécessaire pour une ample et abondante rédemption. Il s'agissait de rétablir l'homme dans son premier état, et de lui rendre la grâce et la paix qu'il avait perdues par son péché. Or, pour le faire, il y avait de grandes mesures à prendre. La nature divine, qui n'avait nul besoin ni de s'humilier, ni de souffrir, ne pouvait aussi le faire par elle-même. La nature humaine, qui avait besoin de ces humiliations et de ces souffrances pour être réunie à son principe, ne pouvait suffire à un si grand ouvrage. Afin que l'homme reçût la paix qu'il avait perdue, et qu'il fût réconcilié avec Dieu, il fallait qu'il fût délivré de son péché; pour en être délivré, il fallait satisfaire, et pour y satisfaire, il fallait que le pécheur, ou quelqu'un pour le pécheur, donnât de son fonds à Dieu (remarquez bien ces mots) quelque chose qui ne lui fût pas dû. Pourquoi? parce que, si le péché est un outrage que l'on fait à la divinité, la raison demande que celui qui pèche rende à la divinité, pour reparation de l'honneur qu'il lui a ôté, quelque chose de plus grand que n'était ce par lequel il n'a pas dû la déshonorer : ainsi, comme le péché est d'une malice infinie, il fallait un rédempteur d'un mérite infini; il fallait, pour faire cesser cette cruelle guerre, une abondante satisfaction rendue par une victime qui payât, non pas ce qu'elle devait, mais ce que devaient les coupables, et ce que la justice divine pouvait en attendre dans la rigueur.

Or, ni la nature humaine seule, ni la nature divine seule, ne pouvaient suffire à cette satisfaction : la nature humaine, parce que tout était corrompu en elle, quoiqu'elle fût passible et mortelle ; la nature divine, parce qu'elle ne pouvait ni s'humilier, ni mourir, quoiqu'elle soit innocente, impeccable et essentiellement sainte.

Qu'est-il donc arrivé ? (voici la liaison de ces beaux principes de saint Anselme, et le fondement de notre religion). Afin que la justice de Dieu qui ne souffre aucun désordre dans son règne ni dans la conduite qu'elle tient sur l'homme, ne laissât pas le peché sans qu'il fût ou puni par un châtiment éternel, ou remis par une abondante satisfaction dans l'ordre d'où il était sorti, la miséricorde de Dieu s'est intéressée dans cette satisfaction, le Verbe a pris la nature humaine et se l'est unie, afin que, dans la même personne, il y eût deux natures, la divine et l'humaine ; un Dieu qui, comme homme, se chargeât de nos infirmités et de nos misères ; un homme qui, comme Dieu, rendît ces infirmités et ces misères d'un mérite infini ; un Dieu qui, comme homme, prît la ressemblance de nos péchés et en portât la peine ; un homme qui, comme Dieu, nous rendît la justice et la grâce ; un homme qui, comme Dieu, méritât notre paix par ses blessures, ou, pour mieux dire, un Dieu et un homme tout ensemble, qui non-seulement fût infiniment élevé au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, mais qui payât abondamment tout ce à quoi les hommes qui n'avaient pas pour payer étaient engagés, et qui, ne devant rien pour soi, acquittât toutes les dettes de ceux qui, quoique redevables envers la justice divine, n'avaient pas cependant de quoi lui satisfaire.

Grâces immortelles soient rendues à Jésus-Christ, prince et médiateur de notre paix ; car c'est là ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert pour nous la donner ; c'est là aussi ce qu'un si précieux don lui a coûté ; et la raison pour laquelle il montre ses mains et son côté à ses apôtres au même temps qu'il nous donne sa paix. *Pax vobis, et cum hoc dixisset, ostendit eis manus et latus.*

Quel mystère est-ce ici, messieurs ? rien de plus glorieux pour Jésus-Christ, que d'être le médiateur de notre paix, mais rien de plus onéreux pour lui, et qui l'engage à plus de choses. Par là il se voit le destructeur du péché, l'arbitre du différend de Dieu avec les hommes, le réconciliateur de ce qu'il y a dans le ciel et sur la terre, le réparateur de la nature, victorieux de l'enfer, et, si j'ose le dire, de la justice même de son Père. Tantôt Isaïe dit que son véritable nom sera *celui de prince de la paix : Vocabitur nomen ejus princeps pacis :* Tantôt David nous assure que, soit qu'il sorte du sein de son Père pour venir au monde, soit qu'il quitte le monde pour retourner à son Père, *il ne parlera que de paix à son peuple : Loquetur pacem ad plebem suam.* Tantôt Zacharie nous apprend qu'il sera un principe et comme une semence de paix, *semen pacis erit* (*Zach.* VIII). Tantôt saint Paul témoigne *qu'il annonce cette paix à ceux qui étaient loin aussi bien qu'à ceux qui étaient proche : Veniens evangelizavit pacem vobis qui longe fuistis, et pacem iis qui prope :* et même cet apôtre, pour nous donner une parfaite notion de ce que Jésus-Christ est, dit que *c'est lui qui est notre paix, et qui de deux peuples n'en fait qu'un : Ipse est pax nostra qui facit utraque unum.*

Que ces fonctions sont honorables, mais hélas ! qu'elles lui ont coûté ! Il a voulu pour en soutenir le poids, condamner et punir le péché dans la chair : *Damnavit de peccato peccatum in carne*, dit l'Apôtre ; mais dans quelle chair l'a-t-il condamné et puni ? Ce n'a pas été dans une chair où le péché demeurait, ç'a été dans la sienne où il n'était pas, et où il ne pouvait être. Ç'a été dans cette chair virginale que le Saint-Esprit avait formée, chair qu'il a rendue infirme, passible, et comme ouverte à toutes sortes d'ignominies et de douleurs. Ç'a été sur cette chair qu'ont été conclus, ce n'est pas assez, qu'ont été signés, c'est trop peu, qu'ont été gravés et imprimés avec des pointes de fer, avec des fouets, des épines, des clous et une lance, les articles de notre paix : *Disciplina pacis nostræ super eum, et livore ejus sanati sumus.*

Il n'en faut pas davantage, dit saint Léon, pour nous faire comprendre, d'où vient qu'il montre à ses disciples ses mains et son côté au même temps qu'il leur donne sa paix. Il les avait déja montrés aux puissances de l'enfer, dit ce savant pape, et ç'a été en leur opposant sa chair toute couverte de plaies qu'il en a triomphé. *Omnes principatus adversasque virtutes per objectionem passibilis carnis elisit.* Avant que l'ouvrage de notre rédemption eût été opéré, la justice de Dieu qui voulait être satisfaite nous poursuivait sans relâche, et le démon, auquel nous nous étions vendus, exerçait sur nous une horrible tyrannie en vertu de l'acte de notre engagement. Mais quand ce charitable médiateur a fait de son corps une hostie publique pour nos péchés, quand cet agneau sans tache s'est offert pour nous, *quand il a donné ses mains et ses pieds à ses bourreaux*, comme dit l'Ecriture, quand on lui a ouvert le côté, et qu'il en est sorti de l'eau et du sang : cette justice jusqu'alors inexorable nous voyant chercher notre asile dans cette mystérieuse pierre, a cessé ses poursuites, et quelque enragé que fût le démon, la cédule de nos péchés lui a été arrachée, et ce fatal pacte de notre captivité est passé dans les droits de notre rédempteur. Ç'a été pour lors, dit saint Léon, que les mêmes clous qui ont percé les mains et les pieds de Jésus-Christ, ont fait d'invisibles et d'éternelles plaies au démon : ç'a été pour lors que ce juste, que le péché avait fait mourir, a fait mourir le péché ; que les différents supplices qu'il a soufferts dans ses sacrés membres, ont perdu sans ressource les puissances de l'enfer : Jésus-Christ ménageant et achevant sa victoire si avantageusement pour nous, que tous

ceux qui croient en lui sont délivrés de l'esclavage de Satan et triomphent heureusement en sa personne : *Evacuatum est ergo illud generale venditionis nostræ et lethale chirographum, et pactum captivitatis in jus transiit redemptoris. Clavi illi qui manus Domini pedesque transfoderant perpetuis diabolum fixere vulneribus, et sanctorum pœna membrorum inimicarum fuit interfectio potestatum : ut in ipso et cum ipso omnes qui in eum crederent triumpharent* (*Leo. serm.* 10 *de Pass.*).

Nous avons, dit saint Grégoire (*Lib* XXIV *in Job*, *c.* 1, 2, 3), une belle preuve de cette vérité dans le chapitre XXXIII de Job : Le Saint-Esprit, après nous y avoir représenté la misère de l'homme, les troubles intérieurs et les persécutions étrangères qu'il souffre, dit *que si quelque ange parle en faveur de cet homme, Dieu aura pitié de lui, et qu'il le tirera de ce malheureux état, parce qu'il aura trouvé dans les mérites de son médiateur de quoi lui pardonner ses fautes, et se réconcilier avec lui. Si fuerit pro eo angelus loquens unus de millibus, miserebitur ejus, et dicet : Inveni in quo ei propitier.* Mais voici à quelle condition il veut que cet ange soit reçu : *Deprecabitur Deum, et placabilis ei erit : Il se présentera devant Dieu en qualité de suppliant, et Dieu, touché de son innocence et de sa prière, s'apaisera.*

Cet ange choisi parmi un million d'autres, ou pour mieux dire, cet ange seul dans son espèce, s'est trouvé, dit saint Grégoire. Jésus-Christ si longtemps attendu et si longtemps promis a enfin paru sur la terre, pour opérer notre rédemption. Comme nous étions hommes, il s'est fait homme, afin d'intercéder efficacement pour nous : mais comme nous étions pécheurs, il a pris notre nature pour la réparer dans la sienne qui était sans péché : semblable à nous en quelque chose, et différent de nous en d'autres; semblable à nous par la vérité d'une nature infirme et passible, différent de nous par les caractères d'une sainteté et d'une innocence essentielle; semblable à nous pour se charger de nos faiblesses, différent de nous pour guérir nos maux par leurs contraires. Eh! comment les guérir? *Concepta est caro ejus a suppliciis*, continue le Saint-Esprit chez Job, il a exposé son corps à toutes sortes de tourments; il n'y a point eu de santé en lui depuis les pieds jusqu'à la tête : et parce que le mal était dans notre chair, il a voulu la guérir, et il l'a effectivement guérie par les plaies de la sienne, *Revertetur ad dies adolescentiæ suæ et reddet homini justitiam suam* (*Greg.*, *ibid.*, *c.* 4). Dès qu'il a eu souffert pour nous, nous avons été rétablis dans notre premier état; notre réconciliation avec Dieu a été faite, il en a porté les articles dans ses mains et sur ses pieds, et c'est pour cet effet qu'en nous montrant ses plaies, il nous donne par trois fois sa paix : *hæc omnia operatur tribus vicibus per singulos, ut revocasset animas eorum a corruptione, et illuminet luce viventium.*

Le Saint-Esprit l'avait ainsi prédit chez Job, et en voici l'accomplissement dans notre évangile. Nous étions tous corrompus et aveuglés par nos péchés, et notre vie n'était pas tant une image de la mort, qu'une véritable mort. Mais quand Jésus-Christ a souffert pour nous, quand on a percé ses mains et ses pieds, quand on lui a ouvert le côté, il nous a tirés de cet état de corruption; il a dissipé l'aveuglement pour nous faire entrer dans le grand jour de la vérité, nous rendre la paix et la liberté que nous avions perdues : et afin que nous n'en doutions pas : *hæc omnia operatur tribus vicibus*, il nous donne sa paix par trois fois quand il nous montre ses plaies.

Ne serait-ce point pour nous dire que c'est par là qu'il a acquis par trois sortes de droits la paix qu'il nous a donnée? 1° par rapport au principe qui le fait souffrir, qui est l'infinie charité qu'il a eue pour nous; 2° par rapport aux maux qu'il a soufferts, qui sont des opprobres et des douleurs inconcevables; 3° par rapport à la dignité de sa personne, et aux mérites de sa vie, qui n'est rien moins que la vie d'un Homme-Dieu.

Ne serait-ce pas nous apprendre que *cette paix est l'ouvrage de sa justice* et le fruit de sa mort? que par rapport à sa divinité il a fait notre paix; que par rapport à sa chair il a satisfait et s'est sacrifié pour nous obtenir cette paix? Ce sont les raisons de saint Thomas, que je me contente de vous proposer, pour vous faire voir ce qu'un si rare présent coûte à Jésus-Christ, et les liaisons qu'il y a entre les plaies qu'il montre à ses apôtres, et la paix qu'il leur donne.

Car voilà, âme chrétienne, voilà quel est le principe de ton salut, dit saint Anselme; voilà quelle est la cause de ta liberté; voilà quel est le prix de ta rédemption. Tu étais esclave, et tu n'as été rachetée; tu étais perdue, et tu n'as été réparée; tu étais séparée de ce qui fait la véritable paix, et tu n'y as été réunie ; tu étais morte, et la vie ne t'a été rendue que par de si étranges et de si douloureux moyens. *Hæc est virtus salvationis tuæ, hoc est pretium redemptionis tuæ. Captiva eras, sed hoc modo es redempta : ancilla eras, et sic es liberata, sic es exul reducta? perdita, restituta et mortua resuscitat* (*Ans.*, *c.* 5).

Cela étant, chrétiens (et c'est la réflexion de ce pieux archevêque), quelles impressions ces vérités feront-elles sur nos cœurs, et à quoi nous abandonnerons-nous? Sera-ce à la joie? mais ne paraîtrait-elle pas indiscrète et injurieuse à Jésus-Christ; qui ne nous a rendu la liberté que par sa captivité, la gloire que par ses ignominies, et la vie que par sa mort? Sera-ce à la tristesse? mais ne paraîtrait-elle pas déraisonnable et injuste, puisque, sans les plaies de ce charitable médiateur, nous serions toujours esclaves, perdus, réprouvés et ennemis de Dieu? Me réjouirai-je, adorable Sauveur, de ce que vous avez souffert? Je me réjouirais donc de la cruauté de vos bourreaux, puisque sans eux, vous n'auriez pas souffert. M'en affligerai-je? je m'affligerais donc du bienfait de ma rédemption, puisque sans vous et sans

eux, je ne serais pas racheté. Me réjouirai-je de ce que je suis réconcilié avec Dieu? Mais vous me montrez vos mains et votre côté. M'en affligerai-je? mais vous me parlez de paix. Je ne séparerai donc jamais ces deux choses, ma paix et vos plaies : celles-ci me montreront ce que vous avez fait, et celle-là m'apprendra ce que je dois faire. Voyant ces plaies, je haïrai ceux qui vous les ont faites, et je me haïrai moi-même, si je viens à les ouvrir par mes péchés; entendant ces paroles de paix, je vous en rendrai d'éternelles grâces, à vous qui en êtes le médiateur, et je tâcherai de m'en appliquer les fruits, en participant à vos souffrances. Sans me partager entre la joie et la tristesse, je les conserverai toutes deux précieusement dans mon âme, parce que je ferai de l'une et de l'autre autant de motifs de ma reconnaissance, et autant de puissants engagements pour vous suivre. Si je ne m'abandonnais qu'à la tristesse, j'aimerais votre bien, mais je n'aimerais pas le mien; ou plutôt je n'aimerais ni mon bien ni le vôtre, puisque vous n'avez rien souffert que par ce grand désir que vous avez eu de mon salut, et que je semblerais m'y opposer; au contraire, si je ne m'abandonnais qu'à la joie; j'aimerais mon bien, mais je n'aimerais pas le vôtre, ou plutôt je n'aimerais ni le vôtre ni le mien, puisque je prendrais tout sur vous et rien sur moi, que je me croirais dispensé de souffrir pour des péchés que vous auriez expiés, et que cependant vous voulez que je joigne mes peines et mes mortifications aux vôtres.

Puissiez-vous, chrétiens, entrer dans ces sentiments, ils sont si justes, que vous ne devez jamais en concevoir d'autres. Car ne prétendez pas qu'il ne vous doive rien coûter pour faire votre paix. Quand le Saint-Esprit en parle, il la regarde comme un traité dont l'accomplissement dépend de Dieu et de vous. *Je ferai avec mon peuple un pacte de paix*, dit Dieu, chez Ezéchiel : *Faciam cum eis pactum pacis.* Mais ce pacte ne sera pas sans doute différent de celui qu'il avait déjà fait avec Abraham. Il renfermait un double engagement : l'un du côté de Dieu, qui promettait sa protection à ce patriarche et à ses descendants, l'autre du côté des Israélites qui devaient être circoncis, et porter dans leur chair les marques de cette éternelle alliance: *Eritque pactum meum in carne vestra in fœdus æternum.* C'est dans notre chair que ce pacte est fait, c'est sur notre chair que les articles en sont écrits. *Si je mortifie mes membres qui sont sur la terre, si je porte la mortification de Jésus mon Sauveur dans mon corps*, si, par reconnaissance et par justice, *j'imprime sur moi ses sacrées stigmates*, j'accomplis de mon côté ce pacte, et je suis assuré que Dieu l'accomplira aussi du sien; mais si, par une répugnance naturelle que j'ai à me mortifier, je refuse de m'assujettir à cette onéreuse condition; si, parmi les croix, je me charge des plus légères, ou, pour mieux dire, si je ne me veux charger d'aucune, en un mot, si, par un malheureux attachement à une vie molle, je ne veux pas réduire ma chair sous le joug de l'Evangile, *Delebitur anima mea de populo, quia pactum Domini irritum feci*, je serai effacé du livre de vie : *Mon âme ne sera pas comptée parmi celle du peuple choisi, parce que*, pour n'avoir pas voulu satisfaire à cette condition, *j'aurai rendu inutile ce pacte de ma paix.*

Je voudrais donc, et fasse le ciel que cela soit ainsi, je voudrais que comme Jésus-Christ, après sa résurrection, a montré ses mains et son côté à ses apôtres, en leur donnant sa paix, vous montrassiez les plaies que vous vous êtes faites, et que, par ces marques de vos mortifications, vous fissiez connaître que vous accomplissez de votre part les conditions nécessaires pour profiter de ce précieux don. Je voudrais que la sévérité chrétienne fît sur vous la même recherche que la cruauté des bourreaux a faite sur Jésus-Christ : *Vim faciebant qui quærebant animam meam.* Ils ont cherché l'âme et la vie de ce Dieu partout où elle pouvait être. Si les uns disent qu'elle est dans la tête, les bourreaux l'y ont cherchée en la couronnant d'épines; si, selon les autres, elle est dans le cœur, vos bourreaux l'y ont cherchée en lui ouvrant le côté; si elle est dans toutes les parties du corps qu'elle rend sensibles, les bourreaux l'ont cherchée par les coups de fouet dont ils l'ont déchiré, par les clous dont ils ont percé ses mains et ses pieds. Voilà ce qu'il a coûté à ce divin Médiateur pour nous donner sa paix; et voilà ce que je voudrais qu'il vous coutât pour vous l'appliquer. Je voudrais que la pénitence cherchât l'âme du vieil homme partout où elle peut être; et, parce qu'elle est dans la tête, par l'orgueil et les pensées impures; dans la bouche, par l'intempérance et les mauvais discours; dans les mains, par les usures et les injustices; dans les pieds, par les mouvements criminels; dans le cœur, par la vengeance, l'impiété et l'amour des plaisirs défendus; parce qu'enfin elle est dans tout le corps *où le péché règne*, comme dit l'Apôtre, je voudrais que la pénitence l'allât chercher dans tous ces lieux, et qu'elle crucifiât cet Adam réprouvé. Je voudrais que la pauvreté le dépouillât, que l'humilité l'anéantît, que la chasteté le sacrifiât, que la charité lui ouvrît le côté; que toutes les vertus chrétiennes lui perçassent les pieds et les mains, et qu'elles l'attachassent à la croix, afin qu'on pût dire de lui ce que disait le même Apôtre : *Vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruatur corpus peccati.* Je voudrais que comme Jésus-Christ, pour prouver la vérité de sa résurrection, ne s'est pas contenté de dire qu'il serait crucifié et qu'il ressusciterait, mais qu'il a montré ses mains et ses pieds, pour faire voir qu'il n'était pas un pur esprit : *Videte manus meas et pedes, quia ego ipse sum, palpate et videte quia spiritus carnem et ossa non habet* (*Luc.*, XXIV). Je voudrais, dis-je, qu'après avoir été réconciliés par les ministres du Seigneur, vous ne vous contentassiez pas de ces belles promesses que vous leur avez faites, mais que

vous leur montrassiez de vrais fruits de conversion, des œuvres satisfactoires qui sont comme la chair et les os de la pénitence, afin de leur donner le plaisir de croire qu'ils n'ont pas risqué la grâce du sacrement, ni donné l'absolution à un fantôme ; en un mot, je voudrais que vous rendissiez en quelque manière la pareille à Jésus-Christ ; que vous portassiez sa mortification sur vous, pour répondre à cet amour qui lui a fait porter les peines dues à vos péchés ; que de même qu'il proteste qu'il vous a *écrit dans ses mains : In manibus meis scripsi te*, vous l'imprimassiez comme un cachet sur votre cœur (qui est toute la reconnaissance qu'il vous demande) : *Pone me ut signaculum super cor tuum : ut signaculum super brachium tuum :* sur votre bras, afin de tout entreprendre et de tout souffrir pour lui ; sur votre cœur, afin de trouver aisées et même agréables les austérités et les croix que vous vous imposerez. Comment ne le seraient-elles pas, puisque après vous avoir montré ses plaies, il répand sur vous son divin Esprit, afin de vous faire goûter la douceur d'une paix qui lui a coûté si cher, et les grands avantages qu'elle vous procure : *Pax vobis, accipite Spiritum sanctum.*

SECOND POINT.

Il est arrivé dans l'ordre de la grâce quelque chose de semblable à ce qui arrive dans celui de la nature. Il est assez surprenant que le figuier, qui est amer dans son bois, dans ses feuilles, dans son écorce, et même jusque dans ses cendres, produise néanmoins un fruit beaucoup plus doux que ne sont ceux des autres arbres. Un ancien en rapporte une belle raison, lorsqu'il dit que ce qui rend ce fruit si agréable vient de l'amertume même du figuier : que si le tronc en était moins amer, la figue n'en serait pas si délicieuse, mais que cet arbre renfermant, pour ainsi dire, en lui-même tout ce qu'il y a d'âcre et de mauvais goût, ne communique que de la douceur et de la suavité à son fruit.

Je puis dire, après saint Augustin et les autres Pères, que c'est là ce qui s'est passé d'une manière infiniment plus admirable entre Jésus-Christ et nous. Rien de plus doux que la paix qu'il nous annonce ; mais, ne vous en étonnez pas : toute l'amertume est renfermée dans le principe qui l'a produite. Si nous sommes riches, forts, justes, heureux, ce n'est que de la pauvreté, de la faiblesse, de la misère et de l'apparence du péché qu'il a prise de nous. S'il nous rend la gloire que nous avions perdue, s'il nous enrichit de ses trésors, s'il nous fait entrer dans sa joie, grâces en soient rendues à ses ignominies, à son indigence, à sa tristesse ; s'il nous donne la vie, c'est parce qu'il a enduré la mort de la croix ; s'il nous laisse sa joie en partage, c'est parce qu'il a pris toutes nos douleurs ; et s'il répand sur nous la douceur de son divin Esprit, c'est parce qu'on lui a donné du fiel et du vinaigre à boire.

Ce que l'époux dit à son épouse, dans les Cantiques, et ce que cette épouse reconnaissante lui répond nous en fournit une belle preuve : *Hâtez-vous, ma colombe, ma toute belle, et venez ; l'hiver est passé, la campagne est déjà toute couverte de fleurs, et le figuier est chargé de fruits ; levez-vous, mon âme, et venez vous cacher dans les trous de la pierre.* Mais que lui dit cette épouse ? *Je me hâte de venir ; je me repose à l'ombre de l'arbre que j'avais tant de fois désiré ; et rien ne me semble plus doux que le fruit qu'il me donne.*

Je me représente sous ce symbole ce qui s'est passé autrefois dans le cénacle, entre Jésus-Christ et ses disciples. Quand je vois qu'il leur apparaît, qu'il leur montre les plaies qu'on lui a faites sur la croix, qu'il veut qu'ils les voient et qu'ils y portent leurs mains, et qu'ensuite, il leur donne pour une seconde fois sa paix, et leur fait part de son esprit, je m'imagine que c'est comme s'il leur disait : Venez, mes chers disciples, l'hiver de mes douleurs et de mes humiliations est passé, mais votre paix et vos consolations ne passeront pas. L'Eglise que j'ai arrosée de mon sang, voit déjà sortir de son sein mille belles fleurs ; déjà l'arbre de la croix, cet amer figuier, vous présente ses fruits. Venez, mes bien-aimés, recueillir ce présent avec joie, et jouir tranquillement de mes bienfaits. Mais je m'imagine aussi entendre ses disciples lui dire : Nous nous reposons, Seigneur, sous l'arbre de votre croix ; nous sommes à l'ombre et sous l'asile de celui que nous avons tant désiré, et rien ne nous est plus doux que ce fruit : ou bien, si ces apôtres ne répondent rien à leur maître, c'est qu'ils goûtent au dedans d'eux-mêmes, cette paix qui, selon saint Paul, ne peut s'exprimer par aucun sens, et que la joie qu'ils ressentent est si grande, qu'elle ne leur permet pas de dire ce qu'il en est.

Ne croyez pas que je leur prête ces sentiments : *dès qu'ils virent Jésus-Christ, ils se réjouirent tous*, dit saint Jean, *gavisi sunt viso Domino.* Ni l'apparition imprévue de ce Dieu qui, ayant dans la vérité de sa chair, la subtilité des esprits, était entré dans le cénacle, quoique les portes en fussent fermées, ni l'état de ce divin Maître qui, dans un corps affranchi de nos misères, portait encore les marques d'un homme mortel, ni l'état où ils s'étaient trouvés autrefois eux-mêmes, état d'infidélité dans ceux-là, de renoncement dans ceux-ci, de lâcheté et de désertion dans les autres ; rien de tout cela ne les étonne et ne les effraie, *gavisi sunt viso Domino : ils se réjouissent en voyant Jésus-Christ.* Et comment ne se réjouiraient-ils pas, puisqu'ils voyaient ce qu'ils n'avaient pas encore vu, qu'ils goûtaient ce qu'ils n'avaient pas encore ressenti, et qu'ils espéraient fortement ce qu'ils n'avaient encore que faiblement attendu, dit saint Bonaventure ? Comment ne se réjouiraient-ils pas, puisqu'après que la Judée, rebelle à son Dieu, avait chassé la paix de la terre, en levant cruellement sa main sur lui, ils voyaient revenir cette aimable paix ; et qu'après la mort de Jésus-Christ, où les éléments avaient été dans la confusion, et toute la nature à l'agonie, ils éprouvaient en eux-mêmes une nouvelle tranquillité de

cœur qui les rendait également insensibles aux promesses et aux menaces, aux plaisirs et aux persécutions du siècle, dit saint Pierre Chrysologue? Comment ne se réjouiraient-ils pas, puisqu'au lieu qu'autrefois, Dieu n'avait fait à son peuple que des promesses de paix, puisque même, il n'avait employé que des anges pour dire aux hommes, à la naissance de son Fils: *Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté;* ils voyaient le médiateur de la paix en être lui-même l'ambassadeur, leur en apporter la nouvelle, et afin qu'ils n'en doutassent pas, leur donner le Saint-Esprit que la paix et la joie accompagnent, *Fructus autem Spiritus gaudium et pax*, dit un pieux et savant solitaire.

Sa pensée n'a pas moins de solidité que de délicatesse. Jésus-Christ, qui dans l'état même de sa vie mortelle jouissait dans son âme unie au Verbe, d'une paix et d'une joie qu'il ne pouvait perdre, avait dit à ses apôtres: *Je suis le cep de la vigne, et vous en êtes les branches. Si vous demeurez en moi, tout ce que vous demanderez vous sera accordé, je vous ai aimés, comme mon Père m'a aimé, demeurez donc dans mon amour; ma joie sera en vous, et cette joie sera pleine et parfaite.*

Il s'agissait d'accomplir cette promesse qu'il leur avait faite la veille de sa mort; il s'agissait de faire passer cette joie et cette paix intérieure qu'il possédait dans le cœur de ses chers disciples: quel sera le moyen dont il se servira? Ce ne sera point par cette cruelle transfusion de sang, que quelques chimistes ont voulu mettre en usage, pour renouveler les hommes, en faisant passer dans un corps usé ce qu'il y a de plus subtil et de plus vigoureux dans une substance vivante, ce sera au contraire par sa propre mort; il permettra qu'on lui ouvre le côté: *Ut eos in cavernam lateris receptos, ad omne suum consilium admittat, et gaudiis immisceat*, afin de les faire entrer dans cette sacrée plaie, où il se fera de lui en eux un doux épanchement de cette divine et ineffable joie.

Ce n'est pas assez, afin que cette joie et cette paix soient encore plus abondantes ou plus durables, Jésus-Christ ne se contente pas de montrer ses plaies à ses disciples, il leur donne son esprit. Il ne se contente pas de leur dire pour une seconde fois, *la paix soit avec vous*, il répand en eux par un soupir de sa bouche, cette paix qui ne pouvait venir que de lui: et comme autrefois son Père en soufflant sur Adam, communiqua la vie à ce limon qu'il avait pétri, de même Jésus-Christ en soufflant sur ses apôtres, *insufflavit super eos*, leur donne son Saint-Esprit, change leur tristesse en joie, les ranime, les console, en fait des hommes tout nouveaux, et les rend comme tout différents d'eux-mêmes.

Ce n'est pas encore assez: car hélas! quel eût été notre sort, si l'Esprit de Jésus-Christ s'était renfermé dans ses seuls disciples? quelle eût été notre paix et notre joie, si cette petite troupe choisie avait dû jouir seule de ce grand bienfait? aussi la chose ne s'est point passée de la sorte. Non-seulement, Jésus-Christ dit à ses apôtres, *recevez le Saint-Esprit:* mais comme il veut que ce divin Esprit passe de lui jusqu'à nous, par le ministère de ces hommes heureux qui en ont reçu les prémices, et comme cette effusion ne se peut faire que dépendamment de la rémission des péchés, il ajoute aussitôt: *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les aurez remis. Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis*, les rendant les ministres, les instruments et les dispensateurs de ses grâces, et conséquemment de sa paix.

Qu'admirerons-nous ici davantage, ou le pouvoir que Jésus-Christ donne à de faibles créatures, ou les grands biens qui nous en reviennent? Admirons l'une et l'autre de ces choses, puisqu'elles sont toutes deux admirables, et que nous trouvons dans l'une et l'autre le fondement de notre paix. Ce n'est pas à des créatures impeccables et d'une condition différente de la nôtre, que le pouvoir de remettre les péchés est accordé, c'est à des hommes qui ont été pécheurs comme nous, qui ont autrefois chancelé dans la foi, et renoncé leur Maître, qu'il donne la commission de nous délier. Non-seulement, il la leur donne, il la donne encore à des gens qui, par leur caractère, auront la même autorité qu'eux, quoiqu'ils n'aient pas les mêmes vertus: à des gens qui, quoiqu'ils soient saints, ou qu'ils ne le soient pas, soit qu'ils aient la grâce sanctifiante ou qu'ils ne l'aient pas, peuvent nous donner ce dont ils ne jouissent pas eux-mêmes: et en voici la raison: c'est qu'ils ne sont que les instruments de Jésus-Christ, dit saint Thomas. Et il y a cette différence entre la cause principale et les instrumentelles, que si celle-là produit dans les sujets où elle opère sa propre forme, celles-ci, n'agissant pas en leur nom, n'y produisent que l'image et la ressemblance de celle qui les applique.

Or, quel sujet de joie et de consolation pour nous, de trouver en tous lieux et à toute heure des ministres qui nous remettent sûrement et infailliblement nos péchés de quelque nature qu'ils puissent être, pourvu que nous n'y mettions point d'obstacle? des ministres qui, non-seulement ont la grâce de discernement pour nous juger, mais la juridiction nécessaire pour nous absoudre, qui, non-seulement nous montrent nos chaînes, mais qui nous en délivrent: des ministres aux paroles desquels, non seulement Jésus-Christ nous réconcilie, mais nous donne sa grâce, non-seulement nous exempte de la peine éternelle due à nos péchés, mais nous donne la force nécessaire pour devenir saints, et verse même dans nos cœurs le miel de ses consolations, l'huile, les douceurs et les onctions de son Esprit.

Quoiqu'il soit dit dans le Deutéronome que *les Israélites ont reçu le miel et le lait qui étaient sortis de la pierre*, cependant, comme a très-bien remarqué saint Grégoire (*hom.* 26 *in Evang.*), nous n'en trouvons aucun exem-

ple dans toute l'Ecriture. Comme ces douceurs, dont l'ancienne loi n'avait que les figures, étaient uniquement réservées à la nouvelle, dit ce saint pape, les apôtres ont trouvé l'un et l'autre dans la personne de Jésus-Christ, pierre angulaire de l'Eglise. Ils y ont trouvé le miel dans les paroles qu'ils lui ont entendu dire, et dans les miracles qu'ils lui ont vu faire ; et ils y ont trouvé de l'huile dans l'infusion du Saint-Esprit. Cette pierre était encore tendre quand elle a rendu du miel, les bourreaux l'ont taillée sur la croix ; et à force d'incisions et de coups de ciseau, le miel en est sorti : mais ce n'était pas assez ; cette pierre, de tendre qu'elle était, est devenue solide, et c'est dans cet état de consistance et d'immortalité que Jésus-Christ leur a donné le Saint-Esprit.

Remarquez-vous bien l'ordre de ces mystères, et la part que vous y devez prendre ? Comme c'est Jésus-Christ mortel et passible, Jésus-Christ couvert de plaies sur la croix, qui a opéré notre rédemption, il montre dans l'état de sa gloire ses mains et son côté à ses apôtres, et leur donne sa paix. Mais comme il veut que cette paix soit entière autant qu'elle le peut être en cette vie, et qu'elle n'est entière, que quand, non-seulement on n'est plus sous la tyrannie du péché, mais qu'on jouit des solides biens, que fait-il ? il donne le Saint-Esprit à ses apôtres, et par une suite nécessaire, toutes les douceurs et les suavités de sa grâce.

Nous recevons, chrétiens, ces précieux avantages, si nous n'y mettons point d'obstacle : et quand nos péchés nous sont remis, quand le Saint-Esprit nous est donné, nous pouvons dire que nous possédons ce qui fait la vraie et la solide paix :

1° Parce que la paix vient de la liberté, et *là où est le Saint-Esprit, là se trouve la véritable liberté.* Auparavant, nous étions sous le joug du démon, dit saint Grégoire, mais l'onction de la grâce a détruit ce joug, et nous nous en trouvons heureusement affranchis. Auparavant, les passions nous dominaient, nous troublaient et nous réduisaient à un honteux esclavage : mais quand le Saint-Esprit est au milieu de notre cœur il apaise ces passions ; et s'il ne les étouffe pas, il les adoucit et les empêche de nous nuire, à peu près comme un enchanteur (ne vous choquez pas de cette comparaison, elle est tirée de l'Ecriture), qui ne tue pas les serpents, mais qui se contente de les charmer, afin qu'ils ne fassent de mal à personne.

2° Parce que la paix vient de l'unité, et que plus les êtres sont réunis, plus ils sont tranquilles, comme saint Augustin le prouve fort au long, dans ses livres de l'Ordre, et du Libre Arbitre. Or, le propre de la grâce et du Saint-Esprit, c'est de réduire le cœur à l'unité, c'est d'être un amour unitif, c'est de rappeler toutes les affections du cœur à leur centre, sans souffrir qu'il se divise et qu'il se partage dans la variété des créatures.

3° Parce que la paix vient du témoignage que l'on peut avoir, que l'on est bien avec Dieu. Et selon saint Paul, *C'est ce témoignage que le Saint-Esprit nous rend.*

4° Parce que la grâce rend méritoires de la vie éternelle les moindres actions que l'on fait, au lieu que le péché anéantit le fruit de celles qui paraissent les plus saintes. Or, quel sujet de joie et de paix à une âme, de savoir que rien de ce qu'elle fait pour Dieu, ne périt ; que la grâce fait revivre ses premières bonnes œuvres ; que toutes ses actions seront pesées au poids du sanctuaire ; que tout lui sera compté, ne fût-ce qu'un verre d'eau donné à un pauvre, une prière ou un petit soupir poussé vers le ciel. *Dicite justo quoniam bene. Dites à l'âme juste que tout va bien pour elle, qu'elle recueillera les fruits de ses travaux, fructus adinventionum suarum comedet*, que rien ne sera perdu de ce qu'elle aura fait par le mouvement du Saint-Esprit.

A votre avis, demande saint Bernard, le monde avec tous ses biens et tous ses plaisirs peut-il en dire autant à ceux qu'il aime ? tout fourbe qu'il est, peut-il même avec ses mensonges et ses caresses s'engager d'en donner autant ? Non sans doute, et Jésus-Christ le témoigne assez à ses apôtres, quand il les avertit que la paix qu'il leur laisse, ne ressemble pas à celle que le monde donne à ses esclaves : et cependant, ô déplorable aveuglement! nous désirons tous naturellement la paix; mais si nous convenons unanimement dans ce principe, nous ne convenons pas tous, ni dans le choix de celle qui seule peut nous rendre véritablement heureux, ni dans l'ordre qu'il nous faudrait garder pour l'obtenir. Distinguons bien, je vous prie, ces deux paix, après Richard de Saint-Victor.

Il y a, selon lui, plusieurs sortes de paix. Il y a la paix de l'esprit avec le monde, il y a la paix de l'esprit avec la chair, il y a la paix de l'esprit avec le démon, et il y a la paix de ce même esprit avec Dieu. Les trois premières paix nous sont funestes, la dernière peut faire seule notre véritable bonheur. La première de ces paix nous corrompt, la seconde nous salit, la troisième nous endort, il n'y a que la quatrième qui véritablement nous réjouisse : et cependant il n'y a qu'elle que nous nous soucions peu d'acquérir. Lorsque tout nous réussit dans le siècle, qu'on nous y offre des honneurs et des biens à pleines mains, c'est pour lors que le monde fait sa paix avec nous : et n'est-ce pas cette paix que nous cherchons ; lorsque nos passions nous dominent, que nous jouissons de toutes les commodités et de tous les plaisirs de la vie; c'est pour lors que notre chair se réconcilie avec notre esprit, parce qu'il obéit à ses désirs corrompus, et n'est-ce pas cette paix que nous cherchons ? lorsque dans nos plus grands désordres nous ne sentons plus de remords de conscience, et que rien ne trouble ce malheureux calme : c'est pour lors que le démon fait sa paix avec notre esprit, et n'est-ce pas cette paix que nous cherchons ? il n'y

a que votre paix, ô mon Dieu! que nous nous soucions peu d'acquérir, et c'est là notre premier malheur.

La seconde, c'est que souvent en cherchant même la véritable paix qui est celle de notre esprit avec Dieu, nous renversons l'ordre qu'il nous faudrait garder pour l'acquérir. Quel est cet ordre? *misericordia et veritas obviaverunt sibi; justitia et pax osculatæ sunt.* C'est que la miséricorde aille la première, que la vérité la suive, que la justice l'accompagne, et que la paix soit le fruit des unes et des autres.

La miséricorde de Dieu prévient le pécheur; ce pécheur prévenu confesse humblement ses péchés, la justification, ou plutôt la justice que ce pécheur rend à Dieu, en lui satisfaisant pour ses péchés, suit cette miséricorde et cette vérité : et la paix qui résulte de toutes ces choses, est la dernière. Or, c'est à cet ordre que nous ne voulons pas nous assujettir. Nous voulons bien que la miséricorde nous prévienne, nous voulons bien que la vérité aille après la miséricorde, mais nous ne pouvons souffrir que la justice précède la paix; j'entends cette justice vengeresse qui tient en nous la place de celle de Dieu, comme dit Tertullien, et qui, selon le concile de Trente, est si nécessaire, soit pour nous faire ressentir, *combien est-il amer d'avoir abandonné le Seigneur*, soit pour nous préserver contre les fréquentes rechutes, soit pour nous conformer à Jésus-Christ qui a si rigoureusement puni nos péchés sur son adorable personne. Je n'en dis pas davantage : je viens à ma dernière proposition, que je traiterai en moins de paroles que les deux autres, quoi qu'elle ne soit pas moins importante.

TROISIÈME POINT.

Ce n'est pas sans raison que saint Jean nous apprend que Jésus-Christ se tint debout au milieu de ses disciples, quand il leur donna sa paix. Dans quelque état que nous considérions le Verbe divin, nous le regardons toujours comme tenant le milieu, disent les Pères. Quand nous le considérons comme Verbe incréé, nous nous le représentons entre la première et la troisième personne, entre la première qui l'engendre, et entre la troisième qui procède de son Père et de lui. Quand nous le regardons comme incarné, nous nous le figurons entre la nature divine et l'humaine; entre la première qu'il a de toute éternité, et entre la seconde qu'il a prise dans le temps. Comme crucifié, il est élevé en l'air entre le ciel et la terre, et cette élévation est toute mystérieuse par rapport à la nature de sa médiation. Vient-il pour nous racheter? David assure déjà par avance *qu'il a opéré notre salut au milieu de la terre.* Dispute-t-il avec les docteurs, et leur enseigne-t-il ce qu'ils ne savaient pas? l'Evangéliste remarque *qu'il était au milieu d'eux*? Apparaît-il après sa résurrection aux deux disciples qui vont à Emmaüs? il tient la même place. Enfin se fait-il voir à tous ses apôtres dans le cénacle, et leur donne-t-il sa paix? *Stetit Jesus in medio discipulorum; il se met au milieu d'eux.*

Quoique cette situation de Jésus-Christ ne mérite pas, ce semble, qu'on y fasse quelque réflexion, les Pères nous en ont dit de très-belles choses. Les uns, comme saint Bonaventure, ont cru que Jésus-Christ avait donné trois fois la paix à ses apôtres, afin qu'elle fût confirmée par l'autorité du Père, du Fils et du Saint-Esprit; et comme le Verbe est entre les deux personnes de l'adorable Trinité, il avait voulu se mettre au milieu de ses apôtres en leur donnant cette marque de leur réconciliation avec Dieu.

Les autres, comme saint Grégoire, ont dit que Jésus-Christ en donnant sa paix est debout par sa divinité, et au milieu de ses apôtres par son humanité; qu'il est debout par la dignité de sa personne et de sa qualité de chef, mais qu'il est au milieu d'eux pour leur faire connaître que c'est de sa plénitude qu'ils doivent tous être remplis, ou bien pour leur apprendre par cette situation, qu'il les connaît tous également, qu'il pèse et qu'il discerne leurs mérites.

Richard de Saint-Victor, qui rapporte quelques-unes de ces raisons de saint Grégoire, en ajoute une troisième, qui est que Jésus-Christ voulant établir non-seulement dans ses apôtres, mais dans tous les fidèles, une paix et une union parfaite, a voulu aussi en être lui-même le principe et le modèle tout ensemble. En qualité de principe, il s'est *tenu debout, stetit;* en qualité de modèle, *il s'est mis au milieu, medio eorum.* En qualité de principe il a réconcilié les hommes les uns avec les autres, et leur donne encore tous les jours les grâces nécessaires pour entretenir cette union. En qualité de modèle, il a fait de sa vie et de ses actions une règle universelle de charité et de paix que tous les hommes sont obligés de suivre: deux raisons qui nous portent à conserver soigneusement cette paix chrétienne qui nous unit les uns avec les autres.

Que Jésus-Christ ait été notre paix, et qu'il nous ait réconciliés non-seulement avec Dieu, mais encore avec nos frères, c'est une vérité que saint Paul a établie presque dans toutes ses épîtres, mais principalement dans le chapitre second de celle qu'il adresse aux Ephésiens : *Vous n'êtes plus éloignés de Dieu ni de vos frères comme vous l'étiez auparavant*, leur dit-il, *le sang de Jésus-Christ nous a approchés les uns des autres. Car c'est lui qui est notre paix; c'est lui qui de deux peuples n'en a fait qu'un; c'est lui qui a rompu ce mur de discorde qui nous séparait, en établissant notre paix. C'est lui enfin qui, pour nous réconcilier tous dans un même corps, a étouffé nos inimitiés dans son adorable personne.*

De ces paroles, l'ange de l'école et saint Jean Chrysostome ont inféré deux choses : la première, que Dieu avait d'abord formé le dessein de créer un homme dont tous les autres descendissent, afin qu'ils fussent tous obligés de vivre dans une bonne union par rapport à un même principe; mais que, par un effet tout contraire, la chair d'Adam n'ayant été qu'une source de division, il a voulu substituer son Fils à la place de ce

premier père, afin qu'il rétablît entre les hommes cette paix bannie du monde qui n'était plus qu'un triste théâtre de partialité et de discorde.

Imaginez-vous, dit saint Thomas, de voir dans une vaste campagne une multitude presque infinie de gens qui y sont assemblés, et au milieu d'eux une haute et épaisse muraille qui les sépare; n'est-il pas vrai que celui qui renverserait ce mur de séparation, joindrait ensemble cette grande multitude, et que de plusieurs peuples il n'en ferait qu'un? Or, c'est ce que Jésus-Christ a fait. Les différentes religions, les intérêts particuliers, les soupçons, les rapports, les inimitiés, les vengeances, les guerres avaient élevé entre les hommes un grand mur qui les empêchait de se joindre; mais quand Jésus-Christ est venu: *Fecit utraque unum, medium parietem maceriæ solvens,* il a renversé cette muraille, il a détruit ce pernicieux obstacle, et toutes les nations de la terre, auparavant si divisées et si éloignées de leur réconciliation, se sont heureusement trouvées réunies dans un même corps.

Il y a plus, et c'est la seconde chose que remarque saint Chrysostome (*Hom* 19. *ad Eph.*): il a été lui-même le ciment de l'union fraternelle, étouffant toutes les inimitiés par sa grâce, et, comme deux choses qui sont unies à une troisième, sont aussi unies entre elles, il a fait de son corps et de son esprit le lien commun de leur charité et de leur paix.

De là ces Pères tirent une étrange conséquence, à savoir : que ceux qui conservent quelque haine contre leurs frères, et qui ne veulent pas se réconcilier avec eux, ne sont pas du corps de Jésus-Christ, qu'ils font un schisme dans ce corps, qu'ils se privent de toutes les grâces qui coulent de cet adorable chef dans ses membres, et qui n'en coulent que quand ils sont unis les uns aux autres. *Ex quo totum corpus compactum et connexum per omnem juncturam subministrationis, secundum operationem in mensuram uniuscujusque membri, augmentum corporis facit in ædificationem sui in charitate.* Le corps que nous composons, dit saint Paul, reçoit de Jésus-Christ l'esprit et la vie, mais c'est lorsque toutes ses parties sont unies ensemble; dès qu'elles sont divisées, il n'y a plus ni d'esprit ni de vie. Mais comment la communication se fait-elle? elle se fait comme dans le corps naturel. Les esprits vitaux et animaux viennent du cerveau, toutes les grâces viennent de Jésus-Christ; mais comme ces esprits passent par des vaisseaux qui les reçoivent, que, lorsque ces canaux sont rompus, la communication de ces esprits cesse, de même, dit saint Thomas (*Lect.* 5, *in c.* IV *ad Ephes.*), notre sentiment, notre mouvement, tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, vient de Jésus-Christ qui est le chef de toute l'Eglise, mais il faut qu'il y ait certaines liaisons pour en recevoir les influences, et c'est la charité chrétienne qui les forme; en sorte que, dès qu'il n'y a plus de charité, ni d'union entre les membres, ces divins esprits ne se communiquent plus.

Non-seulement Jésus-Christ est par ce moyen le principe de notre paix, il en est encore le modèle. Par sa qualité de chef, il se tient debout quand il la donne à ses apôtres, pour montrer que c'est de lui qu'elle vient, et que hors de lui il n'y en a point : *Stetit.* Mais en qualité de modèle, il se met au milieu d'eux, proposant sa vie, ses actions, ses souffrances comme autant de véritables et d'infaillibles règles de paix.

Cette qualité de modèle n'appartenait qu'à lui, dit saint Augustin, parce qu'il n'y avait que lui qu'on pût voir et qu'on dût imiter tout ensemble dans une obligation de cette importance. On pouvait voir des hommes doux, paisibles, charitables, mais devait-on les imiter? non, sans doute, puisque sous de belles apparences de paix, de douceur et de charité ils cachaient un fond d'orgueil, de secrètes et d'irréconciliables inimitiés. On devait imiter Dieu, toujours tranquille, toujours patient, toujours miséricordieux, mais ce modèle était trop éloigné de nous et au-delà de la faible portée de nos yeux. Et de là vient que Jésus-Christ, pour nous donner une règle sûre de la paix que nous devons conserver avec notre prochain, s'est rendu visible et a lui-même fait le premier ce qu'il nous a obligés de faire; de là vient que, quand il donne sa paix à ses apôtres, il leur dit que c'est sa paix, en les prévenant, de peur qu'ils ne croient qu'elle soit semblable à cette fausse paix que donne le monde à ceux qui se gouvernent selon ses maximes.

Car, quelle est la paix du monde, sinon une paix chimérique, intéressée, fragile, qui n'étant fondée que sur des considérations humaines, ne subsiste qu'autant de temps que ces considérations subsistent? sinon une paix où il n'y a ni bonne foi, ni générosité, ni persévérance?

On se réconcilie dans le monde, mais comment? par hypocrisie. On fait au dehors un personnage tout autre qu'on n'est au dedans, et pour cacher une méchante passion, on veut paraître un bon acteur.

On se réconcilie dans le monde, mais pourquoi? parce que l'on craint un dangereux ennemi et qu'on attend une occasion plus favorable pour faire éclater sa vengeance. On s'y réconcilie quand on en a été cent et cent fois prié, quand on s'y voit engagé par de bons services qu'on a reçus, ou que l'on espère retirer dans un changement de fortune quelques avantages de sa réconciliation.

On se réconcilie dans le monde, mais quand? lorsqu'on ne peut plus faire la guerre, qu'on est près de rendre l'âme, qu'on se voit pressé par un confesseur de rompre d'anciennes inimitiés, pendant que peut-être on abandonne à ses enfants le soin de se venger, et qu'on laisse des procès injustement intentés, comme autant de semences de divisions et de haine.

On se réconcilie dans le monde, mais pour

combien de temps? peut-être pour quelques semaines ou quelques jours, autant que subsistent les motifs qu'on a eus de faire la paix. Comme donc ces motifs sont purement humains, et par conséquent très-fragiles, comme ce n'est pas une paix inspirée de Jésus-Christ, mais suggérée par le monde, comme on ne relâche rien de ses intérêts, qu'on entretient toujours au dedans une humeur farouche, dédaigneuse et peu sociable, un prétendu mépris, une petite civilité, ou refusée, ou rendue à contre-temps, une parole désobligeante ou équivoque rallument aussitôt un feu qui n'était que caché sous la cendre.

Ce n'est pas là, dit Jésus-Christ, ce n'est pas là la paix que je vous donne : *Non quomodo mundus dat pacem, ego do vobis.* Ma paix est une paix opposée à tous les vices de celle du monde ; c'est une paix sincère, réconciliez-vous de bonne foi avec vos frères, comme je me suis réconcilié avec vous ; c'est une paix généreuse et prévenante, allez au-devant de vos ennemis pour leur parler de paix, comme j'ai été au-devant de vous ; c'est une paix solide et persévérante, entr'aimez-vous toujours réciproquement, comme je veux vous aimer toujours.

Puisque c'est là l'exemple que Jésus-Christ nous donne, et les importantes leçons qu'il nous fait, concluons avec ces belles paroles de Richard de Saint-Victor : *Detestemur illam pacem quam Christus damnavit, amemus illam quam Christus docuit, speremus illam quam Christus nobis reposuit.* Il y a une paix que nous devons fuir, parce qu'elle est toujours criminelle ou inutile ; il y en a une que nous devons embrasser, parce qu'elle est toujours pure et sainte ; il y en a une que nous devons espérer, parce qu'elle sera glorieuse et éternelle. Fuyons la première qui est celle que le monde nous inspire ; aimons la seconde qui est celle que Jésus-Christ nous enseigne ; élevons toutes nos pensées et tous nos désirs vers la troisième, qui est celle que Jésus-Christ nous promet et que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON XXIII.

POUR LE SECOND DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Des devoirs réciproques des pasteurs et des peuples.

Fiet unum ovile, et unus Pastor.

Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur (*S. Jean, ch.* X).

C'est un Dieu qui parle, chrétiens, et il n'appartenait qu'à lui de parler avec autant d'assurance, pour nous laisser une invincible preuve de la vérité de notre religion, en prédisant le progrès futur de l'Eglise, en un temps où, bien loin qu'aucune favorable conjoncture en facilitât l'établissement, tout, ce semble, conspirait à la détruire.

La sainteté de la loi ancienne instituée de Dieu même, qui l'avait donnée aux Juifs depuis tant de siècles ; l'autorité que l'idolâtrie répandue par tout le monde s'était acquise dans les esprits, et que tous les princes de la terre avaient intérêt de maintenir, puisqu'elle en flattait les passions pendant leur vie, et qu'elle en faisait des dieux après leur mort ; la nouveauté d'une doctrine qui condamnait ce que le monde aime, étaient, dit Tertullien, autant de grands, et apparemment d'insurmontables obstacles à l'établissement de l'Eglise. Cependant Jésus-Christ l'a dit, et l'événement l'a confirmé, qu'un temps viendrait que, malgré les puissances de la terre et de l'enfer, les brebis qui n'étaient pas encore entrées dans la bergerie y entreraient ; et que de tant de peuples si partagés de sentiments, d'intérêts et de religions, il ne se ferait qu'un troupeau et un pasteur : *Fiet unum ovile et unus Pastor.*

Puisque cette grande prophétie s'est trouvée véritable, et que l'Eglise catholique dont l'établissement paraissait impossible, s'est élevée sur les ruines du judaïsme et de l'idolâtrie, admirons un si surprenant ouvrage ; mais en même temps tâchons de chercher pour notre instruction, comment cette Eglise a pu s'établir, et par quel merveilleux moyen elle subsiste encore aujourd'hui.

Saint Cyprien et tous les Pères après saint Paul, nous l'apprennent quand ils disent que le principal fondement sur lequel elle subsiste et se conserve, c'est son unité. Ce n'est qu'un corps et un esprit qui vivifie ce corps ; ce n'est *qu'une même foi* qui éclaire, *une espérance d'une même vocation* qui l'anime, *un Seigneur*, *un baptême*, *un Dieu* qui la soutiennent. C'est pourquoi si elle est invisible et répandue par toute la terre, c'est principalement parce qu'elle est une.

Mais comme une? non-seulement en ce qu'on ne reconnaît qu'un chef visible dans l'Eglise, non-seulement en ce que chaque diocèse reconnaît son évêque qui y est établi, dit saint Cyprien, pour montrer l'unité et l'indivisibilité des évêques ; mais encore en ce qu'il y a une telle subordination entre les peuples qui obéissent et les pasteurs qui tiennent leur mission de leurs prélats, qu'on peut dire avec Jésus-Christ, que dans cette direction et cette dépendance, *il ne se fait des uns et des autres qu'une bergerie et un pasteur : Fiet unum ovile et unus pastor.*

Voilà, chrétiens, la part que nous avons dans cet auguste corps, et de quelle manière nous sommes tous intéressés d'en conserver l'unité, en remplissant selon notre être les devoirs de notre vocation. Ils consistent en deux choses : en ce que les ministres du Seigneur rendent fidèlement ce qu'ils doivent aux peuples, du soin desquels ils sont chargés, c'est la première ; en ce que les peuples s'acquittent de leur part envers ces ministres des obligations qui les regardent, c'est la seconde. Ce que les pasteurs doivent à leurs peuples, ce que les peuples doivent à leurs pasteurs ; voilà tout mon dessein et les deux parties de ce discours. Pour l'une et pour l'autre, implorons les lumières de ce divin Esprit qui gouverne toute l'Eglise, et disons à Marie qui en est la mère : *Ave.*

PREMIER POINT.

Le cardinal Pierre Damien parlant d'un ecclésiastique chargé du soin des âmes, dit qu'il a trois grandes qualités, celle de pasteur dans l'église particulière qu'il gouverne, *pastor in ecclesia* (*Epist.* IV), celle de juge dans la chaire et dans les tribunaux où il rend des oracles et des sentences de vérité, *judex in cathedra;* et celle d'intercesseur à l'autel par la fonction qu'il y fait de médiateur des hommes auprès de Dieu, *intercessor in missa.*

Mais autant que ces qualités lui procurent d'honneur, autant lui imposent-elles de charges La première demande une vie sainte et irrépréhensible; la seconde, de la capacité et de l'expérience; la troisième, de la charité et du zèle. Il n'est pasteur dans l'église qu'il gouverne, qu'afin qu'il élève à la piété, et qu'il édifie les peuples auxquels il est proposé; *pastor in Ecclesia ut sancte erudiat :* c'est son premier devoir, et il ne peut s'en acquitter dignement qu'il ne soit innocent et irrépréhensible dans ses mœurs. Il n'est juge dans la chaire et dans les tribunaux de la pénitence que pour y rendre des décisions qui soient justes, *judex ut juste definiat;* c'est son second devoir : et il ne peut s'en acquitter à moins qu'il ne soit intelligent et habile en ce qui regarde son ministère. Il n'est le médiateur des hommes à l'autel que pour les ramener à Dieu, et le prier en leur faveur, *intercessor ut pie subveniat;* c'est son troisième devoir : et il ne peut s'en acquitter, qu'il ne soit charitable et désintéressé dans sa conduite.

Jésus-Christ, véritable et parfait modèle de ses ministres qu'il charge du soin des âmes, s'attribue dans notre Evangile ces trois qualités, et témoigne qu'il en a rempli tous les devoirs; il s'attribue celle de Pasteur, et pour nous faire voir qu'il l'a glorieusement soutenue, il dit *qu'il est un bon et saint Pasteur. Ego sum Pastor bonus* (*Joan.*, X) : il s'attribue celle de Juge, et nous fait entendre en même temps qu'il en a toutes les lumières, dans le juste discernement qu'il fait de ses brebis : *Cognosco oves meas.* Enfin, pour nous montrer qu'il est notre véritable médiateur, il parle de son désintéressement et de son zèle : *il dit qu'il donne sa vie pour ses brebis, qu'il ramènera dans la bergerie celles qui n'y sont pas : bien différent du mercenaire qui ne se met point en peine d'elles, et qui s'enfuit. Animam meam pono pro ovibus meis.*

Sur cette idée, je dis qu'un ecclésiastique est engagé à trois choses par rapport aux peuples qu'il gouverne. Il faut qu'il mène une vie innocente et irrépréhensible, afin de les édifier par la sainteté de ses exemples, c'est la première. Il faut qu'il se rende habile et savant, afin de les instruire par la pureté de sa doctrine, c'est la seconde. Il faut qu'il se montre vigilant et désintéressé, afin de les mener à Dieu par sa charité et par son zèle, c'est la troisième.

Je commence par la sainteté d'un ecclésiastique; puisque c'est par elle qu'il doit commencer lui-même. Dès qu'il est appelé au ministère, et destiné au service des autels, dès là, il ne doit avoir que le Seigneur pour son partage, dit saint Jérôme; dès là, il est obligé par son état de se séparer non-seulement des divertissements criminels du monde, mais de ceux même qui ont la moindre apparence de péché : de s'immoler tout entier à la profession qu'il embrasse, et de s'exercer dans la pratique des vertus dont il a besoin pour remplir son ministère : Eh! de quelles vertus n'a-t-il pas besoin?

Il suffit de vous dire que ce qui sauverait les autres dans leurs conditions particulières, n'est pas seul capable de le sauver, qu'il doit travailler, et à sa propre sanctification, et à celle de ses frères : que s'appliquer à tous les devoirs de la piété chrétienne, et négliger le salut des brebis qui lui sont confiées, c'est vouloir ne se sauver qu'à moitié, ou pour mieux dire, c'est ne pas vouloir se sauver; qu'en un mot, pour se former une juste idée de sa sainteté, il doit la régler sur sa vocation et sur les grâces qui y sont attachées.

Quand Jésus-Christ prie pour les hommes en général, il se contente de demander à son Père, *qu'ils soient un comme il est un avec lui, et que ceux qu'il lui a donnés soient où il est, afin qu'ils contemplent sa gloire :* mais quand il prie pour ses apôtres et pour les ministres consacrés au service de ses autels et au salut des âmes, il prie son Père *qu'il les sanctifie dans sa vérité, parce qu'il les envoie dans le monde, comme il a été envoyé lui-même ;* et non content de cette prière, il assure qu'il *se sanctifie pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés dans la vérité. Pro eis sanctifico meipsum* (*August. Tract.* CVIII *in Joan.*).

C'est pour les apôtres et les hommes apostoliques, dit saint Augustin, que Jésus-Christ, qui n'avait nul besoin de sanctification pour lui-même, veut bien se sanctifier. C'est pour eux qu'il se sanctifie comme homme, dans soi considéré comme Verbe : *Sanctificat se in se, hominem se, in Verbo se.* C'est pour eux qu'il se sanctifie, afin que la sainteté qu'il possède, passe de lui en eux, comme du chef dans ses membres ; afin que non-seulement ils la possèdent, mais qu'ils la répandent dans les autres; que non-seulement ils soient saints en eux-mêmes, mais qu'ils soient encore au dehors des principes et des modèles de sainteté.

Que ces grâces rares et singulières demandent aussi de fidélité! Si Jésus-Christ distingue ses ministres d'avec les autres fidèles par ces grands avantages, il prétend qu'ils s'en distinguent eux-mêmes par leurs éminentes vertus. Il se contente de dire à un Docteur de la loi : *Garde les commandements*, *et tu vivras;* il avertit ses disciples, *de ne porter ni sac ni poche*, *de ne posséder ni or ni argent*, *de s'armer de patience et de force contre les persécutions qu'on leur suscitera.* S'il dit à un jeune homme qui se promettait d'aller partout où il irait : *Les renards ont leurs tanières, et le Fils de l'homme n'a pas où*

reposer sa tête; pour lui faire entendre que la qualité de disciple demande de plus grandes perfections qu'il ne s'est imaginé. Il dit à un autre, *suivez-moi*, et du moment qu'il l'a choisi, il lui donne un ordre si exprès d'annoncer le règne de Dieu, qu'il ne lui permet pas même d'aller ensevelir son père. Enfin si les vertus des autres sont des vertus cachées, il dit à ses disciples : *qu'ils sont la lumière du monde, qu'il les a appelés afin qu'ils fissent du fruit, et que leur fruit demeurât;* et qui plus est, il leur commande *de publier ce qui leur a été enseigné en particulier, et de prêcher sur le haut des maisons ce qui leur a été dit à l'oreille* (*Joan.*, XV).

D'où il s'ensuit, 1° qu'il faut qu'un ecclésiastique et un pasteur possèdent de grandes vertus qui les distinguent des autres fidèles, et en second lieu, que ces vertus soient éclatantes et exemplaires; il s'ensuit, dit saint Bernard (*In Cant. serm.* 18), qu'il faut qu'il se sanctifie lui-même et qu'il sanctifie les autres; qu'il se remplisse de grâces et qu'il en répande sur les autres. Il faut, ajoute-t-il, qu'il ne soit pas comme ces canaux qui, se remplissant tout d'un coup, se vident aussi en même temps des eaux qu'ils ont reçues; mais qu'il ressemble à un vase qui doit être plein avant de laisser couler au dehors ce qu'il a de trop; qui, libéral envers les autres et abondant en lui-même, répand de sa plénitude sans se vider de ce qu'il renferme. L'un sans l'autre ne servirait de rien; si un pasteur se contentait de n'être vertueux que pour soi, il ne serait pas ce qu'il doit être, je veux dire *un vase d'élection pour porter le nom de Dieu :* et s'il voulait réformer les autres sans songer à se réformer soi-même, il ne serait bon ni à soi ni à eux, et le troupeau dont il prendrait le soin pourrait lui dire, avec saint Bernard : *De cumulo, si vales, adjuva me : sin autem, parcito tibi :* Remplis-toi des vertus que tu dois m'inspirer par tes exemples, sinon épargne-toi la peine de me conduire : car, si ta vie est déréglée et de mauvaise odeur, quel secours en tirerai-je pour mon salut? et si tu es méchant pour toi, à qui seras-tu bon? *Si enim tu tibi nequam, cui bonus eris?*

En effet, un ecclésiastique qui n'est pas bon pour soi, ne le saurait être pour les autres, et, à moins qu'il ne mène une vie édifiante et exemplaire, il ne peut jamais remplir les devoirs de sa vocation.

Quels sont ces devoirs, et qu'est-il obligé de faire pour marcher dignement dans l'état où il est appelé? Il doit faire trois choses : donner des lois de sainteté et de vertu au monde, juger et reprendre ceux qui transgressent ces lois; enfin sanctifier l'Evangile, et faire honorer son ministère. Tout ceci est de l'Ecriture. Or, c'est par ces trois principes qu'il doit mener une vie sainte et irrépréhensible; puisque, à moins qu'il n'ait des vertus édifiantes et exemplaires, ces lois n'auront point de cours, c'est la première raison. Il n'aura pas la liberté de corriger ceux qui les transgressent, c'est la seconde. Enfin, bien loin de faire honorer son ministère, il le rendra vil et méprisable, c'est la troisième.

Philon juif, remarque que Moïse ne voulut donner aux Israélites la loi qu'il avait reçue de Dieu, qu'après leur avoir proposé les exemples d'Abraham et des autres patriarches. Comme cette loi n'était presque qu'un commentaire de la vie de ces grands hommes, et que d'ailleurs elle engageait le peuple à des choses rebutantes, il était à propos, dit-il, de se servir de leurs exemples pour lui en inspirer plus doucement et plus familièrement la pratique. C'est de la main de Dieu que les pasteurs reçoivent ces lois de sainteté et de vertu qu'ils devaient donner aux peuples; mais, comme l'accomplissement en est difficile, leur vie en doit être une espèce de commentaire. Il faut, dit l'Ecriture, qu'ils marchent à la tête de leur troupeau, qu'ils soient les imitateurs de Jésus-Christ, afin de devenir des modèles à leur tour, et qu'on les regarde comme des lois vivantes et animées sur lesquelles on se forme.

Car, remarquez qu'il y a deux sortes de lois : il y en a d'écrites et il y en a de vivantes; il y en a qui sont marquées dans nos livres, il y en a qui sont gravées dans les cœurs; et ce sont ces dernières, dit saint Jean Chrysostome, (*Hom.* VIII *in Gen.*), qui adoucissent ce qu'il y a de pénible dans les autres, qui en corrigent l'amertume et qui en rendent la pratique aisée. De tous les moyens qui peuvent, non-seulement conduire à la connaissance de la vérité, mais encore inspirer l'amour de la vertu, un des plus efficaces est celui de l'exemple, et principalement de ceux qui sont élevés aux dignités ecclésiastiques. Dissions-nous les plus belles choses du monde, développassions-nous les plus importantes maximes de la morale de Jésus-Christ, on s'arrêtera davantage à ce que nous faisons qu'à ce que nous prêchons, dit ce Père. Employassions-nous toutes les règles de l'éloquence et tous les raisonnements de la philosophie, pour persuader, par exemple, la patience et la douceur, ces riches et savantes expressions ne serviront de rien, si dans l'occasion on nous voit impatients et emportés; ou, supposé qu'elles fassent impression sur les esprits, nos actions en enlèveront tout le fruit, et l'on se réglera plutôt sur nos vices que sur les devoirs communs d'un chrétien, avec quelque art et quelque délicatesse qu'on les propose.

Voilà par quel principe on méprise les lois de l'Evangile. Si ceux qui, par leur profession, doivent mener les peuples à Dieu, vivaient selon l'esprit de leur vocation, les brebis qui se seraient égarées retourneraient dans l'Eglise, et souvent les plus grands pécheurs rentreraient dans leur devoir, par la confusion qu'ils auraient de mener une vie contraire à ceux qui leur sont proposés pour modèles. Mais parce que les plus grands défauts se trouvent quelquefois dans ces modèles, les chefs du troupeau étant malades, il n'y a presque plus de santé dans le reste

du corps; les membres se corrompent par une contagion comme nécessaire; les péchés, non-seulement deviennent incurables, mais en quelque manière consacrés. Et de même que les païens se forgèrent des divinités infâmes, afin de ne pas rougir d'être ce qu'elles étaient, on est ravi, pour se disculper, de trouver dans l'Eglise des ministres vicieux, et de vivre dans le désordre sous l'autorité de tels exemples.

C'est donc en partie des ecclésiastiques que dépend l'accomplissement de ces saintes lois, et c'est aussi souvent du mépris que le peuple en fait qu'ils sont coupables (*De Gubern. Dei.*, *l.* VII). Leurs habits, leurs actions, leurs gestes sont exposés aux yeux de tout le monde; on se forme sur eux, et plût à Dieu que ce fût sur ceux qui remplissent dignement leur ministère! Mais le mal est que, comme on se fait naturellement un plaisir de suivre ce qu'il y a de pire, le mauvais exemple d'un prêtre corrompra plus de gens, qu'une sainte et louable conduite de plusieurs autres ne corrigera de méchants : *Pessimumque est in hoc negotio, quod libentius omnes deteriora sectantur, et facilius mala institutio depravat bonos, quam bona emendet malos.*

Cependant cette correction se doit faire par les pasteurs; et pour être utilement faite, il faut qu'ils mènent une vie sainte et irrépréhensible : seconde raison que je vous prie de ne pas perdre. Par le même principe que les pasteurs sont obligés de donner des lois de sainteté et de vertu aux peuples, ils sont obligés de les leur faire observer et de reprendre sévèrement ceux qui les transgressent. Or, ils ne le peuvent bien faire que par une sainteté édifiante et exemplaire, et en voici la raison. C'est que la correction se fait par une espèce de jugement; ce jugement marque de l'autorité et de la juridiction dans celui qui l'exerce; et cette autorité est le privilége de la sainteté et de la vertu. Par conséquent, là où il n'y a point de vertu, il n'y a point de jugement; où il n'y a point de jugement, il n'y a point de correction; et là où il n'y a point de correction, on pèche impunément contre les lois, presque sans honte, sans scrupule et sans craindre d'en être repris.

Je ne veux pas dire par là qu'un ecclésiastique qui est en péché mortel, cesse d'être prêtre, comme quelques hérétiques l'ont cru, et n'a plus de pouvoir de lier et de corriger; mais je dis que quand par sa mauvaise vie il donne sujet de chute et de scandale à ses frères, il n'a plus cette juridiction qu'il aurait s'il vivait selon l'esprit de sa vocation.

Dieu, dit saint Ambroise (*Epist.* VI), voulant faire connaître à Moïse et à ses autres ministres, par quel moyen ils conserveraient le droit de faire observer sa loi au peuple, et de le reprendre quand il pècherait contre elle, les fit monter seuls, et les obligea de s'approcher de lui, pendant que toute la multitude des enfants d'Israël était au pied de la montagne : *Vides divisiones? sobriam a turbis gravitatem, seriam vitam, singulare pondus dignitas sibi vendicat sacerdotalis.* Il fallait qu'il séparât ses ministres d'avec le peuple, pour en faire les défenseurs du peuple ; et cette séparation corporelle n'était qu'une figure de cette élévation spirituelle, où un ecclésiastique, dégagé des vices et des imperfections des autres, se trouve par ses vertus. Est-il homme de bien? et ne peut-on rien lui reprocher? il prie, il conjure, il avertit, il corrige, et le ciel répand ses bénédictions sur ce qu'il entreprend. Il encourage les faibles, il console les affligés, il confond les impudiques, il désespère les libertins. Tel qui vivait dans un méchant commerce, renonce à son péché; l'emporté s'apaise, l'ennemi se réconcilie, l'avare devient libéral, le médisant retenu, le vindicatif doux et charitable; en un mot, *il est la forme de son troupeau*, et sa vie irrépréhensible le rend autant terrible aux méchants, qu'il est en vénération aux gens de bien.

Mais si au lieu d'avoir les vertus qui se rencontrent dans un bon pasteur, il a les imperfections et les vices d'un méchant ; si tout séparé qu'il est du monde par son caractère, il est tout séculier par sa vie; si l'on ne remarque en lui qu'ambition, qu'avarice, qu'intempérance, qu'immodestie, que tiédeur, qu'attachement aux plaisirs et à la vanité, avec quelle liberté pourra-t-il corriger des péchés dont il se sent coupable lui-même? persuadera-t-il au peuple que les médisances, les inimitiés, les vengeances, les trahisons, les envies sont de grands péchés, si on le reconnaissait intéressé, irréconciliable, détracteur, perfide, envieux, adonné à la sensualité et au plaisir?

Je sais que les peuples n'ont pas droit par là de mépriser la sainteté du sacerdoce, comme nous le verrons tantôt ; mais ce qui donne sujet à l'égarement de la brebis, ne fait pas l'apologie du pasteur. C'est sur lui qu'il faut rejeter la faute, sur lui, dis-je, qui doit à Dieu une exacte fidélité dans l'accomplissement de son ministère, qui doit sanctifier l'Evangile en sa personne, et que cependant bien loin de la faire honorer, l'avilit et expose la religion de Jésus-Christ aux plus sanglantes railleries des libertins.

Ce fut une longue et cruelle persécution celle que souffrit la religion chrétienne pendant près de quatre-vingts ans, je veux dire depuis le règne d'Adrien jusqu'à celui de Constantin, quand on éleva l'idole de Vénus sur le Calvaire, et qu'on mit la statue d'Adonis dans la grotte de Bethléem. Saint Jérôme qui parle de cette horrible profanation, dit que les païens crurent ne pouvoir couvrir les chrétiens d'une confusion qui leur fût plus sensible, qu'en mettant une lascive divinité en la même place où le Dieu de la pureté s'était immolé pour nous, ni étouffer plus honteusement la mémoire de nos mystères, qu'en érigeant la statue d'un infâme, dont les prostituées ont pleuré la mort, dans un autre qui avait vu couler les premières larmes de Jésus-Christ.

Quelque grande que fût cette persécution, celle que les mauvais pasteurs suscitent à l'Eglise, lui est encore beaucoup plus sensible. Malgré toute la rage des païens et des hérétiques, la religion chrétienne s'est maintenue, et la providence divine s'est servie de ces indignités mêmes pour en augmenter la gloire. Mais quand ceux qui la gouvernent sont autant d'idoles, *ô pastor et idolum!* idoles de vanité, d'intempérance et de mollesse; idoles qui se placent, comme dit le prophète, à l'entrée du temple pour provoquer la colère de Dieu : c'est pour lors que l'Eglise souffre les derniers outrages, et qu'elle ressent dans sa paix des sujets de douleur qu'elle ne trouvait pas dans ses guerres. Là, c'étaient des ennemis qui la persécutaient : ici, ce sont des amis, ce sont des enfants, et les plus considérables de ses enfants qui la méprisent. Là, c'étaient des loups carnassiers que les brebis fuyaient; ici ce sont des pasteurs dont elles n'ont pas sujet de se défier, et qui cependant les abandonnent. Si les païens vivaient dans le désordre, s'ils étaient vindicatifs, orgueilleux, intéressés, impurs, *minore tamen culpa sacræ offensionis errabant, quia et si esset impuritas in moribus, prævaricatio tamen non erat sacramenti ;* Dieu en était moins offensé, parce que s'il y avait du déréglement dans leurs mœurs, ni la religion ni les sacrements qu'ils ne reconnaissaient pas n'en recevaient aucun outrage. Mais pour nous, dit Salvien (*Lib.* 10, *de Gubern. Dei*), pour nous qui sommes chargés du salut des autres, pour nous de la bonne ou de la mauvaise conduite desquels l'honneur ou l'infamie du christianisme semble dépendre, de quels crimes ne sommes-nous pas coupables si Jésus-Christ est moqué, si la loi chrétienne est déshonorée et maudite en nos personnes.

Allons plus avant : non-seulement ceux qui sont opposés au soin des âmes, doivent les gouverner comme de bons pasteurs, et les édifier par la sainteté de leurs exemples; mais comme ils sont leurs juges dans les chaires et dans les tribunaux de la pénitence, ils doivent rendre de justes décisions pour l'instruction de leurs esprits et la réformation de leurs mœurs. Or, je dis qu'afin qu'ils s'acquittent de ce devoir, ils doivent être habiles et fermes en ce qui regarde leur ministère.

Ne confondons pas ces deux choses, et tâchons de les distinguer en peu de mots. Il y a deux malheurs à craindre dans un pasteur, l'ignorance et la lâcheté. S'il arrive qu'il n'instruise pas les peuples comme il faut, et qu'il ne dirige pas leur conscience, parce qu'il n'a pas les lumières nécessaires, c'est ignorance; et si, ayant les lumières nécessaires, il les flatte et leur déguise la vérité, c'est lâcheté. Mais de quelque manière que la chose arrive, il est toujours coupable, et il doit prendre toutes les précautions nécessaires pour ne point tomber en aucun de ces désordres. Car s'il est établi de Dieu pour être le juge des peuples dont il a la conduite, il faut qu'il s'instruise de ce qui regarde son ministère; et voilà la capacité opposée à l'ignorance; il faut qu'il rende exactement la justice, qu'il se précautionne contre la corruption et les surprises, et voilà la fermeté opposée à la lâcheté.

L'une des choses que les conciles et les Pères ont recommandées avec plus de soin aux ecclésiastiques, a été de joindre la science et la connaissance des Ecritures à une bonne et sainte vie. L'une sans l'autre ne sert de rien : être savant et vivre mal, c'est ressembler à un flambeau qui éclaire au dehors et qui se consume au dedans par son propre feu, dit saint Isidore (*Isid.*, III, *de summo bono*). Vivre bien et être ignorant, c'est ressembler à ces belles statues exposées dans les lieux publics, qui ne montrent le chemin, et ne servent de guide à personne. La doctrine, sans la bonne vie, rend un ecclésiastique superbe, dit ce Père; mais aussi la bonne vie sans la doctrine le rend infructueux et inutile : *Doctrina sine vita arrogantem reddit, vita sine doctrina inutilem facit.* Une sainte simplicité n'est bonne que pour elle-même, et elle est autant nuisible à l'Eglise, quand elle ne s'oppose pas à ceux qui tâchent de la détruire, qu'elle lui donne de consolation et de joie par le mérite d'une vie édifiante et exemplaire.

De là vient qu'on a fait tant de constitutions pour obliger les ecclésiastiques à lire l'Ecriture et les Pères, qu'on a si sévèrement traité ceux qui, au lieu d'employer le temps à étudier et à s'instruire dans les cas de conscience, le dissipaient en des divertissements ou des amusements indignes de leur profession. Saint Jérôme veut que toute l'occupation d'un homme consacré au service des autels soit la prière et la lecture; que tantôt il parle à Dieu, et que tantôt il oblige Dieu de lui parler, afin que, fortifié par ce double secours, il donne aux peuples les lumières et les décisions qu'ils attendent de lui. Les souverains pontifes ne recommandent rien plus expressément. Les uns disent qu'un ecclésiastique doit savoir les canons; les autres qu'étant obligé de répandre la semence de la parole sous peine d'excommunication, puisque saint Paul disait : *Malheur à moi, si je ne prêche pas,* il est conséquemment obligé de former son esprit aux lettres divines et quelquefois même aux humaines : jusque-là que saint Léon croit que l'ignorance dans un ecclésiastique est si peu excusable, que s'il pèche en ce point, il doit être privé de son revenu, et honteusement chassé de l'Eglise. Car si, dans les plus viles professions, on ne peut souffrir ceux qui ignorent leur métier; serait-il possible que, dans la profession la plus éminente de toutes, et où les moindres fautes que l'on fait sont souvent mortelles, on pourra excuser des pasteurs qui, intelligents en toute autre chose, ne savent pas la principale, je veux dire l'art d'instruire et de diriger les consciences ?

Mais grâces au ciel et à la vigilance de nos prélats, ce malheur dont les hérétiques ont profité dans le dernier siècle, semble être

éloigné du nôtre. On ne voit presque plus dans les pasteurs cette ignorance crasse qui a causé autrefois tant de désordres ; l'Eglise a aujourd'hui la consolation d'avoir des ecclésiastiques habiles, éclairés, capables de grands emplois : et plût à Dieu qu'elle eût celle d'en avoir toujours de fermes, d'intrépides et de zélés, qui disent la vérité telle qu'ils la savent! c'est là cependant ce qu'ils doivent aux peuples, et ce à quoi toutes les loix les engagent : la loi naturelle, puisque Dieu leur a confié les intérêts de la vérité en qualité d'hommes; la loi écrite, puisque c'est aux prêtres de l'ancien Testament, qui n'étaient que des figures du sacerdoce du nouveau, qu'il enjoint de crier, de reprendre, de menacer, de punir, de décider les points les plus importants de la religion et de la morale; la loi de l'Evangile, puisqu'elle les établit les juges des peuples, et que Jésus-Christ dit *qu'ils seront assis sur des siéges pour juger les tribus d'Israël*, puisque c'est à eux à approuver ce qui est bon et à condamner ce qui est mauvais, à discerner le vrai d'avec le faux, ce qui est de conseil d'avec ce qui est de précepte, et qu'enfin ce n'est presque que de leur bouche que les laïques doivent attendre des règles sûres pour leur conduite. Partout ailleurs, la vérité est outragée et sujette à d'étranges prostitutions. Si on la cherche dans la maison des grands et des riches; ah! qu'il est difficile de la trouver dans ces lieux, où ceux qui sont plus adroits à flatter leurs passions sont les mieux récompensés! *Non invenitur in terra suaviter viventium.* Si on la cherche dans les tribunaux des juges, combien de fois la vanité, la corruption, cette confusion et cette interprétation d'arrêts, ce gouffre d'argent et de recommandation, en un mot, cet abîme de procédures inutiles l'ont-elles rendue esclave de l'avarice et de la faveur? *Abyssus dicit non est in me.* Si on la cherche dans les études des procureurs et des notaires, dans les bureaux des hommes d'affaires, dans les banques, dans les boutiques et dans les maisons particulières; cette mer où il se fait un continuel flux et reflux de fraudes, de perfidies et de parjures, où sont dévorés la veuve et l'orphelin ; où une infinité de misérables servent de proie à l'avarice et à l'ambition de quelques particuliers, dit : *Elle n'est pas avec moi : Mare dicit non est mecum.* Où la trouvera-t-on donc cette vérité et cette science, je veux dire cette science intrépide, incorruptible, qui ne flatte, qui ne déguise rien ? elle se trouvera dans la bouche et sur les lèvres du prêtre qui la garde : et c'est principalement d'eux que les peuples attendent ces saintes loix et ces maximes si nécessaires pour leur conduite.

C'est aux pasteurs à montrer à leurs brebis le bon chemin, et à les éloigner des précipices C'est aux ecclésiastiques à nourrir les peuples d'une bonne et sainte doctrine dans les chaires, à décider les cas particuliers qu'ils leur proposent, à prévoir les surprises de l'amour-propre, et à les juger selon les sévérités des lois ecclésiastiques, dans les tribunaux de la pénitence. Trouvent-ils des peuples qui, touchés de leur instruction, veulent rentrer dans leur devoir? c'est à eux à les recevoir avec douceur et à les encourager. En trouvent-ils des vicieux et qui soient engagés dans de mauvaises habitudes? c'est à eux à les punir et à les lier. Reste-t-il des doutes et des scrupules dans quelques bonnes consciences? c'est à eux à les éclaircir et à les ôter. Y a-t-il de la dureté et de l'inflexibilité dans quelques autres? c'est à eux à s'endurcir encore davantage, et à ne rien relâcher, quoi qu'il arrive, des droits de Dieu et de la justice. Ils sont établis du Seigneur pour être les Jean-Baptiste des Juifs, les Moïse des Egyptiens, les Phinées des adultères, les Elie des idolâtres, les Elisée des avares, les Pierre des menteurs, les Paul des blasphémateurs, et si j'ose l'ajouter avec saint Bernard, les Jésus-Christ des impies et des profanateurs.

Que sera-ce donc si, au lieu d'avoir la fermeté de ces grands hommes pour prêcher la vérité, et la faire réduire en pratique, ils en sont de lâches et de malheureux corrupteurs? Que sera-ce si, au lieu de dire aux pécheurs d'habitude ce que Jean-Baptiste disait aux Juifs : *Races de vipères, qui vous a appris le secret d'éluder la colère de Dieu, qui va tomber sur vos têtes? faites de dignes fruits de pénitence*, ils leur disent, demeurez en repos, la miséricorde de Dieu est grande ; avec quelques prières et quelques jeûnes vous serez réconciliés.

Que sera-ce si, devant se servir du glaive de la parole et des censures ecclésiastiques pour confondre et exterminer les fornicateurs publics, les athées et tant d'impies qui parlent mal de notre religion, et qui se moquent de nos mystères, ils les renvoient absous avec de légères pénitences : bien éloignés du zèle de Phinées qui perça d'un même coup d'épée un Israélite avec sa concubine, et de celui d'Elie qui fit mourir huit cent cinquante idolâtres qui avaient sacrifié aux faux dieux.

Que sera-ce si après qu'un Elisée a frappé de lèpre Giezi son serviteur, et toute sa famille, pour châtier son avarice, ils ne veulent pas même dire à tant d'usuriers et de concussionnaires, prenez garde qu'une lèpre invisible ne vous dévore jusqu'aux os, avec tous ces enfants et ces gendres que vous prétendez enrichir de vos injustices ; si, après que saint Pierre a si sévèrement repris Ananias et Saphira pour un mensonge, qu'ils sont tombés morts à ses pieds ; si, après que Jésus-Christ n'a épargné ni populace, ni docteurs de la loi, et qu'il s'est armé de fouets pour chasser les profanateurs de la maison de son Père, ils dissimulent les plus grands désordres, cherchent de nouveaux biais pour justifier les larcins, oserai-je le dire? pour canoniser les sacriléges et les impiétés des peuples?

Cependant, voilà de quelle manière on outrage souvent la vérité, et l'on déshonore son ministère. Quoiqu'entre les pasteurs, il y en ait beaucoup qui savent ce qui est bon et ce qui est mauvais, ce qui est permis et ce qui

est défendu ; cependant, combien s'en trouve-t-il qui n'ont pas assez de courage pour s'opposer au torrent de la coutume, et déclamer contre des vices que l'exemple de plusieurs et un long libertinage ont autorisés ?

Voilà ce qui fait gémir l'Eglise et qui l'oblige de se plaindre en ces termes chez Jérémie : *Videte dolorem meum ; virgines meæ et juvenes mei abierunt in captivitatem.* Considérez quel est l'excès de ma douleur ; j'avais de chastes vierges et des jeunes gens qui promettaient beaucoup ; les uns et les autres sont tombés dans un honteux esclavage. *Vocavi amicos meos, et ipsi deceperunt me. Sacerdotes mei in urbe consumpti sunt.* J'ai appelé mes amis et mes prêtres à mon secours, et ils n'ont servi qu'à me tromper ; ils n'ont dit les vérités qu'en tremblant, ils ont permis ce qu'ils ne devaient pas permettre, ils ont excusé ou lâchement pardonné ce qu'il eût fallu fermement punir ; mais pourquoi ? *Quia quæsiverunt cibum sibi ut refocillarent animam suam*, parce qu'ils n'ont recherché qu'à se nourrir et à s'engraisser de la substance de leurs brebis, parce qu'esclaves de l'ambition et de l'avarice, ils n'ont rien appréhendé davantage, que de déplaire à ceux auxquels ils étaient redevables, ou desquels ils attendaient leur établissement.

Le pasteur de notre évangile n'est pas du nombre de ces faux amis : et c'est sur son modèle que tous ceux qui gouvernent l'Eglise doivent se former. Comme son unique soin est de veiller sur son troupeau, de prendre garde qu'aucune de ses brebis ne lui soit enlevée, et de les défendre au péril de sa vie, de même, et c'est ma troisième considération, leur grande occupation doit être de se consacrer tout entiers au bien des peuples, de leur donner leur temps, leur repos, et, s'il est nécessaire, leur âme même, sans entrer dans des bénéfices par des voies indignes, les desservir encore plus indignement, et n'y rechercher que l'honneur ou le profit.

Permettez que je descende dans le détail pour rendre plus sensibles les vérités que j'ai à établir. Elles déplairont peut-être à quelques-uns, mais s'il y en a qui s'en plaignent, je leur répondrai avec saint Bernard (*De Moribus et officio*, *Ep. c.* 8) : Si vous voulez me fermer la bouche, fermez-moi aussi les yeux, afin que je ne voie pas ce que vous me défendez de blâmer. Si vous ne craignez pas pour vous, permettez du moins que je craigne pour moi. Pauvre brebis que je suis, que deviendrai-je si les loups se jettent avec tant de furie sur mon pasteur ; et puisqu'il ne veut pas que je crie pour lui, pourquoi ne souffrirait-il pas que je criasse et que je tremblasse pour moi ? *Quid facient de me qui ovicula sum, qui et ipsum Pastorem tanta feritate insiliunt ? et quidem si non vult ut clamem pro se, numquid et pro me balare licebit ?*

On entre quelquefois dans l'Eglise par des voies indignes, et c'est la première marque du mercenaire opposé au désintéressé et vigilant pasteur. On y entre, mais ce n'est pas toujours par la porte de la bergerie, c'est quelquefois par celle des recommandations servilement mendiées et des simonies. Il n'y a point de bassesse qu'on ne fasse, peut-être même point d'injustice qu'on ne commette pour y entrer. Faut-il prier et employer des amis ? on les emploie, on est importun à demander, inquiet jusqu'à ce qu'on ait obtenu ce que l'on désire, ingrat et lâche quand on l'a reçu, dit saint Bernard (*Lib.* IX *de Confess. c.* 2.). Faut-il trafiquer et donner de l'argent ? on en donne. Employer le crédit des femmes ? on l'emploie : et si autrefois, selon saint Ambroise, le malheur de Pierre fut d'avoir été introduit dans la maison du grand prêtre par une femme qui en gardait la porte, ne peut-on pas dire que le malheur de quelques ecclésiastiques est d'entrer dans l'Eglise sans vocation, par les intrigues et les sollicitations des dames ?

La seconde marque du mercenaire opposé au vrai pasteur, c'est qu'il ne se soucie pas de ses brebis : *Aussitôt qu'il voit venir le loup, il les abandonne et s'enfuit, parce qu'il est mercenaire.* Je ne veux pas dire par là que le mercenaire ne se soucie de rien, il a ses empressements, ses soins et ses inquiétudes comme le bon pasteur, mais ce n'est pas par rapport aux mêmes objets, dit saint Bernard : *Longe in aliud mutata sunt studia, et utinam non in pejus. Cura tamen et anxietas, et æmulatio, et sollicitudo perseverant* (*Bern.*, *ibid.*).

Toute la vigilance et tout le zèle d'un bon pasteur se tourne vers ses brebis ; et le faux pasteur n'a de zèle et de vigilance que pour ses intérêts personnels. Le bon pasteur choisit parmi les bergeries, celles non pas où le troupeau est le plus gras, mais où il y a plus de fruits spirituels à recueillir, disant avec saint Paul : *Non quæro quæ vestra sunt, sed vos ; c'est vous-mêmes que je cherche et non pas vos biens* (II *Cor.*, XII, 14) : au lieu que le faux pasteur, par un esprit tout opposé ne cherche que les richesses des peuples, et qu'à s'enrichir de leurs dépouilles.

Enfin pour renfermer en peu de mots ce que je viens de dire : comme on distingue une bonne monnaie et qui a cours, d'avec une autre qui est fausse ou défectueuse en quelque chose : comme, dis-je, on la distingue par le métal, par le coin et par le poids, de même, selon saint Isidore de Séville, pour distinguer le vrai pasteur d'avec celui qui n'en a que le nom, il le faut regarder par ces trois endroits : *Quomodo vivat, quid doceat, quid sequatur.* Mène-t-il une vie sainte et irrépréhensible ? Ce qu'il enseigne est-il marqué au coin de la vérité et de la morale de Jésus-Christ ? Cherche-t-il le salut des âmes ? Dites hardiment que c'est un bon pasteur. Au contraire sa vie est-elle déréglée ou scandaleuse ? est-il ignorant ou lâche dans sa doctrine ? se porte-t-il par le poids de ses affections à ses seuls intérêts ? dites que c'est un faux pasteur, ou plutôt ne le jugez pas, réservez-en le jugement à Dieu. C'est à lui seul que ce droit appartient, et tout ce que les peuples doivent faire c'est de demeurer dans les termes de leurs devoirs, que je vais leur marquer dans cette seconde et dernière partie.

(*Deux.*)

Je remarque trois choses principales dans les pasteurs; ce qu'ils sont, ce qu'ils disent et ce qu'ils font : ou si vous voulez que je m'explique autrement, j'y remarque la dignité de leur caractère, la pureté de leur doctrine, et les fonctions de leur ministère.

Or, c'est sur ces trois choses que se règlent les devoirs des peuples. Devoirs de respect par rapport à ce que sont les pasteurs, et à la dignité de leur caractère. Devoir de soumission, par rapport à ce qu'ils disent, et à la pureté de leur doctrine. Devoir d'attachement et de reconnaissance, par rapport à ce qu'ils font et aux fonctions de leur ministère.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a eu du respect pour le sacerdoce. Soit que Dieu ait voulu disposer insensiblement les esprits à rendre à ses vrais ministres le respect qu'ils méritent, en souffrant même que ceux qui présidaient aux sacrifices d'une fausse religion en reçussent qu'ils ne méritaient pas : soit que le démon ait prétendu par là se faire honorer dans la personne de ses suppôts, comme remarque Minutius Félix, il est certain que les nations même les plus barbares ont eu une particulière vénération pour les prêtres. Chez les Ethiopiens ils étaient les juges souverains, les arbitres de la vie et de la mort des peuples (*Ælianus. l.* III, *c.* 34; *Mars. Fic. l. de Christ. Rel.*) : chez les Egyptiens le sacerdoce était une disposition prochaine à la royauté, et l'on ne choisissait pour rois que ceux qui étaient prêtres (*Clem. Alex.*, *l.* V *Strom.*) : chez les Romains, qui ne sait le rang qu'ils y ont tenu, les privilèges qui leur ont été accordés, les marques d'estime qu'on leur a rendues et les peines extraordinaires auxquelles ont été condamnés ceux qui les ont méprisés?

Je ferais scrupule de me servir des exemples profanes que je n'ai pas coutume de rapporter, si ce n'était pour en tirer avec saint Chrysostome les deux conséquences qu'il en tire (*Hom.* XVI, *in Gen.*). La première, qu'il est indigne que des chrétiens soient pires en ce point que des infidèles, et qu'au lieu que ceux-ci avaient tant de respect pour des sacrificateurs qu'ils ne considéraient que par rapport à leur religion, ceux-là traitent avec tant d'indifférence et de mépris les prêtres du Dieu vivant, les dispensateurs de ses grâces, les images de sa puissance, et les ministres de ses plus redoutables mystères.

La seconde, que si l'on a tant honoré les agens du démon, à cause qu'ils rendaient et qu'ils faisaient rendre à des idoles un culte superstitieux et ridicule, il faut rendre de plus grands honneurs aux ministres du vrai Dieu, qui sont consacrés au service de ses autels, y ayant autant de différence entre les prêtres de Jésus-Christ et ceux des idolâtres, qu'il y en a entre la vérité et le mensonge.

Dieu même voulant faire connaître aux peuples quelle vénération ils doivent avoir pour ses ministres, a fait des lois expresses sur ce sujet, et a souvent tiré des vengeances exemplaires de ceux qui les avaient méprisés. Les livres de l'Exode, des Nombres, du Deutéronome, des Rois sont pleins de ces saintes lois ou de ces exemples. Tantôt nous y voyons les grands priviléges des prêtres, la séparation qui en est faite d'avec le reste des Juifs, les ordres qui leur sont donnés de gouverner et de juger, les droits sur les victimes et sur les récoltes : tantôt nous y voyons les étranges châtiments qui y sont faits des malheureux qui, soit par leurs médisances, soit par leur rébellion, soit par leurs murmures, ont perdu le respect qu'ils devaient aux ministres du Seigneur. Là, Coré, Dathan et Abiron sont ensevelis tout vivants : ici plus de quatorze mille hommes périssent pour s'être plaints de Moïse. Tantôt une lèpre couvre tout le corps de Marie et en fait un spectacle d'horreur au peuple : tantôt le feu du ciel réduit en cendres deux officiers et cent de leurs soldats, pour n'avoir pas traité Elie avec tout le respect qu'ils lui devaient. Ces exemples sont si fréquents dans l'Ecriture, que les uns me font oublier les autres; mais exemples terribles qui doivent nous faire appréhender que si Dieu ne se venge pas aujourd'hui de cette manière, de ceux qui méprisent les prêtres, qui se moquent et qui médisent d'eux, c'est qu'il se réserve à châtier par des peines infiniment plus terribles un péché qui, dans le christianisme, est beaucoup plus grand par rapport à la dignité des ministres de Jésus-Christ, à l'excellence de leur caractère, à la personne qu'ils représentent, au rang et à l'autorité qu'ils y ont.

Qu'est-ce qu'un prêtre, demande saint Jean Chrysostome? Est-ce un ange, ou quelqu'un de ces anciens prophètes pour lesquels non-seulement les peuples, mais les rois avaient tant de respect? C'est trop peu, répond-il, que de les comparer aux uns et aux autres, puisqu'ils font dans l'Eglise ce que les anges n'y sauraient faire, et ce que les plus grands prophètes de l'Ancien Testament n'ont jamais fait. Car quel est l'ange, quel est l'archange, quelles sont les principautés, les dominations et les trônes qui sacrifient Jésus-Christ sur les autels, et à la parole desquels un Dieu obéisse? et où en trouverons-nous dans cette divine hiérarchie à qui le pouvoir de baptiser et de remettre les péchés ait été accordé? Quand on voit un prêtre à l'autel, vêtu des habits sacerdotaux, faire des génuflexions et des prières, y sacrifier le corps d'un Dieu, le donner à une troupe de fidèles répandue à ses pieds, et renouveler tous les jours, non pas par magie et en secret, mais en vérité et en public cet ineffable miracle, pour peu de foi que l'on ait, dit saint Chrysostome, on se croit être dans le ciel et ravi en extase, on s'écrie : O miracle, ô bonté de Dieu, ô pouvoir incroyable des prêtres, par le ministère desquels le Souverain du ciel et de la terre habite et converse avec les hommes?

Quel respect les peuples eurent-ils pour Elie, lorsqu'assemblés autour de lui, demeurant dans un profond et respectueux silence, ils lui virent lever les mains et les yeux au ciel, et en attirer ce feu qui consuma les victimes qu'ils avaient présentées sur des autels

de pierres au Dieu d'Israël ! Il se passe, chrétiens, dans la loi nouvelle, des choses infiniment plus admirables, et qui par conséquent devraient vous inspirer plus de respect. Ce n'est pas un Elie qui porte le feu, c'est un homme tout divin, qui est rempli du Saint-Esprit. Ce n'est pas pour faire descendre sur des victimes une flamme céleste qu'il prie : il parle pour rendre Jésus-Christ réellement présent sur les autels : il prie afin que la grâce, se répandant sur tous les fidèles qui assistent aux sacrés mystères en état de victimes, les brûle intérieurement, les consume, et les rende plus purs que l'or et que l'argent, dit ce Père. Qui sera donc, ajoute-t-il, l'insensé et le brutal qui osera mépriser un si saint et si redoutable ministère ? Si un roi avait laissé à quelqu'un de ses officiers un pouvoir absolu de donner autant de grâces qu'il le jugerait à propos, et de retenir dans les prisons, ou d'en faire sortir ceux qu'il voudrait : quel respect n'aurait-on pas pour lui ! avec quel empressement ne se jetterait-on pas à ses pieds ! quels amis n'emploierait-on pas pour tâcher d'en obtenir le pardon de son crime ! Or, ce n'est là qu'une faible image du pouvoir qui est accordé au plus simple et au plus pauvre, et si l'on peut se servir de ces termes, au plus misérable de tous les prêtres. C'est à lui qu'il est dit : Ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans le ciel. C'est à lui que sont données les clefs du paradis pour l'ouvrir ou pour le fermer : c'est lui qui est le canal, le dépositaire et l'économe des trésors de Jésus-Christ. Si l'on ne peut entrer dans le ciel à moins qu'on ne soit baptisé, c'est lui qui confère le premier de nos sacrements. Si après avoir perdu la grâce baptismale on ne peut attendre de salut, à moins qu'on ne reçoive l'absolution de ses péchés, c'est lui qui dit : *Et moi je t'absous au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* Ce que le meilleur de tous les pères ne saurait faire pour ses enfants, ce que le plus puissant de tous les rois ne saurait faire pour un de ses sujets, un prêtre le fait en tout temps, en toute occasion, en tout lieu. Un roi peut bien faire rentrer en grâce un de ses favoris, mais il ne peut lui remettre le moindre péché ; un père peut bien donner la vie à son enfant, mais quand il est grièvement malade, il ne lui peut rendre la santé, ou s'il la lui rend, il ne peut l'empêcher tôt ou tard de mourir. Mais ce que ce roi et ce père ne peuvent faire, un simple prêtre l'entreprend, réconciliant Dieu avec les pécheurs, les renvoyant absous, et empêchant que leurs âmes ne meurent.

Je ne m'étonne pas après cela si tant d'empereurs et d'impératrices, tant de princes et de princesses ont eu une singulière vénération pour les prêtres : mais ce qui m'étonne, c'est de voir qu'ils soient aujourd'hui traités avec tant d'outrages, qu'ils deviennent la fable du peuple, les tristes objets de leur raillerie et de leur mépris. Je ne m'étonne pas de voir un saint Louis rendre aux prêtres comme à des divinités, des honneurs qu'il n'aurait pas rendus aux plus grands princes : mais ce qui m'étonne, c'est de voir des gens même de la lie du peuple les traiter avec fierté, et ne les regarder qu'avec dédain. Je ne m'étonne pas d'entendre dire à un Constantin, que si un prêtre commettait quelque péché en sa présence, il ôterait son manteau royal et l'en couvrirait, de peur qu'on ne le vît : mais ce qui m'étonne, c'est de voir des chrétiens et des chrétiennes révéler malicieusement ce que les ministres du Seigneur ont fait, et peut-être ce qu'ils n'ont pas fait. Je ne m'étonne pas de voir un chef d'une maison impériale descendre de cheval, pour y faire monter un prêtre qui portait le corps de Notre-Seigneur, et le suivre à pied ; mais ce qui m'étonne, c'est de voir un gentilhomme et un petit bourgeois traiter un ecclésiastique comme un valet, et avoir quelquefois moins d'égard pour son pasteur qu'il n'en a pour ses chevaux. Grand Dieu, vous voyez toutes ces abominations, et vous les souffrez, vous qui tirâtes autrefois une si terrible punition de ces pauvres malheureux qui s'étaient moqués d'Elisée ! Ce n'étaient que des enfants, et qui plus est, ce n'étaient que des petits enfants, comme l'Écriture remarque, *parvi pueri ;* ils ne lui avaient point dit de grosses injures, ils l'avaient seulement appelé chauve : et, pour cette seule parole, deux ours sortent de la forêt, se jettent sur eux, et en mettent quarante en pièces. Est-ce donc que le bras de Dieu est raccourci, ou que les prêtres du nouveau Testament sont moins considérables que les prophètes de l'Ancien ? Est-ce que les railleries qu'on en fait sont moins concertées et moins piquantes, ou enfin est-ce qu'elles sont moins fréquentes et moins préjudiciables à l'honneur de la religion ? Non, sans doute, et toutes ces circonstances devraient faire trembler les peuples, et appréhender que les outrages qu'ils font aux prêtres, que les noires et artificieuses médisances qu'ils sèment contre les pasteurs et les premières dignités de l'Eglise, ne soient, comme ce péché contre le Saint-Esprit, qui ne se remet ni en ce monde ni en l'autre.

Il n'y a point cependant d'apparence que ces considérations fassent beaucoup d'impression sur les esprits : si cela était, aurait-on aujourd'hui tant de mépris pour le sacerdoce ? les ecclésiastiques et les religieux seraient-ils exposés à de si sanglantes railleries, et vomirait-on tant de blasphèmes contre les personnes consacrées à Dieu ? Autrefois la médisance la plus effrénée semblait se borner dans les maisons et dans les familles particulières des laïques, sans oser entrer jusque dans le sanctuaire : à présent, elle se donne impunément et sans scrupule toute sorte de licence, et s'attache cruellement à ce qu'il y a de plus saint. Jamais on ne divertit plus agréablement une compagnie, jamais une histoire n'est mieux reçue, jamais une comédie ne plaît davantage que quand il y entre quelque bon tour, quelque galanterie d'un ecclésiastique ou d'un prêtre. Encore,

dit saint Jérôme (*Epist. ad Azellam*), si c'étaient des idolâtres ou des juifs qui nous fissent ces persécutions, nous aurions, au moins la consolation de déplaire à ceux à qui Jésus-Christ n'a point plu, d'être outragés, bafoués, moqués de ceux qui ont maltraité, haï et fait mourir notre Maître. Mais, que des chrétiens et des chrétiennes se divertissent de ce qu'il y a de plus saint dans la religion, qu'ils médisent de ceux auxquels ils n'ont pas même le droit de donner des bénédictions, que des brebis s'attachent à chercher une paille dans l'œil de leurs pasteurs, sans songer à la poutre qui est dans leurs yeux : c'est ce qui fait gémir les gens de bien, et qui attire tant de fléaux sur les royaumes. Par quel nouveau droit s'est-on érigé en censeur, en juge, en persécuteur des prêtres? Est-ce, dit saint Cyprien, l'exemple que Jésus-Christ et son apôtre saint Paul nous ont laissé? Caïphe demande à Jésus-Christ raison de ses disciples et de sa doctrine; un soldat, qui trouve qu'il ne lui a point parlé avec assez de respect, lui donne un soufflet, et lui dit : *Est-ce ainsi que l'on répond au souverain prêtre?* Jésus-Christ, qui, pour lors, avait droit de reprocher à Caïphe les crimes qu'il avait commis dans l'exécution de sa charge, l'inutilité de son sacerdoce, et la lâcheté avec laquelle il avait souffert qu'on le frappât en sa présence contre toute sorte de lois, ne se plaint d'aucune de ces choses, et, pour nous montrer quel respect nous devons avoir pour les prêtres, quand même ils s'acquitteraient mal de leurs fonctions, il se contente de dire : *Si j'ai mal parlé, montre-moi en quoi j'ai manqué; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu?*

Saint Paul, fidèle imitateur de Jésus-Christ, fait la même chose. Le grand prêtre Ananias commande à l'un de ceux qui sont autour de lui, de frapper cet apôtre au visage; d'abord il lui dit : *Malheureux hypocrite, Dieu te frappera toi-même;* mais, dès qu'on l'avertit que c'est le grand prêtre qu'il maudit, il répond qu'*il ne savait pas que ce fût lui*, et, afin que l'on croie que ce n'est que par un pur respect qu'il a pour le sacerdoce qu'il semble se repentir, il ajoute : *Car il est écrit, vous ne maudirez point le prince du peuple.*

Or, est-ce cet exemple de Jésus-Christ et de son Apôtre que l'on suit aujourd'hui? a-t-on pour les vrais ministres du Seigneur le respect qu'un Dieu même a eu pour de faux? souffre-t-on avec autant de patience et de douceur, je ne dis pas leurs injures, mais leurs infirmités? En vain direz-vous que ce sont des prêtres qui vivent mal; sont-ils plus méchants qu'un Caïphe et qu'un Ananias? qu'ils vous ont donné sujet de vous plaindre d'eux : votre réputation vous est-elle plus chère que n'est à Jésus-Christ la sienne? êtes-vous plus outragés dans vos personnes ou dans votre honneur que saint Paul, qui, n'ayant pu d'abord retenir son juste ressentiment, parut se repentir d'avoir trop librement parlé à un faux prêtre? Que ne pouvait-il pas objecter à ce méchant ministre, dit saint Cyprien, n'avait-il pas droit de lui dire qu'il portait une qualité qui ne lui était pas due? que, depuis que les siens avaient crucifié Jésus-Christ, lui et eux n'avaient plus ni temple ni titre? Il ne dit rien de tout cela, au contraire, il s'excuse, parce qu'il respecte l'ombre même du sacerdoce dans de faux prêtres qui n'en avaient que le nom : *Quamvis in falsis et spoliatis sacerdotibus, umbram tamen ipsam inanem sacerdotalis nominis cogitavit.*

Après cela, quel est le crime de tant de gens qui méprisent les prêtres, ou qui ne sont jamais plus ravis que lorsqu'ils entendent en médire? Il est d'autant plus énorme qu'il attaque directement Dieu, qu'il fait blasphémer son saint nom, qu'il favorise l'impiété, et qu'il ruine tous les fondements de la religion : étranges circonstances que je me contente de marquer ici, me réservant à les traiter au long dans un autre discours, comme étant d'une très-grande importance dans la corruption du siècle où nous sommes.

Permettez seulement que je vous marque les causes de ce désordre, et que je vous montre de quelle manière vous devez en arrêter le cours. On médit des ecclésiastiques, et l'on est ravi de leur voir faire de fausses démarches, parce qu'on prétend se disculper par là, et être exempt de marcher dans la voie étroite, puisque ceux qui sont obligés de mener une vie austère et toute sainte, cherchent des chemins larges, et adoucissent le joug de l'Evangile.

On le fait encore par un autre principe, comme saint Chrysostome l'a très-judicieusement remarqué. On prend le sacerdoce dans sa plus haute perfection, et l'on considère un pasteur non pas comme un homme exposé à de plus grands dangers que les autres, mais comme si c'était un ange, tellement élevé au-dessus du monde, que nulle de ses faiblesses ne s'y pût rencontrer; comme si toutes ses passions devaient être entièrement étouffées, et qu'il ne fût sujet à aucune des infirmités humaines.

Après qu'on s'est formé cette idée, on en juge par rapport à elle. Ainsi, qu'un prêtre s'acquitte dignement de son ministère, qu'il soit vigilant, juste, zélé, patient, charitable, on ne s'en étonne pas, parce qu'on suppose que c'est un homme d'une autre nature que les autres; mais qu'il manque en la moindre chose à son devoir, et cependant qui est-ce qui peut presque s'empêcher d'y manquer, principalement dans une profession où il faut se conduire avec tant de prudence? on s'attache à une petite faute, on la grossit, on la regarde comme un grand péché, et l'on est surpris qu'un ecclésiastique y soit tombé. Passe-t-il au milieu d'une place publique? (tout ceci est de saint Jean-Chrysostome, qui semble avoir prévu ce qui se fait encore aujourd'hui) s'il salue quelqu'un et s'il lui sourit, sans rendre les mêmes témoignages de familiarité aux autres, ils s'en fâchent et en murmurent; s'il les salue tous également, ils prennent ses salutations générales et froides, pour une marque du mépris qu'il a pour eux. S'il va

voir les riches quand ils sont malades, et que la multitude de ses occupations l'empêche d'avoir la même assiduité pour tous les pauvres, on dit que c'est un intéressé et un flatteur: s'il consacre tout son temps au soulagement des pauvres, et qu'il paraisse ne pas avoir le même soin pour quelque riche, on dit qu'il veut se faire distinguer par une affectation de charité et de miséricorde. Se réjouit-il honnêtement avec ses amis ? on le prend pour un homme de bonne chère ; mange-t-il toujours seul ? c'est un sauvage qui ne sait pas son monde. En un mot, un pasteur est exposé au jugement et à la censure de tous les peuples. On examine à la rigueur tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit, le ton de sa voix, ses démarches, l'air de son visage et son intention même.

Mais, me direz-vous, sa conduite est visiblement déréglée, et il est tombé dans des péchés dont on ne peut l'excuser. Si cela est, chrétiens (voici quelques moyens pour ne rien faire contre le respect dû au sacerdoce), si cela est, distinguez toujours sa personne d'avec son caractère, séparez l'homme d'avec le pasteur, et considérez que si Jésus-Christ, lorsqu'il reprenait les Scribes et les Pharisiens ne les a jamais appelés prêtres, quoiqu'ils fussent presque tous prêtres ou lévites, de peur que le sacerdoce n'en fût déshonoré. Vous ne devez jamais dans les péchés des ecclésiastiques, confondre la sainteté de leur état avec le déréglement de leurs mœurs. Ce n'est pas assez, vous devez même les plaindre dans leur état, puisqu'il n'y en a point qui soit exposé à de plus grands dangers, et où il soit plus difficile de s'acquitter de toutes ses charges. Les différentes personnes avec lesquelles il a à traiter, les ménagements qu'il est obligé de prendre par rapport aux lieux et aux temps, le soin qu'il doit avoir de travailler tout ensemble à son salut et à celui des autres, de se recueillir au dedans et de se répandre au dehors, d'être tout à autrui et tout à soi, de rendre à Dieu ce qu'il lui doit, et aux peuples ce qu'ils attendent de son ministère : ne sont-ce pas là d'assez puissantes considérations pour excuser et plaindre un ecclésiastique, lorsqu'il manque à quelqu'un de ses devoirs ?

Quand des solitaires et des personnes qui ne sont pas obligées de se produire, tombent dans quelques péchés, leur solitude est comme un voile qui les cache, dit saint Jean Chrysostome : *Solitudinem tamquam velamen quoddam vitiorum suorum habent ;* mais un pasteur a le malheur d'être vu de tout le monde et de n'être presque excusé par personne. Ses ennemis le pouruivent impitoyablement et déchirent sa réputation ; les libertins en font le sujet de leurs railleries, les faibles s'en scandalisent, et il se trouve peu d'âmes bien nées qui le plaignent.

Que faut-il donc faire dans ces occasions ? cacher les vices des ecclésiastiques autant que l'on peut, comme Sem et Japhet cachèrent la nudité de leur père ; car malheur à celui qui semblable à Cham, la découvrira. Si l'on ne peut cacher leurs défauts, il faut demander à Dieu leur conversion, arrêter autant qu'il est possible la médisance, distinguer leur vie d'avec leur caractère, leurs actions d'avec leur doctrine, et suivre cette importante règle de Jésus-Christ qui, parlant des Scribes et des Pharisiens, défend d'un côté *de faire ce qu'ils font ;* mais commande d'un autre *d'observer exactement ce qu'ils disent et ce qu'ils ordonnent.*

C'est ici le second devoir des peuples à l'égard de leurs pasteurs dont je veux seulement vous tracer l'idée, afin de venir au troisième, qui contiendra des vérités plus précieuses. Il faut obéir à ses pasteurs, les écouter volontiers et les prendre pour les règles de sa conduite, quand même leur vie ne serait pas tout à fait bien réglée, pourvu que leur doctrine ne soit pas suspecte.

1° Parce qu'il faut considérer non pas ce qu'ils sont, mais ce qu'ils représentent ; que c'est Dieu qui parle par leur bouche ; que quiconque les méprise, méprise Dieu, et qu'aussi quiconque les écoute, écoute Dieu : *Qui vos spernit, me spernit, et qui vos audit, me audit.* Nous n'avons qu'un maître, et c'est Jésus-Christ qui ne se faisant point entendre aux oreilles de nos corps et ne nous insinuant pas sensiblement les vérités de foi et de morale, se sert de l'organe des pasteurs, et nous oblige de nous soumettre à ce qu'ils disent. Il se peut faire, dit saint Augustin, que ce soient des canaux de plomb par une vie toute terrestre ; mais c'est par ces canaux que coulent les eaux de la grâce. Il se peut faire que leurs mains soient salies par l'impureté de leurs œuvres ; mais ce sont des mains qui nous distribuent le pain de vie, et c'en est assez, non-seulement pour nous tenir dans le respect, mais pour observer ce qu'ils nous disent.

2°. Parce qu'ils sont établis de Dieu pour gouverner les peuples, et que ce gouvernement ne peut subsister sans qu'il y ait de la docilité et de la soumission de leur part. Nous devons quatre choses, principalement aux supérieurs ecclésiastiques, dit saint Thomas : l'honneur, la crainte, l'obéissance et le tribut. Nous leur devons l'honneur, parce qu'ils sont au-dessus de nous ; la crainte, parce qu'ils peuvent nous retenir dans le devoir par les menaces et par la peine ; le tribut, parce qu'il faut reconnaître leur soin, et l'obéissance, parce qu'on est sous leur direction. Car qu'est-ce que diriger et gouverner, si ce n'est porter quelqu'un à la fin qu'il doit se proposer, par des moyens propres qu'on lui suggère ? Or, tout ce qui conduit et qui porte un autre à sa fin, a toujours quelque supériorité et quelque puissance sur lui, et par conséquent il doit en être considéré, et par rapport à sa dignité, et par rapport à son office ; par rapport à sa dignité, on lui doit le respect, en reconnaissant son caractère ; et par rapport à son office, on lui doit la soumission en exécutant ce qu'il ordonne.

Enfin, les derniers devoirs des peuples à l'égard de leurs pasteurs, c'est de s'attacher à eux et de les suivre. Non-seulement *mes*

brebis entendent ma voix, dit Jésus-Christ, ce qui marque leur soumission, mais *elles me suivent* aussi, ce qui fait voir leur attachement. Il faut que les peuples soient attachés à leurs pasteurs, qu'ils aiment leur paroisse, qu'ils y aillent entendre la parole de Dieu, qu'ils y assistent autant qu'ils peuvent à la grand'messe qui s'y dit, et à l'office divin qui s'y fait : quoi qu'en pensent certains esprits, plusieurs raisons obligent les paroissiens à ce devoir.

1. La coutume de l'Eglise et ses constitutions autorisent cette pratique. Dans les premiers siècles, il n'y avait qu'une messe, où non-seulement tout le corps des fidèles, mais même les personnes consacrées à Dieu par leurs vœux, assistaient, pour montrer l'unité du sacrifice et la subordination à un même pasteur. Dans la suite des temps, quand le nombre des fidèles a augmenté, on a fondé plusieurs églises, on a dit plusieurs messes, mais on a aussi assigné à chacun sa juridiction particulière, un troupeau à un pasteur, un troupeau à un autre, sans qu'il fût libre de quitter celui à qui l'on était soumis pour recourir sans raison à d'autres. Les évêques reconnaissaient un chef, les prêtres reconnaissaient leurs évêques, et les peuples se soumettaient à leurs pasteurs, dont ils recevaient les loix et la manière de bien vivre.

2. Les grâces que Dieu donne aux peuples par rapport à l'attachement qu'ils ont à leurs pasteurs, en font connaître la nécessité. Comme chaque pasteur a son troupeau, comme chacun d'eux instruit son peuple, comme chacun d'eux lui administre les sacrements, c'est souvent à l'attachement et à la docilité des peuples que Dieu accorde ces grâces de direction et de salut. Je passe même plus avant, et je dis que, quand les peuples suivent de bonne foi les avis de leurs pasteurs, qu'ils se rendent assidus à les entendre, qu'ils embrassent les exercices de piété qu'ils leur conseillent, qu'ils accomplissent les pénitences qu'ils leur donnent, il se peut faire que Dieu leur remet des péchés qu'ils ne connaissent pas, et qui auraient empêché la vertu du sacrement. Car si, selon saint Thomas, lorsque les prêtres de l'ancienne loi se trompaient en disant à de certains lépreux qu'ils étaient guéris, quoique effectivement ils ne le fussent pas, il arrivait quelquefois que Dieu les guérissait par miracle, soit afin qu'on ajoutât foi aux paroles de ses ministres, soit afin de récompenser la soumission de ces malades qui s'adressaient à eux, si cela est vrai, ne peut-on pas dire que Dieu ayant fait ces miracles en un temps où il n'y avait que l'ombre du sacerdoce de Jésus-Christ, afin de montrer aux peuples l'attachement qu'ils devaient avoir pour ses ministres, il aura plus d'égard à la fidélité de ceux qui s'attachent aux pasteurs de la loi nouvelle, pour guérir une lèpre dont souvent ils ne s'aperçoivent pas?

Enfin, la troisième raison qui fait voir la nécessité de cet attachement, c'est l'office même des pasteurs, et le compte que Dieu leur demandera de leurs brebis. *Le bon pasteur*, dit Jésus-Christ, *connaît ses brebis*, ce n'est pas assez, il appelle *chacune de ses brebis par son nom, et les fait sortir de la bergerie et va devant elles* : *Proprias vocat oves nominatim, et educit eas, et cum proprias oves emiserit, ante eas vadit.* Or, comment toutes ces choses pourraient-elles se faire si ces brebis se détachaient de leurs pasteurs, si elles cherchaient d'autres pâturages que ceux qu'ils leur montrent, si elles ne se présentaient à lui qu'une ou deux fois l'année, et si, par indifférence ou par mépris, elles s'abandonnaient à d'autres directeurs ; c'est sans doute ce qui ne se pourrait faire. Aussi remarquez, je vous prie, qu'après que Jésus-Christ a parlé de l'office d'un bon pasteur, il fait évidemment connaître quels sont les devoirs des brebis, en disant *qu'elles le suivent et non pas des étrangers, parce qu'elles connaissent sa voix, et non pas celle de l'étranger. Et oves illum sequuntur quia sciunt vocem ejus, alienum autem non sequuntur, sed fugiunt ab eo quia non noverunt vocem alienorum.*

Mais, me direz-vous, est-ce qu'il est défendu d'avoir d'autres directeurs et d'autres confesseurs que son propre pasteur, ou les ecclésiastiques qui sont sous lui? est-ce qu'on est indispensablement obligé d'assister tous les dimanches aux prônes, à la grand' messe et aux services qui se disent dans les paroisses, sans qu'on ait la liberté d'aller ailleurs? Ce n'est pas ce que je prétends. Les religieux ont leurs priviléges qui leur ont été accordés pour les grands services qu'ils ont rendus à l'Eglise ; ils ont pour la conduite des âmes les talents nécessaires, ils reçoivent leur mission des évêques ; et comme on s'est servi d'eux pour la guerre quand les princes chrétiens n'ont pas été seuls capables de la soutenir contre les ennemis de la foi, de même, dit saint Thomas, on se sert avantageusement de leur ministère en un temps où le nombre des fidèles est grand, où les ecclésiastiques séculiers ne suffisent pas pour l'instruction des peuples, où l'ignorance est profonde, et où l'on a besoin de plusieurs ouvriers qui travaillent, à différentes heures, par l'ordre d'un même maître, à la vigne du Seigneur.

Si les apôtres avaient vu d'autres gens qu'eux porter le fardeau de l'Evangile et le flambeau de la prédication, s'en seraient-ils alarmés? Non sans doute, puisque saint Paul bien loin de s'être fâché de ce qu'on ne le suivait pas, a fait ce qu'il a pu pour empêcher qu'on ne fît des sectes particulières dans l'Eglise. *On m'a rapporté*, dit-il dans la première épître aux Corinthiens, *qu'il y a des différends entre vous autres; je suis à Paul, dit celui-ci ; je suis à Apollon, dit celui-là ; je suis à Céphas, dit l'un, et moi je suis à Jésus-Christ, dit l'autre : Jésus-Christ est-il donc divisé? Paul a-t-il été crucifié pour vous? est-ce en son nom que vous avez été baptisés?*

Que faut-il donc faire pour demeurer dans

les termes de son devoir ? Il faut, d'un côté, conserver la soumission et l'obéissance que l'on doit à son pasteur, préférablement à tout autre, et quand la nécessité et de raisonnables considérations le demandent, il faut recourir à ceux que la Providence divine nous offre pour nous aider à marcher dans la voie de ses commandements.

De cette manière, j'avoue qu'on peut avoir recours à ces hommes épurés par la pénitence et la retraite, et prendre d'eux des règles certaines pour sa conduite spirituelle et la réformation de ses mœurs. Il y a déjà plus de cinq siècles que la plupart des fidèles en ont agi de la sorte, sans que leurs evêques et leurs pasteurs particuliers s'en soient plaints. Nous voyons même que, dans des cas considérables, les plus grands prélats envoyaient les pénitents à saint Bernard, et que saint Bernard, de son côté, soit par humilité, soit par justice, les renvoyait à leurs prélats. Ricuin, évêque de Toul, lui envoie un pénitent afin de lui imposer telle pénitence qu'il voudra ; mais qu'est-ce que saint Bernard lui écrit? *Provideatur morbidæ ovi a proprio pastore, et tali pastore qui canones non ignorat.* Il en fait de même à l'égard d'une femme adultère qu'il avait corrigée et instruite (comme il le témoigne lui-même), et qu'il renvoie à Henri, évêque de Verdun, ces grands hommes s'entr'aidant mutuellement et avec joie, pour porter le fardeau de l'Evangile et conduire les âmes à Dieu. Si cela arrivait encore de même aujourd'hui, on ne verrait plus de contestations entre les religieux et les pasteurs, ou même ces contestations cesseraient bientôt, si les uns et les autres faisaient les réflexions qu'ils pourraient faire. Les religieux pourraient considérer que l'Eglise s'est longtemps passée d'eux, et qu'elle ne s'est pas toujours servie de leur ministère pour gouverner les consciences des fidèles. Les pasteurs, de leur côté, pourraient aussi considérer que les ordres religieux ont donné à l'Eglise presque tous les grands hommes qu'elle a eus ; que la plupart des souverains pontifes et des évêques sont sortis des cloîtres pour gouverner les peuples; que ce sont eux qui défendent encore aujourd'hui la foi par leurs savants écrits, et édifient les fidèles par leurs exemples. Si les uns et les autres avaient ces considérations, ils feraient entre eux le même partage que l'Ecriture sainte remarque avoir été fait entre Abraham et Loth.

Abraham, qui aimait la paix et qui voyait que ses bergers ne pouvaient s'accorder avec ceux de Loth, lui dit : N'ayons point, je vous prie, de différend; nous sommes frères, séparons-nous bons amis; si vous allez à la gauche, j'irai à la droite, et si vous prenez la droite, je prendrai la gauche. Loth accepta volontiers la proposition, et comme c'était à Abraham que Dieu avait dit : *Je te donnerai ma bénédiction, et toutes les nations de la terre seront bénies en ta personne*, il demeura dans des bourgades qui étaient à l'entour du Jourdain et se retira de l'Orient : *Recessit ab Oriente et moratus est in oppidis.* Il se ferait, dis-je, un partage semblable en quelque manière : la droite et l'Orient seraient pour les pasteurs, la gauche serait pour les religieux; les uns et les autres, sans blesser la charité chrétienne, travailleraient ensemble à un même dessein, conduiraient les peuples au même terme, et n'y ayant qu'une bergerie et un pasteur, il n'y aurait aussi qu'une même récompense. *Amen.*

SERMON XXIV.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Des marques des vrais enfants de Dieu.

Amen, Amen dico vobis : quia plorabitis et flebitis vos, mundus autem gaudebit.

Je vous le dis en vérité, et je vous en assure : vous pleurerez et vous gémirez, et le monde se réjouira (*S. Jean, ch.* XVI).

Quelle étrange prophétie, chrétiens! et quel rapport y a-t-il entre la fin que Jésus-Christ se propose et les moyens qu'il emploie pour y réussir? Son grand dessein est de réduire toutes les nations de la terre sous le joug d'une même foi et d'une même discipline. *Fiet unum ovile et unus pastor*, nous disait-il il y a huit jours. Pour cet effet il assemble certains disciples, gens d'ailleurs grossiers et intéressés, de la fidélité desquels il est important qu'il s'assure, afin qu'après avoir appris de lui ses dernières volontés, ils aillent les porter aux lieux les plus reculés du monde.

Il semble donc qu'il est obligé de les prévenir en sa faveur, et que, profitant de la bonne opinion qu'ils ont déjà conçue de lui, il ne doit leur parler que de prospérité et de joie; et d'ailleurs pourquoi les alarmer avant le temps, et s'il leur prédit qu'ils souffriront de grands maux en cette vie, ne doit-il pas leur promettre aussi des consolations présentes, sans remettre à un futur incertain des récompenses attachées à des persécutions certaines?

Ainsi en usent les gens du monde, eux qui étudient si soigneusement les inclinations et qui feignent si adroitement de ménager les intérêts de ceux qu'ils veulent engager à leur service. Que de précautions pour leur cacher le mal réel qu'ils doivent souffrir, et ne leur faire voir qu'un bien imaginaire qu'ils leur promettent! que de lâches et captieux déguisements pour leur ôter de l'esprit les fâcheuses idées qui les décourageraient, et ne leur en laisser que de douces et d'agréables qui les flattent!

Mais loin d'ici ces artificieux ménagements, qui ne marquent qu'infidélité ou que faiblesse dans les hommes, et qui par conséquent seraient inutiles, que dis-je, injurieux à Jésus-Christ qui est la vérité même. Aussi écoutez comme il parle à ses disciples, qu'il veut engager à l'entreprise la plus hardie et la plus difficile qui fût jamais : *Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, encore un peu de temps et vous me verrez.* Et comme il les trouve embarrassés à accorder des contradictions aussi grandes que sont celles de le voir et de ne le pas voir, il ajoute aussitôt : *En vérité, en vérité, je vous le dis,*

vous pleurerez et vous gémirez, et le monde se réjouira : comme si ce n'eût pas été assez de leur avoir déjà proposé tant de choses apparemment incroyables, afin d'éprouver leur foi, qu'il fallût encore leur annoncer des misères certaines pour exercer leur patience; comme si, après avoir perdu leur cher Maître dont la présence les consolait, les larmes, les persécutions et les croix dussent être les moyens propres pour les attacher à son service.

C'est en cela, divin Sauveur, que j'admire la toute-puissance de votre grâce, qui donne tel mouvement qu'elle veut aux cœurs des hommes; mais c'est aussi en cela que je veux m'instruire de mes devoirs, afin de les accomplir avec toute la fidélité que je vous dois. Car comme ces vérités regardent tout le monde, et que vous les avez insinuées à vos disciples, afin que ces chers confidents de vos secrets me laissassent ce qu'ils avaient appris de votre bouche; comme même je suis persuadé que c'est par ce différent partage de pleurs et de joie, de croix et de plaisirs que vous discernez les vrais chrétiens qui sont vos enfants d'avec ceux qui n'en portent que le nom, quel serait mon aveuglement, si je prétendais remplir par d'autres voies les obligations de mon état, ou si, par une indifférence criminelle, je négligeais de connaître ce en quoi je puis m'assurer le bonheur de votre adoption.

Il s'agit donc de bien pénétrer le sens de ces paroles : *En vérité, en vérité, vous pleurerez, et le monde se réjouira;* et c'est la grâce que je demande à cet Esprit-Saint qui fait prier et gémir les vrais chrétiens; Esprit qui fit verser autant de larmes et concevoir autant de douleur à Marie affligée au pied de la croix de son Fils, qu'il lui donna de consolation et de joie quand l'ange lui annonça qu'elle était choisie pour en être la mère, en lui disant : *Ave, Maria.*

Les paroles de mon texte ont toujours fourni de si belles réflexions aux Pères et aux interprètes, que, quelque sens qu'ils leur aient donné, ils nous ont laissé d'importantes instructions touchant l'idée que nous devons nous former d'un chrétien et d'un véritable enfant de Dieu.

Il y en a qui, prenant ces paroles à la lettre : *Plorabitis et flebitis vos,* les entendent des larmes que tout bon chrétien doit répandre dans le sein de Dieu, en vue, soit des péchés qu'il a commis, soit de la corruption inséparable de sa nature, soit des misères de son exil et de son éloignement de sa patrie, à l'exemple des apôtres qui ne se nourrirent que de pleurs, dit saint Jean Chrysostome, depuis qu'ils se virent séparés de leur cher Maître qui faisait leur unique joie.

Quelques autres les ont entendues des afflictions et des disgrâces de la vie, dont le bon usage fait le mérite d'un chrétien, qui, ne pouvant espérer d'être mieux traité que son Maître et son Dieu, doit, dit saint Bernard, porter sa croix, ou avec ardeur et joie, ou du moins avec patience et soumission; qui, se souvenant de cet oracle : *Vous pleurerez et vous gémirez,* reçoit avec une humble résignation les disgrâces qui lui arrivent, et les regarde comme autant de marques de sa prédestination.

Il y en a enfin qui, donnant un sens plus étendu à ces paroles, croient que Jésus-Christ s'en est servi pour nous faire le portrait d'un vrai chrétien, dont le caractère consiste à fuir ce que le monde corrompu aime, et à aimer ce que le monde corrompu fuit; à laisser aux mondains les joies, les biens, les honneurs, les divertissements avec lesquels ils se damnent, pour n'avoir en partage que la douleur et la tristesse avec lesquelles il se sauve, en sorte qu'en quelque état qu'il se trouve, ou de prospérité, ou d'adversité, il a toujours un même esprit : esprit de patience dans l'usage de ses maux : esprit de tempérance dans l'usage de ses biens : esprit de piété et de religion dans l'une et dans l'autre fortune.

Je m'arrête d'autant plus volontiers à ce dernier sens, qu'il renferme les deux autres, et que nous pouvons y distinguer les caractères d'un parfait chrétien dans quelque état qu'il se trouve. Si je n'avais à parler qu'à ceux qui sont malheureux selon le monde, je me contenterais de leur faire voir les motifs qui les portent à faire un bon usage de leurs afflictions, les exemples qui les y engagent, et les grands fruits qu'ils peuvent en recueillir. Si je n'avais à parler qu'à ceux qui sont heureux selon le monde, je leur dirais que les joies étant pour les enfants du siècle, et les larmes pour les disciples de Jésus-Christ, ils ont tout à craindre du côté d'une prospérité si fatale, où la pratique des vertus nécessaires au salut est très-rare, les engagements à toute sorte de péchés très-fréquents, et la difficulté d'expier ces péchés presque insurmontable. Mais comme ces paroles de Jésus-Christ sont pour tout le monde, pour les grands et pour les petits; pour les riches et pour les pauvres : comme les péchés et les vertus des uns ne sont pas toujours les péchés et les vertus des autres, quoiqu'ils aient tous une égale obligation de se sauver ; il est important de les rappeler au principe de leur vocation ; et de leur montrer ce que c'est qu'un chrétien, afin qu'ils s'acquittent des devoirs que cette qualité commune leur impose. Or, voici, après les Pères, de quel sens je prends la chose, et en même temps le partage de mon discours.

Je dis que le caractère et la marque d'un vrai chrétien et d'un enfant de Dieu, c'est d'user sobrement des biens et des plaisirs de la vie par un esprit de tempérance et de mortification ; ce sera mon premier point. De souffrir courageusement les maux et les persécutions qui lui arrivent, par un esprit de résignation et de patience ; ce sera mon second point. De gémir intérieurement dans la vue des misères de son état, et de l'éloignement de sa patrie par un esprit de piété et d'attachement à Dieu ; ce sera mon troisième point. Se mortifier, souffrir, pleurer : voilà l'esprit d'un vrai chrétien : *Plorabitis et flebitis vos.* Se mortifier dans l'usage modéré

des commodités et des satisfactions du siècle, si l'on est heureux selon le monde : souffrir les croix et les disgrâces du siècle, si l'on est malheureux selon le monde: pleurer dans cette terre de son exil, et dans l'attente de sa récompense, soit que l'on soit ou heureux, ou malheureux selon le monde.

PREMIER POINT.

Tandis que nous sommes sur la terre, disait autrefois saint Bernard, nous nous trouvons comme dans un état violent, entre des biens vers lesquels notre cœur doit tendre, et que cependant notre main ne peut toucher, et entre d'autres biens sur lesquels nous pouvons porter la main, et où toutefois nous ne devons jamais attacher notre cœur.

Nous savons qu'il y a des biens éternels et infinis ; biens que nous devons aimer, puisque nous sommes créés pour en jouir; mais biens sur lesquels nous ne pouvons porter la main, puisqu'ils sont absents et dans une région trop élevée. Nous savons aussi, et nous ne le savons que trop, qu'il y a d'autres biens dans le monde ; mais comme ils ont de funestes attraits, notre cœur fait notre main, ou pour mieux dire, notre main n'est que l'instrument de notre cœur, et nous ne voulons presque jamais nous faire la violence qui serait nécessaire pour séparer l'un d'avec l'autre.

C'est cependant ce qu'il faut que nous fassions, et c'est là, à proprement parler, l'office de la tempérance, et l'emploi de cette vertu. C'est elle qui vient au secours de la faiblesse de notre nature, et qui nous met dans une juste situation entre Dieu dont nous devons jouir et les biens inférieurs dont nous devons user. C'est elle qui nous détache des divertissements, des honneurs et de la prospérité du siècle, qui nous sépare de tout ce qu'il y a de criminel, qui donne des bornes à nos passions, et qui au milieu même du monde nous apprend le secret de mourir aux élémens qui le composent : *Mortui estis ab elementis mundi hujus.*

Ces termes si expressifs du grand Apôtre me donnent lieu de vous faire faire avec les Pères une réflexion également délicate et solide. Voici à peu près leur pensée, et l'un des points les plus importants de leur morale. Vous savez tous que le monde naturel a ses éléments, que le feu, l'air, l'eau, la terre entrent dans sa composition : mais vous ne savez peut-être pas tous que le monde corrompu a aussi les siens; que le désir de la chair, le désir des yeux, et l'ambition du siècle sont les éléments qui le composent. Vous ne savez peut-être pas tous, que nos cinq sens tiennent des qualités de ces éléments ; que notre vue a rapport au feu, notre ouïe à l'air, notre toucher à la terre, notre goût et notre odorat à l'eau (tout ceci est de saint Augustin). Dans le monde naturel les éléments entrent dans les mixtes, on y trouve quelque chose de la chaleur du feu, quelque chose de la froidure de l'air, quelque chose de l'humidité de l'eau, quelque chose de la sécheresse de la terre; dans les uns plus, dans les autres moins : mais toujours ce sont ces quatre qualités qui se trouvent dans les corps : et parce qu'elles ne s'y trouvent pas également, c'est celle qui prédomine qui en fait le tempérament. Si c'est la chaleur du feu, c'est un tempérament bilieux ; si c'est la sécheresse de la terre, c'est un tempérament mélancolique ; si c'est la froidure de l'air, c'est un tempérament flegmatique, si c'est l'humidité de l'eau, c'est un tempérament pituiteux.

D'autres malheureux éléments entrent aussi par proportion dans la composition du monde moral. Ambition, vengeance, désir de paraître, empressement de faire fortune ; curiosité, orgueil de la vie, amour désordonné de la grandeur : voilà ce que j'appelle le feu du monde. Inconstance, inégalité de conduite, perfidies, convoitise des yeux, irrésolution, bizarrerie, modes, spectacles, coutumes, pernicieux exemples : voilà ce que j'appelle l'air empesté et contagieux du monde. Mollesse, gourmandise, délicatesse, impureté, débauche, attachement aux plaisirs : voilà ce que j'appelle l'eau du monde. Epargne, avarice, usure, envie, paresse : voilà ce que j'appelle la terre du monde. Ce sont ces éléments maudits qui se trouvent presque dans tous les pécheurs, dans les uns plus, dans les autres moins, mais toujours trop pour faire connaître leur tempérament, leur humeur, leur inclination au mal : ce qui s'appelle tempérament dans la nature, s'appelant chez saint Paul la figure, la forme, la constitution, et les éléments du siècle.

Or, c'est à ces éléments que nous devons mourir, *mortui estis ab elementis mundi hujus ;* c'est de cette monstrueuse forme que nous devons nous dépouiller, et tout cela par la seule qualité de chrétiens et d'enfants de Dieu, et tout cela par le secours de la tempérance et de la mortification évangélique.

Allons encore plus loin, et tâchons de nous instruire pleinement de nos devoirs. Que prétend saint Paul, quand il dit qu'il faut *que nous mourions aux éléments de ce monde*, et qu'il nous considère déjà comme *des gens morts, et dont la vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ, son Fils ?* Ce qu'il prétend, c'est que la tempérance et la modération dans l'usage des choses du monde produisent en nous le même effet que la mort fera un jour sur nous, dans l'ordre de la nature. Concevez bien ma pensée, ou plutôt celle de saint Augustin, de saint Bernard et de Guillaume de Paris, dont je ne serai que l'interprète (*Aug. lib. de moribus Eccl. Cath.; Bern. de peregrino mort. et crucifixo ; Guillelm. Paris. de virtutibus*).

C'est l'union de l'âme avec le corps qui fait la vie dans la nature, et c'est la dissolution de ces deux parties qui fait la mort. L'âme n'informe et n'anime plus le corps, le corps ne sert plus d'instrument et de compagnon à l'âme. Il en est à peu près de même dans la morale. La vie du monde corrompu ne consiste que dans l'union que la puissance a avec son objet, que dans l'intelligence que la cupidité entretient entre ces

dangereux éléments et le cœur de l'homme. Biens, revenus, charges, héritages, belles maisons, voilà l'objet et les éléments du monde; empressement de posséder toutes ces choses, inquiétude, abattement, douleur excessive de s'en voir dépouillé, voilà la la puissance et le mouvement du cœur de l'homme; et c'est dans l'union de ces éléments et de ce cœur, de cette puissance et de ces objets, que consiste cette vie maligne dont parlent les Pères, et qu'ils appellent le désir des yeux. Crédit, dignités, grande suite de domestiques, luxe dans ses habits et dans ses meubles, voilà les éléments de ce monde, voilà les objets qui se présentent à nos yeux. Projets ambitieux, attachement à ces marques éclatantes et fastueuses, voilà la puissance et le mouvement du cœur de l'homme, et c'est dans l'union de ces éléments et de ce cœur, de cette puissance et de ces objets, que consiste cette autre vie qu'ils appellent l'ambition du siècle. Divertissements, jeux, promenades, conversations, sociétés agréables, mais dangereuses, voilà les éléments et les objets de ce monde. Amour sensuel, attachement au plaisir et à la mollesse, voilà la puissance et les mouvements de notre cœur; et c'est dans l'union de ces éléments et de ce cœur, de cette puissance et de ces objets, que consiste cette troisième vie, qu'ils appellent le désir de la chair.

Cela étant, je veux dire la vie de ce monde corrompu ne consistant que dans cette union, il est certain que si l'on pouvait trouver le secret de diviser ces deux choses, on y serait véritablement mort; il est certain que si, sans détruire ni cette puissance, ni ces objets, ni ces éléments, ni ce cœur, on pouvait les séparer et les tenir à part, sans qu'ils fussent unis, on ferait dans la morale quelque chose de semblable à ce qui arrive par la mort dans la nature. Or, c'est ce que fait en nous la grâce chrétienne et la tempérance évangélique; elle laisse le cœur dans sa liberté, et ne lui ôte rien de son indifférence; mais aussi elle empêche cette puissance et ces objets de s'unir; elle se met, pour ainsi dire, entre l'un et l'autre, en arrêtant les impétueuses saillies de la cupidité vers les choses qui sont contraires à la loi de Dieu, empêchant la communication de ces choses qui se touchent de si près, détournant ce cœur de l'amour des plaisirs, de la gloire et des applaudissements du siècle, pour le tourner vers d'autres plaisirs invisibles, vers des biens immuables, vers une solide et éternelle gloire. Tout son emploi est d'ôter à un chrétien le lait des consolations et des voluptés mondaines, pour lui fournir une meilleure substance, et de mettre un saint divorce entre lui et le siècle; tout son emploi est de le réduire, dit saint Augustin, en un certain état où il croie que rien des choses passagères et mortelles ne mérite d'être aimé ni d'être recherché pour soi; qu'il n'en doit prendre qu'autant qu'il en aura besoin pour se tirer de la misère, s'appliquant les commodités de cette vie avec la modération d'un homme qui en use, et non pas avec l'affection de celui qui en jouit. *Habet ergo vir temperans in hujus modi rebus mortalibus et fluentibus hanc vitæ regulam, ut earum nihil diligat, nihil per se oppetendum putet, sed ad vitæ hujus atque officiorum necessitatem quantum satis est usurpet, utentis modestia, non amantis affectu.*

Ne m'accusez pas de porter trop loin les choses, je m'arrête précisément aux termes de votre devoir, et à ce qui est purement de précepte. On ne vous dit pas de quitter le monde et ce qui est dans le monde, mais on vous dit *de ne le point aimer.* On ne vous dit pas d'étouffer vos convoitises, mais on vous dit *de ne point aller après elles.* On ne vous défend pas de conserver les biens qui vous viennent en abondance, mais *on vous défend d'y mettre votre affection.* On ne vous défend pas même, dit saint Augustin, d'aimer les créatures, mais on vous défend de les aimer en qualité de dernière fin, et de vous y arrêter, comme si elles devaient faire votre félicité. Tandis que vous en userez avec modération, elles vous conduiront à Dieu, et votre tempérance vous fera connaître qu'elles étaient faites pour vous, et que vous n'étiez pas fait pour elles; mais dès qu'il y aura de la cupidité, elles vous détourneront de Dieu, elles vous le feront oublier, et, par cet amour déréglé, bien loin d'en être les maîtres, vous en serez les idolâtres et les esclaves. Ainsi, ou il faut renoncer à la qualité de chrétien et de disciple de Jésus-Christ, ou il faut se résoudre à cette séparation intérieure et morale, à cette circoncision de cœur, et à ce dépouillement du vieil homme, dont il nous est si souvent parlé dans les livres saints.

Voilà notre obligation, le fond de la religion et l'esprit du christianisme: obligation dont nous ne pouvons nous acquitter; religion que nous ne pouvons professer; esprit que nous ne pouvons conserver que par le moyen de la tempérance et de la mortification chrétienne; car enfin c'est elle qui nous dépouille du vieil homme et qui nous inspire les sentiments du nouveau; c'est elle qui nous fait mépriser tous les plaisirs de la vie, dit saint Augustin, qui nous fait demeurer dans le monde comme si nous étions hors du monde, qui nous y fait vivre du moins comme des voyageurs, ajoute saint Bernard, si nous n'avons pas assez de cœur pour nous y crucifier.

Embrasser cette vertu et s'engager à toutes ces choses, ce n'est ni suivre un conseil, ni faire des œuvres de surérogation, c'est se tenir simplement dans les termes de son devoir; ce n'est ni être parfait, ni porter sa vertu jusqu'où elle pourrait aller, c'est seulement faire ce qui empêche d'être damné, et sans quoi on ne manquerait jamais de l'être.

Si cela est ainsi, me dites-vous, il y a donc peu de chrétiens: il y en a encore moins que vous ne pensez, répond saint Jérôme; et cela vient de plusieurs causes: 1° de ce que l'on vit dans une ignorance volontaire des obligations que le christianisme impose On se persuade que, pourvu qu'on n'aille

pas aux derniers excès, on peut licitement jouir des commodités de la vie ; que la tempérance n'est pas une vertu si sévère qu'on la fait, que cet esprit de séparation et de renonciation n'est que pour les cloîtres et pour ceux qui veulent tendre à la plus haute perfection. 2° De l'impression que les biens présents font sur nous et des combats continuels qu'il nous faut soutenir, comme parle Tertullien, contre les faux charmes et les amateurs du monde : *Adversus mundi tenentes luctatio nobis est.*

Je laisse à part les autres causes de ce petit nombre de vrais fidèles; mais il est certain que, soit par ignorance, soit par faiblesse, soit par une négligence volontaire de s'instruire de ses devoirs, soit par la difficulté de soutenir longtemps de si rudes et de si dangereux combats, on ne trouve presque point de chrétiens au milieu du christianisme, ni de gens qui aient l'esprit de Jésus-Christ, quoiqu'ils se disent appartenir à Jésus-Christ. Les uns se moquent de ces règles de tempérance et de mortification, et, par une ouverte rébellion aux lois de l'Evangile, aiment le monde et voudraient ne cesser jamais de l'aimer ; les autres les renvoient aux cloîtres comme des œuvres de surérogation qui ne les regardent pas ; et ceux qui paraissent avoir une meilleure conscience ne s'appliquent ces règles qu'en certaines occasions, comme si la tempérance ne devait pas assujettir l'homme tout entier, dit saint Augustin ; comme si cette vertu, qui est l'esprit du christianisme, ne devait pas régner sur toutes les actions et sur tous les désirs d'un chrétien ; comme s'il pouvait être tempérant en certains temps et en certaines rencontres, et ne l'être pas en d'autres ; l'être dans l'usage de ses biens, et ne l'être pas dans l'usage de soi-même; l'être pour les honneurs, et ne l'être pas pour les plaisirs ; comme si cette tempérance qui est un amour libre et chaste, dit ce Père, ne devait pas attaquer son ennemi partout où elle le trouve, observer toutes les ruses de la cupidité, la suivre dans toutes ses démarches et la combattre dans tous ses retranchements.

Mais si pour les raisons que je viens de dire, il est si difficile d'avoir cette tempérance, la chose n'est pas impossible ; et si vous me demandez par quels moyens on peut l'acquérir, en voici quelques-uns qui vous en faciliteront la pratique.

Le premier, c'est de vous instruire de ce à quoi la tempérance chrétienne vous engage. Or, à quoi vous engage-t-elle? A plusieurs choses : 1° à vous séparer de toutes les satisfactions criminelles de telle nature qu'elles puissent être et dans quelque occasion que ce soit; 2° parmi les satisfactions et les commodités de la vie, à vous abstenir de celles qui sont par elles-mêmes des sujets de scandale et de chute à vos frères; 3° à vous en priver quand les œuvres de charité ou de justice, que vous devez rendre à votre prochain, y sont violées ; 4° quand l'usage des plaisirs, des honneurs et des richesses vous cause une grande dissipation d'esprit, un mépris et un dégoût des véritables biens et que vous avez déjà connu par expérience, qu'il étouffe en vous l'esprit de la grâce, qui est un esprit de séparation et de croix ; 5° à fuir les dépenses excessives qui inspirent la vanité et l'orgueil, ou qui peuvent troubler la paix domestique, ou apporter d'autres notables préjudices ; enfin à ne prendre des divertissements que par rapport à la nécessité, à la condition, aux temps et aux autres circonstances sur lesquelles je ne veux pas m'étendre davantage.

Ce n'est pas assez : comme souvent, quoique nous soyons instruits de ces choses, il arrive que notre lâcheté nous empêche de les accomplir, ou que notre cupidité, toujours artificieuse, nous surprend: comme souvent, tout persuadés que nous sommes, de nos devoirs, nous ne sommes pas fortement déterminés à surmonter ce qui ruine en nous l'esprit de chrétien, voici un second moyen que tous les Pères nous fournissent, à savoir, de nous représenter qui nous sommes, de considérer ce que nous avons promis à Dieu et ce qu'il attend de notre fidélité : *Recordare tirocinii tui in diem*, *quo Christo in baptismate consepultus*, *in sacramenti verba jurasti*, disait autrefois saint Jérôme à Héliodore. Souviens-toi, mon cher ami, du jour de ton apprentissage au christianisme, de ce jour heureux auquel tu as été baptisé et t'es engagé à Dieu par serment ; de ce jour où tu lui as fait des vœux qu'il ne t'est jamais permis de violer pour quelque considération que ce soit. Oui, chrétiens, représentons-nous la glorieuse qualité que nous portons, considérons que nous avons renoncé au monde et à ses pompes, au démon et à ses œuvres. Ce sont là nos vœux, dit saint Augustin, vœux que nous devons ratifier par une exacte et rigoureuse tempérance, qui nous sépare de tout ce qu'il y a de criminel dans le siècle. Répétons, pour nous encourager, ces paroles qu'une bouche étrangère a autrefois prononcées pour nous : *Abrenuntio* : et comme la coutume de certains monastères est d'enterrer les religieuses avec le papier où sont écrits leurs vœux, faisons-nous un devoir de mourir au monde et de nous ensevelir avec ceux de notre baptême.

J'aurais encore un dernier moyen à vous proposer, mais j'appréhende de le faire. Je voudrais que vous priassiez Dieu qu'il vous rendît ce monde odieux, en répandant de l'amertume sur les fatales douceurs que vous y goûtez et qui vous y attachent : je voudrais que vous le conjurassiez de troubler par les vents de l'adversité ce dangereux calme où vous êtes; et que ce que vous ne pouvez faire par votre lâcheté, il le fît par un coup de sa miséricorde et de sa justice. Que si vous ne voulez pas faire cet effort sur vous, reconnaissez du moins ce à quoi vous êtes obligés en qualité de chrétiens, qui est de souffrir par un esprit de patience et de résignation les afflictions qu'il vous envoie.

SECOND POINT.

L'amour que Dieu nous porte et l'amour que nous portons à Dieu sont les deux fon-

dements de notre adoption et les deux grandes marques que nous donnent les saintes Ecritures pour nous faire connaître que nous sommes ses enfants. Ce que sont la chair et le sang dans les générations humaines, le cœur et l'amour de Dieu le sont dans les générations spirituelles ; et s'il est certain que Dieu nous aime parce qu'il est notre Père; il est également certain qu'il est notre Père, parce qu'il nous aime.

Que si l'amour de Dieu qui nous prévient, est le fondement de notre adoption, l'amour réciproque que nous lui témoignons, fait que nous en recevons tous les avantages. L'un sans l'autre ne sert de rien, mais l'un joint à l'autre fait tout notre bonheur ; et comme l'amour de Dieu séparé du nôtre ne servirait qu'à nous réprouver et à nous confondre, notre amour répondant à celui de Dieu, fait cette belle ressemblance dans laquelle notre salut et notre prédestination consistent.

Or, je soutiens que c'est là le bonheur que nous procurent les croix et les afflictions qui nous arrivent, lorsque nous les prenons de bonne part. Pourquoi? parce que Dieu nous les envoie pour nous faire connaître qu'il nous aime, c'est ma première raison ; parce qu'en les recevant patiemment de la part de Dieu, nous lui témoignons véritablement que nous l'aimons, c'est ma seconde raison; et par conséquent, nous devons les souffrir dans cet esprit de résignation et de patience, afin de nous rendre à nous-mêmes ce témoignage que nous sommes ses vrais enfants.

C'est particulièrement quand Dieu nous afflige, qu'il témoigne qu'il est notre Père et qu'il nous aime; car, comme la prospérité est un puissant attrait à toutes sortes de péchés, et qu'un homme dont rien ne trouble le fatal repos, s'occupe tout entier de sa bonne fortune, sans élever presque son cœur vers les biens éternels : que fait Dieu? il renverse ce lit de la volupté mondaine où il reposait, dit saint Augustin; et répandant du fiel sur les fatales douceurs qu'il goûtait, il le ramène à son véritable principe par de fâcheuses, mais salutaires corrections : en un mot, soit qu'il le lie, comme on fait un frénétique, soit qu'il l'afflige dans quelque partie de son corps, comme un membre gangrené sur lequel un sage médecin applique le fer et le feu, il est toujours vrai de dire que c'est par ces douloureuses épreuves qu'il veut le sauver et qu'il l'aime (*In psal.* IV).

Ce que cet homme, enivré de son faux bonheur, ne peut, ou pour mieux dire, ne veut pas faire pour son salut, Dieu le fait comme malgré lui par les afflictions qu'il lui envoie, dit saint Paulin (*Epist.* XXXV). Quand sa cupidité s'enflamme davantage, quand ses passions indomptées comme des bêtes farouches, l'entraînent à toutes sortes de débauches, c'est pour lors que la miséricorde divine l'arrête au milieu de sa course, tantôt par une maladie, tantôt par une perte de bien, tantôt par un exil et une disgrâce imprévue, le retenant ainsi, comme par force, dans les justes bornes de la modération chrétienne, et lui apprenant insensiblement par ces dures, mais utiles instructions, à marcher dans la loi du Seigneur.

Voyez-vous cette dame qui jouissait d'une pleine santé, qui faisait de sa chair son idole, qui ne songeait qu'à se divertir, qu'à aimer ou qu'à être aimée ; cette dame qu'on trouvait toujours dans les bals et dans les spectacles et presque jamais dans nos églises : une dangereuse maladie a fait pour son salut ce que tous les prédicateurs et tous les directeurs n'eussent peut-être jamais pu obtenir. Elle est dévote, modeste, assidue au service divin et aux exercices de charité, autant éloignée du faste, de la galanterie et du luxe, qu'elle y était auparavant servilement attachée.

Voyez-vous ce courtisan qui tandis qu'il avait l'oreille de son prince, était inflexible, cruel, odieux, insupportable à toute le monde: un mauvais, disons mieux, un bon office qu'on lui a rendu, une disgrâce à laquelle il ne s'attendait pas, un renversement de fortune, l'ont arrêté au milieu de sa course, et l'ont plus vivement touché que tous les avis qu'on aurait pu lui donner et les exhortations qu'on aurait pu lui faire : il est doux, traitable, modéré, plein de respect pour Dieu, de charité et de complaisance pour son prochain ; tant il est vrai, dit saint Bernard, que l'affliction est une des grandes marques de l'amour que Dieu a pour les siens, et un des moyens les plus puissants dont il se sert pour les sauver, retranchant par là leurs vices, augmentant leurs vertus, leur inspirant du mépris pour les biens de la terre, élevant leurs désirs et leurs pensées vers le ciel : *Sic ergo per flagella Dei virtutes augentur, vitia resecantur, spernuntur terrena, amantur cœlestia.*

Mais ce même Père remarque que quelque grands que soient ces avantages que les afflictions considérées du côté de Dieu procurent à une âme, elles ne lui serviraient de rien sans l'humble soumission de la créature qui les reçoit; car enfin comme il y a des âmes patientes et résignées aux ordres du ciel, qui se courbent humblement à tous les fléaux de Dieu, il y en a d'impatientes et de rebelles qui s'y endurcissent ; comme il y a des enfants prodigues que la nudité et la pauvreté obligent de retourner à leur père et de lui demander pardon ; il y a des Pharaons et des cœurs incirconcis que les fâcheuses plaies ne sauraient amollir, qui, semblables à ces chiens qui mordent et cassent de rage entre leurs dents les pierres qu'on leur jette, vomissent mille blasphèmes contre le ciel et s'acharnent opiniâtrément sur ceux qu'ils croient les auteurs des persécutions qu'ils souffrent.

Que doit donc faire un chrétien dans de si rudes épreuves? Il faut que, pour mériter cette belle qualité, il étouffe les plaintes et les murmures que la chair et le démon lui inspirent; qu'il se sanctifie par le bon usage de ses croix, ou en les embrassant avec ardeur et avec joie s'il est parfait, ou en les portant avec résignation et patience, s'il ne

fait encore que commencer. Il faut, dit saint Jean Chrysostome, qu'il se tienne sous la main de Dieu qui le frappe, à peu près comme une pierre ou un marbre qui est sous le ciseau du sculpteur qui en veut faire une statue de grand prix. Ce sculpteur prend ce marbre, il en enlève à force de coups de grandes écailles, il y applique le ciseau à diverses reprises comme pour chercher la statue dont il a l'idée dans la tête : et ce n'est qu'après qu'il a été taillé et poli, que la figure qu'on eût dit y être cachée commence à paraître; qu'on en distingue les différentes parties, qu'on en voit les proportions, et qu'on en reconnaît les traits.

Le chrétien *est un homme invisible et caché*, dit saint Pierre, ou, selon les termes dont l'Eglise se sert, c'est une pierre vivante entre les mains de Dieu, qui voulant en tirer l'image de son Fils, enlève tout ce qu'il y a de superflu. Tantôt il en retranche les biens par un procès perdu, tantôt il en ôte le repos par une opiniâtre persécution ; aujourd'hui il le décharne par une maladie, demain il le frappera dans son honneur et dans sa liberté par une lâche médisance et un honteux exil. Mais ce n'est que lorsque cet homme se soumet à de si rudes coups, ce n'est que lorsqu'il est taillé et poli, qu'on en voit comme sortir la figure de l'enfant de Dieu, formé à la ressemblance de Jésus-Christ, et que sa patience rend cet ouvrage parfait; puisque c'est dans cet état qu'un chrétien par la résignation répond à l'amour que Dieu lui porte, et que cet enfant témoigne qu'il aime réciproquement son père.

Dieu, selon saint Bernard, et c'est ici ma seconde raison, éprouve ses enfants en trois manières, et l'on peut dire qu'il se communique à eux par trois voies ; par celle des commandements qu'il leur annonce, par celle des secrets qu'il leur révèle, et par celle des fléaux qu'il leur envoie. *Promulgatione præcepti, revelatione secreti, investigatione flagelli.* La première de ces épreuves et de ces communications est générale, et regarde tous les hommes, puisqu'il n'y en a point qui soit dispensé de suivre la loi de Dieu; la seconde est très-particulière, et ne regarde que certaines âmes qui entrent dans les secrets de Dieu, et c'est une faveur qu'il fait à peu de gens. Mais la troisième est pour ceux qu'il veut purifier et rendre semblables à l'image de son Fils. Il est doux et aisé de répondre à cette seconde communication, puisqu'elle flatte l'âme dans ce qu'il y a de plus sublime et de plus spirituel. Il n'est pas si aisé de répondre à la première, puisque la pratique des commandements est difficile; mais il n'appartient qu'aux âmes généreuses et héroïques de coopérer à la troisième, puisqu'il n'y a rien que de pénible et de rebutant.

Quand Dieu nous donne ses lois d'une main, et qu'il nous fait des présents de l'autre, il semble que la douceur de ses bienfaits corrige ce qu'il y a d'amer dans ses préceptes, et qu'il est aisé de se soumettre aux volontés d'un souverain qui paraît lui-même concourir à nos desseins, et favoriser nos entreprises.

Il n'en est pas ainsi quand nous sommes investis de maux et de disgrâces. Nous nous trouvons tentés d'impatience et de rébellion ; et considérant Dieu contraire à nos desseins, nous nous croyons comme en droit de nous soulever contre lui, et de nous opposer à ses ordres.

Le démon ne se servit que de cette raison pour faire paraître la soumission de Job comme une soumission intéressée; car quand Dieu lui dit : *As-tu vu Job, mon serviteur, qui n'a pas sur la terre son pareil en simplicité, innocence et droiture de cœur?* Comment vous désobéirait-il, lui répondit ce malin esprit? *Est-ce en vain qu'il vous sert? est-ce sans intérêt qu'il vous aime? étendez seulement sur lui la main de votre justice, frappez-le dans sa personne et dans ce qu'il possède, et vous verrez s'il ne vous résiste pas en face, et s'il ne vous maudit.*

Mais ce que je trouve de plus étrange dans cette conduite, c'est que Dieu même parut ne pas s'éloigner de cette raison du démon, puisqu'il lui permit d'affliger son serviteur, et que ce fut après l'avoir trouvé fidèle dans ces fâcheuses épreuves, qu'il dit comme avec plus d'assurance qu'auparavant, j'ai permis que Job ait été affligé dans ses biens, dans ses enfants, dans sa personne, et cependant il n'a jamais péché contre moi, il ne s'est jamais plaint de ma conduite, il n'a jamais dit la moindre parole qui m'ait déplu. *In omnibus his non peccavit Job labiis suis, neque stultum quid contra Deum locutus est.*

Saint Grégoire est admirable, lorsqu'il dit que dans ce fameux combat qui se fit entre le démon et Job, ce saint homme n'était, pour ainsi dire, que le théâtre de la guerre, la contestation étant tout entière entre Dieu et ce malin esprit. On eût dit que Job était comme l'arbitre de la dispute, et qu'il pouvait en quelque manière faire pencher la victoire de tel côté qu'il voudrait. Si dans le fort de ses maux il eût blasphémé contre Dieu, si las de souffrir ces fréquentes et ces longues persécutions, il se fût abandonné au murmure et au désespoir, le démon aurait remporté la victoire. Ne l'avais-je pas bien dit, aurait-il objecté à Dieu, que si vous l'affligiez, il perdrait l'obéissance et le respect que vous vous promettiez de lui? Mais comme Dieu, qui tient les cœurs des hommes entre ses mains, était assuré de celui de son serviteur, il proposa Job non-seulement fidèle dans son bonheur, mais encore dans son malheur et dans ses pertes; il le montra comme un homme qui l'aimait, qui l'honorait, qui marchait avec simplicité, innocence et droiture de cœur dans ses voies.

Voilà, chrétiens, l'état où nous devons nous trouver dans nos afflictions; il faut les recevoir avec le même esprit que Job, je veux dire n'être pas insensible dans nos maux, de peur de n'avoir qu'une stupidité stoïcienne, et aussi n'être ni rebelle ni impatient dans ces mêmes maux. Être insensible à ses maux, dit saint Grégoire (*Lib.* II *Moral.*), ce n'est pas être vertueux, c'est ressembler à ces parties gangrenées qui ne souffrent point de

douleur, quelque incision qu'on leur fasse : mais aussi y être trop sensible, c'est s'exposer à perdre le mérite de ses vertus, puisque souvent au lieu de les recevoir dans un esprit de pénitence, on s'endurcit sous ces fléaux, on en devient encore plus méchant.

C'est pourquoi, il faut faire comme Job, qui, d'un côté, en déchirant ses habits, et en se jetant la face contre terre, fit assez connaître la vivacité de son ressentiment, mais qui, d'un autre côté, en bénissant Dieu et en l'adorant aussi bien dans ses disgrâces que dans sa prospérité, témoigna jusqu'à quel point il aimait un si bon Père. *Per hoc quod motus exterius exhibuit, ostendit quia flagella Patris agnovit; et per hoc quod adorando humilis mansit, ostendit quia amorem Patris nec in dolore deseruit.* Il s'abattit sous le poids de ses maux, de peur qu'il ne parût superbe et endurci, mais aussi il ne s'abattit sous la main de son Père, qu'afin de lui rendre de plus profondes adorations, de peur qu'il ne parût avoir perdu le respect pour celui qui le frappait. *Ne superbus esset non sentiens in persecutione corruit, ne autem se ferienti extraneum faceret ad hoc corruit ut adoraret.*

On reconnaît le véritable enfant de Dieu à ces marques. Chez les anciens philosophes ce n'était qu'orgueil, et ils se faisaient un point d'honneur d'une fausse et chimérique constance aux approches de la mort, et à la vue des plus redoutables supplices. Chez la plupart des Juifs ce n'était que murmure et rébellion; les moindres persécutions leur arrachaient des plaintes, et les soulevaient contre le ciel : ingrats aux bienfaits du Seigneur quand il secondait leurs désirs, rebelles à ses ordres quand il châtiait leurs péchés, ou qu'il voulait en les frappant, les faire rentrer dans leur devoir.

N'imitons, chrétiens, ni les uns ni les autres; au contraire, faisons à Dieu non-seulement une confession de foi, mais encore une confession d'amour quand il nous frappe; et disons-lui avec un de ses prophètes : *Confitebor tibi, Domine, quoniam iratus es mihi* (*Isa.*, c. II). Que les autres vous reconnaissent et vous adorent comme leur Père, à cause que vous leur avez donné du bien et de la santé, à cause que vous les avez délivrés des mains de leurs ennemis, et que vous leur avez procuré un doux et honnête établissement : *Pour moi, je confesserai votre saint nom, à cause que vous vous êtes fâché contre moi*, et que pour m'épargner en l'autre vie, vous avez voulu m'affliger en celle-ci. Pour moi je vous reconnaîtrai, et je vous adorerai comme mon Père, parce que dans l'excès de votre miséricorde, vous avez fait pour moi et contre moi ce que font les hommes en colère pour se venger des injures qu'ils ont reçues.

Etes-vous dans ces dispositions? Si cela est, il ne sera pas difficile de vous persuader qu'en quelque état que vous soyez, vous devez vous regarder dans le monde comme dans une terre d'exil; pleurer dans cette vallée de larmes, et gémir intérieurement de vous voir éloignés de votre patrie.

SECOND POINT

C'est ici la troisième marque d'un vrai chrétien, et telle que l'a conçue saint Paul dont je n'ai fait que suivre, en vous expliquant mon évangile, les belles instructions qu'il a laissées sur cette matière.

La grâce de Dieu, dit-il dans son Epître à Tite, *s'est manifestée à tous les hommes, et elle nous a appris que, renonçant à l'impiété et aux désirs corrompus du siècle, nous devons vivre avec tempérance, avec justice et avec piété dans le monde. Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos, ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie, juste et pie vivamus in hoc sæculo.* Paroles admirables par lesquelles nous apprenons, non-seulement que la grâce qui était cachée sous les ombres de la loi, et sous les voiles des cérémonies judaïques, a enfin percé ces ombres et ces voiles pour se manifester à nous; mais encore, que cette grâce est une grâce d'instruction qui nous prescrit des règles sûres de bien vivre, et qui donne à tous les chrétiens, dans quelque état qu'ils soient, le moyen de soutenir cette glorieuse qualité qu'ils portent, en réglant leur devoir sur ces importantes maximes.

Quelles sont-elles? De fuir le péché et de renoncer à tout ce que le monde corrompu aime, et par conséquent de vivre dans un esprit de modération et de tempérance, dans l'usage de ses honneurs, de ses biens et de ses plaisirs, *sobrie;* dans un esprit de justice, de force et de résignation à l'égard de ses persécutions et de ses disgrâces, *juste;* et enfin dans un esprit de piété et de religion, soit dans l'une, soit dans l'autre fortune : *et pie vivamus in hoc sæculo.*

Car, en quoi consistent les péchés et les œuvres du monde corrompu? Ils consistent dans une certaine intempérance par laquelle les enfants du siècle s'abandonnent aux mouvements d'une violente et insatiable cupidité; dans une certaine justice par laquelle, au lieu de s'humilier sous la main de Dieu, ils se soulèvent par leur impatience et leur murmure contre les disgrâces qui leur arrivent; et dans une certaine impiété par laquelle, au lieu de gémir dans cette vallée de larmes, ils ne cherchent que les fausses joies et les fatales consolations du monde. Ainsi, comme c'est là le dérèglement des enfants du siècle et des habitants de Babylone, il faut, dit saint Augustin, que les enfants de Dieu, et les vrais citoyens de Jérusalem, aient des sentiments tout opposés; il faut qu'ils vivent avec tempérance, avec justice et avec piété dans le monde; avec tempérance, pour arrêter les impétueuses saillies de leur cupidité et posséder les biens de la terre par un sobre usage, sans en être possédés par une honteuse servitude; avec justice, pour étouffer leur murmure et vivre sous les ordres de la providence de Dieu; et enfin, avec piété, pour s'attacher uniquement à Dieu, soupirer et pleurer amèrement dans la vue de leurs péchés, et de ce qu'ils

sont éloignés de leur patrie : *Plorabitis et flebitis vos.*

Tels furent les sentiments des apôtres, qui pleuraient amèrement toutes les fois qu'ils se représentaient que leur cher maître n'était plus avec eux; et tels devraient être aussi les nôtres, quand nous faisons réflexion que nous sommes dans une terre de misères, quand nous nous demandons à nous-mêmes ce que l'on demandait à David : *Ubi est Deus tuus*? Où est votre Dieu ? puisque c'est ce sacrifice de nos gémissements et de nos larmes, que ce Dieu, absent et inconnu, attend souvent de notre piété.

Un interprète remarque, que parmi les différents autels qui étaient dans l'Aréopage, il y en avait un consacré au Dieu inconnu; mais il ajoute, qu'au lieu que sur les autres autels on égorgeait des victimes, et qu'on ne voyait à l'entour qu'une noire et puante vapeur s'élever des chairs des animaux qu'on y brûlait, on ne voyait au pied de celui-ci qu'une troupe de gens affligés, répandus sans ordre, qui frappaient leurs poitrines, poussaient de grands soupirs, et faisaient à ce Dieu un sacrifice de leurs gémissements et de leurs larmes.

Dieu est toujours à notre égard un Dieu inconnu; c'est un Dieu que vous avez méconnu, ô pécheurs, lorsque vous l'avez offensé; c'est un Dieu que vous ne connaissez pas encore, âmes saintes, puisque vous en êtes éloignées, et que vous ne le connaîtrez que dans le ciel. Mais, dans quelque état que vous vous trouviez, c'est à ce Dieu inconnu qu'il faut que vous fassiez un sacrifice de vos larmes. Ce ne sont pas des animaux égorgés qu'il demande, c'est une âme humiliée et contrite : ce n'est pas le sang des boucs et des taureaux qu'il cherche, c'est celui d'un cœur que l'amour et la piété ont blessé.

C'est cette piété et cet attachement à Jésus-Christ, qui fait répandre tant de larmes à la pauvre Madeleine abattue au pied du sépulcre, où elle se baisse de temps en temps pour voir si son Maître n'y est pas. Elle pleure amèrement, et quand les anges lui demandent quel est le sujet de sa douleur, elle ne leur rend point d'autre réponse que celle-ci : *Tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum:* On a enlevé mon Maître, et je ne sais où on l'a mis. Ce n'est ni la perte de ses biens, ni le mépris qu'on a pour elle, ni la persécution que les Juifs lui suscitent qui la fait pleurer, c'est uniquement l'absence de Jésus-Christ; elle ne le voit plus et ne sait où il est. Encore trouvait-elle quelque consolation dans sa pénitence, lorsqu'elle arrosait de ses larmes chez le pharisien les pieds d'un Dieu qu'elle voyait; mais depuis qu'il est éloigné d'elle, ses dernières larmes sont encore et plus abondantes et plus amères que les premières.

Quand je dirais que la piété d'un chrétien devrait se manifester par ces marques extérieures, je n'en dirais peut-être pas trop. Que la mort enlève un enfant à la fleur de son âge, on le pleure parce qu'on l'aime. Qu'on se sente, par un accident imprévu, arraché du sein d'une douce fortune où l'on se trouvait bien, on est inconsolable; eh! pourquoi l'éloignement d'un Dieu, qui est notre seul et souverain bien, ne produirait-il pas les mêmes effets? O étrange dureté du cœur humain ! on pleure ce qu'on ne devrait pas pleurer, et on est insensible à ce qui devrait faire le sujet d'une juste douleur. Tu pleures, femme mondaine, quand les procès ou quelques pertes considérables t'ont ôté le moyen de fournir à ton ambition et à ton luxe, et tu ne pleures pas de ce que cette ambition et ce luxe t'ont attiré l'inimitié de Dieu. Tu pleures quand une maladie, qui a ruiné ton embonpoint et confondu les traits de ton visage, ne te rend plus agréable au monde à qui tu voulais plaire ; et tu ne pleures pas quand le péché t'a défigurée et rendue odieuse au souverain du ciel et de la terre; tu pleures la mort ou l'absence d'un infâme corrupteur, ou de ce que l'âge qui a semé des rides sur ton front, te rend ridicule à ceux qui t'entretenaient, et tu ne pleures pas la mort de ton âme, ni de ce que par tes infidélités, tu es devenue insupportable à ton véritable époux.

Mais comme ces signes ne sont pas absolument nécessaires, comme même ce sont souvent des signes équivoques et trompeurs, par rapport à certaines personnes qu'une humeur douce et compatissante rend naturellement sensibles à ce qui regarde Dieu et les hommes; comme d'ailleurs les larmes que la piété et la charité demandent, ne sont pas tant des larmes extérieures, qu'un secret gémissement d'une âme qui se sent éloignée de Dieu ; voici proprement en quoi consiste l'esprit du christianisme, et ce que Jésus-Christ exige de notre piété, quand il nous dit aussi bien qu'à ses apôtres : *Plorabitis et flebitis vos, mundus autem gaudebit.* Je vous demande un peu d'application pour les vérités que je vais établir; elles vous paraîtront étranges, mais je ne parlerai qu'après les Pères.

On peut être sauvé sans pleurer, mais on ne peut être sauvé sans ressentir au dedans de soi une certaine tristesse, de ce qu'on n'est pas encore où l'on doit être, sans s'ennuyer en quelque manière de la trop grande durée de son exil, sans soupirer de temps en temps, quand on songe à sa chère Sion; enfin sans être intérieurement affligé de ce qu'on ne jouit pas encore de Dieu, auquel seul doivent se rapporter tous les désirs d'un vrai fidèle.

Il y a, dit saint Augustin, des afflictions qui vont au-devant de nous, mais il y en a d'autres au-devant desquelles nous devons aller. Les premières sont celles dont je viens de vous parler; dans les uns c'est la pauvreté, dans les autres c'est la viduité; tantôt c'est une grêle qui a ruiné l'espérance de ce pauvre laboureur; tantôt, c'est une guerre ou un incendie qui a désolé cette famille. Voilà, dit saint Augustin, les afflictions qui

nous rencontrent dans le monde : *Hæ tribulationes invenerunt nos.*

Mais outre ces afflictions qui sont assez connues, il y en a d'autres qui ne le sont pas tant, et qui cependant sont plus nécessaires. Quelles sont-elles, et quels en sont les motifs et les principes? C'est l'ennui que l'on a d'être hors de sa patrie, c'est le danger auquel on est exposé de ne voir jamais Dieu, et le désir sincère de le posséder : *Hoc ipsum est quod cum Deo nondum sumus, hoc ipsum est quod inter tentationes molestiasque versamur, quod sine timore esse non possumus, tribulatio est.* Voilà ce qui doit affliger un chrétien, de ce que la figure du monde qui passe, l'occupe; de ce qu'il ne voit et ne possède pas son Dieu, de ce qu'il est incertain s'il le verra et s'il le possèdera un jour. Voilà la douleur et l'affliction que nous devons chercher et trouver : *Hæc est afflictio quam nos debemus quærere et invenire.* Soit que les autres afflictions nous rencontrent, soit qu'elles ne nous rencontrent pas, nous pouvons remplir nos devoirs, si nous conservons un esprit de tempérance, quand nous sommes heureux selon le monde, ou un esprit de patience et de résignation lorsque nous y paraissons malheureux. Mais il n'en est pas de même de ces dernières, elles doivent être toujours avec nous, nous devons toujours nous déplaire dans le monde, nous tenir plus en garde contre ses caresses et ses faveurs, que contre ses persécutions et ses croix, et lorsque nous y sommes bien, nous devons y vivre comme si nous y étions effectivement mal. Avec *cette tristesse et cette affliction qui opère le salut*, fussions-nous couverts de pourpre, portassions-nous le sceptre et le diadème, nous pourrons être plus considérés aux yeux de Dieu que ne le sont les anachorètes les plus austères, parce qu'au milieu de toutes ces grandeurs, nous soupirons après d'autres infiniment plus solides et plus durables, et que nous dirions comme Esther, élevée à la première dignité du monde : *Vous savez, ô mon Dieu, que j'ai en horreur toutes ces marques de la vanité mondaine.* Mais sans cette tristesse et sans cette affliction, fussions-nous dans l'abjection et dans la poussière, pratiquassions-nous la plupart des autres vertus chrétiennes, nous serons considérés de Dieu comme des citoyens de Babylone, puisque nous en conserverons l'esprit, que nous nous plairons dans notre exil, et que quelque misérable que soit le monde, nous ne laisserons pas de l'aimer.

Ne pas aller au-devant de ces afflictions et ne les pas rencontrer, je veux dire jouir paisiblement et sans chagrin des douceurs et des plaisirs de la vie sans songer au ciel, sans se déplaire dans le lieu de son pèlerinage, sans gémir de ce que l'on n'est pas avec Dieu, ce n'est pas être chrétien; pourquoi? Parce que ce n'est avoir ni la foi, ni l'espérance, ni la charité, qui font le vrai chrétien, disent les Pères.

Quelle est la foi d'un chrétien? C'est de croire, qu'outre les richesses et les honneurs de ce monde, il y a d'autres richesses et d'autres honneurs en l'autre; ou pour mieux dire, qu'il n'y a qu'un vrai et souverain bien en comparaison duquel tout ce qui paraît être bien ne l'est pas : que les plaisirs, les vanités, les puissances du siècle, ne sont que des amusements d'enfants ou des consolations qu'on donne à de pauvres bannis pour charmer un peu les ennuis de leur exil; que toutes ces choses doivent nous conduire à leur auteur; que la beauté, l'abondance, la grandeur, ne sont que de faibles écoulements de la beauté, de l'abondance et de la grandeur primitive qui est en Dieu.

Quelle est l'espérance d'un chrétien? C'est de s'attendre à la possession de ce solide et de ce véritable bien; c'est de se dire au fond de son cœur, que c'est pour le ciel qu'il est créé, et non pas pour la terre; c'est de porter ses désirs vers sa chère Sion, de demander à Dieu *que sa volonté se fasse et que son royaume lui arrive.*

Quelle est la charité d'un chrétien? c'est d'aimer uniquement Dieu, de n'aimer rien avant lui, rien avec lui, et rien après lui; c'est de trouver tout agréable là où il est, et de se déplaire partout où il n'est pas; c'est de passer comme l'Epouse des Cantiques, au travers des gardes de la ville, pour chercher celui que son cœur aime, de se plaindre des mauvais traitements que l'on reçoit dans le monde, lors même qu'il paraît être moins amer, je veux dire de ce qu'on ne peut presque y éviter les piéges qu'on y tend à l'innocence, de ce que l'on ne peut y faire le bien que l'on voudrait, ni plaire à celui à qui l'on voudrait plaire.

Or, reprend saint Cyprien, tandis que nous nous trouvons bien dans le monde, tandis que nous voudrions y rester toujours, s'il était en notre pouvoir; tandis que nous ne songeons pas à Dieu et à notre chère patrie; nous sommes des prévaricateurs de notre espérance et de notre foi : nous faisons connaître que nous ne croyons, nous n'espérons, nous n'aimons et nous ne parlons qu'en idée : *Spei nostræ, ac fidei prævaricatores sumus; simulata, ficta, fucata videntur esse quæ dicimus.* Car comment croyons-nous qu'il y a des biens éternels à la jouissance desquels nous sommes appelés, si nous ne nous soucions pas de les acquérir? Comment croyons-nous que la figure du monde est une figure qui passe, si nous nous efforçons de l'arrêter autant qu'il est en notre pouvoir? Comment espérons-nous de jouir des délices et des honneurs de l'autre vie, si les faux plaisirs de celle-ci nous charment, si nous ne les quittons qu'à regret, si à l'exemple de ces serviteurs opiniâtres qui ne viennent que par force à leur maître quand il les appelle, nous ne mourons que par contrainte, plutôt par un effet de la nécessité que par un hommage de notre volonté : *Si pervicacium more servorum, ad conspectum Domini cum tristitia et mœrore perducimur, exeuntes istinc necessitatis vinculo, non obsequio voluntatis?* Nous demandons à Dieu que son royaume

nous arrive, et cependant nous nous plaisons dans notre captivité; nous le conjurons par de fréquentes prières, qu'il avance le jour de notre liberté, et cependant nous aimons mieux servir ici-bas le démon, que de régner avec Jésus-Christ dans le ciel : nous sommes donc des prévaricateurs de notre foi et de notre espérance. Mais où est notre charité? Que diriez vous d'une épouse (c'est la supposition que fait saint Augustin), qui ayant reçu un riche anneau de son époux qui est dans un pays fort éloigné, se contenterait de porter cet anneau sans se soucier d'aller trouver celui qui le lui aurait donné? Que penseriez-vous d'elle si elle disait : Cet anneau me suffit, que mon mari soit où il voudra, pourvu que je jouisse de son présent, je consens de ne le jamais voir. C'est une ingrate et une infidèle, répondriez-vous; si elle aimait véritablement son mari, elle s'affligerait de son éloignement; bien loin que la vue de cet anneau la consolât, il ne ferait que renouveler ses douleurs, elle soupirerait autant de fois qu'elle le verrait; et n'aimant ce don que par rapport à la personne, elle consentirait de grand cœur qu'on le lui ôtât, pourvu qu'elle eût la satisfaction de jouir de la présence de son époux.

Voilà l'état funeste de la plupart des chrétiens, et de ceux même qui se glorifient de l'être. Ils disent qu'ils aiment Dieu, et cependant il ne se soucient pas de le voir; au lieu de soupirer dans l'attente d'un si grand bien, ils sont ravis de porter son anneau, c'est-à-dire de jouir des biens, des plaisirs et des honneurs qu'il ne leur a donnés, qu'afin qu'ils se souvinssent d'où ils viennent, qu'afin qu'ils se dissent : Si on trouve tant de satisfaction dans le monde, que sera-ce de posséder le souverain du monde? Comme donc rien ne les afflige davantage dans le monde, que l'appréhension de le quitter, comme ils y font de grands établissements qu'ils n'abandonneraient jamais, si la chose était à leur choix; comme ils tremblent à la première maladie, et qu'ils ne craignent rien tant que la mort : disons hardiment après les Pères que ce défaut de tristesse et de gémissement dont je parle, marque qu'ils n'ont ni foi, ni espérance, ni amour de Dieu, et que par conséquent ils ne sont pas chrétiens.

Il n'y a qu'une chose en ce monde, dit saint Cyprien, qui nous sépare des autres hommes, il n'y en a qu'une qui fasse notre véritable caractère; et cette unique chose, c'est notre esprit. Partout ailleurs rien ne distingue les vrais chrétiens d'avec ceux qui ne le sont que de nom; ils peuvent être tous également riches et puissants, ils peuvent aussi être tous également pauvres et malheureux. Quand la terre est stérile, la famine n'épargne personne; quand une ville est abandonnée au pillage, la captivité est pour tous les citoyens; quand il ne tombe point de pluie du ciel, la sécheresse est pour tout le monde. Nous convenons donc tous en ce point, que nous pouvons partager les mêmes infirmités et les mêmes avantages; mais nous sommes fort dissemblables et contraires les uns aux autres, par l'esprit qui nous sépare. Quel est ce différent esprit? Jésus-Christ nous l'apprend dans notre Evangile. Pour le monde c'est un esprit d'enjouement et d'attachement aux plaisirs de la vie, un esprit de vertige, d'enchantement et d'ensorcellement, qui fait oublier Dieu et les biens éternels pour se répandre en de malheureuses joies : *Mundus gaudebit*; mais pour les vrais chrétiens, c'est tout le contraire, c'est un esprit d'abattement et de douleur de se voir séparé de Dieu, un esprit qui les fait pleurer et gémir dans la vue de leur misère et de l'éloignement de leur patrie : *Plorabitis et flebitis vos, mundus gaudebit, vos autem contristabimini.*

Achevez, adorable Sauveur, *tristitia vestra vertetur in gaudium.* Voilà, chrétiens, encore un autre partage qui doit bien vous consoler. Si la fatale joie des mondains sera convertie en pleurs et en grincements de dents, la sainte tristesse des enfants de Dieu sera changée en joie; joie pure et véritable dans son objet, joie immense et infinie dans son étendue, joie solide et éternelle dans sa durée. Je vous la souhaite. *Amen.*

SERMON XXV.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

De l'hypocrisie et du jugement téméraire.

Dum venerit paracletus, arguet mundum de peccato, de justitia et judicio.

Quand le Saint-Esprit sera venu, il reprendra le monde de péché, de justice et de jugement (*S. Jean, ch.* XVI).

Quand je compare ces paroles de mon texte avec celles qui précèdent; quand d'un côté j'entends Jésus-Christ dire à ses disciples *qu'il est avantageux qu'il retourne à son Père, afin qu'il leur envoie un Esprit consolateur*, qu'ils ne recevraient pas, s'il demeurait toujours avec eux; et que d'un autre côté je m'aperçois que la fonction de cet esprit sera de juger et de condamner le monde : saisi de frayeur je me dis à moi-même : Est-ce donc à cela que tant de promesses et si souvent réitérées se terminent? et est-ce un même office de consoler et de reprendre? et de qui peut-on espérer quelque secours, si l'on a pour accusateur et pour juge, celui-là même qu'on attendait comme sa force dans ses faiblesses, comme sa lumière dans ses doutes, comme sa consolation et sa joie dans ses misères?

Les chefs sur lesquels cet esprit jugera le monde ne me paraissent pas moins étranges. Ce ne sera pas seulement de ses péchés qu'il le reprendra, ce sera de son jugement et même de sa justice; non-seulement son infidélité qui fera son grand péché, mais encore l'éloignement de Jésus-Christ immortel, qui va à son Père, et le jugement qui est déjà prononcé contre le prince du monde entreront dans le funeste arrêt de sa réprobation.

Que ces vérités sont difficiles à entendre, et quelles contradictions l'esprit humain n'y trouverait-il pas, s'il s'abandonnait à ses faibles lumières, puisque Jésus-Christ même

qui avait auparavant témoigné à ses disciples *que la connaissance des mystères de son royaume leur avait été accordée*, les avertit ici *qu'il aurait beaucoup de choses à leur dire, mais qu'ils ne peuvent à présent les comprendre, et qu'elles ne leur seront découvertes que quand l'Esprit de vérité sera venu?*

Divin Esprit, qui enseignez toute vérité à ces âmes humbles et soumises qui implorent vos lumières, c'est donc à vous qu'il faut que nous nous adressions pour recevoir l'intelligence de celle-ci. Nous ne vous demandons pas de connaître distinctement ce mystère de jugement et de condamnation que vous exercez contre le monde; mais seulement d'en savoir assez pour nous précautionner contre les péchés qui attirent ces châtiments; pour nous faire ressentir, quoique dans une occasion très-différente, quelque chose de ce trouble dont Marie fut saisie, quand un ange lui dit : *Ave.*

S'il est inutile de vous dire que ce monde visible, composé de tant de différentes créatures que Dieu a produites, n'est pas celui que le Saint-Esprit reprendra de péché, de justice et de jugement; il n'est pas hors de propos de vous faire remarquer, qu'il y a dans ce monde un certain esprit qui le gouverne, ou plutôt qui le dérègle et qui le corrompt en le gouvernant; et que ce sera sur les différents caractères de la malignité de cet esprit que celui de Dieu fondera ses jugements et ses reproches.

Le disciple bien-aimé non-seulement nous a appris ce que nous en devions savoir, quand il a dit *que tout ce qui est dans le monde, est, ou convoitise des yeux, ou convoitise de la chair, ou orgueil de la vie :* mais même il nous a fait connaître en détail par ce partage, quels sont les différents chefs sur lesquels cet esprit de malédiction sera jugé.

En effet, bien loin que cette idée soit, ou étrangère au dessein de l'Eglise dans l'Evangile de ce jour, ou trop vaste pour être appliquée à ses circonstances particulières; j'espère d'éclaircir par elle, ces paroles si obscures de mon texte, et de vous découvrir les étranges vérités qu'elles renferment.

Il est dit dans notre Evangile, que *le Saint-Esprit reprendra le monde de justice, de jugement et de péché* : or, ces paroles ne se peuvent entendre que d'une justice fausse et hypocrite; autrement si elle était parfaite, le Saint-Esprit n'en reprendrait pas le monde; que d'un jugement malin et injuste, autrement s'il était équitable, il n'en accuserait pas le monde, et enfin que d'un péché qui va à la mort, autrement s'il était expié dans le temps, il n'en punirait pas éternellement le monde. Ce monde sera donc repris d'hypocrisie dans son apparente justice, de témérité dans ses faux jugements, d'impénitence et d'endurcissement dans son péché : et cela étant ainsi, je prétends que, sans donner aux paroles de mon texte une interprétation forcée, quelque obscures qu'elles soient, saint Jean nous en a découvert le véritable sens.

C'est l'orgueil du monde qui corrompt les mondains, c'est la convoitise des yeux qui les dissipe, c'est celle de la chair qui les endurcit; et ces trois désordres les rendent tout à la fois hypocrites, malins et impénitents. Comme ils sont superbes, ils veulent qu'on ait bonne opinion d'eux, et parce que pour la faire naître, il faut une vertu ou réelle ou apparente, ils se déguisent et se font voir tout autres qu'ils ne sont : comme ils sont curieux, ils ont une démangeaison de prononcer sur tout ce qu'ils voient, et parce que la passion se mêle avec l'ignorance, ils en jugent presque toujours en mauvaise part. Comme ils sont sensuels, le plaisir les amollit et les endurcit; et parce que ce repos est si grand que rien ne le trouble, ils tombent dans l'endurcissement et meurent dans le péché.

Il semble même que ces trois grands désordres se suivent comme naturellement. L'orgueil, qui est le commencement de tout péché, fait prendre aux mondains tous les moyens qui peuvent contribuer à leur élévation; et, parce qu'un des moins suspects, est de paraître vertueux et homme de bien, ils deviennent fourbes et hypocrites. La convoitise des yeux les porte à juger de ce qui est autour d'eux. Et, parce que l'orgueil les a déjà corrompus, ils trouvent un grand penchant à juger témérairement de leur prochain. La convoitise de la chair les flatte et les engage, parce qu'elle leur inspire autant d'amour pour eux-mêmes qu'ils ont de dureté pour leur prochain; après avoir vécu hypocrites, malins, ils meurent impénitents et endurcis. Voilà ces paroles si obscures de mon Evangile expliquées par saint Jean; voilà quel est l'esprit du monde, si opposé par ces trois caractères de réprobation, au Saint-Esprit; je veux dire, par son hypocrisie à cet esprit de vérité; par sa malignité dans ses jugements à cet esprit de charité; par son impénitence finale à cet esprit de patience et de miséricorde. Ainsi, monde hypocrite et fourbe dans tes justices apparentes, tu seras examiné par cet esprit de vérité que tu offenses : *Arguet mundum de justitia.* Monde précipité et malin dans tes faux jugements, tu seras jugé par cet esprit de charité que tu outrages : *De judicio.* Monde impénitent et endurci dans ton péché, tu seras puni par cet Esprit de miséricorde que tu lasses : *De peccato.* Ce sont les trois parties de ce discours. Quoique je les marque toutes trois pour renfermer toutes les circonstances de mon Evangile, cependant, comme j'espère parler ailleurs de la dernière, je n'en dirai rien afin de donner plus d'étendue aux deux autres.

PREMIER POINT.

Nous pouvons, avec les théologiens, distinguer en Dieu trois sortes de vérités : la vérité de l'être, la vérité de la connaissance et la vérité de la parole (*D. Th.*, *l.* X, *contra gent.*, 61). La vérité de l'être est si essentielle à Dieu, que non-seulement, il est la vérité même, mais encore la règle et la mesure universelle de toutes les vérités. La vé-

rité de la connaissance lui est si propre qu'il ne suffit pas de dire qu'il est la première vérité fondamentale et objective, si l'on n'ajoute en même temps qu'il est aussi la première vérité formelle, qui connaît, pénètre, discerne et produit toutes les vérités, en sorte qu'au lieu que le nôtre suppose la vérité des objets, celui de Dieu est la cause des vérités particulières de ces mêmes objets qui ne sont vrais que parce qu'il les juge et qu'il les connaît tels.

Il y a aussi en Dieu la vérité de la parole, pour rendre un assuré et immuable témoignage de toutes choses, ces choses ne pouvant être que comme Dieu les voit, et Dieu ne pouvant aussi nous les révéler que de la manière qu'il les connaît.

Or, bien loin que cette vérité, qui est en Dieu, soit une de ses perfections où la créature ne peut et ne doit point avoir de part, c'est, entre les autres, celle qu'il veut que le chrétien imite davantage, et dont David assure qu'il nous demandera, au jour du jugement, un plus grand compte : *Veritatem requiret Dominus* (*Psal.* XXX).

Le Saint-Esprit ne nous reprendra pas pour n'avoir point imité son infinité, son éternité, son immensité, son indépendance; au contraire, malheur à nous si, par notre orgueil, nous avons cru pouvoir être semblables à lui en aucun de ces attributs; mais il nous reprendra de n'avoir pas imité sa vérité, puisque c'est elle qu'il veut que nous cherchions, qu'il nous commande d'écrire sur la table de notre cœur et qu'il nous défend de quitter en quelque temps et pour quelque raison que ce puisse être : *Veritas non te deserat et describe eam in tabulis cordis tui* (*Prov.*, III).

De là il s'ensuit (et c'est la raison de saint Thomas, de saint Bonaventure après saint Jérôme (*D. Th.* 2-2, *v.* 109; *D. Bon. in primo sent.; dist.* 4, *D. Hier., in serm. in Matth.*), qu'il faut qu'il y ait dans l'homme trois sortes de vérités par rapport à ces trois autres que nous avons distinguées dans Dieu. Il faut qu'il y ait une vérité de vie qui réponde à cette vérité d'essence; une vérité de justice qui réponde à cette vérité de connaissance et une vérité de doctrine et de témoignage, qui réponde à cette vérité de parole. Tout ceci paraît un peu abstrait, mais je le rendrai autant intelligible que le sujet le permettra, afin d'en tirer des conséquences très-importantes.

La première vérité que j'appelle, avec ces Pères, une vérité de vie, est celle par laquelle un homme travaille à acquérir des vertus pleines et entières en s'acquittant de ce qu'il doit faire et de ce qu'il doit être par rapport à Dieu, et c'est de cette vérité que parle Isaïe lorsqu'il disait : *Memento quomodo ambulaverim coram te in veritate et corde perfecto.* La seconde, que j'appelle une vérité de justice, consiste dans une sincérité, équité et droiture de cœur que l'homme est obligé d'avoir pour rendre à son prochain ce que la loi veut qu'il lui rende; et c'est d'elle que parle l'auteur du livre de l'Ecclésiastique, quand il dit que *ceux qui ont été bien sensés ont toujours connu la vérité et la justice et qu'ils n'ont jamais séparé l'une de l'autre* : *Intellexerunt veritatem et justitiam.* La troisième, que j'appelle une vérité de doctrine, de témoignage et de parole, consiste non-seulement à ne dire rien qui ne soit vrai, mais à se montrer, dans sa vie et dans ses discours, tel que l'on est sans y ajouter ou diminuer quoi que ce soit; à conformer son intention à ses œuvres et à les rapporter à une fin légitime et, c'est de celui qui s'acquitte de ce dernier devoir, qu'il est dit dans le même livre : *Qui emittit verbum certum enarrat veritatem.*

Pour avoir la première de ces vérités, il faut travailler à acquérir une perfection intérieure et ne pas s'attacher simplement au dehors. Pour avoir la seconde, il faut être sincère et agir de bonne foi en toutes choses et pour avoir la dernière, il faut, dit saint Thomas, rapporter tout ce que l'on fait et tout ce que l'on dit à une même fin, qui est de plaire à Dieu et non aux hommes.

Or, parcourez tous les péchés, vous ne trouverez que l'hypocrisie qui soit directement opposée à tous ces caractères de vérité; à la vérité de vie, par un attachement servile à parer l'extérieur et à négliger le dedans; à la vérité de justice, par une habituelle application à tromper son prochain par de belles apparences; et, enfin, à la vérité de témoignage et de parole, par une maudite affection de faire toutes choses, afin de plaire aux hommes et d'en être loué. Voilà quelle est l'énormité de ce péché dont je parle, péché cependant si commun dans le christianisme, que l'on peut dire que, comme la vérité est l'esprit de Dieu, l'hypocrisie est l'esprit et le génie du monde; péché, par conséquent, dont ce monde sera très-sévèrement repris et très-rigoureusement châtié par le Saint-Esprit : *Arguet mundum de justitia.*

Il est assez surprenant d'entendre dans l'Apocalypse, ce que l'esprit de Dieu y dit à un évêque qui passait pour un grand homme de bien, lorsqu'il lui reproche qu'il n'est pas ce qu'il paraît être : qu'*on s'imagine qu'il est plein de vie et que, toutefois, il est véritablement mort* (*Apoc.* III).

Il y aurait lieu de s'en étonner, si l'on ne considérait dans l'homme que la simple qualité de vivant, séparée de celle qui fait l'être et la différence du chrétien; mais quand, avec les yeux de la foi, on distingue, outre la vie naturelle, une vie infiniment plus noble qui consiste dans une invisible mais réelle participation de la divine; on revient bientôt de son étonnement et l'on conçoit sans peine que souvent on est mort à l'égard de Dieu, lorsqu'on paraît vivant à l'égard des créatures; que souvent on n'est qu'un spectre et un fantôme dans la religion que l'on professe, et qu'un corps vivant n'est souvent, comme dit saint Pierre Chrysologue, que l'ornement funèbre d'une âme qui est effectivement morte : *Fit in corpore vivo funus animæ jam sepultæ.*

Sans m'arrêter à vous faire voir que c'est là l'état de tous les pécheurs en

général, qui, dès qu'ils ont perdu la grâce de Dieu, sont à son égard réduits à une espèce de néant; je dis que, selon Jésus-Christ même et les expressions de l'Ecriture, c'est en particulier le malheur des hypocrites. Car, pourquoi le Saint-Esprit les comparerait-il tantôt à une colombe qui n'a point de cœur, tantôt à des fantômes et à des visions nocturnes, si ce n'était pour nous dire par ces mystérieuses comparaisons, qu'ils sont à son égard ce qu'est un oiseau à qui on arrache le cœur et qu'on fait voler par artifice, ou un cadavre à qui une forme assistante donne le mouvement et fait faire ce que ferait un corps qui serait effectivement vivant. Tels sont, dit saint Grégoire (*Lib.* XV *Moral., c.* 5), les hypocrites aux yeux du Saint-Esprit. Ce sont des gens sans cœur, qui agissent, non pas par aucun principe intérieur et surnaturel, mais simplement par des mouvements trompeurs; des gens qui montrent comme en songe ce qu'ils ne sont pas réellement et qui manquent de cœur, faute d'avoir cette solidité de la vérité dans laquelle la vertu consiste : *Qui ostendunt in imagine quod non habent in veritate, et dum veritatis soliditatem non tenent, in cordis egestate deficiunt.* Au dehors charité, douceur, libéralité, humilité, désintéressement, accomplissement des plus petits devoirs, attachement au service de Dieu, application à rendre la justice et à s'acquitter de sa charge; mais au dedans qu'est-ce? dureté, murmure, orgueil, haine de Dieu, rapine, injustice et, qui plus est, image et figure des vertus, illusion, vanité, fausseté, mensonge.

Et c'est en cela, dit saint Augustin, que consiste la différence qu'il y a entre les hypocrites et les autres pécheurs. Si dans ceux-ci il n'y a point de vérité, il y a quelque espèce de sincérité. Un impudique qui corrompt une femme, un blasphémateur qui profane la sainteté du nom de Dieu, un voleur qui dépouille les passants sur un grand chemin, un scandaleux qui fait éclater ses débauches, tous ces pécheurs sont, dans leurs désordres même, des pécheurs en quelque façon sincères, en ce qu'ils n'affectent pas de paraître autres qu'ils sont en effet. Mais il n'est pas de même des hypocrites, non-seulement il n'y a point en eux de vérité, il n'y a pas même de sincérité; non-seulement ce sont des trompeurs, ce sont encore des menteurs, dit saint Augustin; n'étant de véritables hypocrites que parce qu'ils sont de faux dévots, ne se trouvant proprement opposés au Saint-Esprit que parce qu'ils paraissent remplis du Saint-Esprit et, selon saint Jérôme, toute leur substance n'étant qu'une substance imaginaire et fausse : *Tota eorum substantia mendax est.*

Ananie et Saphire apportent aux pieds de saint Pierre le prix du champ qu'ils ont vendu et font en apparence tout ce que faisaient pour lors les pauvres évangéliques : mais parce qu'ils veulent paraître comme des personnes désintéressées qui ont tout donné : *Pourquoi avez-vous menti au Saint-Esprit, en succombant à la tentation du démon*, dit saint Pierre à Ananie? Et afin qu'on croie qu'il ne trouve pas mauvais de ce qu'il ne lui a apporté qu'une partie de son argent, mais de ce qu'il a voulu paraître comme s'il lui avait tout donné et que par cette fausse justice il a offensé le Saint-Esprit, il ajoute: *Vous pouviez garder votre fonds de terre ou en retenir tout le prix, après l'avoir vendu; mais, malheureux, sachez que c'est à Dieu que vous avez menti et non pas aux hommes.*

Les pharisiens étaient, dit saint Augustin (*Serm.* 15 *de verb. Apost.*), des gens séparés des autres hommes par leur vie et par leur nom; ils faisaient quantité d'ablutions, ils offraient grand nombre de victimes, ils ne parlaient que de Dieu et des anciens patriarches; ils portaient jusques sur leurs habits les paroles de la loi écrites dans les bandes de parchemin : ils jeûnaient très-régulièrement, payaient exactement les dîmes et faisaient en apparence tout ce que les plus zélés serviteurs de Dieu pouvaient faire. Et cependant Jésus-Christ les traite d'une manière dont il n'a jamais traité les grands pécheurs. Il appelle ceux-ci, il leur pardonne, il mange avec eux, et s'intéresse à leur défense, mais pour eux il les charge de malédictions, et leur dit jusqu'à huit fois dans un seul chapitre de saint Matthieu : *Malheur à vous!* Et pourquoi? il en rend autant de fois la raison: parce que *ce sont des hypocrites : Væ vobis, hypocritæ.* Gens par conséquent avec lesquels il ne veut pas se réconcilier, comme étant par leur fausse justice entièrement opposés à son esprit, comme étant des *enfants du démon qui est le père du mensonge et en qui il n'y a point de vérité*, ainsi qu'il leur reproche ailleurs.

Que si vous voulez que je vous explique en détail en quoi consiste ce défaut de vérité dans les hypocrites : je vous dirai qu'il consiste, en deux choses : 1° En ce qu'un hypocrite ne s'acquitte que d'une partie de son devoir et que même il ne s'attache qu'à celle qui est la moindre, pendant qu'il néglige la principale; c'est le reproche que Jésus-Christ fait aux pharisiens : *Malheur à vous, hypocrites*, leur dit-il, *vous nettoyez le dehors de la coupe, et au dedans vous êtes pleins de rapines et d'impuretés.* Est-ce que Jésus-Christ trouve mauvais qu'ils fassent des actions qui paraissent, et par lesquelles ils reconnaissent la divinité de son Père par les sacrifices qu'ils lui offrent? ce n'est pas là, selon saint Augustin et saint Chrysostome, le dessein de Jésus-Christ. Car comme l'homme est composé de corps et d'âme, il doit servir Dieu dans ces deux parties; dans l'une par un culte intérieur, dans l'autre par des cérémonies extérieures; dans l'une par des vertus spirituelles, dans l'autre par des vertus corporelles; mais ce que Jésus-Christ condamne, et ce en quoi il compare les pharisiens à des sépulcres blanchis, c'est qu'ils s'appliquent uniquement à ce qui est au dehors et qu'ils ne veulent jamais songer à sanctifier le dedans. Car quand il leur dit : *Mundatis quod de foris est calicis et paropsidis, intus autem pleni estis rapina et iniquitate;* il ne manque pas d'ajouter et de leur donner cet important

avis: *Pharisæe cæce, munda prius quod intus est calicis et paropsidis, ut fiat id quod deforis est mundum.* Comme s'il leur disait: Si vous nettoyiez le dedans et le dehors du vase, si vous pratiquiez les grands et les importants préceptes, comme vous pratiquez les petits, si vous aviez autant de soin de purifier votre cœur que vous en avez de laver vos mains; si vous aimiez la vertu pour la vertu même, et que en esprit et en vérité vous adorassiez Dieu qui est un pur esprit, vous ne seriez pas ce que vous êtes, et n'attireriez pas les malédictions que je vous donne. Mais parce que vous ne faites rien de toutes ces choses; parce que par un renversement de conduite vous travaillez auparavant à ce qui paraît ou plutôt que vous ne travaillez que pour ce qui paraît; parce qu'entre les commandements vous distinguez ceux dont l'accomplissement peut vous rendre recommandables, d'avec les vertus intérieures et cachées: allez, hypocrites, *Malheur à vous! vous n'êtes que des sépulcres blanchis qui paraissent beaux aux yeux du monde, mais qui au dedans sont pleins d'ossements de morts, de toute sorte de pourriture.*

Ajoutez à cela que les hypocrites ne font servir cet accomplissement extérieur de la loi dans ses moindres circonstances, que pour flatter leur orgueil, et se faire distinguer du commun des hommes: autre espèce de fausseté opposée à cet esprit de vérité dont je parle. Nos vertus, dit saint Grégoire pape (*Lib.* XXVII *Moral.*, *c.* 16), ne sont de vraies et de solides vertus que par rapport à la bonté de leur principe et de leur fin: elles n'ont un caractère de vérité que quand elles sont pleines, que quand on se sert d'elles, dit le Saint-Esprit chez Job, comme d'un habit dont on se couvre de toute part: *Justitia indutus sum, et vestivi me sicut vestimento.* Faire de bonnes actions et les faire toujours dans un même esprit, se proposer une même fin qui est la gloire de Dieu et embrasser les moyens qui y conduisent; c'est se revêtir de la vertu comme d'un habit, c'est se couvrir de tous côtés de ses bonnes œuvres, et ne laisser au péché aucune partie de ses actions nue et dépouillée de mérite; mais être juste dans certaines actions, et être injuste en d'autres, choisir ce qui peut attirer la réputation des hommes, et négliger les vérités obscures; se proposer dans certaines actions une fin honnête, et se rechercher soi-même dans le reste; c'est ne se couvrir que d'un côté ou, pour mieux dire, c'est paraître couvert et ne l'être pas du tout; c'est cacher sous l'apparence de la vertu un artificieux orgueil et une véritable injustice, et faire dans la morale ce que font les faux monnayeurs dans le commerce, qui, pour donner cours à une pièce fausse, la couvrent d'une petite feuille d'or ou d'argent et la marquent au coin du prince.

Les hypocrites usent d'un même artifice, et c'est le second outrage qu'ils font au Saint-Esprit, en ménageant les dehors et faisant servir leurs fausses vertus à leurs détestables desseins, non-seulement pour s'attirer de la gloire, mais encore pour commettre les plus hautes injustices.

Les stoïciens pour rendre odieux les épicuriens qui faisaient consister toute leur félicité dans les plaisirs du corps, avaient dépeint dans un tableau la volupté assise sur un trône fort élevé donnant ses ordres à toutes les vertus qu'elle voyait à ses pieds, prêtes à faire aveuglément tout ce qu'elle leur commanderait.

Cette molle et délicate reine, dit saint Augustin (*de Civit. Dei*), commandait à la prudence de veiller à ce qu'elle ne manquât de rien et d'employer tous les moyens nécessaires pour rendre paisible et heureux son règne. Elle voulait que la justice s'acquittât de tous ses devoirs en sa faveur, qu'elle lui attirât par ses bienfaits autant d'amis qu'elle en aurait besoin pour satisfaire sa mollesse, et qu'elle ne fît tort à personne, de peur que par la transgression de quelques lois, elle ne fût troublée dans sa paix. Comme c'est à la force à repousser le mal et à la tempérance à régler l'usage des viandes, la volupté disait à celle-là: Aie bien soin de ta maîtresse, et si je souffre quelque douleur, défends-moi contre les attaques, et à celle-ci: Eloigne de moi tout ce qui pourrait altérer ma santé, soit pour la quantité, soit pour la qualité des aliments.

Il n'y avait rien de plus propre à rendre la volupté ridicule et odieuse que cette peinture, dit saint Augustin; mais si l'on fait réflexion sur la malignité et l'injustice de l'hypocrisie, on verra que c'est le fatal usage auquel elle applique, d'une manière encore plus indigne, presque toutes les vertus. On verra que ce détestable péché les fait honteusement servir à ses desseins: que si l'on veut s'acquérir de la réputation, entrer dans les grandes charges, commettre impunément des concussions, des simonies, des adultères, des meurtres, le grand secret c'est de contrefaire l'homme de bien.

En effet que dit l'hypocrite qui fait le sobre et le mortifié? Tempérance et pénitence, c'est à vous à me procurer les premières places dans l'Eglise, à avoir soin que je sois salué dans les places publiques, que les hommes m'appellent leur docteur et leur maître: reproche que Jésus-Christ fait aux pharisiens dans le chapitre XXIII de saint Matthieu.

Que dit l'hypocrite qui fait l'homme zélé et le directeur des âmes, qui ne parle que de Dieu, qui se néglige dans les habits, qui a les yeux baissés, qui est inexorable contre les moindres libertés que l'on prend? Zèle et modestie, c'est à vous à ménager mes intérêts, à me donner accès auprès de ces personnes, à faire en sorte que quoique je demeure dans une même maison, que je m'entretienne et que je mange avec elle, on ne se défie jamais de ma conduite; désordre que saint Jérôme ne pouvait souffrir de son temps et dont il parle en ces termes: *Videas non nullos accinctis renibus, pulla tunica, barba prolixa, a mulieribus non posse discedere, sub eodem manere tecto, simul inire convivia, ancillas juvenes habere in ministerio, et præter*

vocabulum nuptiarum, omnia esse matrimonii (*Hier., Epist. ad Rustic.*).

Que dit l'hypocrite qui fait le juste et l'homme de conscience? Justice, c'est toi que je charge du soin de mes affaires; que j'aie droit, que je ne l'aie pas, il faut que tu aveugles ce juge, et que tu lui fasses faire ce que je voudrai. Funeste dessein qui ne réussit que trop souvent, dit le même Père, en faisant la description d'un hypocrite qui, après avoir disposé dans sa tête, pendant la nuit, les compliments qu'il devait faire pendant le jour, se levait de grand matin, allait effrontément importuner presque jusqu'au chevet de leur lit ceux dont il avait besoin, se trouvait partout, au barreau, dans les maisons particulières, dans les rues, par tout également cauteleux et appliqué à dresser de nouveaux piéges à ses parties. *Cum sole festinus exurgit, salutandi ei ordo disponitur, et pene usque ad cubicula dormientium importunus ingreditur : quocumque te verteris primus in facie est, variis callidus hostis pugnat insidiis.*

Vertus chrétiennes, c'est ainsi qu'on se sert de vous pour commettre les plus grands crimes. Au lieu que les épicuriens ne vous employaient que pour entretenir leur plaisir, et les stoïciens que pour flatter leur orgueil, les hypocrites vous font servir à leur mollesse et à leur vanité, à leur intempérance et à leurs impudicités, à leur simonie et à leurs sacriléges, à leurs injustices et à leurs meurtres. S'il y a un bénéfice à donner, un hypocrite qui paraîtra ne s'en pas soucier, l'obtiendra plutôt qu'un honnête homme qui cherchera un établissement où il puisse servir Dieu et son prochain. Si un juge doit prendre les précautions nécessaires pour ne se laisser pas surprendre, il se défiera plutôt de celui qui lui dira les choses de bonne foi, qu'il ne se défendra des artifices d'un hypocrite; c'est un homme de bien, dira-t-il, il n'y a point d'apparence qu'il veuille entreprendre une affaire injuste; prévenu qu'il est de cette pensée, il n'examine presque pas les pièces de la partie adverse et passe légèrement sur ses meilleures raisons, parce qu'il croit que c'est un piége que l'on tend à son intégrité. S'il y a à ravir une succession à de légitimes héritiers pour se l'appliquer, un hypocrite avec ses complaisances, ses discours, ses assiduités les dépouillera. Témoins ces pharisiens à qui Jésus-Christ reproche *que sous prétexte de leurs longues prières ils dévorent la substance des veuves;* témoins ceux, dont parle saint Jérôme, qui faisaient des bassesses inouïes auprès d'un riche vieillard, qui paraissaient saisis de frayeur à l'arrivée du médecin, abattus et consternés lorsqu'on disait qu'il y avait à craindre, joyeux et ravis lorsqu'ils apprenaient qu'il se portait mieux, et lui disant, pour faire adroitement leur cour, qu'il était un autre Mathusalem.

Après cela je vous laisse à tirer la conséquence et à juger quel outrage ces malheureux font au Saint-Esprit qui est un esprit de justice, et dont le propre office est de reprendre le monde de celle qui n'est que fausse : *Arguet mundum de justitia.* Ce n'est pas assez pour eux de faire des concussions, des contrats usuraires, des faussetés, des fornications, des simonies ; toutes ces choses se passent sous l'autorité de la religion, on y intéresse jusqu'au nom de chrétien et de saint homme ; chrétien, qui n'étant faible qu'en un point, qui est de ne tromper personne, dit Tertullien, est cependant accusé de faire plus de fourberie qu'il n'en souffre : *Sub religionis titulo exercentur injusta compendia, et honor nominis christiani fraudem magis facit quam patitur* (*Hieron., ibid.*).

C'est peu pour eux d'ôter la liberté ou la vie à leurs ennemis; il faut que, semblables aux singes qui étouffent leurs petits en les embrassant trop fort, ils les empoisonnent et les tuent par des démonstrations d'amitié ; il faut que, comme Hérode, qui feignit de vouloir adorer l'enfant Jésus pour le faire périr, ils feignent d'être les serviteurs des victimes en leur hypocrisie; il faut qu'ils fassent les scrupuleux sur les choses les plus indifférentes, afin qu'ils commettent impunément les actions les plus noires ; semblables aux juifs qui ne voulurent jamais entrer dans le prétoire, quand Jésus-Christ y fut conduit, *de peur*, disaient-ils, *d'être souillés*, et qui, pleins de rage, sollicitèrent la mort du plus innocent de tous les hommes. Or, dit saint Clément Alexandrin, dont j'ai tiré cet exemple, quel outrage n'est-ce pas là faire au Saint-Esprit, qu'y a-t-il de plus injuste que cette espèce de religion, et de plus barbare que cette artificieuse et fausse clémence? *Quid hac specie religionis injustius, quid hac clementiæ dissimulatione crudelius?*

Enfin le dernier chef sur lequel le Saint-Esprit fonde le jugement qu'il prononce contre la fausse justice du monde, c'est qu'il n'y dans l'hypocrisie nulle vérité de témoignage et de parole. Quoiqu'il soit de foi que la vérité convient également au Père, au Fils et au Saint-Esprit, comme l'Eglise le dit dans son office : *Verax est Pater, verax Filius, verax Spiritus sanctus :* cependant, comme la vérité de l'Etre semble appartenir principalement au Père, qui, ne reconnaisant aucun principe, est comme la source de tout l'Etre divin, et la vérité de la connaissance au Fils qui est le terme substantiel de l'entendement du Père, aussi la vérité de la parole appartient au Saint-Esprit qui, selon Jésus-Christ, *rendra témoignage de lui et enseignera toute vérité quand il sera venu.*

Mais, en quoi consiste ce témoignage que ce divin Esprit rendra? consultons notre Evangile et examinons-en les circonstances: *Non loquetur a semetipso, sed quæcumque audiet loquetur, et quæ ventura sunt annuntiabit vobis. Il ne parlera pas de lui-même, mais il vous découvrira les choses futures et vous apprendra ce qu'il aura entendu.* Ce n'est pas assez. *Ille me clarificabit, quia de meo accipiet et annuntiabit vobis; il me glorifiera*, continue Jésus-Christ, *parce qu'il prendra de ce qui est à moi et il vous l'annoncera.* Inférer de ces paroles que le Saint-Esprit est inférieur au Père et au Fils, ce serait renou-

veler le blasphème des Macédoniens qui ont voulu rendre cette troisième personne de la Trinité comme esclave des deux autres; mais en inférer que le Saint-Esprit est descendu pour rendre témoignage de la divinité du Fils, pour apprendre aux hommes à l'honorer et à se mépriser eux-mêmes, pour leur inspirer des sentiments d'humilité et de vérité, qui consistent à ne vouloir plaire qu'à Dieu et à travailler uniquement à sa gloire, c'est établir des maximes très-orthodoxes et laisser d'importantes leçons de piété et de religion à tous les hommes.

Ce sont cependant ces maximes et ces leçons que l'hypocrite s'efforce de détruire, bien loin de vouloir en profiter, et c'est en quoi il est directement opposé au Saint-Esprit, comme vérité de témoignage et de parole, pourquoi? parce qu'au lieu que tout ce que le Saint-Esprit dit, répond nécessairement à la vérité de son être et de sa connaissance, tout ce que l'hypocrite dit et fait, ne répond en aucune manière ni à ce qu'il pense, ni à ce qu'il désire.

Je m'expliquerai mieux si je vous fais remarquer avec saint Thomas, qu'il y a un certain ordre, suivant lequel nos actions et nos paroles ont rapport à une fin, comme des signes à quelque chose qu'elles signifient, et qu'il appartient proprement à la vérité de mettre entre les uns et les autres la conformité qui doit y être. Il n'y a rien de plus simple, de plus ingénu, ni de plus innocent que la nature qui a établi les signes pour dénoter les choses, et qui a voulu que les hommes, qui ne peuvent pénétrer jusque dans les cœurs, s'arrêtassent à des marques extérieures qui leur servissent comme d'aides et de moyens pour les connaître. Comme donc les actions que l'on fait au dehors signifient, dit saint Thomas, l'intention de celui qui les produit, quand il arrive que l'on applique à sa propre gloire ce qui dans son genre appartient au service de Dieu, bien loin d'avoir une vérité de témoignage et de parole, on ment au Saint-Esprit, et en détournant les choses de leur propre signification, pour les appliquer à des fins toutes contraires, on lui fait le dernier outrage.

Or, telle est la malice de l'hypocrite, et c'est en cela que consiste sa grande différence d'avec les autres pécheurs. Il n'est ni emporté, ni voleur, ni blasphémateur, ni adultère comme eux, ou plutôt il ne veut pas paraître qu'il le soit; au contraire, il est doux, charitable, patient, chaste, zélé pour les intérêts de la religion, il se mortifie, il jeûne, il prie, il prêche, il reprend, il fréquente les sacrements, il assiste aux assemblées de piété, et parce que toutes ces choses ont, dans leur genre, rapport à la gloire de Dieu, on croit que ses pensées et ses désirs ne se tournent que vers cet objet; et ainsi, comme ce n'est pas cette fin qu'il se propose, il ôte à ses louables actions et à ses exercices leur veritable signification, et pour me servir des termes de Tertullien, il n'est jamais tout entier ce qu'il doit être : *nusquam semel totus.*

L'hypocrite est pour ainsi dire un homme divisé de lui-même, un homme dans lequel tout se combat et se contredit. S'il loue Dieu, c'est afin qu'il soit loué lui-même, ses actions, ses gestes, ses démarches, ses habits ne conviennent jamais avec son intention. *Vestis pulla, cingulum sacceum, sordidæ manus, nudi patientia, frigoris pedes, hæc omnia argumenta sunt diaboli* (*Hieron., ibid.*). Il aura un habit modeste et négligé, ses mains seront malpropres, il transira de froid, et portera, si vous voulez, le cilice; et cependant toutes ces marques extérieures de sainteté ne seront que comme les étendards et les malheureuses dépouilles du démon, s'il cherche la réputation des hommes; et qui est-ce qui ne la cherche pas?

Je n'ai garde de juger mal de personne, et malheur à moi, si je tombe dans un péché que je vais bientôt combattre, mais j'ai appris de saint Jérôme une chose qui me fait trembler. Après avoir prouvé fort au long dans le livre second qu'il écrit contre les Pélagiens, qu'il n'y a presque personne qui accomplisse les commandements de Dieu, dont il fait une longue et éloquente description : quand il vient à cette importante maxime, qu'on doit se donner de garde de ne point faire ses bonnes œuvres devant les hommes, afin d'en être loué, et que quand on donne l'aumône, il ne faut point que la main gauche sache ce qui est dans la droite, il s'écrie : Eh ! bon Dieu, qui est-ce qui observe ce précepte ? qui est-ce même parmi ceux qu'on croit les plus parfaits, qui n'est pas corrompu par le levain des Pharisiens? Quoiqu'il soit très-difficile de se garantir des autres péchés, ajoute-t-il, quoique même par la miséricorde du Seigneur, il y ait beaucoup de gens qui n'y soient pas sujets : il y en a très-peu ou point du tout, *aut paucorum est*, *aut nullorum*, que le péché de l'hypocrisie ne corrompe. Il y en a très-peu qui puissent dire à Dieu, avec autant de confiance que Job: *Appendat me in statera justa et sciat Deus simplicitatem meam, si declinavi gressus meos a via, si secutus est oculus meus cor meum, et si manibus meis adhæsit macula : Mettez-moi dans votre balance, et jugez de ma simplicité : me suis-je détourné de mon chemin ? mon œil a-t-il suivi mon cœur dans ses égarements ? et l'un et l'autre s'est-il éloigné de vous? y a-t-il quelque tache et quelque souillure dans mes mains ?* Qui est-ce, encore un coup, qui peut répondre de la droiture de son âme, et se rendre devant Dieu ce témoignage ?

Est-ce cet homme qui, avec un visage maigre et abattu, entretient un orgueil secret, qui se sert de sa mortification pour avoir plus d'accès dans les maisons de qualité, qui après avoir trompé de pauvres femmes qui abandonnent leurs consciences à sa conduite, fait le triste et l'austère, se soûlant en cachette pendant la nuit, afin de prolonger plus aisément ses faux jeûnes pendant le jour ? *qui postquam nobilium introierit domos, et deceperit mulierculas oneratas peccatis ; tristem simulat, et quasi longa jejunia furtivis noctium cibis protrahit.*

Est-ce cette femme qui parle d'un ton languissant exprès pour faire connaître qu'elle est affaiblie de ses austérités et qui, feignant de ne pouvoir marcher, s'appuie sur d'autres qui la soutiennent : cette femme qui gémit dès qu'elle voit quelqu'un, et qui, ayant toujours un voile sur son visage, à peine se donne la liberté de regarder ceux qui l'abordent ? *Quæ vocem ex industria quasi confecta jejuniis tenuat, et deficientis imitata gressum, humeris innititur alterius : quæ statim ut aliquem viderit, ingemiscit, dimittit supercilium, et operta facie vix unum oculum liberat ad videndum.*

Je n'en dis pas davantage, *pudet dicere reliqua ne videar potius invehi quam monere.* Mais si quelqu'un de ces gens avait le front de dire à Dieu ce que Job lui disait : *appendat me in statera*, etc. Oui, hypocrite, paroi blanchie, lui dirait Dieu, je te pèserai au poids de mon sanctuaire, et tu te trouveras si léger que tu auras honte de ta pauvreté et de ta misère. Si tes vertus ont paru aux yeux des hommes, ce n'a pas été pour me glorifier, mais pour te faire remarquer par ces actions éclatantes : si tu as prophétisé, prêché ma parole, jeûné, donné l'aumône, fait de longues prières, ce n'a pas été en mon nom, au contraire tu t'es servi de mon nom pour m'outrager, et après cela que veux-tu que je te fasse ? sinon que je te condamne de ta fausse justice, comme je te condamnerai de tes jugements malins et téméraires. *Arguet mundum de judicio.* C'est mon second point.

SECOND POINT.

Si le Saint-Esprit comme esprit de vérité doit reprendre le monde de sa fausse justice, il est certain que comme esprit de charité, il doit aussi accuser le monde de ses faux jugements, puisque selon saint Hilaire (*In psal.* CXVIII), on l'offense non-seulement en couvrant ses péchés de l'apparence de la vertu, comme font les hypocrites, mais en donnant souvent à la vertu même le nom de péchés, comme font ceux qui jugent témérairement de leurs frères.

Je distingue dans la charité qui est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, trois principaux caractères. Le premier, c'est qu'*elle est tranquille, patiente et exempte de mauvais soupçons.* Le second, c'est qu'*elle est douce, prudente et occupée à couvrir la multitude des péchés* (I *Cor.*, XIII). Le troisième, c'est qu'*elle espère tout de la miséricorde de Dieu*, qu'*elle est humble et ennemie de la présomption* (I *Petr.*, IV).

C'est là l'idée que deux grands apôtres nous ont donnée de la charité d'un chrétien, considérée par rapport au prochain. Fait-on des actions qui sont indifférentes d'elles-mêmes, ou qui semblent plus criminelles que bonnes? bien loin que la charité se précipite dans ses jugements, elle attend et n'en conçoit pas des pensées désavantageuses. *Charitas patiens est, non agit perperam, non cogitat malum.* En fait-on qui soient évidemment mauvaises? ou elle tâche d'en séparer l'intention, ou bien elle les couvre par sa prudence, *benigna est, operit multitudinem peccatorum.* Ne peut-elle ni excuser ces actions ni les cacher ? elle fait rentrer un chrétien en lui-même, et comme elle est ennemie de l'orgueil, elle lui persuade que ces pécheurs qu'il condamne, se trouveront peut-être moins coupables que lui, au jugement de Dieu : *non inflatur, non est ambitiosa, omnia sustinet.*

Heureux celui qui conçoit ces sentiments, puisqu'il juge des choses comme il en doit juger, et de la manière que Dieu nous témoigne qu'il en juge lui-même : mais malheureux celui qui renverse ces belles et importantes maximes ; puisque ne jugeant pas comme il doit juger, il sera très-rigoureusement jugé, qu'il n'y aura point de miséricorde pour celui qui ne l'a pas faite à son frère, et que le Saint-Esprit étant particulièrement offensé par ces sortes de jugements, se chargera de les réformer et de les punir : *Arguet mundum de judicio.*

Tel est l'état de celui qui juge témérairement, puisque vous allez voir trois caractères directement opposés à ceux de la charité chrétienne : caractère de légèreté et de précipitation contre cette charité patiente, et exempte de mauvais soupçons. Caractère d'indiscrétion et de dureté contre cette charité douce et prudente, qui couvre les péchés par son silence. Caractère de malignité et de présomption contre cette charité humble qui n'est ni ambitieuse ni enflée d'orgueil.

Il suffit de vous expliquer ce que c'est que le jugement téméraire, pour vous faire voir qu'il a toujours de la légèreté et de la précipitation. J'appelle jugement téméraire celui qu'usurpe un homme qui n'a nul caractère d'autorité sur son frère, qui se fonde sur des conjectures, et qui voyant des actions indifférentes, quoiqu'elles tendent plus souvent au mal qu'au bien, les interprète en mal, et tire de pernicieuses conséquences de ses soupçons. J'appelle jugement téméraire celui par lequel on prend des vraisemblances pour la vérité, par lequel on veut sonder les mouvements d'un cœur dont Dieu se réserve la connaissance, et l'on prononce presque sans réflexion sur ce que l'on voit et sur ce que l'on entend.

Or, il y a toujours de la précipitation dans un jugement de cette nature. Car il en est à peu près des mouvements de l'âme comme de ceux du corps, dit saint Thomas (2-2, *quæ.*, 53, *art.* 86) ; et de même que nous disons qu'un homme s'est précipité, quand il est tombé du haut d'une maison en bas, sans en descendre de degrés en degrés : nous disons aussi qu'on se précipite dans son jugement, non-seulement quand on usurpe un droit qu'on n'a pas, et qu'on se licencie à prononcer sur des actions qui ne sont pas de son ressort, mais encore quand on n'y observe pas les formalités qu'il faudrait y garder.

La partie supérieure de nous-mêmes, c'est notre raison ; ce qu'il y a de plus bas sont les opérations corporelles. Entre cette raison et ces actions il y a un milieu, et pour ainsi dire, des degrés par où il faut que cette partie supérieure descende vers ces actions exté

rieures. Or, quel est ce milieu et quels sont ces degrés? Ce ne sont, dit-il, ni les doutes, ni les soupçons, ni les vraisemblances, ni les rapports, ni les choses qui frappent nos sens: ce sont de sérieuses réflexions qu'il faut faire sur la nature de l'action, sur l'état des personnes, et sur toutes les circonstances particulières qui peuvent rendre un fait bon ou mauvais. Voilà les degrés par où notre raison doit descendre. Si donc au lieu de cette revue et de cet examen, nous nous arrêtons à ces vraisemblances, à ces doutes, à ces rapports: si nous jugeons sur des apparences trompeuses; sur des bruits incertains, ou même revêtus de quelque sorte de vérité, que faisons-nous? nous nous précipitons brusquement, ou par un mouvement propre, ou par une impulsion étrangère, mais toujours d'une manière opposée à la charité que le Saint-Esprit répand dans les âmes.

Quoique nous disions qu'il n'appartient qu'à Dieu de juger, et que le jugement est une des principales choses qu'il s'est réservées; cependant la même Ecriture qui nous apprend ces vérités, nous dit qu'un homme peut avoir une autorité déléguée de juger, je ne dis pas seulement celui qui est revêtu de l'autorité du prince, mais même tout homme particulier, qui, n'ayant pas ce caractère, reçoit toutefois ce pouvoir de Dieu à condition qu'il soit tel qu'il le demande, et qu'il use de son droit selon les règles qu'il lui prescrit.

Or, quel est ce juge, et quelles doivent être ces conditions? saint Paul nous l'apprend dans le chapitre second de sa première Epître aux Corinthiens: *Ce juge*, dit-il, *n'est pas l'homme animal qui ne connaît pas ce qui est de Dieu*, puisque bien loin de juger les autres, il est lui-même sujet à leur censure: *c'est l'homme spirituel* qui jouit de ce droit; *c'est lui qui juge de tout, et qui n'est jugé de personne.* Oui un homme de ce caractère juge de tout, disent les Pères, parce qu'étant rempli de l'Esprit de Dieu, il est au-dessus de tout: or, il en est rempli quand il suit les règles de la vérité, et les mouvements que la charité lui inspire.

Ainsi Salomon prononça non-seulement en qualité de roi, mais en qualité de personne privée, sur le différend qui était entre ces deux femmes au sujet d'un même enfant: et ce fut par le don du Saint-Esprit qu'il distingua la vérité de l'une d'avec l'imposture et la malignité de l'autre: *Nobile Salomonis judicium, dum fraudem in ipsis cogitationibus et pietatem in maternis deprehendit, per Spiritus sancti munus emicuit.*

Ainsi Daniel découvrit l'hypocrisie et l'injustice de ces infâmes vieillards qui avaient accusé Suzanne; et s'il sépara l'innocent d'avec les fausses accusations, ce ne fut que par la grâce du Saint-Esprit: *Non alia nisi divinæ fuit operatio potestatis, ut eos vox sua proderet quorum latebat affectus, et secundum accepti Spiritus sancti gratiam vacillantia perfidorum testimonia deprehendit.*

C'est donc à l'homme spirituel à juger de utes choses, parce qu'il consulte la loi éternelle, et qu'il a au dedans de lui un juge qui le dirige et qui est l'âme de ses conseils. Mais que lui dit ce juge? et qu'est-ce que cet esprit intérieur qui l'anime, lui suggère? Ce qu'il lui dit? c'est *de ne pas juger selon les apparences*, et de ne se point précipiter dans ses jugements. Ce qu'il lui suggère, c'est la tranquillité avec laquelle il doit juger, et dont il lui a donné tant de beaux exemples dans l'Ecriture. Je me contente de vous en proposer deux, où vous verrez l'admirable conduite que Dieu a tenue en cette rencontre, soit pour régler la patience, soit pour condamner la témérité de nos jugements.

Le premier de ces exemples, c'est lorsque les enfants d'Adam élevèrent cette monstrueuse tour dont il est parlé dans la Genèse, qu'ils s'assemblèrent et qu'ils dirent entre eux: *Bâtissons une ville et une tour dont le sommet touche au ciel, et avant que nous nous séparions, éternisons notre mémoire.* Ils prennent toutes les mesures nécessaires pour mettre leur dessein en exécution. Non-seulement les fondements de la ville et de la tour sont déjà jetés; ce superbe édifice paraît déjà fort élevé: et cependant que fait Dieu? *Il descend*, dit l'Ecriture, *pour voir la ville et la tour;* et quoiqu'il connaisse que *ces peuples n'ont qu'un même langage, et qu'ils ne discontinueront pas jusqu'à ce qu'ils aient achevé ce qu'ils ont commencé:* nonobstant toutes ces certitudes, la même Ecriture nous apprend qu'il dit pour une seconde fois: *Venite, descendamus;* comme s'il ne se contentait pas encore de cette pleine et entière connaissance qu'il a de leurs pernicieux projets.

Or, reprend l'abbé Rupert, si Dieu, à qui rien ne peut être caché, qui sait ce que ces ambitieux ont dans l'âme, fait auparavant qu'il en juge, ce que ferait un homme qui appréhenderait de se méprendre: quelle retenue et quelle patience ne devons-nous pas avoir, avant que de prononcer sur la conduite de notre prochain, nous qui ignorons tant de choses, et principalement ce qui se passe au dedans de la conscience des autres? Si Dieu, qui voyait cette ville et cette tour fort élevées; si lui qui savait qu'ils ne se sépareraient pas sans avoir achevé cet ouvrage de leur orgueil, paraît comme assembler ses adorables perfections, et se dire à lui-même: *Venez, descendons;* nous, qui sommes infiniment éloignés de cette certitude, ne devons-nous pas recueillir tout ce que nous avons de pénétration d'esprit et de bonté de cœur, pour nous dire quand nous verrons quelque action qui n'aura pas toute la droiture qu'elle doit avoir: *Venite, descendamus.*

Nous voyons, par exemple, que les desseins de cet homme ne tendent qu'à s'élever sur les ruines des autres; que son ambition et ses injustices paraissent dans son train, dans ses acquisitions, dans ses bâtiments; n'importe, peut-être sont-ce de faux soupçons: *Venite, descendamus.* Mais c'est un homme d'une basse naissance, qui n'avait pas un morceau de pain ni un pouce de

terre, et qui est à présent haut et puissant seigneur, qui a amassé héritages sur héritages, palais sur palais, comme pour escalader le ciel : n'importe, peut-être se reconnaîtra-t-il, et restituera-t-il ce que l'on croit qu'il a volé : *Venite, descendamus.* Mais il n'y a nulle apparence qu'il fasse cette restitution, au contraire, il entreprend toujours de nouvelles affaires, il a toujours un même esprit et un même langage, *labii unius*, il dit toujours qu'il faut qu'il augmente encore sa fortune : n'importe, il peut y avoir là dedans quelque chose de juste que nous ne connaissons pas : *Venite, descendamus.*

Le second exemple est tiré de la même Ecriture, au sujet de Sodome et de Gomorrhe. Ces deux infâmes villes commettent des péchés que nous n'oserions nommer. Ce ne sont pas quelques particuliers qui y tombent ; parmi une si grande multitude on ne peut pas en trouver dix qui en soient exempts. Ce ne sont pas des péchés dont ils songent à faire pénitence : au contraire, ils s'augmentent et se fortifient de jour en jour : *Peccatum eorum aggravatum est nimis.* Ce ne sont pas des péchés cachés, ce sont des péchés scandaleux dont la voix est montée jusqu'au ciel : cependant Dieu, qui connaît ces péchés, qui en sait la qualité et le nombre ; Dieu, qui sait que le consentement a été suivi de l'action, dit qu'*il descendra et qu'il verra : Descendam et videbo : Pour savoir si l'assouvissement de leur brutalité a répondu à la voix de leur crime.*

Or, pourquoi Dieu garde-t-il cette conduite, demande l'abbé Rupert? pour deux raisons : la première, pour nous apprendre que quand même nous aurions une pleine connaissance des désordres de nos frères, nous sommes obligés (ainsi que je viens de dire après saint Thomas), de descendre comme par degrés dans le détail de leurs actions, auparavant que d'en juger ; de nous demander à nous-mêmes si nous savons bien la chose, s'il ne s'y est rien passé qui nous ait trompé, si nos passions ou nos sens ne nous ont pas surpris.

La seconde, pour nous apprendre une autre chose qui n'est pas moins importante à savoir, que si se précipiter dans son jugement en des choses considérables, c'est commettre un péché opposé à la charité qui est patiente et qui n'a point de mauvais soupçons ; divulguer ces choses, c'est une extrême indiscrétion et une dureté opposée à cette charité qui est douce, et qui, par la prudence, cache les défauts du prochain. Second caractère de malignité, que je distingue dans le jugement téméraire, et que je trouve (même sans sortir de ce dernier exemple), condamné par la conduite que Dieu a tenue sur Sodome et Gomorrhe.

Chose étrange, ce n'est qu'à un homme seul, et qui plus est, qu'à un homme juste, que Dieu découvre le péché de ces deux villes? et ce qui me surprend encore davantage, c'est qu'il ne le lui découvre qu'avec une espèce de réserve : *Num celare potero Abraham?* Peu s'en est fallu que je n'aie dit, avec une espèce de crainte.

S'il nous était permis d'attribuer quelque passion à Dieu, nous nous le présenterions ici sous la figure d'un homme inquiet qui veut décharger son cœur, et qui se sent comme partagé entre la vérité, la charité et la justice. La vérité veut qu'il découvre le péché quand il est scandaleux ; la justice demande qu'il le punisse, mais la charité voudrait qu'il le couvrît et qu'il le pardonnât.

Dire que Dieu ait été ainsi agité par les différentes impressions de ces vertus, ce serait un blasphème : mais c'est un sentiment très-chrétien de croire que la conduite qu'il tient dans ses jugements, étant la règle de la nôtre, nous devons toujours appréhender de découvrir les désordres de notre prochain, et apporter de très-grandes précautions dans une si délicate matière.

La vérité veut que nous appelions péché ce qui est péché ; la justice veut que nous le condamnions et que nous en arrêtions le cours, autant qu'il est en notre pouvoir : mais la charité demande que nous le dissimulions en certaines occasions, que nous avertissions doucement celui qui y est tombé, et que nous nous contentions de le dire à Abraham, j'entends à quelque homme de bien qui puisse y apporter du remède.

Ainsi, ce n'est pas assez de ne point juger avec précipitation des actions indifférentes, il faut même, à l'égard de celles qui sont évidemment mauvaises, avoir cette charité prudente qui les couvre : et si vous m'en demandez la raison, en voici quelques-unes que je me contente de vous marquer :

1° Parce que nous sommes obligés de traiter notre prochain comme nous voudrions qu'on nous traitât nous-mêmes, et, par conséquent, comme nous serions fâchés d'être exposés à la raillerie et au mépris des autres, dans une occasion où nous aurions manqué, il est de la justice que nous ayons le même égard pour nos frères. C'est aussi ce que font les âmes bien nées, dit saint Grégoire. Elles mettent leur cause et celle de leurs frères en une même balance : elles se demandent ce qu'elles voudraient qu'on leur fît, si, par malheur, elles étaient tombées en de pareilles fautes ; et du même manteau qu'elles souhaiteraient qu'on couvrît leurs imperfections, elles ont soin de couvrir celles de leur prochain.

2° Parce que, comme ceux qui sont méchants peuvent devenir bons, et que, selon les termes de saint Augustin, ce qui est aujourd'hui de l'ivraie peut demain être du bon grain, c'est une cruelle indiscrétion de divulguer des péchés pardonnables et tenir une conduite bien opposée à celle de Dieu qui *dissimule les péchés des hommes, à cause de la pénitence qu'ils peuvent en faire.*

3° Parce que dans les actions même évidemment mauvaises, il y a souvent ou de l'ignorance ou de la surprise, ou quelque autre circonstance qui fait que Dieu en juge plus favorablement que nous. Un homme s'engage dans une compagnie ; on le presse de boire, il s'enivre : quelle dureté de décou-

vrir son péché, et de prendre pour une habitude ce qui peut-être ne lui sera arrivé qu'une fois! Une fille, d'ailleurs fort retenue et fort chaste, succombe par malheur à la tentation d'un puissant et rusé corrupteur; et au lieu que Jésus-Christ écrivit sur le sable le péché de la femme adultère, témoignant *qu'il ne voulait pas la condamner, puisque personne ne la condamnait*, on publiera partout la débauche de cette malheureuse, qui peut-être s'en est déjà repentie et en a obtenu le pardon : quelle dureté!

4° Parce que nous devons faire par un esprit de charité chrétienne ce que nous faisons par un amour purement naturel. Nous jugeons des choses selon nos passions. Avons-nous de l'aversion contre quelqu'un? nous condamnons tout ce qu'il fait. Ses actions indifférentes, nous les tournons du bon biais; celles qui sont bonnes, nous les louons jusqu'à l'excès; celles qui sont déréglées, ou nous les excusons, ou nous les cachons. Or, n'est-il pas indigne que nous ne fassions pas par un principe de charité surnaturelle ce que l'amour naturel nous fait faire? Ou plutôt n'est-ce pas pécher contre cette charité, lorsque nous produisons avec tant de joie et que nous grossissons avec tant d'artifice les péchés de nos frères?

Jésus-Christ avertit ses disciples qu'il sera trahi par un d'entre eux; il leur donne même assez à connaître que ce sera Judas Iscariote, quand il leur dit : *Celui qui met la main au plat avec moi me trahira.* Cependant saint Pierre ne saurait se persuader que ce soit lui; il voit la marque qu'on lui donne, et il ne croit pas le péché dont on lui parle : *Signum videt, peccatum non credit.* Pourquoi? Parce que Pierre est disciple de Jésus-Christ, dit saint Augustin, *quia discipulus est Christi* (*Aug. in S. Joan.*), et qu'un disciple de Jésus-Christ ne saurait montrer au doigt aucun de ses frères, ni divulguer son péché. Si donc nous sommes les accusateurs de notre prochain, si nous leur attribuons un mal qu'ils n'ont peut-être pas fait, ou que, par de malins rapports, nous découvrions celui qu'ils ont fait, c'est sans doute une grande marque que nous ne sommes pas les disciples de Jésus-Christ, et que, bien loin d'être animés de son esprit, nous ne jugeons et ne parlons des choses que comme le démon, qui lui est opposé, en juge et en parle.

Il y a, dit saint Grégoire (*Lib.* II, *Mor.*, c. 7), deux sortes d'esprits qui ont des langages très-différents : l'esprit de Dieu et l'esprit du démon. L'esprit de Dieu nous dit que dans la corruption du siècle il y a des gens de bien, et, afin que nous ne fassions point de jugements téméraires, il nous les propose comme des sujets d'admiration : *Dicere Dei est : numquid considerasti servum meum Job.* Voilà son langage. Ce n'est pas assez : afin de nous confirmer dans ce sentiment, il permet quelquefois que nous les éprouvions, à peu près comme il permit au démon de tenter Job : *Dicere Dei est, ecce universa quæ habet, in manu tua sunt.*

Que nous serions équitables dans nos jugements, si nous écoutions ce langage! Mais souvent nous n'écoutons que celui du démon, que nous prenons pour notre règle. Car qu'est-ce que ce malin esprit dit, que nous ne disons pas? *Diaboli dicere est : Circuivi terram et perambulavi eam.* J'ai fait tout le tour de la terre, et je n'y ai trouvé aucun juste. Partout où nous allions, disent cet homme et cette femme, nous ne trouvons point de solide vertu.

A leur compte, l'humilité n'est que bassesse d'âme; la dilection des ennemis, qu'une réconciliation forcée; la patience, que stupidité; la modestie, que bigoterie; la tempérance, qu'une épargne sordide; la vraie dévotion, qu'hypocrisie.

A leur compte, si l'on se tait, on est hébêté; si l'on parle, on est étourdi; rend-t-on la justice dans la rigueur, on passe pour cruel; a-t-on quelque égard à l'infirmité humaine, on est lâche et corrompu; voir les compagnies, c'est être débauché; les fuir, c'est être bête; est-on de quelques confréries, on est superstitieux; n'en est-on pas, on est impie. *Dicere diaboli est : Circuivi terram et perambulavi eam.*

Etrange malignité de l'esprit humain, qui corrompt ce qu'il y a de meilleur, à l'imitation de ce malin esprit, qui le dirige dans ses faux jugements. Il n'en demeurera pas là à l'égard de Job. Son second langage, dit saint Grégoire, fut de faire paraître sa vertu intéressée, et de dire que si Dieu lui envoyait quelque disgrâce, il n'aurait plus pour lui, dans sa mauvaise fortune, la soumission qu'il lui témoignait dans sa prospérité. *Dicere diaboli est : Extende paululum manum tuam, et tange cuncta quæ possidet, nisi in faciem benedixerit tibi.*

Or, c'est là souvent le jugement que nous faisons de nos frères. Il est fort aisé à cet ecclésiastique et à ce religieux, disons-nous, de servir Dieu; rien ne les inquiète : ni embarras de famille, ni soin de se procurer un établissement qu'ils trouvent tout fait; mais s'ils étaient réduits à gagner leur vie comme les autres, ils seraient et plus avares et plus injustes qu'eux. Comment cette fille ne serait-elle pas sage, puisqu'elle est toujours sous les yeux de sa mère, que personne ne la voit et lui parle? Mais de l'humeur qu'elle est, si on lui permettait de fréquenter les compagnies, elle serait bientôt corrompue.

D'où il arrive que si par malheur une personne tombe dans quelque péché, quoique d'ailleurs elle ait même une vie sans reproche, on publie aussitôt sa faute, ou, si l'on a assez de discrétion pour ne le pas faire, on en tire un malheureux avantage, en se croyant plus innocent qu'elle et en droit de la mépriser dans son cœur. Troisième caractère du jugement téméraire, opposé à la charité, qui *n'est ni ambitieuse, ni enflée d'orgueil.*

Saint Grégoire nous découvre une étrange perversité de l'esprit humain, de laquelle on ne se défait que très-difficilement : nous sommes trop aveugles en ce qui nous concerne, et trop éclairés en ce qui regarde no-

tre prochain; trop indulgents et trop relâchés en notre propre cause, trop scrupuleux et trop sévères en celle des autres. Nous ressemblons, dit-il, à ces marchands trompeurs qui ont deux mesures et deux poids, qui se servent du plus fort pour peser ce qu'ils reçoivent, et du plus léger pour distribuer ce qu'ils vendent. Ces deux mesures et ces deux poids se rencontrent dans nos jugements, *pondus et pondus, mensura et mensura*, et l'un et l'autre sont abominables aux yeux de Dieu : *Et utrumque abominabile est apud Deum.* Par ce premier poids, nous estimons infiniment nos moindres vertus, qui souvent ne sont que des vertus morales, et quelquefois même des œuvres de péché, par une mauvaise intention et d'autres défauts qui s'y rencontrent; par le second poids, nous trouvons légères les meilleures actions de notre prochain, et nous leur imputons des vices et des imperfections qui souvent n'y sont pas. Par ce premier poids, nous pesons tout ce que nous faisons de bien au dehors, et nous laissons à part tout le mal que nous commettons en secret; par ce second poids nous ne pesons que les désordres visibles de nos frères, dont nous assemblons dans notre esprit toutes les circonstances qui peuvent les rendre énormes, et nous ne faisons point de réflexion sur les vertus invisibles qu'ils possèdent, et par lesquelles ils sont plus considérables que nous aux yeux de Dieu. C'est là ce qui corrompt nos jugements, qui les rend téméraires et injustes. Car pour en rendre d'équitables que faudrait-il faire? Il faudrait n'avoir qu'un même poids, dit saint Grégoire, il faudrait ne se servir que d'une même mesure; regarder son prochain comme on se regarde soi-même, et avoir dans la cause de ses frères autant et plus d'indulgence qu'on n'en a dans la sienne.

Je dis bien quand je dis autant et plus; car la vraie charité, *qui n'est ni ambitieuse, ni enflée d'orgueil*, nous fait concevoir ces sentiments. Comme elle combat en toutes choses l'amour-propre, et que le grand artifice de cet amour est de nous mettre devant les yeux des gens qui sont plus vicieux que nous, et de détourner de notre pensée ceux qui s'acquittent incomparablement mieux de leurs devoirs, afin que nous nous flattions et que nous méprisions notre prochain, par la considération de ses défauts et l'inapplication à ses vertus; comme, dis-je, la charité chrétienne combat cet amour-propre dans ces pernicieux artifices, elle prend le contre-pied, en éloignant de notre pensée les imperfections des uns et nous faisant réfléchir sur les rares mérites des autres. Elle nous persuade que nous ne voyons que ce qu'il y a de faible en eux, et que nous ne voyons pas ce qu'il y a de solide et de grand; au lieu que nous ne montrons que ce qui peut nous attirer de la réputation, et que nous cachons adroitement tous nos défauts. Et par là, dit saint Grégoire, elle redresse nos jugements, et réprime cet orgueil qui les corrompt : *Hinc humiliatur mentis nostræ elatio, quod et illorum infirma sunt publica et nostra secreta, et rursum fortia illorum secreta sunt, et in publico nostra vulgantur.*

Ces deux sortes de jugements, que l'orgueil et l'humilité nous font prononcer à l'égard de notre prochain, nous sont très-bien représentés dans le pharisien dont l'Evangile fait mention, et dans Judas, fils de Jacob, dont il est parlé dans la Genèse. Je finis par ces deux pensées, dont l'une est de saint Dorothée, et l'autre de saint Ambroise.

Jésus-Christ, dans le chapitre 18 de saint Luc, nous fait un excellent portrait du premier. Il dit que deux hommes étant montés dans le temple pour y faire leurs prières, dont l'un était pharisien, et l'autre publicain; le pharisien plein de présomption se tenait debout et disait insolemment en lui-même : *Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont des voleurs, des usuriers et des adultères.* Quelle étrange corruption de jugement, s'écrie saint Dorothée? N'est-ce pas assez à ce pharisien de se flatter des vertus qu'il n'a pas, et de remercier Dieu de l'avoir préservé de certains péchés dont tout exempt qu'il paraît, il est plus coupable dans son orgueil, que ne sont les autres avec tous leurs déréglements? N'est-ce pas assez de se croire innocent, sans juger témérairement et malignement de son prochain? Cependant, dit saint Dorothée, Dieu semble, jusque-là, écouter ce pharisien avec patience, parce qu'il ne fait qu'un jugement vague et général de beaucoup de gens dont il parle en gros, et auxquels il se préfère (*D. Doroth. doctr.* 6). Mais quand il vient à accuser le pauvre publicain, quand il le désigne en particulier : *Velut etiam hic publicanus*, et qu'il dit que, *grâce au Ciel, il n'est pas méchant comme lui;* c'est pour lors qu'il reçoit un terrible jugement de Dieu bien différent du sien, et qu'au lieu que le publicain s'en retourne chez lui justifié, ce faux et malin juge ne s'attire que de nouvelles malédictions : pourquoi? parce qu'il se met dans une place qui ne lui appartient pas, et qu'il en fait sortir son frère. La charité qui est toujours humble, veut que nous nous regardions comme le dernier des hommes; que nous croyions les autres, même dans leur désordre, avoir certaines bonnes qualités que nous n'avons pas; et qu'autant que nous avons d'application à observer leurs défauts, nous en apportions autant et plus, à faire une exacte discussion des nôtres. C'est pourquoi si nous faisons le contraire, si, n'ayant pas droit de juger les autres, et étant obligés de nous juger nous-mêmes, nous usurpons ce qui ne nous appartient pas et négligeons ce qui devrait nous occuper; ou bien si dans ce jugement nous prétendons nous disculper, en regardant dans notre prochain des vices que nous n'avons pas, et en l'accusant malignement afin de nous faire grâce : quel outrage ne faisons-nous pas à la charité chrétienne et au Saint-Esprit qui la répand dans nos âmes?

Laissons donc le pharisien si corrompu dans son jugement, et afin de n'être pas repris dans les nôtres, imitons l'exemple de

Judas fils de Jacob, qui, ayant d'abord condamné Thamar à être brûlée comme un adultère, revint aussitôt en lui-même, et portant un jugement tout contraire, avoua que quelque corrompue que fût cette femme, *elle était encore plus juste que lui : Justior me est.* Paroles que saint Ambroise relève avec son éloquence ordinaire, et qu'il appuie par des réflexions très-chrétiennes.

Toutes les fois, dit ce saint homme, toutes les fois que j'apprendrai qu'une personne est tombée dans quelque désordre, j'aurai de la compassion pour elle, je me regarderai moi-même dans elle, je pleurerai mes fautes dans les siennes : et bien loin de l'accuser avec orgueil, je dirai qu'*elle est encore plus juste que moi : Justior me est.* Si une fille s'est malheureusement abandonnée, j'en accuserai l'occasion, la faiblesse de l'âge, la violence de la tentation, la surprise, et je me dirai que moi qui suis âgé et qui ai beaucoup d'expérience, je ne trouve aucune circonstance qui diminue la grandeur de mes autres péchés. Si l'on me parle des concussions et des injustices d'un avare, je me dirai : ne suis-je pas moi-même coupable de ce péché? La cupidité si artificieuse à se déguiser, ne s'est-elle pas cachée chez moi? et dans cette vue, je m'écrierai : *Cet homme est encore plus juste que je ne suis : Justior me est.*

Fasse le ciel que nous entrions dans les sentiments de ce grand saint. Pour cet effet, demandons tous les jours au Saint-Esprit, qui est un esprit de vérité et de charité, les grâces nécessaires pour demeurer dans les termes de ces deux belles vertus. Prions-le qu'il éloigne de nous cette justice apparente, et ces faux jugements dont il doit reprendre le monde, afin qu'étant véritablement justes en nos personnes, et équitables envers notre prochain, il nous juge dignes de ses récompenses.

SERMON XXVI.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

De la prière.

Si quid petieritis Patrem in nomine meo dabit vobis. Usquemodo non petiistis quidquam in nomine meo : petite et accipietis, ut gaudium vestrum sit plenum.

Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous ne lui avez rien demandé en mon nom : demandez-lui donc et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite (*S. Jean, ch.* XVI).

Nous trouvons dans l'évangile de ce jour de quoi nous consoler, de quoi nous confondre et de quoi nous instruire tout ensemble : de quoi nous consoler dans les assurances que Jésus-Christ y donne à ses disciples; de quoi nous confondre dans les reproches qu'il leur fait, et de quoi nous instruire dans les importants avis qu'il leur laisse.

Quel fond de consolation pour nous, d'apprendre qu'à quelques misères que notre nature et nos péchés nous aient réduits, nous pouvons cependant devenir heureux si nous le voulons; que Dieu nous a donné une espèce de droit sur tout ce qu'il possède; et que de même qu'il a fait toutes choses par une parole impérieuse, nous pouvons aussi tout faire et tout obtenir par une parole soumise et suppliante ! *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis*

Mais quel sujet de confusion et de reproche, si, pouvant tout sur le cœur et sur les biens de Dieu, nous négligeons de profiter d'un si rare avantage, soit en ne lui demandant rien par un criminel silence, soit par un autre désordre qui n'est pas moins funeste, ne lui demandant rien au nom de Jésus-Christ, son Fils ! *Usquemodo non petiistis quidquam in nomine meo.*

Enfin, quelle plus pressante instruction que celle par laquelle nous sommes invités de revenir de nos égarements, de considérer les fautes que nous avons commises contre un si essentiel devoir, afin de nous en corriger dans la suite, et d'obliger Dieu que nos précédents désordres avaient rendu comme sourd et insensible à nos vœux, de rendre notre joie parfaite en s'acquittant de ses promesses ! *Petite et accipietis, ut gaudium vestrum sit plenum.*

C'est donc principalement aujourd'hui que nous devons entrer dans les sentiments des apôtres, et dire, comme eux, à Jésus-Christ, qu'*il nous parle à découvert, et que nous sommes persuadés qu'il connaît toutes choses :* jusqu'où vont nos faiblesses et sa toute-puissance, nos misères et sa miséricorde, notre pauvreté et son abondance, nos illusions et les ressources nécessaires pour en sortir. Si jusqu'ici il s'est servi de paraboles, et leur a caché certaines vérités au même temps qu'il leur en a révélé d'autres, il leur parle aujourd'hui sans figure, et leur apprend tout ce qui regarde l'usage de la prière, tant en excitant leur confiance, qu'en leur montrant leurs égarements et les instruisant pleinement de leur devoir.

Profitons, chrétiens, de toutes ces circonstances, puisqu'elles regardent toutes notre bien ; et sur la parole que Jésus-Christ nous donne, *que tout ce que nous demanderons à son Père en son nom nous sera accordé;* demandons-lui d'abord la grâce de bien prier, et servons-nous de l'autorité de cet auguste nom que l'Ange apporta à Marie, quand il la salua : *Ave.*

Quoiqu'il y ait beaucoup de belles choses à dire sur la nécessité de la prière ou sur les avantages qu'on en tire, j'abandonne cependant volontiers ces sortes de sujets pour en traiter d'autres encore plus importants, convaincu de ce qu'a remarqué saint Jean Chrysostome, qu'on est à présent assez persuadé de la nécessité et de l'utilité de la prière, mais qu'on ne connaît pas assez ni les illusions qui se glissent dans sa pratique, ni les précautions qu'il faut prendre pour les éviter, ou les remèdes nécessaires pour en sortir. Or, c'est de ces illusions, de ces précautions et de ces remèdes que je prétends vous entretenir aujourd'hui, trop heureux d'être déterminé par les circonstances mêmes de mon évangile à choisir cette matière préférablement à toutes les autres.

Il faut prier, et en priant bien, on obtient l'effet de ses demandes, c'est ce que tout le

monde sait : mais, pour bien prier, il faut prier au nom de Jésus-Christ, c'est ce que tout le monde devrait savoir et faire; et toutefois (j'ose le dire), c'est ce qui est connu de très-peu de gens, et même c'est ce qui est très-souvent négligé de ceux qui le savent.

Vous en demeurerez d'accord avec moi, si vous remarquez qu'on peut partager presque tous les hommes qui prient, en trois classes. Les premiers sont les pécheurs et les libertins; les seconds sont les mercenaires et les intéressés; les troisièmes sont les dévots imaginaires, qui font au dehors quelque profession de piété.

Or, je dis que ces trois sortes de chrétiens ne prient pas et ne demandent rien à Dieu, parce qu'ils ne demandent rien au nom de Jésus-Christ : *Usque modo non petiistis quidquam in nomine meo ;* au lieu que s'ils priaient et s'ils demandaient comme il faut en ce nom, ils seraient infailliblement exaucés : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo dabit vobis.*

Appliquez-vous, je vous prie, à ce point de morale.

Les pécheurs ne demandent rien au nom de Jésus-Christ, pourquoi? parce qu'ils demeurent malicieusement dans leurs péchés et dans un volontaire oubli de Dieu; et que le nom de Jésus-Christ est un nom de sainteté et de grâce. Les chrétiens intéressés ne demandent rien au nom de Jésus-Christ, pourquoi? parce qu'ils n'ont que des vues basses, qu'ils n'obéissent dans leurs prières qu'à leurs désirs corrompus; et que le nom de Jésus-Christ est un nom de puissance et de majesté. Les prétendus dévots ne demandent rien au nom de Jésus-Christ, pourquoi? parce qu'ils font des prières à leur mode, qu'ils prennent le fantôme de la dévotion pour la dévotion même, et que le nom de Jésus-Christ est un nom d'une piété discrète, et accompagnée de toutes les vertus.

Les premiers sont trop méchants, et par leur attachement au péché, leurs prières sont rejetées de Dieu. Les seconds ont des vues trop basses, et par une honteuse servitude à leurs intérêts temporels, leurs prières sont indignes de Dieu. Les troisièmes sont trop charnels, et par un certain caractère d'amour-propre, leurs prières sont inefficaces auprès de Dieu; et, par ce moyen, on peut dire avec justice aux uns et aux autres : *Usquemodo non petiistis quidquam in nomine meo.*

Cependant, comme ce reproche que Jésus-Christ leur fait, se termine à un salutaire avis, tâchons de leur expliquer et de corriger ces trois erreurs, en leur disant avec lui : *Petite et accipietis, ut gaudium vestrum sit plenum.*

Quel est le déréglement des premiers? en ce que, au lieu de se préparer à la prière par un petit recueillement et quelques actes de douleur, ils prient Dieu avec un opiniâtre attachement au péché mortel. Quel est le désordre des seconds? en ce qu'au lieu de chercher, 1° *le royaume de Dieu et sa justice, dans l'espérance que les autres choses leur seront accordées de surcroît*, ils font l'accessoire du principal, et le principal de l'accessoire. Quelle est l'illusion des troisièmes? en ce qu'au lieu d'un culte raisonnable et d'une piété solide, ils n'en ont que le corps et l'apparence.

Cela étant, voici l'instruction que Jésus-Christ leur donne, et le dessein que je me suis proposé, *petite et accipietis.* Vous qui êtes encore esclaves de vos péchés, priez; mais préparez-vous à la prière, par un désir commencé de votre conversion, parce que le nom de Jésus-Christ est un nom de sainteté et de grâce. Vous qui êtes intéressés dans vos demandes, priez; mais apprenez à demander de grandes choses, parce que le nom de Jésus-Christ est un nom de puissance et de majesté. Vous qui prétendez avoir des sentiments de dévotion, priez; mais prenez le véritable esprit de prière, parce que le nom de Jésus-Christ est un nom d'une piété solide et raisonnable.

PREMIER POINT.

Si l'homme par son péché s'est engagé dans une effroyable suite de maux, grâces soient rendues à son Créateur et à son Rédempteur de lui avoir fourni les moyens nécessaires pour en sortir; de quelque côté qu'on regarde cette infortunée créature, on la verra tout investie de pauvreté et de misère; mais aussi, en quelque état qu'elle soit, elle trouve au milieu d'elle de quoi se consoler dans ses peines, malheureuse et heureuse tout ensemble : malheureuse par les maux que sa désobéissance lui a attirés, heureuse par les grands secours qu'elle reçoit du ciel, et les puissantes ressources qui lui sont offertes dans ses disgrâces.

Ces ressources sont d'un côté la miséricorde de Dieu, qui la protége, et de l'autre, les prières qu'elle a la liberté de faire; ressources qui n'étaient pas inconnues au prophète-roi, quand il s'écriait dans un esprit de reconnaissance : *Béni soit le Dieu d'Israël, de ce qu'il ne m'a ôté ni sa miséricorde ni le pouvoir de le prier : Benedictus Deus qui non amovit orationem meam, et misericordiam suam a me* (*psal.* LXV). Quelque énormes et multipliés qu'aient été mes péchés, la miséricorde du Seigneur ne s'est jamais éloignée de moi ; jamais aussi je n'ai été dans une impuissance absolue de la prier. Ces deux grands secours m'ont toujours accompagné. Dieu, par sa miséricorde, toujours prêt à m'accorder ce que je lui demanderais, moi par ma prière, dans la disposition de lui représenter mes besoins ; Dieu, par sa miséricorde, qui lui est essentielle, puisqu'il *en est le Père, et un Dieu de toute consolation;* moi par la prière, qui entre aussi en quelque manière dans la composition de ma nature, puisque je suis naturellement misérable; en sorte que, comme mes misères sont intérieures et permanentes, j'ai aussi des secours intérieurs et permanents dans mon oraison, que j'adresse *au principe et au conservateur de ma vie : Benedictus Deus qui non amovit,*

etc.; *apud me oratio Deo vitæ* (*Psalm*. XLI).

Si cela n'était ainsi, quelque idée qu'on me donnât de Dieu, je dirais que ce n'est pas là *le Dieu de ma vie*. Si on voulait me le représenter comme un Dieu absolument déterminé à me perdre, je dirais : C'est là un Dieu de réprobation et de mort; celui que j'adore n'est pas de ce caractère : *Apud me oratio Deo vitæ meæ*.

C'est un Dieu qui, après avoir témoigné qu'il est *venu relever les débris de la maison d'Israël* (*Luc*., XIX), a poussé les derniers accents de sa voix mourante pour prier en faveur de ses ennemis; un Dieu qui a dit indifféremment à tous les hommes, *de frapper à la porte, et qu'elle leur sera ouverte; de demander, et qu'ils recevront* (*Matth*., VII; *Luc*., XI). Un Dieu qui veut que *tout le monde soit sauvé*, et qui cependant lui ôterait les moyens nécessaires au salut, s'il lui ôtait la grâce de la prière, puisque personne n'arrive à ce salut que par l'invitation de Dieu, dit saint Augustin (*Eccles. dogm.*, *c.* 562); que nul de ceux qu'il invite n'opère ce salut que par son secours, et que nul ne mérite ce secours s'il ne le prie.

Quelle source de confiance et de joie j'ouvre ici à toute sorte de pécheurs? Ceux qui sont les plus misérables de tous les hommes par leurs péchés, trouvent pour ainsi dire une miséricorde plus appliquée à les soulager dans leurs maux et un don de prière qu'ils doivent plus scrupuleusement ménager par rapport à leurs plus pressants besoins.

Ils ne peuvent toutefois se promettre ni ces secours de la miséricorde, ni ces ressources dans leurs besoins par leurs prières, à moins qu'elles ne soient revêtues des qualités qu'elles doivent avoir : y ayant, dit saint Cyprien (*Epist.* 1), un certain ordre dans la dispensation des bienfaits de Dieu, qui tout puissant et miséricordieux qu'il est, donne ses grâces non pas selon notre caprice, mais dépendamment des conditions qu'il y attache.

La première de ces conditions et celle qui est le fondement de toutes les autres, c'est de se repentir de ses péchés, de se former quelque résolution de changer de vie et d'avoir du moins un désir commencé de sa conversion; condition avec laquelle nos prières peuvent mériter et impétrer toutes choses et sans laquelle elles sont rejetées et désagréables à Dieu.

Entrons dans la discussion de cette importante vérité, par quelques réflexions des Pères qui nous marquent l'ordre que Dieu garde dans la distribution de ses grâces, et les moyens nécessaires pour les obtenir.

Quoique Dieu soit infiniment magnifique dans la dispensation de ses grâces, dit Richard de Saint-Victor, et qu'il puisse les donner aux hommes sans qu'ils les lui demandent : cependant dans la conduite ordinaire de sa Providence, il attache ces secours à leurs prières. Non-seulement il leur ouvre avec joie la porte de son cœur, quand ils y frappent, mais il les exhorte à y frapper quand ils n'y pensent pas; il leur promet sa grâce et leur donne en même temps celle de la demander, il leur engage sa parole, mais il souhaite qu'ils l'obligent de s'en dégager : il leur montre ses trésors, mais il les avertit d'y porter la main; et comme s'il voulait leur épargner la honte de recevoir un bienfait qu'ils n'auraient nullement mérité, il veut qu'ils achètent par leurs prières ce qui est un pur effet de sa miséricorde, afin de ne point paraître donner gratuitement ce qu'il leur donne.

Mais s'il est si magnifique dans ses miséricordes, s'il est *si riche envers ceux qui l'invoquent ;* tout impatient qu'il paraît de répandre ses grâces dans le sein de ses créatures, il demande du moins quelques faibles préparations de leur cœur, et ce ne sont que ces préparations et ces clameurs naissantes qu'il écoute : *Præparationem cordis eorum audivit auris tua.*

Loin d'ici ceux qui, pour embarrasser les consciences et les jeter dans le désespoir, soutiennent que toutes les prières des pécheurs sont odieuses à Dieu, que les messes qu'ils entendent, que les oraisons qu'ils font, sont autant de messes et d'oraisons criminelles, s'ils sont en état de péché : mais aussi loin d'ici ceux qui pour favoriser le libertinage et l'impiété, s'imaginent que l'attachement au péché et une opiniâtre résolution d'y demeurer, n'est pas un obstacle formel à la prière et une circonstance qui la rend abominable aux yeux du Seigneur. Non, non, Dieu n'écoute pas le cœur des pécheurs ; ou si les clameurs de leurs désordres vont jusqu'à son trône, ce n'est que pour en faire descendre les plus redoutables vengeances : mais il écoute les préparations naissantes de leur cœur, il écoute ces premiers mouvements qu'il a mis en eux, et ces bonnes quoique faibles inspirations qu'il leur a données. Il écoute les pécheurs; mais il ne les écoute pas comme pécheurs; il les écoute *comme quelque commencement de sa créature*, mais il ne les écoute pas comme des créatures rebelles et malicieusement déterminées à lui résister. Antiochus prie, mais parce qu'il prie comme pécheur, *scelestus*, c'est-à-dire comme intérieurement résolu de ne pas quitter sa première vie, il ne reçoit pas la miséricorde qu'il demande. Le publicain prie, mais tout pécheur qu'il est, Dieu l'exauce, parce qu'il ne considère pas tant son état présent, que ce qu'il désire d'être à l'avenir par la grâce : et c'est là, dit Richard de Saint-Victor (*Lib.* I *de erudit. inter. hom. c.* 12 *et* 13), la préparation que Jésus-Christ demande, préparation qui consiste en trois choses, dans l'examen de ses actions, dans le discernement des bonnes d'avec les mauvaises, et dans la résolution de quitter les mauvaises pour s'attacher uniquement aux bonnes. Par cet examen on réfléchit sur ce que l'on fait, et sur ce que l'on désire : par ce discernement on sépare ses affections et ses pensées corrompues, ses mauvaises et dangereuses voies d'avec celles qui ne le sont pas : enfin par cette résolution on se propose de changer de vie, de quitter ses habitudes vicieuses; et parce qu'on est faible et pécheur,

on se sert de la grâce de la prière pour demander sa conversion.

Telle était la préparation du cœur de David, quand après avoir représenté ses misères à Dieu, après lui avoir témoigné qu'il rechercherait, par le secours de sa grâce, les voies qui conduisent à la justification, il dit qu'il a crié vers lui, et le prie de le tirer de son malheureux état, afin qu'il garde ses saints commandements. *Clamavi ad te, salvum me fac, ut custodiam mandata tua* (*In Ps.* CXVIII). Admirable conduite de ce dévot pénitent, dit saint Ambroise. Bien éloigné d'avoir cette fausse et ridicule confiance de tant de pécheurs qui croient tout obtenir de Dieu en lui faisant quelques prières sans attention et sans retour sur eux-mêmes; il cherche avant toutes choses à se rendre digne d'être écouté, ou pour mieux dire, à n'en être pas indigne. Pour cet effet il travaille à éloigner de soi ce qui pourrait rendre sa prière, ou criminelle ou inutile; et parce qu'il sait qu'il faut du moins avoir le dessein de changer de vie, il implore la miséricorde du Seigneur, afin qu'il accomplisse ses préceptes, et ce n'est qu'après qu'il a dit qu'il recherchera les moyens de sa conversion, qu'il se flatte d'obtenir de Dieu ce qu'il demande.

Que dis-je? si ces désirs et ces recherches font cette préparation de son cœur, il ne s'appuie sur elles que dépendamment des grâces et des mérites du Sauveur qu'il attend, et au nom duquel ses prières peuvent être efficaces. *Expectabam salutare tuum, Domine, et mandata tua dilexi.* Il attend ce qu'il n'avait pas encore, je veux dire Jésus-Christ Sauveur qui nous a été donné dans la plénitude des temps. Déjà élevé par sa foi et son espérance, il portait les premiers mouvements de son cœur vers un Dieu qui devait se faire homme, il prévenait déjà par ses désirs ces temps heureux; et dans l'attente de la grâce du Rédempteur il aimait déjà sa loi, et se proposait d'obtenir par son accomplissement, l'effet de ses demandes. *Expectabam salutare tuum, Domine, et mandata tua dilexi.*

Ce que David attendait, c'est ce que nous avons reçu : ce qu'il se promettait pour rendre sa prière efficace, c'est ce qui nous a été accordé : mais accordé de telle manière, qu'il faut que la sainteté de ce nom intervienne pour obtenir du Père céleste ce que nous lui demandons, *si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.*

Mystérieuses paroles qui semblent d'abord n'inspirer que des sentiments de confiance et de joie; mais qui étant examinées de près, sont, dans l'état où se trouvent les pécheurs, moins propres à les consoler qu'à les confondre. Si Jésus-Christ avait simplement dit, ce que vous demanderez à mon Père vous sera accordé: je demanderai, quoique je demeure dans mes désordres et que je sois résolu d'y demeurer, tout ce que je voudrai, aurait pu dire un pécheur : si même la prononciation de ce nom n'était qu'une formalité qu'il fallût observer, et qu'il suffît de dire : Père éternel, c'est au nom de Jésus-Christ votre Fils que je vous fais ma prière, persuadé que je ne puis rien obtenir de moi-même : on s'accoutumerait sans peine à une si douce méthode. Donnez-moi au nom de votre Fils, le gain de ce procès injuste, dirait ce plaideur; accordez-moi la jouissance de cette créature, dirait cet impudique; et généralement tous les pécheurs se feraient un repos de conscience de se servir de ce nom pour réussir dans leurs détestables desseins, à l'exemple de ceux qui diront un jour à Jésus-Christ, *Maître n'est-ce pas en votre nom que nous avons prophétisé, n'est-ce pas en votre nom que nous avons chassé les démons, et fait d'autres prodiges?* Mais il n'en est pas ainsi, et supposé que quelqu'un eût assez de témérité pour en agir de la sorte, il ne pourrait attendre d'autre réponse que celle qu'il proteste qu'il fera à ces malheureux : *Je ne vous ai jamais connu, retirez-vous de moi, vous qui faites des œuvres de péché*, et qui n'avez pas dessein de n'en plus faire. *Et tunc confitebor illis : quia numquam novi vos : discedite a me qui operamini iniquitatem.*

Afin de demander au nom de Jésus-Christ ce que l'on demande, et d'espérer la grâce de la justification, il faut donc se proposer de quitter ses péchés, puisqu'on n'obtient l'effet de ses demandes que quand on est connu de Dieu, et que l'on s'approche de Jésus-Christ, et que d'ailleurs on ne se trouve en cet état que lorsqu'on est dans une disposition intérieure de renoncer à ses désordres. C'est là, selon la doctrine de saint Paul, un des grands mystères de notre religion, et un des principaux articles de notre morale. *Firmum fundamentum Dei stat, habens signaculum hoc.* Voici un solide fondement de la morale de l'Evangile, fondement qui demeure toujours ferme et inébranlable. *Cognovit Deus qui sunt ejus;* le Seigneur connaît ceux qui lui appartiennent. *Et discedat ab iniquitate omnis qui nominat nomen Domini;* et par conséquent que celui qui invoque le nom de Jésus-Christ, s'éloigne de son péché.

Afin d'être exaucé de Dieu, il faut être connu de Dieu; *il connaît ses brebis et elles le connaissent;* et c'est par ce défaut de connaissance que les vierges folles de l'Evangile sont réprouvées, voilà le premier fondement et le grand principe de notre foi. Or, afin d'être connu de Dieu, il faut appartenir à Dieu, ou au moins vouloir lui appartenir; car *il ne connaît que ceux qui sont à lui;* il ne connaît que les brebis qui sont dans la bergerie, ou celles qu'il doit y amener, et qui écouteront sa voix, voilà le second fondement et le second principe. Mais quelle en est la conséquence? *Discedat ab iniquitate*, etc. Il faut donc que celui qui invoque le nom de Jésus-Christ se sépare de ses péchés, ou qu'il ait la volonté de s'en séparer : pourquoi? Voici en peu de mots la subordination que je trouve en toutes ces choses, et un abrégé de la théologie du grand Apôtre.

On reçoit par rapport à sa justification ce que l'on demande quand on est connu de Dieu : on est connu de Dieu quand on lui appartient : on lui appartient quand on est conforme à l'image de son Fils au nom duquel

on prie : on est conforme à cette image quand on est sorti du péché, ou bien l'on a un commencement de conformité qui s'appelle *quelque commencement d'une nouvelle créature*, quand on désire d'en sortir : et par conséquent pour invoquer efficacement le nom de Jésus-Christ et demander véritablement en vertu de ce nom, il faut du moins un désir de conversion; et dire à tous ceux qui se mettent en prière, *Discedat ab iniquitate omnis qui nominat nomen Domini*. Que tout homme qui invoque le nom de Jésus-Christ sorte de son péché.

Car quand est-ce que j'invoque le nom de Jésus-Christ, dit saint Augustin? C'est quand je l'appelle au dedans de moi, quand je veux qu'il vienne en moi; *Invoco quidquid in me voco* (*In Psal.* V) : quand je demande que son nom soit sanctifié, non pas en lui-même, puisqu'il l'est toujours indépendamment de mes vœux ou de mes contradictions; mais qu'il le soit dans moi, puisque cela dépend de lui et de moi, et que même la principale fin de ma prière doit être la sanctification de ce nom en ma personne. Or comment demanderais-je cette sanctification, si je voulais toujours y apporter des obstacles par mon endurcissement; si me flattant que tout ce que l'on demande en son nom est accordé, je me fonderais sur une conversion imaginaire, me faisant de belles idées de certaines grâces qui ne subsistent que dans mon imagination, et ayant actuellement non-seulement le péché dans le cœur, mais (qui plus est) ayant même le cœur malignement et opiniâtrément attaché au péché?

O Dieu, que je découvre ici d'abominations! Car si cela est de la sorte, comme il n'en faut pas douter, que j'ai d'étranges conséquences à tirer de ces principes, et de sanglants reproches à faire à une infinité de chrétiens à qui l'on peut dire qu'ils n'ont jusqu'ici rien demandé au nom de Jésus-Christ! *Usque modo non petiistis in nomine meo.*

Je parle à toi, libertin, qui portes ton impiété jusques dans les lieux saints. A toi qui conservant sans scrupule mille maudits attachements à la créature, ayant l'imagination remplie de sales idées, l'esprit occupé d'objets criminels, les sens dissipés, et le cœur plein d'adultère ou de vengeance, viens par grimace faire quelque prière à Dieu dans son temple, ou pour mieux dire, viens lui insulter en face, et scandaliser ton prochain par tes postures, tes paroles, ton air lascif et tes irrévérences. Je t'offenserais si je te disais avec Salvien, qu'il faudrait te traiter comme on traite les chiens qu'on chasse de l'Eglise, puisque tu es pire qu'un chien qui a de la reconnaissance et de la fidélité pour son maître; et que tu n'en as point pour ton Dieu : mais t'offenseras-tu si je dis que les personnes constituées en dignité, et véritablement zélées pour la gloire du Seigneur, doivent t'en faire sortir aussi honteusement que sortirent du temple de Jérusalem les vendeurs et les acheteurs dont il est parlé dans l'Evangile; puisqu'elles ne feraient que ce dont Jésus-Christ leur a donné l'exemple, et que tes abominations sont plus grandes que les leurs, soit par rapport à la religion que tu professes, et à la qualité de chrétien que tu portes; soit par rapport à la sainteté du nom en vertu duquel tu dois prier, et à la consécration des églises que Dieu remplit d'une présence plus particulière. Impie que tu es, la foi des démons leur fait faire ce que tu ne fais pas, ils croient et tremblent, tu crois et tu es insolent et endurci?

Mais laissons ces libertins qui profanent avec trop de scandale la sainteté de la prière.

Je parle à vous dont le cœur dément intérieurement les pas, dit Salvien (*De gubern. Dei l.* III), à vous qui paraissez pleurer les péchés que vous avez commis, et qui cependant les conservez toujours, ou en méditez de nouveaux; comme si votre prière servait plutôt à les entretenir qu'à les arracher de votre âme. Car dites-moi, depuis que vous priez, en êtes-vous devenus plus gens de bien? Si vous étiez accoutumés à faire des injustices, n'en faites-vous plus? Si vous vous enivriez, ne vous enivrez-vous plus? Si l'impureté était votre péché prédominant, ne l'est-elle plus? Si cela était, je dirais hardiment que vous avez prié au nom de Jésus-Christ : mais comme vous êtes toujours attachés aux mêmes péchés, et que vous ne formez pas une véritable résolution de vous convertir, ce n'est pas en ce nom que vous priez.

Je parle à vous qui êtes volontairement distraits, et dont les distractions sont les peines et les suites de l'attachement que vous avez au péché; à vous qui n'avez ni attention ni respect pour Dieu, qui dans vos prières le traitez infiniment plus mal que vous ne feriez pas la plus vile personne dont vous attendriez quelque grâce : qui non-seulement remplis de vos affaires; mais pervertis par vos passions, insultez plutôt à Dieu que vous ne le priez, attachés au démon et au monde qui font passer dans votre imagination mille vains et criminels fantômes, et par lesquels vos oraisons sont des oraisons de péché.

Qui que vous soyez qui avez de si mauvaises dispositions, que je vous plains! *An nescis quam grave sit in oratione contrahere peccatum, ubi speratur remedium*, dit saint Ambroise? N'apprendrez-vous jamais combien il est dangereux et fatal de provoquer la colère de Dieu par des prières qui devraient être autant de remèdes à vos maux? Quittez donc l'affection au péché si vous voulez prier au nom de Jésus-Christ, puisque c'est un nom de sainteté; mais quittez aussi cet attachement que vous avez à vos intérêts, afin de ne lui demander que des choses dignes de lui et par rapport à votre salut, puisque c'est un nom de grandeur et de majesté.

SECOND POINT.

Comme nous sommes composés de deux différentes parties qui ont chacune leurs besoins, Dieu qui n'abandonne jamais ses ouvrages, a toujours suffisamment pourvu au soulagement de l'une et de l'autre : et comme il est impossible que nous trouvions au dedans

de nous de quoi nous soulager, soit dans les nécessités de l'âme, soit dans celles du corps, le meilleur parti que nous ayons à prendre, est de recourir à ses soins amoureux en ce qui regarde même le temporel, et à lui dire avec autant d'humilité que de confiance, *A necessitatibus meis erue me.*

Admirable conduite de la sagesse de Dieu qui fait entrer dans nos prières nos misères et sa miséricorde, afin de nous empêcher tout à la fois d'être orgueilleux et misérables; orgueilleux, puisque nos nécessités nous font sentir notre dépendance; et misérables, puisque dans ces nécessités mêmes ne sachant plus que faire, nous trouvons, au défaut et au refus des créatures, de puissants secours dans l'infinie bonté du Créateur : *Cum ignoremus quid agere debeamus, hoc solum habemus residui ut oculos nostros dirigamus ad te* (II *Paral.*, XX).

Ce fut ce que dirent à Dieu Josaphat et tout le peuple d'Israël près de tomber entre les mains de trois redoutables puissances qui s'étaient jointes pour les perdre. Après avoir inutilement tenté de résister aux Ammonites, aux Moabites et aux Syriens, ils cherchèrent dans leurs prières ce qu'ils n'avaient pu trouver dans la force de leurs bras. Quand tous les malheurs fondraient sur nous, dirent-ils au Seigneur, fussions-nous affligés de peste et de famine, dussions-nous périr par le glaive et par le feu, nous demeurerons toujours fermes en votre présence; nous vous adresserons toujours nos vœux dans la maison où votre saint nom a été invoqué, nous vous presserons par nos cris et par nos larmes de nous délivrer de nos maux : et nous avons tant de confiance en votre miséricorde que nous sommes déjà comme assurés de votre protection.

Tels furent les sentiments de ce saint archevêque dont la mémoire est si vénérable à l'Eglise, qu'elle fait encore aujourd'hui ce que sa piété lui inspira de faire il y a plus de douze siècles; j'ai cru devoir rappeler ce trait d'histoire, puisque c'est ce qui a donné lieu à ces processions et ces prières publiques qui se font durant ces jours.

Du temps de ce saint homme, il arriva à Vienne et aux places circonvoisines un si épouvantable tremblement qu'on eût dit que toute la ville allait être abîmée; la terre s'entr'ouvrait de toutes parts, les fondements des maisons s'ébranlaient et menaçaient d'une prochaine et inévitable ruine. Les bêtes sauvages sortaient des forêts, cherchant dans les villes et dans les bourgades un asile qu'elles ne trouvaient pas dans leurs tanières. Les places publiques en étaient remplies; elles entraient confusément dans les maisons, et le feu du ciel, qui tomba sur l'Hôtel-de-Ville, jeta une telle consternation dans les esprits qu'on s'imagina que c'était la fin du monde. Mammert, ce saint et zélé pasteur, se servit sagement de cette triste conjoncture pour exhorter le peuple à apaiser le ciel par ses prières et par ses jeûnes.

Vous voyez, mes enfants, leur dit-il, les fléaux que vos péchés et les miens nous ont attirés. Ce n'est ici qu'une faible image de ce jugement dernier, où toute la nature sera réduite en cendres; mais image assez forte pour vous porter à faire pénitence, pour vous obliger d'implorer, dans l'amertume de votre cœur, la miséricorde de Dieu, et de vous jeter avec confiance entre ses bras. Le carême est passé, et vous avez cru qu'après ce temps de mortification vous pouviez vous abandonner à toute sorte de plaisirs. Les passions, à ce commencement de printemps, se sont échauffées; la mollesse et la débauche ont corrompu la face de la terre; Dieu est irrité, vous en voyez des marques : il s'agit de l'apaiser, de porter sa croix, et par les rues et dans vos cœurs. Allons donc, mes chers enfants, faire tous amende honorable au Seigneur, puisque nous l'avons tous offensé; recommandons-lui nos personnes et nos biens; faisons des processions publiques; consacrons à la pénitence et à l'oraison ces jours qui nous restent jusqu'à l'Ascension de Jésus-Christ, et espérons qu'à pareil jour qu'il est entré au ciel pour être notre avocat auprès de son Père, il en fera descendre ses miséricordes et nous appliquera les fruits de son précieux sang.

Ils le firent, chrétiens; et de là viennent ces processions, ces abstinences et ces prières que nous faisons pendant ces jours qu'on appelle Rogations. Or, de là, j'apprends deux choses : la première, que Dieu veut bien que nous soyons intéressés à son égard; et la seconde, que, dans ces vues intéressées, nous mettions de l'ordre dans nos prières. Je m'explique avec saint Augustin et saint Bernard.

Nos misères et la miséricorde de Dieu nous portent à le prier, dit saint Augustin. Car, comme il n'y a rien qui nous oblige davantage à recourir à Dieu que la considération de nos misères, il n'y a rien de plus doux ni de plus consolant que la vue de ce même Dieu, toujours appliqué, si j'ose le dire, à nous en délivrer. C'est aussi pour cette raison que, si d'un côté nos pressants besoins nous avertissent d'adresser à Dieu nos prières le plutôt et avec le plus d'ardeur que nous pouvons : d'un autre côté, sa miséricorde nous invite à ne tomber, en le priant, ni dans la défiance, ni dans la crainte. *Ne ergo mens humana ad orandum sit pigra, illic ex una parte necessitate compellitur; et ne aut diffidens oret, aut trepidans, illic misericordia Dei provocatur* (*Aug.*, *lib. de Orando Deo*). Voilà la première chose que nous devons apprendre.

La seconde, c'est que nos misères et la miséricorde de Dieu, nos intérêts personnels et sa bonté, étant les motifs de nos prières, nous devons n'être intéressés que jusqu'à un certain point, n'implorer la miséricorde du Seigneur que pour de véritables misères, et, parmi ces intérêts, ne chercher que ceux qui regardent, ou directement, ou indirectement notre salut, et en voici la raison. Si la prière est un acte de religion, elle est aussi un acte de charité. Par cet acte de religion, nous reconnaissons que c'est à Dieu qu'il appartient

de nous donner ce que nous lui demandons, nous lui représentons nos misères et nous l'adorons comme le maître absolu de toutes choses. Mais, par cet acte de charité, nous devons aller plus loin; nous devons mettre de l'ordre dans nos prières, puisqu'elle est une vertu d'ordre. Nous devons toujours regarder Dieu en qualité de fin dernière, puisqu'elle le regarde comme tel, et demander ce qui n'est que médiocrement et accidentellement bon par rapport à cette fin.

Et de là il s'ensuit que nos prières, destituées de ces circonstances, sont des prières charnelles et intéressées, prières froides et indignes de Dieu; prières, par conséquent, qui ne sont jamais véritablement faites au nom de Jésus-Christ : *Usque modo non petiistis quidquam in nomine meo*.

Je ne parle pas seulement de ces prières évidemment criminelles et contraires au salut, comme sont celles où, par rapport à une prétendue satisfaction charnelle, on demande l'accomplissement de quelque péché; car enfin les passions ont leurs clameurs et font leurs prières comme les vertus. Celui-là demande sa part dans un commerce où l'on ne commet que des injustices et des usures, celui-ci la satisfaction d'un outrage qu'il aura reçu; l'un, le gain d'un procès malicieusement intenté, l'autre la mort d'un ennemi ou la dégradation d'un homme opposé à son établissement, prières criminelles et qui n'ont nul caractère de celles qui se font au nom de Jésus-Christ. Ce n'est donc pas d'elles que je prétends simplement parler; je parle d'autres qui, n'étant pas si visiblement mauvaises, ne laissent pas d'être intéressées et indignes de Dieu; et c'est lorsqu'on tombe en quelqu'un de ces trois défauts, dit saint Bernard, ou en demandant ce qui ne doit pas être demandé, comme je viens de vous expliquer, ou en demandant absolument ce qu'on ne doit demander que sous condition, ou en demandant d'une manière tiède et languissante ce que l'on doit souhaiter avec ardeur et en tous tempt.

Il y a, dit-il, des choses mauvaises par elles-mêmes, comme sont tous les péchés; il y en a qui sont indifférentes, et qui souvent, soit par rapport à notre état, soit par rapport à la corruption générale de la nature, sont plus propres à nous pervertir qu'à nous sanctifier. Il y en a aussi d'autres qui sont essentiellement bonnes et qui se rapportent directement à notre salut. Pour ce qui est des premières, il est absolument défendu de les demander à Dieu, sous quelque prétexte que ce soit; à l'égard des dernières, elles doivent être toujours les objets de nos prières; mais, pour les secondes, on ne peut les demander qu'avec restriction, et en les rapportant toujours au souverain bien de l'homme. Demander l'accomplissement de sa haine, de son avarice, de son ambition, de son impureté et de quelque autre péché que ce soit, c'est un péché et, par conséquent, ce n'est pas *demander au nom de Jésus-Christ*. Demander l'humilité, la patience, l'esprit de pauvreté, la douceur, la tempérance, la justice et les autres vertus, c'est une grande vertu, et, par conséquent, c'est demander au nom de Jésus-Christ; mais demander des biens temporels, la santé de cette femme ou de cet enfant, le succès de cette entreprise, l'établissement de sa maison, l'acquisition des biens qu'on n'a pas, l'éloignement des maux que l'on souffre, c'est et demander et ne pas demander au nom de Jésus-Christ, par rapport aux différentes fins qu'on se propose. Car, si de ce qui n'est qu'un faible moyen pour arriver à une chose absolument et essentiellement bonne, on s'en fait sa fin dernière; si, au lieu de chercher Dieu d'une manière chaste, comme dit saint Augustin, c'est-à-dire si, au lieu de ne chercher que lui ou les autres choses par rapport à lui, on s'arrête à quelque bien créé comme à la félicité, on est coupable de cet intérêt sordide que la charité ne cherche pas, et l'on se soustrait de cet ordre, qui veut qu'on préfère dans ces prières ce qui n'est bon que relativement à ce qui est souverainement parfait.

M'entendez-vous bien, messieurs? je ne blâme pas les prières que vous faites pour l'acquisition ou la conservation des biens temporels, mais je blâme la cupidité qui vous en rend esclaves. Je ne vous dis pas de ne point recourir à Dieu dans vos afflictions, de ne point faire des vœux aux pieds de ses autels pour sortir d'une fâcheuse affaire où vous êtes; mais je dis de ne vous y point adresser précisément parce qu'il peut vous rendre heureux en ce monde, ensorte que ce soit là le seul objet de vos prières. Je dis que si vous ne lui demandez simplement que la graisse de la terre, sans souhaiter la rosée du ciel; si vous le servez de telle manière que, supposé qu'il n'eût point de bien temporel à vous faire, vous ne le serviriez pas, dès là, vous êtes criminellement intéressés; dès là, vous n'avez que cet amour mercenaire, qui, selon saint Thomas, est un amour toujours mauvais et réprouvé, parce qu'il n'aime Dieu que par des vues sordides, et qu'étant opposé à la charité chrétienne, il fait la dernière injure au nom et à la mission de Jésus-Christ.

Avant que Jésus-Christ vînt au monde, il y avait dans les prières des hommes de grands désordres dont ils ont été successivement délivrés. Il y en avait dans les prières des païens; il y en avait dans les prières des Juifs. Les païens ne demandaient que des biens temporels, et, par un aveuglement encore plus grand, ils ne s'adressaient pas à celui à qui ils devaient les demander, ils s'adressaient aux faux dieux, aux démons, aux sorciers et à leurs ministres.

Dieu a insensiblement tiré les hommes de ce désordre, dit saint Augustin (*In Psal.* XXXV); parmi les nations de la terre, il s'est choisi un peuple qui a adoré ce qui méritait seul d'être souverainement adoré, et qui a demandé des biens à celui de qui seul il devait les attendre. Mais, comme ce peuple était charnel et servilement attaché à ses intérêts, qu'a fait Dieu? il a envoyé son fils, qui a appris à un peuple nouveau l'art de mettre

l'ordre dans ses prières, qui lui a enseigné que, outre les biens temporels qu'il pouvait demander à Dieu, il y en avait de spirituels qui devaient être les principaux objets de ses désirs; et c'est par là, dit ce Père, que la nature humaine a été peu à peu purifiée, et que ce que la loi donnée à Moïse a été dans la synagogue pour tirer les Juifs des erreurs des idolâtres, la vie, la mission, les instructions de Jésus-Christ l'ont été dans l'Eglise pour élever les chrétiens au-dessus des faibles et intéressées prières des Juifs.

Après cela quel est notre péché, si Jésus-Christ étant venu pour régler et pour sanctifier nos oraisons, nous nous arrêtons toujours aux faux biens de la terre, sans en chercher d'autres qui sont les véritables et les solides biens? Quel est notre péché, si nous venons à demander au nom de Jésus-Christ ce qu'il nous défend lui-même d'aimer, et si nous interposons son autorité pour jouir de ce à quoi nous ne pouvons, sans l'offenser, attacher servilement notre cœur? Quel est ton péché, ô avare, s'écrie saint Augustin, si tu n'invoques Jésus-Christ qu'afin qu'il te donne des richesses, puisque par là ce sont les richesses que tu invoques, et non pas Jésus-Christ? Comme tu ne peux travailler à ton établissement, ni par le nombre de tes domestiques, ni par ton assiduité aux affaires, ni par les intrigues de tes cliens, ni par l'adresse de tes fermiers, ni par tous les bons offices de tes amis, tu cherches dans Dieu des ressources qui te sont ou refusées, ou devenues inutiles parmi les hommes; jusque-là je te pardonne; mais prends garde que dans ces prières que tu lui adresses, tu ne le fasses le fauteur et le ministre de ton avarice. Si tu veux l'invoquer comme il faut, tu le prieras gratuitement, ce ne seraient pas les biens qu'il peut te donner que tu chercheras, tu le chercheras lui-même auteur de ces biens. Qu'il se présente à toi pauvre ou riche, abaissé ou revêtu de dignités, avec des plaisirs innocents ou sans plaisirs, tu t'attacheras à sa personne, sans avoir égard à ces biens extérieurs, et pour lors ce sera lui que tu invoqueras: mais si, par un renversement de conduite, tu ne le pries et tu ne l'aimes que sous les conditions qui flattent ta cupidité, tu es un faux adorateur; tes prières sont des prières réprouvées, Dieu qui remplit le ciel et la terre ne te suffisant pas à moins que tes mains ne soient pleines d'or et d'argent: *Si ad te venit sine auro et argento, non vis illum.* Et par là l'on peut dire que ce n'est pas au nom de son Fils que tu demandes, mais au nom de tes passions: *Usque modo non petiistis quidquam in nomine meo;* ou plutôt que tu ne te sers de ce nom que pour le rendre plus méprisable.

Entre les injures que les idolâtres faisaient à leurs dieux, une des plus grandes, selon saint Clément Alexandrin et Tertullien (*Clem. Alex. Orat. ad Gent.*, *Tertull. Apol.* 13); c'était de se servir d'eux pour gueuser: *Apud vos majestas quæstuaria efficitur, circuit cauponas religio mendicans.* Le bel honneur que vous rendez à Jupiter, de l'employer pour obtenir par son crédit, les aumônes que vous ne pourriez vous attirer par vous-mêmes! Vous promenez cette divine et redoutable majesté par les rues, par les places publiques, par les cabarets, vous la faites entrer avec cérémonie dans les maisons des particuliers, et, sous l'autorité d'un si grand nom, intéressés et lâches que vous êtes, vous demandez l'aumône, vous cherchez même parmi vos dieux ceux qui vous sont les plus profitables. A-t-on plus de respect pour les uns que pour les autres, et en tirez-vous plus de lucre? ce sont ceux-là que vous cherchez: y en a-t-il quelques-uns au nom desquels vous ne receviez rien? ce sont ceux-là que vous rejetez et que vous condamnez. Circonstances qui devraient vous faire rougir, puisque nous rougissons nous-mêmes pour vous, et que nous ne pouvons suffire à donner l'aumône, non-seulement à vos pauvres, mais à ces gueuses divinités que vous faites honteusement servir à votre avarice: *Non sufficimus et hominibus, et diis vestris mendicantibus opem ferre.*

Ainsi parlaient saint Clément Alexandrin et Tertullien, pour faire connaître aux idolâtres leur aveuglement et leur lâcheté.

Et c'est ainsi que nous pouvons, en un autre sens, parler à ces chrétiens mercenaires qui se servent du nom de Jésus-Christ et du crédit que les saints ont auprès de Dieu, pour les rendre ministres de leur infâme cupidité. Le nom de Jésus-Christ est un grand nom: *Magnum est nomen meum*, et on l'interpose pour de petites choses. Le nom de Jésus-Christ est un nom de majesté, et l'on s'en sert pour demander des bagatelles: on le fait entrer dans ses projets, dans ses désirs, dans sa prétendue bonne fortune, on le rend en quelque façon mercenaire: *Majestas quæstuaria efficitur*, puisqu'on ne l'invoque que par rapport à ses besoins temporels, qu'on prétend qu'il obéira à toutes les passions d'une nature corrompue; en sorte que si l'on n'obtient pas en vertu de ce nom ce que l'on demande, on se lasse aussitôt de prier.

Combien grande est en cela l'injure qu'on lui fait? Quand nous prions au nom de Jésus-Christ, dit saint Augustin, nous confondons nos prières avec les siennes; le même Jésus-Christ qui reçoit nos oraisons en qualité de Dieu, est le même qui les offre à Dieu en qualité de prêtre, et qui les unit aux siennes en qualité de chef. Nous le prions, parce qu'il est Dieu et consubstantiel à son Père, mais il prie pour nous, parce qu'il est ce charitable pontife qui sait compatir à nos infirmités, et il prie en nous, parce que nous sommes ses membres, et qu'il est l'auteur et le consommateur de nos grâces. Or, par rapport à toutes ces choses, nous ne devons rien demander que de grand, si nous voulons l'honorer et en être écoutés: *Cum tu oras, magna ora.* Autrement c'est le traiter avec le dernier mépris; c'est le charger de prières inutiles et mêmes contraire, et directement opposées aux siennes. Car, quand il prie son Père pour nous, que lui demande-t-il? est-

ce de l'or et de l'argent? est-ce de la santé et de la beauté? est-ce de la prospérité et du crédit? Il ne lui demande pour nous que des biens éternels, que la rémission de nos péchés et la persévérance dans la grâce, en sorte que s'il y joint quelques commodités temporelles, ce n'est que par rapport à notre salut. Il dit aujourd'hui à ses disciples *qu'il priera son Père pour eux, et qu'ils doivent aussi le prier de leur côté, afin que leur joie soit pleine:* mais quelle est cette prière de Jésus-Christ? la voici qui suit immédiatement après cette promesse qu'il leur a donnée : *Pater sancte, serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi,* Père saint, je ne vous demande qu'une grâce, mais je ne vous la demande pas par l'autorité que j'ai auprès de vous, je vous la demande par mes mérites infinis, par ma vie, par mon sang, par la grandeur de l'ouvrage que vous m'avez donné et que j'ai accompli : *J'ai annoncé votre parole aux hommes que vous m'avez donnés, ils ont gardé vos commandements, conservez-les en votre nom, afin qu'ils soient un comme nous sommes un.*

Je ne vous demande pas que vous les ôtiez du monde, mais que vous les préserviez de la corruption de ce monde, c'est pour eux que je vous adresse mes prières, afin qu'ils reçoivent la plénitude de joie.

Voilà la nature de la prière que Jésus-Christ fait pour nous à son Père, et l'idée de celle que nous lui devons adresser. Car supposé qu'il prie en nous et pour nous, nos voix doivent s'accorder avec sa voix, et nos désirs répondre à ses désirs. C'est pourquoi si quand ce Dieu humble, pauvre, patient, persécuté, charitable, mortifié, demande pour nous ces vertus à son Père, nous lui demandons des biens, de la santé, du crédit qui étouffent en nous l'esprit de l'humilité, de la pauvreté, de la patience, de la douceur, de la charité et de la mortification chrétienne, quel outrage lui faisons-nous par cette opposition de paroles et de désirs! Et par conséquent comme le nom de Jésus-Christ est un nom de grandeur et de majesté, ne demandons rien que de grand et qui soit digne de lui ; mais, comme ce même nom est un nom d'une piété raisonnable et bien réglée, prenons dans nos dévotions le véritable esprit de la prière, de peur de tomber dans les illusions des prétendus dévots, dont il est vrai de dire, aussi bien que des autres : ils ne demandent rien au nom de Jésus-Christ: *Usque modo non petiistis*, etc.

SECOND POINT.

Il ne faut pas que je vous le dissimule, messieurs, la matière que je vais traiter pour finir l'idée que je me suis formée, est peut-être une des plus délicates qu'il y ait dans la morale chrétienne, et où il faille apporter plus de précautions. Tandis que je n'ai parlé que des prières des libertins, ou de celles de ces âmes intéressées qui n'ont purement recours à Dieu que pour des intérêts temporels, je n'ai dû rien ménager dans un sujet où le désordre n'est que trop visible. Mais quand il s'agit de découvrir les illusions qui se trouvent dans la dévotion qui paraît la plus solide; quand il s'agit de faire connaître à des gens dont la vie est apparemment irrépréhensible, les fautes grossières qu'ils commettent dans leurs prières, on doit tout appréhender, soit de dire la vérité trop choquante en parlant un langage de sagesse parmi de prétendus parfaits, soit d'avancer des choses dont on puisse tirer de pernicieuses conséquences pour décrier l'esprit de prière et la véritable dévotion.

Ces raisons m'avaient d'abord paru si fortes, que je m'étais contenté d'établir des maximes générales, sans toucher à ce qu'il y a de plus délicat dans notre religion; mais j'ai changé de dessein quand j'ai appris de Guillaume de Paris que rien ne prouve plus invinciblement la véritable dévotion que la fausse ; et quand d'ailleurs j'ai connu que Jésus-Christ ayant reproché à ses disciples mêmes, qu'ils n'avaient encore rien demandé, il y avait dans les prières des prétendus dévots des illusions, dont quelquefois ils ne s'aperçoivent pas et qu'il est très-important de leur marquer.

Loin d'ici ceux qui décrient tant de louables pratiques que nous avons dans l'Eglise, pratiques autorisées par les conciles et les souverains pontifes, pratiques si propres à former les âmes à la vertu, à les retirer du vice et à leur faire faire le bien comme par émulation.

Il n'appartient qu'aux hérétiques et aux illuminés, ou plutôt il n'appartient qu'aux impies de décrier les prières vocales, les chapelets, les confréries, les assemblées de dévotion, les indulgences attachées à de petits signes extérieurs, et de regarder comme des restes du judaïsme des institutions si saintes. Mais aussi il n'appartient qu'à des chrétiens charnels et qui veulent toujours demeurer dans un état d'enfance, de s'attacher servilement à ces sortes de pratiques, comme si elles faisaient l'essence de la piété, comme si l'on pouvait se reposer sûrement sur elles, sans appréhender d'être sujet à aucune illusion.

Elles ne sont cependant que trop fréquentes, ces illusions, et vous en conviendrez avec moi par le détail que j'en vais faire, afin d'y apporter ensuite les remèdes que Jésus-Christ nous a laissés.

La première de ces illusions regarde ceux qui ne commencent à s'attacher à la prière, que lorsqu'ils ne sauraient plus faire d'autre figure, et qui sont dévots comme malgré eux, soit pour conserver les fruits de leur injustice, soit pour s'attirer de la réputation parmi les hommes. Car enfin il y en a qui ne prient Dieu qu'à cause que les prières qu'ils pourraient faire au monde ne sont plus de saison. On fait la réformée dans la crainte que l'on a de se rendre ridicule par sa galanterie; on veut plaire à Dieu à cause qu'on ne saurait plus plaire aux hommes, ou plutôt afin de plaire aux hommes, on feint de vouloir plaire à Dieu, et souvent celles qui n'attendent plus qu'on leur fasse des compliments sur leur enjouement et sur leur beauté, sont ravies qu'on loue leur piété et leur assiduité à la prière. On fait des vœux au

Créateur, quand on ne saurait plus rien obtenir des créatures. Après avoir donné la fleur de ses années au luxe et au plaisir, on fait le modeste par politique, et comme on rougirait de mettre des frisures sur des cheveux blancs, et de semer des mouches sur un visage dont les rides ont confondu les traits, on est à peu près dans les églises, ce qu'étaient, dans les temples des païens, ces idoles enfumées, que la longueur des années rendait quelquefois plus vénérables même que les autres.

On prie Dieu, mais c'est parce qu'on ne saurait plus faire honnêtement d'autre métier; on a du bien, et il faut couvrir ses concussions de quelques apparences; il est même important de se faire un repos de conscience pour jouir sans scrupule des fruits de ses injustices. C'est pourquoi on cherche un moyen qui soit aisé et honorable tout ensemble, et comme on le trouve dans la prière, on s'y arrête avec plaisir; et soit-on, ou le bon ou le mauvais larron, on veut toujours paraître à côté de Jésus-Christ crucifié.

La seconde illusion est celle des chrétiens qui aiment à faire des prières qui ne les incommodent pas; qui veulent être dévots jusqu'à un certain degré, et qui peut-être, se souciant peu d'être blâmés ou loués des hommes, cherchent leur satisfaction particulière dans leurs oraisons. On ne remarque que douceur en eux; leur air est un air doux, leurs paroles sont de douces paroles, l'attrait de leur grâce est un doux attrait. Bien différents de ceux qui se font une vertu farouche, ils prient dans des postures fort commodes, ils méditent très-délicieusement, ils tombent en d'agréables langueurs, et quand on prétend les tirer d'un si dangereux assoupissement, ils apportent, pour se dispenser de changer de vie, l'exemple de l'époux des Cantiques, qui défend *qu'on éveille sa bien-aimée jusqu'à ce qu'elle s'éveille d'elle-même.* C'est pourquoi ils ne se refusent aucun plaisir : vous les voyez le matin à l'église, le soir à la comédie, tantôt roulant un chapelet, tantôt des dés, tantôt lisant un livre de dévotion, et tantôt un roman. A les entendre, ils se font même de leurs divertissements, des motifs de vertus; ils reconnaissent dans les plaisirs qu'ils prennent, la fragilité qui s'y rencontre; ils songent à l'éternité au milieu de leur jeu, par rapport au temps qu'ils y perdent; et s'ils donnent au matin quelques heures à la prière, ils croient avoir acheté le droit d'offenser Dieu pendant tout le reste du jour. Ce sont des gens encore plus coupables, en un sens, que les Galates auxquels saint Paul reproche, *qu'après avoir commencé par l'esprit, ils veulent finir par la chair*, puisqu'ils prétendent unir la chair et l'esprit tout ensemble, appartenir tout à la fois à Dieu et au monde, servir si bien ces deux maîtres, que l'un et l'autre soient contents; pouvoir comme Judith, être habillés à l'avantage, et faire sans scrupule bonne chère avec des compagnies aussi dangereuses que celle d'Holopherne; et parmi tant de dangers, triompher de la tentation par le moyen de leurs prières.

La troisième illusion regarde ceux qui mettent toute leur perfection dans des prières vocales, et qui, par une certaine faiblesse d'esprit, sont encore tout charnels dans un saint et spirituel exercice. Ceux qui, par un déplorable aveuglement, prennent pour un effet de la grâce ce qui vient de leur tempérament, et qui, se sentant échauffés et attendris dans la prononciation, et la lecture des choses mêmes qu'ils n'entendent pas, s'y attachent si servilement, qu'ils négligent leurs principaux devoirs. Ainsi, quoiqu'un mari gronde, et qu'il s'impatiente de ce qu'une femme donne à de longues et à d'indiscrètes prières, le temps qu'elle est obligée d'employer au bon ordre de son ménage, cette femme entêtée de sa dévotion ira d'église en église, et fera tous les pèlerinages que son caprice lui suggère. Que ses enfants prennent de son absence, occasion de devenir fripons et libertins; que des filles sur lesquelles elle devrait veiller, épient pour lier de dangereuses amitiés, le temps où elle sera à l'église; que des domestiques se relâchent et s'abandonnent à la débauche, cette pieuse femme passera légèrement toutes ces considérations, se fera un devoir indispensable de ne pas oublier un seul mot de ses prières, croira que ses oraisons la rendront une grande sainte; et, appréhendant de tomber dans le trouble de Marthe, dont le ministère d'ailleurs l'incommoderait trop, elle chosit, malgré les engagements de sa vocation, la meilleure part de Madeleine.

Qui que vous soyez qui en agissez de la sorte, j'ai à vous dire que vous vous servez très-mal d'un saint moyen, que vous outragez plus Dieu par vos prières que vous ne l'apaisez, ou du moins quelque longues et assidues qu'elles aient été jusqu'ici, *vous ne lui avez encore rien demandé au nom de Jésus-Christ, son Fils : Usque modo*, etc. Pourquoi? parce que pour prier au nom de Jésus-Christ, il faut, dit saint Ambroise, faire des prières que la justice anime, que la tempérance purifie, que la force soutienne, et que la prudence règle : *Redoleat prudentiam erga cognitionem Dei, redoleat temperantiam et redoleat fortitudinem ut nulla lassitudine deficiat* (*Ambr., lib.* II, *de Caïn et Abel*, *c.* 6). Ainsi, comme ces vertus cardinales ne se trouvent pas dans les vôtres, allez, vous êtes dans l'erreur; ce sont des prières inefficaces; et si vous êtes sujets à aucune de ces illusions dont je viens de parler, passassiez-vous les jours et les nuits en oraison, Dieu ne versera pas plus de grâces sur ces sacrifices si mal ordonnés, qu'il fit descendre de feu sur les misérables victimes de Baal.

La justice qui est l'âme des prières chrétiennes ne se trouve pas dans les vôtres. Cette justice demande que vous priiez Dieu dès la première pointe de vos années : *Ad te de luce vigilo;* ou du moins si vous n'avez recours à lui que sur le déclin de l'âge, elle veut que vous ne cherchiez pas dans vos oraisons une fausse gloire, que vous pour-

riez plus vous attirer en paraissant tout à fait mondains.

La tempérance et la force qui purifient et soutiennent les prières chrétiennes, ne se trouvent pas dans les vôtres. Vous êtes dévots et délicats tout ensemble, vous priez quand tout vous réussit; et s'il vous arrive quelque disgrâce, ou si vous souffrez la moindre incommodité, vous vous dégoûtez aussitôt de ce saint exercice ; au lieu que la tempérance condamne ces délicatesses, et que la force de la prière ne paraît jamais davantage, dit saint Ambroise, que lorsqu'elle n'est ni affaiblie par la lassitude du corps, ni éteinte et étouffée par les épines des persécutions humaines.

Comment la prudence qui doit régler les vraies prières se trouverait-elle dans les vôtres, puisque je suppose que vous renversez l'ordre qui les rend méritoires, que vous prenez le corps de la prière pour l'esprit, que vos lèvres prononcent, et ce que vous ne savez pas, et ce à quoi votre cœur ne s'attache point; que même dans le temps que vous deviez consacrer à l'accomplissement de vos principaux devoirs, vous êtes en priant, dans des distractions perpétuelles, donnant sujet aux autres de faire beaucoup de péchés, et ne pratiquant vous-même aucune vertu qui doive vous être tenue à compte : *Labia tantum vestra sensu peregrinante quod nesciunt murmurant, et officium corporis mens in res alias occupata non sequitur.*

Concluons donc que si vous êtes dans ces espèces que je viens de marquer, *vous n'avez encore rien demandé*. Mais, en tirant cette conséquence, apportons à toutes ces illusions le remède nécessaire, qui n'est autre que le nom et l'exemple de Jésus-Christ : *Usque modo non petiistis quidquam in nomine meo, petite et accipietis.* Car je trouve que les prières de Jésus-Christ ont été des prières promptes et humbles, pour condamner ces prières tardives et orgueilleuses, que les prières de Jésus-Christ ont été accompagnées de mortification et de pénitence pour corriger ce qu'il y a de mauvais dans ces prières molles et délicates; et qu'enfin dans les prières de Jésus-Christ il y a toujours eu un esprit de discrétion et de prudence qui les a conduites, pour ôter ce qu'il y a de déréglé dans ces prières grossières et indiscrètes que font souvent ceux qui se flattent d'être dévots. Ces réflexions mériteraient un discours entier.

Dès que David fut converti, dit saint Ambroise, il s'humilia sous la cendre et le cilice pour prier Dieu. Il ne remit ce saint exercice ni à une vieillesse usée, ni à un temps où ses passions affaiblies, soit par l'âge, soit par une longue intempérance, ne pouvaient plus se soulever contre son esprit : au contraire, il prévint cette saison tardive par un fidèle attachement au Seigneur; et, afin de se le rendre favorable par ses oraisons, il commença de bonne heure à les faire : *Non expectavit infirmam a vitiis senectutem, neque defervescentibus longo usu luxuriæ æstibus frigidæ ætatis tempus elegit : sed vicit per continentiam lascivientes annos, et senectutis maturitatem, modestæ et castæ adolescentiæ tranquillitatem prævenit.*

Ce n'est pas que je blâme ces prières faites par ceux qui ont autrefois mené une vie déréglée, et qui commencent à se reconnaître dans la caducité de l'âge. Si les premières pensées des hommes font à Dieu une confession de louanges, les restes de leurs pensées font aussi des sacrifices qu'il se fait un plaisir de recevoir.

S'il y a pour les emplois de la vie civile certains temps déterminés, hors desquels on n'y réussit plus; il n'y en a point d'inutile pour la prière. Ceux qui viennent à la onzième heure du jour reçoivent une même récompense que ceux qui se sont présentés du grand matin : on peut comme le jeune Isaac s'avancer à grands pas vers le haut de la montagne pour y faire au Seigneur un sacrifice de louange; mais on peut aussi y monter dans un âge caduc comme Jacob, qui, tout boiteux qu'il était, monta sur le mont de Béthel.

Ce ne sont pas précisément ces prières tardives que je condamne, mais ce sont vos prières où l'on n'a recours à Dieu sur le déclin de l'âge, que parce qu'on n'attend rien du monde ; prières où l'on fait, pour ainsi dire, paraître une sainte vanité dans l'Eglise, et par lesquelles, afin d'être remarqués, on s'érige en titre de dévots et de dévotes.

Telles étaient ces chrétiennes dont parle un Père grec, qui portaient dans les temples de magnifiques habits, sur lesquels on voyait mille petites histoires de l'ancien et du nouveau Testament, figurées en broderie d'or et d'argent : *Ex illis religiosiores argumenta textoribus ex historia Evangelica collecta subministrabant.* Sur la robe traînante de ces femmes qui prétendaient être plus dévotes que les autres, on voyait d'un côté Madeleine abattue aux pieds de Jésus-Christ, et fondant en larmes dans la salle du pharisien; et d'un autre, l'aveugle de Jéricho qui recouvrait la vue Les figures qui étaient sur les manteaux de quelques-unes, tantôt représentaient les noces de Cana avec tout l'appareil d'un beau festin et un grand nombre de conviés ; et tantôt, ou le paralytique qu'on allait jeter dans la piscine, ou le Lazare à qui le Sauveur du monde rendait la vie.

Si cette petite superstition n'est plus en usage, il règne encore quelquefois un plus dangereux orgueil. On porte le luxe et la mondanité jusqu'aux pieds des autels ; ou bien, sous des habits modestes, on conserve une vanité secrète, et avec tout cela, on fait de longues prières, et l'on prétend être véritablement dévot. Déplorable aveuglement, s'écrie ce Père ; si vous voulez prier, priez comme Jésus-Christ : tout ce qui est en lui, sa posture, sa voix, son air modeste, son état, tout n'inspire que des sentiments d'humilité. Pouvant recevoir avec son Père des prières qui lui sont dues en qualité de Dieu, il a mieux aimé les faire à son Père en qualité d'homme, pour devenir le modèle des hommes. Il a prié dans sa crèche, il a prié

dans l'étable entre deux animaux, il a prié dans le temple, il a prié dans la boutique d'un pauvre artisan, il a prié avant que de faire des miracles et après les avoir faits ; et, dans toutes ses prières, tantôt il a levé les mains au ciel pour rendre grâces à son Père, tantôt il s'est jeté la face contre terre pour l'adorer, faisant, pour s'humilier, ces miracles perpétuels, et nous donnant par là de si beaux exemples de l'humilité qui doit accompagner nos oraisons.

Il ne nous en a pas donné de moins importants en joignant à cet esprit humble un esprit pénitent et mortifié. Il a accompagné toutes ses prières d'austérités, et sans avoir besoin de cette mortification pour les rendre agréables à son Père, il ne l'a embrassée qu'afin de nous servir de modèle dans les nôtres. Sa voix a été une voix de sang, ses cris ont été des cris forts et suivis de larmes : *Cum clamore valido et lacrymis*, voulant par là nous apprendre que Dieu ne méprisera jamais un cœur humilié et contrit, et nous désabuser de cette pernicieuse erreur, par laquelle tant de gens croient que la mollesse et la sensualité peuvent s'accorder avec le véritable esprit de prière.

Il y avait dans l'ancienne loi, c'est la réflexion de Guillaume de Paris (*Lib. de Retib. divin. c.* 47), deux autels : celui des thimiames et celui des holocaustes. Sur l'un on brûlait de l'encens, sur l'autre on égorgeait des victimes. Mais ces deux autels étaient disposés de telle manière, qu'on ne pouvait offrir sur l'un à moins qu'on n'eût offert sur l'autre, et pour aller à celui des thimiames, il fallait passer par celui des holocaustes. Que veux-je dire avec ce savant évêque ? Nous avons à offrir à Dieu de l'encens que nous devons brûler sur l'autel de notre cœur, et cet encens, dit David, c'est notre prière ; mais afin qu'elle s'élève vers ce centre, où elle doit tendre, il faut que la pénitence et la mortification l'y portent ; il faut égorger ses passions avec le couteau de la parole de Dieu, appliquer le fer et le feu pour sacrifier ses péchés, sa convoitise et son amour-propre à la sainte sévérité de l'Evangile; et c'est l'exemple que Jésus-Christ nous a laissé, quand il s'est offert, dès le commencement de sa vie, en qualité de victime à son Père, et que la première prière qu'il lui a faite a été de lui dire : *Les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont pas plu, me voici en état d'hostie pour faire votre sainte volonté.*

Mais le grand malheur qui se glisse dans les prières des prétendus dévots, c'est qu'ils ne s'attachent qu'à ce qu'il y a d'extérieur et de sensible ; semblables à ces antropomorphites qui donnaient à Dieu un corps, et qui, avec une imagination égarée et un cœur corrompu, voulaient lui parler comme s'ils eussent parlé à un homme.

On n'est plus, grâces à Dieu, sujet à cette erreur ; mais peut-être ressemble-t-on à cet anachorète qui, en ayant fait abjuration, et venant à prier comme il avait accoutumé, se plaignait de ce qu'on lui avait ravi son Dieu, et qu'au lieu que l'idée qu'il s'était faite d'une divinité corporelle le consolait dans ses oraisons, il n'avait plus qu'un Dieu spirituel, qu'il ne voyait et qu'il ne connaissait pas.

Or, c'est cette illusion que Jésus-Christ est venu ôter ; et depuis qu'il nous a appris que *Dieu est esprit, et qu'il faut l'adorer en esprit et en vérité*, il nous a avertis de ne nous pas tant arrêter à ces prières vocales, et souvent faites à contre-temps, que nous ne rentrions quelquefois en nous-mêmes par la méditation et l'oraison mentale, dont ces autres prières ne sont que des aides qui ont été accordées à la faiblesse de notre nature.

Je vous laisse avec ces sentiments, et la meilleure pratique que je puisse vous conseiller, c'est de diriger tous les matins votre intention à Dieu, et de lui dire ce que lui disait David : *Intret oratio mea in conspectu tuo, Domine, secundum verbum tuum tribue mihi intellectum* : Donnez-moi, Seigneur, un esprit de pénitence, afin que par ma prière, je me présente devant vous qui êtes un Dieu de sainteté : *Intret oratio mea in conspectu tuo, Domine.* Faites que dans mes prières je ne vous demande rien qui ne se rapporte à mon salut, et qui ne soit conforme à la vérité de votre parole : *secundum verbum tuum.* Et, parce que je puis être sujet à une infinité d'illusions qui rendraient mes prières ou criminelles ou inutiles, donnez-moi cet esprit de discernement nécessaire pour distinguer ce qui est essentiel d'avec ce qui ne l'est pas : *intellectum tribue mihi.* Après cela j'oserai me promettre que ce que je vous demanderai, je le demanderai au nom de Jésus-Christ, votre Fils, et, conséquemment, espérer que j'obtiendrai l'effet de mes prières, ma sanctification en ce monde, et la jouissance de votre royaume en l'autre. *Amen.*

SERMON XXVII.

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

Des dispositions nécessaires pour recevoir le Saint-Esprit.

Cum venerit Paracletus quem ego mittam vobis a Patre, Spiritum veritatis qui a Patre procedit; ille testimonium perhibebit de me, et vos testimonium perhibebitis, quia ab initio mecum estis.

Quand le consolateur, cet esprit de vérité, qui procède de mon Père, et que je vous enverrai de sa part, sera venu : il rendra témoignage de moi, et vous en rendrez aussi témoignage, parce que vous êtes dès le commencement avec moi (*S. Jean, ch.* XV).

Je ne sais si vous avez pris les paroles de mon texte dans tout le sens qu'elles renferment, et dans le même esprit que Jésus-Christ les a dites. Comme l'homme, pour l'ordinaire, attend tout de la libéralité de Dieu, sans se croire obligé de répondre aux desseins que sa bonté et sa magnificence ont sur lui, peut-être avez-vous regardé de la sorte le Saint-Esprit, ce don par excellence, qui vous est aujourd'hui promis ; peut-être, ravis d'entendre qu'il console, qu'il instruit et qu'il rend témoignage de sa présence à une âme dans laquelle il demeure, vous êtes-vous témérairement flattés de ces

trois avantages marqués dans notre Evangile, sans vous croire obligés d'apporter de votre côté les dispositions nécessaires pour le recevoir.

S'il en était du Saint-Esprit comme de certains biens renfermés dans l'ordre de la nature, que l'on reçoit sans qu'il en coûte rien, ce prétexte que se forment en ce point la lâcheté et le libertinage du siècle, serait en quelque manière recevable. Il est vrai que c'est toujours gratuitement qu'il se donne à nous; il est encore vrai, comme nous le dirons tantôt, que nous ne pouvons nous disposer à le recevoir, s'il ne nous en inspire lui-même le dessein; mais aussi il est également vrai que nous ne pouvons jouir d'un si grand bien que dépendamment de certaines conditions, et que toute notre application doit consister principalement en deux choses, je veux dire à apprendre ce que nous devons faire pour recevoir le Saint-Esprit, et à nous instruire de ce qu'il fait en nous quand il y est reçu. Deux grands mystères de la grâce, l'un pour nous faire prendre de salutaires précautions, l'autre pour nous engager à une humble reconnaissance: mystères qui, quelque impénétrables qu'ils soient, semblent nous être découverts avec tant de netteté dans l'Evangile de ce jour, et dans celui de dimanche prochain, que si nous voulons en bien examiner le sens, nous en serons instruits autant qu'il nous est nécessaire, pour comprendre ce que le Saint-Esprit exige de notre côté avant que de se donner à nous, et ce qu'il opère du sien, lorsqu'il s'est déjà donné.

Si jamais j'ai dû demander l'application de vos esprits, c'est principalement pour la première de ces vérités que j'entreprends de traiter aujourd'hui, puisque de tous les discours que l'on peut vous faire, il n'y en a point de plus nécessaire que celui-ci. Il l'est par la dignité de son sujet: c'est un Dieu sanctificateur, dont la descente est, pour parler le langage des Pères, un mystère qui doit s'accomplir tous les jours en nos âmes. Il l'est par rapport à tous les chrétiens dans quelque état qu'ils se trouvent. S'ils sont pécheurs, ils y apprendront par quelles voies ils peuvent attirer le Saint-Esprit, afin de passer du péché à la grâce : s'ils sont justes, on leur montrera comment ils peuvent plaire an Saint-Esprit' afin de passer de la grâce à la perfection ; s'ils sont parfaits, on leur fera voir comment ils peuvent retenir le Saint-Esprit, afin de persévérer dans l'état de perfection, qui est la dernière consommation de l'ouvrage.

Mais plus ce sujet est élevé et difficile, plus nous avons besoin, vous et moi, des lumières du Saint-Esprit. Demandons-les par l'intercession de celle qui se disposa à le recevoir par cet humble consentement qu'elle lui donna, quand etc., *Ave*.

Ayant à vous entretenir aujourd'hui des dispositions nécessaires pour recevoir le Saint-Esprit, j'ai cru ne pouvoir suivre un meilleur guide que saint Augustin, dont j'ai tâché de recueillir les plus beaux principes sur une si vaste, mais si délicate matière.

Ce savant Père, après avoir établi pour principe, que la grande obligation des chrétiens est de se préparer à recevoir le Saint-Esprit (*Serm. I de Spir. sancto*), que tous les jours des fidèles leur sont autant de jours de Pentecôte, et que, par conséquent, ils doivent l'attendre, l'attirer et tâcher d'en jouir tous les jours ; remarquez que pour mériter, ou plutôt pour ne se pas rendre indignes de ce précieux don, il faut qu'ils prennent soin de purifier leurs âmes, et d'en ôter les obstacles qui les privent de ces saintes communications ; et, comme il est important de savoir quels sont ces obstacles, il les réduit à trois: à celui que forme la concupiscence charnelle, c'est le premier ; à celui que forment l'orgueil et l'amour-propre, c'est le second ; à celui que forment la tiédeur et le relâchement dans la pratique du bien, c'est le troisième. *Concupiscentia carnalis, superbia, tepor.*

Il n'est pas fort difficile d'en découvrir la raison. Pour nous disposer à jouir d'un si grand bien, il faut désirer et attendre avec impatience cet Esprit consolateur, comme les disciples l'ont attendu et désiré ; il faut vouloir écouter cet Esprit de vérité, et se soumettre en toutes choses à lui comme les disciples l'ont écouté et s'y sont soumis; il faut unir son témoignage à celui que cet Esprit prétend rendre en nous, et suivre ses mouvements comme ses disciples les ont suivis. Sans cela, je veux dire, si nous négligeons de le recevoir, si nous voulons être en toutes choses nos conseillers et nos guides, et si, par une lâcheté et une infidélité qui ne sont que trop ordinaires, nous résistons à ses saints mouvements, il n'y a aucune apparence que nous le recevions. Or, qu'est-ce qui s'oppose davantage à ces désirs, à cette soumission et à cette ferveur, que la concupiscence charnelle, l'orgueil et le relâchement ? Les passions indomptées et la concupiscence, source du péché, remplissent notre âme, la salissent, la troublent : et cette âme remplie, salie, troublée, peut-elle désirer cet Esprit consolateur? L'orgueil et l'amour-propre font que nous sommes hors de l'ordre dans lequel nous devons être ; et, n'étant plus dans cet ordre, quelle apparence que nous écoutions les instructions, et que nous recevions les lumières de cet Esprit de vérité ? la tiédeur et le relâchement font que nous négligeons nos principaux devoirs, et venant à les négliger, quel moyen de pouvoir rendre de vrais témoignages de sa présence ?

Cela étant, que faut-il faire, demande saint Augustin? Il faut éloigner de nous ces trois grands obstacles. Celui que forment la concupiscence et le péché, afin d'attirer le Saint-Esprit par la pureté de nos désirs, ce sera mon premier point. Celui que forment l'orgueil et l'amour-propre, afin de le consulter par l'humilité et la docilité de nos esprits, ce sera le second. Celui que forment la tiédeur et le relâchement, afin de le retenir par la ferveur et la fidélité de nos cœurs, ce sera le troisième.

PREMIER POINT

Quelque .ntelligible que paraisse la première proposition que je viens d'avancer, elle ne laisse pas toutefois d'avoir des difficultés presque insurmontables, et que je n'aurais osé toucher, si par leur éclaircissement je n'avais entrepris de combattre un des plus dangereux prétextes, dont le libertinage du siècle a coutume de se couvrir.

Il ne serait peut-être pas malaisé de vous persuader, que pour recevoir le Saint-Esprit nous devons l'attirer par la pureté de nos désirs; mais il est très-difficile de déterminer au vrai en quoi ces désirs consistent, s'ils dépendent précisément de nous, comment il faut que nous les formions, quoiqu'ils viennent du Saint-Esprit; quels efforts nous devons nous faire pour les concevoir, en un mot quels en sont les principes, les mesures et les règles.

Pour donner quelque jour à une question si obscure, je me contenterai d'établir seulement en passant quelques principes, ne voulant pas embarrasser ce discours d'un amas de citations inutiles, et souvent peu propres au dessein que l'on a d'instruire, et d'inspirer la vertu à ceux à qui l'on parle.

Premier principe. Pour désirer le Saint-Esprit, il faut que le Saint-Esprit forme lui-même ce désir en nous. Cette vérité est si solidement établie dans l'Ecriture et chez les Pères de l'Eglise, qu'il est inutile de la prouver. Partout ailleurs nous ne désirons que ce que nous n'avons pas; mais ici, par un étrange et mystérieux renversement, nous désirons le Saint-Esprit que nous avons déjà, non pas comme demeurant en nous par la grâce habituelle, mais comme frappant à la porte de notre cœur par des grâces actuelles pour y entrer. Esprit que nous avons déjà non-seulement en qualité de créatures raisonnables, mais encore en qualité de créatures appelées à la foi et propres à jouir de la gloire.

Second principe. Quoique ce désir nous soit inspiré par le Saint-Esprit, c'est toutefois un désir qu'il forme en nous conjointement avec nous, non pas comme dans des sujets insensibles et incapables de coopération, mais comme dans des sujets raisonnables, dit saint Grégoire de Nazianze, disposés à recevoir le mouvement de l'agent principal, et à contribuer ensemble à la production du même effet, en qualité de cause conjointe. Si nous pouvions agir seuls, dit saint Augustin (*Lib. de Gratia et libero arb. c.* 22), et être les maîtres de notre justification, en vain demanderions-nous un bien que nous pourrions nous procurer; et si d'un autre côté la grâce faisait seule tout cet ouvrage, sans que nous y eussions part, en vain nous obligerait-on de demander et de nous disposer à recevoir un bien qui nous serait accordé sans nous; en vain prierons-nous Dieu, qu'il tournât tous nos désirs vers lui, en vain lui-même nous recommanderait-il de le désirer et de le chercher, mais puisque ce Dieu nous dit: *Convertissez-vous à moi* (*Psal.* LIX); et que nous lui répondons: *Tournez-vous vous-même vers nous*, nous sommes également avertis de deux choses, conclut le concile de Trente, de la grâce qui nous prévient et du bon usage que notre liberté en doit faire.

Troisième principe. Ce désir formé en nous et conjointement avec nous est un désir inutile, à moins qu'il ne prépare notre cœur, et qu'il ne le dispose insensiblement à se détacher de tout ce qui peut déplaire à Dieu; à moins qu'attirés par ce premier secours, nous ne prenions soin de purifier notre âme, d'affaiblir notre cupidité, et de lui retrancher de jour en jour quelque chose, pour élever la charité sur ces débris. Car comme c'est un effet qui résulte de deux causes, nous ne commençons à appartenir au Saint-Esprit, que quand nous commençons à nous dépouiller de notre amour-propre. D'un côté ce désir nous inspire de demander la grâce de la réconciliation; mais d'un autre côté nous commençons à nous unir à Dieu, parce que le mal que nous avons fait, nous déplaît. Nous sommes deux à chasser la fièvre qui dérègle le tempérament de notre âme, notre médecin et nous. Notre médecin, pour nous guérir, nous, pour vouloir et pour demander notre guérison. Avec cette différence, que si les médecins ne peuvent nous donner la volonté de guérir, trop contents s'ils peuvent nous rendre notre première santé, le Saint-Esprit infiniment plus miséricordieux et plus puissant, nous donne et la guérison et la volonté de guérir. Nous sommes deux, dit saint Grégoire de Nazianze (*in Psal.* XLVIII), à travailler à notre réconciliation, qui, selon lui, n'est autre chose qu'une communion et une société de Dieu, avec l'homme; le Saint-Esprit et nous. Le Saint-Esprit descend et nous attire; nous montons et nous suivons son attrait, l'un sans l'autre ne servirait de rien. Si le Saint-Esprit ne s'abaissait jusqu'à nos misères, en oubliant pour ainsi dire sa propre gloire, si aussi malgré les engagements qui nous attachent à la terre, malgré les passions qui nous dominent, nous ne faisions quelque effort pour rompre ces liens, jamais cette réconciliation ni cette société de Dieu avec nous ne se ferait. Il faut donc que l'un et l'autre se fassent quelque espèce de violence; il faut que cet Esprit divin s'abaisse vers la créature et qu'il l'appelle; mais il faut aussi que cette créature se sépare de sa propre corruption, et qu'elle réponde à sa voix, puisque *cet Esprit de sagesse ne demeurera jamais dans une âme souillée, ni dans un corps qui sera actuellement esclave du péché.*

Voilà donc, chrétiens, notre première obligation, qui est de nous disposer à recevoir le Saint-Esprit; et nous en trouvons, ce semble, dans l'Ecriture sainte une belle figure qui nous rendra cette vérité plus sensible.

Nous lisons dans le chapitre troisième de l'Exode, que Dieu apparut un jour à Moïse en forme de feu, au milieu d'un buisson. Ce nouveau et rare spectacle attira ce jeune berger, et Dieu voyant qu'il s'approchait pour le considérer de plus près l'appela par

son nom : *Moïse, Moïse ; — me voici, Seigneur*, lui répondit-il. *Garde-toi bien*, lui dit Dieu, *d'approcher d'ici que tu n'aies ôté la chaussure de tes pieds, car le lieu où tu es est une terre sainte.*

Je découvre beaucoup de mystères dans cette vision. 1° Comme c'est Dieu qui parle à Moyse, que c'est lui qui l'appelle, de même c'est le Saint-Esprit qui nous invite, qui nous sollicite, qui nous presse d'aller à lui : *Non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei.* 2° Comme cette flamme que Dieu fait sortir de ce buisson est, pour ainsi dire, le charme extérieur dont il se sert pour attirer Moïse, de même ces bons mouvements, que le Saint-Esprit forme dans notre âme, ces secours qu'il nous offre et qui procèdent de cette bonne volonté par laquelle il veut que tous les hommes soient sauvés, cette vocation au christianisme, ces remords de conscience, etc., sont comme autant de flammes, autant de rayons et autant de voix par lesquelles il nous attire et nous appelle, afin que nous lui répondions. Mais enfin, quand nous voulons nous approcher de plus près, quand nous voulons qu'il vienne à nous par la grâce sanctifiante : *Otez vos souliers*, nous dit-il, séparez-vous de ces affections déréglées, et travaillez avec moi pour réprimer les passions criminelles qui vous dominent.

Je trouve une solide raison de cette obligation, dans saint Augustin et saint Grégoire, pape. Ils nous disent que le Saint-Esprit n'habite dans une âme par la grâce sanctifiante, que quand il en est la loi vivante, et que cette âme est en état de rejeter la loi qui lui est contraire. Or cette loi contraire au Saint-Esprit, c'est la loi de la concupiscence qui règne dans nos membres ; et par conséquent la grande et la première disposition d'une âme qui veut le recevoir, c'est de renoncer à cette malheureuse loi, de combattre les désirs corrompus et les inclinations déréglées du vieil Adam.

L'homme charnel et l'homme spirituel ne peuvent s'accorder ensemble. Ils ont chacun leurs inclinations et leur goût ; et ils ont chacun leur prince, et se gouvernent selon ses maximes. L'homme spirituel s'élève-t-il ? le charnel s'abaisse et s'affaiblit. Au contraire l'homme charnel a-t-il le dessus ? l'homme spirituel s'abat et n'a plus de vigueur : *La prudence de la chair est ennemie Dieu, parce qu'elle n'est pas soumise à sa loi*, dit saint Paul, et il ne se peut faire que le Saint-Esprit descende dans une âme tandis que la cupidité y règne.

Ainsi que faut-il faire ? Il faut, dit saint Augustin, guérir la nature et, pour la guérir, il faut la purger de ces humeurs vicieuses qui la dérèglent. Cette nature est bonne en elle-même, mais elle est corrompue par les désirs du vieil Adam ; on n'a qu'à rectifier ces désirs et les tourner vers le nouveau, et cette nature sera guérie. Hier, elle n'avait du penchant que vers la chair, aujourd'hui, elle aura du penchant vers l'esprit ; hier, elle aimait le péché, aujourd'hui, elle désirera la vertu ; hier, elle cherchait dans tous les objets de quoi se satisfaire, aujourd'hui, elle se détachera de ces objets et commencera à se déplaire à elle-même. Ce qui la dérègle commence donc à n'y être plus, et la voilà comme guérie ; ce qui la retenait dans la captivité, ou qui lui faisait faire de faux pas n'y est plus, la voilà libre et en état d'aller à Dieu : *Heri sapiebat secundum carnem, hodie sapit secundum spiritum : expulsum est vitium, sanata est natura.*

Telle est la disposition dans laquelle nous devons être à l'exemple des apôtres. Renfermés dans une même maison, séparés des erreurs et des désordres du démon, occupés du grand mystère qui devait s'accomplir en leurs personnes, ils attendaient avec impatience le Saint-Esprit. Ce n'était ni des richesses, ni de la santé, ni de la prospérité, ni des honneurs qu'ils demandaient ; ce n'était pas même le pouvoir de faire des miracles ; tous leurs souhaits tendaient à recevoir la plénitude de l'Esprit de Dieu ; et, afin de ne pas se rendre indignes d'un si précieux don, ils s'étaient fait dans Jérusalem une espèce de retraite, où ils priaient en commun, et se représentant leurs faiblesses passées, concevaient de fortes résolutions de changer de vie dans la suite.

Ils ne faisaient en cela que ce que Jésus-Christ leur avait ordonné de faire : *Je vais*, leur avait-il dit, *vous envoyer le don de mon Père que je vous ai promis : Ego mitto promissum Patris mei in vos : Mais pour le recevoir, demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut : Vos autem sedete in civitate quoadusque induamini virtute ex alto.* Belle idée de ce qui doit se passer en nos personnes. Nous voici à la veille d'une grande fête, il se doit faire une invisible descente du Saint-Esprit sur nous ; le voilà ce don que Jésus-Christ nous a promis : *Ego mitto*, etc. Mais dans quelle disposition devons-nous être pour le recevoir ? *Sedete in civitate.* Ne nous séparons pas pour cela extérieurement du monde, ne quittons pas nos emplois, mais aussi demeurons en repos par le calme de nos désirs : *Sedete.* Que nos passions ne nous portent plus vers ces objets défendus, où elles nous portaient ; que l'amour du monde qui nous corrompait ne nous corrompe plus ; que la cupidité qui nous faisait haïr ou mépriser les vrais biens, fasse place à la charité ; et si jusqu'ici nos mauvaises inclinations ont chassé le Saint-Esprit de nos cœurs, séparons-nous-en avec le secours de la grâce, afin qu'il y produise les effets qui lui sont propres : *Sedete in civitate.* Comme nous sommes persuadés qu'une âme inquiétée, agitée par ses affections corrompues et troublée par ses péchés, ne peut jouir d'un si grand bien, ôtons de nous ces malheureux obstacles ; fidèles au devoir de notre état, tâchons de demeurer en repos par l'affaiblissement de notre convoitise, et disposons-nous sérieusement à recevoir ce don du Saint-Esprit.

Que si vous me demandez en quoi consistent ces dispositions, et jusqu'où ces prépa-

tions doivent aller, voici ce que j'ai appris de saint Grégoire de Nazianze, dans ce savant discours qu'il a fait aux catéchumènes pour les disposer au baptême, ce qu'il leur dit pouvant être appliqué fort à propos pour vous exhorter à recevoir le Saint-Esprit (*Orat. in S. Lavacr.*). Il distingue en cet endroit trois sortes de gens, et j'espère que ce détail de morale vous servira infiniment.

Les premiers étaient entièrement éloignés de Dieu, engagés dans beaucoup de désordres et vicieux de propos délibéré. Les seconds étaient à demi mauvais, entre la vertu et le péché; ils faisaient mal, mais ils ne se plaisaient pas à mal faire : semblables, dit-il, à ceux qui sont tourmentés d'une fièvre opiniâtre, qui n'aiment pas la fièvre, et qui cependant l'entretiennent encore, et ne veulent pas se purger pour la chasser. Les troisièmes étaient, même avant leur sanctification, dignes de louanges; quelques-uns par un bon fonds de nature : *Nonnulli a natura* (il faut entendre ceci comme saint Grégoire de Nazianze l'a entendu), quelques autres, parce qu'ils apportaient tout le soin qu'ils pouvaient pour se purifier et se disposer au baptême; de sorte, qu'après avoir reçu la grâce sanctifiante à laquelle ils s'étaient préparés, ils étaient meilleurs par une nouvelle perfection qu'ils avaient acquise, et plus assurés en quelque manière de la conserver.

Les premiers étaient les plus méchants de tous, et, s'abandonnant volontairement et avec opiniâtreté à toutes sortes de désordres, ils ne méritaient pas qu'on leur donnât le baptême. Les seconds étaient meilleurs que les premiers, mais ils n'avaient pas encore toute la disposition nécessaire pour recevoir ce sacrement, parce que, quoiqu'ils n'aimassent pas le péché, ils ne renonçaient pas à ce qui l'entretenait, et par une certaine paresse et attachement à la terre, ils étaient toujours les esclaves de leurs désirs. Il n'y avait que les troisièmes qui méritassent d'être loués, à cause qu'ils prenaient les précautions nécessaires pour se corriger de leurs désordres et se préparaient à marcher dans une nouvelle vie.

Il y a encore aujourd'hui dans le christianisme des fidèles de tous ces caractères. Les premiers sont ces pécheurs endurcis qui ne veulent se contraindre en rien pour recevoir le Saint-Esprit, et qui ne se mettent pas même en peine de savoir s'il y en a un; ces pécheurs, qui vivent dans une impiété scandaleuse, ou qui, sachant qu'il faut que ce soit la grâce qui les prévienne, attendent et embrassent cette grâce quand elle vient; mais qui ne veulent se corriger de quoi que ce soit, et qui, dans le fond, ne s'en soucient point si elle ne vient point : *Cum gratia sit, si obtingit, amplectuntur : sin autem minus, contemnunt.* Or, il n'y a point de jour de Pentecôte pour ces sortes de gens, et vous jugez bien qu'ils s'opposent formellement à la grâce du Saint-Esprit.

Mais peut-être aurez-vous meilleure opinion des seconds. Ce sont des gens qui ne sont pas méchants comme les premiers, qui, lorsqu'on leur demande s'ils ne voudraient pas sortir de leurs péchés et profiter de la grâce de Dieu, répondent que c'est là tout leur désir, et qui cependant satisfaits de cette prétendue bonne volonté, en demeurent-là; des gens qui, quand on les presse de travailler à l'affaire de leur salut, veulent qu'on leur donne du temps, et vivent dans une honteuse nonchalance, qui font quelquefois de petits efforts, mais qui, encore servilement attachés à la chair et au monde, reprennent leur premier train de vie; qui n'aiment pas le mal, non plus que ces malades dont je viens de parler, n'aiment leur fièvre, et qui toutefois ne veulent pas se servir des remèdes absolument nécessaires pour être guéris. Ces gens, dit saint Grégoire, ont, pour recevoir le Saint-Esprit, une disposition que les premiers n'ont pas, mais c'est une disposition trop éloignée et qui ne leur sera pas plus avantageuse, s'ils en demeurent là, que leur serait le simple désir qu'ils auraient de jouir un jour de la gloire. Mon cher frère, dit ce Père à l'un d'eux, si, pour recevoir la grâce, tu te contentes de la désirer : *Sufficiat ergo tibi ad gloriam solum gloriæ desiderium*, contente-toi aussi de désirer la gloire éternelle pour en jouir; mais sache que l'enfer est plein de ces bons désirs, et qu'il n'y a rien de plus funeste que de ne posséder jamais un bien qu'on a ardemment souhaité, et pour l'acquisition duquel on n'aura rien voulu faire.

Qui sont donc ceux qui se disposent véritablement à recevoir le Saint-Esprit? Ce sont ceux qui le désirent, qui en le désirant le cherchent; et qui, par la coopération qu'ils apportent à ces premiers mouvements, s'efforcent d'éloigner de leurs âmes, ce qui pourrait lui déplaire. Ce sont ceux qui ouvrent la terre de leur cœur, afin que la divine semence y entre, qui en arrachent les mauvaises herbes dont elle pourrait être étouffée, qui demandent au Seigneur leur conversion, qui se recueillent en eux-mêmes, et qui, comme de bons laboureurs, cultivent soigneusement les premières grâces qu'ils ont reçues, afin d'en avoir de plus fortes et de plus fréquentes : *Qui gratiam ut boni agricolæ colunt.* Ce sont ceux qui, écoutant la voix de Dieu, n'endurcissent pas leurs cœurs, qui ouvrent leurs yeux aux lumières que le ciel leur envoie, qui tâchent de porter la main sur les trésors qu'il leur découvre, et de boire de l'eau dans les sources qu'il leur montre.

Ce sont là les expressions des Pères, et les importantes instructions qu'ils nous ont laissées. Ils n'ont jamais séparé la volonté de l'homme d'avec la grâce de Dieu, et, évitant également ces deux dangereux écueils, contre lesquels ont heurté Pélage et Calvin, ils ont toujours joint l'une avec l'autre, pour dire aux pécheurs : demandez la grâce, et elle vous sera accordée, frappez à la porte, et elle vous sera ouverte. Souvenez-vous que Dieu ne vous a pas mis au monde pour vous damner; mais souvenez-vous aussi qu'il ne vous y a pas mis pour vous sauver lui

seul. C'est pourquoi travaillez avec lui, si vous n'avez que de petits secours, faites de petits efforts, un jour vous en ferez de plus grands, lorsqu'après avoir bien usé des premières grâces, la miséricorde du Seigneur vous en donnera de puissantes pour vous délivrer du fardeau de vos péchés. Ne vous embarrassez pas l'esprit sur l'efficacité et l'inefficacité des grâces, sur le concours de la créature avec le Créateur, ni sur la manière avec laquelle l'un prévient et l'autre suit : *Earum interesse reputo, tu ne ad illum ingrediaris, an ad te ipse.* Je crois qu'il importe très-peu, disait un savant disciple de saint Bernard, de savoir si c'est vous qui allez à Dieu, ou si c'est Dieu qui vient à vous. Jésus-Christ, dans l'Evangile, dit, tantôt qu'il est la porte par où l'on entre, pour montrer la dignité et la nécessité de la grâce qui nous prévient; et tantôt qu'il s'arrête à notre porte, et qu'il y frappe, pour nous apprendre qu'il dépend de nous de lui ouvrir ou de ne pas lui ouvrir ; mais il dit toujours, et c'est un des principaux points de sa morale, qu'il ne se donne jamais à ces âmes orgueilleuses, entêtées d'elles-mêmes, qui veulent vivre dans une espèce d'indépendance; que son esprit ne se repose que sur les humbles, que sur ceux qui, se défiant d'eux-mêmes, le consultent en toutes choses, qui ont une docilité de cœur, et une soumission parfaite à tout ce qu'il leur dit.

DEUXIÈME POINT.

J'apprends de Richard de Saint-Victor, que le Saint-Esprit se communique aux créatures en différentes manières, et qu'encore bien que ce soit toujours le même Esprit, il ne se répand pas également sur elles, et n'y produit pas les mêmes effets (*Serm. de Miss. Spiritus sancti*). Il est dans toutes les créatures en général, par la communication de sa substance, il est, dans toutes les créatures raisonnables, par la participation de sa sagesse; mais il ne demeure par l'infusion de sa grâce et ne se donne comme Esprit de vérité, qu'aux âmes qui, pour se préparer à le recevoir, ôtent d'elles ce qu'il y a d'orgueil et d'amour-propre.

Le Saint-Esprit est dans toutes les créatures en général, par la communication de sa substance : *C'est un esprit qui remplit toute la terre*, c'est lui qui, dès le commencement du monde, s'est répandu sur les eaux pour produire tous ces êtres dont le nombre et la diversité nous surprennent.

Si le Saint-Esprit est présent par sa substance à tous les êtres considérés en général, il semble être comme limité, par la participation de sa sagesse, aux créatures raisonnables, qui sans lui n'auraient pas de degré de raison. Car comment seraient-elles raisonnables, si elles n'étaient pas capables de recevoir la sagesse et la raison? et d'où vient cette sagesse et cette raison, si ce n'est de Dieu?

L'infusion de la grâce et le don de conseil resserrent le Saint-Esprit dans des bornes encore plus étroites, si j'ose le dire ainsi, puisqu'il ne se répand que dans les âmes justes et dociles qui interrogent sa volonté, et ne veulent rien faire que dépendamment de ses lois, et c'est en quoi consiste, dit Richard de Saint-Victor, la différence de ces trois présences dont je viens de parler.

Pour recevoir la première, il suffit d'avoir l'être; pour jouir de la seconde, il suffit d'être raisonnable; mais pour recevoir la troisième, il faut agir de son côté, se priver et se dépouiller de quelque chose, puisque le même Esprit qui est toujours dans toutes les créatures par sa substance, qui est toujours dans les raisonnables par sa sagesse, n'est pas toujours, par des grâces de direction, dans ces mêmes créatures considérées par rapport aux obligations qu'elles ont d'arriver par de justes moyens à une fin légitime, et de s'acquitter des devoirs tant particuliers que généraux de leur état.

Quand est-ce donc que cet Esprit de vérité et de conseil se repose sur elles? C'est quand elles se préparent à l'écouter avec attention, quand tout autre avis que le sien leur est suspect; quand se précautionnant également contre la curiosité et la surprise, contre les illusions du démon et de l'amour-propre, contre cette inclination naturelle qu'elles ont d'être leurs propres guides, elles ont recours à un maître intérieur, et lui disent avec autant de sincérité et de soumission que David : *Illumina faciem tuam super servum tuum,* éclairez votre serviteur dans ses ténèbres, et que votre visage lui paraisse si lumineux, qu'il commence à connaître à la faveur d'un si beau jour, ce que vous êtes et ce qu'il doit être lui-même.

Pour connaître Dieu, pour s'instruire de ses devoirs, il faut la lumière de Dieu, dit Richard de Saint-Victor; de même que pour aimer Dieu il faut l'amour de Dieu. Or ce sont ces dons du Saint-Esprit que souhaite David, afin qu'il marche sûrement dans ses voies ; et, convaincu de son aveuglement, il cherche une lumière naissante, qui se fortifiant (pour ainsi dire, peu à peu en lui), vienne enfin à un jour parfait (*In Psal.* CXVIII). Car c'est comme s'il disait au Saint-Esprit : montrez-moi votre miséricorde afin que je ne tombe pas dans le désespoir, et votre justice afin que je ne présume pas vainement de votre bonté, découvrez-moi vos douceurs et votre tendresse, afin que je ne m'accable pas sous le poids des maux; mais faites-moi aussi connaître votre magnificence, afin que je vous aime dans vos dons et dans mes biens. En un mot, montrez-vous tout entier à moi, afin qu'à la faveur de cette lumière je marche dans la voie de vos commandements, et que je ne m'égare jamais du chemin que je suis obligé de prendre.

Ces demandes sont grandes et hardies; mais aussi en quelle disposition se met David pour les obtenir? *Illumina faciem tuam super servum tuum* : dans une disposition d'humilité et d'anéantissement, dit Richard de Saint-Victor. C'est sur David humble et soumis à tous les ordres de Dieu qu'il le prie de répandre les dons de son Esprit; et ce n'est aussi qu'avec cette condition d'humi-

lité, de docilité et d'attention à la voix de Dieu, que nous le pouvons attirer.

Deux motifs nous y engagent. Un motif de reconnaissance, c'est le premier. Un motif d'intérêt, c'est le second. Un motif de reconnaissance, parce que tout ce qu'il y a jamais eu, et tout ce qu'il y aura jamais de grâces et d'inspirations, vient et viendra uniquement de Dieu.

Un motif d'intérêt, parce que dans la nécessité où nous sommes de travailler utilement à l'affaire de notre salut, nous ne pouvons avoir d'autre guide ni d'autre maître que Dieu; motif de reconnaissance, pour rendre hommage au souverain Esprit par la soumission des nôtres; motif d'intérêt pour ne nous point tromper dans le choix de nos voies; motif de reconnaissance, parce que nous sommes redevables au Saint-Esprit de tout le bien que nous faisons; motif d'intérêt, parce que nous ne saurions le faire sans ses lumières.

Je tire ce premier motif d'un raisonnement de saint Paul expliqué par saint Thomas et saint Bernard (*Lect.* 2, *c.* VIII *ad Rom.*). Après que cet apôtre a représenté aux Romains la grande différence qu'il y a entre ceux qui suivent les maximes de la chair, et ceux qui se conduisent par les inspirations du Saint-Esprit; après qu'il leur a montré que la prudence de l'une est très-différente de la prudence de l'autre, que celle-là produit la mort et est même une véritable mort, au lieu que celle-ci n'est que vie et que paix; après qu'il leur a fait connaître que Jésus-Christ a envoyé son Esprit au monde pour le délivrer de trois sortes de servitudes, de celle de la chair, de celle de la Loi et de celle de la damnation éternelle: après, dis-je, qu'il leur a insinué tous ces grands bienfaits, voici la conclusion qu'il en tire: *Ergo, fratres, debitores sumus, non carni ut secundum carnem vivamus.* Ce n'est donc pas à la chair que nous sommes redevables, afin que nous vivions selon elle, et que nous obéissions à la corruption de ses désirs; c'est à l'Esprit de Dieu que nous devons tout ce que nous sommes et tout ce que nous faisons. C'est par conséquent cet esprit que nous sommes obligés de consulter; c'est conformément à ses mouvements et à ses inspirations que nous sommes obligés de vivre. Car c'est comme s'il disait: Si la chair était le principe de notre être surnaturel, si elle avait part à notre régénération; si nous avions été renouvelés par sa prudence, ce serait selon cette chair que nous devrions vivre, ce serait à ses lois que nous devrions nous soumettre: mais parce que l'Esprit de Dieu est le seul principe de notre vie spirituelle, que c'est lui qui nous inspire de saintes pensées, que c'est lui qui nous donne le mouvement nécessaire pour agir en qualité de fidèles; c'est selon cet Esprit que nous devons marcher: *Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus*: c'est lui, dit saint Thomas, que nous sommes obligés de suivre comme un guide qui nous montre le bon chemin, et qui nous donne le courage de fournir notre carrière, et c'est en cela que consiste la reconnaissance qu'il attend de nous.

Il a trois qualités à notre égard, dit saint Bernard. Il est notre sagesse pour chercher Dieu et pour le trouver, il est notre amour pour le posséder, et il est notre joie pour en jouir paisiblement et le retenir. *Sapientia invenientis, amor habentis, gaudium perfruentis.* C'est lui qui nous inspire la pensée de nous tourner à Dieu, pensée que nous n'aurions jamais s'il ne nous l'inspirait. C'est lui qui nous met dans le chemin qui nous conduit à Dieu, chemin dans lequel nous ne marcherions pas s'il ne nous tenait par la main. C'est lui enfin, qui nous procure une paisible jouissance de Dieu, bonheur que nous ne pourrions espérer, s'il n'était, et notre lumière, et notre force, et, qui plus est, le gage de notre salut.

Or, il s'agit de reconnaître tant de bienfaits, et le vrai moyen de les reconnaître, c'est de vouloir vivre dépendamment de ce divin Esprit, d'implorer avec humilité ses lumières, de le prier qu'il préside à toutes nos délibérations, de le conjurer qu'il nous découvre ses voies, de sacrifier nos courtes et fausses conjectures à ses inspirations, de nous dépouiller de tout amour-propre, et de nous soumettre entièrement à sa conduite.

Nous y sommes obligés par reconnaissance, ç'a été ma première raison, nous y sommes encore obligés par intérêt, c'est la seconde, puisque nous ne pouvons rien par nous-mêmes et que nous pouvons tout en implorant humblement et en recevant le secours du Saint-Esprit.

Je dis que nous ne pouvons rien par nous-mêmes. Nous ne pouvons ni connaître la vertu, ni l'embrasser, ni éviter les piéges que le démon nous tend, ni même savoir la disposition intérieure de notre âme; et de là je conclus avec Richard de Saint-Victor, que cette connaissance et ces efforts étant nécessaires pour notre sanctification, et ne pouvant venir de notre fonds, nous devons les demander humblement au Saint-Esprit. Je conclus qu'étant enveloppés de tant de ténèbres et réduits à une telle impuissance, ce que nous devons faire c'est de chercher une lumière infaillible et un guide sûr qui nous conduise, c'est d'être par rapport au Saint-Esprit ce que sont ces enfants qui se voyant un peu éloignés de leurs mères, et s'apercevant qu'ils vont tomber, recourent aussitôt à elles et ne veulent faire le moindre pas qu'elles ne les tiennent par la main, ou, si vous voulez, c'est d'être comme ces serviteurs et ces servantes, qui examinent dans les yeux de leurs maîtres et de leurs maîtresses ce qu'on veut qu'ils fassent, qui voient leurs penchants, qui étudient leurs manières d'agir et se conforment à leurs inclinations en toutes choses: car ce sont là les comparaisons dont l'Ecriture sainte a voulu se servir pour nous marquer cet important devoir.

Ne nous y trompons pas, chrétiens: le Saint-Esprit ne se repose que sur les pauvres de cœur qui se dépouillent de leur pro-

pre volonté pour ne faire que la sienne (*Isai.* LXVI). Il n'habite que dans ces humbles évangéliques qui, reconnaissant leur aveuglement et leur faiblesse, cherchent, dans le père des lumières, des secours qu'ils ne peuvent trouver en eux-mêmes.

Heureux donc celui qui est dans cette disposition, et qui s'approche de bonne foi du don de Dieu! Heureux celui qui se prépare à le recevoir par une soumission et une docilité parfaite, et qui demande au Seigneur avec autant d'humilité et de sincérité que saint Paul, ce qu'il veut qu'il fasse. Mais que cet humble et pauvre évangélique est difficile à trouver!

Ce n'est pas au Saint-Esprit que la plupart des chrétiens disent : *Domine, quid me vis facere?* ils le disent à leurs passions auxquelles ils obéissent aveuglément. Que veux-tu que je fasse, dit cet avare à la passion qui le domine? Faut-il supplanter celui-ci, trahir et ruiner celui-là? faut-il faire de frauduleuses banqueroutes ou des contrats usuraires, piller la veuve et l'orphelin? je le ferai : *Quid me vis facere?* Que veux-tu que je fasse, dit cet orgueilleux à son ambition? Faut-il pour entrer dans cette charge dépouiller celui qui en est revêtu : pour avancer l'aîné de mes enfants jeter ces filles dans un cloître, acheter et ménager par mes services et par mes injustices, des bénéfices à ce cadet? Faut-il pour me faire considérer, entretenir un grand train aux dépens des marchands et de mes domestiques? Je le ferai.

Je n'entre pas davantage dans ce détail ;mais il n'est que trop vrai de dire qu'on écoute presque toujours ses passions, et jamais le Saint-Esprit, avec cette différence toutefois que pour conserver le dehors de la religion, on obéit à ses passions, quoiqu'on ne dise pas qu'on veut les écouter, et qu'au contraire on n'obéit pas au Saint-Esprit, quoi qu'on témoigne extérieurement que c'est lui que l'on consulte : et de là vient que ce divin Esprit, outragé par tant de gens, se venge de ce mépris par la soustraction de ses lumières, que par un secret jugement de la justice, il ne se donne pas indifféremment à tous ceux qui le cherchent.

Les méchants me chercheront, dit-il, *mais ils ne me trouveront pas : Quærent me mali, et non invenient* (*In Psal.* CXVIII). Peut-on être méchant, demande saint Augustin, et chercher le Saint-Esprit? Si l'on est méchant, on le hait, et si l'on le haït, pourquoi le cherche-t-on? L'un et l'autre s'accordent souvent ensemble, dit ce Père. Les méchants cherchent le Saint-Esprit par leurs belles paroles, quand ils implorent extérieurement son assistance : mais ils le haïssent par leurs mœurs corrompues, quand ils suivent les mouvements déréglés de leur appétit : *Quærunt sermonibus, oderunt moribus.* Ils cherchent le Saint-Esprit par une illusion d'amour-propre, qui leur fait dire ce que disent les gens de bien : *Venez, Esprit-Saint, remplissez de vos grâces les cœurs de ceux qui vous sont fidèles ;* mais ils le haïssent, en cachant sous ce voile de la religion mille fausses divinités qu'ils adorent. Ils cherchent le Saint-Esprit, non pas pour jouir de sa personne, mais pour s'attirer de certains dons qui les rendent plus considérables : *Quærunt non ut fruantur, sed ut inflentur.* Et c'est aussi par cette raison que, quelques efforts qu'ils paraissent faire, quelques bons désirs qu'ils se flattent d'avoir, ils n'ont jamais le bonheur de le posséder.

On n'a cet avantage, dit saint Augustin, que quand on purifie son cœur des affections déréglées qui le salissent, et de la vanité secrète qui le corrompt : on n'a cet avantage que quand on ne veut plus vivre, ni de l'esprit de la chair, qui porte au péché, ni de l'esprit du monde, qui est un esprit d'indépendance et d'orgueil. Il faut donc, continue ce Père, nettoyer son cœur pour recevoir ce qui n'y entrerait pas, si ce cœur était gâté, mais aussi il faut lier ce même cœur, afin que ce qui y est entré ne se perde pas. Est-on assez malheureux pour ne pas posséder le Saint-Esprit? *Expetendus est*, il faut nettoyer son cœur et l'attirer à soi par la pureté de ses désirs; ç'a été mon premier point. Veut-on suivre les inspirations du Saint-Esprit? il faut ôter de son cœur l'orgueil et l'amour-propre, pour en mériter les grâces par sa soumission et sa fidélité: *Fide promerendus*, ç'a été mon second point. Mais possède-t-on effectivement le Saint-Esprit? Il y a encore de grandes précautions à prendre : il faut éviter la tiédeur et le relâchement, afin de le retenir par l'accomplissement de ses devoirs et une sainte ardeur d'avancer toujours dans le chemin de la vertu : *Præceptorum observantia retinendus;* ce sera mon troisième, et par où je finis.

TROISIÈME POINT.

Le grand bien de l'homme en cette vie, c'est de posséder le Saint-Esprit. Ce ne sont ni les richesses, ni les honneurs, ni les plaisirs, ni la santé, ni la royauté, ni même les dons gratuits séparés de la grâce sanctifiante, qui rendent l'homme véritablement heureux ; et si l'épicurien dit : Ma félicité consiste dans les plaisirs de ma chair; si le stoïcien, s'élevant un peu plus haut, établit son bonheur à jouir des plaisirs de l'esprit ; le chrétien, infiniment plus sage, dit avec David : *Pour moi, mon souverain bien, c'est d'être attaché à Dieu* (*Psalm.* LXII).

Quoique ce bonheur soit grand et inestimable, cependant il y en a un qui me paraît encore plus grand, qui est de retenir le Saint-Esprit quand on l'a déjà reçu, et de faire, pour ainsi dire, par vertu, ce que les anciens idolâtres faisaient par une superstition grossière, quand ils enchaînaient leurs divinités, de peur qu'elles ne les quittassent. Car que sert-il à un homme de n'être attaché au Saint-Esprit que pour quelques jours, de bien commencer et de mal finir, de posséder un grand trésor et de le perdre presqu'aussitôt? et quel plus grand malheur que celui de ces vierges folles qui prirent leurs lampes, s'en allèrent au devant de l'époux et le perdirent par leur faute, pendant que les autres, plus fidèles et plus prudentes qu'elles, s'étant éveillées et préparées entrèrent avec lui aux noces.

Je me sers exprès de cet exemple afin de vous faire voir dans la sage prévoyance des unes, et dans la mauvaise conduite des autres, ce qui oblige le Saint-Esprit de se retirer d'une âme, et ce qui l'oblige aussi d'y demeurer. Je sais qu'il va où il lui plaît, que tantôt il demeure dans une âme après une longue absence, et que tantôt il s'en retire après une officieuse présence : mais je sais aussi, et je le dis après saint Augustin, que ce don de Dieu, tout indépendant qu'il est, semble se donner à proportion qu'on veut le recevoir, *in tantum datur in quantum quis volet sumere;* qu'il s'assujettit (pour ainsi parler) lui même aux dispositions intérieures qu'il a mises dans sa créature : en sorte que plus elle a d'impatience de le recevoir par la pratique des bonnes œuvres et une augmentation de grâces, plus il se plaît à y demeurer. *In tantum residet in quantum quis volet promereri.* Son premier dessein est de demeurer toujours avec nous : et c'est là, ajoute ce Père, ce qui doit nous consoler; c'est là le fondement de notre attente, et le gage de notre espérance *: Hoc usque in consummationem nobiscum, hoc expectationis nostræ solatium, hoc in donorum operationibus futuræ spei pignus est.* Cela supposé, quelle fut donc la cause du malheur de ces vierges folles? Ce fut d'avoir laissé éteindre leurs lampes, d'avoir négligé d'acheter comme les vierges sages de l'huile jusqu'à ce que l'époux vint ; et voilà, dit saint Jean Chrysostome, ce qui arrive souvent aux âmes justes qui, par leur négligence et leur tiédeur, laissent éteindre la lampe de la charité qui était allumée dans leurs cœurs.

Une lampe, dit ce grand homme (*In Epist. I ad Thessal.*), peut s'éteindre en plusieurs manières. Tantôt c'est de l'eau qui tombe dessus, tantôt elle est étouffée sous de la terre ou quelque autre corps épais qu'on y jette; tantôt c'est le vent qui la souffle : mais quand il n'y aurait ni eau, ni terre, ni vent, elle s'éteint quand l'huile lui manque.

L'esprit de Dieu peut s'éteindre dans nos âmes en plusieurs manières, dit saint Chrysostome : nous attachons-nous aux biens du monde? nous embarrassons-nous par une inquiétude criminelle des affaires du siècle? nous éteignons l'esprit de Dieu sous ces amas de terre. Aimons-nous les plaisirs de la chair, et ouvrons-nous notre cœur à ses fatales voluptés ? nous éteignons l'esprit de Dieu par cette eau que nous y jetons. Succombons-nous aux tentations de Satan qui nous porte au péché? nous éteignons ce même esprit que nous exposons témérairement et malicieusement à ce vent impétueux qui souffle cette belle lampe que Dieu avait mise dans nos âmes, pour les éclairer et les échauffer tout ensemble. Mais quand l'éloignement de cet esprit ne viendrait d'aucune de ces causes; notre seule négligence et tiédeur le contraindrait enfin de nous abandonner. Ce ne furent ni la terre, ni l'eau, ni le vent qui éteignirent les lampes de ces vierges folles : ce fut le seul défaut d'huile, et la négligence qu'elles eurent de s'en pourvoir. Ce ne sont pas toujours les voluptés charnelles, l'attachement aux biens de la terre, et les tentations violentes qui éteignent dans les âmes justes l'Esprit divin; c'est souvent le relâchement dans leurs dévoirs, et le peu de soin qu'elles ont de faire profiter les grâces qui leur sont données. Un assoupissement volontaire et un dégoût de la vertu les font malheureusement périr.

Les Pères en apportent plusieurs raisons. La première, c'est que cette négligence, ce relâchement et cette tiédeur conduisent insensiblement une âme au péché mortel. Comme pour l'ordinaire on ne devient pas bon tout d'un coup, on ne devient pas aussi méchant tout d'un coup; on descend, pour ainsi dire, par degrés, dans l'abîme du péché, comme on s'élève par degrés vers ces montagnes éternelles où la vertu fait sa demeure. Sur l'échelle que vit Jacob, il n'y avait point d'ange qui se reposât. Les uns montaient toujours, les autres descendaient toujours, pour nous apprendre qu'il n'y a point d'état fixe en cette vie, que *l'homme, semblable à l'ombre*, ne demeure jamais dans un même état; que ne pas avancer dans le chemin de la perfection, c'est descendre, que se contenter de la vie que l'on mène sans désirer d'être plus parfait, c'est vouloir demeurer au milieu de la carrière, vivre dans une pernicieuse langueur, avoir du dégoût pour la sainteté, et s'exposer à tomber de ce dégoût dans les derniers désordres.

Tâcher d'arriver à la perfection, dit saint Bernard (*Epist.* 253), c'est être en quelque façon parfait : mais aussi par ce même principe, ne vouloir pas y arriver, c'est être imparfait ou, pour mieux dire, c'est être vicieux; puisque dans la vie spirituelle il n'y a point de milieu entre le progrès et le relâchement, et comme nos corps croissent ou diminuent, il faut que nos âmes s'avancent dans la vertu, ou qu'elles s'affaiblissent et qu'enfin elles retournent en arrière.

La seconde raison c'est qu'on persévère dans le bien, à peu près de la même manière qu'on a coutume de demeurer dans l'attachement au péché. Le démon ne trouve point de meilleur moyen pour perpétuer son règne dans les âmes, que de joindre de nouveaux péchés aux anciens. Il en est de ces âmes criminelles, disent les Pères, comme de ces gens qui font des cordes : la filasse n'est pas encore finie, qu'ils en prennent d'autre pour y joindre, afin qu'elles soient, et plus longues et plus fortes. On n'a pas encore quitté un péché, qu'on se jette dans un autre, ou bien, l'on en réitère si souvent les actes, qu'on en contracte une malheureuse habitude, et que de cette habitude, on passe dans la necessité d'y demeurer.

Il en faut dire à peu près de même de la vertu. Le grand moyen de retenir le Saint-Esprit c'est de le prier qu'il confirme par un accroissement spirituel ce qu'il a opéré en nous, c'est de joindre de nouvelles bonnes œuvres aux précédentes que l'on a faites, afin de fournir heureusement sa carrière,

c'est d'oublier, comme saint Paul, le passé, afin de se tourner vers les importants devoirs qui pressent dans la suite, en un mot, c'est de faire, pour retenir ce divin Esprit, ce que nous ferions pour engager agréablement à demeurer dans notre maison une personne de mérite, et pour laquelle nous aurions beaucoup de respect. Ne vous choquez pas d'une comparaison si basse, elle est de saint Bernard (*In Cant. serm.* XLI), et toute familière qu'elle pourra vous paraître, elle renferme une importante moralité.

Si nous avions chez nous, dit-il, une personne que nous honorassions et que nous fussions ravis de retenir, nous lui ferions le meilleur accueil qu'il nous serait possible. Outre les civilités et les respects que nous lui rendrions, nous voudrions, dans la saison des fleurs, en jeter dans tout son appartement, nous en répandrions jusque sur son lit afin de le récréer ou par leur beauté, ou par leur odeur, et quand ces fleurs viendraient à se passer, nous en préparerions toujours de nouvelles pour substituer en leur place.

Nous avons chez nous un hôte d'un rare et infini mérite, quand nous avons le bonheur de posséder le Saint-Esprit. C'est le meilleur et le plus constant de tous les amis, mais aussi c'est un ami jaloux, que les froideurs et les indifférences rebutent; un ami qui prétend d'être bien reçu, qui veut que par nos bonnes œuvres et par un désir sincère de lui plaire nous l'engagions à ne nous pas quitter. C'est pourquoi donnons-lui des marques de notre affection et de nos respects. Continuons à faire les bonnes actions que nous avons commencées, et tâchons d'en faire tous les jours de nouvelles. Faisons provision de vertus, et, imitant l'adresse de l'Epouse des Cantiques, répandons ces belles fleurs sur notre lit, je veux dire sur notre cœur où il repose : *Lectulus noster floridus.*

Les fleurs qu'on jette sur un lit sont bien différentes, dit saint Bernard, de celles qui croissent dans un jardin. Celles-ci se conservent longtemps, parce qu'elles tiennent par leurs racines à la terre dont elles tirent leur suc, mais celles-là se flétrissent aussitôt, parce qu'étant arrachées, elles ne reçoivent plus de nourriture, et ne se gardent que par artifice.

La même différence se trouve entre l'état des chrétiens en ce monde, et celui des bienheureux en l'autre. Les vertus de ceux-ci sont comme dans un jardin clos; vertus permanentes, fleurs immortelles dont ils font des couronnes qui ne flétriront jamais. Mais les vertus de ceux-là sont des vertus qu'ils répandent sur le lit de leur cœur; vertus exposées aux vents des tentations, fleurs qui étant comme hors de leur centre, perdent souvent en peu de temps leur odeur, à moins qu'on n'ait soin de les conserver. C'est pourquoi comme le Saint-Esprit ne peut demeurer dans une âme où la vertu ne se trouve pas, que faut-il faire, dit saint Bernard? *Præparare frequentes et recentiores apponere flores, quod diu odorem suum minime retinent et decorem*; il faut faire un grand amas de fleurs, les répandre sur le lit de notre cœur, et en apporter tous les jours de nouvelles, parce qu'elles sont sujettes à perdre leur odeur et leur beauté. Il faut que celui qui est saint se sanctifie encore, que celui qui est chaste souhaite d'être encore plus chaste; que celui qui est austère embrasse de nouvelles austérités; que celui qui a méprisé les biens et les plaisirs du monde, se fasse une obligation de les mépriser encore davantage par de nouveaux désirs de renoncement.

Voilà, chrétiens, le vrai moyen de retenir le Saint-Esprit et l'une des voies les plus sûres pour l'obliger de demeurer dans nos âmes. Faisons donc une ample provision de vertus, attachons-nous avec ardeur à la poursuite d'un bien qu'on ne saurait trop aimer, et faisons par une fervente et ingénieuse charité ce qu'une insatiable cupidité fait faire aux réprouvés du siècle.

Plus les avares ont de bien, plus ils en veulent avoir; plus ils sont riches, plus ils désirent d'être riches; plus les ambitieux ont de crédit et d'honneur, plus ils en veulent avoir : plus ils sont respectés à cause de leurs charges et de leurs emplois, plus ils voudraient avoir de dignités qui leur attirassent de nouveaux hommages : tant leur passion est avide et ne dit jamais : c'est assez.

Ayons pour le Saint-Esprit les mêmes sentiments à proportion que ces réprouvés en ont pour le monde. Sommes-nous justes, ne le sommes-nous pas ? nous n'en savons rien : mais ce que nous devons savoir, c'est que nous ne le sommes jamais autant que nous le pouvons être. Ainsi soupirons toujours après cette perfection qui nous manque, et si le Saint-Esprit est un feu intérieur qui nous anime, si notre cœur est l'autel sur lequel ce feu brûle, donnons-lui le plus de matière que nous pouvons, pour l'entretenir, dit saint Grégoire, à l'exemple de ces prêtres de l'ancien Testament, qui mettaient tous les jours du bois pour entretenir le feu sacré, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu de Dieu. Si la charité *est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné*, conservons-la précieusement et tâchons de la conduire à sa dernière perfection, puisque, selon saint Augustin, elle nous est donnée à ce dessein : *Ut perficiatur nascitur.* C'est d'abord un petit commencement et une espèce de naissance; étant née, on l'élève, étant élevée, elle se fortifie, étant fortifiée, elle devient parfaite : *Cum fuerit nata nutritur, cum fuerit nutrita roboratur, cum fuerit roborata perficitur.* Mais quand elle est arrivée à sa perfection, c'est pour lors qu'une âme est heureuse, puisqu'elle n'a plus qu'à dire : *Jésus-Christ est ma vie, et c'est pour moi un gain que de mourir. Cum ad perfectionem venerit, quid dicit, nisi mihi vivere Christus est, et mori lucrum ?* Jésus-Christ *est ma vie*, puisque son esprit demeure en moi, *et la mort m'est un gain*, puisque des misères de ce monde elle me fera passer dans le bonheur éternel de l'autre.

SERMON XXVIII.

POUR LE DIMANCHE DE LA PENTECÔTE.

Des opérations du Saint-Esprit dans une âme juste.

Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et pater meus diliget eum et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus.

Si quelqu'un m'aime il fera ce que je lui dirai, mon Père l'aimera aussi; nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure (*Joan.*, *ch.* XIV).

Que les solennités des chrétiens sont belles, et que l'Eglise est mieux fondée que la Synagogue, à dire que, de toutes les nations de la terre, il n'y en a qu'une qui ait des dieux qui ressemblent à celui qu'elle adore!

On pouvait croire (et qui ne l'eût ainsi pensé?) que le Père éternel ayant donné son Fils unique au monde, allait retenir dans son sein ses infinies miséricordes, ou que ce Fils après nous avoir instruits par ses prédications, animé par ses exemples, racheté par sa mort, justifié par sa résurrection, fermerait le ciel dès qu'il y serait remonté.

Toutefois il semble qu'avant la descente du Saint-Esprit ni la charité du Père, ni la générosité de ce Fils n'étaient pas satisfaites, et l'on dirait que c'est proprement aujourd'hui que les personnes de l'adorable Trinité, ont contenté leurs désirs, en travaillant ensemble à notre bonheur par des mystères qui se succèdent.

Le Père nous avait donné son Fils unique, et en *nous le donnant il nous avait donné toutes choses*, dit saint Paul. Ce Fils s'était donné lui-même, et en se donnant il s'était, dit saint Bernard, comme consacré à nos usages, et voué à tous nos besoins par l'économie de ses mystères, par sa naissance pour ôter la corruption de la nôtre, par sa vie pour servir de modèle à la nôtre, par sa mort pour détruire la nôtre, par sa résurrection pour précéder la nôtre, par son ascension pour préparer la nôtre: et comme si tous ces grands et inestimables bienfaits eussent été peu de chose, c'est aujourd'hui que le Père et le Fils nous envoient le Saint-Esprit; c'est aujourd'hui que ce divin Esprit stérile dans la Trinité descend sur les disciples, et devient fécond par la production d'une infinité de fidèles, pour accomplir la vérité de cette promesse: *Ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.*

Que ces mystères sont grands, et qu'ils nous sont avantageux! Le Père nous a créés, le Fils nous a rachetés, et le Saint-Esprit nous sanctifie: Esprit d'adoption et de salut qui achève par son invisible descente ce que ces deux premières personnes ont commencé, qui conserve au Père ses ouvrages et au Fils ses conquêtes, qui se répand sur nous non-seulement par ses dons, mais par une nouvelle présence, qui comble de grâces ce qui a été créé, qui conduit à la perfection ce qui a été racheté, qui étant tout à tous comme l'âme universelle de l'Eglise, rend aux vrais fidèles non pas des visites passagères, mais des secours permanents, et des consolations éternelles.

Pour découvrir tant de prodigieux effets, nous avons besoin du même Esprit qui les opère, et des mêmes dispositions où se mirent les disciples afin de le recevoir. Faisons donc comme eux au milieu de nous une espèce de cénacle où nous persévérions en prières, et unissant nos voix aux douces et fréquentes invitations de l'Eglise, disons avec elle au Saint-Esprit: *Veni sancte Spiritus*, etc.

Comme dans la pensée de saint Augustin, le trouble, l'erreur et la mort étaient les trois plus fâcheuses disgrâces dans lesquelles pût tomber le premier homme; aussi ce qu'il appréhendait le plus, dit ce Père, c'était ou d'être troublé dans la jouissance de ses plaisirs; *aut perturbari*; ou d'être trompé dans la recherche de la vérité, *aut falli*, ou de voir finir par la mort ce qu'il avait de plus précieux dans la vie, *aut mori.*

Il est tombé cependant par son péché dans ces trois grands malheurs qui faisaient le sujet de son aversion et de sa crainte. *Tu laboureras la terre à la sueur de ton visage*, lui dit Dieu dès qu'il eut péché? voilà la misère qui interrompt le cours de ses plaisirs, *Une inimitié éternelle sera entre toi et le serpent*, *et quoique tu puisses lui écraser la tête*, *il te dressera toujours des piéges* pour te tromper; voilà l'erreur qui l'empêche de connaître la vérité. *Tu es poussière et tu retourneras en poussière*, voilà la mort qui l'attaque, et qui, séparant son âme d'avec son corps, le détruit.

Ces pertes sont grandes, mais sont-elles irréparables? Non, chrétiens. Car si les trois personnes de la sainte Trinité regardent cet homme en pitié, et daignent l'honorer de leur visite, il est certain que quoiqu'elles ne le délivrent pas entièrement ni des misères de la vie, ni de l'impuissance de tomber dans l'erreur, ni de la nécessité de mourir, elles le rétabliront en quelque manière dans ce premier état, puisque le Père par sa puissance empêchera que ses misères ne le troublent, le Fils par sa sagesse que cette erreur ne le corrompe, et le Saint-Esprit par sa bonté qu'une malheureuse mort ne le fasse éternellement périr.

Or, c'est ce que Jésus-Christ s'engagea de faire étant sur le point de quitter ses apôtres pour aller à la croix: *Ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus*, et ce fut aussi ce qu'il fit dans le mystère que nous célébrons lorsque son Père et lui leur envoya le Saint-Esprit, et que ce divin Esprit se donna lui-même et se reposa sur eux: Esprit qui répara avantageusement ces trois grandes pertes qu'ils avaient faites dans la personne du premier homme, en leur donnant une aussi profonde paix dans leurs misères, que s'ils n'en avaient pas souffert; un attachement à la vérité aussi ferme, que s'ils n'avaient pu être sujets à l'erreur; et une immortalité aussi glorieuse, que s'ils ne devaient jamais passer par les mains de la mort.

Appliquez-vous, je vous prie, à considérer ces trois admirables opérations de l'Esprit divin, puisqu'elles vous regardent et que, selon les paroles de Jésus-Christ dans notre évangile, cette promesse faite aux apôtres

l'est aussi à tous ceux qui l'aiment : *Si quis*, etc. Que fit donc le Saint-Esprit en se reposant sur eux au jour de la Pentecôte, et que fait-il tous les jours dans les âmes justes qui le reçoivent? Trois choses, dit saint Bernard, qui vont faire tout le sujet de ce discours : *Visitans ad consolationem, illuminans ad cognitionem, implens ad felicitatem.* Le Saint-Esprit descend et demeure dans ces âmes pour les consoler dans les misères de leur exil par la douceur de ses visites, ce sera mon premier point; il y descend et il y demeure pour les éclairer dans la connaissance de leurs devoirs par l'effusion de ses lumières, ce sera mon second point; il y descend et il y demeure pour les fortifier dans l'attente de leur dernière félicité par la plénitude de ses dons, ce sera mon troisième point. Ainsi que pourraient craindre ces âmes? les disgrâces de la vie? elles ne les troubleront pas, puisqu'elles ont au dedans d'elles un Esprit de paix qui les console. L'erreur? elle ne les corrompra pas, puisqu'elles ont au dedans d'elles un Esprit de vérité qui les conduit. La mort, j'entends la mort éternelle et malheureuse? elle ne les attaquera pas, puisqu'elles ont au dedans d'elles un Esprit d'immortalité de vie. C'est tout mon dessein.

PREMIER POINT.

Les disgrâces qui sont capables d'affliger un homme en cette vie conspiraient toutes, ce semble, à jeter les apôtres dans la dernière consternation après la mort et l'ascension de Jésus-Christ. Si c'est la pauvreté et le mépris qui abattent un homme, ils étaient les plus pauvres et les plus méprisés de la Judée; si c'est la mort d'un bon ami ou la perte d'un puissant protecteur, ils venaient de perdre leur cher Maître et toutes choses en le perdant; si c'est la persécution de la mort, ils étaient exposés à la rage des Juifs et à toutes les contradictions des hommes.

L'Ecriture sainte nous représente principalement trois sortes de personnes extraordinairement affligées pour des sujets assez différents : Job, David et Samson. C'est la pauvreté et l'abandonnement où se voit Job qui l'affligent; il avait un grand troupeau, et les Chaldéens le lui ont enlevé; des enfants qui faisaient sa consolation, et un vent impétueux les a ensevelis sous les ruines de sa maison.

C'est l'éloignement et la perte de Dieu qui affligent David (*Ps.* XLI); de continuelles et amères larmes coulent de ses yeux, soit quand il se représente qu'il a perdu par son péché ce souverain bien, soit quand ses ennemis pour lui insulter demandent où il est?

C'est la raillerie, la persécution et une mort prochaine qui affligent Samson (*Jud.*, XVI). On lui crève les yeux, on le précipite dans un cachot, on le fait tourner comme un pauvre animal à l'entour d'une meule, on le charge de chaînes, et les Philistins, ajoutant le mépris à la cruauté, veulent que dans ce lugubre équipage il leur donne du divertissement avant qu'il meure.

Tous ces sujets de tristesse, si partagés dans ces trois personnes, sont réunis pour rendre celle des apôtres encore plus grande. Ils sont pauvres et méprisés comme Job, ils ont perdu leur Dieu comme David, ils sont exposés aux railleries, aux persécutions et à la mort comme Samson.

Mais si Dieu, selon le prophète-roi (*Psal.* XCV), a coutume de donner aux personnes affligées des secours proportionnés aux maux qu'elles endurent, comme jamais il n'y eut de tristesse plus grande que celle des apôtres, il ne devait point aussi y avoir de consolation qui surpassât la leur.

Ils la reçurent, cette abondante consolation, quand ils furent remplis du Saint-Esprit, qui en répandit de plus grandes et de plus pures dans leurs âmes que jamais Job, David et Samson n'en eurent.

Job fut consolé dans ses maux par ses amis qui vinrent lui rendre visite, et par le recouvrement de ses biens; mais les apôtres sont consolés par leurs maux mêmes et par un esprit intérieur qui, affaiblissant et éteignant presque leur cupidité, source malheureuse de tous les troubles, les remplit de joie. David fut consolé dans sa perte en recevant le pardon de ses fautes et en sentant comme rentrer chez lui par la grâce le même Dieu qu'il avait perdu par ses péchés; mais les apôtres le sont par un Esprit divin qui, se substituant à la place de l'Homme-Dieu, leur fait trouver son absence corporelle douce et même nécessaire à leur plus grande perfection. Samson fut consolé dans ses persécutions et dans sa mort en faisant périr avec lui près de trois mille âmes, et comme dit l'Ecriture, *tuant plus de gens à sa mort qu'il n'en avait défait pendant sa vie;* mais la consolation des apôtres est bien plus honorable, soit par la conversion d'une infinité de pécheurs qui ressuscitent par leur ministère à la grâce, soit par cette joie ineffable qu'ils goûtent par leurs persécutions, soit enfin par cette victoire qu'ils trouvent dans leur mort, confondant leurs tyrans, désespérant leurs ennemis, et donnant autant d'enfants à l'Eglise qu'ils répandent de gouttes de sang, qui en sont comme les semences.

Je laisse le dernier de ces effets, qui semble n'appartenir qu'aux apôtres et à ces âmes généreuses qui sacrifient à Dieu leur vie par le martyre, pour vous dire que le même Esprit qui consola les apôtres non-seulement sur les misères et les mépris qu'ils souffraient, mais encore sur l'éloignement et l'absence corporelle de Jésus-Christ, est encore le même qui se répand sur les âmes justes, et qui leur donne de pareilles consolations dans les disgrâces de leur exil.

Deux sortes de misères sont capables d'affliger une âme juste. Une misère générale, et une misère particulière : l'une qui lui vient de la chair, l'autre qui lui vient de l'esprit, l'une qui lui est commune avec beaucoup de gens, comme sont la pauvreté, les infirmités, les mépris; l'autre qui lui est plus propre, comme sont certains attachements innocents dont on la sépare, ou même certaines douceurs spirituelles qu'elle ne

goûte plus. Elle s'afflige, parce qu'elle se voit pauvre et méprisée; elle s'afflige encore davantage, parce qu'ayant certaines ressources dans ses maux, certaines personnes qui faisaient sa joie et sa confiance, certaines suavités intérieures qui adoucissaient les chagrins de son triste pèlerinage, elle s'en voit entièrement privée.

Or, c'est pour consoler cette âme dans ces deux espèces de disgrâces, que le Saint-Esprit vient en elle, comme il descendit et se reposa sur les apôtres. Il la console donc en ces deux manières : premièrement, en la détachant du monde, secondement, en l'élevant au-dessus du monde ; tantôt en affaiblissant sa cupidité qui est la seule et la véritable cause de ses chagrins, et par ce moyen y laissant la joie et la paix, qui, selon l'apôtre, *sont les fruits du Saint-Esprit :* tantôt en lui ôtant certaines consolations innocentes à la vérité, mais peu conformes à sa perfection, afin de lui en donner de plus solides.

Ou si vous voulez que je vous explique la même chose en d'autres termes : le Saint-Esprit console cette âme : Premièrement, en lui ôtant cette malheureuse diversité de désirs, et ces attachements au monde qui la dissipent et qui la troublent; secondement, en purifiant ce qu'il y a de charnel, ou de moins spirituel dans certains attachements, qui, quoiqu'ils n'aient rien de mauvais pourraient cependant affaiblir cet amour chaste qu'elle doit avoir pour Dieu, et par ce moyen, l'empêcher de goûter des consolations plus pures et plus abondantes. Je ne sais si quelque tour que je donne à cette matière pour l'éclaircir, je me fais assez entendre : car voici, dit saint Bernard, ce que le Saint-Esprit apprend à une âme infiniment mieux par les suavités intérieures qu'il répand en elle, que ne saurait faire un homme par la faiblesse de ses expressions et la confusion de ses pensées : mais peut-être avec le secours de sa grâce, pourrai-je me rendre plus intelligible dans la suite, par la discussion que je vais faire de ces deux importantes vérités.

Il faut, pour cet effet, remarquer que comme tout ce qui nous afflige en cette vie vient d'une seule cause, je veux dire de notre cupidité; aussi le grand secret de nous consoler, c'est d'arrêter cette source de nos troubles, puisqu'il est certain que plus cette cupidité sera affaiblie, plus nos chagrins diminueront, et que si elle pouvait être pleinement éteinte, nous trouverions une solide joie dans tout ce que nous appelons ordinairement misères.

Quoi qu'on en dise, ce n'est à proprement parler ni la pauvreté, ni la maladie, ni l'oppression, ni la famine, ni l'abjection et le mépris qui nous jettent dans l'abattement et qui nous rendent véritablement malheureux (*Salv. lib.* I *de gub. Dei*). Si cela était, ces prétendues causes produiraient toujours les mêmes effets, et soit parmi les malades qui gémissent sur leur lit, soit parmi les pauvres qui souffrent la nudité et la faim, soit parmi les misérables qui demeurent dans l'humiliation et la poussière, nous n'en trouverions aucun qui se dît et qui fût en effet content. Cependant, combien en voyons-nous qui, au milieu de ces disgrâces qui les assiégent, raisonnent avec plus de liberté, dorment avec plus de tranquillité, et jouissent au dedans d'une plus profonde paix, que ceux qui vivent dans les honneurs, les plaisirs et la fatale prospérité du siècle ?

Il y a (si j'ose le dire ainsi) une malheureuse divinité qui préside à nos afflictions et à nos troubles, et c'est la cupidité qui nous domine. En quelque état que nous nous trouvions, nous sommes toujours malheureux quand nous suivons ses mouvements. Nous le sommes dans la bonne fortune, parce que nous la voulons meilleure, et que ce que nous croyons nous manquer nous afflige; nous le sommes dans la mauvaise fortune, parce que nous ne la pouvons supporter, que ce lourd et humiliant fardeau nous accable.

En vain le monde tâche-t-il de nous consoler dans nos misères; il ne fait souvent que les augmenter, soit en nous retraçant l'idée de notre félicité passée, par la part qu'il témoigne prendre à nos disgrâces présentes, soit en nous donnant quelque rayon d'espérance, et nous faisant entrevoir de loin l'image d'une prospérité future : et de là, vient que rallumant dans nos cœurs le feu de la cupidité presque déjà éteint sous les eaux de nos tribulations, il nous fait sentir tout le poids d'une misère que nous étions déjà comme accoutumés à porter, et que pensant guérir nos plaies, il les rend plus incurables, parce qu'il ne fait que les couvrir.

Divin Esprit, c'est à vous seul que la qualité de consolateur appartient en propre, parce que c'est vous seul qui allez à la source du mal, et qui en mortifiant la cupidité, faites cesser les maudits effets qu'elle produit. C'est vous seul qui arrêtez cette perpétuelle révolution de pensées et de désirs qui nous tourmente, et qui, nous trouvant dissipés dans la recherche des créatures, nous ramène à l'unité du Créateur.

Le monde pour nous consoler fait comme les amis de Job, qui s'assirent auprès de lui et joignirent leurs larmes aux siennes; il paraît compâtir à nos misères et être sensible à ce qui nous touche; mais après tout, ce n'est qu'un consolateur incommode, comme ce saint homme le reprochait à ses amis : *Consolatores onerosi omnes vos estis*, et souvent, si nous voulons l'avouer de bonne foi, il nous est moins à charge quand il nous laisse seuls aux prises avec notre mauvaise fortune, que lorsqu'il s'intéresse à nous soulager par les vains ménagements qu'il emploie.

Le Saint-Esprit a une conduite bien opposée à ces tristes et stériles amusements : il se met au dedans de nous et descend dans nos cœurs dit Richard de Saint-Victor, par une grâce médicinale et une douceur intérieure qu'il y répand. Ou il essuie nos larmes, ou si elles coulent encore, ce ne sont que des larmes de joie de ce que nous ne sentons plus ce feu de la cupidité qui nous dévorait;

ni les ardeurs de cette fièvre qui causait notre altération. Il ne nous dit pas comme le monde pour nous consoler : Ayez patience, le temps ne sera pas toujours mauvais ; il nous dit : N'aimez pas le monde ni ce qui est dans le monde ; ne connaissez-vous pas l'impureté de ses plaisirs, l'injustice de son ambition, la tyrannie de son avarice, l'inconstance de ses amitiés, la fragilité et le néant de ses biens ? Il ne nous conseille pas comme le monde de chercher par nos confusions quelques ressources à nos maux, il change ces maux en biens, et nous fait trouver (chose étrange !), un fond de plaisirs et de gloire dans nos misères mêmes, par la patience et la générosité qu'il nous inspire.

Il en est, dit ce Père, du monde et du Saint-Esprit dans les consolations qu'ils nous donnent, comme d'un charlatan et d'un habile médecin qui entreprennent de soulager un malade dans les accès violents d'une fièvre qui le brûle. Le charlatan commande qu'on lui donne autant d'eau qu'il en demandera, s'imaginant que par là il pourra le désaltérer et lui donner un peu de repos ; mais le médecin qui se conduit selon les règles de son art va à la source du mal, et cherche à lui ôter sa fièvre, persuadé que comme c'est elle qui désole ce pauvre malade, il lui donnera une pleine consolation s'il l'éteint peu à peu par ses remèdes.

Quand le monde veut nous consoler, le meilleur office qu'il croit pouvoir nous rendre, c'est de nous procurer quelque avantage qui nous dédommage de la perte que nous avons faite ; mais qu'est-ce que tout cela, sinon un peu d'eau qu'il nous donne, et qui ne fait qu'entretenir notre fièvre ? au lieu que le Saint-Esprit tournant vers soi tous les mouvements de notre cœur, arrêtant la cupidité et l'empêchant d'agir dans toute sa violence, nous délivre de nos troubles, et nous donne cette abondante consolation qui ne peut venir que de lui : *ad se omnes cordis motus convertit, ad unam pacem componit, et in internæ suavitatis desiderio figit.*

Je passe plus avant, et je vous prie de vous appliquer à cette moralité. Non-seulement le Saint-Esprit console une âme dans laquelle il réside, en lui ôtant la cause de ses chagrins et de ses troubles par l'affaiblissement de sa cupidité : il la console encore d'une autre manière en élevant ses désirs, et en substituant la douceur de sa grâce à la place de certains objets dont il est quelquefois important qu'elle souffre la privation pour lui plaire davantage, et pour recevoir en abondance les consolations qu'il lui prépare. Quelle étrange manière de consoler une âme que de lui ôter ce qui faisait sa joie ! C'est toutefois ce que fait le Saint-Esprit, et c'est dépendamment de cette condition que Jésus-Christ le promet à ses apôtres en qualité de consolateur. Je ne dis rien ni d'étranger à mon sujet, ni dont je ne trouve la preuve dans l'Evangile.

Jésus-Christ étant sur le point de se séparer de ses apôtres, après leur avoir prédit les persécutions qu'ils doivent souffrir, voici ce qu'il ajoute : *Je m'en vais à celui qui m'a envoyé, et personne de vous ne me demande où je vais ? Je m'aperçois bien que la nouvelle de cette séparation vous afflige : mais je vous dis, et je vous le dis en vérité, il est expédient que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, l'Esprit consolateur ne descendra pas sur vous, et au contraire, si je vous quitte, je vous l'enverrai* (*Jean*, XVI).

Je ne m'arrête pas à vous dire qu'il n'y avait nulle incompatibilité absolue entre la présence corporelle de Jésus-Christ et la présence spirituelle du Saint-Esprit ; mais je viens à une belle réflexion qu'a faite saint Augustin (*Serm. Pentec.*), à savoir que Jésus-Christ en parlant de la sorte à ses apôtres, nous a voulu enseigner deux grandes vérités : la première, qu'il y a dans le monde certains attachements qui, quoiqu'innocents ne peuvent cependant compatir avec les douceurs du Saint-Esprit ; en sorte que pour jouir de ses consolations nous devons être disposés à souffrir la perte de ce qui nous donne le plus de joie dans la vie quand c'est la volonté de Dieu de nous l'ôter, y trouvassions-nous autant de consolation que trouvaient les apôtres dans la présence sensible de leur cher Maître. La seconde, que c'est à l'éloignement de cette joie, à la perte de cet objet, et au sacrifice de cette satisfaction humaine, que le Saint-Esprit attache ses consolations, en sorte qu'il est avantageux, et comme nécessaire d'en souffrir la privation, afin que ce divin consolateur demeure dans nos âmes. O Dieu ! quelles vérités !

Il n'y avait rien de criminel dans l'attachement des apôtres à la personne de Jésus-Christ. Ils le servaient comme leur maître, ils l'aimaient comme leur père, ils l'honoraient comme leur souverain, ils le reconnaissaient comme leur bienfaiteur, ils l'adoraient comme leur Dieu ; mais il y avait, dit saint Augustin, une certaine affection humaine qui devait être purifiée afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit. Les apôtres étaient trop attachés à la présence corporelle de Jésus-Christ. L'avantage qu'ils avaient de le suivre dans ses voyages, de l'accompagner dans son triomphe, d'attirer les regards et les éloges d'un grand peuple, et de prendre part aux bénédictions qu'on lui donnait : les douces et familières conversations de ce Dieu, ses bienfaits, ses promesses, l'espérance dont ils se flattaient qu'il délivrerait Israël, qu'il remonterait sur le trône de ses pères, et qu'ils auraient les premières places dans son royaume, toutes ces choses les attachaient à sa personne, et entretenaient en eux cet amour intéressé par lequel, dit saint Augustin, ils l'aimaient comme un homme aime un autre homme. Or, comme cet attachement leur donnait beaucoup de joie, et qu'il y avait dans cette joie quelque chose de trop humain, il fallait la purifier, et il était expédient qu'ils souffrissent la perte de cette présence visible, afin de jouir de la présence invisible du Saint-Esprit, et des con-

solations intérieures qui en sont les fruits. *Expedit ut ego vadam*, etc.

Entendez-vous bien cette vérité, messieurs et mesdames, et voyez-vous l'application que j'en veux faire? Pauvre homme qui, dans les disgrâces qui t'arrivent, n'as plus ce bon ami dans le sein duquel tu répandais en confiance tes petits secrets; ce parent qui t'aide de ses conseils et qui prend soin de tes affaires, ou cette personne de qualité qui te donne de l'emploi et qui te protége, tu t'attaches à eux, et tu as raison de le faire, je veux même qu'il n'y ait rien de criminel dans cet attachement : mais parce que cette affection humaine est fondée sur la chair et le sang, *expedit*, il est expédient que la mort te les enlève, afin qu'à la place de cette joie que leur présence et leur protection te causaient, tu reçoives du Saint-Esprit des consolations plus spirituelles et plus pures.

Pauvre veuve qui, après avoir perdu ton mari, n'as plus qu'un enfant sur lequel tu mets toute ton espérance dans la caducité de l'âge où tu es, et peut-être dans les persécutions que tu souffres, tu aimes cet enfant, et tu as sujet de l'aimer à cause de ses belles qualités et de tes intérêts personnels; je sais que ce sera te plonger le poignard dans le sein que de te dire qu'il faut te résoudre à le perdre; mais il n'y a point à balancer, si tu veux faire ton salut ou acquérir une plus grande perfection, *expedit*, il est expédient qu'il meure. Si tu y consens et si tu en fais un sacrifice à Dieu, je te dis de sa part ce qu'il a dit à ses apôtres, l'Esprit consolateur descendra dans ton âme, et comme il se substitua à la place de Jésus-Christ pour répandre dans leurs cœurs une joie plus parfaite que celle qu'ils avaient ressentie dans leur attachement à son humanité, il se mettra à la place de cet enfant pour t'indemniser de sa perte et te faire connaître que les faibles et stériles joies de la terre ne sont rien en comparaison des chastes et immenses consolations du Ciel.

Ame dévote qui goûtes une joie intérieure dans ces fréquentes communions, dans ce recueillement d'esprit et de cœur, dans cette application fervente aux devoirs de piété et de miséricorde, dans cette méditation et cette lecture, dans cette assiduité aux pieds du saint sacrement, je sais bien que je t'alarmerai étrangement si je te dis qu'il faut que tu fasses à Dieu un sacrifice de cette joie, et que tu te résolves à une aridité spirituelle; mais *expedit*, il est quelquefois expédient pour recevoir toute l'abondance des consolations divines, que tu souffres la privation de celles que tu as, et que tu ne sentes pas plus les onctions de Dieu que s'il t'avait effectivement abandonné. Peut-être, dans ces devoirs de charité et de piété si assidûment et si régulièrement rendus, y avait-il quelque petite vue d'une vaine gloire, et quelque retour sur toi qui, quoique imperceptible et peu considérable, empêchait les communications divines. Peut-être, sous prétexte d'édifier ton prochain par tes bonnes œuvres, étais-tu bien aise qu'il te regardât comme une personne détachée du monde; peut-être confondais-tu la dévotion solide avec le plaisir qui en diminue quelquefois le mérite; peut-être enfin, au lieu de chercher le Dieu des consolations, cherchais-tu les consolations de Dieu (circonstance qu'on peut qualifier d'affections trop humaines); c'est pourquoi si tu veux recevoir comme les apôtres la plénitude de son esprit, *expedit*, il est expédient que tu quittes ces attachements et que tu en fasses un sacrifice au Seigneur. Ils te paraissent innocents, mais peut-être ont-ils quelque chose de dangereux et d'imparfait; et pour bien connaître comment tu en dois user ou t'en priver, abandonne-toi à la conduite du Saint-Esprit, prends-le pour ta lumière et ton guide, c'est un esprit de vérité qui t'enseignera toutes choses, qui t'éclairera dans la connaissance de tes devoirs : *Illuminans ad cognitionem.*

SECOND POINT.

Les différents états où l'homme se trouve, et les différents guides qu'il suit, font son malheur ou son bonheur, son aveuglement ou sa sagesse, disent les Pères. Tantôt l'Ecriture nous le représente comme un aveugle qui, plus il avance, plus il s'égare, plus il se croit intelligent, plus il s'évanouit dans ses pensées; et c'est quand il s'abandonne à ses propres connaissances, et qu'il se met entre les mains de son conseil. Alors tout contribue à le tromper : ses passions répandent autour de lui mille noires et épaisses vapeurs, lui ôtent la connaissance des vérités les plus importantes : le démon, dont le cruel dessein est de le perdre, l'amuse et le fascine; les créatures mêmes sur lesquelles la sagesse de Dieu a mis un voile qu'elle peut seule ôter, se dérobent à sa vue; et s'il entrevoit quelque chose dans cette obscurité, la prétendue évidence des objets le trompe ou le quitte : semblable à ces exhalaisons nocturnes et enflammées, dont la fatale lueur conduit à des précipices ceux qui la suivent, ou tout au plus à ces étoiles élémentaires qui, tombant par leur propre poids, après avoir répandu une faible et chancelante lumière, vont se précipiter dans les ténèbres d'une éternelle nuit.

Tantôt l'Ecriture nous représente ce même homme environné d'une foule de rayons, à la faveur desquels il connaît Dieu et il se connaît lui-même; marchant heureusement dans les voies du Seigneur, et fournissant sa carrière comme une lumière naissante qui croît toujours jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à son midi (*Prov.*, IV); et c'est, messieurs, quand il soumet ses timides et incertaines connaissances à celles de Dieu, quand il ne regarde les objets que dans le point de vue qu'il les lui montre, et que, persuadé de son ignorance et de sa faiblesse, il ne suit que les conseils qu'il lui inspire. Alors rien ne le trompe; ni ses passions, il s'est élevé au-dessus d'elles; ni le démon, il en découvre les piéges; ni les créatures, le voile en est levé : la lumière du visage de Dieu

l'éclaire, et sa parole lui sert de flambeau pour régler ses pas : dépouillé de son propre jugement, il voit les vérités les plus cachées par la révélation qui lui en est faite, et sacrifie ses pensées flottantes et ses grossières conjectures à l'infaillibilité de l'Esprit divin ; il juge sainement des choses par les lumières que lui donne cet Esprit qui le guide : semblable à l'aiguille aimantée qui, se tournant vers son pôle, préside à une heureuse navigation ; ou à cette lumière errante au commencement du monde, qui, étant unie au corps du soleil, ne fit plus qu'un même jour avec lui.

Les apôtres se sont successivement trouvés en ces différents états. Avant que Jésus-Christ les eût appelés, c'étaient des esprits grossiers et pesants, qui, pour toute science, n'avaient que celle de conduire de méchantes barques. L'ignorance et l'erreur qui naissent avec tous les hommes, avaient répandu en eux de si épais nuages, qu'il semblait que la vérité ne dût jamais les éclairer : occupés de leur vil métier, ils ne songeaient à rien moins qu'à sortir, par le secours des lettres, de cette grossièreté si naturelle à leur profession ; et dans un pays où tout se passait en ombres et en cérémonies, à peine quelques rayons échappés de la connaissance du vrai Dieu étaient venus jusqu'à eux pour les instruire faiblement de leurs devoirs.

Mais, ô divin Sauveur, que votre conduite est impénétrable, et que vos jugements sont grands ! Ce sont ces gens grossiers, sans expérience, sans lettres, sans étude, que vous choisissez et que vous appelez à votre suite. Et cependant, chose étrange, messieurs, quoique Jésus-Christ leur découvre les mystères du règne de Dieu, quand il ne parle aux autres qu'en paraboles, quoiqu'il les considère non pas comme des serviteurs à qui le père de famille ne dit rien de ses affaires, mais comme des amis auxquels il communique ses plus importants secrets, tout élevés qu'ils sont dans l'école d'un si excellent maître, ils n'ont que des connaissances bornées, successives, chancelantes, timides, et, par conséquent, imparfaites en beaucoup de choses.

Je dis des connaissances bornées. Ils apprenaient plusieurs vérités de la bouche de Jésus-Christ, mais plusieurs autres leur étaient inconnues. Ils séparaient les mystères humiliants de l'Homme-Dieu d'avec ses mystères glorieux, et quand ce bon maître leur parla de ce qu'il devait souffrir à Jérusalem, l'évangéliste remarque par trois fois qu'ils ne comprenaient rien de ce qu'il leur disait, et que ces paroles leur étaient cachées.

Je dis des connaissances successives. Jésus-Christ les conduisait comme pas à pas dans le chemin de sa religion ; tantôt les préparant par quelques signes visibles à la contemplation des choses invisibles ; tantôt les guérissant de l'erreur et de la prévention ennemies de sa doctrine ; tantôt éclaircissant leurs doutes par l'explication des Ecritures, et, soit par la grande idée qu'il leur donnait de sa personne, soit par les douces et lumineuses conversations dont il les honorait, soit par les miracles qu'il opérait en leur présence, soit par les importantes vérités qu'il leur insinuait à propos, purifiant insensiblement leur esprit, comme une terre qu'on défriche peu à peu pour y semer le bon grain de sa parole.

Je dis des connaissances chancelantes et timides. Leur foi, encore faible, avait besoin du secours de leurs sens. L'un d'entre eux voulait exposer à l'épreuve de ses yeux et de ses mains la vérité ou la fausseté du plus important de nos mystères, les autres, attirés par les prodiges qu'ils voyaient, avaient besoin de cet appui pour s'élever à la connaissance de la consubstantialité du Verbe, et tous se cachaient de crainte, n'osant publier ce qu'ils savaient, et l'appréhension de la mort faisant de plus vives impressions sur leurs esprits que la force de la vérité connue.

Est-ce que Jésus-Christ, qui les avait choisis par sa miséricorde, réjouis par sa présence, instruits par ses prédications, assurés par ses miracles, ranimés par ses reproches, fortifiés par ses grâces, encouragés par ses promesses, appelés par ses décrets éternels à la conversion du monde, ne pouvait pas perfectionner leurs connaissances, en donnant à leurs esprits assez d'étendue pour embrasser toutes les vérités de sa religion, assez de vivacité pour les pénétrer tout d'un coup, assez de force pour les comprendre, assez d'éloquence, d'intrépidité pour les publier ?

Il le pouvait, sans doute, et il semble même que sa qualité de Verbe et de Sagesse incarnée devait l'y obliger : et toutefois c'est ce qu'il n'a pas voulu faire, afin de laisser toute la gloire de la consommation de cet ouvrage à ce divin Esprit, qu'il s'était engagé de leur envoyer, pour leur enseigner toute vérité : *Docebit vos omnem veritatem.*

Il la leur a enseignée cette vérité dans toute sa plénitude, et il est surprenant de voir dans le mystère que nous célébrons cette riche et abondante effusion de lumières dont ils ont été pénétrés quand il s'est reposé sur eux.

Ce n'est plus une connaissance particulière de quelque vérité qu'ont les apôtres ; c'est une connaissance pleine et entière, tant de celles qui ont rapport à la religion, que de celles qui regardent la morale. Ils pénètrent dans les secrets qui n'ont jamais été ni connus ni révélés, ou plutôt qui, étant renfermés dans les divines Ecritures, ne pouvaient être connus à moins que le Saint-Esprit n'eût levé le sceau de ses admirables livres. Ils embrassent toute l'étendue des siècles, ils parlent depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, ils montrent les promesses et leur accomplissement, l'événement des choses et leur époque, la naissance temporelle et la génération éternelle de Jésus-Christ.

Ce n'est plus une connaissance successive. Ce maître qui les enseigne ne les dispose pas par de lentes instructions, comme les autres,

à recevoir ses saintes inspirations, il les attire à lui par un mouvement rapide, il éclaire leur esprit et enflamme leur cœur tout d'un coup. A peine sont-ils remplis du Saint-Esprit : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto*, qu'ils commencent à parler, *et cœperunt loqui ;* nul intervalle entre la présence de ce divin Esprit et ses opérations ; et au lieu que l'âme raisonnable, quoique infuse en un instant dans un corps organisé, n'y exerce pas d'abord toutes ses fonctions, cette âme universelle de l'Eglise n'aime pas sitôt ce vénérable corps qu'il lui donne le mouvement, l'accroissement et l'intelligence tout ensemble ; car telle est la nature du Saint-Esprit, dit saint Grégoire, d'être indépendant de la succession des temps dans ses opérations. Dès qu'il demeure dans une âme, il la touche et il l'instruit, *Mox ut tetigit mentem, docet*, les vives impressions qu'il y fait piquent et brillent, échauffent et éclairent tout à la fois, et, dans ses divines motions, c'est la même chose de toucher et d'enseigner, d'éclairer et de porter aux plus grands emplois, *et solum tetigisse docuisse est.* Dans l'ancienne loi, il descend sur nos âmes, et il fait d'un pasteur un grand prophète. Dans la même loi, il descend sur Daniel, et il fait de ce jeune enfant le juge des vieillards, le chef de la maison de Nabuchodonosor, et le premier de ses ministres. Dans la loi nouvelle, où les ombres ont fait place à la vérité, sa force et son activité paraissent encore davantage. Il descend sur Pierre, et il fait de ce pauvre pêcheur le prédicateur de son Evangile et le chef de ses apôtres. Il descend sur Saul, et il fait de ce persécuteur du christianisme le docteur des gentils et un vase d'élection, tant ses lumières sont vives, tant ses opérations sont efficaces et promptes.

Ce n'est plus une foi chancelante qu'ont les apôtres ; ce n'est plus sur le rapport de leurs sens et dépendamment des miracles, qu'ils jugent des vérités de notre religion. Dès que le Saint-Esprit s'est reposé sur eux, ils soutiennent tout le poids de la gloire de Dieu et de la grandeur de nos mystères. Alors ils s'élèvent avec une hardie mais humble confiance vers ce lieu inaccessible où Dieu a placé son trône. Alors ils y découvrent l'unité de la nature divine, la trinité des personnes, leurs processions, leurs opérations tant extérieures qu'immanentes, l'économie de la grâce, le mystère de la prédestination et de la réprobation, le sacerdoce éternel de l'Homme-Dieu selon l'ordre de Melchisédech, son sacrifice sur nos autels, la dernière destinée de son Eglise, en un mot toutes ces admirables choses qu'ils nous ont laissées dans leurs Actes, dans leurs Epîtres, et dans le détail exact de toutes leurs visions.

Enfin ce n'est plus une foi oisive et timide qu'ils ont · dès qu'ils sont remplis de l'Esprit divin, ils font part aux Juifs et aux gentils des talents qu'ils ont reçus pour leur conversion. Ces gens sans étude, sans lettres, presque sans bon sens, entrent dans les synagogues, confondent les philosophes, troublent les pécheurs, ravissent ou effraient tout le monde. Ils parlent diverses langues, et à peine sachant celle du pays, ils se font entendre à tous les étrangers. Ils rendent des oracles infaillibles sur toutes les difficultés qu'on leur propose, ils exhortent, ils prêchent, ils avertissent, ils décident, ils reprennent, ils prient, ils menacent, ravis de mourir pour la défense d'un homme crucifié, et de signer de leur sang les vérités de son Evangile. Sont-ils ivres ? sont-ils possédés ? c'est la calomnie dont on tâche de ternir leur gloire : mais ce sont ces hommes ivres, ce sont ces hommes possédés qui sans étude démontent la cervelle des faux sages, qui sans art et sans cabale font croire ce qui paraît impossible, qui, sans user de lâches condescendances pour accoutumer la nature corrompue à la dureté de leur morale, réduisent les passions sous le joug d'une sévère et humiliante discipline. Ce sont ces hommes ivres et possédés qui disent des choses jusqu'alors inouïes, et pour la défense desquelles ils meurent, lassent par leur patience leurs bourreaux, se rendant sans armes terribles à leur tyrans mêmes, et engageant des millions de peuples de tout sexe et de toute condition à mourir à leur exemple. Ce sont ces hommes ivres et possédés que tout le monde a écoutés et honorés, dont la nouvelle doctrine a été prêchée et reçue par toute la terre, dont les écrits sont lus, approuvés et admirés par les plus excellents génies, pendant que ceux des philosophes et des poëtes païens demeurent dans la poussière d'un cabinet ou sur la table de quelque rêveur oisif, dit saint Jérôme.

O l'excellent et l'admirable maître qui opère dans ceux qu'il instruit de si grandes choses, et qui répand dans leur esprit de si lumineuses et de si vives connaissances ! Il est encore le nôtre, chrétiens, et comme il a enseigné toute vérité aux apôtres, il se charge encore de notre conduite spirituelle, et nous apprend tout ce qui est nécessaire à notre salut en qualité de docteur et de maître.

Je sais que nous avons un excellent maître qui est Jésus-Christ, mais je sais aussi ce qu'a dit saint Laurent Justinien, que Jésus-Christ ayant fait pendant quelque temps la fonction de maître, a voulu laisser au Saint-Esprit la gloire d'achever ce digne emploi, et même que ce soleil de miséricorde a répandu plus de rayons après avoir monté au Ciel, que durant le temps qu'il a conversé avec les hommes sur la terre (*Laur. Just. serm. 1 Pent.*). Il est vrai qu'il nous a privés de sa présence corporelle et visible : mais il demeure toujours avec nous par sa présence spirituelle et invisible, je veux dire par le Saint-Esprit qu'il a laissé à son Eglise. C'est toujours Jésus-Christ qui nous enseigne, mais c'est d'une manière plus parfaite et plus propre à notre état, non plus en exposant à nos yeux un corps humain, mais en se répandant lui-même dans nos cœurs par la foi, dit saint Augustin. *Non cernentium oculis ingesturus corpus humanum, sed seipsum credentium pectoribus infusurus* (*Aug. tract.* 94. *In Evang. Joannis*) : non plus en nous in-

struisant par une doctrine que nous ne pourrions pas supporter si elle ne venait de son Père ou de lui : mais en nous envoyant son Esprit qui aide l'infirmité du nôtre, et qui nous insinue les vérités divines par une certaine condescendance plus propre à notre faiblesse.

Quand je parle ainsi avec ce grand homme, ne vous imaginez pas que la doctrine du Père et du Fils soit autre que celle du Saint-Esprit ; ne vous imaginez pas non plus qu'il y ait aucune relation d'autorité et de dépendance, soit dans le Père qui donne le Saint-Esprit, soit dans le Fils qui le demande, soit dans cette troisième personne qui nous est envoyée : représentez-vous que tout ceci s'est passé pour votre bien, afin que vous eussiez un maître intérieur et invisible, qui, insinuant son esprit dans les vôtres, vous éclairât par ses lumières, et vous fît connaître la qualité et l'étendue de vos devoirs.

Car il faut juger de l'esprit à l'égard de la vérité comme nous jugeons des sens par rapport à leurs objets. Quoique nous ayons des yeux capables de voir les choses corporelles et sensibles : quoique ces choses soient proportionnées à notre vue, il faut cependant que la lumière unisse la puissance à l'objet, sans quoi nous ne les verrions jamais. Il en est de même de notre esprit, il est intelligent et capable de comprendre toutes sortes de vérités surnaturelles ; ces vérités d'un autre côté n'ont rien en elles qui ne se puisse découvrir : et cependant, *nisi per fidem donum Spiritus hauserit, habebit quidem naturam Deum intelligendi, sed lumen scientiæ non habebit :* cependant sans la lumière de la foi qui est un présent du Saint-Esprit, notre entendement ne connaîtra rien, et jamais cette puissance ne sera réduite en acte. Voilà donc le Saint-Esprit qui vient au secours de notre faiblesse, et que Jésus-Christ nous envoie, 1° afin qu'il nous apprenne plusieurs vérités importantes dont nous ne pouvons supporter le grand éclat, ainsi qu'il s'en était expliqué lui-même à ses apôtres ; 2° afin que nous rappelions en notre mémoire tout ce que Jésus-Christ nous a dit, que nous imprimions fortement ses paroles dans nos esprits, que nous les fassions descendre dans nos cœurs par une fidèle pratique, que nous tirions des grands principes de ce divin maître certaines conclusions propres à notre état, et que nous appliquions ses maximes générales à leurs circonstances particulières : car voilà, dit Richard de Saint-Victor, ce que veulent dire ces paroles de Jésus-Christ, *et suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis* (*Rich. p.* 2 *in Const.* 4, 9).

Quand le Saint-Esprit descend dans une âme, il lui donne, dit-il comme deux sortes d'yeux qu'il lui fait ouvrir tout à la fois, afin que dans un même point de vue elle connaisse ce qu'elle est et ce qu'elle doit faire, ses obligations générales et ses obligations particulières, la nature de la loi, et la manière de l'accomplir, la nécessité des bonnes œuvres, le temps et le lieu de les faire, de peur que, manquant ou dans l'esprit ou dans le discernement de ses devoirs, elle n'ait que de stériles et d'imaginaires vertus.

Tout est saint et bien réglé chez elle, dès qu'elle s'abandonne à la direction de ce divin Esprit qui lui apprend à demeurer dans le juste milieu où la vraie vertu réside, sans tomber dans aucune des extrémités qui lui sont opposées. Elle est hardie sans être téméraire, retenue sans être lâche, réservée sans être avare, libérale sans être prodigue, humble sans hypocrisie, grave sans orgueil, vigilante sans dissipation, recueillie sans abattement, flexible sans inconstance, ferme sans opiniâtreté, ennemie du péché par un chaste amour de la justice; attachée à Dieu par toutes sortes de vertus, par une vive espérance qu'elle a de le posséder un jour parfaitement dans le ciel : espérance que lui donne le Saint-Esprit qui est comme le gage de son salut, et qui la remplit de ses grâces pour achever l'ouvrage de sa prédestination, et la rendre éternellement heureuse : *Implens ad felicitatem.*

TROISIÈME POINT.

Les mérites de Jésus-Christ, et l'application qui nous en est faite, la pratique des vertus chrétiennes, et le don de persévérance qui couronne ces vertus, sont dans le sentiment des Pères les fondements de notre espérance, et les trois choses qui nous assurent la jouissance de la gloire qui nous est promise. Or, c'est par le Saint-Esprit que les mérites de Jésus-Christ nous sont appliqués, c'est par le Saint-Esprit que nous pratiquons les vertus chrétiennes, et c'est du Saint-Esprit que nous recevons la persévérance finale : par conséquent c'est le Saint-Esprit qui, après nous avoir consolés et instruits assure notre bonheur, et achève heureusement l'ouvrage de notre salut.

Deux missions temporelles, dit l'Ange de l'école, ont contribué à notre félicité, celle du Fils de Dieu, et celle du Saint-Esprit; celle du Fils de Dieu comme auteur de notre sanctification, celle du Saint-Esprit comme gage de cette même sanctification : celle du Fils de Dieu pour nous donner les mérites de sa vie et de sa mort; celle du Saint-Esprit pour nous faire l'application de ces mérites : celle de Jésus-Christ comme d'un grand médecin qui est descendu sur la terre pour guérir un grand malade, et celle du Saint-Esprit, que ce Dieu étant remonté au ciel a envoyé à sa place, comme un principe intérieur d'une vie surnaturelle qui répare dans les justes tous les désordres que le péché y avait causés.

Le péché et la mort qui en est la peine sont entrés dans le monde par un seul homme, dit l'apôtre saint Paul, et étant tous coupables dans ce premier criminel, nous avons tous contracté en lui l'obligation de mourir: mais aussi, ajoute-t-il, la grâce et la vie éternelle qui en est la récompense sont entrées dans le monde par un seul réparateur ; en sorte que si plusieurs sont morts par la désobéissance d'un seul, le péché et la mort qui régnaient dans le monde en ont été chassés par une surabondance de justification et de vie.

Or, le Saint-Esprit est ce don de Dieu que nous avons reçu, et cette surabondance de

vie est une vie divine qu'il nous communique. Si Jésus-Christ nous a rachetés et justifiés, c'est lui qui nous applique les mérites de cet adorable Sauveur. Si Jésus-Christ nous a mérité la grâce, c'est lui qui nous donne toutes celles dont nous avons besoin pour pratiquer les vertus chrétiennes : seconde raison, par laquelle il est aisé de juger que c'est le Saint-Esprit qui assure notre bonheur, que c'est lui qui, comme dit le même apôtre, nous rend témoignage que nous sommes enfants de Dieu, que nous agissons par son esprit, et qu'étant ses enfants, nous aurons un jour part à son héritage. Ecoutons là-dessus les Pères, et voyons ce qu'ils ont dit de plus délicat et de plus solide sur ce sujet.

Le péché, selon eux, a tellement dépravé notre nature, que nous ne pouvons embrasser la vertu, à moins que nous ne recevions à chaque effort un spécial secours du Saint-Esprit. Cette première liberté qui faisait un des plus glorieux avantages de l'homme innocent, nous a été ôtée non pas effectivement quant à sa substance, puisque nous pouvons toujours choisir ou le bien ou le mal ; mais quant à son bon usage, puisque nous nous attachons à ce mal par nous-mêmes, et que nous ne pouvons embrasser ce bien que dépendamment d'un esprit intérieur qui nous anime. Il y a en nous, disent-ils (et c'est ici un abrégé de leur théologie), il y a en nous une liberté de condition, une liberté de disposition, et une liberté d'affection. La liberté de condition est attachée à notre nature, et par ce moyen elle est toujours bonne, parce que Dieu n'a rien fait que de bon : mais comme cette nature a été corrompue par le péché, elle ne se tourne au bien par une sainte disposition, et elle ne demeure dans la pratique de ce bien par une affection encore plus sainte, que quand elle est aidée, éclairée, redressée, animée, guérie : or, c'est le Saint-Esprit qui lui rend ces bons offices ; c'est lui qui l'aide dans ses faiblesses, qui l'éclaire dans ses ténèbres, qui la redresse dans ses égarements, qui l'assure dans ses défiances, qui la détermine dans ses irrésolutions, qui l'anime et qui la vivifie dans ses langueurs.

C'est aussi pour cette raison que l'Eglise l'appelle un Esprit saint et vivifiant, afin de nous apprendre par là que comme dans nos actions naturelles nous avons besoin d'une forme substantielle et créée pour vivre et pour agir ; dans celles qui sont surnaturelles il faut qu'une forme surnaturelle et incréée nous détermine et nous applique à l'action. Ce fut cette forme substantielle et créée que reçut le premier homme quand le Père éternel souffla sur lui ; mais ce fut cette forme surnaturelle et incréée que reçurent les apôtres quand Jésus-Christ souffla sur eux, dit saint Cyrille. Le Père éternel anima par cette mystérieuse insufflation le limon qu'il venait de pétrir, et le Fils par cette autre insufflation donna à ses chers apôtres une seconde âme, par laquelle ils ont fait dans la suite des choses qui ont étonné tout le monde.

C'est le même Dieu, dit-il, qui donna l'âme à Adam, et qui donne le Saint-Esprit aux apôtres et aux vrais fidèles ; mais il y a cette différence entre ces deux présents, qu'au commencement du monde, c'est une vie corporelle qu'il donne, et que, dans la plénitude des temps, c'est une vie divine qu'il communique. Cette première âme est donnée pour agir, cette seconde âme est donnée pour bien agir ; cette première âme infuse dans le corps d'Adam, en fit un homme vivant, et cette seconde âme, je veux dire ce divin Esprit, répandu dans les chrétiens, en fait des enfants de Dieu et des héritiers de sa gloire (*Cyrill.*, *lib.* XII *in Joan.*, *c.* 56).

Enfin, c'est la persévérance finale qui est la plus prochaine disposition à cette gloire. Or, cette persévérance est encore un don du Saint-Esprit, et c'est par elle qu'il achève notre bonheur. Il y a, dit l'Ange de l'école, certains effets qu'on attribue au Saint-Esprit par rapport à la créature en général ; il y en a d'autres qu'on lui donne par rapport à la créature raisonnable, et il y en a de troisièmes qui lui conviennent par rapport à la créature prédestinée. Par rapport à la créature en général, le Saint-Esprit est le principe de sa création ; par rapport à la créature raisonnable, le Saint-Esprit est son conseil dans ses résolutions ; mais par rapport à la créature prédestinée, le Saint-Esprit est le consommateur de sa grâce et le gage de son salut. Sur quoi je vous prie d'admirer un certain enchaînement de secours qui font toute l'économie de notre bonheur. 1. Le Saint-Esprit prévient la créature, et, la prévenant, il la prédestine. 2. Il inspire à cette créature ce qu'elle doit faire, et ses inspirations sont comme autant de voix par lesquelles il l'appelle. 3. Ayant prédestiné et appelé cette créature, il la justifie par sa présence. 4. L'ayant prédestinée, appelée, justifiée, il augmente ses vertus, et la remplit de ses dons. Enfin, l'ayant prédestinée, appelée, justifiée, remplie, il lui accorde la dernière grâce, grâce qui est comme le baiser de paix que lui donne ce divin Esprit, qui, dans l'adorable Trinité, est le baiser du Père et du Fils ; grâce par laquelle, après avoir rappelé une âme quand elle s'égarait, consolé quand elle s'affligeait, invité quand elle se rebutait, éveillé quand elle s'assoupissait, exaucé quand elle demandait, il demeure enfin en elle, dit saint Chrysostome, pour faire sa bonne mort et l'entière assurance de son bonheur.

Vous jouirez, chrétiens, de ce bonheur, si vous êtes du nombre de ces âmes choisies, dont je viens de vous décrire les avantages. Eh ! par quel fatal préjugé croiriez-vous que vous n'en êtes pas? Je ne veux ni vous tromper par des conjectures mal fondées, ni aussi vous jeter dans l'abattement et le désespoir par des préventions incertaines. Pour vous en donner quelques marques, rappelez en votre mémoire ce que je viens de vous dire. Le Saint-Esprit fait trois choses dans les âmes justes qui le reçoivent : il les console dans les misères de leur exil, il les instruit dans l'accomplissement de leurs devoirs, il

les fait agir et les remplit de ses grâces, pour rendre, par leurs bonnes œuvres, leur vocation et leur élection certaine. En un mot, il est leur consolation et leur force dans leurs disgrâces, il est leur lumière et leur guide dans le discernement de leurs voies, il est leur vie et le gage de leur salut dans le bonheur de leur adoption.

Jugez-vous à présent sur ces trois choses. Quand il vous arrive quelque malheur, cherchez-vous votre consolation dans le Saint-Esprit? sentez-vous diminuer ce feu de la cupidité qui vous dévorait, et croître cet autre feu divin qui vous rend comme insensibles à vos maux, en vous détachant de cet amour corrompu du monde, unique et véritable principe de tous vos chagrins? Quand il s'agit de vous priver d'une satisfaction, même innocente, consentez-vous de la perdre, pour jouir d'une joie plus solide, et cherchez-vous dans le Dieu de toute consolation de quoi réparer ce que vous avez perdu pour lui plaire dans l'éloignement des créatures? Si cela est, dites que vous avez reçu le Saint-Esprit.

Quand il s'agit de choisir un état, de voir, dans une affaire embarrassée, quel parti vous devez prendre, et distinguer ce qui vous est permis d'avec ce qui vous est défendu, d'appliquer des maximes générales à vos conditions particulières, consultez-vous le Saint-Esprit, vous abandonnez-vous aveuglément et de bonne foi à sa conduite? demandez-vous l'éclaircissement de vos doutes à ceux par lesquels il a coutume de s'expliquer, comme sont les directeurs savants, vertueux, zélés, désintéressés, sans en chercher d'autres qui flattent votre mal pour vous plaire, qui, par de dangereux mais funestes subterfuges de morale, se contentent de couvrir votre plaie, et se mettent peu en peine de la guérir? Si cela est, dites que vous avez reçu le Saint-Esprit.

Enfin, si vous me demandez encore d'autres marques, considérez quel est le principe de vos pensées, de vos actions et de vos désirs. Mortifiez-vous les œuvres de la chair par l'esprit? tâchez-vous de vous conserver et même de faire profiter les talents que vous avez reçus, ménageant les dons du Saint-Esprit, par rapport à vos différents besoins? Quand, par exemple, vous êtes négligents à vous acquitter de vos devoirs, est-ce lui qui vous réveille par la considération des jugements de Dieu, comme esprit de crainte? Quand, par une vaine curiosité, vous vous arrêtez à des objets criminels ou inutiles, est-ce lui qui vous fait revenir de ces dissipations, comme esprit de piété? Quand vous ne savez ce qu'il vous faut choisir ou réprouver, est-ce lui qui vous découvre ce qui vous est avantageux ou nuisible, comme esprit de science? Quand vos passions vous agitent et vous tourmentent, est-ce lui qui vous les fait vaincre, comme esprit de force? Quand vous êtes engagés dans de vicieuses habitudes, est-ce lui qui vous en délivre, comme esprit de conseil? Quand vous n'avez plus de goût pour les choses divines, et que vous êtes tombés dans une espèce d'impénitence, est-ce lui qui vous ouvre les yeux, qui vous touche le cœur, et qui vous ramène à votre devoir, comme esprit d'entendement et de sagesse? Si cela est, dites que vous avez reçu le Saint-Esprit.

Divin Esprit, c'est donc de vous seul que je veux recevoir la loi; c'est donc vous seul que je choisis pour être la règle de tous mes désirs et le principe de tous mes mouvements. Disposez de moi comme il vous plaira, je recevrai telle figure que vous voudrez me donner. Voulez-vous que je vive dans la pauvreté et le mépris? j'y consens, trop heureux d'accomplir votre sainte volonté. Voulez-vous que je vous sacrifie mes propres lumières, et tout ce que j'ai de plus cher au monde? j'y consens, trop heureux de ne vivre qu'en vous, et de n'agir que pour vous. Si cela est, quelque disgrâce qui m'arrive, elle ne me troublera pas, parce que j'aurai au dedans de moi le Dieu de toute consolation : dans quelque erreur que je sois menacé de tomber, elle ne me corrompra pas, parce que j'aurai la vérité même qui me marquera tous mes devoirs; et enfin dans la nécessité où je me trouve de mourir, j'éviterai cette mort éternelle et malheureuse qui est celle des pécheurs, parce que je conserverai le gage de mon salut, et que j'aurai au dedans de moi un principe d'immortalité et de vie. Ainsi soit-il.

SERMON XXIX.

POUR LE PREMIER DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De la perfection chrétienne.

Euntes ergo docete omnes gentes baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti (*S. Matth.*, *ch.* XXVIII).

Omnis perfectus est qui sicut magister est (*S. Luc*, *ch.* VI).

Quiconque ressemble à son maître est parfait.

Ce sont les paroles que j'ai tirées des deux évangiles que vous avez entendus ce matin à la messe; et quoique l'Eglise ne sépare jamais la sainteté de sa morale d'avec la pureté de sa doctrine, l'on dirait qu'elle s'est principalement aujourd'hui appliquée à réunir ces deux devoirs, et à nous les proposer dans toute leur étendue.

Elle nous parle d'abord de la très-sainte et très-auguste Trinité; et quand elle nous représente Jésus-Christ qui envoie ses apôtres par tout le monde avec ordre d'*instruire tous les peuples, et de les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, ne nous propose-t-elle pas le plus obscur et le plus incompréhensible mystère qu'il y ait? mystère inconnu aux païens, caché en partie aux Juifs, combattu et outragé par les hérétiques de tous les siècles; mais mystère qui fait le principal objet de notre foi, et au nom duquel nous avons tous été régénérés dans les eaux du baptême.

Elle nous fait ensuite dans l'autre Evangile un admirable détail de morale, et quand après nous avoir expliqué plusieurs importants devoirs, elle conclut par ces paroles de

Jésus-Christ, que *quiconque ressemble à son maître est parfait,* ne nous rappelle-t-elle pas au point capital de nos obligations, qui est de nous former sur le modèle du plus parfait de tous les maîtres, et de rechercher dans la divinité même les différents traits de cette perfection commune à laquelle nous sommes tous appelés ?

Comme ce serait trop embrasser dans un seul discours que de traiter ce mystère, et de donner tout à la fois l'idée de cette perfection, souffrez que je renvoie à un autre lieu ce qui regarde la foi de l'adorable Trinité, et que je m'arrête à des instructions qui peuvent produire de plus grands fruits ; ou plutôt permettez que, supposant ce premier article de votre foi, je tire du fond même du mystère que vous célébrez, tout l'éclaircissement capable de vous conduire à cette perfection dont j'ai entrepris de vous parler.

Ce dessein n'est ni irrégulier ni étranger à cette grande fête, puisque j'apprends de saint Augustin que si entre les mystères de notre religion il n'y en a aucun où la curiosité soit plus mal récompensée, ni où les erreurs soient plus à craindre que le mystère de la Trinité; il n'y en a aussi aucun où la foi conduise plus sûrement à la vérité celui qui la cherche, ni qui donne un plus vaste champ de morale à celui qui la trouve.

Ainsi, pour rapporter à un même dessein nos deux évangiles, je m'arrête à ce que l'Eglise prétend que nous considérions aujourd'hui, en nous avertissant que si nous voulons arriver à la perfection, nous devons la chercher dans Dieu même qui en est le principe, le modèle et le consommateur tout ensemble : le principe par sa grâce, le modèle par ses opérations, et le consommateur par ses récompenses. Je m'explique, et l'éclaircissement de cette proposition vous fera comprendre le dessein que je me suis prescrit.

S'il y avait quelque prétexte dont nous pussions nous couvrir pour nous dispenser de travailler à notre perfection, il ne viendrait que de l'une de ces trois causes, ou de n'avoir pas les secours nécessaires pour être saint, ou de ne savoir pas en quoi consiste la sainteté, ou de ne pas connaître l'avantage et le bonheur d'être saint. Or, dès que nous considérons la sainteté dans Dieu, dès que nous en prenons l'idée dans cet excellent maître, tous ces prétextes sont nuls, et il est vrai de dire que tout chrétien qui lui est semblable est parfait : *Omnis perfectus est qui sicut magister est.* Pourquoi? parce que Dieu étant le principe de notre sainteté, et en cette qualité nous donnant les secours nécessaires pour l'acquérir, il n'y a rien qui nous empêche de l'embrasser, ce sera mon premier point ; parce que Dieu étant le modèle de notre sainteté, et en cette qualité nous proposant sa perfection pour servir de règle à la nôtre, il n'y a rien qui nous empêche de discerner la vraie sainteté d'avec la fausse, ce sera mon second point; parce qu'enfin Dieu étant le consommateur de notre sainteté, et s'engageant de nous donner la vie éternelle, il n'y a rien qui ne nous anime à surmonter tous les obstacles qui peuvent s'opposer à notre sainteté, ce sera mon troisième point. Dieu l'inspire, Dieu la découvre, Dieu la couronne : voilà ce que j'ai à vous proposer dans la suite de ce discours, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Je dis que nous sommes obligés de travailler à notre perfection, parce que nous avons les grâces nécessaires pour l'acquérir, et que Dieu étant le principe de toute sainteté, nous devons être saints par la raison même que c'est lui qui nous inspire.

La preuve de cette proposition dépend de l'éclaircissement de trois importantes vérités qu'il faut établir. La première, que la volonté de Dieu et le grand dessein qu'il a sur nous est notre sanctification. La seconde, que cette volonté de Dieu n'étant ni partagée ni stérile, la voie de la sainteté est si publique et ouverte à tant de conditions, qu'il n'y a aucun chrétien qui, dans quelque emploi qu'il soit, ne reçoive les grâces nécessaires pour y devenir un grand saint. La troisième, que par rapport à ces grâces il ne tient qu'à un homme d'être saint, et que malgré la faiblesse et la corruption de sa nature, il trouve même plus de facilité et de douceur à le devenir, qu'il n'en trouverait à être méchant et à se perdre. Appliquez-vous à ces trois grandes vérités, qui étant solidement établies vous ôteront ces malins prétextes dont peut-être vous vous êtes souvent servis pour vous dispenser de travailler à votre salut.

Ce ne sont, chrétiens, ni nos richesses, ni notre prospérité, ni notre santé, ni nos grandeurs, ni les avantages de la nature et de la fortune, que Dieu veut précisément que nous ayons : quoique tous ces dons viennent de lui, c'est uniquement notre sanctification qu'il demande, ou s'il nous fait part de quelques-uns de ces avantages, ce n'est que par rapport à cette fin, sa volonté, dit saint Paul, se réduisant à ce grand point, qui est *que nous soyons saints : Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.*

Pour mettre ces paroles dans leur jour, et vous faire comprendre ce à quoi cette volonté divine nous engage, il est à propos de remarquer, avec l'Ange de l'école, que Dieu, étant infiniment bon et parfait, veut quelque chose hors de lui, mais toujours par rapport à lui. Car si tous les êtres souhaitent non-seulement d'avoir ce qui est convenable à leur nature lorsqu'ils ne l'ont pas, ou de jouir en repos de ce qu'ils possèdent, mais encore de communiquer autant qu'ils peuvent le bien qui leur est propre; si même plus ces êtres sont parfaits plus ils ont d'inclination à se communiquer, comment pourrions-nous concevoir que Dieu, qui est la souveraine perfection, demeure renfermé en lui-même, sans que sa bonté infiniment magnifique l'invite à se répandre au dehors, dans les plus grands et les plus nobles de ses ouvrages?

Il faut donc dire que Dieu, qui se veut et qui s'aime soi-même nécessairement en qualité de fin, veut librement et sous condition d'autres choses par rapport à cette fin (*D. Thom.*, *v. p.*, *q.* 15, *art.* 2); et que, de même qu'en contemplant son essence il connaît tout ce qui est hors de lui, aussi, en aimant sa propre bonté, il veut quelque chose par rapport à lui et à l'état particulier de chacune de ses créatures, et, par conséquent, la sanctification de celles qui sont raisonnables. Car qu'est-ce que Dieu veut et demande d'elles, si ce n'est qu'elles lui ressemblent? Et comme c'est précisément par leur sanctification qu'elles ont en cette vie ces traits de ressemblance avec Dieu, c'est à cette sanctification qu'il les appelle, jusqu'à les obliger à être saintes, par la raison même qu'il est saint.

En effet, si tout agent parfait tâche de produire son semblable selon le degré de son action et la capacité de son terme, la bonté de Dieu, infiniment parfaite, veut sans doute se répandre sur les hommes pour se les rendre conformes par rapport à leur nature; et comme ils ne peuvent lui être conformes par une entière égalité, ni par une participation de toutes les perfections divines, elle veut leur donner cette ressemblance dans la communication d'un attribut qui serve à se les unir et à les rendre bienheureux, et conséquemment par sa sainteté, sans laquelle ils ne pourraient jamais être ni unis à Dieu, ni sauvés.

Je presse, comme vous voyez, ces raisonnements, afin d'en tirer d'abord une conséquence très-importante contre une dangereuse erreur dans laquelle tombent une infinité de gens. Quand on dit, par exemple, à un homme qu'il faut qu'il remplisse tous les devoirs de sa vocation, tels que sont l'esprit de mortification et de pénitence, le renoncement à soi-même, la haine du péché, la fuite du monde et de ses engagements criminels; quand on dit à une femme qu'il faut qu'elle retranche ce luxe, ce jeu, ces plaisirs qui lui ont été si souvent des occasions de chute et de scandale, afin de marcher dans la voie étroite que lui montre l'Evangile, les uns et les autres ne font pour l'ordinaire qu'une seule réponse : qu'ils seraient de grands saints s'ils s'assujettissaient à toutes ces choses. Réponse qu'ils font infiniment valoir, et par laquelle ils prétendent vainement se justifier; réponse autant dangereuse dans ses suites qu'elle est ridicule en elle-même : comme s'ils ne se croyaient pas obligés d'être saints, comme s'ils pouvaient porter d'autre nom ou qu'ils fussent créés à d'autres fins, comme si la sainteté était une œuvre de surérogation, comme si leur vocation n'était pas une vocation à la sainteté, comme si l'esprit qu'ils reçoivent n'était pas un esprit de sainteté, comme si toutes les maximes de la morale chrétienne n'étaient pas autant de leçons de sainteté, comme si enfin les chefs particuliers sur lesquels ils seront un jour jugés ne se rapportaient pas tous à celui de la sainteté.

Oui, vous êtes tous obligés d'être saints, et ce que Dieu veut de vous se rapporte uniquement à votre sanctification. Car s'il vous oblige de faire de vos corps des hosties vivantes, de vous renouveler sans cesse, de lui rendre un culte raisonnable et spirituel, de vous tenir dans les bornes de la modération chrétienne, sans vous élever par de vains sentiments de vous-même; s'il veut que vous rendiez à votre prochain tous les devoirs de la charité et de la justice, le traitant comme vous voudriez être traité, l'aimant sans déguisement, le prévenant par des témoignages d'amitié, vous réjouissant avec lui quand il est dans la joie, mêlant vos larmes aux siennes quand il pleure, le bénissant même quand il vous persécute; si, dis-je, il vous oblige à toutes ces choses, que saint Paul a si bien expliquées dans le chapitre douzième de son Epître aux Romains, qu'on peut regarder comme un abrégé de la morale de l'Evangile, pourquoi pensez-vous qu'il vous assujettisse à tous ces devoirs, si ce n'est, comme dit l'Apôtre dans ce même endroit, afin que vous vous rendiez ce témoignage, et que vous le rendiez aussi aux autres, qu'en vous acquittant de ces obligations, vous accomplissez la volonté de Dieu, qui veut que vous soyez saints : *Ut probetis quæ sit voluntas Dei bona et beneplacens et perfecta?* Cette volonté est parfaite pour les uns : je veux dire pour ceux qui embrassent les conseils évangéliques auxquels ils ne sont pas obligés; mais elle est bonne et nécessaire a tous les chrétiens, parce qu'ils s'en doivent faire un plaisir et un devoir tout à la fois : un devoir, en l'accomplissant comme des serviteurs assujettis à un même maître, et un plaisir, en l'accomplissant avec amour, comme de bons enfants qui sont ravis de faire ce que leur père exige d'eux. Et afin de vous ôter ce dangereux prétexte, par lequel vous pourriez dire que cette sainteté ne vous regarde pas, qu'est-ce que le même saint Paul ajoute, après avoir dit que la volonté de Dieu est que vous soyez saints? Deux choses qui sont d'un très-grand poids, et que je vous prie de ne pas perdre.

La première, que c'est à la sainteté que Dieu vous a appelés, que c'est là la fin qu'il s'est proposée, et que c'est par rapport à cette fin qu'il vous donne les biens de la nature et de la grâce. Etes-vous riches? c'est afin que vous vous sanctifiiez par le bon usage de vos richesses. Etes-vous savants? c'est afin que vos belles connaissances vous rendent plus exacts dans l'accomplissement de vos devoirs. Veut-il que vous viviez dans le célibat? c'est afin que vous vous absteniez de la fornication. Vous appelle-t-il au mariage? c'est afin que vous possédiez saintement et honnêtement le vase de votre corps. Je n'ajoute rien à ses paroles.

La seconde, de négliger d'acquérir cette sainteté, c'est aller contre sa vocation, c'est mépriser, qui? non pas un homme, mais Dieu même : Etrange vérité que je voudrais que vous n'oubliassiez jamais. Ne pas faire la volonté des hommes quand elle est con-

traire à la loi de Dieu, c'est honorer l'un et mépriser les autres : faire la volonté des hommes quand elle est conforme à la loi de Dieu, c'est les estimer et les honorer tous deux; mais faire la volonté des hommes ou sa propre volonté au préjudice de celle de Dieu, c'est absolument le mépriser.

Or, qu'est-ce que cette volonté regarde? Je le répète encore, parce que je ne saurais trop le répéter, c'est votre sanctification : tout ce que Dieu a fait pour vous, tout ce que vous êtes obligés de faire et pour Dieu et pour vous se rapporte à cette fin. Si sa puissance vous a créé, si sa providence vous soutient et vous gouverne, si sa sagesse vous a donné une raison et une liberté, si sa gloire vous attire de la vénération et du respect; si vous devenez habiles par la participation de sa science; riches par celle de son abondance, constants par celle de son immutabilité, tous ces dons regardent votre sanctification, sans laquelle ils vous seraient inutiles.

Il en est de même de ce que Dieu vous oblige de faire et pour lui et pour vous. Si dans l'ancienne loi il voulait qu'on lui offrît des victimes, il prétendait qu'elles fussent saintes en toutes choses; je veux dire, avec saint Thomas, saintes non-seulement par une sainteté de séparation, non-seulement par une sainteté de consécration, mais encore par une sainteté de relation et de signe; en sorte que cette sainteté impropre et métaphorique était une marque de celle qui devait être véritablement dans les prêtres et dans les peuples qui les offraient. Si dans la suite il a établi une religion nouvelle, il l'a fondée sur la sainteté, et il oblige les chrétiens qui la professent, à une perfection plus grande que n'était celle des Juifs, non-seulement par l'abrogation des cérémonies légales, non-seulement par une oblation pure et sans tache qui est offerte par tout le monde en la personne de Jésus-Christ, mais encore par une grâce nouvelle que le Sauveur nous a méritée, et que le Saint-Esprit répand abondamment dans nos cœurs. Enfin, pour le dire en trois mots, après les Pères et les théologiens : quelque idée que vous formiez de la volonté de Dieu, soit que vous considériez ou sa volonté éternelle ou sa volonté temporelle ou sa volonté actuelle, elle regarde votre sanctification : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.*

Les savants entendent ce que je veux dire par la distinction que l'on fait dans l'école de ces trois volontés : et toute cette doctrine se réduit à vous dire que Dieu ayant de toute éternité conçu le dessein de votre sanctification et de votre salut; qu'ayant donné son Fils unique au monde dans la plénitude des temps afin de sanctifier ce monde et de le sauver, il vous donne aussi à quelque condition qu'il vous appelle, les grâces nécessaires pour y devenir de grands saints.

Cette seconde vérité que j'ai à établir n'est qu'une suite de la première. Car supposé que Dieu veuille la sanctification de la créature raisonnable en quelque état, en quelque temps et en quelque lieu qu'elle se trouve pendant la vie, il s'ensuit qu'il lui donne les grâces propres pour l'acquérir. Il veut cette fin, il veut donc les moyens qui y conduisent : il veut notre sanctification, il veut donc ce qui l'opère, à moins qu'on ne se figure un Dieu cruel et bizarre, qui, pour se jouer de ses créatures, leur prescrit des devoirs et leur ôte les moyens de les accomplir, les invitant à faire ce qu'il n'a pas déterminé qu'elles fissent.

N'attendez pas que je vous prouve cette vérité, par un recueil recherché et ennuyeux de plusieurs endroits de l'Ecriture et des Pères. Tous nos livres sont pleins de ces matières, les bons catholiques s'en servent pour se sanctifier et travailler à la sanctification de leurs frères : d'autres s'en servent encore, à quel dessein, pensez-vous? Dieu le sait, mais souvent leur méthode est d'ôter aux passages les plus clairs leur sens naturel, et d'accabler les esprits d'une multitude d'autres, quelquefois vrais, mais presque toujours tronqués ou mal entendus; passages qu'ils opposent à la commune créance de l'Eglise, quand elle les poursuit, à peu près comme ces voleurs, qui, de peur de tomber entre les mains des grands prévôts, se jettent dans une épaisse forêt, et qui, à la faveur d'un impénétrable bois qui les couvre, tendent des piéges pour surprendre et dépouiller les voyageurs qui en approchent. Je descends à une induction sensible, et parce qu'on est redevable à tout le monde, je ne veux que quelques suppositions familières que tout le monde pourra comprendre.

Que penseriez-vous, messieurs, d'un maître qui obligerait ses serviteurs, sous peine de mort, à faire des ouvrages très-difficiles, et qui leur ôterait les instruments sans lesquels ils ne pourraient les faire : ne serait-ce pas les opprimer? Que penseriez-vous d'un roi, qui, étant entré dans une ville réduite à une extrême misère, qu'elle se serait attirée par sa désobéissance, imposerait à ces pauvres citoyens des sommes qu'il ne leur serait pas possible de fournir, ou leur assignerait l'argent de ses coffres qu'il tiendrait pourtant toujours fermés? Ne serait-ce pas les perdre sous l'apparence de les vouloir sauver, et leur faire sentir leur pauvreté au lieu de les aider à faire la dépense qu'il leur demande?

Vous êtes sans doute scandalisés de ces propositions, et je m'imagine que vous dites d'abord : si ce maître impose des ouvrages difficiles à ses serviteurs, que ne leur donne-t-il ce qui est nécessaire pour leur travail et pour leur vie, ou que ne leur dit-il qu'ils sont indignes de vivre? Si ce prince sait la pauvreté de ses sujets, pourquoi les laisse-t-il dans l'impuissance de le satisfaire, ou pourquoi, par une prétendue bonté, se joue-t-il de leur impuissance? Ne vaudrait-il pas mieux les traiter tout d'un coup comme des rebelles? ne devrait-il pas plutôt leur dire : Vous êtes des ingrats, je suis résolu de vous perdre.

Mais si l'on ajoutait que ce maître est le meilleur de tous les maîtres, qu'il dit à ses

serviteurs et qu'il le dit sincèrement : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés et je vous soulagerai* : si l'on ajoutait que ce roi est le plus doux, le plus juste et le plus généreux de tous les princes, qu'il ouvre ses trésors à ses sujets, qu'il leur dit en général à tous : *Demandez ce dont vous aurez besoin, et il vous sera accordé* (*Matth.* VII, 7), et qu'il le leur dit de si bonne foi qu'il cesserait d'être ce qu'il est, si ses pensées n'étaient conformes à ses paroles : Vous tombez dans des contradictions manifestes, répondriez-vous; ou ce que vous dites de ce prince et de ce maître est faux, ou il est faux qu'ils aient ces belles qualités que vous leur attribuez.

Voilà à peu près l'espèce dans laquelle vous êtes, et s'il y a quelque différence, c'est que vous attribueriez à Dieu une injustice et une infidélité que vous rougiriez d'attribuer au plus méchant de tous les hommes, si vous croyiez que vous invitant à vous sanctifier il vous ôtât le moyen de travailler à votre sainteté, et qu'il vous appelât à la perfection chrétienne sans vous donner les secours nécessaires pour y arriver.

D'un côté il vous dit : Soyez saints, parce que je suis saint, convertissez-vous, faites pénitence et amassez un trésor de bonnes œuvres : je sais que vous êtes pauvres, mais demandez et vous recevrez, frappez à la porte de mes trésors, et elle vous sera ouverte. Je sais que vous n'avez pas d'argent, mais n'importe, hâtez-vous seulement d'acheter ce qui vous est propre, quittez vos mauvaises voies, retournez à votre légitime seigneur, j'aurai pitié de vous, parce que je suis naturellement porté à la miséricorde, et que je me fais un plaisir de pardonner à ceux qui ont recours à moi dans leurs besoins (*Lev.* XI, *Isaiæ* XCV, *Jerem.* III, *Matth.* VII, *Lucæ* XI, *Isaiæ* LV).

Ce sont là les paroles de Dieu et les expressions dont il se sert; quand je dis de Dieu, je dis d'un Dieu infiniment juste infiniment et nécessairement fidèle à ses promesses. Quand donc on vous dira : Quoique Dieu veuille que vous soyez saints, il a cependant attaché à votre sainteté certains préceptes qu'il vous est impossible d'accomplir, quelque effort que vous fassiez : quand on vous dira : Quoique Dieu vous exhorte à demander et à frapper, vous n'aurez pas ces grâces choisies qui opèrent infailliblement leurs effets, grâces auxquelles vous ne pouvez résister quand vous les recevez, quelque liberté que vous ayez, parce que à la différence de celle d'Adam, elles vous imposent une espèce de nécessité, quoiqu'elles ne vous contraignent pas ;

Quand on vous dira que, quoique Dieu vous appelle à un état de sainteté, il n'en sera ni plus ni moins que ce qu'il a prévu, que vous ne pouvez dans le temps faire écrire vos noms dans le livre de vie, s'ils n'y sont écrits de toute éternité, ni changer un arrêt qui a été prononcé sans vous et indépendamment de vous, avant le commencement des siècles; quand pour confondre les vérités avec les erreurs que l'Eglise a si sagement démêlées, on vous jettera sur la dispute des infidèles et des enfants morts sans baptême ; quand on vous dira que Dieu ne vous doit que la peine et le châtiment du premier péché, que s'il vous damne vous avez raison de vous affliger, mais vous n'avez pas sujet de vous plaindre ; qu'il est même avantageux d'être occupé de ces pensées, soit pour humilier la nature présomptueuse, qui croirait se sanctifier par elle-même, soit pour honorer la justice de Dieu, qui fait ce qu'il veut de ses créatures, qui les prédestine, les réprouve, les appelle, les rebute, les invite, les chasse, les sauve et les damne comme il lui plaît;

Quand, dis-je, on vous embarrassera l'esprit de ces questions inutiles (et plût à Dieu qu'elles ne fussent qu'inutiles, et qu'elles ne portassent pas les âmes au libertinage ou au désespoir!) dites hardiment à ces gens : Ce n'est pas là le Dieu que j'adore, et vous me faites la peinture d'une divinité monstrueuse ; toute ma confiance n'était qu'en Dieu, et vous voulez me l'arracher ! il ne me restait dans mon naufrage qu'une planche, eh ! faut-il me l'ôter, afin que je me noie ? Si vous aviez pour moi un peu de cette charité de Jésus-Christ, qui conversait et qui mangeait avec les pécheurs, vous m'inviteriez à travailler à ma sanctification, en me représentant un Dieu bon, miséricordieux, sincère, qui ne m'a créé, racheté, appelé à la foi et à la participation de ses sacrements que pour me sauver; un Dieu dont la loi n'est ni au-dessus de mes forces, ni incompatible avec les devoirs de ma profession ; un Dieu qui me donne sa grâce quand je la lui demande comme il faut, et qui est prêt encore à me l'accorder quoique je lui aie tant de fois résisté, lorsqu'il ne tenait qu'à moi d'y coopérer, voilà ce que vous me diriez ; mais vous faites tout le contraire; vous ne me parlez que de l'impossibilité d'accomplir la loi, que des décrets éternels, que d'une multitude infinie d'idolâtres réprouvés, d'enfants morts sans baptême, et, qui plus est, d'une foule innombrable de chrétiens damnés pour une éternité, quoique Jésus-Christ leur ait dit : *Soyez saints, parce que je suis saint*, et qu'il leur ait donné ses sacrements et sa loi.

Il ne s'agit pas ici de me parler de la réprobation des autres, il s'agit de me persuader de faire en sorte que je ne sois pas réprouvé comme eux. Il ne s'agit pas de disputer sur l'efficacité ou l'inefficacité de ces grâces, il s'agit de m'exhorter à répondre à celles que je reçois, et avec lesquelles je puis me sauver. Il ne s'agit pas de m'entretenir de la prédestination et de la prescience de Dieu dont je ne puis éluder les desseins ; eh ! que m'importe-t-il de les accorder avec ma liberté, et de démêler ce mystère où ni vous ni moi n'entendons rien, quelque parti que nous prenions les uns et les autres ? Il ne s'agit pas même de me tant humilier, il faudrait avec cette humilité me donner un peu de courage. Ne suffit-il pas de m'ap-

prendre que je ne puis ni vouloir ni faire aucune chose, si Dieu ne me donne un secours actuel et intérieur à chaque action surnaturelle, sans dire qu'il me le refuse lorsque je le lui demande? et mon orgueil ne serait-il pas bien confondu quand on me représenterait que les actions moralement bonnes, que je fais en état de péché mortel ne me servent de rien pour ma sanctification, sans ajouter que ce sont de nouveaux péchés que je commets?

Enfin, il ne s'agit pas du droit que Dieu a de me damner sans être obligé de me dire pourquoi il me damne; il s'agit de sa volonté, de l'espérance qu'il me donne, et plus que tout cela, il s'agit de la bonté qu'il a de vouloir comme me rendre compte de ses actions au même temps qu'il me cite à son jugement, afin que je lui rende compte des miennes. Or, s'il veut que je sois saint, et qu'il ne me donne pas la grâce de le devenir, ne puis-je pas lui dire: Seigneur, je sais que vous ne me devez rien, que j'ai mérité mille fois l'enfer, que vous n'avez qu'à me laisser dans la masse de la corruption où vous m'avez trouvé, et que vous pouvez me condamner aux flammes éternelles sans me rendre d'autre raison que celle-ci: tel est mon plaisir: mais je sais que vous n'en agirez pas ainsi avec moi, que vous ne me réprouverez que parce que je n'aurai pas voulu accomplir la loi que j'aurais pu accomplir, et qu'une infinité d'autres ont accomplie; que parce que je n'aurai pas répondu lorsque vous m'aurez appelé, que parce que j'aurai caché dans la terre le talent que vous m'avez confié; si donc l'accomplissement de votre loi m'était devenu impossible, si vous ne m'aviez pas appelé comme vous avez appelé les autres, si vous ne m'aviez point donné de talent, comment voudriez-vous que je vous en rendisse compte? comment voudriez-vous que je me reprochasse, non pas mon malheur, mais mon infidélité, non pas ma perte, mais la volonté que j'aurais eue de me perdre?

Pardon, Seigneur, si je parle ainsi; ce n'est pas ce que je pense, mais c'est la conséquence qu'il faudrait que je tirasse, si je croyais ceux qui, sous prétexte d'honorer votre grâce et de relever les droits de votre justice, vous imputent ce qu'on ne voudrait pas attribuer au plus méchant de tous les hommes. Ils voudraient vous représenter comme un Dieu qui n'est bon et miséricordieux qu'en idée, qui me surchargez lors même que vous me dites de travailler et de m'efforcer; comme un Dieu qui d'une faible et tremblante main m'attirez à vous, mais qui d'une main plus forte et toute puissante me repoussez, qui d'une voix feinte me dites: *venez à moi*, mais qui par une immuable volonté me dites: *retirez-vous de moi;* qui me témoignez que, si j'observe vos commandements, je vivrai, mais qui dites en vous-même que je ne les observerai pas, parce que vous me refuserez les grâces nécessaires pour les accomplir, afin de me faire sentir le droit que votre justice a sur moi. Oh! le bel honneur que ces gens vous rendent! et que vous leur êtes obligé de ce pieux blasphème!

Il n'en est pas ainsi, messieurs: le Dieu que nous adorons n'est pas un Dieu avare, dissimulé, partial, qui se refuse absolument à quelques-uns, et qui se donne tout entier aux autres; c'est lui qui a fait le grand et le petit, c'est lui aussi qui a soin de l'un et de l'autre, non-seulement dans l'ordre de la nature, mais encore dans celui de la grâce.

Quoique nous ne soyons pas tous appelés à un même degré de sainteté, quoique la grâce, qui en est le principe, soit de plusieurs formes, nous avons cependant tous le même Dieu, le même esprit, les mêmes sacrements, la même espérance de notre vocation, la même prétention au ciel et à la récompense des élus. Que le juif, comme l'aîné de la famille, ne s'en prévale pas contre le gentil, que le gentil ne s'en glorifie pas au préjudice du juif, comme Jacob au préjudice d'Esaü, le bon Isaac n'a pas une seule bénédiction, il en a fait part à l'un et à l'autre: *Num unam tantum benedictionem habet pater* (*Gen.*, XXVII). Manassès et Ephraïm sont tous deux bénis de Jacob, qui met sur eux ses mains en croix, véritable figure de celle entre les bras de laquelle notre divin Réparateur est mort pour tous les hommes; tant pour la synagogue que pour l'Eglise, tant pour les réprouvés que pour les prédestinés, tant pour les infidèles que pour les chrétiens, tant pour les hérétiques que pour les catholiques, tant pour les serviteurs que pour les maîtres, tant pour les esclaves que pour les libres, tant pour le dernier de tous les sujets que pour le premier de tous les rois.

J'en prends à témoin cette prodigieuse multitude de gens que le disciple bien-aimé dit que personne ne peut compter tant elle est grande (*Apoc.*, VII); gens qui ayant eu les mêmes engagements que nous avons, ayant mené le même genre de vie que nous menons, ayant trouvé les mêmes obstacles à leur sainteté que nous trouvons, pour ne pas dire de plus grands; gens, qui, s'étant vus exposés aux mêmes tentations que nous souffrons, agités par les mêmes persécutions et tourmentés par les mêmes ennemis, ont courageusement surmonté toutes ces difficultés, renoncé au monde et à ses pompes, au démon et à ses œuvres, afin de s'attacher à Dieu et de faire tout ce qui est nécessaire pour être saints.

Ce sera cette nuée de témoins, comme parle le Saint-Esprit, qu'on produira un jour contre nous afin de nous confondre, si ayant eu comme eux les mêmes moyens, nous n'aurons pas voulu les employer à la même fin. On nous en produira une infinité d'une même profession, d'une même naissance, d'un même sexe, d'un même âge que nous, qui nous diront: N'avez-vous pas pu faire ce que nous avons fait? Aviez-vous un autre Dieu et un autre Evangile que nous? Jésus-

Christ est-il mort pour nous et non pas pour vous, les mêmes commandements nous étaient-ils faciles et à vous impossibles, et avons-nous raisonné aussi mal que vous sur le fait de notre sainteté? avons-nous dit: si nous sommes réprouvés, nous le serons infailliblement, quelques bonnes œuvres que nous fassions, et si nous sommes prédestinés, notre gloire est assurée, parce que nous aurons la grâce finale, quoiqu'elle ait été précédé d'une très-méchante vie? Etions-nous plus savants que vous, ou bien l'étiez-vous plus que nous? Si nous avions plus de science et de lumière que vous, que ne suiviez-vous notre exemple? et si nous nous sommes appliqués tout entiers à notre sanctification, comme si elle eût uniquement dépendu de nous, persuadés que Dieu ne nous y aurait pas obligés s'il ne nous avait voulu donner les moyens de l'acquérir, n'est-il pas indigne que nous ayons eu ces sentiments, et que vous les ayez rejetés si loin? Au contraire, si vous aviez plus d'esprit que nous, n'êtes-vous pas encore plus coupables, et ne vous est-ce pas un juste sujet d'une éternelle confusion, que des gens simples et ignorants aient ravi le ciel, et que vous autres, si habiles en tant de choses, soyez descendus avec vos froides et malignes spéculations dans les enfers.

Il est donc vrai, chrétiens, il est donc vrai que Dieu nous donne les grâces nécessaires pour être saints, et qu'avec ces grâces, il ne tient qu'à nous de le devenir. Il est donc vrai que nous ne serons accusés au jugement de Dieu, que parce que nous n'aurons pas voulu être ce que nous pouvions être, comme nous n'y serons loués et récompensés, que parce que nous aurons uni notre volonté à celle de Dieu, que parce que pouvant violer sa loi, nous ne l'aurons pas violée, que parce que pouvant abuser de ses grâces nous y aurons fidèlement coopéré.

Si je m'abandonne ici à tous les mouvements de mon zèle, c'est que je parle pour la cause de Dieu et pour la nôtre; voici le fondement de la morale de l'Evangile; tout ce que nous bâtirons dessus résistera aux plus furieux orages, et dès que nous serons une fois fortement convaincus de cette vérité, rien ne nous fera plus de peine. Quelque difficulté qu'il y ait à être saint, si nous voulons notre sanctification, non pas faiblement, non pas superficiellement, non pas conditionnellement et avec de malignes restrictions; mais si nous la voulons effectivement, absolument, avec une pleine et sincère détermination, comme nous voulons tant de choses, nous y trouverons, avec le secours de la grâce, autant de facilité, que nous en trouvons dans l'accomplissement de nos autres devoirs avec des talents naturels, et même nous y goûterons plus de douceur que si nous obéissions à la tyrannie de nos passions, et si nous nous abandonnions aux désirs de notre nature faible et corrompue. Troisième proposition qui, quoiqu'elle paraisse encore plus dure que les deux autres, est cependant plus aisée à comprendre, en supposant les principes que je viens d'établir.

Oter à la sainteté, les difficultés qui l'accompagnent et qui en sont naturellement inséparables, c'est en diminuer le mérite et la méconnaître; mais, regarder ces difficultés comme des difficultés qui ne peuvent être vaincues, ou plutôt se faire une idée d'une vertu farouche, incompatible avec les devoirs de son état, ennemie de la paix intérieure des hommes, et plus opposée à leur repos que ne l'est l'assujettissement à leurs passions, à leurs péchés, c'est, en un sens, la méconnaître encore davantage.

1° Parce que nous sommes plus les maîtres de notre sainteté que nous ne le sommes de notre fortune, n'est-ce pas là un juste sujet de nous encourager ou de nous confondre? Pour être saints, il nous suffit de vouloir l'être, et de faire ce que nous pouvons pour le devenir; et pour être grands et riches dans le monde, souvent nos désirs et nos efforts sont inutiles.

Il n'y a rien de plus faible, il n'y a rien aussi de plus fort que la volonté de l'homme. Est-elle abandonnée à sa nature? c'est la faiblesse même. Tout ce qui contribue à la sainteté de l'homme, pensées, désirs, affections, résolutions, actions, tout cela lui est impossible quand il n'a pas la grâce; mais rien ne lui est impossible quand il a cette grâce; et il l'a quand il veut l'avoir, parce que quand il veut l'avoir, il la demande, et s'il la demande avec humilité et confiance, il la reçoit. La grâce de prière n'est refusée à personne, et cette grâce, qui est comme une semence de vertu et de sainteté, obtient les autres, celles qui sont faibles pour disposer à celles qui sont fortes, celles qui sont générales et médiates pour préparer à celles qui sont singulières, immédiates et choisies.

Gens du monde, que vous vous tiendriez heureux s'il en était ainsi de votre établissement, et que pour vous le procurer, ce fût assez de le demander et de le vouloir? Courtisan disgracié, qu'on te réjouirait, si l'on te disait que tu peux retourner à tes premières charges, et rentrer dans les bonnes grâces de ton prince; pauvre malade, que tu serais consolé s'il en était ainsi du recouvrement de ta santé, et qu'on t'assurât que ta guérison dépend de toi?

Or, ce que vos désirs et vos efforts ne peuvent souvent obtenir des hommes, vous l'obtiendrez de Dieu pour votre sanctification. Oui, oui, disait un illustre converti chez saint Augustin, si j'ai tant de peine à m'avancer dans le monde, s'il faut tant de temps, de précautions, de bassesses, pour me concilier l'amitié ou la protection d'un grand, il n'en est pas ainsi de Dieu, si je veux être son ami je le serai dès aujourd'hui, dès cette heure, dès ce moment, dès que je voudrai le devenir. Ne demande plus, chrétien, si Jésus-Christ peut te guérir, il a guéri une infinité de malades qui l'étaient plus que toi. Ne demande pas s'il te veut guérir, il n'est

entré dans ce grand hôpital du monde que pour te rendre la santé que tu as perdue; interroge-toi seulement pour savoir si tu veux guérir, et si tu le veux, assure-toi que tu le seras. Or, peut-on concevoir un plus grand bonheur que le tien, d'être le maître de ta guérison, de la recevoir quand tu la souhaites, de l'avoir à ta disposition, et, pour ainsi dire, entre tes mains? Ne m'accusez pas ici de tomber dans l'erreur de Pélage, saint Augustin en était fort éloigné, et cependant ce n'est ici qu'une pure traduction de ses paroles (*Aug. in Ps.* CVIII).

2° Nous trouvons plus de douceur et de consolation à être saints qu'à être méchants, parce que le fardeau du péché est plus difficile à porter que celui de la loi de Dieu, et que nos passions nous assujettissent à de plus dures lois, que l'Evangile qui nous apprend à les réduire sous son joug.

L'homme de bien et le méchant, le juste et le pécheur ont leur fardeau, dit saint Augustin, mais l'un en a un plus pesant que l'autre; je me trompe, dit ce Père, le fardeau du juste n'est pas à proprement parler un fardeau, c'est un ornement dont il se couvre et un plumage qu'il porte pour voler au ciel où il tend par l'impatience de ses désirs. Si vous appelez fardeau les plumes qu'un oiseau porte, je consens que vous appeliez fardeau la loi que porte l'homme et les devoirs dont il se charge. Mais comme un oiseau est aidé par les mêmes plumes qu'il porte, l'homme de bien est soulagé par la loi qu'on lui impose et par les vertus qu'il pratique. La pauvreté le dépouille, la mortification le dégage, la charité l'enflamme, l'espérance l'élève, l'obéissance et les autres vertus le font voler à tous les commandements du Seigneur. Comme un oiseau chante sous le doux poids de ses plumes, et qu'on le ferait mourir si, lorsqu'il en est chargé, dans les ardeurs d'une brûlante canicule, on voulait les lui ôter par une cruelle compassion; de même un juste béni de Dieu, quoiqu'il lui arrive dans la vie, se réjouit sous un fardeau dont il ne veut pas qu'on le décharge, au lieu que l'impie sue, veille, pâlit, tremble, blasphème, enrage, sous le poids de ses péchés, ennemi de Dieu, des hommes et de lui-même, tourmenté au dedans par autant de bourreaux qu'il a de passions; passions qu'il ne peut ni satisfaire, tant elles sont insatiables, ni réconcilier ensemble, tant elles sont contraires les unes aux autres !

Détrompons-nous donc, chrétiens, et ne tombons jamais dans une erreur aussi pernicieuse et aussi détestable que serait celle que Dieu ne nous donne pas les moyens nécessaires pour acquérir la sainteté à laquelle il nous invite de tendre. Depuis qu'il a fait pour nous ce qu'il a fait, rien ne nous est impossible, que dis-je? rien ne nous est difficile; ce mot ne m'est pas échappé, il est de saint Jean-Chrysostome (*Hom.* IV, *in Matth.*). Notre faiblesse est grande, je l'avoue, mais comme nous ne sommes que trop forts par nous-mêmes pour nous porter au péché, nous sommes assez forts avec la grâce pour embrasser la vertu. Notre ignorance est grande, je le confesse, et il y a quelquefois tant de rapport entre la vraie et la fausse sainteté, qu'il est aisé de prendre l'une pour l'autre, mais songeons que nous avons un excellent maître et un grand modèle devant nous : *Omnis perfectus est qui sicut magister est.* Ce modèle c'est Dieu, qui non-seulement nous porte à la sainteté, mais qui nous montre et nous découvre en quoi elle consiste, ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Quand Dieu s'est fait homme, la sainteté était presque inconnue aux hommes, et, si nous en exceptons un très-petit nombre de justes, tout le reste se souciait peu de l'acquérir, ou n'en concevait que de fausses idées. Dans les uns, ce n'était qu'une sainteté extérieure et légale, dans les autres, ce n'était qu'une sainteté civile et mondaine; et ceux qui paraissaient s'y attacher davantage, n'avaient pour l'ordinaire qu'une sainteté stérile et oisive.

J'appelle une sainteté extérieure et légale, celle des scribes et des pharisiens qui mettaient leur prétendue perfection dans leurs ablutions, leurs cérémonies, leurs sacrifices; gens dont l'extérieur grave, mortifié, recueilli, modeste, inspirait la pénitence et la réforme, mais dont l'intérieur vicié et corrompu était plein d'impuretés et d'ordures; gens servilement attachés aux plus légères circonstances de la loi, et violant sans scrupule ses commandements les plus essentiels; montrant le bien et se contentant de le montrer, enseignant ce qu'il fallait faire et bornant à leur doctrine le point capital de leur perfection, reprochant sévèrement aux autres les défauts dans lesquels ils tombaient et s'aveuglant volontairement pour ne pas connaître leurs désordres personnels ; exacts à payer les petites dîmes et négligents à s'acquitter des devoirs de la justice et de la miséricorde, condamnant par une fausse piété ceux qui cueillaient des épis au jour du sabbat ou qui se mettaient à table sans laver leurs mains et se souciant peu de salir leur conscience et de se rendre coupables des plus grands péchés (*Matth.*, III, 7, 16; *Joan.*, VIII).

J'appelle une sainteté civile et morale, celle des philosophes idolâtres et de tous ceux qui, dans le paganisme, ont affecté de paraître honnêtes gens ; ceux qui aimaient la vertu pour la vertu même, qui s'attachaient à la pratique du bien par le plaisir qu'il y a à le faire et qui, ayant des vues purement humaines, faisaient ce que font les saints, sans avoir l'esprit, le mérite et l'intention des saints.

J'appelle une sainteté stérile et oisive, celle de quelques juifs qui croyaient que, pour être saints, il suffisait de ne point commettre de péchés sans faire des actions de vertu, ou qui se contentaient d'une vertu médiocre et imparfaite, se croyant dispensés de croître dans la perfection et se bornant à

certain état qu'ils étaient résolus de ne point passer.

Quand Dieu se serait contenté de nous donner sa loi, nous aurions pu, comme les bons israélites, l'accomplir; nous aurions pu, avec le secours qu'il leur donnait, démêler la vraie sainteté d'avec la fausse et, éclairés des mêmes lumières, travailler à notre sanctification; mais, grâce à sa miséricorde et à sa sagesse, il a voulu dévoiler cette sainteté, presque jusqu'alors inconnue, en nous expliquant si clairement ses différents devoirs et nous la dépeignant avec des traits si distincts et si naturels qu'il nous est comme impossible de la méconnaître.

Nous nous contentions auparavant d'une sainteté extérieure et légale et, parce qu'elle est imparfaite, Jésus-Christ qui n'est pas venu détruire la loi, mais l'accomplir, y a ajouté quelque chose qui la perfectionne, je veux dire une sainteté d'affection qui consiste dans un parfait assujettissement aux petits et aux grands devoirs et dans une exacte application à régler l'intérieur et l'extérieur tout ensemble. C'est pour cela qu'il nous a avertis de faire les petits commandements et de ne pas omettre les grands et d'avoir une justice plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, si nous voulons entrer dans son royaume.

Nous nous arrêtions à une sainteté civile et mondaine et, parce que ce motif est purement humain ou criminel, Jésus-Christ l'a ou élevé ou retranché en nous obligeant à une sainteté d'intention et de fin qui consiste à faire de bonnes actions par un principe surnaturel et les rapporter à Dieu; voilà pourquoi il nous a dit de nous défier de ce où notre volonté se trouve, de ne pas prendre pour vertu ce qui vient de notre tempérament, de ne nous pas contenter d'être justes devant les hommes, mais de demander sa grâce et de nous proposer en toutes choses la gloire et la volonté de son Père.

Nous nous bornions à une sainteté languissante et oisive, nous contentant d'être justes, sans travailler à être encore plus justes; et, parce que cette sainteté est souvent imaginaire et fausse, ou, plutôt, parce que vouloir demeurer dans un certain état de perfection, c'est se mettre évidemment au hasard de n'y pas demeurer, il nous a donné l'idée d'une sainteté d'opération, nous exhortant de monter toujours, d'aller de vertu en vertu et déclarant bienheureux, non pas ceux qui n'ont qu'un faible et inefficace désir d'être saints, non pas même précisément ceux qui font des œuvres de sainteté, mais ceux qui ont faim et soif de la sainteté et de la justice.

Après cela quelle raison aurons-nous de dire que si nous ne sommes pas saints, c'est parce que nous n'aurons pu démêler la vraie sainteté d'avec la fausse et qu'il était aisé de se tromper sans un discernement de cette importance? Examinez seulement ces trois caractères que je ne fais que vous proposer, et vous verrez qu'ils renferment ce que l'on peut dire pour distinguer la vraie sainteté d'avec celle qui n'en a que l'apparence.

Nous nous trompons souvent dans l'idée que nous nous en formons, parce que, comme a remarqué saint Augustin, nous avons encore, dans une profession toute sainte, les péchés des pharisiens, et qu'au lieu qu'on trouvait autrefois dans le judaïsme de vrais chrétiens, nous sommes encore juifs dans le christianisme même. Ils se flattaient d'être le peuple choisi, d'adorer le vrai Dieu et d'avoir reçu de lui la loi; mais c'était cette loi qu'ils interprétaient selon le goût de leurs passions, qu'ils corrompaient, qu'ils déchiraient (comme leurs prophètes s'en sont plaints) en y prenant ce qui leur plaisait et en rejetant ce qui était contraire à leurs inclinations corrompues. Tout occupés à parer le dehors, ils négligeaient le dedans, donnant tout aux formalités et aux apparences, se croyant saints en toutes choses pourvu qu'ils fussent innocents en quelques-unes, jurant sans scrupule par le temple et par l'autel, pourvu qu'ils ne jurassent ni par l'or du temple, ni par le don de l'autel, mettant une insigne différence entre l'ami qu'ils considéraient et l'ennemi qu'ils pouvaient, selon eux, haïr, entre les actions extérieures qui les rendaient coupables aux yeux des hommes et les mouvements intérieurs sur lesquels ils ne faisaient nulle réflexion; établissant leur piété dans des purifications légales et, souvent dans des pratiques superstitieuses; car ce sont là les reproches que Jésus-Christ leur a faits et c'est aussi par l'opposition de cette sainteté en partie imparfaite et en partie imaginaire et fausse qu'il nous a donné l'idée de la vraie et qu'il en a marqué les caractères.

C'est lui, disent les Pères, qui a levé le voile du temple et qui a tiré le rideau des figures et des cérémonies sous lesquelles la sainteté semblait être cachée. C'est lui qui nous a expliqué la loi, qui nous a donné toutes les instructions nécessaires pour l'accomplir en esprit et en vérité, qui est descendu du sein de son Père pour nous enseigner le chemin de la perfection, nous faire éviter ce qui en détourne, et nous marquer en particulier tous nos devoirs, comme ferait un maître de mathématiques qui, après avoir donné ses leçons à ses disciples, descendrait de sa chaire et, leur prenant la main, leur ferait tracer sur le papier les différentes figures qu'il leur aurait montrées. C'est lui, dit Tertullien, qui a pris un corps et une âme afin que nous le connussions en nous-mêmes et que nous écoutassions mieux ce maître intérieur, familier et fait à notre ressemblance. Nulle confusion dans sa doctrine, nul embarras dans ses préceptes, nul équivoque dans ses paroles; tout y est clair, tout y est sensible, tout y est facile à comprendre.

En vain prétendrions-nous nous former une sainteté à notre fantaisie, il l'a renfermée dans de si justes bornes qu'il ne nous est permis ni de les trop étendre, ni de les trop rétrécir, soit en la regardant dans son

plus haut degré qui serait étranger à notre état, soit en la considérant limitée à certains devoirs où notre lâcheté et notre malignité veulent qu'elle sarrête. Car, par exemple, si, étant engagés dans le mariage et dans les affaires publiques, nous voulons avoir les vertus des solitaires, ou si, ayant pris le parti de la religion, nous croyons pouvoir nous sauver mieux dans le monde que dans le cloître et que nous prétendions faire des œuvres éloignées de notre profession et remplir celles de notre état; il nous dit : marchez dans votre vocation, demeurez dans la place où je vous ai mis, et gardez-vous bien de vouloir être trop justes; le disciple ne doit pas être au-dessus de son maître (*Luc.*, VI), et il est toujours parfait, pourvu qu'il lui soit semblable; comme pour nous apprendre par cette leçon qu'il nous fait dans l'évangile de ce jour, que la sainteté ne dépend pas de notre caprice, que c'est une extrême folie ou un orgueil insupportable de vouloir nous en faire une à notre mode, qu'elle a ses règles qu'il nous a marquées, règles auxquelles nous devons nous assujettir chacun dans notre état, sans vouloir embrasser certaines vertus qui sont particulières aux conditions des autres.

Il en est de même lorsque, par un dangereux relâchement nous voulons donner à notre sainteté des bornes trop étroites. Car, si nous prétendons être saints en un temps et vicieux en un autre, parfaits dans un âge et corrompus dans un autre, attachés à nos devoirs en certaines occasions et transgresseurs de ces mêmes devoirs en quelques-unes; il nous dit qu'en quelque état que nous soyons,nous sommes indispensablement obligés d'être saints en toutes choses, saints en tous lieux, dans nos maisons comme dans nos temples, au milieu de nos familles comme au pied des autels, sur mer et sur terre, dans la cour et dans le barreau comme dans l'Eglise et dans le sanctuaire; saints en tout temps, dans la jeunesse et dans la vieillesse, pendant la santé et pendant la maladie, dans la saison nébuleuse d'une fortune ingrate et dans les jours riants d'une félicité mondaine, saints en toute manière, dans nos pensées et dans nos paroles, dans nos actions et dans nos désirs, dans notre recueillement et dans nos conversations, dans nos attachements et dans nos indifférences, dans nos mortifications et dans nos divertissements, dans nos habits et dans nos repas; saints par rapport au principe qui nous fait agir, et par rapport à la fin que nous sommes obligés de nous proposer.

Car c'est ici le second caractère de la vraie sainteté, opposée à cette prétendue sainteté civile,qui faisait la vertu des honnêtes païens, et que nous prendrions souvent pour une sainteté solide, tant le démon l'a corrompue, si Jésus-Christ ne nous avait donné les lumières nécessaires pour distinguer l'une d'avec l'autre.

Le démon s'est servi de deux étranges moyens pour ruiner la sainteté. D'abord, il l'a rendue infâme, et comme si elle eût été indigne d'être attribuée aux faux dieux, il n'a jamais souffert qu'on ait dédié aucun temple à la sainteté, et qu'on ait adoré aucune divinité sous le titre de saint. Il a voulu comme diviniser les talents de la fortune et de la nature, et (chose terrible!) le péché même. De là vient qu'il a attribué la puissance à Jupiter, la force à Mars, la sévérité à Pluton, la fécondité à Cérès, les beaux-arts à Apollon, le vol à Mercure, la vengeance à Junon, la débauche et l'impudicité à Vénus, mais jamais il n'a voulu souffrir qu'on donnât le nom de saint à aucun dieu, de peur que la sainteté ne fût trop honorée, si même une fausse divinité en était capable.

Cependant, comme ce premier moyen ne lui réussissait pas toujours, et que souvent ceux qui adoraient ces divinités criminelles avaient honte de se conformer à leurs exemples, ce frauduleux imitateur des ouvrages de Dieu a voulu corrompre la sainteté même, en la faisant consister dans une vertu morale,et disant faussement que, pour être véritablement saint, il suffit d'être honnête homme selon le monde. De là sont venus les Socrate, les Sénèque, les Epictète, les stoïciens, les Platon, les sages de la Grèce et tous ces héros du paganisme, qui, pleins d'amour-propre, d'orgueil et d'hypocrisie, ont fait et dit des choses qui nous éblouiraient par leur éclat, si nous ne savions que le démon a eu ses apôtres et ses martyrs, comme Dieu et la religion que nous professons ont eu les leurs.

Il était de la gloire de Jésus-Christ et de nos intérêts qu'on tirât de l'opprobre une sainteté si méconnue et si outragée : c'est aussi ce qu'il a fait, en nous commandant d'avoir dans toutes nos œuvres une pureté d'intention ; en nous ordonnant de demander sa grâce, seul principe des actions méritoires, et de rapporter tout le bien que nous faisons à l'honneur de celui d'où il vient, distinguant ainsi la vertu chrétienne d'avec la vertu morale, et arrachant, par ce moyen, le masque que le démon avait mis sur la sainteté, qu'il faisait passer pour une vertu civile et une honnêteté païenne.

Ainsi, quoique ce magistrat, par exemple, rende prompte et bonne justice aux parties, quoiqu'il soit absolument déterminé à ne faire ni pour recommandation, ni pour argent aucun tort à ceux dont il a la fortune entre les mains, si dans cette inviolable intégrité qu'il garde, il se propose un motif purement humain, tel que serait celui de passer dans l'esprit des hommes pour bon juge : qu'il sache qu'il n'a encore qu'une vertu païenne,et que sa conduite, toute louable qu'elle paraît, n'est pas encore revêtue de toutes ses circonstances, par le défaut de la fin qu'il doit s'y proposer.

Ainsi, quoique cet homme, par exemple, soit chaste dans ces tentations délicates, où d'autres succombent, sobre dans son boire et dans son manger, intègre et de bonne foi dans son commerce, discret et retenu dans

ses paroles, assidu et vigilant dans les affaires de sa famille, exact et fidèle dans celles qui regardent les autres, généreux envers ses amis, porté à la réconciliation avec ses ennemis, doux et affable à tout le monde, égal dans la prospérité et dans l'adversité, ni enflé par l'une ni abattu par l'autre, ardent à rendre en tous temps service aux personnes les plus indifférentes et à répandre son bien dans le sein des pauvres : quoique, dis-je, il ait toutes ces belles qualités, s'il ne se propose dans ces assemblages des vertus que la gloire du monde ou que le plaisir de les avoir sans les rapporter à Dieu et sans qu'un principe surnaturel le fasse agir, qu'il sache qu'il n'est encore qu'un bon païen, que ces vertus morales ne peuvent le sanctifier, et que, s'il en demeure là, jamais Dieu ne lui en tiendra compte. Eh! pourrait-il bien vivre dans cette ignorance, après que Dieu a pris tant de soin pour le détromper, en lui marquant si exactement et ce qu'il doit faire, et dans quel esprit il doit le faire?

La vertu morale a pour fin la félicité temporelle et la réputation ; la vertu chrétienne a pour but la récompense éternelle et la gloire de Dieu, à qui elle veut plaire. La vertu morale se règle sur la raison ; la vertu chrétienne sur les mouvements de la grâce. La vertu morale cache les passions, de peur que leur emportement n'éclate; la vertu chrétienne modère et corrige ces passions, de peur que leurs impétueuses saillies ne corrompent l'âme. Par celle-là, on s'accommode à la volonté des hommes; par celle-ci, on obéit à la volonté de Dieu. L'une écoute les leçons de la sagesse et de la politique mondaine; l'autre, les règles de la vérité et de la loi éternelle. L'une fait des héros; l'autre, des enfants de Dieu; et, s'il n'y a quelquefois qu'un petit chemin à faire pour passer de la morale des païens à celle de Jésus-Christ, il faut nécessairement le faire, à moins que de vouloir toujours demeurer païen, sans jamais être ni chrétien, ni saint.

Enfin, comme il y a beaucoup de gens qui se marquent un certain état de vie, et se font certaines bornes dans lesquelles ils se contentent de demeurer, sans vouloir aller plus loin, j'ai ajouté que la vraie sainteté, opposée à celle qui n'en a que l'apparence, est non-seulement une sainteté d'affection, non-seulement une sainteté d'intention, mais encore une sainteté d'opération, qui consiste à avancer toujours dans le chemin de la perfection, et à faire ce que l'on peut pour suivre le mouvement de la grâce et de l'esprit intérieur dont on est animé.

Car, puisque Jésus-Christ déclare bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, il faut conclure, avec saint Jérôme (*In c. V Matth.*), qu'il ne suffit pas d'embrasser la sainteté, qu'il faut être encore dans une vigilance continuelle, marcher et tâcher d'avancer toujours dans cette longue carrière qu'on est obligé de fournir.

C'est le bel exemple que la sainte Trinité nous donne, soit que nous la considérions ou opérant au dedans d'elle-même ou se communiquant au dehors. Si nous la considérons au dedans, elle est dans une action perpétuelle, ou, pour mieux dire, elle est un acte nécessaire et très-pur : *Mon Père*, dit Jésus-Christ, *agit toujours, et j'agis aussi toujours*, nous donnant par là une idée, quoique très-faible (puisqu'il nous est impossible d'imiter ces opérations divines), nous donnant, dis-je, une idée de cette sainteté agissante, par laquelle nous devons toujours chercher à connaître le bien et à l'aimer, à passer de la connaissance à l'amour, et à retourner de l'amour à la connaissance pour former un cercle lumineux de vertus, qui, selon saint Denis, fait la perfection des chrétiens.

Si nous considérons la sainte Trinité se communiquant au dehors, nous trouverons que, quoique tous ses ouvrages soient parfaits, elle a voulu, comme successivement et par degrés, conduire à la perfection la créature raisonnable, pour nous apprendre, dit saint Léon (*Serm.* II *de Quad.*), que la vraie justice des personnes même les plus parfaites, consiste à croire qu'elles ne sont jamais arrivées à la perfection qu'elles doivent avoir.

D'abord Dieu donne à l'homme la loi naturelle, à cette première loi succède la loi écrite, à celle-ci la loi de grâce. D'abord il le traite comme un enfant, et il le réduit aux éléments de ce monde ; il le fait passer ensuite de la puérilité à la jeunesse, et lui marque ses ordres sur des tables de pierre que Moïse, interprète de ses volontés, lui donne; enfin, il le fait passer à la virilité et à un âge plus parfait, en écrivant sa loi dans son cœur, et lui donnant pour l'accomplir une grâce qui le meut intérieurement, et lui dit d'avancer toujours.

Car tels sont les sentiments des justes. Ils ressemblent à ceux qui, étant au pied d'une haute montagne dont ils ne voient pas la cime, s'efforcent d'y monter, et qui, à mesure qu'ils avancent, trouvent encore plus de chemin à faire qu'ils n'en ont fait. La voie à la perfection est une voie fort longue, et la sainteté a posé ses fondements sur de si hautes montagnes, qu'on ne peut, ni employer trop de temps, ni faire trop d'efforts pour y monter; plus on connaît Dieu, plus on veut le connaître, plus on l'aime plus on veut l'aimer, parce qu'on y découvre toujours de nouvelles beautés et de nouveaux engagements à le servir.

Ces infinies perfections, font que l'homme s'approche du cœur de Dieu : *Accedet homo ad cor altum;* mais à proportion du mouvement qu'il fait, vous diriez que Dieu s'éloigne et s'élève encore davantage : *Et elevabitur Deus.* Ne vous étonnez donc pas s'il marche toujours, ou plutôt ne vous étonnez pas si, bornant sa sainteté à de certains devoirs, il vient enfin à le perdre, son seul relâchement pouvant lui attirer ce malheur, comme le Saint-Esprit en avertit dans l'Apocalypse ce fameux évêque dont il y est parlé.

Voici, dit Richard de Saint-Victor (*Rich. a*

S. Victore in Apocalyps. part. 2, *l.* 1 *c.* 52), une étrange circonstance, et qui doit nous faire trembler pour peu que nous ayons de religion. Tout ce qui peut rendre un homme saint et parfait se rencontrait, ce semble, dans cet évêque. Si c'est le zèle, le Saint-Esprit dit qu'il en a, si c'est le sage discernement qu'il faut faire des vrais apôtres d'avec ceux qui ne le sont pas, il avoue qu'il a su distinguer les fidèles, dont il a défendu la cause, d'avec les nicolaïtes auxquels il a déclaré la guerre; si c'est la patience et le courage dans les persécutions qu'on souffre pour les intérêts de la justice, il le loue de la constance et de l'intrépidité qu'il a fait paraître dans les maux qu'il a endurés; si ce sont d'autres œuvres chrétiennes, il dit qu'il les connaît : *Scio opera tua*, il témoigne même qu'il les approuve et qu'il les estime. Toutefois, quelque grandes que soient les vertus de cet évêque, le même Saint-Esprit qui les loue, dit qu'il a une chose à lui reprocher, et qui lui est d'une telle importance, que s'il ne s'en corrige, il l'ôtera de sa place, et donnera à un autre la récompense qu'il pouvait attendre de ses œuvres. Quelle est, à votre avis, cette chose qu'il lui reproche? c'est d'avoir abandonné sa première charité, et de s'être relâché dans son devoir : *Habeo adversus te quod charitatem primam reliquisti.* Il ne dit pas absolument qu'il a quitté sa charité, il dit seulement qu'il a quitté sa première charité, c'est-à-dire qu'il n'a pas vécu avec assez de circonspection et d'attention sur soi-même pour augmenter sa sainteté, (la charité et la sainteté, étant selon les Pères, et particulièrement selon saint Augustin, la même chose), c'est-à-dire qu'il n'a pas fait profiter les talents qui lui avaient été confiés, qu'il a eu trop de tiédeur et de négligence, que s'il n'est pas entièrement dépouillé de bonnes œuvres, il ne les a pas dans toute la perfection qu'il devrait avoir; faute si considérable aux yeux du Saint-Esprit, qu'elle suffit pour l'obliger à se retirer de lui, et répandre les mêmes grâces dans un autre qui en fera un meilleur usage : *Sin autem, veniam cito et movebo candelabrum de loco suo.*

O étrange menace! ô insensibilité de nos cœurs encore plus étrange, si nous négligeons d'en profiter en condamnant cette tiédeur et ce relâchement dont nous sommes si souvent coupables! Car, pour nous appliquer les importantes réflexions que fait sur ce sujet Richard de Saint-Victor; si un homme qui n'a été, ni indulgent envers son corps pour se procurer les commodités de la vie, ni impatient dans les disgrâces qu'il a endurées, ni séduit par une fausse doctrine, ni prêt à renoncer le Seigneur par la violence des maux qu'on lui a fait souffrir; si un homme de ce caractère a été si sévèrement repris pour avoir négligé des choses qui ne paraissent pas considérables, si on l'a menacé, qu'à moins qu'il ne fît pénitence de sa tiédeur, on lui ôterait les vertus qu'il avait, et qu'on les donnerait à d'autres, que sera-ce de nous, qui jusqu'ici n'avons peut-être rien fait pour Dieu, et qui n'avons été saints qu'en idée? de nous qu'une petite infirmité abat, qu'un intérêt temporel corrompt, qu'une fragile beauté enchante, qu'une gloire passagère enlève, que le seul nom de mortification rebute, et que le moindre obstacle à la sainteté décourage? puisque quand même nous aurions toutes les bonnes qualités de ce prélat, si avec toutes ces perfections nous étions tièdes, négligents, assoupis dans l'accomplissement de nos devoirs, nous aurions grand sujet de craindre que ce dont il a été menacé ne s'accomplît effectivement en nos personnes.

Cela étant, ne marquons jamais de bornes à notre sainteté, et, pour me servir de la pensée de saint Prosper, quoique nous ayons déjà fait beaucoup de progrès dans la vertu, ne disons jamais : Cela suffit, c'en est assez pour nous (*D. Prosp., sent.* 234 *et* 102). Au contraire, quelque difficulté qui se rencontre dans la voie étroite où nous marchons, avançons toujours, et, afin de nous y encourager, considérons qu'elle conduit au ciel. C'est la dernière proposition que j'ai à vous expliquer au sujet de la sainteté et de la perfection chrétienne : non-seulement Dieu nous l'inspire, non-seulement Dieu nous la découvre, il la récompense encore et la couronne.

TROISIÈME POINT.

Un des puissants motifs qui oblige un chrétien à être saint, c'est de se représenter qu'il a dans le ciel un père infiniment saint, et, qui plus est, un père infiniment juste et magnifique dans sa justice, qui s'est engagé de donner à la sienne de très-grandes récompenses. C'est la sainteté qui conduit le chrétien au ciel, mais c'est l'espérance qu'il a d'arriver au ciel qui l'anime à être saint. Il ne peut aller à ce terme que par cette voie, puisque rien de souillé n'entrera dans le ciel; et ce qui le fait marcher dans cette voie est le terme où elle aboutit : en telle sorte qu'étant naturellement intéressé, Dieu, qui veut bien flatter sa passion, dit un Père, se plaît à lui montrer la beauté du lieu où la vertu réside, afin que, par la considération de la félicité qui lui est promise en l'autre vie, il se fasse en celle-ci la violence nécessaire pour l'acquérir.

Courez, disait autrefois l'apôtre saint Paul aux chrétiens de Corinthe, *mais courez de telle sorte que vous remportiez le prix* (I *Cor.*, IX). Si pour être saint il faut s'abstenir de beaucoup de choses, abstenez-vous-en; car, si les athlètes gardent une exacte tempérance pour gagner une couronne corruptible, que ne devez-vous pas faire, vous qui en attendez une incorruptible? Que cette raison est pressante, dit saint Thomas (*D. Thom. in hunc locum apost.*)! Il faut combattre, voilà la nécessité; pour bien combattre il faut s'abstenir de beaucoup de choses, voilà la règle; après avoir bien combattu on reçoit la couronne, voilà la récompense. Toutes ces choses sont liées les unes aux autres. On ne peut être sauvé sans être saint, on ne peut être saint sans que l'on soutienne et que l'on combatte, on ne peut soutenir et combattre sans

que l'on se fasse violence : et comme naturellement on répugne à se la faire, afin de surmonter cette répugnance il faut jeter les yeux au ciel et s'animer à la vue de la couronne qu'on y attend.

C'est aussi de ce puissant motif que la grâce se sert pour nous engager indispensablement à être saints; et parce que la vraie sainteté n'est qu'un état de séparation des créatures et d'union à Dieu, c'est cet oubli et ce mépris des créatures, c'est ce fidèle et inviolable attachement à Dieu qu'elle nous inspire par la considération de la gloire à laquelle elle nous appelle.

Je me souviens là-dessus d'une belle imagination d'un savant rabbin (*Rabbi Salom.*). qui dit que Moïse, ayant reçu ordre de Dieu de sortir de l'Egypte pour aller à la conquête de la Terre-Sainte, et trouvant sa femme fort opposée à son dessein par les grandes liaisons qu'elle avait dans ce pays, lui fit présent de deux pierres précieuses qui eurent deux admirables propriétés : l'une d'effacer de sa mémoire beaucoup de choses qu'elle y avait conservées, et l'autre d'imprimer dans son esprit l'image de certaines choses qu'elle méprisait ou auxquelles elle ne songeait pas auparavant. D'un côté, elle oublia les funestes plaisirs qu'elle avait goûtés dans l'Egypte, d'où elle ne voulait pas sortir, de peur d'en être privée; et de l'autre elle se fit une si grande et si vive image de la beauté du lieu où elle devait aller, qu'elle quitta sans hésiter ses premiers engagements, pour s'attacher à la compagnie de Moïse, surmontant toutes les difficultés de son voyage par une application continuelle aux grands avantages qu'elle allait recueillir dans cette terre de bénédiction.

Dirai-je que Dieu, dans le dessein qu'il a que nous soyons saints, détache des murs de la Jérusalem céleste quelques-unes de ces pierres précieuses dont, selon saint Jean, ils sont couverts, et qu'il nous les donne pour nous faire oublier les faux plaisirs du monde et nous unir intimement à lui? Je le dirais avec plus de fondement que ce rabbin ne l'a dit de Moïse.

Dieu, dit saint Bernard, se plaît souvent à laisser comme échapper de sa lumineuse essence quelques rayons de sa gloire, et répandre sur nous quelques gouttes de ces ineffables délices dont sont enivrés les saints dans le ciel, afin d'enflammer nos désirs et de purifier nos cœurs par le mépris des biens temporels et l'attachement aux éternels. Ce sont des éclairs qui se dérobent à nos yeux presque au même moment qu'ils paraissent, mais ils laissent dans notre âme assez de splendeur pour nous faire découvrir la vanité et le néant du monde; le même ciel qui, dans l'ordre de la nature, nous montre la beauté de la terre par la lumière qu'il y répand, nous en faisant voir la misère et la corruption dans celui de la grâce par l'idée qu'il nous donne.

Ce ne sont que de petites gouttes qui tombent peu à peu de ce vaste torrent de plaisirs; mais c'en est assez pour nous faire trouver les fausses joies du monde amères ou insipides, pour nous élever au-dessus de nous-mêmes, nous rendre exacts à entreprendre ce qui peut contribuer à notre sainteté, infatigables et ardents à vaincre les obstacles qui nous en détournent.

Et de peur que vous ne preniez ceci pour un effet de mon imagination, voici ce qu'en dit le disciple bien-aimé : *Nous sommes dès ce monde les enfants de Dieu, et nous avons l'honneur de lui appartenir; mais cette gloire est une gloire cachée, et ce que nous serons un jour ne paraît point encore. Ce que nous savons seulement, c'est que nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est* (I *Joan.*, III). Mais de là qu'infère-t-il? la nécessité d'être saint par rapport à un si grand bien, jusque-là qu'il assure que négliger de le devenir, ce n'est ni connaître Dieu ni espérer en lui : *Car quiconque a cette espérance se sanctifie lui-même, comme Dieu est saint,* ajoute saint Jean, en sorte que *celui qui demeure en Dieu ne pèche pas, et celui qui pèche ne l'a point vu ni connu;* étant impossible, comme l'explique saint Bernard, de connaître Dieu et de songer à sa gloire sans qu'on l'aime, étant impossible de l'aimer sans être semblable à lui, et nul ne pouvant lui être semblable que par la sainteté et l'éloignement de tout péché mortel.

En effet (et la remarque de ce Père est fort délicate), l'homme ne peut avoir que trois sortes de ressemblances avec Dieu : l'une naturelle et indépendante de la volonté, l'autre surnaturelle et volontaire, et la troisième surnaturelle et nécessaire. La première de ces ressemblances convient généralement à tous les hommes, tant pécheurs que justes, et elle consiste dans l'immortalité, la spiritualité et la liberté de l'âme raisonnable, qui sont les trois traits de conformité qu'elle reçut dans sa création. La dernière de ces ressemblances, que j'ai appelée surnaturelle et nécessaire, est celle des bienheureux qu'on doit plutôt regarder comme une unité d'esprit avec Dieu qu'une ressemblance, et elle consiste dans une heureuse nécessité de ne vouloir que ce que Dieu veut, et de haïr tout ce qu'il hait. Mais entre ces deux ressemblances il y en a une seconde qui tient de l'une et de l'autre; je l'ai appelée avec saint Bernard surnaturelle et volontaire, et elle consiste dans ce désir sincère qu'a l'âme sainte de s'élever jusqu'à Dieu par le secours de ses vertus, et dans ces nobles efforts qu'elle fait pour imiter, autant qu'il lui est possible, ses adorables perfections.

Or, comme cette ressemblance est entre la naturelle, commune à tous les hommes, et entre la surnaturelle, qui convient aux bienheureux, une âme chrétienne l'acquiert, dit saint Bernard (*De Vit. sol.*, *c.* 5), par le secours qu'elle tire de l'une et de l'autre. Que tire-t-elle de la première? une disposition à la vertu, qui est un effet de la nature et de la grâce, la nature servant de fondement à la grâce, et la grâce perfectionnant la nature; la nature faisant faire à l'homme des actions moralement bonnes, et la grâce lui en fai-

sant faire de méritoires; la nature par le secours de la raison apprenant à l'homme à approuver ce qui est juste, et la grâce se servant de la bonté de la nature pour l'élever au-dessus de lui-même et lui inspirer l'amour du vrai bien auquel il ne pourrait tendre par ses propres forces.

Qu'est-ce qu'une âme chrétienne tire de la troisième ressemblance? elle en tire une obligation indispensable d'aspirer à la perfection, une force toute nouvelle pour surmonter les ennemis de son salut, une continuelle application à se perfectionner de plus en plus, tantôt dans l'humilité, tantôt dans l'obéissance, tantôt dans la pauvreté, tantôt dans la patience et la chasteté, vertus qu'elle voit si magnifiquement récompensées dans le ciel : en un mot, une ardeur extrême d'arriver à ce lieu de délices dont la grâce qui l'aide et qui l'éclaire semble ne lui montrer de loin la beauté, qu'afin de l'animer à sa conquête.

De là viennent aussi, dit saint Bernard, les vertus chrétiennes dont la pratique rend une âme si belle aux yeux de son époux : de là ce soin qu'elle prend de réformer en elle, cette auguste image que le péché avait défigurée : de là cette nouvelle méthode d'une conversation céleste, et cette vie toute sainte tirée sur le modèle de celle de Dieu : de là cette sainteté de pensées et de connaissances, formée sur la vérité de Dieu, cette sainteté d'affection et de désirs, formée sur la charité de Dieu, cette sainteté courageuse et intrépide dans les exercices d'une vie austère, formée sur la toute-puissance de Dieu, cette sainteté vigilante et circonspecte dans les occasions dangereuses, formée sur la sagesse et la prescience de Dieu, cette sainteté appliquée à plusieurs différents devoirs et toujours attachée à un même objet, formée sur l'immensité et la simplicité de Dieu, et enfin, cette sainteté invincible et persévérante dans tous ses emplois, formée sur l'éternité et l'immutabilité de Dieu.

Si nous voyons dans nos histoires tant de pénitents sous la cendre et le cilice, exténués par les jeûnes et les abstinences, se battre la poitrine, se traîner contre terre, frapper le ciel de leurs cris, et exercer sur eux, par de longues mortifications, plus de rigueur, que les bourreaux n'auraient pu faire par un court martyre; admirons la force de la grâce, mais admirons en même temps le charme extérieur, dont elle s'est servie pour les sanctifier, je veux dire la grandeur de la récompense qu'elle leur a proposée. Si tant d'enfants et de vieillards, tant de femmes et de jeunes filles ont quitté biens, parents, liberté pour suivre Jésus-Christ : si tant de princes et de princesses sont descendus du trône, et, comme ces vieillards de l'Apocalypse, ont jeté leurs couronnes aux pieds de l'Agneau : s'ils ont gémi sous le poids de la pénitence, s'ils ont jeûné, prié, endossé le cilice, ne nous en étonnons pas : les fruits qu'ils espéraient de recueillir adoucissaient l'horreur de leurs mortifications, dit Tertullien; impatients d'arriver au terme où la sainteté est récompensée, ils marchaient courageusement par les voies qui y conduisent, quelque difficiles qu'elles fussent, et, dans la liberté qu'ils avaient de choisir ou la félicité présente de ce monde ou la future de l'autre vie, afin de se mettre sur la tête une couronne incorruptible qu'ils attendaient, ils vivaient dans une chair corruptible aussi chastement, et aussi saintement que s'ils n'en avaient point eu : *Secus ponebant carnem coronam accepturi* (*Tertul., adv. Scorp., cap.* 5.)

O! si nous avions une foi et une espérance aussi vive, nous tirerions sans doute les mêmes conclusions d'un même principe, et nous proposant tous la même gloire, nous embrasserions tous la même sainteté sans laquelle nous n'y pouvons prétendre. Si, dans l'obligation, par exemple, que nous avons de renoncer aux honneurs et aux plaisirs du monde pour mener une vie sainte, nous regardions le ciel, nous serait-il difficile de nous résoudre à une séparation de biens fragiles et passagers, qui doit être suivie de la jouissance d'autres biens infiniment purs et solides? Si, dans cette continuelle vigilance où nous devons être sur toutes nos actions pour nous défendre des surprises des ennemis de notre salut, dans cette nécessité de crucifier notre chair avec ses vices et ses convoitises, de nous acquitter de tous les devoirs de notre état, de rendre par une assidue pratique de bonnes œuvres notre vocation certaine, nous considérions quel grand bien c'est de jouir de Dieu, de le voir et de l'aimer pour toute une éternité : sans doute que ni la bonne fortune avec ses charmes, ni la mauvaise avec ses disgrâces, ni la nature corrompue, si peu accoutumée à se faire longtemps violence, ni la chair du vieil homme, si opiniâtrément attachée à tout ce qui la flatte, ne pourraient nous éloigner du chemin que nous devons tenir. Ce qui jusqu'ici nous a pervertis, ne nous pervertirait plus, ce qui jusqu'ici nous a rebutés ne nous rebuterait plus, nous verrions disparaître peu à peu ces difficultés dont nous nous faisons autant de prétextes pour justifier notre mollesse, nous nous animerions par la vue de la récompense à la fuite du mal et à la pratique de la vertu.

Mais le mal est que nous ne laissons presque jamais agir sur nous cette foi et cette espérance chrétiennes : le mal est que nous ne rentrons presque jamais en nous-mêmes pour nous dire : j'ai de la peine à dompter mes passions et à renoncer à mes mauvaises habitudes, mais le ciel ne mérite-t-il pas bien que je la prenne? A quoi ne me réduirais-je pas pour plaire à un grand, afin d'établir ma fortune et de me rendre considérable dans ses états, et cependant, qu'est-ce que tout cela en comparaison de cette gloire que Dieu promet à ceux qui le servent? Posséder Dieu pour une éternité est-ce si peu de chose qu'il ne mérite pas bien que je me mortifie, que je me fasse violence, que je quitte mes engagements criminels, et que je mène une vie sainte irrepréhensible? O mon cœur! que tu es donc lâche et corrompu, si

tu ne veux te faire aucune violence pour posséder un si grand bien ? Le mal est, dis-je, que nous ne faisons presque jamais ces réflexions; et de là vient que nous travaillons si peu à nous acquitter de nos devoirs, et que parmi les différents biens pour l'acquisition desquels nous faisons tant d'efforts, la sainteté, comme dit saint Augustin, est le seul bien que nous ne voulons pas.

Commençons, chrétiens, à nous efforcer de l'acquérir et pour nous y encourager, considérons la beauté du lieu où elle est couronnée. Alors, il ne nous sera pas difficile ni de nous séparer des créatures, ni de nous unir au Créateur, ni de faire ce que Dieu exige de notre fidélité, ni de surmonter ces respects humains qui étouffent nos bons mouvements dans leur naissance, ou qui s'opposent au progrès de nos vertus. Comme pendant le jour, nous reconnaissons que ce que nous prenions durant la nuit pour des escadrons rangés en bataille, prêts à fondre sur nous n'étaient que des buissons immobiles dont les épines ne blessent que ceux qui s'y jettent par témérité ou par fureur : de même à la faveur de la lumière de gloire, nous verrons disparaître ces fantômes que notre lâcheté grossissait et que nous regardions comme autant de monstres qui allaient nous dévorer. Alors nous embrasserons courageusement tout ce qui fait la vraie sainteté. Si c'est l'amour des mortifications, nous les aimerons, persuadés que si nous pleurons, nous serons consolés. Si c'est la pureté, nous tâcherons de l'acquérir, persuadés que ceux qui ont le cœur pur verront Dieu. Si c'est la faim et la soif de la justice, nous en serons faméliques, persuadés que nous serons un jour rassasiés. Si c'est la résignation aux ordres du ciel dans les persécutions qu'on nous livre, nous nous y résignerons, persuadés qu'une grande récompense nous attend dans le ciel. Si c'est la patience dans les railleries et les mépris, nous l'aurons, et quand on nous reprochera que quoique nous soyons assujettis à la pratique des œuvres chrétiennes, nous n'en sommes pas plus heureux, comme la femme de Tobie le reprochait à ce saint homme; nous dirons à ces gens, à son exemple : *Filii sanctorum sumus, et vitam illam exspectamus quam Deus daturus est his qui fidem suam nunquam mutant ab eo.* Nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui persévèrent à lui être fidèles. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XXX.

POUR LE DIMANCHE DE L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT.

Des rares et des fréquentes communions.

Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos et misit servum suum hora cœnæ dicere invitatis ut venirent, quia jam parata sunt omnia.

Un homme fit un jour un grand festin auquel il invita plusieurs personnes, et à l'heure du souper il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout était prêt (*S. Luc, ch.* XIV).

Ce fut le dernier effet de l'aveugle ambition des rois de Perse de vouloir se distinguer de leurs sujets par une chimérique différence qu'ils affectèrent dans le culte qu'ils rendaient à leur divinité et dans l'usage des éléments qui sont communs à tout le monde. Ils voulaient, dit leur historien, se rendre singuliers pour les choses mêmes où la nature et la religion semble confondre les têtes couronnées avec le reste des hommes, et comme si c'eût été peu pour eux de s'élever au-dessus des peuples par tous les droits que la magnificence et l'autorité royale doivent se rendre propres, ils avaient et des dieux à part, et une rivière à part, défendant à leurs sujets, sous peine de mort, de puiser de l'eau dans la rivière qui leur en fournissait pour leur boisson, et d'adorer les mêmes dieux auxquels ils rendaient hommage dans leurs palais.

Quoique la religion chrétienne, par les sages maximes qu'elle établit, approuve la différence qui se trouve dans tous les états, non-seulement en faveur des princes par rapport à leurs sujets, mais encore à l'égard de toutes les conditions particulières où elle établit une si belle subordination, l'on dirait cependant qu'elle se plaît à communiquer à tous ses enfants certains avantages où elle paraît les confondre, comme sont l'adoration d'un même Dieu, l'usage des mêmes sacrements, la participation à un même sacrifice et à une même nourriture qu'on peut appeller l'élément commun de tous les chrétiens.

La parabole de l'Evangile de ce jour nous en fournit une belle preuve. Nous y voyons, sous la figure d'un père de famille qui fait un grand festin, un Dieu qui nous donne son corps à manger et son sang à boire, et qui envoie ses serviteurs pour nous rassembler à l'entour de sa table; un Dieu qui, mettant partout ailleurs de si notables différences entre les grands et les petits, entre les serviteurs et les maîtres, entre les libres et les esclaves, nous invite indifféremment, et à l'adoration commune d'une même Divinité, dans laquelle consiste ce que nous appelons communion spirituelle, et à la participation d'une même nourriture qui est à proprement parler la communion sacramentelle.

Jusque-là, chrétiens, je ne vois rien qui ne me console. Mais quand je me représente que le même Dieu, qui en cette occasion ne met point de différence entre les hommes, en met une très-grande entre les vrais et les faux chrétiens, entre les pécheurs et les justes; quand j'apprends que quoiqu'il envoie ses serviteurs pour faire venir à son souper toute sorte de personnes, boiteux, faibles, contrefaits, il punit très-sévèrement un misérable qui a eu la témérité d'entrer dans la salle du festin sans avoir la robe nuptiale (*Mat.* XXII), je vous avoue que je tremble, et, incertain de l'état où je me trouve, je dis en moi-même : communierai-je souvent? communierai-je rarement? à quel danger ne m'exposé-je pas si, me souciant peu de profiter de l'honneur que Jésus-Christ me fait, j'apporte de vaines excuses comme les con-

viés de notre Evangile? mais aussi, quel serait mon malheur, si j'étais assez imprudent que d'entrer dans la salle du festin sans être revêtu de la charité et de l'innocence que je dois avoir? C'est à l'Esprit de Dieu *qui rend témoignage au nôtre* (*Rom.*, II) de l'état où nous sommes, de nous prescrire quelques règles sur une si importante difficulté, ce sont aussi ces lumières que j'implore par, etc. *Ave.*

L'une des choses qui affligea davantage un ancien Père, fut de voir l'Eglise agitée par quelques-uns de ses enfants qui, ravis de dominer sur les esprits, la faisaient servir de théâtre à leur ambition et à leurs inimitiés particulières.

Il s'élève du milieu de l'Eglise, dit-il, un bruit confus de gens qui s'échauffent dans la dispute et qui se sentent animés les uns contre les autres par la fatale et cruelle gloire de se vaincre. Comme ils ne se proposent tous qu'une même fin, qui est de se faire estimer, aussi il suffit qu'ils aient des opinions différentes pour se haïr et se faire éternellement la guerre : *Unicus amicitiæ finis est ad gratiam loqui, et sufficiens inimicitiæ causa opinionibus dissentire.* Chacun se jette aveuglément dans ce triste genre de combat; les plus ignorants deviennent tout à coup d'habiles et de factieux théologiens, prêts à décider les points les plus difficiles par rapport à leurs passions, *ad seditionis societatem theologus quilibet est.* Les complaisants vont à un dangereux relâchement, les chagrins à une sévérité indiscrète, et soit par défaut, soit par excès, ils tombent tous et font tomber les autres en de pernicieuses extrémités.

Parmi ce fracas d'opinions, à peine sait-on quel parti il faut prendre, et comme dans un combat naval on n'entend presque plus la voix du gouverneur du vaisseau où l'on est, à cause du bruit qu'excitent les vents et les flots, ou à cause des différents cris qui se répandent par toute la mer, de même, parmi cette agitation de sentiments, à peine la voix de l'Eglise peut se faire entendre, tant les passions échauffées font de désordre et de bruit.

Je ne veux pas dire que ce que saint Basile déplorait dans son siècle, soit arrivé en ces derniers temps, que ces longues contestations sur la communion et sur d'autres matières aient été émues dans le même esprit, et qu'elles aient produit les mêmes effets; mais plût à Dieu qu'on se fût contenté d'instruire familièrement les fidèles sur de si importants devoirs!

Je tâcherai de le faire aujourd'hui, non pas en décidant cette question si difficile des rares ou fréquentes communions, mais en m'arrêtant à quelques propositions générales que je tâcherai d'éclaircir, surtout en vous renvoyant à ce salutaire avis de l'Apôtre, qui veut qu'en ces sortes d'occasions vous vous éprouviez vous-mêmes. Quels sont les malheurs de ceux qui communient rarement, voilà ma première considération; quels sont les dangers de ceux qui communient souvent, voilà ma seconde ; quels sont les chefs sur lesquels on doit s'examiner pour fixer en quelque manière le temps de ses communions, voilà ma troisième et tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Communiera-t-on souvent, communiera-t-on rarement? c'est une question qu'il est impossible de décider en général, et sur laquelle les Pères, d'ailleurs si exacts à nous marquer précisément tant d'autres importants devoirs, ne nous ont rien dit de positif, à cause de plusieurs circonstances particulières qui ne se trouvent pas toujours les mêmes, tant par rapport aux fidèles, que par rapport aux différentes nécessités de l'Eglise.

Dans les premiers siècles on communiait tous les jours, comme nous l'apprenons d'Anaclet et d'Eusèbe; dans la suite les communions furent réglées à Pâques, à la Pentecôte et à Noël, comme nous le voyons dans les Décrétales du pape Fabien, et enfin depuis quelques siècles cette obligation a été réduite à la communion pascale.

Croire que les communions renvoyées à un temps si éloigné marquent la dureté et l'insensibilité de la plupart des chrétiens, qui ont contraint l'Eglise de faire cette dernière loi dans le concile de Latran pour les obliger de communier au moins une fois l'année, dans l'appréhension qu'ils ne passassent toute leur vie sans approcher du sacrement, c'est entrer dans l'esprit de cette bonne mère et prendre le véritable sens de cette constitution ; mais croire que ce changement de discipline justifie toujours ceux qui, s'excusant sur leur indignité, s'imaginent devoir s'approcher très-rarement de l'eucharistie, c'est tomber dans une très-pernicieuse erreur. Si les Pères en ce point ont quelquefois changé de conduite, il est constant qu'ils n'ont jamais changé d'esprit, et à juger des choses, non pas sur leurs simples paroles, mais sur leurs principes, on trouvera, non-seulement qu'ils ont toujours porté les chrétiens à la fréquente communion, mais même qu'ils ont plus condamné ceux qui s'en sont éloignés pendant un temps considérable que ceux qui s'en sont souvent approchés. En voici une preuve qui vous paraîtra peut-être nouvelle par l'éclaircissement que j'espère de lui donner, et qui servira de fondement à ce que j'ai établi dans cette première partie.

Lisez tant qu'il vous plaira les écrits des saints Pères, donnez à leurs paroles tel sens que vous voudrez, toute leur doctrine sur le sujet de la communion se réduit à ces deux principes : le premier, que, sous quelque prétexte que ce soit, il n'est jamais permis de s'exposer à recevoir indignement l'eucharistie, et le second, qu'il est toujours très-avantageux de s'appliquer le plus souvent que l'on peut les grâces attachées à l'usage de ce sacrement.

Or, de ces deux principes dont personne ne peut disconvenir, j'infère deux choses. La première, que ceux qui communient rarement se mettent par de certaines raisons, en un très-évident danger de commu-

nier indignement; et la seconde, qu'ils se privent volontairement des grâces attachées au fréquent usage de ce sacrement. Cette dernière vérité est trop claire pour avoir besoin de preuve; car, qui ne voit que l'eucharistie, étant une source de grâces pour ceux qui la reçoivent, moins on s'approche du sacrement, plus on se prive de ces grâces. Je m'arrête donc à la première en vous montrant qu'un homme qui communie rarement s'expose presque inévitablement à faire toujours des communions sacriléges, et qu'il s'y expose beaucoup plus en un sens que celui qui communie souvent. Et c'est ce que j'ai appelé le malheur des communions rares.

Il semble d'abord que je tire de ce principe des Pères, une conséquence toute contraire à celle qu'il faudrait en tirer. Car, n'est-il pas probable qu'un homme qui, par un profond respect et une connaissance parfaite de son indignité, n'approche qu'une ou deux fois l'année de la sainte eucharistie, s'expose moins à faire une communion sacrilége, que ceux qui, par des communions fréquemment réitérées, paraissent perdre insensiblement les sentiments de vénération qu'on doit avoir pour le plus redoutable de tous nos mystères? N'est-il pas probable qu'un homme persuadé de sa misère et de son néant honore plus Jésus-Christ en se disant indigne de le recevoir, qu'un autre qui s'en approche presque sans aucune attention ni réflexion sur soi-même?

Distinguons bien ici les choses, et ne confondons pas les sentiments des âmes justes qui se séparent quelquefois pour un temps de la sainte eucharistie, avec certaines âmes mondaines, qui tout engagées qu'elles sont dans la corruption du siècle, allèguent une indignité hypocrite, afin d'autoriser un véritable libertinage. Il est vrai qu'il y a des fidèles qui pour de bonnes raisons s'éloignent des sacrés mystères autant de temps que l'Esprit de Dieu le leur inspire; mais comme ce n'est pas d'eux que je prétends parler ici, je dis qu'il est faux que les autres aient pour l'eucharistie ce respect qu'ils se flattent d'avoir, la prétendue raison de leur indignité n'étant qu'un voile dont ils couvrent un secret attachement au monde, un mépris et une indévotion effective; et j'ajoute que dès que le délai de leur communion vient de cet attachement, de ce mépris et de cette indévotion, il est presque impossible que, lorsque dans la suite ils s'approchent du sacrement, ils ne communient indignement: appliquez-vous, je vous prie, à la considération de cette vérité qui est une des plus importantes que vous puissiez jamais entendre. En quelque état que vous soyez, eussiez-vous les vertus de tous les saints qui règnent dans le ciel, vous êtes toujours indignes de recevoir Jésus-Christ; mais comme, outre cette indignité que les Pères et les théologiens appellent négative, il y a une indignité formelle et positive que le péché met entre Dieu et vous, le malheur est que vous vous croyez souvent bien fondés de vous servir d'elle pour dire à Jésus-Christ aussi bien que saint Pierre: *Seigneur, retirez-vous de moi, je ne suis qu'un pécheur.* Il est vrai que ce sentiment est très-juste, et qu'il n'est jamais permis de s'approcher du sacrement en état de péché mortel; mais ce à quoi vous ne prenez pas garde, c'est que vous tirez de ce sentiment la plus irrégulière et la plus monstrueuse conséquence qui fût jamais.

Car qu'est-ce que doit naturellement produire cette vue de votre indignité; est-ce un assoupissement volontaire dans l'accomplissement de vos devoirs, une négligence affectée de vous corriger de vos désordres, une timide et maligne nonchalance accompagnée d'un secret et véritable désir de persévérer dans le péché, sous prétexte que quelque soin que vous preniez d'entrer dans les voies de la pénitence, et de vous sanctifier, vous ne serez jamais dignes de recevoir Jésus-Christ? devez-vous croire que, puisqu'en mangeant indignement son corps, on mange son jugement et sa condamnation, il vaut mieux que vous ne le mangiez pas, que de vous attirer ces malédictions particulières, outre les péchés dont vous êtes déjà coupables? Devez-vous vous faire exprès une image d'une sainteté extraordinaire à laquelle vous savez bien que vous ne pouvez arriver, et que Dieu aussi ne vous demande pas, afin de vous disculper, et de lui témoigner que vous n'êtes pas dignes qu'il entre chez vous; vous voyez d'abord que cela pèche contre le bon sens, et que ce prétexte est autant ridicule en lui-même qu'il est dangereux dans ses suites.

Depuis que ce bon père de famille, dont il est parlé dans notre évangile, a envoyé ses serviteurs pour vous dire de sa part que tout était prêt; depuis qu'au refus de ceux qu'il avait invités, il a voulu qu'on fît entrer, même avec une espèce de violence, les pauvres, les faibles et les boiteux dans la salle du festin, jurant que nul de ceux qui ne s'y étaient pas trouvés ne goûterait de son souper; depuis qu'il vous a dit, non pas en paraboles, mais en termes intelligibles et précis: *Ceci est mon corps, ceci est mon sang, recevez-le et buvez-en tous* (*Matth.*, XXVI); depuis que se dépouillant, pour ainsi dire, de tous les droits de sa Majesté il s'est mis dans le sacrement de nos autels, non pas comme sur un trône de gloire, où il ne fût permis que de l'adorer, mais comme dans un asile public et accessible à tout le monde; depuis qu'il vous a dit que *sa chair est véritablement une viande, celui qui la mange demeure en lui* (*Joan.*, XVI); au lieu que si on ne la mange pas, on ne peut avoir ni la vie de la grâce, ni celle de la gloire; depuis, dis-je, que Jésus-Christ vous a déclaré sa volonté par des protestations si souvent réitérées et si claires, votre indignité ne saurait plus vous servir d'excuse, et quelque respect que vous vous flattiez d'avoir pour un si redoutable mystère, ce n'est qu'un faux respect, à moins que vous ne vous en serviez comme d'un puissant motif pour vous animer à la réformation de vos mœurs, et à l'acquisition des vertus

chrétiennes, qui vous méritent en quelque manière la grâce que vous offre Jésus-Christ, de vouloir bien vous faire entrer dans son alliance.

Ceci me fait souvenir d'un beau trait de l'Ecriture, et qui vient fort à propos au sujet que je traite. Saül ayant un jour témoigné à David qu'il voulait lui donner sa fille en mariage, ce petit berger, surpris de cette bonté royale, lui dit avec tous les sentiments d'humilité et de reconnaissance qu'il devait avoir : « Qui suis-je, sire ? quelle est ma famille et ma réputation pour recevoir un honneur aussi aussi grand qu'est celui d'être le gendre du roi ? Ne considérez pas ce que vous êtes, lui répondit Saül. Si vous ne regardiez que votre naissance et la maison d'où vous êtes sorti, vous auriez sujet de croire que vous ne méritez pas le parti que je vous offre ; mais vous pouvez vous en rendre digne par vos exploits. J'ai des ennemis, vous avez du cœur, allez, prenez vos armes, et si vous défaites seulement cent Philistins, cette victoire vous tiendra lieu de toutes choses. »

Je m'imagine, chrétiens, que la même chose se passe à peu près entre Jésus-Christ, et vous. La première pensée qui vous vient est que vous êtes indignes de cet honneur, je la loue, et je ne puis trop la louer : mais quand vous savez que les *délices de Jésus-Christ sont d'être avec les enfants des hommes*, que vous ne serez plus indignes de l'honneur qu'il vous fait, quand vous aurez triomphé des Philistins et de ce peuple incirconcis qui est au dedans de vous : quand Dieu vous témoigne que pourvu que vous domptiez, vous, cette colère et cet orgueil qui vous dominent ; vous, cette intempérance et cette mollesse qui vous corrompent ; que pourvu que vous renonciez, vous, à ce jeu et à ce plaisir, vous, à cette compagnie et à ces habitudes criminelles ; quand il vous assure que pourvu qu'avec le glaive de la pénitence vous fassiez mourir les œuvres de la chair, et que vous lui apportiez aux pieds des autels les têtes de ces ennemis de sa gloire, ces exploits suppléeront à tout ce qui vous manque : je le dis hardiment, cette indignité ne peut plus vous justifier, et si, menant une vie mondaine vous prétendez l'apporter pour excuse, je soutiens qu'elle ne marque qu'une lâcheté criminelle, et qu'un fonds de malignité dont vous ne voulez pas sortir.

Qu'eût-on pensé de David, si, ayant connu la volonté de Saül, il n'avait pas voulu accomplir la condition que lui marquait ce prince, afin qu'il fût son gendre ? on eût dit sans doute que ce respect n'était qu'un respect imaginaire, et qu'après avoir considéré d'un côté l'avantage qu'il y avait d'entrer dans son alliance, et de l'autre la loi qui lui était imposée pour la mériter, il avait mieux aimé n'être pas le gendre du roi, que de troubler son plaisir, et d'acheter cette gloire au péril de sa vie.

Voilà ce qu'on peut raisonnablement penser de vous, quand vous vous excusez sur votre indignité et votre misère pour vous dispenser d'approcher du sacrement. Si dans ce long intervalle qui se passe d'une communion à une autre, vous travailliez à combattre vos passions, et à arracher peu à peu ces funestes liaisons que vous avez à la chair et au monde : si vous cherchiez les occasions propres pour déraciner tantôt un vice et tantôt un autre, pour rompre aujourd'hui cette intrigue d'amour, demain ce commerce usuraire : si vous employez la meilleure partie du temps pour rechercher les péchés auxquels vous vous connaissez être attachés depuis tant d'années : si vous preniez ces péchés un à un, et qu'après les avoir égorgés sous le couteau d'une douleur surnaturelle, vous les montrassiez à Dieu et à ses ministres dans le tribunal de la confession, les comptant par leur qualité et par leur nombre comme David (à ce que remarque expressément l'Ecriture) *compta à Saül le prépuce de deux cents Philistins* : si cela était ainsi, approchez hardiment de la communion, vous dirais-je, et que ce délai que vous avez apporté ne vous fasse point de peine. Jésus-Christ vous tend les bras pour vous recevoir ; déjà sa sainte humanité vous est offerte pour épouse, déjà tous les frais sont faits et le festin tout préparé, venez en assurance, vous cessez par vos conquêtes d'être indignes d'un honneur que vous ne pouvez jamais mériter quoi que vous fassiez, et la victoire que vous avez remportée suppléera par la miséricorde de Jésus-Christ à tout ce qui vous manque.

Mais hélas ! (et il faut le dire à la confusion de la plupart des chrétiens) on n'a presque jamais ces vues. Si l'on diffère de communier, c'est à cause qu'on ne veut pas se corriger ; si on s'éloigne de la table du Seigneur, c'est qu'on aime mieux vivre avec ses anciennes habitudes, que d'y renoncer pour entrer dans l'alliance de Jésus-Christ. Demandez à cet avare pourquoi il passe des années entières et souvent plus de temps sans s'approcher de nos autels ; pourvu qu'il ait encore un peu de bonne foi, il vous dira comme l'un de ces conviés de notre Evangile, *juga boum emi :* j'ai entrepris de grandes affaires dont il faut que je me tire, je traîne, comme un bœuf, le joug de ma cupidité, j'ai des procès difficiles à démêler, mais dont la discussion m'apportera beaucoup de lucre par certains moyens que j'ai découverts pour ruiner tels et tels sans qu'on s'en aperçoive.

Demandez à cet ambitieux et à cet impudique pourquoi ils ne songent à rien moins qu'à retourner à Dieu et à communier : celui-là vous dira, *villam emi :* j'ai bien d'autres choses dans l'esprit, j'ai ma fortune à faire, j'ai acheté à vil prix cette terre qui appartenait à des mineurs que j'ai opprimés, il faudrait restituer ce que j'ai acquis injustement, c'est-à-dire qu'il faudrait que je me ruinasse et mes enfants, et c'est à quoi je ne puis me résoudre ; et celui-ci : que voulez-vous que je fasse ? *Uxorem duxi*, j'aime mieux ne pas communier, que de communier indignement dans l'état où je me trouve ; j'ai lié une étroite

amitié avec cette personne, et elle est si engageante que je ne puis m'en séparer.

Souffrez, messieurs, que je vous dise ici la vérité, et que je ne vous ménage pas. N'est-il pas vrai que souvent l'unique cause de ces communions différées est l'attachement que vous avez aux plaisirs, aux honneurs et aux richesses du monde? attachement que vous êtes résolus de ne pas rompre, aimant mieux vous priver de la communion, que de vous faire la violence qui serait nécessaire pour en approcher dignement.

Or, si vous êtes dans cette malheureuse disposition, je soutiens qu'il est presque impossible que lorsque dans la suite vous vous sentirez pressés d'approcher du sacrement, vous ne fassiez une communion sacrilége: conséquence terrible que je tire du principe que j'ai établi d'abord, et que je reprends pour vous faire voir la liaison de mes preuves.

Il n'est jamais permis, disent les Pères, de s'exposer sous quelque prétexte que ce soit, à communier indignement, voilà leur grand principe: et moi j'infère de ce principe que c'est cependant à ce danger presque inévitable que s'exposent ceux qui communient rarement. Car, s'il est vrai (comme je l'ai prouvé fort au long), s'il est vrai que ces communions différées viennent souvent, non pas d'un véritable respect qu'on ait pour Jésus-Christ, ni d'une connaissance sincère de son indignité, mais d'un secret attachement à de certains péchés dans lesquels on aime mieux demeurer et s'abstenir du sacrement, que d'y renoncer et d'en faire pénitence pour s'en approcher, il s'ensuit que plus on différera de communier, plus on se mettra en danger de faire une communion sacrilége; en voici quelques preuves que je ne fais que parcourir.

La première, parce que cet attachement au monde étouffe ordinairement dans une âme les bons sentiments qu'elle pourrait avoir, et lui ôte ce goût spirituel que tous les Pères ont considéré si nécessaire pour recevoir dignement l'eucharistie. C'est la raison de saint Bernard (*Bern.*, *serm.* LXXXV, *in Cant.*), et de saint Bonaventure.

La seconde, parce que quand on remet ses communions à des dix et à des douze mois, on laisse vieillir le péché qu'on ne veut pas quitter, et que l'on quitterait avec la grâce du Seigneur, si l'on avait soin de se confesser souvent pour se préparer à recevoir le corps de Jésus-Christ. Nous avons des liens qui nous retiennent et qui nous empêchent d'aller où nous voudrions bien aller, dit Richard de Saint-Victor, et nous traînons un joug sous lequel nous sommes contraints de faire ce que souvent nous ne voudrions pas faire. La cupidité, voilà notre lien, la crainte du monde, l'assujettissement à la fortune, à l'intérêt et au respect humain, voilà notre joug: or, plus nous demeurons attachés au monde, plus aussi nous nous embarrassons dans ces liens, plus nous augmentons notre joug, et par conséquent plus nous trouvons d'obstacles à faire une bonne communion, qui demande un esprit entièrement libre, et un cœur non-seulement dégagé du péché, mais éloigné des voies qui y conduisent, et une âme qui non-seulement ne soit plus sous le joug de ses passions, mais qui l'ait, comme dit l'Ecriture, *jeté loin d'elle pour ne le plus reprendre.*

La troisième, parce que cette disposition, telle que je la suppose, marque un fonds d'ingratitude, ou d'hypocrisie, ou de mépris, et souvent ces trois péchés ensemble: et comme ce sont des péchés opiniâtres, et pour la destruction desquels les remèdes les plus salutaires ne sont pas trop efficaces; ils jettent un chrétien dans un aveuglement, et un endurcissement d'où il lui est presque impossible de sortir.

Qu'il n'y ait de l'ingratitude on ne peut pas en douter. Jésus-Christ dans ce sacrement nous donne toutes les richesses de son amour, disent les Pères: sa divinité, son humanité, son adorable personne, et avec elle tous ses biens. C'est là qu'il se dépouille pour nous enrichir, et qu'il fait de continuels miracles pour demeurer avec nous. C'est là qu'il se met dans un état humiliant pour devenir notre nourriture et notre pain de tous les jours: c'est là qu'il nous invite de venir à lui et de le manger. Quand donc nous nous excusons sur nos affaires et sur les engagements que nous avons avec le monde pour nous dispenser de profiter de tant de grâces, n'est-ce pas la plus lâche et la plus noire de toutes les ingratitudes?

Quant à l'hypocrisie, il est constant que souvent il y en a beaucoup, et que l'on se sert malicieusement de son indignité pour couvrir un attachement secret à ses désordres. Que les hommes, dit Tertullien, sont adroits à tromper les autres et à se tromper eux-mêmes, surtout quand ils appréhendent de perdre quelque chose des joies du siècle et de certains avantages auxquels ils sont déterminés de ne pas renoncer! *Quam sapiens sibi videtur ignorantia humana præsertim cum aliquid de gaudiis et fructibus sæculi metuit a mittere!* (*Lib. de Spect.*, *c.* 2).

Si cela est vrai, en plusieurs rencontres, il l'est principalement au sujet de la communion. Car combien entendons-nous de gens dont la vie d'ailleurs est peu réglée et souvent scandaleuse, parler avec chaleur des communions sacriléges et du respect qu'on a pour l'eucharistie, de la corruption des mœurs et de la sévérité des anciens canons? Ah! c'est qu'ils veulent se faire honneur à eux-mêmes par leurs beaux discours; c'est qu'ils sont ravis de faire paraître leur zèle et leur fausse probité, pourvu qu'il ne leur en coûte rien? c'est qu'ils trouvent le moyen de cacher d'horribles péchés sous une humilité trompeuse, et de prévenir par le témoignage qu'ils rendent de leur indignité, les jugements désavantageux qu'on pourrait faire de leur personne.

Enfin, il y a du mépris: on compare les avantages d'une bonne communion avec la violence qu'il faudrait se faire pour la rendre bonne! on sait qu'il faudrait haïr ce qu'on aimait, et aimer ce que l'on haïssait;

résister au respect humain, combattre ses passions, se priver non-seulement des plaisirs défendus, mais quelquefois de ceux qui sont permis ; satisfaire à Dieu et à son prochain, mener une vie sainte et exemplaire; et, tout bien considéré, on aime mieux se retirer de la communion que de se roidir contre ses inclinations corrompues et quitter ses péchés. Or, c'est ce que Jésus-Christ considère comme un sanglant mépris que l'on fait de sa personne, et ce qui l'oblige à traiter ces faux chrétiens comme le père de famille traita les conviés dont il est parlé dans notre parabole. Reçut-il leur excuse? se tint-il satisfait de leur réponse? crut-il que si ces gens avaient pu se rendre chez lui, ils s'y seraient rendus? Il fut si touché de leur refus qu'il le regarda comme un dédain et un mépris de sa personne : il ne dit pas qu'ils ne purent venir au festin qu'il avait préparé, il assura positivement, comme nous l'apprenons de saint Matthieu, qu'ils n'avaient pas voulu y venir: *Nolebant venire*, et ce fut par cette raison qu'il protesta que *nul de ceux qu'il avait invités ne goûterait jamais de son souper* (*Mat.* XXI). Etrange menace, et qui ne s'accomplit que trop souvent dans une infinité de chrétiens, dont les rares communions ne sont que des communions sacriléges et de funestes principes de réprobation. Ce n'est pas pour cela qu'on doive généralement approuver les fréquentes, elles ont leurs dangers et leurs illusions qu'il est important de découvrir.

SECOND POINT.

Se déclarer contre toutes les communions rares pour louer indifféremment les fréquentes, c'est agir avec trop d'entêtement, et quelquefois faire un plus grand mal que celui qu'on prétendait guérir : c'est réduire ce qu'il y a de plus inégal aux mêmes règles, et ressembler à ceux qui, voulant redresser un jeune arbre, le rompent à force de le recourber de l'autre côté de son penchant.

Il n'y a rien de plus avantageux à l'homme que de communier souvent, quand il fait de son côté ce qu'il peut pour se préparer à une action si sainte; rien dont Jésus-Christ se trouve plus honoré, ni que l'Eglise demande avec plus d'empressement à ses enfants : mais aussi il n'y a rien de plus nuisible à ce même homme, rien dont Jésus-Christ témoigne être plus offensé, ni dont l'Eglise conçoive une plus vive douleur que quand il ne fait pas assez de réflexion sur la redoutable majesté de Dieu dont il ose s'approcher, ni sur les dispositions extraordinaires qu'exige de lui la sainteté du sacrement pour être fréquemment et dignement reçu. Car, remarquez que ce sont là les deux dangers auxquels s'exposent ceux qui communient souvent. Ils s'exposent à communier par habitude et par routine, c'est le premier. Ils n'apportent pas ordinairement toutes les préparations nécessaires à une action si sainte, qui demande plus d'innocence de ceux qui s'approchent souvent de la communion que de ceux qui n'en font pas un si fréquent usage, c'est la seconde.

On se fait quelquefois une habitude des choses sacrées comme des profanes ; eh! plût à Dieu que ce fût une sainte habitude que produisît la grâce, et qui se fortifiât à proportion qu'on en réitérerait les actes ! mais souvent, ce qu'il y a de plus vénérable et de plus auguste est traité aussi indignement par l'usage habituel qu'on en fait, que ce qu'il y a de plus imparfait et de plus chétif dans la nature.

On ne saurait assez s'étonner, disait un ancien, de la bizarrerie de l'homme qui estime ce qu'il n'a pas encore, ou dont il ne goûte que par intervalle les douceurs, et qui, au contraire fait peu de cas et se dégoûte de ce qu'il possède : comme si le même bien changeait de nature, qu'il fût précieux en un temps et qu'il perdît son prix dans un autre; il le souhaite ardemment quand il est encore éloigné, et il le méprise quand il le tient entre ses mains : *Mirari satis non queo unde hoc sit tam insolens rerum domesticarum fastidium.*

Il est vrai que cette bizarrerie est étrange, mais elle n'est pas si injuste ni si extravagante que cet orateur le pensait. Les choses humaines, semblables aux ouvrages des peintres, ne sont belles que dans une certaine distance; sont-elles éloignées et a-t-on de la peine à les acquérir? elles trompent, elles charment, elles enchantent; les voit-on de près et les possède-t-on? elles embarrassent, elles lassent, elles ne produisent qu'une envieuse et dégoûtante satiété : la raison en est fort naturelle. Quand on ne les voit que de loin, on s'en forme une avantageuse idée, elles ne paraissent qu'avec de certaines qualités qu'on grossit dans son esprit, et qu'on croit exemptes de tout défaut; mais quand on les possède, on a le loisir de les dévoiler peu à peu, et comme l'on n'y découvre que vanité et que misère, au lieu de cette première beauté qui n'était qu'un effet d'une imagination séduite, leur fréquent usage les rend viles et méprisables.

Tu regardais, ô ambitieux, cette charge comme quelque chose de grand avant que tu la possédasses, et c'est ce qui te la faisait rechercher avec tant de chaleur ; mais à présent que tu en reconnais la fragilité et la servitude, n'est-il pas vrai qu'elle n'a plus dans ton esprit le même prix que tu lui donnais, et que tu vois insensiblement disparaître ce fantôme de gloire que tu avais si ingénieusement revêtu ? Toi qui souhaitais par-dessus toutes choses, la conversation et l'amitié de cette personne, n'est-il pas vrai que l'estime que tu en faisais a diminué peu à peu par la facilité que tu as eue de t'en approcher ? que les petits défauts que tu y as remarqués en la pratiquant souvent t'ont fait perdre presque tout le respect que tu avais pour elle, et que quand même elle ne te ferait connaître aucune de ses faiblesses (ce qui est impossible) la trop grande familiarité serait seule capable d'effacer insensiblement la favorable idée que tu as conçue ?

Par ce principe la conversation et, si je

puis parler ainsi, l'usage de Dieu doit produire un effet tout opposé. Nul défaut dans cet Etre infiniment parfait, au contraire une perfection découverte conduit à une autre par des voies qui se répondent, et dont on ne voit jamais l'issue. Nulles ténèbres dans ce soleil de grâce et de gloire, *un jour y annonce un autre jour*, plus on entre dans cet inépuisable trésor de lumière, plus on passe de splendeur en splendeur. Nulle tache dans cette éternelle beauté, elle est toujours ancienne, elle est toujours nouvelle, elle tient par conséquent toujours l'esprit et le cœur en haleine, sans qu'il trouve de l'amertume dans la familiarité dont Dieu l'honore, ni du dégoût ou de l'ennui dans le précieux aliment qu'il lui fournit, *non enim habet amaritudinem conversatio ejus, nec tœdium convictus ejus* (*Sap.*, VIII).

Le Saint-Esprit s'en est ainsi expliqué dans la Sagesse, et si l'on s'arrête précisément à l'effet que doit naturellement produire la familiarité de Dieu; il est certain que plus on le connaît et plus on voudrait le connaître, et que l'amour qu'il inspire n'est que comme un degré pour arriver à un plus parfait. Toujours la conversation aura de nouveaux charmes, toujours le précieux aliment qu'il offre à sa créature sur nos autels aura de nouvelles douceurs, et ses suavités successives (si je puis parler ainsi) irriteront son appétit (*Eccl.*, XXIV). Il l'a dit, et il mérite bien d'être cru : « (Ceux qui me mangeront auront encore faim, ceux qui me boiront auront encore soif). »

Toutefois quand je considère, non pas ce qui se doit faire, mais ce qui se fait; quand je me représente ce goût bizarre et dépravé des hommes à qui les plus excellentes choses deviennent viles par une longue habitude : quand même je fais réflexion que depuis le péché de leur père ils sont encore plus insensibles aux choses divines qui ne leur sont présentes que par la foi, qu'aux humaines dont l'assidue pratique les lasse, n'aurais-je pas trop bonne opinion d'eux si je les croyais toujours également disposés par une même ferveur au fréquent usage de l'eucharistie, qui est la plus intime conversation de Dieu avec sa créature, le plus rare et le plus précieux mets qu'il lui donne? Allons à l'Ecriture, et, pour ne nous point flatter, reconnaissons jusques dans les figures de l'ancien Testament, et dans les hommes qui nous ont précédés quelle est pour l'ordinaire la dépravation de notre cœur.

Le peuple de Dieu souhaite ardemment qu'il lui vienne du ciel une nourriture qui le sustente; et, soit par impatience, soit par défiance ou désespoir, il demande si *quelqu'un pourra lui dresser une table dans les déserts?* La manne tombe avec la rosée; les uns, saisis d'admiration, effet ordinaire de la nouveauté, s'écrient : *Quid est hoc? qu'est-ce ceci* (*Exod.*, XVI)? les autres en louent la beauté et le goût, et tous la recueillent avec tant d'avidité, que Moïse est contraint de leur dire de n'en prendre qu'autant qu'ils en auront besoin pour chaque jour; mais comme elle tombe tous les matins avec la rosée, cette nourriture si familière commence à leur devenir insipide, ils la mangent sans discernement et même avec dégoût. Tantôt ils se plaignent qu'elle est trop légère, et qu'ils n'en sont ni plus gras ni plus forts, tantôt que de quelque côté qu'ils se tournent ils ne voient que de la manne, et qu'ils seraient mieux nourris s'ils avaient encore les concombres et les poissons de l'Egypte; jusque-là que Dieu, pour se venger de ce mépris, leur donne d'autres viandes, sources funestes de leur réprobation et de leur mort.

Ce n'est ici qu'une faible image de ce que produit souvent le fréquent usage de l'eucharistie, ou pour mieux dire cette malheureuse disposition de la créature qui estime ce qu'elle n'a que rarement et avec peine, qui se relâche, néglige et se soucie peu de ce qui lui est ordinaire, et qu'elle possède quand il lui plaît.

D'abord on recueille avec avidité cette manne du ciel. Tantôt on s'entretient des merveilles que ce sacrement renferme, *quid est hoc;* tantôt de la considération de ces merveilles on passe à une profonde méditation, et à une espèce de trouble semblable à celui de la sainte Vierge, quand l'ange lui annonça qu'elle concevrait un Dieu (*Luc.*, I); et quelquefois de cette méditation et de ce trouble naît une sainte frayeur conçue de la majesté de Jésus-Christ et de sa propre indignité, frayeur pareille à ce tremblement de la terre qui se sentit ébranlée jusque dans ses fondements, aux approches de ce vénérable dépôt du corps d'un Dieu mort qui lui allait être confié, comme dit excellemment saint Hilaire; et pour lors, que ces communions sont agréables au ciel, qu'elles donnent de joie aux anges et de consolation à Jésus-Christ! qu'elles attirent de grâces et de bénédictions aux hommes, s'en fissent-ils un pain de chaque jour!

Mais souvent cette viande pour nous être trop commune nous devient vile et méprisable, souvent, au lieu d'exciter notre appétit, nous la trouvons légère, et insensiblement nous nous en dégoûtons comme les Juifs firent de la manne. D'abord c'est un défaut de réflexion, nous n'avons plus à l'action qui occupait tout notre esprit, cette présence et cette application que nous lui donnions : de cette inapplication naît une distraction volontaire; notre esprit qui n'est presque plus attaché à la considération des merveilles de ce sacrement, s'égare et se dissipe; de cette distraction naît la lassitude et la froideur, nous n'allons plus à la table de Jésus-Christ que par routine, nous ne nous en approchons plus que parce que nous avons accoutumé de communier tous les dimanches et tous les jeudis; de cette lassitude et de cette froideur naît une malheureuse aridité de cœur; quoique nous nous approchions souvent du sacrement, nous nous sentons toujours desséchés et faibles à cause d'une secrète indisposition qui peut-être nous est inconnue, et qui fait dans notre âme ce que fait une fièvre lente dans un homme à qui la nourriture ne profite

pas, quelque bonne qu'elle soit; de cette aridité naît un défaut d'onction et de dévotion, qui quoiqu'à proprement parler ne soit pas une vertu, est cependant un aiguillon et un attrait à toutes sortes de vertus ; de cette indévotion naît le mépris, et de ce mépris oserai-je le dire? quelquefois, et hélas ! que trop souvent, l'éternel abandonnement de Dieu.

Cela étant, je veux dire, un chrétien s'apercevant que bien loin d'être plus zélé, plus appliqué à ses devoirs, plus attentif à la grande action qu'il fait, plus fervent et plus fort par la fréquente participation de l'eucharistie, il en est plus pesant, plus distrait, plus froid et plus faible; ne serait-il pas à propos qu'il fît pour son salut et pour le recouvrement de sa santé, ce que Dieu par une charitable disposition de sa miséricorde et de sa sagesse fait quelquefois pour le bien de ses Elus !

Les maîtres de la vie spirituelle remarquent que si Dieu se retire des hommes par un effet de sa colère et de sa justice quand ils sont tombés dans le péché; si par des raisons qu'il ne nous est pas permis d'approfondir, il ôte pour un temps à ceux qui persévèrent dans sa grâce, ces consolations intérieures qui les animaient à la pratique de la vertu : il se retire aussi quelquefois d'eux afin de les empêcher de tomber dans le relâchement et dans la tiédeur, afin d'enflammer davantage leurs désirs, et se faire rechercher avec plus d'empressement par ces mystérieuses évasions. Comme il connaît la bizarrerie de leur cœur et qu'il veut s'en assurer la possession, il y entre et il en sort, dit saint Bernard, il y vient et il s'en retire, afin que ces successions de visites et d'éloignement leur apprennent combien est grand le malheur de le perdre, afin que par ce moyen elles estiment davantage ce qu'elles possèdent, et qu'elles fassent tous les jours de nouveaux efforts pour le retenir auprès d'elles.

Quand donc ce chrétien après plusieurs communions se sent moins enflammé d'amour pour Dieu, et moins appliqué à la considération de ses devoirs; quand il s'aperçoit qu'il n'a plus cette avidité que lui donnait la nouveauté de cette viande, qu'il s'en est fait une habitude qui étant comme une autre nature n'est plus accompagnée de cette réflexion, de cette circonspection, ni de cette première piété qu'il avait ; il serait sans doute fort à propos qu'il se retirât de l'eucharistie pour quelques jours, qu'il se fît pendant ce temps une espèce de solitude dans les plus secrets replis de sa conscience, où il ruminât et remachât cette viande, comme disent les Pères, et où il punît sa lâcheté et ses négligences précédentes par cette suspension des sacrés mystères. Car c'est là ce que la dignité de ce sacrement exige de lui, quand il en approche souvent et le second danger où il s'expose de le profaner, s'il néglige de se corriger ou d'aspirer à une haute perfection.

Il est certain qu'en quelque temps qu'on s'approche de la communion, il faut être en état de grâce pour la recevoir : mais il est aussi certain, comme nous l'apprenons de saint Denis, que le fréquent usage de ce sacrement demande une dernière pureté et autant qu'on en peut acquérir par rapport à sa vocation : *Exigit extremam munditiem* (*C.* 3, *de Cœlest. Hierar.*).

Quand je parle ainsi je ne prétends pas dire qu'il faille rétablir les choses au point où elles étaient dans la primitive Eglise. Saint Cyprien qui, comme tout le monde sait, a porté si loin son zèle contre les lettres de réconciliation que donnaient les martyrs à certains pécheurs, afin qu'ils fussent appelés à la participation de nos mystères, ce grand homme qui avait ordonné que ceux qui étaient tombés dans l'idolâtrie fissent une entière pénitence, et ne reçussent la communion qu'à l'heure de la mort, changea par après de conduite et parlant au nom d'un saint concile, voulut qu'on leur donnât tous les jours l'eucharistie comme on la donnait aux autres.

Mais quel fut son motif et pourquoi se relâcha-t-il de cette rigueur? Le premier fut la nécessité pressante de l'Eglise qui voyait tous les jours conduire ses enfants au martyre et auxquels par cette considération elle donnait tous les jours l'eucharistie qu'ils pouvaient même emporter chez eux, afin qu'ils se communiassent.

Nous exhortons, dit-il (*Ep.* 54), les fidèles à combattre en hommes de cœur? Eh ! comment voulons-nous qu'ils le fassent, si nous ne les munissons de la protection du corps de Jésus-Christ? comment les presserons-nous à répandre leur sang pour sa querelle, si nous ne leur donnons à boire ce sang qui leur inspire cette force que nous attendons de leur fidélité?

Le second motif fut l'état de ces pénitents qui, comme il marque, pleuraient amèrement la faute qu'ils avaient commise, frappaient incessamment le ciel de leurs cris, demandaient miséricorde aux prêtres et témoignaient être dans une véritable disposition de tout abandonner et de tout souffrir pour la défense de la vérité qu'ils avaient lâchement trahie. Ce ne sont plus des apostats ni des gens assoupis dans l'accomplissement de leurs devoirs, dit saint Cyprien, ce sont des âmes fidèles qui se tiennent sur leurs gardes, qui ne demandent pas le pain des anges pour vivre dans une mollesse criminelle, mais qui le demandent pour combattre généreusement et réparer par une courageuse mort le scandale qu'elles ont causé par leurs péchés.

Que voulez-vous tirer de là, me direz-vous? deux vérités. La première qu'il est très-dangereux de porter les choses à la dernière rigueur, de proposer l'accès à la fréquente communion si difficile, que personne presque n'y puisse prétendre et d'avoir pour ses frères comme dit le même saint Cyprien, un cœur dur et inflexible, quand la bonté paternelle d'un Dieu les invite de venir à lui : *Duritiam*

magis humanæ crudelitatis quam paternæ et divinæ pietatis opponere.

Le saint concile de Trente qui n'a pas cru à propos de rétablir les anciens canons de pénitence, considérant que les tentations de la chair et du monde ne sont pas moins à craindre dans la paix de l'Eglise, que les rudes et sanglantes épreuves des tyrans l'étaient pendant l'orage de la persécution, et sachant d'ailleurs que le grand moyen de vaincre ces tentations c'est de recevoir souvent le corps de Jésus-Christ, avertit les fidèles, les exhorte, les prie, les conjure (car ce sont ses termes), de se mettre en état de recevoir souvent ce pain des anges, jusqu'à témoigner même qu'il souhaiterait qu'ils communiassent à toutes les messes qu'ils entendent (*Sess.* 13, *c.* 8, *et sess.* 12, *c.* 6).

La seconde, qu'il est aussi également dangereux de communier souvent, quand on ne se sent pas avoir l'esprit de pénitence, quand on ne se dispose pas au fréquent usage de ce sacrement par un parfait amour de Dieu, par une véritable haine du péché, par un généreux mépris du monde, par une vie édifiante, par un désir sincère de croître dans la perfection par une pratique assidue des vertus chrétiennes, et enfin par une mort mystérieuse qui annonce celle de Jésus-Christ autant de fois qu'on le reçoit.

N'est-ce pas ce que dit l'apôtre saint Paul? *Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice vous annoncerez la mort du Seigneur* (I *Cor.*, II). Car en prenant ces paroles dans un sens moral, c'est comme s'il vous disait : Si vous ne communiez qu'une fois l'année, vous n'annoncez qu'une fois la mort de Jésus-Christ, mais si vous communiez des cinquante et des soixante fois par an, vous devez annoncer autant de fois cette mort par une plus scrupuleuse attention sur vous-mêmes, par une plus rigoureuse épreuve de votre vie, par une innocence plus exemplaire et par une plus longue et plus fervente mortification de vos sens. C'est comme s'il vous disait : Toutes les fois que vous communiez vous appliquez Jésus-Christ comme un cachet sur votre cœur, et par conséquent l'y appliquant plus souvent que les autres, il doit y être plus fortement imprimé, et ce qui suffisait au commun des fidèles pour représenter ce Dieu en eux ne peut pas vous suffire. C'est comme s'il vous disait : Toutes les fois que vous communiez vous devez être dans un tel degré de sainteté, que vous puissiez annoncer la mort de ce Dieu, à qui? à vous-mêmes, à vos frères et à Jésus-Christ, et par conséquent communiant très-souvent, jugez dans quelle disposition vous devez être : *Quotiescumque manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis.*

Vous devez vous annoncer cette mort à vous-mêmes *en vous croyant*, dit le même apôtre, *morts entièrement au péché, et vivant de la vie de Dieu :* en vous mettant en état de de victime pour honorer le sacrifice de Jésus-Christ par le vôtre, en crucifiant votre esprit par la foi, votre cœur par une parfaite renonciation au monde, votre corps par la pénitence, vos yeux par la modestie, votre langue par le silence, votre goût par le refus des plaisirs, vos mains par la pratique des vertus les plus humiliantes et les plus austères, toutes vos passions par une mortification universelle.

Vous devez annoncer cette mort au monde par une vie plus retirée et plus exemplaire, par un plus grand soin des pauvres, par une plus scrupuleuse application à vos devoirs, par une plus grande haine de la vanité et de la mollesse, par de plus profonds anéantissements ; par un plus officieux amour de vos ennemis, par une dévotion plus édifiante, laissant partout une bonne odeur de vos vertus, et servant de modèle à ceux qui aspirent à une vie parfaite.

Vous devez annoncer cette mort à Jésus-Christ même, en demeurant en lui comme Jésus-Christ demeure en vous, en vivant de lui et pour lui, en agissant par son esprit, en vous résignant totalement à ses saintes volontés, et en vous conformant autant que vous le pouvez à l'état où il est dans ce sacrement.

Cette matière est si vaste qu'on ne peut l'épuiser ; mais parce qu'il faut donner des bornes à ce discours, je viens à l'application de toutes ces vérités pour vous demander si parmi tant de gens qui communient si souvent, vous en trouverez beaucoup qui soient dans ces dispositions : car c'est par là qu'il faut juger des évidents dangers où ils s'exposent.

N'attendez pas que je vous découvre ces épouvantables abominations que Dieu fit voir autrefois à son prophète, ni ces monstrueuses profanations qu'on fait visiblement du corps adorable de Jésus-Christ. Je ne vous parle pas ici de ces malheureux qui, par un trafic de dévotion communient très-souvent, afin de s'attirer quelque réputation devant les hommes, afin qu'on se défie moins de leur injustice, de leurs dols ou de leurs mauvais desseins, de leur vols, ou de leurs impuretés : rendant par un horrible attentat Jésus-Christ témoin et comme protecteur de leurs péchés. Périssiez-vous pour jamais, et que vos noms soient effacés du livre de vie, vous qui commettez ces sacriléges, si vous n'en faites une prompte et sévère pénitence !

Je parle de ces gens qui, voulant imiter dans leurs fréquentes communions la conduite des personnes les plus spirituelles et les plus saintes, ne songent à rien moins qu'à se conformer à leur exemple en d'autres choses : de ces gens qui, malgré les reproches de leur conscience se licencient en beaucoup de choses qui sont d'elles-mêmes fort suspectes, qui, pour ne se pas séparer du monde, ne le croient pas si contagieux qu'il est, et qui, fréquentant souvent les sacrements, ne laissent pas d'entretenir de petites liaisons avec des personnes dont la conversation n'est capable que de les porter au relâchement et à l'oubli de Dieu.

Je parle de ces femmes qui sont aussi railleuses, aussi pointilleuses, aussi délicates en

matière d'homme, aussi vaines dans leurs meubles et dans leur train, aussi attachées aux nouvelles modes, aussi appliquées à se procurer leurs petites commodités, aussi impatientes dans leurs maux, aussi criailleuses, et aussi insupportables dans leurs maisons, aussi ardentes à se faire bien servir, aussi sensibles au mépris, aussi ravies d'avoir les premières places dans les assemblées, aussi indignées dans le fond de leur cœur des incivilités qu'elles prétendent qu'on leur rend, et aussi déterminées à s'en venger dans l'occasion, que le sont peut-être celles qui mènent une vie peu chrétienne, et ne se soucient pas de paraître vivre selon l'esprit du monde.

Je parle de ces chrétiens chez qui les comédies toutes dangereuses qu'elles sont passent pour des divertissements honnêtes, qui jouent sans scrupule des sommes assez considérables aux dépens des marchands qu'ils ne payent pas, ou des pauvres auxquels ils ne rendent que de très-légers secours : de ces chrétiens zélés à réformer les autres et peu soigneux à se réformer eux-mêmes, ennemis des procès quand on ne leur fait rien perdre, chicaneurs et fourbes quand il s'agit de leurs intérêts, hardis à reprendre les pécheurs quand ils les croient inutiles à leur établissement, complaisants jusqu'à flatter leurs passions, quand ils en attendent quelque grâce ; attachés aux pieds du crucifix par une piété stupide, indociles à porter les humiliations et les douleurs du crucifix par une dévotion solide : jugeant du progrès qu'ils font dans la vertu par leurs communions fréquentes, au lieu de régler leurs communions sur ce progrès, et s'imaginant être de grands saints, parce qu'ils s'approchent souvent du sacrement, au lieu de travailler à acquérir une extraordinaire piété pour être dignes d'en approcher. Car à juger sans prévention de ce qui se passe dans le monde, voilà un portrait assez fidèle de la plupart des chrétiens, et la déplorable profanation qu'on fait de nos mystères.

Vous nous embarrassez étrangement, me direz-vous. Si ceux qui communient rarement s'attirent tant de malheurs : si ceux qui communient souvent s'exposent à tant de dangers, que ferons-nous ? Ce que vous ferez? saint Paul vous l'apprend quand il vous dit *de vous éprouver vous-mêmes* ; et si vous me demandez quels sont les chefs sur lesquels vous ferez cet examen, je vais vous les expliquer en peu de mots.

TROISIÈME POINT.

Quand j'entends l'Apôtre dire aux chrétiens de Corinthe qu'ils s'éprouvent eux-mêmes pour savoir s'ils sont en état de manger le corps et de boire le sang de Jésus-Christ, je m'imagine que par cet important avis qu'il leur donne, il fait pour leur santé spirituelle ce que ferait un homme habile et désintéressé pour la consolation de certains malades qu'il traite.

Il arrive quelquefois que, quand deux médecins ne peuvent s'accorder pour régler la nourriture qu'il faut donner à un homme dont ils ont entrepris la guérison, un troisième qui survient le délivre de l'embarras où ils le jettent par les différentes opinions entre lesquelles ils se partagent. L'un de ces médecins lui dit : Si vous mangez, vous mourrez ; l'autre lui dit : Vous mourrez, si vous ne mangez pas; l'un se fonde sur les sentiments d'Hippocrate et de Gallien ; l'autre prétend qu'ils ont été pour lui, et qu'en comparant passage à passage, on ne peut rien dire de certain; mais ce malade a encore un peu d'émotion, objecte celui-là : attendrez-vous qu'il soit mort pour lui donner de la nourriture, répond celui-ci, sa langueur même et sa faiblesse ne doivent-elles pas vous porter à lui faire réparer ses forces par l'usage d'un aliment qui, de sa nature, est toujours bon ?

Il se peut faire que le troisième médecin qui les écoute, approuve leurs raisons, mais parce que ce ne sont que des raisons générales qu'ils font peut être trop valoir; il s'approche du malade et lui dit : Monsieur, vous vous sentez mieux que personne, vous venez d'entendre les raisons de part et d'autre, vous voyez dans quel état vous êtes, ne vous flattez pas, mais aussi ne vous alarmez pas mal à propos, consultez-vous vous-même, et après que vous aurez fait les réflexions nécessaires, prenez cette nourriture, ou privez-vous-en pour un temps, puisqu'il ne s'agit ici de rien moins que de votre vie ou de votre mort.

Voilà, chrétiens, l'embarras dans lequel vous jettent quelquefois des sentiments contraires au sujet de la sainte communion : Vous en approcherez-vous souvent, serez-vous longtemps sans vous en approcher? dans la langueur où vous êtes, userez-vous de cette nourriture, n'en userez-vous pas? vos passions encore vivantes vous priveront-elles de l'usage de ce sacrement? vous en servirez-vous comme d'un remède pour les affaiblir? Voici un troisième médecin qui mérite bien d'être écouté puisqu'il assure avoir appris du Seigneur ce qu'il va vous dire ; et ce troisième médecin, c'est l'apôtre saint Paul; mais que vous dit-il? *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat*, etc. Il vous renvoie à vous-même, il vous oblige de vous éprouver, et même, comme il ajoute, de vous juger sur un point de cette importance.

Mais sur quoi vous éprouverez-vous? sur quels chefs ferez-vous cet examen et prononcerez-vous ce jugement? Je vous les ai déjà assez insinués après lui dans les deux parties de ce discours, et si vous souhaitez qu'il vous en donne encore de plus précis, il veut que vous vous examiniez sur trois principaux chefs : sur l'état et sur le genre de vie que vous avez embrassé, c'est le premier : sur vos désirs et les dispositions intérieures dans lesquelles vous vous sentez être, c'est le second ; sur les fruits que vous avez recueillis de vos communions précédentes, et le soin que vous prenez de vous défaire de certaines petites imperfections que vous avez, c'est le troisième : méditez-

les bien, je me contente de vous les proposer

C'est sur l'état et le genre de vie qu'on a embrassé qu'on doit régler les temps de ses communions. Quoique tous nos pères, dit saint Paul, aient été sous la nuée, quoiqu'ils aient tous passé la mer Rouge, quoiqu'ils aient tous mangé d'une même viande et bu d'un même breuvage, toutefois parmi un si grand nombre, il s'en est trouvé très-peu qui aient été agréables à Dieu, et presque tous ont péri dans le désert (I *Cor.*, X).

Toutes ces choses se sont passées en figures, ajoute le même Apôtre ; mais toutes figurées qu'elles soient, elles nous apprennent que, quoique nous ayons été tous baptisés sous la nuée, et que nos péchés aient été noyés dans le sang de Jésus-Christ, quoique nous soyons toujours appelés à la participation des mêmes sacrements, et que nulle des professions chrétiennes ne soit privée de cet aliment céleste, cependant nous ne devons pas tous nous en faire également une nourriture ordinaire, si nous voulons être tous agréables aux yeux de Dieu et recevoir cette vie divine que l'eucharistie renferme. Les vierges ou les âmes consacrées à Dieu doivent s'en approcher plus souvent que les personnes mariées ou celles qui sont engagées dans les affaires du monde; et s'il est permis aux prêtres d'offrir tous les jours cet agneau sans tache, parce qu'on les suppose plus parfaits et plus purs que les autres, il serait souvent très-dangereux que le reste des chrétiens, à moins qu'ils n'eussent aucune affection au péché véniel, le reçussent tous les jours.

Les Lévites portaient l'arche du Seigneur parce qu'ils étaient appelés à cet honorable ministère; mais il n'était pas permis à toutes sortes de personnes de s'en approcher ou de la retenir chez eux. Tantôt on la met avec une idole dans un temple profane, et on trouve le matin cette idole renversée, qui n'a plus ni mains ni tête ; tantôt elle demeure au milieu du peuple de Dieu, et toutefois il ne laisse pas d'être défait. Si on la porte sur les terres des Bethsamites, plus de cinquante mille hommes sont visiblement punis pour l'avoir regardée ; et si les habitants de Geth se mettent autour d'elle, ils sont frappés de maladies infâmes depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Samuel dort à ses pieds, et il reçoit l'esprit de prophétie ; et Héli qui en est encore plus près que Samuel, ne peut pas cependant l'avoir. Les Israélites la font venir de Silo, et ils ne laissent pas d'être battus : ces mêmes Israélites se mettent en prières devant elle, jeûnent et implorent son secours et ils triomphent de leurs ennemis. Oza s'apercevant qu'elle va tomber, la touche et il tombe mort; David qui ne veut pas la garder chez lui de peur d'être châtié comme Oza l'envoie à Obededon, et toute la famille d'Obededon est bénie pendant les trois mois qu'elle y reste. Salomon, avant que de juger le différend de ces deux femmes au sujet d'un même enfant, s'adresse à elle comme à l'oracle, et il reçoit le don de sagesse, au lieu que Saül qui l'avait auparavant consultée dans ses pressants besoins, n'en avait pu tirer l'éclaircissement de ce qu'il souhaitait de savoir.

Vous devriez bien vous instruire par tous ces exemples. Si vous avez quelque attachement criminel aux créatures, n'ayez pas l'insolence de faire entrer dans vos âmes l'arche de la nouvelle alliance; autrement et Dagon et le temple qui le renferme sera détruit. Ne vous présentez pas devant elle avec des yeux curieux et une conscience corrompue, autrement vous serez frappés d'un plus grand aveuglement que ne fut celui d'Héli et affligés de plus fâcheuses peines que ne furent celles des Bethsamites et des habitants de Geth. Etes-vous engagés dans le mariage ou dans le grand monde? privez-vous, avant que de communier, d'un commerce qui vous serait permis en un autre temps, afin de vaquer à l'oraison ; et faites-vous une espèce de solitude au milieu de vos occupations, autrement il serait à craindre que vous ne reçussiez le même traitement qu'Oza qui mourut au pied de l'arche pour avoir connu le jour précédent sa femme, ou que celui des Israélites qui, pour avoir reçu avec trop peu de respect cet auguste dépôt, tombèrent entre les mains des Philistins.

Mais si vous vous sentez combattus par quelque tentation violente à laquelle vous ne pouvez presque résister ; si dans une affaire où il y va de votre salut, vous ne savez quelle résolution vous devez prendre ; si nonobstant le désir que vous avez d'acquérir une plus grande perfection, vous reconnaissez que vous n'êtes pas encore ce que vous voudriez bien être, jeûnez, priez, consultez l'oracle, et pour lors, selon vos fréquents besoins, approchez-vous fréquemment de l'eucharistie, vous triompherez de vos ennemis comme le peuple de Dieu triompha des siens; vous y trouverez, aussi bien que Samuel, un esprit de sagesse, et attirerez sur vous et sur votre famille plus de bénédictions et de grâces que n'en reçut jamais Obededon.

Le second chef sur lequel il faut s'examiner pour régler les temps de ses communions, c'est l'ardent ou le faible désir que l'on a de communier. Vous savez ce qu'en a dit saint Augustin dans son épître CXVIII. Il y en a, dit ce Père, qui veulent communier tous les jours, il y en a qui ne communient que très-rarement ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que les uns et les autres sont si entêtés, qu'ils blâment tous ceux qui n'entrent pas dans leur sentiment. Si quelqu'un voulait terminer leur différend, il ferait bien de les avertir qu'ils demeurassent dans la paix de Jésus-Christ et qu'ils fissent ce qu'ils croiraient de bonne foi devoir faire, sans avoir du mépris pour ceux qui, par d'autres raisons, tiennent une conduite différente de la leur : ce qu'il y a seulement à observer en ce point, ajoute saint Augustin, c'est que Jésus-Christ ne veut pas être méprisé, et que ce pain du ciel souffre moins le dégoût qu'on en a, que la manne des Juifs qui n'en était que la figure.

La manne se corrompait quand on en recueillait plus qu'on n'en devait prendre pour un jour. Quand on ne ranime pas à chaque communion ce premier feu que l'habitude semble étouffer, cette nourriture céleste n'est souvent qu'un principe de corruption et de mal. Au contraire, si l'on a une sainte avidité de la recevoir, afin d'être plus uni à Jésus-Christ, plus fervent dans l'accomplissement de ses obligations, plus éclairé dans le discernement du bien et du mal, plus consolé dans ses disgrâces, et plus ardent à surmonter ce qui s'oppose à son salut, on peut s'en approcher autant de fois qu'on se connaît être dans ces bienheureuses dispositions.

Enfin, le dernier chef sur lequel il faut s'examiner, c'est le fruit qu'on a recueilli de ses communions précédentes, et la violence qu'on s'est faite à détruire peu à peu ce que l'on a en soi du vieil homme afin de se revêtir du nouveau. Car si le propre effet de l'eucharistie est d'augmenter la grâce, de donner aux chrétiens un tempérament tout divin, de les délivrer de la servitude du péché, et de détruire insensiblement en eux l'attachement qu'ils ont à certaines imperfections qu'ils ressentent: avec quelle hardiesse osera-t-on en approcher souvent quand on reconnaît qu'elle n'a pas encore produit ces effets, quoiqu'on l'ait souvent reçue? Si vous êtes encore dans les confins de Tir et de Sidon, n'appréhendez-vous pas que Jésus-Christ outragé de votre témérité ne vous dise : Il n'est pas à propos de prendre le pain de la main des enfants et de le donner aux chiens? S'il se plaint de ce qu'une femme hémorroïsse le touche, quoiqu'elle n'ait touché que le bas de sa robe ; que vous dira-t-il à vous qui, ayant encore des passions immortifiées qui laissent après elles des traces sanglantes, osez le recevoir? Et si Madeleine s'est contentée de baiser ses pieds ; par quelle scandaleuse impudence demanderez-vous le baiser de bouche. N'est-il pas vrai, dit saint Jean Chrysostome (*Hom.* 14, *in ep.* 1 *ad Corinth.*), que vous ne vous licencieriez jamais à toucher les habits d'un roi quand même il serait seul dans un désert sans qu'aucun de ses officiers le suivît ? Or, le corps de Jésus-Christ doit-il être traité avec moins de respect que l'habit d'un homme ? ce corps infiniment élevé au-dessus de tous les princes de la terre, ce corps uni hypostatiquement à la Divinité, devant lequel les démons et les anges tremblent.

Approchez-vous-en donc dans un esprit de crainte et avec une grande innocence, conclut saint Chrysostome, et lorsqu'on vous le présentera, dites en vous-même : Voilà ce corps qui a été chargé de plaies pour moi, et percé de clous sur le Calvaire ; ce corps à la mort duquel toute la nature a été sensible : le soleil puisqu'il s'est éclipsé, le voile du temple puis qu'il s'est rompu, les pierres puisqu'elles se sont fendues, et la terre puisqu'elle a tremblé. Voilà ce corps du côté duquel on a vu sortir du sang et de l'eau, véritables figures de nos sacrements, et sources éternelles de notre salut. Voilà ce corps qui m'a délivré de ma captivité pour me rendre la liberté, que j'avais perdue, qui me fait espérer que je recevrai une vie immortelle dans le ciel, et que je jouirai un jour de tous les biens qui s'y rencontrent. Ainsi soit-il

SERMON XXXI.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De la miséricorde de Dieu, et de ce que les pécheurs doivent faire avec elle pour leur justification.

Ita dico vobis : Gaudium est coram Angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente.

Je vous dis de même : Les anges de Dieu se réjouiront quand un pécheur fera pénitence (*S. Luc, ch. XV*).

Quand un Père de l'Eglise (*Cypr.*, *Epist.* 54), parle de l'ordre que reçut Jonas d'aller dire aux Ninivites que leur ville serait détruite dans quarante jours, il remarque qu'il était si persuadé de la facilité que Dieu a de révoquer les arrêts qu'il rend contre les pécheurs, qu'il refusa cet emploi, et qu'il aima mieux s'exposer à tous les dangers d'une pénible navigation, que de passer pour un faux prophète : *Clementiam contectam sentiens, et misericordia in peccatores administer esse recusans, fuga imperium excutere nitebatur.*

Dans l'obligation que mon Evangile m'impose de vous parler de la miséricorde divine, je me sens d'abord partagé dans un sentiment bien contraire à celui de Jonas. Il craignait que sa prophétie n'eût pas son effet, parce qu'encore bien qu'il n'entrât pas dans les desseins de Dieu, il avait un secret pressentiment de sa bonté ; et moi, par une prévention tout opposée, ayant à vous entretenir aujourd'hui de sa miséricorde dont il nous laisse une si consolante idée dans notre parabole, j'appréhende (et je ne l'appréhende pas sans raison) que cette charmante perfection tout empressée, tout officieuse et tout infinie qu'elle est, ne les perde, ou pour mieux dire, que la fausse notion qu'ils s'en forment ne les damne.

Loin d'ici ces ennemis de la miséricorde de Dieu, comme saint Cyprien les appelle, ces meurtriers de la pénitence, et ces corrupteurs de la vérité, qui, se conduisant plus par les faux principes d'une austère philosophie qui vient de la dureté de leur tempérament, que par les véritables règles de la douceur de Jésus-Christ qui offre sa paix aux pécheurs, les jettent dans un abattement mortel, par la vue d'une justice inexorable et absolument déterminée à les punir : *Magis duri sæcularis philosophiæ pravitate, quam sophiæ dominicæ lenitate pacifici.* En vain la Synagogue se scandalise aujourd'hui de la bonté de Jésus-Christ ; malgré son envie et ses blasphèmes il reçoit les pécheurs, il mange avec eux; il court après ces brebis égarées, les porte sur ses épaules et se réjouit de leur retour.

Mais aussi loin d'ici les esprits relâchés qui ne donnent, comme dit le même saint, qu'une fausse paix aux pécheurs, qui comme s'ils étaient gagés pour flatter leurs passions

leur disent de se reposer avec confiance sur une miséricorde qui les cherche, qui les prévient, qui les aide, et qui, du moment qu'ils auront recours à elle, se fait un plaisir de les tirer de leurs plus dangereux engagements. Ces faux prophètes n'apprendront-ils jamais, que si Dieu sous la figure de ce pasteur charitable se réjouit du retour d'un pécheur, ce n'est que de celui d'un pécheur converti qui fait pénitence, *super uno peccatore pœnitentiam agente?* d'un pécheur qui rallumant en soi la grâce qu'il a éteinte se sert de cette belle lumière pour chercher son âme dont la perte l'afflige, de même que cette femme dont il est parlé dans l'autre partie de notre évangile, qui allume sa lampe, balaie sa maison et cherche la dragme qu'elle a perdue.

C'est là, dit saint Grégoire (*l.* 33 *Mor. cap.* 10), le judicieux tempérament qu'il faut apporter dans une si délicate matière. Comme il est à craindre que les pécheurs ne tombent insensiblement dans le désespoir, il faut leur représenter ce que la miséricorde de Dieu fait pour eux afin d'exciter leur confiance : mais parce qu'il est encore plus à craindre qu'ils ne tombent dans un pernicieux relâchement que pourrait leur inspirer une fausse idée de cette miséricorde, il faut leur représenter en même temps ce qu'ils doivent faire et pour elle et pour eux : *Ut ad corrigenda peccata justitia judicantis terreat quos ad fiduciam veniæ gratia parcentis invitat :* et parce que ce grand mystère ne peut s'apprendre que dans l'école du Saint-Esprit, demandons-lui, etc. *Ave.*

Je remarque, sans sortir de mon évangile, trois caractères de la miséricorde de Dieu, et comme trois mouvements de son cœur vers les pécheurs. Un mouvement de zèle et pour ainsi dire d'impatience à les prévenir et à les chercher : *C'est un bon pasteur qui quitte ses quatre-vingt-dix-neuf brebis pour courir après une seule qui s'est perdue.* Un mouvement de tendresse et de compassion : *Ayant retrouvé sa brebis, il la met sur ses épaules.* Un mouvement de joie : *l'ayant ramenée dans la bergerie, il s'en réjouit avec ses amis, et veut qu'ils le félicitent du recouvrement qu'il en fait.*

Or ces mouvements du cœur de Dieu vers les pécheurs, produisent en eux des effets tout opposés à ceux qu'ils devraient produire. Ils demeurent volontiers d'accord que c'est la miséricorde de Dieu qui les prévient ; que c'est elle qui les voyant fatigués, pour avoir long-temps couru dans les voies du péché, les soulage dans leur faiblesse; que c'est elle enfin qui se réjouit tellement de leur conversion, qu'elle se fait un plaisir de consommer le grand ouvrage de leur salut. Jusque-là on peut dire qu'ils ne pèchent pas, dans l'idée qu'ils se forment de la miséricorde divine, mais voici en quoi ils se trompent, et ce qui marque plus sensiblement, selon l'apôtre saint Paul, jusqu'où va l'aveuglement de leur esprit et la dépravation de leur cœur.

C'est la miséricorde de Dieu qui nous prévient; il faut donc, disent les uns, nous tenir en repos jusqu'à ce qu'elle nous convertisse, et attendre en paix ce bienheureux moment. C'est la miséricorde de Dieu qui nous pardonne généreusement, pourquoi donc, ajoutent les autres, marcherons-nous dans les voies difficiles de la pénitence, et nous chargerions-nous d'un fardeau que Jésus-Christ lui-même porte pour nous? C'est de la miséricorde de Dieu que dépend la persévérance, par conséquent, ajoutent les troisièmes, reposons-nous sur elle, après nos fréquentes rechutes nous pourrons nous relever, et jouir de la gloire qu'elle nous prépare.

Mon dessein est de ruiner aujourd'hui ces trois dangereux obstacles aux communications des miséricordes divines, et (qui plus est) de me servir de la considération de ces trois mouvements du cœur de Dieu vers les pécheurs, pour leur faire voir l'injustice de ces conséquences qu'ils en tirent ; et voici comme je raisonne.

La miséricorde de Dieu vous prévient, mais c'est par là même que vous êtes obligés d'aller au devant d'elle : voilà ma première conséquence. La miséricorde de Dieu vous pardonne, mais c'est par là même que vous êtes obligés de vous châtier, voilà la seconde. La miséricorde de Dieu vous protége et vous conserve dans la grâce, mais c'est par là même que vous devez travailler à y persévérer : voilà la troisième.

Ne vous scandalisez point de ces propositions, quelque contradiction qu'elles vous paraissent renfermer. Car enfin (voici mon dessein) la miséricorde prévenante de Jésus-Christ, condamne les conversions tardives; la miséricorde officieuse de Jésus-Christ condamne les conversions délicates : et la miséricorde persévérante de Jésus-Christ condamne les conversions inconstantes. C'est pourquoi si Jésus-Christ vous poursuit avec tant d'empressement, appréhendez de le lasser dans ses recherches par vos délais ; c'est la première moralité que je tire, et le sujet de mon premier point. Si Jésus-Christ vous ménage avec tant de douceur, appréhendez d'abuser de sa condescendance par vos immortifications ; c'est la seconde, et le sujet de mon second point. Enfin si Jésus-Christ vous protége avec tant de charité, et s'il témoigne tant de satisfaction de votre retour; appréhendez de troubler sa joie par de nouveaux égarements ; c'est la troisième et le sujet de mon dernier point.

PREMIER POINT.

Que Dieu prévienne la créature, qu'après l'avoir soufferte avec patience dans ses désordres, il l'appelle et la touche afin qu'elle en sorte, qu'il lui donne et le désir de la vertu, et le pouvoir de l'embrasser; en un mot, que ce charitable Pasteur soit obligé de courir après cette brebis égarée, et qui s'égarerait toujours s'il ne la poursuivait avec toute l'ardeur de son infinie charité; ce sont, chrétiens, des vérités si solidement établies, et si clairement énoncées dans l'un et dans

l'autre Testament, qu'il faut qu'un homme, comme saint Augustin le reprochait à Pélage, soit tombé dans le dernier aveuglement pour en douter.

Que la créature soit obligée à son tour d'aller au devant de son Créateur, et que lorsque Dieu fait quelques pas pour venir à elle, elle doit en faire d'autres pour courir à lui; qu'il faille que cette créature soit vigilante et fidèle à ouvrir la porte de son cœur aux premiers rayons de la grâce qui vient l'éclairer, et qui forment le beau matin de sa conversion : ce sont des vérités, qui, quoiqu'elles aient besoin de quelques éclaircissements pour être entendues dans un sens orthodoxe, ne sont pas moins fondées que les premières sur les paroles du Saint-Esprit, et ne nous prescrivent pas des devoirs moins importants.

De quelque manière que nous prenions la chose, soit que Dieu vienne au-devant de nous, soit que nous allions à la rencontre de Dieu, soit qu'il s'insinue dans notre âme lorsque nous y pensons le moins, soit que par nos désirs et par nos prières nous l'invitions d'y entrer. Il est certain que c'est toujours son infinie miséricorde qui nous prévient. Si nous veillons, Dieu veille aussi, que dis-je? il veille et avant nous et plus que nous, dit saint Bernard (*Bernard. in Cantic. serm.* 6). Levons-nous si matin qu'il nous plaira, nous le trouverons bien; mais nous ne le préviendrons jamais. Nous efforçons-nous de l'aimer? il nous aime le premier, et il nous inspire même cet amour. A chaque pas que nous faisons dans la voie du salut, il nous donne sa grâce sans laquelle nous ne pourrions avancer; et non content de nous avoir donné une bonne nature, et des semences de vertus; non content de nous avoir appelés à la connaissance de la vérité, il nous tient toujours dans la dépendance par le besoin que nous avons dans chacune de nos œuvres surnaturelles, d'un actuel et nouveau concours. C'est toujours de lui que viennent nos bonnes pensées; c'est toujours à lui que nous sommes redevables d'une bonne volonté, ce sera toujours lui qui commencera, qui continuera, et qui achèvera heureusement l'ouvrage de notre salut.

Mais si, parlant à la rigueur, nous ne pouvons jamais prévenir Dieu, ne nous croyons pas pour cela dispensés de nous joindre à lui par une prompte et fidèle coopération quand il nous prévient. Comme notre justification dépend de lui et de nous, belle raison de saint Bernard (*lib. de Gratia et lib. arbit.*), et que cet ouvrage de notre salut ne s'accomplit que quand la miséricorde et notre volonté sont unies, il est constant que nous devons répondre par notre vigilance à la sienne, et, comme disait si bien le prophète, tourner vers lui toutes nos pensées dès le matin de notre conversion, par la raison même que c'est lui qui nous tend la main et qui nous aide dans nos faiblesses: *In matutinis meditabor in te quia tu fuisti adjutor meus.*

De là vient l'obligation que nous avons de suivre le mouvement de la grâce quand elle nous attire, et l'outrage que nous lui faisons quand nous lui résistons par tant d'injurieux délais. Si les motions divines n'étaient que des impulsions passives, si nous n'étions que des instruments morts et inutiles entre les mains de Dieu, tout l'ouvrage de notre salut appartiendrait à sa seule miséricorde; mais comme ce sont des impulsions actives, comme nous sommes non-seulement les compagnons, mais encore les ministres de sa grâce, dit saint Bernard, dès le moment que nous sentons ces favorables motions, nous sommes obligés d'y obéir, et de joindre notre volonté à celle de Dieu, qui ne nous sauvera jamais ni sans nous, ni malgré nous.

Je dis plus, si la grâce qui nous cherche faisait quelque chose en un temps, et nous en un autre par des opérations désunies, peut-être trouverions-nous dans notre négligence quelque prétexte pour l'excuser; mais comme dans notre réconciliation il se fait un mélange de concours, et que dans cette action indivise nous devons tout attendre de la bonté divine, comme si tout dépendait d'elle, et cependant agir de notre côté comme si tout dépendait de nous, il s'ensuit que ces délais que nous apportons à nous convertir sont très-injurieux aux charitables empressements de la miséricorde qui nous prévient.

Que je serais heureux, chrétiens, si je pouvais graver dans vos cœurs de si beaux sentiments! car de là vous apprendriez une des vérités les plus essentielles de votre salut, à savoir que, par la considération même de la miséricorde de Dieu, vous êtes obligés de répondre à ses mouvements dès que vous les sentez, que rien ne lui est plus désagréable que les conversions tardives.

Vous dirai-je que vous vous exposez par ces délais, ou à ne jamais faire pénitence de vos péchés, ou à n'en faire qu'une fausse, et que tout est à craindre dans une affaire qu'on ne saurait ni commencer trop tôt, ni conduire avec trop de précaution?

Vous dirai-je qu'après que vous aurez longtemps oublié Dieu, il est de sa providence, de sa sainteté et de sa justice de vous oublier aussi à son tour, et de ne vous point exaucer quand vous l'invoquerez, parce que quand il vous a appelés vous avez refusé de l'écouter?

Vous dirai-je enfin que, par ces dangereuses remises, les grâces sont plus rares, les péchés sont plus forts, la volonté plus faible, et qu'ainsi par votre intérêt même vous devez songer à vous convertir de bonne heure?

Toutes ces considérations sont très-fortes, et elles vous ont été souvent proposées; je les passe néanmoins pour venir à une autre plus particulière, qui peut être ne vous a jamais été prêchée, et que je tire du fond même de mon sujet.

Je dis qu'un des plus puissants motifs qui doivent porter le pécheur à retourner à Dieu dès que ce charitable pasteur va après lui,

c'est la miséricorde même de Dieu qui demande cette diligence de sa part et qui condamne tous ces délais : pourquoi? parce que s'il y a quelque chose qui puisse justifier la conduite que la miséricorde de Dieu tient sur le pécheur en le cherchant et en le prévenant : s'il y a quelque chose qui puisse rendre honneur à cette miséricorde, c'est l'empressement réciproque que ce pécheur a de retourner à elle pour jouir le plus tôt qu'il lui est possible de la grâce qu'elle lui offre; comme au contraire, s'il y a quelque chose qui soit capable de rebuter, d'outrager et de lasser la miséricorde, ce sont ces négligences, ces langueurs et ces délais qu'il apporte à se convertir. Pécheur, c'est ici que je te conjure de me prêter ton cœur, et de t'attendrir sur un si puissant motif : pour peu que tu aimes Dieu, et que les intérêts de sa miséricorde te touchent, j'espère que tu te rendras à la force de cette raison.

S'il appartient à la miséricorde de Dieu de justifier le pécheur, c'est le devoir du pécheur de justifier aussi cette miséricorde. Ne confondez pas, je vous prie, ces deux choses, puisque ce mot de justification dont je me sers n'a pas le même sens quand il est appliqué à Dieu, et quand il regarde le pécheur. La miséricorde de Dieu justifie le pécheur, quand elle le fait passer de l'état du péché à celui de la grâce; grâce qu'on appelle justifiante, parce qu'elle a une qualité surnaturelle et infuse par forme d'habitude dans l'âme qui la reçoit; mais le pécheur justifie la miséricorde de Dieu quand il fait voir par sa conduite que ce n'est pas en vain qu'elle le poursuit dans ses égarements, que ses desseins n'ont pas été éludés en sa personne, et qu'il y a fidèlement répondu.

La grâce de la vocation, toute libre et toute indépendante qu'elle soit, est cependant, dit Richard de Saint-Victor, une grâce en quelque manière soumise à la volonté de l'homme, qui peut en user bien ou mal, la recevoir ou la rejeter; et comme il est dit dans l'Ecriture que *l'esprit des prophètes est soumis aux prophètes*, aussi l'on peut dire que cette grâce est assujettie au bon ou au mauvais usage qu'il est libre à l'homme d'en faire. S'en sert-il pour changer de vie, pour quitter ses habitudes et ses affections corrompues? c'est pour lors qu'il en fait voir la force et qu'il en accomplit les desseins; mais s'en sert-il en vain, soit en faisant toute autre chose que ce qu'il doit faire, soit en s'imaginant que toute sa perfection consiste dans une justification où il n'ait point de part? c'est pour lors qu'il en ignore l'usage, qu'il en méconnaît les soins, et qu'il l'outrage.

La grâce de la vocation, ajoute ce savant théologien, ne rend pas l'homme parfait, elle l'engage seulement et lui impose de très-pressants devoirs : *Non facit perfectum, sed obligat.* Mais à quoi l'engage-t-elle, sinon à lui répondre quand elle l'appelle, à lui ouvrir son cœur toutes les fois qu'elle frappe à sa porte, à coopérer à ses soins, afin qu'il ne lui soit plus à charge; qu'il la justifie à son tour, comme elle le justifie, et qu'il dégage par une prompte fidélité la parole qu'elle a donnée à Dieu pour lui. Ces expressions sont figurées, je l'avoue, mais elles sont tirées des Pères, et renferment une très-solide moralité.

Il n'est pas fort extraordinaire de lire dans leurs écrits une mystérieuse contestation qu'ils se représentent entre la miséricorde et les autres perfections divines au sujet des pécheurs. Celles-ci sont toutes contre eux, celle-là plaide seule en leur faveur. La majesté les rebute comme étant indignes d'approcher d'elle, et sa sainteté comme lui étant opposés par leur malice. La puissance, l'immensité, la sagesse, la providence, l'unité, la simplicité, la vérité, l'éternité, demandent toutes leur destruction.

La seule miséricorde les protége contre tous ces attributs, elle seule se charge de leur cause, et porte à Dieu en leur faveur des paroles qui l'apaisent. Que lui dit-elle? ce que dit ce vigneron de l'Evangile à son maître, qui voulait couper un figuier stérile qui occupait inutilement la terre : *Seigneur, laissez-le pour cette année, je le labourerai si bien, et j'y mettrai tant de fumier, qu'il portera de bons fruits.* Souffrez encore ces pécheurs pour quelque temps, dit la miséricorde à Dieu, je me charge de leur future conversion, je les éclairerai et les toucherai si à propos qu'ils feront des dignes fruits de pénitence.

Vous voilà donc, ô pécheurs! obligés de dégager en quelque manière la parole que la miséricorde donne à Dieu pour vous. Si, après lui avoir souvent résisté, vous vous rendez à ses douces invitations, si vous ouvrez vos cœurs à ses saints mouvements, elle est justifiée; elle avait promis à Dieu votre conversion, elle l'a obtenue, sa parole est dégagée; mais si, par négligence ou par aveuglement, vous voulez vous tenir en repos, vous imaginant que c'est d'elle seule que dépend tout l'ouvrage de votre salut. Si vous voulez fermer les yeux de votre âme à ces lumières naissantes du Soleil de justice, prétendant qu'il les éclairera malgré vous; si, étouffant les remords de votre conscience qui, dans certaines circonstances, vous pressent de retourner à Dieu, vous remettez votre conversion à un avenir incertain. Ah! malheureux, vous êtes toujours à charge à la Providence, vous l'outragez toujours; et si Dieu, par impossible, pouvait se méfier d'elle, ou, comme dit saint Paul, se renoncer, j'ose dire que vous lui donneriez sujet de le faire.

Aussi, je remarque après les Pères, que les plus fameuses conversions dont parlent les évangélistes ont toujours été extrêmement promptes : je n'en veux qu'une qui vous fera juger des autres, c'est celle de Madeleine. Dès qu'elle apprend que Jésus-Christ est chez les pharisiens; dès que la grâce perce ce voile épais que cette pécheresse s'était mis devant les yeux; dès qu'elle lui fait connaître la miséricorde de Jésus-Christ, et le bo-

soin qu'elle en a, elle suit ce doux attrait qui l'appelle, elle accourt sans différer à son divin libérateur. *Ut cognovit quod esset Jesus.* Effaçant de sa pensée ces noms de majesté et de grandeur qui sont propres à l'Homme-Dieu, elle ne regarde en lui que la qualité de Jésus, c'est-à-dire de Sauveur ; elle oublie en quelque manière que c'est un Dieu de sainteté qui ne peut souffrir les pécheurs, pour se représenter que c'est un Père de miséricorde et un bon Pasteur qui est venu chercher les brebis perdues de la maison d'Israël, et qu'elle est elle-même cette brebis égarée qu'il cherche avec tous les empressements de son amour. C'est pourquoi elle ne remet pas sa conversion à une occasion plus favorable ; elle ne se dit pas : Que pensera de moi cette assemblée de conviés, et pour qui passerai-je dans l'esprit de toute une ville ; encore un peu de temps, on ne peut pas rompre si tôt avec le monde ; viendra un jour où il y aura pour moi moins de confusion à souffrir, et la même grâce à recevoir. Ce ne sont pas là, dit saint Jean Chrysostome, dont j'ai traduit ici les paroles, ce ne sont pas là les pensées ni les sentiments de Madeleine. Dès que la grâce lui fait connaître que Jésus-Christ l'attend, et que c'est dans une salle de festin qu'il l'attend, elle se sert de ce temps et de ce lieu, apparemment si peu favorables, pour prendre à propos le point de sa conversion. Que les pharisiens se raillent d'elle, que les moins critiques s'étonnent de sa hardiesse, elle surmonte par une sainte impudence ces respects humains ; et c'est là ce qui lui attire, non-seulement le pardon de ses péchés, mais les éloges de Jésus-Christ, qui, se tenant honoré par une si prompte fidélité, veut aussi la louer à son tour. Car, s'il prend hautement sa défense, il parle de son humilité, de son assiduité, de ses services, de ses larmes : en un mot, s'il l'expose comme un rare spectacle sur lequel il veut que toute l'assemblée s'arrête, ne vous en étonnez pas : *Elle a beaucoup aimé*, ajoute Jésus-Christ, c'est-à-dire comme l'explique saint Chrysostome, elle a rompu tous les attachements qu'elle avait au monde, et a préféré la grâce de son divin réparateur à toutes les illusions de l'amour propre.

Qu'elles sont dangereuses ces illusions, et que des engagements ont de force pour retarder la conversion d'une âme ! Combien en voyons-nous qui s'excusent sur la servitude de la profession qu'ils exercent, sur les mesures qu'ils ont à prendre, et les affaires qu'ils ont à terminer, afin de différer à se convertir, comme si toutes ces choses étaient incompatibles avec la plus grande de toutes les affaires, ou qu'il ne fallût pas les interrompre pour travailler à la principale : combien en voyons-nous qui ne donnent à Dieu que la lie de leurs années ? qui, se représentant une patience infatigable, font de vains projets d'une conversion future, et comptent déjà sur leur prétendue bonne volonté, pour calmer les importuns remords d'une conscience qui est encore un peu chrétienne ?

Je me sens tout transporté de joie avec saint Bernard, quand je vois la prompte fidélité de l'Epouse des cantiques, véritable image d'une âme chrétienne qui répond à la voix qui l'appelle. *Venez ma sœur, mon Epouse, venez ma colombe, vous qui êtes l'objet de mon amour*, dit l'Epoux à son Epouse : *Venez, mon bien-aimé, venez celui que j'aime*, répond l'épouse à son époux. L'un n'est pas sitôt appelé qu'il accourt, *prævolat et prævenit;* l'autre n'est pas sitôt recherchée qu'elle se rend à ses charmantes préventions. Rien de plus doux que ce flux et reflux d'estime, que ce commerce réciproque d'amitié et de tendresse. l'Epoux qui veut enflammer les desirs de l'Epouse promet : l'Epouse qui veut s'attirer les bienfaits de l'Epoux invite ; l'un prévient par ses dons, parce qu'il est magnifique, l'autre prévient par ses désirs, parce qu'elle est pauvre : l'un impatient de se communiquer appelle afin de se décharger de sa plénitude, l'autre confuse de ne rien trouver chez elle appelle aussi afin de se remplir dans son indigence : ainsi nonobstant la grande différence qu'il y a entre l'un et l'autre, un certain commerce de douceur et d'estime les lie ensemble : l'Epoux par ses condescendances et ses libéralités honorant l'Epouse qu'il enrichit, et l'Epouse par ses desirs et ses empressements honorant les dons inestimables que lui fait l'Epoux : *Illa desiderat, ille imperat, magna dulcedo et apta distinctio.*

C'est ce que fait la miséricorde qui prévient la créature, et c'est aussi ce que doit faire la créature pour honorer les dons de la miséricorde par une sainte impatience de les recevoir. *Ouvrez-moi votre cœur*, lui dit la miséricorde, *parce qu'une rosée de bénédiction et de grâce distille de ma tête ; Venez*, lui répond aussitôt la créature, *rien ne me paraît plus beau que votre visage, ni plus doux que votre voix ;* c'est par là qu'une âme chrétienne justifie les soins que Dieu prend d'elle, ou plutôt c'est en cela que Dieu s'honore lui-même par le ministère de cette âme, qui comme un écho fidèle lui renvoie les mêmes paroles qu'il lui a dites : *Venez*, s'écrie la miséricorde, *venez*, s'écrie la créature : invitations réciproques qui viennent de Dieu, et qu'on renvoie à Dieu, invitations où il trouve sa gloire, puisque selon la délicate réflexion de saint Bernard, il vient à sa voix même, laquelle après avoir pénétré dans toutes les concavités du cœur humain, retourne et se réfléchit vers lui.

Mais quand le pécheur est sourd à cette voix de la miséricorde, quand ce dur rocher ne renvoie à Dieu aucune de ces charmantes paroles ; c'est alors qu'il se rebute, et qu'offensé de ce choquant mépris, il s'endurcit enfin à son tour. Je vous ai appelé, vous n'avez pas voulu me répondre, je me rirai aussi de vous quand vous m'appellerez à votre mort.

Ne permettez jamais, adorable Sauveur, qu'un tel malheur m'arrive. Quelques replis qu'il y ait dans ma conscience, je vous répondrai quand vous m'appellerez, pourvu que vous ayez la bonté de me tendre la main à moi qui suis l'ouvrage des vôtres · *Vocabis*

me et ego respondebo tibi, operi manuum tuarum porriges dexteram. Vous avez compté mes pas dans mon égarement, et vous savez combien j'en ai faits en m'éloignant de vous : *Tu quidem gressus meos dinumerasti;* mais comme vous êtes ce bon pasteur qui quitte son troupeau, pour chercher une brebis qui s'est perdue, considérez, ô mon Dieu, que je suis cette brebis, faites-moi rentrer dans la bergerie, et si vous comptez toutes les fausses démarches que j'ai faites, puisque rien ne peut être caché aux yeux de votre sagesse ; mettez-moi en état de n'en plus faire, portez-moi sur vos épaules, et me pardonnez mes péchés, puisque rien n'est privé des bienfaits de votre miséricorde : *Tu quidem gressus meos dinumerasti, sed parce peccatis meis.*

Ce charitable pasteur le fait, il porte cette brebis, mais pourquoi ? est-ce afin qu'elle soit dispensée de marcher dans les voies de la pénitence par la considération d'une si officieuse miséricorde ? voici ce qu'en pense le saint homme Job dans les paroles qui suivent celles que je viens de vous expliquer. Dieu adoucit le joug d'un pécheur converti, et il l'aide dans sa faiblesse, il est vrai, *attamen;* mais voici à quelles conditions : *caro ejus dum vivet dolebit, et anima illius super semetipso lugebit,* il faut qu'il mortifie sa chair pendant qu'il vivra, et que son âme pénétrée d'une vive douleur, pleure sur le malheureux état qu'elle s'est procuré : la miséricorde de Dieu toute douce et officieuse qu'elle est, ne condamnant pas moins les conversions délicates, qu'elle condamne comme prévenante, les conversions tardives.

SECOND POINT.

Dire que nous sommes d'autant plus obligés d'entrer dans les voies de la pénitence, que Jésus-Christ a pour nous de douceur, et qu'encore bien qu'il ait pleinement satisfait pour nos péchés, son infinie miséricorde nous engage de les punir dans nos personnes, c'est là le langage de tous les Pères qui bien loin de trouver quelque contradiction dans ces termes, croient qu'une des fortes raisons qui portent le pécheur à pleurer amèrement ses fautes, est la considération de la patience de Dieu qui les souffre, et de sa bonté qui les lui pardonne.

Dans la première justification de l'homme, dit saint Augustin (*In Ps.* L), la miséricorde agit toute seule ; mais quand cet homme a perdu par son péché cette première grâce, l'ouvrage de sa réconciliation se partage entre sa miséricorde et sa justice : l'une remet le péché, l'autre s'en réserve la punition : l'une sauve le criminel, l'autre poursuit le crime : et comme Jésus-Christ pour établir sa religion a commencé par un sacrement où tous les péchés des hommes ont été noyés ; aussi pour empêcher que ces péchés ne se perpétuent par leur impunité, il a établi un autre sacrement où ils sont rigoureusement punis.

Voulez-vous bien que je rende cette vérité plus sensible, en me servant avec ce Père et le savant Lactance d'un des plus beaux endroits de l'histoire romaine qu'ils ont appliqué fort ingénieusement à ce sujet ? il est remarqué que le fondateur de Rome usa d'un étrange stratagème pour remplir d'un grand nombre de citoyens cette ville qu'il regardait déjà comme la future maîtresse de tout le monde. Après qu'il en eut jeté les fondements, il travailla aux moyens de la peupler ; et parce qu'il crut que la facilité à recevoir toute sorte de criminels lui attirerait beaucoup de gens, il fit bâtir au milieu de Rome un asile, et publier dans les pays circonvoisins que les plus insignes coupables y seraient favorablement reçus. Aussi vit-il un grand nombre d'hommes se mettre en très peu de temps sous sa protection ; et comme il était à craindre que cette miséricorde ne lui fût enfin préjudiciable, il fit des lois pour les tenir dans le devoir, et autant qu'il leur avait témoigné d'abord d'indulgence, autant fut-il sévère dans la suite en châtiant leurs nouveaux péchés, et publiant de rigoureux édits pour en arrêter le progrès.

Il n'y a rien dans le sentiment de saint Augustin qui nous laisse une plus juste idée de la miséricorde divine que cet exemple qui, comme il dit, semble avoir précédé Jésus-Christ, pour honorer cette admirable conduite qu'il a gardée dans l'établissement de son Eglise (*Aug. lib.* II, *de Civ. Dei*). Il publie d'abord une amnistie universelle ; on entend à sa naissance les airs retentir de ces charmantes paroles : *Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Pendant les trois années de sa vie publique, il laisse partout d'éternels monuments de sa bonté, et il est lui-même un asile public où tous les pécheurs ont droit de se réfugier. Il dit aux uns : *Si personne ne vous condamne, je ne veux pas aussi vous condamner;* il dit aux autres : *Vous êtes guéris, ne péchez plus.* Il prend hautement la défense de ceux-ci ; il témoigne qu'il a de l'empressement à loger chez ceux-là, leur donnant à tous des marques particulières de sa charité, et se comparant à un bon pasteur qui, après avoir retrouvé sa brebis, la porte sur ses épaules, et lui épargne les fatigues d'un long voyage. Que la synagogue s'irrite de sa bonté, il accorde une amitié générale à tout le monde, et au lieu que Romulus, trempant ses mains dans le sang de son frère, laissa, selon l'expression de saint Augustin, jusque dans les fondements de Rome d'éternels vestiges de sa cruauté; Jésus-Christ, mourant pour nous, a fait de son sang un déluge de grâces où nous sommes heureusement noyés par une pleine rémission de nos péchés.

Voilà par quel moyen l'Église s'est répandue par toute la terre, et de quelle manière Jésus-Christ, accompagné de ses douze apôtres, comme Romulus de ses pasteurs, a conquis le monde, en lui accordant un pardon universel, dont nous recueillons encore aujourd'hui les fruits dans le baptême.

Mais si Romulus fit de sévères lois, après avoir donné cette amnistie, s'il laissa à ses pasteurs, dont il était le chef, et aux princes qui l'ont suivi, la commission de les publier, et de les faire exécuter, ne doutons pas que

Jésus-Christ n'en ait fait autant, et que cette miséricorde, toute gratuite qu'elle est, n'ait été ensuite accompagnée d'une sage et juste sévérité. Quand ces jours heureux où il doit sortir de ces mystérieuses ténèbres dont il s'était enveloppé pendant trente ans, sont accomplis, les premiers pas qu'il fait le conduisent au Jourdain, pour recevoir le baptême des mains de saint Jean, et c'est pour lors que je vois finir la circoncision judaïque, qui fait place au véritable sacrement où nous devons tous être régénérés. Mais aussi, dès qu'il sort de cette eau, il va du baptême au désert, afin d'y consacrer la pénitence en sa personne, et dès qu'il quitte cette affreuse solitude, voici sa première prédication et sa première loi : *Cœpit Jesus prædicare et dicere: Agite pœnitentiam, appropinquavit enim regnum cœlorum* : Faites pénitence, car le royaume du ciel est proche.

Les apôtres, fidèles dépositaires de ses secrets, ne tiennent pas d'autre langage : *Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé*, dit saint Pierre, dans la première de ses exhortations, et de peur que, fondés sur la miséricorde de Dieu, nous ne tirions de ce principe quelque conséquence qui favorise notre mollesse : *Ne savez-vous pas*, dit saint Paul, *que la bonté et la patience de Dieu vous invitent tous à faire pénitence?*

Mais, me direz-vous, à quoi donc sert cette grâce que Dieu nous fait? Si ce bon pasteur nous porte sur ses épaules, pourquoi marcherons-nous dans les voies difficiles de la pénitence? Une si officieuse miséricorde qui nous pardonne nos péchés avec tant de bonté ne nous dispense-t-elle pas de les punir?

Voilà une des plus dangereuses erreurs qu'il y ait dans la morale, et il est, par conséquent, très-important de la détruire. Pour le faire avec succès, je dis que le motif même par lequel nous prétendons justifier tant de conversions délicates et immortifiées ne fait que les condamner, que plus Dieu nous pardonne, moins nous devons nous pardonner, et que, par le titre même de sa miséricorde, nous devons être déterminés à ne nous en point faire.

La raison, la voici : c'est que la grâce que Dieu nous accorde en nous pardonnant nos péchés n'est qu'une grâce conditionnelle, et que s'il nous fait miséricorde, c'est afin que nous ne perdions pas de vue les intérêts de sa justice. Voici de beaux principes de Richard de Saint-Victor, et qui ne seront pas indignes de vos réflexions.

Quand un homme pèche, dit-il, dans cet excellent traité qu'il a fait de la puissance de lier et de délier, il s'engage dans d'étranges liens, dans des liens de captivité et dans des liens de damnation, c'est ainsi qu'il les appelle, dont les uns regardent le péché, et les autres la peine du péché. Cet homme est esclave du péché, il s'y engage par lui-même, mais il ne saurait de lui-même s'en dégager, tombant par son propre poids dans le précipice, mais ne pouvant en sortir sans le secours d'une main étrangère qui l'en tire : et c'est par là qu'il est assujetti à une damnation éternelle. Car comme d'un côté il lui est impossible de sortir de son péché par ses propres forces, quand même il vivrait pendant toute une éternité, et comme d'un autre côté son péché offense un Dieu éternel, dès qu'il le commet (belle raison de Richard de Saint-Victor) il est engagé à une peine éternelle. Il n'y a que Dieu qui soit capable de le tirer de cette double captivité, et c'est ce qu'il fait quand il amollit la dureté de son cœur, et qu'il le justifie, puisque, pour lors, il est vrai de dire qu'il n'est plus ni esclave du péché ni de la peine du péché. Il n'est plus esclave du péché, il lui est remis, il n'est plus esclave de la peine du péché, car, comme il a changé de cœur à l'égard de Dieu, cette peine a aussi changé pour lui en quelque façon de nature.

Voilà en quoi consiste cette pleine et abondante miséricorde de Dieu dans le pardon de nos péchés ; mais voici en même temps ce à quoi cette miséricorde nous engage : voici en quoi elle condamne les conversions délicates, et la raison pour laquelle elles doivent être accompagnées d'une longue et sévère satisfaction.

Car (pour reprendre le principe de ce Père), quoique l'homme ne soit plus esclave du péché, quoiqu'il ne soit plus esclave de la peine du péché, il est cependant toujours assujetti à quelque peine, pourquoi? parce que si Dieu seul change la volonté du pécheur, si Dieu et ses ministres changent la peine due au pécheur, Dieu aussi et ses ministres lient et engagent le pécheur, dit Richard de Saint-Victor. Mais à quoi l'engage-t-il ? à deux choses, à confesser son péché qu'il déteste déjà dans son cœur, voilà la première, et à satisfaire pour son péché qu'il a confessé, voilà la seconde ; tellement qu'on peut dire que Dieu et le prêtre lient et délient en même temps le pécheur. Dieu le délie par la grâce qu'il lui donne, le prêtre le délie par l'absolution qu'il lui accorde : mais aussi Dieu qui cesserait plutôt d'être ce qu'il est, que de souffrir que le péché restât impuni, lie ce pécheur (et ce qu'il y a de plus surprenant), c'est qu'il le lie par sa miséricorde à sa justice ; et le prêtre comme ministre de Dieu, ne le délivre de la peine temporelle qu'il souffrirait en l'autre vie, qu'en le liant en celle-ci et l'engageant à une satisfaction présente.

Entendez-vous bien cette vérité, messieurs, et si vous l'entendez, comment pouvez-vous vous faire un portrait aussi faux que serait celui d'une conversion commode fondée sur la miséricorde d'un Dieu qui, quoi qu'il arrive, veut toujours être satisfait, ou dans le purgatoire par le feu terrible ministre de ses vengeances, ou sur la terre par la pénitence qui fait l'office de sa justice? N'est-ce pas là ce que l'Apôtre appelle *mépriser les richesses de la bonté et de la longue attente de Dieu?* N'est-ce pas là, en frustrer et en combattre malicieusement les desseins ?

Car, quels sont ses desseins (et pour me confondre ou m'instruire tout le premier), à quoi m'invite-t-elle ? est-ce à mener une vie molle et immortifiée ? à ne me pas faire plus

de violence que si je n'avais jamais péché ou que je fusse assuré de ne plus pécher ? à prendre tout sur Dieu et rien sur moi, à ne me contredire en quoi que ce soit, ou à ne choisir parmi les austérités que celles qui me plaisent, et qui sont au goût de mes passions ? à imposer à mon prochain d'insupportables fardeaux que je ne voudrais pas toucher du bout du doigt ; trop content de dire au Seigneur que je l'aime et que je suis marri de l'avoir offensé ? Au contraire, cette miséricorde ne m'invite-t-elle pas, dit l'Apôtre, à faire pénitence ; sans quoi il est à craindre, comme il ajoute, que je n'amasse un trésor de la colère par la dureté et l'impénitence de mon cœur.

En effet, si Dieu laissait mes péchés impunis, ou bien s'il se chargeait de les châtier lui-même en cette vie par des peines temporelles, je n'appréhenderais pas tant. Cette impunité me donnerait beaucoup d'assurance, ou bien ce châtiment exercé par une justice si exacte à proportionner la peine au péché, me laisserait cette consolation, qu'il se serait vengé de moi autant qu'il voulait s'en venger. Mais quand je me représente, ô mon Dieu, que vous devez à vous-même la vengeance de mes péchés, et que si vous me laissez en cette vie l'arbitre de vos droits, ce n'est qu'à condition que j'en use bien ; ce jugement de votre miséricorde tout doux qu'il est, me paraît terrible, l'est en effet encore plus que je ne puis me le persuader. Si je suis convaincu de la douceur de votre esprit, je ne le suis pas moins de ma lâcheté, et de ce malheureux penchant que j'ai à me flatter en tant de choses, et principalement dans le fait de ma conversion. Quoi que je souffre et quoique je fasse, je sais que je ne saurais porter mes actions, et mes souffrances au-delà de mes devoirs ; et à quelque austérité que je me condamne, je suis assuré qu'elle sera toujours infiniment éloignée de l'énormité de mes fautes. Mais suis-je assez fidèle pour faire autant que je dois faire, afin d'en obtenir une entière rémission? Je n'en sais rien, et vous, ô mon Dieu, vous, qui mesurez nos larmes et qui les donnez par compte ; vous, qui dites que vous examinerez les mauvaises balances, et que vous pèserez les fardeaux trompeurs du sac et du cilice, *justificabo stateram impiam, et sacelli pondera dolosa*, aurai-je assez versé de larmes, la balance où j'aurai pesé mes austérités n'aura-t-elle pas été infidèle, et sous ces petites mortifications ne se sera-t-il pas caché un esprit d'hypocrisie et d'amour-propre? Vous le savez et tout miséricordieux que vous êtes, vous me jugerez un jour sur cet article ; et c'est ce jugement de votre miséricorde qui me fait trembler.

Apprenons de là une étrange vérité dont peut-être l'ignorance nous a jusqu'ici jetés dans le désordre, à savoir qu'il n'y a rien que la miséricorde de Dieu condamne davantage, que ces conversions délicates de tant de faux pénitents qui se reposent sur elle pour justifier leur mollesse : et entrant dans les sentiments de Judith, disons-nous à nous-mêmes : *Quia patiens Dominus est in hoc ipso pœniteamus et misericordiam ejus fusis lacrymis deprecemur* (*Judit.*, VIII). Puisque le Seigneur est si patient et si doux, chargeons-nous, par cette raison même, de toutes les austérités de la pénitence, et implorons une si officieuse miséricorde par l'abondance et l'amertume de nos larmes.

Elle parlait ainsi à ceux de sa nation, en un temps où Dieu n'avait pas encore fait pour eux ce qu'il a fait pour nous ; en un temps où la conversion des pécheurs et une pleine rémission de leurs péchés ne leur coûtait rien. Mais depuis que ce Dieu est descendu du ciel en terre pour opérer notre rédemption ; *depuis qu'il a donné son âme pour ses brebis, qu'il a été blessé par nos péchés et accablé pour nos crimes sous le pesant fardeau de sa croix* (*Isaïe* LIII) ; depuis que nous avons été rachetés au prix de sa vie, de ses travaux, de ses sueurs et de son sang ; quelle serait notre injustice et notre ingratitude si, abusant d'un tel bienfait, nous voulions encore goûter des plaisirs dont l'expiation lui a coûté si cher, et nous couronner de roses, parce qu'il s'est couronné pour nous d'épines?

Oublions, si nous voulons, ces terribles vengeances que Dieu a de tout temps tirées du péché, et effaçons de notre imagination ces tristes mots d'enfer et de purgatoire, où il doit être puni, afin de tourner toutes nos pensées et toutes nos actions vers cette ineffable bonté qui le pardonne. Car, pourrions-nous bien y songer sans être touchés de reconnaissance et de tendresse? C'est à elle que nous devons tout ce que nous sommes, et tout ce que nous ne sommes pas, tout le bien que nous faisons, et tout le mal que nous ne faisons pas, la rémission de nos péchés et les grâces nécessaires pour n'en point commettre de nouveaux ; mais aussi c'est à nous que sont confiés les intérêts de cette miséricorde ; et toute notre sollicitude, dit saint Bernard, ne doit être qu'à songer aux moyens de la louer et de la reconnaître.

Comment les ferons-nous? Ce sera si nous sommes résolus de ne nous point pardonner, par le principe même qu'il nous pardonne, si nous portons sa croix, parce qu'il nous porte lui-même sur ses épaules, et si nous souffrons pour l'expiation de nos fautes ce qu'il a enduré par un excès de cette ardente charité qu'il a eue pour nous. Ce sera si nous crucifions notre vieil homme, afin de détruire le corps du péché, et si, pour satisfaire un de ses plus violents désirs, nous accomplissons ce qu'il a instamment demandé à son Père, en le priant que le calice de ses douleurs passât de lui jusqu'à nous ; car voilà ce que les Pères ont entendu par ces paroles : *Transeat a me calix iste* (I *Pet.*, IV) ; voilà ce que saint Pierre appelle participer aux souffrances de Jésus-Christ, et s'armer de la même pensée que lui : voilà ce qu'il croit absolument nécessaire, afin que l'homme qui jusqu'ici s'est abandonné, comme il dit, aux désordres des

païens, ne vive plus selon les désirs des hommes, mais selon la volonté de Dieu : *Ut non jam desideriis hominum, sed voluntati Dei quod reliquum est in carne vivat temporis.* Il doit suffire, ajoute-t-il, d'avoir mené une vie païenne ; à présent qu'il est converti, il faut qu'il se donne de garde de tomber dans les péchés qui lui ont été pardonnés, et d'être davantage à charge à la miséricorde divine qui condamne autant les conversions inconstantes qu'elle se réjouit de celles qui sont véritables et persévérantes.

Je ne vois rien qui puisse nous consoler davantage que d'apprendre que Dieu songeait à nous, quand nous n'étions pas encore, et que sa miséricorde, qui nous a portés de toute éternité dans son sein, nous préparait avant que nous vinssions au monde les grâces qu'elle devait nous donner dans le temps ; à peu près comme une bonne mère qui, sentant remuer son enfant, dispose longtemps avant ses couches les langes où elle doit le recevoir.

Mais ce nous est encore un plus grand sujet de consolation d'apprendre que si une mère oublie souvent son enfant, il proteste qu'il ne nous oubliera pas ; que non-seulement il se mettra à nos côtés pour nous défendre, qu'il nous mettra même au-dedans de lui, nous cachant dans le sanctuaire de son cœur, nous environnant du bouclier de sa vérité, faisant de notre cause la sienne, nous accordant grâces sur grâces si nous sommes fidèles aux premières, et nous appelant par trois fois comme l'Epoux des cantiques faisait son Epouse, afin de nous attacher plus fortement à lui, et s'assurer la conquête de notre cœur.

Car que signifient ces invitations multipliées, dit Richard de Saint-Victor, si ce n'est pour nous apprendre trois grands mystères, je veux dire avec lui, l'ardeur de Dieu et son empressement à nous chercher, la douceur de son esprit et l'onction de sa grâce quand il nous a convertis, la stabilité et la persévérance de son amour quand il nous a ramenés dans la bergerie? si ce n'est, ajoute ce même Père, pour nous dire de sortir du péché où nous trouvons tant d'amertumes, *veni de Libano*, d'aspirer après ses chastes embrassements où nous trouverons tant de douceurs, *veni, sponsa mea*, et d'acquérir cette persévérance par laquelle il couronne ses propres dons, *veni, coronaberis*, afin que ce cordon à trois nœuds qui nous lie à sa miséricorde ne puisse jamais se rompre, et que sa joie soit parfaite par cet inviolable attachement.

Comment, en effet, pourrait-il pleinement se réjouir d'une conversion de quelques jours, et quelle consolation lui donnerait un homme qui retomberait dans le péché, détruisant d'une main ce qu'il aurait bâti de l'autre, commençant bien sans avoir le cœur de bien finir, et faisant, pour ainsi dire, pénitence de sa pénitence même?

La conversion du pécheur et la rechute du juste produisent, selon notre manière de concevoir, des mouvements fort opposés dans le cœur de Dieu. Quand le pécheur fidèle aux inspirations divines rentre dans la bonne voie qu'il avait quittée, l'Eglise édifiée de son retour le reçoit à bras ouverts ; les prédestinés, dont il se met en état de remplir le nombre, s'en font une fête dans le ciel! Dieu même tout immuable qu'il est s'en réjouit avec ses anges ; et ce qu'il y a de surprenant, plus ce pécheur lui a résisté, plus sa conversion lui donne de joie.

Ne vous en étonnez pas, dit saint Augustin (*Lib.* VIII *Confess. cap.* 3), c'est un sujet qui a porté les armes contre son prince, qui pendant sa rébellion s'est mis mille fois en danger de périr, et dont la conquête réjouit d'autant plus qu'on a eu de peine à le réduire à son devoir. *Quanto majus periculum fuit in prælio, tanto majus gaudium est in triumpho.* C'est un homme qui s'étant inconsidérément jeté en pleine mer avait été battu d'une furieuse tempête, qui cependant s'est sauvé presque contre toute espérance, et dont par conséquent le salut est d'autant plus cher qu'il a été exposé à de plus fâcheux dangers. C'est un homme qui dans une longue maladie s'est vu à deux doigts de la mort, et qui toutefois après plusieurs accès a repris insensiblement ses forces, et dont par conséquent la santé donne plus de joie au médecin qui l'a guéri.

Heureux celui sur qui toutes ces grâces tombent, mais plus heureux encore celui qui, secondant les desseins de Dieu qui l'a tiré du combat, du naufrage et de la mort, s'attache à sa sainte miséricorde, et prend de son côté autant de précaution pour se conserver dans son amitié, qu'il lui offre de sa part de moyens de persévérer dans la vertu, ravi de demeurer ferme dans sa vocation, et de pouvoir augmenter la joie du Seigneur par son inviolable fidélité.

Car si ce sujet vient à renouveler sa rébellion, ce téméraire à se rejeter dans le péril, et ce malade à r'ouvrir inhumainement ses plaies ; quelle sera la douleur de Dieu, qui verra que les soins que sa miséricorde a pris de ce malheureux, et les grâces qu'elle lui a donnés sont des soins inutilement pris, et des grâces devenues infructueuses par ses rechutes?

N'attendez pas après cela que je vous propose d'autres motifs pour vous inspirer une fidèle persévérance ; je crois que celui-ci doit suffire, et s'il ne vous touche pas, je n'en vois point qui puisse le faire.

Quand ce bon père dont il est parlé dans la suite de notre évangile, courut au devant de son fils qu'il voyait venir de loin ; quand il se jeta à son cou et qu'il le baisa ; quelles furent, à votre avis, les pensées de cet enfant prévenu avec tant de bonté, traité avec tant de douceur et reçu avec tant de joie? Combien de fois, dit-il, dans son cœur, d'un ton plus fort qu'il ne le disait de bouche *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contr vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils!* Combien de fois, intérieurement confus de ses débauches, forma-t-il la résolution de

n'y plus retomber? combien de fois, comparant son malheureux état où ses profusions criminelles l'avaient réduit, avec cette agréable et magnifique réception qu'on lui faisait, protesta-t-il de ne jamais rien faire contre le respect et la reconnaissance qu'il devait à un si bon père; trouvant dans son amour et dans sa générosité tous les motifs d'un fidèle et inviolable attachement à sa personne?

Puisque Jésus-Christ a voulu se dépeindre sous ce symbole, concevons les mêmes sentiments que cet enfant prodigue; et pour répondre en peu de paroles à ce que je viens de dire dans ce discours, examinons avec loisir toutes les dimensions de sa miséricorde, afin de régler sur elle l'état de notre conversion et nous acquitter pleinement de nos devoirs.

Cette miséricorde est si large qu'elle s'étend depuis l'orient jusqu'à l'occident, et depuis le midi jusqu'au septentrion, en sorte que toute la terre est pleine de ses bienfaits: *Misericordia Domini plena est terra.* Donnons à notre confusion une espèce d'immensité, et si nous n'avons pas consacré à Dieu qui nous prévient, les premières pointes de nos années, et pour ainsi dire l'orient de nos jours, consacrons-lui dès ce moment tout le reste de notre vie.

Cette miséricorde est si profonde qu'elle descend jusque dans les enfers d'où elle tire les âmes qui s'y sont engagées par leurs péchés : *Misericordia tua magna est super me, redemisti animam meam de inferno inferiori.* Descendons-y de pensée; et pour ne pas abuser des douceurs de cet aimable attribut qui nous soulage dans nos conversions, considérons ce que nous souffrirons dans le purgatoire, si nous sommes assez lâches que de ne nous pas punir en cette vie.

Cette miséricorde est si longue qu'elle embrasse tous les temps et qu'elle va d'une éternité à une autre. *Misericordia Domini ab æterno et usque in æternum super timentes eum.* Donnons à notre conversion cette espèce d'éternité par une fidèle persévérance dans le bien, et pour lors cette même miséricorde aura une quatrième dimension, car elle sera si haute qu'elle ira jusqu'au ciel. *Magnificata est usque ad cœlos misericordia tua*, et ce sera là qu'elle nous couronnera de gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XXXII.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De la pauvreté et de l'obéissance chrétienne.

Ait ad Simonem Jesus: Noli timere, ex hoc jam eris homines capiens. Et subductis ad terram navibus, relictis omnibus, secuti sunt eum.

Jésus dit à Simon, à Jacques et à Jean qui étaient avec lui : Ne craignez point; vous prendrez désormais des hommes. A ces paroles, ils ramenèrent leurs barques à bord, quittèrent tout et le suivirent (*S. Luc, ch.* V).

Je ne sais, messieurs, ce que nous devons admirer davantage dans notre évangile, ou l'honneur que Jésus-Christ fait à trois de ses disciples qu'il destine au plus noble emploi qui fût jamais, ou la reconnaissance de ces mêmes disciples qui s'en acquittent avec tant de fidélité? Bénirons-nous la miséricorde du Créateur qui les attire? Louerons-nous la docilité de la créature qui suit aveuglément ces attraits? Dirons-nous que Pierre, Jacques et Jean ont été heureux d'avoir été appelés par Jésus-Christ? Ajouterons-nous qu'ils ont été fidèles à répondre à la vocation de leur Maître ? Disons toutes ces choses, puisqu'il n'y en a aucune qui ne soit renfermée dans notre texte, aucune qui ne nous découvre toute l'économie de la vie chrétienne, et qui par conséquent ne soit écrite pour notre instruction.

Rien ne me paraît plus admirable que la grâce qu'ils reçoivent : grâce douce et charmante par ses attraits extérieurs; c'est Jésus-Christ le plus beau et le plus engageant de tous les hommes qui leur parle : *Ait ad Simonem Jesus :* grâce efficace et toute puissante par ses opérations intérieures; Jésus-Christ qui tient leurs cœurs entre ses mains les tourne de tel côté qu'il lui plaît; tantôt il y excite, et tantôt il y calme des passions; tantôt il leur donne sujet de tout appréhender, tantôt arrêtant des frayeurs qu'il fait naître, il leur dit de ne rien craindre, *noli timere*, grâce officieuse et magnifique tout ensemble, par le changement qu'il fait de leurs emplois, et le nouveau ministère auquel il les destine. *Vous preniez autrefois des poissons; mais désormais vous ne prendrez que des hommes: Ex hoc jam homines eris capiens.*

Mais aussi rien ne me surprend et ne m'édifie davantage que la coopération de ces mêmes disciples au mouvement de la grâce: dès que Jésus-Christ leur parle, *ils ramènent leurs barques à bord*, dit saint Luc, *quittent toutes choses et le suivent.* Etrange pauvreté qui leur ôte non-seulement le peu de bien qu'ils ont, mais encore le désir d'en avoir, qui les fait renoncer non-seulement à leurs filets et à leurs métiers, mais qui plus est à leur cupidité et à leur espérance même. Obéissance admirable dans toutes ces circonstances : si Jésus-Christ dit à Pierre de se retirer du bord, il se retire; s'il lui dit d'aller en haute mer il y va. Ni le danger auquel il s'expose, ni la fatigue qu'il s'est inutilement donnée pendant toute la nuit, ni la crainte d'une pêche embarrassante et infructueuse: rien de tout cela ne le détourne de jeter derechef ses filets, sur la simple parole de Jésus-Christ son Maître, et tous ensemble par une sainte émulation approchent leur barque de terre, quittent tout et le suivent.

Profitons, chrétiens, d'un si bel exemple, et tâchons d'imiter selon notre état ces deux espèces de renonciations de nos apôtres; renonciation aux biens de la terre par une pauvreté de cœur, renonciation à notre propre volonté par une obéissance parfaite et un entier assujettissement à la loi de Dieu, puisque c'est dans ces deux choses que sont renfermés, comme vous allez voir, nos plus importants devoirs.

En effet deux choses éloignent l'homme des voies de Dieu, la cupidité et l'amour dé-

réglé des biens de la terre, c'est la première: un secret désir d'indépendance et un attachement à son propre sens, c'est la seconde. Par l'un il aime le monde, par l'autre il aime, encore davantage, et est idolâtre de lui-même. Ainsi, qu'a fait Jésus-Christ? il a opposé deux remèdes à ces deux grands maux, je veux dire la pauvreté d'esprit à cette cupidité mondaine, et l'obéissance évangélique à cet amour de soi-même, et à ce désir d'indépendance. La première de ces vertus nous dépouille, la seconde nous sacrifie, la première nous ôte nos commodités temporelles, la seconde nous enchaîne et nous réduit sous la servitude de la loi, dit Richard de Saint-Victor : et c'est ajoute-t-il, dans l'une et dans l'autre de ces vertus que consiste tout l'esprit d'un vrai chrétien.

Car pour être tel il faut qu'il renonce à tous, je veux dire à ce qui est hors de lui, et à ce qui est au dedans de lui; à ce qu'il a, et à ce qu'il est. Soit qu'il ait du bien, soit qu'il n'en ait pas, il doit toujours être pauvre d'esprit et de cœur, ce sera mon premier point. Soit que les lois qu'on lui impose lui semblent douces, soit qu'elles lui paraissent dures, il doit toujours s'y assujettir par un esprit d'obéissance, ce sera mon second point. S'il veut aller à Dieu, il faut qu'il quitte tout, *relictis omnibus*, voilà ma première proposition. Il faut qu'il le suive partout, *secuti sunt eum*, voilà ma seconde proposition. Deux importants devoirs d'un chrétien, pour la discussion desquels il faudrait employer autant de discours : ainsi quoique je sois obligé de les renfermer en un seul, je tâcherai de leur donner toute leur étendue pourvu que je reçoive du Saint-Esprit les lumières nécessaires pour remplir un si vaste dessein : je les lui demande par, etc. *Ave*.

PREMIER POINT.

Comme la plupart des fidèles savent assez de quelle nécessité est la pratique des vertus chrétiennes, et qu'après tout le désordre de leur esprit et la dépravation de leur cœur ne consistent, ce semble, qu'en ce qu'ils tirent de pernicieuses conséquences des vérités mêmes dont ils conviennent, soit en ne les appliquant pas, soit en les détournant de leur véritable sens : je crois qu'il est plus important de leur montrer dans le détail en quoi ces vertus consistent, et de quelle manière elles les regardent, que de s'arrêter à des principes vagues, qui ne leur feraient connaître qu'en général l'obligation qu'ils ont de les embrasser.

Tout le monde presque sait qu'il faut tout quitter pour suivre Jésus-Christ, *que celui qui ne renonce pas à ce qu'il possède ne peut pas être son disciple*, et que pour jouir dans le ciel de sa gloire, il faut embrasser sa pauvreté sur la terre : mais en quoi cet abandonnement, cette renonciation, cette pauvreté consistent, de quelle manière les pauvres et les riches doivent s'appliquer par rapport à leur état, ces maximes générales; c'est ce que très-peu de personnes savent; et c'est néanmoins ce que tout le monde devrait savoir, et par conséquent ce que je vais vous expliquer dans la suite de ce premier point.

Je ne puis vous en donner une idée ni plus régulière ni plus exacte, qu'en me servant de celle du Sage dans le chapitre 13 de ses Proverbes. Il nous dit en cet endroit, que comme la cupidité damne les pécheurs, tant ceux qui sont riches que ceux qui sont pauvres ; la justice qui doit être commune aux uns et aux autres, règle les pas de l'homme de bien, et le fait toujours marcher dans la voie de Dieu ; mais comment, et quel est le portrait qu'il nous fait de cet homme juste dans l'une et dans l'autre fortune? le voici. *Est quasi dives cum nihil habeat, et quasi pauper cum in multis divitiis sit*. C'est un homme qui n'ayant rien, vit comme s'il était riche; et c'est un homme qui étant riche, vit comme s'il n'avait rien. Excellente définition qui étant bien entendue renferme ce que l'on peut dire de plus moral et de plus instructif au sujet de la pauvreté évangélique.

Qu'est ce donc que le pauvre évangélique? C'est celui qui, n'ayant rien, est aussi content de Dieu qu'un riche le serait de la fortune, au milieu de beaucoup de biens, et c'est celui qui, ayant des richesses, n'en use pas plus mal que celui qui n'en a point ; ou, si vous voulez que je m'explique autrement, c'est celui qui, étant effectivement pauvre, est comme s'il était riche, parce qu'il se résigne à la volonté de Dieu, et qu'il ne s'impatiente pas dans ses disgrâces ; c'est celui qui, étant effectivement riche, est comme s'il était pauvre, parce qu'il n'a point d'attachement à ses biens, et qu'il ne met pas son cœur là où est son trésor. En un mot, c'est celui qui, dans sa pauvreté réelle, quitte tout pour l'amour qu'il a pour son état; c'est celui qui, dans son abondance effective, quitte tout, par un détachement intérieur de ses richesses. Peut-être vous dirai-je des choses qui vous surprendront dans la discussion que je ferai de ces deux vérités ; mais le zèle que j'ai pour votre salut ne me permet pas de les taire.

Je dis qu'afin que ceux qui sont effectivement pauvres, se sanctifient dans leur état, il faut qu'ils aiment leur pauvreté, qu'ils en souffrent les incommodités de bon cœur, qu'ils soient aussi tranquilles et aussi satisfaits de Dieu que s'ils étaient riches. *Est quasi dives cum nihil habeat*. Car ne pensez pas que la pauvreté qui nous est si expressément recommandée dans l'Evangile, soit seulement une pauvreté extérieure, attachée à un état particulier de misère et de disgrâce; c'est une vertu chrétienne, puisque Jésus-Christ s'engage de la récompenser d'une gloire éternelle, et que cette récompense n'est promise qu'aux vertus chrétiennes et surnaturelles. Or, toute vertu, pour être telle, doit venir du cœur, rien d'involontaire n'étant digne du ciel ; et particulièrement la pauvreté, dit saint Basile, qui ne peut être méritoire, à moins qu'elle ne procède de la volonté, et qu'elle ne soit marquée (ce sont

ses termes) d'un certain caractère de raison et de liberté par lesquels on l'accepte.

Il y a, dit Pierre de Blois, plusieurs sortes de pauvreté : il y a une pauvreté de naissance ou de disgrâce, et c'est celle des mendiants et des misérables; il y a une pauvreté de désirs, et c'est celle des avares; une pauvreté qui vient d'une indiscrète profusion, et c'est celle des prodigues qui sont réduits à la dernière misère, après avoir dissipé leurs biens au jeu et à la débauche; une pauvreté d'artifice et de déguisement, et c'est celle de ces fourbes qui, par une mandicité affectée, tâchent d'attirer la compassion d'autrui.

La première de ces pauvretés est malheureuse, dit ce Père; elle empêche de faire dans le monde la figure qu'on voudrait y faire. La seconde est criminelle; elle procède d'une insatiable avarice qui ne dit jamais : C'est assez. La troisième est orgueilleuse et désespérante; elle s'enfle vainement du bien qu'on a autrefois possédé, et laisse dans une âme un déplaisir mortel de ne plus rien avoir qu'elle puisse perdre. La quatrième est étudiée et hypocrite; elle se sert de dissimulation et d'artifice pour le soulagement d'un mal que l'on ne souffre pas. Ainsi, bien loin que ces sortes de pauvretés justifient l'homme, et le mettent dans l'état où Jésus-Christ veut qu'il soit, elles peuvent compâtir avec un secret attachement au bien, et souvent la cupidité mondaine fait plus de désordres dans ces sortes d'états que dans les hautes et éminentes fortunes. C'est cette cupidité qui fait ressentir aux premiers toutes les pointes d'une douloureuse indigence, auxquelles ils seraient insensibles, si elle ne les dominait pas; c'est elle qui soutient les passions des seconds, qui les rend inquiets, ardents, avides, par rapport à des besoins imaginaires, et qui, au milieu de leurs richesses, les réduit à une plus déplorable pauvreté que n'est celle des pauvres; c'est elle qui flatte les restes d'un ridicule orgueil dans les troisièmes, qui, n'ayant plus rien à perdre, se représentent leurs richesses passées, et souhaitent de rentrer dans leur première fortune, pour continuer leurs débauches; désordre que Salvien déplorait dans les pauvres de son siècle, et qui n'est que trop ordinaire dans le nôtre : *Ea est labes præsentium temporum ut cum jam non habeat paupertas quod possit perdere, adhuc tamen velit vitiositas plus perire;* c'est elle qui rend les derniers fourbes et malins, qui fascine les yeux par une apparente mendicité, et qui, pour s'attirer quelques charités, ne trouve point de meilleur moyen que de tromper ceux qui les font.

Il n'y a, messieurs, que la pauvreté chrétienne qui aille jusqu'au cœur, pour en arracher ce maudit attachement qu'on a aux biens de la terre. Elle n'ôte pas à un homme ses désirs, elle veut seulement qu'il les règle quelquefois sur son état, souvent sur les vrais besoins, mais toujours sur les saintes maximes de l'Évangile, afin que, dégagé du pesant fardeau des richesses, il marche sans murmurer dans cette voie étroite, qui aboutit au ciel, et où la main de la miséricorde le conduit : heureux de ce qu'il trouve plus de la moitié du chemin déjà fait; mais heureux et sage tout ensemble de ce qu'il achève le reste par une courageuse résignation, et qu'à une pauvreté de condition, il joint celle de l'esprit et du cœur.

Quand il est dans cette disposition, on peut dire véritablement que quoiqu'il n'ait rien, il est comme s'il était riche, *est quasi dives cum nihil habeat*, et que, dans sa pauvreté, il vit toujours content, soit par rapport au monde et à la vie présente, soit par rapport à Dieu et à la vie future. Il est content par rapport au monde et à la vie présente, parce qu'il se sent délivré de ces chagrins et de ces inquiétudes mortelles que souffrent pour l'ordinaire les riches du siècle. Il est encore plus content, par rapport à Dieu et à la vie future, parce qu'il se voit exempt de ces grands péchés qui sont presque inséparables des richesses, et que de toutes les voies qui conduisent au ciel, la sienne est tout à la fois et la plus courte et la plus sûre.

C'est une grande faiblesse de la vue de ne pouvoir regarder les objets que par une partie d'eux-mêmes, et encore par celle qui est la moins considérable; mais c'est une plus grande imperfection de notre raison de ne s'attacher qu'aux choses inférieures, et qui ont quelque éclat au dehors, sans en pénétrer le fond et examiner de près ce qui se passe au dedans d'elles.

Comme on ne voit dans les richesses que ce qui frappe les sens, on estime bienheureux ceux qui les possèdent; au lieu qu'on les croirait très-misérables si l'on avait les yeux assez bons pour voir les troubles et les furieuses agitations qu'elles leur causent. Je ne m'arrête pas ici à vous les décrire au long : je me contente seulement de vous dire qu'il est presque impossible que les riches ne soient ou ambitieux ou avares; et il n'en faut pas davantage pour vous faire connaître quels sont les désordres que ces deux cruelles passions excitent dans le fond de leurs âmes.

S'ils sont ambitieux, comme tout obéit à l'argent, ils n'en ont jamais assez pour soutenir les monstrueuses dépenses qu'il leur faut faire. Liés à la roue de la fortune, ils en suivent tous les mouvements, tournant sans cesse par une ridicule circulation de projets et une continuelle révolution de désirs; semblables à ces pauvres animaux qui traînent une pesante meule à laquelle ils sont attachés, et n'en avancent toutefois pas davantage, parce qu'ils repassent incessamment sur leur même route : ensorte qu'à la fin de leur travail ils peuvent dire encore plus véritablement, en un sens, que ne disait saint Pierre dans notre évangile : *Nous avons travaillé durant toute la nuit, et cependant nous n'avons rien pris.*

Que si les riches sont avares, une insatiable cupidité les tourmente. Ce qui devrait, ce semble, arrêter leur désir, l'irrite davantage; et de même que plus on donne à boire

à un hydropique ou à un malade qui a une fièvre aiguë causée par une bile enflammée, plus on excite sa soif au lieu de l'éteindre, aussi, dit saint Chrysostome, plus les riches avares ont de bien, plus ils en veulent avoir, et leurs nouvelles acquisitions ne servent qu'à allumer davantage le malheureux feu qui les dévore.

Il n'en est pas ainsi d'un pauvre évangélique : il n'est ni ambitieux, ni avare; et, soit par son état, soit par l'empire qu'il a sur ses passions, il est toujours content. Renfermé dans le cercle de sa petite famille, il jouit en paix des bienfaits généraux de la Providence, et se soucie peu de la fortune et de l'ambition des grands, soient-ils des Alexandre. Pour être riche, dit-il en lui-même, est-on moins sujet à la mort et aux infirmités qui la précèdent? Quelle étrange folie de tant amasser et de tant désirer de biens, pour les quitter un jour, et les abandonner quelquefois à ses ennemis, souvent à des étrangers, presque toujours à des ingrats! Ne peut-on dormir que sur des lits magnifiquement parés, n'aller qu'en carrosse ou à cheval, n'être couvert que d'or et d'argent, ne vivre que parmi les festins et la bonne chère?

Mais ce qui le rend encore plus content et plus riche au milieu de sa pauvreté, c'est lorsque sa foi vient au secours de sa raison, et qu'il se voit non-seulement à couvert des troubles et des inquiétudes de la vie présente, mais encore exempt de ces grands péchés contre lesquels les riches peuvent si difficilement se tenir en garde, et dans la vie la plus courte et la plus sûre pour aller au ciel.

Nous parlerons tantôt de la difficulté qu'ont les riches à se sauver dans leurs conditions, soit à cause du penchant qu'ils y trouvent à commettre toutes sortes de péchés, soit à cause de l'éloignement où ils sont de la pratique de certaines vertus absolument nécessaires à leur salut. Et par cette simple idée vous pouvez déjà juger du bonheur des pauvres, qui, rangés sous un asile comme inaccessible à ces fâcheuses disgrâces, trouvent dans une vie obscure et pénitente de quoi s'acquitter des devoirs du christianisme, par l'avantage même de leur vocation. Je ne veux pas dire qu'ils soient assurés de leur salut, et hors de ces tentations universelles qui attaquent indifféremment tous les hommes. Chacun porte avec soi sa concupiscence et ses passions; *chacun sent dans ses membres la loi de la chair, qui répugne à celle de l'esprit;* et pour être en danger de se perdre, il suffit de vivre dans un monde corrompu, quand même on n'en serait, comme dit l'apôtre, *que la balayure et l'excrément.*

Mais ce que je veux dire, c'est qu'ils ne sont pas exposés à autant de tentations, battus par autant d'orages, sujets à commettre autant de péchés que les riches. Arrêtés par l'ancre de leur espérance, et retenus dans le port par autant de cordages qu'ils ont de vertus et de confiance en Dieu, ils jouissent déjà par avance des biens célestes, et, selon la vérité même, *ils sont heureux dès cette vie, parce que le royaume des cieux leur appartient.* Pauvres, à qui je parle, voilà votre avantage, pourvu que vous demeuriez dans les bornes de votre vocation, et que vous fassiez un bon usage des grâces attachées à votre état.

Remarquez bien ces conditions, puisque c'est d'elles que dépend votre bonheur, et que, si vous n'êtes dans ces dispositions, votre pauvreté ne vous sera jamais d'aucun mérite devant Dieu. En effet, c'est en vain qu'un pauvre prétend que sa misère extérieure le sauvera, s'il s'abandonne à sa cupidité, si, tenté d'acquérir du bien par ses mensonges, ses trahisons, ses parjures, il aime mieux mentir, trahir, se parjurer, que de n'en point avoir en vivant selon les étroites et austères maximes de l'Evangile. En vain se flatte-t-il que le paradis, qui semble fermé aux riches, lui sera ouvert, si se sentant, par exemple, chargé d'une nombreuse famille, il déplore sa disgrâce et donne des malédictions à ses enfants quand il n'a pas de quoi leur donner du pain; si, voyant que ses affaires dépérissent, que les receveurs des deniers publics le poursuivent, que ses créanciers le tiennent inhumainement à la gorge et lui disent : *Rends ce que tu dois;* si, dis-je, dans ces fâcheuses rencontres il s'abandonne à un mortel désespoir, ennuyé de traîner une vie malheureuse, se souhaitant la mort, méditant la ruine de ses persécuteurs, faisant du remède à ses péchés la matière de son endurcissement, se tourmentant comme une bête, criant comme un furieux, blasphémant et enrageant comme un démon.

Mais, sans vous parler de ces désordres, on perd encore dans sa misère le fruit de sa pauvreté en plusieurs manières, dit saint Thomas. Premièrement, quand on ne sert Dieu et qu'on ne le prie que pour se tirer de la nécessité. Car, quoiqu'on doive s'adresser à lui dans ses besoins temporels, il n'est pas permis de faire du soulagement dans son indigence le point ou capital, ou unique de sa prière, puisque pour lors, ce n'est pas Dieu, mais la créature que l'on cherche et que l'on regarde comme sa dernière fin.

Secondement, quand on se fait une espèce de contre-providence, qu'on se défie de Dieu comme de son ennemi, et que l'on s'abat tellement de chagrin qu'on l'oublie, ou qu'on le méprise.

Troisièmement, quand par un sentiment contraire, on croit pouvoir sortir de sa misère par sa propre industrie, devenir riche en cessant d'être chrétien, et que, sous prétexte de gagner du pain à ses enfants, on travaille pendant les fêtes et les dimanches.

Enfin, quand on s'ennuie d'être pauvre, qu'on prévient le temps de sa future prospérité, et que, sans attendre à se servir des voies qui sont permises, on s'enrichit par des procédures prématurées. C'est irréligion dans les premiers, c'est défiance dans les seconds, c'est présomption dans les troisièmes, c'est impatience dans les quatrièmes, et cupidité dans les uns et les autres : cupidité qui règne dans les pauvres et dans les riches, mais qui étant, pour ainsi dire, endormie et comme

hors d'action dans ceux-là, s'éveille et s'irrite dans ceux-ci, où elle se trouve comme dans son centre : cupidité par conséquent contre laquelle les riches doivent se précautionner davantage que les pauvres, en conservant au milieu de leur abondance une pauvreté de cœur, et, selon l'expression du Sage, en vivant au milieu de leurs richesses comme s'ils étaient effectivement pauvres : *Et quasi pauper cum in multis divitiis sit.*

Je ne vois guère de condition où l'on trouve tant d'obstacles à la pratique des vertus chrétiennes, et tant de disposition au péché, comme il s'en rencontre dans la condition des riches. Quand un homme a du bien, et que surtout une vigoureuse santé peut lui rendre les plaisirs plus durables et plus doux, souvent son esprit, enivré de sa bonne fortune, ne songe plus qu'aux moyens de profiter des honneurs et des divertissements qu'elle lui fournit; souvent son cœur se remplit de l'amour des créatures, et comme s'il était lui-même son propre centre, il ne se tourne presque jamais par reconnaissance et par soumission vers celui dont il a reçu tant de grâces.

Ses passions vivantes et immortifiées le réduisent sous leur tyrannie, sans qu'il ait le loisir de se reconnaître ; s'engageant presque sans honte et sans crainte dans des désordres infinis, tant son âme est abrutie, tant l'impunité dont il se flatte, le dispose à commettre tous les crimes que les affections corrompues et la présence des objets lui suggèrent.

Il n'a presque jamais de douceur ni de charité pour ses frères. Il maltraite les uns, il surprend les autres : ses maîtres, il les trahit : ses égaux, il les supplante : ses inférieurs, il les opprime : ceux qui lui paraissent heureux, il les hait : ceux qui lui paraissent malheureux, il les rebute, ou si par un reste d'humanité hypocrite, il ne les rebute pas, il les méprise dans son cœur, et souvent, de peur qu'une pitié naturelle ne le rende misérable par réflexion, il ne peut souffrir qu'on lui parle de misère. Il se forme des entrailles de fer contre son prochain, et, trop content de soi, s'il ne dépouille pas les autres de leur bien, il se fait une prétendue justice de disposer du sien, comme il lui plaît : tantôt en le conservant par une épargne sordide, tantôt en le dissipant par de scandaleuses et d'énormes profusions.

Heureux celui qui, par sa misère, se voit délivré de tous ces dangers, pendant que les autres au milieu de leur fatale abondance sont si éloignés des voies de leur salut, et si proches de celles de leur perte; plus heureux encore celui qui, poussant plus loin le mérite de pauvreté, et prenant à la lettre les paroles de Jésus-Christ, *renonce à tout ce qu'il possède, vend ses biens et les donne aux pauvres !*

Toutefois, ce serait tomber dans une erreur que l'Ecriture et les Pères ont condamnée, de croire qu'on ne peut se sauver que par cette voie, que les richesses sont mauvaises par elles-mêmes, que les commodités de la vie forment des obstacles insurmontables au salut, et que sans une renonciation réelle et extérieure, il est impossible à un homme riche de s'acquitter des devoirs que le christianisme lui impose.

Ce ne sont pas les biens du monde que Jésus-Christ réprouve, c'est seulement l'amour de ces biens : ce ne sont pas les richesses qu'il condamne, c'est le ver qui s'y attache et le poison qui les corrompt : c'est-à-dire, cette malheureuse cupidité par laquelle, selon saint Augustin, on jouit de ce dont il ne faudrait qu'user, et l'on fait sa dernière fin de ce qui n'est qu'un moyen pour y conduire. Tellement que si l'on pouvait ôter le ver de ce fruit, et démêler de ce breuvage le poison qui y est détrempé, il est certain que l'on ferait changer, sinon de nature, du moins d'effet à ses richesses, et que ce qui expose les riches à un très-grand danger de réprobation, deviendrait par un mystérieux changement le sujet de leur bonheur, et l'instrument même de leur gloire.

Or, voilà, à proprement parler, à quoi travaille la pauvreté intérieure que Jésus-Christ recommande aux riches avec tant de soin, et qu'il semble avoir seule opposée comme un remède, et une grâce universelle aux plus dangereuses tentations que le démon leur livre dans la prospérité dont ils jouissent.

L'inégalité des conditions sert à Dieu et au démon pour des fins très-différentes. Dieu qui a fait le pauvre et le riche et qui veut sauver l'un et l'autre, se sert de cette inégalité pour justifier sa providence, sa sagesse et sa justice (*Sap.* VI). Le démon s'en sert aussi pour perdre l'homme qui, dans l'une et dans l'autre fortune, est toujours l'objet de son envie. Il le tente du côté de l'adversité, il le tente du côté de la prospérité. S'il est pauvre, c'est une tentation de murmure et d'impatience : s'il est riche, c'est une tentation de rébellion et d'injustice. L'un est tenté d'acquérir ce qu'il ne possède pas ; l'autre, d'abuser de ce qu'il possède ; l'un de tomber dans les péchés que la mendicité entraîne, et l'autre, dans ceux qui semblent naturellement inséparables des richesses. Car, pourvu que cet esprit tentateur arrache des cœurs des hommes les semences des vertus, et qu'il fasse mourir ces jeunes plantes, que lui importe-t-il s'il les dessèche par le vent du midi, ou s'il les renverse par celui du septentrion, s'il les noie dans les eaux de la volupté mondaine, ou s'il les enlève de force par les torrents et le déluge de la misère ?

Mais ce qui est étrange, c'est que le démon, nonobstant cette inégalité de condition, emploie toujours le même moyen pour perdre l'homme : et ce moyen, dit saint Grégoire, n'est autre que la cupidité et l'attachement aux biens de la terre qu'il lui inspire (*Greg. lib.* XV, *cap.* 34). C'est là, selon ce Père, la tentation générale qu'il livre aux pauvres et aux riches, rendant par elle les uns inconsolables dans leur misère, et les autres insatiables dans leur abondance : ceux-là, pour me servir des termes de Job, *mourant dans l'amertume de leur âme*, parce qu'ils regardent la pauvreté comme le plus terrible de tous les maux, et ceux-ci vivant avec un

cœur plein d'avarice et d'orgueil, parce qu'ils se reposent dans leurs richesses comme dans leur unique et dernière fin.

Ainsi, comme la cupidité est la grande tentation des riches et des pauvres, et le principe commun de leur perte, quand ils y succombent, qu'a fait Jésus-Christ? Il leur a fourni un remède général qui n'a pas moins d'étendue et d'efficace, que le mal dans lequel ils sont sollicités de tomber, et ce remède, directement opposé à la cupidité mondaine, est la pauvreté évangelique: pauvreté qu'il a mise à la tête des vertus chrétiennes : pauvreté sur laquelle il a établi sa religion: pauvreté qui est de tous les lieux et de tous les temps : pauvreté enfin qu'il a également prêchée aux pauvres et aux riches, lorsque sans faire aucune distinction d'état, il leur a dit : *Quiconque ne renonce pas à ce qu'il possède, ne peut jamais être mon disciple.* Car, comme remarque saint Jean Chrysostome, puisqu'il n'est pas nécessaire que cette pauvreté soit réelle et effective, il faut qu'elle soit intérieure et morale, et qu'un riche au milieu des biens qu'il lui est permis de posséder, vive comme s'il ne les possédait pas.

Pourquoi pensez-vous, messieurs, que Jésus-Christ étant entré dans la barque de Simon qui était sur le bord du lac de Génézareth le pria de s'éloigner un peu de la terre: *Rogavit eum a terra recedere pusillum?* Quoique cette circonstance de notre Evangile semble peu considérable, les saints Pères qui ont regardé comme de grands mystères les moindres actions de Jésus-Christ ont fait sur celle-ci une assez délicate réflexion.

Jésus-Christ n'obligea pas Simon de quitter entièrement la terre, il lui demanda seulement qu'il s'en éloignât un peu, pour nous apprendre, disent-ils, qu'il n'oblige pas les riches à se réduire à une pauvreté réelle, qu'il exige seulement d'eux une pauvreté d'esprit; en sorte qu'entre leurs cœurs et les biens qu'ils possèdent, il y ait toujours un petit trajet qui les sépare. Il veut, dit saint Jérôme, qu'ils soient comme cet ange de l'Apocalypse qui avait un pied sur la mer, et l'autre sur la terre, qu'ils jouissent en repos des commodités de la vie, quand la Providence leur donnera une prospérité constante; mais aussi qu'ils soient prêts à combattre contre les eaux amères des afflictions et de la pauvreté, quand cette même Providence leur ordonnera d'aller en pleine mer.

Il veut, ajoute saint Basile, qu'ils soient comme des soldats et des voyageurs dans le monde. Un soldat ne bâtit point de maison, il n'achète point d'héritage, il ne se mêle d'aucun trafic; ou s'il bâtit, s'il achète, s'il trafique, c'est comme homme privé, et non pas en qualité de soldat. Tantôt il est dans les villes, et tantôt en campagne, quelquefois il fait bonne chère, souvent il n'a que du pain et de l'eau, transportant sa tente d'un lieu à un autre, et n'ayant d'attachement à quoi que ce soit. Si on le loge dans une maison riche et bien meublée, il y demeure: eh! qui doute qu'il n'y demeure avec quelque satisfaction! mais ce qui marque son désintéressement, c'est qu'il est fort au premier commandement qu'il reçoit, et qu'il sacrifie aux ordres de son prince, les douces habitudes qu'il a faites. La seule nécessité est pour l'ordinaire la règle de ses repas et de son repos, le froid et le chaud, la faim et la soif, les voyages et les courses sont les plus fréquents exercices de sa patience : et qui plus est, l'on dirait que la pauvreté et l'abondance lui sont presque égales, puisque s'il conserve autant qu'il peut le petit butin dont il a profité, c'est sans attachement; et quand il le perd, sans désespoir; ménageant sa fortune, par son adresse et sa valeur, la mesurant sur ses services, ou plutôt sur la magnificence de son prince, pour la gloire duquel il veille, il fatigue, il combat, il donne dans l'occasion ses biens, sa liberté, sa vie.

L'homme riche doit conserver un même esprit dans son abondance : et pour lors on peut dire *qu'il est véritablement pauvre au milieu de ses plus grands biens : Quasi pauper cum in multis divitiis sit.* S'il bâtit, ce n'est pas pour se faire une demeure permanente; il sait *que nous n'en avons pas en ce monde :* c'est pour s'assurer une hôtellerie dans son voyage. S'il achète et s'il trafique, c'est sans sollicitude et sans avarice; il se regarde comme l'économe et le tuteur des pauvres, qu'il tâche de soulager, et au nombre desquels il se met. Il fait servir ses richesses à ses besoins, quelquefois même à ses plaisirs, et par là le monde reconnaît qu'il est riche : mais il use de ces biens comme s'il n'en usait pas, il prend ses plaisirs comme s'il ne les prenait pas, et par là Dieu proteste qu'il est pauvre. Il ressemble à Abraham : cet homme est si riche, que l'Ecriture l'appelle *dives valde*, et toutefois il est si pauvre, qu'il demeure dans la terre promise, comme dans une terre étrangère, dit saint Paul, sans y bâtir de maison, se contentant seulement de tentes qui se transportent à telle heure et à tel lieu que l'on veut. Il ressemble à Jacob: cet homme qui est si riche qu'il possède par la bénédiction qu'il a reçue, tous les biens de son père, et toutefois il est si pauvre, qu'il n'a qu'un bâton pour passer le Jourdain, que la terre nue pour lit, que des pierres sur lesquelles il couche, et où, nonobstant le mouvement perpétuel que font les anges qui montent et qui descendent, il dort paisiblement et avec une entière résignation aux ordres de Dieu. Il est si riche, qu'il a les idoles d'or et d'argent que ses serviteurs ont fabriquées, et toutefois il est si pauvre d'esprit et de cœur, qu'il les cache par mépris sous un térébinthe.

Admirable secret de la pauvreté intérieure qui subsiste au milieu des plus grands biens, et à laquelle les honneurs, les richesses et les emplois ne servent qu'à donner un nouvel éclat. Elle est obscure, cachée et stérile dans les pauvres : mais elle est exemplaire, éclatante et féconde dans les riches. Dans les pauvres, c'est la patience qui la couronne; dans les riches, c'est la libéralité qui la consacre : heureuse dans ceux-là, forte et magnifique dans ceux-ci, sainte et récompensée de Dieu dans tous les deux.

Ils ont beaucoup de bien, il est vrai, ils possèdent de grandes charges, ils ont des maisons aux champs et à la ville : mais comme Dieu seul est capable de les satisfaire, ils considèrent tous ces avantages de la vie présente, comme une véritable misère : jusque-là même, que souvent cette abondance leur est à charge, parce qu'ils la regardent comme un pesant fardeau, qui les empêche d'aller aussi vite qu'ils voudraient, vers cette chère patrie qui fait le principal objet de leurs désirs.

Plerumque eis sua abundantia fit vehementer onerosa, quia hoc ipsum graviter tolerant quod festinantes ad patriam in itinere multa portant(*Greg. lib*.XXII,*Mor*.,*c*.2). De là vient que cette pauvreté au milieu des dangers dont elle est environnée, les conduit à la perfection, par une admirable voie. Comme il porte un agréable, quoique pesant et dangereux fardeau, elle leur ôte l'attachement qu'ils y ont : et, dès qu'ils cessent de l'aimer, ils consentent volontiers de le porter à deux pour se décharger sur le pauvre de ce qui les embarrasserait trop, et aller même au ciel, ou plus promptement, ou plus noblement et plus pompeusement que les autres : *Ut dum sumit iste quod non habet, deponat ille quod amplius habet, ne conviator vacuus ambulet, nec eum quem retardare in via poterat, nimium onus gravet.*

Riches à qui je parle, aurais-je eu assez d'avantage pour faire ici votre portrait, et en représentant ce que vous devez faire, aurais-je dit ce qu'effectivement vous faites ? Si cela est, j'avouerai que vous êtes cet homme heureux dont parle le Saint-Esprit, qui, au milieu de ses biens a été trouvé sans corruption et sans tache, qui n'a pas couru après l'or, et qui n'a pas mis son espérance dans ses richesses. Vous pouviez violer la loi de Dieu, et vous ne l'avez point violée; vous pouviez commettre beaucoup de péchés, et vous n'en n'avez point commis : encore un coup, que vous êtes heureux et que votre mémoire sera un jour en vénération dans l'Eglise! Mais comme s'il était impossible de trouver un riche de ce caractère, le Saint-Esprit demande : *Qui est cet homme, afin qu'il le loue*, et je le demande aussi après lui: *Quis est hic et laudabimus eum?*

Ce n'est pas cet homme qui veut conserver ou augmenter son bien par toutes sortes de voies justes ou injustes, qui oublie ce qu'il doit à Dieu et à son âme, pour se tourner tout entier vers son négoce, qui se fait à plaisir des besoins imaginaires et des nécessités futures, qu'il faut qu'il prévienne par des soins accablants qui lui ôtent tout le repos et l'application à ses principaux devoirs.

Ce n'est pas cet homme qui se croit irrépréhensible devant Dieu, pourvu qu'il ne s'empare pas du bien d'autrui, qui commence même à goûter la douceur d'une paix intérieure par la mortification de ses désirs, mais qui ménage avec trop de précaution ce qu'il possède; et qui prétendant arrêter par une criminelle prévoyance les biens fugitifs de ce monde, laisse croître dans son cœur ces épines qui étouffent insensiblement la semence de la grâce : *Qui cum terrenas res studiose tueri desiderat, cordis quietem deserit quam quærebat, et dum substantia fugiens continua provisione protegitur, conceptus in animo divinæ scientiæ sermo dissipatur.*

Ce n'est pas enfin cet homme qui paraît désintéressé quand tout lui réussit, qui prie Dieu à son aise, alors qu'il se le sent favorable, et qui à la première perte qu'il fait, poursuit ses intérêts avec autant de chaleur, conduit ses procès avec autant de duplicité et de fourberie, se précautionne contre la Providence avec autant de défiance, traite les pauvres avec autant de dureté ou de mépris, reçoit les disgrâces avec autant de douleur et d'impatience, que font les intéressés et les plus avares. Et cependant, chrétiens, cependant, n'est-ce pas là la vie du grand monde? n'est-ce pas là l'esprit des riches ? et si l'on examine les choses de près, où en trouvera-t-on un qui soit exempt de ces péchés, qui ne coure pas après l'or et l'argent, qui ne le retienne pas par avarice, qui ne le dissipe pas par ses débauches : *Quis est hic, et laudabimus eum ?*

Mais, me direz-vous, défend-on à un riche une raisonnable prévoyance et une prudente économie? Non, il doit prendre le soin, et pour lui, et pour sa famille; mais il ne faut pas qu'il s'inquiète excessivement, ni qu'il sacrifie le repos de son âme et ses devoirs de chrétien à l'empressement de conserver son bien ou de l'augmenter par des voies illégitimes.

Eh quoi! ajouterez-vous, ne peut-il pas réserver quelque chose pour entretenir son état, et établir honnêtement ses enfants ? Il le peut; mais, comme nous le dirons ailleurs, il faut qu'il fixe cet état et ces besoins, qu'il compte Jésus-Christ parmi ses enfants, qu'il assigne aux pauvres leur portion héréditaire, et que sans confier ce soin à ses héritiers durs et infidèles comme lui, il leur donne pendant sa vie son superflu.

En un mot, on ne lui défend pas de recueillir le bien qui lui vient en abondance, mais on lui défend d'y attacher son cœur : tellement que Dieu se contentera de lui, si entre son cœur et ses biens il y a un secret, mais véritable divorce, afin que par là l'on reconnaisse qu'il l'adore et qu'il lui obéit : seconde obligation d'un chrétien, qui va faire la seconde et dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

Offrir ses biens à Dieu, c'est quelque chose; mais lui offrir avec ses biens, son esprit, sa volonté, son âme, le droit de disposer de soi-même, afin de recevoir aveuglément sa sainte loi, c'est lui faire un sacrifice parfait, dit Richard de Saint-Victor (*De sacr. David. et Abraham*).

Dans le premier de ces sacrifices, on offre à Dieu ce qui est hors de soi : on n'avait

rien apporté en venant au monde, et l'on donne ce qu'on y a reçu, ou du moins on n'y attache pas son cœur ; c'est un habit dont on se dépouille par vertu, et qu'il faudrait un jour quitter par nécessité. Dans le second, on fait incomparablement plus; on naît raisonnable et libre, mais on immole à la souveraine autorité de Dieu sa raison et sa liberté; et, au lieu que dans le premier présent, on ne lui avait été fidèle que par la privation ou le bon usage d'un bien étranger, dans le second, on lui fait connaître par une généreuse renonciation à un bien personnel, avec quel zèle on le sert et on l'aime : par le premier de ces sacrifices, on commence à entrer dans la carrière pour combattre; mais par le second, on combat et on triomphe; tellement, que s'il appartient aux autres vertus de préparer une âme à la victoire qu'elle espère d'obtenir, l'on dirait que c'est le privilége de l'obéissance de parler avantageusement et sans crainte de celles qu'elle a remportées : *Vir obediens loquetur victorias.*

Estimons donc tant qu'il vous plaira la pauvreté évangélique qui nous ôte l'attachement aux biens extérieurs, et qui nous conduit par de si sûres voies à la perfection; nous serons obligés d'avouer qu'elle ne serait qu'une vertu païenne et inutile au salut, si l'obéissance que les Pères ont considérée comme une vertu universelle qui influe sur toutes les autres, n'en faisait, pour ainsi dire, la forme et le mérite.

Or, trois conditions lui sont nécessaires afin qu'elle ait cet avantage. Elle doit être raisonnable et sincère : *Rationabile obsequium vestrum* (*Rom.*, XII); c'est la première. Elle doit être absolue et entière : *in omnibus obedientes sitis* (II *Cor.*, II); c'est la seconde. Elle doit être chaste, filiale et animée de charité : *Animas vestras castificantes in obedientia charitatis* (*Petr.* I); c'est la troisième. Je m'explique.

Qu'est-ce que l'obéissance, j'entends l'obéissance en général qui regarde tous les chrétiens, et non pas simplement cette espèce d'obéissance qui n'est que pour les âmes qui embrassent les conseils évangéliques : qu'est-ce que cette obéissance? c'est une parfaite soumission à la loi de Dieu et à tout ce qu'il nous commande par lui-même ou par ses ministres, comme nécessaire à notre sanctification. Or il faut trois choses afin qu'elle soit parfaite: s'instruire de bonne foi de ce que l'on doit faire et ne pas faire, autrement ce ne serait qu'une obéissance pointilleuse ou stupide ; s'acquitter généralement et sans restriction de tous ses devoirs, autrement ce ne serait qu'une obéissance conditionnelle et limitée ; se soumettre à Dieu comme un bon enfant à un très-bon père, autrement ce ne serait qu'une obéissance servile et froide. On doit donc être avide à étudier, à méditer et à consulter la loi de Dieu, afin de connaître ce que l'on doit faire, et c'est ce que j'appelle une obéissance raisonnable et sincère. On doit donc s'assujettir généralement à tout ce que cette loi commande, c'est ce que j'appelle une obéissance absolue et entière. Enfin, l'on doit donc s'acquitter de toutes ces obligations avec un esprit de charité et d'attachement à Dieu, et c'est ce que j'appelle une obéissance filiale et chaste.

Chercher un guide fidèle et s'informer des routes par lesquelles on peut arriver avec plus de facilité et de sûreté au lieu que l'on se propose, c'est le premier soin d'un homme qui voyage : observer les inclinations d'un maître, et s'instruire de ce qui lui plaît et de ce qui lui déplaît, c'est la première disposition d'un bon serviteur, et en même temps le premier et l'important devoir d'un vrai chrétien.

Le prophète-roi qui en connaissait la nécessité en faisait ainsi, en s'adressant à Dieu, le premier et le plus ordinaire sujet de ses prières. Tantôt il lui demandait *qu'il lui montrât ses voies*, *et qu'il lui enseignât ces beaux sentiers par lesquels il conduit ses élus à la gloire*, persuadé qu'à moins qu'il n'eût son divin esprit pour guide, et sa sainte loi pour règle, il ne ferait que de fausses démarches, et qu'après s'être longtemps fatigué, ces voies, soit agréables, soit difficiles, n'aboutiraient qu'à d'inévitables précipices. Tantôt il suppliait *de lui faire connaître sa volonté*, l'en conjurant par *le titre de Dieu* qu'il porte; et faisant servir ce grand nom de fondement à sa prière, comme pour lui dire que, si en qualité de Dieu il est le maître absolu de la créature raisonnable, il est aussi par cette même qualité obligé de lui expliquer dans le détail ce qu'il souhaite d'elle.

C'est ce que Dieu a fait. Afin que vous compreniez mieux la conduite qu'il a tenue envers vous, et celle que vous devez garder envers lui, appliquez-vous à un excellent principe de saint Augustin qui va vous développer cette morale.

Dieu nous a donné sa loi à deux fins, dit ce savant Père : 1° pour nous faire sentir notre dépendance, c'est la première; 2° pour nous obliger à consulter cette loi, à nous régler sur elle, et nous sanctifier en l'accomplissant avec autant de sincérité et de fidélité que nous en devons avoir, c'est la seconde. Je dis que Dieu, en nous donnant sa loi, a voulu nous faire sentir notre dépendance. Il est infiniment au-dessus de nous, et toutefois nous avons voulu lui ressembler; et cette imitation perverse, comme saint Augustin l'appelle, nous a perdus. Dieu est indépendant, nous avons voulu être indépendants; Dieu ne reçoit la loi que de lui-même, ou pour mieux dire, il est lui-même sa loi, loi primitive, substantielle et éternelle; et nous ne voulons presque recevoir de loi que de nous-mêmes. Dieu n'a personne qui le gouverne et qui lui commande; et nous, quoique nous soyons malgré nous commandés et gouvernés de Dieu en certaines choses, nous vivons en plusieurs autres comme si, par un mauvais usage de notre liberté, nous étions entièrement maîtres de nous.

Il était important de corriger cet orgueil de l'homme : or, pour le faire, il n'y avait

point de meilleur moyen que d'imposer des lois à celui qui voulait vivre sans lui, et c'est ce que Dieu a fait. Il ne nous demande pas pour cela ni notre or, ni notre argent; il ne nous ordonne pas de lui offrir des sacrifices, et d'égorger des victimes au pied de ses autels, ou s'il nous demande ces choses, ce n'est que par rapport à une principale qui est l'assujettissement de notre esprit et de notre volonté. Il ne dit pas à Adam : offre-moi les premiers fruits de la terre, dresse-moi des autels sur lesquels coule le sang des taureaux et des boucs, il ne lui demande pas même sa vie et la destruction de son être, il lui dit simplement : *Je te permets de manger de tous les fruits qui sont dans le paradis, mais il y en a un auquel je te défends de toucher.* Est-ce que ce fruit était mauvais? non, répond saint Augustin; mais c'était pour arrêter l'orgueil du premier homme et le réduire à l'obéissance qu'il lui en défendait l'usage. Dieu est le souverain de l'homme, l'homme est le sujet et l'esclave de Dieu, il n'en faut pas davantage, dit ce Père, *Dominus sum et servus es; hæc tota causa est.* Si cette raison ne suffit pas, l'homme ne veut pas être le serviteur de Dieu. Car, s'il en veut être le serviteur, il se doit réduire sous sa domination; s'il se réduit sous sa domination, il se doit abandonner à son bon plaisir; s'il s'abandonne à son bon plaisir, il doit être sous son commandement; s'il est sous son commandement, Dieu doit lui défendre quelque chose, et s'il lui défend quelque chose, il est à propos qu'il lui défende l'usage de celle qui est bonne en elle-même, afin d'éprouver par là l'obéissance de l'homme, et lui faire connaître combien il est avantageux de s'abstenir de ce même qui n'est pas mauvais de soi par le respect que l'on a pour celui qui le défend.

A ne regarder la loi de Dieu que de ce sens, elle nous assujettit comme le reste des créatures qui sont dépourvues de raison, et nous met au même rang qu'elles : mais à la regarder d'un autre sens par rapport à l'humble et sincère fidélité, avec laquelle nous pouvons l'accomplir, il est certain qu'elle nous ennoblit, et que si elle est l'épreuve de notre obéissance, elle en fait aussi le mérite et le prix.

Dieu ne nous a pas traités comme les créatures déraisonnables qui font sa volonté sans la connaître, de même qu'un pinceau conduit par une habile main exécute toute l'idée que le peintre s'est formée, et que ce pinceau ne connaît pas. S'il a voulu nous faire sentir notre dépendance par les commandements qu'il nous a imposés, il a voulu aussi par leur moyen faire de notre obéissance le principe de notre sanctification, et nous élever vers notre premier principe par le bon usage de notre raison et de notre liberté. Il a ménagé notre consentement, et a voulu que nous nous rendissions dignes d'aller à lui par notre obéissance qui est à proprement parler, dit saint Augustin (*lib.* VIII, *de Gen. ad lit.* 26), la seule vertu de la créature raisonnable et soumise, comme l'indépendance est son grand péché et la source funeste de tous les autres.

Dans ce dessein, non-seulement il nous a donné sa loi, mais il l'a pour ainsi dire exposée à tous nos sens : et rien n'est plus admirable que de voir le soin qu'il a pris pour la faire observer aux Juifs. Il met entre les mains de Moïse les deux tables de cette loi, il lui confie ces vénérables patentes (c'est ainsi que saint Chrysostome les appelle), afin qu'il les lise au peuple, à peu près comme un gouverneur ou un intendant de province qui, ayant reçu quelque édit du roi, fait assembler les principaux citoyens auxquels il en fait lecture, et ordonne qu'il soit affiché dans les places publiques, afin que tout le monde le lise, et connaisse par là les volontés du prince. De même Dieu veut que les Juifs aient toujours cette loi présente, soit qu'ils soient assis dans leurs maisons, soit qu'ils marchent par les rues, soit qu'ils veillent, soit qu'ils dorment, soit qu'ils soient à la ville ou à la campagne, avec un ordre exprès aux pères de l'enseigner à leurs enfants, d'en graver les articles sur le frontispice de leurs maisons, de les porter sur leurs bras et de les écrire dans les principaux endroits de leurs chambres.

Toutes ces précautions étaient plus mystérieuses qu'on ne pense. Comme rien n'entre dans notre esprit, et ne s'insinue dans notre cœur, si nos sens ne nous en ont représenté quelque image, Dieu voulait que ces caractères extérieurs servissent à faire entrer sa loi dans l'âme des Juifs, et qu'avec cette inscription sensible ils apprissent à la bien observer par une heureuse habitude d'en voir les articles et de les lire.

Jésus-Christ venant au monde a rendu cette loi encore plus claire, plus intelligible et plus parfaite. Elle avait des prophéties, et il a rempli ce qu'elles promettaient; des figures, et il en a expliqué le sens; des sacrifices, et il s'est mis à leur place; des cérémonies, et il les a abrogées; des préceptes, et il les a purifiés et élevés, dévoilant ce qui était caché, éclairant ce qui était obscur, montrant ce qui était figuré, réduisant à l'unité ce qui était embarrassant par sa multitude, rendant aisé et doux par sa grâce ce qui était impossible aux pures forces de la nature; en un mot, gravant la loi nouvelle dans lui-même, voulant en être l'auteur et le modèle tout à la fois, afin qu'après un aussi grand exemple qu'est celui d'un Homme-Dieu, soumis aux ordres de son Père, d'un Homme-Dieu interrogeant sa volonté en toutes choses, faisant de sa doctrine sa doctrine, et de sa loi sa loi, nous nous fissions un indispensable devoir d'étudier, de méditer et de consulter cette même loi qu'il nous a donnée.

Que cette sainte habitude nous serait avantageuse, mais en même temps qu'elle nous est nécessaire ! Si les commandements de Dieu sont les lettres qu'il nous a envoyées, comme les Pères les appellent, si la Loi est le Testament où sont contenues ses dernières et expresses volontés, quelle obligation n'a

vons-nous pas de les lire, de les étudier, de les imprimer dans notre mémoire, et d'en faire les principales matières de nos méditations? Malheur aux sujets qui se soucient peu de s'instruire des lois générales du royaume où ils vivent, afin de se faire par l'ignorance qu'ils en ont un prétexte à leur désobéissance! malheur aux enfants qui n'ouvrent qu'à regret et par force le testament de leur père, de peur qu'ils n'y trouvent quelque clause qui les rebute, ou afin de ne pas accomplir les conditions qui leur y sont prescrites!

Le nôtre serait encore plus grand, si, ayant une loi sainte, évidente, intelligible, nous vivions comme si nous n'en avions point, je veux dire dans un volontaire oubli de nos devoirs et dans une continuelle dissipation; au lieu qu'en la consultant, nous ressemblerions à ce juste dont parle le Sage, qui, par une fidèle et assidue application à la Loi, médite l'obéissance qu'il doit rendre à Dieu : *Mens justi meditatur obedientiam.*

Tel est cependant notre malheur : ce n'est pas cette loi que nous consultons. Quelque présente qu'elle nous serait, nous ne jetons pas plus les yeux sur elle que si elle était fort eloignée. Quelque claire et intelligible qu'elle soit, nous y formons autant d'embarras que si elle était pleine d'obscurité et de difficultés insurmontables.

Cette loi nous est si présente, qu'il ne faut ni aller dans des pays éloignés, ni traverser des mers pour la rencontrer, dit le Saint-Esprit : et cependant nous l'éloignons de nous par une malheureuse stupidité ou par une continuelle application à d'autres choses qui nous détournent d'elle. Les pécheurs m'ont raconté des fables, disait David à Dieu, mais, parce qu'elles ne sont pas comme votre loi, je les ai rejetées : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua;* et nous, par une conduite tout opposée, nous nous attachons à ces fables, parce que la loi de Dieu ne s'y trouve pas, et nous rejetons la loi de Dieu, parce qu'elle n'est pas comme ces fables qui nous plaisent.

J'appelle fables non-seulement ces gazettes, ces romans et ces livres dangereux qui dissipent notre esprit ou qui empoisonnent notre cœur. J'appelle encore fables ces vaines recherches auxquelles nous nous arrêtons, ces études qui nous font pâlir sur nos livres, ces conseils que nous prenons, ces affaires dont nous nous occupons inutilement, et souvent même au préjudice de notre salut

Si nous dépendons d'un grand qui peut faire notre fortune, quelle assiduité n'avons-nous pas auprès de lui, avec quelle application n'écoutons-nous pas ce qu'il nous dit, avec quelle vigilance et docilité ne lui obéissons-nous pas? Cependant, chrétiens, cependant qu'est-ce que tout cela, que des fables en comparaison de la loi de Dieu?

Si nous voulons entreprendre un procès, régler une affaire, acheter quelques héritages, nous consultons les plus habiles avocats; et, dans la plus grande de toutes les affaires, où il ne s'agit de rien moins que du prix de notre âme, nous ne consultons presque jamais l'esprit et la loi de Dieu; et cependant que sont toutes ces choses comparées à elle, que de pures fables? Au lieu de nous dire : obéissons au Seigneur et étudions sa sainte loi, afin de l'observer, nous détournons cette pensée de notre esprit, et nos péchés nous empêchent de faire le bien qu'il nous commande : *Iniquitates vestræ et peccata vestra prohibuerunt bonum a vobis.* C'est Dieu lui-même qui parle ainsi chez Jérémie, et qui nous fait entendre par là que l'une des principales causes de notre indocilité, de l'inapplication à nos devoirs, de notre répugnance à consulter la loi, est un fonds de malignité et un secret attachement que nous avons à nos désordres.

Un riche avare et impitoyable ne veut pas consulter cette loi, il y trouverait : *Bienheureux sont les pauvres de cœur, parce que le royaume du ciel leur appartient* (*Matth.*, V). Le vindicatif et l'emporté ne veulent pas la consulter, il y est écrit : *Bienheureux sont les doux, parce qu'ils posséderont la terre.* Le voluptueux, l'impudique, le lâche et l'efféminé ne veulent pas la consulter, leur condamnation y est formelle : *Bienheureux ceux qui pleurent, qui se mortifient, qui ont le cœur pur, qui souffrent des persécutions pour la justice*, malheureux donc ceux qui vivent dans la débauche, qui ont l'âme souillée de péchés, et qui abandonnent en des cas essentiels les intérêts de Dieu.

Je me trompe; on veut conserver une obéissance extérieure dans sa désobéissance même, et par ce principe on veut bien quelquefois consulter la loi, mais on tâche d'en altérer le sens et d'en corrompre l'esprit. Il n'y a rien de plus clair ni de plus intelligible qu'elle, *c'est une lumière qui brille sur le haut d'une montagne*, et qui éclaire tous ceux qui s'en approchent; mais on l'enveloppe de tant de nuages, on la cache de tant de voiles, qu'il est très-difficile de la découvrir.

Jamais on ne proposa tant de cas de conscience, jamais on n'agita tant de questions, jamais peut-être on ne décida tant de bagatelles; mais avec tout cela, y a-t-il plus de charité pour les pauvres, plus de patience dans les injures, plus de pureté dans les mœurs, plus de mortification dans les pénitents, plus de zèle pour la correction des péchés publics, plus de respect dans les églises, plus de justice dans le barreau, plus de bonne foi dans le commerce? Dieu le sait, mais il est constant que ce peu d'obéissance qu'on a à la loi de Dieu, vient en partie de ce qu'on l'embarrasse et qu'on l'obscurcit. Je dis en partie, car il arrive souvent que quoique l'on connaisse cette loi, on ne lui obéit pas, ou bien on ne lui obéit qu'avec condition et réserve, au lieu que l'obéissance chrétienne doit toujours être absolue et entière.

Puisque Jésus-Christ dit dans l'Evangile, que celui qui, ne sachant pas la volonté de son maître, aura fait des choses dignes de châtiment, sera maltraité, mais qu'il ne le sera pas si rudement qu'un autre qui, ayant su la volonté de ce maître, n'aura pas fait ce

qu'il lui commandait, il faut conclure que c'est un plus grand péché de ne pas obéir à Dieu quand on connaît sa volonté, que de ne la pas connaître et de ne lui point obéir. Or, si cela est, il faut aussi conclure que si un chrétien qui n'aura pas consulté la loi de Dieu, ne peut éviter le châtiment que mérite sa stupidité et son ignorance, un autre qui en aura une pleine connaissance, souffrira une punition encore plus rigoureuse que sa désobéissance et sa rébellion lui auront justement attirée.

Tel sera le partage qui se fera au jugement de Dieu entre les idolâtres, les Juifs et les chrétiens. Idolâtres qui avez péché sans la loi de Moïse, vous périrez, puisque tout péché est digne de châtiment; mais vous périrez sans la loi, puisque vous ne serez pas condamnés pour avoir transgressé cette loi que vous n'aurez pas reçue. Juifs qui l'avez reçue, vous périrez, mais vous périrez avec elle, et par cette raison votre réprobation sera plus grande, puisque vous l'aurez volontairement et malicieusement violée. Mais pour vous, chrétiens, qui avez eu de plus vives lumières et de plus grands secours que n'en ont eu ces idolâtres et ces Juifs, vous serez traités plus rigoureusement qu'eux, si après une connaissance aussi claire et aussi distincte qu'est celle que vous pouvez avoir de la loi, vous refusez de l'accomplir ou ne l'accomplissez qu'en partie.

Ces deux obligations se suivent; on est obligé de consulter dans les points essentiels la volonté de Dieu tout entière pour s'instruire de tous ses devoirs, sans cela on est hors des voies du salut, *longe a peccatoribus salus, quia voluntates tuas non exquisierunt;* mais dès qu'on a connu cette volonté, on est obligé de la suivre tout entière, et, comme dit l'Apôtre, de lui obéir en toutes choses. *In omnibus obedientes sitis.* Sans cela, malheur à celui qui ne porte le fardeau de la loi que d'une épaule, dit l'Ecriture, et qui ne travaille à l'ouvrage du Seigneur qu'avec négligence ou avec fraude.

L'obligation de cette obéissance absolue et entière est d'un côté fondée sur le souverain empire de Dieu, et de l'autre sur la nature de la loi qu'il nous impose. L'homme appartient tout entier à Dieu, et par conséquent, il doit lui obéir absolument et sans réserve, c'est la première raison. La loi que Dieu impose à l'homme est simple et indivisible, et par conséquent il faut que l'homme ait un cœur simple pour l'observer généralement dans tous ses chefs, c'est la seconde.

Nous appartenons à Dieu par tant de titres, qu'il est étrange de voir que nous voulions nous partager dans notre obéissance, et ne rendre à notre souverain qu'une partie de l'hommage que nous lui devons. Nous lui appartenons comme créatures raisonnables et comme créatures rachetées, comme esclaves et comme affranchis, par le droit commun de la création et par le privilége particulier de la rédemption : nous lui appartenons, parce que nous avons été tirés du néant, et parce que nous avons reçu l'usage de la raison et de la liberté, parce que nous avons été faits, et parce que nous avons été refaits. C'est l'expression de saint Bernard, ou pour mieux dire de l'Apôtre qui, pour nous engager à une obéissance absolue et entière, nous fait revenir à ces deux principes : *Qui vocatus est in Domino servus, libertus est Domini : Similiter qui liber vocatus est, servus est Christi* (I *Cor.*, VIII). Celui qui était esclave quand il a été appelé, devient l'affranchi du Seigneur, et celui qui a reçu la liberté par la grâce de sa vocation et de sa rédemption, ne laisse pas d'être encore l'esclave de Jésus-Christ.

Que ceci est grand et divin: *Quid hoc rogo, non divinum est?* Nous appartenons à Dieu par le titre de notre création; nous nous étions vendus au démon par notre désobéissance; et Jésus-Christ nous ayant trouvés engagés dans cette double servitude, dont l'une est honorable et indispensablement attachée à notre nature, et l'autre honteuse et l'effet de notre rébellion, qu'a-t-il fait? il nous a affranchis de celle-ci, mais il ne nous a pas ôté celle-là, au contraire, il en a augmenté les droits, et, au lieu que nous nous devions tout entiers à lui, comme ayant été créés par sa seule sagesse et toute-puissance, nous nous devons encore à lui, si je puis parler ainsi, plus entièrement et par de nouveaux titres qui, bien loin de limiter notre obéissance, ne servent qu'à la perpétuer et à l'étendre davantage. *Quid hic rogo, non divinum est, ubi fugatur conditione conditio, pellitur servitus servitute* (*Chris. serm.* 14)? L'homme convaincu de cette double dépendance, voudrait bien donner à Dieu quelque marque de sa servitude, et avoir lui-même cette consolation qu'il obéit à sa loi. Il consentirait peut-être de lui offrir les choses extérieures qu'il possède; car combien y en a-t-il qui le font; peut-être même voudrait-il lui sacrifier sa liberté; mais quand il en est venu jusqu'à un certain point d'obéissance, il souhaiterait que Dieu, satisfait des premiers mouvements de son cœur, lui dît comme à Abraham: *Non extendas manum tuam super puerum neque facias illi quidquam;* et, parce que Dieu est éloigné de le lui dire, il le croit et il se le dit à lui-même.

De là viennent ces obéissances partagées et conditionnelles, ou pour mieux dire, ces vraies désobéissances. Tel qui voudrait satisfaire à quelques devoirs de piété le matin, voudrait aller le soir à la comédie, au bal et aux académies de jeu, qui sont pour lui des occasions prochaines de péché par rapport à ceux qu'il y a déjà commis. Tel qui demande à Dieu un cœur pieux et docile pour l'adorer et l'aimer, a un autre cœur intéressé, malin, corrompu, fourbe pour supplanter et tromper son prochain. Cet ecclésiastique ne voudrait pour quoi que ce fût, ni s'enivrer, ni blasphémer le nom de Dieu, l'idée même de ces péchés lui fait horreur. Mais est-il aussi exact à se précautionner contre ces simonies palliées, contre ces transactions suspectes, contre ces jalousies et ces inimitiés auxquelles sa conscience semble s'être endurcie?

Cette femme ne voudrait pas tomber dans les derniers désordres, la honte et la crainte font trop d'impression sur elle; mais pour ces rendez-vous, pour ces entrevues clandestines, pour ces paroles d'enjouement et d'amour, pour ces conversations et ces amitiés scandaleuses, c'est à quoi elle ne voudrait pas que la loi de Dieu touchât.

Il n'en sera pas ainsi. Dieu qui a un empire absolu et universel sur l'homme, veut qu'il se donne tout entier à lui, et ne peut souffrir qu'il se partage dans ses devoirs: c'est pourquoi Jésus-Christ sans excepter qui que ce soit, déclare que celui qui veut le suivre doit se renoncer à soi-même; c'est-à-dire, n'avoir plus rien à soi, ne vivre plus de soi, mais abandonner son propre jugement et sa propre volonté au jugement et à la volonté de Dieu dont on dépend.

Sans cette renonciation on ne lui obéit jamais; on ne reconnaît jamais véritablement son domaine, jamais on n'est ni soumis ni docile, parce que l'on vit encore selon l'homme; et c'est ce qui fait, dit saint Augustin, la rébellion de la nature humaine, comme celle de l'ange fut d'avoir vécu selon l'ange. Mais renonce-t-on véritablement à soi-même? dès là qu'on vit sous le domaine de Dieu, et l'on donne une espèce d'étendue à son empire, dès là on se conforme à sa volonté en toutes choses; on s'attache à lui dans tous ses états, soit glorieux, soit humiliants, et l'on répond à tous les desseins de sa loi.

Car, quand je parle de la loi de Dieu (et c'est ici ma seconde raison) je parle d'une loi simple et indivisible, d'une loi qui est tellement réduite à l'unité, que, selon l'Apôtre saint Jacques, celui qui pèche dans l'un de ses chefs essentiels est censé coupable de la transgression des autres. Pourquoi? parce que le motif de la soumission qu'on lui doit, étant le même dans le moindre de ses points que dans tout le reste, dès qu'on la viole dans un article, on n'est pas justifié devant Dieu pour dire qu'on s'est soumis à tous les autres. En voulez-vous quelques preuves, j'en trouve d'étranges dans l'Ecriture, et qui devraient bien nous instruire de nos devoirs.

Acham n'a pris qu'une règle d'or et un manteau d'écarlate, et quoiqu'il ait généreusement combattu, quoiqu'on ne lui reproche point d'autre péché, comme il n'a pas obéi à Dieu en ce seul chef, on le lapide, et toute l'armée est menacée de périr.

Saül a défait tous les Amalécites, selon l'ordre qu'il en avait reçu du ciel; mais, touché d'une compassion naturelle, il a épargné Agag leur roi; et cependant, Saül, si soumis en d'autres occasions, Saül, si vivement touché de sa désobéissance, perd son royaume et perdra bientôt la vie. Pourquoi? parce qu'il n'a pas voulu acquiescer à cette seule parole du Seigneur; péché que Samuël traite *de superstition et d'idolâtrie* (I *Reg.* XV).

Moïse, ce fidèle serviteur de Dieu, a manqué d'exécuter son commandement en une seule chose; c'est pourquoi, nonobstant le soin qu'il a pris de son peuple, nonobstant son intrépidité et son courage à résister à Pharaon, nonobstant les familières et instantes communications qu'il a eues avec Dieu, il n'entrera jamais dans la terre qui lui avait été promise.

Qu'est-ce que tout cela, me direz-vous, pour attirer de tels châtiments? Et moi je vous réponds que c'est donc par cette raison même que vous devez obéir à Dieu en toutes choses. Car, si dans une loi qui n'avait pas la perfection de la nôtre, de telles fautes ont été suivies de telles punitions; si ceux dont les précédents services auraient pu attirer quelque miséricorde ont été, pour un seul péché, punis avec tant de rigueur, par quel nouveau droit prétendons-nous, dans une loi exacte et parfaite, négliger impunément quelques-uns de nos devoirs, sous prétexte que nous aurons été fidèles en plusieurs autres.

Mais, sans nous arrêter à cette différence de lois, jugeons de Dieu par nous-mêmes. Nous voyons bien que la comparaison n'est pas égale, mais saint Cyprien et Saint Augustin nous permettent de la faire puisqu'elle ne servira qu'à nous donner plus de confusion (*Aug. lib. de Dec. chordis, cap.* 10; *Cypr. ad Demetriadem*).

Si nous avions un serviteur qui fût bien fait, vigilant, adroit, sobre, chaste, fidèle, et qui, par un je ne sais quel entêtement ou par une secrète rébellion, ne voulût pas se soumettre en certaines choses qui regarderaient précisément notre service, serions-nous d'humeur à le retenir? au contraire, ne le chasserions-nous pas pour cette seule désobéissance, nonobstant les autres bonnes qualités qu'il pourrait avoir? Or, si nous exigeons cette obéissance entière d'un serviteur qui est homme chrétien comme nous, qui est venu au monde et qui en sortira comme nous, qui a un corps et une âme semblable à notre corps et à notre âme, que ne doit pas exiger un Dieu qui a un empire absolu sur tout notre être, qui concourt à toutes nos actions, et qui nous réduira, quand il lui plaira, en cendres? Ne sommes-nous pas bien criminels, dit saint Augustin, de vouloir avoir un serviteur qui nous serve mieux que nous ne voulons servir Dieu nous-mêmes? *Eo sceleratus, quia vis ut mulierem tu habeas servum quam te Deus.*

Il y a même ici une grande différence à faire. Nous nous contenterons que nos serviteurs nous rendent des services extérieurs, parce que nous ne pouvons connaître les différentes dispositions de leurs âmes; mais Dieu, qui sonde les cœurs et qui en est autant le maître que des corps, nous demande, outre cette obéissance sincère et entière que nous lui devons, une obéissance filiale et que la charité anime.

L'obéissance et l'amour, qui peuvent être partagées dans les services que les hommes rendent à d'autres hommes, ne le doivent point être dans celui que ces hommes sont obligés de rendre à Dieu. Ils sont tous ses serviteurs, mais il n'est permis à aucun d'eux d'avoir un esprit de servitude puisqu'ils ont reçu celui *de l'adoption des enfants par lequel ils s'adressent à Dieu comme à leur*

Père. *Non enim accepistis spiritum servitutis iterum in timore, sed accepistis spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus, abba Pater.*

Il y a donc une grande différence entre ces deux choses, être serviteur de Dieu, le servir et lui obéir, et avoir dans son obéissance un esprit de servitude. La première est attachée à notre nature et en fait la gloire, mais la seconde est un effet de notre corruption. Car, que marque-t-elle? un esprit bas, dur, indocile, opiniâtre, que la seule crainte du châtiment, destituée de tout amour, retient dans le devoir; un esprit qui ne s'assujettit à la loi de Dieu qu'à cause qu'il y est forcé; qui fait quelquefois ce que font les justes, mais qui ne le fait pas par un même motif qui est l'amour de la justice, puisqu'il souhaiterait qu'il n'y eût aucune peine qui suivît la transgression de ces devoirs afin de les violer impunément; enfin, un esprit tel qu'était celui de la plupart des Juifs, qui n'obéissaient à Dieu qu'à regret et comme des esclaves à la chaîne sous la conduite de leur comite.

Or, il n'y a rien de plus opposé à l'obéissance que cet esprit. Premièrement, parce qu'un chrétien qui est dans cette disposition n'obéit à Dieu qu'avec chagrin, en disputant sur ses devoirs, en se plaignant et en murmurant; au lieu que l'obéissance demande un esprit tranquille, un cœur libre et généreux, condition si nécessaire que l'Apôtre donnait, sur ce sujet, cet important avis aux Philippiens : *Omnia facite sine murmurationibus et hæsitationibus ut sine querela et simplices filii Dei sine reprehensione in medio nationis pravæ* (*Philip.*, II) : Mes chers frères, tout ce que vous faites, faites-le sans murmurer et sans hésiter, afin que vous viviez comme de vrais enfants de Dieu, avec une simplicité paisible et sans reproche au milieu d'une nation corrompue.

2° Parce qu'un chrétien qui est dans cette disposition ne sert Dieu qu'à l'œil, comme un homme sert un autre homme, comme un esclave qui ne s'arrête qu'à l'extérieur du commandement et qui n'entrera jamais dans l'esprit de la loi; au lieu que la vraie obéissance est celle par laquelle on le sert avec affection et une bonne volonté, en se soumettant à lui, non pas comme à un homme, mais comme au maître absolu de tous les hommes, autre condition que demande le même apôtre dans le chap. VI aux Ephésiens, lorsqu'il leur dit : *Non ad oculum servientes quasi hominibus placentes, sed ut servi Christi facientes voluntatem Dei ex animo, cum bona voluntate servientes sicut Domino et non hominibus.*

3° Parce qu'un chrétien qui est dans cette disposition a le cœur actuellement attaché au péché, et que le péché est une volontaire et maligne infraction de la loi, au lieu que l'obéissance est son vénérable accomplissement. Quand est-ce donc qu'elle est parfaite? quand elle est volontaire, libre, prompte, généreuse, filiale, exempte, non pas de toute crainte, mais de la crainte purement civile; en un mot, quand c'est une obéissance chaste et accompagnée de charité : *Castificantes animas vestras in obedientia charitatis* (*Bern. de Præc. et disp.* 9 *Psal.* LV).

C'était dans cette vue que le prophète-roi, pour faire connaître à Dieu son obéissance, lui disait, dans les transports de son amour: *In me sunt, Deus, vota tua* : Mon Dieu, tout ce que je veux et tout ce que je désire est dans vous; et c'est pareillement dans cette vue que Dieu, parlant à une âme obéissante, disait que non-seulement elle ferait sa volonté, mais que même elle serait appelée sa volonté : *Vocaberis voluntas mea*, pour nous apprendre que, dans une obéissance parfaite, il ne se fait du cœur de Dieu et du cœur de l'homme, pour ainsi dire, qu'un seul cœur; qu'il ne se fait de l'esprit de Dieu et de l'esprit de l'homme qu'un seul esprit; qu'il ne se fait de la volonté de Dieu et de la volonté de l'homme qu'une seule volonté, tant leurs inclinations et leurs désirs paraissent se confondre.

Qu'il en soit ainsi de nous à votre égard, ô mon Dieu! et si nous avons quelques inclinations, qu'elles se terminent toutes à faire votre sainte volonté! Pour lors, nous marcherons hardiment dans les voies du salut, et rien ne retardera notre course. En vain le démon nous tendra-t-il des piéges; car, si nous avons pris à propos le point de notre vocation, nous marcherons toujours sur la même ligne, parce que nous aurons toujours la même loi pour guide; si par malheur, nous nous étions éloignés du droit chemin, nous quitterions cette malheureuse route, parce que c'est en gardant les commandements de Dieu que l'homme, emporté par les passions de la jeunesse, corrige ses premiers égarements : *In quo corrigit adolescentior viam suam? in custodiendo sermones tuos.* En vain les pécheurs tâcheront-ils, ou de nous perdre par la contagion de leurs exemples, ou de nous corrompre par leurs plaisirs, ou de nous fatiguer par leurs persécutions, ou de nous surprendre par leurs mauvais avis, ou de nous engager dans leurs injustices, nous ne tomberons en aucun de ces malheurs parce que nous prendrons pour conseil ces justifications dont parle David, c'est-à-dire ces règles saintes qui sont de Dieu, ou qui, pour parler plus exactement, ne sont autres que Dieu même, vérité souveraine et immuable justice pour récompenser l'obéissance des élus dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIII.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De la colère et de la douceur.

Audistis quia dictum est antiquis : non occides, qui autem occiderit reus erit judicio. Ego autem dico vobis, quia omnis qui irascitur fratri suo reus erit judicio.

Vous avez appris qu'on a dit à vos Pères : Vous ne tuerez point, et celui qui tuera sera jugé coupable; mais moi je vous dis : Quiconque se mettra en colère sans sujet contre son frère sera aussi condamné et jugé coupable (*S. Matth., ch.* V).

Ce que les païens n'ont pu faire ou ce qu'ils n'ont fait que par politique; ce que les Juifs n'ont compris que grossièrement ou ce à quoi ils ne se sont assujettis qu'avec de mali-

gnes restrictions, c'est, chrétiens, ce que Jésus-Christ nous oblige aujourd'hui de faire; et quand il ne nous aurait pas dit dans l'Evangile de ce jour qu'il est venu perfectionner la loi, bien loin de la détruire, le seul précepte qu'il nous y fait de la douceur et de la charité chrétienne suffirait, dit saint Augustin, pour nous convaincre.

Quelque douceur que certains faux sages du paganisme aient paru avoir, ils ne l'ont jamais eue qu'en idée et dans leurs écrits, assez satisfaits d'en dire de belles choses pour se faire honneur, mais se la représentant ou trop incommode, ou trop élevée au-dessus d'une nature qui est toujours faible quand elle est abandonnée à sa propre corruption.

Quelque connaissance que les Juifs aient eue de plusieurs points de notre morale, celui de la douceur leur était presque inconnu. Soit ignorance, soit malice, ils se croyaient en droit de haïr leurs frères pourvu que leur animosité n'éclatât pas au dehors, la colère leur paraissant non-seulement pardonnable, mais même honnête et nécessaire, si elle n'allait pas aux derniers excès.

Jésus-Christ, souverain législateur des hommes, détruit aujourd'hui une si pernicieuse erreur, et, défendant non-seulement l'homicide, mais les mouvements d'une colère déraisonnable, il étouffe les inimitiés dans leur source. Aussi, depuis qu'il s'est si clairement expliqué sur une matière de cette importance, il n'est plus possible de se dispenser de cette sainte et sévère loi par la prétendue obscurité de ses termes; ils ne laissent aucun lieu à l'équivoque; il suffit de vous en faire une traduction fidèle: *On a dit à vos pères: Vous ne tuerez point, et quiconque tuera sera jugé coupable; et moi je vous dis: quiconque se mettra en colère contre son frère sans sujet, sera aussi condamné et jugé coupable.*

Oh! l'importante vérité, si nous avions assez de pénétration d'esprit pour la bien comprendre, ou plutôt assez de docilité de cœur pour nous y soumettre! Je tâcherai de vous inspirer aujourd'hui ces sentiments, et, pour y réussir, je vous parlerai tout ensemble de la colère et de la douceur, du mal et du remède, du vice et de la vertu, afin que, par les différentes idées que je vous en donnerai, vous puissiez plus sainement juger de la difformité de l'une et de la beauté de l'autre. Ce ne sera toutefois qu'après avoir prié le Saint-Esprit de conduire ma main pour achever ces deux tableaux; et c'est la grâce que je lui demande par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Le grand Apôtre, dans sa première épître aux Corinthiens (*cap.* IV), parle de trois sortes de jugements que l'on prononce dans trois différents tribunaux: de celui que l'homme prononce sur ses propres actions dans le tribunal de sa raison et de sa conscience; de celui que les autres hommes, pour faire droit à leurs frères, prononcent dans les tribunaux où ils sont assis; et de celui que Dieu, juge souverain de tous les hommes, prononce dans le redoutable tribunal de sa justice.

Quand Jésus-Christ dit aujourd'hui que tout homme qui se fâche sans sujet contre son frère mérite d'être puni au jugement, il y a bien de l'apparence que c'est de quelques-uns de ces trois jugements qu'il prétend parler, ou plutôt qu'il fait mention de tous les trois par la différence qu'il y met du jugement, du conseil, de la géhenne du feu; je veux dire du jugement par rapport à la raison dont le propre est d'examiner et de juger, du conseil par rapport aux hommes qui consultent et qui délibèrent; et enfin de la géhenne du feu par rapport à Dieu qui s'est réservé le droit de venger les crimes, aussi bien que celui de donner aux vertus leur dernière récompense.

C'est par rapport à ces circonstances que je veux vous faire voir aujourd'hui, d'un côté la difformité de la colère, et d'un autre les rares avantages de la douceur; et quelque commune que paraisse d'abord cette idée, j'ose dire que l'application que j'en ferai sera très-particulière au sujet que je traite: car voici sans autre préparation tout le dessein que je me suis formé pour vous expliquer même à la lettre les paroles de mon texte.

Un homme violent et fougueux est toujours jugé coupable à quelque tribunal qu'il puisse être cité, soit à celui de la raison, soit à celui des hommes, soit à celui de Dieu: *Reus erit judicio*: ce sera mon premier point. Un homme doux et paisible est toujours jugé innocent et digne de louange dans ces trois mêmes tribunaux, ce sera mon second point; et, afin de vous expliquer encore plus distinctement les vérités que j'ai à vous dire sur cette matière, voici comment j'ai conçu la chose afin de la rendre plus intelligible.

Un homme violent et fougueux est toujours jugé coupable à quelque tribunal qu'il puisse être cité: pourquoi? parce que la colère l'aveugle et le rend capable de la perte de son propre jugement; parce que la colère l'emporte à de dangereux excès, et le rend criminel au jugement des hommes; parce que la colère le damne et le rend inexcusable au jugement de Dieu: *Reus erit judicio.* Voilà les preuves de mon premier point.

Au contraire un homme doux et paisible est toujours jugé innocent et digne de louange à quelque tribunal qu'il puisse être cité: pourquoi? parce que sa douceur lui donne un empire absolu sur la passion qu'elle assujettit à sa raison; parce que sa douceur le rend maître du cœur des hommes, qu'elle apaise et qu'elle gagne; parce que sa douceur lui donne une espèce de droit, si je puis parler ainsi, sur les grâces de Dieu de l'esprit duquel il est rempli. Ce sont les preuves de mon second point et de toute l'économie de ce discours.

PREMIER POINT.

Si c'est le propre des passions d'aveugler celui qui s'abandonne à leurs désordres, et si, dans les principes de saint Grégoire, il est juste que l'homme, qui n'a pas voulu obéir à

Dieu ni le connaître ne puisse quelquefois ni se faire obéir ni se connaître lui-même, on peut dire avec ce Père, que cet aveuglement est, par des circonstances toutes particulières, la peine et l'effet de la colère.

Saint Thomas, qui a si judicieusement distingué tous les différents caractères des péchés, en rend une raison très-solide, quand il nous apprend que celui-ci est si précipité et si indocile, qu'il ne donne presque pas à une âme le loisir de se reconnaître; que si les autres se répriment quelquefois par leur propre faiblesse, celui-ci s'irrite et s'enflamme par sa propre nature (*D. Th. quæs.* 48, *art.* 2, *et I parte, quæst.* 46).

En effet, il y a, selon ses principes, cette différence entre la colère et les autres passions que, si la plupart de celles-ci s'abattent et languissent par un défaut d'action et de chaleur, celle-là est naturellement hardie et impétueuse par l'union qu'elle forme avec les autres mouvements de l'âme sur lesquels elle a une espèce d'empire, et qui ne servent qu'à la rendre, ou plus opiniâtre, ou plus aiguë. Tantôt le déplaisir et la tristesse se joignent pour l'aigrir, tantôt le désir et l'espérance de la vengeance l'animent et lui donnent une fatale perpétuité. C'est elle qui amasse les esprits à l'entour du cœur, qui est le principe des passions; c'est elle qui agite le corps par des convulsions précipitées; c'est elle enfin qui s'entretient par une funeste complication des mouvements, lesquels, tout opposés qu'ils sont, produisent cependant un même effet, qui est d'aveugler l'esprit et de lui ôter presque toute la liberté de son action.

Car il faut remarquer avec cet Ange de l'école (I, II, *qu.* 48, *art.* 3) que, quoique l'esprit soit indépendant des organes du corps par ses propres fonctions, toutefois son ministère paraît si nécessaire, que, lorsque ce corps est extraordinairement ému, ces émotions de la partie inférieure suspendent les opérations de la supérieure et ôtent à l'esprit la droiture et la liberté de son jugement; comme donc le propre de la colère est d'exciter dans le corps ces furieux orages qui, souvent, ne paraissent que trop par de scandaleux symptômes, ne faut-il pas conclure, avec ce savant docteur, qu'elle est, de toutes les passions, celle qui corrompt davantage la pureté de la raison?

Rendons la chose encore plus sensible, et, afin de voir dans quel aveuglement cette passion jette l'homme, considérons en peu de mots quelle est l'injustice de ses motifs et la fragilité des principes qui la font naître.

Le premier de ces principes, c'est la pensée et le dépit que l'on a d'être méprisé. Ce fut ce qui anima l'orgueilleux Aman qui, voyant que Mardochée refusait de lui rendre les hommages que lui rendaient tous les autres, jura, dans sa colère, que lui et sa nation périraient.

Le second sont les mauvais services qu'on s'imagine avoir reçus. Par ce principe, Saül, ayant appris qu'Abimelech avait donné des vivres et une épée à David, son ennemi, s'emporta tellement qu'il le fit mourir avec tous ses prêtres.

Le troisième, c'est le déplaisir de voir ses mesures rompues, l'avantage que son ennemi en tire. Ce fut celui d'Esaü qui, ayant su que Jacob avait surpris, par le conseil de sa mère, la bénédiction d'Isaac, et qu'il l'avait, par ce moyen, frustré de son droit, s'emflamma de colère et protesta que, dès que son père serait mort, il se déferait de lui.

Le quatrième sont les injures et les railleries. Ainsi, Hamon, roi des Ammonites, s'étant persuadé que David qui, par civilité, lui avait envoyé de ses officiers pour le consoler dans sa douleur, ne l'avait fait, ou qu'afin d'insulter sa disgrâce, ou qu'afin de découvrir l'état de ses affaires, les renvoya honteusement avec la moitié de leur barbe et de leurs habits qu'il leur fit couper.

Le cinquième, c'est l'impuissance de se venger. Ce fut ce qui anima les Juifs contre saint Etienne, lesquels ne pouvant résister à la sagesse et à l'esprit qui parlait par sa bouche, se résolurent de le perdre et de le faire périr sous une grêle de pierres.

Voilà les principes de la colère, principes qui ne nous font que trop connaître combien grand est l'aveuglement de celui qui s'y abandonne. Quelle folie fut-ce à Aman de s'échauffer contre un malheureux éloigné de tant de degrés de sa haute fortune, méprisable par sa propre misère et par celle de sa nation devenue l'opprobre de tout le monde? mais quelle folie est-ce à tant de gens de s'emporter contre ceux dont les faibles coups ne peuvent aller jusqu'à ceux dont les louanges et les malédictions leur doivent être indifférentes selon le monde? et cependant combien en voyons-nous de ce caractère?

Quelle folie fut-ce à Saül de s'en prendre à Dieu même dans la personne de ses ministres, pour avoir donné à un prince injustement persécuté un secours que la charité ne permet de refuser à personne? Aussi l'Ecriture remarque que l'esprit malin, c'est-à-dire, comme l'explique saint Grégoire de Nazianze, le démon de la colère, le possédait et lui ôtait son bon sens, effet terrible qu'il produit encore invisiblement tous les jours dans tant de gens qu'il aveugle par ce péché qu'il leur inspire.

Que gagnèrent Esaü, cet homme moins traitable que les bêtes sauvages avec lesquelles il habitait, et Hamon, ce prince brutal, qui recut si mal la civilité que lui rendait David, sinon que celui-là tourmenté de sa passion traîna une vie malheureuse, et que celui-ci fut défait avec tous ses soldats et les troupes auxiliaires de Syrie? Et que gagnent ces gens que les mauvais services, les railleries et les inimitiés alarment si fort, si ce n'est de se consumer par le feu de leur colère, de s'aveugler jusqu'à se jeter par leurs emportements dans un abîme de procès et d'autres misères dont souvent, quelques efforts qu'ils fassent, ils ne sauraient se retirer?

Quel fut l'aveuglement des Juifs de se lâ-

cher et de s'acharner impitoyablement contre un homme qu'ils connaissaient rempli de l'esprit de Dieu et aux justes reproches duquel ils n'avaient rien à répondre? Quel est aussi l'aveuglement de tant de chrétiens qui, se voyant dans l'impuissance de résister aux gens de bien qui les avertissent de leurs désordres s'emportent contre eux et contre la vérité qu'ils leurs disent? D'où il est aisé de conclure que l'orgueil, les rapports, l'amour-propre, le désir, l'espérance ou l'impuissance de se venger et plusieurs autres motifs allumant la colère, ne servent qu'à faire connaître davantage combien elle aveugle et rend coupable de la perte de son propre jugement celui qui s'y abandonne : *Reus erit judicio.*

Oui, de la perte de son propre jugement, car c'est ainsi que le Saint-Esprit s'en est expliqué dans l'Ecclésiaste lorsqu'il a dit que la colère se repose dans le sein de l'homme insensé : *Ira in sinu stulti requiescit* (*Eccl.*, VII), comme pour nous apprendre qu'être fougueux et fou, c'est presque la même chose, que tandis que les autres passions ne sont pas en sûreté chez un homme qui consulte sa raison, celle-ci l'aveugle, s'y trouve en repos et y est en quelque manière comme dans son centre.

Comment n'y serait-elle pas, le propre de la colère étant d'éteindre dans l'homme les lumières de sa raison, de lui faire perdre tout à la fois, dit saint Grégoire, sa sagesse, sa prudence et sa justice (*Greg. lib. V Moral. cap.* 1)? Elle fait perdre à l'homme sa sagesse, puisqu'elle lui ôte la connaissance, soit de ce qu'il est obligé de faire, soit des mesures qu'il faut qu'il prenne et de l'ordre qu'il faut qu'il garde dans sa conduite. Elle déconcerte et ruine sa prudence, puisque quand même elle lui laisserait quelques faibles restes d'une sagesse chancelante, elle le rend bizarre, étourdi, précipité, incapable d'arriver à la fin qu'il se propose par les moyens qui y conduisent; elle corrompt et anéantit sa justice, puisque, selon saint Jacques dans son épître canonique, *la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu*, d'autant que son esprit étant corrompu, et son jugement dépravé, il croit raisonnable et juste tout ce que sa fureur lui suggère : *Dum perturbata mens judicium suæ rationis exasperat, omne quod furor suggerit, rectum putat.*

Et c'est ici que paraît évidemment cet aveuglement dont je parle, en ce que l'esprit corrompu par la colère cherche même à la justifier, et qu'il s'intéresse presque toujours à faire passer pour une légère faute, à quelque excès qu'elle se porte. Oui, je ne veux que le seul soin qu'un homme violent et fougueux prend de faire trouver sa colère raisonnable, pour conclure qu'entre les passions il n'y en a qu'une qui aveugle davantage une âme, qu'elle; aucune qui la jette dans de plus grands désordres, et qui rende son aveuglement plus incurable. Je ne sais si je me fais assez entendre, et si vous pénétrez d'abord jusqu'où va la force de la conséquence que je veux tirer.

Si la raison d'un homme emporté ne faisait pas l'apologie de sa colère, je trouverais quelque vestige de droiture et d'équité dans cette raison; si elle ne se déclarait pas en faveur de ce péché, je n'y remarquerais rien, du moins de ce côté-là, qui fût déréglé et corrompu, mais quand je vois que sa raison même s'intéresse à excuser sa colère, j'infère que c'est sa colère qui pervertit sa raison, et par le même principe par lequel l'esprit tâche de justifier cette passion, je conclus que celui qui s'abandonne sans sujet, est coupable de la perte de son propre jugement : *Reus erit judicio.*

Si la lumière qui est en vous change en ténèbres, disait autrefois Jésus-Christ, *quelles seront ces ténèbres* (*Mat.*, VI)? et moi en appliquant cette vérité à mon sujet, je m'écrie : Si l'homme se sert de sa raison que Dieu lui a donnée pour se conduire, s'il s'en sert, dis-je, pour autoriser le déréglement de sa passion, combien grand et déplorable sera son aveuglement! S'il emploie ce qu'il a de plus brillant et de plus vif à chercher des prétextes qui excusent ses égarements, combien sera ténébreuse une vivacité si indignement profanée et si honteusement corrompue! Or, de toutes les passions, il n'y en a aucune pour l'apologie de laquelle la raison de l'homme cherche plus d'excuses, que pour la justification de sa colère. Tantôt c'est un effet du tempérament: Je suis naturellement bilieux, dira celui-ci; à la moindre parole que j'entends, mon sang s'échauffe à l'entour de mon cœur; que faire? je ne saurais me vaincre, je suis né sous cette constellation, il faut que je suive l'impression de l'astre qui me domine. Tantôt c'est grandeur d'âme : Il n'appartient, dit celui-là, qu'aux âmes basses d'être patientes quand on les irrite; quelle apparence de souffrir cet affront? je n'ai ni la vertu d'un saint, ni la stupidité d'un stoïcien, l'occasion de signaler mon courage est belle, il faut que je me venge. Voilà en partie les vaines et les ridicules excuses dont un homme violent se sert pour justifier ses emportements; il n'en faut pas davantage pour vous faire connaître dans quels abîmes d'aveuglement la colère le précipite.

Mais que sera-ce si je le conduis à un autre tribunal, et si, nonobstant la prétendue innocence dont il se flatte, je le convaincs que dès qu'il se met en colère sans sujet, il est jugé coupable au jugement de ses frères? Seconde considération qui vous fera reconnaître la vérité de ces mêmes paroles de mon texte : *Omnis qui irascitur fratri suo reus erit judicio.*

C'est l'un des plus dangereux effets de la colère de troubler la mutuelle intelligence par laquelle Dieu a voulu unir les esprits des hommes, de faire comme un espèce de schisme dans le corps civil, et de violer toutes les lois d'une douce et agréable société : voici ce qu'en dit le Sage selon la version de saint Grégoire: *Vir animosus parit rixas, et vir iracundus effundit peccata* (*Prov.*, XV *et* XXIX); un homme emporté ne sème que des querelles, et celui qui suit les mouvements

de sa colère répand des péchés partout où il se rencontre. Quelle est à votre avis cette effusion de péchés, et comment est-ce que la colère fait dans la société civile ce déluge de maux qui la détruisent?

On peut dire premièrement que c'est parce qu'un homme emporté donne une malheureuse perpétuité au vice, rendant pires les méchants qu'il irrite par ses injures, ou en corrompant insensiblement la vertu des gens de bien auxquels il est un sujet de chute et de scandale.

On peut dire en second lieu que c'est d'autant que la colère ne va presque jamais seule, qu'elle est toujours en compagnie, et qu'elle marche comme à la tête de plusieurs autres péchés dont elle est le principe.

Mais on peut encore ajouter que c'est d'autant que ce péché fournit des armes aux autres qui souvent se servent de lui pour faire sur la terre ce déluge de maux qui en troublent la paix : semblable à la mer qui, quoique très-dangereuse en tous temps, renverse quand elle est agitée et brise impitoyablement ce qu'elle porte sur son dos, qui soit par l'impétuosité de ses vagues et de sa propre fureur, soit par le concours des monstres marins qui durant l'orage sortent de son sein où ils semblaient être endormis pendant son calme, inonde, fracasse, engloutit, absorbe tout ce qu'elle rencontre : *Vir animosus parit rixas, et vir iracundus effundit peccata.*

N'exagérons pas les choses, mais n'affaiblissons pas aussi la vérité, et quand il s'agit de combattre un péché, tâchons toujours de le faire voir sous le véritable caractère de la malignité qui lui est propre. Il est constant, selon la doctrine de l'Ange de l'école, que celui dont je parle, considéré absolument et en lui-même, n'a pas autant de malignité qu'en ont l'orgueil, l'avarice, la haine et l'envie : mais aussi il est constant que par rapport à ses sujets et aux désordres qu'il cause dans la société, il est souvent ou plus énorme ou du moins plus à craindre que ces péchés.

L'orgueil est le principe de tous les péchés, il est vrai, et selon les termes de saint Augustin, la colère en est la fille : mais aussi c'est cette fille qui donne des armes à son père, c'est elle qui le rend farouche, cruel, indomptable, terrible ; et, pour tout dire avec le Sage dans ses Proverbes, c'est par la colère que l'ambitieux laisse dans le monde de sanglantes marques de la passion qui le domine: *Arrogans in ira operatur superbiam* (*Prov.* XXI).

L'avarice est un grand péché, il est vrai, et plus grand qu'on ne se l'imagine : mais quand elle se trouve dans un esprit doux, l'on peut espérer qu'elle diminuera insensiblement par l'impression que fera la douceur sur le cœur d'un avare : au lieu que si elle est jointe à la colère; si elle est dans un homme qui s'emporte à la première occasion, il n'y a point de tendresse ni de miséricorde à espérer: *Ira non habet misericordiam, et impetum concitati ferre quis poterit* (*Prov.*, XXVII) ?

La haine et l'envie sont d'abominables péchés, il est vrai, mais sans la colère ce sont des péchés languissants, et qui, renfermés dans le cercle de leur malignité n'osent presque se produire. C'est elle qui les porte à la violence, à la persécution, au meurtre : et même elle est pire en un sens que l'une et l'autre, puisque si l'envie ne s'afflige que du bien d'autrui, la colère ravit effectivement à celui qui s'y met sans sujet le plus précieux de tous les biens qui est l'usage de sa raison; et que si la haine produit tant de maux, elle n'est dans le fond qu'une colère tenace et invétérée.

De quelque manière que nous prenions la colère, et dans quelque sujet qu'elle se rencontre, on peut dire que c'est elle qui excite les vertus ou qui arme les péchés : que c'est elle qui produit dans le monde les bons et les mauvais effets qui s'y voient. Quand l'esprit divin dans ses Ecritures l'attribue à Dieu par métaphore, il nous la fait considérer comme celle qui anime ses autres perfections à se venger des pécheurs. *Ils ont péri*, dit Eliphas chez Job, *par le souffle du Seigneur, et l'esprit de sa colère les a consumés* (*Job*, IV) : et quand David le prie de détourner de dessus lui l'orage de ses vengeances, il se contente de lui dire *qu'il ne le reprenne pas dans sa colère, et qu'il ne le corrige pas dans sa fureur* (*Psal.* VI).

Quand la même Ecriture parle de cette sainte colère qui porte les âmes justes à poursuivre la punition du péché selon les règles de la raison et la disposition des lois, elle dit qu'elle réveille leurs autres vertus qui semblaient endormies, que pour venger la querelle de Dieu elle les fait sortir comme d'une solitude impénétrable où elles s'étaient retranchées.

Mais aussi quand elle parle de la colère audacieuse et déréglée des pécheurs, elle la regarde comme une passion séditieuse qui anime les vertus au combat, comme celle qui leur ôte la honte et la crainte de paraître, qui relève leur faiblesse et leur langueur, qui les rend féroces, insolentes, impatientes, inhumaines et qui les fait sortir de son sein pour mettre tout en alarme par une malheureuse effusion de péché, *effundit peccata.* Si l'on n'entend que querelles, que reproches, qu'injures, qu'imprécations, que blasphèmes ; si l'on ne voit que duels et que meurtres, n'en cherchons point d'autre cause que la colère qui semblable à Béhémoth, dit saint Grégoire, jette feu et flammes et allume par son haleine les passions à demi éteintes, comme autant de charbons sur lesquels elle souffle.

Je ne m'étonne pas après cela d'entendre dire aux Pères, qu'un homme violent et fougueux n'est pas un homme, mais une bête, ennemi de la société et digne d'être châtié comme un séditieux qui en profane les plus saintes lois (*Basil., hom. de Ira; Chrys. contra irascentes, et de Ira et mansuetudine*). Il pique, disent-ils, comme un scorpion, il mord comme un serpent, il enrage comme un

chien. Il n'a souvent ni respect pour ses supérieurs ni affabilité pour ses égaux, ni égard pour ses amis. Ce qui donne de la vénération aux autres ne lui en donne point, l'honneur qu'il doit aux vieillards, l'estime aux gens de biens, la reconnaissance à ses bienfaiteurs, la tendresse à ses parents, tous ces devoirs si naturels et si sacrés ne le touchent point. Il ne connaît ni frères, ni amis, ni femme, ni enfants; hé! comment les connaîtrait-il puisqu'il ne se connaît pas lui-même? Tantôt il rougit, tantôt il pâlit, tantôt il crie et tantôt il demeure dans un triste et morne silence. A n'entendre sortir de sa bouche que des paroles ou entrecoupées ou précipitées, à le voir trembler de tous ses membres et faire d'épouvantables contorsions, on le prendrait pour un possédé: encore, ajoutent ces Pères, serait-ce lui faire trop d'honneur, puisque le démon qui le possède est souvent plus opiniâtre, et fait par son moyen plus de ravage dans le monde qu'il n'en ferait par le malheureux et l'involontaire ministère d'un possédé.

Ne croyez pas aussi qu'un homme emporté qui détruit par sa colère presque toutes les lois de la société, ne soit jugé à son tour par les autres hommes qu'il attaque. Ils le poursuivent sans pitié, ils examinent à la rigueur tous les désordres de sa passion, et, poussés par leurs propres intérêts, ils se servent de toute sorte de peines pour en réprimer les impétueuses saillies. Les uns le font passer pour un fou, les autres veulent qu'on le lie comme un furieux; et si quelques-uns en ont de la compassion comme d'un frénétique, ou s'ils en souffrent sa brutalité par nécessité ou par complaisance, tout le reste le méprise, fuit sa compagnie et le condamne: *Reus erit judicio.*

C'est par ce principe que souvent quelque bon droit qu'ait un homme, on écoute froidement et indifféremment ce qu'il dit, dès qu'on voit qu'il parle avec trop d'aigreur: et comme si par ses emportements il faisait changer de nature à sa cause, on se sent naturellement prévenu contre lui; au lieu qu'un homme modéré s'insinue sans peine dans l'esprit des autres hommes, et que sans avoir besoin de se justifier, son silence lui tient quelquefois lieu de parole, et sa douceur d'apologie: *Quasi quoddam supplementum verbi censura silentii.*

C'est par ce principe qu'une servante a si peu de respect pour sa maîtresse qu'elle entend criailler à toute heure, et un valet pour son maître qui tempête sur une bagatelle et blasphème insolemment le nom de Dieu. Car si ce qui donne de l'autorité à l'homme c'est principalement sa raison, sa vertu et sa bonne conduite, dès qu'on n'y disingue plus ces motifs de vénération, on se moque de lui, ou si l'on est obligé par intérêt de garder quelque mesure, on lui obéit par cérémonie, et on le méprise dans son cœur.

Quand un chien voit son maître masqué, il aboie contre lui comme si c'était un étranger, et il s'efforce de le mordre, quelque caresse que ce maître lui fasse, au lieu que quand il le voit dans sa forme naturelle, il le suit, il le défend et se jette à ses pieds, lors même qu'il le chasse ou qu'il le frappe. Un homme et une femme emportés n'ont plus leur même visage, tout est changé et défiguré en leurs personnes: et c'est là la véritable cause pour laquelle ceux qui sont obligés de leur obéir se soucient peu de s'acquitter de leurs devoirs, et perdent ce respect qu'ils conserveraient toujours si on les traitait avec un peu de modération et de douceur.

Si cela est ainsi, que ne feront pas les étrangers sur lesquels ils n'ont point d'autorité? Ne voyons-nous pas aussi que tout le monde les fuit comme si c'étaient des bêtes féroces, et qu'on ne lie presque jamais avec eux de longs commerces, soit par un principe d'honneur, de peur qu'on ne se rende odieux en les imitant, soit par un principe de conscience, de peur qu'on ne marche sur leurs voies, et qu'on ne se corrompe, comme dit le Sage, par la contagion de leur scandale.

On passe même plus avant, on hait la colère des pères et des mères jusque dans leurs enfants: et comme on fuit lorsqu'on voit un scorpion, quelque petit qu'il soit, dans l'appréhension que celui qui lui a donné la vie ne lui ait transpiré son venin, on ne veut souvent ni faire amitié, ni contracter d'alliance avec des enfants qui ont le malheur d'appartenir à des parents extraordinairement emportés, de peur qu'ils ne soient sujets à leurs vices, et qu'ils n'aient hérité de leur violence.

J'avoue que quelquefois ils sont d'une autre humeur que les père et mère, que comme le figuier qui est amer dans son tronc et dans sa racine porte des fruits agréables et doux, de même des enfants sont paisibles et modérés, quoique leurs parents se soient rendus odieux par leur colère: mais c'est en cela même que je reconnais l'aversion que l'on a pour ce péché, puisqu'on se défie dans les personnes même innocentes qu'on ne laisse pas de regarder comme infectées d'une certaine espèce de péché originel ou de ce genre de lèpre, qui, comme parle l'Ecriture, était attachée aux maisons, *lepra domus*, et que tout le monde avait en horreur.

J'avoue qu'on a tort de fuir leur alliance et leur compagnie; mais de là, je conclus et je dis en moi-même: combien donc est coupable, au jugement des hommes, celui qui se met en colère sans sujet, soit par la haine qu'il s'attire dans le monde, soit par les scandales qu'il y cause, soit par les maux qu'il y fait? Péchés dont il sera responsable au tribunal de Dieu, et pour lesquels, nonobstant les vains prétextes dont il se sert pour se justifier, il sera rigoureusement condamné et puni dans son jugement: *Reus erit judicio.*

Quelque criminelle que soit la colère, par les raisons que je viens de dire, il est sans doute fort étrange de voir que de toutes les passions elle est celle qu'on s'efforce de justifier davantage. Soit que ce désordre vienne

de ce que cette passion aveugle l'âme par les ténèbres qu'elle y répand; soit qu'il vienne de ce qu'elle peut être bonne ou indifférente par rapport à sa fin, et au soin que l'on prend de la retenir dans ses bornes, il est certain, comme saint Augustin l'a remarqué, que de tous ceux qui se mettent en colère, presque personne ne la trouve injuste, à quelque vicieuses extrémités qu'elle se porte : *Nulli irascenti ira sua videtur injusta.* Les uns la rejettent sur leur tempérament, et comme s'ils voulaient accuser Dieu d'être l'auteur de leurs désordres, ils croient se disculper par cette fausse excuse; et les autres sur les injures et les outrages qu'ils ont reçus, et pour lesquels il faut qu'ils témoignent de l'aigreur à moins de passer pour lâches et insensibles. Il s'en trouve qui croient que l'autorité et le rang qu'ils tiennent dans le monde leur donne le droit de s'emporter et de se venger sans blesser leur conscience; et l'on n'en voit enfin que trop, qui, faisant passer leur emportement pour un saint zèle et un intérêt de religion, bien loin d'en gémir intérieurement devant Dieu, s'en font témérairement un fond de mérite et de récompense. En un mot, par quelque principe et pour quelque motif que la colère s'allume, on se persuade qu'il n'y a rien d'injuste, que la faiblesse humaine est trop grande, qu'y ayant moins de réflexion que dans le reste des actions morales, il y a plus d'infirmité que de malice, et que, par conséquent, Dieu est plus porté à l'excuser et à le pardonner que les autres : *Nulli irascenti ira sua videtur injusta.*

Que cette femme, par exemple, criaille, qu'elle frappe, qu'elle trouble le repos de ses voisins, qu'elle scandalise son prochain, qu'elle donne de mauvais exemples à ses domestiques et à ses enfants : quelque déréglée que soit sa colère, elle s'y met presque sans scrupule, et, bien loin de s'en faire un sujet de confusion, elle s'approchera des tribunaux de la pénitence et de nos plus redoutables mystères, sans qu'elle travaille ou qu'elle songe même à s'en corriger.

Que ce magistrat qui se croit offensé, exerce toute sorte de violence sur les objets de sa colère, qu'il se serve de son autorité pour les opprimer ou pour les consumer en frais, qu'il fasse peser son ressentiment jusque sur les enfants et les amis de ceux qui l'auront choqué, il croira pouvoir commettre tous ces excès en sûreté de conscience, et malheureusement préoccupé, il se persuadera que jamais Dieu ne l'en accusera dans son jugement : *Nulli irascenti.*

Oh! si les pensées de Dieu étaient en ce point semblables à celles des hommes, que nous serions bien fondés de donner à cette passion tumultueuse toute la liberté qu'elle voudrait! Mais ne nous y trompons pas, chrétiens, encore un coup, ne nous y trompons pas : ce que nous regardons comme une faiblesse humaine, comme un droit que notre autorité nous donne, comme un effet de notre zèle, peut-être Dieu le condamnera et le réprouvera-t-il. Pourquoi m'arrêté-je à ce peut-être? Jésus-Christ ne nous permet pas d'en juger ainsi, lui qui nous dit expressément que quiconque se fâche sans sujet contre son frère, sera déclaré coupable au jugement qu'il prononcera contre lui : *Omnis qui irascitur*, etc.

Examinons un peu les termes de ce redoutable arrêt, et, sans chercher des interprétations forcées, voyons ce que les Pères de l'Église en ont dit. Jésus-Christ, selon eux, distingue en cet endroit trois sortes de colère : l'une qui est un mouvement caché qui demeure dans le cœur et dans l'esprit, sans se produire au dehors; l'autre qui sort de l'esprit qui l'a conçue, et du cœur qui l'a formée pour se manifester par quelques signes extérieurs; et une troisième qui est celle qui, passant plus avant, éclate par les injures et les vengeances. Jésus-Christ parle de la première, lorsqu'il dit en général que quiconque se fâche sans sujet contre son frère mérite d'être condamné et puni au jugement. Il fait mention de la seconde, lorsqu'il ajoute que quiconque lui dira : (Racha, c'est-à-dire, une parole équivoque ou qui ne signifie rien d'évidemment outrageant, sera jugé par le conseil. Et enfin, il nous représente le triste châtiment de la troisième, lorsqu'il assure que celui qui appellera son frère fou, méritera d'être puni par la géhenne du feu. Or, pourquoi cette différence? c'est pour nous apprendre que tout est à craindre dans une colère injuste; car si la première qui demeure renfermée dans le cœur mérite d'être condamnée par le jugement; si la seconde, dont les mouvements paraissent si légers, sera jugée par le conseil; si la troisième qui se termine à une injure sera condamnée au feu : que doit-on dire de celle qui va aux derniers excès? peut-on se croire innocent quand on pousse ses emportements plus loin, emportements si rigoureusement examinés et si sévèrement punis dès leur naissance (*Aug. lib.* I. *Sermonum Domini in monte*, *cap.* 19. *apud D. Th. quæst.* 158, *a.* 5).

Ce n'est pas que je prétende par là envelopper confusément dans ce châtiment toute sorte de colère. Il y en a une qui est différente et naturelle : c'est celle, ou qui ne réside que dans l'appétit sensitif qui demande une satisfaction déraisonnable et que la volonté réprime, ou celle qui regarde des choses si légères et même qui dure si peu, qu'à peine peut-on s'apercevoir si on l'a conçue. Il y en a une qui est bonne et sainte, c'est celle qui sépare le pécheur d'avec le péché, et qui dans le dessein de corriger l'un porte toute sa sévérité contre l'autre; colère si nécessaire, dit saint Chrysostome, que, sans elle les vertus seraient sans exercice, les vices sans châtiment, les bons dans l'oppression, les méchants dans l'autorité et le crédit : colère si noble et si héroïque, qu'elle n'est autre chose, selon saint Augustin, qu'un mouvement que Dieu imprime dans les âmes justes, qui, connaissant la sainteté de sa loi, voient avec douleur la profanation qu'en font les pécheurs, et qui emploient ou leur pouvoir ou leurs prières pour en arrêter le progrès.

Je ne parle pas de ces espèces de colère; je parle de celle dont la fin est mauvaise, qui s'excite aisément et qui difficilement s'apaise; de celle qui, cherchant plutôt la mort du pécheur que la punition du péché, se venge d'une injure véritable ou imaginaire contre, ou au delà des lois de la justice : et je dis de quelque prétexte qu'elle se couvre, elle damne et rend inexcusable au jugement de Dieu celui qui s'y abandonne.

1° Parce que c'est un péché capital qui en produit plusieurs autres. Si elle demeure dans le cœur de l'homme elle le porte à l'aigrir, dit saint Thomas, contre celui dont elle prétend avoir été offensée, et à se satisfaire par la vengeance. Si elle est dans la bouche, tantôt elle éclate par des clameurs de paroles confuses, tantôt par des injures, des imprécations et des blasphèmes : et, si elle passe jusqu'aux effets, que de maux ne fait-elle pas souffrir à celui qu'elle attaque, quelle violence et quelle cruauté ne commet-elle pas ?

2° Parce qu'elle viole toutes les lois de la charité et de la justice; car, si c'est un commandement de Dieu de vouloir du bien à tout le monde, de s'exercer dans la pratique de la patience, de faire les choses nécessaires pour conserver la paix, édifier ceux avec lesquels on vit et de se disposer à recevoir les impressions de la grâce et des dons du Saint-Esprit, je vous le demande, qui pourrait croire innocents un homme et une femme qui, par leurs emportements, lasseront la vertu des justes, irriteront les passions des méchants, fatigueront ceux-là, enflammeront ceux-ci, troubleront le repos des uns, feront blasphémer le nom de Dieu aux autres, et seront des sujets de chute et de scandale à tout le monde?

Compteront-ils donc pour rien, je ne dis pas les maux qu'ils font à leur prochain qu'ils injurient, qu'ils maltraitent, qu'ils frappent, qu'ils tuent, ces péchés sont trop visibles, mais les maux que leur prochain leur fait et qu'ils s'attirent par leur colère ? Compteront-ils pour rien ces médisances qu'on sème contre eux, ces menaces qu'on leur fait, ces procès qu'on leur suscite, ces malédictions dont on les charge, cette haine et cette aversion qu'on a pour eux, ces péchés tant personnels qu'étrangers par lesquels la justice est profanée, la charité éteinte, la patience et l'humilité sans exercice, le cours des grâces et des bénédictions du ciel arrêté, la douceur confondue, les croix et les humiliations dans la honte, les devoirs de la société détruits, la sainteté de la religion et l'autorité de Dieu méprisées? Pères et mères qui êtes obligés en conscience d'édifier vos enfants, qui devez les corriger dans l'occasion, et faire même ce que vous pouvez pour leur rendre utiles vos corrections, si vous manquez à ce devoir ou si, en vous en acquittant, vous empêchez par vos emportements que ces corrections ne leur profitent, n'en serez-vous pas responsables devant Dieu : et comme votre passion les aura ou endurcis à vos menaces, ou rendus brutaux comme vous, ne serez-vous pas responsables de toutes les tristes suites de votre colère : *Reus erit judicio.*

Je n'entre pas dans une plus longue discussion : c'est à vous seulement, chrétiens, à vous juger sur ces principes, à ne plus chercher ces vains prétextes pour justifier une passion criminelle en tant de chefs, à vous en accuser devant Dieu, et à lui demander dans la ferveur de vos oraisons la grâce de vous en corriger, à travailler vous-mêmes à la dompter peu à peu, afin que par une scrupuleuse vigilance sur tous les mouvements de votre âme, vous arrêtiez celui-ci dès sa naissance, et que jamais le soleil ne se couche sur votre colère.

Je ne parle qu'après saint Paul qui vous donne cet important avis : *Sol non occidat super iracundiam vestram.* Il ne veut pas seulement vous dire de ne point attendre à réprimer votre colère quand le soleil naturel s'éclipsera pour vous à l'heure de votre mort, ni de remettre à ce temps une douceur feinte et des réconciliations forcées. Hélas! dit saint Jérôme, si Dieu ne peut pas souffrir qu'on demeure un seul jour en colère, que feront au jour du jugement ceux qui s'y seront mis pendant tant d'années, sans qu'ils aient travaillé à s'en corriger? *Quid agent in die judicii super quorum iram non unius diei, sed tantorum annorum sol testis occubuit ?*

Je ne veux pas seulement vous dire que si vous vous êtes mis en colère le matin, il ne faut point attendre plus tard que le soir à vous radoucir. Car si la colère est un péché, dit saint Basile, Jésus-Christ, éternel et irréconciliable ennemi de tous les péchés, pourrait-il bien approuver celui-ci quand il ne durerait que quelque peu de temps? Il veut donc, concluent ces pères, vous apprendre un grand secret qui est d'empêcher que ces impétueux mouvements qui s'excitent dans l'appétit sensitif, n'emportent le consentement de votre volonté. Il veut vous apprendre que ce qui s'est fait sans vous ne doit pas se faire ensuite avec vous, et qu'il ne faut pas que ces premiers emportements qui ne sont point de votre choix éteignent le soleil de votre raison dont vous pouvez, avec le secours de la grâce et un peu de contrainte, devenir les maîtres. Car, qui doute, dit saint Augustin, qu'une pénitence qu'on s'imposerait pour s'être indiscrètement emporté, que la fuite d'une colère même juste, de peur de tomber dans une injuste, que des prières ou des aumônes faites pour demander à Dieu la grâce d'être plus modéré à l'avenir ne délivrassent un chrétien des désordres de cette passion ? Mais on ne peut obtenir cette victoire que par la pratique d'une vertu qui lui est contraire, je veux dire de la douceur chrétienne dont je me suis engagé de vous parler dans la seconde et dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

L'homme est particulièrement obligé à trois choses, à estimer et honorer son âme, c'est la première, à se concilier l'amitié de ses frères, c'est la seconde, à s'attirer les grâces et les bénédictions de Dieu, c'est la

troisième. Or ces trois choses qui renferment les principaux devoirs de l'homme, sont autant d'avantages que lui procure la douceur chrétienne, et que le Saint-Esprit, dans le livre de l'Ecclésiastique, nous a proposés pour nous en persuader la pratique.

Mon fils, nous dit-il, tenez toujours votre âme dans la douceur et rendez lui l'honneur qu'elle mérite : car qui est-ce qui justifiera celui qui pèche contre son âme? qui est-ce qui aura du respect pour celui qui la déshonore (*Eccles.*, I).

Outre ce premier avantage il nous en propose un second. Mon fils, ce que vous faites, faites-le avec tranquillité et douceur, vous vous attirerez de l'amitié et de la gloire au delà de ce que vous pouvez souhaiter (*Eccles.*, V).

Enfin il nous en propose un troisième quand il nous dit : Mon fils, souvenez-vous de ce qui plaît à Dieu, c'est la fidélité et la douceur ; attachez-vous à ces vertus, vous recevrez ses grâces et ses bénédictions en abondance (*Ibid.*, I).

Puisque l'esprit de Dieu nous a proposé ces raisons pour nous porter à la douceur, j'ai cru devoir me fonder sur elles pour vous dire qu'un homme doux est toujours jugé innocent à quelque tribunal qu'il soit cité, ou à celui de sa raison, ou à celui des hommes, ou à celui de Dieu. A celui de sa raison, puisque par la douceur il maîtrise une passion indocile, et que par conséquent il rend à son âme l'honneur qu'il lui doit. A celui des hommes, puisque par sa douceur il les édifie et les gagne, et que par conséquent il s'en attire l'amitié ou l'estime. A celui de son Dieu, puisque par sa douceur il possède une vertu héroïque qui lui plaît infiniment, et que par conséquent il aquiert comme une espèce de droit sur ses grâces. Examinons ces trois choses par ordre, et suivons toujours nos principes.

Après l'honneur et l'adoration que nous devons à Dieu, la première chose que nous devons considérer, et, si j'ose me servir de ce terme, la première chose que nous devons considérer et respecter dans notre âme c'est notre raison; ce en quoi nous devons respecter cette raison, c'est de lui donner, autant qu'il se peut faire, un empire absolu sur nos passions par les vertus qui sont propres à les mortifier.

Ce sont autant de principes de l'Ecriture et des Pères que je suppose pour venir d'abord à l'application que je veux en faire, qui est que la douceur est entre les vertus celle par laquelle nous donnons à notre raison l'empire qu'elle doit avoir sur nos passions, et nous nous rendons parfaitement maîtres de nous-mêmes. Où en trouvons-nous la preuve? dans l'un et l'autre Testament : *Les hommes doux auront la terre pour héritage et jouiront d'une abondante paix*, dit David (*Psal.* XXXVI) : et ce qu'il y a de plus admirable, c'est que Jésus-Christ se sert presque des mêmes termes pour nous expliquer ce premier avantage de la douceur, quand il dit : *Bienheureux sont les doux, parce qu'ils posséderont la terre* (*Matth.*, L). Voulez-vous bien que je vous explique ce que signifient ces mystérieuses paroles ?

De tous les éléments la terre seule est immobile ; le feu, l'air et l'eau sont dans une agitation perpétuelle; il n'y a qu'elle qui demeure ferme, parce que, comme dit un Père (*Basil. in exam., homil.* 1), étant au milieu du monde et également éloignée des extrémités qui l'environnent, elle ne peut se pancher d'un côté plutôt que d'un autre, et par ce moyen elle demeure toujours dans la place que Dieu lui a marquée.

La douceur met une âme dans une même situation. C'est elle qui la rend ferme et comme inébranlable au milieu des mouvements et du bruit que les différentes passions font autour d'elle. Soit que le feu de la persécution s'élève pour l'enflammer, soit qu'on veuille la noyer sous les eaux de la tristesse et du désespoir, soit qu'on s'efforce de l'ébranler par les orages qui forment les vents des rapports malins et des injures, elle demeure toujours dans son centre, parce qu'elle est également éloignée de la pusillanimité et de l'emportement, de la lâcheté et de la colère, extrémités vicieuses qui l'environnent de toutes parts: assez délicate pour ressentir les injures, mais assez généreuse pour ne s'en point aigrir; assez sensible aux mauvais services qu'on lui rend, mais assez fière pour s'élever au-dessus d'eux par un saint mépris : *anima contumeliis omnibus altior*; assez maîtresse d'elle-même au milieu de ces agitations extérieures pour ne demeurer pas immobile par stupidité, ni sortir de sa place par brutalité et violence; et c'est en ce sens qu'on peut dire avec Dieu qu'elle a en partage la stabilité de la terre, et selon Jésus-Christ qu'elle la possède.

On dirait même qu'elle a par là l'avantage d'être récompensée dès ce monde, et de jouir d'une béatitude anticipée. Parmi les vertus il y en a quelques-unes qui semblent n'être récompensées que dans le ciel, mais j'en trouve aussi qui peuvent passer pour bienheureuses dès cette vie. O vous qui gémissez, et qui faites pénitence, que vous êtes heureux, puisque vous serez consolés ! Mais n'espérez proprement cette consolation que dans l'autre vie, puisque vous ne pouvez être de vrais pénitents, que vous ne ressentiez certains troubles intérieurs, et, comme dit saint Augustin, que vous ne soyez fâchés contre vous-mêmes. O vous qui êtes persécutés pour la justice, que vous êtes heureux! Souffrez cependant, et attendez, le royaume des cieux vous appartiendra un jour. Mais que dit Jésus-Christ en faveur de la vertu que je prêche? *Beati mites*. O vous qui êtes doux, que vous me paraissez heureux! Non-seulement le ciel vous appartient comme à ceux qui sont persécutés pour la justice, la terre est encore à vous, non-seulement vous trouverez votre consolation dans l'autre vie comme ceux qui gémissent et qui font pénitence; vous la trouvez encore en celle-ci par la tranquillité que votre douceur vous procure. Ainsi l'on peut dire que

vous êtes doublement heureux, vous le serez en l'autre monde par l'abondance des plaisirs dont vous serez enivrés ; et vous l'êtes dès celui-ci par l'assujettissement de la plus fougueuse des passions; vous le serez en l'autre monde, puisque vous serez nécessairement impassibles, et vous l'êtes en celui-ci par un état de fermeté et de paix où vous vous possédez vous-mêmes de la manière la plus parfaite et la plus glorieuse qu'il y ait.

Car, si selon les principes de saint Augustin, il faut deux choses pour une véritable possession, je veux dire avec lui un bien dont la conservation dépende en quelque manière de soi, et un bien qui rende heureux celui qui en jouit; ne faut-il pas conclure par ces deux raisons, qu'un homme doux se possède véritablement, et qu'en se possédant il est en cette vie le maître du plus grand de tous les biens.

1° Ce bien qu'il possède ne peut lui être ravi, c'est un bien intérieur qui dépend de la grâce de Dieu et de la bonne volonté de l'homme, et nulle cause étrangère ne peut lui ravir ni cette grâce ni cette bonne volonté. (*Greg. Naz.*, *Orat.* 17, *lib. de Anima*).

2° Ce bien est un bien solide, c'est à proprement parler le vrai bien de l'âme qui commence sa félicité en ce monde, et qui la consommera en l'autre, qui lui assure dès cette vie la possession de ce qu'elle doit avoir de plus cher, et qui lui fait connaître par l'empire qu'elle a sur ses passions, l'excellence et l'étendue de son domaine.

Entre les différentes raisons que Tertullien apporte pour prouver que l'âme est immortelle, l'une des plus fortes est celle-ci : si l'âme était passible et mortelle comme le corps, elle suivrait nécessairement la condition de ce corps ; elle pâtirait toujours quand il souffre, elle se réjouirait toujours quand il a ce qu'il demande. Or l'on est convaincu par une expérience incontestable que souvent cela n'est pas. Car combien de fois l'âme est-elle impatiente, inquiète, troublée au milieu des plaisirs et des satisfactions du corps? combien de fois aussi, quand ce corps est ou abattu par le travail, ou déréglé par les maladies, ou tourmenté sous la violence des supplices, cette âme s'élève-t-elle au-dessus de ces maux par la liberté de ses opérations, par la spiritualité et la générosité de sa nature, jusqu'à se procurer une joie intérieure qu'elle semble goûter comme à la dérobée malgré l'indisposition du corps et les mauvais traitements qu'on lui fait ? *Quoties illæso corpore anima sola torquetur bili, ira odio plerumque nec sibi noto ? quoties item corpore afflicto furtivum sibi anima gaudium exquirit et a corporis importuna societate secedit ?* marque donc, conclut-il, que l'âme étant si maîtresse d'elle-même et si indépendante du corps, est naturellement immortelle.

Ce que Tertullien dit pour prouver l'immortalité et l'empire de l'âme dans l'ordre de la nature, je le dis pour établir une autre espèce d'immortalité, d'impassibilité et d'empire que sa douceur lui donne dans l'ordre de la grâce. En effet, c'est par le moyen de cette vertu qu'une âme chrétienne montre ce qu'elle peut et ce qu'elle est; et si la colère a entre les passions ce fatal avantage de retenir cette âme captive, et de la faire, pour ainsi dire, sortir brusquement de ses terres; la douceur qui affaiblit cette passion, et qui est opposée à ce péché, a par la loi des contraires cette admirable propriété de rendre une âme toujours présente à elle-même, de la faire rentrer dans son véritable bien, et de la rappeler à sa première origine, je veux dire à cette indépendance et cette autorité souveraine que Dieu lui avait donnée sur l'appétit sensitif en la créant.

C'est ainsi, dit saint Jean-Chrysostome (*Serm. de Mansuet.*), qu'un homme véritablement doux possède son cœur, et qu'en le possédant non-seulement il jouit de tout ce qu'il peut souhaiter de plus grand en cette vie, mais même il en jouit avec tant d'assurance qu'on ne peut lui ravir ce bien à moins qu'il n'y consente : *Tutissime cuncta possidet.* Qu'on lui ôte le repos du corps par le travail, la liberté extérieure par l'exil, la vie par la rigueur des supplices, il fera connaître par sa douceur qu'il a un autre repos, une autre liberté et une autre vie dont il est maître indépendamment des hommes et des démons (*Hom.* 5, *ad popul.* ; *hom.* 25, *et hom.* 44, *in Matth.*). Qu'on l'expose à l'injustice des censures et des jugements téméraires, qu'on lui fasse perdre ses maisons et ses charges, qu'on s'efforce de l'enflammer par les persécutions, les procès, les imprécations, les injures, il demeurera froid et tranquille au milieu des feux que le monde et l'enfer allumeront autour de lui, semblable à ces enfants de la fournaise, qui chantaient les louanges de Dieu au milieu des flammes, comme s'ils eussent été dans un parterre parsemé de fleurs, ou, si vous voulez, semblable à ce mystérieux autel sur lequel on brûlait les victimes, et qui cependant, quoi qu'il fût de bois et couvert de charbons ardents, ne brûlait pas.

Ce n'est pas tout. Comme la douceur est une vertu de société, comme c'est une vertu publique et exemplaire, elle n'a pas ce seul avantage de rendre un homme maître de son cœur, elle le rend encore maître de celui des autres, en lui attirant l'amitié ou l'estime de ses frères, qu'elle a l'adresse d'édifier et de gagner par deux sortes de voies que l'auteur du livre de l'Ecclésiastique nous a marquées : la première, c'est qu'elle se fait des amis, et qu'elle en augmente le nombre : *Multiplicat amicos ;* la seconde, c'est qu'elle radoucit et qu'elle ramène dans le devoir ceux qui lui sont ennemis : *Mitigat inimicos.*

Un ancien Père a cru que Dieu avait donné à la première femme, en la créant, une âme tendre, complaisante et douce, afin qu'elle élevât ses enfants dans la douceur, qu'elle les aimât, et qu'elle s'en fît aimer. Si elle avait eu un naturel farouche et austère, elle n'aurait pu, dit-il, se résoudre à les porter entre ses bras, ni à les nourrir, et les coller amoureusement sur son sein. Leurs pleurs, l'assiduité qu'il faut avoir auprès

d'eux l'auraient rebutée d'abord ; elle aurait fait comme l'autruche, qui, selon l'Écriture, traite ses petits avec autant de dureté que s'ils ne lui appartenaient pas ; je veux dire qu'elle aurait, ou regardé indifféremment, ou cruellement abandonné ses enfants. Mais la Providence y a pourvu en donnant à cette femme un cœur doux, sensible, et naturellement porté à souffrir avec patience leurs petites infirmités, afin qu'elle leur donnât toutes les marques de son amitié et qu'elle en reçût aussi de réciproques.

Si Dieu ne nous demande pas des sentiments aussi tendres pour nos frères, il est certain qu'il prétend que nous remplissions les devoirs de la société civile, qui consistent dans l'union et l'amitié ; et parce que dans cette amitié il y a, comme dans les autres commerces, un certain flux et reflux par lequel l'on donne et l'on reçoit ; il veut que nous les aimions afin que nous en soyons aimés, et que nous les engagions par notre conduite à nous traiter de la même manière que nous les traitons. C'est dans cette vue qu'il nous fait part de son esprit, qui est esprit de douceur : *Spiritus meus super mel dulcis;* esprit qui ne peut souffrir ces préventions malignes, ces emportements, ces rudesses, cette fierté qui altèrent la charité fraternelle ; esprit au contraire qui nous rend patients, complaisants, affables, et qui par ces titres nous donne même le droit de reprendre notre prochain, et, en le reprenant, le don de nous en faire aimer. Je me contente d'un seul exemple pour vous convaincre.

Samuel, qui s'était toujours rendu considérable parmi les Juifs, voyant qu'au lieu de s'attacher à Dieu ils l'outrageaient par leurs péchés, crut ne pouvoir se servir d'un plus puissant moyen pour les faire rentrer dans leur devoir, que de celui de son innocence, et de cette douceur dont ils avaient été si souvent édifiés (I *Reg.*, XII).

Il y a longtemps, leur dit-il, que je vis avec vous : comme je suis sur le déclin de l'âge, prêt à rendre compte de mes actions à Dieu, dites-lui, je vous prie, ce que vous pensez de moi. M'est-il jamais arrivé de vous avoir maltraités, injuriés, choqués, aigris ou méprisés dans mon cœur? Non, répond le peuple, jamais vous n'avez dit des paroles injurieuses et passionnées à aucun de nous. Eh bien ! dit Samuel, si cela est ainsi : *Nunc state ut judicio contendam adversum vos :* Venez à présent, que je vous reprenne et que je vous juge ; vous souvenez-vous des grâces que Dieu vous a faites et de votre lâche ingratitude? Dès le même moment ils rentrent en eux, et, touchés d'une vive douleur, ils s'écrient : Il est vrai, nous avons péché, nous avons abandonné le Seigneur pour adorer Astaroth ; mais désormais nous rendrons hommage au vrai Dieu ; soyez seulement notre médiateur auprès de lui, nous vous considérerons plus que nous n'avons encore fait et vous servirons aveuglément en toutes choses.

Quelle étrange conduite ! Samuel demande le témoignage du peuple en sa faveur, et il appelle ce peuple en jugement, afin qu'il se condamne, et, qui plus est, quoiqu'il le reprenne, il acquiert une nouvelle autorité sur lui : mais ne vous en étonnez pas, c'est sa douceur qui lui donne ce pouvoir, c'est elle qui le rend innocent et digne de louange ; et comme d'un côté cette douceur ne se fait pas une règle indispensable de plaire aux hommes, parce qu'elle n'est ni mercenaire ni servile, et que d'un autre côté elle se fait un devoir de ne leur pas déplaire, parce qu'elle est charitable et prudente ; elle avertit, elle corrige, elle menace même dans l'occasion, et, avec tout cela, elle s'acquiert le droit de se faire aimer.

Peut-être n'a-t-elle pas le même avantage sur des esprits malfaits que la passion domine? Elle l'a encore, répond le Sage ; non-seulement elle se fait des amis, *Multiplicat amicos*, mais elle apaise encore des ennemis, et se rend maîtresse de leurs cœurs, *Mitigat inimicos.* En effet, et c'est la pensée de saint Jean Chrysostome, la douceur ménage si à propos les mouvements du cœur humain, et, quelque fermé qu'il paraisse, elle a tant d'adresse pour l'ouvrir, que tôt ou tard elle l'adoucit et se le réconcilie. Un homme a-t-il été choqué d'une injure, d'un mauvais service, ou d'une parole désobligeante? la douceur, qui n'injurie, ne maltraite et n'attaque personne, détourne de l'esprit de cet homme et de devant ses yeux, ce qui enflamme sa passion, et, comme David enchantait par sa harpe l'esprit malin qui possédait Saül, de même cette vertu, soit par une édifiante retenue, soit par de sincères complaisances, a l'adresse d'affaiblir la colère, de l'adoucir, et, si je puis m'expliquer ainsi, de la charmer : *Spiritum malum incantat.* Un autre s'est-il emporté parce qu'on lui a résisté en face? la douceur, qui se fait une gloire de céder, l'apaise ; et, au lieu qu'il renversait dans sa colère tout ce qui se présentait à lui, son impétuosité diminue peu à peu, semblable à un torrent qui enlève les digues qu'on lui oppose, qui s'abaisse et s'écoule doucement, quand il ne rencontre plus d'obstacle.

O le beau et l'avantageux secret, mesdames, si vous pouviez, ou plutôt si vous vouliez vous en servir ! Vous vous plaignez quelquefois de l'emportement de vos maris, des scandales qu'ils causent et des mauvais traitements que vous en recevez ; je ne veux pas vous dire que souvent vous vous attirez cet orage par cette passion que vous avez de dominer, par ce peu de soin que vous prenez de votre famille, par cet air de vanité et de coquetterie qui leur déplaît, par ces fréquentations trop libres de certaines personnes qui leurs sont suspectes ; mais n'est-il pas vrai que si vous aviez un peu de complaisance pour eux, si dans la violence de leurs passions vous leur cédiez par votre silence, si vous demandiez leur conversion à Dieu, et que, de votre côté, vous y contribuassiez par une raisonnable soumission, n'est-il pas vrai, dis-je, qu'ils se lasse-

raient de vous persécuter, et que, charmés par votre patience et votre douceur, plus ils sont violents, plus ils seraient modérés; plus ils vous rebutent et maltraitent, plus ils auraient pour vous d'amitié et d'estime ?

Monique, au rapport de saint Augustin, trouva ce secret pour adoucir Patrice. Il avait, dit ce fils, parlant de son père, un bon fond d'âme et aimait bien ce qu'il aimait; mais il était extrêmement violent et emporté. Monique qui connaissait son humeur, quelque maltraitée qu'elle en fût, le gagna enfin, et d'un idolâtre fougueux elle en fit un doux et humble disciple de Jésus-Christ; mais comment? par sa modération et sa douceur, dit saint Augustin. Quand elle voyait Patrice en colère, elle se faisait une habitude de ne lui point résister, non pas même par aucune parole d'aigreur qui lui échappât, *Noverat hæc non resistere irato viro non tantum facto, sed ne verbo quidem.* Elle souffrait avec patience tous ses emportements, attendant que sa colère fût passée, pour lui remontrer doucement qu'il avait eu tort de la maltraiter. Quelque étourdie qu'elle fût des plaintes et des querelles de ses voisines, qui avaient cependant des maris moins fougueux que le sien, jamais elle ne se donna la liberté de murmurer contre lui, jamais elle ne montra comme elles, sur son visage ou sur quelqu'autre partie de son corps, les coups qu'elle y avait reçus, jusque là qu'elles s'en étonnaient toutes, sachant assez combien Patrice était violent, et admirant la douceur de cette sainte femme qui paraissait aussi satisfaite que si elle avait eu le meilleur de tous les époux.

Je le répète, mesdames, le beau et l'avantageux secret que celui-là, si vous vouliez vous en servir ! Tandis que vous résisterez à vos maris violents, ne croyez pas pouvoir les radoucir; c'est un feu que vous allumerez et qui, dans la suite, produira d'étranges incendies; ayez un peu de patience et de retenue, soient-ils aussi fougueux que Patrice, vous aurez la gloire de les combattre par votre douceur, et le bonheur de les vaincre. Dès que vous aurez de la complaisance pour eux, vous les retiendrez dans le devoir, et, plus vous leur porterez d'honneur, plus vous serez honorées vous-mêmes; car, si l'homme, selon l'Apôtre, est la tête de la femme, comme le corps n'est jamais bien orné que quand la tête est bien parée, la femme n'a jamais plus de joie, et ne reçoit jamais plus d'honneur que quand elle est en bonne intelligence avec son mari.

Est-ce que je voudrais par là réduire les femmes aux simples termes de l'obéissance et de la douceur pour donner aux maris toute la liberté d'exercer leur patience par leurs emportements et leurs scandales ? non sans doute, et à Dieu ne plaise que je prétende justifier par là les violences de ceux qui, devant être les défenseurs et les pères d'une partie d'eux-mêmes en sont, dit saint Augustin, les persécuteurs et les bourreaux. Où est la loi qui donne aux maris le pouvoir de traiter leurs femmes en esclaves, après qu'ils en ont souvent dissipé le bien par leurs débauches et par leurs jeux ? trouveront-ils, dans toute l'Ecriture, un seul endroit où il leur soit permis de les faire servir de victimes à leurs brutalités? S'ils sont les chefs de leur famille, il faut qu'ils marchent à la tête, dit saint Augustin, et que leurs femmes les suivent; mais il faut aussi, ajoute-t-il que s'ils exigent d'elles de l'amitié et de la douceur, ils deviennent leurs modèles à leur tour par la pratique de ces mêmes vertus, s'élevant sur la faiblesse du sexe, non par une autorité tyrannique, mais par une domination modérée et exemplaire.

Messieurs et mesdames, si vous étiez exacts dans l'accomplissement de ces devoirs, tout serait bien réglé dans vos ménages. Car, d'où viennent ces froideurs, ces querelles, ces animosités, ces ruptures manifestes, si ce n'est de ce que vous ne voulez rien souffrir les uns des autres ? Un mari est-il emporté ? une femme le sera encore davantage ; un mari voudra-t-il une chose? une femme en voudra une autre, et la voudra souvent avec plus d'opiniâtreté et moins de raison. Par là, on s'injurie, on se bat, on se plaide jusqu'à la mort, et l'on peut appliquer à la plupart l'inscription que saint Jérôme dit avoir lue sur un ancien tombeau, où étaient ensevelis un mari et une femme qui n'avaient pu s'accorder pendant leur vie. *Viator, miraculum ! hic vir et uxor non litigant :* Passant, miracle! cet homme et cette femme qui se sont tourmentés et plaidés ne se tourmentent et ne se plaident pas ici.

Ce que je viens de dire des personnes engagées dans le mariage, je le dis en général de tous les chrétiens. Le grand secret d'arrêter les emportements des esprits malfaits, et de se réconcilier des ennemis, c'est de compatir à leurs infirmités, de leur témoigner de la douceur, d'ôter par sa bénignité à leur emportement la matière qui l'entretient, et enfin, en certaines occasions, de leur céder; étrange et irrégulière, mais toutefois honorable et sûre méthode de vaincre. Dans les autres combats à force de s'animer contre son ennemi, de s'avancer sur lui, de le presser et de lui porter des coups, on l'affaiblit et on le surmonte; mais ici, à force de se soumettre, de se retirer, de céder, de détourner la matière qui entretient la passion, on en triomphe, on en devient le maître : peu s'en est fallu que je n'aie dit qu'on en devient le Dieu.

Un empereur romain voulant faire connaître à ses peuples la justice de l'éloge qu'ils lui donnaient en l'appelant un Dieu, et se persuader à soi-même qu'il n'était pas indigne de cette qualité, raisonnait à peu près de cette manière : Je commande à des hommes, par conséquent il faut que je sois un dieu ; car, comme il n'y a que des hommes qui puissent réduire et s'assujettir les bêtes, il n'y a que des dieux qui puissent imposer des lois aux hommes; et de même qu'il n'appartient qu'à une nature supérieure à l'ani-

male de la conduire, il n'appartient qu'à une nature supérieure à l'humaine de lui commander, cette nature ne peut être que la divine.

D'un raisonnement si mal fondé je tire une vérité établie sur les principes de notre religion ; à savoir que, si, selon les termes de l'Écriture, nous pouvons nous flatter d'être des dieux et des enfants de Dieu, ce beau titre est principalement attaché à la douceur, puisque c'est principalement par cette vertu qu'un chrétien commande à des bêtes et à des hommes, tout ensemble, et que, par conséquent, il y a en elle quelque chose de si noble et de si héroïque que Jésus-Christ même a dit que les pacifiques étaient bienheureux, parce qu'ils seraient appelés les enfants de Dieu.

Qu'est-ce qu'un homme violent et emporté? C'est, disent les Pères, un monstre qui, sous une nature et une figure humaine, cache un cœur et des passions de bête. Aussi pour le réduire et le vaincre on se sert de la même adresse que pour apprivoiser les bêtes. Si l'on s'approche insensiblement des bêtes, si, bien loin de leur montrer le bâton et de les frapper, on les flatte, et si la même main qui les caresse leur impose le joug ou les enchaîne, un chrétien n'en use-t-il pas de même par sa douceur pour apaiser un ennemi fougueux? sans lui résister en face, sans le menacer, sans lui souhaiter du mal ou lui en faire, il lui cède, il éloigne de lui tout ce qui pourrait le choquer et, par ce moyen, il s'insinue dans son esprit, il le radoucit, il le gagne et, commandant tout ensemble à une bête et à un homme, il en est, si j'ose dire, le dieu. C'est du moins par l'esprit de Dieu qu'il agit, et c'est sa douceur qui lui attire sa bénédiction et ses grâces.

Rien n'est, à notre égard, si digne de Dieu que la patience et la douceur; rien n'est, à l'égard de Dieu, si digne de nous que la fidèle pratique de ces vertus, dit Tertullien (*Tertul.*, *lib. de Patientia*). Formons-nous de Dieu telle idée qu'il nous plaira, celle qui nous console davantage, celle qui nous inspire plus de confiance, celle même, dit ce Père, par laquelle nous concevons qu'il agit en Dieu, c'est quand nous nous le représentons comme un être infiniment élevé au-dessus de ses créatures qui ne peuvent ni en changer l'état, ni en troubler le repos ; comme un être immuable, qui, soit que les athées le désavouent, soit que les libertins le méprisent, soit que les ingrats le méconnaissent, soit que les hypocrites le jouent, soit que les idolâtres et les hérétiques le déchirent, soit que tous les pécheurs le renoncent, souffre avec patience tant d'outrages, et, du haut du ciel où il demeure, gouverne ce bas monde selon les règles de sa douceur paternelle et de son infinie miséricorde.

Seigneur, *que votre esprit est bon et qu'il est doux en toutes choses*, disent les justes dans le livre de la Sagesse : *Comme vous êtes infiniment juste, vous ordonnez tout selon les lois éternelles de votre justice* (*Sap.*, XII). Comme vous êtes le maître absolu de vos créatures, vous vous faites obéir par elles ; mais comme vous en êtes le souverain et le père, vous les jugez avec tranquillité et, pouvant nous faire rentrer dans le néant d'où vous nous avez tirés, vous nous ménagez avec un grand respect, comme si nous méritions quelque chose auprès de vous.

Or, cette conduite de Dieu à notre égard, ajoute le Saint-Esprit dans les mêmes endroits, est pour nous faire une grande leçon et nous imposer de très-pressants devoirs. Car, pourquoi, ô mon Dieu, en agissez-vous ainsi? c'est que vous voulez nous apprendre à être justes et humains envers nos frères comme vous l'êtes vous-même à notre égard, c'est que vous prétendez que ces jugements de tranquillité et de douceur soient les modèles des nôtres et que de si belles vertus, non-seulement viennent de vous, mais qu'elles se forment encore sur vous.

Il n'appartient qu'à Dieu de régler les jugements des hommes sur ses propres jugements; tout autre que le sien est défectueux, et, par conséquent, ne peut leur servir de règle. Il n'appartient qu'à Dieu de montrer ses voies aux hommes et de les y faire marcher; tout autre guide que lui serait indigne d'eux, toute autre voie que les siennes les entraînerait dans le précipice ; mais de quelles âmes, à votre avis, règle-t-il le jugement et quels sont ces hommes heureux à qui il découvre ses voies? *Diriget mansuetos in judicio et docebit mites vias suas* (*Psal.* XXIV). Ce sont les âmes douces et paisibles, dit le Prophète, qu'il a la bonté de conduire, c'est à elles à qui il ouvre ces sentiers étroits, mais sûrs, par lesquels il faut qu'elles marchent. Maîtresses d'une raison toujours sainte et toujours droite, parce qu'elle est conforme à la loi primitive et éternelle, elles jugent à son exemple avec tranquillité. Ni aveuglées par leurs propres passions, ni étourdies du bruit des créatures, ni effarouchées par leurs menaces, ni fatiguées par leur violence, ni déréglées par leurs persécutions, elles ne regardent que la volonté de Dieu, principe de leur patience, et que ces adorables décrets par lesquels elles se sentent obligées de traiter leurs frères, non-seulement avec humanité, mais encore, comme lui, avec respect. Comme elles conservent un cœur toujours royal et magnanime, un cœur docile et juste dans sa docilité, elles ne s'éloignent jamais de ces voies de salut qu'il leur trace, fidèles à se régler sur sa conduite, mais heureuses d'en attirer les grâces et les récompenses.

Elles sont grandes ces grâces et ces récompenses. Car, si l'avantage de l'homme est que Dieu prenne sa cause en main et qu'il le défende, il s'engage de protéger les doux tandis qu'il laissera les pécheurs dans l'humiliation et le trouble. Si le bonheur de l'homme consiste à recevoir l'esprit de Dieu, il assure que, comme il ne se trouve point parmi l'agitation et l'orage : *Non in commotione Dominus*, il se répandra sur eux comme un paisible et doux zéphir : *Sed in spiritu auræ lenis.* Si tout ce que l'homme pouvait souhai-

ter, et ce que Dieu pouvait lui donner de plus précieux était son propre fils, il s'engage d'envoyer pour la consolation des âmes douces cet Agneau maître de la terre, qui les instruira de ses maximes et qui réduira, ce me semble, sa doctrine à ces deux chefs : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Enfin, si ce Dieu fait homme dit généralement à tous les hommes que de la même manière qu'ils auront mesuré les autres ils seront mesurés à leur tour; s'il dit en particulier aux vindicatifs et aux emportés que quiconque se fâchera contre son frère recevra son jugement, j'entends ce jugement sans miséricorde qui sera rendu contre ceux qui n'auront pas voulu faire miséricorde; il est certain qu'un homme doux recevra miséricorde pour miséricorde, qu'ayant été fidèle en peu de choses il sera établi sur d'autres plus considérables; et que, quand même ses frères ne voudraient pas recevoir la paix qu'il leur offre, cette paix retournera à lui avec de nouvelles bénédictions.

En voulons-nous une plus belle preuve que ce qui est rapporté dans le chapitre X de saint Matthieu? Quand vous entrerez dans une maison, dit Jésus-Christ à ses apôtres, la première chose que vous ferez sera de dire: La paix soit ici, si ceux qui se trouveront dans cette maison méritent de recevoir cette paix, elle viendra sur eux, mais s'ils n'en sont pas dignes, cette paix retournera à vous; et, en cas qu'on ne vous écoute pas, sortez de ce lieu et secouez la poussière de vos pieds comme pour rendre témoignage contre eux.

Il y a dans le monde certains esprits si violents et si malfaits que, nonobstant la douceur qu'on leur témoigne ils sont irréconciliables et inflexibles. Souvent ce qui adoucit les autres ne sert qu'à les aigrir et, comme s'ils croyaient que tout leur fût dû et qu'on ne s'humilie pas encore assez, plus on leur dit de paroles de paix, plus ils s'irritent. Mais quoi? cette douceur avec laquelle on les traite sera-t-elle stérile et infructueuse; non, répond Jésus-Christ, elle aura toujours, quoi qu'il arrive, son principal effet qui est de retourner avec une surabondance de grâces dans l'homme qui la possède.

1° Il aura la consolation de s'être acquitté de son devoir, devoir qui, soit qu'on en profite, soit qu'on n'en profite pas, est indispensable.

2° Il sera un jour le juge de ses frères, il leur reprochera devant le tribunal de Dieu leur dureté et servira contre eux de témoin.

3° Par ce retour et ce reflux de paix vers lui il recevra, non-seulement le pardon de ses péchés, mais une augmentation de grâces et de récompenses comme étant devenu, par sa douceur, un éclatant modèle dans la société civile dont il fait partie : *Lucidum quoddam vitæ socialis exemplar*, comme ayant vengé l'honneur de la religion qu'il professe et comme ayant rendu témoignage à la grandeur et à la sainteté de Jésus-Christ qu'il prend pour la règle de ses actions et de sa vie. Car, c'est en cela, dit saint Pierre, que consiste notre vocation, et si nous sommes agréables à ce Dieu fait homme, c'est pour l'accomplissement de ces devoirs dont il nous a laissé l'exemple : *In hoc enim vocati estis, quia et Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.* O l'excellent modèle et qu'il est digne de nos imitations !

Arrêtons-nous-y, chrétiens, nous y verrons une patience extraordinaire et une admirable douceur en toutes choses; et, puisque nous sommes appelés pour l'imiter, faisons comme ces jeunes peintres qui, voulant copier un tableau parti d'une excellente main, en remarquent à loisir tous les traits, afin que leur copie ressemble, autant qu'il leur sera possible, à l'original. Ayons toujours devant les yeux Jésus-Christ, le plus patient et le plus doux de tous les hommes, et si les persécutions nous pressent trop, souvenons-nous de ce qu'il a dit : Bienheureux sont les doux, parce qu'ils posséderont la terre, j'entends cette terre des vivants où nous régnerons un jour avec lui. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIV.

POUR LE SIXIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De la Tempérance et de la Gourmandise.

Ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent : et si dimisero eos jejunos in domum suam deficient in via.

Il y a trois jours que ces peuples sont avec moi sans avoir pris de nourriture, dit Jésus-Christ, *et si je les renvoie chez eux sans manger, ils tomberont en défaillance par le chemin* (*S. Marc, ch.* VIII).

Ce ne fut donc pas, chrétiens, par un principe de gourmandise ou d'amour-propre que ces peuples entreprirent un si pénible et si long voyage. Ni l'inquiétude du temporel, ni l'attachement au plaisir et à la bonne chère, ni la crainte de tomber dans la nécessité, tentations si fréquentes et si fortes, ne purent les empêcher de suivre Jésus-Christ; et comme la tempérance et la foi furent, pour ainsi dire, les deux guides qui les conduisirent, ils oublièrent sans peine leur famille, leur négoce, les besoins même du boire et du manger pour s'attacher à sa personne.

Jésus-Christ, qui sonde les cœurs et qui en connaît les plus secrètes affections, rend lui-même ce témoignage en leur faveur, témoignage illustre et bien différent de celui que Moïse rendit autrefois contre leurs pères. Quelque soin que ce charitable législateur en prît, il ne put jamais arrêter leur défiance ou leurs murmures, effets naturels de la gourmandise. Avant que la manne tombât du ciel, ils demandaient : *Qui pourra nous dresser une table dans le désert?* et lorsqu'elle tombait, non contents de s'en rassasier, une indiscrète et dure prévoyance leur en faisait faire un si grand amas, qu'il fut contraint de leur défendre d'en réserver pour le lendemain. Les troupes fidèles dont il est parlé dans notre évangile n'en agissent pas de même; convaincues de la vérité de ce grand oracle, que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais *de la parole de Dieu qui sort de sa*

bouche, elles sont si avides de cette sainte parole qu'elles demeurent trois jours avec lui sans manger; et, bien loin qu'elles s'approprient pour leurs nécessités futures ce qui se trouve de superflu, on remporte sept corbeilles toutes pleines des morceaux qui sont restés.

Tâchons, messieurs, d'examiner attentivement une si sainte conduite et de l'appliquer à notre instruction, puisqu'elle nous fournit de si beaux exemples de la tempérance chrétienne, et qu'elle condamne en tant de chefs la gourmandise qui lui est opposée.

En effet, si ce péché consiste à prévenir par une indiscrète impatience le temps auquel on a besoin de manger, ne voyons-nous pas des peuples qui supportent patiemment la faim qu'ils ont soufferte pendant trois jours? Si c'est être intempérant que de rechercher les viandes les plus rares et les plus exquises, ou de faire apprêter trop délicatement celles qui sont communes, que mangent-ils? du pain et quelques petits poissons que Jésus-Christ a miraculeusement multipliés. Si c'est gourmandise que d'excéder dans la juste mesure d'une réfection raisonnable, quand même on ne pécherait ni par impatience ni par sensualité, l'évangéliste, pour rendre témoignage de leur tempérance, ne dit-il pas qu'ils mangèrent selon leurs besoins, qu'ils laissèrent des pains et des poissons de reste qu'on emporta dans des corbeilles.

Ainsi qu'on loue tant qu'on voudra leurs autres vertus, les uns cette sainte curiosité qui les porta à voir les œuvres miraculeuses de Jésus-Christ, et les autres cette humble et persévérante confiance qu'ils eurent en sa providence; qu'on parle tantôt de leur avidité à écouter sa sainte parole, ou de leur docilité à en profiter, et tantôt de leur désintéressement et de leur fidélité à le suivre, pour moi j'admirerai toujours leur tempérance, qui me paraît si considérable par toutes ces circonstances que je viens de vous marquer, et si contraire à l'intempérance de la plupart des chrétiens de nos jours.

Saint Isidore remarque, et voici mon dessein, qu'on pèche contre cette tempérance en deux manières, dans la quantité et dans la qualité (*Lib.* II *de summo Bono*). Dans la quantité, c'est excès; dans la qualité, c'est sensualité. Dans la quantité, on prend trop de vin ou de viande; dans la qualité, on y cherche trop de délicatesse et de préparation. Trop boire et trop manger, voilà en quoi la tempérance est offensée, et l'excès qu'elle doit corriger, ce sera mon premier point. Boire et manger avec trop de plaisir, voilà en quoi la tempérance est encore offensée, et la sensualité qu'elle doit retrancher, ce sera mon second point. Quand il n'y aura plus d'excès ni de sensualité dans nos repas, ce qui n'était qu'une action naturelle et animale passera dans l'ordre des vertus chrétiennes; et comme Jésus-Christ bénit les pains qu'il fit distribuer aux troupes qui étaient déjà assises, il sanctifiera nos tables par une secrète et invisible bénédiction, que je lui demande par, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Le médecin, le philosophe moral et le théologien s'appliquent, chacun selon ses règles, à guérir l'homme des différentes maladies qui l'affligent. Le premier a ses aphorismes, le second ses maximes, le troisième ses lois et ses préceptes; le premier travaille à ce que l'homme vive, le second à ce qu'il vive moralement bien, et le troisième à ce qu'il vive saintement et conformément à la religion qu'il professe. Le médecin, qui conserve la vie naturelle, mérite d'être considéré, à cause du besoin qu'on a de son secours; le philosophe moral, qui conserve la vie raisonnable, mérite de l'être encore davantage, à cause du plus grand service qu'il rend; et le théologien, qui conserve la vie surnaturelle et chrétienne, mérite encore plus d'honneur et de reconnaissance par rapport à l'excellence de son objet.

Écoutons aujourd'hui ces trois maîtres, puisqu'encore bien qu'ils soient si opposés entre eux en tant d'autres choses, ils semblent s'être réconciliés pour louer unanimement la tempérance, blâmer et condamner la gourmandise. La tempérance dans le boire et dans le manger prolonge la vie, dit le médecin; l'excès du vin et des viandes l'abrége. La tempérance conserve et perfectionne la raison, dit le philosophe moral; l'excès du vin et des viandes la renverse et la noie. Enfin le théologien, révélant leurs maximes et les appliquant à un plus noble dessein, dit, après l'auteur du livre de l'Ecclésiastique, que *si l'intempérance ruine le corps et l'âme, la sobriété*, qui est cette espèce de tempérance dont je parle, *procure une santé parfaite à l'une et à l'autre de ces parties. Sanitas est animæ et corporis sobrius potus* (*Eccles.*, LXXXI).

Rendons ces pensées chrétiennes, et puisque les Pères, tant grecs que latins, n'ont pas dédaigné de s'en servir, persuadés que la gourmandise est un péché opiniâtre qu'on ne combat jamais bien, si on ne l'attaque dans tous ses retranchements, tâchons de ne rien diminuer de la force de ces trois raisons.

Comme la tempérance pourvoit tout à la fois au bien du corps et de l'âme, à la différence, ce semble, des autres vertus, qui mettent une espèce de divorce entre ces deux parties, elle ne peut souffrir, dit saint Augustin, ce qui nuit au tempérament de l'un et à la sainteté de l'autre; et par ce moyen elle condamne la gourmandise et retranche généralement tous les excès qui se commettent dans le boire et dans le manger. Pourquoi? parce que cette gourmandise expose à trois grands maux les débauchés et les ivrognes : elle abrége leurs jours, *vitam minuit*, c'est le premier; elle trouble leur esprit, *confundit intellectum*, c'est le second; elle les abandonne à l'impureté de leurs désirs, *concitat libidines*, c'est le troisième : et, pour le dire en moins de paroles, elle ruine leur santé, elle les abrutit et elle les corrompt.

L'une des choses qui nous marque davan-

tage l'aveuglement des hommes, c'est de voir que quoiqu'ils estiment infiniment la santé, sans laquelle les plaisirs, les honneurs et les richesses ne sont pas tant de véritables biens que des sources d'impatience et de douleur, ils travaillent cependant plutôt à la détruire qu'à la conserver, comme s'ils avaient juré leur propre perte, ou qu'ils fussent las de jouir des douceurs et des consolations de la vie.

Soit qu'on ne connaisse pas assez le prix de ce bien lorsqu'on le possède, soit que l'on se flatte de pouvoir le retenir comme une chose dont on est le maître, soit enfin que la passion l'emporte sur les premiers devoirs de la nature, il est certain que la plupart des hommes sacrifient à leur intempérance leurs plus innocents plaisirs, et que, par une fureur qu'on ne peut jamais assez comprendre, ceux même qui souhaitent avec plus de passion une vie longue et heureuse, perdent volontairement ce double avantage par les fréquents excès dans lesquels ils tombent.

Comme la sobriété ménage si bien le tempérament qu'elle conduit à une vieillesse tranquille ceux qui n'avaient d'abord qu'une santé chancelante, et que, par cette raison, nos premiers pères vivaient plusieurs années sans ressentir d'autre incommodité que celle d'une défaillance naturelle; aussi, par la loi des contraires, les excès le dérèglent si fort, que la nature, ayant plus à combattre contre les atteintes de la gourmandise que contre plusieurs autres accidents étrangers, succombe enfin malgré elle sous l'incommode et le honteux fardeau dont on la charge. Si c'est de viandes, qui ne sait qu'elles causent des indigestions et des crudités dans l'estomac, que leur confusion et leurs différents assaisonnements étouffent la chaleur naturelle, qui, ne pouvant agir avec une égale force sur des qualités inégales, laisse un amas d'humeurs, c'est-à-dire autant de principes de douleur, de corruption et de mort. Si c'est de vin qu'on la charge, qui ne sait aussi que son abondance ruine la santé, qu'elle épuise l'humide radical, par une chaleur et une sécheresse déréglée, qu'elle irrite la bile, qu'elle attire les fièvres ardentes, qu'elle enflamme les parties nobles, et qu'elle agite tout le corps par de fréquentes convulsions? De là la débilité des nerfs, le tremblement, les gouttes, les humeurs froides qui tombent sur les jointures, les paralysies, les apoplexies, et toutes ces affections que les médecins appellent soporeuses, qui souvent n'ont point d'autres causes que les excès que l'on a faits.

Avant que de passer plus loin, faites, je vous prie, avec moi trois réflexions sur ce que je viens de dire. La première, qu'il est étrange que pour rendre un chrétien sobre il faille se servir d'un moyen aussi humain qu'est celui de la conservation de sa santé, et que l'on soit obligé, comme saint Bernard s'en est plaint, de renvoyer aux aphorismes et aux remèdes d'Hippocrate un homme qui fait profession de suivre les maximes et d'obéir aux commandements de Jésus-Christ.

La seconde, qu'il est encore plus étrange que souvent ni Jésus-Christ ni Hippocrate ne puissent obtenir cette tempérance; qu'au lieu que les bêtes ne mangent et ne boivent pas au delà de la nécessité, les hommes, plus brutaux qu'elles et plus cruels à eux-mêmes, s'oublient de leur rang, de leur condition, de leur âge, qu'ils se soûlent de viandes et de vin : *Obliti honoris, obliti ætatis, obliti professionis, obliti nominis sui, cibo conferti, vinolentia dissoluti, clamoribus rabidi, bacchanalibus furiosi, nihil minus quam sensus sui.*

La troisième, qu'il est injuste de se plaindre des incommodités que l'on souffre et que l'on s'est attirées par ses débauches. Souvent on attribue à l'intempérie des saisons, à la contagion d'un air corrompu, ou à d'autres causes naturelles les infirmités que l'on ressent: souvent on se plaint de ce qu'à la fleur de son âge on souffre des douleurs aiguës qui rendent la vie insupportable dans le temps où l'on devrait en goûter les douceurs, et l'on ne s'aperçoit pas qu'on s'est procuré tous ces maux par ses excès : l'intempérance, dit saint Basile, rendant l'homme non-seulement ennemi de son âme, mais de son corps, lui mettant en main des armes pour se tuer, et persuadant à la nature de se venger d'elle-même et de se détruire : *Natura in se ipsam insanire persuadet.*

Cette dame, qui eût pu se procurer une santé heureuse si elle ne s'était pas surchargée de différents mets et de sucrerie, voit, à cause de son intempérance, sa beauté se flétrir comme une fleur desséchée par un vent chaud, ou noyée par une trop grande humidité. Cet homme qui eût pu fournir une longue carrière s'il avait été plus sobre, se sent défaillir peu à peu, tantôt consumé par une fièvre éthique, tantôt tourmenté par de cruelles douleurs; malheureux, mais presque nécessaires et inévitables fruits d'une ivrognerie fréquente qui affaiblit les principes de la vie, qui attire un déluge d'infirmités, et qui précipite avant le temps les débauchés dans le tombeau. Ne m'accusez pas de faire ici de fausses conjectures : *In multis escis infirmitas, propter crapulam multi obierunt, qui autem abstinens est adjiciet vitam,* dit le Saint-Esprit, dans l'Ecclésiastique.

Quoiqu'on puisse dire en un sens que la mort est naturelle, puisqu'elle est la peine commune du péché, et que le péché, depuis celui d'Adam, est attaché à la nature; cependant l'Ecriture m'apprend qu'il y a une cruelle main qui l'a fait entrer dans le monde, je veux dire celle des pécheurs qui se la sont malheureusement attirée : vérité qui regarde particulièrement les débauchés, qui par leurs fréquens excès avancent leurs jours, et rendent la nature assez industrieuse ou assez barbare pour punir leurs péchés et se venger de leur gourmandise.

Voilà ce à quoi un débauché devrait bien prendre garde, et qui plus est, ce que Dieu veut qu'il apprenne de lui, afin qu'il en profite. Mais je ne m'aperçois pas que le second effet que produit l'excès dans le boire et dans

le manger est d'abrutir un homme, sa gourmandise lui ôtant son jugement, sa raison, sa prévoyance, et le réduisant en un état pire que n'est celui des bêtes.

Il est sans doute fort étrange que l'homme qui pourrait s'élever, par quelques-unes de ses vertus, au-dessus des anges auxquels il est inférieur par sa création, s'abaisse quelquefois par certains péchés au-dessous des bêtes mêmes, auxquelles il commande par tous les avantages de sa nature.

L'homme est entre l'ange et la bête, il tient quelque chose de l'ange par sa partie spirituelle et raisonnable ; il tient quelque chose de la bête par sa partie terrestre et animale : Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il peut descendre au-dessous de la condition des bêtes par la corruption de sa chair, comme il peut monter plus haut que les anges par le sacrifice qu'il en fait.

Quoi que l'homme fasse, ses vertus spirituelles ne peuvent l'élever au-dessus des anges. Aime-t-il Dieu? le feu dont les séraphins brûlent dans le ciel est plus vif que le sien : Connaît-il Dieu et le reste des êtres? quelque parfaite que soit la science qu'il a ou acquise par l'étude, ou reçue par infusion, ses plus belles lumières comparées aux chérubins, ne forment tout au plus qu'une faible et sombre lueur. Jusque-là, l'homme est un peu au-dessous des anges, comme dit le roi-prophète ; mais ce que ses vertus spirituelles ne peuvent faire ses vertus corporelles, et qui ont la chair pour sujet, le font.

Je ne veux pas dire seulement qu'elles élèvent cet homme au-dessus des anges, parce que depuis qu'un Dieu a voulu s'unir à un individu de notre nature, notre chair a reçu un nouveau degré de gloire ; je dis qu'elles l'élèvent encore, parce qu'elles se servent de cette cha r pour l'exécution de certains desseins si nobles et si hardis, que les anges qui ne les peuvent exécuter, en concevraient de la jalousie s'ils en étaient capables.

Les anges sont purs, il est vrai, mais leur pureté égale-t-elle la virginité de ces âmes choisies qui renoncent au plaisir dans une chair qui l'aime? la vertu des uns est plus heureuse, celle des autres est plus forte, et par conséquent plus admirable. Le zèle dont brûlent les anges pour la gloire de Dieu est grand; mais peuvent-ils, comme les martyrs, lui donner vie pour vie, et sang pour sang? Les anges ne boivent et ne mangent pas; mais celui qui sait se réduire à une juste modération dans le boire et dans le manger, n'a-t-il pas par vertu ce que ces esprits ont par une bienheureuse nécessité? N'a-t-il pas préférablement à eux, dit saint Jérôme, l'avantage de vivre aussi détaché des plaisirs du corps que s'il n'en avait point, et de triompher par ses précautions et sa vigilance, d'un ennemi perfide qui est enfermé au-dedans de lui?

Mais autant que la tempérance élève l'homme au-dessus des anges, autant l'intempérance et l'ivrognerie l'abaissent au-dessous des bêtes : l'assujettissement honteux à ses passions et l'empire qu'il acquiert sur elles, le mettent tantôt dans l'une et tantôt dans l'autre de ces situations; et comme si la tempérance et l'intempérance faisaient les degrés de sa gloire et de son infamie, on peut dire que si par l'une il est plus que l'ange, il est par l'autre pire que la bête; que si par l'une il est spirituel dans son corps, par l'autre il est charnel et animal dans son esprit.

Les bêtes font-elle quelque chose qu'un débauché ne fasse? elles n'ont point de raison, un débauché n'en a point aussi; elles s'attachent aux objets qui les touchent, un débauché s'y attache aussi ; elles suivent leur imagination et leur instinct, un débauché suit aussi ce qui l'attire davantage et qui symbolise plus avec lui.

Je me trompe, l'état d'un débauché et d'un ivrogne est par d'autres circonstances plus infâme que celui des bêtes. Si elles n'ont point de raison, elles ne sont pas créées pour en avoir, et un ivrogne étouffe et noie celle qu'il a. Si elles n'ont pas de modération précise, elles ont celle qui les renferment dans les bornes du nécessaire, au lieu que l'ivrogne se crève de vin, et que la réplétion le fait mourir. Ces bêtes pour l'ordinaire ne tombent pas deux fois dans les mêmes piéges, dit saint Jérôme, et un ivrogne qui aura connu la force du vin et la faiblesse de son cerveau tombera cent fois dans les mêmes excès : un ivrogne qui se sera soûlé cent fois et qui aura autant de fois ressenti l'amertume de sa bile, voudra encore manger de ce qui l'aura rendu malade, et retournera comme un chien à son vomissement. Ces bêtes ne perdent pas l'usage de leur sens, et un ivrogne n'a presque aucune liberté des siens : sa vue se trouble, sa langue balbutie, ses pas chancèlent, son corps tremble, son cœur palpite, toutes ses puissances et ses facultés sont dans l'inaction ou dans la contrainte : souvent il fait société avec des étrangers qu'il ne connaît pas, au préjudice de ses meilleurs amis qu'il méprise et qu'il méconnaît : tantôt il rit, tantôt il pleure, tantôt il blasphème, tantôt il chante, tantôt il se fâche, tantôt il s'adoucit par rapport à son tempérament et à la principale passion qui le domine, comme a remarqué saint Basile, qui en a fait un éloquent et long détail. Quoi qu'il en soit, jamais on ne vit une pareille bestialité, et pour tout l'avantage qu'on peut se promettre de sa raison, il n'y a que l'espérance qu'il la recouvrera un jour.

Quelques troubles qu'excitent les autres passions dans une âme, malgré ces séditions domestiques, elle n'est pas si esclave qu'elle ne se souvienne et ne se représente qu'elle est reine; mais quand la gourmandise et l'impudicité qui en est la fille la dominent, elles ont, ce semble, cette malheureuse propriété de lui faire oublier ce qu'elle est : et les Pères en apportent une raison fort convaincante. Dans les autres péchés, disent-ils, c'est l'esprit qui se fait la guerre, qui s'abrutit, et qui s'assujettit lui-même. Si l'orgueil l'enfle, si le désir l'enlève, si la tristesse l'abat, si la joie le transporte, si la crainte l'inquiète, si la fuite le désole, si la hardiesse

le précipite, c'est l'esprit qui s'abandonne à ces péchés spirituels : mais dans ceux de la chair, c'est cette partie animale qui le réduit à l'esclavage ; et quoiqu'il tâche d'éviter ce reproche, comme ce prince ridicule dont il est parlé dans l'Ecriture, qui voulait s'épargner la honte d'avoir été blessé par une femme, il faut que cet esprit avoue que la gourmandise l'a vaincu, et que la plus sale de toutes les passions l'a fait tomber dans des abominations dont les bêtes mêmes ne sont pas capables.

Dispensez-moi de les dévoiler; mais elles sont si odieuses et si infâmes, que les païens mêmes, nonobstant leur corruption ne les ont pu souffrir. Par les premières lois des Romains, il était permis à un mari de tuer sa femme quand elle était ivre, et au rapport de Tertullien, les consuls, par l'autorité du Sénat, chassèrent non-seulement de Rome, mais de toute l'Italie Libère, adoré sous le titre du dieu du vin, à cause des désordres qu'il causait dans cette sage et modérée république. Le corps qui se contente de peu, dit un de leurs sages, ne cherche qu'à satisfaire sa faim et sa soif; tout ce que l'on souhaite au delà entretient plus ses vices qu'il ne pourvoit à ses besoins. Quelle nécessité y a-t-il de chercher dans le fond des mers éloignées les poissons les plus rares, d'ôter aux forêts leurs bêtes sauvages, et à l'air ses oiseaux ; comme si les trois étroites membranes de l'estomac pouvaient renfermer ce que son insatiable avidité voudrait que tous les éléments lui fournissent? Ainsi parlait le philosophe moral qui tâchait de réduire l'homme au principe de la raison, et dont les salutaires maximes ne serviront peut-être un jour qu'à nous confondre : car n'est-il pas honteux de s'abandonner à des désordres qui faisaient rougir des idolâtres, et peut on se persuader qu'une religion aussi sainte et aussi austère qu'est celle de Jésus-Christ, souffrira ce qu'a condamné et puni une religion de chair et de sang?

Aussi, un théologien qui parle d'un ton beaucoup plus ferme que le médecin et le philosophe, relevant par des motifs chrétiens ces considérations humaines, nous avertit avec tous les Pères que la tempérance condamne ces excès, non-seulement parce qu'ils ruinent notre santé, non-seulement parce qu'ils troublent notre raison et qu'ils nous abrutissent, mais parce que ce sont de grands péchés qui en attirent plusieurs autres; péchés capitaux qui nous corrompent et qui nous damnent.

Outre que la gourmandise est un péché mortel, en ce que, selon saint Thomas (2-2, *q.* 148. *art.* 2), elle détourne l'homme de sa fin dernière, et qu'elle lui fait violer les commandements de Dieu, afin qu'il satisfasse à ses désirs corrompus de boire et de manger, il est certain qu'elle est encore un péché capital qui en entraîne plusieurs autres, et, pour ainsi dire, comme le péché originel de la nature : 1° parce qu'elle vient de notre premier père; 2° parce qu'elle tente et qu'elle corrompt toute sorte de personnes; 3° parce qu'elle est la source, et selon la forte expression de Tertullien, la mère des autres péchés.

Elle vient de notre premier père, la gourmandise l'a tué et nous a engagés dans la même servitude de mort et de péché que lui. Elle nous tente, et elle tâche de nous corrompre tous : ceux qui paraissent mortifiés, comme ceux qui font profession d'être débauchés, ceux qui demeurent dans les cloîtres comme ceux qui vivent dans le grand monde, ceux qui mangent des viandes communes comme ceux qui n'en recherchent que de rares, ceux qui châtient leurs corps par la rigueur du cilice, comme ceux qui entretiennent leur embonpoint par de fréquentes réfections. Elle est enfin la source de plusieurs autres péchés : car, comme a remarqué saint Isidore, de même que la sobriété et l'abstinence mortifient les passions, la gourmandise et les excès les provoquent et les enflamment ; comme la sobriété et l'abstinence multiplient les vertus chrétiennes et les entretiennent dans une âme, la gourmandise et les excès y font naître tous les vices, et leur y donnent une funeste perpétuité. De là les querelles et les reproches, les injures et les imprécations, les emportements et les blasphèmes. De là les sacriléges et les profanations des choses les plus saintes, les fornications et les adultères, les paroles ou diffamantes ou lascives, les duels et les meurtres, les vols et les injustices. S'il y a des différends et des procès criminels entre des voisins, des divorces dans les mariages, des divisions dans les alliances les plus étroitement liées ; si la religion chrétienne est exposée aux railleries, si le nom de Dieu est outragé, si les parents et les amis s'entretuent, si tous les droits de la religion et de l'humanité sont violés, l'une des principales causes de tous ces désordres des chrétiens, c'est l'ivrognerie qui les y porte.

Un ivrogne, dit saint Basile, est menteur, blasphémateur, cruel, bizarre, opiniâtre, téméraire, irrésolu, précipité, babillard, voleur, lascif, furieux, et capable de commettre les plus grands crimes. Faut-il révéler les secrets d'un ami et le trahir? il les révélera et le trahira, parce qu'un ivrogne n'est souvent ami de personne, et ne cèle pour l'ordinaire que ce qu'il ne sait pas. Mentir et se parjurer? il mentira et se parjurera, parce qu'un ivrogne n'est presque jamais sincère et égal à lui-même. Voler ses maîtres ou vendre la justice? il fera l'un et l'autre, parce que tous les vices sont comme assujettis à un ivrogne, dit saint Jean Damascène, qu'ils lui obéissent aveuglément, et qu'ils viennent lui payer leur tribut comme à un maître insatiable et importun qui les tourmente : *Velut gravi ac molesto domino vectigalia sua perferunt.* Faut-il tomber en adultère et en inceste? il le fera ; témoin Loth qui abusa de ses propres filles. Adorer les idoles? il les adorera, témoin les Israélites qui fléchirent les genoux devant le veau d'or. Maltraiter ou tuer ceux dont il a reçu la vie? il le fera, témoin cet abominable

dont parle saint Augustin, qui tua dans le vin son propre père, fit mourir sa mère d'un coup qu'il lui donna, voulut violer une de ses sœurs, et blessa dangereusement les deux autres; car voilà ce dont un ivrogne est capable, comme le Saint-Esprit même s'en est expliqué dans les Proverbes : *Cujus væ? cujus patris væ? cui rixæ, cui foveæ, cui sine causa vulnera; nonne his qui commorantur in vino et student calicibus expotandis.*

Je ne veux pas dire qu'on tombe toujours dans quelques-unes de ces extrémités, mais, quoi qu'il en soit, je puis tirer de tous ces chefs la même conséquence qu'en tira saint Augustin, après avoir fait sur un si tragique accident trois discours consécutifs au peuple qui l'écoutait. Mes frères, fuyez l'ivrognerie et la gourmandise, vous ne sauriez vous trop précautionner contre un si commun et si dangereux ennemi : je dis si commun; c'est le péché des jeunes et des vieux, des bourgeois et des artisans, des grands et des petits, des riches et des pauvres; et pour dire de ce siècle ce qu'un Père disait du sien: *Pene unus gurges omnium gula, pene unum lupanar omnium vita.*

On se plaint qu'on est plus misérable qu'on n'a jamais été, et cependant il n'y eut peut-être jamais plus de profusion et de débauche. Le temps, dit-on, est mauvais; pour moi, je n'en crois rien; si cela était, y aurait-il tant de luxe, tant de dépenses superflues, tant de scandaleux excès? Le temps est mauvais, vous le dites, mais encore un coup je n'en crois rien; vous seriez plus modestes et plus sobres que vous n'êtes; les calamités, tant publiques que particulières, vous réduiraient par nécessité dans les bornes de la frugalité et de la bienséance. Le temps est mauvais, vous le dites, je le veux donc croire; mais c'est par là même que votre intempérance doit vous confondre. Pour l'ordinaire, on cesse d'être vicieux quand on cesse d'être riche, et souvent la pauvreté est le meilleur, quoique le plus dur de tous les maîtres. Par conséquent si, par un renversement de conduite, votre pauvreté ne vous fait pas ménager le peu qui vous reste, que doit-on dire et penser de vous? Etes-vous chrétiens, êtes-vous même hommes?

Le temps est mauvais, vous le dites, et je le reconnais assez par ces créanciers qui vous poursuivent, par ce procès que vous avez perdu, par le mauvais ordre que vous avez mis dans votre domestique, par cette femme et ces enfants qui à peine ont le nécessaire : et cela étant, quelle excuse pouvez-vous trouver qui justifie votre intempérance? Ceux qui pèchent par ignorance se corrigent quand ils reconnaissent leur faute, ceux qui n'ont point de religion commencent à changer de mœurs dès qu'ils changent de secte, et enfin ceux que l'abondance a corrompus ne le sont plus quand leur première prospérité est passée. Mais qu'avez-vous à dire? vous ne péchez pas par ignorance, on vous montre assez souvent votre désordre; vous ne péchez pas faute d'être dans la vraie religion, vous n'avez pas été élevés dans celle de Mahomet, de Luther ou de Calvin; vous n'avez pas les biens que vous aviez autrefois, vous l'avouez, et par cette raison vous devriez être moins prodigues et plus sobres. Ainsi, que vous restera-t-il, que la gourmandise et l'ivrognerie, péchés opiniâtres qui subsistent malgré les corrections qu'on vous fait, la religion que vous professez, et la misère qui vous accable?

J'ai ajouté qu'on ne pouvait trop se précautionner contre un péché si dangereux. Il n'y a rien de plus aisé que de passer du nécessaire au superflu, rien sur quoi l'on trouve plus d'excuses, et où l'on soit plus agréablement trompé. Je combats tous les jours contre ces tentations, disait saint Augustin, car où est l'homme qui n'aille pas ordinairement à l'excès, où est-il? il est le plus heureux et le plus parfait de tous les hommes. Pour moi qui suis un pécheur, je n'ose me flatter de ce bonheur, et j'appréhende si fort que le plaisir n'augmente ce qui doit suffire pour ma santé, que c'est là ce qui m'oblige, ô mon Dieu! d'implorer tous les jours votre secours, afin que je sache me renfermer dans les bornes de la sobriété que vous me commandez.

Or, ce que ce saint disait de lui-même, nonobstant ses grandes mortifications, ne devons-nous pas nous l'appliquer, nous qui sommes éloignés de tant de degrés de sa rigoureuse abstinence, qui avons tant de penchant au plaisir, et dont peut-être les excès ont été si scandaleux et si fréquents? Ainsi faisons pour notre salut dans la loi nouvelle ce que Dieu dans l'ancienne voulait que les Juifs fissent quand ils mangeaient l'agneau pascal.

Ils devaient acheter cet agneau le dixième jour du premier mois, et le garder jusqu'au quatorzième. Représentons-nous qu'il y a un temps marqué pour prendre nos repas, que c'est souvent un péché véniel, et en certaines rencontres un péché mortel, de le prévenir. Si une famille ne suffisait pas pour manger cet agneau, ils devaient appeler leurs voisins et le manger en communauté; si nous avons du superflu, appelons les pauvres, et ce qui pourrait nous substanter et eux, ne l'absorbons pas par notre gourmandise. Il leur était défendu d'en réserver la moindre chose pour le lendemain : ne réservons pas, par une épargne sordide ou par une dure prévoyance, ce qui pourrait entretenir notre intempérance. Quand ils le mangeaient, ils devaient ceindre leurs reins, avoir en main leur bâton, et le manger à la hâte comme des gens qui vont partir. Souvenons-nous que le temps de cette vie est court, que nous avons un grand voyage à faire, et que le royaume de Dieu où nous espérons d'arriver, *ne consiste pas*, comme dit l'Apôtre, *dans le boire et dans le manger* (*Rom.*, XIV); qu'ainsi nous devons nous hâter comme des voyageurs qui mangent sans attachement ce qu'on leur présente. Enfin ils le mangeaient avec du pain sans levain et des laitues sauvages; purifions-

nous aussi de ce vieux levain d'Adam sensuel, et conservons toujours l'esprit de la sobriété et de la mortification chrétiennes, afin que si nous ne péchons pas par la quantité, nous ne péchions pas aussi par la qualité, et que nous corrigions non-seulement nos excès, mais encore un trop grand attachement à la délicatesse et au plaisir.

SECOND POINT.

L'intempérance nous attaque en tant de manières et par tant d'endroits, qu'il nous est presque impossible non-seulement d'en éviter les piéges, mais même de les connaître. Comme elle a plus de sympathie avec notre nature que les autres péchés, nous avons aussi plus de peine à la vaincre et à nous précautionner contre les douces tentations qu'elle nous livre. Lui donnons-nous quelque entrée dans notre cœur? elle nous fatigue et nous assujettit insensiblement à sa tyrannie par ses caresses. La repoussons-nous? elle vient tant de fois à la charge qu'elle enlève comme de force, et par importunité le consentement que nous lui avons refusé d'abord : *Cum admittitur volenti incumbit onerosa; cum repellitur nolenti se ingerit importuna.* Tantôt elle joint la délicatesse à l'excès, tantôt elle sépare l'un d'avec l'autre; tantôt elle noie dans l'abondance ceux qu'elle ne saurait amollir par le plaisir, et tantôt elle corrompt par une artificieuse mollesse ceux dont elle n'a pu triompher par une grossière et dégoûtante satiété.

De là saint Bernard conclut que l'intempérance ne consistant pas moins dans la délicatesse qui flatte le goût que dans la superfluité et l'excès des aliments, la sobriété chrétienne dont le propre est de régler le boire et le manger ne s'attache pas seulement à en corriger l'excès, mais encore à en ôter le plaisir déréglé qu'on y cherche, et l'attachement sensuel qu'on y a.

Cette seconde vérité est beaucoup plus difficile à entendre que la première. Tout le monde avoue que se soûler de vin et de viandes, c'est commettre un grand péché contre la tempérance : mais presque personne ne veut demeurer d'accord qu'y rechercher du plaisir et aimer à vivre pour manger au lieu de vouloir manger pour vivre soit pécher contre cette vertu. Quel mal y a-il à se bien traiter? Jésus-Christ ne s'est-il pas trouvé dans les festins et n'en a t-il pas sanctifié l'usage par sa présence? A-t-on voué à Dieu une rigoureuse abstinence et les personnes engagées dans le monde doivent-elles ressembler à des religieux ou des solitaires? Si cela était ainsi combien ferait-on de péchés, et si l'on s'arrêtait à cette morale, ne damnerait-on pas cruellement et mal à propos la plupart des chrétiens? Car c'est ainsi que raisonnent les délicats, et ceux qui veulent passer pour sobres et honnêtes dans le monde : l'intempérance étant si adroite qu'elle emploie à ses fins tout ce qui est capable de nous corrompre, condition, bienséance, occasion, société, engagement, amitié, nécessité, raison, tout s'intéressant à la faire réussir dans ses pernicieux desseins.

On va même plus avant, et, comme remarque saint Bernard, qui, tout solitaire qu'il était, semble avoir mieux que les autres Pères démêlé ces dangereux artifices de l'intempérance; on passe souvent de l'excès à la délicatesse, et l'on retombe en même temps presque sans s'en apercevoir de la délicatesse à l'excès. On veut se bien nourrir (appliquez-vous à ceci) et se procurer quoi qu'il en coûte ce dont l'on croit avoir besoin pour soutenir ou sa condition ou sa vie; on entretient avec soin une bonne table qui est successivement couverte de quantité de mets, et parce qu'ils sont délicatement et diversement apprêtés, quoiqu'on ait déjà mangé des premiers autant qu'il en faudrait pour une honnête réfection, on mange encore de ceux qui sont servis derechef avec autant d'avidité que si l'on était à jeun. Ce que la simplicité d'une même viande ne pourrait faire, les différents assaisonnements de plusieurs le font; et bien loin que la satiété diminue l'appétit, la nouvelle délicatesse l'irrite encore davantage : on a déjà l'estomac plein, mais la diversité des mets, et l'art avec lequel ils sont préparés ôte le dégoût que produit naturellement une trop grande abondance. Ainsi comme d'un côté l'on a déjà passé les bornes de la nécessité, en surchargeant son estomac de viandes, tandis qu'on n'est pas encore rassasié du plaisir qu'on y trouve; et comme d'un autre côté ce plaisir fomenté par leur nouveauté, leur rareté, ou leur déguisement, provoque encore l'appétit, on pèche doublement contre la tempérance, en tombant de l'excès dans la sensualité, et réciproquement de la sensualité dans l'excès.

Aussi, comme observe ce Père, la tempérance s'applique principalement à corriger cette sensualité, soit parce que la tentation en est plus délicate, soit parce que ce vice est presque toujours la cause des excès dans lesquels on tombe, soit enfin parce que Dieu, qui ne défend pas l'usage du vin et des viandes, défend sous peine de péché mortel le trop grand attachement qu'on y a : un chrétien pouvant innocemment manger de celles qui sont les plus rares et les mieux apprêtées quand il n'y est pas servilement attaché, au lieu qu'un autre usant des plus simples et des plus grossières peut pécher mortellement, à cause du plaisir déréglé qu'il y recherche.

Elie mange de bonnes viandes dans le désert sans qu'il perde l'amitié de Dieu, et Esaü ne mange qu'un peu de lentilles, et il perd son droit d'aîné. Abraham qui régale magnifiquement ses trois hôtes, avec lesquels il mange, reçoit un fils contre son espérance, et Saül condamne à mort Jonathas son fils pour n'avoir goûté qu'un peu de miel. Saint Paul ordonne à Timothée de boire du vin, afin que son estomac débilité répare ses forces et que ce digne soldat de J.-C. soutienne avec plus de vigueur le poids de son ministère : et parce que les soldats de Gédéon se jettent par terre pour boire de l'eau, on les fait sortir du camp, comme étant indignes de combattre contre les Madianites, pour la gloire du Seigneur. Jésus-Christ boit du vin

à la table des fermiers de César, et il ne veut pas que les conviés aux noces de Cana en manquent; et toutefois le peuple Juif qui ne boit que de l'eau dans le désert sous la conduite de Moïse est terriblement châtié : tant il est vrai que ce n'est pas l'usage du vin et des viandes que Dieu condamne, mais la sensualité qui les corrompt : péché qui répand son poison sur ce qu'il y a de meilleur, et qui ravit à la nature telle qu'elle a été créée de Dieu sa première innocence pour en mettre une autre dans les hommes au goût du démon et de leurs passions : *Exclusa naturæ originalis sinceritate, aliam quodammodo in hominibus naturam facit.*

Mais puisque Dieu non-seulement a permis l'usage du vin et des viandes, mais que même il y a mis certaines douceurs qui flattent notre goût, d'où vient, me direz-vous, qu'il condamne le plaisir qu'on y recherche, et cette sensualité qu'il semble avoir autorisée lui-même? En voici les principales raisons. La première, c'est que cette sansualité rend un chrétien prévaricateur des obligations qu'il a contractées envers Dieu dans son baptême. La seconde, c'est qu'elle le met comme hors d'état de pratiquer certaines vertus qui lui sont absolument nécessaires pour sa sanctification : enfin c'est qu'elle est une disposition prochaine à l'impatience, et à l'insensibilité qui ruinent ses espérances et les moyens de sa prédestination. En un mot cette sensualité est criminelle, parce qu'elle est opposée aux promesses, aux vertus et à l'espérance d'un chrétien : et comme le propre de la tempérance est de tâcher de réduire la nature à l état de l'innocence originelle ou réparée, c'est précisément sur ces promesses, ces vertus et ces espérances du chrétien qu'elle se règle afin de le faire rentrer dans son devoir.

Pour vous donner une idée générale de la vérité de ces propositions, il est à propos de vous dire ce que j'entends par ces sensuels, afin que vous ne m'accusiez pas d'outrer les choses et de trouver du péché où souvent il n'y en a point.

Ce sont ceux qui ne sauraient s'accommoder que de viandes rares, ou qui sont si dégoûtés des communes, qu'ils ne peuvent en manger à moins qu'on ne les relève par quelques assaisonnements qui flattent leur goût; ce sont ceux qui se font non-seulement une habitude mais une joie de se bien traiter, toujours appliqués à chercher le meilleur vin et à raffiner les mets ; ravis peut-être de parler de la mortification chrétienne et d'en donner de belles règles aux autres, mais déterminés à ne s'en appliquer aucune, comme si elles n'étaient pas faites pour eux ; ou qu'ils fussent par leur caractère et leurs mérites dispensés de porter ce joug pesant qu'ils imposent à leurs frères. *Quibus vilis corporis salus est malunt vesci iniqua scilicet delectatione quam salutari; cum omnis finis illius voluptatis sit non sitire atque esurire* (*Aug.*, *de ver. Relig.*, c. 13).

Ce sont ceux qui s'occupent par affectation et par étude à satisfaire leur appétit, et qui sacrifieraient volontiers à leur ventre comme à une divinité importune leur temps et leur conscience ; ceux qui se plaignent, s'ils sont pauvres, de ce que la fortune les réduit à une frugalité contrainte, ou qui se soucient peu, s'ils sont riches, de rendre à leur prochain les secours de charité qu'ils lui doivent, ne songeant qu'à dévorer le bien qu'ils possèdent, et se disant avec le brutal de l'Évangile : *Mon âme, tu as beaucoup de richesses, repose-toi, mange, bois et fais bonne chère.*

Cela supposé, que pensez-vous de ces sensuels? s'acquittent-ils des obligations qu'ils ont contractées dans leur baptême? ratifient-ils par de volontaires abstinences ce à quoi ils se sont engagés envers Dieu par une volonté étrangère? sont-ils ensevelis par ce sacrement avec Jésus-Christ? ont-ils renoncé au monde et à ses plaisirs, afin de se réduire à cette tempérance et à cette mortification dont ils ont fait un vœu solennel à la face des autels?

Tertullien (quoiqu'il l'ait dit dans une fort méchante cause) et saint Jérôme, qui a profité de sa pensée et qui l'a appliquée à un meilleur sujet, écrivant contre Jovinien, remarquent que Dieu a fait de tout temps aux hommes des lois de tempérance et de sobriété. Ç'a été dans cette vue, disent-ils, que s'il permit à Adam de toucher aux fruits qui étaient dans le paradis terrestre, il s'en réserva un. dont il ne voulut pas qu'il mangeât, comme si sa béatitude n'eût pu être consacrée sans cette abstinence : *Accepit præceptum ut cætera poma comedens ab una arbore abstineret, quasi beatitudo paradisi absque abstinentia cibi non posset dedicari.* Ç'a été dans cette vue qu'ayant connu l'insatiable avidité des hommes qu'il avait déjà punis par le déluge, et s'étant vu en quelque manière obligé de condescendre à leur intempérance, il leur permit de manger de la viande, mais leur défendit en même temps de toucher à quelques-unes que sa loi déclarait impures, afin que ces hommes reconnussent que si Dieu leur accordait cette grâce à cause de la dureté de leurs cœurs, non-seulement ils ne devaient pas désirer ce qu'ils ne pouvaient manger sans crime, mais même qu'ils ne devaient pas s'attacher par intempérance et par sensualité à ce qui leur était permis. Mais depuis que Jésus-Christ est venu au monde, depuis qu'il a établi une religion nouvelle, depuis que les chrétiens lui sont unis et incorporés par le baptême, cette sensualité a été encore réprouvée et rendue criminelle par beaucoup d'autres chefs. Que la chair se soit licenciée avant l'incarnation, qu'elle se soit abandonnée à la débauche et à l'impureté, ce n'était pour ainsi dire qu'un jeu; mais qu'après, elle ait recherché des plaisirs défendus, que, malgré la sainteté de ses vœux, elle soit molle et délicate, c'est infidélité, c'est prostitution, c'est fornication, c'est adultère, c'est idolâtrie, dit Tertullien. C'est infidélité, on viole ses promesses ; c'est prostitution, on fait des membres de Jésus-Christ des membres d'une prostituée; c'est fornication, on abuse de sa chair; c'est adul-

tère, on souille la couche nuptiale par ses débauches; c'est idolâtrie, on fait un dieu de son ventre.

Non-seulement la sensualité est criminelle par cette raison, elle l'est encore en ce qu'elle a une certaine incompatibilité avec plusieurs vertus chrétiennes desquelles dépend le salut d'une âme. Qu'il est difficile qu'un homme qui aime la bonne chère et qui ne cherche qu'à satisfaire son goût s'acquitte des devoirs d'un vrai chrétien! Je me contente de vous en marquer quelques-uns, vous pourrez par ceux-là juger aisément des autres. Quelle apparence, par exemple, qu'il songe à Dieu, qu'il le prie, qu'il lui témoigne sa reconnaissance des grâces qu'il en a reçues, lui dont la mémoire est remplie d'autres objets, dont tous les organes de la sagesse et de la raison sont liés, dont l'esprit est abruti, le cœur esclave de sa passion, et presque tous les sens hébétés? *Quotus quisque meminit religionis occupatis memoriæ locis, impeditis sapientiæ membris* (*Libro de Jejunio*, c. 6)? Non, non, dit Tertullien, il n'y a nulle apparence qu'un homme qui est comme entièrement hors de lui-même par un sordide et continuel attachement au plaisir, se souvienne de Dieu, ou du moins qu'il s'en souvienne comme il faut pour s'acquitter envers lui de tous les devoirs que la religion lui impose : *Nemo ita ut decet, ita ut utile est recordabitur Dei in eo tempore quo ipsum sibi hominem excidere solemne est.* Avec quelle langueur et quelle indifférence traite-t-il les choses divines? avec quelle pesanteur fait-il sa prière? avec quelle absence d'esprit assiste-il à nos redoutables mystères? Où est le temps qu'il prend pour examiner sa conscience et ménager les favorables occasions que Dieu lui offre.

A son sens, l'oisiveté, le jeu, les spectacles, l'oubli des biens éternels, l'ambition, le luxe, l'impureté ne sont que de légères fautes; et comme s'il avait acheté par ses biens le droit d'offenser Dieu, il s'abandonne à une débauche vague, et corrompt autant de malheureuses qu'il croit avoir de quoi pouvoir les récompenser de leur lâche prostitution.

Lui parler de croix, de mortification, de jeûne, de charité, de pénitence et de séparation du monde, c'est lui parler un langage barbare qu'il ne peut ou qu'il ne veut point entendre. Il a jeté toutes ces richesses spirituelles dans la mer de sa passion, il n'y a guère d'apparence qu'il les recouvre.

L'intempérance est une mer très-dangereuse, dit saint Jean Chrysostome (*Homil.* 58, *in Matth.*), presque toutes les vertus y font naufrage. Quand il s'élève une furieuse tempête, souvent pour soulager le vaisseau on est obligé de jeter la plupart des marchandises qui y sont. Quand la sensualité soulève ses flots, on est souvent contraint de lui abandonner ses vertus; si l'on avait auparavant quelque retenue, quelque modestie, quelque pudeur, quelque humilité, quelque reste de chasteté ou de bienséance, on laisse périr toutes ces vertus, comme l'on perd ce que l'on a jeté de plus précieux dans la mer; et cependant sans ces vertus comment un chrétien se sauvera-il? et par conséquent n'ai-je pas eu raison de dire que cette vie molle et sensuelle n'est pas seulement contraire aux promesses et aux vertus d'un chrétien, mais encore à ses espérances? dernière considération fondée sur trois raisons qu'en apportent les Pères.

La première, c'est que cette vie sensuelle est une vie qu'on ne quitte presque jamais, pas même à l'article de la mort. Il semble qu'il n'en est pas ainsi des autres péchés, dit saint Jérôme; quoique l'avarice jette de profondes racines dans une âme, nous voyons plusieurs chrétiens qui en triomphent, plusieurs qui ou touchés de la fragilité des biens de ce monde, ou fatigués des disgrâces et de l'inconstance de la fortune, entrent dans les cloîtres pour embrasser la pauvreté évangélique; quoique la médisance paraisse un mal incurable, quelquefois la correction qu'on en reçoit, et la honte de passer pour médisant sont cause qu'à la fin on se tait et que l'on réprime cette démangeaison de parler; quoique le luxe et le désir de paraître soient des vices fort rebelles, il ne faut quelquefois qu'une heure pour revenir de cet entêtement, et vivre selon les règles de l'honnêteté et de la modestie. La mollesse et la sensualité sont des péchés plus difficiles à guérir. Pourquoi? parce que les autres sont des péchés extérieurs, dit saint Jérôme, et que nous pouvons nous défaire de ce qui est hors de nous, au lieu que ceux-ci résident dans nos membres, qu'ils ont d'étroites et de naturelles liaisons avec nos passions, et qu'ils semblent même permis, en ce que Dieu et la nature ont mis dans les viandes et dans le vin certaines qualités propres à flatter notre goût et irriter notre appétit. C'est pourquoi il est très-rare de trouver des voluptueux qui se convertissent, et qui, à la mort même, quittent leur attachement à la bonne chère pour prendre un esprit de frugalité et de tempérance; car quoique pour lors on ne leur donne que des potions dégoûtantes et autres, ils ont toujours leur cœur attaché aux plaisirs, et il y a une très-grande différence à faire entre un homme qui étant en pleine santé rejette le plaisir par vertu, et un autre qui n'y renonce que par nécessité et le désespoir qu'il a d'en jouir : *Multum enim interest utrum animi desperatione obruatur cupiditas, an sanitate pellatur*, remarque excellemment saint Augustin. Comme donc ces hommes de bonne chère ne renoncent presque jamais véritablement à l'attachement qu'ils y ont, et que d'ailleurs il est impossible qu'ils se sauvent sans cette renonciation intérieure, je conclus avec ce Père que ce péché leur ôte leur espérance et les damne.

La seconde raison est tirée de saint Bernard, qui dit que cette vie molle et sensuelle jette l'homme dans une insensibilité et un endurcissement comme nécessaire (*Lib.* I *de Consideratione*). Il n'y a rien de plus à craindre que ce funeste état : un cœur dur et un

cœur qui n'est ni brisé par la componction, ni amolli par la piété, ni fléchi par les prières, ni touché par les menaces; un cœur qui ne paye les bienfaits de Dieu que d'ingratitude, ses avis que d'infidélité, ses jugements que d'assoupissement ou d'indifférence; un cœur qui se précipite sans crainte dans les dangers, qui se prostitue sans confusion dans la débauche, qui dans les choses soit humaines, soit divines, est sans humanité et prévoyance.

Par quels degrés descend-on dans cet abîme de corruption et de dureté? on y descend souvent par une vie molle et sensuelle, dit saint Bernard; pourquoi? parce qu'une âme en cet état devenant toute charnelle et toute animale n'est plus où elle était, et où elle devrait être, dit ce Père. Elle devrait être recueillie en elle-même, appliquée à ce qui la regarde uniquement, occupée de ses besoins et des moyens d'y pourvoir, et c'est là où elle n'est pas. Où est-elle donc : *In ventre forsitan aut sub ventre* (*De Conversione ad clericos*, c. 4). Elle peut être au milieu de ses passions, ou au-dessous de ces mêmes passions, pour obéir lâchement et par état, je ne dis pas aux besoins, mais à tous les désirs corrompus du ventre. C'est pourquoi ne vous étonnez pas, de ce qu'étant si étrangère à elle-même, elle n'est sensible à quoi que ce soit, ni aux avis ou aux menaces des prédicateurs, ni aux fréquents exemples des morts subites et aux terribles jugements de Dieu. Sa foi, son espérance, sa charité sont à la cuisine parmi les ragoûts. (Ne vous scandalisez pas de ces expressions, ce sont celles des Pères, et si elles vous paraissent basses, jugez par là combien ce vice est infâme et opposé aux espérances d'un chrétien).

Ne vous étonnez pas après cela, si cette âme qui s'est tellement oubliée et dégradée, ne ressent plus les blessures qu'elle s'est faites par tous ces péchés qu'une vie molle et sensuelle entraîne. Est-ce qu'elle les a commis à dessein de se faire du mal? non, dit saint Bernard, puisque les péchés des voluptueux ne sont pas toujours des péchés de pure malice; mais quoiqu'elle n'y soit pas tombée à dessein de se nuire, elle ne laisse pas d'être dans un péril évident de réprobation, par une stupidité et une insensibilité intérieure qui est presque inséparable d'un habituel attachement au plaisir. La paresse et la sensualité, l'oubli de ses devoirs, et une longue intempérance ont assoupi ce voluptueux, Dieu l'assoupit aussi à son tour, ces deux assoupissements marqués en tant d'endroits de l'Écriture sainte, dont l'un est la cause du péché, et l'autre la peine du péché se suivant presque toujours; et quand ce pécheur, après avoir rempli la mesure de ses iniquités, mérite de périr, il n'a plus à la mort, par un secret jugement de Dieu, cette vigilance et cette prévoyance avec lesquelles il pourrait ne pas périr : *Sopor infunditur ut proditio sequatur, cum enim completis iniquitatibus suis meretur quis ut pereat, providentia ab eo tollitur ne periturus evadat.*

Que serait-ce, si j'ajoutais pour une troisième raison que cette vie molle est directement opposée à la vie austère et mortifiée de Jésus-Christ, et par conséquent un très-grand obstacle au salut, puisqu'on ne peut être prédestiné qu'on ne soit conforme à Jésus-Christ, et qu'on n'est damné que par le défaut de cette conformité? Mais cette considération me mènerait trop loin, et il est temps que je finisse.

Je le fais en vous laissant deux importants avis; j'ai déjà touché quelque chose du premier, mais je ne saurais le répéter trop de fois. C'est de vous défier d'un ennemi si subtil, puisque souvent la sobriété qu'on prétend avoir, n'est qu'une sobriété ou imaginaire, ou interrompue, ou forcée, et par conséquent qu'une fausse sobriété.

Que je découvre de mystères en ce peu de paroles! Ce n'est souvent qu'une sobriété imaginaire; car combien y en a-t-il qui croient ne pas pécher contre la tempérance, parce qu'ils ne se soûlent pas de vins et de viandes, et qui cependant mènent une vie molle et voluptueuse, semblables à ces prêtres d'Isis et de Cybèle dont parle saint Jérôme, qui faisaient scrupule de manger du pain, et qui dévoraient des faisans entiers.

Ce n'est souvent qu'une sobriété interrompue, on ne peut pas être tous les jours en festin. On s'attirerait de fâcheuses et de longues maladies, on se rebuterait même de ces débauches assidues. Ainsi, dit ce même Père, on digère pendant quelque temps la bonne chère passée, afin de se mieux préparer à une nouvelle, comme l'huître qui se renferme dans sa coquille pour digérer à loisir le suc qu'elle y a amassé.

Ce n'est souvent qu'une sobriété forcée : on est tempérant malgré soi, et si on avait encore autant de bien qu'on en a eu autrefois, on s'engagerait encore dans les mêmes débauches : *Quia imbecilla sunt, latent vitia, non minus ausura cum illis vires suæ placuerint, quam illa quæ jam felicitas aperuit.* Ainsi la pauvreté rend ce vice faible, et ce que l'on peut dire de ces sortes de personnes, c'est que les moyens de satisfaire à leur intempérance leur manquent : *Instrumenta illis explicandæ intemperantiæ desunt.*

Le second avis, c'est de nous examiner très-rigoureusement sur cet article, de voir si nous n'avons pas souvent péché contre la tempérance, soit dans la quantité, soit dans la qualité, soit par excès, soit par un trop grand attachement au plaisir. Si Jésus-Christ entrait aujourd'hui dans ma maison, et qu'il s'assît à ma table, n'y trouverait-il rien à corriger! Ne fais-je pas de la dépense au-delà de ma condition? ce que je donne à mes prétendus besoins, ne le donné-je donc pas à mon plaisir? ce que je regarde comme mon nécessaire, n'est-ce pas véritablement un excès? Tandis que je me traite si bien, combien y a-t-il de pauvres qui ne mangent qu'un peu de pain d'orge, et qui quelquefois n'en ont pas autant qu'il leur en faudrait pour se rassasier. Tandis que je recherche des vins si délicats, combien y a-t-il de vi-

gnerons qui auront porté tout le poids de la chaleur de plusieurs journées, et qui ne boivent que de l'eau? car voilà sur quoi je dois m'examiner pour m'encourager à vivre selon les règles de la tempérance chrétienne, afin que Dieu me pardonne mes fautes passées, et qu'il me donne sa grâce et sa gloire, *Amen.*

SERMON XXXV.

POUR LE SEPTIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Des bonnes et des mauvaises pensées.

Non potest arbor bona malos fructus facere, neque arbor mala bonos fructus facere : omnis arbor quæ non facit fructum bonum excidetur, et in ignem mittetur.

Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, comme un mauvais arbre n'en peut porter de bons : et tout arbre qui ne porte point de bons fruits sera coupé et jeté au feu. (*S. Matth., ch.* VII.)

C'est la comparaison dont Jésus-Christ se sert dans l'évangile de ce jour : comparaison familière et simple en apparence, mais qui étant bien entendue, nous découvre un des plus grands mystères de la morale chrétienne, puisque non-seulement elle nous apprend à juger de l'état de notre âme par nos actions, mais encore à sanctifier cette âme et à rectifier ses actions jusque dans leurs principes.

Nous connaissons l'arbre par les fruits qu'il porte; nous connaissons le cœur de l'homme par les actions qui paraissent au-dehors. Est-ce un bon arbre? il ne portera que de bons fruits. Est-ce un mauvais arbre? il n'en produira que de mauvais. Est-ce un arbre stérile? il n'en donnera ni de mauvais ni de bons. Voilà ce que Jésus-Christ nous apprend aujourd'hui; mais est-ce à cela que se termine sa doctrine et toute la force de sa comparaison? Non, sans doute; il a voulu nous développer les plus secrets replis du cœur humain; et non content de nous faire juger de sa santé ou de sa corruption par ces différents symptômes, il a prétendu que nous examinassions avant toutes choses ses pensées et ses affections intérieures comme celles qui, l'ayant d'abord ulcéré, communiquent ensuite toute leur malignité à ses œuvres.

Ce que la racine est à l'arbre, le cœur l'est à l'homme, ce que le bon et le mauvais suc est à la racine qui l'attire, les bonnes ou les mauvaises pensées le sont au cœur qui les reçoit et qui s'en nourrit. Si cet arbre est bon, c'est la bonne résolution qui en est le tronc; c'est la simplicité d'intention qui en fait la droiture, ce sont les vertus théologales qui en font la hauteur; ce sont les œuvres saintes qui en sont les fruits; mais la pureté du cœur en est la racine, et les bonnes pensées en sont la sève, dit excellemment saint Bernard (*Bern. tract. de Pœnit. c.* 17.

Ainsi comme toute l'application d'un habile jardinier est d'arracher ou de transplanter les mauvais arbres, de couper les inutiles, et d'en mettre de bons dans une bonne terre; de même toute la morale de Jésus-Christ consiste à nous fournir les moyens de purifier nos cœurs des mauvaises pensées, d'en éloigner les inutiles, et de ne nous entretenir que des bonnes.

Si les pensées, les désirs et les mouvements dont notre cœur se nourrit par le consentement qu'il leur donne et le plaisir qu'il y goûte, sont mauvais, ce sera un *cœur méchant ; cor nequam*, et sa malignité se répandra sur ses actions, *puisqu'un mauvais arbre*, comme dit Jésus-Christ, *ne peut produire de bons fruits ; non potest arbor mala bonos fructus facere.* Si ces pensées sont vagues et inutiles, ce sera *un cœur vain et dissipé*, *cor vanum*, et ses actions n'ayant pas ce caractère de bonté qu'elles devraient avoir seront rejetées, puisque Jésus-Christ veut que *tout arbre qui ne produit point de bon fruit soit coupé : Omnis arbor quæ non facit fructum bonum excidetur.* Enfin si ces pensées et ces affections sont saintes, ce sera *un bon cœur*, *cor bonum*, et ses actions qui viendront d'un si bon fonds seront des actions saintes, *puisqu'un bon arbre*, comme ajoute Jésus-Christ, *ne peut produire de mauvais fruits : non potest arbor bona malos fructus facere.*

Nos pensées donnent donc à nos actions et à nos cœurs tous différents caractères de sainteté ou de vice, de stérilité ou de malignité que l'Ecriture sainte y distingue. Si elles sont mauvaises, elles nous corrompent, si elles sont vagues, elles nous dissipent ; si elles sont bonnes elles nous sanctifient. Je me trompe, elles ne produisent ces effets que dépendamment du consentement que nous leur donnons; et par cette raison nous devons les bien ménager, de peur que notre ennemi ne jette du poison dans ces sources, et que le penchant que nous avons au mal ne les corrompe.

Nous avons pour cet effet besoin de trois choses : de vigilance, de recueillement et de fidélité. Je ne sais si l'on vous a jamais entretenu de cette matière; mais je sais qu'elle est essentielle à votre salut, et qu'elle doit servir de fondement à toutes les instructions qu'on peut vous faire.

Nous avons besoin de vigilance pour garder notre cœur, afin que les pensées mauvaises qui nous attaquent ne nous corrompent pas : *Omni custodia serva cor tuum.* Ce sera mon premier point. Nous avons besoin de recueillement pour réunir les forces de notre cœur, afin que les pensées vagues qui nous viennent en foule ne nous dissipent pas. *Congrega cor tuum in sanctitate.* Ce sera mon second point. Nous avons besoin de fidélité pour sanctifier notre cœur, afin que les bonnes pensées que Dieu nous envoie ne nous échappent pas. *In bono sit cor tuum et ambula in viis cordis tui.* Ce sera mon troisième point. Mais la première de ces pensées qui me vient et que vous m'inspirez, ô mon Dieu, c'est d'implorer votre grâce; je vous la demande par l'intercession de la sainte Vierge dont l'esprit était tout occupé de la pensée de votre grandeur et de son propre néant, *turbata est et cogitabat*, quand un ange lui dit : *Ave.*

PREMIER POINT.

Le cœur humain est si profond et si impénétrable par sa nature, il a tant de réserve et est si caché par sa malice, qu'il est impossible à un homme de le connaître, Dieu qui seul l'a créé s'étant réservé le droit d'en pénétrer les plus secrets mouvements, quelque soin qu'il prenne de se déguiser et de se dérober à ses yeux : *Pravum est cor omnium et inscrutabile; quis cognoscet illud? Ego Dominus scrutans cor, et probans renes.*

S'il n'y a que Dieu à qui le cœur de l'homme puisse être pleinement manifesté, il n'y a aussi que Dieu qui par sa miséricorde et sa sagesse puisse y porter la sonde pour en ôter la corruption; lui seul connaît les égarements de ce cœur qui s'évanouit dans ses pensées; lui seul aussi peut ramener ce cœur dans ses voies, et si toute autre main que la sienne est trop timide ou trop faible pour aller jusqu'au fond de la plaie, il proteste chez Isaïe qu'*il a vu tous les dérèglements des affections des hommes, et qu'il les a guéris : Abiit vagus in via cordis sui, vias ejus vidi et sanavi eum.*

Par cette raison les plaies du cœur étaient ou inconnues ou devenues comme incurables avant que Jésus-Christ vînt au monde. On retranchait, par quelques douloureuses incisions, les tumeurs qui paraissaient au dehors, mais on couvrait le mal qui était renfermé au dedans; on punissait sans pitié tous les désordres extérieurs, mais on épargnait lâchement les mouvements cachés qui les produisaient; et parmi tant d'ablutions et de sacrifices que je trouve dans le Lévitique pour plusieurs différentes espèces de péché, je n'en remarque aucun qui ait été précisément destiné pour expier ceux des pensées.

On purifiait les corps; le cèdre, l'hyssope et le sacrifice des passereaux servaient aux lépreux, ou pour ôter leur lèpre, ou pour rendre à Dieu des actions de grâces quand ils en étaient guéris. On purifiait les maisons qui avaient été souillées par l'habitation d'une personne impure; et il est étrange de voir dans le chapitre quatorzième du Lévitique le soin que les prêtres devaient prendre dans ces sortes de cérémonies. On purifiait les habits et les meubles, les femmes après leurs couches; ceux qui étaient tourmentés du flux de sang passaient pour impurs; leur contagion légale se communiquait même à ce qui servait à leurs usages, et leurs habits retenaient cette espèce d'impureté jusqu'à ce qu'ils eussent été plusieurs fois lavés. On purifiait les âmes et l'on offrait pour elles de différents sacrifices selon la différence de leurs péchés; mais quels péchés? péchés purement extérieurs, soit qu'ils eussent été commis par ignorance ou par malice, soit pour avoir tu la vérité, soit pour avoir blasphémé, volé ou abusé des choses saintes; mais pour les péchés de pensées, pour les mouvements intérieurs et déréglés de l'âme, c'est de quoi les Juifs ne songeaient pas à se purifier.

Il n'appartenait qu'à Jésus-Christ d'entrer dans le fond des consciences pour découvrir ces ordures cachées, condamner et prévenir le mal dans sa source (*D. Th.*, I p. *q.* 107, *art.* 2). L'ancienne loi était imparfaite en deux choses; elle l'était dans la fin, elle l'était dans ses préceptes. Quoique sa fin fût de rendre les hommes justes, ce n'était qu'une justice relative et figurée dans ses cérémonies et ses sacrifices. Quoique ses commandements tendissent à condamner le péché et en arrêter le cours, elle se limitait, ce semble, aux péchés extérieurs sans prendre soin des intérieurs et des mauvaises pensées qu'elle paraissait épargner en ne leur prescrivant aucune peine.

La loi nouvelle a rempli ce qui manquait à l'ancienne dans ces deux chefs. Elle a rendu les hommes véritablement justes par les infinis mérites de Jésus-Christ *qui est venu sur la terre*, comme dit saint Paul, *afin que la justice de la loi fût accomplie en leurs personnes.* C'est le premier. Elle a réglé non-seulement les mouvements extérieurs, mais les pensées et les désirs criminels qui les produisent, c'est le second. Si l'une s'est contentée de couper la pointe de ces mauvaises plantes afin qu'elles ne nuisissent pas, l'autre les a arrachées ou transplantées afin qu'elles ne produisissent pas de mauvais fruits. Moïse a défendu l'impureté du corps; Jésus-Christ a défendu l'impureté du cœur : Moïse a imposé des peines contre la fornication commise; Jésus-Christ en a decerné contre la fornication conçue et méditée : *Tu ne commettras point d'adultère*, a dit Moïse : *Si tu regardes une femme dans la pensée et le désir d'en jouir, tu as déjà commis cet adultère dans ton cœur*, a dit Jésus-Christ, cet Homme-Dieu expliquant par ce moyen ce qui était obscur ou malignement interprété dans la loi, remplissant ce qu'elle avait d'imparfait, et l'étendant à d'autres circonstances, retranchant d'une part quantité de cérémonies légales qui n'étaient que des figures vides et stériles, et d'autre part mettant la vérité à la place de ces figures, en obligeant les hommes par un commandement exprès à purifier leurs pensées (*Bern. de fugienda cordis et corporis immunditia, num.* 1).

Et voilà, chrétiens, les fondements de la nécessité dans laquelle nous sommes de garder soigneusement notre cœur. Si nous étions aussi innocents devant Dieu que nous sommes exempts de reproche devant les hommes, lorsque nous ne faisons pas éclater au dehors les mauvais sentiments que nous avons conçus; ou bien si nous étions sûrs de nous mêmes, et que nous étouffassions nos mauvaises pensées dès leur naissance, il ne serait pas nécessaire de purifier un cœur qui cacherait sa corruption ou qui rejetterait celle qu'on lui suggère; mais comme Dieu condamne ces mouvements intérieurs dès que nous y avons consenti, quand même ce mauvais arbre ne ferait point paraître de mauvais fruits; et comme d'ailleurs nous donnons ce consentement

avec tant de facilité et de plaisir, c'est ici que nous avons besoin de vigilance pour garder notre cœur, et empêcher que les mauvaises pensées ne le corrompent : *Omni custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit* (*Prov.* IV).

Trois raisons nous y obligent. La première, parce que ces mauvaises pensées sont inévitables; la seconde, parce qu'elles sont subtiles; et la troisième, parce qu'elles sont très pernicieuses. Ce sont des ennemis que nous ne pouvons fuir, ils nous attaquent presqu'à toute heure. Ce sont des ennemis adroits qui emportent presque toujours ce qu'ils attaquent; ce sont des ennemis cruels qui mettent la corruption et le désordre dans tout ce qu'ils emportent. En un mot, ces pensées nous surprennent, elles enlèvent notre consentement, et produisent tous nos péchés. En quoi consistera donc notre vigilance? A nous préparer à leur résister, puisqu'elles sont inévitables, à observer leurs mouvements, puisqu'elles sont si subtiles, et à diviser leurs forces, puisqu'elles sont si pernicieuses : trois excellents avis que nous ont laissés les Pères et les maîtres de la vie spirituelle, que je vais vous expliquer.

Quoi que nous fassions, en quelque lieu que nous soyons, quelque genre de vie que nous embrassions, à quelque régularité que nous tâchions de nous réduire : *Adhuc nobis de vetustate vitæ nascitur quod toleratur;* nous souffrons encore malgré nous mille pensées importunes et sales qui naissent dans cette vie ancienne que nous avons reçue d'Adam. Elles ressemblent à nos cheveux, qui, quoique soigneusement rasés, élèvent de petites pointes, parce qu'ils ont un principe intérieur et vivant qui les fait pousser. Quelque soin que nous prenions d'éloigner nos mauvaises pensées, elles renaissent toujours et se succèdent les unes aux autres, parce qu'elles sortent d'une concupiscence rebelle et féconde qui les répare sans cesse pour nous perdre. Tantôt ce sont des pensées d'impureté ou d'envie, tantôt ce sont des pensées de jalousie ou de gourmandise, quelquefois ce sont des mouvements d'orgueil ou de vengeance, quelquefois ce sont des tentations d'avarice ou de paresse. Il y en a qui enflent notre cœur, il y en a qui l'abattent, il y en a qui le dilatent, il y en a qui le resserrent, les unes le troublent, les autres le lient; les unes l'engagent, les autres l'embarrassent, mais toutes généralement conspirent à le corrompre.

Depuis que notre âme a perdu la connaissance des biens éternels, et qu'elle est tombée entre les mains des créatures, elle se trouve exposée à toutes ces disgrâces. Eloignée de Dieu comme de son port, et abandonnée comme en pleine mer à la rapidité des êtres fugitifs, elle n'est presque jamais la même, flottant toujours par une perpétuelle révolution de pensées et de désirs que forme diversement la présence de différents objets qui la frappent; mais heureuse dans cette agitation si, s'élevant au-dessus de ses flots, elle fait de la peine de son péché la matière de sa vigilance et l'épreuve de sa vertu.

Tels sont les desseins de Dieu sur elle; s'il lui laisse ses opiniâtres et infatigables ennemis, ce n'est que pour l'exercer, et pour l'obliger à veiller sur elle, dans l'assurance qu'il lui donne, qu'ils ne lui feront de mal que celui qu'elle s'attire elle-même par sa négligence.

Oui, quelque mauvaises que soient les pensées qui me viennent, elles n'ont cependant, à proprement parler, ce caractère de malignité que lorsque j'y consens. Soit que ce soient des pensées d'injustice ou d'impureté, de vengeance ou de blasphème, d'orgueil ou d'intempérance, de sacrilége ou d'athéisme : aucune d'elles ne m'accusera devant Dieu si je ne m'y suis plu et n'y ai consenti, comme aucune de celles qui sont bonnes ne me justifiera devant lui si j'ai négligé d'en profiter; tellement, que ce qui fait ma condamnation ou ma justification est, ou le commencement secret que j'aurai donné aux unes, étant par ma faute justement abandonné de Dieu, ou la fidèle coopération que j'aurai apportée aux autres, étant aidé et fortifié de sa grâce : *Unum tantum interest quibusnam earum mens latenter consentiat divino auxilio vel deserta per meritum, vel adjuta per gratiam.*

Or, de toutes les raisons qui peuvent me porter à cette vigilance chrétienne, celle-ci me paraît une des plus fortes; car, si je suis comme l'arbitre de ma défaite ou de ma victoire (selon cette précaution que je viens d'apporter avec saint Augustin) : si même c'est par la pensée que l'une et l'autre commencent, quel serait mon malheur, si, pouvant résister aux mauvaises pensées qui m'ont attaqué et à l'irruption desquelles je me connaissais exposé à toute heure, j'y avais lâchement et imprudemment succombé? C'est donc sur cette pensée qu'il faut que je veille, c'est elle qu'il faut que je combatte et que je réprime par une continuelle application à mes devoirs : c'est elle enfin qu'il faut que je soumette à l'empire de mon esprit, afin que si elle a prévenu ma raison elle soit assujettie à ses lois, et comme dit ce Père, afin qu'elle soit corrigée dès sa naissance avec une exacte et diligente sévérité : *Severiore acrioreque mentis diligentia castigetur.* Sans cela elle me fera tomber dans le péché qu'elle me suggère, et n'étant pas sur mes gardes, elle enlèvera mon consentement, tant elle est artificieuse et subtile.

En effet (et c'est ici ma seconde raison), les mauvaises pensées s'insinuent dans notre âme par tant d'endroits, et le démon les emploie avec tant d'adresse et s'en sert si à propos : elles sont elles-mêmes si adroites, et trouvent chez nous tant d'accès, que j'ose dire avec saint Jérôme, qu'il est presque autant impossible de les repousser que de n'en point avoir. Personne ne naît sans avoir quelque imperfection, celui où il s'en trouve le moins est le meilleur et le plus heureux; personne n'est exempt de ces premiers mouvements qu'il appelle les avant-

coureurs de la passion, et presque personne ne les combat. Il est vrai qu'il nous est libre d'y consentir ou de n'y pas consentir ; mais ils flattent tellement les désirs de la chair, et répandent des nuages si épais sur la sérénité de l'esprit, qu'il est très-rare qu'on n'y consente pas. Nous avons encore un serpent qui nous suit toujours, une Eve qui est d'intelligence avec lui pour nous perdre, et souvent nous sommes ce malheureux Adam qui, soit par lâcheté, soit par imprudence, tombe dans le piége qu'on lui a tendu. Le démon nous suggère le mal, et cette suggestion se fait par la pensée ou par les objets extérieurs qui frappent les sens. Lorsqu'il nous l'a ainsi suggéré, si le plaisir qu'il voudrait nous y faire trouver ne nous touche pas, il est vaincu, toutes ses ruses sont inutiles. Quand même ce plaisir ferait quelque impression sur notre âme, si nous nous servons de notre raison pour réprimer cette cupidité naissante, nous ne laissons pas de la vaincre : et tout ce que l'on peut dire à cette occasion, est que s'il a eu l'adresse de gagner Eve, cette femme séduite n'a pas eu celle de nous corrompre.

Mais que tous ces mouvements sont subtils ! qu'il est difficile de les distinguer, et encore plus de ne pas tomber des uns dans les autres, je veux dire de la pensée au plaisir et du plaisir au consentement ! Comme l'eau s'écoule naturellement vers le penchant qu'on lui donne, et qu'elle suit sur le sable les traces que lui marque le doigt qui lui fraie le chemin, de même le plaisir suit la pensée, et le consentement succède au plaisir presque sans que l'on s'en aperçoive : et l'un des plus dangereux artifices du démon est, dit saint Grégoire, de se faire par la chair, qui est représentée par la femme, comme un degré pour aller jusqu'au cœur de l'homme. Ce cœur lui paraît quelquefois si élevé qu'il désespère de pouvoir y monter; mais, comme il sait qu'il y a d'étroites liaisons entre l'esprit et la chair, que l'esprit est fait pour dominer, et la chair pour être assujettie, il va de celle-là à celui-ci, je veux dire qu'il séduit la partie inférieure pour gagner la supérieure, et qu'il s'adresse d'abord à Eve pour surprendre et corrompre Adam.

Ainsi, ce que nous avons à faire, c'est d'observer soigneusement tous les mouvements de nos ennemis, de veiller sur nos pensées et sur nos passions, d'éloigner, autant qu'il est possible, les objets et les plaisirs qui pourraient nous perdre, et d'imiter, non pas le premier homme, qui se laissa aller aux fatales caresses de sa femme, mais le saint homme Job, qui, se représentant l'autorité qu'il avait sur la sienne, la rebuta et la traita de folle dès qu'il s'aperçut que le démon s'en servait pour le corrompre.

Que veux-je dire? il nous est impossible de faire taire notre chair, cette malheureuse femme, qui tantôt nous étourdit par ses criailleries, tantôt nous attire par ses douceurs, qui tantôt nous attire par ses importunités et ses emportements, et tantôt nous flatte par ses plaisirs et par ses ruses. Mais il ne nous est pas impossible d'user de notre autorité et de la mettre sous le joug de l'obéissance qu'elle nous doit; et pour lors, quoi qu'elle dise et quoi qu'elle fasse, ni ces pensées ni ces premiers mouvements, ni la présence des objets, ni l'image du plaisir ne peut nous nuire, parce que notre âme s'élevant au-dessus de tous ces piéges par une ferme résolution de s'attacher à Dieu, est au dedans comme invulnérable au milieu des plaies qu'elle reçoit au dehors, en sorte que, quoique le plaisir la flatte et la touche, il n'obtient jamais du chrétien par une molle complaisance le consentement qu'il est déterminé de lui refuser : *Cunctis cogitationibus superior inter ipsa vulnera delectationum quæ suscipit, arcani positi intentione resistit : ita ut quamvis delectatio mentem mordeat, deliberationem tamen sanctæ rectitudinis usque ad consensus mollitiem non inflectat.*

C'est par cet innocent stratagème que nous triomphons de nos mauvaises pensées en divisant leurs forces, et les mettant par conséquent hors d'état de nous nuire (troisième et dernière marque de la vigilance chrétienne dont je parle). Quand un général d'armée voit qu'il peut aisément défaire des ennemis qui seuls et destitués de tout secours étranger, sont très-faibles, les règles de la guerre veulent qu'il les attaque, sans leur donner le temps de se fortifier par des troupes auxiliaires qui, venant à leur être unies, le perdraient sans ressource. Quand nos pensées sont encore seules, la prudence évangélique veut que nous les repoussions, et que nous fassions tous nos efforts pour empêcher que le plaisir et le contentement ne les suivent, puisque c'est de leur union ou de leur désunion que dépend notre défaite ou notre victoire.

Nous tombons dans le péché en plusieurs manières que l'Ecriture sainte nous explique sous différents symboles. Nous y tombons tantôt par infirmité, comme des enfants qui ne peuvent se soutenir, tantôt par la pesanteur de notre charge comme des animaux qui succombent sous le faix, tantôt par les violents efforts de ceux qui nous tirent et qui nous poussent, comme une maison que de fortes machines ébranlent jusqu'à ses fondements.

Nous tombons encore dans le péché en d'autres manières : quelquefois à cause que le chemin dans lequel nous nous engageons est glissant, comme ceux qui marchent sur de la glace, et c'est imprudence; quelquefois, à cause qu'on nous dresse tant de piéges qu'il est très-difficile de les éviter, comme un oiseau qui ne peut se débarrasser des filets dont on l'enveloppe, et c'est un effet de l'adresse du démon qui se sert de la corruption de notre nature; et quelquefois enfin à cause que nous ignorons ce que nous devons faire, comme des aveugles qui ne voient pas devant eux, et c'est le peu de soin que nous avons de nous faire instruire.

Mais, quelque différentes que soient ces chutes, elles viennent toutes d'un même principe, et elles peuvent aussi toutes être

prévenues par un même moyen. Elles viennent toutes des mauvaises pensées et du consentement que nous leur donnons : car si l'action consomme le péché, si l'habitude le fortifie, si le mauvais conseil l'autorise, si la société des méchants le rend honnête, si l'immortification des passions, la douceur du plaisir, la proximité des objets, la tyrannie de la bienséance et des respects humains, la violence de la tentation, le poids de l'inclination l'insinuent dans l'âme, il est certain que les mauvaises pensées l'inspirent, que le consentement le forme.

Ainsi séparons l'un d'avec l'autre, nous empêcherons par ce moyen ce monstre de naître, nous étoufferons ce dangereux ennemi dès ses premières entreprises. Nous serons forts dans notre infirmité même, disposés à marcher dans la voie des commandements de Dieu, nonobstant la pesanteur de nos charges. Quoique cet ennemi nous tire et nous pousse, il ne nous renversera pas, quelque glissant que soit le chemin dans lequel il nous engage; si nous prenons ces précautions, il ne nous y fera pas faire de fausses démarches.

Saül, comme il est remarqué dans le premier livre des Rois, combattit contre les Ammonites, força leur camp et en défit la plus grande partie; mais appréhendant qu'ils ne se ralliassent, il poursuivit le reste avec tant de vigueur, qu'ils se dispersèrent tous, courant un à un par la campagne et par les déserts, sans qu'on pût même en rencontrer deux qui fussent ensemble : *Reliqui vero dispersi sunt ita ut nec relinquerentur duo pariter.*

Nous avons, chrétiens, une autre guerre à soutenir; mais, à moins d'user d'une pareille adresse, il est impossible que nous demeurions maîtres du champ de bataille. Trois choses forment le péché : la pensée, le plaisir et le consentement; mais ces trois ennemis ne nous peuvent nuire que quand ils sont unis ensemble : ils ne le sont pas toujours, et cette désunion est un effet de la grâce et de notre vigilance. Quelquefois la pensée est seule, sans que le plaisir et le consentement la suivent, quelquefois le plaisir est seul sans que le consentement et la pensée l'accompagnent (cette réflexion de saint Grégoire est un peu délicate), et quelquefois la pensée et le plaisir sont sans le consentement (*Greg., lib.* V *in primum Regum, cap.* XI).

Ces deux premiers états sont ceux des âmes parfaites, mais le dernier doit être généralement celui de tous les chrétiens. Quelquefois une mauvaise pensée travaille l'esprit des justes aussi bien que celui des pécheurs; mais, dès qu'elle se présente, ils s'appliquent à la rejeter avant que la partie inférieure en soit touchée : *Cum prava suggestio obviat, prius eam abjiciunt quam de ejus suggestione caro moveatur.* Voilà donc la pensée séparée du plaisir; ces Ammonites sont deux, mais ils sont divisés et ne demeurent pas ensemble : *Duo quidem remanent, sed pariter non remanent.*

D'autres fois ces hommes justes ressentent quelque commencement de plaisir, puisque, tandis que la chair est chair, il est impossible de lui ôter son aiguillon; mais ils n'ont point de mauvaise pensée, et ces premiers mouvements sont si languissants, qu'ils ne font aucune impression sur leurs cœurs. Voilà donc le plaisir séparé de la pensée et et du consentement, ce sont des Ammonites, mais ils sont dispersés ; ils vont un à un, sans pouvoir se rallier : *Duo quidem remanent, sed pariter non remanent.*

On n'exige pas du commun des fidèles une séparation de cette nature. Ce sont là, ô mon Dieu ! les différents dons que vous distribuez à ces hommes rares et choisis selon vos secrets et impénétrables jugements : aux uns, afin que la pensée ne touche pas même au plaisir, et aux autres, afin que le plaisir ne soit ni suivi du consentement, ni même précédé de la pensée. *In cogitatione peccatur mortaliter, vel voluntate peccandi vel consentiendo delectationi cogitationis et moram habendo in delectatione. Si enim delectationi cogitationis de mortali consentias, etiam si actum committere nolis, peccas mortaliter, præsertim si in tali delectatione moram habeas vel postquam hunc ratio deprehendit*, etc. (*Rich. a Sancto Vict.*, 21, *in Cantica, cap.* 25.) Mais, quoi qu'il arrive, il est certain que ce plaisir doit être renfermé dans de très-étroites bornes; qu'il est très-aisé de passer d'un mouvement naturel et subit à un mouvement volontaire et fixe, et que si l'on s'y arrête quelque temps avec dessein et réflexion, on tombe dans la corruption et le désordre. Il faut donc séparer toujours ces Ammonites, et diviser leurs forces, mettre la pensée à part, le plaisir et le consentement à part. Si nous voyons, si nous entendons, si nous touchons, si nous goûtons ce qui nous inspire l'amour d'un objet défendu, ne nous y arrêtons pas par attachement, et n'y consentons jamais. Eloignons, au contraire, ces dangereux objets, et, s'il est possible, faisons comme Job un pacte avec nos yeux, afin de ne pas voir même ce à quoi nous ne voudrions pas penser.

David regarda inconsidérément Bersabée, et il commit un adultère dans son cœur, quoique son corps n'en fût point encore souillé. D'autant que ce que l'action est au corps, la pensée, suivie du désir et du consentement, l'est au cœur, dit saint Jean Chrysostome. La curiosité porta Dina à voir les femmes des Sichemites, et la téméraire n'eut ni le courage, ni le bonheur d'éviter le danger auquel elle s'était exposée. N'allumons jamais le feu de nos passions, ne sont-elles pas assez vives et assez ardentes d'elles-mêmes, sans qu'on leur fournisse de la matière qui les enflamme. Quand une étincelle est tombée sur de la paille, le feu s'y prend aussitôt, et ne s'arrête que lorsqu'elle est toute consumée; quand nous cherchons les occasions, nous provoquons nos mauvaises pensées, notre imagination et nos passions s'échauffent, et, pour n'avoir pas

su d'abord garder notre cœur, nous n'en sommes presque plus les maîtres. Prévenons donc le mal, bien loin de nous l'attirer; et comme l'arche de l'Ancien Testament était fermée de tout côté, parce qu'on y gardait la loi du Seigneur, n'ouvrons jamais volontairement à aucune mauvaise pensée un cœur qui est destiné pour être le temple de Dieu vivant (*Hieron. ad Eustoc. de Virg. servanda*); réunissons même, par cette raison, toutes les forces de ce cœur, afin de nous défendre contre d'autres pensées vagues et inutiles, qui, sans ce recueillement intérieur, pourraient nous perdre en nous dissipant, *congrega cor tuum in sanctitate*, c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Les ténèbres répandues sur toutes les terres des Egyptiens, leurs eaux corrompues et changées en sang, la peste, les ulcères et la mort violente de leurs premiers-nés ne furent pas les seuls fléaux qui les affligèrent; les mouches même qui les suivaient partout, dans les rues et dans leurs maisons, pendant le jour et pendant la nuit, lorsqu'ils voulaient ou prendre leur repos, ou se mettre à table, les fatiguaient tellement que, quelque légère que fût en apparence cette peine, l'Ecriture sainte n'a pas manqué de la mettre entre les dix plaies de l'Egypte.

Les mauvaises pensées qui aveuglent l'âme, qui en altèrent la pureté, et qui y portent la corruption et la mort, quand elle a le malheur d'y consentir, ne sont pas les seuls fléaux qui nous affligent; celles que j'ai appelées vagues et inutiles sont encore fort à craindre, puisque si les unes nous corrompent, les autres nous embarrassent, et qu'au lieu que les mouches qui couvraient toute l'Egypte épargnèrent, par un miracle tout particulier, la terre de Jessen, où était le peuple de Dieu, ces pensées dont je parle font encore plus de peine aux justes, qui travaillent sérieusement à leur salut, qu'aux pécheurs, qui les aiment ou qui ne les sentent pas.

Comme le long commerce du monde corrompu, les fréquentes et les prochaines occasions du péché, l'air contagieux des compagnies, l'habitude invétérée à se remplir l'imagination de mille vains fantômes ont ôté à ceux-ci presque tout sentiment de piété, je ne parle qu'indirectement à eux, pour m'appliquer principalement à l'instruction de ces bonnes âmes qui, dans la résolution qu'elles ont formée de plaire à Dieu en toutes choses, doivent appréhender de s'entretenir volontairement de pensées inutiles

Je suppose donc une âme, soit qu'elle se trouve extérieurement séparée du monde par vœu et par état, soit qu'elle se trouve au milieu des engagements du monde, résolue de faire son salut; qui se donne cependant la liberté de s'entretenir de toutes les pensées qui lui viennent, pourvu qu'elle ne s'aperçoive pas qu'elles la portent directement au mal. Je suppose, dis-je, une âme de ce caractère, qui se remplit la mémoire et l'esprit des spectacles, des plaisirs, des modes, des affaires, des divertissements, des intrigues, des enjouements, des conversations, des pompes, des sottises et des badineries du monde, sans prendre soin d'éloigner d'elle, par un recueillement intérieur et assidu, ces vagues et ridicules images; et cela supposé, je soutiens qu'à moins qu'elle ne change de vie, et qu'elle ne réunisse toutes les forces de son cœur pour résister à ces fréquentes pensées qui l'assiégent par leur importunité et par leur nombre, il est presque impossible qu'elle ne se dissipe tellement, qu'à la fin, elle ne néglige ses plus essentiels devoirs, et qu'elle ne se perde. Ceci paraît un peu dur, mais voici les invincibles raisons qu'en apportent les Pères.

La première est tirée de deux principes de Richard de Saint-Victor. Le premier principe est que toute âme qui aime véritablement Dieu (car c'est d'elle que je parle ici), toute âme qui veut dignement marcher dans sa vocation, et qui se pique de dévotion et de régularité, doit toujours être prête à recevoir son chaste époux, et à éloigner d'elle tout ce qui peut empêcher de si douces visites, cela est clair; le second principe est qu'afin que cette âme soit disposée à recevoir son époux, il faut qu'elle se tienne sur ses gardes, et qu'elle appréhende de tomber dans des distractions volontaires, pourquoi? Parce que, pour le recevoir, il faut aller au-devant de lui par ses désirs, se tenir à la porte de son cœur, afin de lui ouvrir quand il y frappe; l'écouter avec attention quand il parle, et se présenter à lui avec joie : *Absque nulla dilatione suscipere, et vocanti cum omni alacritate occurrere.* Or, pour être dans cette disposition, il faut bannir de son esprit et de son cœur, je ne dis pas seulement les mauvaises pensées, mais celles qui sont mondaines et inutiles; je ne dis pas seulement les mouvements criminels, mais ceux qui dissipent et qui embarrassent, autrement si, dans une profession sainte et retirée, on se remplit des affaires du monde; si, dans les emplois chrétiens et des exercices spirituels, on songe avec plaisir aux amusements, aux joies, au faste et aux puérilités du monde, on rebutera son chaste époux, qui veut être reçu dès qu'il se présente, et on lui dira, comme ces ingrats dont il est parlé chez Isaïe : *Attendez, attendez encore un peu ici, un peu là: exspecta, reexspecta modicum hic, modicum ibi;* car telles sont, dit Richard de Saint-Victor, les paroles et les sentiments d'une âme paresseuse, tiède, imprudente, et qui n'a pas apporté toutes les précautions nécessaires pour purifier son esprit et son cœur de tant de pensées inutiles qu'elle y fait entrer. C'est comme si elle disait à Dieu : Je suis encore occupée de certaines pensées qui me plaisent : attendez que j'aie quitté ce jeu, que je me sois séparée de cette compagnie, que je n'aie plus cette affaire en tête, pour lors j'irai au-devant de vous et vous recevrai avec joie.

L'Epoux se satisfait-il de cette convention? vous en satisferiez-vous vous-mêmes? Si, étant considérable par votre naissance et

par vos emplois, vous trouviez une personne d'une famille obscure, qui dût être tout à vous par les grands biens que vous lui auriez faits; si vous la trouviez, dis-je, occupée à des divertissements ridicules et à des badineries d'enfants, et que, passant d'un jeu à un autre, elle vous dît : Attendez ici, attendez encore un peu ici, un peu là, et je serai à vous; quel jugement feriez-vous de sa conduite? et, supposé que cette légèreté lui fût ordinaire et qu'elle ne s'en corrigeât pas, l'excuseriez-vous dans ces amusements volontaires, quand même vous sauriez qu'elle n'a nulle intelligence avec ceux qu'elle connaît vous être ennemis?

Or, croyez-vous que Dieu, qui est un Dieu jaloux et d'un mérite infini; que Dieu, à qui vous devez tout ce que vous possédez et tout ce que vous êtes, que Dieu, à qui vous appartenez par tant de titres, et qui demande avec tant d'empressement tous les mouvements de votre cœur, excusera ces amusements volontaires? Au contraire, n'avez-vous pas sujet de crainte que, vous trouvant comme l'épouse dans le lit, c'est-à-dire (selon l'explication de la plupart des Pères) vous trouvant agréablement occupés des pensées et des idées du monde, il ne vous dise ce qu'il dit autrefois chez son prophète Michée? *Væ qui cogitatis inutile, et operamini malum in cubilibus vestris?*

Car il est presque impossible (et c'est une autre raison encore plus pressante que la première), il est presque impossible qu'une âme qui se plaît dans ces pensées vagues et superflues ne tombe de l'inutile au criminel, et que, pour avoir négligé de se recueillir lorsqu'elle le pouvait faire, elle ne fasse, soit par ignorance, soit par surprise, soit par relâchement et négligence, ce qu'elle ne voudrait pas faire : remarquez, je vous prie, toutes ces choses.

Les mauvaises pensées ne sont pas les seules qui aveuglent une âme : les inutiles produisent encore insensiblement le même effet. Non-seulement les distractions malignes lui nuisent; certaines autres distractions, qui viennent d'un esprit inconstant et volage, d'une imagination remplie des idées du monde, *d'un cœur vagabond et vain* (c'est ainsi que le Saint-Esprit l'appelle), lui font perdre peu à peu cette science du salut, et le juste discernement de ces voies dans lesquelles il faut qu'elle marche. A la vérité elles ne la salissent pas, mais elles la troublent : *Si non deturbant, turbant?* elles ne la déchirent pas, mais elles l'amusent : *Si non lacerant, illudunt;* et si elles ne la portent pas directement à satisfaire les désirs de la chair, elles rendent plus pesante et moins forte la vigueur de ces yeux spirituels, qui lui découvrent ses principaux devoirs : *Si carnalem appetitum non provocant spiritualem tardant intuitum.*

Quoique ce soit beaucoup à une âme de connaître ses obligations générales, il faut cependant qu'elle entre encore autant qu'elle peut dans la discussion de ses obligations particulières, et des circonstances qui doivent accompagner ses bonnes œuvres; il faut qu'elle examine ses aumônes, ses prières, ses veilles, ses abstinences, ses mortifications. Y a-t-il eu de l'ordre, de la modération, de la persévérance, du progrès? ne s'y est-elle pas assujettie par occasion, par bienséance purement humaine, par curiosité, par bizarrerie, par un principe d'intérêt, d'amour-propre ou de vaine gloire? n'a-t-elle pas trop aimé ce qu'elle devait moins aimer, ou moins aimé ce qu'elle devait aimer par-dessus toutes choses? n'a-t-elle pas négligé la pratique des vertus essentielles à son état, pour en embrasser d'autres qui revenaient plus à son génie et que Dieu ne lui demandait pas?

Une âme qui veut sérieusement travailler à sa perfection doit s'examiner sur la plupart de ces chefs : et c'est ce qu'elle ne peut faire, à moins qu'elle ne rentre en elle-même, qu'elle ne revienne au premier point de la vocation; que, reléguée dans une intérieure et volontaire solitude, elle ne purifie son imagination de tous les vains fantômes qui peuvent l'en éloigner, et qu'elle ne gémisse intérieurement sur le malheur qu'elle a de ne les pouvoir tellement écarter qu'ils ne reviennent.

Si donc, par une conduite tout opposée, elle laisse entrer chez elle mille vaines et inutiles images; si, dans cette solitude prétendue, elle va d'objets en objets, d'amusements en amusements, sous prétexte qu'ils la divertissent sans la corrompre, comment fera-t-elle une exacte discussion de ces devoirs particuliers, qu'on ne peut jamais bien examiner à moins qu'on ne possède son cœur, qu'on ne fasse de fréquents retours sur soi, qu'on ne s'occupe, comme dit saint Jérôme, ou à parler à Dieu par prière, ou à l'entendre parler dans la méditation et la lecture?

Que dis-je? Quand il s'agit de méditer ou de prier, rentrera-t-elle tout d'un coup en elle-même? se débarrassera-t-elle à telle heure qu'il lui plaira de ces fréquentes et importunes images dont elle s'est confusément et indiscrètement remplie? fera-t-elle revenir sans peine cette sérénité et ce calme qui attirent l'esprit de Dieu, après ces troubles et ces orages qu'elle aura excités dans son cœur? Cependant, si elle n'est dans cet état, comment connaîtra-t-elle Dieu? et, pour me servir de l'expression de l'Ecriture et des Pères, *comment se sauvera-t-elle?*

Mais je veux qu'elle ait quelque connaissance et quelque goût des choses célestes. Ne se met-elle pas en danger d'être surprise et de tomber de ces fréquentes distractions dans des fautes mortelles? Il était permis aux Juifs de donner passage aux idolâtres et aux peuples incirconcis, mais il ne leur était permis ni de se marier avec eux, ni de leur donner le droit de citoyen : et la raison que Dieu en apporte, la voici : *Seducent te ne sequaris me, sed magis ut servias diis alienis : Ils vous pervertiront à la fin, et vous porteront à m'abandonner pour servir les dieux étrangers qu'ils adorent.*

Nous ne pouvons presque nous défendre

d'avoir ces pensées dont je parle; mais il nous est défendu de nous allier avec elles par un long et assidu consentement. Qu'elles entrent dans notre âme, mais qu'elles n'y aient qu'un droit de passage : autrement elles nous surprendront, et, soit par importunité, soit par ruse, si elles nous trouvent toujours dissipés, elles nous porteront au mal.

Voilà pourquoi (et c'est la remarque de saint Bernard) quand l'époux des Cantiques invite son épouse à venir à lui, il l'avertit aussitôt qu'il est temps de tailler la vigne : *Surge, propera, amica mea, columba mea, formosa mea, et veni : flores apparuerunt in terra nostra, tempus putationis advenit : Levez-vous, ma bien-aimée, hâtez-vous de venir à moi, ma colombe; les fleurs de nos vignes commencent à paraître, le temps de les tailler est venu.* Nous concevons souvent de saints désirs d'aller à Dieu; nous formons de bonnes résolutions de déraciner toutes les imperfections auxquelles nous sommes sujets : ce sont là de belles fleurs; mais, si nous ne prenons soin de tailler et, comme dit saint Paul, de circoncire notre cœur, en retranchant tant de pensées vaines et inutiles qu'il pousse, nous n'aurons que des fleurs, et peut-être jamais nous ne porterons de fruits : comme une vigne négligée et inculte qui ne pousse souvent que du bois dont on ne peut faire aucun ouvrage, et qu'on lie en hotte pour être jeté au feu, parce qu'il ne peut servir à d'autres usages.

Tel est le malheur et souvent le dernier sort d'une âme qui néglige de se recueillir, et qui s'abandonne volontairement à toutes les pensées qui lui viennent. Elle ne pousse au plus que de faibles désirs : le reste va en superfluités, en amusements, en badineries. Et parce que toute sa vigueur se jette sur ces pensées qui l'épuisent, qu'arrive-t-il? *Amputata repullulant*, souvent les imperfections qu'elle s'imaginait avoir déracinées poussent de nouveaux rejetons; *effugata redeunt*, souvent les péchés qu'elle avait éloignés et chassés de son cœur y rentrent; *sopita denuo excitantur*, ces mouvements criminels, qui n'étaient qu'assoupis, se réveillent; *reaccenduntur exstincta*, et ces violentes passions, qui n'étaient qu'à demi-éteintes et couvertes sous la cendre, se rallument et font de terribles désordres. C'est pourquoi ce que doit faire un chrétien c'est de se recueillir intérieurement, d'éloigner de soi autant qu'il peut ces longues dissipations, de rentrer de temps en temps dans son cœur, afin que, par cette timide attention, il réponde fidèlement aux bonnes pensées que Dieu lui inspire, sans quoi elles ne le sanctifieraient pas.

TROISIÈME POINT.

Comme dans la religion les pensées sont au chrétien ce que l'air et les aliments sont à l'homme dans la nature, je veux dire comme il ne peut vivre sans ces pensées, quand il prend soin de garder son cœur contre les mauvaises de peur qu'elles ne le corrompent, et de se recueillir contre les inutiles, de peur qu'en le dissipant, elles ne le perdent, il ne le fait, dit saint Augustin, que par d'autres bonnes pensées que Dieu lui envoie : en sorte que la même raison qui l'oblige de se défier de celles qui sont ou criminelles, ou erronées et superflues, l'oblige aussi de coopérer à ces saints mouvements qui lui viennent du ciel, et de conserver précieusement ces semences et ces commencements de vertu.

Je dis bien quand je les appelle des semences et des commencements de vertu, puisque dès qu'une âme y est fidèle il vient toujours de bons fruits d'un si bon arbre : et comme il est impossible que celui qui a des pensées criminelles fasse de saintes actions, il est aussi impossible que celui-là en fasse de mauvaises qui ne s'entretient que de bonnes pensées et qui y consent.

Il en est de la pensée intérieure à l'égard des actions qui paraissent au dehors, comme d'un édit qui se prononce dans le cabinet d'un prince, et qui s'exécute conformément à sa volonté dans tous ses États. Un homme seul parle, et toutes les provinces se remuent, un homme ne dit qu'une parole, et cette parole prononcée une fois, se répète et se multiplie autant de fois que l'on a fait ce qu'il a ordonné. Nous avons de même au dedans de nous des pensées comme autant d'édits qu'on exécute ponctuellement au dehors, et ce qui est simplement formé dans l'âme par le consentement qu'on lui donne, s'étend et se manifeste par toutes les différentes actions qui paraissent au dehors. Cette pensée est-elle mauvaise? toutes les actions qui en procèdent sont mauvaises. Cette pensée est-elle bonne? les actions qui se font en vertu d'elle sont bonnes : tellement qu'on ne s'approche ou qu'on ne s'éloigne de Dieu, qu'on n'est ou heureux ou malheureux, ou innocent ou coupable que par les bonnes ou par les mauvaises pensées.

Or, de ce principe que je n'étends pas davantage, saint Augustin conclut que de tous les devoirs d'un chrétien, le premier et le plus important est d'ouvrir son cœur à Dieu et de coopérer fidèlement aux bonnes pensées qu'il lui envoie, afin que toutes ses actions soient saintes, que son âme remplie et vivifiée de Dieu règle ses actions, et sanctifie tous les mouvements de son corps.

Quoique l'âme soit simple et indivisible, elle a cependant, selon la délicate expression de ce Père, deux sortes d'actions : l'une, qu'il appelle vitale et naturelle, l'autre, qu'il nomme raisonnable et volontaire. Par la première, l'âme touche au corps, par la seconde, l'âme tient à Dieu. Par la première, l'âme donne la vie au corps, par la seconde, l'âme est au-dessus du corps. Cette première opération est naturelle et nécessaire, puisque comme il est impossible que le soleil n'éclaire ce qu'il touche par ses rayons, il est aussi impossible que l'âme ne vivifie le corps dans lequel elle réside : mais l'autre opération est volontaire, parce qu'il est libre à l'âme ou de conserver par la fidélité l'empire qu'elle a sur le corps, ou de le perdre par son infidélité et sa langueur. C'est pourquoi si l'âme par cette opération raisonnable et volontaire

néglige de profiter des bonnes pensées qui lui viennent, qu'arrivera-t-il? la concupiscence trouvant cette faculté intellectuelle oisive, *otiosam vim nacta*, et les passions ne se sentant retenues par aucun frein rendront les mauvaises pensées qu'elles suggéreront si opiniâtres, que tout ce qui sortira de ce principe corrompu sera nécessairement mauvais.

Au contraire, si cette âme fidèle et appliquée à ses devoirs reçoit ces bons mouvements, tout le corps de ses actions sera lumineux, et Jésus-Christ, dit saint Augustin, étant dans ce cœur comme un prince sur son trône, ne dira qu'une parole qui se multipliera autant de fois qu'il en sortira de bonnes œuvres.

Voulez-vous, chrétiens, qu'il la dise cette parole, êtes-vous résolus de la faire exécuter? Toutes les bonnes pensées qui vous viennent, c'est lui qui vous les inspire sans que vous y contribuiez, mais elles ne vous sanctifieront pas si vous n'y êtes fidèles : lui promettez-vous cette fidélité, et aurez-vous autant de soin pour lui conserver votre cœur dans l'odre de la grâce, que sa Providence en a de le conserver dans celui de la nature?

Dans la nature les côtes et le péricarde servent de défense au cœur, disent les médecins. Les côtes qui embrassent toute l'étendue de la poitrine le défendent au dehors, le péricarde qui est une membrane pleine d'une humeur flegmatique dans laquelle ce cœur nage, le défend au dedans. Combien de causes étrangères lui nuiraient-elles, s'il était comme plusieurs autres parties du corps exposé à leurs insultes? mais parce qu'il est le premier principe de la vie, les côtes le défendent par leur dure consistance, et en éloignent les accidents qui pourraient le blesser. Combien de causes internes feraient mourir ce cœur quand même les extérieures ne l'attaqueraient pas, s'il n'était enveloppé de cette membrane dans laquelle il se tourne, et où il est continuellement rafraîchi par les vapeurs que sa chaleur a élevées, et qui tempèrent l'ardeur de son mouvement?

Ce que Dieu fait pour conserver notre cœur dans l'ordre de la nature, est une belle image du soin que nous devons prendre de conserver ce même cœur à Dieu dans l'ordre de la grâce. Au dehors le monde nous attire, le démon nous tente, les objets nous trompent et nous engagent, mais nous résisterons à toutes ces attaques si nous nous éloignons des occasions prochaines du péché, si nous ne donnons pas à nos sens toute la liberté qu'ils voudraient se donner, et si, pour conserver à Dieu un cœur encore tendre, nous mettons double mur, doubles portes, remparts sur remparts, bastions sur bastions, comme l'amant des Cantiques voulait que l'on fît pour conserver la chasteté de sa sœur qui était fort jeune.

Ces précautions mêmes ne suffisent pas : comme dans la nature le cœur se meut à son aise dans l'humeur que renferme le péricarde, il faut que notre cœur se nourrisse, s'entretienne et nage pour ainsi dire dans les bonnes pensées. Comme le péricarde est une membrane molle et ferme tout à la fois, molle à cause de l'humeur qu'elle contient, ferme et même plus dure que la plèvre, parce qu'elle est faite de deux tuniques, molle afin de ne pas blesser le cœur dans sa perpétuelle agitation, ferme pour résister aux accidents extérieurs, de même notre cœur doit avoir une espèce de flexibilité et de délicatesse pour se laisser toucher aux premiers mouvements de la grâce, une espèce de dureté et d'inflexibilité pour se soutenir, et résister aux ennemis de notre salut.

Enfin comme cette humeur dans laquelle le cœur nage le rafraîchit et le fortifie tout ensemble, en sorte que quand elle est consumée il tombe en défaillance, et le corps devient tout tabide : de même ces saintes pensées, ces bons désirs et ces inspirations du ciel modèrent le feu de nos passions, et cette salutaire humeur nous est si nécessaire, que quand d'autres pensées l'ont consumée, nous tombons insensiblement en langueur, et peut-être de cette langueur à l'impénitence.

Mais comme il est de foi que nous sommes de nous-mêmes incapables d'avoir de bonnes pensées, et que vous seul, ô mon Dieu, nous en rendez capables, nous nous prosternons au pied du trône de votre miséricorde pour vous demander cette grâce. Vous promîtes autrefois à votre peuple que vous lui ôteriez son cœur de pierre pour lui en donner un de chair, faites que nous ressentions l'effet de cette promesse qui nous regardait de loin, ôtez-nous ce cœur dur et inflexible qui a si souvent résisté à vos mouvements, pour nous donner ce cœur qui y obéit, ce cœur fidèle qui y coopère, ce cœur ferme et persévérant qui attend de votre miséricorde la dernière récompense. *Amen.*

SERMON XXXVI.

POUR LE HUITIÈME DIMANCHE D'APRES LA PENTECÔTE.

Du Jugement particulier.

Redde rationem villicationis tuæ.

Rends moi compte de l'administration que tu as faite de mon bien (*S. Luc, ch. XVI*).

S'il ne s'agissait que de nous représenter ici l'abattement et la crainte dont fut saisi ce fermier que son maître cita lorsqu'il y pensait le moins, pour lui rendre compte de son bien qu'il avait dissipé : il ne nous serait pas difficile de déplorer un sort aussi malheureux qu'est celui d'un homme qui, n'étant pas de naissance à labourer la terre, et ne pouvant se résoudre à mendier, se voit tout-à-coup sans argent, sans emploi, sans ressource, honteusement chassé d'une terre dont une sage et longue administration lui eût apporté de grands profits.

Mais, chrétiens, il ne nous est pas permis de borner là nos idées, et d'avoir simplement pour les autres ces sentiments de compassion que nous leur prêtons si volontiers quand nous n'y avons point d'intérêt. Changeons seulement le nom, et nous trouverons que cette parabole est faite pour nous. Jésus-

Christ ne s'en étant servi que pour nous dire, *Tu es ille vir* (II *Reg.* XII.). c'est de vous que je parle, vous êtes vous-même cet économe infidèle à qui je demanderai bientôt compte de l'administration de mon bien. *Redde*, etc.

Tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons possédé et tout ce que nous possédons encore vient de Dieu : avantages de la fortune et de la nature, esprit, beauté, richesses, crédit, dignité, honneurs, talents naturels, grâces surnaturelles, vertus acquises et infuses, tous ces dons descendent du Père des lumières, dont nous ne sommes à proprement parler que fermiers.

A voir l'usage que nous faisons de ces biens, les choses auxquelles nous les appliquons, la liberté que nous nous donnons de les dissiper, qui ne dirait que nous les avons en propriété et qu'on ne peut nous les ôter sans injustice? Dieu qui voit l'abus que nous en faisons le souffre par une impénétrable conduite de sa providence et de sa justice ; mais comme il veille sur son trésor, dit Tertullien, et qu'il n'est patient qu'à cause qu'il est éternel, il compte nos mois, parmi ces mois il nous marque un dernier jour, dans ce dernier jour une dernière heure, et dans cette dernière heure un dernier moment que nous ne pouvons ni avancer ni reculer, moment qui est comme un temps fixe où il nous attend pour nous appeler à son jugement et nous dire : *Redde rationem*, etc.

O moment si court et si long! O jugement si peu connu et si terrible ! ô moment si assuré et si incertain ? ô jugement si certain et si caché ! ô moment et jugement qui vous écoulez avec tant de rapidité, et qui entraînez après vous une si effroyable suite de siècles! ô moment et jugement desquels dépend ma bienheureuse ou ma malheureuse éternité, puis-je parler de vous sans que mon imagination s'égare, que mes paroles soient entrecoupées de mes sanglots, que mon sang se glace dans mes veines, et que toutes mes idées se confondent ?

J'ai aussi à vous dire que je ne vous parlerai pas ici de mon chef, mais par l'esprit de Dieu qui nous explique dans les saintes Ecritures toutes les circonstances du jugement particulier que vous subirez un jour vous et moi, et dont mon évangile me détermine à vous entretenir aujourd'hui.

Ainsi comme il y va d'un intérêt commun, donnez-moi toute votre attention ; voici ce qu'en dit le Saint-Esprit dans le chapitre vingtième du livre de Job. Il y représente un homme arraché du sein de la mollesse et de l'abondance, frappé inopinément d'une maladie mortelle, se tournant et se retournant sans cesse dans son lit, abandonné des médecins ou de ses proches, impatient, inquiet, agonisant et tourmenté d'une douleur universelle. Voilà ce que j'appelle avec les Pères, les avant-coureurs du jugement particulier, et les signes qui le précèdent. Il nous le représente ensuite investi d'une troupe innombrable de démons au moment qu'il rend l'âme, et connaissant distinctement tous les péchés qu'il a commis depuis l'usage de sa raison jusqu'au dernier instant qui la finit. Enfin il nous le représente en cet état, cité devant le tribunal de Dieu qui lui fait dans ce jour de sa colère d'étranges reproches, qui lui demande généralement compte de toutes choses, et qui lui prononce son arrêt ; et voilà ce que j'appelle avec les Pères, la forme de ce jugement, et ce qui met le sceau à la réprobation d'une âme.

Appliquons-nous donc sérieusement à le bien considérer. Nous y verrons un homme qui ressentira pour lors ce qu'il n'aura jamais ressenti, qui connaîtra pour lors ce qu'il n'aura jamais connu, et qui entendra pour lors ce qu'il n'aura jamais entendu. Les douleurs de la mort et la crainte de l'enfer, voilà ce qu'il n'a jamais ressenti et ce qu'il ressentira pour lors. *Arctabitur, æstuabit ; et omnis dolor irruet super eum* (*Job.* XX). La rage des démons et l'état de sa conscience, voilà ce qu'il n'a jamais connu, et ce qu'il connaîtra pour lors : *Venient super eum horribiles.... revelabunt cœli iniquitatem ejus.* La voix de son juge qui à ce jour de sa fureur lui reprochera ses crimes et lui prononcera son arrêt, voilà ce qu'il n'a jamais entendu et ce qu'il entendra pour lors. *Detrahetur illi in die furoris Dei.*

Vierge sainte, mère de Dieu, qui êtes le refuge des pécheurs, priez maintenant votre fils pour nous, mais priez le surtout à cette heure future de notre mort. C'est l'Eglise qui nous met cet paroles à la bouche et qui, pour nous faire obtenir l'effet de nos demandes, veut que nous vous saluions auparavant pleine de grâce, et que nous vous disions avec respect : *Ave, Maria*, etc. *Sancta Maria Mater*, etc.

PREMIER POINT.

Il est certain, messieurs, qu'outre le jugement universel que recevront tous les hommes à la fin des siècles, il y a un jugement qu'on appelle particulier, que reçoit un chacun d'eux dès le moment qu'il rend le dernier soupir : jugements différents en beaucoup de choses, mais aussi semblables en plusieurs autres ; jugements qui, en quelque temps qu'ils se rendent, sont toujours redoutables, puisque Dieu y détermine souverainement et immuablement le malheur ou le bonheur d'une âme qu'il punit ou qu'il récompense pour toute une éternité.

Ces jugements sont différents : 1° quant au temps, l'un se fera à la résurrection générale et l'autre se fait à l'instant que l'âme raisonnable est séparée du corps qu'elle animait.

2° Quant au lieu, l'un se fera probablement à la vallée de Josaphat, où toutes les nations de la terre s'assembleront au son de la trompette, et l'autre se fait à la même place et au même endroit où l'on meurt : meurt-on dans sa chambre et dans son lit? c'est dans sa chambre qu'on est jugé : meurt-on dans les rues ? c'est dans les rues : meurt-on au milieu des armées ou dans une solitude ? c'est au milieu des armées et dans cette solitude qu'on reçoit son jugement. En troisième lieu, quant aux témoins, le jugement général se fera à la vue

de toute la nature, tous les anges et tous les démons, tous les prédestinés et tous les réprouvés s'y trouveront pour recevoir leur dernier arrêt et pour assister à celui des autres; le particulier se fait d'une manière beaucoup plus secrète, puisqu'il se passe entre Dieu et l'âme, qu'il n'y a que le bon ange et quelques démons pour témoins ; 4° quant à l'état des personnes jugées dans le jugement dernier, tous les hommes reprendront leurs corps, afin de recevoir selon leurs bonnes ou leurs mauvaises actions, leur couronne ou leur châtiment dans une chair miraculeusement immortelle, au lieu que dans le jugement particulier, le corps est à part et l'âme à part : le corps, pour être mis en terre et s'y corrompre; l'âme, pour être, ou purifiée dans le purgatoire, ou reçue dans le sein d'Abraham, ou ensevelie dans les enfers.

Cependant quelque différence qu'il y ait entre ces deux jugements ils conviennent ensemble en beaucoup de choses : 1° en ce qu'ils seront rendus par le même juge ; 2° en ce qu'ils seront appuyés sur les mêmes chefs ; 3° en ce qu'ils seront également irrévocables, ce qui a été prononcé dans l'un devant seulement être réparé plus solennellement dans l'autre; et enfin en ce que l'un et l'autre auront leurs signes qui les précéderont, et que ce qui se fera au jugement dernier à l'égard de tous les hommes en général, se fait aussi invisiblement en chacun d'eux dans le jugement particulier.

Dans ce dernier jour de la colère de Dieu, il y aura, disent les évangélistes, des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles. Le soleil n'éclairera plus la terre, la lune ne lui donnera plus sa lumière, et les étoiles détachées de leur place iront se précipiter dans une éternelle nuit.

Je ne m'arrête pas ici à vous expliquer au long comment ces mêmes signes précèdent le jugement particulier qui se fait d'une âme, en vous représentant que c'est pour lors que le soleil de la raison s'éteint, que les facultés du corps qu'elle anime s'ébranlent, que ses sens sont dans l'inaction ou dans la contrainte, et que ses puissances s'affaiblissent à cause de la débilité des organes dont elle dépend dans ses opérations. J'ai quelque chose de plus important à vous dire, qui est que comme dans cette dernière agonie de la nature, les hommes, qui souffriront de grandes douleurs, sécheront de crainte dans l'attente des maux dont ils seront menacés, de même deux terribles signes précéderont le jugement particulier d'une âme réprouvée, je veux dire la proximité de la mort qui lui est annoncée par la douleur qu'elle souffre, les dangers de l'enfer, l'incertitude de son sort et la crainte d'une réprobation prochaine.

La première chose qui afflige cette âme, c'est la proximité de la mort, dont *les douleurs*, selon le roi-prophète, *l'environnent et l'assiégent de toutes parts* (*Psal.* XVII). O mort terrible par ton seul nom, plus terrible par l'idée qu'un mourant s'en forme, infiniment terrible et amère à ceux que tu arraches de leurs plaisirs et que tu sépares de ce qu'ils ont de plus précieux et de plus charmant dans la vie.

L'homme voudrait bien se flatter de la pensée de son immortalité ; et s'il était encore dans ce premier âge du monde où l'expérience du contraire n'eût pas anéanti ses espérances, il préviendrait si volontiers par ses désirs les illusions de l'esprit tentateur, que sans attendre qu'il lui dît : *Nequaquam moriemini*, vous ne mourrez pas, il se le dirait auparavant lui-même.

Dans l'état où sont les choses, ce charme n'a plus de vertu. Il n'est besoin ni de foi, ni de raisons plausibles pour se persuader qu'il faut mourir. L'arrêt de Dieu qui depuis tant de siècles a été exécuté indifféremment sur tous les hommes en est une démonstration si convaincante, que s'il se pouvait trouver quelqu'un assez extravagant pour se persuader qu'il ne mourra pas, on n'aurait, dit Job, qu'à le conduire de tombeaux en tombeaux, quelque aveuglé et assoupi qu'il fut, il ouvrirait ses yeux et s'éveillerait malgré lui parmi cet amas infini d'ossements qu'il y verrait : *Ipse ad sepulcra ducetur, et in congerie mortuorum vigilabit.*

On ne peut pas avoir la même démonstration en ce qui regarde l'heure de la mort, et c'est par cette raison que, quoiqu'elle soit très-certaine en elle-même, on cesse de la craindre : la plupart des chrétiens se comportant en ce point comme cet infidèle économe de notre évangile qui dissipa le bien de son maître sans se représenter qu'il devait un jour lui en rendre compte, et qui ne dit en soi-même : Que ferai-je? que lorsqu'il se vit cité devant lui et en état d'en être rigoureusement puni.

Nous portons tous au dedans de nous, dit l'Apôtre, une réponse de mort (II *Cor.*, I); mais qui de nous la rend avec autant de sincérité et de bonne foi qu'il devrait le faire? Ce n'est pas cette femme belle, enjouée, galante, caressée et adorée de ceux qui l'approchent. Quoiqu'elle sache que la beauté est comme une fleur printanière qui se flétrit presque aussitôt qu'elle s'ouvre, ou comme une écume qui flotte sur la mer, et qui se dissout par elle-même; appréhende-t-elle la mort, et se dit-elle : Il faut que je meure? Ce n'est pas cet homme qui jouit d'une pleine santé, qui voit à sa table des enfants riches et puissants, qui, parmi les festins et les concerts, sacrifie à ses plaisirs le patrimoine de ses pères ou le fruit de ses injustices; quoiqu'il sache que toutes ces choses n'ont pas plus de consistance qu'en a l'ombre et qu'elles ne laissent après elles aucun vestige de ce qu'elles ont été non plus qu'un vaisseau en laisse de son passage. *Tenent tympanum et cytharam*, etc. (*Job.*, XXI). Craint-il cet écueil contre lequel vont se briser toutes les richesses et les grandeurs humaines, et se regarde-t-il dans le même état auquel il se trouvera d'ici à quelques jours? Ils ne craignent ni les uns ni les autres ce dernier moment, ils jouissent en repos des plaisirs de la vie, et, comme s'ils étaient affranchis des

lois communes de la mort, ils ne veulent pas même y penser.

La proximité de cette mort, qui détermine, pour ainsi dire, sa certitude et qui l'attache à un moment dont on ne se sent pas fort éloigné, produit par ce même principe un autre effet. Quand on en ressent les cruelles atteintes, non-seulement on reconnaît qu'on est mortel; mais, pour me servir des termes de l'Ecriture, on s'aperçoit qu'on commence à mourir : *Incipiebat mori.* Cet épuisement de forces, cette débilité des organes, cette générale défaillance où l'on est, attachent le pécheur, malgré lui, à la considération d'un objet dont il s'était toujours éloigné, afin de s'épargner la douleur et la crainte qui en sont naturellement inséparables. Dès qu'il se voit frappé d'une dangereuse maladie, qu'il se sent notablement défaillir, ou qu'on lui dit ce que dit Isaïe à Ezéchias : *Mettez ordre à vos affaires, vous mourrez demain*, une frayeur mortelle se saisit de tous ses membres, il se tourne comme lui du côté de la muraille, abattu, éploré et conjurant le Seigneur de lui donner un peu de temps ; et quoiqu'il n'ait jamais voulu se dire : Je mourrai bientôt, se sentant pressé par la violence de son mal, il le dit d'un ton à se troubler et à se confondre. Ne vous en étonnez pas, son corps est à la question : *Incumbit corpori quæstionarius dolor;* et comme son âme lui est extrêmement liée, l'un et l'autre rendent par force cette réponse de mort que tous les hommes portent en eux, et qu'ils ne rendent presque jamais qu'à la dernière extrémité.

Jusqu'ici ce malheureux s'était assoupi volontairement, et quoiqu'il fût de temps en temps sollicité à penser à la mort, il l'avait éloignée de son esprit, de peur que cette importune image d'un mal encore absent n'interrompît le cours de ses plaisirs. Mais quand *Dieu sort contre lui-même comme un fort armé, quand le Tout-Puissant crie de toute sa force* (car c'est ainsi qu'il s'en explique lui-même dans ses Ecritures), *quand il ranime son zèle, comme un homme qui va au combat et qui est absolument résolu de perdre son ennemi*, ah ! pour lors, ce que ce misérable ne regardait que froidement dans les autres, ce qu'il ne ressentait que faiblement par des accidents étrangers, ce à quoi il ne pensait qu'avec peine dans ses infirmités personnelles, il s'y applique fortement, ne voyant plus que des objets propres à le désespérer, de quelque côté qu'il se tourne.

S'il se consulte lui-même, il se voit vivement attaqué. Quoique ses médecins ou ses amis lui disent par une cruelle complaisance qu'il n'y a rien à craindre, il ne laisse pas d'écouter avec frayeur une voix plus fidèle, je veux dire celle de sa nature affaiblie qui s'irrite contre la douleur, et qui, par les fréquents et irréguliers battements de l'artère, explique tristement la funeste cause de son mal : *Per pulsum quodam modo, inclamantem audit naturam, et ægritudinis causas interpretantem* (*Lib. de Regress. animarum*, c. 1).

S'il jette les yeux sur ce qui est autour de lui, non-seulement il reconnaît que la figure du monde à laquelle il s'est vainement attaché va passer, non-seulement il s'aperçoit que de tout ce qu'il a possédé il ne lui restera plus que le souvenir de l'avoir eu, et le désespoir de pouvoir le retenir : il sent encore la main de la mort qui le chasse malgré lui de son domicile, qui le séparera bientôt de ses amis, de sa femme, de ses enfants, de ses plaisirs, de ses débauches ; qui réduira en poussière ce corps qu'il a si délicatement traité, qui l'enfermera dans une obscure et infecte prison, qui pour tout ornement ne lui laissera qu'un méchant drap, et pour toute parenté que la pourriture et les vers.

S'il lève les yeux au ciel pour considérer non-seulement la vie présente qu'il va quitter, mais la future qu'il commencera bientôt, si, non content de se rappeler ce qu'il a été et ce qu'il ne sera plus, il se représente ce qu'il deviendra et où il ira : c'est alors que *les dangers de l'enfer l'environnent*, et que sa crainte venant à succéder à sa douleur, il est dans des agitations, des convulsions et des perplexités mortelles : *Arctabitur, æstuabit et omnis dolor irruet super eum.*

Figurez-vous un homme qui se sent tout d'un coup transporté dans un pays où il n'a nulle habitude, dont les habitants sont des sauvages qui lui sont inconnus, d'où personne n'est revenu pour en dire des nouvelles : ou bien figurez-vous un homme qui, sans y penser, a été entraîné dans une vaste solitude, sans compagnon, sans secours, sans défense; solitude dont il ne voit aucune issue ni à droite ni à gauche, ni devant ni derrière lui ; solitude affreuse où règne un morne silence, et où pour tout guide il n'a qu'une sombre lueur d'éclairs qui lui est encore moins favorable que les ténèbres mêmes.

Ceci n'est rien en comparaison de l'idée qu'un homme qui va mourir se forme de cette région inconnue, *de cette terre d'obscurité, d'oubli, de désordre et de misère où il va entrer*. Encore si cette lumière de la miséricorde de Dieu qui l'a autrefois si officieusement éclairé lui rendait le même service, ou bien si celle de sa justice et de sa puissance s'éteignait tout-à-fait sur lui, il aurait dans sa pénitence ou dans son entière destruction quelque chose qui le consolerait ; mais l'une et l'autre sont également impossibles, et comme il n'y a plus de miséricorde à espérer en l'autre vie, il n'y point aussi d'anéantissement à attendre.

Cet impie qui ne reconnaissait ni Dieu ni éternité, ce voluptueux qui disait à son âme, comme ce brutal de l'Evangile : *Repose-toi, mon âme, bois, mange, fais bonne chère, tu as en réserve de quoi te satisfaire pour beaucoup d'années* (*Luc.*, XII); celui-ci qui tournait en ridicule ce que nous avons de plus sérieux et de plus terrible dans notre religion, et celui-là qui, quoique convaincu de l'immortalité de son âme, vivait comme si elle eût été mortelle : tous ces gens seront étrangement effrayés, quand à l'heure de la mort ils seront contraints de renfermer leurs

erreurs et de concevoir d'autres pensées : car c'est-là où Dieu qui veut leur faire ressentir ce qu'ils n'ont pas encore ressenti les attend.

Les habitants de Jérusalem (c'est Dieu même qui parle) *ont dit dans leurs cœurs : le Seigneur ne nous fera ni bien ni mal* (*Sophon.* I et II). *Mais, je le jure, je visiterai dans ma colère les habitants de Jérusalem, leur maison ne sera plus qu'un désert; ils bâtiront des palais comme s'ils étaient immortels, et ils n'y habiteront pas : ils planteront des vignes et ils ne boiront pas le vin qu'on en recueillera; leur sang sera répandu sur la terre, et leurs corps foulés aux pieds, comme de l'ordure : car c'est à présent mon jour, et le temps est venu que je les mènerai par des chemins qu'ils ne connaissent pas, et les ferai marcher par des sentiers où ils n'ont pas encore marché, répandant assez de lumière sur leurs ténèbres pour anéantir leurs désirs et les faire trembler à la vue de leur aveuglement* (*Isai*).

Nous avons trois sortes de lumières, ou, pour expliquer ces paroles de l'Ecriture, nous avons trois preuves invincibles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de notre âme. Nous en avons qui nous viennent de notre foi, nous en avons qui nous viennent de notre raison, et nous en avons qui nous viennent de notre conscience. Souvent les impies s'efforçent de séparer ces trois preuves, ou de les faire combattre les unes contre les autres. Ils tâchent de se persuader qu'ils ne seront rien après leur mort, parce qu'ils le souhaitent ainsi; aimant mieux être tout à fait anéantis que d'avoir une âme immortelle par nature, et un corps incorruptible par miracle, qui renaissent toujours à des supplices qui n'auront jamais de fin : *Conscientia meritorum nihil se esse post mortem magis optant quam credunt, malunt enim exstingui penitus quam ad supplicia reparari.*

Qu'il y a de bizarrerie et de crime dans cette conduite ! Les impies, comme nous venons de dire, voudraient bien pouvoir se persuader qu'ils ne mourront pas, mais comme ils voient que la mort n'épargne personne, ils voudraient du moins que dans cette indispensable nécessité de mourir tout finît avec eux; et comme ils n'ont pu donner à leurs corps l'immortalité de leur âme, ils souhaiteraient de donner à leur âme, la mortalité et la corruption de leur corps.

S'ils se sont flattés de cette espérance pendant leur vie, ils commencent d'avoir d'autres pensées aux approches de la mort. Leur foi, leur raison, leur conscience augmentent toutes ensemble leur frayeur. Vous avez vécu dans un volontaire oubli de Dieu, leur dit leur conscience, ce Dieu néanmoins est infiniment juste, et votre âme survivra à la corruption de votre corps, leur disent la foi et la raison : et c'est là ce qui les trouble et qui les désespère. Car quelle sera dans ce triste état leur destinée? Iront-ils au ciel? ils ne peuvent l'espérer à moins que Dieu ne change tout à coup leurs cœurs, et qu'après une très-méchante vie il ne leur donne la grâce d'une bonne mort : mais que cette grâce et ce miracle d'un cœur subitement changé sont rares ! descendront-ils dans les enfers? hélas ! quelle sépulture ! cependant ils s'y sentent déjà comme entraîner par le nombre effroyable de leurs crimes, par l'attachement presque invincible qu'ils ont au monde, par certains liens qu'ils ne peuvent, ou pour mieux dire, qu'ils ne veulent pas rompre, par l'inapplication à l'affaire de leur salut, par le défaut d'une entière liberté que leur ôte la violence du mal, et d'une sainte raison qui, par la considération d'un mal prochain, ne produit en eux qu'une crainte purement servile.

Et voilà, chrétiens, voilà ce qui désole et ce qui trouble ces malheureux à l'article de la mort. On les voit quelquefois trembler, palpiter et faire d'épouvantables contorsions. Dites, si vous voulez, que c'est la violence du mal : mais Tertullien m'apprend que souvent ces inquiétudes et ces mouvements convulsifs viennent d'un secret pressentiment qu'a une âme de sa dernière destinée, que ce sont là, comme il dit, autant d'avant-coureurs et de signes qui précèdent le jugement. Alors cette âme commence de se désabuser de tant d'erreurs qui l'avaient séduite; et comme elle voit les choses dans un autre jour qu'elle ne les voyait, elle se console ou elle s'afflige, elle se réjouit ou elle se trouble à la vue de ses vertus ou de ses crimes, du favorable ou du fatal arrêt qu'elle va recevoir.

Quoique l'âme soit une substance purement spirituelle, cependant on dirait qu'elle est en quelque manière corporelle, et qu'elle suit la condition du corps où elle est renfermée. Elle ne s'attache presque qu'aux biens, elle ne fuit presque que les maux présents. La volupté l'assoupit, l'honneur la flatte, l'éclat des richesses la charme, et si elle a quelque ressentiment ce n'est que pour la mortification, la pauvreté, l'humiliation, la misère.

Il n'en est pas ainsi quand elle est prête à sortir de l'obscure prison de son corps. *Tanto timor acrior quanto et retributio æterna vicinior. Ante oculos autem cordis nihil inane tunc transvolat*, etc. (*Gregor.* XXI *Mor.* c.17). Dès qu'elle se sent chassée de ce fragile et ruineux édifice qu'elle voit comme tomber par pièces, *dilabentibus paulatim instrumentis, domiciliis et spatiis suis migrare compulsa*, (*Tertull. l. de Anima*), elle ressent ce qu'elle n'a jamais ressenti, je veux dire la main de Dieu qui s'appesantit sur elle et qui la détache de ce qu'elle aimait le plus. Où ira-t-elle? et par où s'enfuira-t-elle? du côté de l'Orient? Dieu y est. Du côté de l'Occident? Dieu y est. (*Psal.* CXXXVIII). Du côté du Midi ou du Septentrion? Dieu y est encore et la poursuit partout, soit pendant le jour, soit pendant la nuit, soit dans la ville, soit dans la solitude, soit à la campagne, soit au delà des mers, et de là vient, dit ce Père, qu'aux approches d'un si violent divorce, elle se tourmente extraordinairement par un sentiment plus présent de son mal, par une vue plus appliquée à

son état, et par un nouveau langage que la considération de sa misère lui fait tenir. *Sollicitiore obtutu, et extraordinaria loquacitate.* Tel qui parlait si avantageusement de la pompe du siècle, voyant la figure du monde qui passe, ne parle plus que de sa vanité. Tel *qui buvait le péché comme on boit de l'eau*, par une fausse idée qu'il s'était faite d'une miséricorde toujours prête à le recevoir entre les bras, regardant les choses de plus près, tremble et ne parle plus que des sévérités de la justice : *Sollicitiore obtutu, et extraordinaria loquacitate.*

Vous me direz peut-être qu'à la vérité ces douleurs de la mort et ces dangers de l'enfer qui sont comme des signes qui précèdent le jugement particulier font impression sur quelques chrétiens à l'article de la mort, mais que les autres, pour la plupart, meurent en bons païens sans ressentir ces frayeurs et comme s'il n'y avait point d'enfer à craindre. Il est vrai, messieurs, mais attendez encore un moment : quelque endurcis qu'ils soient, ils n'auront plus cette première intrépidité, puisque dès l'instant que leur âme sera séparée de leur corps ils verront ce qu'ils n'ont jamais vu ; eh quoi ? des démons qui se jetteront sur eux, et le pitoyable état de leur conscience : *Venient super eum horribiles.... et revelabunt cœli iniquitatem ejus.*

SECOND POINT.

L'impie est toujours surpris et trompé en quelque temps qu'il meure, dit excellemment saint Grégoire pape et après lui Hugues de saint Victor. *Quantumlibet sero de hac vita tollantur iniqui, subito et repente tolluntur, quia finem suum prævidere nesciunt*, etc. (*Greg.*, XXV *Mor. c.* 1; *Hugo a Sancto Victore de Cogn. hum. cond. c.* 2). Comme il n'a pas voulu s'appliquer par une sage prévoyance au malheur qui pouvait lui arriver, et qu'il s'est arrêté à la considération de certaines choses qui flattaient son indiscrète confiance, il se voit, à l'instant de sa mort, lié à d'autres objets qu'il découvre et qui ne le quitteront jamais, je veux dire à la compagnie des démons qui l'assiégent de toutes parts, et à cette effroyable multitude de péchés qu'il a commis, depuis l'usage de la raison.

Ce qui se présente donc d'abord à une âme reprouvée dès qu'elle sort du corps qu'elle vient d'animer, c'est le démon (si toutefois nous pouvons partager successivement, par rapport à différents objets, un même et indivisible instant). Démon dont les desseins et la cruauté lui avaient été cachés jusqu'alors, parce qu'il s'était presque toujours contrefait, et qu'elle commence de le connaître parce qu'il ne fait plus que le personnage qui lui est propre.

Le démon fait pendant la vie, aux approches de la mort et à l'instant de la mort des pécheurs, trois personnages fort différents, dit saint Grégoire. (*Lib.* XV *Moral*, *c.* 29). Pendant leur vie il les ménage et les flatte. Bien loin de les contredire, il ne s'applique qu'à observer leurs inclinations, qu'à suivre le penchant qu'ils ont au vice, qu'à se conformer à leur génie, et obéir à leurs cupidités. Tout ce qu'il leur présente est doux et engageant. Il ne leur parle ni d'humilité, ni de patience, ni de renonciation à soi-même, ni de croix : il ne leur parle que d'indépendance, d'amour-propre, de luxe, de divertissements, de bonne chère. Il les trompe agréablement, et le poison qu'il leur donne est si bien aprêté qu'ils l'avalent avec plaisir, se présentant à eux, lors même qu'ils les tient dans ses fers, comme un ennemi commode et avec lequel ils sont déjà réconciliés.

Aux approches de la mort, il commence à leur faire ressentir sa cruauté ; car comme il s'aperçoit que leur âme n'a plus cette première liberté de raisonnement et d'opération, à cause de la débilité des organes et d'une vive impression d'une douleur mortelle, il n'apporte plus aussi ces premiers ménagements ; il les trouble, il les effraie, tantôt par d'horribles visions, tantôt par des tentations secrètes ; les perdant, tantôt par la présomption et tantôt par le désespoir ; remplissant leur imagination de pensées impures, rallumant dans leur cœur des passions déjà éteintes dans leur corps, et ne travaillant qu'à attacher immuablement leur volonté au péché, lors même qu'ils ne peuvent plus commettre les œuvres.

A-t-il réussi dans ce détestable dessein ? il n'observe plus que le moment auquel ils vont rendre l'âme, et si ce dragon à sept têtes et à dix cornes était debout devant cette femme de l'Apocalypse, dans l'impatience qu'elle accouchât pour dévorer son enfant, le démon encore plus impatient se tient au chevet de leur lit, et les voyant à l'agonie, se tourmenter comme une femme qui est en travail, n'attend plus que ce fatal instant auquel ils vomissent leur âme, afin de s'en emparer.

Rappelez ici dans votre imagination tout ce qu'il y a de plus épouvantable, tout ce que vous connaissez de plus terrible, tout ce que vous avez jamais vu de plus affreux, tout ce que les roues, les chevalets, les huiles bouillantes, la présence d'un cruel et inexorable ennemi ont de plus épouvantable. Représentez-vous ce que fit Balthazar dans la chaleur de ses débauches, Daniel dans la fosse des lions, les martyrs exposés aux bêtes féroces, et dites que tout cela n'est rien comparé à cette troupe innombrable de démons qui se présentent à une âme dès le moment qu'elle est sortie de son corps.

O Dieu ! quel sujet d'horreur pour cette pauvre âme ! quel grand et terrible mystère s'opère en elle dans cet instant de sa séparation ! *Ingens timor, magnum mysterium peragitur.* Cette femme si dédaigneuse que la présence d'un pauvre l'incommodait, si délicate que la vue d'une plaie la faisait frémir, si accoutumée à voir les belles personnes qu'elle ne pouvait souffrir celles qui avaient le moindre défaut, se voit en un moment environnée d'une légions de démons et de monstres horribles qui vont se jeter sur elle.

Cet homme qui était tous les jours au bal, à la comédie et au cercle des dames, cet homme dont on flattait l'ouïe par de doux

concerts, le goût par des mets bien apprêtés et toutes les passions avec autant de lâcheté que de complaisance, voit la scène changer tout à coup, et le rideau n'est pas sitôt tiré que d'affreuses figures se présentent à ses yeux avec des imprécations et des hurlements épouvantables : *Ingens timor, magnum mysterium*, etc.

Dès qu'il a rendu le dernier soupir, ceux qui le servaient avec tant d'affection et de zèle, ceux qui lui donnaient pendant sa maladie tant de marques de respect et de tendresse : *Qui videbant me, foras fugerunt a me* (*Psal.* XXX), tous ces gens sortent de la chambre, on le met sur la paille, on le couvre d'un drap, et toute cette fidèle ou infidèle compagnie se retire. *Factus sum tanquam vas perditum* (c'est la suite des paroles de David), *quoniam audivi vituperationem multorum commorantium in circuitu*. Cet homme qui faisait il y a deux jours tant de bruit dans le monde, dont le vaisseau chargé de tant de précieuses marchandises n'avait encore rencontré aucun écueil ; cet homme qui croyait toujours faire une longue et heureuse navigation se trouve inopinément surpris de la tempête, jeté sans mâts, sans voile, sans gouvernail, sur une côte ennemie, exposé à la risée, aux injures, à l'inhumanité des corsaires.

Dans un débris de vaisseau, chacun sauve et emporte ce qu'il peut : les uns, les marchandises, les autres les vivres, ceux-ci, les pierreries, ceux-là l'or et l'argent. A la mort d'un homme, chacun tâche de profiter de ses dépouilles. La veuve demande ses conventions matrimoniales, les enfants, leur portion héréditaire; les artisans leurs salaires, les domestiques leurs gages, les légataires ce qu'on leur a cédé, les créanciers ce qu'on leur doit. Le démon *qui, comme un lion rugissant, rodait autour de la proie* (*Genes.*, XIV), n'aura-t-il rien? Il fait avec tous ces gens une espèce de pacte semblable à celui que fit le roi de Sodome avec Abraham : *Da mihi animas, cætera tolle tibi*. Héritiers, emportez ce qui vous appartient, veuve, prends cet argent, aîné, cette charge, cadet, ces papiers, créanciers, cette terre, mais laissez-moi son âme. Que les cloches sonnent pour lui faire honneur, je lui prépare une autre cérémonie : qu'on ouvre la terre pour le recevoir, l'enfer va l'engloutir; que les créanciers fassent apposer le scélé, que la justice répète ses droits : pour moi je l'ai *marqué au caractère de la bête, il le porte dans ses mains et sur son front : ce qu'il a acheté ou vendu, il l'a acheté et vendu à mon nom, il m'appartient, et personne ne peut me le ravir.*

Te voilà, misérable, bien récompensé de tes épargnes et de tes concussions. Dès que tu auras rendu l'âme, cette femme et cette fille pour l'établissement desquelles tu as opprimé l'orphelin et vendu la justice, ces enfants et ces parents que tu as élevés aux premières dignités aux dépens de tant d'autres, te laissent seul entre les mains des démons. Ces pauvres que tu as faits ou abandonnés demandent justice à Dieu, tes ennemis se réjouissent de ton malheur, tes amis y sont insensibles ; ceux que tu as servis te méprisent, ceux que tu as opprimés t'insultent : *Factus sum*, etc. Et peut-être cette fille que tu as inhumainement sacrifiée dans un cloître à l'ambition ou à l'avarice de tes enfants : peut-être cette fille te donne des malédictions : du moins quand elle apprend la nouvelle de ta mort, elle dit dans son cœur que tu sais à présent le mal que tu as fait.

Elle a raison de le dire, et c'est ici le second objet qui se présente à l'âme réprouvée dès le moment de sa séparation ; objet encore plus terrible que n'est la vue des démons ; objet qu'elle n'a pas voulu voir ou qu'elle n'a vu que légèrement, en partie et sans componction ; mais objet qu'elle voit malgré elle, qu'elle voit clairement et distinctement à la faveur d'une lumière supérieure qui le lui découvre : *Revelabunt cœli iniquitatem ejus.*

Saint Grégoire remarque que la mort a deux propriétés fort opposées, dont l'une est d'aveugler ce qui voit, et l'autre d'éclairer ce qui ne voit pas ; l'une de rendre à l'âme réprouvée l'activité de ses puissances qui étaient dans l'inaction, et l'autre d'ôter à son corps l'usage qu'il faisait de ses sens, lui ouvrant les yeux de l'esprit au même moment qu'elle lui ferme ceux de la chair.

Il est juste, dit ce Père, que Dieu en agisse ainsi. Si ce pécheur avait détourné ses yeux de peur de voir la vanité du monde et qu'il les eût appliqués à considérer ses péchés afin de les pleurer, Dieu à l'heure de sa mort lui aurait ouvert les yeux pour lui faire connaître qu'il a eu raison de ne se point attacher à la figure du siècle qui passe, et il n'aurait plus vu les péchés qui se seraient trouvés remis et effacés par ses larmes ; mais comme, par une conduite tout opposée, il n'a regardé que le monde, et qu'il n'a presque jamais voulu voir l'énormité de ses fautes qu'il devait avoir toujours présentes, qu'arrivera-t-il? à sa mort il ne verra plus le monde, qui faisait toute sa joie, il ne verra que ses péchés dont la triste et inévitable image fera son supplice. Il n'a pas voulu être sage quand il était encore temps; il le deviendra malgré lui hors de saison; ses infâmes plaisirs lui avaient fermé les yeux de l'âme, la mort les lui fera ouvrir; et si ses péchés l'avaient aveuglé, il souffrira d'étranges tourments par la connaissance distincte qu'il en aura : *Jam dolore constrictus ad rationem oculos aperiet quos, voluptati deditus, clausit; et pœna torquente exigetur ut sapiat, qui hic excæcante se peccato decipiebat* (*Lib.* XV *Mor. c.* 25).

On dit que ceux qui sont frappés de la foudre paraissent comme s'ils étaient vivants, et qu'ils ont les yeux si ouverts et si grands qu'on ne peut les leur fermer. Quoi qu'il en soit, la justice de Dieu qui frappe les réprouvés, produit invisiblement les mêmes effets. Elle ouvre les yeux de leur âme que le monde, l'assoupissement dans leurs devoirs, la dissipation, le plaisir, le nombre des péchés, l'endurcissement et l'impénitence avaient fermés. Voyez ce riche de l'Évangile, il n'avait pu supporter la vue ni du pauvre, ni de ses péchés,

et dès l'instant de sa mort, il commence à voir tous ses crimes, et du lieu de son supplice, il considère le Lazare qui est dans le sein d'Abraham.

Notre conscience est comme un grand livre dans lequel toutes nos actions sont écrites, et, selon saint Bernard, comme un égout où toutes les ordures de notre vie vont se décharger. Quelquefois ce livre s'ouvre de lui-même : témoins ces frayeurs, ces agitations, ces troubles, ces desseins de se convertir formés et avortés presque au même temps, ces reproches, soit intérieurs, soit extérieurs, que l'on se fait à soi-même ou que l'on souffre des autres ; mais il se referme presque aussitôt, et l'on s'en fait volontiers un mystère qu'on n'ose ni développer soi-même, ni découvrir aux autres. Quelquefois cet égout est si plein qu'il regorge ; mais on le débouche incontinent, et, pour détourner l'odeur pestilentielle qui en sort, on le couvre de fleurs et des apparences de la vertu.

Toutefois, comme ces ordures et ces abominations ne peuvent demeurer longtemps cachées, Dieu, sans attendre à les exposer aux yeux de toute la terre dans le jugement général, les découvre, dans le jugement particulier, à l'âme criminelle, dès le moment qu'elle est séparée de son corps. Dès ce fatal moment, ces affreux objets qu'elle avait cachés aux hommes avec tant d'artifice, et qu'elle s'était cachés à elle-même avec tant de malignité; ces trahisons et ces parjures, ces médisances et ces envies, ces simonies et ces usures, ces meurtres et ces injustices, ces fornications et ces adultères, ces hypocrisies et ces fausses vertus ; que dis-je? ces grâces qu'elle a négligées et ces bons exemples dont elle n'a pas voulu profiter, ces exhortations et ces reproches contre lesquels elle s'est endurcie; le bien qu'elle a négligé de faire ou celui qu'elle a mal fait, et qui n'aura pas été revêtu d'une intention droite et simple; tout ce qu'elle a fait pendant le jour, tout ce qu'elle a fait pendant la nuit, tout ce qu'elle a fait en public, tout ce qu'elle a fait en secret, tout ce qu'elle a pensé et dit, tous ces affreux objets se présentent à elle, non pas successivement et par parties, non pas déguisés et palliés comme ils étaient, mais conjointement et en gros, dans leur naturelle et véritable forme, pour la consterner, la troubler, l'accuser, et lui dire : Nous reconnais-tu bien? nous sommes tes ouvrages; nous ne te quitterons jamais, nous irons avec toi au jugement : *Opera tua sumus, non te deseremus, tecum semper erimus, tecum pergemus ad judicium* (*Hugo de Sancto Victore. de Cog. human. cond.*, c. 2).

Mais, me direz-vous, comment se peut-il faire que l'âme, dès qu'elle est séparée du corps, rappelle tout ce qu'elle a jamais fait, pensé et dit pendant qu'elle l'animait? Et sur quelles raisons pouvez-vous fonder cette connaissance si distincte que vous lui donnez du nombre, de la qualité, et généralement de toutes les circonstances de ses péchés? En voici quelques-unes, que j'ai tirées de saint Thomas et de saint Bernard. Il y a, dit saint Thomas (*D. T.*, I *parte*, *q.* 89, *art.* 6, *in corp.*), dans l'âme raisonnable une faculté qui reçoit les images de toutes les choses qui se sont passées, et qui, conjointement avec l'esprit, peut les représenter. Or, comme ces images sont des qualités spirituelles, et que le sujet dans lequel elles sont reçues est aussi spirituel, il faut qu'elles demeurent toujours dans l'âme, n'en pouvant être effacées, ni par d'autres qualités contraires, ni par la corruption de leur sujet. Ainsi, comme elles y demeurent toujours, et que tous les péchés, aussi bien que toutes les autres opérations de l'âme, y font une vive et permanente impression, il s'ensuit qu'il n'y en a point qui ne se représente toujours à elle, et qui ne l'accuse de l'avoir commis.

Que dis-je? Tous ces péchés sont présents à l'âme séparée, même malgré elle, et ils lui sont toujours présents; au lieu que lorsqu'elle était unie au corps elle pouvait s'empêcher de les voir, ou qu'elle ne les voyait qu'en partie. Quand elle était unie au corps, elle avait besoin du ministère des sens, dit saint Thomas; mais, dans l'état de sa séparation, elle en est indépendante : elle agit toute seule, elle conserve et rappelle toute seule les images qu'elle a reçues, sans avoir besoin des fantômes corporels et sensibles. Combien de fois la débilité des organes, la lassitude, le repos, l'amusement, la dissipation, l'application à d'autres objets, et, plus que tout cela, l'amour-propre et la mollesse, ont-ils éloigné de sa vue ce qui lui paraissait fâcheux et rebutant! Combien de fois, pour s'épargner un peu de confusion et de crainte, a-t-elle étouffé les remords de sa conscience et mis ses péchés derrière son dos! Mais comme pour lors elle est dégagée de la matière, libre et indépendante des puissances sensitives, intimement présente à ce qui ne se séparera jamais d'elle, aussi elle est actuellement, perpétuellement et nécessairement, sans dissipation et sans aucun obstacle, appliquée à la connaissance de ses moindres fautes, dont elle sait le nombre, les circonstances, l'énormité et toutes les terribles suites.

D'ailleurs, c'est que la justice de Dieu, dès que l'âme réprouvée est sortie du corps, l'attache à ses péchés par une lumière que les Pères appellent divine, *vis divina*, qui lui découvre tout ce qu'elle a jamais fait, rappelant ce qui a été séparé par les lieux, par les temps, par les personnes, réunissant tout cela, et l'exposant tout à la fois à cette pauvre âme, afin qu'elle s'en trouble, qu'elle s'en confonde, qu'elle devienne contraire et insupportable à elle-même.

Quand l'âme prédestinée et exempte de toute tache quitte son corps, elle voit, à la faveur de la lumière de gloire, son Dieu, et dans Dieu, comme dans un beau miroir, elle voit ce qu'elle a jamais fait, souffert et entrepris pour lui : et alors, quelle joie et quelle consolation n'a-t-elle pas? Mais aussi, quand l'âme réprouvée est arrachée de son corps, elle reçoit une lumière bien différente, lumière meurtrière et funeste, qui, venant à

se répandre sur toutes les ordures et les abominations de sa vie, lui fait connaître distinctement, sans confusion, sans succession de temps, toutes ses actions, ses paroles, ses pensées, et généralement tout le mal qu'elle a commis : et alors quel sujet de confusion, de rage et de désespoir! Il ne reste plus qu'une chose pour achever son malheur, qui est d'entendre ce qu'elle n'a pas encore entendu : je veux dire la voix terrible de son juge, qui lui demande compte de l'administration qu'elle a faite de son bien, et qui lui prononce son arrêt.

C'est un fort triste spectacle de voir un homme dans les dernières convulsions, combattant contre la mort, et rendant, après de cruels efforts, le dernier soupir; mais ce serait un spectacle infiniment plus triste et plus affreux, si l'on avait les yeux assez bons pour le voir, dans ce même instant, jugé de Dieu, qui lui demande compte de tout ce qu'il a jamais fait, et qui lui prononce son arrêt au même lieu où il meurt.

La mort, toute terrible qu'elle est, séparée du jugement de Dieu, n'a rien qui doive nous effrayer beaucoup : c'est la privation d'une vie traversée de mille fâcheux accidents, attaquée par tant d'infirmités et de maladies, sujette à tant de révolutions et de disgrâces, que, à le considérer en païen, elle est non-seulement supportable, mais même agréable et douce.

Le jugement de Dieu, tout terrible qu'il est, séparé de la mort, nous est plutôt un motif de consolation que de désespoir. C'est un jugement que nous pouvons nous rendre favorable : Dieu, disent les Pères, change volontiers ses arrêts si nous changeons de vie, et se repent, en quelque manière, du dessein qu'il a formé de se venger de nos péchés, quand nous en faisons pénitence et que nous en concevons de la douleur.

Il n'y a que la mort et le jugement particulier qui soient à craindre quand ils sont joints ensemble; et c'est la raison pour laquelle l'Apôtre ne les sépare presque jamais, tantôt en nous disant *qu'il faut que les hommes meurent et qu'ensuite ils soient jugés* (*Heb.* IX), tantôt que, dans ce triste jour, *il n'y aura plus d'hostie pour les péchés à attendre* (*Heb.* X), et enfin, en nous représentant que *nous devons tous comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, afin de lui rendre compte du mal ou du bien que nous aurons fait pendant notre vie* (II *Cor.*), et d'en recevoir le châtiment ou la récompense.

Que l'attente de ce jugement est terrible, pour me servir de ses termes, et que nos comptes y seront rigoureusement examinés! Je ne vous dis pas qu'on vous y demandera raison de l'administration que vous aurez faite de tant de biens que vous avez reçus : biens de la nature, biens de la fortune, biens de la grâce, biens de la création, biens de la rédemption, biens de la justification. Comme cette matière est infinie, il est impossible de vous en parler dans le détail : je me restreins seulement à trois chefs, puisque ce sera sur eux que vous serez examinés.

Vous le serez sur votre vocation : y avez-vous fidèlement répondu? sur vos péchés : les avez-vous expiés? sur vos vertus : ont-elles eu toutes les circonstances dont elles devaient être revêtues? Vous avez dû marcher avec fidélité et persévérer avec courage dans la voie où Dieu vous appelait : y avez-vous marché et persévéré? Avez-vous embrassé l'état auquel le ciel vous destinait? ou bien vos passions vous ont-elles brusquement et témérairement jeté dans un autre? Et, supposé que vous ayez pris à propos le point de votre vocation, en avez-vous rempli tous les devoirs, vous, magistrats, dans l'exercice de cette charge; vous, parents, dans l'éducation de ces enfants; vous, maîtres, dans le soin de vos domestiques; vous, ecclésiastiques, dans l'instruction de ces peuples; vous, riches, puissants de la terre, dans le bon usage de cette autorité et l'administration de ces biens; vous, pauvres, dans l'amour du silence, de l'humilité, de la patience, d'une vie retirée, obscure?

Vous avez dû vous abstenir de tout péché mortel : et cependant combien en avez vous commis, soit par ignorance, soit par malice, soit par imprudence et inapplication à vos devoirs? Combien de fois avez-vous suivi l'opinion commune d'un casuiste relâché, au lieu de vous informer du bon chemin que les Pères de l'Eglise et une foule d'auteurs anciens vous ont marqué, comme Dieu vous le commande par l'un de ses prophètes? *Interrogate de semitis antiquis quæ sit via bona et ambulate in ea.* Car, hélas! que vous vous trouverez éloignés de votre compte au jugement de Dieu, où tout sera pesé au poids du sanctuaire! où ce que vous appeliez adresse, négociation, intrigue, galanterie, civilité, complaisance, économie, ménage, zèle, intérêt de justice et de religion, perdra ces beaux et honnêtes noms que vous lui donnez, pour vous être représenté avec toute la difformité qui lui est naturelle; où ce contrat de vente et d'achat passera pour usuraire; ce baiser, rendu apparemment par civilité, pour une fornication; cette permutation de bénéfices, pour une simonie; cette épargne, pour une avarice sordide; cet emportement et ce mauvais service, rendu sous prétexte de piété, pour une artificieuse vengeance et un cruel effet de votre haine.

Vous avez dû faire tout le bien propre, et à votre qualité de chrétiens, et à vos conditions particulières : l'avez-vous fait, et, qui plus est, l'avez-vous bien fait? Car, s'il arrive par malheur qu'au moment que vous serez jugés de Dieu vous ayez manqué à quelque circonstance essentielle, il n'y a point de miséricorde à prétendre : vous serez éternellement damnés. Si, par exemple, vous avez pris l'idée d'une vertu absolument nécessaire à votre état pour la vertu même, et le désir de vous convertir pour une vraie conversion; si, sous prétexte d'une charité mal ordonnée, vous vous êtes crus dispensés de restituer le bien que vous avez injustement acquis, aimant mieux être miséricordieux et charitables avec honneur que de pas-

ser pour fidèles dans l'exacte réparation du tort que vous avez fait à votre prochain; si, dans vos mortifications, vos prières et vos jeûnes, vous avez cherché, non pas la gloire de Dieu, mais celle des hommes, ne vous acquittant de vos devoirs que par une bienséance humaine et une intention pharisaïque; si c'est la politique, et non pas l'Evangile, qui vous a obligés de pardonner cette injure et de vous réconcilier avec cet ennemi; si, avec un visage doux et un extérieur réformé, vous avez caché des vengeances et des impuretés secrètes; si, dis-je, vous êtes tombés dans quelques-uns de ces désordres, hélas! où en êtes-vous, ayant à rendre compte de toutes vos actions, de toutes vos paroles, de tous vos désirs, de toutes vos intentions et de toutes vos pensées, à un juge également éclairé, puissant, équitable, inflexible (*D. Aug.*, *lib. de Ovibus*, *c.* 6); à un juge qui ne peut être ni corrompu par les présents, ni surpris par les préventions, ni fléchi par les prières, ni trompé par les témoignages, ni surmonté par la force, ni attendri par la longue durée des supplices? C'est pourquoi retenez bien ces trois chefs, puisqu'on vous demandera un rigoureux compte de votre état, de vos péchés et de vos vertus : de votre état, si vous en avez rempli tous les devoirs; de vos péchés, si vous y avez satisfait; et de vos vertus, si elles ont été pleines et entières. Voilà la matière d'un grand sermon; voilà ce que l'âme réprouvée entendra un jour : *Redde rationem villicationis tuæ;* voilà sur quoi je vous prie de réfléchir sérieusement, afin de vous le dire à vous-mêmes auparavant que Dieu vous le dise à l'instant de votre mort : *Rends-moi compte de l'administration du bien que je t'ai donné.*

Je finis avec deux importantes réflexions. La première, quoi que nous fassions, nous arriverons tôt ou tard à ce terrible jugement dont je viens de vous entretenir, et peut-être plus tôt que nous ne pensons. Soit que nous soyons ou jeunes ou sur le déclin de l'âge, ou riches ou pauvres; soit que nous vivions selon les règles de la médecine, soit que nous avancions nos jours par des veilles immodérées ou par de continuelles débauches, *Statutum est omnibus hominibus semel mori*, il a été arrêté, dans le conseil de Dieu, que nous mourrons tous : notre sort est entre les mains de sa providence et de sa justice. Ni l'âge, ni la beauté, ni l'autorité, ni les richesses ne peuvent nous tirer des mains de la mort. Ne nous flattons pas sur notre âge : Il n'y avait que quatre personnes au commencement du monde : Adam, Eve, Caïn et Abel; Adam était le plus âgé, Eve la plus faible, Caïn le plus méchant, Abel le plus innocent et le plus jeune, et cependant c'est Abel qui meurt le premier, et qui, par sa mort précipitée, dissipe cette illusion : Je suis encore jeune, je ne mourrai pas sitôt.

Ne nous flattons pas sur notre autorité ni sur notre bien. S'il se pouvait trouver quelque pays où les hommes fussent immortels, quel serait le prince qui ne s'efforçât pas de le conquérir? quel serait le sujet qui n'achetât par tout son bien de quoi y avoir quelque petit coin? mais on meurt partout et en tout temps; la puissance et les richesses, l'adresse et la beauté, sont des sauvegardes fort inutiles; c'est un arrêt prononcé, il faut mourir, c'est encore un autre arrêt plus formidable, on ne meurt qu'une fois, et au moment de sa mort on est jugé : *Post hoc autem judicium.* O Dieu! quelles étranges vérités!

La seconde réflexion : si l'on ne meurt qu'une fois, et qu'il faille paraître au jugement de Dieu, il faut prévenir ce jugement, et dans cette prévoyance faire, avec le secours de la grâce, tout ce qui est nécessaire pour se le rendre favorable. Quelle folie serait-ce à un homme si, sachant qu'il doit bientôt répondre devant un juge éclairé et sévère, sur des chefs importants, de la discussion desquels sa vie ou sa mort dépend, il négligeait de prévoir les choses qu'on lui objectera, afin d'y satisfaire? Or, Dieu est l'examinateur le plus rigoureux, le juge le plus savant, et en même temps le plus inexorable et le plus inflexible qui fût jamais. Ainsi ce que nous devons faire un jour, il faut essayer de le faire de bonne heure; ce que nous ne pourrons faire à l'article de la mort, à moins que nous n'en ayons contracté une sainte habitude, il faut le faire pendant la vie par plusieurs actes réitérés, et imiter la prudence de cet économe dont il est parlé dans notre Evangile : *Je n'ai*, dit-il, *appris aucun métier*, *je ne saurais labourer la terre*, *je n'ose pas demander l'aumône; mais je sais ce que je ferai afin que je trouve des amis qui me reçoivent chez eux quand on m'ôtera l'administration de ma ferme. Approchez-vous*, dit-il à un de ses débiteurs, *vous devez à mon maître cent barils d'huile*, *reprenez votre obligation, et faites-en vitement une de cinquante. Venez*, dit-il à l'autre, *vous lui devez cent mesures de froment*, *voilà votre obligation*, *faites-en une autre de quatre-vingts.*

Viendra l'heure, chrétiens, viendra l'heure que Dieu nous demandera compte de toutes nos actions, et cette heure est plus proche que nous ne pensons. *Déjà ce saint qui veille sur tous les instants de notre vie*, comme l'appelle le prophète Daniel, se prépare à descendre du ciel: *déjà la cognée est à la racine de l'arbre*, et dans quelques moments d'ici il criera d'un ton foudroyant : *Coupez l'arbre*, *secouez ses branches et faites-en tomber le fruit:* séparez cet homme de ses plaisirs, de ses honneurs, de ses richesses, de ses charges. Pécheurs, avant que cette terrible sentence s'exécute, songez à vous faire un amas de bonnes œuvres, à vous attacher aux austérités et aux mortifications chrétiennes. Il y a encore quelque rayon d'espérance, puisqu'on a laissé en terre les racines de l'arbre pour voir s'il repoussera : ainsi faites de dignes fruits de pénitence, et n'épargnez rien de ce qui sera nécessaire pour vous rendre ce jugement favorable. S'il faut pardonner à ceux qui vous ont offensés, pardonnez; s'il faut fléchir par vos prières et par vos larmes la justice de ce juge, priez

et pleurez ; s'il faut remettre la moitié de la dette à cet homme que vous avez jusqu'ici inhumainement poursuivi, remettez-la, et faites de vos richesses des amis qui, lorsque vous viendrez à manquer, vous recevront dans les tabernacles éternels. *Amen.*

SERMON XXXVII.

POUR LE NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

De la prudence chrétienne dans l'emploi du temps.

Flevit super illam dicens : Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua quæ ad pacem tibi : nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis, quia venient dies in te et circumdabunt te inimici tui vallo... Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.

Jésus-Christ pleura sur Jérusalem, et dit : Ah! si tu avais reconnu au moins en ce jour ce qui peut faire la paix : mais maintenant ces choses te sont cachées, et un temps viendra que tes ennemis t'environneront de tranchées, parce que tu n'auras pas reconnu le temps des visites de Dieu (*S. Luc, ch.* XIX).

Qu'un Dieu fait homme pleure, ses larmes m'attendrissent, mais elles ne me surprennent pas : il s'est uni à une nature étrangère dont il a pris certaines infirmités auxquelles il n'eût pu s'assujettir sans cet artifice de sa miséricorde; et la grande consolation qui nous reste, c'est, dit l'Apôtre, *d'avoir parmi nous un Pontife qui sache compatir à nos misères.*

Que ce même Dieu pleure la ruine des pécheurs, j'en suis en un sens encore moins surpris ; s'il se réjouit quand le pécheur (n'y en ait-il qu'un) fait pénitence, quelle est sa douleur d'en avoir tant qui se perdent nonobstant les grâces qu'il leur donne, ce sang et ces larmes qu'il a consacrés à leur sanctification.

Que des pécheurs pleurent sur un Dieu qui pleure pour eux, j'en suis touché d'abord ; mais je commence à me défier de ces larmes que je croyais répandues pour une si juste cause, quand je lui entends dire à des femmes éplorées : *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants.*

Mais que ces mêmes pécheurs, endurcis à leurs propres maux, ne gémissent pas sur un état qui fait pleurer un Dieu ; que ces malades se divertissent et rient quand leur médecin, qui prévoit leur mort prochaine, témoigne sa douleur par son silence ou par ses larmes; je l'avoue, messieurs, c'est ce qui me surprend ; je n'en dis pas assez, c'est ce qui me confond et qui me trouble.

Ce fut là cependant l'état de Jérusalem, véritable image des pécheurs imprudents et endurcis, qui n'ont ni prévoyance, ni sentiment ; et fasse le Ciel que ce ne soit pas encore aujourd'hui le nôtre.

Toutes les fois que Jésus-Christ pleure, il pleure sur la misère ou sur l'aveuglement des hommes qui, tout misérables qu'ils sont, vivent dans une fatale indolence. S'il pleure dans la crèche, c'est en qualité de caution des pécheurs, s'il pleure sur le tombeau de Lazare, c'est parce que sa mort représente la corruption et l'insensibilité des pécheurs; s'il pleure en jetant les yeux sur Jérusalem, c'est parce que cette ville, image des pécheurs stupides et ingrats, n'a pas reconnu le temps de ses visites. Elle s'est volontairement aveuglée, cette Jérusalem maudite, soit en oubliant ses péchés passés qu'elle devait expier, *Si cognovisses et tu*, soit en négligeant les grâces présentes dont elle devait profiter, *Et quidem in hac die tua quæ ad pacem tibi*, soit en éloignant de sa pensée et se cachant à elle-même, par un défaut de prévoyance, les malheurs qu'elle s'attirait par sa faute : *Nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis quia venient*, etc. Voilà mon évangile ; qu'en tirerons-nous pour notre instruction? c'est au Saint-Esprit à nous l'apprendre, et c'est la grâce que je lui demande par, etc. *Ave.*

Si les Juifs ont été réprouvés parce qu'ils n'ont pas voulu connaître les différents temps des visites de Dieu, qu'ils ont oublié le passé, qu'ils ont abusé du présent, et qu'ils n'ont pas songé au futur, il s'agit aujourd'hui de nous rendre sages à leurs dépens, d'opposer trois excellentes règles à ces trois aveuglements, qui ont été les causes de leur réprobation. Il s'agit, chrétiens, de travailler sérieusement à l'affaire de notre salut ; et parce que cette affaire dépend des visites de Dieu, des réflexions que nous devons faire sur ces visites ; parce qu'elle dépend de certains temps auxquels Dieu nous a donné sa grâce, et de certaines occasions présentes qu'il nous offre encore pour nous sauver ; il est de notre intérêt d'observer tous ces temps et de profiter de ces occasions, de peur qu'étant coupables de leurs mêmes péchés, nous ne soyons un jour enveloppés dans leur malheur.

C'est là à quoi travaille la prudence chrétienne qui embrasse tous les temps, pour rendre un chrétien exact dans tous ses devoirs, par la douleur, la fidélité et la crainte qu'elle lui inspire. Elle rappelle le passé, et représentant à un chrétien tant de favorables occasions qu'il a négligées, elle lui dit : Ame rachetée de Jésus-Christ, si tu connaissais ce qu'il a déjà fait pour toi, *si cognovisses et tu*, si tu connaissais ce que tu as fait contre lui et contre toi, tu rachèterais, par ta douleur et par tes larmes, ce temps que tu as jusqu'ici perdu ; elle fixe le temps présent, et, tournant l'esprit et le cœur d'un chrétien vers ces occasions de salut et de réconciliation, qui lui sont encore actuellement offertes, elle lui dit : Ame rachetée de Jésus-Christ, si tu connaissais ce qui peut faire, même en ce jour, *in hac die tua*, et ce qui fera effectivement ta paix, pourvu que tu veuilles, *quæ ad pacem tibi*, tu profiterais, par une exacte fidélité, du temps de grâce que Dieu t'accorde. Enfin cette prudence anticipe le futur, et ôtant de dessus ce temps le voile qui le cache à un chrétien, elle l'avertit qu'il est plus proche qu'il ne pense, et lui dit : Ame rachetée de Jésus-Christ, le mystère de l'avenir t'est caché, *nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis;* mais si tu n'y

prends garde, viendra le jour que tes ennemis t'environneront de toutes parts, et détruiront entièrement l'ouvrage de ton salut, *dies venient in te*, etc.

Prenons donc soin de notre âme, conclut de là saint Basile (*Orat. de pœn.*), et pour nous appliquer toutes ces vérités, faisons trois choses : déplorons les déréglements de notre vie passée, *mœreamus ob stultitiam vitæ antegressæ;* ne laissons échapper par notre négligence aucune occasion présente, *præsens per negligentiam non amittamus;* combattons généreusement et nous précautionnons contre toutes les surprises de l'avenir, *decertemus pro futuris.* Rappeler le temps passé par sa pénitence et par ses larmes, ménager les grâces et les occasions présentes pour se sanctifier par leur bon usage, prévenir soigneusement les maux futurs, afin de n'en être pas surpris, trois fonctions de la prudence chrétienne, que je tâcherai de vous expliquer dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

On ne saurait faire trop de réflexions sur l'important avis que nous donne saint Paul, quand il nous dit, en parlant aux Ephésiens : *Mes frères, prenez garde avec quelle circonspection vous vous conduirez ; ne soyez pas comme ces imprudents qui perdent le temps, soyez comme ces hommes qui le rachètent, parce que les jours sont mauvais* (*Ephes.*, V).

La première leçon que la sagesse et la prudence font à un chrétien, est qu'il offre à Dieu tous les moments de sa vie, et qu'il les applique à leur véritable usage. Tous ces moments sont du domaine de Dieu, dit Tertullien, et il proteste lui-même *que le temps lui appartient en propriété : meum est tempus.* Il lui appartient en qualité de créateur, puisqu'ayant produit tous les êtres, il est aussi maître de ce qui mesure leur mouvement et leur durée ; il lui appartient en qualité de rédempteur, puisqu'il lui a coûté la vie, pour changer le temps de vengeance et de corruption en des temps de miséricorde et de sainteté ; il lui appartient en qualité de juge, *quand j'aurai pris mon temps*, dit-il, c'est-à-dire, comme l'expliquent les saints Pères, quand j'aurai rappelé vers moi ce temps qui vient de moi, quand j'aurai retiré ce dont j'ai bien voulu que les hommes usassent, *ce sera pour lors que je jugerai les justices.* Il lui appartient en qualité de souverain et de maître absolu de la nature. *C'est lui*, dit Daniel, *qui change les temps et les âges, Mutat tempora et ætates* (*Daniel*, II, 21), tantôt prolongeant par une miséricordieuse providence les années des justes dans une santé chancelante et presque désespérée, tantôt renversant les espérances des méchants, et coupant, dès le commencement d'une fortune riante, la trame de leur vie, par un secret jugement de sa colère. Ainsi n'y ayant aucun moment qui n'appartienne à Dieu, et qui ne réponde à son éternité, comme il n'y a aucun lieu qui ne réponde à son immensité, le premier conseil que nous donne la sagesse, c'est de ménager, par une scrupuleuse épargne, tous ces moments, et de ne laisser échapper aucune partie de ces jours destinés à notre salut, à peu près comme ces avares qui profitent de toutes les occasions propres à augmenter le bien dont ils jouissent : *Particula diei bonæ non te prætereat* (*Eccl.*, XIV, 14).

Que nous serions heureux et sages, si nous en usions ainsi ! *Nos jours seraient des jours pleins* (*Luc*, VI) ; il n'y aurait nul vide d'actions criminelles ou stériles : *la mesure* de nos bonnes œuvres non-seulement serait *une mesure pressée et entassée, elle se répandrait même par-dessus.* Le bonheur promis à l'homme qui porte le joug du Seigneur dès sa jeunesse serait notre bonheur, et nous emporterions avec nous, sur le déclin d'un grand âge, tout le mérite d'une enfance chrétienne, qui n'en aurait conservé que les bonnes qualités, sans en contracter les mauvaises.

A la vérité, il n'est pas impossible de ménager ainsi son temps par une suite continuelle de vertus ; mais, avouons-le à notre honte, il est rare de trouver des chrétiens qui en fassent toujours un si saint usage. Et de là vient que saint Paul, connaissant le continuel abus que nous en faisons, nous avertit *de marcher avec plus de circonspection que nous n'avons encore fait*, en imitant ces hommes sages, qui, confus de leur première imprudence, rachètent le temps comme pour s'indemniser de la perte qu'ils en ont faite, *ut sapientes redimentes tempus.*

Saint Augustin et l'ange de l'école, qui ont expliqué ces paroles de l'Apôtre, leur ont donné deux beaux sens (*Aug.*, *l.* V *Hom.* 1 *hom. D. Th. lect.* VI, *in c.* 5). Il n'y a rien, disent-ils, de plus rapide ni de plus irréparable que le temps, considéré en lui-même, et cependant ce que l'on a perdu dans le temps peut être réparé et racheté par des voies contraires à celles qui ont servi à sa dissipation et à sa perte. Nous avons perdu le temps en deux manières : ou par des actions criminelles, ou par des actions inutiles, ou par l'attachement aux plaisirs défendus, ou par notre oisiveté et notre tiédeur, ou en faisant ce que nous ne devions pas faire, ou en ne faisant pas ce que nous étions obligés de faire. Voulons-nous le réparer et le racheter ? en voici les moyens : Ayons de la douleur de nos déréglements passés, et effaçons-les par nos larmes, c'est le premier ; ayons de la confusion de notre négligence passée, et animons notre ferveur par la considération même de notre précédente oisiveté, c'est le second. Qu'avons-nous perdu par le passé ? notre première innocence, et ce sera cette innocence perdue et vendue au démon, que nous rachèterons par notre pénitence et par nos larmes. Qu'avons-nous négligé par le passé ? La pratique des bonnes œuvres, et notre ferveur, excitée par le souvenir de notre première négligence, nous fera amasser un trésor de saintes actions qui répareront la perte que nous en aurons faite.

Si les mauvaises actions que l'on fait dans

le temps n'ont, par ce rapport, qu'un être fragile et successif, il est certain que dès qu'elles sont commises, elles ont quelque chose de si fixe, que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut faire qu'elles n'aient été commises. Il sera, par exemple, toujours vrai de dire : Madeleine a été une femme pécheresse dans la ville; Pierre a renoncé son maître; David est tombé en adultère; Saul a persécuté l'Eglise de Dieu. Ni la fameuse conversion de l'une, ni la fervente charité de l'autre, ni les larmes amères de ce roi, ni le zèle ardent et les incomparables vertus de cet apôtre ne pourront jamais changer la vérité de ces propositions. Et il n'en faudrait pas, ce semble, davantage pour nous renfermer dans les bornes de la loi de Dieu, que cette pensée : ce que j'ai fait et ce que je vais faire subsistera pendant toute une éternité.

Toutefois, comme les péchés ne sont tels, dit saint Augustin, que par l'impression qu'ils font sur Dieu même et sur les pécheurs : sur Dieu qu'ils offensent, et qui les conserve dans sa pensée quand il ne les a point pardonnés; sur le pécheur dans le cœur duquel ils vivent, et qui cependant les oublie et les efface de sa mémoire; s'il pouvait se faire que Dieu ne s'en souvînt plus, et que le pécheur les rappelât pour s'en affliger, ne serait-il pas vrai de dire qu'ils ne subsisteraient plus par cette raison, et que cette première innocence qu'on aurait perdue serait glorieusement réparée.

Or, c'est là, selon la parole de Dieu même, quoique dans un sens figuré, l'avantage que l'on trouve dans la pénitence et dans les larmes. Si l'impie, rappelant dans sa mémoire tous les péchés qu'il a commis, en fait pénitence, et s'il observe tous mes préceptes, dit Dieu chez le prophète Ezéchiel (XVIII, 21), je ne me souviendrai pas de ses iniquités passées, et il vivra dans sa justice qu'il aura accomplie. Quel étrange pacte, s'écrient les Pères! quand l'homme ne se pardonne pas, Dieu lui pardonne; quand l'homme se représente ses péchés pour les pleurer, Dieu les oublie pour ne pas les punir; et ce que fait le baptême sur un enfant en lui ôtant le péché originel, ce que Dieu, à la consommation des siècles, fera sur les corps bienheureux par les qualités glorieuses, le remède de la pénitence le fait par le pardon du péché actuel et la restitution de l'innocence (*Aug. in Psal.* L *et* LVIII). Le passé et le présent, la mort et la vie sont des extrémités fort opposées, dit saint Jérôme, cependant l'une est unie à l'autre par la pénitence. L'enfant prodigue a dissipé son temps et ses biens; et dès qu'il revient chez son père, non seulement on tue le veau gras à son arrivée, non seulement on lui donne une riche robe, mais on lui donne sa première robe, comme si elle eût toujours été blanche, et qu'il ne l'eût jamais souillée. La brebis de l'Evangile perd ses avantages par son égarement; mais dès qu'elle est rentrée dans la bergerie on la préfère même aux quatre-vingt dix-neuf autres, parce qu'il y a en un sens presque plus de bonheur de s'être retiré du vice, que de n'y être pas tombé : *Cæteris aufertur quia plus est a vitio se revocasse quam prope vitia ipsa nesciisse*, dit excellemment saint Ambroise (*Ambr.*, *in Psal.* CXVIII).

Quoi qu'il en soit, on peut dire qu'on rachète par ce moyen le temps, qu'on le fixe en quelque manière, et qu'on se le rend aussi propre que si on ne l'avait jamais perdu. Le temps est si rapide qu'on ne saurait presque le fixer; le passé n'est plus, le futur n'est pas encore, le présent n'a qu'un être fragile et successif : toutefois nonobstant cette rapidité, on peut l'arrêter et jouir du passé comme s'il ne l'était pas. Comment cela? c'est qu'il y a dans l'âme une mémoire présente du passé, comme il y a dans cette âme une attente présente du futur et une application présente aux actions présentes, dit saint Augustin (*Lib.* II *Confes. c.* 2), *præsens de præteritis memoria, præsens de præsentibus contuitus, præsens de futuris expectatio*. Ainsi, quand un chrétien, après avoir abusé des grâces qui lui ont été offertes, a une mémoire et une douleur présente de ses péchés, il rachète et il répare ce temps passé en recouvrant la première innocence qu'il a perdue. Circonstance si admirable et singulière en ce chef, qu'elle ne se peut trouver de même dans aucune autre occasion. Le feu a-t-il brûlé de superbes édifices, et consumé les précieux meubles qui y étaient? on a beau gémir, ni ces édifices, ni ces meubles, ne se rétabliront pas. A-t-on perdu un enfant à la fleur de son âge? en vain le pleure-t-on; quelque longues et abondantes que soient les larmes que l'on verse, on ne le fera pas revivre. Mais a-t-on ruiné l'édifice de son salut? a-t-on perdu et fait mourir son âme par le péché? le souvenir qu'on en aura, accompagné d'une douleur surnaturelle, rétablira cet édifice, fera revivre cette âme avec ses bonnes œuvres; et un homme étant par ce moyen devenu comme tout différent de lui-même, s'avance d'autant plus dans la perfection, qu'il semblait s'en être éloigné par ses premiers déréglements : *Ex eo quod mala se egisse intelligit, inde alius ad justitiam proficit, unde ad tempus a justitia cecidisse videbatur* (*Lib.* II *Mor.*, 19).

David, par sa différente conduite, nous représente fort bien ces deux différents états. Pendant la maladie de son fils, il jeûne, il gémit, il se prosterne contre terre, et quelques prières que les intendants de sa maison lui fassent de se lever et de manger en leur présence, il ne veut pas même les écouter, tant son affliction est grande. Mais dès qu'il apprend que cet enfant est mort, il se lève de terre, il change d'habit, il rentre dans son palais; après avoir adoré le Seigneur, il demande du pain à ses officiers, et le mange.

Il ne se comporte pas de même à l'égard de l'adultère qu'il a commis avec Bethsabée, dont cet enfant était le triste fruit. Il oublie d'abord son péché, et à moins que Nathan ne le lui remette devant les yeux sous le voile d'une parabole, il y fait si peu de réflexion, qu'il s'accuse lui-même sans s'en aperce-

voir. Mais le prophète ne lui a pas plutôt dit : *Vous êtes cet homme dont je vous parle*, qu'il avoue son péché : *Peccavi Domino*, péché qu'il pleure après la mort de son âme, péché dont il rappelle sans cesse la triste image, repassant sur toutes ses années de l'amertume de son cœur, faisant de ses larmes un pain dont il se nourrit pendant le jour et pendant la nuit, soit qu'il se présente, soit qu'on lui demande où est son Dieu qu'il a perdu.

Voulez-vous savoir la raison de cette différente disposition de David; voici ce qu'il en pense lui-même : *Vous me demandez*, dit-il à ses officiers, *pourquoi j'ai jeûné et pleuré pendant la maladie de mon enfant, et pourquoi je me lève et je mange après la nouvelle que vous me donnez de sa mort? j'avais raison de jeûner et de pleurer d'abord, car je disais en moi-même: qui sait si Dieu, touché de mon affliction, ne me rendra pas mon enfant? mais à présent qu'il est mort; que me serviraient ces austérités et ces jeûnes? pourrais-je le ressusciter par ma douleur et par mes larmes? Nunc autem quia mortuus est, quare jejunem? numquid potero eum revocare amplius* (II *Reg.*, XII).

Ce que David ne saurait réparer ne lui donne donc point de chagrin ; mais il pleure son péché, il s'afflige et il jeûne pour son péché, parce qu'il est persuadé qu'il peut par ces voies recouvrer l'innocence qu'il a perdue et ressusciter son âme que son homicide et son adultère ont fait mourir. Ainsi ne vous étonnez pas de ce qu'il dit; tantôt qu'il connaît son iniquité et que son péché est toujours devant lui (*Psal.* XXXI) ; tantôt qu'il sent le poids de son péché, et qu'il rappelle dans sa mémoire ces jours anciens qu'il a malheureusement perdus : *Cogitavi dies antiquos;* il sait que c'est là le véritable moyen de réparer son innocence, de racheter le temps et de rendre son âme plus blanche que la neige, en la baptisant dans ses larmes (*Psal.* LXXVIII).

Apprenez de là, chrétiens, deux grandes vérités. La première que la seule perte que vous devez regretter, c'est celle de la grâce de Dieu, du temps et des occasions que vous avez eues de vous sauver : et la seconde, que la seule perte que vous pouvez réparer, est celle de cette grâce, de ce temps et de ces occasions passées : *Tempus redimimus quando anteactam vitam quam lasciviendo perdidimus flendo reparamus.* Je passe légèrement sur ces deux réflexions afin de poursuivre mon sujet.

Non-seulement nous perdons le temps en faisant de mauvaises actions, nous le perdons encore en le passant à des amusements inutiles et indignes de la qualité d'un chrétien qui doit toujours travailler à son salut ou rapporter ce qu'il fait à cette grande affaire (*Greg. l.* V *Mor.*, *c.* 28). Or c'est ce temps perdu par notre oisiveté, ou par de stériles occupations que nous devons racheter, en nous animant à la pratique des bonnes œuvres dans la vue même que nous nous sommes jusqu'ici peu souciés d'en faire.

Nous sommes presque toujours occupés, chrétiens : mais le mal est que nos occupations ne sont presque toujours que de stériles et de vains amusements. Une seule affaire, une seule entreprise, une seule passion, une bagatelle est capable de nous faire perdre notre temps; et pour petite qu'elle paraisse, elle ne nous sera que trop funeste, si elle nous arrête et nous empêche de travailler à notre salut. Qu'on suscite quelque procès à un homme ou qu'il en entreprenne, n'est-il pas vrai que cette seule affaire l'occupe, et que quand même il ne se servirait pas de ces voies obliques dont se servent les plaideurs qui paraissent les mieux intentionnés, il s'en remplit tellement la tête qu'il trouve à peine quelque moment pour refléchir sur l'état de son âme et sur ses principaux devoirs? Le mal est encore bien plus grand quand il a dessein de s'élever et de faire sa fortune : une affaire finie lui en attire une autre, et toutes ensemble le conduisent insensiblement au tombeau. S'il remplit une charge qui paraissait d'abord le satisfaire, il veut en avoir une plus honorable : s'il a du bien et des revenus où il semblait se borner, il veut en avoir encore davantage, et quand même en tous ces chefs il ne ferait rien contre la justice chrétienne, il serait toujours coupable par un autre endroit, en ce qu'il sacrifie des jours de salut à des affaires purement humaines, en ce qu'il néglige la pratique des bonnes œuvres, tandis qu'il emploie à des bagatelles ses plus belles années, sa vigueur, sa force, ses amis, son adresse, tout ce qu'il a de talent et de génie.

Si une seule affaire occupe tellement l'esprit et le cœur de l'homme, que sera-ce quand il s'abandonnera à plusieurs? Que sera-ce si l'avarice et l'ambition le dominent, si l'amour du plaisir et de la débauche le flatte, s'il aime le jeu et les compagnies, ou s'il s'arrête à quelque occupation plus sérieuse, comme sont celles des politiques et des savants? En quel temps songera-t-il à son salut? sur quelles heures de la journée prendra-t-il quelques moments pour rendre à Dieu ce qu'il lui doit et ce qu'il se doit à soi-même? Si c'est une dame de qualité, dormir, manger, s'ajuster, jouer, recevoir des visites et en rendre, voilà toute son occupation. Si c'est un magistrat ou un homme d'affaire, être la meilleure partie du jour au palais, passer le reste dans un cabinet, écouter les raisons des parties, s'en remplir la tête, s'embarrasser de nouveaux procès après en avoir vidé plusieurs autres, voilà toute leur occupation. Ils sont tout au public, rien à eux-mêmes; jusqu'à se plaindre qu'ils n'ont pas souvent le temps de prendre leur repas et leur repos, quoique par une étrange bizarrerie, ils se plaignent encore davantage et s'ennuient quand ils cessent d'être occupés. Si c'est un marchand ou un artisan, s'appliquer à son négoce ou à son travail, être à sa boutique ou à son comptoir, trafiquer, courir, feuilleter ses livres, vendre, acheter, tromper, mentir, voilà toute leur occupation.

O l'étrange aveuglement ! c'est donc seulement pour le soin des affaires purement hu-

maines que Dieu nous a donné le temps que nous avons peut-être jusqu'ici si inutilement passé! c'est donc pour employer simplement à nos divertissements ou à nos besoins temporels qu'il nous a offert ces occasions de salut! Que deviendra donc l'obligation de pratiquer les vertus chrétiennes, de servir et de prier le Seigneur, d'élever son cœur vers lui, d'écouter sa sainte parole, d'ouvrir une âme libre et dégagée à ses miséricordieuses inspirations, de se recueillir de temps en temps, de mettre ordre à sa conscience, et d'exercer envers ses frères selon sa condition les œuvres de miséricorde tant spirituelles que corporelles?

C'est pourquoi puisqu'une partie de notre vie s'est déjà, comme dit saint Jérôme (*Epist. ad Marcel.*), écoulée inutilement en flottant sur la mer du monde; que notre vaisseau a tantôt été battu par l'orage et a tantôt heurté contre des écueils, retirons-nous dans le port, éloignés de ces embarras et de ces vaines occupations pour travailler avec d'autant plus d'ardeur à l'affaire de notre salut, et au bon emploi du temps, que nous l'avons jusqu'ici malheureusement perdu. Disons en nous-mêmes ce que Jacob dit à Laban: Je vous sers depuis tant d'années, vous savez avec quel zèle j'ai toujours ménagé vos intérêts, vous voyez devant vous le profit que je vous ai fait et de quelle manière le peu de bien que vous aviez a augmenté depuis que j'en ai eu l'administration, il est juste à présent que je me retire, et qu'après vous avoir si fidèlement servi, je songe enfin à mon propre établissement: *Justum est igitur ut aliquando provideam etiam domui meæ* (*Genes.*, XXX).

Voilà ce que nous devons nous dire. Il y a tant de temps que je sers le public, que je me tourmente dans un barreau, que je m'embarrasse des affaires étrangères, doit se dire ce magistrat et cet avocat, et parmi tant d'écrits que j'ai faits, parmi tant de soin que j'ai pris pour mes amis, parmi tant de jours que j'ai donnés à des personnes indifférentes, parmi tant de procès que j'ai jugés, me suis-je jamais véritablement jugé moi-même? ai-je jamais sérieusement examiné l'état de ma conscience; ai-je jamais pris une heure pour régler ma maison, j'entends l'état de mon âme?

Il y a tant de temps que je mène une vie oisive et païenne, que je passe les heures, les jours, les mois, les années, à la table, au lit, au jeu, à la lecture, en promenades, en conversations, en spectacles, en visites, doit se dire cette dame: et parmi ces occupations inutiles ou criminelles, où est le temps que j'ai employé à faire des œuvres chrétiennes, à réformer ma vie, à porter le joug du Seigneur, à mortifier mes passions, et à donner par ma piété de bons exemples à mes enfants; parmi ces visites, où sont celles que j'ai rendues aux prisonniers et aux malades; parmi ces dépenses, où est l'argent que j'ai donné pour le soulagement des pauvres; parmi ces lectures, où est celle que j'ai faite de l'Ecriture sainte et des livres de dévotion?

Il y a tant de temps que j'exerce une profession laborieuse, que je travaille pour établir ma famille, pour me tirer de la misère, pour devenir plus heureux et plus riche que je ne suis, doit se dire ce marchand et cet artisan, mais qu'ai-je encore fait pour tirer mon âme de la pauvreté où je l'ai réduite ou pour avancer dans le chemin de la perfection? Est-ce là avoir de la prudence que de s'attirer des maux éternels par l'oubli des vrais biens, et par l'attachement à ceux qui n'en ont que l'apparence? Louerais-je la vitesse d'un homme qui se hâterait d'arriver au sommet d'un lieu fort élevé pour se précipiter du haut en bas? Et croirais-je que celui-là est véritablement heureux qui se prépare du poison dans une coupe d'or, et qui marche dans les voies où ses passions l'entraînent, parce qu'il néglige de marcher dans celles que Dieu lui montre? *Cui proventuum fallax umbra præsentium æternorum congregat causas malorum; quis probabiliter laudet velocem ad ardua præcipitatione festinantem; quis ejus miretur ascensum qui de summo prospicit esse casurum? an eum felicem vocas qui gemmato atque aurato sibi poculo venena miscet! qui infidelis obscenus cupidus eo quod Domini vias aspernatur, per suas ire permittitur* (*Eus. Emiss. Hom. de ff. Epist.*)

Il est donc temps, doivent conclure les uns et les autres, il est donc temps que je songe à mon propre établissement, et il faut que la considération même de mon imprudence me donne de la vigilance et de l'ardeur. Il faut, qu'après avoir passé ma vie, ou en de criminels divertissements, ou en de stériles occupations, je dérobe quelques heures de mon repos pour vaquer à Dieu, que j'interrompe le cours de mes plaisirs, et que j'assure en quelque manière mon salut, par une continuelle application à mes devoirs et à la perte même de ce qui me plaît davantage. *Redimere tempus est etiam detrimento temporalium commodorum ad æterna quærenda et capessenda gratia temporis comparare* (*Lib. 40. Hom., hom. 1.*)

Or, c'est là ce que j'appelle avec saint Augustin racheter le temps. Dans les achats que nous faisons, nous recevons quelque chose, mais nous perdons aussi quelque chose, dit ce Père; nous recevons ce que nous n'avions pas, ou bien nous rachetons ce que nous avions déjà eu; mais comme nous ne le recevons pas gratuitement, nous perdons aussi l'argent ou d'autres denrées, que nous donnons pour en être les maîtres. *Quando pro tuis necessitatibus procedis ad locum publicum, das nummos et emis tibi panem; etiam id quodcumque tibi opus est das: et accipis, et aliquid accipis et amittis*, etc. (*Aug. ib.*) Il en est à peu près de la sorte à l'égard du temps passé. Nous pouvions nous le rendre propre en faisant de bonnes actions qui eussent demeuré pendant toute une éternité, mais comme nous l'avons aliéné par notre faute, nous pouvons le racheter, ou, si vous voulez, le revendiquer. Comment? tantôt par la privation d'un petit plaisir, tantôt par la perte de quelques heures de nos divertissements ou de notre repos;

aujourd'hui par le retranchement de ce jeu et de ce spectacle, demain par cette prière, par ce jeûne, par cette mortification, par cette aumône. Car c'est ainsi qu'un vrai chrétien se comporte. *Cujusque diei dispendia vel emolumenta sibi describit, ut si deprehenderit se negligenter egisse, vindicet in se ipsum ac de cœtero cautius vivat* (*Guer.*, *serm.* 6. *de Purific.*, *n.* 6). Il suppute exactement sa perte et son gain, afin que dès qu'il s'aperçoit que le temps qu'il devait donner à Dieu et à son salut, s'est inutilement écoulé par sa négligence, il le répare par ses bonnes œuvres, par une continuelle vengeance qu'il tire de son relâchement, et par une salutaire précaution qu'il prend à ménager soigneusement les grâces et les occasions présentes. Vous en allez voir la nécessité dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Quand on nous offre généreusement un bien qui nous est absolument nécessaire, et sur lequel cependant nous n'avons aucun droit; quand on nous menace qu'on nous ôtera ce bien, et qu'on le donnera à d'autres si nous négligeons de le recevoir, il est sans doute de notre intérêt de profiter de la libéralité d'autrui, et de ne point laisser échapper par notre faute de si favorables occasions. Or, la grâce de Dieu, le temps de paix et de réconciliation qu'il nous accorde, et les moyens présents de faire notre salut sont de cette nature; et par conséquent la prudence chrétienne veut que nous ménagions avec une scrupuleuse fidélité ces heureux moments, que nous en fassions un bon usage.

En effet, quand je parle de la grâce, de quoi pensez-vous que je parle? Je parle d'un don de Dieu absolument nécessaire à la créature raisonnable, pour faire des actions dignes d'être récompensées de sa gloire; d'un don toutefois que nulle de ses créatures ne peut mériter; mais qui vient uniquement de cet Esprit qui aide quand il voit leurs infirmités, et qui, se répandant dans leurs cœurs, ne perd rien de cette plénitude infinie qu'il a toujours en lui-même; d'un don de Dieu qui rend bonne une nature, mais qui la laisse dans l'état qui lui est propre; je veux dire dans un continuel état de dépendance, soit pour les actions naturelles, soit pour les œuvres surnaturelles: *Deus cunctis omnem boni sufficientiam subministrat cujus non minuitur plenitudo cum donat*, etc. (*Fulgent. epist.* 4 *ad Prob.; Aug. epist.* 101; *Psalm.* LXVII).

Je parle d'un secours qui fait accomplir la loi, et qui cependant n'est pas le fruit de la loi; qui n'est attaché, ni à la noblesse, ni à la roture, ni aux richesses, ni à la pauvreté, ni au libre arbitre, ni à la doctrine, ni à la foi, ni à la prédication de l'Evangile; mais qui est gratuitement donné par celui qui réserve à son peuple une rosée de bénédictions selon son bon plaisir, sans que ceux qui en sont privés puissent se plaindre, puisqu'on ne leur doit rien, et sans que ceux qui le reçoivent puissent se glorifier, puisqu'ils sont miséricordieusement prévenus.

Enfin, je parle d'un don surnaturel, absolument nécessaire à la volonté humaine, pour la guérir quand elle est malade, pour l'affermir quand elle est chancelante, pour la consoler quand elle est abattue, pour la soutenir quand elle est faible, pour la déterminer au bien quand elle est irrésolue dans son choix; d'un don qui la ramène de ses égarements, qui l'arrête dans sa précipitation, qui l'anime dans sa langueur, qui la rassure dans ses craintes, qui la règle dans ses espérances, qui la conduit dans toutes ses voies; mais d'un don qu'elle ne peut et qu'elle ne doit pas se promettre, puisqu'il vient uniquement de l'infinie charité de celui qui, indépendamment des mérites ou des démérites des hommes, leur donne la pensée et le désir de la vertu, l'affection et l'attachement à la vertu, le progrès et la persévérance dans la vertu (*Amb.*, *de Vocat. gentium, Aug.*, *de Gratiæ Instit.*, § 14).

Vous jugez par toutes ces expressions des Pères, de quelle conséquence il est de recevoir un don, qui est tout à la fois si nécessaire et si gratuit; et comme ce don ne se fait que dans le temps présent, puisque le passé n'est plus, et que le futur n'est pas encore: temps présent, que l'Ecriture appelle, tantôt un temps favorable et commode: *In tempore opportuno* (*Psalm.* XXXI); tantôt un temps de miséricorde et de bon plaisir: *Tempus beneplaciti* (*Psalm.* LXVIII); tantôt un temps de visite et de rédemption: *Visitavit et fecit redemptionem plebis suæ* (*Galat.*, IV), il est aisé de conclure, qu'il importe extrêmement à un chrétien d'en faire un prompt et fidèle usage.

N'avez-vous jamais remarqué que Dieu, tout indépendant qu'il est du temps, a voulu néanmoins, en quelque façon, s'assujettir à ceux qu'il s'est prescrits? S'il envoie son Fils au monde, c'est, dit saint Paul, *quand la plénitude des temps est venue;* il ne le donne, ni aux patriarches de la loi naturelle, quoiqu'il ait été promis dès ce temps, ni aux prophètes, ni aux justes de la loi écrite, quoiqu'ils l'aient demandé. Il y a eu de toute éternité un moment marqué pour l'incarnation de Jésus-Christ. Si ce Dieu fait homme est sollicité de faire son premier miracle, il attend si précisément le moment auquel il le faire, qu'il dit à sa mère: *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? mon heure n'est pas encore venue.* S'il ne s'abandonne pas à la fureur de ses ennemis, c'est par cette même raison: *Nondum venerat hora ejus.* Et au contraire, s'il souffre la mort de la croix, c'est parce que c'est l'heure du prince des ténèbres, ou plutôt celle qu'il s'était prescrite pour la consommation de son sacrifice. Quand il ressuscite, ce n'est ni au premier ni au second jour, c'est au commencement du troisième. Quand il envoie le Saint-Esprit, il en observe exactement le temps; et, lorsqu'il exauce les prières des hommes et qu'il les appelle, il assure que c'est *précisément dans le temps qu'il a marqué.*

Or, pourquoi Dieu en agit-il ainsi, disent les Pères? C'est, répondent-ils, pour nous

avertir qu'il y a des temps de salut que nous devons ménager avec crainte, et hors desquels il ne nous donnera peut-être plus les mêmes moyens pour nous sauver. C'est pour nous apprendre que la grâce, venant uniquement de lui, indépendamment de nos mérites, il s'attache à certaines occasions qui, étant négligées, ne nous sont plus si miséricordieusement offertes.

De là viennent ces empressements et ces invitations fréquentes qu'on nous fait dans les saintes Ecritures, de profiter du temps présent. *C'est maintenant l'heure de nous réveiller de notre assoupissement*, dit saint Paul aux Romains*; le temps presse*, *et nous sommes plus proches de notre salut que nous ne croyons* (*Rom.*, XIII). *Animez-vous*, ajoute-t-il dans son épître aux Hébreux, *animez-vous les uns aux autres à la pratique des vertus chrétiennes*, *pendant que dure le temps qu'on appelle aujourd'hui*, *Donec hodie cognominatur; de peur que quelqu'un de vous ne tombe*, *par sa négligence ou par l'attrait du péché*, *dans l'endurcissement : Adhortamur vosmetipsos per singulos dies donec hodie cognominatur, ut non obduretur quis ex vobis fallacia peccati;* ce grand apôtre, nous enseignant par là combien il nous importe de profiter du temps présent que Dieu nous donne, et de coopérer fidèlement à ces grâces que son infinie miséricorde nous fait.

Nous avons dans la conduite de Zachée un bel exemple de cette prompte et fidèle coopération aux occasions présentes du salut qu'on nous offre. On lui parle de Jésus-Christ comme d'un grand Prophète, et on l'avertit qu'il y va passer. Prévenu par sa grâce, qui se servait de ce moyen extérieur pour l'attirer, il désire de le voir; et comme il est trop petit de taille, et qu'il appréhende de ne pouvoir satisfaire sa curiosité, à cause d'une foule de monde qui l'environne, il court devant et monte sur un sycomore : Jésus-Christ, qui le voit sur cet arbre, lui dit de descendre, et aussitôt il descend et se prépare à le recevoir dans sa maison.

Admirons dans cette conduite un grand mystère, et appliquons-nous à l'instruction qui y est renfermée. C'est la grâce qui prévient Zachée, et qui lui inspire le désir de voir Jésus-Christ; c'est Zachée qui, prévenu par la grâce, court au-devant de son libérateur. L'heure est favorable, aussi ne la laisse-t-il pas échapper. Sans cette précipitation, Zachée aurait-il vu Jésus-Christ? Jésus-Christ aurait-il regardé Zachée? Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est qu'il importe extrêmement de profiter du temps présent, de suivre fidèlement, sans délibérer ni temporiser, le doux et le puissant attrait de la grâce. Quand Jésus-Christ appelle Zachée, que lui dit-il? *Hâtez-vous de descendre, car il faut que je loge aujourd'hui chez vous.* Il ne veut pas qu'il vienne à lui à pas comptés, qu'il délibère sur ce qu'il fera, qu'il écoute ce que dira le monde : il demande de l'ardeur dans le temps présent, parce que ce n'est ni demain ni après-demain, mais aujourd'hui, *hodie*, qu'il faut qu'il le reçoive. Zachée obéit à l'instant; et comme il était monté avec précipitation sur un sycomore pour voir Jésus-Christ, il en descend avec la même précipitation pour profiter de l'occasion présente. Quelque considéré qu'il soit par ses richesses et ses emplois; quelque exactitude que demande sa charge d'intendant des finances dans la Judée, il y en a une qui le presse encore davantage, qui est celle de profiter de la miséricorde qu'on lui offre. Ainsi, ni la recette des deniers publics, ni le tort qu'il se fait en quittant son bureau, ni le mépris des docteurs de la loi, ou la haine de César, qu'il s'attire en recevant chez lui un homme qui leur est suspect : nulle de ces considérations ne l'arrête, parce que la grâce lui dit intérieurement de profiter d'une occasion qui ne reviendrait peut-être jamais.

Car, remarquez, je vous prie (et c'est ici ma seconde raison), que ce qui nous oblige encore davantage à ménager avec crainte le temps présent, et à coopérer aux grâces que Dieu nous y fait, c'est qu'étant purement gratuites, Dieu les retire quand il veut, et que même il nous menace de nous les ôter et de les donner à d'autres, au cas que nous négligions de nous en servir. Ceci est formel dans l'Ecriture sainte, et autorisé généralement par tous les Pères. Sans cela, à quoi se réduirait cette terrible menace que Jésus-Christ fait aux Juifs, quand il leur dit dans l'Evangile : *Je m'en vais, vous me chercherez*, *et vous mourrez dans votre péché?* Sans cela que voudrait dire Dieu chez son prophète, quand après avoir expliqué les charitables soins qu'il a pris de traiter Babylone malade, il s'écrie: *Nous l'avons traitée, cette Babylone ingrate, elle n'est pas guérie, abandonnons-la?* Sans cela que voudrait dire le Saint-Esprit, dans la Sagesse, quand il assure qu'il y a une certaine malignité qui est devenue comme naturelle, et dont on ne peut se défaire; et pourquoi Dieu dit-il à Samuël qui pleurait Saül : *Ne le pleurez pas, je l'ai rejeté loin de moi?* Enfin sans cette privation et cette substitution de grâces, Jésus-Christ dirait-il, tantôt : *Plusieurs viendront d'Orient et d'Occident*, *qui auront leurs places avec Abraham, Isaac et Jacob*, *tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures* (*Matth.* VII); et tantôt en un autre endroit : *On vous ôtera le royaume de Dieu, et on le donnera à un peuple qui en recueillera les fruits* (*Matth.* XXI).

Je ne veux pas conclure de là avec Tostat et le cardinal Cajetan, qu'il y a une certaine mesure de péchés, laquelle étant remplie, Dieu ne donne plus ses grâces, non-seulement victorieuses et efficaces, mais ses grâces même générales et communes. Quelque respect que j'aie pour ces deux grands hommes, cette opinion me paraît trop dure et trop éloignée des principes de la plus saine théologie; mais ce que je conclus de là, c'est que l'on se fait souvent fort mal à propos un Dieu trop officieux qu'on éloigne de soi et que l'on rappelle quand on veut; un Dieu qui, après avoir été plusieurs

fois rebuté, méprisé, outragé, traité avec la dernière ingratitude, ne laisse pas toujours d'offrir aux pécheurs les mêmes occasions de salut; un Dieu qui, ayant une miséricorde infinie et des trésors inépuisables, les présente à toute heure à ceux qui s'en sont cent fois rendus indignes.

Désabusons-nous, chrétiens, de cette erreur, et apprenons de là deux grandes vérités. La première, que quoique la miséricorde de Dieu soit infinie en elle-même, elle est cependant bornée dans ses communications. Il peut sauver généralement tous les pécheurs, par conséquent il les sauvera; méchante conclusion et aussi ridicule que celle-ci : Il peut créer un million de mondes; par conséquent il les créera. Autre chose est le fond de cette miséricorde, autre chose la dispensation et l'économie de cette miséricorde. Autre chose est sa volonté première et antécédente, autre chose sa volonté seconde et subséquente. La première volonté de Dieu est de sauver les hommes, et par cette raison, il leur donne des grâces dans le temps, mais s'ils ne coopèrent pas à ces grâces, il substitue à cette première volonté une seconde, par laquelle il ne veut pas sauver ceux qui ne veulent pas travailler à leur salut. Il substitue à cette première volonté qui offre ces grâces, une seconde volonté qui les refuse, et par laquelle il réprouve ceux qui doivent être réprouvés, non pas en leur faisant des blessures mortelles, mais en ne guérissant pas celles qu'ils se sont faites; non pas en leur inspirant la malice qu'ils ont, mais en ne leur accordant pas la miséricorde qui la leur ôterait.

La seconde vérité, c'est que ces grâces aussi bien que le temps sont fort rapides; et par conséquent qu'il faut extrêmement les ménager. Le ciel est attaché aux grâces qui s'accordent dans le temps, et à certaines occasions qui souvent ne reviennent pas, et par conséquent la prudence veut que nous en fassions un bon usage.

En effet (pour le dire d'une manière intelligible et convaincante), prétendrions-nous plus fixer la grâce et les occasions de nous sauver, que nous ne prétendons fixer les autres choses? Sommes-nous plus assurés de Dieu et du temps, que nous ne le sommes des événements purement humains? Nous disons tous les jours, et nous le reconnaissons par une continuelle expérience, qu'il y a en toutes choses certaines conjonctures favorables, hors desquelles ce que nous faisons est inutile.

Dans l'agriculture il y a un temps de semer, et il y a un temps de planter; hors ce temps, ce que l'on sème ne germe pas, et ce que l'on plante ne prend point racine. Dans le commerce de la vie civile, il y a un temps pour négocier et pour faire réussir ses affaires. En combien de rencontres l'avez-vous avoué, vous, marchands, quand vous avez dit : J'ai manqué mon homme d'un moment, un peu plus tôt mon marché était conclu : Vous, plaideurs, si j'avais été un quart d'heure plus tard, je n'aurais pas rencontré ce bon ami qui m'a fait gagner ma cause : Vous, courtisans, j'étais déjà dans l'antichambre du roi pour lui aller demander une charge dont on m'avait donné avis, mais malheureusement j'ai été prévenu par un autre qui venait de l'obtenir. Il y a donc en toutes choses des temps et des moments favorables hors desquels on ne réussit pas, temps et moments qu'on ne laisse échapper qu'à regret; et vous croyez que celui de votre salut est un temps fixe, et que vous rappellerez quand il vous plaira? O pernicieuse illusion! ô temps, qu'il y a peu de chrétiens qui te connaissent! qu'il y en a encore moins qui te ménagent! *Si cognovisses et tu et quidem in hac die tua quæ ad pacem tibi.* Ame rachetée de Jésus-Christ, si, après que tu t'es si longtemps aveuglée, tu reconnaissais au moins en ce jour ce qui peut encore faire ton bonheur et ta paix!

Dieu nous donne le temps et la grâce à deux fins, dit excellemment le docteur de la grâce. 1° Pour nous humilier; 2° pour nous encourager (*Aug. l. de Pec. meritis et rem., cap.* 19). Par l'une, il confond notre orgueil, par l'autre, il excite notre diligence. Le temps ne nous est pas dû, la grâce ne nous est pas due, n'est-ce pas là de quoi nous humilier? Le temps nous est donné pour travailler à notre salut, mais il est extrêmement rapide, la grâce nous en est offerte à ce même dessein, mais elle a aussi une égale rapidité, n'est-ce pas là de quoi nous encourager à en faire un bon usage? Parce que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, nous apprenons à être humbles, et parce que nous pouvons tout avec le temps et les grâces présentes, temps et grâces que nous n'aurons pas toujours, nous apprenons à être diligents et exacts, à profiter de ces heureux moments. Souvent, Dieu permet que nous tombions, afin de nous ôter la pensée que nous nous soutenons par nous-mêmes; souvent aussi, il nous relève et nous avertit de ne plus tomber, de peur de ne plus recevoir ce qui ne nous est pas dû, et dont nous nous sommes rendus encore plus indignes par notre chute. Comme il ne veut pas que le temps et les secours qu'il nous donne, nous rendent superbes, il ne veut pas aussi qu'ils nous rendent négligents : et si, par la difficulté que nous avons de les obtenir, nous apprenons à les attendre avec humilité, leur extrême rapidité et la juste crainte d'en être privés nous enseignent à ne les pas laisser témérairement échapper quand on nous les offre.

Elie entend un doux zéphyr où il apprend que Dieu est, et aussitôt il se couvre de son manteau, et se tient à l'entrée de la caverne où il s'était retiré (*Rich. a Sancto Victore, pag.* 496). Belle figure de l'exactitude que nous devons avoir à profiter du temps présent. Dès que nous sentons quelque inspiration de Dieu, dès que nous nous apercevons que son esprit qui souffle où il lui plaît et quand il lui plaît, vient à nous, gardons-nous bien de demeurer dans le fond de la caverne où nous sommes, je veux dire dans

cette mortelle langueur qui nous fait échapper les moments de notre salut : sortons de ces concavités où le vent de Dieu n'entrera jamais, observons exactement le temps de ses visites, couvrons-nous de notre manteau, je veux dire reconnaissons notre néant, et remercions le Seigneur de ce qu'il nous accorde pour nous convertir, ces jours de grâces et ces jours de salut qu'il a refusés à tant d'autres. Représentons-nous que peut-être à présent il y a un nombre innombrable d'hommes qui viennent d'expirer, et qui, reconnaissant trop tard l'abus qu'ils ont fait du temps, demandent à leur juge quelques moments pour faire pénitence, moments passés qu'ils ne recouvreront jamais. Dans cette pensée interrogeons-nous nous-mêmes, et après avoir remercié Dieu du temps qu'il nous accorde, demandons-nous tous les jours raison de l'emploi que nous en faisons. Sur la fin de chaque journée, quand nous allons nous mettre au lit, disons en nous-mêmes : quelle bonne action ai-je faite aujourd'hui ; à quelle passion ai-je résisté ? de quel péché me suis-je abstenu ? en quoi suis-je devenu meilleur? je me connais d'une humeur fort emportée, quelle violence me suis-je fait pour dompter ma colère? j'aime le jeu et le divertissement, m'en suis-je aujourd'hui privé? C'est ce que faisait autrefois un honnête païen, pour se corriger de ses défauts, et se rendre comme familière et naturelle la pratique de ses vertus. Il n'y a rien, disait-il, de plus beau ni de plus avantageux que cette habitude de se demander tous les jours raison de ce que l'on a fait pendant la journée. Quand ma lampe est éteinte, quand ma maison est dans un profond silence, je repasse au dedans de moi tout ce que j'ai fait et dit, je n'omets rien, je ne me cache rien, je ne m'épargne et ne me flatte en rien, je me représente toutes mes faiblesses, et, rappelant les lieux où je me suis trouvé, les compagnies que j'ai fréquentées, les discours que j'ai tenus, quand je suis tombé dans quelque faute, je la remarque, et je me dis : prends garde de n'y plus tomber. Or, ce qu'un sage idolâtre faisait au milieu des ténèbres du paganisme, par des vues humaines, et par la seule obligation dans laquelle il croyait être de bien employer le temps, n'est-il pas honteux qu'un chrétien qui a d'autres lumières et d'autres espérances que lui, néglige de le faire, qu'il laisse échapper les grâces que Dieu lui offre, et qu'il ne connaisse pas ce qui peut faire même en ce jour son bonheur et sa paix? *Si cognovisses et tu et quidem in hac die tua quæ ad pacem tibi.* Car, à moins qu'il n'y prenne garde, qu'arrivera-t-il? ses ennemis l'environneront de toutes parts, et détruiront entièrement l'ouvrage de son salut; dernière circonstance qui doit l'obliger à se précautionner contre les surprises et les malheurs de l'avenir.

TROISIÈME POINT.

Le discernement qu'il faut faire des différents jours de sa vie, a paru si important à l'apôtre saint Paul, qu'il a cru que celui qui savait bien les distinguer avait trouvé le secret d'être pour ainsi dire au goût de Dieu, *qui sapit diem Domini sapit* (*Rom.*, I); et que l'une des plus solides occupations de la prudence chrétienne, est de discerner par un équitable jugement un jour d'avec un autre. Il passe même plus avant, puisqu'il dit que cette science, quand elle est parfaite, consiste à ne pas diviser ces jours dans son esprit, mais à les rassembler également tous, *judicat omnem diem.*

Je sais bien que l'Apôtre en cet endroit veut accorder les premiers chrétiens sur certaines contestations qu'ils avaient entre eux au sujet de différents jours et de différentes viandes dont ils usaient. Mais Richard de Saint-Victor a donné un sens fort moral à ces paroles, quand il a dit : que la prudence chrétienne s'occupe à considérer les différents temps de la vie de l'homme; que tantôt elle distingue le jour d'avec la nuit, je veux dire la vertu d'avec le péché; que tantôt elle sépare un jour d'avec un autre jour, je veux dire une bonne action d'avec une autre qui est meilleure, mais que son grand emploi est de réunir tous les temps de la vie, le passé, le présent et le futur, pour les employer tous à la sanctification des fidèles, *judicat omnem diem* (*Psal.* XXXIII).

Aussi il n'y a aucun de ces temps qui ne puisse produire ce bon effet. On peut regretter le passé, et par ce moyen le racheter ; on peut bien user du présent, et par ce moyen se rendre utile ; on peut encore par une connaissance anticipée prévenir le futur et n'en être pas surpris; en sorte que, comme ces mystérieux animaux dont parle Ezéchiel étaient pleins d'yeux, qu'ils en avaient devant eux et derrière eux, de même un chrétien véritablement prudent doit être tout œil, soit pour connaître le passé afin de le corriger, soit pour envisager le futur et régler sur ses dangers, sa conduite et ses actions présentes.

Ils sont grands, ces dangers, et c'est dans cette vue que l'auteur du livre de l'Ecclésiastique finit ses belles instructions par celle-ci, comme si elle était une des plus importantes de toutes : *Faites votre ouvrage avant le temps,* nous dit-il, et Dieu vous rendra dans son temps votre récompense : *Operamini opus vestrum ante tempus, et dabit vobis mercedem vestram in tempore suo* (*Eccl.*, XLI). On ne peut pas douter que l'affaire dont il parle ne soit l'affaire de notre salut, affaire générale et personnelle qui nous regarde tous en commun et chacun en particulier; affaire nécessaire et indispensable, puisque c'est d'elle que notre bonheur et notre prédestination dépendent; affaire unique et indivisible, puisque c'est à elle que toutes les autres se doivent rapporter, et qu'elle est la seule qui, à proprement parler, mérite le nom d'affaire. On ne peut pas douter non plus que le temps de rétribution, dont parle le Saint-Esprit en cet endroit, ne soit le temps à venir, puisque c'est là proprement le temps de Dieu et celui qu'il appelle ici son temps *in tempore suo,* abandonnant tous les autres à la liberté de sa

créature, mais se réservant celui-ci pour la dispensation de ses récompenses ou de ses châtiments, selon le bon ou le mauvais usage qu'elle aura fait de ceux qui étaient en sa disposition.

Or, c'est auparavant ce temps futur, c'est auparavant ce temps de Dieu qui nous est caché, mais qui est infaillible et inévitable en lui-même, que nous devons faire notre ouvrage, pourquoi? parce que, comme il dit, ce temps est un temps où nous ne pourrons plus rien faire pour nous, où nous nous trouverons languissants, destitués de tout secours, abandonnés à la fureur de nos ennemis qui nous environneront de toutes parts, et conduits au pied du tribunal de notre Juge qui nous prononcera notre dernier arrêt; c'est pourquoi, conclut-il, disposons nos justices présentes avant que ce jugement arrive, apprenons à parler de bonne heure pour y bien répondre, à prévenir nos langueurs par de salutaires médecines. Ne faisons pas comme ceux qui tentent Dieu par une funeste présomption, mais imitons ces hommes sages qui craignent et préviennent ses redoutables vengeances? car c'est en cela qu'on reconnaît l'homme prudent, ajoute le Saint-Esprit, et la plus grande marque de la sagesse est, quand il détourne par sa prévoyance les maux qui le menacent et qu'il est en peine du lendemain.

En quoi je remarque une grande différence qu'il faut faire entre deux sortes de prévoyances dont il est parlé dans l'Evangile. D'un côté Jésus-Christ nous dit : *Ne vous mettez pas en peine du lendemain*, mais d'un autre côté il nous dit : *Veillez, tremblez, mettez-vous en garde, soyez inquiets pour ce qui vous arrivera;* d'où vient cette différence? de deux sortes de biens et de deux sortes de maux qui doivent faire sur nous des impressions fort différentes. A l'égard des biens et des maux futurs dans l'ordre naturel, ne nous en mettons nullement en peine; soyons-nous riches, soyons-nous pauvres, soyons-nous estimés, soyons-nous méprisés, c'est de quoi nous ne devons pas nous soucier, demeurons seulement dans l'état où Dieu nous veut, et abandonnons-nous aux soins amoureux de sa providence, *nolite solliciti esse de crastino.* Mais à l'égard des biens et des maux dans l'ordre de la grâce, nous devons faire agir toute notre prudence; en méprisant les grâces présentes, en recevrons-nous d'autres, n'en recevrons-nous pas? ces occasions de salut ne sont-ce pas les dernières que Dieu nous offre? Le temps de loisir que nous nous promettons, n'est-ce pas un temps imaginaire? et ces bonnes résolutions de faire pénitence que nous remettons à la vieillesse ou à l'article de la mort, ne sont-ce pas des illusions du démon? voilà sans doute de raisonnables sujets d'une sainte sollicitude. Voilà ce qui doit nous tenir sans cesse en haleine pour combattre, comme dit saint Basile, contre nos ennemis qui commencent déjà à nous entourer sans que nous y prenions garde, quoique Jésus-Christ nous en avertisse, comme il en avertit aujourd'hui les Juifs : *Venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo, eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* Les Juifs qui avaient de très-fréquents et de très-raisonnables pressentiments de leur ruine, ne commencèrent toutefois à la craindre, dit Josèphe, que quand ils furent hors d'état de l'éviter. Ni l'effroyable comète, qui pendant une année avait paru en forme entière d'épée, comme pour leur montrer qu'ils périraient par le glaive, ni cette terrible disposition d'une armée rangée en bataille, qu'ils avaient vue dans les airs, au-dessus de leur ville, ni ces voix lugubres que la plupart d'eux avaient entendues dans le temple : *Sortons de ce lieu*, ni la porte de ce temple qui s'était ouverte d'elle-même du côté de l'orient, comme pour leur dire que les portes de leurs villes s'ouvriraient aux Romains, ni ce Juif, qui pendant sept ans avait crié par les rues : malheur aux hommes, malheur aux femmes, malheur à Jérusalem, aucun de ces signes ne les fit rentrer en eux-mêmes, ni prévenir un malheur qui ne commença à les jeter dans la dernière consternation, que lorsqu'ils n'y trouvèrent plus de ressource.

Appréhendons, chrétiens, de tomber dans un si déplorable aveuglement, et que ce qui s'est passé dans les Juifs ne se passe en nos personnes. Combien de fois nous a-t-on dit que le jour du Seigneur est proche, qu'il viendra de nuit comme un voleur pour nous surprendre? que les démons qui flattent à présent notre cupidité avec tant d'artifices, nous environneront et nous serreront de toutes parts? que le temps, la grâce et la volonté nous manqueront; que refuser les occasions présentes du salut, c'est mépriser Dieu et nous perdre nous-mêmes, que c'est résister aux desseins de sa miséricorde et nous mettre hors d'état de nous sauver? D'où vient donc que nous négligeons de nous convertir, et qu'un Dieu pleurant déjà par avance notre ruine, nous y sommes si insensibles?

O terrible endurcissement des hommes, s'écrient là-dessus les Pères! Eh! quoi, mon cher frère, dit l'un deux, un Dieu est touché de la misère de ton état, et tu n'y veux faire aucune réflexion, il a pitié de ton âme qui lui est étrangère, et tu n'en as pas pitié toi-même; il te presse, il te sollicite, il te prie de lui accorder, non pas pour lui, mais pour toi, ce qu'il te demande : et il ne saurait l'obtenir. Eh! misérable, que veux-tu qu'il te fasse? comment pourra-t-il écouter tes prières quand il te citera à son jugement, puisqu'à présent tu ne veux pas l'écouter quand il t'en fait une qui est à ton avantage? mêle donc, mon frère, tes larmes avec les siennes : aie pitié d'une âme qu'il a créée, qu'il a rachetée, qu'il a élevée dans le sein de l'Eglise, qu'il invite à la connaissance de la vérité et à la participation de sa gloire. *Amen.*

—

SERMON XXXVIII.

POUR LE DIXIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECOTE.

De la vraie et de la fausse humilité.

Non sum sicut cæteri hominum, raptores, injusti, adulteri, velut etiam hic publicanus. Et publicanus a longe stans nolebat nec oculos ad cœlum levare, sed percutiebat pectus suum dicens : Deus, propitius esto mihi peccatori.

Je ne suis pas comme les autres hommes, je ne suis ni voleur, ni injuste, ni adultère comme eux, ni comme ce publicain, dit le pharisien. Et le publicain se tenant bien loin n'osait même lever les yeux au ciel, mais disait en se frappant la poitrine : Seigneur, ayez pitié de moi (*S. Luc, ch.* XVIII).

Voici, messieurs, deux confessions bien différentes que font dans notre évangile le plus juste en apparence, et le plus méchant en apparence de tous les hommes. Représentez-vous d'un côté un pharisien, et sous ce beau nom, figurez-vous un homme singulier dans sa doctrine et dans ses mœurs, séparé par sa piété et par ses habits mêmes, du reste des hommes, scrupuleux observateur des traditions anciennes, ou tout occupé à étudier et à enseigner aux autres les cérémonies, les préceptes, les figures d'une loi dont il porte avec gravité certains mystères sur de petites bandes attachées au bas de sa robe.

Représentez-vous d'un autre côté un publicain, et sous ce nom, figurez-vous un homme qui, à moins qu'il n'agisse par un principe de conscience, est ordinairement infidèle à ses maîtres et cruel à ses inférieurs, trompant ceux-là par ses bassesses et son assiduité aux affaires, dépouillant ceux-ci par ses concussions et ses injustices, s'élevant par ses acquisitions ou ses alliances aux premières dignités, tantôt couvrant ces effets sous des titres empruntés, tantôt les faisant paraître avec une orgueilleuse et imprudente ostentation; un homme, enfin, qui, sous l'autorité d'un grand nom, et l'avantage de l'impunité qu'il se promet, fait souvent au peuple tout le mal qu'il leur peut faire, et se procure à soi-même tout le bien qu'il est capable de se procurer.

Ils vont tous deux au temple pour y faire leurs prières. Le pharisien rend d'abord grâces à Dieu *de ce qu'il n'est pas comme les autres hommes, et particulièrement comme ce publicain* qu'il voit derrière lui. Qui ne le croirait le plus innocent de tous les hommes? si les autres ruinent des provinces entières, il est si éloigné de s'attribuer ce qui ne lui appartient pas, qu'il paie exactement la dîme des fruits qu'il recueille de la succession de ses pères, ou de ce qu'il a acquis par son travail. Si les autres s'abandonnent à des débauches vagues et scandaleuses, il réprime si rigoureusement sa chair par le jeûne qu'il observe deux fois la semaine, qu'il ne tombe en aucun de ces péchés, qui, pour l'ordinaire, sont les suites de l'intempérance et de la mollesse.

D'un autre côté, le publicain humilié et confus commence sa prière par un aveu sincère de ses péchés? Qui ne le prendrait pour un pécheur indigne de toute grâce? Rien ne lui est favorable : ni la profession qu'il exerce; c'est une espèce de miracle de voir des hommes qui s'y sauvent : ni la posture dans laquelle il est ; il se retire en un coin du temple, et n'ose pas seulement lever les yeux au ciel : ni la confession qu'il fait; il implore comme un criminel la miséricorde du Seigneur.

Mais, ô justice et vérité éternelle, que vos jugements sont différents des nôtres ! celui que nous regardions comme un pécheur justement privé des bienfaits de votre miséricorde, est toutefois celui qui les reçoit; et la même faveur est refusée à l'autre qui vous en rendait grâces comme s'il l'eût déjà reçue. Les péchés du publicain lui sont pardonnés, et il retourne justifié chez lui : les vertus du pharisien lui sont inutiles, et il rentre dans sa maison plus criminel qu'il n'en était sorti.

D'où vient cette différence? elle vient de la confession sincère et de la vraie humilité de l'un, de la confession orgueilleuse et de la fausse humilité de l'autre. Dieu qui est terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes, se plaît à abaisser et à confondre le juste qui s'élève, à justifier et à élever le pécheur qui s'humilie. La connaissance de ses misères, l'aveu de ses péchés, et la douleur qu'on en ressent furent les marques de la vraie humilité du publicain, et en même temps les principes de sa justification. La confiance en ses propres mérites, le mépris des autres, l'oubli de Dieu furent les marques de la fausse humilité du pharisien, et en même temps les causes de sa réprobation.

Instruisons-nous de nos devoirs par ces deux exemples; et afin de ne nous pas tromper dans une si délicate discussion de la vraie et de la fausse humilité, tâchons d'en distinguer exactement les différents caractères. Jésus-Christ, qui nous les marque dans notre Evangile, semble les renfermer dans une humilité d'esprit et de cœur.

Le vrai humble reconnaît n'avoir rien en soi qui mérite sa complaisance, et s'il a quelque vertu, il en renvoie la gloire à Dieu dont il l'a reçue. Le faux humble met sa confiance en soi-même, et se regarde comme l'auteur de ses mérites et de sa justice. Le vrai humble aime les abaissements, et tient dans son cœur la dernière place parmi ses frères. Le faux humble hait les abaissements, ne recherche que la gloire et n'a que du mépris pour les autres. Voilà les deux caractères par lesquels vous allez distinguer le corps d'avec l'ombre, et la vérité d'avec ce qui n'en a que l'apparence. La vraie humilité est une humilité d'esprit et de reconnaissance, au lieu que la fausse n'est qu'une humilité aveugle et ingrate, ce sera mon premier point. La vraie humilité est une humilité de cœur, au lieu que la fausse n'est qu'une humilité extérieure et contrainte, ce sera mon second point. Deux propositions que je n'entreprends de vous expliquer, qu'après avoir demandé la grâce de ce Dieu anéanti, que l'humilité de Marie attira

dans son chaste sein quand, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Dans la nature, il n'y a rien que l'art n'imite; dans la morale, il n'y a rien que l'esprit n'altère; et les vertus qui font l'ornement de ce dernier ordre, souffrent en ceci une profanation que les ouvrages qui font la gloire du premier ne souffrent pas. Quel tort, par exemple, fait un peintre à la nature, de fixer par des couleurs vives et permanentes, certaines beautés fragiles qu'elle ne nous laisse souvent voir qu'en passant? Mais quel tort ne fait pas le faux juste à la vertu, en la montrant tout autre qu'elle n'est pas? en revêtant son ennemi de ses livrées, en mettant un masque trompeur sur son visage, et ne substituant à sa place qu'un spécieux fantôme?

Soit que la ressemblance donne lieu à cette fausseté, soit que le vice, pour s'insinuer dans le monde, soit contraint de ménager les dehors, il est certain qu'on a de tout temps cherché le moyen de donner aux péchés les plus odieux et les plus énormes le caractère de ce qu'il y a de plus louable et de plus saint.

Comme l'humilité, tout obscure et cachée qu'elle soit, est, entre les vertus, celle qui reçoit plus d'approbation et de louanges; et comme d'ailleurs elle approche de si près des confins de son ennemi, qu'il est très-malaisé de ne s'y pas tromper, aussi l'on peut dire que, dans le désordre général, qu'a causé le péché d'Adam, elle est encore plus sujette que les autres à se voir malicieusement imitée.

Le vrai humble et le faux humble se parent souvent des mêmes livrées; ils marchent souvent sur les mêmes routes, ils s'abaissent souvent par les mêmes actions, ils ont souvent en bouche les mêmes paroles: et de là vient la difficulté qu'il y a de les bien connaître. Si le faux humble ne paraissait faire en beaucoup de choses ce que fait celui qui est véritablement humble, comment pourrait-on les confondre? et s'il arrivait aussi que l'un ou l'autre s'imitassent généralement en tout, comment pourrait-on les distinguer? C'est donc à cause qu'ils suivent souvent les mêmes voies, à cause qu'ils font au dehors les mêmes mouvements, et que cependant ils les font par différents principes, qu'on ne peut presque fixer leur état, tant il est incertain: celui de l'un, parce qu'il ne veut point se montrer ce qu'il est, celui de l'autre, parce qu'il veut paraître ce qu'il n'est pas, et tous deux, par ce moyen se cachant, le premier par vertu, et le second par une inconstante et artificieuse malignité.

Toutefois s'il est difficile, il n'est pas impossible d'en faire un juste discernement, et comme la plus sûre règle pour distinguer deux peuples voisins, qui parlent et qui s'habillent de même, est de prendre garde aux lois qu'ils suivent et au différent esprit par lequel ils agissent, de même le meilleur moyen de distinguer le vrai humble d'avec celui qui n'en a que les dehors, c'est d'observer ce qu'il y a de plus intérieur en eux, je veux dire leur esprit, la connaissance et les sentiments qu'ils ont de leur état.

Le roi-prophète voulant distinguer exactement ces deux différents caractères, se regarde d'abord par cet endroit. *Vous savez,* dit-il à Dieu, *que mes yeux n'ont pas été éblouis par un faux éclat, et que, bien loin de m'être élevé par ces vues trompeuses par lesquelles les autres regardent avec complaisance quelque grande action qu'ils auront faite, je n'ai jamais eu que de bas sentiments de moi-même.* Or, de quels yeux pensez-vous qu'il parle, sinon des yeux spirituels, qui s'ouvrent pour considérer, non pas ces avantages apparents et étrangers dont on se flatte, mais les misères personnelles que l'on ressent, et tous ces motifs d'humiliation qu'on trouve au dedans de soi?

La première obligation de l'homme, c'est de se connaître: le premier devoir d'un chrétien, c'est de se bien connaître, et le premier degré pour arriver à cette connaissance parfaite, c'est la considération de sa propre misère. Toute la science d'un disciple de Jésus-Christ, c'est de se persuader, avant toutes choses, qu'il n'est rien et qu'il ne peut rien par lui-même: c'est non-seulement de s'appliquer à se connaître, mais à tirer de l'idée qu'il forme de soi les véritables conséquences qu'il en doit tirer, en sorte qu'après s'être étudié, il puisse dire avec autant de vérité que ce triste et humble prophète: *Ego vir videns paupertatem meam. Je vois et je connais ma pauvreté.*

Par ce mot de pauvreté, n'entendez pas seulement ces faiblesses et ces misères qui sont inséparables de notre nature, et dont tout homme réfléchissant sur son état peut suffisamment être convaincu. Le vrai humble et le faux humble conviennent ensemble qu'ils ont été tirés du néant, qu'ils sont sortis nus du sein de leur mère et qu'ils entreront nus dans celui de la terre; ils conviennent ensemble que si la naissance et les emplois mettent quelque vaine et fragile distinction parmi les hommes, la mort les égale tous, qu'ils ne sont que cendre, et qu'ils retourneront en cendre. Celui-ci même paraît plus éclairé et plus éloquent sur ce chapitre que celui-là, et par une illusion d'autant plus funeste qu'elle est ordinaire, il veut que sa fausse modestie se fasse honneur de cette confession. Il se dit hautement misérable, aveugle, infirme, pécheur, parce que ces termes, tout humiliants qu'ils sont, s'accordent aisément avec une secrète complaisance qu'il a pour soi, et qu'au milieu de ces disgrâces, dont nul homme n'est exempt, il peut encore trouver le secret de se distinguer par quelques vertus personnelles qu'il relève dans son imagination, et qui, selon saint Bernard, sont comme de belles feuilles qui lui servent à cacher, ou, si vous voulez, à honorer sa nudité: voici comment.

Comme il n'y a presque point d'homme en cette vie qui, nonobstant quelques avantages communs ou particuliers, n'ait certains vices que sa malice lui a rendus propres, aussi il n'y en a presque point qui,

nonobstant les disgrâces générales qu'a produites le péché d'Adam, n'ait ou ne s'imagine avoir quelques perfections personnelles qui réparent ces défauts communs.

Telle est notre condition, nous ne sommes ni entièrement bons, ni entièrement méchants. Le premier de ces états est celui des bienheureux qui sont exempts de tout péché; le second est celui des damnés qui n'ont nulle vertu, et le nôtre consiste dans un certain mélange de bien et de mal, par lequel nous sommes différents non-seulement des bienheureux et des damnés, mais encore de ceux qui sont voyageurs comme nous, et qui composent une même société. Nous n'avons pas tous les mêmes péchés, nous n'avons pas tous aussi les mêmes vertus, *alius sic, alius quidem sic :* nous n'avons pas tous aussi les mêmes défauts, soit dans la nature, soit dans la morale, soit dans la religion; nous n'avons pas tous aussi les mêmes perfections dans ces trois différents ordres. Vous en avez disposé ainsi, ô mon Dieu, pour la gloire de votre saint nom, afin de vous faire adorer non-seulement par le bien dont vous êtes l'auteur, mais encore par le péché que vous permettez; non-seulement par la lumière qui vous loue, mais par les ténèbres qui vous bénissent; cette grâce a plusieurs formes, comme l'appelle saint Paul, et cette mystérieuse inégalité nous donne une plus haute idée de vos infinies perfections. Heureux celui qui ménage selon les éternels desseins de votre providence, ce tempérament de bien et de mal; mais malheureux celui qui en abuse, et qui, bien loin de s'en humilier, a la malignité de le corrompre.

C'est là le différent usage qu'en font le vrai et le faux humble; ils s'appliquent tous deux à se connaître, mais ils n'emploient pas tous deux les mêmes moyens pour arriver à cette fin. Car que faudrait il faire pour se regarder du bon sens? faudrait-il ne considérer que les défauts communs d'une nature misérable et corrompue, sans entrer dans la discussion de ces péchés personnels, véritables motifs d'une humiliation sincère? Serait-ce assez de dire qu'on est méchant par une fatale contagion d'origine, sans remuer les ordures d'une conscience impure qu'on s'est faite à soi-même? suffirait-il même de s'avouer plus coupable que certaines personnes, pourvu qu'on se dédommageât de cette confession en comparant quelques légères imperfections que l'on a, avec des péchés grossiers qu'on distingue dans tous les autres.

Ces vues générales et superficielles ne suffisent pas sans doute; et ces sortes de comparaisons sont autant de dangereux artifices dont l'amour-propre se sert pour aveugler un chrétien, et lui ôter la vraie connaissance de soi-même. Afin de se connaître tel qu'il est, il doit considérer, non pas tant sa misère générale, que sa corruption personnelle; non pas tant les bonnes qualités qu'il a, que celles qu'il n'a pas, et qui sont dans les autres; afin que, regardant les vertus qui lui manquent et qui excellent dans ses frères, il trouve au dedans et au dehors de soi autant de sujets d'anéantissement devant Dieu, autant de matières de confusion et de reproches aux yeux de sa raison et de sa foi : *Tales debet conspicere qualis non est, ut ex bonorum forma metiatur qualis ipse deserto bono deformis est.*

La vraie humilité trouve seule le secret, il est inconnu à la fausse. L'humble évangélique a toujours la loi de Dieu pour règle et l'exemple de ceux qui l'accomplissent. Son esprit semblable à l'œil qui peut voir tous les objets, et qui ne peut se voir lui-même sans le secours d'un corps étranger, se considère dans ces glaces fidèles qui lui représentent sans déguisement ce qu'il est et ce qu'il n'est pas. C'est à la faveur de cette lumière qu'il juge de ses propres vices, ne comprenant jamais mieux combien sa conduite est déréglée, qu'en la mesurant sur cette vie sainte et irrépréhensible de tant de justes. C'est par là qu'il reconnaît qu'il n'est rien, non-seulement par rapport à Dieu qui est infiniment élevé au-dessus de lui, non-seulement par rapport au monde en général, où il n'occupe qu'un petit point, non-seulement par rapport à ses égaux qui lui disputent la meilleure partie de sa gloire, mais par des endroits encore plus capables de l'humilier, je veux dire par la considération de ses fausses vertus, du nombre et de la qualité de ses désordres et de ses vices; désordres, vices que l'on souffre pour l'ordinaire sans les sentir, et dont on est souvent sans le savoir le triste et le malheureux sujet : *Ex his quibus plenissime bona adsunt, perpendit quæ sibi minus sunt, atque in illorum pulchritudine conspicit fœditatem suam quam in se et potest perpeti, et sentire non potest.*

Dans cet état, quoiqu'il ne voie pas ses vertus, il les met toutes comme sous un asile inaccessible, et par cette humilité d'esprit il résiste à la plus délicate de toutes les tentations, qui est celle de sa propre estime. Tâche-t-on, par exemple, de lui persuader qu'il est grand devant Dieu, et qu'il marche dans la voie de ses commandements? Il dit qu'il n'est rien en comparaison de ceux qui y courent à pas de géants, et sans regarder combien il a déjà fait de chemin, il se retourne tout entier vers celui qui lui reste encore à faire. *Non aspicit quantum jam iter egit, sed quantum superest ut pergat* (*L.* XXII *Mor. cap.* 6). Veut-on lui représenter qu'il combat généreusement pour les intérêts de Jésus-Christ? il se souvient des martyrs qui ont répandu leur sang pour lui, et comparant l'intrépidité de ces âmes héroïques avec sa pesanteur et sa lâcheté, il se voit presque sur la fin de sa carrière entre le temps qu'il a perdu, la grâce sur laquelle il n'a nul droit, et l'enfer vers lequel il se précipite, à moins que la miséricorde de son divin réparateur ne l'arrête. Tâche-t-on de diminuer les fautes dans lesquelles il est tombé, en lui proposant d'autres personnes plus vicieuses qu'il n'est? Il s'avoue, comme saint Paul, *le premier de tous les pécheurs*, non pas

à la vérité en se croyant plus méchant que ces criminels qualifiés dont les désordres font horreur à la nature; mais en ressentant plus vivement les plaies qu'il s'est faites qu'il ne ressent celles des autres qui lui sont étrangères : semblable, dit saint Bernard, à un homme, qui, tourmenté d'une colique ou d'un mal de dents, dit qu'il n'y a personne qui souffre plus que lui, non pas en ce qu'il croie toujours que sa douleur est plus violente que celle des autres, mais en ce qu'elle lui est plus présente, qu'il la ressent plus intimement, et pour ainsi dire avec plus de persuasion qu'eux.

Lui montre-t-on, pour l'éblouir, l'éclat de ses vertus? plus il est vertueux, plus il tremble (*L.* XXII *Mor. c.* 6). Sans séparer ce qu'il fait d'avec ce qu'il doit faire, ce qui lui a été confié d'avec ce qu'il est obligé de rendre, il appréhende plus du côté des péchés qu'il a commis et du compte que Dieu lui demandera un jour des talents qu'il a reçus, qu'il ne se réjouit des bonnes œuvres qu'il a faites. *Plus de malis suis metuit quam de imperfectis bonis exultat.* Il craint la hauteur du jour et des lumières qui l'environnent, et il se met pour ainsi dire, en garde contre la vertu même. Tantôt il y aperçoit des défauts grossiers, tantôt regardant son prochain du bon côté et soi-même du mauvais, il se croit inférieur à tous, parce qu'il préfère le bien qu'il découvre dans les autres, aux fautes dont il s'avoue coupable.

Le faux humble ne s'examine pas par ces endroits, et c'est en quoi consiste son aveuglement et son désordre. Tout le séduit, tout l'abuse, tout l'enchante, et de quelque côté qu'il se tourne, il ne se voit que dans un faux jour. Est-ce du côté de ses vertus? souvent elles sont fausses, et quand elles ne le seraient pas, sa complaisance lui en ôte le mérite. Est-ce du côté de ses défauts? Il se croit justifié devant Dieu, parce qu'il en remarque de plus grands dans son prochain. Est-ce du côté de la loi? il en accomplit les petites circonstances qui flattent son orgueil, et en viole impunément les plus essentielles obligations. Ainsi tout l'aveugle, tout le fascine, tout le perd, trop content de lui-même s'il se forme un beau fantôme de sainteté qu'il adore en secret, et qui dans le fond n'est qu'une agréable illusion dont il se repaît.

Où pouvons-nous mieux distinguer tous ces caractères que dans notre Evangile qui nous parle, comme disent les Pères (*Guill. Paris. in dom.* II *post festum Trinitatis*), d'une fausse et ridicule humilité dans le pharisien qui prie, d'une vraie et discrète humilité dans le publicain qui s'anéantit, du juste et redoutable jugement de Jésus-Christ qui prononce bien différemment sur ces deux différents états?

1. Le pharisien commence sa prière par une action de grâce, au lieu que le publicain la commence en implorant la miséricorde de Dieu ; et qui plus est, le pharisien, comme dit l'Evangile, prie en lui-même, première marque du faux humble qui se complaît intérieurement, et qui ne fait pas sortir la prière de son cœur, comme pour attribuer les dons du ciel à sa propre justice (*Epist.* 59).

2. Il croit que le soleil de la grâce ne luit que chez lui et que pour lui; au lieu que le publicain ne prend pas d'autre titre que celui de pécheur. Seconde marque du faux humble qui souvent, quoiqu'il pense n'être rien devant Dieu, se fait un mérite de cette pensée, et croit que toutes les vertus sont renfermées chez lui, une une âme s'enflant et s'aveuglant davantage par cette fausse humilité, dit saint Augustin, que par un orgueil manifeste et une ambition démesurée : *De falsa humilitate magis inflatur quam si apertius superbiat.*

3. Il se réjouit de la favorable inégalité où il se trouve en ce qu'il n'est ni adultère, ni injuste, ni voleur comme les autres hommes, au lieu que le publicain gémit dans son âme et n'ose pas même lever les yeux au ciel à la vue de son indignité et de sa misère. Troisième marque du faux humble qui se console intérieurement de ce qu'il n'est pas vicieux comme plusieurs autres qu'il connaît, qui par là néglige de marcher sur les traces de ceux qui sont meilleurs que lui, pour se considérer par rapport à ceux qui sont plus corrompus, et qui, bien loin de faire réflexion sur la vie de tant de gens de bien dont les rares vertus serviraient à l'humilier, tourne toutes ses pensées vers certains pécheurs scandaleux auxquels il se préfère par orgueil. *Non ad meliorum vestigia, sed ad deteriorum exempla vertitur, neque eorum vitam considerat quibus se humiliando postponat, sed quibus superbiendo se præferat* (*Lib.* XIV *Mor. c.* 11).

4. Au lieu de montrer au souverain médecin des âmes ses infâmes et mortelles blessures, il les couvre par les apparentes vertus dont il se glorifie, faisant un ridicule et insolent détail de ses charités, de ses jeûnes, de ses mortifications, de l'exactitude qu'il a à payer les dîmes et à observer les plus petites circonstances de la loi ; tandis que le publicain ne parle, ni de ses aumônes, ni de ses prières, ni des bonnes actions qu'il peut avoir faites, mais seulement de ses péchés dont il demande pardon, et à la vue desquels il s'anéantit, exposant avec confusion et frayeur une grande misère à une miséricorde encore plus grande. Dernière marque du faux humble qui compte souvent sur ce qu'il n'a pas, qui regarde comme une vertu ce qui est un péché, qui, se flattant vainement de ses bonnes œuvres, en attend la récompense, ou, pour mieux dire, se la donne ; et quand un chrétien en est venu à ce point d'aveuglement et d'ingratitude, quelle apparence y a-t-il qu'il guérisse? car comme il croit que ce qu'il a fait est bien fait, il arrive que, s'attachant par une fatale persévérance à l'ombre de la vertu, il joint l'impénitence et l'endurcissement à son péché ; et comme d'ailleurs il se confie en lui-même par cette fausse humilité, il quitte d'autant plus facilement cette malheureuse voie, qu'il demande insolemment la récompense d'une

probité apparente, comme si elle lui était due. *Sicut excolendi virtutæ, sic vitio perseverantiam jungit, et tanto tardius vitam deserit quanto per virtutis speciem deceptus præmiorum etiam de ea retributionem quærit* (*Lib.* XXXII *Mor. c.* 23).

Voilà, chrétiens, de grandes vérités par la discussion desquelles j'ai cru pouvoir faire plus de fruit, que si je vous avais entretenus en général de la nécessité ou des avantages de l'humilité chrétienne. Si les médecins des corps s'appliquent plus à étudier et à faire observer aux malades les causes et les signes de leurs maladies, qu'à leur représenter l'intérêt qu'ils ont de guérir, je crois que les médecins des âmes doivent garder la même conduite, principalement dans une matière où il est si aisé, et toutefois si dangereux de se tromper. Rentrez donc à présent en vous-mêmes, et voyez si vous n'êtes pas ce faux humble dont je viens de parler. Je repasse encore une fois sur la plupart de ces traits, afin de les marquer davantage, et de vous donner le temps d'y réfléchir.

Le faux humble pèche en plusieurs choses. Il pèche dans sa reconnaissance; supposé qu'il soit juste, il s'attribue à lui-même sa propre justice, au lieu qu'elle ne vient que de Dieu. Il pèche dans la préférence : il ne se croit pas si méchant que les autres, et souvent il est plus coupable qu'ils ne le sont. Il pèche dans la singularité; s'il ne croit pas que tous les talents de la nature, de l'esprit ou de la grâce soient renfermés chez lui, il se flatte d'avoir quelque qualité particulière par laquelle il peut raisonnablement se distinguer des autres. Il pèche même dans le principe, il se croit homme de bien, et il ne l'est pas; riche, et il est pauvre; heureux, et il est misérable; éclairé, et il est aveugle; revêtu de belles qualités, et il est nu; reproche que le Saint-Esprit fait dans l'Apocalypse à un faux humble, et qui nous regarde presque tous.

En effet ne nous flattons-nous pas de ces avantages? ne nous nourrissons-nous pas de ces pensées? Si nous avons quelques belles qualités, si nous avons fait quelques bonnes œuvres, ne nous les attribuons-nous pas? ou bien, si nous ne tombons pas toujours dans cet aveuglement, avouons-le de bonne foi, ne nous estimons-nous pas ou plus ou autant que les autres? Je ne suis pas riche, dit cette fille, mais je suis belle. Je ne suis ni riche, ni belle, dit cette autre, mais je suis chaste et modeste, et ces deux vertus m'élèvent au-dessus des richesses et de la beauté. Je ne possède pas de grandes charges, dit cet homme, mais j'ai plus de mérite que ceux que je vois élevés aux premières dignités par leurs concussions et leurs injustices. Je n'ai pas, dit cet autre, toutes les vertus nécessaires à un chrétien; mais combien y en a-t-il qui en ont encore moins que moi? qui ne sont ni aussi patients dans leurs disgrâces, ni aussi fidèles dans leurs promesses, ni aussi exacts dans leurs professions, ni aussi retenus dans leurs paroles, ni aussi sobres dans leurs repas, que je le suis. Car, c'est ainsi qu'on se dépeint d'une manière flatteuse et agréable, en s'avouant méchant, mais en se consolant en même temps qu'il y en a beaucoup qui sont encore pires que l'on n'est, en se reconnaissant dépourvus de quelques avantages, mais en se persuadant qu'on a aussi certaines qualités particulières, qui non-seulement couvrent de petits défauts, mais qui effacent plusieurs belles vertus des autres.

Enfin nous nous flattons souvent comme le pharisien d'être ce que nous ne sommes pas, et nous remercions Dieu des grâces que nous avons empêché qu'il nous fît. Souvent nous croyons, ô aveuglement étrange ! nous croyons avoir quelques mérites par la raison même que nous croyons ne rien mériter, comptant sur le mépris prétendu que nous faisons de nos personnes, prenant des actions revêtues d'une honnêteté mondaine pour des vertus solides, et nous sentant attendris sur de certains actes de respect, d'adoration et d'anéantissement qui n'ont pour principe que la nature abandonnée à elle-même. Souvent avec un extérieur mortifié et des sentiments humbles en apparence, nous tombons dans le péché des plus orgueilleux, et nous nous trompons nous-mêmes peut-être sans avoir dessein de tromper les autres, en prétendant triompher par nos propres forces d'un ennemi rusé que la seule grâce de Jésus-Christ peut vaincre. Car, n'est-ce pas par là que ceux qui croient avancer dans le chemin de la perfection ont fait tant de fausses démarches? n'est-ce pas par cette raison que tant de grands hommes qui brillaient comme des astres dans le firmament de l'Eglise, sont tombés tout d'un coup en d'effroyables abîmes d'erreur et de péché? Je ne finirais pas si je m'engageais à un plus grand détail. J'en ai assez dit pour ce qui regarde l'esprit; venons maintenant au cœur, puisque c'est particulièrement par cet endroit qu'on connaît le vrai et le faux humble.

SECOND POINT.

Le dévot saint Bernard donne à tous les fidèles une importante règle pour se tenir dans les bornes de la modestie et de l'humilité chrétienne, quand il les avertit de passer de l'humilité de l'esprit à celle du cœur, et de ne point tomber dans un aussi grand péché qui serait celui d'un homme qui, tout humilié qu'il est par la connaissance de sa misère, voudrait s'élever par de monstrueux efforts de son orgueil. *Nolit hanc rem pessimam facere ut quem humiliat veritas, extollat voluntas* (*Ser.* 42 *in Cantic.*). La différence que ce Père met entre ces deux choses me donne lieu de faire avec lui une importante réflexion.

Il y a, selon ses principes, deux sortes d'humilité; il y en a une que la vérité produit : *quam veritas parit*, et il y en a une autre que la charité forme et répand dans nos âmes : *Est humilitas quam in nobis veritas parit et non habet calorem, et est humilitas quam charitas format et inflammat, atque hæc quidem in affectione, illa in cognitione con-*

sistit. Etenim si tu temetipsum intus ad lumen veritatis et sine dissimulatione inspicias, et sine palpatione dijudices, non dubito quin humilieris oculis tuis (*Bern.*, *ibid.*). Par la première, nous connaissons nos misères; misères si grandes, que sans une préoccupation ridicule et affectée, il nous est presque impossible de ne nous pas humilier. Par la seconde, nous souhaitons d'être ce que nous connaissons devoir être, et, réglant notre cœur par notre esprit, nous faisons de l'humiliation qui est attachée à notre nature un degré pour arriver à l'humilité chrétienne qui est un effet de notre amour et de notre choix. Ainsi la première de ces humilités nous dispose à la seconde; en telle sorte néanmoins que quand nous voulons nous arrêter à l'un sans passer jusqu'à l'autre, nous n'avons qu'une humilité froide, stérile et purement païenne.

Les philosophes, dans les siècles idolâtres, ont commencé par là. On a vu sur le frontispice de leurs écoles et de leurs temples cette majestueuse inscription relevée en lettres d'or : Connaissez-vous vous-mêmes. On admire dans leurs savants écrits ce qu'ils ont dit de la misère et de la faiblesse de l'homme; et à comparer parole à parole, il serait difficile de déterminer qui d'eux ou des Augustin et des Chrysostome a appuyé plus fortement les raisons que l'on a de s'humilier.

Mais loin d'ici ces faux humbles, ces orgueilleux docteurs d'une morale qu'une stérile connaissance dans la vérité produisait, et que la charité n'a jamais répandue dans leurs âmes. Ils se sont servis, les aveugles qu'ils étaient, d'un double poids. Quand ils se sont pesés au poids de la vérité, ils ont reconnu la vanité de la vie, les maux qui l'environnent, leurs propres infirmités, et la corruption de leur nature, raisonnables motifs d'une humiliation profonde; mais quand ils se sont pesés au poids de leur amour-propre, ils se sont honteusement démentis, ne voulant point être ce qu'ils devaient être; assez contents de juger modestement d'eux-mêmes en général, sans que les autres leur appliquassent en particulier ces règles universelles, et fuyant autant l'humilité dans le secret de leur cœur, qu'ils lui donnaient publiquement de louanges.

Vous êtes, ô mon Dieu, le seul qui pouvez nous inspirer cette vertu; elle vous a paru si nécessaire, et vous nous en avez donné de si belles leçons, qu'il n'appartient qu'à vous de nous dire : apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Les hommes pourront vous enseigner beaucoup d'autres choses qui vous seront préjudiciables ou inutiles à votre salut. Elevez-vous par des efforts hardis et précipités au-dessus de votre condition, vous diront ceux-ci; songez à vous enrichir, soit par votre application au travail, soit par vos concussions et vos usures, vous diront ceux-là. Les uns vous enseigneront les belles-lettres, et vous inviteront à vous distinguer par votre science de ceux qui ont été formés au hasard dans le sein d'une heureuse fortune; et les autres vous montreront les voies qui conduisent, sinon aux honneurs du siècle, du moins aux plaisirs et au repos de la vie. Il y en aura même qui vous apprendront à vous humilier pour devenir encore plus grands que vous n'êtes; qui vous diront que quand on est monté au faîte de la gloire, on ne peut s'élever plus haut que par un seul moyen qui est de s'abaisser; qu'au reste on ne risque rien puisque l'on est sûr de son état, et qu'on peut d'ailleurs se promettre une nouvelle grandeur, puisque l'humilité est la meilleure de toutes les voies qui y conduit. Le monde pourra vous faire toutes ces leçons; mais comme je vais jusqu'à la source du bien et du mal, j'ai d'autres instructions à vous donner que celles-là. Apprenez seulement de moi à être humbles de cœur. Si vous cherchez ailleurs l'humilité, vous ne manquerez jamais de vous tromper.

Elle ne se rencontre pas, cette humilité, dans les différentes manières de se vêtir. Il peut y avoir de vrais humbles sous la pourpre et le diadème dans les palais des rois; il peut aussi y en avoir de faux sous la bure et le cilice dans les cabanes et dans les cloîtres, dit saint Jérôme.

Elle ne se trouve pas dans les seules actions extérieures. Les soumissions, les assiduités, les complaisances, l'affectation à cacher le bien que l'on fait ou à publier le mal qu'on a commis, n'en sont que des signes équivoques; tous ces effets peuvent venir et ne viennent que trop souvent de certains principes directement opposés à ce qui forme l'humble évangélique. Où la trouvera-t-on donc cette sainte et chaste humilité? Jésus-Christ nous l'apprend; c'est dans le cœur qu'elle réside; humilité qui commence par la connaissance de la vérité, mais qui se termine à la charité dont elle reçoit sa dernière perfection. Humilité qui ne se dément dans aucune de ses démarches, qui n'est ni insolente dans la bonne fortune, ni impatiente dans la mauvaise; qui, outragée ou louée, honorée ou avilie, trouve toujours le même asile, fidèle et soumise à Dieu, juste et modeste envers le prochain, ni ingrate aux bienfaits du Créateur, ni dédaigneuse et enflée à l'égard de la créature; humilité si difficile dans sa pratique, que la seule grâce de Jésus-Christ peut l'inspirer; humilité si cachée sous les voiles dont elle s'enveloppe, qu'elle ne peut être vue que par un cœur pur; mais humilité si délicate par sa propre nature, qu'à moins qu'elle ne se retranche dans cette partie intérieure de l'âme, ce n'est qu'une fausse humilité, ce n'en est, disent les Pères, qu'une idole et un fantôme.

1. Parce que toutes les autres espèces d'humilité peuvent compatir avec l'amour-propre qui souvent les suggère, et se cache sous elles : au lieu que l'humilité du cœur combat dans tous ses retranchements cet amour criminel et l'anéantit. 2. Parce que les autres espèces d'humilité peuvent avoir pour fin la gloire des hommes, auxquels on trouve le secret de plaire par ses abais-

sements mêmes, au lieu que l'humilité du cœur ne regarde que la gloire de Dieu qui est la fin qu'elle se propose dans quelque condition qu'elle se trouve, et par telle voie que ce puisse être.

Que nos passions sont ingénieuses à nous tromper, et que les artifices de l'amour propre sont à craindre ! Vous diriez qu'il se joue de toutes les vertus, qu'il s'applique à les imiter, à se revêtir de leur apparence, à produire leurs effets, à suivre leur penchant afin de les corrompre et de nous en ôter tout le fruit.

Quand nous écoutons ses pernicieux avis, nous ne voulons pratiquer la vertu qu'en un certain degré, ni embrasser la piété qu'autant qu'elle nous est favorable et utile. Nous voulons être chastes ; mais à condition que nous ne mortifierons pas notre chair : pauvres, mais pourvu que le nécessaire ne nous manque pas : patients, mais supposé qu'on ne nous attaque pas par un certain endroit qui nous est sensible. Faisons-nous l'aumône ? nous ne la donnons pas, nous voulons la vendre. Pardonnons-nous une injure ? nous n'en étouffons pas les ressentiments, nous en différons seulement la vengeance. Nous retranchons-nous dans les bornes de la tempérance et de la sobriété ? ce n'est pas par un esprit de pénitence, c'est quelquefois par nécessité ou par dégoût. Nous éloignons-nous du monde ? nous emportons souvent dans notre solitude l'esprit du monde. Enfin nous humilions-nous ? (car voici un des plus dangereux artifices de l'amour propre) c'est par stupidité ou par contrainte, par illusion ou par hypocrisie. Nous faisons comme Michol, nous mettons à la place de l'humble et du patient David une statue, affectant de paraître au dehors ce que dans le fond nous ne voudrions pas être, et c'est par cette apparence même que nous n'avons qu'une fausse humilité. Comment cela? appliquez-vous, je vous prie, à une subtile distinction qu'a faite saint Augustin des détours de l'amour-propre qui sont encore plus subtils et qui ne produisaient qu'une fausse humilité.

Il y a, dit-il, certaines choses qui sont vraies d'un côté en ce qu'elles sont fausses d'un autre, et auxquelles la vérité semble n'appartenir qu'à cause de la fausseté même. Comment par exemple un homme serait-il un vrai comédien s'il ne voulait être un faux Hector, un faux Priam, un faux Hercule ? Comment une peinture serait-elle véritable si ce qu'elle représente n'était faux ? et comment l'image d'un homme dans un miroir paraîtrait-elle ce qu'elle est si ce n'était un faux homme ?

La même chose arrive dans la morale comme dans la nature, dit ce Père. Une chose y est appelée fausse en deux manières : 1° lorsqu'imitant la vérité elle n'arrive pas à sa perfection. Car si elle y arrivait, elle ferait ce qu'elle imite; si elle faisait ce qu'elle imite, elle lui deviendrait semblable; et si elle lui était semblable, il n'y aurait nulle différence entre l'une et l'autre. Par ce principe nos plus solides et nos plus héroïques vertus comparées aux perfections divines ne sont que de fausses vertus. Notre justice n'est qu'une fausse justice, notre sagesse n'est qu'une fausse sagesse, notre patience n'est qu'une fausse patience, notre persévérance dans le bien n'est qu'une fausse persévérance, notre humilité n'est qu'une fausse humilité, en ce que toutes ces vertus n'accomplissent pas ce qu'elles imitent, et que l'original est toujours infiniment élevé au-dessus de la copie.

2° Une chose est fausse par rapport à une autre, en ce qu'elle a au dehors quelque conformité avec elle, et que cependant elle n'est rien moins que ce à quoi elle paraît ressembler : *Falsum quod ad similitudinem alicujus accommodatum est, neque id tamen est cui simile apparet* (*Aug. lib.* II *Solil.*, *c.* 15). Par ce principe un faux humble est un acteur qui fait un beau personnage et un comédien qui n'est tel que parce qu'il est un faux chrétien. C'est un homme qui affecte de paraître humble et qui ne l'est pas, qui fait au dehors ce que fait le vrai humble, qui est comme lui réformé dans ses paroles et dans ses actions, qui se trouve comme lui au pied des autels et dans les asemblées de piété, et qui cependant n'a pas son cœur ni les mêmes vues qui le font agir. Or, c'est là à quoi s'étudie l'amour propre, qui se couvre adroitement des apparences de l'humilité pour la détruire et avec elle toute sorte de vertu.

Car remarquez, je vous prie, avec ce Père qu'à moins que tout ce que l'on fait ne soit précédé, accompagné et suivi de l'humilité, je dis d'une humilité intérieure et cordiale, d'une humilité qu'on regarde comme sa règle, à laquelle on s'attache comme à sa fin, dont on remplisse volontairement les devoirs, l'amour-propre et l'orgueil ôtent le prix des bonnes œuvres et en détruisent insensiblement la substance : *Nisi humilitas omnia quæcumque facimus et præcesserit et comitetur et consecuta fuerit, et propositum quod intueamur et oppositum cui adhæreamus et impositum quo reprimamur*, etc. (*Aug. Ep.* 56). Ainsi chaque vertu particulière est combattue par un ennemi particulier; si la chasteté est détruite par l'impureté, la douceur par la colère, la tempérance par la gourmandise, la pauvreté par l'avarice, la vigilance par la paresse, la fausse humilité et la vaine gloire attaquent toutes les vertus en général par la proximité qu'elle a avec elles, vertus qu'elle ne quitte jamais qu'elle n'en ait épuisé toute la force; de même que le lierre qui, quoiqu'il fasse, ce semble, l'ornement d'un arbre, dessèche toutefois la racine et le fait peu à peu mourir en l'embrassant : *Hedera sic arborem complectitur ut radicem ejus arefaciat, inanis gloria sic juxta virtutes nascitur, ut non recedat priusquam vim illarum extinxerit.*

Un homme a peut-être fait quelque mortification extraordinaire, il a peut-être versé quelques larmes dans ses prières, il a peut-être plus jeûné et plus veillé que les autres? dès là il se croit saint, et il traite son frère dans son cœur avec le dernier mépris : *Forte parum jejunavit, paulo plus cæteris vigilavit, lacrymas in oratione fudit, incipit*

statim se sanctum credere, cæteros in sui comparatione despicere, patrum præcedentium institutis suas adinventiones præferre, etc. (*Rich. in ps.* XXVIII). Dès là sans autre titre d'une prétendue probité, il s'érige en directeur et en censeur de son prochain ; et si l'on n'estime pas assez ses fausses vertus, il s'étonne même de ce qu'il ne fait point de miracle afin de les faire paraître avec plus d'éclat. Dès là il néglige ses principaux devoirs, et comme assuré de sa sainteté, il succombe aveuglément aux plus dangereuses tentations. Lui vient-il quelque pensée d'impureté, s'aperçoit-il qu'il reçoit cette pensée et qu'il s'y plaît ? au lieu d'attribuer le plaisir qu'il ressent à sa propre négligence, et de s'en accuser, il se persuade que cette tentation lui a été envoyée pour conserver l'humilité qu'il croit avoir : *Non propter suam negligentiam, sed quasi ad humilitatis custodiam hæc se perpeti fingit.* Il se regarde comme un autre saint Paul qui ressent dans sa chair par la permission de Dieu un aiguilon qui l'humilie, de peur que le nombre de ses vertus ou la grandeur de ses révélations ne l'élève. Et de là vient que le faux humble tombe dans le dernier malheur, étant orgueilleux sans cesser d'être impur, et goûtant les plaisirs défendus sans avoir l'humilité que doit produire dans un homme la vue de ses désordres : *Fit miro, imo miserabili modo, ut sic superbiat, ut tamen luxuriare non desinat; sicque luxuriet ut tamen superbire non desistat.*

O dangereux artifices! ô fatales illusions de l'amour-propre! artifices, illusions que l'humilité du cœur découvre et auxquelles elle résiste en l'attaquant dans tous ses retranchements. Quelque intelligent et adroit que soit cet amour, elle évite ses ruses et se débarrasse de ses piéges. Si elle se porte en haut, ce n'est pas par une artificieuse élévation en tournant l'homme vers lui-même comme fait l'amour-propre : c'est un effet d'une obéissance héroïque en regardant Dieu qui, étant infiniment élevé, dit saint Augustin (*Lib.* XIV *de Civit. Dei*, *cap.* 13), élève aussi celui qui s'en approche avec soumission et respect. Si elle descend et si elle s'abaisse, ce n'est point par ces humiliations contraintes, partagées ou étudiées que l'amour-propre suggère, c'est par un pur amour de son état, par le choix qu'elle fait des ignominies et des mépris. Sans pratiquer la vertu jusqu'à un certain degré, elle embrasse toute la loi et n'oublie aucun de ses devoirs, toujours libre et dégagée des affections criminelles, toujours indépendante des respects humains, toujours unie à Dieu par la charité. Elle n'est ni corrompue ni déréglée par quoi que ce soit : et si l'orgueil tire souvent sa force des bonnes œuvres parmi lesquelles il se glisse, l'humilité du cœur est, dit saint Bernard, comme le rempart et l'asile de toutes les vertus qu'elle conserve et qu'elle conduit en les conservant à leur dernière perfection.

L'humilité du cœur n'a pas ce seul avantage, elle se distingue encore de la fausse par un second caractère, qui est de se proposer en toutes choses la gloire de Dieu qu'elle lui procure dans quelque état qu'elle se trouve ; au lieu que quand elle n'est pas dans le cœur, ce n'est qu'un orgueil subtil et rusé qui trouve le secret de s'élever par ses abaissements mêmes.

Il n'est pas défendu, dit saint Augustin, de recevoir les louanges des hommes, mais il est défendu de les rechercher et d'en faire sa dernière fin. On peut aller à Dieu par la gloire, aussi bien que par les ignominies; mais il faut mépriser cette gloire, et ce n'est que par la différente disposition du cœur qu'on juge de la vérité ou de la fausseté de l'humilité chrétienne.

Quand un homme est véritablement humble, il ne regarde l'honneur qu'on lui rend que par rapport à Dieu. Ainsi quoiqu'il se soucie peu des bons sentiments qu'on a de lui, cependant comme il est obligé d'aimer son prochain et de s'en faire aimer, que fait-il, dit saint Augustin (*Lib.* V *de Civ. Dei*, *cap.* 19)? D'un côté il s'applique à avoir des vertus solides, parce qu'il ne veut pas tromper ceux qui le louent, et d'un autre il travaille à renvoyer à Dieu la gloire que ces vertus lui attirent, parce qu'il ne la reçoit que pour lui, et que son unique passion est de voir honorer la cause principale qui agit, et non pas le faible instrument dont elle se sert.

De là vient que s'il occupe les premières places, il y est sans attachement; et tandis que l'homme extérieur est honoré, l'homme intérieur et, comme dit saint Paul, l'homme caché du cœur gémit et s'humilie. Au contraire s'il est dans le dernier rang, il s'y tient avec joie, et aime mieux être méprisé dans la maison du Seigneur que de demeurer sous les tentes magnifiques des pécheurs. Lui rend-on les honneurs qu'on ne peut lui refuser sans injustice? Il tremble en les recevant dans l'appréhension qu'il a que ce ne soit là toute sa récompense. Le persécute-t-on, ou lui dit-on quelque injure? bien loin qu'il s'irrite, il remercie la Providence qui lui a suscité cet orage pour le mettre à l'abri des vents dangereux de l'orgueil; à peu près comme une jeune plante qui, n'ayant point encore jeté de profondes racines, serait emportée par l'impétuosité d'un premier vent, si un second venant d'un autre côté ne la soutenait par son agitation même, et ne lui servait, pour ainsi dire, de défense en l'ébranlant.

Il n'en est pas ainsi du faux humble; il rapporte tout à soi : gloire, mépris, grandeur, abaissement, honneur, ignominie. Il reçoit et souffre tout par un mouvement d'amour-propre, cherchant à s'élever par toutes sortes de voies, se regardant en quelque manière comme son principe et sa dernière fin.

Remplit-il quelque charge qui le distingue ? c'est là où il se plaît, ou plutôt c'est là où il ne se plaît pas, parce qu'il voudrait s'élever et se distinguer encore davantage. A-t-il fait quelque belle action, ou a-t-il quelque talent particulier qui le fasse estimer? Tantôt il reçoit avec plaisir les louanges qu'on lui rend, tantôt il les rejette avec dédain : mais

soit qu'il les reçoive, soit qu'il les rejette, il ne laisse pas de les aimer; et, comme a remarqué saint Augustin (*Aug. l.* XXIV *de Civit. Dei*, *cap.* 13), souvent il se glorifie plus vainement du mépris qu'il fait d'une vaine gloire, que ceux qui la recherchent avec passion, et se rendent odieux par leur orgueil.

Il est encore moins sincère dans l'état de ses abaissements que dans celui de son élévation. Car comme il sait que se louer et s'applaudir c'est souvent s'exposer à la raillerie et au mépris, il tâche de se réduire à une modestie qui ne scandalise personne : et comme aussi il est persuadé que l'art de se faire à toutes sortes d'humeurs est ce que l'on estime davantage, il s'attache servilement à certaines bienséances humaines, affectant dans les compagnies un air charitable et doux, et n'ayant ce semble point de volonté propre, quoiqu'il ait toujours celle de se faire estimer par ses complaisances et ses abaissements forcés. En effet s'il s'humilie, c'est un mouvement qu'il veut se donner à soi-même sans le recevoir du dehors, ou s'il souffre patiemment qu'on le méprise, c'est pour faire voir qu'il a plus de générosité et de christianisme que les autres n'ont de lâcheté et d'envie. S'il est tombé dans quelque scandaleux désordre qu'il ne puisse cacher, il s'en accuse d'abord; mais c'est pour prévenir les reproches qu'il ne pourrait fuir, et s'attirer adroitement une compassion qu'il n'oserait attendre, si sa faute ne paraissait l'humilier. Ainsi ne pouvant éviter la confusion, il veut avoir le mérite de s'en couvrir le premier; et, comme selon le Saint-Esprit, il y en a de deux sortes, il aime, non pas celle qui accable, mais celle qui honore; non pas celle qui porte la honte du péché, mais celle qui en répare glorieusement les désordres.

Appréhendons, chrétiens, de tomber dans ces dérèglements, et reconnaissons avec saint Jérôme, qu'il n'y a point de plus dangereux orgueil que celui qui se couvre des apparences de l'humilité chrétienne; *Multo deformior est illa superbia quæ sub quibusdam humilitatis signis latet* (*Hieron. Ep.*14). Ainsi, allons de bonne foi à Dieu; soit qu'on nous honore, soit qu'on nous méprise, soit qu'on nous loue, soit qu'on nous choque, ayons toujours la même fin, qui est celle de lui plaire, de ne rechercher que cette solide et immortelle gloire qu'il a promise aux humbles d'esprit et de cœur. *Amen.*

SERMON XXXIX.

POUR LE XIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Des Conversations.

Solutum est vinculum linguæ illius, et loquebatur recte.

Sa langue fut déliée, et il parlait bien (*S. Marc, ch.* VII).

Depuis que le démon s'est mis sur la langue des hommes, il a fait dans le monde presque tout le mal qu'il y a voulu faire. Un feu n'allume pas tant de bois, un maître ne forme pas tant de disciples, un serpent ne répand pas tant de venin, un vent n'excite pas tant de tempêtes, dit saint Jacques (*Jacob.* I), que la langue des hommes, qui n'est qu'une petite partie de leur corps, fait de désordres quand elle sert aux desseins de ce malin esprit. Tantôt il les rend muets, par un injurieux silence qui retient la vérité de Dieu dans l'injustice, tantôt il leur met en bouche des paroles envenimées, afin qu'ils s'inspirent mutuellement le péché, et qu'ils enflamment, comme il dit, tout le cercle de leur vie depuis leur naissance jusqu'à leur mort.

Ce mal est grand, mais ce qu'il y a encore de plus fâcheux, c'est qu'il est naturellement incurable, et que les hommes qui sont d'eux-mêmes si criminels dans leurs paroles, ne peuvent d'eux-mêmes se sanctifier par aucun bon usage qu'ils en fassent. Un cheval ne peut se dompter lui-même, c'est à une nature supérieure à l'animale à le dompter; une langue encore plus indocile ne peut être arrêtée par aucun effort humain, il n'appartient qu'à Dieu de la retenir et de la délier: et ce fut la raison pour laquelle on présenta un muet à Jésus-Christ, afin qu'il lui imposât les mains, et qu'il lui donnât la facilité de bien parler.

Il le fit, messieurs, et ce miracle, qui en apparence est moins considérable que quelques autres, est cependant à notre égard un des plus grands de tous ceux que Jésus-Christ a opérés pendant le cours de sa vie mortelle. Car s'il est vrai, comme cet apôtre nous l'apprend, qu'un homme est parfait quand il ne commet point de fautes en parlant, et si d'ailleurs il n'est pas plus au pouvoir d'un homme de retenir sa langue, qu'à un vaisseau de s'arrêter au milieu de la mer, sans aller où des vents impétueux le poussent, il est aisé de connaître tant par la vertu de ce remède, que par l'extrême besoin que nous en avons, combien est grande la grâce que Jésus-Christ nous accorde, quand il nous délie la langue par sa sagesse, et que cette parole incarnée sanctifie les nôtres.

On peut dire que ç'a été une des principales fins de son Incarnation, et si nous avions les yeux assez bons pour voir ce qu'opère sa grâce en nos personnes, nous trouverions que comme il prit à part ce muet, comme il lui mit de sa salive sur la langue, et lui donna la faculté de bien parler, il nous éloigne de cette foule de pécheurs qui peuvent nous corrompre par leurs mauvais discours, et nous donne cet esprit de sagesse si nécessaire pour nous sanctifier dans nos conversations, afin qu'on puisse dire de nous aussi bien que de cet homme, *solutum est vinculum linguæ illius, et loquebatur recte.*

C'est à nous à entrer dans ces desseins de Dieu et à être si circonspects dans nos discours, que nous parlions toujours bien quand nous serons obligés de converser avec nos frères : et puisque ceux qui virent ce miracle que Jésus-Christ venait de faire, s'écrièrent dans le ravissement extraordinaire où ils étaient : Il a bien fait toutes choses, consacrons-lui d'abord nos premières paroles, et pour féliciter le Fils, disons à la mère, *Ave.*

Trois sortes de personnes forment ordi-

nairement les sociétés du siècle, les flatteurs et les complaisants, les médisants et les critiques, les étourdis et les grands parleurs. Les flatteurs et les complaisants approuvent tout, les critiques et les médisants condamnent tout, les étourdis et les grands parleurs se mêlent de tout. C'est pourquoi on ne peut dire d'aucun d'eux, qu'ils parlent bien. On ne le peut pas dire des premiers, le péché même est doux et agréable dans leur bouche par la lâche approbation qu'ils lui donnent: *Dulce in ore eorum malum.* On ne le peut pas dire des seconds. Ils ont du fiel sous leurs langues, ils empoisonnent tout ce qu'ils touchent: *Fel aspidum sub labiis eorum.* On ne le peut pas dire des troisièmes : il est presque impossible qu'ils ne pèchent dans cette indiscrète confusion de paroles, et bien loin d'espérer qu'ils se corrigent, on ne peut attendre d'eux que de pitoyables extravagances : *Vidisti hominem velocem ad loquendum, stultitia magis speranda est quam correctio* (*Prov.* XX).

Voilà toutefois les esprits qui règnent dans les conversations. On y flatte, on y médit, et on y parle trop : trois grands maux dont se plaignait Dieu chez son prophète. *Omnis hypocrita est, et nequam, et universum os locutum est stultitiam* (*Isaïæ* IX). Les flatteurs et les complaisants sont ces hypocrites, ils s'insinuent dans les compagnies par des paroles étudiées, et comme ils n'ont que des motifs ou intéressés ou impies, ils entretiennent les plus grands désordres, par une artificieuse lâcheté, *hypocrita est.* Les médisants et les critiques ont l'âme mauvaise; comme ils n'agissent que par orgueil ou par envie, ils improuvent et condamnent ce qui est opposé à leur dessein, *et nequam.* Quoique les grands parleurs ne soient pas aussi coupables que les deux autres, cependant comme ils parlent indiscrètement et à contre-temps, ils ne disent pour l'ordinaire que des sottises, *et universum os locutum est stultitiam.*

C'est à ces trois maux qui rendent nos conversations criminelles, qu'il faut que je tâche d'appliquer aujourd'hui, après Jésus-Christ, trois différents remèdes. Elles sont mauvaises, pourquoi ? parce que les flatteurs et les complaisants qui approuvent tout, ne sont ni justes ni sincères dans leurs paroles, vous le verrez dans mon premier point; parce que les médisants et les critiques qui condamnent tout, ne sont ni humbles ni charitables dans leurs paroles, vous le verrez dans le second; parce que les étourdis et les grands parleurs qui se mêlent de tout, ne sont ni retenus ni discrets dans leurs paroles; vous le verrez dans le troisième. Et de là que s'ensuit-il ? que nous devons fuir la compagnie de ces trois personnes, et qu'afin que nos conversations soient saintes, il faut que la justice et la sincérité en soient le fondement, que l'humilité et la charité en soient l'âme, que la circonspection et la nécessité en soient la règle.

PREMIER POINT.

La parole et la conversation, qui font l'avantage de l'homme dans la vie civile, ne font pas toujours le bonheur et la sainteté du chrétien dans l'ordre de la grâce. Souvent ce qui le porterait à la pratique de la vertu, s'il en concevait une juste idée, sert à l'en éloigner par les fâcheuses qu'il en reçoit ou qu'il en donne ; souvent ce qui lui ferait haïr le vice, si on le lui représentait dans sa difformité naturelle, ne contribue qu'à irriter davantage sa cupidité, par la cruelle complaisance et les honteux ménagements de ceux avec lesquels il converse.

Quand je parle de la sorte, je ne veux pas dire qu'il faille fuir généralement toutes les compagnies, en sorte que la retraite et le silence soient les seuls asiles de l'innocence chrétienne : mais je dis qu'il y a beaucoup à craindre dans les sociétés humaines, et qu'on ne saurait être trop circonspect ni dans les paroles, ni dans le choix qu'il faut faire de ceux que l'on veut fréquenter, et je dis que comme dans un temps de peste il faut s'assujettir à un certain régime de vie, et s'empêcher d'ailleurs de voir certains amis que l'on voudrait bien voir, de même il faut se réduire à de certaines règles, pour bien parler dans les compagnies, et s'éloigner surtout de ces personnes qui, avec un air complaisant et flatteur, n'exhalent qu'une vapeur infecte, qui corrompt tout ce dont ils s'approchent.

Donnez-vous de garde de votre prochain, nous dit Dieu chez Jérémie, et ne vous fiez pas indifféremment à toutes sortes de personnes (*Jerem.*, IX) : votre propre frère vous supplantera, et vous serez trompés par celui que vous croyez votre meilleur ami. Il ne vous dit pas, et c'est la réflexion de saint Chrysostome (*Hom.* LVI, *in Matth.*) : ne faites aucune habitude dans le monde, renoncez à la conversation de vos parents et de vos amis, cherchant dans la retraite un asile, que vous ne pouvez trouver dans la corruption du siècle. Ce n'est pas ce que Dieu nous dit. Nous pouvons conserver notre vertu au milieu des méchants : Abraham conserva la sienne avec des peuples incirconcis; Priscilla et Aquila avec des idolâtres; les apôtres, avec toutes sortes de nations. Isaïe, Josué et Moïse, qui par leurs emplois devaient vivre dans le grand monde, n'y souffrirent aucune atteinte de leur sainteté. Que nous dit-il donc? Défiez-vous de votre prochain, réglez vous-mêmes vos paroles ; et si vous ne pouvez empêcher qu'on ne vous parle, faites un judicieux discernement de ceux avec lesquels vous converserez ; car enfin vous demeurez dans le centre de la fourberie et de la corruption : *Habitatio tua in medio doli*, la langue de ceux qui vous approchent est comme une flèche aigüe qui vous blessera à mort, si vous ne vous en donnez de garde : *Sagitta vulnerans lingua eorum ;* ils vous disent des paroles qui vous plaisent et qui vous engagent; mais ce sont autant de piéges qu'ils vous tendent en secret pour vous perdre : *In ore suo pacem cum amico loquitur, et occulte parat ei insidias.*

Or, voilà le véritable caractère des flat-

teurs dont je parle : ce sont des esprits adroits, insinuants, commodes, civils, honnêtes, qui se font à toutes les humeurs d'autrui, qui louent ce que ceux auxquels ils veulent plaire approuvent, qui blâment et détestent avec imprécation ce qu'ils condamnent; qui sont servilement attachés à toutes leurs passions : chagrins avec les mélancoliques, gais avec les enjoués, malades avec les infirmes; mais toujours extrêmement réservés, toujours déterminés à ne point paraître ce qu'ils sont en effet, et par conséquent n'ayant ni sincérité ni justice.

A l'égard de la sincérité, comment pourraient-ils en avoir? leurs ris, leurs larmes, leur joie, leur abattement, leur assiduité, leur éloignement, leurs paroles, leur silence, tout est adroitement concerté : ils se dévouent aveuglément à vos plaisirs et à vos débauches, il est vrai; ils vous applaudissent dans toutes vos entreprises, soit justes ou injustes; ils s'intéressent dans vos amitiés et dans vos haines; ils vous mettent, pour me servir des termes de l'Ecriture, des coussins sous les bras (*Ezech.*, XIII). Mais ne reconnaissez-vous pas leur impiété et leur fourberie, dit un Père? ce n'est pas vous qu'ils aiment, ce sont vos richesses; et quelque amitié qu'ils vous témoignent, le violent désir qu'ils ont de s'emparer de votre bien, fait qu'ils vous haïssent: *Non te, sed patrimonium tuum diligunt; imo cupiditate rerum tuarum te execrantur.* Ces parents et ces amis se rendent nécessaires auprès de vous, je le veux : si vous êtes malade, ils vous plaignent, et si vous vous portez bien, ils en témoignent de la joie; mais ne vous arrêtez pas à ces apparences, ce sont des fourbes; ils vous portent, par leur impatiente avidité, une haine secrète, et, parce qu'ils regardent votre personne et votre santé comme un obstacle à l'assouvissement de la cupidité qui les dévore, ils voudraient vous voir mort, lors même qu'ils vous souhaitent de longues années : *Dum tua impatienter sitiunt, te oderunt, præsentiamque tuam quasi æmulam sibi judicantes, obicem putant cupiditatis suæ esse quod vivis.*

A l'égard de l'injustice, les flatteurs en sont évidemment coupables, par deux raisons qu'en apporte saint Maxime. La première, parce qu'ils corrompent tellement la véritable louange, qui est la récompense de la seule vertu, que quand même ils loueraient avec justice un homme digne d'être loué, on se défie toujours de ces témoignages d'honneur et d'estime, parce qu'ils en sont prodigues en faveur de ceux qui ne les méritent pas.

La seconde, parce qu'ils donnent au vice le caractère de la vertu : plus coupables en cela, dit ce Père, que les faux monnayeurs, qui mettent sur un faux métal l'image du prince, puisqu'ils offensent, non pas un homme, mais Dieu même; qu'ils canonisent, si j'ose parler ainsi, et qu'ils divinisent les péchés.

Saint Augustin se raille agréablement des Romains, quand il leur reproche que, pour faire mieux leur cour à Romulus, ils l'ont mis au rang des dieux après le meurtre de son frère et le ravissement des Sabines; au lieu qu'ils n'ont pas même érigé une statue ni donné un petit coin dans leurs temples à Platon, qui leur avait laissé de si beaux préceptes pour former une république. Est-ce ainsi, leur dit-il, que vous honorez un assassin, et que vous méprisez un homme qui s'est étudié à empêcher la corruption de vos mœurs! Il était sans doute bien juste de récompenser ces crimes par une si auguste qualité, et votre flatterie ne pouvait se signaler par un plus bel endroit, qu'en donnant le nom de Dieu, dans vos magnifiques apothéoses, à un fratricide et à un corrupteur de vierges? *Quæ vobis eligendorum deorum ratio, aut potius adulatio est?*

La flatterie de nos jours est plus spirituelle, mais elle est moins injuste; on ne tombe pas dans un aussi grossier aveuglement; mais avec des termes plus modestes et plus sincères en apparence, on est peut-être coupable d'une pareille idolâtrie. On n'ose pas dire ouvertement à un méchant homme, qu'il est un saint ou un Dieu; mais on le traite comme on traiterait un saint, et peu s'en faut qu'on ne l'adore comme un Dieu. Bien loin de se donner la liberté de reprendre ses véritables désordres, on s'attache à en louer les fausses vertus. Est-ce un voleur et un concussionnaire public? il fait, dit-on, une bonne maison; un débauché? il aime les compagnies; un téméraire? c'est un brave; un stupide? c'est un homme de bon sens et qui ne précipite rien. Ses profusions, on les appelle des libéralités; son avarice, une épargne; son effronterie, enjouement; ses commerces infâmes, des divertissements honnêtes; et hors le nom de Dieu, qu'on n'oserait lui donner, on fait auprès de lui, comme aux pieds d'une divinité qu'on adore, ce qu'on ne voudrait pas faire pour Dieu. C'est devant lui qu'on s'humilie et qu'on se contraint; c'est pour lui plaire qu'on ménage ses paroles et son silence, c'est à lui que s'adressent les vœux et les prières, c'est auprès de lui qu'on a de l'assiduité et de l'empressement, c'est entre ses mains que se font les serments d'une inviolable fidélité; et au lieu que Tertullien disait autrefois qu'il ne pouvait donner de fausses louanges à personne, soit parce qu'il ne voulait pas mentir, soit parce qu'il n'était pas d'humeur à se moquer de qui que ce fût, soit parce qu'il appréhendait qu'une flatterie grossière ne fût mal reçue; aujourd'hui on flatte et on raille impudemment, parce qu'on n'appréhende pas de mentir, et que les hommes, ayant ordinairement assez de faiblesse pour croire qu'on ne se moque pas d'eux, et assez d'orgueil pour recevoir de bonne part les éloges qu'on leur donne, on peut tout espérer et ne rien risquer en les flattant

N'apprendrons-nous jamais, chrétiens, à être sincères et équitables dans nos paroles? ou plutôt ne nous méfierons-nous jamais de

ceux qui n'ont ni cette sincérité ni cette justice? Mille autres choses nous sont suspectes, la flatterie est presque la seule contre laquelle nous nous précautionnons le moins; et c'est peut-être pour cette raison que les législateurs, qui ont décerné de très-grièves peines contre les perturbateurs de la tranquillité et de la société publique, n'en ont imposé aucune aux flatteurs, parce que personne ne se plaint qu'on le trouble et qu'on l'offense par cet endroit. On se sauve avec précipitation quand on est poursuivi par des voleurs et des meurtriers, qui ont l'épée à la main, et l'on aime la compagnie des flatteurs, qui ont des armes encore plus dangereuses : *Illos cuncti vident, istos incauti non vident : illi quia aperte sæviunt, evitantur, isti quia occulte insidiantur, placent:* Tout le monde voit la cruauté de ceux-là, et les fuit; et les simples, qui ne voient pas les mauvais desseins de ceux-ci, les cherchent. *Illorum gladiis quicumque percutitur timore pariter et dolore torquetur, istorum quicumque occiditur, delectatur* : Les blessures que font ceux-là causent beaucoup de douleur et de crainte, celles que font ceux-ci sont des blessures agréables; et, soit insensibilité, soit faiblesse, on meurt, et, pour ainsi dire, en riant.

Mais les flatteurs et les complaisants sont encore plus à craindre par un autre endroit; et c'est quand ils se servent de ce dangereux moyen pour se rendre agréables ou nécessaires auprès des dames. Comme, selon l'ingénieuse remarque de saint Jérôme, ils sont pour l'ordinaire ou intéressés ou impurs; comme ils cherchent, ou leur établissement auprès de ceux qui peuvent les tirer de la misère, ou l'assouvissement d'une passion infâme auprès de celles qu'ils tâchent d'engager par leurs assiduités et leurs complaisances, c'est ici qu'ils ont encore moins de sincérité et de justice dans leurs paroles; jugez-en par ce détail que j'en vais faire après les Pères.

On s'ingère dans les compagnies, et parmi ces compagnies on cherche celles des filles et des femmes; et parce qu'elles aiment ceux qui parlent comme elles veulent, ceux qui font et qui souffrent ce qu'elles veulent, ceux qui entrent dans leurs intérêts et dans leurs pensées, on étudie leurs inclinations, on s'informe de leurs habitudes, et l'on se donne, par quelque voie que ce soit, entrée chez elles.

Dès qu'on y a trouvé accès, la première loi que l'on s'impose, c'est d'être officieux par méthode, de ménager adroitement ses complaisances et ses services, d'imiter ceux qui ont le plus de retenue, et de s'insinuer doucement dans leurs esprits par des paroles pleines, en apparence, de sincérité et de respect. Fatal et maudit artifice! Pour surprendre une place on donne beaucoup de faux assauts, afin que, les forces étant partagées, on ne puisse repousser celui qu'on veut livrer tout de bon; et ici, par une conduite fort opposée, on ne donne d'abord aucune alarme à une âme, on ne cherche qu'à la mettre dans une funeste sécurité par une modestie et une sincérité apparente, afin qu'elle se défie moins du mauvais dessein que l'on a. Comme le sexe est faible et orgueilleux tout ensemble, on tire avantage de son infirmité, et l'on prodigue avec joie les louanges qu'on lui donne. On obéit avec zèle aux différentes passions des dames; on entre dans le détail de leurs affaires, on a pour elles les soumissions qu'elles demandent; et si l'on dit d'Hercule, qu'il mit bas sa massue pour prendre une quenouille et filer auprès d'Omphale, dont il voulait s'attirer les bonnes grâces, on s'assujettit quelquefois à de plus grandes bassesses, et l'on couvre du voile de civilité ou d'amitié une impudicité secrète, qui devient enfin impudente et importune, après s'être adroitement déguisée.

Vous me direz peut-être que ces dangers ne se rencontrent pas dans toutes les compagnies, qu'on se défie ordinairement de ces complaisances; qu'une fille, si elle est spirituelle, se rit de ces civilités, et n'en reçoit qu'autant qu'il lui plaît; et que si elle paraît ingénue, elle est souvent plus difficile à émouvoir, parce qu'elle trouve dans sa conscience de quoi résister à ces artifices, dont on se sert pour la surprendre. Je le veux croire; mais je vous réponds trois choses avec saint Jérôme et Tertullien.

La première, qu'une âme a besoin d'une grande vertu et d'une grâce particulière pour conserver son innocence au milieu de ces dangers, et que, moralement parlant, il est comme impossible que ces paroles envenimées ne lui fassent de mortelles blessures. Tout parle dans une conversation : la contenance, le geste, les regards, les présents, les habits, tout y est à craindre. Eh quoi! un saint Paul réduit son corps en servitude, et demande à être délivré de cette prison mortelle, à cause de l'ange de Satan qui le tourmente toujours, nonobstant la rigueur de ses mortifications : un anachorète tremble dans le fond de son désert, et quoiqu'il gourmande sa chair par de longues abstinences, quoiqu'il soit éloigné du monde, il ne peut presque éloigner l'idée importune qui lui en reste! Et vous voulez que ce que l'ombre d'un ennemi sollicite de faire, sa présence ne le fasse pas? vous prétendez être insensibles à ces louanges qu'on vous donne, à ces soumissions qu'on vous rend, à ces caresses et à ces civilités qu'on vous témoigne? Qui vous a donné cette intrépidité? est-ce votre conscience? mais n'en connaissez-vous pas la corruption? ne savez-vous pas que la volupté amollit une âme, fût-elle de fer et de bronze; principalement quand elle attaque de jeunes filles, qui succombent d'autant plus aisément, que leur concupiscence est vive, ardente et ingénieuse à les tromper, par la douceur d'un plaisir dont elles ne connaissent pas encore les dangers (*Hieron. De vitando suspecto contubernio*). Est-ce la résolution que vous avez prise de ne jamais rien faire qui blesse l'honnêteté et la pudeur? elle est louable, mais Dieu s'en

satisfait-il? lui qui, outre la pureté du corps, demande encore celle du cœur, qui vous avertit *que celui qui regarde une femme et qui la désire, est déjà tombé en adultère!*

La seconde chose que j'ai à vous répondre, c'est qu'il y a quelquefois plus de danger dans ces conversations qui paraissent honnêtes que dans les autres. Les grands péchés, dit Tertullien, effraient d'abord une âme, et quand le péril est évident, on s'arme de toute sa vertu et de toute sa vigilance pour y résister : *Graviora quæque delicta pro magnitudine periculi diligentiam extendunt observationis* (*Tert. de Idol.*, *c.* 11). Souvent dans les autres occasions on n'a ni cette vigilance ni cette attention sur soi ; et de là vient que, soit orgueil, soit simplicité, on périt dans le danger que l'on aime. Si c'est orgueil, on mérite d'être abandonné de Dieu, qui souvent permet que l'enflure de l'esprit soit humiliée par les péchés de la chair; et si c'est fragilité, l'on reconnaît enfin son imprudence et l'on tombe par sa propre faiblesse.

La troisième chose que j'ai à répondre, c'est qu'il n'y a rien de plus dangereux que ce mélange de différent sexe. C'est pour lors, dit Tertullien, qu'on se souffle les uns aux autres des étincelles d'impureté, soit qu'on ait les mêmes inclinations, soit qu'on en ait d'opposées, soit qu'on s'accorde ensemble, soit qu'on feigne de ne se point accorder ; stratagème encore plus dangereux pour se réconcilier aussitôt, et renouer de plus fortes amitiés : *Nullum majus scandalum occurrit quam ipsa virorum ac mulierum confusio*, *ipsa in favoribus aut conspiratio aut dissensio*, *ubi inter se de commercio scintillas libidinum conflabellant.* C'est pour lors, dit saint Jérôme, qu'un jeune homme et une jeune fille se perdent et se livrent des tentations auxquelles souvent ils succombent tous deux. Un jeune homme s'approche d'une fille, il en loue la beauté ou l'esprit, il lui dit des paroles équivoques, mais qui, tout équivoques qu'elles sont, signifient beaucoup de choses; il la tente pour voir de quel côté elle penche; il chante auprès d'elle; il lui applique les mots de ses chansons, et lui fait connaître par mille signes ce qu'il n'oserait lui dire à découvert. *Loquitur nutibus, et quod metuit dicere significat affectibus.* Cette fille, si modeste et si sage qu'elle soit d'abord, commence à s'apercevoir qu'elle a quelque avantage au-dessus des autres, et en recevant, quoique froidement, les compliments qu'on lui fait, elle s'en sert comme d'autant de preuves pour se persuader qu'elle est belle. De là vient ce soin de s'ajuster pour plaire davantage et se faire remarquer dans les compagnies. De là cette affectation à avoir beaucoup d'ornements et des habits avantageux pour faire paraître le dégagement de sa taille : *Papillæ fasciolis comprimuntur, et crispanti cingulo angustius pectus arctatur* (*Hieron. de Vitando suspecto contubernio*). De là ce soin à se friser et à faire tomber par boucles ses cheveux sur son front ou sur le bas de son visage : *Capilli vel in frontem vel in aures defluunt.* Désordres qui régnaient déjà du temps de saint Jérôme, qui semble avoir vu du fond de sa grotte ce qui se passait dans les cercles des dames de Rome; désordre que la malignité de notre siècle n'a fait que spiritualiser pour rendre les conversations plus dangereuses et le mal plus incurable.

Apprenez de là, pères et mères, que vous répondrez un jour, au jugement de Dieu, de ces libertés que vous donnez à vos enfants de voir toutes sortes de compagnies. J'avoue que vous ne laissez aller cette fille qu'avec ses parentes; mais prenez-vous garde si ces parentes n'ont pas l'esprit du monde, et si elles n'entretiennent pas de dangereuses habitudes? Sainte Thérèse dit que peu s'en fallut qu'elle ne se perdît à la compagnie de sa cousine germaine. Sa mère ne pouvait honnêtement lui refuser l'entrée de sa maison comme on la refuserait à une étrangère ; mais parce que cette cousine aimait la galanterie, parce qu'elle voyait des hommes qui faisaient les honnêtes et les chastes quoiqu'ils ne le fussent pas, elle avoue que sans une grâce particulière du ciel elle se serait pervertie avec elle. Mesdames, vous confiez souvent vos filles à vos parentes, je ne blâme pas cette conduite; mais si ces parentes ont l'esprit du monde, elles le leur inspireront; si ces parentes sont mariées, elles verront sans scrupule les compagnies ; et parce qu'elles y mèneront votre fille, ce sera cette fille qu'on caressera; on lui apprendra ce qu'elle ne savait pas encore ; et si on ne peut l'émouvoir, on lui fera connaître qu'on est ému. Vous dira-t-elle, quand elle sera retournée chez vous, les mauvaises pensées qu'elle a eues? vous avouera-t-elle que la conversation avec de jeunes hommes complaisants et flatteurs lui aura mis l'amour dans la tête; et si vous n'avez pas eu sur elle toute la vigilance que vous deviez avoir, n'en répondrez-vous pas devant Dieu (*Hieron.*, *Ibid.*)?

Mais je laisse cette réflexion particulière pour descendre à une générale qui regarde tout le monde, à savoir qu'il faut être extrêmement circonspect dans les conversations. Heureuse l'âme, dit saint Jérôme, qui ne flatte jamais, et qui ne se laisse jamais persuader ni toucher par ceux qui la flattent. *Beata mens quæ nec adulatur aliquando nec adulatori credit* : Heureuse l'âme qui ne trompe personne et qui ne veut être trompée de personne; *quæ nec decipit alterum nec ipsa decipitur*, qui loue ce qui mérite d'être loué, qui condamne ce qui mérite d'être condamné, qui, uniquement attachée aux règles de la sincérité et de la justice, en fait le fondement de ses conversations. Par ce moyen elle sera toujours seule au milieu du monde, et toujours en compagnie dans sa solitude, conservant la pureté de sa langue et de son cœur au chaste époux qu'elle s'est choisie. Il n'est pas nécessaire qu'on s'éloigne du monde pour mener une vie innocente, dit saint Bernard (*Hieron. Ep. ad Demetriadem*; *Bernard. serm.* 40, *in Cantic. num.* 4). Quoique la solitude du corps plaise

beaucoup à Dieu; quoiqu'une retraite de quelques jours, lorsqu'on peut la faire, soit nécessaire à un chrétien pour revenir de cette dissipation où les fréquentes compagnies et l'usage du monde le jettent, cependant la principale solitude que Dieu exige de sa fidélité est celle de l'esprit et du cœur. Il sera seul s'il ne s'ingère pas témérairement dans toutes sortes de compagnies, si au milieu du monde il se préserve de la corruption du monde, s'il se défie des flatteurs comme de ses plus dangereux ennemis, si tout ce qui ressent l'affectation et la complaisance lui déplaît, s'il se précautionne contre ces assiduités concertées qu'on a auprès de lui, et ces compliments étudiés qu'on lui fait. Il sera seul si sa langue qu'il a consacrée à Jésus-Christ ne dit rien que de raisonnable et de sincère, et s'il ne l'emploie pas à prononcer mal à propos sur les paroles ou actions de son prochain. Autre désordre des conversations du monde : non-seulement on y flatte, on y censure encore, on y médit; non-seulement on y fait l'agréable et le complaisant, on y fait encore le contrôleur et le critique; et s'il n'y a ni justice ni sincérité dans ceux-là, il n'y a ni humilité ni charité dans ceux-ci, comme je tâcherai de le prouver, tant pour vous empêcher de tomber dans ce second vice si familier dans les compagnies, que pour vous obliger à vous séparer de ceux qui y tombent.

SECOND POINT.

Puisque Dieu dans l'Ecriture prononce une même malédiction contre ceux qui disent que ce qui est amer est doux, et comme d'autres qui par un sentiment tout opposé, disent que ce qui est doux est amer, il faut avouer, messieurs, qu'on ne parle pas seulement mal en inspirant et en justifiant le péché par ses flatteries et ses artificieuses complaisances; mais qu'on pèche encore en donnant à la vertu ou aux actions indifférentes le nom de vice par ses médisances et ses censures.

Je joins à dessein ces deux choses pour vous faire voir d'abord qui sont ceux dont je prétends vous parler. Je ne parle pas en général de toute sorte de médisance; outre que la malignité et la lâcheté de ce vice sont assez connues, et qu'un homme d'honneur n'a rien tant en aversion que de passer pour médisant, le discours que j'en ferais demanderait trop d'étendue. Je ne parle pas non plus de toutes sortes de critiques ; il y en a de spirituelles qui éveillent en piquant, qui, sans altérer la charité chrétienne, rendent les esprits plus exacts dans leurs paroles ou dans leurs écrits ; critiques qui inspirent une noble émulation dans les compagnies, qui font que ceux qu'elles attaquent sont plus attentifs; comme de jeunes hommes qui, maniant le fleuret dans une salle d'armes, se portent des coups sans se haïr, et s'animent au combat sans se blesser.

Je parle d'une médisance plus raffinée, d'une maligne et sanglante critique où des esprits vains et pointilleux cachent adroitement les passions qui les dominent, observant tout, examinant tout, raisonnant et contrôlant sur tout ce qu'ils croient être opposé à leur satisfaction ou à leur fortune ; d'une médisance et d'une critique qu'ils font valoir à propos, faisant autant de mal à leurs frères par leurs censures que s'ils les outrageaient ouvertement par de noires et de cruelles détractions ; péchés d'autant plus dangereux, qu'ils sont aujourd'hui plus communs que les autres dans les conversations chrétiennes, et d'autant plus difficiles à connaître, qu'ils sont plus spirituels, à moins qu'on n'en distingue exactement les caractères, et qu'on ne fouille jusque dans les sources qui les produisent afin de s'en garantir soi-même, et de fuir la compagnie de ceux qui en sont coupables.

Il faut, pour cet effet, supposer avec saint Jean Chrysostome, que tout ce qui se ressent de l'orgueil et de la dureté, doit être banni de nos conversations. Pourquoi? parce que, dit-il, nous ne devons parler entre nous que comme Jésus-Christ parlait, lorsqu'il conversait avec les hommes, ce Dieu ayant voulu se familiariser avec nous afin que nos paroles fussent ses paroles, et que notre langue devînt sa langue. Je vous avoue que cette instruction morale m'a paru très-belle quand je l'ai trouvée dans toute son étendue chez ce Père. Non-seulement les miracles de Jésus-Christ nous font connaître sa divinité, non-seulement sa doctrine touchant les matières de foi nous a déterminés, non-seulement ses actions nous instruisent, ses paroles sont encore tellement les règles et les modèles de nos paroles, que nous devons être sa bouche et sa langue en ne disant entre nous que ce qu'il nous dit le premier dans le cœur, et ne nous croyant innocents dans nos conversations que quand nous l'imitons dans ces vertus de société dont il nous a laissé l'exemple.

Quelles sont-elles ces vertus ? c'est d'un côté une humilité accompagnée de douceur, et de l'autre une charité fraternelle qui nous unit ensemble, dit saint Jean Chrysostome. Voilà l'exemple qu'il nous a laissé ; c'est trop peu dire, voilà la sanctification et, pour me servir de la comparaison de ce Père, voilà la gloire et le sacrement de notre langue consacrée et enrichie, non pas d'un or pur ou de plusieurs diamants de grand prix, mais par l'attouchement de l'auguste et virginale chair de ce Dieu. C'est pourquoi si dans le commerce que nous avons les uns avec les autres, il ne se trouve nul vestige de cette humilité ni de cette charité, il faut dire hardiment, ajoute saint Chrysostome, que nous parlons mal puisque nous ne parlons pas comme Jésus-Christ, qui a sanctifié notre langue, mais comme le démon qui n'a que des paroles d'orgueil et de cruauté, et dont cependant notre bouche devient l'organe.

Or, pour descendre à l'application de ce grand principe que vous trouverez dans l'homélie 79 de saint Chrysostome sur saint Matthieu, je dis qu'il est impossible de distinguer aucune marque d'humilité et de charité dans ces médisants et ces critiques dont je viens

de parler, qu'au contraire on n'y trouvera qu'un secret orgueil qui les domine, un dur et cruel mépris qu'ils font de leurs frères.

Il est aisé de se déguiser dans ses paroles, la bouche d'un pécheur et celle d'un fourbe n'étant qu'une même bouche : *Os peccatoris, os dolosi.* Cependant quelque soin que l'on prenne de se contrefaire, on reconnaît certains traits du visage sous ce masque qui le cache ; et parce que sa langue est, dit ce Père, l'écho du cœur, l'un ne répète souvent que ce que l'autre a pensé, et ne parle que comme il a parlé.

C'est ce que l'on peut dire de ces satires et de ces ingénieuses médisances, qui font les plus ordinaires divertissements des compagnies ; elles ne peuvent venir que d'un orgueil raffiné et d'un secret désir de dominer sur les esprits. Car quels autres principes pourraient-elles avoir? Viendraient-elles d'un véritable désir de corriger les fautes d'autrui? Il faudrait en avertir avec prudence et en secret celui qui les a faites, sans les divulguer par une fausse et cruelle compassion. Viendraient-elles d'une âme sincère, qui dit les choses bonnement sans avoir dessein de nuire? Outre que cette ingénuité est blâmable en plusieurs rencontres, ces esprits dont je parle l'ont-ils, eux qui cessent d'avoir cette ingénuité prétendue quand on donne aux personnes dont ils médisent plus de louanges qu'ils n'en voudraient entendre? Viendraient-elles de l'esprit de Dieu, qui distingue les mauvaises actions d'avec les bonnes avec tant d'équité et de sagesse, que, sans se partager, il loue les unes et condamne les autres? A la vérité, ces pieux censeurs suivent cette méthode; mais, quoi qu'ils fassent, il est aisé de s'apercevoir que ce n'est qu'un orgueil secret qui les fait parler, comme il fit autrefois parler le démon.

Il ne dit pas à nos premiers parents, dans la conversation qu'il eut avec eux : Dieu est injuste; il leur fit seulement des questions et leur proposa ses doutes, pour leur persuader doucement ce qu'il n'osait pas brusquement leur dire : *Cur præcepit vobis?* Si Dieu est juste, pourquoi n'a-t-il pas voulu que vous goûtassiez de tous les fruits qu'il a mis dans le paradis? Ces médisants et ces critiques ne veulent pas dire de ce juge qu'il vend la justice ; de cette fille, qu'elle est impudique; de cette femme, qu'elle est hypocrite ; de ce prédicateur, que sa doctrine est mauvaise, ou bien qu'il se fait honneur des ouvrages des autres, comme si c'étaient les siens; mais ils font venir dans la conversation leurs questions et leurs scrupules si à propos, qu'ils persuadent à ceux qu'ils fréquentent ce qu'ils n'auraient pas la témérité de dire. Ce juge est éclairé dans sa profession, il ne fait de mal que ce qu'il veut en faire; mais pourquoi, disent-ils : *Cur?* Pourquoi favorise-t-il ceux qui lui sont recommandés? pourquoi fait-il éclater sa passion à vouloir toujours servir, même dans des affaires injustes, cet ami qui lui est dévoué. Cette fille est modeste, je ne puis me persuader qu'elle soit coupable d'un péché qui la rendrait la fable d'une ville; mais pourquoi, *cur?* pourquoi a-t-elle ces petites privautés avec ce libertin? pourquoi fréquente-t-elle cette bonne amie, qui est en très-mauvaise odeur? Cette femme est dévote et charitable, mais il y a trop d'affectation dans sa piété, ou trop de petites superstitions : parmi les pauvres, elle s'attache trop à ceux qui lui plaisent, et rebute trop durement ceux qui lui déplaisent. Ce livre est assez bon, mais ce qu'il y a ne vient pas de son auteur : ce n'est qu'une compilation des écrits des autres.

Quoique souvent ces critiques soient convaincus du contraire dans tous ces chefs, quoique souvent ils sachent par de fortes raisons qu'ils en ont, que ce qu'ils avancent est faux, toutefois leurs censures et leurs médisances ne cessent que lorsqu'ils s'aperçoivent qu'elles ne produiraient aucun effet: et il ne faut pas s'en étonner, c'est une passion de paraître et de se distinguer par quelque endroit qui les fait parler. Cet orgueil est caché, mais il éclaire par les paroles: on le reconnaît dans cet homme qui voudrait être le seul qu'on crût équitable dans ses jugements, dans cette femme qui voudrait servir de modèle de vertu aux autres, dans celui-ci qui profite de l'occasion où il peut, sans qu'on s'en aperçoive, noircir la réputation de son collègue, dans celui-là qui, par une ridicule tyrannie, voudrait assujettir tous les esprits à suivre ses opinions, à ne lire que les livres que sa cabale et son intérêt approuvent.

Saint Jérôme, qui par sa grande réputation avait attiré plusieurs dames de la première qualité de la direction desquelles il s'était chargé, n'attribue les médisances qu'on vomissait contre lui qu'à l'orgueil de ses ennemis et à la passion qu'ils avaient de dominer sur les esprits. *Quand je suis venu à Rome,* disait-il, *j'étais dans quelque estime parmi les honnêtes gens, je passais pour avoir de l'esprit et même de la vertu, et parce que je demeurais caché, on louait sans appréhender de mettre sa réputation en compromis avec la mienne, ma simplicité et mon éloquence. Dès que j'ai commencé d'être connu, et qu'on a vu des dames considérables par leur naissance et par leurs richesses, m'écouter avec assiduité dans l'explication que je leur faisais de l'Ecriture sainte, on a changé de sentiment à mon égard : je n'ai plus été cet homme sincère et désintéressé, j'ai passé pour un imposteur qui me servais de charmes, afin d'attirer auprès de moi des personnes de qualité. On me louait avant que je me fusse chargé de la conduite de Paul et de Mélanie, qui, à ma persuasion, sont sorties de Rome pour aller en Jérusalem : et quoique je n'aie reçu d'elles ni argent, ni présent, quoiqu'après les avoir fréquentées, on ne m'ait vu ni habillé de soie, ni couvert de pierreries; quoique l'on sache qu'elles ont une vertu solide et exemplaire, cependant parce que j'ai donné quelque ombrage à certains esprits orgueilleux auxquels ma conduite a déplu, ils ont trouvé à redire à ma façon de vivre, mon éloquence leur a paru suspecte, ils ont même critiqué et con-*

trôlé sur la simplicité de mon visage (*Ep. ad Azellam*).

C'est ainsi que parlait saint Jérôme, écrivant à une dame de la première qualité; ce qui nous fait connaître deux choses : la première, que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a attaqué les personnes de la plus haute vertu; et la seconde, qu'il y a toujours dans ces médisants un fonds d'orgueil, une brigue et une malignité secrète.

Ils ont à proportion encore moins de charité; charité cependant qui est le lien des sociétés et l'âme des conversations chrétiennes. *Cette charité est douce*, dit l'Apôtre, *elle est patiente, exempte d'envie, de précipitation et de jugement téméraire* (I *Cor.* XIII). Si elle parle, c'est sans mépris; si elle agit, c'est sans chercher ses intérêts, si elle corrige, c'est sans s'aigrir. Apprend-elle qu'on a fait quelque fausse démarche? elle s'en afflige : sait elle qu'on a embrassé la vérité et la vertu? elle s'en réjouit.

Or, je n'ai qu'à vous produire ces différents caractères de la charité, pour vous faire avouer d'abord que c'est là ce que ces critiques et ces médisants n'ont pas. Peut-être vous paraissent-ils doux et charitables; mais comme jamais personne, selon la réflexion de Tertullien, n'a mis du fiel et de l'ellébore pour tempérer le poison qu'il a préparé, aussi presque personne ne se sert d'injures et de paroles atroces pour décrier dans les compagnies celui qu'il hait; il faut témoigner de la charité et de la pitié afin de critiquer avec plus d'adresse, et mieux assaisonner ses médisances.

Absalon veut rendre suspecte et même criminelle la conduite de Dieu; mais comment s'y prend-il? il contrefait le charitable et le juste, il se tient à la porte du palais de son père pour parler à tous ceux que leurs affaires y appellent, afin qu'on leur rende justice. Il leur demande de quelle ville ils sont, il s'informe du sujet de leurs différends; mais en même temps il leur donne adroitement, et comme par charité, de très-méchantes impressions contre la conduite de son père. Vous avez bon droit, leur dit-il, et cependant si bonne raison que vous ayez, le malheur est que personne ne les écoute, et que le roi n'a établi aucun magistrat pour vous juger. Ah! si j'étais votre juge, je n'en agirais pas ainsi, je vous rendrais à tous bonne et prompte justice. Ainsi, le malheureux qu'il est, censure le procédé de David; et sous des apparences de charité pour le peuple, et de modération pour son père, il commet la plus noire et la plus lâche de toutes les médisances.

Un critique et un médisant contrefait donc souvent le charitable et le doux : mais quelle est sa charité, puisque, quoi qu'il fasse, elle paraît dédaigneuse, intéressée, précipitée dans ses jugements, accompagnée de malignité, d'aigreur et d'envie?

Quoique l'aiguille aimantée soit extrêmement distante de son pôle, elle le regarde toujours et le montre de loin : je veux dire, que quoique la parole soit un signe assez équivoque des sentiments de l'âme, il y a toutefois tant de sympathie entre elle et ces mouvements intérieurs, qu'elle les fait comme naturellement connaître. *Je te juge par ta parole*, disait ce maître de famille à ce mauvais serviteur de l'Evangile; et moi, je dis qu'il suffit d'entendre parler un critique pour savoir ce qu'il a dans l'âme. La première idée qu'on peut se former de lui, c'est, dit saint Bernard, de croire qu'il n'a point de charité.

En effet, la belle charité d'un chrétien qui regarde son prochain avec mépris, qui parle de lui d'un ton dédaigneux, qui le fait considérer plutôt comme un objet de pitié que comme un sujet d'une noble émulation! La belle charité d'un chrétien, qui, de peur que toute une compagnie n'entende le mal qu'il dit de son frère, le dit à l'oreille d'une confidente, et en fait souvent un secret à celle qu'il connaît la moins propre à le garder! La belle charité d'un chrétien qui, bien loin de couvrir les défauts de son prochain, les publie ou les grossit, les invente ou les multiplie, faisant passer ses conjectures pour de bonnes raisons, et des vraisemblances pour des vérités : animant secrètement par de malins rapports des personnes qui étaient en bonne intelligence, répandant sourdement de mauvais bruits, pleurant ceux qu'il tue comme s'il ne les attaquait qu'avec des armes de religion et de piété, s'exposant même à être blâmé de la témérité de ses jugements, et aimant mieux être condamné pour avoir dit un mensonge contre son frère, que de s'attirer de la louange pour avoir découvert ses bonnes qualités et sa vertu? *Elegantius putans de mendacio damnari quam præmium de virtute promereri* (*Heldebegius*, *Ep.* 68)! La belle charité d'un chrétien qui attaque souvent un absent, qui critique les actions, la piété, la doctrine de celui qui ne peut lui répondre!

Il est expressément défendu dans le Lévitique de dire des injures, et de donner des malédictions à un sourd : *Non maledices surdo* (*Levit.* XVIII); pour deux raisons, dit un savant disciple de saint Grégoire de Nazianze. La première, parce qu'il n'entend pas ce qu'on lui dit, et qu'il est barbare d'injurier un homme qui ne se persuade pas qu'on l'injurie. La seconde, parce que s'il a commis quelque faute, il ne peut s'en corriger par le reproche qu'on lui en fait.

Quand la charité parle, elle prétend se faire entendre; et comme elle n'attaque le mal que pour le guérir, elle montre le péché à celui qui en est coupable dans le dessein qu'il s'en corrige. Or, ce n'est pas là l'esprit des critiques. Ils n'osent souvent attaquer un homme en face, ils n'osent lui montrer ses défauts, ils sont trop malins et trop lâches pour lui parler à découvert, ils observent le temps et l'occasion de son absence, et bien loin de souhaiter qu'il se corrige de ses imperfections, s'il en a, ils voudraient qu'il y demeurât toujours, afin d'avoir toujours la cruelle joie de le blâmer. C'est pourquoi ils lui disent, pour l'ordinaire, des paroles obli-

geantes quand ils le voient, louant tantôt son esprit, tantôt sa vertu, afin qu'ils aient ensuite la barbare consolation de maudire un sourd, et de le vaincre après l'avoir désarmé.

Le prophète-roi qui en connaissait la dureté et la félonie, en parle dans deux différents endroits de ses psaumes. *Ces esprits mal faits me haïssent gratuitement*, dit David, *et sans que je leur en aie donné sujet.* Ils ne me disent que des paroles de douceur et de paix quand ils me voient, ils paraissent approuver par leurs yeux et par leurs gestes ce que je fais : mais enflammés qu'ils sont d'une colère secrète, destitués de toute charité et de toute justice, ils parlent mal de moi à mon absence, et ne s'efforcent qu'à me supplanter : *Oderunt me gratis, et annuunt oculis quoniam mihi quidem pacifice loquebantur, et in iracundia terræ loquentes dolos cogitabant* (*Psal.* XXXIV).

Il nous en fait encore une autre peinture et en décrit ailleurs la malignité ; quand, s'adressant à l'un de ces médisants et de ces critiques il lui fait ce reproche : *Ne reconnais-tu pas que ta bouche n'est remplie que de malice, toi qui t'assieds pour parler contre ton frère? Os tuum abundavit malitia, sedens adversus fratrem tuum loquebaris* (*Psal.* CX). Car, c'est comme s'il lui disait, selon la paraphrase que saint Augustin a faite sur ces paroles; ne vois-tu pas bien que tu n'as ni charité ni conscience? Si tu parlais contre ton frère en passant ou étant debout, on pourrait croire que tu le ferais par inadvertance, on l'attribuerait plutôt à une volubilité de langue ou à un petit emportement qu'à un défaut de charité, et l'on ne croirait pas que ce fût une détraction concertée où tu prisses quelque satisfaction : mais quand tu t'assieds pour médire de lui, tu le fais à loisir, tu cherches le temps et le lieu pour répandre de mauvais bruits contre sa réputation, tu donnes à connaître que tes discours sont étudiés, que ta critique et tes médisances te plaisent, et pour lors tu n'as pas plus de charité que les plus barbares et les plus grands ennemis en ont.

Prenez-y garde, chrétiens, et dans les visites que vous vous rendez, n'oubliez jamais cette importante instruction que l'apôtre saint Paul vous a laissée dans son épître aux Philippiens : elle est admirable, et renferme les principaux devoirs de la société. *Si vous avez reçu quelque consolation en Jésus-Christ, si vous vous sentez émus de compassion les uns pour les autres, si le Saint-Esprit est le lien de vos sociétés, rendez ma joie parfaite, ayez tous un même amour et une même âme, et des sentiments d'une charité réciproque. Ne faites rien par un motif de contention ou de vaine gloire, soyez aussi sensibles aux intérêts de votre prochain que vous l'êtes aux vôtres, et que tous vos entretiens soient pleins d'une tendresse et d'une humilité chrétiennes.*

Mais ce n'est pas encore tout : ne pèche-t-on dans les conversations que lors qu'on y flatte et qu'on y médit? écoutez ce qu'en pense le Sage : *In multiloquio non deerit peccatum* (*Prov.* X.) Quoiqu on n'ait ni l'artificieuse complaisence d'un flatteur qui excuse tout, ni l'orgueil et la dureté d'un médisant qui condamne tout, on peut encore pécher en parlant trop : et c'est ce vice des grands parleurs que je veux vous montrer en peu de paroles dans ce qui me reste à vous dire sur ce sujet.

TROISIÈME POINT.

Quand j'ai examiné de près cet oracle du Sage, et que j'ai voulu chercher les raisons pour lesquelles en parlant beaucoup on parle mal, j'en ai trouvé trois principales. La première, qu'il est moralement impossible qu'un grand parleur ne dise beaucoup de mensonges. La seconde, qu'il est moralement impossible qu'il ne dise beaucoup d'extravagances : et la troisième, qu'il est moralement impossible qu'il ne dise beaucoup de choses vaines et inutiles. Or, s'il tombe dans quelqu'un de ces défauts, on ne peut pas l'exempter entièrement de péché, pourquoi ? parce que s'il dit des mensonges, il pèche contre la vérité : s'il dit des extravagances, il pèche contre la droite raison; et s'il dit des choses vaines et inutiles, il pèche contre la modération et la sévérité chrétiennes, et par conséquent il est toujours vrai de dire : *in multiloquio non deerit peccatum.* J'abrége ces trois raisons, me réservant à leur donner plus d'étendue dans quelques-uns des discours qui se feront pour des prônes sur tous les Evangiles de l'année.

Il n'est pas fort étrange que les païens aient été de grands fourbes et de grands menteurs. Comme le démon, selon la forte expression de Tertullien, avait rempli le monde du mensonge de la vérité, tout était faux et corrompu chez eux. Leur culte était un faux culte, leurs dieux étaient de faux dieux, leurs vertus étaient de fausses vertus. Il y avait même si peu de sincérité et de stabilité dans leurs paroles, que souvent on était réduit à la fatale nécessité de chercher la vérité dans les fables, et d'ajouter plus de foi à ceux qui parlaient avec plus d'artifice, comme si ce langage eût été plus naturel et plus propre au temps que celui des autres.

Depuis que la vérité est sortie de la terre, comme dit le prophète-roi, et que la justice éternelle impatiente de voir du haut du ciel les erreurs et les mensonges des hommes en est descendue pour réformer les erreurs : qui ne croirait que les chrétiens sont exempts de ce péché dans les conversations qu'ils ont les uns avec les autres ?

Cependant nous ne sommes que trop convaincus du contraire ; et l'une des raisons pour lesquelles le mensonge est si familier aux chrétiens, c'est qu'on fortifie par une démangeaison de parler cette inclination générale que l'on a à mentir, et que la volubilité d'une langue précipitée dans ses paroles n'est qu'une grande et longue fable : *Volubilis lingua fabula multa.*

Tout homme est menteur, le Saint-Esprit nous en assure (*Psal.* CXV) : mais ce vice commun de la nature ne serait pas aussi fré-

quent qu'il l'est dans les compagnies, si l'on s'imposait quelques lois pour s'en préserver, et qu'on se réduisît de temps en temps à un judicieux silence : car si vous y prenez garde, deux choses sont nécessaires pour arrêter ce vice. La première, c'est la grâce de Dieu : c'est pourquoi Salomon dans ses Proverbes dit que *c'est au Seigneur à gouverner notre langue. Domini est gubernare linguam* (*Pr.*, XVI). La seconde, c'est une particulière attention de l'homme sur ses paroles, et un certain frein par lequel, avec le secours de la grâce, il s'arrête et se dompte lui-même. C'est pourquoi Salomon dans le même verset dit que *c'est à l'homme à préparer son âme, hominis est animan præparare*. Dieu donne à l'homme l'esprit de vérité : mais l'homme doit peu à peu ôter de soi ce qui l'empêcherait de le recevoir. Quand on veut redresser un arbre qu'un vice de nature a courbé, on le fait pencher peu à peu de l'autre côté, afin que par l'inflexion contraire qu'on lui donne, il ait la droiture qu'il doit avoir, ou du moins qu'il n'incline pas toujours vers le mauvais côté. Quand un homme veut se corriger des fréquents mensonges auxquels ils est naturellement sujet, il doit faire à peu près la même chose. *Pulsato intus atque incitato pectore linguam loqui gestientem cohibere.* Il doit rentrer de temps en temps en lui-même, faire réflexion sur ses paroles, s'imposer un prudent silence et arrêter sa langue dans la démangeaison qu'elle a de parler : et dès qu'il s'est ainsi gêné, il dit ce qu'il veut dire, il tait ce qu'il veut taire, et il se corrige insensiblement de ses mensonges. Or, les grands parleurs ne veulent pas se faire cette violence; ils veulent dire tout ce qui leur vient dans l'esprit : histoires, aventures, contes faits à plaisir, galanteries, bouffonneries, paroles obligeantes, paroles désobligeantes, et par conséquent faut-il s'étonner s'ils disent beaucoup de mensonges : *In multiloquio*, etc.

Quand ils ne seraient pas coupables devant Dieu en ce chef, ils le seraient en un autre, du moins devant les hommes, en ce que, par cette indiscrète fluidité de paroles, ils sont accusés de pécher contre la droite raison et le bon sens. *Il y a un temps destiné pour parler, il y a un temps destiné pour se taire ;* mais le Sage qui a distingué ces deux temps, n'en a jamais déterminé aucun où il fût permis de trop parler. Il faut que la raison et la sagesse gouvernent la langue, dit saint Ephrem, comme une main habile fait un instrument de musique qu'elle touche. Quand un ignorant pince un luth, il ne lui fait rendre que de mauvais sons, qui choquent et fatiguent l'oreille. Quand un étourdi parle par une impétueuse démangeaison, comme il ne se consulte pas soi-même auparavant, il ne dit que des extravagances, et il suffit de l'entendre pour juger de son indiscrétion et de sa faiblesse. Au contraire, quand il suit les lois de la sagesse, il est parfait en toutes choses. Ce n'est qu'honnêteté dans ses mœurs, et toutes ses actions sont si bien réglées, qu'on n'y peut remarquer aucun défaut : *In operibus illius honestas sine defectione.* Ce n'est que bonne grâce dans ses discours, qui charment ceux avec lesquels il converse : *Præclaritas in communicatione sermonum ipsius.* Ce n'est que modestie et maturité du jugement, qui font goûter d'innocents plaisirs à tous ceux qui ont son amitié : *In amicitia illius delectatio boni.* Mais s'il est étourdi, et s'il dit indiscrètement tout ce qui lui vient dans la pensée, on le hait et on le méprise ; ou bien s'il ne s'attire pas toujours ce mépris et cette haine, il est certain, ajoute le Sage, qu'il blesse son âme et qu'il fait un notable préjudice à sa réputation : *Qui multis verbis utitur, lædet animam suam* (*Prov.*, XX). Voilà pourquoi il le compare à une ville qui est ouverte à tout le monde, et qui n'a point de murs qui la défendent : *Sicut urbs patens et absque murorum ambitu, ita vir qui non potest in loquendo cohibere spiritum suum.* Un grand parleur est hors de défense, il peut dire ce qui lui nuit aussi bien que ce qui lui est avantageux, parler contre ses amis aussi bien que contre ses ennemis, révéler ce qu'on lui a confié en secret comme ce qu'on l'a prié de dire ; semblable, dit saint Grégoire de Nazianze, à un enfant ou à un fou qui, ayant un arc en main, tire où la fantaisie le porte, blesse indifféremment parents, étrangers, personnes connues, personnes inconnues, ceux qu'il aime et ceux qu'il hait.

Enfin, ce qui m'étonne, c'est que le plus grand avantage que puisse avoir un grand parleur, c'est de ne dire que des choses inutiles, et cependant quel avantage, puisque c'est de ces paroles inutiles que Jésus-Christ assure que nous rendrons compte au jour du jugement (*Matth.*, XII)?

J'appelle, avec saint Grégoire, paroles inutiles, celles que l'on dit sans nécessité et sans aucune intention de profiter, selon Dieu, à ceux qui les écoutent (*lib.* VII *Mor. c.* 17). Car comme la langue semble ne nous avoir été donnée qu'à trois fins, je veux dire, ou pour louer Dieu, ou pour rendre quelque service à notre prochain, ou pour nous sanctifier nous-mêmes : dès que nos paroles n'ont rapport à aucune de ces trois choses, ce sont des paroles inutiles.

J'appelle, avec saint Basile, paroles inutiles, celles qui, quoiqu'elles soient bonnes dans leur genre, cependant n'ont pas cette bonté chrétienne qui inspire, comme dit saint Paul, la piété à ceux qui les écoutent : paroles dites, non pas pour mettre la foi et la religion dans les âmes, mais pour entretenir en elles les amusements et les badineries du siècle ; car comme le Saint-Esprit est, selon cet apôtre, le sceau de notre adoption, dès que nous n'avons pas dans nos discours une fin chrétienne, nous l'attristons, et si peu de tristesse que nous lui donnions, nous ne sommes pas entièrement exempts de péché (*Basilius, in reg. brev., reg.* 25).

Or, n'est-il pas ordinaire et presque nécessaire de dire beaucoup de ces paroles, lorsque l'on parle trop? et comme Jésus-

Christ assure que nous en rendrons un rigoureux compte au jour du jugement, qui est-ce qui peut excuser de péché cette volubilité de langue? Je m'aperçois assez de mes autres péchés, disait-il, je connais la ruse de Satan dans les autres tentations; mais cette continuelle tentation de vouloir toujours parler, et qui est un grand mal lorsque j'y succombe, m'est presque inconnue. Or, si un grand saint qui s'était fait une habitude d'un rigoureux silence, et dont les paroles étaient si réglées lorsqu'il était obligé de parler, avait ces sentiments, que devons-nous dire nous autres qui parlons si souvent sans nécessité et sans circonspection? Oh! que les jugements de Dieu sont différents des nôtres! ce que nous considérons comme innocent et exempt de reproche, Dieu dit qu'il sera sujet à un rigoureux examen; et ce que nous croyons ne pas blesser la sainteté du christianisme que nous professons, l'un de ses apôtres le regarde comme une injure manifeste que nous faisons à notre vocation, jusqu'à dire que ces paroles vagues et superflues témoignent que nous n'avons qu'une religion vaine et stérile (*Jacobi*, I, 26).

Voilà, chrétiens, ce à quoi vous n'avez peut-être jamais pris garde, et qui cependant demande de très-sérieuses réflexions. Vous êtes-vous jamais confessés de celui-ci? Vous cherchez des remèdes contre les autres péchés, en avez-vous jamais cherché contre celui-ci? C'est pourquoi, prenez aujourd'hui la même précaution que David, et dites avec lui : *Custodiam vias meas ut non delinquam in lingua mea;* je vous l'ai promis, ô mon Dieu! et je m'acquitterai de ma promesse avec le secours de votre grâce. Je me tiendrai sur mes gardes afin de ne point dire de paroles qui vous offensent. La nécessité et la tempérance seront les deux règles de mes conversations. Lorsqu'il ne sera pas nécessaire que je parle, je tâcherai de me taire, et dans mes entretiens je corrigerai autant qu'il me sera possible ce que j'y trouverai de superflu, afin que par cette salutaire contrainte j'évite le jugement de votre justice, et que je ne reçoive que celui de votre miséricorde. *Amen.*

SERMON XL

POUR LE DOUZIÈME DIMANCHE D'APRES LA PENTECÔTE.

Des œuvres de miséricorde.

Vade et tu fac similiter.
Allez et faites de même (*S. Luc, ch.* X).

Il fallait que la charité du Samaritain, dont il est parlé dans notre évangile, fût parfaite dans toutes ses circonstances, puisque Jésus-Christ la propose aujourd'hui à un docteur de la loi comme une excellente règle de l'amour du prochain; mais il fallait aussi que la Synagogue fût tombée dans une étrange corruption, puisqu'il est obligé de chercher chez ceux mêmes qu'elle avait en horreur, des modèles d'une vertu qu'il ne rencontrait pas dans Israël.

Soit que Jésus-Christ ait voulu confondre les Juifs et leur ôter toute sorte d'excuse, en leur montrant des étrangers qui vivaient mieux dans leur fausse religion qu'ils ne vivaient eux-mêmes dans le culte du vrai Dieu, soit qu'il ait prétendu les instruire et les animer à la pratique de certaines vertus qui, bien loin qu'elles fussent au-delà de leurs forces, avaient été embrassées par des nations qui n'avaient pas eu les mêmes secours qu'eux, il est certain, comme les Pères l'ont remarqué, qu'il leur a presque toujours proposé la conduite des païens pour exemple, et qu'il a voulu qu'ils apprissent des peuples incirconcis les moyens les plus efficaces pour s'acquitter de leurs principaux devoirs.

S'il veut les porter à faire pénitence, il leur représente les Ninivites qui l'ont faite à la première prédication de Jonas; et au cas qu'ils ne la fassent pas, il proteste que ces peuples s'élèveront contre eux au jugement de Dieu. S'il leur persuade la nécessité et l'excellence de la foi, il leur met devant les yeux celle d'un centenier, et dit à leur confusion qu'il n'en a pas trouvé chez eux de pareille. S'il entreprend de leur faire connaître leur ingratitude, *de dix lépreux qui ont été guéris*, leur dit-il, *il ne s'en trouve qu'un qui ait rendu grâces à Dieu, encore était-ce un étranger* (*Matth.* VIII). Enfin si aujourd'hui il les encourage à pratiquer les œuvres de miséricorde, tant spirituelles que corporelles, il leur donne pour exemple, non pas un prêtre ou un lévite, mais un Samaritain qui les fait.

Aussi, plus je considère l'action de cet homme, plus elle me ravit. Il trouve sur le chemin un pauvre malheureux que deux voleurs ont dépouillé, blessé et laissé à demi mort. Ce triste spectacle le touche si vivement, qu'il lui donne tous les secours que peut inspirer la charité la plus parfaite. Ni la diversité de religion, qui semble un juste motif d'aversion et de haine, ni la dureté d'un prêtre et d'un lévite, qui passent indifféremment sans qu'un si pitoyable objet les arrête, ne lui font négliger aucune des assistances qu'il est capable de lui rendre. Malgré cette opposition de secte, malgré cette inhumanité des ministres du Dieu d'Israël, il donne à ce misérable tout ce qu'il peut lui donner, son cœur, ses remèdes, son argent. Il lui donne son cœur, il s'approche de lui, et l'ayant vu il en est touché de compassion : *Veniens secus eum misericordia motus est.* Il lui donne ses remèdes, il verse sur ses plaies de l'huile et du vin : *Alligavit vulnera ejus infundens oleum et vinum.* Il lui donne son argent : *Protulit duos denarios;* et non content de cette aumône, il dit à l'hôte aux soins duquel il l'a confié, qu'il lui rendra à son retour ce qu'il aura dépensé pour lui : *Quodcumque supererogaveris, ego, cum rediero, et reddam tibi.*

Faut-il, chrétiens, qu'un étranger nous confonde encore aujourd'hui, et que la charité fraternelle étant presque entièrement éteinte de nos jours dans ceux qui y sont plus obligés que les autres, un samaritain la

rallume dans nos cœurs, en nous apprenant les moyens de la faire? Oui, sans doute, il le faut, puisque c'est à cet exemple que Jésus-Christ nous renvoie : *Vade et tu fac similiter*, allez et faites de même. Excellente leçon qui renferme les principaux devoirs de la charité, tant de celle qui regarde les besoins de l'âme, que de celle qui s'occupe à soulager les nécessités du corps; voulez-vous que je vous les explique? les voici en peu de mots, et j'en vais faire tout le sujet de ce discours. Votre frère est-il affligé? donnez-lui votre cœur par la compassion et consolez-le dans ses disgrâces; votre frère est-il éloigné des voies du salut, et à demi mort? donnez-lui vos remèdes, et ramenez-le dans le bon chemin par vos corrections et vos conseils; votre frère est-il pauvre et réduit à la mendicité? donnez-lui votre argent et soulagez-le dans sa misère par vos aumônes. Adorable Sauveur, qui êtes le père de miséricorde et le Dieu de toute consolation, gravez dans nos cœurs ces bons sentiments, nous vous en conjurons par, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Ce fut sur le chemin qui conduit de Jérusalem à Jéricho, que deux voleurs s'étant inhumainement jetés sur un homme qui passait, le maltraitèrent, le dépouillèrent et le laissèrent à demi mort; mais ce fut sur ce même chemin que se rencontra le charitable samaritain qui, frappé de ce spectacle, s'approcha de lui, et se sentit ému de compassion à la vue d'un si pitoyable objet.

Quand l'homme sort de Jérusalem, qui est un état d'innocence et de paix, pour aller à Jéricho, qui ne signifie que trouble et inconstance, c'est alors, dit saint Augustin, qu'il tombe entre les mains du démon et du péché, qui exercent sur lui les mêmes cruautés que ces deux voleurs exercèrent sur ce malheureux; ils le dépouillent, et la pauvreté que le premier homme n'eût jamais soufferte, s'il avait conservé son innocence, est une des peines de son péché; ils le blessent, et la maladie dont il n'eût pas ressenti les cruelles atteintes, l'a si vivement attaqué, que, dès que le tempérament de son âme a été déréglé, il n'a plus eu de santé dans son corps; ils le laissent à demi-mort entre le temps et l'éternité, entre les biens temporels qui passent et les éternels qu'il a perdus, en partie vivant par un reste d'une foi oisive, en partie mort par le défaut de bonnes œuvres, traînant au milieu d'un monde infidèle et d'une fortune capricieuse une vie languissante dans un corps faible, exposé à toutes sortes de disgrâces, et par conséquent en proie à l'abattement et à la tristesse qui en sont les plus naturelles suites.

Mais, chrétiens, c'est pour lors que Dieu qui, dans l'exercice même de ses vengeances, se souvient toujours de sa miséricorde, suscite un charitable samaritain qu'il fait rencontrer à propos sur ce chemin, afin que, touché de ces misères corporelles, il s'approche, avec des sentiments de compassion et de tendresse, de celui qui les souffre; c'est pour lors qu'il veut qu'à son exemple nous laissions agir sur nous la nature et la religion, afin que, nous sentant émus de pitié par la présence et la proximité de cet objet, nous bandions ses plaies et le consolions dans son malheur.

En effet la nature nous inspire elle-même ce sentiment par ce grand principe, et comme dit saint Augustin, par cette grande règle d'amour qu'il faut faire à autrui ce que nous voudrions nous être fait, qu'il faut rendre à autrui les mêmes secours que nous voudrions qu'il nous rendît; en sorte que, comme nous sommes bien aises qu'il compatisse à nos misères, et qu'il nous console quand nous sommes affligés, nous devons aussi avoir pour lui ces mêmes sentiments, à moins que nous ne soyons tout à fait dénaturés. Ainsi en avez-vous disposé, ô mon Dieu, pour mettre toutes les choses de la terre dans l'ordre où elles devaient être, je veux dire avec ce Père, pour punir le péché par les misères temporelles, et pour donner, par ces misères, occasion à l'exercice de plusieurs vertus qui demeureraient inconnues, et qui n'auraient point d'emploi, s'il n'y avait point de misérables.

Dans quelque état que nous soyons, nous avons tous certaines qualités ou certains emplois qui nous rendent nécessaires aux autres; nous avons aussi tous des besoins ou des misères particulières qui nous en font dépendre. Il en est du corps politique comme du corps naturel. Un membre ne peut pas dire (c'est saint Paul qui parle) qu'il n'a nul besoin des autres ; la tête a besoin des pieds, les pieds ont besoin de la tête, les mains sont nécessaires aux yeux, les yeux sont nécessaires aux mains, ils se rendent tous dans un même composé des secours réciproques.

Une pareille subordination se rencontre dans les corps politiques et civils. Quelque grand et heureux que soit un homme, il ne peut jamais dire qu'il n'a besoin de personne. Les maîtres ont besoin de leurs serviteurs, les seigneurs de leurs vassaux, les rois de leurs sujets, ce n'est que par ce tempérament que les Etats subsistent ; plus ces relations et ces unions sont grandes, plus ils se maintiennent et résistent aux efforts de leurs ennemis. Quelque forte que paraisse la santé d'un homme, elle peut être ruinée par la maladie, et de quelque prospérité qu'il jouisse, cent fâcheux accidents peuvent le désoler et l'abattre. Comme donc nous pouvons avoir en certaines occasions des disgrâces ou des faiblesses particulières pour lesquelles nous voulons que les autres nous témoignent leurs ressentiments, jusque-là qu'ils passeraient pour durs dans notre esprit, s'ils n'en étaient nullement touchés ; par le même principe que nous exigeons d'eux ce devoir de charité, nous nous sentons naturellement obligés de le leur rendre. Car quelle serait notre injustice, si nous voulions que nos frères nous plaignissent dans nos plus grandes douleurs, et que nous nous fissions un cœur de fer et de bronze pour n'être pas touchés de leurs plus grands maux? si nous prétendions que tout le monde eût pour nous une miséricorde et une

charité compatissante, et que nous ne voulassions en avoir pour personne? Cela répugne sans doute au bon sens, et comme ce serait une extrême cruauté, dit Guillaume de Paris (*Lib. de virt. c.* 6, *p.* 21), de rire ou d'être insensible à la vue d'un mort qui nous aurait été ami, c'est une dernière dureté de n'être pas touché des misères de son prochain.

C'est ainsi que ces subordinations et ces nécessités réciproques sont le fondement ou l'occasion de plusieurs belles vertus. Par elles, un homme se sert de son ami pour répandre dans son sein ses secrets et ses faveurs : *Utitur amico ad rependendum gratiam;* par elles, il se sert de son ennemi pour acquérir la patience, qui serait sans exercice s'il n'y avait personne qui l'outrageât et le persécutât : *Utitur inimico ad patientiam;* par elles, il aime tous ses frères et il leur veut du bien à tous : *Utitur omnibus ad benevolentiam;* sensible à leur bonne et à leur mauvaise fortune, touché de compassion lorsqu'il les voit ou dans la nécessité, ou dans l'erreur, ou dans l'affliction : *Periculo, vel errore, vel dolore commovetur;* prêt à les secourir autant qu'il peut dans leurs désordres, ou à les consoler dans leurs misères : *Usque ad illius auxilium aut correctionem, aut consolationem patitur.*

Tel est, dans la dépendance où nous sommes les uns des autres, le sentiment que la nature nous inspire et la première loi qu'elle nous fait. Elle veut que nous plaignions et que nous consolions ceux qui sont affligés, par cette grande raison que nous voudrions qu'on nous rendît dans ces mêmes occasions les mêmes services. C'est dans cette vue, selon saint Basile, que souvent Dieu, pour amollir la dureté de notre cœur, veut que nous soyons exposés aux mêmes misères que souffre notre prochain. Voyez, dit-il, ce qui arriva à Elie : ce prophète, emporté d'un saint zèle, n'avait presque plus de compassion des hommes; il s'était fait une humeur si austère, que, bien loin d'être touché de leurs malheurs et de les consoler, il priait Dieu de les affliger encore davantage. Dieu lui donna, à la vérité, le pouvoir de fermer le ciel pendant trois années, en sorte qu'il n'en tomba ni pluie, ni rosée; mais, afin qu'il eût dans la suite plus de compassion et de tendresse, il permit que la faim et la soif, qui étaient les tristes effets de la sécheresse qu'il avait attirée sur la terre, l'attaquassent comme les autres. Dieu fit encore plus, dit saint Basile : il l'envoya, dans cette famine générale, vers une pauvre veuve, lui demander du pain et de l'eau, et même il voulut que des corbeaux lui apportassent tous les jours à boire et à manger, afin que ces oiseaux carnassiers, qui lui rendaient assidûment un si bon service contre leur nature, lui apprissent à avoir de l'humanité et de la pitié pour ses semblables : *Ut corvos qui commodato obsequio naturam vicerant, humanitatis causa revinceret.* Aussi ne remarquez-vous pas qu'il quitta bientôt cette première sévérité, et qu'il devint, pour ainsi dire, tout différent de lui-même? Cet homme, auparavant sauvage et presque inaccessible, entre dans la maison de cette veuve; il la rassure dans sa défiance et sa crainte; il lui ôte d'entre les bras son enfant, qui venait de mourir; il le met sur son lit, se penche sur son corps par trois fois, le ressuscite, le rend à sa mère éplorée, et lui dit : Consolez-vous, votre enfant vit (II *Reg.*, XVII). Tant il est vrai que la nature même nous apprend à avoir pitié de nos frères, par rapport aux mêmes misères que nous souffrons, et à les consoler dans leur abattement, comme nous voudrions qu'ils s'acquittassent envers nous des mêmes devoirs.

La religion que nous professons, qui est une religion que la charité a formée, est encore un motif plus puissant pour nous engager à la pratique de cette œuvre de miséricorde spirituelle. Quand la nature agit toute seule, elle a bien quelques caresses et quelques douces paroles sur les lèvres; mais elle n'a pas dans le cœur la racine de la charité qui la doit animer : *Blandimenta in labiis habet, radicem charitatis in cordibus non habet* (*Paulinus, ep.* 16). Ce n'est qu'un amour encore faible et imparfait, qui a besoin d'être purifié et soutenu par un mouvement de l'esprit de Dieu, qui lui donne la perfection et la force. Aussi l'une des grandes obligations que le christianisme nous impose, est celle de compatir aux malheurs de notre prochain et de le consoler dans son affliction : obligation si pressante, qu'entre les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, elle est presque la seule indispensable en certaines occasions, comme l'a très-judicieusement remarqué un des plus savants de nos théologiens (*Alip.* 47, *cant. tim.*, 1).

Comme chacun fait tous ses efforts pour se tirer de la misère, aussi celui qui est véritablement miséricordieux doit tâcher d'en délivrer son prochain autant qu'il lui est possible : c'est ce que Jésus-Christ lui ordonne de faire dans son Evangile. Cependant, comme il arrive quelquefois que son prochain n'a besoin ni de correction, ni d'instruction, ni d'aumône, ou comme d'ailleurs il se peut faire qu'un chrétien ne trouve ni de matière, ni d'occasion favorable pour reprendre son prochain; comme il se peut faire qu'il est si pauvre ou si ignorant qu'il n'a nul moyen d'assister ou d'instruire les autres, il est aussi souvent dispensé de ces obligations, et, soit que les nus ne soient pas revêtus, soit que les morts ne soient pas inhumés, soit qu'on ne rassasie pas ceux qui ont faim, soit qu'on ne visite pas ceux qui sont captifs, Dieu, dans son jugement, ne lui demandera pas compte de l'omission de ces bonnes œuvres, qu'il n'aura pas eu l'occasion ou le pouvoir de faire. Il n'en est pas ainsi de l'obligation qui lui est imposée de prier pour son prochain, de porter sur soi le fardeau de sa misère par une compassion sincère, et de lui dire quelques paroles de consolation dans l'affliction qui le presse. Ce devoir est de toutes les conditions et de tous les temps : il est imposé aux riches et aux pauvres, aux

ignorants et aux savants ; et quoique tous les chrétiens ne puissent pas, comme saint Paul, travailler au salut et à la conversion des âmes, ils sont tous obligés d'entrer dans ses sentiments, qui sont de gémir intérieurement sur les misères de leurs frères, et de dire, comme ce charitable apôtre : Qui est-ce qui est infirme sans que je ressente son infirmité? qui est-ce qui est scancalisé sans que je brûle? *Quis infirmatur et ego non infirmor? quis scandalizatur et ego non uror?* (II *Cor.*, XI).

Je ne puis mieux vous expliquer ma pensée que par une surprenante aventure dont saint Augustin fait mention dans le chapitre second, du livre cinquième, de la Cité de Dieu. Il dit que du temps d'Hippocrate, il se trouva deux frères qui avaient entre eux une telle sympathie, que quand l'un était malade, l'autre l'était aussi, que quand l'un commençait à se bien porter, l'autre commençait aussi en même temps à reprendre ses forces. On consulta sur un événement si extraordinaire les plus habiles du temps. Les uns, comme les astrologues, dirent que ces mouvements sympathiques ne pouvaient venir que de l'aspect, et de la conjonction des mêmes astres qui avaient présidé à leur conception et à leur naissance. Les autres, comme les médecins, assurèrent qu'il y avait grande apparence qu'ils étaient jumeaux; et qu'étant sortis en même temps d'un même sein, ayant été élevés ensuite dans une même maison, nourris de mêmes aliments, accoutumés au même air et aux mêmes exercices, ils avaient contracté une si parfaite conformité de tempérament, que les mêmes maladies attaquaient l'un et l'autre, et les mêmes choses aussi rétablissaient leur santé.

Si nous nous considérons par rapport au christianisme que nous professons, nous sommes tous frères, nous sommes tous sortis du même sein, qui est l'Eglise, nous avons tous été conçus sous la même constellation qui est la miséricorde de Dieu, nous avons tous reçu le même esprit, qui est un esprit consolateur, nous mangeons tous le même pain, qui est un sacrement d'union, nous sommes tous élevés aux mêmes exercices, qui sont des exercices de charité, on nous fait à tous les mêmes leçons, qui sont des leçons d'amour, nous composons tous le même corps, qui est un corps dont Jésus-Christ, Dieu de toute consolation, est le chef. Et voilà la principale raison de cet engagement où nous sommes de nous entr'aider, et de nous consoler dans nos disgrâces, de nous secourir d'affection et de désir quand nous ne le pouvons pas en effet, de ressentir par réflexion les maux que souffrent nos frères, et de porter le fardeau les uns des autres, pour accomplir par ce moyen, comme dit saint Paul, la loi de Jésus-Christ : *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi* (*Galat.*, VI). Si donc, ni les infirmités, ni les pertes, ni les maladies, ni les autres disgrâces de nos frères, ne nous touchent pas ; si, pouvant avec quelques paroles de douceur les relever de leur abattement, nous les laissons inhumainement accabler de tristesse; si, bien loin de les consoler, nous les aigrissons, et insultons à leur malheur, peut-on dire que nous composons avec eux un même corps, que nous avons été conçus dans le même sein, que nous reconnaissons le même Dieu pour père, que nous suivons les mêmes maximes, que nous sommes animés du même esprit? Non, sans doute, et je ne fais pas difficulté de dire, après un grand évêque, que nous n'agissons que par l'esprit du démon, et que la société que nous formons n'est qu'une société diabolique : *Societas diabolica.*

Le démon, dit ce savant prélat, voudrait donner aux hommes tout le mal qu'il a, et ne voudrait leur faire aucune part des biens qui lui restent. Il a encore dans son état de réprobation certains biens naturels, qui, quoiqu'ils aient été beaucoup diminués par sa malice, ne lui ont pas été toutefois entièrement ôtés. Il a de la pénétration et de la science, il connait une infinité de choses, et par une longue expérience, il sait plusieurs moyens dont la découverte pourrait nous être avantageuse : mais ce n'est pas là son esprit; il s'afflige de notre bien, et il se réjouit de notre mal. Si nous sommes debout, il nous tend des piéges pour nous faire tomber, et si nous tombons, il se fait une joie de notre chute, se servant des biens naturels qu'il a, non pas pour nous consoler, mais pour nous accabler et nous perdre. *Nulli hominum aliquid libenter impertitur. Unde astutia sua, de scientia quam habet eminentissimam et aliis bonis naturalibus suis quæ si læsa fuerint et obtenebrata in eo per malitia non tamen penitus extincta* (*Tract. de Mor.*, *p.* 213). Or, c'est là à peu près le génie de plusieurs chrétiens qui veulent bien qu'on les console quand ils sont affligés, mais qui, souvent se réjouissent de l'affliction d'autrui, ou qui, pleins d'eux-mêmes, oublient les premières obligations du christianisme, et sont insensibles au malheur de leurs frères.

Mais ce qui doit encore nous engager puissamment à la pratique de cette œuvre de miséricorde spirituelle, c'est la gloire qui nous en revient, en ce que nous tenons la place de Dieu, et que nous faisons visiblement en consolant notre prochain, ce qu'il fait invisiblement dans une âme affligée, par la douceur et l'onction de sa grâce.

Dieu console en deux manières une personne affligée, dit Guillaume de Paris. 1° En diminuant la violence de la tentation qui la presse, *tentationem mitigando.* Quelquefois la douleur qu'une personne souffre est si grande, qu'elle se sent tentée d'impatience, de rébellion, et de désespoir; mais Dieu qui est fidèle, et qui ne souffre pas qu'elle soit tentée au delà de ses forces, modère cette douleur, et la rend plus supportable par de certains tempéraments qui sont autant d'effets de son infinie miséricorde.

2° Il la console en lui donnant des forces pour endurer son mal avec patience, et quelquefois même pour le souffrir avec joie, *virtutem dando :* divisant d'un côté les eaux

de ce torrent amer qui aurait renversé une âme, s'il l'avait attaquée avec toute sa violence, et de l'autre lui donnant assez de courage pour tenir ferme, et se roidir contre son impétuosité.

Il n'appartient proprement qu'à Dieu de consoler en ces deux manières une âme affligée : mais comme il se sert du ministère des hommes pour nous instruire, quoiqu'il puisse nous toucher et nous éclairer par ses inspirations ; aussi quoiqu'il nous donne dans nos afflictions un esprit de patience et de résignation à ses saintes volontés, il emploie souvent des moyens extérieurs pour nous tirer de l'abattement où nous sommes, soit afin d'appliquer à des maux sensibles des remèdes sensibles qui les adoucissent, soit afin que les hommes puissent partager avec lui la fonction et la gloire de consolateur.

Une des plus fortes tentations est celle que l'adversité nous livre : on la sent agir sur soi, et de quelque côté qu'on se tourne, on la rencontre. Si c'est une maladie, une persécution, un renversement de fortune, une douleur aiguë, une perte de biens, d'enfants ou de ce que l'on a de plus cher; ces maux sont si présents et si sensibles, qu'une âme peut à peine faire le moindre effort sur elle pour les surmonter. L'imagination est remplie de tristes idées, l'esprit occupé du sujet de son chagrin, le cœur destitué de force et presque de liberté : et comme le mal vient d'une cause extérieure qui rend, ce semble, moins volontaire la patience avec laquelle il faudrait le souffrir, on chancelle, on languit, on s'ennuie, on s'abat sous le poids de sa douleur.

Dieu, qui veut que les hommes entrent dans ses desseins, qu'ils soient ou les objets de sa miséricorde pour la recevoir ou les ministres de sa miséricorde pour la répandre, se sert des afflictions à deux fins ; je veux dire pour éprouver et purifier celui qui les souffre, pour attendrir et exciter la charité de celui qui les voit. Il dit à un juste affligé pour le consoler : *Noli timere, serve meus Jacob, effundam enim aquas super sitientem, spiritum meum super semen tuum, et benedictionem meam super stirpem tuam* (*Isai.*, XLIV). Ne crains pas Jacob, si tu as soif, je te donnerai de l'eau en abondance; si tu souffres quelque perte dans ta maison ou quelque autre disgrâce dans ta famille, ne t'impatientes pas, mon cher serviteur, je répandrai sur elle ma bénédiction et mon esprit. Mais d'un autre côté il dit à un chrétien qui voit ses frères souffrir : ouvre ton cœur à ces affligés, ne leur refuse pas quelques mots de consolation : marchez et conversez humainement avec ceux qui pleurent : *Non desis plorantibus in consolatione et cum lugentibus ambula* (*Eccl.*, I, 7). Voulant ainsi associer l'homme charitable à son emploi et lui faire faire au dehors pour le soulagement du prochain, ce qu'il fait lui-même au dedans par une secrète opération de sa grâce. Car ce sont là, dit Richard de Saint-Victor, les deux mains qui viennent au secours de l'épouse dans ses langueurs : celle de Dieu est la main droite qui l'embrasse, celle de l'homme est la main gauche qui la soutient et l'une et l'autre lui donnent souvent une admirable force.

On dirait que cet homme charitable rend à son frère le même service que cet ange, dont il est parlé dans la Genèse, rendit autrefois à Agar. Cette pauvre femme ayant été chassée avec Ismaël de la maison d'Abraham, se trouva sans secours dans une vaste solitude. Le peu d'eau qu'elle avait emporté avec elle, lui avait manqué. Ismaël qu'un long voyage et une soif extraordinaire avait échauffé, allait rendre l'âme; et pour n'avoir pas la douleur de le voir mourir, elle l'avait mis sous un arbre quand l'ange du Seigneur lui apparut, et lui dit : Que fais-tu, Agar? n'appréhende pas, lève-toi avec ton enfant, prends la main d'Ismaël, voilà une source, puise de l'eau, et lui en donne à boire.

Or, c'est presque de la même manière qu'un homme charitable encourage une personne affligée. Car quand il console ce malade dans son lit, quand il sollicite des juges pour ce prisonnier détenu dans une basse fosse, quand il aide de ses conseils ce marchand ruiné, quand il emploie ou son crédit auprès des hommes, ou ses prières auprès de Dieu, pour tirer de l'oppression cet orphelin et cette veuve, quand n'ayant pas le moyen de les assister dans leur pauvreté, il leur suggère les voies de sortir de leur misère : ne leur rend-il pas le même service que l'ange rendit à Agar? Disons plus avec saint Bernard, n'est-il pas leur Sauveur et leur Dieu? tant il y a de gloire à s'acquitter de cette œuvre de miséricorde, à s'approcher comme le Samaritain de son frère affligé et le consoler dans ses disgrâces.

Cependant si le samaritain en est ému de compassion et s'il lui rend les secours que sa charité lui inspire, le prêtre et le lévite passent sans qu'un si triste objet les touche. Je ne veux pas dire par là qu'il y a quelquefois plus de dureté et d'inhumanité dans les ministres de Dieu que dans les séculiers : c'est au Seigneur à les juger et à nous à gémir intérieurement sur ce désordre ; mais je dis que ce devoir si naturel et si chrétien est peut-être de tous les devoirs un de ceux qu'on néglige d'avantage ou que l'on profane avec moins de scrupule dans le christianisme. Car enfin si nous examinons de près ce qui se passe dans le monde, nous trouverons ou que la misère d'autrui ne nous touche presque pas, ou bien si elle nous touche, que nous nous mettons peu en peine de consoler, comme il faut, ceux qui la souffrent : et si vous m'en demandez la raison, voici celle que Guillaume de Paris en rend.

La miséricorde, dit-il (*Guil. hoc lib. de Mor. c.* 5. *caus. cor. Deus homo*), fait des maux des autres ses propres maux, ce qui les incommode la charge, ce qui les trouble l'inquiète, ce qui les embarasse et les importune, l'afflige. Car comme l'amour n'est qu'une union de celui qui aime et de celui qui est aimé, la miséricorde n'est qu'une union du misérable et de celui qui lui com-

patit, et comme par la vertu qu'il appelle de bienveillance, on s'attribue le bien d'autrui et on s'en réjouit presque autant que l'on se réjouirait de son propre bonheur; par la miséricorde on s'attribue ses maux, et on se les rend propres en quelque manière. Or, nous sommes presque toujours portés à nous incommoder, à nous embarrasser, à nous affliger, à nous inquiéter le moins que nous pouvons. Ainsi comme le sentiment de la misère d'autrui ferait de fâcheuses impressions sur notre cœur, nous nous épargnons le plus qu'il nous est possible jusqu'à nous endurcir, et nous rendre par un effet d'un amour personnel, insensibles aux disgrâces de nos frères. Cependant comme cette dureté est extrêmement odieuse, parce qu'elle est contraire à la religion et à la nature, que faisons-nous? souvent nous témoignons compatir aux malheurs de notre prochain, mais si nous le consolons c'est d'une manière où l'amour-propre trouve toujours son compte et où par conséquent le christianisme et la grâce de Jésus-Christ n'ont point de part. Je m'explique.

Dans le monde, quand on voit un homme misérable, en le console, mais ce ne sont souvent que des consolations extérieures et feintes, ce ne sont souvent que des consolations criminelles et funestes; ce ne sont souvent que des consolations amères et rebutantes; ce ne sont souvent que des consolations stériles et infructueuses.

Je dis que les consolations que nous donnons à notre prochain ne sont souvent que des consolations extérieures et feintes. Telle fut celle que les enfants de Jacob donnèrent à leur père. Ils s'assemblèrent tous, dit l'Ecriture (*Genes.* XXXVII), pour adoucir la tristesse mortelle que lui causait la perte de son cher Joseph : et ces inhumains l'avaient eux-mêmes jeté dans une citerne, et vendu aux Ismaélites. Telle est la fausse et la cruelle pitié de ces politiques du siècle, qui témoignent être affligés d'un mal dont ils sont souvent les premiers auteurs. C'est ainsi, faux ami, que tu viens consoler ton ami d'une disgrâce qui lui sera arrivée, et que tu lui auras attirée par une lâche perfidie. Après que tu l'as engagé dans une méchante affaire, que tu lui a suscité de puissants ennemis qui ont renversé sa fortune par des moyens que tu leur as suggérés : après que tu lui as tendu des piéges dans lesquels il est tombé, et dont il ne peut plus se débarrasser; tu contrefais le pitoyable et le triste, comme ces furies de la fable qui pleurèrent le funeste accident d'Orphée quand elles le virent descendre dans les enfers. C'est ainsi, parent dissimulé et barbare, que tu consoles ce frère et cette sœur sur la mort de cet enfant unique qu'ils ont perdu, quoique tu en sois intérieurement ravi, parce qu'il y a une riche succession à recueillir. C'est ainsi, faux chrétien, qu'en venant baiser les mains à un homme affligé tu le déchires avec une langue de serpent, et qu'afin qu'on se défie moins de ta lâcheté tu parais prendre part à sa douleur, quoiqu'effectivement tu en aies de la joie, comme saint Jerôme témoigne lui être arrivé lorsqu'il partit de Rome (*Epist. ad Azel.*); et ce sont ces consolations que j'appelle extérieures et feintes.

Il y en a de secondes qui me paraissent encore plus dangereuses : telle fut celle de la femme de Job. Au lieu de lui dire comme une femme remplie de l'esprit de Dieu dirait à un mari affligé : ayez patience, soumettez-vous à la volonté du Seigneur, et adorez les ordres de la sainte sagesse, elle l'accable de chagrin, et attribuant à sa simplicité la cause de ses malheurs, elle le porte au blasphème et au désespoir : *Ut quid permanes in simplicitate tua? benedic Deo et morere.*

C'est là souvent le grand péché de ceux qui s'ingèrent de consoler les autres. Au lieu de leur découvrir les moyens de se rendre utiles les misères qu'ils souffrent, on inspire à celui-là la vengeance de son ennemi, à celui-ci l'impatience dans son mal : à l'un le murmure contre Dieu, à l'autre la violence et l'injustice; et pour le dire avec un grand pape : *Inter verba dulcedinis virus propinare cupiunt erroris, et dum dictis lenibus dolorem qua lævigant, peccati onus imponere festinant* (*Greg.* XIII, *Conc.* 1).

Les troisièmes sont des consolations amères et rebutantes : telles furent celles des amis de Job. Ils lui donnèrent d'abord toutes les marques d'une parfaite amitié; ils s'assirent auprès de lui, il poussèrent de grands cris vers le ciel, déchirèrent leurs habits, et par un morne silence qu'ils gardèrent pendant sept jours, firent assez connaître l'excès et la sincérité de leur douleur. Mais la fin ne répondit pas au commencement, ils l'accusèrent ensuite d'impatience, de rébellion contre Dieu, d'orgueil, de blasphème, d'impiété; et comme s'il eût été coupable de tous ces crimes; ils le prièrent de se convertir, afin que Dieu le regardât en pitié : véritable image de ce qui se passe dans le siècle. D'abord on se sent touché de compassion, on se rend assidu auprès d'un ami pour le consoler; mais insensiblement sa misère ne fait plus les mêmes impressions : et, soit que l'on prétende avoir acheté par ses assiduités et ses services le droit de lui insulter, soit qu'on se lasse de lui rendre ces secours, on lui dit des paroles piquantes, on lui impute plusieurs fautes dont souvent il est innocent, irritant ses plaies au lieu de les guérir, et comme dit un prophète, ajoutant douleur sur douleur.

Enfin les consolations du monde sont souvent des remèdes qui ne servent de rien, ni à ceux pour lesquels on les destine, ni à ceux qui les appliquent. Elles ne servent de rien à ceux-là, parce qu'elles ne produisent pas à leur égard l'effet qu'elles devraient produire qui est la patience, la résignation à la volonté de Dieu et l'amour des souffrances. Elles ne servent de rien non plus à ceux-ci, parce qu'ils ne le font pas dans l'esprit de Jésus-Christ ni par un motif surnaturel. Quand un homme est malade, pauvre ou persécuté, on le console par cérémonie, par intérêt, ou par une amitié purement humaine, Car comme il y a, selon saint Bernard, une affection que la chair produit, une autre que

la raison inspire, et une troisième qui vient du mouvement du Saint-Esprit; il y a aussi des compassions et des consolations qui ont rapport à ces trois principes. Quand on voit souffrir une personne à laquelle en est uni par les liens de la chair ou de l'amitié, il est naturel de la plaindre et de lui rendre quelque secours : mais comme cette pitié et cette consolation n'ont pour principe qu'une affection charnelle. Dieu ne s'engage pas de récompenser celui qui fait cette œuvre de miséricorde. Quand on considère une personne affligée, à cause de son esprit et de ses mérites, on est touché de son malheur : mais comme ce sentiment ne vient que d'une affection raisonnable, ce ne sont que des sentiments stériles dont Dieu ne tiendra jamais compte à un chrétien, à moins qu'il ne les élève par un motif plus pur qui vient de la grâce; et dont le propre est de compatir à tous les misérables. Cependant a-t-on toujours ces vues, et par conséquent profite-t-on toujours des œuvres de miséricorde, lors même qu'extérieurement on s'en acquitte?

J'ai donné plus d'étendue que je ne devais à cette première partie : mais j'ai voulu traiter au long cette matière, parce qu'on n'en parle presque jamais, quoiqu'elle soit, à ce que vous avez pu voir très-importante. Il faut compatir aux malheurs de son prochain et le consoler dans ses disgrâces, je viens de vous en montrer l'importance et les moyens; mais il faut le ramener par ses corrections et ses conseils dans le bon chemin, lorsqu'il s'en est éloigné par le péché. C'est ce que j'ai présentement à vous faire voir.

SECOND POINT.

La négligence qu'on apporte à reprendre charitablement son prochain quand il est tombé dans quelque scandaleux désordre, vient le plus souvent de cette dangereuse illusion par laquelle on se flatte que, pourvu qu'on réforme sa propre conduite, et qu'on travaille sérieusement à son salut, il n'est nullement nécessaire d'entreprende de réformer les autres, et de les tirer de leurs égarements. Chacun, dit-on, portera son fardeau, chacun répondra pour soi. A-t-on trop de temps ou trop de prudence pour partager ses soins entre ses propres nécessités, et celles de ses frères? et n'est-il pas ridicule de vouloir faire à son prochain une aumône dont souvent on a plus besoin que lui?

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si le précepte de la correction fraternelle est aujourd'hui si négligé parmi les chrétiens. Le prêtre passe, le lévite passe, on voit des commerces infâmes, on entend des blasphèmes, tout le chemin qui va de Jérusalem à Jéricho est couvert de blessés; et personne ne s'approche d'eux pour bander leurs plaies et y verser l'huile et le vin d'une sage et charitable correction. Dans les uns c'est indifférence dans les autres c'est lâcheté. Il y en a qui négligent ce devoir par des bienséances humaines, il y en a qui refusent de le rendre par une crainte servile; et par quelque motif qu'ils le fassent, il est certain que ne se point acquitter, quand on le peut, de cette œuvre de miséricorde spirituelle, c est commettre un grand péché.

Car remarquez, je vous prie, que cette obligation de la correction fraternelle est fondée sur les deux grands commandements de la loi qui sont l'amour de Dieu et du prochain : commandements indispensables et qui regar dent généralement tout le monde : commandements néanmoins qu'on viole quand on néglige de corriger ses frères dont on connaît les grands désordres; en sorte que dès que l'on manque à ce devoir on n'aime ni Dieu ni son prochain.

Pour entendre cette première vérité, il faut supposer avec saint Augustin un beau principe qu'il établit fort au long dans le livre premier de la Doctrine chrétienne. On ne peut véritablement aimer Dieu, dit ce Père, si l'on ne désire que tout le monde l'aime, et si l'on ne fait ses efforts pour mettre son amour et sa grâce dans tous les cœurs. Voilà, dit-il, le grand motif qui nous doit faire aimer, et la fin que nous devons nous proposer, soit que nous aidions nos frères, soit que nous en soyons aidés. Nous devons rapporter à la gloire de Dieu et à sa sainte dilection tout ce que nous faisons pour les autres, ou que nous recevons d'eux.

En effet, et c'est la preuve qu'il en apporte, quand nous aimons véritablement une personne, nous ne voulons pas renfermer cet amour au dedans de nous, nous voulons que les autres aient pour lui les mêmes sentiments ou de respect ou d'amitié que nous avons. De là vient que nous publions partout ses mérites, que nous faisons hautement son apologie, que nous tâchons de désabuser ceux qui sont prévenus contre lui, que nous employons d'autres amis pour faire ce que nous croyons au delà de nos forces. Et tout cela, dit saint Augustin, par ce principe d'amour qui veut procurer toute la gloire et tout le bien qu'il peut à celui qui en est l'objet. Or, si notre amour se manifeste par ces signes en faveur d'une vile et chétive créature, croirons-nous en avoir pour Dieu lorsque nous nous contentons de le renfermer dans notre cœur sans nous mettre nullement en peine si on le hait ou si l'on l'aime?

Il faut donc pour aimer Dieu vouloir que tout le monde l'aime : et de là, dit saint Augustin, vient ce grand précepte de la correction fraternelle : pourquoi? parce que pour vouloir que tout le monde aime Dieu, il faut détruire autant que l'on peut les obstacles de cet amour; ainsi, comme il n'y a que le péché qui lui soit contraire, il faut travailler à détruire ce péché, et parce que le meilleur et le plus salutaire moyen de le détruire, c'est la correction, il s'ensuit qu'on ne peut jamais aimer Dieu, si on ne la fait.

Voilà, dit ce Père, et, après lui, Guillaume de Paris, le grand moyen par lequel on peut connaître le véritable amour d'avec celui qui n'en a que l'apparence. Quand j'aime efficacement une personne, je suis tout à elle, je sacrifie mes intérêts aux siens, il n'y a ni violence que je ne me fasse, ni prière que je n'emploie, ni assiduité et patience que je

ne témoigne, ni voie que je ne tienne, ni obstacle que je ne surmonte pour lui rendre des services réels et effectifs : au lieu que quand je ne l'aime que de bouche et par cérémonie, je me contente de garder quelques apparences sans me violenter beaucoup, sans vouloir relâcher des mes intérêts ni m'attirer des ennemis à sa considération.

Il en est presque de même de l'amour ou efficace ou inefficace que j'ai pour Dieu. Je l'aime efficacement comme je suis obligé de l'aimer quand ses intérêts me touchent, quand le zèle de sa maison me dévore, quand je surmonte cette tyrannie des bienséances humaines pour le faire aimer et servir, quand, me souciant peu de ce que les hommes penseront ou diront de moi, je résiste en face aux libertins et les reprend avec toute la prudence que le christianisme m'impose. Ah ! c'est pour lors que j'aime Dieu : car qu'est-ce que cet amour, dit Guillaume de Paris (*Tract. de Moribus*), sinon un saint emportement pour la cause du Seigneur, une haine et une inimitié que l'on conçoit contre ses ennemis, un dessein effectif ou de les réconcilier avec Dieu, ou de ne se point réconcilier avec eux par une lâche complaisance et un indifférent silence ? Qu'est-ce que cet amour, sinon une innocente jalousie qu'une épouse fidèle a pour la gloire de son époux, un bon enfant pour les intérêts du meilleur de tous les pères, un sujet affectionné pour le service de son prince ? Ai-je ces sentiments pour Dieu ? je puis m'assurer en quelque manière que je l'aime efficacement; ne les ai-je pas ? quoi que je dise je n'ai qu'un amour inefficace, ou plutôt je suis entièrement privé de tout amour. Car qu'est-ce que cet amour prétendu, sinon un amour purement extérieur, amour limité, conditionnel et réservé par lequel je n'aime Dieu qu'autant que mes intérêts me l'ordonnent, par lequel je ne veux faire aimer Dieu qu'autant que je ne me ferai pas d'ennemis moi-même, par lequel je ne veux reprendre que ceux dont la correction ne m'attirera pas la haine ? Or, est-ce là, dit saint Augustin, aimer Dieu, n'est-ce pas s'aimer soi-même; disons mieux avec ce Père, n'est-ce pas haïr Dieu, et n'avoir qu'un faux zèle pour sa gloire.

Comme il y a deux sortes de feux, il y a aussi de deux sortes de zèles, dit saint Bernard, comme il y a le feu de la terre, et le feu du ciel : de même il y a le zèle de la terre, et le zèle du ciel. Le feu de la terre monte, mais parce qu'il est attaché à la matière, il replie sa flamme et n'a qu'un mouvement languissant; mais comme le feu du ciel est dégagé de la matière il monte toujours, et est dans un mouvement perpétuel.

Voilà, dit ce Père, la différence qu'il y a entre le zèle de la terre et celui du ciel. Le premier est attaché à ses propres intérêts, c'est une matière grossière qui l'enveloppe : ainsi il ne fait que de faibles efforts pour aller à Dieu et porter les autres à l'aimer. Si je reprends cet usurier de son commerce, cet ecclésiastique de sa simonie, cet homme de son blasphème, cette fille de ses scandaleuses intrigues, ne m'attirerai-je pas la haine des uns et des autres ? ne me susciteront-ils pas quelque persécution ? ne passerai-je pas dans leurs esprits pour un visionnaire et un homme de l'autre monde ? Ah ! faux zèle, tu n'es qu'un zèle de la terre, tu n'iras jamais jusqu'à Dieu. Chrétien lâche et interessé, tu n'es qu'un chrétien imaginaire et de nom, si tu en demeure là : et cependant combien y en a t-il même parmi ceux qui passent pour vertueux qui n'ont que ce faux zèle ? On appréhende dans le monde de perdre le bien que l'on possède, ou la réputation qu'on s'est acquise : et par cette lâche crainte on n'ose pas reprendre plusieurs personnes dont la vie à la vérité déplaît, mais dont on craint l'inimitié et la fureur : *Plerumque suæ famæ ac saluti consulentes dum insidias atque impetus malorum timent, ab eorum reprehensione se abstinent*, dit saint Augustin. Ainsi quoique l'on déteste le péché dans son cœur, quoi qu'on blâme en secret le désordre de ceux qui le commettent : cependant on n'a pas l'assurance de leur dire sa pensée, on refuse, comme Jonas d'aller avertir ces Ninivites qu'à moins qu'ils ne se convertissent ils périront bientôt. Ce n'est pas, si vous voulez, complaisance pour le péché, mais c'est une appréhension de s'attirer quelque disgrâce par un charitable avis : ce n'est pas une apologie que l'on fasse de l'injustice; mais c'est un silence de la vérité, c'est un honteux ménagement de sa correction par des intérêts d'une cupidité sordide, et non pas par un esprit d'une charité surnaturelle : *Propter quadam cupiditatis vincula non propter officia charitatis* (*Lib.1. de Civit. Dei, c. 9*).

Ajoutons à cette première raison une seconde que j'ai tirée de l'amour du prochain. Nous sommes obligés d'aimer notre prochain comme nous nous aimons nous-mêmes, c'est un principe incontestable dans notre religion ; par conséquent nous sommes indispensablement obligés de le reprendre quand il pèche en notre présence : c'est la conséquence que le même saint Augustin en tire.

L'amour de nous-mêmes doit avoir deux qualités ; il doit être juste, et il doit être réglé : juste quant à sa substance, réglé quant à son ordre; juste pour vouloir ce qui est bon, et éviter ce qui est mauvais, réglé pour vouloir moins ce qui mérite d'être moins souhaité; pour user de ce qui n'est qu'un moyen qui conduit à une fin, et au contraire pour jouir pleinement de ce qui est uniquement et souverainement bon. Voilà le grand principe de saint Augustin : or, c'est par rapport à cet amour chrétien que nous nous portons, que nous devons mesurer celui que nous sommes obligés d'avoir pour notre prochain : par conséquent nous devons l'aimer d'un amour juste et d'un amour réglé, et, si nous l'aimons de la sorte, nous devons le corriger quand il pèche. Voici comment.

Quand un homme aime un autre homme non pas comme homme, et destiné à la possession d'un bien surnaturel, mais comme il aimerait un oiseau qui le divertirait, ou un cheval qui lui servirait, c'est-à-dire, quand

il l'aime dans la vue de quelque plaisir qu'il en reçoit, ou de quelque intérêt qu'il en espère, il ne l'aime pas comme un homme doit être aimé. Je dis plus avec saint Augustin : quand il l'aime comme on aime ses frères, ses sœurs, sa femme, ses enfants, il ne l'aime pas comme on doit l'aimer, ce n'est là qu'un amour temporel et passager, ce n'est là qu'un amour mal réglé, parce que ce n'est aimer en lui que ce qu'il y a de plus vil et de moins considérable : ce n'est, ajoute-t-il, qu'un amour intéressé et cruel s'il en demeure là, parce que ce n'est pas l'aimer pour Dieu, ni pour la béatitude éternelle à laquelle il est destiné, mais pour ses propres intérêts et par quelque engagement de la chair et du sang : *Inhumanum est non amare in homine quod homo est, sed amare quod vilius est, hoc est enim non in eo amare illud quod ad Deum pertinet, sed amare illud quod ad se pertinet.*

Or, de ce principe qu'est-ce que saint Augustin infère? cette belle conséquence, qu'étant obligés d'aimer notre prochain d'un amour juste et réglé comme nous nous aimons nous-mêmes, et cet amour ne pouvant avoir ces deux qualités sans que nous préférions ce qui est le plus aimable à ce qui l'est moins, et sans que nous détruisions en nous ce qui s'oppose à la possession du souverain bien, nous sommes obligés d'avoir ces sentiments pour nos frères, et par conséquent de les conduire à Dieu et de leur faire quitter autant que nous pouvons les mauvaises voies qui les en éloignent. Or, c'est ce qui se fait par une charitable correction. Ce n'est pas le corps de notre frère que nous devons aimer, ce ne sont pas ses intérêts temporels que nous devons rechercher, ce n'est pas son amitié et son alliance que nous devons nous procurer en nous proposant ces choses comme notre principale fin, ce n'est que son âme dont nous sommes obligés de guérir les plaies, ce n'est que la possession du souverain bien qui doit être l'objet de notre zèle. *Ipsa natura humana sine carnali conditione diligenda, sive perficienda sit, sive perfecta.* Nous devons aimer sa nature, soit qu'elle soit parfaite, soit qu'elle ne soit pas encore arrivée à sa perfection. Si elle est parfaite, nous devons l'aimer, parce qu'elle a ce qui fait sa félicité, et si elle n'est pas arrivée à sa perfection, l'amour que nous lui portons veut que nous tâchions de l'y conduire. A-t-il pour cet effet besoin de quelques avis? c'est à nous à les lui donner. Ne connaît-il pas le désordre où il s'est jeté? c'est à nous à le lui montrer. Ne voit-il pas le péril où il s'engage? c'est à nous à l'en avertir. Commet-il quelque péché qui l'éloigne de la béatitude? c'est à nous à le corriger et à lui dire, *non licet*, vous faites mal. Pourquoi? parce que pour aimer chrétiennement notre prochain nous devons l'aimer par rapport à l'état auquel nous sommes appelés; or, nous sommes appelés à cette première perfection qu'avait notre nature auparavant le péché; par conséquent nous devons aimer notre prochain par rapport à cette perfection : or, nous ne pouvons avoir pour lui cet amour, continue saint Augustin, si nous ne haïssons ce qui l'en détourne, si nous ne l'avertissons qu'il s'éloigne par ses désordres de cet état : et par conséquent l'obligation de le reprendre, quand nous pouvons le faire avec prudence, est absolument indispensable (*de Vera Relig.*, *cap.* 6).

Acquittons-nous donc, chrétiens, de ce devoir, et qu'il ne soit pas dit que notre prochain ait péri par notre faute. Quand on trouvait un homme assassiné dans la campagne et qu'on ne savait pas qui l'avait tué, on tirait un cordeau, et ceux de la ville la plus proche étaient comme censés d'être les complices de sa mort par la seule raison, dit l'abbé Rupert, qu'ils n'avaient pas eu la vigilance et la charité qu'ils devaient avoir pour les voyageurs qui tombent entre les mains des voleurs.

Cette figure de l'Ecriture sainte nous regarde. Nous voyons souvent nos frères périr, les uns par des débauches scandaleuses, les autres par leurs blasphèmes, ceux-ci par leurs injustices, ceux-là par leurs médisances. Un petit avis donné à propos, ou une sévère correction, quand nous avons l'autorité en main, les ferait rentrer dans le bon chemin et les attacherait à Dieu : c'est pourquoi s'ils se perdent et s'ils se blessent mortellement, appréhendons que nous n'en soyons responsables; comme aussi si, étant pauvres, nous refusions de les soulager par nos aumônes comme nous sommes obligés, et que je prétends vous en convaincre dans ce dernier point.

TROISIÈME POINT.

L'obligation de faire l'aumône est fondée principalement sur deux choses dont la première est le droit qu'ont les pauvres sur le temporel des riches, et la seconde le droit que doivent acquérir les riches sur le spirituel des pauvres. Ainsi les riches sont nécessaires aux pauvres, les pauvres sont utiles aux riches, et ils se rendent les uns aux autres des secours réciproques dans leurs différents besoins. Le riche donne au pauvre ce qu'il a, afin qu'il reçoive ce qu'il n'a pas, et le pauvre tendant une main pour demander au riche, lui ouvre l'autre pour lui donner de quoi l'enrichir.

Commerce admirable, mais qui impose aussi de grandes obligations. Dieu est chargé de la nourriture des pauvres, et les riches doivent se mettre à la place de Dieu et les soulager dans leurs misères pour le décharger de ce soin. Dieu est chargé de la sanctification des riches, et les pauvres, dans le sein desquels il se cache, répandent en reconnaissance ses grâces sur les riches qui les assistent. Sans ce commerce les pauvres mourraient dans leur indigence, et les riches se damneraient dans leur prospérité : et c'est à quoi Dieu a pourvu en assignant aux pauvres un fonds sur les biens des riches, afin que leur misère ne les accablât pas, et en distribuant aux riches les grâces qu'il a confiées aux pauvres, afin que l'abondance ne les corrompît pas.

C'est pourquoi il faut que ces deux extré-

mités si éloignées se réunissent, *simul in unum dives et pauper*, les riches mettant leurs aumônes entre les mains des pauvres afin qu'ils vivent; et les pauvres mettant Dieu même dans le cœur des riches afin qu'ils se sauvent. Deux puissantes raisons qui établissent la nécessité de l'aumône. Le riche doit la faire par justice pour payer aux pauvres le droit qu'ils ont sur son temporel, c'est la première : le riche doit la faire par intérêt pour se servir du droit qu'il a lui-même sur le spirituel des pauvres, c'est la seconde.

Les pauvres ont de grands droits sur le temporel des riches; droit de communauté, droit de transport : droit de communauté, parce qu'ils sont hommes comme eux, et qu'ils forment une même société avec eux; droit de transport, parce que toutes les richesses du monde appartiennent à Dieu, et les pauvres qui en sont les enfants aussi bien que les riches, s'en trouvant si dénués, Dieu leur cède et leur transporte une partie de ses droits sur les biens des riches, pour suppléer à l'inégalité de leur partage. Ces vérités mériteraient une longue discussion : mais il suffira de prendre les choses dans leur source avec le docteur subtil, et d'établir en peu de mots quelques principes qui vous les feront comprendre.

Premier principe, au commencement du monde tous les biens étaient communs. Dieu ne dit pas aux uns, vous aurez cette partie de terre, aux autres, vous posséderez cet héritage; il ne fit pas les uns riches, et les autres pauvres; toute la terre fut donnée au premier homme qui représentait en sa personne tous les hommes; second principe, cette communauté de biens établie par la loi naturelle a été révoquée après la chute d'Adam, parce que la cupidité venant à s'enflammer, les méchants toujours insatiables auraient possédé au-delà de ce dont ils auraient eu besoin, et que les forts auraient opprimé et dépouillé les faibles.

Troisième principe, ce précepte de la loi naturelle ayant été révoqué par cette raison, et les hommes ayant eu la liberté de s'approprier chacun quelque chose de ce qu'ils avaient tous en commun, le partage des biens a été fait par des lois positives que Dieu approuve, supposé néanmoins que la justice y soit gardée. Car, puisque la communauté a été abrogée depuis le péché d'Adam pour arrêter l'avidité et la violence de ceux qui auraient opprimé leurs frères, pourrait-on croire que dans la distinction qui s'est faite des biens entre une infinité de particuliers, Dieu aurait approuvé une injurieuse inégalité où les uns auraient tout possédé, et les autres n'auraient rien eu? Ce fut par la justice de cette loi que Noé, après le déluge, fit à ses enfants leur partage, ou qu'eux-mêmes se partagèrent entre eux toute la terre, chacun selon sa langue et sa famille (*Genes.*, X). Ce fut par la justice de cette même loi qui conservait toujours le droit des particuliers, qu'Abraham et Loth ne pouvant demeurer ensemble à cause que leurs grandes richesses étaient confondues, Abraham lui donna la liberté de choisir telle partie du monde qu'il voudrait occuper. *Nous sommes frères*, lui dit-il, *et toute la terre est devant vous, choisissez, si vous allez à droite, j'irai à gauche, et si vous prenez la gauche, je tournerai à droite.*

Toutefois nonobstant cette justice primitive, cette égalité n'a presque pas été observée. Vous le savez, pauvres, et combien de fois vous en plaignez-vous? Les hommes se sont dépouillés les uns les autres, les biens ont été comme abandonnés au pillage, et quelquefois les plus grands seigneurs ont commis les plus grandes injustices. Ce n'est pas qu'il n'y ait des grandeurs et des richesses innocentes; la distinction des états et des fortunes vient de Dieu; il y a eu de tout temps des pauvres et des riches, des pères de famille et des serviteurs, des maîtres et des esclaves. Mais, comme a remarqué saint Jean Chrysostome (*Homil. de Mammona iniquitatis*), d'où vient que Dieu ayant donné à tous les hommes la même terre; d'où vient que ces hommes s'étant ensuite partagé cette terre, d'où vient que ces différentes portions étant passées de siècles en siècles, des pères aux enfants, il y en a qui possèdent tant d'héritages, et que d'autres n'ont pas même un pouce de terre? D'où vient que vous êtes riches, demande-t-il à l'un d'eux, et que celui-là a comme vous tant de maisons, de revenus et de charges? *unde tu dives? unde ille?* Vous me répondrez peut-être que ce sont vos prédécesseurs qui vous ont laissé ces grands biens? mais sans vous dire que souvent vous ne sauriez remonter bien haut pour prouver cette noblesse et cette fortune dont vous vous flattez, je vous demande, pouvez-vous faire voir par une longue généalogie que vos richesses n'ont pas été injustement acquises? Vous ne le pouvez pas sans doute, et quoi que vous fassiez, vous êtes contraints d'avouer qu'elles ont un commencement et une racine d'iniquité. Il est vrai que vous n'êtes pas toujours obligés de faire ces perquisitions, et que vous pouvez en conscience user des biens qui vous ont été abandonnés par des voies que vous présumez être justes : mais quoi qu'il en soit, vous êtes hommes comme ces pauvres, ils sont hommes comme vous, et entrant dans une même société, ils ne doivent pas être si misérables que vous ne leur abandonniez quelque chose. Dieu qui les a créés aussi bien que vous, les a-t-il rejetés loin de lui comme des ouvrages de rebut, pour vous placer comme des vases d'honneur dans les plus beaux endroits de sa maison; vous a-t-il dit : donnez à votre ambition et à votre plaisir tout ce qu'il vous plaira, traitez-les plus mal que vous ne traitez vos chevaux et vos chiens?

Il faut donc remonter jusqu'à la source, et pour lors vous reconnaîtrez que ni vos prédécesseurs ni vous, ni vos héritiers; que ni ceux qui profiteront des biens que vous leur laisserez, que vous n'avez ni les uns, ni les autres, la propriété de ces biens, que vous n'en êtes simplement que les économes et les

fermiers : *Terra non vendetur in perpetuum, quia mea est ; et vos advenæ coloni mei estis.* C'est Dieu qui parle dans le chap. XXV du Lévitique : *Vous ne vendrez pas votre terre pour toujours, parce qu'elle m'appartient, vous n'êtes que des étrangers, je vous l'ai donnée à ferme, je veux que vous m'en rendiez compte.*

Que penseriez-vous de plusieurs locataires qui s'approprieraient tous, et voudraient vendre une maison où ils auraient successivement logé ? Mon père et mon grand père y ont demeuré, j'y suis né et j'y ai long temps habité, dit l'un ; je la possède à présent, et j'ai un bail dont mes enfants profiteront après ma mort, dit l'autre. Mais quand le propriétaire de la maison informé de leurs différends, intervient : Vous êtes des fous, leur dit-il, je vous empêcherai bien de vendre mon héritage, le fonds est à moi, vous n'êtes que mes locataires : payez-moi seulement ce que vous devez me rendre par chaque terme.

Voilà à peu près, sans chercher des explications forcées, quel est votre état. Vos prédécesseurs ont logé dans vos maisons, ils ont occupé vos charges, ils ont eu votre or et votre argent : en vain s'en seraient-ils dit les maîtres absolus ; Dieu d'un ton plus haut leur aurait dit : *Terra non vendetur in perpetuum quia mea est ;* et effectivement il les ont abandonnés à la mort. Vous jouissez à présent des mêmes biens, et vous prétendez que vos héritiers en jouiront encore : mais vous n'en êtes pas les propriétaires, ils appartiennent à Dieu qui vous les a abandonnés comme un maître abandonne ses droits à ses fermiers. Faites profiter ces biens comme il vous plaira ; ajoutez à votre naissance l'industrie et le travail ; vous êtes chargés d'une indispensable reconnaissance, et Dieu qui en est le Seigneur y a mis un certain tribut que vous êtes obligés de lui payer.

Il ne veut pas recevoir lui-même ce tribut, il proteste *qu'il n'a besoin ni de votre or ni de votre argent :* mais il vous marque ceux auxquels il veut que vous le payiez, quand il vous apprend qu'il s'est mis en la personne des pauvres, et que *ce que vous ferez au moindre d'eux, il le tiendra comme si vous le lui aviez fait.*

Dieu, dit ce Père, s'est comme caché, répandu et transformé dans les pauvres : et afin que vous ne croyiez pas que l'aumône que vous leur faites soit un pur acte de charité, il l'appelle une justice et une satisfaction, afin que vous ne vous licenciez pas à leur assigner, comme il vous plaît, un incertain et bizarre superflu ; il dit que vous êtes leurs débiteurs, et si par un excès de miséricorde il ne vous demande pas tout votre bien, il ne veut pas aussi laisser à une avarice sordide ou à une cruelle profusion, le droit de leur faire leur part. *Cum largitatem impensam pauperibus præmisisset, non hanc vocare misericordiam, sed justitiam maluit, quia quod a communi Domino tribuitur justum est,* etc. (*Greg.*, 3 *part. past. adm.* 22).

Car, si ce que je viens de dire est vrai, il s'ensuit, 1° que pour peu de biens que vous ayez il n'y a aucune raison qui puisse vous dispenser de faire l'aumône selon votre pouvoir : *Avez-vous beaucoup ? donnez beaucoup ; avez-vous peu ? donnez peu.* Vous n'avez reçu votre bien qu'à cette condition ; si vous ne vous en acquittez pas, vous n'êtes ni reconnaissant envers Dieu ni juste à l'égard de vos frères, c'est un vol que vous leur faites, vous retenez ce qui leur appartient, vous les dépouillez et vous les tuez : *Cunctis hominibus terra communis est, et idcirco alimenta quoque omnibus communiter profert. Incassum ergo se innocentes putant qui commune Dei munus sibi privatim vindicant,* etc. (*Gr. ibid.*) ;

2° Que vous avez juste sujet d'appréhender que votre épargne ou votre luxe, vos enfants ou vos dépenses ne vous empêchent d'accomplir ce précepte de l'aumône dans toute son étendue, et que par conséquent si dans cette indispensable obligation que vous avez de la faire, vous aviez à pencher vers quelque extrémité, ce devrait être plutôt vers l'excès que vers le défaut ;

3° Que vous ne pouvez en sûreté de conscience différer à soulager les pauvres, sous prétexte que vous les assisterez après votre mort en leur laissant la meilleure partie du bien que vous possédez. J'approuve fort ces legs pieux : mais quand on ne laisse aux pauvres que ce que l'on ne peut emporter ; quand, après une longue et cruelle dureté, on leur assigne ce qu'on ne voudrait pas leur donner encore si tôt, que doit-on penser de ces aumônes ?

Si je n'avais choisi que cette matière pour en faire le sujet de ce discours, j'en aurais dit davantage : mais je passe à une seconde considération que j'ai tirée du droit même, que les riches peuvent acquérir sur le spirituel des pauvres. Non-seulement il faut qu'ils fassent l'aumône par justice, afin de s'acquitter de ce qu'ils doivent, il faut encore qu'ils la fassent par intérêt afin qu'ils reçoivent les grâces que Dieu a mises entre les mains des pauvres, et qu'ils assurent leur salut qui souvent est attaché à ces œuvres de miséricorde.

Je n'aurais qu'à ouvrir l'Ecriture, j'y trouverais presque à chaque page autant de preuves de cette vérité. Tantôt elle nous dit que *l'aumône délivre du péché et qu'elle empêche une âme d'aller dans les ténèbres extérieures,* tantôt elle nous apprend que *l'aumône prie pour l'homme charitable qui l'a renfermée dans le sein du pauvre :* comme si le Saint-Esprit, par ces expressions, voulait nous dire que de même qu'un grain de blé qu'on croit pourri dans la terre pousse insensiblement et récompense de sa peine celui qui l'y a jeté, de même l'aumône renfermée dans le sein du pauvre germe secrètement et rend d'admirables fruits à l'homme charitable qui l'y a mise. Enfin elle nous dit que c'est *l'aumône qui conserve* la grâce comme un tuteur fait un pupille, et qu'elle ressemble à un billet cacheté que l'homme garde sur soi pour le représenter à Dieu, afin qu'il le récompense de sa charité quand il

ressuscitera ou qu'il sera cité à son jugement à l'article de la mort : *Eleemosyna viri quasi signaculum cum ipso, gratiam hominis quasi pupillam servabit, et postea resurget et retribuet illi retributionem* (*post in instit. spec. Prov.* 137).

Ceci me fait souvenir d'un beau trait de l'histoire ecclésiastique avec lequel je finis : Evagrius, homme fort riche et très-habile philosophe, ayant appris du docte Synésius qui l'avait converti à la foi catholique, que l'aumône n'était jamais perdue, et que Dieu en tenait infailliblement compte après la mort à ceux qui l'avaient bien faite pendant la vie, dit ce grand prélat, qu'il était prêt à lui donner en or une somme très-considérable pour être distribuée aux pauvres, pourvu qu'il s'engageât par une promesse écrite de sa main, que Dieu l'en récompenserait après sa mort. Synésius le fit ; Evagrius conserva toujours cette promesse, et se voyant attaqué d'une maladie mortelle, il se la fit apporter par ses enfants, leur ordonna de la lui laisser entre les mains après sa mort, et même de la faire enterrer avec lui, voulant porter au tribunal de Dieu cette cédule que son ministre lui avait faite en son nom. Trois jours après sa mort il apparut à cet évêque : Reprenez, lui dit-il, votre promesse, Dieu m'a abondamment rendu ce à quoi vous vous étiez engagé pour lui. Synésius assembla son clergé et les principaux de la ville, alla au tombeau de ce philosophe, retira en présence d'un grand peuple le billet qu'il lui avait fait, et trouva au dos, ces mots nouvellement écrits de la main d'Evagrius : Saint évêque, je suis abondamment satisfait, j'ai reçu de Dieu la récompense que vous m'avez promise pour avoir donné à Jésus-Christ en la personne de ses pauvres l'or que je possédais.

Chrétiens, il n'est pas nécessaire que vous preniez ces sortes de précautions, faites seulement l'aumône à Jésus-Christ qui est infaillible en tout ce qu'il dit et en tout ce qu'il promet : Jésus-Christ qui peut donner tout ce à quoi il s'engage, parce qu'il est infiniment puissant, et qui ne s'engage qu'à ce qu'il a la volonté de donner, parce qu'il est la vérité et la bonté même : Jésus-Christ, qui souffrirait plutôt que le ciel et la terre périssent que la moindre de ses paroles n'eût pas son effet, s'engage solennellement de récompenser de la vie éternelle, à moins que d'un autre côté vous n'y mettiez de puissants obstacles, les œuvres de miséricorde que vous aurez faites en son nom. *Tantæ rei tantillus sponsor ego sum.* Si chétif que je sois, disait saint Grégoire de Nazianze, j'ose bien vous en répondre pour lui. Que dis-je ? il vous en répond lui-même, par le faible organe d'un pécheur. *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire*, dit-il ; *j'étais étranger, nu, captif, vous m'avez visité, revêtu, délivré ; venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous est préparé dès le commencement du monde.* Amen.

SERMON XLI.

POUR LE TREIZIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECOTE.

De l'ingratitude et de la reconnaissance.

Nonne decem mundati sunt, et novem ubi sunt? Non est inventus qui rediret et daret gloriam Deo nisi hic alienigena.

N'y en a-t-il pas eu dix de guéris? où sont donc les neuf autres? Il ne s'en est point trouvé qui soit revenu rendre gloire à Dieu, sinon cet étranger (*S. Luc, ch.* XVII).

Quand je me représente Jésus-Christ, qui cherche avec empressement des lépreux qu'il a guéris, et qui s'informe où sont ces ingrats, qui ne sont pas même venus rendre à son Père les actions de grâces qu'ils lui devaient, il me semble, messieurs, qu'il arrive ici quelque chose de semblable à ce qui est remarqué dans la Genèse, lorsqu'Adam perdit tellement le souvenir des bienfaits de Dieu, et s'en éloigna si lâchement par son ingratitude, que ce miséricordieux bienfaiteur ne le trouvant plus après son péché, fut comme obligé de lui demander où il était, *Adam, ubi es?*

Quoique ces expressions de l'Écriture soient des expressions figurées, elles nous apprennent cependant une très-importante vérité, disent les Pères, qui est qu'autant que la créature s'approche de son Créateur par sa reconnaissance, autant elle s'en éloigne par son oubli ; en sorte que celui dont elle a reçu tant de faveurs, ne la trouvant plus devant soi, demande où elle est, pour lui reprocher son péché et la faire rentrer dans son devoir. Il vient de guérir dix lépreux qui se sont présentés à lui, et de tout ce nombre il n'y en a eu qu'un seul qui ait rendu à Dieu la gloire qui lui était due. C'est pourquoi ne vous étonnez pas, si, pour leur faire connaître le peu de ressentiment qu'ils en ont, il les cherche et s'écrie : *Nonne decem mundati sunt, et novem ubi sunt ?* N'y en a-t-il pas eu dix de guéris, où sont donc les neuf autres ?

Mais ce que je trouve de plus étrange, c'est qu'à considérer la manière avec laquelle nous en agissons tous les jours à l'égard de Dieu, nous lui donnons sujet de nous faire encore aujourd'hui le même reproche, à nous, dis-je, qui ayant reçu plus de grâces que n'en reçurent jamais ces lépreux, sommes chargés de plus grandes obligations, et par conséquent plus coupables, si nous ne lui témoignons la reconnaissance qu'il en mérite.

En effet, si dans la pensée des saints Pères, cette reconnaissance est le premier acte de notre religion, il faut dire que l'ingratitude est la première marque de notre impiété ; si la reconnaissance est une vertu générale qui donne des noms particuliers à chaque vertu particulière, l'ingratitude est un péché universel qui répand sa malignité sur tous les autres ; et si enfin la reconnaissance est la voie la plus sûre pour nous approcher de Dieu et en attirer les bénédictions, l'ingratitude est de toutes les démarches celle qui nous en éloigne davantage, qui arrête le cours de ses grâces, et achève le malheureux ouvrage de notre réprobation.

Je pourrais me servir de ces trois raisons

pour en faire le sujet de ce discours : Mais parce que ce Père et plusieurs autres m'en ont fourni de plus particulières et de plus propres à votre instruction, je veux descendre avec eux dans un détail de morale qui pourra produire encore de plus grands fruits. Ce ne sera toutefois qu'après avoir pris l'idée de la reconnaissance chrétienne dans cette fidèle créature qui proportionna, autant qu'elle put, ses actions de grâces aux bienfaits du Tout-Puissant, s'estimant comme une servante inutile du Seigneur, quand un ange lui annonça qu'elle avait été choisie pour en être la Mère, en lui disant: *Ave.*

Trois choses rendent une reconnaissance parfaite ; la vérité, la réflexion et la fidélité: la vérité par laquelle on regarde Dieu comme l'auteur de tous les biens que l'on reçoit : la réflexion par laquelle on rappelle ces biens qu'on a reçus, afin de s'exciter à adorer et servir celui dont on les tient ; la fidélité par laquelle on fait un bon usage de ces biens en les rapportant à la fin pour laquelle il les a donnés. La vérité est le principe de la reconnaissance, et c'est elle qui la produit. La réflexion sert de motif à la reconnaissance, et c'est elle qui l'entretient. La fidélité fait la perfection de la connaissance, et c'est elle qui la couronne. Ainsi la langue, l'esprit et le cœur, ou pour mieux dire avec le roi-prophète, tout ce qu'il y a dans l'homme doit agir de concert dans un devoir de cette importance, la langue pour publier le bienfait, l'esprit pour se le représenter, le cœur pour le goûter et s'en appliquer les avantages.

Zacharie a perdu la parole ; mais sa reconnaissance lui délie la langue. Dès qu'un fils lui est né, non content de l'appeler *Jean*, qui signifie enfant de grâce et de miséricorde, pour montrer qu'il l'a reçu du ciel, il s'écrie : *Béni soit le Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple.* Voilà la reconnaissance que la vérité produit.

Judas Machabée a triomphé des ennemis d'Israël, et pour reconnaître un si grand bienfait, il le représente au peuple en toute sorte de rencontres, il leur ordonne de n'en perdre jamais la mémoire, il veut qu'on le marque dans les livres sacrés, que les pères en parlent à leurs enfants, et qu'on en fasse tous les ans une fête solennelle (II *Machab.*, c. X) : voilà la reconnaissance que la réflexion entretient.

Saint Paul a reçu des faveurs singulières du ciel ; aussi non content de dire que *ce qu'il est, il l'est par la grâce de Dieu*, il ajoute, *qu'il a fidèlement coopéré à cette grâce, et qu'elle n'a pas été inutile en sa personne.* Voilà la reconnaissance que la fidélité couronne.

Or, c'est de la transgression de ces trois devoirs que naissent trois sortes d'ingratitudes que saint Prosper et Guillaume de Paris ont très-judicieusement remarquées (*D. Prosper in poemate de Ingratis, et epist. ad Demetriadem* (*Guillel. Paris.*, *tract. de legib.*, c. 21, *et ser.* 116). La première est l'ingratitude de ceux qui nient les bienfaits de Dieu, la seconde est l'ingratitude de ceux qui les oublient, et la troisième est l'ingratitude de ceux qui en abusent. Les premiers pèchent dans le principe : quoique ce qu'ils sont et ce qu'ils ont vienne de Dieu, ils le regardent comme venant de quelque autre source, l'attribuant aux causes secondes ou à leurs mérites particuliers. Telle fut, dans l'ancienne loi, l'ingratitude de Pharaon et de Nabuchodonosor, celle des sages païens dans les siècles idolâtres, celle des pélagiens dans la suite des temps, et fasse le ciel que ce ne soit pas encore la nôtre. Si les seconds sont plus humbles et plus sincères que les premiers, ils pèchent cependant contre la reconnaissance par un autre endroit, en ce que, nonobstant la conviction qu'ils ont que tous leurs avantages, soit dans la nature, soit dans la grâce, viennent de Dieu, ils en effacent si tôt l'idée et s'en souviennent si peu, qu'ils se gouvernent presque comme s'ils étaient persuadés du contraire. Telle fut l'ingratitude de Jérusalem, dont Dieu se plaignait chez Isaïe, quand il disait : *Tu as oublié le Sauveur ton Dieu, et tu ne t'es pas ressouvenue des puissants secours qu'il t'a donnés* (*Isaiæ*, XVII). Les troisièmes, sont ceux qui se servent des bienfaits de Dieu pour l'offenser : telle fut l'ingratitude de Jéroboam qui, après avoir été élevé au-dessus des dix tribus d'Israel, se servit de cette autorité qu'il avait reçue du Ciel, pour détourner le peuple du culte de Dieu; telle est en général l'ingratitude des pécheurs qui emploient, pour détruire la gloire du Seigneur, les moyens qu'ils ont reçus pour le servir.

Je veux aujourd'hui attaquer ce monstre dans ces trois retranchements, et pour vous inspirer des sentiments d'une parfaite reconnaissance, dont je viens de vous donner déjà quelque idée, je n'ai qu'à vous faire voir le blasphème des ingrats qui nient les bienfaits de Dieu, l'oubli des ingrats qui n'y pensent pas, et l'infidélité des ingrats qui en abusent.

PREMIER POINT.

La reconnaissance étant l'un des principaux devoirs des hommes envers Dieu, ils ne peuvent jamais mieux s'en acquitter, dit saint Prosper, qu'en avouant humblement et sincèrement que tout ce qu'ils ont de bien, soit dans la nature, soit dans la grâce, vient de sa providence et de sa bonté.

Dieu qui voulait, avant toutes choses, tirer cet hommage de sa créature, a pris, ce semble, toutes les précautions nécessaires pour l'y engager. Elle était capable de deux grands désordres : elle pouvait ou se relâcher dans l'accomplissement de ses devoirs, ou se trop prévaloir de ses avantages; et pour empêcher qu'elle ne tombât en de si fâcheuses extrémités, qu'a fait Dieu? Appliquez-vous, je vous prie, à ceci ; car voici un abrégé de toute la doctrine de saint Augustin et de son disciple saint Prosper. D'un côté, Dieu a fourni à cette créature ce dont elle avait besoin, afin qu'elle n'eût pas lieu de se plaindre qu'on exigeait d'elle des choses impossibles ; mais, d'un autre côté aussi, il lui a fait ressentir sa dépendance et sa misère, afin qu'elle n'eût pas sujet de s'attri-

buer, par un pernicieux orgueil, ce qui ne venait purement que de lui. Si l'homme n'avait point de part ni dans son établissement temporel, ni dans la grande affaire de sa justification et de son salut, cette conviction qu'il aurait de son impuissance ne l'abattrait-elle pas? mais aussi s'il pouvait se procurer par ses propres forces tout ce dont il a besoin, ne se regarderait-il pas comme le seul principe de tous ses biens? Ainsi comme Dieu voulait que sa créature fût tout à la fois, et ardente dans l'accomplissement de ses devoirs, et humble dans l'aveu de sa misère, il a fait servir à un même dessein sa force et sa faiblesse, lui laissant l'usage de sa liberté, afin de l'engager à son service, et lui faisant sentir sa propre corruption au milieu de ses avantages, afin que, rentrant en elle-même, elle se représentât qu'ayant tout reçu d'une bonté étrangère, elle n'a nul droit de s'en faire un sujet de gloire.

Aussi pourquoi pensez-vous qu'ayant voulu créer l'homme dans le paradis terrestre, il le produisit cependant hors de l'enceinte de ce lieu de délices, et se contenta seulement de l'y mettre après sa création? Ce fut sans doute afin que cet homme n'eût pas le moindre sujet de vanité et de complaisance, en attribuant à l'excellence de sa nature ce qu'il ne devait qu'à Dieu; mais qu'il reçût cette grâce comme un don de sa gratuite bonté, en comparant la beauté et la fertilité de ce jardin où il venait d'entrer avec cette terre inculte et ingrate d'où il était sorti.

La reconnaissance des hommes envers Dieu est donc leur premier devoir; mais la première marque de cette reconnaissance est l'aveu sincère qu'ils lui font, que tout ce qu'ils possèdent de biens vient uniquement de lui : *Plane et veraciter confitenda est gratia Dei, de cujus hoc primum munere est ut auxilium ipsius sentiatur.* La première chose qu'ils doivent faire est de reconnaître, non pas extérieurement et par hypocrisie, mais sincèrement et sans restriction, que leur crédit, leur honneur, leurs biens, leurs avantages, ou de la nature, ou de la fortune, leurs vertus, ou acquises, ou inspirées, viennent de Dieu et doivent lui être rapportées comme au premier principe et à la dernière fin de toutes choses. En un mot, ce qu'ils doivent faire d'abord, c'est d'avouer ingénument et humblement le bienfait reçu, puisque c'est là, selon saint Augustin et saint Prosper, la vraie marque de la reconnaissance chrétienne, la première de toutes les impressions de la grâce sur une âme, et celle par laquelle, comme ils disent, elle se fait sentir : *De cujus hoc primum munere est ut auxilium ipsius sentiatur.*

Voilà, chrétiens, ce que Dieu exige de nous avant toutes choses, ce qu'il attend de notre fidélité, et ce qui, même à notre égard, semble être le plus digne de sa grandeur. En effet, quand est-ce que nous honorons Dieu souverainement, et que nous lui donnons quelque marque de notre reconnaissance? C'est, disent les Pères, quand nous le regardons comme le premier principe de ces bons mouvements qu'il nous donne, pour aller à lui, et de ces secours actuels dont nous avons besoin pour avancer de vertus en vertus; c'est quand, en lui demandant sa grâce, nous n'attribuons pas même à nos propres forces la demande que nous lui faisons, et que nous avouons que nos prières ne pourraient jamais sortir du fond de nos cœurs, s'il ne les y formait; c'est quand nous croyons que Dieu qui, sans nous faire d'injustice, eût pu nous laisser dans la misère ou dans la corruption générale de la nature, nous en a tirés toutefois par son infinie bonté, se réservant la gloire d'être l'auteur de nos bonnes actions, comme il en est la récompense; c'est quand nous lui témoignons que si notre âme, autrefois exposée à tant de périls, arrêtée par tant d'obstacles, abandonnée à tant d'égarements, aveuglée par tant de passions, n'est plus dans la langueur et l'infirmité où elle était, nous ne sommes redevables de cet heureux changement qu'à ce souverain médecin qui nous a guéris, qu'à ce charitable pasteur qui nous a ramenés, qu'à cette favorable lumière qui nous a éclairés, qu'à ce miséricordieux réparateur qui nous a rendu la santé, la liberté, la vie. Ah! c'est pour lors que nous donnons à Dieu des marques de notre reconnaissance, c'est pour lors que nous l'honorons souverainement, et que nous lui rendons un témoignage qui lui appartient de plein droit.

Or, il n'en faut pas davantage pour comprendre combien est énorme cette première espèce d'ingratitude dont je parle : ingratitude par laquelle, au mépris de Dieu, on se considère comme l'auteur de sa fortune, ou comme le digne sujet sur lequel tombent ses grâces que l'on attribue à quelques bonnes actions qu'on aura faites.

Car, pour reprendre le raisonnement de saint Augustin et de saint Prosper, si tout ce qui regarde la nature et la religion vient de Dieu; si l'esprit, la beauté, la santé, les honneurs, le crédit, les vertus de l'âme et les avantages de l'âme sont autant de présents qu'il nous fait, qu'y a-t-il de plus odieux et de plus infâme que de nier toutes ces faveurs par un certain esprit d'orgueil et d'indépendance? Si la nature raisonnable est une image sur laquelle Dieu a pris plaisir de graver les traits lumineux de son visage, afin qu'elle rapportât tout son éclat et toute sa beauté à celui qui l'a faite : *Ut imago Dei Deo fulgeat*, n'est-elle pas coupable de la dernière infidélité, ou, pour me servir de ses termes, ne tombe-t-elle pas dans un honteux adultère, lorsque, s'attribuant à elle-même ou aux hommes ce qui vient de Dieu, elle substitue d'autres objets à sa place; lorsque, par un dangereux artifice de l'amour-propre, elle veut se parer d'autres ornements que de ceux qu'elle a tirés des trésors et des libéralités de son époux? *Cum alterius decorem in speculo cordis sui ostentat, aut ullis aliis monilibus acquiescit ornari nisi illis quæ de thesauris sponsi per Spiritus sancti pignus accepit?*

Voilà ce que les Pères ont reproché avec tant d'éloquence et de zèle aux pélagiens et aux ennemis de la grâce de Dieu; voilà ce grand péché qu'ils ont combattu dans tous ses retranchements; péché si subtil qu'il s'insinue dans les âmes les plus saintes; péché si artificieux et si droit, qu'il se couvre des apparences même de la vertu; mais péché qu'ils ont appelé un blasphème contre le Saint-Esprit et qu'ils ont cru en quelque manière irrémissible pour deux raisons qu'ils en ont apportées.

La première, c'est d'autant qu'il est directement opposé à l'ordre que Dieu garde dans la distribution de ses grâces : Dieu est toujours prêt à nous pardonner nos péchés et à nous accorder sa grâce; mais la première disposition qu'il exige, ou, pour ainsi dire, la première semence de vertu qu'il jette lui-même dans nos âmes, est un aveu sincère par lequel nous protestons que nous sommes redevables de ce que nous avons à sa providence et à sa bonté. Quand est-ce qu'une âme est justifiée? c'est quand elle trouve Dieu : elle le trouve quand elle le cherche; elle le cherche par ses prières et par ses désirs; or, comme ces prières et ces désirs sont les mouvements d'une âme qui, étant convaincue de sa misère, implore un secours étranger qu'elle ne peut se procurer par ses propres forces; ce sont ces mouvements ou, si vous voulez que je me serve des expressions du roi-prophète, ce sont ces préparations du cœur que Dieu écoute, c'est vers cette créature humble et anéantie qu'il descend. C'est pourquoi, si, par un renversement de conduite, elle croit pouvoir rencontrer dans la prétendue bonté de sa nature ou dans des grâces purement extérieures, ce qui est nécessaire à sa justification, qu'arrive-t-il? jamais elle ne cherche Dieu comme il faut; ne le cherchant pas comme il faut, jamais elle ne le trouve; et ne le trouvant pas, elle vit et elle meurt dans son péché: *Viam manus tuæ invenisti, propterea non rogasti.* Tu t'es appuyé sur tes propres forces, c'est pourquoi tu ne t'es pas adressé à moi, dit Dieu chez Isaïe, je ne t'écouterai pas aussi, et parce que tu n'as pas eu l'humilité d'avouer que tu ne peux rien faire sans moi, je me moquerai de ta justice imaginaire pour confondre ton orgueil, et tes prétendues bonnes œuvres ne te serviront de rien : *Ego annuntiabo justitiam tuam, et opera tua non proderunt tibi.*

La seconde raison est d'autant que ce péché est un crime de lèse-majesté divine au premier chef, en ce qu'il met Dieu au-dessous de la nature, en ce qu'il lui ôte par un injurieux mépris la gloire de ce qui ne vient cependant que de lui, et qu'il substitue, comme dit saint Prosper, le faux mérite de l'homme au refus ou au défaut de sa miséricorde : péché que ce Père traite d'orgueil et de blasphème, péché qu'il appelle le plus extravagant et tout ensemble le plus pernicieux et le plus irrémissible de tous les péchés.

Je prévois ce que vous pourrez me répondre, que je m'arrête mal à propos à décrire les désordres d'un péché à la vérité énorme, mais dont très-peu de chrétiens sont aujourd'hui coupables : examinons donc si j'attaque un monstre imaginaire et si je me forme à plaisir un fantôme pour le combattre.

Quoique, généralement parlant, on ne doute peut-être pas que le bien que l'on reçoit ne vienne de Dieu, cependant cet aveu qu'on en fait est souvent si froid et si partagé, qu'on ne lui rend qu'en idée des actions de grâces, tandis qu'on donne à la créature d'effectives marques de sa reconnaissance. Qu'un homme, par exemple, ait heureusement terminé une dangereuse affaire, qu'un autre soit, ou délivré d'un grand malheur, ou élevé à quelque charge, à qui les uns et les autres se croient-ils obligés de toutes ces grâces? Est-ce à Dieu qu'ils désavouent ou à qui ils donnent toujours le dernier rang, pour réserver à de faibles créatures leurs plus sincères hommages et les plus véritables marques de leur respect?

C'est par ce principe que les hommes ont de tout temps péché, quoiqu'en différentes manières, contre la reconnaissance qu'ils doivent à Dieu. Les athées la lui ont refusée, les idolâtres l'ont multipliée, les péripatéticiens l'ont bornée, les stoïciens, les pharisiens et les pélagiens l'ont partagée. Ne perdez rien de ce que je vais dire.

Les athées ont refusé de témoigner à Dieu la reconnaissance qu'ils devaient avoir de ses bienfaits, par ce faux principe qu'ils n'ont point admis de premier être, et qu'ils ont combattu la vérité de son existence. Les idolâtres ont multiplié cette reconnaissance, en adorant plusieurs divinités auxquelles ils s'imaginaient être redevables en particulier de leurs différents succès. Les péripatéticiens ont borné cette reconnaissance, en avouant la grandeur et la puissance de Dieu dans le gouvernement des choses célestes; mais ne lui rendant aucune action de grâces pour les heureux événements des sublunaires, et lui prescrivant de certaines bornes au delà desquelles les soins de sa providence ne s'étendaient pas. Les stoïcens, les pharisiens et les pélagiens l'ont partagée, puisqu'ils n'ont pas rendu à Dieu toute la gloire qu'ils devaient lui rendre. Les uns, abandonnés à la corruption de leur cœur et à l'aveuglement de leur esprit, ont fièrement compté sur leurs avantages naturels, et se faisant une justice particulière, dit l'Apôtre, ils se sont insolemment retirés de la dépendance qu'ils avaient de la divine. Les autres par un orgueil encore plus subtil ont partagé leurs mérites entre le Créateur et la créature, s'imaginant pouvoir se réserver quelques grains de l'encens qu'ils faisaient fumer au pied des autels du Seigneur, lui donnant le commencement de leurs bonnes œuvres, mais s'attribuant le reste, n'admettant que des grâces extérieures ou n'en admettant pas pour chaque nouvelle action, et par une artificieuse louange de la nature humaine, comme l'appelle saint Prosper, voulant vivre

indépendamment de la grâce médicinale de Jésus-Christ.

N'est-ce pas là, chrétiens, l'injure que nous faisons à Dieu, et la véritable image de notre ingratitude? Où est, par exemple, le soldat et le capitaine, qui, ayant remporté quelque avantage sur les ennemis de l'État, ne l'attribue à la source de son bras et à ces ruses militaires qu'on fait tant valoir au préjudice de la providence de ce Dieu des batailles, entre les mains duquel est le sort des armes, la prospérité ou la décadence des empires? S'il n'ose dire ouvertement comme ce prince athée dont il est parlé dans l'Ecriture : *Il n'y a point d'autre Dieu que moi*, il veut du moins qu'on lui rende avant toutes choses ce témoignage d'honneur qu'il croit avoir acquis par son mérite ; semblable à Samson, qui, après avoir défait les Philistins avec une mâchoire d'âne, bien loin d'élever à Dieu quelque autel pour lui marquer sa reconnaissance, s'attribua tout le succès du combat, et pour éterniser sa mémoire, donna le nom de ce faible instrument, dont il s'était servi, à l'endroit où il avait remporté la victoire : *Nec aram statuit Deo, nec nostram immolavit, sed negligens beneficii, assumptor gloriæ, ut triumphum suum perpetuo consecraret, nomini vocavit locum illum maxillæ elevationem* (*Amb. epist.* 70, *ad Vigilantium*).

Où est le politique et le savant qui n'attribue presque toujours, l'un, cet heureux succès qui suit les affaires qu'il entreprend à la bonté de son génie et à sa prévoyance, l'autre, cette réputation qu'il a acquise parmi les gens de lettres à la pénétration de son esprit et à ses longues veilles : semblable à ces faux sages dont parle l'Apôtre, *qui ayant connu Dieu ne l'ont pas glorifié comme Dieu, mais se sont égarés dans leurs pensées et ont transféré l'honneur qui n'est dû qu'au Créateur, à de faibles et de misérables créatures* (*Rom.* I). *Vere Deus vester Deus Deorum est, et Dominus Regum* (*Danielis*, II).

Où est l'homme riche et puissant qui ne se croie pas l'auteur de sa fortune, qui ne s'applaudisse pas intérieurement et ne veuille tirer de grands avantages, ou de sa naissance, ou de la vivacité de son esprit et de la solidité de son jugement? Il faut d'abord comme Nabuchodonosor qui avoue en présence de Daniel *que son Dieu était le Dieu des dieux, et le Souverain des rois*, mais qui ensuite se fit dresser une statue haute de cinquante coudées qu'il commanda à tous ses sujets d'adorer. Je veux dire après Richard de Saint-Victor que cet homme riche et puissant confesse d'abord froidement et par cérémonie, qu'il doit son établissement à Dieu, mais que dans le fond il adore sa fortune ou son esprit qu'il élève le plus haut qu'il lui est possible aux yeux des hommes (*Daniel*, III).

Enfin, où est le chrétien, car ce péché est encore plus injurieux à Dieu par rapport aux dons surnaturels qu'on en reçoit, qui lui rende ce juste et sincère témoignage que les grâces qu'il a, viennent de sa pure bonté, indépendamment de ses mérites. Si nous avons fait quelques bonnes œuvres, notre reconnaissance ne se réfléchit-elle pas aussitôt sur nous? Au lieu de nous représenter avec saint Bernard (*Sermo* XIII, *in Cantic.*) que tous nos conseils, s'ils sont bons, que tous nos jugements, s'ils sont équitables, que tous nos désirs, s'ils sont saints, que notre science et notre sagesse, nos talents naturels et nos qualités surnaturelles sont autant de ruisseaux qui sortent de cette mer infinie des perfections divines vers laquelle il faut qu'ils retournent. Ne renfermons-nous pas ces eaux au dedans de nous, ne nous remercions-nous pas de nos vertus, ou si nous en témoignons quelque reconnaissance à Dieu, ne lui parlons-nous pas debout comme ce pharisien de l'Evangile : *Pharisæus stans*, élevés sur nos prétendus avantages? Ne le prions-nous pas comme lui, au dedans de nous : *Apud se orabat*, d'un ton si languissant et si bas, que nous serions fâchés que ceux qui nous environnent nous entendissent.

Or, si cela est, je veux dire si, au préjudice de la reconnaissance que nous devons avoir pour Dieu, nous sommes assez malheureux que de nous croire dignes de ses grâces à cause de quelques bonnes actions que nous aurons faites, nous sommes coupables du plus grand de tous les péchés, du plus lâche renoncement et du plus dangereux de tous les blasphèmes. Qui le dit? le Saint-Esprit qui a si soigneusement recherché tous les traits de cette première espèce d'ingratitude dont je parle, qu'il me suffit de vous les exposer pour vous apprendre des choses qui peut-être vous ont été inconnues jusqu'ici, quoiqu'elles soient d'une extrême conséquence pour votre salut.

Il fait parler le saint homme Job, qui d'abord prend Dieu à témoin des bonnes actions qu'il a faites, et des mauvaises qu'il a évitées par son secours. « Vous savez, mon Dieu, « lui dit-il, que je n'ai jamais recherché la « femme de mon prochain pour en jouir, moi « qui n'ai pas même donné à mes yeux la li- « berté de regarder une fille. Vous savez que « quand mes domestiques ont cru avoir quel- « que sujet de plainte contre moi, bien loin « d'empêcher qu'on ne leur rendît justice, je « la leur ai rendue moi-même, persuadé que « vous seriez un jour mon juge, et que vous « m'avez tiré d'une même masse que mes « serviteurs et mes servantes. Ai-je jamais, « ajoute-t-il, rebuté des pauvres, ou fait at- « tendre des veuves à ma porte sans leur « donner du secours, et quelque autorité que « j'eusse, ai-je jamais levé la main sur l'or- « phelin pour le frapper? »

Ce saint homme animé de l'Esprit de Dieu n'en demeure pas là : au contraire, l'on dirait qu'il passe légèrement sur toutes ces circonstances, comme si elles étaient peu considérables, afin de s'attribuer un péché qui, à notre égard, nous paraîtrait peut-être de nulle conséquence, et qu'il appelle toutefois le plus grand de tous ses péchés. « Vous savez, ô

« mon Dieu, continue-t-il, que je n'ai jamais « regardé le soleil quand il brillait sur ma « tête, ni la lune quand elle m'éclairait de « ses lumières. Vous le savez, et c'est au « pied de votre tribunal que je me cite moi-« même; me suis-je jamais réjoui dans le se-« cret de mon cœur, et m'est-il arrivé d'avoir « approché ma main de ma bouche pour la « baiser? Ce qui serait, ajoute-t-il, un très « grand péché, un renoncement et une ré-« bellion ouverte contre votre grandeur? »

Je me suis souvent étonné de cette expression, mais j'ose me flatter d'en avoir pénétré tout le sens après avoir consulté un savant pape qui m'en a découvert le mystère. Qu'est-ce que regarder le soleil dans son midi? C'est, dit saint Grégoire, jeter les yeux sur quelques vertus que l'on a comme sur de dignes objets de sa complaisance; c'est regarder et faire regarder aux autres les bonnes actions que l'on fait, non pas à dessein d'en renvoyer la gloire au premier être, mais pour en tirer soi-même quelque avantage : c'est, dit-il, arrêter l'œil de son cœur à la considération de quelque petit bien qui est peut-être effacé par mille autres péchés, sans songer qu'il vient de Dieu et qu'il doit lui être rapporté.

Qu'est-ce que regarder la lune quand elle répand sa lumière? C'est aimer la gloire qui suit ordinairement la vertu : gloire, dit ce savant pape, semblable à la lueur de cet astre nocturne, qui selon quelques-uns passe du corps du soleil à celui de la lune, par je ne sais quelles fentes lumineuses, afin que pendant les ténèbres de la nuit elle puisse éclairer ce bas monde. C'est s'occuper vainement de la réputation qu'on s attire par des talents qu'on n'a reçus que de Dieu, au lieu d'en faire la matière de sa reconnaissance et de sa propre fidélité.

Qu'est-ce que se réjouir dans le secret de son cœur, et porter sa main à sa bouche pour la baiser? C'est se remercier soi-même des belles qualités que l'on possède, c'est être content de soi et se reposer dans ses bonnes œuvres, comme si on en était le premier ou l'unique principe. Or voilà, dit Job, voilà le plus grand de tous les péchés : c'est un blasphème contre le Très-Haut, et un renoncement à Dieu : *Iniquitas maxima et negatio contra Deum altissimum.*

Telle est cependant l'ingratitude de la plupart des chrétiens, et chose étrange, tel est souvent le péché de ceux mêmes qui, après avoir triomphé de tant d'autres, succombent presque sans le savoir à la tentation de leur propre estime. Quoiqu'on ne soit pas pélagien de profession, il semble qu'on le soit de cœur, tant on se sent porté à partager sa reconnaissance entre le Créateur et la créature : comme si l'on croyait pouvoir achever par ses propres forces ce que Dieu a commencé; comme si le secours de sa grâce était nécessaire pour une bonne action et qu'il fût inutile pour d'autres? comme si on ne devait pas bénir le Seigneur en tout temps, dit David, et s'exhorter à ne jamais oublier ses bienfaits : *Benedic anima mea Dominum, et noli oblivisci omnes retributiones ejus.* Car c'est ici le second caractère de la reconnaissance chrétienne, qui ne peut souffrir l'oubli des ingrats non plus que leur blasphème.

SECOND POINT.

Si la générosité d'un bienfaiteur veut que dès qu'il a rendu quelque bon service, il l'oublie, la reconnaissance de celui qui l'a reçu demande, qu'il se le représente souvent et qu'il se fasse une loi de ne le jamais oublier. *Hæc inter duos beneficii lex est, alter statim debet oblivisci dati, alter accepti nunquam.*

Ce devoir auquel tout homme qui agit par un principe d'honneur fait gloire de s'assujettir, de peur de s'attirer d'aussi sanglants reproches qu'en mérite l'oubli des bienfaits, est toutefois celui dont un chrétien par un étrange renversement de conduite, ne veut presque jamais s'acquitter envers Dieu. Jésus-Christ a guéri dix lépreux, et il ne s'en est trouvé qu'un de ce nombre qui, ayant fait réflexion sur la grâce qu'il venait de recevoir, *ut vidit quia mundatus est*, soit retourné sur ses pas pour lui en témoigner sa reconnaissance; les neuf autres y ont été si peu sensibles, que ravis de jouir des avantages de leur guérison, ils ont oublié celui qui la leur avait procurée.

A juger de cette dernière disposition de leurs cœurs par les premiers sentiments qu'ils avaient fait paraître, qui n'eût cru qu'ils n'auraient jamais effacé de leur mémoire un bienfait qu'ils avaient souhaité avec tant d'empressement, demandé avec autant d'humilité, attendu avec autant de confiance, imploré avec un si vif ressentiment de leur mal? Mais la suite ne répondit pas à de si pieux commencements. Ils s'acquittèrent d'une partie des conditions que demande l'Apôtre pour obtenir une grâce, mais ils négligèrent celle qui couronne les autres et qui dispose à en recevoir de nouvelles, je veux dire le souvenir du bienfait et le retour de celui qui l'a reçu vers son généreux bienfaiteur : *Non est inventus qui rediret.*

Reconnaissons-nous dans ce portrait, dit saint Ambroise, et considérons que c'est à nous-mêmes que s'applique cet exemple de l'Evangile. Nous recevons à toute heure de nouvelles grâces de Dieu, qu'il nous offre si gratuitement et sans lesquelles nous ne pourrions jamais ni agir ni vivre. Si nous avons les aliments nécessaires, c'est Dieu qui nous les donne : si nous respirons, c'est Dieu qui ouvre et qui ferme nos poumons : si les commodités d'une vie heureuse nous viennent en abondance, c'est Dieu, pour me servir de l'expression de Tertullien et de saint Ambroise, qui fait veiller les éléments pour nous les fournir : si nous jouissons d'une pleine santé, c'est Dieu qui en éloigne ce qui l'affaiblirait : si nos affaires réussissent, c'est Dieu qui en ménage les heureux événements. En un mot, si nous avons du crédit, de l'esprit, de la réputation, des biens de fortune, ce sont autant de dons de la Providence et de sa sagesse qui se plaît à nous combler de ses bienfaits : et cependant par quelle dépravation de raison et de conscience en perdons-nous le souvenir? Nous nous levons le matin, mais nous représentons-nous que Dieu nous a

conservés pendant la nuit, au lieu que tant d'autres sont morts subitement par la seule soustraction de son concours? Nous nous mettons à table, mais en sommes-nous plus instruits de nos devoirs, et nous disons-nous que c'est lui qui se charge de notre nourriture à laquelle souvent nous ne contribuons pas plus par nos soins, que les oiseaux qu'il nourrit, quoiqu'ils ne sèment et ne labourent pas? Si nous nous couchons, faisons-nous cette sérieuse réflexion, que c'est sous sa garde que nous avons heureusement passé la journée parmi tant de périls quelquefois connus, presque toujours inconnus, mais où d'autres ont misérablement péri?

Nous ressemblons à ce corbeau qui, étant sorti de l'Arche où il se trouvait en sûreté pendant le déluge, n'y rentra plus quand il s'aperçut que les eaux étaient écoulées. Le sein de la Providence et de la miséricorde divine est comme l'Arche qui nous porte au milieu des orages et des adversités du siècle. Combien d'écueils n'avons-nous pas évités, et de combien de naufrages n'avons-nous pas été préservés par de visibles marques de sa protection? Ces eaux qui s'enflaient à nos yeux et qui nous environnaient de toutes parts nous faisaient peur : mais à peine sont-elles écoulées, à peine nous sentons-nous rassurés contre ces craintes, nous ne songeons plus à retourner dans cette arche; nous oublions le bienfaiteur et le bienfait : *Non est inventus qui rediret.*

Quoique cet oubli des ingrats qui se souviennent si peu des bienfaits de Dieu, ne soit pas en un sens aussi criminel que le blasphème de ceux qui ne reconnaissent pas les avoir reçus, il est cependant extrêmement odieux à Dieu, et criminel en plusieurs chefs. Il est criminel dans sa nature, il est criminel dans ses suites. Il l'est dans sa nature, parce que c'est un grand péché : il l'est dans ses suites, parce que c'est une disposition générale à toutes sortes de péchés. Il est criminel dans sa nature, parce qu'il ôte à Dieu la meilleure partie de sa gloire et de ses droits : il est criminel dans ses suites, parce qu'il expose un homme à une infinité de désordres qui n'ont pour principale cause que ce défaut de réflexion et de retour.

Dieu a toute sorte de droits sur la créature raisonnable, dit Richard de Saint-Victor, et les biens qu'il lui fait sont autant de titres qui l'engagent à une perpétuelle reconnaissance; par conséquent, conclut-il, ce n'est pas assez qu'elle lui rapporte tous ces biens, il faut encore qu'elle en conserve un fidèle souvenir dans les différentes rencontres de sa vie.

Cette conséquence suit naturellement de ce principe; car, comme les bienfaits de Dieu sont fondés sur l'être même de la créature raisonnable, il faudrait qu'elle les eût aussi présents à son esprit, qu'elle est présente à elle-même, et parce qu'il lui est impossible d'en avoir toujours une idée aussi fixe à cause de l'infirmité de sa nature, elle doit du moins s'en ressouvenir de temps en temps pour conserver par là les droits de Dieu et s'animer à le bénir : *Benedic, anima mea, Dominum, et noli oblivisci omnes retributiones ejus.* Je ne puis pas toujours, dit ce Père, ni écouter Dieu par la révélation, ni le voir par la contemplation, ni goûter combien il est doux par des consolations sensibles; je ne puis pas, à cause de la multiplicité des fantômes corporels et de ma propre faiblesse, avoir toujours une actuelle application à la magnificence de Dieu ; mais je puis et je dois me le rendre présent de temps en temps, entretenir mon âme de la pensée de sa gratuite bonté et le retenir par le souvenir de ses bienfaits. Comme partout où je me trouve, je me sens rempli de ses dons, je suis engagé partout à le reconnaître, et comme ces deux chérubins, dont il est parlé dans l'Exode, étaient toujours tournés du côté du Propitiatoire pour y adorer Dieu, je dois me tenir aussi dans la présence du Seigneur, me représenter les grâces qu'il m'a faites, et avoir, autant que ma faible nature le peut permettre, l'esprit toujours occupé de ses infinies miséricordes.

D'ailleurs, comme je ne possède aucun bien que je n'aie reçu et que je ne reçoive de Dieu, il n'y en a aussi aucun qui ne doive me donner quelque idée de sa magnificence. Car s'il me fait toujours de nouvelles grâces, qui, selon la belle expression de Philon, juif, se répondent les unes aux autres comme par une successive et perpétuelle circulation : *Cujus gratiæ inter se conjunctæ ac unitæ in orbem redeunt;* ne faut-il pas que ma reconnaissance soit continuelle autant qu'elle le peut être, et que, me trouvant toujours comblé de nouveaux biens, je fasse, comme le prophète-roi, le tour de mon âme pour lui offrir par tout autant de sacrifices de louanges! *Circuivi et immolabo tibi hostiam vociferationis.*

De là est venue cette louable coutume des premiers chrétiens qui, dans leurs conversations et dans leurs entrevues, se disaient les uns aux autres : *Deo gratias*, rendons grâces à Dieu; s'ils entraient dans l'église, rendons grâces à Dieu; s'ils se rencontraient dans les rues ou à la campagne, rendons grâces à Dieu; s'ils se rendaient des visites, s'ils traitaient de leurs affaires, s'ils mangeaient ou se promenaient ensemble, rendons grâces à Dieu, se disaient-ils, se représentant ces entrevues, ces conversations, ces commerces, comme autant de bienfaits de Dieu, et par conséquent comme autant de motifs d'une fidèle et réciproque reconaissance.

C'était là le premier compliment qu'ils se faisaient, dit saint Augustin, écrivant contre les circoncelliens, qui trouvaient mauvais qu'ils se fissent par ces paroles un si froid accueil. De quoi vous scandalisez-vous, leur dit-il, peut-on rien dire de plus précis? peut-on rien entendre qui soit plus agréable? La bouche qui n'est que l'interprète du cœur, ne doit-elle pas comme un fidèle écho répéter ce qui se dit intérieurement, et comme il n'est jamais permis à l'homme d'oublier malicieusement les grâces du Seigneur, pourrait-

il taire et dissimuler ce qu'il pense? Par là on rend à Dieu la gloire qu'il attend de sa créature, et lui renvoie les biens qu'il a si magnifiquement accordés; par là on lui consacre non-seulement son esprit et son cœur, mais encore sa mémoire, en ramassant, comme dit saint Bernard, les plus petites parcelles de ses grâces, afin qu'aucune n'échappe, et se persuadant que, quelque réflexion qu'on y fasse, son admirable magnificence ira toujours au-delà de la gratitude qu'on pourrait en avoir : *Glorificate Dominum quantum potuerit, supervalebit adhuc, et admirabilis magnificentia ejus* (*Eccles.*, XLIII).

Si donc (et voici l'importante conclusion que je tire de ce principe), si donc, après tant d'obligations, bien loin de nous représenter ces bienfaits de Dieu, nous les effaçons malicieusement de notre mémoire; si nous lui tournons le dos pour ne pas le voir, trop contents de recueillir ses bienfaits sans baiser, par de profonds respects, la main qui les accorde, quel est notre crime et combien grande est l'injure que nous faisons à notre bienfaiteur? Autant de faveurs que nous supprimons et que nous ensevelissons dans un éternel oubli, sont autant de droits que nous violons et comme autant de vols et de rapines que nous lui faisons dans l'holocauste.

Je ne parle qu'après l'Ecriture, puisque c'est là le sanglant reproche que Dieu y fait à son peuple, répétant si souvent, et avec de si fortes expressions, qu'il l'a malicieusement oublié, traitant cet oubli de vol, de perfidie, d'aveuglement, de désertion, d'apostasie, attribuant à cet oubli la cause de la réprobation de ce peuple et lui faisant entendre qu'il est juste qu'il l'oublie, puisqu'il l'a oublié le premier, malgré tant de grâces qui devaient attacher son infidèle et son inconstante mémoire à la considération de ses bontés.

Heureux donc le chrétien qui, à chaque grâce qu'il reçoit, retourne à celui d'où vient la plénitude de toutes les grâces : *Felix qui ad singula dona gratiæ, redit ad eum in quo est plenitudo gratiarum* (*Bern. in Ps.* XC, *Serm.* 12) l Heureux le chrétien qui se fait une image toujours présente de ses bienfaits, et qui se sert des créatures pour se souvenir de celui qui les a produites à son usage l Quelle gloire ne rend-il pas à Dieu, et de quel zèle ne sent-il pas animé à le servir l mais, malheureux par conséquent celui qui, par une disposition toute contraire, oublie Dieu et ses dons; qui, soit qu'il les nie, soit qu'il les dissimule, se soucie peu d'y faire de sérieuses réflexions, se retirant de l'ordre et de la dépendance où il doit être. Quelle injure ne fait-il pas à Dieu, et par ce seul péché qu'il commet, en combien d'autres n'est-il pas en état de tomber?

Car c'est là, messieurs, un autre effet que produit dans une âme ce malheureux oubli, en ce qu'il est comme le principe et la source de tous ses péchés. Rien ne retient davantage le chrétien dans le devoir; rien n'arrête plus efficacement cette fatale inconstance par laquelle il passe de la vertu au vice; rien enfin ne fixe plus heureusement sa volonté au bien, autant qu'elle le peut être en cette vie, que le souvenir des grâces et des bienfaits de Dieu; il se sent par là encouragé à l'adorer, à l'aimer, à le servir, la libéralité étant le premier attrait dont se sert l'amour divin pour gagner les cœurs, et le souvenir des bienfaits étant réciproquement la plus forte chaîne qui attache la créature au service de son Créateur.

Par là un chrétien est fidèle à son bienfaiteur, et quelque violente que soit la tentation qu'on lui suscite, s'il est assez sage ou assez heureux pour rappeler les grâces qu'il en a reçues, il répondra avec autant de fermeté que Joseph à la femme de Putiphar : *Mon maître m'a confié le soin de sa maison; il n'y a rien chez lui qu'il ne m'ait abandonné; ce que je suis, je le suis par un pur effet de sa bonté; comment donc pourrais-je avoir assez de lâcheté et d'infidélité pour le trahir?*

Saint Ambroise est admirable, quand il dit que ce chaste et fidèle serviteur se fit de sa reconnaissance comme un bouclier pour repousser la plus insinuante de toutes les tentations, et garder à son maître la fidélité qu'il lui avait promise. Ni les attraits du plaisir, ni la beauté du sexe, ni l'avantage de l'occasion, ni l'assurance du secret, ni l'impunité d'un adultère caché, ni les persécutions que lui attireraient un opiniâtre refus et la rage d'une femme méprisée, tentations délicates, auxquelles succomberaient tant d'autres, ne purent jamais l'ébranler ni l'engager au péché; tant le souvenir des bienfaits a de pouvoir sur une âme, tant il lui donne de forces pour résister aux plus dangereux attraits de la chair et du monde.

L'oubli de ces mêmes bienfaits produit, par la loi des contraires, un effet tout opposé. Si les hommes négligent leurs principaux devoirs et violent impunément les plus saintes lois; s'ils commettent sans scrupule et sans remords des fornications et des adultères ; si au mépris de la vérité et de la sainteté de leur religion, ils tombent dans l'idolâtrie et dans l'athéïsme, n'en cherchons guère d'autres causes que l'oubli des grâces et des dons de Dieu : voici comment il s'en explique lui-même : *Aversi sunt filii Israel, et fornicati sunt, percusseruntque cum Baal fœdus ut esset illis in Deum :* Les enfants d'Israël se sont éloignés de moi, ils sont tombés en de honteuses débauches, et ont fait alliance avec Baal qu'ils ont choisi pour leur Dieu, mais quelle en a été la cause? *Nec recordati sunt Domini Dei sui qui eruit eos de manibus inimicorum suorum.* C'est qu'ils ne se sont pas souvenus de Dieu qui les a délivrés des mains de leurs ennemis.

Dieu est toujours présent à sa créature par ses bienfaits; mais, dès qu'elle en perd le souvenir, elle s'éloigne aussitôt de lui, dit saint Augustin. De quelque côté qu'elle se tourne, elle est, dit ce Père, comme tout investie des libéralités de son Créateur; et si

on lui demandait, comme au roi-prophète, *où est son Dieu*, elle n'aurait qu'à se considérer elle-même, pour dire qu'il est partout où elle se trouve. Si je monte au ciel, il y est; si je descends dans les lieux souterrains, il y est; si je passe au-delà des mers les plus reculées, je l'y trouve encore. Il est partout, soit par l'immensité de sa présence, soit par l'assiduité de son concours, soit par l'impression de ses grandeurs, soit par l'effusion de ses bienfaits.

Mais la créature n'est pas toujours réciproquement présente à Dieu : *Aversi sunt filii Israel.* Combien de fois se sépare-t-elle de lui dans l'aveuglement de son esprit et l'infidélité de son cœur? Combien de fois traîne-t-elle si loin après elle l'infamie de son péché, que celui qui connaît tout semble la méconnaître, que celui qui éclaire les ténèbres les plus épaisses semble ne les plus voir dans l'horreur de son exil, jusqu'à demander où elle est : *Et novem ubi sunt?* tant elle est différente d'elle-même et éloignée de son bienfaiteur. Ne nous en étonnons pas, messieurs; ce pitoyable égarement de la nature n'est qu'un triste effet de son oubli, et voilà presque la seule raison que la sainte Ecriture nous en rend : *Nec recordati sunt Domini Dei sui.*

J'y remarque deux sortes d'oublis fort différents en apparence, et qui cependant ont ensemble de très-grands rapports : il y a l'oubli des grâces qu'on reçoit de Dieu, et il y a l'oubli des promesses par lesquelles on s'engage à Dieu; il y a l'oubli des ouvrages et des miracles de Dieu, et il y a l'oubli des paroles et de la loi de Dieu; il y a l'oubli de la protection et de la bonté de Dieu, et il y a l'oubli du pacte et des commandements de Dieu.

Or, c'est ce premier oubli qui dispose au second, et dès que la créature cesse de se représenter qu'elle est redevable à Dieu de tout ce qu'elle possède, elle cesse aussitôt de s'acquitter de ce qu'elle lui a promis. *Nos pères ne se sont pas souvenus des miracles que vous avez faits dans l'Egypte, ni de cette abondante miséricorde que vous avez eue pour eux*, dit David à Dieu : *Patres nostri in Ægypto non intellexerunt mirabilia tua, non fuerunt memores multitudinis misericordiæ tuæ.* Aussi quels crimes n'ont-ils pas commis. *Ils ont tenté Dieu dans le désert*, ajoute-t-il; *ils ont outragé Moïse et Aaron, ses ministres; ils se sont fait un veau d'or qu'ils ont adoré, ils ont immolé leurs enfants aux démons, ils ont répandu le sang des innocents, et se sont aveuglément abandonnés à tous les déréglements de leurs désirs.* Et pourquoi? *Cito fecerunt, obliti sunt operum ejus et non sustinuerunt consilium ejus.* En voici la raison : *Ils ont oublié ce que Dieu avait fait pour eux, et dès le même moment, cito fecerunt, ils n'ont pu souffrir ses salutaires avis, ni accomplir sa sainte loi.* Or, si cet oubli de Dieu est la cause de tous ces péchés, il s'ensuit qu'on se sert des grâces de Dieu contre Dieu même, et qu'au lieu de les employer à sa gloire, on lui fait le dernier outrage par l'infidélité avec laquelle on en abuse. C'est ce que je dois vous faire voir pour achever tout ce discours.

TROISIÈME POINT.

A considérer ce qui se passe dans le monde, et avec quelle ingratitude on y traite Dieu, on peut, ce me semble, comparer, après saint Jean Chrysostome (*Homil.* 53, *ad popul.*), la conduite de la plupart des chrétiens à celle de certains débiteurs de mauvaise foi, qui cherchent tous les moyens possibles pour éluder les justes prétentions de leurs créanciers. Il y en a, selon ce Père, de trois sortes : les premiers sont ceux qui nient la dette et qui s'inscrivent en faux contre leur propre signature : et c'est la figure de ces ingrats qui nient les bienfaits de Dieu; les seconds sont ceux qui fuient autant qu'ils peuvent la présence de leurs créanciers, qui n'osent passer devant leurs maisons de peur de les rencontrer, et qui ne voudraient jamais songer à leurs dettes : et c'est le caractère des pécheurs ingrats, qui oublient volontairement les bienfaits de Dieu; mais il y en a de troisièmes, qui se servent de l'argent de leurs créanciers pour les chicaner, pour leur susciter de mauvaises affaires, quelquefois même pour les ruiner et les perdre : et c'est la conduite de ces autres chrétiens ingrats, qui, au lieu de faire un bon usage des dons de Dieu en les lui renvoyant par une fidèle reconnaissance, s'en servent pour l'offenser et lui faire de nouveaux outrages.

Or, pour m'arrêter à ces derniers, puisque je vous ai parlé des deux autres, je dis qu'ils sont extrêmement coupables pour deux raisons : 1° en ce qu'ils détournent les bienfaits de Dieu de leur véritable fin, et qu'ils ne s'en servent pas selon son intention; 2° en ce qu'ils se servent de ces mêmes bienfaits contre l'intention expresse de Dieu, afin de l'attaquer avec plus de félonie et de malice.

Il est certain, messieurs, que les biens que Dieu nous fait sont autant de moyens qu'il nous offre pour nous engager à le servir, à lui en rendre le tribut que nous lui devons, et à nous sanctifier nous-mêmes par leur bon usage; car c'est là, selon les expressions de l'Ecriture, la raison pour laquelle il a toujours joint la fidélité que nous lui devons à son infinie magnificence, et à toutes les marques qu'il nous a données de sa protection. *Vous ne vous ferez point de nouveaux dieux*, dit-il aux Juifs, *parce que c'est moi qui vous ai tirés de la dure domination de l'Egypte, qui vous ai miraculeusement nourris dans le désert, qui vous ai donné de grands biens et délivrés des mains de vos ennemis.*

Dieu, en cette occasion, semble nous traiter à peu près comme Isaac traita Rebecca; et s'il nous donne du bien par l'entremise des causes secondes, c'est qu'il prétend que nous en concevions des sentiments semblables à ceux que conçut cette future épouse, en vue des présents que lui avait envoyés ce généreux époux par l'un de ses serviteurs.

L'Ecriture remarque que dès qu'elle eut vu les pendants d'oreilles et d'autres bijoux

d'un très-grand prix qu'Isaac lui envoyait, elle fut si touchée de sa magnificence, que, ses parents lui ayant demandé si elle voulait suivre ce jeune homme, qui la conduirait en la maison d'Isaac, elle répondit délibérément et sans hésiter : *Oui, je le veux : Vadam* (*Genes.*, XXIV). Ni la longueur du voyage, ni l'attachement à ses parents, ni les douceurs du pays natal, ni les avantageuses alliances qu'elle était en état d'y faire, ne purent l'empêcher d'aller chercher son époux, auquel elle était déjà unie de cœur avant qu'elle jouît du bonheur de sa présence.

Quelle eût été l'ingratitude de Rebecca, si, s'étant contentée de faire servir à son usage et son ornement les présents d'Isaac, elle l'eût méprisé dans son âme, ou si, au préjudice de l'attachement qu'elle devait avoir à sa personne, elle avait réservé son amour et ses tendresses pour son serviteur!

Ce n'est là encore qu'une faible idée de cette noire ingratitude par laquelle, au lieu de nous faire des présents de Dieu autant de chaînes qui nous attachent à lui, nous nous en séparons pour nous arrêter à ces faibles instruments dont il se sert pour nous donner des marques de sa providence et de sa bonté; de cette ingratitude par laquelle nous courons, comme dit le prophète Osée, après de misérables créatures, comme si elles nous fournissaient toutes les commodités de la vie, donnant à ces fausses divinités tous les témoignages de notre reconnaissance, au mépris du vrai Dieu, que nous renonçons par une lâche infidélité : *Vadam post amatores meos qui dant panes mihi et aquas meas, oleum meum et potum meum* (*Oseæ*, V).

Ceci me fait souvenir d'un bel endroit de saint Augustin, où il reproche aux Athéniens, que, quoiqu'ils eussent reçu de grandes faveurs de Neptune, ils furent cependant assez lâches et assez ingrats de délibérer s'ils l'adoreraient comme le Dieu tutélaire de leur ville, ou bien Minerve, en faveur de laquelle le parti des femmes s'était déclaré. Comme, selon la coutume du pays, les dames avaient droit d'assister aux assemblées publiques et d'y donner leurs voix, l'affaire fut mise en délibération : les hommes conclurent pour Neptune; les femmes, intéressées dans la gloire de leur sexe, s'opiniâtrèrent à prendre Minerve; et comme, par malheur, le parti des femmes se trouva plus fort d'une voix que celui des hommes, Neptune perdit sa cause, et Minerve l'emporta d'un suffrage : *Et quia plus una inventa est fœminarum, Minerva vicit.*

Grâce au ciel, les noms de Neptune et de Minerve sont, à présent, des noms presque inconnus ; mais ceux de la fortune, de l'industrie, de la faveur, de l'intrigue ont pris leur place. On ne fléchit plus les genoux devant ces ridicules divinités, mais on adore encore, et on s'attache par un amour déréglé à la faveur et à la protection des grands, aux pieds desquels on fait des soumissions dont Dieu se trouverait satisfait, s'il en recevait autant. D'un côté l'esprit, la raison et tout ce qu'il y a, pour ainsi dire, de mâle dans l'homme, conclut pour Dieu. Eh ! comment n'y conclurait-il pas ? Car qu'y a-t-il de plus raisonnable que de lui renvoyer, par une respectueuse reconnaissance, ce qu'il donne avec tant de générosité et de bonté? Qu'y a-t-il de plus juste que de l'honorer par ses propres présents, sans donner à des créatures des marques d'un culte qui ne leur est pas dû ? Mais la concupiscence, les passions, la partie animale et ce qu'il y a de féminin penche du côté de la fortune et de la grandeur humaine; et parce que, dans cette contestation, le nombre des femmes surpasse celui des hommes, on abandonne l'un pour s'attacher à l'autre, et si l'on n'est extérieurement idolâtre, on l'est au dedans de son cœur : *Quia plus una inventa est fœminarum, Minerva vicit.* On n'invoque que la fortune, on ne parle que d'elle, on n'adore qu'elle, on ne s'humilie, on ne souffre, on ne se contraint que pour elle ; c'est elle qu'on remercie, c'est vers elle qu'on se tourne, c'est elle qu'on regarde comme la souveraine maîtresse qui préside à tous les heureux et à tous les malheureux événements de la vie : *Locis omnibus, omnibusque horis fortuna sola invocatur, sola laudatur, sola nominatur ; huic omnia expensa, huic omnia referuntur accepta ; et in tota ratione mortalium sola utramque paginam facit.* Or, c'est là ce que j'appelle détourner les bienfaits de Dieu de leur fin naturelle, et ne s'en pas servir selon son intention.

Mais il y a encore dans l'ingratitude quelque chose de plus odieux et de plus énorme. Non-seulement un ingrat ne rend pas à Dieu l'honneur qui lui est dû, il se sert même de ses bienfaits pour l'outrager, ou plutôt, comme la créature ne peut vivre ni agir sans l'actuelle protection de Dieu, dès qu'elle ne le sert pas, ou dès qu'elle consacre son service à d'autres qu'à lui, elle emploie sa protection même et son concours pour lui faire le dernier outrage.

Il y a, dit Guillaume de Paris, trois différents degrés dans l'ingratitude des chrétiens, et tous trois sont renfermés dans un seul. Le premier est de ne pas servir Dieu, auquel on est généralement redevable de toutes choses. Le second est de rendre à autrui le service qu'on est obligé de rendre à Dieu. Et le troisième est de se faire des biens mêmes qu'on reçoit de Dieu, autant d'armes pour l'attaquer et le combattre ; tous ces trois degrés sont très-bien distingués dans l'Ecriture ; mais ce dernier renferme les deux autres, et nous fait connaître combien est énorme le crime des ingrats.

Femme mondaine, qui es belle et bien faite, c'est ainsi que ta beauté, qui est le présent de Dieu, te sert pour l'outrager par tes impuretés, pour entretenir des débauches vagues et lui enlever autant de cœurs que tu cherches à corrompre d'âmes par tes honteuses prostitutions : *Quia perfecta eras in decore meo quem posueram super te, fornicata es in nomine tuo, et exposuisti fornicationem tuam omni transeunti ut ejus fieres* (*Ezechiel*, X).

Riches et voluptueux du siècle, c'est ainsi que vous vous servez des biens que Dieu vous a envoyés en abondance, non pas pour en destiner une partie à quelques innocents plaisirs et à assister les pauvres du reste, mais pour vous engraisser dans l'oisiveté et la bonne chère, pour vivre dans la mollesse et dans le luxe, pour laisser de funestes marques de vos abominations et de vos brutalités dans vos maisons : *Induxi vos in terram Carmeli ut comederetis fructus ejus et optima ejus; et ingressi contaminastis terram meam, et hæreditatem meam posuistis in abominationem* (*Jerem.*, II).

Ingrats, qui que vous soyez, c'est ainsi que vous faites combattre Dieu contre Dieu même, en vous servant des libéralités que sa miséricorde et sa providence répandent dans votre sein pour l'offenser avec plus de scandale. *Les dragons, les autruches et les bêtes les plus féroces me bénissent*, dit Dieu, *parce que je leur donne un peu d'eau dans leur solitude; et toi, ô mon peuple, toi que j'ai délivré de tant d'ennemis, et à qui j'ai donné une terre si grasse et si féconde; toi pour qui j'ai fait descendre la manne du ciel et sortir des sources d'eau vive du sein des rochers; toi dont je me promettais plus de reconnaissance et de fidélité, qu'as-tu fait pour me marquer les sentiments que tu avais de tant de grâces? Non me invocasti, Jacob, nec laborasti in me, Israel. Tu n'as pas invoqué mon saint nom, tu n'as pas fait sur toi le moindre effort pour me rendre l'hommage que tu me dois. Non obtulisti mihi arietem holocausti tui, et victimis tuis non glorificasti me. De tant de troupeaux que je t'ai donnés, tu n'en as pas même pris un pour me le sacrifier, tu n'en as pas même offert une victime par laquelle tu m'aies témoigné que tu étais reconnaissant de mes bienfaits. Bien loin de cela, servire me fecisti in peccatis tuis, præbuisti mihi laborem in iniquitatibus tuis. Bien loin de cela, tu m'as rendu par ma protection même l'instrument de tes péchés et l'esclave de tes passions* (*Isa.*, XLIII). Quel crime, messieurs, d'armer Dieu contre Dieu, et de faire du motif de sa fidélité l'occasion de sa révolte!

Je puis dire que c'est une espèce de sacrilége. Car qu'est-ce que le sacrilége, sinon la profanation qui se fait d'une chose bénie et qui par sa consécration appartient à Dieu? Or, tous les biens qu'il nous envoie sont de cette nature, puisqu'il y a répandu sa bénédiction et qu'ils lui appartiennent : par conséquent nous commettons des sacriléges autant de fois que nous les faisons servir à des usages criminels et pour offenser celui qui nous les a donnés. C'est pourquoi (je ne sais si vous l'avez remarqué dans ce que je viens de vous dire), quand une femme bien faite vit dans le libertinage et dans le désordre, Dieu ne lui dit pas : Vous avez abusé de votre beauté, mais il lui dit : *Vous avez par vous-même, in nomine tuo, abusé de la beauté que je vous avais donnée, in decore meo quem posueram super te :* séparant le mal qui vient des créatures d'avec le bien qui vient de lui, pour leur faire connaître que leur ingratitude est d'autant plus grande, qu'elles se servent d'un don qui leur est étranger comme d'un instrument à la malice qui leur est propre. Il emploie les mêmes expressions quand il veut montrer aux riches voluptueux l'abus qu'ils font de ses grâces. Il ne leur dit pas : C'est sur vos terres et dans vos maisons que vous m'avez offensé, il leur dit : *Contaminastis terram meam, et hæreditatem meam posuistis in abominationem. C'est ma terre que vous avez souillée par vos débauches, c'est mon héritage que vous avez profané par vos abominations.*

J'y trouve en second lieu une espèce de fureur et d'endurcissement. Qu'est-ce qu'un ingrat qui offense Dieu par ses bienfaits? C'est un furieux et un enragé qui, pour poignarder son ami, prend l'épée qu'il lui avait donnée pour se défendre. Disons mieux avec saint Prosper, c'est un démon qui se sert des dons de Dieu contre Dieu même. En effet, comme remarque ce Père, l'ingratitude naît du mauvais usage des dons de Dieu qui servent aux hommes à s'élever contre lui. Si Dieu, dit-il, n'avait donné ni beauté, ni santé, ni force aux créatures raisonnables, elles ne trouveraient pas de quoi l'offenser par cet endroit; l'ivrogne n'entretiendrait pas ses débauches, l'avare ses usures, l'impudique ses commerces infâmes ; mais parce que ces hommes sont riches, puissants, robustes, ces avantages de la nature et de la fortune sont entre les mains de ces furieux, comme autant d'armes dont ils se saisissent pour l'outrager et se perdre eux-mêmes.

Cela étant, chrétiens, appréhendons de tomber dans un si énorme péché, et accomplissons tous les devoirs auxquels notre reconnaissance envers Dieu nous oblige. Saint Prosper qui m'a formé toute l'idée de ce discours va aussi le conclure, et je crois ne pouvoir vous rien dire de plus solide ni de plus touchant sur ce sujet qu'en vous expliquant les sentiments de ce Père dans cette savante lettre qu'il écrit à la vierge Démétrie : *In omnibus opulentiæ tuæ donis, et gratiam donatoris et jus proprietatis agnosce.* Vous êtes, lui dit-il, très-considérée dans le monde par votre bien, par votre naissance et par vos propres vertus ; mais c'est en cela aussi que vous avez de plus grandes grâces à rendre à Dieu, et plus de sujet de vous humilier devant lui en rapportant tous ces avantages à son infinie libéralité, et reconnaissant le droit de propriété qu'il a sur tous ses biens. Voilà, chrétiens, ce que je puis vous dire. Je vous ai proposé dans la première partie de ce discours les principales raisons pour lesquelles vous devez faire à Dieu cet humble et sincère aveu de votre dépendance ; je n'ai pas prétendu par là détruire la part que vous pouvez avoir dans plusieurs avantages qui vous sont propres; mais j'ai voulu réprimer cet orgueil secret par lequel au mépris de Dieu on s'en flatte intérieurement, et l'on s'en sait en quelque façon bon gré. J'ai voulu vous montrer que ce que vous avez, vous l'avez reçu, que c'est Dieu qui achève en vous ce qu'il y a commencé, que votre tra-

vail et votre coopération à ses saintes inspirations viennent de lui, et que dans l'ordre de votre justification le désir de la grâce est un effet même de la grâce qui se répandra d'autant plus abondamment dans vos cœurs que vous serez plus humbles à la demander : *Accepisti enim quæ habes, et quidquid tibi diligentia tui laboris accrevit, per ipsum tibi est auctum per quem fuerat inchoatum.*

La seconde instruction que saint Prosper donne à cette vierge, est que si elle veut toujours demeurer dans les termes d'une sainte reconnaissance, elle doit remplir son esprit et sa mémoire des différents bienfaits qu'elle a reçus de Dieu, et les recueillir tout en secret dans le sein de sa conscience : *Aulam tuæ mentis ingredere et in secretario purissimæ conscientiæ tuæ, qualia tibi reposita sint ornamenta, circumspice.* O la belle pratique de rappeler dans sa mémoire, et comme je vous l'ai expliqué dans mon second point, de se faire une image toujours présente des dons de Dieu (*Basilius Homil.* 5) ! La belle pratique de dire quand on se lève : C'est Dieu qui m'a conservé pendant mon sommeil et qui veillait pour moi ; quand on s'habille : C'est Dieu qui m'a donné ces vêtements ; quand on se met à table : C'est Dieu qui m'a donné ce pain et ces viandes ; quand on se couche : C'est Dieu qui m'accorde ce repos après mon travail, c'est lui qui par le sommeil qu'il m'envoie, me fait oublier mes fatigues passées et réparer mes forces qui s'étaient dissipées pendant le jour : *Ut operum meorum consummato certamine velut victor requiem merear, et soporis quædam palma sit laboris oblivio* (*Ambros. Serm.* 43).

La troisième instruction qu'il lui donne est, qu'elle fasse un bon usage de tous ces dons de Dieu ; je vous en ai fait voir l'importance dans ma troisième partie. Si vous voulez que Dieu verse sur vous ses bénédictions et ses grâces, employez à son service tous ses bienfaits : *Utendum tibi est eis quæ largitus est Deus, et ab eo semper est petendum ut donis ejus fideliter et scienter utaris* (*Ibid.*). Sans cela il est à craindre qu'il ne se retire. Pourquoi ? *Quodam modo perditum reputans qui dedit quod ingratus accepit, cavet sibi de cætero ne tanto plus amittat quanto plus confert ingrato* (*Bern., in Psal.* IX, *Ser.* 14). C'est qu'ayant comme perdu ce qu'il a donné à un ingrat, il prévoit que plus il lui fera du bien, plus il en perdra et s'exposera à de nouveaux outrages. Si ce sont là les précautions que vous prenez quand vous avez affaire à des personnes méconnaissantes, croyez-vous que Dieu qui connaît le fond de vos âmes voudra toujours risquer ses bienfaits ? Imitez donc l'exemple de ce fidèle souverain qui retourne sur ses pas rendre à Jésus-Christ des marques de sa reconnaissance : ce sera le moyen d'obtenir de lui de nouvelles grâces en cette vie, et d'en recevoir la récompense en l'autre. *Amen.*

—

SERMON XLII.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'usure.

Non potestis Deo servire et mammonæ.
Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent (*S. Matth., c.* VI).

Depuis que Jésus-Christ s'est expliqué en des termes si clairs et si forts contre l'attachement aux biens du monde, qui des riches n'estimera malheureuse une condition où il leur est si difficile de ne se pas faire une félicité temporelle de ce qui ne doit être qu'une faible et suspecte consolation aux misères de leur exil ?

Si dans l'état où ils se trouvent, ils avaient la liberté de partager impunément leurs cœurs entre Dieu et leur bien, ou si dans l'indispensable obligation qu'ils ont de s'attacher à l'un et de renoncer à l'autre, ils gardaient aisément ce juste milieu dans lequel il faut qu'ils demeurent pour se sauver, peut-être pourraient-ils sans rien craindre, faire de grands établissements dans le monde, et trouver à peu de frais, dans les douceurs présentes de la vie, de quoi s'assurer contre les dangers de la future.

Mais vous l'avez dit, ô mon Dieu, et vous êtes la vérité même : ces deux choses leur sont presque également impossibles ; en vain croiraient-ils pouvoir autoriser une prétendue neutralité : *Il est impossible de servir Dieu et l'argent* : en vain se flatteraient-ils d'une imaginaire et prétendue séparation de cœur ; plus on a du bien, plus on s'y attache ; plus on fournit d'aliments à l'avarice, plus elle s'enflamme, jusque-là qu'il est plus difficile à un riche de mépriser ce qu'il possède, qu'il ne l'est à un pauvre de ne pas souhaiter d'avoir ce qu'il faudrait qu'il méprisât : *Difficilius est manentibus, quam alienatis rebus carere, et spernere quod habeas quam non habere quod spernas.*

Prendre de là occasion de décrire les différents désordres que produit l'avarice dans ceux qui en sont esclaves, les ténèbres qu'elle répand dans leurs esprits, le fonds de corruption qu'elle laisse dans leurs cœurs, l'oubli de Dieu et de leurs devoirs qu'elle leur inspire, les troubles et les embarras où elle les jette, le dur et insupportable joug qu'elle leur impose, les secrètes et presque inévitables apostasies auxquelles elle les engage, l'impénitence et le désespoir où pour l'ordinaire elle les précipite : ce serait vous faire un portrait assez naturel de ce péché et justifier la vérité de cet oracle : *Non potestis Deo servire et mammonæ. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent ;* mais ce serait, peut-être s'arrêter à des idées trop générales où ceux même que l'avarice domine avec plus de tyrannie, croiraient n'avoir point de part.

Ainsi permettez que je descende à quelque chose de plus singulier, et que sans considérer l'avarice dans toute son étendue, je vous entretienne d'un péché dont les prédicateurs ne parlent presque jamais, je veux dire de l'usure qui est l'une de ses plus dange-

reuses espèces. Je ne m'éloignerai pas en cela de l'esprit de mon évangile ; puisque de tout ce que je dirai, vous pourrez conclure que quelques raisons qu'on allègue pour rendre ce péché moins énorme, il est impossible de servir tout à la fois Dieu et l'argent.

Pour y réussir, j'ai cru après saint Augustin, saint Chrysostome et saint Ambroise, que l'usure étant du nombre de ces péchés qui paraissent permis dans le commerce, et autorisés par un long exemple, il était important de lui arracher tous les faux prétextes dont elle se couvre. Mais comme cette matière est extrêmement délicate, et qu'il est très-dangereux d'en dire trop ou trop peu, joignez, chrétiens, vos prières aux miennes, et demandons ensemble les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave*.

Quoique l'usure soit expressément condamnée comme un grand péché dans l'un et dans l'autre Testament, il est cependant étrange de voir qu'il n'y en ait presque aucun qui soit plus autorisé qu'elle dans la société civile, dit saint Jean Chrysostome (*Hom.* 41 *in Genesim, et hom.* 5 *in Matth.*). Les uns s'imaginent que mettre son argent à intérêt en assurant le principal, et se réservant le droit de le répéter dans le temps dont est convenu, ce n'est pas un péché. Il y en a même qui se flattent qu'en certaines occasions c'est un acte de charité; ou si quelques-uns ne sont pas de ce sentiment, la plupart croient que du moins, quand les contrats usuraires se passent volontairement entre les parties, on ne commet point d'injustice.

L'argent que j'ai ne me sert de rien dans mes coffres, disent les premiers, si je ne le prête à intérêt, je pourrai tomber dans la pauvreté dont je suis menacé; ainsi quel mal y a-t-il de me conserver le droit de répéter le principal, et d'en recueillir quelque profit? Je n'ai pas ce scrupule, disent les seconds, bien loin de faire mal, je crois faire une action de miséricorde : je connais des personnes qui seraient réduites à la dernière extrémité si je ne leur donnais un prompt secours; avec l'argent que je leur prête ils sortent d'affaires, et quoique je ne leur donne pas gratuitement, c'est toujours une charité que je leur fais. Mais pourquoi déguiser les choses, disent les troisièmes? je ne me pique pas d'être charitable sans intérêt, je ne veux pas aussi faire de violentes et de monstrueuses exactions; je prends seulement pour le prêt de mon argent ce que l'on me donne; nous sommes volontairement convenus ensemble du profit que je veux en retirer, je ne fais d'injustice à personne.

Que dites-vous, chrétiens, de ces prétextes? y en eut-il jamais de plus spécieux, et si l'Ecriture ne nous en faisait connaître la fausseté, qui de nous ne les prendrait pour de bonnes raisons? C'est pourquoi ne nous y trompons pas, et afin de ne laisser à l'usure aucune ombre de justification, arrachons-lui, s'il est possible, tous ces voiles dont elle se couvre.

J'entreprends de le faire par trois propositions qui vous expliqueront ma pensée sur une si délicate matière. Ce que l'usurier appelle nécessité et commerce, n'est que cupidité et avarice, c'est ma première proposition. Ce que l'usurier appelle compassion et charité, n'est que dureté et cruauté, c'est ma seconde. Ce que l'usurier appelle équité et justice, n'est qu'oppression et injustice, c'est ma troisième.

Oui, il est faux que la nécessité autorise l'usure, c'est toujours un grand péché. Il est faux que l'usurier soit charitable, il ne se sert de ce prétexte que pour éviter les reproches que lui attirerait son usure. Il est encore plus faux que l'usurier soit juste dans sa conduite, il se flatte seulement de l'être pour étouffer les remords de sa conscience. Car enfin l'usure est d'autant plus artificieuse qu'elle se sert du voile de la nécessité pour couvrir une insatiable avarice : vous le verrez dans mon premier point. L'usure est d'autant plus cruelle, qu'elle emploie des motifs de compassion et de tendresse pour opprimer ceux qu'elle paraît soulager : vous le verrez dans le second. L'usure est d'autant plus injuste, qu'elle sait se revêtir des apparences de la justice pour autoriser ses actions : vous le verrez dans le troisième, c'est tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Le premier prétexte dont se sert l'usurier pour justifier son péché est la nécessité où il se trouve. Or, je dis d'abord après saint Augustin, que ce prétexte dont quelques-uns de son temps croyaient pouvoir se servir, est faux et nul : faux dans son principe, nul dans ses conséquences; faux dans son principe, parce que ce n'est pas la misère qui oblige un homme de prêter à usure, mais une insatiable avarice : faux dans ses conséquences, parce que quand un usurier serait effectivement dans la nécessité ou dans un évident danger d'y tomber, ni cette nécessité ni ce danger ne peuvent jamais autoriser l'usure qui est défendue dans quelque état qu'on se trouve et pour quelque raison que ce soit.

C'est une étrange tentation et souvent une disposition prochaine à beaucoup de péchés, que la misère ou la crainte d'y tomber. On emploie pour se défendre contre l'ombre même de ce monstre tout ce que la vigilance et la prévoyance, que dis-je? tout ce que le démon et la fausse prudence du siècle inspirent.

Comme elle est toujours accompagnée de honte et de douleur, on en fuit les approches, on en craint les suites, on en hait le nom, on en détourne les apparences, et tel qui n'en souffre pas encore les incommodités, s'imagine déjà être aux prises avec cet ennemi, afin de se mettre en garde contre lui, de peur d'en être un jour attaqué de trop près.

De là viennent, je ne dis pas seulement ces soins accablants et ces inquiétudes mortelles que Jésus-Christ réprouve si solennellement dans l'Evangile quand il nous dit de ne nous pas mettre en peine du lendemain, mais encore ces injustices, ces concussions, ces vols,

ces usures qui en sont les productions et les suites : car que ne fait pas un usurier pour s'armer contre la pauvreté, soit contre celle dont il se plaint, soit contre celle dans laquelle il appréhende de tomber? La seule idée qu'il s'en forme est tout à la fois, et le principe et l'excuse de son péché; la tentation qui lui inspire d'acquérir du bien ou d'augmenter celui qu'il a, ne l'ébranlant qu'à mesure que son avarice et sa cupidité l'irritent.

Comme il rapporte tout à soi-même, il se fait à toute heure une image des maux dans lesquels il craint de tomber. Soit qu'il lui arrive quelque disgrâce, soit qu'elle le menace, il se dit comme cet économe de l'Évangile : *Je ne sais point de métier, et je rougirais de demander l'aumône, que ferai-je?* Heureux si à son exemple il se faisait des amis par une prudente distribution des fruits de son péché, mais malheureux de ce qu'il conçoit des sentiments tout contraires, plus malheureux encore de ce que non content d'alléguer sa pauvreté pour se dispenser d'assister son prochain, il s'imagine qu'elle lui acquiert le droit de le ruiner, et qu'il peut, sous prétexte qu'il est pauvre, inventer, comme dit saint Ambroise, un art d'iniquité pour faire des pauvres.

Un usurier est toujours pauvre de quelque sens qu'on le regarde : 1° Parce qu'il ne se satisfait jamais, qu'il porte dans son sein un feu qui le dévore, et que plus il a de bien, plus il en veut avoir. Or, dès qu'il ne se satisfait pas de son état, il est pauvre et même d'autant plus pauvre, que ses grandes richesses ne servent qu'à enflammer davantage sa passion. Car comme il y a une pauvreté que la charité produit, il y en a aussi une autre que la cupidité entretient. Mettez un homme altéré et échauffé au milieu d'une vaste étendue d'eau, sa soif ne s'apaisera pas à moins qu'il n'en boive. Présentez en confusion des viandes à un autre, elles ne le rassasieront pas à moins qu'il n'en mange. Qu'un usurier conserve son argent dans ses coffres, et qu'il ne s'en serve pas comme il doit s'en servir pour son propre soulagement et celui de ses frères, il sera toujours famélique et altéré : plus ses biens s'augmenteront, plus il s'estimera misérable, parce qu'étant détournés de leur légitime usage, ils irriteront sans cesse sa cupidité par leur successive abondance.

2° Parce que la fin d'un usurier est d'augmenter son bien. Or, selon les principes de la plus saine philosophie, le désir de la fin est un désir infini; ainsi se proposant pour fin un gain sordide, il l'étend le plus qu'il peut; et comme les biens de cette vie occupent toujours une âme sans pouvoir la remplir, il s'ensuit : 1° Qu'il est toujours pauvre; 2° que sa pauvreté dont il se sert pour justifier ses usures, ne vient que de sa cupidité et ne sert qu'à la rendre en quelque manière éternelle.

Je ne sais si je me fais assez entendre : la première idée qu'on se forme d'un usurier, et celle même qu'il devrait concevoir de son état, si sa passion ne l'aveuglait, est qu'il ne souffre de pauvreté qu'autant que son péché lui en fait souffrir. En effet, dit saint Basile, s'il n'avait ni bien, ni argent, ni vin, ni blé, comment pourrait-il les prêter (*Basilius Hom. in avaros*)? Il n'est pas même croyable qu'un homme eût si peu de bon sens, qu'il donnât aux autres ce dont il aurait absolument besoin. Il a donc son nécessaire, il a même au-delà du nécessaire : mais comme il est insatiable, il étend trop loin ses prétendus besoins. Tantôt c'est une maison qu'il faut encore acquérir, tantôt c'est une charge qu'il faut acheter; aujourd'hui c'est un enfant qu'il faut pourvoir; demain ce sera une famine ou une maladie contre laquelle il faudra s'armer. Il fait donc de la peine de sa cupidité un prétexte à son usure, et c'est de lui que parle le Sage quand il dit que, s'il y en a qui deviennent plus riches à proportion qu'ils distribuent libéralement aux autres ce qu'ils ont, il y en a qui deviennent plus pauvres à mesure qu'ils cherchent à acquérir par leurs fourberies et leurs intrigues ce qu'ils n'ont pas : *Alii dividunt propria, et ditiores fiunt: alii rapiunt aliena, et semper in egestate sunt.*

Un ancien Père a très-judicieusement remarqué que, quand nous nous chargeons du fardeau de la cupidité, au lieu de ce joug de Jésus-Christ, qui est si doux et si léger, nous ne pouvons presque plus le mettre bas ni nous empêcher de tomber, même dès ce monde, dans la misère. Si d'abord nous nous contentions de ce que la Providence nous donne, et que nous comparassions les faveurs qu'elle nous fait, avec l'extrême pauvreté que souffrent tant d'autres; si voyant tant de misérables qui gémissent dans la campagne ou dans le coin d'un hôpital, nous nous disions : Qu'ai-je fait davantage à ce Dieu, que ces pauvres qui le servent mieux que moi? Nous trouverions sans doute que nous avons beaucoup plus de bien que nous n'en méritons, et que Dieu ne nous a faits riches que pour éprouver notre fidélité, et nous faire demeurer dans la place où il nous a mis. Mais, ô fatale corruption de l'esprit et du cœur humain! Nous regardons plutôt ce que nous n'avons pas que ce que nous possédons, et notre cupidité nous cachant ce que nous avons de superflu ne nous laisse entrevoir que ce qui nous manque. Et ainsi occupés de cette idée, nous abandonnons notre âme à la violence de ses désirs; et comme il est plus aisé de mettre bas d'abord ce pesant fardeau que de le porter, il arrive par un juste jugement de Dieu, que n'ayant pas voulu résister à cette passion naissante qui s'insinuait dans notre cœur, nous ne pouvons plus la chasser quand elle y est entrée. *Justo Dei judicio fit ut qui cupiditati resistere noluimus ingressuræ, jam resistere nequeamus ingressæ.*

Mais encore, qu'est-ce que cette cupidité fait dans nos cœurs? Elle y laisse un fonds inépuisable de pauvreté, dit ce Père, et comme nous en fuyons les approches, elle nous suggère des prêts usuraires qui sont autant de moyens sûrs pour nous enrichir : et flattant notre inclination par l'idée du gain qu'elle

nous propose, elle nous persuade d'acquérir du bien par nos injustices : *Tenet nos lucrorum pœnaliter dulcium catenis addictos, et passim per omnia acquisitionum genera, cupidos acquirendi dispergit.*

Ces moyens à la vérité sont infâmes, mais aussi le propre de cette cupidité est d'endurcir une âme à la confusion et aux reproches. C'est pourquoi dès qu'elle a assujetti un usurier à sa tyrannie, elle le désarme pour ainsi dire; et comme si elle appréhendait qu'il ne rentrât en lui-même, et qu'il ne secouât son joug par la honte qu'il y a de le porter, elle lui ôte jusqu'aux premiers sentiments de l'honneur : *Vastat in nobis quidquid verecundiæ aut pudoris invenerit* (Ces paroles sont belles) *et quos suis triumphis jam addixit, adhuc tanquam resipiscentiæ suspectos omnibus viribus honestatis exarmat, ne quando contra eam qui bellare noluimus rebellemus.*

Car remarquez, je vous prie, après Hugues de Saint-Victor (*Lib.* II, *in claustr.*), qu'il faut prendre quatre grandes précautions à l'égard du bien de la terre. La première, de ne point désirer d'en posséder beaucoup. La seconde, de n'en avoir que par des voies raisonnables. La troisième, de ne point abuser de ceux que l'on a justement acquis, et de ne s'y point attacher par une affection déréglée. La quatrième, de ne point conserver par de mauvais moyens ce que l'on possède à juste titre.

Or, un homme qui suit les mouvements de cupidité renverse toutes ces maximes. Il aime ses richesses; les aimant, non-seulement il use mal de celles qu'il possède par des voies légitimes, il veut encore avoir celles qui appartiennent aux autres; non-seulement il défend opiniâtrément son propre bien, il cherche encore à l'augmenter par des voies criminelles, parce qu'il croit n'en avoir jamais assez : et de là vient que son avarice le rendant toujours pauvre, il s'imagine que cette fausse nécessité lui donne le droit de faire profiter, ou justement ou injustement, ce qui lui appartient.

Voilà le grand désordre et l'étrange illusion du siècle; car si ce prétexte est faux dans son principe, comme vous venez de voir, il est encore plus faux et plus dangereux dans les conséquences qu'on en tire. Quelles sont ces conséquences? C'est qu'un usurier prétend que sa pauvreté ou plutôt le désir qu'il a de faire profiter le bien qu'il possède, est un titre suffisant pour lui faire impunément prêter son argent à gros intérêt. Encore un coup, que cette conséquence est dangereuse et mal fondée! Est-ce que Dieu qui loue la pauvreté chrétienne en tant d'endroits de l'Écriture, approuverait la passion déréglée qu'on a d'amasser du bien? Est-ce que l'Évangile qui déclare bienheureux les pauvres d'esprit et de cœur, justifierait l'insatiable avidité d'un avare? Est-ce que la Providence qui veut que l'homme vive dans une humble et entière résignation à ses ordres, se rendrait l'esclave de sa cupidité? Comme si Jésus-Christ, après lui avoir dit : donne ta robe à celui qui t'ôtera ton manteau, pouvait pour flatter sa passion lui dire : ruine ton prochain, profite adroitement de sa misère; et parce que tu es pauvre, comme lui, enrichis-toi de ses dépouilles.

Telle est cependant la prétention des usuriers : mais qui ne reconnaît la faiblesse du prétexte dont ils se servent, et l'étrange aveuglement où leur passion les jette? Vous dites que vous êtes pauvre, et que, sans prêter à intérêt, vous n'avez pas de quoi vivre; mais ne voyez-vous pas que c'est le même prétexte qu'apporte un voleur quand il a volé, un meurtrier quand il a tué, un magicien quand il a fait ses sortiléges, un empoisonneur quand il a préparé du poison; un corrupteur de filles, quand il les a achetées et exposées dans des lieux infâmes? Qu'un juge demande à l'un, pourquoi il a brisé les portes de cette maison, et emporté l'argent qui y était; à l'autre, pourquoi il a tué et dépouillé sur les grands chemins ceux qui passaient; à celui-ci pourquoi il a usé de maléfices; à celui-là, pourquoi il a débauché de jeunes filles qu'il a sacrifiées pour de l'argent à la brutalité de ces impudiques; ils lui répondront tous, c'est la nécessité qui nous y a contraints, nous ne savions pas d'autre métier; nous tâchions de nous tirer de la misère et d'avancer notre famille. Ce juge reçoit-il ces excuses, et se sent-il attendri par la considération de cette prétendue nécessité? Non sans doute : et vous croyez que Dieu écoutera de si ridicules prétextes; que Dieu qui vous a dit par ses prophètes et par ses apôtres, *qu'il n'y a rien de plus méchant qu'un avare, que ceux qui veulent s'enrichir tombent dans les piéges du démon, qu'ils forment des désirs vagues, pernicieux et inutiles qui les entraînent dans le précipice* (*Eccl.*, III) ; que Dieu, qui sans faire de distinction entre le pauvre et le riche, vous a dit : *Vous ne prêterez pas à usure, Non fœneraberis fratri tuo;* que Dieu, dis-je, considérera si vous avez une famille à établir ou non, une charge à acheter ou non, un enfant à pourvoir ou non, une misère prochaine à éviter ou non : Lui qui vous a dit de lui sacrifier femme, amis, enfants, lui qui vous assure que votre misère présente est un préjugé de votre bonheur futur, lui qui veut que vous fuyiez l'ombre même du péché, et qui vous défend de le commettre, quand il s'agirait non-seulement de vos biens, mais de votre honneur et de votre vie?

Vous êtes pauvres, dites-vous, ou vous appréhendez la pauvreté ; mais n'avez-vous pas sujet de vous confondre et de vous reprocher votre aveuglement, quand vous voyez que dans une religion aussi sainte et aussi désintéressée qu'est la vôtre, vous n'avez pas les sentiments que la nature même a inspirés à tant de sages et honnêtes païens? On a vu des citoyens et des magistrats de Rome, s'appliquer par un infatigable soin, non pas à élever leur famille par de cruelles exactions, comme font souvent ceux qui ont de l'argent et de l'autorité, mais à enrichir par le sacrifice de leurs personnes et de leurs

biens, cette république naissante : trop contents de ce qu'ils pouvaient servir utilement l'Etat et grossir ses trésors par la pauvreté même de leur maison : *Omnia studia, omnes conatus suos ad communia emolumenta conferebant, ut crescentes reipublicæ vires privata paupertate ditarent.* Se plaignaient-ils pour lors, comme vous faites, de ce qu'ils n'avaient pas de quoi assouvir leur avarice : eux qui par la sévérité de leurs lois défendaient l'usure et ce monstrueux intérêt qu'on tâche de tirer de son argent? *Numquid ægre ferebant quod avarum ac divitem conscientiam auri talenta non premerent, cum etiam argenti usum legibus coercerent?* Regardaient-ils comme une disgrâce qu'il fallût prévenir, le malheur de n'avoir pas des coffres remplis de pièces d'or, eux qui chassèrent honteusement du sénat un homme qui s'était enrichi par de sordides intérêts ; un homme cependant qui avait borné sa cupidité à dix marcs d'argent dont il s'était satisfait? *Numquid illecebræ et cupiditatis pœnam putabant quod distenta aureis nummis marsupia non haberent, cum patricium hominem, quod usque ad decem argenti libras dives esse voluisset, indignum curia judicarent?* Voilà ce que des hommes sans religion faisaient dans des siècles idolâtres par un principe d'honneur et un attachement au bien public auquel ils sacrifiaient leurs intérêts personnels : Et vous croyez que dans une religion qui travaille à étouffer les mouvements de la cupidité, dans une religion, qui veut qu'on traite son prochain comme on voudrait être traité soi-même, dans une religion qui condamne l'ombre même de la concussion et de l'injustice, et qui, déclarant *bienheureux les pauvres*, estime par conséquent malheureux ceux qui s'enrichissent par des voies indirectes : vous croyez, dis-je, que dans une religion si sainte, votre pauvreté qui ne vient que de votre avarice, sera un légitime prétexte pour autoriser vos exactions et vos friponneries?

Je dis vos friponneries, puisque, selon l'Ecriture et les Pères, un usurier est en un sens le plus indigne des fripons, et le plus grand de tous les voleurs. Quand les voleurs s'aperçoivent que l'on crie et que l'on court après eux, ils s'enfuient et se cachent ; et quand un usurier voit qu'on s'approche de lui, c'est pour lors qu'il attend sa proie de pied ferme et qu'il offre son service. Ceux-là ont leur temps ; ce n'est souvent qu'à la faveur des ténèbres et de la solitude, qu'ils dépouillent les passants : celui-ci n'a point de temps ni d'heures limitées. Il veille le jour, il veille la nuit ; sa passion, toujours ardente et toujours insatiable, ne lui donne point de relâche. Il se tourmente pendant le jour par une inquiète application à ses affaires ; et comme dit l'Ecriture : *par une continuelle sollicitude, tota die perseverans sollicitudo.* Il se tourmente pendant la nuit par les différents moyens qu'il cherche pour faire profiter son argent, et par mille artificieuses intrigues qu'il roule dans sa tête. Les jours de dimanches et de fêtes que les vrais fidèles regardent comme des temps consacrés au culte de Dieu et aux exercices de la religion, sont des jours qu'il croirait avoir perdus s'il n'avait surpris et trompé personne. Le sommeil qui répare pendant la nuit les forces que l'application et le travail ont affaiblies pendant le jour, ne le soulage pas : celui qui me mange ne dort point, dit Job : *qui me comedit non dormit* ; acharné qu'il est sur sa proie, il ne la quitte jamais qu'après l'avoir rongée jusqu'aux os, et afin de se jeter sur d'autres.

Les voleurs appréhendent qu'on ne se saisisse d'eux, et qu'on ne leur fasse rendre avec la vie ce qu'ils ont volé. Mais si l'usurier n'est pas entièrement exempt de crainte ; il sait si bien conduire ses affaires, qu'il se met à couvert des poursuites de la justice. Est-ce un usurier public? Il se fait un front d'airain, et par une usure habituelle, il enchante si adroitement ceux qu'il ruine, qu'il les met comme hors d'état de se plaindre. Est-ce un usurier caché? On se défie encore moins de lui ; il déguise si bien ses contrats, qu'on ne saurait lui rien dire.

Enfin les voleurs emportent de vive force ce qu'on ne leur abandonne qu'en gémissant; mais l'usurier, plus subtil, a le don, en prenant même le bien d'autrui, de s'attirer des louanges et des actions de grâces ; par là il se fait un plaisir et un mérite de ses usures : un plaisir, parce qu'elles l'enrichissent; un mérite, parce qu'il croit rendre service à son prochain en le tirant de la misère par la prétendue charité qu'il lui fait. Faible et dangereux prétexte qu'il faut lui ôter, en lui montrant que son usure est d'autant plus cruelle, qu'il emploie des motifs de compassion et de tendresse pour opprimer ceux qu'il paraît vouloir soulager.

SECOND POINT.

Depuis que le Saint-Esprit nous a avertis, que s'il *est aisé de trouver des hommes qui paraissent charitables, il est très-difficile d'en rencontrer un qui soit véritablement fidèle* dans les secours qu'il rend à son prochain : *Multi homines misericordes vocantur, virum autem fidelem quis inveniet;* il nous a fait assez connaître que souvent ce que nous appelons miséricorde et charité ne l'est pas en effet ; qu'on se fait une joie de porter de si beaux noms par la gloire et le profit qu'on en retire; mais que ce ne sont que des noms vides et stériles, dont on ne remplit presque jamais les devoirs.

L'avarice est si artificieuse, que, pour parvenir plus sûrement et plus glorieusement même à ses fins, elle se pare souvent des livrées de son ennemi. Occupée à chercher ce qui lui appartient, ou plutôt ce qui ne lui appartient pas, elle se fait un prétexte d'une pauvreté imaginaire, qu'elle a intérêt de prévenir. Que dis-je? elle imite encore extérieurement la charité chrétienne, persuadée que le plus sûr moyen d'opprimer les misérables, est de les attirer par une compassion étudiée de leur misère.

Je ne vous marque ici que grossièrement

le détestable artifice d'un usurier. C'est pourquoi, si vous voulez que je vous en découvre mieux les fatales ruses, permettez que je me serve des expressions des Pères, qui nous les ont si bien décrites, qu'il semble que l'éloquence humaine ne saurait y rien ajouter.

Pour en concevoir la cruelle adresse, représentez-vous, disent-ils, un homme qui contrefait le charitable et le bon ami. Toute son étude est de fouiller dans le secret des familles pour voir ce qui s'y passe; et ce que la charité chrétienne fait, par une louable curiosité afin d'aller au-devant des besoins du prochain, ce fourbe le fait pour offrir son triste secours à ceux qu'il connaît, ou portés à la dépense, ou embarrassés dans leurs affaires. S'il sait qu'un particulier a du bien, et qu'il peut sans rien risquer lui prêter son argent, il lui fait parler, ou il cherche l'occasion d'aller lui-même le trouver; s'il a quelque habitude dans sa famille, il lui représente qu'on n'a pas toujours de l'argent pour soutenir les grandes dépenses qu'il faut faire; qu'on ne tire pas ses revenus quand on en a besoin, et qu'avec un petit secours on fait ce que l'on ne ferait pas. Pour peu que ceux auxquels il s'adresse soient disposés à l'écouter, il se plaint de ce qu'ils ne s'ouvrent pas assez librement à lui; il leur dit qu'il n'y a point de mystère à faire, qu'il connaît leur famille, qu'ils n'ont qu'à disposer de son argent, qu'il leur fournira ce qui sera nécessaire à leurs affaires ou à leurs divertissements (1).

Cependant, quand il est question d'accepter une offre apparemment faite de si bonne grâce, on ne trouve plus dans l'usurier la même honnêteté qu'on s'était promise. Il parle de contrats, d'engagements de terre, de restitution de deniers dans un certain temps, de l'intérêt de son argent au-delà du principal; d'un grand profit qu'il en eût retiré s'il l'avait donné ailleurs. Et toute cette prétendue amitié se termine, à quoi? à une stipulation expresse, ou du moins à l'espérance d'un gain considérable qu'il veut recueillir de ce qu'il a prêté. A quoi se termine-t-elle encore? à engager le bien des personnes de qualité, ou des enfants de famille; à les embarrasser si étroitement par de nouveaux prêts, qu'ils ne puissent enfin se tirer de ses mains, à répéter durement ce qu'il leur a offert avec tant de civilité; à leur faire de faux frais, à saisir leurs revenus, à mettre leurs terres en décret, ou à les contraindre de lui donner ce qu'il demande par des usures multipliées. Car voilà quel est le génie et la fatale adresse d'un usurier.

Ce que cet impitoyable fait, par une fausse honnêteté, à ceux qu'il connaît portés à la dépense, et dont, pour s'attirer le bien, il entretient par ses usures le jeu ou le luxe, il le fait par une charité et une compassion encore plus fausses, pour opprimer sans ressources et perdre entièrement des misérables. S'il rebute, par un extérieur fier et dur, ceux auxquels il croit qu'il n'y a point d'assurance de prêter ses effets, ou qu'il trouve peu disposés à lui payer de gros intérêts, il affecte de donner des marques de sa tendresse aux autres: il compatit à leurs misères; il s'informe doucement du sujet de leurs disgrâces, il se plaint de la malignité de ces chicaneurs qui leur suscitent de méchantes affaires; et à la première offre qu'ils lui font de reconnaître, de telle manière qu'il voudra, son honnêteté: Je n'ai le cœur, dit-il, ni assez bas ni assez dur pour exiger, comme les autres, de grosses sommes; j'ai plus de compassion qu'eux de la misère d'autrui; donnez-moi seulement les assurances qu'il est raisonnable que j'aie, et je me contenterai de tant.

Vous diriez, à le voir et à l'entendre, qu'il ne demande qu'en tremblant la récompense de sa vertu. Mais il ne se sert de cette prétendue charité que comme d'un attrait pour profiter du malheur d'autrui. Sous prétexte de donner quelque secours à un misérable, il lui creuse un plus grand abîme de misères; il l'accable en feignant de l'aider; et si du port où il est il lui tend la main pour l'empêcher de périr, après avoir été battu de la tempête, ce n'est que pour lui faire faire un plus dangereux naufrage au travers des écueils et des rochers, où il le pousse (1): *Specie juvandi atterit inopem, et quasi in portum ex tempestate suspiciens, improviso turbine in crudelius naufragium inter scopulos et latentia saxa demergit.*

Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que souvent l'usurier, à force d'imiter celui qui a de la charité, vient enfin à se persuader qu'il agit par le principe de cette vertu. La longue habitude d'une miséricorde étudiée non-seulement l'endurcit dans son crime, elle l'aveugle encore jusqu'à lui faire croire qu'il est effectivement ce qu'il paraît être. J'assiste des pauvres, se dit-il en lui-même; et si je leur refusais le secours qu'ils me demandent, ils seraient ruinés sans ressource. L'argent que je leur prête à propos leur fait plus de profit, que dix fois autant dans une autre rencontre; ils apaisent leurs créanciers qui les poursuivent; et j'entre seule-

(1) Aucupantur hæredes novos, adolescentulos divites explorant per suos, adjungunt se, simulantes paternam et avitam amicitiam, volunt domesticas eorum cognoscere necessitates. Si quam causam invenerint, accusant verecundiam, pudorem arguunt, quod non ante de se speratum atque præsumptum: sin vero nullos laqueos alicujus necessitudinis invenerint, intexunt tabulas, aiunt nobile prædium esse venale, amplam domum accumulant, proventus fructuum annuos reditus exaggerant, hortantur ut coemant. Similiter faciunt pretiosas vestes et monilia nobilia prædicanti. Neganti se habere pecuniam, ingerunt suam dicentes: utere ut tuam, de fructibus emptæ possessionis pretium multiplicabis, debitum reddes. Prætendunt alienos fundos adolescentis, ut suis eum expolient, tendunt retia. Simul ut indagine cincta septa fuerit ingressus, cogunt eum in retia cautionum, in laqueos usurarum, petunt sibi obligari avitum prætorium, paternum sepulchrum, præstituitur dies solutioni, dissimulatur conventio quando potest solutio sustineri: Ubi securum reddiderit repente ingruunt, etc. *Am. l. de Tob. c. 3 et 9.*

(1) Fœnerator negotiatur aliena discrimina, et oberiores. Quæstus de alterius infelicitate consequitur atque insuper quasi pietatis mercedem reposcit, velut metuens ne immisericors forte videatur, cum profecto prætextu miserendi atque opem ferendi majorem misero foveam crudelitatis effodiat specie juvandi, etc. *Chrys. hom. 5 in Matth.*

ment dans leurs droits, outre la reconnaissance dont nous sommes convenus ensemble.

O la belle charité! ô la louable compassion! qu'elle est sainte, qu'elle est généreuse, qu'elle est agréable à Dieu! C'était assurément pour la lui inspirer que Dieu avait dit : *Si quelqu'un de tes frères est tombé dans la pauvreté, n'endurcis pas ton cœur, ne lui ferme pas ta main, ouvre-la, par pitié, en lui prêtant ce dont il aura besoin ; mais surtout prends garde qu'il n'y ait point de fourberie dans ta conduite : Dabis mutuum quo eum indigere perspexeris ; sed dabis ei, nec ages quidpiam callide in ejus necessitatibus sublevandis* (*Deut.*, XV). C'était assurément pour rendre cet homme plus subtilement attaché à ses intérêts, en feignant d'assister son prochain, qu'il lui avait encore dit : *Crains le Seigneur ton Dieu, afin que ton frère puisse vivre auprès de toi, et que vous partagiez ensemble les bienfaits de ma providence. Tu ne lui donneras pas ton argent à usure, et tu n'exigeras pas de lui au-delà de ce que tu lui as prêté, soit fruit, blé, huile, ou telle autre chose que ce soit : Time Deum tuum ut vivere possit frater tuus apud te. Pecuniam tuam non dabis ei ad usuram, et frugum superabundantiam non exiges* (*Levit.*, XXV).

Parlons sans ironie, et traitons les usuriers, dit saint Jean Chrysostome, comme ils le méritent. Vous vous flattez, hypocrites, d'une prétendue compassion, leur dit ce Père, et vous prétendez d'y mêler un esprit d'intérêt, qui est son irréconciliable ennemi. Si vous vouliez faire quelque charité, vous la feriez entière, vous assureriez votre principal, que vous retireriez dans le temps, et vous n'exigeriez rien davantage. C'est là ce que vous feriez pour obéir à Dieu, qui vous dit : *Si attenuatus fuerit frater tuus, et infirmus manu, et susceperis eum; ne accipias usuras ab eo, nec amplius quam dedisti.* Pour lors je louerais votre charité, et je prierais le Seigneur de répandre ses bénédictions sur vous et sur ceux qui vous appartiennent ; mais parce que ce ne sont pas là vos vues, et que vous croyez que la plus solide piété est celle qui vous est la plus avantageuse : *Existimantes quæstum esse pietatem* (I *Timot.*, V); parce que vous n'aimez votre prochain que par rapport à vous-mêmes, ou, pour mieux dire, que vous le haïssez et le dépouillez à cause que vous vous aimez vous-mêmes, j'ai à vous avertir que l'usure est d'autant plus fatale et cruelle, qu'elle se cache sous le voile de la charité. Elle vous est fatale et cruelle, ô pauvres! puisqu'elle vous opprime sous l'apparence d'une vertu qui ne s'occupe qu'à vous soulager. Elle vous est encore plus fatale, ô usuriers! puisqu'elle rend votre mal presque incurable, qu'elle vous attire les plus grandes vengeances de Dieu, et qu'elle vous jette dans des abîmes d'aveuglement et de malédiction, d'où, moralement parlant, vous ne sortirez jamais.

Il est étrange, Messieurs, qu'on se serve de la vertu même pour la combattre, que l'on tende des piéges à la simplicité d'autrui sous prétexte de l'obliger, que pour cesser d'être fidèle on feigne d'être charitable, et que le plus sûr moyen de détruire la miséricorde soit de paraître en avoir. A la faveur de cette ruse il n'y a point de loi qu'on ne viole, point de mauvais commerce qu'on ne lie, point de violence qu'on ne fasse, et avec tout cela point de remords de conscience qu'on n'étouffe. Qu'un homme fasse des injustices évidentes, qu'il s'empare à force ouverte du bien d'autrui, qu'il accable la veuve et le pupille sous le poids de son autorité, ou qu'il les embarrasse par le nombre de ses fourberies, il passe pour un voleur dans l'esprit de tout le monde; mais qu'un autre, plus adroit à cacher sa malice, cherche à augmenter son bien par des prêts usuraires, on croit qu'il ne fait tort à personne; ou, si l'on n'en juge pas aussi favorablement, c'est du moins de quoi il se flatte, pourvu qu'il garde quelque règle d'honnêteté dans ses usures, et qu'il paraisse, en opprimant des misérables, être touché de leurs misères.

Le Saint-Esprit, à qui seul appartient d'arracher le masque aux vices, n'en juge pas ainsi. Voici comment il parle à ces usuriers, et de quelle manière il traite leur maligne et artificieuse charité : *Quid gloriaris in malitia qui potens es in iniquitate? tota die injustitiam cogitavit lingua tua, sicut novacula acuta fecisti dolum : Pourquoi te flattes-tu de la malignité, toi qui n'es adroit et puissant que pour nuire à tes frères? Tu as passé des jours entiers à faire des projets d'injustice, et pour y mieux réussir, tu as caché tes fourberies, comme l'on cache le tranchant d'un rasoir qui est bien affilé.* Cette comparaison est admirable.

Quand un chirurgien s'approche d'un enfant pour lui faire quelque incision, il le flatte et lui assure que bien loin de vouloir le blesser, il ne vient que pour le guérir. Ce pauvre enfant pressé par la violence de son mal se laisse insensiblement gagner par les caresses de cet homme; et au lieu de regarder avec frayeur ses rasoirs et ses autres ferrements, il se sourit comme surpris de les voir si brillants et si bien polis. On n'a garde de lui dire que ce rasoir, qui répand cet éclat, va lui faire souffrir d'insupportables douleurs : il ne ressent le mal qu'il lui fait que quand on coupe la chair vive, où pour lors il pleure, il se tourmente et jette de hauts cris.

Un usurier est comme un homme armé d'un rasoir bien affilé. *Sicut novacula acuta fecisti dolum.* Le tranchant d'un rasoir est caché, la malice de l'usurier l'est encore davantage. On repasse un rasoir sur une pierre où l'on verse quelques gouttes d'huile, afin qu'il tranche mieux : la charité que l'Écriture compare à une huile est si propre pour adoucir la cruauté de l'usure, qu'on veut même faire croire qu'on mérite devant Dieu en l'exerçant. Un enfant se sourit en voyant le brillant d'un rasoir : un pauvre se console en considérant l'argent qu'on lui prête : il ne s'agit que de signer un papier, trois ou quatre lettres ne sont pas un grand mystère.

Ainsi il engage sans peine un bien qu'il espère de retirer : et il ne prend pas garde que ces contrats sont autant de chaînes et de liens dont il s'embarrasse, *jam non inferuntur instrumenta, sed vincula*. On se flatte qu'on a affaire à un homme d'honneur, et qu'on aura du temps, pourvu qu'on assure la dette par quelque caution : mais prend-on garde que ces répits qu'il accorde, et ces cautions qu'il demande, sont autant de cruels artifices, dont sa fausse charité se sert, non pas pour donner plus de liberté à la proie qu'il attend avec impatience, mais afin d'en ruiner deux pour un en les faisant solidairement obliger? *Quærendi fideijussores, tribuuntur induciæ, non ut prædam libertatis inveniat, sed ut consortem servitutis adjungat qui se societ ærumnoso* (*Ambros. lib. de Tob. c.* 7).

Quand le chirurgien est en état de faire l'opération, ce pauvre enfant se tourmente et s'efforce de se tirer de ses mains, mais il est retenu et lié. Quand le temps de satisfaire l'usurier approche, ce pauvre homme qui se flattait de sa charité gémit, soupire, crie dans le pressentiment de son malheur. Rencontre-t-il quelqu'un? Il s'imagine que c'est ce dur et impitoyable créancier : entend-il du bruit, frappe-t-on à sa porte? une sueur froide se répand sur son visage, il se trouble, il se confond, il ne sait ce qu'il doit dire pour l'apaiser. C'est pour lors qu'il reconnaît son imprudence; mais il n'est plus temps, il est lié par ses contrats, il a engagé son bien et sa liberté. L'un suppute le profit qu'il retirera de son usure, l'autre compte sur le dommage qu'il en souffrira, *ille quæstus numerat, hic ærumnas*. L'un se réjouit de ce qu'il s'enrichit par un si aisé et avantageux moyen; l'autre s'afflige de ce qu'il se voit accablé sous le poids de cette fausse et inhumaine compassion, *alter lætatur incremento fœnoris, alter cumulo devotionis affligitur*. Mais Dieu qui, du haut du ciel les regarde tous deux, qu'en pense-t-il? *Ambos videt, fœneratorem et debitorem, testis alterius iniquitatis, alterius injuriæ*, témoin de la malignité de l'un et de la misère de l'autre, il accuse celui-ci de folie, mais il réprouve l'avarice et l'hypocrisie de celui-là.

Je dis qu'il la réprouve : et c'est ici ma seconde considération où vous allez voir que cette fausse charité des usuriers est le véritable principe de leur damnation, ce péché les jetant dans des abîmes d'aveuglement, d'où ils ne sortiront jamais : *Tanquam oves in inferno positi sunt, mors depascet eos*. Ce sont des brebis par leur charité et leur fausse douceur, mais ce sont ces brebis que Dieu précipite dans les enfers pour servir de proie à la mort, et de victime à ses vengeances.

Le prophète-roi parlait en ces termes des réprouvés, mais c'est sous cette même qualité que Jésus-Christ dans l'Evangile considère les pharisiens et les docteurs de la loi qui ne s'enrichissaient que par leurs usures. Saint Jérôme et saint Chrysostome (*In c.* XIX *Lucæ*) remarquent que les pharisiens et quelques ministres de l'ancien Testament étant extraordinairement intéressés, inventèrent certains moyens pour engager par une fausse piété à de fâcheuses dépenses, ceux qui n'avaient pas de quoi offrir des victimes à cause de leur pauvreté : cette réflexion est assez curieuse, et vient naturellement à mon dessein. Ils crurent d'abord qu'il fallait leur vendre ce qui serait nécessaire au sacrifice, et prendre des gages ou d'autres assurances pour tout ce qu'ils leur livreraient. Ils tirèrent d'abord par là un profit très-considérable, parce qu'ils survendaient les choses, et que par après, elles leur revenaient en partie, ou quelquefois entièrement en qualité d'offrande. Mais comme ce trafic était honteux et que d'ailleurs, ils affectaient de paraître charitables et désintéressés, ils s'avisèrent d'une autre friponnerie. Ils mirent à la porte du temple des banquiers qui étaient ou à leurs gages, ou entièrement dévoués à leurs passions; des gens avec lesquels ils partageaient le butin, qui offraient sous gage et avec intérêt, de l'argent ou des victimes au peuple, et comme l'usure était défendue principalement parmi les Juifs qui n'osaient l'exercer entre eux, quoiqu'ils crussent faussement par une maligne interprétation de la loi, qu'elle leur était permise à l'égard des étrangers; que faisaient-ils? ils demandaient ou par eux-mêmes ou par ces banquiers, des presents en vertu de leur prêt, recevant ainsi le fruit de leur prétendue générosité, et sans lequel ils ne l'eussent jamais faite.

Je ne dis pas ici, messieurs, qu'il y a peut-être encore dans l'église quelques restes d'un semblable commerce pour le choix des victimes qui se présentent à Dieu. Je ne dis pas que pour recevoir celles qui s'engagent au Seigneur, l'argent est quelquefois un titre plus solide, et un fonds plus sûr que la meilleure de toutes les vocations : ne dévoilons pas l'Arche et ne tirons pas le rideau pour voir ce qui se passe dans le sanctuaire. Je dis seulement que l'usure la plus raffinée se couvre d'un saint prétexte, qu'un usurier ne réussit jamais mieux dans ses fourberies que quand il paraît touché de quelque compassion, et que, portant une âme avide et carnassière, il a un extérieur doux et se couvre d'une peau de brebis. Or, ce sont ces faux charitables, ce sont ces malheureuses brebis que la justice divine range confusément dans l'enfer pour servir éternellement de proie à la mort : *Tanquam oves in inferno positi sunt, mors depascet eos*. Ce fut sous cette idée que Jésus-Christ considéra ces pharisiens et ces usuriers. Ce n'étaient pas des loups ravissants en apparence, ils avaient la douceur et la simplicité des brebis, ils n'exigeaient pas peut-être par eux-mêmes l'intérêt de leur argent, mais ils faisaient des transports de leurs dettes aux ministres de leurs passions, et, quand on se plaignait de leur dureté, ils en rejetaient la faute sur autrui. Véritable figure de ce qui se passe encore aujourd'hui où l'on veut se faire une vertu de son crime, et où cependant la justice de Dieu encore plus inexorable dans la loi de grâce que dans la loi écrite, réprouve ces faux charitables

et les condamne aux flammes éternelles : pourquoi? pour trois raisons que je tire des Pères.

La première, parce que l'usure engage toujours dans de nouveaux désordres; l'avarice n'est jamais oisive, dit saint Ambroise, et l'usure, qui en est la plus dangereuse production, est encore moins contente. Tous les torrents entrent dans la mer, et la mer ne s'en remplit pas davantage. Les différents biens de plusieurs particuliers entrent dans la maison d'un usurier, et cependant il n'est jamais satisfait; c'est pourquoi il donne toujours de nouveaux aliments à son péché, et, bien loin de l'affaiblir, il l'augmente. *Crescit semper pecunia, otium nescit avaritia, usura ferias. Omnes torrentes vadunt ad mare, et mare non adimpletur. Mare istud fœnerator est, omnium patrimonia tanquam fluctus absorbet et ipse nescit expleri* (*Ambr. l. de Tob. c.* 1).

La seconde, parce qu'il est rare qu'un usurier reconnaisse sa faute, principalement quand son usure n'est pas énorme et qu'elle ne le porte pas aux derniers excès. Voyez ce pharisien dont il est parlé dans saint Luc : apparemment il n'avait pas meilleure conscience que ceux de sa profession, apparemment il pillait et ruinait, comme ceux dont Jésus-Christ parle, les maisons des veuves; et, nonobstant son péché, il rend grâces à Dieu de ce qu'il n'est pas injuste et voleur comme le publicain qu'il voit à ses côtés.

La troisième parce que, supposé qu'un usurier reconnaisse sa faute, il est rare qu'il se résolve à faire restitution de son vol. Combien en a-t-on vus? combien en voit-on encore aujourd'hui qui restituent? Cependant, sans cette restitution, quand on peut la faire, il est absolument impossible qu'un usurier se sauve, et, par conséquent, comme il n'y en a presque point qui soient dans ces dispositions, je conclus que l'usure est un principe d'une réprobation moralement infaillible.

Mais, me direz-vous, il est fort aisé de damner ainsi le monde. Si ce que vous dites était véritable, presque tous ceux qui font valoir leur argent et qui s'engagent dans le commerce seraient damnés. Quoiqu'ils n'aient pas, en tirant de l'intérêt de ce qu'ils prêtent, cette charité chrétienne dont parle l'Apôtre quand il dit qu'elle ne cherche pas ce qui lui appartient, Dieu la leur demande-t-il? Sont-ils obligés de prêter leur bien gratuitement, et quand ils reçoivent ce dont leurs débiteurs sont volontairement convenus au-delà du principal, font-ils quelque injustice? Examinons, je vous prie, ce dernier prétexte; et, pour vous faire voir quelle est l'injustice de l'usurier, tâchons de bien développer ce qui est défendu ou permis dans le prêt de son argent.

TROISIÈME POINT.

Pour expliquer clairement et en peu de mots ce que j'ai à dire sur ce sujet, il faut d'abord que je suppose qu'il ne s'agit pas ici de savoir s'il y a de l'injustice dans l'usure ou s'il n'y en a point, mais qu'il est seulement question de distinguer ce qui est usure d'avec ce qui ne l'est pas, puisque tous les Pères et les théologiens demeurent d'accord que, dès qu'un prêt ou un contrat est usuraire, il est si vicieux de lui-même, qu'il ne peut être permis ni justifié par aucune loi.

Comme nous ne pouvons point avoir de règle plus sûre que l'Evangile, ni de meilleur maître que Jésus-Christ pour décider un point si difficile, il faut s'en tenir aux termes de ce divin législateur et tirer de ses saintes paroles les conséquences que les Pères, les interprètes et les théologiens en ont tirées. Voici ce qu'il dit dans le chapitre VI de saint Luc : *Prêtez sans en rien espérer, et votre récompense sera très-grande. Mutuum date nihil inde sperantes, et erit merces vestra multa.* Or, je tire de ces paroles plusieurs conséquences liées les unes aux autres, et par lesquelles on pourra juger de ce qu'il y a de juste ou d'injuste dans les prêts que l'on fait.

Première conséquence. Quand je ne dois rien à mon prochain, ni par principe de charité, ni par principe de justice, je ne suis pas obligé de lui prêter mon argent ni d'autres effets qui m'appartiennent; et ce que Jésus-Christ me dit en cet endroit est un conseil qu'il me donne pour ma plus grande perfection, et non pas un commandement qu'il m'impose et qui soit de nécessité de salut. Car, comme je ne suis pas obligé, en parlant à la rigueur, de laisser prendre ma robe après qu'on a pris mon manteau, ni de donner à tous ceux qui me demandent en m'ôtant le pouvoir de redemander mon bien à celui qui l'emporte; de même je ne suis pas obligé de me priver de ce que j'ai pour en aider mon prochain, qui, dans la supposition que je fais, n'a nul droit sur ce qui m'appartient. Ce sont là autant de conseils que Jésus-Christ me marque dans le même chapitre de saint Luc.

Seconde conséquence. Quand mon prochain est dans une extrême nécessité, que je connais sa pressante misère, et le pouvoir que j'ai de soulager sans m'incommoder beaucoup, ce n'est plus un conseil pour moi, c'est un commandement de lui prêter mon argent. Car, si Dieu, dans l'ancienne loi, a dit à son peuple : *Quand quelqu'un de tes frères sera tombé dans la pauvreté, tu n'auras pas un cœur dur et insensible à ses misères, mais tu lui prêteras ce dont tu t'apercevras qu'il a besoin.* S'il a condamné en tant d'endroits l'inhumanité et la cruauté de ceux qui ne veulent rien ni donner ni prêter, serait-il possible que Jésus-Christ, qui est venu accomplir la loi, bien loin de la détruire, aurait exempté les chrétiens de cette obligation? Serait-il possible que, dans cette extrémité, il leur aurait dit : gardez votre argent dans vos coffres, que votre prochain meure de faim, qu'il ne meure pas, qu'il soit entièrement ruiné, qu'il ne le soit pas, conservez ce qui vous appartient?

Troisième conséquence. Soit que ce soit un conseil, soit que ce soit un commandement

pour moi de prêter mon argent, dès que je le prête, il n'est plus à ma disposition ni à mon choix de le prêter gratuitement ou avec intérêt. Jésus-Christ, par sa loi, m'oblige indispensablement de n'en rien espérer : je m'explique par un exemple. Que je fasse à Dieu des vœux d'une pauvreté, d'une obéissance et d'une chasteté perpétuelle, je fais ce à quoi je n'étais pas obligé ; mais, supposé que j'aie fait ces vœux, dit l'abbé Rupert, je suis obligé de m'en acquitter, et ce qui, dans sa source, n'était qu'un conseil, devient un commandement indispensable. *Vovete*, *vouez*, voilà le conseil, *et reddite*, *mais rendez ce que vous avez promis*, voilà le commandement. *Qui dicit : Vovete, non ex auctoritate jubentis est, sed ex actione consulentis. Qui autem addit, et reddite, jam ex auctoritate imperantis est. Ut voveat aut non voveat quis in potestate habet, postquam autem voverit, jam ex necessitate reddit quæ debuit* (*Lib.* II *in Levit.*, *cum c.* 46). J'en dis de même en cette rencontre ; il m'était libre de prêter mon argent ou de le garder, mais, supposé que je le prête, je n'ai pas la même liberté. Je suis obligé, en me réservant le droit de retirer le principal, de *le prêter gratuitement*, *mutuum date*, voilà le conseil. *Nihil inde sperantes*, *mais n'en espérez rien*, voilà le commandement.

Quatrième conséquence. Si je ne puis en conscience espérer de retirer du fruit de ce que je prête, je puis encore moins en exiger ; car, s'il y a de l'injustice et du péché dans l'usure qu'on appelle mentale, il est certain que cette injustice est plus noire, plus évidente et plus scandaleuse dans celle qu'on appelle expresse et formelle.

Cinquième conséquence. Si je ne puis ni espérer, ni exiger rien au delà du principal que je n'aliène pas pour toujours, je ne puis, en conscience, demander, ni à ce marchand quelque pièce d'étoffe, ni à cet artisan quelque ouvrage de sa profession, ni à ce jardinier quelques arbres et quelques fruits, à cause de l'argent que je lui aurai prêté. *Nihil inde sperantes, n'en espérez rien.* Voyez ce que Dieu dit là-dessus dans le Deutéronome, ce que saint Basile sur le psaume XIV, saint Augustin dans sa seconde exposition sur le psaume XXXIII, saint Jérôme sur le chapitre premier d'Ezéchiel, et saint Ambroise dans son savant traité sur Tobie en ont dit. Vous y verrez d'étranges choses ; je crois qu'il n'est pas nécessaire de grossir les livres de ces citations, qu'il suffit seulement de les marquer.

Sixième et dernière conséquence. Si je ne puis rien espérer ni rien exiger de ce que je prête, je ne puis rien recevoir précisément en vertu du prêt, quoique celui à qui j'ai fait plaisir y ait consenti, quoiqu'il me le donne de grand cœur, et que même, nonobstant l'argent qu'il me paie au-delà de la restitution du principal, il se tienne encore très-obligé du bon service que je lui ai rendu. Prenez bien, je vous prie, cette proposition. Je ne dis pas qu'on ne puisse recevoir, par reconnaissance, soit de l'argent, soit d'autres présents de celui à qui on a fait plaisir ; je ne dis pas même qu'on ne puisse être excité à prêter son bien par la connaissance que l'on a de l'amitié et de la générosité de celui à qui on le prête ; il y a toujours quelque chose d'humain et d'intéressé dans l'homme que la loi permet jusqu'à un certain degré et qu'elle se contente de régler ; mais je dis qu'on ne peut rien espérer ni recevoir directement en vertu du prêt, et comme une récompense immédiate du transport qu'on a fait de son argent, quoique celui qui l'a reçu veuille bien donner quelque chose au-delà du principal, et qu'il soit très-sensible à la grâce qu'on lui a faite. J'avance ici d'étranges propositions et qui alarmeront beaucoup de consciences. Puisque c'est sous prétexte de gratification, de reconnaissance, d'offres libres et volontaires, qu'un usurier qui exige, qui reçoit ou qui espère cette récompense, se persuade ne point faire d'injustice, cependant il est certain qu'il en commet, et qu'encore bien que son débiteur ne se plaigne point de sa conduite, Dieu s'en plaint et la réprouve.

1° Parce que Dieu dans l'Ancien Testament, et Jésus-Christ dans le Nouveau le défendent, et qu'ils peuvent mettre dans leur loi telle condition qu'il leur plaît : *Mutuum date nihil inde sperantes: Prêtez et n'espérez rien. Inde, en vertu du prêt.*

2° Parce que l'usure, comme nous dirons ailleurs, est contre le droit naturel, qu'elle n'est pas péché parce qu'elle est défendue ; mais qu'elle est défendue parce qu'elle est péché.

3° Parce que ce n'est pas du consentement ou du refus de celui à qui on fait plaisir que dépend la justice ou l'injustice d'un usurier, mais de la nature ou du fond même de la chose : en sorte que comme celui qui consentirait à une simple fornication, quoiqu'il n'y contraignît pas celle qui se prostitue, pécherait mortellement parce qu'un tiers qui est Dieu y est offensé : aussi celui qui, au-delà du principal qu'il retire, exige et reçoit du surplus, pèche mortellement et est obligé à restitution, quoique celui qui lui paie cet intérêt y consente, et que même il témoigne lui en être très-obligé.

Quand je parle de la sorte, je ne prétends pas condamner comme usuraires les pactes et les contrats qui se font dans la société civile : je parle seulement de l'usure dont j'ai tâché de vous faire remarquer ici les principaux caractères. Quand on aliène son fonds, et qu'on en retire l'intérêt fixé par les lois et les ordonnances des princes ; quand on entre en société et qu'on s'expose aux mêmes pertes et au même gain que celui avec lequel on s'associe, quand on est marchand ou qu'on trafique ; quand il y a un dommage réel qui naît, ou un véritable profit qui cesse et qui provient directement de ce que l'on a prêté son argent, pour lors il n'est pas défendu d'en retirer de l'intérêt, pourvu qu'on ne demande pas une compensation exacte, pourvu qu'on ne refuse pas de déduire raisonnablement à son prochain ses peines, ses

périls et ses frais, pourvu enfin qu'on examine les choses avec une conscience si timide, qu'on penche plutôt du côté d'une charité généreuse, que d'un commerce et d'une société intéressée.

Mais qu'un homme qui a de l'argent ou d'autres effets qui ne lui servent de rien, prétende d'en tirer de gros intérêts ; qu'un homme qui ne trafique pas et qui ne veut pas s'exposer à aucun danger veuille partager tout le gain avec un autre qu'il rend responsable de tout le péril ; qu'un homme qui reconnaît le besoin de ses frères, et l'avantage qu'ils retirent de l'argent qu'il leur prête, compte sur ce besoin et sur ces avantages pour régler précisément l'intérêt qu'il en prétend: qu'un homme qui se représente de faux gains qui cessent, et de faux dommages qui naissent, exige du profit dès que la convention est faite, ou demande autant que se monterait le profit qu'il pouvait espérer en appliquant ailleurs son argent, c'est, messieurs, ce qui ne peut jamais être permis, quelque volontaire que soit le consentement et la transaction des parties; et le faire c'est commettre une grande injustice.

N'en disons pas davantage; et après avoir condamné une usure, que ni le prétexte de la pauvreté, ni celui de la charité et de la justice ne peuvent justifier, permettez que je vous en propose aujourd'hui une autre que ces trois mêmes motifs autorisent: oh ! qu'elle est sainte, cette usure! qu'elle est honnête, qu'elle est digne de la générosité d'un chrétien ! C'est celle dont Salomon nous parle dans les Proverbes, quand il dit : *Que celui qui a compassion du pauvre, et qui le soulage dans sa misère, prête au Seigneur à intérêt, et que Dieu lui rendra ce qu'il lui aura prêté. Fœneratur Domino qui miseretur pauperis, et vicissitudinem suam reddet ei.* Messieurs, vous êtes si souvent en peine où vous placerez votre argent. Le mettrez-vous à fonds perdu ? il est à craindre qu'il ne soit entièrement perdu pour vous. Le garderez-vous dans vos coffres ? il ne vous profitera de rien. L'appliquerez-vous à une charge? Elles sont sujettes à des taxes, et elles diminuent tous les jours de prix. En achèterez-vous des maisons ? le feu peut les réduire en cendres, ou vos locataires en sortir sans vous payer. Le confierez-vous à des banquiers ou à des marchands ? les banqueroutes sont plus fréquentes que jamais. Que ferez-vous donc? voici un admirable secret, mettez-le entre les mains du pauvre. Oui, si vous voulez ne point tomber dans la pauvreté, si vous vous piquez d'être charitables, et si vous aimez la justice, je le répète ; mettez-le entre les mains du pauvre : *Fœneratur Domino*, etc.

Voici, dit saint Ambroise, un nouveau genre de trafic et une sainte usure substituée à celle qui est mauvaise. Vous dites que vous prêtez votre argent à intérêt, parce que vous avez dessein de faire profiter le peu que vous avez, et que sans ce moyen vous seriez en danger de tomber dans la pauvreté, vous ou vos enfants : si cela est, il faut donc le confier à des personnes sûres et fidèles, entre les mains desquelles il profite. Or, ces personnes sûres et fidèles sont les pauvres. Oui, les pauvres: car s'ils n'ont pas de quoi vous donner, ils ont une bonne caution qui vous satisfera pour eux : *Dominum provideo, Christum subrogo qui vos fraudare non possit.* Cette caution c'est Dieu, ce répondant c'est Jésus-Christ qui ne peut jamais vous tromper. C'est lui qui s'engage pour eux; c'est lui qui écrit et qui regarde comme ses propres dettes ces sommes que vous prêtez gratuitement à ceux qui le représentent. *Ille adstringitur et tenetur, ille scribit quidquid egenus acceperit, Evangelium ejus cautio est.* Vous vous fiez bien à un homme riche, ajoute ce Père, lorsqu'il s'engage pour un autre; vous ne faites nulle difficulté de lui compter de l'argent quand il veut être sa caution : or, la parole d'un Dieu ne vaut-elle pas bien la parole d'un homme : et appréhendez-vous de tomber dans la misère, quand il vous dit que ce que vous aurez fait aux siens il vous le rendra au centuple?

Mais si vous voulez exercer votre charité en voici encore un très-beau moyen. Saint Pierre ayant rencontré un pauvre boiteux à la porte du temple où il demandait l'aumône, lui dit : *Mon enfant, je n'ai ni or ni argent à te donner, mais j'ai un miracle à faire en ta faveur : Lève-toi au nom de Jésus-Christ et marche* (*Act.*, III). Vous ne pouvez pas exercer votre charité par des actions miraculeuses en guérissant des boiteux et des paralytiques ; mais vous pouvez dire à cette femme dont les affaires sont embarrassées : Tenez, voilà de l'or et de l'argent, aidez-vous-en, je vous le prête sans intérêt, vous me le rendrez quand vos affaires seront en un meilleur état. Vous ne pouvez pas dire à ce pauvre paysan qui gémit dans son lit : *Lève-toi, mon frère*, mais vous pouvez lui dire : Voilà du blé, voilà de quoi acheter de la viande pour te soulager; tu me le rendras quand tu pourras, ou Dieu me le rendra pour toi. O la belle charité! ô la sainte usure! ô que cette libéralité est miraculeuse! elle est plus digne d'un chrétien et plus agréable à Dieu que le plus grand de tous ses miracles.

Enfin vous flattez-vous d'être justes ? prêtez au pauvre, et sans en recevoir ni en espérer de reconnaissance, prenez Dieu pour son répondant ? c'est-là la justice qu'il vous demande dans l'Evangile, quand il vous dit de ne le pas faire devant les hommes, *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus*, justice qu'il récompensera par une autre justice infiniment plus abondante : Vous donnez peu, vous recevrez beaucoup, vous donnez sur la terre, et votre paiement se fera dans le ciel : *Minimum datis et multum recipietis : in terra datis et vobis solvetur in cœlo.* Je le souhaite. *Amen.*

—

SERMON XLIII

POUR LE QUINZIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De la mort et des moyens nécessaires pour en obtenir une qui soit sainte et heureuse.

Cum appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.

Comme Jésus-Christ était près des portes de la ville de Naïm, on portait en terre un mort, fils unique d'une femme veuve (*S. Luc, ch.* VII).

Le spectacle que l'Eglise nous propose aujourd'hui n'est pas, messieurs, de la nature de ceux que le monde occupé à charmer l'ennui des esprits oisifs, ou à satisfaire des curieux, leur représente avec un si grand soin de leur plaire, c'est une pompe funèbre dont le lugubre appareil ne peut produire dans nos âmes que de la consternation et du trouble ; c'est une mère éplorée qui voit toutes ses espérances éteintes ; une troupe de parents et d'amis qui compatissent à son affliction ; un morne silence, qui n'est interrompu que par des exclamations et des soupirs, un jeune enfant enveloppé d'un drap mortuaire, couché dans une bière et en état d'être inhumé. Voilà l'étrange spectacle qu'on nous met aujourd'hui devant les yeux, spectacle toutefois où nous devons assister avec d'autant plus d'attention et de frayeur, que nous y avons tous trop de part, puisque c'est une véritable image de ce qui se passera un jour en nos personnes.

Le jeune homme qui fait le principal sujet de cette triste cérémonie, tout muet et immobile qu'il est dans son cercueil, mérite cependant d'être écouté comme le plus éloquent et le plus touchant de tous les maîtres. Ce ne sont pas des leçons vagues et inutiles qu'il nous fait, ce sont des avertissements personnels et sensibles qu'il nous donne : pour peu que nous ayons, je ne dis pas de foi, mais de bon sens, nous ne pouvons l'entendre sans en être extraordinairement émus.

Il était jeune, et la mort l'a enlevé en la fleur de ses années : qui de nous sur le retour de l'âge, ou avec une santé chancelante osera se promettre une longue vie ? Il était riche, fils unique tendrement aimé, et la mort l'a arraché du sein de sa mère, qui, après avoir vainement employé les remèdes d'un art faible et incertain dans ses conjectures, s'est vue privée de tout ce qui faisait sa consolation et sa joie : qui de nous se flattera que les richesses, la vigueur du tempérament, les caresses d'une famille, les secours de la médecine, seront d'assez bons asiles pour se défendre contre les attaques de la mort ?

Déjà on l'enlève de la maison, où il avait reçu tant d'amitié ; déjà quatre porteurs chargés de cet inutile fardeau, le mènent en une terre de ténèbres et d'oubli : eh ! ne sont-ce pas là, disent les Pères, les quatre éléments ou les qualités dont nous sommes composés ; qualités qui, par la continuelle guerre qu'elles se font détruisent tous les jours insensiblement quelque chose de notre être, et nous conduisent sans que nous nous en apercevions au tombeau ? *Terra, humore, calore et frigore composita corporis fabrica est quæ per quatuor partes semper sibimet repugnantes corpus in procella subvertunt, his quadriformibus elementis in unum quadripartita mole constantibus dissociato per divortium mortis auriga, hæ, inquam, quatuor partes, recedente anima, in globum corporis viduati excusso societatis auctore miscentur* (*Zeno de Laz. susc.*).

Jésus-Christ qui avait guéri le serviteur du centenier, et la fille de la Cananée sans s'être transporté sur les lieux, s'approche de ce mort, touche le cercueil dans lequel il est étendu, et lui parle de près : mais ce n'est pas sans mystère. Il veut par là nous apprendre non-seulement qu'il est venu au monde pour détruire l'empire de la mort par le tout-puissant et miraculeux attouchement d'une chair unie à la divinité ; mais que le grand secret de se procurer une mort sainte et heureuse est de se la rendre en quelque façon familière, de se précautionner contre ses surprises, d'aller au-devant d'elle par une sage prévoyance, et de l'avoir sans cesse devant les yeux. O l'importante leçon, si nous la comprenions bien ! Il se passerait en nous quelque chose de semblable à ce qui arriva à ce mort ressuscité de notre évangile : nous nous lèverions comme lui du cercueil, nous commencerions comme lui à parler, et nous dirions aussi bien que ceux qui furent témoins de ce miracle ; *un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple.* Oui, chrétiens, il s'est levé parmi nous : et ç'a été par l'opération du Saint-Esprit qui lui forma un corps dans le sein de Marie, quand un ange lui dit : *Ave.*

On peut considérer la mort par trois endroits, et par rapport à trois choses qui nous sont précisément marquées dans l'Ecriture. Elle a ses leçons et ses réponses, dit saint Paul, *responsum mortis ;* elle a ses piéges et ses filets, dit le prophète-roi, *laquei mortis ;* elle a ses jugements, ses engagements et ses dettes ; *judicium mortis, debitum mortis.*

Nous avons ces leçons, et ces réponses au dedans de nous-mêmes, interrogeons-nous tant qu'il nous plaira : la plus grande et la plus sensible de toutes les vérités, la plus précise et la plus infaillible de toutes les réponses, c'est qu'il faut mourir. Nous avons autour de nous ces piéges et ces filets qui nous environnent de toutes parts : *comme on prend les poissons à l'hameçon, et les oiseaux au filet, de même la mort surprend les hommes lorsqu'ils y pensent le moins* (*Eccl.* IX). Nous avons au-dessus de nous ces engagements et *ces jugements de mort ;* nous irons à elle par générosité et par résignation, ou l'on nous y traînera comme des victimes forcées, c'est un tribut, et une dette dont nous ne pourrons jamais nous dispenser.

Cela étant, voici l'usage qu'il nous faut faire de toutes ces choses pour obtenir une bonne et sainte mort. Si nous n'entendons au dedans de nous que des réponses de mort, nous devons y penser ; si nous sommes au milieu des piéges de la mort, nous devons veiller ; et si nous avons tous contracté la dette de la mort, nous devons nous résoudre à la payer. Cette réponse de la mort la rend

certaine ; nous mourrons : ces piéges de la mort en rendent l'heure incertaine : nous ne savons ni quand, ni comment nous mourrons, cette dette de la mort nous en rend l'obligation ou libre ou forcée, mais toujours infaillible, c'est un jugement et un arrêt de Dieu que nous mourrons.

Or, puisque tout ce qu'il y a en nous dit que nous mourrons, faisons de cette réponse de la mort l'objet de nos pensées par de sages et de sérieuses réflexions. Puisque tout ce qu'il y a autour de nous dit que nous ne savons ni quand ni comment nous mourrons, faisons de ces piéges de la mort le motif de notre vigilance par une timide et inquiète attention sur nous-mêmes. Enfin puisque tout ce qu'il y a au-dessus de nous dit que c'est un jugement et un arrêt de Dieu que nous mourrons, faisons de cette dette nécessaire de la mort la matière de notre sacrifice par une libre et entière résignation.

PREMIER POINT.

Nous mourrons, c'est une vérité constante; nous devons donc faire tous nos efforts et employer tous nos soins pour bien mourir : c'est la conséquence la plus naturelle que nous puissions tirer de cette vérité. Nous mourrons ; c'est ce que nous disent nos infirmités, nos maladies, tout ce qui entre dans la composition de notre être, nos différents âges qui ne se soutenant que sur le débris de ceux qui les ont précédés vont tous successivement se perdre dans l'éternité. Nous mourrons : pour en être convaincus, il ne faut ni écouter les maximes des anciens philosophes, ni en chercher les raisons chez les médecins, ni s'en rapporter simplement par une pieuse et aveugle foi, à ce que Dieu nous en dit. Il suffit de s'interroger soi-même, et l'on trouvera que l'on porte la mort dans son sein ; on trouvera que vous, ô riches qui vous distinguez des autres par une si fière ostentation de vos biens ; que vous, ô femmes qui faites de votre corps une idole que vous parez avec tant de soin ; que vous, ô rois et puissants du siècle, qui faites trembler la terre sous le poids de votre autorité et de vos armes, *que vous mourrez tous comme des hommes*, encore plaise à Dieu que ce soit comme des hommes qui fassent un bon usage de leur liberté et de leur raison. *Vos autem sicut homines moriemini.* Nous mourrons, c'est la réponse que rend cet oracle intérieur qui nous flattant en tant d'autres choses, ne saurait jamais nous flatter en celle-ci.

Nous devons donc employer tous nos soins pour bien mourir, c'est ce que notre raison et notre conscience nous disent. Notre âme qui survivra au débris de notre corps, ne mérite-t-elle pas bien que nous travaillions plus pour elle, que pour cette frêle machine qu'elle anime, et pour cette chair mortelle qui lui sert de prison ? puisque nous ne sommes pas sur la terre pour y vivre éternellement, pourquoi y fixerions-nous nos désirs, et y bornerions-nous nos espérances ? *Que servirait à un homme d'avoir conquis tout le monde, s'il vient à perdre son âme*, qui seule vaut mieux qu'un million de mondes ? Nous mourrons, je le répète, c'est la plus sensible de toutes les vérités ; nous devons donc employer tous nos soins pour bien mourir, c'est la plus raisonnable de toutes les conséquences.

Or, le grand secret de bien mourir, c'est d'apprendre à bien vivre, et le grand secret de vivre est de penser souvent qu'on doit mourir. La vie n'est que l'écho de la mort, puisqu'elle en est la réponse; et la bonne mort n'est que l'écho de la bonne vie, puisqu'elle en est la suite. Nous vivons pour mourir, et nous songeons à mourir pour bien vivre. La vie naturelle n'est que la prophétie de la mort corporelle, et la mort corporelle ne doit être qu'un passage à la vie éternelle. Ainsi ces échos multipliés, se répondant les uns aux autres, se renvoient toujours les mêmes paroles, et nous font entendre que, pour bien vivre, il faut songer qu'on doit mourir. Mais laissons ces petits jeux d'esprit, et, pour traiter solidement une si sérieuse matière, cherchons dans l'Ecriture et chez les Pères les preuves de cette importante vérité.

Deux choses, entre autres, rendent notre vie criminelle et entretiennent ces anciennes habitudes que nous avons au péché : la première, c'est la corruption de notre jugement : nous sommes trop prévenus en faveur du monde et de ses faux biens; la seconde, c'est le déréglement de nos passions et la dépravation de notre volonté : nous nous laissons entraîner au torrent de nos affections, et souvent, quelque sain que soit notre jugement, le péché l'emporte sur la grâce, et la passion sur la raison.

Voilà les grands obstacles de notre salut, et quiconque pourrait trouver le secret de régler ses jugements et d'arrêter ses passions, trouverait aussi celui de bien vivre, et par conséquent de bien mourir. Or, c'est ce que produit la pensée de la mort, rien ne nous faisant mieux reconnaître le néant du monde, rien aussi n'arrêtant plus efficacement les impétueuses saillies de nos passions que cette réponse de mort et cette pensée : Il faut mourir.

La pensée de la mort est le souverain remède contre les illusions du monde ; et, de toutes les raisons qui nous en persuadent la vanité et le néant, je n'en trouve point de plus sensible ni de plus forte. Tout ce qu'il y a de plus grand et de plus éclatant dans le monde ne peut être considéré que par deux endroits, ou par rapport à son principe, ou par rapport à sa fin ; et c'est par ces deux endroits qu'on en reconnaît le néant, mais d'une manière assez différente. Le principe de ces grandeurs, c'est Dieu, et plus elles s'approchent de lui, plus il répand sur elles de mérite et de gloire; mais savez-vous bien aussi que plus elles paraissent éclatantes dans ce point de vue, plus elles sont fragiles et méprisables? Dieu nous les montre, et pour lors elles méritent notre estime, parce qu'il y imprime un certain caractère de vénération et de respect; mais en nous les montrant, il les efface, et pour lors nous en connaissons la fragilité, parce qu'il est infini-

ment plus grand qu'elles. Ces courtes et chancelantes lueurs n'ont d'éclat qu'autant qu'elles en reçoivent de cet inépuisable fonds de lumière : mais enfin tous ces petits astres disparaissent et tombent par leur propre faiblesse dans les ténèbres d'une profonde nuit, dès que ce soleil de la gloire paraît dans sa majesté. Telle est leur fragilité et leur misère par rapport à leur principe.

Elle est encore plus grande, si on les regarde du côté de leur fin. Car à quoi se terminent-elles? à la mort et au tombeau. C'est là leur destinée; c'est là où elles vont confusément se perdre, c'est là l'écueil qu'elles rencontrent et le rocher où il faut qu'elles se brisent. Tout le monde court avec précipitation à la mort, dit un Père, et la rapide révolution des siècles entraîne les hommes de race en race : *Agitur humanum genus rapida in occasum mortalitate, omnisque posteritas succedentium sæculorum lege decurrit.* Nos pères sont morts, nous mourrons comme eux, et la postérité qui nous survivra passera comme ont passé ceux qui nous ont précédés : *Patres nostri prœterierunt, nos abibimus, posteri sequentur.* Nos semaines et nos années roulent les unes après les autres jusqu'au terme de la mort, où nous allons tous confusément nous perdre, comme un ruisseau, qui du haut d'une montagne, descend dans un profond abîme, ou comme des vagues qui, après s'être entrepoussées, s'abaissent et se brisent sur le rivage pendant que d'autres, qui sont en pleine mer, s'élèvent et font grand bruit pour s'abaisser ensuite, et se briser aussi comme elles : *Velut ex alto undarum jactus aliis atque aliis supervenientibus in littoris extrema franguntur. Ita in terminum mortis succiduæ alliduntur ætates.* Or, quelque prévenus que nous soyons en faveur du monde, c'est là, si nous y faisons de sages réflexions, ce qui nous convainc de sa fragilité, c'est là par conséquent ce qui en diminue le mérite, ce qui en obscurcit la gloire, ce qui en efface l'éclat, ce qui en découvre la misère, et ce qui nous en fait connaître plus sensiblement le néant, que la présence même et la majesté de Dieu.

Quand nous ne regardons que du côté de Dieu la grandeur et les biens du monde, notre amour-propre toujours occupé à nous tromper ne permet presque jamais à notre esprit de s'en faire une juste et raisonnable idée. L'avantage qu'il y a de posséder du bien, le bruit qui se fait autour des riches et des puissants du siècle, le magnifique attirail de la pompe mondaine, tout cela nous éblouit, nous étourdit, nous charme. Nous sommes à la vérité persuadés que tous ces biens et ces honneurs viennent de Dieu, mais nous croyons heureux celui qui les recueille, et quand quelque éclat de sa gloire se répand sur le Thabor de ce monde, et se réfléchit sur nous, nous disons avec un apôtre : *Il fait bon ici, dressons-y des tentes, et tâchons de nous y établir.*

Dans cet état, bien loin de lever les yeux au ciel pour y voir la majesté du Seigneur, qui efface ces grandeurs temporelles par la sienne, nous regardons avec complaisance la terre où elles paraissent; et c'est ce qui fait la corruption de notre jugement. Car attachés que nous sommes à la figure du monde qui passe, nous n'avons presque pas le temps de nous reconnaître; notre esprit se confond, s'égare, se perd, toutes ses pensées et tous ses désirs se tournent vers ces images sensibles, il admire l'art, et il méprise l'ouvrier ; il embrasse un fantôme comme s'il pouvait le retenir, et il se soucie peu de s'arrêter au principe éternel et immuable de tous les êtres : *In indignorum figmentorum desideria atque officia convertitur, appetitor artis, desertor artificis, complectitur speciem cujus non miratur auctorem.*

Pour revenir d'un si dangereux aveuglement, il faut donc que l'homme qui fait un si mauvais usage de la grandeur de Dieu, se propose avec elle un second objet, qui le frappe d'une manière plus sensible et plus vive; et cet objet c'est la mort : *Faites-moi connaître la fin de ma vie, et combien de jours j'ai encore à vivre*, disait David à Dieu ; *afin que je sache ce qui me manque.* Que ces sentiments sont beaux, mais qu'ils sont nécessaires! David sur le trône, au milieu de ses armées ou dans sa cour, grand dans la paix et dans la guerre, magnifique envers ses amis, redoutable à ses ennemis; David, possesseur tranquille d'un vaste et florissant empire, ne demande pas à Dieu qu'il lui fasse connaître ce qu'il a, il le prie au contraire de lui montrer ce qui lui manque, ou plutôt la fragilité, la misère et le néant de ce qu'il a. Or pour obtenir de lui cette grâce, il le prie de lui faire connaître sa dernière heure, c'est-à-dire de lui remettre toujours sa mort devant les yeux, d'attacher son esprit et sa mémoire à la considération de cet objet, et de ne pas permettre qu'il en perde le souvenir et la pensée.

Car voilà le véritable point de vue où il faut regarder le monde pour en juger sainement et régler sa vie sur la juste idée qu'on s'en forme. Si on considère les grandeurs et les biens de ce monde par rapport à Dieu, on trouvera que ce n'est rien ; mais si on les considère par rapport à la mort, on en remarquera encore plus sensiblement la fragilité et la misère ; ou pour mieux dire avec ce saint roi dans le même psaume, ces deux objets réunis serviront à une même fin, la mesure de nos jours nous faisant connaître le néant du monde qui sera passé pour nous, et la grandeur de Dieu nous découvrant ce même néant, non-seulement dans de faibles accidents, mais encore dans les substances qui paraissent plus permanentes et plus solides : *Et substantia mea tanquam nihilum ante te.*

En effet si le monde peut pendant quelque temps nous aveugler et nous enchanter, il est certain que ce charme n'a plus de force contre la mort, et que l'idée que nous nous formons de cette dernière heure fait presque la même impression sur nos esprits qu'une mort réelle fera un jour sur nos corps : *Quidquid est illarum rerum facies adumbratis*

quondam nitoribus expolita, jam obsolescit, omnisque fucatus splendor intercidit. C'est alors que ce fard qui restait encore au monde commence à s'effacer, et que malgré ces illusions, ces magnifiques mais trompeuses apparences, on voit ses laideurs et ses mensonges à découvert : *Prius nos seducere vero cogitabat fulgore, et jam non valet ipsa nos falsa ostentatione corrumpere.* Il tâchait auparavant de nous éblouir par son vain éclat, mais c'est alors qu'il ne peut pas même nous corrompre par des vraisemblances : *Solidis bonis carebat, ecce jam deficit etiam caducis, adminiculisque suis destituitur, cum jam in senium mutanti onere succumbat.* Jamais il n'eut de biens solides, et alors les faux lui manquent, il ne saurait même trouver d'habit pour couvrir sa misère. Tous ces faibles appuis lui sont ôtés, et il succombe malgré lui sous le chancelant fardeau de sa vieillesse et de la mort.

Cela étant, chrétiens, il ne sera pas difficile d'arrêter nos passions, et d'en réprimer les impétueuses saillies : et c'est le second effet que produit cette réponse de mort que toutes les créatures nous annoncent, et que nous entendons au dedans de nous-mêmes.

Je ne m'engage pas à vous montrer comment tous ces mouvements déréglés sont réprimés par la pensée de la mort. Soit que ce soient des mouvements d'ambition et de vengeance, soit que ce n'en soient d'autres qui regardent l'avarice et l'attachement au bien, je me contente d'une seule passion qui est celle de l'impureté et de la mollesse, et je dis que le grand secret d'en triompher, c'est de penser ou à la mort de l'objet que l'on aime, ou à la sienne.

Elle est sans doute de toutes les passions la plus tendre, la plus douce, la plus insinuante, et par conséquent la plus difficile à vaincre. Et toutefois, chrétiens, si vous voulez efficacement l'arrêter, je le répète, pensez à votre mort, ou représentez-vous la créature que vous estimez davantage frappée d'une maladie mortelle. De bonne foi interrogez-vous vous-mêmes, trouverez-vous dans son visage cette beauté et cette proportion? dans ses yeux ce feu et cette vivacité que vous y admiriez? Une légère indisposition a déjà confondu ces beaux traits. Déjà une sécheresse de poumons en a fait un affreux spectacle; ce n'est plus qu'une peau livide étendue sur des os, et il sort du fond de sa poitrine échauffée, ce que j'ai peine à vous exprimer et ce qui vous la rend insupportable : *Tabidus pulmo pinguibus sputamentis excesus detestabili macie ossa denudat* (*Zeno Veron., de Spiritu et corp.*). Déjà cette femme tant admirée, tant aimée est devenue la proie des maladies et de la mort, et de tous ces ornements qu'elle se procurait avec tant de peine, que lui reste-t-il que le désespoir de s'en voir dépouillée même pendant sa vie pour n'être plus regardée qu'avec horreur, ou tout au plus avec compassion : *Quæ erat domina voluptatum fit præda morborum, exsanguique nihil suffragantia tota illa ornamenta medentur nisi quod a false plangentibus adhuc venit rapiuntur?* Le Saint-Esprit l'avait bien dit, que la plus charmante beauté n'est qu'une fleur printanière qui se sèche et qui se pourrit. Otez une fleur de dessus son pied, elle perd presque aussitôt sa couleur et son odeur. Que le tempérament d'une belle personne soit un peu déréglé, bien loin d'avoir cette première grâce et ces premiers charmes, cette beauté s'efface, et plus la maladie est longue, plus elle fait naître de pitié ou de dégoût.

Mais je suppose que vous aimiez cette créature dans ses infirmités et ses maladies, de quel œil la regarderez-vous morte et étendue immobile sur son lit? *Fit divortium recedentis spiritus lutea moles, corpus omne ad fœtoris machinam sui de putridine relaxatur*; ce n'est qu'une masse de boue et d'ordure par la séparation de l'esprit qui l'animait, et il ne sort de cette chair, réduite à sa première nature, qu'une odeur pestilentielle que sa corruption produit. *Contractis membris inter jejunas et numerabilis costas pellis tetra distenditur, et humoris rivus de gurgite viscerum fœtenti jam sentina per cadaver elabitur.* On pourait compter ses côtes au travers d'une peau noire et difforme qui les couvre, et l'humeur infectée qui vient de la putréfaction de ses entrailles, sort par la bouche, les yeux et les oreilles de ce cadavre.

Or, c'est à ce spectacle que je vous renvoie. Est-ce là un digne objet de votre attachement, et, à moins que votre passion ne vous ait extraordinairement aveuglé, la simple description que j'en fais ne vous fait-elle pas frémir? Ce ne sont pas toutefois de fausses suppositions, c'est ce qui arrive tous les jours, c'est ce qui vous arrivera, mesdames qui m'écoutez : vous mourrez, c'est une réponse que vous portez au dedans de vous-mêmes, et c'est à quoi doivent nécessairement se terminer toutes les beautés du monde. Après cela pouvez-vous vivre avec tant de mollesse? pourrait-on même, si l'on considérait, non pas ce que vous êtes, mais ce que vous serez un jour, vous aimer?

Un Père du désert, au rapport de saint Jean Climaque (*De Vitis Patrum, lib.* III, *n.* 11), ne pouvant presque, quelque effort qu'il fit, dissiper une tentation importune que la pensée d'une beauté fragile qu'il avait autrefois aimée dans le monde lui suscitait, s'avisa d'un étrange artifice pour la combattre. Dieu ayant permis qu'on avertit ce bon religieux de la mort de cette femme quelques heures après qu'elle eut rendu l'âme, il quitta aussitôt son désert et se hâta d'arriver au lieu où elle était morte. Comme on allait la porter en terre, il s'approcha du cercueil, lui découvrit le visage, et ayant reçu dans son mouchoir un abcès qui sortait de sa bouche, il retourna dans sa solitude, et toutes les fois que cette tentation le tourmentait, il prenait ce mouchoir et se disait en se représentant le désordre de sa passion : Insensé que tu es, voilà les dernières faveurs de l'objet après lequel tu soupirais, et, si à présent tu ne peux supporter cette horrible puanteur qui est sor-

rie du corps de cette femme, quelle était la brutalité de l'avoir aimée pendant sa vie au préjudice de ton salut, et quel est à présent ton aveuglement d'y songer encore après sa mort!

O vous qui m'écoutez et que cette passion domine, j'aurais mauvaise grâce de vous inviter à suivre cet exemple; mais j'ai droit de vous dire que vous devez suppléer par de sages et sérieuses réflexions à ce que vos yeux ne pourraient voir, ni votre odorat souffrir. Voilà l'état où vous serez après votre mort, et où sera un jour l'objet de votre passion. Interrompez-moi, si j'avance ici témérairement des choses qui peuvent ou être ou ne pas être; mais si vous êtes persuadés qu'elles arriveront, n'ai-je pas sujet de vous accuser d'imprudence, ou du moins de vous exhorter à écouter avec frayeur cet oracle qui vous dit d'un ton ferme et assuré : Vous mourrez, *et tu quoque morieris?* Fussiez-vous d'une matière aussi riche et apparemment aussi incorruptible qu'était la statue de Nabuchodonosor, vous tomberez comme elle par pièces, et il ne restera rien après vous de ce débris. Sa tête était d'or, sa poitrine et ses bras d'argent, ses cuisses de fer, ses épaules et son ventre d'airain; mais les pieds étaient de terre, et une pierre invisiblement détachée de la montagne voisine frappa tout d'un coup cette faible partie de ce monstrueux colosse et le renversa. Ni votre grandeur, ni votre noblesse figurée par cet or, ni votre beauté et vos richesses représentées par cet argent et cet airain, ni votre force et la vigueur de votre tempérament dont ce fer est le symbole ne vous garantiront jamais de la mort, que vous ne sauriez ni éviter ni différer d'un seul moment. Un accident imprévu, une chute, une maladie dont vous serez subitement attaqués vous frapperont par ce fragile endroit et vous renverseront; que dis-je? vous réduiront au même état que cette statue, où, comme remarque l'Ecriture, le fer, l'airain, l'or, le cuivre et l'argent furent mêlés ensemble et tellement broyés, que toutes ces différentes matières ne firent qu'un petit tas de poussière que le vent emporta, sans qu'il en restât le moindre vestige (*Daniel*, II).

Plût à Dieu, messieurs, et c'est le souhait que fait le Saint-Esprit, *plût à Dieu que les hommes eussent assez de sagesse et de prudence pour songer à cette dernière heure*, et se considérer par cet endroit. Leurs passions ardentes et fougueuses s'apaiseraient; tel qui ne songeait qu'à s'élever au-dessus des autres, par de monstrueux efforts de son ambition, ou à se venger de ses ennemis, chercherait les dernières places et n'aurait que des sentiments de douceur et de paix. Celui-ci se dirait : à quoi travaillé-je, et quelle est la fin de mes inquiétudes et de mes veilles? Je me repais de vaines idées, et souvent ma folie est si grande, que je me soucierais peu d'être misérable, pourvu que je parusse ne point l'être. Et celui-ci : pourquoi, tout mortel et chrétien que je suis, haïrais-je un homme mortel et chrétien comme moi, ayant tous deux à répondre bientôt devant un même juge?

Leurs passions insatiables et ardentes se borneraient : ces avares et ces usuriers se représentant qu'ils quitteront, peut-être dès demain, cet or et cet argent qui leur ont coûté tant de sueurs et de veilles, les répandraient dans le sein des pauvres, vivraient selon les règles de la justice et de la charité chrétienne, et se demanderaient pourquoi ils amassent ces grands biens avec tant de soin pour des enfants mortels comme eux, souvent pour des ingrats, quelquefois pour des ennemis, presque toujours pour des étrangers!

Leurs passions molles et tendres se réprimeraient : ces voluptueux qui ont si souvent avoué qu'après avoir goûté ce qu'il y a de délicat dans le plaisir, leur cœur est devenu aussi sec et aussi vide qu'auparavant, l'avoueraient encore d'une manière plus sensible et, confus de leurs désordres, rougiraient d'engraisser un corps où les vers trouveraient plus de pâture, et les feux éternels plus d'aliment. Mais le Saint-Esprit l'a dit, et il n'est que trop vrai, on détourne de son esprit ces pensées de la mort, et l'homme, l'homme dis-je, si pénétrant et si intelligent en d'autres choses, l'homme dont les vues sont si étendues et si vives, l'homme qui se fait un devoir de tout connaître et de ne rien ignorer, *ne connaît pas sa dernière fin : nescit homo finem suum*. Il ne la connaît pas en deux manières : 1° En ce qu'il applique son esprit et sa mémoire à d'autres objets qui, soit par leur contrariété, soit par leur diversité, lui ôtent le temps et l'attention nécessaire pour penser à la mort. Je dis par leur contrariété, car comme l'homme aime plus ses plaisirs présents, sur lesquels il s'imagine avoir quelque droit, que des biens incertains et éloignés, dont il appréhende d'être privé; et comme d'ailleurs le cours de ces plaisirs pourrait être interrompu par la pensée de la mort, dont le propre effet est de les détruire, il aime mieux détourner cette idée de son esprit, que de la conserver pour en être mortifié et abattu. Je dis par leur diversité; car quand même ces objets n'étoufferaient pas, par leur opposition, cette voix et cette réponse de mort que chaque créature porte en elle, leur seule multitude en éloigne la pensée. L'esprit humain est si limité, les affaires, tant domestiques qu'étrangères, l'occupent tellement, qu'il ne peut presque trouver le loisir de se recueillir pour songer à ce qu'il est et à ce qu'il deviendra un jour : *Nescit homo finem suum*, personne ne connaît et ne veut connaître sa dernière fin. Ce politique ne la connaît pas, il a trop d'affaires pour y penser; cette dame ne la connaît pas, elle a trop de visites à rendre et à recevoir; le temps du jeu, le temps du bal, le temps de la promenade, des ajustements et des festins, l'empêchent d'y penser; cette homme de palais ne la connaît pas, il a trop de parties à satisfaire, trop de causes à plaider, trop de livres et d'arrêts à lire; ce marchand et cet artisan ne la connaissent pas, à peine peuvent-ils prendre temps de leur repas et de

leur repos, tant ils ont d'inquiétude et d'embarras : *Nescit homo finem suum.*

Secondement, l'homme ne connaît pas sa dernière fin, en ce qu'il ne sait, ni le temps, ni le lieu, ni les autres circonstances de sa mort, ni quelles seront les suites de cette mort. Mourrai-je aujourd'hui? mourrai-je demain? ai-je encore dix ou vingt années à vivre? mourrai-je dans mon lit? mourrai-je par quelque accident imprévu? ma maladie sera-t elle longue? serai-je étouffé d'une apoplexie ou d'un catarrhe? c'est ce que je ne puis savoir, toutes ces circonstances du lieu, du temps, des causes et de la manière de ma mort me sont inconnues. Mais ce qu'il y a encore de plus étrange, mourrai-je dans la grâce de Dieu et dans le baiser du Seigneur? mourrai-je dans le péché et dans l'impénitence finale? me direz-vous à ma mort, ô mon Dieu! *Venez le bien-aimé de mon Père, prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde?* ou bien me direz-vous : *Retirez-vous de moi, maudit, dans les flammes éternelles.* Me direz-vous comme à ce serviteur de l'Evangile : *Courage, ô bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur?* Ou bien direz-vous comme à ce serviteur barbare et infidèle : *Qu'on le jette pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures, où il n'y a que pleurs et que grincements de dents.* Voilà, ô mon Dieu, ce que je ne sais pas et ce que je ne puis savoir; mais voilà aussi ce qui doit me faire veiller continuellement. Car, si je ne sais ni l'heure ni le jour auquel je mourrai, si je suis convaincu que je puis être surpris à toute heure, et qu'à moins que je ne me tienne sur mes gardes, j'ai tout sujet de craindre d'être réprouvé, ces piéges de la mort au milieu desquels je marche tous les jours, et cette incertitude de ma dernière destinée, ne sont-ce pas autant de motifs qui m'inspirent une sainte vigilance et une inquiète attention sur toutes les actions de ma vie, afin qu'elles soient terminées par une heureuse mort?

SECOND POINT.

De toutes les religions et de toutes les écoles du monde, il n'y a que celle de Jésus-Christ où l'on apprenne à faire un bon usage de la pensée de la mort. Les prétendus sages des siècles idolâtres ont tous dit que sa pensée fait la plus belle partie de la philosophie, et que s'occuper d'autres objets sans remplir son esprit et son imagination de ceux-ci, c'est tomber dans un pitoyable aveuglement; mais quel usage ont-ils fait de ces savantes spéculations? et quels sentiments ont-ils inspirés à leurs disciples en leur laissant de si belles idées dans leurs écrits? Les uns, ravis de jouir des douceurs de la vie, et s'imaginant que tout finissait avec elle, ont regardé la mort comme l'ennemie de leur repos et de leur gloire, comme la dernière destruction et le dernier anéantissement de l'homme. Les autres, se faisant une béatitude imaginaire, l'ont considérée comme la fin de tous leurs maux, au delà de laquelle il n'y en a plus à craindre, et par laquelle on se voit rétabli dans cette première tranquillité dont on jouissait avant qu'on vînt au monde. Il y en a eu qui se sont tués par fureur, et qui, aimant mieux rompre leurs chaînes que de les user, ont prévenu des maux qu'ils n'eussent pu supporter avec patience, par une mort précipitée et violente qu'ils se sont procurée par faiblesse : *Mors omnium dolorum et solutio est et finis; ultra quam mala nostra non exeunt, quæ nos in illam tranquillitatem in qua antequam nasceremur, jacuimus reponi*, etc., *omnibus finis, multis remedium, quibusdam votum. De nullis melius meruit quam de his ad quos venit antequam invocaretur. Hæc servitutem invito domino remittit. Hæc captivorum catenas levat; hæc e carcere educit quos exire imperium impotens vetuerat* (*Senec. de Cons.*).

Les chrétiens qui n'ont, ni l'infidélité des uns, ni la ridicule confiance des autres, ni la faiblesse des derniers, conçoivent bien d'autres sentiments au sujet de la mort. Ils ne la craignent et ne la méprisent pas comme les premiers; ils ne la désirent et ne se la procurent pas comme les seconds et les troisièmes; ils l'attendent, ou avec patience, ou avec inquiétude, mais toujours avec les sentiments que la foi leur inspire, je veux dire avec une continuelle vigilance et une timide application sur toutes les actions de leur vie. Tantôt ils souffrent la mort avec joie par un effet de leur zèle, comme les martyrs, sans se la procurer par fureur; tantôt ils la désirent par l'attente d'une meilleure vie comme les justes, sans toutefois tomber dans la présomption comme les stoïciens; et tantôt ils la craignent comme pécheurs, par l'idée qu'ils se font d'une seconde vie où ils auront beaucoup à souffrir, sans croire qu'ils retourneront dans le néant comme les athées. Ainsi, de quelque sens qu'ils regardent la mort, ils n'en peuvent point tirer d'autre conséquence que celle-ci qu'ils ont apprise dans l'école de Jésus-Christ : *Vigilate*, veillez, *quia nescitis diem neque horam : parce que vous ne savez, ni l'heure ni le jour auquel vous mourrez*, et que toutefois une bonne ou une mauvaise mort dépend de ce dernier moment.

Cette conséquence suit naturellement de ce principe. L'heure de notre mort nous est cachée, les bonnes ou les mauvaises suites de cette mort nous sont encore plus cachées; par conséquent veillons et tenons-nous sur nos gardes afin de n'être pas surpris. Si Jésus-Christ ne nous proposait point d'autre vie que celle-ci, nous nous soucierions peu d'une mort qui nous réduirait à notre premier néant, ou bien s'il nous donnait une espérance certaine d'une vie infailliblement heureuse après celle-ci, nous souhaiterions tous avec empressement de mourir. Mais parce qu'il ne sépare jamais ces deux choses, je veux dire une éternité bienheureuse ou malheureuse après cette vie, d'avec un dernier moment incertain qui règle ces différentes espèces d'éternités, le meilleur parti que nous puissions prendre, dit saint Gré-

goire, est de profiter de ce salutaire avis qu'il nous donne, de veiller et de nous tenir sans cesse sûr nos gardes. Pourquoi? c'est que la mort, dit ce savant pape, fera deux choses, elle nous surprendra, et elle nous dépouillera; elle nous surprendra car elle vient lorsqu'on y pense le moins; elle nous dépouillera, car après notre mort nous ne ferons aucune action qui puisse nous être tenue à compte; et cela étant, il faut suivre l'important avis que Jésus-Christ nous donne dans le chap. XIII de saint Marc: *Veillez, car vous ne savez quand le maître de la maison viendra, si ce sera le soir ou le matin, à minuit ou au chant du coq, de peur que, venant tout d'un coup, il ne vous trouve endormis, et ce que je vous dis, je le dis à tous, veillez.* Importante leçon qui renferme les deux grands motifs de notre vigilance. Nous ne pouvons savoir le jour ni l'heure de notre mort, et, après notre mort, nous ne pourrons rien faire pour notre salut; par conséquent, veillons pour prévenir ses surprises, veillons encore pour faire de bonne heure le bien que nous ne pouvons faire après notre mort.

Il n'y a rien de plus traître que la mort, et rien cependant dont nous ayons moins de défiance. Qui eût dit aux habitants de Sodome et de Gomorrhe, qu'une pluie de soufre et de feu les réduirait en cendre; aux Israélites, qu'ils mourraient en mangeant des cailles; à Jézabel, qu'elle serait précipitée du haut d'une tour; à Aman, qu'il perdrait la vie sur un gibet; à Absalon, qu'il serait suspendu en l'air; à Baltazar, qu'on lui prononcerait son arrêt dans un festin; à Pharaon, que lui et toute son armée périraient dans la mer Rouge; à Holopherne, qu'on lui couperait la tête en dormant; à Sizara, qu'on lui enfoncerait un clou dans les tempes; à Athalia, mère d'Ochosias, qu'elle serait poignardée; à ce prophète que Dieu avait envoyé à Jéroboam, qu'il serait dévoré par un lion : qui eût dit à tous ces gens que la mort les surprendrait ainsi à la fleur de leurs années, au milieu de leurs prospérités et de leurs plaisirs : l'auraient-ils cru? cependant ils ne l'ont que trop éprouvé, et du fond des enfers où ils ont été précipités, ils s'écrient que *la mort les a prévenus, surpris et enveloppés dans ses filets, lorsqu'ils y pensaient le moins: Prævenerunt me laquei mortis.*

Comme ces mêmes malheurs nous menacent, nous devons avoir pour la mort une prévoyance qu'ils n'eurent pas, devenir sages à leurs dépens, nous armer contre cette incertitude, et la fixer, pour ainsi dire, par notre vigilance. Nous devons dans cette cause commune prendre des précautions personnelles, et nous dire : Si à l'heure que je parle, que je mange, que j'agis, que j'abuse de la créature et que j'offense le Créateur, cette sentence de mort qui a été fulminée contre tant de gens s'exécutait sur moi, que deviendrais-je, et quelle serait ma destinée? Faut-il donc qu'après les avertissements que Dieu me donne, les exemples qu'il me montre, les bons sentiments qu'il m'inspire, le temps qu'il m'accorde, les menaces qu'il me fait, je demeure dans un profond assoupissement sans mettre ordre à ma conscience? Si j'étais à présent à l'article de la mort, voudrais-je avoir vécu comme je vis, commis les injustices que je commets, conservé les inimitiés que je conserve, semé les médisances que je sème, persécuté les familles que je persécute, entretenu les infâmes commerces que j'entretiens? Car voilà les impressions que l'incertitude de la mort doit faire sur nos esprits, et ce que j'appelle avec Jésus-Christ *veiller*, parce qu'on ne sait ni le jour, ni l'heure, si ce sera au matin ou au soir, de nuit ou au chant du coq que l'on mourra.

J'appelle veiller, examiner la vie présente que l'on mène, pour voir si elle a quelque rapport avec la future que l'on espère, et se gouverner si bien qu'on prévienne par ses soins les regrets et le désespoir qu'on pourrait avoir à la mort.

J'appelle veiller, se faire une perpétuelle habitude de mourir en se séparant de tous les plaisirs criminels, et quelquefois même de certains plaisirs innocents, afin qu'en élevant son âme au-dessus de la chair, on se fasse une continuelle image d'une mort anticipée, et un asile contre les incertitudes de celle qu'on doit souffrir.

Mais quelle incertitude? En voici une seconde bien différente de la première, et qui doit, par conséquent, augmenter cette continuelle vigilance à laquelle Jésus-Christ nous exhorte. Quand nous serions assurés de l'heure et des circonstances extérieures de notre mort, nous ne le sommes jamais des suites de cette mort, ni de notre dernière destinée. Il nous importerait peu de quelle mort nous mourussions devant les hommes, pourvu qu'à la fin de notre vie nous trouvassions celle que le Seigneur appelle *précieuse aux yeux de Dieu.* Or, si l'on veut la trouver, et s'assurer en quelque manière contre cette incertitude, il faut veiller, puisque si l'on veut bien mourir, il faut s'y préparer; et pour s'y préparer, on a besoin de toute l'application de son esprit, de tous les mouvements de son cœur, et presque d'un continuel enchaînement de vertus.

Pour bien mourir il faut vaincre en mourant, et cette victoire dépend d'un opiniâtre exercice et d'un long apprentissage. Peut-on vaincre en peu de temps un rusé et puissant ennemi, sous la violence duquel on a toujours succombé? Pour bien mourir il faut avoir la dernière grâce, et, outre qu'elle est purement gratuite, quelle apparence qu'on l'ait si l'on a toujours résisté à celles qui l'ont précédée? Pour bien mourir il faut avoir la foi, l'espérance, la charité; et quel moyen d'avoir tout d'un coup à la mort ce qu'on n'aura jamais eu pendant la vie; que dis-je, après avoir toujours fait des actes contraires à ces vertus, avoir habituellement haï Dieu et aimé le monde?

J'avoue que la grâce victorieuse de Jésus-Christ peut changer tout d'un coup la volonté la plus rebelle et la plus endurcie (*S. Cypr., de Cœna Dom., sub fin.*); mais qui peut s'assurer sur cette grâce? qui a droit de se reposer

sur ce miracle? J'avoue que quand le pécheur gémira par un esprit de pénitence et de conversion, Dieu se tournera vers lui, fût-ce à la dernière heure. Mais qui lui a dit qu'il gémira, et que quand il ne pourra plus faire des œuvres de pénitence, il en aura l'esprit et en recueillera les fruits? J'avoue que quand on frappera à la porte de la miséricorde elle pourra s'ouvrir, et qu'en implorant comme il faut la grâce de Dieu, on en ressentira les effets; mais qui aura pour lors le pied assez ferme pour frapper, et la voix assez forte, dit saint Grégoire, pour se faire entendre dès la première fois, en un temps où les tentations sont plus fréquentes et plus dangereuses, la douleur plus violente et les forces plus épuisées, le péché plus fort et le pécheur plus faible, la conscience plus inquiète et plus déréglée, les démons plus vigilants et plus cruels, les craintes de la mort plus vives et plus puissantes, Dieu plus éloigné et plus déterminé à ne rien écouter? *Si repente interrogat, quis respondebit ei* (*Job.* IX).

Toutes les passions, chose étrange! sont encore vivantes dans un corps mourant; et au lieu que pour lors on devrait quitter ses péchés par un changement de cœur, ce sont ces péchés qui quittent le pécheur, soit par nécessité, soit par la faiblesse et l'indisposition des organes. Le cœur demeure toujours le même, je veux dire toujours attaché au monde et ennemi de Dieu, parce qu'il est très-difficile de faire précipitamment ce qu'on n'a jamais fait, et de changer sérieusement de personnage à la mort, après en avoir joué de si opposés pendant la vie.

On trouve presque toujours pendant la vie et à la mort des hommes, les mêmes expressions et les mêmes sentiments. La même affabilité d'Auguste parut dans ses dernières paroles, la même dissimulation dans celles de Tibère, la même raillerie dans celles de Vespasien, la même gravité dans celles de Galba, la même vigilance dans celles de Sévère; et, sans m'arrêter à ces exemples profanes, Abimelech et Saül moururent comme ils avaient vécu, avec les derniers restes de leur ridicule orgueil, Achab avec sa rage et son impiété, Pharaon avec son avarice et son obstination, Hérode avec ses ordures, Julien l'apostat avec sa cruauté et ses blasphèmes.

Nous saurons peut-être mieux nous contrefaire à notre mort: mais Dieu qui sonde les cœurs, s'adoucira-t-il à cause de ces dernières hypocrisies? L'arbre demeurera éternellement au même endroit où il sera tombé, et probablement il tombera du côté où il aura été longtemps penché. Ainsi, à quoi nous exposons-nous en le courbant du côté de l'enfer par les fréquents péchés que nous commettons? et à quelles fâcheuses suites ne nous engageons-nous pas par cet léthargique assoupissement où nous sommes?

Un ancien reprochait autrefois au peuple d'Athènes, qu'il ressemblait à ces ignorants gladiateurs qui ne se mettent en garde contre leurs adversaires, que lorsqu'ils en ont reçu quelques coups mortels: mais ce reproche peut nous être fait avec beaucoup plus de justice, puisque souvent nous ne nous préparons à la mort que quand elle nous frappe, et qu'elle détruit ce fantôme de conversion que nous formons par des désirs inutiles et des résolutions imaginaires. C'est donc en vain qu'on nous avertit *de marcher tandis que nous avons encore un peu de jour, de peur que les ténèbres ne nous surprennent.* C'est donc en vain qu'on nous dit: *Ne différez pas à vous convertir, autrement la colère de Dieu viendra inopinément fondre sur vous.* C'est donc en vain que Jésus-Christ proteste *qu'il se retirera, que nous le chercherons, et que nous mourrons dans notre péché.* Si en toute autre occasion, on nous donnait de semblables avis, quelle serait notre inquiétude et notre vigilance: pourquoi donc dans la plus importante de toutes, n'avons-nous pas cette attention sur nous-mêmes? Pourquoi? c'est ce que vous me demandez, c'est à quoi je vais vous répondre, ou plutôt c'est ce que saint Augustin va vous expliquer par une excellente comparaison:

Nous vivons au milieu du monde dont nous voyons les aventures, la décadence, les révolutions, les ruines; nous vivons au milieu de nos voisins, de nos amis, de nos parents dont nous voyons les fréquents accidents et les morts imprévues, sans que ces fâcheux événements nous fassent veiller sur nous, parce que nous les considérons presque aussi froidement que nous considérons les divers changements d'un théâtre, et les aventures successives d'une tragédie, à laquelle nous assistons. Les vers de cette tragédie se suivent, et la fin des uns nous donne la curiosité d'entendre le commencement des autres, jusqu'à ce que toute l'action soit finie. On passe d'actes en actes, de scène en scène, d'une mort à un mariage, d'un mariage à une intrigue, d'une intrigue à un autre événement tragique; et, bien loin que tous ces changements nous ennuient, ils nous plaisent et nous divertissent: d'où vient cela? c'est, dit saint Augustin, qu'on joue les autres et qu'on ne nous joue pas, que nous regardons ces aventures comme étrangères, et que nous ne faisons point partie de cette tragédie ou de ce poëme.

Nous ne devrions pas porter le même jugement sur ces morts fréquentes et imprévues, qui arrivent à nos amis ou à d'autres hommes; car enfin nous faisons quelque partie du monde avec eux, nous sommes d'une même nature et d'une même composition qu'eux, nous avons les mêmes infirmités et les mêmes principes de mortalité qu'eux; et si nous savions profiter des avis qu'ils nous donnent, nous entendrions du fond de leurs tombeaux ces terribles paroles: *Memor esto judicii mei, sic erit et tuum, mihi heri et tibi hodie. Souvenez-vous de notre jugement, tel sera le vôtre; ce qui m'arriva hier vous arrivera aujourd'hui.*

Pénétrés de ces sentiments et touchés de ces exemples, nous prendrions garde à nous, nous nous détacherions insensiblement du monde et romprions peu à peu ces liens qui nous attachent à nos vicieuses habitudes;

mais nous en jugeons tout autrement. Comme nous savons qu'il faut qu'un vers ait sa mesure et sa cadence, nous disons, quand nous voyons quelqu'un des nôtres mourir, qu'il n'était pas né immortel, et qu'il fallait que tôt ou tard il s'écoulât comme ceux qui l'ont précédé. Mais ce qui fait notre aveuglement et notre désordre, c'est que nous ne croyons presque pas faire partie de ces hommes mortels, et comme si nous étions d'une autre complexion qu'eux, ou comme si la mort nous avait accordé quelque longue trève, nous nous flattons de pouvoir fournir longtemps notre carrière. Cependant, si nous n'y prenons garde, la mort nous surprendra, et si nous négligeons de faire de bonnes œuvres, pour nous y préparer, elle nous dépouillera et nous n'en pourrons plus faire.

C'est là principalement, chrétiens, ce à quoi nous devons appliquer tous nos soins. Car si nous sommes obligés de veiller, afin que la mort dont l'heure est si incertaine, et les suites si dangereuses, ne nous surprenne pas, nous devons encore veiller, afin qu'elle ne nous trouve pas dépourvus de bonnes œuvres, *comme ces hommes de richesses* (car c'est ainsi que David les appelle), *qui, après s'être endormis, ne trouvent rien dans leurs mains quand ils s'éveillent.*

L'avarice ou l'orgueil des anciens les porta autrefois à vouloir qu'on mît auprès d'eux, dans leurs tombeaux, des pièces d'or, des pierreries et une partie de ce qu'ils avaient considéré comme la plus éclatante marque de leur grandeur. Loin des chrétiens ces faibles restes d'une ridicule ambition; les richesses ne suivent pas à la mort ceux qui les ont possédées, et il y a si peu de stabilité dans la gloire même des plus grands princes, dit saint Eucher, que les florissants empires qu'ils avaient autrefois gouvernés, passent à présent pour des fables, et que toute leur grandeur est réduite à n'être plus. *Regentium inclytorumque regnorum apud nos jam quædam fabula est; et quæ hic erant magna, modo jam nulla sunt.*

Mais il y a, ajoute-t-il, d'autres richesses qu'ils doivent mettre dans leurs tombeaux; et ce sont les bonnes œuvres, et les différentes vertus dont il faut qu'ils fassent une ample provision avant de mourir. Il n'y aura que sur elles, qu'ils pourront faire fond: elles seules les suivront dans leur pauvreté extérieure; elles seules, plus fidèles que leurs biens qui passeront à d'autres, les accompagneront; elles seules les nourriront et seront d'éternelles sources de leur repos et de leur gloire. Voilà ce que le Saint-Esprit nous enseigne dans l'Apocalypse, et ce que saint Jean dit avoir entendu du haut du ciel: *Bienheureux sont les morts qui meurent dans la grâce du Seigneur, dès maintenant je les assure qu'ils se reposeront de leurs travaux, parce que leurs bonnes œuvres les suivront.* Voilà ce que l'apôtre saint Jacques appelle *être riche dans la foi, et héritier d'un royaume que Dieu a promis à ceux qui l'aiment.* Voilà ce que saint Paul écrivant à son disciple Timothée, dit *être un trésor et un fonds solide pour l'avenir, afin d'arriver à la véritable vie;* et ce que le Sage conseille de *faire de bonne heure, parce qu'après la mort, il n'y a plus d'ouvrage à entreprendre, ni de raison et de sagesse pour la conduire, ni de mérite pour en recevoir la récompense.*

Mais il semble qu'il nous porte à cette vigilance et à cet amas de bonnes œuvres pendant la vie, afin qu'elles nous profitent après la mort, par un raisonnement encore plus pathétique et plus fort. La proximité de la mort doit, selon ses principes, faire sur nos esprits et sur nos cœurs deux différentes impressions. La première est une impression de mépris pour les choses de la terre, parce que la mort effacera en un moment ce qu'il y aura eu de plus éclatant et de plus magnifique dans le monde: *Si annis multis vixerit homo, meminisse debet tenebrosi temporis et dierum multorum, quoniam cum venerit, vanitatis arguentur præteritæ. Si un homme jouit d'une longue et heureuse vie, et qu'il s'aperçoive que sa santé et sa prospérité lui donneront de la joie, il doit réprimer cette passion par le souvenir de la mort, et se représenter par avance ces temps ténébreux et ces longs jours qui feront connaître la vanité et le néant de ce qu'il aura trop aimé.* Voilà pour l'esprit.

La seconde impression se doit faire sur le cœur, et c'est un grand empressement d'amasser pendant la vie ce que l'on ne pourra plus trouver après la mort; c'est une fervente application à la pratique des bonnes œuvres qui sont de son état, auparavant qu'on n'ait plus le temps ni les occasions de les faire. *N'attendez pas*, dit-il, *que le soleil, la lune et les étoiles se couvrent de ténèbres, que les gardes de votre maison se retirent de frayeur, que le cordeau de votre vie se rompe, que le moulin soit fermé, que la cruche se brise sur le bord du puits, et que votre esprit retourne à Dieu qui l'a créé.* N'attendez pas à ce temps à faire de bonnes œuvres, et vos provisions nécessaires pour le jour de l'éternité; car c'est comme s'il disait: Que penseriez-vous d'un homme qui, devant aller en un pays où il sait qu'on ne trouve que ce que l'on y porte, et dont les chemins sont si difficiles qu'on ne peut y aller que de jour, attendrait la nuit à faire son voyage, et n'y porterait point de provisions? Ou bien, que penseriez-vous d'un autre qui, ayant grande disette de pain et manquant de farine, attendrait que le moulin fût fermé pour y porter son blé?

Votre témérité et votre négligence méritent encore plus de reproches, si pendant votre vie vous différez à faire ces bonnes œuvres, dont vous ne trouverez plus l'occasion ni la récompense après votre mort. Encore pourriez-vous arriver, malgré les ténèbres et la difficulté du chemin, au lieu où vous désirez d'aller, et les habitants du pays pourraient avoir assez de charité pour vous donner du pain, quoique vous n'eussiez pas fait de provision. Encore pourriez-vous vous consoler qu'on ouvrirait le lendemain les portes du moulin que vous auriez trou-

vées fermées le soir; mais toutes ces ressources et toutes ces espérances vous seront ôtées à la mort. Quand la lumière de votre raison sera éteinte, quand votre âme, qui animait et qui gardait votre corps, s'en sera séparée: *Quando commovebuntur custodes domus*; quand votre entendement et votre volonté, fortifiés par des grâces qui étaient rares, ne seront plus en état d'agir: *Otiosæ erunt molentes in minuto numero*, et que toutes les portes seront fermées, *et claudent ostia*, que pourrez-vous espérer? Les habitants de ce pays inconnu seront insensibles à votre malheur, la nuit vous engagera dans des précipices d'où vous ne sortirez jamais; ces grâces ne reviendront plus, cet entendement et cette volonté seront dans une impuissance absolue de demander du secours et d'en recevoir. Vous irez dans la maison de votre éternité, où vous ne pourrez trouver de soulagement que du côté des bonnes œuvres que vous aurez faites avant que d'y entrer. *Faites-en donc*, conclut de là le Sage, *semez le matin*, *semez le soir*, *faites de bonnes œuvres dès que vous serez levés*, *faites-en quand vous vous coucherez*, *et souvenez-vous de votre Créateur avant que ce jour d'affliction arrive*; par ce moyen la mort perdra une partie de son amertume et de son nom. C'était une dette et un engagement indispensables, et elle deviendra la matière de votre sacrifice et l'occasion de votre mérite.

TROISIÈME POINT.

C'est une belle pensée du bienheureux Alger, dans son second livre des Sacrements, que la justice de Dieu avait d'abord prononcé contre le péché du premier homme ce fameux arrêt de mort dont il est parlé dans la Genèse; mais que la miséricorde s'étant intéressée pour la justification des pécheurs, avait voulu faire de la peine même de leur crime la matière de leur perfection et de leur mérite. Dans son origine, c'était un jugement de colère, une dette, un châtiment. Pécheur, tu as offensé Dieu, tu mourras; mais dans la suite, ce peut être un jugement de bonté du côté du ciel, une libre et généreuse satisfaction du côté de l'homme. Pécheur, tu peux faire un sacrifice à Dieu de ta vie et de ta mort. *Mors exterior mortis intrinsecæ tam fuit figura quam pœna: ideo hinc terrendo, hinc monendo erat quædam ipsius culpæ medicina* (*Alger.*, *lib.* II *de Sacram.*, c. 6).

Comme Dieu voulait se venger d'Adam qui l'avait offensé, il devait faire répondre la peine au péché, dit ce Père; et comme ce péché avait séparé son âme du souverain bien auquel elle était unie par la grâce, il fallait que, par rapport au châtiment, son âme fût séparée de son corps, afin que cette dissolution des parties qui le composent lui fît ressentir ce qu'il avait mérité, en se détachant de celui qui est la véritable vie. Ainsi cette mort extérieure et corporelle a été d'abord, dans le dessein de la justice divine, la peine et la figure tout ensemble d'une mort intérieure et spirituelle: *Mors exterior mortis intrinsecæ tam fuit figura quam pœna*. Elle en a été la peine, puisque l'homme y a été condamné, *que la mort est entrée dans le monde par le péché*, *qu'elle en est même le tribut et la solde* (*Rom.*, XI). Elle en est encore la figure, puisque cette désunion de l'âme et du corps, dans laquelle consiste la mort extérieure, est la plus naturelle image de cette division criminelle que le péché met entre cette âme et son Dieu.

Si les choses étaient toujours demeurées là, pécheur, quelle n'eût pas été ta disgrâce en voyant dans l'image de ton péché la rigueur qui l'accompagne? Mais grâces en soient rendues à Dieu, et que son infinie miséricorde en soit à jamais louée! Ce qui, dans son origine, est la peine du péché, peut devenir le remède du péché; ce qui, dans son origine, est le tribut et la solde du péché, peut devenir un sacrifice d'expiation pour le péché. Et ce sera, ajoute-t-il, quand nous recevrons la mort comme venant de Dieu, à qui nous dirons avec une humble résignation: Seigneur, je dois mourir comme pécheur, mais je veux mourir comme un homme libre et entièrement soumis à vos ordres.

Permettez-moi, messieurs, de développer encore davantage la pensée de ce Père, en vous marquant dans un détail familier et moral les vrais moyens de faire de cette dette nécessaire la matière de votre sacrifice et, comme il le dit, le sujet de votre mérite et de vos vertus (*Alger.*, *ibid.*).

Le premier de ces moyens c'est de faire entrer sa volonté et son consentement dans l'arrêt de sa mort, pour adorer le souverain domaine de Dieu, et pour lui payer par le sacrifice de sa vie le tribut qu'on lui doit. Vous voulez, mon Dieu, que je meure, j'y consens, que votre sainte volonté soit faite. *Nul de nous*, dit l'Apôtre, *ne vit pour soi*, *nul de nous ne meurt pour soi;* c'est-à-dire, comme l'explique saint Thomas, nous n'avons nul droit sur notre vie ni sur notre mort (*D. Thom.*, *lect.* I *in c.* 4 *ad Roman.*). Nous sommes comme des esclaves entre les mains de Dieu; il abrège et il prolonge nos jours, il tend et il coupe selon son bon plaisir la trame de notre vie. Sans cela, nous ne reconnaîtrions jamais son souverain domaine, puisque tout condamnés que nous sommes à la mort, nous avons tant de peine à le reconnaître.

Cependant c'est en ce point qu'il montre qu'il est notre Dieu: *Domini sunt exitus mortis*; et ce qu'il exige de notre part est que ce qu'il ordonne par son immuable volonté ne s'exécute pas contre la nôtre. J'avoue que la nature y répugne; mais c'est par cette raison même que ce sacrifice volontaire lui rend plus de gloire et nous procure plus de mérite; car, pour tirer de ce principe de l'Apôtre la conséquence qu'il en tire, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons à Dieu, et par conséquent, comme nous devons lui offrir tous les moments de notre vie, nous devons aussi lui en sacrifier les derniers restes

Toutes les créatures se rendent confusément

à un même terme qui est la mort, mais elles n'y vont pas toutes par les mêmes voies (*Basil.*, *orat.* 24). Les unes s'y rendent sans connaissance et par nécessité comme les animaux, les autres avec connaissance, mais avec des sentiments bien différents, comme les hommes. Il y en a qui y courent à grands pas, et ce sont les martyrs; il y en a qui n'y vont que par violence, comme des bêtes qu'on traîne à la boucherie ou comme de méchants serviteurs qui ne font la volonté de leur maître que malgré eux, quand on les amène pieds et mains liés, et ce sont ceux qui sont attachés aux plaisirs et aux biens du monde (*D. Bern.*, *vel alius auct. lib. Sentent.*). Si Dieu ne demande pas toujours ces nobles et généreux mouvements des premiers, il réprouve la répugnance des seconds; et comme Jésus-Christ commanda autrefois à saint Pierre d'éventrer un poisson, et d'en tirer une pièce d'argent pour payer le tribut à César, il veut qu'aux approches de la dissolution de notre âme et de notre corps, il y ait dans cette âme un caractère de liberté, par laquelle elle se sacrifie et lui paie le tribut qu'elle lui doit. *Dimitti petit quasi a vinculis quibus ad libertatem festinaret : sunt enim velut vincula quædam corporis hujus, et quod est gravius, vincula tentationum quæ nos alligant et ad injuriam captivitatis adstringunt quasi quadam lege peccati* (*Ambr.*, *lib. de Bono mort.*, c. 4).

Le second moyen est encore plus parfait que le premier, voici en quoi il consiste. C'est à accepter la mort avec joie pour rendre hommage à la sainteté de Dieu, et à se consoler de ce que la fin de sa vie sera aussi celle de ses péchés. Dieu, pour nous humilier sous son autorité, nous donne la vie et nous l'ôte quand il lui plaît : *Dominus mortificat et vivificat;* mais aussi, souvent, il nous l'ôte pour le seul intérêt de sa sainteté, afin que nous ne soyons plus en état de l'offenser. Ainsi, comme nous devons nous soumettre avec résignation à l'arrêt de notre mort afin d'adorer son souverain domaine, nous devrions, si nous l'aimions véritablement le recevoir avec une espèce d'impatience et de joie, afin d'honorer sa sainteté en consentant à la destruction du corps de péché que nous portons : *Vere tunc vivere quisque creditur si secundum sæculum moriens in solo Deo vivere delectetur. De mora vitæ istius tædium patitur justus, eo quod ad desideratam patriam tarde perveniat, et vitæ præsentis ærumnam segnius amittat* (*Isid. Hisp.* l. III, *de summo Bono*, c. 65).

Cette morale paraît si élevée et est si mal reçue dans le grand monde, que je n'ose m'étendre sur ce sujet, quoique j'aie pu vous rapporter là-dessus les plus beaux sentiments des Pères, comme de saint Cyprien, dans ce savant traité qu'il a fait de la Mortalité; de saint Chrysostome sur le chapitre premier de l'épître aux Philippiens, de saint Augustin, dans le chapitre premier de la Prédestination des saints, et de saint Ambroise, dans celui où il traite des avantages de la mort. On regarde la mort avec horreur et on devrait l'embrasser avec joie : les justes, parce qu'elle avance la récompense de leurs vertus; les pécheurs, parce qu'elle arrête le cours de leurs crimes; ceux-là, parce qu'elle assure leur béatitude, ceux-ci, parce qu'elle empêche leur plus grande réprobation, et nous, parce que Dieu les ôte du monde, soit afin que la malice ne pervertisse pas leur esprit et ne corrompe pas leur cœur, soit afin que leur esprit aveuglé et leur cœur endurci ne s'aveugle et ne s'endurcisse encore davantage.

Le troisième moyen pour se faire de cette dette et de cette nécessité de la mort, un mérite personnel, c'est de faire à Dieu, par amour, un sacrifice de sa vie, à l'exemple de Jésus-Christ qui, aux approches de la mort, remit son âme entre les mains de son Père; car c'est principalement dans cette dernière extrémité que saint Pierre nous le présente comme un excellent modèle sur lequel nous devons régler nos affections et nos pensées (I *Petr.*, IV).

Jésus-Christ nous a fait d'admirables leçons sur la croix : leçons de pauvreté, de détachement du monde, puisqu'il y est mort nu, et qu'il a abandonné ses vêtements à l'avidité des soldats; leçons de fidélité et d'exactitude en toutes choses, puisqu'il a pris soin de sa mère, de son disciple, de son Eglise, et qu'il a reconnu que tout son ouvrage était consommé; leçons de confiance et d'amour, puisqu'il a offert à son Père les derniers mouvements de son esprit et de son cœur.

O les importantes leçons! voulons-nous que Dieu nous tienne compte d'une dette dont nous ne pouvons nous exempter? Tâchons d'imiter en quelque chose un si parfait modèle. Puisqu'il nous faudra quitter avec la vie, les biens et les plaisirs du monde; renonçons-y pendant que nous vivons, afin que, dégagés des affections de la terre, nous allions avec plus de liberté nous perdre dans le sein de Dieu. Disons-lui dans un esprit chrétien : Je suis venu nu au monde, j'en sortirai nu, mais je veux me faire une gloire de ma nudité. On me dépouillera de mes biens et de mes vêtements, mais ce sera pour m'en donner de plus beaux; on me fera sortir de ma maison, mais ce sera pour la rendre plus propre et plus riche.

Quand nous voulons balayer une chambre et rendre propre une maison (ne vous choquez pas de cette comparaison, elle est de saint Chrysostome), nous ne souffrons pas que ceux à qui elle appartient y demeurent, de peur que la poussière, l'ordure ou le bruit ne les incommode, nous les prions d'en sortir pour quelque temps, afin que quand elle sera balayée et ornée ils y rentrent. Il en est de même de Dieu, il veut nous séparer des biens et des plaisirs de ce monde, mais c'est pour nous en procurer de plus grands; il veut nous faire sortir de notre maison, mais c'est pour la rendre plus belle et, par conséquent, puisqu'il nous faudra quitter à la mort nos richesses et ce que nous avons de plus cher, abandonnons-les par vertu et jamais par nécessité, dépouillons-

nous-en par un esprit de pauvreté et qu'ils ne nous soient jamais arrachés de force : *Tecum hæc loquere : Vestimentum hoc est, id exuit ut ipsum præclarius recipiat. Domus hæc est, et eversa est ut luculentior fiat. Quemadmodum enim ubi volumus purgare domum, non sinimus illic manere qui inhabitant, quo videlicet absint a pulvere et a tumultu, sed illis jussis paulisper secedere, simul atque domicilium adornaverimus, ut jam tuto possit incoli, tum illos citra periculum ullum introducimus. Ita et Deus facit ; demolitur enim putre tabernaculum, atque ipsum interim ad patriam domum et ad se recipit, ut cum tabernaculum repurgatum fuerit, tum illi reddat splendidius ac præclarius* (*Chrys.*, *hom.* I, *in Ep.* 2 *ad Corinth.*).

Mais, comme souvent les affaires de famille et les intérêts de ceux qui nous appartiennent nous pressent extraordinairement dans cette dernière extrémité, s'il nous est permis d'y songer, ce ne doit être que comme Jésus-Christ, pendant quelques moments, afin d'employer le peu de loisir ou de liberté que Dieu nous accorde à nous recueillir, à faire une revue générale sur toutes les actions de notre vie, et voir si nous pouvons dire que tout ce que nous avons eu ordre de faire est consommé. N'ayons donc nul égard ni aux larmes de cette femme, ni aux regrets de cette assemblée, ni aux intérêts de ces enfants, contentons-nous seulement de les recommander à Dieu et si Jésus-Christ, après avoir pris soin de sa mère, de son disciple et de son Église, employa trois heures pour s'entretenir avec son Père, pendant que les ténèbres couvraient toute la face du monde, demandons-lui la grâce de la prière et celle d'avoir toujours un esprit libre, afin de disposer nos comptes en cette dernière heure, et nous fortifier dans l'espérance des promesses qu'il nous a faites.

Joseph étant venu rendre ses derniers devoirs à Jacob, ce bon père se leva sur son séant et, regardant tendrement ce cher fils, ne l'entretint presque que de l'infinie bonté de Dieu, des marques qu'il en avait toujours reçues et des grandes promesses qui lui avaient été faites. Admirez, je vous prie, le recueillement et la présence d'esprit de ce saint Patriarche. Il se mit sur son séant, dit saint Ambroise, pour montrer, par cette posture, combien grande était, malgré la faiblesse de son corps, la tranquillité de son âme, la force de son cœur, son dégagement des choses de la terre et son intime union avec Dieu. Il s'éleva au-dessus des affections même les plus innocentes, afin de se renfermer tout entier au dedans de lui-même, de vaquer uniquement à l'affaire de son salut, de l'entretenir des miséricordes de Dieu et de lui représenter ces grands biens qu'il lui avait promis, comme pour l'engager à être fidèle à sa parole (*Amb. l.* I, *de Jacob.*, c. 9).

C'est là ce qu'un bon chrétien doit faire pour lors, et c'est même tout le fondement de sa confiance, s'adressant à un bon père entre les mains duquel il remet son âme comme Jésus-Christ après avoir consommé l'ouvrage qu'il lui avait donné. Il ne l'appelle pas son Dieu ; c'est un nom de terreur et de majesté ; il l'appelle son Père ; c'est un nom de douceur et de tendresse, *Pater*, voulant nous faire entendre par là qu'après avoir mis ordre aux affaires de notre salut, nous devons nous abandonner à cette infinie miséricorde qu'il ne nous faut jamais perdre de vue, et dont les puissances de l'enfer tâchent de nous détourner afin de nous jeter dans le désespoir. Il ne lui recommande pas ses biens, il mourait nu sur une croix ; son corps, il l'abandonnait aux supplices ; sa gloire, il l'avait sacrifiée aux imprécations et aux opprobres ; il ne lui recommande seulement son esprit, pour nous faire entendre qu'il ne nous faut nullement embarrasser de tout le reste, pourvu que nous offrions notre âme à Dieu, entre les mains duquel est la souveraine décision de notre félicité.

Après cela la mort, tout nécessaire qu'elle est, deviendra la source de notre gloire et le fondement de notre joie. Comme nous nous acquitterons de cette dette avec plaisir, et que nous paierons ce tribut sans y être contraints, Jésus-Christ nous dira ce qu'il dit à ce jeune homme de notre évangile : *Levez-vous, je vous le commande* (*S. Luc*, VII) ; et comme l'âme prédestinée vient du ciel et qu'elle n'est créée que pour y régner, *il la rendra à cette mère* qui la conservera éternellement dans son sein. *Amen.*

SERMON XLIV.

POUR LE SEIZIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De la sanctification des dimanches et des fêtes.

Ipsi observabant eum ; et ecce homo quidam hydropicus erat ante illum, et respondens Jesus dixit ad jurisperitos et pharisæos : Si licet Sabbato curare ?

Ceux qui étaient dans la maison du pharisien observaient Jésus-Christ. Or il y avait devant lui un homme hydropique, et Jésus s'adressant aux docteurs de la loi et aux pharisiens, leur dit : Est-il permis de guérir les malades en un jour de sabbat (*S. Luc*, ch. XIV) ?

Que les hommes tentent Dieu et qu'ils l'observent, c'est toujours un effet de leur malice et de leur aveuglement. Que Dieu tente les hommes et qu'il les observe aussi, c'est tantôt une marque de son autorité et de sa sagesse, tantôt un secret jugement de sa miséricorde et de sa justice. Les hommes tentent Dieu ; mais soit qu'ils le tentent par un faux respect, comme les Pharisiens qui voulurent surprendre Jésus-Christ dans ses réponses, soit qu'ils le tentent par une artificieuse curiosité, comme ceux qui observent aujourd'hui sa conduite, *et ipsi observabant eum*, il est toujours vrai de dire que c'est un effet de leur malice et de leur aveuglement.

Dieu tente les hommes : mais comme c'est ou pour éprouver leur obéissance par les choses difficiles qu'il leur commande, ou pour exercer leur patience par les afflictions qu'il leur envoie, ou pour montrer les contradictions où ils se jettent par les questions qu'il leur fait, c'est une marque de son autorité sur les premiers, de sa miséricorde sur les se-

conds, de sa sagesse et de sa justice sur les troisièmes.

Ce fut par ces deux premières raisons qu'il tenta Abraham et Job, couvrant celui-ci de plaies sur son fumier, et commandant à celui-là de lui sacrifier son propre fils : mais c'est par un autre motif que Jésus-Christ tente aujourd'hui les pharisiens, et que voyant qu'ils l'observent, il leur demande pour leur faire plus sensiblement connaître leur pitoyable aveuglement, si en un jour de sabbat il est permis de guérir quelques malades. Car comme ils étaient extraordinairement scrupuleux sur cette matière, c'est de même que s'il leur eût dit : Voyez les contradictions où vous vous jetez. Vous ne voulez pas rendre à votre prochain les secours nécessaires en un jour de sabbat, parce que vous le regardez comme un jour de repos ; et vous ne faites aucun scrupule de profaner ce saint jour par vos impuretés, vos mauvaises pensées, vos impiétés secrètes et vos débauches. Voici un hydropique ; est-il permis de le guérir ?

Vous attendez peut-être que je me serve de cette circonstance de mon évangile, pour vous parler des scrupules qui travaillent de nos jours tant de consciences. Nous en parlerons ailleurs où nous examinerons l'état de ceux qui, quoiqu'ils aient sujet d'avoir des scrupules sur beaucoup de choses, n'en ont point, parce qu'ils ont une conscience mauvaise et tranquille, et aussi l'état de plusieurs autres qui en ont sur des choses où ils n'en devraient point avoir, parce qu'ils ont une conscience bonne, mais trop contrainte et trop inquiète, comme a remarqué saint Bernard.

Aujourd'hui je me détermine à une matière qui ne produira pas moins de fruit, si j'ai le bonheur de la bien développer ; et cette matière c'est la sanctification des dimanches et des fêtes. Car si les Juifs (et c'est la réflexion que les Pères ont faite sur notre Evangile), si les Juifs, dis-je, ont été si scrupuleux au sujet de leur sabbat et leurs autres cérémonies dans le temps d'une loi qui consistait en ombres et en figures, quelle doit être notre exactitude à sanctifier les dimanches et les fêtes qui ont pris leur place dans une loi toute spirituelle et toute sainte?

Esprit divin, puisqu'il s'agit ici de votre cause, et que vous nous demandez cette sanctification comme l'une des premières marques de notre religion, donnez-nous toutes les lumières nécessaires pour comprendre la nécessité et l'esprit même de ce commandement : c'est la grâce, etc. *Ave.*

Ce que le sabbat était aux Juifs, le dimanche qui lui a succédé par un changement qui vient de tradition apostolique l'est à notre égard. Nous avons comme eux nos jours de solennités, mais ces solennités que nous célébrons ont reçu un nouveau degré de spiritualité et de sanctification, comme étant purifiées de ce qu'il y a de grossier et d'imparfait : bien différentes en ce point de ces eaux qui étant très-pures quand elles commencent à couler de leur source, se corrompent insensiblement à mesure qu'elles en sont éloignées et qu'elles se répandent dans les campagnes.

Ce principe supposé, il est certain qu'on ne saurait mieux connaître comme il faut sanctifier les dimanches et les fêtes, qu'en cherchant les raisons pour lesquelles Dieu voulait que les Juifs sanctifiassent le sabbat, et qu'en examinant, non pas ce qu'il y a de temporel et de figuré, mais, comme je l'expliquerai dans la suite, ce qu'il y a de moral et de mystérieux dans ce précepte.

Or, parmi plusieurs de ces raisons j'en choisis deux, qui sont celles que Dieu lui-même nous rend dans l'Ecriture. La première est tirée du chapitre XX de l'Exode, où il parle aux Juifs en ces termes : *Vous travaillerez pendant six jours, le septième, qui est le jour du sabbat, vous demeurerez en repos, car le Seigneur a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qui y est contenu, en six jours, et s'est reposé le septième, c'est pourquoi il a béni et sanctifié le jour du sabbat.* La seconde nous est marquée dans le chapitre XX du prophète Ezéchiel, où Dieu témoigne *que voulant faire alliance avec les Juifs, il leur a donné son sabbat comme le signe qu'il leur en laisse, afin qu'ils sachent que c'est lui qui les sanctifie, et qu'ils lui appartiennent par de nouveaux engagements.*

Vous voyez donc par là que le sabbat a été institué à deux fins principales : 1° pour marquer le repos de Dieu, que les Juifs devaient honorer par une espèce d'imitation et de ressemblance, en prenant un jour dans chaque semaine où ils s'abstinssent des œuvres serviles, afin de se recueillir intérieurement ; et que le repos de leur corps fût une image ou, pour mieux dire, une disposition à la tranquillité de leur âme ; 2° il a été institué pour être le signe de l'alliance que Dieu contractait avec eux, alliance dont par conséquent ils devaient, principalement en ces jours, soutenir la gloire par un esprit de religion, et par un plus grand attachement à son service ; car c'est ainsi que les conciles et les Pères l'ont entendu.

Puisque Dieu nous propose lui-même ces deux raisons, tâchons d'en pénétrer tout le sens, et d'en tirer des conséquences morales pour la sanctification des dimanches et des fêtes qui, comme je viens de dire, ont pris la place du sabbat et des autres solennités des Juifs. Vous avez, messieurs, assez de lumière et de pénétration pour les tirer vous-mêmes ; car si les dimanches et les fêtes nous marquent le repos de Dieu, nous devons les sanctifier par un recueillement intérieur, pour réparer les fréquentes dissipations que nous souffrons pendant les autres jours ; c'est la première conséquence que je tire, et mon premier point. Si les dimanches et les fêtes sont les signes de l'alliance que Dieu veut contracter avec nous, nous devons les passer saintement par une application singulière à son service, pour suppléer au défaut des bonnes actions que nous négligeons de faire pendant les autres jours. C'est ma

seconde conséquence, mon second point, et le partage de ce discours.

PREMIER POINT

Si notre travail et nos occupations ressemblaient au travail et aux occupations d'Adam dans le paradis terrestre, tous les jours de notre vie seraient autant de jours de dimanches et de fêtes. Ce premier homme, dans l'état de son innocence, ne s'occupait que de Dieu, et, bien loin que le travail de ses mains interrompît ces douces et saintes communications, il se faisait de sa profession même un engagement à le considérer de plus près, comme dit Tertullien, à l'avoir plus présent dans son esprit et dans son cœur. C'était là l'hommage perpétuel que Dieu attendait de sa fidélité et de sa reconnaissance. En effet, pouvait-il être un seul moment sans offrir un sacrifice de louange à celui dont il avait reçu tant de grâces, et ne devait-il pas faire de toutes les créatures qui lui étaient soumises autant de victimes pour l'adorer et le servir?

Quoique le péché, dans la suite, ait éloigné l'homme de ce devoir, croiriez-vous bien, messieurs, que le principal soin de Dieu a été de l'y faire rentrer; car pourquoi lui dirait-il de se souvenir de sanctifier le jour du sabbat, si ce n'était afin d'en retracer dans sa mémoire l'idée de ce continuel hommage qu'il lui doit, et qu'il avait violé par son péché? Pourquoi même lui ordonnerait-il de se reposer le septième jour, parce que c'est le jour du repos du Seigneur, si ce n'était afin qu'il ne se fît pas de son travail, auquel il serait engagé, un prétexte pour se dispenser de son devoir; mais qu'il regardât ce jour de repos qu'il lui accordait comme une figure de la paix de son âme, et un moyen nécessaire pour se recueillir après ses grandes et fréquentes dissipations?

Chose étrange, messieurs, Dieu avait assujetti l'homme au travail, pour lui faire sentir le poids de son péché, et il veut suspendre ce même travail, afin de le faire rentrer dans sa première innocence. Il l'avait condamné, dans sa colère, à labourer la terre à la sueur de son front, afin de lui faire connaître combien il est dangereux de se séparer de celui qui est le centre de tous les êtres, et ensuite, par un effet de sa miséricorde, il lui commande de se reposer le septième jour, après avoir employé les six autres aux exercices de sa profession.

Dans le premier de ces états, il l'humilie sous la peine à laquelle il l'engage; et, dans le second, il le console et l'encourage par le repos qu'il lui procure. Dans le premier, il le réduit à la condition des animaux, auxquels il ressemblait par son péché, et dans le second, il l'élève en quelque manière à la participation de sa nature, à laquelle il devint semblable par son repos. Il serait inexcusable, s'il ne remplissait pendant la semaine les devoirs de sa profession, et il ne l'est pas moins, s'il n'interrompt son travail, pour s'acquitter envers Dieu, dans le calme de son esprit et de son corps, des obligations que sa religion lui impose. Dans le premier de ces états, il l'envoye à l'école des fourmis et des oiseaux, qu'il lui donne pour exemple de son travail; mais dans le second, il se propose lui-même comme le grand modèle de son repos, et quand il lui rend raison pourquoi il veut qu'il suspende son travail, il lui dit que c'est d'autant qu'il s'est reposé le septième jour, après en avoir employé six à la création de l'univers.

Par ce moyen, le repos de l'homme n'étant qu'une imitation de celui de Dieu, il est aisé de voir en quoi il consiste, pourvu qu'on suppose un beau principe que saint Grégoire a établi sur ce sujet, dans le huitième livre de ses Morales (*cap.* XVII). Il ne faut pas croire que le repos de l'homme puisse être semblable en toutes choses à celui de Dieu, dit ce saint pape; mais il ne faut pas croire aussi qu'il doive en être différent en toutes choses. Dieu se repose en lui-même, parce qu'il est son propre bien et qu'il se possède pleinement, en sorte que, comme il se connaît sans sortir de son essence, il est aussi son propre centre et son propre repos, sans avoir besoin d'aucun appui extérieur, qui le soulage; d'ailleurs, comme ses actions, tant intérieures qu'extérieures, ne sont suivies ni de lassitude ou de faiblesse, ni d'égarement ou de dissipation, il demeure toujours nécessairement dans son être, et son immutabilité, qui est sa nature même, fait son bonheur.

Voilà en quoi le repos de Dieu est si différent de celui de l'homme, qu'il ne peut en quelque manière que ce soit être imité. Quand donc Dieu lui dit: *Tu te reposeras le septième jour, parce que je me suis reposé*, ce n'est pas à ce repos qu'il invite, ni en ce sens qu'il se propose comme son modèle. Mais il y a un autre repos que l'homme doit imiter et honorer par le sien, dit saint Grégoire: et ce repos consiste dans un recueillement intérieur, dans un dégagement d'esprit et de cœur, dans une application à ses devoirs; dans une certaine situation d'âme qui se réduit à une espèce d'unité, et qui, après s'être lassée et troublée comme Marthe dans son travail, cherche aux pieds de Jésus-Christ la meilleure part comme Madeleine.

Dieu nous élève par la contemplation afin que nous ne rampions pas, dit saint Grégoire, mais il nous appelle à son repos, afin que nous ne nous troublions pas. Il nous fait part de ses connaissances pour régler notre esprit dans nos jugements; et il nous fait entrer dans son repos pour sanctifier notre cœur dans ses recherches. Si nous ne connaissions les choses surnaturelles par les lumières de Dieu même, nous serions dans l'ignorance et dans l'erreur: et si nous n'avions quelques jours de repos par une espèce de conformité à celui de Dieu même, nous ne reviendrions pas de ces fréquentes dissipations où l'application au travail, les nécessités de la vie, la diversité des objets, et les exercices de notre profession nous jettent.

Or quels sont ces jours de repos? Ce sont les jours de dimanches et de fêtes: jours où Dieu nous invite à ce recueillement intérieur

si nécessaire pour arrêter la légèreté de notre esprit, et l'agitation de notre cœur : jours consacrés à cette bienheureuse paix d'une âme où son corps ne lui servant plus d'obstacle aux exercices de sa religion, elle s'applique tout entière à ses devoirs : jours où par la cessation du travail elle se trouve dans une situation tranquille, éloignée de ses embarras ordinaires, affranchie de la servitude de ses emplois, et par conséquent plus disposée à connaître Dieu et à le servir.

Car c'est ainsi qu'il s'en est expliqué lui-même dans l'Ecriture : *Vacate et videte quia ego sum.* Il ne nous dit pas, comme remarque Richard de Saint-Victor, travaillez et reconnaissez qui je suis; il nous dit au contraire, tenez-vous en repos si vous voulez me connaître. Ce n'est pas que le travail du corps ôte nécessairement à une âme le moyen de s'acquitter de ses devoirs envers Dieu, mais c'est qu'elle ne s'en acquitte jamais comme il faut, dit ce grand homme, à moins qu'elle ne soit dans une assiette tranquille : or cette tranquillité intérieure dépend souvent de l'extérieure, le corps qui s'abat par le travail rendant l'âme plus pesante, et cette âme ne connaissant jamais plus distinctement ses principaux devoirs, que quand elle est affranchie des soins et des occupations du siècle. Ce n'est pas, ajoute-t-il, que le monde, semblable à une mer agitée, n'élève toujours ses flots, et qu'il n'excite de fréquents orages autour de cette âme : mais si parmi ces tempêtes elle prend quelques jours pour se recueillir, elle est au milieu de cette mer comme une île qui par sa fermeté et son attachement à Dieu, voit ses flots se briser à ses pieds, et trouve dans le repos de son corps un asile à son innocence.

Je parle peut-être ici un langage barbare et inconnu à la plupart des chrétiens : mais il est certain que c'est là la principale intention de l'Eglise dans l'institution des dimanches et des fêtes. Car comme l'homme est nécessairement obligé de se connaître et de connaître Dieu; et comme d'ailleurs ses occupations extérieures le mettent presque hors d'état d'arriver à cette connaissance, il fallait qu'il y eût certains jours dans la semaine où il rentrât en lui-même pour examiner ses principaux devoirs, et où par la cessation du travail il réparât, comme dit saint Grégoire, les brèches que mille différentes affaires auraient faites à son esprit et à son cœur.

Quoique parmi les chrétiens on puisse, dit saint Augustin, distinguer trois sortes de vie, dont l'une est tranquille, l'autre laborieuse, et la troisième mêlée d'action et de repos, cependant selon ses principes il faut toujours revenir à une certaine quiétude d'esprit où l'on se sépare des embarras du monde, pour s'attacher à l'amour de la vérité et à la connaissance de ses devoirs. L'on ne doit pas vivre tellement dans le repos, dit ce Père, qu'on ne travaille au bien du prochain quand on peut lui procurer quelque avantage; mais on ne doit pas aussi tellement agir, soit pour autrui, soit pour soi, que parmi les soins d'une vie tumultueuse, on perde Dieu de vue. Si la nécessité nous oblige de nous acquitter de nos emplois, l'amour de notre perfection nous porte à choisir un saint repos, et lors même que nous sommes occupés, nous devrions nous entretenir dans la pensée des biens célestes, de peur que, manquant à cette obligation nous ne succombions sous le poids de nos travaux.

Cependant il est très-difficile que parmi cette vie active et laborieuse nous jouissions de cette tranquillité et de cette présence d'esprit. Si Job se plaint que ses fréquentes dissipations divisent son cœur; si David gémit de ce que les égarements de son imagination le tourmentent, que sera-ce de nous qui, soit par un esprit d'intérêt, soit par une naturelle habitude au travail, demeurons comme abîmés dans la chair et ensevelis dans le monde; de nous qui ne sommes remplis que de vaines ou de criminelles idées, qui ouvrons nos sens à toutes sortes d'objets, dont les uns nous plaisent, les autres nous déplaisent, les uns nous salissent, les autres nous corrompent, et tous laissent dans une faible imagination mille folles et ridicules images.

On dirait que notre âme, pendant la semaine, ressemble à ces arbres exposés le long des grands chemins à l'avidité des passants, qui en rompent et en emportent les branches : je veux dire que cette pauvre âme est exposée aux vents des passions, aux insultes des créatures, aux différentes impressions que les objets et les nécessités de la vie font sur elle, sans qu'elle ait presque le loisir de rentrer en elle-même et de se défendre. Remplie d'affaires, ou domestiques ou étrangères, elle pense à tout, excepté à elle-même; et, soit que de vains amusements la retiennent, soit que le monde l'occupe, soit que le démon lui tende des piéges; soit que son travail lui emporte la meilleure partie de son temps, elle se sacrifie tout entière à autrui, et le dernier de ses soins est de se rechercher et de se connaître : *In exteriorum dispositione sollicita, et sui quodammodo ignara scit cogitare multa se nesciens.* Quel étrange malheur! elle s'embarrasse tellement de toutes les occupations qu'elle trouve en son chemin, qu'elle ne se souvient plus ni de sa patrie, ni de la fin pour laquelle elle est créée; et dans ces distractions, qui sont presque inséparables du travail, elle ne songe plus ni aux pertes spirituelles qu'elle souffre, ni à Dieu, qu'elle se soucie peu de servir, ni aux différentes espèces de péchés qu'elle commet : *Quasi occupata in itinere obliviscitur quo tendebat, et a studio suæ inquisitionis alienata, ne ipsa quidem quæ patitur damna considerat, et per quanta delinquit, ignorat* (*Greg., part.* 1, *past.*, c. 4, *et part.* 2, c. 11).

Ne reviendra-t-elle jamais de ces dissipations? ne rentrera-t-elle jamais dans ce mystérieux repos où elle doit être? la miséricorde de Dieu y a pourvu, et c'est dans cette vue que les dimanches et les fêtes sont établis : *Dies sabbati est, id est requies Domini Dei tui.* Nous ne pouvons pas toujours dormir; nous ne pouvons pas aussi agir toujours

et veiller. Le repos nous énerve, le travail nous abat, et notre nature ne se sent, pour ainsi dire, animée et soulagée que par une vicissitude d'action et de repos.

Il en est à peu près de même dans l'ordre de la grâce. Il faut que l'homme travaille, il faut qu'il agisse et qu'il s'acquitte des obligations de son état pendant la semaine; mais il faut qu'il se repose, et qu'après avoir sacrifié tant de temps à des intérêts temporels, il donne du moins quelques jours à ses besoins spirituels et aux nécessités de son âme. S'il est tombé dans l'abattement par la multitude de ses occupations extérieures, il faut qu'il se relève par l'application à ses principaux devoirs, afin que, par le repos dans lequel Dieu veut qu'il soit, il répare cette vigilance intérieure et cette sage circonspection qui se perd insensiblement par le fréquent commerce qu'on a avec les hommes : *Ut vim sollicitudinis et erga cœlestem vitam providæ circumspectionis quam humanæ conversationis usus indesinenter destruit, divinæ quietis admonitio restauret.* Si son travail l'a éloigné de Dieu, il faut que son repos l'y ramène; si son travail l'a partagé entre plusieurs objets, il faut que son repos le réunisse et l'attache à un seul, que son âme reprenne dans la solitude sa première vigueur et sente croître ses bonnes œuvres sous les douces influences du Saint-Esprit : *Convertere, anima mea, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ.* Ah! mon âme, doit dire un chrétien, c'est aujourd'hui qu'il faut que tu rentres dans ton repos, toi et l'arche de ta sainteté. Ce repos de l'âme, c'est son recueillement; et cette arche de sa sainteté est son corps; ce corps, abattu par le travail, avait affaibli la vigueur et l'application de cette âme, mais ce même corps, déchargé de son fardeau, sert à la rendre plus présente et plus attentive à ses devoirs. Elle s'était éloignée de Dieu pendant la semaine à cause des occupations qui l'avaient lassée, et des ouvrages qu'elle avait entrepris; mais quand ce corps est arrivé au jour de son repos, elle se trouve dans une assiette plus tranquille; cette arche même de sa sainteté la soulage, et cette partie inférieure qui l'avait entraînée par son poids, l'aide dans l'exercice de ses vertus.

Mais la principale, et, si je puis parler ainsi, l'invincible raison qui prouve la nécessité de ce mystérieux repos et de ce recueillement intérieur pendant les dimanches et les fêtes, c'est la nature même des devoirs qui nous sont imposés pour la sanctification de ces jours. Nous sommes obligés pendant ces jours, à quoi? à assister au service divin et aux instructions qui se font dans les Églises autant que nous le pouvons et que notre condition nous le permet, mais principalement à entendre dévotement et avec les dispositions chrétiennes la sainte messe. C'est ce que vous savez tous, et il serait inutile de rapporter ici pour le prouver, ce que les conciles de Trente, de Paris, d'Agde, de Milan et les anciens canons des apôtres nous ont dit de plus beau sur ce sujet. Or, cela supposé, et pour m'arrêter seulement à l'obligation qu'ont les chrétiens d'entendre pendant ces jours la sainte messe; je dis qu'il est presque impossible d'accomplir ce précepte de l'Église, si l'on n'est auparavant recueilli, séparé des embarras du siècle, et du tumulte de ses passions, afin de vaquer à une action de cette importance.

Car, qu'appelons-nous entendre la messe? Est-ce assister négligemment à quelque vaine cérémonie qui ne nous regarde pas, et qui soit étrangère à la religion que nous professons? est-ce se rendre dans nos églises pour entendre quelques paroles, pour faire quelques génuflexions, pour adresser à Dieu quelques prières, et se retirer après avoir satisfait au dehors à un devoir qu'une ancienne coutume autorise?

Entendre la messe, c'est, disent les Pères, assister non-seulement en qualité de spectateur et de témoin, mais en qualité de coopérateur et de victime à la plus grande, à la plus excellente, à la plus auguste et à la plus terrible de toutes les actions de notre religion, action dont la fin propre, directe, essentielle, immédiate, est d'honorer souverainement Dieu, et de lui faire en commun une protestation de sa dépendance et de son néant.

Entendre la messe, c'est, disent-ils, se représenter le sacrifice qui s'y fait, non-seulement comme un signe et un mémorial de la passion de Jésus-Christ, mais comme un sacrifice qui, ayant été offert sur l'arbre de la croix pour l'expiation de nos péchés, se renouvelle d'une manière non sanglante sur nos autels avec la même vertu, puisque c'est la même victime, ce sacrifice perpétuel de notre religion étant une image vivante et multipliée de ce sacrifice de rédemption offert pour nous une seule fois sur le Calvaire.

Entendre la messe, c'est, ajoutent-ils, s'unir autant qu'il est possible, d'esprit et de cœur aux cérémonies qui s'y observent, aux oblations qu'on y fait, aux paroles qu'on y prononce, aux prières qu'on y dit, aux actions de grâces qu'on y rend. C'est assister aux funérailles d'un Dieu fait homme, se sacrifier invisiblement avec lui en mémoire de son sacrifice visible, avoir une faim et une soif de participer, ou réellement à son corps par la communion sacramentelle, ou aux faveurs et bénédictions qu'il répand sur le peuple chrétien par la communion spirituelle.

Or de quel recueillement intérieur et de quelle application n'aurait-on pas besoin pour s'acquitter de tant d'obligations; quelle apparence y a-t-il qu'avec une imagination égarée, des sens répandus au dehors, un cœur rempli de l'amour du monde, une tête pleine d'affaires et de soins temporels, un esprit volage et occupé peut-être à de criminels objets, on puisse assister chrétiennement à une action sérieuse et sainte, pour laquelle l'homme tout entier ne suffirait pas ?

Quelle apparence qu'un homme par exemple (car je ne parle pas de ces libertins qui entrent dans nos églises avec une affection au péché, avec des désirs et des pensées impures pour outrager Dieu dans son saint temple avec plus de fureur et de scandale); quelle apparence, dis-je, qu'un homme qui soit souvent avec précipitation de son cabinet pour entendre une messe qui sera peut-être déjà commencée, y ait l'application que demande ce grand sacrifice, et qu'après avoir examiné plusieurs affaires, répondu à plusieurs parties, rendu plusieurs comptes, dressé plusieurs actes, il puisse s'unir d'esprit et de cœur aux augustes et terribles mystères qui s'y passent?

Je ne prétends pas condamner par là cette louable assiduité que les gens du palais ont aux affaires, puisqu'elle peut même leur tenir lieu de pénitence, et que la grande négligence qu'ils y apporteraient pourrait être une des causes de leur réprobation; mais je voudrais seulement la régler, je voudrais que quand ils peuvent remettre leurs affaires à d'autres jours sans que les parties en souffrent, ils les remissent, ou que du moins ils ne se donnassent pas tant aux autres qu'ils ne se souvinssent qu'ils sont chrétiens, et que la meilleure manière d'entendre la messe, c'est le repos de l'esprit et du cœur.

Je voudrais qu'ils gémissent intérieurement sur la servitude de leur profession, sur cette obligation qu'ils ont d'être à autrui sans pouvoir être quelquefois à eux-mêmes; qu'ils offrissent leur travail à Dieu, et que puisqu'ils sont si dissipés pendant la semaine, ils se représentassent du moins pendant quelques moments leurs devoirs, et s'efforçassent de se recueillir aux jours de dimanches et de fêtes.

Je voudrais (et c'est un excellent conseil que les Pères donnent généralement à tous les chrétiens) que pour bien observer le saint dimanche ils élevassent dès le matin leurs cœurs à Dieu, qu'ils lui consacrassent leurs affections; et qu'ils se dissent à eux-mêmes: c'est aujourd'hui le jour de mon repos, c'est aujourd'hui que je dois principalement montrer que je suis chrétien et que j'ai de la religion; c'est aujourd'hui que Dieu me défend de m'occuper à des œuvres serviles, afin que je vaque plus sérieusement à mon devoir? Mon âme, te trouves-tu dans cet état, et sens-tu déjà quelque chose de ce calme où tu dois être? Je voudrais qu'avant que d'aller à l'église, ou du moins au commencement de la sainte messe, ils se ressouvinssent qu'ils vont sacrifier ou assister au sacrifice du Dieu vivant, et qu'ils laissassent à la porte leurs affaires et leurs sens, ces domestiques infidèles; comme Abraham laissa les siens au pied de la montagne. Elle était haute, cette montagne; et par conséquent le chemin fort long, et cependant il n'y était pas encore arrivé, qu'il y laissa ses serviteurs avec ordre d'y demeurer jusqu'à ce qu'il vînt les reprendre: *Expectate hic, ego et puer illuc usque properantes postquam adoraverimus revertemur ad vos* (*Gen.* XXII). C'est-à-dire que je voudrais qu'ils prévinssent, autant qu'ils le peuvent, le temps de la sainte messe par quelque petit retour sur eux-mêmes, par une tendre élévation de cœur, par quelque acte d'amour de Dieu, par un éloignement de leurs affaires et de leurs passions, par une sage et pieuse application à la grande action à laquelle ils vont assister.

Chrétiens, si vous saviez profiter d'une si importante instruction, que d'avantages n'en retireriez-vous pas! Vous imiteriez en quelque manière le repos du Seigneur par le vôtre; vous tâcheriez de lui satisfaire pour les fréquentes dissipations que vous auriez souffertes pendant la semaine, et jouissant d'une douce paix, vous vous rendriez dignes en quelque manière de l'alliance qu'il veut contracter avec vous, alliance dont le sabbat des Juifs fut autrefois le signe extérieur et dont le jour de dimanche est dans la loi nouvelle, comme le sacrement et le gage: alliance, par conséquent, dont vous devez principalement en ces jours soutenir la gloire par des actes de religion, afin de suppléer au défaut des bonnes œuvres que vous avez négligées, ou que vous n'avez pas eu le temps de faire pendant la semaine.

DEUXIÈME POINT.

Il n'y a rien de plus ordinaire dans l'Écriture que d'y voir les différentes alliances que Dieu en plusieurs occasions a contractées avec les hommes, et les marques qu'il a bien voulu leur en donner, afin qu'ils comprissent avec quels sentiments de fidélité et de reconnaissance ils étaient obligés d'y répondre.

La première de ces alliances fut celle dont il est parlé dans le chapitre IX de la Genèse, où Dieu voulant leur faire connaître qu'il se réconciliait avec eux, et qu'il ne les perdrait jamais par un second déluge, leur donna l'arc-en-ciel pour signe de son engagement, et leur promit que toutes les fois qu'il paraîtrait dans les nuées, il se ressouviendrait de sa parole. La seconde fut celle dont il est fait mention dans le chap. XXV de l'Exode, où Dieu, pour marquer aux Juifs qu'il voulait demeurer avec eux, leur ordonna de lui bâtir une arche, dont il expliqua toutes les dimensions et les ornements, et qui, depuis ce temps, a toujours été appelée, par cet effet, l'Arche de l'ancienne alliance.

Mais pour m'arrêter à quelque chose qui semble encore plus propre à mon sujet, je distingue, dans la même Écriture, quatre autres différentes marques que Dieu a données à son peuple de cette alliance: je veux dire la Loi, le temple, les sacrifices et le sabbat. La loi a été la première marque de cette auguste alliance; c'est pourquoi quand l'Écriture dit que Moïse la lut au peuple qui promit d'en garder inviolablement tous les articles, elle appelle les deux tables sur lesquelles elle était écrite: *le volume de l'alliance; volumen fœderis*; et elle nous représente ce législateur comme un médiateur ou un interprète fidèle de ce pacte et de cet engagement des hommes avec Dieu, et réciproquement de Dieu avec les hommes.

Le temple en a été le second signe : sans cela serait-il appelé, tantôt le tabernacle de Dieu avec les hommes, et tantôt sa maison et le lieu qu'il a choisi, afin que son nom y fût honoré? Sans cela Dieu dirait-il qu'il a sanctifié ce temple et qu'il y est descendu, qu'il y écoutera les prières des hommes, et qu'il y sera présent avec toute l'application de ses yeux et de son cœur ?

Les sacrifices en sont encore un autre signe : de là vient que Dieu les demandait autrefois avec tant d'empressement, qu'il les proposait comme des marques extérieures de religion, et que Moïse après lui avoir offert plusieurs victimes, en prit le sang qu'il répandit sur le peuple avec ces paroles : *Voici le sang de l'alliance que Dieu a faite avec vous pour l'exécution de tout ce que je viens de dire.*

Enfin le sabbat était le quatrième signe et le dernier gage de cette auguste alliance: *Sabbata mea dedi eis ut essent signum inter me et eos;* et ce que je trouve ici de singulier, c'est qu'il était comme une marque universelle qui comprenait ce qu'il y avait dans la loi, dans le temple et dans les sacrifices : je m'explique.

Je dis qu'il comprenait ce qu'il y avait dans la loi, puisque dans la doctrine de saint Bonaventure, le commandement de la sanctification du sabbat servait en quelque manière, et conduisait à l'accomplissement de tous les autres. Je dis qu'il comprenait les cérémonies et les prières qui se faisaient dans le temple ; puisque c'était principalement en ce jour qu'on adorait Dieu, et que après avoir consacré son temps à des intérêts purement humains pendant la semaine, on allait lui rendre ses hommages dans sa maison. Je dis qu'il comprenait toute l'obligation des sacrifices, puisque c'était en ce temps qu'on en offrait à Dieu en grand nombre, que le peuple par son concours et par une noble émulation de piété se réunissant au jour du sabbat, faisait au Seigneur beaucoup plus d'offrandes, et lui immolait plus de victimes que pendant la semaine.

Si cela est, on peut dire que le sabbat était comme la grande marque de l'alliance de Dieu avec son peuple, et le fondement de cette étroite obligation qu'il avait de se consacrer à tous les devoirs de piété que sa religion lui imposait. Mais aussi, messieurs, si cela est, on peut et l'on doit conclure que le dimanche étant dans la loi nouvelle ce que le sabbat était dans l'ancienne, il est encore la marque d'une plus étroite alliance, et que, par conséquent, nous sommes obligés d'en soutenir toute la gloire par la pratique des plus héroïques vertus, et un particulier attachement à Dieu.

Nous avons encore aujourd'hui comme les Juifs notre loi, nos temples et nos sacrifices, et ce sont comme autant de marques de l'alliance que Dieu contracte avec nous ; mais c'est une loi plus pure que n'était la loi des Juifs, ce sont des temples consacrés par une plus intime présence de Dieu que ne l'était le temple des Juifs : ce sont des sacrifices plus saints et d'un plus grand mérite que n'étaient les sacrifices des Juifs. Et toutes ces choses, je veux dire cette loi, ces temples, ces sacrifices, sont renfermés dans le commandement que l'Eglise nous fait de sanctifier les dimanches. Pourquoi? suivez-moi, je vous prie, et appliquez-vous à ce que je vais vous dire.

C'est que, si pendant les autres jours de la semaine nous nous sommes peu souciés d'accomplir la loi de Dieu, par la seule obligation que nous avons de sanctifier le dimanche, nous devons nous purifier de nos péchés, et nous appliquer à accomplir fidèlement sa sainte loi. Si pendant les autres jours de la semaine nous n'avons pas eu le temps d'assister aux offices et aux prières qui se font dans nos églises : par la seule obligation que nous avons de sanctifier le dimanche, nous devons nous assembler dans nos temples pour y donner à Dieu ou à nos frères des marques de notre religion. Si pendant les autres jours de la semaine nous avons négligé d'offrir à Dieu nos corps et nos âmes en sacrifice, par la seule obligation que nous avons de sanctifier le dimanche, nous devons nous présenter à lui dans un esprit de sacrificateurs et de victimes.

En un mot, comme les jours de dimanches et de fêtes sont par excellence les jours de notre alliance avec Dieu, ils doivent être aussi ceux d'un plus fidèle attachement à sa loi, d'une plus édifiante profession de piété, et d'un plus parfait sacrifice de nos personnes. En voilà assez pour servir de partage à un grand discours, cependant je me contente de vous marquer ces trois choses que je traiterai le plus succinctement que la matière le pourra permettre.

Il est certain, messieurs, que la loi divine nous oblige en tout temps, et comme il n'y a nulle prescription contre elle, ni par les lieux, ni par les âges, ni par les conditions et le sexe, il n'y en a aussi nulle, dit Tertullien, par quelque temps que ce puisse être. Mais aussi, il n'est pas moins vrai de dire que nous sommes en un sens plus obligés à l'accomplissement de cette loi pendant les dimanches et les fêtes, que pendant les autres jours de la semaine : ceci mérite quelque éclaircissement, et j'ai déjà commencé à vous en dire quelque chose en apportant sur ce sujet la raison de saint Bonaventure.

Le Sabbat dans la doctrine de ce grand homme, n'ayant été institué de Dieu que pour purifier son peuple, et le ramener de temps en temps à son devoir, le commandement qu'il lui a fait de le sanctifier ne doit pas être regardé comme un commandement simple et particulier; mais comme un commandement universel qui renferme en quelque manière l'entier accomplissement de la loi.

Quand Dieu nous défend le blasphème, le meurtre, l'adultère, le faux témoignage, le vol et plusieurs autres péchés, ces défenses sont particulières et n'en enveloppent point d'autres. Nous pouvons être blasphémateurs sans être impudiques, impudiques sans être

voleurs, voleurs sans être faux témoins, faux témoins sans être désobéissants à nos pères et mères, désobéissants sans être envieux du bien d'autrui, ou sujets à d'autres péchés : ce sont des commandements particuliers qui se renferment dans leurs propres limites, et qui n'ont nul rapport à l'accomplissement des autres.

Il n'en est pas tout à fait de même, dit saint Bonaventure, du commandement de la sanctification du sabbat. A la vérité, c'est un commandement distingué des autres, mais il ne contribue pas peu à leur accomplissement; pourquoi? parce que celui qui l'observe étant, dit-il, obligé de s'appliquer à Dieu et à ses devoirs, reconnaît ce qu'il doit faire et ce qu'il ne doit pas faire, et se sent par là comme engagé à expier les péchés qu'il a commis et à pratiquer les vertus dont il a négligé la pratique.

C'est pourquoi il remarque que Dieu dans l'imposition de ce commandement a voulu que les Juifs se souvinssent de sanctifier ce jour; *memento ut diem Sabbati sanctifices*, et a pris des précautions qu'il n'avait pas prises dans les autres. Car, c'est comme s'il leur eût dit : si vous avez été assez malheureux que de vous oublier de vos devoirs pendant la semaine, souvenez-vous de rentrer en vous-mêmes au jour du sabbat afin de les accomplir, *memento*. Si par ce criminel oubli vous êtes tombés dans plusieurs péchés, en vous abandonnant à vos passions sales et infâmes, en commettant des usures et des injustices, souvenez-vous *memento*, de les expier et de vous attacher à l'entier accomplissement de ma loi. Sans cela votre piété me sera incommode et insupportable; *je ne pourrai souffrir vos fêtes et vos solennités, j'aurai votre sabbat et vos assemblées en horreur, et quand vous vous présenterez aux pieds de mes autels, je vous rejetterai loin de moi.* Vous ne pouvez sanctifier dignement le jour du sabbat, que vous ne vous sanctifiiez vous-mêmes, et vous ne pouvez vous sanctifier que par la pratique de ma loi : c'est le jour de mon alliance; hé! quelle injure ne me feriez-vous pas, si tout vicieux et corrompus que vous êtes, vous croyez que je puisse entrer en société avec vous, être le témoin, le protecteur, l'instrument, le complice de vos péchés?

On mit dans l'arche de l'ancienne alliance les tables de la loi, disent les Pères, pour montrer que la principale alliance que Dieu fait avec les hommes, c'est par la loi. Quand ils l'observent, il leur est uni, *il habite chez eux*, dit saint Paul, *comme dans ses temples, il est leur Dieu, et ils sont son peuple*, et par conséquent conclut-il, *ils doivent se séparer de tout ce qui est impur, et ayant reçu de grandes promesses du Seigneur, ils doivent se purifier de tout ce qui salit, ou leur esprit, ou leur corps.*

Or, quel a été principalement le jour consacré à cette alliance? Juifs, ce fut le jour du sabbat, *sabbata mea dedi eis ut essent signum inter me et eos.* Chrétiens, ce sont les jours de dimanches et fêtes. Aussi, qu'est-ce que Dieu ajoute? *ut scirent quia ego Dominus sanctificans eos.* Je leur ai donné mon sabbat comme le signe d'alliance que je faisais avec eux; mais aussi je le leur ai donné afin qu'ils reconnaissent que c'est moi qui les sanctifie. Comme je suis saint par moi-même, et le principe de toute sainteté hors de moi-même, je ne puis rien souffrir avec moi qui ne soit saint, je sanctifie par ma grâce ce qui s'approche de moi, et ce qui n'est pas sanctifié est indigne d'entrer dans mon alliance, c'est pourquoi *in præceptis meis ambulate, judicia mea custodite et facite ea.* Marchez dans la voie de mes commandements, observez et réduisez en pratique ce que je vous ordonne, *et sabbata mea sanctificate ut sint signum inter me et vos, et sciatis quia ego sum Dominus Deus vester.* Sanctifiez les jours de mon sabbat afin qu'ils soient autant de marques de mon alliance, et que vous reconnaissiez que je suis votre Dieu.

Que ceci est admirable, s'écrie saint Augustin! Dieu, d'un côté prétend qu'on regarde ces jours comme des marques de son alliance, et d'un autre côté il les confond avec l'accomplissement de ses préceptes. D'un côté, il veut qu'on observe le sabbat, afin que l'on sache qu'il est le principe de toute sainteté; et d'un autre côté, il dit que si on veut l'observer, il faut marcher dans la voie de ses commandements, et faire ce qu'il ordonne : et tout cela, dit saint Augustin, nous montre que c'est principalement aux jours de dimanches et de fêtes, que nous devons nous attacher davantage à la loi du Seigneur, en prenant un plus grand soin de purifier notre âme, en demandant plus fervemment à Dieu le pardon de nos péchés, et nous approchant des tribunaux où ils se remettent.

C'est ce que les Juifs ne comprenaient pas, et c'est ce que les chrétiens ne comprennent peut-être pas encore aujourd'hui. Les Juifs tiraient de grands avantages de l'alliance que Dieu avait faite avec eux, et regardaient le jour du sabbat comme un jour consacré à cette union : *Nous sommes de la race d'Abraham*, disaient-ils, *et nous n'avons jamais servi personne : nous descendons d'Abraham, et nous n'avons qu'un père qui est Dieu.* C'était ainsi, comme remarque saint Paul, qu'ils s'appuyaient sur la loi, qu'ils comptaient sur les grâces que Dieu leur avait faites, qu'ils se donnaient la liberté d'approuver selon leur caprice ce qui leur paraissait le plus utile, et qu'ils se reposaient sur leurs prétendus avantages. Au lieu de répondre à cette auguste alliance que Dieu avait daigné faire avec eux par un fidèle attachement à cette loi, ils la violaient sans scrupule, ils profanaient le sabbat, et en instruisant les autres de leurs devoirs, ils ne s'en instruisaient pas eux-mêmes. Ils savaient qu'il ne fallait point commettre d'adultères, et ils en commettaient; qu'il fallait avoir en horreur ce qui se ressentait de l'idolâtrie, et ils faisaient des sacriléges, et donnaient sujet aux nations de blasphémer le nom de Dieu (*Rom.* XXII).

C'est ce que saint Paul leur reproche dans le chapitre second de son Epître aux Ro-

mains, et ce que l'on peut reprocher avec plus de fondement à tant de chrétiens qui se soucient si peu de passer saintement les dimanches et les fêtes. Peut-être donnent-ils pendant ces jours quelques marques de leur piété par les prières qu'ils font, (encore plût à Dieu que cela fût); mais si avec tout cela ils négligent le principal qui est de se détacher de l'affection au péché, et d'en demander pardon à Dieu; si avec tout cela, ils sont aussi avares, aussi attachés au jeu et à la bonne chère, aussi peu déterminés à pardonner à leurs ennemis, et à remettre l'injure qu'on leur a faite ; si avec tout cela ils sont autant idolâtres d'eux-mêmes, orgueilleux, impitoyables, impudiques, sensuels, blasphémateurs, qu'ils l'ont été pendant la semaine et durant plusieurs années, j'ai à leur reprocher qu'ils judaïsent encore; qu'ils se flattent vainement de la qualité de chrétiens, et que s'il faut juger de leurs désordres par rapport à celui des Juifs, ils se rendent plus indignes qu'eux de l'alliance de Dieu, puisque les dimanches et les fêtes de la nouvelle loi demandent plus de sainteté que le sabbat et les autres solennités de l'ancienne.

Voulez-vous donc, chrétiens, sanctifier les dimanches et les fêtes? En voici un excellent moyen. C'est d'examiner votre vie, de voir en quoi vous avez offensé Dieu pendant la semaine, de vous reprocher vos péchés, d'en concevoir de la douleur, et d'en aller chercher les remèdes aux pieds d'un confesseur. Si vous voulez que j'en ajoute un second, c'est d'aller à l'église, d'assister aux services divins qui s'y célèbrent et aux instructions qui s'y font, de consacrer ces jours à la prière, et de réparer, par de fréquents exercices de piété, ce que vous aurez négligé ou que vous n'aurez pas eu le temps de faire pendant la semaine.

On ne saurait croire combien les embarras du monde, les nécessités de la vie, la multitude des affaires, les commerces auxquels on s'engage, les sociétés que l'on lie, les visites que l'on rend et que l'on reçoit, les devoirs même de son état, et les exercices de sa profession emportent de temps dans les conditions qui paraissent les plus innocentes et les mieux réglées. Trouvons-nous, par exemple, beaucoup de chrétiens qui pendant la semaine fréquentent nos églises, les uns pour se faire instruire de leurs devoirs, les autres pour aller aux tribunaux de la pénitence? Ceux-ci pour prier Dieu, *et lui adresser leurs vœux*, comme dit David, *dans son saint temple*, ceux-là pour chanter ses louanges, ou l'aller humblement adorer dans l'auguste sacrement de nos autels? Si nous n'étions nés que pour le monde, ou si la religion que nous professons ne nous obligeait pas à des devoirs extérieurs de piété, nous pourrions trouver quelque prétexte pour laisser écouler ces jours et passer ainsi notre vie. Mais comme il serait à craindre que notre foi ou notre charité ne se refroidît, si nous n'avions certains temps pour nous assembler, ç'a été pour prévenir ce malheur que nous avons nos jours de solennités et d'oraison : *Ne inordinata congregatio populi fidem minueret in Christo, dies aliqui constituti sunt ut in unum pariter omnes veniremus* (*Hieron. in cap. 4. ad Galatas*).

Le travail n'est bon que pour un temps, dit l'Ecriture, mais la prière est utile à tous et en tout temps. Les fonctions de la vie civile ne regardent que le corps et la société, mais celles de la vie chrétienne regardent l'âme, et sont de l'essence de la religion. Ainsi autant que l'âme l'emporte au-dessus du corps, l'éternité au-dessus du temps, Dieu au-dessus du monde, autant la dévotion et le culte divin doivent l'emporter sur tous nos devoirs.

Or, c'est à cette piété et à ces saints exercices que nous sommes appelés pendant les dimanches et les fêtes. Dieu veut bien nous abandonner une partie des autres jours, mais il se réserve ceux-ci; Dieu veut bien que nous nous procurions pendant la semaine ce qui est nécessaire à un honnête établissement; mais afin que nous ne nous oubliions pas de notre devoir pendant ce temps d'oraison, il nous exhorte à nous souvenir de les sanctifier. Si nous sommes obligés d'élever notre esprit et notre cœur vers lui pendant notre travail, nous devons, pendant ces jours, donner à notre prochain des exemples d'une piété publique, et prier Dieu en commun dans son saint temple. Car pourquoi ces différents offices qu'on y chante, ces messes qu'on y célèbre, ces prédications et ces exhortations qu'on y fait, ces vêpres et ces autres heures qu'on y dit, si ce n'est afin que nous y assistions avec toute l'attention et l'assiduité possible.

Les premiers fidèles étaient tellement persuadés de cette obligation, que quoiqu'ils fussent presque incessamment en prières pendant le temps même de leur travail, ils consacraient uniquement à cet exercice les dimanches et les fêtes. Ils ne cherchaient pas comme nous de petites messes, ils ne faisaient pas comme nous de courtes prières, ils n'allaient pas tard à l'église, et n'en sortaient pas comme nous avec précipitation, ils ne se plaignaient pas comme nous que le prône et l'office divin duraient trop longtemps; on ne les trouvait pas comme nous dans les places publiques ou dans les lieux de divertissement et de jeu; que faisaient-ils donc, à quoi employaient-ils la journée? Si nous nous arrêtons à ce que les constitutions apostoliques nous en apprennent, et à ce que saint Justin et Tertullien remarquent dans leurs apologies, à ce que les conciles, les papes et les païens mêmes en rapportent, ils étaient uniquement appliqués à servir Dieu dans la pensée qu'ils avaient qu'il n'y a jamais de temps mieux employé, ni de jour où l'on soit plus obligé de donner à Dieu des marques de sa piété et de ses respects. Ils s'assemblaient tous dans l'église dès la nuit du samedi au dimanche, où ils entendaient les premières vêpres et matines, et après avoir pris un peu de repos, ils assistaient à la grand'messe, au catéchisme, à la prédication et tout le reste de l'office; tâchant de

se conformer en toutes choses, et principalement en ce point, à Jésus-Christ, qui leur en avait donné un si bel exemple.

Vous savez que quoiqu'en qualité d'homme il adorât continuellement son Père, quoique toute sa vie fût une prière et une offrande perpétuelle, cependant, pour nous persuader la pratique d'une piété particulièrement affectée à de certains jours, il a voulu nous en donner l'exemple en plusieurs manières et en différentes occasions. Dans cette vue, tantôt il s'est assujetti aux temps auxquels les Juifs allaient à Jérusalem, tantôt il a quitté les troupes qui le suivaient, pour prier seul sur la montagne, et tantôt il s'est séparé de la compagnie de Joseph et de sa mère pour demeurer dans le temple.

Comme il était nécessairement et essentiellement uni à son Père, il n'avait nul besoin pour lui-même de ces saints exercices; mais nous avions sans doute besoin d'un tel exemple; et l'on peut dire que notre religion et notre alliance avec Dieu, consistant dans ces pieuses pratiques, c'est principalement en cette occasion qu'il s'est sanctifié pour nous : *Pro eis sanctifico meipsum.* Car si tout indépendant qu'il était des solennités judaïques, devant même les abroger dans la suite, il a voulu toutefois s'assujettir aux temps que ce peuple observait pour aller au temple de Jérusalem, n'apprenons-nous pas de là que dans la nouvelle alliance, il y a des jours principalement consacrés au service de Dieu et aux exercices de notre religion; jours pendant lesquels nous devons nous assembler dans l'église, pour assister au sacrifice et aux cérémonies qui s'y font? Si, étant environné des troupes qui lui offraient la couronne de la Judée, il s'est enfui seul sur une montagne pour y prier son Père, n'a-ce pas été pour nous marquer que quand le monde, par ses fausses caresses et ses dangereuses tentations, veut nous retirer du service de Dieu, nous sommes obligés de nous éloigner de sa corruption, et de prendre dans la semaine certains jours pour l'adorer et le servir? S'il a quitté Joseph et Marie dont la compagnie ne pouvait lui être suspecte, afin d'être, comme il leur dit, tout à son Père, ne devons-nous pas conclure de là que nous sommes obligés de nous séparer pour un temps de nos sociétés ordinaires, afin de vaquer avec plus de liberté à cette grande action qui nous regarde, et dire à ceux qui voudraient nous empêcher d'aller rendre à l'église nos hommages à Dieu : *Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé aux affaires de mon Père ?*

Cette grande affaire regarde la dernière marque de notre alliance avec Dieu, qui consiste dans l'immolation de nos personnes, en sorte que si pendant la semaine nous avons négligé de nous offrir à lui en sacrifice, nous devons, si nous voulons sanctifier le dimanche, nous y présenter en qualité de sacrificateurs et de victimes.

Il n'y a point d'alliance de Dieu avec les hommes à moins que la religion ne la forme, puisqu'elle est elle-même essentiellement et par sa propre nature une alliance; mais il n'y a point aussi de religion sans sacrifice, dit le cardinal Bellarmin après saint Thomas, puisque le sacrifice a commencé avec elle, et qu'il ne finira que quand il n'y aura plus de religion. C'est par ce sacrifice qu'on rend à Dieu seul le culte et l'adoration qu'il mérite. On peut se prosterner aux pieds des rois de la terre, comme on se prosterne devant Dieu au pied de ses autels; on peut, comme à Dieu, leur faire des prières et leur expliquer ses besoins; on peut, comme à Dieu, leur donner des louanges ou leur faire des présents; mais de leur offrir des sacrifices comme à Dieu, c'est ce qu'on ne peut faire sans être idolâtre et impie.

Aussi nous voyons dans l'ancien Testament que tous ceux qui ont voulu adorer le Seigneur lui ont offert des sacrifices. Abel lui offrit ce qu'il y avait de meilleur dans son troupeau; Noé lui dressa un autel, et lui présenta en holocauste une partie des animaux et des oiseaux qu'il avait en sa possession. Si Abraham ne lui sacrifia pas son fils, il lui immola un bélier qu'il trouva dans un buisson. Tous les livres de Moïse ne nous parlent presque que des victimes que Dieu voulait qu'on égorgeât, et des différentes manières de les lui offrir.

C'est ce qui a fait dire à saint Thomas que tous les jours des Juifs étaient autant de jours de fête, parce qu'il n'y en avait aucun où l'on ne sacrifiât à Dieu, selon l'ordre exprès qu'il en avait donné à Moïse, en lui témoignant qu'il voulait qu'on lui offrît tous les jours deux agneaux sans tache, l'un le matin, et l'autre le soir. Mais ce même docteur remarque que ces sacrifices étaient en plus grand nombre, et accompagnés de plus grandes cérémonies pendant les jours du sabbat et des autres solennités. C'était pour lorsque le peuple faisait comme à l'envi des présents au Seigneur, et semblait se disputer à qui l'honorerait davantage. Les uns pour reconnaître son souverain domaine lui offraient des holocaustes, où toute la victime était consommée et réduite en cendres; les autres lui présentaient des hosties pacifiques, soit pour lui rendre grâces des biens qu'ils avaient reçus de son infinie bonté, soit pour lui en demander et s'en procurer de nouveaux; le reste immolait des victimes pour le péché, afin d'apaiser sa justice, et tous par un concours extraordinaire, s'efforçaient de lui donner du moins quelques marques extérieures de leur respect. C'est pourquoi si pendant les six jours du travail, la grande porte du temple qui était du côté de l'Orient était fermée, comme Dieu l'avait commandé chez le prophète Ezéchiel, elle était ouverte aux jours du sabbat, qui étaient des jours de repos et d'alliance : *Porta atrii interioris quæ respicit ad Orientem erit clausa sex diebus in quibus opus est; die autem sabbati aperietur* (*Aug. lib.* XX *de Divin. Dei, cap.* 26). Or, qu'est-ce que tout cela nous apprend ? Ce qu'il nous apprend, c'est qu'étant obligés tous les jours d'offrir nos personnes à Dieu, nous devons renou-

veler, et, pour ainsi dire, multiplier ces sacrifices aux jours de dimanches et de fêtes ; que ces anciennes victimes ayant été rejetées pour faire place à d'autres victimes spirituelles et saintes, nous devons, dit l'apôtre saint Paul, offrir nos corps comme des hosties vivantes, pures, raisonnables et agréables au Seigneur. Ce qu'il nous apprend, c'est qu'ayant perdu les avantages dont nos premiers pères jouissaient d'abord dans le paradis terrestre où ils se seraient tous les jours offerts à Dieu comme des hosties sans tache, s'ils avaient conservé leur innocence; nous devons nous représenter nos églises comme d'autres paradis terrestres, et les dimanches comme les jours de notre réparation, où étant purifiés des péchés que nous contractons pendant la semaine, nous faisons à Dieu des sacrifices d'un cœur humilié et contrit. Ce qu'il nous apprend, c'est que si Dieu voulant faire alliance avec son peuple, commanda à Moïse avant qu'il s'approchât de lui de les sanctifier en séparant le mari de la femme, et la femme du mari, les obligeant tous de laver leurs habits et leurs corps, nous devons à plus forte raison nous éloigner des plaisirs criminels, et quelquefois même pour une plus grande perfection de ceux qui sont permis, principalement pendant ces jours où nous allons nous mettre en sa présence au pied de ses autels, participer et nous unir au sacrifice de son Fils, qui, selon saint Augustin, veut être une même chose avec ceux pour lesquels il s'offre en qualité de prêtre et de victime : *Ei beneficiorum ejus solemnitatibus sanctis et diebus statutis dicamus sacramusque, memoriam ne volumine temporum ingrata subrepat oblivio.* (*Aug. l.* IV. *de Trin. et lib.* X *de Civit. Dei.*)

Loin par conséquent d'ici ces libertins qui passent une partie des dimanches et des fêtes à jouer, à assister aux comédies et aux spectacles, ces libertins qui, encore plus charnels et plus coupables que les Juifs, se persuadent que si les autres jours de la semaine sont des jours d'attachement au travail, ceux-ci doivent être consacrés aux divertissements et à la débauche. Loin d'ici ces chrétiens et ces chrétiennes qui ne voudraient pas pour quoi que ce fût travailler pendant les dimanches et les fêtes, et qui destinent cependant ces jours à des parties de bal et de promenades, qui les regardent comme étant plus propres que les autres pour lier d'infâmes commerces, pour faire paraître leur vanité et leur orgueil avec plus de scandale : car c'est à eux que Dieu parle quand il dit : vous vous êtes retirés de moi, vous avez scandalisé plusieurs de vos frères par vos impuretés, et violé les droits de l'alliance que j'avais faite avec vous. *Vos autem recessistis de via et scandalizastis plurimos in lege, irritum fecistis pactum Levi.* C'est à eux qu'il parle quand il dit : Je hais et j'ai rejeté loin de moi vos fêtes, je ne recevrai plus l'odeur des victimes que vous m'offrez dans vos assemblées, *odi et projeci festivitates vestras, non capiam odorem cœtuum vestrorum.* Quel plus grand mal est-ce de labourer la terre ou d'assister à un dangereux spectacle, de travailler aux champs ou de quereller dans une assemblée, de faire telle œuvre servile que ce soit, ou de jouer et de s'enivrer? quel plus grand mal fait cette femme, ou en filant, ou en dansant; ou en cousant, ou en cajolant? nous ne devons pas, dit S. Augustin qui est descendu dans ce détail, célébrer nos fêtes comme les Juifs célébraient les leurs; ils eussent mieux fait de s'occuper à l'agriculture au jour du sabbat, que de paraître sur un théâtre, et leurs femmes eussent moins offensé Dieu en travaillant à leurs ouvrages ordinaires, qu'en dansant et commettant des actions impures. Souvenons-nous de sanctifier nos dimanches et nos autres solennités, non pas avec la grossièreté du Juif ou l'impiété de l'idolâtre, mais avec un recueillement intérieur, un fidèle attachement à la loi de Dieu, une profession exemplaire de piété et un parfait sacrifice de nos personnes, afin de nous rendre dignes de son alliance, et d'entrer dans son repos.

Amen.

SERMON XLV.

POUR LE DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'amour de Dieu.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota mente tua : hoc est maximum et primum mandatum.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit : c'est là le plus grand et le premier de tous les commandements (*S. Matth., ch.* XXII).

Si jamais nous avons eu sujet de louer l'infinie bonté de Dieu et de rendre témoignage à la douceur de sa loi, c'est principalement au sujet de notre évangile, dit excellemment saint Augustin. En effet aimer Dieu, est-ce si peu de chose, s'écrie ce Père dans ses saints transports, qu'il faille y être obligé par un commandement exprès, comme si la créature pouvait faire à son tour le bonheur et la joie du Créateur, elle dont le plus grand malheur serait de le perdre (*Aug. l.* V *Confess. cap.* 5).

C'est là néanmoins le premier et le plus grand de tous les commandements. *Hoc est maximum et primum mandatum ;* 1° par l'excellence de sa nature : il a Dieu pour objet, et même entre les vertus théologales, la charité a, selon l'Apôtre, l'avantage d'être la plus grande. *Major autem horum est charitas.*

Secondement, par son indispensable nécessité, et par une espèce d'influence qu'il a sur tous les autres. C'est un commandement absolu et universel, auquel toutes nos obligations se rapportent, et qui ne se rapporte à aucunes d'elles. Avec cet amour on accomplit toute la loi, et la seule pratique de cette vertu attire les mérites de toutes les autres. Sans cet amour on viole la loi, et si les bonnes actions qu'on paraît faire en cet état ne sont pas toujours criminelles, on ne peut nier qu'elles ne soient inutiles. Parlât-on le langage des anges, eût-on le don de

prophétie et de miracles, transportât-on les montagnes d'un lieu en un autre, pénétrât-on les plus cachés mystères de la religion, distribuât-on tous ses biens aux pauvres, et s'offrît-on soi-même en sacrifice; si avec tout cela on n'a point de charité, on ne ressemble au plus qu'à une cymbale qui rend quelque son, mais effectivement on n'est rien devant Dieu.

Troisièmement, quant à sa durée. La pénitence qui sans la charité ne fait que des martyrs de l'amour-propre, la prudence que de faux politiques, la science que des orgueilleux, le zèle que des emportés, la condescendance que des lâches, la force que des téméraires ou des désespérés, la tempérance que des victimes hypocrites ou contraintes, l'obéissance que des serviteurs forcés ou inutiles : que dis-je? la foi même qui n'opère que par la charité, et l'espérance qui ne s'appuie que sur elle, toutes ces vertus seront un jour sans exercice ou s'anéantiront par leur propre faiblesse, au lieu que l'amour de Dieu demeurant toujours le même et comme sûr de son état ne finira jamais.

Que nous sommes donc heureux, chrétiens, d'être réduits à une si douce nécessité, et de pouvoir nous acquitter si glorieusement de tant de différentes obligations que nous trouvons recueillies dans une seule! Aimons Dieu de tout notre esprit, de tout notre cœur, de toutes nos forces; et, rangés sous l'asile de cette vertu, marchons hardiment dans l'état où nous sommes appelés. L'accomplissement de ce précepte nous rendra fidèles à tous les autres : c'est de lui que dépendent la loi et les prophètes; c'est à lui que se terminent toutes les figures et les sacrifices de l'ancien Testament, c'est à lui que se rapportent toutes les maximes et les promesses du nouveau.

Mais aussi que nous serions coupables si nous négligions un si pressant devoir que la nature nous inspire, que la religion nous prescrit, que la raison autorise, que l'Evangile règle, que la grâce élève, et auquel Dieu (chose étrange) pour nous attirer à lui par les liens d'Adam même, s'est assujetti le premier par cette infinie miséricorde et, comme parle l'Apôtre, par cette prédilection qui le fit descendre dans le sein d'une vierge, quand un ange lui eut dit : *Ave.*

Le commandement de l'amour de Dieu étant le premier et le plus grand de tous, par les raisons que je viens de vous dire, il est sans doute fort étrange de voir que de tous les préceptes de la loi, il est non-seulement le plus négligé, mais en quelque manière le moins connu.

Presque tous les chrétiens se persuadent qu'ils peuvent partager cet amour, que, sans altérer la charité surnaturelle, ils sont en droit d'aimer la créature; que le service de ces deux maîtres, tout opposé qu'il paraisse, n'est pas si incompatible qu'on ne puisse obéir à l'un et à l'autre, pourvu que dans la comparaison qu'on en fait, on donne seulement dans son esprit la préférence à celui qui doit être le plus aimé, sans la lui donner dans son cœur (1).

Les plus spirituels qui ne conviennent pas de cette pernicieuse maxime, ne laissent pas de tomber dans une autre illusion. Ils s'imaginent qu'ils peuvent du moins aimer Dieu pour eux-mêmes, le faire servir à leurs intérêts et à leurs vues, s'attacher à lui plus parce qu'il est magnifique dans ses récompenses, ou terrible dans ses vengeances, que parce qu'il est infiniment bon et aimable; en un mot, qu'il leur est permis de chercher la vertu pour sa propre beauté, d'avoir pour principe ou unique fin la félicité éternelle, qui est le présent de Dieu, sans s'attacher à celui qui le donne.

Enfin il y en a qui se flattent de n'aimer que Dieu, ou de l'aimer pour lui-même, et qui cependant veulent en demeurer là, ravis de se sentir attendris et de goûter les douceurs de son amour, mais peu déterminés à lui donner des marques du leur, soit en entreprenant quelque chose pour sa gloire, soit en s'imposant quelque mortification, soit en souffrant quelque disgrâce, ou en renonçant à de certains attachements incompatibles avec son amour.

Or, le croiriez-vous, chrétiens? ces trois sortes de personnes, quelque bien affectionnées qu'elles vous paraissent, n'aiment pas Dieu, et ne savent pas même comment il faut l'aimer. Les premières, parce qu'elles ont un amour et une obéissance partagée, et qu'elles ne savent peut-être pas que Dieu demande d'elles un amour soumis et parfait. Les secondes, parce qu'elles n'ont qu'un amour impur, et qu'elles savent encore moins que Dieu veut être aimé d'un amour élevé et chaste. Les troisièmes, parce qu'elles n'ont qu'un amour lâche et oisif, et qu'elles veulent ignorer que l'amour que Dieu attend d'elles est un amour courageux et fort.

Ne vous scandalisez pas de ces propositions, écoutez seulement ce que dit Jésus-Christ, et apprenez de lui en quoi consiste cet amour, non pas dans toute sa perfection, puisqu'il est impossible de l'avoir en cette vie, mais simplement dans les circonstances qui lui sont essentielles. *Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme et de toutes vos forces* : voilà précisément quelles doivent être les règles, les vues et les conditions de votre amour.

Or, pour aimer Dieu de tout votre cœur, il faut n'aimer que lui; c'est-à-dire, vouloir généralement tout ce qui lui plaît, haïr sans restriction tout ce qui lui déplaît, et c'est le propre effet d'un amour entier et parfait. Pour aimer Dieu de tout votre esprit et de toute votre âme, il faut l'aimer pour lui-même, c'est-à-dire, rapporter à son amour et à sa gloire comme à votre dernière fin, vos propres intérêts et ce qui mérite d'être moins aimé; et c'est là la droiture d'un

(1) Deus quo nihil est majus aut melius propter semetipsum perfecte diligitur, si vero propter illa quæ præstat amatur, quia jam illud propter quod diligitur, et quod dictu nefas esto antefertur. (*D. Prosper. l.* III *de Vita contemplat. c.* 25.)

amour élevé et chaste. Pour aimer Dieu de toutes vos forces, vous devez être intérieurement prêts à perdre plutôt tout, et à renoncer à tout, que d'être séparés de sa sainte charité : et ce sont là les sentiments d'un amour généreux et fort.

Disons encore, s'il est possible, quelque chose de plus singulier. L'amour de Dieu a ses complaisances, ses motifs et ses épreuves, et c'est par ces trois signes qu'il se fait connaître. C'est un amour entier et égal dans ses complaisances pour accomplir toutes les volontés de Dieu : et c'est ce que j'appelle l'aimer de tout son cœur. C'est un amour pur et droit dans ses motifs pour ne regarder que Dieu : et c'est ce que j'appelle l'aimer de tout son esprit et de toute son âme. C'est enfin un amour fort et courageux dans ses épreuves par une ferme résolution de perdre plutôt tout, que de perdre Dieu : et c'est ce que j'appelle l'aimer de toutes ses forces. Aimez-vous Dieu? ne l'aimez-vous pas? jugez-en par ces trois règles qui vont faire les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

C'est en faisant la volonté de Dieu que nous témoignons véritablement que nous l'aimons; et de toutes les marques qu'il nous donne dans l'Ecriture, de la vérité de cet amour, la première et la plus sûre est l'accomplissement de sa volonté. Celui qui m'aime, fera, dit-il, ce que je lui dirai, et comme, ajoute le disciple bien-aimé, après les paroles de son maître, toute la nature et l'essence de la charité consiste à garder ses commandements : *Hæc est charitas Dei ut mandata ejus custodiamus.*

Il n'y a rien de si aisé que de se flatter qu'on aime Dieu. Comme l'amour-propre marche sur les pas de la charité, et qu'il l'imite autant qu'il peut, on prend souvent l'ombre pour le corps, et ce qui n'est qu'un sentiment purement naturel passe pour une inspiration de la grâce et un mouvement du Saint-Esprit.

Pour ne se point tromper dans le discernement qu'il est important de faire de l'un avec l'autre, le grand secret est de s'arrêter à cette belle maxime, que l'amour-propre fait toujours sa volonté, mais que la charité surnaturelle doit uniquement faire celle de Dieu : que l'amour-propre sait se partager dans les devoirs de piété, mais que la charité du chrétien les embrasse tous, selon les degrés de sa vocation : que l'amour-propre enfin choisit entre les commandements ceux qui les flattent davantage, mais que la charité s'attache à faire généralement, aveuglément, sans condition ni restriction la volonté de Dieu : *Hæc est charitas Dei ut mandata ejus custodiamus.*

Cette proposition est si claire d'elle-même, qu'elle semble n'avoir pas besoin de preuves : car, si l'amour en général n'est qu'une union de cœur et de volonté avec l'objet que l'on aime; en sorte que sans cette condition, ce n'est qu'une vaine cérémonie ou un ennuyeux compliment, l'amour qu'on a pour Dieu, doit avec beaucoup plus de justice avoir ce caractère, puisque, selon saint Denis, ce n'est qu'un mélange, qu'une sympathie, qu'une transformation de volonté : et comme l'obéissance chrétienne n'est qu'un amour soumis, l'amour n'est aussi qu'une obéissance aveugle aux ordres de Dieu, et généralement déterminée à faire ce qu'il ordonne. Si je ne puis témoigner plus agréablement, ni même plus sincèrement à un ami combien je l'aime, que lorsque je veux ce qu'il veut, que lorsque je hais ce qu'il hait, et que j'entre non-seulement dans ses intérêts, mais encore dans ses inclinations et ses désirs, puis-je bien me flatter que j'aime Dieu, quand ma volonté ne se rapporte pas à la sienne, quand je n'entre pas dans ses sentiments et dans sa pensée, quand je ne me règle pas sur sa sainte loi avec une résolution efficace de la pratiquer dans tous ses chefs; car il y a ici une grande différence à faire : je puis aimer un ami en refusant ce à quoi il voudrait m'assujettir, et même lorsque je résiste à sa volonté injuste par une volonté juste et bien réglée, je l'aime plus que si, par une cruelle complaisance, je me dévouais à toutes ses passions. Mais comme la volonté de Dieu est essentiellement droite et universellement juste, je ne puis jamais partager mon cœur dans la soumission que je suis obligé de lui rendre : et comme toute la perfection de la loi est renfermée dans le grand commandement de son amour : *In quo uno sermone tota lex recapitulatur;* aussi cet amour contient et embrasse généralement toute la loi : *Hæc est charitas Dei ut mandata ejus custodiamus.*

De là il s'ensuit que l'amour des hommes envers Dieu consistant dans une conformité de volonté à la sienne, et dans une parfaite soumission à la loi, partager cet amour entre lui et la créature c'est le détruire ; et vouloir servir également ces deux maîtres qui nous font des lois si contraires, c'est aimer ce qui mérite d'être haï, et haïr ce qui mérite d'être uniquement aimé. Les créatures ont des lois qu'elles nous imposent (nous ne le savons que trop), Dieu a aussi ses lois et ses commandements qu'il nous signifie, pour éprouver la vérité de notre amour ; et dans ce conflit de juridiction, nous croyons pouvoir accorder ces deux maîtres, pourvu que nous conservions à Dieu en apparence quelques-uns de ses droits, tandis que nous nous assujettissons à la tyrannie de la créature, et que nous faisons un mauvais usage de notre liberté.

Mais cette neutralité est odieuse, et ce prétendu partage d'obéissance et de service est extrêmement injurieux à Dieu. L'amour que nous avons pour lui, s'il est véritable, doit être un amour dominant qui s'assujettisse tous les mouvements de notre cœur, et qui les réduise à une sainte unité, comme l'obéissance que nous lui devons, doit être une obéissance universelle qui règle toutes les actions de notre vie. Nous ne devons rien aimer ni au-dessus de Dieu, ni avec Dieu, et la grande marque de cet amour entier et parfait est le sacrifice que nous lui faisons de

cette liberté qui, usant même de ses droits, se met comme dans une heureuse nécessité de n'être qu'à lui.

Saint Augustin qui, dans tous ses écrits, ne s'est jamais proposé d'autre dessein que de nous porter au véritable amour de Dieu, et de nous découvrir les illusions secrètes de l'amour-propre qui lui est opposé, remarque qu'il y a des choses dont nous devons jouir, mais qu'il y en a d'autres dont il nous est seulement permis d'user : qu'il y en a que nous devons aimer et servir par elles-mêmes, mais qu'il y en a aussi que nous ne devons regarder que comme des aides qui nous conduisent à notre dernière fin, et dont nous sommes obligés de sacrifier les intérêts si elles nous en détournent.

Il y a, dit ce grand homme, des choses qui sont au dedans de nous, et ce sont les deux parties qui nous composent, c'est notre âme et notre corps, ou pour mieux dire, c'est notre propre substance. Il y en a qui sont à l'entour de nous, c'est notre prochain, ce sont ceux qui forment cette société dans laquelle nous entrons aussi comme eux en qualité de membres. Il y en a qui sont au-dessous de nous, ce sont les créatures inférieures qui nous ont été abandonnées, et dont nous avons le pouvoir de disposer. Il y en a enfin qui sont au-dessus de nous, c'est Dieu, vérité première et bonté essentielle, créateur, maître, roi, rédempteur et souverain législateur de tous les hommes.

Or, dans le dénombrement de toutes ces choses il n'y a que Dieu, dit saint Augustin, que nous soyons obligés d'aimer et de servir, tout le reste ne doit être regardé que comme un moyen qui nous conduit à cette fin. Créatures si parfaites que vous soyez, vous ne mériterez jamais par vous-mêmes mes services et mon amour ; hommes, quelque pouvoir que votre autorité vous donne sur mon corps, je mépriserai vos lois si elles sont contraires à celles que je dois uniquement suivre ; et ces lois sont les vôtres, ô mon Dieu, qui seul avez droit de me demander tous les plus tendres et les plus soumis mouvements de mon cœur.

Cependant qu'arrive-t-il ? il arrive souvent, dit ce Père, que l'homme qui ne doit consacrer qu'à Dieu son obéissance et son amour, s'imagine pouvoir en faire part aux créatures, en lui laissant seulement dans son esprit cette préférence universelle et spéculative par laquelle il doit être honoré par-dessus toutes choses, et cependant par un jugement qui se prononce dans son cœur, se donnant effectivement à tout autre qu'à Dieu auquel il ne s'assujettit, que lorsque quelques-unes de ses lois se rapportent à une certaine bonté naturelle ou morale dans laquelle il se retranche.

Or, quand on en demeure là, on n'a pas cet amour tel que Dieu le demande, parce qu'on n'a qu'un amour resserré et limité; qu'un amour qui s'accommode de certaines lois, et qui en rejette d'autres; qu'un amour qui ne s'assujettit qu'à ce qui plaît, et qui se rebute de tout ce qui déplaît : qu'un amour qui se fait une obéissance toujours commode pour soi et pour les créatures, toujours incommode et gênante quand elle regarde le Créateur.

Ce n'est pas là, ô mon Dieu, l'amour que vous exigez de moi quand vous me commandez de vous aimer de tout mon cœur et que vous me dites en des termes si clairs, *diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.* Quel est donc cet amour, et en quoi consiste-t-il ? c'est un amour qui doit aller jusqu'au renoncement de moi-même, jusqu'au sacrifice, jusqu'au mépris, jusqu'à la destruction de moi-même. S'il ne va pas jusque-là, je veux dire, si, me contentant d'offrir d'autres choses à Dieu, je veux me réserver à moi-même, si, me dépouillant de ce qui est hors de moi, je crois pouvoir jouir et disposer de moi, si, rejetant de mon cœur plusieurs créatures dont je ne me soucie pas, je m'attache à une seule à laquelle je me consacre : dès là ce n'est qu'un amour imaginaire et faux : pourquoi? parce que comme l'amour de moi-même va jusqu'au mépris de Dieu, aussi par le même principe l'amour de Dieu doit aller jusqu'au mépris de moi-même. Pourquoi encore ? parce que dès que je me réserve quelque chose dans l'accomplissement de mon devoir, et que j'égale dans mon cœur la créature à Dieu par les services réels que je lui rends, je marche dans la vanité de mes sens et dans les voies du monde, comme dit le Saint-Esprit, au lieu de marcher dans celles de Dieu et de suivre sa volonté. Or, il n'y a point d'opposition plus grande que celle qui se rencontre entre les voies des créatures et celles du Créateur, entre les voies de l'homme corrompu et celles de Dieu.

Au contraire, quand je suis arrivé au renoncement de moi-même, quand je regarde les créatures comme je dois les regarder, je n'ai plus de volonté propre, et elles ne m'imposent plus de lois auxquelles je m'attache par l'affection que je leur porte. La volonté de Dieu et la mienne n'est qu'une même volonté, et comme les rivières perdent leur nom dans la mer où elles se déchargent pour payer le tribut de leurs eaux ; aussi dès que j'aime Dieu, je ne suis plus ce que j'étais, je perds jusqu'à mon être et à mon nom, Dieu m'appelle sa volonté, *vocaberis voluntas mea*, et j'appelle les désirs et les vœux de Dieu, des désirs et des vœux qui ont passé de lui jusqu'à moi, des désirs et des vœux dont je sens les saintes impressions qui me portent à le servir, *in me transierunt vota tua.*

Admirable état, messieurs, puisque c'est en cela que consiste la perfection chrétienne : mais état qui, tout admirable qu'il est, n'est à mon égard ni conseil, ni œuvre de surérogation : état dans lequel si je me trouve, je suis saint, mais dans lequel si je ne me trouve pas, je suis hors de la grâce et de l'amitié de Dieu. Car si par malheur je m'attache à lui plaire en quelque chose, et que je me soucie peu de lui déplaire en d'autres : si je résiste à certaines tentations qui me portent à des péchés qui me font naturellement horreur, et que je succombe à d'autres plus

délicates et plus sensibles où je trahis ma religion et ma foi : si sacrifiant quelques affections corrompues à l'austérité de l'Evangile, je réserve des passions tendres qui me portent à la mollesse et au plaisir : si nonobstant une dévotion exemplaire, de fréquentes oraisons et de longs jeûnes, je suis avare et emporté à l'excès : si en comparant le service du Créateur avec celui des créatures, je prétends me charger de ces deux jougs, et par conséquent, comme dit l'Ecriture, ne *servir Dieu que d'une épaule :* si je me trouve, dis-je, en quelqu'un de ces états, il est certain que je n'ai nul amour pour Dieu, et que, manquant dans la moindre de ces circonstances que je suppose essentielles à mon devoir, je pèche mortellement contre ce grand commandement qu'il me fait de l'aimer de tout mon cœur : et cela pour deux raisons.

La première, parce que l'amour que Dieu me demande est un amour de complaisance : or, cette complaisance doit être universelle et entière. Car qui dit complaisance, dit une certaine disposition intérieure d'une âme à offrir à Dieu ce qu'il exige d'elle en sacrifice, à aimer, comme je l'ai expliqué d'abord, ce qu'il aime, et à haïr tout ce qu'il hait, à entrer dans ses sentiments et dans ses désirs, à conformer entièrement sa volonté et ses inclinations à celles de son objet. Or, la volonté de Dieu est toujours la même, les inclinations de Dieu sont essentiellement immuables et indivisibles ; cette volonté et ses inclinations regardent également tous ses préceptes et embrassent toute sa loi : par conséquent,conclutde là Origène, il n'est nullement permis à l'homme de se partager dans l'accomplissement de ses devoirs ; sans cela sa complaisance se tournerait vers lui et il n'aurait pas la volonté de Dieu pour objet ; ne l'ayant pour objet, il ne lui serait pas conforme, et ne lui étant pas conforme, quelque idée qu'il se fît d'ailleurs d'un véritable amour, il ne l'aimerait qu'en idée.

C'est dans ce sens qu'il faut entendre ce que saint Augustin et saint Prosper ont dit de l'amour de Dieu. Car d'où vient qu'ils lui attribuent après saint Paul de si grands avantages, tantôt en disant que la charité est une vertu générale, et, en quelque manière, la seule vertu des chrétiens ; tantôt que c'est une vertu dont on ne peut mal user et par le moyen de laquelle on devient en quelque manière impeccable? Ils ne veulent pas dire par là que les autres vertus sont inutiles, et qu'elle fait toute seule ce qu'elles font dans leurs fonctions particulières. Ils ne veulent pas dire non plus que cette charité ne se peut perdre, et que quand on la possède une fois, on est sûr de son bonheur et de sa persévérance. Mais ce qu'ils veulent dire (car quoique je ne rapporte pas ici leurs paroles qui pourraient remplir un volume entier, les savants reconnaissent aisément que je ne raisonne que sur leurs principes qu'ils trouveront plus étendus dans leurs écrits, aussi bien que dans ceux de saint Bernard, de Guillaume de Paris et de Richard de Saint-Victor), ce qu'ils veulent dire, c'est que l'amour de Dieu embrasse la loi dans toutes ses circonstances, et que quoiqu'il n'entreprenne pas de diriger immédiatement l'homme dans chacun de ses devoirs en particulier, il l'engage cependant à les accomplir tous, cette vertu faisant pour la sanctification d'une âme quelque chose de semblable à ce que fait l'âme pour les fonctions de la vie dans l'ordre de la nature.

Dans le corps naturel chaque partie a son emploi particulier : c'est l'œil qui éclaire et qui découvre les objets, c'est l'oreille qui entend, qui distingue les sons, et ce qui est distinctement prononcé d'avec ce qui ne l'est pas : les mains, les pieds, en un mot tout ce qui est dans ce corps a ses fonctions qui lui sont propres : mais c'est toujours une même âme qui les anime, c'est toujours une même âme qui leur commande et qui les règle.

Dans le corps mortel et surnaturel plusieurs vertus particulières sont nécessaires : car comme les trois puissances de l'âme, dit Guillaume de Paris, sont sujettes à certains défauts qui leur sont propres, comment pourraient-elles être rectifiées par une seule vertu? Il faut donc que la foi détermine l'entendement dans les choses relevées, et qu'elle en ôte l'erreur, il faut que la tempérance règle les plaisirs du corps et qu'elle en corrige les désordres ; il faut que la piété prescrive la manière d'adorer Dieu, et qu'elle détruise l'impiété et la superstition qui lui sont opposées ; et ce que je dis de ses vertus doit s'entendre également des autres ; ainsi chacune d'elles a son emploi, chacune d'elles a ses limites et son objet, et prétendre détruire un vice par une vertu qui ne lui soit pas contraire, ce serait tomber en de très-dangereux égarements.

Cependant il y a une certaine vertu dominante qui s'intéresse à soutenir tous les droits de Dieu, et cette vertu c'est la charité qui se fait un devoir de lui plaire en toutes choses : vertu qui règle si bien toutes les actions humaines, que dès qu'il y en a une qui est vicieuse, la charité n'est plus dans l'homme, dit Guillaume de Paris (*Lib. de Virtut. p.* 138), parce qu'il n'y a aucune de ces actions qui ne doive lui être soumise. Par elle je suis prudent, et la prudence même n'est qu'un amour éclairé qui sait rapporter les moyens à leur fin, et qui fait toutes choses sans précipitation ni surprise. Par elle je suis tempérant, et la tempérance même n'est qu'un amour sobre qui me prescrit l'usage des plaisirs légitimes, et me sépare entièrement des défendus. Par elle je suis fort, et la force même n'est qu'un amour courageux et intrépide qui m'empêche d'être ou téméraire ou lâche. Par elle je suis doux et humble de cœur, et ces vertus ne sont en quelque manière que des amours travestis qui me rendent insensible aux injures et aux mépris. Par elle j'ai la foi, je veux dire cette foi formée dont parle l'Apôtre que la charité anime : car si la foi est, selon saint Thomas, la connaissance du Verbe divin, et si dans cette vue saint Paul

dit que Jésus-Christ demeure en nous par la foi, il est certain dans les principes de cet ange de l'école, que ce Verbe adorable ne peut être ni pleinement possédé ni parfaitement connu, si l'on ne jouit de l'amour qu'il inspire (*D. Tho. in Galatas lect.* 2).

Que cette considération me fait tirer d'étranges conséquences! Car si ce que je viens de dire est vrai, hélas! qu'il est rare de trouver des chrétiens qui aiment véritablement Dieu, puisqu'il est rare d'en trouver qui aient cet amour surnaturel, cette complaisance et cet entier assujettissement à la loi! Examinez-vous, messieurs, sur ce point. Voilà de quoi vous fournir d'amples réflexions sur votre conduite, et il serait inutile que je passasse à une autre raison, si je ne la trouvais aussi solide et même plus sensible que celle que je viens de vous proposer.

Je la tire de ce que l'amour que Dieu nous demande, est un amour de reconnaissance. Il nous a aimés et il nous aime, pourquoi ne l'aimerions-nous pas? Il nous a infiniment aimés et il est infiniment aimable, pourquoi ne l'aimerons-nous pas autant que nous sommes capables de l'aimer? Il nous a aimés et il nous aime de tout son cœur, pourquoi ne l'aimerons-nous pas de tout notre cœur? Il a sacrifié pour nous sa sainte volonté à celle de son Père, pourquoi la nôtre, étant d'elle-même déréglée et injuste, ne la sacrifierons-nous pas entièrement à sa loi?

Il n'y a, dit saint Bernard, qu'une seule chose par laquelle nous puissions dignement reconnaître notre Dieu, et cette seule chose est l'amour que nous lui portons; lui offrons-nous nos biens, notre crédit, notre honneur en sacrifice? tout cela lui appartient, et nous ne lui rendons que ce qu'il nous a donné. Mais nous avons un cœur dont nous sommes maîtres; il y a dans ce cœur des inclinations et des affections, que nous avons la liberté, ou de tourner vers lui en suivant le mouvement de sa grâce, ou de détourner de lui, en nous abandonnant à notre propre corruption, et c'est ce cœur qu'il nous demande. A la vérité, quoi que nous fassions, nous ne pouvons jamais lui rendre amour pour amour. Celui de Dieu est un amour prévenant, le nôtre ne fait que suivre le sien, et nous cesserions d'être créatures, si nous pouvions prévenir le Créateur; celui de Dieu est un amour éternel, le nôtre ne subsiste que très-peu de temps; celui de Dieu est un amour continuel, le nôtre a ses interruptions et ses langueurs. Mais ce en quoi nous pouvons lui rendre en quelque manière la pareille, c'est de reconnaître cet amour prévenant, infini, éternel, continuel, par un amour de plénitude, ou pour mieux dire avec l'Apôtre, *par une dilection, qui d'elle-même est la plénitude de la loi*. S'il nous a créés seul, s'il nous a rachetés seul, s'il nous a donné seul une âme raisonnable, intelligente capable de grandes choses, s'il nous communique seul ses grâces et ses dons, ce n'est, disent les Pères, qu'afin de nous obliger à nous donner tout entiers à lui, en reconnaissance de ce qu'il se donne ainsi tout entier à nous; ce n'est qu'afin que nous n'aimions que lui, et que nous n'ayons rien que nous ne sacrifiions à son amour.

Quand je parle de la sorte, je ne veux pas dire qu'il nous soit défendu d'aimer les créatures et de nous attacher à elles; pères et mères, aimez vos enfants; enfants, attachez-vous à vos pères et à vos mères; amis, reconnaissez les bons services de cet ami; créatures, cherchez la protection des grands, servez avec fidélité ceux qui peuvent vous rendre d'autres services. Ce n'est pas là ce que Dieu défend; mais ce qu'il ne peut souffrir, c'est cette injurieuse neutralité par laquelle vous ne voudriez être ni contre Dieu, en faveur des créatures, ni contre les créatures pour soutenir le parti de Dieu. Ce qu'il ne peut souffrir, ce sont ces cœurs partagés, à demi chrétiens, à demi païens, ces âmes inégales qui veulent plaire à Dieu et au monde, travailler aux affaires du siècle, et ne point ruiner celles de leur salut dans des devoirs incompatibles, et donner une imaginaire préférence au Créateur dans leur esprit, et cependant s'attacher servilement à l'amour des créatures qui ne sont faites que pour lui.

Qu'en pensez-vous, chrétiens? vous demande-t-il trop, en vous demandant cet amour entier, et quand il veut que vous l'aimiez de tout votre cœur, vous impose-t-il quelque dur et insupportable joug? au contraire, ne vous prescrit-il pas un devoir que vous exigez naturellement d'autrui, et dont vous êtes résolu de vous venger quand on vous le refuse?

Une femme chaste qui aime véritablement son mari, dit saint Jean Chrysostome, n'aime que lui, et tout ce qu'elle aime, elle ne l'aime que par rapport à lui; en sorte que, si elle n'avait pas ces sentiments, elle n'aurait pas cet amour conjugal qu'elle lui doit, et son mari serait en droit de s'en plaindre. Eh! chrétiens, ne tenons-nous pas à Dieu par des liens plus sacrés, qu'un mari ne tient à sa femme, et une femme à son mari? D'où vient dont que nous ne le traitons pas de même? d'où vient que nous refusons de lui donner tout notre cœur, et de lui sacrifier ce que la nature et son Evangile ne nous permettent pas d'aimer?

Quand nous nous attachons à quelqu'un, dit Richard de Saint-Victor, nous parlons incessamment de lui, et nous ne pouvons nous rassasier de le voir. Or, Dieu mérite infiniment davantage cet attachement, et quand nous l'aimons véritablement, nous tâchons de nous donner à lui entièrement et sans bornes. Je finis ce point, par la raison qu'il en apporte.

Une chose, dit-il, ne peut être bornée qu'en trois manières, ou du côté du sujet, ou du côté de l'objet, ou du côté du principe. Or, par ces trois mêmes raisons, l'amour de Dieu doit être entier et en quelque manière infini, car 1° il ne peut être en un sens borné du côté du sujet, ce sujet c'est le cœur de l'homme; or, ce cœur a une capacité infinie,

et la charité peut toujours s'augmenter sur la terre jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à sa dernière consommation dans le ciel; 2° il est encore moins borné du côté de l'objet, cet objet c'est Dieu ; or, une âme qui aime Dieu, aime l'amour même (cette réflexion est délicate), parce que Dieu est essentiellement amour, et en aimant l'amour, elle y trouve, dit-il, comme une espèce de cercle où il n'y a point de fin; 3° il ne l'est pas du côté du principe, ce principe est le Saint-Esprit qui a une activité infinie, qui opère toujours dans une âme, quand il n'y trouve point de résistance, et qui y allume sans cesse de nouveaux feux.

Je me suis peut-être un peu trop étendu sur cette matière; mais quand on parle des conditions nécessaires pour vous bien aimer, ô mon Dieu, peut-on en trop dire! Ce n'est ici que la première; venons à la seconde : elle consiste dans un amour pur et droit, par lequel on n'aime principalement, et on ne regarde que Dieu, et c'est ce qui s'appelle l'aimer de tout son esprit.

SECOND POINT.

L'une des choses qui marquent davantage la corruption ou la lâcheté des hommes dans leurs amitiés, est le motif qu'ils s'y proposent, les règles qu'ils y observent et le principe qui les fait agir. Les uns, n'aimant que par cérémonie et à l'extérieur, ils sont adroits à se contrefaire et à jouer un personnage étranger. Ils ont en apparence je ne sais quoi de vif et d'animé qui prévient agréablement les besoins qu'on peut avoir d'eux; vous les voyez ardents et empressés à vouloir servir leurs amis; et cependant, avec cet air si doux, si tendre, si complaisant, ils n'ont rien moins que ces qualités naturelles. Ils sauvent seulement les apparences; de peur qu'on ne les accuse d'infidélité, ils ôtent, par leur civilité et leurs embrassements, à ceux qu'ils trahissent, ou qu'ils abandonnent, les moyens même de se plaindre; les autres n'aimant que par sympathie et à cause d'un certain rapport de tempérament et d'humeur. D'abord c'est tout feu, on paraît réciproquement fidèle, on s'unit par de certaines liaisons, qui, ce semble, ne devraient jamais se rompre; mais, comme elles sont appuyées sur de si faibles motifs, et qu'il est rare de trouver deux belles âmes qui se ressemblent en toutes choses, ces amitiés diminuent peu à peu, et soit inconstance, soit ennui, elles deviennent à la fin ou ridicules ou insupportables.

Il y en a qui dans leurs amitiés ne se proposent que la gloire de servir un ami. Ils sont bienfaisants, généreux, obligeants en toute manière; mais comme ils cachent un orgueil secret, ce vice naturellement impatient se découvre tôt ou tard; dès qu'ils n'ont plus de témoins ou d'approbateurs, ils cessent d'aimer et de servir.

Mais la principale fin qu'on se propose dans ces amitiés, c'est son propre intérêt. On n'aime presque jamais que ceux dont on prétend retirer quelque profit, et l'amitié, toute généreuse qu'elle paraisse, n'est dans le fond qu'un trafic sordide où l'on met peu, et où toutefois l'on espère de retirer beaucoup. On jette dans le cœur humain ses assiduités et ses services, comme on jette une semence dans un champ; heureux celui qui a cultivé une bonne terre, qui se voit abondamment récompensé de la peine qu'il a prise de l'ensemencer par la riche moisson qu'il en recueille.

Quoi qu'il en soit, dans les amitiés qui paraissent les mieux réglées, on revient toujours à soi après s'être répandu sur les autres· comme l'on s'est uniquement cherché, on a toujours l'idée présente de ses propres avantages; et soit profit, soit plaisir, soit gloire, on n'a presque jamais cette droiture et cette simplicité dont on se flatte.

Quel étrange désordre est celui-là, disait un ancien! Si nous nous considérons plus que nous considérons un ami, si, en affectant de le servir, nous ne cherchons que nos propres intérêts, d'où vient donc que nous l'appelons un autre nous-même? d'où vient que nous faisons toujours notre compte le meilleur, et le sien le pire? d'où vient que son adversité nous devenant incommode, ou sa prospérité suspecte, nous nous flattons de n'avoir qu'un même cœur? non, non, dit-il, il n'en est pas ainsi de la vraie amitié, elle est si pure, si droite, si désintéressée, que ni la recherche de sa propre estime, ni l'attachement à un intérêt sordide n'en furent jamais les principes. (*Lib.* II *de Legibus et* 3. *Tusc. ; Senec. Ep.* 6.)

Je vous avoue, messieurs, que quand j'ai lu de si beaux sentiments dans les écrits des orateurs et des philosophes idolâtres, je n'ai plus trouvé étrange comment Dieu, qui mérite infiniment plus d'être aimé, nous a fait ce commandement de l'aimer de tout notre esprit, c'est-à-dire d'avoir pour lui cet amour droit et pur par lequel nous rapportons tout à sa gloire, et nous nous attachons à lui, pour lui-même. Si de viles et d'infidèles créatures attendent de nous ces mouvements désintéressés, ou s'il y a quelque chose de si lâche de rapporter tout à soi, et de se considérer comme sa fin dernière, pourriez-vous bien, ô mon Dieu, vous accommoder d'un amour charnel, terrestre, grossier, de cet amour purement mercenaire et servile, par lequel on ne vous aime qu'à cause que vous êtes magnifique dans vos récompenses, ou terrible dans vos vengeances; en sorte que si vous étiez ou moins libéral ou moins juste que vous ne l'êtes, on vous refuserait absolument cet hommage (1)?

(1) Videat charitas vestra amicitiæ amor qualiter debeat esse gratuitus. Neque enim propterea debes habere amicum vel amare ut aliquid tibi præstet, propterea illum amas ut præstet tibi vel pecuniam vel aliquod commodum temporale; non illum amas, sed illud quod præstat : amicus gratis amandus est propter se, non propter aliud. Si hominem te hortatur amicitiæ regula, ut gratis diligas, quam gratis amandus est Deus qui jubet ut hominem diligas? *Aug. Hom.* 38, *c.* 3.

Cavere debemus ne ad præmium diligamus Deum; quid enim propter præmium dilecturus es Deum? quale præmium est quod tibi daturus est Deus? quidquid tibi aliud dederit minus est quam ipse, colis non gratis ut ab eo aliquid accipias, gratis cole, et ipsum accipies : si enim servat tibi Deus quo fruaris, et si amas quæ fecit, qualis est ille qui fecit? *Ibid.*, *c.* 4.

Cependant admirons ici l'infinie bonté de Dieu, qui pouvant rejeter cet amour intéressé comme étant peu proportionné à sa grandeur, ne laisse pas de nous en tenir compte, pourvu que nous y corrigions ce qu'il y a de défectueux ou d'imparfait. Il veut bien que nous l'aimions à cause des présents qu'il nous fait, mais il ne veut pas que nous nous arrêtions à ces présents, et que nous fassions notre principal de ce qui n'est qu'un pur accessoire. Il veut bien que nous regardions ses mains pour nous exciter à l'honorer et à le servir; mais il réprouve cet amour judaïque qui se borne à des récompenses temporelles, et qui oublie lâchement celui qui les donne. Il veut bien même que nous ayons en vue notre gloire et notre satisfaction, puisqu'il s'accommode à notre faiblesse: mais il ne veut pas que ce soit là notre unique ou notre principale fin, puisque s'il nous donne l'usage des créatures, ce n'est qu'afin que les laissant derrière nous par un généreux mépris, nous nous élevions à lui par la droiture et la pureté de notre cœur. (*Aug. de tempor. ser.* 52 *in fine.*)

Ceci me fait souvenir d'une belle pensée du savant Pic de Lamirande (*Tom.* I *de Opere sex dierum*) qu'il avait apparemment tirée d'un ancien rabbin (*Rabbi Salomon.*). Il dit que Dieu après avoir créé le monde, marqua à toutes les créatures les éléments qui leur seraient les plus propres, et les lieux qu'elles habiteraient, mais qu'à l'égard de l'homme, il ne voulut lui en prescrire aucun. Il ordonna aux tigres, aux lions, aux ours et aux autres bêtes sauvages d'habiter les forêts et les déserts, il voulut que les serpents et les insectes rampassent contre terre, que les oiseaux se plussent dans l'air, et que l'eau servît de retraite et d'aliment aux poissons: mais il traita l'homme d'une autre manière, puisqu'il ne lui marqua aucun élement particulier, ni aucun lieu où il fît sa demeure, pour deux raisons. La première, pour lui faire connaître qu'il avait un empire absolu sur la terre, que tous les éléments et les autres créatures devaient servir à son usage. Mais la seconde raison, dit-il, pour laquelle Dieu en usa ainsi, fut afin de donner à l'homme le loisir de faire le tour du monde, d'examiner en particulier toutes les créatures, de voir leurs perfections et leurs défauts, et de se servir d'elles pour aller au Créateur par un amour droit et simple qu'elles devaient lui inspirer.

Car pour peu qu'on interroge les créatures on trouvera qu'il ne faut pas aimer Dieu pour elles, mais qu'il faut les aimer pour Dieu; que ce n'est pas leur jouissance qu'il faut se proposer pour fin, mais seulement la possession et l'amour de Dieu. Quand je veux chercher Dieu, dit un Père, je le cherche dans les créatures, et parce que j'y trouve quelques vestiges de sa grandeur et de sa bonté, je m'imagine avoir réussi dans mes recherches: mais hélas! que j'en suis encore éloigné: j'envoie mes sens comme autant de messagers pour m'informer de lui, mais parce qu'ils sont trop répandus au dehors, et que Dieu est intérieur et invisible, ils me disent qu'ils ne savent ni où il est, ni par où il a passé. S'il est sans couleur, nous n'avons pu le voir, disent mes yeux; s'il ne rend point de son, nous n'avons pu l'entendre, disent mes oreilles; s'il n'a point de corps, nous n'avons pu l'arrêter, dit mon toucher: cependant quand je cherche Dieu, je cherche une lumière qui est au-dessus de toutes les lumières, je cherche une voix qui est au-dessus de toutes les voix: je cherche une beauté et une bonté qui est au-dessus de toutes les bontés et de toutes les beautés créées, il faut donc que j'aille plus loin pour le trouver. J'interroge le ciel, la lune et les étoiles, et elles me disent toutes; nous ne sommes pas le Dieu que vous cherchez, c'est lui qui nous a faites, c'est pourquoi quittez-nous pour aller à lui, et dès que vous nous aurez laissées derrière, vous le trouverez et le posséderez par cet amour chaste qu'il vous demande (*Lib. Soliloq.*, *c.* 9).

Nous ne sommes agréables ou odieux à Dieu que par les différentes pentes de notre amour, dit saint Augustin. C'est un mouvement du cœur qui est singulier et unique dans sa nature, mais c'est un mouvement qui se partage inégalement par rapport à ses objets et à sa fin. Quand il est bien réglé et qu'il regarde Dieu, il s'appelle charité; quand il est déréglé et qu'il se termine aux créatures, il s'appelle cupidité; or, il y a un si petit trajet entre la charité et la cupidité, qu'on s'y trompe aisément, et qu'en pensant aimer Dieu, on ne l'aime pas, faute d'avoir cet amour pur qu'il demande: *Amor est motus cordis secundum naturam singularis et unicus, secundum actionem divisus, quemcumque inordinate movet ad ea quæ non debet, cupiditas dicitur, cum vero ordinatus est, charitas appellatur* (*Lib. de Subst. dilect. c.* 10; *D. Dion. de Divinis nominibus cap.* 43). Ce mouvement, tantôt est un mouvement droit, tantôt c'est un mouvement réfléchi, tantôt c'est un mouvement circulaire. Toutes ces expressions sont tirées des Pères et renferment de grandes moralités. Par ce mouvement droit on va à Dieu; mais, comme on a un cœur pesant et qu'il lui faut quelque secours pour l'élever, il se tourne vers les créatures, et c'est ce qui s'appelle mouvement réfléchi. Mais demeure-t-il dans ces créatures comme s'il y trouvait son centre et son repos? Il n'a qu'un amour criminel; c'est cupidité, c'est attachement servile au monde, c'est oubli et mépris de Dieu. Que faut-il donc qu'un chrétien fasse dans cet état? il faut qu'il quitte les créatures pour retourner au Créateur, et c'est ce qui s'appelle mouvement circulaire, mouvement qui vient du souverain bien comme de son principe, et qui passe par des biens médiocres que l'on quitte pour se rejoindre à celui qui doit être souverainement aimé.

Prétendre, dit saint Augustin, que l'âme se soutienne par elle-même ou qu'elle n'ait nul besoin des créatures sur lesquelles elle s'appuie pour s'élever jusqu'à l'amour du Créateur, c'est la méconnaître et ne pas savoir

que, depuis qu'elle s'est éloignée de l'unité de Dieu, il faut qu'elle le recherche dans la multiplicité des biens inférieurs. Ainsi, conclut-il, c'est avec raison qu'elle désire ces biens, quoiqu'ils soient extrêmement fragiles et incapables de la satisfaire. Mais, prétendre aussi qu'elle puisse s'y arrêter et mépriser impunément les éternels, c'est la méconnaître encore davantage; car, comme elle ne les attend que de Dieu, si elle l'aime et le sert en le désirant, elle doit les laisser derrière elle puisqu'elle ne peut aller jusqu'à lui que par le mépris qu'elle en fait et l'aversion qu'elle en a : *Ut ab illius cultu etiam in istorum desiderio non recedat ad quem contemptu eorum et aversione perveniat* (*de Civit. Dei, lib.* X, *c.* 14).

Entrons encore davantage en matière et examinons en peu de paroles la nécessité et le véritable caractère de cet amour pur et droit dont je vous parle. Pour bien aimer Dieu, nous devons l'aimer pour lui-même, lui rapporter notre gloire, nos intérêts, toutes les pensées de notre esprit et tous les mouvements de notre âme. Pourquoi? parce que l'amour qu'il nous demande en nous disant : *Diliges Dominum Deum tuum ex tota mente tua*, est une action méritoire qu'il s'engage à récompenser de la vie éternelle, en sorte que, si nous mourions dans cette disposition, nous mourrions en prédestinés et en saints. Or, dans le sentiment de Guillaume de Paris, on ne fait d'action qui mérite la vie éternelle, et Dieu ne s'engage de donner cette récompense qu'à celui qui l'aime pour lui-même, ou bien qui n'aime les créatures que par rapport à lui. Ce grand homme s'explique sur cette matière en des termes qui paraissent d'abord un peu outrés, mais qui, étant bien éclaircis, contiennent une vérité dont il faut que tout le monde tombe d'accord (1).

(1) Meritum proprie et rectissima definitione consequium est retributionis obligatorium, hoc est quod recipientem sive illum cui impenditur, retributionis efficit debitorem. Inter emptorem autem et venditorem meritum locum non habet..... retributio non habet locum ubi retributio non est, est enim retributio quasi reflexa vel reciprocata tributio et vulgariter vocatur redonatio, vel remuneratio, quarum neutra habet locum ubi donatio vel remuneratio non præcessit..... Apparet igitur evidenter quia mercenarius proprie nihil meretur sicut neque venditor in eo quod venditor, et quod dicitur meretur mercedem suam non alio intellectu dicitur, quam quia facit opere suo vel servitio illam sibi deberi. Gratia igitur, et meritum simul currunt, ita ut mereri proprie non dicatur nisi qui per gratiam præstat, hoc est qui gratis impendit obsequium, non qui elocatum aut certo pretio prætaxatum..... nisi enim gratis impensum fuerit obsequium; recipientem retributionis non faciet debitorem; quoniam nec locum habebit ibi retributio, ut jam diximus. Qui ergo Deo serviunt ex timore solo, hoc est propter hoc solum ut æterna fugiant supplicia, nullam Deo præstant gratiam, nulla ex hoc eis debetur retributio. Quemadmodum neque latronibus qui videntes thesaurorum custodes plures et fortiores se, et paratos in mortem et captionem eorum, si thesauros invaserint, ulla debetur gratia, si non furentur, nullum meritum est eis a furto ejusmodi abstinere..... cum igitur nec propter Deum vel hoc dimittant, vel illa faciunt in nullo sibi ad retribuendum Deum obligant. Illi enim servit unusquisque propter quem servit, et illi fit unumquodque propter quod fit : quare mercenarius cum propter semetipsum solummodo operas suas impendit domino, id est propter mercedem solam quem sibi soli amat et quærit, manifestum est quod domino non servit proprie, id est intus, sed foris tantum, sibi autem soli intentione et principali voluntate..... Inter amores solus amor gratuitus qui charitas dicitur meritoria facit opera.

Servir Dieu, dit-il (*Tract. de Meritis*), par une pure crainte de l'enfer, ou par une pure espérance de son paradis, en sorte qu'on ne le servirait pas s'il n'y avait point de paradis ni d'enfer, c'est comme lui vendre ce que l'on fait pour lui, c'est lui dire, si je vous aime, c'est à cause que j'espère que vous me ferez du bien ou que j'appréhende que vous ne me fassiez du mal. Or, quelle apparence que cette action soit méritoire? il se peut bien faire que Dieu leur donnera quelque félicité temporelle pour récompense; mais, quand une âme en demeure là, il semble qu'elle vend à Dieu ses services et son amour, dit ce grand homme. Or, entre l'acheteur et le vendeur il n'y a point de mérite; l'un livre sa marchandise, l'autre donne son argent. Tu fais une action moralement bonne, dit Dieu à cette âme mercenaire et servile, voilà une récompense temporelle que je ne suis pas même obligé de te donner; mais pour mon paradis, ce n'est pas pour toi : il n'y a nul rapport entre ce que tu me donnes et ce que tu me demandes.

Car, qu'est-ce que la récompense de la vie éternelle? c'est une rétribution, et comme l'on est payé par des biens temporels des services qu'on lui a rendus dans un esprit purement mercenaire, quelle récompense éternelle pourrait-on en prétendre? *Qui ergo*, conclut-il, *Deo serviunt ex timore solo, hoc est propter hoc solum ut æterna fugiant supplicia, nullam Deo præstant gratiam, nulla ex hoc eis debetur retributio.*

Rendons cette vérité encore plus sensible par l'exemple qu'il en apporte. Quand des voleurs s'aperçoivent qu'un trésor dont ils voudraient bien s'emparer est gardé par des gens plus forts qu'eux, s'ils n'y touchent pas, ou si, après l'avoir pris, ils sont contraints de l'abandonner en se voyant poursuivis et en état de perdre la vie, quelle obligation leur a le maître à qui ce trésor appartient? Il en est ici de même : vous vous attachez à Dieu par une crainte purement servile, et parce que vous ne faites point de péché mortel dans l'appréhension d'en être éternellement puni et privé de la gloire, vous croyez l'aimer et mériter quelque chose auprès de lui, vous vous trompez : ce n'est pas lui que vous cherchez, vous vous cherchez vous-même, ce n'est pas lui que vous servez, vous vous servez vous-même, vous êtes un mercenaire; tout ce que vous faites, vous le faites pour vous; votre seule intention et votre principale volonté se rapportent à vos intérêts; si vous aimiez Dieu, votre amour serait un acte surnaturel et méritoire de la vie éternelle. Or, pour avoir ces caractères, il doit être pur et droit; ainsi, le vôtre, n'ayant pas cette pureté et cette droiture, vous ne l'aimez pas.

Vous me direz peut-être que c'est là une morale trop sévère; mais, si vous y prenez garde, elle n'a rien qui doive vous rebuter. Car, que faut-il conclure de ce que je viens de dire? faut-il conclure que dans l'amour de Dieu il ne doit y entrer, ni espérance de paradis, ni crainte de l'enfer? rien moins que cela; au contraire ces deux motifs servent admirablement à nous inspirer cet amour.

Ce qu'il en faut conclure, c'est qu'on ne doit pas aimer Dieu à cause de son paradis, mais aimer le paradis à cause de Dieu ; et, en l'aimant de la sorte, par une intention droite et pure, on satisfait à son devoir. Or, y a-t-il de morale plus belle et plus douce que celle-là, et se trouve-t-il aucun Père qui, en traitant cette matière, n'en ait pas tiré cette conséquence? Aimons donc, chrétiens, aimons celui qui mérite uniquement d'être aimé, mais aimons-le de la manière qu'il veut qu'on l'aime : *Ergo illum amemus quem amare debitum est;* attachons-nous, par de spirituels embrassements, à celui dont les doux baisers sont toujours chastes et purs : *Illum osculemur quem osculari castitas est.* Entrons, par de saintes affections, dans l'alliance de celui dont le mariage fait des vierges : *Illi copulemur cui nupsisse virginitas est.* Soumettons toutes nos pensées et tous nos désirs à celui qui élève au-dessus du monde ceux qui n'aiment le monde que pour lui : *Illi subjiciamus sub quo jacere, supra mundum stare est.* Et s'il nous faut souffrir quelque chose pour lui témoigner notre amour, mourons généreusement pour celui dans lequel nous retrouverons notre vie : *Illi commoriamur in quo vita est.* C'est cette dernière circonstance d'un amour fort et courageux dans ses épreuves que j'ai promis de vous expliquer dans la dernière partie de mon discours.

TROISIÈME POINT.

Aimer le monde avec Dieu, c'était l'esprit des païens ; aimer Dieu pour le monde, c'était l'esprit des Juifs, mais aimer Dieu, et cependant ne vouloir rien souffrir pour lui, ce serait dans les chrétiens un esprit trop efféminé et trop lâche, dit Hugues de Saint-Victor. Les païens répandaient partout leur amour et leur culte à proportion que leurs misères croissaient ; ils se faisaient des divinités qui les en délivrassent, et comme si une seule n'eût pas suffi, ils les multipliaient par rapport à leurs différents besoins, véritable image de ces âmes que j'ai d'abord appelées à demi chrétiennes et à demi païennes, qui veulent servir deux maîtres et aimer les créatures aussi bien que Dieu. Si les Juifs fixaient leur amour en n'adorant et en ne servant que le vrai Dieu, ils le corrompaient par leur intention déréglée ; ils ne regardaient dans leurs services que les biens temporels qu'il leur envoyait, et s'attachaient moins au bienfaiteur qu'à ses bienfaits : autre image de ces âmes mercenaires et serviles qui ne s'attachent à Dieu qu'à cause de ses châtiments ou de ses récompenses. Si les troisièmes ne paraissent pas sujets à ces deux défauts, ils en ont un autre, qui est de n'avoir qu'un amour lâche, timide, chancelant, efféminé. Ils disent d'abord comme saint Pierre : Seigneur, je vous suivrai partout où vous irez, mais ils le renoncent comme lui à la première occasion, et ne peuvent pas seulement veiller une heure à ses côtés ; ils ressemblent à jeune homme de l'Evangile, qui, ayant appris que, pour arriver à la perfection, il fallait se résoudre à quitter tout, s'en retourna triste, nonobstant les premiers empressements qu'il avait fait paraître.

Ainsi, les païens n'avaient ni la piété, ni l'intégrité de l'amour ; les Juifs n'avaient ni la droiture, ni la pureté de l'amour, et les chrétiens efféminés n'ont ni la force, ni la solidité de l'amour, ou, pour mieux dire, ils sont les uns et les autres sans amour. Car, quel est l'amour de Dieu et par quelles marques le reconnaît-on ? c'est un amour inséparable qui ne s'attache qu'à Dieu et qui rompt toutes les raisons qui lui sont opposées : *Amor inseparabilis.* C'est un amour insatiable qui ne veut voir que Dieu, qui ne se propose que lui pour objet et pour fin : *Amor insatiabilis.* C'est un amour fort et invincible qui surmonte toutes les difficultés qui l'empêchent d'aller à Dieu : *Amor insuperabilis.* Si le premier de ces amours a ses complaisances pour ne vouloir plaire qu'à Dieu, si le second a ses desseins pour ne regarder que le bien de Dieu, le troisième a ses épreuves et ses combats pour entreprendre et souffrir tout à cause de Dieu.

On peut dire même que c'est par rapport à ces épreuves qu'on distingue le véritable amour d'avec le faux. Si j'ai des amis, disait un ancien, c'est pour partager leurs disgrâces, les consoler dans leurs afflictions, les suivre dans leur mauvaise fortune, et mourir, s'il est question, pour eux. Si j'ai des amis, c'est pour me bannir avec eux et les accompagner dans leur exil ; c'est pour tout entreprendre et tout endurer avec eux, c'est pour leur faire connaître qu'ils peuvent disposer de moi comme d'un bien qui leur est propre, que mes revenus, mon honneur, ma vie ne me sont pas si chers que je ne sois à toute heure prêt à leur en faire un sacrifice.

Arrachons ces orgueilleuses paroles de la bouche d'un idolâtre, pour les mettre dans celle d'un chrétien. Car si un païen est entré dans ces sentiments par un faux zèle, ou s'il nous a donné en idée des règles d'un parfait amour qui se résout à tout souffrir pour l'objet de sa passion, que ne doit pas faire en nous la grâce de Jésus-Christ et, comme dit saint Paul, sa charité qui nous presse? Comment pourrons-nous par exemple, témoigner que nous l'aimons si nous nous arrêtons à une vie douce et commode, si au lieu de nous priver d'un plaisir défendu, de supporter avec constance un fâcheux accident, de renoncer à une mauvaise habitude, de ne pas faire une injustice que nous pourrions couvrir d'un spécieux prétexte, de quitter le parti d'un libertin dont la protection nous pourrait être d'ailleurs avantageuse selon le monde ; nous cherchons le plaisir, nous murmurons contre cet accident, nous renouons cette habitude, nous commettons cette injustice, et préférons l'amitié de ce libertin aux intérêts de notre salut, et à l'amour que nous sommes obligés d'avoir pour Jésus-Christ ?

La charité surnaturelle, dit Richard de Saint-Victor, est invincible, nul ne peut lui résister, et elle a la force de résister à toutes choses. A-t-elle des ennemis? elle les adoucit par ses caresses et les surmonte agréable-

ment malgré qu'ils en aient : n'en a-t-elle point? elle en trouve au dedans de l'homme, et sa grande occupation est d'affaiblir et de crucifier les passions qui sont opposées à ses desseins. Dites-lui des injures, elle en triomphe par sa douceur. Donnez-lui des louanges, elle les méprise par sa modestie. Dès qu'un homme aime Dieu, rien ne le trouble et ne lui fait de peine, ou bien il soumet et sacrifie cette peine à son amour. Ce n'est pas le bannissement, il se considère comme un étranger sur la terre; ce n'est pas la perte de sa réputation, il se regarde avec saint Paul comme la lie et la balayure du monde. Ce n'est pas la maladie, il n'est jamais plus fort que lorsqu'il est infirme; ce n'est pas la persécution; non-seulement, il confesse le nom de Dieu, quand on lui demande raison de sa foi, souvent il se présente aux tyrans, pour en faire une confession publique sans qu'il y soit sollicité.

Ce ne sont pas ici des idées de stoïciens, c'est ce que cette charité forte et insurmontable a affectivement fait dans tous ces grands saints dont le nombre est presque infini : et si dans la paix de l'Eglise notre amour n'est pas exposé à de si sanglantes épreuves, il est constant que nous devons toujours avoir un esprit de force et être dans une disposition intérieure d'endurer plutôt tous les supplices imaginables, que de perdre la grâce et l'amour de Dieu.

Que ceci est admirable ! c'est à cause de l'amour que nous avons pour Dieu, que nous devons tout entreprendre et tout souffrir; et c'est par un effet de cet amour que nous sommes dans cette généreuse disposition : tellement qu'il est tout à la fois la fin et le principe, la cause et le terme de nos actions et de nos souffrances (*Bern. tr. de dilig. Deo* c. 7). Il n'y a rien que nous ne puissions faire quand nous aimons Dieu; et il n'y a rien que nous ne devions faire pour montrer que nous l'aimons. L'amour est aussi fort que la mort, et s'il était question de l'endurer pour témoigner que nous aimons Dieu, nous devrions comme les martyrs aller au devant d'elle et nous réjouir à leur exemple d'avoir été jugés dignes de la souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Ah ! quand je dis pour le nom de Jésus-Christ, je dis tout. Je parle d'un Dieu à qui il a tant coûté pour nous aimer et dont l'amour, comme disent les Pères, a été si injurieux à son immortalité et à sa gloire. J'en appelle à témoin cette chair passible qu'il a prise, cette vie pauvre et obscure qu'il a menée, ces blasphèmes qu'on a vomis contre lui, ces persécutions qu'on lui a suscitées, ces soufflets et ces ignominies qu'il a reçues, ces crachats dont on a couvert son visage, cette colonne où il a été attaché, ces verges dont il a été battu, cette couronne d'épines qu'on lui a enfoncée jusque dans l'intérieur du cerveau, cette agonie et cet abandon où il s'est vu, cette croix enfin où il est mort pour nous racheter.

Voilà ce que son amour a fait pour nous : Eh ! si nous en avions un peu pour lui, ne ácherions-nous pas de lui en donner quelque marque par le sacrifice de ce plaisir, de cet intérêt, de cette personne qui nous est chère, mais dont il veut que nous nous séparions, parce qu'elle pourrait nous perdre. Que n'ont pas fait les martyrs par un effort de cette charité qui les embrasait? Les uns ont été écorchés vifs, les autres étendus sur des grils, ceux-là déchirés avec des peignes de fer, celles-ci attachées à des roues et jetées dans des huiles bouillantes. Quel spectacle digne des yeux de Dieu et des anges de voir un martyr, dit saint Bernard (*Bern. in Cant. ser.* 61), qui se réjouit et qui triomphe, quoique son corps soit tout en pièces? un martyr qui regarde, je ne dis pas sans frayeur, mais avec joie, le sang sortir en abondance de son côté par les douloureuses incisions qu'on lui a faites : *Stat martyr tripudians et triumphans toto licet lacero corpore, et rimante latera ferro sacrum e carne sua circumspicit ebullire cruorem.* Où est pour lors l'âme de ce martyr? elle est en assurance; elle est dans le meilleur et le plus sûr de tous les asiles, je veux dire dans Jésus-Christ qu'elle aime. Si cette âme était abandonnée à sa propre faiblesse, elle ressentirait le mal qu'on lui fait, elle ne pourrait le supporter, elle y succomberait et renoncerait Dieu : mais elle n'est plus à elle-même ni en quelque manière dans son corps, ainsi il ne faut pas s'étonner si elle est comme insensible à la violence de ses tourments. Est-ce stupidité? non, répond saint Bernard, mais c'est un effet de l'amour qui la rend invincible : *Neque hoc facit stupor, sed amor.* Elle ne perd pas le sentiment, mais l'amour de Dieu la rend moins vive ou pour mieux dire, elle le méprise et le surmonte : *Submittitur sensus, non amittitur, nec deest dolor, sed superatur, sed contemnitur.*

Confondons-nous, chrétiens, à la vue de ces exemples, nous, dont la foi et la charité n'ont jamais été exposées à de telles épreuves, nous qui serions bien éloignés de consentir à perdre nos biens, notre honneur, notre vie pour Dieu, puisque nous ne voulons pas même nous faire la moindre violence et nous priver d'un petit plaisir. C'est donc une marque que nous ne l'aimons pas : et si nous n'avons pas cette charité, eussions-nous d'ailleurs toutes les perfections imaginables, nous n'avons rien et nous ne sommes rien. C'est à vous, ô mon Dieu, à la répandre dans nos cœurs, c'est à vous à nous fournir les occasions de vous aimer; c'est à vous à nous en inspirer la pensée et le désir. C'est votre amour qui doit préparer et récompenser le nôtre, qui doit nous porter à la vertu, nous remplir de grâces et nous donner une sainte persévérance (*Bern. dedil. Deo*, c. 7, n. 23). Regardez-nous donc d'un œil de pitié, et puisque vous êtes si aimable, faites que nous vous aimions de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toute notre âme et de toutes nos forces, afin de vous aimer encore plus parfaitement, plus purement et plus heureusement en l'autre vie. *Amen.*

SERMON XLVI.

POUR LE DIX-HUITIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Du blasphème.

Ecce quidam de Scribis dixerunt intra se : hic blasphemat. Et cum vidisset Jesus cogitationes eorum dixit : Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris?

Quelques docteurs de la loi dirent en eux-mêmes : Celui-ci blasphème ; et Jésus-Christ qui connaissait leurs pensées, leur dit. Pourquoi concevez-vous de si mauvais sentiments dans vos cœurs (*S. Matth., ch.* IX).

Quoique je me serve d'un injuste et ridicule jugement que certains docteurs de la loi font aujourd'hui de la conduite de Jésus-Christ, qui passe dans leur esprit pour un blasphémateur, je ne crois pas toutefois choisir un dessein qui soit étranger à mon Evangile, que de vous parler du blasphème. Ce ne sont pas seulement les reproches que Jésus-Christ fait aux scribes et aux pharisiens, qui doivent servir de matière à nos discours ; ce sont encore, dit saint Jean Chrysostome (1), ceux que ces pitoyables ennemis de sa gloire lui font : et comme le blasphème est du nombre de ces péchés, qui, selon l'auteur du livre de l'Ecclésiastique, retombent sur la tête de ceux qui les imputent faussement aux autres, je me persuade que me déterminant à vous en entretenir, je traiterai une matière aussi propre aux paroles de mon texte, qu'elle est grande et importante en elle-même.

En effet comme Jésus-Christ était Dieu et homme, ils ne pouvaient concevoir d'injurieux sentiments de lui, sans que ces mauvais jugements retombassent sur eux, et qu'en l'appelant blasphémateur ils ne commissent un horrible blasphème. On lui présente un paralytique étendu dans son lit auquel il dit d'avoir confiance, et que ses péchés lui sont remis. A ces paroles l'aveugle et la maligne synagogue s'irritent, et comme elle se fait une prétendue délicatesse de conscience de ne pouvoir souffrir qu'on attribue à d'autres qu'à Dieu le droit de remettre les péchés, quelques-uns de ses docteurs qui devaient être, plus que les autres, persuadés de la divinité de Jésus-Christ, disent en eux-mêmes qu'il blasphème : *hic blasphemat.* C'est pourquoi ne vous étonnez pas, si, connaissant la faiblesse de leur esprit et la corruption de leur cœur, leurs fausses conjectures et l'indiscrétion d'un zèle encore plus faux, il fait de leurs pensées le sujet de son apologie et de leur aversion tout ensemble, en leur demandant pourquoi ils ont de si mauvais sentiments de lui : *Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris ?* N'est-ce pas là le reproche qu'on peut faire encore avec plus de justice à tant de chrétiens qui, quoique convaincus de la vérité et de la majesté de Dieu, quoique persuadés de la grandeur et de la sainteté de son nom, le blasphèment non seulement en concevant des pensées injurieuses à sa gloire, mais en lui insultant même par des paroles atroces, et lui faisant plus d'outrages par une scandaleuse impiété, qu'il n'en reçut autrefois de l'infidèle et impitoyable synagogue ?

Heureux fut le siècle de saint Augustin, où, selon le témoignage que ce Père en rend, (*Aug. tract.* 27 *in c.* 6 *Joan.*) quoiqu'il y eût plusieurs chrétiens qui renonçassent intérieurement Dieu par leur mauvaise vie, ce qui n'est qu'un blasphème pris dans un sens fort général, et dont je ne prétends pas parler ici, il y en avait cependant très-peu qui le blasphémassent de paroles : les plus grands libertins gardant du moins extérieurement dans leurs débauches un tel respect pour le nom de Dieu, qu'ils avaient horreur de le profaner par leurs blasphèmes. Si cet horrible péché ne s'était depuis ce temps répandu dans le christianisme comme une maudite lèpre qui a presque infecté tout ce saint corps, il serait inutile et peut-être dangereux de vous en parler : mais puisque le mal par une funeste contagion est devenu si commun, qu'on se fait aujourd'hui une méthode, et comme une espèce de gloire de blasphémer, il est important de vous faire connaître la nature, les effets, les suites et les différentes espèces de ce péché. Demandons, pour y réussir, les lumières du Saint-Esprit par l'intercession, etc. *Ave.*

La plus juste idée que nous puissions nous former du blasphème, est celle qu'en donne le prophète-roi dans l'un de ses psaumes où, quoiqu'il semble parler des pécheurs en général, il y fait cependant si bien en particulier le portrait des blasphémateurs, qu'il s'est comme précisément attaché à nous en décrire tous les désordres qu'il réduit à trois principaux, je veux dire à l'impiété, aux exécrations et au scandale.

Les blasphémateurs sont des impies : non seulement ils conçoivent de mauvaises pensées de Dieu, ils ont encore l'insolence de les exprimer au dehors, et de mal parler de lui : *Cogitaverunt et locuti sunt nequitiam, iniquitatem in excelso locuti sunt.* Voilà leur premier caractère, et à prendre ces paroles à la lettre, il est très-difficile de les appliquer à d'autres pécheurs. Les blasphémateurs sont des scandaleux : non contents de vomir leurs imprécations contre le ciel, leur langue corrompt et empoisonne toute la terre : *et lingua eorum transivit in terra ;* voilà leur second caractère, et l'on peut dire que le blasphème est en un sens ce qu'il y a de plus contagieux dans le monde. Les blasphémateurs sont des enragés et des abominables, ils périssent lors qu'ils y pensent le moins, et portent avec eux leur iniquité dans les enfers : *Subito defecerunt, perierunt propter iniquitatem suam.* Voilà leur dernier caractère qui leur est très-particulier, comme étant non seulement la peine, mais encore la suite et l'extension de leur péché, je m'explique.

On peut considérer le péché, dans trois

(1) Qui Deum blasphemant et qui pro nihilo putant, ipsi lædunt salutem et perimunt : verissima namque illius sententia est qui de blasphemia inquit. Lapidem qui sursum jaciunt in ipsorum caput jaciunt. Ut enim qui lapidem illo jaculatur, corpus cœleste non attingere nedum lacerare potest : plagam autem suo capite excipit, dum lapis eodem unde jaculatus est redeat : ita qui beatam illam blasphemat substantiam ut numquam offendere eam potest, sic ferrum adversus animam suam acuit et parat (*Chrysost., hom.* 3).

endroits : dans le lieu où il a été conçu, dans le lieu où il a été inspiré et dans celui où il est enfin puni et consommé. Le péché (chose étrange) a d'abord été conçu dans le ciel par les anges rebelles ; voilà le lieu de son origine. Le péché a été inspiré par le serpent et par Eve dans le paradis terrestre, voilà le lieu où il a passé de nos premiers pères jusqu'à nous. Le péché est enfin sévèrement châtié, et demeure en quelque manière éternel dans les enfers : voilà le lieu où il est puni et consommé.

Or, le blasphème a ces trois caractères, et l'on dirait même qu'il est, à la différence des autres, comme un crime universel qui se répand dans tous les lieux et qui subsiste dans tous les temps. En effet les blasphémateurs font par leur impiété ce que les anges rebelles ont fait dans le ciel : *Posuerunt in cœlum os suum*, ce sera mon premier point. Les blasphémateurs font par leur scandale ce que le serpent et nos premiers pères ont fait dans le paradis terrestre : *et lingua eorum transivit in terra* ; ce sera mon second point. Les blasphémateurs font par leurs exécrations ce que les réprouvés font dans les enfers : *Perierunt propter iniquitatem suam* ; ce sera mon troisième point. Par ce moyen l'impiété, le scandale, les exécrations et la rage rendent le blasphème très-énorme ; l'impiété le conçoit, le scandale l'inspire, la rage et les exécrations le consomment. Ces trois circonstances sont si particulières à ce péché, que vous reconnaîtrez par le détail que j'espère de vous en faire, qu'elles ne peuvent être appliquées à aucun autre.

PREMIER POINT.

Si le blasphème, selon les principes de saint Augustin, est un outrage que l'on fait à Dieu en pensant ou en parlant mal de lui, et si dans la doctrine de saint Thomas, c'est un péché par lequel on offense directement et immédiatement son infinie bonté, soit en lui attribuant malignement ce qui est indigne d'elle, soit en lui ôtant ou voulant partager avec elle ce qui lui appartient en propriété, il est certain que tel qu'ait pu être le péché des anges rebelles dans le ciel, ç'a toujours été dans son genre un horrible blasphème, en ce qu'ils ont eu de mauvais sentiments de Dieu, qu'ils se sont retirés de l'ordre où ils devaient être, et ont affecté de lui ressembler indépendamment de ses bienfaits.

Mais saint Jude dans son Epître canonique établit une étrange vérité, quand il dit que les blasphémateurs font encore aujourd'hui ce que les anges rebelles firent autrefois dans le ciel, et qu'ils en imitent l'impiété, en méprisant comme eux l'autorité de Dieu, blasphémant et offensant la majesté de son nom : *Dominationem spernunt, majestatem autem blasphemant.*

Pour concevoir mieux cette proposition et la mettre dans tout son jour, il faut remarquer que ces anges apostats firent paraître leur impiété en trois choses : en ce qu'ils attaquèrent directement et immédiatement Dieu, en ce qu'ils le méprisèrent en eux-mêmes, et en ce qu'ils péchèrent de pure malice, comme dit saint Thomas sur cet endroit de saint Jude. Or, sans m'arrêter davantage à ce principe, c'est là ce que font les blasphémateurs, et c'est aussi ce qui rend leur péché très-énorme : en ce qu'il y a dans leurs blasphèmes un caractère d'insolence, de mépris de Dieu et de pure malice. Ils attaquent directement Dieu, et leur intention est de l'offenser et de se venger en quelque manière de lui. Voilà leur insolence et le premier caractère de leur impiété. Quoiqu'ils ne forment pas toujours ce dessein, ils ne laissent pas de commettre un péché qui tend à mépriser la grandeur de Dieu, et à l'avilir infiniment. Voilà leur mépris et le second caractère de leur impiété. Enfin s'ils attaquent Dieu, et s'ils le méprisent par leurs blasphèmes, ils n'y sont portés que par leur méchante volonté. Voilà leur malice et le troisième caractère de leur impiété.

Il y a toujours de l'insolence dans le blasphème, ce péché attaque directement Dieu, et si la plupart des autres, ou plus timides, ou renfermés dans de plus étroites bornes, ne l'offensent qu'indirectement, celui-ci par une impiété diabolique l'attaque sur son trône, et s'élance contre lui pour l'offenser : *Tetendit enim adversus Deum manum suam et contra omnipotentem roboratus est.* Ces expressions dont le Saint-Esprit se sert pour nous faire le portrait d'un blasphémateur, sont admirables.

Il ne dit pas qu'il porte comme les autres pécheurs sa main sur les créatures pour en jouir, il dit qu'il la lève contre Dieu pour l'outrager. Il ne dit pas qu'il se fortifie, soit pour exercer ses violences avec plus d'impunité, comme les meurtriers et les voleurs, soit pour goûter les plaisirs de la chair avec plus de délicatesse et une plus vigoureuse santé, comme les débauchés et les impudiques, il dit qu'il n'a de force que pour s'opposer au Tout-Puissant et se roidir malicieusement contre lui. O l'horrible impiété ! quand un homme succombe à la tentation d'un plaisir charnel, quand un autre cherche les occasions de se venger, quand celui-ci amasse du bien par des voies défendues, quand celui-là prend des divertissements criminels. Ils voudraient tous que Dieu n'y fût pas offensé, et pour calmer les remords de leur conscience, ils s'imaginent qu'il ne s'y intéresse pas beaucoup, et que le mal n'est pas si grand qu'on le fait.

Je ne prétends pas par là justifier leurs désordres ni en diminuer les circonstances, faibles et ridicules prétextes, vous serez un jour confondus et anéantis au jugement de Dieu : mais ce que je prétends, c'est que les péchés sont moins grands, quand ils regardent la créature, que quand ils attaquent directement le Créateur. Ce que je prétends, c'est que ces impudiques, ces vindicatifs, ces avares, ces débauchés, quoique très-coupables d'ailleurs, ne le sont pas cependant autant, par rapport à leur objet et à leur intention, que l'est un blasphémateur. Ceux-là conservent du moins au milieu de leurs désordres quelque petit reste de religion, et je ne sais quel

témoignage d'une âme naturellement chrétienne : mais celui-ci lève insolemment la tête contre Dieu, et son principal dessein est de le maudire. *Tetendit enim adversus Deum manum suam et contra omnipotentem roboratus est.* Ce n'est pas toujours par emportement et par précipitation qu'il blasphème, c'est souvent avec délibération, et par une froide malignité. Ce n'est pas toujours parce que les paroles lui sont témérairement échappées (ce qui ne serait en certains cas qu'un péché véniel); c'est souvent parce qu'il est mal satisfait de Dieu : comme il se trouve contraire à ses desseins, il s'efforce de se venger de lui par ses blasphèmes; et c'est ce que j'appelle un énorme péché et la grande impiété des démons. Qu'un homme, par exemple, perde son argent au jeu, ou qu'une affaire sur laquelle il comptait lui manque: qu'un autre reçoive une injure ou quelque mauvais service d'un ennemi qui aura rompu ses mesures; qu'il se voie dans la misère et l'oppression, tantôt humilié par sa pauvreté et ses disgrâces, tantôt accablé de procès et poursuivi par ses créanciers ; que fait-il ? Ne pouvant ou n'osant s'en prendre aux créatures, il attaque le créateur, et comme si Dieu était insensible à ses blasphèmes, ou plutôt comme si Dieu devait porter la peine des disgrâces qu'il lui envoie, il lui en veut du mal, il en blâme sa sagesse, il en nie la bonté, il en accuse la Providence et la justice. C'est contre lui qu'il décharge son fiel et sa rage, c'est contre lui qu'il vomit ses imprécations, et ne pouvant en tirer toute la vengeance qu'il souhaiterait, il veut du moins avoir cette cruelle satisfaction de le maudire.

Tel fut autrefois le motif des Juifs dans leurs blasphèmes. Ils paraissaient avoir quelques sentiments de religion et de respect pour Dieu, quand il leur faisait du bien : mais dès qu'il leur arrivait quelque disgrâce, ils blasphémaient contre son saint nom. Quand ils étaient sous la captivité de Pharaon, ils se plaignaient qu'ils souffraient les dernières cruautés de ce tyran; quand ils en furent délivrés et qu'ils se crurent abandonnés en ne voyant plus Moïse, ils se firent de faux dieux, et conçurent de mauvaises pensées du véritable. L'eau leur manquait-elle dans le désert, ou la manne leur était-elle à dégoût? Ils murmuraient contre Moïse, contre Aaron et contre le Seigneur même. *N'eût-il pas mieux valu*, disaient-ils, *que nous fussions morts, que d'être ici abandonnés aux disgrâces de la pauvreté et de la faim?*

Une pareille impiété règne encore aujourd'hui parmi les chrétiens, et c'est par un semblable motif qu'ils blasphèment. Dès qu'il leur arrive quelque perte ou quelque fâcheux accident, dès qu'ils ne reçoivent pas ou les honneurs ou les services qu'ils attendent; ils s'impatientent de Dieu et ne le peuvent souffrir, dit Tertullien : ils se souhaitent la mort, ils s'ennuient de vivre, ils accusent le ciel de leurs disgrâces, ils traitent Dieu comme ils feraient leur plus cruel ennemi, et ne pouvant s'en venger par le fer ou par le poison, ils veulent du moins lui faire comme ressentir la peine des maux qu'il leur fait par la haine qu'ils lui portent. Car, qu'on ne me dise point ici que ce n'est pas là l'intention d'un blasphémateur : il est presque impossible dans le cas que je viens de proposer, qu'il ne conçoive ces mauvaises et injurieuses pensées. Si cet homme avait ce qu'il souhaite, s'il gagnait au jeu, s'il se voyait respecté et bien servi; si ce qu'il entreprend lui réussissait, s'il n'avait nul sujet d'impatience et de colère : n'est-il pas vrai qu'il se contenterait de Dieu, qu'il en admirerait la Providence, qu'il en bénirait la sagesse, qu'il en adorerait les jugements? Si donc, il blasphème, quand le ciel et la terre lui sont contraires; s'il blasphème, quand celui qui pouvait le rendre heureux le laisse dans la pauvreté et le mépris : n'est-il pas à croire qu'il n'a point d'autre intention que de l'outrager, que, n'étant pas content de sa conduite, il tâche de faire contre lui tout ce qu'il peut? et comme il ne saurait lui nuire que par ses mauvais sentiments et ses injurieuses paroles, il l'attaque de ce côté-là, il le maudit, et pour me servir des termes de l'Ecriture, il lui insulte en face.

Ce fut ce que le démon représenta à Dieu à l'occasion de Job. *Est-ce sans intérêt*, lui dit-il, *que Job vous sert? vous avez répandu vos bénédictions sur tous ses desseins, vous l'avez pris avec sa famille sous votre protection : faut-il s'étonner, s'il vous craint et s'il vous aime ? mais étendez un peu votre main sur ses biens ou sur sa personne, et vous verrez s'il ne vous maudira pas en face : Extende paululum manum tuam et tange cuncta quæ possidet nisi in faciem benedixerit tibi ?* c'est-à-dire, comme l'explique saint Grégoire, ôtez-lui ce que vous lui avez donné; dès qu'il aura perdu ce dont il jouissait, il ne cherchera plus dans la privation des biens temporels votre amitié ni votre grâce. Dès qu'il ne possédera plus ce qui faisait le sujet de sa joie, il se soulèvera contre vous, et méprisant vos autres bienfaits, il vous traitera comme un homme qui attaque un autre tête à tête, pour lui dire des injures. Tant il est vrai que l'intention d'un blasphémateur est de s'en prendre directement à Dieu, qu'il le déteste, qu'il le hait, et qu'il s'efforce de se venger de lui par ses blasphèmes.

Mais je suppose qu'il n'ait pas toujours cette intention, je dis qu'il est très-coupable par un autre endroit, en ce qu'il méprise la grandeur du nom de Dieu, par une suite inséparable de son péché : en sorte que quand il ne se proposerait pas un si exécrable dessein, il ne laisse pas de l'avilir et de le couvrir d'ignominie, et c'est en quoi son impiété consiste.

Le nom de Dieu est un grand nom, *magnum est nomen tuum;* nom si grand, qu'il n'appartient qu'à Dieu de dire ce qu'il est; nom si admirable, que, bien loin de tomber sous nos sens, il ne peut être connu par nos esprits, mais qui, comprenant l'être et la nature de Dieu, ne peut être prononcé par un

blasphémateur, qu'il ne méprise et n'avilisse toutes ses adorables perfections.

Savez-vous quel est le bien et le revenu de Dieu? c'est son nom, dit Tertullien, *census Divinitatis*. De quelque côté qu'on le regarde, il renferme toutes choses et est infiniment au delà de tous les éloges qu'on peut lui donner. On donne à Dieu des noms positifs en lui attribuant une justice, une sagesse, une vérité, une miséricorde, une providence, une bonté qui subsistera nécessairement et par elle-même. On lui en donne des négatifs, en disant qu'il n'est ni fini par les temps, ni borné par les lieux, ni sujet au changement et à la moindre apparence d'altération. On lui en donne des relatifs, tels que sont ceux de créateur, parce qu'il a produit des êtres hors de lui; de souverain, parce qu'il les gouverne par une autorité absolue; de maître et de règle, parce qu'il les conduit à leur fin; de juge, parce qu'il a droit de les récompenser et de les punir. Il y a des noms notionels qui regardent les personnes, il y en a d'essentiels qui regardent les perfections simples et absolues; mais tel que puisse être le nom de Dieu, c'est son patrimoine, son revenu, son bien, *census Divinitatis*. C'est là où il a mis sa gloire, c'est là où sont renfermés tous ses adorables attributs; et par conséquent blasphémer cet auguste nom et qui comprend tant de choses, c'est attaquer toutes ses perfections, c'est s'en prendre à son être, c'est l'avilir et le mépriser infiniment.

De là vient que saint Jean, parlant dans l'Apocalypse de cette bête qui blasphémait le nom de Dieu, dit qu'on lui donna une bouche qui disait de grandes choses : *Datum est ei os loquens magna et blasphemias*. Car comme les bouches qui bénissent le Seigneur disent de lui des choses grandes qui en relèvent la gloire, et comme en prononçant son nom avec amour et respect elles rendent hommage à tous ses adorables attributs, aussi celles qui le blasphèment disent de lui des choses grandes et terribles qui le couvriraient d'une éternelle confusion s'il n'était sûr, dit Tertullien, de son état et au-dessus de tous les outrages des créatures.

C'est ce qui a fait dire aux Pères de l'Eglise et à saint Thomas, qui a suivi leur doctrine, que le blasphème, pris dans son étendue, est le plus grand de tous les péchés : en sorte que comme la religion renferme tout ce qui honore Dieu, aussi le blasphème renferme tout ce qui le méprise et détruit les trois vertus théologales, par lesquelles on s'élève immédiatement vers lui. Il est opposé à une humble confession de foi, puisqu'il a des relations particulières avec l'infidélité, en ce qu'il dit ou qu'il croit qu'il y a dans Dieu des péchés qui n'y sont pas. Il est opposé à l'espérance, en ce qu'un blasphémateur renonce Dieu et semble ne rien attendre de lui. Il est opposé à la charité, parce que la bonté divine est l'objet de cette vertu, et qu'un blasphémateur outrage principalement une si aimable perfection. Tout ce qui convient à Dieu, dit saint Thomas, appartient à sa bonté, et tout ce qui n'appartient point à Dieu est éloigné d'elle : par conséquent, conclut-il, celui qui nie quelque chose qui appartient à Dieu, ou qui lui ôte ce qui lui appartient, offense cet attribut, et en l'offensant il pèche contre la charité chrétienne.

O Dieu, que ces vérités sont étranges, mais qu'il est encore plus étrange de voir qu'on n'y fait presque point de réflexion! On profane en toute rencontre sans honte, sans crainte, sans remords le nom du Seigneur; on n'en est empêché par aucune considération. Ni la grandeur de ce nom, ni les menaces de Dieu, ni la sévérité des lois, ni l'énormité de ce péché ne sont pas des freins assez puissants pour arrêter la langue des blasphémateurs. S'il y a quelques âmes fidèles qui le craignent et qui aient encore assez de respect pour ne le point offenser par leur impiété, une infinité d'autres *s'emportent contre leur roi*, dit Isaïe, *et maudissent insolemment leur Dieu. Irascuntur et maledicunt regi suo et Deo suo*. C'est peut-être qu'ils s'y sentent puissamment sollicités par quelque violente tentation, et que la crainte ou le plaisir l'emporte sur le respect. Non, messieurs, et c'est ici le troisième caractère de l'impiété des blasphémateurs et la troisième preuve de l'énormité de leur péché.

Ils ne sont pas tous égaux ces péchés; leurs circonstances et particulièrement les principes qui les ont fait naître en augmentent ou en diminuent l'énormité. Il y en a qui viennent d'ignorance, et plus cette ignorance est crasse, plus ils sont légers; plus elle est volontaire et affectée, plus ils sont grands. Il y en a auxquels succombe une nature infirme qui se rend ou à la violence de la tentation, ou aux attraits du plaisir, et c'est par rapport à ces différentes circonstances qu'ils sont plus ou moins énormes; mais il y en a qui viennent d'une pure malice et qui n'ont point d'autre cause qu'une monstrueuse dépravation de cœur : péchés où l'ignorance et l'infirmité n'ont point de part, où l'on n'est ni contraint d'y succomber par une violence étrangère, ni sollicité de les commettre par les avantages qu'on y trouve; péchés par conséquent très-énormes et qui ne marquent, comme disent les Pères, qu'une impiété diabolique.

Le blasphème est de cette dernière espèce, et comme celui des anges dans le ciel fut un péché de pure malice, en ce qu'il n'y eut rien qui les portât à le commettre; celui des blasphémateurs est de ce caractère, en ce que même les faux prétextes dont les autres pécheurs croient être en droit de se servir, leur sont entièrement ôtés. Un vindicatif s'excuse sur l'affront qu'il aura reçu; un voleur sur la nécessité où il se sera trouvé; un adultère sur la présence de l'objet et l'ardeur de sa passion. Si un avare amasse du bien, il appréhende, dit-il, d'être pauvre; et si un débauché dissipe le sien, son intempérance lui paraît un prétexte assez raisonnable à la dissipation qu'il en fait. Qu'une femme riche fasse de grandes dépenses en habits et en meubles, elle apporte pour excuse sa nais-

sance et ses richesses; qu'une autre qui sera pauvre se prostitue, elle allègue la honte d'une pauvreté dont elle s'est tirée sans faire tort à autrui. Tantôt c'est ignorance, tantôt c'est infirmité, c'est tantôt l'intérêt, tantôt la gloire, tantôt la violence, tantôt le plaisir, tantôt l'espérance, tantôt la crainte qui servent de principe, et tout ensemble d'excuse aux péchés.

C'est à vous, ô mon Dieu, à juger comment et quand ces différentes circonstances augmentent ou diminuent la grandeur des péchés; mais il est certain qu'elles ne peuvent pas même servir de prétexte ni de voile à ces impies qui blasphèment votre saint nom. Allégueraient-ils leur ignorance? Ils savent qu'ils font mal, et dans un siècle aussi éclairé qu'est le nôtre, ils ne doutent pas qu'ils ne pèchent. C'est donc par infirmité qu'ils blasphèment; mais quelle en serait la cause? Ce n'est ni l'intérêt, ni l'espérance de faire fortune. Si un blasphémateur est riche et puissant, il n'augmentera pas son bien par cette voie; et s'il est pauvre, il sera haï et abandonné de tout le monde. Ce n'est pas l'amour de la gloire : on regarde un blasphémateur comme un scélérat; *ses blasphèmes*, dit l'Ecriture, *font dresser les cheveux à la tête, et ceux qui ont un peu de religion bouchent leurs oreilles pour ne les point entendre : Loquela multum jurans horripilationem capiti statuet, et irreverentia ipsius obturatio aurium* (*Eccles.* I, 27). Ce n'est pas la violence : on n'est plus dans les siècles des empereurs païens, où, par la rigueur des tourments, on se sentait quelquefois forcé de renoncer Dieu. Ce n'est pas le plaisir : on n'y trouve ni ceux du corps ni ceux de l'esprit; le corps y est dans d'horribles convulsions; l'esprit n'y a ni satisfaction ni repos. Qu'est-ce donc, messieurs? Pure malice, aveuglement d'esprit, endurcissement de cœur, brutalité, infidélité, ingratitude, athéisme.

Après cela, venez me dire, blasphémateurs, que ce n'est qu'un effet de votre impatience ou d'une mauvaise habitude, dont vous ne pouvez vous défaire? Eh! qui vous cause cette impatience, demande saint Jean Chrysostome? Est-ce pour n'être pas assez bien servis? vous ne vous rendrez pas plus terribles, ou du moins plus considérés en blasphémant. Est-ce de ce que vous souffrez une maladie aiguë? votre douleur n'en sera pas moindre, et quand vous y trouveriez quelque adoucissement, vous ne devez pas être si cruels à vous-mêmes que de perdre votre âme pour soulager votre corps. Quand le démon verra que vous vous impatienterez, ce sera pour lors, dit saint Chrysostome (*In Psal.* CXXXVII), qu'il aigrira votre mal, et qu'il allumera votre bile pour vous faire vomir plus d'imprécations et de blasphèmes. Mais c'est une mauvaise habitude : eh! ne pouvez-vous pas la quitter? S'il s'agissait de souffrir une punition exemplaire, que dis-je, s'il s'agissait d'un intérêt temporel, ne dompteriez-vous pas cette passion, ne vous imposeriez-vous pas quelque peine, ne vous feriez-vous pas quelque violence pour vaincre peu à peu cette habitude? C'est donc une marque que vous méprisez Dieu plus que les hommes, et que vous appréhendez moins de l'offenser que de vous attirer leurs disgrâces? Et, par conséquent, voyez dans quelles extrémités vous jette un péché qui vous paraît si léger, et qui cependant est si énorme. En blasphémant vous faites par votre impiété ce que les anges rebelles firent contre Dieu dans le ciel, *posuerunt os suum in cœlum.* En blasphémant vous faites contre vos frères par votre scandale ce que le serpent et nos premiers pères ont fait dans le paradis terrestre, *et lingua eorum transivit in terra.* L'impiété conçoit le blasphème, vous l'avez vu dans mon premier point; mais le scandale le communique et l'inspire : c'est ce que vous allez voir dans le second.

SECOND POINT.

Il y a de si grands rapports entre le scandale et le blasphème, que l'Ecriture sainte confond ordinairement l'un avec l'autre, en appelant scandaleux les pécheurs qui outragent le saint nom de Dieu, et regardant aussi ceux qui donnent à autrui de mauvais exemples comme des gens qui sont cause qu'on le blasphème.

Par ce principe, quoique le péché de David ne fût point, à proprement parler, un blasphème, puisqu'on ne trouve dans aucun endroit de l'Ecriture qu'il ait offensé Dieu par d'injurieuses paroles; cependant, comme le meurtre d'Urie et l'adultère avec Bethsabé furent des péchés contagieux, le prophète Nathan lui reproche qu'*il avait blasphémé et fait blasphémer à son peuple le nom de Dieu.*

Par ce même principe, David parlant de ces impies qui, semblables à des aspics, portent, par leurs blasphèmes, le poison sous leurs langues, les regarde comme des scandaleux qui lui ont tendu des piéges pour le perdre : *Ils ont mis*, dit-il, *des pierres d'achoppement à côté du chemin par où je devais passer, et ils ont tendu des cordes pour m'engager dans leurs filets par la contagion de leurs exemples : Funes extenderunt in laqueum, juxta iter scandalum posuerunt mihi.*

Il n'en est pas en effet du blasphème comme des autres péchés. Ceux-ci souvent se commettent en secret, et le pécheur qui y tombe hait la lumière qui les découvre : *qui male agit, odit lucem.* Celui-là paraît comme chef de sédition, et les blasphémateurs, semblables aux Sodomites, bien loin de cacher leurs péchés, font gloire de les publier : *Peccatum suum quasi Sodoma prædicaverunt et non absconderunt.* Les autres pécheurs cherchent la confidence et le secret, ils aiment la solitude, et s'ils marchent dans les voies de l'iniquité, ils n'y vont qu'en tremblant et à petits pas, au lieu que le blasphémateur prend les armes contre Dieu, et se met à la tête de ceux qui le haïssent, afin qu'ils courent tous en foule et se précipitent pour l'offenser : *Cucurrit adversus eum erecto collo, et pingui cervice armatus est.* Car c'est là la funeste propriété du blasphème, qu'on peut appeler le péché originel du grand monde, tant il trouve de facilité à se répandre dans la société civile et à s'insinuer dans les esprits.

Après que l'ange apostat eut blasphémé contre Dieu dans le ciel, il se travestit en serpent dans le paradis terrestre, et, non content d'avoir attiré après lui la troisième partie des étoiles, il voulut corrompre tout le genre humain en faisant passer son esprit de blasphème dans les deux personnes qui en étaient les chefs. C'est de là qu'est sortie cette corruption générale de la nature; ce qui était un péché actuel dans Adam et Eve étant devenu, dit saint Thomas, un péché originel dans tous leurs descendants. La personne a d'abord corrompu la nature, dit-il; mais la nature a ensuite corrompu la personne, comme par une espèce de réaction et de retour. Il réside dans l'âme comme dans son sujet, et la chair le porte comme sa peine; mais ceux qui nous donnent la vie nous le communiquent comme des causes instrumentelles, et il est dans Adam comme dans son principe.

Oserai-je dire que le blasphème passe de même de familles en familles, et de races en races? Il est vrai qu'il y a une grande différence à faire; mais c'est par là qu'on connaît encore plus évidemment la funeste contagion de ce péché. L'une des grandes erreurs de Pélage fut de croire que le péché originel ne passait dans la nature que par imitation, et que si nous portons la peine d'Adam, c'est que nous avons le malheur de lui ressembler. Cette proposition a été condamnée comme hérétique, et il n'est pas nécessaire de rapporter ici les arguments dont saint Augustin s'est servi pour la combattre. Comme la ressemblance à Jésus-Christ ne rend pas seule les hommes justes, dit saint Augustin, mais sa grâce qui leur est donnée pour leur justification, de même ce n'est pas par la seule imitation d'Adam que nous sommes pécheurs, mais par une certaine propagation, et une fatale contagion qui, de ce premier père, est passée jusqu'à nous.

Il est certain que le blasphème ne s'étend et ne se communique pas de la sorte dans le monde, mais il s'y répand par une autre voie, qui est celle de l'imitation; et si nous ne naissons pas blasphémateurs, nous le devenons, en suivant l'exemple de ceux qui le sont. Pour pouvoir compter tous les désordres que le péché d'Adam a causés, il faudrait savoir le nombre de tous ceux qui sont descendus et qui descendront de lui; mais aussi il faudrait pouvoir découvrir combien un blasphémateur a corrompu de chrétiens, pour savoir jusqu'où va l'énormité de son péché. Un feu qui brûle une vaste forêt, et qui la réduit en cendres, ne fait pas tant de mal, dit saint Jacques, qu'une méchante langue qu'il appelle, pour cet effet, *une académie et une école publique de tout péché : universitas iniquitatis*. Et quand est-ce qu'elle est plus méchante que quand elle blasphème contre Dieu?

C'est dans cette académie que tous les enfants d'une même famille s'instruisent dans l'art de maudire Dieu, à l'exemple de leur père, et qu'ils apprennent ces blasphèmes qui leur font d'abord quelque horreur, mais auxquels ils s'accoutument insensiblement par l'habitude qu'ils ont à les entendre. Ils ressemblent, dit saint Basile, à une cire molle, qui reçoit telle figure qu'on veut lui donner; mais comme on y a d'abord gravé celle d'un démon blasphémateur, ce n'est aussi que celle-là qu'ils représentent : ce sont des échos qui répètent les paroles qu'on a dites; mais comme ce ne sont que des paroles impies, ce ne sont aussi que celles-là qu'ils renvoient, *universitas iniquitatis*.

C'est dans cette académie que tous les domestiques d'une même maison apprennent cette funeste méthode de jurer, à l'imitation de leurs maîtres; qu'ils s'en font tellement un plaisir et un devoir, qu'ils disent insolemment, quand quelques bonnes âmes veulent les reprendre : *Linguam nostram magnificabimus, labia nostra a nobis sunt, quis noster Dominus? Nous disons et nous pensons ce qu'il nous plaît, il nous est libre de nous servir de notre langue à tel usage que nous voudrons, où est l'homme qui peut nous empêcher de parler? Nous n'avons point d'autre maître que celui dont nous suivons l'exemple. Universitas iniquitatis.*

C'est dans cette académie que les ivrognes et les joueurs, les artisans et les soldats enseignent et écoutent, donnent et reçoivent de si étranges leçons. C'est là qu'ils s'empoisonnent les uns les autres, c'est là qu'ils s'étudient à qui outragera plus souvent ou plus insolemment le nom de Dieu, c'est là qu'ils le blasphèment, lui et ses saints, dans la chaleur du vin et de leur débauche.

« L'ange du Seigneur, dit saint Jean, « m'ayant transporté en esprit dans un dé« sert, me fit voir un étrange spectacle : c'é« tait celui d'une femme vêtue d'écarlate, « assise sur une bête d'une même couleur, « qui portait des noms de blasphèmes, qui « était teinte du sang des martyrs, et qui, te« nant en main un vase plein de ses abomi« nations, en avait enivré presque tous les « habitants de la terre. » Cette femme, c'est un pécheur scandaleux, qui blasphème le nom de Dieu, et son péché est la bête sur laquelle il est monté. Il est comme cette bête couverte d'écarlate, ce qui marque sa rage et sa cruauté : des noms de blasphèmes semblent faire son principal ornement; il en vomit contre Dieu, il en vomit contre la vierge, il en vomit contre les saints, il en vomit contre Jésus-Christ, il en vomit contre ses martyrs, et c'est par cette raison qu'il paraît enivré de leur sang. Mais ce que je trouve de plus étrange, c'est qu'un pécheur de cette nature, qu'on devrait avoir en horreur, attire cependant tant de gens à sa suite, puisqu'il présente aux habitants de la terre une coupe pleine du vin de sa fureur, dont ils s'enivrent presque tous.

En effet, si vous y prenez garde, vous trouverez que le blasphème est un péché universel qui règne impunément presque dans toutes les conditions de la société civile. Il y en a que la profession semble autoriser et mettre en crédit; il y en a que l'emportement anime et soulève; et il y en a d'autres

que le chagrin et l'abattement font naître.

J'appelle des blasphèmes de profession ceux des soldats et des gens d'épée, qui font gloire de profaner en toutes rencontres la sainteté du nom de Dieu; gens souvent sans religion, sans foi, sans conscience, sans respect, sans crainte; gens qui croiraient ne point passer pour braves s'ils n'étaient d'insignes blasphémateurs, et dont quelquefois toute la prétendue générosité consiste à vomir de fréquentes et d'horribles imprécations contre le ciel.

J'appelle des blasphèmes d'emportement, ceux des fougueux ou des ivrognes qui à la moindre parole et à un prétendu sujet de mécontentement se tourmentent et blasphèment contre Dieu, gens qui semblent décharger leur colère par leurs malédictions, qui souhaitent dans leur fureur le mal qu'ils ne sauraient faire à cause de leur faiblesse, et qui dans la violence de leur passion voudraient que Dieu et leurs ennemis périssent. Car c'est souvent à ces horribles excès que leur rage et leur impiété se portent. *Prima enim semper irarum tela maledicta sunt, quidquid non possunt imbecilles, optant irati, ac sic in omni animarum indignantium motu votis malis pro armis utuntur* (*Lib.* V, 79).

J'appelle des blasphèmes que la tristesse et l'abattement produisent, ceux de ces malheureux que la pauvreté accable, qu'une cruelle persécution met comme hors d'eux-mêmes, qui n'ayant presque plus ni d'espérance du côté du ciel ni de ressource du côté de la terre s'en prennent à Dieu, et bien loin d'édifier leur frères par leur piété, les scandalisent par leurs murmures. Voilà qui est horrible, voilà cependant les désordres qui arrivent presque dans toutes les conditions : et c'est ce qui me fait dire que la langue des blasphémateurs est comme une langue pestilentielle qui corrompt et qui empoisonne presque toute la terre, *et lingua eorum transivit in terra.*

Or ce scandale attaché à ce péché est ce qui le rend encore plus odieux à Dieu, et ce qui en attire les plus redoutables vengeances. Quand un homme blasphème en secret et qu'il étouffe en lui-même les mauvais sentiments qu'il a de Dieu, quoiqu'il commette un grand péché, cependant comme il n'éclate pas au dehors, il ne nuit qu'à lui seul, et son mal se renferme tout entier au dedans de son cœur; mais quand par une scandaleuse impiété sa bouche vomit ce que son âme a conçu, ce n'est plus d'un seul péché qu'il est coupable, il l'est encore de tous ceux qu'il aura fait commettre. On ne peut plus dire que sa malice se termine à son propre sujet, elle est, dit Salvien, sans mesure et sans bornes : on ne peut plus déterminer jusqu'où ira son crime, il fait un progrès infini, et lors même que le blasphémateur est mort, son blasphème demeure en quelque manière immortel. Quand un pilote a témérairement tourné son gouvernail du côté de quelque rocher, quoique son vaisseau aille ensuite de lui-même au gré de l'eau, il est cependant coupable du naufrage que font ceux qui y sont; et quand un autre a donné un puissant mouvement à une roue, elle fait ensuite plusieurs tours d'elle-même, quoiqu'il se soit retiré et qu'il n'y touche plus. La même chose arrive à un blasphémateur scandaleux : quoique sa langue ne soit qu'une petite partie de son corps, dit saint Jacques, il fait cependant par elle de grandes choses; et même après que la mort l'a réduit dans la nécessité de se taire, il ne laisse pas d'être coupable de la perte de ceux qu'il a entraînés dans le précipice par ses mauvais exemples. Quoiqu'il ne soit plus en état de blasphémer contre Dieu, le mouvement qu'il a imprimé dans les autres subsiste encore, et, après *avoir enflammé tout le cercle de sa vie* (pour me servir des termes de cet apôtre), il est responsable devant Dieu de tous les désordres de celle de ses frères.

Que penserons-nous donc de ces pères abominables qui, au lieu d'instruire leurs enfants dans la crainte de Dieu, au lieu de les reprendre et de les corriger quand ils l'offensent, leur enseignent l'art de l'outrager et les forment, pour ainsi dire, aux imprécations et aux blasphèmes? Ne sont-ils pas doublement coupables et, après leur mort, ne souffriront-ils pas autant de nouvelles peines dans les enfers que leurs enfants commettent de nouveaux péchés? Si le Saint-Esprit proteste qu'un père qui souffre lâchement les désordres de ses enfants les hait, et qu'il ne les aime que lorsqu'il leur inspire des sentiments de piété et de vertu : que peut-il dire de ceux qui les scandalisent par leurs mauvais exemples et les empoisonnent par leurs blasphèmes? Ce qu'il en peut dire? il les regarde comme les tentateurs, les corrupteurs, les persécuteurs, les meurtriers et les bourreaux de leurs enfants.

Que penserons-nous de ces maîtres emportés et impies qui, bien loin de donner des exemples de modération et de respect pour Dieu à leurs serviteurs, leur en donnent de rage et de fureur contre lui par ces exécrables paroles qu'ils vomissent en leur présence? Si saint Paul assure que *celui qui n'a pas soin des siens et principalement de ses domestiques est pire qu'un infidèle :* que ne dira-t-il pas de ceux qui les portent au péché, qui leur font des leçons publiques d'impiété et dont les bouches, comme des tombeaux ouverts, ne leur communiquent qu'un air pestilentiel par leurs blasphèmes? Il les regardera comme des apostats pires que les démons mêmes, et Jésus-Christ proteste que s'ils sont des sujets de scandale à ceux qui croient en lui, il vaudrait mieux pour eux qu'on leur pendît une meule au cou et qu'on les précipitât dans la mer.

Je ne m'étonne pas, après cela, de voir dans les saintes Ecritures les terribles vengeances que Dieu a tirées de ce péché. Je pourrais vous en produire ici plusieurs : vous verriez, tantôt quatre-vingt-cinq mille hommes tués par un ange, pour venger l'outrage qu'un officier de Sennachérib avait fait à Dieu par ses blasphèmes, et Sennachérib

même, qui l'avait envoyé, égorgé par ses propres enfants pendant qu'il adorait ses faux dieux (*Isai.*, XXXVI *et* XXXVII). Vous y verriez, tantôt un Holopherne à qui une généreuse femme, zélée pour la gloire du Seigneur d'Israël, a coupé la tête dans son lit; tantôt un Antiochus frappé d'une maladie incurable; tantôt une troupe de blasphémateurs brûlés tout vifs; et une armée de scélérats, conduite par Nicanor, honteusement défaite (II *Mach.*, IX; *ibidem, et* II); mais un seul exemple me suffit, et il fera peut-être plus d'impression sur vos esprits.

C'est celui de ce scandaleux blasphémateur dont il est parlé dans le chapitre XII du Lévitique. Il avait eu dans le camp quelque différend avec un autre, et dans l'ardeur de sa passion il avait blasphémé, en présence du peuple, le saint nom de Dieu. On l'amena aussitôt à Moïse, qui le fit mettre en prison, jusqu'à ce qu'il eût appris de Dieu ce qu'il voulait qu'on en fît; car il n'y avait encore point eu de peine particulière décernée contre ce péché : *Qu'on mène ce blasphémateur hors du camp*, répondit Dieu à Moïse; *que ceux qui ont entendu ses blasphèmes mettent leurs mains sur sa tête, et que tout le peuple le lapide.* Toutes ces circonstances sont admirables, dit Salvien : 1° on se saisit de ce blasphémateur; 2° on le présente à Moïse, et on le cite à son tribunal; 3° on l'accuse, ensuite on le met en prison; et enfin il est puni par un ordre exprès de Dieu. Ce n'est pas assez : on ne le punit pas seulement avec connaissance de cause, on le punit encore avec de tristes et de mystérieuses cérémonies. Comme il a scandalisé ses frères, Dieu veut que ceux qui ont entendu ses blasphèmes mettent leurs mains sur sa tête, pour témoigner qu'ils ne prétendent pas que son péché retombe sur eux; et quoique même peu de personnes l'aient ouï blasphémer, il commande à tout le peuple de le lapider, afin qu'après avoir donné de mauvais exemples aux autres par son péché, le bon exemple d'un châtiment public apprenne à la postérité de ne jamais commettre un crime qu'un grand peuple venge dans un seul, avec tant de sévérité et de justice : *Exemplo scilicet ad cunctorum emendationem proficiente, ut ne quis postea admitteret quod omnis in uno populus vindicasset.*

On avait coutume dans l'ancienne loi de lapider quatre sortes de criminels; les adultères, les idolâtres et ceux qui consultaient les devins, les enfants dénaturés qui donnaient des malédictions à leurs pères et mères, et ceux qui blasphémaient le nom de Dieu. Les adultères étaient lapidés, parce qu'après avoir rompu le lien conjugal, il était juste qu'on leur fendît la tête à coups de pierres. Les idolâtres et ceux qui consultaient les devins étaient lapidés, parce que violant une loi qui avait été gravée sur des tables de pierre, ils méritaient qu'on tirât avec d'autres pierres, vengeance de leur impiété. Les enfants qui maudissaient leurs pères étaient aussi condamnés à cette peine, parce que comme il faut avoir un cœur de pierre pour déshonorer ceux dont on a reçu la vie, il ne faut aussi rien moins que des pierres pour écraser ces dénaturés. Enfin les blasphémateurs enduraient ce même châtiment et avec beaucoup de justice, puisqu'ils semblaient être coupables de ces trois autres péchés; je veux dire qu'ils violaient la foi qu'ils devaient à Dieu comme les adultères, qu'ils commettaient un crime scandaleux contre la religion comme les idolâtres; et qu'ils outrageaient le meilleur de tous les pères comme les enfants dénaturés qui n'ont nul respect pour leurs parents.

Tremblez, blasphémateurs, tremblez à la vue d'un tel châtiment. Il était échappé à ce malheureux de dire quelques paroles injurieuses à Dieu, et dès le premier blasphème, il commande qu'on le lapide : combien de fois en avez vous vomi contre lui, et par conséquent combien de fois avez-vous mérité d'être punis? Dieu n'avait point encore déterminé aucune peine contre ceux qui profaneraient son saint nom, et cependant il en ordonne une si sévère contre un péché dont à peine connaissait on l'énormité. Eh! quelle vengeance ne tirera-t-il donc pas de tant de confusions dont vous voulez le couvrir, après toutes les défenses qu'il vous en a faites, toutes les peines visibles et invisibles dont il vous a menacés, toutes les grâces que vous avez reçues de lui et les obligations infinies que vous lui avez! Encore un coup, tremblez, et si ces considérations, quoique très-fortes en elles-mêmes, ne le sont pas assez pour vous émouvoir, considérez qu'en blasphémant, vous commettez un péché qui, non-seulement est comme les autres un principe de réprobation, mais qui en est encore comme un commencement et un signe. Car qu'est-ce qu'un blasphémateur fait sur la terre? Puis-je le dire, et pouvez-vous l'entendre sans frémir? Il fait dès ce monde par ses imprécations, ce que font et ce que feront à jamais les réprouvés dans les enfers.

TROISIÈME POINT.

Quoique tous les péchés mortels soient autant de principes de réprobation, ils n'ont pas néanmoins tous cette funeste propriété d'en être les images sensibles ; ils mettent un homme en état d'être damné; mais ils ne représentent pas toujours cet état, et s'ils rendent tous une âme malheureuse en qualité de causes efficientes; ils ne nous montrent pas tous ce qu'elle est, ni ce qu'elle fait dans son malheur en qualité de signes.

Le blasphème et la haine de Dieu ont seuls, disent les Pères, cette maudite propriété d'opérer et représenter tout ensemble la réprobation, et ce fut peut être la raison pour laquelle l'ange, après avoir montré à saint Jean cette femme dont je vous ai déjà parlé, et qui portait partout sur elle des noms de blasphèmes, lui dit qu'il y avait en elle et dans la bête sur laquelle elle était assise, une espèce de sacrement et de mystère : *Sacramentum mulieris et bestiæ quæ portat eam* (*Apoc.*, XVII). Car comme les sacrements de la loi nouvelle sont des signes visibles de la

grâce invisible qu'ils opèrent, on peut dire que le blasphème est en quelque manière un sacrement renversé et un mystère du démon qui commence et qui représente dès ce monde la cruelle occupation des damnés dans les enfers.

Quelle est-elle, chrétiens? c'est dit le même apôtre dans l'Apocalypse : *De blasphémer le nom de Dieu qui donne pouvoir au démon de les tourmenter par l'ardeur du feu, et de ne point faire pénitence pour lui rendre gloire* (*Apoc.*, XVI).

Or, c'est la triste et la funeste occupation des blasphémateurs qui, à moins que Dieu ne leur touche le cœur par sa miséricorde, commencent à faire dès ce monde ce qu'ils feront un jour en l'autre, et qui vomissent contre Dieu des imprécations dont ils le chargeront quand ils auront repris leurs corps au jugement dernier. Ainsi, quand je vois ces enragés s'en prendre à Dieu, à sa sainteté, à son sang, je les regarde comme des démons incarnés et je leur dirais volontiers : tu commences, misérable, pendant la vie un personnage que tu continueras à jamais après ta mort; et si Dieu n'a pitié de toi, ce que tu fais à présent est comme un prélude de ce que tu feras éternellement dans les enfers.

C'est pourquoi, et je vous prie de ne pas perdre cette réflexion, quand Jésus-Christ, dans saint Marc, chap. III, parle du blasphème contre le Saint-Esprit, il dit que *celui qui blasphémera contre cette troisième personne n'en recevra jamais le pardon, et* qu'*il sera coupable d'un péché éternel. Qui blasphemaverit in Spiritum sanctum non habebit remissionem in æternum, sed reus erit æterni delicti.* Ces paroles si obscures ont toujours fait beaucoup de peine aux Pères et aux interprètes; mais après avoir lu ce qu'ils en ont dit de plus fort, je n'en ai point trouvé qui les ait mieux expliqués à la lettre, ni qui leur ait donné un sens plus propre à mon sujet que Richard de Saint-Victor.

Croire qu'il y ait quelque péché qui forme absolument un obstacle insurmontable au salut, et dont on ne puisse, quelque effort que l'on fasse, obtenir pardon de Dieu, et inférer de là que le blasphème contre le Saint-Esprit est un péché irrémissible et éternel : c'est une pure hérésie; croire que ce blasphème contre le Saint-Esprit n'est autre que l'impénitence finale, l'endurcissement formel d'un cœur déterminé à mourir dans ses désordres et le dernier sentiment d'une âme très-désespérée qui ne s'attend plus à la miséricorde de Dieu, à cause de l'énormité de ses crimes, et dire que par ce moyen ce blasphème est irrémissible et éternel, parce qu'il offense directement celui qui est la rémission de tous les péchés : c'est une opinion autorisée par plusieurs Pères, dit Richard de Saint-Victor, et principalement par saint Augustin qui n'a pas laissé d'y apporter quelque tempérament dans ses Rétractations, parce qu'il ne l'avait pas d'abord expliqué dans ce sens.

Mais, continue ce saint docteur, outre que ce blasphème considéré de cette manière est irrémissible, c'est que selon l'oracle de la Vérité même, celui qui le commet est coupable d'un péché éternel : *Reus erit æterni delicti;* mais comment éternel? On peut dire, répond-il, 1° qu'il est éternel dès qu'il est irrémissible. Car si c'est l'impénitence finale, une damnation éternelle est due par la justice de Dieu à celui qui y tombe, comme une rémission temporelle et une gloire éternelle est accordée, par la miséricorde gratuite de Dieu, à celui qui meurt dans le véritable esprit de pénitence; 2° on peut dire dans un sens plus propre que le blasphème que l'on commet contre le Saint-Esprit est un péché éternel; parce qu'il est inséparable de la haine de Dieu, qui de sa nature est un péché éternel. Car qu'est-ce qu'on appelle péché éternel, si ce n'est celui qui ne finit jamais et qui subsiste pendant toute une éternité? or, comme la charité, selon les principes du grand Apôtre, ne finit jamais : *Charitas nunquam excidit;* aussi la haine de Dieu a, pour ainsi dire, une funeste persévérance; et comme cette charité peut être appelée un mérite éternel, remarquez bien ceci, cette haine, qui lui est directement opposée, peut être nommée un péché éternel.

3° Le blasphème est en un autre sens un péché éternel : comment cela? c'est qu'il commencera dans le temps, et qu'il continuera dans toute l'éternité. Je m'explique. Il y a, dit Richard de Saint-Victor, certains péchés dont les actes finissent en cette vie : mais il y en a d'autres qui s'étendent jusque dans la future. Un adultère, par exemple, est dans un mauvais commerce, il commet pendant sa vie tous les péchés auxquels son infâme passion le porte; mais après sa mort il n'y aura plus d'adultère ni de mauvais commerce. Un avare et un usurier se saisissent du bien d'autrui : voilà un péché temporel; mais il n'y aura plus d'usure ni de vol à faire en l'autre, voilà un péché qui n'est pas éternel. Il n'y a que la haine de Dieu et le blasphème qui aient cette maudite perpétuité. Un homme hait Dieu en cette vie, et il le haïra en l'autre. Un homme blasphème Dieu en cette vie, il le blasphémera encore en l'autre. Si cet homme qui hait Dieu, si cet autre qui le blasphème conçoivent à la mort une véritable douleur de l'avoir offensé, ils n'auront été coupables dans le temps que d'un péché temporel : mais s'ils meurent sans en avoir demandé et reçu le pardon, ils seront coupables dans le temps d'un péché éternel; parce qu'ils en auront non-seulement l'affection, mais qu'ils en formeront encore les actes. *Reus erit æterni delicti.* Malheureux, tu hais Dieu : si tu n'en fais pénitence, tu le haïras éternellement. Malheureux, tu blasphèmes Dieu : si tu ne te corriges, tu le blasphèmeras éternellement par une détestation de sa justice jusqu'au jugement dernier, qui est un blasphème du cœur, et par des imprécations que tu vomiras contre lui quand ton âme sera réunie à ton corps, ce qui est, dit saint Thomas, un blasphème de parole et de bouche.

Considère donc, malheureux, dans quel

état tu le mets, et rentre un moment en toi-même pour connaître l'énormité de ton péché. Ceux qui aiment Dieu parlent toujours de lui en bien; et sont ravis d'en entendre parler : mais ceux qui le haïssent n'en parlent que pour l'outrager et pour inspirer aux autres leur blasphème. Ceux qui parlent bien de Dieu sont marqués, au front, du sang de l'Agneau; ceux qui en parlent mal portent sur le front le caractère de la bête. Hélas! quelle différence! le blasphème est un crime si énorme de lui-même, que le démon, dans la pensée d'un savant interprète, n'osa dire à Dieu que Job le maudirait, mais se servit du mot de bénédiction qui est un terme plus doux, de peur de l'aigrir en lui parlant même du blasphème d'autrui : *Verbum adhibuit speciosius ne Deum verbo asperiore figeret.* Tu es donc pire qu'un enragé et un démon, lorsqu'en toutes rencontres tu vomis tant d'exécrables paroles contre lui.

Puisque cela est ainsi, et que tu ne veux pas te corriger, il faut que je venge la cause de Dieu, que je fasse d'autres imprécations contre toi, afin que le mal que tu lui veux retombe sur ta tête. Mais non, je ne le ferai pas, ce sera le prophète-roi qui, animé d'un saint zèle, prie le ciel de faire descendre tout ce déluge de maux sur les blasphémateurs. *Effunde super eos iram tuam, et furor iræ tuæ comprehendat eos.* Répandez sur eux votre colère, ô mon Dieu, et saisissez-vous-en dans votre fureur. *Fiat habitatio eorum deserta, et in tabernaculis eorum non sit qui inhabitet;* que leurs maisons soient désertes, que personne ne demeure sous leurs tentes, qu'on fuie devant eux, comme on fuirait devant des chiens enragés ou des légions de démons. *Appone iniquitatem super iniquitatem eorum, et non intrent in justitiam tuam.* Multipliez leurs péchés, et qu'ils ressentent toutes les rigueurs de cette impitoyable justice par laquelle vous vous vengez des impies, sans participer aux faveurs de cette autre justice bienfaisante par laquelle vous justifiez les pécheurs. *Deleantur de libro viventium et cum justis non scribantur.* Effacez-les, Seigneur, du livre des vivants, et puisqu'ils ont tant de fois blasphémé votre saint nom, n'écrivez pas leurs noms avec ceux de vos élus.

Tels étaient les vœux de David, ou plutôt telle est la peinture qu'il nous a faite du triste état où les blasphémateurs se réduisent par leur péché. Les lois humaines les condamnent à des peines temporelles : les lois divines leur en font souffrir d'éternelles. Le monde les a en horreur: le ciel les hait, et les déteste. Ils ne sont écrits ni dans les livres du monde pour y avoir de l'emploi, ni dans les livres du ciel pour y être reçus, également odieux au Créateur et aux créatures, parce qu'ils pèchent, et contre la nature, et contre son auteur.

Encore un coup, blasphémateurs, prenez quelques moments pour vous reconnaître, et puisque vous n'êtes pas encore tombés dans l'abîme, faites quelque chose ou pour votre honneur, ou pour votre salut Mais quoi qu'il arrive, chrétiens, opposez-vous à leur scandaleuse impiété, et permettez-moi aujourd'hui de vous faire la même prière que fit autrefois saint Jean Chrysostome, à ses auditeurs dans une pareille occasion.

Vous êtes venus m'entendre avec une grande assiduité, leur disait-il vous voudriez me donner quelque marque de votre reconnaissance. Je ne vous en demande qu'une, mon cher peuple; je ne vous en demande qu'une : c'est de reprendre et de châtier sévèrement ceux que vous entendrez blasphémer dans Antioche. S'ils ne veulent pas se rendre à vos charitables avis, et qu'il faille les frapper, frappez-les, donnez-leur sur la joue, et sanctifiez vos mains par cet effet de votre zèle. Peut-être cette action passera-t-elle pour téméraire ; peut-être vous citera-t-on devant les tribunaux séculiers; peut-être vous traînera-t-on en prison : mais, mes chers auditeurs, allez-y hardiment, et s'il arrive qu'un juge vous condamne à quelque peine, dites-lui avec toute sorte de liberté : Ce que j'ai fait, je l'ai fait par un esprit de charité et de zèle; c'est un misérable qui a blasphémé le Roi des anges. Je l'ai frappé, il est vrai; mais passerais-je pour téméraire et me punirait-on, si j'avais donné sur la joue d'un homme qui aurait dit d'injurieuses paroles contre mon prince? ne louerait-on pas au contraire ma fidélité, et l'intérêt que j'aurais pris à ce que mon roi ne fût pas déshonoré? Or, le Souverain du ciel et de la terre mérite-t-il moins; et, dans une occasion de cette nature où il s'agit de témoigner qui je suis, aurais-je assez de lâcheté et d'indifférence pour ne point prendre son parti (*Chrysost.*, *hom.* 1, *ad populum.*

Oserais-je, messieurs, vous faire la même prière; mais qui suis-je? c'est Dieu même qui vous la fait, et c'est un commandement exprès qu'il vous impose. *Vous dénoncerez*, dit-il à son peuple, *celui que vous aurez entendu blasphémer*, *afin qu'il soit puni comme il le mérite*, *et si vous ne le faites*, *vous porterez vous-mêmes son péché. Nisi indicaverit, portabit iniquitatem suam.* Acquittez-vous donc fidèlement de ce devoir : par ce moyen vous arrêterez les blasphèmes; si vous y êtes sujets, vous appréhenderez d'en souffrir la peine, et si vous en êtes exempts, vous serez cause que les autres en vous appréhendant s'en abstiendront. Par ce même moyen, Dieu sera honoré, et comme il s'engage de glorifier ceux qui le glorifient, vous recevrez l'effet de ses promesses, que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON XLVII.

POUR LE DIX-NEUVIÈME DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'Enfer.

Tunc dixit rex ministris : Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores. Ibi erit fletus et stridor dentium : multi enim sunt vocati, pauci vero electi.

Le roi dit à ses officiers : Jetez-le pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus (*S. Matth., ch.* XXII).

Voici, chrétiens, un mystère et un exem-

ple que Jésus-Christ nous propose en même temps dans l'Evangile ; et j'ajoute même, que voici le plus tragique de tous les exemples, et le plus terrible de tous les mystères. Il nous parle d'un homme qui, ayant eu la témérité d'entrer sans avoir la robe nuptiale, dans une salle où un roi faisait les noces de son fils, en fut pour cette seule raison, honteusement chassé, et, qui plus est, précipité dans un lieu non-seulement obscur par les ténèbres qui y sont répandues, mais encore terrible par les grands maux qu'on y souffre. O Dieu! quel exemple!

Mais comme Jésus-Christ voulait nous laisser, par cette triste aventure, l'idée de la réprobation des pécheurs que la justice, trouvant, à la mort, dépouillés de charité, condamne à être précipités dans les enfers; et comme d'ailleurs nous nous flattons presque tous que ces sortes de châtiments sont extraordinaires et rares, qu'a-t-il fait? il a donné à cette étrange parabole une explication encore plus étrange, et pour nous ôter cette pensée, il nous a avertis que le ciel n'étant que pour les élus, et l'enfer étant rempli de ceux qui n'ont été simplement qu'appelés, le nombre des uns est incomparablement plus grand que celui des autres : *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi.* O Dieu! quel mystère! desquels serons-nous, chrétiens? nous sommes du grand nombre des appelés, je l'avoue, et c'est ce qui nous console. Mais serons-nous du petit nombre des élus? nous n'en savons rien, et c'est ce qui doit nous faire trembler. Paraîtrons-nous à la mort revêtus de la robe nuptiale, ou bien serons-nous comme ce malheureux qui ne l'avait pas? Mourrons-nous dans la charité et dans le baiser de Dieu, ou bien mourrons-nous dans le péché et l'impénitence finale? Encore un coup, nous n'en savons rien; cependant, il n'y a point d'autre terme que celui d'une bienheureuse ou d'une malheureuse éternité, point d'autre voie que celle de la dernière grâce, ou accordée par la miséricorde de Dieu, ou refusée par sa justice; point d'autre livre que celui dans lequel les noms des élus sont écrits, ou celui qui renferme ceux des damnés; point d'autre comble que celui des péchés ou des grâces; point d'autre sort que celui de la prédestination ou de la réprobation : et toutefois Jésus-Christ nous dit aujourd'hui que s'il y en a beaucoup d'appelés, il y en a très-peu d'élus. *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi.*

C'est ce qui m'avait déterminé d'abord à faire deux propositions, qui eussent expliqué par ordre tout mon évangile, en vous parlant de ce mystère et de cet exemple. Je vous aurais montré que de tous les malheurs dans lesquels un homme peut tomber, il n'y en a point de plus grand que celui d'être damné, voilà l'exemple : mais ensuite, j'aurais ajouté qu'en menant la vie que l'on mène, il n'y a presque point d'autre sort à attendre que celui d'être damné. Voilà le mystère, et tout le sens de notre parabole. Mais comme ces deux propositions sont trop étendues, je m'arrête à la première, sans toutefois m'éloigner entièrement de l'autre, d'où je tirerai des conséquences morales pour notre instruction. Demandons pour cet effet au Saint-Esprit ce don de crainte qui est le commencement de la sagesse, et jetons-nous aux pieds de la sainte Vierge, afin qu'elle offre nos prières à cet adorable Fils, qu'elle conçut lorsque un ange lui dit : *Ave.*

Perdre par sa faute l'unique et le souverain bien, souffrir sans relâche de cruels et d'insupportables maux, perdre ce bien et souffrir ces maux pour toujours, c'est sans doute la plus grande de toutes les peines : et cependant c'est celle d'un damné, dont nous avons une triste image en la personne de ce malheureux, dont il est parlé dans notre évangile.

On lui lia les pieds et les mains, et on le jeta dans une ténébreuse prison où il n'y a que pleurs et que grincements de dents. Or, c'est là le funeste état des réprouvés dans l'enfer, et ce en quoi consistent toutes les circonstances de leur damnation. En effet, que veulent dire ces ténèbres où il fut jeté, sinon la privation de la vue de Dieu que souffrent les damnés, et que les théologiens nomment la peine du dam? Ces pleurs, ces grincements, ces contorsions, ne sont-ce point autant d'effets de ces insupportables douleurs, que ces malheureux endurent, et qu'on appelle la peine du sens? Enfin, par ces fers qu'on lui mit aux pieds et aux mains, pouvons-nous entendre autre chose que cette impuissance absolue dans laquelle sont ces misérables, de sortir du lieu de leurs ténèbres et de leurs tourments? et c'est ce qu'on appelle l'éternité et la consommation de leurs peines.

Tel est l'ordre, dit saint Prosper, que la justice divine met dans ce lieu de confusion et de désordre. Quand un réprouvé est sur la terre, il s'éloigne malicieusement de Dieu; et pour son châtiment dans l'enfer, il est condamné à ne le point voir : *Mittite eum in tenebras exteriores.* Quand un réprouvé est sur la terre, il s'attache à la créature qui contribue à son plaisir, et dont il se sert pour offenser Dieu; mais pour son châtiment dans l'enfer, cette créature le tourmente avec tant de cruauté, que l'excès de sa douleur paraît par ses hurlements, ses pleurs et ses grincements de dents : *Ibi erit fletus et stridor dentium.* Quand un réprouvé est sur la terre, il ne voudrait jamais quitter ni le monde, ni son péché : et pour son châtiment dans l'enfer, il ne sortira jamais de ce lieu de son supplice, parce qu'il y aura les pieds et les mains liés. *Ligatis pedibus et manibus ejus mittite eum.*

Par ce moyen l'on peut dire avec saint Prosper, qui a très-bien expliqué toutes les circonstances de notre Evangile, qu'un damné souffre de tout côté; du côté de Dieu qui le rejette, du côté des créatures qui le tourmentent, du côté de l'éternité qui l'accable. Ou, si vous voulez que je le définisse en moins de paroles, qu'est-ce qu'un damné? C'est un malheureux qui est tourmenté par ses pertes,

par ses douleurs, par son désespoir. Je distingue tous ces caractères dans mon Evangile et j'en vais faire tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Si je dis que l'enfer est un lieu de ténèbres, ne croyez pas, messieurs, que je parle seulement de ces ténèbres extérieures qui le couvrent. Je sais que c'est une prison obscure par sa situation et que l'enfer, selon la commune opinion, étant au centre de la terre, le soleil ne le pénétra et ne le pénétrera jamais; je parle d'autres ténèbres, infiniment plus grandes et plus funestes, dont les réprouvés sont enveloppés, par un éloignement terrible de cette véritable lumière qui éclaire les hommes en ce monde et dont la vue fait leur félicité dans l'autre.

Il y a dans la pensée des Pères trois sortes de ténèbres dont les unes sont naturelles, les autres volontaires, et les dernières inévitables et nécessaires. Les premières ne sont que des signes et des images de réprobation, les secondes en sont des dispositions et des préjugés; mais les troisièmes en font la nature et les plus rigoureuses peines.

Les ténèbres dont toute l'Egypte fut couverte pendant que la terre de Gessen où était le peuple de Dieu jouissait d'une agréable lumière, sont ces premières ténèbres qui, quoique naturelles et sensibles, ne laissent pas de marquer l'aveuglement intérieur d'une âme réprouvée, pendant que celles qui sont prédestinées jouissent et profitent des lumières de la grâce. Ces ténèbres spirituelles dont étaient enveloppés l'esprit et le cœur des pharisiens auxquels Jésus-Christ reprochait que *tout aveugles qu'ils fussent, ils conduisaient d'autres aveugles*, sont ces secondes ténèbres qui mettent une âme en état de réprobation; en sorte que, comme les élus, par une fidèle coopération aux lumières de la grâce qui vient de Dieu, se disposaient à entrer dans celles de sa gloire qui en sont les récompenses : *In lumine tuo videbimus lumen;* aussi les damnés, par ce volontaire aveuglement dans lequel ils ont vécu, tombent dans un autre qui, comme je vous ai dit, n'est plus volontaire, mais nécessaire et inévitable, parce qu'il est la dernière peine du péché; et ce fut dans ces ténèbres qu'on jeta ce malheureux de notre Evangile, afin qu'il demeurât dans une obscure prison, où il ne vît plus ce roi qui l'avait invité à son festin et qui, cependant, l'avait rejeté loin de lui et était résolu de ne plus le voir : *Mittite eum in tenebras exteriores.*

Or, voilà l'état d'un damné dont la première et la plus cruelle peine est d'être oublié, abandonné, séparé, rejeté, haï et maudit de Dieu; de ne l'avoir plus pour conducteur, pour lumière, pour guide, pour père, pour sauveur, de n'en être plus éclairé, aimé, protégé, béni : *Abscondam faciem meam ab eo.* Je lui cacherai mon visage, dit Dieu, et il ne me verra jamais. Etat si terrible que tous les Pères et les Théologiens demeurent d'accord que, si, par impossible, un damné pouvait voir et aimer Dieu, tous ces inconcevables tourments qu'il souffre changeraient de nature, et l'enfer avec tous ses démons ne serait plus enfer.

Je vous avoue que c'est ici l'une des vérités les plus difficiles à persuader aux chrétiens qui conviennent aisément des autres. Il faudrait qu'une âme sût ce qu'elle est à l'égard de Dieu et ce que Dieu est à son égard, pour pouvoir comprendre quel malheur c'est de ne le point voir. Ainsi souffrez que je soulage d'abord votre imagination et la mienne par quelques exemples qui nous fassent connaître la grandeur de cette perte.

Représentez-vous la personne du monde qui vous a le plus aimé et à laquelle vous avez des obligations infinies; un ami généreux, fidèle, constant, que vous avez toujours reconnu inviolable dans sa parole, magnifique dans ses présents, sincère dans son amitié, patient dans les choses mêmes où vous l'avez désobligé; mais qui, étant enfin las de souffrir vos ingratitudes et vos rébellions, a pris une ferme résolution de ne plus vous voir lorsque vous auriez plus de penchant à recourir à lui et qu'il serait plus en état de vous faire du bien.

Représentez-vous la douleur d'une femme, quand, après avoir été tirée de la servitude, par la générosité d'un prince qui l'a épousée, après avoir reçu de ce royal et magnifique époux tous les témoignages d'une affection dont elle était indigne, se serait honteusement abandonnée à un infâme corrupteur, et attiré la juste colère de ce prince qui, dans sa fureur, aurait juré de ne la jamais voir. Représentez-vous toutes ces choses, dit saint Chrysostome, et après avoir sérieusement examiné les circonstances de ces deux exemples, dites que ce n'est là qu'une faible image de la peine que la privation de Dieu cause à une âme réprouvée qui se l'est attirée par son péché.

En effet, plus le bien que l'on perd est grand, plus la perte en est sensible : or, il est inutile de vous dire que Dieu est le plus grand de tous les biens, qu'il est seul le souverain bien; qu'il est *seul*, comme il dit à Moïse, *tout bien : Ostendam tibi omne bonum;* et, par conséquent, le perdre et ne le pas voir, c'est tout perdre.

Nous lisons dans le chapitre dix-huitième du livre des Juges, que six cents soldats de la tribu de Dan, étant entrés dans la maison de Michas, emportèrent ses trésors, emmenèrent ses enfants et son prêtre, prirent l'éphod et les idoles des dieux qu'il adorait. Cet homme inconsolable de cette perte qu'il venait de faire, les poursuivit avec ce qui lui restait de domestiques; et comme il criait après eux, ils lui dirent en se retournant : Qu'as-tu, et qu'est-ce qui te fait crier? *Quid tibi vis? cur clamas?* ce qui me fait crier? leur répondit-il, eh! vous le savez : *Deos meos quos feci mihi tulistis, et sacerdotem et omnia quæ habeo, et dicitis : quid tibi est?* Vous m'avez ôté mes dieux, mon prêtre, mes enfants, tout ce que je possède, et vous me demandez ce que j'ai

Que veux-je dire, messieurs? l'application que je vais faire de cette figure à mon sujet

en est fort éloignée, je l'avoue ; mais aussi la perte de Dieu entre si difficilement dans l'imagination des hommes, qu'on ne peut leur en donner d'idées que par des choses qui sont infiniment moins que lui. Un chrétien pendant sa vie est la maison et le temple de Dieu, dit l'Apôtre. C'est là qu'il demeure par sa grâce, par la participation des sacrements, par ses inspirations secrètes, par ses instructions sensibles, par l'infusion des vertus et des habitudes surnaturelles. On peut dire que ses bonnes œuvres sont ses enfants, les meubles et les richesses de sa maison, que son esprit et son cœur y offrent à Dieu en qualité de prêtres, ou des holocaustes par une entière soumission à ses saintes volontés, ou des hosties pour le péché, par ses mortifications et ses pénitences, ou des victimes pacifiques par ses prières et les saintes actions qu'il fait. Heureuse l'âme qui se trouve en cet état, et qui y meurt, mais malheureuse celle qui, enveloppée des ténèbres de son péché, et moins appliquée à conserver la grâce que Michas ne le fut à garder sa maison, se voit inopinément dépouillée par les démons de tout ce qu'elle avait de plus précieux, et privée de son Dieu ! C'est alors qu'elle commence à reconnaître la grandeur de sa perte ; c'est alors qu'elle sait, par une triste expérience, *combien il est amer d'être séparé du Seigneur ;* c'est alors enfin qu'elle dit aux démons qui se réjouissent de son malheur : Vous m'avez ravi mon Dieu, et en me le ravissant vous m'avez ôté mon prêtre, mes biens, mes espérances et tout ce que j'avais de plus cher.

Michas ne dit pas d'abord à ces soldats : vous avez emmené mes bestiaux, vous avez volé mes trésors, il ne leur parla pas même de ses enfants : il ne se plaignit que de la perte qu'il avait faite de ses dieux, comme pour leur dire qu'il avait tout perdu en les perdant. Ce n'était cependant que des idoles qu'il avait fabriquées, *Deos quos mihi feci :* et vous pouvez juger par là quelle est la consternation, le trouble, la désolation, la rage d'une âme réprouvée qui perd non pas des dieux imaginaires, mais le vrai Dieu qu'elle ne verra jamais, et qui le perd par sa faute après avoir eu tant de droits sur lui.

Car ce qui fait le supplice d'un chrétien réprouvé, c'est l'idée toujours présente qu'il a de Dieu qui l'a tiré des ténèbres de l'idolâtrie et du péché, pour le conduire à son admirable lumière, et dont cependant il a rejeté les inspirations et méprisé les grâces. C'est l'actuelle réflexion qu'il fait sur tant de bienfaits dont il a abusé, sur tant de mouvements intérieurs qu'il a étouffés en lui-même, sur tant d'exemples au dehors dont il n'a pas voulu profiter, sur tant d'empressements et d'invitations charitables auxquelles il a malicieusement refusé de se rendre. C'est là *le ver qui ne mourra jamais*, et qui le déchirera sans relâche. Quand nous sommes tombés dans quelque malheur par notre faute, nous sommes insupportables et aux autres et à nous-mêmes, nous nous reprochons ou notre lâcheté, ou le peu de prévoyance que nous avons eue ; mais soit amour-propre, soit espérance, nous nous consolons, tantôt en rejetant notre malheur sur d'autres causes, tantôt en cherchant quelques excuses pour nous disculper, ou du moins en détournant ces pensées qui nous donneraient trop de chagrin.

Il n'en est pas ainsi des damnés ; il n'y a nul relâche, nul intervalle, nulle excuse, nul moyen de se consoler de leur perte et de n'y point penser. Dans cent mille millions de siècles, il n'y aura pas un seul mois, dans un mois pas une seule semaine, dans une semaine pas un seul jour, dans un jour pas un seul moment, où ils ne pensent à Dieu, où ils ne reconnaissent leur faute, où ce ver immortel ne les ronge et ne les déchire. *Ils ont aimé la malédiction, et elle tombera sur eux*, dit David ; *ils n'ont pas voulu la bénédiction, et elle s'éloignera d'eux ;* et de là qu'arrivera-t-il ? c'est qu'ils souffriront cette malédiction, non pas successivement et en partie, mais indivisiblement et tout entière, comme un vêtement dont ils seront couverts de toutes parts. Je n'en dis point encore assez. On ôte quand on veut un vêtement incommode, et les damnés ne pourront jamais détourner cette malédiction de dessus eux ; elle sera intérieure, et elle entrera dans leur âme comme une eau empoisonnée descend dans un estomac. Ce n'est pas encore assez, on peut, par un vomissement ou par d'autres remèdes, rejeter l'eau qu'on aura bue ; mais cette malédiction sera comme une huile qui entrera jusque dans la moelle de leurs os ; car c'est ainsi que ce prophète s'en est expliqué dans l'un de ses psaumes (*Psal.* CVIII).

Quand David se représente que ses ennemis lui demandent où est son Dieu, il pleure nuit et jour, tant son éloignement lui est sensible. Quand Madeleine ne trouve plus Jésus-Christ, elle est inconsolable, et sans avoir égard aux autres pertes qu'elle a faites, elle s'écrie dans sa douleur : *On m'a enlevé mon maître, et je ne sais où on l'a mis.* Or, si ce sont là les sentiments de ces âmes qui commencent à connaître ce que Dieu vaut, par les idées que sa miséricorde leur donne de sa grandeur ; quelle sera la douleur de celles qui l'ont perdu pour jamais par leur faute, et qui en ont une autre connaissance par les vives et sensibles impressions que sa justice laisse dans le fond de leur substance ? Je m'explique.

Quelque épaisses que soient les ténèbres dont les réprouvés sont enveloppés dans les enfers, et quelque éloignés qu'ils soient de Dieu, on peut dire, avec saint Bernard et saint Thomas, que s'ils ne le voient pas pour jouir de lui, ils ne le voient que trop pour reconnaître la perte qu'ils en ont faite par leurs péchés.

Isaïe, parlant des réprouvés, dit : Tantôt qu'ils ne verront pas la gloire de Dieu, parce qu'ils ont péché dans la terre des saints : *In terra sanctorum iniqua gessit, et non videbit gloriam Domini;* et tantôt il assure que les yeux de ces aveugles leur seront ouverts, et qu'ils le verront au travers des ténèbres

et de l'épaisse nuit qui les couvre : *De tenebris et caligine oculi cæcorum videbunt.* A prendre ces passages à la lettre, il y aurait, ce semble, quelque contradiction ; mais cette contradiction apparente ne sert qu'à nous représenter le malheur des damnés, et l'inconcevable grandeur de leur perte.

Il y a en Dieu, par rapport à nous, des perfections charmantes et qui font notre consolation ; mais il y en a aussi de rigoureuses qui augmentent notre malheur. Il y en a dont la vue nous console, il y en a dont la vue nous confond. Il y en a que Dieu ne fait voir que du côté qu'elles sont capables de donner de la joie ; il y en a aussi qu'il ne montre que du côté qu'elles peuvent causer de la douleur; il y en a qu'il fait voir de près, il y en a qu'il n'expose que de loin : tout ceci est fondé dans l'Ecriture.

Si les réprouvés ne connaissaient ni la grandeur, ni la gloire, ni la miséricorde de Dieu, ils ne ressentiraient pas pleinement le malheur d'en être séparés ; ils seraient comme ces aveugles de naissance qui, quoique privés de l'avantage de voir le soleil, n'en souffrent la privation que faiblement ; ou comme ces enfants morts sans baptême, auxquels, dans la pensée des Pères grecs, l'éloignement de Dieu n'est nullement sensible. Mais s'ils voyaient aussi cette grandeur, cette gloire et cette miséricorde de près, ils pourraient avoir quelques alternatives de bien et de mal dans leurs peines, et passer ainsi successivement de l'affliction à la joie, comme Origène se l'est faussement imaginé. Ils le voient donc pour en être confondus, mais ils ne le voient donc pas pour en être consolés : *Vident ergo ut confundantur, et non vident ut consolentur.* Ils le voient comme Moïse vit la terre promise dont la vue ne servit qu'à l'affliger davantage, puisque Dieu lui dit : *Regarde-la bien, mais sache que tu n'y mettras jamais le pied.* Ou, pour me réduire à un exemple plus propre, ils le voient comme le mauvais riche vit Abraham : *Elevans oculos suos cum esset in tormentis vidit Abraham de longe;* il ne le vit que de loin du milieu de ses tourments, je veux dire qu'ils ne le voient qu'afin que, concevant qu'il est l'avantage des bienheureux qui le possèdent, ils ressentent plus vivement quelle est la peine des malheureux qui le perdent.

O que cette situation leur est pénible, et qu'ils sont mal placés, dit saint Bernard : *O quam male mali omnes locati sunt* (*Lib.* V *de Consid.*, *c.* 3, *n.* 36) ! ils sont exposés à la lumière de la vérité qui connaît tout, et en même temps ils sont opposés à la droiture de la vérité qui juge tout. Ils voient cette beauté primitive, source de toutes les beautés créées, et ils savent qu'ils ne jouiront jamais de ses chastes embrassements. Ils voient cette bonté et cette miséricorde essentielles, et ils savent qu'elle sera éternellement inflexible, et qu'ils ont mérité d'en être séparés pour jamais.

Mais ce n'est pas seulement du côté de leur esprit que cette perte leur est sensible : les mouvements de leurs cœurs et les efforts de leurs volontés la leur rendent encore plus insupportable. Il y a comme deux volontés dans les damnés, dit saint Thomas : une volonté qui vient de leur nature, une volonté qui vient de leur choix. Cette première volonté est bonne, parce qu'elle les porte au bien ; mais la seconde est mauvaise, parce qu'ils l'ont corrompue par les péchés dans lesquels ils sont morts. Par cette première volonté, ils voudraient s'unir à Dieu ; mais par cette seconde volonté, ils haïssent Dieu, et s'éloignent nécessairement de lui. Par cette première volonté, ils forment des désirs, par cette seconde volonté, ils les étouffent, ou, pour vous l'expliquer avec saint Grégoire de Nysse, saint Epiphane, saint Jérôme, saint Augustin et saint Bernard, l'invincible obstination qu'ils ont au mal, et par laquelle ils ne peuvent ni se repentir de leurs péchés; ni faire aucunes bonnes œuvres, non plus que les démons, combat nécessairement et perpétuellement cette première et naturelle inclination qu'ils ont d'aller à Dieu comme à leur dernière fin. *Quid iniquis voluntatibus tam contrarium et adversum quam semper conari, impingere semper et frustra? væ oppositis voluntatibus solam suæ profecto aversionis referentibus pœnam. Quid tam pœnale quam semper velle quod numquam erit? quid tam damnatum quam voluntas addicta huic necessitati volendi, nolendique, ut ad utrumlibet jam sicut non nisi perverse, ita non nisi misere moveatur? In æternum non obtinebit quod vult, in æternum nihilominus sustinebit, et digne omnino, ut qui ad nihil afficitur quod deceat, ad nihil umquam quod libeat evadat* (*Bern.*, *l.* V *de Consol.*, *cap.* 12).

C'est là ce qui fait leur douleur et leur rage, douleur non pas corporelle et extérieure, mais spirituelle et secrète, qui les divise, qui les consume, qui les dévore; douleur qui vient d'une perpétuelle contradiction et d'une répugnance nécessaire à ce qui est et à ce qui n'est pas, aux tourments qu'ils souffrent, et à la vue de Dieu dont ils pouvaient jouir, et dont ils sont toutefois privés. Or, qu'y a-t-il de plus douloureux et de plus affligeant que ces contradictions et ces combats? qu'y a-t-il de plus contraire à des volontés criminelles, que de faire toujours des efforts inutiles, que de s'approcher toujours et d'être toujours repoussés, que d'avancer toujours et de se retirer toujours par des mouvements qui s'animent et qui s'étouffent? N'obtenir jamais ce que l'on souhaite, et souffrir à jamais ce que l'on déteste, être uni à Dieu et en être séparé, lui être uni par des efforts d'une volonté naturelle, et en être séparé par des mouvements d'une volonté mauvaise, lui être uni pour être immortel, en être séparé pour être malheureux, l'avoir pour juge et ne l'avoir pas pour rédempteur, ou plutôt recourir à lui en qualité de rédempteur, et en être repoussé avec plus de force, en qualité de juge : oh! quelle effroyable peine!

Apprenons de là, chrétiens, une grande vérité. Puisque je vous ai promis de joindre.

dans l'explication de mon évangile, le mystère à l'exemple, tirons pour notre instruction la conséquence qui suit de ces grands principes que je viens d'établir.

Ce qui fait la peine des damnés, c'est qu'ils ont une volonté contraire à celle de Dieu, et que Dieu a une volonté nécessairement contraire à la leur. Ils n'ont pas voulu, pendant leur vie, ce que Dieu voulait, Dieu ne voudra pas, après leur mort, ce qu'ils voudront. Dieu voulait qu'ils parussent dans son festin revêtus de la robe nuptiale, afin d'être assis, comme les autres conviés, dans la salle des noces ; et parce qu'ils ont refusé de la porter, Dieu, pour combattre leur mauvaise volonté par une volonté droite et juste, les fera jeter dans les ténèbres extérieures, où ils ne voudraient pas être. Dieu les avait appelés par la loi qu'il leur avait donnée, il les avait appelés par les grâces qu'il leur avait accordées pour l'accomplir ; mais ils ont violé cette loi, ils ont méprisé ces grâces, et ils se sont peu souciés de répondre à cette vocation divine. A présent qu'ils sont dans les enfers, ils voudraient voir Dieu, et n'en être point séparés dans ces ténèbres qu'ils ont en horreur, et toutefois c'est là ce qui leur arrive, et ce en quoi consiste leur plus grande peine : *Nollent omnino puniri, justum est autem puniri, qui punienda gesserunt ; nolunt igitur quod justum est, sed qui non vult quod justum est, justa ejus voluntas non est. Duo sunt quæ injustam comprobant voluntatem ; vel cum peccare, vel cum impune peccasse libet. Quibus ergo peccare libuit quandiu licuit, et cum jam non possunt, inultum manere volunt quod peccaverunt, quid in hoc sapientiæ vere, quid bonæ voluntatis apparet* (*Bern. de grat. et liber. arb. c.* 9, *n.* 8)?

Or, voilà le mystère joint à l'exemple, et l'excellente réflexion que j'ai trouvée dans saint Bernard. Si parmi ce grand nombre de chrétiens qui sont appelés, il y en a peu d'élus, n'en rejetons pas la faute sur le refus et la soustraction des grâces, disons au contraire que c'est d'autant qu'il y en a peu qui répondent à la vocation de Dieu et qui fassent sa volonté. Hélas ! qui est-ce qui la fait, cette sainte volonté, dans l'état où il est appelé, ou plutôt qui est-ce qui ne la méprise et ne la combat pas? Voulez-vous bien que je descende dans un petit détail, pour vous confondre, ou pour me confondre avec vous tout le premier?

Mais par où commencerai-je? sera-ce par les maîtres? sera-ce par les serviteurs? sera-ce par les pères de famille ou par les enfants? par les personnes qui vivent dans le célibat ou par les personnes mariées? par les filles, ou par les femmes? par les jeunes gens ou par les vieillards? Par quel sexe, par quelle dignité, par quel âge, par quelle profession, par quel métier commencerai-je?

Si je commence par les maîtres et par les personnes publiques, ah ! que j'y trouverai d'opposition à la volonté de Dieu et à sa vocation gratuite ! que de voleries, que de parjures, que d'emportements, que de concussions, que d'impiétés ! quelle dureté envers les pauvres, quelle inhumanité envers les misérables, quelle irréligion envers Dieu, quelle délicatesse dans leur table, quelle profusion dans leur jeu, quelle magnificence dans leur train, quel orgueil dans leur esprit et dans leur cœur ! Il n'y a presque point de tentation qui ne les renverse, point de passion qui ne les trouble, point d'occasion criminelle qu'ils ne recherchent, de saint mouvement qu'ils n'étouffent par une volonté déterminée à perdre plutôt Dieu qu'à se voir privés de leurs biens ou arrachés de leurs plaisirs.

Si j'examine les désordres qui arrivent parmi les serviteurs, et si j'entre dans le détail de ce qui se passe dans les conditions, tant privées que publiques, je n'y entendrai que des médisances et des blasphèmes, je n'y verrai que des infidélités et des friponneries. Si les maîtres n'ont point de religion, les serviteurs en ont encore moins ; si les pères de famille scandalisent leurs enfants, les enfants sont encore plus corrompus que leurs pères. Si l'on n'ose tremper ses mains dans le sang de son ennemi, on le tue par son envie, on le déshonore par ses détractions, on l'irrite par ses railleries, on le persécute et on le dépouille par ses injustices.

Peut-être que les filles et les femmes sont plus soumises à la volonté de Dieu et plus appliquées à écouter sa voix qui les appelle ; mais hélas ! que j'y trouve de jalousie, d'afféterie, de mollesse, de pensées criminelles, d'orgueil, de sales amours et d'impudicités secrètes ! Tout est presque corrompu : âge, sexe, profession, métier ; si les jeunes gens ne sont pas avares, ils sont impurs ; si les vieillards sont chastes, ils sont durs et impitoyables : ceux qui ne se laissent point aller à la vengeance se laissent amollir par le plaisir, et ceux qui résistent à la tentation du plaisir succombent à celle de la vanité ou de la vengeance.

Ce détail de morale irait à l'infini ; mais vous voyez par là que s'il y a peu d'élus et beaucoup de réprouvés, c'est parce qu'il y en a très peu qui fassent la volonté de Dieu ; et, par ce même principe, vous comprenez pourquoi ils sont tourmentés par une volonté contraire. Si nous faisions en ce monde ce que Dieu veut, Dieu ferait en l'autre ce que nous voudrions ; si, en ce monde nous nous attachions à Dieu et à l'accomplissement de sa volonté, nous le verrions et nous le posséderions en l'autre ; mais parce que la plupart des chrétiens ont des sentiments contraires aux siens, il leur sera aussi éternellement opposé ; ils n'ont pas voulu le voir quand ils ont pu, ils ne le verront pas quand ils souhaiteront davantage de lui être unis. Ils se sont séparés de lui pendant leur vie, ils en seront séparés après leur mort ; et dans cette fâcheuse séparation, quelles douleurs extérieures ne souffriront-elles pas ! c'est ce qu'il faut que je vous explique dans la seconde partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Comme la possession de Dieu dans le ciel

est suivie de la jouissance de toutes sortes de plaisirs et de biens, il faut aussi que sa privation et sa perte soient accompagnées de toutes sortes de maux ; et, puisqu'il est dit que ce malheureux de notre évangile *fut jeté en un lieu où il n'y a que pleurs et que grincements de dents*, il faut conclure avec les Pères qu'outre cette peine intérieure dont je viens de vous parler ; il y en a une autre extérieure et sensible qui produit ces horribles convulsions dans un damné.

On demande dans l'école, et peut-être le demande-t-on avec plus de curiosité que de fruit, si une âme dans l'état de sa séparation peut souffrir des douleurs sensibles, et s'il y a quelque apparence qu'un agent corporel imprime sa vertu par une action réelle sur une substance essentiellement dégagée de la matière.

Si je m'arrête à répondre à cette question, ce ne sera que vous faire concevoir plus distinctement combien grande est la douleur que souffre une âme réprouvée, avant même qu'elle soit réunie à son corps. Or pour vous en donner d'abord quelque légère idée, car qui pourrait bien expliquer cette infinité et cette immensité de maux, je vous prie de faire réflexion sur trois choses : sur la toute-puissance d'un Dieu qui veut se venger, sur l'activité des créatures qui servent d'instrument à Dieu dans ses vengeances et sur la sensibilité d'une âme qui est entre les mains d'un Dieu vengeur : il n'y a rien de plus terrible que Dieu dans l'exercice d'une justice dépouillée de toute miséricorde; il n'y a rien de plus actif qu'une créature élevée à des effets extraordinaires par la justice et la toute-puissance de Dieu; et enfin il n'y a rien de plus malheureux qu'une âme ouverte à tous ces traits de la colère divine et exposée à toute la violence de ses créatures : après cela, ne me demandez pas s'il y a dans l'enfer des douleurs sensibles, et comment une âme spirituelle peut recevoir toutes les impressions d'un agent corporel dans l'état de sa séparation.

La justice et la miséricorde ont leurs temps, de même qu'elles ont des sujets qui leur sont affectés et sur lesquels elles se répandent : il y a des vases d'honneur, et ils sont destinés pour la miséricorde; il y a des vases d'ignominie et de colère, et ils sont réservés pour la justice. L'on dirait cependant que ces choses changent quelquefois de face : souvent la justice éprouve ces vases d'honneur, et souvent la miséricorde agit sur ces vases de colère, ou, pour mieux dire, le temps de cette vie est un temps où la justice n'agit pas tellement qu'elle ne soit accompagnée de la miséricorde, et la miséricorde ne se répand pas si abondamment que la justice perde entièrement ses droits.

De là vient que ces deux adorables perfections se contre-balançant, pour ainsi dire, l'une l'autre, n'agissent jamais ici-bas dans toute leur étendue. Quand le Saint-Esprit parle des épanchements de la miséricorde en cette vie, il dit que ce n'est qu'un commencement de miséricorde qui coule goutte à goutte : *Initium misericordiæ stillans*, au lieu que, pour nous représenter ce qu'elle fait en l'autre, il la compare à un fleuve de paix qui, enflé de ses eaux, coule avec majesté, à un torrent qui, n'ayant plus de digue, qui l'arrête, ne fait que des inondations de bonheur et de gloire : *Declino desuper eam quasi fluvius pacis, et quasi torrens inundans gloriam gentium* (*Isai*, LXVI).

La justice divine qui a ses vases d'ignominie et de colère, comme la miséricorde a ses vases d'honneur et de paix, a aussi comme elle son temps et n'agit pas toujours avec une égale force. Quand elle veut se venger ici-bas de la rébellion et de l'insolence des pécheurs, elle ne se fait qu'un chemin à ses vengeances : *Viam fecit semitæ iræ suæ*. Adam, chassé du paradis terrestre et condamné à mort avec toute sa postérité, toute la terre submergée par le déluge, de grandes villes réduites en cendres par une pluie de feu et de soufre, des hommes ensevelis tout vivants dans la terre, d'autres affligés de famine et de peste, de vastes empires ravagés par des sauterelles et des grenouilles, des armées entières noyées dans la mer Rouge, des rivières changées en sang, des aînés de toutes les familles tués par un ange exterminateur, des ténèbres, des guerres, des incendies, tout cela n'est qu'un chemin qui conduit à un autre encore plus terrible : tout cela n'est qu'une disposition aux redoutables vengeances de Dieu : *Viam fecit semitæ iræ suæ*. Tout cela est comme un prélude et un essai d'une infinité de maux qui sont au-dessus de la faible portée de nos esprits, et que nous ne pouvons concevoir qu'en disant : Si ce ne sont là que de petits commencements de la justice de Dieu, que sera-ce quand elle agira de toute sa force? Si ce ne sont là que des chemins à sa colère, que sera-ce de sa colère même? S'il est si terrible quand la miséricorde arrête son bras, que sera-ce quand il n'y aura plus de miséricorde?

Vous pouvez juger par là quel est le malheur des damnés, et quelles sont les douleurs qu'ils endurent! Quand Dieu les frappe dans les enfers, ce n'est plus un commencement et une préparation de sa justice; elle agit sur eux de toute sa force : ce n'est plus un chemin qu'elle se fraye; elle est arrivée à son terme. Ce n'est plus la miséricorde qui l'arrête, elle est animée et enflammée par la miséricorde même. C'est pourquoi si l'on ressent tant de maux dans le chemin, combien en souffrira-t-on dans le terme?

Le prophète Isaïe parlant de la justice de Dieu dans ces deux temps, nous fait voir la grande différence qui s'y rencontre (*Isai.*, XXX). Ici-bas, Dieu se contente de nous menacer, et pour nous montrer quelle est la force de son bras quand il veut se venger pleinement, il nous en fait juger par les différents fléaux qu'il nous envoie : *Terrorem brachii sui ostendet in comminatione furoris.* Mais après tout, ce ne sont que des menaces, il brise aussitôt sa foudre dans les nuées : *Allidet in turbine*, et ses châtiments ne faisant que passer, *transitus virga*, il tempère

par les biens et les consolations qu'il mêle à nos maux, la violence de notre douleur et l'excès de nos pertes.

Ce n'est ni par de semblables intervalles, ni par de telles alternatives de bien et de mal, que Dieu traite les damnés dans les enfers. Nulle interruption dans leurs douleurs, nulle consolation dans leurs souffrances, nul adoucissement dans leurs peines. Il les précipite dans un lieu qu'il leur a préparé de toute éternité : *Præparata est ab heri Topheth.* Et, pour faire connaître que c'est le lieu de ses plus redoutables vengeances, il ajoute que c'est un roi irrité qui l'a préparé dans sa fureur, lieu qui a toutes ses dimensions, soit de hauteur par l'immensité des peines qu'on y souffre, soit de longueur, puisqu'il doit subsister éternellement, soit de profondeur, puisqu'il est au centre de la terre; soit de largeur, puisqu'il y a une réunion et un assemblage de tous les maux : *A rege præparata, profunda et dilatata.*

Mais encore, me demanderez-vous, qu'est-ce qui produit une douleur si universelle, et quelle est la principale créature dont Dieu se sert pour tourmenter si impitoyablement les damnés? Le même prophète nous l'apprend immédiatement après, et c'est ici la seconde réflexion que je vous prie de faire.

Il dit que dans ce triste lieu Dieu a allumé un feu terrible, et qu'il y a fait jeter beaucoup de bois pour l'entretenir : *nutrimenta ejus ignis et ligna multa;* et il ajoute même que c'est Dieu qui allume ce feu par son souffle, et que ce souffle est comme un torrent de soufre, et un vent impétueux qui l'excite : *flatus Domini sicut torrens sulphuris succendens eam.* Etonnantes paroles qui nous font connaître de quelle manière les âmes damnées, dans l'état de leur séparation, souffrent d'insupportables douleurs du côté des créatures, et principalement du feu qui agit sur elles : je m'explique, mais pour me faire bien entendre, il faut établir deux ou trois vérités.

La première, que le feu d'enfer est un feu réel, corporel, en un mot un véritable feu. Car il faut raisonner de ce feu comme de celui du purgatoire : or, les Pères du concile de Florence ont soutenu contre les Grecs que c'était un véritable feu. D'ailleurs c'est un principe incontestable, et une règle infaillible dans la doctrine de saint Augustin, qu'on doit expliquer à la lettre les paroles de l'Ecriture, quand il n'y a point de répugnance ni de contradiction dans ses termes : or, quelle contradiction y aurait-il en disant que les âmes des damnés sont tourmentées par un feu réel? par conséquent puisque l'Ecriture en parle de la sorte, il faut l'expliquer à la lettre.

La seconde vérité, que ce feu ne tourmente pas seulement les damnés, par une vive et présente application qu'ils ont à leurs maux, par une continuelle rage de se voir enfermés, contre leurs volontés, ni par une mémoire toujours et actuellement occupée de leurs peines ; mais qu'il les tourmente par quelque chose de réel qui leur est plus sensible. En effet, si toute la peine de ces âmes consistait seulement dans leur esprit par rapport à l'objet dont elles s'occupent; était-il nécessaire que les Pères et l'Ecriture nous dissent des choses si terribles de la violente activité du feu de l'enfer? était-il nécessaire que Jésus-Christ dît dans saint Matthieu : *Allez, maudits, dans le feu éternel qui est préparé aux démons et à ses anges?* et qu'il nous représentât le mauvais riche suppliant Abraham de lui envoyer le Lazare, afin qu'il lui donnât quelque rafraîchissement, parce qu'il était tourmenté dans les flammes? Comme donc ces paroles, et ces paraboles ont leur véritable sens, il faut donner à ce feu une autre activité qui lui est propre. Nous pouvons en raisonner comme de celui du purgatoire (en supposant toujours les grandes différences qu'il y a d'ailleurs entre l'un et l'autre) : or, le feu du purgatoire n'agit pas seulement sur les âmes qui y souffrent, en ce qu'elles le considèrent comme un lieu qui les arrête; mais par une action réelle. Car comme elles ont une volonté conforme à celle de Dieu, et qu'elles sont soutenues d'une vive espérance, elles ne seraient pas autant tourmentées que les Pères nous disent qu'elles le sont, si elles n'étaient affligées qu'à cause du délai de leur béatitude. Il y a donc une action du feu qui leur cause de vives douleurs, et il faut à proportion en juger de même des damnés.

Ce n'est pas que je veuille dire que ce feu tourmente ces malheureuses âmes par une impression de chaleur, ou par une douleur semblable à celle qu'elles souffriront quand elles seront réunies à leurs corps; puisque la chaleur étant un accident purement corporel, ne peut être reçue dans un sujet purement spirituel; et que d'ailleurs la douleur d'une âme unie à son corps est une douleur vitale, et permanente qui va jusqu'à elle par des organes corporels et à cause de son union. Ce que je veux seulement dire, c'est que ce feu les tourmente comme un instrument physique élevé par la toute-puissance de Dieu, feu qui, contre sa nature, agit, d'une manière réelle et véritable, sur des sujets dégagés de la matière, et dans lesquels il produit une certaine qualité spirituelle qui leur cause des douleurs insupportables.

Or, c'est-là ce que veut dire le prophète Isaïe, quand il nous représente Dieu allumant par son souffle comme par un torrent de soufre, le feu des enfers : *flatus Domini sicut torrens sulphuris incendens eam.* Il ne peut de lui-même agir sur des âmes séparées : mais étant élevé au-dessus de sa force naturelle par une miraculeuse vertu que Dieu lui donne, il n'y a rien qu'il ne puisse faire. Le souffle d'un Dieu créateur fait un homme vivant dans le paradis terrestre; le souffle d'un Dieu rédempteur fait des âmes vivantes dans l'ordre de la grâce; car c'est ainsi qu'Isaïe en parle : *Spiritus a facie mea egredietur, et flatus ego faciam :* mais le souffle d'un Dieu vengeur fait des malheureux et des victimes immortelles dans les enfers. Jésus-Christ souffle sur ses apôtres, et il leur donne son Esprit, et avec cet Esprit le don de faire des miracles et le pouvoir de remettre les péchés (choses qu'ils ne pouvaient faire

par eux-mêmes). Dieu met son Esprit dans des os secs et décharnés, et ils vivent aussitôt. O quel miracle de sa toute-puissance! mais Dieu souffle sur le feu d'enfer, et il met pour ainsi dire son esprit vengeur dans cet élément; ô quel miracle de sa justice! car pour lors qu'est-ce que ce feu ne peut pas faire? La parole de Dieu jointe à l'élément fait nos sacrements, l'eau et Dieu font notre baptême, dit saint Augustin: mais aussi, ajoute ce Père, Dieu et le feu font tout le tourment d'une âme damnée, et c'est là le principe de ces effroyables douleurs qu'elle ressent.

Mais la créature, me direz-vous, est-elle capable de souffrir de si violentes et de si longues douleurs? Oui, elle en est capable: et c'est là la dernière raison par laquelle vous devez juger de la grandeur de sa peine. Il n'y a rien de plus violent qu'un feu allumé par la justice de Dieu, et élevé par sa toute-puissance à la production de certains effets qui sont au-dessus de son activité: il n'y a rien aussi de plus cruellement et de plus universellement tourmenté qu'une âme qui est rendue sensible par miracle, et exposée à toutes les rigueurs des agents naturels.

Dieu conserve Sidrach, Misach et Abdenago dans la fournaise de Babylone (*Daniel.*, III); mais aussi c'est un miracle, et c'est la miséricorde qui le fait. Quoique cette fournaise eût sept degrés de chaleur, et qu'on y eût mis sept fois plus de bois qu'on n'avait coutume d'y en mettre, quoiqu'on eût lié les pieds et les mains à ces trois enfants, afin qu'ils n'en pussent sortir, quoiqu'on y eût jeté des étoupes, de la poix, et tout ce qui pouvait exciter et entretenir le feu qui s'élevait de la hauteur de quarante neuf coudées, cependant ces trois enfants s'y promenaient sans que les flammes les incommodassent, et y chantaient les louanges de Dieu. Il semblait que ce feu et ces corps eussent perdu quelque chose de leur nature; celui-là bien loin de brûler rafraîchissait, ceux-ci bien loin d'en être tourmentés y trouvaient du soulagement: mais ne nous en étonnons pas, le Seigneur, dit l'Ecriture, était descendu avec ces enfants dans la fournaise, et y avait laissé un vent de rosée qui séparait les deux qualités de cet élément en lui laissant celle d'éclairer, mais lui ôtant celle de brûler, en ne permettant ni qu'il les touchât par son activité, ni qu'il les affligeât par la difficulté d'en sortir, ni qu'il leur fît le moindre mal par une impression de son ardeur: *Et non tetigit eos omnino ignis, neque contristavit, nec quidquam molestiæ intulit.*

Que vos miracles sont agréables et doux, ô mon Dieu, quand c'est votre miséricorde et votre providence qui s'en mêlent! Mais, hélas! qu'ils sont terribles et affligeants quand votre providence animée par votre justice les fait! Car il arrive ici tout le contraire à une âme damnée: elle ne devrait pas ressentir la violence du feu à cause qu'elle est spirituelle, et elle la ressent; le feu ne devrait pas agir sur elle à cause qu'il est purement corporel, et il y agit dans toute sa force. C'était la présence du Seigneur, et un vent de rosée qui rafraîchissait les enfants dans la fournaise, qui, sans ce secours, y eussent été consumés; et c'est la présence d'un Dieu vengeur et le souffle d'un Juge irrité qui tourmente ces malheureux qui, sans ce miracle, ne souffriraient pas. La flamme ne toucha nullement ces enfants, quoiqu'ils en fussent environnés de toutes parts; et cette flamme agit sur ces âmes, quoiqu'elles soient d'elles-mêmes hors de son activité. La flamme n'arrêta nullement ces enfants, quoiqu'ils fussent liés; et le feu des enfers arrête et tourmente cruellement ces malheureuses âmes, quoiqu'il n'ait de sa nature aucun pouvoir sur leur spiritualité et sur leur liberté.

Mais que sera-ce quand, après la résurrection générale, les corps des damnés seront réunis à leurs âmes? quelle horrible puanteur n'y aura-t-il pas dans ce centre de la terre et dans cet égout du monde? tous les corps des réprouvés y seront pressés et entassés les uns sur les autres: *Corpus illius quasi scuta fusilia, compactum squammis sese prementibus:* Tout le corps des réprouvés, et, hélas! quel corps! *sera pressé et serré comme le sont les écailles d'un poisson qui se tiennent les unes aux autres.* Les maîtres avec les serviteurs, les rois avec leurs peuples, les princes avec leurs sujets, les dames de qualité avec les paysans, les savants avec les ignorants, les pères avec leurs enfants: ils ne feront tous qu'un corps de douleurs et qu'un triste composé de souffrances. Quel mélange! quelle confusion! quelle puanteur!

Saint Jean dit dans l'Apocalypse qu'*ils y seront tous comme dans un étang de feu et de soufre;* comme s'il voulait dire que de même que des poissons, soit grands, soit petits, soit d'une même, soit d'une différente espèce, se trouvent dans un étang et n'en peuvent sortir: tous les réprouvés seront ramassés dans les enfers et se dévoreront les uns les autres, sans pouvoir se quitter dans ce lieu commun de leurs tourments. Le père maudira cet enfant pour l'établissement duquel il se sera damné; cet enfant enragera contre son père qui aura souffert son libertinage et négligé de le corriger dans ses désordres; en un mot, dit l'Ecriture, *chacun mangera sa chair et dévorera son semblable.* Les ennemis qui seront morts avec des sentiments de rage, vivront ensemble avec la même rage, ils ne pourront s'empêcher ni de se rencontrer ni de se voir; et même plus les amitiés qu'on aura liées dans le monde auront été fortes, plus elles s'aigriront et se changeront en indignation dans les enfers. Femme, tu déchireras et tu dévoreras ce mari que tu as tant aimé au préjudice de ton salut. Mari, tu te jetteras inhumainement sur cette femme que tu auras autrefois regardée comme ta divinité et la malheureuse idole à laquelle tu as sacrifié ton âme. Mais, pour combien de temps? pour une éternité. Je vous avoue que c'est ici que les forces et la parole me manquent, pour une éternité! Hélas! quelle durée! hélas! quel sujet de désespoir!

TROISIÈME POINT.

Quelque rigoureux que soit le supplice

auquel a été condamné ce malheureux dont il est parlé dans notre évangile; avouons cependant qu'il n'y en a point de plus grand que celui d'avoir été lié et jeté en cet état dans les ténèbres extérieures : *Ligatis manibus et pedibus ejus mittite eum in tenebras exteriores.*

Je trouve dans l'Ecriture des pécheurs qui marchent dans les ténèbres, j'y en trouve qui y sont assis; mais il est certain, selon l'ingénieuse remarque de saint Augustin, qu'il n'y en a point de plus malheureux que ceux qui y sont liés. Quand on marche dans les ténèbres, on témoigne par ce mouvement qu'on voudrait en sortir, et c'est l'état d'un homme qui, par son péché, s'est éloigné de Dieu, et qui semble faire quelques efforts pour s'en approcher. Quand on est assis dans les ténèbres, il y a beaucoup d'apparence qu'on s'y plaît; cependant on ne *se repose encore que dans l'ombre de la mort*, comme dit un prophète, et on n'est pas si éloigné de Dieu, que son infinie miséricorde ne puisse percer cette profonde nuit; mais quand un homme est lié dans les ténèbres, *quand il est enveloppé d'une longue et obscure nuit*, comme parle le Sage, il n'y a plus à espérer, il faut qu'il demeure pour jamais attaché à son supplice.

Cette peine est terrible, il est vrai, mais c'est celle des damnés, et elle n'a rien que de très-juste. Ils sont liés dans leurs ténèbres et arrêtés dans le fond de leur prison, afin qu'ils n'en sortent jamais; et cette éternité de leurs maux, dit Guillaume de Paris, répond nécessairement à la nature du péché mortel qui l'attire.

Qu'est-ce que ce péché? c'est une blessure, une chute, un vol, un contrat, une dette: car ce sont là autant de noms que le Saint-Esprit lui donne, et autant d'expressions dont il se sert pour nous en faire connaître la nature. Or, quoiqu'il ne faille qu'un moment à un homme pour se blesser, la plaie est quelquefois si dangereuse qu'elle lui cause la mort, qui, de sa nature, est une privation de vie pour toujours. On tombe en très-peu de temps dans une profonde fosse, mais on ne se relève pas sitôt, et souvent on ne se relève jamais. Il ne faut au plus que quelques heures pour faire et emporter un vol, et les lois condamnent un voleur à perdre la vie. On s'engage aisément par un contrat; cependant celui qui est engagé l'est toujours jusqu'à ce qu'il ait satisfait. Voilà donc des choses en quelque manière éternelles; et, par conséquent, si, dans les termes de l'Ecriture, le péché est une blessure, une chute, un vol, une dette, peut-on trouver étrange que sa peine soit éternelle?

Oui, chrétiens, cette plaie doit toujours durer jusqu'à ce qu'elle soit fermée et guérie : or elle ne le sera jamais, parce qu'il n'y a plus de remède à espérer : *Insanabilis fractura tua, pessima plaga tua, curationum utilitas non est tibi* (*Jerem.*, XXX). Cette malheureuse âme doit toujours demeurer où elle sera tombée jusqu'à ce qu'on la relève : or jamais personne ne la relèvera, ni les saints aux prières desquels elle se fie, ni ses bonnes œuvres sur lesquelles elle compte, ni sa foi et sa religion dont elle prétend tirer avantage; rien de tout cela ne lui donnera aucun secours, dit saint Augustin, qui a réfuté fort solidement l'opinion de ceux qui croyaient que la justice divine s'apaiserait enfin ou par les prières des saints, ou par quelque égard qu'elle aurait pour la foi et quelques bonnes œuvres que les réprouvés auraient autrefois faites étant en grâce (*Aug.*, *l.* XXI, *de Civit. Dei*, *c.* 1, 18, 19, 20, 21, 22 *et* 24, *etc. fuse*). *Omnes amatores tui obliti sunt tui, teque non quærent. Propter multitudinem iniquitatis tuæ, dura facta sunt peccata tua :* voilà donc une plaie et une chute éternelle.

Mais le péché mortel est encore un vol et une dette : et, parce que ce vol ne se restituera jamais, parce que cette dette ne s'éteindra jamais, il faut qu'une âme réprouvée demeure éternellement dans le lieu de son supplice. Il faut, dit saint Basile, que, comme la gloire des bienheureux ne finira jamais, la peine des malheureux n'ait point aussi de fin; la même raison qui prouve l'éternité de la béatitude prouvant également celle de la plus grande de toutes les misères dans les enfers : *Si æterni supplicii finis futurus est aliquando, sine controversia æternæ vitæ etiam erit. Quod si hoc in æterna vita nullo modo possumus intelligere, quænam ratio afferri potest, quamobrem æternum supplicium habere finem dicatur? Æqualiter enim huic et illi æternitati additio facta est. Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam* (*Basil.*, *in Reg. bre. init.* 207).

Or je vous laisse à penser (si cependant votre imagination peut aller jusque-là), combien cette perpétuité de maux est terrible. Quand on va tailler un homme, on lui dit : Vous souffrirez, mais ce ne sera au plus qu'un quart d'heure, après cela, vous serez guéri. Quand un criminel à qui on a brisé les os est condamné à expirer sur la roue, il souffre d'épouvantables douleurs, mais, au reste, il doit se consoler, car il ne peut guère longtemps survivre à son supplice. Or toutes ces consolations sont ôtées à un réprouvé, dit saint Augustin; sa vie est une mort, sa mort est une vie, il vit pour souffrir, et il meurt pour vivre, et les flammes vengeresses de la justice de Dieu réparant les tristes dommages qu'elles font, le rendent nécessairement et malheureusement immortel : *Si anima in pœnis vivit æternis, mors illa potius dicenda est quam vita, nulla quippe major et pejor est* (*Aug.*, *ibid.*). *Quos ideo sibi deputatus ignis inextinguibilis non extinguit ut permanente sententia vitam pœna permanere, et ad dolendum magis quam ad vivendum æternis corporibus compeditos habeat quos in flammis viventibus immortalitas secundæ mortis occidat* (*D. Prosp.*, *l.* III *de Vita contempl.*, *c.* 12).

Ça, chrétiens, il est temps que vous fassiez de sérieuses réflexions sur toutes ces vérités, et que vous voyiez ce que vous avez à délibérer et à faire sur cet article. Représentez-vous cet abîme de flammes, ce gouffre de

misères, ce centre de tourments, ce lieu de ténèbres, et, comme dit l'Ecriture, cette maison de l'éternité. Il ne faut mourir qu'avec un péché mortel pour être enveloppé dans ce déluge de maux, et n'en jamais sortir. Eh bien! en êtes-vous exempts, ou faites-vous vos efforts pour en demander pardon à Dieu, et la grâce de vous en corriger? si à l'heure que je parle, Dieu disposait de vous : hélas! où iriez-vous! si le juge des vivants et des morts trouve des taches dans le soleil, et des défauts dans ses anges; que ne trouverait-il pas dans des pécheurs d'habitude, dans des hommes qui ont toujours méprisé sa loi, et se sont peu souciés de s'acquitter de leurs devoirs? hélas! s'écrie saint Augustin, si vous n'aimez pas Dieu, du moins aimez-vous vous-mêmes; si vous ne craignez pas le péché, du moins craignez la mort et le terme où conduit le péché. Car ce qu'il y a encore de plus étrange est que ce grand malheur, dont je viens de vous parler, regarde presque tout le monde, puisque l'Evangile d'aujourd'hui nous apprend qu'il y *a peu d'élus quoiqu'il y en ait beaucoup d'appelés*, mais ne laissez pas de vous consoler, et de tâcher d'être de ce petit nombre. *Contendite intrare per angustam portam;* La porte du ciel est étroite, mais faites vos efforts pour y entrer. Pour cet effet convertissez-vous à Dieu, détachez-vous des créatures, faites de bonnes œuvres, portez la robe nuptiale, et vous entrerez dans la salle du festin. *Amen.*

SERMON XLVIII.

POUR LE VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Des Maladies.

Erat quidam regulus cujus filius infirmabatur Capharnaum. Hic cum audisset quia Jesus adveniret a Judæa in Galilæam abiit ad eum et rogabat eum ut descenderet et sanaret filium ejus, incipiebat enim mori.

Il y avait un seigneur dont le fils était malade à Capharnaüm. Ayant appris que Jésus venait de Judée en Galilée, il s'en alla vers lui, et le pria de descendre dans sa maison, afin qu'il guérît son fils, qui s'en allait mourir (*S. Jean*, *ch.* IV).

A examiner les principales circonstances de notre évangile, il sera aisé d'y remarquer trois choses auxquelles nous pouvons raisonnablement nous arrêter. La première est la maladie d'un enfant de qualité attaqué d'une dangereuse fièvre et qui s'en va mourir. La seconde est la prière que le père de cet enfant fait à Jésus-Christ, qu'il conjure de venir chez lui avant que son fils meure. La troisième sont les sentiments d'estime et de respect que ce seigneur a pour Jésus-Christ qui avait miraculeusement guéri son fils, et dont il reçoit la foi, lui et toute sa maison.

Dans la première de ces circonstances nous reconnaissons quelle est la misère de l'homme qui, quoiqu'élevé à la qualité d'enfant de Dieu et d'abord créé immortel, cependant a perdu ce dernier avantage par son péché, s'étant vu abandonné à toutes sortes d'infirmités et de maladies qui le conduisent comme une malheureuse victime au tombeau. Dans la seconde nous voyons quels sont les principaux devoirs d'un homme malade, qui, ayant reçu du ciel un médecin aussi puissant et aussi charitable qu'est Jésus-Christ, doit aller au-devant de lui dans ses infirmités, et se jeter entre ses bras du moins avant qu'il meure. Dans la troisième nous reconnaissons quelle doit être la fidélité de cet homme, et avec quel zèle il est obligé de s'attacher à Jésus-Christ et de le servir après qu'il aura été guéri. Du côté de l'homme malade, c'est une grande misère; du côté de Jésus-Christ, qui descend vers ce malade, c'est une grande miséricorde; du côté de l'homme guéri, c'est un grand motif de reconnaissance.

De là vient que l'Ecriture nous parle de trois sortes d'infirmités, ou plutôt de trois différentes choses qui entrent dans les maladies. *Il y a un esprit d'infirmité*, je veux dire une infirmité comme habituelle attachée à la nature de l'homme, à peu près comme celle de cette femme qui était si courbée depuis dix-huit ans, qu'elle ne pouvait regarder en haut *spiritus infirmitatis* (*Luc.* XXXII). Il y a un pouvoir de guérir toutes sortes d'infirmités, et c'est le droit de Jésus-Christ, qui, comme dit saint Mathieu, *guérissait toutes les langueurs et toutes les maladies du peuple. Sanans omnem languorem et omnem infirmitatem in populo* (*Matth.* IV). Et il y a une infirmité qui n'étant pas mortelle, ne sert qu'à faire paraître davantage la gloire de Dieu, par la reconnaissance que les hommes guéris doivent lui rendre. Telle était celle du Lazare, dont Jésus-Christ disait chez saint Jean : *Sa maladie ne va pas à la mort, elle n'est que pour la gloire de Dieu qui en sera plus honoré. Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei ut glorificetur Filius Dei per eam* (*Joan.* XI).

Toutes ces circonstances se trouvent renfermées dans mon Evangile, et nous apprenons par là, quel est l'usage que nous devons faire de nos maladies. Car si l'enfant d'un seigneur qui, comme remarque saint Chrysostome, était fils d'un petit roi, ou du moins d'un homme très-illustre dans sa province, est malade, nous devons nous résoudre à un pareil traitement, et souffrir nos maladies avec patience comme étant des suites nécessaires de notre péché. Si ce seigneur va au-devant de Jésus-Christ, dès qu'il sait qu'il est arrivé en Galilée, et s'il le prie de vouloir guérir son fils, nous devons dans nos maladies recourir avant toutes choses à Dieu qui a entre ses mains les clefs de la vie et de la mort, et nous jeter entre ses bras. Enfin, si ce seigneur croit en Jésus-Christ, et si après avoir obtenu ce qu'il demandait lui et toute sa maison s'attachent à sa doctrine, nous devons, lorsque nous avons reçu de Dieu la guérison que nous en attendons, être plus zélés qu'auparavant à le servir, et lui donner de nouvelles marques de notre fidélité.

Tout ceci est de pratique, et pour vous faire voir en peu de mots ce que vous devez faire, ou lorsque vous êtes malades, ou lorsque vous avez recouvré la santé, remarquez, je vous prie, qu'on peut distinguer trois choses dans les maladies: leurs douleurs, leurs re-

mèdes et leur guérison. Or si vous voulez en faire un bon usage, il faut en offrir les douleurs à Dieu par un esprit de pénitence : ce sera mon premier point. Il faut en chercher les remèdes auprès de Dieu par un esprit de confiance, ce sera mon second point. Il faut en consacrer la guérison à Dieu par un esprit de fidélité et de reconnaissance, ce sera mon troisième point. Vierge sainte que l'Eglise invoque comme le salut et la consolation des malades, *salus infirmorum*, obtenez-nous de votre cher fils la grâce d'entrer dans des sentiments si chrétiens : c'est la prière que nous vous faisons, en vous disant avec l'ange, *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Quoique la première vérité que je viens d'avancer, quand je vous ai dit que pour faire un bon usage de ses maladies, il faut en offrir les douleurs à Dieu par un esprit de pénitence, soit si claire qu'elle paraisse n'avoir pas besoin de preuves, cependant comme la nature qui répugne toujours à souffrir, l'emporte souvent sur les sentiments que la grâce et l'Evangile nous inspirent; en voici deux principales raisons qui vont servir de fondement à tout ce que j'ai à vous dire dans ce premier point.

La première de ces raisons, c'est que les maladies que Dieu nous envoie sont souvent les grandes occasions, et quelquefois même les seules qu'il nous offre pour expier tant de péchés que nous avons commis pendant que nous jouissions d'une pleine santé. Or si nous ne les recevons pas dans un esprit de pénitence, elles nous deviennent inutiles; et quelques violentes que soient les douleurs que nous souffrons, elles n'expieront jamais le moindre de nos péchés. La seconde, c'est que les maladies que Dieu nous envoie, sont autant d'épreuves de notre fidélité et de notre résignation. Or si nous ne les recevons dans cet esprit de pénitence, nous tombons dans une espèce de rébellion et d'infidélité, qui sont de nouvelles causes de notre réprobation. Au contraire, qu'arrive-t-il quand nous recevons nos maladies dans cet esprit, et que nous en offrons les douleurs à Dieu? il arrive que nous trouvons dans la peine même de nos péchés de quoi les expier, et dans l'épreuve de notre patience de quoi nous consoler et travailler à notre gloire.

Je ne puis mieux vous expliquer cette première vérité que par un beau principe de saint Augustin, qui remarque que la mort et les maladies qui la précèdent viennent du péché du premier homme, et que ce sont autant de peines auxquelles la justice de Dieu nous a condamnés (*Lib.* III *de Civ. Dei*, c. 6). Si Adam avait toujours conservé son innocence, il ne serait jamais mort, et notre tempérament ne se trouverait altéré et ruiné par aucune infirmité. Mais comme il s'est séparé de Dieu qui est la vie par essence, il était juste que le corps fût séparé de l'âme par de fréquentes et de douloureuses convulsions. Il est vrai, dit saint Augustin, que cette âme sort quelquefois du corps avec tant de précipitation que celui qui souffre cette division n'a pas le temps de la ressentir, tant la douleur est prompte et le coup imprévu. Mais aussi souvent les infirmités qui précèdent cette séparation sont si longues et si fâcheuses, souvent l'habitude du corps en est si vivement émue, qu'il ne cesse de gémir sous le poids de la douleur, que lorsque la mort lui a ôté tout sentiment.

Quoi qu'il en soit, la mort et les maladies sont les peines du péché, et depuis que la chair s'est soulevée contre l'esprit, et l'esprit contre Dieu, l'homme qui a voulu vivre immortel et heureux indépendamment de lui, s'est vu par sa désobéissance condamné à une infinité de maux. Cependant, continue saint Augustin, cette mort et ces maladies ne sont pas tellement des peines du péché, qu'elles ne puissent en devenir des remèdes, ou pour m'expliquer avec lui, elles ne sont pas tellement mauvaises qu'on ne puisse trouver le moyen de les rendre bonnes. Elles sont mauvaises par rapport au péché, puisqu'elles en sont la peine dans les saints même qui les souffrent. Mais elles peuvent devenir bonnes par le saint usage qu'on en fait; en sorte que comme les pécheurs usent mal de la loi, quoiqu'elle soit bonne en elle-même, aussi les justes font un bon usage de leurs maladies et de leur mort, quoique de leur nature elles soient mauvaises. Avec quelque patience que nous les souffrions, nous ne leur ôterons jamais, dit saint Augustin (*Ibid.*, c. 5), ce caractère de peines qu'elles portent, mais si nous les souffrons dans un esprit de piété et de justice, quoiqu'elles soient les châtiments du péché, elles pourront satisfaire pour le péché, et en obtenir le pardon.

Voilà, chrétiens, l'obligation que nous avons à la miséricorde de Dieu, d'avoir voulu prendre dans nos maladies qui sont des peines de nos désordres, de quoi le satisfaire pour nous en remettre les fâcheux restes, et en même temps l'esprit avec lequel nous devons les recevoir quand il nous les envoie.

Vous savez tous que nous ne commettons point de péché qui ne mérite son châtiment; parce que Dieu étant la règle primitive et l'ordre essentiel, et d'un autre côté le péché étant un défaut et un désordre, il doit être corrigé et comme redressé par la peine, soit par celles que les pénitents acceptent en cette vie, soit par celles auxquelles les pécheurs sont condamnés en l'autre. Vous n'ignorez pas aussi quelle est la répugnance que nous avons à nous imposer ces peines, et jusqu'où vont notre négligence et notre mollesse, quand il s'agit d'expier les restes de nos désordres. Nous nous réjouissons quand nous menons une vie déréglée, et opposée à la sainteté de notre religion; nous nous affligeons et nous nous rebutons quand on nous parle d'en faire pénitence. Faut-il offenser Dieu? rien ne nous arrête; ni l'énormité du péché, ni l'intérêt de notre salut, ni la dignité de notre âme, ni la majesté et la redoutable justice de la personne offensée, ni l'appréhension de l'enfer, ni même les considérations du monde. Mais s'agit-il de réparer ces offenses? la honte de se découvrir à un prêtre, la crainte

d'une longue et humiliante satisfaction, l'attachement à la bonne chère, l'amour des créatures, le crucifiement des passions, tout nous retient, et étouffe dans nos cœurs les mouvements de la grâce.

Oh! que nous serions heureux, si ce à quoi nous n'avons pu nous résoudre par une volonté attachée au plaisir, Dieu nous obligeait de le faire comme par une espèce de nécessité! que nous serions heureux si ces pieds qui ont fait tant de démarches criminelles n'en faisaient plus; si ces mains qui se sont salies par tant d'attouchements lascifs ne se salissaient plus; si ce sang qui dans un tempérament robuste a fait tant de voluptueux et d'impudiques n'en faisait plus; si cette bouche et ce palais qui ont servi à l'intempérance ne ressentaient plus que de rebutantes amertumes; et si cette santé qui nous a corrompus en tant de manières s'affaiblissait peu à peu, et n'était plus en état de nous corrompre.

Grâces en soient rendues à la miséricorde de Dieu! c'est ce qu'elle fait par les maladies qu'elle nous envoie : par elles, Dieu purifie ce qu'il y a d'impur dans nos corps et dans nos âmes; par elles, il nous rend notre première blancheur, comme le feu rend à l'acier son premier éclat, et sépare de l'or les parties grossières et terrestres qui l'enveloppaient; par elles, il nous traite comme un médecin fait son malade, auquel il applique le fer et le feu pour le guérir; par elles, il réduit à l'obéissance une chair rebelle, et met à la chaîne un ennemi qu'il n'avait pu dompter; par elles, il se fait payer du tribut que nous devons à sa justice, et, semblable à ces créanciers qui, sans perdre leur droit, donnent à leurs débiteurs le temps et le moyen de les satisfaire, il nous offre les occasions propres à expier les restes de nos péchés; par elles, enfin, il nous met dans un état de sainteté, soit pour le présent, soit pour le passé, soit pour nous sanctifier dans l'un, soit pour nous dégager dans l'autre, soit afin qu'il ne nous soit pas permis de pécher, soit afin qu'il ne nous soit pas désavantageux et nuisible d'avoir péché : *Ut non peccare liceat, ut non peccasse noceat.* O les belles paroles! elles valent seules un grand sermon, tant les vérités qu'elles contiennent sont essentielles à notre salut : aussi sont-elles de saint Augustin. Je ne puis m'empêcher de les répéter : *Ut non peccare liceat, ut non peccasse noceat.* On ne peut rien ajouter à ces huit petits mots.

Mais afin que les maladies produisent ce double effet, il est important de remarquer avec lui que nous devons les recevoir dans un esprit de pénitence : appliquez-vous, je vous prie, à cette réflexion morale.

Il y a plusieurs esprits qui peuvent être les principes de nos actions, et nous rendre patients dans nos douleurs : il y a un esprit d'innocence et de justice; il y a un esprit de stoïcien et d'une constance imaginaire; il y a un esprit de mortification et de pénitence. Ce premier esprit est celui de ces âmes saintes qui n'ont jamais offensé Dieu, ou qui n'ont commis que de légères fautes : ô qu'il est rare d'en trouver! Où sont-ils ces hommes justes, et nous les louerons, parce qu'ils ont fait d'admirables choses pendant leur vie? Il s'en est cependant trouvé autrefois, et il s'en rencontre encore aujourd'hui. Or, comme ils agissent par un esprit d'innocence et de justice, ils reçoivent, je ne dis pas seulement avec patience, mais encore avec joie et avec empressement, les maladies qui les tourmentent, ravis de pouvoir imiter Jésus-Christ, de lui rendre sang pour sang, peine pour peine, et de se conformer par là à celui qui, selon les termes de l'Ecriture, *est un homme de douleurs.*

Ce second esprit est celui de ces faux braves, qui, par une orgueilleuse fierté, paraissent insensibles à leurs maux : gens qui, par une prétendue magnanimité, étouffent leur chagrin et leur impatience, aimant à être plaints sans se plaindre, et à s'attirer des autres une compassion qu'on croit qu'ils se refusent; gens qui, pleins d'amour-propre, veulent se distinguer de ces âmes délicates et faibles, que les moindres douleurs désolent, et renouveler au milieu du christianisme une secte ou méprisée par sa stupidité, ou haïe par son orgueil.

Je me suis souvent étonné, en lisant les écrits de quelques stoïciens, d'y voir ces généreux sentiments et ces paroles magnifiques par lesquelles ils s'armaient contre toutes sortes de maux, de quelque nature qu'ils pussent être. Les maladies sont quelquefois accompagnées de grandes douleurs, dit l'un d'eux; mais aussi il y a de bons intervalles, qui font qu'on les supporte; et l'une des plus puissantes consolations dans son mal, est que l'on cesse de le ressentir quand il est trop violent. Le sage même a pour lors l'adresse et la force de se séparer de son corps; et s'il s'entretient autant qu'il est nécessaire avec cette fragile partie de lui-même, qui ne fait que se plaindre, il donne tout son temps et toute son application à cette autre partie supérieure et divine, que ni l'impatience, ni les autres passions ne sauraient ébranler (1). Au reste, la douleur n'est souvent qu'un effet de l'opinion : n'y songez pas, vous la diminuerez; combattez généreusement contre elle, elle sera vaincue si elle cesse, et quand même elle ne cesserait pas, vous en triomphez dès que vous la méprisez.

Saint Paul et les Pères de l'Eglise n'ont jamais poussé plus loin leur morale : au contraire, ils se sont servis d'autres principes, et, regardant les maladies comme autant de peines du péché, ils ont condamné cette orgueilleuse patience, plus propre à irriter Dieu qu'elle ne l'est à l'apaiser. Si les chrétiens qui n'ont pas conservé leur innocence ne souffrent pas leurs maux par un esprit de conformité avec Jésus-Christ, ils

(1) Magnos cruciatus habet morbus, sed hos tolerabiles intervalla faciunt. Hoc solatium vasti doloris est quod necesse est desinas illum sentire si nimis senseris. Vir magnus ac prudens animum deducit a corpore, et multum cum meliore ac divina parte versatur : cum hac querula ac fragili quantum necesse est (*Seneca, epist.* LXXVIII).

leur ont du moins imposé cette obligation de les supporter, comme pécheurs, par un esprit de mortification et de pénitence. Bien loin de leur avoir dit de mépriser la douleur et d'en braver fièrement les atteintes, ils leur ont appris le moyen de l'offrir à Dieu et de lui en faire un sacrifice pour leurs péchés. Bien loin d'avoir voulu qu'ils étouffent les ressentiments de la nature, ils les ont instruits dans l'art de les soumettre à une raison encore plus soumise à la grâce; et, les obligeant de rappeler en leur mémoire ce qu'ils ont autrefois fait contre Dieu, ils leur ont conseillé de se dire ce que se disaient autrefois les frères de Joseph : *Merito hæc patimur quia peccavimus in fratrem nostrum* (*Genes.*, XLII). Si nous souffrons ces douleurs aiguës; si cette pierre, cette migraine, cette fièvre, cette goutte, nous tourmentent, nous méritons bien ces châtiments, nous qui avons offensé un Dieu qui s'est fait notre frère : trop heureux, Seigneur, si nous sommes du nombre de ceux que vous châtiez par votre miséricorde, et à qui vous enseignez votre loi; trop heureux si vous nous humiliez et nous abattez ainsi, afin que nous reconnaissions votre justice.

Ainsi parlait le prophète-roi; et si nous n'avons pas ces mêmes sentiments dans nos maladies, quelque violentes et longues qu'elles soient, elles ne satisferont jamais pour nos péchés. Si, étant étendus sur notre lit, comme un patient sur une croix, nous n'imitons le bon larron, en offrant nos douleurs à Jésus-Christ, en lui demandant la grâce de se souvenir de nous et de nous remettre nos péchés, de quelque nature que soient nos souffrances, nous n'aurons pas d'autre sort que celui du mauvais, qui, quoique crucifié au côté de ce Dieu, descendit après sa mort dans les enfers.

C'est pourquoi saint Jérôme prétend que nous devons remercier Dieu dans nos maladies, et regarder les douleurs qu'il nous envoie comme autant de faveurs qu'il nous fait. Il est vrai qu'il n'y a rien que de rebutant et d'insupportable à la nature; mais c'est pour cela même que nous devons lui en témoigner notre reconnaissance. Nous avons, dit ce Père, deux sortes d'actions de grâces à rendre à Dieu, dont l'une est générale et l'autre particulière, dont l'une regarde les biens qu'il nous fait en commun, et l'autre les faveurs spéciales qu'il nous accorde. Mais ce n'est pas encore assez : nous devons lui rendre des actions de grâces des maux mêmes qu'il nous envoie. En effet, quand nous ne remercions Dieu que pour le bien qu'il nous fait, nous n'avons pas plus de reconnaissance qu'en auraient un Juif et un idolâtre. Ainsi, comme notre vertu doit être plus étendue et plus parfaite, nous devons nous tenir redevables envers lui des disgrâces et des infirmités qui nous arrivent. Pourquoi? parce qu'en nous affligeant il nous témoigne plus de miséricorde et de bonté qu'en nous épargnant; parce qu'en nous frappant et en nous corrigeant il nous donne de plus grandes preuves de son amour qu'en nous donnant une longue et vigoureuse santé. Ceux qui se croient les plus saints bornent toute leur vertu à remercier Dieu de ce qu'il les a délivrés de quelque disgrâces ou de quelque danger; mais l'apôtre saint Paul, comme dit saint Jérôme, ne veut pas que nous en demeurions là. Car quelle est notre plus grande vertu? c'est, répond-il, celle par laquelle nous rendons grâces à Dieu dans nos misères et dans nos maladies, celle par laquelle nous lui disons : Béni soyez-vous, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez ainsi affligé : je sais que je souffre infiniment au-dessous de ce que je mérite; que ni cette fièvre qui me brûle, ni cette paralysie qui m'ôte le mouvement, ni cette gravelle et cette colique qui me tourmentent, ne sont rien en comparaison de mes péchés.

Voilà la grande vertu des chrétiens, et cependant c'est celle à laquelle nous sommes obligés. Il est vrai que Dieu ne nous demande pas toujours de l'avoir dans sa perfection; mais il veut que du moins nous nous consolions dans nos maux, en nous représentant que ces douleurs que nous souffrons sont autant de parties qui entrent dans la satisfaction que nous devrions faire pour les restes de nos péchés, et à laquelle nous avons tant de peine à nous résoudre. Voilà la croix que nous devons toujours porter, et l'Evangile que nous devons mettre sur notre cœur.

Du temps de saint Augustin, les fidèles qui avaient la fièvre ou qui souffraient d'autres douleurs, avaient coutume de prendre le livre des Evangiles et de le mettre sur leur ête. J'approuve fort cette coutume, dit ce Père, et je vous loue de ce que vous recourez à l'Evangile, plutôt qu'aux ligatures et aux captieux soulagements de la magie; mais je me réjouirais encore davantage si vous mettiez cet Evangile sur votre cœur, et si ce que vous faites pour la santé de votre corps, vous le faisiez pour le salut et la sanctification de votre âme. Car si vous mettiez cet Evangile sur votre cœur, ah! que vous y trouveriez de grands secrets pour profiter de vos maladies! Vous y trouveriez écrit « qu'il faut faire pénitence, que les voluptueux et les efféminés n'entreront jamais dans le ciel, que ce royaume s'emporte par violence; que, quand on a offensé Dieu, il faut périr, à moins qu'on ne l'apaise; que bienheureux sont ceux qui pleurent et qui souffrent pour la justice, que celui qui veut être le disciple de Jésus-Christ doit porter sa croix et le suivre. » Vous y trouveriez toutes ces importantes maximes : et pour lors, faisant réflexion que Dieu vous offre ces occasions de pénitence, de mortification, d'expiation, de pleurs et de croix, vous guéririez votre cœur, et, offrant au Seigneur les douleurs que vous endurez, vous vous purifieriez par ce long martyre.

Pour lors, vous diriez à Dieu : Châtiez-moi en ce monde, afin que vous ne me châtiiez pas en l'autre; faites ce que vous voulez par votre infinie miséricorde, et non pas ce que je voudrais par une volonté mauvaise;

Ste Thérèse -

vous savez seul ce qui m'est nécessaire; purifiez seulement mon cœur; et comme les cris d'un homme que l'on taille ne font pas retirer la main au chirurgien qui lui fait l'incision, ainsi, ô mon Dieu! quoique mon mal me tourmente et me fasse crier, ne laissez pas de couper dans ce corps de péché, pour en ôter la corruption et la malice.

C'est là, chrétiens, l'esprit avec lequel nous devons recevoir nos maladies, afin qu'elles nous soient salutaires : sans cela, elles nous seront inutiles. Et si les Pères les comparent souvent au martyre, on peut dire que comme la cause et la peine font le martyre, en sorte que l'un ne servirait de rien sans l'autre, de même il ne servirait de rien aux pécheurs de souffrir tant de douleurs dans leurs maladies, si la véritable cause ne s'y trouvait : j'entends cet esprit de pénitence et de sacrifice pour les péchés, qui en fait le mérite.

Mais j'ajoute, et c'est ici la seconde réflexion que j'ai faite, que cet esprit de pénitence est ce qui rend nos douleurs légères, ce qui montre notre patience et notre fidélité envers Dieu, qui nous éprouve : au lieu que, ne les recevant pas dans cet esprit, nous nous impatientons, nous murmurons et tombons dans une espèce de rébellion et d'infidélité, qui non-seulement rendent nos maladies inutiles, mais en font de nouvelles causes de notre perte.

Nous sommes tentés et éprouvés en trois manières, dit saint Grégoire pape, nous le sommes du côté du démon, du côté de notre prochain, et du côté de Dieu. Le démon nous tente en toutes manières : prospérité, adversité, santé, maladie, honneur, confusion, crédit, ignominie; tout lui sert pour nous soulever contre Dieu. Notre prochain nous tente par les procès dans lesquels il nous jette, par les médisances qu'il vomit contre nous, par les injustices qu'il nous fait, par les biens qu'il nous ôte, par les persécutions qu'il nous suscite. Dieu nous tente, ou, pour mieux dire, nous éprouve, afin que rentrant dans nous-mêmes, nous reconnaissions ou par notre patience ou par notre impatience, jusqu'où va la fidélité ou la rébellion de nos cœurs (*Greg. hom.* 35, *in Evang.*).

Mais il est à remarquer, messieurs, que les maladies auxquelles nous sommes exposés sont, et les plus cruelles tentations du démon pour nous perdre, et les plus grandes épreuves de Dieu pour nous exercer, par une belle raison qu'en apporte ce savant pape. De toutes les passions qui regardent le mal, il n'y en a point qui nous agite, et qui nous tourmente davantage què celle qui le regarde comme présent : les autres semblent ne faire que de légères impressions sur nous, et souvent ces mouvements aveugles s'apaisent quand la raison vient au secours de notre faiblesse. Ainsi la crainte du mal qui est une passion difficile à réprimer, ne l'est pas tant que la douleur par laquelle on le ressent. Cette crainte, à la vérité, fait d'étranges dégâts dans notre cœur par les alarmes qu'elle lui donne : mais comme ce ne sont que des maux éloignés, elle nous console et nous fait chercher les moyens ou de nous défendre ou de nous y préparer par la constance. Mais quoi que l'on fasse, la douleur a un sentiment vif et aigu qui rend l'âme comme attentive malgré elle au mal qu'elle endure : témoin cet ancien goutteux qui disait des merveilles de la patience quand il avait de bons intervalles, mais qui était contraint d'interrompre ces fastueux discours quand sa goutte le tourmentait et ne lui donnait point de relâche (*Possidonius apud Ciceron., lib.* I).

Il n'y a que la grâce de Dieu, messieurs, qui puisse rendre nos douleurs légères : mais afin que nous les supportions patiemment, le grand moyen qu'elle nous fournit est de les souffrir dans un esprit de pénitence. C'est là ce qui charme et ce qui enchante, pour ainsi dire, nos maux, c'est là ce qui nous fait porter des fruits avec patience, parce que recevant dans cet esprit ces châtiments de Dieu, nous nous consolons que nous serons un jour reçus nous-mêmes dans son repos éternel. C'est ainsi, dit un savant pape, qu'une grappe de raisin qu'on foule aux pieds est changée en vin; c'est ainsi que l'olive qui est pressée perd son amertume et nous offre une délicieuse liqueur; c'est ainsi que le bon grain sort des gerbes qui sont battues dans l'aire, et qu'on le porte dans le grenier après avoir été séparé de la paille; c'est ainsi enfin que les maux que Dieu nous envoie pour nous éprouver se changent en autant de matières de consolation et de joie, dans l'assurance que nous avons que nous deviendrons d'autant plus purs pour paraître devant notre juge, que le feu d'une fièvre aiguë nous aura purifiés de la rouille de nos péchés : *Sic uva calcibus tunditur et in vini saporem liquatur. Sic oliva contusionibus expressa amaritudinem suam deserit et in olei liquorem pinguescit; sic per trituram areæ a paleis grana separantur, ut ad horreum purgata perveniant. Quisquis ergo appetit plene vitia vincere, studeat humiliter purgationis suæ flagella tolerare, ut tanto post ad judicem mundior veniat, quanto nunc ejus rubiginem ignis tribulationis purgat* (*Greg. hom.* 15, *in Evang.*).

Car d'où vient que nous avons souvent tant d'inquiétudes et d'impatience dans nos maux? D'où vient que nous nous défions de la Providence, que nous murmurons et que nous nous soulevons intérieurement contre ses ordres, si ce n'est que nous n'avons pas cet esprit de pénitence qui nous ferait trouver, comme à saint Paul, notre gloire et notre force dans nos propres infirmités? C'est la patience, dit un grand homme, qui adoucit beaucoup les incommodités du corps; mais cette patience n'est jamais plus raisonnable et plus juste, que quand on reconnaît qu'on ne souffre pas encore ce que l'on mériterait de souffrir : or, comme ce sont là les premiers sentiments d'un pénitent, ce sont aussi eux qui tempèrent et rendent même agréables les douleurs qu'il endure. Celui qui

souffre par ce principe goûte une joie intérieure au milieu de ses plus grandes peines, parce qu'il n'y en a pas une qui ne lui plaise; et comme il soumet son mal aux épreuves d'une vertu qu'il aime, tout ce qui lui arrive le console. Dans cet état il s'élève vers Dieu comme par degrés; il le craint comme son juge, il l'adore comme son souverain, il l'écoute comme son maître, il l'aime comme son père et son sauveur, et s'il ne peut encore avoir cet amour pur et chaste qui rejette tout autre motif, il a cet amour intéressé par lequel il s'attache à lui à cause du bien qu'il reçoit dans le temps même de ses souffrances. *Ipsa patientia multum etiam dolores ac pœnas corporis mitigat alleviatque. Quanto enim quisque in anima impatiens magisque involuntarius est, tanto et in corpore amplius cruciatur. Qui igitur virtute patientiæ magis abundaret, ille vel in maxima persecutione et contumelia gaudio majori, diviniorique perfrueretur*, etc. (*Thaulerus*, *inst. c.* 15). *Flagellis eruditus ad gratiam liberatoris liquescit, discitque Deum diligere, et si non propter suam bonitatem, propter suam utilitatem* (*Bern. l.*, III *de Amore part.*, *c.* 3).

Il n'en est pas ainsi d'un pécheur malade qui n'est pas pénétré de ces sentiments, et qui ne souffre pas par ces principes : tout l'embarrasse, tout l'inquiète, tout l'impatiente et le met comme hors de lui-même. Ne nous en étonnons pas, dit saint Cyprien, c'est qu'il s'abandonne à sa passion, et qu'il laisse agir la nature toute seule : or, ni la passion, ni la nature ne peuvent rendre un homme constant et patient dans son mal.

Cependant s'il n'a pas cette vertu, non-seulement ses douleurs ne lui seront d'aucun mérite, elles augmenteront au contraire sa réprobation. Il en est de l'état de l'âme comme de la constitution du corps, et de même que certains remèdes sont mortels dès qu'ils ne produisent pas l'effet qu'ils devraient produire : aussi les douleurs des malades sont d'autant plus pernicieuses à leurs âmes, qu'ils n'en font pas un bon usage. Dieu se sert de deux moyens pour sauver un homme, de la prospérité et de l'adversité, de la santé et de la maladie : sa prospérité lui fait-elle oublier son devoir? il l'y ramène par l'adversité : a-t-il abusé de sa santé? il le frappe et il le corrige par la maladie. C'est là presque la dernière ressource; c'est pourquoi, quand ce moyen ne réussit pas plus que l'autre, qu'en peut-on espérer? Il faut donc, pour faire un bon usage de ses maladies, en offrir les douleurs à Dieu par un esprit de pénitence, mais il faut encore en chercher les remèdes auprès de Dieu par un esprit de prévoyance, et une amoureuse confiance en sa bonté.

SECOND POINT.

Ce que la mort est par rapport au jugement, les maladies le sont par rapport à la mort. Quand un homme est à l'agonie on sait qu'il va être jugé de Dieu; quand il est dangereusement malade, c'est aussi un préjugé qu'il mourra bientôt, et par là l'on peut dire que, comme la mort précède le jugement, les maladies sont les avant-coureurs de la mort.

Il est vrai qu'il n'y a point d'heure ni de moment qui ne nous l'annonce; mais il est vrai aussi que les maladies nous avertissent encore davantage qu'elle approche. Un homme qui voit les semaines, les mois et les années s'écouler, peut dire avec saint Paul, qu'il meurt tous les jours, puisqu'un jour est comme le tombeau de l'autre, mais celui qui est attaqué d'une fâcheuse maladie peut croire avec David qu'il est déjà aux portes de la mort, et doit dire à Jésus-Christ avec ce prince de notre évangile, qu'il se hâte de venir chez lui parce qu'il s'en va mourir : *Incipiebat enim mori*. Car c'est par cette raison que si nous devons chercher en tout temps des remèdes contre ces dangers, nous y sommes principalement obligés dans celui de nos maladies

Quand l'Ecriture nous parle de la mort, elle se sert de trois belles comparaisons. Tantôt elle la compare à un voleur qui, à la faveur des ténèbres et de la solitude, surprend et assassine ceux qui y pensent le moins; tantôt à une tempête imprévue qui brise et fracasse un vaisseau quand la mer paraissait la plus calme; tantôt à un ennemi rusé qui investit une place, et s'en rend le maître lorsqu'une populace occupée à ses divertissements se croit en assurance; et c'est par toutes ces comparaisons qu'elle nous exhorte à prévoir de bonne heure ces surprises, et à chercher de prompts remèdes à tous ces maux.

Mais quand nous nous apercevons que ce voleur est à la porte de notre maison, et qu'il a déjà commencé d'y mettre le feu par une fièvre ardente qu'il y a allumée : quand le vaisseau de notre corps est déjà à demi fracassé par l'orage que les humeurs irritées y soulèvent; quand cette ennemi nous a investis de toute part et qu'il a déjà fait plusieurs brêches aux murs de cette fragile place où nous sommes; de quelle prévoyance n'avons-nous pas besoin, et n'est-ce pas en cette occasion plus qu'en toute autre que nous devons chercher quelques remèdes contre tant de maux?

Où les trouverons-nous ces remèdes? il y en a de deux sortes : il y en a de corporels, il y en a de spirituels; il y en a pour la guérison du corps, il y en a pour le salut de l'âme; il y en a pour consoler le malade, il y en a pour fortifier le chrétien; il y en a pour arrêter le cours de la maladie, il y en a pour faire cesser le péché; il y en a pour éviter une première mort, il y en a pour éviter une seconde mort. C'est ce que vous savez, mais vous ne savez peut-être pas quelle est la différence que les Pères ont mise dans l'usage des uns et des autres.

Saint Bernard a, ce semble, porté les choses à l'extrémité quand il a rejeté le secours de la médecine : mais aussi il faut se représenter qu'il parlait à des religieux d'une éminente perfection. Je me sens ému de com-

passion, leur disait-il (1), quand j'apprends que le mauvais air où vous êtes vous attire de grandes et de fréquentes maladies, mais de quelque nature qu'elles soient, la sainteté de votre religion ni même l'intérêt de votre salut ne veulent pas que vous ayez recours à des remèdes corporels pour les guérir. Vous pouvez de temps en temps vous servir d'herbes médicinales comme les pauvres s'en servent, et c'est ce que nous avons coutume de faire; mais chercher des médecins, prendre des potions, c'est ce que font les gens du monde, et c'est ce qui serait indigne de l'honnêteté, de la pureté et de l'austérité de votre ordre. Nous savons que ceux qui vivent selon la chair ne peuvent plaire à Dieu. Que les personnes spirituelles ne cherchent donc que des remèdes spirituels, et quand elles seront affligées de quelque maladie, qu'elles disent à Dieu de tout leur cœur : *Guérissez mon âme, ô Seigneur, parce que j'ai péché contre vous.*

Si c'était là le sentiment de saint Bernard, admirons la surprenante austérité de ce saint, mais avouons aussi que les Pères et les fondateurs des autres ordres qui l'ont précédé, ont porté les choses à une modération beaucoup plus grande.

Nous n'avons qu'à lire l'Epître 109 de saint Augustin, où sont renfermées les principales règles qu'il donne à des religieuses qu'il gouvernait. Il y ordonne que si quelqu'une d'elles a besoin de bain ou d'autres remèdes, on ne diffère pas à lui donner ce soulagement, qu'on appelle le médecin, qu'on lui rende tous les secours qu'elle peut raisonnablement souhaiter, et même quelquefois ceux qu'elle ne voudrait point qu'on lui rendît, puisque ce n'est pas sa volonté qu'on doit consulter, mais la nécessité et la supérieure à laquelle elle est obligée d'obéir (2).

Nous n'avons qu'à voir ce qu'en pensait saint Jérôme écrivant à une dame de la première qualité qui voulait, pendant qu'elle était en santé, pratiquer des austérités extraordinaires, et se refuser tous les secours de la médecine quand elle était malade. Nous trouverons qu'il l'avertit de nourrir la victime afin que le sacrifice en soit plus long, et que Dieu nous ayant commandé d'honorer les médecins à cause du besoin que nous en avons, il est quelquefois dangereux de vouloir entreprendre ce qui est au-dessus de ses forces.

Nous n'avons qu'à examiner ce que dit saint Basile à ses religieux qui lui avaient demandé s'ils pouvaient se servir de médecines. Nous nous servons, leur répondit-il, des autres arts pour détourner de notre corps les incommodités qui lui arrivent, comme de l'agriculture pour nourrir, des ouvrages de manufacture pour couvrir notre nudité, du secours des architectes pour nous loger. Pourquoi Dieu ayant donné aux médecins l'art de nous guérir, ne nous en servirons-nous pas? Si nous ne souffrions pas plus d'infirmités que le premier homme dans le paradis terrestre, ces sortes de secours nous seraient inutiles; mais comme notre corps est condamné de retourner dans la terre après avoir souffert de grandes douleurs, Dieu nous a laissé des remèdes pour les adoucir, et c'est de ces remèdes que nous devons user.

D'ailleurs, ajoute-il, comme pour conserver notre corps nous sommes obligés de souffrir qu'on en coupe des membres gangrenés et qu'on y applique le fer et le feu qui sont de très-douloureux remèdes : aussi la droite raison ne nous permet pas de faire des abstinences excessives, *neque inedias, neque arctissimas in victus observatione regulas*, ni de rejeter ce qui est nécessaire pour le rétablissement de notre santé.

Mais, messieurs, quel est le tempérament que saint Basile veut qu'on apporte dans ces sortes de rencontre? me voici insensiblement tombé sur cette différence que j'avais promis de vous faire voir entre ces deux remèdes dont je vous ai parlé, dont les uns regardent la santé du corps et les autres le salut de l'âme. Que sommes-nous obligés de faire dans nos maladies, et quel est le premier remède qu'il nous faut appliquer à nos maux? Ce que nous devons faire, dit saint Basile, c'est de mettre notre confiance en Dieu, c'est de recourir à lui avant toutes choses, c'est de chercher son royaume, sa justice et tout ce qui est nécessaire à notre âme, dans l'espérance que le reste qui regarde notre corps nous sera accordé de surcroît; c'est d'implorer son secours comme du plus charitable et du plus puissant de tous les médecins, c'est de faire tous nos efforts pour nous mettre dans sa sainte grâce, c'est de lui exposer nos maladies spirituelles, c'est de nous jeter entre ses bras afin qu'il répande sa bénédiction sur les remèdes corporels qu'il nous permet de prendre, et de nous soumettre, quoi qu'il arrive, à sa sainte volonté, afin qu'il dispose de nous comme il lui plaira. Les deux comparaisons dont ce Père se sert pour expliquer sa pensée m'ont toujours extrêmement plu.

Il ne faut pas, dit-il, rejeter entièrement les secours de la médecine : il ne faut pas aussi y mettre entièrement sa confiance. Nous devons imiter en cette occasion la piété d'un laboureur qui, quoiqu'il ne néglige rien pour

(1) Compatior utique et multum; ego compatior infirmitati corporum, sed timenda multo magis, ampliusque cavenda infirmitas animarum, propterea minime competit religioni vestræ medicinas quærere corporales, sed nec expedit saluti. Nam de vilibus quidem herbis, et quæ pauperes deceant, interdum aliquid sumere tolerabile est, et hoc aliquando solet fieri. At vero species emere, quærere medicos, accipere potiones religioni indecens est, et contrarium puritati, maximeque ordinis nostri, nec honestati congruit, nec puritati, hæc enim omnia gentes inquirunt. Scimus autem quia qui in carne vivunt, Deo placere non possunt. spiritualia proinde spiritualibus comparanda, et quærenda potio humilitatis et clamandum in toto corde : Sana animam meam, Domine, quia peccavi tibi. (*Bern. ad fratres de sancto Anastasio, Epistola* 321.)

(2) Cujus infirmitatis necessitas cogit lavandum corpus, non longius differatur, fiat sine murmure de consilio medici, ita ut etiam si nolit, jubente præposita, faciat quod faciendum est pro salute : si autem velit et forte non expedit, suæ cupiditati non obediatur. Aliquando enim etiamsi noceat, prodesse, creditur quod delectat. Denique si latens est dolor in corpore famulæ Dei dicenti quid sibi doleat, sine dubitatione credatur; sed tamen utrum sanando dolori quod delectat expediat, si non est certum, medicus consulatur. (*Aug. Epist.* CCIX.)

ensemencer et cultiver ses terres, prie cependant le Seigneur de faire profiter ce qu'il a semé; ou bien nous devons nous comporter comme ceux qui vont sur mer, et qui en quittant le rivage demandent à Dieu qu'il les conserve pendant toute la route qu'ils ont à faire, quoiqu'ils abandonnent d'ailleurs leur vie et leur bien à leur pilote.

Confions-nous à la bonne heure à un habile et judicieux médecin; mais prenons auparavant d'autres précautions, et, sans négliger ces derniers remèdes, servons-nous de ceux qui doivent les précéder. Comme notre âme nous est infiniment plus précieuse que notre corps, comme les secrètes infirmités de l'une sont plus dangereuses et exposées à de plus fâcheuses suites que les maladies de l'autre; c'est aussi à elle que nous devons songer d'abord, c'est elle que nous devons munir des sacrements. Et si ce que le pape Innocent III nous a ordonné sur ce sujet était exactement observé, il n'y aurait pas sans doute tant de funestes et de mauvaises morts qu'il y en a.

Ce grand homme voyant le déplorable aveuglement dans lequel sont la plupart des malades, fit une loi dans le concile de Latran, par laquelle il défendit à tout médecin d'ordonner aucun remède à un malade, à moins qu'il ne se fût auparavant confessé. Car il est étrange de voir jusqu'où va presque toujours l'imprudence des malades, ou la négligence et l'irréligion de ceux qui les gouvernent. On songe d'abord aux remèdes corporels, on cherche parmi les médecins celui que l'on croit le plus habile; on l'informe de tout ce qui a précédé et accompagné la fièvre, on lui fait un exact détail du tempérament du malade, et l'on se repose entièrement sur sa conduite : mais pour l'état de son âme, c'est à quoi l'on ne pense pas, c'est à quoi même on n'oserait penser. On donne de bonnes espérances à un homme qui ne se flatte déjà que trop, et on le laisse mourir sans sacrements. Au lieu de lui dire ce que ce prophète dit à ce prince, *mettez ordre à vos affaires, car vous mourrez demain;* au lieu de l'exhorter à appeler un confesseur et à se mettre en bon état, de peur qu'il ne soit surpris par une maladie qui est plus dangereuse qu'il ne pense; au lieu dis-je de lui donner de si salutaires avis, et de l'obliger à recourir à Dieu, si par malheur il n'a pas lui-même le premier ces bons sentiments, on n'ose lui parler de confession, et encore moins de viatique; on l'exhorte au contraire à prendre courage, on veut même qu'un médecin le trompe, et dans l'appréhension que l'on a qu'une si triste nouvelle n'augmente son mal, on l'éloigne le plus que l'on peut de sa pensée.

Remarquons-nous qu'on en ait ainsi usé, soit à l'égard de cet enfant dont nous parlons, soit à l'égard du Lazare ou de la belle-mère de saint Pierre? Il n'est pas dit dans l'Evangile (et c'est la réflexion de saint Ambroise) que ce prince ait eu recours aux médecins. Il est simplement marqué que dès qu'il eut appris que Jésus-Christ était de retour en Galilée, il s'en alla au-devant de lui, et le conjura de se transporter dans sa maison avant que son enfant mourût. Admirable instruction pour les malades et pour ceux qui les environnent; ils ne doivent jamais attendre à l'extrémité pour appeler un prêtre, ou pour supplier Jésus-Christ de leur faire l'honneur d'entrer chez eux par la sainte communion : il faut qu'ils le préviennent par leurs désirs, qu'ils aillent au-devant de lui par leurs prières, qu'ils lui disent, ou qu'ils lui fassent dire : *Domine, descende priusquam moriatur filius meus.* Faites-moi l'honneur, ô mon Dieu, de descendre dans mon estomac avant que je meure, moi qui vous invoque comme mon père, et qui ai été adopté pour votre enfant.

Le Lazare n'était encore qu'aux premiers jours de sa maladie; puisque l'Evangile ne parle de son mal que comme d'une langueur et d'une petite infirmité : et cependant ses deux sœurs envoyèrent dire à Jésus-Christ, *Seigneur, celui que vous aimez est malade.* La belle-mère de saint Pierre paraissait être plus en danger, puisqu'elle avait une grosse fièvre : aussi les apôtres et ceux qui étaient auprès d'elle ne cherchèrent point d'autre remède que de s'adresser à Jésus-Christ, dans lequel ils mettaient toute leur confiance; c'est pourquoi ils l'invitèrent de l'aller voir, ils le prièrent pour elle, et le conjurèrent de lui rendre la santé. Il ne faut pas s'en étonner, dit saint Ambroise : on cherchait le véritable médecin, et celui qui avait le pouvoir de guérir l'âme et le corps tout ensemble; on s'adressait d'abord à celui qui pouvait commander à la fièvre, et non pas à ceux qui n'ont que des remèdes incertains, et qui exercent une science qui en tue encore plus qu'elle n'en guérit.

Hélas! que ces sortes d'exemples font peu d'impression sur les chrétiens de notre siècle. On ne s'adresse presque jamais à Jésus-Christ, ou du moins ce n'est qu'après avoir inutilement employé tous les remèdes humains, et qu'à cause qu'on s'y voit contraint dans une maladie désespérée. Cette conduite qui est si fatale dans ses suites, est encore peut-être plus extravagante dans ses principes. Car quand je la considère dans son origine, je trouve qu'elle vient d'une ridicule pensée dans laquelle on est, que si on faisait venir un confesseur, et si l'on se munissait des sacrements, il ne faudrait plus attendre que la mort; comme si un confesseur était un prophète de mauvais augure qui n'apportât que de tristes nouvelles, et que par un cruel secours il ne servît qu'à avancer les jours d'un malade : comme si Jésus-Christ qui est le seul souverain médecin des hommes faisait mourir ceux qui se confient en lui : comme si après avoir dit, Venez à moi, vous tous qui êtes incommodés ou chargés de pesants fardeaux, et je vous donnerai du soulagement, il se plaisait à les accabler davantage; comme si son adorable corps qu'il a donné comme un principe de résurrection et de vie pour les corps mêmes, leur

était un poison, et leur donnait le coup de la mort.

Comme ce sont là de véritables matières pour des prônes, et que nous pourrons trouver l'occasion de vous en entretenir, en parlant de l'extrême-onction, je me contente de vous faire remarquer avec saint Ambroise, (*Ambr. lib. IV Comment. in Lucam*) que ce défaut de recourir à Jésus-Christ, et de se servir de remèdes spirituels dans ses maladies est très-souvent la cause qu'on en meurt, bien loin que les précautions contraires que l'on prend pour éloigner ces secours servent comme l'on croit à guérir ou à consoler un malade.

Ce père demande d'où vient que n'y ayant jamais eu plus de lépreux dans la Judée que du temps d'Elisée; cependant l'Evangile assure que parmi un si grand nombre de malades, il n'y en eut qu'un de guéri, encore était-il étranger, je veux dire Naaman de Syrie. Si ce prophète avait quelque miracle à faire, ne devait-il pas préférer ceux de la nation à des idolâtres? et qui méritait mieux de recevoir cette guérison, que ceux parmi lesquels il vivait? Il ne le fit pas cependant, répondit-il, soit parce que ces lépreux ne s'adressèrent pas à lui, et ne le prièrent pas de les guérir, soit parce qu'ils eurent plus de confiance aux remèdes humains, qu'à la toute-puissante miséricorde de Dieu qui avait donné à son ministre le pouvoir de faire de miraculeuses cures, *Fastidiosos viros cœlestium profectus munerum non sequuntur.* Les grâces du ciel ne sont pas pour ces âmes dédaigneuses qui les méprisent, et les remèdes (j'entends non-seulement les spirituels, mais encore les corporels) ne profitent pas à ceux qui se reposent plus sur des médecins que sur Jésus-Christ. Si tu veux donc, ô chrétien, continue ce père, si tu veux obtenir la guérison que tu souhaites, apprends du moins à la demander: *Disce, christiane, rogare quod cupis impetrare;* et si tu le reçois, apprends que tu en dois faire un nouveau motif de reconnaissance, et que quand Dieu te rend la santé, c'est afin que tu le serves avec plus de fidélité et de zèle que tu n'as encore fait.

TROISIÈME POINT.

Soit que nous vivions, soit que nous mourions, soit que nous soyons malades, soit que nous recouvrions la santé, Dieu qui ne fait rien que pour lui-même, *rapporte tout à sa gloire :* car telle est la nature de la cause première, dit saint Thomas, de se faire honorer et servir, tantôt par les disgrâces qu'elle envoie, tantôt par les bienfaits qu'elle répand, tantôt par les maladies qui dérèglent notre tempérament, tantôt par la guérison et les remèdes qui le rétablissent.

Mais quelques hommages que les hommes soient tenus de lui rendre, et quelques obligations qu'il leur impose de le servir; il est certain que plus il leur fait de grâces, plus il prétend d'en tirer de reconnaissance, ses bienfaits leur imposant de nouvelles charges, et ses dons étant autant de chaînes par lesquelles il les attache plus fortement à son service. Comme ils n'ont d'abord qu'une confiance imparfaite, ou un amour fort faible, il leur apprend par les dangers d'où il les a tirés à se confier en lui, et s'il leur envoye des infirmités corporelles, c'est afin de fortifier par la guérison qui les suit, un amour naissant, qu'il avait éprouvé par les douleurs.

Ne sortons pas de notre évangile pour en être convaincus. Le vénérable Bède remarque que la foi de ce seigneur eut comme trois degrés : son commencement, son progrès et sa perfection. Il avait un commencement de foi, quand il demanda à Jésus-Christ la guérison de son fils; car s'il ne l'avait cru capable de le guérir, serait-il venu exprès en Galilée l'en prier? Mais que cette foi était faible et chancelante! 1° Il croyait qu'il fallait que Jésus-Christ, se transportât sur les lieux, et que, sans une présence corporelle, il n'obtiendrait pas de lui ce qu'il en attendait. C'est pourquoi, au lieu que le centenier lui dit : Je ne mérite pas, Seigneur, que vous entriez dans ma maison, dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri ; ce seigneur tenant un langage tout contraire, le conjura de venir chez lui : *Domine, descende*, avant que son fils mourût. 2° Il demanda un miracle pour fortifier sa foi; et ce fut ce que Jésus-Christ lui reprocha par ces paroles : Vous ne croyez donc pas si vous ne voyez des signes et des prodiges ; voilà le commencement de sa foi.

Elle se fortifia dans la suite, dit le vénérable Bède. Car Jésus-Christ lui ayant dit : *Allez, votre enfant se porte bien;* saint Jean remarque qu'il crut l'accomplissement de ce miracle, et qu'il se reposa sur la parole que Jésus-Christ lui avait donnée. Mais quels furent sa foi, son attachement, sa charité, son zèle, quand ses serviteurs qui vinrent au-devant de lui, lui dirent que son fils se portait bien, et que la fièvre l'avait quitté environ la septième heure du jour, qui était précisément celle qu'il lui avait marquée. *Ce fut pour lors*, dit saint Jean, qu'*il crut, lui et toute sa famille ;* ce fut pour lors qu'il reconnut la divinité de Jésus-Christ, et que, sensible à ce grand bienfait, il s'attacha à sa personne.

Une semblable chose, chrétiens, se passe souvent à notre égard. Non-seulement Dieu répand sur nous ses bénédictions générales qu'il verse sur la tête des créatures, afin de gagner notre esprit et notre cœur par ces communs bienfaits; il nous fait encore souvent des grâces spéciales que nous savons ne venir que de lui ; et, après l'avoir conjuré de vouloir descendre chez nous avant que nous mourions, nous reconnaissons par la santé qu'il nous rend la vérité de cette parole : *Allez, votre enfant se porte bien.*

En faut-il davantage pour redoubler notre fidélité et notre amour, et n'en est-ce pas trop pour attirer à son service toute cette petite famille que nous portons au dedans de nous-mêmes? Mes yeux, si vous voyez la lumière; mes oreilles, si vous entendez; mes mains, si vous touchez; mes pieds, si vous mar

chez; mes poumons, si vous respirez, ma bouche si vous vous ouvrez, ma langue si vous parlez; mon esprit et mon cœur, si vous avez la liberté du raisonnement et du mouvement, c'est à Dieu que vous êtes obligés de toutes ces grâces, après ces longues et dangereuses indispositions que vous avez souffertes, et par conséquent c'est à Dieu que vous devez uniquement vous consacrer. Car quel serait le péché de la créature raisonnable, dit saint Augustin, si elle abusait de ces nouveaux bienfaits de son créateur? Quel serait le péché de cette dame si, après avoir été guérie d'une violente fièvre qui avait confondu et effacé tous les traits de son visage, elle se servait d'une beauté qu'elle a recouvrée par miracle pour se faire de nouveaux adorateurs? Quel serait le péché de cet homme si, après avoir été délivré d'une fâcheuse maladie qu'il s'était attirée par ses débauches, il s'y rengageait derechef, et prostituait sa santé à de nouveaux adultères? *Quam gravis et exitialis morbus erit si adulterium sanitas est* (*Lib. de fide et operibus*, c. 20)! Ne serait-ce pas tomber dans la plus lâche de toutes les infidélités, et le plus horrible de tous les parjures? Je veux que vous en soyez vous-mêmes les juges, si par malheur vous en êtes coupables.

Je ne vous demande pour cet effet qu'une chose, je parle à votre cœur et je vous prie de me répondre de bonne foi. Dans cette dernière maladie que vous avez eue, et dont vous aviez sujet d'appréhender les tristes suites, quels étaient vos sentiments? *Respondeat cor vestrum, fratres;* disiez-vous à Dieu : Mon Dieu, rendez-moi la santé afin que je goûte plus longtemps les plaisirs de la vie, afin que je puisse renouer ces commerces que ma maladie avait interrompus, afin que je me rengage plus que jamais dans ce jeu où j'ai commis tant de blasphèmes, afin que je revoie cette personne que j'ai corrompue, et que par des rechutes habituelles je laisse partout quelques nouvelles marques de mes désordres et de mes impuretés passées. Au contraire ne leviez-vous pas les mains au ciel pour lui demander miséricorde? ne le conjuriez-vous pas de vous donner encore quelques années pour faire pénitence, et racheter vos péchés par vos bonnes œuvres? Quelle est donc votre infidélité et votre parjure, si, après avoir reçu cette santé, vous venez à retomber dans vos premiers péchés, et si ce qui a dû vous ramener à Dieu vous en éloigne encore davantage?

Dieu envoya autrefois à Jéroboam un prophète l'avertir que s'il ne changeait de vie il se vengerait de son impiété: et, afin qu'il n'en doutât pas, il lui fit dire que l'autel sur lequel il sacrifiait aux idoles se fendrait par la moitié, et que les cendres qui étaient dessus se répandraient de toutes parts. Ce prince, que le Seigneur avait placé sur le trône d'Israël, leva néanmoins sa main dessus l'autel pour faire signe à ses officiers de se saisir du prophète; et aussitôt l'autel se fendit en deux et sa main demeura immobile. Se sentant ainsi visiblement puni il s'adressa à cet homme de Dieu, et, pénétré, ce semble, de bons sentiments, le conjura de prier le Seigneur pour lui, afin que le mouvement de sa main lui fût rendu : *Ora pro me ut restituatur manus mea mihi*. Cette grâce lui fut accordée; mais Jéroboam changea-t-il pour cela de vie? Non, dit l'Ecriture, au contraire *il devint plus impie qu'il n'était auparavant*, et de la même main dont il avait reçu le mouvement par miracle, il sacrifia derechef aux idoles et leur présenta de l'encens.

Vous me prévenez sans doute, car en interrogeant votre cœur vous voyez bien que c'est là ce qui vous arrive souvent; mais c'est là aussi ce qui doit vous faire évidemment connaître votre infidélité et votre parjure. Car, sans parler ici des bienfaits généraux de la Providence que vous estimez si peu, parce que vous ne vous donnez pas la peine de les demander, où est la fidélité que vous gardez à Dieu, et que vous lui aviez promise par de si tendres mouvements, s'il vous rendait la santé? Vous paraissiez d'abord ardents et pleins de reconnaissance en lui demandant cette grâce. Si je puis me tirer de cette maladie, disiez-vous, je me donnerai tout de bon à Dieu, et ne ferai jamais rien de tout ce qui pourra lui déplaire, j'emploierai ces biens que je suis en état de quitter, au secours des pauvres; je serai le protecteur des veuves et le père des orphelins, j'irai d'églises en églises, je ferai des mortifications et des aumônes; et si jusqu'ici j'ai négligé mon salut, j'y travaillerai tout de bon. Eh bien! vous avez reçu cette santé, en êtes-vous devenus meilleurs? avec ces mêmes mains qui vous ont été rendues, n'avez-vous pas derechef sacrifié aux idoles; je veux dire ou à l'impureté, ou à l'avarice? Après avoir imploré le secours des ministres du Seigneur, après leur avoir dit comme Jéroboam, *priez Dieu pour moi, afin qu'il me rende la santé;* après qu'ils lui ont offert pour vous le sacrifice de son fils, après tant de prières, tant de messes, tant de vœux, vous êtes vous acquittés de vos promesses? *Nubes et ventus, et pluviæ non sequentes; vir gloriosus, et promissa non complens*. Vous comptiez déjà sur vos futures vertus, si vous receviez l'accomplissement de vos désirs; vous vous faisiez déjà un mérite imaginaire des bons sentiments que vous auriez, mais ce n'était qu'une reconnaissance en idée qui s'est dissipée dans la suite; ce n'était qu'un vent et un amas de quelques vapeurs confusément élevées qui n'a rien produit. Je me trompe, tout cela n'a produit que de très-funestes effets par un plus opiniâtre attachement au plaisir, par une plus forte habitude au péché, par un plus dur abandonnement des pauvres, par une plus scandaleuse impiété, par de plus cruelles usures et de plus sanglantes injustices.

Que voulez-vous que je vous dise là-dessus, et quelle consolation puis-je vous donner? Si vous aviez rendu de grands services à quelqu'un (c'est la comparaison de saint Ambroise), si vous l'aviez assisté dans une fâcheuse maladie, en lui donnant votre cœur et votre bourse; et si, après l'avoir délivré

par vos assiduités et votre argent, du danger où il était, il ne vous en remerciait pas; ou si, bien loin de vous en témoiger sa reconnaissance, il venait à vous désobliger et à vous offenser, qu'en penseriez-vous? Or, croyez-vous que Dieu qui vous nourrit tous les jours, que Dieu qui vous délivre tous les jours de tant de dangers que vous ne voyez pas, que Dieu qui conserve tous les jours votre santé, et qui l'a tant de fois rétablie par son infinie miséricorde, vous traitera plus favorablement, et se sentira moins offensé de vos infidélités et de vos parjures?

Tout le conseil que je puis donc vous donner en cette rencontre est de vous dire ce que Jésus-Christ dit autrefois au paralytique: *Vous voilà guéri; mais prenez garde de ne plus retomber dans vos péchés de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire.* Chrétiens, vos péchés sont souvent non-seulement les causes éloignées, mais encore les causes prochaines de ces douleurs aiguës que vous ressentez; souffrez-les par conséquent avec une humble résignation et dans un esprit de pénitence. Cherchez tous les remèdes qui peuvent vous soulager dans vos maux, mais ne négligez pas le premier de tous, qui est d'avoir recours à Dieu, et de mettre toute votre confiance en sa providence et en sa bonté. Enfin s'il a écouté vos vœux, s'il a exaucé vos prières: souvenez-vous de ces bons propos que vous avez formés dans vos maladies, rappelez toutes ces promesses que vous lui avez faites, et travaillez à vous en acquitter avec fidélité. Surtout qu'il ne soit pas dit que la santé qu'il vous aura rendue ait contribué à vous faire retomber dans vos premiers désordres: vous voilà guéris, ne péchez plus, n'outragez pas derechef un si charitable médecin qui a pris tant de soin de votre corps, et qui aime encore davantage votre âme qu'il a créée et rachetée, afin qu'elle le possédât à jamais dans sa gloire. *Amen.*

SERMON XLIX.

POUR LE VINGT ET UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Des procès.

Tenens suffocabat eum dicens: Redde quod debes. Et procidens conservus ejus rogabat eum dicens: Patientiam habe in me et omnia reddam tibi. Ille autem noluit.

Un serviteur trouvant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, le prit à la gorge comme pour l'étouffer et lui dit: Rends-moi ce que tu me dois: et cet homme se jetant à ses pieds, le pria d'avoir un peu de patience et qu'il lui rendrait tout; mais il ne voulut pas le faire (S. Matth., ch. XVIII).

Quelques réflexions que l'on fasse sur l'étrange procédé de ce serviteur barbare dont il est parlé dans notre évangile, on n'y trouvera rien qui ne mérite de justes reproches et de très-rigoureux châtiments. Si l'injustice viole les plus saintes lois; si l'ingratitude combat les premiers sentiments de la nature et de la raison; si la dureté et l'inhumanité troublent la paix de la société civile, et réduisent les hommes à l'indomptable férocité des bêtes, ces trois péchés qui se rencontrent rarement dans une même action, sont également renfermés dans celle-ci.

La justice veut qu'on ne prenne point d'autre mesure ni d'autre poids pour les autres que la mesure et le poids que l'on prend pour soi-même. Mais cet injuste serviteur, bien loin de suivre cette règle, se procure tout le bien qu'il peut, et fait à l'un de ses débiteurs tout le mal qu'il est capable de lui faire, en n'ayant pas pour son compagnon la même compassion que son maître avait eue pour lui, selon ce sanglant reproche qu'il lui en fait: *Nonne oportuit et te misereri conservi tui sicut et ego tui misertus sum?* Quelle injustice!

Le grand devoir de la reconnaissance est de se souvenir du bienfait qu'on a reçu, et d'en faire un bon usage en répandant sur son prochain une partie des grâces qu'on a obtenues d'un même maître: mais ici cet ingrat oublie cet important devoir. Son maître venait de lui remettre généreusement dix mille talents qu'il lui devait, à la simple prière qu'il lui en avait faite: *Omne debitum dimisi tibi quoniam rogasti me;* et cependant, bien loin de reconnaître la générosité d'un si libéral créancier, par la sienne envers ses débiteurs, il en poursuit un impitoyablement et veut qu'il lui paye jusqu'à la dernière obole ce qu'il lui doit: quelle ingratitude!

L'humanité et la charité veulent qu'on se laisse du moins toucher aux prières des misérables, et surtout qu'on ne les ruine point par des procédures précipitées quand ils demandent seulement du temps pour s'acquitter de leurs dettes: mais ici ce barbare s'endurcit aux prières et aux promesses qu'on lui fait. En vain son compagnon se met à genoux devant lui, et lui dit les larmes aux yeux: *Ayez un peu de patience et je vous satisferai;* il le prend à la gorge et le faisant mettre en prison il lui répond d'un air sévère et inexorable: *Paye-moi tout ce que tu me dois: redde quod debes.* Quelle dureté!

Qu'un tel procédé vous paraisse odieux, et digne d'un aussi grand supplice que fut celui auquel le maître de notre évangile condamna ce méchant serviteur, je ne m'en étonne pas, messieurs: mais ce qui m'étonne et ce que je ne puis assez comprendre, est que dans le siècle où nous vivons il y en a encore aujourd'hui de si fréquents exemples. Nous avons tous un même maître qui est Dieu, nous avons tous une même loi qui est l'Evangile, nous sommes tous obligés à une même reconnaissance par rapport aux biens que nous recevons et aux dettes qu'on nous remet; nous composons tous une même société que forment la charité et la compassion: et toutefois, malgré tant d'engagements, nous passons souvent la meilleure partie de notre vie à chicaner; on n'entend partout que ces tristes paroles: *Redde quod debes;* paye ce que tu dois; parole qu'on signifie juridiquement à ses parties, paroles sur lesquelles on dresse ses procédures et ses griefs, paroles avec lesquelles on se traite avec plus de cruauté que ne feraient des sauvages et des barbares; paroles sur lesquelles on fonde tellement ses prétendus droits qu'encore bien qu'on pèche souvent contre la justice, la ré-

connaissance et la charité, on veut plaider à quelque prix que ce soit ; sans même s'en faire un scrupule de conscience.

Cependant, messieurs, que ce scrupule serait juste et bien fondé ; car, je doute fort s'il est permis à un chrétien de plaider, et supposé qu'en certain cas cela lui soit permis, je doute encore davantage s'il sait bien comment il faut plaider pour ne point blesser sa conscience : appliquez-vous, je vous prie, à ces deux réflexions.

Faut-il plaider? c'est ce que je vous expliquerai dans mon premier point. Supposé qu'on soit contraint de plaider, que faut-il faire pour plaider sans péché? c'est ce que je vous apprendrai dans mon second point : et afin même de vous expliquer d'abord quelle est la pensée de l'Ecriture et des Pères sur ce sujet, je vais répondre précisément et par ordre à ces deux questions. Faut-il plaider? souvent ni les intérêts du monde, ni ceux du salut ne conseillent pas à un homme de le faire : voilà ma première proposition. Quand on est obligé de plaider, que doit-on faire pour plaider sans blesser sa conscience? Il faut plaider sans fourberie dans ses procédures, sans haine contre ses parties, sans dureté dans ses poursuites : voilà ma seconde proposition. Les dangers auxquels on s'expose en plaidant, les précautions qu'il faut prendre pour plaider sans péché, c'est ce que je vous expliquerai dans les deux parties de ce discours, dont, à ce que j'espère, je retirerai beaucoup de fruit, pourvu que Dieu daigne bénir mon entreprise : c'est la grâce que je lui demande par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

PREMIER POINT.

Quand je dis que souvent les intérêts du monde ne conseillent pas à un homme de plaider, et que par la seule vue de conserver ou d'augmenter ce qu'il a, il doit éviter autant qu'il peut les procès, il semble, messieurs, que j'avance d'abord une proposition qui répugne à la raison et au bon sens. C'est l'intérêt même du monde, me dites-vous, qui fait naître les procès : les uns répètent ce qui leur appartient, les autres tâchent de conserver ce qu'on veut leur ravir; se verra-t-on injurié, dépouillé, calomnié, volé, persécuté dans son honneur et dans ses biens sans demander justice, ou sans se défendre contre les invasions d'autrui. La voie de se pourvoir est ouverte à tout le monde : Dieu qui a établi les juges l'a autorisée, et a voulu qu'on y eût recours; sans cela quelle confusion y aurait-il ? les innocents gémiraient sans oser se plaindre, les méchants triompheraient sans appréhender d'être repris ; les biens des veuves et des orphelins seraient abandonnés au pillage, l'honneur et la vie même des particuliers seraient exposés à de fréquentes disgrâces qu'on ne pourrait prévoir ou qu'on ne saurait réparer.

Je ne prétends, messieurs, affaiblir aucune de ces raisons; mais comme elles sont générales, je dis qu'il y a plusieurs occasions, où, en considérant les choses par des vues purement humaines, il est souvent plus avantageux à un homme de ne point plaider, que de plaider; et ceci pour trois raisons.

La première, parce que souvent quelque léger que soit en lui-même un sujet de contestation, il devient très-grand par les procédures infinies et embarrassantes dont on l'enveloppe. La seconde, parce qu'assez souvent on expose ses biens et son repos au jugement d'un homme qui, soit par négligence à examiner lui-même les pièces, soit par prévention et sollicitation ne rend pas la justice comme il devrait la rendre. La troisième, parce qu'après avoir longtemps plaidé, on ne retire presque jamais, quoi que l'on gagne, l'argent qu'on a consumé en procédures ; en sorte qu'on n'a souvent travaillé qu'à enrichir des officiers de justice qui se raillent d'un misérable plaideur, en mangeant son bien et élevant leurs maisons à ses dépens. Or, ces occasions sont très-fréquentes et de là je conclus, qu'à consulter les seules lumières de la raison, il serait souvent plus expédient de chercher un judicieux accommodement, que de s'engager pour peu de chose dans des contestations infinies, où l'on risque tout, quelque bon droit que l'on croie avoir, et où, avec tout le gain que l'on fait, on est plus pauvre que lorsqu'on a commencé de plaider. Si je parais m'expliquer avec un peu de chaleur dans la suite de ces preuves, je le fais sans aucun dessein de choquer qui que ce soit, mais simplement dans l'espérance de pouvoir arrêter par des raisons sensibles ce déluge de procès qui ruine tant de familles ; et c'est ici que j'ose d'abord vous dire ce que Tertullien disait dans une autre occasion : *Ne quis me tam perditum existimet ut ultro exagitem libidine styli quæ in aliis scrupulum incutiant.* Après cette précaution, je dis que la première chose qui devrait détourner un homme de plaider, est la longueur et l'embarras de mille différentes procédures qu'il faut essuyer quand on s'engage dans un procès.

Oui, et l'expérience le fait assez connaître ; souvent des procès qu'on croirait devoir être bientôt terminés, vont insensiblement à des longueurs infinies, soit par la malignité des parties qui se poursuivent de tribunal en tribunal, soit par la mauvaise foi des avocats et des procureurs qui enveloppent les affaires d'un si grand nombre de procédures, que la forme emporte le fond, soit quelquefois par la négligence, ou le peu de prévoyance de certains juges qui ne prononcent pas précisément sur tous les chefs contestés, et en laissent quelques-uns embarrassés ou indécis.

De quelque côté que la chose arrive, une affaire, si légère et si aisée à décider qu'elle paraisse, dure souvent des années entières, et quelquefois des demi-siècles. Quand on est en état de plaider, on se trouve comme à l'entrée du labyrinthe; dès qu'on s'y est engagé, on s'égare à mesure que l'on mar-

che, et plus on cherche de voies pour en sortir, moins y trouve-t-on d'issue.

Le procès est comme une petite pelotte de neige qui, roulant du haut d'une montagne forme un corps d'une si monstrueuse grosseur, par les différentes pièces qui y entrent, qu'on ne le reconnaît presque plus. Exploits, requêtes, saisies, interventions, oppositions, descentes, confrontations de témoins, causes de récusations, surprises, défauts, nullités, arrêts sur requêtes, conflits de juridiction, incompétence de juge, contestation de qualités, reprises d'instances, nouvelles informations, contredits, griefs, réponses à griefs, fins de non recevoir. Que sais-je? mille fatras de papiers entrent dans une affaire quelquefois si claire, qu'un juge de village l'eût d'abord décidée sur un gazon.

C'est de quoi se plaignent tous les jours les magistrats des cours souveraines qui ne voient qu'avec douleur cette multiplicité de procédures que produisent, ou l'opiniâtreté des parties, ou les différents incidents qui entrent dans une seule cause, ou l'avarice des avocats et des procureurs, qui, par des citations superflues, des factums et des productions inutiles, rendent une cause si obscure qu'à peine en reconnaît-on le principe.

Un homme qui intente ou qui soutient un procès, doit se résoudre à toutes ces choses; et c'est en quoi il montre souvent qu'il n'a pas beaucoup de raison. Il est vrai qu'il ne se le persuade pas, et l'on dirait qu'il lui arrive quelque chose de semblable à ce qui arriva autrefois à Achab et au serviteur d'Elie.

Ce prophète avertit Achab de se dépêcher, parce qu'il appréhendait un grand orage, et, s'adressant à son serviteur, il lui dit de monter sur le haut du Carmel, et de voir du côté de la mer s'il n'y paraissait rien. *J'ai pris garde de tout côté*, lui répondit ce serviteur, *et je n'ai rien vu. Ne vous contentez pas d'avoir regardé une seule fois, retournez-y jusqu'à sept fois*, lui dit Elie. Ce serviteur obéit, et enfin, n'aperçut qu'une légère vapeur qui s'élevait insensiblement de la mer: *Nubecula parva ascendebat de mari*. C'en est assez, dit Elie, et dès ce moment il conseilla à Achab de se retirer de peur qu'il ne fût incommodé de la pluie. En effet, le ciel se couvrit aussitôt, et les nuées avec les vents formèrent un si grand orage, que ce prince qui ne savait ce qu'il devait faire en fut surpris avant que d'arriver à Jézraël.

Quand on s'engage dans une affaire, on n'en voit presque jamais les fâcheuses suites. Soit que l'emportement aveugle un plaideur, soit que d'autres passions, comme celles de l'ambition et de l'intérêt, ne lui donnent pas le temps de réfléchir sur ce qu'il va faire; il s'engage dans une si fâcheuse complication de procédures, que tout l'orage tombe sur lui sans qu'il y prenne garde. Orage cependant, qu'il eût pu d'abord éviter, s'il avait eu plus de prudence et de disposition à s'accommoder avec ses parties. Eh quoi! recevra-t-il à présent de plus promptes et de plus favorables expéditions que ses prédécesseurs n'ont reçues dans ces siècles où régnaient, ce semble, la simplicité et l'innocence. Ses parties seront-elles moins appliquées à se défendre par toutes sortes de voies justes ou injustes? ôtera-t-il aux avocats et aux procureurs cet esprit intéressé qui leur fait inventer tant de chicanes, pour rendre les procès éternels? La justice que Tertullien regarde comme une étrangère sur la terre, que fait-elle, je ne dis pas toujours, puisqu'il est certain qu'il se trouve encore aujourd'hui beaucoup de magistrats intègres, et d'autres officiers qui en conservent inviolablement les droits, mais que fait-elle le plus souvent? Je ne dirai rien ici de mon chef, puisque je ne parlerai qu'après les Pères, et en me contentant de traduire leurs paroles, on reconnaîtra que ce n'est que pour l'avantage du public et le repos des familles que je produis ici leurs pensées.

Que fait donc souvent la justice? *Lites sic discernit ut seminet.* Elle laisse aux procès qu'elle semble terminer, de certaines semences qui les reproduisent, et elle ne retranche pas tellement les têtes de ces hydres qu'elles ne renaissent, tantôt par des interprétations d'arrêts, tantôt par de nouveaux incidents qui surviennent. *Legibus suis leges suas impugnat;* c'est ainsi que saint Zénon parlait des désordres de son siècle, et fasse le ciel qu'ils ne se renouvellent pas dans le nôtre! *Et miseram se putat nisi everterit veritatem* (*Zeno Veronensis, serm. de justitia*). Quelquefois elle attaque les lois par les lois mêmes, les unes détruisent ce que les autres établissent; et comme si la vérité reconnue et entièrement dévoilée était contraire à ses intérêts, elle se croit misérable à moins qu'elle ne l'ait embarrassée, altérée, confondue, détruite.

C'est ici la seconde raison qui fait voir l'étrange aveuglement des plaideurs qui, quoi qu'ils fassent, s'exposent à perdre ce qu'ils ont de plus précieux et de plus nécessaire à leur établissement. Il n'y a point de plaideur qui n'espère de gagner son procès par quelque voie que ce soit, ou du moins d'en retirer quelque avantage par ses délais ou ses fourberies. Mais je suppose qu'il agisse de bonne foi; il est certain que le gain est attaché non-seulement à la bonté de sa cause, non-seulement à la capacité et à la fidélité de ceux qui la conduisent, mais encore à l'intégrité des magistrats qui doivent la rapporter et la juger. Or, quelquefois cela dépend d'un tour d'imagination, d'une sollicitation, d'une prévention, d'une surprise et peut-être de ce que je n'oserais dire.

Qu'on aurait de consolation et de repos, quand on est engagé dans une affaire, si tous les juges étaient tels que saint Bernard voulait qu'ils fussent; je veux dire avec lui, s'ils étaient tous droits dans leurs jugements, réglés dans leurs mœurs, éclairés dans la connaissance des affaires, exacts dans leurs devoirs, fidèles dans leur ministère, pénétrants dans les conseils qu'ils donnent, dis-

crets dans les accommodements qu'ils font, patients à écouter les raisons des parties, appliqués à leur rendre bonne et prompte justice, doux en certaines rencontres, sévères et inexorables en d'autres; mais quoi qu'il arrive, déterminés à ne jamais rien faire contre les maximes de l'Evangile (1).

Qu'on aurait de consolation s'ils étaient toujours semblables à eux-mêmes dans leur conduite, ni oisifs dans leur repos, ni emportés dans leur action, ni trop rebutants ni trop affables, ni trop prévenus en faveur des pauvres contre les riches, ni trop portés à accabler les riches pour favoriser les intérêts des pauvres, ni trop faciles à être prévenus, ni trop attachés à leurs sentiments, sages et prudents en toutes choses par une égale défiance et une juste crainte, soit de trop accorder à ses amis, soit de trop refuser à l'importunité des étrangers, soit de passer trop légèrement sur les meilleures raisons de ceux qui disent bonnement les choses, soit d'être surpris et trompés par des hypocrites.

Qu'on aurait de consolation, si l'on avait pour juges des magistrats qui ne craignissent que Dieu, et qui n'espérassent rien que de Dieu; des magistrats qui attirassent du ciel par leurs prières, les lumières dont ils ont besoin pour décider tant de cas difficiles qui se présentent tous les jours; qui châtiassent non la bourse des criminels, mais leurs crimes; qui regardassent non aux mains des plaideurs, mais à leurs nécessités; des magistrats qui rendissent à un chacun ce qui lui appartient, sans s'enrichir eux-mêmes du bien de la veuve et du patrimoine du crucifix; qui eussent un front d'airain pour s'opposer à l'injustice, aux menaces ou aux promesses des grands; en un mot, des magistrats qui fussent les irréconciliables ennemis des méchants, les asiles et les protecteurs des gens de bien !

Oh ! si nous ne voyions assis sur les fleurs de lis que de tels magistrats, si les lois n'étaient expliquées et les arrêts rendus que par des juges de ce caractère, que l'on aurait de satisfaction et de repos dans les affaires qu'on entreprend ! Il y en a, messieurs, il y en a : grâces en soient rendues à Dieu, et aux soins de notre incomparable monarque; la justice aussi bien que la religion a encore aujourd'hui conservé dans ce royaume sa première pureté; et quoique les meilleures choses empirent peu à peu par la succession des années, on peut dire néanmoins qu'on trouve encore de nos jours des magistrats qui ont ces belles qualités que saint Bernard demandait à ceux de son siècle.

Mais les ont-ils tous? ne s'en trouve t-il point quelquefois qui n'ont pas, ou la diligence ou l'assiduité nécessaires pour examiner des procès embarrassés, ou bien ce désintéressement dans lequel ils doivent être pour ne point commettre d'injustice ?

Saint Cyprien s'entretenant avec son ami Donat sur ce qui se passait de son temps dans le barreau, dont ils avaient tous deux une pleine connaissance, puisqu'avant leur conversion leur profession était de plaider, dit que la corruption y est quelquefois si grande qu'on viole impunément les lois et que l'innocence qui devrait du moins trouver un asile aux pieds des tribunaux n'y en trouve point: *Inter leges ipsas delinquitur, inter jura peccatur et innocentia nec illic ubi defenditur reservatur* (*Cyp.*, *ep.* I). Personne, dit-il, ne défend l'innocent, car qui est-ce qui se chargerait de sa défense? Serait-ce un avocat charitable et zélé, *patronus* ? mais il déshonore souvent son ministère par les fourberies qu'il invente, et les mauvais tours qu'il donne à une affaire afin de la rendre éternelle : *Sed prævaricatur et decipit.* Serait-ce le juge, *judex?* mais il vend quelquefois ses sentences, *sed sententiam vendit*; il commet quelquefois par sa mauvaise vie les crimes qu'il punit en vertu de sa charge et il se soucie peu de se rendre coupable, pourvu que l'innocent qu'il condamne comme un criminel, périsse. *Qui sedet crimina vindicaturus admittit, et ut reus innocens pereat, fit nocens judex.*

Le bienheureux Pierre Damien n'avait pas de son temps meilleure opinion des gens de justice, comme nous le pouvons voir dans le chapitre 29 du douzième de ses opuscules. Elle est à présent purifiée de ces grands désordres qu'il y remarquait : mais souvenez-vous qu'en plaidant vous confiez à autrui vos biens, votre honneur, votre repos, votre liberté, votre vie : ainsi où en êtes-vous, si après avoir longtemps sollicité une affaire, vous venez à la perdre quelque bonne qu'elle vous ait paru ?

Mais je suppose que vous la gagniez, et c'est ici ma dernière raison, je suppose qu'on vous rende justice et qu'après de longues procédures vos procès soient heureusement terminés : je vous demande, vos affaires sont-elles en meilleur état qu'elles n'étaient lors que vous avez commencé de plaider ? Je n'examine pas à présent si vous avez ruiné vos parties ou non, c'est ce que nous verrons tantôt, quand il s'agira des intérêts de Dieu et de ceux de votre prochain; mais ne vous êtes-vous pas ruiné vous-même? Si d'abord vous aviez tous deux songé à un accommodement raisonnable sans vous engager dans ce fâcheux embarras de procédures ; si vous

(1) Qui præter Dominum timeant nihil, nihil sperent nisi a Deo, qui litigantium non manus attendant, sed necessitates, qui stent viriliter pro afflictis et judicent in æquitate pro mansuetis terræ. Qui sint compositi ad mores, probati ad sanctimoniam, mansueti ad patientiam, subjecti ad disciplinam, rigidi ad censuram : catholici ad fidem, fideles ad dispensationem, concordes ad pacem, conformes ad unitatem. Qui sint in judicio recti, in consilio providi, in jubendo discreti, in disponendo industrii, in agendo strenui, in loquendo modesti, in zelo sobrii, in misericordia non remissi, in otio non otiosi, in curia rei familiaris non anxii, alienæ non cupidi, suæ non prodigi, ubique et in omnibus circumspecti. Qui missi post aurum non eant, sed Christum sequantur... qui vulgus non spernant, sed doceant, divites non palpent, sed terreant, pauperes non gravent, sed foveant, minas principum non paveant, sed contemnant... qui marsupia non exhauriant, sed corda reficiant, et crimina corrigant, famæ provideant suæ, nec invideant alienæ. Qui humiles cum humilibus, et cum innocentibus innocentes duros dure redarguant, malignantes coerceant, reddant retributionem superbis. Qui non de dote viduæ et de patrimonio Crucifixi se vel suos ditare festinent (*Bern.*, *l.* IV *de Consil.*, *c.* IV, *n.* 12).

aviez pris pour arbitre un homme savant et désintéressé; que de repos et de bien n'auriez-vous pas? Ainsi ce que vous avez fait par vos sollicitations, vos assiduités, vos applications, vos veilles, vos humiliations, la perte de votre famille et peut-être de votre conscience, n'a servi qu'à engraisser des procureurs et d'autres officiers de justice.

A ce mot de procureurs, (j'entends seulement ceux qui abusent de leur profession,) je me représente quelquefois avec Salomon cette race, et cette espèce d'hommes qui ont des dents qui coupent comme des épées : *Generatio quæ pro dentibus gladios habet* (*Prov.* XXX), ces gens intéressés et avides qui déchirent, mangent et dévorent les misérables qui s'approchent d'eux : *Et commandit molaribus suis ut comedat inopes de terra et pauperes ex hominibus.*

Je me représente quelquefois, comme il ajoute dans le verset suivant, ces deux filles de la sangsue qui disent toujours : *Apporte, apporte : Sanguisugæ duæ sunt filiæ dicentes, affer, affer.* Il y en a qui ne sont presque jamais contents, *affer, affer*, il faut faire des présents à la femme, il faut donner de l'argent au mari, si l'on veut être bien reçu ; et comme si l'on n'avait encore rien fait, il faut toujours apporter, ces sangsues ne tombant que quand elles se sont remplies du sang de leurs parties : *Sanguisugæ duæ sunt filiæ dicentes : affer, affer.*

Mon intention, je le répète, n'est pas de condamner personne en particulier ; mais je ne dis rien de nouveau, et, puisqu'il y a tant de règlements pour empêcher que les procureurs ne volent les parties, puisqu'on les punit si sévèrement quand ils sont convaincus de l'avoir fait, pourquoi ne serait-il pas permis, afin de faire rentrer des chicaneurs en eux-mêmes, de rapporter quelques-unes de ces injustices que la loi de Dieu souffre encore moins que celles des princes ?

Que veux-je donc dire en condamnant simplement le mal, et épargnant ceux qui le font? Ce que je veux dire, c'est que souvent on ne se contente pas de ses droits, et l'on témoigne par la lenteur et la négligence qu'on apporte dans les affaires, que c'est de l'argent qu'on demande. Ce que je veux dire, c'est que souvent on met en quatre-vingts et cent feuilles de papier, ce que l'on renfermerait dans cinq ou six, si l'on se bornait précisément aux circonstances d'une affaire, ou si l'on n'affectait pas de mettre les lignes loin à loin, et de grossir les caractères. Ce que je veux dire, c'est que souvent on prend impunément beaucoup plus qu'il ne faut; et, sans s'arrêter aux règlements et aux ordonnances, on dit toujours ou l'on fait dire adroitement à de pauvres plaideurs : *affer, affer;* apporte, apporte. Quelquefois même, chose étrange, un homme qui se sera consumé en frais, et qui aura vendu ou engagé son bien pour terminer une affaire, trouve plus de peine à sortir des mains de son procureur après avoir gagné son procès, qu'il n'en avait eu à se débarrasser des fourberies et de la malignité de sa principale partie.

Mais les droits d'un procureur sont réglés, dites-vous ; eh! suit-il ces règlements? Mais les ordonnances y sont formelles ; s'y arrête-t-il ? ne fait-il point de faux frais, et ne vous embarrasse-t-il point mal à propos? Mais il se damne : en êtes-vous mieux? Car, savez-vous à quoi se réduit souvent tout ce que vous avez fait par les amis que vous avez employés, par l'argent que vous avez donné, par les peines et les fatigues que vous avez eues? Tout cela se réduit à avoir engraissé des avocats et des procureurs, à avoir contribué au luxe et à la magnificence de ceux qui en mangeant votre bien vous méprisent. On voit quelquefois leurs femmes et leurs filles si superbement habillées, si riches en maisons et en meubles, si magnifiquement couvertes d'étoffes d'or et d'argent, qu'on les prendrait, dans l'insolence de leur luxe, pour des dames de la première qualité. Il faut avoir de quoi soutenir ces grandes dépenses et faire ces acquisitions ; et toutefois l'on sait que leurs maris sont sortis de la poussière d'une étude, ou peut-être de la servitude et d'une condition fort basse.

C'est donc quelquefois un pauvre plaideur ; je dis quelquefois, car ne doutons pas que la profession d'un procureur ne soit innocente d'elle-même, ne doutons pas qu'elle ne soit utile au public, et qu'elle ne puisse donner quelques saints à l'Eglise ; c'est donc un pauvre plaideur qui fournit de quoi entretenir ce luxe; c'est lui qui contribue à payer ces maisons et à acquérir ces héritages. Et cela étant, je le répète, faut-il avoir un bon sens et de la raison de s'appauvrir soi-même, et d'enrichir les autres quand on peut d'ailleurs mettre son esprit en repos, et son bien à couvert par un sage accommodement? *Quæ sunt istæ tenebræ*, s'écrie là-dessus saint Zénon de Vérone (*Sermone de justitia*). O Dieu, quel aveuglement! tout le monde se plaint de l'injustice du barreau; et cependant tout le monde y a recours, tout le monde dit qu'on y dépouille et qu'on y fait périr les plaideurs; et cependant tout le monde aime les procès, et s'opiniâtre à plaider : *Accusatur et tamen colitur, jugulat et amatur.*

Peut-être que la religion fera sur de certains esprits ce que des considérations purement humaines ne pourraient faire, puisque j'apprends de saint Augustin (*Epist.* 94), que pour arrêter le cours de tant de contestations criminelles ou inutiles que forment les plaideurs, un des meilleurs moyens est de les renvoyer à l'Ecriture pour y apprendre ce que Dieu veut précisément qu'ils fassent en ces sortes de rencontres. Or, je dis que l'Ecriture sainte a presque toujours improuvé les procès, et que si souvent la raison, comme vous avez vu, ne conseille pas à un homme de plaider, l'Evangile, qui est incomparablement plus pur que la raison, lui permet encore moins de le faire.

Tandis que Salomon n'a considéré les pro-

cès que par rapport au monde, il a simplement dit que la gloire d'un homme est de ne s'y point embarrasser, que c'est une grande imprudence de s'engager mal à propos dans des contestations dont on ne peut retirer que de honteux reproches et que de la honte : *Honor est homini qui separat se a contentionibus; omnes autem stulti miscentur se contumeliis;* qu'au reste le vrai moyen de devenir misérable et d'appauvrir une famille est d'aimer la chicane, et qu'au contraire marcher dans la simplicité est le grand secret pour laisser après soi des enfants heureux. *Justus qu iambulat in simplicitate sua, beatos post se filios derelinquit.*

Mais il ne s'est pas contenté de ces expressions quand il a porté ses pensées plus haut, et qu'il a regardé les procès par rapport à notre salut et nos principaux devoirs. Tantôt il dit que l'ambition est l'une des premières causes de ces contestations aigres et opiniâtres qui se forment dans les barreaux; que les orgueilleux ne peuvent s'accorder ensemble, qu'ils ont toujours quelque chose à démêler, et qu'un homme ne doit point intenter de procès quand ils ont de si mauvais principes. *Inter superbos semper jurgia sunt.* Tantôt il ajoute que la grande application de l'impie est de creuser malicieusement une fosse à son prochain par les mauvais services qu'il lui rend; qui, agissant toujours par passion, a sur les lèvres un feu brûlant qui consume tout, et qu'enfin les procès qu'on suscite viennent souvent d'un esprit et d'un cœur extrêmement corrompus : *Vir impius fodit malum, et in labiis ejus ignis ardescit : homo perversus suscitat lites.*

Quoique, par ces expressions, il semble qu'il soit défendu à un chrétien d'intenter des procès, puisqu'il est si difficile d'en entreprendre sans que l'orgueil, l'envie, l'intérêt, l'inimitié et d'autres passions n'en soient les principes; il est cependant étrange de voir que dans le Nouveau Testament, les défenses de plaider y paraissent encore plus formelles : voici ce qu'en dit saint Paul, et ce seul passage, dans la pensée de saint Thomas, renferme ce qu'il y a de plus essentiel sur cette matière.

Cet apôtre, écrivant aux Corinthiens, leur représente deux choses, afin d'arrêter ce désordre qui dans la suite en eût pu produire beaucoup d'autres. La première chose dont il les reprend, est de ce qu'ils plaident devant des juges séculiers et infidèles. *Lorsque vous avez quelques différends les uns avec les autres, comment osez-vous*, dit-il, *vous appeler en jugement devant des méchants, et non pas devant des saints? Est-il possible* (et il le dit à notre confusion) *que parmi vous il ne se trouve point d'homme assez sage et assez éclairé pour être votre juge? Quelle honte donc de voir un frère plaider contre son frère, et qui plus est, de le voir plaider devant des païens* (*I Cor.*, VI)!

Voilà le premier désordre dont il les reprend : désordre qui paraissait autrefois si grand que, dans la primitive Eglise, les conciles défendaient aux fidèles de choisir des juges profanes pour terminer leurs différends, jusqu'à user de peines canoniques contre ceux qui appelaient leurs frères à leurs tribunaux, quoiqu'ils permissent aux autres qui étaient cités d'y répondre.

La seconde chose dont saint Paul reprend les Corinthiens est, de ce qu'ils ont même des procès entre eux, chose qu'il regarde non comme une faute légère, mais comme un désordre qu'il appelle un péché : *Jam quidem omnino delictum est in vobis, quod judicia habetis inter vos.* Il les avait d'abord repris, dit saint Thomas, de ce qu'ils plaidaient devant des juges infidèles; mais afin de leur ôter la pensée qu'ils pouvaient avoir, qu'il leur était permis de plaider, pourvu qu'ils ne se citassent pas devant les païens, il condamna leurs contestations considérées en elles-mêmes et dans leur nature, et non plus par rapport aux tribunaux où elles se décidaient. C'est déjà un péché parmi vous, ajoute-t-il, de ce que vous avez des procès les uns avec les autres : *Jam quidem omnino delictum est in vobis :* car c'est comme s'il leur disait (selon le sens que saint Thomas donne à ces paroles) : je ne me plains pas seulement de ce que vous choisissez des idolâtres pour terminer vos différends, je me plains de vos différends mêmes et de ce que vous en avez. Je ne me plains pas seulement de ce que vous portez vos procès à des magistrats infidèles, au mépris de tant de personnes éclairées qui vivent parmi vous et qui sont vos juges naturels; je me plains même de ce qu'après votre conversion à la foi vous avez des procès, vous qui avez reçu un esprit de pauvreté et de paix : *Postquam Apostolus reprehendit Corinthios quod coram infidelibus judicibus litigabant, hic reprehendit eos quantum ad ipsa judicia. Primo reprehendit in eis circa judicia id quod licitum, sed quod non expediens, secundo id quod est penitus illicitum*, etc. (*D. Tho., lect. in cap.* VI, I *ad Cor.*).

Saint Paul va encore plus avant; car, comme les Corinthiens pouvaient lui répondre : vous ne voulez pas que nous ayons des procès, il faut donc que nous souffrions sans nous plaindre des violences que les méchants nous font; il prévient cette objection et leur dit : *Pourquoi ne supportez-vous pas plutôt paisiblement le tort qu'on vous fait? pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on prenne votre bien? mais c'est vous-mêmes qui trompez et qui ruinez vos frères : ne savez-vous pas que les voleurs, les avares, les querelleurs, et ceux qui ravissent par leurs chicanes le bien d'autrui, seront exclus aussi bien que les adultères et les idolâtres du royaume de Dieu?*

Or, pourquoi saint Paul parle-t-il de la sorte? est-ce pour nous apprendre qu'il est absolument défendu de plaider, qu'être ou demandeur ou défendeur, répéter son bien en justice ou s'opposer aux poursuites d'autrui, c'est faire un péché? Non, répond saint Thomas, et ce serait très-mal entendre l'Apôtre, si l'on tirait de ces paroles une aussi mauvaise conséquence. Si un chrétien ne pouvait plaider sans commettre de pé-

ché, les princes qui établissent des justices dans leurs royaumes pécheraient, dit cet ange de l'école (*Ibid.*), puisqu'ils donneraient occasion à leurs sujets d'y recourir dans leurs différends. Moïse qui, comme nous voyons dans l'Exode et dans le Deutéronome, avait choisi de chaque tribu des personnes éclairées et nobles, pour terminer les contestations du peuple, aurait péché, et les juges ne pourraient en conscience se mêler d'aucune affaire, ce qui est évidemment faux; puisque Dieu a laissé ce pouvoir aux princes, que les dignités tant séculières qu'ecclésiastiques viennent de lui, et que Moïse dit aux juges qu'il donnait aux Juifs : *Ecoutez-les, rendez-leur bonne justice, et ne faites acception de personne, parce que c'est le jugement de Dieu* : *Judicate illos, et quod justum est judicate, quia Dei judicium est* (*Exod.*, XVIII *et* XXI).

Il est donc, généralement parlant, permis de plaider; mais l'Apôtre veut nous apprendre par là trois choses qui rétrécissent extrêmement cette liberté et qui lui donnent d'étranges bornes. La première, que cette liberté de plaider n'est accordée aux chrétiens qu'à cause de leur imperfection, et que Dieu, qui connaît leur infirmité, leur permet par condescendance de répéter en justice ce qui leur est dû. Ainsi, ce que saint Paul dit en cet endroit, regarde les parfaits, qui ne peuvent quelquefois plaider sans péché : pourquoi? parce que, dès qu'ils ont embrassé la perfection évangélique, ils n'ont rien en propre; n'ayant rien en propre, ils ne peuvent rien répéter en justice comme propre; et s'ils sont contraints de se faire quelques procédures, ce ne doit être que pour des choses qu'ils ont en commun. Tout ceci est de saint Thomas (*loco mox cit.*), et nous fait voir dans quel esprit les personnes religieuses qui ont fait vœu de pauvreté peuvent plaider : sans cela, on pourra leur dire : *Jam quidem omnino delictum est in vobis, quod judicia habetis inter vos.*

Mais, comme tout le monde ne monte pas jusqu'à ce souverain degré de perfection, la seconde chose que saint Paul nous apprend est que cette liberté de plaider ne nous ayant été accordée qu'à cause de notre imperfection, nous devons en user très-sobrement et avec les précautions que je vais tantôt vous marquer. Si nous vivions comme nous devrions vivre, on ne verrait pas plus de procès aujourd'hui qu'on n'en voyait dans la primitive Eglise, où ils étaient très-rares et très-promptement terminés, parce qu'on se faisait une gloire de se céder les uns aux autres. Mais, puisque nous n'avons ni cette perfection des âmes religieuses, ni ce désintéressement des premiers fidèles, nous devons du moins demeurer dans les termes de notre devoir; et ce sera, dit saint Augustin, si nous gardons inviolablement cette règle d'être entièrement disposés à perdre ce que l'on nous doit, lors même que nous poursuivons nos droits dans le barreau. Ce sera si, pour ne nous point opposer à tant de désordres que la cupidité produit, nous demandons en justice ce qu'on veut nous ravir, comme un homme qui, après une fâcheuse maladie, demande à son médecin l'usage de certaines viandes qu'on lui avait ôtées et qu'il lui accorde très-difficilement, de peur qu'il n'en abuse.

Nous n'avons pas ce généreux désintéressement de ceux qui quittent tout : mais gardons-nous bien aussi de tomber dans cette insatiable avidité des autres qui veulent tout posséder. C'est pourquoi nous devons nous tenir dans un juste milieu entre ces deux extrémités, et, parce que nous penchons plus du côté de la cupidité que du côté de ce désintéressement, *affines cupiditatis deprehendimur* (ce mot est beau), Dieu, qui vient nous sauver dans la condition où il nous appelle, ne nous accorde que très-rarement la liberté de plaider. Il nous traite comme on fait un arbre qui penche du mauvais côté, et qu'on a toujours soin de courber de l'autre : je veux dire que nos procès provenant de nos vices et de nos convoitises, il nous donne pour conseil de perdre plutôt ce que nous devons gagner que de plaider, de peur qu'en plaidant, nous ne perdions tout à fait cette droiture sans laquelle nous ne pouvons jamais lui plaire : *Quare non magis injuriam accipitis? quare non magis fraudem patimini?*

La troisième raison pour laquelle l'Apôtre nous prescrit cette règle et nous défend d'intenter des procès, c'est que la grâce du christianisme retranche, lorsque nous y sommes fidèles, tout ce qui empêche de nous acquitter de ce que nous devons à Dieu : *Souvenez-vous*, dit-il aux Corinthiens, *que vous n'êtes plus ce que vous étiez autrefois : vous avez été justifiés, vous avez été sanctifiés, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par l'Esprit de Dieu* (*I Cor.*, VI). Or, si cela est, nous devons donc faire des œuvres de sainteté, nous devons donc avoir le temps et la liberté nécessaires pour adorer Dieu en esprit et en vérité; et parce qu'il est très-difficile que nous nous acquittions de ces obligations quand nous avons des procès; de là vient qu'il nous est si peu permis d'en avoir; ou plutôt de là vient, dit saint Thomas, que dès que par notre propre expérience nous reconnaissons que ce sont autant d'occasions prochaines de péché et d'oubli de Dieu, nous devons absolument nous en séparer.

Or, parmi les chrétiens, combien y en a-t-il à qui les procès font oublier Dieu, à qui ils ôtent entièrement le goût des biens spirituels? Combien y en a-t-il qui, uniquement occupés à débarrasser leurs papiers, sont aussi indifférents pour leur salut, que s'ils n'y devaient jamais penser? Combien y en a-t-il qui étouffent en eux-mêmes l'esprit du Seigneur, qui ne vivent que selon les désirs de la chair, et auxquels on peut dire avec l'Apôtre : *Cum sit inter vos zelus et contentio, nonne carnales estis?*

Trois choses nous détournent de Dieu, dit Guillaume de Paris. La première est un embarras de famille, et une troupe de parents auxquels nous nous sacrifions, au préjudice

de Dieu que nous sommes obligés d'aimer par dessus toute chose. La seconde est une foule de pensées tantôt inutiles, tantôt criminelles qui font un si grand bruit dans notre âme, qu'il nous est presque impossible d'écouter la voix du Saint-Esprit. Mais la troisième est une foule d'affaires et de procès qui nous inquiètent, et nous répandent tellement au dehors, que nous ne songeons pas même à nous acquitter de certains devoirs dont la seule omission peut nous damner. *Turba cogitationum strepens interius, turba exterius inquietans, multitudo negotiorum, turba cogitationum*, etc. (*Guillel. Paris. serm. in Domin.* X, *post Pent. Vide etiam lib. de Legibus*).

Un plaideur, par exemple, songe-t-il à Dieu et implore-t-il le secours de Jésus-Christ? ou s'il s'adresse à lui n'est-ce pas précisément le gain de son procès qu'il lui demande et non pas sa grâce? S'applique-t-il pour lors à lire l'Ecriture sainte ou les livres de piété, lui qui ne trouve point assez de temps pour examiner ses papiers? Eh où est le repos qu'il donne à son esprit accablé de tant d'affaires, et la bénédiction du ciel qu'il attire par ses prières? *Quæ Dei mentio, quæ Christi invocatio? Ubi fomenta fidei de Scripturarum lectione, ubi spiritus refrigerium? Ubi divina benedictio* (*August. de Verbis Apostoli, ser.* 13)? Et quand cela arrive, je veux dire quand les procès sont autant d'occasions prochaines de péché et d'oubli de Dieu, c'est à lui que doivent s'appliquer ces paroles de l'Apôtre: *Jam quidem omnino delictum est in vobis quod judicia habetis inter vos.* Si cela n'est pas, qu'il plaide, à la bonne heure, mais qu'il sache que quoiqu'il ait évité ces dangers, il a encore de grandes précautions à prendre, s'il veut plaider sans offenser Dieu et son prochain, comme je vais vous le faire voir dans la seconde et dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

Ce que saint Paul a dit du mariage, en parlant aux chrétiens de Corinthe, on le peut dire avec beaucoup de raison des procès. *Il est bon*, leur mande-t-il, *que l'homme ne touche aucune femme: cependant comme chacun a sa grâce particulière selon le bon plaisir de Dieu, s'il y en a qui soient trop faibles pour garder la continence, il faut qu'ils se marient: et quand je leur parle de la sorte, c'est simplement pour condescendre à leur infirmité sans vouloir leur en faire un précepte. Mais dès qu'ils se seront engagés dans le mariage, il faut qu'ils évitent soigneusement les piéges que le démon leur tendra, et qu'ils marchent avec beaucoup de circonspection dans la voie où la main de Dieu les a conduits.*

Or, c'est là ce que je puis appliquer à ceux qui entreprennent des procès. Il serait bon qu'un chrétien ne plaidât jamais; cependant, comme il y en a très-peu qui s'assujettissent à cette règle, comme même il est souvent nécessaire de résister par des voies juridiques aux persécutions des méchants, l'Eglise, qui souhaiterait qu'il n'y eût point de procès, les souffre et ne s'y oppose pas. Mais comme d'un autre côté le démon y tend beaucoup de piéges aux chrétiens, afin qu'ils ne puissent plaider sans blesser leur conscience et les intérêts de leur prochain, aussi, dès qu'on s'y engage, il faut prendre de grandes précautions; et la première de toutes est d'éviter les fourberies et les mauvais tours qui s'y glissent.

Pour entendre ceci, il faut supposer que pour l'ordinaire les procès n'ont point d'autre principe qu'un désir déréglé de conserver ou d'amasser du bien. D'où viennent vos guerres et vos procès, dit saint Jacques, ne viennent-ils pas de la cupidité qui vous domine? vous êtes pleins de désirs; et c'est ce qui fait que vous êtes animés les uns contre les autres, que vous plaidez ensemble, et que vous vous faites incessamment la guerre.

Or, cette cupidité qui fait naître les procès porte souvent les hommes à deux grands désordres. Elle les engage, 1° à plaider pour des bagatelles et pour des choses si peu considérables, qu'elles ne valent pas la peine qu'on ait recours à la justice. On plaide, mais pourquoi plaide-t-on, demande un Père? Pour des biens fragiles qu'on doit quitter dans peu de jours, pour un point d'honneur, une préséance, une succession, une charge que de sages et d'honnêtes païens ont généreusement méprisés. On ressemble, dit-il, à ces habitants de la Palestine qui refusèrent à Isaac la jouissance des puits qu'Abraham son père avait fait creuser par ses serviteurs. On plaide pour des citernes où il y a un peu d'eau qui s'écoule insensiblement par plusieurs fentes, pour des honneurs et des richesses qui, avec tout leur éclat, n'ont rien de permanent et de solide, heureux celui qui, comme Isaac, les abandonne à l'avidité de ses parties, dans le dessein qu'il a de chercher cette source d'eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle: *De terminis litigant pro uno viaculo perpetes ad invicem inimicitias exercentes. Nescio si quod genus hominum magis quam istos antiquum vaticinium tangat. Secuerunt prægnantes Galaad, ad dilatandum terminos suos* (*Bern., de vita sanct. Malach.*, c. 14). *Quomodo rixantur, quomodo litigant, quas nobis calumnias struunt pro talibus Philistæi puteis pro aquis transitoriæ non dico voluptatis sed necessitatis? felix qui Patriarchæ Isaac hujusmodi relinquit puteos, qui relinquit occasiones litigandi, et inimicitiarum materiam ut fodiat in torrente et inveniat venam aquæ viventis*, etc. (*Dissert.* 4. *Asceticam*).

Ce n'est pas seulement en ce sens que je dis que la cupidité engage les hommes à plaider; je le dis en un sens encore plus particulier, et qui fait assez voir l'étrange corruption du cœur humain. Je sais qu'il y a des contestations justes et fondées sur des choses qui semblent le mériter: mais souvent soit en matière civile, soit en matière criminelle on plaide pour de modiques sommes, pour de légères injures, pour des choses qui font connaître aux juges l'avidité et le pitoyable déréglement des plaideurs.

Car combien y en a-t-il qui, sans nécessité et par un pur esprit de chicane, intentent des

procès pour une niaiserie? Combien qui, au lieu de payer de petites dettes, se laissent poursuivre et aiment mieux se ruiner que de s'acquitter de bonne foi et sans frais envers leurs créanciers? Combien y en a-t-il qui, pour un refus de civilité, une parole désobligeante, un vrai ou faux rapport, forment de longues et d'aigres contestations? Combien qui, sur une équivoque dans un contrat, sur une légère inégalité dans une société ou dans un partage, s'échauffent et veulent plaider quoi qu'il en coûte? tant leur cupidité est ardente et insatiable!

Mais elle n'en demeure pas là. Non-seulement elle anime les hommes les uns contre les autres pour de légers intérêts, parce qu'elle est avide et opiniâtre : elle leur suggère encore mille refus, mille friponneries, mille intrigues, mille mauvais détours, parce qu'elle est ingénieuse et subtile. Quoiqu'une cause ne vaille rien; elle cherche les moyens de la revêtir de quelques apparences de justice. Pour cet effet, il n'y a point de mystère dont elle ne l'enveloppe, point de chicane dont elle ne s'avise, point de délai et de faux-fuyant qu'elle ne cherche, point de conjoncture dont elle ne profite, point de voie de nullité, de récusation, d'incompétence et de fin de non-recevoir qu'elle n'invente. Ce qu'il y a de plus clair, elle le rend obscur; ce qu'il y a de plus aisé à décider, elle l'embarrasse, ce qu'il y a de plus faux, elle le couvre et elle le déguise.

Quelque bonnes que soient les raisons des autres, elle tâche de les affaiblir et de les détruire : quelque mauvaises que soient les siennes, dès qu'il y a des vraisemblances, elles les fait valoir infiniment, elles les orne de belles paroles, elle les enfle d'un amas de citations inutiles, et ne pouvant corrompre les juges, elle tâche du moins de les éblouir et de les surprendre : *Inde fraus, perjurium, rapinæ*, dit saint Cyprien, *et quotidie mugitibus alienis quæritur lucrum.* De là viennent les fourberies, les parjures, les violences, les criailleries, et les rapines. *Præscriptio, industria vocitatur, et appetitio rei alienæ sub prætextu propriæ defensionis, ac diligentiæ callidissimis argumentis urgetur* (*Cyp. Ep.* 1). Elle appelle industrie, les fins de non-recevoir qu'elle oppose, à cause qu'on aura peut-être laissé écouler le temps destiné pour le payement d'une dette, à laquelle on est en conscience obligé de satisfaire. Elle appelle défense et application à se pourvoir contre ses parties, la jouissance d'un bien qui ne lui appartient pas, et qu'elle tâche de conserver par ses ruses et ses friponneries.

Or, c'est là ce que la loi de Jésus-Christ ne peut jamais permettre, elle qui défend tout ce qui est contraire à l'innocence, et à la simplicité chrétienne, et par conséquent ces fraudes, ces surprises, ces ruses et ces détours qui lui sont directement opposés : elle qui veut que pour plaider sans péché, on puisse rendre à Dieu, et à ses frères le même témoignage que rendait l'apôtre saint Paul aux chrétiens de Corinthe quand il leur disait : *Nous n'avons fait tort à personne, nous n'avons trompé, molesté, corrompu, volé personne* (II *Cor.*, VII).

Il n'y a dans la justice qu'un sentier qui mène à la vie, et pour peu qu'on s'en éloigne, on prend un chemin détourné qui conduit à la mort. *In semita justitiæ vita, iter autem devium ducit ad mortem.* Quand même une cause serait bonne, il n'est jamais permis de la rendre meilleure par le moindre mauvais détour, ne fût-ce qu'un mensonge. Pourrait-on par conséquent dans le christianisme souffrir, soit dans une bonne, soit dans une mauvaise cause, ces falsifications, ces soustractions de pièces, ces malignes évasions, ces faits supposés, ces longs embarras de procédures inutiles pour ne pas dire ces faux témoignages, ces antidates, ces collusions, ces parjures?

Mais ce n'est pas grand'chose : l'affaire dont il s'agit est peu considérable, les moyens indirects qu'on a pris ne produisent pas de grands effets. N'importe, il n'y a qu'un chemin dans la justice, ce chemin est fort étroit et droit; pour peu qu'on s'en éloigne, c'est un chemin détourné qui conduit à la mort. *Iter devium ducit ad mortem.* Sans cela, Dieu dirait-il, qu'il mettra le jugement dans la balance, et qu'il mesurera la justice? Que l'on ôte si peu de chose qu'on voudra dans l'un des bassins d'une balance, elle ne sera plus égale, un côté lèvera, un autre s'abaissera. Qu'on retranche si peu que l'on voudra d'une mesure, elle sera vicieuse et mauvaise.

Que dis-je, appelle-t-on peu de chose ce qui fait tort au prochain, dont les intérêts doivent nous être aussi précieux que les nôtres? Appelle-t-on peu de chose des fourberies qui vont quelquefois à de très-grandes et de très-pernicieuses conséquences? Amassons tant de bien qu'il nous plaira : mais que ce soit toujours avec cette condition, dit saint Ambroise, que nous n'offensions pas Dieu, et que nous ne trompions personne. Faisons comme l'hirondelle : *ædificat nec impendit, tecta attollit et nihil aufert proximi.* Elle bâtit une petite maison où elle se retire, et elle se fait un nid; mais ce n'est aux dépens de qui que ce soit. Elle élève adroitement ce délicat édifice, mais elle n'emporte rien du bien d'autrui : *Nec indigentia ad nocendum alii compellitur, nec in gravi filiorum imbecillitate desperat* (*Lib.* V *Hexameron. cap.* 17). Sa pauvreté ne la porte point à nuire aux autres oiseaux, et elle ne désespère pas de pouvoir soulager ses petits dans leur aveuglement ou leur faiblesse. Faisons-en de même, chrétiens, élevons, autant que nous pouvons notre fortune, mais faisons-le sans péché, sans fourberie, sans dessein de nous emparer du bien de notre prochain, par des procédures injustes dans le fond, ou soutenues par de mauvais détours. Que jamais ni la pauvreté, ni le désir de laisser des enfants riches, ou de les tirer de la misère ne nous fassent rien entreprendre contre cette droiture, et cette simplicité chrétienne que nous devons toujours garder dans nos contestations.

La seconde précaution que nous sommes

obligés de prendre quand nous plaidons, est d'éviter ces haines, ces animosités, ces inimitiés, soit secrètes, soit publiques et scandaleuses qui règnent pour l'ordinaire parmi ceux qui sont en procès. Il n'y a point de plus opiniâtres, ni presque de plus irréconciliables ennemis que les plaideurs. Soit que l'ambition ou l'intérêt les aigrisse; la première pensée qui leur vient dans l'esprit est de se venger par quelque voie que ce puisse être. Dans cette vue ils examinent avec une maligne critique, la vie, la conduite, les actions, les alliances de leurs parties; ils vont même fouiller jusques dans les cendres de leurs ancêtres pour reprocher à des hommes vivants les péchés des morts, auxquels peut-être Dieu en a accordé le pardon. Là-dessus ils dressent des mémoires, ils compulsent des pièces, ils font entendre des témoins, et ils s'efforcent de perdre, du moins de réputation, ceux dont ils ne peuvent ravir le bien.

Dans cette vue, s'il y a quelques avocats féconds en injures, et hélas! il n'y en a que trop, qui, comme dit saint Bernard, ne sont diserts que contre la justice, et savants que pour établir des faussetés : *Diserti adversus justitiam, pro falsitate eruditi;* il n'y en a que trop qui, au lieu d'être instruits par leurs clients des faits qui sont certains, apprennent à ces clients à en établir de faux : à calomnier l'innocence, à détruire la simplicité de la vérité, à renverser les lois de la justice et de la charité chrétienne. *Sapientes sunt ut faciant malum, eloquentes ut impugnent verum. Hi sunt qui instruunt a quibus fuerant instruendi, astruunt non comperta, sed sua, struunt de proprio calumnias innocentiæ, destruunt simplicitatem veritatis, obstruunt judicii vias* (*Bern. l.* II. *de Consid. c.* 10). S'il y a, dis-je, quelques avocats ou procureurs de ce caractère, ce sont eux qu'un plaideur cherche, parce que, par une honteuse profanation de leur ministère, ils s'occupent plus que les autres à satisfaire cette cruelle passion qu'il a de se venger.

Quand même on n'irait pas à ces excès, la charité qui peut excuser d'abord quelques emportements, parce qu'ils préviennent la raison et qu'on n'est pas toujours maître de ces mouvements précipités, ne souffre jamais qu'on se haïsse, qu'on se déchire et qu'on se fasse tout le mal que de cruels ennemis sont capables de se faire : et ce fut la raison pour laquelle saint Augustin donna autrefois à des personnes religieuses dont il avait pris la conduite, cet important avis dans la cent neuvième de ses lettres : N'ayez point de procès, leur dit-il, ou bien terminez-les au plus tôt, de peur que la colère, qui accompagne ordinairement ces contestations ne se tourne en haine, que ce qui n'était qu'une paille ne devienne une poutre, et que vous ne soyez intérieurement homicides de vos parents : *Lites aut nullas habeatis, aut quam celerrime finiatis, ne ira crescat in odium, et animæ faciat homicidam* (*Aug. Ep.* 109).

Les Pères s'étonnent de ce qu'un homme ayant prié Jésus-Christ de dire à son frère qu'il partageât avec lui la succession qui leur était échue, il n'en reçut point d'autre réponse que celle-ci : *Mon ami, qui m'a établi votre juge, et suis-je venu pour faire vos partages?* Jésus-Christ, disent-ils, n'était-il pas le maître et le législateur de tout le monde, le jugement de tous les différends des hommes ne lui appartenait-il pas de plein droit; et n'est-il pas le seul qui a de son fond cette sagesse, cette pénétration, cette intégrité, et cette autorité requises pour terminer tous les procès de la terre? D'où vient donc qu'un homme apparemment bien intentionné et qui lui faisait, ce semble, une demande si juste, en est rebuté par cette réponse : *Quis me constituit divisorem super vos?*

C'est, répond saint Chrysostome, que Jésus-Christ est venu au monde pour accorder les hommes entre eux, et qu'il n'y est pas venu pour leur apprendre à plaider. C'est qu'il est venu au monde, non pour leur dire ; partagez vos successions et saisissez-vous de tout ce que vous pouvez, mais pour leur dire au contraire : Si quelqu'un veut vous ôter votre manteau, abandonnez-lui encore votre robe. C'est qu'il est venu au monde pour y établir des règles d'une charité parfaite et d'une inviolable paix, vertus qui ne se trouvent presque jamais dans ceux qui plaident. La cupidité aveugle et précipitée connaît mal Jésus-Christ, dit ce Père, elle prend pour arbitre des procès du monde celui qui a conseillé aux parfaits de n'en point avoir : elle prétend que celui qui a dit qu'il n'est point du monde entre dans la discussion de ses affaires ; et par un étrange désordre, elle se licencie à vouloir rendre auteur des divisions, et des inimitiés un Dieu qui n'a paru sur la terre que pour y rallumer l'amour du prochain et la concorde.

C'est répond saint Bernard, que les procès éteignent la paix du cœur, qu'ils rompent les liaisons les plus étroites, qu'ils ne produisent que des querelles, et qu'ils ne sont soutenus que par des médisances et des calomnies, qu'ils n'allument que des haines, et ne laissent que des semences d'aversion et d'inimitié. Or, Jésus-Christ qui est Dieu, et Dieu, qui est charité ne peut souffrir le moindre de ces péchés; et s'il permet les procès, ce n'est qu'à condition que les injures les jugements téméraires, les mauvais services, les faux rapports, les aigreurs, les détractions, soit publiques soit secrètes, en seront bannies. Jésus-Christ est la paix du monde, et dans le barreau il n'y a que division et discorde, *Christus est pax, in foro discordia.* Jésus-Christ est la souveraine justice, et dans le barreau, il n'y a souvent que de l'injustice, *Christus justitia est, in foro iniquitas.* Jésus-Christ est la fidélité et la simplicité même, et dans le barreau il n'y a que fraude et perfidie, *Christus fides est, in foro fraus atque perfidia.* Enfin Jésus-Christ est la charité essentielle, et dans le barreau on ne dit que des injures, et on ne conserve que des inimitiés, *Christus charitas est, in foro obtrectatio.* C'est pourquoi il n'est pas fort étrange de ce qu'il ne veut point entrer dans la discussion de ces sortes de différends, et

de ce qu'il dit à cet homme de l'Evangile : *Mon ami, qui m'a établi votre juge, et suis-je venu pour faire vos partages ?*

Cependant, ô mon Dieu, il est important que vous soyez notre juge dans les procès que nous avons les uns contre les autres : mais ce serait d'une autre manière. Vous n'avez pas voulu vous intéresser dans ces contestations aigres d'où naissent les querelles et les haines, mais vous voulez bien entrer dans celles où ces désordres ne se trouvent pas. C'est pourquoi, ô mon Dieu! quand je m'engagerai dans un procès, je rentrerai avant toutes choses en moi même; et me sentant d'abord porté à la colère et à la haine, je tâcherai, par le secours de votre grâce, de réprimer ces passions naissantes, en disant à mon cœur : *noli odisse*, prends garde surtout de ne point haïr la partie adverse : je dirai à mon esprit : *noli odisse*, ne conçois point contre lui de pensées d'inimitié et de vengeance. Que si mon cœur et mon esprit s'affligent de ce que j'aurai pris ces précautions, je leur dirai : pourquoi vous affligez-vous, pourquoi vous troublez-vous, *quare tristis es anima mea et quare conturbas me ?* Encore un coup, prenez garde de ne pas haïr celui contre qui je plaide, de peur que vous ne me perdiez, et que je ne sois damné pour une éternité. *Noli odisse, ne perdas me.* Cela vous fait de la peine, ô mon âme, vous ne pouvez résister à cette passion, vous ne pouvez étouffer ces inimitiés, vous languissez, vous vous sentez vivement blessée, vous êtes comme hors d'haleine? *langues, anhelas, ægritudine sauciaris, non potes tibi tollere odium ?* mais prenez courage, espérez en la grâce du Seigneur, et abandonnez plutôt vos procès que d'avoir de l'aversion et de la haine contre celui avec lequel vous plaidez.

Car, ô mon âme, si je le haïssais ou si j'étais dur et impitoyable à son egard ; et si, étant résolu de ne lui rien relâcher de mes droits, je voulais qu'il me payât dans son malheur jusqu'au dernier denier, avec quel front prierais-je Dieu de me remettre mes dettes, et demanderais-je à sa miséricorde le pardon que j'en espère? Je pourrais peut-être bien lui faire cette prière, *dimitte nobis debita nostra*, mais comment pourrais-je lui dire ce qui suit : *sicut et nos dimittimus debitoribus nostris*, remettez-moi ce que je vous dois, comme je remets à mon prochain ce dont il m'est redevable? Où serait ma foi, où serait mon espérance? je demanderais à Dieu de faire à mon égard ce que je fais à mon prochain : ainsi le poursuivant impitoyablement et le faisant rigoureusement condamner, pourrais-je attendre autre chose qu'un pareil châtiment de ce souverain juge de tous les hommes, auquel je me proposerais pour exemple ?

En vérité, voilà qui doit nous faire trembler : c'est pourquoi la dernière précaution que doivent prendre les plaideurs, est de ne point tomber dans cette dureté de cœur, et cette inhumanité qui sont pour l'ordinaire les funestes suites des procès. On croit souvent qu'on peut en conscience faire exécuter dans la dernière rigueur les sentences ou les arrêts qu'on obtient. On se persuade que parce qu'on a gagné une affaire qui était juste ; il est permis de poursuivre impitoyablement ses parties, de ne leur point faire de remise, de ne leur point accorder de délai dans leur malheur extrême, de saisir pour cet effet leurs biens à quelque pauvreté que ces poursuites les réduisent, et de les faire mettre en prison jusqu'à ce qu'elles se soient entièrement acquittées.

Je ne veux que l'exemple qui nous est proposé dans notre Evangile pour détruire une si pernicieuse erreur. Ce méchant serviteur, après avoir obtenu de son maître la remise d'une somme très-considérable, ayant rencontré un de ses compagnons qui ne lui devait que cent deniers, le contraignit de les lui payer, et insensible à la grâce qu'il venait de recevoir, bien loin d'avoir un peu de patience, il fit mettre ce misérable en prison, résolu de l'y retenir jusqu'à ce qu'il l'eût pleinement satisfait.

Il n'est pas dit que cette somme de cent deniers ne lui fût pas due; il n'est pas dit qu'il ait fait en justice des fraudes et des friponneries pour se faire payer : il est seulement dit qu'il le poursuivit impitoyablement, qu'il s'endurcit à ses prières, qu'il lui refusa le temps qu'il lui demandait pour s'acquitter : et ce fut pour cette seule raison que son maître, après lui avoir reproché sa dureté et son ingratitude, le mit entre les mains des exécuteurs de la justice pour le faire mourir.

Quand vous n'auriez pas assez de pénétration d'esprit pour voir que cette parabole condamme la cruauté et l'inhumanité des plaideurs ; Jésus-Christ vous avertit que c'est à ces barbares qui ne veulent faire aucune remise ni accorder aucun délai à leurs débiteurs, qu'elle s'applique : *C'est de la sorte*, dit-il, *que mon Père en usera à votre égard, si chacun de vous ne remet à son frère du fond du cœur ce qu'il lui doit.*

Mais comme d'ailleurs, généralement parlant, nous ne sommes pas toujours obligés d'accorder des remises ni des délais à ceux qui nous doivent, et que nous pouvons quelquefois les contraindre par de justes voies, de nous satisfaire à la rigueur : voici le judicieux tempérament que saint Augustin y apporte, et par lequel je vais finir tout ce discours.

Nous ne devons, dit-il, jamais aimer les procès ; et cependant c'est quelquefois la charité qui nous les fait intenter, ou du moins ils servent à éprouver jusqu'où va notre charité : *Aut a charitate nascuntur, aut charitatem probant* (*Aug.*, *Epist.* 77). La charité nous oblige quelquefois de plaider : par exemple si un avare et un méchant homme veut nous ravir ce qui nous appartient, ou s'il refuse de nous accorder ce qui nous est dû, non-seulement nous ne péchons pas en plaidant, nous faisons au contraire une bonne action; puisqu'en défendant notre droit, nous empêchons peut-être qu'il ne se damne. Quoi qu'il en soit, en le traitant avec un peu de modération et de douceur, nous faisons

connaître que c'est moins notre intérêt qui nous fait plaider, que le dessein que nous avons de le corriger, et de prévenir l'effet de cette maudite avidité, par laquelle il voudrait retenir malicieusement ce qu'il est obligé de nous rendre.

Mais il n'en va pas de même à l'égard des misérables, et de ceux qui n'ont pas de quoi nous satisfaire, ou qui, avec quelque remise et quelque délai, seraient en état de nous payer. C'est alors que Dieu éprouve notre charité, ou plutôt, c'est alors que Dieu veut que nous connaissions quelles en sont les obligations et l'étendue. C'est alors que nous devons les traiter comme nous voudrions être traités en de pareilles occasions. C'est alors, dit saint Augustin, que nous sommes obligés de patienter, et quelquefois même, dans une extrême nécessité, de leur remettre ce qu'ils nous doivent. Il est vrai que cette morale est un peu sévère : mais représentons-nous que Dieu à notre mort nous traitera avec la même rigueur que nous aurons traité notre prochain : *Sic et pater meus cœlestis faciet vobis;* comme au contraire, il nous fera la même miséricorde que celle que nous lui aurons faite. C'est la parole qu'il nous en a donnée dans l'Evangile, et dont je souhaite l'entier accomplissement en nos personnes par une abondance de grâces en cette vie, et une paisible possession de sa gloire en l'autre. *Amen.*

SERMON L.

POUR LE VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

De la Restitution.

Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari.

Rendez à César ce qui appartient à César (S. Matth., ch. XXII).

S'il ne s'agissait ici que d'exhorter les peuples à rendre ce qu'ils doivent à leurs princes, il ne serait pas nécessaire d'employer beaucoup de temps ni pour les entretenir de la justice d'un devoir dont ils sont pleinement convaincus, ni pour les obliger d'en prévenir, par une prompte obéissance, les fâcheuses suites que leur attirerait une rébellion ouverte, ou un trop injurieux délai.

Les droits des têtes couronnées sont si sacrés et si anciens, ils sont établis sur de si solides fondements, et appuyés par tant de lois, que refuser de les reconnaître, *c'est résister à l'ordre de Dieu même, et s'opposer,* comme dit saint Paul, *à la volonté du ciel* : mais ces mêmes droits sont soutenus avec tant d'autorité qu'on ne peut, ou qu'on n'ose les violer. *Ce n'est pas en vain,* dit le même apôtre, *que les princes portent l'épée; s'ils sont les ministres de Dieu pour protéger ceux qui s'acquittent envers eux de ce qu'ils leurs doivent,* ils sont encore établis de lui pour se venger contre les rebelles : de là vient qu'autant qu'il est nécessaire de se soumettre par intérêt à ces devoirs, autant il est avantageux de s'en acquitter par un principe de conscience. *Necessitate subditi estote, non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam.*

Plût à Dieu, messieurs, que ces deux motifs qui vous font rendre avec une si profonde soumission ce que vous devez au plus juste, et au plus grand de tous les rois de la terre, fissent autant d'impression sur vos esprits et sur vos cœurs, pour vous inspirer la même justice dans ces devoirs particuliers qui regardent votre prochain. Plût à Dieu qu'une timide et tendre conscience vous fît autant considérer les intérêts de vos frères, que vous considérez les vôtres : que dans ces tentations délicates où vous vous sentez portés à profiter du bien d'autrui, vous vous représentassiez la justice divine qui vous dit avec de terribles menaces de ne point le faire : ou du moins plût à Dieu qu'après avoir violé de si saints droits, vous rentrassiez en vous-mêmes pas ces deux considérations de la crainte et de la conscience, écoutant avec tremblement et fidélité ces paroles de Jésus-Christ: *Restituez à votre prochain ce que vous lui avez volé, et rendez à César ce qui appartient à César.*

Mais hélas ! que ces raisons sont faibles, et qu'il y a peu de gens qui les écoutent ! les uns ne veulent pas restituer, les autres diffèrent toujours à restituer, et s'il y en a qui restituent, ils ne font souvent que des restitutions imparfaites et très-mal réglées. Toutefois le commandement y est formel : *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari,* rendez à votre prochain ce qui lui appartient, et si vous n'êtes pas encore suffisamment instruits de la nécessité, ou des conditions de ce devoir, demandez avec moi les grâces du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave.*

Vous avez déjà pu connaître par la simple exposition que je viens de vous faire de trois sortes de chrétiens qui pèchent contre le précepte de la restitution, quel est le dessein que je me suis proposé dans ce discours. Les premiers ne veulent pas restituer ce qu'ils ont acquis par des voies criminelles ; et c'est de ces richesses injustement conservées que parle l'Ecclésiaste, quand il dit qu'elles font la réprobation de celui qui les retient comme s'il en était le maître : *Infirmitas pessimæ divitiæ conservatæ in malum Domini sui.* Les seconds ne veulent restituer que dans un temps fort éloigné ; et ce sont ces richesses qui ne se rendent, dit le Saint-Esprit chez Job, qu'avec d'extraordinaires efforts, et comme par une espèce de vomissement : *Divitias quas devoravit evomet* (*Job.*, II). Il y en a enfin des troisièmes qui veulent restituer, et même restituer de bonne heure, mais qui ne voudraient rendre qu'une partie de ce qu'ils ont volé, ou convertir leur restitution en quelques legs pieux; et ce sont ces gens que Salomon traite de fous quand il leur demande, que leur servira d'avoir des richesses, et de n'en donner qu'une partie sans pouvoir acheter cette sagesse et cette justice si nécessaires pour une satisfaction parfaite : *Quid prodest stulto habere divitias, cum sapientiam emere non possit* (*Prov.*, XVII) ?

On peut dire qu'Acham, Antiochus et Judas sont les trois fameux exemples que l'Ecriture nous propose, pour nous représenter

la mauvaise conduite des uns et des autres. Acham est la figure des premiers qui ne veulent pas restituer, Antiochus celle des seconds qui ne veulent restituer qu'à la mort, et Judas celle des troisièmes qui ne veulent restituer qu'en partie.

Acham a volé un manteau d'écarlate, une règle d'or, et quelques pièces d'argent (*Josué*, VII). Quoiqu'il sache qu'il ait commis un grand péché, quoiqu'il voie que le sort est tombé sur sa tribu, que la famille de Zaré et la maison de Zabdi d'où il est, sont accusées de ce vol, il ne parle non plus de restitution que s'il n'y était pas obligé : véritable figure de ces pécheurs qui, tout persuadés qu'ils sont de leurs injustices, ne veulent pas les réparer.

Antiochus se saisit des vases sacrés, et de tous les trésors qu'il trouva dans le temple de Jérusalem. Quoique dans la suite, il ait perdu de grandes batailles, quoique Gorgias et Lisias ses généraux d'armée aient été défaits par Judas Machabée, il se propose encore d'y revenir pour piller ce qu'il n'a pu emporter la première fois, et il ne consent à restituer ce qu'il a volé, que, quand, frappé de la main de Dieu, il s'aperçoit qu'il va mourir. Autre figure de ces pécheurs qui diffèrent toujours leur restitution, et qui souvent la remettent à la mort.

Judas, ce perfide et intéressé disciple qui avait vendu son maître pour trente deniers, reconnut, ce semble, sa faute, et en fit pénitence en les rapportant ; mais l'Ecriture qui remarque que *c'était un voleur et qu'il tenait la bourse*, ne nous dit pas qu'il ait restitué les aumônes qu'on faisait à Jésus-Christ, et qu'il s'était injustement appliquées : dernière figure de ces honnêtes voleurs qui consentent de réparer les friponneries visibles qu'ils ont faites, mais qui conservent les malheureux fruits de celles qui sont cachées, ou qui, de peur qu'on ne les accuse d'être injustes, affectent comme Judas de paraître charitables.

Que les uns et les autres s'instruisent aujourd'hui de leur devoir, et qu'ils apprennent de Jésus-Christ même la nécessité et les circonstances de la restitution qu'ils sont obligés de faire : *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari*. Il faut la faire, il faut la faire de bonne heure, il faut la bien faire. Trois grandes vérités que j'espère de vous expliquer dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Il faut restituer : ah ! que cette parole est dure et difficile à digérer à un homme avare et injuste qui s'est emparé du bien d'autrui ! Presque toutes les passions l'ont porté à commettre de grandes injustices, et presque toutes l'empêchent de les réparer. L'or et l'argent que David appelle *l'idole des nations*, sont des divinités que le siècle adore ; chacun en veut avoir de quelque manière que ce puisse être, et qui plus est, chacun veut les retenir, et fait à peu près ce que faisaient ces peuples idolâtres qui, après avoir enlevé les dieux de leurs ennemis les enchaînaient, de peur qu'ils ne les quittassent et qu'on ne les emportât. Rachel a pris les idoles de son père; Laban les répète avec menaces, mais elle les cache adroitement sous des harnais de chameaux sur lesquels elle s'assied, ravie de les avoir emportés, et résolue de ne pas les rendre.

Les biens de la terre tiennent, dans le cœur d'un avare, la place de Dieu, dit l'ange de l'école saint Thomas (I, II, *Quæst.* 84, *art.* 1 *ad* 2); il les regarde comme son souverain bien, et avec lesquels il peut acquérir tous les autres. Est-il riche? dès là il a tout ce qu'il peut souhaiter; des serviteurs zélés et fidèles, ou du moins qui feignent de l'être, une table bien couverte, des meubles superbes, des terres d'un revenu considérable, des maisons à la ville et à la campagne, de grandes charges et des honneurs encore plus grands, qui distinguent ceux qui en sont revêtus. Faut-il corrompre de chastes filles, renverser l'ordre de la justice, se faire craindre des uns, se faire servir des autres, avoir des gens dévoués à satisfaire, ou du moins à flatter ses passions? il le fait, et il a toutes ces choses quand il est riche. De sorte que, comme les âmes justes trouvent dans Dieu leur plaisir, leur honneur, leur avantage, leur paix, celles qui sont criminelles trouvent dans leurs richesses, non-seulement de quoi se tirer des disgrâces de la vie, mais encore de quoi acquérir tout ce qui peut contribuer à la rendre heureuse.

Funeste avantage qui irrite et allume dans un cœur cette furieuse passion d'avoir du bien par quelque voie que ce puisse être. Passion qui règne dans les conditions médiocres, comme dans les plus éclatantes; passion qui, pour ne pas produire autant de désordres dans les petites fortunes que dans les grandes, ne laisse pas moins de corruption dans le fond d'une âme ; passion tumultueuse, ardente, inquiète, qui ne se satisfait presque jamais de son état, et ne se renferme pas dans les bornes où elle devrait être. En effet, dit saint Ambroise, où est l'homme qui se contente de ce qu'il a ? où est le riche qui ne désire pas de joindre à ses terres celles de son voisin, qui ne s'efforce pas d'ôter au pauvre son champ, et de le faire déguerpir de son héritage? *Quis contentus est suo? quis opulentissimorum non exturbare contendit agellulo suo pauperem, atque inopem aviti ruris eliminare finibus* (*Amb. lib. de Naboth, cap.* 11). Fût-il aussi riche qu'un Achab, il veut avoir la vigne de Naboth, et s'il ne trouve pas comme lui de faux témoins pour le perdre, il ne trouve que trop de moyens pour le réduire à une mendicité qui souvent lui est plus insupportable que la mort.

La loi expresse que Dieu a faite sur ce sujet, en défendant les larcins, les rapines, les concussions, les fraudes, les friponneries et toutes ces voies obliques dont on se sert pour s'emparer du bien d'autrui, n'a eu d'autre fin que d'arrêter et condamner cette injustice. Quand même, dit saint Ambroise (*lib.* III, *de Offic.*, *c.* 3), il n'aurait pas mis cet article parmi les autres du Décalogue en

qualité de législateur, nous eussions toujours été, par les principes mêmes de la nature dont il est l'auteur, indispensablement obligés à avoir pour nos frères la même humanité et la même justice que nous voudrions qu'ils eussent à notre égard. Car pourquoi nous partager dans ces sentiments communs? pourquoi faire toujours notre part la meilleure, et celle de notre prochain la pire? Si ne lui pas donner dans l'occasion ce dont il a besoin, c'est combattre les premiers principes de la justice, cette justice pourrait-elle bien souffrir qu'on lui ravît ce qui lui appartient? Nous sommes nés les uns pour les autres, de même que les parties du corps sont formées pour s'entr'aider : comme donc ce serait le dernier désordre si ces parties entreprenaient sur leurs fonctions, c'est aussi le plus grand déréglement des hommes lorsque, par une insatiable avidité, ils se rendent propres des choses qui ne leur sont point échues dans la société qu'ils composent.

Toutefois, ni Dieu ni la nature ne sont pas souvent écoutés sur cet article : *A majore usque ad minorem omnes avaritiæ student.* L'avarice règne, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, dit Jérémie, chacun tâche de s'avancer; et comme les biens de ce monde sont extrêmement limités et partagés entre plusieurs, il n'y a presque personne qui ne tâche de s'avancer aux dépens d'autrui. L'artisan trompe, le marchand vend à faux poids et à fausse mesure, le seigneur prend les terres de son vassal, le vassal ôte au seigneur la meilleure partie de ses dîmes et de ses droits, le serviteur vole le maître, le maître retient les gages du serviteur, l'intéressé pille, un autre plus fort que lui le dépouille; le notaire fait des usures ou les suggère, le banquier s'enrichit par de monstrueuses exactions ou fait banqueroute; le dirai-je? mais ce n'est pas moi : *A propheta usque ad sacerdotem cuncti faciunt dolum.*

Vous jugez par là, messieurs, que cette première loi qui nous défend de voler, et de nous approprier par quelque voie que ce soit ce qui ne doit pas nous appartenir, étant si peu observée, il en fallait une autre qui réparât de si grands désordres. Or, cette loi est celle de la restitution qui, dans le sentiment commun de tous les théologiens, est nécessaire, de nécessité de précepte et de moyen tout ensemble : elle est nécessaire de nécessité de précepte, puisque, par le même commandement que Dieu nous fait de ne point voler le bien d'autrui, il nous ôte la liberté de le retenir, comme nous le dirons dans la suite. Elle est nécessaire de nécessité de moyen, puisque quelques bonnes actions que nous paraissions faire d'ailleurs, à quelque pénitence et à quelques mortifications que nous nous assujettissions, tout cela est inutile au salut, sans la restitution que nous devons fidèlement accomplir, lorsqu'il n'y a rien qui nous en empêche : *Si res aliena propter quam peccatum est, cum reddi possit, non redditur, non agitur pœnitentia, sed fingitur, si autem veraciter agatur, non remittitur peccatum nisi restituatur ablatum* (*Aug.*, *Ep.* 54, *ad Macedonium*).

Je ne doute pas qu'on ne vous ait rapporté plusieurs fois sur ce sujet, ce fameux passage de saint Augustin; mais comme j'ai toujours évité de tomber dans ces endroits si souvent rebattus dans les chaires, et que d'ailleurs il n'y a point de matière, si stérile qu'elle paraisse, où les Pères ne fournissent de très-riches idées à ceux qui se donnent la peine de les lire, permettez que je tire avec eux cette obligation de restituer le bien qu'on a injustement acquis, de l'intérêt même public et de l'avantage de la société. Je m'explique.

Il est de l'intérêt public qu'il y ait de l'ordre, c'est-à-dire non-seulement un droit de propriété, mais encore un plein usage, dans le partage des biens de ce monde. Or, c'est cet ordre que les larcins, les concussions, les fourberies et toutes sortes de possessions injustes détruisent. Ainsi, comme la société ni la religion de Jésus-Christ ne peuvent subsister, si ces deux devoirs sont toujours profanés, il faut de nécessité qu'on les répare, et que les choses soient remises dans leur premier état. Or, elles ne le peuvent être que par la restitution, et par conséquent elle est d'une nécessité indispensable, et, quoi qu'il arrive, il faut la faire quand on en a l'occasion et le pouvoir.

Dieu, qui est le souverain Seigneur et le maître absolu de tous les biens de la terre, a voulu en faire hors de lui-même une abondante profusion en faveur de ses créatures. Dans les premiers âges du monde, tout était commun; mais comme, dans la suite, le genre humain s'est multiplié, il a fallu marquer à un chacun ce qui lui appartiendrait; et soit que le partage de ces biens ait été fait par des particuliers, soit qu'il ait été réglé par les lois civiles et par les puissances supérieures, il est certain qu'il est très-juste, qu'il a été inspiré de Dieu, et qu'on est obligé de s'y arrêter.

1. Parce que, si l'on n'avait point de bien en propre, on se soucierait peu de le faire valoir. Tel qui travaille à faire valoir son héritage, à cultiver sa vigne, à entretenir sa maison, se soucierait peu de prendre cette peine, si toutes ces choses lui étaient communes avec plusieurs autres.

2. Parce que, quand un homme a un bien qui lui est affecté, il a sur ce bien un droit spécial que les autres n'ont pas; il en dispose comme de son fonds, il le met parmi ses autres possessions; en sorte que, quand on prétend le lui ôter, il crie hautement qu'on le vole, et se plaint de cette injustice. Or, comme ce bien est distingué de celui de ses voisins qui ont droit sur plusieurs choses qui leur sont affectées, il apprend par là à ne point troubler un ordre si sagement établi; et comme la justice est autant pour son prochain que pour lui, il reconnaît qu'il lui est défendu de s'emparer de ce qui ne lui appartient pas, de même qu'il ne voudrait pas que d'autres lui enlevassent ce qui lui appartient; ce sont les deux raisons de saint

Thomas et de saint Bonaventure. Par ce moyen, dans ce partage de biens, l'ordre des choses demande que la propriété ne soit pas séparée de l'usage contre la volonté de celui qui les a de plein droit. Or, cet ordre est détruit par le larcin, qui met une injurieuse restriction entre ces deux choses, où il n'y en doit point avoir. Celui qui prend mes meubles et mon argent, ou qui, par des procès malicieusement intentés, me fait perdre ma maison et mes héritages; celui-là, dis-je, m'ôte l'usage d'une chose dont j'ai toujours la propriété, et empêche que je ne me serve d'un bien qui, quoi qu'il fasse, m'appartient toujours. Chose si vraie que, quand il me les restitue, ce n'est ni une donation, ni une récompense, ni une honnêteté qu'il me fait, dit saint Thomas, c'est un dommage qu'il répare, et il s'acquitte simplement d'un devoir par lequel, sans me rien donner de nouveau, il me remet dans une possession d'où il m'avait injustement chassé.

Or, ce devoir est d'une indispensable nécessité. On avait séparé de mon bien, ce qui ne doit pas en être séparé : il faut donc pour rétablir les choses dans leur état, qu'on réunisse l'usage à la propriété et le fruit au domaine : et c'est là ce que l'on fait précisément par la restitution. En effet quand l'égalité et la justice sont violées elles ne peuvent être réparées, dit saint Chrysostome, si l'on ôte ce qui a produit l'inégalité et l'injustice. Ainsi comme l'usurpation d'une chose étrangère sur laquelle on n'avait nul droit, et dont cependant on avait l'usage, a été la cause de cette inégalité, il faut nécessairement que cette cause soit ôtée par un moyen contraire, je veux dire par une exacte restitution, par un plein et entier rétablissement de ce droit.

Comprenez-vous à présent, messieurs, sur quoi est fondée cette nécessité de restituer ce que vous avez frauduleusement acquis? S'il vous est défendu de vous attirer du bien par de mauvaises voies, il vous est aussi également défendu de le retenir. Quand Dieu vous défend dans le Décalogue de commettre aucun larcin, il vous apprend en même temps que, supposé que vous ayez volé, vous ne pouvez pas en conscience conserver les fruits de vos friponneries et de vos injustices. Ainsi quoique ce commandement de la restitution paraisse positif dans ces termes, il est négatif de sa nature : c'est-à-dire, qu'il vous oblige toujours et en toutes rencontres : c'est-à-dire qu'il n'y a ni lieu ni occasion, ni différence de profession, ni distinction de sexe ou d'âge, ni prescription de temps, où vous soyez dispensés de restituer ce que vous possédez de mauvaise foi.

C'est-à-dire que cette restitution est si nécessaire, que sans elle il n'y a ni de véritable conversion de votre côté, ni de pardon à espérer de vos péchés du côté de Dieu. Appelleriez-vous, par exemple, un homme véritablement converti, si, après avoir promis plusieurs fois qu'il quitterait une concubine, il la retenait toujours chez lui, et si, sous prétexte de ce dessein imaginaire, il s'approchait des tribunaux de la confession? Ce n'est pas un pénitent, diriez-vous avec saint Isidore de Séville, c'est un moqueur, c'est un imposteur, c'est un homme qui se joue de nos sacrements. Pourquoi? parce que par le même commandement qu'il est dit, *non mœchaberis, vous ne commettrez point de fornication ni d'adultère*, il est défendu de retenir chez soi l'occasion prochaine de son péché, et de demeurer avec une adultère qu'on a ravie à son véritable mari. Or, portez le même jugement de votre conduite. Si vous vous approchez de la confession et de la communion en retenant un bien que vous savez avoir volé, et sur lequel vous n'avez nul droit, dites que vous êtes un moqueur et un imposteur, que tandis que vous conservez le fruit de vos injustices, et que vous possédez un bien qui ne vous appartient pas, vous avez le cœur toujours attaché à votre péché, toujours endurci dans le mal, et par conséquent éloigné de la grâce que vous prétendez que Dieu vous fait.

Et ce d'autant plus que la restitution n'est pas cette satisfaction que nous appelons sacramentelle, et qui est la troisième partie de la pénitence. Il n'est pas nécessaire que cette satisfaction qui est une partie du sacrement, précède les deux autres, au contraire, elles les suit naturellement et leur est postérieure; mais il est absolument nécessaire que la restitution d'un bien mal acquis précède la pénitence ou effectivement ou en désir. Sans cette satisfaction un pécheur ne peut être sauvé, sans cette restitution il ne le sera jamais, quand on suppose qu'il la peut faire : et voilà sur quoi ceux qui ont du bien mal acquis doivent faire de sérieuses réflexions, aussi bien que les confesseurs et les directeurs de leur conscience. Il y a tant d'années que vous promettez à un prêtre de restituer ce que vous avez volé et retenu, vous, à cette veuve, vous, à ce maître, vous, à cette ville et à cette province, vous procureur, à cette partie dont vous avez lâchement trahi les intérêts et supprimé les meilleures pièces, vous homme de qualité, à cet artisan et à ce marchand que vous avez trompés, vous usurier, à cette famille que vous avez ruinée par des prêts défendus, vous, héritier, à cette église dont vous avez ôté les droits par la suppression de ce testament. Qui que vous soyez, il y a tant d'années que vous avez promis à ce prêtre de restituer, et vous ne l'avez pas encore fait, il ne laisse pas cependant de vous donner l'absolution; il est à craindre que son imprudence et sa facilité ne le damne : mais il est à croire que cette absolution vous est inutile et que vous n'avez fait qu'une confession sacrilége. Pourquoi? parce que la restitution que vous êtes obligé de faire d'un bien mal acquis est d'une nature et d'une espèce bien différente de la satisfaction sacramentelle. Celle-ci suit l'absolution, et celle-là doit la précéder, ou effectivement ou en désir : c'est le prêtre qui ordonne la satisfaction en imposant des peines proportionnées aux péchés pardonnés, et

c'est la loi de Dieu qui commande la restitution comme absolument nécessaire, et de nécessité de précepte et de nécessité de moyen.

Je vous laisse après cela à juger quel est aujourd'hui l'état de la plupart des consciences. Si vous examinez les choses de près, vous trouverez qu'il y a peu de riches qui n'aient du bien injustement acquis. Je sais qu'il y en a qui vivent dans la crainte de Dieu, et qui marchent dans une simplicité et une innocence chrétiennes, satisfaits de ce qu'ils possèdent, soit que ce bien leur soit échu en partage, soit qu'ils l'aient acquis par leur esprit, leur travail, leur négoce, leur industrie et leur application aux affaires : mais à dire le vrai, il n'y en a guère de ce nombre, principalement dans ces conditions où l'on est sollicité à commettre beaucoup d'injustices, et où l'on s'enrichit en très-peu de temps. On se plaint partout, je ne dis pas seulement des vols et des brigandages qui se font sur les grands chemins ou de nuit dans les maisons, mais des fraudes, des surprises, des invasions, des friponneries, des violences et des malversations d'autrui : et cependant où sont ceux qui restituent? où sont ces âmes soumises à la loi de Dieu, qui réparent les dommages qu'elles ont fait souffrir à leur prochain ?

Il y en a qui se moquent de cette restitution par un opiniâtre attachement qu'ils ont à leurs richesses, par un violent désir de soutenir leur prétendue grandeur, par une dureté de cœur où leurs injustices habituelles les ont jetées, par un injurieux mépris de la loi de Dieu, par une cruelle prévoyance pour ne point tomber dans l'indigence et dans la confusion; ou enfin par une maudite crainte d'appauvrir une famille qui ne s'est élevée que par leurs concussions et leurs rapines. Ce sont des Achams qui connaissent les larcins qu'ils ont faits ; et qui veulent opiniâtrément en profiter. Quoique leur conscience leur reproche qu'ils ont péché, quoiqu'ils reconnaissent comme Acham que c'est leurs vols que Dieu recherche , quoique la plupart les montre au doigt, qu'on les regarde comme des voleurs, et peut-être comme des héritiers d'autres voleurs; de même que le peuple d'Israël, en voyant le sort tombé sur la famille de Zaré et la maison de Zabdi d'où ce malheureux était sorti, eut très-mauvaise opinion de lui : cependant ils ne se rendent ni aux exhortations des prédicateurs, ni aux mouvements de la grâce, ni aux remords de leur conscience, ni aux larmes des pauvres qu'ils ont dépouillés, ni à la justice de la loi qu'ils ont violée, ni aux menaces que Dieu leur fait; attendant comme ce voleur que le dernier sort tombe sur leur personne, et que leurs injustices les précipitent dans les enfers.

Mais hélas! il y en a encore davantage qui se mettent peu en peine de restituer par d'autres principes, je veux dire parce qu'ils ont une conscience erronée et tranquille, et que tout injustes qu'ils sont, ils s'imaginent ne le point être. Ils conviennent bien de la vérité et souvent (qui pourrait se le persuader?), souvent ils sont plus éloquents que les autres sur le chapitre de la restitution : mais comme ils se flattent de n'avoir rien à autrui, et qu'ils sont tombés dans le dernier aveuglement, jamais ils ne s'appliquent à eux-mêmes cette vérité; jamais ils ne tirent de ce principe dont ils conviennent, la conséquence qu'ils devraient en tirer, pour restituer tant de choses qui ne leur appartiennent pas.

Ils gardent en ceci une conduite bien opposée à celle de Tobie. Cet bon homme, dit saint Ambroise (*Lib. de Tobia, c.* 22), était si désintéressé, qu'il prêta généreusement et sans espérance d'aucun profit une somme très-considérable à un étranger, et à laquelle il songea si peu, que, quoique ses fréquentes aumônes l'eussent rendu très-pauvre, il ne la lui fit demander que lorsqu'il crut qu'il allait mourir, de peur que son fils n'en fût frustré après sa mort. Il fit plus, car comme sa femme était obligée tous les jours d'aller travailler pour lui gagner du pain, ayant ramené un chevreau qu'on lui avait donné pour son salaire, il ne l'entendit pas sitôt bêler qu'il lui dit : *Prenez garde qu'on ne l'ait dérobé; et si cela est, rendez-le à ceux auxquels il appartient, d'autant qu'il ne nous est nullement permis ni de manger ni de retenir ce qu'on a volé.*

Je ne demande pas à ces avares, à ces intéressés, à ces usuriers, à ces voleurs une semblable générosité; mais ce que je ne puis souffrir, c'est de voir qu'encore bien qu'ils prêtent leur argent à gros intérêts, encore bien qu'ils répètent durement ce qu'on leur doit et qu'ils fassent inhumainement pourrir dans les prisons les tristes victimes de leur avarice, encore bien qu'ils prennent à toute main, qu'ils trompent et qu'ils s'enrichissent par toutes sortes de voies défendues, ils ne s'en font pas même un scrupule de conscience, parce qu'ils se flattent de n'avoir rien qui ne leur appartienne à juste titre; que tout le bien d'une famille soit renfermé dans la leur par les persécutions qu'ils lui ont suscitées; que leurs habits *et leurs asiles*, pour me servir des termes du Prophète, *soient teints du sang des pauvres et des innocents;* qu'ils prennent au delà de leur droit, et que, pour acquiescer au délai d'un payement, ils fassent de monstrueuses exactions; que leur basse-cour soit pleine d'animaux et de volailles qu'ils ont contraint leurs débiteurs de leur apporter, comme par une espèce de reconnaissance, bien loin de dire : *Prenez garde qu'on n'ait dérobé quelques-uns de ces animaux; et si cela est*, *rendez-les*, ils se font une joie et comme un honnête devoir de retenir ces fruits de leurs injustices, sans avoir la moindre pensée de les restituer. Car hélas! où sont aujourd'hui ceux qui font cette réflexion et qui s'assujettissent à ce devoir?

Ce n'est pas ce seigneur qui a contraint ce vassal de lui céder son héritage par ses continuelles violences et par les tailles dont il l'a fait surcharger, afin qu'il lui vendît son bien au prix qu'il lui plairait; il croit qu'il l'a

seulement soumis à son devoir, et quoiqu'il ait acheté ses terres à vil prix, il se persuade que cet achat l'exempte de le dédommager.

Ce n'est pas cet intendant ni ce solliciteur d'affaires, qui, sous des noms interposés, prêtent à leur maître leur argent à usure; qui l'embarrassent dans des procès; qui donnent ses terres à ferme, non pas à ceux qui en offrent davantage, mais à ceux qui leur offrent une plus grande somme d'argent pour être préférés. Ils croient que ce sont là des droits attachés à leur office, et que ne pas faire valoir le talent, c'est ne pas savoir son métier.

Ce n'est pas cette veuve qui s'est remariée et qui a fraudé les enfants du premier lit : elle se persuade que leur bien lui appartient et qu'elle en peut disposer comme il lui plaît; ni ce tuteur qui a ruiné ses pupilles et qui a confondu leurs terres avec les siennes : il se flatte que c'est là la juste récompense de sa vigilance et de son adresse.

Ce n'est pas ce marchand qui a fait banqueroute afin d'obliger ses créanciers de venir à composition, ni cet autre qui a survendu extraordinairement les choses à cause qu'il les donnait à crédit, ou qui a livré à faux poids et à fausses mesures. Je me suis accommodé de gré à gré, dit celui-là, je suis exempt de payer ce qu'on m'a remis; et moi, répond l'autre, je dois faire valoir ma marchandise, et si je donnais les choses de bonne foi, je ne pourrais jamais en retirer le moindre profit.

Ce n'est pas ce notaire qui a prêté ou fait prêter à usure, ni cet héritier qui a soustrait ce testament afin d'avoir la meilleure part qui aurait été absorbée par des legs pieux; ils se persuadent les uns et les autres qu'ils ne font point d'injustice, et que par conséquent cette obligation de restituer ne les regarde pas. Cependant, qu'ils ne s'y trompent point, il n'y a aucun de ces cas où ils ne soient obligés à une exacte restitution; et c'est à eux que Jésus-Christ parle quand il leur dit *de rendre à César ce qui appartient à César*. Il faut donc restituer, mais quand? le plus promptement qu'on le peut faire; vous en allez voir les preuves dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

C'est une grande imprudence à un homme de ne se point acquitter de ses dettes quand il peut le faire, sans attendre que ses créanciers, lassés de ses délais, le poursuivent, et que, se trouvant peut-être hors d'état de les satisfaire, ils ne se vengent de sa négligence ou de sa mauvaise foi comme il le mérite.

Mais c'est sans doute une imprudence encore plus grande à un chrétien de ne pas faire le plus tôt qu'il lui est possible les restitutions qu'il est obligé de faire, sans les remettre sur un avenir incertain et sur un temps où il ne pourra presque plus disposer de soi, vaincre sa cupidité, ou se fier à la prétendue probité de ceux qu'il chargera de ce devoir.

Sans entrer dans la discussion de ces trois vérités qui me mèneraient trop loin, je dis qu'il n'y a rien de plus dangereux ni de plus suspect que les restitutions différées, et principalement celles qu'on réserve à faire à l'article de la mort, pour trois autres raisons qui ont quelque rapport à celles-là, mais qui méritent encore une plus grande discussion.

La première, c'est que souvent, en remettant toujours ces restitutions, on vient enfin à un tel endurcissement de cœur qu'on ne veut plus restituer : en sorte que plus on attend à s'acquitter de ce devoir, plus on le méprise et on le néglige. La seconde, c'est que, supposé même que l'on consente à faire ces restitutions, ce ne sont souvent que des restitutions forcées quand on les fait à l'article de la mort ou que l'on charge ses héritiers de les faire. La troisième, c'est que, supposé même qu'elles soient volontaires, elles sont précédées de plusieurs péchés qu'on eût pu éviter en restituant au plus tôt ce qu'on a longtemps possédé : et de là je conclus que non-seulement il faut faire restitution des biens injustement acquis, mais encore qu'il est très-important de la faire de bonne heure.

Quand les Pères ont parlé des conversions différées, ils en ont toujours tiré de très-méchants augures; mais la principale raison qu'ils ont eue d'en juger de la sorte, a été de ce que ce délai porte insensiblement l'homme à une telle dureté qu'après avoir souvent remis sa pénitence, il ne se soucie plus de la faire. Les passions, ont-ils dit, sont toujours vivantes dans le cœur, et plus on les entretient, plus aussi elles s'irritent et elles s'échauffent.

Or, c'est ce que l'on peut dire avec beaucoup plus de raison de l'avarice, et du vol qui est l'une de ses espèces. C'est une passion impétueuse, avide, effrénée; plus on lui donne lieu de s'accroître, plus elle jette un homme dans l'impénitence et dans une certaine dureté de cœur dont il ne peut être guéri que par un grand miracle de la miséricorde. Ainsi, que fait un voleur qui retient longtemps le bien d'autrui? il redouble ses chaînes, et ce qu'il aurait pu rompre d'abord, il ne peut presque le faire dans la suite. Samson rompit par deux fois les liens dont ses ennemis l'avaient embarrassé, mais il succomba à la troisième. Un riche injuste prétend se défaire quand il voudra des fruits de son injustice, car c'est de quoi le démon le flatte en lui persuadant que quand il aura un peu plus de bien qu'il n'a pas, il rendra celui qu'il a volé. Mais le Sage proteste que *ce malheureux est un ignorant qui ne prend pas garde qu'il s'enchaîne lui-même et qu'il s'embarrasse dans des piéges dont il ne pourra sortir. Ignorat quod ad vincula stultus trahitur.* Eh quoi! dit Jérémie, un Ethiopien peut-il, quand il veut, changer sa peau, et une panthère sa bigarrure? Il en est de même de vous, ajoute-t-il en parlant à des riches injustes, *vous ne pouvez bien faire après avoir longtemps appris à mal faire ; le long apprentissage à un péché habituel vous endurcit*, et à force de retenir le bien d'autrui, vous voudriez toujours le retenir. Quand un homme a commis une injustice et qu'il la répare aus-

sitôt en restituant ce qu'il a pris, c'est comme un habit qu'il rend à celui à qui il l'avait volé; mais quand il diffère sa restitution, ce bien mal acquis se change en quelque manière en sa substance : ce n'est plus son habit, c'est sa peau : et quelle apparence qu'il change de peau! *Numquid potest Æthiops mutare pellem suam et pardus varietates suas?* Ce bien mal acquis sert à faire son ornement et sa bigarrure, tantôt par l'achat d'une charge, tantôt par l'acquisition d'une maison; et parce que ce n'est plus une teinture superficielle qui puisse s'effacer, on veut toujours demeurer avec ce fatal et pernicieux ornement. D'ailleurs, dit saint Chrysostome, c'est qu'un vol en attire un autre, et plus un homme diffère à restituer ce qu'il a pris, plus il se trouve disposé à en prendre davantage, et par conséquent éloigné de faire aucune restitution. Sa cupidité est comme un feu qui avance d'autant plus qu'il y a d'aliment; c'est comme un fleuve qui, étant fort petit dans sa source, s'étend insensiblement par l'union d'autres sources qui se joignent à lui, et devient enfin si impétueux et si rapide, que ce qui eût pu être détourné d'abord renverse toutes les digues qui s'opposent à son passage.

Telle est la nature de cette passion, et telle doit être par conséquent la précaution qu'il faut prendre, pour ne pas souffrir qu'elle augmente. Il faut restituer de bonne heure; car si même pour lors on y trouve de la difficulté, combien grande ne sera-t-elle pas, quand on l'aura laissée agir dans toute sa violence?

La seconde raison qui oblige un homme de restituer de bonne heure, c'est parce que souvent le délai qu'il apporte à sa restitution, est cause que ce n'est pas une restitution volontaire, et telle que Dieu exige de lui : je parle principalement de celles qui ne se font qu'à l'extrémité de la vie, et quelques moments avant la mort.

Saint Basile est admirable, lorsque dans cet éloquent discours qu'il a fait contre les riches avares qui se réservent à donner leurs biens aux pauvres après leur mort, il leur parle en ces termes : Vous dites que vous voulez jouir de votre bien pendant votre vie, et qu'à la fin de vos jours vous l'abandonnerez aux pauvres par votre testament : voilà qui paraît d'abord fort chrétien, et cependant, voyez dans quelles fâcheuses extrémités vous vous jetez. Vous n'aurez donc de pitié et de charité pour ces hommes, que quand vous cesserez d'être parmi eux? Et quand je vous verrai étendu mort sur votre lit, ce sera pour lors que j'avouerai que vous avez aimé vos frères. Assurément vous méritez beaucoup de louanges et de reconnaissance d'avoir de si bons sentiments pour ceux que vous avez toujours, ou abandonnés ou méprisés. Oh! le grand fonds de mérite devant Dieu, de laisser à autrui ce que vous ne pouvez emporter, et d'avoir fait cette sage composition avec lui, de retenir votre argent pendant que vous vivrez à condition de le laisser aux pauvres, quand vous serez dans le tombeau. Dites-moi, de quel temps précisément demanderez-vous votre récompense? sera-ce de celui de votre vie? sera-ce de celui de votre mort? Vous n'en pouvez point demander pour le temps de votre vie, vous qui n'avez jamais eu pitié des pauvres, et qui voudriez ne leur point laisser ce que vous leur laissez. Vous n'en pouvez pas prétendre pour le temps de votre mort : car, montrez-moi les bonnes œuvres que vous avez faites pendant votre vie, et pour lors, je dirai que vous pouvez en attendre la rétribution : mais comme vous n'en avez point fait, sachez que personne ne trafique après que le temps de vendre et d'acheter est passé, que personne ne résiste à l'ennemi après que le combat est fini, et que, par conséquent, personne ne peut attendre une récompense de Dieu, pour une action qu'il ne fera qu'après sa mort (1).

Ainsi parlait ce Père avec cette force, et cette éloquence que Dieu lui inspirait pour porter les riches à faire des aumônes pendant leur vie, sans les remettre après leur mort; et c'est de cette même raison que je puis me servir à peu près, pour combattre ces restitutions différées à l'extrémité de la vie, qui, pour lors sont presque toujours involontaires. Si ces riches, dont saint Basile fait mention, donnaient leurs biens aux pauvres par une pleine liberté, et si ces hommes injustes, dont je parle, faisaient leurs restitutions dans un même esprit; il est certain que quand ils n'auraient encore qu'un moment à vivre, Dieu pourrait pardonner aux uns leur dureté, et aux autres leur injustice : mais comme il suppose que pour lors ces riches avares n'ont pas cette liberté ni ce désintéressement nécessaire pour faire des aumônes méritoires, et que de là, il conclut qu'elles ne servent de rien à ceux qui les font : aussi, supposé que ces restitutions ne se fassent que par contrainte, et précisément à cause qu'on ne peut emporter le bien qu'on a ravi : je dis qu'elles ne sont d'aucune vertu, et que Dieu ne les recevra jamais.

Or, cette supposition que je fais est-elle fausse? Plût à Dieu qu'elle le fût, mais, hélas! elle n'a que trop de fondement. Car, pour reprendre ce que je viens de dire : s'il est certain que de toutes les passions il n'y en a guère de plus enracinée, de plus avide, ni de plus déterminée à ne point réparer le tort qu'on a fait au prochain que l'avarice, il est à croire qu'un homme qui n'a jamais

(1) Sed, inquis, ego quidem bonis dum vixero frui volo, post mortem vero in testamento hæredes facultatum mearum ac dominos pauperes ascribam. Heu miser! jam benignus ac liberalis hominibus eris, cum amplius inter homines non ages? cum te cadaver aspiciam, te fratris amantem appellabo. Scilicet magna dignus eris liberalitatis laude, magnus tibi honor debebitur, aut gratia si in sepulcro jacens et in terram conversus magnificus ac sumptuosus apparebis. Dic cujus mercedem temporis potissimum exposcis? vitæne an mortis? nam si tempore quod ad promerendum datur in voluptatibus ac deliciis assumpto pauperes nequaquam respexisti, mortuus, cujusnam actionis aut operis mercedem petiturus es? Ostende opera et tunc primum mercedem repete : nullus enim post mercatum solutum negotiatur, neque demum post certamen accedens coronatur, nec post bellum fortia gerit, nec item post vitam pietatis laudem præmiumve capit (*Basil., Hom. in ditescentes avaros*).

voulu entendre parler de restitution, qu'un homme qui a toujours éloigné de son esprit la pensée que Dieu lui en a donnée, qui n'a jamais voulu se rendre ni aux plaintes des misérables, ni aux inspirations du ciel, ne sera pas touché tout d'un coup, et ne formera pas la résolution, en reconnaissant sa faute, de l'expier. Cela se peut faire, et si cela est, je veux dire si, par une sincère détestation de ses injustices passées, il remet son prochain dans ses droits, je le louerai pour lors, et, quoique ce soit à l'article de la mort, je dirai que Dieu aura égard aux bons sentiments qu'il lui a inspirés. Mais si, d'un autre côté, cela était, cet homme donnerait à son confesseur, ou à d'autres personnes intègres, la commission de satisfaire à tout ce à quoi il est obligé; il consentirait qu'on le dépouillât, même pendant sa vie, de ses biens, et qu'on réduisît, s'il était nécessaire, toute sa famille dans la dernière pauvreté. C'est pourquoi, comme il ne veut pas se voir dans cet état avant qu'il meure; comme il aime encore actuellement son bien et sa famille, et que d'ailleurs il se sent contraint de les abandonner, il dit froidement qu'il consent qu'on restitue; et, sans en charger ceux qui feraient les choses avec trop d'exactitude, il fait venir ses héritiers, il appelle ses enfants, et se repose sur leur prétendue bonne foi de ce dont ils ne s'acquitteront peut-être jamais. Oh la belle restitution! oh que Dieu lui en est redevable! oh que les malheureux qu'il a opprimés lui en sont obligés! De quel temps demandera-t-il sa récompense? sera-ce du temps de sa vie? mais il n'a jamais voulu restituer; sera-ce du temps de sa mort? mais il ne voudrait pas encore restituer, et ce n'est qu'après sa mort qu'il veut rendre ce qu'il a à autrui, et qu'il ne saurait plus retenir. Dans cet état, je dis que sa restitution est nulle; je dis qu'elle n'est qu'en idée, qu'elle ne s'exécute qu'en idée, et que, par conséquent, l'absolution et le pardon qu'il en reçoit ne sont aussi qu'en idée.

Est-ce que je veux empêcher, par là, les restitutions qui se font à la mort? Non, chrétiens; mais je veux montrer les illusions qui s'y trouvent, afin qu'on ni tombe pas. Est-ce que je prétends qu'on tire de ce que je viens de dire cette conclusion : Si ce ne sont pas pour lors de bonnes restitutions, laissons les choses comme elles sont? Non; mais je prétends qu'on en tire celle-ci : Si ces restitutions sont pour lors très-suspectes, faisons-les de bonne heure, et ne les remettons pas en un temps où, probablement, nous ne ferons que nous moquer de Dieu, nous tromper nous-mêmes, et calmer par un dangereux artifice les remords de notre conscience. Appréhendons que le démon, qui est si subtil et qui nous tendra pour lors tant de piéges, ne nous surprenne de ce côté-là; que ces héritiers que nous aimons tant, et qui nous détournent souvent des meilleures pensées qui nous viennent, n'éloignent pour lors de notre esprit celles de ces restitutions où ils ont tant d'intérêt qu'elles ne s'exécutent pas; que notre amour-propre, notre orgueil, et un violent désir de conserver notre réputation, ne nous y fassent trouver des obstacles insurmontables; et qu'enfin le temps de la grâce et la liberté, nécessaires pour faire une si difficile et si délicate action, ne nous manquent. Appréhendons tout cela, chrétiens; et parce que, pendant la vie, nous pouvons mieux éviter ces piéges du démon qu'à la mort; parce que, pendant la vie, nous pouvons mieux résister à cette tentation de l'amour de nos héritiers ou de notre réputation qu'à la mort; parce que, pendant la vie, nous avons plus de temps à faire de salutaires réflexions et à examiner nos devoirs qu'à la mort, songeons à restituer de bonne heure et à nous acquitter promptement d'un devoir que nous ne saurions jamais accomplir trop tôt. En voici une dernière raison, à laquelle je vous prie de vous appliquer.

Je vous ai dit d'abord, et je le répète parce que la matière est de la dernière conséquence, qu'il est très-dangereux de différer les restitutions qu'on est obligé de faire : 1° parce que, par ce long délai, on s'endurcit insensiblement et on ne veut plus les faire; et, en second lieu, parce que souvent ce ne sont que des restitutions forcées, principalement quand on les remet à la mort. Mais quand on consentirait à les faire, quand on les ferait volontairement et en bon chrétien, quand je supposerais toutes ces choses, je dis, et voici une circonstance qui est très-particulière à ce sujet, que ce délai est toujours très-criminel, parce qu'il est précédé de beaucoup de péchés dont on est volontairement coupable, et qu'on eût pu éviter en restituant de bonne heure.

Plusieurs théologiens nous apprennent après saint Augustin, qu'il faut faire une grande différence entre le larcin et les autres péchés. L'acte de ceux-ci passe et ne dure pas toujours : mais celui du larcin demeure et subsiste; en telle sorte, qu'un homme qui retient le bien d'autrui, est actuellement coupable du vol qu'il en a fait. Je vous avoue que cela est étrange, et que cette considération devrait faire plus d'impression sur les esprits, qu'elle n'en fait pas. Quand un impudique est tombé dans un péché charnel, quoique la tache, que ce maudit péché imprime dans l'âme, et la peine éternelle qui lui est due, subsistent jusqu'à ce qu'il ait été pardonné dans le sacrement de pénitence, cependant l'acte passe et s'écoule en très-peu de temps. Il n'en est pas de même du larcin : dès qu'on l'a commis, et qu'on ne rend pas ce que l'on possède injustement, on est toujours actuellement coupable, et encore bien qu'on ne porte pas toujours sa main sur ce qui appartient à autrui, toutefois on perpétue toujours en quelque manière ses injustices, autant de temps qu'on en retient les malheureux fruits, et qu'on ne se met pas en état de les rendre.

En faudrait-il davantage, messieurs, pour obliger un chrétien à une prompte restitution? En quelque temps et en quelque état

qu'il se présente à Dieu, il est actuellement pécheur, et quand il vient lui faire quelques prières, il ne peut qu'il n'en soit rebuté parce que ses mains sont, au moment qu'il prie, pleines de sang et remplies d'iniquité. Quelques grâces qu'il lui demande, Dieu entend toujours la clameur de son péché qui est incomparablement plus forte que celle de ses oraisons.

Il ne tient cependant qu'à un pécheur injuste de faire cesser cette voix. Qu'il restitue cette terre, cette vigne, cette maison, cette charge, cette marchandise, cet argent; l'acte de son péché cessera : et comme il fera cette restitution pour obéir à Dieu, et lui témoigner qu'il veut s'assujettir à sa sainte loi, il se mettra dans une disposition prochaine d'en recevoir le pardon.

Qui le dit, messieurs? c'est Dieu même chez Isaïe. Il se plaint des concussions et des injustices de son peuple, et pour lui faire voir quelle en est l'énormité, voici ce qu'il lui dit : *Pourquoi égorgez-vous au pied de mes autels une si grande quantité de victimes? qui vous a fait si hardis que de vous présenter devant moi? je vous défends de m'offrir davantage des sacrifices, j'ai en horreur et en abomination tout ce que vous me présentez : Sachez que lorsque vous élèverez vos mains vers moi, je détournerai mes yeux de dessus vous, et que plus vous me prierez, moins je serai disposé à vous écouter.* Etranges paroles et qui sont autant de preuves de l'excessive colère de Dieu contre son peuple: Mais quelle en est la cause? la voici : c'est *que vos mains sont pleines de sang, c'est que ceux qui vous gouvernent sont des compagnons de voleurs; ils n'aiment que les présents, et ne cherchent qu'à s'emparer du bien d'autrui (Isaiæ I).* Eh quoi! demande saint Basile et saint Augustin, expliquant cet endroit d'Isaïe, est-ce que les Juifs volaient et pillaient actuellement, quand ils se présentaient à Dieu dans son temple, et qu'ils lui offraient des sacrifices? Non, mais c'est que leurs concussions et leurs injustices criaient plus fort devant Dieu pour provoquer sa colère, que tous leurs présents pour attirer sa miséricorde; c'est qu'encore bien, qu'ils n'étendissent pas actuellement leurs mains sur les richesses d'autrui, cependant elles étaient pleines et teintes du sang des pauvres, et ce sang demandait toujours vengeance.

C'est pourquoi, voici ce que Dieu ajoute : *Voulez-vous que je m'approche et que je vous écoute? Quiescite agere perverse, discite bene facere, quærite judicium, subvenite oppresso; Cessez d'exercer vos concussions et vos usures; apprenez à opposer le bien au mal, et puisque jusqu'ici vous avez opprimé les pauvres et renversé l'ordre de la justice*, apprenez à les soulager, et, en restituant ce que vous avez volé, remettez les choses dans l'état où elles doivent être : *Quand vous l'aurez fait*, dit Dieu, *vos péchés qui étaient aussi rouges que de l'écarlate, deviendront aussi blancs que de la neige;* et au cas que cela ne soit pas, je vous donne la liberté de vous défier de mes paroles, et de me reprendre : *Et venite et arguite, dicit Dominus.* Profitez, chrétiens, d'une si importante leçon, et puisque le delai de la restitution produit tant de péchés, et creuse un si profond abîme de colère, faites-la de bonne heure, *quærite judicium, subvenite oppresso;* mais souvenez-vous en même temps que c'est un jugement et un acte de justice, et par conséquent, que ce n'est pas assez de la faire, et de la faire promptement, mais qu'il faut la bien fai e.

TROISIÈME POINT.

Quand Dieu nous défend dans le Lévitique de commettre des injustices dans les jugements que nous rendons, dans les règles que nous gardons, dans les poids et dans les mesures qui nous servent, ce n'est pas seulement pour condamner les méchants juges, et tous ceux qui usent de fraude dans le commerce; c'est principalement, dit Salvien, pour nous faire connaître l'indispensable obligation, dans laquelle nous sommes de rendre justice à notre prochain en toutes choses, et de prendre pour lui la même mesure et le même poids, dont nous souhaitons qu'il se serve à notre égard. Si cette égalité et cette proportion étaient bien observées, on ne verrait pas dans le monde tant de friponneries qu'on y voit : mais le mal est, qu'on veut bien que d'autres l'aient pour soi, et qu'on ne veut presque jamais l'avoir pour autrui. Dieu défend à notre prochain de nous faire le moindre tort, et il ne peut aussi souffrir que nous lui en fassions aucun; or, c'est cette loi que nous partageons en deux : *Hujus sententiæ partem tam bene novimus ut numquam prætereamus : partem sic prætermittimus quasi penitus nesciamus.* Nous prenons pour nous celle qui conserve nos droits, et quand on emporte notre bien, nous ne manquons jamais de dire que Dieu a défendu le vol; mais nous laissons l'autre qui regarde notre prochain, et quand nous nous attirons ce qui lui appartient, au lieu de nous représenter cette même loi qui nous est commune, nous en faisons aussi peu de cas, que si nous ne l'avions jamais connue.

Ce désordre est encore en quelque manière, plus grand dans la restitution. Car, comme nous savons qu'il faut de nécessité, rendre le bien qu'on a injustement acquis; c'est ici où la cupidité et l'amour-propre nous font encore commettre de nouvelles injustices. Quand on nous a volé, nous prétendons que ce soit à nous que la restitution se fasse, et nous avons même raison de prétendre qu'elle se fasse tout entière, mais ce en quoi nous n'avons pas raison; c'est que dans la résolution, que nous prenons de rendre ce que nous nous sommes attiré par des voies défendues, ce n'est pas souvent à celui que nous avons volé, que nous voudrions que la restitution se fît, ou si nous y consentons, nous ne voulons presque jamais la lui faire tout entière; et c'est en cela, dit Salvien, que nous offensons davantage et les intérêts de Dieu, et ceux de notre prochain : *Eoque major offensa est, quod partem sententiæ sacræ pro commodorum nostrorum utili-*

tate diligimus, partem pro proximi injuria præterimus.

Or, c'est pour réprimer cette injustice, et nous donner des règles sûres d'une restitution exacte, que Dieu nous dit dans le Lévitique : *Nolite facere iniquum aliquid in judicio, in regula, in pondere, in mensura ;* nous apprenant par là, que cette restitution pour être bonne, doit être faite à ceux qu'on a volé, et avoir cette égalité et cette proportion que nous voudrions qu'elle eût, si on nous la faisait.

Je dis que c'est à la personne qu'on a volé, ou à laquelle on a procuré quelque dommage, qu'il faut restituer. En effet, c'est à la partie malade qu'on applique le remède, c'est la brèche qu'on a faite qu'il faut rétablir, ce sont les ruines d'un édifice qu'on a renversé qu'il faut réparer. Car, quelle est l'illusion, ou pour mieux dire la barbare piété de ceux qui font des présents à l'Eglise, et des aumônes aux pauvres, pour satisfaire à leurs concussions et à leurs rapines? *Le pauvre qui avait froid a été échauffé par les peaux des brebis dont je l'ai enveloppé, mais elles m'appartenaient ces brebis,* dit le saint homme Job: *de velleribus ovium mearum calefactus est. Je donne la moitié de mes biens aux pauvres*, dit Zachée à Jésus-Christ, mais ils m'appartiennent ces biens : *Dimidium bonorum meorum do pauperibus. Et s'il y a quelques-uns que j'aie trompés, je leur rendrai*, non, *je leur rends le quadruple de ce que je leur ai pris.* Voilà la première condition d'une restitution bien faite. Il faut qu'elle ait pour premier objet, la personne offensée : et si la charité y entre, il faut que la justice la précède. Sans cela, comment appellerons-nous les aumônes que l'on fait du bien d'autrui? Et, hélas ! combien en fait-on dans notre siècle ! je n'oserais le dire, mais voici les noms que les Pères leur donnent. Ce sont, dit saint Chrysostome, des aumônes de Judas; ce sont, ajoute-t-il, des aumônes de démon : *Judaica hujusmodi eleemosyna est, imo vero diabolica* (*Chrys. hom.* 86., *in Matth.*). Judas voyant que les chefs des prêtres et les docteurs de la loi, ne voulaient pas reprendre les trente pièces d'argent qu'il avait reçues pour la récompense de sa perfidie, les jeta dans le temple, afin qu'elles fussent mises dans le trésor, et converties en bonnes œuvres, mais ces prêtres, quelque abominables qu'ils fussent, ne voulurent pas les recevoir, et la raison qu'ils alléguèrent fut celle-ci : *Non licet mittere eos in corbonam, quia pretium sanguinis est. Il ne nous est pas permis de les recevoir, parce que c'est le prix du sang d'un homme.*

On ne fait aujourd'hui que trop de semblables restitutions. Après qu'on a impunément volé, on prétend, pour se disculper et étouffer les remords de sa conscience, qu'il suffit de faire quelques aumônes aux pauvres et quelques présents à l'Eglise. Si un confesseur était homme de bien, il désabuserait son pénitent sur cet article, et il lui dirait comme on dit à Judas : *Non licet mittere eos in corbonam, quia pretium sanguinis est :* Il ne nous est pas permis de mettre votre aumône dans le trésor, parce que c'est le prix du sang. Donnez à l'Eglise et aux pauvres ce que vous voudrez du bien qui vous appartient, votre charité sera agréable à Dieu, mais pour le bien d'autrui que vous avez volé, *non licet mittere eos in corbonam,* il ne vous est pas permis d'en faire une semblable restitution, ni à moi, à qui vous vous confessez, de la recevoir. Voudriez-vous me rendre complice de votre vol ; prendre les pauvres pour vos recéleurs ; et couvrir l'autel du Seigneur des larmes de tant de misérables que vous avez ruinés? Jésus-Christ ne se nourrit pas de rapines, et ces sortes d'aliments lui font horreur; il vaut mieux que les pauvres meurent de faim que d'avoir de telles nourritures. Leur refuser du pain c'est être cruel ; mais les sustenter d'usures et de larcins, c'est être cruel et injurieux à Dieu tout ensemble; et, dans le fond, c'est un moindre péché de ne point donner, que de donner aux uns ce qui appartient aux autres. Si vous voyiez deux hommes dont l'un n'eût point d'habit, et dont l'autre fût bien couvert (c'est la comparaison de saint Jean Chrysostome), et si vous dépouilliez celui-ci pour revêtir celui-là, dites-moi de bonne foi, ne croiriez-vous pas avoir fait une grande injustice? et c'est néanmoins ce qui vous arrive, quand vous croyez être déchargés de votre restitution en la faisant à des hôpitaux ou à des églises. Eh bien ! dites-vous, si cela est de la sorte, et si la restitution se doit faire à ceux mêmes que j'ai volés, j'y consens ; mais me ruinerai-je et me réduirai-je avec ma famille à une honteuse mendicité? Ainsi, afin que les choses aillent mieux, composons : Je rendrai une partie du vol, et je conserverai le reste.

Il n'est pas nécessaire d'avoir une grande expérience du monde, pour savoir que ce soit là le plus souvent les restitutions que l'on fait; mais aussi il ne faut pas avoir une grande connaissance de l'Ecriture et des sentiments des Pères, pour conclure qu'elles sont nulles et réprouvées de Dieu. Tandis que le fer d'une lance reste dans une plaie, et qu'il y en a même la moindre parcelle, cette plaie, quoiqu'elle paraisse fermée et guérie, ne l'est jamais. Quand un homme conserve quelque chose de son vol, ne fût-ce qu'une portion peu considérable, il est impossible que son péché soit remis et sa plaie fermée, s'il a l'occasion et les commodités nécessaires pour rendre ce qu'il a pris. La restitution doit être entière, et non-seulement on est obligé de rendre le principal, mais encore les fruits et les arrérages.

Nous avons une belle preuve de cette vérité dans cet endroit de l'Exode (*cap.* XXI), où Dieu veut que celui qui aura pris une brebis en rende quatre, et qu'un autre qui aura volé un bœuf ou une vache en restitue cinq.

Car, pourquoi pensez-vous que Dieu ait fait une si rigoureuse loi? Guillaume de Paris répond que ç'a été précisément pour nous avertir que nous sommes obligés de restituer.

non-seulement le principal, mais encore les fruits de ce que nous avons volé, et que nous devons réparer en toute manière les pertes que notre prochain aura souffertes par notre faute. On retire quatre avantages d'une brebis, dit-il, on se sert de sa peau, on en mange la chair, on trafique de son lait, et on profite de son agneau; et c'est la raison pour laquelle Dieu veut qu'en compensation on en donne quatre pour une. Mais outre qu'on retire ces quatre mêmes avantages d'une vache, c'est qu'outre cela, elle peut servir à l'agriculture ou à traîner quelques fardeaux. Ainsi, Dieu qui veut que la restitution soit entière, et que notre prochain ne perde rien du tort qu'on lui a fait, commande qu'au lieu d'une qu'on lui aura volée, on lui en rende cinq autres. Si nous ne sommes pas à présent obligés à cette loi, il est certain que nous devons donner toujours à nos restitutions toute l'intégrité et la plénitude qu'elles doivent avoir. Ainsi, finissons par les mêmes paroles par lesquelles nous avons commencé: *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari :* Rendez à César ce qui appartient à César. Restituez, ce n'est pas assez, restituez de bonne heure, ce n'est pas encore assez, restituez comme il faut, si vous voulez obtenir le pardon de vos péchés, et jouir un jour de la gloire du Seigneur. *Amen.*

SERMON LI.

POUR LE VINGT-TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Des railleries.

Cum venisset Jesus in domum principis, et vidisset tibicines et turbam tumultuantem, dixit : Recedite, non est enim mortua puella, sed dormit. Et deridebant eum.

Jésus-Christ étant venu en la maison d'un chef de la Synagogue, où il y avait des joueurs de flûte, et une troupe de personnes qui faisaient grand bruit, leur dit : Retirez-vous, cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie : et ils se moquaient de lui (*S. Matth., ch.* IX).

C'était parmi les Juifs une coutume aussi ridicule que superstitieuse, d'assembler autour d'un corps mort des joueurs d'instruments, et de faire venir dans une maison de deuil, des gens dont le principal exercice était de donner du plaisir au peuple par leurs bouffonneries. Des airs de joie s'accordent-ils bien avec des accents lugubres, et des flûtes avec le triste ornement d'une cérémonie funèbre ? Les morts auraient-ils besoin de cette réjouissance ? Pourrait-elle même raisonnablement servir de consolation aux vivants ?

Mais ce fut un effet particulier, ou de la profession ou de l'impiété de ces bateleurs de s'être impudemment raillés de Jésus-Christ : car quelle autre chose peut-on souvent attendre de la plupart de ces ministres et de ces agents du démon, comme Tertullien les appelle ? Et puisque Jésus-Christ les chasse de la maison du prince de la Synagogue où ils étaient assemblés, comme étant indignes de voir le miracle qu'il y allait faire; on peut aisément connaître combien il se sentit outragé de ces railleries qui passent aujourd'hui dans le grand monde, pour des enjouements et des innocentes saillies d'un bel esprit.

J'avoue d'abord qu'elles ne sont pas toujours criminelles. Comme il y a des mouches et des serpents de toute espèce, dont les piqûres et les morsures ne sont pas également fatales : il y a aussi des traits de langue et des railleries, qui ne marquant pas toujours une même corruption de cœur, ne portent pas aussi toujours avec elles le venin et la mort.

C'est pourquoi dans le dessein que je me suis proposé de vous en parler aujourd'hui au sujet de notre évangile, j'ai cru devoir me servir de cette précaution avant que d'entrer en matière. Car si je vous montre que ces railleries sont de très-grands péchés, et quelquefois même, par rapport à leurs circonstances, des péchés plus énormes que les injures, les médisances ou les imprécations, il est important de les bien distinguer et de vous en faire connaître les caractères.

Je ne parle donc pas de ces railleries qui consistent en des équivoques qui ne regardent presque personne en particulier, ou dont la matière est si légère, qu'on n'a pas sujet de s'en offenser; ni de celles où l'on se divertit et l'on se rend réciproquement le change, sans aucun ressentiment d'inimitié et de mépris. Je ne parle pas non plus de ces railleries qui se font, par une espèce de correction, par des personnes qui ont quelque caractère d'autorité, ni de celles qui servent quelquefois de matière aux savants, en des choses où ils se trouvent d'opinion contraire, pourvu toutefois que la vérité et la charité n'y soient pas notablement offensées, comme nous en avons vu, dans l'Eglise, de si funestes exemples. Car, hélas! il n'est que trop vrai de dire, avec saint Basile, que, comme rien n'entretient mieux l'amitié et l'union chrétiennes entre des personnes savantes qu'une conformité de doctrine et de morale, aussi rien ne désunit davantage les cœurs que la division des esprits et les différentes railleries qui se font de part et d'autre, soit sur un trop pernicieux relâchement, soit sur une gênante et indiscrète sévérité.

Je parle de ces railleries qui viennent d'un esprit pointilleux, vain, bouffon, précipité, envieux, impie, rempli de l'idée de son propre mérite, et ridiculement prévenu contre les défauts et les imperfections d'autrui; d'un esprit satirique mal intentionné, choquant, qui n'a de retenue que pour ceux qui lui plaisent, et qui, comme s'il était dispensé des lois de la civilité et du christianisme, se moque insolemment de tout, pour faire le spirituel et l'agréable.

Je parle de ces railleries habituelles, délicates, adroitement concertées, ménagées à propos par l'amour-propre, débitées d'une manière galante, mais maligne, où entrent le religieux et la dévote, les exercices de piété et nos saints mystères; où, soit pour se satisfaire, soit pour se venger, on se fait un plaisir et une gloire de rire aux dépens de la réputation de son prochain.

Or, je dis qu'un railleur de ce caractère est un très-méchant homme, un homme éga-

lement haï de Dieu et de ses frères, un homme qui fait beaucoup de mal aux autres et qui s'en attire aussi beaucoup, un homme enfin qui est dans un évident danger de réprobation, à moins qu'il ne se corrige et qu'il ne répare le tort qu'il a fait à la réputation d'autrui. Je vous demande, pour un si important sujet, l'application qu'il mérite, et au Saint-Esprit, les lumières dont j'ai besoin pour vous l'expliquer, et que j'espère d'obtenir par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave*.

Quoique je vous aie d'abord fait connaître quelles sont les railleries que je prétends aujourd'hui combattre, cependant, comme ce sujet est fort vaste et qu'il faut me borner à quelque chose, j'en distingue de deux sortes, où je trouve deux différents caractères de malignité. Les premières sont celles par lesquelles on offense son prochain; les secondes sont celles par lesquelles on attaque Dieu ou ce qui a quelque rapport direct au culte de Dieu : et c'est des unes et des autres que mon évangile me donne l'idée, à l'occasion de ces libertins qui se moquaient de Jésus-Christ : *Et deridebant eum*. Appliquez-vous à ceci, puisque c'est le fondement de tout ce que j'ai à vous dire sur ce sujet.

Il y a, dans Jésus-Christ, deux natures : la nature humaine et la nature divine; il y a aussi deux sortes d'actions : des actions qu'il faisait comme homme, et des actions qu'il faisait comme Dieu. Ainsi ces libertins, en se raillant de lui, commettaient, comme je vous l'expliquerai dans la suite, deux sortes de péchés, par rapport à ces deux natures et à ces différentes actions que nous distinguons en Jésus-Christ.

Or, cette réflexion m'en fait faire une autre, et m'oblige à distinguer deux sortes de railleurs : il y en a qui se moquent de leur prochain, et qui en font le sujet de leurs sanglantes bouffonneries; il y en a qui se moquent de Dieu, des gens de bien, de nos cérémonies, de notre Évangile et de la sévérité de notre morale.

Cela supposé, que dirons-nous des uns et des autres? ce que le Sage en a dit dans les Proverbes, et après lui saint Grégoire, pape : *Homo apostata, vir inutilis, graditur ore perverso, annuit oculis, terit pede, digito loquitur, pravo corde machinatur malum, omni tempore jurgia seminat*. Un railleur est un apostat, un homme inutile au monde, qui a une dangereuse langue; qui parle par ses yeux, par sa contenance, par ses doigts; qui met ses frères sous ses pieds, par le mépris qu'il en fait; qui pense mal de Dieu et de sa religion dans la corruption de son cœur, et qui, enfin, sème des querelles et des inimitiés partout : voilà le portrait le plus naturel qu'on en puisse jamais faire. Si nous le considérons par rapport à la société civile, c'est un homme qui lui est inutile, puisque, bien loin d'y rendre quelque service, il n'est propre qu'à y faire beaucoup de mal : *Vir inutilis :* c'est le sujet de mon premier point. Si nous le considérons par rapport au christianisme et à la morale de Jésus-Christ, c'est un apostat, puisque, bien loin de vivre saintement dans la religion qu'il professe, il la renonce et la déshonore : *Homo apostata :* c'est le sujet de mon second point et tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Dire qu'un homme qui est né pour la société lui rend des secours proportionnés à la place qu'il occupe et aux grands talents qu'il a reçus, c'est faire son éloge en peu de paroles; dire qu'il est réduit à une condition si abjecte, ou qu'il a si peu de talents, qu'il est inutile à cette société, c'est lui ôter la meilleure partie de sa gloire; mais dire que, quoiqu'il ait quelques talents, il fait plus de mal à cette société qu'il ne lui fait de bien, et qu'au lieu de s'occuper à lui être utile il en trouble tout le repos, c'est le couvrir d'opprobre, et le rendre l'objet de la haine ou de l'indifférence du reste des hommes.

Formez tels jugements qu'il vous plaira des railleurs dont je viens de vous faire le portrait : dites qu'ils divertissent les compagnies, qu'ils sont agréables et enjoués, il faut que vous avouiez avec le Sage, que ce sont des gens inutiles: *Vir inutilis*; c'est trop peu, il faut que vous tombiez d'accord que ce sont des esprits dangereux et malins, qui détruisent les premiers principes de l'humanité, de la justice, et de la charité, qui sont les liens des sociétés chrétiennes.

Comme Dieu a toujours prétendu unir les hommes ensemble, la première chose qu'il a faite, a été de leur inspirer des sentiments qui les retinssent dans les justes bornes de leurs devoirs. Or, si je demande à saint Grégoire quels sont ces sentiments, il m'apprendra que ce sont des sentiments de vénération pour les forts, et de compassion pour les faibles, tantôt pour supporter ceux qui ont quelques défauts, tantôt pour imiter ceux qui n'en ont pas; quelquefois pour s'encourager à acquérir les vertus qu'on voit dans les autres, quelquefois pour s'humilier au-dessous d'eux, mais toujours pour garder cette inviolable règle de ne mépriser qui que ce soit dans son cœur, ni de témoigner au dehors par un air dédaigneux et des paroles piquantes, le jugement désavantageux qu'on en fait.

Il est étrange d'entendre dire à Jésus-Christ, chez saint Matthieu, que, celui qui dira à son frère *Racha*, mérite d'être condamné par le conseil, et que s'il l'appelle fou, il mérite d'être jeté au feu de l'enfer. Qu'est-ce que ce mot (Racha), sinon une parole inutile et qui ne signifie rien? parole cependant qui mérite quelque punition : et qu'est-ce qu'appeler fou son frère, si ce n'est blâmer sa conduite, le condamner peut-être légèrement et avec précipitation, mais en des choses essentielles, se railler de lui, le rendre ridicule et méprisable, le faire servir de victime à son envie ou à son plaisir; péché si familier dans le monde, et péché toutefois dont Jésus-Christ dit que celui qui le commet mérite d'être condamné au feu de l'enfer?

Je ne m'en étonne pas, messieurs, c'est

que la raillerie, si légère qu'elle paraisse aux yeux du monde, est un très-grand péché aux yeux de Dieu, et, pour en bien juger, il suffit de considérer deux choses: je veux dire sa malignité dans son principe, et les funestes effets qui souvent la suivent par rapport à ceux qui en sont offensés.

Il y a trois grands principes de raillerie: la légèreté et la précipitation de la langue, c'est le premier; l'orgueil et l'amour-propre, c'est le second; l'envie ou la vengeance, c'est le troisième. Ce fut par légèreté et par précipitation de la langue, que Michol se railla de David, qui sautait de toute sa force devant l'arche. Ce fut par un principe d'orgueil que ceux qui entendirent les apôtres parler toute sorte de langues se moquèrent d'eux et dirent qu'ils étaient pleins de vin. *Irridentes dicebant quia musto pleni sunt isti* (*Act.* II). Ce fut par un mouvement d'envie et de vengeance, que les pharisiens dirent aux troupes qui suivaient Jésus-Christ : c'est un homme possédé du démon, c'est un fou, pourquoi l'écoutez-vous ? *Dæmonium habet et insanit, quid eum auditis?*

La raillerie qui vient de légèreté et de précipitation est la plus excusable de toutes, et cependant parce qu'elle blesse les droits de la société, elle ne laisse pas d'être rigoureusement punie au jugement de Dieu, principalement quand elle se tourne en habitude, et qu'il y a quelque mauvaise intention, comme l'a remarqué saint Bernard; jusque-là qu'il dit qu'un esprit railleur de profession et critique par habitude ne mérite pas d'être mis au nombre des enfants de Dieu.

C'est la réflexion qu'il fait sur ce que Dieu dit à Moïse et à Aaron, de ne mettre sur le rôle ou étaient tous les noms de son peuple, que ceux qui seraient au-dessus de vingt ans, ne voulant pas qu'on y mît les vieillards, les femmes ni les enfants; par rapport sans doute à un sens figuré qui renfermait une très-importante instruction. La vieillesse est ordinairement farouche, sauvage avare, et peu traitable. Les femmes sont presque toujours oisives et adonnées au plaisir, et les enfants sont d'une humeur badine, précipitée et folâtre. Or, Dieu qui est le maître et la règle de la société civile, n'aime ni les tempéraments farouches et attachés à leurs intérêts, ni les personnes lâches et efféminées, ni ces humeurs légères, enjouées, bouffonnes, qui se mêlent de tout, qui jugent de tout, qui rient de tout, qui contrôlent et critiquent sur tout par une folle démangeaison de parler

En effet, si les hommes traitent si mal les bouffons, et s'ils ne peuvent souffrir qu'un bateleur ou un comédien entre dans leur alliance : hélas! j'appréhende fort que Dieu ne rejette loin de lui ces railleurs, soit parce qu'il est très-difficile qu'un homme qui se raille de son prochain en de petites choses, ne se raille de lui en de grandes, et ne demeure endurci dans son péché par le plaisir qu'il y trouve; soit parce que la raillerie vient d'un esprit évaporé, inconstant, étourdi et par conséquent contraire à cette sagesse et à cette gravité qui fait l'un des plus précieux ornements de la vie chrétienne. De là vient que Jésus-Christ, parmi ces belles règles qu'il nous donne dans saint Marc, finit par celle-ci : *Habete in vobis sal, et pacem habete inter vos.* Ayez du sel en vous, et conservez la paix qui vous unit les uns avec les autres. Ce sel c'est la modération, c'est la sagesse, c'est la maturité du jugement, c'est la retenue dans ses paroles. Or, c'est principalement par l'exercice de ces vertus que la société subsiste, et c'est aussi par les vices qui leur sont opposés qu'on en trouble le bonheur et la paix.

La raillerie a encore d'autres principes plus malins que celui-là; et ces principes sont l'orgueil, l'envie ou la vengeance, et souvent tous ces péchés ensemble. On se raille de son prochain, parce qu'on se croit plus parfait que lui et que l'on a, soit du côté de l'esprit, soit du côté de la fortune, soit du côté de la nature, certains avantages qu'il n'a pas.

Par ce principe un homme savant se raille des ignorants et souvent même (chose étrange) de ceux qui sont plus habiles que lui, et qu'il ne croit pas tels, parce qu'il préfère le petit brillant qu'il a, à leur haute et profonde érudition; témoin ces Epicuriens et ces Stoïciens dont il est parlé dans les Actes. Ils étaient persuadés par les conférences qu'ils avaient eues avec saint Paul, qu'il était très-habile, et cependant ils s'écrièrent en se moquant de lui : *Quid vult seminiverbius hic dicere?* Qu'est-ce que veut dire ce discoureur et ce beau conteur de fables.

Par ce principe le riche se moque du pauvre, et celui qui a de l'autorité se divertit du malheur des autres : témoin ces Philistins qui firent venir Samson pour leur donner du divertissement après lui avoir crevé les yeux : témoin ces insolents soldats qui ayant mis un roseau entre les mains de Jésus-Christ lui dirent : *Je vous salue, roi des Juifs*, et qui après lui avoir bandé les yeux lui demandèrent en lui donnant un soufflet qui l'avait frappé; car c'est ainsi qu'on traite les pauvres et les malheureux. Un riche enflé de sa fortune et de son crédit méprise les misérables, les fait tourner comme Samson autour d'une meule par les humiliants fardeaux qu'il leur impose, et souvent après les avoir dépouillés, maltraités et réduits dans la dernière misère, il leur demande qui les a frappés?

Par ce principe une femme bien faite ou puissante se raille de celles qui n'ont pas les mêmes avantages. Elle exagère les défauts de celles-ci, elle se rit de la contenance et de la taille de celles-là, les unes elle les montre au doigt, les autres elle les tourne en ridicule : et comme elle traite avec un air dédaigneux, et choquant celles qui lui sont

inférieures, elle se divertit quelquefois par ses gestes, par ses signes, ou par ses paroles, de celles pour lesquelles elle devrait avoir du respect. Témoin cette impie Jézabel qui se moque de toutes les femmes d'Israël, qui veut être la seule adorée, qui inspire à son mari l'orgueil et la vengeance, et lui dit en raillant : *vous êtes sans doute un homme d'une grande autorité, et vous savez bien faire valoir votre crédit* (*Genes.* XVI). Témoin Agar, cette insolente servante qui, se flattant d'avoir gagné les bonnes grâces d'Abraham, se raille de Sara sa maîtresse et la méprise : tant il est vrai que mille différentes passions se servent de la raillerie, comme de la voie la plus commode pour arriver à leurs fins.

Il n'y a point de moyen que l'orgueil, qui est la plus artificieuse de ces passions, n'emploie, ni de personnage qu'il ne joue. Il y en a qu'il rend aussi sérieux et aussi graves que des Catons, il y en a qu'il rend bouffons, critiques, pointilleux, choquants comme des Démocrites. Ceux-là par un port majestueux, par un air sage et composé qui donne de la vénération, veulent faire connaître qu'ils ont de la naissance ou de l'esprit : ils parlent peu, ils se contentent d'observer les autres pour en distinguer les bonnes et les mauvaises qualités, et s'imaginent avoir fait beaucoup d'honneur à un homme quand par un signe de tête ou par quelques mots mystérieux ils témoignent approuver ce qu'il dit. Ceux-ci par leur enjouement, leurs subtilités, leurs bons mots, leurs heureuses rencontres veulent faire voir qu'ils sont spirituels, pénétrants et capables de juger de toutes choses.

Mais le mal est que souvent l'envie et la vengeance sont encore les principes de ces cruelles, quoique délicates railleries. Les médisances marquent une âme naturellement basse et lâche, les injures ont quelque chose de trop rustique et de trop dur, les querelles et les meurtres attirent de trop fâcheuses suites : mais pour se venger plus adroitement de son prochain, on déchire sa réputation par des équivoques et des mots couverts, on rend sa conduite ou ridicule ou suspecte : et à l'exemple de ces malheureux qui jouaient de la flûte et d'autres instruments pendant qu'ils immolaient leurs enfants aux démons dans la vallée de Japhet, on fait quelquefois par des railleries et par des jeux d'esprit, de plus profondes plaies à ses ennemis, que si l'on donnait à sa vengeance et à son envie la liberté d'éclater par des détractions et des injures.

Or, c'est par cette seconde circonstance qu'on peut connaître combien grand est le mal que font les railleurs dans la société civile. Car quand je supposerais (et voici qui est étrange), quand je supposerais, dis-je, qu'il y a dans leur conduite plus de légèreté que de mauvaise intention, je dis que ces railleries habituelles, piquantes et injurieuses en des choses considérables, sont presque toujours très-criminelles par rapport aux fâcheuses impressions qu'elles laissent dans les esprits et à la disposition où se trouvent ceux qu'elles offensent.

C'est un principe incontestable dans notre morale qu'il ne faut donner sujet d'aversion, de scandale ni de haine à personne. Car si l'un de nos principaux devoirs est de donner de bons exemples à ceux avec lesquels nous conversons, et les édifier par notre retenue, que sera-ce si par des paroles, quoique légères et précipitées, nous leur donnons occasion d'avoir du mépris, ou de faire de mauvais jugements de leurs frères? Si la charité fraternelle qui selon Jésus-Christ et saint Jean, fait connaître à quels maîtres nous appartenons, et de quel chef nous sommes les membres, est une charité douce, humble, patiente qui excuse et qui supporte tout : que penserons-nous de ceux qui, par un esprit soit d'orgueil, soit d'impatience, soit d envie, n'excusent et ne supportent rien? Si cette charité ne se réjouit jamais des défauts d'autrui, et ne pense pas mal de qui que ce soit : que dirons-nous de ceux qui par une conduite toute contraire se divertissent de ces défauts, les publient, les montrent au doigt, et font assez connaître par là qu'ils s'en réjouissent? Si cette charité s'efforce autant qu'il lui est possible, de s'attirer l'amitié de tout le monde par son humilité, son silence, son affabilité, ses complaisances : quel est le péché de ceux qui font des choses qui, de leur nature, n'en attirent que l'inimitié, le mépris, la haine, quoique même ils n'y fassent peut-être pas de réflexion.

Car la charité chrétienne (et c'est à quoi il faudrait bien prendre garde) n'est pas moins délicate en ce point, que la chasteté l'est dans les choses qui la regardent. C'est pourquoi comme une femme qui, par ses scandaleuses nudités et un air lascif, allume des flammes impures dans le cœur de ceux qui la fréquentent, ne peut être excusée de péché, parce qu'elle fait tout ce qui est capable de l'inspirer, quoiqu'elle n'ait pas de mauvaise intention, aussi un homme qui par ses gestes, ses paroles, sa contenance dit et fait des choses qui d'elles-mêmes portent au scandale, à la haine et à l'inimitié, ne peut être justifié devant Dieu, quoiqu'il n'ait nul dessein de choquer, de scandaliser ni d'offenser personne.

Or, telle est la nature des railleries qui laissent de mauvaises impressions dans l'esprit de ceux qui les entendent, qui piquent, qui aigrissent et qui portent souvent à d'éternelles inimitiés ceux qui en sont les tristes sujets. Les uns y prennent du plaisir, *molliti sunt sermones ejus super oleum;* mais ce sont des flèches aiguës qui percent de part en part le cœur des autres, *et ipsi sunt jacula.* On raille cette fille sur le commerce qu'elle a avec ce jeune homme : ceux qui entendent ces railleries s'en divertissent et regardent peut-être comme une poutre, je veux dire comme un engagement criminel, ce qui n'est qu'une paille et une légèreté de conduite; mais cette pauvre victime qui s'aperçoit qu'on la choque, principalement quand elle se sent coupable et qu'elle ap-

préhende qu'on ne découvre d'autres mystères, hait à mort celui qui l'entreprend. Si ingénieux et spirituels que soient les reproches qu'on lui fait, elle en conserve un souvenir éternel, surtout lorsqu'il y a quelque sujet de soupçon; n'y ayant rien, disait un ancien, qui demeure plus profondément gravé dans la mémoire et dans le cœur, qu'une raillerie piquante, où il y a beaucoup de vraisemblance, *ubi asperæ facetiæ multum ex vero traxere acrem sui memoriam relinquunt.*

On fait compliment à une autre sur son esprit, sa beauté, sa taille, ses biens, sa famille : et parce qu'elle est stupide, contrefaite, laide, roturière : parce qu'on lui adresse de petits mots de chanson, et qu'on lui reproche adroitement ses infirmités, elle crève de dépit et se trouve moins disposée à se réconcilier avec ces railleurs qu'avec ses plus grands ennemis. Or, celui qui est la cause de ce scandale et qui s'attire cette haine, peut-il être innocent devant Dieu? et quand le sujet est de grande conséquence, ne se rend-il pas doublement coupable, je veux dire, et du péché qu'il commet, et de ceux qu'il fait commettre aux autres? (1).

En vain prétendrait-il se justifier sur son humeur enjouée et sur ce qu'il n'a dessein de choquer personne; c'est assez pour le rendre criminel de savoir, soit par sa propre expérience, soit par celle des autres qu'on n'aime jamais à servir de divertissement à autrui : c'est assez pour se condamner lui-même de se représenter qu'il dit et qu'il fait des choses qu'une vertu consommée aurait de la peine à souffrir. Car qui est l'homme, disait autrefois Dieu, qui ressemble à Job mon fidèle serviteur, et qui à son exemple avale les railleries comme on boit de l'eau? *Quis est vir ut est Job qui bibit subsannationem quasi aquam?* Qui est l'homme qui dans la nécessité où il se trouve de demeurer avec des railleurs et des impies a une douceur, une simplicité et une humilité pareilles à la sienne? *Qui graditur cum operantibus iniquitatem et ambulat cum viris impiis.* Quel est-il, *Quis est vir?* (*Job.* XXXIV.)

Je ne sais, messieurs, si vous avez jamais remarqué une chose qui mérite qu'on y fasse quelque réflexion. J'ai trouvé dans l'Ecriture que l'homme qui est toujours si sensible aux disgrâces qui lui arrivent, l'est extraordinairement aux railleries et aux mépris. L'Ancien et le Nouveau Testament nous en fournissent plusieurs exemples; mais en voici principalement trois.

Le premier exemple est celui de ce roi, qui, ayant appris de Samuel qu'il perdrait son royaume, dit à ce prophète : Hé! du moins, témoignez en présence du peuple que vous m'honorez, afin qu'il ne me méprise pas : *Sed nunc honora me coram senioribus populi mei et revertere mecum* (I *Reg.*,XV). Oui, Saül parut moins touché de la perte de sa couronne, que de l'affront qu'il recevrait quand le peuple viendrait à savoir que Dieu l'avait réprouvé; et si dans la suite se voyant dangereusement blessé, il pria son écuyer de lui enfoncer son épée dans le sein, l'Ecriture remarque que ce fut pour s'épargner la honte d'être exposé à la raillerie de ses ennemis : *Percute me ne forte veniant incircumcisi isti, et interficiant me illudentes mihi* (*Ibid.* XXXI).

Le second exemple est celui d'Abimélech, qui, ayant reçu sur la tête un coup de tuile de la main d'une femme, commanda à l'un de ses officiers de le tuer, et n'apporta point d'autre raison que celle-ci. *Tuez-moi de peur qu'on ne se raille de mon imprudence, et qu'on ne me reproche qu'une femme m'ait donné le coup de la mort : Evagina gladium tuum et percute me, ne forte dicatur quod a fœmina interfectus sim* (*Judic.*, IX).

Le troisième est celui de David. Quelque humble, doux et patient que fût ce prince, cependant le roi des Ammonites ayant fait couper la moitié de la barbe et du manteau aux ambassadeurs qu'il lui avait envoyés, il en fut tellement touché, qu'il se résolut aussitôt de se venger d'une si insolente raillerie (II *Reg.*, X). Tant il est vrai que ce qui irrite et aigrit davantage les hommes sont les railleries et les mépris. Si donc un chrétien n'est pas innocent devant Dieu, lorsqu'il néglige de porter son prochain à la vertu et de vivre avec lui, autant qu'il lui est possible, dans un esprit de paix, qui doute qu'il ne commette un grand péché lorsqu'il le scandalise, qu'il l'outrage et qu'il le porte à la haine et au blasphème? Ainsi, comme les railleries produisent pour l'ordinaire tous ces funestes effets, ne doit-on pas conclure que celui qui en est l'auteur est extrêmement coupable?

Vous me direz peut-être qu'il n'appartient qu'à des esprits faibles et mal faits de se fâcher de ce que l'on dit d'eux pour se divertir, et moi je vous réponds que c'est par là qu'on doit les ménager davantage, et que ne le pas faire, c'est violer les droits de la charité, qui est le lien des sociétés chrétiennes : *Si vous mangez quelque chose qui attriste et qui scandalise votre frère*, disait saint Paul écrivant aux Romains, *dès là, sachez que vous ne vous conduisez plus par un principe de charité. Hé! ne faites pas périr celui pour qui Jésus-Christ est mort : appliquez-vous au contraire à chercher ce qui peut entretenir la paix parmi vous, et vous édifier les uns les autres.*

Or, si cet apôtre parlait ainsi pour les seuls intérêts de la charité et de l'union fraternelle, et s'il voulait que, pour ne point donner le moindre sujet de tristesse ou de scandale à son prochain, on s'abstînt des choses même qui sont bonnes : que dirons-nous de ces railleries qui ont, comme nous avons vu, de si mauvais principes, et dont l'effet naturel est d'aigrir et d'enflammer ceux qu'elles

(1) Ita utitur ille et moritur clauso lethali vulnere intra metipsum gemens dum totus in ira et disceptatione positus nil aliud silens versare in mente possit nisi injuriam quam accepit : et ita intercepto vitali spiritu dum suis destituta alimentis vadit ad mortem anima pro qua Christus mortuus est, quid tum interim quæso animi habes? quid oratio tua aut opus quodcumque interius feceris, sapit tibi, contra quem nimirum Christus anxie clamat de pectore fratris tui quam contristasti? (*Bern., in Cant., serm.* XXIX).

choquent? Si cet apôtre dit qu'il est bon de ne point user de certaines viandes, et de ne rien faire de ce qui est à notre frère une occasion de scandale, parce qu'il est faible, c'est donc précisément à cause de sa faiblesse qu'il faut avoir des égards qu'il serait permis de ne point avoir, si son esprit était plus fort et mieux tourné. Enfin, s'il dit dans le chapitre suivant, que nous devons, nous autres qui sommes plus forts, supporter les faiblesses des infirmes et ne point chercher notre satisfaction en les attristant; qu'eût-il dit de ce cruel plaisir par lequel, pour se divertir, on se raille d'un homme qui blasphème et qui enrage, ou qui, n'osant, par quelques considérations, faire éclater son ressentiment, hait à mort celui qui l'a choqué?

Mais quoi! est-il défendu de se divertir dans les compagnies? Sans cela que serait-ce des conversations? on les trouverait si sèches et si ennuyeuses qu'on n'y goûterait point de plaisir.

Quand je vous répondrais, messieurs, que ces divertissements que donnent les railleries sont au-dessous d'un chrétien et indignes de la sainteté de son état, je ne parlerais qu'après l'Apôtre qui défend aux Ephésiens de dire non-seulement des paroles déshonnêtes, mais encore d'autres qui soient folles et bouffonnes, comme étant des choses qui ne conviennent pas à leur vocation : *Non nominetur in vobis aut turpitudo, aut stultiloquium, aut scurrilitas quæ ad rem non pertinet* (*Ephes.*, V).

Quand je vous répondrais qu'un chrétien est obligé par sa profession d'être extrêmement sérieux, et que, par conséquent, il doit s'abstenir de dire des railleries qui ne viennent pour l'ordinaire que d'un esprit volage et d'une humeur ridicule, je ne parlerais qu'après saint Clément Alexandrin qui s'en est expliqué en ces termes : *Cum verba omnia a cogitatione et moribus emanent, fieri non potest ut verba aliena mittantur ridicula quæ non procedant a moribus ridiculis* (*Clem. Alexand.*, *lib.* II *Pedag.*, *c.* 5).

Quand j'ajouterais que s'il est peu séant de rire des bouffonneries d'autrui, il l'est encore moins de donner à rire aux autres, *Fœde ad cachinnos moveris, fœdius moves :* je ne parlerais qu'après saint Bernard qui n'a jamais pu approuver ces railleries, principalement parmi des personnes qui font quelque profession de vertu; et c'est à quoi je prie les âmes spirituelles qui tendent à la perfection de prendre garde. Elles s'abstiennent de tous les autres péchés grossiers, mais elles croient peut-être que certaines petites railleries moquantes leur sont permises; cependant qu'elles sachent que leur intention de n'offenser ouvertement personne, ne les justifiera pas devant Dieu, s'il y en a qui s'en scandalisent et s'en attristent. Qu'elles sachent qu'il n'y a rien de léger, quand il s'agit des intérêts de la société et de la charité chrétienne, et qu'elles ne doivent jamais dire des paroles dont elles aient dans la suite sujet de se repentir. Au reste, quelque douceur qu'elles mêlent parmi leurs railleries, ce sont toujours des railleries; et si Dieu ne voulut pas autrefois qu'on lui offrît des abeilles en sacrifice, ce ne fut, dit saint Jérôme, qu'à cause qu'elles portent un aiguillon avec leur miel.

Je pourrais, chrétiens, vous répondre toutes ces choses, quand vous me demandez s'il est défendu de railler et de se divertir; mais parce que ces réponses vous paraîtront peut-être un peu dures : tâchons d'y apporter quelque tempérament, ou pour mieux dire, servons-nous en cette occasion de celui que l'apôtre saint Paul nous propose : *Gaudete in Domino semper, iterum dico : Gaudete* : Réjouissez-vous sans cesse en Notre-Seigneur, je le répète : Réjouissez-vous. Il y a des plaisirs innocents et des divertissements permis, il y a des paroles spirituelles, des railleries agréables et des jeux d'esprit qui ne scandalisent et n'attristent personne : réjouissez-vous de la sorte, à la bonne heure; mais prenez garde encore à la circonstance qu'il ajoute : *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus.* Il ne dit pas seulement que vous vous réjouissiez en Notre-Seigneur, condamnant par là ces autres divertissements qui sont évidemment mauvais; il veut encore que vous ayez une modestie édifiante dans ceux qui n'ont pas ces caractères de malignité. Il ne veut pas seulement que vous vous absteniez de ces discours aigres et scandaleux qui attristent, tentent et choquent votre prochain, ce qui serait se réjouir selon l'esprit du démon, et non pas selon celui de Dieu, il souhaite encore que, dans vos plaisirs innocents, vous conserviez toujours cette gravité, cet air sérieux et cette retenue qui sont si dignes d'un chrétien. En voilà assez pour ce qui regarde les railleries qui offensent le prochain, voyons quelle est l'énormité de celles qui attaquent Dieu même, qui déshonorent la sainteté de sa religion et la pureté de sa morale.

SECOND POINT.

Il faut que je vous avoue, messieurs, dès l'entrée de cette seconde partie, que je n'ai encore touché que faiblement ma matière : je n'ai jusqu'ici considéré les railleries que par rapport aux hommes qu'elles choquent; et si, par les choses que je vous ai dites, vous avez pu reconnaître combien elles sont criminelles, vous avez pu voir aussi qu'elles ne portent pas le même caractère d'injustice, d'impiété et de réprobation qui se rencontre dans celles par lesquelles on attaque Dieu : *Si un homme offense un autre homme, le Seigneur peut s'apaiser et lui faire miséricorde; mais si cet homme pèche contre le Seigneur même, qui est-ce qui priera pour lui et en obtiendra le pardon*, disait Héli à ses enfants? Si un homme se raille d'un autre homme, il conserve du moins quelques sentiments de crainte et de vénération pour Dieu; sentiments qui lui donneront de favorables accès auprès de sa miséricorde; mais s'il se raille de Dieu même, et s'il tourne en ridicule ce qui regarde sa religion et son culte, quels intercesseurs pourra-t-il trouver auprès de lui, n'ayant plus cette piété ni ces

respect qui sont les causes de son pardon, aussi bien que les fondements de son espérance : *Si peccaverit vir in virum, placari ei potest Dominus, si autem in Dominum peccaverit vir, quis orabit pro eo?*

Quand j'applique cette proposition générale au sujet particulier que je traite, je le fais avec d'autant plus de justice, que Saint-Augustin, saint Léon, et Richard de Saint-Victor ont mis une très-grande différence entre ces deux espèces de railleries et de mépris. Hérode et ses soldats méprisèrent Jésus-Christ et se moquèrent de lui, *sprevit illum Herodes cum exercitu suo et illusit* (*Luc.*, XXI), mais parce qu'ils ne le regardaient que comme un homme qui n'était distingué des autres, ni par les avantages de sa naissance, ni par ceux de sa fortune ou de son crédit ; leurs railleries furent moins énormes que celles des Juifs qui, tout persuadés qu'ils devaient être de sa Divinité, se raillèrent de sa Divinité même, en s'écriant : *S'il est fils de Dieu, qu'il descende de sa croix, et qu'il se sauve.*

Toutes les actions de Jésus-Christ étaient des actions divines et humaines; en sorte que si celles qui étaient plus éclatantes, et qui surpassaient les forces ordinaires de la nature venaient cependant d'un homme, celles qui paraissaient les plus communes et les plus humiliantes étaient toutefois des actions d'un Dieu, *in infirmitatibus Deus, in virtutibus homo.* Mais comme ces actions faites par une même personne étaient fort différentes dans leurs effets, ou pour mieux dire comme elles devaient, par rapport à leurs différents effets, faire de différentes impressions sur les esprits, aussi pendant la vie temporelle de Jésus-Christ les railleries qu'on en a faites ont été plus ou moins énormes et conséquemment plus ou moins dignes de pardon. Chose si vraie que, selon ces Pères dont je me contente de vous rapporter en peu de paroles les principes, c'est par rapport à ces deux sortes d'actions que Jésus-Christ dit dans l'Evangile, que *tout péché et blasphème sera remis aux hommes, mais que l'esprit de blasphème ne leur sera pas remis : que celui qui aura dit une parole contre le Fils de l'homme, obtiendra le pardon de son péché, mais que celui qui aura blasphémé contre le Saint-Esprit, n'en obtiendra la rémission ni en ce monde ni en l'autre.*

Je vous ai déjà expliqué dans un autre lieu, la délicate pensée de Richard de Saint-Victor sur ce sujet, lorsque je vous ai parlé du blasphème : mais pour achever de donner à des paroles si obscures, le sens qu'elles peuvent recevoir, je dis avec lui et avec saint Augustin, qu'il y avait dans Jésus-Christ des choses où il ne paraissait que comme un homme du commun, et d'autres qui faisaient évidemment connaître qu'il était Dieu. Boire, manger, souffrir les incommodités de la faim et de la soif, frémir, pleurer, s'éloigner de ses ennemis pour en éviter la fureur, voilà, ô hommes, ce que vous faites, et voilà aussi ce que faisait Jésus-Christ. Guérir des malades désespérés, rendre la vue à des aveugles de naissance, ressusciter des morts, confondre dès l'âge de douze ans les plus savantes têtes de la Synagogue, expliquer les Ecritures, parler en maître, chasser les démons des corps, voilà, ô hommes, ce que vous ne sauriez faire de vous-mêmes, et ce qui n'appartient qu'à un Dieu ; et cependant voilà ce que faisait Jésus-Christ.

Mais, chose étrange, il a été raillé et méprisé dans toutes ces actions. Quelquefois on l'a appelé gourmand et buveur de vin, quelquefois on s'est moqué de sa science et de sa doctrine : tantôt on a dit qu'on ne savait d'où il venait, tantôt on s'est raillé de son père et de lui. Souvent on s'est scandalisé de sa pauvreté et de sa misère ; souvent on a fait peu de cas de ses miracles, et on a même eu l'insolence de dire qu'il ne les faisait que par le moyen du démon.

Or, c'est par rapport à ces différentes actions qu'il faut juger de la qualité de ces railleries. Celles qui n'ont offensé Jésus-Christ que comme homme ont été des péchés et des blasphèmes contre le Fils de l'homme, *Verbum contra filium hominis ;* mais celles qui l'ont offensé comme Dieu, doivent être regardées comme un esprit de blasphème, *spiritus blasphemiæ*, et des péchés contre le Saint-Esprit. Les unes se remettent aisément parce qu'elles offensent une créature : mais les autres sont en quelque manière irrémissibles ; c'est-à-dire très-opposées par leur énormité à la grâce de la réconciliation, parce qu'elles s'en prennent ouvertement à Dieu (1).

Depuis que Jésus-Christ est monté au ciel, on ne l'a pas, ce semble, plus favorablement traité. On s'est raillé de sa doctrine et de sa morale, on a regardé la plupart des vérités qu'il a dites comme autant de fables : ses ministres, on les a méprisés ; ses cérémonies et ses mystères, on les a tournés en ridicule; et tout ce qui porte directement les hommes à son culte, on l'a insolemment déshonoré par des railleries et des mépris.

Ceci est étonnant et presque incroyable, dit Richard de Saint-Victor. Car qui pourrait se persuader que dans une religion telle qu'est la nôtre, je veux dire si noble dans son origine, si sublime dans ses espérances, si vénérable dans ses cérémonies, si auguste dans ses mystères, si pure dans sa fin, si sainte dans ses maximes, dans une religion appuyée sur tant de témoignages, soutenue par tant de grâces, scellée par le sang de tant de martyrs, confirmée par tant de miracles, Dieu fût encore exposé aux railleries de ceux qui la professent ? Cependant c'est à cet excès que vont souvent les hommes ; et vous le concevrez

(1) Quid aliud videtur spiritus blasphemiæ quam affectatio et desiderium vituperationis divinæ? Miratur quis et forte non credat quod ad hunc malitiæ articulum humana corruptibilitas ascendere, imo descendere possit. Sed quem hujusmodi cogitatio pulsat, audiat quid de ejusmodi hominibus Dominus dicat : nunc autem oderunt me et Patrem meum. Pro certo quod quisque odit hoc improbat, hoc vituperat, hoc et ab aliis odio haberi et vituperari desiderat. Attende ergo quam sint contrarii spiritus isti : Spiritus Dei et spiritus blasphemiæ. Spiritus blasphemiæ aspirat ad odium Dei. Spiritus Dei inspirat amorem Dei (*Rich. a Sancto-Victore, Tract. de Spir. blasph.*).

aisément, ajoute Richard de Saint-Victor, si vous prenez garde à ce que peut faire un homme qui hait Dieu et qui se scandalise de sa morale.

Il est naturel, dit-il, d'improuver, de mépriser et de tourner en ridicule ce que l'on hait: et parce qu'on ne veut pas être seul aveuglé ni corrompu, il est très-naturel d'inspirer aux autres ces sentiments d'aversion et de mépris. De là vient qu'il n'est pas fort étrange de voir que la morale de Jésus-Christ soit aujourd'hui exposée à de si sanglantes railleries, que les pratiques de piété, l'attachement au service de Dieu et à de saintes cérémonies, enfin tant de maximes fondées sur l'Evangile et sur l'ancienne discipline de l'Eglise servent aujourd'hui de divertissement, et pour ainsi dire, de bouffonneries à tant de gens. On hait dans le fond du cœur la morale de Jésus-Christ, et de là vient qu'on ne peut souffrir l'exemple de ceux qui la pratiquent, ni les salutaires avis des autres qui la prêchent; et c'est ce qui rend ces railleries d'autant plus criminelles, et même on peut dire qu'elles sont très-énormes, parce qu'elles attaquent Dieu en la personne de ses ministres et des gens de bien. *Quiconque vous écoute m'écoute, et quiconque vous méprise me méprise :* étranges paroles qui nous découvrent l'énormité de ces sanglantes railleries dont Dieu se tient offensé, et auxquelles sa divinité ne peut jamais être insensible. Car si ces malheureux qui se moquèrent d'Elisée furent mis en pièces par deux ours qui sortirent de la forêt voisine : que ne doivent pas appréhender ces railleurs qui déshonorent les ministres du Seigneur, et fatiguent par leurs bouffonneries la patience de ceux qui s'appliquent singulièrement à le servir ? Ceux qui se moquèrent d'Elisée n'étaient que *de petits enfants, parvi pueri*, qui savaient à peine ce qu'ils disaient, et ces impies dont je parle persécutent de pure malice et de propos délibéré ceux qui, animés d'un saint zèle, leur prêchent la morale de Jésus-Christ. Dans ceux-là c'était puérilité et inadvertance; dans ceux-ci c'est malignité et dessein de nuire: ceux-là ne l'appelèrent que chauve, ceux-ci les traitent d'hypocrites, de superstitieux, d'insensés, *insanis, Paule, multæ te litteræ ad insaniam adducerunt* (*Act.*, XXVI).

Ce fut ce que dit Sextus par dérision à saint Paul qui lui parlait de sa conversion, de l'excellence de la religion chrétienne, de la grâce de Jésus-Christ, médiateur, de la résurrection des morts, des récompenses qui sont réservées aux élus dans le ciel, et des châtiments éternels qui sont préparés aux réprouvés dans les enfers. Mais c'est aussi presque de la même manière qu'on se raille aujourd'hui de la morale de Jésus-Christ, des gens de bien, de la sainteté de nos sacrements, des articles de notre foi, de la plupart de nos cérémonies et de nos pratiques de piété, ou pour mieux dire de Jésus-Christ même et du Saint-Esprit, contre lequel on blasphème. Qu'on dise à un libertin: voilà tels et tels qui sont convertis, ils persécutaient autrefois l'Eglise comme Saül, et ils l'édifient maintenant par leurs bons exemples; ils étaient avares, impudiques, vindicatifs, orgueilleux, et on les voit à présent dans des exercices d'humilité et de mortification, ils sont charitables envers les pauvres, doux, patiens et séparés des plus innocens plaisirs : qu'on montre, dis-je, à un libertin de tels exemples, il se moque et de ces pécheurs convertis et de ceux qui lui en parlent. Qu'on dise à un autre qu'il y a un paradis et un enfer, qu'il faut se faire beaucoup de violence pour être sauvé, et qu'il suffit de suivre les pernicieuses maximes du monde corrompu pour être damné, que ceux qui crucifient leur chair avec leurs vices sont les seuls qui peuvent se flatter d'appartenir à Jésus-Christ, et que tout le reste qui obéit aux désirs de cette chair, et en fait les œuvres, est dans un évident danger de périr; on tourne toutes ces vérités en raillerie, on ne peut entendre sans aigreur de si étranges maximes, on se soulève contre elles, on traite de folie, de superstition, de bigoterie ou d'entêtement, nos chapelets, nos confréries, nos retraites, nos prières, le fréquent usage de nos sacrements, nos mortifications, nos jeûnes; et si l'on n'ose se déclarer ouvertement l'ennemi de la croix, on la regarde ou comme une folie ou comme un scandale.

O l'étrange blasphème! ô l'horrible et monstrueuse apostasie! Ceci me fait ressouvenir de ce que saint Grégoire de Nazianze remarque de Julien l'Apostat dans les différents endroits des discours qu'il a faits contre lui. On reconnaissait, dit-il, à son visage et à sa mine qu'il était naturellement railleur, aussi jamais n'y a-t-il eu d'homme qui se soit si impudemment raillé de notre créance, de nos cérémonies, de nos mystères, de notre morale et des exercices de notre religion, que lui (1).

Comme il avait un esprit extraordinairement artificieux et malin, il crut qu'il ne pouvait mieux détruire le christianisme qu'il avait renoncé avec tant d'impiété et de scandale, qu'en faisant à ceux qui l'avaient embrassé tout le mal qu'il pouvait leur faire sous des apparences même d'humanité et de douceur. Il ne faisait pas comme les autres empereurs païens qui commandaient qu'on traînât les chrétiens (2) aux pieds des idoles pour les adorer; il se contentait d'en mettre dans les places publiques et dans toutes les avenues, afin que ces abominables divinités fussent toujours présentes à leurs yeux. Il ne faisait pas traîner en prison ceux qui refusaient de leur donner de l'encens, mais il

(1) Nullum in eo mihi signum videbatur bonum, cervix rigida, humeri subsultantes et mobiles, et oculus superbus et subinde vagus ac furiosum quid videns, pedes instabiles et variantes, nasus contumeliam spirans et contemptum, vultus species ridicula idipsum præferens, risus immodestus et concutiens, assertio et negatio sine ulla ratione, sermo compressus et spiritus interruptus, etc. (*Greg. Naz., orat.* II).

(2) Bonam nostram existimationem præ cæteris est persecutus, nec tamen magnanimiter ut in aliis accidit persecutionibus impietatem suam declaravit, neque regie, sed omnino tyrannice de nobis deliberavit quo magnificentior ejus esset impietas, etc. (*Greg. Naz., orat.* 1 *et* 2 *contra Julianum, et orat.* 7).

les faisait suivre par les ministres de son apostasie et de sa fureur qui s'écriaient : O les ridicules ! ô les fous ! Il ne commandait pas par ses édits qu'on les laissât mourir de faim ; mais il réservait le vin qu'on avait consacré aux idoles, et le sang des victimes qui leur avaient été immolées, pour les jeter sur le pain et sur les viandes que l'on vendait dans les marchés, afin ou de les faire périr par la faim, ou de leur laisser cette cruelle douleur, que ce qu'ils mangeaient conservait encore quelque reste d'idolâtrie. Il ne les dépouillait pas, pour les punir de leurs crimes, des charges dont ils étaient revêtus, mais il les leur ôtait comme à des personnes infâmes, comme à des gens d'une âme basse et incapable de les exercer. Il ne les envoyait pas en exil, mais il leur attirait tant de mépris par le nom de Galiléens qu'il leur avait donné, qu'il les rendait odieux ou ridicules à tout le monde.

Je ne veux pas dire que les railleurs de nos cérémonies, de nos mystères et de notre morale portent leur impiété et leur apostasie jusqu'à de tels excès ; mais il ne faut pas douter qu'ils ne fassent quelque chose à peu près de semblable dans leurs conditions et dans leurs emplois. Ils n'osent ouvertement blâmer la piété, mais ils se moquent de ceux qui la pratiquent ; ils n'osent persécuter les gens de bien, mais ils se moquent de leur vertu, y attachant une certaine espèce d'infamie qui les rend méprisables, car tel est le génie de ces impies railleurs ; ils confondent leurs vertus avec les vices, ou pour mieux dire, ils donnent aux vertus le caractère des vices, ils donnent aux vices l'image et l'apparence des vertus. Chez eux la dévotion n'est qu'hypocrisie, la simplicité que bêtise, l'assiduité aux pieds des autels que bigoterie, la modestie que stupidité, le jeûne et la mortification qu'entêtement, les saintes sociétés que superstition et cabale ; au contraire tout ce qui est opposé à ces vertus reçoit leur approbation et leur estime. Ainsi chez eux les usures ne sont que certains dédommagements permis, les vengeances que des satisfactions raisonnables, l'impureté que galanterie, le luxe que distinction d'état, l'effronterie qu'enjouement, la perfidie que politique, la fausseté et les parjures que subtilité, l'avarice qu'épargne, la vanité et l'ambition qu'un juste désir de s'agrandir et de se faire considérer dans le monde.

Grand Dieu, c'est ainsi qu'on profane votre religion, qu'on détruit dans les esprits votre morale, qu'on tâche d'anéantir l'usage des sacrements de votre Eglise, qu'on en décrie les mystères et les cérémonies, qu'on se raille de la piété et de la vertu de ceux qui font profession de vous servir.

Chose étrange ! dès qu'un homme veut se convertir, il est comme foulé aux pieds par des impies railleurs, et en quelque manière contraint d'être toujours vicieux comme il l'était, de peur de s'attirer de la confusion par un changement de vie : *Statim ut quis melior esse tentaverit, deterioris abjectione calcatur, ac per hoc omnes quodammodo mali esse coguntur.* L'Apôtre saint Jean l'avait bien dit, que tout ce monde est plein de malice ; puisque tout y est corrompu ; qu'un homme de bien ne saurait y trouver de place. Les méchants veulent être toujours ce qu'ils sont, et les justes sont persécutés par les méchants pour devenir ce qu'ils ne voudraient pas être. Qu'un homme d'honneur serve Dieu dans la religion, dès là il cesse d'être honoré, et c'est assez qu'il change de mœurs ou d'habit pour perdre l'estime qu'on en avait conçue. Si on le louait par de cruelles flatteries, quand il suivait les fausses maximes du monde, on le déchire par des paroles bouffonnes, dès qu'il embrasse le parti de Jésus-Christ ; les uns le découragent, les autres le méprisent, ceux-ci le tentent, ceux-là le haïssent (1) ; il y en a qui se rient de son changement ; il y en a qui tirent de mauvais augures de sa persévérance. De quelque côté qu'il se tourne, il ne trouve presque que de malins détracteurs, il ne rencontre que des chiens qui aboient contre la morale et la religion de Jésus-Christ : *Videte detractores, videte canes*, il ne voit autour de lui qu'une troupe d'impies qui s'empressent d'étouffer Dieu dans son cœur, et de le couvrir d'opprobre dans toute sorte de condition et de sexe : *In omni genere hominum atque in utroque sexu festinant proscribere Christum* (*Bern. in Cant. serm.* 66).

Ne vous en étonnez pas ; je vous ai dit d'abord la raison ; ils haïssent Dieu, et l'odeur d'une bonne vie leur est insupportable. On remarque que quand la vigne est en fleur (c'est la comparaison de saint Bernard) les serpents et les animaux venimeux sortent aussitôt de tout le vignoble où ils s'étaient retirés, parce qu'ils ne peuvent supporter cette odeur qui cependant est si douce et si agréable. *Hic odor serpentes fugat, aiunt florescentibus vineis omnia reptilia venenatorum cedere loco, nec ullatenus novorum ferre odorem florum* (*Bern. in Cant. ser.* 60, *n.* 6).

Le démon et les impies que l'Ecriture compare si souvent au serpent, peuvent encore moins souffrir l'odeur d'une bonne vie : et ce que je trouve de plus étrange, c'est de voir les personnages qu'ils jouent, et les moyens dont ils se servent. Le démon a pris deux sortes de figures bien différentes : dans les premiers siècles il a paru comme un lion, dans les derniers temps il paraît comme un serpent. Le lion rugit et menace : le serpent rampe et se cache. Le démon menaçait d'abord, et se servait des empereurs païens comme de ses ministres, pour obliger les fidèles à renoncer Jésus-Christ au milieu des tourments. Mais comme ce premier moyen n'a servi qu'à étendre encore davantage les bornes de la religion, qu'a-t-il fait ? Ne

(1) Et ideo non sine causa Apostolus clamat : sæculum totum in malo positum est et verum est. Merito enim totum esse in malo dicitur, ubi hoc locum habere non possunt. Si quidem ita totum iniquitatibus plenum est, ut aut mali sint, qui sunt malorum persecutione crucientur. Itaque si honoratior quispiam religioni se applicuerit, illico honoratus esse desistit. Ubi enim quis mutaverit vestem, mutat protinus dignitatem. Si fuerit sublimis, sit despicabilis. Si fuerit splendidissimus, sit vilissimus. Si fuerit totus honoris, sit totus injuriæ (*Sal., de Guber., l.* IV).

croyez pas, dit saint Augustin (*in Psal.* LXIX), qu'il se soit réconcilié avec nous : car quand toute la terre serait chrétienne, le démon serait-il pour cela chrétien? *Fiant omnes christiani, numquid et diabolus christianus erit?* Il n'a fait que changer de moyen sans changer d'esprit. Il est à présent lié, il est à présent enchaîné, et il ne peut faire à l'Eglise tout le mal qu'il voudrait lui faire : mais quelque lié et enchaîné qu'il soit, il enrage contre la religion chrétienne et contre tous ceux qui l'embrassent; c'est pourquoi, comme il s'était servi du ministère des empereurs païens pour détruire notre religion, il se sert de celui des impies, dit ce Père, pour renverser tout l'édifice de la perfection évangélique. Il ne traîne plus les corps aux pieds des idoles pour faire adorer de ridicules divinités, mais il entraîne les âmes dans un abîme de désordres pour leur faire perdre l'esprit de leur vocation. Il n'anime plus les mains des tyrans pour faire périr par le martyre ceux qui faisaient profession de la foi de Jésus-Christ, mais il se met sur les langues et dans l'âme des railleurs pour en rendre la morale ridicule, et couvrir de confusion ceux qui la pratiquent. Autrefois il contraignait les fidèles de faire une abjuration publique de leur créance : à présent, il leur apprend le moyen de tomber dans une désertion et une apostasie secrète. Autrefois il leur disait : choisissez, ou le paganisme ou la mort; à présent, il leur dit : choisissez, ou l'impiété ou la confusion. Autrefois il leur faisait dire par des païens : nous sommes d'une religion contraire à la vôtre, si vous n'adorez nos dieux, préparez-vous à endurer les plus rigoureux supplices ; à présent il leur fait dire par de faux frères, nous sommes chrétiens comme vous, nous adorons le même Dieu que vous adorez, mais soyez chrétiens comme nous : *esto christianus*, goûtez les douceurs de la vie comme nous, soyez impudiques, avares, ambitieux, vindicatifs comme nous : eh! qu'appréhendez-vous? nous ne voudrions pas nous perdre non plus que vous, nous avons notre salut à ménager comme vous avez le vôtre, ne craignez rien, on porte à de trop fâcheuses extrémités la morale de Jésus-Christ, laissez aux hypocrites et aux faux dévots leurs mortifications et leur vie retirée, ou si vous voulez les suivre, preparez-vous à être joués, bafoués, raillés, méprisés, persécutés, comme ils le sont.

Voilà, dit saint Augustin (*in Psal.* CXXIII), les fatales et pernicieuses leçons des impies railleurs : voilà les outrages qu'ils font à Jésus-Christ, à sa religion, à sa morale et à ceux qui sont résolus de marcher dans la voie de ses commandements : voilà, ajoute-il, ces apostats qui, après l'avoir renoncé, obligent les autres à le renoncer par la confusion, et l'ignominie dont ils couvrent ces âmes fidèles qui s'attachent à son service et à son culte. Car hélas! qui peut résister à de telles persécutions? Qui peut toujours marcher dans un chemin, où il rencontre tant de précipices et de piéges? Qui peut longtemps pratiquer des vertus aussi scandaleusement décriées et traitées avec de si outrageants mépris? et si cela est, que dirons-nous du péché, et du blasphème de ces railleurs qui causent tous ces malheurs, et qui sont les sujets de tant de relâchements et de chutes?

Pensez-en, chrétiens, ce que vous voudrez, mais revenez toujours à cette grande vérité, qu'on ne se raille jamais impunément de Dieu. Je remarque deux étranges paroles dans l'Ecriture : j'y vois d'abord cette maxime générale, qu'on recevra la même mesure dont on se sera servi à l'égard des autres, et qu'on sera traité de Dieu comme on l'aura traité; mais j'y trouve ensuite une autre parole, que le dernier malheur de l'impie sera d'être raillé et moqué de Dieu : *In interitu vestro ridebo et subsannabo ;* étrange proposition, s'écrie là-dessus saint Augustin, et effroyable peine du talion! Tu t'es raillé de Dieu et de sa morale, tu seras raillé de Dieu; tu as maudit Dieu, tu seras maudit de Dieu; tu as méprisé ses inspirations quand il t'a appelé; il te méprisera et t'insultera quand tu voudras l'appeler à ton secours : *In via sororis tuæ ambulasti, et dabo calicem ejus in manu tua, sororis tuæ bibes profundum et latum, eris in derisum et in subsannationem quæ est capacissima* (*Ezech.* II).

Quoique cette vérité regarde tous les pécheurs, elle doit principalement s'appliquer aux railleurs et aux impies : ils meurent pour l'ordinaire aveuglés, endurcis, abandonnés de Dieu et des hommes, sans remords de conscience, sans honte du passé, sans crainte du futur : *sardonicis herbis exsatiatos putes, mbriuntur et rident.*

On dit qu'il croît une certaine herbe dans la Sardaigne qui donne la mort à ceux qui en mangent, mais d'une étrange manière, puisqu'elle les fait mourir en riant. Un ancien auteur a dit que c'était là une vengeance que le ciel tirait de l'inhumanité des peuples de cette île, qui immolaient à Saturne leurs pères quand ils avaient passé la soixante-sixième de leurs années, et qui, pour ne point entendre leurs cris, chantaient, dansaient et jouaient de toute sorte d'instruments pendant le temps de leurs sacrifices.

Vous comprenez assez ce que je veux dire : on meurt pour l'ordinaire en riant et en raillant comme on a vécu : et c'est par ce terrible châtiment que Dieu se venge de l'impiété des hommes. Vous vous êtes moqué de votre père, vous en serez moqué : vous avez sacrifié l'Église à vos bouffonneries, vous avez méprisé la vieillesse de votre mère, vous vous êtes raillé de la sévérité de son ancienne discipline : vous mourrez en riant, et elle se raillera de vous : car telle est la dernière destinée de ces misérables. Dieu permit, dit saint Grégoire de Nazianze (*in Julian., orat.* 2), que Julien l'Apostat fût traité à sa mort comme il avait traité la religion chrétienne. Quelques-uns croient que ce furent des bateleurs qui le tuèrent, et d'autres qu'il fut percé d'une flèche invisible qui lui donna le coup de la mort : mais quoi qu'il en soit, cet impie railleur fut abandonné, raillé, moqué, méprisé, bafoué de tout le

monde. Personne ne voulut se charger de ses obsèques funèbres, tout empereur qu'il était : les uns disaient qu'il fallait le jeter à la voirie, les autres qu'il fallait l'ensevelir dans quelque abîme. Dans ces entrefaites, des comédiens et des bouffons voulurent lui rendre les derniers honneurs, ils le portèrent sur leurs épaules, et accompagnés de leur troupe qui dansait, sautait, riait, et jouait de la flûte, l'inhumèrent en se raillant de lui et en lui reprochant son apostasie. O quelle pompe funèbre pour un empereur! mais qu'elle était digne d'un railleur de notre foi, de nos cérémonies et de nos mystères! J'avoue que les railleries qu'on en fait encore à présent ne sont pas si énormes : mais hélas! elles ne le sont que trop, puisque souvent elles viennent d'une haine quoique cachée, et d'un secret mépris qu'on a pour Jésus-Christ et pour ceux qui le servent. Hélas! elles ne le sont que trop, puisqu'elles tentent les forts, qu'elles renversent les faibles, qu'elles endurcissent les pécheurs, qu'elles découragent les pénitents, qu'elles tendent des piéges et qu'elles creusent des précipices aux parfaits. Ne retombons jamais, chrétiens, en de si effroyables désordres ; portons à Dieu le respect que nous devons lui porter, ayons pour l'Eglise l'estime qu'elle mérite, et pour les gens de bien cette noble émulation qui nous oblige à les imiter, afin que marchant tous de compagnie dans la même voie, nous arrivions un jour au même terme. *Amen.*

SERMON LII.

POUR LE VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

De la persévérance.

Qui legit intelligat. Qui in Judæa sunt, fugiant ad montes, et qui in tecto, non descendat tollere aliquid de domo sua, et qui in agro non revertatur tollere tunicam suam.

Que celui qui lira ceci le comprenne bien. Que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes : Que celui qui sera au haut du toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison, et que celui qui est en campagne ne retourne pas pour reprendre ses vêtements (*S. Matth.*, *chap.* XXIV).

Voici, chrétiens, le dernier de nos évangiles, et celui par lequel l'Eglise termine tout le cours de l'année; mais l'on peut dire aussi que voici de tous les évangiles, celui qui nous découvre de plus belles maximes, et qui renferme en abrégé de plus importantes instructions. Il y en a pour les pécheurs, il y en a pour les pénitents, il y en a pour les parfaits; j'en trouve pour ceux qui croient être justes et qui ne le sont pas, pour ceux qui voudraient être justes et qui diffèrent à en chercher les moyens, et enfin, pour ceux qui sont effectivement justes, et qui dans la suite pourraient ne l'être plus.

La première machine pour ébranler les pécheurs, c'est la crainte, et c'est cette crainte que Jésus-Christ leur inspire aujourd'hui en leur parlant *de ces jours d'affliction, où tous les peuples de la terre déploreront leurs misères, et seront rassemblés des quatre coins du monde pour comparaître à son jugement.* La plus sûre méthode pour bien conduire d'abord les pénitents, est de faire succéder l'espérance à la crainte, et de tempérer, pour ainsi dire, l'une par l'autre, et c'est ce que fait Jésus-Christ en leur apprenant qu'il n'agit pas envers eux dans toute sa rigueur; que, *si ces jours*, dont il leur parle, *n'avaient été abrégés, nul homme ne serait sauvé*, *mais qu'ils seront abrégés en faveur des élus*, du nombre desquels ils peuvent être. Le plus salutaire avis qu'on puisse donner aux parfaits, est qu'ils ne fassent rien qui dégénère de cet état sublime où ils se trouvent; et c'est dans cette vue que Jésus-Christ leur dit dans notre Evangile : *Si quelqu'un de vous est au haut du toit*, *qu'il n'en descende pas pour emporter quelque chose de sa maison.*

D'ailleurs, faut-il détromper ceux qui se croient justes et qui ne le sont pas? Jésus-Christ les avertit de ne s'en point rapporter à ces faux prophètes qui, soit par un excès de sévérité, leur diraient : *Le Christ est dans le désert*, soit par un trop grand relâchement, leur proposent en tout l'ombre de la vertu pour la vertu même; mais de s'en rapporter à ses paroles *qui*, *quoique le ciel et la terre passent*, *ne passeront jamais.*

Faut-il désabuser ceux qui établissent toute leur justification dans leurs bons désirs, et qui remettent leur conversion à un avenir incertain? Jésus-Christ leur dit : *Malheur à celles qui seront grosses et qui nourriront leurs enfants pendant ces jours;* c'est-à-dire, comme l'expliquent les Pères, malheur à ces pécheurs qui n'ont qu'une faible et demi volonté de se convertir, et qui attendent à le faire en un temps où ils mourront sans pénitence.

Enfin, faut-il donner quelques instructions à ceux qui sont déjà dépouillés du vieil Adam, et revêtus du nouveau? Jésus-Christ les avertit de persévérer dans ce bienheureux état, et pour cet effet, il leur dit : *Que celui qui est en campagne, prenne bien garde de ne point retourner pour reprendre ses vêtements* : *Et qui in agro non revertatur tollere tunicam suam.*

Je m'arrête à cette dernière instruction, comme étant la plus importante de toutes. Car, ce serait en vain que les pécheurs se convertiraient, que les pénitents se mortifieraient, que les parfaits embrasseraient les plus rigoureux conseils, ce serait en vain que ceux qui se seraient trompés dans l'idée de la vertu se désabuseraient, que ceux qui, après avoir différé quelque temps à chercher les moyens de leur justification, les auraient trouvés, si les uns et les autres n'avaient cette persévérance chrétienne qui est l'ennemie de tous les vices, et la récompense de toutes les vertus.

Mais avant que d'entrer en matière, je m'aperçois que vous avez raison, ô mon Dieu, de nous avertir qu'il faut que celui qui lit toutes ces vérités renfermées dans notre Evangile entende bien ce qu'il lit : *Qui legit intelligat;* c'est vous seul qui les y avez mises, c'est vous seul qui pouvez

nous en donner le véritable sens, et c'est de vous seul que nous attendons cette grâce, par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave.*

Comme les vérités dont j'ai à vous entretenir au sujet de la persévérance chrétienne sont très-importantes, il faut que j'entre d'abord en matière, et que je les renferme dans deux propositions qui feront le partage de ce discours. La première est que l'obligation générale et indispensable de tous les chrétiens est de persévérer dans la grâce qu'ils ont reçue; et la seconde, que Jésus-Christ leur a laissé dans l'Evangile d'admirables instructions pour acquérir cette persévérance si nécessaire. J'eusse pu me borner à l'une de ces deux propositions, mais j'ai cru que si je les séparais, je ne satisferais pas pleinement à ce que vous attendez de moi touchant un si vaste et si important sujet.

Il n'en est pas de la persévérance chrétienne, dit saint Augustin, comme de ces vertus qui, ou sont de conseil, ou ne regardent que certaines professions hors desquelles elles n'ont nul exercice. Cette persévérance oblige tous les chrétiens, non pas à la vérité considérée comme une suite de quelque bonne action, mais comme une détermination de la volonté de ne point quitter le parti de Dieu. Les moyens désignés pour avoir cette persévérance, ne sont pas de la nature de ceux qui regardent quelque vertu en particulier. Comme elle consiste dans un ferme et fidèle attachement à tous les devoirs essentiels d'un chrétien, ces moyens renferment, non-seulement tout ce qui regarde ses obligations particulières, mais encore tout ce qui se rapporte généralement à son salut. Ainsi, traiter l'une de ces propositions sans parler de l'autre; dire que la persévérance est très-agréable aux yeux de Dieu sans montrer qu'elle est absolument nécessaire à tous les chrétiens; ou se contenter de parler de sa nécessité et de son excellence, sans découvrir quels sont les moyens de l'obtenir; ce serait ne traiter qu'une partie de son sujet, et s'exposer à en remporter peu de fruit. Je reprends donc mes deux propositions, et sans former d'autres desseins qui paraîtraient plus éclatants, je vais vous montrer dans la première partie de ce discours, quelle est la nécessité et l'excellence de la persévérance chrétienne; et dans la seconde, quels sont les moyens que Jésus-Christ nous a enseignés pour l'obtenir

PREMIER POINT.

L'homme porte dans l'Ecriture trois sortes de noms : de fidèle, celui de marchand, et celui de soldat. Comme fidèle, il doit garder le dépôt qu'on lui a confié, et faire profiter les talents qu'il a reçus : *Depositum custodi.* Comme marchand, il doit se faire un fonds de mérite représenté par ces pierres précieuses que cherche un homme qui trafique afin de s'enrichir : *Simile est regnum cœlorum homini negotiatori quœrenti bonas margaritas.* Comme soldat, il doit combattre avec vigueur et soutenir généreusement les intérêts de son prince : *Esto vir fortis et prœliare bella Domini.*

Mais la même Ecriture qui donne ces trois noms à l'homme, lui impose encore trois autres obligations. S'il est fidèle, elle l'avertit qu'il doit l'être jusqu'à la mort : *Esto fidelis usque ad mortem* (*Matth.*, XIII); s'il est marchand, elle lui dit qu'entre les pierres précieuses qu'il cherche, il y en a une dont il doit faire plus de cas que des autres, jusqu'à vendre tout ce qu'il a pour l'acheter : *Inventa una pretiosa margarita abiit, et vendidit omnia quæ habuit et emit illam.* Enfin s'il est soldat, elle prétend qu'il combatte si bien qu'il triomphe, et ce n'est qu'après avoir remporté la victoire, que Dieu proteste qu'il le fera asseoir sur son trône : *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno.*

Or, je découvre sous ces trois symboles, la nécessité et le prix de la persévérance chrétienne. Sans elle, le chrétien ne peut conserver le dépôt qu'on lui a confié, et s'il n'est fidèle que pour un temps, c'est presque comme s'il ne l'avait jamais été. Sans elle, le chrétien ne peut recueillir de fruit des richesses spirituelles qu'il a amassées, et quelque trafic qu'il fasse, il n'en sera pas plus riche. Sans elle, le chrétien ne peut tirer aucun avantage de ses combats, et s'il trahit le Seigneur dont il a autrefois soutenu les intérêts, il ne s'en attire que la juste colère, bien loin d'en mériter les récompenses. Mais quand un chrétien a cette persévérance, que n'a-t-il pas? Il possède tout ce que l'on peut souhaiter de plus nécessaire et de plus utile: puisque c'est elle qui fait la gloire de sa fidélité, la plénitude de ses mérites, et le bonheur de ses combats. Examinons ces trois choses par ordre, puisque de là dépend la plus juste idée que nous pouvons concevoir de la nécessité et de l'excellence de cette persévérance dont je parle.

Je dis : 1° que c'est elle qui fait toute la gloire de notre fidélité, et quand je me sers de ces termes, je ne prétends pas dire qu'un chrétien n'a jamais été fidèle à Dieu, quand il ne l'a pas toujours été, en sorte que la vertu, pour être véritable, doive toujours être persévérante. La justice des hommes, dit saint Bernard, n'est pas toujours une justice qui demeure dans les siècles des siècles; elle diminue, elle s'affaiblit et enfin elle se perd sans toutefois qu'on puisse dire que c'était une fausse justice. On peut avoir eu une véritable et sincère charité, et cependant la perdre dans la suite; sans cela, comme remarque ce Père, pourquoi Jésus-Christ eût-il dit à ses apôtres de demeurer dans son amour : *Manete in dilectione mea?* Car, ou ils l'aimaient déjà, ou ils ne l'aimaient pas; s'ils ne l'aimaient pas, bien loin de les exhorter de demeurer dans son amour, il devait les obliger à demander la grâce de l'acquérir; et s'ils l'aimaient déjà, il n'était nullement nécessaire de persévérer dans un état dont ils ne pouvaient pas déchoir.

La charité et la persévérance ne sont donc pas toujours unies ensemble, et un homme peut avoir été fidèle à Dieu, et ne l'être plus dans la suite: Saül l'était au commencement de son règne, puisqu'il est dit *qu'il n'y en avait point de plus juste que lui dans tout le peuple d'Israël;* mais il ne le fut plus quand il désobéit à Dieu, qu'il méprisa son prophète, qu'il persécuta un innocent, et qu'il consulta la Pythonisse. Salomon l'était par le don de sagesse qu'il reçut, et par cette justice qu'il se rendait à lui-même et à ses peuples; mais il ne le fut plus quand il s'abandonna aux désordres de l'impudicité, qu'il aima des femmes idolâtres, et qu'il offrit avec elles des sacrifices à leurs dieux. Saint Pierre l'était quand il dit à Jésus-Christ : *Maître, je vous suivrai partout où vous irez; quand tout le monde vous renoncerait, je ne vous renoncerai pas;* mais il cessa de l'être, quand la voix d'une servante lui fit perdre cette bonne résolution, et que cette tentation l'ébranla. Que veux-je donc dire, quand j'attribue à la persévérance dans le bien toute la gloire de notre fidélité? Ce que je veux dire, c'est qu'elle ajoute un nouvel éclat à nos vertus, qu'elle les fixe en quelque manière, et qu'elle leur donne comme une espèce de consistance. C'est qu'elle attache un chrétien à Dieu, malgré les difficultés qu'il trouve à y être longtemps uni; et comme la patience est au-dessus de la force, en ce qu'elle soutient courageusement de grandes adversités, la persévérance est au-dessus de cette patience, de cette force et des autres vertus qui, quoique grandes et considérables par elles-mêmes, ne le sont jamais davantage que lorsqu'elles se conservent et qu'elles résistent aux ennemis qui tâchent de les détruire. Ce que je veux dire, c'est que toutes les vertus peuvent combattre contre les vices qui leur sont opposés sans la persévérance, mais qu'elles n'ont pas longtemps, sans elle, la gloire de leur défaite : *Omnes virtutes sine perseverantia pugnare contra vitia possunt, sine perseverantia vincere non possunt.* Quoiqu'une bonne action demande plusieurs circonstances pour être parfaite, cependant, selon saint Thomas, la circonstance de la fin est la principale de toutes. Or, il y en a deux, dit cet ange de l'école : la première, que ce que l'on fait se rapporte à une bonne fin, et la seconde, qu'on le fasse si bien, qu'on arrive par cette action à la fin pour laquelle on est créé; et c'est là l'avantage de la persévérance. Si c'est une persévérance dans la pratique des vertus, elle leur donne un nouvel éclat; et si elle est finale, elle les couronne. L'une tourne pendant quelque temps la volonté au bien, quoiqu'elle soit toujours libre, et cette détermination volontaire des hommes est ce qui fait leur gloire; l'autre la fixe et la détermine nécessairement au bien, et cette nécessité fait leur bonheur; ainsi, quoi qu'il arrive, c'est la persévérance qui fait la gloire des vertus, c'est elle, dit saint Augustin (*Ad fratres in Eremo, serm.* 8), qui leur donne une nouvelle forme, et qui ajoute à leur beauté particulière, celle d'une louable fidélité.

Ce que je veux dire, c'est qu'un homme qui persévère, a cette charité parfaite dont parle saint Paul, et qui, selon la belle description que nous en a laissée saint Prosper (*lib.* III *de Vita contempl.*, *c.* 13 *et* 14), consiste dans une volonté droite, dégagée de l'affection au péché, et tellement unie à Dieu, qu'elle ne sait presque ce que c'est que changement. Charité et persévérance avec lesquelles on plaît infiniment au Seigneur, et l'on acquiert comme une espèce d'incorruption dans le lieu même de la corruption et du péché; charité et persévérance qui produisent de dignes fruits de pénitence dans ceux qui sont convertis, des sentiments de consolation et de joie dans ceux qui font du progrès, des motifs de gloire et de triomphe dans ces âmes généreuses qui marchent infatigablement dans les voies de la justice; charité et persévérance qui procèdent d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une vive foi, par lesquelles on méprise les faux plaisirs qu'on estimait auparavant, et l'on estime les vrais biens dont on n'avait que du mépris. C'est par elle que ce qui nous portait au mal ne nous y porte plus, ou plutôt que les difficultés de la vie chrétienne qui nous épouvantaient ne nous épouvantent plus; c'est par elle que nous faisons même avec ardeur tout ce qui paraît difficile et insupportable à la fragilité de notre nature, que nous ne succombons ni aux désirs de la chair, ni aux attraits du plaisir ni à l'amour des richesses, ni à la violence de nos passions, ni à la grandeur de nos pertes; parce que c'est elle qui nous attache à Dieu comme à notre force, à notre sagesse, à notre tempérance, à notre justice; qu'elle n'a que lui pour objet, et qu'elle ne peut venir que de lui.

C'est le propre de l'Esprit de Dieu d'être immuable, et de communiquer quelque chose de cette perfection à ceux qui en sont animés. Tout autre esprit que le sien est un esprit volage et inconstant : aujourd'hui il nous porte à une vertu, demain il nous en éloignera, aujourd'hui il nous laisse quelques bons sentiments, demain il nous les ôtera; c'est une continuelle circulation du bien au mal, et du mal au bien : *Erit fortitudo vestra ut favilla stuppæ;* cet attachement qu'on paraît avoir à la vertu n'a pas plus de force ni de solidité que n'en ont de petites étincelles d'étoupes; ce zèle brille d'abord, ce bon mouvement s'échauffe; mais comme ce n'est que l'esprit du monde qui l'excite, il s'éteint et n'a plus de consistance; la moindre tentation ébranle une âme, le moindre intérêt ou la moindre peine la renverse : *Erit fortitudo vestra ut favilla stuppæ.*

Il n'en est pas ainsi de l'Esprit de Dieu; c'est un esprit de repos et de persévérance : *Requievit in me spiritus Domini;* esprit qui, à moins que la créature ne s'oppose à ses mouvements, avance toujours et ne change jamais; témoin ces mystérieux animaux d'Ezéchiel *qui allaient toujours et qui ne retour-*

naient jamais sur leurs pas pour reprendre la route qu'ils avaient quittée ; parce que, comme dit saint Grégoire, il y avait un *esprit de vie dans les roues* et dans ces animaux, qui les portait toujours à Dieu par une inviolable fidélité. Esprit de conseil qui les dirige, d'entendement qui les conduit, de sagesse qui les gouverne, de force qui les anime, de piété qui les amollit, de crainte qui les retient, de prudence qui les modère ; mais esprit qui donne à toutes ces vertus cette bienheureuse persévérance qui en fait la perfection et la gloire.

En effet, selon ce grand pape, on peut distinguer plusieurs différents degrés dans la vertu. Elle a ses commencements, elle a son progrès, et elle a sa perfection : *Alia sunt virtutis exordia, aliud profectus, aliud perfectio*, etc. (*Greg., lib.* II *in Ezech., homilia* XV). Car, si elle était parfaite tout d'un coup, pourquoi le roi-prophète disait-il *que les justes marcheront de vertu en vertu, et qu'on reconnaîtra Dieu dans une âme par les différents degrés dont il se sert pour l'attirer à lui.* C'est aussi pour cette raison que Jésus-Christ, chez saint Marc, compare le *royaume de Dieu à ce qui arrive, lorsqu'un homme a jeté de la semence en terre; soit qu'il dorme, soit qu'il se lève durant la nuit et durant le jour, cette semence germe et croît sans qu'il sache comment, parce que la terre produit d'elle-même; premièrement, l'herbe, ensuite l'épi, et par après le blé tout formé dans l'épi.* La même chose arrive à notre égard, dit saint Grégoire. Un homme jette la semence en terre quand il cache dans son cœur la bonne pensée que Dieu lui inspire; il dort là-dessus, parce qu'il se repose dans l'espérance que le ciel achèvera ce qu'il a commencé ; mais soit qu'il dorme, soit qu'il veille, tantôt par sa patience dans ses afflictions, tantôt par sa modération dans sa prospérité, cette semence croît sans qu'il s'en aperçoive. Eh ! comment croît-elle? D'abord ce n'est qu'un petit filet d'herbe, ensuite, elle s'élève en épi et l'on trouve du grain formé dans cet épi. D'abord ce sont de bons désirs; de ces désirs naissent de saintes actions, et ces actions se trouvent soutenues et pleinement formées par la persévérance. En voulez-vous voir l'exemple dans l'apôtre saint Pierre? Sa vertu était d'abord semblable à une petite herbe, lorsque suivant Jésus-Christ dans le temps de sa passion, il n'eut pas la fermeté, ni le courage d'avouer à une servante qu'il était un de ses disciples; il croyait à Jésus-Christ, il était touché de ses miracles et persuadé de sa divinité; mais cette herbe n'osait presque s'élever, parce que la crainte s'était emparée de son cœur. On ne vit cette herbe s'élever en épi qu'après la résurrection de son Maître, lorsque l'ange la lui annonça et qu'il en fut le témoin; mais quand est-ce qu'on trouva du grain formé dans cet épi? Ce fut, dit saint Grégoire, quand il persévéra dans la pratique de tant d'héroïques vertus qu'il avait embrassées, et que rien ne le sépara de la fidélité qu'il devait à son Maître. Ce fut quand cet homme faible d'abord, et ensuite devenu plus fort, conserva la grâce comme un précieux dépôt qui lui avait été confié, et profita de tant d'admirables talents qu'il avait reçus; car, telle est la gloire que cette persévérance communique aux vertus. Sans elle, elles n'ont ni solidité ni éclat; ce sont des vertus timides, faibles, chancelantes comme fut la lumière au commencement du monde avant qu'elle fût unie au corps du soleil : par elle, au contraire, elles paraissent revêtues de toute leur beauté, et enrichies de leur mérite.

C'est ici, chrétiens, le second avantage de la persévérance, et ce qui en prouve en même temps la nécessité. Un homme qui quitte le parti de Dieu et qui s'engage dans le péché perd tout le fruit de sa fidélité précédente, et ses bonnes œuvres mortifiées ne repoussent, pour ainsi dire, que lorsqu'il retourne à son véritable principe auquel il demeure uni par son attachement à sa loi et à son service. Le démon dans l'Ecriture nous est représenté, tantôt sous la figure d'un aigle qui, s'étant jeté sur un cèdre extrêmement élevé, en ôte la moelle : *Tulit medullam cedri;* tantôt comme un voleur qui dépouille les passants, leur fait de profondes plaies et les laisse à demi morts. Il attaque la vertu en tout temps : si elle commence, il tâche de l'arracher de peur qu'elle ne jette de profondes racines; si elle croît, il s'opiniâtre encore davantage à la détruire; mais si elle persévère, il emploie tout ce qu'il a de cruauté et de ruse pour l'ébranler ; plus satisfait d'avoir enlevé tout le mérite d'un homme juste, que d'avoir augmenté les péchés d'un coupable, dit saint Grégoire, se reposant dans celui-ci comme dans une place qui probablement lui est acquise, mais s'inquiétant et s'embarrassant de la vertu de celui-là, auquel il voit recueillir en peu de temps beaucoup de fruits, et dont les nouveaux mérites irritent et enflamment son envie.

Comme le pécheur qui se relève après sa chute ne perd pas en un sens le nom du juste, dit saint Jérôme (*Epistola ad Rusticum*), parce que rentrant dans les voies de la pénitence, ses bonnes œuvres qui n'étaient que mortifiées ressuscitent avec lui, aussi, le juste qui quitte sa première justice ne perd pas en un autre sens le nom de pécheur, parce que le bien qu'il a fait ne lui sert de rien sans la persévérance, et que son innocence précédente ne le met jamais à couvert de la terrible punition qu'il mérite.

Disons plus, comme Dieu efface de sa mémoire tous les péchés passés d'un homme qui retourne à lui, il oublie aussi toutes ses vertus précédentes quand il s'en éloigne; et c'est à proprement parler sa fermeté et son attachement à sa loi, qui fait tout le fruit de sa négociation, et qui est cette pierre précieuse pour l'acquisition de laquelle il doit vendre et engager toutes choses.

Quand un juste retombe, c'est ce semble en vain que la miséricorde qui délie tout ce qui est lié, qui ouvre tout ce qui est fermé, qui

amollit tout ce qui est dur, qui éclaire tout ce qui est ténébreux, qui ranime tout ce qui est mort, qui encourage tout ce qui est désespéré; c'est, dis-je, ce semble, en vain qu'elle lui a rendu de si bons offices, puisque ce malheureux s'est lié, enfermé, blessé, aveuglé, endurci plus que jamais, perdant en un jour, en un clin d'œil, en un moment, le fruit de plusieurs années.

Représentez-vous, je vous prie, quelle est la tristesse d'un laboureur qui, après avoir arrosé cent fois de ses sueurs une terre dont il espérait tirer une ample récolte, se voit en une nuit frustré de ses attentes, ou bien la douleur d'un marchand, quand un vaisseau qu'il avait chargé de précieuses marchandises périt misérablement à ses yeux; et après que vous vous serez représenté toutes ces choses, dites hardiment que ce n'est rien en comparaison du ressentiment que Dieu conçoit de l'inconstance d'une âme et de la perte qu'elle fait elle-même quand elle ne persévère pas. Dieu s'en afflige : *Exspectavi uvas et dedit labruscas. J'attendais des fruits bons et mûrs, et elle ne m'en a donné que de sauvages et de mauvais goût.* Le démon s'en réjouit : *qui tribulant me exsultabunt, si motus fuero. Les ennemis qui me persécutent se réjouiront*, dit David, *si par un changement de vie je passe de la grâce au péché.* L'âme perd tous ses avantages. *Omnes munitiones tuæ sicut ficus cum grossis suis quæ cum concussæ fuerunt cadunt in os comedentis. Toute sa force et tout ce qui lui servait d'ornement et de rempart est comme un figuier qui étant ébranlé lai se tomber ses fruits en terre ou dans la bouche de celui qui le secoue.*

Ce n'est donc pas sans sujet que le Saint-Esprit, après avoir comparé son Epouse à un jardin fermé, la regarde comme chargée de fruits, riche et abondante en mérites. C'est un jardin fermé, dit un Père, parce qu'elle ne donne plus d'accès au péché qu'elle a chassé de son cœur, et par la même raison elle voit croître et mûrir les fruits, elle voit ses vertus s'affermir et produire dans l'âme la même variété qui fait l'ornement et les richesses d'un parterre. Si ce jardin était ouvert, ses ennemis y entreraient et la dépouilleraient de tout ce qu'elle a de plus précieux; un vent impétueux arracherait ses fleurs et ferait tomber ses fruits; mais parce qu'elle est entourée de hautes et de fortes murailles, elle conserve sa première beauté. Elle persévère heureusement dans sa grâce, et plus fidèle que le premier homme que Dieu avait mis dans le paradis terrestre pour y travailler et pour le garder, elle travaille dans cet agréable parterre, et, ajoutant la persévérance au travail, elle devient féconde en mérites et en grâces (1)

Mais c'est encore sa persévérance qui fait le bonheur de ses combats. Sans cette vertu que saint Bernard appelle si bien la consommation des autres, la force d'une âme, le lien de sa charité, le rempart de sa sainteté, le principe de son mérite et de sa gloire; sans elle, dis-je, ni celui qui combat n'obtient pas la victoire, ni celui qui l'obtient n'en recueille pas la récompense (2). Tu avais terrassé les Philistins, pauvre Samson; mais parce que tu ne persévéras pas, tu leur servis de jouet dans la suite. Tu avais vaincu tes ennemis, pauvre Saül, mais parce que tu abandonnas le parti de Dieu, tu mourus d'une honteuse mort. Otez la persévérance, vos bons services, vos aumônes, vos mortifications, vos jeûnes, l'abandon de votre bien, le sacrifice de votre liberté, tout cela ne vous servira de rien; vous aurez combattu, mais vous n'aurez pas vaincu; vous aurez vaincu, mais comme vous vous serez relâchés, vous perdrez le fruit de vos victoires. Un athlète qui s'est dépouillé n'a pas encore triomphé de ses ennemis, puisqu'il ne se dépouille qu'afin de le terrasser et d'avoir l'avantage. Un bon nageur qui se déshabille pour traverser un grand fleuve, ne l'a pas encore traversé quoiqu'il ait ôté ses habits; il faut qu'il se jette dans l'eau; il faut qu'il la fende à force de bras et que, s'élevant au-dessus des vagues par une continuelle et adroite agitation de tout son corps, il aille heureusement d'un rivage à l'autre : *Natator amnem interpositum superaturus exuitur, nec tamen hoc tanto apparatu quod se dispoliaverit, transnatabit nisi totius corporis nisu et omnium scita mobilitate membrorum torrentis impetum scindat, et laborem natationis exhauriat.*

Estimons donc tant qu'il nous plaira les autres vertus; disons, si nous voulons, que la pauvreté combat contre l'avarice, la chasteté contre l'impureté, la tempérance contre la gourmandise, la douceur contre la colère, la prudence contre la témérité, la piété contre l'irréligion. Donnons à chacune d'elles leurs fonctions particulières; il faudra toujours revenir à ce grand principe : que la persévérance seule fait la gloire et le bonheur de leurs combats. Sans elle la pauvreté ne détache pas toujours un cœur des biens du monde; la chasteté ne résiste pas toujours aux tentations de la chair, la tempérance au plaisir du goût, la douceur à la satisfaction de se venger, la prudence au danger qu'il y a de se tromper dans le choix des moyens qu'il faut se proposer pour arriver à sa véritable fin. Toutes ces vertus sans la persévérance ne font que des justes chancelants, *justos titubantes*, que des gens qui triomphent en un temps et qui se laissent

(1) Hortus conclusus soror mea sponsa. Emissiones tuæ paradisus malorum punicorum cum pomorum fructibus. Per hortum internas intellige delicias, per conclusionem disciplinam custodiæ. Ipse plantavit paradisum voluptatis ut solus operetur et custodiat illum. Gemina quidem operatur modo; plantans et purgans. Quid proderit plantatio facta ad veritatem, si purgatio desit ad ubertatem? Nihil confert cultura diligens disciplinæ, si custodia desit. (*Gilbert. in Cantic., serm.* 33.)

(2) Sola meretur virtus gloriæ coronam virtutibus. Absque perseverantia nec qui pugnat victoriam, nec palmam victor consequitur. Vigor virium virtutum consummatio est, nutrix ad meritum, mediatrix ad præmium, soror est patientiæ, constantiæ filia, amica pacis, amicitiarum nodus, unanimitatis vinculum, propugnaculum sanctitatis. Tolle perseverantiam, nec obsequium mercedem habet, nec beneficium gratiam, nec laudem fortitudo. (*Bern. epist.* 129.)

lâchement surmonter en d'autres, *justos temporarios*. Ces expressions de saint Prosper sont admirables, et nous apprennent une grande vérité, que dans l'indispensable nécessité où nous nous trouvons de combattre, puisque notre vie n'est qu'une milice continuelle, la persévérance est la seule qui couronne nos vertus, qui fait la gloire et le bonheur de nos combats.

Quand Dieu ordonna à Noé de bâtir une arche où il pût se sauver avec sa famille des eaux du déluge, il lui en marqua toutes les proportions ; il lui dit de quel bois il la ferait, les petites chambres qu'il y bâtirait, de quels moyens il se servirait afin que l'eau n'y entrât pas; et après lui en avoir désigné toutes les dimensions, il lui dit surtout de *prendre bien garde d'achever cet ouvrage et de le couvrir :* Belle figure qui nous marquait de loin une vérité de la dernière importance.

Nous sommes ici-bas comme au milieu d'une mer orageuse où les eaux du péché nous environnent de toutes parts. Ce que nous pouvons faire est de mettre nos vertus à l'abri, et de nous bâtir une espèce d'arche qui les renferme et les mette en assurance. Jésus-Christ nous en a marqué toutes les dimensions : elle doit être élevée, et c'est une intention droite et simple qui lui donne sa hauteur ; elle doit être large, et c'est l'amour de Dieu et du prochain qui lui donne sa largeur; elle doit être profonde, et c'est l'humilité et plusieurs autres vertus obscures qui lui donnent cette profondeur; mais il faut qu'elle soit longue, il faut qu'elle soit couverte; et c'est la persévérance qui lui donne cette autre dimension, et qui finit un si saint édifice. Sans cela, je veux dire si notre âme, qui est l'arche de notre sanctification, n'a pas cette constance dans le bien, ni cette étendue par rapport au temps que ses vertus doivent durer, les démons qui nous verront si bien commencer et si mal finir n'auront-ils pas sujet de se moquer de nous et de nous dire : *Voilà cet homme qui a commencé de bâtir et qui n'a pu achever son édifice. Voilà ce roi qui a voulu faire la guerre à un autre roi, et qui, dans la suite, a perdu le fruit de ses victoires et s'est vu contraint de lui faire des propositions de paix* (*Luc.*, XIV). Je ne dis rien de mon chef, messieurs, c'est l'Ecriture toute pure, et les deux comparaisons que Jésus-Christ nous apporte au sujet de la persévérance. Mais il n'en est pas demeuré là; car comme elle est très-nécessaire à ce que vous venez de voir, et que d'ailleurs il y a très-peu de chrétiens qui persévèrent, il a eu la bonté de nous prescrire les moyens propres pour l'obtenir; je tâcherai de vous les expliquer dans la seconde et dernière partie de ce discours.

DEUXIÈME POINT.

Il faut avouer que l'homme a beaucoup de choses à faire après avoir même quitté son péché, et que le Sage a eu raison de l'avertir, que quoiqu'il en ait reçu le pardon, il ne doit pas toutefois être sans crainte. Si les ennemis qu'il a vaincus étaient de la nature de ceux qui se trouvent si affaiblis, qu'ils n'osent plus hasarder un second combat après avoir été défaits dans le premier; si les sujets rebelles qu'il a domptés étaient si sévèrement châtiés de leur révolte, qu'ils fussent hors d'état de se soulever davantage, ou si après ses conquêtes il était si fort qu'il pût s'appuyer sur sa propre valeur et faire fond sur la prospérité de ses armes, il aurait sans doute sujet de se réjouir, de se couronner de ses propres mains, et de recueillir en paix les fruits de sa victoire. Mais hélas! il n'en est pas ainsi; le démon qu'il a eu l'avantage de vaincre est un ennemi opiniâtre qui ne se rebute de rien, et qui dit comme celui de l'Evangile : *Je retournerai dans la place d'où je suis sorti.* Ses passions qu'il a soumises à la loi de Jésus-Christ et à l'empire de la grâce sont des sujets naturellement portés à la révolte, et plus dangereux par l'intelligence secrète qu'ils entretiennent chez lui, que ne le sont ses plus redoutables ennemis; la grâce même qu'il a reçue est encore si tendre et si délicate, elle est si fragile, si rapide et si indépendante de sa nature, qu'il ne peut faire presque aucun fond sur le mérite qu'elle lui a attiré, et l'état de sainteté où elle l'a mis.

Il est vrai qu'on ne peut pas dire de lui que *sa couronne lui est tombée de dessus la tête*, puisque je le suppose justifié; mais on doit lui représenter qu'il *conserve soigneusement ce qu'il a, afin que personne ne lui enlève cette couronne. Tene quod habes ut nemo accipiat coronam tuam.* Il n'est plus chargé du fardeau de ses péchés , mais il l'est du poids de ses obligations: il n'est plus dans *cette inquiétude* que l'Apôtre regarde comme nécessaire pour recevoir la grâce, mais il a cette autre inquiétude que la grâce reçue lui inspire afin qu'il ne la perde pas. En un mot, s'il est sorti des voies du péché, il doit chercher et employer les moyens nécessaires pour persévérer dans la vertu. Quels sont-ils? Je les trouve tous marqués dans notre Evangile.

Le premier de ces moyens est la fuite des occasions dangereuses, et quelquefois même de certains attachements qui, tout innocents qu'ils paraissent, pourraient être autant de causes de rechutes, si l'on n'y apportait de grandes précautions. C'est celui que Jésus-Christ nous insinue quand il *défend à un homme qui sera au haut du toit d'en descendre, et à un autre qui sera aux champs de retourner pour reprendre ses vêtements.*

Qu'est-ce qu'un homme justifié? c'est un homme que la grâce du sacrement a mis dans un état fort élevé : un homme qui n'est plus dans cette cité de corruption où il a perdu son innocence : un homme qui ne demeure plus dans la Judée, véritable figure du péché, mais qui se trouve en pleine campagne par cet esprit de liberté et d'adoption qu'il a reçu. Or, le vrai moyen de persévérer dans cet état est de ne plus regarder derrière lui, de ne plus retourner tout dépouillé qu'il est pour reprendre, les vêtements du vieil Adam, et de ne point descendre du faî-

le de sa maison pour en emporter ce qu'il y a laissé. Car, comme raisonne admirablement saint Chrysostome : Si celui qui est dans la Judée est obligé de s'enfuir sur les montagnes ; c'est-à-dire selon le sens que ce Père donne aux paroles de notre évangile, si le pécheur est obligé de quitter son péché, et de sortir, comme Loth, avec précipitation de Sodome, lui serait-il permis, lorsqu'il est justifié de retourner dans cette ville criminelle, et de se rengager derechef dans ces occasions prochaines qui ont été autrefois la cause de sa perte ?

La raison de ceci c'est que la grâce du sacrement est non-seulement une grâce de sanctification, non-seulement une grâce d'absolution, mais encore une grâce de précaution qui tire l'homme du péché où il était engagé, et qui l'élève au-dessus de la corruption du monde, afin qu'il ne s'y rengage plus. Dieu permet quelquefois qu'un juste tombe afin qu'il en soit non-seulement plus humble, mais encore plus prudent et plus fort, afin qu'ayant vu ce qui l'a fait tomber, il ait à l'avenir assez de circonspection, de sagesse et d'expérience pour l'éviter.

Quelquefois une bonne occasion sagement ménagée, que dis-je ? une occasion imprévue et qu'on n'a pas recherchée, peut être la cause de la conversion d'une âme ; témoin cette pauvre servante d'Alexandrie qui étant allée puiser de l'eau, et ayant vu des chrétiens qu'on allait conduire au martyre, laissa sa cruche sur le bord de la fontaine, et voulut le souffrir à leur exemple : la miséricorde de Dieu se servant de cette occasion et ménageant si à propos le temps, le lieu et toutes les autres circonstances, qu'elle fait souvent d'un grand pécheur un très-grand saint.

Mais quelquefois aussi une occasion dangereuse témérairement recherchée ou qu'on n'aura pas eu le soin d'éviter, fera perdre à un juste la grâce qu'il a reçue et lui enlèvera tout le fruit de ses victoires. Que dis-je quelquefois? il est presque impossible qu'il n'y périsse. C'est par cette raison que Jésus-Christ avertit *celui qui est sorti de la Judée, de ne pas descendre du toit pour emporter ce qu'il a laissé dans sa maison et de ne point quitter la campagne*, c'est-à-dire cette vie de liberté et de séparation du monde pour aller reprendre ses vêtements.

Ce qui fait le péché, c'est l'union d'une puissance libre avec un objet défendu : si vous séparez l'un d'avec l'autre, il n'y en a point, mais quand l'un et l'autre se trouvent unis, c'est là aussi où le péché se trouve. Or ce qui approche la puissance de l'objet, c'est l'occasion prochaine, c'est dans l'un cette compagnie de libertins et cette société scandaleuse; c'est dans un autre, ce commerce avec cette femme, ou ce lieu d'usures et d'intrigues. Les passions semblent endormies quand il n'y a rien au dehors qui les frappe, mais elles se réveillent et s'allument à la proximité d'un objet avec lequel elles ont beaucoup de sympathie. Voulez-vous conserver votre innocence et persévérer dans la grâce? *Tonde capillum tuum et projice : coupez vos cheveux et jetez-les loin de vous*, c'est-dire, (dans le sens moral qu'Origène donne à ces paroles de Jérémie) *ôtez l'occasion du péché et jetez-la si loin de vous, qu'elle ne vous tente et ne vous corrompe plus.* Pourquoi? *Posuerunt offendicula sua in domo, parce que vos ennemis vous ont tendu des piéges et ont mis des pierres d'achoppement dans votre chemin.* Si vous allez dans cette maison, vous y trouverez des piéges et vous ne manquerez pas de tomber. Si vous fréquentez cette compagnie, vous y rencontrerez des pierres d'achoppement, et comme votre témérité vous y aura engagé, elle vous y fera aussi périr.

Mais Dieu ne m'y conservera-t-il pas en me donnant ces grâces qui sont nécessaires à ma persévérance ? Il y a beaucoup d'apparence qu'il ne le fera pas. *Quia projecit Dominus et reliquit generationem furoris sui.* Vous abusez de sa miséricorde, vous le tentez, c'est pourquoi il vous abandonnera dans sa colère, et il permettra que ces semences de corruption que vous portez au dedans de vous, produisent leurs effets naturels, qui sont des effets de réprobation et de mort: *Reliquit generationem furoris sui.*

Il y a, selon les médecins, un certain levain qu'ils appellent fermentation, qui est la cause de ces fièvres intermittentes qu'on croyait éteintes, et qui cependant reviennent toujours, à moins qu'on ne trouve le moyen d'en ôter la cause; il y a aussi dans nos âmes de malheureux principes de péché qui le reproduisent, à moins qu'on n'en coupe la racine. On le croyait entièrement déraciné, mais il n'a été coupé que pour un temps : *Non deletum peccatum, sed tempore intercisum.* A la première occasion il repoussera, à la présence et aux premières approches de cet objet, la fièvre s'enflammera et se produira par de plus fâcheux symptômes : *Nova quoque suboriente fœtura, quidquid prior ætas abstulit, rediviva substitutio subrogabit* (*Greg. Naz. in sanctum Lavacrum*). Ces paroles sont admirables et pleines d'un grand sens. Oui, ces mauvaises humeurs reprendront leurs cours : les têtes de ces hydres repousseront; ces serpents, quoique coupés par morceaux, se réuniront et, comme certains insectes laissent un germe et des œufs qui en produisent d'autres, ces péchés se ranimeront, et une âme, qui pouvait conserver son innocence en s'éloignant des occasions défendues, sera dans un très-grand danger de la perdre. *Qui in lecto, non descendat tollere aliquid de domo sua, et qui in agro non revertatur tollere tunicam suam.* Par conséquent, dit Jésus-Christ, que celui qui est déjà sur le toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison, et que celui qui est dans la campagne, ne retourne pas pour reprendre ses vêtements.

Le second moyen (je ne m'y arrêterai pas beaucoup afin de vous expliquer plus au long le troisième), le second moyen, dis-je, que Jésus-Christ nous enseigne pour persévérer dans la grâce, est une application particulière à faire des bonnes œuvres, à nous acquitter des devoirs essentiels de notre état,

et, qui plus est, de certaines petites obligations qui paraissent peu considérables par elles-mêmes : car voilà ce dont Jésus-Christ nous avertit quand il nous dit de prendre garde que notre fuite ne se fasse ni pendant l'hiver ni à un jour de sabbat: *Orate ut fuga vestra non fiat in hyeme vel in sabbato.*

Saint Hilaire qui a pénétré tout le sens de ces paroles, dit que le grand secret pour ne point perdre la grâce qu'on a reçue, est de l'entretenir par de saintes actions, de l'échauffer par la charité et surtout d'éviter cette négligence et cette oisiveté criminelles, par lesquelles un homme se contentant de s'acquitter de ce à quoi il est obligé, se réduit précisément aux termes du précepte, et n'en veut pas faire davantage (*Canon* 25 *in Matthæum*).

Comme il y a dans le monde naturel quatre saisons : l'hiver, le printemps, l'été et l'automne, il y en a aussi autant dans tout le monde moral, l'homme a été sous la loi de nature, il a vécu sous la loi de Moïse, il est à présent sous la loi de grâce, et il jouira un jour de la gloire. La loi naturelle et écrite sont passées, là une sombre nuit enveloppait les âmes de ténèbres, et un cruel froid se saisissait de leur puissance. Or, c'est dans ce temps obscur, nébuleux et froid, temps qui ne règne encore que trop dans le christianisme, que Jésus-Christ nous défend de prendre notre fuite ; c'est-à-dire qu'il veut qu'après avoir été renouvelés, justifiés, éclairés et échauffés par sa grâce, nous l'excitions par la pratique des bonnes œuvres pour la conserver en marchant avec vigueur dans notre vocation, en tâchant d'en remplir tous les devoirs, et de nous servir utilement de tant de secours actuels qu'il nous donne pour connaître la vertu et l'embrasser.

Car, dit saint Hilaire, malheur à ceux qui pour se dispenser de s'acquitter de leurs obligations, prétexteront ou leur ignorance ou leur faiblesse : malheur à ceux qui, se contentant de lait comme des enfants, voudront demeurer dans cet état d'infirmité, se reposant sur leurs bons désirs, se satisfaisant du dessein de devenir meilleurs, sans toutefois faire ce qui est nécessaire pour avancer dans le chemin de la vertu ! *Væ prægnantibus et nutrientibus in illis diebus* ! Hélas ! qu'il y a à craindre pour ces âmes, aussi bien que pour celles qui ne s'enfuiront qu'en un jour de sabbat.

Les Juifs étaient si attachés à la lettre, ou si vous voulez, si stupides et si lâches, qu'ils ne marchaient aux jours du sabbat que pendant certaines heures, et ne voulaient pas même résister à leurs ennemis, comme nous voyons dans le livre des Machabées. Il y a encore aujourd'hui des chrétiens qui ont cet esprit judaïque, qui se reposent dans une molle oisiveté, qui se contentent d'éviter les gros péchés, et se soucient peu de s'attacher habituellement aux véniels, qui se bornent à de certains devoirs au delà desquels ils ne veulent point passer, et auxquels peut-être leur persévérance est attachée; puisque l'Ecriture et les Pères nous apprennent qu'une négligence affectée des petits devoirs conduit insensiblement à l'infraction de ceux qui sont essentiels et nécessaires. Ce n'est qu'une langueur comme celle du Lazare, *languens Lazarus* : mais elle conduit à une fâcheuse infirmité, *infirmatur*, et cette infirmité est suivie d'une mort encore plus fâcheuse, *mortuus est*. Je n'en dis pas davantage pour venir au troisième moyen qui regarde principalement la persévérance finale, et que je trouve dans mon évangile.

Ce moyen, c'est de la demander à Dieu, *orate*, et de le prier qu'il ait la bonté d'achever en nos personnes, et d'y consommer ce qu'il y a si miséricordieusement commencé. Nous ne pouvons rien de nous-mêmes, nous ne pouvons ni vouloir le bien, ni le connaître pleinement, nous pouvons encore moins nous y attacher ; mais *nous pouvons tout dans celui qui nous fortifie :* et c'est là aussi la raison pour laquelle nous sommes indispensablement obligés de lui demander le don de persévérance.

Notre état est bien différent de celui d'Adam, ou plutôt l'état de ce pécheur que nous représentons et dont nous ressentons la peine, est bien différent de celui d'Adam, innocent dans les premiers moments de sa création. Il pouvait s'élever à Dieu et lui être toujours uni par un secours attaché à sa liberté et accordé à sa nature; mais à présent il n'y a plus que le secours du libérateur et la grâce médicinale de Jésus-Christ qui nous donne la force d'embrasser la vertu et de demeurer inviolablement dans sa pratique.

Il est vrai que nous avons en cela un grand avantage au-dessus d'Adam, mais cet avantage même est ce qui doit nous humilier et nous faire implorer la charité de notre divin libérateur, sans lequel nous ne l'aurions pas. Adam avait reçu un don par lequel il pouvait persévérer, mais il ne l'avait pas reçu pour persévérer; au lieu que par la miséricorde de Jésus-Christ plusieurs reçoivent et le don de la grâce par lequel ils peuvent persévérer, et outre cela de quoi même persévérer.

Comment cela se fait-il? on a de la peine à le concevoir et à l'expliquer, mais voici ce qu'en dit saint Augustin : c'est que les justes qui demeurent attachés à Dieu sont si fortement animés et enflammés de son esprit, qu'ils peuvent persévérer parce qu'ils le veulent, et qu'ils veulent persévérer parce que Dieu a la miséricorde d'opérer en eux ce vouloir : en sorte qu'ils lui sont doublement obligés, je veux dire et de la puissance et de la volonté qu'ils ont de persévérer.

Si, dans cet état chancelant et faible où ils sont à présent, Dieu se contentait de leur donner la volonté de bien user, s'ils voulaient, de ce secours qui leur est absolument nécessaire pour persévérer, sans opérer en eux qu'ils le voulussent, hélas ! à quoi se trouveraient-ils réduits ! leur volonté, abandonnée de la sorte, succomberait par son propre poids aux différentes tentations de la

vie, parce qu'elle serait si faible, qu'ils ne voudraient pas cette persévérance aussi fortement qu'il faut la vouloir pour l'acquérir.

Aussi Dieu, voulant par son infinie bonté soulager cette infirmité des hommes, leur donne une grâce si puissante que, quoiqu'ils soient extrêmement faibles d'eux-mêmes, cependant ils ne se relâchent pas et ne se laissent pas vaincre ni par le nombre de leurs ennemis, ni par les continuels combats qu'ils leur livrent. Il est vrai que leur volonté est faible, et qu'ils n'ont par conséquent qu'une faible bonté par rapport à l'état présent de cette vie; mais c'est cette faiblesse même que la grâce soutient, c'est cet homme infirme qu'elle fortifie, c'est *sous sa tête que Dieu met l'une de ses mains*, afin qu'il ne s'abatte pas, *et c'est de l'autre qu'il l'embrasse*, afin qu'il ne s'en sépare pas.

Admirable conduite de Dieu et qui doit bien nous instruire de nos obligations. Notre sort est entre ses mains; quel fonds de consolation! mais aussi quel puissant engagement pour lui demander ce grand don qui dépend de son infinie bonté. C'est là, dit saint Cyprien, la prière que Jésus-Christ a voulu que nous lui fissions, et dont il nous a tracé la forme en nous ordonnant de lui demander la sanctification de son nom, et la grâce de ne point succomber aux tentations que nos ennemis nous livrent. Car quand est-ce que le nom de Dieu est sanctifié? c'est lorsque nous sommes sanctifiés nous-mêmes, *le règne de Dieu et son nom étant*, comme dit l'Ecriture, *au dedans de nous*. Nous recevons cette sanctification dans le baptême; mais, si nous voulons être sauvés, il faut être toujours ce que nous avons commencé d'être; et parce que nous sommes en danger de pécher tous les jours, nous avons aussi besoin d'une sanctification de chaque jour, qui puisse expier tant de fautes et les effacer. Or, cette sanctification continuelle et permanente est un don de Dieu, et par conséquent c'est aux pieds de son trône que nous devons nous humilier tous les jours pour la lui demander. L'aurons-nous, ne l'aurons-nous pas? nous n'en savons rien, Dieu dispose de ses grâces comme il lui plaît, et il s'est réservé le pouvoir de nous accorder la dernière.

Le commencement et la fin de l'homme, la première grâce et celle qui doit couronner toutes les autres dépendent uniquement de lui. S'il nous l'accorde, de quoi manquerons-nous? et s'il nous la refuse, de quoi ne manquerons-nous pas? Combien y a-t-il d'âmes réprouvées qui, après avoir vieilli dans la sainteté, après avoir porté le joug du Seigneur dès leur enfance et amassé un grand nombre de bonnes œuvres, n'ont, par un effet de leur orgueil et de leur relâchement, la grâce finale qui pouvait seule faire leur bonheur? C'est donc en vain qu'elles auront travaillé, c'est donc en vain qu'elles auront épuisé leurs forces? oui, sans doute, c'est en vain, et cette précédente fidélité n'ayant pas été suivie de la dernière, ne leur servira jamais de rien. *Si Dieu n'a pas bâti une maison, c'est inutilement que travaillent ceux qui veulent l'élever :* ce bâtiment, dressé sur un sable mouvant, aura si peu de consistance que le moindre orage le renversera. Mais *si Dieu, qui a bâti cette maison, ne la garde et ne la conserve, c'est inutilement que veille celui qui est préposé à sa garde.*

N'est-ce pas là de quoi trembler? mais que dis-je? n'est-ce pas là aussi de quoi animer et fortifier notre espérance, de voir que notre dernier sort est entre les mains d'un Dieu qui a tant fait et tant souffert pour nous, d'un Dieu qui veut que nous l'invoquions, que nous frappions à la porte de sa miséricorde et que nous lui fassions une espèce de violence par nos prières; d'un Dieu *qui nous a écrits sur ses mains et sur ses pieds*, qui nous a gravés dans son cœur, et qui nous assure qu'il souffre la dernière douleur lorsqu'il nous abandonne et qu'il nous réprouve?

Quand donc on nous parle de la prédestination ou de la réprobation, de la persévérance ou de l'impénitence finale, de la prescience divine et de cet immuable décret qui s'exécutera infailliblement, quoi qu'il arrive, gardons-nous bien, dit saint Augustin, de nous embarrasser dans ces questions dangereuses, qui servent plutôt à nous décourager et à nous jeter dans le libertinage qu'à nous faire recourir à Dieu. Ne disons pas : soit que nous courions, soit que nous nous reposions, nous ne serons jamais que ce que Dieu qui ne saurait se tromper, a prévu que nous serions. Ecoutons au contraire l'Apôtre qui nous exhorte *à courir si bien que nous remportions le prix*, et que, par la ferveur de notre course, nous reconnaissions que nous pouvons être du nombre de ceux que Dieu a choisis de toute éternité (1). Soyons seulement fidèles au Seigneur, et ne nous mettons pas en peine du reste; suivons l'exemple du bon Urie qui porta à Joab de la part de son prince une lettre de cachet, et qui n'eut jamais la témérité de l'ouvrir pour voir ce qu'elle contenait ou de favorable ou de désavantageux pour lui. Notre bonne ou notre mauvaise fortune est une lettre cachetée : ne soyons jamais si téméraires que de vouloir l'ouvrir; portons-la seulement avec fidélité, et reposons-nous sur cette grande parole de Dieu qui nous dit : *Demandez et vous recevrez; frappez et on vous ouvrira.*

Il y a dans le mystère de la prédestination des choses que nous ne savons pas, il y en a dont nous avons quelques conjectures, et il y en a d'autres que nous savons : ou, pour m'expliquer avec saint Ambroise et saint Prosper, il y a des propositions cachées, des propositions douteuses et des propositions certaines. Aurons-nous la persévérance finale? Dieu nous accordera-t-il la grâce d'une sainte mort? c'est ce que nous ne savons

(1) Redargui videtur præscientia Dei quam certe negare non possunt si dicatur hominibus : sive curratis, sive dormiatis quod vos præscivit Deus qui falli non potest, hoc eritis. Dolosi autem, vel imperiti est medici etiam utile medicamentum sic alligare, aut ut non prosit, aut non obsit. Sed dicendum est : sic currite ut comprehendatis, atque ut ipso cursu vestro ita vos esse præcognitos noveritis ut legitime curratis. (*Aug. ep.* I.)

pas, *propositio clausa.* C'est une lettre de cachet, nul ne peut ouvrir le sceau de l'Agneau. Après que nous avons bien vécu, couronnera-t-il ces bonnes actions de notre vie par un secours final? ou après que nous aurons mal vécu, ces mauvaises œuvres nous conduiront-elles à une dernière impénitence? c'est de quoi nous doutons, *propositio dubia*, il y a beaucoup de conjectures : mais il n'y a point de certitude. Les vraisemblances sont grandes, puisque Dieu nous avertit dans l'Ecriture, que l'on meurt pour l'ordinaire comme l'on a vécu, mais il n'y a point d'assurance; ceux qui ont vécu comme des bons, peuvent être rangés au nombre des agneaux : et ceux qui ont été d'abord des vases d'honneur peuvent enfin devenir des vases d'ignominie, *propositio dubia.* Dieu nous sauvera-t-il sans nous? et, tout maître qu'il est de sa dernière grâce, nous la donnera-t-il malgré nous? c'est ce que nous savons qu'il ne fera pas, *propositio certa.* Voilà une proposition assurée, et cela étant, attachons-nous à ce qui est certain et laissons l'incertain, ou plutôt profitons de ces conjectures, et, nous arrêtant à ce qui est assuré, réglons sur ces propositions toute la conduite de notre vie. Probablement Dieu nous fera miséricorde à la fin de nos jours, si nous vivons bien; probablement, il nous rejettera et nous abandonnera à la mort, si nous vivons mal; la chose peut n'être pas ainsi, mais il y a plus de probabilité et de vraisemblance d'un côté que d'un autre: et c'est pourquoi tout incertaine que soit notre élection en elle-même, *efforçons nous d'autant plus à l'affermir par nos bonnes œuvres* (1).

Une femme qui est grosse, je finis par cette comparaison, ne sait pas comment se forme dans ses entrailles, l'enfant qu'elle a conçu, et ne se met pas en peine de le savoir. Elle ne se fait point instruire de la manière que ses nerfs s'étendent, que ses os prennent leur dureté, que ses veines se cavent, que son cœur se meut, que ses poumons attirent l'air et le rendent, que tous ses membres se distinguent et croissent : elle songe uniquement à une chose qui lui importe infiniment plus que tout cela, je veux dire à sa propre conservation et à celle de son fruit. Voilà pourquoi elle évite autant qu'elle peut de tomber, de se trop agiter et de porter de gros fardeaux. Si les autres dansent et courent, elle se tient en repos, si les autres se jettent dans la foule, elle s'en éloigne de peur qu'on ne la blesse. Mais sait-elle si elle accouchera sans perdre la vie, elle qui en voit tant d'autres qui, après avoir pris ces mêmes précautions, ne laissent pas de mourir? Elle n'en sait rien : cependant comme elle sait qu'elle serait incomparablement plus en danger, si elle se faisait blesser dans la presse, si elle tombait rudement, ou si elle dansait et courait avec les autres, elle évite sagement tous ces périls, et, se jetant entre les bras de la Providence, elle espère que se conservant du mieux qu'elle peut, elle mettra heureusement son enfant au monde.

Nous ne savons rien, encore un coup, de ce qui nous arrivera à la fin de notre vie, et il nous importe peu de vouloir raisonner là-dessus. Mais nous savons que Jésus-Christ nous a laissé dans son Evangile de grands moyens pour ne pas tomber dans l'impénitence finale, que, pour cet effet, il nous dit *de nous éloigner de la Judée, de ne point retourner sur nos pas pour reprendre les vêtements* du vieil homme que nous avons laissés, *et de ne nous point enfuir ni en hiver, ni en un jour de sabbat, mais de le prier et d'avoir recours à sa miséricorde.* Faisons-le, chrétiens, éloignons-nous des occasions du péché, acquittons-nous fidèlement de nos plus petits devoirs, demandons instamment la grâce de persévérance, *affermissons notre élection par nos bonnes œuvres.* Agissant de la sorte, ajoute saint Pierre, *nous ne pécherons jamais; et par ce moyen Dieu nous fera entrer au royaume éternel de Notre-Seigneur*, je le souhaite. *Amen.*

(1) Sive igitur initia, sive profectus fidelium, sive usque ad finem perseverantium cogitemus, genus, nulla species cui usquam virtutis occurrit, quæ vel sine dono divinæ gratiæ, vel sine consensu nostræ voluntatis habeatur. (*D. Prosper.*, *lib.* II *de Vocat. gent.*, *c.* XXVI.)

EXORDES
ET
INTRODUCTIONS

POUR FAIRE SERVIR LES SERMONS QUE NOUS AVONS DONNÉS SOUS LE TITRE DE DISCOURS MORAUX A UN DESSEIN D'AVENT, ET AUX EVANGILES DU CAREME.

Avertissement.

Quoique cet ouvrage ne consiste presque qu'en exordes, hors quelques sermons qu'on y a ajoutés, ou d'autres auxquels on a donné plus d'étendue qu'ils n'avaient pas, il pourra cependant être d'une assez grande utilité à ceux qui le liront et reconnaîtront l'usage qu'on en peut faire.

Les différentes matières renfermées dans les

quatre tomes des Discours moraux (1), *ont toujours été regardées par leur auteur, comme pouvant servir non-seulement aux dimanches de l'année, mais encore à tous les jours de l'Avent et aux principales féries du carême : et parce que, pour l'exécution de ce dessein, il était nécessaire de démêler toutes ces matières, et de montrer précisément par quelques ouvertures, ce à quoi elles pourraient servir ; c'est ce qu'il fait dans cet ouvrage, en donnant au public des exordes et des introductions qui y conduisent. Il a déjà marqué quel serait le sujet de l'Avent, et il est même nécessaire qu'il le répète encore pour rendre les choses plus exactes et mieux suivies.*

Le sujet de cet Avent est l'idée de la perfection chrétienne que Jésus-Christ est venu enseigner aux hommes, sur ce texte de saint Paul : Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos, ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie, et juste, et pie, vivamus in hoc sæculo.

L'exorde du premier discours qui servira comme de fondement à tous les autres sermons, expliquera les différentes matières qui entreront dans cet Avent.

POUR LE PREMIER SERMON DE L'AVENT.

EXORDE.

Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri, etc. (*Tit.* I).

Jamais Dieu n'a paru plus jaloux de renfermer dans son sein ses infinies miséricordes; jamais l'homme n'a moins connu l'étendue de ses devoirs, et n'a moins reçu de grâces pour les accomplir, que dans les siècles qui ont précédé la venue de Jésus-Christ. Ces rosées célestes ne coulaient de leur source que de temps en temps; et Dieu, comme s'il en eût été avare, ne les répandait, pour ainsi parler, que goutte à goutte. Si la loi qu'il avait envoyée aux Juifs par Moïse, son serviteur, les menaçait et leur découvrait leurs désordres, elle ne les instruisait pas pleinement, dit saint Augustin, elle les conduisait par ses figures à la vérité qu'elles enveloppaient; et, en liant ces malades comme on lie des furieux, elle leur montrait le Libérateur d'Israël et le souverain médecin qui seul pouvait les instruire, les délivrer et les guérir.

Enfin, il est venu ce divin libérateur, et dès qu'il a paru sur la terre, les choses ont aussitôt changé de face. La grâce n'a plus été cachée sous une onéreuse multitude de cérémonies légales, elle s'est fait jour au travers de ces nuages épais pour paraître dans son éclat : *Apparuit.* La grâce n'a plus été renfermée dans un petit coin de terre qui seul adorait le vrai Dieu : elle s'est fait sentir et connaître à tous les hommes : *omnibus hominibus.* La grâce n'a plus été enveloppée d'ombres et de figures : dès que la vérité est sortie de la terre, elle s'est chargée de notre instruction et de notre conduite : *Erudiens nos.* Mais que nous a-t-elle appris? saint Paul l'explique en trois paroles, qui renferment de si importantes instructions, qu'elles vont faire tout le sujet de cet Avent. Elle nous a appris, dit-il, à vivre avec tempérance, avec justice et avec piété au milieu de la corruption de ce siècle. *Ut sobrie, juste et pie vivamus in hoc sæculo.*

Ce sont là les trois grandes vertus que Jésus-Christ a enseignées aux hommes; vertus qui jusqu'au temps de sa venue étaient profanées ou inconnues, mais vertus qui ont été les fruits de sa mission et les sujets de sa morale, vertus absolument nécessaires et dans la pratique desquelles consiste toute la sainteté et la perfection d'un chrétien. La piété l'attache à Dieu, la tempérance lui prescrit le légitime usage des choses extérieures, la justice le rend exact à conserver les droits d'autrui; et, quand un homme règle sa conduite sur ces trois vertus, il ne se peut faire qu'il ne soit parfait, dit saint Augustin.

Je ne pouvais donc choisir de dessein, ni plus conforme à l'esprit de l'Eglise, qui prépare ses enfants pendant ce saint temps à la venue de son époux, ni plus important en lui-même, puisqu'il renferme toute la morale de Jésus-Christ; et si vous voulez qu'outre cette idée générale, je vous marque en détail les sujets que je dois traiter, permettez qu'en prenant ces trois vertus par ordre je leur assigne à chacune leurs fonctions particulières.

C'est la piété qui nous unit à Dieu; mais, pour lui être uni, il faut être saint, lui consacrer les premières pensées de son esprit et les premiers mouvements de son cœur, accomplir sa loi par une aveugle obéissance, et lui être toujours fidèle par une heureuse persévérance dans la vertu. C'est ce que je vous ferai voir dans les cinq premiers discours.

C'est la tempérance qui nous sanctifie dans le légitime usage des choses extérieures qu'elle règle, et parce que l'on pèche contre cette vertu par l'attachement aux biens, aux honneurs, aux plaisirs et aux joies du monde, je vous montrerai dans les quatre discours suivants la nécessité et les avantages de la pauvreté, de l'humilité, de la sobriété et de la mortification chrétienne.

C'est la justice qui conserve les droits du prochain et qui lui rend ce qui lui appartient, et parce qu'elle nous impose là-dessus de très-puissants devoirs, je montrerai que vous ne devez ni irriter votre prochain par de piquantes railleries, ni l'inquiéter par des procès injustement soutenus et intentés, ni l'opprimer par des prêts usuraires ; qu'au contraire, si vous lui avez fait quelque tort, vous êtes obligés à une exacte restitution; et quand même vous ne seriez pas coupables envers lui de ces injustices, vous devez le consoler quand il est affligé, le ramener dans le bon chemin quand il s'en égare par ses péchés, et l'assister de vos aumônes quand il est pauvre : c'est par là que je finirai tout ce que j'ai à dire sur ce sujet.

Commençons par la sainteté chrétienne, car c'est la première leçon que la grâce de ce divin Sauveur nous fait, et la fin de son incarnation. Il nous apprend à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, afin de vivre

(1) Ces quatre tomes sont compris dans le présent vol.

avec piété dans le monde: *Erudiens nos..... ut pie vivamus in hoc sæculo.* Mais où la trouverons-nous cette sainteté? cherchons-la dans Dieu même qui en est le principe, le modèle et la récompense, et qui par ces trois raisons nous oblige et nous apprend à être saints. Comme cette matière est vaste et importante, je vous entretiendrai aujourd'hui de la première de ces raisons, me réservant à vous parler demain des deux autres. Dieu nous oblige d'être saints, comme étant le principe de notre sainteté, parce qu'en cette qualité il nous donne les secours nécessaires pour l'acquérir, et que rien ne nous empêche de l'embrasser. Etablissons bien cette première proposition qui servira de fondement à tous nos discours, et demandons les lumières du Saint-Esprit par, etc. *Ave, Maria.*

La preuve de cette proposition dépend de l'éclaircissement de trois importantes vérités, qui feront tout le sujet de ce discours. La volonté de Dieu et le grand dessein qu'il a sur nous est notre sanctification. Voilà la première et mon premier point. Cette volonté de Dieu n'étant ni partagée ni stérile, la voie de la sainteté est si publique et ouverte à tant de conditions, qu'il n'y a aucun chrétien qui, dans quelque état qu'il soit, ne reçoive les grâces nécessaires pour être un grand saint. Voilà la seconde vérité et le second point de ce discours. Par rapport à ces grâces il ne tient qu'à un homme d'être saint, et malgré la faiblesse et la corruption de sa nature, il trouve même plus de facilité et de douceur à le devenir, qu'il n'en trouve à être méchant et à se perdre. Voilà la troisième vérité et le troisième point de ce discours.

Ce ne sont, chrétiens, ni, etc., *col.* 162.

POUR LE SECOND SERMON DE L'AVENT.

EXORDE.

Apparuit gratia Dei, etc.

Le plus grand malheur qui puisse nous arriver en ce monde, est de nous former une fausse idée de la grâce de Dieu et de la qualité de nos devoirs. Il est vrai que depuis le péché du premier homme, notre nature est devenue si faible, qu'elle ne peut se soutenir par ses propres forces; et même la voie de la sainteté est si étroite, si obscure et si difficile à reconnaître, qu'à moins d'avoir un guide fidèle qui nous la découvre, il est impossible d'y marcher. Mais prenons garde aussi, chrétiens, que si cette faiblesse a sujet de nous humilier et de nous faire reconnaître l'extrême besoin que nous avons de la grâce de Jésus-Christ, elle ne doit jamais nous servir de prétexte pour entretenir nos désordres, et nous empêcher d'arriver à la perfection à laquelle ce Dieu nous appelle. Reconnaissons la nécessité de la grâce, à la bonne heure: mais ne désespérons jamais de sa force; et, en considérant combien est grande la fragilité de notre nature, jetons les yeux sur celui qui est venu à son secours.

Car quelle serait notre erreur, disait autrefois le bienheureux Alger (*Algerus tract. de Sacram. cap.* 21), si, ou par une dangereuse tentation du démon, ou par la propre corruption de notre cœur, nous donnions des bornes à la grâce de Dieu pour nous dispenser d'obéir à ses saints mouvements? si nous nous imaginions que nos ennemis sont plus forts pour nous perdre, que Jesus-Christ ne l'est pour nous sauver, et qu'étant capables de tomber par nous-mêmes, nous ne pouvons trouver de main charitable qui nous relève? Ce n'est pas de la sorte que saint Paul l'a entendu, quand il a dit que *là où il y a eu une abondance de péché, il y a eu aussi une surabondance de grâce,* nous apprenant par ces belles paroles que la miséricorde de notre divin libérateur est plus forte pour nous donner la vie, que la malice du péché ne l'a été pour nous jeter dans un abîme de perdition et de mort. C'est pourquoi, conclut-il, ne craignons plus d'embrasser la vertu, et d'aspirer à la perfection chrétienne, puisque nous trouvons dans Jésus-Christ toutes les grâces nécessaires pour l'accomplissement de nos devoirs, et que par le secours de celui qui peut tout, nous sommes en état de faire tout le bien que nous voulons: *Non est ergo metuenda bene operandi necessitas, quibus in Deo tanta ipsius necessitatis est facultas, ut quidquid boni voluerimus, per eum qui omnia potest, possimus.*

O la belle conclusion! o l'importante moralité qu'elle renferme! je n'ai qu'à la suivre pour continuer mon dessein, et vous faire connaître par quelles raisons vous êtes obligés d'acquérir la sainteté et la perfection chrétienne. Je montrai hier que Dieu vous donne pour cet effet les grâces qui vous sont nécessaires, et que depuis qu'il a fait pour vous ce qu'il a fait, vous êtes malgré votre faiblesse même tout-puissants dans celui qui vous fortifie.

Il n'y aurait que deux choses qui pourraient vous décourager: l'une, si vous ne connaissiez pas en quoi la vraie sainteté consiste, et l'autre, si vous ne saviez pas quel est l'avantage et le bonheur d'être saint. Or, je vous ai dit d'abord en passant, et je m'engage à le prouver plus au long, que Jésus-Christ notre Sauveur a paru sur la terre pour nous donner des sentiments contraires et lever ces deux grands obstacles: *Apparuit gratia*, etc. Comment cela? c'est que Jésus-Christ est devenu par son incarnation le modèle de notre sainteté et que depuis qu'il nous a proposé son innocente vie pour servir de règle à la nôtre, rien ne nous empêche de discerner la vraie sainteté d'avec la fausse, ce sera le sujet de mon premier point. C'est que Jésus-Christ par ses promesses s'est engagé de donner de grandes récompenses à la sainteté, et qu'en vertu de cet engagement, il a levé toutes les difficultés qu'on peut trouver à être saints; ce sera le sujet de mon second point. Jésus-Christ s'est montré, Jesus-Christ a parlé, et c'est par là qu'il nous a appris deux choses, je veux dire en quoi la vraie sainteté consiste, et quelle en est la récompense: *Erudiens nos.* Il nous l'a découvert pour prévenir nos égarements, il

s'est engagé de la récompenser pour animer notre langueur : examinons ces deux choses dans la suite de ce discours, et pour obtenir du Saint-Esprit la grâce de les bien comprendre, adressons-nous à la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Quand Dieu s'est fait homme, la sainteté était presque inconnue aux hommes, *col.* 172.

PREMIER POINT.

Comme le nouveau Testament est non-seulement l'accomplissement des prophéties de l'ancien, mais encore, selon l'exposition de saint Jean Chrysostome, la démonstration de toutes les promesses que Dieu avait autrefois faites aux hommes par ses prophètes, et qui ont été renouvelées par Jésus-Christ même, il était juste que n'étant venu sur la terre que pour leur inspirer la sainteté, et leur en faire connaître les véritables caractères, il levât toutes les difficultés qu'il y a à l'acquérir, par la grandeur des récompenses qui sont réservées à ceux qui la possèdent.

C'est aussi ce qu'il a fait, en montrant d'un côté aux hommes la difficulté de la vertu, et de l'autre la couronne qui l'attend; en leur proposant la pauvreté, la mortification, la pénitence, le crucifiement du vieil homme, la pureté du cœur, l'amour des persécutions et des croix comme autant de béatitudes ; mais en leur disant en même temps de prendre courage et de se réjouir, parce que leur récompense sera grande dans le ciel. Car c'est ainsi, dit un Père, que Jésus-Christ sachant que les hommes sont naturellement intéressés, a bien voulu flatter leur passion jusqu'à leur montrer la beauté du lieu où la vertu réside, afin que la félicité qui leur est promise en l'autre vie fût comme un puissant attrait qui les engageât à se faire en celle-ci la violence nécessaire pour l'acquérir.

On trouvera le reste, *col.* 180 *et suiv.*

POUR LE TROISIÈME SERMON DE L'AVENT.

EXORDE.

Apparuit gratia Dei, etc.

Après vous avoir représenté dans les deux discours précédents, l'indispensable obligation que vous avez de travailler à votre sainteté, et de vivre, comme dit saint Paul, avec piété dans ce monde, il s'agit à présent, chrétiens, de savoir en quoi cette piété consiste et ce que vous devez faire avant toutes choses pour être saints. En effet, ce ne serait traiter qu'une partie de son sujet, si après vous avoir dit que Dieu vous donne les grâces nécessaires à l'accomplissement de ce grand dessein; si après vous avoir montré qu'il a voulu par son incarnation devenir même le modèle de votre sainteté, et qu'il s'est engagé de la récompenser de la vie éternelle, on en demeurait là sans vous expliquer quels en sont les marques, les commencements et les caractères. Or, j'apprends de Jésus-Christ et de tous les Pères, que ce commencement de la sainteté, et la voie par laquelle elle entre dans une âme, c'est la bonne pensée et le pieux mouvement d'un cœur qui s'attache à Dieu, et qui ménage cette première préparation de la grâce.

La sainteté est la grande obligation de tous les hommes : mais elle commence par la pureté et l'innocence de la pensée. C'est la sainteté qui rend à Dieu ce témoignage de louange qu'il exige de tous les chrétiens, mais c'est la pensée, dit le prophète-roi, qui lui fait la première une confession si digne de sa grandeur : *Cogitatio hominis confitebitur* : et quand même l'homme, après avoir donné à des objets profanes les premiers mouvements de son esprit et de son cœur, retourne à celui auquel il doit se consacrer tout entier, ce sont, ajoute-t-il, le reste de ses péchés qui font des jours de triomphe et de fête. *Et reliquiæ cogitationum diem festum agent tibi.*

Comme le péché commence par une mauvaise suggestion, qui vient du démon, de la chair et du monde, aussi la sainteté commence par une bonne pensée que Dieu nous inspire, et qui, quoiqu'elle vienne de lui seul, ne laisse pas de faire le bonheur de la terre qui reçoit cette divine semence, je veux dire du cœur qui en profite par le consentement qu'il y apporte.

D'où vous voyez, messieurs, que la première obligation d'un chrétien est de consacrer à Dieu les pensées de son esprit et les mouvements de son cœur, s'il veut lui être uni par cette piété qu'il doit avoir, comme dit saint Paul, au milieu de la corruption du monde. Mais, parce que ces bonnes pensées sont souvent étouffées par de mauvaises, ou que d'autres, vagues et inutiles, dissipent notre cœur, demandons au Saint-Esprit qu'il nous enseigne les moyens de les combattre pour coopérer à ses saintes inspirations, et nous sanctifier par le bon usage que nous sommes obligés d'en faire. C'est la grâce que, etc., *Ave.*

Ce que la racine est à l'arbre, le cœur l'est à l'homme : ce que le bon et le mauvais suc est à la racine qui l'attire, les bonnes ou les mauvaises pensées le sont au cœur qui les reçoit et qui s'en nourrit (*Bern. tract. de Pœnit.* c. 19). Si cet arbre est bon, c'est la bonne résolution qui en est le tronc, c'est la simplicité qui en fait la droiture, ce sont les vertus théologales qui en font la hauteur, ce sont les œuvres saintes qui en sont les fruits; mais la pureté du cœur en est la racine, et les bonnes pensées en sont la séve, dit excellemment saint Bernard.

Ainsi comme toute l'application d'un bon jardinier est d'arracher les mauvais arbres, de transplanter ceux qui sont inutiles, et d'en mettre de bons dans une bonne terre : de même l'une des principales fins de l'incarnation de Jésus-Christ a été de nous fournir les moyens de purifier nos cœurs des mauvaises pensées, d'en éloigner les inutiles, et de ne nous entretenir que de bonnes : *Apparuit gratia Dei*, etc.

Avons-nous de mauvaises pensées, elles nous corrompent. En avons-nous de vagues et d'inutiles ? elles nous dissipent. En avons-nous de bonnes ? elles nous sanctifient. Je

me trompe, elles nous produisent ces effets qui dépendent du consentement que nous leur donnons : et c'est la raison pour laquelle nous ne devons pas les recevoir toutes indifféremment, si nous voulons vivre avec piété dans ce monde, *ut pie vivamus in hoc sæculo.*

Nous avons pour cet effet besoin de trois choses , etc.; *col.* 300.

POUR LE QUATRIEME SERMON DE L'AVENT.

EXORDE.

Apparuit gratia Dei, etc.

Quoique la sainteté de l'homme soit un écoulement de celle qui est en Dieu, et que la créature raisonnable ne soit plus ou moins sainte, qu'à proportion qu'elle approche plus ou moins de cet auguste original , il est cependant certain, selon les principes de la théologie, que ces deux espèces de sainteté sont très-opposées en plusieurs choses, et qu'en parlant de celle des hommes, il en faut juger autrement que de celle qui est en Dieu.

La sainteté de Dieu est une sainteté essentielle et absolue, celle des hommes n'est qu'une sainteté dépendante et accidentelle. La sainteté de Dieu est éternelle et immuable; celle des hommes est temporelle et changeante. La sainteté de Dieu est toujours la même, incapable de diminution ou d'accroissement, celle des hommes a ses chutes et ses progrès, ses degrés, et, comme dit saint Augustin, ses âges.

Mais ce qu'il y a de plus considérable , c'est que la sainteté de Dieu étant une sainteté primitive, essentielle, immuable, uniforme et éternelle, elle consiste dans l'accomplissement de sa volonté; au lieu que la nôtre étant une sainteté participée, accidentelle, fragile et dépendante, elle ne peut subsister que par une parfaite et entière sujétion aux commandements de Dieu. Dieu est saint en faisant ce qu'il veut, parce que sa volonté est par elle-même droite, absolue et juste ; et les hommes ne sont saints qu'en ne faisant pas ce qu'ils voudraient bien faire, parce qu'ils n'ont qu'une volonté inégale, déréglée et mauvaise. Or il est raisonnable que ce qui est droit serve de règle à ce qui ne l'est pas, que ce qui est dépendant, sujet au vice et à l'inconstance, se conforme à une perfection absolue, substantielle et essentiellement bonne.

Par ce principe, la sainteté de l'homme, dit Guillaume de Paris, après saint Augustin, consiste dans son obéissance à tout ce que Dieu lui ordonne, et dans un volontaire assujettissement à sa loi ; en sorte que si vous me demandez comment il peut être saint et heureux, je n'ai qu'à vous répondre, avec Jésus-Christ, qu'il lui suffit de considérer ce qui est dans la loi, et de le réduire en pratique : *Sa volonté*, dit saint Jean, *est qu'il garde ses commandements.* Veut-il se mettre en état de corriger les désordres de sa jeunesse? *qu'il écoute ce que Dieu lui enseigne*, dit David, *et qu'il se fasse un devoir de l'accomplir.* Enfin veut-il jouir de la vie éternelle , qui est la dernière récompense de la sainteté? *qu'il observe les commandements du Seigneur*, ajoute-t-il, *et il sera sauvé.* Obéissance chrétienne, qui fais le mérite et le bonheur de l'homme, tu seras donc aujourd'hui le sujet de ce discours, après que j'aurai imploré le secours de cette créature fidèle et soumise, qui, pour avoir consenti à tout ce que Dieu demandait d'elle, mérita de recevoir Dieu même dans son chaste sein, lorsqu'un ange lui dit : *Ave.*

Si j'entreprends de vous parler aujourd'hui de l'obéissance que demande, comme vous venez de voir, la sainteté d'un chrétien, ne croyez pas que je veuille vous parler de cette obéissance religieuse que certaines âmes qui aspirent à la plus haute perfection embrassent par état et par vœu. Je parle en général de l'obéissance chrétienne, qui consiste dans une parfaite soumission à la loi de Dieu et à tout ce qu'il nous commande par lui-même ou par ses ministres , comme absolument nécessaire pour vivre avec piété au milieu de la corruption de ce siècle : *Ut pie vivamus in hoc sæculo.*

Or, selon l'Ecriture, trois choses font l'essence et le vrai caractère de cette obéissance. 1° Elle doit être raisonnable et sincère : *Rationabile obsequium vestrum* (*Rom.* , XII) ; 2° elle doit être absolue et entière : *In omnibus obedientes sitis* (II *Cor.*); 3° elle doit être chaste, pure et animée par la charité : *Animas vestras castificantes in obedientia charitatis* (I *Petr.*, I) ; je m'explique.

Pour observer comme il faut les commandements de Dieu, et recueillir le fruit de son obéissance, trois choses sont nécessaires : il faut s'instruire de bonne foi de ce que l'on doit faire et de ce que l'on ne doit pas faire, autrement ce ne serait qu'une obéissance pointilleuse ou stupide. Il faut s'acquitter généralement et sans restriction, etc. (premier point). *col.* 243; chercher un guide fidèle et s'informer, etc., *col.* 244. Puisque Jésus Christ dit dans l'Evangile, etc. (second point), *col.* 248. L'obéissance et l'amour qui peuvent être partagés , *col.* 252.

POUR LE CINQUIÈME SERMON DE L'AVENT.

EXORDE.

Apparuit gratia Dei, etc.

Bien commencer et bien finir sont les deux termes de la vie chrétienne et la grande occupation d'une âme qui veut se consacrer tout entière à Dieu. Mais j'apprends de saint Grégoire qu'il arrive souvent qu'on commence bien et que l'on finit très-mal, que, souvent, après avoir mené une vie sainte et irrépréhensible, on s'engage insensiblement dans de grands désordres, après avoir vécu en apôtre, on meurt en Judas, et que celui qui aura d'abord sacrifié au vrai Dieu avec un esprit de piété et de sagesse, comme un autre Salomon, s'abandonnant ensuite à l'impureté de ses désirs , tombe souvent dans une idolâtrie et une impiété secrète.

Telle est la faiblesse de notre nature corrompue : et tel est aussi, ô mon Dieu, le redoutable jugement de votre justice sur les enfants des hommes. Tous les vaisseaux qui cinglent heureusement en pleine mer, n'arrivent pas également au port : après avoir surmonté les plus fâcheux orages, on les voit quelquefois périr au milieu d'une eau tranquille et échouer inopinément sur un banc de sable. Toutes les vignes qui sont en fleur et qui font naître l'espérance d'une abondante récolte ne sont pas toutes chargées de raisins, et les raisins mêmes dont elles sont chargées sont si tendres, que la moindre intempérie de l'air peut les empêcher de venir en maturité ; c'est-à-dire tous que les chrétiens qui mènent d'abord une vie sainte, ne demeurent pas toujours dans ce bienheureux état : souvent ils échouent presque au port, souvent ils laissent tomber leurs fleurs et leurs fruits, et, après avoir bien commencé par le mouvement du Saint-Esprit, ils finissent mal, par un effet de leur lâcheté et de leur inconstance.

Cependant que sert-il à un homme d'avoir embrassé la sainteté et de la perdre? d'avoir porté pendant quelque temps un trésor de mérites et de vertus dans un vaisseau fragile, et de le laisser périr pour n'avoir pas pris les sages précautions que demande une fidèle persévérance dans la grâce?

Notre divin Sauveur, qui est venu nous apprendre comment nous pouvons vivre saintement dans ce monde, s'est principalement appliqué à nous faire connaître la nécessité et les avantages de cette vertu qui fait le mérite d'une sainte vie. Ecoutez comme en parle l'apôtre saint Pierre : *Dieu*, dit-il, *qui est un Dieu de toute grâce, et qui nous a appelés en Jésus-Christ son Fils, à son éternelle gloire, nous fortifiera par sa miséricorde dans nos petits combats, nous perfectionnera et nous affermira dans la pratique de la vertu : Deus omnis gratiæ qui vocavit nos in æternam gloriam suam in Christo Jesu modicum passo, ipse perficiet, consummabit solidabitque.* Heureux celui qui coopérera fidèlement à une si précieuse grâce, et qui, persévérant dans le bien, recueillera le fruit de ses vertus. Si nous sommes unis à Dieu par la sainteté que le Saint-Esprit forme dans nos âmes ; si les bonnes pensées de notre esprit et les pieux mouvements de notre cœur entretiennent cette sainteté et la nourrissent; si un parfait assujettissement à la loi de Dieu la soutient, il est certain qu'une fidèle et heureuse persévérance lui donne sa dernière perfection.

C'est aussi ce qui m'a déterminé à vous montrer aujourd'hui deux choses qui feront tout le partage de ce discours : la première, que l'obligation générale et indispensable de tous les chrétiens est de persévérer dans la grâce qu'ils ont reçue, et la seconde, que Jésus-Christ est venu au monde pour leur apprendre comment ils peuvent acquérir une persévérance si nécessaire. Quelle est la nécessité et quels sont les avantages de la persévérance chrétienne, c'est ce que vous verrez dans mon premier point. Quels sont les moyens que Jésus-Christ nous a enseignés pour l'acquérir, c'est ce que je vous montrerai dans le second. Demandons pour l'un et pour l'autre la grâce du Saint-Esprit, par, etc. *Ave.*

SECOND POINT.

L'homme porte dans l'Ecriture trois sortes de noms, celui de fidèle, etc., *col.* 637.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

Euntes, renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis Cæci vident, claudi ambulant : et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me

Allez, rapportez à Jean ce que vous avez entendu et vu. Ceux qui étaient aveugles voient, ceux qui étaient boiteux marchent, et bienheureux est celui à qui je ne serai pas un sujet de scandale (*S. Matth.*, *ch.* XI).

C'est donc là, chrétiens, tout le fruit que Jésus-Christ prétend retirer de ses miracles, et à quoi se termine la reconnaissance qu'il veut que nous ayons de ses bienfaits : mais c'est là aussi ce qui nous doit étonner davantage, et ce que nous ne pouvons jamais assez comprendre. Que Jésus-Christ donne aux députés de Jean-Baptiste toutes les marques de sa divinité et de la vérité de sa mission ; qu'il se serve de ses miracles comme du témoignage le plus sensible pour leur faire connaître qu'il est ce Messie attendu depuis tant de siècles ; qu'il leur dise, pour cet effet, de s'en rapporter à ce qu'ils ont entendu et vu, soumettant, pour ainsi dire, la foi de sa divinité à l'expérience de leurs sens ; j'admire à la vérité sa condescendance à permettre qu'ils aient recours à ces preuves ; mais c'est cette même condescendance qui m'édifie, qui m'affermit dans ma créance et qui me console. Il n'en est pas ainsi quand j'apprends que ce même Dieu semble ne demander pour tout le fruit de tant de miracles, sinon qu'on ne se scandalise pas de lui, qu'il ne serve de pierre d'achoppement et ne soit occasion de chute à personne. Car, quelle apparence que des actions si saintes, si augustes, si propres à inspirer la foi et le respect pussent produire des effets si contraires ; que le malade méprisât son médecin ; que les sourds, les lépreux, les morts se choquassent de la charité de leur bienfaiteur ; que les ignorants et les pauvres qui sont éclairés des plus pures lumières de l'Evangile, rougissent de suivre celui dont ils les ont reçues?

Cependant vous l'avez dit, ô mon Dieu, et vos paroles sont la vérité même. Vous, à qui seul appartient de voir jusqu'où va l'aveuglement de notre esprit et la corruption de notre cœur, vous l'avez dit : et comme si ce n'était pas le plus grand de tous les malheurs de ne pas adorer votre divinité au travers des humiliations de votre chair, vous avez voulu canoniser et appeler bienheureux celui à qui vous ne serez pas une occasion de scandale : *Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.*

Etrange espèce de béatitude, qui mérite bien que nous en considérions attentivement

tous les avantages; ou plutôt étrange condamnation de ces âmes infidèles et lâches, qui se scandalisent encore aujourd'hui de la morale, de la doctrine et de l'état de Jésus-Christ !

Le malade ne se connaît jamais bien, dit saint Augustin (*in Ps.* XLIII); mais le médecin qui lui tâte le pouls, connaît la nature de son mal et les remèdes qui lui sont propres. Apprenons aujourd'hui de Jésus-Christ ceux dont nous avons besoin, et disons avec respect à sa sainte Mère : *Ave, Maria.*

J'apprends des évangélistes que trois sortes de personnes se sont principalement scandalisées de Jésus-Christ : les pharisiens, les Capharnaïtes et ses disciples mêmes. Les pharisiens l'ont méprisé et ne l'ont pu souffrir : les Capharnaïtes l'ont écouté froidement et n'ont pu se résoudre à le croire : ses disciples l'ont abandonné dans les douleurs, et n'ont pas eu le courage de le suivre.

Quelle étrange inégalité de conduite et quelle épouvantable bizarrerie ! Les pharisiens, qui étaient plus habiles que les autres, et qui savaient les promesses que Dieu avait faites à son peuple par ses prophètes de lui envoyer son Fils, l'avaient demandé avec empressement. Les Capharnaïtes, qui lui avaient vu faire quantité de miracles, avaient été persuadés de sa divinité; et les disciples qu'il avait choisis comme les dépositaires de ses secrets et les compagnons de ses voyages, lui avaient juré une inviolable fidélité; et cependant, malgré ces empressements, malgré ces preuves, malgré ces engagements, il a été aux uns et aux autres un sujet de chute et de scandale. Les pharisiens se sont scandalisés de lui par un esprit d'orgueil, les capharnaïtes par un principe d'infidélité, les disciples par un effet de leur lâcheté et de leur faiblesse. C'est pourquoi, se voyant exposé aux outrages des uns et des autres, c'est à bon droit qu'il appelle bienheureux celui qui ne le regardera pas comme un objet de son scandale : *Et beatus qui non fuerit scandalizatus in me.*

Comme ce péché est passé d'eux jusqu'à nous, je m'arrête à cette importante instruction que Jésus-Christ nous fait, afin de ne point tomber dans une apostasie aussi criminelle et aussi énorme qu'est celle-là. Je dis criminelle et énorme, puisqu'on ne peut se scandaliser de Jésus-Christ, que ce scandale ne soit presque toujours accompagné de trois grands péchés, je veux dire ou d'orgueil, comme dans les pharisiens, ou d'infidélité, comme dans les Capharnaïtes, ou de lâcheté, comme dans les disciples. Parmi les chrétiens, il y en a encore aujourd'hui qui se soulèvent contre la pureté de sa morale; il y en a encore aujourd'hui qui combattent les vérités de sa religion, il y en a encore aujourd'hui qui le renoncent dans ses persécutions et dans ses douleurs. Or, ce scandale est un effet d'orgueil et d'amour-propre dans les premiers, d'infidélité et d'indocilité dans les seconds, de lâcheté et d'ingratitude dans les troisièmes, comme vous allez voir dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Pour vous faire comprendre qu'on ne peut se scandaliser de Jésus Christ que par un principe d'orgueil et d'amour-propre, il est nécessaire de vous expliquer avant toutes choses quelle est la nature de ce scandale, et de vous apprendre en quoi il consiste. Saint Augustin, qui a si judicieusement distingué toutes les passions des hommes, et les différents caractères de leurs vices, dit que celui-ci est comme une espèce de désertion de Jésus-Christ ou de son Eglise, une confusion secrète que l'on a d'embrasser son parti, une opposition formelle à sa vie, à ses actions, à ses loix, une honte criminelle de l'avoir suivi, et une résolution opiniâtre de ne le plus suivre, comme si sa personne attirait du mépris à ceux qui s'attachent à elle; comme si son état avait quelque chose de rebutant et d'infâme; comme si ses discours, ses humiliations et sa vie étaient autant de sujets de mauvais exemples.

Se scandaliser de Jésus-Christ, c'est, dit-il, faire une espèce de schisme en se séparant de son corps ou de son esprit, c'est l'accompagner avec joie quand il se transfigure sur le Thabor, parce que son humanité honorée y répand certain rayon de gloire, qui brille sur ceux qui le suivent, et se retire adroitement quand il monte sur le Calvaire, parce que cette même humanité y est traitée avec tant d'ignominie, que ceux qui font état de lui appartenir en sont convertis. En un mot, c'est s'approcher de lui avec respect, quand il échauffe et qu'il brille, et se retirer par intérêt, quand cet éclat découvre trop les désordres d'une vie corrompue, ou que cette ardeur nuit aux passions du vieil homme; à peu près, dit saint Augustin, comme ceux qui s'exposent avec plaisir aux rayons du soleil, quand ils en sont doucement échauffés, mais qui savent aussi s'en éloigner, quand, par une violente impression de sa chaleur, il les incommode et les brûle.

Telle fut autrefois la maligne politique des pharisiens, et l'artificieuse conduite des Juifs. Jésus-Christ leur donnait toutes les preuves qu'ils pouvaient souhaiter pour autoriser la vérité de sa mission; il leur faisait visiblement connaître qu'il était le Messie attendu depuis tant de siècles : il prêchait dans les synagogues, il leur expliquait les Ecritures dans un âge fort tendre, et sans avoir eu la moindre connaissance des lettres humaines; jusque-là qu'ils s'écriaient par admiration : *Comment cet homme peut-il savoir tant de choses, vu qu'il ne les a apprises de personne?* Il n'y avait rien que d'édifiant dans ses mœurs, et de charitable dans sa conduite; il faisait du bien partout où il passait, et guérissait tous les malades qui se présentaient à lui; et cependant, malgré tant de témoignages, ces esprits préoccupés ne le pouvaient souffrir, et ne le traitaient qu'avec le dernier mépris.

D'où pouvait venir une prévention si mal fondée et un si injurieux scandale? était-ce

de leur ignorance? mais ils étaient fort habiles dans la tradition de leurs Pères; ils savaient l'Ecriture à fond, et, quelque corrompu que fût leur cœur, ils distinguaient en Jésus-Christ tous les caractères du Messie : était-ce du peu de rapport qu'ils trouvaient entre ses actions et sa doctrine? mais il s'exposait à leurs plus rigoureuses censures. Ce qu'il disait, il le disait en public? ce qu'il faisait, il le faisait à la vue de tout le monde? et, sûr de son innocence, il leur demandait : *Qui d'eux l'accuserait du moindre péché.*

Quelle pouvait donc être la cause d'un si injuste scandale? n'en cherchons point d'autre que leur orgueil. Ils espéraient que ce libérateur d'Israël, si souvent promis, les tirerait de la dure domination des Romains; ils s'en étaient fait, par rapport à leurs passions, une si haute idée, qu'ils s'en sont scandalisés dès qu'il n'y a pas répondu. Car, quels hommages n'eussent-ils pas rendus à ce nouveau roi, s'il avait paru dans toute la majesté de sa gloire, et avec quel empressement n'eussent-ils pas demandé les premières places de son royaume? Mais, parce qu'il était né d'une famille obscure, parce qu'il menait une vie humiliée et pauvre, et qu'il ne faisait rien de ce qu'ils s'étaient promis, il était, dit saint Augustin, incommode à leur orgueil, qui le regardait comme une occasion de scandale.

C'est pourquoi ne nous étonnons pas s'ils empoisonnaient ses paroles, s'ils le méprisaient, et lui ôtaient la gloire qu'il devait recevoir de tant d'actions qu'il n'appartient qu'à un Dieu de faire. Tantôt ils niaient impudemment celles dont ils n'étaient pas témoins, tantôt ils attribuaient à son commerce avec le prince des démons celles qu'ils ne pouvaient s'empêcher de voir; quelquefois ils prenaient à partie les malades qu'il guérissait, et persécutaient impitoyablement les morts auxquels il avait rendu la vie. En un mot, quelque artificieux qu'ils fussent, ils ne pouvaient dissimuler leurs passions et leur haine; et, quand on leur parlait avantageusement de lui, ils n'avaient point d'autre réponse que celle-ci : *C'est le fils d'un charpentier, nous connaissons son père et sa mère, ses frères et ses sœurs sont parmi nous.*

Or, chrétiens, c'est sur ce grand article que nous devons nous examiner, et voir, comme dit saint Jérôme, si ce scandale des pharisiens n'est point passé d'eux jusqu'à nous. Ce sujet d'examen vous paraîtra sans doute étrange, et il n'est pas que vous ne vous flattiez déjà par avance de la bonté de votre cœur, en vous croyant éloignés d'un péché si contraire à cette profonde vénération que vous avez pour la personne et les maximes de Jésus-Christ : mais, hélas! ce Dieu, comme remarque saint Augustin, est encore aujourd'hui un sujet de scandale à une infinité de chrétiens, qui, quoique extérieurement fidèles, ne peuvent souffrir sa vie humiliée et pauvre : et, si vous en cherchez la véritable raison, vous trouverez, comme lui, que ce scandale n'est qu'un effet de leur orgueil.

Ce Père remarque fort à propos que ce qui a empêché la plupart des grands du monde dans les siècles idolâtres, et principalement les plus sages d'entre eux, d'embrasser notre religion, n'a été que l'état humiliant de Jésus-Christ. Ils ont d'abord écouté avec étonnement et respect ces premières paroles de saint Jean : *Le Verbe était au commencement, ce Verbe était avec Dieu, il était Dieu même, et c'est par lui que toutes choses ont été faites.* Mais quand ils ont poussé plus avant, et qu'ils ont appris que *ce Verbe s'était fait chair, qu'il avait habité parmi nous*, que ceux même qui étaient les plus intéressés à le recevoir, l'avaient méprisé, *et sui eum non receperunt*, ils se sont scandalisés de ce Verbe divin, et n'ont pas voulu le reconnaître. Il est vrai qu'ils ont bien pu concevoir quelque chose de ce Verbe, puisque, selon ce grand docteur, les platoniciens ont connu sa consubstantialité avec son Père; mais ils ne l'ont pu voir que de loin : *Illud potuerunt videre quod est, sed viderunt de longe* (*Aug. in Evan. Joan., tract.* 2), parce que leur orgueil avait mis un impénétrable chaos entre ce Dieu et eux, qu'ils ont eu honte d'avouer ses anéantissements, qu'ils les ont rejetés comme indignes de son état, et que sa croix leur est devenue vile et méprisable.

Or, ce scandale, ajoute saint Augustin, est encore aujourd'hui celui de la plupart des fidèles, et, s'il ne produit pas au dehors les mêmes désordres, il vient toujours d'une même cause. En effet, si nous pouvions trouver dans la vie de ce Dieu de quoi justifier notre ambition, notre mollesse, l'amour de nous-mêmes, cet insatiable désir que nous avons de l'honneur et de l'indépendance; ne le suivrions-nous pas avec joie, et ne nous tiendrions-nous pas heureux d'avoir dans un si grand roi, un si glorieux modèle? mais parce que nous trouvons dans sa personne et dans sa conduite toutes les vertus opposées à nos péchés, parce que la voie par laquelle nous devons aller à lui est l'humilité, parce que la pauvreté, les persécutions, les opprobres, le renoncement et la haine de nous-mêmes, font ces sentiers difficiles et obscurs qui nous y conduisent et nous le font voir de près, tel qu'il est, nous nous scandalisons de cette humilité, de cette pauvreté, de cette patience, dans les persécutions et les opprobres; et Jésus-Christ qui n'est venu dans le monde, que pour épouser ces vertus en épousant notre nature, nous est lui-même un sujet de scandale. *O sapientia superba irridens crucifixum Christum! ipse est quem longe vidisti.* O insolente et orgueilleuse sagesse des hommes, c'est ainsi que tu t'es moquée de Jésus-Christ, c'est ainsi que tu as méprisé sa croix et ses ignominies; c'est ainsi que tu n'as vu que de loin celui qui t'aurait pu voir de près, si tu avais eu assez de religion pour ne te point choquer de ces mystères. Hélas! chrétiens, faut-il que nous soyons venus jusqu'à ce point d'endurcissement, que de mépriser ce que nous devons admirer et aimer davantage dans Jésus-Christ?

Il semble que notre orgueil ait tâché par là de se venger de l'humilité et des autres vertus de notre Dieu. Une des fins que Jésus-Christ s'est proposée en venant au monde, a été d'en condamner les pernicieuses maximes. Ce monde aimait les dignités, les honneurs, les préséances, l'éclat, et il a voulu naître dans une étable découverte, vivre dans la boutique d'un artisan et se cacher aux yeux des hommes. Que c'eût été un agréable spectacle de le voir couvert de pourpre, assis sur le trône de ses pères, jouissant de tous les droits de sa naissance! Il eût paru revêtu de cette puissance, de cette dignité, de cette gloire, s'il ne les avait jugées indignes de lui et des siens. C'est pourquoi il les a rejetées, les rejetant il les a condamnées, les condamnant il les a jugées plus propres aux démons et aux infidèles qu'à des personnes séparées de la terre et animées de l'esprit de Dieu.

Mais qu'a fait le monde? il a voulu se venger d'un scandale par un autre scandale, en corrigeant ce jugement de Jésus-Christ par un jugement tout contraire. Ce Dieu, a-t-il dit, a rendu odieux et méprisables mes biens, mes grandeurs et mes plaisirs; et moi à mon tour je répandrai un caractère d'ignominie sur cette pauvreté, cette humilité et cette pénitence qu'il commande. Il a rejeté ce que j'aimais, je rejetterai ce qu'il aime; il a condamné ce que j'estimais, j'estimerai ce qu'il condamne; il n'a pas voulu me suivre, je me ferai une loi de ne le point imiter.

Que ce scandale est criminel et énorme! La grâce et la miséricorde de Dieu n'a jamais paru davantage que dans l'incarnation de son Fils unique qui, demeurant toujours immuable, s'est revêtu de notre nature et nous a ouvert, pour aller jusqu'à lui, une voie injurieuse en quelque manière à sa gloire, mais qui n'a tourné qu'à notre avantage (1). Pour répondre à une si grande faveur, nous devions la reconnaître par notre humilité; car, qu'y a-t-il de plus raisonnable, que de ce qu'un homme s'humilie, quand un Dieu s'anéantit? et cependant c'est contre ce mystère que notre orgueil s'est soulevé, et c'est par ce même principe que rien n'est plus odieux que notre rébellion et notre scandale. Après qu'un Dieu a fait tant de choses pour notre bien, après qu'il s'est abaissé et appauvri pour nous élever et nous enrichir, qui n'eût cru avec saint Léon, que l'humilité ne serait plus méprisée par aucun riche, et ne deviendrait plus un sujet de confusion à aucun grand de la terre, puisque l'homme ne pouvait jamais arriver à un si haut point d'honneur, qu'il s'imaginât devoir rougir et avoir honte d'une chose qu'un Dieu, demeurant sous une forme étrangère, n'avait pas estimée indigne de son choix.

Ce serait toutefois avoir trop bonne opinion du cœur humain, si l'on en jugeait par cette règle; il se roidit contre Dieu par un second orgueil encore plus opiniâtre que le premier. L'homme voulait ravir la divinité à un Dieu à qui elle appartient en propriété, et par cette injuste usurpation, il était déchu de sa gloire; après que ce Dieu est venu au monde pour guérir l'orgueil de cet homme et le réparer, il s'est fait, par une nouvelle malice, un sujet de scandale et de mépris d'une divinité anéantie pour son bien; il voulait devenir semblable à Dieu dont la gloire le charmait, et quand ce Dieu a pris la forme d'un esclave, il s'est soulevé contre cette forme étrangère qui le rebutait. Sa pauvreté lui a paru une véritable misère, son humilité une bassesse d'âme, sa douceur une lâche condescendance, la soumission à ses vérités et à ses maximes, une faiblesse et une simplicité d'esprit, tombant par là insensiblement en une espèce d'indocilité et d'infidélité secrète, que j'ai appelée le scandale des Capharnaïtes, et que j'ai entrepris de vous expliquer dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Ce que je viens de dire du scandale que produit l'orgueil de plusieurs chrétiens qui ne peuvent souffrir les humiliations de Jésus-Christ, se peut raisonnablement appliquer à cet autre scandale qui vient d'une rébellion secrète à certaines vérités qui, soit qu'elles engagent à de fâcheuses conséquences, soit qu'elles combattent les maximes de la fausse sagesse du monde, paraissent incommodes et dures à ceux qui les reçoivent.

J'ai appelé ce scandale le scandale des Capharnaïtes, et j'ai eu raison de le distinguer de celui des pharisiens, puisqu'encore bien qu'il y ait beaucoup de conformité entre l'un et l'autre, ils ne viennent pas toutefois également d'un même principe. Jésus-Christ, exposant aux Capharnaïtes le grand mystère de la réalité et de la vertu de son corps, qu'il disait être *ce pain de vie descendu du ciel, et dont la manne de leurs pères n'était qu'une faible figure*, fut aussi mal reçu de ces peuples. Ils ne pouvaient comprendre comment un homme comme lui, dont ils connaissaient les parents, était descendu du ciel, et encore moins, comment il était possible qu'il donnât son corps à manger et son sang à boire. Voilà ce qui fit le sujet de leur dispute et la matière de leur scandale. Je dis bien, chrétiens, quand je dis leur scandale, puisque le Sauveur se sert lui-même de ce terme, comme étant le plus propre pour faire connaître jusqu'où allaient leur incrédulité et leurs murmures : *Hoc vos scandalizat?*

En effet, l'infidélité volontaire et le scan-

(1) Gratia Dei non potuit gratius commendari, quam ut ipse unicus Dei filius in se incommutabiliter manens, indueret hominem et spem dilectionis suæ daret hominibus, homine medio quo ad illum ab hominibus veniretur, qui tam longe erat immortalis a mortalibus, incommutabilis a commutabilibus, justus ab impiis, beatus a miseris; et quia naturaliter indidit nobis ut beati immortalesque esse cupiamus, manens beatus, suscipiensque mortalem, ut nobis tribueret, quod amamus perpetiendo contemnere quod timemus. Sed huic veritati ut possitis acquiescere, humilitate opus erat quæ cervici vestræ difficillime persuaderi potest, etc. (*Aug., l. X de Civit. Dei, c.* 1). Cujus humilitas nulli aspernenda divitum, nulli est erubescenda nobilium. Nec enim in tantum provehi potest quælibet felicitas humana fastigium ut æstimet sibi pudendum quod manens Deus in forma servi Deus non est arbitratus indignum (*D. Leo, serm. 2 de resur. Domini.*)

dale ont de très-grands rapports. Le scandale produit l'infidélité, et l'infidélité augmente le scandale. Le scandale est un obstacle à la foi ; et la ruine de la foi est le principe du scandale. Dès que je me scandalise de la doctrine de Jésus-Christ, je cesse d'être fidèle, c'est-à-dire d'avoir cette foi aveugle, soumise, entière, universelle, vive et qui opère par la charité : et réciproquement dès que je cesse d'être fidèle, je me fais de la vérité de Jésus-Christ un sujet de plainte, de murmure, de contradiction, d'aversion, et pour tout dire en un mot de scandale.

Qu'est ce que se scandaliser? c'est, dit saint Jérôme, trébucher et faire un faux pas contre une pierre qu'on trouve plus élevée que les autres. Ainsi, comme Jésus-Christ, selon les termes de l'Ecriture, est la pierre angulaire de l'Eglise, se scandaliser de lui, c'est heurter contre cette pierre et tomber, tantôt dans le schisme ou dans l'hérésie, tantôt dans une apostasie et une infidélité secrète. C'est pourquoi ne vous étonnez pas si, parlant aux Capharnaïtes, il leur reproche qu'ils ne devraient pas partager, comme ils font, les vérités qu'il leur dit, qu'ils en croient quelques-unes, parce qu'ils les voient confirmées par de fréquents miracles, mais qu'ils en rejettent d'autres, parce qu'elles leur paraissent dures et difficiles à entendre : au lieu que s'ils avaient une vraie foi, il seraient du nombre de ceux dont parlent les prophètes, quand ils disent qu'ils seront tous enseignés de Dieu, et qu'ils respecteront sa sainte parole en toutes choses : *Erunt omnes docibiles Dei.*

De manière, messieurs, que ce scandale vient toujours d'un fonds d'incrédulité et d'une malheureuse disposition dans laquelle on est de juger des vérités de l'Evangile, et principalement de celles qui regardent la morale, par rapport à la bizarrerie de son esprit et au goût dépravé de ses passions. Parmi ces vérités, il y en a qu'on loue, mais il y en a qu'on condamne ; il y en a qu'on approuve, mais il y en a qu'on rejette ; il y en a qu'on trouve bonnes et avantageuses, mais il y en a qu'on trouve dures et insupportables : et c'est qui s'appelle avec saint Augustin, faire un schisme, avec le savant Arnobe, se former un Dieu à sa mode, et avec Tertullien, le partager par un injurieux mensonge, quoiqu'il soit essentiellement une simple, entière et indivisible vérité en toutes choses.

C'est ainsi, âme mondaine, que tu le partages, quand tu consens à quelques propositions qui n'interrompent pas le cours de tes plaisirs, et que tu t'élèves contre celles qui imposent des obligations onéreuses et incommodes à l'amour-propre. Que Jésus-Christ te dise : C'est pour toi que je suis mort en croix, tu t'en fais volontiers un point de religion. Mais qu'il ajoute : *que celui qui ne porte pas sa croix, n'est pas digne de lui*, cette parole te paraît dure et te scandalise : *Durus est hic sermo.* Qu'il te dise, qu'il est ce bon Pasteur qui cherche la brebis égarée, et qui la porte sur ses épaules ; que c'est lui qui te remet tes péchés par son infinie miséricorde, et qui t'appelle à la participation de sa gloire, tu lui rends des actions de grâces ; mais qu'il ajoute, que quoiqu'il y en ait beaucoup d'appelés, il y en aura peu d'élus ; qu'il ajoute que la porte par laquelle on entre au ciel est extrêmement étroite, et que la grâce qu'il t'accorde en te pardonnant tes péchés, est pour t'obliger à pardonner à ceux qui t'ont offensé, toutes ces propositions te paraissent fâcheuses et te rebutent : *Durus est hic sermo.* En un mot, tandis que dans la morale de Jésus-Christ il n'y a que des propositions indifférentes, ou dont, par un pernicieux abus, on se peut faire quelque prétexte à ses désordres, on s'y attache avec plaisir, et on les fait infiniment valoir ; mais quand ce sont des vérités qui blessent la délicatesse de la nature corrompue, et qui tendent à réduire sous le joug de la sévérité évangélique les passions du vieil Adam, on quitte aussitôt le parti du nouveau.

L'un des plus sanglants reproches que Tertullien fait à Marcion est de ce qu'il a eu l'insolence de rayer de l'Ecriture sainte ce qui ne lui plaisait pas (*Tertul.*, *l. de Carne Christi*, c. 5). Meurtrier de la vérité, car, c'est ainsi qu'il l'appelle, s'il y a dans l'Ecriture quelque histoire, s'il y a quelque maxime et quelque dogme qui ne revienne pas à ton génie, tu as assez de mauvaise foi pour l'en ôter. Ce qu'un Dieu a fait, ce qu'un Dieu a dit ne te plaît pas également ; bien loin de soumettre tes erreurs et tes ignorances à la vérité première, tu veux la partager, y laissant certains points contre lesquels tu n'oserais t'élever, et y en biffant d'autres, parce qu'ils te choquent, comme si Dieu eût dû prendre conseil de toi, comme si ta gloire et son état dépendaient de ton caprice ; comme si le Christ de tous les hommes ne devait être que le Christ et l'ouvrage de la tête de Marcion. Insensé que tu es, dis-moi ce que tu trouves de plus indigne de Dieu, de naître ou de mourir, d'être ou circoncis ou attaché à une croix, d'être élevé dans la boutique d'un artisan, ou couché dans un tombeau (1) ? Tu as honte d'avouer qu'il a été enveloppé de langes, nourri, caressé, flatté par une Vierge : tu serais plus sage, si tu ne croyais aucun de ces mystères ; si pourtant on doit appeler sagesse, l'incrédulité d'un esprit aveugle et rebelle aux lumières de la vérité ; mais selon la prudence même du siècle, tu serais plus à couvert des reproches qu'on peut te faire, si tu étais païen et incrédule en toutes choses. Car, pourquoi veux-tu diviser ce qui est indivisible ? pourquoi approuves-tu ce qui s'accorde avec la faiblesse de ton esprit, et te scandalises-tu de ce qui ne te revient pas ? Dieu a aimé l'homme dans ses humiliations et dans son malheur, c'est pour lui qu'il est descendu du ciel en terre,

(1) Quid est indignius Deo? quid magis erubescendum? Nasci an mori? carnem gestare, an cruci circumcidi an suffigi? educari an sepeliri? sapientior eris si nec ista credideris (*Ibid.*).

c'est pour lui qu'il a prêché et fait des miracles, c'est pour lui qu'il a obéi à son Père jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Il a aimé dans l'homme sa chair, ses faiblesses, ses abaissements; il lui a fait des lois également immuables : lois saintes, raisonnables, justes, où les mêmes caractères de vérité, de sagesse et d'autorité se trouvent.

Or ce que Tertullien disait de cet hérésiarque qui laissait dans l'Ecriture ce qu'il voulait, et qui en ôtait ce qu'il ne voulait pas; c'est ce que nous pouvons dire en un autre sens de la légèreté et de l'infidélité secrètes de l'esprit humain. Nous avons extérieurement assez de religion pour recevoir et pour approuver les vérités de l'Evangile : nous savons qu'il n'y a rien dans Dieu qui ne soit grand, qui ne soit digne de cette souveraine raison et de cette vérité première, nous savons qu'il peut faire des choses qu'il nous est impossible de comprendre, et après tous les témoignages que nous avons de notre religion, nous sommes chrétiens, sinon naturellement, du moins par habitude et par coutume. Mais que dis-je, quand je dis que nous sommes chrétiens? nous ne le sommes souvent qu'en idée, puisque nous n'avons pas cette foi, pure, simple et indivisible; cette foi du cœur, comme l'appelle saint Augustin, qui consiste dans une tendre et pieuse affection pour toutes les maximes de l'Evangile. Il y en a qui nous plaisent, mais il y en a qui nous déplaisent, nous entendons tranquillement les unes; mais notre cœur se révolte secrètement contre les autres; nous lisons les unes avec joie, quand nous les trouvons dans l'Ecriture, mais s'il était en notre pouvoir de biffer les autres, et de nous faire une morale à part, nous le ferions de grand cœur. Or, n'est-ce pas là une apostasie et une infidélité secrètes? apostasie et infidélité, suites naturelles du scandale qui les produit, et qui plus est, sources et principes de ce scandale.

Quand Jésus-Christ chez saint Matthieu parle de la vérité de sa parole sous le symbole de la semence, il dit qu'il y en a une partie qui tombe le long des chemins, et que les oiseaux mangent, une autre qui tombe sur les épines, et qui est étouffée par leur épaisseur, et une autre qui tombe sur des pierres et qui n'y prend jamais racine. Tels sont, comme il ajoute, les différents caractères des esprits et des cœurs des hommes, à l'égard de ses vérités et de ses maximes.

Il y en a qui les entendent et qui ne les comprennent pas; c'est-à-dire qui ne veulent pas se les appliquer, et pour lors cette divine semence répandue sur les grands chemins est enlevée par les démons qui empêchent qu'elle ne profite. Il y en a qui les entendent, mais qui les étouffent c'est-à-dire qui les rendent inutiles par les soins et les embarras excessifs où ils se jettent par l'attachement à leurs biens et l'amour déréglé du monde.

Enfin, il y en a qui écoutent ces vérités, et même qui les reçoivent avec joie, mais ce sont des esprits durs et des cœurs de pierre, où elles ne jettent point de racine. Pourquoi? parce qu'encore bien qu'elles soient d'abord favorablement reçues, cependant elles ne sont répandues que dans des âmes changeantes, bizarres et qui, comme dit Jésus-Christ *ne sont que pour un temps* : âmes fidèles d'abord, mais infidèles dans la suite; âmes heureusement persuadées de la divinité de Jésus-Christ et de la sainteté de sa loi, mais malheureusement prévenues contre la sévérité de sa morale : âmes courageuses et constantes quand rien ne les choque, mais sujettes à s'abattre et à se relâcher lorsqu'il leur survient des traverses et des persécutions, parce que pour lors ils prennent de sa parole même un sujet de chute et de scandale. *Facta tribulatione et persecutione propter verbum continuo scandalizatur.* Que le nombre de ces âmes scandalisées est grand, et qu'heureux est celui qui ne fait pas des vérités de Jésus-Christ un si injurieux partage!

C'est par là, ce me semble, qu'on peut distinguer les âmes véritablement fidèles d'avec celles qui ne le sont qu'en apparence. Car, qu'est-ce que j'appelle une âme véritablement fidèle! c'est une âme qui non-seulement soumet son esprit aux vérités spéculatives, mais qui aime encore et qui goûte celles qui sont de pratique : une âme qui se propose toujours la loi de Dieu pour la règle de sa conduite, sans se donner la liberté de la diviser dans le moindre de ses points essentiels, une âme humble dans la prospérité, tranquille dans l'adversité, toujours égale dans l'un et l'autre de ces états, toujours empressée à courir dans la voie des commandements divins, sans que les difficultés qu'on y trouve la rebutent. A-t-elle des richesses? elle n'y met pas son cœur. N'en a-t-elle point? elle joint à une renonciation d'esprit une pauvreté extérieure. A-t-elle des ennemis? ou elle les gagne par sa douceur, ou elle les souffre par sa patience. N'en a-t-elle point? elle est ennemie d'elle-même, toujours indépendante des respects humains, toujours appliquée à suivre l'exemple d'un Dieu, toujours déterminée à s'acquitter de son devoir malgré les railleries du monde, et à porter courageusement sa croix.

Par quelle marque, demande saint Augustin, pouvons-nous connaître si nous sommes de vrais fidèles? c'est, répond-il, si nous ne rougissons pas de la croix de Jésus-Christ, si nous ne nous en faisons pas un sujet de chute et de scandale (*August. tract. in Evang. Joannis*). Or, nous sommes dans cette disposition, quand nous portons cette croix non-seulement sur le front, mais dans le cœur. Nous sommes dans cette disposition quand nous élevons hardiment et généreusement ce signe de notre Dieu : quand nous en faisons, comme saint Paul, le sujet de notre gloire et de nos délices : *Hujus signum in fronte gestamus de quo non erubescimus si in corde gestamus.* Le signe des Juifs, c'est l'orgueil, le signe du Grec et de l'idolâtre, c'est la sagesse; mais le signe des chrétiens, c'est la croix : c'est là l'étoile qu'il doit prendre pour son guide; et dès qu'il s'en

éloigne il tombe dans un abîme de corruption et d'erreur. Les mages ont connu Jésus-Christ par une étoile, et cette étoile a été le signe de ce Dieu nouvellement né; les pasteurs l'ont connu par l'apparition des anges qui leur ont apporté la nouvelle de sa naissance, et l'apparition de ces bienheureux Esprits a été un autre signe qui l'a découvert. Mais à présent, dit saint Augustin (*Ibid.*), le signe de ce Dieu c'est sa croix, l'astre et l'ange du chrétien, c'est la croix; quand il lui est fidèle, il porte hardiment ce signe sur son front, parce qu'il l'a déjà intérieurement dans le cœur; il se règle sur cet astre qui le guide, il écoute la voix de cet ange qui l'appelle, sans que la difficulté de la loi de Dieu ou des considérations humaines l'arrêtent dans son chemin, et l'empêchent de fournir sa carrière.

Voilà ce que j'appelle une âme véritablement fidèle, et par conséquent bienheureuse dès ce monde, puisque je ne parle qu'après Jésus-Christ qui lui donne cet avantage, *et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me;* au lieu qu'une âme mondaine se rebute, se choque et se scandalise de tout. En vain lui dit-on : *Bienheureux sont les pauvres de cœur*, elle croit qu'il n'y a qu'eux de malheureux; et considérant la gloire et les richesses du monde comme de solides biens, elle a en horreur l'humilité et la pauvreté de Jésus-Christ. En vain lui dit-on : *Bienheureux sont ceux qui pleurent*, elle ne cherche que les joies et les consolations du siècle; ravie de pouvoir jouir d'une satisfaction présente, sans attendre un plaisir futur et incertain. En vain estime-t-on bienheureux ceux qui sont charitables, paisibles, zélés pour les intérêts de la vérité et de la justice; prévenue d'un sentiment contraire, elle les croit misérables, ou si elle n'en forme pas un si désavantageux jugement, elle se soucie peu de jouir de cette béatitude, trop contente d'elle-même, pourvu qu'elle admire ces belles vertus dans les autres, pourvu qu'elle loue de si saintes maximes, quoique son estime, sa louange, son admiration ne viennent souvent, comme remarque l'Ecriture, que d'une infidélité secrète. Car c'est jusque-là que va le libertinage du siècle, et l'on peut dire que ce sont là autant de sujets ou de marques du scandale que l'on tire de la morale de Jésus-Christ. On l'approuve au dehors, mais on ne veut pas s'y assujettir au dedans : on se partage entre l'admiration et la pratique, on demande avec empressement la foi et la grâce, et cependant on ne veut ni suivre les principes de l'une, ni obéir aux mouvements de l'autre. On ressemble aux Juifs qui disaient tous des merveilles du Messie qu'ils attendaient, et qui cependant tombèrent dans un si prodigieux aveuglement, que pas un d'eux ne voulut le recevoir : *Non erat ei locus in diversorio.* On donne de magnifiques éloges à la pauvreté, à la mortification, à la tempérance, à l'humilité chrétienne, parce que tous ces illustres témoignages ne coûtent rien à rendre, mais quand il s'agit de les mettre en pratique et de les faire descendre dans son cœur, pauvres vertus, vous n'y trouvez point de place, le scandale succède à l'admiration, et tel qui loue Jésus-Christ lui est intérieurement infidèle, et se rebute de ses maximes. Mais il fait gloire d'être son disciple? n'importe, quoiqu'il paraisse se déclarer pour lui, et qu'il témoigne beaucoup d'empressement à le suivre, souvent il le quitte et le renonce par un effet de sa lâcheté et de son ingratitude; et c'est cette troisième espèce de scandale qu'il faut que je vous explique dans ce qui me reste à vous dire sur ce sujet.

Je ne puis vous en donner une plus juste idée qu'en vous priant de rappeler en votre mémoire ce qui s'est autrefois passé en la personne de saint Pierre. Jamais on ne vit disciple plus résolu à défendre son maître, ni plus déterminé à mourir pour Jésus-Christ que cet apôtre. Il l'avait averti en général qu'ils seraient tous scandalisés de lui aux approches de sa mort, et que dès qu'on aurait frappé le pasteur, toutes les brebis du troupeau seraient dispersées. Il lui avait même dit en particulier qu'avant que le coq chantât il le renoncerait par trois fois ! mais comme s'il eût été sûr de la fidélité et de la générosité de son cœur, il lui avait répondu fièrement, que quand tout le monde se scandaliserait de lui à son égard, il ne s'en scandaliserait pas ; et que quoiqu'il fallût mourir pour sa défense, il ne le renoncerait jamais. Cependant que la nature humaine est faible, quand elle est abandonnée à elle-même, et qu'il lui est aisé de se scandaliser de Dieu, malgré ses ridicules et ses présomptueux projets ! Cet homme si hardi et si zélé pour son maître; cet homme qui venait de tirer l'épée pour le défendre, et qui avait fait porter à un valet la peine de son insolence ; cet homme si affectionné et si courageux, voyant son maître trahi, abandonné, pris, accusé, conduit de tribunal en tribunal, se contente de le suivre de loin pour voir la fin de cette tragédie : *Sequebatur de longe*, et enfin le renonce lâchement aux premières paroles d'une servante en jurant qu'il ne le connaît pas.

Après un tel exemple, fausses vertus des hommes, ne vous flattez pas d'être exemptes de ce renoncement et de ce scandale car n'est-il pas vrai que c'est là l'image la plus naturelle de cette apostasie secrète, par laquelle nous nous séparons si souvent de Jésus-Christ. Nous nous sentons d'abord portés à le défendre : mais une petite persécution s'élève-t-elle? un malin railleur se déclare-t-il contre la vertu? fait-il passer l'Ecriture sainte pour un roman, la vie et les actions des saints pour des fables, les révélations pour des visions, les cérémonies de la religion pour des amusements, le fréquent usage des sacrements pour un abus, les indulgences pour des grâces mal fondées, les confréries et les assemblées de piété pour des superstitions grossières, et des restes du judaïsme ? Nous suivons de loin Jésus-Christ moqué, raillé, outragé dans ses mystères et dans ses saints : *Sequebatur a longe.* Au lieu d'em-

ployer l'autorité et les talents que Dieu nous a donnés pour réprimer l'insolence d'un libertin, ou du moins, au lieu de témoigner par notre silence, l'horreur secrète que nous avons de son impiété, nous l'écoutons froidement; nous voulons voir ce que la compagnie en dira, résolus de soutenir les intérêts de Dieu et de son Eglise, si quelqu'un se montre assez zélé pour les défendre, mais déterminés à les abandonner, si tout le monde a la même indifférence et la même lâcheté que nous. Eh! depuis quel temps notre créance, notre morale, nos mystères, nos cérémonies, nos pratiques de piété sont-elles devenues si abjectes que nous rougissons de nous dire chrétiens; nous cachant autant en faisant une bonne action, qu'un voleur se cache pour n'être pas surpris, lorsqu'il en fait une mauvaise? Depuis quel temps y a-t-il de la honte à paraître dévot et homme de bien, zélé pour la gloire de Jésus-Christ et de son Eglise? Que nous sommes éloignés de ces beaux et de ces généreux sentiments qu'avaient autrefois nos Pères, au rapport de Tertullien! Allons, disaient-ils, allons nous sacrifier pour la défense de notre Dieu. S'il faut perdre nos biens, notre liberté, notre honneur, notre vie, perdons-les, et remercions le Seigneur de ce qu'il nous a jugés dignes d'être méprisés, haïs, mis à mort pour la gloire de son saint nom. Ainsi, bien loin de se scandaliser de Jésus-Christ, ils allaient reprocher aux païens leur aveuglement, et faire souvent en présence des tyrans des confessions de foi qu'ils ne leur demandaient pas: sachant bien que celui qui rougit de son Dieu le renoncera bientôt, qu'il est important de faire paraître sur le visage les sentiments qu'on conçoit dans le cœur, et qu'afin de se disposer à souffrir pour Jésus-Christ, il faut avant toutes choses vaincre cette honte criminelle qu'on a de le confesser devant les hommes: *Sciebant a confusione maxime formari negationem, mentis statum in fronte consistere, priorem esse pudoris quam corporis plagam.*

Depuis que le démon a eu l'adresse de rendre les maximes de la religion humiliantes pour l'esprit, et austères pour le cœur; depuis que, changeant de conduite, il a répandu le sang sur le visage par la honte, au lieu qu'il le tirait des veines par le martyre, il a si bien réussi dans cette dernière ruse, qu'il a presque toujours fait des lâches et des apostats.

En effet, où est à présent l'homme qui depuis que cette peine de la mort a été changée en une marque d'infamie, où est dis-je, à présent l'homme qui s'oppose, non pas à un tyran, mais à un libertin qui se moque de la religion et de ses plus vénérables mystères? Où est l'homme qui se tienne heureux d'être persécuté pour la justice, et qui à l'exemple des premiers chrétiens se glorifie de la croix de son Dieu; qui au contraire ne se scandalise de lui, qui ne rougisse de paraître dévot, qui ne cède lâchement à la première raillerie, qui ne préfère les vains et injustes jugements des hommes à ceux de Jésus-Christ, qui souvent se vante d'avoir fait plus de mal qu'il n'en a fait, de peur de passer pour un trop scrupuleux observateur de sa loi: circonstances qui font autant de lâches et d'ingrats déserteurs, puisqu'il n'est permis à personne de mentir, de se partager, de se cacher, ni de se tenir indifférent en fait de religion: *Nulli fas est de religione sua mentiri.*

Que j'aurais ici de choses à vous dire, si j'entreprenais de vous faire voir au long l'énormité et les tristes suites de ce scandale! Je vous dirais avec le même Tertullien, quoiqu'il l'ai dit en une autre rencontre pour appuyer une mauvaise cause, que mener une vie opposée à celle de Jésus-Christ, c'est le renoncer, et même que ce renoncement a, en un sens, quelque chose de moins excusable que celui de certains chrétiens, qui, pressés par la violence des tourments avaient le malheur de le désavouer; que dans les uns c'était une désertion forcée, que dans les autres c'est une apostasie volontaire; que ceux-ci pleuraient en quittant leur Dieu, que ceux-là se réjouissent en le perdant: *Quis magis negavit qui Christum vexatus, an qui delectatus amisit, qui cum averteret, doluit, an qui cum amitteret lusit?*

J'ajouterois que ce scandale est l'une des marques les plus certaines de la réprobation d'un homme, puisqu'il ne peut être sauvé s'il n'appartient à Jésus-Christ, et si ce Dieu ne le mène comme en triomphe au pied du trône de son Père. Or, il proteste lui-même que *quand il viendra dans sa gloire il rougira en présence de ce Père céleste et de ses anges* de celui qui aura rougi de lui devant les hommes.

Voilà, chrétiens, le grand chef de l'examen que vous devez faire, pour juger de l'état intérieur de votre âme. Que vous êtes malheureux, si lorsqu'il a été question de suivre Jésus-Christ, de vous déclarer de son parti, de défendre sa cause ou celle de son Eglise, vous l'avez lâchement abandonné, et regardé comme un sujet de honte et de scandale! Car si cela est, avec quelle assurance osez-vous vous dire chrétiens? avec quel front vous flattez-vous d'être avec Jésus-Christ, vous qui avez appréhendé ou rougi de lui appartenir? Quelle apparence y a-t-il qu'il puisse aisément se réconcilier avec vous, après que vous l'avez si lâchement renoncé et si honteusement trahi. Quelle apparence qu'il ait pitié de vous, après que vous lui avez préféré vos plaisirs ou vos biens? après que vous avez violé son temple par vos sacriléges, après que, par un effet de votre orgueil, de votre infidélité et de votre ingratitude, vous avez dit que vous n'étiez pas à lui, ni lui à vous? *Putasne Dominum posse placari quem verbis perfidis abnuisti? cui patrimonium præponere maluisti, cujus templum sacrilega contagione violasti, aut facile eum misereri tui quem tuum non esse dixisti?*

Au contraire, que vous serez heureux si vous vous êtes fait un devoir de ne vous point confondre et scandaliser de sa personne! Que vous serez heureux, si bien loin de trouver aucune matière de honte dans ces

plus humiliants mystères, vous les avez regardés comme les sacrements de votre réparation, croyant que tout ce qui est indigne de lui tourne à votre gloire, et que ce qui lui est le moins avantageux, vous est le plus nécessaire? Que vous serez heureux, si, foulant aux pieds les maximes du monde et renonçant à sa fatale prudence, vous mettez toute votre espérance dans sa croix; si, semblables à Jean-Baptiste, vous vous êtes généreusement attachés à lui, sacrifiant à la gloire de son nom, la fausse qu'on a voulu vous rendre, recourant à lui dans vos adversités, confessant qu'il est venu pour vous sauver et que vous n'avez point d'autre asile, point d'autre fin, point d'autre rédempteur, point d'autre centre de votre bonheur et de votre repos que lui.

Entrez, chrétiens, dans ces sentiments, et pleins d'une humble et respectueuse confiance, vivez dans l'attente de cette mystérieuse béatitude qu'il vous annonce. *Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.* Dites-lui comme saint Pierre (je ne dis pas comme cet apôtre inconstant et tremblant à la voix d'une servante, mais comme cet apôtre animé du Saint-Esprit, et brûlant du feu de son amour), dites-lui : Quand tout le monde se scandaliserait de vous, ô mon Dieu, je ne m'en scandaliserai pas; quand tout le monde aurait la lâcheté de vous renoncer, je me flatte qu'avec le secours de votre grâce sans laquelle je ne puis rien, et avec laquelle je puis tout, je ne vous renoncerai pas. Afflictions, persécutions, promesses, disgrâces, coutumes, considérations humaines, intérêts, mauvais exemples, rien ne pourra m'empêcher de vous suivre; car où pourrais-je aller pour être mieux? *Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes.* Vos paroles sont des paroles de vie, et ne promettent rien moins qu'une éternité de bonheur. Accordez-nous-le, Seigneur, et rendez bienheureux en l'autre monde ceux qui vous ont confessé et honoré dans celui-ci. *Amen.*

POUR LE SEPTIÈME SERMON DE L'AVENT.

Sur la Conception de la sainte Vierge.

EXORDE.

Ecce mysterium vobis dico.
Voici un mystère que je vous annonce (I *Cor.*, *ch.* XV).

Il n'y a rien que de grand dans les fêtes que l'Eglise célèbre; et comme la religion que nous professons est également féconde en préceptes et en mystères, on peut aussi dire en quelque manière que tout y est presque également admirable et saint. Les mystères d'un Dieu caché sous l'impénétrable voile de sa glorieuse éternité y tiennent le premier rang; ceux de l'Homme-Dieu accomplis et manifestés dans la plénitude des siècles y ont le second; et enfin ceux de la fille d'un Dieu infiniment grand dans le ciel, et de la mère d'un Dieu infiniment aimable sur la terre, y tiennent le troisième et dernier rang.

Or le premier de ces mystères de la sainte Vierge est celui de son immaculée conception. Mystère d'une grâce extraordinaire, par laquelle elle a été non-seulement choisie, mais choisie par préférence aux autres créatures; non-seulement sauvée comme le reste des hommes, mais sauvée comme les anges, par une rédemption anticipée; non-seulement comblée de toutes les faveurs du ciel, mais prévenue de ses grandes bénédictions : mystère où nous reconnaissons que Dieu l'a possédée dès le commencement de ses voies, comme l'ayant préparée pour son Fils, en sorte que pour l'honneur de ce même Fils, comme dit saint Augustin, nous devons croire qu'elle a vaincu le péché de toute part : victoire qu'elle n'eût pu obtenir dans toute sa plénitude, si elle avait été sujette à celui d'origine, si Dieu non content de la relever quelques moments après sa chute, comme Jean-Baptiste et Jérémie, ne l'avait empêchée de tomber, embrassant cette chère épouse de sa main droite, et la soutenant de sa main gauche, et si, comme l'arche de l'ancienne alliance, elle n'avait vu les eaux empoisonnées du Jourdain remonter par respect vers leur source, sans oser jamais la toucher.

C'est là, chrétiens, le mystère que je vous annonce aujourd'hui : *Ecce mysterium vobis dico*; mystère ancien et nouveau tout ensemble; nouveau par ses fêtes particulières et ses octaves solennelles, que la piété des chrétiens a consacrées en ces derniers siècles à la vérité de cette immaculée conception; mais mystère ancien par la créance commune de toute l'Eglise, qui n'a jamais cru autre chose que ce que nous croyons à présent, quoiqu'elle ne s'en soit pas toujours expliquée avec tant d'évidence : la plupart de nos mystères, et singulièrement celui-ci, ayant presque eu le même sort que ces astres, qui, quoique attachés au firmament dès le commencement du monde, ne répandent que dans la suite des temps une lueur jusqu'alors invisible, et ne commencent qu'à paraître sur notre hémisphère. Vierge sainte, puisqu'il s'agit aujourd'hui de défendre votre cause, obtenez-nous du Saint-Esprit, et de votre adorable Fils, les grâces qui nous sont nécessaires, et sans attendre que l'ange vous dise un jour *que vous êtes pleine de grâce, et que le Seigneur est avec vous*, souffrez que nous empruntions les mêmes termes et que nous vous saluions, etc. *Ave.*

Ceux qui nient l'immaculée conception de la sainte Vierge, ne se servent ordinairement que de trois raisons pour appuyer leur sentiment.

Les uns, par un prétendu zèle pour la gloire de Jésus-Christ, soutiennent que si la mère n'a pas contracté du moins pendant quelques moments le péché d'origine, le fils a perdu en partie la qualité de rédempteur universel de tous les hommes; en sorte qu'ayant toujours été très-pure, c'est l'exclure de cette abondante rédemption du Sauveur du monde, dont tous les enfants d'Adam ont universellement besoin.

Les autres s'imaginent même qu'en pensant honorer la sainte Vierge en lui attri-

buant une innocence originelle, c'est véritablement la déshonorer, parceque c'est la flatter par une fausse piété, d'une qualité qu'elle ne veut point avoir, et trahir la vérité même par un officieux mensonge. Enfin, les troisièmes disent qu'il faut s'en rapporter à ce que les Pères en ont pensé, et que soit par leur silence, soit par leurs expressions, on connaîtra aisément qu'ils n'ont jamais cru que la sainte Vierge ait été conçue sans péché.

Je prétends aujourd'hui, messieurs, les combattre par leurs propres armes, et sans apporter toutes ces raisons de convenance qui me sont plus favorables qu'à eux, je soutiens que nier l'immaculée conception de la sainte Vierge, c'est faire injure à Jésus-Christ qui en est le principe, à Marie qui en est le sujet, et aux Pères de l'Eglise qui en sont les défenseurs.

Ne croyez pas toutefois que j'aie dessein de n'employer ici que des raisons abstraites et spéculatives; j'espère au contraire y mêler plusieurs réflexions morales tirées du fond même de ce mystère. Et quoique je n'aie ni le zèle ni la science d'un saint Bernard, qui s'opposa à certains abus que les chanoines de Lyon voulaient introduire touchant la célébration d'une conception purement charnelle, qu'ils entendaient d'un autre sens que nous ne l'entendons aujourd'hui (*Bern. ep.* 174, *ad can. Lug. Vide Franc. Bigar. lib.* II. *Bern. Vind.* § 3), je ne désespère pas cependant d'établir quelques règles sûres, pour célébrer en esprit et en vérité la grande fête qui vous assemble.

Au reste, c'est un grand mystère que je vous annonce : *Ecce mysterium vobis dico;* et pour vous le développer, il suffit que je vous le présente, comme un mystère d'une reconnaissance et d'une miséricorde prévenante dans Jésus-Christ, ce sera mon premier point : comme un mystère d'une gloire et d'une élection spéciale pour Marie, ce sera mon second; comme un mystère d'une vénération particulière, peu s'en faut que je n'ajoute de foi pour l'Eglise; ce sera mon troisième : *Ecce mysterium vobis dico.*

La suite de ce sermon se trouve plus bas dans les mystères de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge.

POUR LE HUITIÈME SERMON DE L'AVENT.

EXORDE.

Apparuit gratia Dei, etc.

Les paroles que j'ai prises pour mon texte pendant cet Avent, nous offrent un si riche fonds de morale, que je ne me lasse pas de les répéter, pour vous expliquer dans le détail les principales vérités qu'elles renferment. Vous avez vu dans la première semaine, que la grâce que Jésus-Christ nous a apportée en venant au monde, est une grâce de piété qui nous unit à Dieu; et que l'une des plus importantes leçons qu'il nous a faites, a été de nous faire connaître l'obligation et de nous découvrir en même temps les moyens de devenir de grands saints. C'est ce qui m'a donné lieu de vous faire voir que la volonté de Dieu est que nous nous sanctifiions tous dans notre état, qu'il nous donne pour cet effet les grâces nécessaires; et que par rapport à ces grâces, il ne tient qu'à nous de travailler à notre sainteté, malgré la faiblesse de notre nature et les obstacles qui s'opposent à notre perfection. J'ai passé plus avant, puisque je vous ai montré que Jésus-Christ dans son incarnation a voulu être non-seulement le principe, mais encore le modèle et la récompense de notre sainteté, en nous faisant distinguer celle qui est véritablement d'avec celle qui n'en a que l'apparence, et nous encourageant à embrasser celle qu'il nous découvre par la grandeur de la félicité qu'il lui prépare. Mais parce que toutes ces choses n'étaient que des principes généraux qu'il fallait nécessairement supposer, avant que de vous expliquer quels sont les vrais caractères de cette piété chrétienne; je vous ai fait voir dans la suite, qu'elle consiste à offrir à Dieu les premières pensées de notre esprit, et les premiers mouvements de notre cœur, à observer en toutes choses sa sainte loi, et enfin à marcher toujours par une heureuse persévérance dans le chemin de la vertu.

Quoique toutes ces vérités soient très-importantes, ne croyez pas qu'elles aient été les seules que Jésus-Christ nous a révélées. Saint Paul nous assure que la grâce de ce Dieu Sauveur a paru pour nous apprendre, non-seulement à vivre avec piété dans ce monde, mais qu'elle nous a encore enseigné les moyens d'y vivre avec un esprit de modération et de retenue : *Ut pie et sobrie vivamus in hoc sæculo.*

Ces deux obligations se suivent. Pour vivre saintement dans le siècle, il faut se séparer de sa corruption et de ses engagements; or, c'est ce que fait la tempérance et la modération chrétienne. Elle n'entreprend pas, comme nous dirons dans la suite, d'ôter entièrement à un homme les biens qu'il possède dans le monde, les honneurs dont il y jouit, les aliments qu'il y prend, et les plaisirs qu'il y goûte. Elle se contente de régler toutes ces choses, et son véritable office est de mettre un chrétien dans un tel état, qu'il soit hors du monde, au milieu du monde même.

Je joins ces quatre choses ensemble, parce que c'est là l'emploi de la tempérance chrétienne dont je dois vous entretenir pendant cette semaine, et que je fais par ce moyen consister dans un esprit de pauvreté contre l'amour des richesses qui nous corrompt, dans un esprit d'humilité contre l'orgueil du siècle qui nous enfle, dans un esprit de sobriété contre la gourmandise qui nous abrutit, et dans un esprit de mortification contre la mollesse et l'attachement au plaisir qui nous perd.

Je commence aujourd'hui par la pauvreté; pauvreté que Jésus-Christ a canonisée dans son Evangile, en déclarant bienheureux ceux qui sont pauvres de cœur; pauvreté dont il nous a donné de si belles règles pendant sa

vie; pauvreté qu'il a embrassée lui-même le premier, pour nous en inspirer la pratique; pauvreté qui attire sur celui qui la possède, l'Esprit de Dieu dont j'ai besoin avant toutes choses pour vous en parler, et que j'implore par, etc. *Ave.*

Depuis que Jésus-Christ a dit que *celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut pas être son disciple*, il semble, messieurs, que pour vivre saintement dans le monde, il faut être effectivement pauvre; en sorte que les richesses sont comme autant d'obstacles insurmontables au salut et à la perfection évangélique.

Telle fut autrefois l'erreur des Pélagiens qui, au rapport de saint Augustin et de saint Hilaire, s'imaginaient que sans une pauvreté extérieure, et un renoncement réel à tous les biens de la terre, il était impossible d'être sauvé. Hérétiques bien différents des Gnostiques qui, selon Tertullien, faisaient du Dieu du Nouveau Testament, un Dieu de richesse et de plaisir, qui bien loin de condamner la jouissance des biens et des commodités de la vie, autorisait même tout l'attachement qu'on pouvait y avoir.

Comme l'Eglise s'attache à la pure vérité, elle a corrigé ces deux erreurs et y a apporté tout le tempérament nécessaire. Il est faux, ô Pélagiens, qu'on soit obligé à une pauvreté effective et réelle pour faire son salut : on peut être sauvé et avoir du bien. Il est faux, ô Gnostiques, qu'il soit permis d'aimer ces biens et de les regarder comme sa dernière fin : on ne peut être sauvé, si l'on n'est pauvre d'esprit et de cœur; si l'on ne vit, comme dit l'Apôtre, avec tempérance et modération dans le monde.

En quoi consiste-t-elle, cette tempérance et cette pauvreté dont je parle? Il faut que le Sage vous l'apprenne dans le chap. 13 de ses Proverbes. Elle consiste, dit-il, en ce qu'un homme qui n'a rien, vive comme s'il était riche, et en ce qu'un homme qui est riche, vive comme s'il n'avait rien : *Est quasi dives cum nihil habeat, et quasi pauper cum in multis divitiis sit.* O la belle définition! ô l'admirable règle de la tempérance et de la pauvreté chrétienne! Un pauvre évangélique est un homme qui n'ayant rien, est aussi content de Dieu, qu'un riche le serait de sa fortune au milieu de beaucoup de biens; et qui ayant des richesses n'en use pas plus mal que celui qui n'en a point. C'est un homme qui, étant effectivement pauvre, est comme s'il était riche, parce qu'il se résigne à la volonté de Dieu, et qu'il ne s'impatiente pas dans ses disgrâces; c'est un homme qui étant effectivement riche, n'a nul attachement à ses biens, et ne met pas son cœur là où est son trésor. En un mot, c'est un homme qui dans sa pauvreté réelle quitte tout, pour l'amour qu'il a pour son état. Voilà son premier caractère et mon premier point. C'est un homme qui dans son abondance extérieure quitte tout par un détachement intérieur de ses richesses : voilà son second caractère, mon second point, et l'explication de ces belles paroles de l'Apôtre, *ut sobrie vivamus in hoc sæculo.* Je dis, etc., *col.* 228.

POUR LE NEUVIÈME SERMON DE L'AVENT.

EXORDE.

Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri.

Le chrétien est attaqué par tant d'endroits, agité par tant de passions, esclave de tant de désirs, environné de tant de piéges : si corrompu et sujet à tant d'illusions au dedans, si faible et si opiniâtrément persécuté au dehors, que de quelque côté qu'il se tourne, il lui est presque impossible de résister à tous les ennemis qui l'assiégent et qui ont conjuré sa perte. A-t-il résisté à un péché? Il se laisse vaincre par un autre. S'est-il défendu contre les tentations grossières de la chair, il succombe aux suggestions malignes de l'esprit. A-t-il triomphé du démon? il se rend aux promesses ou aux menaces du monde, semblable à la pauvre Suzanne, qui, se voyant ou en état d'être infidèle à Dieu, ou en danger de perdre la vie par le faux témoignage de deux impudiques vieillards, qui déposeraient contre elle, si elle ne voulait consentir à leur tentation, s'écria : *Je suis embarrassée de toutes parts; si je pèche, je mourrai aux yeux de Dieu, et si je ne pèche pas, je ne pourrai éviter le reproche et le jugement des hommes* (*Dan.* XIII.)

Mais on peut dire que de toutes ces tentations auxquelles un chrétien est exposé, il n'y en a point ni de plus universelle, ni de plus pernicieuse, ni de plus maligne que celle que l'orgueil et l'amour-propre lui livrent. C'est de toutes les tentations la plus universelle. Si la colère combat la patience, si la gourmandise s'oppose à l'abstinence, si l'avarice détruit la pauvreté, si l'impudicité anéantit la continence, l'orgueil, qui est comme la racine et le commencement de tous les péchés, attaque toutes les vertus, dit saint Grégoire, et se répand sur elles comme une maladie contagieuse pour les empester et les corrompre. C'est de toutes les tentations la plus pernicieuse, et qui fait plus de dégât dans une âme. Vous diriez, ajoute ce même Père, que c'est comme un tyran qui s'étant rendu maître d'une place, enlève toutes ses richesses, et la réduit dans la dernière misère. Plus elle avait de vertus, plus elle s'en voit dépouillée, plus elle était belle et agréable aux yeux de Dieu, plus elle devient difforme et insupportable, jusque-là que dès qu'une âme n'a point d'humilité, plus elle a de vertus, plus elle est sujette à l'empire de cette cruelle passion qui la domine.

C'est aussi en ce sens qu'on peut dire qu'elle est la plus maligne et la plus artificieuse de toutes. Il n'y a point de prétexte qu'elle ne cherche pour se justifier, point de voile dont elle ne se couvre, point de vertus qu'elle n'altère : elle se mêle partout, elle corrompt subtilement et empoisonne tout, jusque-là qu'il suffit de se persuader qu'on est humble, pour croire véritablement qu'on ne l'est pas.

Ç'a été pour empêcher les hommes de tom-

ber dans un si funeste péché, que Jésus-Christ s'est incarné, dit ce saint Pape, et qu'il a voulu donner aux hommes par ses discours et par ses exemples, d'infaillibles règles de l'humilité chrétienne. Je m'engage, messieurs, à vous les expliquer aujourd'hui en cherchant dans les Ecritures et chez les Pères, les moyens propres pour vous faire vivre avec la modération et la retenue que vous devez avoir au milieu des honneurs du monde, et par rapport aux jugements que vous devez former de vous-mêmes : *Ut sobrie vivamus in hoc sæculo.*

Jésus-Christ semble avoir réduit ces règles à deux choses qui vont faire tout le partage de ce discours : à une humilité d'esprit, c'est la première ; à une humilité de cœur, c'est la seconde ; à une humilité d'esprit pour reconnaître sa misère : à une humilité de cœur pour aimer ses abaissements et ses mépris : car c'est par là qu'on distingue celui qui est véritablement humble d'avec un autre qui ne l'est qu'en idée. Le vrai humble reconnaît n'avoir rien en soi qui mérite sa complaisance, et s'il a quelque vertu, il en renvoie la gloire à Dieu dont il l'a reçue : le faux humble met sa confiance en soi-même, et se regarde comme l'auteur de ses mérites et de sa justice. Le vrai humble se soucie peu d'être méprisé, et tient dans son cœur la dernière place parmi ses frères. Le faux humble ne recherche que la gloire, n'a que de la fierté et un air dédaigneux pour les autres.

Voilà, chrétiens, ce que Jésus-Christ incarné nous a appris, et ce que sa grâce nous a inspiré pour vivre avec retenue et modestie au milieu d'un monde superbe et entêté de ses faux mérites. Appliquez-vous donc aujourd'hui à bien considérer ces deux différents portraits, pour vous défendre contre l'orgueil du siècle, et combattre toutes les illusions de l'amour-propre. La vraie humilité est une humilité d'esprit et de reconnaissance, au lieu que la fausse, n'est qu'une humilité aveugle et ingrate : ce sera mon premier point. La vraie humilité est une humilité de cœur, au lieu que la fausse n'est qu'une humilité extérieure et contrainte : ce sera mon second point, demandons pour les expliquer la grâce de ce Dieu anéanti que l'humilité de Marie attira dans son chaste sein, etc. *Ave.* *Col.* 355.

POUR LE DIXIÈME SERMON DE L'AVENT.

EXORDE.

Apparuit gratia Dei, etc.

Ce n'est pas seulement dans la pauvreté et dans l'humilité, que consiste cette tempérance et cette sage modération dont saint Paul dit que Jésus-Christ en venant au monde nous a marqué précisément tous les devoirs. Si notre esprit est prompt, notre chair est infirme ; si nous avons le péché de l'ange, nous avons les faiblesses de la bête ; si l'orgueil nous élève, la gourmandise nous abat, et c'est contre ce vice que nous devons nous armer par le secours de la sobriété chrétienne.

De quelque nature qu'ait été le péché d'Adam, soit qu'il ait succombé à cette délicate tentation du démon qui le flattait d'une prétendue immortalité, et qu'il ait cru pouvoir, comme Dieu, avoir une pleine connaissance du bien et du mal : soit que par faiblesse et par une cruelle condescendance il ait obéi à l'aveugle passion de sa femme ; de quelque nature, dis-je, qu'ait été son péché, il est certain que c'est son intempérance et sa gourmandise qui l'a perdu, dit saint Ambroise ; mais il n'est pas moins vrai, ajoute ce Père, qu'il y a beaucoup de fidèles, qui, oubliant ce qu'ils sont et ce qu'ils doivent à Dieu, imitent plutôt la fatale gourmandise de ce premier homme, que la sobriété et la mortification du second.

Il est venu ce second Adam nous donner des règles de cette belle vertu, dit l'apôtre saint Paul, et c'est de lui que nous avons appris la manière de vivre sobrement dans le boire et dans le manger. C'est pourquoi l'Apôtre écrivant aux Romains, leur donnait cet important avis : *Sicut in die honeste ambulemus non in commessationibus et ebrietatibus.... sed induimini Dominum Jesum Christum* (*Rom.* XIII). Marchons, mes chers frères, marchons avec honneur à la faveur de ce beau jour que la grâce de Jésus-Christ a ramené au monde ; passons notre vie, non pas à manger et à nous enivrer, mais à nous revêtir de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en prenant pour modèle de notre tempérance celle du plus sobre de tous les hommes. C'est à quoi je tâcherai de vous exhorter aujourd'hui, après, etc. *Ave.*

Saint Isidore a très-judicieusement remarqué qu'on pèche contre la tempérance chrétienne en deux manières (*lib.* II, *de Summo bono*), je veux dire avec lui, dans la quantité et dans la qualité du boire et du manger : dans la quantité, c'est excès, dans la qualité, c'est sensualité ; dans la quantité, on prend trop de vin ou de viande ; dans la qualité, on y cherche trop de délicatesse et de préparation. Or, comme selon saint Paul, la grâce de Jésus-Christ a paru pour nous enseigner les moyens de vivre avec sobriété dans le monde, on peut dire qu'elle a condamné ces deux choses : trop boire et trop manger, voilà en quoi la sobriété est offensée, et l'excès que la grâce de Jésus-Christ condamne, ce sera mon premier point. Boire et manger avec trop de plaisir, voilà en quoi la sobriété est encore offensée, et la sensualité que la grâce de Jésus-Christ retranche ; ce sera mon second point et tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Le médecin, le philosophe moral et le théologien, s'appliquent chacun, etc., *col* 280.

SECOND POINT.

L'intempérance nous attaque, etc., *col.* 289.

POUR LE ONZIÈME SERMON DE L'AVENT.

EXORDE.

Apparuit gratia Dei, etc.

Avouons, messieurs, et avouons-le à no-

tre confusion, qu'il est rare de trouver parmi nous des chrétiens qui sachent véritablement ce qu'ils sont ; et ce qui nous rend plus criminels devant Dieu est de ce que nous ne connaissons presque jamais, ou plutôt de ce que nous ne remplissons pas les devoirs du grand nom que nous portons. Il n'y a rien de plus grand ni de plus auguste que le nom et la qualité de chrétien. Qui dit chrétien, dit un homme que Dieu a choisi par-dessus tous les autres, et qu'il a tiré des ténèbres de l'erreur pour l'appeler à la foi, et lui faire part de son admirable lumière : un homme favorisé et aimé par préférence, qui a l'honneur d'être l'enfant du Père éternel, le frère de Jésus-Christ, le temple du Saint-Esprit : un homme saint et heureux, à qui le Seigneur découvre les mystères de son royaume, qu'il soutient par sa grâce, qu'il nourrit de sa propre chair, qu'il munit de ses sacrements, pour la liberté et le salut duquel il est descendu du ciel en terre, et est mort ignominieusement sur une croix.

Mais aussi il n'y a rien de plus onéreux, de plus engageant, ni de plus difficile à soutenir que la qualité de chrétien. Pour remplir dignement un si grand nom, il est obligé à de grandes choses, soit à l'égard de ce qu'il doit faire, soit à l'égard de ce qu'il a à souffrir, soit à l'égard de ce dont il faut qu'il se prive. Il ne doit rien faire ni rien entreprendre qui ne soit grand ; ainsi comme les richesses, les honneurs, les plaisirs, les commodités de la vie sont au-dessous de lui, et qu'il n'a été créé que pour des biens solides et spirituels, il ne doit travailler que pour le ciel, et ne s'empresser que pour posséder la vie éternelle qui est Dieu. Il doit faire paraître une patience, une force et une magnanimité héroïque dans tout ce qu'il a à souffrir; et comme la prospérité et l'abondance ne l'enflent pas, l'adversité et la misère ne doivent jamais faire tant d'impression sur son cœur qu'elles l'abattent et le renversent.

Mais comme il est difficile de remplir tous ces devoirs sans se mortifier et se priver par vertu de ce que les pécheurs cherchent par cupidité, c'est à quoi travaille la tempérance chrétienne dont j'ai à vous parler encore aujourd'hui. Tempérance qui, selon saint Ambroise, rend un chrétien comme insensible aux caresses et aux flatteries du monde, l'élevant si haut au-dessus de l'ambition, du plaisir ou de l'avarice, qu'elle éteint presque dans son cœur ces tumultueuses passions qui font tant de désordres dans celui des autres. Tempérance par le moyen de laquelle une âme n'est ni abattue par la tristesse, ni aigrie par les outrages, ni amollie par la volupté, ni maîtrisée par ces affections grossières qui soumettent le nouvel Adam à la dure domination de l'ancien.

Voulez-vous donc aujourd'hui reconnaître ce parfait chrétien dont je parle, et qui, selon saint Paul, doit mener une vie pénitente et sobre? considérez-le par rapport à ce que je viens de vous dire : se mortifier, souffrir, gémir; voilà quelle est son occupation et son caractère. Il doit se mortifier dans l'usage modéré des plaisirs et des commodités de la vie; s'il est heureux selon le monde, il doit souffrir avec patience et résignation les disgrâces de la vie; s'il est malheureux selon le monde, il doit gémir dans une inquiète attente des biens éternels, soit qu'il soit ou heureux ou malheureux dans le monde. Trois grandes et importantes vérités qu'il faut que je vous explique, après avoir imploré les grâces du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Le reste est dans le sermon du troisième dimanche d'après Pâques, col. 54.

POUR LE DOUZIÈME SERMON DE L'AVENT.

EXORDE.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas, etc.

Quelque obligation que les ministres du Seigneur aient de vous faire, etc. Le sermon est entier dans le tome XVII, *col.* 877.

POUR LE TREIZIÈME SERMON DE L'AVENT.

EXORDE.

Apparuit gratia Dei Salvatoris nostris, etc.

Ce n'est pas sans raison que saint Grégoire a remarqué que les vertus chrétiennes sont tellement liées entre elles, que pour en avoir une dans toute sa perfection, il faudrait avoir toutes les autres. Ce sont, dit-il, des sœurs qui ont un même père, qui s'entr'aident par leur union, et se mettent en état de résister à tous les ennemis qui les attaquent (*Greg. lib.* I *Moral. c.* 33). Ce sont des fondements qui soutiennent un même édifice, ou des pierres qui sont si serrées, que dès que l'une manque, il est à craindre qu'insensiblement tout le bâtiment ne tombe. Ce sont enfin les parties d'un même corps, dont les unes en sont la beauté et la perfection, les autres la santé et la vie, et dont cependant toutes se rendent, par leurs fonctions particulières des secours réciproques, et travaillent à une même fin.

N'en cherchons point d'autres preuves que celles que nous fournissent ces belles paroles de saint Paul, qui ont servi de fondement à tous nos discours (*Idem. l.* XXII *Moral. c.* 1) Jésus-Christ est venu au monde pour apprendre aux hommes les importantes maximes de son Evangile qu'ils ne savaient pas ; mais a-t-il borné ces salutaires instructions à quelques chefs particuliers ? non, répond cet apôtre, il nous a appris à renoncer aux désirs corrompus du siècle, et à vivre non-seulement avec piété, par un fidèle attachement à Dieu, non-seulement avec tempérance, par un bon usage des choses extérieures, mais encore avec justice, par une application exacte à nous acquitter envers les autres de ce que nous sommes obligés de leur rendre.

Il est même vrai de dire que cette justice renferme dans sa substance tous les devoirs d'un chrétien. C'est par elle qu'il est religieux envers Dieu, dont il imite la sainteté, dont il accomplit la loi, dont il reconnaît la

souveraineté par un sacrifice de ses pensées, et au service duquel il s'attache par une constante et fidèle persévérance. C'est ce que vous avez vu dans ma première semaine.

C'est cette justice qui rend le chrétien tempérant, sobre, modéré en toutes choses. S'il a du bien, il n'y attache pas son cœur; s'il a de l'honneur et du mérite, il ne s'en réserve pas la propriété; toujours pauvre dans sa plus éminente fortune, toujours humble dans sa plus haute élévation; toujours sobre dans son boire et dans son manger; toujours mortifié et impatient de sortir de ce monde, qu'il regarde comme son exil. O la belle idée d'un chrétien! c'est celle que saint Cyprien nous en donne, et que j'ai tâché de vous développer dans ma seconde semaine.

Enfin c'est cette même justice qui empêche un chrétien de nuire à son prochain, soit dans son honneur par de piquantes railleries, soit dans ses biens par des procès injustement intentés, soit dans son commerce par des prêts usuraires et extraordinairement onéreux. C'est elle, au contraire, qui, supposé qu'il lui ait fait quelque tort, l'oblige à une exacte restitution, et qui même veut qu'il console ses frères dans leurs disgrâces, qu'il les corrige dans leurs désordres, et qu'il les soulage dans leur pauvreté. Voilà par où je finirai toutes les matières de cet Avent; trop heureux si tant d'importantes vérités vous édifient et vous instruisent; c'est la grâce que je demande, etc. *Ave.*

Si j'entreprenais de vous expliquer en particulier quels sont les différents péchés qui blessent le prochain dans sa réputation, et que par conséquent la justice chrétienne condamne, je m'engagerais à une trop longue suite de discours, en vous parlant ou des injures qu'on vomit contre lui, ou des imprécations dont on le charge, ou des détractions et des médisances par lesquelles on le déshonore; mais comme vous êtes tous convaincus que ces péchés sont très-odieux à Dieu, il faut que je vous parle de certains autres vices qui sont moins grossiers, plus propres à un homme d'esprit et d'honneur, et qui par conséquent paraissent légers, ou même honnêtes aux yeux du monde.

Les railleries sont de cette nature, je ne dis pas celles qui consistent en de petits jeux d'esprit ou en des corrections chrétiennes, dont l'aigreur est tempérée par de certains tours délicats qui ne peuvent d'eux-mêmes produire que de bons effets, pour ramener un pécheur dans son devoir; je parle de celles qui viennent d'un esprit naturellement satirique, et d'un cœur que les passions ont corrompu; de celles par lesquelles on se venge adroitement de ses ennemis, où l'on confond l'homme et le chrétien, le libertin et le dévot, et où l'on n'épargne pas même la sainteté de nos cérémonies et la majesté de nos mystères. Cela supposé, je dis qu'un railleur de ce caractère pèche contre les règles de la société où il fait beaucoup de mal; ce sera mon premier point: contre la sainteté de la religion qu'il renonce et qu'il déshonore; ce sera mon second: et par conséquent contre tous les droits de la justice; ce sera comme la conséquence des deux autres. Commençons par la première de ces considérations

Le reste de ce sermon est ci-dessus, col. 620.

POUR LE QUATORZIÈME SERMON DE L'AVENT.

EXORDE.

Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri.

Ce n'est pas sans de grandes raisons que l'apôtre saint Pierre, dans la première de ses Épîtres canoniques (*Chap.* II), nous avertit, que si nous voulons écouter les salutaires leçons que Jésus-Christ nous fait, et marcher sur les pas de ce Dieu enfant, nous devons soigneusement prendre garde de nous dépouiller de toutes sortes de fourberies et de malice, et de nous réduire à une certaine espèce d'enfance, où nous ne souhaitions que le lait pur et spirituel de sa grâce.

Jésus-Christ, selon la remarque des Pères, n'a voulu passer successivement dans les différents âges de la vie, qu'afin de nous y laisser partout de belles leçons et de grands exemples. Non-seulement il a voulu être notre réparateur par son incarnation et par sa mort, il a encore voulu être notre réformateur et notre modèle; et, parce que la passion d'intérêt nous corrompt presque tous par les injustices et les procès qu'elle nous inspire, il a voulu devenir enfant, afin que nous formant sur les vertus de cet âge, nous eussions la simplicité, la candeur et le désintéressement qui s'y trouvent.

Un enfant nouvellement né, dit saint Maxime, ne cherche à tromper et à supplanter qui que ce soit. Le frappe-t-on? il se contente de gémir et de se plaindre sans oser se venger des coups qu'il a reçus. Lui dit-on des louanges ou des injures? il paraît également insensible à l'un et à l'autre. Lui ôte-t-on son bien? il ne sait même ce que c'est du bien, et sans qu'il intente ou qu'il soutienne des procès, il vit satisfait et paisible, malgré les injustices qu'on lui fait.

Or, ajoute ce Père, Jésus-Christ est venu nous apprendre à faire par vertu ce que fait un enfant par une infirmité naturelle et un défaut de raison. Il est venu nous apprendre à vivre avec simplicité et désintéressement dans le monde; et, pour cet effet, il nous a enseigné à ne nous point engager par cupidité dans des procès où nous péchassions contre la justice chrétienne; et, hélas! quand est-ce qu'on n'y pèche pas? Je crois qu'il est inutile de vous demander sur ce point de morale une favorable attention, puisque cette matière de procès est de la dernière importance; mais il ne le sera pas de vous avertir d'implorer, avant toutes choses, les lumières du Saint-Esprit, et d'intéresser la sainte Vierge afin qu'elle vous les obtienne. Saluons-la donc avec res-

pect, et lui disons humblement avec l'ange. *Ave.*

Il y a beaucoup de cas où la fausse prudence du siècle ne s'accommode guère des salutaires maximes de l'Evangile, et où un homme écoutant ce qu'une raison aveuglée par mille différentes passions lui inspire, se sent porté à commettre toutes sortes d'injustices au mépris de la sainte et de la sévère morale de Jésus-Christ. Mais il y a aussi certains cas où l'on peut dire que les lois du monde et celles de Dieu sont d'accord; où les intérêts de l'un et de l'autre paraissent si confondus, que pour obliger un homme de marcher dans les voies de la justice chrétienne, il suffit presque de lui proposer ce qu'une saine et droite raison lui suggère.

Croiriez-vous bien que c'est dans cette dernière espèce que je mets la matière dont j'ai entrepris de vous parler? Pour vivre avec justice dans le monde : *Ut pie vivamus in hoc sæculo*, il est souvent très-important d'éviter les procès, soit à cause du principe d'où ils viennent, soit à cause des voies obliques et défendues qu'on y emploie, soit à cause des fâcheuses suites qui en sont presque inséparables. Mais pour vivre, même heureux et content dans ce monde, il n'est souvent pas moins important de n'en point avoir; en sorte que l'Evangile et la morale de Jésus-Christ ne font, ce semble, qu'élever et purifier dans un chrétien ce qu'une prudence humaine, agissant par des vues purement temporelles, lui conseille.

Je veux me servir aujourd'hui de ces deux puissantes considérations pour arrêter plus efficacement cette furieuse passion que les hommes ont de plaider, et comme les procès ne sont pas, absolument parlant, défendus, je veux vous montrer ce qu'il faut faire en cette occasion, pour ne point pécher contre la justice chrétienne, quand on est obligé de plaider. Faut-il donc plaider? c'est ce que je vous expliquerai dans mon premier point. Supposé qu'on soit contraint de plaider, que faut-il faire pour plaider sans péché? c'est ce que je vous apprendrai dans mon second point; et, afin même de vous expliquer ce que la justice chrétienne exige de vous en cette rencontre, je vais répondre précisément et par ordre à ces deux questions. Faut-il plaider? souvent ni les intérêts du monde, ni ceux du salut ne conseillent pas à un homme de le faire; voilà ma première proposition. Quand on est obligé de plaider, que doit-on faire pour ne point commettre d'injustice? il faut plaider sans fourberie dans ses procédures, sans haine contre ses parties, sans dureté dans ses poursuites; voilà ma seconde proposition. Les dangers auxquels on s'expose en plaidant, les précautions qu'il faut prendre pour ne pas blesser les droits de la justice chrétienne, quand on plaide, c'est ce que je vous expliquerai dans les deux parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Quand je dis que souvent les intérêts du monde, etc. *Ci-dessus, col.* 577.

POUR LE QUINZIÈME SERMON DE L'AVENT.

EXORDE.

Apparuit gratia Dei, etc.

Si l'esprit du monde pouvait être la règle de notre devoir; et si, pour juger sainement des obligations auxquelles Jésus-Christ notre Sauveur est venu nous assujettir, il suffisait de nous en rapporter à nos passions, ou même à notre raison, il nous serait aisé de nous faire une sainteté commode, et de renfermer notre vertu en de certaines bornes où la nature et la grâce, le monde et l'Evangile, l'avarice et la justice chrétienne seraient également confondus.

Je vous dis hier qu'il y a certaines choses où la raison et la morale de Jésus-Christ semblent être d'accord; et, appliquant cette vérité au sujet que je traitais, je vous montrai que non-seulement la justice et l'Evangile, mais encore le bon sens et les intérêts du monde nous défendaient de plaider; mais, si vous y avez pris garde, je remarquai en même temps qu'il y a plusieurs autres choses que l'Evangile condamne et que la raison approuve; et c'est dans cette espèce que je mets l'usure qui doit faire aujourd'hui tout le sujet de mon discours.

Vous verrez dans la suite de mes preuves, qu'elle est expressément condamnée dans l'un et dans l'autre Testament; que tous les prétextes dont un usurier pourrait se servir pour autoriser son péché, y sont distinctement réfutés; que si les Juifs qui, par une maligne interprétation de la loi, renfermaient seulement entre eux la défense qui leur était faite d'exercer des commerces usuraires, étaient extrêmement coupables, les chrétiens, dont la justice, selon Jésus-Christ, doit être plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, le sont encore davantage qu'eux, s'ils tombent dans les mêmes désordres, et que notre Sauveur étant venu sur la terre pour arracher des cœurs des hommes l'avarice qui les domine, s'est déclaré ouvertement contre l'usure, qui est l'une de ses plus dangereuses espèces. Voilà, messieurs, ce que j'espère vous prouver dans tout ce discours; et voilà cependant ce que peu de personnes comprennent, n'y ayant rien, comme a remarqué saint Chrysostome, qui soit plus expressément défendu que l'usure, et cependant n'y ayant rien qui soit plus autorisé qu'elle dans la société civile. Il est donc de mon devoir de lever aujourd'hui tous ces prétextes, et de vous faire voir l'extrême opposition qu'il y a entre ce péché, et la justice chrétienne dont Jésus-Christ est venu nous enseigner les caractères et les dvoirs : *Ut pie vivamus in hoc sæculo.* Comme cette matière est extrêmement délicate, et qu'il est très-dangereux d'en dire trop ou trop peu, joignez, chrétiens, vos prières aux miennes, et demandons ensemble les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

On se sert ordinairement de trois prétextes pour justifier l'usure, et il est impor-

tant que je vous les explique pour vous en faire connaître la nullité, et vous découvrir en même temps quelle est l'énormité d'un péché si familier et si commun dans la société civile. Il y en a qui s'imaginent que mettre son argent à intérêt en assurant le principal, et se réservant le droit de le répéter dans le temps dont on est convenu, ce n'est pas un péché, principalement quand on est en nécessité, ou menacé d'y tomber. Il y en a même qui se flattent, etc. *Ci-dessus, col.* 453.

POUR LE SEIZIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

EXORDE.

Apparuit gratia Dei, etc.

Quand le Précurseur du Messie nous avertit, dans l'évangile que nous avons lu ce matin, de rendre droites les voies du Seigneur : *Dirigite viam Domini*, il veut sans doute nous apprendre l'une des vérités les plus essentielles à notre salut, à savoir que la mission de ce Dieu et le fruit de son incarnation, ne se terminent pas moins à réformer les désordres des pécheurs pour lesquels il est venu au monde, qu'à procurer aux justes une grâce de stabilité et de persévérance dans la vertu.

Il y a, selon l'expression de l'Ecriture et des Pères, des voies qui sont toujours droites; il y en a qui sont toujours tortues : mais il y en a aussi qui, ayant d'abord été inégales et défectueuses, peuvent devenir unies par l'application que l'on a, et le soin que l'on prend de les redresser. Ces premières voies sont celles des anges fidèles qui ont conservé la grâce de leur création, et la soumission qu'ils devaient à Dieu, heureux d'avoir été créés dans l'innocence, mais heureux et justes tout à la fois de ne l'avoir jamais perdue. Les secondes sont celles des anges apostats, qui, du moment qu'ils ont offensé Dieu, ont marché dans des voies si tortues, et se sont tellement endurcis dans leur rébellion, qu'ils n'ont jamais pu quitter, et ne quitteront jamais le mauvais chemin dans lequel ils se sont engagés. Les troisièmes sont celles des pécheurs qui, s'étant éloignés de ces beaux sentiers qui conduisent à la vie éternelle, n'ont pas à la vérité autant de bonheur que les anges fidèles, mais qui aussi n'ont pas autant de malheur que les anges apostats et opiniâtres dans leur péché. Grâces immortelles vous en soient rendues, ô divin Réparateur, puisque vous êtes venu leur apprendre les moyens de réparer leur innocence et de se rétablir dans leur première vertu, en sorte que ce qui était tortu devînt droit, et qu'ils puissent marcher dans ces voies de justice d'où ils s'étaient malicieusement éloignés.

C'est ce que fait la pénitence par rapport à tous les péchés en général; mais c'est aussi ce que fait la restitution par rapport à cette espèce particulière de justice contre laquelle on a péché, en violant les droits de son prochain. Oui, chrétiens, Jésus-Christ a paru sur la terre, non-seulement pour nous défendre de ruiner nos frères par nos procès et nos usures, comme vous avez vu dans les deux derniers discours que je vous ai faits, mais encore pour nous obliger à réparer par une pleine et entière restitution tous les dommages que nous leur avons procurés par nos injustices. Sa première intention est que nous ne fassions pas plus de tort à autrui que nous ne voudrions en souffrir nous-mêmes : mais parce que nous prenons souvent une règle et une voie toute contraire, c'est ce mauvais chemin qu'il veut que nous rendions droit, en rentrant dans cette première justice d'où nous nous sommes éloignés par nos désordres. Fasse le ciel que je puisse aujourd'hui vous convaincre d'une si importante vérité : c'est la grâce que j'attends du Saint-Esprit par, etc. *Ave.*

Le reste du sermon est ci-dessus, col. 598.

POUR LE DIX-SEPTIEME SERMON DE L'AVENT.

EXORDE.

Apparuit gratia Dei, etc.

Croire que la justice chrétienne se contente qu'on remette par la restitution les choses dans leur première égalité, et prétendre qu'elle se borne à la prompte et entière réparation du tort qu'on a fait à son prochain, c'est s'en former une idée très-fausse et fort éloignée de l'emploi et de l'étendue de cette vertu. Il y a de certains droits qui sont en quelque manière infinis, et pour m'expliquer avec l'Apôtre, certains fonds inépuisables d'obligation dont nous ne pouvons presque jamais nous acquitter entièrement : *Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis.* Ne devez rien à qui que ce soit, acquittez-vous de toutes vos dettes : mais il y en a une que vous ne pourrez jamais éteindre : et c'est celle dont la justice et la charité vous chargent. Vous pourrez bien payer le tribut à ceux à qui vous le devez, vous pourrez rendre vos hommages à ceux qui le méritent, vous pourrez rendre l'honneur et le bien à ceux à qui vous l'avez ôté, et par tous ces moyens vous acquitter de vos devoirs : mais faites tout ce qu'il vous plaira, la charité et la justice ont des droits comme infinis, plus vous aimez votre prochain en Dieu et pour Dieu, plus vous êtes obligés de l'aimer : et comme ses différents besoins s'augmentent et se multiplient tous les jours, vous êtes aussi toujours redevable de l'amour que vous vous devez les uns aux autres : *Nemini quidquam debeatis nisi ut invicem diligatis.* Je me sers de cette belle idée, messieurs, pour achever ce que j'ai commencé, et vous dire que si vous voulez vivre avec justice et charité dans le monde, vous ne devez pas vous contenter de rendre à autrui ce qui lui appartient; mais que vous devez pousser plus loin vos obligations, par rapport aux différentes nécessités de vos frères. Cela supposé, ils peuvent se trouver dans trois états, dit saint Augustin, dont les uns regardent les besoins de l'âme, et les autres les nécessités du corps. Il y en a que

les misères, les pertes et les autres disgrâces de la vie, jettent dans le dernier abattement : il y en a que le péché et le désordre éloignent du chemin qu'ils doivent tenir : et il y en a que la pauvreté et une extrême indigence accablent. Or, qu'est-ce que la charité inspire pour lors à un chrétien afin qu'il vive, comme dit saint Paul, avec justice dans le monde, et quel est son vrai caractère? Voici ce qu'en pense saint Augustin : *Si aliquis dolore, errore vel periculo commovetur, usque ad illius aut consolationem, aut correctionem aut auxilium patitur* (*de Vera relig.*, *c.* 47). Quand un chrétien voit quelques-uns de ses frères, ou abattus de chagrin, ou en état de se perdre, ou en danger de mourir de faim, sa charité le porte ou à le consoler, ou à le corriger, ou à l'aider. Son prochain est-il affligé? il lui donne son cœur par la compassion, et le console dans ses disgrâces. Est-il éloigné des voies du salut? il lui donne ses remèdes et le ramène dans le bon chemin par ses corrections et ses conseils. Enfin est-il pauvre et réduit à la mendicité, il lui donne son argent et le soulage dans sa misère par ses aumônes. Ces trois vérités sont trop importantes et trop vastes pour être renfermées dans un seul discours : je ne vous parlerai aujourd'hui que de la première, me réservant à vous entretenir ensuite des deux autres : pour vous l'expliquer solidement, j'ai besoin de demander pour vous et pour moi les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave.*

Je dis donc, messieurs, que nous sommes obligés de consoler nos frères quand nous les voyons affligés ; et que cette œuvre de miséricorde spirituelle que tant de chrétiens négligent, ou dont ils s'acquittent si mal, comme nous verrons dans la suite, est cependant, en certaines occasions, d'une indispensable nécessité. Elle est fondée sur trois choses, et voici tout le partage de mon discours : sur la justice naturelle, sur les premiers devoirs du christianisme, et sur les avantages qu'on en retire. Nous devons consoler nos frères dans leurs afflictions ; c'est un sentiment que la nature et la raison nous donnent : voilà mon premier point. C'est un sentiment que la religion et la grâce sanctifient : voilà mon second point. C'est un sentiment que l'intérêt et la gloire qui nous en revient, nous inspirent : voilà mon troisième point et tout le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

C'est un grand avantage à un chrétien de pouvoir trouver dans sa raison, et dans la nature même toute corrompue qu'elle ait été par le péché, les motifs qui le portent à s'acquitter envers son prochain de ce qu'il lui doit. Quoique tous les commandements que Dieu nous a faits sur ce sujet paraissent très-différents, et qu'ils aient été multipliés afin d'arrêter plusieurs différents désordres, ils sont cependant tous, comme a remarqué saint Jérôme, renfermés dans cette grande leçon que la nature nous fait : que nous devons avoir pour notre prochain, les mêmes sentiments que nous voudrions qu'il eût pour nous : *Infinitæ sunt species partesque justitiæ quas omnes una ac brevis sententia comprehendit, et latentem hominum conscientiam secreto animi judicio aut absolvit, aut damnat* (*Hieron. ad Celantiam*). Il entre plusieurs choses dans la justice qui en font la perfection ou l'essence ; mais il n'y a qu'une seule règle qui les comprend toutes : règle courte et aisée, puisqu'elle est conçue en très-peu de termes, règle cependant infaillible et universelle, puisqu'elle est fondée sur la nature même, et qu'il suffit de s'y arrêter pour juger de l'état intérieur de son âme, et savoir au vrai si l'on fait à son prochain des choses qui méritent de la louange ou des reproches : *Omnes vult Deus vicario inter se amore copulari, ut id ab unoquoque præstetur alteri quod sibi ab omnibus præstare velit.* Cette règle si belle, si courte et si nécessaire, cette règle par laquelle Dieu veut entretenir parmi les hommes un amour réciproque et, s'il se pouvait faire, éternel, la voici : c'est de faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent, si nous nous trouvions dans les mêmes nécessités où ils se trouvent. Voilà, ajoute saint Jérôme, toute la justice de l'homme en peu de paroles : *hæc tota justitia;* voilà en quelque manière tout le précis et tout l'abrégé de l'Evangile.

Par ce principe, comme vous ne voudriez pas, ou qu'on vous ôtât votre réputation, ou qu'on se saisît de votre bien, vous devez vous faire un devoir de ne toucher jamais, ni à l'honneur, ni au bien de votre prochain ; et, pour venir à mon sujet, par ce même principe, comme vous seriez bien aises que votre frère compatît à vos misères, et qu'il vous consolât quand vous êtes affligés, vous devez aussi avoir de pareils sentiments pour lui, à moins que vous ne soyez tout à fait dénaturés.

Nous lisons dans le chapitre X de saint Luc une étrange aventure, ou une mystérieuse parabole que Jésus-Christ y rapporte. Un homme qui allait de Jérusalem à Jéricho fut surpris par deux voleurs qui, s'étant inhumainement jetés sur lui, le maltraitèrent, le dépouillèrent et le laissèrent à demi mort; mais il remarque aussi que ce fut sur le même endroit que se rencontra un charitable samaritain qui, frappé d'un si triste spectacle, s'approcha de lui et se sentit ému de compassion à la vue d'un si pitoyable objet. Tout ceci est mystérieux et renferme d'importantes instructions.

Quand l'homme sort de Jérusalem, qui est un état d'innocence et de paix, pour aller à Jéricho, qui est le symbole de l'inconstance et du trouble qui l'accompagne, c'est alors, dit saint Augustin, qu'il tombe entre les mains du démon et du péché, qui exercent sur lui les mêmes cruautés, que ces deux voleurs exercèrent sur ce malheureux. Ils le dépouillèrent, et la pauvreté que le premier homme n'eût jamais soufferte, s'il avait conservé son innocence, n'est-elle pas une des peines de son péché? ils le blessèrent, et la maladie dont il n'eût pas ressenti les cruelles

atteintes, ne l'a-t-elle pas si vivement attaqué, que, dès que le tempérament de son âme a été déréglé, il n'a plus eu de santé dans son corps? ils le laissèrent à demi mort, et n'est-ce pas un autre châtiment qu'Adam reçut, se voyant condamné à traîner, au milieu du monde infidèle et d'une fortune capricieuse, une vie languissante dans un corps faible, exposé à toutes sortes de disgrâces, et par conséquent en proie à l'abattement et à la tristesse qui en sont les plus naturelles suites?

Mais, chrétiens, c'est pour lors que Dieu qui, *dans l'exercice même de ses vengeances, se souvient toujours de sa miséricorde*, suscite un charitable samaritain qu'il fait rencontrer à propos sur ce chemin, afin que, touché de ces misères, il s'approche avec des sentiments de compassion et de tendresse, de celui qui les souffre ; c'est pour lors qu'il veut qu'à son exemple nous laissions agir sur nous la nature et la raison, afin que, nous sentant émus de pitié en la présence et la proximité de cet objet, nous bandions ses plaies et le consolions dans son malheur.

En quoi, je vous prie de remarquer avec saint Augustin, que c'est ainsi que Dieu en a disposé, pour mettre les choses dans l'ordre où elles devaient être, je veux dire avec ce Père, etc. *Ci-dessus, col.* 390

PREMIER POINT.

Deux choses, dans la pensée de Tertullien, forment ce lien indissoluble, par lequel nous devons être attachés les uns aux autres. La première, c'est le droit d'une même nature : *Jure naturæ matris unius* (*Lib. de Anima*, c. 48); la seconde, c'est la profession d'une même religion, sur laquelle nous devons régler nos consciences, et l'assujettissement à un même Evangile qui nous prescrit de communs devoirs : *Conscientia religionis et disciplinæ unitate* (*Apol. c.* 34). Dans la nature, notre prochain est notre frère, et dans la religion, c'est le membre d'un même corps, avec cette différence, que cette religion que nous professons est encore un motif plus puissant que celui de la nature et de la raison, pour nous engager à consoler nos frères dans leurs disgrâces. Quand la nature agit toute seule, elle a bien quelques caresses et quelques douces paroles sous les lèvres ; mais elle n'a pas dans le cœur cette racine de la charité chrétienne qui la doit animer, dit saint Paulin : *Blandimenta in labiis*, etc. *Ci-dessus, col.* 392.

Même endroit, col. 494.

DIX-HUITIÈME SERMON DE L'AVENT.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE.

De la Pénitence.

Venit Joannes in omnem, etc.

Ce sermon est au tome XVII, *col.* 895.

POUR LE DIX-NEUVIÈME SERMON DE L'AVENT.

EXORDE.

Apparuit gratia Dei, etc.

Après vous avoir expliqué dans le dernier discours une partie des obligations que la justice et la charité chrétienne vous imposent à l'égard du prochain, il est important, messieurs, que je continue aujourd'hui ma matière et que je vous entretienne des deux autres que je me contenterai de vous proposer. Si notre prochain n'était sujet qu'à l'abattement et à la douleur, il suffirait de le consoler dans ses disgrâces, et de lui donner en cet état les secours que la nature et la religion, la raison et la grâce nous inspirent ; mais nous savons assez qu'il est exposé à d'autres malheurs qui sont encore plus grands, et que par conséquent nous sommes obligés de le secourir en ces sortes d'occasions, autant que la prudence et notre condition nous le permettent.

La charité, dit saint Bernard, est la meilleure et la plus officieuse de toutes les mères; tous les hommes, en quelque état qu'ils se trouvent, sont ses enfants. Il y en a pour lesquels elle a de la vénération et du respect, parce que, par un noble mouvement de la grâce, ils tendent à la perfection évangélique; il y en a pour lesquels elle a des sentiments de compassion et des paroles de douceur, parce qu'ils sont dans l'abattement : mais il y en a aussi contre lesquels elle s'élève par des mouvements de correction et d'aigreur, parce qu'ils sont dans l'erreur et dans le désordre; et il y en a enfin, pour lesquels elle a des entrailles de miséricorde, parce qu'ils sont dans la pauvreté et dans la disette de toutes choses. *Beata mater charitas quæ sive foveat infirmos, sive exerceat perfectos, sive arguat inquietos, diversis diversa exhibens sicut filios diligit universos* ; Que cette mère est admirable dans cette prodigieuse étendue de ses soins. De quelle manière qu'elle traite les hommes, elle les aime et inspire les mêmes sentiments à ceux qu'elle anime. *Cum arguit mitis est, cum blanditur simplex est* (*Bern., Epist.* 1 *ad Fulcon.*); Quand elle console les affligés, c'est avec une agréable simplicité qui ne reconnaît point d'artifice ; quand elle corrige les pécheurs, c'est avec une douceur et une tendresse qui les gagne; et quand elle assiste de son bien les misérables, c'est avec des secours si prompts, si efficaces et si bien ménagés, qu'elle les tire ou qu'elle les délivre en partie de leurs misères.

Est-ce là votre caractère, chrétiens, et sentez-vous, au moment que je vous parle, quelque impression de cette vertu dans vos cœurs? Voilà cependant ce que Jésus-Christ est venu vous apprendre, car, jusqu'où sa charité ne s'est-elle pas portée, soit pour ramener les pécheurs dans le bon chemin, soit pour soulager les hommes dans leur indigence et les enrichir, comme dit saint Paul, de sa pauvreté même? Voyons donc, pour finir tous les discours de cet Avent, ces deux emplois de la justice et de la charité chrétienne : votre prochain s'est-il éloigné du bon chemin par ses désordres? c'est à vous à l'y ramener par vos corrections et vos conseils; c'est ce que vous verrez dans mon premier point. Votre frère est-il tombé dans la misère et dans l'indigence? c'est à vous à le secourir dans sa pauvreté par vos aumônes; c'est ce que je vous montrerai dans mon second

point. Pour vous bien expliquer l'un et l'autre, j'ai besoin du secours du Saint-Esprit, et je le demande, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

La négligence qu'on apporte à reprendre, etc., *ci-dessus, col.* 399.

SECOND POINT.

L'obligation de faire l'aumône est fondée, etc. ibid. *col.* 404.

POUR LE JOUR DE NOEL.

EXORDE.

Apparuit gratia Dei Salvatoris omnibus, etc.

Voici, chrétiens, une confirmation sensible de toutes les vérités que je vous ai dites pendant cet avent, et une preuve que Jésus-Christ même nouvellement né veut vous donner par son propre exemple des importantes instructions qu'il vous a faites. Il était temps qu'il vînt montrer lui-même que ce qu'il nous avait enseigné n'était pas impossible, et qu'il rendît la pratique de ses commandements aisée, en faisant voir qu'il les avait accomplis le premier. C'était la prière que David lui avait autrefois faite, en lui demandant qu'il marchât à la tête de ceux qu'il engageait à suivre la voie de ses préceptes : *Exurge in præcepto quod mandasti :* et c'est à quoi il veut bien satisfaire aujourd'hui. S'il nous oblige à vivre avec piété dans le monde, à y mener une vie mortifiée, et à y remplir tous les devoirs de la justice; c'est aujourd'hui, chrétiens, qu'il nous en donne un bel exemple, et qu'il veut anéantir tous les faux prétextes dont nous nous servons si souvent pour nous dispenser de ces devoirs.

Jamais naissance ne fut plus mystérieuse, ni plus remplie d'instructions que la sienne. Arrêtons-nous donc aujourd'hui à considérer un si parfait modèle qui est venu nous tirer de l'ignorance, de l'infirmité et de la malice où le péché du premier homme nous avait jetés. L'état où il est réduit par un artifice de sa miséricorde et de son amour mérite nos plus sérieuses réflexions, et si autrefois on ne pouvait voir Dieu et vivre, à présent on ne peut vivre sans le voir; tant il a de bonté pour se découvrir à nos sens, tant il nous est avantageux de lui consacrer nos yeux pour le voir, nos oreilles pour l'entendre, nos cœurs pour l'aimer, et nos bouches pour chanter avec les anges : *Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Mais qui sommes-nous pour oser porter d'abord si haut les accents tremblants de notre voie ? Contentons-nous de nous servir des paroles de l'un de ces bienheureux esprits, pour prier la sainte Vierge qu'elle nous donne accès auprès de son Fils qu'elle tient entre ses bras : et qu'elle conçut dans son sein, quand Gabriel lui dit : *Ave.*

Comme Jésus-Christ est l'abrégé de tous les siècles en qualité de Dieu, de Rédempteur et de chef des hommes, doit-on trouver étrange si tous les siècles ont soupiré après sa venue, et comme le Père éternel a fait précéder une infinité de signes pour le représenter, faut-il s'étonner qu'il ait fait pousser tant de soupirs pour jouir enfin de la présence et des grâces de ce puissant libérateur ?

Parmi ces nobles et mystérieux mouvements, je n'en trouve point qui mérite mieux nos réflexions que celui de l'Epouse des Cantiques, ni qui ait plus de rapport à ce qui se passe en la naissance de Jésus-Christ. Que ne vous ai-je pour mon frère, s'écriait-elle, que ne vous vois-je collé sur le sein de ma mère, afin que, vous trouvant hors celui de votre père, je vous embrasse tendrement, et que personne ne me méprise plus : *Quis mihi det te fratrem meum sugentem ubera matris meæ, ut inveniam te foris et deosculer te, et jam nemo me despiciat* (*Cant.* VIII)? Pour lors je vous prendrais par la main, je vous mènerais dans la maison de ma mère, et là vous m'instruiriez familièrement et par votre propre exemple de tous mes devoirs : *Apprehendam te et ducam in domum matris meæ : ibi me docebis.*

Vous savez sans doute que tels étaient les empressements de la synagogue, et généralement de tous les hommes qui soupiraient après la venue de Jésus-Christ ; mais vous devez savoir aussi que ces ferventes prières ont été pleinement exaucées dans la naissance et l'incarnation de ce Dieu. L'Epouse demandait, ce semble, trois choses dans ces paroles qui expriment les plus sincères mouvements de son cœur ; elle voulait que son époux fût humilié, puisqu'elle désirait de le voir collé sur le sein de sa mère et attaché à ses mamelles; elle souhaitait qu'elle fût elle-même ennoblie par son alliance, puisqu'elle demandait de l'avoir pour frère, afin qu'on ne la méprisât plus. Enfin, elle désirait de l'avoir pour modèle et pour maître, afin que dans une sainte et paisible retraite, elle fût pleinement instruite de tout ce qu'elle devait faire.

Voilà tout ce qu'elle souhaitait : mais où trouverons-nous l'accomplissement de ses désirs ? Dite-le nous, grand apôtre : *Apparuit gratia Dei ;* etc. Que demandait l'Epouse ? l'abaissement de Jésus-Christ : eh! pouvait-il être plus grand que de naître parmi nous et de descendre jusqu'à nos misères : *Apparuit;* que demandait-elle encore ? sa propre élévation : oh! ses vœux pouvaient-ils être plus abondamment satisfaits que par une plénitude de grâce qu'il nous a apportée : *Gratia Dei Salvatoris ;* que demandait-elle enfin ? un maître qui l'instruisît; eh ! pouvait-elle en avoir un meilleur et qui lui donnât de plus belles leçons qu'en lui apprenant à vivre avec piété, tempérance et justice dans la corruption du monde : *Erudiens nos ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie, juste et pie vivamus in hoc sæculo.*

Vous voyez donc, chrétiens, que sans m'éloigner du sujet général de mon avent, ni de l'esprit même du mystère que vous célébrez aujourd'hui, je finis par où j'ai commencé. C'est pourquoi, pour vous expliquer tout ensemble ce qu'il y a de grand et d'admirable, ce qu'il y a de moral et d'instructif dans la naissance de Jésus-Christ, voici

tout mon dessein et les trois parties de ce discours. Vous verrez dans la première ce que la naissance de Jésus-Christ lui coûte par les surprenantes humiliations qu'il y trouve. Vous verrez dans la seconde ce que cette naissance nous procure d'avantages par les grâces que nous en recevons ; et enfin, vous verrez dans la troisième de quoi cette naissance nous instruit par les leçons et les règles qu'on nous y donne. La naissance de Jésus-Christ est un fond d'humiliation pour lui-même, une source de bénédiction et de grâce pour la nature humaine, un modèle de sainteté et de perfection pour tous les hommes.

Le reste de ce sermon se trouve plus bas dans les Mystères de Notre-Seigneur.

SERMON POUR LE JOUR DE SAINT ÉTIENNE.

EXORDE.

Il faisait des prodiges et de grands miracles parmi le peuple (*Act.*, *ch.* VI).

Faciebat prodigia et signa magna in populo.

Il serait très-difficile de comprendre quels sont ces grands prodiges que saint Etienne a opérés, si nous ne nous arrêtions à ce beau principe de saint Augustin, qui dit que de tous les miracles que l'homme peut faire, il n'y en a point de plus grand que l'homme même : *Omnia miraculo quod sit per hominem, majus ipse homo miraculum est.* Dans les autres Saints on peut distinguer mille actions éclatantes qui frappent les yeux, et qui nous surprennent. Dans les uns c'est le don des langues : ils étaient ignorants, et toutefois il n'y avait point de langue qu'ils ne parlassent. Dans les autres c'est la guérison des malades et la résurrection des morts : ils n'avaient nul remède extérieur à appliquer sur les plaies, et cependant ils guérissaient toutes sortes d'infirmités et de langueurs : ils n'avaient nul secret pour rendre la vie à des morts, et toutefois soit par leur attouchement, soit par leurs larmes et leurs prières, ils les faisaient sortir de leurs tombeaux. Ainsi l'avez-vous ordonné, ô mon Dieu, pour votre gloire et pour celle de vos Saints, pour l'établissement de votre religion et la conversion de tant de nations idolâtres que vous avez voulu attirer à vous par les yeux et par l'expérience de leurs sens.

Il n'en est pas aujourd'hui de même de saint Etienne : on ne voit ni les malades qu'il a guéris, ni les morts qu'il a ressuscités : et si l'on remarque qu'il disait des choses auxquelles toute l'opiniâtreté et la sagesse des Juifs ne pouvaient contredire, il parlait son langage naturel, et se servait des mêmes termes qui étaient familiers à ceux de son pays.

Cependant le Saint-Esprit ne saurait se tromper : et il est vrai de dire d'Etienne à la lettre qu'il faisait de grands prodiges parmi le peuple. *Faciebat*, etc. Ne nous en étonnons pas, messieurs, c'est qu'il était lui-même le plus grand de tous ces prodiges. Etre jeune et chaste, avoir soin des veuves et leur paraître comme un ange, confondre les plus savantes têtes de la synagogue, réfuter leurs traditions par leurs traditions mêmes, appliquer la vérité aux figures qui la désignaient, prouver la divinité d'un homme condamné comme un scélérat ; être encore voyageur sur la terre, et jouir des avantages des compréhenseurs dans le ciel ; être accablé de pierres, et demander grâce pour ses ennemis ; combattre par sa patience et voir Jésus-Christ debout, qui considère avec joie l'ardeur infatigable de son martyr : en vérité, messieurs, en vérité si vous n'appelez pas tout cela des miracles, j'ose dire que jamais il n'y en eut. Pour les considérer avec plus de loisir, demandons les grâces de ce divin Esprit qui le soutint dans son combat, et implorons le secours de la sainte Vierge en lui disant : *Ave.*

La religion de Jésus-Christ a comme celle des Juifs, ses mystères qu'il faut croire, ses sacrifices qu'il faut accomplir, et ses maximes qu'il faut pratiquer. Mais comme l'une n'était que la figure de l'autre, celle de Jésus-Christ a eu de nouveaux mystères, de nouveaux sacrifices, et de nouvelles maximes qui ne se sont pas rencontrés dans celle des Juifs. Les plus grands mystères de la religion ont été cachés aux Juifs qui ne les voyaient qu'en figures ; ils n'étaient pas, dit saint Augustin, comme ces confidents auxquels le prince dit ses secrets à l'oreille, ou dans l'intérieur de son cabinet ; ils ressemblaient à ces petits peuples qui n'apprennent que confusément quelques nouvelles, et auxquels on scelle les principales. Ces mêmes Juifs se contentaient de sacrifier des animaux, et il semblait que le Seigneur ne leur en demandait pas davantage : trop satisfaits d'immoler une victime étrangère, et de se sacrifier intérieurement par l'humilité de leur foi, et un sincère aveu de la grandeur et de la souveraineté de Dieu. Enfin, soit par leur ignorance, soit par leur malice, la plupart des lois divines, et principalement celle qui regardait l'amour des ennemis, ne leur étaient connues qu'en partie, se croyant en droit de conserver dans leurs âmes contre leurs persécuteurs, de secrètes inimitiés qu'ils s'imaginaient autorisées de Dieu, pourvu qu'elles n'éclatassent point au dehors.

J'ai à vous faire voir aujourd'hui le panégyrique d'un saint qui a tenu en partie à l'ancien, en partie au nouveau Testament, en partie à la synagogue dans le sein de laquelle il est né, en partie à la religion de Jésus-Christ par la grâce duquel il a été régénéré : d'un saint par conséquent qui s'est servi de l'une pour purifier et accomplir ce qui n'était que grossièrement et imparfaitement observé dans l'autre. Il fallait qu'un homme aussi grand qu'Etienne fît d'aussi grands prodiges : *Faciebat prodigia et signa magna in populo*, nous enseignant ces nouveaux mystères qui regardent la divinité, et la mission de Jésus-Christ ; ces nouveaux sacrifices qui regardent l'immolation de sa propre vie, et ces nouvelles maximes qui regardent le pardon et l'amour de ses ennemis.

Mais ce qu'il y a de plus considérable, c'est qu'il a été avant les apôtres, le premier apôtre de ces mystères ; c'est qu'il a été avant

les martyrs la première victime de ce sacrifice ; c'est qu'il a été avant le reste des chrétiens le premier modèle de cet amour. En un mot il a été le premier qui a donné son esprit à Jésus-Christ pour le manifester, son sang à la foi pour la défendre, son cœur à ses bourreaux pour les aimer. En sorte que si, dans l'ancien Testament, Abraham, père des fidèles, a été selon l'Esprit de Dieu ; si Abel, chef des martyrs, a été selon la grâce de Dieu ; si David, modèle des hommes doux et charitables, a été selon le cœur de Dieu, que dirons-nous d'Etienne qui a connu et révélé plus de mystères qu'Abraham, qui a eu plus de courage qu'Abel, et qui a témoigné plus de générosité et de charité que David? Rassemblez donc, si vous pouvez, toutes ces choses, et dites qu'il a fait de grands prodiges : *Faciebat prodigia et signa magna in populo.* Dites avec moi qu'il est la langue des apôtres, pour annoncer les plus grands mystères de l'Evangile : qu'il est le chef des martyrs, pour endurer le premier la plus cruelle de toutes les morts; et enfin qu'il est le modèle de tous les chrétiens, pour leur donner l'exemple du plus parfait amour de leurs ennemis. C'est tout mon dessein.

La suite de ce sermon se trouve plus bas dans les Panégyriques.

SERMON POUR LE JOUR DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

EXORDE.

Hunc ergo cum vidisset Petrus, dixit Jesu : Domine, hic autem quid?

Pierre ayant vu Jean, dit à Jésus-Christ : Seigneur, que deviendra ce disciple (*S. Jean, ch.* XXI).

Ce qu'une sainte et mystérieuse émulation entre des personnes d'un même état, ce qu'une raisonnable application à ses intérêts personnels entre des officiers d'un même prince, ce qu'une marque de prédilection et de confidence entre des enfants d'un même père, peuvent inspirer d'empressement, pour savoir quelle sera la destinée d'un homme dont on dit et dont on attend de grandes choses : tout cela, messieurs, semblait concourir à faire naître, non-seulement à saint Pierre, mais à tous les autres apôtres et disciples de Jésus-Christ au nom desquels il prenait la parole, une innocente curiosité de savoir ce que deviendrait saint Jean qui paraissait le plus favorisé de sa profession, le plus considéré de son royaume, et le plus aimé de sa famille.

Plus nous le considérons, plus nous le trouvons distingué des autres. Est-ce du côté de son alliance? il est proche parent de Jésus-Christ selon la chair, son enfant par grâce, son frère par adoption. Est-ce du côté des fonctions de son ministère? il gouverne les églises de l'Asie comme un apôtre, il annonce la dernière destinée de l'Eglise universelle, comme un prophète; il instruit et appelle à la foi celle d'Ephèse, comme un docteur : est-ce du côté des derniers temps de sa vie? c'est un martyr de volonté devant la porte Latine, un oracle de vérité dans l'île de Pathmos, une victime immortelle, et toujours vivante dans l'état de sa mort : *Exiit sermo inter fratres quia discipulus ille non moritur.* C'est donc trop peu de le renfermer dans quelqu'un de ces états; puisqu'il semble que Jésus-Christ se soit appliqué à faire de ce disciple bien-aimé un abrégé de ses merveilles, afin qu'éblouis de tant de rayons qui le couronnent, nous le perdissions de vue, et que nous nous contentassions de demander avec saint Pierre : *Domine, hic autem quid?*

Cependant comme vous attendez d'autres choses de moi, permettez que parmi une si grande foule de prodiges, je me borne à trois circonstances qui feront tout le fondement de son éloge. Jésus-Christ le fait reposer sur son sein dans la Cène; il l'appelle à son sacrifice aux pieds de la croix ; et il lui donne sa mère aux derniers momens de sa mort : voilà le partage de ce bien-aimé disciple, et ce qui le distingue des autres. Dans le premier de ces états Jésus-Christ l'éclaire; dans le second il l'éprouve; dans le troisième il le récompense. Ainsi, ce qu'on peut dire de lui, c'est qu'entre les autres il a eu la meilleure part dans les secrets de Jésus-Christ, sur le sein duquel il s'est reposé : voilà mon premier point. Il a eu la meilleure part dans les souffrances de Jésus-Christ, au sacrifice duquel il a été appelé; voilà mon second point. Il a eu la meilleure part dans les récompenses de Jésus-Christ, aux droits duquel il a été comme subrogé dans son testament : voilà mon troisième point. Si je finis ce discours par cette dernière circonstance, je me sens obligé de commencer par elle pour implorer, avant toutes choses, le secours de cette divine mère qui fut donnée à saint Jean pour être la sienne, comme pour la consoler, en quelque manière, de la perte qu'elle avait faite de ce cher Fils qu'elle conçut, quand un ange lui dit : *Ave.*

Le reste de ce sermon se trouve dans les Panégyriques.

SERMON POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

EXORDE.

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.

Le huitième jour auquel l'enfant devait être circoncis, étant arrivé, on lui donna le nom de Jésus (*S. Luc, ch.* II).

De tous les mystères de notre religion, je n'en trouve point où il y entre tout ensemble plus d'humiliation et de gloire ; plus d'assujettissement et de puissance; plus d'engagement à la mort et de marque d'immortalité et de victoire, que dans le mystère que nous célébrons aujourd'hui. Un Dieu enfant est circoncis, quelle humiliation ! puisqu'une aussi étrange cérémonie est la marque de la ressemblance du péché qu'il porte, le caractère de la servitude à laquelle il s'engage et le commencement de son sacrifice par le sang qu'il y verse. Mais ce même enfant y est nommé Jésus, quelle gloire! puisque ce nom efface l'apparence de ce péché, qu'il lui donne un empire absolu sur toute la nature, qu'il devient le principe ou l'instrument de ses victoires.

Séparer ces deux mystères, je veux dire, se contenter d'expliquer ce qu'il y a d'humiliant dans celui de la circoncision, sans parler du nom de Jésus qui dissipe toutes les ombres de cette cérémonie; ou bien se borner aux seuls avantages de ce nom, sans montrer pour quel sujet, et à quelle condition il le reçoit; c'est en quelque manière, ne connaître ni l'un ni l'autre de ces mystères, ni même la part que nous sommes obligés d'y prendre. Car enfin tout se passe ici pour notre instruction et pour notre bien. Les premiers jours de nos années, jours plus heureux que ne furent ceux des idolâtres qui commençaient par de ridicules et de superstitieuses cérémonies, sont consacrés par l'effusion du plus beau sang qui fut jamais, et sanctifiés par l'imposition du plus auguste de tous les noms. L'on dirait que ce sont ici les étrennes réciproques du ciel et de la terre. J'avoue que tout vient du côté du Père éternel qui donne son Fils, du côté de ce Fils qui se soumet à une dure loi, et du côté du Saint-Esprit qui préside à cette cérémonie : mais après tout, ces trois personnes de l'adorable Trinité veulent bien que nous entrions en quelque manière en commerce avec elles et que la terre, comblée de tant de grâces, ne se trouve pas toujours dans l'impuissance de les reconnaître. Le ciel donna il y a huit jours un Dieu à la terre : et la terre offre aujourd'hui au ciel les prémices d'un sang qui sera répandu dans quelques années pour elle. Un enfant s'immole aujourd'hui avec un corps mortel sous le couteau de la circoncision : et son Père ordonne qu'on lui impose le nom de Jésus, pour relever par cette excellente qualité les abaissements volontaires auxquels il se réduit par ce triste et douloureux appareil.

Vous voyez par là, chrétiens, qu'il est de notre intérêt de ne pas séparer ces deux mystères, puisque nous en pouvons tirer tant d'instructions et de fruits. Un enfant circoncis, voilà ma première considération : un enfant qui, dans sa circoncision, reçoit le nom de Jésus, voilà la seconde; et afin de vous donner une plus grande idée de ce double mystère, permettez que je vous explique encore davantage dans le détail ce tempérament d'humiliation et de gloire.

La cérémonie de la circoncision est ignominieuse à Jésus-Christ, pourquoi? parce qu'il est déshonoré comme un pécheur, assujetti comme un esclave, blessé et sacrifié comme une victime : ce seront les preuves de mon premier point. Mais l'imposition du nom de Jésus lui est glorieuse, pourquoi? parce qu'il trouve dans cet auguste nom toute la gloire de sa sainteté, toute l'étendue de sa puissance, tout le mérite de son sacrifice : ce seront les preuves de mon second point. Abaissement de la circoncision, vous me surprenez; nom de Jésus, je vous adore; et vous, Vierge sainte qui avez eu plus de part que toute autre créature à cette cérémonie et à l'imposition de ce nom, je vous salue par les paroles d'un ange : *Ave.*

La suite de ce sermon se trouve plus bas dans les Mystères.

EXORDES

ET INTRODUCTIONS

POUR LES FÉRIES DU CARÊME.

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

Du jeûne.

Cum jejunatis nolite fieri sicut hypocritæ tristes: exterminant enim facies suas ut appareant hominibus jejunantes.

Lorsque vous jeûnez, ne ressemblez pas à ces hypocrites tristes et chagrins, qui paraissent avec un visage mortifié, afin que l'on connaisse qu'ils jeûnent (*S. Matth., ch.* VI).

Quand je me représente les importantes instructions que l'Eglise fait aujourd'hui à ses enfants, et les tristes objets dont elle veut qu'ils se remplissent l'imagination et l'esprit, je n'ai pas de peine à croire que l'homme ayant été corrompu dans son âme et dans son corps, cette sage mère s'applique, dès le commencement de cette quarantaine, à le détruire dans ces deux parties, afin qu'elle ait la consolation de le voir ressusciter avec le nouveau à la fin de ce saint temps.

C'est pourquoi ne nous étonnons pas si elle se sert d'abord du secours de sa mémoire pour le rappeler à sa première origine, et si, en lui mettant des cendres sur la tête, elle l'exhorte à se souvenir *qu'il n'est que cendre et qu'il retournera en cendre*.: corrigeant par une si humiliante cérémonie cette orgueilleuse prétention du premier homme, qui s'était vainement flatté d'une immortalité qu'il espérait de trouver dans le fruit défendu : car tel est, pour m'expliquer avec l'Ecriture et l'abbé Rupert, tel est le législateur que la justice et la miséricorde de Dieu mettent sur nos têtes, soit pour nous faire ressentir que nous sommes hommes, soit afin que la pensée de la mort, qui est la fille du péché, expie et détruise le péché même.

Si ce déréglement n'était que dans l'esprit, peut-être qu'un tel remède serait assez efficace pour humilier cette puissance fière et impérieuse sous le joug de Dieu; peut-être même que le cœur, se détachant de l'amour de la créature, *n'amasserait plus sur la terre*

des trésors sujets à être déterrés et volés : trop heureux d'en amasser dans le ciel, qui ne soient ni mangés par les vers ni emportés par des voleurs (*Matth.*, VI), comme Jésus-Christ nous l'apprend dans notre évangile.

Mais, hélas! nous avons encore d'autres dangers à craindre du côté de notre corps, et comme la gourmandise peut nous rendre aussi criminels qu'elle rendit autrefois notre premier père, c'est dans ce même dessein que l'Eglise, inspirée de l'Esprit de Dieu, joint à la cérémonie des cendres l'obligation du jeûne. Etrange et mystérieuse alliance, messieurs! car n'est-ce pas par là qu'elle prétend réformer l'homme tout entier en le mortifiant par une longue et rigoureuse abstinence, en nous avertissant *de nous convertir à Dieu de tout notre cœur, d'endosser le cilice, de nous mettre sous la cendre et de jeûner, non pas comme des hypocrites chagrins qui affectent de paraître mortifiés, mais comme des gens qui sont contents et joyeux dans leur jeûne*, parce qu'ils le regardent comme le véritable moyen de satisfaire à Dieu pour leurs péchés et de prévenir ceux dans lesquels ils pourraient tomber.

C'est là, dit saint Léon, l'avantage que nous pouvons recueillir de nos jeûnes, et principalement de celui du carême auquel l'Eglise nous a si sagement assujettis, afin que la sensualité et la délicatesse étant réprimées par une salutaire abstinence, les mouvements intérieurs de l'âme se calment par la faiblesse même du corps, et que, tandis qu'on refuse à l'un les viandes dont il usait, l'autre apprenne à ne plus tomber dans ces fâcheux désordres auxquels il s'abandonnait auparavant : *Ut dum continentiæ legibus carnalis subjicitur appetitus, motus quoque interior temperetur, ac sicut corpus a cibis, ita mens ab iniquitate jejunet.* Vous en allez voir les obligations et les avantages, si l'Esprit de Dieu daigne me conduire dès le commencement de ma carrière, et si je suis soutenu par quelques-unes de ces grâces dont la sainte Vierge reçut la plénitude, quand un ange lui dit : *Ave.*

Pour vous apprendre comment vous devez passer la sainte quarantaine, je m'arrête aujourd'hui à l'importante obligation qui vous est imposée de jeûner pendant ces jours de mortification et de pénitence; et je crois ne pouvoir vous en donner une plus juste idée qu'en vous expliquant celle que l'Eglise même me fournit et que vous entendrez souvent lire : *Vitia comprimit, mentem elevat, virtutes largitur et præmia.* Car voilà en trois mots ce qu'on en peut dire de plus moral et de plus beau.

Qu'est-ce que le jeûne du carême, et pourquoi l'Eglise l'a-t-elle établi? c'est une puissante digue qu'elle oppose au torrent de nos vices et à l'impétuosité de nos passions : *Vitia comprimit;* ce sera le sujet de mon premier point. C'est un moyen efficace dont elle se sert pour rendre à notre esprit sa première liberté et l'empire qu'il doit avoir sur notre corps : *Mentem elevat;* ce sera le sujet de mon second point. C'est un pur canal par lequel elle fait couler sur ses enfants les grâces et les récompenses de Jésus-Christ. *Virtutes largitur et præmia;* ce sera mon troisième point et tout le sujet de ce discours, où, en vous parlant de la nécessité et des avantages du jeûne, je vous montrerai avec quel esprit vous devez l'observer, et les étranges abus qui s'y glissent.

Je me suis souvent étonné comment le jeûne étant si solidement établi dans l'un et dans l'autre Testament, pratiqué avec tant d'exactitude dès les premiers siècles dans l'Eglise grecque et latine, autorisé par une longue et constante tradition, appuyé par tant de conciles, et éclairci par tant de savantes et de solides réflexions des Pères, cependant les hérétiques de ces derniers temps ont eu le front, non-seulement de s'en scandaliser, mais de le traiter de superstition et de folie. Car c'est ainsi que Calvin a eu l'insolence de s'en expliquer, et ce que les impudents disciples de cet abominable hérésiarque ont osé dire après lui : *Nous tenons pour une illusion sortie de la boutique de satan l'observance du carême.* Ces monstres d'intempérance et d'impureté, sachant bien qu'ils grossiraient leur petit troupeau d'un nombre infini de libertins, s'ils tournaient en ridicule les deux choses les plus fâcheuses de notre religion, je veux dire la confession auriculaire, qui est la mortification de l'esprit, l'abstinence et le jeûne qui font la pénitence et la croix de la chair.

A leur compte, toute l'Eglise a été dans l'erreur, et elle a eu besoin des salutaires avis de leur saint patriarche, de ce commode apostat, et de ce nouveau réformateur pour en sortir. Comme ils ne peuvent nier que toute la discipline ancienne et moderne ne soit contre eux; que les Juifs n'aient eu leurs jours de jeûne, et des temps consacrés à une rigoureuse abstinence; que Jésus-Christ n'ait jeûné quarante jours et quarante nuits; que les apôtres et les Pères des premiers siècles n'aient jeûné autant de temps, et institué la sainte quarantaine; en sorte que ce qui est d'institution divine dans sa substance, a été réglé, quant à sa manière, par le droit positif ecclésiastique; comme ils ne peuvent nier que les premiers chrétiens ne se soient abstenus de manger de la chair pendant le carême; que les conciles n'aient fait des canons exprès sur ce point; que cette sainte pratique du jeûne observée par tous les fidèles, dans les villes aussi bien que dans les déserts, dans les cours des princes, aussi bien que dans les monastères, n'ait passé d'eux à nous par le pur canal d'une tradition qu'ils n'osent contester : cependant que disent-ils : *Nous tenons pour une illusion sortie de la boutique de satan l'observance du carême et du jeûne.*

Ainsi, à leur compte, les jeûnes des Juifs n'étaient que des observations légales, et de vaines cérémonies propres à assujettir des esclaves, mais abrogées comme contraires à la douce liberté des enfants; et le jeûne de Jésus-Christ étant un jeûne mystérieux, ne tirait pas à plus grande conséquence pour

les chrétiens, que ses autres miracles qu'ils ne peuvent imiter. Ainsi, à leur compte, les apôtres et les Pères qui composaient les premiers conciles étaient ou des visionnaires qui voulaient faire la voie du ciel plus étroite qu'elle n'est, ou des critiques et des chagrins qui voulaient appesantir le joug du Seigneur, qu'il a cependant dit être léger. Ainsi, à leur compte, les fidèles de la primitive Eglise étaient des hypocrites et des fous que Jésus-Christ condamne aujourd'hui : *Exterminant facies suas ut videantur hominibus jejunantes*, des gens qui affectaient de paraître pâles et défigurés, afin que l'on vît qu'ils jeûnaient, des gens qui s'arrêtaient superstitieusement à un nombre déterminé de jours, et qui crucifiaient leur chair par des homicides volontaires et des austérités indiscrètes.

Voilà, encore un coup, ce que je ne pouvais d'abord comprendre; mais quand, après une sérieuse réflexion, j'ai remarqué qu'ils n'aimaient que le libertinage et la débauche, je n'ai pas eu de peine à concevoir comment, pour l'intérêt même de leurs passions qu'ils avaient soin de flatter, ils sont tombés en de si pitoyables extrémités. *Ils ne sont pas avec les autres hommes dans le travail de la pénitence, ils ne veulent pas se mortifier avec eux par le jeûne; et de là vient qu'ils sont couverts de leur impiété, qu'ils ont blasphémé contre le ciel et la terre, et que leur iniquité est comme sortie de leur graisse.*

Toutes les passions se soulèvent contre l'abstinence et le jeûne; mais c'est aussi cette abstinence et ce jeûne qui sont ordonnés pour réprimer et mortifier ces passions: *Vitia comprimit.* Vous en demeurerez d'accord avec moi, si vous supposez que ce déluge de péchés qui inonde et ravage presque toute la terre, vient d'une chair rebelle et indomptée qui ne cherche que ses commodités. Cette vérité est confirmée par tant de témoignages de l'Ecriture, autorisée par de si beaux et de si solides sentiments des Pères, qu'elle s'entend assez d'elle-même, sans qu'elle ait besoin de plus longues preuves. Cela étant, le grand secret d'arrêter ce déluge de péchés est d'aller jusqu'à la source, je veux dire de trouver le moyen de mortifier cette chair, d'affaiblir la concupiscence, de diminuer le nombre et la force des passions, qui sont comme autant de principes, de commencements et de racines de tous les péchés qu'on commet dans le monde. Cette concupiscence et ces passions sont ardentes et impétueuses; disons plus, elles sont subtiles, dangereuses, et en état de nous perdre. Il faut donc, conclut de là saint Grégoire, arrêter leur impétuosité et les enchaîner, parce qu'elles sont tumultueuses et ardentes; et ensuite, comme elles sont dangereuses, et que toutes cachées qu'elles soient dans un cœur, elles ne laissent pas d'y vivre et de tâcher de le faire mourir; il faut les châtier, et, autant qu'il est possible, les faire mourir elles-mêmes.

Or, voilà ce que fait le jeûne du carême : il mortifie la chair; il affaiblit la concupiscence; il réprime les passions, et leur apprend à ne se point révolter. Il humilie tellement la partie terrestre et inférieure de nous-mêmes, qu'il la met comme hors d'état de se soulever; et comme il n'y a rien de plus humilié ni moins disposé à faire une sédition, qu'un serviteur mutin qu'on enchaîne; il n'y a rien de plus heureusement retenu et arrêté dans le devoir, qu'une passion séditieuse et ardente qu'on met sous les fers, et, comme dit saint Paul, sous la captivité et le joug de l'abstinence.

Ainsi, nous pouvons dire avec les Pères que le jeûne est comme le boulevard et la forteresse des chrétiens; comme un champ de bataille, où notre chair est toujours vaincue, ou comme un mur que le démon, notre commun ennemi, ne saurait forcer. Le démon attaque un homme intempérant, et il en triomphe sans peine, parce qu'il trouve au dedans de lui des passions ardentes et impétueuses qui se jettent de son parti; mais il n'a pas le même avantage sur celui qui jeûne; rien ne le favorise, rien n'est d'intelligence avec lui, il faut qu'il se retire avec honte, en sorte que ce brave athlète, fortifié par son infirmité même, ne fait que se purifier davantage dans la fournaise des tentations, où sa concupiscence, la chair, l'enfer et le monde le jettent.

Nous lisons chez Daniel, que Nabuchodonosor irrité contre Sidrach, Misach et Abdénago, les fit jeter pieds et mains liés dans une fournaise ardente; et qu'afin que le feu agît sur eux avec toute sa violence, les ministres de la fureur de ce prince n'étaient occupés qu'à y verser de l'huile et de la poix. Mais nous lisons aussi, qu'il parut au milieu de ces trois enfants un quatrième semblable au fils de l'homme, qui, étant descendu avec eux dans la fournaise, détourna la flamme, sépara son ardeur d'avec sa lumière, la changea en rosée et en un si doux zéphir, qu'ils se promenaient au milieu du feu, et chantaient les louanges de Dieu, sans que ce respectueux élément les incommodât en la moindre chose.

Belle figure, dit un Père, de ce qui se passe à notre égard. Le démon et le monde nous jettent dans une fournaise de tentations; et afin de nous y faire périr, ce cruel ennemi se sert de la chaleur de nos passions, de l'ardeur de notre concupiscence, et de la graisse de notre chair, comme d'autant d'aliments qui entretiennent une flamme secrète, ou comme d'autant de traits qui nous blessent et nous brûlent en même temps : *Ignita jacula simul vulnerant et inflammant.* Mais quand, à l'exemple de ces trois enfants qui ne vivaient que de légumes et d'un peu d'eau, pendant que toute la cour faisait grand'chère et buvait du vin du roi, nous nous armons d'une rigoureuse abstinence, nous trouvons dans le soulèvement de nos passions le même secours. Le Fils de Dieu entre avec nous dans la fournaise des tentations, il se sert de la force de son jeûne et du nôtre pour éteindre l'ardeur de notre concupiscence, pour empêcher que nos passions ne se soulèvent, pour couper

et écarter ces dangereuses flammes, afin que, bien loin de nous nuire, elles nous couronnent, et que dans un corps mortel, nous participions aux avantages, et soyons honorés de la compagnie des anges : *Sicut immensos mitigavit ardores, et inter camini æstuantis incendium docuit flammam calorem amittere : sic in anima virginali, rore cœlesti et jejuniorum rigore calor puellaris extinguitur, et in humano corpore Angelorum conversatio impetratur.*

Que ce secret est beau! il n'y a qu'un petit trajet à faire de la passion au péché, cette passion est ardente et précipitée, elle nous tente, elle nous pousse, elle nous sollicite sans cesse à nous soulever contre Dieu. La victoire dépend de la grâce du Saint-Esprit et de notre consentement; mais, pour empêcher que cette fatale jonction ne se fasse, pour empêcher que ces flammes ne nous brûlent, pour empêcher que cette concupiscence qui nous inspire le mal, ne nous le fasse commettre, nous n'avons qu'à nous condamner à une sainte abstinence; ces passions n'auront presque plus de chaleur pour nous émouvoir, elles n'auront que de la lumière pour nous éclairer, cette concupiscence comme une autre Eve n'aura plus le funeste pouvoir de corrompre Adam, l'infirmité l'aura affaiblie, et si l'on ne peut l'empêcher de parler, on fera du moins en sorte qu'elle ne nuise pas.

Aussi, le démon ne craint rien davantage dans un chrétien, que le jeûne. Pendant celui de Jésus-Christ, il n'osa l'attaquer; ce fut seulement quand il s'aperçut qu'il avait faim, qu'il s'approcha de lui; encore de quelle manière s'en approcha-t-il, et qu'est-ce qu'il lui demanda? Il ne lui dit pas, arrêtez le soleil, guérissez les malades, ressuscitez les morts: il se contenta de lui dire : *Si vous voulez que je croie que vous êtes le Fils de Dieu, faites que ces pierres se changent en pain.* Ce malin consolateur espérant de faire succomber Jésus-Christ, si par un miracle que saint Pierre Chrysologue appelle *signum panis*, il lui faisait rompre son jeûne dont il appréhendait d'autant plus l'invisible force, que c'était un des grands moyens dont il se servait pour le vaincre.

Ne nous étonnons plus après cela, messieurs, si nous voyons aujourd'hui tant de débauches et de péchés honteux qui défigurent avec tant de scandale la face du christianisme. Si nous passions nos jours dans le jeûne, dit saint Jean Chrysostome, dans les veilles et dans l'abstinence, comme l'Eglise nous l'ordonne, si nous nous servions de ce remède pour réprimer nos passions, pour entreprendre avec courage ce qu'il y a de difficile dans la vertu, pour mortifier notre chair, et réduire, selon l'Apôtre, notre corps en servitude; nous résisterons aisément à tous les mouvements rebelles et précipités de notre chair; ce qui nous corrompait autrefois, ne nous corromprait plus, ce dont le démon se servait pour nous perdre, ne lui servirait plus; au contraire, nous nous verrions libres de l'esclavage du péché, nous marcherions par ces voies étroites et difficiles que nous marque l'Evangile, nous n'aurions de désirs que pour les biens futurs; et, foulant aux pieds ceux de la terre par un fier, mais saint mépris, nous nous hâterions de fournir heureusement notre carrière.

Mais, hélas! c'est ce remède que nous ne voulons pas, et quand le démon nous presse de rompre notre jeûne, ou quand il nous dit intérieurement de changer en pain la dureté de nos abstinences : *Dic ut lapides isti panes fiant :* nous l'écoutons volontiers, et nous serions peut-être fâchés qu'il ne nous fît pas une proposition si commode et si douce. Voilà le miracle qu'il nous propose : Il ne vous coûtera pas beaucoup à le faire, dit-il à ce riche, vous avez de belles terres, de grands revenus, de quoi vous procurer tout ce qui rend la vie agréable; employez tous ces dons du ciel pour vivre content, sans avancer vos jours par un jeûne qui vous rendrait homicide de vous-même.

Ce miracle ne vous coûtera pas beaucoup à faire, dit-il à cette dame; vous êtes jeune et belle, votre famille a besoin que vous viviez longtemps, pourquoi ruiner à plaisir votre santé? dites un mot, vos domestiques n'attendent que vos ordres, changez ces mortifications indiscrètes en une vie plus douce, vous vous en trouverez mieux, et Jésus-Christ en sera aussi bien servi. Ce n'est pas dans des entrailles vides, dans des poumons affaiblis et desséchés qu'il a mis votre perfection; aimez-le seulement et votre prochain. La loi et les prophètes ne consistent qu'en ces deux préceptes, accomplissez-les, et vous serez une grande sainte.

Or, on se rend très-souvent à ce fatal avis, et de là vient ce déluge de péchés et tant de désordres que nous voyons arriver dans notre siècle. On viole presque sans scrupule l'une des plus saintes lois que nous ayons, on méprise l'abstinence du carême, et peut-être avec plus de scandale que l'hérésie n'en attire, on la traite ou de superstition ou de bigoterie. De là viennent ces débauches énormes où l'on se soûle de viandes, où sur une même table on sert chair et poisson, comme pour se moquer de l'Eglise, du jeûne de Jésus-Christ, et opposer une monstrueuse intempérance à la vie austère et pénitente des premiers chrétiens.

Mais, pour ne rien dire davantage de ces libertins que nous devons regarder comme des païens et des publicains, puisque Jésus-Christ veut *que ceux qui n'écoutent pas l'Eglise leur mère, soient traités de la sorte ;* de là viennent ces honteux ménagements et ces dispenses que l'on demande avec tant de hardiesse et par un prétendu principe de conscience. Qu'une dame de qualité, qu'une petite bourgeoise se sente légèrement indisposée, ou qu'elle s'imagine l'être, elle demandera à son médecin avis de ce qu'elle doit faire, ravie s'il lui défend de faire abstinence, et pour étouffer les remords de sa conscience, se reposant sur la prétendue bonne volonté qu'elle aurait de jeûner si elle n'était pas in-

disposée. Car c'est ainsi que le démon se joue de la plupart des chrétiens et des chrétiennes qu'il engage doucement sous d'apparentes nécessités, dans une véritable et honteuse transgression de la loi de Dieu.

Qu'une dame de ce caractère ait un dégoût, une indigestion, un petit mal d'estomac ou de tête, que son visage ne soit pas aussi bon qu'à l'ordinaire, et que le jeûne l'empêche de dormir aussi tranquillement qu'elle dormait les autres jours, elle viendra, sans autre titre que le prétendu besoin d'entretenir son embonpoint, demander la permission de manger de la viande ou des œufs : comme si la maigreur déplaisait à Dieu, dit Tertullien, comme s'il nous avait donné des âmes au poids, comme si la porte du ciel qui est étroite pour tout le monde, ne l'était pas pour un corps bien nourri, ou qu'elle dût s'élargir pour recevoir une masse de chair à qui la viande et le sommeil auraient donné une extraordinaire grosseur.

Qu'un homme s'imagine être nécessaire au public, et n'avoir pas assez de force pour accomplir la loi de Jésus-Christ, et satisfaire en même temps aux devoirs de sa profession. Qu'une dame à cause de sa qualité croie avoir plus besoin des aphorismes d'Hyppocrate, que des salutaires conseils de l'Evangile ; les uns et les autres viendront hardiment demander à leurs confesseurs et à leurs pasteurs une grâce que je doute fort que Dieu leur accorde. A la vérité l'Eglise qui est une bonne mère, qui ne juge pas de l'intérieur de ses enfants, leur donne la permission qu'ils lui demandent; mais qui me répondra que Dieu qui sonde le fond des cœurs aura la même condescendance? que ce que l'on regarde comme une pure nécessité, il ne l'improuvera pas comme une délicatesse criminelle, que ce que ses ministres prennent pour de bonnes raisons, il ne le condamnera pas comme de vains prétextes? Hélas! que j'appréhende qu'on ne se trouve fort éloigné de son compte, quand à l'heure de la mort on sera interrogé sur cet article, et que Dieu ne dise à tant d'âmes réprouvées : Par quelle témérité avez-vous enfreint ma loi, et vous êtes-vous licenciés à rompre l'abstinence du carême? vous vous plaignez de l'austérité du jeûne, mais l'avais-je établi afin que vous n'en fussiez pas incommodés? ne saviez-vous pas qu'il n'y aurait que ceux qui se feraient violence qui entreraient dans mon royaume? que, pour expier tant de péchés que vous aviez commis, il fallait un remède amer, de longues et de pénibles satisfactions? Qui vous avait dit que votre prétendue qualité vous exemptait de vos devoirs? que pour avoir du bien et du crédit vous deviez être moins chrétiens et moins soumis à l'Eglise? que par vos charges et votre argent vous pouviez acheter le droit de m'offenser, moi devant qui toutes les puissances de la terre ne sont qu'une petite vapeur qui se dissipe d'elle-même, qu'une fleur qui croît et qui sèche presque dans le même moment? Qui vouliez-vous qui jeûnât quand vous avez prétendu en être dispensés? si vous vous croyez bien fondés de dire que vous étiez nécessaires à votre famille, qui n'aurait pas droit de se servir du même prétexte? et cela étant, que deviendrait ma loi, et à quoi se réduirait-elle? Combien de fois vous avait-on dit qu'il n'y a qu'un seul nécessaire, et que pour sauver son âme il faut la perdre? combien de fois vous avait-on avertis de ne vous pas flatter sur un point où, sous de prétendus besoins, on donne tout à la délicatesse et à l'amour déréglé de soi-même? Combien de votre connaissance y a-t-il eu de gens qui étant d'une complexion plus délicate, ayant moins de force et de santé, mais plus de fidélité et de religion que vous, ont jeûné pendant plusieurs carêmes et fait des mortifications que vous avez sues, et qui vous ont surpris? Du moins vous deviez éprouver vos forces, et voir si ce que faisaient ces âmes fidèles dans une chair infirme, vous ne pouviez pas le faire dans un corps robuste, vous qui aviez la même loi, qui participiez aux mêmes sacrements, qui écoutiez la même parole, qui attendiez le même juge (*Ambr.*, *Serm.* 41)?

Plaise au ciel que de semblables reproches ne vous soient jamais faits, et afin de les éviter, appliquez-vous à une autre propriété du jeûne, qui est d'élever l'âme au-dessus d'elle-même et de la chair, et de lui donner un empire souverain sur son corps; c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Il y a dans la nature tant de sympathie entre l'âme et le corps, et ces deux sœurs, comme les appelle Tertullien, sont tellement unies ensemble, qu'elles ont presque les mêmes mouvements, et qu'elles sont également sensibles aux heureux ou aux fâcheux accidens qui leur arrivent. C'est ce qui fait qu'un corps infirme et malsain semble imprimer la même qualité à l'âme: elle en est moins contente, moins libre et moins disposée à faire ses fonctions ordinaires; de même que cette âme étant triste et abattue ne laisse qu'une pâleur sur le visage, une langueur, une inaction, une pesanteur et une consternation dans tout le corps.

Il n'en est pas toujours de même dans la morale, dit saint Ambroise. Jamais l'âme n'est plus spirituelle et plus libre que quand la chair est soumise sous le joug de l'abstinence; et comme la gourmandise rend non-seulement le corps, mais encore l'âme en quelque manière charnelle, l'infirmité et le jeûne par un effet tout opposé purifient le corps en le mortifiant, et rendent une âme d'autant plus pure, plus spirituelle et plus dégagée des sens, qu'elle s'élève et se soutient par l'abattement et la faiblesse de son adversaire : *Tunc est fortis infirmitas, quando caro tabescit jejuniis, anima puritate pinguescit.* C'est là ce qui s'appelle, selon les termes de l'Apôtre, être fort dans son infirmité; autant qu'on a soin de refuser au corps de suc des viandes, autant augmente-t-on la vertu, et pour ainsi dire la bonne constitution de l'âme, et plus un chrétien est faible dans les choses du siècle, plus il est actif,

robuste et vigilant pour s'appliquer à celles de Dieu : *Quantum illi ciborum succus subtrahitur, tantum huic justitiæv irtus augetur, et tunc homo imbecillis ad sæcularia fortis est ad divina.*

Si cela est vrai du jeûne en général, il l'est encore plus particulièrement de celui du carême, qui par une longue et continuelle mortification du corps, semble mettre l'âme, disent les Pères, dans un état permanent d'élévation et de spiritualité, lui donner un tempérament divin, car ce sont leurs expressions, et lui laisser comme un droit acquis de se porter à Dieu sans en être empêchée par le pesant et importun fardeau de sa chair. Dans les autres jours de jeûne l'on dirait que l'âme n'est pure et dégagée des sens que par intervalle, au lieu que dans celui du carême, elle contracte comme une pureté habituelle, en se purifiant sans relâche pendant quarante jours, où elle se décharge, dit saint Basile, de ses humeurs vicieuses qu'elle a amassées pendant presque tout le reste de l'année.

Admirons ici, chrétiens, quoi qu'en disent les hérétiques, ce nombre mystérieux de quarante jours, et tâchons d'entrer dans l'esprit de l'Eglise qui les a si judicieusement institués. Le déluge dura quarante jours, et ce ne fut qu'après tout ce temps que Dieu s'apaisa, et que la colombe apporta dans son bec un rameau d'olivier, symbole de réconciliation et de paix, pour nous faire entendre que pendant la sainte quarantaine nous devons élever notre âme comme une arche sur les eaux de nos pénitences et de nos larmes, afin qu'elle demeure en paix, et que nous obtenions la rémission de nos péchés.

Ceux qui furent envoyés dans la terre de promission employèrent quarante jours pour la reconnaître, et les femmes accouchées étaient obligées de rester autant de temps enfermées chez elles, afin d'offrir ensuite leurs premiers-nés au Seigneur; pour apprendre de ceux-là que la sainte quarantaine a été établie pour nous éprouver nous-mêmes, et voir si nous avons assez de force pour conquérir le ciel par nos jeûnes; et pour nous convaincre par la conduite de celles-ci, que si dans la cérémonie pascale nous voulons offrir à Dieu notre cœur, cet enfant mâle et ce premier-né, il faut que nous nous fassions une espèce de retraite où non-seulement nous affligeons notre corps en lui refusant l'usage de la viande, mais où nous le mortifions par la privation des plaisirs et des divertissements des autres jours.

Le prophète Ezéchiel se coucha pendant quarante jours sur le côté droit; où pour lors il ne mangea qu'un peu de pain d'orge cuit sous la cendre, et ne but que de temps en temps un peu d'eau, selon l'ordre exprès qu'il en avait reçu de Dieu. Jonas même ne donna aux Ninivites que le terme de quarante jours pour faire pénitence, au-delà desquels leur ville eût été détruite, et ils eussent péri sous ses ruines s'ils ne l'avaient faite. Mais pourquoi, pour nous apprendre qu'il y a un pareil temps déterminé par l'Eglise où nous devons nous mortifier dans notre repos et dans nos repas : repos que nous devons interrompre par nos prières, en élevant à Dieu notre âme signifiée par ce côté droit d'Ezéchiel; repas dont il faut bannir l'exquise délicatesse à l'exemple de ce même prophète, qui ne mangea que des viandes mal et, si j'ose le dire, sordidement apprêtées. Pourquoi encore? pour nous avertir que le terme de quarante jours, marqué aux Ninivites, doit nous faire craindre que si nous laissons écouler la sainte quarantaine, sans nous convertir à Dieu de tout notre cœur dans le jeûne et sous le cilice, ces jours de salut étant passés, il n'en reviendra plus d'autres, et que ce sera pour nous la dernière quarantaine.

Moïse jeûne quarante jours, et Elie marcha autant de temps avant que d'arriver à la montagne d'Oreb, pour nous montrer que si nous voulons recevoir la loi de Dieu, et nous élever jusqu'à ces montagnes éternelles après lesquelles nous aspirons, il faut que, durant la sainte quarantaine, nous imitions quelque chose du jeûne de ces deux grands hommes, qui, selon l'expression de Tertullien, ne furent pendant ce long intervalle, nourris et rassasiés que de Dieu.

Enfin, Jésus-Christ jeûna quarante jours et quarante nuits sans prendre aucune nourriture; et c'est par rapport à un si parfait modèle que nous pouvons mieux connaître que dans aucun autre exemple, cet admirable avantage du jeûne, qui est d'élever l'âme, de la détacher des sens, et de la porter jusqu'à Dieu : *Mentem elevat;* je m'explique.

On ne peut presque comprendre comment Jésus-Christ avec un corps mortel et sujet aux mêmes besoins que les nôtres, a demeuré pendant quarante jours et quarante nuits sans prendre aucun aliment. Quatre choses peuvent soutenir un corps sans qu'il mange. La première, c'est la communication de la gloire; tel fut le corps de Jésus-Christ après sa résurrection, et tels seront les corps des bienheureux au jugement dernier : *Non esurient neque sitient.* La seconde, c'est la qualité de la nourriture que l'on prend, quand après qu'elle est digérée et consumée, elle laisse par une vertu naturelle ou surnaturelle une certaine force qui entretient le corps dans sa première vigueur : tel fut le pain que l'ange apporta à Elie, puisque l'Ecriture dit, qu'après en avoir mangé, il marcha quarante jours et quarante nuits, fortifié par ce miraculeux aliment.

La troisième, c'est la suspension de la chaleur naturelle, ou pour mieux dire, l'interruption de son action sur l'humide radical, quand cette chaleur comme liée et suspendue cesse d'agir pour quelque temps.

La quatrième, c'est le ravissement de l'âme, quand, tout occupée de Dieu dans ses contemplations et dans ses extases, elle ressent une si grande joie que l'abondance du plaisir qu'elle goûte, passe jusque sur le corps et le soutient dans sa langueur : tel fut l'état de Moïse sur la montagne, nourri de Dieu seul, dit Tertullien, et éprouvant

par avance en sa personne l'effet de ce fameux oracle de Jésus-Christ, que *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la parole qui sort de la bouche de Dieu.*

Saint Augustin et saint Cyrille croient que ce fut en ces deux derniers sens que Jésus-Christ demeura quarante jours et quarante nuits sans manger. Comme il avait une puissance absolue sur son âme et sur son corps, il suspendit pendant tout ce temps l'action de la chaleur naturelle sur l'humide radical : et comme non-seulement il était uni à Dieu son Père, mais qu'il est un avec lui, son âme élevée et ravie laissa couler quelques gouttes du plaisir dont elle était enivrée, sur le corps, afin de l'empêcher de tomber en défaillance.

Or, le jeûne a avec quelque proportion de pareils avantages, et c'est à peu près ce qu'il opère en nous d'une manière spirituelle et invisible. Il est vrai qu'il ne suspend pas l'action de la chaleur naturelle sur l'humide radical, au contraire, il la laisse agir, et il faut que le corps en soit affaibli : mais il se sert, ou plutôt Dieu par son moyen, de la faiblesse même du corps pour opérer un autre effet qui en un sens a quelque chose de plus miraculeux ; je veux dire, comme je vous l'ai déjà expliqué, qu'il suspend l'action des passions et des vices, qu'il lie et qu'il détourne ces malheureuses flammes, de peur qu'elles ne nous consument.

Mais ce n'est pas là tout. Quoique le jeûne n'unisse pas l'âme si étroitement à Dieu, que l'abondance des plaisirs qu'elle goûte rejaillisse sur le corps, pour y faire ce que l'aliment corporel y ferait; cependant il a la propriété d'élever cette âme, *mentem elevat*, de la séparer insensiblement du corps, en rompant les liens de la volupté et de la mollesse qui l'y retiennent : il a la propriété de faire dominer cette partie supérieure sur l'inférieure, afin que les forces qui sont dans l'une passent par un admirable secret dans l'autre : *Ut debilitatis artubus vires corporum in virtutes transferantur animarum.* Et pour lors, qu'arrive-t-il? Il arrive, dit saint Chrysostome, que les sens occupés à chercher toujours de nouveaux plaisirs qui retardaient l'âme dans sa course, ne la retardent plus ; mais que se trouvant libre et affranchie de cette honteuse servitude, elle se réjouit de la faiblesse à laquelle elle a réduit son corps, comme un dangereux ennemi qu'elle a dompté : *Non turpibus flammis medullæ æstuant, non male sanam mentem nocentia incentiva succedunt, non vagi sensus per varia oblectamenta lasciviunt : sed sola exultat anima libera corpore male affecto quasi adversario subjugato.*

J'ai toujours eu beaucoup de consolation, messieurs, à trouver dans les Pères, qui sont les pures sources où l'on doit puiser les plus belles vérités de la morale chrétienne, tant de magnifiques éloges qu'ils ont donnés sur ce sujet au jeûne et à l'abstinence du carême. Le jeûne, dit saint Augustin (*Ser.* CCXXX, *de Tempore*), purifie l'âme et l'élève : et, au lieu que l'intempérance nous soumet honteusement à la tyrannie de notre corps, il nous rend les maîtres de cette partie inférieure, et nous fait pratiquer la plupart des vertus chrétiennes avec lesquelles il a beaucoup de rapport. La pauvreté, dit-il, reconnaît l'abstinence pour sa sœur, puisqu'elles viennent toutes deux d'un même père ; la pénitence pour sa mère, puisqu'elle la produit ; la chasteté pour sa fille, puisqu'elle la nourrit et l'augmente, et la prière pour sa fidèle compagne, puisque l'une et l'autre ne doivent jamais se séparer.

Celui qui jeûne, ajoute saint Jean Chrysostome, a toujours l'esprit fervent, actif et élevé au ciel. Prie-t-il? il y apporte toute l'application possible, et, exempt de ces noires vapeurs qui sortent en abondance d'un estomac surchargé de viandes, il a toute la liberté, toute l'attention, toute la présence qu'on peut attendre d'une créature encore infirme dans une action de cette nature. Fait-il des aumônes? il les répand avec un notable mérite, et tout ce qu'il retranche par un principe de mortification et de christianisme, il le donne par ce même principe, pour un plus ample et plus prompt soulagement des pauvres. Faut-il embrasser l'humilité? c'est dans son jeûne qu'il abaisse l'enflure de son âme, et qu'il réprime les dangereuses saillies de son orgueil. Faut-il donner à Dieu des marques de sa foi, de sa charité, de son zèle, de son assiduité à son service? il en donne; et, au lieu qu'un libertin ou un délicat ne prie qu'avec tiédeur et avec ennui, au lieu qu'il n'est que dans des postures, et qu'il ne fait que des actions indécentes, celui qui jeûne a l'esprit fervent et appliqué à ses devoirs, se portant à Dieu avec autant de force que le feu se porte vers sa sphère, et par l'empire qu'il a sur cette partie animale s'élevant au-dessus de tout le monde. Plus un vaisseau est chargé, c'est la comparaison dont ce même Père se sert, (*Hom.* VIII *in Matt.*), plus il est en état de périr, le moindre banc de sable le fait échouer, et souvent dans le port qui lui sert d'asile contre les vents et la tempête, il fait naufrage par sa pesanteur et par l'amas d'une eau bourbeuse dont il est plein. Mais si ce même vaisseau est déchargé, il cingle en pleine mer, et sa propre légèreté, l'élevant au-dessus des flots, lui sert admirablement à achever son voyage. Vous voyez, messieurs, que je veux dire qu'autant que l'intempérance et la gourmandise appesantissent l'âme et l'empêchent d'aller à Dieu, autant le jeûne l'élève pour la rendre indépendante de ses sens et souvent même des besoins de la partie inférieure qu'elle anime. *Mentem elevat;* mais par cette même raison vous voyez aussi qu'il est dans cette âme le principe de plusieurs vertus qu'elle possède, et que Dieu s'en sert comme d'un canal par où il répand sur elle ses bénédictions et ses grâces : *Virtutes largitur et præmia.* Je finis par cette troisième et dernière consolation.

L'abstinence, la mortification et le jeûne ont de si grands rapports avec les autres vertus chrétiennes, qu'on peut dire qu'elles

sont inséparables, et qu'elles n'ont de mérite devant Dieu qu'autant qu'elles se trouvent unies ensemble, quand le temps et l'indispensable obligation du précepte nous y engagent. Par ce principe, si un chrétien pendant le carême, où cette nécessité du précepte le regarde, se contente de s'attacher littéralement au jeûne, sans vouloir sortir de ses anciennes et criminelles habitudes, il est certain, selon tous les Pères, que ce n'est qu'un jeûne pharisaïque et réprouvé de Dieu. Nous avons jeûné, lui disent les impies dans l'Ecriture, et vous n'avez pas seulement daigné nous regarder : *Jejunavimus, et non aspexisti ;* mais qu'est-ce que Dieu leur répond? Comment voulez-vous que j'y eusse quelque égard? vous n'avez suivi dans cette mortification que le mouvement de votre propre volonté, vous n'avez consulté pour règle que la bizarrerie de votre esprit, qu'une fausse et ridicule réputation, après laquelle vous avez couru : au lieu d'observer mes commandements, vous vous êtes licenciés à les rompre; allez, je réprouve votre jeûne, vous avez déjà reçu votre récompense. En effet, qu'est-ce que le jeûne, si ce n'est le retranchement des œuvres serviles et honteuses du péché? que sert-il d'abattre le corps si l'esprit est enflé d'orgueil? quelle louange attire à un homme une pâleur affectée que son austérité produit, si avec son teint défait et plombé il est au dedans rongé d'envie? *Quid prodest tenuari abstinentia corpus, si animus intumescat superbia, et quam laudem meremur de pallore jejunii. si invidia lividi sumus?* (*Hieron. epist. ad Celantiam.*). Il faut donc qu'un chrétien en jeûnant s'abstienne du péché, et qu'il pratique selon son état les vertus qui lui sont contraires.

Vous voyez déjà par ce principe la liaison qu'il y a entre le jeûne et les vertus ; mais c'est par ce même principe que ce jeûne est le moyen dont Dieu se sert ordinairement pour répandre ces vertus dans une âme et lui en donner les récompenses : *Virtutes largitur et præmia ;* et si vous me demandez d'où vient que le jeûne a cet admirable avantage d'attirer de la sorte les grâces et les bénédictions de Dieu, voici en peu de mots les plus belles raisons que les pères en rendent.

Premièrement, c'est d'autant que le jeûne fait une espèce de réparation d'honneur à Dieu pour le péché du premier homme et pour ceux de ses descendants ; c'est la raison de Tertullien. La gourmandise avait perdu toute la nature, et c'est l'abstinence qui la répare, la gourmandise avait entraîné après elle toutes sortes de péchés, et c'est l'abstinence qui se fait accompagner de toutes les vertus : en sorte que comme les hommes avaient provoqué contre eux la colère du ciel par une fatale intempérance, ils en font descendre la miséricorde par la pratique d'une œuvre d'expiation qui lui est contraire.

Secondement, c'est d'autant que Jésus-Christ a opéré notre salut, non pas par la mollesse et l'intempérance, mais par la mortification et le jeûne : c'est une autre raison de saint Ambroise. Comme il s'est fait pauvre pour nous enrichir, humble pour nous élever, obéissant pour nous tirer de l'esclavage du démon, il a aussi voulu jeûner et s'affaiblir pour nous donner de la force contre les tentations de satan.

Mais la troisième raison et qui regarde particulièrement le jeûne de carême, c'est que pendant ce temps tout le corps des fidèles se met en prières et se prépare à manger l'Agneau pascal; en sorte que ce que l'on ne pourrait obtenir par ses jeûnes particuliers pour la rémission de ses péchés, on l'obtient en commun, quand on s'unit d'esprit et de cœur à ceux de toute l'Eglise. C'est donc en ce temps que les sources de la grâce et les trésors de la miséricorde s'ouvrent ; c'est en ce temps que Dieu répand libéralement ses faveurs et ses bénédictions sur ces âmes purifiées, et qui sont d'autant plus en état de les recevoir, qu'elles se déterminent à imiter autant qu'elles peuvent quelque chose du jeûne miraculeux de Jésus-Christ.

Mais afin que vous jouissiez de tous ces avantages, savez-vous bien, chrétiens, ce qu'il faut que vous fassiez ? Je finis par cette induction morale que je vous prie de bien retenir. Il faut que vous observiez le jeûne du carême dans un esprit de pénitence ; que vous le preniez comme une médecine annuelle ordonnée par l'Eglise pour purger les mauvaises humeurs que vous avez amassées; que vous vous regardiez comme des gens qui offrent à Dieu la dîme de leurs années, et qui lui paient, non pas par des sacrifices étrangers, mais par l'offrande de leur propre personne, le tribut qu'ils lui doivent, puisque, selon saint Léon, c'est dans ces vues que le jeûne du carême est établi.

Que faut-il encore que vous fassiez ? Il faut que vous accompagniez votre jeûne, de prières et d'aumônes selon votre état, que bien loin de maltraiter ceux qui manquent à flatter votre sensualité, vous ne vous embarrassiez pas de quelle manière on apprête ce qu'on vous donne ; que vous n'alliez pas au delà de ce dont le corps, à qui il faut peu de choses, a besoin; que dans la vue de vos péchés vous vous priviez quelquefois de certains mets auxquels votre appétit vous porte; que vous retranchiez de votre table ce qu'il y a de somptueux et de superflu; que vous corrigiez et, pour me servir de l'expression de Tertullien, que vous châtiiez votre nourriture pour Dieu et dans le dessein de lui plaire, puisque c'est en cela que consiste le jeûne : *Cibus a Deo castigatus, et propter Deum castigandus.*

Que faut-il encore que vous fassiez ? il faut que non-seulement votre bouche, mais principalement votre âme jeûne : je veux dire qu'il faut que non-seulement vous vous absteniez encore de péchés; que pendant que votre corps est maigre et abattu, votre esprit et votre cœur s'engraissent du suc des vérités chrétiennes. Si cela est, espérez tout de la miséricorde de Dieu, et soyez assuré qu'étant fidèle dans ses promesses, il vous ac-

cordera un jour la gloire et la récompense de ses élus. *Amen.*

SERMON POUR LE PREMIER JEUDI DE CARÊME.

Des rares et des fréquentes communions.

EXORDE.

Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo, et sanabitur puer meus.

Seigneur, je ne mérite pas que vous entriez chez moi, dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri (*S. Matth., ch.* VI).

Ne vous étonnez pas, messieurs, si parmi tant de belles vérités que notre Evangile renferme, je m'arrête exprès à ces paroles de mon texte, puisque de toutes celles qui sont dans l'Ecriture, l'Eglise ne met que ces paroles dans la bouche de ses ministres, pour apprendre aux fidèles avec quelles dispositions ils doivent s'approcher de la sainte Eucharistie. Je ne mérite pas, Seigneur, que vous entriez chez moi, dit le centenier à Jésus-Christ; une seule de vos paroles suffit, et mon serviteur qui est paralytique sera guéri. Je ne suis pas digne, ô Seigneur, dit une âme qui va recevoir son Dieu, que vous descendiez dans mon estomac, dites seulement une parole et mon âme sera guérie.

Souffrez donc, chrétiens, que je recueille avec respect ces mystérieuses paroles, et que sans vous parler ni de la foi du centenier, que Jésus-Christ admire, ni de la charité qu'a cet homme de fer et de sang pour son serviteur, ni de l'humilité de cet idolâtre à se prosterner contre terre, et à adorer un Dieu, souffrez, dis-je, que sans m'arrêter à toutes ces circonstances, je vous parle aujourd'hui d'une des plus importantes matières que vous puissiez entendre, et qui regarde la communion sacramentelle.

Depuis que nous sommes tombés avec notre premier père, dit excellemment saint Bernard (*in Cœna Dom., serm.* I), non-seulement nous avons perdu la beauté de notre première innocence, mais nous avons reçu en tombant de fâcheuses blessures, et ressenti de très-dangereuses maladies. Or, c'est au sacrement de baptême à nous rendre cette première innocence, et à effacer le péché originel qui nous salit; mais comme ce premier remède, tout prompt et tout efficace qu'il est, ne réprime pas les mouvements déréglés de nos passions, et ne nous ôte pas ces paralysies et ces langueurs qui nous restent après notre chute, c'est, ajoute ce Père, à l'adorable sacrement de l'eucharistie à produire dans nos âmes ce dernier effort. C'est elle qui affaiblit ces passions si vicieuses, et qui les arrête; c'est elle qui ferme ces dangereuses plaies, qui nous retient dans le penchant que nous avons vers les petits péchés, et qui nous ôte le consentement que nous serions prêts à donner aux mortels. C'est elle donc qui guérit nos infirmités, et si nous ne ressentons plus ces mouvements de colère, d'ambition, d'impureté, d'envie, aussi souvent et aussi fortement que nous les ressentions autrefois, rendons-en grâces au sang et au corps de Jésus-Christ, et disons-lui avec autant de confiance que d'humilité : *Je ne suis pas digne, Seigneur, que vous entriez chez moi, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie.*

Mais ce n'est pas là tout : la difficulté est de savoir jusqu'où cette humilité doit aller. Se retranchera-t-on *toujours dans ces sentiments d'indignité et de bassesse*, et s'en fera-t-on un prétexte ou une raison pour communier très-rarement? ou bien invitera-t-on souvent ce souverain médecin des âmes, de s'y rendre présent, afin que par la participation réelle de son corps, on sorte des infirmités et des langueurs que l'on ressent? En un mot, communiera-t-on souvent? communiera-t-on rarement? c'est à l'esprit de Dieu *qui rend témoignage au nôtre* de l'état où nous sommes, de nous prescrire quelques règles sur une si importante difficulté : ce sont aussi ses lumières que j'implore par, etc. *Ave.*

L'une des choses qui causa autrefois une extrême douleur à un ancien Père, etc.; *col.* 187.

SERMON POUR LE PREMIER VENDREDI DE CAREME.

EXORDE.

Estote ergo vos perfecti, sicut et pater vester cœlestis perfectus est.

Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait (*S. Matth., ch.* V).

Espérer de trouver sa perfection en imitant des hommes apparemment parfaits, c'est l'erreur des païens : espérer de la rencontrer chez soi, en se considérant comme un exemple de vertus, c'est l'orgueil de l'ange : espérer de la posséder par un scrupuleux attachement à la seule lettre de la loi, c'est le défaut et l'illusion des Juifs : mais chercher cette même perfection dans Dieu comme dans son principe et dans son modèle, c'est l'esprit, la noble et l'innocente ambition des chrétiens. On peut voir l'homme, dit saint Augustin, mais on ne doit pas l'imiter, parce qu'il est imparfait : on ne peut pas voir Dieu, mais il faut l'imiter, parce qu'il est essentiellement saint. Tandis qu'on nous a renvoyés à l'école des bêtes, pour apprendre des unes à être vigilants et laborieux, des autres à être prudents et sages, on nous a traités avec le dernier mépris :tandis qu'on nous a donné la loi, plus pour nous servir de frein, que pour nous servir de règle, on nous a traités en esclaves : mais quand on nous oblige aujourd'hui d'aller chercher notre vertu jusque dans celui qui en est l'auteur et la récompense, et qu'on nous dit d'être parfaits comme notre Père céleste est parfait, on nous traite en amis et en enfants.

Tel est cependant notre glorieux partage; et si vous me demandez en quoi consiste cette éminente perfection à laquelle vous devez aspirer, je vous répondrai avec saint Augustin, que c'est dans l'amour de Dieu. Aimez-le, vous serez parfaits; ce n'est pas assez, vous serez parfaits, comme il est lui-

même parfait: en sorte, que comme il trouve sa perfection dans son amour, et qu'il cesserait d'être ce qu'il est, si par impossible, il cessait de s'aimer, vous trouverez aussi la vôtre dans ce saint amour, et plus vous aimerez ce souverain bien, plus vous serez parfaits.

C'est là, dit Jésus-Christ, *le premier et le plus grand de tous les commandements :* c'est là même comme l'explique saint Augustin (*l.* VIII *de Trin.*, *c.* 7), le seul commandement, et celui qui renferme tous les autres. Aimons-nous Dieu ? dès là nous aimons notre prochain comme nous-mêmes : dès là nous le souffrons dans ses infirmités, nous le soulageons dans ses misères, nous l'avertissons dans ses égarements, nous sommes justes, sincères, fidèles, charitables à son égard, déterminés, quelque tort qu'il nous fasse, non pas à nous venger, mais à lui pardonner, à lui faire du bien dans l'occasion, et à prier pour lui; qui est ce à quoi Jésus-Christ nous oblige dans notre Evangile ; et comme s'il voulait renfermer toutes ces obligations dans ce seul amour, il finit par ces admirables paroles : *Estote ergo vos perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait.*

Tâchons de pénétrer aujourd'hui tout le sens de cette conséquence, et de nous acquitter d'un si pressant devoir que la nature nous inspire, que la religion nous prescrit, que la raison autorise, que l'Evangile règle, que la grâce élève, et auquel Dieu, chose étrange, pour nous obliger à l'aimer, s'est assujetti le premier par cette infinie miséricorde, et comme dit l'Apôtre, *par cette prédilection* qui le fit descendre dans le sein d'une Vierge, quand un ange lui dit : *Ave.*

Le commandement de l'amour de Dieu, faisant toute la gloire du chrétien, et le rendant *parfait comme son Père céleste est parfait*, pour les raisons que je viens de vous dire, il est sans doute fort étrange de voir que de tous les préceptes de la loi, il est non-seulement, etc.; *col.* 497.

SERMON POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CAREME.

De la Tentation.

Ce discours est *col.* 1119, tom. XVII; mais il faut remarquer qu'il ne sera plus composé que de deux points ; parce que le sermon où l'on traitait du jeûne a servi pour le mercredi des Cendres.

SERMON POUR LE LUNDI DE LA PREMIERE SEMAINE DE CAREME.

Du jugement particulier.

EXORDE.

Cum venerit Filius hominis in majestate sua, et omnes Angeli cum eo, tunc sedebit super sedem majestatis suæ, et congregabuntur ante eum omnes gentes, et separabit eos ab invicem.

Quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné de tous ses Anges, pour lors il s'assoira sur le trône de sa gloire, tous les peuples de la terre s'assembleront devant lui, et il les séparera les uns des autres (*Saint Matth.*, *ch.* XXV).

Voici, chrétiens, d'étranges paroles, et nous devons les entendre avec d'autant plus de frayeur et de respect, que c'est une cause commune qui nous regarde tous, et qu'il n'y ait aucun de nous qui n'y ait beaucoup de de part. Occupés ici-bas de la fatale beauté des créatures qui nous charme, nous ne songeons presque jamais à regarder le Créateur qui les a faites, ou si nous nous en formons quelques idées, elles sont pour l'ordinaire si imparfaites et même si défectueuses, que nous ne le considérons que du côté qui flatte notre mollesse et notre amour-propre. Mais, hélas! les choses changeront un jour de face, et ces sombres nuages qui nous empêchent de voir la vérité tout entière, venant à se dissiper, nous nous trouverons tout à coup cités devant le tribunal du Fils de l'homme, qui paraîtra dans toute la majesté de sa gloire, et qui ne consultera sa miséricorde que pour donner plus d'étendue à ses vengeances: *Cum venerit Filius hominis in majestate sua, tunc sedebit super sedem majestatis suæ.* Là, le noble sera confondu avec le roturier, les femmes de qualité avec les bergères, les savants avec les ignorants, les maîtres avec leurs esclaves, les souverains avec leurs sujets ; trop heureux si nonobstant ces orgueilleuses distinctions de conditions et d'emplois, ils sont tous marqués au même signe de l'agneau, mais éternellement malheureux s'ils portent tous sur leur front le caractère de la bête, ou si, pendant que les uns seront rangés à la droite pour posséder le royaume qui leur est destiné dès le commencement du monde, ils sont ignominieusement chassés à la gauche pour être jetés dans ce feu dévorant qui est préparé au démon et à ses anges.

Quoique toutes ces vérités soient étranges, j'ose dire néanmoins, messieurs, qu'il est encore plus étrange de voir avec quelle indifférence la plupart des chrétiens les écoutent aujourd'hui. Quand j'en ai cherché la raison, j'ai trouvé chez saint Augustin, que c'est d'autant qu'ils regardent le jour du jugement dernier comme un jour extrêmement éloigné et dont on ne peut jamais fixer précisément ni l'année ni le siècle. Il est vrai, dit ce Père, que ce jour est encore éloigné, mais songez, chrétiens, songez que celui de ce jugement particulier que vous subirez au moment que vous rendrez l'âme est plus proche que vous ne pensez ; que l'un ne servira qu'à confirmer plus pompeusement ce qui aura été arrêté dans l'autre, et que ce que Dieu fera à la face de toute la nature et à la compagnie de ses anges, il le fera bientôt d'une manière à la vérité plus secrète, mais qui ne sera pas moins redoutable à l'article de votre mort.

C'est ce qui m'a déterminé, messieurs, à vous parler aujourd'hui du jugement particulier dont très-peu de prédicateurs entretiennent ceux qui les écoutent. Vierge sainte, c'est à vous que l'Eglise veut que nous ayons recours, principalement en cette dernière heure, et, pour obtenir plus efficacement l'effet de nos demandes, elle joint ses prières aux paroles d'un ange qui vous dit, *Ave.*

Je ne puis, ce me semble, vous expliquer

mieux toutes ces circonstances du jugement particulier que vous subirez un jour vous et moi, qu'en me servant de l'idée que le Saint-Esprit nous en a laissée dans le chapitre XX, du livre de Job. Il nous représente d'abord en cet endroit un homme arraché du sein de la mollesse et de l'abondance, frappé inopinément d'une maladie mortelle, abandonné des médecins et de ses proches, impatient inquiet, agonisant et tourmenté d'une douleur universelle. Il nous le représente ensuite investi d'une troupe innombrable de démons au moment qu'il rend l'âme, et connaissant distinctement tous les péchés qu'il a commis depuis l'usage de sa raison jusqu'au dernier instant qui la finit. Enfin, il nous le fait voir en cet état, cité devant le tribunal de Dieu, qui lui fait d'étranges reproches, qui examine tous les désordres de sa vie, et lui prononce le terrible arrêt de sa réprobation. Voilà tout ce qu'on peut dire du jugement particulier, et qui comprend, soit les effroyables signes qui le précèdent, soit les tristes circonstances qui l'accompagnent, soit la terrible décision qui le termine. Il est de notre intérêt et de notre devoir, messieurs, de bien examiner aujourd'hui toutes ces choses. Ce sera pour lors (et voici tout mon dessein) qu'un homme ressentira ce qu'il n'aura jamais ressenti, ce sera pour lors qu'il connaîtra ce qu'il n'a jamais connu, ce sera pour lors qu'il entendra ce qu'il n'a jamais entendu. O Dieu quel étrange sort! Les douleurs de la mort et la crainte de l'enfer: voilà ce qu'il n'a jamais ressenti et ce qu'il ressentira pour lors : *Arctabitur, æstuabit, et omnis dolor irruet super eum.* La rage des démons et l'état de sa conscience, voilà ce qu'il n'a jamais connu et ce qu'il connaîtra pour lors : *Venient super eum horribiles, revelabunt cœli iniquitatem ejus.* La voix de son juge, qui en ce jour de sa fureur lui reprochera ses crimes, et lui prononcera son arrêt; voilà ce qu'il n'a jamais entendu et ce qu'il entendra pour lors : *Detrahetur ille in die furoris Dei.* C'est tout ce que j'ai à vous expliquer dans les trois parties de ce discours.

Il est certain, messieurs, qu'outre le jugement, etc.; *col.* 316.

SERMON POUR LE MERCREDI DE LA PREMIERE SEMAINE DE CAREME.

EXORDE.

Tunc dicit: Revertar in domum meam unde exivi. Et veniens invenit eam vacantem, scopis mundatam et ornatam.

L'esprit impur étant sorti d'un corps qu'il possédait, dit : Je retournerai dans ma maison que j'ai quittée : et revenant il la trouva vide, nettoyée et parée (*S. Matth., ch.* XII).

A considérer l'état ou plutôt l'inquiétude et l'extrême faiblesse dans laquelle est réduit le démon de notre évangile, après avoir été honteusement chassé d'un corps qu'il possédait, qui ne croirait, messieurs, qu'il se flatte mal à propos de pouvoir y rentrer, et qu'ayant si lâchement quitté ce champ de bataille, la honte de sa première défaite lui ôtera tous les moyens de se rengager dans un nouveau combat? Il est vrai que c'est un esprit opiniâtre; mais il est inquiet et faible, il ose tout entreprendre; mais il n'a pas même un lieu sûr et commode pour se retirer, et quoiqu'il cherche du repos, cependant, soit par impuissance, soit par sa propre irrésolution et les différentes pensées dont il s'est agité, il n'en trouve point : *Ambulat per loca arida, quærens requiem et non invenit.* Ainsi quelle apparence qu'il réussisse dans une entreprise qui n'est que l'effet de son opiniâtreté et de son orgueil?

Mais, ô malice du démon, que tu es artificieuse! faiblesse ou plutôt mollesse et oisiveté de l'homme, que tu lui es fatale! Cet esprit impur trouve une maison vide, et où ceux qui l'occupent ne travaillent point: *Invenit eam vacantem* : et c'en est assez pour s'en saisir de nouveau et y rentrer avec sept autres esprits encore plus méchants que lui.

Voilà, chrétiens, l'exemple ou la figure que Jésus-Christ nous propose aujourd'hui, et voilà aussi le funeste état où souvent notre oisiveté nous réduit. La simplicité nous aveugle, la tiédeur nous affaiblit, mais la mollesse et une pernicieuse confiance nous rendent paresseux et nous endorment, dit un grand saint : *Incautos simplicitas, infirmos trepiditas, pigritia securos facit* (*Bern. Senensis in Dom.* 1 *Quad.*). Or c'est dans l'espérance de nous trouver en cet état que le démon se flatte déjà par avance de la victoire, et qu'il dit d'un ton insolent et fier : *Tunc dicit, revertar in domum meam unde exivi*, je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti, sachant bien que l'oisiveté nous attire toute sorte de maux, et qu'un travail chrétien et bien réglé nous procure toutes sortes d'avantages. L'une est réprouvée de Dieu comme un péché mortel, l'autre nous est commandé de Dieu comme un devoir auquel il nous assujettit. L'une est contre l'ordre de la providence de Dieu, l'autre, quand il est juste et innocent, est réglé par cette même providence. L'une est accompagnée de malédictions et de toutes sortes de péchés, l'autre est suivi de bénédictions et de récompenses.

C'est pourquoi, chrétiens, si vous voulez non-seulement vous délivrer des disgrâces temporelles, mais encore des misères spirituelles que les personnes oisives et fainéantes s'attirent, travaillez chacun selon votre condition et votre état. Dieu vous engage à ce travail, c'est ma première raison; Dieu vous fournit les moyens de vous sanctifier dans ce travail, ce sera ma seconde; Dieu même se charge de récompenser votre travail, ce sera ma troisième. En un mot, Dieu le commande, Dieu le règle, Dieu le bénit : trois vérités qu'il faut que je vous explique après avoir demandé les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

PREMIER POINT.

Le travail que Dieu n'a pas cru indigne de sa grandeur, fait la perfection de ses créatures, etc.; tome XVII, *col.* 1055.

SERMON POUR LE JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

De la Foi.

EXORDE.

Tunc respondens Jesus ait illi : O mulier, magna est fides tua ; fiat tibi sicut vis.

Jésus-Christ répondant à la Cananée, lui dit : O femme, que ta foi est grande ! que ce que tu veux te soit accordé (S. Matth., ch. XV).

Il est assez étrange, messieurs, que Jésus-Christ, qui pouvait louer dans l'Ecriture plusieurs différentes vertus que pratiquaient ceux qui s'adressaient à lui et, qui étaient animés de son esprit, ne se soit cependant presque jamais appliqué qu'à louer, et pour me servir des expressions de l'Ecriture, qu'à admirer leur seule foi. Vous diriez que cette vertu est seule le sujet de ses complaisances et de son étonnement; que c'est elle seule qu'il regarde avec plaisir triompher de la plus fière partie de l'homme, qu'elle seule est aussi la maîtresse de son cœur pour en obtenir ce qu'elle veut, comme si entre les miracles qu'il fait à sa considération, elle était elle-même le plus grand et le plus surprenant de tous.

Si jamais ces avantages et ces miracles de la foi ont paru avec éclat, avouons que ç'a été dans la femme de notre Evangile. Elle sort des confins de Tyr et de Sidon, et s'adressant à Jésus-Christ, elle le prie d'avoir pitié d'elle et de sa fille qu'un démon tourmente. Peut-on voir une foi plus judicieuse dans sa conduite, puisqu'elle renonce à son idolâtrie ; plus pure et plus élevée dans ses motifs, puisqu'elle ne demande ni biens ni honneur, mais la seule guérison d'un enfant? Cependant quelque grande que soit déjà sa foi, Jésus-Christ ne daigne pas seulement lui répondre; et si, pressé par ses disciples qui joignent leurs prières à celles de cette femme, il lui dit quelques paroles, ce ne sont que des paroles de rebut et de mépris, moins capables de la consoler que de la confondre, la traitant comme un animal à qui on ne donne jamais le pain des enfants, et, ne lui rendant point d'autre réponse sinon qu'il n'est venu que pour tirer de l'égarement les brebis d'Israël qui se sont perdues. Mais c'est par là même qu'elle fait paraître l'humilité, la persévérance et, comme dit saint Jean Chrysostome la sainte et heureuse importunité de la foi. Elle n'a la hardiesse ni de l'hémorroïsse qui toucha le bord des vêtements de Jésus-Christ, ni celle de ce petit seigneur qui voulait l'obliger de se transporter chez lui pour guérir son enfant, au contraire plus elle est rebutée, plus elle s'humilie; plus elle est méprisée, plus elle se jette aux pieds de son libérateur, et elle l'adore. Jésus-Christ ne lui dit pas comme au centenier : Allez, ne vous mettez pas en peine, je viendrai chez vous et je guérirai votre serviteur, il ne lui promet pas la guérison de sa fille, comme il promit au prince de la synagogue la résurrection de la sienne ; et toutefois elle insiste, elle persévère et, après avoir été si rigoureusement éprouvée, elle mérite enfin d'entendre cet éloge de la bouche de Jésus-Christ même : O femme, que ta foi est grande! qu'il te soit fait comme tu le désires.

Vous voyez par là, messieurs, que toutes les circonstances de mon évangile me déterminent à vous parler de la foi, et à renfermer tout ce que je me propose de vous dire, dans trois propositions tirées du fonds même de mon sujet. La première, qu'il n'y a rien de plus humiliant que la foi, et cependant qu'il n'y a rien de plus haut ni de plus sublime qu'elle. La seconde, qu'il n'y a rien de plus simple que la foi, et cependant qu'il n'y a rien de plus fécond, ni de plus étendu qu'elle. La troisième, qu'il n'y a rien de plus faible en apparence que la foi, et cependant qu'il n'y a rien de plus fort en effet, ni de plus immuable qu'elle.

Je ne veux que le seul exemple, et ce que je viens de vous dire de la Cananée pour vous en convaincre : *O mulier, magna est fides tua!* O femme que ta foi est grande! mais la nôtre pourrait-elle avoir les mêmes avantages? Oui, chrétiens, et ce que cette vertu a produit dans cette payenne, elle peut et elle doit en quelque manière le produire en nos personnes. Comment cela? voici ma pensée, et tout le partage de ce discours. C'est que la foi est un principe d'élévation et de gloire dans le chrétien qui s'humilie sous elle; ce sera mon premier point. C'est que la foi est un principe de mérite et de bonnes œuvres dans le juste qui vit d'elle; ce sera mon second point. C'est que la foi est un principe de force et de fermeté dans le parfait qui se repose sur elle ; ce sera mon troisième point. Pour développer toutes ces vérités, nous avons besoin de l'intercession de la sainte Vierge que la foi a rendue bienheureuse: *Beata quæ credidisti*, pour avoir cru contre toute apparence aux paroles d'un ange qui lui dit, *Ave*.

PREMIER POINT.

L'apôtre saint Paul ne pouvait employer, etc.; tome XVII, *col.* 1029.

SERMON POUR LE VENDREDI DE LA PREMIERE SEMAINE DE CAREME.

De la confiance en Dieu.

EXORDE.

Vis sanus fieri?

Voulez-vous être guéri? (*S. Jean, chap.* V.)

Ce fut sur le bord de la piscine de Jérusalem que Jésus-Christ fit cette proposition à un pauvre paralytique, qui depuis trente-huit ans n'avait pu trouver de soulagement à son mal. Abandonné de ses proches, rebuté des passants, délaissé et méprisé de tous ceux qui s'approchaient de lui, il voyait tous les ans des cures miraculeuses, et entendait le mouvement que l'ange du Seigneur faisait de ces eaux salutaires, sans qu'il pût en tirer aucun avantage. C'est aussi de quoi il se plaint à Jésus-Christ, en lui représentant que depuis un si long espace de temps il n'a pas encore trouvé un homme qui eût la charité de la faire descendre dans la piscine : *Hominem non habeo.*

Mais, ô providence et miséricorde de Jésus-Christ, que vous êtes grande ! Quand un homme se voit abandonné de tout secours humain, et pressé par la violence d'un mal où il ne trouve apparemment aucun remède, c'est pour lors, messieurs, que Dieu, suppléant au refus ou à la dureté des créatures, lui fait naître des sentiments de confiance, et lui dit au-dedans du cœur : *Vis sanus fieri?* Voulez-vous être guéri, voulez-vous vous tirer de la langueur, de l'abattement et de l'oppression où vous êtes? jetez-vous entre mes mains. Belle instruction, chrétiens, dont il faut que nous profitions aujourd'hui, et de laquelle les circonstances de mon évangile m'obligent de vous parler. Mais comment vous inspirer ces pensées de confiance en la bonté et en la providence de Dieu, sans le secours de Dieu même et les lumières de son esprit? Je les lui demande par l'intercession de la sainte Vierge, etc. *Ave.*

Je ne m'étonne pas d'entendre dire à saint Paul, etc. (Tome XVII, col. 989.)

SERMON POUR LE SECOND DIMANCHE DE CAREME.

De la Transfiguration.

Vous trouverez ce discours dans le tome XVII, *col.* 1149.

SERMON POUR LE LUNDI DE LA SECONDE SEMAINE.

De la prédestination et de la réprobation.

EXORDE.

Vos de mundo hoc estis, ego non sum de hoc mundo : Dixi ergo vobis quia moriemini in peccatis vestris. Si enim non credideritis quia ego sum, moriemini in peccato vestro. Dicebant ergo ei : tu quis es? Dixit eis Jesus ; principium qui et loquor vobis.

Vous êtes de ce monde et moi je n'en suis pas ; et c'est pour cette raison que je vous dis que vous mourrez dans vos péchés ; car si vous ne croyez pas en moi, je le répète, vous y mourrez. Qui êtes-vous donc, lui demandèrent les Juifs? et Jésus-Christ leur répondit : Je suis le principe de toutes choses et celui qui vous parle (*S. Jean, ch.* VIII).

Quelque difficulté qu'il y ait à pénétrer le sens de ces obscures paroles de Jésus-Christ, cependant les menaces qu'il fait aux Juifs, qu'ils le chercheront sans le trouver, ne sont, à proprement parler, qu'une conséquence des principes qu'il venait d'établir, et des reproches qu'il venait de leur faire. Il leur dit positivement qu'il s'en va, et que, quoiqu'ils le cherchent, ils mourront dans leurs péchés; mais, afin qu'ils ne doutent nullement de l'accomplissement de cette prophétie ni du sujet qui leur attirera ce malheur, il leur parle de l'extrême opposition qu'il y a entre son état et le leur, entre ce qu'il est véritablement et ce qu'ils ne croient pas qu'il soit entre sa vie toute sainte et séparée de la corruption du monde, entre leur infidélité, leur dérèglement, leur fureur et leur attachement au monde.

Vous êtes de ce monde, leur dit-il, et moi je n'en suis pas; moi, qui vous parle, je suis la vérité et l'auteur de toutes choses, et vous ne me croyez pas. Mais que tire-t-il de ce principe? une conséquence qui doit vous faire trembler, et qu'il répète avec plus de force qu'auparavant, pour l'imprimer plus vivement dans leurs esprits : *Dixi ergo vobis quia moriemini in peccatis vestris :* c'est donc pour cette raison que je vous dis que vous mourrez dans vos péchés.

Voilà, chrétiens, le mystère de la prédestination et de la réprobation des hommes, autant éclairci qu'il le peut être par ces circonstances de notre Evangile. Voilà cet arrêt de séparation ou d'élection, de miséricorde ou de justice, de vie ou de mort, de bonheur ou de malheur, de protection ou d'abandonnement, qui s'exécutera sur nous et qui ne s'y exécutera que sur certains chefs qui nous sont ici marqués, sur lesquels par conséquent nous devons examiner. Quelque prévenus que nous soyons des bénédictions de Dieu, serons-nous aussi ingrats et aussi incrédules que les Juifs? attachés comme eux à ce monde réprouvé, et ne cherchant Jésus-Christ que pour en faire l'objet de nos contradictions? Hélas ! nous n'aurons point d'autre sort que le leur, et nous mourrons dans nos péchés ! Mais croyons-nous qu'il est le principe et la vérité qui nous parle? nous faisons-nous un devoir de nous séparer des désordres du siècle, et d'imiter ses adorables perfections? Bien loin de nous être une occasion de ruine et de perte, il sera la cause de notre bonheur, et bénira l'empressement que nous aurons témoigné à le chercher. Implorons, pour bien pénétrer un si profond mystère, les lumières du Saint-Esprit, etc. *Ave.*

Il n'y a rien, en un sens, de plus dangereux; mais aussi il n'y a rien, en un autre, de plus important que de parler de la prédestination et de la réprobation des hommes, dit excellemment saint Augustin (*Tract.* XXXVIII *in Joan.*) : ce mystère est couvert de tant de ténèbres, enveloppé de tant de difficultés, environné de tant d'écueils, que souvent on s'y égare et on s'y perd, parce que, étant mal entendu ou mal expliqué, il n'est capable de porter les hommes qu'à l'orgueil, au libertinage ou au désespoir. Mais d'un autre côté ce mystère renferme tant d'instructions morales, il nous donne une si haute idée de la justice et de la miséricorde de Dieu, qu'étant éclairci selon les principes de la doctrine catholique, bien loin de produire aucun de ces effets, il ne nous inspire que des sentiments mêlés de confiance et de crainte, où la grâce, ne perdant rien de ses droits, ni les hommes de leur liberté, ils se sentent puissamment animés à la fuite du péché et à la pratique des vertus chrétiennes.

Or afin qu'on en puisse tirer ces avantages, il faut, dit saint Augustin, prêcher ce mystère avec un si judicieux tempérament, qu'il ne serve ni à allumer le feu d'une criminelle présomption dans les justes, ni à éteindre les restes mourants de la prière dans les tièdes et dans les méchants, ni à affaiblir l'efficace des exhortations et des corrections chrétiennes à l'égard de ceux qui en ont besoin : *Cavendum est ne tepescat exhortatio, extinguatur oratio, accendatur elatio.*

J'ai trouvé heureusement dans l'Evangile de ce jour de quoi m'empêcher de heurter contre aucun de ces écueils. Je n'ai qu'à vous en expliquer les circonstances, et vous verrez à leur simple exposition trois choses qui y sont renfermées : comment Jésus-Christ est le principe du salut des prédestinés, *principium qui et loquor vobis*; c'est la première; comment il est l'occasion de la ruine et de l'abandonnement des réprouvés : *Si non credideritis quia ego sum, moriemini in peccato vestro*; c'est la seconde; comment sa vie est exposée à leurs contradictions : *Vos de mundo hoc estis, non sum de hoc mundo*; c'est la troisième. Or, en m'arrêtant à cette idée, je ne tomberai dans aucune de ces fâcheuses extrémités que saint Augustin veut que l'on évite. Je dirai aux justes : Ne vous élevez pas, votre prédestination vient de la pure miséricorde de Dieu; c'est lui qui vous parle et qui est le principe de votre bonheur. Je dirai aux méchants : Ne vous désespérez pas; priez, veillez, cherchez Jésus-Christ pendant que vous pouvez le trouver, et soyez certains que s'il vous abandonne et si vous mourez dans votre péché, ce sera parce que vous n'aurez pas cru et espéré en lui. Enfin j'exhorterai tous les hommes à changer de vie, et à se séparer de la corruption du siècle, en leur apprenant que s'ils sont réprouvés, ce sera parce qu'ils auront mené une vie contraire à celle de Jésus-Christ qui n'est pas de ce monde corrompu qu'ils aiment. Voilà en abrégé ce que l'on peut savoir sur ce mystère; voilà les conséquences les plus justes qu'il en faut tirer; et j'aurai embrassé toute ma matière, si je puis vous montrer dans les trois parties de ce discours de quelle manière Dieu est le principe du salut des hommes, l'occasion de leur perte, l'objet de leurs contradictions.

PREMIER POINT.

Je le disais, messieurs, etc. tome XVII, *col.* 914.

SERMON POUR LE MARDI DE LA SECONDE SEMAINE.

Des devoirs des peuples envers les prêtres et leurs pasteurs.

EXORDE.

Super cathedram Moysis sederunt scribæ et pharisæi, omnia ergo quæcumque dixerint vobis facite, secundum opera vero eorum nolite facere.

Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, faites par conséquent tout ce qu'ils vous diront, mais prenez garde à ne pas faire ce qu'ils font (*S. Matth., ch.* XXIII).

L'homme ne paraît jamais plus ingénieux à se former de spécieux prétextes que quand il veut se tirer de l'ordre et de l'obéissance où il doit être. Comme son premier mouvement est un mouvement d'élévation et un désir d'indépendance, aussi tout ce qui se ressent d'abaissement, de contrainte, d'assujettissement aux volontés d'autrui lui est insupportable. L'idée d'une liberté qu'il grossit dans son imagination le flatte; et comme si le pouvoir de disposer de soi-même était une raisonnable excuse à ses rébellions, quelque doux que soient les commandements qu'on lui fait, il cherche dans l'humiliation qu'il y trouve le moyen de s'en délivrer.

Mais jamais cet orgueil de l'homme ne se croit plus en droit de secouer ce joug, que quand il s'agit d'obéir à d'autres hommes. C'est alors qu'il regarde comme une tyrannie l'empire qu'on exerce sur ses actions et sur son cœur ; c'est alors que se croyant assez soumis d'avoir Dieu pour roi et pour juge, il ne veut presque être gouverné par aucune puissance ecclésiastique ou séculière, principalement quand il remarque en elles quelques défauts. De là vient cette funeste licence qu'il se donne de mépriser les ministres du Seigneur, et d'enfreindre impunément les lois qu'ils prescrivent, persuadé, ce semble, que n'étant pas toujours ce qu'ils devraient être, il est par ce titre dispensé de l'obéissance qu'il leur doit, qu'abusant de la sainteté de leur caractère, ils en perdent l'autorité, et que dès qu'ils cessent de bien vivre, il doit aussi cesser de leur obéir.

Je me contente, messieurs, de ce que dit aujourd'hui Jésus-Christ pour réfuter une si pernicieuse erreur : *Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse.* Mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'ils ne vivent pas comme ils devraient vivre, et qu'*en disant ce qu'il faut faire, ils ne le font pas; ils mettent sur les épaules d'autrui de pesants fardeaux qu'ils ne voudraient pas même avoir remués du bout du doigt. Quoiqu'ils affectent de porter sur leurs habits les paroles de la loi écrites dans des bandes de parchemin, ils n'ont rien moins que cette loi dans le cœur, faisant quelques actions éclatantes au dehors, mais vicieux et corrompus au dedans; aveugles et mauvais conducteurs, qui s'attachent aux plus petits devoirs pour négliger les plus grands, et couvrir leurs horribles péchés par de belles apparences de piété et de vertu.*

Voilà la peinture que Jésus-Christ fait de ces faux ministres du peuple qui l'écoutait, mais quelle conséquence en tire-t-il? Selon toutes les apparences il devait leur dire : Puisqu'ils sont si vicieux, gardez-vous bien de les respecter et de leur obéir, allez, ne les croyez pas, raillez-vous d'eux et faites-les honteusement sortir de la chaire de Moïse qu'ils profanent avec tant de scandale.

Ce n'est pas là toutefois, chrétiens, la conséquence que Jésus-Christ en tire. Il sépare leur vie d'avec leur doctrine, leurs péchés d'avec leur caractère, et conclut par ces étranges paroles : *Omnia ergo quæcumque dixerint vobis, facite, secundum opera vero eorum nolite facere.* Faites donc tout ce qu'ils vous diront, mais ne faites pas ce qu'ils font; détestez la vie qu'ils mènent, mais pratiquez la vérité qu'ils disent; et si je vous défends de les regarder comme vos modèles, je veux que vous les respectiez et les écoutiez comme vos maîtres.

Après cela, que devons-nous dire de cette licence qu'on se donne aujourd'hui de mépriser les ministres du Dieu vivant, et d'en faire les sujets de ses persécutions ou de ses

railleries, à cause qu'ils ne font peut-être pas ce qu'ils disent, et que leur vie n'est pas toujours conforme à leur doctrine? Trouvet-on aujourd'hui dans l'Eglise les mêmes désordres qui se trouvaient autrefois dans la synagogue? et, supposé même qu'ils s'y rencontrassent, pourrait-on s'en faire des prétextes de rébellion et de mépris? Car si les ministres d'une loi qui n'était qu'en ombre et en figure; si des prêtres qui étaient assis sur une chaire qui allait bientôt être détruite, méritaient d'être respectés et écoutés à cause de leur caractère et de leur doctrine, que ne méritent pas aujourd'hui les prêtres du Seigneur, qui sont les interprètes de ses volontés, les dépositaires de sa puissance, les arbitres de ses grâces, les oracles de sa vérité, les sacrificateurs de son corps et de son sang?

Ne cherchez donc plus dans leur vie de quoi pouvoir justifier ce libertinage dans lequel vous voudriez vivre (*Auctor. imperf. in Matt. hom.*), et ne vous flattez pas qu'à cause qu'ils ne font pas ce qu'ils disent, vous devez avoir pour eux moins de créance et de respect: *Si bene vixerint, eorum lucrum est; si bene docuerint, vestrum*; s'ils vivent bien, c'est leur avantage; s'ils vous enseignent bien, c'est le vôtre; ainsi prenez d'eux la bonne doctrine qui vous appartient, et laissez à part leur mauvaise vie, dont la discussion ne vous appartient pas: *Accipite ergo quod vestrum est, et nolite discutere quod alienum.* Considérez seulement trois choses; je veux dire la dignité de leur caractère, la pureté de leur doctrine et les fonctions de leur ministère, puisque c'est sur elles seules que vous devez régler tous vos devoirs. Devoir de respect, par rapport à la dignité de leur caractère, ce sera le sujet de mon premier point; devoir de soumission, par rapport à la pureté de la doctrine, ce sera le sujet du second; devoir d'attachement et de reconnaissance, par rapport aux fonctions de leur ministère, ce sera le sujet du troisième et tout le partage de ce discours, après, etc. *Ave.*

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a eu du respect pour le sacerdoce, etc.; *ci-dessus, col.* 43.

SERMON POUR LE MERCREDI DE LA SECONDE SEMAINE.

Des défauts et des conditions de la prière, de ce qui la rend efficace ou inutile.

EXORDE.

Ait illi: Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo. Respondens autem Jesus dixit: Nescitis quid petatis.

La mère des enfants de Zébédée dit à Jésus-Christ: Ordonnez que mes deux fils soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche; mais Jésus lui répondit: Vous ne savez ce que vous demandez (*S. Matth., ch.* XX).

Il est cependant très-important de savoir ce que l'on demande, et comme la grâce de la prière est la première de toutes les grâces, si l'on vient à manquer dans ce principe, par quelle vue peut-on espérer d'être béni et écouté de Dieu? notre nature et notre péché nous ont réduits en un tel état de pauvreté et de dépendance, que quelques besoins que nous ayons, nous ne pouvons pas de nous-mêmes les expliquer à Dieu, à moins qu'il ne nous en donne le pouvoir, dit saint Fulgence, et qu'il ne nous inspire ce premier mouvement qui nous porte à lui adresser nos demandes.

C'est aussi cette grâce que ce Père appelle la semence et le commencement de toutes les autres qu'il nous donne; et, afin que nous n'en abusions pas, non content de nous en avoir montré la nécessité et les avantages, il a bien voulu nous en marquer les conditions et en déterminer la forme; c'est pourquoi si, par une fatale indifférence pour notre salut, nous négligeons de prier, ou plutôt si, par un autre désordre, nous ne savons pas comment il faut prier, dès que nous négligeons ce secours, ou que nous en abusons, on peut dire que nous tombons dans le plus grand de tous les malheurs.

C'est ce que Jésus-Christ reproche aujourd'hui à la mère des enfants de Zébédée; et ce qu'il y a encore de plus étrange est que sa prière, toute juste qu'elle paraît, ne laisse pas d'être rejetée, pour nous apprendre avec quelle précaution et préparation d'esprit nous devons nous acquitter de ce saint exercice pour obtenir efficacement de Dieu ce que nous lui demandons. Elle s'était prosternée devant le Sauveur; et, pour faire connaître l'humilité de sa prière, elle s'était mise en état de l'adorer: *Adorans et petens*: ce fut ainsi que Bersabée adora; David, Esther Assuérus et Judith, Holopherne: femmes cependant plus heureuses que la nôtre, puisque l'une assura la couronne à son fils, l'autre, la liberté aux Juifs, et la troisième, la vie et la victoire à Béthulie. Elle demandait les premières places dans le royaume de Jésus-Christ; mais pour qui les demandait-elle? pour ses enfants et, qui plus est, pour ses enfants qui, comme elle, avaient l'honneur d'être alliés à cet Homme-Dieu, et si saint Pierre, bien loin d'avoir été rebuté de Jésus-Christ quand il lui demanda quelle récompense il aurait pour l'avoir suivi, en reçut cette favorable réponse, que lui et ses collègues seraient assis sur douze trônes: quel mal faisait cette femme de le prier qu'il ordonnât que l'un de ses fils fût assis à sa droite et l'autre à sa gauche dans son royaume? Vous croiriez sans doute, messieurs, vos prières bien fondées si vous en faisiez encore aujourd'hui de pareilles; et cependant il serait vrai de dire à la lettre que si les vôtres avaient les mêmes défauts, vous ne sauriez ce que vous demandez: *Nescitis quid petatis*: c'est à vous, ô mon Dieu, à nous instruire sur un si important devoir, la meilleure prière que nous puissions vous faire est que vous nous enseigniez comment il faut prier: *Doce nos orare.* Nous implorerons pour cet effet le secours de la sainte Vierge, *Ave.*

A considérer les différents états de la plupart des chrétiens qui prient, on peut les distinguer en trois classes, dont les uns sont pécheurs et libertins, les autres mercenaires

et intéressés, et les troisièmes dévots en apparence et faisant extérieurement quelque profession de piété. Cela supposé, je soutiens que c'est principalement à eux que Jésus-Christ dit, aussi bien qu'à la mère des enfants de Zébédée, qu'ils ne savent ce qu'ils demandent : *Nescitis quid petatis*. Les uns, parce qu'ils demeurent volontairement dans leurs péchés; les autres, parce qu'ils ne suivent dans leurs prières que la corruption de leurs désirs ; et les derniers, parce qu'ils prennent l'idée de la prière pour la prière même et le fantôme de la dévotion pour une dévotion solide. Les premiers ne savent ce qu'ils demandent, parce qu'ils persévèrent malicieusement dans leurs péchés; et, par ce moyen, leurs prières sont rejetées de Dieu; les seconds, parce qu'ils n'ont que des vues basses et assujetties à la multiplicité de leurs passions; et, par ce moyen, leurs prières sont éloignées de Dieu; les troisièmes, parce qu'ils sont trop charnels et trop pleins d'eux-mêmes, et par ce moyen, leurs prières sont inefficaces auprès de Dieu.

Cependant comme la prière est, de tous les exercices de la religion le plus avantageux et le plus nécessaire, il est de la dernière conséquence d'en déterminer les devoirs et les règles; et l'on ne peut mieux le faire qu'en corrigeant ces trois déréglements dont je viens de vous parler.

Le déréglement des premiers consiste en ce que, au lieu de se préparer à la prière par un petit recueillement et quelques actes de douleur, ils prient Dieu avec un opiniâtre attachement au péché mortel; le second consiste en ce que, au lieu de chercher avant toutes choses leur salut et les biens éternels, ils ne songent qu'à des biens et à une félicité temporelle; et enfin ce qui fait l'illusion des troisièmes, est qu'au lieu d'un culte raisonnable et d'une piété solide, ils n'en ont que le corps et l'apparence.

Cela étant, voici les trois grandes instructions que l'Ecriture et les Pères leur donnent pour se tirer de tous ces égarements. Pécheurs, priez, mais préparez-vous à la prière par un désir commencé de votre conversion : ce sera mon premier point. Mercenaires et intéressés, priez, mais apprenez à demander à Dieu de grandes choses, ce sera mon second point. Dévots imaginaires, priez, mais apportez dans vos prières une piété raisonnable et solide; ce sera mon troisième et toute l'économie de ce discours.

PREMIER POINT.

Si l'homme par son péché, etc., *ci-dessus*, *col.* 100.

SERMON POUR LE JEUDI DE LA SECONDE SEMAINE.

De l'enfer.

EXORDE.

Mortuus est autem dives, et sepultus est in inferno.

Le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer (*S. Luc, ch.* XV).

Est-ce là donc le triste e l'inévitable écueil contre lequel vont se briser toutes les grandeurs du monde? et après qu'un riche aura amassé de grands biens, après qu'il sera distingué des autres par son luxe et par ses emplois, après qu'il aura passé la fleur de ses années dans le plaisir et la bonne chère, après qu'il aura peut-être laissé dans sa famille l'argent et les premières charges d'un royaume, tout se terminera-t-il à dire : Il a vécu, mais il *est mort : Mortuus est autem et dives.*

Encore si dans cette indispensable nécessité de mourir, il passait des plaisirs et des honneurs de la terre dans ceux du ciel, ou si, nonobstant la dureté avec laquelle il a vécu, il trouvait après sa mort des Lazares compatissants qui le reçussent; bien loin de le plaindre dans cet état, il y aurait sujet de le féliciter et de s'en réjouir; mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces plaisirs de quelques années seront suivis d'une douleur sans fin ; c'est que ce luxe et cette vanité temporelle seront couverts d'une humiliation éternelle; c'est que cette dureté qu'il aura eue pour son prochain sera punie par une autre dureté que Dieu aura pour lui, et qu'enfin étant mort en réprouvé, il sera enseveli dans les enfers : *Et sepultus est in inferno.*

Il se peut faire que quelques orateurs funèbres, après avoir servilement flatté ses passions pendant sa vie, voudront cacher ses crimes après sa mort, et qu'ils tâcheront, pour me servir de l'expression de Tertullien, de le faire monter au ciel, par leurs vains éloges, comme par autant d'échelles de mensonge : *Scalis mendaciis ascendit ad cœlum*; mais Dieu qui ne peut flatter, Dieu qui ne peut être ni corrompu ni fléchi déclare hautement qu'il est déjà descendu dans l'abîme, que ses mauvaises mœurs l'y ont suivi, qu'il est loué où il n'est plus ; mais qu'il est tourmenté où il est, et que malgré les magifiques mausolées qu'on lui dresse, il n'a que l'enfer pour sépulture.

Hélas! que fait-il et que dit-il dans ce lieu de son tourment? Il ne vous y loue pas, ô mon Dieu, puisque votre prophète nous assure que ceux qui sont morts comme lui dans l'impénitence finale ne vous loueront jamais: *Non mortui laudabunt te*, *Domine*, et que le ciel étant le lieu où l'on vous bénit, ceux qui descendent dans l'enfer ne sont appliqués qu'à leurs maux et capables que d'imprécations et de rage : *Neque omnes qui descendunt in infernum.* Qu'est-ce donc qu'il y dit et qu'est-ce qu'il y fait? il y crie, il y hurle, il s'y désespère, il y souffre des douleurs inconcevables, et il y dit des choses qui doivent nous faire trembler pour peu que nous ayons de raison et de foi. Pour moi, chrétiens, je vais tâcher de vous en faire quelque légère peinture ; et afin que le ciel bénisse mon entreprise, prosternons-nous tous aux pieds de la sainte Vierge pour lui dire : *Ave.*

Pour concevoir quel est l'état d'un damné dont le mauvais riche est la figure, considérons ce que ce malheureux fait et dit dans ce lieu de son supplice : car, si l'on écoute avec attention les dernières paroles des

mourants, ne doit-on pas à plus forte raison recueillir avec frayeur les tristes accents et les terribles actions d'un réprouvé?

La première chose qu'il fit dès qu'il fut descendu dans l'enfer fut de lever les yeux en haut, et de regarder le Lazare dans le sein d'Abraham: *Elevans oculos suos cum esset in tormentis, vidit Abraham a longe et Lazarum in sinu ejus.* La seconde fut de se plaindre de l'insupportable ardeur du feu qui le brûlait. *Crucior in hac flamma.* Et la dernière fut la prière qu'il fit à Abraham, d'envoyer le Lazare, afin qu'il trempât le bout de son doigt dans l'eau, pour rafraîchir sa langue; et la réponse qu'il en reçut, qu'il y avait un grand chaos et un abîme inaccessible entre ceux qui sont dans le ciel, et les autres qui sont précipités dans les enfers: *Inter nos et vos chaos magnum firmatum est.* Or, c'est là le funeste état des réprouvés dans l'enfer, et ce en quoi consistent toutes les circonstances de leur damnation. Car que veulent dire ces regards du mauvais riche dans le ciel, où il voit Abraham et le Lazare, si ce n'est la privation de la vue de Dieu que souffrent les damnés, et que les théologiens nomment la peine du dam? Ces cris lugubres et ces plaintes qu'il fait, qu'il est tourmenté dans les flammes qui l'environnent, ne sont-ce pas autant d'effets de ces insupportables douleurs que ces malheureux endurent, et que ces mêmes théologiens appellent la peine du sens: enfin, ce chaos et cet abîme qui est entre le ciel et la terre, et dont on ne peut sortir, n'est-ce pas une preuve manifeste de ce désespoir dans lequel sont ces misérables, de pouvoir jamais se tirer de ce lieu de leurs tourments?

Ramassons donc toutes ces circonstances dont le Saint-Esprit s'est expressément servi, pour nous faire connaître le terrible état d'un damné qui souffre de tous côtés. Du côté de Dieu qui le rejette, du côté des créatures qui le tourmentent, du côté de l'éternité qui l'accable. Ou si vous voulez que je le définisse en moins de paroles, qu'est-ce qu'un damné? c'est un malheureux qui est tourmenté par ses pertes, par ses douleurs, par son désespoir. J'y distingue tous ces caractères dans mon Evangile, et j'en vais faire tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Ce n'est pas sans un grand mystère que saint Luc nous apprend que la première chose que fit le mauvais riche dans l'enfer fut de lever les yeux en haut, et de regarder de loin le ciel: *Elevans oculos suos cum esset in tormentis.* Quand un réprouvé est sur la terre, il s'éloigne malicieusement de Dieu; et pour son châtiment, dit saint Prosper, il est condamné à ne point le voir, mais à être éternellement appliqué à considérer que c'est par sa faute qu'il l'a perdu. Etat si terrible, que tous les Pères et les théologiens demeurent d'accord, que si par impossible un damné pouvait aimer Dieu et le posséder, tous les tourments qu'il souffre changeraient de nature, et l'enfer avec tous ses démons ne serait plus enfer.

Je vous avoue que c'est ici, etc.; *ci-dessus*, col. 539.

SERMON POUR LE VENDREDI DE LA SECONDE SEMAINE.

De l'ingratitude et de la reconnaissance.

EXORDE.

Verebuntur forsitan filium meum. Agricolæ autem videntes filium dixerunt intra se: Hic est hæres, venite occidamus eum, et apprehensum eum duxerunt extra vineam et occiderunt.

Ils auront peut-être quelque respect pour mon fils, dit le père de famille; mais les vignerons voyant ce fils venir, conclurent qu'il fallait le tuer, et effectivement ils le chassèrent hors de la vigne et l'assassinèrent (*S. Matt.*, ch. XXI).

L'évangile de ce jour nous représente d'un côté la plus grande bonté et patience que puisse avoir un homme, et d'un autre la plus lâche et la plus noire ingratitude qui fut jamais. Un père de famille ayant planté une vigne qu'il avait fermée d'une haie et fortifiée d'une tour, l'avait louée à des vignerons, dans le dessein d'en recueillir les fruits au temps des vendanges. Effectivement il y envoya ses serviteurs; mais ces vignerons s'étant saisis d'eux pour une première et seconde fois, en battirent une partie et en tuèrent l'autre. Le premier mouvement que la nature et la justice même pouvaient inspirer à ce père de famille, était de se venger de ces homicides; et toutefois ce ne fut pas là ce qu'il fit. S'ils ont maltraité et assassiné mes serviteurs, dit-il en lui-même, peut-être auront-ils quelque respect pour mon fils; mais ils ne le virent pas sitôt venir, qu'ils formèrent la résolution de le perdre, et s'étant inhumainement jetés sur lui, ils le chassèrent de son héritage et le tuèrent.

Vous savez tous, messieurs, que le sens de cette parabole regarde les Juifs à la lettre: Juifs, qui après avoir reçu tant de grâces du ciel, après avoir été appelés pour travailler à la vigne du Seigneur, et choisis par préférence à tant d'autres nations, bien loin d'être sensibles à toutes ces faveurs par une humble et fidèle reconnaissance, ne se sont pas contentés d'assassiner les prophètes que Dieu leur avait envoyés; mais, par une dernière ingratitude et une inconcevable cruauté, ont mis à mort son propre fils.

Mais vous ne savez peut-être pas, et il est important de vous l'apprendre, que quoique vous ne soyez pas coupables des mêmes crimes, cependant toutes les fois que vous oubliez les grâces que Dieu vous a faites, ou que vous en abusez, vous êtes les vignerons ingrats, qui, au lieu de rendre à votre maître les fruits de sa vigne, vous les appliquez injustement, comme s'ils vous appartenaient, et trempez en quelque manière vos mains sacriléges dans le sang de son propre fils. Vous le verrez plus distinctement quand je vous ferai le véritable portrait de l'ingratitude et de la reconnaissance, après avoir salué la plus fidèle et la plus reconnaissante de toutes les créatures, c'est Marie, à qui je dis avec respect: *Ave.*

Trois choses rendent une reconnaissance parfaite, etc.; *ci-dessus*, *col.* 411.

SERMON POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

De l'envie.

Ce discours se trouve au tome XVII, *col.* 1174.

SERMON POUR LE LUNDI DU TROISIEME DIMANCHE.

De la douleur.

EXORDE.

Ipse autem transiens per medium illorum ibat.
Il passa au milieu d'eux et se retira (*S. Luc, ch.* IV).

L'innocence, la fuite et la douceur sont les trois grands secrets, soit pour repousser les calomnies de ses ennemis, soit pour éluder leurs mauvais desseins, soit pour les adoucir, et suspendre l'emportement de leurs passions. L'innocence, dit saint Bernard, est un bouclier impénétrable aux traits de la médisance; et quand un homme est sûr de la bonté de son cœur et de la droiture de ses actions, il résiste sans peine à tout ce que l'envie a de plus injurieux et de plus lâche.

La fuite est souvent un effet d'une grande prudence, et tel qui ayant voulu, ou résister en face à ses ennemis, ou les vaincre, est tombé entre leurs mains, eût pu conserver ses biens et sa personne, s'il avait su ménager une favorable et sage retraite.

Mais la douceur est encore un meilleur moyen pour triompher de ses ennemis. Sans les animer par une vigoureuse résistance, elle les gagne par son honnêteté et ses charmes, elle les adoucit, elle les apaise, et le meilleur avis qu'on puisse donner à un homme pour arrêter les emportements d'un esprit mal fait, est de lui dire ce que les conseillers de Roboam lui dirent : si vous voulez apaiser le peuple, il vous est aisé de le faire, traitez-le avec douceur, et il vous sera éternellement soumis : *Si locutus fueris ad eos verba lenia, erunt tibi servi cunctis diebus* (III *Reg.*, XII).

Le Fils de Dieu s'est servi de ces trois moyens à l'égard des Juifs. Nous l'entendrons dans quelque temps opposer son innocence à leurs calomnies, et leur demander si quelqu'un d'eux osera l'accuser du moindre péché : *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Aujourd'hui il se sert du second : ces barbares le chassent de leurs villes, et le mènent sur une haute montagne pour le précipiter; et quoiqu'il puisse les abîmer et les réduire en cendres, cependant il aime mieux se retirer, et, soit qu'il change leur esprit, soit qu'il les surprenne, dit saint Ambroise, il descend de cette montagne sans qu'ils s'en aperçoivent : *Per medium illorum mutata subito vel obstupefacta furentium mente descendit* (*Ambr.*, *l.* IV, *in Luc.*). Mais ce même Père remarque fort judicieusement, qu'il se servit encore du troisième moyen, qui est sa douceur, pour tâcher de les apaiser. Il est vrai que, par un secret jugement de la justice divine, la fureur de ces inhumains ne fut suspendue que pour un temps; mais il n'est pas moins vrai que ce dernier moyen est l'un des plus efficaces dont l'Evangile veut que nous nous servions, et que ce Dieu fait homme est venu nous apprendre : *Discite a me quia mitis sum.* La douceur de Jésus-Christ ne fléchit pas les Juifs, mais elle amollit le rocher dans lequel il descendit pour se cacher, dit le vénérable Bède (*Beda in gloss. ord.*), s'ouvrant, et comme il ajoute, se liquéfiant pour le recevoir. Qu'il en soit ce qu'il vous plaira de ce miracle, c'est à nous à profiter d'un si bel exemple que Jésus-Christ nous donne, et à avoir recours à la plus douce et à la meilleure de toutes les mères, à laquelle nous dirons, *Ave.*

Quand le Saint-Esprit, dans le livre de l'Ecclésiastique, veut nous inspirer la pratique de la douceur, il s'arrête principalement à nous en faire connaître trois grands avantages. Le premier est qu'un homme doux devient, par cette vertu, maître de lui-même, et donne à son âme l'empire qu'elle doit avoir sur la plus fougueuse de ses passions; voilà pourquoi il lui dit entre autres choses : *Fili, in mansuetudine serva animam tuam et da illi honorem secundum meritum suum* (*Eccles.*, I). Le second est d'autant que par sa douceur il se fait considérer et aimer des hommes au delà même de ce qu'il pourrait souhaiter; voilà pourquoi on lui donne cet important avis : *Fili, in mansuetudine opera tua perfice et super hominum gloriam diligeris* (*Eccles.*, V). Le troisième est que par sa douceur il attire sur lui les grâces et les bénédictions de Dieu; voilà pourquoi il ajoute dans le même endroit : *Quod beneplacitum est Deo fides et mansuetudo et adimplebitur thesaurus illius* (*Ibid. c.* 1).

Je me sers, chrétiens, de ces trois mêmes raisons pour vous porter à la pratique d'une vertu si nécessaire, et cependant si inconnue et si négligée. Soyez doux et paisibles, l'intérêt que vous avez de sanctifier votre âme, d'attirer l'amitié de vos frères, et de vous procurer les grâces de Dieu, vous y oblige. Trois grandes raisons très-particulières à mon sujet, comme vous pourrez voir dans la suite de ce discours.

PREMIER POINT.

Après l'honneur et l'adoration que nous devons à Dieu, etc.; *ci-dessus, col.* 269.

SERMON POUR LE MARDI DE LA TROISIEME SEMAINE.

Des devoirs des prêtres et des pasteurs.

EXORDE.

Amen dico vobis; Quæcumque alligaveritis super terram erunt ligata et in cœlo, et quæcumque solveritis super terram erunt soluta et in cœlo.

Je vous dis en vérité : Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel (*S. Matth., ch.* XVIII).

Il n'appartient qu'à vous, ô mon Dieu, de donner un pouvoir aussi étendu à de faibles créatures, et de laisser dans certains hommes un tel caractère d'autorité qui les dis-

tingue de tous les autres. Jamais prince ne parla d'un ton si haut ni si assuré, et quand même il choisirait quelqu'un de ses plus fidèles ministres, pour être le souverain arbitre de la vie ou de la mort, de la captivité ou de la liberté de ses sujets, pourrait-il répondre que ce qui aurait été lié ou délié sur la terre aurait le même sort et la même efficace dans le ciel?

Un pouvoir si absolu et si universel ne pouvait être accordé que par un Dieu; et ce fut celui qu'il donna à ses apôtres, et dont jouissent encore aujourd'hui tous ceux qui les représentent. Saint Pierre lia Ananie et Saphire qui moururent à ses pieds, dit saint Chrysostome, mais il délia aussi Tabithe à laquelle il rendit la vie. Il lia Simon le magicien qui croyait pouvoir acheter les dons de Dieu; mais il délia le centenier Corneille qui se prosterna devant lui. Saint Paul lia l'incestueux Corinthien; mais il le délia aussi dans la vue de sa pénitence, et dans l'espérance qu'il eut de sa conversion. Admirable pouvoir auquel Dieu même, tout indépendant qu'il est, veut bien s'assujettir, confirmant dans le ciel les justes arrêts que ses ministres auront prononcés sur la terre, mettant entre leurs mains les clefs du ciel et de l'abîme, de l'absolution et de la condamnation des hommes.

Ce serait ici le lieu, messieurs, de vous parler de la puissance et de la dignité des prêtres pour vous inspirer ces sentiments de vénération, de docilité et d'attachement que vous leur devez; mais comme j'en ai déjà traité dans une autre occasion, je prétends parler de ce qu'ils vous doivent eux-mêmes, et dont je trouve une ample matière sans sortir de mon évangile.

Avant que Jésus-Christ eût donné ce pouvoir à ses ministres, et qu'il eût voulu qu'on traitât comme des pharisiens et des publicains ceux qui n'écouteraient pas l'Eglise, que ne leur avait-il pas dit, et quelles leçons ne leur avait-il pas laissées? Leçons d'humilité en les avertissant *que s'ils ne deviennent semblables à de petits enfants, ils n'entreront jamais dans le royaume du ciel.* Leçons d'édification et de bon exemple en leur disant *que si quelqu'un d'eux est un sujet de chute et de scandale à son frere, il vaudrait mieux qu'on lui pendît une meule au cou et qu'on le jetât au fond de la mer.* Leçons de charité et de zèle en leur apprenant *qu'ils doivent corriger leur prochain dont ils connaissent les désordres, et tirer cette brebis perdue de son égarement.* Or, c'est sur ces importantes maximes que les ministres du Seigneur doivent se régler, et s'ils veulent bien pénétrer toute l'étendue de leurs devoirs, ils faut qu'ils en cherchent l'idée dans ce souverain Prêtre que Marie a mis au monde, et qu'elle conçut quand un ange lui dit, *Ave.*

Un ecclésiastique qui est chargé du soin des âmes a, dans la pensée du cardinal Pierre Damien, trois grandes qualités : celle de pasteur dans l'église particulière qu'il gouverne : *Pastor in Ecclesia;* celle de juge dans la chaire et dans les tribunaux où il rend des oracles et des sentences de vérité : *Judex in cathedra;* et celle d'intercesseur à l'autel par la fonction qu'il y fait de médiateur des hommes auprès de Dieu : *Intercessor in missa.*

Mais autant que ces qualités lui procurent d'honneur, autant lui imposent-t-elles de charges. La première demande une vie sainte et irrépréhensible; la seconde, de la capacité et de l'expérience; la troisième, de la charité et du zèle. Il n'est pasteur dans l'église qu'il gouverne, qu'afin qu'il forme à la piété et qu'il édifie les peuples qui lui sont soumis : *Pastor in Ecclesia, ut sancte erudiat;* c'est son premier devoir, et il ne peut s'en acquitter dignement qu'il ne soit innocent et irrépréhensible dans ses mœurs. Il n'est juge dans la chaire et dans les tribunaux de la pénitence, que pour y rendre des décisions qui soient justes : *Judex ut juste definiat;* c'est son second devoir, et il ne peut s'en acquitter à moins qu'il ne soit intelligent et habile en ce qui regarde son ministère. Il n'est le médiateur des hommes à l'autel, que pour les ramener à Dieu, et le prier en leur faveur : *Intercessor ut pie subveniat;* c'est son troisième devoir, et il ne peut s'en acquitter s'il n'est charitable et désintéressé dans sa conduite.

Je m'arrête d'autant plus volontiers à cette idée, qu'elle renferme toutes les obligations d'un ecclésiastique envers les peuples dont le soin lui est confié. Obligation de mener une vie innocente, afin de les édifier par la sainteté de ses exemples. Obligation de se rendre habile et savant, afin de les instruire par la pureté de sa doctrine. Obligation d'être vigilant et désintéressé, afin de les conduire à Dieu par sa charité et par son zèle. Examinons, par ordre, ces trois circonstances dans les trois parties de ce discours.

Je commence par la sainteté d'un ecclésiastique; *ci-dessus, col* 31.

SERMON POUR LE MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

De l'hypocrisie.

EXORDE.

Hypocritæ, bene prophetavit de vobis Isaias dicens : Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me. Sine causa colunt me.

Hypocrites, le prophète Isaïe a bien parlé de vous, quand il a dit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est éloigné de moi, et c'est inutilement pour lui qu'il me sert (*S. Matth., ch.* XV).

Nous voyons dans ces paroles de mon texte trois choses qui y sont renfermées au sujet de l'hypocrisie; je veux dire son antiquité dans son origine, sa malignité dans ses desseins, et son inutilité dans son culte. Elle est, ce semble, le plus ancien de tous les péchés. Non-seulement Isaïe en a parlé comme nous remarquons dans notre évangile, *Bene prophetavit de vobis Isaias;* non-seulement Moïse s'en est plaint dans la loi écrite; non-seulement Abel en a ressenti les premières cruautés : mais, si nous en croyons Tertul-

lieu, elle est à peu près comme le péché originel que nous avons contracté du premier homme qui, s'étant laissé séduire par l'hypocrisie du démon, ne nous a presque plus appris que l'art de nous transfigurer en serpent.

Elle est en second lieu le plus malin de tous les péchés. C'est elle qui corrompt la nature, qui, d'elle-même est simple et ingénue; qui trompe malicieusement les hommes qui ne peuvent s'attacher qu'aux apparences, qui, pour rendre les vices plus recommandables, les expose déguisés sur le théâtre du monde, et leur donne, selon saint Basile, l'habit et l'apparence de la vertu. C'est elle, dit saint Grégoire de Nazianze (*Hom.* 1, *de Jejun.*), qui, se sentant trop faible et trop laide, ressemble à ces prostituées qui ont recours au fard pour cacher leur laideur; qui fait paraître au dehors ce qu'on ne veut point être en effet, qui attaque la piété par la piété même, et qui, contente d'honorer Dieu du bout des lèvres, lui refuse le cœur de cette adoration intérieure qu'il nous demande. *Populus hic labiis me honorat, cor autem*, etc.

Enfin, s'il y a quelque péché qui, par un effet particulier, rende les bonnes œuvres inutiles, et ôte à un homme l'espérance d'une récompense éternelle, c'est celui-ci. Car, *quelle est l'espérance d'un hypocrite*, dit Job, *et quand il sera à l'article de la mort*, *par quel droit prétendra-t-il que Dieu l'écoute* (*Job*, XXVII)? Il a voulu, en cherchant une gloire temporelle, se mettre la couronne sur la tête; et il a perdu celle que Dieu lui eût donnée pendant toute l'éternité, s'il l'avait sincèrement servi. Non, non, qu'il ne se flatte pas par cet endroit; soit qu'il s'arrête comme les pharisiens *aux traditions anciennes*, soit qu'il fasse, comme eux, des lois nouvelles, *qui ne sont que des ordonnances humaines;* c'est en vain qu'il sert Dieu; c'est inutilement pour son salut qu'il l'honore, *sine causa colunt me docentes doctrinas et mandata hominum.* Voilà déjà mon Évangile expliqué; mais pour connaître encore, par des traits mieux distingués, le véritable caractère de l'hypocrisie, demandons les lumières du Saint-Esprit, par, etc. *Ave.*

Nous pouvons, avec les théologiens, distinguer en Dieu trois sortes de vérités. etc. *ci-dessus, col.* 76.

SERMON POUR LE JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Des maladies.

EXORDE.

Socrus Simonis tenebatur magnis febribus; et rogaverunt illum pro ea. Stans super illam imperavit febri et dimisit illam; et continuo surgens ministrabat illis.

La belle mère de S. Pierre était attaquée d'une grosse fièvre; les Apôtres prièrent Jésus-Christ pour elle : il se tint debout, commanda à la fièvre d'en sortir; elle la quitta, et cette femme s'étant aussitôt levée, les servit (*S. Luc*, *c.* IV).

A examiner les principales circonstances de notre évangile, il sera aisé d'y remarquer, avec saint Ambroise, trois choses auxquelles nous pouvons raisonnablement nous arrêter (*Divus Ambros. in expositione*). La première est la maladie de la belle mère de saint Pierre qui est attaquée d'une grosse fièvre. La seconde est la prière que les apôtres font à Jésus-Christ, le conjurant de la guérir. La troisième est la reconnaissance de cette femme qui, après sa guérison, quelque faible qu'elle fût, se leva de son lit et voulut servir son médecin. Dans le premier de ces états, nous reconnaissons la misère d'une créature, qui, tout honorée qu'elle est d'être entrée dans l'alliance de ceux que Jésus-Christ considère davantage, ne laisse pas d'être abandonnée à de fâcheuses infirmités qui la conduisent comme une malheureuse victime au tombeau. Dans le second, nous voyons quels sont les devoirs d'un malade, qui, ayant reçu du ciel un médecin aussi puissant et aussi charitable qu'est Jésus-Christ, doit le supplier de le guérir; et quand ses prières ne sont pas assez efficaces, employer celles des gens de bien, afin qu'il les exauce. Dans le troisième, nous reconnaissons quelle doit être la fidélité de ce malade, et avec quel zèle il est obligé de s'attacher à Jésus-Christ, et de le servir après qu'il en a été guéri. Du côté du malade, c'est une grande misère : du côté de Jésus-Christ, c'est une grande miséricorde : du côté de celui qui est guéri, c'est un grand motif de reconnaissance.

Toutes ces circonstances se trouvent renfermées dans notre évangile, et ce sont là autant d'instructions que nous en devons remporter. Car, si la belle mère du premier des apôtres est tourmentée d'une grosse fièvre, *Socrus Simonis tenebatur magnis febribus*, nous devons nous résoudre à un pareil accident, et souffrir nos maladies avec patience, comme étant des suites nécessaires de notre péché. Si elle s'adresse aux apôtres pour joindre leurs prières aux siennes, afin qu'elles fassent plus efficaces, *et rogaverunt pro ea*, nous devons, dans nos maladies, recourir à Dieu, tant par nous-mêmes que par le ministère d'autrui, et nous confier, avant toutes choses, à celui qui a les clefs de la vie et de la mort entre les mains. Enfin, si cette pieuse femme, quoique très-affaiblie par son grand âge et la violence de sa fièvre, sortit aussitôt de son lit, et servit Jésus-Christ de ces mêmes mains qu'il avait touchées, *continuo surgens*, *ministrabat illis*, nous devons, lorsque nous avons reçu de Dieu la guérison que nous en attendions, être plus zélés qu'auparavant à le servir, et lui donner de nouvelles marques de notre fidélité.

Tout ceci est de pratique, et pour vous faire voir en peu de mots ce que vous devez faire, ou lorsque vous êtes malade, ou lorsque vous avez recouvré la santé, remarquez, je vous prie, qu'on peut distinguer trois choses dans les maladies : leurs douleurs, leurs remèdes et leur guérison. Or, si vous voulez en faire un bon usage, il faut en offrir les douleurs à Dieu par un esprit de pénitence, ce sera mon premier point; il faut en chercher les remèdes auprès de Dieu par un esprit de confiance, ce sera mon second point;

il faut en consacrer la guérison à Dieu par un esprit de fidélité et de reconnaissance, ce sera mon troisième point. Vierge sainte que l'Eglise invoque comme le salut et la consolation des malades, obtenez-nous de votre cher Fils la grâce d'entrer dans des sentiments si chrétiens; c'est la prière que nous vous faisons en vous disant avec l'ange : *Ave.*

Quoique la première vérité, etc.; *ci-dessus, col.* 557.

SERMON POUR LE VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

Du mariage.

EXORDE.

Voca virum tuum et veni huc. Respondit mulier et dixit: Non habeo virum. Dicit ei Jesus: Bene dixisti, quia non habes virum.

Jésus-Christ dit à la Samaritaine : Faites venir votre mari et approchez-vous d'ici. Et cette femme lui ayant répondu qu'elle n'avait point de mari, il lui dit : Vous avez raison d'avouer que vous n'en avez point (*S. Jean, ch.* IV).

Nous lisons dans l'Ecriture qu'Agar, étant sortie de la maison d'Abraham pour éviter la juste indignation de sa maîtresse, fut consolée sur les bords d'une fontaine par un ange qui, après lui avoir fait quelques questions, l'avertit de s'en retourner promptement chez son maître et qu'elle mettrait bientôt au monde un fils qui serait le père d'une grande et nombreuse postérité (*Genes.*, XVI).

Voici, chrétiens, une autre femme que l'Ange du grand conseil attend exprès sur une autre fontaine où il est assis : femme encore plus impudique et plus attachée à son péché que ne l'était Agar, mais femme incomparablement plus heureuse qu'elle, puisqu'après avoir été honorée de la conversation d'un Dieu, après avoir été pleinement instruite des plus profonds mystères de notre religion, elle reçoit de lui non-seulement le pardon de son péché, mais la gloire d'être associée au plus noble emploi de ses ministres, en devenant, dit saint Ambroise, l'apôtre de Samarie et la mère d'un grand peuple qu'elle devait spirituellement enfanter (*Ambros.*, *serm.* 30, *vel alius auctor*).

Quelle glorieuse conquête à Jésus-Christ! mais aussi quels obstacles n'ent-il pas à surmonter pour l'exécution d'un tel dessein! Je ne dis pas seulement que c'était une femme à moitié juive, à moitié païenne, qui, quoique élevée dans une secte grossière, se piquait d'avoir de l'esprit et d'être savante dans sa religion; mais ce qu'il y avait encore de plus étrange, c'est qu'elle vivait, dit saint Jean Chrysostome (*D. Chrysost.*, *in Samar.*, *die ipsa mediæ Pentecostes*), dans une débauche vague, changeant d'amants sans changer d'état, s'attachant à des seconds après avoir été rebutée des premiers, et son mariage, aussi bien que son amitié, n'étant qu'un mariage en figure : *Meretricis sordibus polluta, amatorem ex amatore mutabat et nuptias habebat amoris tempus.* Ce qu'il y avait de plus étrange, c'est qu'elle était mariée sans l'être, toujours épouse et toujours veuve, ou, pour mieux dire, ni jamais veuve ni jamais épouse, puisque la mort n'avait séparé d'elle aucun de ses maris, et qu'elle ne pouvait prétendre à de secondes noces après la dissolution des premières : *Maritata erat amatoribus sponsa, semper vidua novoque conjugio juncta; quinimo neque vidua neque sponsa.*

Combien y a-t-il encore aujourd'hui d'hommes et de femmes de ce caractère, ajoute saint Chrysostome? gens qui ne cherchent que le plaisir, qui, brûlés d'une flamme criminelle, se soucient peu de se marier, ou profanent impunément la sainteté du sacrement, parce que, s'y étant engagés sans avoir consulté la volonté de Dieu, ils n'en remplissent jamais les devoirs?

Il est important, chrétiens, d'apporter aujourd'hui quelques remèdes à ce désordre, et je n'en trouve point de meilleur qu'en m'arrêtant à ce que Jésus-Christ dit à la Samaritaine : *Voca virum tuum et veni huc. Appelez votre mari et approchez-vous de moi.* Ce vrai mari qu'il faut appeler est, dit saint Augustin (*Aug.*, *tract.* 25, *in c.* IV *Joan.*), l'esprit de Dieu qu'il faut consulter avant que de s'engager dans le mariage, afin que la passion et la débauche n'y aient point de part ; et que Jésus-Christ, dont il faut s'approcher, est la volonté de Dieu à laquelle il faut obéir après qu'on s'y est engagé. *Voca virum tuum et veni huc.*

Ce point de morale est d'autant plus important qu'il regarde toutes sortes de personnes, je veux dire et ceux qui sont libres, et ceux qui ne le sont pas. Il regarde les premiers, parce qu'ils ont de sérieuses réflexions à faire avant que de s'engager; il regarde les seconds, parce qu'ils ont de pressants devoirs à accomplir après qu'ils se sont engagés. Que dirons-nous donc aux premiers? appelez Jésus-Christ à votre mariage. Que dirons-nous aux seconds? obéissez à Jésus-Christ quand vous l'aurez appelé. Ou, si vous voulez que je m'explique encore plus clairement, voici mes deux propositions qui vont faire tout le partage de ce discours. Etes-vous libres? demandez à Dieu qu'il vous fasse connaître si c'est sa volonté que vous vous engagiez dans le mariage; voilà la première. Etes-vous déjà engagés? acquittez-vous fidèlement des obligations de votre état et faites sa volonté en toutes choses; voilà la seconde. Mais souvenons-nous d'abord que *c'est l'esprit de Dieu qui soutient la faiblesse du nôtre*, que nous devons invoquer : *Voca virum tuum.* Nous ne pouvons le faire plus efficacement que par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave.*

PREMIER POINT.

Il n'y aurait point de, etc. Tome XVII, *col.* 952.

Le sermon pour le quatrième dimanche du carême, qui traite de la Providence, est dans le tome XVII, *col.* 1193.

SERMON POUR LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

De la prudence chrétienne dans l'emploi du temps.

EXORDE.

Omnes ejecit de templo, oves quoque et boves : et nummulariorum effudit æs, et mensas subvertit.

Jésus chassa du temple ceux qui le profanaient, il en fit aussi sortir les brebis et les bœufs, jeta par terre l'argent des changeurs et renversa leurs bureaux (*S. Jean*, *ch.* II).

Ce ne fut ni pour de légères raisons ni par un mouvement précipité de vengeance que Jésus-Christ traita si sévèrement ces pharisiens, ces publicains et ces changeurs qu'il trouva dans le temple. Les irrévérences qui se commettent dans la maison de Dieu, les scandaleuses profanations qu'on y fait des plus augustes et des plus redoutables mystères ne sont pas de la nature de ces péchés que la miséricorde divine pardonne aisément, et pour lesquels les hommes mêmes doivent avoir beaucoup de retenue, de peur de choquer et d'aigrir les impies qui y tombent. Quand la majesté du Seigneur est offensée dans le premier chef, tout homme est naturellement soldat, dit Tertullien : et si pour lors le seul intérêt de la religion donne des armes aux plus faibles, si ceux mêmes dont l'Ecriture relève la douceur par de plus magnifiques éloges n'ont pas cru devoir se modérer quand il a été question de venger la querelle de Dieu, Jésus-Christ, que le zèle de la maison de son Père dévorait, pour me servir des termes de mon évangile, pouvait-il froidement voir tant d'abominations commises dans le lieu saint sans en chasser à coups de fouet ceux qui, par leurs trafics sordides et leurs commerces usuraires, en étaient les principes.

Mais à quelque sévérité que ce zèle l'ait porté, jamais aucune passion précipitée n'y eut de part. Car, sans vous dire que ce qui est passion à notre égard ne l'était pas au sien, et que ce que nous appelons colère chez nous était sanctifié par une raison essentiellement droite, combien de fois avait-il averti les Juifs que la maison de son Père était sainte, que d'un lieu de miséricorde et de grâce ils en faisaient une retraite de voleurs, et qu'un jour viendrait où ils chercheraient ces occasions de salut qu'ils négligeaient, sans pouvoir les trouver? Ils s'étaient donc attiré ces terribles vengeances par un long libertinage; et comme c'est peut-être encore aujourd'hui notre malheur, c'est du bon emploi qu'il faut faire du temps et des grâces de Dieu que je veux vous entretenir, après que j'aurai imploré, etc. : *Ave.*

Comme c'est à la prudence chrétienne à nous faire faire un bon emploi du temps et à nous apprendre l'art de ménager avec beaucoup de circonspection les occasions de notre salut, je remarque avec saint Basile qu'elle doit embrasser tous les temps de notre vie et ne nous en laisser, autant qu'il est possible, échapper aucun moment.

Elle doit rappeler le passé, et parce que nous en avons fait un méchant usage, elle doit nous obliger de le racheter par notre douleur et par nos larmes. Il faut qu'elle fixe le temps présent, et que, tournant notre esprit vers ces occasions de salut qui nous sont encore offertes, elle nous apprenne à les ménager avec une exacte fidélité. Enfin, il faut qu'elle anticipe le futur et qu'ôtant de dessus ce temps le voile qui nous le cache, elle nous avertisse qu'il est plus proche que nous ne pensons, et que, si nous n'y prenons garde, on nous chassera un jour du temple de la gloire, comme on chassa de celui de Jérusalem ces impies dont il est parlé dans notre évangile.

Cela étant, conclut saint Basile (*De Orat. pœnit.*), déplorons les déréglements de notre vie passée et ne négligeons aucune occasion présente, et combattons généreusement contre les surprises de l'avenir : *Mœreamus ob stultitiam vitæ antegressæ, præsens per negligentiam non amittamus, decertemus pro futuris.* Rappeler le temps passé par sa pénitence et par ses larmes, ménager les grâces et les occasions présentes pour se sanctifier par leur bon usage, prévenir soigneusement les maux futurs, afin de n'en être pas surpris : trois obligations d'un chrétien sage et prudent, qui feront les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

On ne saurait faire trop, etc.; *ci-dessus, col.* 335.

SERMON POUR LE MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

Du jugement téméraire.

EXORDE.

Nolite judicare secundum faciem ; sed rectum judicium judicate.

Ne jugez pas selon les apparences, mais prononcez un juste jugement (*S. Jean, ch.* VII).

De tous les jugements des hommes, il n'en est point ni de plus mal fondé dans ses principes, ni de plus irrégulier dans sa forme, ni souvent de plus dangereux dans ses décisions, que le jugement téméraire. Celui de Dieu a un caractère d'autorité, de vérité et de justice, qui lui est essentiel; celui des magistrats et des juges, soit ecclésiastiques, soit séculiers, a quelquefois ces trois mêmes avantages; mais celui que les hommes se donnent la liberté de prononcer sur d'autres hommes, dans ces tribunaux particuliers, qu'ils dressent en eux-mêmes, n'en eut jamais aucun.

Ce jugement n'est fondé sur aucun droit, ni établi par quelque loi que ce puisse être : les divines le défendent, et si les humaines ne le condamnent pas toujours, elles ne peuvent jamais l'autoriser. Dieu a formé à chaque homme un cœur particulier, que d'autres hommes ne sauraient sonder. *Eh! qui êtes-vous, pour oser condamner le serviteur d'autrui?* dit l'apôtre saint Paul (*Rom.* XIV). *S'il tombe ou s'il demeure ferme, cela ne regarde que son maître, et n'est nullement de votre juridiction;* et c'est pour cette raison que je dis que de tous les jugements il n'y en a point

qui soit plus mal fondé dans son principe que le jugement téméraire.

Mais, sur quelque fondement qu'il puisse subsister, il faut demeurer d'accord qu'il est très-irrégulier dans sa forme. Dans les autres, on ne condamne que ceux qu'on a ouïs ou qu'on a dûment appelés ; dans celui-ci, on absout et on condamne indifféremment tout ce qui se présente, sans appellation, sans témoins, sur de faibles et de légères conjectures. Dans les autres, on veut des preuves solides, et l'on examine à loisir l'esprit et les paroles de ceux qui déposent; dans celui-ci, jalousie, intérêt, prévention, cabale, entêtement, orgueil, inimitié, amour-propre, tout y entre, et la plus grande formalité qu'on y garde, est de n'en point garder.

Enfin, souvent les dangers y sont très-grands, et les injustices qu'on y fait presque irréparables. Le dévot y est confondu avec l'hypocrite, l'homme de bien avec le méchant, la fille sage et modeste avec l'impudique ; et depuis que Jésus-Christ a été exposé aux jugements téméraires et aux malignes censures de ses ennemis, il n'y a point de péché qui ne s'y commette (*Aug. in ps.* CXVIII, *expos.* 39). Ne jugez donc jamais, chrétiens, sur les apparences : *Nolite judicare secundum faciem?* et si vous voulez prononcer de justes jugements, consultez la charité chrétienne, qui vous donnera sur ce point d'admirables règles que je tâcherai de vous expliquer, après avoir, etc. *Ave.*

Quand deux grands apôtres ont parlé de la charité chrétienne, considérée par rapport au prochain, ils en ont distingué trois principaux caractères : le premier, c'est *qu'elle est tranquille, patiente et exempte de mauvais soupçons ;* le second, c'est *qu'elle est douce, prudente et occupée à convertir la multitude des péchés ;* le troisième, c'est *qu'elle espère tout de la miséricorde de Dieu, qu'elle est humble et ennemie de la présomption.* Fait-on des actions qui soient indifférentes d'elles-mêmes, ou qui semblent plus criminelles que bonnes? Bien loin que la charité se précipite dans ses jugements, elle attend et n'en conçoit pas de mauvaises pensées. *Charitas patiens est, non agit perperam, non cogitat malum.* En fait-on qui soient évidemment criminelles? Ou elle tâche d'en séparer l'intention, ou elle les couvre par sa prudence. *Benigna est, operit multitudinem peccatorum.* Ne peut-elle ni excuser ces actions, ni les cacher? Elle fait rentrer un chrétien en lui-même ; et comme elle est ennemie de l'orgueil, elle lui persuade que ces pécheurs, qu'il condamne, se trouveront peut-être moins coupables que lui au jugement de Dieu, *non inflatur, non est ambitiosa, omnia sustinet.*

Or, le jugement téméraire a trois autres caractères directement opposés à ceux de la charité, et c'est ce qui le rend très-criminel : caractère de légèreté et de précipitation, opposé à cette charité patiente et exempte de mauvais soupçons ; ce sera mon premier point. Caractère d'indiscrétion et de dureté, opposé à cette charité douce et prudente, qui couvre les péchés par son silence ; ce sera mon second point. Caractère de malignité et de présomption, opposé à cette charité humble, qui n'est ni ambitieuse ni enflée d'orgueil ; ce sera mon troisième point ; et, dans tous les trois, j'aurai sujet de vous dire, avec Jésus-Christ : *Nolite judicare secundum faciem, sed rectum judicium judicate.*

PREMIER POINT.

Il suffit de vous expliquer, etc.; *ci-dessus, col.* 1364.

Dans le mercredi de la quatrième semaine, c'est le même évangile que celui du quinzième dimanche d'après la Pentecôte. Vous en trouverez le discours, *ci-dessus col.* 453.

SERMON POUR LE MERCREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

EXORDE.

Dixit ei Martha, soror ejus qui mortuus fuerat : Domine, jam fœtet, quatriduanus est enim.

Marthe sœur du Lazare qui était mort, dit à Jésus-Christ : Seigneur, il sent déjà mauvais, parce qu'il y a quatre jours qu'il est dans le tombeau (*S. Jean, c.* XI).

La crèche, Jérusalem, le Calvaire et le tombeau du Lazare, ont été autant de lieux fameux, consacrés par les larmes et les cris de Jésus-Christ. Il a pleuré dans son berceau, il a pleuré dans la cérémonie de sa circoncision, il a pleuré aux approches de Jérusalem sa destruction future; *il a offert, avec un grand cri et avec larmes, ses prières à son Père, sur la croix,* dit saint Paul (*Hebr.*, V), et comme remarque très-expressément saint Jean, il a pleuré, il a frémi et il s'est troublé sur le tombeau du Lazare.

Que ces saintes larmes sont mystérieuses, et avec quel respect ne devons-nous pas les recueillir, puisqu'elles n'ont été versées que pour nous, et par rapport aux différents états où nous nous rencontrons! En effet, si Jésus-Christ a pleuré en venant au monde, n'était-ce pas parce qu'il se considérait comme la caution des pécheurs? S'il a pleuré quand on l'a circoncis, n'était-ce pas d'autant qu'il distinguait dans cette marque de servitude l'infamie et la peine du péché? S'il a pleuré sur Jérusalem, n'était-ce pas dans la vue et dans une connaissance distincte qu'il avait de la dernière punition des pécheurs? S'il a pleuré sur le Calvaire, n'était-ce pas parce qu'il se sentait chargé de toutes les iniquités des hommes pour lesquels il donnait sa vie? Et s'il pleure aujourd'hui sur le tombeau du Lazare, c'est parce qu'il voit dans un cadavre infect et puant l'infection encore plus grande d'un pécheur scandaleux, qui déjà tout corrompu en lui-même exhale une odeur maligne capable d'empester tout le monde : *Jam fœtet, quatriduanus est enim.*

Cet état plus funeste, ou si vous voulez que je me serve des expressions du grand Apôtre, *cette odeur de la mort qui ne produit que la mort,* est plus insupportable à Jésus-Christ qu'on ne pense. Il s'était contenté de pleurer dans la crèche et sur Jérusalem, ses larmes n'avaient été suivies que d'un grand cri sur le Calvaire : mais ici non-seulement il pleure,

il frémit encore, et il se trouble. Pourquoi? Parce que dans ce cadavre corrompu il voit le véritable état d'un homme qui, après avoir passé comme le Lazare de la langueur à la maladie, de la maladie à la mort, et de la mort au tombeau, n'est plus aux autres qu'un principe de contagion et de chute, par la vie scandaleuse qu'il mène. Voilà ce qui cause de si étranges et mystérieuses émotions dans un Dieu qui, tout maître qu'il est de ses propres mouvements, se sent saisi d'un frémissement et d'un trouble secret que produit la connaissance qu'il a de l'énormité du scandale : *Infremuit spiritu et turbavit semetipsum :* scandale, dis-je, que trois choses rendent très-énorme, comme j'espère de vous le faire voir dans la suite de ce discours : puisqu'il est toujours contagieux dans sa nature, cruel dans ses effets, et presque irréparable dans ses suites. Fasse le ciel que je vous représente aujourd'hui si naturellement toutes ces choses, qu'un frémissement et un trouble se saisisse de vos cœurs. Mais comme c'est au Saint-Esprit à produire au dedans de nous de si saints mouvements, implorons son secours par, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Je dis, messieurs, que ce qui rend le scandale insupportable à Dieu, et ce qui doit par conséquent nous le faire craindre et haïr, est la mauvaise odeur qu'il exhale au dehors, et la contagion qu'il répand dans le monde : *Domine, jam fœtet ;* il suffit de savoir ce que c'est, pour en être pleinement convaincu.

Car qu'est ce que j'appelle causer du scandale, et quel est l'état du pécheur qui le donne? C'est produire au dehors une action mauvaise qui attire une foule de sectateurs et de témoins : c'est non-seulement avoir le péché dans le cœur : c'est encore le porter dans ses mains, le vomir par sa bouche, l'avoir écrit sur le front comme cette femme prostituée de l'Apocalypse, le publier et l'autoriser par ses discours comme les Sodomites, l'inspirer par les yeux, l'insinuer dans les oreilles, montrer que non-seulement il n'y a point de honte, mais qu'il y a une espèce de gloire à le commettre. En un mot, c'est s'ériger en chef et en modèle des libertins, faire et enseigner tout à la fois, former une société d'impies, *et s'asseoir*, comme dit le prophète-roi, *dans une chaire de pestilence*, pour inspirer le libertinage aux autres par la contagion de ses mauvais exemples.

O lieuse, mais naturelle figure du scandale, puisque selon, etc. tom. XVII, *col.* 868.

Le sermon du cinquième dimanche du carême, qui traite de la bonne et de la mauvaise intention, est dans le tom. XVII, *col.* 1216.

SERMON POUR LE LUNDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE.

De la sanctification des dimanches et des fêtes.

EXORDE.

In novissimo die magno festivitatis stabat Jesus et clamabat dicens : Si quis sitit veniat ad me et bibat.

Au dernier grand jour de la fête des tabernacles, Jésus-Christ était debout, et disait à haute voix : Si quelqu'un a soif, qu'il s'approche de moi, et qu'il boive (*S. Jean, c.* VII).

Le désert et le temple ont toujours eu je ne sais quels charmes qui ont attiré Jésus-Christ, pour en faire sa plus ordinaire demeure. Caché pendant trente ans dans une profonde et paisible solitude, il n'en sortait que de temps en temps, aux grandes fêtes des Juifs ; et si nous l'avons vu autrefois, à l'âge de douze ans, accompagner Joseph et Marie, ce n'était que pour aller rendre, en qualité d'homme, ses devoirs à un Dieu auquel il est consubstantiel, et enseigner une foule de docteurs, au milieu desquels il était assis dans son saint temple. Pendant les trois années de sa vie publique, il a presque toujours passé du temple au désert, et du désert au temple. Dans l'un il parlait à son Père, dans l'autre il instruisait les hommes ; il se retirait dans celui-là pour ne pas recevoir la gloire qui lui revenait de ses miracles, et il faisait servir celui-ci comme de théâtre à sa doctrine.

L'Évangile nous le représente aujourd'hui dans le temple de Jérusalem, à l'occasion de la grande fête des Tabernacles, où, quoiqu'il ne fût pas obligé d'assister aux solennités des Juifs, il voulut néanmoins s'y trouver pour deux raisons, dit saint Jean Chrysostome (*Chrysost.*, *hom.* 50 *in Joann.*, *et in illud psalmi : Dominus regnavit*). La première, afin d'enseigner un grand peuple qui était venu de toutes parts à cette fête, et de les renvoyer chacun en leur maison, avec le pain et la nourriture de sa parole. La seconde, afin de nous montrer que si un Dieu qui devait abolir la célébration du sabbat et des autres fêtes de la Synagogue, a voulu cependant y assister, nous sommes indispensablement obligés de sanctifier le dimanche et nos autres fêtes, qui ont été substituées à la place des anciennes, en nous sanctifiant nous-mêmes par une piété exemplaire, par une exacte assiduité aux services divins, et par tant d'autres saints exercices que notre religion nous impose pendant ces jours. Esprit divin, puisqu'il s'agit de votre cause, et que vous nous demandez cette sanctification comme l'une des premières marques de notre religion, donnez-nous toutes les lumières nécessaires pour comprendre et la nécessité, et l'esprit de ce commandement ; c'est la grâce, etc. *Ave.*

Ce que le sabbat était aux Juifs, le dimanche qui lui a succédé par un changement qui vient de tradition apostolique, etc.; *ci-dessus, col.* 477.

SERMON POUR LE MARDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE.

Du blasphème.

EXORDE.

Murmur multum erat de eo in turba. Quidam enim dicebant : Quia bonus est ; alii autem, non, sed seducit turbas.

On parlait différemment de Jésus-Christ parmi le peuple. Car quelques-uns disaient. C'est un homme de bien ; les autres disaient : Cela n'est pas, ce n'est qu'un séducteur (*S. Jean, ch.* VII).

La doctrine et les actions de Jésus-Christ

ont toujours partagé bien différemment les esprits des Juifs, dit saint Jean Chrysostome (*Chrysost. hom.* 48, *in Joan.*). Le petit peuple qui était touché de ses prédications et soulagé de ses miracles, ne pouvait s'empêcher de le louer et de l'admirer; mais les docteurs de la loi et les pharisiens qui en étaient scandalisés, ne pouvaient dissimuler leurs passions ni donner des bornes à leur envie. Les uns, dont le jugement était sain, disaient : C'est un homme de bien; les autres, dont l'esprit était aveuglé et le cœur corrompu, s'écriaient : C'est un méchant homme, il ne travaille qu'à troubler la paix de la Judée et à séduire la populace.

Que ces sentiments sont différents! C'est la justice et la raison qui font naître les premiers, c'est l'aveuglement et la rage qui inspirent les seconds; mais s'ils sont si différents dans leur principe, ils ne le sont pas moins dans la manière avec laquelle on les explique. Peuple lâche et ingrat, tu n'oses parler publiquement de Jésus-Christ; quelque bonne opinion que tu en aies conçue, la crainte de t'attirer ses ennemis te fait étouffer la vérité par un injurieux silence. Aveugles et insolents pharisiens, il n'en est pas ainsi de vous; votre passion éclate, et vos calomnies frappent les oreilles de tout le monde. Jésus-Christ est un homme de bien, *bonus est*, voilà ce que l'on dit tout bas, *pressius susurrant:* Jésus-Christ est un séducteur, *seducit turbas*, voilà ce que l'on dit tout haut, et avec le dernier scandale, *clarius sonant*. Une crainte criminelle retient la vérité, une impudence effrénée fait éclater le blasphème; et c'est de ce blasphème si injurieux à Jésus-Christ, et cependant si commun dans ce siècle, que je veux vous entretenir aujourd'hui. Comme l'on se fait à présent une certaine méthode, et, pour ainsi dire, une espèce de gloire de blasphémer, et qu'on n'a plus pour le nom de Dieu ce respect que les plus grands pécheurs lui portaient autrefois, au rapport de saint Augustin (*August.*, *Tract.* 18, *in Joan.*), il est de la dernière importance de vous faire connaître la nature, les effets, les suites et les différentes espèces de ce péché. Demandons, etc., *Ave*.

La plus juste idée... *Ci-dessus, col.* 520.

SERMON POUR LE MERCREDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE.

De la parole de Dieu, et des obstacles qu'on y apporte.

EXORDE.

Loquor vobis, et non creditis. Opera quæ ego facio in nomine Patris mei; hæc testimonium perhibent de me. Sed vos non creditis, quia non estis ex ovibus meis.

Je vous parle, et vous ne me croyez pas. Les actions que je fais au nom de mon Père, rendent témoignage de moi; mais vous ne me croyez pas, parce que vous n'êtes pas du nombre de mes brebis (*S. Jean, ch.* X).

Plus on considère les grâces que les Juifs ont reçues, les fréquentes et salutaires instructions que Jésus-Christ leur a faites, les différents miracles dont ils ont été ou les sujets ou les témoins, les évidentes et infaillibles preuves qu'ils avaient de la divinité du Messie, les sanglants reproches qu'on leur faisait de leur incrédulité, les douces invitations par lesquelles on les sollicitait à profiter de la parole qui leur était annoncée : plus, dis-je, on examine toutes ces choses, plus aussi l'on est surpris, non-seulement de leur grossièreté et de leur ignorance, mais encore de l'aveuglement volontaire de leurs esprits, du malin endurcissement de leurs cœurs, de leur persévérante et invincible opiniâtreté à ne vouloir pas se rendre à la vérité connue.

Mais ce qui nous doit étonner encore davantage, c'est que, parmi les chrétiens, il y en a plusieurs (et plût à Dieu que le nombre n'en fût pas si grand!) qui, quoiqu'ils reçoivent des grâces et plus fréquentes et plus fortes que n'en reçurent autrefois les Juifs, demeurent cependant aussi aveuglés et peut-être plus endurcis qu'eux. En vain leur prêche-t-on la pure morale de Jésus-Christ, et les plus saintes maximes de l'Evangile; en vain leur montre-t-on d'une manière sensible la vérité de notre religion, appuyée sur tant de témoignages, confirmée par tant de miracles, soutenue par tant de grands hommes, établie malgré tant d'obstacles, multipliée et répandue dans toutes les parties du monde par le sang de tant de martyrs, et par les choses mêmes qui, selon tous les préjugés, devaient l'étouffer dès sa naissance; à peine peuvent ils se résoudre à écouter les vérités qu'on leur prêche, et comme si la parole qu'on leur annonce était la parole d'un homme et non pas celle d'un Dieu, ils croient pouvoir se disculper en se faisant une foi en idée, et disant en eux-mêmes que si Jésus-Christ leur parlait, et s'ils en étaient immédiatement instruits, comme les Juifs le furent autrefois, ils se sentiraient aisément touchés, attendris, et convaincus de tout ce qu'il leur dirait.

Erreur, chrétiens, erreur, car c'est encore aujourd'hui que ce Dieu vous dit, aussi bien qu'aux Juifs : c'est moi qui vous parle et vous ne me croyez pas. Ce que je fais au nom de mon Père rend témoignage de moi; mais, parce que vous n'êtes plus du nombre de mes brebis, qui entendent ma voix et qui me suivent, vous ne me croyez pas, ou, si vous me croyez, vous ne faites aucun bon usage de ma parole.

Si cela est de la sorte, il faut donc voir d'où venait dans les Juifs cette opiniâtre résistance à la parole de Dieu; et, en examinant si ce ne sont point encore aujourd'hui les mêmes causes qui font que tant de chrétiens n'en profitent pas, tâcher d'apporter quelque remède à un si grand mal.

Or, trois choses empêchaient les Juifs de faire un bon usage des importantes vérités que Jésus-Christ leur disait : leur distraction, leurs passions et leur endurcissement. Parmi ceux qui l'écoutaient, il y en avait peu qui s'appliquassent à eux-mêmes les vérités qu'ils entendaient. Parmi ceux qui s'appliquaient ces vérités, il y en avait très-peu qui les goûtassent et qui les aimassent; et,

parmi ceux qui se les appliquaient et qui les aimaient, il y en avait encore moins qui les conservassent.

Examinons bien ces trois circonstances, par là nous jugerons de l'état intérieur de notre âme; par là nous connaîtrons en quoi nous sommes coupables de l'abus que nous faisons de la parole de Dieu; par là, enfin, nous nous instruirons des dispositions avec lesquelles nous devons la recevoir. Quelles sont donc les causes du peu de profit qu'on en fait aujourd'hui? Elles se réduisent toutes à ces trois, à la distraction, aux passions et à l'endurcissement. La distraction empêche la parole de Dieu de tomber dans nos âmes, les passions d'y faire aucun fruit, l'endurcissement d'y faire prendre racine. C'est tout mon dessein; je tâcherai de l'exécuter, après avoir imploré les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge: *Ave.*

L'une des plus grandes grâces que Dieu ait faites aux hommes a été de leur avoir autrefois parlé en plusieurs manières, tome XVII, *col.* 1078.

SERMON POUR LE JEUDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE.

De la miséricorde de Dieu et de ce que les pécheurs doivent faire avec elle pour leur justification au sujet de la Madeleine.

EXORDE.

Et conversus ad mulierem, dixit Simoni: Vides hanc mulierem?

Jésus-Christ se tournant du côté de Madeleine, dit à Simon le pharisien : Voyez-vous cette femme (*S. Luc, ch.* VII)?

L'histoire de Marie-Madeleine est si considérable dans ses circonstances, qu'il était de l'intérêt de Jésus-Christ et du nôtre qu'elle fût publiée dans tous les endroits où l'on prêchera l'Evangile. Si la gloire de Jésus Christ consiste dans la justification des grands pécheurs, il déclare à cette femme que ses péchés lui sont remis; et, quoique ceux qui se trouvent dans la salle du festin en murmurent, il lui dit de *s'en aller en paix* et la renvoie avec éloge. S'il est encore de son intérêt qu'on connaisse ses plus grands mystères, qui sont ceux de sa mission, de sa Passion et de sa résurrection, on ne peut presque les découvrir sans parler de Madeleine, tant l'histoire de l'une à rapport à celle de l'autre. C'est elle, en effet, qui a reçu les fruits et la plénitude de la mission de Jésus-Christ dans la salle du festin; c'est elle qui a ressenti par réflexion les douleurs de sa Passion sur le Calvaire, et c'est elle qui a su la première la nouvelle de sa résurrection et qui a été choisie pour l'annoncer aux apôtres mêmes. Ainsi, l'on peut dire, après Jésus-Christ, que *partout où l'Evangile sera annoncé, on parlera de cette femme*, femme qui a été une des plus illustres preuves de la mission et de la miséricorde de Jésus-Christ contre Simon le pharisien, de la réalité de sa chair et des rigueurs de sa Passion contre les marcionites, de la vérité et de la gloire de sa résurrection contre les Juifs.

Il n'était pas moins de notre intérêt que cet évangile de Madeleine nous fût annoncé, et c'est pour cette raison que Jésus-Christ, se tournant du côté de Simon, lui dit : Voyez-vous cette femme? *Vides hanc mulierem?* Sommes nous-pécheurs? nous trouvons en elle un modèle de conversion pour sortir de nos péchés; en sommes-nous sortis? nous y trouvons un exemple de mortification pour les expier : sont-ils expiés? nous y trouvons encore une idée de perfection et de charité pour les faire servir à notre gloire. Nous étions sous trois royaumes : sous celui du péché, sous celui du démon et sous celui de la mort. Mais Jésus-Christ, qui est venu les détruire afin de nous encourager, nous en a laissé une éternelle preuve dans la Madeleine, puisque c'est elle qu'il a voulu absoudre de ses péchés; que c'est elle qu'il a délivrée des sept démons dont elle était tourmentée, et que c'est à sa prière que Jésus-Christ, après l'avoir spirituellement ressuscitée, a fait le miracle d'une autre résurrection visible en faveur de son frère.

Sainte et bienheureuse femme, c'est donc avec plaisir que nous vous considérons aujourd'hui; et quand Jésus-Christ nous invite à vous regarder, cette invitation nous est trop avantageuse pour ne pas faire sur votre vie des réflexions qui nous édifient et qui nous instruisent. Nous y trouverons principalement deux choses qui nous sont d'une égale importance; je veux dire ce que la miséricorde de Dieu fait pour la conversion des pécheurs, et ce que ces mêmes pécheurs doivent faire avec elle pour leur sanctification. Mais, parce que ces grandes vérités ne s'apprennent que dans l'école du Saint-Esprit, demandons-lui, etc. *Ave.*

Je remarque dans l'histoire de Marie Madeleine trois caractères de la miséricorde de Dieu, et comme trois mouvements de son cœur vers cette femme : un mouvement de zèle et, pour ainsi dire, d'impatience à la convertir, un mouvement de tendresse et de compassion pour la défendre contre ses accusations, un mouvement de joie et d'amour pour la louer et la renvoyer en paix. C'est à proportion par de pareils mouvements que le cœur de Dieu se porte vers les pécheurs, mouvements, cependant, qui ne produisent pas souvent en eux les effets qu'ils devraient y produire. Ils sont ravis de savoir que c'est la miséricorde de Dieu qui les prévient, qui les soulage, qui les défend, qui se réjouit de leur conversion et qui se fait un plaisir de consommer le grand ouvrage de leur salut; jusque-là, ils ne pèchent pas dans l'idée qu'ils se forment de la miséricorde divine; mais voici quelle est leur erreur et en quoi ils se trompent.

C'est la miséricorde de Dieu qui nous prévient. Il faut donc, disent les uns, nous tenir en repos jusqu'à ce qu'elle nous convertisse, et attendre en paix ce bienheureux moment; C'est la miséricorde de Dieu qui nous pardonne généreusement nos péchés; pourquoi donc, ajoutent les autres, marcherions-nous dans les voies difficiles de la pénitence et nous chargerions-nous d'un fardeau que Jésus-Christ porte pour nous? C'est de la mi-

séricorde de Dieu que dépend la persévérance; par conséquent, ajoutent les troisièmes, reposons-nous sur elle; après nos fréquentes rechutes, nous aurons encore le temps de nous relever.

Fut-ce de la sorte, chrétiens, que Marie-Madeleine raisonna? Aussi, je ne veux que son exemple pour détruire ces trois dangereuses erreurs et faire voir l'injustice de ces conséquences. Quand Jésus-Christ l'eut éclairée et touchée, dit-elle, attendons et prenons un temps plus favorable pour nous aller jeter aux pieds de notre Sauveur; au contraire, dès qu'elle sut, *ut cognovit*, qu'il était dans la salle d'un festin, elle alla se prosterner devant lui et lui demander pardon de ses péchés. Quand Jésus-Christ lui eut dit positivement que ses péchés lui étaient remis, *remittuntur tibi peccata tua*, se retira-t-elle aussitôt, satisfaite d'un pardon qui lui coûtait si peu? au contraire, ne fondit-elle pas en larmes? n'en arrosa-t-elle pas les pieds de Jésus-Christ? ne les essuya-t-elle pas de ses cheveux et n'y répandit-elle pas ses onguents? *lacrymis rigavit pedes meos, et capillis suis tersit.* Quand Jésus l'eut défendue contre Simon et contre Judas, et qu'il lui eut dit : *Femme, allez en paix* : *Vade in pace, votre foi vous a sauvée*, abandonna-t-elle Jésus-Christ et commit-elle de nouveaux péchés? Au contraire, ne s'attacha-t-elle pas toujours à sa compagnie, *ministrabat ei de facultatibus suis?* Ne le servit-elle pas? ne le nourrit-elle pas? ne se tint-elle pas aux pieds de sa croix et ne lui fut-elle pas éternellement fidèle dans la Sainte-Baume?

Vides hanc mulierem? Encore un coup, pécheurs, considérez donc bien cette femme; vous irez comme elle au-devant de Jésus-Christ, par la raison même qu'il vous prévient; vous vous punirez rigoureusement comme elle, par la raison même qu'il vous pardonne; vous vous attacherez éternellement à lui comme elle, et travaillerez à votre persévérance, par la raison même qu'il vous défend et qu'il vous soutient.

En un mot, la miséricorde prévenante de Jésus-Christ et la conversion prompte de Madeleine condamnent les conversions tardives. La miséricorde officieuse de Jésus-Christ et les étranges mortifications de Madeleine condamnent les conversions délicates; la miséricorde persévérante de Jésus-Christ et l'inviolable fidélité de Madeleine condamnent les conversions inconstantes. Je vais faire de ces trois grandes propositions les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Que Dieu prévienne la créature, etc.; *ci-dessus, col.* 210.

SERMON POUR LE VENDREDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE.

De la prospérité des méchants que Dieu souffre.

EXORDE.

Collegerunt ergo pontifices et pharisæi concilium, et dicebant : Quod facimus? quia hic homo multa signa facit. Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum.

Les princes des prêtres et les pharisiens tinrent conseil entre eux, et dirent : A quoi songeons-nous ? cet homme fait plusieurs miracles. Si nous le laissons faire ce qu'il veut, tout le peuple croira en lui (*S. Jean, ch.* XI).

De toutes les assemblées qui se sont jamais faites pour persécuter l'innocence, et de toutes les cruelles résolutions qu'on y a prises, avouons, chrétiens, qu'il n'y en a point ni de plus injuste dans sa cause, ni de plus aveugle dans ses projets, ni de plus barbare et abominable dans ses décisions que celle-ci. L'Ecriture sainte nous parle entr'autres choses de trois assemblées et de de trois espèces de conspirations qu'elle a spécialement condamnées. La première est celle des frères de Joseph, lorsqu'ils virent de loin ce jeune enfant qui venait les chercher avec beaucoup d'empressement et de tendresse, *fratres meos quæro*, et qu'ils dirent entre eux : Voici notre faiseur de songes qui vient, l'occasion est belle, tuons-le et le jetons dans une citerne (*Genes.* XLVII). La seconde est celle d'Absalon et d'Achitophel, où ils conclurent qu'il fallait poursuivre David, profiter des avantages qu'ils pouvaient avoir contre lui, le prendre et le chasser de ses Etats (II *Reg.*, XVII). La troisième est celle de Jézabel avec les principaux des Israélites, où il fut résolu de faire le procès à Naboth, de lui ôter sa vigne, de le mener hors de la ville et de le lapider (III *Reg.* XXI). On peut dire que c'est l'envie qui a présidé à cette première assemblée, que c'est l'ingratitude et la fureur qui ont été l'âme de la seconde, que c'est l'avarice et le faux témoignage qui ont éclaté dans la troisième; mais on peut dire en même temps que tous ces grands péchés se trouvent aujourd'hui ramassés dans celle des Juifs contre Jésus-Christ.

C'était le meilleur de tous les frères; il était venu chercher les Juifs préférablement à toutes les autres nations de la terre, *fratres meos quæro*, il les avait rassasiés de leur faim, consolés dans leur abattement, instruits dans leurs erreurs, guéris dans leurs maladies, fortifiés dans leurs langueurs; il venait de faire le plus grand de tous les miracles dans la résurrection du Lazare: et cependant dès que les princes des prêtres et les pharisiens apprennent cette nouvelle, bien loin de l'admirer et de l'adorer, ils forment la résolution de le perdre, et se disent entre eux par un principe d'orgueil et d'envie : *A quoi songeons-nous? cet homme fait tous les jours de grands prodiges. Quid facimus? quia hic homo multa signa facit.*

C'était le plus doux et le plus généreux de tous les rois; ils l'avaient demandé avec beaucoup d'empressement, ils en avaient reçu de très-grands bienfaits; et au lieu de s'attacher à sa personne, ils veulent soulever contre lui ceux qui le servent; et par la dernière de toutes les ingratitudes, ils disent : Si nous ne nous opposons à ses progrès, tout le peuple croira. *Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum.*

C'était de tous les hommes celui qui devait leur être moins suspect, dit saint Chrysostome. Il n'avait qu'une vigne, ou, pour mieux

dire, il n'avait point de bien; et cependant plus intéressés que Jézabel et plus furieux que ces vignerons dont il est parlé dans l'Évangile, ils se préparent à lui susciter de faux témoins et à le faire mourir par forme, comme Naboth. Il n'a ni troupes ni argent, il n'est ni protégé des grands ni accompagné de gardes, et toutefois ils appréhendent que les Romains ne viennent et qu'ils ne ruinent leur nation : *Et venient Romani, et tollent locum et gentem.*

O aveugle et détestable assemblée, s'écrie là-dessus saint Chrysostome! Pourquoi, ô mon Dieu, souffrez-vous qu'on attente de la sorte sur la liberté et la vie de votre Fils? que les impies tiennent les premiers rangs dans la Judée, et qu'ils se servent de leur autorité pour perdre l'innocence même? C'est là un grand mystère de la Providence divine qu'il faut vous expliquer aujourd'hui, en vous faisant voir d'où vient que les impies prospèrent, et qu'ils persécutent les gens de bien. Ce ne sera toutefois qu'après avoir, etc. *Ave.*

Trois choses nous font de la peine au sujet de la prospérité des méchants : leur malice et les persécutions qu'ils suscitent aux gens de bien, leur longue et heureuse vie, et enfin leur prétendue impunité. Dieu n'a-t-il pas vu tout ce qu'il a fait, disons-nous, et tout ce qu'il a vu et fait n'est-il pas bon ? D'où vient donc qu'il permet qu'il y ait des méchants dans le monde? Du moins, ajoutons-nous, s'il permet qu'il y en ait, il ne devrait pas leur donner de l'autorité pour faire tout ce qu'ils veulent faire; pourquoi donc ne les humilie-t-il pas? Mais quoi! ne se vengera-t-il jamais d'eux, disons-nous encore, et sa justice lassée de les avoir attendus, ne les exterminera-t-elle pas ?

Je veux bien, chrétiens, vous satisfaire aujourd'hui sur ces trois questions, soit pour apaiser vos murmures, soit pour déterminer vos devoirs, soit pour arrêter votre impatience. Ne vous plaignez pas de ce qu'il y a des méchants qui vous persécutent, il est de l'ordre de la Providence qu'il y en ait : êtes-vous plus innocents que Jésus-Christ, contre qui les princes des prêtres et les pharisiens conspirent aujourd'hui? Ne précipitez pas par un zèle indiscret leur châtiment; il est de la bonté et de la patience de Dieu de les attendre. Etes-vous plus intéressés dans votre cause que Jésus-Christ ne l'était dans la sienne? Jésus - Christ cependant souffre qu'on s'assemble pour le perdre, et même qu'on le fasse mourir, mais ne vous figurez pas un Dieu impuissant et insensible, soit aux outrages que les méchants lui font, soit aux maux que vous en souffrez : il est de sa puissance et de sa justice de les punir; ne périront-ils pas enfin comme les princes des prêtres et des pharisiens? Dieu ne confondra-t-il pas leur conseil, comme il confondit celui des Juifs qui appréhendaient que les Romains ne les perdissent s'ils s'opposaient à Jésus-Christ, et qui par cette raison même méritaient d'être chassés de leur pays pendant leur vie et éternellement réprouvés en l'autre ?

Je vais faire de toutes ces circonstances de mon évangile, expliquées par saint Jean Chrysostome, le sujet de ce discours, où vous verrez que bien loin que la prospérité des méchants doive vous être une occasion de scandale, elle vous donne plus que toute autre chose sujet d'adorer la providence, la patience et la justice de Dieu qui y paraissent dans tout leur éclat : puisque c'est sa providence qui les souffre, sa patience qui les attend, et enfin sa justice qui s'en venge.

PREMIER POINT.

Croire et dire, etc. Tome XVII. *col.* 1010.

Le sermon pour le dimanche des Rameaux est dans le tome XVII, *col.* 1239.

SERMON POUR LE LUNDI DES RAMEAUX

De la confession.

EXORDE.

Lazarus unus erat ex discumbentibus cum eo. Maria ergo accepit libram unguenti nardi pistici pretiosi, et unxit pedes Jesu et extersit pedes ejus capillis suis : et domus impleta est ex odore unguenti.

Le Lazare était un de ceux qui mangeaient à la table de Jésus-Christ. Marie-Madeleine prit donc une livre de parfum de nard d'un très-grand prix, le répandit sur les pieds de Jésus-Christ, qu'elle essuya de ses cheveux, et toute la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum (*S. Jean, ch.* XII).

Après vous avoir montré, dans le discours que je vous fis hier, comment vous deviez vous préparer à la communion pascale, et recevoir Jésus-Christ dans vos cœurs, comme ces troupes fidèles dont je vous parlai le reçurent en triomphe dans leur ville : il est à propos, messieurs, de vous entretenir aujourd'hui de la confession sacramentelle, qui est la disposition nécessaire pour la réception de ce grand sacrement, et dont je ne vous dis hier en passant que très-peu de chose.

Cette matière, d'ailleurs si importante, n'est ni étrangère à la grande fête que nous célébrerons bientôt, ni même éloignée de l'esprit de notre évangile. Nous solenniserons dans quelques jours la glorieuse résurrection de Jésus-Christ, que nous regarderons comme un parfait modèle d'une autre qui doit se faire en nos personnes; et cette résurrection spirituelle et invisible qui consiste dans une vie nouvelle, est le fruit d'une confession bien faite. Notre évangile nous parle aujourd'hui d'un souper où Jésus-Christ se trouve six jours avant la pâque, et où le Lazare est à table avec lui. Or, n'est-ce pas là une figure fort naturelle de cet auguste sacrement où Jésus-Christ ne mange plus le souper qu'on lui prépare; mais où il fait lui-même dit saint Ambroise, tous les frais du festin, en donnant son corps à manger et son sang à boire? Mais comme ce même évangile remarque que le Lazare était celui que Jésus-Christ avait ressuscité d'entre les morts; *ubi Lazarus fuerat mortuus quem suscitavit Jesus :* en faut-il davantage pour nous faire comprendre que des gens ressuscités sont

ceux qui ont l'honneur de s'approcher de la sainte table; et d'ailleurs qu'est-ce que la confession, qu'un état où l'on se trouve délié, et hors des atteintes de la mort? Madeleine même qui essuie avec ses cheveux les pieds de Jésus-Christ qu'elle avait arrosés de ses larmes: Madeleine qui répand sur ses pieds un précieux onguent qui avait laissé une douce odeur dans toute la maison, ne nous représente-t elle pas ces vrais pénitents dont la douleur a brisé le cœur, dont les yeux forment deux sources de pleurs, et dont la piété exemplaire semblable à un parfum, laisse par tout une odeur d'autant plus agréable, que leur mauvaise vie avait causé de scandale?

Puisque tant de favorables circonstances m'obligent à vous entretenir de cette matière, permettez que je vous découvre d'abord mon dessein, en vous parlant des conditions, des effets et des avantages de la confession sacramentelle. Il faut découvrir tous ses péchés au prêtre; il faut les détester; il faut en obtenir le pardon. Ce fut ce qui se passa en la personne de Madeleine: elle exposa tous ses péchés à Jésus-Christ, aux pieds duquel elle répandit son parfum; elle en conçut une vive douleur, par la satisfaction publique qu'elle en fit; et elle en obtint le pardon, lorsqu'il lui déclara qu'ils lui étaient remis, et qu'elle s'en allât en paix. Or, c'est par une confession sincère et entière qu'on découvre ses péchés, et c'est par une vive douleur qu'on les déteste; c'est par l'absolution sacramentelle qu'on en est délivré. Pour vous expliquer ces trois grandes vérités, demandons, etc. *Ave.*

Quoique ce soit Dieu qui, par son infinie miséricorde, éclaire, touche, justifie et délivre les pécheurs, il faut avouer cependant que cette grâce ne leur est pas conférée indépendamment de toute condition, et qu'y ayant dans l'Eglise des juges délégués, revêtus de l'autorité du Seigneur, auxquels il a donné tout pouvoir de lier et de délier, c'est vers eux qu'il envoie les pécheurs pour être entièrement justifiés.

A la vérité, ils souhaiteraient souvent d'être exempts de cette obligation. Ils seraient ravis de ressusciter avec honneur, sans montrer aux autres leurs liens et leur suaire, sans leur faire sentir, etc. Tome XVII, *col.* 969.

SERMON POUR LE VENDREDI SAINT.

Oblata est hodie victima pro peccato.

C'est aujourd'hui qu'une victime s'est offerte pour le péché (*Lévit., ch.* X).

Voilà, chrétiens, en peu de mots, le sujet de la lugubre cérémonie qui nous assemble, et de cette mort tragique dont Jésus-Christ est le triste sujet, dont les hommes sont les cruels complices, dont Dieu même est l'arbitre et la première cause. C'est le souvenir d'une action si extraordinaire et jusqu'alors inouïe, qui depuis tant de siècles a arrêté les yeux et occupé la piété de tous les fidèles. Il ne se passe aucune année où l'Eglise ne fasse l'anniversaire funèbre de cette précieuse mort, et où elle ne mène ses enfants aux pieds de la croix pour leur dire: Voyez-vous cet homme de douleur attaché à ce poteau? considérez bien ses bras étendus sur ce gibet, ses pieds cloués, sa tête percée d'épines, sa face ensanglantée, son corps plombé de coups, ses yeux enfoncés et mourants, sa bouche livide, son côté ouvert d'une lance: telle était la posture, tel était le triste état de votre Père, de votre Sauveur, de votre Dieu, de votre victime, quand il s'était offert pour vos péchés: *Oblata est hodie victima pro peccato.*

Ce spectacle paraît si terrible et si nouveau tout ensemble à l'Eglise, que le temps qui, pour l'ordinaire, diminue et modère les afflictions des autres, ne sert qu'à augmenter la sienne. Plus elle y songe, plus elle s'afflige; et, loin d'imiter la douleur ou feinte ou passagère de ces épouses infidèles, qui ne pleurent la perte de leur époux que dans les premiers jours de leur veuvage, sa plaie saigne encore depuis plus de seize cents ans; aussi consternée, aussi abattue, aussi pâmée, que s'il ne venait que de mourir. Dans cette douleur mortelle sa perte la désole, l'agite, l'inquiète, la trouble. Tantôt se tournant du côté des bourreaux: Que la terre ne vous engloutissait-elle, monstres exécrables, avant que vous fussiez les funestes instruments de la rage de l'enfer! Tantôt, regardant avec indignation les aveugles que son Epoux a éclairés, les paralytiques et les malades qu'il a guéris, les peuples qui voulaient le faire leur roi, et les morts qu'il a ressuscités: Où étiez-vous donc, dit-elle, lâches et dénaturés! Que n'employiez-vous ces forces que vous aviez recouvrées par miracle, pour arracher des mains de ces barbares votre bienfaiteur, votre médecin, votre roi! Tantôt, levant les yeux au ciel, elle dit avec autant de consternation que de respect au Père éternel: Il faut donc que toutes les lois soient renversées pour perdre celui qui les a faites; que l'innocent meure, et que les coupables vivent? Faut-il que l'enfer, la terre, vous-même, abandonniez le Saint des saints à l'insatiable cruauté de ses ennemis? Si c'est votre Fils, pourquoi le délaissez-vous? si vous le délaissez, comment l'aimez-vous?

Mais c'est en vain que cette épouse affligée parle et se tourmente, son cher Epoux est mort. Ainsi, revenant un peu à elle-même, occupée à lui rendre de pieux devoirs, elle gémit toujours avec une partie de ses enfants, que la passion de leur Père touche davantage, et tâche d'inspirer aux autres qui ont le cœur plus dur des sentiments de compassion et de tendresse.

C'est, mes chers auditeurs, pour vous porter à ce devoir, que l'Eglise éplorée vous envoie ses prédicateurs comme les interprètes de ses volontés et les précurseurs de son deuil. Elle veut qu'ils parlent pour elle, et, dans un temps où elle fait même cesser le son lugubre de ses cloches, elle anime la voix de ses ministres pour vous convier d'assister aux funérailles de votre Père commun, ou plutôt pour vous dire: Pleurez, frémissez,

troublez-vous, la victime de tout le genre humain s'est aujourd'hui livrée pour vos péchés : *Oblata est hodie victima pro peccato.*

Comment ne sentiriez-vous pas au dedans de vous des émotions si justes, si saintes, si propres au temps et à l'état même où vous êtes, puisque, non-seulement c'est pour vous que Jésus-Christ est mort, mais que c'est vous mêmes qui l'avez fait mourir; que non-seulement vous avez recueilli les fruits de sa Passion, mais que vous en êtes peut-être encore aujourd'hui les cruels instruments, objets et acteurs tout à la fois de cette tragédie sanglante ?

N'attendez donc pas que j'emploie pour vous émouvoir la beauté des paroles et la justesse de l'art, dans un sujet où la parole d'un Dieu est étouffée dans son sang, et où tous ses adorables attributs sont dans un saint et mystérieux désordre. Malheur à vous si vous exigez de moi un si faible moyen, et malheur à moi si je m'en servais ! Aussi pour vous persuader d'abord que ce n'est pas là mon dessein, je ne m'attache de pensée et d'affection qu'à la croix de mon divin Sauveur, croix que les Juifs ont regardée comme un scandale, et les sages du monde comme une folie; mais croix qui fait la vraie sagesse de ceux qui la prêchent humblement, comme elle est la vertu de ceux qui l'embrassent fortement, et qui, prosternés pour l'adorer, lui disent avec l'Eglise : *O crux, ave.*

Je le répète, chrétiens, c'est aujourd'hui qu'une victime d'un mérite infini s'est offerte pour nos péchés, *oblata est hodie victima pro peccato*; et ce que vous attendez de moi est que je vous explique dans un détail familier les principales circonstances d'une si étrange et surprenante oblation. Pour y préparer vos esprits, et vous laisser d'abord quelque générale idée de ce que j'ai à vous dire dans la suite, il faut supposer, avant toutes choses, que quand l'Ecriture parle du péché, elle en parle en des termes fort différents. Quelquefois par ce nom de péché elle ne prétend parler que de sa ressemblance. C'est en ce sens qu'il faut l'entendre quand elle l'attribue à Jésus-Christ. Car, soit que l'on dise qu'il s'est *fait péché et malédiction pour nous*, soit qu'on se serve de quelques expressions semblables, il faut toujours revenir à ce grand principe de l'Apôtre, que Jésus-Christ n'a jamais pu être coupable du moindre péché, qu'il en a seulement eu la figure et la ressemblance, *in similitudinem carnis peccati.* Quelquefois par ce nom de péché l'Ecriture comprend les peines qui lui sont dues. C'est ainsi qu'il faut entendre le prophète Isaïe quand il dit que Jésus-Christ a été blessé pour nos péchés, et abattu sous le poids humiliant de nos crimes : *Vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra* (*Isaïe*, LIII). Enfin, elle veut quelquefois signifier par ce mot l'expiation et la rémission du péché : et c'est dans cette vue que ce même prophète ajoute qu'à cause que Jésus-Christ a livré son âme à la mort, et qu'il a porté les peines de plusieurs, on lui donnera un grand nombre de prédestinés, et qu'il partagera les dépouilles des forts. *Ideo dispertiam ei plurimos, et fortium dividet spolia pro eo quod tradidit in mortem animam suam, et ipse peccata multorum tulit* (*Ibid.*).

Il y a donc trois choses qu'on peut distinguer dans le péché : il y a la ressemblance du péché, et il y a la peine du péché, et il y a la satisfaction pour le péché. Or, nous allons voir en expliquant toutes les circonstances de la Passion, nous allons voir dans Jésus-Christ une victime condamnée à cause de la ressemblance du péché, une victime soumise à toutes les douleurs et les ignominies dues au péché, et enfin une victime immolée pour l'entière rémission du péché : *Oblata est*, etc. Ainsi la mort de Jésus-Christ est un arrêt, un sacrifice, et un sacrement tout ensemble, dit saint Léon, qui m'a fourni une si excellente idée. C'est un arrêt, puisqu'elle a été ordonnée par la justice de Dieu, contre la ressemblance du péché, *decretum.* C'est un sacrifice, puisqu'elle a été acceptée par l'obéissance de l'Homme-Dieu qui a souffert toutes les peines du péché, *sacrificium.* C'est un sacrement, puisqu'elle a été le principe de la rédemption des hommes, et une entière satisfaction pour le péché, *sacramentum.* Voilà tout mon dessein, et les trois parties de ce discours. Mais en demeurons-nous là? Non, chrétiens : car voici, dans la pensée de ce grand homme, tout le fruit que nous pouvons recueillir de l'histoire de la Passion de Jésus-Christ et les conséquences que nous en devons tirer. Si Jésus-Christ pour avoir eu seulement la ressemblance du péché, a été condamné, et jugé digne de mort, tremblons, chrétiens, tremblons à la vue de cet arrêt, nous qui sommes les vrais coupables; ce sera la morale de mon premier point. Si Jésus-Christ pour nous avoir aimés a voulu se charger de tout ce qu'il y a de plus cruel et de plus humiliant dans le péché; aimons-le, chrétiens, et souffrons avec lui à la vue de ce sacrifice, nous qui lui avons coûté si cher : ce sera la morale de mon second point. Si Jésus-Christ, pour s'être soumis à cette condamnation et avoir souffert tant de peines, nous a pleinement justifiés; ayons à la vue de ce sacrement d'éternels sentiments de fidélité et de reconnaissance, nous qui avons été si miséricordieusement rachetés : ce sera la morale de mon troisième point, et tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

C'est un étrange arrêt que celui de la justice divine, qui, résolue de condamner et de punir le péché partout où elle le trouvera, le condamne et le punit dans celui-là même où il n'est pas. Une si extraordinaire conduite est ce qui rend ce mystère si difficile à comprendre : veut-on le sonder? il se dérobe aux faibles lumières de la raison humaine, n'étant connu que de celui qui le croit pieusement, comme il ne lui est avantageux qu'à proportion qu'il l'aime et qu'il se l'applique. L'a-t-on découvert? il est en quelque manière

encore plus difficile de le comprendre que s'il demeurait enveloppé dans ses premières ténèbres : à la différence des mystères des hommes, qui, à mesure qu'on les découvre, perdent ce prix et cette grâce de la nouveauté qu'ils avaient, pour n'avoir presque plus que de froids et d'indifférents spectateurs.

Il n'en est pas, dis-je, de même de celui de la croix, il est toujours ancien et toujours nouveau ; et ce qui fait qu'on a tant de peine à le connaître, c'est de voir que toutes les lois, tant divines qu'humaines y sont confondues, que tout y est dans un triste et prodigieux renversement et que pour en bien juger il faut prendre le contre-pied de ce que nous croirions et de ce que nous jugerions devoir se faire, si nous nous abandonnions à nos propres lumières.

En effet, qu'est-ce que la raison nous persuade devoir se faire ? Elle nous dit qu'il faut que le véritable criminel soit puni, que le juste et l'innocent soit absous ; que les lois ne semblent faites que pour les méchants, soit afin de les retenir dans le devoir, soit afin de les châtier après leur désobéissance, mais que ces mêmes lois, comme dit saint Paul, ne sont pas pour le juste ; *justo lex non est posita;* ou si elles sont pour lui, elles ne doivent s'occuper qu'à le protéger contre l'injustice, à le défendre contre les injures, et à le conserver dans ses droits contre les usurpations d'autrui. Qu'est-ce que nous dit encore cette raison ? Elle nous dit que c'est aux hommes à acquitter les dettes qu'ils ont contractées ; mais que c'est au Fils de l'homme à jouir de tous les priviléges de sa sainteté et de sa naissance, que la justice de Dieu doit châtier dans une colère tranquille la rébellion de ses créatures, les éloigner d'elle, et les renoncer comme des ouvrages qui ne lui appartiennent pas : mais qu'elle doit aussi défendre l'innocent, le récompenser, et ne jamais souffrir que celui dont les passions ont toujours été bien réglées et la vie innocente, soit traité comme le plus méchant et le plus séditieux de tous les hommes.

Je le croirais ainsi, messieurs, si je m'abandonnais à mes propres lumières; mais quand je considère avec les yeux de la foi quels sont la personne et l'office de Jésus-Christ ; quand je fais réflexion sur ce qui était dû à la justice de Dieu son Père pour l'entière expiation du péché, et ce qu'il est venu faire lui-même pour le salut des hommes : dès que j'applique, dis-je, ces règles au sujet que je traite, je commence à reconnaître que tout le contraire de ce que je pensais devait arriver. Je reconnais que pour sauver le vrai coupable, il fallait que l'innocent fût mis à sa place; que le débiteur ne pouvant s'acquitter envers ses créanciers, il fallait attaquer sa caution, et que la ressemblance du péché fût condamnée par la loi même, qui ne peut s'empêcher de le punir. Ceci est étrange et inconcevable, je l'avoue, mais c'est aussi un mystère; mystère cependant qui, supposé les principes de saint Paul, expliqués par Guillaume de Paris, vous paraîtra ne rien avoir que de raisonnable et de juste.

Il s'agissait de trois choses pour la réparation de l'homme, dit ce savant évêque. Il fallait donner à un peuple infini et sujet à des péchés infinis depuis sa naissance, un prêtre d'une innocence infinie, qui par son office le purifiât de tous ces innombrables péchés dans lesquels il était tombé. Il fallait donner à une créature citée devant le tribunal de Dieu, et prête à y être punie sans ressource, un avocat charitable et puissant, qui plaidât si bien sa cause qu'il obtînt pour elle le pardon de sa désobéissance. Il fallait donner à un sujet rebelle, et sur le point d'être éternellement réprouvé de son prince, un médiateur d'un si rare mérite qu'il réconciliât l'un avec l'autre, et qu'il apaisât les différends des deux parties.

Ce prêtre, cet avocat, ce médiateur ne pouvant être autre qu'un Dieu fait homme, ce prêtre devait avoir une si grande innocence, qu'il obtînt par ses mérites personnels la sanctification de tout le genre humain. Sans cela, je veux dire si cette sanctification ne lui eût été accordée à cause de ses propres mérites, il n'eût jamais été assez saint pour l'impétrer; trop content de pouvoir satisfaire pour soi et se purifier de ses péchés, sans s'engager à la justification des autres. Or, nulle des pures créatures ne peut avoir ce caractère, nulle d'elles n'a une innocence personnelle, propre, indépendante, attachée à sa nature, et telle que la réparation d'autrui et la sienne même soit due à ses mérites.

Cet avocat devait être si considéré de Dieu et si juste en lui-même, que non-seulement il l'apaisât par ses prières, mais encore qu'il répandît une grâce de sainteté sur tous les hommes; en sorte que si leurs péchés ont une voix qui crie toujours et qui demande toujours justice, il eût de son côté une voix de miséricorde, de protection et d'intercession continuelle, pour plaider efficacement leur cause et la gagner. Or, nulle des pures créatures n'a encore ce second avantage : si les anges sont immortels, et propres par conséquent à intercéder toujours pour nous, ils ne sont ni justes par eux-mêmes, ni principes de justice hors d'eux-mêmes; et les hommes d'un autre côté n'ayant ni cette immortalité ni cette justice, nul d'eux ne pouvait suffire à une action de cette importance.

Il en faut dire autant à l'égard du Médiateur du genre humain : cet office ne pouvait appartenir qu'à un Dieu fait homme, qui tînt quelque chose des deux parties qu'il devait réconcilier. Ainsi, comme il n'y a que lui qui, par sa nature divine tienne à Dieu, et par sa nature humaine aux hommes, il n'y a aussi que lui qui ait pu dignement ménager le grand ouvrage de notre salut.

Voilà, messieurs, ce que nous concevons sans peine ; mais ce qui doit nous paraître étrange, est de voir qu'un Prêtre, qu'un Avocat, qu'un Médiateur si saint, si juste, si innocent, si puissant par lui-même, ait été, à cause de son office, de sa médiation et de son mérite personnel, obligé de satisfaire pour

les coupables : ou si vous voulez que je m'explique autrement, ce qui doit nous paraître étrange, est qu'afin que le péché des hommes leur fût entièrement remis, il fallait qu'une victime innocente souffrît pour eux, et que par une juste loi de Dieu, elle fût, à cause de la figure qu'elle portait du péché, condamnée à y satisfaire par des moyens se rapportant à ceux par lesquels il avait été commis.

La chose néanmoins est arrivée de la sorte: *Oblata est hodie victima pro peccato :* et soit que Dieu ait voulu par là se dédommager lui-même, et faire connaître l'implacable haine qu'il a contre le péché, soit qu'il ait voulu, non pas de pleine autorité, mais par une espèce de justice commutative, arracher des mains du démon l'homme qui s'y était volontairement donné, il a déchargé toute sa colère sur celui qui n'avait que la ressemblance du péché; et opposant à un grand mal un bien encore plus grand, l'on dirait que pour réparer sa créature, il a pris plaisir de la suivre pas à pas dans ses désordres. Il n'est pas besoin d'apporter ici beaucoup de raisons pour vous en convaincre. il suffit d'expliquer par ordre l'histoire de la Passion de Jésus-Christ pour le comprendre.

Vous attendez peut-être ici que je vous dise que comme le premier Adam perdit son innocence dans un jardin, le second la lui a rendue dans un autre; et que si le paradis terrestre fut autrefois le lieu où nous commençâmes à ressentir les tristes effets du péché, le jardin des Oliviers est celui où Jésus-Christ commence sa Passion et par conséquent le grand ouvrage de notre salut. J'avoue que les Pères et les interprètes ont fait sur cet endroit de belles réflexions : mais je ne les touche qu'en passant, pour m'arrêter avec eux à trois circonstances qui me paraissent encore plus importantes. Qu'est-ce que fit Adam dans le paradis terrestre? Il se révolta contre Dieu, et pour punition de son péché, il se sentit dès lors saisi de crainte, accablé de tristesse, et combattu par mille différentes passions qui lui livrèrent une cruelle guerre. Il trahit les intérêts de son Dieu, et de libre qu'il était, il se vendit au démon; et Dieu pour la punition de son péché, lui fit sentir toute la pesanteur du joug qu'il s'était imposé, et le laissa entre les mains de son ennemi. Que fit-il encore? il abandonna son Dieu et le renonça; et Dieu, réciproquement en punition de son péché le délaissa, le rejeta loin de lui, et permit que ses plus fidèles créatures l'abandonnassent.

Or, ce sont là, par un mystérieux rapport, presque les trois mêmes choses que la justice de Dieu a faites pour condamner et punir dans Jésus-Christ son Fils la ressemblance du péché. L'homme s'est soulevé contre Dieu : Jésus-Christ qui ne s'est soulevé contre son Père, et qui n'a jamais pu s'y soulever, sentira cependant, parce qu'il représente Adam pécheur, sa partie inférieure combattre en quelque manière contre sa supérieure : et c'est ce qui produira cette tristesse, cet ennui et cette sueur sanglante dont nous vous parlerons bientôt. L'homme a trahi les intérêts de Dieu, et s'est vendu au démon par une mauvaise volonté : Jésus-Christ qui ne les a jamais trahis, et qui a été incapable de le faire, se verra cependant, parce qu'il représente Adam pécheur, par l'un de ses apôtres, vendu et livré à d'impitoyables satellites : et vous voyez déjà que c'est là en quoi consiste la perfidie de Judas qui le vend pour trente deniers. L'homme a abandonné son Dieu, il l'a lâchement et malicieusement renoncé; Jésus-Christ qui lui a été éternellement et nécessairement fidèle, aura cependant, parce qu'il représente Adam pécheur, la douleur de se voir abandonné des siens : et c'est en quoi consiste le renoncement de Pierre, la fuite et la désertion des autres disciples. Je suis par ordre, comme vous le jugez bien, l'histoire de la Passion de Jésus-Christ. où vous trouverez par tout cette innocente victime condamnée pour la ressemblance du péché.

La première chose qui se présente à mon esprit, est cette étrange circonstance que remarquent les évangélistes quand ils disent que dès que Jésus-Christ fut entré dans le jardin avec trois de ses disciples, il commença à s'abattre, à s'ennuyer et à sentir son cœur pressé d'une extraordinaire tristesse. *Mon âme est triste jusqu'à la mort*, leur dit-il; et s'en allant un peu plus loin, il se jeta le visage contre terre, et adorant humblement la majesté de son Père, il lui dit : *Mon père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi ; cependant que votre volonté soit faite et non pas la mienne.* Mais saint Luc remarque que cette tristesse et cet ennui parurent par d'étranges symptômes, puisqu'étant tombé en agonie au même temps qu'il redoublait ses prières, il lui vint une sueur comme de gouttes de sang qui se répandirent sur son corps, et qui découlèrent jusqu'à terre.

Représentez-vous ici un homme sage, modéré, maître de lui-même, mais extraordinairement agité et pensif : un homme qui tantôt s'avance et tantôt se retire, tantôt s'abat d'ennui, tantôt s'anime et se relève; un homme qui, avec un visage ému, un corps chancelant, une parole sérieuse mais inégale, une majestueuse mais inquiète gravité, tantôt blâme la lâcheté de ceux qui sont avec lui, tantôt les aborde avec beaucoup de douceur; et qui, enfin, ne pouvant presque retenir les différentes émotions dont il se sent combattu, les fait paraître au dehors par des accidents jusqu'alors inouïs, et des mouvements convulsifs.

Tel est l'état de Jésus Christ au jardin des Olives, pourvu néanmoins que nous y apportions toujours cette précaution nécessaire, qu'il n'a jamais ressenti de faiblesse qu'autant qu'il a voulu en ressentir; qu'ayant un empire souverain sur toutes les affections de son âme, il les a ménagées pour notre bien, de la manière et autant de temps qu'il lui a plu.

Salvien, parlant du grand respect que les eaux du Jourdain eurent autrefois pour l'arche du Seigneur, dit qu'elles se retirèrent

dès qu'elle s'approcha, et que, par une patience et une soumission qu'il appelle officieuse, *Officiosa undarum patientia*, elles remontèrent vers leur source, et lui firent passage au milieu de leur sein. Les différentes passions dont Jésus-Christ était absolument le maître (eh! pourquoi les appelé-je passions, puisque les Pères ne les ont appelées que des ombres de passions? quoi qu'il en soit). ces affections si bien réglées, renfermées dans de si justes et si saintes bornes, semblent aujourd'hui envelopper de toutes parts cette arche de la nouvelle alliance, pour rendre sa douleur et son affliction aussi grande qu'une mer dont on ne voit ni le fond ni les rivages. *Magna est velut mare contritio tua.* Mais n'en soyons pas surpris : comme Jésus-Christ représente Adam pécheur, et qu'il doit condamner son péché dans sa propre chair, il faut qu'il en ressente, autant qu'il en est capable, les différents mouvements. Ces eaux ne retourneront pas vers leur source, qui est l'âme du premier homme, triste, inquiet, et saisi d'une mortelle frayeur dans le paradis terrestre : elles se déchargeront toutes sur le second, ou plutôt il les appellera toutes et lèvera la digue, afin qu'elles entrent jusque dans son âme. Mais quel en sera l'effet? La tristesse que le seul mal présent produit, la crainte qui ne regarde qu'un mal éloigné, se joindront ensemble : et comme Pilate et Hérode, d'ailleurs divisés de religion et d'intérêts, se réconcilièrent pour perdre Jésus-Christ; ces passions si contraires se réuniront et agiront de concert pour le faire souffrir davantage.

Nous lisons bien dans d'autres endroits de l'Evangile, que Jésus-Christ s'est affligé, qu'il s'est troublé, qu'il a frémi et pleuré : mais tous ces mouvements extraordinaires qui parurent dans la résurrection du Lazare semblent être peu de chose en comparaison de ceux-ci. Là Jésus-Christ se trouble aux approches d'un objet étranger dont la vue lui fait de la peine : ici il se trouble, et il est triste pour lui-même à cause des péchés dont il se voit chargé. Là il pleure et il frémit sur le triste état d'un mort qu'il va cependant ressusciter : ici c'est sur son propre état, et sur ce qu'une infinité de pécheurs pour lesquels il va mourir ne ressusciteront jamais à la gloire. Là il tempère sa tristesse par sa joie, *gaudeo propter vos;* ici c'est un si grand abattement qu'un ange s'approche de lui pour le consoler. Là il voit toute la nature soumise à ses ordres; jusque-là que, selon saint Augustin (*Serm.* 52, *sub finem*), il appelle le Lazare par son nom, *Lazare, veni foras*, de peur que s'il n'appelait pas ce mort en particulier, tous les autres ne sortissent aussitôt par obéissance de leurs tombeaux : *Ideo dicit nomen ne omnes mortui cogantur exire.* Ici il voit toute la nature soulevée contre lui : les Juifs se raillent de sa puissance, Hérode le méprise, et comme nous dirons tantôt, Judas le trahit, et ses disciples l'abandonnent. Là, dit saint Chrysostome (*Hom.* 63, *in Matthæum*), s'il prie son Père, il donne en même temps des preuves de son autorité et de son indépendance; et s'il montre qu'il est homme par son frémissement, il fait connaître qu'il est Dieu par la résurrection d'un mort de quatre jours. Ici c'est un Dieu soumis et anéanti; et comme si, par impossible, il ne se souvenait plus que sa volonté est la volonté de son Père, lorsqu'il lui demande d'éloigner de lui le calice de sa passion, il lui met cette condition : *Que votre volonté s'accomplisse, ô mon Père, et non pas la mienne.*

Quel étrange renversement! mais tel doit être l'état de celui qui représente les pécheurs, et qui veut satisfaire pour eux. Les vrais coupables en se soulevant contre Dieu n'ont pu avoir du repos ni en eux-mêmes, ni hors d'eux-mêmes; il faut qu'un Dieu innocent, pleige de ces pécheurs, n'en ait presque point aussi. Bien loin que sa divinité le fortifie, l'on dirait qu'il ne se sert d'elle que pour s'affliger davantage : bien loin que son innocence le console, l'on dirait que c'est elle qui lui fait ressentir avec plus d'amertume les péchés étrangers qu'il expie.

De là vient cette mystérieuse sueur de sang qui se répand sur son corps, et dont les précieuses gouttes arrosent la terre, contre laquelle il se prosterne. Adam, tu ne mangeras ton pain qu'à la sueur de ton visage, et il faut que ces gouttes d'eau qui couleront de ton front soient comme les semences et les principes de la fécondité de la terre que tu laboureras. Mais pour vous, divin Sauveur, ce ne sera pas une sueur commune, elle sera toute sanglante : et, comme par un immuable arrêt de la justice de votre Père, vous êtes condamné à mourir; il faut que vous ensemenciez ce jardin où vous êtes, pour rétablir le premier homme dans un autre paradis, et que vous engraissiez cette terre maudite, des précieuses gouttes de votre sang.

Mais d'où peut provenir, me demandez-vous, cette sueur de sang? viendrait-elle de ces différents mouvements dont je viens de vous parler, d'un mystérieux combat entre la chair et l'esprit, entre la partie supérieure et la partie inférieure de Jésus-Christ; entre sa volonté humaine qui voudrait éloigner le calice de sa passion, et sa volonté divine qui l'accepte? C'est la raison que plusieurs interprètes en apportent.

Quelques-uns des plus savants d'entre eux, après avoir recherché la cause du frémissement et du trouble de Jésus-Christ sur le tombeau du Lazare, en rendent deux belles raisons, qui pourront nous faire connaître d'où venait cette sueur de sang qu'il répandit dans le jardin. Comme Jésus-Christ était affligé de voir mort le Lazare qu'il aimait, et comme cette douleur intérieure se produisait au dehors par ses larmes, il voulut, dit l'un d'eux, arrêter cette faiblesse de sa chair par la force de son esprit; et de là vint que cette chair ne pouvant supporter cette impression de la divinité à laquelle elle était unie, étouffa par un certain frémissement et

une espèce de révolution l'affliction qu'il ressentait. *Spiritus sancti virtute carnem inhibuit ; eaque unitæ motum Deitatis non ferens tremore concussa dolorem superavit.*

Ne pourrait-on pas dire qu'il arrive ici quelque chose de semblable? La nature humaine en Jésus-Christ est infirme, et sa volonté répugne naturellement à mourir; voilà pourquoi il s'abat, il craint, il s'ennuie : mais sa nature divine est forte, mais sa volonté divine accepte la mort; voilà pourquoi il se relève, et, pour me servir de l'expression d'un Père, qui ne s'en sert qu'après les évangélistes, il n'a qu'un commencement d'ennui et de tristesse que sa divinité arrête; *Cœpit pavere et tædere et mæstus esse.* Or, voilà la véritable cause de cette mystérieuse sueur dont nous parlons. Car, comme ces mouvements naissants sont d'abord étouffés par la divinité, ce qu'il y a d'humain en lui ne pouvant supporter cette réaction et ce combat, il se fait une espèce de révolution dans tout son corps, d'où l'on ne voit sortir ensuite que des gouttes d'eau mêlées de sang.

D'ailleurs (et voici une autre raison que ces interprètes ont donnée du frémissement de Jésus-Christ sur le tombeau du Lazare, et que nous pouvons encore plus justement appliquer à l'état où il se trouve dans le jardin), c'est qu'il voyait pour lors la mort de près, et qu'il savait que ses ennemis s'avançaient pour se saisir de sa personne. C'est pourquoi comme un grand capitaine se voyant assiégé de toutes parts dans un combat où probablement il perdra la vie, frémit et s'agite, s'abat et anime les siens à cause des différents mouvements que sa crainte et son propre courage lui inspirent : de même Jésus-Christ partagé en quelque manière entre une juste crainte et une invincible force, se sent tout moite et tout en sueur, non pas comme le reste des hommes, mais comme un homme Dieu, qui n'a qu'une faiblesse étrangère, un courage et une générosité personnels. Tantôt il se retire, tantôt il s'avance, tantôt il prie et il se prosterne contre terre, tantôt il retourne vers ses apôtres et leur dit : *Levez-vous, marchons; celui qui doit me trahir est bien près d'ici. Surgite, eamus, ecce appropinquavit qui me tradet.*

Le voyez vous Judas qui paraît déjà à la tête d'une troupe conjurée de scélérats, Judas le plus infâme, le plus lâche, le plus ingrat, le plus perfide, le plus exécrable scélérat qui fût jamais. Il avait de tout temps reçu de son maître de particulières marques de son affection et de sa tendresse. Il lui avait fait la grâce de l'appeler comme son apôtre, de l'instruire de ses volontés comme son disciple, de lui dire ses secrets comme à son confident. Pour lui ôter tout sujet de mal faire il lui avait laissé la bourse, et soit pour condescendre en quelque manière à son humeur intéressée, soit pour le détourner de ses mauvais desseins, il l'avait chargé de la commission de recevoir les aumônes qu'on lui donnait. De combien d'exemples domestiques et étrangers n'avait-il pas dû profiter, de combien de miracles et d'actions qui ne pouvaient provenir que d'un Dieu n'avait-il pas été témoin ? Par quels témoignages d'affabilité, de douceur, d'humilité ne devait-il pas être attendri ? Jésus-Christ venait de lui laver les pieds et de le faire asseoir à sa table, il venait de dire à ses apôtres qu'un d'eux le trahirait, et afin que ce perfide sût positivement que c'était de lui seul qu'il parlait, il avait ajouté : *Celui qui me trahira est à cette table, et c'est un de vous douze qui met la main avec moi dans le plat* (*S. Luc*, XXII).

Il avait fait davantage, car cet impudent apostat lui ayant demandé : *Maître, est-ce moi?* il lui avait répondu : *Oui, c'est vous-même* (*Marc.* XIV); non-seulement pour lui faire connaître, dit saint Léon, qu'il savait tout le détail de son horrible conspiration, mais afin qu'il rentrât en lui-même, et qu'il se repentît plus aisément d'avoir formé un projet dont son maître l'avait si doucement averti. *Non aspera nec aperta impium increpatione confundens, sed levi et tacita admonitione conveniens, ut facilius corrigeret pœnitudo quem nulla deformasset abjectio* (*Serm.* 1 *de Passione*).

Malheureux, cette douceur d'un Dieu ne devait-elle pas te faire rentrer en toi-même, et te confondre? il a la bonté de t'épargner, et satisfait de t'apprendre que ta perfidie ne lui est pas inconnue, il ne veut pas même dire publiquement que tu es ce perfide (*D. Leo, ibid.*). Il ne t'ôte ni la qualité d'apôtre, ni l'avantage d'être à sa table, et d'être admis avec ses chers disciples à la participation de ses sacrements. Est-ce donc que tu ne profiteras pas de tant de grâces, et si les autres ont horreur d'un crime dont ils se sentent innocents, n'en auras-tu point toi qui as formé le dessein de le commettre?

Non, messieurs, ce perfide se retire la rage dans le cœur, et possédé qu'il est du démon, il s'engage à livrer son maître pour trente deniers. Ni le rare mérite de Jésus-Christ, ni la douceur avec laquelle il lui avait parlé de son péché, ni les moyens qu'il lui avait offerts de rentrer en lui-même, ni les caresses qu'il lui avait faites et les marques d'amitié qu'il lui avait données, ni la nouveauté de ce cruel attentat, ni la difficulté d'y réussir, et les étranges châtiments qui le devaient suivre, rien de tout cela ne l'arrête. Il paraît à la tête des soldats romains, et suivi d'une troupe de canaille composée de valets de prêtres, il le salue avec un faux respect, et pour leur faire connaître qui était celui dont ils devaient se saisir, il le baise. O l'horrible et l'exécrable perfidie ! Y en eut-il jamais de pareille? J'en trouve quelque exemple dans l'Ecriture, mais ce n'est rien en comparaison de celui-ci. David assure la couronne à Saül, il le délivre d'un démon qui le possède ; et Saül ingrat, non-seulement s'efforce de percer David d'une lance, mais il feint de se réconcilier avec lui, et sous l'ombre d'un faux repentir, il le persécute encore avec plus d'inimitié qu'auparavant. Ce prince délivre une ville assiégée par les Philistins, et ses habitants perfides, sous prétexte de le rece-

voir et de lui faire honneur, forment la résolution de le livrer entre les mains de Saül. Zambri assassine Héla son maître, et se servant d'une feinte soumission pour l'attirer, lui ôte lâchement la vie (III *Reg.*, XVI). Sennachérib est dans le temple, où il prie son Dieu, et ses deux enfants, sous prétexte de religion, se jettent sur lui et le poignardent (IV *Reg.*, XII). Ismaël et ceux de son parti mangent avec Godolias, qui a la générosité de les recevoir ; et ces barbares ménageant une occasion si favorable à leur pernicieux dessein, le tuent dans sa maison. Absalon appelle Ammon son frère à un festin qu'il lui a préparé ; et c'est là où ce lâche se saisit de lui et le fait assassiner (II *Reg.*, I).

Toutes ces perfidies sont grandes et énormes ; mais celle de Judas l'est encore infiniment davantage. Saül était Roi, et il appréhendait que David ne mît sur sa tête la couronne qu'il lui avait rendue. Les habitants de Ceila avaient reçu de grands services de David ; mais ils craignaient encore davantage la fureur de Saül, s'ils ne faisaient leur possible pour lui mettre son ennemi entre les mains. Adramelech et Salazar poignardent leur père qui adorait ses idoles ; mais ils étaient mécontents de lui et espéraient de régner à sa place. Ismaël et ceux de son parti tuent Godolias qui les a regalés chez lui ; mais c'était un ennemi commun que le roi de Babylone avait laissé dans la terre de Juda pour y exercer ses cruautés. Absalon, il est vrai, fait tuer lâchement Ammon par ses domestiques, mais il se vengeait d'un incestueux, il punissait une perfidie par une autre, et faisait mourir un frère qui sous l'apparence d'amitié et de protestation avait abusé de sa sœur.

Nulle de ces excuses, quoique fausses et apparentes, ne peut, je ne dis pas, messieurs, justifier la trahison de Judas, mais même diminuer la moindre de ses circonstances. Ce n'est pas un roi à qui la conduite d'un de ses sujets est suspecte, c'est un sujet qui a l'insolence et la cruauté de porter la main sur son roi. Ce n'est pas un homme sollicité, pressé, menacé par un prince de lui livrer son ennemi ; c'est un perfide, qui de propos délibéré va par une froide et noire malice demander à ses ennemis : Que voulez-vous me donner, et je le livrerai entre vos mains? Ce n'est pas un enfant mécontent qui poignarde un père idolâtre dans le temple où il adore ses faux dieux ; c'est le plus ingrat de tous les enfants, qui, ayant été appelé, choisi, adopté, flatté, caressé par le meilleur de tous les pères, se saisit du Dieu même du temple, et le trahit par une marque de religion et de respect. Ce n'est pas un frère de mauvaise vie, qu'un frère irrité de sa trahison punit par un autre dans un festin, en commandant à ses serviteurs de le tuer ; c'est le plus lâche et le plus méconnaissant de tous les hommes, qui à la sortie d'un festin, où le le plus chaste et le plus généreux de tous les maîtres lui a donné son propre corps à manger, va dire aux serviteurs des prêtres et des pharisiens : *Venez avec moi, celui que je baiserai est celui que je veux vous livrer, saisissez-vous de lui, et prenez si bien vos mesures, qu'il ne vous échappe pas. Quemcumque osculatus fuero, ipse est tenete eum, et adducite diligenter.*

Eh quoi, mon Dieu, faut il que vous soyez si lâchement trahi et vendu par l'un de vos disciples, à qui vous avez fait tant de grâces, et, qui plus est, faut-il que vous soyez trahi par un baiser ? Admirez ici, chrétiens, l'économie de ce grand mystère, et pour revenir au principe que j'ai établi d'abord, considérez comment la justice de Dieu, pour condamner la ressemblance du péché, veut que cette précieuse victime qui s'offre pour l'expier, passe presque par tous les degrés par lesquels on l'a commis. Adam, tu as trahi les intérêts de ton Dieu, tu t'es livré et vendu au démon, et vous, ô divin Sauveur, qui représentez cet Adam pécheur, il faut que vous soyez trahi par un perfide, vendu et livré à vos ennemis. Ce n'est pas tout ; il faut que la marque de cette trahison soit un baiser, et il n'en faut point d'autre que celle-là. Pourquoi? En voici la raison.

Je trouve dans l'Ecriture plusieurs différentes marques de perfidie dont les hommes se sont servis. Saül pour faire tomber David entre les mains des Philistins, lui demande qu'il en tue cent, et il le satisfait de ce douaire pour sa fille, moyennant quoi, il lui promet de la lui donner en mariage : mais l'Ecriture remarque que c'est d'autant qu'il espère que David ayant à combattre tant d'ennemis, en sera tué, ou du moins que sa fille Michol, de peur de désobliger un père mécontent aura assez de complaisance pour vendre et trahir un mari. *Dabo eam illi, ut fiat ei in scandalum, et sit super eum manus Philistinorum* (I *Reg.* VIII).

Ptolomée qui veut régner à quelque prix que ce soit, et ravir à Simon et à ses enfants la couronne qui leur est due, que fait-il ? il les invite à venir chez lui, il les embrasse, il leur fait un magnifique repas : et c'est par ce signe de civilité et d'amitié qu'il les fait tuer, quand il s'aperçoit qu'ils sont pris de vin (I *Machab.*, XVI).

Dalila qui est convenue avec les Philistins, d'une grande somme d'argent qu'ils doivent lui donner si elle leur livre Samson, cherche tous les moyens de trahir son mari, afin de recevoir le prix de sa perfidie. Mais le meilleur qu'elle trouve est de le caresser, de l'embrasser, de le baiser, de le faire reposer dans son sein, pour savoir son secret, et c'est sous ce signe d'amitié que cette infidèle s'en défait et le vend (*Jud.* XVI).

Vous voyez par là que les alliances, les festins, les baisers, qui sont les marques naturelles de l'amitié la plus sincère, sont aussi souvent celles qui couvrent les plus noires perfidies ; mais vous pouvez aussi juger que c'étaient par conséquent celles par lesquelles un Dieu victime des pécheurs, devait être trahi et livré à ses ennemis. Il s'était déjà lui-même livré par une alliance et par un baiser ; car c'est ainsi que j'appelle, après les Pères, le mystère de l'incarnation.

Mystère, dit saint Bernard, où un Dieu condescendant aux désirs et aux besoins de la nature humaine, s'est uni hypostatiquement à elle dans le sein d'une Vierge, et lui a donné un baiser de sa bouche: *Osculetur me osculo oris sui.* Mais que ce baiser lui coûtera cher! Epouse des Cantiques, tu avais autrefois demandé à Dieu la grâce de l'avoir pour ton frère: *Quis mihi det te fratrem meum sugentem ubera matris meæ, ut inveniam te foris et deosculer te?* Qui m'accordera la faveur, lui disais-tu, de vous avoir pour frère, et ce jour heureux où je vous verrai attaché au sein d'une mère, ne viendra-t-il jamais, afin que je vous embrasse et que je vous baise? Je vous prendrai pour lors par la main, et je vous mènerai chez moi; vous m'instruirez de mes devoirs et vous m'honorerez de votre présence: mais aussi je me ferai à mon tour un plaisir de vous donner du vin de mon cellier, et du suc de mes grenades.

Ainsi parlait l'inconstante Synagogue, qui, épuisée en de vains désirs et en d'inutiles projets, ne s'acquitta jamais de ses promesses. Un Dieu vint au monde, et non content de s'être servi de Moïse comme pour l'épouser par procureur, il voulut s'unir à notre nature, et lui donner par son incarnation un baiser de paix: mais, hélas! qu'il en reçut dans la suite un autre qui lui fut étrangement funeste! Escortée de ses prêtres, de ses magistrats, de ses pharisiens, de son peuple, de ses docteurs, elle chercha un homme qui, dévoué aussi bien qu'elle à de sordides intérêts, trahit lâchement cet époux et ce frère: un homme qui feignant de l'aimer, rompit la paix par un signe de paix, et qui, tout disciple et bien-aimé de Jésus-Christ, le trahit cependant par un autre baiser. Voilà cette infidèle Dalila qui découvre les secrets de son époux, et qui tire avantage d'une faiblesse qu'il n'a prise que pour elle. Voilà ce perfide Judas qui vend son maître pour trente deniers, qui est le prix des esclaves; et qui ne donne point d'autre signe de sa trahison qu'un baiser: *Quemcumque osculatus fuero ipse est, tenete eum.* Ne vous en étonnez pas, messieurs, l'homme a trahi les intérêts de Dieu et s'est livré au démon: il faut qu'un Dieu soit trahi et abandonné par un lâche et un scélérat, à la fureur de ses ennemis. L'homme qui dans sa création, avait reçu le souffle, la vie, l'innocence et, comme dit Théophylacte, le baiser de Dieu, avait méconnu tant d'avantages; il faut qu'un Dieu homme lui donne encore un nouveau baiser, et, parce qu'il a pris sa nature et a paru comme revêtu de son péché, il faut qu'il soit vendu et livré par un autre baiser.

Mais je me plains de la perfidie d'un apostat, et je ne m'aperçois pas que l'homme ayant renoncé et abandonné son Dieu; un Dieu-Homme doit aussi être désavoué, méconnu et délaissé des siens. C'est ici la troisième circonstance que j'avais remarquée, et que David, parlant en la personne de Jésus-Christ nous a expliquée par ordre dans l'un de ses psaumes: *Je suis accablé,* dit-il, *de misères et d'ennuis, on voit la tristesse dépeinte sur mon visage, et ma douleur est si grande, que mon propre courage m'abandonne.* Voilà déjà cette crainte, cette agonie et cette sueur sanglante de Jésus-Christ dans le jardin. *Mes amis et mes proches se sont soulevés contre moi et m'ont insulté.* Voilà la perfidie de Judas, qui s'érige en chef de parti contre Jésus-Christ, qui marche à la tête de ses ennemis, qui se moque de lui en le saluant en qualité de maître: *Ave, Rabbi,* et qui le trahit par un baiser. Ce n'est pas assez, *ceux qui étaient tous les jours auprès de moi, s'en sont éloignés; et comme si je leur eusse été étranger, ils ne m'ont suivi que de loin;* et c'est en cela que consiste le renoncement de Pierre et la lâcheté des autres apôtres.

A ce mot de Pierre, je me représentais un homme hardi, courageux, fidèle, intrépide, déterminé, quoi qu'il arrive, à suivre son maître partout et à le défendre: un homme qui, sûr de son propre cœur, lui avait dit: Quand tous les autres se scandaliseraient de vous, pour moi je ne m'en scandaliserai jamais; quand tous les autres vous abandonneraient, pour moi je ne vous abandonnerai jamais: ni la faim, ni la soif, ni les démons, ni les hommes, ni les naufrages, ni les opprobres, ni la persécution, ni le glaive, rien ne me séparera de vous: un homme qui avait déjà coupé l'oreille à un insolent valet, et dont l'emportement eût encore éclaté davantage, si le Maître n'avait eu plus de patience et de douceur, que le disciple n'avait ou d'indiscrétion ou de zèle.

Cependant cet homme si brave et si intrépide en idée, n'est qu'irrésolu et lâche en effet. Il ne veut ni s'éloigner de son maître, ni le suivre de près, partagé entre l'amour qu'il lui porte et son propre intérêt; il se contente seulement de voir quelle sera la fin de ces injustes poursuites qu'on fait contre Jésus-Christ: mais enfin, comme il n'a qu'un amour imparfait et languissant, il tombe de la langueur à l'indifférence, de l'indifférence au scandale, du scandale à la crainte, de la crainte à un injurieux renoncement. Une servante peu considérable par son sexe, moins considérable encore par sa condition, fait trembler ce chef du collége apostolique. Il n'est interrogé ni par un juge auquel il soit obligé de répondre, ni par un homme puissant et politique qu'il doive appréhender, une femme lui demande par occasion, et peut-être sans dessein, s'il n'était pas à la compagnie de Jésus de Nazareth, et il répond avec serment qu'il ne le connaît pas: *Non novi hominem.* Vous ne le connaissez pas? dites-vous, et cependant vous l'avez suivi depuis trois ans, vous avez voyagé, bu, mangé et conversé avec lui. Vous ne le connaissez pas? et cependant ne vous souvenez-vous pas que c'est lui qui a fait tant de miracles, qui vous a conduit sur le Thabor pour vous faire voir la gloire de sa transfiguration; qui vous a mis entre les mains les clefs du ciel pour le fermer et l'ouvrir, selon qu'il vous inspirerait devoir le faire? Vous ne le connaissez pas? Est-ce là

l'effet de cette promesse d'une inviolable fidélité que vous lui avez jurée en présence de vos collègues? Est-ce là cette mort que vous deviez souffrir pour lui, quoiqu'il vous eût averti qu'avant que le coq chantât vous le renonceriez par trois fois?

Voilà donc Jésus-Christ désavoué par le premier de ses apôtres, et abandonné des autres : *Dereliquerunt me propinqui mei, et qui noverant me obliti sunt mei* (*Job*, XIX). Mes proches m'ont abandonné, et ceux à qui je n'étais pas inconnu, ne se sont pas souvenus de moi. Mes disciples devaient du moins gémir avec moi, et prendre part à mon affliction, comme j'avais toujours pris part à ce qui les regardait. Ils savaient que je les avais toujours traités d'amis et de frères, que je les avais choisis, non à cause de leur capacité, de leurs alliances, de leur crédit, de leurs biens, mais par un pur effet de ma bonté : et cependant dès qu'on m'attaque, ces brebis se dispersent, ces colonnes de mon firmament s'ébranlent, ces astres se dissipent et tombent; et quoique je ne me sois séparé d'eux que par violence : *Avulsus ab eis*, l'un d'eux me trahit, l'autre me renonce, et le reste m'abandonne.

C'est ainsi, ô mon Père, que vous en avez ordonné, pour punir en moi la figure du péché que je porte, et parce que les hommes vous ont trahi, délaissé, renoncé : *Fratres meos longe fecisti a me, et noti mei quasi alieni recesserunt a me*, vous avez éloigné de moi mes frères, et ceux qui me connaissaient s'en sont retirés avec autant d'indifférence que des étrangers. Revenons maintenant à vous, chrétiens, et supposé ce que je viens de dire, voyez quelles sont les plus justes conséquences que vous pouvez tirer de ces principes. Vous dirai-je ce qu'on vous a déjà peut-être souvent dit en une pareille occasion, que vous êtes ces perfides qui avez trahi et vendu Jésus-Christ comme Judas, qui l'avez suivi de loin et renoncé comme Pierre; qui vous êtes endormis dans l'accomplissement de vos devoirs, et scandalisés des souffrances de votre Dieu, comme le reste de ses disciples? Ah! de combien de trahisons pourrais-je vous accuser? vous, avares, qui vendez votre repos, votre temps, votre salut, votre âme, que dis-je? votre Dieu, par vos concussions, vos duretés, vos usures, vos injustices; vous, impudiques, qui pour un infâme plaisir; vous, vindicatifs, qui pour un point d'un honneur imaginaire; vous, ambitieux, qui pour une préséance et une difragile, sacrifiez Jésus-Christ à ces brutales passions qui vous maîtrisent? O étrange et détestable perfidie, que tu es aujourd'hui commune!

Vous dirais-je, que vous, qui paraissez mener une vie plus réformée que les autres, à qui les grands péchés font horreur, et qui par un prétendu attachement à Jésus-Christ, semblez devoir toujours le suivre, vous êtes cependant ces disciples qui le renoncez et qui vous scandalisez de sa personne? Que de belles promesses, que de zèle, que de ferventes affections, que de protestations d'attachement et de service, en sortant ou des tribunaux de la pénitence, ou de la sainte table? Et cependant à quoi souvent tout cela aboutit-il, sinon à une lâche désertion? Vous ne voudriez pas vous séparer de Jésus-Christ; mais est-il attaqué, persécuté, vous le suivez de loin, partagés entre le monde et l'Evangile, entre les restes mourants d'une conscience encore un peu chrétienne, et le torrent de la coutume ou la tyrannie des respects humains.

Je pourrais faire ici toutes ces réflexions; mais parce qu'elles me mèneraient trop loin, j'aime mieux entrer dans le fond même de mon sujet : et en considérant la Passion de Jésus-Christ du côté du Père éternel, qui condamne simplement son Fils à cause qu'il porte la ressemblance du péché, j'aime mieux vous faire faire cette importante réflexion, que, puisqu'une innocente victime est exposée à tant de peines, vous devez trembler et frissonner de crainte, vous qui êtes les vrais coupables. Car, hélas! si la justice divine, comme une flamme dévorante, s'attache au bois vert qu'elle pénètre, que ne fera-t-elle pas sur un bois sec, qui est la matière propre sur laquelle elle doit agir? Si, pour satisfaire au péché, il a fallu qu'une hostie sainte fût assujettie aux peines qui lui sont dues : que ne doivent point appréhender ces malheureuses victimes dans lesquelles ce péché règne?

Job offrait tous les jours des sacrifices à Dieu pour ses enfants, soit afin de satisfaire pour leurs péchés passés, soit afin qu'ils appréhendassent de tomber dans de nouveaux; et il avait raison, dit excellemment Origène. Pouvaient-ils se représenter que des animaux qui ne méritaient pas la mort fussent égorgés pour eux, sans qu'ils tremblassent, et que rentrant en eux-mêmes ils ne se fissent cette réflexion : Qu'est-ce donc que nous ne méritons pas, nous autres qui offensons Dieu, puisque pour l'apaiser on lui offre des victimes qui ne l'ont jamais offensé?

Depuis le siècle de Job les choses ont bien changé de face, Dieu, las de voir au pied des autels le sang des animaux fumer et leur chair consumée par le feu, a voulu avoir une autre victime : mais, hélas! quelle victime! c'est celle qui s'est offerte à un pareil jour qu'aujourd'hui pour vos péchés : *Oblata est hodie Victima pro peccato*; victime sainte, raisonnable, innocente, d'un mérite infini; mais victime qui doit autant vous faire trembler, par le triste état où vous la voyez réduite, qu'elle doit vous consoler par l'abondante rédemption qu'elle vous obtient.

Quatre choses nous découvrent l'énormité du péché et doivent nous en faire appréhender les funestes suites. La première c'est notre conscience : c'est pourquoi Dieu dit à Caïn : *Si tu fais bien, tu en recevras la récompense; mais si tu fais mal, ton péché sera dans le même moment à ta porte* : tu l'auras incessamment devant les yeux, tu te le reprocheras; et, déchiré par les remords d'une conscience inquiète, tu le sentiras gravé jusque dans le fond de ton âme. La seconde c'est la loi;

écoutez ce qu'en dit saint Paul : *Je ne connais le péché que par la loi ; car je ne saurais pas combien grand est le mal que la concupiscence produit en moi, si la loi ne me disait : Tu ne convoiteras pas* (*Rom.*, VII). La troisième c'est l'Evangile : voici le témoignage de Jésus-Christ même qui parle des Juifs : *Si je n'étais pas venu*, dit-il, *ils n'auraient pas de péché ; mais parce que je suis venu et que je leur ai parlé, ils ne peuvent plus apporter d'excuse qui les justifie.* La quatrième, c'est la Passion de Jésus-Christ : c'est pourquoi, dans la pensée de saint Léon, il dit aux filles de Jérusalem : *Gardez-vous bien de pleurer sur moi, contentez-vous de pleurer sur vous-mêmes et sur vos enfants.* Car c'est comme s'il leur eût dit : Ne me plaignez pas dans mes maux : ce que je souffre je veux bien le souffrir, et si vous avez des larmes à verser, répandez-les sur vos péchés que j'expie. Ne frémissez pas de me voir abandonné, moqué, maltraité : frémissez seulement de ce que vous m'avez fait frémir; je n'ai nul besoin de votre compassion, réservez-la pour vous-mêmes ; car, si étant aussi innocent et aussi saint que je le suis, je souffre tant de tourments pour m'être chargé de vos péchés, que sera-ce de vous dans qui ces mêmes péchés vivent et habitent?

Telles sont les réflexions que nous devons faire sur la Passion de Jésus-Christ; Passion qui à notre égard est la plus grande et la plus sensible preuve, soit de l'énormité du péché, soit des effroyables peines qui lui sont dues. Car, comme la loi ajoute sur la conscience, comme l'Evangile ajoute sur la loi, aussi la Passion de Jésus-Christ ajoute sur cette conscience, sur cette loi, sur cette Evangile, de nouvelles circonstances qui nous font connaître jusqu'où vont la malice et les peines que mérite le péché.

C'est à ces peines, chrétiens, que Jésus-Christ s'est assujetti. Car si sa Passion est, par rapport à son Père, un arrêt; c'est à son égard un sacrifice, et si cette victime a été condamnée par la justice divine à cause de la ressemblance du péché, elle s'est elle-même offerte par obéissance et volontairement assujettie à toutes les peines dues à ce péché. Avant que d'entrer dans ce détail, qui va faire le sujet de mon second point, saluons encore une fois la croix, tant pour reprendre nos forces que pour en tirer de nouvelles lumières qui nous touchent et qui nous instruisent : *O crux ! ave.*

SECOND POINT.

La servitude, la confusion et la douleur étaient les trois choses qu'Adam haïssait davantage, et toutefois ce furent les trois grandes peines de son péché. Il aimait la domination, l'honneur, le plaisir; mais parce qu'il les chercha par un amour déréglé contre l'ordre de Dieu, il fut condamné à l'esclavage, à la honte, à la mort qui leur sont directement opposés.

Ce qu'il y a encore de plus fâcheux dans cette triste chute du premier homme, c'est que nous y avons été enveloppés. La même peine à laquelle Dieu le condamna nous a été imposée. Nous n'étions pas encore, et toutefois nous étions déjà en lui; et c'est la raison pour laquelle tous les maux qui lui sont arrivés sont tombés sur nous; sur nous, dis-je, qui portons encore aujourd'hui les chaînes de notre esclavage, les marques de notre honte, les douleurs et les autres disgrâces qui précèdent ordinairement notre mort.

Disons mieux : ce qu'il y avait de plus fâcheux dans cet état, c'est que non-seulement nous partagions toutes ces peines avec Adam, dans lequel nous étions au moment de sa chute; mais qu'elles eussent été inévitables et éternelles, si la miséricorde d'un Dieu sauveur ne fût venue à notre secours, et si pour nous délivrer de ces peines du péché il ne s'en fût lui-même chargé par un pur et libre effet de son amour.

Par ce moyen, si la passion de Jésus-Christ est un arrêt du côté du Père éternel, c'est un sacrifice du côté de son Fils. Si le Père l'a livré pour nous tous : *Pro nobis omnibus tradidit illum;* si Judas l'a vendu : *Quid vultis mihi dare, et ego vobis illum tradam?* si les Juifs l'ont mis entre les mains de Pilate : *Tradiderunt illum Pontio Pilato;* si Pilate l'a inhumainement livré à la croix : *Tradidit eis illum ut crucifigeretur;* Jésus-Christ s'est livré lui-même sans aucune nécessité de sa part, par une pure et gratuite miséricorde, et si cette victime a été offerte pour nos péchés, c'est parce qu'elle a bien voulu s'offrir: *Oblatus est quia ipse voluit.*

Dans le Père éternel qui nous le donne, c'est amour et justice : dans Judas qui le vend, c'est avarice et perfidie : dans les pharisiens et les Juifs qui demandent sa mort, c'est envie et rage : dans Pilate qui le condamne, c'est fausse crainte et injustice; mais dans Jésus-Christ qu'est-ce? c'est humilité, obéissance, anéantissement, soumission parfaite, libre et généreuse acceptation d'une servitude, d'une confusion et d'une mort temporelle, auxquelles il s'est volontairement assujetti pour nous délivrer de toutes ces peines, qui, sans ce secours, eussent été irréparables et éternelles.

Que cette soumission à une dure servitude est humiliante pour Jésus-Christ; mais qu'elle nous est nécessaire! Le péché du premier homme avait été un péché de désobéissance ; et la réparation de ce péché consiste dans un abaissement volontaire à ce qu'il a de plus ignominieux et de plus pénible. Celui qui était absolument et essentiellement esclave en toutes choses, a voulu se rendre absolument et entièrement maître; et comme ce péché, dit Guillaume de Paris (*Tract. de Causis cur Deus homo*), n'a pu être expié que par une descente volontaire d'une souveraine domination à un souverain esclavage, il n'a fallu rien moins que le sacrifice d'un Homme-Dieu, qui s'abaissât autant au-dessous de lui-même par son humilité, qu'Adam s'était élevé au-dessus de lui par son orgueil. Quel était, ô Adam, ton orgueil, et que prétendais-tu devenir? Tu prétendais être indépendant des lois de Dieu, quelque justes qu'elles soient.

Et quelle sera, ô mon Dieu, votre humilité? Ce sera de vous soumettre aux lois des hommes, quelque injustes qu'elles puissent être, de vous laisser lier et conduire de tribunaux en tribunaux comme un esclave. Voyons, je vous prie, l'application de ce principe, sans sortir de notre histoire.

On mène Jésus-Christ chez Anne, beau-père de Caïphe, et de là d'impitoyables satellites armés d'épées et de bâtons le conduisent lié dans la maison de ce grand prêtre. C'était là sans doute où il devait espérer beaucoup de protection; car, où est-ce que les innocents pourraient mieux se réfugier, que sous ces asiles sacrés que la religion dégagée, comme elle le doit être, des passions criminelles des autres hommes, ouvre à ceux qui implorent son secours? Et de qui Jésus-Christ, prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech, devait-il attendre plus de respect, que d'un homme qui, par le devoir de sa charge, était obligé de rendre hommage à son souverain sacerdoce? Mais je vous l'ai déjà dit, messieurs, le premier Adam a voulu s'élever contre Dieu, il faut que le second s'abaisse et s'humilie au-dessous des hommes; le premier Adam a refusé de porter les douces et honorables chaînes de la loi, le second souffrira qu'on le lie et qu'on le mène comme un scélérat au pied du tribunal du plus méchant et du plus injuste de tous les prêtres; le premier Adam n'a pas voulu se laisser gouverner par une volonté essentiellement juste; le second sera obéissant jusqu'à la mort de la croix et se soumettra à toutes les injustices que les hommes voudront lui faire.

Elles sont grandes et inconcevables ces injustices. Caïphe, qui sous de belles apparences de religion, ne cherchait qu'à perdre Jésus-Christ, puisque c'était chez lui que les docteurs de la loi, les pharisiens et les sénateurs s'étaient assemblés pour trouver quelque honnête prétexte de le faire mourir, tâche malicieusement de le surprendre. Après avoir vu que les témoins qu'on lui confrontait se contredisaient tous, et qu'il ne daignait pas même répondre à ceux qui lui objectaient qu'il s'était vanté de détruire le temple de Dieu, et de le rebâtir trois jours après, il s'avise de l'embarrasser par une question où, de quelque manière qu'il réponde, il trouvera occasion de le condamner : *Adjuro te per Deum vivum ut dicas nobis si tu es Christus Filius Dei :* Je vous conjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu. S'il répond qu'il ne l'est pas, vous êtes donc un imposteur, aura-t-il droit de lui dire; vous avez donc abusé et séduit le peuple, vous avez donc malicieusement attiré sous cette fausse qualité vos disciples, et, n'ayant votre mission ni de Dieu, ni des hommes, vous méritez d'être puni pour vous être témérairement ingéré dans le ministère. Si au contraire il répond qu'il est Fils de Dieu, il aura encore plus de sujet de le juger digne de mort. C'est donc un blasphémateur, dira-t-il, et un sacrilége qui veut s'égaler au Tout-Puissant et se faire adorer sous un titre, non-seulement injurieux au ciel, mais encore aux princes de la terre, au-dessus desquels la seule qualité de Christ, Fils de Dieu, l'élève.

Ainsi raisonnait ce méchant prêtre, qui, comme remarque saint Jérôme après Josèphe, avait acheté d'Hérode à prix d'argent le pouvoir de porter, pendant une année seulement, la qualité de souverain pontife (*D. Hier. in c.* XXVI *Matth.*). Aussi quelles injustices ne commit-il pas? Au lieu qu'un homme, quelque criminel qu'il soit, est cependant en sûreté dans la maison de son juge, qui ne doit jamais souffrir qu'on lui insulte et qu'on le maltraite; celui-ci, par un horrible renversement de conduite, permit aux ennemis de Jésus-Christ d'exercer contre lui toutes les cruautés et les bouffonneries que leurs différentes passions pourraient leur suggérer. Et c'est ici que nous allons voir la confusion jointe à la servitude, et toutes les lois violées pour humilier et confondre le Saint des saints. Les uns lui crachaient au visage, les autres le frappaient à coups de poings, ceux-ci l'accablaient d'injures, ceux-là lui donnaient des soufflets, en disant : Christ, prophétise qui est celui qui t'a frappé. En un mot, il était en butte aux risées, aux mépris, aux injures et aux persécutions de tous les hommes.

Cracher au visage d'un homme, c'est lui faire la dernière de toutes les injures, dit Origène (*Hom.* 35 *in Matth. et in Deuter.* XXV), c'est pourquoi nous remarquons dans l'Ecriture, que la loi ne le permettait qu'en une seule occasion, je veux dire, quand une femme ayant perdu son mari et prié le frère du défunt de l'épouser, elle en était refusée. Alors elle citait en jugement son beau-frère qui l'avait rebutée, elle ôtait un de ses souliers en présence des sénateurs, lui crachait au visage et lui disait : C'est là ce que mérite un homme qui ne veut pas relever la maison de son frère.

Serait-ce là l'injure que devrait recevoir Jésus-Christ, lui qui n'est venu au monde que pour recueillir les débris de la maison d'Israël, que pour réparer ce qui est perdu et ressusciter ce qui est mort? lui qui est descendu du ciel en terre pour épouser la nature humaine, donner des enfants à Abraham, être le père d'une illustre et nombreuse postérité? On fait encore davantage pour l'humilier : on ajoute les coups de poings et de soufflets aux crachats, et, comme si ces infâmes marques ne l'étaient pas encore assez, on se moque de son sacerdoce, de sa doctrine, de sa royauté, de sa prophétie, on lui dit : Devine qui t'a frappé. O mon doux Jésus, s'écria là-dessus saint Bernard (*Lib. de Pass. Dom.*, *c.* 5), ô mon aimable Sauveur, que vous avez de mains qui vous frappent ! Votre cher Père vous frappe, lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous; votre disciple impie vous trahit par un baiser, et c'est par ce faux signe d'amitié qu'il vous frappe; des Juifs cruels vous donnent des coups de poings et des soufflets, et bientôt ils vous

frapperont inhumainement de verges. Mais, ô aimable Jésus, ajoute ce Père, c'est vous-même qui vous frappez encore par ce sacrifice volontaire que vous faites de votre liberté et de votre honneur, par cette admirable et généreuse soumission avec laquelle, tout indépendant et glorieux que vous êtes, vous voulez bien recevoir pour nous toutes ces différentes marques d'ignominie.

Car, de quel autre principe pourrait venir ce silence, cette patience, cette douceur que Jésus-Christ témoigne en souffrant tant d'outrages? Serait-ce de faiblesse, et à cause qu'il se voit lié? nulle apparence que cela soit; il vient de renverser par terre les aveugles ministres de la cruauté des Pharisiens, et par cette seule parole : *Ego sum, c'est moi*, il vient de confondre, d'écarter, de déconcerter cette troupe impitoyable de satellites.

Serait-ce parce qu'il y a quelques mesures à prendre et qu'il craint d'irriter ses juges? nulle apparence que cela soit encore. Il se moque de Caïphe, d'Hérode et de Pilate ; il dit à Caïphe d'un ton assuré : *Oui, je suis le Christ, Fils de Dieu*: et ce misérable pontife est si troublé de cette réponse, qu'il ne sait ce qu'il fait. Il déchire ses habits, et ne se souvenant plus que la loi défend au grand prêtre de le faire, de peur que la dignité sacerdotale n'en soit violée, il met ses vêtements en pièces pour faire honneur à Dieu, aux pieds duquel il jette, sans y prendre garde, ces éclatantes marques de son pouvoir. *Scidit vestimenta sua, et nesciens quid hœc significaret insania, sacerdotali se honore privavit* (*D. Leo Serm.* 6 *de Passione*).

A l'égard d'Hérode, quoique depuis longtemps il eût souhaité de voir Jésus-Christ, parce qu'il espérait qu'il ferait en sa présence quelque miracle, ce Dieu-Homme, tout lié et accusé qu'il est en sa présence, se soucie si peu de lui, qu'il ne daigne pas même lui répondre.

Enfin, quoique Pilate l'interroge, quoique tantôt il le menace et tantôt il l'encourage afin de s'en faire respecter, il interroge ce gouverneur à son tour; il lui demande si les questions qu'il lui fait viennent de lui ou si elles lui ont été suggérées ; il lui avoue qu'il est roi, et lui dit d'un air de majesté, qu'il n'aurait point de pouvoir sur lui, s'il ne lui avait été donné d'en haut. Si donc il souffre qu'on lui donne des soufflets, qu'on lui crache au visage, qu'on le frappe et qu'on le maltraite, ce n'est qu'un pur effet de sa volonté, une pure marque de sa soumission et de cette résolution constante de porter sur soi la servitude, et la confusion dues à nos péchés. Si Samson (c'est la réflexion d'Origène) a pu rompre les liens dont les Philistins l'avaient embarrassé à cause qu'il était Nazaréen et que sa force était dans ses cheveux : comment est-ce que Jésus-Christ qui est Dieu, que Jésus-Christ qui a une force intérieure et nécessaire au dedans de lui-même, ne pourra pas rompre les siens? Mais il aime sa chère, quoique perfide Dalila : c'est pourquoi, satisfait d'avoir fait connaître son pouvoir par les précédents miracles qu'il a opérés, il se laisse lier, moquer, bafouer, et comme s'il avait assoupi la force de sa Divinité : *Soporans in se Divinitatis virtutem*, il permet qu'on le traite aussi ignominieusement qu'on ferait du dernier de tous les esclaves. On le mène à Hérode qui le méprise, qui lui donne par dérision une robe blanche, et qui le renvoie comme un fou à Pilate.

C'est ici, chrétiens, que votre Dieu va souffrir pour vous d'étranges douleurs ; c'est ici que, pour satisfaire à cet attachement déréglé que vous avez à la mollesse et au plaisir, il va être condamné à une cruelle et ignominieuse flagellation. Jamais il n'y eut d'arrêt pareil à celui que rend Pilate. Ce Juge s'intéresse, ce semble, pour l'innocence de Jésus-Christ qu'il est obligé d'avouer; et cependant, partagé entre la crainte de s'attirer les disgrâces de César, dont on le menace, et celle de faire mourir un homme juste, il se résout par une fausse et barbare compassion, de le faire inhumainement battre de verges. Il sait qu'il est innocent, il dit qu'il ne trouve aucun crime en lui; mais parce qu'il veut le réduire en un état où il fasse pitié à ses ennemis, il le condamne à une très-rigoureuse et humiliante peine : des bourreaux se jettent donc sur cette innocente victime dévouée à leur fureur ; ils l'attachent à un poteau, et, armés de fouets, ils lui en donnent tant de coups, qu'ils le rendent méconnaissable, et que Pilate est obligé de dire aux Juifs : Voilà l'homme , *Ecce homo* , le reconnaissez-vous bien ?

Je ne me représente jamais cette cruelle flagellation que je ne me souvienne de cette mystérieuse parole de David, qui, parlant en la personne de Jésus-Christ, dit que ses ennemis, non contents de lui faire souffrir les plus cruelles peines auxquelles on condamne les criminels, ont voulu lui en faire souffrir d'extraordinaires en ajoutant de nouvelles douleurs à ses plaies : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt* (*Psal.* LXVIII).

Jésus-Christ est innocent, et cependant il est condamné à une cruelle flagellation : voilà un surcroît de douleur. Cette flagellation n'est la peine que de quatre sortes de personnes, je veux dire, ou des voleurs, ou des esclaves, ou des vagabonds, ou des fainéants ; et cependant Jésus-Christ, qui n'est ni voleur, ni esclave, ni vagabond, ni fainéant, y est condamné : voilà un autre surcroît de douleur, *super dolorem*. Mais ce n'est pas assez ; quand ces esclaves, ces voleurs, ces vagabonds , ces fainéants sont condamnés au fouet, où est le juge qui abandonne ces malheureuses victimes à la rage de leurs ennemis et à l'insatiable cruauté de leurs bourreaux ? Cependant Jésus-Christ y est entièrement abandonné, et, selon quelques contemplatifs, il reçoit à la colonne près de six mille coups : n'est-ce pas là encore un nouveau surcroît de douleur? *super dolorem*, etc.

Lorsqu'il y avait quelque crime commis parmi les Juifs, la loi ordonnait au juge de renvoyer avec honneur ceux qu'il croyait innocents et de punir les coupables selon la

nature et les circonstances de leurs fautes. Méritaient-ils qu'on les frappât à coups de bâton ou de verge? il fallait que ce fût en présence du juge, qui devait proportionner, autant qu'il pouvait, le châtiment au crime; mais ce qu'il y a de considérable, c'est que ce devait être toujours avec cette condition, que, quoi qu'ils eussent fait, ils ne reçussent pas plus de quarante coups: *Ita dumtaxat ut quadragenarium numerum non excedat.* Pourquoi? en voici une belle raison: *Ne forte laceratus ante oculos tuos abeat frater tuus:* de peur que la justice ne dégénère en cruauté, qu'un juge n'obéisse trop aveuglément aux passions des parties, et qu'un homme ne paraisse aux yeux d'un autre homme trop cruellement et trop ignominieusement déchiré.

Quoique vous ayez, ô mon Dieu, imposé cette loi aux Juifs, elle est cependant violée en votre personne. On ne bat de verges que les malfaiteurs accusés et convaincus: ici on vous maltraite, quoique votre juge vous reconnaisse innocent. On frappe ces malfaiteurs avec quelque modération et jusqu'à un certain nombre de coups: ici on en décharge sur votre chaste corps autant que la fureur et la cruauté l'inspirent. On plaint ces malfaiteurs, parce qu'encore bien qu'ils aient mérité ce châtiment, on considère qu'ils sont hommes; et l'on appréhende que cette humanité ne soit trop indignement outragée: ici on vous traite avec tant d'indifférence, de mépris, de dureté, de rage, que vous, qui êtes le plus beau des enfants des hommes, êtes déchiré, meurtri, accablé et rendu méconnaissable par les plaies multipliées qu'on vous fait, *Super*, etc. On condamne ces malfaiteurs au fouet, mais c'est là où se bornent souvent leurs peines: ici ce n'est que le commencement des vôtres; après la flagellation suivront les railleries, les malédictions, les imprécations; on vous mettra un roseau entre les mains; on vous mettra une couronne d'épines sur la tête, un voleur, un scélérat, et pour tout dire en un mot, un Barrabas vous sera préféré. N'est-ce pas là ajouter douleur sur douleur? *Super*, etc.

D'où vient cela? c'est que vous l'avez voulu de la sorte, ô mon Dieu! pour satisfaire à nos péchés. Nous devions endurer ces peines; mais vous vous y êtes condamné vous-même, et, afin de consommer le grand ouvrage de notre salut, vous avez voulu devenir notre victime: *Oblata est hodie victima pro peccato.* Nous méritions d'être assujettis aux lois les plus dures, parce que nous nous étions soulevés contre des lois qui étaient essentiellement justes: et c'est à ces dures lois que vous vous êtes soumis. Nous méritions de souffrir une éternelle confusion, parce que, par un désir déréglé nous avions recherché la gloire; et c'est cette confusion temporelle que vous avez voulu endurer, pour nous délivrer de celle dont nous eussions été à jamais couverts. Nous méritions d'ère condamnés à des douleurs et à une mort éternelle, parce que nous avions voulu trouver notre plaisir et notre immortalité dans un fruit défendu: et c'est à des douleurs et à une mort temporelle, que vous vous êtes condamné vous-même, pour nous exempter de celles que nous eussions éternellement endurées dans les enfers: *Oblata est hodie victima*, etc.

Ici, je vous l'avoue, mon imagination s'égare, et mes idées se confondent, quand je me représente qu'après tant de tourments qu'on a déjà fait souffrir à Jésus-Christ, on le charge du pesant poids de sa croix pour y être ignominieusement attaché sur le Calvaire. C'était là le plus infâme et le plus douloureux tout ensemble de tous les supplices; c'était le plus infâme, puisque c'était celui des plus insignes voleurs et des plus grands scélérats. Mais c'était le plus douloureux, puisque toutes les parties du corps y souffrent une violence et une gêne universelle.

Y a-t-il homme sur la terre, disait autrefois un ancien, qui aime mieux languir sur un gibet, et traîner parmi de longs supplices les restes d'une malheureuse vie, que de mourir tout d'un coup et finir ses douleurs par une courte mort: *Invenitur aliquis qui malit inter supplicia tabescere, et perire membratim quam semel animam exhalare?* Y en a-t-il qui puisse se résoudre à être attaché à une croix, à choisir un supplice si douloureux, si infâme, et qui en attire avec lui tant d'autres: *Invenitur qui velit adactus ad illud infelix lignum trahere animam tot tormenta tracturam?*

Oui, sans doute, il s'en trouve, mais ce choix n'appartient qu'à Jésus-Christ qui voulait mourir pour nous: à Jésus-Christ, dis-je, qui, selon saint Paul, a embrassé sa croix avec joie, et a généreusement méprisé les douleurs et les ignominies qui l'accompagnent. Je me le représente qui monte sur le Calvaire avec ce bois de son sacrifice, non pas comme Isaac qui demandait où était la victime, mais comme un Dieu-Homme qui sait ce qui lui doit arriver, et qui va présenter ses mains et ses pieds pour être attaché à son autel; je me représente, dis-je, d'impitoyables bourreaux qui l'étendent sur sa croix; l'un lui prend la main droite, et à grands coups de marteaux la perce d'un gros clou qui lui froisse les nerfs et les os; l'autre, tirant sa gauche avec des cordes qui y sont attachées, l'étend et lui disloque le bras. Celui-ci prend un de ses pieds, celui-là l'autre, et, exerçant tous la même violence, parce qu'ils sont animés d'une même rage, ils l'élèvent de la terre comme une malheureuse victime exposée aux blasphèmes et aux persécutions de tout le monde.

Dispensez-moi, mes chers auditeurs, de vous exposer plus longtemps un si triste objet, et de vous expliquer la douleur et le trouble intérieur que je ressens. Hélas! quelle complication de maux n'endure-t-il pas sur sa croix! Quand nous nous sommes piqué un nerf, quand on nous étend les bras ou les jambes pour nous remettre un os disloqué, quelle douleur ne souffrons-nous

pas? Ici ce n'est pas de même, dit saint Anselme, ce sont des tourments infiniment plus universels et plus grands ; tourments dans toutes les parties de son corps ; la tête souffre, elle est percée d'épines, les bras, les pieds, tout souffre, et cela, non pas pendant quelques moments, mais durant plusieurs heures. Ses yeux ne voient rien qui ne doive l'affliger : sa sainte mère éplorée, son disciple abattu, Madeleine gémissante, ses bourreaux enragés et qui ne lui présentent qu'une éponge imbibée de vinaigre, quand il demande à boire; ses oreilles n'entendent que des blasphèmes, et ne sont battues que des horribles imprécations qu'on vomit contre lui. Enfin, il rend parmi tant de différents et horribles supplices sa sainte âme, et c'est là cette victime qui, en un pareil jour qu'aujourd'hui, est morte pour nos péchés : *Oblata est hodie victima*, etc.

Si nous sommes encore un peu chrétiens, si la raison et la foi ne sont pas encore entièrement éteintes en nous, pourrons-nous être de froids et d'indifférents spectateurs d'un si grand, mais si triste objet? Pourrons-nous bien voir un Dieu souffrir de si horribles tourments pour nous, sans nous sentir attendris et obligés de partager avec lui quelque chose de ses peines ?

Ceux qui jetèrent Jonas dans la mer, pleurèrent amèrement ce pauvre prophète, et prièrent Dieu de ne les pas rendre coupables de sa mort, parce qu'il avait voulu lui-même qu'on l'y jetât (*Jonas*, I). Voici, chrétiens, le Dieu de Jonas qui, pressé de l'amour qu'il vous porte, s'est volontairement jeté dans cette mer et dans cet abîme de supplice. Pleurez donc cet illustre mort, et afin que Dieu ne vous demande pas un jour compte de cette innocente victime, entrez dans ses sentiments, et, comme dit saint Pierre, armez-vous de ses mêmes pensées. Pour cet effet, ne vous contentez pas d'une simple mort, cherchez et embrassez celle de la croix ; car c'est là que le vieil homme doit être attaché, afin que le corps du péché soit détruit; c'est là que vous devez unir votre amour à celui de votre Dieu, vos douleurs et vos souffrances aux siennes. C'est que vous direz, là comme le larron : si nous souffrons c'est avec justice, c'est la peine que nos crimes ont méritée; mais à l'égard de Jésus, il n'a fait aucun mal. C'est là que vous devez graver dans votre âme et sur votre corps ce Jésus crucifié, tantôt en mortifiant cette chair si délicatement traitée par des abstinences et des jeûnes, tantôt en réprimant la fierté de cet orgueilleux par une patience chrétienne dans les persécutions et les injures, tantôt en retranchant cette table et ces dépenses par un esprit de pénitence et de charité pour les pauvres, tantôt en souffrant constamment toutes les disgrâces de la vie par une entière résignation aux ordres du ciel.

Jonas dit à ceux qui étaient avec lui dans le vaisseau : *Jetez-moi dans la mer, et la tempête cessera, parce que je sais que c'est moi qui vous ai attiré cet orage.* C'est ce que Jésus-Christ ne peut pas vous dire aujourd'hui dans toutes ces mêmes circonstances. Non ce n'est pas lui qui a attiré cet orage de persécution et de fureur, ce sont vos péchés et les miens; mais c'est à cause qu'il s'est jeté dans cette mer de douleurs, que la tempête a cessé, puisque sa passion a été le sacrement et le principe de votre réparation et de votre salut, c'est le sujet de mon dernier point.

TROISIÈME POINT.

Enfin les prophéties sont accomplies; et ce qui a été prédit du Fils de l'homme longtemps avant qu'il endurât la mort de la croix, a été dans la suite pleinement exécuté. Les prophètes qui en ont parlé nous ont dit, tantôt que les rues de Jérusalem seraient désertes, que la synagogue comme un vieil et ruineux édifice tomberait par pièces, que la loi de Moïse et ses cérémonies cesseraient pour faire place à une loi plus parfaite, et qu'aux Juifs réprouvés succéderaient les Gentils qui leur seraient substitués (*Lament.*, c. II, IV; *et Isaiæ*, LXV) ; tantôt que dès que le juste aurait prié et serait mort pour les pécheurs au nombre desquels il souffrirait qu'on le mît, il enlèverait les dépouilles de ses ennemis, que l'enfer s'ébranlerait jusque dans ses fondements, que les démons vaincus et chassés de la terre perdraient leur ancien droit (*Isa.*, LIII *et passim*); tantôt enfin que nous serions guéris et délivrés par sa mort, que le péché de l'apparence duquel il se revêtirait, serait détruit, que ce juste en justifierait plusieurs, et qu'il aurait la consolation de voir un peuple choisi et une longue postérité naître de lui.

Or toutes ces choses ont été accomplies; et c'est en cela que consiste notre liberté, notre bonheur, l'ouvrage et, comme j'ai dit d'abord, le sacrement de notre réparation. Il s'agissait pour cet effet de nous délivrer de trois sortes de servitudes : de celle de la loi, de celle du démon, et de celle du péché (tout ceci est tiré de saint Paul). De celle de la loi, parce qu'elle était imparfaite, et qu'en montrant le mal elle n'apportait pas les remèdes nécessaires pour le guérir; de celle du démon, parce qu'il exerçait un empire tyrannique, et qu'il avait acquis, comme disent les Pères, une espèce de droit sur nous ; de celle du péché, parce qu'il régnait depuis Adam, et que sans un médiateur aussi puissant que Jésus-Christ, nous ne serions jamais montés au ciel. Mais grâces vous en soient rendues, ô divin Sauveur; c'est de ces trois servitudes que vous nous avez délivrés par cette précieuse mort que nous regardons comme le sacrement de notre rédemption. Où en est la preuve? Suivons de point en point l'histoire de la passion, nous la trouverons toute formelle dans les dernières circonstances que les évangélistes y ont remarquées.

Trois choses arrivèrent immédiatement après la mort de Jésus-Christ : le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas, et nous voilà hors des ombres et des figures de la loi. La terre trembla, les pierres se fendirent, et les tombeaux rendirent plusieurs morts; nous voilà en liberté et délivrés de

la servitude des démons. Du sang et de l'eau sortirent du côté de ce Dieu mort qu'on avait percé d'une lance; nous voilà sanctifiés par nos sacrements et le péché détruit. Circonstances admirables qui sont autant de marques d'une pleine et abondante rédemption.

La première nous apprend que la Synagogue est répudiée comme une ingrate, qu'on lui ôte ce qui faisait son ornement et ce qui couvrait ses mystères; que depuis que le voile du temple est déchiré, on reconnaît aisément que ce n'étaient que des ombres qui se sont dissipées quand la vérité a paru, je veux dire après saint Paul, quand Jésus-Christ est mort sur la croix, et qu'il s'est fait la victime de ce grand sacrifice qui a effacé et anéanti tous les autres.

Loin donc d'ici ces cérémonies légales, ces ornements pontificaux, ces pains de proposition, et ces anciennes figures dont les Juifs se glorifiaient tant. Loin d'ici, prêtres et lévites, vous avez déchiré vos vêtements, vous ne les rétablirez jamais. Diversités de sacrifices, purifications judaïques, circoncision, sabbat, loi de Moïse, vous nous êtes à présent inutiles, vous n'avez été établies que par un homme; et voici Jésus-Christ qui nous apporte la vérité, la liberté et la grâce.

Les figures ont précédé, dit saint Léon (*Ser.* 13), afin que l'effet les accomplît, et la réconciliation du genre humain a été si bien ménagée, que comme les siècles qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, en ont reçu par avance le salut au milieu des ombres qui l'enveloppaient; aussi ceux qui l'ont suivi ont vu ces ombres s'évanouir, et ces assujettissements de la loi cesser pour faire place à la grâce et à la liberté évangélique qu'il leur a méritées par sa mort. C'est chez nous qu'est à présent la marque de la vraie circoncision, l'abondance des dons célestes, la consécration des prêtres. C'est chez nous qu'est la pureté du sacrifice, la vérité du baptême, la gloire et l'ornement du temple. Et tout cela en vertu de la mort de Jésus-Christ, qui ayant consommé, comme il l'a dit lui-même, *consummatum est*, toutes les choses qui ont été prédites, a fait cesser le ministère de ceux qui les ont annoncées, n'y ayant ni instruction, ni cérémonie, ni figure de l'ancienne loi qui n'ait fait place aux sacrements et aux grâces de la nouvelle.

Ce n'est pas là le seul avantage que la mort de Jésus-Christ nous a procuré; il ne nous a pas seulement tirés de la servitude de la loi pour nous accorder la liberté de ses enfants, il nous a délivrés d'une autre encore plus dure, qui est celle des démons, à la tyrannie desquels nous étions malheureusement assujettis. Car voilà ce que signifient cette terre qui tremble, ces pierres qui se fendent, et ces tombeaux qui s'ouvrent aussitôt que Jésus-Christ a rendu l'âme. Dieu avait dit autrefois qu'il ébranlerait la terre, qu'il briserait les pierres, qu'il renverserait des trônes, qu'il humilierait la force des tyrans, qu'il les rendrait impuissants et ridicules : et c'est, selon la belle remarque d'Origène (*Orig.*, *hom.* 35, *in Matth.*), ce qui est arrivé au jour de la passion, jour où la terre, jusqu'alors immobile, a tremblé : je veux dire l'enfer, qui est au centre de cette terre; jour où ces redoutables puissances ont perdu le droit qu'elles avaient sur les hommes, parce qu'ayant abusé de leur pouvoir en faisant mourir un innocent, elles ont justement mérité, disent les Pères, de perdre celui qu'elles avaient sur les coupables; jour où les pierres se sont fendues : je veux dire où des cœurs, jusqu'alors endurcis et inflexibles, ont commencé à perdre leur dureté et à recevoir au dedans d'eux ces rosées de bénédictions qu'un Dieu a fait tomber sur eux du haut de la croix; jour où les tombeaux ont rendu leurs morts, qui ont paru dans la sainte cité : j'entends, avec le même Origène, ces consciences criminelles dont les démons s'étaient emparés, et dont cependant ils sont sortis, ou bien ces corps qui, ayant servi de demeure à des âmes coupables, ont vomi le péché pour ressusciter à la grâce (*Orig.*, *ibid.*).

Ce fut aussi du côté de ce Dieu mort que cette grâce coula en abondance, et il est inutile de répéter ce qu'on vous a dit si souvent : que c'est de là qu'est sortie l'Eglise, fidèle épouse de Jésus-Christ, la lance, comme la main d'une sage-femme, vous ayant heureusement tirés du sein de la miséricorde, où vous aviez été conçus. Voilà donc le péché détruit, et la grâce d'une pleine et entière rémission qui nous est accordée. Voilà ce que Jésus-Christ, attaché à la croix, a fait pour nous, et immédiatement avant sa mort, et après sa mort, mais toujours par ses infinis mérites.

Avant sa mort, il a dit cinq mystérieuses paroles, qui sont autant de marques de l'abondante rédemption que nous avons reçue : paroles que nous devons recueillir avec d'autant plus de respect, qu'elles sont comme les grands chefs du testament et les dernières pensées de ce Dieu mourant. Les premières sont toutes en faveur des pécheurs : *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font;* voilà la prière qu'il fait et la grâce qu'il demande pour nous. La seconde de ces paroles nous semble encore plus favorable; il dit déjà positivement à l'un des deux voleurs qui est à ses côtés : *Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis.* La troisième nous fait voir le soin qu'il prend de nous, en la personne de saint Jean, et la commission qu'il donne à sa sainte mère d'intercéder pour nous comme pour ses enfants : *Mater, ecce filius tuus; fili, ecce mater tua.* Par la quatrième, il témoigne qu'il a soif : *Sitio;* mais quelle est cette soif, si ce n'est celle de tous les hommes, pour lesquels il souffre et a une extrême ardeur de mourir? Enfin, par la dernière, il remet son esprit entre les mains de son Père : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* Esprit de miséricorde et de bonté, de réconciliation et de paix; esprit, dit saint Augustin, qu'il nous laisse comme un précieux dé-

pôt et qu'il confie, comme le gage de son infinie charité, à ses enfants.

Après sa mort, s'il ne parle plus, il nous laisse, à la place de ces cinq paroles, ses cinq plaies : plaies de ses deux mains, où il dit qu'il nous a écrits; plaies de ses deux pieds, dans les ouvertures desquelles il veut que nous nous cachions; plaie de son côté, d'où sort une abondance d'eau et de sang, pour effacer nos péchés et nous purifier de nos fautes.

Pouvons-nous, après cela, douter de la vertu de sa mort, et ne la pas regarder comme le sacrement de notre rédemption? Mais pouvons-nous, en même temps, oublier un si grand bienfait, et ne nous pas représenter que nous devons être éternellement fidèles à un Dieu qui nous a si tendrement et si constamment aimés? N'oubliez jamais, nous dit le Saint-Esprit dans le livre de l'Ecclésiastique, n'oubliez jamais la grâce que vous avez reçue de votre caution, car c'est pour vous qu'il a donné sa vie : *Gratiam fidejussoris ne obliviscaris, dedit enim pro te animam suam* (*Eccl.*, XIX). Cette caution, c'est vous, ô mon Dieu! qui avez répondu pour moi, qui vous êtes offert pour moi, qui avez voulu mourir pour moi. Aussi, je vous le dis à la face de ces autels dépouillés de leurs ornements; devant ces tribunaux de la pénitence, où j'ai été réconcilié tant de fois; en présence de ces anges de paix, qui pleurent amèrement, et de votre chère mère, abattue au pied de votre croix; je vous le dis, ô mon Dieu! je ne vous oublierai jamais, je ne vous renoncerai jamais. Imposez-moi telle loi qu'il vous plaira, je me ferai un éternel devoir de m'y assujettir. Faut-il souffrir patiemment une persécution qu'on m'a suscitée? écouter sans aigreur et sans aucun dessein de vengeance une injure qu'on m'a dite? je le ferai, persuadé que vous en avez souffert de plus sanglantes et entendu de plus ignominieuses, pour l'amour de moi. Faut-il me réconcilier avec cet ennemi? je ne regarderai pas si c'est lui qui a tort ou moi; si c'est lui qui doit me demander pardon le premier, ou si je dois le prévenir; j'irai au-devant de lui, et, quoi que le monde en pense, je lui dirai : Nous sommes frères; excusez mes emportements et mes faiblesses comme j'excuse les vôtres; nous appartenons tous deux à un même Père et à un même Dieu, qui a excusé le crime de ses bourreaux et a demandé pour eux pardon.

Faut-il me priver de ce plaisir, de ce divertissement, de cette compagnie, de ce spectacle? renoncer à cette vie molle et fainéante que je mène? quitter ces marques scandaleuses de mon faste et de mon orgueil? donner aux pauvres ce que j'aurai retranché de mes dépenses et de ma table? je le ferai, ô mon Dieu; car, quelque mortification que je m'impose, quelque austère et longue pénitence que je fasse, à quelque abaissement et obscurité que je me réduise, quelque aumône que je donne et quelque œuvre de piété que j'exerce, qu'est-ce que tout cela en comparaison de cette chair mortelle que vous avez prise pour moi, de ces soufflets que vous avez reçus, de ces opprobres dont vous avez été couvert, de ces coups de fouets qui ont déchiré votre corps virginal, de cette croix où vous avez été attaché, de ce tombeau où vous avez été enseveli? Hélas! que pourrais-je vous rendre pour tant de bienfaits? *Quid pro suscepta carne, quid pro alapis, quid pro opprobriis, quid pro flagellis, pro cruce, obitu, sepultura rependam?* Quand je serais attaché à un gibet, comme vous; quand je mourrais comme vous êtes mort, entre deux voleurs; quand je vous donnerais vie pour vie et sang pour sang, je ne vous donnerais rien du mien : je prendrais seulement dans votre propre fonds, que vous m'avez laissé entre les mains, de quoi vous satisfaire vous-même. Mourrai-je donc insolvable? Non, mon Dieu, vous ne le voulez pas : pourvu que je vous aime, vous êtes content de moi. Je m'acquitte envers vous de toutes mes obligations, et j'ose dire que je vous paye toutes mes dettes.

Si cela est, mes chers auditeurs, rendons à Dieu amour pour amour, conclut saint Paulin; faisons-lui présent de notre charité, et qu'une éternelle dilection, qui est la grâce du cœur, nous tienne lieu d'argent auprès de lui : *Reddamus ergo amorem pro debito, charitatem pro munere, pro pecunia gratiam.* Quand il n'y aurait ni enfer à craindre, ni paradis à attendre, aimons un Dieu qui nous a tant aimés. Ne nous embarrassons pas de savoir si ces motifs de crainte et d'espérance suffisent; croyons que, s'ils peuvent nous justifier dans une autre occasion, ils semblent être inefficaces en celle-ci. Aimons Jésus-Christ gratuitement, autant que nous le pouvons, et, afin de nous attacher éternellement à son service, souvenons-nous qu'il est mort pour nous, et ne le perdons jamais de vue.

Après que Joab eut lâchement tué l'illustre Amasa, neveu de David, quelques-uns de ses gens s'étant arrêtés près de son corps, dirent en se raillant : *Le voilà donc celui qui a voulu commander à la place de Joab* : mais ce barbare, s'étant aperçu que le peuple accourant en foule s'empressait de voir ce pauvre prince tout couvert de sang, et étendu au milieu du chemin, ordonna à quelques-uns des siens de le traîner dans un champ, et de le couvrir d'un manteau, de peur que ce triste spectacle n'attirât trop de compassion, et qu'on ne se soulevât contre l'auteur de cet homicide.

Jésus-Christ vient d'être lâchement et inhumainement tué, le démon et le péché lui ont donné le coup de la mort : mais comme si ce n'était pas assez de lui avoir ôté la vie, ils veulent empêcher qu'on ne s'arrête autour de ce précieux corps, qu'on n'en considère les cruelles meurtrissures, et qu'on ne compte avec douleur toutes les plaies qu'il a reçues depuis les pieds jusqu'à la tête. Les Juifs animés de l'esprit du démon s'étaient déjà moqués insolemment de lui, comme les soldats de Joab s'étaient raillés d'Amasa

pour faire mieux leur cour auprès de leur chef : *Ecce qui volait pro Joab comes esse David.* Les uns secouant la tête disaient en passant : *Malheur à toi qui détruis le temple du Seigneur, et qui dois, à ce que tu dis, le rétablir dans trois jours; si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix.* Plusieurs comme les princes des prêtres lui insultaient aigrement : *Il a sauvé les autres, et il ne saurait se sauver lui-même : s'il est le Dieu d'Israël, qu'il descende présentement de la croix, et nous croirons en lui.* D'autres qui l'avaient entendu crier : *Eli, Eli lamma sabacthani*, disaient en se moquant qu'il appelait Elie à son secours, qu'il fallait attendre et voir si ce prophète ne viendrait pas le délivrer. Chose étrange, les voleurs mêmes qui étaient crucifiés à ses côtés, et auxquels la violence du mal devait, ce semble, ôter cet esprit d'imprécations et de railleries, en vomissaient plus contre le Fils de Dieu selon la divinité, et de David selon la chair, qu'on n'en vomit jamais contre le pauvre Amasa, son neveu.

Mais comme le démon, nonobstant toutes ces insultes, sait qu'il y a encore de fidèles disciples de Jésus-Christ qui pleuraient cette illustre mort ; comme il sait que les uns en le considérant disaient : *c'était véritablement un homme juste*, et les autres, *c'était le Fils de Dieu* : comme il appréhende d'exciter contre soi et contre son parti la juste indignation qu'il mérite, que fait-il ? il le tire autant qu'il peut du milieu du chemin où il est étendu mort, afin que les passants ne s'arrêtent pas à considérer qu'il n'y a point de douleur pareille à la sienne ; et, afin de nous ôter tout sujet de réflexion et de componction, il le couvre d'un manteau et veut que nous le perdions de vue.

Il n'en sera pas ainsi, ô mon Dieu ; et si par un effet de cet amour infini que vous nous avez porté, vous avez consenti que le démon et le péché vous donnassent le coup de la mort : par un mouvement de cet amour reconnaissant que nous vous portons, nous vous ferons vivre éternellement dans nous-mêmes, en nous souvenant toujours de vos bienfaits. Souffrez donc, Seigneur, que nous ôtions avec respect ce voile dont on veut vous couvrir, que nous considérions à loisir et dans l'amertume de nos cœurs toutes les plaies que vous avez reçues pour nous, que, collés amoureusement à vos pieds, nous les arrosions de nos larmes avec Madeleine, et les essuyions de nos cheveux, qu'impatients de vous embrasser, nous vous recevions entre nos bras, comme Marie, votre digne mère, et Jean, votre disciple fidèle, déterminés à vous rendre dans un esprit humilié et contrit, nos tristes et pieux devoirs. Si nous ne sommes pas assez riches pour faire comme Nicodème une composition de myrrhe et d'aloës, afin d'embaumer votre auguste corps, nous imiterons l'épouse des Cantiques, et nous vous mettrons vous-mêmes, ô le bien-aimé de nos âmes, comme un faisceau de myrrhe au milieu de notre sein, afin que vous demeuriez toujours avec nous, et que nous ne nous séparions jamais l'un de l'autre : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi inter ubera mea commorabitur.*

Si jusqu'ici par une crainte indiscrète et une maudite honte de nous déclarer pour vous, nous n'avons osé, comme Joseph d'Arimathie, vous suivre jusque sur le Calvaire, et vous défendre contre tant de libertins et de pécheurs qui vous ont fait mourir ; à présent que votre précieuse mort nous a justifiés et inspiré du courage, nous n'aurons nul égard pour le monde, nous irons hardiment avec lui demander à Pilate la permission de vous ensevelir et de vous rendre les honneurs funèbres que vous méritez. Il était riche, noble, très-considéré dans la province : *dives et nobilis* ; et il devait par conséquent appréhender la fureur de ce méchant officier de Tibère : mais c'était un homme de bien, ajoute saint Luc, c'était un homme juste qui attendait avec impatience le royaume de Dieu : *vir bonus et justus et exspectans regnum Dei ;* ainsi il crut ne devoir rien ménager, ni réputation, ni richesses, ni qualité, ni intérêt pour recevoir mort celui qu'il avait abandonné vivant. Voilà, mon Dieu, ce que nous ferons par le moyen de votre grâce. Si jusqu'ici la crainte des créatures, et l'appréhension de perdre dans le monde le rang que nous y tenons ; si jusqu'ici l'amour du plaisir, de l'honneur, des richesses nous a rendus lâches et timides, nous vous sacrifierons toutes ces choses, et, pour vous témoigner combien nous voulons vous être fidèles, nous irons dire à Pilate, à ces créatures qui, par une tyrannique bienséance nous ont détournés de votre service, que nous voulons vous ensevelir.

Nous ne pouvons pas, à la vérité, vous mettre comme lui dans un tombeau neuf : *Monumentum novum in quo nondum quisquam positus erat.* Car, hélas ! et c'est ce qui fait notre juste douleur, combien de fois y avons-nous mis le démon et le péché ? Mais nous vous mettrons dans un tombeau renouvelé par votre grâce, tombeau que nous taillerons, comme lui, de nos propres mains, dans la pierre, par les différentes pénitences et les fréquentes austérités auxquelles nous nous condamnerons : *Quod ipse exciderat in petra :* tombeau que nous scellerons comme lui et fermerons d'une grosse pierre, afin que nul autre que vous n'y entre jamais : *Et advolvit saxum magnum ad ostium monumenti* ; après quoi, nous nous en irons avec lui, *et abiit*, pénétrés d'une vive douleur, pleurant amèrement nos infidélités passées, déterminés à une inviolable fidélité pour l'avenir ; attendant avec impatience le jour de notre résurrection et celui de notre gloire. *Amen.*

Le sermon pour le jour de Paques se trouve ci-dessus.

SERMON POUR LE LUNDI DE PAQUES.

Des conversations.

EXORDE.

Et ait ad illos : Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem ambulantes ?

Jésus-Christ dit aux deux disciples qui allaient à Emmaüs :

De quoi vous entretenez-vous ensemble pendant votre chemin (*S. Luc, ch.* XXIV) ?

Jésus-Christ l'avait bien dit, messieurs, que lorsqu'il y aurait deux ou trois personnes assemblées en son nom, il se trouverait au milieu d'elles : et c'est aujourd'hui qu'on reconnaît à la lettre l'accomplissement de cette promesse. Deux disciples vont à Emmaüs, et, tout troublés des tristes idées que la cruelle mort de leur cher maître a laissées dans leur imagination et dans leur esprit, ils s'entretiennent pendant le chemin de ce qui faisait leur plus grande consolation, et qu'ils venaient malheureusement de perdre. Comme l'on peut dire qu'ils étaient assemblés au nom de Jésus-Christ, puisqu'il était le principal ou l'unique sujet de leurs conversations, je ne m'étonne pas de voir qu'il se met au milieu d'eux, qu'il s'approche pour prendre part à leurs discours, et qu'il feint d'être cucieux de savoir de quoi ils parlent.

Mais deux choses m'étonnent en cette rencontre et me paraissent également considérables. La première, d'où vient que Jésus-Christ sachant non-seulement de quoi ils parlaient, mais encore ce qu'ils avaient dans l'âme, s'informe, sans toutefois se faire connaître, du sujet de leur entretien? et la seconde, d'où vient qu'après qu'ils lui ont expliqué les principales circonstances de sa passion, l'abattement dans lequel sa mort les jetait, et la bonne opinion qu'ils avaient toujours reçue de son rare mérite, il les reprend si sévèrement, les traitant comme des insensés et des incrédules, leur reprochant l'aveuglement de leur esprit, la pesanteur et l'indocilité de leur cœur ?

Les Pères qui ont fait ces deux mêmes réflexions, donnent plusieurs belles raisons de cette conduite de Jésus-Christ. Il fallait, disent-ils, que le premier fruit de sa résurrection, ou, si vous voulez, le premier emploi de sa vie nouvelle, fût de régler et de sanctifier les conversations des hommes. Un fatal entretien du serpent avec Eve et d'Eve avec Adam avait été le principe de leur malheur et du nôtre : il fallait donc qu'un Dieu réparateur se mît au milieu de ses disciples, immédiatement après sa résurrection, et que, dès la première fois qu'il leur apparaîtrait, il prît occasion de leur demander de quoi ils s'entretenaient pour sanctifier leurs discours.

Mais n'étaient-ils pas déjà saints ces discours, puisque, sans reconnaître leur maître, ils parlaient si avantageusement de lui? Non, répond saint Grégoire, ils ne l'étaient pas. Il est vrai qu'ils témoignaient l'estimer et l'aimer; mais avec cette estime, ils ne laissaient pas de douter de la vérité de ses promesses. Il est vrai qu'ils le regardaient comme un grand Prophète qui avait fait des prodiges devant Dieu et devant les hommes; mais n'était-il que prophète, et leurs conversations ne lui étaient-elles pas injurieuses, en disant, qu'*ils espéraient qu'il ressusciterait Israël, chose cependant qu'il n'avait pas encore faite?*

C'est pourquoi ne vous étonnez pas s'il les interroge, et si, après qu'ils se sont expliqués à lui, il les reprend. Il les interroge afin qu'ils lui disent ce qu'il sait déjà, qu'ils parlent et qu'ils se découvrent : et il les reprend après qu'ils lui ont déclaré leurs inquiétudes et leurs doutes. Il ne se montre pas à eux, quoique ce soit lui qui leur parle, parce qu'ils n'avaient pas encore un esprit assez éclairé, ni un cœur assez pur : mais, après qu'ils lui ont fait part de leur entretien, il prend occasion de corriger ce qu'il y avait de défectueux, et leur laisse ensuite une excellente idée d'une conversation toute sainte.

Si nous avions les yeux assez bons pour voir ce que la grâce de Jésus-Christ opère encore aujourd'hui en nos personnes, nous le reconnaîtrions présent dans nos conversations, et toutes les fois que nous sommes en compagnie, nous nous imaginerions qu'il nous dit comme à ces deux disciples : *Qui sunt sermones isti quos confertis ad invicem ambulantes?* De quoi vous entretenez-vous? C'est à nous à lui répondre, et à voir en quoi nos conversations sont bonnes ou mauvaises : je tâcherai de vous en expliquer quelque chose, après, etc. *Ave.*

Trois sortes de personnes, etc., *col.* 368.

Le sermon pour le dimanche de Quasimodo est *col.* 9.

SERMON POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION.

Turbata est et cogitabat qualis esset ista salutatio; et respondens Angelus dixit ei : Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum.

Marie fut émue, et elle faisait réflexion sur ce que l'Ange lui disait; mais il lui répondit : Ne craignez point, car vous avez trouvé grâce auprès de Dieu (*S. Luc, ch.* I).

Quelque étranges que vous paraissent ce trouble et cette profonde méditation de Marie à la vue d'un ange qui lui annonce le mystère de l'incarnation, j'ose dire cependant que je n'en suis pas tant surpris, que je le serais si elle recevait froidement et sans émotion une nouvelle de cette nature. Abraham voit trois anges, et quoiqu'ils lui paraissent comme des jeunes hommes qui ont besoin de sa charité pour être reçus chez lui, il en est si ému, que des trois qu'il voit, il n'en adore qu'un, *tres vidit et unum adoravit.* Manué, père de Samson, voit une figure d'homme, et dès qu'il reconnaît que c'est un ange, quoiqu'il lui promette que sa femme, malgré sa stérilité, mettra bientôt un enfant au monde, il en est si troublé qu'il lui dit : il faut que nous mourions, nous avons vu Dieu : *Morte moriemur quia vidimus Deum.* Jacob en voit plusieurs qui montent et qui descendent par une échelle; mais il est aussi remarqué qu'il ne les voit qu'en songe, et quoique le Seigneur fût appuyé sur cette échelle, et que cette vision n'ait été qu'une figure anticipée d'un commerce futur du ciel avec la terre, je ne doute pas qu'il n'en eût été troublé, s'il avait fait pour lors les réflexions que peut faire un homme qui veille et qui a toute la liberté de sa raison.

Le trouble de Marie est encore infiniment

plus juste et plus mystérieux par tous ses endroits. Ce n'est pas un ange qu'elle doit loger comme Abraham, c'est le souverain des anges qui doit s'incarner en elle. Ce n'est pas la naissance d'un Samson qui lui fait de la peine malgré sa stérilité, c'est celle d'un Dieu dont elle doit être la mère, nonobstant sa virginité, qui de sa nature est plus stérile que la stérilité même. Elle ne voit pas en songe des anges qui montent et qui descendent par une échelle qui tient au ciel et à la terre, et sur laquelle Dieu se repose; elle sent la présence immédiate de ce Dieu, qui par la vive impression de sa grandeur, la trouble, l'humilie, l'anéantit, la confond.

Aussi remarquez, je vous prie, que c'est dans ce même moment que l'ange la rassure, et qu'il lui dit de ne rien craindre, parce qu'elle est pleine d'une grâce qui la rend agréable aux yeux de Dieu: *Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum;* grâce qui élève son esprit à la connaissance d'un incompréhensible mystère, et qui lui fait dire, non par une espèce d'incertitude et de doute, mais par un effet de sa profonde méditation et de sa surprise: *Quomodo fiet istud?* grâce qui humilie son âme et dont elle exprime les vrais sentiments par ces modestes paroles qui sortent de sa bouche. *Ecce ancilla Domini:* grâce qui sanctifie et qui ennoblit son corps, puisque l'ange lui dit qu'elle concevra dans son sein, et qu'elle enfantera un fils à qui elle donnera le nom de Jesus: *Ecce concipies in utero et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum.*

Ainsi nous pouvons assurer qu'elle a eu plus de foi qu'Abraham, quoiqu'il ait cru contre toute espérance; qu'elle a eu plus d'humilité que Jacob, quoiqu'il fût couché au pied de l'échelle sur laquelle Dieu se reposait; qu'elle a eu plus de bonheur et de gloire que la mère de Samson, quoiqu'elle eût enfanté un prodige de force, et la terreur des Philistins. Admirons aujourd'hui, messieurs, tous ces grands prodiges, et implorons les lumières du même Esprit qui les opéra dans cette bienheureuse créature, quand un ange lui dit, *Ave.*

Je viens déjà de vous tracer grossièrement l'idée que vous devez vous former de la fête que nous célébrons aujourd'hui; mais il faut qu'une main plus délicate que la mienne achève ce portrait, et ce sera celle du grand saint Bonaventure. Que fait Marie dans le mystère de ce jour? *Aperit cor suum fidei, labia confessioni, viscera creatori*: elle ouvre à Dieu son cœur, sa bouche et son sein; son cœur pour ajouter foi à sa parole; sa bouche pour lui confesser son indignité; son sein pour le concevoir et l'enfanter. Elle croit qu'un Dieu s'incarnera en elle: *Quomodo fiet istud?* Oh! que sa foi est grande! Elle s'avoue indigne d'un tel honneur, *ecce ancilla Domini.* Ah! que son humilité est profonde! elle se résigne cependant à toutes les volontés du Seigneur, *fiat mihi secundum verbum tuum.* Oh! que sa résignation est avantageusement récompensée! Elle s'élève jusqu'à Dieu par la grandeur de sa foi; elle fait descendre Dieu en elle par la profondeur de son humilité; elle s'unit corporellement à Dieu par le bonheur de sa fécondité. Répétons-le encore: *Aperit cor suum fidei, labia confessioni, viscera creatori.* Elle ouvre à Dieu son cœur, sa bouche, son sein; elle croit, elle parle, elle le conçoit. Rien de plus propre à mon sujet que ces trois circonstances, qui vont faire tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Il semble que je prends d'abord pour expliquer le mystère de ce jour, ce qui paraît le moins avantageux à la sainte Vierge, et que je veux relever la grandeur de sa foi par les termes mêmes qui en apparence ne lui sont pas trop favorables. L'ange lui parle du mystère de l'incarnation, il lui assure qu'il s'accomplira en elle, il lui met devant les yeux la toute-puissance de Dieu et la stérilité féconde d'Elisabeth; et nonobstant ces assurances et ces promesses, elle lui demande comment cela pourrait se faire? *Quomodo fiet istud?*

Cependant, messieurs, je prétends tirer de ces paroles la grandeur de la foi de Marie, et pour vous en convaincre plus solidement; je suppose d'abord un beau principe de saint Bernard qui distingue trois sortes de foi: une foi de précepte, une foi de signe, et une foi de promesse; une foi de précepte par laquelle on croit en Dieu, une foi de promesse par laquelle on croit à Dieu (*De divers. serm.* 46). Croire en Dieu, c'est l'aimer, dit saint Bernard, croire Dieu, c'est ne pas douter de son pouvoir, croire à Dieu, c'est se reposer sur sa fidélité dans ses promesses.

Tout le monde sait que la sainte Vierge a eu cette première foi, qui consiste dans l'amour de Dieu; c'est pourquoi je ne m'y arrête pas, mais je dis qu'elle a eu les deux autres dans leur souverain degré, et je n'en veux point de meilleures preuves que ces mystérieuses paroles: *Quomodo fiet istud,* etc.

Le reste de ce discours se trouve plus loin dans les Mystères de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge.

DISCOURS MORAUX
SUR LES MYSTÈRES DE NOTRE-SEIGNEUR.

DISCOURS I,
POUR LE JOUR DE NOEL.

Transeamus usque Bethleem, et videamus hoc verbum quod factum est, quod Dominus ostendit nobis.

Passons jusqu'à Bethléem, pour voir ce qui y est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connaître (*S. Luc,* II).

Un ange, des bergers, un Enfant, un père, une mère, une crèche; voilà en abrégé tout

ce que le mystère de ce jour renferme : un ange qui annonce la naissance du Sauveur ; des bergers qui vont voir sur les lieux l'accomplissement de ce mystère ; un Enfant né depuis quelques heures, qui tremble de froid dans une étable ; un père et une mère qui l'admirent autant qu'ils le plaignent ; une crèche dans laquelle il est couché au milieu de quelques animaux qui l'échauffent : ce sont là autant de mystères qui, par leur nouveauté et leurs circonstances, méritent bien que nous passions jusqu'à Bethléem pour les y considérer à loisir.

Tout y est surprenant : un ange que Dieu députe exprès pour confier à des bergers le plus grand de tous les secrets, et le premier de nos mystères : des bergers qui quittent leurs troupeaux pour être témoins du prodige qu'on leur annonce sur le signe le plus suspect qui fut jamais ; un père qui n'en a que le nom ; une mère qui cependant est Vierge ; un Enfant qui est Dieu ; une crèche qui lui sert de tribunal et de trône (1).

Si un ange doit annoncer aux hommes la naissance du Messie, que ne s'adresse-t-il aux pontifes et aux docteurs de la loi, qui le cherchaient avec tant de curiosité, qui le demandaient avec tant d'impatience, et qui eussent consolé les Juifs dans leur attente inquiète, s'ils leur avaient dit : celui après lequel vous soupirez depuis tant de siècles est né ?

Mais si des gens d'une condition aussi basse et aussi grossière devaient être les premiers dépositaires de cette nouvelle ; d'où vient qu'on leur dit que la marque à laquelle ils reconnaîtront leur Sauveur est la pauvreté d'un Enfant couché sur un peu de paille ? Enfin si cet Enfant est Dieu, pourquoi ne s'explique-t-il que par ses cris ? pourquoi naît-il dans la misère et dans la douleur, abandonné de ceux dont il devrait attendre plus de secours ? Et d'un autre côté, s'il est homme, d'où vient que les anges publient sa divinité, que les oracles du paganisme se taisent, qu'Hérode et Jérusalem sont en alarme ? Vous me le demandez, messieurs, mais c'est pour toutes ces raisons que je vous dis de passer en esprit jusqu'à Bethléem, afin de concilier toutes ces apparentes contradictions, et d'y admirer tant de merveilles.

Elles parurent si surprenantes à la sainte Vierge, qu'au rapport de saint Luc, elle conservait fidèlement dans son esprit et dans son cœur tout ce qu'on lui disait de son cher Fils. *Conservabat omnia verba hæc conferens ea in corde suo* (*Lucæ* II). Prions-la donc avant toutes choses qu'elle nous obtienne du Saint-Esprit cette même grâce de recueillement et de réflexion sur le premier de nos mystères, et pour cet effet disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

Nous ne pouvons tirer du mystère de ce jour des vérités plus propres à nous édifier et à nous instruire, qu'en recueillant avec respect tout ce que saint Luc nous en a dit dans le chapitre second de son Evangile, d'où les paroles de mon texte ont été prises, et où il s'est singulièrement appliqué à nous décrire les principales circonstances de la naissance de Jésus-Christ.

Il nous y parle de trois choses : 1° de l'apparition de l'ange aux bergers, et de la marque qu'il leur donna pour reconnaître le Sauveur dont il leur annonçait la naissance : *Un Sauveur vous est né*, leur dit-il, *et la marque à laquelle vous le reconnaîtrez, la voici : vous trouverez un enfant emmaillotté et couché dans une crèche* ; 2° de l'empressement de ces bergers à aller voir leur Sauveur sur la parole de l'ange, et de l'état où effectivement ils le trouvèrent. *Ils se hâtèrent*, dit saint Luc, *d'aller en Bethléem, et ayant vu l'enfant dans ce même état, ils reconnurent la vérité de ce qu'on leur avait dit* ; 3° du retour de ces bergers, des sentiments qu'ils conçurent, et des réflexions qu'ils firent sur ce dont ils venaient d'être témoins : *Ils s'en retournèrent*, ajoute-t-il, *glorifiant Dieu, et le louant de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues.*

Un signe donné, des vérités accomplies, des actions de grâces rendues ; c'est tout ce que saint Luc nous apprend du mystère de ce jour, et ce qui nous découvrira d'admirables choses, si nous pouvons en bien pénétrer le sens : le voici à peu près, et tout le sujet de ce discours. C'est que nous trouvons dans la naissance de Jésus-Christ un signe de misère et d'humiliation pour lui-même ; ce sera mon premier point : c'est que nous trouvons dans ce signe de misère et d'humiliation, le véritable gage de notre salut ; ce sera mon second point : c'est que nous trouvons dans ce signe et dans ce gage les justes motifs de notre amour et de notre reconnaissance, ce sera mon troisième point, ou plutôt la conséquence que je tirerai des deux autres.

PREMIER POINT.

Chaque mystère de Jésus-Christ a toujours eu ses signes, ses figures et, pour me servir des termes de saint Augustin, ses prophéties. Car comme il est la grande énigme de tous les siècles, il fallait, dit-il, qu'on lui donnât plusieurs sens, et que cette parole abrégée fût dite, répétée, multipliée, confirmée par plusieurs autres. Ainsi la circoncision d'Isaac au huitième jour fut la figure de celle de Jésus-Christ ; Moïse, tout brillant de la gloire de Dieu sur la montagne de Sinaï, représenta sa transfiguration sur le Thabor ; Abel tué par son frère fut l'image de sa mort, et Jonas miraculeusement sorti du ventre de la baleine, celle de sa résurrection.

Mais à dire les choses comme elles sont, tous ces signes, toutes ces images, toutes ces figures n'ont représenté que très-imparfaitement la vérité qu'elles annonçaient de loin : et, sans m'étendre sur les autres mystères de Jésus-Christ, j'ose avancer qu'il n'y eut jamais de signe plus irrégulier ni plus suspect en apparence que celui que l'ange donne aujourd'hui de sa naissance aux bergers. Consultons pour cet effet les livres saints, et voyons par les choses que l'esprit de Dieu nous y marques quels devaient être

(1) Ex utero funditur, sed coruscat e cœlo, terreno in diversorio jacet, sed cœlesti lumine fulget ; nupta peperit, sed virgo concepit : nupta concepit, sed virgo generavit. (*Ambr., de Nativ. Salv., l.* II *in Lucam*).

les caractères et les avantages du Messie.

D'un côté j'entends le Saint-Esprit qui nous dit *qu'il s'élèvera du milieu d'Israël un homme dans un âge parfait, qui fera trembler toute la terre :* et d'un autre côté j'entends un ange qui dit de la part de Dieu même aux bergers, *qu'ils ne trouveront qu'un enfant: Invenietis infantem.*

D'un côté je remarque que Dieu ayant commandé à Isaïe d'écrire le nom de son Fils dans un grand livre, lui dit, *qu'auparavant qu'il sache nommer son père et sa mère, il enlèvera les dépouilles de Samarie ;* et d'un autre côté je le vois réduit à une si étrange pauvreté, qu'il n'a pour tout ornement et pour tout bien, que quelques langes déchirés dont on l'enveloppe. *Pannis involutum.*

D'un côté je trouve que ce même prophète de la naissance de Jésus-Christ nous assure de la part de Dieu que le globe de la terre lui servira de siége, que de ce lieu éminent les hommes ne lui paraîtront que comme des sauterelles, et qu'il étendra les cieux comme un pavillon qu'il se dressera pour s'y retirer; et d'un autre côté j'entends un ange qui nous avertit aujourd'hui que nous ne trouverons qu'un enfant couché parmi des animaux dans une étable *: Et positum in præsepio.*

Or, quelles marques plus équivoques et plus suspectes que celles-là; et si la foi ne nous apprenait qu'il n'y a nulle contradiction entre les paroles de Dieu dans l'Ancien Testament, et ses oracles dans le Nouveau; ne serions-nous pas les premiers à nous écrier que ce n'est point à ces signes qu'on doit reconnaître le Messie?

C'est là toutefois celui qu'on nous donne : *Hoc erit vobis signum;* et les paroles de l'ange sont vraies au sens même de la lettre. Ainsi c'est à nous à adorer ici l'impénétrable conduite de Dieu sur son Fils; et, bien loin que cet état de douleur, de pauvreté, d'humiliation qu'on remarque dans sa naissance nous scandalise, c'est à nous à en faire aujourd'hui le sujet de nos réflexions et de notre culte : *Hoc erit vobis signum.* Signe de douleur dans un enfant exposé à toutes les misères de la vie, et qui souffre dans un corps délicat toutes les rigueurs d'une fâcheuse saison : *Invenietis infantem.* Signe de pauvreté dans un enfant qui n'a rien en propre, à qui tout manque, et qu'on emmaillotte sur un peu de paille, *pannis involutum.* Signe d'humiliation dans un enfant qu'on met au rang des animaux, et qui est couché avec eux dans une étable, *et positum in præsepio.*

Que Dieu ait pu se faire homme sans devenir enfant, prendre notre nature sans passer successivement par les différents âges qu'on y distingue, naître homme parfait comme Adam sans faire son entrée au monde par les misères et les infirmités de l'enfance; c'est une vérité reçue de toute la théologie, et appuyée du sentiment de tous les Pères. Mais ce qui n'était pas impossible à sa puissance eût été, ce semble, indigne de sa sagesse et de sa miséricorde, pardonnez-moi cette expression; c'est celle des Pères qui disent qu'il fallait qu'il se fît enfant pour plusieurs raisons.

Premièrement, pour consacrer en sa personne les premiers moments de la vie chrétienne, non-seulement par une conception toute sainte, mais encore par une enfance dont l'innocence honorât Dieu autant, et plus que le péché des autres le déshonore. C'est la pensée de Guillaume de Paris dans le savant traité qu'il a fait des raisons qui ont obligé Dieu à se faire homme.

Secondement, pour nous apprendre que son union avec notre nature n'a pas été une union imaginaire ou partagée, mais réelle, parfaite et entière, en voulant passer par tous ses âges, descendre dans tous ses degrés, et porter depuis la crèche jusqu'au Calvaire toutes les marques de la vérité de notre chair; c'est la raison de Tertullien disputant contre Marcion.

Mais l'une des principales a été, dit Richard de Saint-Victor, pour avoir lieu de souffrir dans tous ses états, d'expier les plaisirs criminels des hommes par une mortification avancée, de commencer dans un corps délicat, l'office de victime et de pénitent public, par les pleurs, les faiblesses, les cris, les gémissements, les douleurs de l'enfance.

Dieu voyait autrefois nos misères, et l'Ecriture témoigne en plusieurs endroits qu'il en était touché : mais il ne les voyait que de loin sans les ressentir, et sa compassion n'était qu'une compassion figurée, qui ne pouvait lui être attribuée qu'improprement et par métaphore; au lieu qu'aujourd'hui il les voit, il en est touché, que dis-je, il les souffre. Auparavant il était avec nous par la majesté de sa présence et par les invisibles chaînes d'un amour infini qui l'attachaient à sa créature; mais aujourd'hui il habite au milieu de nous par la participation réelle de nos peines.

Dans ce premier état il connaissait nos maux, dans le second il en était comme attendri; mais dans le troisième il commence à les souffrir. Dans ce premier état il était au-dessus de nous, et, comme il le dit lui-même à Moïse, il voyait du haut du ciel l'affliction de son peuple : *Vidi afflictionem populi mei in Ægypto* (*Exodi* III). Dans le second il était à nos côtés, parce que, comme il ajoute, les misères de ce peuple l'avaient fait descendre pour l'en délivrer : *Sciens dolorem ejus descendi ut liberem eum.* Mais quelle descente! tout se passait en figure, et ce n'a été, à proprement parler, qu'en se faisant enfant qu'il les a connues de près, et qu'il en a fait dans un corps délicat une rude expérience sur sa personne. Dieu s'était jusqu'ici contenté d'envoyer Moïse, son serviteur, pour délivrer son peuple : *Viens,* lui dit-il, *je t'enverrai à Pharaon pour tirer de l'Egypte les enfants d'Israël;* et comme Moïse lui eut représenté les fâcheuses suites d'une si glorieuse, mais si difficile commission, il lui dit seulement : Ne te mets pas en peine, je serai avec toi, et la marque à laquelle on reconnaîtra que je t'ai envoyé, la voici :

Hoc habebis signum quod miserim te, c'est que dès que tu auras fait sortir mon peuple de l'Egypte, tu m'offriras des sacrifices sur cette montagne.

Aujourd'hui les choses se passent tout autrement. Il ne voit plus seulement nos misères du haut du ciel où elles ne sont pas, il les voit de plus près, et il les ressent sur la terre où elles sont. Il ne charge plus son serviteur de la commission de délivrer son peuple des mains de Pharaon, il envoie son propre Verbe, son Fils unique, afin que, renfermé dans un petit corps, il souffre toutes les peines du péché dont Pharaon n'était que la figure. Il ne demande plus à Moïse pour marque de la vérité de sa mission le sacrifice de quelques animaux, il députe un ange pour en donner une autre de celle de son Fils aux bergers, en leur disant qu'ils trouveront un enfant qui dans un corps délicat lui offrira les premiers moments de sa vie. *Invenietis infantem.*

Ne voyez-vous pas en effet que rien ne le rebute; ni la violence du froid, ni la honte de la nudité, ni l'obscurité de la nuit, ni la compagnie des animaux, ni la rigueur des éléments, ni la puanteur de l'étable où il est, ni la dureté de la pierre et de la paille sur laquelle on le couche, ni les langes usés et déchirés dont on l'enveloppe : plus maltraité mille fois, tout innocent qu'il est, que ne le fut Adam pour lequel il s'abandonne à toutes ces misères.

Adam après son péché trouva des peaux qui l'échauffèrent; et Jésus-Christ qui l'expie n'a que de pauvres langes qui couvrent à peine ses petits membres. On donna à Adam de quoi se préserver contre la rigueur des éléments, et ce fut apparemment au printemps que Dieu le créa; et Jésus-Christ se refuse dans un fâcheux hiver l'usage, je ne dis pas seulement du feu ou d'un lieu bien fermé, mais le moindre secours qui l'empêche de souffrir autant qu'il souffre. Si l'on chassa Adam du paradis terrestre, on lui abandonna le reste de la terre : et quoique Jésus-Christ soit le souverain de tout le monde, on ne veut le recevoir dans aucune hôtellerie, et l'on chasse sa mère comme une misérable, dont la pauvreté est si grande, qu'à peine a-t-elle quelques haillons pour le couvrir : car c'est là la seconde marque de l'état où l'on dit aux bergers qu'ils le trouveraient · *Invenietis infantem pannis involutum.*

Représentez-vous ici une dame d'une illustre naissance, à qui un tyran a ravi la couronne, et que sa propre vertu a réduite à une telle pauvreté, qu'elle ne peut trouver dans une fâcheuse saison aucune retraite après les fatigues d'un long voyage : une dame qui marque quelque chose de grand sur son visage, qui est prête d'accoucher, et qui demande sur ses terres le couvert de porte en porte; une dame cependant que chacun rebute avec mépris, aussi bien que son cher époux, compagnon de sa disgrâce, et qui, nonobstant sa grossesse est contrainte d'aller chercher à l'extrémité d'une bourgade quelque grotte où elle puisse mettre son enfant au monde.

Ce n'est ici qu'une faible représentation de la pauvreté de Marie, et de celle de Jésus Elle descendait de patriarches, de prophètes, de rois; mais Auguste et Hérode s'étant emparés de la Judée, l'avaient réduite à une telle misère, qu'elle était inconnue dans son propre pays Un édit que cet empereur fit publier, et par lequel il ordonnait à tous ses sujets, d'aller incessamment faire écrire leurs noms dans les registres de la ville dont ils étaient, l'obligea de partir de Nazareth avec Joseph pour aller à Bethléem, qui en était éloigné de plus de trente lieues (je vous fais remarquer ceci; car il est bon de vous expliquer toutes les circonstances des mystères que vous célébrez). Epuisée de forces par l'incommodité de l'hiver et par la distance de ces villes, elle chercha avec Joseph quelque hôtellerie pour se retirer pendant la nuit; mais son extrême pauvreté lui attira tant de dureté, qu'après les fatigues de ce long voyage, elle fut contrainte de se réfugier dans une caverne taillée dans le roc, qui servait d'asile aux pauvres, et d'étable aux bêtes.

Ce fut là que, ravie en extase, dit saint Laurent Justinien, et plus impatiente que jamais de donner au monde le Sauveur de tous les hommes, elle sentit son cœur comme se partager en deux dans la ferveur de sa prière, et qu'elle vit au même instant l'heureux fruit de ses désirs couché nud devant elle. Mais de quelque manière que cet impénétrable mystère se soit passé, ce fut là *qu'elle enfanta son premier-né*, dit saint Luc, *et que l'ayant emmaillotté, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie.*

Oserais-je vous dire, ô mon Dieu, que vous refusez à votre Fils unique en venant au monde, des secours que votre providence veut qu'on rende à des enfants même illégitimes? Quoiqu'Agar eût été justement chassée pour avoir pendant sa grossesse méprisé Sara, vous envoyâtes cependant un ange lui dire de retourner dans la maison d'Abraham, avec assurance qu'elle y serait bien reçue au temps de ses couches : et aujourd'hui vous paraissez si peu vous intéresser, je ne dis pas seulement pour la plus chaste et la plus humble créature qui fut jamais, mais pour votre propre Fils, qu'ils ne trouvent partout que des cœurs endurcis, et ne savent où se retirer. Vous ne pûtes souffrir qu'une servante accouchât d'Ismaël dans un désert, à cause, dites-vous, que vous aviez entendu les gémissements de la mère et de l'enfant : et aujourd'hui, comme si vous étiez insensible à ceux de votre Fils unique, vous voulez que sa mère le mette au monde dans une étable! Mais étouffons toutes ces plaintes, puisque c'est une pauvreté que Jésus-Christ choisit, et qu'on nous la propose comme la vraie marque pour le connaître.

Quel charmant spectacle Jésus-Christ eût-il exposé à nos yeux, dit Tertullien, s'il était venu au monde avec toutes les marques de la grandeur, de l'autorité, de la magnifi-

cence, de la majesté royale! *Quales et quanti eum fasces producerent, qualis purpura de humeris ejus floreret, quale aurum de capite radiaret!* Qu'on eût été ravi de le voir dans un superbe palais, environné de courtisans et de gardes? Que la pourpre eût eu d'éclat sur ses petites épaules! Que l'or et les pierreries de sa couronne eussent répandu de lueur autour de lui!

Juifs, c'était dans ce magnifique appareil que vous l'attendiez; mais c'est dans un état tout contraire qu'on nous avertit de le reconnaître : et comme l'humiliation est naturellement inséparable de la pauvreté et de la douleur, c'est elle aussi que l'ange donne aux bergers comme une première marque, *Hoc erit vobis signum*, en les avertissant que l'enfant qu'ils trouveront emmailloté n'aura pour son lit qu'une crèche, et pour son palais qu'une étable, *et positum in præsepio*. Pourquoi une étable? pour lui procurer l'une des plus grandes humiliations qui fut jamais; voici comment.

Le grand avantage de l'homme dans l'ordre de la nature, et celui qui le distingue des bêtes, est la qualité de raisonnable, et c'est cette qualité qu'il avait perdue par son péché. En effet, comme la nature de l'homme est une nature essentiellement dépendante de Dieu, dès qu'il n'a pas voulu dépendre de lui, il a cessé d'être dans l'ordre où il devait être; n'étant plus dans cet ordre, il a perdu la raison qui faisait l'avantage de sa nature, et n'ayant plus cette raison il est semblable aux bêtes : c'est le raisonnement de Guillaume de Paris, et de Richard de Saint-Victor (*Tractatu de causis cur Deus homo*). Il a donc fallu, concluent-ils, que la souveraine raison réformât et rétablît cette raison corrompue; mais comment? en guérissant les contraires par leurs contraires, en opposant une prodigieuse humiliation à un monstrueux orgueil, en se mettant, oserai-je le dire? dans le même état qu'était l'homme pécheur, en cherchant la compagnie des animaux, et passant avec eux les premiers jours de sa vie dans une étable.

Ici, messieurs, mon esprit s'égare et mon imagination se confond. Un Dieu fait chair, quel commerce! un Dieu souffrant et pauvre, quelle misère! mais un Dieu humilié jusqu'à vouloir venir au monde parmi des animaux, quel prodigieux anéantissement.

Comme le premier homme, dit Théodoret, était tout entier sous la domination du péché, *homo sub peccato totus*, et que tous les caractères de l'image de Dieu étaient effacés de son âme, qu'a fait Jésus-Christ qui a voulu réparer cette image? il a pris, dit-il, cette nature tout entière; l'ayant prise tout entière, il est descendu dans l'état où il l'a rencontrée; et comme le dernier de ces états est celui des animaux, il a cru devoir naître au milieu d'eux, et confondre l'orgueil du démon par les anéantissements d'un Dieu (1). Le démon avait dit : Je serai semblable au Très-Haut; et notre divin Sauveur dit : Je m'anéantirai jusqu'à prendre la forme d'un esclave. Le démon avait dit : Tous les royaumes du monde, et tous les plaisirs de la terre sont à moi; et notre Sauveur dit : Je suis pauvre et souffrant dès mon enfance. Le démon avait dit : J'élèverai mon trône au-dessus de astres, et le Sauveur avait dit : Je descendrai dans une crèche parmi des animaux (1).

Quelle étrange opposition de sentiments et de signes! c'est à vous, chrétiens, à délibérer à présent sur ceux que vous voulez prendre. Ecouterez-vous le démon comme Adam, et prendrez-vous pour marque de votre bonheur les plaisirs, les richesses et l'indépendance qu'il vous propose; ou bien viendrez-vous adorer votre Sauveur dans sa crèche, et vous instruire de vos obligations, comme les bergers, par ces marques douloureuses et humiliantes, auxquelles on veut que vous le reconnaissiez, et que vous vous reconnaissiez vous-mêmes : il était nécessaire que les choses se passassent ainsi, dit Cassian, non-seulement pour notre réparation, mais encore pour notre instruction; non-seulement pour opérer notre salut, mais encore pour réformer l'injustice de nos jugements.

Le démon nous avait fait croire que notre bonheur consistait dans les plaisirs, et Jésus-Christ, pour nous persuader le contraire, s'est exposé à toutes les disgrâces et à toutes les misères de la vie. Le démon nous avait fait voir les richesses comme le vrai moyen de satisfaire nos passions, et de nous rendre heureux; et Jésus-Christ, pour éloigner de nos esprits cette dangereuse prévention, a choisi la pauvreté pour son partage. Le démon nous avait fait regarder avec horreur les humiliations et les mépris; et Jésus-Christ, pour nous les faire aimer, les a embrassés dès les premiers moments de son enfance.

Après un tel exemple, ô mon Dieu, il n'y a donc point d'infirmité, de misères, de pauvreté, de persécutions, de mépris, de disgrâce que je ne souffre de bon cœur. Après un tel exemple, je ne dirai pas seulement comme Urie : *L'Arche de Dieu demeure sous des tentes, Joab, mon seigneur, couche sur la dure, et j'aurais la lâcheté d'aller me reposer, de manger et de boire tranquillement dans ma maison! c'est ce que je ne ferai jamais.* Je dirai : l'arche vivante de Dieu, l'adorable humanité de Jésus-Christ est couchée sur un peu de paille, et elle tremble de froid dans une étable; et je traiterais délicatement mon corps, et chercherais à en éloigner les moindres incommodités; c'est ce qui ne m'arrivera jamais!

(1) Quoniam primus homo sub peccato totus fuit, et divinæ imaginis characteres perdidit et principem generis genus est consecutum : necessario volens opifex deletam renovare imaginem, tota suscepta natura prioribus multo meliores characteres effinxit (*Theodor.*, *Dial.* I).

(1) Ideo universitatis creator et medicus Deus causam principiumque morborum superbiam esse cognoscens, contrariis sanare contraria procuravit, ut ea scilicet quæ per superbiam corruerant per humilitatem resurgerent; ille namque dicit : in cœlum conscendam, hic dicit : Humiliata est in terra anima mea. Ille dicit : Ero similis Altissimo; hic cum esset in forma Dei exinanivit semetipsum formam servi accipiens. Ille dicit super astra Dei exaltabo solium meum. Hic dicit, etc. (*Cassianus*, *l.* XII, *c.* 8).

Après un tel exemple, je ne dirai pas seulement comme David : *Puisque les trois plus vaillants hommes de mon armée ont exposé leur vie pour m'apporter de l'eau de la citerne de Bethléem, j'aime mieux l'offrir au Seigneur, que d'en boire;* je dirai : Puisque les biens, les plaisirs et les honneurs que j'ai jusqu'ici recherchés avec tant d'ardeur sont le prix des larmes, de la nudité, des anéantissements d'un Dieu couché dans la grotte de Bethléem, il est juste que je m'en prive et et que je les lui sacrifie.

Après un tel exemple, je ne dirai pas comme l'enfant prodigue : *Je meurs ici de faim, tandis que les serviteurs de mon père ont plus de pain qu'il ne leur en faut;* je dirai tout au contraire : Le Fils du Père éternel est dans la dernière pauvreté, et n'a pas de quoi se nourrir, pendant que je suis dans l'abondance, et que tout contribue à satisfaire mon ambition et mes plaisirs. Venez donc, pauvreté, souffrances, humiliations, nudité, disgrâces; puisque vous êtes le partage de mon Dieu, je n'aurai plus pour vous l'aversion que j'en avais, persuadé que quand je ressentirai au dedans de moi ce qu'il a ressenti en sa sainte humanité; ce sera alors qu'un ange m'annoncera qu'un Sauveur est né pour moi. Ce fut ce qu'il dit aux bergers, et c'est ce qui doit nous apprendre que si nous trouvons dans la naissance de Jésus-Christ un signe de misère et d'humiliation pour lui, nous trouvons en même temps dans ce signe le gage et l'assurance de notre salut.

DEUXIÈME POINT.

Quoi qu'en pensent les Juifs, quoi qu'en disent les marcionites et les gnostiques, jamais les souffrances et les humiliations d'un Dieu ne seront indignes de lui quand il les choisira, et qu'il les croira nécessaires pour notre réparation. Accoutumés que vous êtes, de vous faire d'agréables portraits d'une divinité toujours glorieuse, toujours impassible et indépendante, vous vous scandalisez, leur disait Tertullien, des douleurs, de la pauvreté, et des abaissements du Dieu incarné que nous adorons. Mais sachez, impies, sachez que c'est à ces marques que notre bonheur est attaché, et que dans les impénétrables secrets de Dieu il a été résolu que les souffrances et les anéantissements de son Fils seraient autant de signes, de gages et de sacrements de notre salut.

Nous lisons dans le premier livre des Rois, que Jonathas qui aimait extraordinairement David et qui ne pouvait souffrir que Saül, son père, le persécutât davantage, lui conseilla de se retirer de la cour, et qu'au cas qu'il pût moyenner sa paix auprès du roi, il l'en avertirait par trois flèches qu'il tirerait près du lieu où il lui avait dit de se cacher, avec cette différence toutefois qu'il lui marqua en ces termes : J'emmènerai avec moi un petit garçon et, près du lieu où vous serez, je tirerai trois flèches, comme si je m'exerçais à tirer au blanc. J'enverrai aussitôt cet enfant les ramasser et, si je lui dis que les flèches sont en deçà de lui, ne manquez pas de venir à moi; ce sera une marque que votre paix sera faite et que vous n'avez rien à craindre; mais si je lui dis que les flèches sont au delà de lui, retirez-vous en diligence, ce sera une marque que vos affaires sont en mauvais état, que le Seigneur veut que vous vous sauviez.

Que veux-je dire, messieurs, l'explication en paraît aisée. Le Verbe divin, fils du roi des rois, qui voulait faire notre paix avec son Père et qui ne pouvait souffrir que nous fussions plus longtemps les tristes objets de ses vengeances, est descendu du ciel en terre et s'est approché du lieu de notre exil par le mystère de sa naissance. Les trois flèches qu'il a tirées ont été les trois marques dont je viens de vous parler et que nous avons eues de sa part pour le reconnaître. Mais, si elles lui ont été si funestes, ah! qu'elles nous ont été avantageuses! A la vérité, si ces flèches avaient été au delà de lui; je veux dire, s'il n'avait pas ressenti les douleurs, la pauvreté et les humiliations de l'enfance et qu'il fût demeuré dans ce séjour de joie, d'abondance et de gloire, où le Prophète-Roi assure que les peines du péché et les fléaux d'une justice irritée ne sauraient atteindre; tout était à appréhender pour nous, parce que c'eût été un témoignage que notre paix n'était pas faite avec Dieu. Mais comme ces flèches ont été en deçà de lui, disons mieux avec un autre prophète, comme ces flèches ont été au dedans de lui : *Sagittæ Domini intra me sunt*, approche, David, avec confiance, approchez, ô hommes, du trône de sa miséricorde, n'appréhendez rien, votre paix est faite : c'est pour vous qu'un sauveur est né, vous verrez Dieu et vous serez unis à Dieu. Remarquez bien ces deux choses, puisque selon l'ingénieuse réflexion de Richard de Saint-Victor (*Part.* I, *liv.* I, *de Signo recuperandæ dignitatis, c.* 13, *et de Signo recuperandæ felicitatis, c.* 14, *de Emmanuele*), c'est dans elles que consiste toute l'économie et l'assurance de notre salut.

L'homme, dit-il, avait fait deux grandes pertes par son péché; il avait perdu son bonheur et il avait perdu sa dignité; il avait perdu son bonheur, parce qu'il était éloigné de Dieu et qu'il ne voyait plus celui dont l'amour et la possession faisaient ses délices. Il avait perdu sa dignité, parce que perdant son innocence il était déchu de tous ses avantages, devenu roturier, esclave, l'objet des disgrâces du ciel et de l'impitoyable cruauté des démons. Par ce moyen il avait besoin de deux choses pour l'assurance de son salut : il fallait qu'il s'approchât de Dieu et qu'il le vît, c'est la première; il fallait qu'il fût uni à Dieu et que Dieu demeurât en lui; c'est la seconde, et en même temps le double avantage que nous retirons de la naissance de Jésus-Christ. Le Verbe divin s'étant fait chair a habité au dedans de nous, dit saint Jean, et nous avons eu le bonheur de le voir : *Habitavit in nobis et vidimus.* Deux admirables avantages et deux grandes marques de notre réparation. La première, en ce qu'il a pris la vérité de notre chair et qu'il s'est rendu

sensible dans un corps mortel, et la seconde, en ce qu'il a paru, comme il ajoute, dans la plénitude de ses miséricordes et de ses grâces: *Plenum gratiæ et veritatis.*

Chose étrange, messieurs, l'homme criminel ne voulait pas voir Dieu et il voulait être Dieu; l'homme juste ne voulait pas être Dieu, mais il voulait voir Dieu; en voici la preuve dans l'Ecriture. D'un côté, j'y vois Adam qui écoute avec plaisir ce que le serpent avait dit à Eve, qu'ils seraient comme des dieux: *Eritis sicut dii*, et qui, cependant, n'appréhende rien davantage que de voir Dieu, puisqu'il se cache après son péché et qu'il ne peut supporter sa présence: voilà donc l'homme criminel, qui voudrait être Dieu et semblable à Dieu et qui ne voudrait pas le voir. D'un autre côté, je remarque des sentiments tout contraires dans l'homme juste. Abraham et Moïse, bien loin de vouloir être semblables à Dieu, disent qu'ils ne sont qu'un peu de cendre et de poussière; et toutefois ces deux grands hommes souhaitent ardemment de le voir: *Abraham pater vester exsultavit ut videret diem meum:* Abraham votre père a désiré de voir mon jour, disait Jésus-Christ aux Juifs; et nous remarquons dans l'Ancien Testament que l'un des grands empressements de Moïse était de voir le Seigneur et de lui parler. Voilà donc l'homme juste qui ne voudrait pas être Dieu et qui voudrait voir Dieu. Que ces désirs sont opposés! mais quelque opposés qu'ils soient, j'ose dire que ce sont des désirs que le Verbe incarné vient en partie satisfaire, tant pour la consolation des justes que pour la réconciliation des pécheurs. Justes, vous souhaitez de voir votre Dieu: approchez de l'étable de Bethléem, le voilà couché dans une crèche, il y est comme exposé à l'épreuve et au jugement de tous vos sens. Pécheurs, vous voudriez être des dieux, ou qu'un Dieu fût semblable à vous; vos vœux seront accomplis, le voilà qui s'unit à votre nature, qui la sanctifie et qui la divinise en sa personne.

Les Pères, et principalement ceux des premiers siècles, remarquent fort ingénieusement que, quoiqu'il n'y ait rien de plus difficile à concevoir que l'union de la nature divine et de l'humaine; cependant c'était à l'accomplissement de ce mystère que tendaient, non-seulement les vœux et les prières des justes; mais, en quelque manière, les extravagances des impies et les rêveries des idolâtres.

D'où pensez-vous en effet que venait cette ridicule multiplication des dieux dans le paganisme? Je sais qu'elle venait originairement de ce monstrueux orgueil du démon, lequel n'ayant pu, comme il se l'était promis, se rendre semblable au Très-Haut dans le ciel, avait voulu s'ériger sur la terre plusieurs trônes où il fût adoré et, pour me servir de l'expression de Tertullien, remplir tout le monde du mensonge de la divinité qu'il avait prise.

Mais je sais aussi qu'on peut, avec saint Irénée et saint Clément d'Alexandrie, l'attribuer à un certain instinct de la nature qui, toute corrompue qu'elle fût dans les païens, leur faisait entrevoir de loin, comme à Achab (III *Reg.*, XVIII), l'image et les traces d'un Homme-Dieu qui devait s'incarner pour les soulager dans leurs disgrâces. Ils cherchaient dès lors dans leurs fables ce qu'ils regardaient comme impossible dans la vérité; et si, par un aveuglement superstitieux, ils aimaient à se représenter des dieux corporels qui demeurassent avec eux et qui les honorassent de leur présence, c'est que les mouvements de leurs cœurs et le ressentiment de leurs misères les portaient secrètement à la recherche d'un Dieu fait homme, malgré toutes les difficultés qui se présentaient à leur esprit.

Le Fils de Dieu qui devait s'incarner était comme semé partout, dit saint Irénée (*L.* IV, *c.* 23): *Ubique seminatus*, et c'était cette plante médicinale que les hommes cherchaient pour la guérison de leurs maux; à peu près comme ces malades qui, dans les transports d'une fièvre aiguë, se figurent certains remèdes extraordinaires qui doivent les guérir et qui, dans un temps où leur imagination enflammée agit toute seule, appellent à leur secours un libérateur et un médecin sans le connaître.

Ce libérateur, ce médecin, c'est Jésus-Christ dont nous célébrons aujourd'hui la naissance; Jésus-Christ ce désiré des nations, dont Balaam, tout faux prophète qu'il fût, avait dit qu'un homme extraordinaire qui s'élèverait d'Israël, détruirait ses ennemis, apporterait la paix et le bonheur à son peuple; Jésus-Christ, ce Verbe de vie qui, d'invisible qu'il était dans le sein de son Père, s'est fait voir aux hommes, qui l'ont regardé de leurs yeux et qui ont eu l'honneur de le toucher de leurs mains, comme le disciple bien-aimé nous en assure dans la première de ses épîtres; Jésus-Christ, ce divin réparateur, qui a apparu aux hommes dans la vérité de leur nature, dit saint Augustin; parce que c'était leur nature qu'il devait délivrer et, par conséquent, que c'était elle qu'il devait prendre; Jésus-Christ, ajoute ce Père, qui, en prenant ainsi notre nature, l'a sanctifiée et ennoblie en faisant connaître aux hommes, même les plus charnels, jusqu'à quel degré de gloire il l'a élevée par son union au-dessus des autres créatures.

Rien de plus bas ni de plus misérable que l'homme séparé de Dieu; mais rien de plus glorieux ni de plus grand que l'homme uni à Dieu, non-seulement par une union d'amitié, mais par une union personnelle; union par laquelle Dieu est dans l'homme et l'homme dans Dieu, non par une confusion et un mélange de la nature divine et de l'humaine, non par une union de composé, telle qu'est celle du corps et de l'âme, non par un changement de la nature divine en l'humaine, ou de l'humaine en la divine, comme quelques hérétiques l'ont faussement cru; mais par un admirable commerce de deux natures subsistantes dans une seule personne, où ce qui est de Dieu appartient à l'homme et réciproquement ce qui est à

l'homme appartient à Dieu; union, par conséquent, qui nous est infiniment avantageuse, puisqu'il sort de l'humanité sainte à laquelle le Verbe a été hypostatiquement uni, un déluge de grâces, de bénédictions, de sainteté, de gloire, sur toute l'espèce. Et cela étant, quels sentiments d'amour et de reconnaissance ne devons-nous pas avoir pour un Dieu qui nous a comblés de tant de bienfaits? quelles louanges et quelles actions de grâces ne sommes-nous pas obligés de lui rendre? Cherchons-en l'exemple dans nos bergers, puisque, selon saint Ambroise, ils représentent aujourd'hui toute l'Eglise, et qu'on nous les propose afin que nous nous conformions à de si excellents modèles.

TROISIÈME POINT.

Je m'arrête, messieurs, à ce qu'en dit saint Luc, quand il nous apprend qu'ils s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues. Et en effet, il n'y a rien dans la pensée de saint Bernard qui nous engage plus fortement, ni plus agréablement, tout ensemble, à louer Dieu, à le bénir, à l'aimer, à le reconnaître, que sa naissance.

Dieu est grand dans le ciel, et je l'admire; Dieu est petit sur la terre, et je l'aime; il est armé de foudres dans le ciel, et je me retire; il est enveloppé de langes dans une crèche, et je m'en approche. C'est un Dieu terrible, au-dessus de tous les dieux dans le ciel, et il m'effraye; c'est un enfant couché dans une étable, et il m'attendrit. Les miracles de sa sagesse me ravissent, ceux de sa providence me charment, ceux de sa puissance m'étonnent, ceux de sa colère me troublent; mais, ceux de sa bonté, de sa miséricorde, de ses condescendances, de sa charité, ne m'inspirent que de l'amour et de la tendresse.

Tels furent les sentiments que nos bergers conçurent. Ils veillaient, dit saint Ambroise, quand l'ange leur apparut; car ce n'est qu'à des personnes qui veillent et qui attendent avec une sollicitude chrétienne, les miséricordes du Seigneur, que l'on dit : Un sauveur vous est né. Ils furent troublés et effrayés de cette nouvelle; car quel plus juste sujet d'admiration et de trouble, que d'apprendre qu'un Dieu souffre en se faisant enfant, qu'un Dieu s'appauvrit en ne se couvrant que de haillons, qu'un Dieu s'anéantit en venant au monde parmi des animaux dans une étable? Cependant, l'ange leur dit que la nouvelle qu'il venait leur apporter, serait le sujet d'une grande joie à tout le peuple : car quel plus juste sujet de réjouissance que de voir la nature humaine sanctifiée et ennoblie dans la personne d'un Dieu, le règne du péché détruit, une gloire infinie procurée au Seigneur, et une solide paix accordée aux hommes de bonne volonté?

Mais ils s'en retournèrent avec des louanges et des bénédictions à la bouche, avec des sentiments d'amour et de reconnaissance dans le cœur; et comme ils avaient été frappés d'une sainte horreur en entrant dans l'étable où ils avaient rendu leurs hommages au Verbe incarné, ils n'en sortirent qu'avec des mouvements de charité et de tendresse, ne s'entretenant que des miséricordes du Seigneur, durant ce petit trajet qu'il y avait de la grotte de Bethléem au lieu où ils gardaient leurs troupeaux.

Or, voilà les dispositions dans lesquelles je veux que vous soyez pour célébrer dignement la naissance de votre Dieu, et dans lesquelles étaient les fidèles du temps de saint Bernard, selon le beau témoignage qu'il nous en rend.

J'ai vu, dit-il, dans nos églises, des vieillards courbés sous le poids de leurs années, assister la veille de Noël aux matines, et au reste de l'office, avec autant de vigueur et de gaieté que s'ils avaient été dans la fleur de leur jeunesse; et j'y ai vu aussi des jeunes gens avec un air aussi recueilli, aussi grave, aussi sérieux, aussi modeste, que s'ils avaient été dans un âge fort avancé. Nos temples ne retentissaient que des louanges de Dieu, on n'entendait que des cantiques spirituels qu'on se renvoyait tour à tour, et l'on eût dit que les fidèles, piqués d'une sainte émulation, disputaient entre eux à qui rendrait plus de gloire au Seigneur, par une plus grande attention aux sacrés mystères, par une plus fervente dévotion dans le cœur, par une piété plus empressée et plus exemplaire. Les prêtres, après avoir chanté les louanges de Dieu, montaient à l'autel pour y sacrifier le corps et le sang de leur rédempteur, et les assistants, tantôt fléchissaient les genoux, et se prosternaient contre terre pour l'adorer, tantôt levaient leurs mains et leurs yeux vers le ciel pour en faire descendre les grâces; et ce qui me charmait encore davantage, dit saint Bernard, était de voir des enfants qui, après s'être dérobé le temps de leur sommeil pour venir de bonne heure à l'église, élevaient leurs petites voix pour bénir celui qui s'était fait enfant comme eux.

Les temps sont aujourd'hui bien changés; les jeunes gens sont venus cette nuit dans nos églises, mais ils y sont venus avec autant de pesanteur et d'assoupissement que s'ils étaient sur le retour de l'âge. Les vieillards y sont venus, mais avec un esprit aussi dissipé, avec des passions aussi immortifiées, et une imagination aussi remplie de bagatelles que si c'étaient des jeunes gens. Les filles y sont venues, mais ç'a été peut-être pour entraîner après elle les adorateurs insensés dont elles sont les idoles; et si les femmes y sont venues, ç'a été sans recueillement, sans modestie, sans provision de vertus, comme ces vierges folles qui attendaient l'époux; ç'a été souvent pour se faire distinguer des autres, par leur ridicule vanité, élevant leurs scandaleuses parures sur un front peut-être chargé de rides.

Ces fidèles, dont je parle, se représentaient sans doute l'obligation qu'ils avaient d'imiter les bergers, et leur foi leur faisant entrevoir leur Sauveur dans sa crèche, ils se sentaient animés à adorer avec eux ce divin enfant, à se prosterner aux pieds de sa majesté voilée, à prendre part à ses humiliations, à sa pauvreté, à ses souffrances.

Convaincus de cet important devoir, ils ne sortaient de l'église que pour passer dans leurs maisons le reste de la nuit en prières, ou pour réparer par un court sommeil des forces que de longues veilles avaient épuisées; bien différents de ces faux chrétiens de nos jours, qui n'en sortent, ce semble, que pour se rendre aux assignations de débauches qu'ils se sont données, comme s'ils voulaient se dédommager par une scandaleuse intempérance, de l'incommodité du jeûne précédent, sacrifier à leur ventre, après avoir assisté au sacrifice d'un Dieu pénitent, se moquer de sa faim par leur gourmandise, et renouveler l'horrible impiété de cet empereur, qui mit la statue d'Adonis sur l'étable de Bethléem, et l'idole de l'impudicité dans un lieu consacré par la pureté, les douleurs et les cris du Sauveur.

Voilà ce qu'ont fait vos pères qui n'avaient pas vos vices, et dont vous n'avez pas les vertus. Cependant, l'Eglise ne change jamais d'esprit, et, soit que vous fassiez un bon ou un mauvais usage de la naissance de Jésus-Christ, elle nous dira toujours que c'est pour nous que ce petit enfant est né, que c'est à vous que ce petit enfant est donné: *Parvulus natus est nobis, parvulus datus est nobis.*

Mais, s'il nous est donné, qu'en ferons-nous, chrétiens, et le voyant si pauvre, si humilié dans sa crèche, où le mettrons-nous? Madeleine le cherchait après sa mort, elle se plaignait qu'on l'avait enlevé, qu'elle ne savait où on l'avait mis, et que si elle avait le bonheur de le trouver, elle l'emporterait sur ses épaules.

Notre sort est aujourd'hui bien différent de celui de cette fidèle amante: nous n'avons pas la peine de chercher notre bien-aimé, le voilà couché dans une crèche; ni celle de le porter, ce n'est qu'un petit enfant; mais où le mettrons-nous? Sera-ce entre tes bras, ingrate Synagogue? mais tu l'as chassé, et ayant pris en vain le nom de mère, tu n'en eus jamais les tendresses. Sera-ce entre vos mains, pharisiens et docteurs de la loi, je veux dire, sera-ce à vous, esprits forts et orgueilleux du siècle, que nous le donnerons? mais vous vous moquerez de ses humiliations et de sa pauvreté. Te l'abandonnerons-nous, Hérode? perfide, faux politique, pécheur endurci; mais tu ne le chercheras qu'à dessein de le faire mourir.

Il faut néanmoins le tirer de sa crèche; mais encore un coup, où le mettrons-nous, puisque c'est pour nous qu'il est né, puisque c'est pour nous qu'il est donné? Ne balançons pas davantage: mettons-le où l'on met un enfant que l'on voit souffrir, et que l'on aime. Serrons-le amoureusement sur notre sein, et donnons-lui toutes les marques de compassion et de tendresse qu'il attend de notre reconnaissance. Mettons-le, cet aimable enfant, où l'épouse voulait mettre son bien-aimé, quand elle disait qu'elle le prendrait comme un bouquet de myrrhe qui demeurerait toujours au milieu de son sein. *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi inter ubera mea commorabitur* (*Cantic.*). Un peu de réflexion, je vous prie, sur ces paroles.

L'épouse ne dit pas qu'elle regardera son bien-aimé comme un bouquet d'agréables fleurs qui la charmeront par leur beauté, et la récréeront par la suavité de leurs odeurs: c'est ce que font ces âmes sensuelles, qui aiment à voir Jésus-Christ annoncé par les anges, adoré par les rois, et qui se scandalisent de sa pauvreté, de son humilité, de ses souffrances. Elle le regarde comme un bouquet de myrrhe, je veux dire comme un enfant de douleur, comme un Dieu sacrifié à toutes les disgrâces de la vie.

Cette épouse ne dit pas qu'elle mettra ce bouquet de myrrhe dans sa chambre, ou qu'elle le tiendra à sa main; c'est ce que font ces faux dévots qui s'imaginent avoir célébré dignement la naissance de Jésus-Christ, quand ils ont fait quelques courtes réflexions sur ce mystère, et qu'après avoir prêté à ce Dieu incarné une compassion qui ne leur coûte rien, ils reprennent le cours de leurs divertissements et de leurs plaisirs. Elle dit qu'elle le mettra dans son sein, c'est-à-dire, comme l'explique saint Grégoire de Nysse, qu'elle le cachera dans son cœur; en sorte que comme le cœur communique par les artères à tout le corps, la chaleur naturelle dont il est le principe, elle fera de Jésus-Christ l'objet de son amour, qui de ce lieu où elle l'aura mis, répandra sur elle une chaleur vivifiante, et les grâces nécessaires pour l'adorer et le servir (1).

Cette épouse, enfin, ne dit pas qu'elle retirera de son sein ce bouquet de myrrhe, comme l'on ôte de dessus soi des fleurs qui se flétrissent: c'est ce que font ces chrétiens inconstants qui, rebutés par une longue pratique des vertus austères, voient leur première ferveur se ralentir, et leurs bonnes œuvres se dissiper; elle proteste qu'il y demeurera toujours, qu'elle se fera de ce bouquet amer un ornement perpétuel, qu'elle s'appliquera à imiter toujours les douleurs et les humiliations de son bien-aimé, jusqu'à ce que cette belle fleur de la racine de Jessé soit un jour sa couronne dans la gloire. *Amen.*

DISCOURS II,

SUR LE MYSTÈRE DE LA CIRCONCISION.

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.

Le huitième jour auquel l'enfant devait être circoncis étant arrivé, on lui donna le nom de Jésus (*S. Luc*, II).

Quand nous faisons réflexion sur le soin que prend saint Luc, de nous marquer précisément le jour de la circoncision de Jésus-Christ, qui de nous ne croirait que c'est ici l'accomplissement d'un devoir essentiel, et

(1) Illic dicit sponsa se habere fasciculum ubi bonum tamquam thesaurus reconditur: sed et cor dicunt esse quemdam fontem nobis innati caloris a quo per arterias in universum corpus distribuitur per quem fiunt calida et vitalia membra corporis, ut quæ foventur ab igne cordis. Quæ igitur sucepit bonum Christi odorem et cor ipsius fecit fasciculum myrrhæ se ita comparat, ut omnia sigillatim vitæ studia tamquam alieni corporis membra ferveant spiritu qui ex corde permeat, nullo membro corporis refrigerante dilectionem in Deum. (*Nyssenus*, *hom.* 3, *in Cantica.*)

un effet de l'obéissance d'une mère qui, ayant mis comme les autres femmes, son enfant au monde, compte exactement les jours, parce qu'elle se croit obligée de le circoncire au huitième ? Et d'un autre côté, quand nous considérons que l'Église expose à ses enfants, dès le premier jour de l'année, ce triste et surprenant spectacle; qui de nous ne la prendrait pour une épouse et une mère de sang, qui se plaît à le répandre, pour consacrer nos années par ce douloureux appareil ?

Mais que toutes ces conjectures sont faibles, et que ces fausses images disparaissent bientôt, quand avec les yeux de la foi on voit au travers des voiles qui couvrent ce mystère, la divinité de l'enfant que l'on circoncit, et l'intérêt qu'a l'Église de commencer son année par cette sainte cérémonie, qu'elle regarde non-seulement comme un préjugé de son bonheur, mais encore comme la première et la plus importante règle de ses devoirs !

Comme la circoncision spirituelle, qui devait succéder à la Judaïque, était inconnue à la plupart des hommes, odieuse et insupportable presque à tout le reste, Jésus-Christ, disent les Pères, a voulu souffrir l'une sans qu'il y fût obligé, afin de la finir et de nous marquer l'autre qu'il voulait établir sur ses ruines : et comme l'Eglise est animée de son esprit, elle vient aujourd'hui recueillir avec respect les premières gouttes de son sang, afin de le répandre par une invisible aspersion, jusque dans le fond de nos âmes; et nous faire connaître l'indispensable obligation dans laquelle nous sommes, de nous circoncire à l'imitation, et sur le modèle de son époux.

C'est de cette importante vérité qu'il faut que je vous entretienne aujourd'hui, et que j'en prenne les devoirs et les règles dans le fond même du mystère que vous célébrez; vérité essentielle à votre salut, et qui renferme toutes les autres ; vérité par conséquent qui demande une plus grande application de votre part, et de mon côté une plus abondante effusion de lumières que je vais chercher dans leur source, en prenant Marie pour mon avocate auprès de son Fils, et lui disant avec respect : *Ave*, *Maria*.

La circoncision judaïque avait trois avantages, mais elle avait aussi en même temps trois fâcheuses qualités. Elle était nécessaire aux Juifs, parce qu'elle venait de Dieu qui leur en avait imposé l'obligation; elle leur était honorable, parce qu'elle était la marque de l'alliance qu'il avait contractée avec eux; et elle leur était utile, parce qu'elle était le gage de sa protection et de son amitié : car ce fut de la sorte qu'il en parla à Abraham, lorsqu'il lui commanda de circoncire Ismaël avec tous ses serviteurs et ses esclaves.

Nonobstant ces trois choses, elle avait trois désavantageuses qualités. Elle était passagère et temporelle, elle était humiliante et honteuse, elle était douloureuse et sanglante: en un mot elle devait finir, elle supposait le péché, et elle faisait ressentir de grandes douleurs à ceux qui la souffraient.

Bien loin que cette circoncision procurât à Jésus-Christ aucun de ces avantages qu'elle avait, elle ne pouvait lui être qu'un sujet d'humiliation et de peine. Non-seulement elle devait finir dès qu'il l'aurait soufferte; mais elle lui était infiniment plus honteuse et plus douloureuse qu'aux autres, soit parce qu'étant Dieu, elle ne pouvait être à son égard la marque d'une nouvelle alliance avec son Père, soit parce qu'elle le mettait au rang des pécheurs, dont il était essentiellement séparé; soit parce que son corps ayant été par l'opération du Saint-Esprit formé du plus pur sang d'une Vierge, et par cette raison étant plus délicat et plus sensible que celui des autres enfants, le couteau de la circoncision lui faisait de plus sanglantes plaies.

D'où vient donc, me demandez-vous, qu'il a voulu s'y assujettir ? Je vous l'ai déjà dit en passant, et je le répète : ç'a été afin de l'abroger et de substituer à sa place une circoncision nouvelle, dont il nous découvrît les obligations, dont il nous marquât les règles, et dont il levât tous les obstacles; je m'explique.

Cette circoncision spirituelle dont je viens de parler, et qui, comme vous le verrez dans la suite, n'est autre que la mortification chrétienne, et le retranchement de tout ce qui appartient au vieil homme, rencontre encore aujourd'hui trois grands ennemis dans le christianisme, je veux dire l'ignorance, la délicatesse, l'orgueil. L'ignorance la cache, la délicatesse l'éloigne, l'orgueil l'anéantit. L'ignorance nous la fait voir hors de nous; la délicatesse au-dessus de nous, et l'orgueil au-dessous de nous; c'est pourquoi, comme il était important que nous la connussions, et que nous apprissions à nous mortifier et à nous circoncire : qu'a fait Jésus-Christ? abrogeant une cérémonie pour imposer un précepte, il s'est soumis à la circoncision judaïque, afin d'établir une circoncision nouvelle qu'il nous a fait connaître au travers des nuages de notre ignorance, et à laquelle il nous a assujettis nonobstant toutes les contradictions de notre délicatesse et de notre orgueil.

En effet, se mortifier et se circoncire, ce n'est plus une obligation qui doive nous être inconnue depuis que Jésus-Christ nous en a expliqué les devoirs. Se mortifier et se circoncire, ce n'est plus une obligation contre laquelle notre délicatesse doive se soulever depuis que Jésus-Christ en a souffert toutes les rigueurs. Se mortifier et se circoncire, ce n'est plus une obligation que notre orgueil puisse légitimement rejeter depuis que Jésus-Christ en a essuyé toute la honte. Voilà mon dessein ; et, si vous ne le comprenez pas encore assez, je vais m'expliquer en d'autres termes.

Je dis que si Jésus-Christ s'est soumis à la circoncision judaïque qui lui était inutile, ç'a été pour nous assujettir à une circoncision spirituelle que notre ignorance nous cache, et

qui cependant nous est absolument nécessaire. Je dis que si Jésus-Christ s'est soumis à cette circoncision douloureuse et sanglante, ç'a été pour nous assujettir à cette circoncision spirituelle, malgré notre délicatesse, et l'attachement que nous avons au plaisir. Je dis enfin que si Jésus-Christ s'est soumis à cette circoncision humiliante et honteuse, ç'a été pour nous assujettir à cette circoncision spirituelle, malgré les obstacles que forment sur ce sujet notre indépendance et notre orgueil; c'est tout mon dessein.

PREMIER POINT.

Entre les devoirs que le christianisme nous impose, il n'y en a presque point qu'il nous soit permis d'ignorer; soit, parce qu'étant tous en leur manière des moyens propres pour nous conduire avec plus de facilité ou avec plus de sûreté à notre dernière fin, nous sommes obligés de nous en instruire, soit parce que la sainteté et l'étendue de la religion que nous professons, les rendent tous grands en eux-mêmes, quelque petits qu'ils nous paraissent.

L'obligation de connaître certains devoirs généraux sur lesquels roulent, pour ainsi dire, tous les autres est encore plus grande: rien, dans la pensée de saint Bernard, et de Richard de Saint-Victor, n'étant plus dangereux que de vouloir les ignorer, pour se faire de là un prétexte de relâchement et de dispense. Ce sont, dans la morale, des maximes primitives et essentielles à la réformation des mœurs, semblables à ces premiers articles de notre foi, qu'il n'est permis à aucun fidèle d'ignorer, et sans la connaissance desquels il ne pourrait jamais être sauvé.

Telle est la circoncision spirituelle que Jésus-Christ est venu établir en se soumettant à la judaïque: circoncision autrefois pratiquée selon la lettre qui tue, et aujourd'hui accomplie par l'esprit qui vivifie: circoncision que Moïse et les Patriarches antérieurs avaient établie par un ordre exprès de Dieu, et que le Fils de Dieu, maître de Moïse et des Patriarches, est venu expliquer et consacrer par la doctrine et ses exemples: circoncision enfin qui renferme nos plus grandes obligations, et de laquelle, si l'on en considère bien la nature et l'étendue, dépendent tous nos autres devoirs.

Car, qu'est-ce que j'entends par cette circoncision, et qu'est-ce que j'appelle se circoncire? Se circoncire, dit saint Cyprien (*De Ratione circumcisionis*), c'est s'armer du glaive tranchant de la sainte sévérité de l'Evangile pour faire quelquefois par des austérités sensibles sur sa chair, mais toujours par des impressions invisibles sur son âme, ce que faisait le couteau de la circoncision sur une partie du corps humain, qui, ayant été d'abord le canal du péché, devait être la victime du sacrifice: *Circumcidens illud seminarium membrum.*

Se circoncire, c'est, dit saint Augustin (*Serm.* 250, *de Tempore*), dompter les mouvements déréglés de la chair, combattre sans cesse contre soi-même, retrancher insensiblement à la cupidité ce qu'elle a de plus animé et de plus vif; mettre une espèce de divorce entre soi et ses sens, et faire comme Joseph qui, pour se défendre des sollicitations criminelles d'une femme impudique, remporta avec soi son cœur, et ne lui laissa que son manteau.

Se circoncire, c'est, dit saint Prosper (*L.* II *de Vita contemplat.*, *cap.* 21), séparer la jouissance d'avec l'usage, l'attachement d'avec la possession, mettre les biens du monde à part et son cœur à part, sans que l'un et l'autre se touchent; vivre comme un voyageur ou comme un mort; toujours humble dans ses grandeurs, toujours modéré dans ses divertissements, toujours mortifié dans ses joies, toujours pénitent dans ses plaisirs, toujours pauvre, et comme manquant de tout dans ses richesses.

Se circoncire, c'est, dans la doctrine de saint Paul, être dans le monde sans avoir l'esprit du monde; réduire en servitude son corps rebelle, et porter sur sa chair pécheresse les stigmates du Sauveur; c'est, selon Jésus-Christ même, se charger du fardeau de sa croix, et renoncer à ce que l'on possède pour pouvoir devenir son disciple.

Voilà ce que j'appelle se circoncire; et il n'en faut pas davantage pour vous faire avouer d'abord que c'est là l'un des devoirs les plus inconnus du christianisme, et sur lequel on fait moins de réflexion. Les Juifs grossiers, qui ne s'attachaient qu'à la lettre, l'ignoraient; et, ce qu'il y a encore de plus étrange, c'est que la plupart des chrétiens se mettent peu en peine de s'en faire instruire: les uns demeurant dans une ignorance volontaire sur la discussion de ce devoir, les autres ne le regardant que comme un conseil qu'on n'est obligé d'embrasser que pour arriver à la plus haute perfection: erreur fatale! qui anéantit l'esprit du christianisme, par laquelle on croit pouvoir conserver la qualité de chrétien, et cependant s'abandonner à ses plaisirs et au torrent de ses passions; erreur, par conséquent, que Jésus-Christ devait détruire comme étant la source de tous les désordres qui arrivent aujourd'hui dans le monde.

Il l'a fait, messieurs, et ç'a été lorsqu'il s'est soumis à la circoncision judaïque; circoncision qui lui était inutile par rapport à sa personne, mais qui lui a paru nécessaire par rapport à sa mission et au dessein qu'il avait d'établir cette circoncision spirituelle, jusqu'alors inconnue et méprisée; puisque nous pouvons dire, avec saint Bernard, que c'était dès ce temps qu'il gravait sur ses petits membres cette loi de martyre, à laquelle il était venu nous assujettir: *Jam ex tunc in teneris membris legem martyrii præfigebat;* faisant par là deux choses: honorant, d'un côté, par sa propre soumission la loi de la circoncision judaïque que son Père avait donnée à Abraham; et abrogeant, d'un autre côté, cette même loi qui devait finir en sa personne et être le commencement d'une nouvelle.

Quand un grand seigneur meurt sans enfants, et qu'il est le dernier de la maison, on

met près de son corps les armes de sa famille, pour faire, à la vérité, honneur à ceux dont il est descendu, mais aussi pour témoigner qu'il est le dernier de sa race, qui se trouve éteinte en sa personne.

L'on dirait qu'il se passe aujourd'hui quelque chose de semblable. Jésus-Christ est le dernier des enfants d'Abraham, il faut donc qu'il ensevelisse la Synagogue avec honneur, et qu'il porte sur son petit corps circoncis ces armes et ces marques de mort. Mais Jésus-Christ est le père et le législateur d'un peuple nouveau, il faut donc qu'il établisse une loi nouvelle, et qu'il en signe les articles de son propre sang. Or, cette loi nouvelle est, dit saint Bernard, une loi de mortification, de renonciation, de séparation, de crucifiement de ses passions, de martyre; une loi qui, étant essentielle à notre salut, a dû être établie par un Dieu qui, se soumettant volontairement à une autre loi qui lui était inutile, nous a fait connaître l'indispensable obligation dans laquelle nous sommes, de nous assujettir à celle-ci; car voilà, selon les Pères, l'esprit de ce mystère et la conséquence que nous en devons tirer.

J'y remarque deux choses : du sang répandu et un nom donné; du sang répandu par l'incision qu'un couteau de pierre a faite sur le corps d'un enfant; et le nom de Jésus, que la sainte Vierge lui a imposé dans le temps qu'elle l'a circoncis. Or, ces deux choses sont autant de preuves invincibles de l'obligation que nous avons de nous mortifier et de nous circoncire; voici comment : c'est qu'un Homme-Dieu, s'étant soumis à une loi temporelle et inutile pour nous racheter, et ayant fait au delà de ce qu'il devait faire pour notre salut, nous devons, à plus forte raison, nous soumettre à ce que nous sommes obligés de faire pour y travailler avec lui : c'est qu'un Homme-Dieu, n'ayant voulu être appelé Jésus que lorsqu'il a souffert la circoncision, nous ne pouvons être appelés chrétiens ni soutenir le poids de ce grand nom, qu'en tant que nous sommes mortifiés et circoncis : deux solides raisons que j'ai tirées des Pères, et qui doivent nous convaincre de l'indispensable nécessité de la circoncision spirituelle et de la mortification chrétienne; je ne veux qu'un peu de religion et de bon sens pour vous faire convenir de la première.

Il est certain, selon tous les principes de la théologie, que Dieu pouvait nous racheter par toute autre voie que par celle de son sang; qu'une seule larme, qu'une seule parole, qu'un simple mouvement de son cœur, que sa seule volonté suffisaient pour opérer notre rédemption. D'où vient donc qu'il a choisi un tel moyen? c'est parce qu'il avait été conclu dans les immuables décrets de l'adorable Trinité, qu'il nous sauverait par ses souffrances; c'est parce que la justice divine, pour être apaisée, demandait une aussi rigoureuse satisfaction; c'est parce que l'image du Créateur, effacée dans la créature par son péché, ne pouvait y être regravée, dit saint Paulin, que par de douloureuses incisions faites sur le corps de celui qui n'avait point commis de péché; enfin parce que notre rédemption était attachée à ce prix, et que, sans une effusion de sang, il n'y avait point de rémission à espérer : et c'est dans cette vue qu'il commence à le répandre aujourd'hui, et qu'il en offre les prémices à son Père.

Or, si cela est ainsi, je veux dire, si un Homme-Dieu, qui a la sainteté et l'innocence en propriété, s'est proposé avec joie un tel moyen qu'il a cru nécessaire pour notre salut, serait-il raisonnable que nous en cherchassions un autre pour nous sauver, nous qui ne sommes que corruption et que péché? Si un Homme-Dieu, pour s'être rendu notre caution, a dû être circoncis et porter la peine des coupables sur sa chair innocente; des coupables croiraient-ils pouvoir porter sur une chair pécheresse les marques du plaisir et les avantages de l'innocence? Si un Homme-Dieu a voulu faire de son sang, comme dit l'Apôtre, un lien et un ciment de paix, pour nous unir à son Père, serait-il croyable que nous pussions nous en rapprocher par l'attachement au plaisir qui nous en a séparés? et, après que le Père éternel a prononcé un arrêt de séparation et de mort contre celui qui ne serait pas circoncis, serons-nous en droit d'éluder cette menace, sous prétexte que cette ancienne circoncision ne subsiste plus, et que son Fils nous en a délivrés en la souffrant?

Il est vrai, dit saint Bernard, qu'il a fait pour nous sauver ce qu'il y avait de surabondant; mais il est vrai aussi qu'il nous a laissé quelque chose à faire. Il est vrai qu'il a suppléé à ce qu'il y avait de plus grand, et qu'il ne nous a assujettis qu'à de très-petits devoirs; mais il est vrai aussi que quelque petits que soient ces devoirs qu'il nous a laissés, il veut que nous les remplissions sans nous faire de son assujettissement à la loi de la circoncision, un prétexte pour nous dispenser de la nôtre (1). Il veut que, comme dans le sacrifice qu'on faisait autrefois de deux passereaux, l'un était immolé et l'autre trempé dans le sang du premier, nous .assions sur nous une aspersion de cet adorable sang qu'il verse aujourd'hui pour nos péchés, et qui, selon les Pères, est comme un essai, une prophétie, une image anticipée de sa mort.

Depuis qu'il a versé ce sang pour nous, il n'y a plus d'autre victime à chercher que nos corps et nos cœurs, qui en doivent être arrosés, dit saint Bernard : *Jam non relinquitur pro peccatis hostia*. S'il a abrogé une cérémonie grossière, il en a institué une toute spirituelle : sans nous délivrer de nos obligations, il s'est contenté de les changer; et étant venu, non pour détruire la loi, mais pour la perfectionner, il a donné plus d'au-

(1) Quod in nobis majus est ipse supplex, modicum tamen illud quodcumque nostrum est non patitur reservari... propriam bajulare crucem, propria mortificare membra et proprium immolare hostem necesse est (*D. Bern.*, *de Diversis, serm* 28, *in hæc verba Apost.*. Voluntarie peccantibus post acceptam notitiam veritatis, jam non relinquitur pro peccatis hostia).

torité et d'étendue à la circoncision chrétienne, lorsqu'il a fait cesser la judaïque. Autrefois on se contentait de faire quelques incisions sur la chair d'un enfant, et aujourd'hui l'on va jusqu'au cœur, jusqu'au retranchement des passions, et de tout ce qui appartient au vieil homme, dit saint Paulin. Autrefois on se contentait de dire aux Juifs : Vous ne tuerez pas ; et aujourd'hui on dit aux chrétiens : Vous ne vous fâcherez pas contre votre frère. Autrefois on défendait l'adultère, et aujourd'hui l'on défend ces regards curieux et volages, qui sont comme les premières semences de l'impureté. Autrefois on se contentait de couper, avec le couteau de la circoncision, les branches du péché, et aujourd'hui on en arrache les racines avec celui de la foi et de la mortification chrétienne (1).

Arrêtons ici pour quelques moments, et faisons sur une obligation, si méconnue ou si méprisée dans notre siècle, la réflexion que faisait le même saint Paulin, en considérant avec lui, de combien de degrés nous sommes éloignés de notre devoir, je ne dis pas pour conduire à une haute perfection l'ouvrage de notre salut, mais simplement pour le commencer ; je ne dis pas pour aller au delà de la carrière, par la pratique des conseils évangéliques, mais pour y entrer, et demeurer dans les bornes de notre vocation.

Toutes les lois, toutes les actions, tous les exemples de Jésus-Christ, ne vont qu'au retranchement des passions, qu'à une entière renonciation aux œuvres du péché et à l'esprit du vieil homme ; et, par un ordre renversé, comme si le monde ne s'était appliqué qu'à combattre les lois de Jésus-Christ par les siennes, toutes ces maximes ne tendent qu'à irriter et enflammer les passions; qu'à augmenter et perpétuer le règne du péché. Jésus-Christ, sacrifié sous le couteau de Moïse par un excès d'obéissance, nous apprend dans sa circoncision celle que nous devons faire de nos cœurs et de nos sens : et il semble que nous ne travaillions qu'à renverser ce mystère par un scandaleux excès en toutes choses, par de monstrueuses superfluités, par une surabondance de désobéissance et de révolte.

Bien loin de nous priver de quelque plaisir par vertu, nous allons presque toujours à de criminels excès. Ce n'est pas assez à cet homme de jouer, il faut qu'il joue de grosses sommes, et qu'aux dépens de son repos, de sa famille, de sa conscience, il se fasse une vicieuse habitude de ce qui ne devrait lui tenir lieu que d'un divertissement honnête. Ce n'est pas assez à cette femme d'être à la mode comme les autres, elle veut aller au delà de son état, et souvent de sa bourse ; ce qu'il y a de plus riche et de plus magnifique est pour elle ; et bien loin de retrancher quelque chose pour les pauvres, elle ne se pare souvent que de leurs dépouilles. Ce n'est pas assez à cet homme de plaisir de se nourrir selon sa condition et son bien, au lieu d'honorer par sa mortification celle de Jésus-Christ, ou de se réduire à une honnête dépense pour sa table, il ne veut que des mets rares et en abondance ; il faut que les saisons se dérèglent pour lui, que les fruits précipitent leur maturité, que l'air, les forêts, les rivières soient comme les esclaves de sa gourmandise. Il sait, dit saint Jérôme, au goût du gibier le lieu d'où il vient; les noms et les endroits des vins les plus exquis; les différentes espèces des oiseaux et des poissons; et, s'il s'en prive quelquefois, ce n'est que pour les trouver plus agréables dans la suite; tempérant par un principe même d'intempérance; ne s'éloignant que par une sobriété forcée des compagnons ou des victimes de ses débauches, et ne se condamnant à une diète de quelques jours, que pour manger par après avec plus d'appétit et de délices.

Or, je vous le demande, est-ce là se circoncire à l'exemple de Jésus-Christ, et porter sur sa chair pécheresse la peine du péché qu'il a portée sur son corps innocent? est-ce là s'armer contre sa concupiscence, comme l'on se mettrait en garde contre son plus dangereux ennemi, retrancher à ses passions, tantôt ce qu'elles ont d'agréable et d'engageant, tantôt ce qu'elles ont de violent et d'impétueux, ne leur laisser plus faire contre l'esprit que des efforts languissants et inutiles, comme ces sujets rebelles qui, assujettis à une dure, mais juste domination, apprennent à corriger par raison et par politique ces séditieux mouvements qui leur ont attiré leurs disgrâces? Encore un coup, vivre de la sorte, est-ce se circoncire à l'exemple de Jésus-Christ? est-ce marcher sur les traces de ce Dieu mortifié, le suivre à la piste de son sang, et faire pour soi, par nécessité, ce qu'il a fait par un excès d'obéissance et une surabondante charité qu'il a eue pour nous? Au contraire, ne reconnaît-on pas en tout cela une monstrueuse opposition au mystère de ce Dieu circoncis, et y a-t-il, dès les premiers jours de sa vie, quelque adoucissement qui puisse faire l'apologie de cette longue immortification de la nôtre? Cependant, oserai-je le dire, nous ne laissons pas de nous flatter d'être chrétiens, et de porter, avec une je ne sais quelle orgueilleuse confiance, sur des membres délicats, un nom qui n'appartient qu'à des gens mortifiés et circoncis.

L'Homme-Dieu n'a voulu recevoir le sien, et c'est ici ma seconde considération, et n'a été appelé Jésus qu'au jour et durant la cérémonie de sa circoncision, pourquoi? non-seulement parce qu'on n'avait coutume de donner des noms aux enfants hébreux, que lorsqu'on les circoncisait; mais principalement, parce qu'encore, bien que dès sa naissance il fût notre Jésus, c'est-à-dire notre Sauveur, il a cru ne devoir porter ce nom qu'au jour qu'il allait répandre pour nous un sang qui était le sacrement de no-

(1) Lex dicit, non occides, at ipse, non irasceris sine causa fratri tuo. Lex adulterium interdicit; at ipsa veritas curiosum in feminas damnat aspectum. Lex ramos peccati præcidit, etc.

tre réparation, afin de nous apprendre que nous ne pouvons porter dignement le nom de chrétiens, qui est un nom de personnes sauvées et rachetées, qu'en tant que nous unissons notre circoncision à la sienne, et que nous nous engageons à nous mortifier pour remplir les devoirs d'un si honorable, mais d'un si onéreux titre. Application, je vous prie, à un beau principe de Guillaume de Paris, qui va vous convaincre de cette vérité.

La circoncision, dit ce grand homme, effaçait dans l'ancienne loi le péché originel que le baptême efface aujourd'hui dans la nouvelle ; mais comment ? elle l'effaçait, non-seulement par la vertu qui lui était propre, et par l'obéissance et la foi des parents qui en étaient les ministres, mais encore par un certain pacte tacite que faisaient ceux qui la recevaient, de confirmer par l'accomplissement des commandements de Dieu, l'alliance qu'ils contractaient avec lui dans cette cérémonie. Par là, dit Guillaume de Paris, on s'obligeait à adorer Dieu, et à le servir en qualité de son peuple et de sa nation choisie ; par là, on voulait se distinguer, en s'engageant à un culte particulier, des nations incirconcises, à l'idolâtrie et aux fausses superstitions desquelles on renonçait; et c'est dans cette vue que saint Paul a dit, que tout homme qui se faisait circoncire était obligé de garder toute la loi.

Cependant, comme il n'y avait qu'une très-petite partie du monde où la circoncision fût en usage, et que Dieu voulait répandre la grâce du salut par toute la terre ; comme d'ailleurs ce n'était qu'une cérémonie temporelle et figurative qui devait faire place au premier de nos sacrements : il a fallu opposer à un mal aussi général qu'est le péché originel, un remède commun; et ce remède n'est autre que le baptême. Car voilà, ô mon Dieu! les infinies obligations que nous avons à votre miséricorde : la circoncision judaïque est detruite, et le baptême est institué, nos anciens noms sont changés comme ceux d'Abram et de Saraï, pour en recevoir de nouveaux ; le sacrement de notre régénération est annoncé par tout le monde, tiré des ombres et des figures qui le cachaient.

Mais ce n'est pas assez; comme le baptême qui efface le péché originel n'étouffe pas les suites du péché, et que sa vertu, quelque grande qu'elle soit, ne s'étend pas jusque-là; nous avons eu besoin, dit Guillaume de Paris, d'un second remède qui conservât en nous la grâce de notre innocence, qui nous maintînt dans la qualité de chrétiens et d'enfants de Dieu, que nous avons reçue dans le baptême. Or, ce remède, c'est la circoncision spirituelle et la mortification chrétienne, circoncision, mortification, enveloppées dans cette promesse que nous avons faite, par une bouche et une volonté étrangère, de renoncer à toutes les erreurs, à toutes les pompes, à toutes les idolâtries de Satan et du monde; circoncision par conséquent à laquelle nous devons nous assujettir volontairement dans la suite, en nous éloignant de tout ce qui peut nous détourner de Dieu, et en acquérant par des vertus austères, de quoi pouvoir soutenir la gloire d'un si beau nom que nous portons. Ce n'a été qu'à cette condition qu'on nous a faits chrétiens ; et comme dans l'ancienne circoncision, pour recevoir un nom nouveau il fallait répandre du sang, comme l'Homme-Dieu en a répandu pour recevoir celui de Jésus; nous recevons à cette même condition, le baptême qui n'a la vertu de nous régénérer que par le sang de Jésus-Christ, dans la mort duquel nous sommes baptisés.

C'est ce qui a fait dire à saint Paul, qu'en qualité de chrétiens, non-seulement nous devons être, et que nous sommes effectivement circoncis; mais encore, qu'étant obligés, en vertu de ce beau nom, de servir Dieu en esprit, et de mettre toute notre gloire en Jésus-Christ, nous sommes la circoncision même : *Nos autem sumus circumcisio qui spiritu servimus Deo et gloriamur in Christo Jesu.* O l'admirable expression! ô la riche définition d'un chrétien!

Quand nous voulons faire le portrait d'une belle personne, après avoir dit que tous les traits de son visage sont réguliers, ses yeux doux, son teint délicat et uni, sa taille bien prise et dégagée, toutes ses actions accompagnées de charmes et de bonne grâce, nous croyons avoir fait son éloge en deux mots, en ajoutant que c'est la beauté même : ou, si vous voulez que je me serve d'une autre comparaison ; quand ce même Apôtre veut définir la concupiscence, et nous en faire connaître les fâcheuses suites, apès nous avoir dit qu'elle est la source de tous les péchés, que c'est d'elle qu'ils naissent, que c'est par elle qu'ils subsistent et qu'ils se fortifient, il conclut en deux mots, en disant que c'est le péché même, comme pour nous apprendre que ces deux choses sont tellement liées qu'on ne peut mieux définir l'une que par l'autre.

Il en est ici de même : il y a tant de rapport entre la circoncision spirituelle et le vrai chrétien, que ce sont des termes presque synonymes. C'est là ce qui fait sa nature et sa différence ; c'est là ce qui fait son essence et ce qui marque son devoir, en sorte que, de quelque côté qu'on le regarde, on ne voit en lui que circoncision, *nos sumus circumcisio.* Circoncision de ses yeux : ils sont fermés aux objets criminels et ils ne regardent qu'avec indifférence ceux qui lui paraissent innocents ; circoncision de sa bouche : indiscrète fluidité de la langue, torrent de mots inutiles, démangeaison de parler à toute heure et en toute rencontre, précipitation à dire ce qu'il faudrait taire et ce qu'il faudrait souvent oublier, tout cela en est retranché ; circoncision de son esprit : il en éloigne les pensées vagues qui pourraient le dissiper, les impures qui pourraient le salir, les légères et les inconstantes qui pourraient le partager, les importunes et les inquiètes qui pourraient le tourmenter ; circoncision de

son cœur : il corrige et il réprime tous les séditieux mouvements qui le dérèglent, l'avarice qui le reserre, l'ambition qui l'enfle, la haine qui l'endurcit, l'envie qui le dessèche, la tristesse qui l'abat, la colère qui l'emporte, la crainte qui le trouble, les mauvais désirs qui l'agitent et qui le corrompent. En un mot, dans un vrai chrétien, tout est circoncis, et il est la circoncision même, *nos sumus circumcisio.* Telle est son obligation; et vouloir se dispenser de ce devoir, c'est, je ne dis pas négliger d'arriver à la perfection évangélique, mais sortir des bornes de sa vocation; c'est, je ne dis pas mépriser ce qui ferait un grand saint, mais se soucier peu d'un commandement dont la seule omission est capable de faire un réprouvé.

La chose est difficile, dites-vous, je l'avoue, mais elle est d'une indispensable nécessité. Cette circonstance est dure et austère, il est vrai, mais, toute dure et austère qu'elle est, elle n'est pas au-dessus de vos forces. Comme les difficultés que vous y trouvez entrent dans son essence, elle ne doivent pas vous rebuter; et c'est même à cause qu'il est difficile de vous mortifier que vous devez le faire. Pourquoi? parce que votre délicatesse ne trouve plus de quoi pouvoir se dispenser légitiment de cette sévérité de la circoncision chrétienne, depuis que Jésus-Christ a souffert toutes les rigueurs de la judaïque; vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Comme la mortification chrétienne s'applique à régler les divertissements, quand ils sont innocents, et à les détruire quand ils sont criminels; comme sa véritable fonction est d'opposer l'homme pénitent qui crucifie sa chair avec ses vices et ses passions à l'homme sensuel qui la flatte et qui en fait son idole, on n'est jamais plus ingénieux à trouver des adoucissements ou des prétextes que sur la nature et les qualités essentielles de ce devoir, dans l'appréhension que l'on a de perdre, comme dit Tertullien, quelque douceur de la vie délicate que l'on mène, et d'être troublé dans la jouissance de ses plaisirs.

Deux sortes de chrétiens, je veux dire les faux dévots et les libertins déclarés, tâchent, quoique par de différents principes, de la proscrire ou de n'en faire qu'une mortification en idée. Les faux dévots, d'un côté, et les chrétiens relâchés, y mêlent de honteux adoucissements et la réduisent à une mortification si douce, si aisée, si accommodante, que ce qu'ils appellent sévérité et mortification n'est qu'un injurieux tempérament et un pur raffinement de plaisir. Les libertins, d'un autre côté, ne la regardent que dans son plus haut degré et par rapport à des choses dans lesquelles il n'est pas nécessaire qu'elle consiste. Les uns disent que le Dieu qu'ils reconnaissent n'est pas un Dieu de sang qui aime à voir des adorateurs décharnés; qu'il ne veut, au contraire, que des victimes grasses et bien nourries, pourvu que ce soient des victimes; qu'on peut être innocent sans faire pénitence, et pénitent sans souffrir; que les seuls divertissements évidemment criminels sont défendus; et que, pourvu que par quelques mouvements de compassion ou de reconnaissance, on porte, comme Simon le Cyrénéen, le bout de la croix de Jésus-Christ, il n'est pas nécessaire de s'en charger soi-même. Les autres, au contraire, ne regardent la mortification chrétienne que comme une vertu farouche qui n'aime que la solitude, qui ne cherche que les ténèbres, qui ne se plaît que sous les haires et qui ne se pare que de cilices; vertu qui a un visage exténué de jeûnes; des yeux, ou battus de pleurs, ou continuellement appliqués sur des croix et des têtes de morts, des poumons desséchés, des mains armées de disciplines, des pieds chancelants sous le poids de la pénitence, un air de défaillance et de langueur.

Mais, ce qui est étrange, c'est que les uns et les autres, dans ces différents portraits qu'ils s'en font, n'ont qu'un même dessein, qui est de la détruire. Les chrétiens relâchés la détruisent en ôtant sa sévérité, qui lui est essentielle, et en lui donnant des adoucissements qu'elle ne peut souffrir, afin de se consoler intérieurement, par cette pernicieuse erreur, qu'on peut se circoncire sans se faire de mal, et avoir l'esprit de mortification sans en faire les œuvres. Les libertins la détruisent par un autre endroit, en la faisant consister dans une si haute perfection qu'ils soient hors d'état d'y atteindre; en se déclarant contre la morale relâchée et en aimant à se représenter les austérités presque incroyables des premiers chrétiens; trop heureux, ce leur semble, si, en considérant comme une obligation essentielle ce qu'ils ne faisaient que par une surabondance de vertu et par des grâces toutes singulières, ils peuvent se dire que, n'ayant ni ces grâces ni cette vertu, ils doivent demeurer dans leur même genre de vie, parce qu'aussi bien, quand ils la changeraient, ils seraient toujours infiniment éloignés de leurs devoirs.

Or, je ne veux que l'exemple de Jésus-Christ circoncis pour détruire de si pernicieuses erreurs; car, de là, je soutiens contre les premiers, que la mortification chrétienne doit être nécessairement austère, et que la regarder autrement, je veux dire comme une mortification douce, condescendante, qui ne retranche rien des plaisirs d'une vie fainéante et sensuelle, c'est se tromper. Je soutiens contre les seconds que, si elle est austère, son austérité ne va pas à nous imposer, comme ils sont ravis de le croire, d'insupportables fardeaux; qu'au contraire elle ne consiste qu'en des choses qui, ayant été volontairement acceptées de Jésus-Christ, ne doivent plus nous rebuter par la violence que nous sommes obligés de nous faire pour nous y assujettir. Dispensez-moi de vous rapporter ici des raisons que tout le monde sait; voici quelque chose de plus recherché et en même temps de plus naturel à mon sujet.

Je dis donc que la circoncision de Jésus-Christ établit cette sévérité de la mortifica-

tion chrétienne comme l'ayant consacrée en sa personne, et qu'il y a laissé un certain caractère de douleur et de peine par l'acceptation qu'il en a faite.

De toutes les lois des Juifs, il n'y en avait point de plus rigoureuse que celle de la circoncision. C'était un sacrifice personnel qu'ils étaient obligés de faire à Dieu dès leurs plus tendres années, dit saint Cyprien, et, au lieu que dans les autres, ils n'immolaient que des victimes étrangères et ne souffraient que dans des corps empruntés; dans celui-ci ils étaient eux-mêmes les victimes, et la douleur que leur faisait le couteau était si sensible qu'elle les exposait, dès le commencement de leur vie, au danger de la perdre : *In ipso vitæ initio periculo mortis addicit.*

Or, pourquoi user d'une telle rigueur envers des innocents, et qui, n'ayant encore péché que par une volonté étrangère, étaient cependant condamnés par une loi expresse à être circoncis, demande ce Père? c'est, répond-il, qu'il fallait apprendre à une enfance encore tendre à se mortifier de bonne heure et à souffrir; c'est qu'il fallait l'accoutumer, en quelque manière, à dompter, par une sévérité prématurée, ces impétueux mouvements de la concupiscence que le péché soulève, et qui ne peuvent être réprimés que par la douleur : *Tenera adhuc infantia hujusmodi erat imbuenda doctrina, et ante concupiscibiles motus quos peccatum meruerat, inevitabili vindictæ etiam in parvulis adhibenda severitas* (*Cyprianus, de Ratione circumcis.*). C'est, ajoute-t-il, qu'il fallait, autant qu'il était possible, aller au-devant du péché, opposer à un mal général un remède universel, afin que des enfants, conservant toujours dans leur mémoire la douloureuse incision qu'on leur avait faite, se représentassent l'obligation dans laquelle ils étaient de guérir les contraires par leurs contraires; qu'ils se souvinssent d'opposer la sévérité de la mortification à la douceur du plaisir, afin que leur concupiscence fût liée en eux et presque hors d'état de leur nuire, à peu près comme une bête indomptée qu'on a mise à la chaîne, qui s'affaiblit insensiblement par les efforts inutiles qu'elle fait et par sa propre rage qu'elle tourne contre elle même : *Ut in primis elementis discerent parvuli propriæ memores sectionis* (ces paroles sont belles) *contraria curare contrariis, ut insaniens bestia in ultimis animæ recessibus alligetur, intusque seipsam concupiscentia captiva corrodat.*

J'avoue que toutes ces raisons ne concluent rien à l'égard de Jésus-Christ, et qu'il était même, par ces principes, dispensé de cette rigueur de la circoncision judaïque; mais je tire de là deux grandes conséquences qui établissent la sévérité de la chrétienne. La première, que s'il ne s'est pas soumis par obligation à cette loi, il a voulu s'y soumettre pour nous faire entrer dans l'esprit de cette même loi; que s'il n'a pas dû se circoncire pour lui, il a voulu se circoncire, et, par là, se sanctifier pour nous, comme il le dit en une autre occasion dans l'Evangile : *pro eis sanctifico me ipsum*; et comme cette manière de sanctification ne peut se faire sans douleur et sans peine, il a voulu s'y sacrifier, afin de nous apprendre que, pour prévenir ou pour expier le péché, il n'y a point de meilleure voie que celle d'une mortification austère et sanglante. La seconde conséquence que je tire, c'est que les mêmes raisons que je viens de rapporter de saint Cyprien, subsistant pour nous comme elles subsistaient autrefois pour les Juifs, et les passions faisant, par rapport à la sainteté de notre loi, de plus dangereux dégâts dans notre âme qu'elles n'en faisaient autrefois chez ce peuple, par rapport à la leur, cette circoncision spirituelle dont je parle doit du moins opérer les mêmes effets, dans nous, qu'opérait sur eux cette circoncision légale, qui n'en était que la figure. Or, cette circoncision leur apprenait à se mortifier; c'était une leçon sensible qui leur montrait leur devoir, et le sang qu'ils avaient versé dès leurs plus tendres années n'était autre chose qu'une prophétie ou un engagement de celui qu'ils devaient répandre par leurs austérités volontaires.

O vous, qui ne faites de votre vie qu'un cercle de divertissements et de plaisirs, qui passez la meilleure partie de vos années à connaître toutes les intrigues du monde, ou à vous y mêler, à être de tous les divertissements et de toutes les parties de bals, à traîner après vous le luxe et l'impureté en triomphe, à accorder à vos sens et à vos passions tout ce que la corruption du siècle, et la malignité du monde leur suggèrent, et qui, sous prétexte de quelques petites austérités que vous faites moins par religion que par caprice, sous prétexte de quelques aumônes plutôt arrachées par bienséance que données par devoir, prétendez vous mortifier assez, et pouvoir vous sauver à l'ombre de certaines croix que le monde ou votre propre orgueil vous font porter; hélas ! que vous êtes éloignés de votre compte ! De deux choses l'une, disait saint Jérôme, ou bien faites-vous un corps d'une autre constitution que n'est le vôtre, ou bien donnez-nous un autre Evangile; ayez un corps invulnérable aux traits de la concupiscence et exempt de péché, ou bien donnez-nous un Evangile relâché qui nous commande de marcher par la voie large du plaisir, et non plus par l'étroite de l'austère circoncision qu'elle nous prescrit.

Que vous êtes savante, ma chère fille (c'est ainsi qu'il parle à une dame mondaine [*Epistola* 8], d'avoir trouvé le secret de vous mortifier parmi les plaisirs et les plus dangereux engagements du siècle ! que vous êtes sûre de votre vertu en demeurant avec de jeunes hommes au milieu des bals, des jeux et des festins, vous qui avez un corps bien fait, une humeur enjouée, des passions ardentes, qui êtes délicate, vermeille, chargée de graisse? Saint Paul l'entendait bien mal, lui qui assujettissait son corps à son âme par de continuelles macérations, de peur qu'il ne fût réprouvé; et il ne savait pas sans doute

ce que vous savez, qui est de pouvoir obéir à l'Evangile par des mortifications en idée, sous l'asile desquelles vous soyez en assurance avec tout l'attirail de la vanité mondaine, et un corps comme nageant dans le plaisir (*Epist.* 18, *ad Furiam*).

Que si vous n'avez pas la témérité d'accuser saint Paul d'avoir pris les choses à contre-sens, ayez du moins assez de bonne foi pour reconnaître que vous avez pris l'ombre de la mortification pour la mortification même. Que faut-il donc faire? ce que Jésus-Christ vous a dit, et ce qu'il a pratiqué lui-même avant qu'il vous le dit. Il vous a dit que celui qui voulait sauver son âme devait la perdre; il vous a dit que pour aimer sa chair il fallait la haïr: et c'est ce qu'il a fait, en rendant la sienne la victime de nos péchés. Il ne s'agit donc que d'expliquer les paroles de l'oracle, et afin de ne me point servir d'interprétations outrées, je veux m'en rapporter à vous-mêmes.

Si vous vouliez perdre un homme que vous haïriez, que feriez-vous? Je n'en dis pas tant; si vous vouliez l'humilier, et le mettre hors d'état de vous perdre vous-même, que feriez-vous? vous lui arracheriez les armes des mains, et lui ôteriez le moyen de vous nuire. Si l'intelligence qu'il aurait avec des personnes qui vous seraient suspectes ruinait vos affaires, vous l'éloigneriez de ces dangereuses compagnies, ou vous lui défendriez d'avoir aucun commerce avec elles; et, si son orgueil ou ses grandes richesses le portaient à la révolte, vous ne lui laisseriez que l'usage de ses biens, et, lui abandonnant quelque chose, afin de ne le pas perdre entièrement, vous l'empêcheriez par toutes sortes de voies, soit sévères, soit humiliantes, de s'oublier de son devoir.

Or, Jésus-Christ ne vous en demande pas davantage; et c'est en cela que consiste la vérité de la mortification chrétienne; sévérité par conséquent qui n'a rien qui soit au-dessus de vos forces, rien qui répugne au bon sens, rien qui rende sa pratique impossible, rien que Jésus-Christ n'ait ménagé pour vous, par de charitables adoucissements, rien enfin dont il ne vous ait laissé une excellente preuve dans la cérémonie de sa circoncision. Je tire cette seconde réflexion aussi bien que la première du fonds de mon sujet.

Guillaume de Paris a très-judicieusement observé que Dieu avait commandé aux Juifs de circoncire leurs enfants au huitième jour de leur naissance, afin de leur faire connaître la sévérité de cette loi, et de leur marquer en même temps jusqu'où elle pouvait s'étendre. Si Dieu, dit-il, avait ordonné aux pères et aux mères de circoncire leurs enfants dès qu'ils seraient venus au monde, la tendre complexion d'un corps qui flotte, pour ainsi parler, entre les confins de la vie et de la mort, et que le moindre vent peut faire périr, n'aurait presque pu souffrir une si grande douleur: et d'ailleurs, s'il avait remis l'accomplissement de cette obligation dans un âge plus avancé, et qu'il eût laissé à la bonne foi des adultes le soin de se faire circoncire, ils n'eussent peut-être jamais eu assez de courage ni de fidélité pour s'en acquitter. Afin donc de les assujettir à cette rigoureuse obligation, et de leur apprendre à vivre pendant tout le restant de leurs jours sous la sévérité de sa loi, il a voulu qu'avant l'usage de la raison ils fussent circoncis, et qu'ils en portassent toujours des marques sur leur corps: mais aussi afin de leur ôter ce prétexte de dire que leurs enfants mourraient dans un âge si tendre, sous une si douloureuse opération, il n'a jamais voulu qu'on les circoncît avant le huitième jour de leur naissance (1). Admirable conduite de Dieu, qui nous donne lieu de découvrir une grande vérité, à savoir que si la circoncision évangélique doit être nécessairement sévère, elle n'a rien cependant dans sa sévérité qui soit au-dessus de nos forces, et que Dieu, par un mystérieux tempérament de sa sagesse, n'ait ménagé pour nos intérêts.

Il ne veut pas nous laisser absolument le droit de nous circoncire, ni la liberté de nous mortifier à notre gré. Si cela était, passions délicates et adroites, vous flatteriez le pécheur, et, sans enfoncer le couteau jusque dans la chair vive, vous vous contenteriez de couvrir par de beaux ligaments une fausse plaie. Car enfin l'attachement que nous avons au plaisir, et la répugnance naturelle que nous sentons à nous faire violence, nous dispenseraient bientôt de cette sévérité, et nous feraient plutôt trouver des soulagements, que des remèdes à notre mal.

Mais il ne veut pas aussi que nous ayons le moindre sujet de nous plaindre de l'excessive sévérité de la loi qu'il nous impose. Si cela était, vous seriez, ô mon Dieu, tout autre que vous êtes, je veux dire, impitoyable dans l'exercice de votre justice, déterminé à nous perdre plutôt qu'à nous corriger, plus avide de notre sang et de la destruction de notre être, que de notre perfection et de l'expiation de nos péchés.

Il n'en est pas ainsi, messieurs, Jésus-Christ proportionne le remède, je ne dis pas à la nature de la maladie; hélas! qui pourrait le souffrir? mais au tempérament, et pour parler avec l'Apôtre, aux infirmités du malade: *Humanum dico, propter infirmitatem vestram.* S'il ne veut pas nous dispenser de traîner le joug de la mortification chrétienne, il nous assure qu'il est doux; et s'il ne nous décharge pas de ce fardeau, il proteste qu'il est léger depuis qu'il l'a porté. Il fait à peu près (permettez-moi cette comparaison qui est de Tertullien) ce que faisaient les prêtres de Bellone, qui, dans les sacrifices qu'ils lui offraient, se déchiquetaient les cuisses par de fréquentes incisions, et recueillant dans le creux de leur main

(1) Infantum vita usque ad septimum diem in magno versatur periculo, tum propter causas particulares, tum propter cœlestium orbium impressiones quæ in corpora plurimum possunt. Hanc causam habemus in Aristotele qui l. VII *Hist. Animalium*, c. 12, de infantibus loquens sic ait: Plurimi ante septimum diem intereunt et eamdem causam apud Romanos attuli (*Plutarchus, in lib. Quæst. centur. Rom.* etc.).

le sang qui en coulait, le présentaient à ceux qui assistaient à cette cruelle cérémonie (1), comme pour leur dire : tenez, nous ne nous sommes point fait de mal; éprouvez-le, vous ne vous en ferez pas non plus.

Je ne parle pas juste; Jésus-Christ par la douleur que le couteau de la circoncision lui a faite, a adouci la nôtre; et, comme il n'y a rien que de saint dans les mortifications qu'il nous impose, à la différence de ce sacrifice des idolâtres, il n'y a rien aussi à quoi nous ne puissions et ne devions nous assujettir par un principe même de raison et de justice.

Car qu'est-ce qu'il nous commande? est-ce de renoncer à nos biens par une pauvreté réelle, à nos plaisirs par une chasteté et une continence perpétuelle, à notre liberté par une obéissance qui nous ôte entièrement le droit d'en pouvoir disposer? c'est ce que les Pélagiens ont cru; mais ç'a été là aussi l'une de leurs erreurs. Est-ce de rappeler dans ce siècle les austérités des premiers, de rétablir ces lois si saintes, mais si rudes de l'ancienne mortification de nos pères? C'est ce que voudraient souvent les libertins, non pour régler leur vie sur de si parfaits modèles, mais pour se consoler de ce qu'ils ne peuvent les imiter et se figurer de certaines austérités que Dieu ne leur demande pas, afin de se dispenser de celles qui sont de leur état; semblables à ces mauvais tireurs qui ne donnent jamais au but, parce qu'ils s'imaginent toujours qu'il est plus haut qu'il n'est en effet; ou à ces anciens qui aimaient l'austère philosophie des cyniques, non pas à dessein de régler leur vie sur leurs principes, et de ne porter comme eux qu'un bâton et un sac, mais pour se faire honneur d'une secte dont la dureté leur plaisait, et acquérir par de beaux discours qui ne leur coûtaient rien, le droit de pouvoir blâmer tout le monde. Car tel est le malheureux génie de la plupart des libertins du siècle, qui ne veulent entendre parler que de mortifications extraordinaires, et dont la bile s'allume contre l'ombre même d'un relâchement, comme s'ils étaient effectivement déterminés à le bannir du christianisme par leurs exemples.

Mais ce n'est ni dans l'une ni dans l'autre de ces choses que Dieu a mis l'essence de cette sévérité dont je parle. En quoi consiste-t-elle donc? à mortifier par l'esprit les œuvres de la chair, à se séparer de certaines compagnies dont la familiarité est très-dangereuse par l'expérience même qu'on en a faite, à renoncer intérieurement aux pompes du monde, à s'éloigner des occasions prochaines du péché, à mener une vie pénitente, pour satisfaire à ceux qu'on a commis, à affaiblir peu à peu ses passions en leur refusant ce qui pourrait les enflammer, à ne jamais prendre de divertissements criminels à quelque temps et pour quelque raison que ce soit, à se priver quelquefois par vertu de ceux qui peuvent être innocents d'eux-mêmes, mais qui seraient peu proportionnés à l'état d'un pécheur; en un mot, à se renoncer soi même et à porter sa croix afin de suivre Jésus-Christ.

(1) Bellonæ sacratus sanguis de femore proscisso in palmulam exceptus suis datur signatis (*Apol.*, c. 9).

Or, y a-t-il en tout cela quelque chose dont l'extrême sévérité doive nous rebuter? Si une dame qui aime les senteurs, s'en abstient parce qu'elles entêtent; si une autre se fait une loi de ne point manger de ragoûts, parce qu'ils altèrent et qu'ils échauffent; si ceux qui aiment un peu leur vie se réduisent à une rigoureuse abstinence, et si, pour vivre un peu plus longtemps, ils se condamnent à vivre malheureux par règle; si un homme d'affaires succombe volontiers sous le faix de ses sacs et l'importunité de ses parties, pour établir sa petite fortune ou exercer sa profession avec honneur; en un mot, si dans toutes ces choses et en tant d'autres que j'omets, pour éviter une longue induction, on ne se rebute de rien, si l'on s'endurcit à la peine, et si l'on se fait même quelquefois un plaisir de se contraindre par de très-chétives raisons, aurait-on droit de se scandaliser des austérités chrétiennes, pour la pratique desquelles Jésus-Christ ne demande pas qu'on se mortifie davantage à sa considération que l'on fait pour le monde?

J'en dis de même pour ce qui regarde les humiliations qui sont inséparables de cette circoncision spirituelle dont je parle; car il faut que je confonde mon troisième Point avec celui-ci, et que je n'en dise qu'un mot, de peur d'aller au delà des bornes qu'un discours réglé doit avoir.

A quoi ne se réduit-on pas dans le siècle, et quelles bassesses n'y fait-on pas souvent pour parvenir aux fins qu'on se propose? Les uns assiégent les portes des grands et rampent devant ceux dont ils attendent quelque faveur, sans se rebuter de la dureté avec laquelle on les traite. D'autres sacrifient leur honneur par l'orgueil même qui le leur fait rechercher, se réconcilient avec de puissants ennemis, et leur demandent pardon de peur d'être humiliés encore davantage, s'ils refusaient par là de leur donner des marques de leur soumission et de leurs respects : et, pour Dieu, chose étrange, pour les intérêts de son salut, on se scandalise et on cherche des prétextes contre des humiliations qui ne coûteraient pas tant, et par lesquelles néanmoins on pourrait reconnaître en quelque manière celles que Jésus-Christ a volontairement souffertes au jour de sa circoncision.

Je n'en trouve point de plus grandes que celles qui accompagnèrent cette triste cérémonie. C'est s'humilier beaucoup de descendre du sein du Père éternel dans le sein d'une Vierge; c'est s'humilier beaucoup de descendre du sein de cette Vierge sur un peu de paille dans une étable; c'est s'humilier beaucoup de sortir de cette étable pour mener une vie cachée pendant trente années; c'est s'humilier beaucoup de quitter cette solitude pour souffrir pendant le cours d'une vie publique une infinité de persécutions et mourir sur une croix : mais j'ose dire, en un sens, que c'est peu en comparaison des hu-

miliations qui se trouvent dans la circoncision judaïque.

Cette circoncision, disent les Pères, tient le milieu entre la crèche et le Calvaire; mais la confusion que Jésus-Christ y reçoit est plus grande que celle des mystères qui l'ont précédée ou qui doivent la suivre. Elle est plus grande que celle de sa naissance : pourquoi? parce que dans l'une il porte la peine du péché, et que dans l'autre il paraît pécheur; parce que dans l'une, son nom est écrit dans les registres publics comme sujet d'Auguste, au nombre desquels il consent d'être, et que dans l'autre, il paraît comme le sujet et la victime de Dieu, et qu'il se fait écrire sur le livre des coupables. Or, c'est une plus grande humiliation de paraître pécheur que de porter la peine du péché, et d'être au rang des coupables, que d'être sur le catalogue des empereurs.

Voilà pourquoi, et c'est la réflexion de saint Ambroise, saint Luc remarque que quand Joseph et Marie partirent de Nazareth pour aller à Bethléem se faire enregistrer, ce fut là le premier dénombrement qui se fit : *Professio prima facta est :* mais comment le premier, demande ce Père, puisque plusieurs historiens nous apprennent qu'on en avait déjà fait autrefois beaucoup d'autres? C'est, répond-il, que ce dénombrement était la première marque des humiliations de Jésus-Christ, et le commencement de tant d'autres anéantissements qui devraient être plus grands dans la suite : *Hæc professio prima facta est.* Dans ce premier dénombrement, le Souverain du ciel et de la terre se déclare sujet d'Auguste; mais, dans le second qui s'est fait au jour de sa circoncision, il se déclare la caution et la victime des pécheurs. Son indépendance et sa souveraineté sont intéressées dans le premier; mais sa sainteté et son innocence le sont dans le second. Dans le premier, quoiqu'il soit le Souverain d'Auguste, on met le nom de sa mère dans les registres publics, comme s'il en était le sujet; mais, dans le second, quoiqu'il soit égal à son Père en toutes choses, il est écrit avec des caractères humiliants sur le livre de Moïse, qui n'assujettit que des coupables à la circoncision qu'il souffre.

Son humiliation est encore plus grande en un sens dans ce mystère, que sur la croix. Là, je l'avoue, il mourra entre deux voleurs; mais son juge fera lui-même son apologie, et, s'accusant d'injustice pour rendre témoignage à la vérité, il dira qu'il ne trouve dans toute sa conduite aucun sujet de mort. Ici il commence à mourir; mais, bien loin que Marie, convaincue de sa sainteté et de sa divinité, empêche qu'on ne lui fasse souffrir cette rigoureuse peine, c'est elle-même qui lui imprime cette ignominieuse marque de pécheur.

Que cette humiliation est grande, mais, hélas ! qu'elle a peu d'imitateurs ! Les uns la louent, les autres l'admirent, mais presque tous l'éloignent d'eux, et ne peuvent se résoudre à l'imiter.

On traite Jésus-Christ humilié dans ce mystère, comme les Géraséniens le traitèrent (*Marc.*, V), lorsqu'après avoir admiré ses miracles, ils le prièrent de se retirer de leurs terres, et d'aller ailleurs où il fût mieux reçu. On le traite comme l'on traite en cour une personne de grande qualité, qui est pauvre, persécutée, humiliée, disgraciée et en mauvais équipage. On la reçoit par civilité, mais on l'abandonne par intérêt; on la considère par raison, mais on la fuit par orgueil, et, si on l'aime peut-être par inclination, l'amour qu'on a pour soi-même met de grandes réserves et ne souffre pas qu'on l'approche de trop près : on est prodigue en civilités, parce qu'elles ne coûtent rien; encore sait-on bien les ménager, dans l'appréhension qu'elles ne nuisent : et tel qui dans sa prospérité était l'objet de l'envie d'un courtisan, ne l'est plus que d'une inutile compassion dans sa misère. On se contente de le plaindre par une orgueilleuse pitié, et, de peur que l'humiliation d'une fortune renversée ne répande quelque ombre sur la sienne, on le conduit, par respect, jusqu'à la porte, ravi cependant de ne l'avoir point auprès de soi, et de ne le plus voir que de loin.

C'est de cette manière que l'on traite Jésus-Christ humilié. Tout le monde le loue, tout le monde l'admire ; mais personne ne veut le recevoir. Cette femme, qui fait la dévote, s'étonne de ses anéantissements, et de ce qu'il paraît sous la figure d'un pécheur, quoiqu'il soit essentiellement saint; et cependant elle affecte, dans ses paroles, dans ses gestes, dans ses entretiens, dans toute sa conduite, à paraître juste, quoiqu'elle soit effectivement pécheresse.

Cette autre, qui semble s'assujettir aux plus austères lois du christianisme, se dispense néanmoins de celles où l'orgueil secret qu'elle nourrit pourrait être humilié : pénitente par hypocrisie, chaste par vanité, modérée par bienséance, pardonnant à ses ennemis, pour en triompher plus glorieusement par sa douceur; excusant sans peine les jugements téméraires qu'on forme d'elle, et les calomnies évidemment fausses qu'on vomit contre sa conduite, mais irréconciliable ennemie des satires et des railleries qui l'attaquent par de certains endroits où elle est très-sensible, avouant bonnement quelques défauts qui, à la vérité, pourraient être considérables, mais dont la confession ingénue laisse dans les esprits plus de bonne que de mauvaise odeur de sa personne ; louant enfin et admirant en général toutes les humiliations de Jésus-Christ; mais n'osant se les appliquer par un faux respect, en se représentant que si elles ne sont pas indignes d'elle, puisqu'un Dieu s'y est soumis, elles sont toujours au-dessus de sa portée et de ses forces.

Adorable Sauveur, il n'appartient qu'à vous de circoncire ces cœurs orgueilleux, et de répandre dans nos âmes cette vertu d'humilité dont vous nous donnez aujourd'hui de si beaux exemples. Accordez-nous, dès le commencement de cette année, afin de la rendre sainte et heureuse, la grâce que vous demandâtes autrefois à votre chaste

épouse, lorsque vous la priâtes de vous mettre comme un cachet sur son cœur et sur son bras. Nous sommes prêts de recevoir de si saints et de si augustes caractères. Laissez donc dans nos cœurs quelques figures de ces profondes humiliations que vous avez embrassées, et si l'on n'ose rompre les sceaux que la justice humaine a appliqués sur les choses dont elle s'est saisie, ne souffrez jamais que nous ôtions le vôtre de dessus nous, par des actions contraires à vos divins abaissements. Mettez donc sur nos bras le sceau de vos souffrances, prenez le couteau de la circoncision, et, retranchant tant de plaisirs criminels qui nous ont autrefois corrompus, couvrez cette chair délicate de plaies qui la sanctifient et qui la guérissent; donnez-nous enfin aujourd'hui ce que vous nous demandez. Vous voulez que nous vous mettions comme un cachet sur nos cœurs et sur nos bras, afin que nous vous donnions un empire absolu sur toutes les pensées de notre esprit, sur tous les mouvements de nos cœurs, et généralement sur toutes les actions de notre vie (1); c'est ce que nous souhaitons aussi, ô mon Dieu, et la promesse que nous vous faisons dès le commencement de cette année, afin que vous ayant toujours regardé comme notre souverain, notre guide, notre modèle, nous vous regardions un jour comme l'auteur, l'objet et le consommateur de notre gloire. *Amen.*

DISCOURS III,

POUR LE JOUR DES ROIS.

Ecce magi ab Oriente venerunt Jerosolymam dicentes : Ubi est qui natus est Rex Judæorum? vidimus enim stellam ejus in oriente, et venimus adorare eum.

Des mages vinrent d'Orient à Jérusalem, et dirent à Hérode : Où est né celui qui est le roi des Juifs? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer (*S. Matth., ch.* II).

Voici, chrétiens, une nouvelle apparition et un signe bien différent de ceux qui nous ont été représentés jusqu'ici. Je remarque que Jésus-Christ en a eu trois : la crèche, lorsqu'il vint au monde; le couteau de la loi, lorsqu'on le circoncit; et l'étoile qui paraît aujourd'hui en Orient, et qui en attire les mages.

Le premier de ces signes est un signe de pauvreté, de douleur, de misère; le second est un signe de servitude, d'humiliation, de péché; mais le troisième est un signe de divinité, de souveraineté, de grandeur. Un ange avertit les bergers que l'enfant qu'ils trouveront couché dans une crèche est leur Sauveur, de peur que, scandalisés de sa misère, ils ne le prennent pour un pur homme. Le Père éternel ordonne à Marie et à Joseph de lui donner le nom de Jésus, dans la cérémonie de sa circoncision, de peur que nous ne le prenions pour un pécheur; et aujourd'hui, trois rois, éblouis de la lumière que répand dans le ciel une nouvelle exhalaison qui y est allumée, demandent, par un mystérieux transport, où est le roi des Juifs, dont ils ont vu l'étoile en Orient; comme si ce seul astre effaçait déjà ces deux autres signes de ses humiliations et de ses douleurs.

Cependant quelque différents qu'ils soient, ils ne doivent produire qu'un même effet dans nos esprits et dans nos cœurs. Le premier doit nous réjouir, puisque c'est de nous que l'ange parle aux bergers, en leur disant qu'il leur apporte une nouvelle qui sera un sujet de joie pour tout le monde; le second doit nous marquer nos obligations, puisque, dans le mystère d'un Dieu circoncis nous apprenons le véritable moyen de nous mortifier et de nous circoncire; et enfin le troisième doit nous réjouir et nous instruire tout à la fois, puisque, d'un côté, nous découvrons toutes les démarches de la grâce de notre vocation au christianisme à la faveur de l'étoile qui éclaira les mages, et que, de l'autre, nous apprenons ce que nous devons faire pour y répondre, par rapport à la fidélité qu'ils apportèrent à la suivre : deux circonstances qui sont renfermées dans le mystère de ce jour, et qui, selon saint Augustin et saint Prosper, son disciple, font toute l'économie de notre prédestination.

Il est donc important de les bien pénétrer, et afin d'y procéder avec ordre, je distingue après eux trois choses dans la grâce, par rapport à l'étoile que nos mages ont vue; je veux dire sa lumière, sa force et sa fécondité. La lumière de la grâce les a conduits à Jésus-Christ; la force de la grâce les a humiliés aux pieds de Jésus-Christ, et la fécondité de la grâce les a faits pères de plusieurs peuples en Jésus-Christ; mais si c'est là ce que la grâce a fait pour eux, voici ce qu'ils ont fait de leur côté pour elle : éclairés des lumières de la grâce, ils ont reconnu la souveraineté de Jésus-Christ; emportés par la force de la grâce, ils l'ont adoré dans ses infirmités, et enfin, fidèles aux desseins de la grâce, ils ont eu une sainte impatience de l'annoncer.

Or, c'est en cela que nous découvrons toute l'économie de la grâce, soit par rapport à ce qu'elle fait pour l'homme, soit par rapport à ce que l'homme doit faire avec elle et pour elle. En effet, nous trouvons, par rapport à ces saints rois et à nous, dans les lumières d'une grâce prévenante, qui leur a fait quitter leur pays, le bonheur de notre vocation; dans la force d'une grâce victorieuse, qui les a humiliés aux pieds de Jésus-Christ, la règle de nos adorations, et dans la fécondité d'une grâce qui les a employés à la conversion des autres, l'étendue de notre charité et de notre zèle. Trois belles vérités que je tâcherai de vous expliquer dans la suite de ce discours, après avoir suivi l'exemple de nos rois, qui mirent entre les mains de la mère les présents qu'ils offraient au Fils, et lui avoir fait par avance le compliment ordinaire que l'Eglise lui fait avec l'ange, en lui disant : *Ave.*

C'est une vérité constante dans la théologie des Pères et l'un des grands articles de notre foi, que c'est à Dieu à nous prévenir

(1) Pone me regentem cor tuum et cogitationes tuas, habeasque me ut rectorem in omnibus operibus tuis (*D. Anselmus in hæc verba, cant.* VIII : Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum.)

par sa grâce et à nous éclairer de ses lumières. Comme il nous a créés indépendamment de nous par une faveur toute gratuite, c'est aussi à lui seul qu'appartient le droit de nous faire sortir de nos ténèbres et de nous appeler par sa miséricorde à son admirable lumière : c'est à lui seul à être le principe et le consommateur de notre félicité, le terme où nous devons tendre et la voie propre pour y arriver, en sorte que nous faisant part de ses dons spirituels comme d'autant de rayons qu'il fait marcher devant nous pour nous conduire, c'est lui-même qui accomplit en nous le bien qu'il a commencé d'y répandre par la communication de ses grâces (*Greg.*, *l.* X *Mor.*, *c.* 4).

Jamais cette prévention de la grâce et cette abondante effusion de lumières par lesquelles Dieu se plaît à éclairer les pécheurs et à les faire venir à lui, n'ont paru avec plus d'éclat qu'au sujet de nos mages. Corrompus qu'ils étaient dans leur racine, comme parle saint Augustin, par le péché d'Adam qui leur était commun avec les Juifs; plus corrompus encore par le malheur d'une condition formée, pour ainsi dire, dans le sein de la grandeur et de l'idolâtrie, quelles démarches eussent-ils jamais pu faire pour aller vers ce Dieu qui leur était inconnu, et au travers de ces épais nuages qu'un opiniâtre attachement à l'astrologie avait répandus autour d'eux pour entrevoir la vérité qui seule pouvait les délivrer de tant d'erreurs? Cependant ce sont ces hommes, assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, que Jésus-Christ enfant vient éclairer, pour conduire leurs pas dans ce chemin de paix où il les attend. C'est à ces hommes choisis que le grand sacrement de la bonté et de la miséricorde de Dieu a été manifesté dans la chair; sacrement qui, ayant été justifié par l'Esprit divin, révélé aux anges, découvert aux bergers, a été annoncé à ces gentils, pour être cru et publié ensuite dans le monde et faire un jour leur gloire aussi bien que la nôtre dans le ciel : *Magnum pietatis sacramentum quod manifestatum est in carne, justificatum in spiritu, apparuit angelis, prædicatum est gentibus, creditum est in mundo, assumptum est in gloria.*

Rien n'est plus caché en un sens que le mystère d'un Dieu fait homme, et c'est la raison pour laquelle l'apôtre saint Paul l'appelle ici un sacrement; mais dans un autre sens, rien n'est plus sensible que les marques par lesquelles il se produit; et c'est pour cela qu'il ajoute qu'il a apparu dans la chair. Nous ne savons pas ce qu'il est dans sa naissance, par un surprenant mélange qui s'y trouve d'humiliation et de gloire; mais nous ressentons la vertu de sa grâce et l'abondance de ses miséricordes par les épanchements qu'il y fait. Il s'est fait chair, voilà le mystère : il a habité au milieu de nous, voilà la manifestation du mystère. C'est un enfant couché dans une étable, quel impénétrable sacrement! mais un ange dit à des bergers que cet enfant est leur Sauveur : quelle favorable découverte! C'est un enfant abandonné à toutes les misères de la vie : quel prodige! mais une étoile, disons mieux, son étoile apprend à des mages que le Roi des Juifs qui est né les attend dans sa crèche : quelle miséricorde! quelle douce et heureuse vocation!

J'en distingue de trois sortes avec un Père (*Divus Bern. vel alius auctor libro Sententiarum*) : une vocation divine, une vocation humaine et une vocation qu'il appelle nécessaire. La vocation divine est une invitation intérieure par laquelle Dieu, sans le ministère des hommes, appelle les créatures et se fait suivre : telle fut celle de saint Paul, à qui il ne fit pas dire, mais à qui il dit lui-même : Saul, pourquoi me persécutes-tu? La vocation humaine est un attrait extérieur par lequel Dieu s'associe des ministres, et pour le dire avec l'Ecriture, des coopérateurs dont la prédication et le zèle touche les cœurs, tandis que sa grâce agissant invisiblement les éclaire et les convertit : telle fut la vocation des gentils par les apôtres et par tant d'hommes apostoliques qui leur ont succédé.

La troisième vocation que j'ai appelée nécessaire est un favorable moyen et une je ne sais quelle heureuse rencontre que la miséricorde de Dieu tantôt fait naître, tantôt permet mais qu'elle suscite toujours à propos pour se faire infailliblement, quoique librement, suivre de ceux qu'il appelle et qu'il prédestine : telle fut, dit ce Père, la vocation de ce solitaire qui, troublé de l'adultère de sa femme dans lequel il la surprit, se résolut de quitter le monde et de passer le reste de ses jours avec saint Antoine dans un affreux désert; telle fut la vocation de cette pauvre servante d'Alexandrie qui, ayant vu passer des chrétiens qu'on conduisait au supplice, se mêla dans la foule et souffrit avec eux le martyre; telle fut la vocation de la Samaritaine qui, se trouvant sur le bord de la fontaine de Sichar avec Jésus-Christ qui lui fit un parfait détail de sa première vie, se résolut de la quitter et de le suivre; telle est enfin la vocation de nos mages qui, ayant vu paraître une étoile extraordinaire dans son mouvement, dans sa situation, dans sa matière, se mettent aussitôt en chemin, sans délibérer davantage, pour aller adorer le Roi des Juifs qu'elle leur montre. D'un côté, un astre dans le ciel, pour attirer par sa nouveauté leur curiosité et leurs regards; et d'un autre, la grâce invisible de Dieu qui se sert de ce moyen extérieur pour les appeler, répand gratuitement ses lumières dans leurs âmes : soit que cette étoile leur ait fait voir un Dieu qu'elle représentait sous la forme d'un enfant, comme quelques historiens l'ont rapporté (1); soit que ce nouveau météore, allumé dans le ciel contre tous les principes de l'astrologie, les ait portés à la connaissance d'une seule et véritable divinité qui peut renverser l'ordre de la nature qu'elle a établi; il est toujours certain que cette vocation divine et cette vocation nécessaire, ou pour

(1) Specie humana Dei effigiem in se ostendens (*Plin.*, *l.* I, *c.* 25).

mieux dire, extérieure et ménagée si à propos, ont été les principes de leur bonheur, et que la vue de ce signe a été l'attrait par lequel Jésus-Christ enfant a voulu les appeler.

Il pouvait leur envoyer des anges; mais ils avaient déjà annoncé sa venue aux bergers, et cette grâce paraissait réservée aux Juifs qui étaient accoutumés à les voir. Il pouvait créer une lune nouvelle; mais c'est un signe d'inégalité et d'inconstance. Il pouvait les faire avertir de sa naissance par des prophètes; mais les prophéties étaient accomplies. Il pouvait produire dans le soleil quelque changement qui les étonnât; mais il réservait la défaillance de cet astre au jour de sa passion : de quoi se sert-il donc pour la vocation de ces gentils? d'une étoile; et cette étoile fait sur leurs esprits et sur leurs cœurs, ce que la douceur de ses regards fera dans la suite pour Zachée, la rencontre d'un festin pour Madeleine, l'occasion de son passage pour l'aveugle de Jéricho, ses reproches pour Saül, ses plaies pour Thomas, le charme de sa voix pour ses apôtres, ses grâces intérieures et extérieures pour les élus. C'est par ce nouvel astre qu'il fait toutes ces merveilles, dit saint Laurent Justinien (*Serm. de Epiphan.*), les attirant au dedans par sa grâce qui les invite, les éclairant au dehors par sa lumière qui les conduit; les réjouissant, les touchant tout à la fois par la manifestation qu'il leur fait de sa personne : *Trahit intus per gratiam quæ invitat, per lucem quæ informat, per manifestationem quæ tangendo lætificat.* Je m'aperçois déjà qu'ils sortent de leurs terres, qu'ils oublient leurs familles, leurs intérêts, leur propre gloire, ou, pour mieux dire, qu'ils s'oublient eux-mêmes pour chercher l'enfant qui les attend; et c'est là la véritable marque de la fidélité qu'ils ont apportée à la grâce de leur vocation et à ce que Dieu souhaitait d'eux.

Toutes sortes de raisons devaient les empêcher, ce semble, d'y répondre et de suivre le mouvement de l'étoile, dit saint Jean Chrysostome, et après lui saint Laurent Justinien. 1° Il n'y avait nul rapport entre une étoile et un roi, et qui plus est, entre une étoile qui paraissait en Orient et un roi qui était né dans la Judée; 2° quand ils auraient été assurés de la naissance de ce roi, quelle obligation avaient-ils de l'aller adorer, et est-ce du fait de l'astrologie, d'obliger ceux qui en font profession de s'intéresser eux-mêmes dans les événements extraordinaires qu'ils lisent dans les astres? Encore s'ils espéraient de cet enfant quelque grand avantage, ou s'il devait leur commander, ils pourraient, par ces raisons, lui rendre hommage, quoique la longueur et la difficulté du chemin soient des raisons assez suffisantes pour les en dispenser. Encore s'ils connaissaient son père qui fût roi, et qui leur eût rendu quelque service, ils pourraient, pour lui témoigner leur reconnaissance, aller rendre leurs civilités à son fils, quoiqu'il soit au dessous de leur majesté royale de faire par eux-mêmes ce qu'ils peuvent faire par des personnes qui les représentent; mais nulle de ces considérations n'entre dans la résolution qu'ils prennent : ni attirés par l'espérance d'une grandeur temporelle, ni forcés par la crainte de la ruine de leurs Etats, ni jaloux de leurs biens et de leur gloire, ni sensibles aux incommodités et aux périls d'un long voyage; fidèles à la seule grâce qui les appelle, ils sortent précipitamment de leurs Etats, autant impatients d'aller adorer leur nouveau roi que ce roi a d'empressement à les recevoir, autant diligents à quitter tout au premier commandement de l'Esprit de Dieu, que le signe qu'il emploie pour les attirer l'est à exécuter ses volontés.

Quoique toutes les créatures insensibles obéissent nécessairement et aveuglément à Dieu, l'Ecriture cependant nous fait remarquer qu'il y en a quelques-unes qui font sa volonté avec plus de promptitude, et si je puis me servir de ses expressions, avec plus de joie que les autres. Tels sont ces esprits d'orages et de tempêtes, qui, par une surprenante rapidité, se précipitent à faire ce qu'il leur commande : *Spiritus procellarum qui faciunt verbum ejus.* Telle est la lumière qui part dès que Dieu l'envoie, et qui lui obéit dès qu'il lui parle : *Emittit lumen et vadit, vocavit illud et obedit.* Telles sont les étoiles qui, du moment qu'il les appelle, lui répondent : Nous voici; et répandent avec joie leur lumière en sa présence : *Vocatæ sunt et dixerunt: Adsumus et luxerunt ei cum jucunditate* : étoiles qui, malgré leur pesanteur naturelle, vont d'un pôle à l'autre, entraînées par le mouvement que leur donne l'intelligence qui les gouverne; étoiles qui, tenant par leur matière quelque chose de la terre, sont néanmoins par leur élévation et l'impétuosité de leurs cours dégagées de la terre, qui parcourent une infinité de pays sans que rien les arrête, et qu'elles soient d'aucun pays; étoiles, véritables symboles de la prompte fidélité de nos rois, qui, quelque grands, quelque riches, quelque puissants qu'ils soient, sortent de leurs terres, se débarrassent de tout, et vont avec une surprenante agilité là où l'Esprit de Dieu les appelle.

O l'excellente leçon que celle-là, pour nous marquer avec quelle fidélité nous devons répondre à la grâce de Dieu, à sortir sans délai de nos engagements, et nous abandonner avec nos rois à la rapidité de l'étoile qui nous conduit! Notre vocation au christianisme était renfermée dans celle de ces pieux princes, qui ont eu le bonheur de recevoir les prémices de l'Esprit divin, et d'entrer dans la nouvelle alliance. Jusqu'alors toutes les grâces du ciel semblaient réservées aux Juifs, les ténèbres couvraient toutes les terres des Egyptiens, et il n'y avait que celle de Gessen où était le peuple choisi, qui fût éclairée de ses lumières. Une profonde ignorance de Dieu ne produisait chez les nations incirconcises qu'une triste nuit, et ces pauvres peuples ne recevaient que de temps en temps quelques rayons réfléchis et pour ainsi dire échappés de ce soleil de grâce qui brillait sur la Judée. Car c'est ainsi que j'appelle, après saint Jean Chrysostome, ces passages de Joseph en Egypte, de

Jonas à Ninive, de Daniel à Babylone, et de tous ces prophètes que Dieu envoyait de temps en temps aux gentils, tantôt pour leur enseigner la prudence et la sagesse du salut qui leur était inconnue, tantôt pour leur prêcher la pénitence, tantôt pour leur montrer par la mission de ces grands hommes, que ces faibles lumières feraient un jour place à de plus grandes, et qu'un Dieu se lèverait lui-même sur eux.

Ce jour est arrivé, messieurs, jour heureux pour nous, et que nous sommes obligés de célébrer avec beaucoup de reconnaissance et de joie : jour où Dieu ne veut ni plus renfermer ses miséricordes dans un petit coin de la terre, après nous avoir envoyé les Joseph, les Jonas, les Daniel, a fait briller sur la tête de nos pères son étoile, pour les obliger à venir adorer le maître de ces prophètes. Ils l'ont vue cette étoile, *vidimus stellam ejus*, et ils sont venus, *et venimus :* Deux belles circonstances, dit saint Léon, l'une pour nous marquer le bonheur de notre vocation, et l'autre la diligence avec laquelle nous devons sortir de nos terres, afin d'y répondre.

Mais de quelles terres? de cette terre que Dieu par un terrible jugement de sa justice abandonne à l'impie, et où il commet tous les péchés que le démon et ses passions lui inspirent (1) : de cette terre où la sagesse et la connaissance du vrai Dieu ne se trouve pas parmi les plaisirs d'une vie animale et sensuelle que l'on mènera durant ces jours (2) : de cette terre où le ventre du pécheur est comme collé par une monstrueuse intempérance et des débauches que d'honnêtes païens rougiraient de faire (3) : de cette terre où les ambitieux du siècle tâchent de rendre leurs noms immortels (4) par les emplois qu'ils y exercent, les charges qu'ils y achètent, les superbes maisons qu'ils y font bâtir, les grands héritages qu'ils y possèdent : de cette terre que l'eau du plaisir, des richesses, des honneurs pénètre de toutes parts, et qui cependant est toujours altérée, et ne dit jamais, c'est assez (5) : de cette terre où règnent l'orgueil plus ridicule que celui des paons, la rage plus incurable que celle des chiens, la ruse et la perfidie plus grande que celle des renards, la stupidité plus pitoyable que celle des ours, l'ingratitude plus noire que celle des vipères, l'avarice plus tenace que les serres des aigles, la médisance plus cruelle que la langue des serpents, le scandale plus dangereux que l'haleine des dragons et la vue des basilics; en un mot, où toutes les passions courent à la faveur de la nuit du péché comme autant de bêtes féroces et indomptées.

C'est de toutes ces terres que la grâce du christianisme, qui est une grâce de séparation, nous oblige de sortir, et de faire de notre côté ce que Jésus-Christ fait du sien. Que fait-il de son côté? il nous tire de la masse corrompue des pécheurs, et il dit que nous ne sommes pas du monde. Que faut-il donc faire du nôtre? nous séparer promptement de ces pécheurs, montrer par une vie pénitente que nous ne sommes plus de ce monde, et, comme dit saint Ambroise, ne renouer jamais par un attachement à ses désordres, ces liens que la miséricorde du Seigneur a rompus.

Est-ce là ce que nous faisons, et imitons-nous en ce point la fidélité de nos mages? nous reconnaissons bien en général l'indispensable nécessité dans laquelle nous sommes, de suivre le mouvement de l'Esprit de Dieu; nous disons bien qu'il faut nous éloigner de la corruption du monde, et sortir de nos engagements criminels : voilà l'étoile qui commence à paraître, et plût à Dieu, dit ce Père (1), que nos affections répondissent à nos paroles, et que nous apportassions autant de diligence et de précaution à nous acquitter de ce devoir, que nous avons de facilité à le connaître! Nous irions où l'étoile nous conduit, et nous viendrions bientôt briser nos idoles au pied de la crèche de Jésus-Christ : mais le malheur est que les charmes du plaisir, plus forts que ces premiers rayons d'un astre naissant, nous retiennent toujours dans le sein de la volupté, et que nous ne pouvons nous résoudre à rompre de si agréables engagements; le malheur est que les nuages de la vanité du monde, qui se mettent entre les lumières de cette étoile et nous, sont si épais, que nous prenons souvent pour une véritable marque de la pureté de nos affections, et de notre coopération à la grâce, ce qui n'est tout au plus qu'un commencement de notre fidélité, et un faible effet de nos désirs : *Voti magis res est quam affectus.* Le malheur est que nous aimons bien à la vérité à entendre parler de notre religion, de la manière dont elle a été établie, des progrès qu'elle a faits, des endroits de l'Écriture qui en ont parlé, des généreux martyrs qui l'ont défendue, mais que nous voulons en demeurer là, trop satisfaits d'envoyer par une piété hypocrite à Jésus-Christ pour l'adorer, ceux qui s'adressent à nous, sans vouloir y aller nous-mêmes. *Ite et interrogate diligenter de puero, et cùm inveneritis renuntiate mihi ut et ego veniens adorem eum.* Hérode perfide, Juifs ingrats, ce fut là la cause de votre réprobation; et fasse le ciel que ce ne soit pas encore aujourd'hui le sujet de la nôtre! Allez, dites vous aux mages, informez-vous exactement de cet enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, avertissez-m'en afin que je l'aille adorer. Allez, disons-nous souvent à ces gens dont la piété exemplaire nous touche, et après que vous vous serez fidèlement acquittés de vos devoirs, nous aurons l'avantage de vous suivre. Ce-

(1) Terra data est in manus impii (*Job* IX).

(2) Nec invenitur in terra suaviter viventium (*Job*, XXVIII).

(3) Conglutinatus est in terra venter noster (*Psalm.* XLIII).

(4) Vocaverunt nomina sua in terris suis (*Psal.* XLVIII).

(5) Et terra quæ non satiatur aqua (*Prov.* XXX).

(1) Frequens nobis de fugiendo sæculo isto sermo est, atque utinam, tam facilis sermo, tam cautus et sollicitus affectus : sed, quod pejus est, frequenter irrepit terrenarum illecebra cupiditatum, et vanitatum effusio mentem occupat, et quod studeas evitare, hoc cogites animoque volvas, etc. (*Amb.*, *de Fuga sæculi*, c. 1).

pendant nous en demeurons là, assez heureux, ce nous semble, de pouvoir nous décharger sur la dévotion des autres, des devoirs que la religion nous impose, mais rendant effectivement la grâce de notre vocation inutile, par une certaine pesanteur d'âme, et une froide suspension de cœur entre la vérité que nous connaissons, et la soumission que nous devons avoir pour tout ce qu'elle nous propose. Ainsi n'avons-nous pas juste sujet de craindre que Dieu ne substitue à notre place des peuples nouveaux où il envoie son étoile, comme il substitua autrefois les mages et les gentils à Hérode et aux Juifs qu'il éprouva?

Que ce mystère de soustraction et de substitution de grâces est terrible! Il faut cependant qu'il s'accomplisse, et que Dieu refuse à quelques-uns certaines grâces choisies, immédiates et dernières qu'il accorde aux autres, dit saint Augustin. Jésus-Christ qui est mort pour tous les hommes, et qui veut les sauver tous, pourrait aussi leur donner à tous des grâces efficaces et victorieuses, ou une dernière qui couronnât toutes les autres. Mais il ne fait pas ce qu'il pourrait faire, afin que l'on voie dans les uns ce que peut sa grâce qui les prévient, et dans les autres, ce que peut sa juste vengeance qui les abandonne; chose qu'on ne pourrait connaître sans ce partage inégal de faveurs et de récompenses. Mais après qu'il a donné sa grâce indépendamment de la liberté et des mérites de l'homme, s'il arrive que cet homme en abuse par sa mauvaise volonté, il est en droit de la lui retirer pour la venger du mépris qu'on en a fait, et de la donner à d'autres qui en fassent un meilleur usage. Tu as enfoui, malheureux, le talent que je t'avais donné, je le reprends, en voilà un autre qui le fera mieux profiter. Je t'avais envoyé mon étoile, et tu as fermé les yeux pour ne pas la voir, il faut que je l'envoie à une autre extrémité du monde, où elle m'amènera des adorateurs.

Il le fit à l'égard des Juifs à la place desquels nos mages et nous-mêmes avons été substitués; et comme souvent nous avons les péchés des Juifs, et que nous n'avons pas la fidélité de ces mages, il est à craindre que d'autres peuples ne soient substitués à notre place. Eh quoi! dit saint Laurent Justinien, des mages sur un signe fort incertain ont soumis leurs belles connaissances aux lumières d'une étoile naissante qui leur a servi de guide dans tout leur voyage, et nous, au milieu de tant de lumières dont nous sommes environnés, dans le sein d'une Eglise qui ne nous propose rien d'incertain, nous voulons raisonner, critiquer, et des doutes que nous nous formons sur la grâce, nous en faire autant de prétextes pour nous dispenser de lui obéir, et nous séparer de nos engagements! Ils ont cherché dans un pays éloigné un enfant inconnu, pour l'amour duquel ils ont quitté leurs Etats, et se sont exposés ou à la révolte de leurs sujets, ou au mépris que leur prétendue légèreté pouvait faire naître dans leurs esprits; et nous qui n'avons rien à risquer, nous refusons de nous jeter aux pieds d'un Dieu qui nous est connu, qui est proche et au dedans de nous! Ils n'avaient vu aucun miracle qu'il eût fait, il n'avaient entendu personne parler de lui, et cependant sans délibérer davantage, ils sont sortis du fond de l'Arabie heureuse je veux dire du centre du plaisir, pour rendre en diligence leurs hommages à un enfant qui devait régner sur Israël; et nous, qui reconnaissons un Dieu maître absolu du ciel et de la terre, nous, qui sommes convaincus de tant de miracles qu'il a faits, nous disputons et nous composons, pour ainsi dire avec lui, ravis de l'adorer, mais non pas sitôt; d'aller à lui, mais pourvu que le monde y vienne avec nous; d'admirer sa grandeur, mais pourvu qu'on ne nous reproche pas nos bassesses; de nous prosterner au pied de sa crèche, mais pourvu que nous traînions après nous les marques de notre vanité, et qu'il n'en coûte rien à notre amour-propre.

Or, comme il n'en faut pas davantage pour obliger Dieu de nous retirer ses grâces, suivons avec fidélité l'étoile qu'il nous envoie; et comme elle disparaît dès que nos mages entrent à Jérusalem, pour ne se faire revoir qu'après qu'ils en sont sortis, éloignons-nous d'abord des désordres de cette ville, pour aller de compagnie avec ces pieux princes, qui ont été les premiers adorateurs de Jésus-Christ, et que la force d'une grâce victorieuse a humiliés à ses pieds, pour en faire les modèles de nos adorations.

DEUXIÈME POINT.

Puisque le Verbe divin s'était hâté d'adorer son Père par les humiliations de sa naissance et de sa circoncision, il était juste que ce Père se hâtât de le faire honorer à son tour; et si avant qu'il eût dit qu'il ne cherchait que la gloire de son Père, il la lui avait déjà procurée par ses profonds anéantissements, il était aussi raisonnable qu'avant qu'il dît à une femme de Samarie que de *vrais adorateurs l'adoreraient un jour en esprit et en vérité*, il y eût des personnes illustres qui lui rendissent ces deux marques de leurs adorations dès les premiers jours de son enfance.

Or, c'est ce qui est arrivé aujourd'hui, et pour vous expliquer ce beau principe que j'ai tiré des Pères, il faut vous faire remarquer avec eux que toute la religion étant partagée entre les gentils et les Juifs, deux choses manquaient à l'essence d'une adoration parfaite, la vérité et l'esprit. La vérité n'était pas chez les gentils, ils étaient attachés au culte de leurs idoles. L'esprit n'était presque pas chez les Juifs, ils se contentaient d'un hommage extérieur et d'une stérile cérémonie: les uns n'adoraient pas le vrai Dieu, et les autres ne l'adoraient pas comme il faut. Mais qu'arrive-t-il aujourd'hui? Trois rois mages partent de l'Orient, et devenus chrétiens avant le christianisme, ils accomplissent par avance la prophétie de Jésus-Christ qu'ils adorent en vérité et en esprit: en vérité, par l'humble aveu qu'ils font de

sa souveraineté et de sa divinité jusqu'à lors inconnues, et devant lesquelles ils se prosternent; en esprit, par les hommages spirituels qu'ils lui rendent, et les mystérieux présents qu'ils lui font.

A ces mots de rois mages, représentez-vous ici ce qu'il y avait de plus difficile à surmonter dans ces trois augustes personnes, et ce que Jésus-Christ néanmoins attendait pour recevoir cette adoration véritable qui lui était due. Que des païens nourris dans le sein de l'infidélité, qu'une longue suite d'aveuglement et de libertinage autorise, aussi grossiers et presque aussi stupides que le sont leurs idoles, reçoivent tout d'un coup les lumières de la foi, c'est ce qui est sans doute très-difficile. Que des païens adonnés à la connaissance des astres, accoutumés à tout accorder à un inévitable destin, et à substituer les créatures qu'ils admirent, à la place du Créateur qui les a faites, se défassent tout d'un coup de ces anciennes préventions, et reviennent de leurs erreurs, c'est ce qui est sans doute beaucoup plus difficile. Car, comme remarque saint Augustin, si toutes les sectes en général ont été de grands obstacles à l'établissement de notre religion, l'astrologie y a apporté des difficultés presque insurmontables. De là vient que l'Eglise, comme nous l'apprenons des conciles de Laodicée et de Tolède, l'a toujours considérée comme celle qui a plus longtemps retardé ses progrès, et que Tertullien a eu pour cet effet raison de l'appeler la mère de l'idolâtrie.

Mais quand une souveraine puissance se trouve dans des idolâtres et dans des astrologues, ne peut-on pas dire que c'est une nuit qui enseigne une autre nuit, et que ces trois ténèbres réunies, comme celles de l'Egypte qui durèrent trois jours, sont si épaisses que les lumières de la foi ne sauraient presque les percer? L'indépendance qui réside en la personne des princes; cette auguste élévation d'où ils voient tout au-dessous d'eux et rien au-dessus; l'encens de la flatterie qui fume à l'entour de leurs trônes, et qui les entête, l'aversion qu'ils ont de porter ailleurs les hommages qu'on leur rend chez eux, sont autant d'obstacles apparemment invincibles à l'adoration chrétienne.

C'est donc ici qu'il faut que la grâce victorieuse de Jésus-Christ triomphe de toutes ces difficultés; et elle ne le peut faire plus noblement qu'en lui soumettant ce qu'il y a de plus opiniâtre et de plus grand dans le monde, je veux dire la fausse religion, la science des astres et la royauté; glorieuses dépouilles qu'elle a enlevées à Damas, illustres trophées qu'elle a arrachées à la hâte de dessus les murs de la fière et superstitieuse Samarie, pour les mettre au pied de la crèche d'un enfant muet, qui ne peut encore prononcer le nom ni de son père ni de sa mère.

Toute autre adoration que celle-là était indigne de Jésus-Christ. Bergers, je vous loue de ce que vous lui avez rendu vos hommages au mépris et au refus de la Synagogue; mais c'était peu à un Dieu et à un roi de recevoir vos respects dans l'obscurité de votre condition, le silence et les ténèbres de la nuit; il fallait que sa souveraineté et sa divinité éclatassent par d'autres marques; que le paganisme vînt faire à ses pieds abjuration de ses erreurs, que l'orgueil des têtes couronnées vînt se briser devant son petit trône, et que la superstitieuse astrologie vînt lui dire qu'elle s'était jusqu'ici trompée en donnant à des créatures le nom de Dieu, et au véritable Dieu celui de ses créatures.

Saint Augustin (*In Psal.* IX) a remarqué après Arnobe (*L. contra gentes*) et Tertullien (*L. de Idol.*) qui avaient fait cette réflexion avant lui, que l'idolâtrie ne doit presque sa naissance et son progrès qu'aux astrologues : *Decepti et decipere volentes sidera ostendunt in cœlo.* Occupés à considérer attentivement l'ordre, l'aspect, l'éclat, la diversité et les mouvements des astres que Dieu a attachés au firmament dès le commencement du monde, ils leur donnaient, soit par aveuglement, soit par intérêt, les noms des plus infâmes créatures qu'ils prétendaient placer par là dans le ciel. Voulaient-ils flatter l'ambition d'un grand dont ils avaient reçu quelques services? Voilà son étoile, disaient-ils aux peuples; prétendaient-ils s'assurer de la protection d'un autre, ou en apaiser la colère? C'est dans cet endroit, ajoutaient-ils, qu'est son astre. Ainsi, après s'être agréablement trompés, ils ne s'étudiaient qu'à tromper les autres, toute leur science n'étant, dit saint Augustin, qu'une source d'impiété, qu'une occasion d'idolâtrie, qu'un commerce d'extravagances et d'erreurs. Par là ils consacraient et divinisaient les crimes en faisant passer pour des dieux ceux qui les avaient commis : la cruauté dans Saturne, la fureur militaire dans Mars, le vol et les injustices dans Mercure, la rage et la vengeance dans Junon, l'adultère et l'inceste dans Jupiter et Vénus; comme s'ils eussent tâché de détrôner le vrai Dieu, ou de mettre avec lui dans le ciel la récompense des plus grands crimes : *Mercedem stupri inter sidera posuerunt.* Est-ce que le maître absolu du ciel et de la terre ne se vengera jamais d'une si injurieuse superstition et de tant d'outrages qu'on a faits à la vérité et à la simplicité de son être? Oui, chrétiens, il s'en vengera, et c'est aujourd'hui comme une espèce d'amende honorable que lui font nos mages, au nom de la gentilité et de l'astrologie païenne. C'est aujourd'hui qu'ils détestent ces fausses divinités, et qu'ils adorent en vérité un Dieu qui est descendu du ciel en terre pour se faire homme, après avoir élevé de la terre des hommes criminels dans le ciel. C'est aujourd'hui qu'ils demandent où il est, parce qu'ils l'ont jusqu'ici mis dans le lieu où il n'était pas; et qu'ayant fait autrefois des étoiles les sujets de leurs fausses adorations, ils font aujourd'hui d'un astre nouveau l'occasion d'un véritable culte.

Or, voilà d'invincibles preuves de la force de la grâce, de la justice du Père Eternel en-

vers son Fils, et de cette adoration en vérité qu'il veut qu'on lui rende. Je dis de la force de la grâce : elle ne paraît jamais davantage que lorsqu'elle agit sur des esprits éclairés qu'elle soumet à la foi. Plus les lumières d'un homme sont vives et étendues, plus aussi la grâce doit avoir de force pour les surmonter. Si elle n'est que médiocre et commune, ces petits rayons pourront bien lui faire ouvrir les yeux, mais ils se refermeront presque aussitôt; il en faut de victorieuses et de fortes; la science orgueilleuse d'un païen ne devant, ce semble, céder qu'à la présence même d'un Dieu, qui efface ses lumières par la sienne, à peu près comme ces astres de la première et seconde grandeur, qui ne laissent pas de briller pendant la nuit avec la lune, et qui ne s'éteignent que lorsque le soleil paraît au ciel. Voilà pourquoi saint Paul, qui était très-savant, parlant de sa conversion et de celle des sages dans les siècles idolâtres, dit que Dieu qui commande à la lumière de sortir des ténèbres, ne s'est pas contenté de ces rayons naissants pour les éclairer, mais qu'il est venu lui-même et qu'il est entré dans leurs cœurs pour effacer par sa présence leurs lumières naturelles et les grandes connaissances qu'ils avaient acquises; et c'est là le triomphe qu'il remporte aujourd'hui sur l'esprit et le cœur de nos mages, en leur parlant et leur paraissant sous la figure d'un astre extraordinaire qui, dans la pensée de saint Jean Chrysostome, était moins une étoile qu'une intelligence suprême et une raison souveraine qui les obligeait de lui sacrifier la leur : *Virtus quædam plena rationis.*

Je dis de la justice du Père Eternel envers son Fils, et de la véritable adoration qui lui était due. Tout autre que Jésus-Christ ne pouvait dignement adorer un Dieu; tout autre que des mages et des rois ne pouvaient aussi, ce semble, adorer dignement le Fils d'un Dieu. Il fallait au Père Eternel un adorateur d'un mérite et d'une dignité infinie, et il ne l'a trouvé que dans la personne de son Fils qui, lui étant égal en toutes choses en qualité de Dieu, et soumis en qualité d'homme, a été véritablement ce parfait adorateur qu'il attendait. Il fallait à ce Fils, pour récompense de ses humiliations volontaires, des adorateurs d'un rang et d'une condition extraordinaires, qui adorassent sa divinité, et qui soumissent leur souveraineté à la sienne; et le Père Eternel n'en pouvait choisir de plus propres que trois rois qui vinssent lui faire leur cour dans une étable et au milieu de quelques animaux, sur un peu de foin.

C'est donc ici que s'accomplit heureusement cette mystérieuse prophétie de David dans l'un de ses psaumes. Il nous représente en cet endroit Dieu qui lui dit qu'un jour viendra qu'il l'appellera à son secours, qu'il lui dira : Vous êtes mon père; vous êtes mon Dieu et celui dont j'attends mon salut. Voilà les humiliations de Jésus-Christ, fils de David : *Ipse invocabit me; pater meus es tu, Deus meus, et susceptor salutis meæ.* Voilà les hommages qu'il rend dans sa crèche à son Père, qu'il appelle son Dieu par rapport à la nature humaine qu'il a prise. Mais quelle sera sa récompense? Je l'élèverai comme mon premier-né, dit-il, au-dessus de tous les rois de la terre; et si j'abandonne ou si je punis les autres hommes à cause de leur désobéissance, jamais je ne m'éloignerai de lui, jamais je ne retirerai de dessus lui ma miséricorde : j'en jure, et je m'y engage, je le prendrai sous ma protection, et son heureuse postérité demeurera jusqu'à la consommation des siècles. Mais par quelles marques pourrons-nous connaître, ô mon Dieu, l'accomplissement de cette promesse? La voici : *Thronus ejus sicut sol in conspectu meo, et sicut luna perfecta in æternum; et testis in cœlo fidelis.* Son trône sera aussi éclatant que le soleil, une vierge aussi belle et aussi parfaite que la lune sera sa compagne, et une étoile que j'allumerai dans le ciel, rendra un fidèle témoignage de ce qu'il est.

Ne m'accusez pas de donner un sens forcé à ces paroles; considérez seulement ce qui se passe en ce jour, et vous trouverez presque à la lettre l'accomplissement de cette promesse. Quel est ce trône? c'est la crèche où Jésus-Christ repose; crèche plus brillante mille fois que le soleil, par l'avantage qu'elle a de recevoir un Dieu. Quelle est cette lune si belle et si accomplie? c'est Marie qui ne reçoit ce qu'elle a de lumière que du Fils qu'elle porte entre ses bras. Quel est ce témoin fidèle dans le ciel? c'est l'étoile qui y paraît et qui attire les mages, ou, si vous voulez, ce sont ces mages fidèles à la grâce, ces hommes devenus tout célestes, qui rendent à Jésus-Christ toutes sortes de témoignages. Témoignage de sa royauté, en disant qu'il est roi non par élection, non par succession, non par usurpation, mais par lui-même, et qu'il est né tel : *Ubi est qui natus est rex?* Témoignage de sa divinité, puisqu'ils adorent véritablement le Verbe de Dieu dans une chair humaine, sa sagesse dans son enfance, sa force dans sa faiblesse, et le Seigneur de majesté dans la vérité d'un homme : *Adorant in carne Verbum, in infantia sapientiam, in infirmitate virtutem, et in hominis veritate Dominum majestatis;* témoignages de sa divinité et de sa royauté tout ensemble qu'ils rendent par les présents qu'ils lui font, comme autant de marques de leur vive foi, en lui offrant de l'encens comme à un Dieu, de la myrrhe comme à un homme, et de l'or comme à un roi : *Utque sacramentum fidei suæ, intelligentiæque manifestent, quod cordibus credunt, muneribus protestantur; thus Deo, myrrham homini, aurum offerunt regi, divinam humanamque naturam in unitate venerantes;* car c'est là, selon saint Léon, le sacrement et le signe visible de l'adoration en esprit que nos mages rendent à Jésus-Christ, et la seconde circonstance que j'avais à vous proposer.

Tout est spirituel dans ces présents; tout est encore plus spirituel, plus rare, plus

mystérieux, plus divin dans ceux qui les offrent. C'est l'Esprit de Dieu qui les conduit à Jésus Christ, c'est l'Esprit de Dieu qui leur découvre les moyens de l'adorer en esprit. Esprit de sagesse et d'entendement qui leur fait entrevoir quelque chose de grand dans l'enfant qu'ils adorent, malgré sa misère et les pauvres langes dont il est enveloppé, dit saint Augustin. Esprit de science et de conseil, qui leur rend suspectes les ruses et la perfidie d'Hérode ; esprit de force qui leur fait surmonter tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à leur dessein ; esprit de piété qui les approche de l'auteur de la religion nouvelle ; esprit de crainte qui les humilie devant lui comme devant le Dieu de gloire et de majesté : en un mot, tout est esprit; et nous n'en pouvons aussi rien dire, si nous n'élevons nos esprits.

Il y a trois choses dans Jésus-Christ, il y quelque chose d'ancien, quelque chose de nouveau, et quelque chose d'éternel ; ce qu'il y a d'ancien, c'est son corps qu'on peut appeler ancien, avec saint Bernard, parce qu'encore bien que ce ne soit pas l'ouvrage d'un commerce charnel, il a été néanmoins formé dans le sein d'une vierge qui est descendue d'Adam par une longue suite de ses ancêtres : ce qu'il y a de nouveau, c'est son âme qui a été créée expressément pour animer ce corps ; et ce qu'il y a d'éternel, c'est le Verbe qui a été uni à l'un et à l'autre.

Or, nos mages adorent aujourd'hui en esprit cette nouvelle Trinité. Ils offrent de la myrrhe à ce qu'il y a d'ancien, je veux dire, au corps de ce divin enfant, qui a été exposé à toutes les misères de la vie et à toutes les persécutions des hommes. Ils offrent de l'or à ce qu'il y a de nouveau, je veux dire, à son âme plus pure et infiniment plus précieuse que n'est ce riche métal ; et ils offrent l'encens de leurs prières à ce qu'il y a d'éternel, je veux dire, au Verbe qui reçoit, en qualité de Dieu, toutes les adorations des hommes.

Ils viennent trois dans un même esprit, et font chacun leurs présents au même enfant; et c'est pour adorer le mystère de la Trinité des personnes dans l'unité de la nature. Ils offrent de l'encens dont la fumée s'élève toujours vers le ciel, au Père qui ne quitte jamais ce centre de sa gloire; de la myrrhe, au Verbe qui en est descendu pour souffrir; et de l'or, qui est le symbole de la charité, au Saint-Esprit, qui est l'amour et le lien substantiel du Père et du Fils.

Ils viennent trois, et c'est pour faire à Dieu trois sortes de réparations d'honneur pour autant d'outrages qu'il a reçus de la concupiscence de la chair, de la concupiscence des yeux, et de l'orgueil de la vie. Si la chair l'a offensé par sa délicatesse et par la répugnance naturelle qu'elle a à souffrir, ils lui présentent de la myrrhe qui, par son amertume, est le symbole de la mortification qu'ils veulent embrasser; si les yeux l'ont offensé par une insatiable avidité à voir et à posséder les biens de la terre, ils jettent à ses pieds l'or qui est l'objet et l'idole de tant d'avares : et si la vie des hommes l'a offensé par leur orgueil, ils viennent se prosterner devant lui et lui offrir de l'encens qui, étant broyé et passant par le feu, est la marque de l'humilité chrétienne. Enfin, dit Tertullien, s'ils offrent à Jésus-Christ dès les premiers jours de sa vie, de l'or, de la myrrhe et de l'encens, ce n'est que pour nous témoigner que c'est en ce jour que doivent finir les anciens sacrifices des idoles, et la gloire du monde qu'il combattra et qu'il détruira dans la suite. *Thus, myrrham et aurum ideo infanti tunc Domino obtulerunt, quasi clausulam sacrificationis et gloriæ sæcularis quam Christus erat ademptarus* (*De Idol.*, c. 9).

Que dis-je, messieurs, et ce qui se passe durant ces jours de débauches, ne combat-il pas évidemment ce dessein de nos rois et de Jésus-Christ même? On appelle cette fête la Fête des rois, parce que Jésus-Christ y est reconnu roi, et adoré comme Dieu; et c'est néanmoins en ce temps qu'on le méconnaît et qu'on le déshonore davantage. On l'appelle la Fête des Rois, parce que toute la grandeur, toute la vanité et toute la mollesse du siècle est venue s'abattre en leurs personnes aux pieds d'un Dieu; et c'est néanmoins en ce temps qu'on relève avec plus de scandale ces idoles du monde, et que sous un voile trompeur de piété on se moque plus insolemment de Jésus-Christ ; à peu près comme Jéroboam (III *Reg.*, XII, 32) qui, pour détruire avec plus de malignité les fêtes des Juifs, rétablit celles du paganisme dont les cérémonies extérieures leur étaient presque semblables. On témoigne, comme Hérode, qu'on a dessein d'adorer Jésus-Christ ; mais, hélas! c'est pour le faire mourir par la vie mondaine, libertine, molle et dissolue, que l'on mène. On l'appelle la Fête des Rois, parce que c'est celle de la vocation des Gentils au christianisme, et par conséquent la nôtre ; et il semble qu'on devrait plutôt l'appeler la Fête du diable, *festum diaboli* (*Hom.* 1 *de Lazaro*) (ne vous scandalisez pas de ce mot, il est de saint Chrysostome), parce que c'est celle de la réduction de la plupart des chrétiens au paganisme, dont ils renouvellent les monstrueuses débauches, avec d'autant plus d'aveuglement ou d'impiété, qu'ils se croient plus dispensés qu'en aucun autre temps de la tempérance et de la mortification chrétienne.

Saint Augustin se plaignait autrefois que les donatistes avaient particulièrement en aversion la fête de l'Épiphanie, et qu'ils ne voulaient pas la célébrer entre eux. Mais, hélas! ne peut-on pas dire qu'il y a encore aujourd'hui des libertins qui, pires en un sens que les donatistes, la déshonorent davantage par leurs débauches, leur luxe, leur mollesse, leur crapule, que ne faisaient ces hérétiques qui ne la solennisaient pas?

Autrefois, (car cette fête est l'une des plus anciennes que nous ayons, comme saint Grégoire de Nazianze (*In sancta Epiph. lumina*)

et saint Paulin (*Poemate* 24) l'ont très-bien remarqué), les assemblées des chrétiens étaient si nombreuses en ce jour, que l'on regardait comme un excommunié celui qui n'assistait pas aux offices divins qu'on y célébrait avec une extraordinaire magnificence.

Mais qu'arrive-t-il aujourd'hui? nos temples sont déserts, l'office abandonné, la parole de Dieu négligée; tout le temps se passe en des parties de bal et de débauches, et presque toutes les assemblées des chrétiens ne sont, dit Salvien (1), que des assemblées d'iniquité, qu'un amas de crimes, qu'un monstrueux concours de gens qui se corrompent les uns les autres par leur intempérance, leurs bouffonneries, leurs adultères, et qui semblent ne venir le matin à l'église que pour y exhaler aux pieds des autels, oserai-je le dire? les fumées du vin ou des viandes dont ils se sont soûlés la nuit?

Qu'il n'en soit pas ainsi de vous, chrétiens: mais après avoir suivi nos mages jusqu'à la crèche de Bethléem, où la force d'une grâce victorieuse les a humiliés aux pieds de Jésus-Christ pour l'adorer en esprit et en vérité, sortez avec eux de ce saint lieu, pour admirer la fécondité d'une grâce qui leur a fait annoncer la gloire de ce Dieu, et qui les a rendus les pères de plusieurs peuples: je finis par cette dernière considération.

TROISIÈME POINT.

Si Tertullien s'est cru bien fondé de dire que Dieu, depuis la création du monde, ne s'est presque jamais fait voir aux hommes, sans que des anges l'aient accompagné, ou plutôt sans qu'il se soit servi d'eux pour se faire connaître, nous pouvons dire encore avec plus de raison que Jésus-Christ n'a presque jamais été sans avoir d'apôtres et de ministres fidèles qui n'aient donné des témoignages et des assurances de sa venue.

Les prophètes l'ont annoncé dans l'ancienne loi; Jean-Baptiste l'a montré au commencement de la nouvelle; douze hommes choisis l'ont prêché par tout le monde; et trois mages s'en sont retournés dans leurs Etats pour y publier ses grandeurs.

Les prophètes l'ont annoncé de loin, et, selon les différents temps auxquels ils ont paru, ils ont dit, tantôt: il viendra; tantôt, il est proche, et il ne tardera pas. Jean-Baptiste l'a montré de près: le voyez-vous? a-t-il dit, *Ecce*, voilà l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. Douze apôtres ont publié sa divinité et ses grandeurs, après en avoir été les heureux témoins. Et si nous les en croyons, ils nous disent qu'ils ne prêchent que ce qu'ils ont vu, entendu, touché, de ce Verbe de vie.

Mais que font aujourd'hui nos mages? ils annoncent celui que les prophètes attendaient, celui que Jean-Baptiste montrait, celui que les Apôtres on eu l'avantage de voir. Ainsi, ils ont succédé au ministère des prophètes de l'esprit desquels ils ont été remplis, et ils ont prévenu celui de Jean-Baptiste et des apôtres du zèle desquels ils ont été animés pour faire part aux nations idolâtres de ce qui leur était arrivé, et devenir les pères d'un peuple nouveau qu'il devait acquérir par son sang.

Car, remarquez, je vous prie, que Jésus-Christ dès son berceau assigne de différents emplois, et fait de différentes impressions sur les esprits. Il accomplit ses prophéties, il fait taire les oracles, il trouble Hérode, il consterne et confond la Synagogue: et tandis que Marie et Joseph se contentent d'admirer en silence ce qu'on dit de l'Enfant Jésus: *Erant Joseph et Maria mirantes super his quæ dicebantur de puero;* nos trois mages sont choisis pour en aller publier les grandeurs dans les pays infidèles, et porter dans ces terres incultes les premières semences de l'Evangile.

Pour en être convaincus, nous n'avons qu'à considérer ce à quoi leur zèle les a portés, en annonçant à un prince fier, perfide, jaloux et entêté de sa grandeur, la naissance d'un roi qu'ils n'avaient pas encore vu: puisque de là, il est aisé de conclure avec saint Chrysostome, qu'ayant d'abord surmonté tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à cette généreuse entreprise dans une terre étrangère, ils auront ensuite exercé avec plus de liberté et d'empire les fonctions de leur apostolat dans leurs royaumes.

Ils n'ont pas fait comme Moïse qui n'osait aller annoncer le Dieu d'Israël dans la cour de Pharaon, ni délivrer son peuple de la captivité sous laquelle il gémissait. Un buisson qui brûlait sans se consumer, l'avait attiré d'abord; mais ayant appris qu'il était choisi pour aller délivrer le peuple de Dieu, quelles difficultés n'apporta-t-il pas? Quoique Dieu lui explique dans un long détail son dessein, il s'excuse de sa commission; Hé! *qui suis-je*, lui dit il, *pour aller trouver Pharaon, et tirer les enfants d'Israël de l'Egypte?* Quoique Dieu lui dise: Je serai avec vous, et pour vous faire connaître que je vous aurai envoyé, vous viendrez sacrifier sur cette montagne, après que vous aurez délivré mon peuple: quoiqu'il lui découvre son nom et qu'il lui répète ce qu'il dira de sa part aux Hébreux, il s'excuse toujours: Ils ne me croiront pas, répond-il, et ils me diront que le Seigneur ne m'a point apparu. Quoique Dieu fasse trois miracles devant lui, il s'excuse encore sur la difficulté qu'il a de parler, et il lui témoigne que depuis qu'il l'a honoré de sa présence, sa langue est encore moins libre qu'auparavant. Il faut que Dieu lui dise qu'il sera dans sa bouche, il faut qu'il se fâche contre lui, et qu'il lui donne la grâce des miracles comme la preuve de sa mission, avant qu'il se résolve à l'accepter.

Nos trois mages, plus courageux et plus fidèles, vont à la seule vue d'une étoile annoncer à Hérode la naissance du roi des Juifs; et n'appréhendant ni la jalousie ni la fureur de ce tyran, ils lui demandent sans la

(1) Quid est aliud pene omnis cœtus Christianorum quam sentina vitiorum? Quorum enim quemque non invenies aut ebriosum, aut helluonem, aut adulterum, aut fornicatorem, aut raptorem, aut ganeonem, etc. (*Salv.*, *l.* III *de Gub. Dei*).

ménager? Où est celui qui est né roi des Juifs? nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Or, s'ils ont eu tant de zèle avant que d'avoir eu le bonheur de voir Jésus-Christ, et s'ils se sont acquittés de leur mission avec tant de liberté et de courage dans un pays étranger où ils avaient tout à craindre : que ne feront et que ne diront-ils pas, étant de retour dans leurs Etats, de l'Enfant qu'ils ont adoré dans la crèche de Bethléem où les premiers fondements de l'Eglise ont été jetés, comme ceux de la Synagogue le furent autrefois sur la fameuse montagne de Sinaï?

Pour moi, je me représente ces hommes apostoliques qui, remplis de l'Esprit de Dieu et impatients de faire part à leurs peuples de l'heureuse découverte qu'ils ont faite, leur disent par avance ce que trois apôtres diront dans la suite : Nous avons trouvé le Messie (*Joan.*, I), celui de qui Moïse a écrit dans la loi, et que les prophètes ont prédit. Je m'imagine les voir quitter leur premier chemin pour retourner dans leurs Etats, comme la Samaritaine quitta sa cruche pour aller dire aux peuples de Samarie : J'ai trouvé un homme qui m'a dit tout ce que j'ai jamais fait (*Joan.*, IV, 29). Ou si vous voulez, je me les représente comme ces trois anges qui allèrent dire à Abraham, que de lui et de Sara naîtrait un fils dans lequel toutes les nations de la terre seraient bénies ; avec cette différence, qu'ils ont annoncé aux peuples d'Orient que ce fils et ce désiré des nations dont Isaac n'était que la figure, est enfin venu pour le bonheur et la réparation de tout le monde.

Quoi qu'il en soit, il est toujours certain que Jésus-Christ a pris plaisir de faire voir dans ces grands hommes la fécondité et l'étendue de sa grâce, et que comme il a permis que l'infidélité d'un apôtre servît à confirmer la vérité de sa résurrection, et à rendre à tout le monde un témoignage irrépréhensible de ce qu'il avait vu et touché; il a aussi voulu, dit saint Léon, que des rois idolâtres vinssent le chercher dans sa crèche, afin qu'ils fussent des témoins non suspects des prodiges de son enfance, et qu'ils allassent annoncer aux gentils ce qu'ils avaient eu le bonheur d'adorer (1).

Nous le savons, chrétiens, et c'est jusqu'à nous que la mission de ces apôtres s'est étendue. Depuis qu'ils ont adoré Jésus-Christ (2), et qu'ils en ont annoncé la gloire, nous avons commencé, dit ce grand Pape, à entrer dans l'héritage éternel, et les secrets mystères des Ecritures que l'aveuglement des Juifs n'a pas voulu connaître, nous ont été dès lors miséricordieusement révélés. Honorons par conséquent par notre piété et par une fidèle coopération à la grâce un si saint jour; et au lieu qu'autrefois Dieu nous défendait de nous adresser aux mages pour apprendre d'eux notre bonne ou notre mauvaise fortune: *Ne declinetis ad magos nec ab hariolis aliquid sciscitemini* (*Levitici* XIX) ; persuadons-nous que nous ne serons jamais dans la voie du salut si nous n'écoutons et si nous n'imitons ceux-ci en nous séparant de nos engagements criminels pour chercher Jésus-Christ, en l'adorant en vérité et en esprit, après que nous l'aurons trouvé, en l'annonçant et en le glorifiant, après que nous l'aurons adoré; afin qu'ayant marché ici-bas à la faveur de son étoile, nous le possédions un jour lui-même dans la plénitude de sa gloire. *Amen.*

DISCOURS IV.

SUR LE MYSTÈRE DE LA RÉSURRECTION.

Surrexit, non est hic... sed ite, dicite discipulis ejus et Petro : quia præcedit vos in Galilæam; ibi eum videbitis sicut dixit vobis.

Jésus de Nazareth est ressuscité, il n'est pas ici ; mais allez dire à ses disciples et à Pierre, qu'il s'en va devant vous en Galilée, et que c'est là que vous le verrez comme il vous l'a promis (*S. Marc, ch.* XVI).

Ce fut l'heureuse nouvelle qu'un ange assis du côté droit du tombeau de Jésus-Christ apporta à ces trois pieuses dames, qui, après avoir adoré et servi leur Maître pendant sa vie, après l'avoir plaint et pleuré à sa mort, s'étaient préparées de grand matin à rendre à son corps les derniers devoirs de leur charité et de leurs respects, par l'odeur des parfums qu'elles avaient achetés pour l'embaumer.

C'est la même nouvelle que l'Eglise vous annonce aujourd'hui, chrétiens, elle qui, prenant part à tous les différents états où se trouve son adorable Epoux, vous mène à son tombeau après vous avoir conduits au Calvaire, et qui, changeant ses lugubres accents en des chants de joie, vous avertit qu'il est ressuscité, et que c'est aujourd'hui la fête de Pâques.

Celle des Juifs leur fut autrefois un grand sujet de réjouissance. Pendant cette sainte solennité on venait à Jérusalem presque de tous les endroits du monde, et les Juifs en faveur desquels elle avait été instituée, se disposaient aussi à la célébrer avec une singulière dévotion, soit par l'Agneau pascal qu'ils prenaient dix jours auparavant, et qu'ils couronnaient de fleurs pour le manger ensuite en famille; soit par cent autres mystérieuses cérémonies qu'ils observaient avec la dernière exactitude, afin de solenniser avec plus de pompe la mémoire de ce temps fortuné auquel ils étaient sortis de l'Egypte.

Quoique ces figures de la Synagogue soient passées, la vérité subsiste encore, et l'Eglise, toujours occupée à célébrer les mystères de son Epoux, s'attache particulièrement à celui de la Pâque, qui est la plus grande de toutes les fêtes.

C'est par cette raison, qu'au rapport de saint Grégoire de Nazianze et de saint Paulin, elle ordonnait à tous les fidèles de s'assem-

(1) Et sicut omnibus nobis profuit quod post resurrectionem Domini vestigia vulnerum in carne ejus Thomæ apostoli exploravit manus ; ita ad nostram utilitatem proficeret quod infantiam ipsius magorum probavit aspectus (*Serm.* 4, *de Epiph.*, c. 3).

(2) Exinde in æternam hæreditatem cœpimus introire : exinde nobis Christum loquentis Scripturarum arcana patuerunt et veritas quam Judæorum obcæcatio non recepit omnibus nationibus lumen suum invexit. Honoretur itaque a nobis sacratissimus dies (*D. Leo*, 2 *serm. de Epiph.*, c. 3).

bler de grand matin pour présenter à Jésus-Christ comme les trois Maries, le parfum de leurs prières, dans son saint temple où ils tenaient tous des cierges allumés, dont le grand nombre et l'agréable lumière qui brillait de toutes parts, effaçaient en quelque manière, à ce qu'ils disent, celle du soleil.

C'est dans cette même vue, dit un ancien Père, que la sainte quarantaine a été établie, comme pour servir d'une longue préparation à cette grande fête, et qu'après ces temps de pénitence on consacrait le samedi saint les fonts du baptême, autour desquels étaient les cathécumènes qu'on plongeait dans l'eau par trois différentes fois, soit en mémoire des trois jours que Jésus-Christ avait demeuré dans le tombeau, soit pour représenter par cette mystérieuse cérémonie les trois résurrections que l'Eglise solennise aujourd'hui dans une seule.

Oui, chrétiens, nous faisons aujourd'hui la fête de trois résurrections et de trois pâques dans une seule : celle de Jésus-Christ, celle des pécheurs et celle des prédestinés : celle de Jésus-Christ, qui est sorti victorieux de son tombeau par un effet de sa toute-puissance, celle des pécheurs qui sont sortis du tombeau de leurs péchés par un écoulement de sa grâce, et celle des corps des prédestinés qui sortiront un jour de leurs tombeaux par une participation de sa gloire. Cette fête est donc la pâque et le passage de Jésus-Christ, il y passe de la mort à la vie; cette fête est donc la pâque et le passage des pécheurs, ils y passent du péché à la grâce; cette fête est donc la pâque et le passage des prédestinés, ils y passeront du tombeau à la gloire.

Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que ces trois résurrections et ces trois pâques se suivent et se succèdent; la dernière n'est que la récompense de la seconde, et la seconde n'est que la suite de la première, qui répand une grâce de sainteté et de justification sur l'une, une grâce d'immortalité et d'incorruption sur l'autre. Je n'avance rien ici qui ne soit renfermé dans les paroles de mon texte, et qui ne doive par conséquent entrer dans mon sujet.

Jésus-Christ est ressuscité, dit l'ange aux trois Maries, voilà la résurrection et la pâque de Jésus-Christ : *Il va devant vous en Galilée*, voilà la résurrection et la pâque des pécheurs : *Vous le verrez comme il vous l'a promis*, voilà la résurrection et la pâque des prédestinés. Jésus-Christ reçoit par la première une nouvelle vie, ce sera le sujet de mon premier point; les pécheurs marchent par la seconde sous un nouveau guide, ce sera le sujet du second; et les prédestinés jouiront par la troisième d'une nouvelle gloire, ce sera le sujet du dernier et tout le partage de ce discours.

Vierge sainte, vous avez infiniment plus de part à ces trois résurrections, que tout le reste des créatures. La première vous réjouit plus qu'elles, puisque c'est une portion de votre substance qui reprend tous les avantages qui lui sont dus; la seconde vous touche de plus près qu'elles, puisque étant la mère de leur rédempteur, vous entrez dans l'économie de leur justification; et vous jouissez déjà des priviléges de la troisième qu'elles attendent, puisque par une résurrection avancée, vous voyez dans un corps glorieux l'objet de votre bonheur. Souffrez donc que, joignant nos faibles voix à celles de l'Eglise, nous vous disions aujourd'hui dans cette heureuse solennité avec elle : *Regina cœli, lœtare.*

PREMIER POINT.

Je commence par la résurrection de Jésus-Christ, puisqu'elle fait le principal sujet de cette auguste solennité : et pour soutenir l'idée que je viens de vous en donner, il faut que je vous la représente comme un mystère de gloire où il a passé d'une mort douloureuse et infâme à une vie nouvelle et divine; vie exempte de toutes les faiblesses de la première, et qui efface des esprits les fâcheuses impressions que sa passion y avait laissées.

Jésus-Christ, dit saint Paul, *est la force et la sagesse de Dieu son Père.* Il en est la force et le bras, puisque c'est par lui que toutes choses ont été faites, et que rien n'a été fait sans lui; il en est la sagesse et la lumière, puisqu'il est le terme personnel et substantiel de ses connaissances infinies.

Cependant nous pouvons dire que, durant les jours de sa vie mortelle, quoiqu'il fût la force et le bras de Dieu, on n'a vu en lui que des faiblesses et des infirmités communes à tout le reste des hommes; et qu'encore bien qu'il fût la sagesse et la vérité éternelle, souvent il a passé dans l'esprit de ses ennemis pour un séducteur et un fourbe. Or, entre tous les mystères de sa gloire celui de sa résurrection avait été choisi pour le rétablir dans son premier état, soit par rapport à sa force et à son indépendance, soit par rapport à sa sagesse et à l'infaillibilité de sa parole. Il est aisé d'en pénétrer d'abord la raison, et je presse cette preuve que vous trouverez plus étendue dans saint Grégoire de Nazianze et saint Léon, pape. C'est qu'il n'y a point de force, de puissance, d'indépendance pareille à celle de se ressusciter soi-même; et c'est que d'ailleurs Jésus-Christ s'était engagé de le faire, en assurant *qu'il ne serait pas plus longtemps dans son sépulcre que Jonas n'avait été dans le ventre de la baleine, qu'il ressusciterait trois jours après sa mort, et qu'après avoir détruit le temple de son corps il le rétablirait dans le temps qu'il l'avait promis.* Il fallait donc faire éclater cette force et cette indépendance divine par un témoignage aussi illustre qu'était celui-là; il fallait aussi faire paraître cette sagesse, et dégager cette parole par une conduite aussi surprenante, et c'est ce qu'il a fait en passant de la mort à la vie, et se ressuscitant lui-même.

L'indépendance est le véritable caractère de Dieu, le premier de ses attributs selon notre manière de concevoir, et celui par lequel il veut que nous le reconnaissions. C'est de lui que dépendent toutes les créatures sans

dépendre d'aucune d'elles; c'est lui qui les règle et qui les juge, qui les établit et qui les détruit, *qui les fait vivre et qui les fait mourir.* Comme il connaît seul sa propre nature, et que par conséquent il est seul capable de se donner un nom ; il a voulu que Moïse le reconnût par celui-ci : *Je suis celui qui est.* S'il est grand, s'il est bon, s'il est éternel, s'il est infini, s'il est sage, s'il est juste, il est lui-même sa grandeur, sa bonté, son éternité, son infinité, sa sagesse sa justice, dit saint Denis (*Lib. de divinis Nominibus*).

Le Verbe divin avait cette indépendance pendant les jours de sa vie mortelle, et, comme il en avait suspendu les avantages, il fallait qu'il les reprît et qu'il nous laissât des preuves sensibles de cette souveraine perfection, en agissant, non pas sur des corps étrangers, en les délivrant de la mort, mais sur son propre corps, en se rendant la vie.

Un philosophe païen croyait autrefois assez obliger Dieu, en disant de lui que, quoiqu'il pût faire toutes choses, il y en avait cependant deux qui lui étaient impossibles ; l'une de se donner à lui-même la mort, et l'autre de faire sortir des morts de leurs tombeaux : *Nec sibi potest mortem consciscere, nec revocare defunctos.*

Petit esprit, que tu as de mauvais sentiments de Dieu, lui dit saint Augustin, limitant sa puissance en des choses où elle ne peut presque être plus grande! Oui, oui, Dieu peut faire l'une et l'autre ; il peut même faire au-delà de l'une et de l'autre, puisque, non-seulement il peut se donner la mort et tirer d'autres morts de leurs tombeaux, mais qu'il peut encore, après avoir volontairement donné la vie, la reprendre.

En quoi! me direz-vous? n'eût-il pas été plus glorieux à Jésus-Christ de demeurer impassible sur la terre, que d'y souffrir les infirmités humaines, les douleurs et l'agonie de la mort? Quelle plus grande indépendance, que de faire connaître aux hommes qu'on est le souverain arbitre de leur vie et de leur mort, sans être réduit à leur condition, ni engagé dans ces fâcheuses lois où ils sont condamnés tous? Cela est bon, répond saint Augustin, pour ces souverains de la terre dont l'autorité et l'indépendance sont si bornées, qu'ils souhaiteraient bien d'ajouter au pouvoir qu'ils ont de donner des lois à leurs sujets, celui de n'en point recevoir de la mort; mais, pour Jésus-Christ, il lui est incomparablement plus glorieux de triompher de cette mort, en se ressuscitant lui-même, qu'il ne lui eût été de ne la point souffrir en demeurant immortel (1), sa souveraine indépendance consistant, comme il le témoigne, en deux choses, je veux dire après lui dans la liberté de mourir ou de ne pas mourir, et dans le pouvoir qu'il avait de passer de la mort à une vie nouvelle, indépendamment d'aucun agent, ni d'aucun secours extérieur: *Nemo tollit animam meam a me, sed ego pono eam a meipso et potestatem habeo ponendi eam et potestatem habeo iterum sumendi eam. Nul ne me ravit mon âme, je la quitte de moi-même, et comme j'ai le pouvoir de la quitter, j'ai aussi celui de la reprendre* (*Joan.* X).

N'est-ce pas ce qu'il nous a fait connaître, en voulant qu'on l'ensevelît dans un sépulcre neuf où personne n'avait encore été mis (*Joan.* XIX)? Je vois les plus grands hommes de l'ancienne loi ne souhaiter rien avec plus de passion, que d'être enterrés avec leurs pères, leurs amis, leurs femmes, leurs aïeux. Abraham est enterré avec Sara, Jacob ordonne à ses enfants de l'ensevelir avec ses pères, et Joseph oblige ses frères de lui promettre par serment, qu'ils emporteront ses ossements avec eux (*Gen*, XLIX, L). Cela est bon pour des créatures mortelles, qui sont toutes également soumises aux lois de la mort; mais il faut que Jésus-Christ prenne des précautions toutes contraires et que, pour faire paraître sa souveraine indépendance, il choisisse un tombeau où personne n'ait encore été mis.

En effet, si on l'avait enseveli dans le sépulcre de quelque patriarche ou de quelque prophète, les Juifs n'eussent-ils pas pris de là occasion de dire : Ce n'est pas Jésus de Nazareth qui est ressuscité, c'est quelqu'un des prophètes, ou s'ils n'avaient pas désavoué sa résurrection, n'auraient-ils pas attribué ce miracle aux ossements de ce prophète (1), et non pas à la propre force de ce Dieu, comme on attribua autrefois à ceux d'Élisée la vertu d'avoir ressuscité un homme qu'on avait fortuitement jeté dans son tombeau? c'est pourquoi Jésus-Christ, qui était jaloux de sa gloire, a voulu prévenir ces calomnies et ajouter à sa souveraine indépendance, qui est le premier caractère de la vie nouvelle qu'il a reçue, une sagesse infinie en se servant, pour confondre entièrement le mensonge, des précautions mêmes qu'avaient prises ses ennemis qui voulaient le faire passer pour un fourbe.

Il n'en est pas de la sagesse de Dieu comme de celle des hommes. Il n'est sage ni par les avis qu'on lui donne, ni par les recherches et les études qu'il fait, ni par les connaissances successives qu'il reçoit; il connaît, il règle, il ordonne toutes choses par lui-même, et, pour faire connaître à ses ennemis *qu'il n'y a point de conseil à prendre contre lui,* il veut que *leur iniquité se démente,* qu'elle porte, malgré qu'elle en ait, des témoignages de sa malignité contre elle-même, et qu'elle tombe dans les piéges qu'elle dresse aux autres.

Les princes des prêtres et les pharisiens avaient pris toutes les précautions qu'on pouvait humainement prendre pour faire passer Jésus-Christ pour un fourbe, et couvrir d'infamie la gloire de sa résurrection. Voyant qu'il était mort et enseveli, ils prièrent Pilate de donner ordre qu'on gardât son sépulcre jusqu'au troisième jour, *de peur que ses disciples ne vinssent dérober son corps, et qu'ils ne dissent ensuite au peuple qu'il était ressu-*

(1) Majoris est potentiæ mortem vincere resurgendo, quam vitare vivendo (*Lib. X de Trinitate*).

(1) Cum tetigisset ossa Elisæi revixit homo, et stetit super pedes suos (IV *Reg.* XIII).

scité comme il l'avait promis; et Pilate leur ayant répondu *qu'ils n'avaient qu'à le faire garder comme ils l'entendraient*, ils mirent des soldats autour du sépulcre, et apposèrent leurs sceaux sur la pierre qui le couvrait. Mais savez-vous bien, ridicules et faux politiques, que c'était là le coup le plus sûr de l'infinie sagesse de Dieu pour confondre tous vos pernicieux desseins, en faisant de vos inutiles précautions, autant de preuves invincibles pour prouver sa divinité et la gloire de sa nouvelle vie? Expliquons-nous par une pensée de saint Hilaire :

Quand Jésus-Christ parle de lui-même chez saint Jean, il dit : *que c'est en lui que Dieu a imprimé son sceau et son caractère*, et l'Apôtre pour cette raison l'appelle *l'image vivante de son père et la figure de sa substance.* Or, dès que l'on met un sceau sur un autre, il est certain qu'on n'a point d'autre intention, que d'effacer les traits du premier sur lequel on imprime le second, et par ce moyen tout l'artifice des pharisiens ne tendait qu'à effacer la gloire et la divinité de Jésus Christ, en apposant sur lui le cachet des hommes, comme pour empêcher qu'on ne le reconnût tel qu'il était. Mais, qu'a fait Jésus-Christ? il a rompu, en ressuscitant, ces sceaux, il a biffé ce cachet, il a effacé cette image étrangère imprimée sur la sienne, et, par un effet de son infinie sagesse, il a repris sa première figure et a dissipé la fausse politique de ses ennemis.

Nous lisons dans l'Ecriture que les prêtres du dieu Bel, voulant persuader à Cyrus que cette idole était pleine de vie, et qu'elle mangeait ce qu'on lui présentait, le prièrent de mettre lui-même des viandes devant ce faux dieu, de faire sortir tous ceux qui seraient dans son temple, d'en fermer ensuite les portes et d'y appliquer ses sceaux (1), lui assurant que, quand il y retournerait le lendemain, il trouverait ces viandes mangées, et qu'il s'instruirait de la vérité par lui-même, pourvu que personne n'eût la hardiesse de fausser et de rompre ces sceaux. Cyrus leur accorda ce qu'ils lui avaient proposé, et étant venu le matin avec Daniel, il lui demanda si ces sceaux étaient entiers, et lui ayant répondu que personne n'y avait touché, il entra dans le temple où il ne trouva plus de viandes devant cette idole. Mais hélas! que cette politique fut fatale aux prêtres de cette fausse divinité, puisqu'elle ne contribua qu'à faire connaître à ce prince leur friponnerie, et qu'ils ne s'étaient servis de ses sceaux, que pour se perdre eux-mêmes, en faisant passer une statue inanimée pour un dieu plein de vie !

Il arrive ici quelque chose de fort différent, et qui cependant produit un semblable effet. Les Juifs font sceller la pierre du sépulcre de Jésus-Christ, et demandent à Pilate des soldats pour en garder les avenues, afin que personne n'y entre, et que par ce moyen l'on reconnaisse que c'est un faux dieu, un imposteur, qui n'a plus de vie, et qui est incapable de se la rendre. Détestable politique, tu seras confondue, et ta fausse prudence ne servira qu'à te perdre. Je ne veux point d'autre témoignage contre toi que toi-même, ni d'autres preuves de la gloire de mon Dieu, que la déposition des témoins que tu subornes. En vain diras-tu que les disciples de Jésus de Nazareth seront venus de nuit rompre les sceaux, et enlever le corps de leur maître; le seul bon sens y répugne et fera toujours croire à ceux mêmes qui sont les plus prévenus contre la vérité de ce mystère, qu'il n'y a nulle apparence que des gens sans appui, sans intrigue, et qui plus est, sans courage et presque sans foi, que des gens que la nouvelle de la mort de leur maître avait dispersés, et qu'une simple servante avait rendus comme immobiles : que des gens enfin qui avaient tout à craindre, et rien à espérer, supposé que Jésus-Christ ne fût pas effectivement ressuscité, pussent se résoudre à forcer des gardes, et l'enlever de son sépulcre. Ce n'est pas ici une statue inanimée, comme l'idole de Bel qu'on voulait faire croire pleine de vie ; c'est un Dieu ressuscité, et qui reprend de lui-même une vie nouvelle, qu'on veut faire passer pour une idole. Nul autre que lui n'a touché aux sceaux de Pilate et de la Synagogue, comme on ne toucha pas non plus à ceux de Cyrus; c'est lui-même qui les a rompus, c'est lui-même qui a écarté les gardes, et les a contraints de rendre par leurs témoignages mêmes, un hommage forcé à sa sagesse et à son indépendance. Car ou ils dormaient, ou ils ne dormaient pas, quand on a rompu ces sceaux et enlevé ce cadavre: s'ils dormaient, comment peuvent-ils le savoir? et s'ils ne dormaient pas, quelle apparence y avait-il qu'ils le souffrissent.

C'est, chrétiens, à ce glorieux spectacle de votre Dieu, qui passe de la mort à la vie, que je vous invite ; et rien ne me réjouirait davantage, que de vous voir tous avec les trois Maries, assemblés de grand matin autour de son sépulcre. Ah! que vous y admireriez de merveilles, et que vous y trouveriez de motifs pour vous dépouiller du vieil Adam, *et devenir*, comme dit l'Apôtre, *de nouvelles créatures en Jésus Christ !* En effet c'est ce que vous apprend cette vie nouvelle qu'il reçoit, et sur laquelle vous devez régler la vôtre, pour deux raisons.

La première, parce que vous êtes obligés d'honorer par une singulière dévotion la vie nouvelle que votre Dieu reprend dans son tombeau, et que vous ne pouvez la mieux honorer que par la nouveauté de la vôtre , étant vrai, ce que dit l'Apôtre, *que comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts , par la toute-puissance de son Père, vous devez aussi marcher dans une vie toute nouvelle, et lui ressembler dans sa résurrection, après avoir été entés sur lui par la ressemblance de sa mort.*

La seconde, parce qu'il sort de la divinité et de l'humanité de Jésus-Christ, de son corps et de son âme réunis, une grâce de

(1) Ecce nos egredimur foras : et tu, rex, pone escas et misce vinum, et claude ostium et signa annulo tuo (*Daniel*, XIV).

résurrection ou, si vous voulez que je m'explique avec les Pères Grecs, un certain esprit de vie que nous devons recueillir de cette bouche divine, pour nous renouveler nous-mêmes. Ce n'est pas sans un grand mystère, que les évangélistes parlant de la mort de Jésus-Christ, disent tantôt *qu'il expira*, *expiravit*, et tantôt *qu'il rendit l'esprit*, *tradidit spiritum ;* toutes ces expressions nous représentant, ce me semble, ce que nous devons faire pour recevoir en nous l'esprit de cet adorable Sauveur.

Selon la coutume des idolâtres et même des Juifs, lorsqu'un père de famille rendait l'âme, ses enfants s'approchaient de lui, et appliquant avec respect leurs bouches sur la sienne, recevaient son dernier soupir, et ce fut peut-être par ce principe que Joseph, du moment que son père fut mort, se jeta sur son visage et le baisa.

Quoi qu'il en soit, il sort de Jésus-Christ mourant et ressuscité, un esprit et un souffle de vie que nous sommes obligés de recueillir, pour nous renouveler et profiter des grâces qu'il nous accorde. Car soit qu'il rende l'esprit sur le Calvaire, soit qu'il le reprenne trois jours après dans le tombeau, c'est pour nous faire des créatures nouvelles, ce mystérieux souffle qu'il nous communique dans ces deux états devant produire le même effet dans nos personnes, qu'il produisit dans Adam au moment de sa création. L'Ecriture nous apprend que Dieu, pour donner à ce premier homme l'être qu'il n'avait pas, *répandit sur son visage un souffle de vie* dont il fut animé, *inspiravit.* Mais les Hébreux semblent se servir d'un terme encore plus fort, qui est celui de Napach (*Rabbi Salom.*), qui signifie deux sortes de souffles, l'un d'un homme qui va rendre l'âme, l'autre d'un homme qui respire.

A la vérité ces deux sortes de versions sont fort opposées, mais ne pourrait-on pas les concilier au sujet de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ où se trouvent ces deux espèces de souffles et d'esprit qu'il répand dans nos âmes par ces deux mystères? Souffle d'un Dieu mourant qui nous fait mourir à nos péchés, souffle d'un Dieu ressuscité qui nous fait revivre à la grâce ; mais souffle que nous devons recueillir de sa bouche, soit quand il expire sur la croix, soit quand il respire en sortant du tombeau, avec cette différence, dit l'Apôtre, *que s'il est mort pour nos péchés, il est ressuscité pour notre justification* , dans laquelle consiste cette vie nouvelle dont je vous parle, et que nous devons régler sur le modèle de la sienne.

Approchez-vous donc, chrétiens, du tombeau de ce Dieu vivant, mais approchez-vous-en comme Madeleine qui se pencha plusieurs fois dans le sépulcre où avait été son cher Maître, comme pour recueillir l'esprit de vie que ce Dieu nouvellement ressuscité y avait laissé. Approchez vous-en souvent pour recevoir de Jésus-Christ ce même esprit, et renfermer au dedans de vous ce souffle divin et cette odeur de vie qui, selon l'Apôtre, est une des grandes marques de votre résurrection spirituelle. Si de l'assujettis ement aux faiblesses et aux misères humaines il est passé à une souveraine indépendance; et si pour montrer qu'il est ressuscité tout Dieu, il a voulu confondre par sa sagesse les faibles et inutiles projets de ses ennemis, c'est ce double esprit qu'il veut répandre aujourd'hui dans vos âmes ; esprit d'indépendance pour vous dégager de la servitude de ces créatures qui vous dominent ; esprit de sagesse pour dissiper et confondre leurs pernicieux desseins. Esprit d'indépendance pour quitter les faiblesses de l'homme, et vous armer de la toute-puissance d'un Dieu : esprit de sagesse pour quitter ces malheureuses voies qui ne se terminent qu'à une funeste mort, et entrer dans ces belles, mais étroites voies où Jésus-Christ s'engage de vous mener. Et c'est à la conduite de ce nouveau guide *qui va devant vous*, que vous devez vous abandonner, si vous voulez passer de l'état du péché à celui de la grâce.

DEUXIÈME POINT.

Si Jésus-Christ a eu besoin en quelque manière de témoins qui nous assurassent qu'il était effectivement passé de la mort à la vie, et qui confirmassent par des dépositions qu'on ne pût contester la vérité de sa résurrection : il est certain que nous avions encore plus besoin d'un fidèle, et charitable guide qui nous conduisît dans la nôtre, et qui, marchant devant nous, réglât si bien nos pas, qu'il nous empêchât de nous égarer dans ces routes difficiles que nous sommes obligés de tenir pour nous sauver.

Nous ne savions qu'un chemin, je veux dire celui du péché qui nous conduisait à la mort : et jamais nous n'en eussions pris d'autre, si Jésus-Christ n'avait eu la bonté de nous servir lui-même de guide, et de nous faire quitter le chemin du péché, pour nous mettre dans celui de la vertu.

Aussi dans la pensée de saint Augustin et de saint Grégoire, c'était là ce que le prophète-roi demandait avec tant d'empressement à Dieu, en le priant tantôt *qu'il lui découvrît les routes qu'il tient*, tantôt *qu'il répandît la lumière de son visage sur le sien pour l'éclairer*, tantôt *qu'il assurât ses démarches chancelantes*, tantôt *qu'il le conduisît dans sa voie afin qu'il marchât dans sa vérité: Deduc me in via tua et ambulabo in veritate tua.* Autre chose est, disent ces Pères, de montrer la voie qu'il faut tenir, et autre chose de faire marcher dans cette voie (1) : et cependant ce sont deux bons offices que Jésus-Christ nous a rendus dans sa résurrection, pour nous faire passer du péché à la grâce. Nous étions hors de la vraie voie, et il nous y a fait entrer : nous chancelions et nous tombions à tous moments dans cette bonne voie, et il nous y a fait marcher avec fidélité et persévérance, nous avertissant *qu'il va devant nous en Galilée* qui, selon la force de la langue hébraïque, n'est qu'un état de mouvement et de passage : je m'explique.

Il y a deux choses dans un voyage et dans

(1) Aliud est ut ducat in viam, aliud est ut deducat in via (*Aug., in Psal.*).

les mouvements que l'on fait : l'endroit d'où l'on sort, et le terme où l'on veut arriver ; le lieu que l'on quitte, et celui où l'on va. Or le démon se sert de deux sortes de ruses pour nous y faire périr, dit saint Grégoire. D'abord il nous empêche de quitter la voie du péché, et afin d'y réussir, souvent sous apparence de nous faire marcher dans un nouveau chemin, il nous laisse toujours dans l'ancien ; mais quand ce premier moyen ne lui a pas réussi, il en tente un autre, et n'ayant pu nous empêcher de quitter la voie du péché, il nous sollicite sans cesse à la reprendre. D'où il arrive que notre conversion qui n'est, à proprement parler, que notre mouvement et notre passage, est attaquée par deux endroits ; dans son commencement et dans sa fin : dans son commencement, pour ne faire qu'une conversion et une résurrection imaginaire ; dans sa fin, pour ne faire qu'une conversion et une résurrection inconstante.

Mais qu'a fait Jésus-Christ ? Il a redressé ces voies dans le mystère que nous célébrons, mystère où il nous donne certaines grâces de direction et de lumière, comme ce Père les appelle (*De Gratia Christi*, c. 13, 14), et où il nous fait connaître par la vérité et l'immutabilité de sa résurrection, ces deux qualités que doivent avoir les nôtres, qui sont presque toujours ou fausses dans leur commencement, ou inconstantes dans leur progrès : et où par conséquent nous avions besoin d'un aussi bon guide que lui, pour les rendre véritables et persévérantes, sur le modèle de la sienne. Je commence par la première qui est la vérité de notre résurrection spirituelle, par rapport à la corporelle de Jésus-Christ.

Il n'y a rien où les pécheurs se trompent plus aisément qu'au sujet de leur conversion et de cette résurrection dont je parle. Helas ! combien en voyons-nous pendant ce saint temps, qui croient avoir fait leurs pâques, je veux dire avoir passé du péché à la grâce, et qui cependant sont toujours demeurés dans un même état, marchant dans un certain cercle de péchés qu'ils ne quittent qu'en apparence, et dont ils ne sortent pas effectivement, quelques efforts qu'ils paraissent faire, à peu près comme ces animaux qui tournent autour d'une meule, et qui, après s'être lassés pendant tout un jour, n'ont pas fait un seul mouvement pour se mettre en liberté !

Combien en voyons-nous qui, sur le projet d'une conversion chimérique, s'imaginent déjà avoir changé de vie, qui, pour avoir donné par caprice ou à l'occasion d'une grande fête, quelques marques de leur humilité, de leur modération, de leur douceur, de leur désintéressement, de leur charité, de leur pénitence, croient avoir acquis l'habitude de ces vertus, et triomphé des péchés qui leur sont contraires ; péchés cependant sous le poids desquels ils se trouvent accablés à peu près, dit saint Grégoire, comme Eléazar (I *Machab.* VI), qui ayant tué un éléphant d'une monstrueuse grandeur, mourut malheureusement sous les pieds de cet animal qui tomba sur lui ?

Combien en voyons-nous qui, ayant formé quelques faibles résolutions de changer de vie, et signé contre leurs péchés un arrêt de mort, donnent ensuite des ordres contraires pour les laisser vivre en repos, semblables à ce prince idolâtre qui, ayant fait publier dans ses états un édit par lequel il commandait à ses sujets de tuer tous les Juifs qu'ils rencontreraient, ordonna aux intendants de ses provinces de donner main-forte aux Juifs, afin qu'ils pussent eux-mêmes se défaire de ceux qui voudraient les faire mourir (*Esther.*, c. XIII *et* XIV).

Loin d'ici ces fausses et imaginaires conversions : ce ne sont pas ces guides infidèles que nous devons suivre pour passer du péché à la grâce ; c'est Jésus-Christ seul qui, véritablement ressuscité, marche devant nous pour nous faire connaître par ce premier caractère de la vie nouvelle qu'il reçoit, quelle doit être la sincérité de la nôtre.

Il est surprenant de voir le soin qu'il a pris de rendre sensible, par une infinité de témoignages, la vérité de sa résurrection. La terre a tremblé, la grosse pierre qui couvrait son sépulcre a été renversée, les sceaux des Juifs ont été rompus, leurs gardes se sont retirés en désordre, et il a apparu lui-même jusqu'à cinq fois en un jour à ses disciples, pourquoi tout cela ? pour nous apprendre, disent les Pères, qu'il était véritablement passé de la mort à la vie, et que c'est à de semblables marques qu'est attachée la vérité de notre résurrection et de cet heureux passage que nous devons faire du péché à la grâce.

Oui, il faut que la terre de notre cœur tremble aux approches d'un Dieu qui vient nous justifier. Elle trembla lorsque Jésus-Christ ressuscita, afin, dit Théophilacte, que les soldats préposés à la garde du sépulcre s'éveillassent, et que ce tremblement extraordinaire leur fit connaître la vérité de ce qu'il avait dit, *qu'il ressusciterait trois jours après sa mort*. Elle trembla, dit saint Chrysostome, afin que les trois Maries qui se préparaient à venir embaumer le corps de leur cher maître arrivassent assez tôt pour entendre dire à l'ange qu'il était ressuscité.

Mais cette terre trembla, ajoute saint Augustin, afin que les pécheurs apprissent de là qu'ils ne peuvent véritablement ressusciter, à moins que la terre de leur cœur ne soit ébranlée et comme réduite en poussière par une douleur surnaturelle : que ce n'est pas assez d'un émotion légère qui, ne produisant dans une âme qu'un faible désir de sa résurrection, la laisse toujours dans la voie du péché et de la mort ; qu'il faut que le cœur change en quelque manière de situation, que la grâce lui inspire une secrète frayeur, dit le saint concile de Trente (*Sess.*, VI, *c.* 13), qu'elle le trouble et le fasse frémir aux approches de Dieu, comme la terre de son sépulcre trembla, se jugeant indigne de recevoir un si précieux dépôt : car voilà le premier témoignage qu'on vous demande de la vérité de votre résurrection.

Le second, c'est qu'il faut lever la pierre de dessus votre sépulcre : elle est grosse, je

l'avoue, et vous pourriez bien dire avec autant de justice que les trois Maries : *quis revolvet nobis lapidem de ostio monumenti?* Mais ne désespérez pas, l'ange du grand conseil est tout prêt, et Jésus-Christ vous rendra, si vous lui demandez avec humilité et confiance, ce bon office. Oui, il faut lever la pierre, il faut ôter ces habitudes criminelles que vous avez contractées, habitudes qui ferment sur vous, comme dit saint Augustin, la porte de votre sépulcre, qui empêchent que les rosées du ciel et les lumières de la grâce n'y descendent.

Ce n'est point encore assez, il faut rompre les sceaux du péché, comme ceux de Pilate et de la Synagogue furent rompus quand Jésus-Christ ressuscita. J'appelle sceaux du péché les paroles que cet impudique a données à cette femme de ne la jamais quitter, et qu'il a confirmées par tant de serments. J'appelle sceaux du péché ces jurements par lesquels ce vindicatif s'est engagé de ne pardonner jamais l'injure qu'il a reçue : trop satisfait, ce lui semble, de l'oublier pendant ces fêtes de Pâques, mais résolu de s'en venger tôt ou tard quand l'occasion s'en présentera. Enfin j'appelle, avec saint Grégoire de Nazianze, sceaux du péché, tout ce qui le rend comme inviolable et sacré, tout ce qui confirme l'autorité du démon sur une âme à qui, comme il est dit dans l'Apocalypse, *il fait porter le caractère de la bête ;* car ce sont tous ces sceaux qu'il faut briser, ce sont tous ces engagements qu'il faut rompre, et se venger de son infidélité par son infidélité même.

Allons encore plus avant, les soldats qui gardaient le sépulcre de Jésus-Christ se retirèrent en désordre dès qu'il sortit de son tombeau : et c'est ce qui nous marque que pour ressusciter véritablement nous devons éloigner de nous ces créatures qui nous empêchent de nous convertir, cette milice importune qui est à nos côtés et, comme dit l'Apôtre : *tous les péchés qui nous environnent, omne circumstans nos peccatum* (*Hebr.*, XII). J'appelle ainsi ces occasions prochaines et ces dangereuses compagnies qui nous sollicitent à offenser Dieu, soit qu'elles nous portent d'elles-mêmes au mal, soit qu'un engagement habituel ou notre propre faiblesse nous y porte.

Enfin pour célébrer dignement la pâque chrétienne, ce n'est point assez de concevoir une vive douleur de ses péchés, ce n'est point assez d'en déraciner les habitudes, ce n'est point assez d'en rompre les sceaux, ce n'est point assez d'en fuir les occasions, il faut encore faire connaître à l'extérieur par la pratique des vertus chrétiennes, qu'on n'est plus dans les voies du péché, et que l'on marche sous un nouveau guide. Il faut à l'exemple de Jésus-Christ donner des preuves sensibles du nouvel état où l'on se trouve, mettre pour ainsi dire toutes ses actions à l'épreuve et à la censure de ses frères, en leur disant : Regardez-moi bien, je ne suis pas un homme converti en idée, j'ai une vraie chair, j'ai de vrais os, *et un esprit n'a ni l'un ni l'autre, spiritus carnem et ossa non habet.*

Cette réflexion me mènerait trop loin, si je voulais m'y arrêter ; il est temps que je descende à une seconde circonstance, et que je vous dise que pour passer du péché à la grâce, il faut ajouter à la vérité de sa résurrection une fidèle persévérance, à l'exemple de Jésus-Christ, *qui, étant ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus,* et ne donne plus à ses ennemis d'empire sur soi.

La pâque chrétienne, dit saint Bernard (*Sermone de S. Malachiæ*), est tellement un passage, qu'elle n'est pas un retour, et la célébrer c'est passer si bien, qu'on ne reprenne plus la première voie qu'on a quittée : *Pascha transitùs, non reditus est.* C'est ainsi que Jésus-Christ étant sorti de son tombeau n'y est jamais rentré, et qu'étant passé d'une vie mortelle à une vie immortelle, il n'a jamais repris les infirmités de la première : *Christus non rediit, sed transiit, non remeavit, sed transmigravit.* Or, voilà le guide que vous êtes obligés de suivre, et le modèle que vous devez vous proposer. Il nous est quelquefois commandé d'être inconstants, dit saint Grégoire de Nazianze, mais il nous est quelquefois absolument défendu de l'être. Changer quand il s'agit de passer du péché à la vertu, c'est une louable inconstance; mais changer quand on est dans le chemin de la vertu, c'est un passage criminel et un retour directement opposé à la résurrection de Jésus-Christ. Etes-vous dans la voie du péché ? demandez à Dieu la grâce d'en sortir, ce changement vous est absolument nécessaire ; mais avez-vous quitté cette dangereuse voie ? êtes-vous sortis du sépulcre ? un malheureux retour serait la cause de votre réprobation, et vous ne pouvez imiter cet immuable état de la vie immortelle de Jésus-Christ, que par une persévérance qui se rapporte en quelque manière à la sienne.

Je me souviens sur ce sujet d'un beau trait de saint Grégoire. Ce savant pape remarque que Jésus-Christ après sa résurrection s'est fait voir à ses apôtres en plusieurs différents endroits, mais qu'il n'a jamais voulu leur apparaître sur la mer. Nous trouvons qu'il apparut à Madeleine, qu'il se fit connaître aux deux disciples qui allaient à Emmaüs, qu'il alla rendre visite aux autres dans le cénacle, mais quand il voulut se faire voir à ces sept disciples qui étaient allés pêcher sur la mer de Tibériade, saint Jean remarque *qu'il demeura sur le rivage,* pourquoi cela ? C'est que la terre est un symbole de persévérance et de stabilité, et la mer une image d'infidélité et d'inconstance (1). La terre demeure toujours dans sa même situation, mais la mer est toujours inégale, tantôt dans un grand calme, tantôt agitée par les vents et les tempêtes. Or, c'est un état de stabilité et de persévérance que Jésus-Christ aime ; voilà pourquoi il se tient sur le rivage, et rien ne lui est plus insupportable que ces conti-

(1) Ex utero Adæ diffusa est salsugo maris, hoc est genus humanum profunde curiosum, procellose tumidum, instabiliter fluidum (*Aug., lib.* XIII *Conf. c.* 20).

nuelles rechutes par lesquelles on passe de la grâce au péché, et de la foi qu'on lui avait donnée à ses premières infidélités.

En effet que penserais-je d'un homme qui m'aurait manqué cent fois de parole, qui après m'avoir souvent demandé pardon de ses lâchetés et de ses perfidies y retomberait à tout moment, et renouerait avec mes ennemis les mêmes commerces et les mêmes intelligences qu'il paraissait avoir rompues? Or, serait-il raisonnable que je fisse à Dieu ce que je ne voudrais pas qu'on me fît, et que je le crusse toujours prêt à me pardonner mes infidélités multipliées, moi qui ne puis me réconcilier avec un homme dont j'aurai éprouvé en deux ou trois rencontres l'inégalité et l'inconstance? Si donc je suis assez heureux que d'avoir pris Jésus-Christ pour mon guide en passant du péché à la grâce, je ne veux jamais me rengager sur cette mer infidèle où j'ai fait tant de fois naufrage ; je me tiendrai sur le rivage en attendant avec patience ma résurrection future que celle de mon Dieu me promet, dans l'espérance qu'après avoir bien vécu, mon corps passera un jour du tombeau à la gloire, *où je le verrai comme il me l'a promis: Ibi eum videbitis sicut dixit vobis.*

TROISIÈME POINT.

Passer de l'innocence du baptême au péché, c'est le malheur de la plupart des chrétiens, passer de ce péché à la grâce, c'est l'obligation de tous les fidèles; mais passer de cette grâce à la gloire, c'est le bonheur et la récompense de tous les élus. Ces trois différents passages nous ont été très-bien représentés par ceux des Juifs : le premier, lorsqu'ils passèrent de leur pays en Egypte où ils furent traités en esclaves après la mort de Joseph; le second, lorsqu'ils passèrent de l'Egypte au désert où ils furent conduits par Moïse, et le troisième, lorsqu'ils passèrent du désert à la terre promise, où Josué, les tribus de Ruben, de Manassès et de Gaad les menèrent.

Toutes sortes de gens peuvent nous faire faire ce premier passage, mais il n'y a que Jésus Christ qui puisse nous faire faire les deux autres. Il n'y a que Jésus-Christ qui, plus puissant que Moïse, soit capable de nous faire sortir d'un pays d'abomination, et de nous rendre la liberté des enfants de Dieu, en nous faisant traverser la mer Rouge de son sang. Il n'y a que lui aussi qui, plus puissant que Josué, soit capable de nous conduire à la terre promise que Moïse ne vit que de loin, et de nous faire entrer dans ce pays de bénédictions où il règne, et où nous le verrons dans un corps ressuscité et miraculeusement immortel. Car voilà ce que saint Paul nous en a dit au sujet du mystère que nous célébrons aujourd'hui, dans le chapitre cinquième de sa première épître aux Corinthiens : *Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, par conséquent il faut que les morts ressuscitent*, conclut cet Apôtre, *la résurrection devant venir par un homme, comme la mort est venue par un autre homme, et tous ceux qui appartiennent à Jésus-Christ devant être vivifiés en lui, comme tous ceux qui appartiennent à Adam sont morts dans ce malheureux père.* Excellent raisonnement de l'Apôtre, que saint Anselme a appuyé par deux très-solides raisons.

La première, c'est parce que Jésus-Christ n'est ni mort ni ressuscité inutilement, son état étant essentiellement différent de celui des autres hommes qui ne meurent et qui ne ressuscitent que pour eux. Or, s'il n'est ni mort ni ressuscité inutilement, il faut que ces deux mystères aient leurs effets particuliers, et par conséquent comme il est mort pour détruire notre mort par la sienne, il faut dire qu'il est ressuscité pour nous ressusciter à sa gloire ; voilà la première raison de saint Anselme (1).

La seconde, c'est parce que Jésus-Christ est notre chef et que nous sommes ses membres. Or, ce ne serait qu'une résurrection imparfaite, si ce chef glorieux laissait ses membres dans les ténèbres et la pourriture du tombeau ; il faut donc qu'il les reprenne un jour, et qu'après avoir mérité à leurs âmes la vie de la grâce, il donne à leurs corps les qualités glorieuses qui leur conviennent (2).

Depuis que Jésus-Christ a épousé l'Eglise sur le Calvaire, jamais il ne l'a abandonnée, et jamais il ne l'abandonnera. Il a bien pu souffrir que son âme se séparât de son corps naturel, parce que ces deux substances n'étaient liées entre elles que par une union créée ; mais comme l'union qu'il a avec ses élus est fondée sur sa divinité même, et que par ce moyen elle est incréée, il faut de nécessité qu'elle soit indissoluble, et que ce *premier d'entre les morts* étant ressuscité à une vie éternellement bienheureuse, ses prédestinés y ressuscitent aussi avec lui ; c'est ainsi que je l'appelle avec saint Paul. Et en effet il est le premier de tous : premier par rapport à sa dignité et à son adorable personne, premier par rapport au décret de la prédestination divine, premier par rapport à l'ordre des temps, premier enfin par rapport à sa qualité de chef, en vertu de laquelle, comme saint Anselme et saint Thomas concluent, il doit ressusciter généralement tous les hommes, même ressusciter et changer en même temps d'une manière toute particulière ses élus : *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur.*

Oh l'admirable changement ! oh le favorable passage! oh qu'il doit nous donner de consolation, et nous inspirer de courage! Vous ressusciterez, impies, avec ce corps que vous nourrissez avec tant de délicatesse, que vous parez avec tant de magnificence, dont vous éloignez les moindres maux avec tant de précaution, dont vous cherchez les commodités avec tant d'affectation et de soin. Vous ressusciterez, mais ce ne sera que pour aug-

(1) Sicut enim gratis mori non potuit, ita nec gratis resurrexit : et sicut mortuus est ut mortem nostram destrueret, ita resurrexit ut nos resuscitaret (*D. Anselmus*, *in c.* XV *Epist.* I *ad Cor.*).

(2) Si caput resurrexit, necesse est ut et membra sequantur; ipse enim, etc.

menter votre supplice ; ce ne sera que pour fournir de nouvelles matières à ces flammes dévorantes qui vous tourmenteront pendant toute une éternité.

Mais pour vous, âmes justes, pour vous qui faites de la résurrection de Jésus-Christ le modèle de la vôtre, vous ressusciterez, et en ressuscitant vous serez changées. Ce corps que vous aurez négligé, humilié, méprisé, assujetti aux lois de l'esprit et aux maximes sévères de l'Evangile, passera du tombeau à la gloire, et vous ne lui serez réunies qu'afin de jouir ensemble de la vue de Jésus-Christ glorieux et immortel, après avoir ensemble travaillé à vous conformer à l'état de ce Dieu anéanti et souffrant. Ni les austérités et les veilles qui auront épuisé les forces de ce corps, ni la piété et les jeûnes qui en auront défiguré la beauté, ni les exercices humiliants et pénibles de la religion chrétienne qui en auront altéré le tempérament; ni les vers qui l'auront dévoré dans le tombeau, ni le feu ou d'autres accidents qui l'auront réduit en cendres, ne pourront résister au pouvoir de Dieu, ni aux vivifiantes influences de sa gloire qui les ranimera de nouveau, et les rendra infiniment plus brillantes que les étoiles : oui, *ce corps corruptible ressuscitera incorruptible*, dit saint Paul, *ce corps couvert d'ignominie ressuscitera dans la gloire*, *ce corps infirme et animal ressuscitera spirituel et plein de force ;* et ce sera pour lors que nous pourrons insulter la mort et lui dire avec Jésus-Christ ressuscité : *O mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon?*

Mais pour parler avec autant d'assurance, il faut, disent les Pères, travailler ici bas à acquérir des vertus qui fassent sur nos âmes des impressions à peu près semblables à celles que l'impassibilité, la clarté, l'agilité, la subtilité, qui sont ces quatre glorieuses qualités dont je viens de vous parler avec saint Paul, feront un jour sur nos corps. Il faut pour cet effet que l'amour de Dieu nous rende en quelque manière impassibles, et que lorsqu'il s'agira de souffrir pour lui, nous endurions ce qu'il y a de plus fâcheux dans la vie, presque avec autant d'insensibilité que si nous étions dans un corps emprunté (1).

Il faut pour cet effet que la droiture de nos intentions et l'application à ne suivre que l'exemple de Jésus-Christ nous fasse entrer dans la discussion de tous nos devoirs, et que nous prévenions par notre sagesse et notre prudence cette admirable clarté qui doit un jour se répandre sur nos corps.

Il faut pour cet effet que notre dévotion nous rende agiles, et que nous marchions dans les voies du Seigneur avec tant de dégagement et de zèle, que nous courions au-devant des vertus les plus pénibles, sans attendre qu'elles nous soient commandées. Il faut enfin que nous devenions si spirituels par nos prières, par nos fréquentes communions, par le mépris des biens du monde, et le désir de ceux de l'éternité, que nous acquérions par avance quelque chose de cette subtilité que nos corps auront un jour dans le ciel.

Cela étant, chrétiens, remplissons nos esprits de l'idée de cette résurrection future, et dans les plus fâcheuses occasions de la vie, souvenons-nous de ce dernier passage que nous ferons un jour avec Jésus-Christ du tombeau à la gloire, si nous lui sommes ici-bas fidèles. Dans cette vue, ce qu'il y a de plus difficile et de plus rebutant nous deviendra aisé et doux. Si nous sommes errants et étrangers au monde, comme saint Paul nous appelle, nous nous consolerons avec lui que ce n'est ici que le lieu de notre exil. Si nous sommes abattus de lassitude en travaillant de nos propres mains, nous nous représenterons que Dieu appelle *bienheureux ceux qui mangeront le fruit de leurs travaux. Si l'on nous maudit, nous bénirons, si l'on nous persécute, nous nous réjouirons, si l'on nous dit des injures, nous répondrons par des prières*, dans l'espérance que nous ressusciterons un jour à une gloire éternelle, *et que nous verrons Jésus-Christ comme il nous l'a promis.*

DISCOURS V.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Assumptus est in cœlum, et sedet a dextris Dei.

Jésus-Christ est monté au ciel, où il est assis à la droite de Dieu (*S. Marc, ch.* XVI).

Vous venez d'entendre en ce peu de paroles tout ce que saint Marc nous apprend de la triomphante ascension de Jésus-Christ; et il est sans doute assez surprenant de ce qu'après nous avoir fait dans tous les autres chapitres de son Evangile un si long détail de son jeûne, de ses tentations, de ses persécutions, de sa mort, il se contente de dire au sujet d'un mystère qui devait détruire le scandale de toutes ses humiliations pas ées : *Enfin cet homme si cruellement et si indignement traité, est monté au ciel, où il est assis à la droite de Dieu : assumptus est in cœlum*, *et sedet a dextris Dei.*

Mais telle est, chrétiens, telle est la majesté de notre religion, qui, appuyée sur la vérité et la justice de sa cause, s'arrête moins à décrire la gloire que reçoit après sa mort le Dieu qu'elle adore, qu'à expliquer les disgrâces et les ignominies qu'il a souffertes pendant sa vie; religion, dit saint Augustin, bien différente de celle des païens, qui a toujours caché avec tant de soin non-seulement les vices personnels de ses fausses divinités, mais encore les infirmités qui leur étaient communes avec le reste des hommes, que, dans plusieurs de ses temples, il y avait une statue qui tenait le bout de son doigt sur sa bouche, pour avertir le peuple qui y entrait de ne rien dire des faiblesses de ceux qu'elle avait si injustement élevés de la terre au ciel.

Jamais ces inutiles et ridicules précautions n'eurent lieu dans la religion chrétienne. Elle se fait un plaisir de relever la gloire de

(1) Tentationes sic contemnit flagella ac carcerem quasi in alieno corpore pateretur, quemadmodum si adamantinum possideret corpus (*D. Chrysost., homil.* 52, *Act. apost.*)

son Dieu par ses humiliations précédentes; et passant légèrement sur le triomphe qu'on lui prépare dans le ciel, elle ne s'applique presque qu'à nous décrire les outrages qu'il a reçus, et les combats qu'il a livrés sur la terre. Chose si vraie, que des quatre évangélistes qui nous ont tous décrit fort au long ses plus humiliants mystères, il n'y en a que deux qui nous aient parlé de son ascension; encore a-ce été en très-peu de paroles, comme s'ils n'avaient dû nous l'apprendre qu'en passant : *Recessit ab eis, et ferebatur in cœlum* (*Lucæ* XXIV).

Pour moi je veux croire avec saint Augustin, que ce mystère étant, par préférence aux autres, le gage et, comme il l'appelle, le sacrement de notre espérance : *Sacramentum spei* (*D. Aug., serm. de Ascens.*), ces fidèles historiens ont cru que pour ranimer en nous cette vertu, il suffisait de nous dire sans description et sans art : Enfin cet Homme-Dieu si humilié dans sa crèche, si cruellement persécuté pendant sa vie, si inhumainement traité à sa mort *est monté au ciel où il est assis à la droite de Dieu son Père*.

Oui, sans doute, il n'en faut pas davantage, soit pour nous donner une haute idée de la divinité, et de la gloire de Jésus-Christ dans ce mystère, soit pour nous inspirer de justes sentiments d'une humble confiance à la vue de ce chef qui va prendre sa place dans le ciel, afin de nous y préparer la nôtre. Et c'est de cette importante vérité que je tâcherai de vous entretenir dans la suite de ce discours, après avoir, etc. *Ave, Maria*.

Puisque je considère aujourd'hui le mystère de l'ascension de Jésus-Christ comme le mystère de notre espérance, il faut que j'y distingue d'abord avec saint Bernard trois choses, l'objet qu'elle regarde, le fondement sur lequel elle s'appuie, et les règles auxquelles elle s'attache. L'objet de l'espérance chrétienne c'est la possession de Dieu dans sa gloire; son fondement sont ses promesses par lesquelles il s'est engagé de nous la donner; et ses règles sont les moyens qu'il nous a proposés pour l'acquérir.

Si notre espérance n'avait pour objet la possession de Dieu, elle dégénèrerait en bassesse d'âme, et, nous arrêtant aux créatures, nous n'espérerions rien qui fût digne de nous, dit ce savant Père (*In hæc verba : Qui habitat in adjutorio*) : *Nihil sperantes*. Si notre espérance n'avait ses fondements et ses droits, il arriverait que la possession de ce souverain bien étant infiniment au-dessus de nos forces, nous tomberions en défaillance et en langueur, ou, pour mieux dire, nous désespérerions : *Desperantes*. Et d'ailleurs si cette espérance n'avait ses règles, ce ne serait plus qu'une fausse confiance, et, espérant avec trop de présomption, nous espérerions en vain : *Frustra sperantes*. Il faut donc que l'objet de notre espérance nous élève, que ses fondements nous soutiennent, que ses conditions et ses règles nous conduisent : et c'est ce qui se rencontre d'une manière si particulière dans le mystère que nous célébrons, que difficilement trouverions-nous les mêmes circonstances dans aucun autre. Allons pour cet effet à la source et cherchons-en les preuves dans l'Evangile.

J'y remarque trois choses : Jésus-Christ qui monte au ciel, où il est assis à la droite de Dieu : *Assumptus est in cœlum et sedet a dextris Dei;* Jésus-Christ qui dit à ses apôtres *qu'il va y préparer leur place : Vado parare vobis locum*; et Jésus-Christ qui se plaint de ce qu'ayant dit à ces mêmes apôtres qu'il les quittera bientôt, *pas un d'eux ne lui demande où il va : Nemo ex vobis interrogat me : Quo vadis?* Voilà tout ce que les Evangélistes nous disent au sujet de l'ascension de Jésus-Christ, et il n'en faut pas davantage pour nous faire connaître comment il est dans ce mystère l'objet, le fondement et la règle de notre espérance.

En effet, *s'il monte au ciel, où il est assis à la droite de Dieu*, n'est-ce pas pour nous apprendre que c'est là qu'il va jouir de la gloire qui lui est due, que c'est par conséquent à la possession de cet objet que doivent tendre tous les mouvements de notre cœur, et qu'aspirer à autre chose, c'est ne rien espérer : *Nihil sperantes?* S'il nous assure *qu'il y monte pour y préparer aux siens la place qu'il leur destine*, n'est-ce pas pour nous faire connaître combien grands sont les droits qu'il nous donne sur cette gloire, sans quoi nous désespérerions de l'obtenir : *Desperantes?* Enfin, s'il se plaint de ce que nous ne demandons pas *où il va, quand il est près de monter au ciel*, n'est-ce pas pour nous avertir que notre espérance a ses règles et qu'elle est assujettie à de certaines lois sans lesquelles elle serait indiscrète, et nous espérerions en vain; *Frustra sperantes?*

Par ce moyen nous pouvons dire, sans nous éloigner d'aucune circonstance de ce mystère, que Jésus-Christ montant au ciel élève notre espérance par l'excellence de son objet, qu'il la soutient par les droits qu'il nous donne sur la gloire, et qu'il la règle par les moyens qu'il nous propose pour l'acquérir : trois belles circonstances que renferme ce mystère et qui nous fourniront autant d'instructions dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Je le répète, chrétiens, afin que cette première vérité vous soit plus présente et qu'elle fasse plus d'impression sur vos esprits : Jésus-Christ, montant au ciel, devient par son ascension triomphante le digne objet de vos espérances, et, allant y jouir de la gloire qui lui est due, c'est à la possession de cet objet que doivent tendre tous vos désirs et tous les mouvements de votre cœur.

Cette proposition, toute simple qu'elle paraisse, renferme néanmoins deux choses essentielles à ce mystère : l'une est la gloire de l'adorable humanité de Jésus-Christ assise à la droite de Dieu, l'autre est le sentiment que cette gloire doit nous inspirer. L'une marque son entrée dans un royaume qui lui appartient par une infinité de titres, et l'autre la beauté, l'étendue, la grandeur de ce royaume depuis qu'il y est entré; l'une nous

apprend que Jésus-Christ est monté au ciel pour y recevoir la récompense de ses humiliations passées, et l'autre nous dit que depuis qu'il y est entré, nous ne devons rien tant estimer ni désirer que le ciel : en sorte que, comme il n'aurait pas reçu toute la récompense qui lui est due, *s'il n'était monté au ciel où il est assis à la droite de son Père*, aussi nous n'aspirerions à rien qui fût digne de nous, si tous les mouvements de notre cœur ne tendaient à la possession de ce souverain bien : *Nihil sperantes.* Commençons par la première de ces propositions, qui regarde l'honneur que Jésus-Christ reçoit aujourd'hui dans son triomphe, afin de descendre ensuite à la seconde, qui n'en est que la conséquence et la moralité qu'il en faut tirer.

Jésus-Christ étant descendu du ciel en terre, il était de son honneur, dit saint Laurens Justinien, qu'il remontât de la terre au ciel. Son humilité, dit ce grand homme après saint Augustin (1), avait fait le sujet de sa nouvelle gloire, il fallait donc que cette nouvelle gloire fût la récompense de son humilité; et, comme ses mystères obscurs avaient commencé par son incarnation, et qu'ils avaient fini à sa mort, il fallait que ses mystères glorieux, qui avaient commencé par sa transfiguration et sa résurrection, fussent consommés par son élévation dans le ciel : excellent principe de notre religion que je viens de vous expliquer en peu de paroles, mais dont il est d'autant plus nécessaire que vous soyez instruits, que dans la pensée des Pères qui ont combattu les ariens, le mystère de l'ascension de Jésus-Christ fait l'un des plus grands articles de notre foi. Appliquez-vous donc à le bien comprendre; et si la dignité de mon sujet m'oblige de m'élever un peu, je tâcherai de rendre cette théologie des Pères la plus courte et la plus familière qu'il me sera possible.

Quoique Jésus-Christ, en qualité de Fils de Dieu, possédât de toute éternité la même gloire que son Père, il est cependant certain qu'il a été prédestiné, en qualité d'homme et de fils de l'homme, à une gloire qu'il n'avait pas, et dont il n'a reçu la consommation qu'au jour de sa triomphante ascension.

Ainsi, selon les principes des Pères, Jésus-Christ a été prédestiné à deux états bien différents, qui ont successivement fait autant de mystères d'humiliation et de gloire. Il a été prédestiné à descendre dans le sein d'une vierge pour y prendre notre nature, et voilà le commencement de ses humiliations; mais il a été aussi prédestiné à rentrer dans le sein de son Père et à prendre dans le ciel la place qui lui était due, et voilà la consommation de sa gloire. Le sein de Marie, le sein du Père éternel, voilà les deux grands termes de la course de ce fameux géant. Il est descendu du plus haut des cieux, quelle humiliation! il y est remonté avec plus de magnificence, quelle gloire! Cependant il est toujours le même dans ces deux différents mouvements, celui qui est autrefois descendu se voyant aujourd'hui élevé au-dessus de tous les cieux pour remplir et consommer toutes choses.

Arrêtons ici, je vous prie, et ne confondons rien dans une si délicate matière. Quand je parle de la prédestination de Jésus-Christ à la gloire, je ne veux pas dire qu'il y ait été prédestiné en qualité de Verbe de Dieu, puisqu'il était déjà ce qu'il est, sans commencement et sans fin; je dis seulement que ce qui n'était pas encore a été prédestiné à cette gloire, afin que le décret éternel de cette prédestination s'accomplît dans la plénitude des temps. En un mot, Jésus-Christ a été prédestiné à la gloire comme homme et comme fils de l'homme; mais le décret de cette prédestination n'a été consommé que quand il s'est placé dans le ciel à la droite de son Père, dit saint Augustin, que quand il a remonté par sa propre vertu au même lieu d'où il était descendu par un pur effet de son obéissance et de son amour.

Il y a une grande différence à faire, dit Richard de Saint-Victor, entre ces deux choses, aller au ciel par soi-même, et être ravi ou porté au ciel par le ministère d'autrui. Quand on ne peut aller au ciel par soi-même et sans un secours étranger, un si heureux mouvement dépend moins de celui qui voudrait bien y entrer que de la grâce et du bon office de la cause extérieure par laquelle il doit y être porté; mais, s'il agit indépendamment de cette cause et par sa propre vertu, il y entre quand il lui plaît et de telle manière qu'il le souhaite, n'ayant nul besoin du concours d'autres agents qui pourraient ou lui refuser ou retarder la possession de sa gloire.

Un avantage de cette nature n'appartenait qu'à vous, ô mon Dieu, et un si hardi mouvement était réservé à votre adorable humanité. Vous ne ressemblez, dans votre ascension, ni à l'Epouse des Cantiques, qui ne monta que *parce qu'elle était appuyée sur son bien-aimé : Innixa super dilectum suum;* ni à Elie, dont on n'a décrit le pompeux équipage avec lequel il a été enlevé du monde qu'afin de nous apprendre que le corps d'un pur homme avait besoin de ce secours pour s'élever de la terre à une autre région inconnue : *Ut demonstraretur quia purus homo auxilio indigebat alieno.* Mais rien de pareil ne se rencontre aujourd'hui dans votre ascension : votre divinité, qui vous avait abaissé par miracle sur la terre où vous aviez pris un corps, élève ce corps sans miracle de la terre de son exil au ciel qui est sa patrie, et où vous devez éternellement régner.

Car ce n'est ici ni une pompe passagère, ni un triomphe de quelques jours, semblable à celui de ces conquérants qu'on élevait sur un char magnifique, autour duquel était une foule de peuples qui le suivaient, par leurs acclamations, jusqu'au Capitole, mais qui, dans la suite, le regardaient indifféremment comme un autre homme. C'est ici un triomphe éternel d'un Dieu qui, après avoir

(1) Humilitas claritatis est meritum, claritas humilitatis est præmium.... ab ejus resurrectione sumpsit exordium (*Aug.*, *Tract.* CIV *in Joan.*).

vaincu le monde, le démon, le péché, l'enfer, va recevoir la digne récompense de ses travaux et jouir pour jamais du fruit de ses victoires; d'un Dieu qui, après avoir combattu dans sa chair mortelle, va placer cette chair immortelle à la droite de son Père, et faire reposer cette arche de sa sanctification, environnée d'une légion d'anges et d'hommes, dans la place d'honneur qui lui est due.

Nous remarquons dans l'Ecriture que le peuple de Dieu, pour témoigner les profonds respects qu'il portait à l'arche de l'ancienne alliance, prenait un soin particulier de mettre autour d'elle les chefs des douze tribus, qui se partageaient de cette manière : Judas, Zabulon et Issachar étaient du côté de l'orient; Ephraïm, Benjamin et Manassès tenaient le côté de l'occident; Ruben, Siméon et Gad, celui du midi; Dan, Azer et Nephtali, celui du septentrion. Or, si cette arche morte et inanimée a reçu tant d'honneurs, par un si illustre cortége, quelle a dû être, conclut de là l'abbé Rupert (*De victoria Verbi Dei*), la gloire de l'adorable humanité de Jésus-Christ, de cette arche vivante de la nouvelle alliance, qui, après avoir traversé le Jourdain de cette vie mortelle, est allé se reposer dans la terre qui lui était promise? Aussi je ne vois autour d'elle que des légions innombrables d'anges et d'esprits bienheureux de toutes les hiérarchies; que des créatures de toute condition, de tout âge, de tout sexe, qu'il a tirées des limbes, et qui l'accompagnent dans son triomphe : illustres, mais heureux captifs, qu'il emmène avec soi dans le ciel, où il va s'asseoir à la droite de Dieu, son Père, pour être l'objet de leur béatitude, et, à notre égard, celui de notre espérance.

En effet, depuis qu'il est monté au ciel, n'a-t-il pas dû y emporter avec lui tous nos désirs? Car c'est là la conséquence la plus naturelle qu'il faut tirer de la gloire de ce mystère. Et si l'apôtre saint Paul s'est cru bien fondé de dire (*Coloss.*, III) que, depuis que Jésus-Christ est ressuscité, nous ne devons plus avoir d'affection pour les biens de la terre, mais uniquement pour ceux du ciel, n'ai-je pas encore plus de raison de conclure qu'étant monté au ciel, et n'ayant plus sur la terre une présence sensible, c'est uniquement à ce ciel et à ce souverain bien que se doivent porter tous les mouvements de notre cœur? Oui, sans doute, et voici comme raisonnent saint Augustin et Richard de Saint-Victor.

Il s'agissait de deux choses, disent-ils : la première, d'accorder à Jésus-Christ la gloire qui lui était due, afin de relever, par un éclatant mystère qui terminât sa course, ses ignominies passées; et la seconde, de nous faire connaître les avantages et l'excellence de cette gloire, afin qu'uniquement arrêtés à ce grand objet, nous nous y élevassions sans cesse par la rapidité de nos désirs. Ainsi Jésus-Christ, par son ascension, a reçu la consommation de sa gloire : sans quoi il n'eût jamais été récompensé comme il le méritait. Et, par cette même ascension, il nous a appris à ne plus regarder que cette gloire, à n'avoir plus de faim ni de soif que pour ce souverain bien (ce sont les expressions de ces grands hommes) : sans quoi nous n'espérerions rien qui fût digne de nos affections et de nos poursuites. Appliquez-vous, je vous prie, à leurs raisonnements.

Comme nous étions, par notre péché, tombés du lieu le plus haut sur le lieu le plus bas, je veux dire du ciel sur la terre, nous ne pouvions plus regarder ce ciel, qui est la région des esprits célestes, et nous ne voulions nous attacher qu'à la terre, où nous ne trouvions plus que des corps. Richesses, honneurs, charges, grandeurs, alliances, dignités, plaisirs : voilà ce qui remplissait notre imagination, ce qui frappait nos sens, ce à quoi notre esprit et notre volonté se portaient. Cependant, comme il fallait nous faire changer d'objet, et nous ôter peu à peu cette fatale pesanteur, Jésus-Christ, dit saint Augustin (*in Ps.* LVI), s'est revêtu d'un corps, afin que nous le puissions voir, et que, dans les faiblesses mêmes de son humanité, nous reconnussions en lui quelque chose de divin. Mais cela ne suffisait pas encore; et, comme il s'était servi de ce premier moyen pour aider notre infirmité et nous accoutumer insensiblement à nous élever vers des biens spirituels et invisibles, il a fallu, dit-il, que ce corps ait pris les qualités de l'esprit. Et, afin que nous ne nous arrêtassions plus à la terre, il a voulu monter au ciel, où il nous apprend que c'est en lui seul, comme en notre souverain bien, que notre espérance doit uniquement se reposer.

Ainsi l'on dirait que son ascension est comme l'attrait dont il se sert pour nous élever à lui : *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum*, et que la grâce propre à ce mystère n'est qu'une grâce de séparation, qui nous détache de la terre, où il n'est plus, et qui nous fait soupirer après le ciel, dont il nous découvre toutes les beautés en y montant. Que cette morale est belle! qu'elle est pleine de consolations et d'onction! Depuis que la glorieuse humanité de Jésus-Christ s'est placée à la droite du Père éternel, elle est devenue, dit Richard de Saint-Victor, un nouvel objet à l'espérance des voyageurs, aussi bien qu'à la félicité des bienheureux. C'est elle qui brille de toutes parts dans le ciel, par l'éclat qu'elle y répand, et qui, pour nous attirer à elle, nous montre toute la beauté du lieu où elle règne. Cette grande ville (c'est ainsi que saint Jean appelle le ciel dans son Apocalypse) n'a nul besoin d'être éclairée, ni par le soleil, ni par la lune; *la gloire de Dieu même l'éclaire, et l'Agneau est le grand astre qui la remplit de ses lumières : Non eget sole neque luna ut luceat in ea, nam claritas Dei illuminavit eam, et lucerna ejus est agnus.* Mais quel est cet agneau? c'est Jésus-Christ assis à la droite de son Père, c'est son adorable humanité, qui, unie à sa divinité, communique sa gloire aux bienheureux, afin qu'ils rendent à l'une et à l'autre les mêmes actions de grâces, et que ces deux natures deviennent le

sujet de leur bonheur, aussi bien que de leur reconnaissance.

Or, voilà le grand et le véritable objet de mon espérance, dit Richard de Saint-Victor. Que les autres s'établissent dans le monde tant qu'il leur plaira, qu'ils y contractent d'avantageuses alliances, qu'ils s'y fassent distinguer par leurs emplois, et qu'ils s'empressent à y occuper les premières places : pour moi, qui sais que Jésus-Christ n'y est plus, et qu'il veut *que je sois où il est*, je ne veux point d'autre demeure que le ciel, point d'autre alliance qu'avec Dieu, point d'autre emploi que celui de le bénir, point d'autre place que celle qu'il me montre. *Que votre maison est charmante, Seigneur des vertus*, depuis que vous y êtes entré! *mon âme ne désire autre chose que de vous y posséder; mon cœur et ma chair n'ont point d'autre joie que celle-là;* rien ne les encourage et ne les soutient, dans leur langueur, que cette espérance. Tels furent les sentiments des apôtres, qui, voyant leur cher maître monter au ciel, ne regardèrent plus la terre qu'avec mépris, commençant dès lors à le goûter, pour ainsi dire davantage, à lui être attachés par des liens plus forts, et à soupirer après lui plus ardemment qu'ils n'avaient jamais fait : *Christum amplius degustabant in Christo, eique præcipuo dilectionis vinculo inhærebant.*

Tels doivent être aussi les nôtres, pour peu que nous ayons d'espérance et de foi. Car quels seraient notre aveuglement et notre insensibilité pour les biens éternels, si un Dieu tout-puissant, tout glorieux, tout riche, tout magnifique et charmant qu'il est, ne pouvait, avec sa puissance, ses grâces, sa magnificence, sa beauté, attirer un cœur qui n'est fait que pour lui, et qui, malgré ses engagements au monde, ne saurait être satisfait à moins qu'il ne le possède? Quel serait notre aveuglement, si, rachetés du sang de Jésus-Christ, appelés à la participation de sa gloire, occupés à lui demander tous les jours dans nos prières que son royaume nous arrive, nous bornions toutes nos prétentions aux biens, aux honneurs, aux plaisirs, aux commodités de cette vie? Quel serait notre aveuglement, si, faisant tous les jours une sensible expérience des misères et de la corruption du monde, nous l'aimions encore tous les jours; si, connaissant les grands avantages qu'il y a de posséder Dieu dans le ciel, nous ne songions à rien moins qu'à Dieu et au ciel, comme si l'un n'était pas notre Père, et que l'autre ne dût pas être notre demeure; comme si Jésus-Christ, qui a de quoi satisfaire pleinement tous les hommes, ne méritait pas de trouver sur la terre quelque homme qui se satisfît de lui?

C'est donc ce ciel et la possession de ce souverain bien que doivent être les seuls objets de mon espérance : puisque c'est là qu'est mon trésor, il faut que ce soit là que mon cœur se trouve; puisque c'est là où Jésus-Christ sera ma vie, mon salut, ma nourriture, mon bien, ma gloire, mon honneur, ma paix et tout ce que je puis raisonnablement souhaiter, il faut que ce soit là aussi que je fixe et que j'arrête tous mes désirs. Ce sera dans le ciel que je le verrai sans fin, que je l'aimerai sans dégoût, que je le posséderai sans trouble, que je le louerai sans interruption et sans ennui (1) : c'est donc à ce ciel que je dois uniquement tendre; c'est donc pour la possession de ce souverain bien que je dois mépriser tous les autres, qui n'en ont que l'apparence, et qui, par conséquent, sont indignes de mon affection et de mes poursuites.

Si je ne puis raisonnablement concevoir d'autres sentiments, Jésus-Christ, de son côté, pouvait-il faire davantage que ce qu'il a fait pour sanctifier et élever de la sorte mon espérance? Je trouve dans sa naissance pauvre et humiliée une grâce qui nous fait mépriser dans le monde des biens et des avantages qu'il n'a pas voulu y recevoir. Je trouve dans sa mort une grâce qui nous fait craindre pour le monde des peines pour l'expiation desquelles il s'est immolé sur une croix. Je trouve dans sa résurrection une grâce qui nous ôte l'esprit du monde, pour nous faire de nouvelles créatures justifiées par ses mérites. Je trouve, enfin, dans son ascension une grâce qui nous sépare du monde, et qui nous élève de la terre au ciel par la générosité et la pureté de notre espérance. J'y trouve, avec saint Laurent Justinien, une grâce qui nous conduit à notre premier principe, qui nous avertit que nous ne sommes créés que pour Dieu, et que depuis que Jésus-Christ est monté au ciel, nous ne devons rien tant estimer ni désirer que ce ciel; une grâce qui, élevant notre espérance par l'excellence d'un si digne objet, la soutient par les nouveaux droits que nous avons sur la gloire, Jésus-Christ nous assurant, dans ce mystère, que s'il va prendre possession de son royaume, c'est pour *nous y préparer la place qu'il nous destine*, sans quoi nous désespérerions de l'obtenir : ce sera le sujet de mon second point.

SECONDE POINT.

Deux choses, dans la pensée de saint Bernard, consolent l'âme chrétienne dans le temps de son pèlerinage et les misères de son exil : l'une est le souvenir de ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour elle par le passé; l'autre est la gloire qu'elle attend dans le futur, et sur laquelle il lui a donné de grands droits. Ces deux objets qu'elle a, comme il dit, derrière et devant elle, font toute sa consolation et sa joie. Ils lui paraissent tous deux extrêmement doux; ils lui servent tous deux d'asile dans ses tentations, de bouclier dans ses combats, d'onction dans ses peines, d'appui dans ses infirmités et ses disgrâces, ils lui montrent tous deux, non-seulement ce qu'elle doit espérer, afin qu'elle ne cherche rien qui soit indigne

(1) Erit unde satientur, erit quæcumque ab hominibus honeste desiderantur, et vita, et salus, et virtus, et copia, et gloria, et honor, et pax, et omnia bona, omnia in omnibus, ipse finis erit desideriorum nostrorum qui sine fine videbitur, sine fastidio amabitur, sine fatigatione laudabitur (*Aug.*, *l.* XXII *de Civ. Dei*, *cap.* 30).

d'elle ; mais encore ce qui fait le juste fondement de son espérance, afin qu'elle ne se décourage pas, je veux dire, après ce Père, la vie et la mort de son Dieu par le passé, son ascension et la place qu'il lui a préparée dans le ciel pour l'avenir. Quoique parmi les mystères de Jésus-Christ il n'y en ait aucun qui ne serve de fondement à notre espérance, et qui ne soit comme le gage de notre bonheur futur, il est certain que les Pères ont toujours regardé l'ascension de Jésus-Christ comme le mystère qui nous y donne des droits tout particuliers, puisque le ciel jusqu'alors avait été fermé, et que les hommes n'y avaient ni chef, ni intercesseur qui y marquât leur place.

Cependant, si ce ciel avait toujours été fermé, notre espérance n'eût été qu'une espérance languissante; et, quand elle est longtemps différée, elle afflige d'autant plus une âme, dit saint Grégoire, pape, que cette âme a d'empressement pour un bien qu'elle attend et qu'elle ne possède pas encore. D'ailleurs, si ce ciel avait été ouvert, et que nous n'y eussions point eu de chef, ni de médiateur qui y préparât notre place, notre espérance aurait été confondue, et les justes de l'ancien Testament, ayant eu seuls l'avantage de monter avec Jésus-Christ au ciel, nous n'aurions trouvé dans leur bonheur qu'un plus grand sujet de déplorer notre misère. Ainsi, comme dans ce premier état notre espérance eût été sans joie, et comme dans le second elle eût été sans fondement, qu'a fait Jésus-Christ par son ascension? deux choses : il nous a ouvert le ciel, c'est la première; il nous y a préparé notre place, c'est la seconde. Il est monté au ciel en présence de ses apôtres et de ses disciples, accompagné des justes de l'ancien Testament, pour leur apprendre que leur espérance ne serait pas longtemps différée, et qu'ils jouiraient bientôt du bonheur qu'ils attendaient ; et, avant que d'y monter, il leur a témoigné *qu'il leur était avantageux qu'il y allât*, pour leur apprendre que leur espérance ne serait pas confondue, puisqu'ils trouveraient dans le ciel leur médiateur et leur chef. Or, nôtre espérance peut-elle avoir de plus solides fondements que ceux-là?

Que le ciel ait été fermé avant l'ascension de Jésus-Christ, je ne m'en étonne pas : il était juste que celui qui en était descendu, pour opérer notre salut, en prît possession le premier, après la consommation de ce grand ouvrage ; mais qu'il ait voulu y monter en présence et à la vue de ses apôtres : *Videntibus illis elevatus est in cœlum*, c'est ce qui me surprendrait, si je n'apprenais des Pères que cette circonstance est l'une de celles qui soutient davantage notre espérance, et qui nous marque les grands droits qu'il nous a donnés sur le ciel en y montant.

Rappelez pour cet effet dans vos esprits ce qu'il a fait dans la plupart de ses autres mystères, et ce qu'il fait dans celui-ci. Quand il vient au monde, c'est parmi les ténèbres de la nuit et dans un profond silence. Quand il se transfigure sur le Thabor, ce n'est qu'en présence de trois de ses disciples, auxquels même il défend d'en parler. Quand il sort de son tombeau, ce mystère se passe en secret, et ce n'est qu'après sa résurrection que l'ange dit aux trois Maries : *Il est ressuscité, il n'est plus ici.* Mais quand il est question de monter au ciel, il assemble tous ses apôtres et ses disciples, il les mène tous, par une secrète inspiration, au pied de la montagne des Oliviers ; tous voient cette glorieuse élévation, tous ont l'honneur d'assister à ce charmant spectacle. Or, d'où vient une si différente conduite? Il faut que saint Cyprien et saint Augustin vous l'apprennent; car comme je me fais une loi de renfermer dans les mystères que je traite toutes les circonstances qui leur sont particulières et essentielles, je m'en fais aussi une de ne les expliquer que par les Pères.

Il y avait dans les apôtres deux grands maux à guérir : leur incrédulité et leur méfiance ; et Jésus-Christ a opposé deux mystères à ces deux grands maux. Pour guérir le premier, il a voulu demeurer quarante jours sur la terre, après sa résurrection, afin d'en montrer la vérité par des apparitions fréquentes. Il pouvait monter aussitôt au ciel, mais il n'a pas cru à propos de le faire, dit saint Cyprien, au contraire, voulant s'accommoder à l'infirmité de ses disciples, et étouffer tous leurs soupçons sur la vérité de ce mystère, il s'est appliqué à leur en donner de sensibles preuves. De là vient que comme le mouvement et la parole sont les deux grandes marques d'un corps vivant, il a voulu marcher et converser avec eux, de là vient aussi que, comme ce mouvement et cette parole n'en sont pas toujours des preuves certaines, il a voulu les confirmer par d'autres, tantôt en mangeant avec eux, tantôt en leur expliquant l'Ecriture, tantôt en retraçant dans leur mémoire ce qu'il leur avait dit, tantôt en leur faisant mettre les mains dans ses plaies

Voilà donc l'incrédulité des apôtres guérie, il n'y avait plus que leur méfiance. Ils croyaient bien que Jésus-Christ était ressuscité; ils croyaient bien qu'ils ressusciteraient aussi un jour eux-mêmes; mais ils étaient incertains du bon ou du mauvais sort de leurs âmes. Ils ne savaient s'ils iraient bientôt au ciel, et si, avant que de jouir des douceurs de leur patrie, ils ne souffriraient pas longtemps les misères de leur exil, ainsi qu'a fait Jésus-Christ? *Ne incertitudinis scrupulus superesset, eis videntibus cœlum ascendit ut jam securi se crederent secuturos, nec esse impossibile quin et ipsi in carne et spiritu ad superos transferrentur.* Il a voulu monter au ciel en leur présence, afin de leur ôter toute sorte de méfiance et de soupçon, afin de leur faire croire qu'ils suivraient dans la gloire leur chef glorieux, et que ce n'était pas une chose qui fût impossible de monter en corps et en âme dans le ciel.

Admirable conduite de la sagesse et de la bonté de Jésus-Christ! Ses actions et sa vie avaient été les objets de leurs sens, sa ré-

surrection l'avait été de leur foi, et son ascension l'est de leurs sens, de leur foi et de leur espérance tout ensemble. Elle l'est de leurs sens : *Videntibus illis*, ils voient leur cher maître monter au ciel. Elle l'est de leur foi, ils croient que leur nature est déjà comme consacrée et glorifiée dans la sienne. Elle l'est de leur espérance, ils s'arrêtent à ses paroles, et ils se reposent sur ses promesses.

Quand Elie est emporté dans les airs sur un char de feu, il n'a qu'Elisée pour témoin, les autres disciples de ce prophète ne savent ce qui lui est arrivé, que par le rapport qu'il leur en fait. Je ne m'en étonne pas, ce mystère de gloire ne regardait qu'Elie, ce n'était pas pour ses disciples qu'il allait habiter une terre inconnue ; voilà pourquoi Elisée avait raison de s'affliger de son absence, et de lui dire : *Hé! où allez-vous, mon père? est-ce ainsi que vous nous abandonnez?* Mais comme Jésus-Christ ne veut pas monter seul au ciel, comme il ne cherche pas une grandeur ni une gloire qui n'appartienne qu'à lui : *Beatitudinis suæ non patitur solitariam esse magnitudinem;* comme il veut faire entrer ses frères à la participation de son bonheur : *Sed addit fratres*, il les assemble tous, et prenant avec soi les justes de l'ancien Testament, dont l'espérance avait été jusqu'alors différée, il leur montre qu'elle est aujourd'hui pleinement satisfaite.

Oui, c'est aujourd'hui le temps de leur liberté et de leur gloire, c'est aujourd'hui que s'ouvrent les portes du ciel jusqu'ici fermées, et que ces voûtes d'airain, qui ne s'étaient encore courbées pour recevoir aucun homme, s'abaissent pour servir de siége et de trône, non-seulement à Jésus-Christ, mais à tous ses élus. C'est aujourd'hui que ce roi de gloire et ce Seigneur des vertus entre dans le ciel plus grand qu'il n'en était descendu, traînant après soi les dépouilles de ses ennemis, et *emmenant la captivité captive.* Par conséquent, conclut saint Cyprien, si nous avons le bonheur de mourir dans une grâce consommée, n'appréhendons plus d'être retenus dans les limbes, notre Dieu a forcé ces prisons souterraines, notre espérance n'est plus languissante, nos âmes iront droit au ciel au moment qu'elles sortiront de nos corps. Mais, pour jouir de ce bonheur, dit-il, il faut le vouloir, il faut le désirer, il faut s'en rendre digne, c'est un honneur qu'on ne refusera jamais à celui qui le méritera ; mais c'est un honneur qu'on ne rendra jamais à celui qui en sera indigne ou qui se souciera peu de le demander : *Nulli denegabitur digno, nulli deferetur indigno* (*Aug. l.* XXII, *de Civ. Dei*, *c.* 30). Jésus-Christ marche devant vous au ciel pour vous en montrer le chemin, mais c'est à vous à voir si vous voulez le suivre ; et l'on peut vous faire ici à peu près la même demande que l'on fit autrefois à Rébecca.

Abraham ayant envoyé l'intendant de sa maison : *Qui præerat omnibus quæ habebat*, etc. (*Genes.* XXV) chercher une épouse à Isaac ; et ce fidèle ambassadeur ayant reconnu que Rébecca était celle que la Providence divine avait choisie, voulut l'emmener, après lui avoir fait de riches présents ; et comme ses parents lui représentèrent qu'il n'avait qu'à la prendre, mais qu'il souffrît qu'elle demeurât encore du moins dix jours avec eux, il les pria de ne le pas retenir davantage, parce qu'il était pressé de retourner à celui qui l'avait envoyé. *Si cela est*, lui répondirent Laban et Bathuel, *appelons notre fille, et demandons-lui si elle veut aller avec vous* : *Vocemus puellam, et quæramus ipsius voluntatem: Vis ire cum homine isto?*

La même chose arrive ici à peu près. Ce n'est pas à la vérité un serviteur que le Père éternel nous envoie pour chercher des épouses à son Fils ; c'est ce Fils qui est descendu lui-même du ciel en terre pour s'unir à notre nature. Mais comme il est pressé de retourner à son Père, et qu'il veut nous emmener avec lui, il s'agit de savoir si nous voulons bien le suivre, il s'agit de nous consulter nous-mêmes, et de nous demander : *Vis ire cum homine isto?*

Si nous consultons le monde et nos intérêts temporels, attendez, nous diront-ils, que cet enfant soit pourvu, que ce procès soit terminé, que ce commerce soit fini, que cet engagement soit rompu, et vous songerez après cela au ciel. Mais d'un autre côté l'affaire presse, Jésus-Christ dit qu'il s'en va, et qu'il faut qu'il retourne vers son Père ; il s'agit donc de savoir si vous voulez répondre à son empressement par le vôtre ; et si, lorsqu'il prévient lui-même vos désirs, vous voulez vous dégager de tous vos embarras pour le suivre. Votre espérance, si vous voulez, ne sera pas différée, le ciel vous est ouvert, elle sera encore moins confondue, votre Dieu, votre époux, votre médiateur, tre chef, vous assure qu'il va y préparer votre place.

Que notre condition est avantageuse, et que notre espérance a de solides fondements! un Dieu qui est descendu pour nous du ciel, va y remonter afin d'y assurer notre bonheur ; un Dieu qui s'est pour ainsi dire déplacé (c'est l'expression de saint Grégoire de Nazianze), pour venir nous chercher, va reprendre sa place afin de marquer la nôtre Nous sommes déjà en partie dans le ciel quand il y monte, et c'est aujourd'hui, dit saint Augustin (*In Psal.* LXXXVIII), que Dieu exécute la promesse qu'il avait faite à Abraham et à David, de leur donner tout Jésus-Christ ; c'est-à-dire de donner une même gloire à son corps naturel et à son corps mystique, au chef et aux membres, au rédempteur et aux créatures qu'il a rachetées.

Notre prédestination est renfermée dans la sienne, c'est en lui que l'héritage céleste nous est échu comme par sort, c'est en lui que tout ce qui est dans le ciel et sur la terre est réuni comme dans son principe, c'est lui qui est le gage de notre bonheur, c'est sur lui qu'est fondée l'espérance de notre vocation et la gloire qu'il nous destine ; et tout

cela, dit l'apôtre saint Paul, dont je ne fais ici que traduire les paroles, tout cela nous est accordé par la grâce de son ascension, *lorsqu'étant assis dans le ciel au-dessus de toutes les principautés et de toutes les vertus, il est établi chef de toute l'Eglise qui est son corps, et dans laquelle il trouve l'accomplissement et l'intégrité de tous ses membres.*

Je n'ai rien à vous dire après de si belles paroles, et tout ce dont l'éloquence humaine peut se servir pour relever vos espérances abattues ne peut aller au delà de ces divines expressions. Tout ce qu'est Jésus-Christ, et tout ce qu'il fait pour nous dans le ciel, ne tend qu'à assurer notre bonheur; nous trouvons dans lui seul un avocat qui plaide pour nous, et un juge qui nous absout; un intercesseur qui adore son Père afin de le fléchir en notre faveur, et un Dieu infiniment adorable qui se fléchit et s'apaise lui-même; en sorte que toutes ses différentes fonctions qui sont naturellement séparées dans les autres, sont toutes réunies en lui.

En effet, il parle pour nous dans le ciel en qualité d'avocat, et il nous renvoie absous en qualité de souverain et de juge; il prie pour nous en qualité de médiateur, et il nous accorde de pleine autorité la grâce qu'il sollicite; il demande par ses prières, et il veut que ses prières soient exaucées, il désire le bonheur éternel des élus, et il est assuré que ce bonheur leur sera accordé; il veut ce qu'il demande, et il demande ce qu'il veut; l'humilité de sa prière et l'accomplissement de sa volonté vont d'un pas égal; il demande pour nous la place où il désire que nous soyons, et c'est lui-même qui nous prépare cette place et qui nous donne la grâce de la remplir : *Vado parare vobis locum.*

Mais cette volonté est-elle si efficace, si indépendante, si absolue, qu'elle ne demande aucune condition de notre part? non, chrétiens, car si Jésus-Christ montant au ciel nous a préparé cette place par un effet de son amour infini, il nous a prescrit, par un admirable tempérament de sa miséricorde et de sa justice, ce que nous devons faire pour la remplir, sans quoi nous espérerions en vain; et sur ce principe nous pouvons dire que si son ascension élève notre espérance par la dignité de son objet, si elle la soutient par les droits que ce Dieu nous y donne sur sa gloire, elle la règle par les moyens qu'il nous y découvre pour l'acquérir.

TROISIÈME POINT.

La présomption n'est pas moins opposée à l'espérance que le désespoir, et souvent, après avoir indiscrètement attendu quelques grâces, l'on vient enfin à ce funeste état de n'en plus attendre. C'est le malheur où nous réduit l'amour-propre, qui nous fait toujours d'agréables, mais de faux portraits de la béatitude, jusqu'à mettre nos infirmités et nos péchés mêmes en assurance sous l'asile de la miséricorde et de l'autorité de Jésus-Christ, jusqu'à nous persuader qu'en menant une vie molle, oisive et toute mondaine, nous pourrons entrer au ciel depuis qu'il y est monté.

A Dieu ne plaise que je dise que les apôtres sont tombés dans une si pernicieuse erreur; mais la conduite que Jésus-Christ tient à leur égard en leur donnant sa bénédiction, et en leur reprochant en même temps *qu'ils ne lui demandent pas seulement où il va*, nous fait assez connaître l'illusion dans laquelle nous sommes, lorsque, appuyés sur la miséricorde et les promesses de ce Dieu, nous espérons vainement d'entrer un jour au ciel, sans nous mettre en peine de nous informer des voies qui y conduisent.

Comme c'est là l'une des grandes sources de notre malheur, il était important que Jésus-Christ la prévînt dans ses disciples, par ce judicieux tempérament de douceur et de reproche qu'il garde à leur égard. En effet, s'il n'avait eu que des reproches à leur faire en les quittant, qui de nous n'eût pas eu sujet de désespérer en quelque manière et de dire : s'il a traité ses plus chers amis avec tant d'indifférence et de sévérité, comme s'il eût été très-mal satisfait d'eux, hélas! que pouvons-nous attendre à notre mort, nous qui avons presque toujours été ses ennemis pendant la vie? Mais d'un autre côté, s'il n'avait eu que des bénédictions à leur donner, et des caresses à leur faire, qui de nous ne se fût fait de sa tendresse et de ses complaisances un sujet de présomption et un prétexte à ses révoltes?

C'est pourquoi, pour ne pas rendre vaine leur espérance non plus que la nôtre, et nous empêcher de tomber en d'aussi fâcheuses extrémités que sont le désespoir et la présomption, il me semble, qu'avant de monter au ciel, il a voulu les traiter à peu près comme Joseph traita ses frères, lorsqu'il se vit maître de toute l'Egypte, et qu'ils eurent recours à lui dans leur pressant besoin sans le connaître : *Approchez-vous de moi*, leur dit-il, *et ne craignez pas, je suis Joseph votre frère, que vous avez vendu.* Quelles étranges paroles! s'il veut faire du bien à ses frères, et les soulager dans leur extrême nécessité, pourquoi leur représente-t-il qu'ils l'ont vendu? et s'il leur remet leur péché devant les yeux, comment leur dit-il de s'approcher de lui et de ne rien craindre?

Voilà cependant ce qu'il fit, et c'est à peu près ce que Jésus-Christ fait et dit à ses apôtres avant que de s'asseoir, non pas aux pieds de Pharaon comme Joseph, pour commander sous lui; mais à la droite du Dieu de Pharaon, qui lui a donné tout pouvoir. Oui, c'est alors qu'il nous fait aussi bien qu'à ses disciples, des caresses et des reproches : des caresses, afin que nous ne désespérions pas; et des reproches, afin que nous n'espérions pas en vain. C'est alors qu'il nous donne sa bénédiction, qu'il nous embrasse, qu'il nous fait asseoir à sa table comme Joseph fit à ses frères; mais c'est alors aussi qu'il nous reproche notre infidélité, c'est

alors qu'il se plaint que nous ne nous mettons pas en peine de lui demander où il va, afin que nous faisant marcher entre la confiance et la crainte, il règle notre espérance, et nous fasse connaître par ce mystérieux tempérament, que si nous voulons partager avec lui sa gloire dans le ciel, nous devons faire tout ce qu'il nous dira pour y arriver; de même que personne n'obtenait aucune grâce, *et ne remuait*, comme il est dit dans l'Ecriture, *ni le pied ni la main dans l'Egypte, que par le commandement de Joseph.*

Que faut-il donc faire, me demandez-vous, pour monter avec Jésus-Christ au ciel? le voici, et je le trouve renfermé dans les dernières paroles qu'il dit à ses apôtres avant que de les quitter: *Exivi a Patre et veni in mundum; iterum relinquo mundum, et vado ad patrem: Je suis sorti de mon Père, et je suis venu au monde, maintenant je laisse le monde, et je m'en retourne à mon Père:* car ce sont là autant de moyens qu'il nous a donnés pour régler notre espérance, et que je vais vous expliquer en peu de mots.

Le premier de ces moyens est renfermé dans ces paroles*: Je suis sorti de mon Père*, paroles admirables qui nous marquent, dit saint Augustin, que comme l'amour que Jésus-Christ nous a porté l'a fait sortir du sein de son Père pour descendre jusqu'à nous, aussi l'amour réciproque que nous sommes obligés de lui rendre, doit nous faire sortir de nous-mêmes pour nous élever jusqu'à lui.

Le Verbe divin, soit dans l'éternité, soit dans la plénitude des temps, a toujours été avec son Père et dans son Père; mais le plaisir qu'il s'est fait d'être avec les enfants des hommes l'en ont comme déplacé ou, pour mieux dire, l'ont obligé d'être avec son Père et avec nous au ciel et sur la terre: au ciel selon sa divinité, sur la terre selon sa divinité et son humilité tout ensemble. Or, c'est ce que nous devons faire en quelque manière pour aller à lui, et ce en quoi, selon l'Apôtre, la grâce de son ascension consiste.

Avant que Jésus-Christ vînt à nous, nous étions extrêmement éloignés des alliances divines, et, pour le dire en un mot avec l'Apôtre, (*Ephes.* II), *nous étions en ce monde sans Dieu, sine Deo in hoc mundo;* mais quand il est descendu sur la terre, *il nous a rapprochés de Dieu :* dit saint Paul : *et ayant rompu par sa chair, la muraille qui nous en séparait, nous sommes devenus les domestiques de sa maison.*

Ce que nous avons donc à faire pour répondre à une si grande grâce, c'est d'être en même temps sur la terre et au ciel : sur la terre par la servitude de nos emplois qui nous y attachent, et dans le ciel par la sainteté de nos conversations et les mouvements de notre amour. Ce que nous avons à faire, c'est de nous détacher en quelque sorte de nous-mêmes, sortant d'affection hors du monde lors même que nous vivons dans le monde, joignant la nature avec la grâce, l'homme avec Dieu, portant partout dans le lieu même de notre exil notre patrie, semblables à ces étoiles fixes qui toujours attachées au ciel font avec lui le tour du monde, et qui sans quitter leurs places vont aux extrémités de l'univers.

Le second moyen que Jésus-Christ nous marque pour monter au ciel est renfermé dans les paroles suivantes : *Et je suis venu dans le monde*: paroles qui nous apprennent que comme le Verbe a renoncé à toutes sortes de plaisirs, et s'est assujetti à toutes sortes d'humiliations et de douleurs en venant au monde et se faisant homme, aussi nous devons renoncer de cœur à tous les biens de la terre, et nous résoudre à souffrir tous les maux qui nous y arriveront pour monter au ciel, et y devenir des dieux.

Le ciel, dit Richard de Saint-Victor, a trois noms dans l'Ecriture (*Matth.* I). Tantôt il est appelé *un royaume*, tantôt il est appelé *un lieu de repos*, et tantôt *la Jérusalem céleste et une terre de promission;* or Jésus-Christ nous assure qu'il n'y aura que *ceux qui se feront violence qui entreront dans ce royaume;* saint Jean nous dit *qu'il n'y aura que ceux qui auront travaillé, souffert, et qui feront suivre leurs bonnes œuvres après eux qui jouiront de ce repos :* et ce même apôtre nous dit que *ceux-là seuls qui seront venus d'un pays de tribulation, entreront dans cette Jérusalem, et posséderont cette terre* qui leur est promise. Ne nous flattons donc pas de pouvoir entrer dans le ciel par d'autres voies que par celles de nos mortifications et de nos austérités, de nos combats et de nos souffrances; ne prétendons pas faire notre condition meilleure que celle de Jésus-Christ, qui assure lui-même *qu'il a fallu qu'il souffrît ce qu'il a souffert, afin d'entrer par ce moyen dans sa gloire.*

Enfin la troisième voie pour monter au ciel nous est marquée dans ces dernières paroles: *Maintenant je laisse le monde, et je m'en vais à mon Père;* car cela nous apprend que nous devons mener une vie toute nouvelle et toute divine, une vie innocente, remplie de bonnes œuvres, dégagée de toute sorte de corruption pour espérer véritablement d'aller au ciel. Il n'y a que ceux qui *ont le cœur pur, et les mains innocentes qui ont droit de monter sur la montagne du Seigneur*, dit David. Il n'y a que des personnes sanctifiées, renouvelées, que des âmes exemptes des désordres du monde qui puissent être les habitants de cette bienheureuse cité *où jamais rien de souillé ne peut entrer*, ajoute le disciple bien-aimé.

Voilà, chrétiens, les voies que Jésus-Christ nous a marquées; c'est à nous à voir si nous voulons les suivre; heureux si, après avoir pratiqué les vertus qu'il nous a enseignées, et profité des avis qu'il a eu la bonté de nous laisser, il nous fait un jour la miséricorde de remplir dans le ciel la place qu'il nous y prépare. *Amen.*

DISCOURS VI.

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Spiritum sanctum accepistis?
Avez-vous reçu le Saint-Esprit (*Act. ch.* XIX)?

Voici, chrétiens, l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ, la fin de sa mission, le fruit de ses mérites, la dernière marque de la miséricorde, de la magnificence et, si j'ose m'expliquer avec Tertullien, de la charité prodigue des trois divines personnes envers l'homme. Le Père éternel nous avait donné son fils, ce fils s'était lui-même livré et immolé pour nous, que restait-il à faire sinon que le Saint-Esprit, qui procède de ces deux personnes en unité de principe, vînt se donner lui-même, comme pour se dédommager de sa stérilité par ses communications extérieures, et dégager la parole de Jésus-Christ qui l'avait promis à ses disciples, afin qu'ils se consolassent de son absence ?

Or, c'est ce riche présent que le ciel fait aujourd'hui à la terre, après que la terre a envoyé au ciel celui qu'elle en avait déjà reçu. C'est aujourd'hui que ce divin Esprit descend pour rendre témoignage à la divinité du Père, achever les conquêtes du Fils, consommer notre bonheur, et nous tenir lieu de toutes choses : esprit de pureté qui nous sanctifie, de vérité qui nous enseigne, de charité qui nous anime, de force, qui nous soutient, de sagesse qui nous dirige, de crainte qui nous redresse, de piété qui nous unit à Dieu, et qui nous fait demeurer en lui; Esprit qui pourvoit abondamment à tous nos besoins, et qui remplit nos plus justes désirs. Sommes-nous pécheurs? il nous absout; étrangers? il nous adopte; irrésolus? il nous détermine; orphelins? il nous protège; affligés? il nous console; pauvres? il demande pour nous; insensibles? il gémit pour nous; éloignés de notre patrie? il nous en montre les voies et nous en assure la jouissance.

Heureuses donc les âmes dans lesquelles il est descendu, puisqu'en le recevant elles ont reçu le gage de leur salut, le sceau de leur vocation, le principe de leur prédestination, l'auteur et le consommateur de leurs grâces. Mais où sont-elles ces âmes bienheureuses? Êtes-vous de ce nombre, mes frères, *avez-vous reçu le Saint-Esprit ? Spiritum sanctum accepistis?*

Cette question est difficile à résoudre, mais les vérités qu'elle renferme sont grandes, puisque je trouve dans ces trois paroles que j'ai prises pour mon texte, et qui doivent servir de fondement à ce discours, un sujet de louanges, de reproches et d'instruction tout ensemble; de louanges pour les âmes justes qui ont reçu le Saint-Esprit, de reproches contre les âmes criminelles qui l'ont perdu; d'instruction pour tout le monde, soit pour ceux qui doivent le recevoir, soit pour ceux qui sont obligés de le conserver.

Le bonheur d'une âme fidèle qui a reçu le Saint-Esprit, ce sera mon premier point : le malheur d'une âme infidèle qui l'a chassé, ce sera mon second point : les sages précautions que les âmes ou fidèles ou infidèles au Saint-Esprit, doivent prendre, soit pour le recevoir, soit pour le retenir, ce sera la conclusion des deux autres. Sa présence, son éloignement, son retour, voilà un vaste champ de morale que je vous propose aujourd'hui, et où j'espère de traiter de très-solides vérités, pourvu que le même Esprit qui en doit faire le sujet vienne au secours de ma faiblesse, par ses grâces que je lui demande par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le prophète-roi donne trois beaux noms au Saint-Esprit (*Psal.* L) : il l'appelle *un esprit droit*, *un esprit saint*, *un esprit dominant et fort*. C'est un esprit d'équité et de droiture qui nous conduit, un esprit d'amour et de sainteté qui nous purifie, un esprit de souveraineté et de force qui nous domine et qui nous soutient. Parce qu'il est droit, il nous mène à Dieu, parce qu'il est saint, il nous unit à Dieu, et parce qu'il est dominant et fort, il nous fait demeurer en Dieu. Il est donc par ce moyen le guide de notre voyage, le lien de notre union, l'heureuse consommation de notre course. Sans lui nous méconnaîtrions nos devoirs, et nous ne marcherions que dans une obscure nuit, au gré de nos passions; mais, parce que c'est un esprit droit, il nous enseigne toutes choses, et nous montre les véritables voies que nous devons suivre. Sans lui nous n'ouvririons nos cœurs qu'à l'amour impur des créatures; mais, parce que c'est un esprit saint, il nous ôte toutes nos impuretés, pour ne nous remplir que de ses grâces. Sans lui, nous flotterions toujours entre le bien et le mal; mais, parce que c'est un esprit dominant et fort, il fixe notre liberté, et l'arrête à la pratique de la vertu. Trois admirables effets de sa présence qui font le bonheur d'une âme qui l'a reçu.

Depuis que l'homme s'est éloigné des voies de Dieu pour suivre les siennes, et qu'il a perdu sa première droiture en s'engageant à mille différents objets que ses passions lui ont fournis ; plus il s'arrête sur ses faibles et fausses conjectures, plus il multiplie ses erreurs et s'égare ; semblable, dit saint Grégoire, à un voyageur qui ayant indiscrètement quitté un bon chemin pour en chercher d'autres qui lui plaisent davantage, va errant de sentiers en sentiers par des lieux détournés, et plus il marche, plus il s'écarte: *Quasi per locorum multitudinem a statu suœ rectitudinis inclinatur, et dum ad plura tendit, ab una cui adhœrere debuit via se dejicit* (*Greg.*, *l.* XXXVI *Mor.*).

Tout ce qui est au dehors et au dedans de lui n'a servi qu'à le tromper depuis ce funeste égarement. Les philosophes l'ont jeté dans des abîmes d'extravagances, de contradictions, d'erreurs. Sa raison chancelante, faible, corrompue l'a abusé en mille choses. Ses sens, ces domestiques perfides, ne lui ont ouvert que des chemins entrecoupés de précipices : et jamais il ne serait rentré dans le paradis d'où sa passion de tout savoir l'avait chassé, si Dieu, touché de compassion, ne lui

avait envoyé des guides fidèles pour redresser ses voies, et lui montrer le bon chemin.

Il en a eu quatre : la conscience, Moïse, Jésus-Christ et le Saint-Esprit ; la conscience dans la loi naturelle, Moïse dans la loi écrite ; Jésus-Christ et le Saint-Esprit dans la loi de grâce. La conscience a fait connaître à l'homme le bien et le mal par un sentiment intérieur d'équité envers le prochain, et de religion envers Dieu, sentiment que Tertullien appelle le témoignage d'une âme naturellement chrétienne. Moïse est venu redresser par sa loi cette conscience de l'homme qui s'était corrompue, et lui expliquer en détail certaines obligations particulières qu'il ne connaissait pas, et qui lui ont été imposées. Jésus-Christ, par sa doctrine et par ses exemples, est venu développer, étendre et perfectionner ce qu'il y avait d'obscur, de resserré et d'imparfait dans la loi de Moïse ; et le Saint-Esprit que Jésus-Christ avait promis à ses apôtres, et en leurs personnes à toute l'Eglise, est venu nous avertir de nous appliquer à la considération de tant de belles maximes que ce Dieu nous a laissées, éclairer notre esprit pour le rendre capable de connaître et de pratiquer plusieurs choses qui avant lui étaient au-dessus de notre portée, et exercer à la place de la seconde personne de l'auguste Trinité que nous ne possédons plus d'une manière sensible, la fonction de maître. Car voilà ce que Jésus-Christ a voulu nous dire en nous promettant le Saint-Esprit. *Suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis ;* ce sera un maître invisible qui *vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ait dit*, qui insinuera dans vos âmes les vérités de ma religion et de ma morale pour vous les rendre ou plus familières ou plus présentes ; qui, comme un guide fidèle, vous montrera mes voies ; qui ayant les mêmes lumières, la même bonté, les mêmes vues, les mêmes intérêts, les mêmes perfections absolues que moi, vous instruira de tant de devoirs que vous ne connaissez point encore.

Nos obligations tant générales que particulières sont si vastes, nos vertus sont pour l'ordinaire, si imparfaites et si éloignées de l'idée que nous devrions nous en former, les voies qui conduisent à Dieu sont si obscures, si étroites et si difficiles à démêler, que nous avions besoin de l'esprit de Dieu même pour connaître ces obligations, démêler ces imperfections, et marcher heureusement dans ces voies.

Quelquefois, et hélas ! trop souvent, ce qui nous paraît vertu n'en est que l'apparence, et pour l'ordinaire nous n'avons que le nom de vertueux et de gens de bien. Nos aumônes, nos mortifications, nos prières, nos jeûnes, en un mot toutes nos actions, pour être agréables à Dieu, doivent être parfaites ; et, pour être parfaites, elles doivent être revêtues de certaines conditions qui s'échappent aux faibles lumières de notre raison, et auxquelles nous ne pouvons par nous-mêmes nous assujettir. Tantôt c'est légèreté et curiosité, tantôt c'est intérêt et amour-propre. Si nous aimons Dieu, c'est avec réserve en aimant d'autres choses avec lui, autant peut-être et plus que lui ; et si nous aimons notre prochain, c'est pour l'ordinaire dans des vues purement humaines. Jeûnons-nous ? c'est afin que nous paraissions jeûner. Donnons-nous l'aumône ? il est à craindre que par une indiscrète charité nous n'oubliions les devoirs de la justice, et que nous ne soyons miséricordieux sans être fidèles. Combien de fois faisons-nous des œuvres qui ne sont point de notre profession, et négligeons-nous celles qui lui sont propres ? Nous entreprenons de réformer les autres, et nous nous soucions peu de régler notre conduite. Nous nous abaissons, quand il faudrait nous élever, et nous commandons avec fierté en de certaines occasions où Dieu nous ordonne d'obéir : affables et complaisants, quand nous devrions être sévères et inflexibles, ardents et emportés quand nous devrions être patients et retenus, appliqués à de certaines œuvres de surérogation, quand nous devrions accomplir les devoirs essentiels de notre état.

Or, que fait le Saint-Esprit, quand il descend dans notre âme ? il en ôte ces illusions auxquelles elle est naturellement sujette. Il y démêle les vérités d'avec les erreurs, les vertus solides d'avec celles qui n'en ont que l'apparence : il lui montre les voies qu'elle doit tenir, il la conduit droit à son principe et à sa fin dernière : et, s'insinuant doucement, il l'instruit de tous ses devoirs tant généraux que particuliers, de la manière, du lieu, du motif, du temps et des différents moyens de les accomplir. En un mot il devient notre esprit même, ne vous scandalisez pas de cette expression, elle est tirée de l'Ecriture.

Nous remarquons dans les Actes des apôtres que quoiqu'à l'extérieur l'on vît et l'on entendît saint Etienne disputer avec les Juifs, et les confondre, cependant, au lieu de dire qu'ils ne pouvaient répondre aux raisons ni aux reproches de ce diacre, on dit *qu'ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'esprit qui parlait en lui ; Non poterant resistere sapientiæ et spiritui qui loquebatur.* Et Jésus-Christ, voulant prévenir les difficultés que pourraient lui objecter ses apôtres, pour s'excuser d'une commission aussi pénible qu'était celle d'aller prêcher son Evangile par tout le monde, ne leur dit-il pas lui-même ? *Ne vous embarrassez pas de ce que vous direz aux gouverneurs et aux princes entre les mains desquels vous serez livrés : dites seulement ce qui vous sera inspiré pour lors ; car ce ne sera pas vous qui leur parlerez, ce sera le Saint-Esprit : Nolite præcogitare quid loquamini, sed quod datum vobis fuerit in illa hora id loquimini, non enim vos estis loquentes, sed Spiritus sanctus.* (*Marc.* XIII).

L'Esprit divin est donc substitué à la place du nôtre, et c'est cette création nouvelle que David nous avait promise ; création par laquelle toute la face de la terre devait être changée ; création où l'homme n'aurait plus son esprit, mais l'esprit de Dieu qui descendrait dans son âme, où il n'aurait plus ses premières et ses faibles connaissances, mais les lumières de Dieu même, qui le pénétre-

raient, et à la faveur desquelles il jugerait de toutes choses.

Que cette création est admirable ! que cette transformation, que cette transfusion de l'esprit de Dieu dans le nôtre nous est avantageuse ! Car, comme c'est un esprit essentiellement droit, *spiritum rectum*, comme ses lumières sont la vérité et la droiture même, il est impossible qu'il ne nous mène droit à Dieu ; qu'il ne nous fasse marcher dans les voies qui y conduisent ; qu'il ne démêle l'erreur d'avec la vérité, la fausseté des vertus qui nous trompent par leur apparence, d'avec celles qui sont solides et sans lesquelles nous ne nous sauverions jamais. *Cui veritas sine Deo ? cui Deus cognitus sine Christo ? cui Christus exploratus sine Spiritu sancto* (*Tertull.*, *lib. de Anima*, *c.* 1) ? A qui la vérité peut-elle être découverte sans le secours de la lumière de Dieu ? à qui Dieu peut-il être connu sans la miséricorde de Jésus-Christ ? et à qui les mystères, les maximes, la morale et les instructions de Jésus-Christ peuvent-elles être expliquées sans les inspirations du Saint-Esprit ?

Apôtres, vous en reçûtes les prémices ; et ce fut sur vous tous qu'il se répandit ; mais ce fut aussi à la faveur de ses lumières que vous connûtes tous les mystères du royaume de Dieu, toutes les vérités de sa religion, toute l'étendue de ses lois, toutes les maximes de sa morale, toute la perfection de ses préceptes. Confondus, absorbés, abîmés, perdus et anéantis, pour ainsi dire, dans cet esprit qui révèle ce qu'il y a de plus caché, qui sonde ce qu'il y a de plus profond, qui démêle ce qu'il y a de plus embarrassé, qui pénètre ce qu'il y a de plus étendu, qui dévoile ce qu'il y a de plus obscur, vous avez connu sans expérience, sans étude, sans lettres, ce que les plus habiles hommes de l'antiquité païenne n'ont jamais su ; et dès la première assemblée que vous tîntes à Jérusalem, vous y fîtes, sans hésiter, des décisions qui, venant du Saint-Esprit et de vous, devaient servir de règle à tout le monde, parce que c'étaient les pures décisions de cet Esprit : *Visum est Spiritui sancto et nobis*.

Mais comme, outre cette qualité d'esprit infaillible et droit qu'il possède, il a encore en propriété celle de saint : *Spiritum sanctum*, sa seconde opération, dans une âme qui a eu le bonheur de le recevoir, est de la sanctifier et de lui ôter toutes ses impuretés pour ne la remplir que de ses grâces.

Il est appelé saint et principe de sainteté pour deux raisons : 1° Parce que toute la Trinité, travaillant de concert à notre sanctification, et ce qui est commun dans les opérations extérieures aux deux premières personnes étant aussi attribué à la troisième, on peut dire, par cette raison générale, que le Saint-Esprit est aussi bien que le Père et le Fils le principe de notre sainteté. 2° Parce qu'il est l'amour et la bonté par essence, dit saint Anselme. Or, l'amour et la bonté par essence ne peut souffrir la souveraine malice ; ne la peut souffrir, il ne peut souffrir le péché, et ne pouvant souffrir le péché, il faut, ou qu'il le punisse par sa justice, ou qu'il l'efface par le pardon qu'il en accorde : *Ipse est remissio peccatorum*.

Toutes les figures qui l'ont représenté, et sous lesquelles il a paru, nous font connaître cette vérité. Il a paru sous celles de la nuée, de la colombe, de l'eau, du vent, du feu. La nuée couvre et rafraîchit, la colombe se retire et gémit, l'eau lave et nettoie, le vent souffle et renverse, le feu consume et purifie. Or, ce sont là autant de symboles des invisibles opérations du Saint-Esprit dans une âme. C'est lui qui a tempéré les ardeurs de la passion dans Madeleine, qui a fait gémir saint Pierre, qui a lavé la Samaritaine, qui a renversé Saul, qui a consumé les faiblesses et les imperfections des apôtres.

De pareilles grâces nous sont nécessaires pour notre sanctification, et nous les recevons de lui. Nous avons besoin d'une nuée qui nous couvre, afin que les lumières brûlantes de la justice de Dieu ne viennent pas jusqu'à nous, et qui nous rafraîchisse en même temps par la mortification de nos passions déréglées, et de l'attachement que nous avons au monde.

Or, c'est la grâce qui est accordée à ces âmes humbles qui reçoivent le Saint-Esprit, et pour la protection desquelles Dieu renouvelle le miracle qu'il fit autrefois en faveur des Israélites, lorsqu'il étendit au-dessus d'eux une nuée qui les couvrait et qui les rafraîchissait pendant le jour, et qu'il alluma dans le ciel un feu qui les éclairait pendant la nuit : *Expandit nubem in protectionem eorum, et ignem ut luceret eis per noctem* (*Psal.* CIV).

Nous avons besoin de gémissements et de retraite ; car quelle apparence que nous soyons sanctifiés, si nous demeurons toujours attachés aux créatures et aux plaisirs de la vie ? Or, ce sont ces gémissements intérieurs et cette solitude de cœur que le Saint-Esprit nous donne. Tout ce qu'il nous enseigne, dit saint Augustin (*Tract.* I *in Evang. Joan.*), c'est de gémir dans cette terre d'exil où nous sommes relégués, et de dire à Dieu : *Jusques à quand demeurerons-nous avec les habitants de Cédar ?* C'est lui, ajoute ce Père, qui, pour soutenir ces gémissements et ces cris, appelle à notre secours la mortification qu'il nous inspire, qui nous arrache des divertissements du siècle comme des enfants que l'on sèvre, et à qui l'on ôte l'usage du lait qui les tenait trop attachés aux mamelles de leurs mères ; mortification qui répand je ne sais quelle amertume sur les délices de la vie, en sorte qu'autant que nous avions auparavant d'appréhension de les perdre, nous avons autant de joie de nous en voir heureusement privés.

Enfin, comme après le péché qui nous est pardonné, nous avons des taches qui nous restent, des faiblesses qui nous abattent, et des imperfections qui nous empêchent d'être, par rapport à notre état, aussi saints que nous le devrions être, c'est cette eau qui nous lave et qui nous nettoie : hé ! ne fût-ce

pas sous ce symbole que Jésus-Christ en parla à la Samaritaine? C'est ce vent et ce souffle intérieur qui nous agite et qui nous anime: ne fût-ce pas pour cette raison qu'il souffla sur les apôtres? C'est ce feu qui nous consume et qui nous purifie : ne fût-ce pas par ce même principe que ce divin Esprit descendit sur eux en forme de langues enflammées, au jour que nous célébrons? En un mot, quelque différents que soient les dons que nous recevons, ou pour notre sanctification, ou pour celle des autres, c'est toujours le même Esprit, le même Seigneur, le même Dieu qui opère toutes choses en tous (1).

Il n'y a rien dans la nature qui produise de si différents effets que la rosée, dit saint Cyrille de Jérusalem; et cependant il n'y a rien de si petit ni de si simple en soi. Tombe-t-elle du ciel sur les lis : elle les blanchit; sur les roses? elle leur donne ce bel incarnat qui nous charme; sur les œillets, les jacinthes et les autres fleurs? elle les pare de mille différentes couleurs, et étant, pour ainsi dire, tout à toutes les plantes, elle se proportionne à leur diversité, selon la différence de leur espèce : *Labens aqua e nubibus alba fit in liliis, rubra in rosis, purpurea in hyacinthis, ac in diversis speciebus diversa in omnibus fit omnia* (*Cyrillus, Jerosol. Catech.*)

Il n'y a rien de si admirable dans l'ordre de la grâce, que les différents effets que le Saint-Esprit produit dans les âmes; et cependant c'est toujours un même, simple et indivisible Esprit: *Divisiones gratiarum sunt, idem autem Spiritus.* Tantôt, ce sont des pécheurs qu'il tire de leurs désordres et qu'il arrache, malgré leur engagement, du sein du plaisir; tantôt, ce sont des femmes perdues d'honneur et de conscience qu'il rend, par la pureté qu'il leur communique, aussi blanches que des lis; tantôt, ce sont des martyrs qu'il anime au combat, et sur le sang desquels il se répand pour en faire le sujet de leurs mérites et l'instrument de ses victoires; tantôt, ce sont d'impitoyables persécuteurs, et des ennemis déclarés de l'Evangile qu'il ébranle et qu'il renverse dans la chaleur même de leur emportement et de leur fureur, se faisant ainsi tout à tous, et dans cette division de grâces devenant le principe de leur sainteté et de leur gloire.

Mais ce qui leur donne la dernière perfection, c'est lorsqu'il achève en eux ce qu'il y a commencé; c'est lorsque cet Esprit dominant et fort, comme l'appelle saint Thomas après le prophète-roi, les affermit dans la pratique de la vertu, fixant, en quelque manière, leur liberté, s'arrêtant et se reposant sur eux : *Seditque super singulos eorum.*

Le Saint-Esprit s'arrêta sur les apôtres, *sedit*, et l'ayant reçu le jour de la Pentecôte, ils ne le perdirent plus. Attachés au souverain bien, ils n'en furent plus séparés, et quelque liberté qu'ils eussent, ils n'en firent nul mauvais usage, pourquoi cela? c'est, dit saint Augustin (*Lib. de Correct. et Gratia, cap.* 12), qu'étant animés de ce divin Esprit, ils voulaient toujours invinciblement, quoique librement, le bien qu'il leur avait inspiré, et qu'ils étaient invincibles dans le dessein qu'ils avaient de ne le point abandonner : *Quo donante invictissime, quod bonum est volebant, et hoc deserere invictissime nolebant.* Or, une âme qui, d'un côté aime ce qu'elle doit aimer, et qui d'un autre s'attache à ce qu'elle a dû aimer, persévère infailliblement, quoique librement, dans la vertu par une grâce qui la guérit et qui la fortifie; et, bien loin que sa liberté soit détruite par cet amour constant de la justice, c'est cet amour même qui fait sa félicité et sa plus grande perfection (1).

Telle fut celle des apôtres sur lesquels le Saint-Esprit s'arrêta : *Seditque supra singulos eorum*, et telle est celle de ces âmes choisies sur lesquelles ils se repose. Cette séance et ce repos, quoique métaphoriques, nous représentent d'admirables choses. Avant la création de l'homme, le Saint-Esprit, si nous en croyons Moïse expliqué par saint Augustin, cherchait partout quelque lieu où il pût faire sa demeure. Tantôt il se portait sur les eaux et se promenait sur cet élément fluide : *Ferebatur super aquas;* tantôt il allait de créatures en créatures, sans s'arrêter sur aucune d'elles, parce qu'il n'en trouvait point qui fût, en quelque façon, digne de lui. Il attendait que le premier homme fût créé, et dès que Dieu l'eût formé et animé de son souffle, il y fit sa demeure. Mais ce malheureux l'ayant perdu par sa faute, qu'est-il arrivé? il est venu se reposer sur les apôtres qui lui ont été plus fidèles que ne lui fut Adam, et il se repose encore tous les jours sur ces âmes saintes qui, comme dit saint Jean, ayant reçu la semence de Dieu, non-seulement ne pèchent pas, mais même (de la manière que nous l'avons expliqué) ne sauraient point pécher: *Omnis qui natus est in Deo peccatum non facit, quoniam semen ipsius in eo manet, et non potest peccare* (I *Joan.*, III). Or, cette semence, c'est la grâce du Saint-Esprit qui change l'esprit aveugle de l'homme, qui détruit l'esprit impur de la chair, qui fixe l'esprit inconstant du monde; grâce d'un esprit droit qui nous conduit : *Spiritum rectum;* grâce d'un Esprit-Saint qui nous ôte nos impuretés : *Spiritum sanctum;* grâce d'un esprit dominant et fort, qui fixe notre liberté et qui nous confirme dans la vertu : *Et Spiritu principali confirma me.*

Chrétiens, je reviens à vous pour un moment; sentez-vous au dedans de vous quelques-uns de ces effets, en un mot : *Avez-vous reçu le Saint-Esprit? Spiritum sanctum accepistis? Cet esprit du Seigneur qui a*

(1) Divisiones vero gratiarum sunt, idem autem Spiritus : et divisiones ministrationum sunt; idem autem Dominus : et divisiones operationum sunt, idem vero Deus qui operatur omnia in omnibus (I *Cor.*, c. XII).

(1) Per gratiam sanatio animæ a vitio peccati, per animæ sanitatem libertas arbitrii; per liberum arbitrium justitiæ dilectio, per justitiæ dilectionem legis operatio (*Aug.*, *l. de Spiritu et Littera*, c. 30).

rempli toute la terre, comme l'Eglise vous l'a appris ce matin, est-il venu se reposer sur celle de votre cœur? consultez-vous là-dessus, et réfléchissez un peu sur votre état.

Allez vous droit à Dieu, et prenez-vous pour conseil et pour guide le Saint-Esprit qui seul peut vous y conduire? Vous attachez-vous à l'accomplissement de vos devoirs qu'il vous a fait connaître, prenez-vous soin d'ôter de vos âmes tant d'impuretés habituelles qui y sont? Votre application et votre inquiétude sont-elles de ne rien faire qui lui déplaise, de résister aux tentations auxquelles vous avez tant de fois succombé, d'appeler à votre secours les jeûnes, les prières et les austérités chrétiennes pour lesquelles vous avez tant eu d'aversion, de fuir toutes ces occasions dangereuses où vous avez déjà péri, et de purifier vos âmes de tant d'imperfections secrètes qui la salissent? Si cela est, je n'ai que des louanges à vous donner : *Vous avez reçu le Saint-Esprit.*

Mais si, par une conduite tout opposée, vous n'avez écouté que vos passions, et n'avez voulu suivre que ces guides infidèles; si, au mépris de Dieu et de sa grâce, vous n'avez jusqu'ici voulu vivre que de l'esprit du monde; si, par de fréquentes rechutes dans ces péchés que vous avez si souvent quittés et si souvent rappelés, vous avez chassé, éteint, étouffé dans vos âmes cet esprit de lumière, d'amour, de sainteté, de force, de vie, je n'ai que des reproches à vous faire; hélas! vous l'avez perdu par votre faute. Et comme peut-être vous ressemblez à ces disciples de saint Jean qui, ayant été interrogés par saint Paul, s'ils avaient reçu le Saint-Esprit, lui répondirent, *qu'ils ne savaient pas même s'il y en avait un;* je veux dire, comme peut-être vous ne savez pas encore assez combien grand est le malheur de ceux qui le perdent, j'ai à vous apprendre sur ce sujet des choses terribles, et sur lesquelles vous devez faire avec moi de très-sérieuses réflexions.

SECOND POINT.

Il suffirait pour vous faire connaître le malheur d'une âme qui a éteint et étouffé au dedans d'elle le Saint-Esprit, de rappeler ce que je viens de vous dire du bienheureux état de celles qui l'ont reçu et conservé; mais pour vous en laisser une idée encore plus particulière et plus juste, permettez que je la tire du même roi-prophète, qui nous a déjà fourni la première.

Ce saint pénitent, se considérant encore dans l'état de son péché, nous explique les fâcheuses disgrâces auxquelles l'éloignement de l'esprit de Dieu qu'il avait reçu l'ont exposé : *Cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea, et lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum : Mon cœur s'est troublé, ma force m'a abandonné, et la lumière de mes yeux n'est plus avec moi.* Etranges paroles qui, par toutes ces circonstances, nous représentent le triste état où est réduite une âme infidèle qui a chassé et outragé le Saint-Esprit. Cet esprit qui la conduisait ne la conduit plus, cette belle lumière n'est plus avec elle : *Lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum.* Cet esprit qui était le principe de sa sainteté et de son repos ne l'est plus; son cœur est troublé par mille différents péchés qui le déchirent : *Cor meum conturbatum est.* Cet esprit qui faisait sa force et sa persévérance ne la fait plus; sa vertu et sa fermeté l'ont abandonné : *Dereliquit me virtus mea.* O l'étrange malheur! mais quelque grand qu'il vous paraisse, ce n'est pas seulement en ce point qu'il consiste.

Ce qu'il y a encore de plus effroyable, c'est que souvent cette âme infidèle n'ayant plus l'esprit de Dieu pour lumière et pour guide, tombe dans une infidélité et une apostasie secrète, qui est le premier degré du péché contre le Saint-Esprit. C'est que cette âme n'ayant plus au dedans d'elle cet esprit de sainteté et d'amour, tombe dans des péchés de pure malice, qui sont d'autres péchés contre le Saint-Esprit; c'est que cette âme ayant perdu par ses crimes habituels cet esprit de force et de persévérance, tombe dans l'impénitence finale, qui est le dernier degré des péchés contre le Saint-Esprit et la consommation de tous les autres. Car c'est ainsi qu'il se venge souvent du mépris qu'on a fait de son adorable personne : et plaise au ciel que nul de nous n'en fasse jamais d'expérience.

Dieu a dans les trésors de sa justice des peines bien différentes pour châtier le péché, dit saint Augustin (*In Psal.* LVII). Il y en a qu'il appelle premières, il y en a qu'il appelle dernières, et il y en a de troisièmes qui tiennent en quelque manière le milieu entre ces deux autres. Ces premières peines du péché sont la concupiscence et les passions qui nous maîtrisent, peines qui viennent du péché et qui sont des sources d'autres péchés. Les dernières sont le feu de l'enfer et la damnation éternelle, peines qui viennent du péché, mais qui n'étant ni péché, ni sources de péché, sont ordonnées contre le péché.

La première, qui est la concupiscence, est la peine du péché originel, et une malheureuse cause qui peut en produire beaucoup d'autres, mais qui ne produit ces funestes effets, qu'autant que nous nous abandonnons à ses désirs. La dernière, qui est le feu de l'enfer et la privation de Dieu, est la peine du péché, la consommation de la colère et des vengeances du ciel contre l'homme.

Mais, outre ces deux peines, il y en a d'autres qui tiennent le milieu, dit saint Augustin; peines qui sont tout à la fois, et péché, et châtiment du péché : *Media quædam sunt peccata, sunt et pœnæ peccatorum ;* et ces peines sont l'aveuglement spirituel, les infidélités et les rébellions volontaires aux lumières et aux inspirations divines. Ce sont des péchés, puisqu'une âme abandonnée par un secret jugement de Dieu les cherche la première et se les impose en fermant les yeux à la vérité, et outrageant le Saint-Esprit; mais ce sont aussi des châtiments du péché, per-

puisque ce divin Esprit, dans la liberté qu'il a de châtier le pécheur par des peines, ou spirituelles ou temporelles, ordonne quelquefois les premières, et permet que ce malheureux s'aveugle, pour se venger par des ténèbres multipliées, dit saint Augustin, de ses infidélités précédentes et de sa première apostasie : *Pœna prioris apostasiæ.*

Est-ce que le Saint-Esprit est la cause de cet aveuglement? non, chrétiens ; car, comme raisonnent saint Augustin, saint Grégoire et saint Prosper, le Saint-Esprit ne fait que suivre l'aveuglement du pécheur : et au lieu que dans l'ordre des inspirations divines, c'est le Saint-Esprit qui marche le premier, et l'homme qui le suit, qui appelle le premier, et l'homme qui répond; dans celui de l'aveuglement, c'est l'homme qui commence et le Saint-Esprit qui achève, c'est l'homme qui ne veut pas voir la vérité qu'on lui présente, et le Saint-Esprit qui retire de dessus lui la lumière de cette vérité qu'il méprise : *Eo quod charitatem veritatis non receperunt ut salvi fierent, ideo mittet illis Deus operationem erroris ut credant mendacio.* Ils n'ont pas voulu recevoir des grâces d'amour et de vérité, ils ont combattu les lumières et les bons mouvements qu'ils ont reçus : *Ideo ;* ce sera pour cela même que Dieu, offensé de leurs infidélités, retirera son Esprit, qu'il les abandonnera à leurs erreurs, afin qu'ils croient le mensonge, qu'ils soient trompés par les autres, et qu'ils se trompent eux-mêmes.

Comme l'Esprit de Dieu est la vérité primitive, en la perdant, ils perdent cette vérité, et cette lumière de leurs yeux les ayant quittés, il n'y a presque point de péché qu'ils ne commettent, parce qu'il n'y en a presque point dont ils connaissent l'énormité et les suites; et, qui plus est, presque point qu'ils ne soient en état de justifier et de défendre. Tantôt c'est la violence de la tentation : *c'est le serpent,* dit Eve, *qui m'a trompée;* tantôt c'est l'infirmité de la chair : *c'est cette Eve qui m'a présenté ce plaisir,* dit ce malheureux Adam ; tantôt c'est engagement, bienséance, compagnie, coutume; comment pouvais-je faire autrement? Ainsi, ou l'on ignore l'énormité de ses péchés, ou bien on les défend, ou, par un aveuglement encore plus pitoyable, on se croit quelquefois homme de bien dans son péché même.

Si cet homme, par exemple, est avare, il se croit obligé de l'être, prenant sa dureté et son insensibilité envers les pauvres, comme un effet de son ménage et de sa prudence ; au contraire, s'il fait de grandes dépenses, s'il tient bonne table, s'il consume tout son bien en jeux, en festins, en riches ameublements, il se croit magnifique et n'en point faire même assez par rapport à sa prétendue condition qu'il s'imagine devoir soutenir par de si éclatantes marques. Si cette femme ruine son mari et ses enfants par son luxe; si elle désole sa famille et qu'elle scandalise le public par une monstrueuse ostentation de son orgueil, elle se suade qu'elle est sainte dans sa vanité même, en comparaison de tant d'autres qui font de plus ridicules dépenses : et si cette autre s'est mise en colère pour un prétendu mépris, elle se demandera pardon de ne s'être point encore assez emportée, et rallumant le feu de sa passion, elle la fera éclater de nouveau par ses imprécations et ses vengeances. Mais ne vous en étonnez pas, le Saint-Esprit s'est retiré des uns et des autres; et dès qu'ils ont perdu cette lumière, il n'y a presque point de péché qu'ils ne commettent : *Et lumen oculorum meorum; et ipsum non est mecum.*

Il y a encore quelque chose de plus. Car, hélas ! combien en voyons-nous qui connaissent leurs péchés, qui en préviennent les fâcheuses suites, et qui cependant ne laissent pas d'y tomber? Ce ne sont plus précisément ni leurs illusions qui les trompent, ni leurs faiblesses qui les abattent, ni leur simplicité qui les engage, ni leur témérité qui les précipite, ni la violence de leurs tentations qui les entraîne, ni les mauvais exemples qui les corrompent, ni les prestiges du démon qui les ensorcellent : ils voient le précipice et ils s'y jettent, ils connaissent leurs faiblesses et ils se soucient peu d'en sortir ; adroits, sages, vigilants en toute autre chose, ils ne sont stupides, endormis, qu'en celle-ci : ils pèchent sans crainte, sans componction, sans exemple; ils sont leurs tentateurs, leurs corrupteurs, leurs propres démons. Et c'est en quoi consiste leur pure malice qui est le second caractère du péché contre le Saint-Esprit, et la seconde marque d'une âme dont il s'est retiré.

Voilà pourquoi Jésus-Christ, parlant de Judas, qui, nonobstant les miracles qu'il lui avait vu faire, et les grâces qu'il en avait reçues, avait formé la résolution de le livrer entre les mains de ses ennemis, ne dit pas qu'il est inspiré du démon, pour commettre une action si noire, mais que ce malheureux est *lui-même un démon : Unus ex vobis diabolus est;* et de là nous pouvons tirer deux choses.

La première, que ceux qui pèchent de pure malice sont dans un état bien différent des autres qui pèchent, ou par ignorance, ou par faiblesse; ceux-ci pèchent en hommes, mais ceux-là pèchent en démons, n'ayant souvent ni de violentes tentations ni de mauvais exemples; la seconde, qu'il est à craindre qu'ils ne soient, en un sens, aussi endurcis que des démons pour deux autres raisons.

La première, parce que s'étant endurcis contre le Saint-Esprit, ils contraignent ce divin Esprit de s'endurcir contre eux, et que l'ayant outragé dans leurs cœurs, ils l'obligent de leur rendre la pareille : *Sicut vindictam quasi ad retributionem indignationis hostibus suis, et vicissitudinem inimicis suis : insulis suis vicem reddet* (*Isai.*, LIX). Pendant que le Saint-Esprit est dans le cœur de l'homme, il ne lui parle que de paix, c'est un esprit de douceur et d'amour : mais quand il l'a étouffé, et qu'il la fait servir à ses pas-

sions, il contribue à sa perte, et il n'a presque que des paroles de mort et de vengeance.

La seconde, parce que ceux qui pèchent de pure malice sont extraordinairement corrompus, et, sans une grâce extraordinaire du Saint-Esprit, comme insensibles à tout ce qui pourrait les convertir. Car qu'est-ce qui amollirait ces cœurs durs, qui réduirait ces cœurs obstinés, qui briserait ces cœurs de pierre et de diamant? Seraient-ce les exemples des gens de bien? mais ils se moquent d'eux, et ils fuyent leur compagnie, les corrections? mais elles les aigrissent et les enflamment; les surprises de la mort? ils se croyent en quelque manière immortels, ou ils se persuadent que Dieu s'adoucira à leur faveur; les prédications qu'ils entendent? ils n'y viennent que par politique, et, bien loin de s'arrêter à ce qui pourrait toucher leurs cœurs, ils ne cherchent dans les discours qu'on leur fait que ce qui flatte leurs oreilles; la sainteté de nos églises? ils y commettent d'horribles impiétés, et souvent une femme mondaine qui n'oserait avoir chez elle des conversations familières avec des gens qui sont suspects à son mari, fait de nos temples des lieux d'assignation où elle puisse s'entretenir plus librement avec eux de galanterie, de bagatelle ou d'autres choses dont la seule pensée me fait frémir: le sacrement de pénitence? ils en abusent, et, s'en approchant sans quitter l'affection au péché, ils ne font que multiplier leurs sacriléges; la participation des sacrés mystères? ils portent le luxe jusqu'au pied des autels, comme pour se moquer d'un Dieu caché, humilié, anéanti, par leur vanité et leurs scandaleuses parures: ils se font par ce moyen des poisons de leurs remèdes, et ce qui devrait les guérir et les sauver les fait mourir et les damne.

Je ne sais, chrétiens, en quelle disposition vous êtes lorsque j'avance de si terribles choses; mais si par malheur elles ne vous touchent pas, j'ose bien vous dire ce qu'un grand saint disait à un grand pape (1): vous êtes de ces endurcis dont je parle, et le Saint-Esprit s'est retiré de vous. C'est un esprit de crainte, et vous ne craignez plus: c'est un esprit de prudence, et vous n'en avez plus: c'est un esprit de conseil, et il ne vous dirige plus: c'est un esprit de force, et il ne vous protége plus: c'est un esprit de zèle et de jalousie, et il n'en a plus pour vous: *Zelus meus auferetur a te.*

La jalousie est une passion compliquée où il entre de l'amitié et de la défiance. Tandis qu'un époux est jaloux de son épouse, quelque incommode et déraisonnable que soit souvent cette passion, il est toujours vrai de dire qu'il la considère et qu'il l'aime. Mais quand il l'abandonne à l'impureté de ses désirs, quand il lui laisse faire ce qu'elle veut, aller où elle veut, entretenir les commerces et les sociétés qu'elle veut, c'est une marque qu'il la méprise et qu'il ne se soucie plus d'elle. Et c'est là ce que fait le Saint-Esprit qui se retire d'une âme qu'il avait choisie

(1) Ne pergas quærere quid sit cor durum, si non expavisti, tuum hoc est (*Bern., l.* I *de Cons. ad Eugenium, c.* 2).

pour son épouse; et qui se trouvant pour lors sans appui et sans force, tombe dans l'impénitence finale que j'ai appelée le dernier degré du péché contre le Saint-Esprit: *Dereliquit me virtus mea.*

Je ne veux pas dire par là qu'un homme qui, par ses fréquentes rechutes et ses péchés multipliés a contraint le Saint-Esprit de se retirer de lui, ne reçoive plus de grâce. Il en a de suffisantes, d'éloignées, de générales; mais pour ces grâces fortes, pour ces grâces choisies, pour ces grâces victorieuses qui opèrent infailliblement, quoique dépendamment de la volonté de l'homme, leurs effets, hélas! qu'il est à craindre qu'il ne les reçoive pas, ou qu'il n'ait pas la dernière qui ferait son bonheur; qu'il est à craindre que pour avoir été rebelle au Seigneur, et avoir méprisé sa parole, il ne soit effacé du livre de vie, et qu'il ne porte la peine de son péché! *Quoniam adversus Dominum rebellis fuit, peribit de populo suo, verbum enim Domini contempsit, idcirco delebitur, et portabit iniquitatem suam* (*Numer.*, XV).

Donnez tel sens qu'il vous plaira à ces paroles, mais, quelque adoucissement que vous y apportiez, elles me paraîtront toujours terribles, et, dans la crainte qu'elles ne me regardent, je gémirai devant Dieu, frappant le ciel de mes cris, et lui disant en tremblant: *Ne projicias me a facie tua, et Spiritum sanctum tuum ne auferas a me. Ne me rejettez pas loin de vous, ô mon Dieu, et ne m'ôtez pas votre Esprit-Saint.* Affligez-moi de telle autre peine qu'il vous plaira, voilà mes biens, je vous les abandonne; mon honneur, permettez qu'on me le ravisse; mon corps, couvrez-le de plaies comme celui de Job, mais épargnez mon âme comme vous épargnâtes la sienne; car avec toute ma santé, mon crédit, mes charges, mon honneur, mes biens, qu'aurais-je si je n'avais pas votre esprit, et que deviendrais-je si, par une soustraction de vos grâces, que je n'ai déjà que trop méritée, je tombais dans l'impénitence finale et dans ce blasphème qui ne se remet ni en ce monde ni en l'autre!

Rien n'est plus effroyable que ce dernier péché; et cependant c'est la funeste peine d'une âme réprouvée d'où le Saint-Esprit a été contraint de se retirer. Entraînée par la violence de ses passions, engagée dans le vice par une habitude opiniâtre, ensevelie dans l'abîme de ses désordres, s'imaginant que tout ce qu'elle veut lui est permis, elle s'attache indifféremment à tout ce qui lui plaît, soit-il défendu ou non. Elle dit tout ce qui lui vient dans la pensée, elle regarde tout ce qui se présente devant ses yeux, et, sans être retenue, soit par la considération des hommes, soit par la crainte des jugements de Dieu, elle se jette brusquement dans le précipice.

Car tel est, dit saint Bernard (*Tractatus de Gradibus humilitatis*), l'état d'un homme infidèle au Saint-Esprit: et il faut en quelque manière juger de lui par rapport à ce qui arrive à un autre qui l'a reçu, et qui, lui demeurant uni par la charité, le conserve. Ils

courent tous deux, et ils se hâtent, mais avec cette différence que l'un court avec joie et sans peine dans le chemin de la vertu, et l'autre dans celui du péché et de la mort : *Ad mortem hic, ad vitam ille festinat.* Dans l'un c'est l'amour, dans l'autre c'est la stupidité qui le rend insensible, *in uno amor, in altero stupor laborem non sentit.* Dans l'un c'est la charité parfaite, dans l'autre c'est l'iniquité consommée qui bannit la crainte : *In illo perfecta charitas : n Isto consummata iniquitas foras mittit timorem.* C'est la vérité qui conduit l'un, c'est l'aveuglement qui précipite l'autre; celui-là est consolé et en quelque manière assuré de son bonheur par le Saint-Esprit qu'il possède, et qui lui rend cet avantageux témoignage; et celui-ci est intrépide et dans une aveugle présomption par son impunité et l'éloignement de ce même Esprit : *Illi veritas, huic cœcitas dat securitatem.* Après cela que pouvons-nous dire et attendre de ce misérable, si ce n'est que, moralement parlant, il périra dans son péché; qu'après avoir volontairement, malicieusement, habituellement résisté aux lumières et aux mouvements du Saint-Esprit, il en sera abandonné, et invisiblement frappé d'une malédiction terrible?

Mais, me direz-vous, si cela est vrai, vous nous donnez d'étranges alarmes, et, si jusques ici nous avons été infidèles au Saint-Esprit, nous n'aurions presque point d'autre parti à prendre que le désespoir. A Dieu ne plaise que vous tiriez de ces principes d'aussi funestes conséquences. Ce mal est très-difficile à guérir, je l'avoue ; mais il n'est pas absolument incurable; voici donc les précautions que vous devez prendre en quelque état que vous vous trouviez, ou de péché ou de grâce, soit pour recevoir derechef le Saint-Esprit, si vous l'avez chassé par vos infidélités passées, soit pour le retenir si vous avez le bonheur de le posséder : je finis par cette réflexion que je vous ai promise comme la conclusion de mes deux autres points.

TROISIÈME POINT.

Quand je m'engage à vous marquer de si salutaires précautions, il me semble que je n'y puis mieux réussir, qu'en les cherchant dans les paroles de Jésus-Christ même, qui, quelque figurées qu'elles paraissent d'abord, contiennent cependant des vérités d'autant plus propres à mon dessein, qu'il les a dites par rapport au sujet que je traite. Nous lisons dans saint Marc, qu'après avoir promis le Saint-Esprit à ses apôtres, après leur avoir reproché leur incrédulité et la dureté de leurs cœurs, étant près de les quitter, et voulant comme renfermer sa morale dans ses dernières paroles, il nous a donné en leurs personnes, certaines marques par lesquelles nous pouvons juger du retour ou de la présence de ce divin Esprit au dedans de nous : *Ceux qui croiront chasseront les démons en mon nom*, leur dit-il, *ils parleront un nouveau langage, ils prendront des serpents avec la main, et quelque empoisonné que soit leur breuvage, il ne leur fera point de mal : Signa autem eos qui crediderint hæc sequentur : In nomine meo dæmonia ejicient, linguis loquentur novis, et si mortiferum quid biberint non nocebit eis* (*Marci* VI).

Or, quelque obscures que soient ces paroles de Jésus-Christ, je les regarde, après saint Basile et saint Paulin, comme autant de conditions auxquelles doivent s'attacher les pécheurs et les justes : les uns pour sortir de leurs péchés et attirer le Saint-Esprit, les autres pour persévérer dans la grâce, et conserver ce précieux dépôt. Car, comme on ne peut justifier ces paroles à la lettre, et que ces miracles promis non-seulement aux apôtres, mais à tous les vrais fidèles, ne leur sont pas toujours accordés, il s'ensuit qu'il faut les entendre dans un sens spirituel et par rapport aux belles instructions qu'elles renferment : quelles sont-elles? J'en trouve deux qui regardent les pécheurs, et deux autres qui sont pour les justes.

La première chose que doivent faire les pécheurs, c'est de chasser les démons de leurs cœurs : *dæmonia ejicient* ; démons de différentes espèces et de différents génies, qui nous marquent autant de différences de péchés. En effet, si dans l'Ecriture, ils sont appelés impurs, menteurs, homicides, méchants, envieux, superbes, endurcie légion ; c'est parce que tantôt ils nous tentent d'impureté et de mensonge, tantôt ils nous portent à la malice et à la vengeance, tantôt ils nous inspirent leur envie et leur orgueil, tantôt ils nous endurcissent et nous engagent en une infinité de désordres. Démons, par conséquent que vous devez chasser de vos cœurs, vous tous qui en êtes invisiblement possédés, pour faire place au Saint-Esprit qui veut y entrer. C'est pourquoi, si, au lieu de les en chasser par vos prières et par vos jeûnes, vous demeurez dans un assoupissement volontaire, en attendant que Dieu vous touche et vous convertisse; si par une négligence mortelle, vous donnez à vos péchés tout le temps de se fortifier, et à ces démons de former des légions; ou si, par un autre malheur, vous voulez concilier la souveraine justice avec vos injustices, le Dieu de toute pureté avec vos impuretés, n'espérez jamais qu'il descende sur vous.

Ce que vous devez donc faire avant toutes choses est de vomir vos péchés, dit saint Basile, et d'observer pour la santé de vos âmes, ce que font pour la santé de vos corps ces médecins habiles qui, voyant votre estomac surchargé de viande ou plein de bile, vous donnent des vomitifs qui sont comme les premières préparations des autres remèdes qui vous guérissent. Vomissez de même vos péchés, faites-en sortir ces démons et ces humeurs vicieuses qui étaient les causes de vos maladies. Vous vous ferez violence, je l'avoue, mais cette violence vous est nécessaire, et comme vous ne pouvez vous la faire par vous-mêmes, demandez-en la grâce à Dieu, ouvrez votre bouche, et, pour attirer son esprit, parlez un nouveau langage : *Linguis loquentur novis.*

Vous demandiez autrefois à Dieu ce qu'il

ne fallait pas lui demander, vous lui demandiez ce qui était non-seulement étranger, mais même préjudiciable à votre salut : corrigez à présent votre langage, et ne lui demandez que votre conversion et sa grâce. Comme vous n'y avez nul droit, élevez vos yeux jusqu'au ciel *d'où vous viendra votre secours*, et priez Jésus-Christ, qui vous a promis le Saint-Esprit, de le faire descendre en forme de langues de feu, qui purifient les vôtres. Vos bouches s'ouvraient autrefois à la joie, vous ne parliez que de divertissements et de plaisirs : qu'elles s'ouvrent à présent aux soupirs; et, afin de pouvoir être ce que vous n'êtes pas encore, gémissez sur le malheureux état où vous vous trouvez : *Plangite quod estis ut quod nondum estis esse possitis* (*Aug.*, *de Verbis Apostol.*, *Ser.* 17, *c.* 8). Vous vous flattiez auparavant de vos prétendus mérites, et, louant quelques bonnes œuvres que vous croyiez avoir faites, vous comptiez sur la miséricorde de Dieu comme si elle eût été obligée de vous pardonner vos mauvaises : avouez à présent vos misères et vos besoins, rendez grâces à celui qui a mis dans vos âmes, par ses premières inspirations, quelques semences de vertu, et priez-le humblement qu'il vous accorde pour votre sanctification ce qu'il ne vous a pas encore donné : *Agite gratias illi qui dedit, et petite quod nondum dedit.*

Mais que dirons-nous à ces âmes fidèles qui ont reçu le Saint-Esprit, et quels avis leur donnerons-nous, afin qu'elles le conservent ? Revenons, pour leur laisser quelque instruction, aux autres paroles de Jésus-Christ : *Serpentes tollent, et si mortiferum quid biberint non eis nocebit.* Il faut qu'ils prennent des serpents avec la main, et que les breuvages qui ont fait mourir tant d'autres âmes ne leur fassent point de mal : je m'explique par l'une des plus belles comparaisons qu'il y ait dans saint Paulin.

Quand on veut élever quelque édifice, la première chose que l'on fait, c'est de nettoyer la place, d'en ôter les plâtras, les moellons et les restes des vieilles masures qu'on y rencontre : mais on n'en demeure pas là. Car, comme souvent, après avoir nettoyé la place, on trouve sous des tas de pierre, lorsqu'on en vient à creuser les fondements, des troncs d'arbres pleins de nœuds, et des racines à demi pourries ; comme on y trouve même quelquefois des fourmilières d'animaux dangereux, et principalement de petits serpents, on travaille avec beaucoup de soin à ôter toutes ces ordures et ces engeances de bêtes venimeuses qui, quoiqu'elles ne viennent que de naître, se fortifieraient néanmoins dans la suite, et pourraient faire tomber tout le bâtiment (1).

A parler le langage de l'Ecriture, nous sommes, par le caractère de la grâce sanctifiante, *l'édifice de Dieu et les temples du Saint-Esprit.* Pour avoir cet avantage, ce que nous sommes obligés de faire d'abord, c'est de purifier nos âmes de tous les péchés qui la salissent, afin d'y élever un bâtiment spirituel où l'Esprit divin daigne faire sa demeure. L'avons-nous fait ? ne croyons pas pour cela devoir nous en tenir là ; nous n'avons encore nettoyé que la place, nous n'avons encore préparé qu'un logement au Saint-Esprit, et si nous voulons que ce digne hôte y demeure toujours, et que les vices d'un bâtiment ruineux ne le contraignent pas d'en sortir, nous avons bien d'autres choses à observer. Quelles sont-elles ? c'est de fouiller dans les plus secrets replis de notre cœur, c'est d'en examiner à loisir les différents mouvements, d'en démêler les inclinations, les pensées, les désirs et les différentes passions qui le partagent. Ici c'est une passion d'intérêt qui ne vient peut-être que de naître, et qui se cache sous l'asile d'une conscience qui commence à se corrompre. Là, c'est un secret orgueil qui, n'ayant, ce semble, pour objet que des choses indifférentes ou peu considérables d'elles-mêmes, demeure en repos sous de vieilles ruines qui le couvrent. Dans cette fille, c'est un léger engagement, une honnête complaisance, une fréquentation non suspecte qui, n'ayant rien de dangereux au commencement, se terminerait enfin à un scandaleux commerce. Dans ce mari et dans cette femme, c'est une amitié un peu trop charnelle, et un attachement réciproque qui, quoique permis en un sens, va quelquefois au delà des bornes de l'union conjugale, et de la sainteté du sacrement. Dans ce dévot et dans cette dévote, c'est peut-être une recherche trop inquiète d'une dévotion sensible, une affectation à ne vouloir ressentir que des douceurs de son divin époux, et une aversion de ces sécheresses intérieures qu'il permet quelquefois pour la perfection d'une âme.

Or, ce sont là ces petits serpents qu'il faut prendre, *serpentes tollent*, ce sont ces passions naissantes qu'il faut arracher de son cœur, pour conserver la grâce du Saint-Esprit, et lui bâtir un temple où il fasse toujours sa demeure. Ce sont ces vipères qu'il faut jeter dans le feu de l'amour divin, à l'exemple de saint Paul, qui en prit un dans l'île de Malte sans qu'il en appréhendât la morsure : ou comme le disciple bien-aimé qui, au rapport de saint Isidore, avala du poison sans qu'il lui fît de mal : *Serpentes tollent, et si mortiferum quid biberint non eis nocebit* (*Act.* XXVIII).

Car, voilà à peu près l'état où doit être une âme juste qui a reçu le Saint-Esprit. Elle doit, avec de sages précautions, tâcher de se

(1) Ne existimes nos ædificasse jam domum cui ædificandæ locum fecimus cum visibiles divitias..... velut sordidos aggeres et importunum rudus egressimus, ut in corde purgato quasi in terra viva firmius stabilioris ædificii fundamenta jaceremus. Sed sicut exhaustione ruderum, nudata humo sub immundis molibus multa aut nodamenta truncorum, aut residua ruinarum, aut pleraque noxii generis animalia et præcipue fœtus aut cubilia draconum deprehenduntur : sic remota a nostro pectore temporalium rerum possessione et cura, jam nobis inspectioni cordis nostri vacantes ab his quæ nos foras extrahebant, inveteratorum criminum nodos et inimicorum spiritualium latebras in nostris sensibus invenimus. Nunc nobis apparere incipit interior domus, et illic repentia quorum non est numerus (*D. Paulinus*, *Epistola* 24, *ad Severum*, *in novissima editione alias epist.* 2).

rendre en quelque manière invulnérable par le bon usage de ce qui corrompt et de ce qui pervertit souvent les autres. Est-ce la prospérité? il faut qu'elle en use, dit saint Augustin, autant qu'elle peut, quand elle peut, et comme elle peut en user, sans violer en la moindre circonstance essentielle la loi de Dieu : *Utatur felicitate præsenti ut potest, quomodo potest, quando potest, quantum potest.* Est-ce l'adversité? il faut qu'elle en fasse le sujet de sa patience et de sa résignation, de ses combats et de ses victoires. Si le Saint-Esprit la console par des grâces douces et tendres, il faut qu'elle l'en remercie; et s'il la prive de ces suavités sensibles, elle ne doit pas pour cela se dispenser de lui en rendre de très-humbles actions de grâces: *Gratias agat cum adest consolatio, gratias agat cum deest.* Enfin, en quelque état qu'elle se trouve, soit qu'il la flatte, soit qu'il la menace, soit qu'il la caresse à cause de sa fidélité, soit qu'il la corrige à cause de ses imperfections, il faut qu'elle lui soit toujours fidèle et reconnaissante : *Spiritui consolanti et blandienti, spiritui emendanti et flagellanti gratus sit, nunquam ingratus.* Ce sera le vrai moyen de conserver sa grâce en ce monde, et de jouir de sa gloire en l'autre. *Amen.*

DISCOURS VII.

SUR LE MYSTÈRE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra. Euntes ergo docete omnes gentes baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti; docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis.

Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc et instruisez toutes les nations; baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; et apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai recommandé (*Saint Matth., ch.* XXVIII).

C'est par ces paroles que saint Matthieu finit son Evangile, parce que ce furent les dernières que Jésus-Christ dit à ses apôtres; et c'est par ces mêmes paroles qu'il faut que je commence aujourd'hui mon discours, parce que je les regarde comme le fondement des plus grandes vérités de notre religion, et des plus importantes maximes de notre morale. Paroles admirables qui nous font connaître dans Jésus-Christ une autorité indépendante et universelle, dans les apôtres une plénitude de juridiction pour l'administration des sacrements et la publication de l'Evangile, et, par rapport aux fidèles, une indispensable obligation de s'assujettir à tous les points essentiels de leur loi.

Aussi, l'on peut dire que ce qui est expliqué plus au long dans les différents endroits de l'Ecriture, est renfermé dans ces cinq ou six lignes de mon texte. Si ailleurs on parle, ou des vérités qu'il faut croire, ou des grâces que l'on attend et que l'on reçoit, ou des commandements particuliers qu'il faut fidèlement accomplir, nous trouvons, dans le mystère de l'auguste Trinité dont il est parlé, le fond de ces vérités; dans le sacrement du baptême dont il y est fait mention, le principe de ces grâces, et dans une aveugle obéissance à tout ce que les apôtres nous ont dit de la part de Jésus-Christ, un abrégé de tous ces commandements de l'Evangile.

Il y a même quelque chose de plus, et, si vous y prenez garde, il vous sera aisé de remarquer avec un ancien Père (*Anastasius Sinaita, de Trin.*), que ces vérités, ces grâces, ces lois, sont renfermées dans le mystère que nous célébrons, que la foi de l'auguste Trinité est la base de ces vérités, que sa bonté est la source de ces grâces, que sa souveraine autorité est le principe et la règle de ces lois. Si le baptême est la première de toutes ces grâces, si ce que les apôtres nous ont dit de la part de Jésus-Christ de croire et de faire contient toute sa doctrine et toute sa morale, ce mystère cru et adoré renferme toutes ces choses: en sorte que, comme pour recevoir les grâces de Dieu il faut être baptisé, comme, pour obéir à la loi de Dieu, il faut nous soumettre à tout ce qui nous a été dit de sa part, aussi, pour croire les vérités de l'Evangile et trouver le moyen de les réduire en pratique, il faut le chercher dans l'auguste Trinité qui en est la source.

Sur ce principe, j'ai cru qu'il était de mon devoir de rassembler aujourd'hui toutes ces circonstances. En effet, ne vous dirais-je rien du mystère de la sainte Trinité, à cause qu'il est infiniment au-dessus de nos expressions et de nos pensées? mais c'est le fondement de votre foi, et Jésus-Christ, ordonnant à ses disciples *de baptiser les peuples au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, veut qu'on les en instruise : *Euntes ergo docete*, etc. Ne vous parlerais-je aussi que de ce mystère, et, après vous avoir fatigués par une ennuyeuse répétition de ces termes barbares de consubstantialité, spiration, priorité, circumincession, en demeurerais-je là, et ne dirais-je rien à votre cœur? mais Jésus-Christ veut que vous soyez sensibles aux grâces que vous recevez de la très-sainte Trinité, et qu'on vous *apprenne à observer ce qu'il vous a commandé: Docentes eos*, etc.

Il faut donc joindre ici la doctrine à la morale, l'instruction au mystère: et, si la chose est difficile, cherchons ce que nous avons à dire sur ce sujet dans la source même des lumières que nous pouvons recevoir des trois divines personnes par l'intercession de la sainte Vierge, dans laquelle le Père fit de grandes choses; le Saint-Esprit survint, et le Fils s'incarna, quand un ange, etc. *Ave, Maria.*

Je remarque dans l'Ecriture, que l'auguste Trinité a laissé à l'homme une excellente idée d'elle-même dans trois fameuses apparitions qui, selon les Pères, sont comme trois lumineux vestiges par lesquels Dieu a voulu se faire connaître dans l'unité de sa nature et la pluralité de ses personnes.

La première apparition, ou, si vous voulez, la première manifestation de l'auguste Trinité se fit au commencement du monde, la seconde sur les eaux du Jourdain, et la troisième sur le Thabor. Dans la première, les trois personnes divines dirent entre elles, en créant le premier homme : *Faisons un homme à notre image et à notre ressemblance.* Dans la seconde, elles eurent part à la cérémonie du baptême de Jésus-Christ; le Père

par le témoignage qu'il rendit à son Fils, le Fils par sa divinité reconnue, et le Saint-Esprit par la figure qu'il y prit d'une colombe. Dans la troisième, lorsque ce Dieu se transfigura, elles y apparurent aussi; le Père, en disant de son fils : *Voilà l'objet de mes complaisances ;* le Saint-Esprit, en s'enveloppant d'une éclatante nuée, et le Verbe, en recevant une gloire extérieure qu'il avait jusqu'alors suspendue.

Or, ces trois apparitions de l'auguste Trinité dans ces trois temps nous font connaître, en quelque manière, ce qu'elle est en elle-même, et ce qu'elle est par rapport à nous et à nos principaux devoirs.

La première nous découvre la grandeur de notre être et nous rend familière et présente, si j'ose parler ainsi, l'auguste Trinité qui, en créant l'homme, a laissé au dedans de lui comme une copie d'elle-même. La seconde nous fait connaître les grandes grâces qu'elle nous a faites dans notre baptême, représenté par celui de Jésus-Christ; et par la troisième, nous apprenons quelle doit être notre soumission à la loi, afin de voir à découvert et sans voile cette adorable Trinité, dont la pleine connaissance fera notre bonheur dans le ciel figuré par le Thabor.

La foi de la très-sainte Trinité que nous portons au dedans de nous, les grâces que nous en avons reçues dans notre baptême, la soumission à tout ce qu'elle nous commande, afin de la posséder dans la gloire, voilà l'explication des paroles de mon texte, et tout l'esprit de ce mystère. Trinité à l'image de laquelle nous avons été créés, ce sera mon premier point. Trinité au nom de laquelle nous avons été baptisés, ce sera mon second point. Trinité par la possession de laquelle nous serons éternellement bienheureux, ce sera mon troisième point. Elle est donc par ce moyen le modèle de notre être, le principe de notre justification, l'objet de notre félicité, c'est tout mon dessein.

PREMIER POINT.

Dieu est trop élevé au-dessus de nous pour être vu, nos lumières sont trop courtes et nos conjectures trop incertaines pour le connaître. Plus nous nous efforçons d'en approcher, plus il s'éloigne ; et, comme il se retranche dans le cercle infini de ses adorables perfections pour arrêter notre curiosité, il arrive, dit saint Augustin, que nos esprits, fatigués de l'avoir témérairement suivi, retombent toujours d'eux-mêmes, et par leur propre faiblesse, dans les ténèbres de leur ignorance.

Ainsi, ce que nous pouvons dire de Dieu n'est rien précisément de ce qu'il est, et quelques copies que nous puissions en tracer, elles sont toujours infiniment au-dessous de la beauté de l'original. Il est vrai que tout ce qu'il a créé nous apprend qu'il est, et que tous les ouvrages nous parlent avantageusement de lui. Car, comme ils ont pu être et n'être pas, il y a eu un certain instant auquel ils n'étaient point du tout, et un autre auquel ils ont commencé d'être : et il n'en faut pas davantage pour remonter jusqu'à l'existence et à l'unité d'un être souverain, nécessaire, indépendant, absolu, éternel, d'où ils ont tiré leur origine ; et c'est ce que nous appelons Dieu.

Mais il est vrai aussi que si tout ce que Dieu a créé nous montre ce qu'il est et ce qu'il a fait au dehors de lui, nulle de ces créatures ne nous apprend précisément ce qu'il est et ce qu'il fait au dedans. Son existence, son unité, ses perfections absolues peuvent nous être connues par les lumières de la raison; mais ses communications intérieures, et la Trinité des Personnes divines dans une seule nature ne laissent, sans le secours de la foi, aucune image d'elles-mêmes dans ses ouvrages. Les athées l'ont désavouée, les idolâtres l'ont déshonorée, les hérétiques l'ont outragée, les Juifs même l'ont ignorée.

Les athées l'ont désavouée, eux qui, en niant l'existence d'un Dieu, ont conséquemment nié l'unité de la nature divine et la trinité des personnes. Les idolâtres l'ont déshonorée, eux qui, se faisant plusieurs fausses divinités, ont conséquemment détruit l'indivisible simplicité de la vraie. Les hérétiques l'ont outragée, les uns en ôtant la consubstantialité au Verbe, comme les Ariens; les autres la divinité au Saint-Esprit, comme les Macédoniens ; quelques uns la distinction des personnes, comme les Sabelliens, et tous se sont précipités en de différents abîmes d'impiétés et d'erreurs qui ont fait gémir les fidèles de tous les siècles. Les Juifs même l'ont ignorée pour deux belles raisons : la première, parce qu'ils n'étaient que les serviteurs de Dieu, et que les grands secrets des familles ne se révèlent jamais aux domestiques, mais seulement aux meilleurs amis et aux enfants; c'est la raison qu'en apporte saint Athanase. La seconde, parce qu'il était à craindre qu'en leur parlant de trois personnes divines dans une nature, ils ne tombassent aveuglément dans une grossière et opiniâtre idolâtrie; c'est celle de saint Augustin et de saint Hilaire.

Mais grâces vous en soient rendues, adorable Sauveur, de ce que vous nous avez appelés à la connaissance de ce grand mystère, et de ce que, pour faire passer jusqu'à nous la foi de cet impénétrable secret, vous avez dit à vos apôtres *qu'ils allassent porter votre Evangile à toutes les nations de la terre, en les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.*

Par ce moyen, ce que les athées ont désavoué, ce que les idolâtres ont déshonoré, ce que les hérétiques ont outragé, ce que les Juifs ont ignoré, nous a été proposé comme le premier article de notre foi et le fondement de tous les autres. Oserai-je le dire ? ce qui leur a été inconnu nous est devenu en quelque manière familier et sensible, l'adorable Trinité ayant laissé au dedans de nous une idée d'elle-même, dit saint Augustin; et, tout élevée qu'elle soit au-dessus de nos pensées, ayant voulu se faire connaître par l'impression de son image dans le fond de notre substance. Le principe de ce

Père est admirable, et pour vous en découvrir la beauté, j'ai besoin, dans une si délicate matière, de me servir des mêmes précautions qu'il a prises.

La première, qu'il n'y a rien dans tout l'être créé qui puisse nous conduire, ou par des efforts de notre raison, ou par des conjectures naturelles, à la connaissance d'un Dieu en trois personnes. La seconde, que quelque connaissance que nous en puissions tirer par le secours de la foi, c'est toujours une connaissance très-obscure, quoique d'ailleurs très-certaine; et la troisième, que cette foi ne nous a pas laissé ce mystère tellement impénétrable qu'elle ne nous ait conduits à sa connaissance par les choses mêmes qui sont au dedans de nous: en sorte que, sans nous arrêter aux autres ouvrages que la très-sainte Trinité a produits, nous n'avons qu'à la considérer dans nous-mêmes et la regarder dans le fond de notre substance. Nous avons été créés à son image, et c'est par cet endroit que nous pouvons la connaître, rien dans sa pensée n'approchant plus de la nature de Dieu que l'homme, et rien ne nous représentant mieux la distinction des trois divines personnes que ce qui se passe au dedans de lui (1).

Remontons pour cet effet à notre origine, et nous y remarquerons d'admirables choses. Nous y verrons dès le commencement du monde un Dieu comme tout occupé de la créature qu'il va former, et appliqué tout entier à la production de ce chef-d'œuvre; un Dieu qui, s'étant joué dans le reste de ses ouvrages qu'il a tirés du néant par sa seule parole, semble ne vouloir faire qu'après une mûre délibération celui qui doit être l'abrégé de tous les autres; un Dieu qui jusqu'alors n'ayant, pour ainsi dire, fait que des ouvrages de rebut par la production des êtres purement corporels, veut prendre conseil pour faire l'homme à son image et à sa ressemblance: *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.*

Or, voilà ce qui me conduit déjà par le moyen de la foi à la connaissance de l'impénétrable mystère de la Trinité. Car, pour raisonner après saint Augustin (2) et les autres Pères, de qui Dieu a-t-il pris conseil, et avec qui a-t-il délibéré pour former le premier homme? a-ce été avec la matière première? Hermogène l'a cru; mais cette erreur ne mérite pas d'être réfutée tant elle est grossière: avec les anges? Philon juif l'a dit; mais ces anges, qu'il appelle injustement les conseillers et les associés de Dieu, sont ses créatures, par conséquent incapables de lui donner aucun conseil: avec des idées universelles? mais elles n'ont subsisté que dans l'imagination de Platon: avec le monde, qu'Aristote a cru éternel? mais c'est en cela qu'il a fait paraître la faiblesse de son génie: avec d'autres dieux? Julien a eu l'insolence de le dire; mais saint Cyrille l'a convaincu d'impiété et de blasphème (3). De qui donc Dieu a-t-il pris conseil? de nul être qui lui fût étranger; les trois personnes divines ont comme conféré ensemble, et disant entre elles: *Faisons l'homme*, elles nous ont fait connaître une trinité de personnes dans l'unité d'une indivisible nature.

Voilà déjà ce que je découvre avec les lumières de la foi dans la création du premier homme; mais si j'entre plus avant, je trouverai que c'est à l'image de ces trois divines personnes qu'il a été produit. Il y a des créatures, dit saint Augustin, qui ne sont que les ombres de Dieu, et c'est dans ce rang qu'il faut mettre toutes les créatures inanimées; il y en a qui sont les vestiges de Dieu, et ce sont celles qui ont le sentiment et la vie; mais il y en a qui sont les images de Dieu, et ce sont les créatures douées d'intelligence et de raison, je veux dire les anges et les hommes. Je ne reconnais Dieu que très-imparfaitement dans les premières; les secondes me découvrent davantage ce qu'il est; mais les troisièmes me conduisent à la connaissance de l'unité de sa nature et de la trinité de ses personnes. Dieu un est toujours partout, il vivifie, il meut et il gouverne tout: mon âme est seule partout dans mon corps, elle seule le vivifie, elle seule le meut et le gouverne: Dieu est au dedans et au dehors, au-dessus et au-dessous du monde; au-dessus pour le conduire, au-dessous pour le supporter, au dedans pour le remplir, au dehors pour l'environner de toutes parts: *Interius et exterius, superius et inferius est; regendo superior, portando inferior, replendo interior, circumdando exterior.* Or, mon âme fait à proportion les mêmes choses dans mon corps; et comme Dieu n'est ni plus ni moins grand par la multiplication, ou par la destruction de quelques créatures, mon âme n'est ni plus ni moins grande, soit que les parties de mon corps croissent, soit qu'elles s'affaiblissent ou que l'on soit contraint d'en retrancher (4). Dieu est un être spirituel, libre, éternel: mon âme est dégagée de la matière dans sa nature, libre dans son choix et immortelle dans sa durée. O les admirables rapports, et qu'il paraît bien que j'ai été fait à l'image de Dieu! C'est dans moi qu'il a voulu la graver cette image, et si la lumière qui est répandue

(1) Et nos quidem in nobis tametsi non æqualem, imo valde distantem, neque coæternam et quo brevius totum dicatur non ejusdem substantiæ cujus est Deus; tamen qua Deo nihil sit in rebus ab eo factis natura propius, imaginem Dei hoc est summæ illius Trinitatis agnoscimus (*D. Aug.*, *l.* XI *de Civit. Dei*, *c.* 16).

(2) Philo Judæus, libro de Confusione linguarum: Cum nefas sit credere vel ad imaginem angelorum factum esse hominem, vel eamdem esse imaginem angelorum et Dei; recte intelligitur significata pluralitas Trinitatis divinæ (*D. Aug.*, *l.* XVI *de Civit. Dei*, *c.* 6).

(3) Non indicat alios simul assumptos deos. Quo pacto enim vel unde? nulli sunt, sed sanctæ Trinitatis venerabile ac magnum subostendit sacramentum (*Cyrillus, contra Julianum, l.* IV).

(4) Non ob hoc solum quod ad consilium sanctæ Trinitatis sic excellenter a creatore conditus est, sed etiam quod ad imaginem et similitudinem suam creator omnium eum creavit, quod nulli alteri ex creaturis donavit. Quæ imago diligentius in interioris hominis dignitate, et nobilitate est consideranda. Primo quidem quod sicuti Deus unus semper ubique totus est omnia vivificans, movens et gubernans: Sic anima in suo corpore ubique tota viget, vivificans illud movens et gubernans. Non enim in majoribus corporis sui membris, etc. *Hugo a S. Victore, de Spiritu et Anima*).

autour de son trône, m'empêche de le connaître, parce que c'est *une lumière inaccessible*, cette même lumière réfléchie sur moi, cette même lumière imprimée et comme scellée dans mon âme (ce sont les expressions du Saint-Esprit), me conduit, avec le secours de la foi, à la connaissance d'une trinité incréée par une autre trinité créée que je porte. Car, si l'on me demande d'où vient mon âme, et quel en est le principe, je dirai que c'est Dieu le Père qui l'a créée : si l'on me demande d'où vient cette raison et cette sagesse avec laquelle elle se conduit, je dirai que c'est Dieu le Fils qui l'a éclairée (1) ; et si l'on me demande d'où vient qu'elle a en elle des semences de vertus et qu'elle fait de saintes actions, je dirai que c'est le Saint-Esprit qui l'a sanctifiée : et, si cela est de la sorte, conclut saint Augustin, je veux dire avec lui, si je porte dans ma création l'image de la sainte Trinité, et si, par la partie supérieure de moi-même, je m'élève jusqu'à Dieu qui est infiniment élevé au-dessus de toutes choses, c'est ce Dieu que je dois chercher (2), et par la jouissance duquel toutes les autres choses me seront assurées : *Ipse quæratur ubi mihi omnia sunt secura ;* c'est ce Dieu que je dois connaître, et par la connaissance duquel toutes les autres choses me seront certaines : *Ipse cernatur ubi mihi certa sunt omnia ;* c'est enfin ce Dieu que je dois aimer, et par l'amour duquel toutes mes autres affections seront réglées : *Ipse diligatur ubi mihi recta sunt omnia.*

Comme il m'a confié son image, je dois la lui rendre tout entière, et s'il a voulu qu'on donnât pour tribut à César une pièce d'argent, parce qu'il y avait son image et son inscription, avec combien plus de justice me redemandera-t-il la sienne ? Cependant qu'en ai-je fait? Péchés, vous l'avez défigurée; passions, vous en avez effacé les traits; monde, chair, démon, vous vous êtes substitués à sa place.

En effet, dit saint Bernard, c'est cette malheureuse trinité qui a biffé en nous les traits que cette Trinité bienheureuse y avait laissés en nous créant à son image. Elle a voulu se représenter en quelque manière dans le premier homme, dit ce Père (*In vigilia Nat.*, *serm.* 2), en unissant le limon à la terre, l'esprit à la vie, et le corps à l'âme. Elle nous a laissé l'idée d'une autre trinité dans l'Homme-Dieu, puisque dans l'unité d'une personne divine, le Verbe, l'âme et la chair se sont rencontrés; mais nos désordres ont brisé cette première image, nos passions ont rompu ce sceau qui nous était appliqué, et si l'on nous demandait aujourd'hui ce que Jésus-Christ demanda aux pharisiens : *De qui est l'image que nous portons*, si c'est de Dieu ou des animaux, de la sainte Trinité ou du démon? que pourrait-on répondre autre chose, sinon que souvent on ne reconnaît rien moins en nous que ces sacrés vestiges de la Divinité qui nous a faits à sa ressemblance?

Toutes les perfections de Dieu se réduisent à l'unité et à la simplicité de son être : toutes nos passions et nos affections nous partagent tellement qu'elles font de nous, je ne dis pas seulement autant d'hommes, mais, comme dit saint Jérôme, autant de différents animaux. La colère nous change en lion, la perfidie en renard, l'inconstance en caméléon, la cruauté en tigre, l'avarice en corbeau, la friponnerie en vautour, la rage en chien, la médisance en serpent, la gourmandise et l'impureté en ces bêtes sales dont le nom même nous fait horreur : et de là vient que David, considérant tant de différentes et de monstrueuses figures dans un même homme, faisait autrefois cette prière à Dieu : *Seigneur, éloignez de vous cette diversité de visages.* De là vient qu'il disait aussi en déplorant ce même malheur : *L'homme que Dieu avait honoré de son image n'a pas connu son bonheur, il s'est mis au rang des animaux qui n'ont point de raison, et il leur est devenu semblable.*

Voilà donc ce sceau rompu, voilà donc cette belle image tellement défigurée par les différents péchés du siècle, qu'on ne la trouve presque plus dans le monde. On ne la trouve presque plus parmi les filles et les femmes; elles portent presque toutes, ou l'image d'une Vénus par leurs afféteries et leurs impudicités, ou celle d'un paon par leur vanité et leur bigarrure, ou celle d'un basilic par leurs regards empoisonnés, ou celle d'une Junon par leur jalousie, leur orgueil, leur emportement, leur vengeance.

On ne la trouve presque plus parmi les hommes : les uns dépouillent leurs frères par leurs injustices ou leurs usures, les autres les déchirent par leurs détractions ou leurs satires : ceux-ci, pour amasser du bien, s'endurcissent au travail comme des bœufs : ceux-là, soit dans les grands, soit dans les petits emplois, se jettent avec plus de furie sur la proie que des aigles et des harpies. Pour l'ordinaire (car à Dieu ne plaise que je fasse la proposition si générale) c'est fourberie dans le négoce, c'est piraterie dans le barreau, c'est délicatesse et oisiveté parmi la noblesse, c'est divorce, méfiance, infidélité dans les familles particulières : les frères se ruinent en procès, les associés se pillent, les amis se trahissent, les ennemis s'entre-tuent, les maîtres sont cruels, les serviteurs sont infidèles, et presque tous, dit Salvien, semblent ne conspirer qu'à faire plus d'outrage à l'auguste image qu'ils portent ; image cependant pour laquelle ils devraient avoir d'autant plus de respect qu'ils n'ont reçu de Dieu une trinité créée, qu'afin de s'élever par leur connaissance et leur amour à cette Trinité incréée.

Nous avons une mémoire, un entendement, une volonté qui ne sont pas trois vies, ni trois substances, mais une vie et une

(1) Si quæratur unde sit, Deus eam condidit ; si unde sit sapiens, a Deo illustratur, etc. (*Aug.*, *l.* XIV *de Civit. Dei*, *c.* 24).

(2) Si enim homo ita creatus est, ut per id quod in eo præcellit attingat illud quod cuncta præcellit, ipse quæratur, etc. (*De Civit. Dei*, *l.* VIII, *c.* 4)

substance, et qui néanmoins sont distinctes par leur relation et leurs opérations particulières : et c'est là une image, quoique très-imparfaite, de l'adorable Trinité où il n'y a qu'une nature et trois personnes (1).

Mais pourquoi tout cela? c'est, disent les Pères, afin que nous rentrions en nous-mêmes ; que, détachés de tant de créatures qui nous attirent, qui nous trompent, qui nous partagent, nous consacrions cette mémoire au Père, cet entendement au Fils et cette volonté au Saint-Esprit. C'est, ajoutent-ils, afin que, remontant jusqu'à notre principe, nous nous acquittions de nos obligations envers les trois divines personnes (2). *Ut appareat imago Dei pro moribus in natura, in operibus pro justitia, in virtutibus pro gratia*, que l'image de Dieu paraisse dans notre conduite par rapport aux avantages naturels qu'il nous a donnés ; dans nos bonnes œuvres, par rapport à notre justification dont il est le principe, et dans nos vertus, par rapport à la grâce qui vient de lui : *Ut moribus natura perornetur, justitia operibus comprobetur, gratia virtutibus compleatur* (*Hugo a S. Victore, de Spiritu et Animo*, c. 39) ; afin que notre conduite serve d'ornement à notre nature, nos bonnes œuvres de preuves à notre justification, et nos vertus de perfection à notre grâce. Et ce d'autant plus que, si nous avons été créés à l'image de la très-sainte Trinité, nous avons été baptisés en son nom, et qu'elle est non-seulement le modèle de notre être, mais encore le principe de notre sainteté.

DEUXIÈME POINT.

Quelque grande que soit la gloire qui revient à l'homme d'avoir été fait à l'image de la très-sainte Trinité, elle n'eût cependant servi qu'à augmenter son malheur, si, après avoir défiguré cette image par son péché, les trois divines personnes n'avaient eu pitié de lui et n'étaient venues la réparer. Elles parurent au baptême de Jésus-Christ ; et ce fut aussi dès lors, dit Guillaume de Paris (*Dom. 6 post Pentec.*), que l'eau, qui n'avait nul effet miraculeux par elle-même, devint féconde pour notre sanctification par l'invisible opération de la Trinité qui y descendit. L'eau, considérée dans sa vertu naturelle, a quatre effets : elle lave les taches, elle éteint le feu, elle modère la chaleur, et elle contribue à la fécondité de la terre : mais l'eau du baptême, élevée dans un degré surnaturel, produit ces mêmes effets avec beaucoup plus de perfection et de vertu. C'est un bain où nous sommes lavés de nos impuretés, et, au lieu que ceux qui entrent dans les autres bains les salissent et les troublent, dès que Jésus-Christ est entré dans celui-ci, il l'a sanctifié et honoré de sa présence ; c'est une eau qui éteint le feu de l'enfer, qui modère les passions, qui noie le démon et le péché, et qui rend une âme admirablement féconde en vertus.

Or, d'où vient tout cela, sinon d'une invisible opération de la très-sainte Trinité, qui imprime en quelque manière sur cet élément une image d'elle-même, et qui y devient le principe de notre justification?

Oui, dit saint Laurens Justinien (*De perfectionis Gradibus*, c. 3), le baptême est pour ainsi dire une copie et une image de la très-sainte Trinité. Nous en distinguons trois : celui de l'eau, celui du feu, celui de l'esprit ou du désir ; et ces trois n'ont cependant qu'un même effet, à peu près comme les trois personnes divines, qui, quoique réellement distinctes, ne sont cependant qu'un Dieu. N'est-ce pas ce que l'Écriture a voulu nous dire par ces deux témoignages qu'elle paraît confondre ensemble : par celui de la terre et celui du ciel, où d'un côté l'esprit, l'eau et le sang ne rendent qu'un même témoignage, et où de l'autre le Père, le Verbe et le Saint-Esprit ne sont qu'un Dieu?

Ce n'est pas assez : non-seulement les trois personnes divines paraissent dans le baptême comme dans un symbole qui les représente ; elles y opèrent encore pour notre sanctification : et, comme dans le baptême de Jésus-Christ le ciel s'ouvrit, le Saint-Esprit descendit, et le Père rendit témoignage à son Verbe ; aussi, quand nous avons été baptisés, le ciel s'est ouvert, le Saint-Esprit en est descendu, le Fils nous a pris sous sa protection, et le Père nous a regardés comme ses enfants.

C'est ainsi, dit Tertullien, que l'image de l'auguste Trinité que le péché avait défigurée en nos personnes est glorieusement rétablie. C'est ainsi que nous recouvrons la ressemblance que nous avions avec Dieu, par la rémission de nos péchés que l'invocation de la très-sainte Trinité et la foi de ce mystère nous impètrent (3). Or, en faut-il davantage pour notre sanctification ; et, si trois témoins suffisent pour nous assurer de la parole d'un homme, quelle assurance n'avons-nous pas de notre bonheur, nous qui avons non pas trois hommes qui répondent de la rémission de nos péchés, mais trois personnes divines qui sont les principes de notre justification, comme elles sont les arbitres de notre foi par la bénédiction et la prononciation des paroles sacramentelles : *Si in tribus testibus stat omne verbum, quanto magis dum habemus per benedictionem eosdem arbitros fidei quos et sponsores salutis, sufficiat ad fiduciam spei nostræ etiam numerus nominum divinorum* (*Tertul. de Baptis.*, c. 6). Toutes les grâces que nous recevons dans la suite supposent cette première ; et, comme le baptême n'a de vertu que lorsqu'il est conféré au nom du

(1) Hæc tria memoria, intelligentia, voluntas non sunt tres vitæ, sed una vita ; nec tres mentes, sed una mens ; consequenter utique non tres substantiæ sunt, sed una substantia (*D. Aug.*, *l. X de Trin.*, *c.* 11).

(2) Quamdam in eo Deus formavit Trinitatis similitudinem in qua et imago Trinitatis creatricis reluceret, et per quam novus iste mundi incola simili naturaliter ad simile recurrente principio suo creatori indissolubiliter inhæreret si vellet, etc. (*Guillelmus, abbas sancti Theodorici, apud D. Bern.*, *l.* II *de Amore Dei*, *c.* 2).

(3) Ita restituitur homo Deo ad similitudinem ejus qui retro ad imaginem Dei fuerat, ablutione delictorum quam fides impetret obsignata in Patre, et Filio, et Spiritu sancto.

Père, du Fils et du Saint-Esprit, toute notre justification vient uniquement de ces trois augustes témoins qui assistent invisiblement à la cérémonie de notre baptême afin d'être dans notre régénération spirituelle les principes de notre bonheur, comme elles sont dans notre création le modèle de notre être.

Si nous avions les yeux assez bons, et si nous voulions un peu réfléchir sur tant d'avantages, que nous y verrions de prodige! l'esprit de ténèbres chassé de nos âmes par des renonciations et des exorcismes, comme par autant de formalités de justice et de procédures réglées : un auguste quoiqu'invisible caractère imprimé dans le fond de notre substance : le péché du premier homme noyé, non dans un déluge de colère comme du temps de Noé, non dans la mer Rouge comme les Egyptiens, mais dans le sang de l'Agneau qui nous lave et qui nous purifie : l'esprit divin qui descend, non comme l'ange pour remuer l'eau de la piscine et guérir celui qui s'y sera jeté le premier, mais comme un esprit vivifiant et saint qui nous ôte par lui-même notre paralysie spirituelle : en un mot les trois divines personnes, en présence desquelles nous faisons abjuration des pompes du siècle et des œuvres de Satan, et qui, après avoir reçu le serment de notre fidélité, appliquent sur nous leur sceau, voilà ce qui se passe dans notre baptême et la part que l'adorable Trinité y prend.

Encore un coup, si nous avions les yeux de la foi assez ouverts et assez pénétrants pour y admirer tous ces prodiges, ferions-nous ce que nous faisons, rétractant ce que nous avons promis, rappelant ce à quoi nous avons renoncé, chassant par nos infidélités la sainte Trinité de nos âmes, et nous rengageant dans les liens du démon que nous avions rompus? Au contraire, ne ferions-nous pas tous nos efforts pour soutenir, par nos vertus personnelles, une si grande grâce et la gloire d'un si beau nom? Tout ce qui nous charme sur la terre ne nous déplairait-il pas? tout ce qui nous porte vers le ciel ne nous serait-il pas agréable? Oui, sans doute, les divertissements que prennent les gens du monde, les richesses auxquelles ils s'attachent, la gloire qu'ils poursuivent, les établissements et les dignités qu'ils recherchent, deviendraient les objets de notre indifférence et de nos mépris. Est-ce pour aimer toutes ces choses, dirions-nous, que nous avons été baptisés? Est-ce pour les posséder et y fixer notre félicité que nous avons été arrachés des mains du démon et régénérés *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit?*

Mais, hélas! souvent nous n'estimons rien moins en nous que la qualité de chrétiens. Nous voulons soutenir toutes les autres à quelque prix que ce soit. Ce gentilhomme relégué dans un coin du royaume disputera, avec le fer ou avec la plume, un pas d'honneur dans un misérable village; et si on ne lui donne dans l'Église une fumée d'encens qu'il y attend, il se résoudra à détruire son ennemi qui la veut partager avec lui. Cet autre, entêté de sa noblesse, voudra opiniâtrément tenir, quoi qu'il arrive, son rang, et ne fût-ce qu'un Mardochée, je veux dire un homme d'une condition basse, qui lui refuse les honneurs que son ambition en attend, cet orgueilleux et ridicule Aman ne dormira jamais en repos, à moins qu'il ne s'en venge : et cependant, les uns et les autres avilissent en eux la qualité de chrétiens, et ils ne songent à rien moins qu'à soutenir par leurs belles actions la gloire de leur naissance et les priviléges de leur nom.

Je ne m'étonne pas, après cela, si, dans la primitive Eglise, on ne baptisait guère les enfants avant l'usage de la raison, sans une évidente nécessité, et jamais les catéchumènes, sans de longues et de fréquentes préparations. La cérémonie solennelle du baptême ne se faisait pour lors que deux fois l'année, aux veilles de Pâques et de Pentecôte, où les enfants des pères chrétiens d'un côté, les Juifs et les infidèles de l'autre, étaient reçus à la participation de ce sacrement; mais comment et avec quelles précautions? apprenez-le, je vous prie, puisqu'encore bien que l'Eglise ait à présent changé de discipline, elle n'a pas cependant changé d'esprit.

Ceux qui voulaient être baptisés demandaient eux-mêmes cette grâce à l'évêque avec beaucoup d'instance, ou la faisaient demander par leurs parrains, qui étaient leurs cautions et qui répondaient pour eux de leur foi. S'ils étaient catéchumènes, on les instruisait de nos mystères, qui leur étaient expliqués par les plus savants catéchistes qu'on chargeait exprès de cette commission. On venait ensuite au scrutin qu'on réitérait jusqu'à sept fois, principalement pendant les vingt derniers jours qui précédaient le baptême, et pendant lesquels on leur apprenait, par des prières, des jeûnes et des génuflexions qu'on leur faisait faire, à ne se pas rendre indignes de la grâce du sacrement qu'ils devaient recevoir. Ces scrutins et cet examen de leur vie et de leur foi étant faits, on les obligeait de donner leurs noms qu'on récitait publiquement dans l'Eglise, et souvent c'étaient leurs parrains, gens d'une probité et d'une vertu exemplaires, qui portaient ces noms à l'évêque.

Après toutes ces précautions, on les faisait venir devant l'évêque, ou devant le prêtre député de sa part, qui, leur ayant demandé encore par trois fois s'ils ne renonçaient pas au démon, soufflait sur eux autant de fois et contraignait cet esprit de ténèbres de sortir de leurs âmes pour faire place à l'adorable Trinité qui allait y entrer. De là suivaient l'imposition des mains sur leurs têtes, de fréquentes onctions et des signes de croix qu'on faisait sur eux avec ces mystérieuses paroles : Je vous oins d'une huile de sainteté, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ces cérémonies achevées, il ne restait plus qu'à leur donner le baptême, qu'ils recevaient *au nom de la très-sainte Trinité*, par trois différentes immersions qui se faisaient dans une eau bénite, pour représenter les trois divines personnes au nom desquelles ils étaient affranchis de la servitude du

démon, et n'appartenaient plus qu'à Dieu par la grâce et la vertu du sacrement.

Or, pourquoi toutes ces préparations, tous ces ménagements, toutes ces précautions dans un âge avancé? Pourquoi ces fréquentes demandes, ces examens de vie et de mœurs, ces cautions, ces scrutins? Pourquoi ces prières, ces insufflations, ces exorcismes, ces renonciations réitérées, ces immersions? pour plusieurs raisons que les Pères ont données.

La première, pour représenter le baptême de Jésus-Christ qui, quoique Dieu, quoique consubstantiel à son Père et essentiellement saint, ne voulut le recevoir de saint Jean qu'à l'âge de trente ans, après avoir mené une vie cachée et éloignée du monde dans la solitude de Nazareth.

Mais la principale raison, c'était pour imprimer dans la mémoire et dans l'esprit de ces premiers fidèles une haute idée de la dignité du christianisme, pour leur faire estimer davantage, par toutes ces différentes épreuves, la grâce qu'ils allaient recevoir; pour leur donner plus de loisir de réfléchir sur les bienfaits de la miséricorde de Dieu, sur les obligations qu'ils allaient contracter, sur le nouveau genre de vie qu'ils s'engageaient de mener dans la suite, sur le changement de leur croyance et de leurs mœurs, sur l'éternité et l'indissolubilité de leurs vœux. C'était afin qu'ils se représentassent qu'après avoir été sous l'esclavage du démon, de la chair et du monde, comme sous une dure servitude d'une trinité malheureuse, ils entreraient bientôt en société avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit, pour former une religion et un sacerdoce royal consacré par ces trois adorables personnes, qui chasseraient le démon de leurs âmes et les sanctifieraient par leur présence. Car voilà ce que signifient ces demandes et ces réponses, ces renonciations et ces exorcismes, ces onctions et ces insufflations, ces cautions et ces scrutins, tout ce saint et religieux appareil.

Mais voilà aussi en même temps ce qui vous instruit de votre devoir; et, si ces cérémonies ont été abrogées en beaucoup de choses dans les siècles postérieurs, l'Eglise, qui a eu le pouvoir de les changer, n'a jamais eu le dessein de diminuer par là vos obligations envers la très-sainte Trinité, *au nom de laquelle vous avez été baptisés.*

D'où vient donc que vous soutenez aujourd'hui si mal un si grand nom, et que vous vous souciez si peu de vous acquitter des engagements que vous avez contractés envers ces trois divines personnes? Est-ce que depuis cette longue succession de temps, la grâce du sacrement est devenue moins précieuse, et que la sainte Trinité ne s'intéresse plus dans cette cérémonie? Est-ce que le péché n'y est plus effacé? qu'on n'y imprime plus de caractère? qu'on n'y rend plus raison de sa foi? qu'on n'y renonce plus au démon, à la chair, au monde? qu'on n'y promet plus de se consacrer à Dieu, de l'aimer, de l'adorer, de le servir et de mener une vie conforme à la dignité de son nom?

Ces mêmes choses subsistent encore dans leur première force. Car si l'Eglise, comme dit saint Augustin, vous a prêté des pieds qui vous ont portés dans nos temples, si elle vous a prêté des mains qui vous ont soutenus sur les fonts du baptême, si elle vous a prêté des bouches et des langues qui ont répondu de votre foi en un temps où vous étiez incapables de vous procurer ces secours, de faire ces protestations et de vous lier par ces engagements, ne faut-il pas que, dès que vous avez l'usage de votre liberté et de votre raison, vous ratifiiez ces vœux et que vous vous acquittiez de ce que vous n'avez promis que par une bouche et une volonté étrangères?

Je n'en veux point d'autre preuve que les dernières paroles de mon texte, où Jésus-Christ ordonnant à ses apôtres de *baptiser les peuples au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, veut qu'ils leur apprennent à observer tout ce qu'il leur a recommandé: Docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis.* Voulons-nous, par conséquent, connaître et posséder à jamais l'adorable Trinité dans le ciel? acquittons-nous sur la terre de ce qu'elle nous ordonne; et, par ce moyen, comme elle aura été le modèle de notre être et le principe de notre justification, elle sera l'objet de notre béatitude. C'est ce que vous allez voir dans la troisième et dernière partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Les différents états où l'homme se trouve laissent dans nos esprits de différentes idées de sa misère ou de son bonheur, de son humiliation ou de sa gloire. L'homme, considéré en lui-même, n'est rien : avant qu'il vienne au monde, il est dans le néant; quand il y paraît, ce n'est que misère et faiblesse, et lorsqu'il en sortira, ce ne sera qu'un peu de cendre et de poussière : *Nihil est homo.*

Mais ce même homme, entre les mains de Dieu, est quelque chose de grand : *Magnum aliquid est homo.* Avant qu'il vienne au monde, il vit dans Dieu, et s'il a le bonheur d'être du nombre des prédestinés, il est, dans la création du monde, séparé de la masse des autres, pour jouir de la félicité qui lui est promise. Lorsqu'il paraît sur la terre, il représente, non-seulement par ses qualités naturelles, mais encore par ses avantages surnaturels, l'unité de la nature divine et la trinité des personnes; et, quand il en sort, cette adorable Trinité fait toute sa gloire, et, comme pendant le cours de sa vie mortelle il a été la couronne de Dieu, Dieu est, à son tour, sa couronne dans l'éternité.

Mais afin qu'il possède cet avantage, Jésus-Christ nous apprend aujourd'hui qu'il faut qu'il accomplisse tout ce qu'il lui sera commandé de sa part : en voici la raison que j'ai tirée de saint Basile, et qui suit naturellement du principe que je viens d'établir.

L'homme n'est véritablement grand et heureux que par les rapports qu'il a avec la très-sainte Trinité et en tant qu'il lui est semblable. Or, il peut lui être semblable en trois manières: 1° en portant son image;

2° en se formant à sa ressemblance, et, en troisième lieu, en ayant avec elle une dernière et parfaite conformité. L'homme porte dans sa nature l'image de l'adorable Trinité par sa raison et sa liberté : l'homme se forme à la ressemblance de la Trinité par sa sainteté, et sa coopération aux grâces qu'il en reçoit; et enfin, l'homme entre dans une parfaite conformité avec elle par la participation de sa gloire. A cause que l'image de Dieu est gravée dans mon âme, dit saint Basile, je jouis d'une pleine raison et d'une pleine liberté. A cause que je suis chrétien et que je remplis tous les devoirs d'un chrétien, je suis fait à la ressemblance de Dieu (car, selon les principes de ce Père et de saint Augustin, quoique ces termes d'image et de ressemblance paraissent synonymes, ils ont cependant des sens fort différents), et enfin, à cause que je le verrai un jour dans le ciel tel qu'il est et face à face, je lui serai, autant que la qualité de créature le permet, parfaitement conforme.

Mais cette dernière conformité (remarquez bien ceci) dépend d'une condition absolument nécessaire, et sans laquelle je ne l'aurais jamais. Elle dépend, dit-il, de la ressemblance que je dois avoir avec la sainte Trinité par ma sainteté, et par une aveugle obéissance à tout ce qu'elle me commande. J'ai reçu dans ma création l'avantage d'avoir été fait à son image; j'espère de recevoir par sa miséricorde le bonheur de lui être conforme dans le ciel : mais, afin que de cette qualité d'image que je porte dans le fond de mon âme je passe à cette parfaite conformité que j'attends, il faut que je m'attache à tous les traits de cette ressemblance, en pratiquant ce que la sainte Trinité m'ordonne, en évitant tout ce qu'elle me défend, en m'assujettissant à toutes les lois de l'Evangile qu'elle m'a laissées, et en m'acquittant de tous les devoirs du christianisme dont j'ai fait profession, christianisme, dit saint Basile, qui n'est autre chose que la ressemblance de Dieu, *assimulatio Dei*, autant que la fragilité de ma nature peut y atteindre (1).

Ainsi, pour vous voir tel que vous êtes en l'autre monde, ô mon Dieu, je m'attacherai pendant cette vie à accomplir votre sainte loi, et puisqu'au même temps que l'impénétrable mystère de l'adorable Trinité m'a été révélé, on m'a averti d'observer tout ce que vous m'avez commandé : *Docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis*, je joindrai l'obéissance à ma foi, et de peur que mon espérance ne soit confondue, elle se soutiendra sur ses deux ailes, afin de m'élever jusqu'à vous.

(1) Per imaginem Dei animæ impressam meæ obtinui rationis usum, verum Christianus effectus utique efficio Deo. Estote perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est : vides quo loci explicatius nobis Dominus edisserit illud *ad similitudinem*; et si inimicitias adversum te operanti pro cordis affectus repente remiseris ad similitudinem Dei provehere, et ab ipsa mox creatione obtinui illud ad imaginem : destinato autem, ac liberiore animi proposito ad similitudinem. Quo igitur pacto effingimur ad similitunem Dei? per Evangelia. Christianismus quid est? assimilatio Dei quatenus eam assequi potest humanæ fragilitas naturæ (*Basil., in Exa., hom.* 10).

Vous voulez que je pardonne à ceux qui m'ont offensé, afin de vous imiter, vous qui *faites luire votre soleil sur les bons et sur les méchants*; j'y consens, ô mon Dieu, et je le dis à la face de ces autels, je leur pardonne de tout mon cœur. Vous voulez que j'aie compassion des misères corporelles et spirituelles de mon prochain, comme vous en avez des miennes; que je le soulage dans sa pauvreté, que je le reprenne dans ses égarements, que je le console dans ses disgrâces, que je lui rende tous les devoirs de la charité et de la justice que vous m'ordonnez; j'y consens, ô mon Dieu, et, détestant mes duretés et mes infidélités passées, je ne veux plus être qu'un avec lui, à peu près comme vous n'êtes qu'un en trois personnes. Vous voulez que je vive dans un esprit d'humilité, de détachement, de pureté, de mortification, de pénitence, et que *je sois parfait comme vous êtes parfait*; j'y consens, ô mon Dieu, et je vous demande pardon de cet attachement aux créatures, de cet orgueil, de cette délicatesse, de cette impénitence et de ces impuretés, qui ont défiguré dans mon âme les traits de votre divine ressemblance.

Si cela est, chrétiens, si cela est, l'auguste Trinité, qui aura été la règle de votre foi, le principe de votre charité et de votre espérance, le modèle de votre vie et la fin de toutes vos vertus, sera un jour l'objet de votre félicité et de votre gloire. Vous lui aurez rendu en ce monde un témoignage dont elle a été honorée (ne perdez pas cette pensée, elle est de saint Bernard), et elle vous rendra à son tour, dans le ciel, un témoignage qui fera votre bonheur. Vous lui aurez rendu un témoignage d'adoration, de soumission, de reconnaissance, en adorant la puissance du Père, en vous soumettant à l'Evangile du Fils, et en reconnaissant la bonté du Saint-Esprit : et ces trois personnes vous rendront aussi, de leur côté, trois témoignages; je veux dire, avec ce Père, un témoignage de miséricorde, de vérité, de justice. Le Père vous regardera comme ses enfants et ses héritiers; le Fils, comme ses frères et ses cohéritiers; le Saint-Esprit, comme ses amis et ses temples. Le Fils dira à son Père : Ils m'ont glorifié devant les hommes, il faut que je les glorifie devant vous. Le Père ne pourra rejeter le témoignage de son Fils; et le Saint-Esprit entrera dans ces mêmes sentiments comme étant l'esprit et le lien substantiel de ces deux premières personnes. Par ce moyen, vous demeurerez dans l'éternité de Dieu, vous serez éclairés de la vérité de Dieu, et vous brûlerez du feu de l'amour de Dieu : et, après n'avoir connu que très-obscurément par la foi l'adorable Trinité, vous verrez à découvert et sans énigme ce qu'elle est, par une abondante effusion de lumière qui sortira de son sein.

Or voilà, selon Jésus-Christ même, ce en quoi consiste la vie éternelle. Voilà ce qui fait ce bonheur que l'auguste Trinité nous prépare dans le ciel. C'est dans ce ciel, dit saint Bernard, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit nous attendent. Le Père nous y

attend, parce qu'il nous a créés et qu'il veut voir auprès de soi son image. Le Fils nous y attend, parce qu'il nous a rachetés, et qu'il ne veut pas perdre le prix de son sang. Le Saint-Esprit nous y attend, parce que c'est en lui que nous sommes prédestinés, et qu'il veut que le décret de cette prédestination s'accomplisse.

Quelle serait notre infidélité si nous nous opposions à leur dessein? Rendons, par conséquent, un même culte au Père, au Fils et au Saint-Esprit, qui, étant trois, ne sont qu'un; et par de mêmes sentiments de foi, de religion, d'amour, de soumission, de respect, adorons un Dieu en trois personnes: un Dieu à l'image duquel nous avons été créés: *Unum Deum quo auctore ad similitudinem ejus creati sumus;* un Dieu par la grâce duquel nous avons été réformés et sanctifiés: *Per quem ad unitatem reformamur;* un Dieu par la possession duquel nous lui serons éternellement unis: *Per quem unitati adhærebimus.* Louons, bénissons, adorons un Dieu créateur dont la toute-puissance nous fait vivre: *Unum Deum quo creatore vivimus;* un Dieu réformateur dont la sagesse nous fait vivre saintement: *Per quem reformati sapienter vivimus;* un Dieu infiniment aimable dont la jouissance nous fera vivre heureusement: *Quem diligentes et quo fruentes beati vivemus:* c'est ce que je vous souhaite.

SERMON VIII.

POUR LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Qui ex vobis arguet me de peccato?

Qui de vous peut me convaincre d'aucun péché? (S. *Jean*, *chap.* VIII.)

Qu'il nous est avantageux, chrétiens, de louer une créature à laquelle nous sommes tous obligés de donner par reconnaissance des marques de nos respects, et qui, faisant par une grâce spéciale qui lui a été accordée, l'honneur de notre nature, nous engage par intérêt, par inclination et même par justice, de rendre à ses grandeurs les éloges qui lui sont dus!

Mais qu'il est encore plus avantageux à cette créature d'avoir en elle, indépendamment de nos faibles suffrages, un fond de sainteté et de gloire, en sorte que, prévenue des bénédictions divines et sûre de son innocence, elle puisse dire à ceux qui lui disputeraient ces avantages ce qu'un Dieu saint et impeccable par lui-même dira un jour à ses ennemis: *Qui de vous peut me convaincre d'aucun péché?* C'est dans ce bienheureux état que la miséricorde divine a mis la sainte Vierge dès le moment de sa conception. La grâce par laquelle elle a été distinguée du reste des pures créatures a prévenu la nature en sa faveur, et Dieu, arrêtant le contagieux déluge du péché d'origine, l'en a préservée toute seule, afin que nous eussions le plaisir de voir retracée en sa personne l'image de l'innocence que nous avions eue autrefois dans notre premier père, et qu'il n'y eût aucun de nous qui ne se fît un devoir d'annoncer partout ses grandeurs.

Ici, je vous l'avoue, tout favorise notre piété et notre zèle. La dévotion universelle de tous les peuples catholiques qui célèbrent cette fête par un concours extraordinaire, ou par des octaves particulières; les décisions des plus fameuses universités du monde, le mystérieux silence des anciens Pères et les avantageux sentiments des modernes, l'Église et les souverains pontifes, qui défendent de soutenir publiquement et de prêcher l'opinion contraire, tout appuie la justice de notre cause.

C'est pourquoi je reprends les paroles de mon texte, ou plutôt je me représente la sainte Vierge qui, par une humble reconnaissance envers la grâce qu'elle a reçue, demande aujourd'hui s'il y a quelqu'un qui puisse la convaincre, je ne dis pas d'aucun péché mortel ou véniel, mais même de l'originel qui est le principe de tous les autres: *Quis ex vobis*, etc.

A notre égard, trois puissants témoins nous en convainquent: Jésus-Christ, Adam, le démon. Jésus-Christ, parce qu'il est notre rédempteur; Adam, parce qu'il est notre père; le démon, parce qu'il est notre ennemi. Jésus-Christ nous convainc d'avoir contracté le péché originel, et son témoignage, c'est son sang qui nous en a lavés dans notre baptême. Adam nous en convainc, et son témoignage, c'est sa nature corrompue qu'il nous en a donnée. Le démon nous en convainc, et son témoignage, c'est ce souffle contagieux et ce reste de poison qu'il nous a laissés.

Mais pour ce qui regarde la sainte Vierge, elle n'en est convaincue par aucun de ces trois témoignages. Ce n'est pas par le vôtre, ô mon Dieu, puisqu'encore bien que vous en soyez le rédempteur, vous avez voulu faire pour elle, par une rédemption abondante et anticipée, ce que vous n'avez fait pour aucune autre créature mortelle. Ce n'est pas par le tien, ô Adam! puisqu'encore bien que tu en sois le père par sa nature, elle est glorieusement distinguée de tes autres enfants par son caractère. Ce n'est pas le tien, ô démon! puisqu'encore bien que tu sois son ennemi, tu n'as jamais eu le moindre avantage sur elle.

Et c'est sur ce principe que j'avance trois grandes propositions: la première, que la grâce de Jésus-Christ a été plus abondante dans l'immaculée conception de la sainte Vierge que dans le reste des pures créatures; la seconde, que la nature humaine a été plus honorée par l'immaculée conception de la sainte Vierge que par tout le reste des pures créatures; la troisième, que l'orgueil du démon a été plus honteusement humilié par l'immaculée conception de la sainte Vierge que par tout le reste des pures créatures. Ainsi, elle a partout sujet de dire: *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Qui de vous pourra me convaincre d'aucun péché? Serait-ce Jésus-Christ? mais c'est dès le premier moment de la conception de la sainte Vierge que sa miséricorde l'a heureusement prévenue; vous le verrez dans mon premier point. Serait-ce Adam? mais c'est dès le premier moment de sa conception qu'elle a reçu l'avantage de la grâce qu'il avait per-

due ; vous le verrez dans mon second point. Serait-ce le démon? mais c'est dès le premier moment de sa conception qu'elle lui a écrasé la tête et qu'elle l'a entièrement vaincu ; vous le verrez dans mon troisième point.

Vierge sainte, obtenez-moi du ciel les secours qui me seront nécessaires, non pas tant pour vous louer que pour rendre témoignage à la grâce toute puissante de notre commun rédempteur, dont la miséricorde vous a prévenue à cause qu'il vous avait choisie pour sa mère, et qu'il devait descendre du sein de son Père dans le vôtre, quand un ange vous disait de sa part : *Ave, Maria.*

De toutes les preuves qui établissent la vérité du péché originel, la première et la plus forte, c'est le sang de Jésus-Christ qui est venu au monde pour l'effacer ; sang d'un mérite infini qu'il a répandu par un excès de son abondante miséricorde, et dont l'invisible aspersion s'est faite sur nous dans la cérémonie de notre baptême ; sang qui nous a lavés de ce péché, et dont l'application nous serait inutile, si, par une fatale et nécessaire propagation, il n'avait passé de nos pères jusqu'à nous. Car, comme raisonne saint Augustin, si nous n'étions dans l'esclavage, aurions-nous besoin d'une main charitable qui nous en tirât? et si nous n'avions été dangereusement malades, quelle nécessité y aurait-il qu'un médecin descendît du ciel pour nous guérir (1)? Vous dites que les enfants n'ont aucun vice en venant au monde ; pourquoi courez-vous donc au médecin ? pourquoi les présentez-vous au Sauveur, afin qu'il les touche, et sur quoi agirait l'infinie vertu de son sang, si ce n'était sur le péché originel qu'il efface dans leur baptême (2)? Ainsi le plus fort témoin qui nous convainc de ce péché, c'est Dieu qui nous le remet, et prétendre qu'aucune créature depuis Adam jusqu'à nous ait jamais été sanctifiée et sauvée par d'autres voies, ce serait faire la dernière injure à notre commun rédempteur et combattre le sentiment de toute l'Eglise. Ne croyez donc pas que, quelque avantage que je trouve dans la sainte Vierge qui la distingue des autres créatures dès le premier moment de sa conception, je veuille lui faire honneur d'une sainteté indépendante, et que, pour louer la mère, je diminue quelque chose ni des droits de son fils sur elle, ni de cette qualité qu'il porte de rédempteur général de tous les hommes. Si elle se réjouit de l'avantage qu'elle a reçu, elle ne s'en réjouit qu'en Dieu qu'elle appelle son Sauveur. Si elle est grande, elle avoue que ce n'est que parce que le Tout-Puissant a fait de grandes choses en elle, et, quelque gloire qu'on lui donne, elle l'a renvoie à l'auguste Trinité dont elle l'a reçue.

Mais ce que je prétends, c'est que la grâce de Marie, dès ce premier moment, a été une grâce bien différente de celle des autres ; que si elle a été rachetée aussi bien que le reste des créatures, elle n'a pas été rachetée comme elles ; qu'elle a eu, dans sa rédemption, un privilége et un certain caractère de grandeur qui l'a élevée au-dessus de tout l'être créé; que le péché originel, qui a été effacé dans les enfants du premier Adam par le sang du second, ne l'a pas même défigurée un seul moment; et que, si les autres se sont relevés après leur chute, elle a été prévenue par une faveur spéciale pour ne point tomber.

Or, c'est en cela même que je crois faire plus d'honneur à la grâce de Jésus-Christ, et relever davantage les infinis mérites de son sang ; et, supposé que sa sainte mère ait été exempte du péché originel dès le premier moment de sa conception, je soutiens que sa grâce a été plus forte et plus abondante par cette prévention que par la sanctification de tout le reste des créatures. Cette proposition est grande, et elle en renferme trois autres qui serviront comme d'autant de preuves pour l'établir.

La première, que non-seulement Jésus-Christ a pu empêcher sa mère de tomber dans le péché originel, mais qu'on peut pieusement croire qu'il a dû le faire ; la seconde, que cette exemption et cette grâce qu'il lui a accordée, bien loin d'avoir diminué quelque chose de ses droits sur elle, les a au contraire multipliés et étendus ; et la troisième, qui est la conséquence des deux autres, qu'on doit par ce moyen croire, pour l'honneur même de Jésus-Christ, qu'elle a été exempte de ce péché.

PREMIER POINT.

Que Jésus-Christ ait pu exempter la mère du péché originel, nul bon catholique n'en doute. Les anges n'y sont point tombés, pourquoi la reine des anges aurait-elle dû encourir cette disgrâce? Serait-ce à cause qu'elle est créature, ou à cause qu'elle est fille d'Adam pécheur ? On ne peut pas dire le premier, puisque les anges sont dans le même rang; et à l'égard du second, cette nature qu'elle a n'a par elle-même aucune incompatibilité absolue avec une justice et une sainteté d'origine. Jésus-Christ a donc pu l'exempter; mais de quelle manière a-t il pu le faire et comment effectivement l'a t-il fait ? c'est ce qu'il faut que je vous explique par un beau principe de saint Léon et de l'Ange de l'école, saint Thomas, qui remarquent qu'on peut considérer le Fils de Dieu en deux états et en deux temps fort différents.

L'un de ces états est celui de ses humiliations et de ses souffrances, l'autre est celui auquel il a accepté ces humiliations et ces souffrances. L'un est celui où par son incarnation, sa vie, ses travaux, sa mort, il s'est fait la victime de tout le genre humain, et s'est actuellement acquitté de l'office de rédempteur , le second est celui où de toute éternité, étant dans le sein de son Père, il a

(1) Si sub captivitate non teneremur, redemptore non indigeremus, si carnem mortalem non haberet, unde sanguis quem pro captivis funderet (*Aug., ser.* 20, *de Verbis Apostoli*).

(2) Qui dicit infantilem ætatem non habere quod salvet Jesus, in ea nihil aliud dicit quam Christum Dominum fidelibus infantibus non esse Jesum, quos non salvat non habendo quod in eis salvet et non est illis Jesus. Quid mihi dicis sanus est, non habet vitium? (*De Verbis Apostoli, ser.* 8.) — Cui parvuli offeruntur tangendi nisi salvatori? sed si salvatori sanando, cui nisi illi qui venit quærere et salvare quod perierat (*De Verbis Domini in Lucam*, *serm.* [illegible]).

accepté ce décret par lequel il était résolu qu'il viendrait au monde et qu'il mourrait pour nous. Le Fils de Dieu incarné, humilié, souffrant, travaillant et mourant pour nous dans la plénitude des temps, voilà son premier état : le Fils de Dieu toujours égal à son Père en toutes choses, formant de toute éternité le décret de notre réparation, par le moyen d'une chair passible qu'il devait prendre et du sang qu'il devait verser, voilà son autre état.

Or, quand est-ce, à votre avis, qu'il a fait agir la vertu de ce sang pour la rédemption des hommes? Est-ce seulement lorsqu'il est venu au monde ? Est-ce seulement lorsqu'il l'a répandu ou en sa circoncision, ou au prétoire, ou sur la croix ? Si cela était, à qui donc les justes, dans les siècles précédents, seraient-ils redevables de leur sanctification et de leurs grâces ? Et quelle victime les eût-elle purifiés et lavés du péché originel qu'ils avaient contracté? Car enfin, saint Paul nous apprend qu'il n'y a eu pour eux et pour nous qu'une seule oblation : *Una enim oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos* (*cap.* X *ad. Heb.*), et qu'au lieu qu'il a fallu plusieurs sacrifices réitérés pour les mêmes péchés (ce qui marque qu'ils n'étaient pas remis par une vertu particulière attachée à ces sacrifices, comme remarque saint Thomas (1), il n'en a fallu qu'un pour effacer les péchés de tout le monde. Il faut par conséquent remonter plus haut, et dire avec saint Léon que les mérites et le sang de Jésus-Christ ont eu une vertu antérieure et, pour ainsi parler, un effet rétroactif; que comme l'incarnation, la vie, les travaux, les actions, la mort de ce Dieu qui est venu au monde, ont effacé le péché originel de ceux qui l'ont suivi, sa volonté et sa soumission éternelle par laquelle il a offert à son Père le corps qu'il devait prendre a sanctifié par avance les patriarches, les prophètes et les justes qui l'ont attendu dans les premiers siècles : *In qua voluntate sanctificati sumus per oblationem corporis Jesu Christi semel.*

Il y a la volonté du Fils de Dieu qui a consenti à l'accomplissement de ces mystères futurs, et il y a l'actuel accomplissement de ces mêmes mystères. Or, quoique par l'accomplissement de ces mystères, nous ayons reçu une grâce plus abondante que ceux qui les ont précédés n'ont reçu par cette volonté antérieure et éternelle, cependant c'est par elle que nous avons tous été sanctifiés ; et cette soumission volontaire à une incarnation, à une vie, à des souffrances et à une mort future, n'a pas eu moins de vertu sur les justes de l'ancien Testament que sur les saints du nouveau.

Je ne parle qu'après saint Léon, et voilà déjà par quel canal la grâce de ce Dieu a pu couler jusque dans l'âme de Marie; voilà déjà de quelle manière, soit qu'elle ait été exempte du péché originel dès le premier instant de sa conception, soit qu'elle ait été sanctifiée quelques moments après, elle a reçu cet avantage par une application anticipée des mérites de son Fils.

Mais pourquoi mettre cette alternative? tranchons le mot, et disons qu'il a été très-convenable qu'elle fût, par un caractère d'une grâce particulière, distinguée du reste des créatures mortelles. Les justes de l'ancien Testament ont reçu l'effet des mérites de Jésus-Christ avant qu'il vînt au monde ; eh ! pourquoi ne dirons-nous pas que Marie l'a reçu avant qu'elle fût en état de tomber? Cette application antérieure s'est faite pour la sanctification des uns; pourquoi ne dirons-nous pas qu'elle s'est faite pour l'innocence comme originelle de l'autre? Je dis comme originelle, puisqu'il y a toujours, comme vous le verrez dans la suite, une grande différence à faire entre l'état de Marie exempte du péché d'origine après la chute d'Adam, et celui de ce premier homme créé dans l'innocence. Ce beau sang qui n'avait point encore été répandu a fait des justes avant le temps : eh ! serait-il possible que celle qui en a fourni la matière, que celle dont la substance lui a été unie, que celle qui, par son éducation et par ses soins, en a rempli les veines du Sauveur, n'en soit point arrosée et teinte d'une manière et par un avantage tout particulier? Or, si elle n'avait été que sanctifiée dans les entrailles de sa mère, quel avantage aurait-elle sur les Jean-Baptiste et les Jérémie? Si les anges ont reçu tout ensemble la nature et la grâce, d'où vient que leur reine serait plus mal partagée qu'eux? et si le Tout-Puissant leur a tendu la main afin de les empêcher de tomber, cette main se serait-elle contentée de relever incontinent après sa chute celle qui est de beaucoup de degrés au-dessus de ces bienheureux esprits?

Quand l'apôtre saint Paul veut montrer quel est l'avantage de la sainteté et de la grandeur de Jésus-Christ au-dessus des anges, il tire la grande preuve qu'il en apporte de la différence de son nom et de son état. Il est, dit-il (*Hebr.*, I), d'autant plus saint et d'autant plus parfait que les anges, qu'il a en propriété un nom qui est infiniment plus auguste. A qui des anges le Père éternel a-t-il jamais dit: Vous êtes mon Fils, et c'est aujourd'hui que je vous ai engendré? Mais, au lieu de cette sainteté essentielle et de cette grandeur que Jésus-Christ a de lui-même, par rapport à sa personne et à son nom, ne pourrait-on pas se servir de la même preuve pour établir l'innocence et la grandeur privilégiée de la sainte Vierge? Jamais le Fils de Dieu a-t-il dit à aucun de ces anges : Vous êtes ma Mère, et c'est vous qui m'avez engendré? Et, par conséquent, si cette sainte créature porte un nom dont ils ne peuvent jamais se flatter, peut-on conclure qu'elle n'a point eu dans sa conception des avantages qu'ils ont reçus? ou si le prophète-roi nous assure que Dieu n'a abaissé l'homme au-dessous de ces purs esprits que d'un fort petit degré : *Minuisti eum paulo minus ab*

(1) Impossibile est sanguine istorum auferri peccatum quod verum est propria virtute, sed si aliena dimittebantur hoc erat virtute sanguinis Christi qui in illo præfigurabatur (*D. Th.*, *lect.* I, *in cap.* X).

angelis, ne faut-il pas dire qu'il n'a pas voulu que sa mère leur fût inférieure par cet endroit, non plus que par tous les autres?

Mais si cela est, me direz-vous, que deviendra donc cette qualité de rédempteur de tous les hommes qui est si essentielle à Jésus-Christ, et comment pourrez-vous justifier ces paroles de l'Apôtre, qui tantôt dit que tous ont péché en Adam : *In quo omnes peccaverunt* (*Rom.*, L), tantôt que nous sommes tous par notre nature des enfants de colère, enfants qui, par conséquent, avons tous besoin d'être délivrés, réconciliés, guéris? Et moi, je soutiens (et c'est ici ma seconde proposition) que l'immaculée conception de la sainte Vierge, bien loin d'ôter à Jésus-Christ ce titre de rédempteur de tous les hommes, établit davantage la force de sa grâce, la nécessité de la rédemption, et rend cette créature plus obligée à Dieu, que si elle avait été sanctifiée après le premier instant qu'elle aurait été conçue.

1° Parce que la grâce n'est jamais plus abondante, et qu'une créature n'est jamais plus obligée à Dieu que lorsqu'il lui fait plus de bien. Or, c'est faire plus de bien à une âme de l'empêcher de tomber dans le péché originel, que de l'en délivrer après l'avoir contracté. L'ange qui, par l'ordre du Seigneur, enleva Loth de Sodome, avant que le feu du ciel descendît sur cette malheureuse ville, ne l'obligea-t-il pas davantage que s'il avait laissé agir ces flammes vengeresses sur son corps, afin d'y appliquer ensuite quelque prompt remède?

2° Parce que le péché d'origine étant passé dans nous comme en nature : *natura filii iræ*, il est plus difficile de détourner un désordre que de le réformer, n'y ayant que vous, ô mon Dieu, comme dit le prophète Job, qui puissiez arrêter ce déluge d'impureté qui passe de nos pères jusqu'à nous, pour rendre une créature pure, nonobstant la corruption générale de toutes les autres : *Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine? nonne tu qui solus es?* Ainsi, bien loin que cette grâce qui a été accordée à la sainte Vierge diminue quelque chose de sa force et la rende moins dépendante de son Fils, c'est par là même qu'il a plus paru son rédempteur qu'il ne l'a été de tout le reste des créatures. Le péché originel est un si grand mal, qu'il n'a fallu rien moins que le bras du Tout-Puissant pour le détourner, et, pour peu qu'il reste dans une âme, il y laisse de si fâcheuses suites, que Jésus-Christ a voulu que sa mère en triomphât, non pas en le combattant, mais en ne le ressentant pas du tout : *Virgo singularis vicit omne peccatum, non omne debellando, sed nullum prorsus sentiendo*, dit un grand homme, contemporain de saint Bernard.

Que ceci mérite de réflexion ! De bonne foi, si nous étions sensibles aux intérêts de Dieu et aux nôtres, ces vérités ne feraient-elles pas plus d'impression sur nous qu'elles n'en font? Ne dirions nous pas : Puisque le péché originel est un si grand mal que Dieu n'a pas voulu que la sainte Vierge en ressentît les moindres atteintes, de peur que sa sainteté n'en fût tant soit peu flétrie, nous devons avoir une horreur éternelle de tant d'autres péchés que nous commettons, et dans le sein desquels nous nous reposons avec tant de tranquillité ou de plaisir? Un péché qu'on ne contracte que par une volonté étrangère est si odieux à Dieu, et a fait tant de ravage dans la nature, qu'il a déréglé les éléments, changé les saisons, armé les créatures contre l'homme, soulevé ses propres passions et fait entrer la mort dans le monde par la désobéissance d'un seul. Eh ! que sera-ce donc de ces péchés actuels que nous commettons de sang-froid, de ces péchés dont nous cherchons les occasions, dont nous aimons les engagements, dont nous conservons les funestes fruits, dont nous embrassons et baisons les chaînes? Si, à cause qu'il eût été de toute éternité vrai de dire que Marie aurait été au rang des femmes criminelles, quand elle n'aurait contracté le péché d'origine que pendant quelques moments, Dieu a voulu détourner d'elle ce caractère d'infamie, hélas ! que sera-ce de nous, dont l'âme, comme dit un prophète, est plus noire que des charbons par une infinité de péchés qui la défigurent, et qui portons déjà au dedans de nous une image de l'enfer et une semence de réprobation?

Ah ! péché, c'est aujourd'hui que je commence à te connaître; c'est aujourd'hui que je commence à être convaincu que pour petit que tu paraisses, tu es toujours très-énorme dans ta nature et très-fatal dans tes suites, puisqu'il ne faut rien moins que le sang et la mort d'un Dieu pour t'effacer (1) ! D'où vient donc, chrétiens, d'où vient donc que nous courons avec tant de fureur vers le péché, et que nous n'en sortons qu'avec tant de répugnance et de combats? D'où vient qu'après que l'originel a été noyé dans les eaux de notre baptême, nous le ressuscitons, pour ainsi dire, par tant d'autres nouveaux péchés originels que nous commettons? Car c'est ainsi que j'appelle ces péchés de scandale qui en produisent d'autres, et qui, après avoir corrompu celui qui les a commis, vont porter leur corruption dans l'âme de ceux qui les entendent ou qui les voient, semblables à ces cadavres qui n'exhalent, comme dit saint Paul, qu'une odeur de mort à la mort.

C'est ainsi que j'appelle les péchés de ces maîtres et de ces maîtresses, qui empoisonnent les cœurs de leurs domestiques par ces exemples d'emportement, de débauche, d'ivrognerie, de fainéantise, de blasphème, de vengeance, d'imprécation qu'ils leur donnent : les péchés de ces malheureux pères et de ces maudites mères qui, semblables à Adam et à Eve, corrompent leurs descendants ; qui, bien loin de laisser dans leurs maisons des semences de vertus, d'où puis-

(1) Ex consideratione remedii periculi nostri estimo quantitatem agnosce, Homo quam gravia sint vulnera pro quibus necesse est Dominum Christum vulnerari, etc. (*Bernardus, in serm. de Natali Domini.*)

sent sortir de saints enfants, n'y sèment que la zizanie, le luxe, l'ambition, l'impureté, la discorde, le mépris de Dieu, l'amour du monde ; qui, non contents de se damner, vont de compagnie en enfer, et entraînent avec eux dans l'abîme ceux qui ont le malheur de les suivre.

Que je périsse plutôt, ô mon Dieu, que d'être davantage un sujet de scandale à mes frères ! Que les maladies, les pertes de biens, les persécutions, toutes les disgrâces de la vie m'arrivent plutôt que de consentir davantage au moindre péché ! Que la terre s'entr'ouvre plutôt pour m'engloutir que de perdre la grâce que vous m'avez donnée, que de ce que je rende davantage votre sang inutile, en le faisant descendre dans une conscience corrompue !

Il est temps à présent de descendre à ma troisième proposition, qui n'est que la conséquence des deux autres, et de vous dire en peu de mots que, puisque Jésus-Christ a pu préserver sa sainte mère du péché originel, et que cette conception est à son égard un sujet de gloire, il l'a effectivement fait. Ainsi, que l'on ne m'oppose plus ce passage de l'Apôtre, qui dit que tous les hommes ont péché en Adam : *In quo omnes peccaverunt*, et qui, par un terme si général, n'excepte que Jésus-Christ de ce nombre.

Je n'ai garde d'affaiblir la force de ce mot, mais voulez-vous bien que je l'explique par un autre semblable dont la même écriture se sert? Il est remarqué dans le livre d'Esther que le roi Assuérus, dont les édits étaient inviolablement gardés, donna ordre de faire main basse sur tous les Juifs qui se trouveraient dans ses Etats, depuis le plus petit jusqu'au plus grand : *Ut occiderent atque delerent omnes Judeos a puero usque ad senem*, etc. (*Esther*, III). Voilà un édit bien universel; et cependant, quand la reine se présenta devant lui, que fit-il? il descendit de son trône, il vint au devant d'elle et, lui présentant son sceptre, lui dit : N'appréhendez rien, ô Esther, vous ne mourrez pas ; cette loi qui est faite pour tous ne l'est pas pour vous . *Noli metuere non morieris, non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est* (*Esther*, XV). Voilà ce terme général expliqué par un autre, et une figure assez naturelle de ce que Jésus-Christ a fait en faveur de sa mère, en descendant déjà, pour ainsi dire, de son trône, avant qu'il descendît dans son sein, en la soutenant, l'embrassant, et lui disant dès le premier moment de sa conception : N'appréhendez pas, ô reine du ciel et de la terre ; cette loi de péché qui passera dans tous les descendants d'Adam ne vous regarde pas, et ce qui fera mourir tous les autres ne donnera jamais la moindre atteinte à votre innocence.

Mais saint Paul dit que tous les enfants d'Adam, *omnes*, ont contracté le péché de leur père ; pourquoi donc la sainte Vierge, qui en est la fille, en serait-elle exemple? et moi je vous réponds qu'Assuérus veut que tous les Juifs qui se trouveront dans ses Etats soient mis à mort, *omnes Judeos;* pourquoi donc cet arrêt n'est-il pas tombé sur Esther qui était Juive? c'est que vous ne comprenez pas qu'il est de la grandeur d'un prince de mettre des réserves dans les lois qu'il fait, et que vous comprenez encore moins que telle a presque toujours été la conduite que Dieu a tenue. Il se repent, par exemple, d'avoir créé l'homme, et il proteste qu'il les fera tous périr, et cependant l'Écriture ajoute aussitôt que Noé trouva grâce devant lui. *Noe vero invenit gratiam coram Domino* (*D. Ambros. libro de Noe et c.* 16). Il a voulu de même que le péché originel inondât toute notre nature, et cependant il fait dire à la sainte Vierge qu'elle a trouvé grâce devant lui : *Invenisti gratiam apud Deum.* Je ne m'arrête pas à une plus longue suite d'exemples. Jésus-Christ n'a convaincu sa mère d'aucun péché, pas même de l'originel; Adam l'en convaincra encore moins, et par ce moyen, comme la grâce du Seigneur a été plus abondante en elle dès ce premier moment que dans la sanctification de tout le reste des créatures, la nature humaine en a été aussi plus honorée; c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

C'est une judicieuse réflexion de saint Anselme , lorsqu'il dit qu'il était fort à propos que celle que le Père éternel avait résolu de donner pour mère à son Fils unique, qu'il aime comme lui-même, eût une si grande pureté qu'on ne pût s'en imaginer une plus grande, excepté et au-dessous de celle de Dieu : *Decebat ut ea puritate qua major sub Deo nequit intelligi, virgo illa niteret, cui Deus pater unicum filium suum quem de corde suo æqualem sibi genitum tanquam seipsum diligebat, dare disponebat* (*D. Anselmus de Concept. virg. c.* 18).

Ces expressions sont d'autant plus nobles et plus fortes, que saint Thomas s'en est servi lui-même (*D. Thomas in I, dist.* 44. *quæst. una, articulo* 3), et je ne doute nullement que s'il voyait dans notre siècle l'inclination de toute l'Eglise à honorer l'immaculée conception de la sainte Vierge, et le peu d'égard qu'elle a pour l'opinion contraire, il ne fût le premier à appuyer cette vérité par cette grande autorité que ses mérites extraordinaires lui ont acquise dans nos écoles.

Les plus savants hommes qui ont disputé de cette matière dans les siècles qui l'ont précédé attendaient tous ou l'assemblée d'un concile ou la décision de l'Eglise, pour savoir quel parti ils pourraient sûrement prendre. Plût à Dieu, disait l'un d'eux (1), que l'Eglise, qui est la maîtresse de tout le monde chrétien, eût examiné et approuvé dans un concile l'immaculée conception de la sainte Vierge; je la croirais et je l'honore-

(1) Utinam salva veritatis auctoritate communis Concilii hæc domina et moderatrix totius christianitatis conceptionem virginis librasset et approbasset et a mari usque ad mare hanc propagasset, etc.—Quæ dixi absque præjudicio sane dicta sint sanius sapientis romanæ præsertim Ecclesiæ auctoritati atque examini totum hoc sicut et cætera quæ ejusmodi sunt universa reservo; ipsius si quid aliter sapio paratus judicio emendare (*Bern.*, *Epist. ad canon. Lugd.*)

rais de tout mon cœur. Or, l'Eglise a parlé depuis ce temps, et quoiqu'elle n'ait point fait de cette vérité un article de notre foi, on reconnaît cependant assez quel est son sentiment sur ce point; et ce que je trouve de plus admirable, c'est que ceux mêmes qui ont paru s'éloigner de cette opinion ont toutefois établi certains principes dont on peut, en les supposant, tirer cette conséquence, que Marie a été conçue sans péché.

Car, quand saint Anselme dit qu'il était à propos que la Vierge, que le Père Éternel avait résolu de donner pour mère à son Fils, eût une si grande pureté qu'on ne pût s'en imaginer une plus grande au-dessous de celle de Dieu : quand saint Thomas qui rapporte ces paroles, ajoute en plusieurs autres endroits, tantôt qu'elle a dû avoir tout ce qu'il y a de perfection dans les créatures, tantôt qu'elle a dû être exempte, non-seulement de tout péché mortel, mais encore de tout péché véniel, parce que, si elle avait péché, elle n'aurait point été digne d'être la mère d'un Dieu (1); quand, dis-je, il établit toutes ces propositions, peut-il parler plus favorablement pour elle, et s'il avait voulu prouver l'immaculée conception, aurait-il pu l'appuyer sur de plus beaux principes?

Si Marie a dû avoir toutes les perfections des créatures, elle n'a par conséquent pas dû être moins privilégiée qu'Adam dans sa création et que les anges bienheureux dans le ciel, et conséquemment elle a dû être préservée du péché d'origine qui est la source de toute imperfection. Otez-vous d'une créature ce péché? dès là vous lui donnez une admirable inclination pour le bien, et une extrême aversion pour le mal ; dès là vous la rendez maîtresse de ses passions, élevée au-dessus des mouvements de la concupiscence, séparée des créatures, et uniquement attachée à Dieu : mais ce péché se trouve-t-il en elle? dès là elle ne ressent plus que de la difficulté pour la vertu, et un étrange penchant pour le vice; dès là elle est à toute heure tentée d'obéir à ses passions corrompues, et d'être en quelque manière esclave des mouvements déréglés de son appétit. Si donc la sainte Vierge a dû avoir toutes les perfections des créatures, elle a dû à plus forte raison être exempte de la cause de leurs imperfections.

D'ailleurs, si, selon saint Thomas, elle a dû être exempte de tout péché véniel, sans quoi elle n'eût point été digne d'être la mère d'un Dieu, elle n'a pas dû à plus forte raison souffrir les atteintes de l'originel; pourquoi? parce que le péché originel rend une créature moins capable d'approcher de Dieu que le véniel. Celui-ci ne nous ôte à la mort, ni la grâce de Dieu, ni le droit à sa gloire, au lieu que celui-là nous en prive. Celui-ci n'est qu'un péché solitaire et stérile, au lieu que celui-là est une racine, et, pour me servir des termes de saint Ambroise, un séminaire de péchés, *radix et seminarium peccatorum* (*D. Ambr. l. de Apologia David c.* 13). Quelle apparence donc qu'elle eût contracté dans sa conception une tache plus grande que n'est celle qui l'eût rendue incapable d'être la mère de Dieu, si elle s'était trouvée en sa personne? Ces principes établis, voici, après l'Homme-Dieu, la seule des créatures mortelles qui a pu donner à Adam le défi de la convaincre de péché : *Quis ex vobis arguet me de peccato?* et si cela est, voici, après l'Homme-Dieu, la seule créature qui a pu honorer l'espèce, et rendre à notre nature cette première bénédiction que le péché de ce malheureux père lui avait ravie : *Plenam benedictionis gratiam restitutam*, dit excellemment saint Fulgence (*Serm. de Laudibus Mariæ*).

Trois choses ont fait la beauté de notre nature : la création d'Adam, l'incarnation de Jésus-Christ, et la conception de la sainte Vierge. Adam l'a honorée d'abord par cette justice originelle, cet empire sur le reste des créatures et sur ses propres passions, par l'image et la ressemblance de Dieu qu'il a reçues; mais, hélas! plus il eût communiqué de gloire à ses enfants, s'il avait su conserver ces avantages, plus il a répandu sur eux d'infamie et de misères, en les perdant. Aussi cette pauvre nature humiliée, méprisée, et horriblement défigurée par le péché de ce premier père, cherchait partout quelqu'un qui pût effacer les caractères d'ignominie qu'elle portait; mais où le trouver? parmi les hommes? toute l'espèce était corrompue; parmi les anges? ils sont d'une autre nature ; où donc? dans le sein de Dieu même, afin de l'avoir, oserais-je dire pour frère, et que personne ne la méprisât plus : *Quis mihi det te fratrem meum sugentem ubera matris meæ* (*Cantic.*, VIII)? n'aurais-je jamais le bonheur de vous avoir pour frère, disait autrefois l'épouse des Cantiques, et ne vous verrai-je jamais attaché aux mamelles de ma mère? *Ut inveniam te foris et deosculer te et jam me nemo despiciat?* ah! si je suis assez heureuse que de vous rencontrer quand vous sortirez du sein de votre père, je vous embrasserai, et, vous voyant uni à moi, personne ne me méprisera davantage. Ce fut ce qui arriva dans le mystère de l'Incarnation, dit saint Augustin, mystère par lequel un Dieu s'étant hypostatiquement uni à l'individu de notre nature, a honoré toute l'espèce, et nous a fait connaître le rang qu'elle tient parmi les créatures, et de combien de degrés elle est par cette union élevée au-dessus d'elle (*Aug. lib. de Vera religione*).

Mais n'y a-t-il eu que l'incarnation de Jésus-Christ qui ait fait honneur à cette nature? L'immaculée conception de la sainte Vierge en a encore fait voir la beauté, et autant que celle des autres, qui est flétrie par le péché originel, lui attire de disgrâces et de mépris, autant celle-là, qui en est exempte, a répandu de gloire et de bénédictions sur elle : comment cela?

Premièrement, parce que Dieu nous a fait

(1) In beata Virgine debuit apparere omne illud quod perfectionis fuit. Non fuisset idonea mater Dei si peccasset aliquando (*D. Th., dist.* 30, *qu.* 2, *art.* 1 *et* 3 *parte*, *qu.* 27, *art.* 2 *et alibi*)

connaître par là combien nous lui étions chers, et qu'il ne nous avait pas tant méprisés qu'il n'ait choisi parmi nous une créature sur laquelle il répandît ses plus grandes grâces.

Secondement, parce que l'adorable chair de Jésus-Christ a été d'une même condition et d'une même nature, quant à sa pureté et à son innocence, que la première chair d'Adam avant son péché. Et, comme étant d'une même nature, elle nous a fait voir en elle une image de ce bienheureux état, aussi la chair de la sainte Vierge, ayant reçu une gloire toute singulière par son union avec celle de ce Dieu, a répandu, dépendemment de ce bienfait, de nouveaux éclats de gloire sur tous les hommes; n'en dis-je pas trop? Voici ce que saint Athanase en pense.

Certains hérétiques de son temps s'étaient faussement imaginé que le corps de Jésus-Christ était tout différent du nôtre, et qu'ayant un corps tiré de quelque substance céleste, il n'avait que la forme extérieure d'homme sans en avoir les propriétés. Ah! que vous êtes injurieux à votre nature, leur dit ce Père, et que vous faites de tort à ses avantages! Adam, par son péché, avait défiguré toute l'espèce; mais Jésus-Christ, pour en relever la gloire et faire connaître combien grande avait été autrefois son innocence, a voulu se faire homme; et, afin qu'on ne crût point que celui qui l'avait créée l'avait rendue pécheresse, il a voulu la rétablir selon sa première création, en prenant une chair semblable à celle qu'avait Adam avant qu'il l'eût défigurée (1).

Or, de qui a-t-il pris cette chair? de vous, divine Marie, et ça été pour vous préparer à le recevoir qu'il vous a préservée du péché originel, afin que nous vissions dans les priviléges de votre innocence ceux que nous avions autrefois, et que nous avons malheureusement perdus. Pendant que je regarde le reste des créatures courbées sous le poids du péché de leur père, s'abattre aux pieds du trône de Dieu, je vous y vois debout à ses côtés, ô Reine du ciel et de la terre, dès le premier moment de votre conception: *Astitit Regina a dextris tuis.* Pendant qu'Adam et Eve, dépouillés de la robe de leur innocence, se cachent et ont honte de leur nudité, vous vous présentez devant lui avec des précieux vêtements couverts d'or et de pierreries: *In vestitu deaurato.* Pendant que je les regarde dans ce triste état, destitués de ces différentes vertus qui étaient les ornements de leur première grâce, je vous vois environnée de toutes les vertus, et parée par cette agréable variété que produisent tous les dons du Saint-Esprit: *Circumdata varietate.*

(1) Adæ lapsum incomparabili resurrectione Christus pensavit in similitudinem carnis peccati visus, et condemnans peccatum in carne, ut et carne in terra versaretur, et incapacem peccati ostenderet carnem quam, cum ex prima plasmatione ipse Adam habebat sine peccato, prævaricando capacem delicti fecit, et in corruptionem mortemque delapsus est, hanc suæ naturæ restituit Christus ut declararet opificem extra culpam fuisse et secundum primordialem creationem eam instauravit (*De Athan., in libro de Incarnatione Christi*).

C'est aussi par là que votre immaculée conception fait plus d'honneur à notre nature que la grâce de nos premiers pères ne lui en a jamais fait; car, sans parler qu'ils la perdirent presque aussitôt qu'ils l'eurent reçue, et que la sainte Vierge n'a jamais perdu la sienne, faut-il s'étonner qu'Adam ait été créé innocent, puisque Dieu était son Père, un limon vierge sa matière, un souffle divin sa forme et sa vie, dit Tertullien, et que nulle créature impure n'avait eu part à sa formation? Mais que Marie, conçue par les mêmes principes qui rendent les autres filles d'Adam coupables du péché de leur père; que Marie, sortie de Joachim et d'Anne, que la tache originelle avait souillés, ait été exempte de cette impureté héréditaire, voilà, chrétiens, voilà ce qui fait en général l'honneur de notre nature, et ce qui ferait en particulier notre gloire, si, par nos conceptions saintes et chastes, nous retracions en nous quelque idée de celle que nous solennisons aujourd'hui. Ceci ne vous a peut être jamais été dit, et c'est par là qu'il mérite davantage vos applications. Ce qui a fait la gloire de la sainte Vierge, et en même temps l'honneur de notre nature, c'est que Dieu l'a possédée, comme disent les Pères, dès le commencement de ses voies, et que la grâce de sa conception a, par une admirable influence, rendu saintes toutes les actions de sa vie. Or, quoique nous n'ayons pas eu comme elle ces avantages, cependant nous en pouvons avoir un autre, et c'est lorsque Dieu nous met au commencement de ses voies, voies qu'il nous ouvre, voies dans lesquelles il veut que nous marchions, voies enfin par lesquelles nous serons sanctifiés pendant tout le reste de notre vie, si nous avons assez de fidélité pour les suivre.

Ces voies, dit saint Ambroise, sont nos premières conceptions et nos bonnes pensées; conceptions, pensées que nous n'aurions jamais de nous-mêmes, si Dieu ne nous les inspirait par une grâce purement gratuite, et s'il ne nous prévenait en nous les donnant, comme il prévint la sainte Vierge dès le premier moment de sa conception.

Or, ce sont ces bonnes pensées qui font le commencement de notre sainteté, et comme le démon ne nous corrompt qu'en nous en inspirant de mauvaises que nous avons le malheur de suivre, Dieu travaille avant toutes choses à notre sanctification par les bonnes qu'il nous envoie. Ainsi, nous sommes comme entre deux chemins: le démon nous montre l'un, Dieu nous conduit à l'autre; l'un aboutit au ciel, l'autre se termine à la perdition et à l'enfer.

Choisissons-nous le mauvais? dès là nous sommes en état de damnation; nos pensées suivies et exécutées nous corrompront, puisque c'est d'elles que naissent les meurtres, les adultères, les fornications, les larcins, les faux témoignages, les médisances, en un mot, comme dit Jésus-Christ, tout ce qui nous rend impurs. Mais marchons-nous dans

le bon chemin que Dieu nous montre? reprenons-nous après nos égarements les voies qu'il nous présente? fidèles à ces saintes pensées qu'il nous inspire, et à ces pieux mouvements qui ne viennent que de lui, marchons-nous dans les sentiers de ses commandements? dès là nous sommes en état de grâce, et de si heureux commencements rendront saintes toutes les actions que nous ferons dans la suite. Comme donc un voyageur, se voyant à l'entrée de plusieurs chemins, ne cherche qu'à prendre le bon, persuadé que sans cette précaution, plus il marchera dans les autres, plus il s'égarera; de même, veillons soigneusement sur nos pensées, dit saint Ambroise, et faisons-en un juste discernement, afin de pouvoir imiter en quelque chose la sainte Vierge, qui ne perdit jamais la grâce qu'elle reçut dans sa conception, et de dire à Dieu avec le roi-prophète: *Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua.*

Mais, quoi qu'il arrive, elle aura toujours de très-grands avantages sur nous; car, hélas! de combien de péchés le démon ne nous accuse-t-il pas? Péchés du moindre desquels il n'a jamais pu la convaincre, puisqu'elle l'a entièrement vaincu dès le premier moment de sa conception: vous l'allez voir dans mon troisième et dernier point.

TROISIÈME POINT.

L'Ecriture sainte ne nous parle jamais du démon qu'elle ne nous le représente ou comme un esprit séducteur qui nous porte au péché, ou comme un esprit détracteur qui nous impose de faux péchés, ou comme un témoin qui nous convainc et qui nous reproche de vrais péchés. Il tenta Adam, Saül, David, dit l'Ecriture; voilà comment il nous porte au péché. Il accusa Job d'une fausse vertu et d'une désobéissance effective; voilà comment il nous impose de faux péchés. Il paraîtra au jugement dernier, dit saint Jean dans son Apocalypse; voilà comment il nous convainc et qu'il nous reproche de vrais péchés.

Mais aussi quand la même Ecriture fait mention des avantages que nous avons sur lui, elle nous en parle de différentes manières. Tantôt elle nous dit que c'est un ennemi qui ne nous peut porter que de faibles coups, et que s'il a le pouvoir de nous suggérer de mauvaises pensées, il n'a pas celui de nous y faire consentir, si nous ne le voulons; tantôt elle nous le représente comme un calomniateur envieux, dont l'artificieuse malignité ne contribue qu'à relever davantage notre innocence, et tantôt enfin elle nous le propose comme un adversaire si honteusement humilié, qu'il semble que Dieu ne l'a laissé sur la terre qu'afin que nous nous moquassions de lui et qu'il nous servît de jouet: *Draco quem formasti ad illudendum ei.*

Jamais fille d'Adam ne s'en est jouée et ne l'a humilié davantage que Marie, conçue sans péché. Ç'a été dès ce premier moment qu'elle en a fait son jouet, qu'elle l'a trompé, qu'elle lui a écrasé la tête, et qu'elle a remporté sur lui l'une des plus signalées victoires qu'on puisse jamais en remporter.

J'avoue que sa plus honteuse défaite fut lorsqu'il attaqua Jésus-Christ, ce Dieu ayant détruit son empire dès le premier instant qu'il s'est fait homme. J'avoue qu'il ne fut jamais plus humilié que dans le désert, lorsqu'après l'avoir inutilement tenté, il se retira confus de sa défaite, *recessit tentator;* mais je ne sais si vous approuverez ce que je vais dire, qu'il a été encore, en un sens, plus moqué et plus humilié par l'immaculée conception de la sainte Vierge, que par les avantages que Jésus-Christ a remportés sur lui. Je dis en un sens, puisqu'il est certain qu'il n'y a eu qu'un Dieu-homme qui ait pu entièrement le vaincre. Mais après tout, quand il attaque Jésus-Christ, et que Jésus-Christ le contraint de se retirer, n'est-il pas vrai qu'il ne combat point à force égale? Hélas! quelle égalité entre un esclave enchaîné et un roi, entre un démon et un Dieu? Pour être couvert de toute la confusion qu'il mérite, il fallait lui opposer Marie, qui, étant dans le rang commun des créatures, faible et sujette apparemment aux mêmes imperfections qu'elles, se jouât cependant de lui, et humiliât, dès le premier moment de sa conception, cet esprit insolent, qui s'était jusqu'alors enflé de ses victoires: *Draco quem formasti ad illudendum ei.*

Origène et saint Augustin remarquent que Dieu a toujours pris plaisir à confondre ses ennemis par tout ce qu'il y a de plus vil en apparence ou de plus faible. Il veut, par exemple, humilier Pharaon et les Egyptiens qui retenaient son peuple en servitude; il ne leur attirera point de puissants ennemis, il n'obligera pas même ces captifs à prendre les armes contre leurs tyrans, il ne se servira que de grenouilles et de sauterelles. Il veut réprimer l'orgueil de l'insolent Goliath; il ne lui suscitera pas un géant qui soit d'une force et d'une stature égales à la sienne, il n'emploiera qu'un petit berger qui, sans autres armes qu'une fronde, le renversera par terre. Il veut faire périr Holopherne et un Sisara; il ne leur mettra point en tête des capitaines vaillants et expérimentés, il n'emploiera que deux femmes qui les endormiront, les tromperont et détruiront tous leurs projets.

Voilà ce qu'a fait la sainte Vierge, dès le premier moment de sa conception; elle a trompé le démon par l'innocence qu'elle a reçue, et ce dragon, pensant l'étouffer par ce souffle pestilentiel qui fait mourir les autres filles d'Adam, lui a, sans le savoir, servi de jouet: *Draco quem formasti ad illudendum ei.* Cependant, quel démon, quel dragon? Voulez-vous en connaître la fierté et la force? Son corps, dit le Saint-Esprit, chez Job (*Job*, XLI), est comme un bouclier de fonte, couvert d'impénétrables écailles qui sont si serrées les unes contre les autres, qu'il n'y a point de trous par où l'air puisse entrer; sa gueule est comme une fournaise ardente, qui ne vomit que des flammes; ses yeux sont plus étincelants que la pointe du jour, et son souffle allume d'effroyables in-

cendies. Au reste, il n'y a point de puissance pareille à la sienne; aussi ne craint-il personne, et après avoir englouti des rivières entières, il se promet de boire toute l'eau du Jourdain.

Qui pourrait donc lui faire tête? qui pourrait prendre cet orgueilleux Léviathan comme l'on prend un poisson à l'hameçon? lier cette langue insolente, qui accuse tous les hommes de péché, et qui se flatte de les avoir vaincus? *An extrahere poteris Leviathan hamo et fune ligabis linguam ejus?* Ce sera vous, incomparable créature, qui tirerez ce monstre de l'eau, qui, comme le jeune Tobie, le verrez faible, languissant, mourant à vos pieds; ce sera vous qui lierez la langue de ce détracteur, et qui l'empêcherez de vous accuser de ce premier péché qu'il reproche à tous les autres. Ce sera vous, fille de David, qui, n'ayant pas encore un corps formé au combat, triompherez de ce superbe géant; qui, plus heureuse que Judith, couperez la tête à cet Holopherne, et plus courageuse que Jahel, enfoncerez un clou dans celle de ce barbare, qui ne vous servira plus que de jouet.

Quelles étranges humiliations pour le démon! mais qu'il s'en consolera bientôt, si nous avons assez de lâcheté pour souffrir qu'il les répare en triompant de nous! Qu'il s'en consolera bientôt, si, après avoir été vaincu par la mère, nous sommes assez infidèles et ingrats pour offenser le Fils! Ce ne sera pas le péché originel qu'il nous reprochera, dit saint Augustin, il a été effacé par notre baptême, ce seront tant de péchés actuels et volontaires, par lesquels nous aurons perdu la grâce de ce sacrement; ce seront ces impiétés, ces médisances, ces immodesties, ce luxe, ces impuretés, ces emportements, ces vengeances, ces hypocrisies, ces commerces usuraires et infâmes, qu'il nous remettra devant les yeux; car voilà ce qui lui donne encore aujourd'hui tant d'insolence, et ce qui lui fait dire: C'est moi qui ai terrassé les plus forts, qui ai désarmé les plus aguerris, qui ai trompé les plus sages, qui ai surpris les plus prudents, qui ai découragé les plus hardis, qui, sans m'être ni incarné pour les hommes, ni sacrifié et humilié pour eux, les ai cependant presque tous réduits sous ma puissance et engagés dans mes intérêts.

Hélas! chrétiens, s'il a eu le cruel avantage de posséder les premiers moments de notre vie, si jusqu'ici il nous a malheureusement dominés, ne lui donnons plus cette funeste consolation, et qu'il ne soit pas dit qu'après avoir été vaincu par la sainte Vierge, il se sera dédommagé de sa perte en nos personnes. Méfions-nous de lui, observons ses démarches, évitons ses piéges, et, le regardant toujours comme notre plus grand ennemi, demandons par la mère la protection du Fils, afin que, par une fidèle coopération à ses grâces, nous puissions un jour le posséder dans sa gloire. *Amen.*

DISCOURS IX.

SUR LA NAISSANCE DE LA SAINTE VIERGE.

De qua natus est Jesus.
C'est d'elle que Jésus-Christ est né (*S. Matth.*, *chap.* I).

Je viens de vous dire en ces quatre paroles ce qui fait toute la gloire de la sainte Vierge, et les incomparables avantages de sa naissance. Jésus, fils de Marie, répand déjà par avance tant de grâces sur elle, qu'on ne regarde cette fille nouvellement sortie du sein de sa mère, que par rapport à sa maternité future, et l'Eglise croit ne pouvoir rien avancer de plus grand en sa faveur, qu'en disant que *c'est d'elle que Jésus est né; De qua natus est Jesus.*

Quand quelque grand vient au monde, on va chercher sa grandeur naissante jusque dans les tombeaux de ses aïeux; et bien loin de le louer, par rapport aux enfants qui pourront naître de lui, on ne lui fait une couronne que de la gloire du père dont il est né: trop heureux si l'on peut faire entrer dans son éloge beaucoup de noblesse étrangère, orner son berceau d'illustres inscriptions qu'on aura déchiffrées des épitaphes usées de ses ancêtres.

La naissance de la sainte Vierge n'est presque pas recommandable par cet endroit, et se contenter de dire d'elle qu'elle descend de prophètes, de patriarches, de grands prêtres, de rois, ce serait lui ravir la meilleure partie de sa gloire. Pour la louer comme elle le mérite, il faut ajouter qu'elle vient au monde avec des lumières plus perçantes et plus étendues que celles de ces prophètes, avec une fécondité plus sainte et plus heureuse que celle de ces patriarches, avec une foi plus vive et une fonction plus sublime que celle de ces grands prêtres, avec une invisible, mais plus solide souveraineté que celle de ces rois; *puisque c'est d'elle qu'est né Jésus*, infiniment élevé au-dessus des uns et des autres; *De qua natus est Jesus.* C'est par ces paroles que notre évangile finit son éloge; mais c'est par elles qu'il faut que je le commence, après avoir néanmoins employé celles d'un ange qui lui annonça cette naissance du Verbe, quand il lui dit: *Ave, Maria.*

Je ne puis, ce me semble, parler plus avantageusement de la naissance de la sainte Vierge, qu'en m'arrêtant d'abord à la pensée de deux grands hommes qui ont toujours passé pour les plus spirituels et les plus zélés dévots de Marie. Ils remarquent que la fête de ce jour est une fête où le ciel et la terre ont presque également part: le ciel, par les grâces singulières qui ont été accordées à la sainte Vierge dès sa naissance; et la terre, par les grands et les admirables secours qu'elle en a reçus.

Sur ce principe, cette fête doit nous être précieuse par justice et par intérêt: par justice, puisque la sainte Vierge vient au monde avec des avantages que nulle pure créature n'a jamais eus, et que nous ne pouvons jamais assez admirer; par intérêt, puisqu'elle y vient avec des grâces qu'elle nous attire et

que Dieu nous accorde par elle; deux circonstances particulières à cette solennité, et qui sont renfermées dans les paroles de mon texte. *De qua natus est Jesus. C'est de Marie que Jésus est né!* quelle gloire pour elle! *C'est de Marie que Jésus est né*, quel bonheur pour nous! Sa naissance lui est glorieuse, puisqu'elle naît mère d'un Dieu; sa naissance nous est avantageuse, puisqu'elle naît mère des hommes. Sa naissance est une source de gloire pour elle, et une source de bonheur pour nous; voilà tout mon dessein: et si vous voulez que j'y ajoute quelque chose pour le relever ou l'étendre davantage, je dis que la naissance de la sainte Vierge est une source de gloire pour elle-même; pourquoi? parce qu'elle vient au monde avec tous les avantages, tant du corps que de l'âme; ce seront les preuves de mon premier point. Et j'ajoute qu'elle est une source de bonheur pour nous; pourquoi? parce que dans cette naissance on nous promet un Sauveur, et qu'on nous y donne une mère; ce seront les preuves de mon dernier point et la matière de ce discours.

PREMIER POINT.

Le grand Apôtre, parlant de Jésus-Christ, le considère par trois différents rapports: par rapport à ce qu'il est de toute éternité, par rapport à ce qu'il a été dans la plénitude des temps, et par rapport à ce qu'il sera dans la vaste étendue des siècles futurs. *Jesus Christus heri, et hodie et ipse in secula.* De toute éternité, le Père l'a regardé comme son Fils qu'il engendre toujours; et il a été aussi de toute éternité prédestiné à la qualité de Fils de l'Homme dont il devait un jour prendre la nature. Dans la plénitude des temps, tout Fils de Dieu et tout Dieu qu'il est, il s'est fait chair, et a pris un corps dans le sein d'une Vierge où il est descendu. Enfin, dans tout le reste des siècles futurs, il sera éternellement vrai de dire qu'il est tout ensemble et le Fils du Père qui est Dieu, et le fils d'une mère qui est Vierge: et en tous ces états, *il est toujours le même, Jesus Christus heri, et hodie et ipse in secula.*

Nous pouvons dire avec quelque proportion les mêmes choses de la sainte Vierge. Dieu l'a regardée de toute éternité comme une créature qui, par des générations successives, devait sortir d'Adam et en être la fille; mais il l'a aussi regardée de toute éternité comme une créature du sein de laquelle devait sortir un Dieu, et comme une fille qui devait être la mère de son Fils. Dans la plénitude des temps, elle a paru sur la terre revêtue de cette qualité, et la plus belle couronne qu'on puisse mettre sur son berceau est ce digne Fils qui est lui-même la couronne de tous les Saints: *Jesus corona sanctorum omnium;* Fils dont elle est dès aujourd'hui honorée comme la mère. Enfin, dans tous les siècles à venir, ce sera par rapport à cette qualité qu'elle méritera les plus profonds hommages des créatures, et tous les bienheureux qui la regarderont avec une sainte admiration, diront entre eux: *C'est d'elle que Jésus est né, heri hodie et ipsa in secula.* Car tel est le glorieux rapport qu'elle a dès aujourd'hui avec le Verbe divin, l'Eglise, confondant en quelque manière, dans ce mystère, l'incarnation future du Fils avec la naissance de sa mère: *De qua natus est Jesus.*

Ne vous en étonnez pas; ces termes de mère et de fils sont inséparables. Il était résolu de toute éternité que le Verbe divin prendrait un corps de la substance d'une Vierge; il fallait donc que la prédestination de cette Vierge fût renfermée dans celle de ce Verbe. Ce Verbe était prédestiné à la qualité de Fils de l'Homme; il fallait donc que la Vierge qui devait, par son consentement et par sa fécondité virginale, concourir à ce grand ouvrage, fût prédestinée pour être sa mère. Or, Dieu, à qui toutes les différences des temps sont présentes, regarde dans un même point de vue l'incarnation projetée de toute éternité, et l'incarnation accomplie dans le temps: par conséquent, si cette incarnation accomplie comprend la Vierge qui a mis Jésus au monde, le décret de cette même incarnation la comprend aussi: et c'est par cette raison que l'Eglise, prévenant le jour auquel ce mystère doit être annoncé à Marie, la regarde comme mère d'un Dieu, dès son berceau, et nous dit dès le moment qu'elle la voit naître: *C'est d'elle que Jésus est né; De qua natus est Jesus.*

Cela supposé, c'est de cette auguste qualité que viennent ces avantages tant extérieurs qu'intérieurs, tant naturels que surnaturels, qui se trouvent dans une si heureuse naissance; et c'est en jetant toujours les yeux sur le Fils qui doit naître de cette Vierge, qu'il faut admirer les rares perfections, tant du corps que de l'âme, avec lesquels il veut qu'elle naisse.

Vous dirai-je ici que jamais créature n'est venue au monde avec une beauté pareille à la sienne? Nous n'en pouvons distinguer que quatre qui sont, quoique différemment, les modèles de toutes les autres: la beauté et la majesté d'Adam, quand il sortit des mains de Dieu; la beauté et les avantages corporels d'Eve, quand elle fut tirée du côté d'Adam; la beauté et les charmes innocents de Marie, quand elle vint au monde; la beauté et les admirables perfections de Jésus-Christ, quand il sortit du sein de Marie.

La beauté d'Adam ravissait, parce que Dieu l'avait fait à son image; celle d'Eve était grande, parce qu'elle était l'image d'Adam; celle de Jésus-Christ enlevait les cœurs, parce que son corps était le temple de sa divinité qui y habitait; et celle de Marie charmait tous ceux qui la regardaient, parce que c'était un écoulement de celle de Dieu, et comme un essai de la beauté future de l'humanité sacrée de son Verbe.

La beauté d'Eve fut flétrie par son péché, d'autant qu'elle n'était plus qu'une monstrueuse figure d'Adam défiguré. Celle d'Adam fut presque tout effacée, d'autant qu'à peine y distinguait-on quelques traits de Dieu. Mais celle de Marie, dans son berceau, est une beauté toujours égale, toujours charmante, d'autant qu'en venant au monde sans y

apporter le péché d'Adam et d'Ève, elle n'était pas tant faite à leur image qu'à celle de Dieu, qui la destinait pour son Fils, dont la beauté est toujours nouvelle et toujours ancienne, comme dit excellemment saint Augustin.

Que dis-je, faite à l'image de Dieu? Saint Antonin m'apprend qu'elle a été sa plus parfaite image, non pas à la vérité son image naturelle et substantielle (c'est ce qui n'appartient qu'au Verbe) mais une image sur laquelle, comme il dit, il a voulu se dépeindre en quelque façon lui-même avec un art admirable et une providence particulière. *Perfectissima Dei imago, ab ipso Deo summa arte ac singulari providentia depicta* (*D. Antoninus Archiep. Florentin. in Psal.* XLIV).

L'on eût dit, en la voyant dans son berceau, que Dieu avait voulu laisser en sa personne une image visible de ses beautés invisibles, afin que les grandes perfections de la copie attirassent en elle l'original même et l'admirable peintre qui les y avait mises. Elle n'était redevable de sa beauté, ni à la magnificence du lieu où elle était venue au monde, ni aux richesses et à l'éclat de ses parents, ni aux précieux langes qui l'enveloppaient, ni à ces ornements étrangers et à ces fards criminels dont vous vous servez souvent, mesdames, fards, ornements qui ne viennent que du magasin du démon, dit Tertullien, fards, ornements par lesquels vous voulez vous faire tout autres que vous n'êtes, et appliquer la monstrueuse figure de Satan sur les traits de la nature et du Dieu qui en est l'auteur.

Celle de Marie était l'ouvrage de son innocence, et comme le visage de ce divin enfant était le miroir où son âme se dépeignait, ce ne pouvait être qu'un miroir sans tache, puisqu'il ne représentait au dehors que ce qui se passait de grand et d'admirable au dedans. Sa beauté était une beauté choisie comme celle du soleil, qui se pare d'un amas lumineux de ses propres rayons qui l'environnent; si vous n'aimez mieux dire qu'elle ressemblait à celle de la lune, qui n'a d'éclat que ce qu'elle en reçoit du soleil, et qui fait voir, dans un agréable mélange d'obscurité et de jour, ce que ce père de lumières lui donne de splendeur et de grâce.

O vous, que la vue d'une beauté mortelle et fragile charme et enlève; vous, dont le cœur souvent s'empoisonne par la présence d'une fille, tout innocente et chaste qu'elle puisse être, venez ici sanctifier vos regards; c'est au berceau de Marie, qui est comme un lis entre des épines, que je vous appelle.

Nous trouvons beaucoup des vierges innocentes et pures, disent les Pères (1), mais quelques vertus qu'elles aient, elles allument souvent dans les âmes d'autrui certaines flammes déshonnêtes dont elles ne brûlèrent jamais. Hélas, vous ne le savez peut-être que trop! La beauté que vous avez considérée d'abord en elles comme un présent du ciel, vous la considérez ensuite comme un bien dont vous voudriez jouir, et, après lui avoir donné votre estime et votre admiration, vous en devenez les insensés adorateurs et les esclaves. Elles sont souvent fort éloignées de vouloir satisfaire vos passions, mais, toutes chastes qu'elles sont en elles-mêmes, ce sont à votre égard des épines qui vous piquent et qui vous déchirent.

Il n'en sera pas ainsi de la beauté de la sainte Vierge; bien loin de produire de si funestes effets, elle ne contribuera qu'à vous sanctifier davantage. C'est un lis dont l'odeur ne rebute et n'entête, dont la blancheur et les approches ne salissent et ne déchirent personne. Tout y exhale une odeur de pureté et de sainteté; sa candeur et son innocence, ses inclinations royales, ses grâces naturelles, sa douceur, sa simplicité, les secrets charmes de son visage et ses petites manières engageantes, tout y inspire la vertu; et au lieu que les autres enfants portent, en venant au monde, une semence de corruption et de péché dans leur petit corps, elle ne trouve dans le sien qu'un fond de sainteté et de gloire. Ne nous éloignons pas de notre mystère, et prenons garde, autant qu'il sera possible, de ne le point confondre avec celui de son immaculée conception, qui a encore d'autres priviléges dont nous avons autrefois parlé.

Le grand avantage que la sainte Vierge reçoit dans celui de sa naissance, c'est qu'elle sort du sein de sainte Anne avec un corps doué de toutes les perfections dont il est capable, et que cette arche de la nouvelle alliance, jusqu'alors cachée dans les entrailles de sa mère, qui lui servait de voile, paraît aux yeux d'Israël avec tous ses ornements et sa gloire. Le grand avantage de la sainte Vierge, c'est de trouver un principe de grandeur et de félicité dans un corps qui ne fait que le malheur et la confusion des autres enfants d'Adam; dans ceux-ci, c'est la corruption de leur corps qui corrompt leur âme, c'est le poids de leur corps qui appesantit leur âme, ce sont les ténèbres de leur corps qui se répandent sur leur âme, ce sont les besoins et les nécessités de leur corps qui rendent leur âme moins appliquée à la connaissance de Dieu et à l'accomplissement de ses devoirs. Bien loin que la sainte Vierge vienne au monde assujettie à ces fâcheuses disgrâces, elle trouve dans son corps un fond inépuisable de grandeur et de grâce; et si vous m'en demandez la raison, je vous l'ai dit d'abord, c'est qu'*un Dieu doit naître d'elle*. Les autres créatures ne doivent être que ses temples mystiques, et, par cette raison, leurs vertus n'ont qu'un rapport indirect à leur corps; mais, comme la sainte Vierge est prédestinée pour le recevoir, non-seulement d'une manière spirituelle et morale, mais d'une manière substantielle et réelle dans sa propre chair, il arrive, disent les Pères, que ce corps avec lequel elle paraît aujourd'hui au monde est le siége de

(1) Quamvis fuerint multæ virgines sanctæ, tamen respectu Virginis quasi spinæ fuisse videntur, quamvis enim in se fuerint mundæ, fuerunt tamen aliis spinæ qui ex earum intuitu concupiscentia pungebantur. Porro Virgo Deipara intuentium corda sic penetravit sua inæstimabili castitate virginali, quod a nullo potuit concupisci, imo potius extinxit ad horam illorum libidinem (*Dionysius Carthusianus, cap. 27 in Cantic., in hæc verba* : Sicut lilium).

son innocence, le sanctuaire que Dieu se réserve et le sujet de ses admirables opérations. Or, quand Dieu travaille pour préparer un lieu dans lequel il n'ait point horreur d'entrer, que ne fait-il pas, soit pour sa propre gloire, soit pour celle de la bienheureuse créature sur laquelle il a jeté ses yeux ?

Il veut faire le premier homme à son image, et, dans le dessein qu'il a de se le rendre semblable, il le met au monde avec tout ce qui lui est nécessaire pour porter sur son corps et dans son âme les traits de cette divine ressemblance, dit saint Basile de Seleucie. Pour cet effet, il réunit dans sa personne tout ce qu'il y a de partagé dans le reste des créatures. Les anges sont des esprits, mais ils n'ont point de corps; les animaux ont un corps, mais ils n'ont point d'âme spirituelle et raisonnable, et le premier homme, au contraire, a ce qu'ont les anges et les animaux; que dis-je? ce que les anges et les animaux n'ont pas. Il vient au monde avec un corps parfait, parce que Dieu qui se fera homme en doit avoir un; il vient au monde avec une âme douée de toutes les perfections qui lui sont propres, parce que Dieu, qui l'a formée sur son modèle, est la souveraine perfection; il n'est pas encore sorti de ses mains, et il lui prépare déjà un trône, et la gloire à laquelle il le destine est plus ancienne que sa création même. Mais ne vous étonnez pas; Dieu ne peut faire trop d'honneur à son image, et ce qui est formé à sa ressemblance ne saurait être ni trop beau selon le corps, ni trop parfait selon l'esprit (*D. Basilius Seleuc.*, *hom.* 1).

Or, si la simple qualité d'image que le premier homme portait, lui a attiré tant d'avantages dès le moment de sa création, combien grands sont ceux de cette incomparable créature qui, préférablement à toutes les autres, doit en être la mère? Si Dieu, comme dit David, *a couronné l'homme d'honneur et de gloire, s'il l'a établi au-dessus de ses ouvrages, et s'il a mis toutes les créatures inférieures à ses pieds*, parce qu'il le représentait, que ne fait-il pas aujourd'hui pour couronner de gloire le berceau de celle qui, par un privilége singulier, est choisie pour le mettre au monde? Oui, cette seule qualité lui est si glorieuse, dans la pensée de saint Thomas de Villeneuve et de l'Ange de l'école (1), que si dans l'Evangile il n'est fait aucune mention de sa naissance, c'est, disent-ils, d'autant qu'un Dieu ne pouvant rien faire de plus grand pour elle que de la choisir pour sa mère, ses évangélistes, sans s'arrêter à d'autres circonstances, ont cru faire son éloge en trois mots, en disant que *c'est d'elle que Jésus est né: De qua natus est Jesus.*

Mais allons encore plus avant, et puisque le Saint-Esprit nous avertit que toute *la gloire de cette fille du Roi des rois vient du dedans* (*Psal.* XLIV, 14), portons, si nous avons les yeux assez bons, notre vue jusque dans l'intérieur de ce saint enfant, pour y admirer tant de rares vertus que Dieu y a mises et avec lesquelles elle est venue au monde.

Quand nous voulons louer les autres enfants, nous interprétons toujours en bonne part ce qu'ils font; nous regardons avec plaisir comme des vertus commencées ce qui n'en est qu'un signe fort équivoque, attribuant, tantôt à un esprit formé ce qui n'est qu'un simple jeu de la nature, tantôt à une grandeur d'âme et à un fond de bonté, ce qui n'est que l'effet du hasard ou d'une légèreté naturelle. Ce n'est pas qu'il n'y ait des tempéraments heureux, et que Dieu ne laisse en quelques petits enfants certaines marques favorables par lesquelles on puisse juger de leur esprit et de leur vertu future, à peu près comme nous jugeons de la beauté d'un diamant encore brut, par quelques petits éclats qui frappent de temps en temps nos yeux et qui ne demandent, ce semble, qu'à sortir de la matière qui les enveloppe; mais à le bien prendre, ce ne sont que des conjectures; au lieu que l'avantage de la sainte Vierge par-dessus tous les autres enfants est d'être venue au monde avec tous les dons surnaturels et les vertus infuses, comme ces arbres du paradis terrestre qui se trouvèrent chargés de fruits dès qu'ils parurent : ils n'attendirent pour leur perfection ni la succession des saisons, ni le soin d'un habile jardinier, ni l'industrie d'une main étrangère qui, coupant de méchantes branches et en retranchant d'inutiles, donne aux autres le loisir de se fortifier et de produire de bons fruits. Dieu qui seul leur tenait lieu de toutes ces choses les éleva tout d'un coup à une juste hauteur, les chargea de feuilles, de fleurs, de fruits, et indépendamment du concours des causes secondes, avança leur fécondité : belle figure, dit Richard de Saint-Victor, de ce que Dieu, agissant par une providence et une sagesse toute particulière, a voulu faire en faveur de la sainte Vierge.

Je ne veux pas dire par là qu'il ait précipité en sa faveur, par une naissance extraordinaire, le temps qu'il a prescrit pour celle des autres enfants; mais je dis avec ce grand homme qu'il a avancé celui de la beauté intérieure de son âme, en lui donnant tout d'un coup l'usage de sa raison et de sa liberté, en répandant de vives lumières dans son esprit, un amour éclairé, ardent, continuel dans son cœur, en la gratifiant par une bonté prévenante de ces rares vertus dont elle a toujours fait dans la suite de sa vie un si bon usage, afin qu'elle n'eût de connaissance, d'inclination, de désir, de goût, de sentiment, d'affection que pour le souverain bien (1).

Son entendement fut d'abord rempli d'une parfaite connaissance de toutes choses; la vue anticipée du futur, le discernement des

(1) Beata virgo ex hoc quod est mater Dei, habet quamdam dignitatem infinitam ex bono infinito quod est Deus, et ex hac parte non potest aliquid melius fieri (*D. Th.*, I *parte*, *quæst.* 26). — Sancti evangelistæ de ejus laudibus silent; quoniam ineffabilis est ejus magnitudo, satis fuit de ea dicere: De qua natus, etc. (*D. Th. de Villa Nova.*, *serm. de Nat.*)

(1) In ipsa virtutes erant perfectæ, et in continuum usum transfusæ, ut nihil aliud quam bonum saperet, vellet et sentiret, fomite peccati in ea sopito ut non peccaverit, et extincto ut peccare deinceps non potuerit (*Rich.*, *a Sanc. Vict. parte* II, *in Cantic. c.* 26).

esprits, les dons de sagesse, de science, d'intelligence, de prudence, de conseil, furent les ornements de son berceau. Son cœur ne brûla que du plus parfait amour; et comme Dieu avait non-seulement lié en elle la concupiscence, afin qu'elle ne commît aucun péché, ni mortel ni véniel; mais qu'il avait éteint ce foyer de vices, afin qu'elle ne pût pas même en commettre, toutes ses pensées, tous ses vœux, tous ses mouvements, toutes ses inclinations ne tendaient qu'à Dieu; à Dieu, dis-je, qu'elle consultait comme son oracle, qu'elle suivait comme son guide, qu'elle imitait comme son modèle, qu'elle adorait comme son souverain, qu'elle remerciait comme son bienfaiteur; à Dieu, dans lequel elle se voyait comme abîmée, confondue, anéantie par l'innocence de son âme, par la simplicité de ses désirs, par l'aveu de son indignité, par l'offrande de sa personne, par la destruction de son être, par la sublimité de ses extases, par l'ardeur et la pureté de son amour.

Or, que devons-nous conclure de là? Deux choses qui vous surprendront sans doute, et dans lesquelles cependant consiste tout le fruit que vous devez recueillir de ce mystère. La première, c'est que si nous ne sommes pas choisis pour mettre Jésus-Christ au monde comme la sainte Vierge, nous le sommes pour le concevoir et le produire intérieurement dans nos âmes; car voilà l'esprit de notre vocation et le caractère de notre grâce. Nous ne pouvons pas entrer comme elle dans l'ordre de l'union hypostatique, mais nous sommes appelés d'une autre manière à l'alliance divine; et, selon Jésus-Christ même, nous pouvons être *ses frères*, *ses sœurs*, *ses pères et ses mères*.

La seconde, c'est que nous trouvant honorés par cette alliance spirituelle, nous devons apporter toutes les précautions possibles pour en soutenir la gloire; que tous nos soins doivent consister à glorifier et à porter Jésus-Christ, soit dans nos âmes, soit dans nos corps mortels, comme dit l'Apôtre, par des vertus tant corporelles que spirituelles, qui en sont comme autant de préparations nécessaires.

Oui, c'est l'amour de Dieu qui doit le former en nous, c'est l'accomplissement des saintes volontés de Dieu qui doit nous en rendre les pères et les mères, c'est dans nos esprits et dans nos cœurs que Jésus doit naître; et si cela est, de quelle pureté et de quelle innocence n'avons-nous pas besoin pour le recevoir? Quand donc, malgré tant d'inspirations secrètes et de grâces que Dieu nous envoie, nous vivons dans un volontaire oubli de nos devoirs; quand, au lieu de faire la volonté du Seigneur qui s'explique en tant de manières, nous ne cherchons qu'à faire la nôtre qui lui est opposée; quand, bien loin de sanctifier le cours de notre vie par la pratique assidue des vertus chrétiennes, nous le corrompons par des habitudes invétérées dans nos désordres; quand, au mépris du Créateur, nous consacrons toutes les pensées de notre esprit et toutes les affections de notre cœur à la chair et au monde, que faisons-nous autre chose, si ce n'est d'être les Hérodes de Jésus-Christ et d'étouffer au dedans de nous, par un meurtre précipité, ce Sauveur qui doit nous racheter?

La sainte Vierge vit, en venant au monde, ce que cette qualité de mère d'un Dieu demandait d'elle, et elle se détermina à en remplir les devoirs : du moment qu'elle connut ses obligations, elle les aima, et pour se disposer à porter dans son sein le Verbe incarné, elle porta, disent les Pères, ce même Verbe inspiré dans son esprit et dans son cœur.

Oh! qu'elle recevrait de gloire, si, lorsque nous venons lui rendre nos hommages au pied de son berceau, nous entrions dans de si justes sentiments! qu'elle s'estimerait même honorée, si les restes de notre vie répondaient du moins en quelque chose au commencement de la sienne! si, véritablement affligés d'avoir été si longtemps sans aimer Dieu, nous effacions par une douleur sincère tant de péchés que nous avons commis contre lui! si, n'ayant pu avoir l'innocence originelle, et ayant perdu par notre faute celle de notre baptême, nous étions ensuite fidèles à la grâce et résolus de mourir plutôt que de la perdre! si enfin nos âmes, n'ayant pas eu l'avantage d'être belles comme elle, par une innocence reçue et fidèlement conservée, elles avaient une beauté réparée que la pénitence et la honte d'avoir offensé Dieu leur donnât!

La beauté du corps, dit Richard de Saint-Victor, doit être accomplie en toutes choses pour être une véritable beauté (*Richardus a Sancto Victore, part.* II *in Cant.*, *c.* 24); et une femme, par exemple, qui n'aurait rien de vif ni d'animé dans le visage, ne pourrait jamais passer pour parfaitement belle, quoique d'ailleurs elle eût la taille bien prise et toutes les autres parties du corps dans une fort juste proportion; mais quand, outre ces avantages, on voit sur ses joues un vermillon naturel et un petit incarnat qui les peint, pour lors, on peut dire qu'elle est belle.

Il en est de même de la beauté de l'âme : celles des justes qui ont conservé la grâce de leur baptême sont toutes belles, parce que cette grâce les anime et leur donne ces invisibles charmes qui attirent sur elles les regards et les complaisances de Dieu; mais celles des pécheurs pénitents peuvent avoir aussi ces mêmes avantages, quoique par de différents principes; et c'est lorsqu'elles se purifient par la pénitence des péchés qu'elles ont commis, lorsqu'elles s'animent par un nouveau zèle à marcher dans les voies du Seigneur qu'elles ont quittées, lorsqu'elles sentent en elles un violent désir de le servir, et surtout lorsque les reproches qu'elles se font de leurs déréglements passés laissent sur leur visage ce bel incarnat derrière lequel il semble que la honte et la pudeur se cachent (1).

(1) Cum a quotidianis peccatis mundata est, et pro his verecundiam patitur, quasi rubore genarum simul decoratur, ut tota pulchra merito dicatur (*Rich.*, *ibidem*).

Or, voilà notre état, et ce que nous sommes obligés de faire, Vierge sainte, pour prendre quelque part à votre gloire au jour de votre naissance. Vous y paraissez toute belle : *Tota pulchra es;* et il n'y a en vous ni ride ni tache : *Et macula non est in te*, je veux dire ni de péché véniel qui est une espèce de ride qui marque un âge avancé et affaibli, ni de péché originel qui est une tache que nous portons tous dès que nous sommes conçus.

Mais, ne seriez-vous belle que pour vous, vous l'êtes encore pour nous sans doute ; et vous ne souhaitez rien davantage que de voir réfléchir sur nous quelque rayon de cette gloire qui vous environne. Souffrez donc que comme Abraham, allant autrefois dans un pays inconnu où il appréhendait d'être maltraité, dit à Sara : *Je sais que vous êtes belle; témoignez que vous êtes ma sœur, afin que je sois bien reçu à votre considération: Novi quod pulchra sis, dic ergo, obsecro, quod soror mea sis, ut bene sit mihi propter te* (*Genesis*, XII). Souffrez de même, Vierge sainte, que, allant chercher auprès de votre Fils des grâces que nous ne méritons pas, nous vous priions de changer de nom, et de dire que vous êtes notre mère, afin que l'estime qu'il a pour vous nous donne un libre accès auprès de lui : *Dic ergo quod mater nostra sis, ut bene sit nobis propter te.* Elle le veut bien, messieurs, et c'est dès aujourd'hui qu'elle est effectivement notre mère par le bonheur que sa naissance nous procure. Vous l'allez voir dans la seconde et dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

La joie que témoignent les peuples en la naissance d'un prince qu'ils regardent comme l'héritier de la bonté royale aussi bien que de la couronne de son père, toute juste qu'elle est par elle-même, puisqu'elle marque leur affection et leur respect envers son auguste personne, elle n'est cependant fondée que sur des espérances fort incertaines. Pour se réjouir par avance du bonheur qu'ils attendent, il faut que, sans pouvoir dire ce qu'il fait déjà en leur faveur, ils percent les ténèbres d'un obscur avenir pour deviner ce qu'il fera. Et tel qui, par des acclamations et des louanges précipitées, a regardé dans le berceau d'un prince la félicité naissante de l'Etat qu'il doit gouverner, reconnaît quelquefois dans la suite qu'il est très-mal récompensé de ses obligeantes conjectures ou de ses officieux mensonges.

Si la France est comme en possession de voir toujours ses espérances, non-seulement remplies, mais encore surpassées par les vertus héréditaires des grands héros que le ciel lui donne, grâces en soient rendues au Seigneur, qui, tournant comme il lui plaît les cœurs des rois qu'il tient entre ses mains, veut que les nôtres soient moins pour eux-mêmes que pour le repos et la félicité de leurs sujets. Car, combien y en a-t-il dans les autres Etats, qui en ont fait le malheur ou la honte; qui, par leurs vices personnels et leur dureté envers leurs peuples, les ont contraints d'éteindre par leurs larmes les feux de joie qu'ils avaient allumés au jour de leur naissance ?

Celle de la sainte Vierge, dont je fais aujourd'hui l'éloge, ne nous donna jamais lieu à ce repentir. Tous les siècles, au contraire, ont fait de ce jour celui de leur bonheur et de leur gloire, et la regardant comme celle de qui devait naître leur Sauveur, ils ont demandé dans un même esprit, et attendu avec une même impatience, et le Fils et la Mère.

Ce jour tant désiré est enfin venu; l'aurore paraît déjà, le soleil de la grâce se lèvera bientôt. Sans nous arrêter à des préjugés incertains et trompeurs, nous pouvons dire que Marie venant au monde, l'heureux moment de notre salut commence à paraître; nous en avons toutes les marques, la naissance de cette admirable Vierge nous assurant de deux choses inséparables et certaines, je veux dire de l'infinie miséricorde du Fils qu'elle donnera au monde, et de sa tendresse de Mère, dont elle nous donne déjà de grandes preuves. En un mot, dès qu'elle sort des entrailles de sainte Anne, elle nous promet un Sauveur, et elle se fait voir déjà comme notre Mère. Or, n'est-ce pas là toute la source de notre bonheur et tout le fondement de notre espérance? et par conséquent n'ai-je pas eu raison de dire que sa naissance ne nous est pas moins favorable qu'elle lui a été glorieuse?

Vous savez sans doute que toute notre félicité et toutes nos grâces viennent originairement de Jésus-Christ. Voilà pourquoi toutes les prières et tous les vœux des hommes ne tendaient qu'à lui; et, soit qu'ils fussent pressés par quelques extraordinaires misères, soit qu'ils ressentissent les funestes effets du péché, ils demandaient toujours : Ne viendra-t-il jamais, ce libérateur d'Israël? Mais, comme ils savaient qu'une Vierge devait contribuer à ce grand ouvrage et en être la Mère, ils l'attendaient aussi avec beaucoup d'impatience ; et tous les siècles, dit saint Jean Damascène, semblaient disputer entre eux à qui aurait l'avantage de la voir naître : celui de Noé pouvait se flatter de ce bonheur, parce qu'un déluge d'eau et de péché devait, ce semble, attirer un déluge de grâce et de miséricorde. Ceux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, pouvaient s'y attendre davantage; Dieu avait dit à l'un : *Ce sera en vous que toutes les nations de la terre seront bénies ;* et aux autres : *Ce sera de votre race que sortira la bénédiction de tous les peuples* (*Genes.*, XVI). Moïse l'attendait et le demandait encore, ce semble, avec plus de justice : *Envoyez celui que vous devez envoyer*, dit-il à Dieu, *pour tirer votre peuple de la captivité sous laquelle il gémit.* David le demandait avec beaucoup d'empressement, et on le lui avait promis : *Suscitabo semen tuum quod egredietur de utero tuo* (I *Reg.*, VII). Les siècles d'Isaïe, de Jérémie et des autres prophètes, approchaient davantage de la naissance de la Mère et du Fils : *Virgo concipiet et pariet filium.* Ainsi tous

les siècles disputaient entre eux cet honneur, et cependant ils n'ont point eu cet avantage. Noé ne voit qu'un arc-en-ciel et une colombe qui porte un rameau d'olives ; Isaac ne voit que des épis qui se multiplient sans nombre ; Jacob, qu'une échelle sur laquelle Dieu est appuyé ; Joseph, que le soleil et la lune qui l'adorent ; Moïse, qu'une nuée rafraîchissante et une colonne de feu qui le conduisent ; le peuple de Dieu, qu'une manne qu'on lui donne dans le désert ; Isaïe et Ezéchias, qu'une ombre qui rétrograde dans un cadran ; Jérémie et les autres prophètes, que des signes assez éloignés de la naissance du Messie qu'ils attendaient.

Jusque-là le monde n'avait que de faibles préjugés de sa réparation, et toutes les prophéties qui regardaient le Sauveur ne le promettaient pas encore sitôt. Mais quand Marie vient au monde, elle est, par un privilége particulier, le signe le plus sûr et la plus prochaine prophétie de l'incarnation de Jésus-Christ. C'est elle qui est cet arc-en-ciel qui nous donne des marques assurées de la réconciliation de Dieu avec les hommes ; cette colombe, dont celle de Noé n'était que la figure, qui apporte avec elle un signe de paix ; et cette arche de sanctification qui va renfermer dans son sein les semences d'un nouveau monde. C'est en elle et par elle que tant de bénédictions promises à Abraham, Isaac et Jacob, sont octroyées, et que Dieu va dégager sa parole. Voyez-vous cet enfant ? c'est au pied de son berceau que toutes les créatures, tant spirituelles que corporelles, s'humilient à cause du chaste Joseph qu'elle doit porter, et que le soleil et la lune adorent. Ne voyez-vous pas déjà, je ne dis pas seulement Dieu appuyé sur cette mystérieuse échelle de Jacob, mais Dieu incarné dans cette incomparable Vierge, qui, par un continuel commerce d'anges qui montent et qui descendent, va porter nos prières au ciel, et en attire les miséricordes ? La voilà cette nuée qui doit pleuvoir le Juste, cette colonne de feu qui nous sert de guide, cette manne qui va nous nourrir et nous fortifier dans le désert de ce monde, cette ombre de la divinité, que le soleil de la grâce fait remonter pour prolonger ces jours de salut dont elle nous marque les heures et les précieux moments.

Ce sont là les obligations que nous lui avons, en qualité de Mère de Jésus, de signe et de prophétie qui nous le promet : *De qua natus est Jesus.* Tous les autres siècles attendaient ce bonheur avec impatience ; et les hommes regardaient de tout côté, comme ce serviteur d'Elie, d'où leur viendrait un Homme-Dieu qui les délivrât de leurs maux sans voir presque aucune apparence de sa venue. Mais la voici, cette petite nuée qui paraît : *Ecce nubecula parva ;* et l'on voit dès ce moment s'élever de la mer les vestiges de cet Homme divin et de ce charitable réparateur : *Quasi vestigium hominis ascendebat de mari.* Après cela, il n'y a plus à différer : un déluge de grâce va retomber sur nous, une abondante pluie de bénédictions va arroser, pénétrer, inonder la terre, qui depuis tant d'années semblait maudite et comme condamnée à une éternelle sécheresse.

En voulons-nous un gage plus présent et une assurance plus sensible que la naissance de la sainte Vierge ? Il est vrai que de toute éternité Dieu l'avait regardée comme celle qui, en qualité de sa Mère, devait faire notre bonheur ; mais Richard de Saint-Victor remarque fort à propos que cette miséricorde éternelle de Dieu n'a commencé à se manifester et, comme il dit, à devenir plus grande qu'au temps que Marie a paru sur la terre, en sorte que comme cette miséricorde a commencé, pour ainsi dire, par elle, c'est par elle aussi qu'elle a eu plus d'étendue (1). Dieu ne voulait pas s'engager à nous par de simples promesses et des figures éloignées de sa venue : il voulait que nous en eussions un gage présent et sensible, et c'est ce gage que nous avons reçu au jour de la naissance de la sainte Vierge.

Pendant les neuf mois qu'elle a été renfermée dans le sein de sa mère, nous ne voyions point encore le sujet de notre bonheur. C'était une aurore, mais elle n'avait point encore percé les ténèbres qui l'enveloppaient ; c'était une source de grâces, mais elle était encore comme arrêtée dans les entrailles de sainte Anne. C'est seulement aujourd'hui qu'elle nous est donnée, comme un gage présent et sensible ; c'est aujourd'hui que nous pouvons la voir, parce qu'elle fait une partie du monde avec nous, qu'elle partage les mêmes éléments, et qu'elle entre en la même société que nous. C'est aujourd'hui, et voici la différence qui se trouve entre sa conception et sa naissance, qu'elle paraît avec un corps parfait. C'est aujourd'hui que se font les fiançailles de la nature divine avec l'humaine, en attendant que le mariage s'en fasse au jour qu'elle concevra un Dieu. Enfin, c'est aujourd'hui, dit saint Epiphane, qu'elle reçoit pour nous une chair visible, dans laquelle l'Esprit divin demeure et se donne comme un présent de noces (2). C'est donc dès aujourd'hui que nous pouvons la regarder et l'invoquer comme notre Mère, et c'est ce qui fait ce second caractère de bonheur que nous recevons de sa naissance.

Presque dès le moment qu'Eve vint au monde, cette mère infortunée nous perdit tous ; et dès que Marie, qui lui est opposée, y paraît, c'est notre Mère commune que Dieu a choisie entre toutes les autres, pour contribuer à l'ouvrage de notre rédemption ; ouvrage, disent les Pères grecs, qui a été comme concerté entre sa miséricorde, sa sagesse et sa justice. La miséricorde de Dieu demandait que nous fussions rachetés,

(1) Cum misericordia Dei sit ab æterno, amplior esse cœpit ex tempore, et cum ex Maria cœpit initium, ejus quoque largitas per eam sumpsit augmentum (*Rich. a Sancto Victore parte* II, *in Cantic. c.* XXIII).

(2) Donorum ante nuptialium nomine Spiritum sanctum accepit (*D. Epiph., Sermone de laudibus Mariæ*).

parce qu'elle ne pouvait souffrir qu'ayant été créés pour glorifier l'auteur de notre être, nous fussions tous enveloppés dans le malheur de celui qui l'avait déshonoré. La justice y consentait de son côté, pourvu néanmoins qu'une victime d'un mérite infini expiât une faute d'une énormité infinie. La sagesse enfin, accordant, disent les Pères grecs, ces deux perfections divines dont les intérêts paraissaient si différents, ordonna que la miséricorde aurait ce qu'elle souhaitait, et que la justice ne perdrait aucun de ses droits; de sorte que de toute éternité il fut conclu qu'un Dieu se ferait homme, et que la seconde personne de l'adorable Trinité se revêtirait de notre chair.

Or, pour accomplir ce décret, il fallait une mère à ce Dieu; et elle ne pouvait avoir cette qualité à son égard, qu'elle ne l'eût aussi en même temps au nôtre. Nous avions un Dieu pour juge, il fallait qu'elle nous le donnât pour frère, dit Richard de Saint-Victor; nous étions infiniment éloignés de Dieu, il fallait qu'en s'approchant de lui, elle l'approchât aussi de nous, et qu'étant destinée pour porter Jésus-Christ dans son chaste sein, elle nous engendrât spirituellement en Jésus-Christ.

Admirable avantage de sa naissance, d'où commencent à couler sur nous les grâces qu'elle a reçues et pour elle et pour nous. L'infinie bonté de Dieu a été la première source de ces grâces, l'incarnation de Jésus-Christ en a été la seconde, et la naissance de Marie en est, quoique différemment, la troisième. Par là le remède est encore plus efficace que la maladie n'était dangereuse, puisqu'un déluge de bénédiction et de grâce succède à un autre déluge de malédiction et d'iniquité. Par là nous n'avons plus sujet de nous estimer malheureux, puisque la naissance de cette sainte et charitable créature vient mettre fin à toutes nos plaintes : comment cela? le voici, et je finis par cette délicate pensée de saint Bernard.

Jésus-Christ, dans le dessein de racheter les hommes, a voulu, dit-il, mettre dans la sainte Vierge le prix de leur rédemption, comme s'il eût voulu excuser Eve par Marie, et empêcher que l'homme ne se plaignît plus contre la femme : *Ut excusaretur Eva per filiam, et querela viri adversus fœminam sopiretur* (1). Vous savez que Dieu, ayant demandé à Adam pourquoi il avait mangé du fruit de vie contre la défense qu'il lui en avait faite, rejeta sa faute sur Eve, comme Eve la rejeta ensuite sur le serpent : *Mulier quam dedisti mihi sociam dedit mihi de ligno et comedi.* La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'en a présenté, et je l'ai mangé. Mais vous savez aussi qu'il n'y avait rien de plus faible ni de plus mal fondé que cette excuse. N'avais-tu pas assez de force, pouvait lui dire Dieu, pour résister à cette tentation? et puisque, par une lâche complaisance que tu devais ne point avoir, tu t'es perdu toi et tes descendants, pourquoi fais-tu ces reproches à ta femme?

Cependant, quoiqu'il eût pu en user ainsi, il n'a pas voulu le faire; et afin de lui ôter même dans la suite de si chétives excuses, il a opposé une seconde Eve à la première, qui a étouffé et fait cesser toutes ces plaintes. Non, non, tu ne diras plus, ô Adam, qu'une femme a été la cause de la perte de tout le genre humain; au contraire, tu avoueras qu'une de ses filles a été l'occasion et l'instrument de son bonheur.

En effet, dit saint Bernard, dès que Marie est venue au monde, cette fille a excusé sa mère et a arrêté toutes les imprécations qu'on vomissait contre le sexe. Adam, tu ne diras plus : La femme que vous m'avez donnée m'a présenté du fruit que vous m'aviez défendu de manger; au contraire, tu diras : La Vierge que vous avez fait naître m'a nourri du fruit de vie, et si une malheureuse mère m'a perdu, une seconde mère a travaillé à ma réparation.

Si cela est de la sorte, conclut saint Bernard, allons, chrétiens, allons tous nous prosterner au pied de son berceau; allons tous lui rendre nos hommages, nous engager à son service, implorer sa miséricorde, lui faire nos très-humbles prières. C'est par elle que Dieu nous distribue ses grâces et qu'il veut que nous recevions ce qu'il nous donne. Tremblons-nous dans l'incertitude de notre sort? c'est elle qui nous encourage et qui nous console. Avons-nous une foi languissante et faible? c'est elle qui l'anime et qui l'excite. Avons-nous quelque espérance en la bonté de Dieu? c'est elle qui la soutient. Nous défions-nous de ses grâces et de son pardon? c'est elle qui nous ôte cette tentation de défiance ou de désespoir. Sommes-nous lâches et tièdes dans l'accomplissement de nos devoirs? c'est elle qui nous ôte cet abattement et cette tiédeur. Adressons-nous donc à elle dans nos misères, invoquons-la dans nos besoins, intéressons-la dans nos requêtes, demandons à Dieu par son entremise ce qui nous est nécessaire, ayons recours à elle dans nos tentations, suivons-la comme notre guide dans notre voyage, afin de pouvoir le rendre heureux, et de passer de cette vallée de larmes dans cette terre des vivants, où nous espérons de régner un jour. *Amen.*

DISCOURS X.

SUR LA FÊTE DE LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE.

Tollite hostias, et introite in atria ejus; adorate Dominum in atrio sancto ejus.

Apportez des victimes, entrez dans le temple du Seigneur; et adorez-le dans son sanctuaire (*Psaume* XCV).

C'était là ce que demandait David, en un temps où l'arche de l'ancienne alliance tantôt prise, tantôt reprise, et toujours exposée sous des tentes qui se transportaient d'un lieu à un autre, allait enfin être mise en triomphe dans un temple qu'on lui avait préparé; en un temps où les ministres du Seigneur venaient de recevoir chacun leur

(1) Redempturus genus humanum pretium universum contulit in Mariam; ut quid hoc? forte ut, etc. (*Bern.*, *de Virg. deip.*, *Serm.* 2).

mission et leurs fonctions particulières, pour se tenir auprès d'elle; où les sacrifices et le culte du Dieu vivant, jusqu'alors interrompus et négligés, commençaient heureusement à se rétablir. *Prenez des victimes*, disait-il au peuple juif, *entrez dans le temple du Seigneur et adorez-le dans son sanctuaire.*

Cependant, quelles victimes, quel temple, quelles adorations! des victimes sans raison et sans liberté; un temple à demi élevé, dont la structure et les ornements n'étaient encore que dans l'idée de ce pieux prince; des adorations quelquefois odieuses et criminelles, souvent extérieures et feintes, toujours grossières et imparfaites. Or, il fallait à Dieu d'autres victimes, un autre temple, d'autres hommages; victimes, temple, hommages, qu'il demandait depuis tant de siècles, et qu'il a enfin rencontrés dans cette heureuse journée de la Présentation de la sainte Vierge.

Oui, c'est aujourd'hui, messieurs, que l'arche de la nouvelle alliance, entrant dans le temple de Jérusalem, en fait pour ainsi dire la dédicace, et que nous voyons l'accomplissement de ce qu'un prophète avait prédit, que *la gloire de ce temple serait incomparablement plus grande dans la suite des temps qu'elle n'avait encore été par le passé : Magna erit gloria domus istius novissimæ plusquam primæ* (*Aggæi*, II).

C'est aujourd'hui que Marie, se présentant au Seigneur dès l'âge de trois ans, remplit ce qui manquait aux anciennes victimes, soit par la sainteté et le mérite de sa personne, soit par la grandeur et l'étendue de son sacrifice, soit par l'acceptation et l'estime particulière que Dieu en fait. C'est aujourd'hui que cette innocente Vierge, entrant dans le sanctuaire, y rend à Dieu ses hommages avec plus de piété et de présence d'esprit, avec plus de résignation et de reconnaissance, avec plus d'humilité et de respect, que jamais créature avant elle lui ait rendus.

Vous allez donc voir une Vierge qui se sépare de toutes les alliances du monde pour attirer Dieu en elle, par le présent qu'elle lui fait de sa virginité : *Tollite hostias;* ce sera mon premier point; une Vierge qui se renferme dans le temple de Jérusalem, pour jouir de la compagnie de Dieu par la vie solitaire et retirée qu'elle mène : *Introite in atria ejus;* ce sera mon second point : une Vierge qui rend de profondes adorations à Dieu par l'inviolable attachement qu'elle a à son service : *Adorate Dominum in atrio sancto ejus;* ce sera mon troisième point.

Je m'arrête à cette idée, mesdames, pour soutenir plus noblement la dignité de mon sujet, et vous en expliquer mieux les circonstances. Mais je ne prends pas garde que, croyant ne vous entretenir que de la Présentation de la sainte Vierge, je me vois engagé, par les paroles mêmes de mon texte, à vous en découvrir encore d'autres.

Vous me prévenez sans doute, et comme vous avez pris Marie pour votre guide, lorsque vous êtes entrées dans cette sainte maison, vous souhaitez que je vous porte de temps en temps la parole, pour vous faire connaître l'esprit avec lequel vous avez dû y entrer, la vie que vous devez y mener, les profonds hommages que Dieu y attend de votre fidélité; afin que, comparant la copie à l'original, je puisse toujours vous dire en vous la proposant pour exemple : *Tollite hostias*, etc.

J'y consens, mesdames, et plaise au ciel que, dans cette solennelle rénovation de vos vœux, vous ne perdiez point de vue un si excellent modèle. C'est pourquoi, afin de retirer de ce mystère le fruit que vous en devez recueillir, souvenez-vous que c'est aujourd'hui que Marie offre à Dieu son corps par sa virginité, sa liberté par sa retraite, son cœur et tout ce qu'elle a par sa piété et son amour. Souvenez-vous (et je suis bien aise de m'expliquer encore tout de nouveau) que c'est aujourd'hui qu'elle fait l'honneur de la virginité qu'elle voue à Dieu, voilà ma première proposition; les délices de la solitude qu'elle embrasse, voilà ma seconde; le mérite et le vrai caractère du culte suprême qu'elle lui rend, voilà ma troisième. Mais souvenez-vous aussi que, pour bien comprendre toutes ces choses, nous avons besoin de l'intercession de cette même Vierge auprès de son Fils, qui récompensa tant de vertus lorsqu'il descendit dans son sein après qu'un ange lui eut dit : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si c'est le propre de toutes les vertus chrétiennes de séparer celui qui les pratique de la corruption du monde, et de l'élever jusqu'à Dieu, qui en est le principe et la fin, c'est cependant une remarque fort judicieuse de saint Pierre Chrysologue, que la virginité a cet avantage par-dessus les autres, que dès qu'une créature a assez de force sur elle-même pour émousser les aiguillons de la chair, pour réprimer les passions naissantes de la partie inférieure, et faire de son corps une victime à Dieu, elle s'élève par son mérite au-dessus des anges auxquels elle serait d'ailleurs inférieure par sa nature. *Dum sanguinis stimulos frangit, dum carnis exsuperat passiones, meritis angelos supergreditur.* Cette virginité, dit-il, est, avec quelque proportion à l'égard des autres vertus, ce que, selon notre manière de concevoir, la sainteté est en Dieu par rapport aux autres attributs que nous distinguons dans la simplicité de son essence.

Quoique Dieu soit par lui-même séparé des hommes, on peut dire néanmoins qu'il est en quelque façon comme mêlé avec eux par plusieurs de ses perfections. Sa miséricorde le fait entrer dans leurs intérêts, sa providence veille pour eux, sa justice même le fait descendre pour voir leurs désordres et les punir, tandis que sa sainteté, demeurant comme dans son centre, l'éloigne d'eux, et qu'on ne peut jamais se le représenter en qualité de saint, qu'on ne le regarde comme séparé de tout ce qui n'est pas lui-même. La virginité a à proportion un pareil avantage

au-dessus des autres vertus. La miséricorde, la charité, la justice, le zèle, la patience, la douceur, laissent les hommes parmi les hommes. En vain y aurait-il de la compassion et de la charité, dit saint Augustin, s'il n'y avait point de misérables à soulager; le zèle serait sans fonction, s'il n'y avait point d'âmes à gagner et de pécheurs à reprendre; la douceur et la patience seraient des vertus inutiles, s'il n'y avait point d'humeur bizarre à souffrir, d'esprits ou faibles ou farouches à supporter, et avec lesquels il faut de nécessité se mêler. Belles vertus, quelque élevées que vous soyez par vous-mêmes, vous vous trouvez donc assujetties aux besoins de la terre, tandis qu'une Vierge, ne voulant presque avoir de commerce avec son corps que pour en faire une victime, se sépare du monde pour s'élever jusqu'à Dieu, à qui elle veut uniquement plaire.

Que si c'est là l'avantage de toutes les Vierges, saint Ambroise, qui porte sa pensée plus loin, m'apprend que ce fut en particulier celui de la virginité de Marie, que l'Eglise appelle pour cet effet une Vierge d'un caractère tout singulier : *Virgo singularis;* virginité, dit ce Père, qu'elle a aimée dès les premiers moments de sa vie, virginité pour la conservation de laquelle elle n'eût pas fait difficulté de sacrifier la qualité de mère de Dieu, si elles avaient été incompatibles; virginité qu'elle a solennellement offerte au Seigneur au jour de sa Présentation; virginité enfin par laquelle, s'élevant au-dessus de la terre, des astres, des anges, elle a cherché le Verbe de Dieu jusque dans le sein de son Père pour le renfermer dans son cœur, et prendre même du ciel l'idée de ce qu'elle allait faire sur la terre. *Nubes, aera, angelos, sideraque transgrediens Verbum Dei in ipso patris sinu invenit, et toto hausit pectore; e cœlo accersens quod imitaretur in terris.* Car c'est là le grand mystère que nous célébrons aujourd'hui, et la grande action de la sainte Vierge, dont deux circonstances particulières relèvent infiniment le mérite.

La première de ces circonstances, c'est que la sainte Vierge animée de l'esprit de Dieu, et connaissant parfaitement ce qu'elle faisait, lui a offert sa virginité dès sa plus tendre jeunesse, sans y être ni sollicitée ni engagée par ses parents. La seconde, c'est que dans le choix qu'elle a volontairement fait de cet état, elle a surmonté toutes les difficultés qui pouvaient s'opposer à son dessein, afin d'être la première qui tirât la virginité de l'opprobre où elle avait été jusqu'alors : deux belles circonstances qui élèvent Marie au-dessus de toutes les Vierges, et qui font toute la gloire de la virginité qu'elle a sanctifiée et honorée par le vœu qu'elle en a fait.

Avouons-le de bonne foi, mes frères, et disons-le avec douleur après saint Jérôme et saint Grégoire pape. Il se trouve encore aujourd'hui des pères et des mères d'un caractère bien différent; il y en a qui, par une cruelle tendresse qu'ils ont pour leurs enfants, les détournent de la résolution qu'ils ont prise de se donner à Dieu, traversant leurs pieux desseins par leurs fatales caresses, leur faisant voir le beau monde afin qu'ils l'aiment, tendant de toutes parts des piéges à leur innocence, devenant, comme dit saint Jérôme, les démons familiers de leurs filles pour leur faire violer, par un spirituel adultère, la foi qu'elles ont promise à Jésus-Christ.

Il y en a d'autres qui, par une conduite tout opposée, les engagent à Dieu, sinon de force, du moins sans leur consentement. Ils sont, à les entendre, assez bons chrétiens pour ne point violenter la liberté d'une fille; mais ils ont effectivement l'âme assez dure pour lui faire connaître, par le mépris avec lequel ils la traitent, qu'ils veulent la chasser avec honneur de leur maison.

Les premiers ressemblent à Pharaon, qui voulait retenir les Israélites auprès de lui, quoique Moïse lui témoignât de la part de Dieu que sa volonté était qu'ils sortissent de l'Egypte pour lui offrir des sacrifices dans la solitude. *N'ai-je point ici des victimes en grand nombre*, lui dit ce prince idolâtre; *pourquoi sortiriez-vous de mes terres? acquittez-vous-y des obligations que votre religion vous impose.* On se sauve dans le monde aussi bien que dans le cloître, disent ces pères et ces mères à une fille; on peut, sans combattre la volonté de Dieu, obéir à celle de ses parents; et s'il y a plus de danger dans le siècle que dans la religion, on peut aussi, en y conservant sa vertu, y acquérir plus de mérite.

Les seconds ressemblent au pilote et aux mariniers qui jetèrent le pauvre Jonas dans la mer; mais qui l'y jetèrent par une fausse pitié après que le sort fut tombé sur lui, et que, pour se disculper devant Dieu, ils lui eurent demandé en quelque manière son consentement. Un père avare, une mère ambitieuse ou poussée par une injuste prédilection, appréhendant que le vaisseau de leur famille ne fasse naufrage parce qu'il est surchargé d'enfants, jettent le sort sur eux; et comme il est tombé sur la cadette de cette maison, c'est elle qu'ils sacrifient par pitié; c'est sur elle qu'ils déchargent leur indignation et leur mauvaise humeur, afin que, soit par nécessité, soit par vertu, soit par piété, soit par complaisance, Dieu le sait, elle dise: Je vois bien que cette tempête de persécutions, de disgrâces, d'humiliations, de haine, ne s'est élevée qu'à ma considération; puisque j'en suis la cause, il faut que j'en sois la victime; *Jetez-moi, barbares, jetez-moi dans la mer, j'y consens : Mittite me in mare, scio enim quod propter me tempestas hæc grandis venit super vos* (*Jon.*, I).

La sainte Vierge n'eut pas le malheur de trouver dans Joachim et Anne un père et une mère de ce caractère. Elle ne fut ni forcée, ni détournée de son choix par ses parents. Ils aimaient trop Dieu pour vouloir s'opposer à ses desseins; ils aimaient trop leur fille pour vouloir lui inspirer une vocation indépendamment d'elle. Marie sentit, quoiqu'elle n'eût que trois ans, le joug dont

elle se chargeait, et elle se fit un devoir aussi bien qu'un plaisir de le porter. Comme l'usage de la raison lui fut avancé dès le sein de sa mère, elle offrit dès-lors sa virginité à Dieu; et ce qui se passe aujourd'hui dans le temple n'est qu'une ratification publique du vœu qu'elle lui en avait fait en secret.

Ce ne fut donc point un choix à demi volontaire, à demi forcé; au contraire, elle prévint elle-même la bonne volonté de Joachim et d'Anne; et quoique l'histoire ecclésiastique nous apprenne qu'ils la conduisirent au temple dès l'âge de trois ans, il est toutefois certain qu'elle n'était redevable de son choix qu'à Dieu, à qui elle pouvait dire avec toute sorte de vérité et de justice : *C'est vous, Seigneur, qui êtes le guide et le principe de la virginité que je vous offre* : *Dux virginitatis meæ tu es.*

Comme elle n'était venue au monde que pour lui, il fallait qu'elle se donnât à lui dans le temps qu'il lui avait prescrit; et puisqu'elle devait faire la gloire de la virginité, il fallait qu'elle eût celle de la lui offrir, et qu'elle présentât au Seigneur une vertu qui par elle-même est hors de prix.

Job, parlant de la sagesse, dit que *personne n'en connaît le mérite, et qu'il n'y a rien d'assez précieux dans le monde pour l'acheter. Qu'on donne pour l'acquérir le plus fin or, qu'on entasse du côté d'une balance tant d'argent qu'on voudra, tant de topazes et de pierres précieuses qu'on en pourra trouver, et que l'on mette d'un autre côté la sagesse, elle l'emportera seule sur toutes ces richesses immenses, qui ne sont rien en comparaison d'elle : Non dabitur aurum obrizum pro ea, nec appendetur argentum in commutatione ejus* (*Job.* XXVIII).

Mais ce qu'il dit de la sagesse en général, ne doit-on pas le dire avec d'autant plus de justice de la virginité de Marie, qu'elle ne se trouva jamais séparée de cette sagesse qui présida à toutes ses actions, qui régla tous ses pas, qui détermina tous ses devoirs, et qui lui fit offrir à Dieu une vertu en un temps où les autres filles n'ont nul usage de leur raison et de leur liberté?

Rien, sans doute, ne peut lui être comparé, et toutes les autres vierges eussent-elles autant de pureté que l'or en a, autant d'éclat que l'argent et les pierres précieuses en répandent, ne méritent jamais d'être mises en parallèle avec Marie. *Excelsa et eminentia non memorabuntur in comparatione ejus.* Personne, avant elle, ne connaissait le prix de cette excellente virginité; il y avait même tant de difficultés à surmonter pour l'acquérir, et on l'estimait si peu, que Marie a été la première qui a levé tous ces obstacles, qui a tiré cette belle vertu, je ne dis pas seulement des ténèbres, mais encore de l'opprobre où elle était jusqu'alors. *Nescit homo pretium ejus, et non invenitur in terra.*

C'est ici la seconde circonstance qui relève infiniment le vœu qu'elle a fait à Dieu de sa virginité. Il serait assez difficile de se figurer dans le monde une aventure plus malheureuse que celle de cette belle vertu, avant que Marie l'eût consacrée en sa personne : *Nescit homo*, etc. Permettez que je reprenne encore ces mystérieuses paroles de Job, pour les appliquer à mon sujet. Les hommes dans la loi naturelle, représentés par les abîmes dont ils ne venaient presque que d'être tirés, disaient, dans une profonde ignorance de son mérite : *Cette virginité n'est pas chez nous* : *Abyssus dicit non est in me*; et ils avaient raison de le dire, puisque ceux mêmes qui paraissaient les plus parfaits se croyaient comme en droit d'avoir plusieurs femmes. Les païens, dont l'idolâtrie semblait aussi étendue que la mer, disaient de leur côté : *Cette virginité n'est pas avec nous*; et ils avaient raison, puisqu'ils ne suivaient que les mouvements de leurs passions brutales. *Mare loquitur, non est mecum.* Les libertins et les impudiques, qui étaient en un état de perdition et de mort, disaient bien qu'ils avaient entendu parler d'elle, mais ils n'en voulaient point : *Perditio et mors dixerunt, auribus nostris audivimus famam ejus.*

Il fallait du moins, ce semble, que les Juifs, qui connaissaient le vrai Dieu, vengeassent l'honneur de la virginité, en l'embrassant pour lui plaire; et cependant les plus spirituels d'entre eux, et ceux qui s'élevaient au-dessus des autres par une connaissance plus distincte des mystères de leur religion, méconnaissaient cette vertu : *Abscondita est ab oculis omnium; volucres quoque cœli latet.*

Or, c'est dans ce temps de ténèbres, de profanation, d'outrages, dans un temps où cette virginité était méprisée par les uns, déshonorée par les autres, inconnue ou odieuse à tout le monde, que Marie l'a choisie; c'est dans un temps où, par une erreur publique, les plus grands hommes la regardaient comme un signe de malédiction et un obstacle à la naissance du réparateur d'Israël, qu'elle a voulu l'offrir au Seigneur; c'est dans un temps où chacun attendait le Messie avec d'autant plus d'impatience qu'on croyait pouvoir entrer dans son alliance par la voie commune des générations ordinaires, qu'elle a formé la résolution de ne jamais connaître aucun homme.

C'est là ce qui se passe aujourd'hui dans sa présentation au temple, et ce qu'elle offre la première à Dieu sans conseil, sans commandement, sans exemple. Car soit qu'il y ait eu des vierges renfermées dans ces petites cellules qui étaient à l'entour du temple de Jérusalem, et que celles qu'on ne rachetait point fissent quelques sociétés particulières pour servir les ministres du Seigneur, comme un savant cardinal l'a cru après quelques Pères grecs et d'anciens historiens; soit que ces cellules aient été occupées par les prêtres, les lévites, les chantres et d'autres officiers, ou qu'effectivement elles n'aient point été rebâties sous Cyrus et Darius, comme plusieurs grands hommes ont cru avoir quelque raison de le dire; quoi qu'il en soit de ce point d'histoire, à la discussion duquel je ne prétends pas

m'arrêter, il est très-certain que ces filles, que l'Ecriture appelle *recluses*, *virgines quæ conclusæ erant*, ne faisaient aucun vœu de virginité, et que le grand prêtre, qui veillait sur leur conduite, ne les empêchait nullement de se marier. Il faut donc conclure de là, avec saint Grégoire de Nysse et Albert le Grand, que Marie a eu la gloire d'avoir consacré la première sa virginité à Dieu sans loi, sans conseil, sans modèle, ou plutôt qu'elle a eu la gloire d'avoir cherché le modèle de cette vertu dans Dieu même, son conseil dans l'Esprit divin qui la dirigeait, sa loi dans le dessein qu'elle avait formé d'aspirer à la plus haute perfection, et de venger la virginité des différents outrages qu'elle avait jusqu'alors reçus dans le monde.

Le démon, qui voulait se venger de Dieu par les fausses vertus aussi bien que par les vrais vices des païens, s'était particulièrement attaché à rendre la virginité criminelle, en se faisant servir par des vestales qui déshonoraient cette vertu du ciel par leurs impudicités personnelles et l'abominable vœu qu'elles en faisaient. Les Juifs, qui voulaient honorer le vrai Dieu par leurs sacrifices, ne lui immolaient que des victimes étrangères, et si peut-être il se trouvait de temps en temps quelques justes parmi eux qui se déterminaient à demeurer vierges, comme saint Epiphane l'a cru d'Héli, tout le reste regardait le mariage comme la voie la plus sûre pour parvenir à l'alliance avec le Messie qu'on attendait.

Dieu, qui du haut du ciel voyait cette virginité ou déshonorée ou errante, *savait*, dit Job, *la route qu'elle devait tenir pour descendre du ciel en terre, et il connaissait précisément l'endroit où il voulait qu'elle s'arrêtât : Deus intelligit viam ejus, et novit locum illius* (*Job, ibid.*); je veux dire le cœur et le corps de la sainte Vierge, qui lui préparait une demeure digne d'elle. Elle ressemblait à cette lumière errante au commencement du monde qui n'eut sa perfection et sa consistance que lorsqu'elle fut réunie au corps du soleil au quatrième jour. Quatre mille ans s'étaient écoulés, sans que cette vertu pût presque trouver quelque demeure paisible; et ce n'a été que par son union avec Marie qu'elle a rencontré ce point fixe de son élévation et de sa gloire.

C'est de là, mesdames, que cette virginité est venue de siècle en siècle jusqu'à vous; c'est de là que vous vous êtes fait un devoir de l'honorer et de l'imiter dans cette incomparable Vierge qui vous en a donné l'exemple. Mais si elle est incomparable, comment l'imiter? en voici le secret et la morale que je vous ai promise.

Ce qui rend Marie inimitable dans sa virginité vouée, c'est son innocence originelle, et la parfaite connaissance qu'elle a eue, dès les premiers moments de sa vie, du vœu qu'elle en a fait à Dieu. Mais ne vous découragez pas pour cela, *tollite hostias*, il y a au dedans de vous une victime que vous avez sacrifiée à son exemple dès votre jeunesse en entrant dans cette maison, et que vous sacrifiez encore tout de nouveau en rentrant dans une spirituelle enfance par la rénovation de vos vœux.

Il y a un homme extérieur qui se corrompt tous les jours, dit saint Paul, mais il y a aussi *un homme intérieur qui se renouvelle;* ajoutons avec saint Cyprien, qui rajeunit et qui renaît tous les jours. Il y a un certain état de réprobation où, lorsqu'un homme tombe dans une lâche apostasie, Dieu oublie toutes les bonnes actions qu'il a faites autrefois, comme s'il n'en avait point fait; mais il y a aussi un certain état de prédestination et de grâce où une âme venant à se consacrer au Seigneur, après avoir été quelque temps engagée au monde, Dieu oublie les faiblesses, les ignorances et les perfidies de sa jeunesse, comme si jamais elle n'y avait été sujette.

Or ce bienheureux état est celui de la perfection religieuse, dit saint Cyprien, et de la rénovation des vœux; état où une âme devient aussi pure et aussi agréable aux yeux de Dieu que si elle sortait des eaux du baptême; état où les vœux qu'elle prononce et qu'elle réitère produisent avec quelque proportion quelque chose de semblable à l'effet des paroles sacramentelles; état où elle se trouve toute différente d'elle-même, où elle devient *une nouvelle créature en Jésus-Christ*, une nouvelle production de la grâce, une nouvelle victime de la virginité qu'elle immole autant de fois qu'elle recommence le premier sacrifice qu'elle en a autrefois fait; état où elle peut en quelque façon compter qu'elle a toujours été à Dieu, puisque Dieu, la voyant affligée de ne s'être pas donnée à lui dès qu'elle a eu l'usage de sa raison et de sa liberté, la regarde presque comme si elle s'y était consacrée dès ces premiers moments.

O l'admirable avantage, mesdames! ô que c'est là approcher de près de la virginité de la sainte Vierge! C'est cependant le vôtre, dit saint Cyprien, pourvu que vous demeuriez dans les bornes de votre vocation, pourvu que vous conserviez pure et sans tache la virginité de votre âme et de votre corps, pourvu que vous ayez autant de fidélité à persévérer dans la grâce que vous avez eu de force pour bien commencer : *Tantum maneat et duret solida et illæsa virginitas, et ut cœpit fortiter, jugiter perseveret.*

Tous les chrétiens deviennent de nouvelles créatures par la grâce du baptême (c'est toujours saint Cyprien qui parle, et je ne puis rien dire de plus délicat ni de plus solide, qu'en me servant des expressions de ce Père). Ils se dépouillent, dans ce sacrement, du vieil Adam pour se revêtir du nouveau; et dès que le Saint-Esprit leur a ôté les taches de leur ancienne corruption, ils rajeunissent par une seconde naissance qui les purifie : *Innovati Spiritu sancto a sordibus contagionis antiquæ iterata nativitate purgantur* (*Cyprianus, de Disciplina et habitu virginum*). Mais pour vous, vierges saintes, pour vous qui ajoutez à cette régénération de votre baptême le mérite d'une virginité que vous avez vouée; pour vous qui avez étouffé par cette

vertu les désirs et les mouvements de votre chair; pour vous qui êtes presque toutes spirituelles dans votre corps même, cette seconde naissance vous est encore incomparablement plus avantageuse par cet endroit (1). C'est vous qui portez l'image du nouvel homme avec plus de vérité et de sainteté que les autres, pourvu néanmoins que vous soyez toujours fermes dans votre foi, que vous vous acquittiez toujours avec une humble crainte de vos devoirs, que vous ayez toujours assez de force pour vous élever au-dessus des petites disgrâces qui vous arrivent, assez de douceur pour supporter les faiblesses de celles qui vous choquent, assez d'inclination à faire du bien à tout le monde, assez d'union entre vous, pour vivre dans un esprit de paix et de concorde : *Stabiles in fide, humiles in timore, ad omnem tolerantiam fortes, ad sustinendam injuriam mites, ad faciendam misericordiam faciles, fraterna pace unanimes atque concordes.*

Voilà sans doute d'étranges conditions, et néanmoins, n'est-ce pas ce que vous avez promis à Dieu dans vos prières, dans vos communions, dans l'observance de votre règle, dans la rénovation de vos vœux, la grâce de cette nouveauté spirituelle étant attachée à cette belle cérémonie? Autrement, quelle serait votre infidélité! et sans chercher pour votre condamnation d'autre pièce que ce que vous avez prononcé devant ces saints autels, ne seriez-vous pas jugées comme le mauvais serviteur de l'Evangile, par votre propre bouche? Mais ce qui me console, c'est que l'Esprit du Seigneur vous a fait connaître vos devoirs dans tous ces chefs; Esprit qui vous a inspiré comme à Marie la virginité que vous lui avez vouée; Esprit qui vous a conduites dans ce désert où vous menez une vie sainte et retirée, à l'exemple de la sainte Vierge, qui, ne recherchant que la compagnie de Dieu, s'éloigna de celle des hommes et embrassa, en entrant dans le temple, une mystérieuse solitude dont elle fit les délices; vous le verrez dans mon second point.

SECOND POINT.

Comme de toutes les conditions il n'y en a presque point de plus élevée, ni qui puisse être plus dangereusement attaquée que celle des vierges, il n'y en a presque point aussi de plus timide, ni qui doive appréhender davantage à se produire. Le trésor qu'elles portent dans un vase fragile est si envié et si aisé à perdre, que soit qu'elles le montrent par imprudence, soit qu'elles s'en flattent par une ridicule présomption, tout est à craindre pour elles; et cette fleur printanière dont elles se parent est si délicate, que sans être abattue par l'orage, ou arrachée par les vents, la seule corruption d'un air malsain est capable de la flétrir.

Aussi celles qui sont les plus sages laissent sortir de la salle où elles se renferment, pour attendre leur chaste époux, les folles qui s'empressent à faire des provisions inutiles. Ou du moins, tandis que les autres ont la peine de résister en face à leurs ennemis, elles se sauvent dès leur jeunesse à petit bruit, à la faveur des ténèbres et de leur propre pudeur, ne regardant le monde que de loin, et croyant ne le pouvoir mieux vaincre qu'en le fuyant : *Notre sœur est encore jeune*, disait le Saint-Esprit dans l'Ecriture en parlant d'une vierge, *que lui ferons-nous pour l'armer contre ces traits envenimés de ceux qui lui parleront un jour? S'il y a un mur qui la sépare d'eux, bâtissons encore sur ce mur des bastions d'argent; s'il y a une porte qui empêche la communication qu'ils pourraient avoir avec elle, mettons-y encore des ais de cèdre qui, par leur incorruptibilité, la préservent de leurs fatales et pernicieuses attaques : Si murus est, ædificemus super eum propugnacula argentea, si ostium est, compingamus illud tabulis cedrinis.*

Il semblerait d'abord que ce fut par ce principe que la sainte Vierge se renferma dès l'âge de trois ans dans le temple de Jérusalem, ou que du moins elle se fit une solitude de la maison de ses parents; mais quoi qu'il en soit, je trahirais la vérité, et je répondrais très-mal à la dignité de mon sujet, si j'attribuais à de semblables motifs une telle retraite. Comme elle était conçue, née et confirmée dans la grâce, elle n'avait nul sujet de craindre ni du côté de la chair dont elle ne ressentit jamais la moindre atteinte, ni du côté du démon dont elle avait toujours glorieusement triomphé, ni du côté des hommes dont la scandaleuse corruption ne pouvait faire d'impression sur son esprit et sur son cœur. Pourquoi donc s'éloigna-t-elle du monde et fit-elle profession d'une vie retirée? Je vous l'ai dit, mesdames, ce fut pour pouvoir jouir en paix de la compagnie de Dieu, pour faire les délices aussi bien que la gloire de la solitude qu'elle embrassait, et vous laisser par son exemple une noble idée de la vôtre. Ce fut, disent les Pères, par trois sortes de principes; par un principe de fidélité, par un principe de générosité, par un principe de reconnaissance. Par un principe de fidélité, parce que Dieu l'appelait à cet état de vie; par un principe de générosité et de grandeur d'âme, parce que le monde était indigne d'elle; par un principe de reconnaissance, parce qu'elle voulait réfléchir avec plus de recueillement sur les grandes grâces que Dieu lui avait déjà faites, et qu'il était encore en état de lui faire : trois belles raisons pour lesquelles elle a choisi la solitude, et où, en vous les expliquant, j'aurai toujours droit de vous exhorter à embrasser la vôtre dans cet esprit : *Tollite hostias, et introite in atria ejus.*

Le grand dessein de Dieu sur ses élus, c'est de les appeler à soi, dit saint Augustin, de les mener à l'écart après les avoir appelés, et de les élever jusqu'à lui après les avoir conduits dans la solitude. Du côté de Dieu, c'est une miséricorde purement gratuite; mais du côté des élus, c'est un engagement à une prompte et inviolable fidélité:

(1) Sed nativitatis iterata vobis major sanctitas et veritas competit, quibus desideria jam carnis et corporis nulla sunt; sola vobis quæ sunt virtutis et spiritus ad gloriam remanserunt (*Ibidem*)

Dieu les appelle, il faut qu'ils lui répondent; Dieu les éloigne du monde, il faut qu'ils le fuient. Et dès que sa voix qui ébranle les déserts se fait entendre aux oreilles de leurs cœurs, il faut que sans disputer entre le commandement et le conseil, ils suivent aveuglément le mouvement de l'esprit qui les conduit.

Marie persuadée, plus qu'aucune autre créature, de cette obligation, reconnut cette miséricorde prévenante, et répondit en même temps à ses desseins par la vie retirée qu'elle embrassa. Convaincue qu'elle n'avait en aucune manière contribué au choix que le ciel avait fait de sa personne, elle s'anéantit devant le Seigneur; et considérant avec tremblement ce qu'il exigeait de sa fidélité, elle s'attacha à le servir dans son temple, éloignée, je ne dis pas des faiblesses et des niaiseries du monde, mais des compagnies les plus innocentes et les moins suspectes. Jusque-là qu'elle y était si peu accoutumée, dit saint Ambroise, que quoique ce fût un ange qui lui apporta ensuite la nouvelle du grand mystère qui devait s'opérer en sa personne, elle en fut troublée, parce qu'il lui parut d'abord comme un homme dont elle ne pouvait souffrir la présence.

Je ne vous dis ceci, mesdames, qu'afin que vous vous représentiez que c'est en quelque manière une pareille grâce que vous avez reçue, je veux dire, presque une pareille préférence de la miséricorde de Dieu dans le choix qu'il a fait de vos personnes en vous tirant du monde, presque une pareille conduite de sa sagesse en vous cachant au monde, presque un pareil mystère de gloire en vous élevant au-dessus du monde.

Qu'avait fait la sainte Vierge pour obliger Dieu à lui accorder cette grâce? mais que lui avez-vous fait pour être appelées par une si glorieuse préférence, pendant que tant d'autres filles demeurent au milieu de l'air empesté du monde? Votre vocation à la vie religieuse et solitaire est, pour parler le langage de l'Apôtre, *un sort*, *sorte vocati estis*. Si vous avez été appelées, séparées, choisies, ç'a été par sort; il pouvait tomber sur d'autres. Et c'est en quoi vous devez bénir à jamais le jour que vous êtes entrées en la maison du Seigneur, et marcher avec fidélité et tremblement dans votre sainte vocation.

La bienheureuse Vierge fut toujours fidèle à la sienne. Elle pouvait dès les premières années de sa vie demeurer au milieu du monde; mais ce n'était pas là que Dieu l'appelait. C'est pourquoi elle lui obéit exactement dans les moindres choses, et se séparant par un principe de fidélité de la corruption du siècle, elle accomplit le dessein qu'il avait formé sur elle. C'est de la sorte, mesdames, que la grâce vous a arrachées de la douce compagnie de vos parents, pour vous conduire dans ce désert; et si vous n'aviez bien pris le point de votre vocation, peut-être seriez-vous éternellement réprouvées. Dieu, dit saint Augustin, n'a pitié de personne en vain : *Nullius Deus frustra miseretur.* Ainsi quand il sépare une âme de la corruption du siècle pour l'engager à une vie retirée, il lui marque si précisément ses devoirs, et il l'appelle si à propos, qu'il ne veut point en être rebuté : *Cujus autem miseretur sic eum vocat quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat.*

Vous avez déjà suivi ce premier attrait de la grâce; mais ce n'est point encore assez, il faut faire à Dieu de nouvelles protestations de fidélité, il faut le remercier de nouveau de la grâce qu'il vous a faite. Vous avez reconnu en entrant dans cette maison la grandeur et l'excellence de votre état. Or, comme il n'est ni moins grand, ni moins précieux aujourd'hui qu'il l'était autrefois, vous devez en avoir les mêmes sentiments, et l'estimer au-dessus de ce qu'il y a de plus charmant et de plus élevé dans le monde. Telles furent les pensées de la sainte Vierge quand elle choisit la solitude pour son partage : elle regarda la vie retirée comme la vie la plus parfaite, elle estima l'honneur d'être à la compagnie de Dieu infiniment plus que le triste avantage de jouir de celle des hommes; et parce que le monde était indigne d'elle, elle s'en retira même par un principe de générosité et de fierté.

Nous pouvons remarquer dans l'Ecriture sainte trois différentes espèces de solitude, dit saint Grégoire pape. Il y a la solitude des pécheurs, il y a la solitude des pénitents, il y a la solitude des parfaits. Job nous parle de la solitude des pécheurs quand il les regarde comme des misérables agités par leurs différentes passions, tourmentés d'une insatiable faim, accablés de pauvreté et de misères dans leur plus grande abondance, et qui, dans toute leur conduite, ne cherchent qu'à être seuls : *Egestate et fame steriles, qui rodebant in solitudine squallentes calamitate et miseria* (*Job.*, XXX). Ambitieux, tu voudrais que toutes les grâces du prince se répandissent sur toi, et tu ne peux souffrir personne qui te surpasse ou qui t'égale; voilà ta solitude, tu voudrais être seul. David, parlant de lui-même, nous a fait connaître la solitude des pénitents : *A force de soupirer et de gémir, je suis devenu*, dit-il, *semblable au pélican des déserts, à ces oiseaux nocturnes qui se retirent dans des lieux ruinés, et à un passereau solitaire qui crie sur le toit d'une maison.*

La solitude des parfaits nous est représentée chez le prophète Osée, où Dieu dit que pour élever une âme à une haute perfection, *il la mènera dans la solitude, où il lui parlera cœur à cœur.*

Toutes ces solitudes ont de différentes causes. Le péché est le principe de la première, la pénitence inspire la seconde, le mépris du siècle conduit à la troisième. Les pécheurs sont solitaires, parce qu'ils sont esclaves des grandeurs et des faux biens du monde; les pénitents sont solitaires, parce qu'ils veulent se venger de la corruption du monde; les parfaits sont solitaires, parce qu'ils reconnaissent les misères et le néant du monde. La solitude des pécheurs les damne; celle des pénitents les réconcilie; celle des parfaits les élève et les unit intimement à

Dieu. Celle des premiers est un effet de leurs passions; celle des seconds une marque de leur prudence; celle des troisièmes un effet de leur générosité.

Jugez après cela quelle fut la solitude de la sainte Vierge, et par quel principe elle voulut mener une vie retirée; et vous trouverez qu'elle n'eut point d'autre motif que le mépris qu'elle fit du monde, l'amour de la perfection, et l'ardent désir d'imiter la solitude de Dieu même par la sienne. Elle ne chercha que Dieu, parce qu'il n'y avait que Dieu qui fût digne d'elle, et capable de satisfaire cette noble passion qu'elle avait de lui être intimement unie. Elevée par une sainte fierté au-dessus de ce qu'il y a de grand et d'éclatant dans le siècle, elle méprisa la compagnie des créatures pour être honorée de celle du créateur; elle voulut par ce saint artifice, non-seulement oublier les hommes, mais même que les hommes l'oubliassent; et non contente de mourir au monde, elle voulut que le monde la regardât comme si elle était morte pour lui.

Il y a beaucoup d'occasions, dit saint Grégoire pape (*Lib.* V *Moral.*, c 2), où il arrive que les saints n'entrent qu'en partie dans la solitude, et n'y jouissent que de la moitié de l'avantage qu'ils s'y étaient proposé. Ils y entrent par un mépris qu'ils font du monde, mais souvent plus ils le méprisent, plus ce monde les estime et les recherche. C'est un homme encore vivant, dit saint Grégoire, qui regarde un homme mort, et quelque insensibles que soient les âmes justes aux compagnies et aux honneurs du siècle, le siècle néanmoins, qui veut les en charger, les poursuit jusques dans leur solitude. Mais quand il arrive qu'elles mènent une vie si obscure et si retirée qu'après avoir méconnu et oublié le monde, le monde les oublie et les méconnaît, c'est alors qu'elles ont tout l'avantage qu'elles s'étaient promis, parce que ce ne sont plus que deux morts qui, tout approchés qu'ils soient l'un de l'autre, ne se touchent, ne se parlent, ne se sentent et ne se voient pas.

Or, dans cet état, manquent-elles de compagnie et de gloire? Non, répond ce savant pape; au contraire, c'est pour lors qu'elles jouissent de la compagnie de Dieu, et qu'entièrement mortes aux créatures, elles ne vivent plus que de sa vie et de son esprit.

Vierge sainte, ce fut là l'avantage que vous retirâtes de votre solitude. Non-seulement vous oubliâtes le monde par un esprit de générosité et de fierté; mais vous fîtes en sorte que le monde vous méconnût et vous oubliât. Non-seulement vous le méprisâtes, vous voulûtes encore qu'il ne se souvînt plus de vous, afin de vous élever plus librement vers ce souverain bien qui seul pouvait vous satisfaire.

C'est par là, mesdames, que j'estime infiniment votre vocation, et que vous devez remercier le Seigneur de la grâce qu'il vous a faite de vous avoir conduites dans ce désert. Là, menant une vie cachée avec Jésus-Christ, vous recevez en paix la grâce de Dieu, grâce qui germe secrètement dans la terre de votre cœur, grâce qui pousse déjà ses premières pointes vers le ciel, et qui, à l'abri des aquilons, produit ses fruits en patience. Là, tirées du milieu de ces créatures impures comme Loth des flammes de Sodome, vous ne voyez du haut de la montagne que de faibles lueurs d'un incendie qui vous eût consumées avec les autres, et qui vous font tourner, par reconnaissance, vers l'ange qui vous en a délivrées. Là, ni fatiguées par les visites, ni importunées par les prières, ni tentées par les occasions, ni engagées par la coutume, ni attachées à des amis fidèles, ni jouées par des infidèles, ni charmées par la beauté des objets qui plaisent, ni incommodées par la présence de ceux qui déplaisent, vous ne jouissez que de Dieu qui vous tient lieu d'époux, d'ami, de frère, de souverain, de loi, de toutes choses. Là, tandis que les autres errent au gré de leurs désirs, et méconnaissent leurs principaux devoirs, vous tournez tout votre esprit et tout votre cœur vers celui qui vous a si avantageusement séparées du monde, et tout votre dessein est d'imiter la sainte Vierge qui embrassa cette vie retirée par un principe de reconnaissance, afin de réfléchir avec plus de liberté sur les grâces qu'elle avait reçues du ciel, et qu'elle espérait encore de recevoir. Mais comme cette raison a beaucoup de rapport avec ce culte suprême qu'elle rendit à Dieu dans le temple de Jérusalem, je ne m'y arrête pas, pour vous dire quelque chose de mon troisième point, et achever par là tout mon discours.

TROISIÈME POINT.

Dans les anciens sacrifices, on observait religieusement trois choses. On tirait d'abord des usages profanes la victime qu'on voulait offrir, et cette cérémonie s'appelait la séparation de la victime. Etant séparée, on l'offrait au Seigneur, et en l'immolant, on lui témoignait que la vie de ses créatures lui appartenait, et cette seconde cérémonie s'appelait oblation et immolation de la victime. Enfin, en vertu de la séparation et de l'offrande de cette victime, il se faisait une espèce de communion de Dieu avec elle, quand la fumée de l'holocauste montait au ciel; et cette dernière cérémonie s'appelait la clarification de la victime.

Or, ce qui s'est passé dans les figures de l'ancien Testament s'est accompli dans la personne de Marie, lorsqu'elle s'est présentée au temple, et que, dans un esprit de piété et d'amour, elle est venue y rendre ses hommages au Seigneur. En effet, n'est-ce pas sa virginité qui l'a séparée, et sa solitude qui l'a immolée, comme nous l'avons déjà vu? Il ne restait donc plus qu'à la consacrer par une étroite communion de Dieu avec elle; et c'est ce que l'excès de sa charité a fait, et cette vertu de religion dont le véritable effet est d'unir la créature au Créateur par des hommages intérieurs et extérieurs qu'elle lui rend, comme saint Augustin et l'Ange de l'école nous l'apprennent.

La sainte Vierge vint au temple de Jéru-

salem dans cet esprit ; et pour vous expliquer ici ma pensée par celle de saint Epiphane et de saint Jean Damascène, elle y vint en qualité d'adoratrice perpétuelle et de souveraine prêtresse, afin d'y rendre à Dieu l'honneur qu'il mérite, et de représenter en quelque manière dans sa personne ses adorables perfections.

Quoiqu'il n'y eût rien dans le temple qui ne laissât une majestueuse idée de Dieu, cependant on n'y admirait jamais mieux son invisible grandeur que dans la personne du grand prêtre, lorsqu'il était dans le sanctuaire. La lame d'or qu'il avait sur le front, et que saint Augustin regarde comme la vraie marque de la charité, représentait celle de Dieu; l'habit de fin lin dont il était revêtu était le symbole de sa pureté; l'encensoir qu'il avait à la main faisait connaître avec quel dégagement d'esprit et de cœur il fallait s'élever vers la majesté de Dieu; et les soixante et douze sonnettes attachées avec des fils d'or au bas de ses vêtements sacerdotaux, marquaient en leur manière ses augustes et infiniment adorables attributs.

J'en dis ici de même : Quelque grand que soit le culte que les créatures qui sont fidèles à Dieu lui rendent ; quoique, par leurs sacrifices et leurs adorations, elles reconnaissent ses perfections infinies, il est cependant certain que Marie, en qualité d'adoratrice et de souveraine prêtresse, a été celle qui lui a rendu plus d'hommage que les autres. Ainsi, rappelez tout ce que les filles ou les femmes ont autrefois fait dans le temple de Jérusalem, et dites que cela n'est rien en comparaison de ce qu'elle y fait aujourd'hui.

Tosabeth, fille de Joram, y sauva Ochozias du meurtre qu'Atalia y faisait des enfants de ce prince, et le nourrit chez elle pendant sept ans. Des femmes qui étaient à l'entrée du tabernacle apportèrent à Moïse leurs miroirs pour faire une cuve d'airain. Anne la prophétesse y passa la meilleure partie de ses jours en prières, et ces filles recluses, dont je vous ai parlé, empêchèrent Héliodore d'emporter les richesses du temple, par l'avis qu'elles en donnèrent au grand prêtre Onias, qui arrêta son insatiable avidité.

Toutes ces actions sont grandes, il est vrai, mais elles ne sont rien en comparaison de celles de Marie. Si Tosabeth y sauva un prince, Marie s'y consacra à Dieu pour arrêter la fureur du démon, qui voulait faire mourir tous les enfants d'Adam. Si des femmes apportèrent à Moïse les restes de leur vanité pour contribuer à l'ornement du temple, Marie y apporte le cœur le plus pur, l'âme la plus fidèle et la plus reconnaissante qui fût jamais. Si Anne la prophétesse y fait de continuelles prières en attendant le rédempteur d'Israël, Marie, qui doit en être la mère, se dispose, par ses oraisons, son recueillement, ses méditations, ses extases, à l'attirer dans son sein. Enfin, si ces filles recluses conservèrent les vases et les richesses du temple, quand Marie y entre, elle en fait l'honneur, et, conservant cet esprit de religion qui l'unit intimement à Dieu, elle montre à une infinité de vierges qui la suivent, ce en quoi la solide piété, la charité parfaite et les devoirs de leur vocation consistent.

Profitez, mesdames, d'un si bel exemple : *Tollite hostias et introite in atria ejus.* Puisqu'il était défendu dans l'ancienne loi d'avoir les mains vides lorsqu'on se présentait au Seigneur, *apportez-lui des victimes, et entrez dans sa sainte maison* (*Exod.*, XXIII). Mais où trouverez-vous ces victimes ? Ne les cherchez pas si loin. Après que vous vous serez tournées de toutes parts, vous les trouverez au dedans de vous-mêmes ; vous les trouverez dans ce corps qui lui sacrifiera, par sa virginité, ses plus innocents plaisirs ; dans ce cœur qui brûlera pour lui d'amour ; dans cet esprit qui s'entretiendra de ses bienfaits ; dans cette volonté qui lui immolera sa liberté ; dans cette bouche qui lui adressera ses prières, qui lui offrira des sacrifices de louange et des cris de joie ; car voilà, selon le prophète-roi, les hosties qu'il vous demande en reconnaissance de ce qu'il vous a cachées dans son tabernacle, et qu'il vous a mises à couvert contre les insultes de vos ennemis dans le secret de sa maison (1). Heureuses si d'un lieu si favorable vous pouvez un jour passer dans ce temple de sa gloire qu'il prépare à ses fidèles épouses, et que je vous souhaite. *Amen.*

DISCOURS XI.

POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION.

Missus est angelus Gabriel a Deo, in civitatem Galileæ cui nomen Nazareth, ad virginem desponsatam viro cui nomen erat Joseph.

L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée appelée Nazareth à une vierge qu'un homme nommé Joseph avait épousée (*S. Luc, ch.* I).

Quelle étrange ambassade, messieurs ! jamais on n'en a vu de plus illustre, ni où l'on ait traité de si grandes choses. Le sujet en est important et nouveau : il ne s'y agit de rien moins, dit Guillaume de Paris, que de détruire le règne du péché, de chasser le démon du monde, de dépouiller l'enfer, de remplir dans le ciel les places vides des anges, de sauver les hommes perdus par la désobéissance de leur premier père, et d'unir ensemble par un mystérieux mariage deux natures aussi éloignées de demeure, de condition, de société, que le sont la divine et l'humaine (*Guillel. Paris. Serm. de Annunt.*).

Les moyens que l'on prend, et les précautions qu'on y garde, ne sont pas moins admirables. Un Dieu voulant voir dans la plénitude des temps l'exécution de ses décrets éternels, envoie pour cet effet, dans une petite ville de la Judée, un ange à qui il confie son secret, et qu'il choisit pour l'interprète de ses volontés. Cet ange s'adresse de sa part à une vierge qu'il surprend par sa présence, qu'il prévient par ses éloges,

(1) Circuivi, et immolavi in tabernaculo ejus hostiam vociferationis : cantabo et psalmum dicam Domino (*Psal.* XXVI). Quoniam abscondit me in tabernaculo suo, in die malorum protexit me in abscondito tabernaculi sui (*Ibid.*)

qu'il effraie et qu'il trouble par la proposition qu'il lui fait, *qu'elle concevra dans son sein et qu'elle enfantera le Fils du Très-Haut, dont le règne n'aura point de fin.* Cette vierge, quoique mariée, mais assurée de sa virginité, répond *qu'elle ne connaît point d'homme.* Et enfin, sachant qu'elle peut être tout ensemble vierge et mère d'un Dieu, elle donne avec une humble résignation son consentement à l'accomplissement de ce mystère.

Recueillons, je vous prie, toutes ces circonstances de notre Évangile; et afin de renfermer sous une seule idée tout ce que saint Luc nous a dit au sujet de la fête que nous célébrons, considérons avec saint Bonaventure que Marie, qu'elle regarde, fait trois choses : *Aperit cor suum fidei, labia confessioni, viscera creatori.* Le mystère de l'Incarnation est un mystère de foi qu'il faut croire, un mystère d'abaissement qu'il faut imiter, un mystère de grandeur et de gloire auquel il faut coopérer. Or, que fait la sainte Vierge? elle ouvre pour cet effet son cœur, sa bouche, son sein à Dieu. Elle lui ouvre son cœur par l'excellence de sa foi, en s'écriant non par une espèce d'incertitude et de doute, mais par une ferme créance qu'elle a que le Verbe divin s'incarnera en elle : *Quomodo fiet istud? Comment est-ce que cela se fera?* Elle lui ouvre sa bouche par l'aveu qu'elle lui fait de son néant, en se confessant indigne d'un tel honneur : *Ecce ancilla Domini, je ne suis que la servante du Seigneur.* Enfin elle lui ouvre son sein par sa virginité inviolable, et en s'abandonnant entièrement à sa volonté : *Fiat mihi secundum verbum tuum, qu'il me soit fait selon votre parole.* En un mot, elle s'élève jusqu'à Dieu par la grandeur de sa foi, elle fait descendre Dieu en elle par la profondeur de son humilité, elle s'unit corporellement à Dieu par le bonheur de sa fécondité.

Voilà toutes les circonstances du mystère que nous célébrons, et que ce Père a heureusement renfermées dans ce peu de paroles : *Aperit cor suum fidei, labia confessioni, viscera creatori.* Marie ouvre à Dieu son cœur, sa bouche, son sein : elle croit, elle parle, elle le conçoit; ce fut après qu'un ange lui eût dit en la saluant : *Ave.*

PREMIER POINT.

S'il est impossible de plaire à Dieu sans la foi et si, *pour s'approcher de lui, il faut*, comme dit l'apôtre saint Paul, *croire avant toutes choses en lui*, il n'est pas malaisé de comprendre que la sainte Vierge, étant distinguée du reste des créatures par cette glorieuse maternité, dont l'ange lui apporte aujourd'hui la nouvelle, il fallait qu'elle s'en distinguât encore par une foi qui fût d'un caractère beaucoup plus éminent et plus parfait que n'est la leur. Non-seulement elle devait lui plaire par quelques vertus particulières, elle devait encore l'attirer, et, pour m'expliquer avec saint Bernard, le charmer par un concours de celles qui sont partagées dans les autres. Non-seulement elle devait s'approcher de lui par cette union morale que produit la grâce sanctifiante dans les justes, elle devait encore, préférablement à eux, lui être unie par les liens de la chair et du sang; et, par conséquent, combien grande devait être cette foi, qui était comme le premier charme pour lui plaire, le premier pas pour s'en approcher, la première et l'indispensable disposition pour le recevoir!

Aussi, la foi des autres créatures n'est considérable que par trois endroits : 1° quand elles croient les vérités révélées, précisément parce qu'elles viennent de Dieu; 2° quand elles méditent et qu'elles réfléchissent sur ces vérités qu'elles croient; 3° quand elles en sont si pénétrées qu'elles s'en sentent intérieurement émues. Voilà jusqu'où peut aller leur foi; et dès qu'elle est accompagnée de ces belles circonstances, on peut dire hardiment qu'elle est grande. Mais pour vous, divine Marie, pour vous, qui devez vous élever par la vôtre jusqu'au Père, et au centre de toute lumière, ce n'en seraient là que de faibles commencements. Non-seulement vous croyez le mystère de l'incarnation du Verbe, précisément parce que Dieu vous le révèle par le ministère de Gabriel qui vous l'annonce, mais vous le croyez la première sans en avoir de preuve ni d'exemple. Non-seulement vous réfléchissez sur la grandeur de ce mystère, mais vous pénétrez dans toutes ses circonstances particulières; et, pensant sérieusement à ce que cet ange vous dit, vous connaissez qu'il va s'accomplir en votre personne. Non-seulement votre connaissance et les sérieuses réflexions que vous faites sur ce grand mystère vous émeuvent, mais cette émotion va jusqu'au frémissement et au trouble; et, par là, nous pouvons dire que vous ouvrez votre cœur à Dieu pour l'y recevoir par la foi la plus élevée et la plus parfaite qui fût jamais : *Aperit cor suum fidei.*

Dieu, qui veut que les hommes croient aveuglément ce qu'il leur dit, et qui se plaît à soumettre leurs esprits aux vérités qu'il leur révèle, ne l'a pas fait cependant d'abord d'une manière si impérieuse et si absolue qu'il ne se soit accommodé à leur faiblesse, dit saint Augustin, en leur laissant, par des effets qui étaient au-dessus des forces ordinaires de la nature, certaines preuves et, pour ainsi parler, certains gages qui leur répondissent de l'infaillibilité de sa parole (1).

Quoique sa souveraine autorité demande toute leur foi, dit ce Père, elle la demande néanmoins de telle sorte que leur raison, considérant l'infini mérite de celui à qui elle

(1) Auctoritas fidem flagitat, et rationi præparat hominem; ratio ad intellectum cognitionemque perducit. Quanquam neque auctoritatem ratio penitus deserit, cum consideratur cui sit credendum, et certe summa est ipsius jam cognitæ atque perspicuæ veritatis auctoritas. Sed quia in temporalia devenimus, et eorum amore ab æternis impedimur quædam temporalis medicina quæ non scientes, sed credentes vocet ad salutem, voce non naturæ et excellentiæ, sed ipsius temporis ordine prior est, nam in quemcumque locum quisque ceciderit ibi debet incumbere ut resurgat; ergo ipsis carnalibus formis quibus detinemur nitendum est ad res cognoscendas quas caro non nuntiat, eas autem carnales voco quæ per carnem sentiri queunt, etc. (*Aug., de vera Relig., cap.* XXIV).

rend cet hommage, puisse elle-même juger qu'elle est obligée de le lui rendre. Mais comme ils sont tombés des choses éternelles et invisibles sur des choses temporelles et visibles, et comme l'on ne se relève qu'en s'appuyant sur le lieu où l'on est tombé, aussi n'étant, depuis notre chute, frappés que des objets extérieurs, qui s'insinuent par nos yeux, nos oreilles et nos autres sens, Dieu s'est servi de cette voie pour nous inspirer la foi, et nous élever par elle à la connaissance des choses supérieures et invisibles que nous avions perdue. De là tant de miracles qui, ne venant que d'une cause supérieure qui les permettait dans ce temps d'enfance pour établir la foi, ont éclairé les plus ignorants, persuadé les plus sages, touché les plus endurcis, convaincu ou ébranlé les plus opiniâtres. De là tant d'exemples de ces puissances séculières qui sont venues briser leur orgueil aux pieds de Jésus-Christ, de ces vierges qui lui ont consacré leur pureté, de ces martyrs qui ont répandu jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour l'intérêt de sa vérité, et de ces savants du siècle qui ont sacrifié leurs plus belles connaissances à la sainte folie de son Evangile. Car c'est ainsi que la foi s'est établie dans le monde, dit saint Augustin; et si à présent nous ne voyons presque plus de ces prodiges, la nôtre ne laisse pas de se soutenir encore par ces sortes d'appuis. En effet, si nous croyons tant de vérités, est-ce seulement à cause qu'elles nous sont révélées? n'est-ce point encore à cause que d'autres les ont crues avant nous, qu'elles ont été confirmées par une infinité de miracles, signées du sang d'un million de martyrs, appuyées du commun suffrage des plus beaux esprits du monde?

Or, c'est par cet endroit que la foi de Marie s'est distinguée de la nôtre. Elle n'a eu nul besoin de ces secours extérieurs qui frappent les sens : la seule parole de Dieu, que lui apportait l'ange, lui a tenu lieu de toutes choses. Elle s'est, par le secours de sa grâce, soumise, indépendamment d'aucun prodige, à la vérité de l'incarnation du Verbe; et, sans qu'il fût nécessaire que l'ange préparât son esprit pour lui persuader qu'un Dieu se ferait homme, elle a cru la première, sans preuve, sans miracle, sans exemple, ce profond et apparemment incroyable mystère.

Il me semble que vous m'interrompez ici, et que vous me dites : S'il est vrai que la sainte Vierge a cru aux paroles de l'ange, ou plutôt à celles de Dieu, sans en avoir de preuve ni d'exemple, d'où vient donc qu'elle s'informe comment la chose se fera, et qu'on lui apporte pour exemple celui de la bienheureuse Elisabeth? En effet, quand elle répond à Gabriel : *Comment ce que vous me dites se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme?* n'est-ce pas une preuve qu'elle lui demande? Et quand cet ange, pour lui faire connaître *qu'il n'est pas impossible à Dieu de la rendre mère de son Verbe sans qu'elle cesse d'être vierge*, lui annonce la grossesse de sa cousine Elisabeth, fort avancée en âge et hors d'espérance d'avoir jamais d'enfant, n'est-ce pas un exemple qu'il lui propose?

Non, chrétiens, ce n'est ni l'un ni l'autre; au contraire, l'un et l'autre montrent dans la sainte Vierge une foi élevée, hardie et héroïque, qui se soutient par elle-même, je veux dire indépendamment de ces preuves. Car, quand elle demande à l'ange : *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme?* veut-elle lui dire : Donnez-moi quelque assurance de votre parole. Vous me proposez effectivement de grands avantages : vous m'annoncez que *je concevrai dans mon sein, et que j'enfanterai le Fils du Très-Haut, à qui je donnerai le nom de* Jésus; mais je suis vierge et résolue de l'être toujours : si vous voulez que je croie une chose si éloignée de toute apparence, donnez-m'en donc quelque preuve.

Mais, si cela était, on aurait sujet d'accuser la sainte Vierge de doute ou d'incrédulité; on aurait du moins droit de dire qu'elle n'aurait pas cru purement et simplement à la parole de Dieu; qu'elle n'aurait ajouté foi au mystère de l'Incarnation que dépendamment des preuves qu'elle en attendait, et que, par ce moyen, elle n'aurait pas plus fait d'estime de Dieu, dit Guillaume de Paris, que nous en faisons d'un homme d'honneur à qui nous demanderions des gages qui répondissent de la somme que nous voudrions lui prêter. Or, ce serait là faire injure à la sainte Vierge, et lui attribuer une faute dans laquelle il est constant qu'elle n'est jamais tombée.

D'ailleurs, la sainte Vierge a été récompensée de Dieu, à cause de sa foi. Elisabeth, sa cousine, *l'a appelée bienheureuse*, et lui a témoigné *que ce qui lui avait été annoncé s'accomplirait en elle, parce qu'elle avait cru*, Elisabeth, dis-je, dont le mari portait encore la peine de son incrédulité et de son doute. Or, quelle apparence que, pour une même faute, Zacharie eût perdu l'usage d'une parole articulée, et que Marie eût conçu la parole éternelle? que l'ange eût dit à l'un : *J'ai été envoyé vers vous, et parce que vous ne m'avez pas cru, vous allez devenir muet*, et qu'il eût dit à l'autre : *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et le fruit saint que vous mettrez au monde sera appelé le Fils de Dieu*?

Aussi les demandes que font l'un et l'autre sont bien différentes : *Interrogationum causa dissimilis.* Marie croit contre les lois de la nature, Zacharie doute de ce qui est renfermé dans l'ordre même de la nature : *Hæc contra naturam credit, ille dubitat pro natura* (*Chrysolog. Ser.* 142). L'un ne croit point une vérité dont il y a eu autrefois de pareils exemples, et l'autre croit la première, et sans exemple, ce qui n'a jamais été cru ni vu : *Ille impellentibus exemplis non accedit ad fidem, hæc sine exemplis pervenit.* Zacharie ne saurait s'imaginer qu'Elisabeth, étant fort avancée en âge aussi bien que lui, puisse avoir d'enfant; et Marie s'étonne de ce que, demeurant vierge, elle enfantera cependant un Dieu : *Ille de conceptu disputat conjugali*,

hæc miratur de virginis partu. Car voilà ce que signifie cette mystérieuse expression dont elle se sert : *Quomodo fiet istud?* Elle ne dit point à l'ange, comme Zacharie : *A quelle marque connaîtrai-je la vérité de la nouvelle que vous m'apportez? Unde hoc sciam?* Elle ne lui demande point, comme lui, de signe ni de preuve; elle ne contredit en rien, elle n'hésite, elle ne doute de rien; au contraire, assurée qu'elle est de la vérité du mystère qu'on lui annonce, elle s'informe seulement de quelle manière il sera accompli : *Quomodo fiet istud?*

Excellente leçon pour tant de chrétiens qui, bien loin de se soumettre à la parole de Dieu et à ce que l'Eglise, dépositaire de ses vérités, leur dit de sa part, veulent examiner, contrôler, disputer, parler, juger, raisonner sur toutes choses ; pour tant de chrétiens qui, n'ayant presque plus, comme dit Salvien, qu'une foi de sens et de raison, *fidem sensuum et rationis*, veulent rapporter à ces deux tribunaux ce qu'on leur propose, prêts à improuver, à désavouer, à nier ce qui ne s'y accorde pas ; pour tant de chrétiens, encore une fois, qui, au lieu de suspendre leurs jugements sur des matières embarrassées, se jettent aveuglément dans le parti qui flatte davantage leurs passions, ou qui, même après que Dieu a parlé, et que l'Eglise s'est expliquée sur des points de morale et de doctrine, cherchent à tourner toutes choses à leurs sens, et tombent enfin, par un terrible châtiment de leur orgueil, dans une déplorable apostasie.

Car voilà d'où sont venues toutes les hérésies, tant anciennes que modernes : voilà ce qui a fait apostasier Luther et Calvin : voilà ce qui a perverti leurs aveugles sectateurs, de l'erreur desquels, grâces au ciel et à la sagesse de notre pieux monarque, ce royaume est presque tout purifié. Dès que les uns et les autres en sont venus la, ils n'ont plus rien épargné : l'Ecriture sainte, ils y ont ajouté et en ont retranché ce qu'ils ont voulu ; les saints Pères, ils les ont pris pour des visionnaires et des esprits faibles; l'Eglise, elle est, selon eux, tombée dans le relâchement et dans l'erreur; les conciles, depuis plus de douze cents ans le Saint-Esprit n'y préside plus; la chaire de saint Pierre, c'est une illusion et un fantôme; la dévotion, c'est superstition ou bigoterie; le cloître, c'est un enfer; le culte des images, c'est paganisme; le jeûne, il ne vient que de la boutique de Satan; nos sacrements et nos sacrifices, c'est moitié idolâtrie, moitié judaïsme. Je ne leur prête rien, messieurs, ce sont ou leurs sentiments, ou leurs paroles.

Or, quelle a été la cause de tant de blasphèmes? l'opiniâtre attachement à leurs pensées, le refus qu'ils ont fait de croire Jésus-Christ à sa parole, et de s'en rapporter aux décisions de son Eglise. Voilà ce qui fait encore aujourd'hui tant de libertins et de déserteurs secrets de leur foi. Tantôt, ils trouvent la conduite de l'Eglise trop dure; tantôt, elle leur paraît trop relâchée; ils veulent une morale qui s'accommode à leurs différentes passions. Les atrabilaires qui damnent tout le monde ne veulent que des haires et des cilices ; les complaisants qui les sauvent tous se font, par d'admirables abstractions, l'idée d'une agréable pénitence au milieu de leurs plaisirs mêmes, et les uns et les autres, se donnant impunément la liberté de juger de l'Evangile selon leurs sens, s'écrient, quand ils y trouvent quelque chose qui ne s'y rapporte pas : Quelle apparence que cela soit? *Quomodo fiet istud?*

La sainte Vierge le dit, mais ce fut dans un autre esprit. Une autre moins fidèle qu'elle eût voulu s'en rapporter à son propre jugement, ou du moins penser en elle-même par quel moyen elle pourrait être vierge et mère tout ensemble; mais sa foi fut si délicate, dit saint Ambroise, qu'elle n'eut garde de faire en cela la moindre atteinte sur l'autorité et la sagesse de Dieu, *Non usurpavit sibi divina :* en sorte que si elle demanda à l'ange *comment cela se ferait*, ce ne fut, dit ce Père, qu'à cause qu'elle se défiait de ses propres lumières, et qu'elle voulait apprendre de Dieu même ce grand mystère, par l'éclaircissement que lui en donnerait Gabriel son interprète.

La seconde chose qui nous marque encore son éminente et incomparable foi dans la révélation de ce mystère fut sa profonde méditation sur ce que cet ange venait de lui dire : *Cogitabat qualis esset ista salutatio.* Les maîtres de la vie spirituelle remarquent que moins une âme a de foi, moins elle pense et elle médite; plus elle a de foi, plus aussi elle s'applique et elle réfléchit; la raison en est assez évidente : c'est qu'à proportion que la foi de cette âme est grande, elle entre dans les desseins de Dieu; et comme ces desseins sont infinis, plus elle y entre, plus elle y trouve de quoi méditer et ruminer, dit saint Bernard. C'est alors, dit-il, que, surprise de ce qui lui est révélé, elle repasse mille et mille fois sur une même vérité; c'est alors qu'elle conçoit ce que la raison ne saurait connaître, ce que l'esprit et les sens ne sauraient lui dire, ce que la philosophie ni les plus belles lumières ne sauraient lui découvrir; c'est alors, enfin, que voyant toutes les vérités presque dans un même point de vue, elle s'abîme dans l'éternité de Dieu, dont elle se fait ici-bas un certain modèle, en comprenant dans son vaste sein, non-seulement le passé, mais encore le présent et l'avenir : *Velut quoddam æternitatis exemplar, præterita simul et præsentia, ac futura, sinu quodam vastissimo comprehendit.*

Ne vous étonnez donc pas si Marie pense et réfléchit sur ce que lui dit l'ange de la part de Dieu, c'est une marque de sa très-grande foi. Mais encore sur quoi réfléchit-elle? sur deux grands objets dont il est fait mention dans notre Evangile : sur un Dieu qui allait se faire homme, et sur elle-même qui allait en être la mère ; sur l'incarnation du Verbe, et sur sa glorieuse maternité; sur l'infinie bonté du Créateur, qui allait réparer sa créature, et sur les adorables conseils

de sa sagesse qui l'avait choisie pour coopérer à ce grand ouvrage.

Quand l'ange lui apporte la nouvelle de l'incarnation d'un Dieu, elle l'écoute et elle le croit, *audit et credit;* mais elle ne peut le croire qu'elle ne réfléchisse en même temps sur les circonstances de ce grand mystère, dit excellemment saint Ambroise (*Lib. II, in Lucam*); car, qui pourrait écouter et croire froidement un tel prodige? Ainsi, sa foi, son espérance et sa charité produisirent trois grands mouvements dans son cœur. Sa foi lui fit dire en elle-même : Dieu est capable de faire pour le salut des hommes tout ce qu'il veut, et au delà de tout ce que je puis comprendre; son espérance lui fit dire : C'est cependant sur moi qu'il a jeté les yeux : et sa charité lui fit ajouter : C'est donc vers lui que je dois m'élever de toutes mes forces, pour répondre aux desseins de sa miséricorde (1).

Vierge sainte, ce furent là les pensées dont vous vous entretîntes, et les mystérieuses occupations de votre grande foi. Elevée au-dessus de vos lumières naturelles, vous comprîtes, par son moyen, ce que Dieu voulait faire pour vous et pour nous; vous pénétrâtes dans ce qu'il y avait de plus obscur, vous embrassâtes ce qu'il y avait de plus étendu, et, considérant ce que l'ange vous disait, vous en fûtes saintement troublée : *Turbata est et cogitabat.*

Toutes les affections de l'âme sont appelées en leur manière autant de troubles, dit saint Augustin (*Tract. LX, in Joan.*), soit parce qu'elles se font avec une certaine altération du corps, soit parce que la bile, le sang et les autres humeurs, venant à être émues, produisent au dehors tous les différents effets qui paraissent dans ceux sur lesquels de différentes passions agissent. Or, comme, selon lui, ce corps est plus ou moins ému, à proportion que l'esprit et l'imagination sont plus ou moins frappés de leurs objets, aussi cette connaissance particulière que la sainte Vierge avait du mystère de l'Incarnation, qui allait s'accomplir en elle, ne pouvait laisser dans son âme, et dans son corps même, qu'un mouvement extraordinaire de frayeur et de trouble. J'en trouve de trois sortes dans l'Ecriture : celui de Zacharie, dont il est dit *qu'il fut troublé en voyant et en entendant parler un ange : Turbatus est Zacharias;* celui de Jésus-Christ, *qui frémit et qui se troubla en considérant le Lazare : Infremuit spiritu et turbavit semetipsum;* et celui de la sainte Vierge, quand Gabriel lui annonça le mystère dont nous faisons la fête: *Turbata est et cogitabat.*

Dans Zacharie, la passion prévint la raison, et la dérégla tellement que son trouble fut une marque ou un effet de son incrédulité; dans Jésus-Christ, qui n'avait point de passions, mais seulement, comme dit saint Jérôme, des ombres de passions, son trouble fut, à cause de la dignité de sa personne divine, un mystérieux mouvement qu'il excita au dedans de lui-même par le triste spectacle d'un pécheur corrompu, dont le Lazare était la figure; et dans Marie, dont les passions étaient soumises à sa raison, comme sa raison l'était à Dieu, son trouble fut, par un privilége singulier, un mouvement volontaire et libre que produisit en elle la parfaite connaissance du mystère dont elle allait être l'heureux sujet.

Qu'un Dieu se fasse homme, c'est quelque chose de si grand, de si nouveau et de si inouï, que ce mystère étonne, surprend et effraie tous ceux auxquels il est révélé. Gabriel le fut d'abord, quoique ce fût à lui que Dieu confiât son secret, comme à son ambassadeur; cependant, il en fut tellement surpris, qu'il se trouva comme tout inquiet pour la sainte Vierge et pour lui-même. Il n'y avait pas longtemps qu'il avait vu Zacharie douter d'une vérité bien plus plausible, et il ne savait, ce semble, comment il pourrait aborder Marie pour lui persuader une chose incroyable et ne la point scandaliser : *Sollicitabatur ne Virginis fidei poneret offendiculum, sic enim pridie minori miraculo Zachariam viderat hæsitasse.* Aussi, considérez de quelle manière il lui parle; il n'ose d'abord l'appeler par son nom, il lui dit seulement : *Je vous salue, ô pleine de grâce!* Il ne lui dit pas tout d'un coup : *Vous concevrez un Dieu,* il lui représente seulement qu'*elle a trouvé grâce devant lui, qu'elle concevra et qu'elle enfantera un fils à qui elle donnera le nom de Jésus.* Or, si Gabriel tremblait ainsi pour elle sur un mystère qui la regardait principalement, quelle apparence que sa foi, qui en pénétrait les circonstances, ne la jetât dans une espèce de frayeur et de trouble? *Turbata est et cogitabat.*

Apprenez de là, chrétiens, une vérité de la dernière importance : que votre foi, pour être grande et parfaite, doit être accompagnée de méditation et de réflexion; le dirai-je? quelquefois même de tremblement et de trouble. En effet, qu'elle sera grande aux yeux de Dieu, si elle vous fait rentrer de temps en temps en vous-mêmes, si elle vous rappelle de vos dissipations et de vos égarements, pour vous appliquer à la considération de vos mystères et de vos devoirs! Mais si vous vous contentez de croire superficiellement ce que l'on vous dit, et d'acquiescer froidement aux articles de votre créance, sans en tirer des conséquences qui vous fassent connaître l'infinie bonté de Dieu, qui vous *a appelés à son admirable lumière,* et l'obligation que vous avez d'y répondre, hélas! que j'appréhende que ce ne soit une foi inutile, et qu'elle ne vous soit pas d'un plus grand secours pour votre justification, que le serait un miroir à un étourdi qui se retirerait dès qu'il se serait regardé, sans essuyer seulement les taches qui sont sur son visage!

Je demande donc une foi qui pense, qui réfléchisse, qui médite; une foi qui fasse dire à un chrétien : Crois-tu ce qui t'a été ré-

(1) Dicit fides : Parata sunt magna, et inexcogitabilia bona a Deo fidelibus suis. Dicit spes : Mihi illa servantur; et tertia quidem charitas : Curro ait ad illa (*Bern. serm.* 10 *in Psalm.*).

vélé? Dieu vient au monde pour toi, Dieu s'incarne pour toi, Dieu sort du sein de son Père et descend dans celui d'une Vierge pour toi; Dieu, qui est ton Créateur, pour toi, qui n'es qu'une misérable créature; Dieu, qui ne te doit rien, pour toi, qui lui dois tout ce que tu es; Dieu, qui a toujours eu des pensées de miséricorde et de paix pour toi, qui n'as eu que des sentiments de rébellion et de dureté contre lui : crois-tu cela? Un Dieu, nonobstant tes ingratitudes, n'a pas voulu t'abandonner; et toi, nonobstant ses bienfaits, tu le renonces tous les jours. Un Dieu croit que ses humiliations et ses misères volontaires ne sont pas indignes de lui, quand elles opèrent ton salut; et toi, par un déplorable aveuglement, tu regardes ces humiliations et ces misères comme des choses indignes de ta fausse grandeur et des funestes plaisirs que tu recherches : encore un coup, crois-tu cela? y réfléchis-tu? es tu bien persuadé, convaincu, pénétré de ces vérités?

Si cela était, et si notre foi nous faisait rentrer de la sorte en nous-mêmes, il nous arriverait encore quelque chose de semblable à ce qui arriva à la sainte Vierge : nous tremblerions, nous frémirions, nous nous troublerions, et, au lieu que son trouble ne vint que de la grandeur de sa foi, le nôtre viendrait de deux principes, je veux dire et de notre foi, et des reproches intérieurs d'une conscience inquiète, qui appréhende toujours de funestes suites à cause de ses infidélités passées.

Car, remarquez, je vous prie, que plus la foi fait faire de réflexion à une âme, plus elle lui inspire de frayeur et de trouble, puisque c'est pour lors qu'elle lui représente davantage l'énormité du péché et les effroyables tourments qui l'attendent. Un infidèle ne craint rien, dit le savant Arnobe, parce qu'il ne croit ni paradis ni enfer. Un chrétien qui ne réfléchit pas sur de si terribles vérités ne craint presque pas, parce qu'il ne croit que faiblement qu'il y a un paradis et un enfer; mais celui qui fait agir sa foi, celui *qui vit de sa foi*, est dans de continuelles alarmes : Dieu s'est incarné pour moi, se dit-il, mais qu'ai-je jamais fait pour lui? Dieu m'a donné beaucoup de grâces, mais l'abus que j'en ai fait n'augmentera-t-il point ma damnation? Dieu m'a ouvert son paradis, mais ne me précipitai-je point dans l'enfer? Dieu m'a appelé, mais suis-je élu? et comme le nombre des uns est incomparablement plus petit que celui des autres, suis-je de ce petit nombre? C'est là ce qui inquiète un chrétien, c'est là ce qui le trouble, c'est là ce qui l'humilie, c'est là ce qui lui fait dire à Dieu : Je suis votre serviteur, faites de moi ce qu'il vous plaira. Cependant, quelque sentiment d'humilité qu'il ait, il n'ira jamais à la perfection de celle de Marie, qui, s'étant élevée jusqu'à Dieu par la grandeur de sa foi, le fit descendre en elle par la profondeur de son humilité; c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

L'humilité est si essentielle à la foi qu'il suffirait, ce semble, de vous avoir fait connaître combien elle était grande dans Marie, par les circonstances que je vous ai fait remarquer dans ce mystère, pour vous faire tirer cette conséquence, qu'elle a été véritablement humble.

Mais, comme ces deux vertus ont des propriétés et des fonctions particulières qui les distinguent, il faut examiner, dans la fête que nous célébrons, son humilité par un autre endroit, et suivre de point en point notre Evangile.

Vous savez que l'ange fit à son égard tout ce que peut faire un fidèle et sage ambassadeur pour réussir dans une importante affaire dont il serait chargé. Il s'approcha d'elle avec beaucoup de respect, et après l'avoir saluée avec des expressions jusqu'alors inouïes, il lui expliqua le sujet de son ambassade. Pour obtenir son consentement, il lui représenta ses rares mérites, le rang qu'elle tenait auprès de Dieu, son Maître, les bénédictions qu'il avait répandues et qu'il répandrait encore sur elle, le choix qu'il avait fait de sa personne *pour concevoir et mettre au monde son propre Fils*, la grandeur temporelle et éternelle de ce même Fils, *qui s'asseoirait sur le trône de David, son Père, qui règnerait éternellement sur la maison de Jacob, et dont le règne ne finirait jamais.*

Mais vous savez aussi dans quelles dispositions se trouva pour lors la sainte Vierge. Où est la femme qui, étant assurée qu'on va bientôt la tirer de sa roture et de sa misère, pour la faire entrer dans une riche et illustre alliance, ne trace déjà dans son esprit une avantageuse idée d'elle-même, ne se remplisse déjà de l'image de sa future grandeur, ne compte déjà par avance sur les avantages qu'on lui promet, et, préoccupée ou de son bonheur ou de son mérite, ne commence déjà à se distinguer des autres? Mais où est celle qui, flattée de l'espérance qu'on lui donne qu'elle mettra au monde le plus grand roi, le fils du plus puissant monarque qui fût jamais, ne succombe à la tentation de sa propre estime, ne parle ou ne pense avantageusement de son élévation, n'efface sa première obscurité par l'éclat d'une maternité si glorieuse, et n'oublie volontiers qu'elle a été servante, pour se représenter à tout moment qu'elle va être reine et mère d'un très-grand prince?

Ces sentiments et ces pensées, qu'on croirait si justes en de pareilles rencontres, n'entrent point dans le cœur ni dans l'esprit de la sainte Vierge. Gabriel, dit saint Jérôme, admire les grandeurs de Marie, et Marie s'étonne des compliments de Gabriel Cet ange honore celle qui va être la Mère d'un Dieu, et cette Mère d'un Dieu ne peut souffrir les honneurs que cet ange lui rend; et, ennemie des louanges, elle se trouble par humilité de celles qu'on lui donne. L'on dirait même que Gabriel, s'étant aperçu qu'il blessait la modestie de la sainte Vierge

en ne lui parlant que de grandeur et de gloire, se vit obligé de la rassurer : *Ne timeas, Maria;* et que ce fut pour cet effet qu'il ne lui parla plus que d'ombre : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi*, comme s'il eût voulu lui dire : Ne craignez rien, humble créature, le Verbe éternel, Dieu de Dieu et lumière de lumière, obscurcira sa gloire en descendant dans votre sein; ce soleil s'éclipsera, ce rayon de la divinité se couvrira de nuages, et le Très-Haut ne répandra sur vous que des ténèbres et des ombres.

Qu'une humilité est grande, lorsque pour ne la point scandaliser, on est obligé de prendre de telles précautions! Si nous en croyons saint Pierre Chrysologue et saint Bernard, ce fut le même ange qui consola Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers, et qui dit aujourd'hui à Marie de ne rien craindre. Jésus-Christ étant Dieu et homme, et sentant sa partie inférieure saisie de tristesse et d'ennui, voulut être consolé et fortifié par Gabriel aux approches de sa mort; et Marie, étant choisie pour être la mère d'un Homme-Dieu, et appréhendant qu'une si grande gloire ne lui fît perdre son humilité, devait être fortifiée par ce même Ange qui lui annonçait sa naissance, ses magnifiques paroles l'ayant, disent ces Pères, réduite comme à une espèce d'agonie par un mystérieux combat qui s'était fait entre son humilité et ses grandeurs; car, si une âme véritablement humble rougit, pâlit, se fâche des louanges qu'on lui donne en sa présence, qui doute que la plus humble des créatures n'ait été extraordinairement émue de celles de Gabriel, qui, par cette raison, ne lui parla avec tant de modération dans la suite, qu'afin de la rassurer de la crainte où il l'avait laissée par ses éloges : *Ut Virginem de suis laudibus pavidam confortaret?*

De bonne foi, chrétiens, serions-nous bien aises qu'on prît avec nous ces mesures, et quand on nous donne quelques louanges, nous en sentons-nous nous tellement scandalisés qu'il faille que ceux qui nous louent nous rassurent? Il est vrai que nous les rejetons souvent, que nous paraissons même n'en être point satisfaits, par le mépris ou la froideur avec lesquels nous les recevons; mais si nous voulons nous rendre justice, nous reconnaîtrons aisément que c'est là l'un des plus dangereux artifices de notre orgueil. Nous avouerons que l'amour-propre qui joue tant de personnages, qui tantôt contrefait le charitable et le zélé, tantôt le mortifié et le pénitent, s'attache principalement à imiter le vrai humble; que, par cette funeste adresse, nous renfermons notre orgueil au dedans de nous, recherchant la gloire sous prétexte de la mépriser, et croyant ne nous pouvoir mettre sur la tête des couronnes moins sujettes à être enviées qu'en rebutant, par un modeste mépris, celle qu'on nous offre. C'est ainsi que ce péché délicat et subtil nous empoisonne, nous imaginant être encore plus grands que nous ne paraissons aux yeux des autres, et ne nous sentant troublés qu'à cause que nous croyons mériter, par de certains endroits, plus d'applaudissements et d'éloges qu'on ne nous en donne.

L'humilité de la sainte Vierge fut tout intérieure, et, après celle de l'Homme-Dieu, jamais il n'y en a eu qui ait résisté à de plus justes louanges. A qui, en effet, a-t-on jamais donné autant de bénédictions? à qui a-t-on fait des propositions aussi avantageuses et révélé d'aussi profonds mystères? On ne prédit que malheur à Eve, on ne prédit que gloire et que félicité à Marie; on dit à Eve *qu'elle souffrira les douleurs de l'enfantement*, on dit à Marie *qu'elle concevra un Homme-Dieu;* on dit à Eve qu'elle est séparée de Dieu par son péché, on dit à Marie *que Dieu est avec elle par sa grâce.* Un ange chasse Eve et Adam du paradis terrestre, et un ange témoigne à Marie que son sein sera le paradis et le palais de son Créateur. Enfin, le Père la prépare, dit Guillaume de Paris (*Serm. de Annunt.*), le Saint-Esprit la consacre, et le Fils descend dans son sein, et tout cela ne lui inspire qu'une plus profonde humilité. Si *le Saint-Esprit survient en elle*, elle sait qu'*il ne se repose que sur les humbles.* Si *la vertu du Très-Haut la couvre de son ombre*, elle sait qu'elle doit s'en faire une autre de sa propre humilité; et si ce qui *naîtra d'elle est saint*, elle sait que ce saint par essence, devant paraître comme un pécheur, lui impose une nécessité particulière de cacher et de supprimer tous ses avantages.

Aussi de deux qualités qu'elle a, elle paraît ne considérer l'une que par rapport à l'autre, je veux dire celle de Mère d'un Dieu par rapport à celle de sa servante : *Ecce ancilla Domini.* Cette réflexion est délicate, je la dois à saint Grégoire, pape (*Lib.* IX, *epist.* 61), et à un savant interprète dont je vous prie de bien prendre la pensée. La sainte Vierge est Mère de Dieu et servante de Dieu tout ensemble; elle est sa Mère, puisque c'est de sa substance qu'est formée la chair de Jésus-Christ par l'opération du Saint-Esprit; elle est sa servante, puisque celui à qui l'on forme un corps dans son sein est Dieu, et, par ce moyen, concevoir Dieu et le servir sont en elle deux choses inséparables. Mais que fait-elle? elle tourne toutes ses pensées vers ce qu'il y a de plus bas en elle, et lorsqu'on la salue comme Mère du Fils du Très-Haut, elle se regarde comme sa servante.

Ce n'est pas encore tout; elle regarde sa qualité de mère comme une servitude, jusqu'à ne vouloir concevoir un Dieu que par une pure soumission à Dieu même, jusqu'à appeler l'honneur qu'on lui rend et la grâce qu'on lui fait, un ministère qu'on lui impose, un devoir et un joug dont on la charge. L'ange lui dit *qu'elle concevra le Fils du Très-Haut*; elle y consent, mais par quel principe? non pas tant parce qu'elle est attirée par la grandeur de cette promesse que parce qu'elle reconnaît que c'est la volonté du Seigneur; et de là vient qu'elle s'appelle sa servante, quand Gabriel la salue comme sa Mère : *Ecce ancilla Domini*, car c'est comme si elle lui eût dit : Vous me promet

tez de grandes et admirables choses, il est vrai, mais sachez que j'y consens, non pas tant à cause de la gloire qui m'en revient qu'à cause de la soumission que je dois à mon Dieu; non pas tant à cause que je serai sa Mère qu'à cause que je suis sa servante: faire la volonté du Seigneur, c'est quelque chose de plus grand dans mon esprit que de le recevoir dans mon sein.

Que notre humilité serait sincère et agréable à Dieu, si nous nous appliquions à suivre un si bel exemple, qui, quoiqu'incapable d'être imité en beaucoup d'autres choses, peut et le doit être principalement en celle-ci! Lorsque nous sommes revêtus de quelque dignité et élevés à quelque emploi qui nous distingue des autres, tout étranger qu'il nous soit, nous nous en faisons souvent un sujet de mérite et de gloire. Cependant, c'est par là même que nous devons trembler et nous humilier davantage; c'est par là même que nous devons détourner nos yeux de dessus ces éclatantes marques, pour ne les considérer que comme d'honorables fardeaux dont nous n'avons dû nous charger que par une obéissance aux ordres de Dieu, qui nous y a appelés. Voilà, messieurs, sans aller chercher si loin, de toutes les pratiques d'humilité celle qui vous regarde davantage, et qui, dans les desseins de la providence et de la sagesse divine, est la plus propre pour corriger votre orgueil et vous retenir dans le devoir. Etes-vous magistrats? considérez cette dignité comme une charge que Dieu vous a imposée, pour être moins à vous qu'aux autres, pour rendre à autrui, non-seulement une bonne, mais prompte justice, pour sacrifier votre liberté et votre repos à la discussion des affaires, à la sûreté et à la tranquillité publiques. Etes-vous dans un autre emploi, ou vous trouvez-vous en état d'y entrer? ne jetez jamais les yeux ni sur l'honneur, ni sur le profit qui vous en reviendra; examinez si c'est la volonté du Seigneur, et, séparant tous les autres motifs humains d'avec l'obéissance que vous lui devez, ne regardez cet emploi que comme un esclavage, ne vous y engagez et ne l'exercez que dans cet esprit. Pour lors, qu'arrivera-t-il? vous verrez que vous êtes redevables à Dieu seul de votre élévation; que, pouvant vous laisser dans l'obscurité et dans la poussière, il a voulu vous en tirer sans aucun mérite de votre part; que, dans l'exercice de votre charge, vous êtes toujours au-dessous de vos obligations; que quelques vertus que vous ayez, il y a toujours beaucoup d'imperfection que vous ne voyez pas; que, si Dieu ne vous assistait de ses grâces, il n'y aurait point de crimes que vous ne puissiez commettre; que, plus vous avez de biens et de crédit, plus vous avez de compte à rendre; que ce sont là autant de talents qui vous ont été confiés et qu'on vous redemandera un jour; que vous serez jugés, non-seulement pour les péchés que vous aurez faits, mais encore pour les vertus que vous aurez négligé de faire et qui étaient de votre état. Et voilà ce qui vous fera trembler devant Dieu, voilà ce qui corrigera votre orgueil et vous humiliera davantage.

Qui eût pensé que la sainte Vierge eût dû faire de sa glorieuse maternité le sujet de son humilité même? cependant elle la regarda comme un esclavage et un surcroît d'obligation qu'elle avait à Dieu: elle considéra qu'elle n'avait de son fond nul mérite qui eût obligé son Seigneur de s'incarner en elle, qu'elle en avait été choisie par une bonté purement gratuite, qu'il eût pu en créer de plus parfaites qu'elle n'était, que ses vertus ne venaient que de lui et ne subsistaient que par lui; que, pour peu qu'il retirât d'elle sa main toute puissante, elle tomberait dans le néant et le péché; qu'enfin elle n'était qu'une servante inutile, dont ce père de famille avait daigné se servir pour l'exécution de ses desseins : *Ecce ancilla Domini.*

Après cela, chrétiens, il faut que le Créateur descende pour voir de plus près l'humilité de sa créature. Quand l'homme, oubliant ce qu'il est, tâche de devenir ce qu'il ne saurait être; quand, par de monstreux efforts de son orgueil, il veut s'approcher de Dieu même, ce Dieu jaloux de sa grandeur s'élève encore davantage, et autant que cette insolente créature a de présomption, autant ce Créateur, toujours grand et toujours glorieux, se plaît a monter plus haut pour se moquer de ses ridicules et ambitieux projets.

Mais, quand cette créature, connaissant ce qu'elle est et convaincue de ses propres défauts, s'abaisse et s'humilie, vous diriez qu'autant de pas qu'elle fait vers le néant, Dieu en fait presque autant pour descendre vers elle et la regarder de plus près : *Respexit in orationem humilium*, tandis que d'un œil fier il ne regarde que de loin ce qu'une enflure criminelle a paru élever bien haut: *Et alta a longe cognoscit.* Quel étrange prodige! s'écrie là-dessus saint Augustin (*Serm.* 178. *de Tempore*), Vous élevez-vous par votre orgueil? Dieu s'élève encore davantage et vous fuit; vous abaissez-vous par votre humilité? Dieu s'abaisse et descend vers vous par l'infusion de ses grâces : *Erigis te? fugit a te; humilias te? descendit ad te.*

Je dis par l'infusion de ses grâces; car, il n'appartenait qu'à une humilité aussi grande qu'était celle de la sainte Vierge d'attirer en elle sa personne. Une humilité commune fait descendre les grâces de Dieu, celle de Marie fait descendre l'auteur et le principe de ces grâces. Elle lui a déjà ouvert son cœur en croyant la première sans preuve, sans miracle, sans exemple, l'incarnation du Verbe : *Aperuit cor suum fidei:* elle lui a déjà fait une admirable confession de son indignité et de son néant, *labia confessioni*, il ne s'agit plus que de lui ouvrir son sein et de lui donner son consentement pour le concevoir : *Viscera creatori.*

TROISIÈME POINT.

Tout ce que nous avons dit d'abord de l'illustre ambassade de Gabriel se termine à cette dernière circonstance. Il avait témoigné à la sainte Vierge que Dieu l'avait choisie pour être la Mère de son Fils, et enfin, après

lui avoir proposé ce qui devait lui faire désirer un si grand honneur, il en obtint le consentement : *Qu'il me soit fait*, lui répondit-elle, *selon votre parole, Fiat mihi secundum verbum tuum.*

Il n'y avait, disent les Pères, qu'une vierge qui méritât de concevoir un Dieu, et afin qu'elle en devînt la mère, il fallait qu'elle y consentît. Il fallait, dit saint Bernard (*Hom.* 2), qu'elle eût un double avantage, l'un dans son corps, l'autre dans son âme ; dans son corps par une inviolable virginité, dans son âme par une parfaite et entière résignation à ce que son Créateur souhaitait d'elle. Or, c'est ce qui s'est rencontré dans la divine Marie, et ce qui a fait l'heureux accomplissement de ce mystère.

Il est certain qu'à parler à la rigueur, Dieu pouvait naître d'une femme : mais selon notre manière de concevoir, il devait s'incarner dans le sein d'une vierge. 1° parce qu'il fallait proportionner en quelque manière le remède au mal. Or, le péché avait commencé par une femme qui était encore vierge, puisque Adam ne l'avait point connue avant qu'elle eût offensé Dieu ; il fallait donc que le destructeur du péché fût conçu dans le sein d'une vierge : c'est la raison qu'en apportent saint Irenée et saint Justin (*D. Irenæus*, *lib.* III. *c.* 33 ; *D. Justinus in dialog. contra Triphonem*).

2° Parce que Jésus-Christ étant le second Adam, qui devait sauver ce que le premier avait perdu, il fallait qu'il eût quelque ressemblance avec lui. Or, Adam avait été formé d'une terre vierge que nulle main n'avait ni cultivée ni maniée : c'est la raison de saint Ambroise et de saint Augustin (*D. Ambr. ser.* 37. *et D. Aug. ser.* 5, *de Natali Domini*).

3° Parce qu'il fallait qu'il y eût quelque rapport entre la génération temporelle du Verbe et sa génération éternelle. Or, il sort de toute éternité du sein d'un père vierge : il fallait donc que dans le temps il sortît des entrailles d'une mère vierge, et que, dans l'un et l'autre de ces deux états, il parût Dieu. En effet, dit saint Bernard, si un Dieu voulait s'incarner et venir au monde, il ne devait avoir pour mère qu'une vierge ; et si une vierge devait concevoir et enfanter, il fallait qu'elle n'eût qu'un Dieu pour fils (1). Aussi celui qui a créé tous les hommes, voulant se faire homme, s'est choisi et formé une mère telle qu'il croyait lui être propre, et qu'il connaissait devoir lui plaire ; et parce qu'il était de son honneur qu'étant le Dieu de toute chasteté il sortît d'un sein qui fût chaste, il n'a voulu s'incarner que dans celui d'une vierge.

J'ai ajouté en second lieu que la sainte Vierge, en ouvrant son sein à son Créateur, lui donna son consentement, et que c'était ce consentement qu'il souhaitait d'elle pour l'incarnation de son Fils. Quand Dieu, dans la création du monde, traita avec le néant (cette expression vous semble peut-être outrée, mais elle est de Tertullien et de saint Grégoire de Nazianze), tout se fit avec une puissance absolue, et indépendamment du concours des créatures ; il n'eut besoin, disent ces Pères, que de sa seule volonté : les anges, les animaux, les hommes, tout fut en même temps accompli par sa parole et consommé par son esprit : *Verbo pariter adimpletum, et spiritu consummatum.*

Mais quand il fut question d'unir Dieu à l'homme, quand il fut question d'être conçu dans le sein d'une créature, il fallut lui demander son consentement, lui envoyer un ambassadeur qui lui proposât toutes choses, qui la saluât *pleine de grâce*, qui lui témoignât *qu'elle était bénie entre les femmes*, et au lieu que ce mystérieux *fiat* était autrefois sorti de la bouche de Dieu pour la production de tous les êtres, il fallut qu'il sortît de celle de Marie pour l'incarnation de son Verbe : les Pères en apportent plusieurs belles raisons.

La première, parce qu'il s'agissait de plusieurs mystérieuses alliances dans ce mystère : il s'agissait de celle du Père éternel avec la sainte Vierge, il s'agissait de celle du Fils de Dieu avec la nature humaine, il s'agissait enfin de celle de Jésus-Christ avec l'Église : il fallait par conséquent avoir le consentement de celle qui était l'épouse du Père, qui représentait la nature humaine et l'Église même.

La seconde parce que, comme le consentement d'une femme avait été la cause de notre perte, il était à propos que celui d'une vierge contribuât à notre réparation.

La troisième, parce qu'il fallait que cette vierge fût non-seulement Mère de Dieu par une fécondité corporelle, mais qu'elle le conçût d'une manière digne d'elle par une fécondité spirituelle et une abondance de vertus : il était donc nécessaire qu'outre cette grâce spéciale qu'elle recevait, elle témoignât à Dieu son obéissance, sa résignation, son amour, en lui disant : Disposez de moi comme il vous plaira, et *qu'il me soit fait selon votre parole.*

Mais si cela est, chrétiens, que tirerons-nous de là pour notre instruction ? une dernière vérité avec laquelle je finis, à savoir que le dessein de Jésus-Christ étant de s'incarner spirituellement dans nos âmes, comme il s'incarna réellement dans le sein de Marie, nous devons lui ouvrir nos cœurs comme elle, par une inviolable sainteté, une entière résignation à ses ordres, une fidèle coopération à ses grâces et une pratique constante des vertus chrétiennes. Oui, cette mystérieuse incarnation doit se faire en nous ; et comme la sainte Vierge eut besoin de toutes ses vertus pour se disposer à ce grand mystère, nous avons besoin de toutes les nôtres pour nous y préparer nous-mêmes. Avant l'incarnation du Verbe, il n'y avait, dit Guillaume de Paris, presque qu'une seule raison qui nous obligeait à être saints, je veux dire,

(1) Deum hujusmodi decebat nativitas qua non nisi de virgine nasceretur, talis congruebat et virgini partus ut non pareret nisi Deum. Proinde factor hominum ut homo fieret, nasciturus de homine, talem sibi ex omnibus debuit eligere, imo et condere matrem qualem et se decere sciebat et sibi noverat placituram ; voluit itaque esse virginem, de qua immaculata immaculatus procederet (*Bern. hom.* 2).

avec lui, la dignité de notre nature qui portait l'image de Dieu; mais depuis l'accomplissement de ce mystère, outre cette raison, nous en avons encore une autre, à savoir l'excellence de notre nature, qui, par le moyen de l'humanité sainte, a été substantiellement unie à la divinité. Après cela, quelle obligation n'avons-nous pas de la respecter, de porter Dieu dans nos âmes et dans nos corps par un parfait assujettissement à ses lois et une perpétuelle coopération à ses grâces? Il faut donc que nous le concevions dans ces yeux par la modestie de nos regards, dans cette bouche par notre tempérance, nos mortifications et la pureté de nos discours; dans cet esprit par la crainte, le recueillement, la foi, l'application à tous nos devoirs; dans ce cœur par la charité, la piété, l'attachement à son service, la haine de tout ce qui peut lui déplaire, la pratique de tout ce qui peut lui être agréable, afin qu'après lui avoir dit avec la sainte Vierge: Qu'il nous soit fait, Seigneur, selon votre parole, il fasse lui-même un jour notre volonté, en nous accordant sa gloire que nous souhaitons et qui sera la récompense de nos vertus. *Amen.*

DISCOURS XII.

SUR LA FÊTE DE LA VISITATION

Exsurgens Maria abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda, et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.

Marie partit en diligence, et s'en alla vers les montagnes de Judée, en une ville de la tribu de Juda, et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth (*S. Luc,* ch. I).

Je ne sais, chrétiens, quelles réflexions vous aurez faites d'abord sur la solennité de ce jour, ni quelles circonstances auront plus vivement frappé votre imagination et votre esprit. Peut-être y aurez-vous considéré l'officieuse bonté du Sauveur à prévenir une créature par ses visites, dans la personne d'Elisabeth; sa sagesse à se former un précurseur, dans la personne de Jean-Baptiste; sa miséricorde à confirmer un juste dans la grâce qu'il a reçue, dans la personne de Zacharie.

Peut-être même, poussant plus loin, et examinant les plus secrets mouvements d'une créature fidèle qui veut répondre en quelque manière aux charitables visites de son Créateur et de sa sainte Mère, aurez-vous découvert dans Elisabeth, qui parle et qui s'étonne, la surprise d'une âme qui s'anéantit devant Dieu; dans Jean-Baptiste, qui tressaille et qui s'agite, la joie et les empressements d'une âme qui veut aller à Dieu; dans Zacharie, qui se tait et qui a perdu la parole, le recueillement d'une âme qui écoute en silence les inspirations de Dieu.

Mais quoique toutes ces réflexions soient belles, et qu'elles puissent servir de matière à de grands discours, permettez-moi de m'arrêter aujourd'hui à celle de saint Ambroise et des autres Pères, qui, expliquant à la lettre le nom que porte la fête de ce jour, l'ont considérée comme une fête de communication et d'entrevue, où la sainte Vierge, allant voir Elisabeth, avec laquelle elle demeura environ trois mois; où Zacharie, la recevant et s'entretenant avec elle, nous laissent en toutes sortes d'état, soit dans le monde, soit dans le cloître, d'admirables règles pour les visites et les conversations chrétiennes.

L'on dirait, en effet, que cette fête a été principalement instituée pour notre instruction et à notre avantage. C'est aujourd'hui que la sainte Vierge fait sa première sortie, et qu'elle commence à répandre les grâces qu'elle a reçues pour elle et pour nous. C'est aujourd'hui qu'oubliant sa propre gloire, dit saint Ambroise, pour s'acquitter d'un devoir d'amitié qu'elle s'est imposé, *officii memor*, *dignitatis immemor*, elle se hâte de sanctifier la maison d'Elisabeth par ses conversations et ses visites.

Or voilà, ajoute ce Père, une grande leçon pour tout le monde, soit pour vous, mesdames, qui vivez dans la solitude, soit pour vous, chrétiens, qui êtes engagés dans le siècle, si vous faites sur les circonstances de la solennité de ce jour les réflexions que vous devez faire, et que je tâcherai de vous expliquer, après avoir demandé les lumières du Saint-Esprit: *Ave, Maria.*

Puisque la fête de la Visitation est une fête de conversation et d'entrevue, comme je viens de vous le dire, nous ne pouvons mieux, ce me semble, en pénétrer l'esprit ni en tirer de plus salutaires instructions pour notre conduite, qu'en examinant, sans sortir de l'Evangile, les motifs qui ont engagé la sainte Vierge à rendre visite à sa cousine Elisabeth, les choses dont elle s'est entretenue avec elle, et les surprenants prodiges qu'elle a opérés dans sa maison.

C'est la charité qui a fait sortir Marie de sa solitude, c'est elle qui lui a fait oublier les incommodités d'un fâcheux voyage dans des pays de montagnes, et qui a donné à cette mère de miséricorde un saint empressement à venir voir Elisabeth: *Exsurgens Maria abiit in montana cum festinatione.*

C'est l'humilité et la reconnaissance qui ont été le principal, et même l'unique sujet des conversations de ces deux saintes parentes. Elisabeth s'humilie sous Marie, qu'elle regarde *comme la mère de son Dieu: Unde hoc mihi ut mater Domini mei veniat ad me?* Marie, qui s'humilie encore davantage, ne s'entretient que des bontés du Seigneur, ne s'occupe qu'à lui renvoyer toute la gloire de sa maternité et à le bénir: *Magnificat anima mea Dominum.* Enfin c'est l'effusion de la miséricorde de Dieu qui est le fruit de cette visite: *Dès qu'Elisabeth entend la voix de Marie qui la salue, ut audivit salutationem Mariæ, l'enfant qu'elle porte est sanctifié et tressaille de joie dans son sein, exsultavit infans in utero ejus, et repleta est spiritu sancto Elisabeth.*

Oh! les admirables règles pour les visites et les conversations chrétiennes! Les nôtres sont, pour l'ordinaire, sujettes à trois grands désordres: la curiosité ou l'intérêt en sont souvent les motifs; l'orgueil et l'amour-

propre en sont presque toujours l'esprit; et par ces deux principes, il arrive qu'au lieu qu'elles ne devraient servir qu'à nous sanctifier les uns les autres, elles ne servent qu'à nous empoisonner et nous corrompre

Or, comment remédier à ces désordres ? c'est de régler nos conversations et nos visites sur celle de Marie et d'Elisabeth. C'est une visite qui a la charité pour principe ; Marie ne va voir Elisabeth que par le mouvement de l'Esprit de Dieu. C'est une visite pleine d'humilité et de reconnaisance; Marie ne s'entretient avec Elizabeth que des faveurs qu'elle a reçues de Dieu. C'est une visite féconde en bénédictions et en grâces; Marie ne laisse dans la maison d'Elisabeth que des effets de la toute puissante miséricorde de Dieu. Voilà ce que saint Luc nous dit au sujet de cette fête, et ce que j'ai aussi choisi de plus propre pour vous être expliqué dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Il y a, dans la nature, des choses qui sont presque à toute heure exposées à nos yeux, et qui se présentent officieusement entre nos mains ; mais il y a en aussi d'autres qui, étant d'un prix extraordinaire, demeurent presque toujours cachées, comme si elles étaient jalouses de leur propre grandeur, et qu'en se produisant, elles dussent perdre la meilleure partie de leur éclat. Les premières nous deviennent communes et familières ; nous les voyons croître sans culture, nous les rencontrons lorsque nous en avons besoin, et elles se donnent si libéralement, que nous n'avons pas la peine de les recueillir, ni quelquefois celle de les demander. Les secondes, au contraire. qui sont beaucoup plus précieuses, sont aussi plus difficiles à acquérir ; et soit qu'elles se trouvent dans le sein de la terre ou dans le fond des mers, il en coûte toujours un opiniâtre travail, souvent beaucoup de fatigues et de peines, quelquefois la perte de sa santé ou de sa vie.

La grâce, encore plus jalouse de ses ouvrages que la nature ne l'est des siens, les cache aussi avec plus de soin, et ne les communique qu'avec beaucoup de réserve. Les âmes justes, dans lesquelles elle travaille en secret, n'aiment guère à se produire, et ces petits ruisseaux *qui sortent de cette fontaine scellée* dont parle l'Ecriture, s'écoulent sans bruit par des veines souterraines qui les réunissent à leur principe.

Comme la sainte Vierge avait seule reçu plus de grâces que les autres créatures, il ne faut pas s'étonner si l'obscurité et la solitude ont toujours fait ses principales délices, et si trop satisfaite de vouloir plaire à Dieu dans les ténèbres d'une vie cachée, elle a fui dès ses premières années les conversations et la compagnie des hommes.

D'où vient donc, me demandez-vous, qu'elle rompt aujourd'hui tout d'un coup sa clôture, et que dès que l'ange qui lui venait d'annoncer le mystère de l'Incarnation s'est séparé d'elle, *discessit ab ea Angelus*, elle sort de sa maison avec tant de promptitude, et s'en va dans des pays de montagnes chercher sa cousine Elisabeth ?

Je vous en ai dit la raison, c'est sa charité qui lui donne cette impatience; c'est le Dieu de la charité qui lui imprime ce saint et impétueux mouvement. Elle vient de le concevoir dans son chaste sein, et si nous en croyons saint Bonaventure, Gabriel lui ayant apparu la nuit, et ce mystère venant de s'opérer en elle, sa charité est si ardente qu'à peine attend-elle la pointe du jour pour aller rendre visite à sa parente.

Ne serait-ce point qu'elle est bien aise d'aller s'informer elle-même de ce que l'ange lui a dit, et qu'afin de croire encore plus fermement qu'elle a conçu un Dieu en demeurant vierge, elle a la curiosité d'aller voir Elizabeth, qui, tout âgée qu'elle est, est dans le sixième mois de sa grossesse? Non, répond saint Ambroise : *Non quasi incredula de oraculo, nec quasi incerta de nuntio, nec quasi dubitans de exemplo.* Si Marie part avec tant de précipitation vers les montagnes de Judée, ce n'est ni par un esprit d'incrédulité, ni par un esprit de méfiance ou de doute : elle n'entreprend ce voyage que par un esprit de charité : *Læta pro voto, festina præ gaudio, religiosa pro officio, in montana perrexit.* Charité pieuse, qui lui inspire une secrète joie de ce qu'elle va s'acquitter de son vœu en faveur de sa cousine ; charité empressée, qui lui donne une extraordinaire impatience de la voir ; charité bienfaisante, par laquelle elle lui rend tous les bons services d'une sainte et officieuse amitié.

Que veux-je dire ici ? Marie avait-elle promis quelque chose à Elisabeth, et est-il remarqué dans aucun endroit de l'Evangile qu'elle se soit engagée de l'aller voir ? Quelle est donc cette espèce de vœu dont je prétends qu'elle va s'acquitter? *Læta pro voto* ? C'est, messieurs, que du moment que la Vierge eut conçu le Verbe divin, elle se fit un devoir et comme une espèce de vœu d'en aller répandre l'esprit et les grâces. Comme elle l'avait demandé, et qu'elle l'avait aussi reçu pour les hommes ; comme ce précieux talent lui avait été confié pour elle et pour eux, elle ne ressembla pas à ce malheureux serviteur de l'Evangile, qui cacha le sien dans la terre; au contraire, sa charité généreuse et magnifique la porta, par un secret engagement, à faire part de ce riche trésor à ceux qui en avaient besoin. Et de là vient, dit Albert le Grand, qu'encore bien que l'ange, en parlant d'Elisabeth à la sainte Vierge, ne lui eût pas dit de l'aller voir, cependant, comme il lui avait témoigné qu'elle était déjà sur le sixième mois de sa grossesse, elle crut qu'il ne lui avait parlé de cette circonstance qu'afin qu'elle lui donnât au plus tôt de sensibles marques de sa charité par sa visite. Ainsi ce fut là pour elle comme une espèce de devoir et de vœu dont elle proposa de s'acquitter, mais d'une manière qui va vous surprendre.

Jusqu'au mystère de l'Annonciation, la sainte Vierge s'était cachée, soit dans le temple de Jérusalem, soit dans sa petite

maison de Nazareth; mais il était, ce semble, à propos qu'elle se renfermât encore davantage dans la suite, afin de conserver, sous la religion du secret, le précieux dépôt qu'elle venait de recevoir en recevant le Verbe divin dans son sein. L'ange était entré de nuit sans sa chambre, et lui avait parlé seul à seule; Joseph ne savait encore rien de ce qui s'était passé, puisque ce ne fut qu'au temps qu'il résolut de la quitter secrètement qu'on lui dit : *que ce qui était né dans elle avait été formé par le Saint-Esprit* (*S. Matth.*, I).

Toutes ces raisons pouvaient donc l'obliger à demeurer chez elle ; c'était là, ce semble, son devoir, et si j'ose parler ainsi, sa mission. Apôtres, vous serez choisis pour annoncer l'Évangile de Jésus-Christ ; docteurs, pour enseigner ses vérités; confesseurs, pour en soutenir la gloire; martyrs, pour en rendre témoignage devant les tyrans : mais pour vous, divine Marie, votre mission et votre vocation étaient, ce semble, de le renfermer au dedans de vous seule, et de le cacher. *Car s'il est bon de ne point divulguer les secrets des rois*, n'était-il pas nécessaire de cacher, à la faveur d'une sombre retraite, celui du roi des rois ?

Cependant, nulle de ces considérations ne fit la moindre impression sur la sainte Vierge. Elle ne ressembla pas à ces âmes insensibles aux besoins de leurs frères, qui, contentes de se sauver seules, les laissent périr sans leur tendre la main ; qui, pour jouir des douceurs d'une contemplation oisive, refusent de s'engager à de laborieux ministères ; qui, sous prétexte d'indignité ou d'incapacité, languissent dans une pieuse négligence; qui, par une indolence habituelle, s'éloignent du bruit des actions terrestres et séculières ; qui, ne faisant nul scrupule de voir des compagnies où tantôt la curiosité, tantôt l'intérêt et l'intrigue, les portent, s'en font un très grand d'en voir d'autres où elles pourraient rendre de bons offices à leur prochain ; à cause, disent-elles, qu'elles n'ont encore conçu que de faibles desirs de la vertu, et qu'elles ne peuvent répandre utilement l'esprit de Jésus-Christ, à moins qu'il ne soit entièrement formé en elles.

Qui que vous soyez qui avez ces sentiments, n'apprendrez-vous jamais de saint Augustin que vous ne devez pas tellement vivre dans le repos, que vous ne pensiez en même temps à servir votre prochain ; que si l'amour que vous avez pour la vérité vous porte à vous procurer un saint loisir, la nécessité que la charité vous impose, vous oblige à recevoir un juste emploi? N'apprendrez-vous jamais de lui que la charité fraternelle est une dette qu'il faut toujours payer, parce qu'on ne peut jamais s'en acquitter tout à fait ; que le salut d'une âme est peut-être attaché à une visite que vous lui rendrez; que vous devez par conséquent craindre que Dieu ne vous la redemande au jour de sa colère, et qu'au reste, votre charité languirait et serait presque sans exercice, si vous attendiez que Jésus-Christ fût entièrement formé en vous (*D. Aug.*, *de Civit. Dei, lib.* XIX, *c.* 19)?

Marie vient de le concevoir, et à peine Gabriel s'est retiré, que sa charité l'engage à le porter dans la maison d'Elizabeth, *læta pro voto*. La mère de Samuel avait dit à Dieu : *Si vous me donnez un enfant mâle, je vous l'offrirai, et il vous sera consacré pour tout le reste de ses jours;* mais voici la mère d'un Dieu qui a demandé cet adorable Fils au Père éternel, à condition non-seulement de le lui rendre, mais de le consacrer aux besoins de tous les hommes, pour lesquels elle l'a demandé. Ainsi, c'est avec joie qu'elle s'acquitte de son vœu, c'est avec joie qu'elle nous le donne par le mouvement que sa charité lui inspire ; charité maternelle, elle l'a reçu pour nous, *Charitate materna ad hoc illum accepit;* charité prompte et empressée, elle n'a pu nous le donner plus tôt : *Charitate festina, citius dare non potuit*, dit saint Bernard de Sienne.

C'est la seconde circonstance que j'avais remarquée dans sa visite. Ce que Dieu a fait pour le bien de l'homme, il s'est toujours hâté de le faire. Non-seulement il nous a prévenus et aimés le premier, *Prior dilexit nos ;* mais sa charité prévenante lui a donné une sainte impatience de nous aller chercher dans nos misères : et dès qu'une âme l'a reçu, il la sollicite et la presse de l'aller dire aux autres. André n'a pas plus tôt vu Jésus-Christ qu'il va dire à Simon, son frère : *Nous avons trouvé le Messie, invenimus Messiam* (*Joan.*, I). Dès que la Samaritaine s'est entretenue avec lui, elle laisse sa cruche, s'en retourne à Samarie et dit à tout le monde : *Venez voir un homme qui m'a révélé tout ce que j'ai jamais fait; ne serait-ce point le Christ* (*Joan.*, IV)?

Or, la sainte Vierge avait reçu des avantages incomparablement plus grands que saint André ni la Samaritaine n'en ont jamais eu. Elle avait non-seulement reçu l'esprit de Dieu avec plus d'abondance; il s'était encore effectivement incarné dans son chaste sein : ainsi ne vous étonnez pas si elle se hâte de l'aller dire à Elisabeth et de répandre, pour me servir des expressions d'Origène, dans cette chère famille quelque portion *de la grâce dont elle était pleine*. Si Zachée descend avec précipitation du sycomore où il était monté pour recevoir Jésus-Christ dans sa maison, elle, qui l'a reçu dans la sienne, se hâte de le porter ailleurs. Rien ne l'empêche et ne la retarde, ni la qualité de mère de Dieu : elle s'élève au-dessus de sa propre gloire, *exsurgens Maria*; ni la difficulté des lieux : si le Verbe divin est descendu du plus haut des cieux, elle veut traverser les plus hautes montagnes : *Abiit in montana*; ni l'incommodité qu'elle pourrait souffrir de se mettre si tôt en chemin : elle se hâte, elle marche avec une extrême diligence : *Cum festinatione*; ni les lois de la civilité, qui veulent que ceux qui ont besoin des autres les préviennent, ou du moins les prient de les venir voir : elle va, sans y être invitée, dans la maison de Za-

charie, et elle salue Elisabeth : *Et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.*

Si vous agissiez, chrétiens, par ce principe de charité, feriez-vous ce que vous faites ? Rien de plus vigilant, de plus empressé, de plus ardent que vous, lorsqu'il s'agit de votre honneur ou de votre intérêt ; salutations, civilités, visites, compliments, assiduités, protestations de services, bassesses, importunités, rien ne vous coûte, l'amour-propre qui vous domine vous donnant naturellement cette impétuosité et cette ardeur. Mais s'agit-il d'aller voir une personne avec laquelle vous avez eu quelque petit différend, ou qui ne vous aura pas rendu les civilités que vous en attendiez ? c'est à elle, dites-vous, à faire les premières démarches ; elle ne mérite pas que je me donne cette peine ; qu'elle ait de moi tels sentiments qu'il lui plaira, je ne veux pas la prévenir. S'agit-il d'aller voir un prisonnier ou un malade ? les embarras de votre ménage ou de vos affaires, l'interruption du jeu ou de vos autres divertissements, l'air malsain que vous pourriez respirer, l'appréhension même d'être trop attendris de sa misère, vous font longtemps balancer, et peut-être l'emportent sur votre devoir.

S'agit-il de rendre visite à un pauvre honteux dont vous connaissez le besoin, ou de lui envoyer votre aumône dans sa pressante nécessité ? vous vous partagez entre le commandement et le conseil, vous voulez lui faire acheter par de longues prières le petit secours que vous lui rendez, vous voulez longtemps peser l'aumône avant que de la lui faire, et à le bien prendre, il est vrai de dire que vous n'avez qu'une charité languissante et froide.

Celle de la sainte Vierge fut ardente et empressée ; la seule pensée qu'elle eut qu'Elisabeth avait besoin de sa visite lui fit surmonter toutes sortes d'obstacles. Le médecin du ciel en était descendu pour s'approcher de son malade et le guérir, sans qu'il en eût été invité ; l'abondance du riche avait prévenu la misère du pauvre, le pasteur avait couru après sa brebis égarée, le saint des saints avait quitté sa gloire pour chercher le pécheur : Marie, qui devait contribuer à cette guérison, à cette aumône, à ce recouvrement, à cette justification, eût-elle résisté à l'impétuosité de l'esprit divin, et à l'impression que le Verbe incarné faisait sur elle? Elisabeth, demeurez donc sur vos montagnes, Jean-Baptiste, attendez donc votre Sauveur, quelque besoin que vous ayez l'un et l'autre des visites de Jésus et de Marie, ils auront plus d'impatience et de joie de vous chercher que vous n'en aurez de les recevoir : *Festina præ gaudio.*

Enfin ce qui rend encore la charité de la sainte Vierge considérable dans sa visite, c'est qu'elle est agissante, officieuse, pleine de religion, de compassion, de tendresse. L'on dirait, à parler même le langage de l'Ecriture, que cette perfection semble comme attachée au sexe : Rébecca reconnait que le serviteur d'Abraham a soif, et, non contente de lui donner à boire, elle s'offre d'en donner à ses chameaux (*Genesis*, XXIV). Les sages-femmes d'Egypte reçoivent un ordre exprès de Pharaon d'étouffer les enfants mâles des femmes juives dès qu'elles seront accouchées, et cependant, touchées de compassion, elles leur conservent la vie (*Exodi*, I). La fille de ce tyran voit le petit Moïse flottant sur le Nil dans un berceau de jonc, et elle commande qu'on le lui élève (*Exodi*, II). Raab, quelque impudique qu'elle soit, a néanmoins assez de charité pour cacher et sauver les espions de Josué (*Josue*, II). Une autre femme fait descendre dans un puits les ambassadeurs de David qu'on cherchait pour les faire mourir (II *Reg.*, XVII). Une veuve de Sarepta reçoit chez elle le prophète Elie et lui donne à manger (III *Reg.*, XVII), et la Sunamite obtient de son mari qu'Elisée aura son logement chez elle (IV *Reg.*, IV).

Mais Marie, *qui est bénie entre toutes les femmes;* Marie, qui les surpasse toutes en vertus, en perfections, en grâces, les a aussi surpassées en charité. C'est elle-même qui en est la mère, *mater pulchræ dilectionis;* et comme cette charité est toujours agissante, toujours occupée à rendre service et à s'acquitter des différents emplois qui la regardent, celle de Marie était toujours dans l'action ; et la contemplation de cette Madeleine, qui écoutait tranquillement ce que le Verbe divin lui disait au fond de l'âme, n'empêchait en rien le fréquent et le pieux ministère de cette officieuse Marthe : *Religiosa præ officio.*

Esprits bienheureux, anges tutélaires de la maison de Zacharie, vous savez ce qui se passa dans cette longue visite, et vous nous apprendriez, si vous le vouliez, les bons offices que cette charitable Vierge y rendit ; vous nous diriez, ce que nous ne savons pas au vrai, si elle attendit que Jean Baptiste fût né ou non ; si elle se trouva à la naissance de ce miraculeux enfant, et si ce petit précurseur, qui avait tressailli de joie quand il ne la voyait pas encore, eut la consolation de la voir de ses propres yeux et le bonheur d'en être flatté.

Il est vrai que nous ne pouvons le dire déterminément, Théophilacte et Nicéphore (*Theophilactus in c.* II *Lucæ; Niceph., lib.* I *Hist., c.* 8), saint Ambroise et le vénérable Bède, en un mot, tous les Pères et les interprètes étant fort partagés sur cette matière. Mais la réflexion que le savant Origène a faite m'a toujours paru fort judicieuse et propre à mon sujet. Nous apprenons de saint Luc que la sainte Vierge n'eut pas plus tôt salué Elisabeth qu'elle reçut un esprit de prophétie, et que son enfant tressaillit de joie dans ses entrailles. Or si, dès le commencement d'une si officieuse visite, la présence de Jésus-Christ et la charité de Marie produisirent de tels effets, que n'aura-t-elle point fait, dit Origène, dans ce long intervalle de près de trois mois où Jésus-Christ, qui était venu pour servir les autres, se servait lui-même par avance de son ministère pour les soulager non-seulement dans leurs besoins spirituels, mais encore dans

leurs nécessités temporelles? Ce serait, ajoute-t-il, avoir de mauvais sentiments de la charité du Sauveur et de celle de sa sainte Mère, si on les mettait au rang de ces amis qui s'empressent à rendre d'abord de grands services, et qui deviennent oisifs et inutiles dans la suite (1). Autant que leur charité fut prompte et ardente, autant fut-elle persévérante et officieuse, pour condamner les nôtres, qui souvent, ne se soutenant que sur des bienséances humaines, se lassent aussitôt et s'épuisent.

Au commencement c'est tout feu. Une dame charitable veut procurer, par sa protection ou par ses aumônes, la liberté à un prisonnier; un homme, ému de pitié, veut tirer de la misère une famille accablée de procès ou de dettes; un autre veut aider de son conseil et de son assiduité au travail une veuve et un orphelin; mais ces beaux projets s'évanouissent dans la suite. Pourquoi? parce qu'on n'a qu'une fausse charité, et que tout ce qui est faux ne rend que de faux services, ou ne subsiste pas longtemps; parce que ces démarches et ces visites ne se font point par le mouvement du Saint-Esprit, mais par des considérations purement humaines qui se ressentent toujours de l'impureté ou de la faiblesse de leur principe.

Réformez donc, messieurs et mesdames, vos conversations et vos visites sur le modèle auquel vous devez vous attacher, je veux dire sur la sainte Vierge; et si vous me demandez quel en doit être le sujet, je vous répondrai que vous devez vous y humilier devant Dieu, comme elle s'humilia, ne s'entretenant avec Elizabeth que des grâces qu'elle en avait reçues.

SECOND POINT.

Quand saint Luc ne nous aurait rien dit du principal sujet de leur conversation, nous n'en eussions jamais conclu autre chose, sinon qu'elle se serait passée en des sentiments et des expressions réciproques d'humilité et de reconnaissance envers leur commun bienfaiteur.

Marie en eût-elle manqué, elle qui venait de recevoir de si grandes grâces, et qui avait pris la *qualité de servante du Seigneur* lorsque l'ange la regardait comme sa mère? Et d'ailleurs Elisabeth eût-elle *été juste*, comme saint Luc nous en assure, si l'ingratitude ou l'orgueil s'étaient glissés dans son entretien? Il a donc fallu que cette visite fût pleine d'humilité et de reconnaissance; et, comme pour sanctifier les nôtres nous avions besoin d'un tel exemple, ça été dans cette vue que la sagesse divine, qui avait ménagé pour notre instruction un si saint entretien, a voulu que son évangéliste nous en fît un si beau détail.

Il nous parle d'abord de l'humilité de la bienheureuse Elisabeth, qui, éclairée des plus vives lumières de la grâce, douée des dons de prophétie et de discernement des esprits, s'écria dans sa surprise : *D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu me rende visite? Unde hoc mihi*, etc. Qui suis-je, mon Dieu, et qui êtes-vous pour daigner vous approcher de moi?

Trois sortes de connaissances, dans la pensée de saint Bernard, inspirent à une âme ces sentiments d'humilité et de gratitude qu'elle doit avoir pour les grâces qu'elle reçoit (*Bern., lib.* II *de Consideratione, c.* 3) : la première, c'est la connaissance de ce qui est en elle; la seconde, c'est la connaissance de ce qui est à l'entour d'elle; et la troisième, c'est la connaissance de ce qui est au-dessus d'elle. Si cette âme ne se connaît point elle-même, toute sage qu'elle est, elle n'a qu'une fausse sagesse; tout humble qu'elle paraît, elle n'a qu'une humilité stupide : il faut que sa connaissance commence par elle-même, dit ce Père, et qu'elle s'y termine; il faut qu'elle soit, et au commencement et à la fin, son principal et son continuel objet : *A se incipiat et in se finiatur.*

Ce n'est point encore assez : il faut que cette âme connaisse ce qui est à l'entour d'elle : je veux dire non-seulement les créatures qui lui sont étrangères, et dont elle use, mais encore souvent celles qui la touchent de plus près, soit par la chair et le sang, soit par un même genre de vie et les liens d'une amitié réciproque.

Enfin, ce à quoi elle doit principalement s'arrêter, c'est d'élever ses pensées vers ce qui est au-dessus d'elle : je veux dire de considérer ce qu'elle est par rapport à Dieu, et ce que Dieu est par rapport à elle; ce qu'elle mérite auprès de Dieu, et ce que Dieu mérite auprès d'elle; le rang qu'elle tient devant Dieu, et le rang que Dieu doit tenir dans son esprit et dans son cœur.

Or, tous ces objets, dont la connaissance produit dans une âme une humilité parfaite, furent présents tous à la fois à l'esprit d'Elizabeth, dans la visite qu'elle reçut de la sainte Vierge. Cette humble créature jeta les yeux sur elle : *Unde hoc mihi?* Eh! qui suis-je? une femme très-imparfaite dans l'ordre de la nature; une femme accablée d'âge et presque chancelante sous le poids de la vieillesse, dans l'ordre des temps; une femme dépourvue de beaucoup de choses, dans l'ordre de la Providence; une femme encore plus imparfaite, plus misérable, plus pauvre, dans l'ordre de la grâce : *Unde hoc mihi?*

Hélas! se considère-t-on aujourd'hui par cet endroit dans les visites que l'on reçoit et que l'on rend? Qui suis-je? dit une femme de qualité en enflant sa noblesse et ses titres, en croyant que toute une compagnie doit lui céder, et se faisant un mérite personnel de celui de ses ancêtres, comme si d'aussi faibles accidents que sont les riches-

(1) Si eo quod tantum venit Maria ad Elisabeth, et salutavit eam exultavit infans in gaudio et Spiritu sancto prophetavit Elisabeth ea quæ in Evangelio scripta sunt, et in una mora tantos profectus habuit : nostræ conjecturæ relinquitur quid in tribus mensibus Joannes profecit, assistente Maria Elisabeth. Valde quippe indignum est in puncto horæ atque momento exultasse infantem, et quodammodo, lascivisse repletamque esse Spiritu sancto Elisabeth; per tres vero menses nec Joannem nec Elisabeth ex vicina matris Domini et Salvatoris ipsius præsentia profecisse (*Origen homil.* 9)

ses et la noblesse pouvaient lui donner par elles-mêmes un rang particulier devant Dieu, dit saint Bernard; comme si elle ne devait point, par cette raison, rendre d'humbles actions de grâces à la Providence, qui, pouvant la faire sortir d'une famille obscure, l'a fait naître d'une maison illustre par ses anciennes dignités et ses différentes alliances, sur lesquelles elle n'avait nul droit. Qui suis-je? dit cette bourgeoise et cette femme dont le mari aura amassé du bien dans le barreau ou dans le négoce, traitant avec un air dédaigneux et fier celles qu'elle croit lui être inférieures, s'imaginant être quelque chose de grand à cause de son luxe et de son orgueil, comme si elle ne devait pas se représenter ce qu'elle était autrefois; comme si des richesses acquises peut-être par des voies injustes ne lui attiraient point plus de confusion que de gloire; comme si sa vanité n'était pas seule capable de la rendre ou plus ridicule ou plus odieuse à ceux qui la regardent et qui l'entendent. Elizabeth considéra, en second lieu, ce qui était à l'entour d'elle : je veux dire sa chère cousine, celle que le Seigneur avait choisie par préférence à toutes les autres, celle dont elle admirait les grandeurs, et qu'elle connaissait *bénie entre les femmes, aussi bien que le saint et heureux fruit qu'elle portait dans ses entrailles.* Et ce fut ce qui la confirma encore davantage dans cette profonde humilité qu'elle avait déjà : bien différente de tant de gens qui, se considérant par rapport aux autres, les méprisent et les outragent quelquefois avec la dernière insolence.

En effet, qu'entend-on autre chose, dans les visites et les conversations, que détractions, médisances, railleries, murmures? Le riche y méprise le noble, et croit que sa grande fortune lui donne un plus beau rang dans le monde que ne ferait une illustre naissance réduite à la misère. Le noble s'y moque du riche : Grâce à Dieu, dit-il avec le pharisien, je ne suis ni usurier, ni voleur, comme ce misérable publicain; je ne me suis jamais mêlé de commerce ni de parti. Ainsi, au lieu que les uns et les autres devraient s'humilier en considérant ce qui est à l'entour d'eux, c'est, au contraire, ce qui fait naître dans les compagnies ces aigres contestations que forment l'inimitié, la jalousie, l'orgueil.

Mais ce qui humilia davantage Elisabeth fut la présence et la proximité de son Dieu : *Mater Domini mei.* Quand Dieu s'approche d'une âme juste, il obscurcit et efface, par sa véritable quoiqu'invisible grandeur, celle qui, à son égard, n'est que fausse dans les créatures. Aussi Elizabeth, saisie d'une sainte horreur, se prosterne devant sa majesté; et, quoique cette arche du nouveau Testament soit voilée, quoique Jésus-Christ soit encore renfermé dans le sein de sa mère, cette pieuse et humble femme, perçant au travers de ce voile qui le couvre, ne laisse pas de l'adorer et de s'écrier, avec une mystérieuse élévation de voix : *Exclamavit voce magna et dixit : Unde hoc mihi? D'où me vient cet honneur, que la mère de mon Dieu daigne me rendre visite?* Car pourquoi cette extraordinaire élévation de voix, demandent les Pères et les interprètes? Etait-ce pour se faire mieux entendre de la sainte Vierge? Non, répondent-ils; mais c'est qu'elle parlait à Jésus-Christ et à Marie pour elle-même et pour Jean-Baptiste, et qu'étant obligée de témoigner, tant pour soi que pour l'enfant dont elle était grosse, son humilité et sa reconnaissance envers le fils et la mère, elle avait besoin, en quelque manière, d'une nouvelle et extraordinaire contention de voix : *Exclamavit voce magna.*

Si Elizabeth conçut ces sentiments, ne doutez pas que l'humilité de la sainte Vierge n'ait encore été plus grande; que toute leur conversation ne se soit terminée à se représenter leur indignité personnelle, et à renvoyer à Dieu la gloire de tant de grâces, dont elles avaient été charitablement prévenues.

Dans la conversation qu'elle a avec sa chère cousine, elle retient toujours sa qualité de servante, et elle renvoie au Père des miséricordes celle de mère. Si Dieu l'élève à cause qu'elle s'est abaissée, elle s'abaisse encore davantage à cause que Dieu l'a élevée; et plus elle a reçu de grâces, plus elle en témoigne de reconnaissance à celui dont elles viennent : *Nihil sibi passa retinere, in eum universa refundit cujus in se beneficia laudantur.* Vous louez, dit-elle à Elisabeth, la mère du Seigneur; mais *c'est mon âme qui le loue et qui le remercie : Magnificat anima mea Dominum.* Vous dites *que votre enfant a tressailli de joie quand vous avez entendu ma voix;* mais *mon esprit s'était auparavant réjoui en Dieu mon Sauveur: Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* Vous m'appelez *bienheureuse, à cause que j'ai cru;* mais cette foi, à laquelle vous donnez tant d'éloges, vient du Père des lumières: *et si tous les siècles à venir doivent parler de mon bonheur, regardez-moi comme le faible instrument de la toute-puissance d'un Dieu qui a voulu opérer de si grandes choses dans son humble servante : Respexit humilitatem ancillæ suæ..... fecit mihi magna qui potens est.*

Si nous en croyons saint Augustin et Richard de Saint-Victor, l'une des plus délicates tentations, pour une âme véritablement humble, et le plus dangereux écueil contre lequel il est à craindre qu'elle n'aille se briser, sont les louanges qu'on lui donne : c'est pourquoi elle ne saurait prendre trop de précautions, soit pour s'en défendre, soit pour les renvoyer à Dieu. Voici comment.

Il arrive quelquefois, disent-ils, que les louanges qu'on nous donne sont fondées sur de vrais mérites, et, quelquefois, qu'elles en supposent de faux; mais, de quelque nature qu'elles soient, elles doivent nous inspirer toujours des sentiments d'humilité et de reconnaissance. Supposent-elles de faux mérites? nous devons les rejeter; en supposent-elles de vrais? nous devons les craindre. Les unes nous instruisent de notre devoir, parce qu'on loue en nous des vertus que nous serions obligés d'avoir, et que nous n'avons

pas, et les secondes nous portent à la reconnaissance, parce que le peu de bien que nous avons vient de Dieu, à qui il faut les rapporter. On doit rejeter les premières, parce qu'elles offensent la vérité; on doit se précautionner contre les secondes, parce qu'elles pourraient blesser l'humilité. Les premières supposent des vertus imaginaires : il faut donc les rejeter, afin qu'on ne nous attribue pas mal à propos ce que nous n'avons pas en effet, et qu'on ne loue pas en nous ce qui ne mérite pas d'être loué. Les secondes supposent des vertus réelles, mais qui ont Dieu pour principe : il faut donc les recevoir, non pour nous, mais pour Dieu; il faut donc s'en réjouir, non comme d'un avantage que nous avons en propre, mais comme d'un bien qui nous a été confié pour être rendu à celui dont la seule grâce mérite véritablement d'être louée.

Jamais créature n'a mieux compris cette obligation et ne nous en a laissé de plus beaux exemples que la sainte Vierge. Elizabeth s'humilie devant elle comme devant la mère de Dieu; elle lui dit *qu'elle est bénie entre toutes les femmes, et que son saint fruit est aussi béni*. Rejettera-t-elle ces louanges? non, chrétiens, puisque son humilité eût fait tort à la vérité; mais elle les recevra pour Dieu seul, puisque toutes ces grandeurs ne viennent que de lui, et que c'est à lui qu'il faut qu'elle les rapporte.

En effet, ces grandeurs ont deux principes : son consentement et sa reconnaissance. L'un fait le bonheur de la sainte Vierge, l'autre fait sa fidélité et son mérite. Elle dit à Gabriel, pour exprimer son consentement : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole;* mais pour exprimer sa reconnaissance, elle s'écrie : *C'est ce Seigneur que mon âme loue, et c'est en ce Dieu, auteur de mon salut et de ma gloire, que mon esprit se réjouit.* Elle reçoit avec une humilité cachée les faveurs que Dieu lui fait, et, par une humilité extérieure et exemplaire, elle les attribue à sa pure et gratuite miséricorde. L'ange est seul le témoin de cette première disposition de son cœur; mais elle veut que toute la maison de Zacharie rende témoignage de la seconde, et que les miséricordes du ciel soient toute la matière de sa conversation. Par cette première humilité, elle se reconnaît indigne d'être la mère d'un Dieu; et par la seconde, elle fait remonter cette grâce vers sa source. Elle est heureuse par son consentement; elle est fidèle par sa reconnaissance : et, par ces deux principes de sa grandeur, elle mérite de porter ce beau nom que l'Église lui donne quand elle l'appelle un miroir de justice : *Speculum justitiæ*. Un miroir brille par la lumière et les rayons du soleil qu'il reçoit; mais il renvoie cette lumière et ces rayons : Marie brille par ses rares avantages, mais elle les fait remonter vers Dieu; et elle se croirait infidèle aux grâces qu'elle reçoit, si elle les renfermait au dedans d'elle.

Je crois, après cela, qu'il n'est nullement nécessaire de vous expliquer davantage en quoi vous devez faire paraître votre humilité dans vos visites : je me contente seulement de vous en donner une légère idée, avec saint Grégoire (*L.* XXII *Mor.*, *c.* 5). Être véritablement humble, c'est détourner, à l'exemple de Marie et d'Élisabeth, les yeux de son cœur de dessus les biens spirituels que l'on possède, et les élever vers ces montagnes éternelles *d'où viennent ces secours qu'on a reçus*, pour les acquérir, dit ce saint pape; c'est être plus attentif à considérer ses défauts que ses vertus, le reste de la carrière qu'on doit fournir que celle où l'on commence d'entrer, et les grâces qu'on a négligées que celles dont on a fait un bon usage. Être véritablement humble, c'est étouffer en soi les secrètes complaisances qu'une sainteté naissante pourrait inspirer, et concevoir une juste douleur de ses négligences et de ses relâchements passés; c'est se défier de sa vertu quand on est loué des autres, et être seul à ne pas voir ses bonnes qualités quand on est en estime et en vénération dans le monde. En voilà beaucoup en peu de paroles. Mais ce n'est pas seulement par cette circonstance que vos visites doivent être saintes : il faut encore considérer quels fruits elles doivent produire dans l'esprit et le cœur de ceux avec lesquels vous conversez. Travaillez-vous à les sanctifier? leur inspirez-vous, par vos entretiens, des sentiments de piété et de vertu? à l'exemple de la sainte Vierge, qui répandit tant de bénédictions et de grâces dans la maison d'Elizabeth?

TROISIÈME POINT.

Les communications de Dieu au dehors nous ont toujours été favorables : s'il nous a tirés du néant, s'il est descendu du sein de son Père dans celui d'une Vierge, s'il a vécu et conversé avec les hommes, s'il leur a donné ses instructions, son sang, sa vie, ces différentes effusions de sa miséricorde ont toutes été pour notre bien.

On peut dire à peu près la même chose de sa sainte Mère : tout ce qu'elle a fait, tout ce qu'elle a dit a été pour nous. A-t-elle consenti au mystère de l'Incarnation? son consentement a commencé notre bonheur. A-t-elle cherché son cher fils quand il s'est éloigné d'elle? ç'a été un effet de sa charité, qui voulait nous le conserver. Lui a-t-elle demandé un miracle aux noces de Cana? c'est qu'elle voulait nous attirer les grâces dont nous avions besoin, et dont le vin qui manquait aux conviés était la figure. Enfin, est-elle venue dans la maison de Zacharie? c'est qu'elle voulait y laisser d'admirables effets de la toute-puissante miséricorde du Dieu qu'elle venait de concevoir.

Le premier effet de cette sainte visite regarda la personne d'Elisabeth. C'était une femme déjà avancée en âge, qui, ayant toujours été stérile, ne s'attendait guère à avoir d'enfant; mais qui s'étant vue grosse, selon la prédiction de l'ange à son mari, n'osait se montrer, comme si cette fécondité tardive eût dû lui faire de la peine ou de la honte.

Les Pères et les interprètes ont apporté

plusieurs belles raisons qui avaient obligé Elisabeth de se cacher pendant les cinq premiers mois de sa grossesse. Les uns, comme saint Grégoire, ont dit qu'elle l'avait fait par un esprit de religion et de crainte, pour nous représenter la conduite de ces âmes qui, ayant reçu la grâce après une longue stérilité de bonnes œuvres, se cachent pendant quelque temps, parce qu'elles ne sont point encore ni assez spirituelles ni assez fortes (1).

Les autres, comme saint Ambroise, croient que ce fut un effet de sa prudence, pour faire connaître la toute-puissance de Dieu, et le miracle qu'il avait véritablement opéré en elle. En effet, si dès les premiers mois de sa grossesse elle avait dit : Je me sens grosse, ses voisins qui savaient son âge, se seraient moqués d'elle ; et, d'un autre côté, si elle avait attendu après ses couches à dire : J'ai mis un enfant au monde, on aurait pu le faire passer pour un enfant supposé : il était donc de sa prudence de se cacher pendant quelques mois, et de ne se produire qu'au temps que sa grossesse parût par des marques évidentes et sensibles.

Quoi qu'il en soit, que fait la sainte Vierge par la visite qu'elle lui rend? elle rassure, elle console, elle réjouit cette âme timide; elle instruit, elle fortifie, elle encourage cette femme faible; elle est cause qu'elle ne se cache plus, qu'elle ne tient plus secret le miracle qui a été opéré en sa personne, afin que Dieu en soit plus loué et qu'on attribue à sa seule toute-puissance cette fécondité inespérée. Car, comme remarque ce Père, ce fut lorsque la sainte Vierge lui rendit visite que sa grossesse commença à se divulguer, y ayant beaucoup d'apparence que si on l'avait su auparavant, un miracle si extraordinaire eût fait beaucoup de bruit dans tout le pays ou du moins dans sa famille; et et qu'ainsi la sainte Vierge en eût appris la nouvelle auparavant qu'un ange la lui eût apportée.

Or, de là je tire une très-importante moralité et à laquelle vous ne vous attendiez peut-être pas. Combien trouve-t-on aujourd'hui de ces âmes timides qui, quoique par des sentiments fort différents de ceux d'Elisabeth, n'osent faire paraître le bien dont elles ont conçu quelques désirs? qui, retenues par des considérations humaines ou par une honte indiscrète, se cachent, diffèrent, ou étouffent l'exécution de leurs pieux desseins? combien trouve-t-on aujourd'hui de ces âmes qui, par une fatale confusion ou une lâche complaisance, demeurent souvent grosses de leurs premiers projets, n'osant rompre avec le monde, ni avec ces anciennes habitudes qu'elles ont contractées et dont elles souhaiteraient de se défaire? Si pour lors un homme un peu zélé leur représentait l'étrange désordre où elles se jettent, le malheureux état auquel de bons désirs tantôt formés, tantôt dissipés les réduisent, la paix d'une conscience qui, déchargée du fardeau du péché, s'impose le joug de Jésus-Christ et de sa sainte loi : si dans une conversation sérieuse, il leur faisait voir qu'elles ne doivent travailler qu'à une seule affaire, pour le succès de laquelle il faut qu'elles surmontent tous les obstacles qui les en détournent, arracher même leur œil et leur main droite, si elles en sont scandalisées ; qu'au reste dès qu'elles veulent plaire au monde, elles ne sont plus les servantes de Jésus-Christ, et que le plus agréable sacrifice qu'elles puissent lui faire est celui de leur timidité et de leur honte : si, dis-je, un homme se proposait cette fin, et que pour y réussir il se servît des moyens que sa prudence et l'Evangile lui suggéreraient ; ah ! que sa visite rendrait de gloire à Dieu, ah ! qu'elle procurerait de bien à son prochain, qui le regarderait pour lors comme un ange que le ciel lui aurait envoyé, et qui, se sentant consolé, encouragé, réjoui, s'écrierait : *Unde hoc mihi?* d'où me vient une si grande grâce lorsque je m'y attendais le moins?

Mais s'il ne s'y attendait pas, c'est là, chrétiens, ce que Dieu exige de votre zèle, et ce que vous devez-vous proposer dans la plupart de vos visites. Ce n'est pas pour vous y entretenir seulement de bagatelles, ou de vos affaires qu'il vous les permet; c'est encore moins pour y faire éclater vos différentes passions et empoisonner les âmes de vos frères par la contagion de vos mauvais exemples : au contraire, c'est pour les édifier, pour les consoler, pour les encourager dans la pratique de la vertu, pour prévenir leur honte et leur peine, afin qu'ils vous découvrent les plaies qu'ils cachent et qu'ils rencontrent dans vos personnes des médecins, des amis, des pères.

Le second effet de la visite de la sainte Vierge fut la sanctification de Jean-Baptiste. Je ne veux pas dire qu'elle l'ait opérée par elle-même, puisque saint Paul m'apprend que *la grâce vient originairement de Jésus-Christ; Gratia per Jesum Christum*, mais je dis que ce Dieu renfermé dans son sein s'est servi d'elle pour la justification de ce petit pécheur.

L'on dirait, et c'est la réflexion de saint Bernard (*Serm. de Verbis Apocalypsis*), que Dieu dans l'effusion de cette grâce anticipée a voulu prendre des mesures en quelque manière semblables à celles qui avaient contribué à la faire perdre à tous les hommes. Deux paroles nous ont perdus, une parole écoutée, et une parole rapportée : Eve prête l'oreille au serpent qui l'avait malicieusement flattée de l'espérance d'une divinité prétendue, pour lui faire manger du fruit de vie; voilà la parole écoutée. Cette malheureuse femme alla dire à Adam ce que le serpent lui avait suggéré, et lui présenta de ce fruit; voilà la parole rapportée ; et ce qui a fait que le péché qui était actuel en l'un et en l'autre, est originel à notre égard.

Il s'agit d'en délivrer par une sanctification

(1) Occultabat se mensibus quinque : qui enim spirituales ac fortes esse nequeunt adhuc per quinarium numerum designantur : quæ autem recens concipit quinque se mensibus celat, quia per sensus corporis bona agit, sed quia spiritualis ac fortis in hoc bono opere nondum est, ea quæ agit, sapienter abscondit (*D. Greg.*, *lib.* IV *in lib.* I *Reg.*, *c.* 4).

avancée Jean qui l'a contracté dans sa conception comme nous, et pour cet effet deux paroles opèrent ce miracle; une parole écoutée et une parole inspirée; une parole reçue, et une parole rendue, ou plutôt, pour dire les choses plus exactement, ce qui sanctifie ce petit pécheur dans les entrailles d'Elisabeth, c'est la parole substantielle du Père éternel, reçue dans le sein de Marie, qui se sert de la parole extérieure de cette Vierge pour lui communiquer son esprit et sa grâce.

Qu'Elisabeth est heureuse, s'écrie là-dessus ce Père, d'avoir reçu la visite et écouté la parole du Verbe divin qui s'expliquait et qui opérait par sa mère! mais que Jean-Baptiste, son fils, est encore plus heureux d'avoir reconnu la majesté de ce Dieu caché, d'avoir ressenti la vertu de son adorable présence qui se servait de celle de Marie pour le sanctifier par avance et en faire son précurseur. Ce roi et ce soldat, ce souverain et ce ministre ne sont séparés l'un de l'autre que par deux petits murs de chair, Jésus-Christ agit et sanctifie, Jean-Baptiste s'étonne et se réjouit; eh! comment ne se réjouirait-il pas aux approches d'une divinité qui le prévient, qui l'anime, qui le justifie, qui le consacre (1)! Tous ces effets sont admirables, chrétiens; mais ne serez-vous pas surpris si je vous dis que Dieu en attend en quelque manière de pareils dans vos visites? Il pouvait seul et indépendamment du concours de la sainte Vierge sanctifier Jean-Baptiste, et cependant il a voulu se servir d'elle comme d'un canal ou d'un organe par où cette grâce s'écoulât dans ce petit enfant. Or, c'est par rapport à cette circonstance qu'il demande quelque chose de semblable de votre zèle; c'est là une obligation dont vous devez tous vous acquitter et une charité, dit saint Augustin, que vous êtes tous en droit de faire.

Pauvres, qui n'avez point de bien, vous pouvez la faire; et ce sera si, dans vos petits entretiens, vous vous consolez les uns les autres, si vous vous inspirez une sainte patience, et si, dans les conversations que vous avez dans votre famille ou avec vos voisins, vous vous dites ce que Tobie disait à ses parents : *Ne murmurez pas contre Dieu, nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie bienheureuse qu'il a promise à ceux qui lui seront toujours fidèles* (*Tob.*, II).

Riches, puissants de la terre, supérieurs et maîtres, vous êtes obligés de la faire; c'est à vous à corriger les pécheurs, à prévenir leurs mauvais desseins, à punir leur impiété, à arrêter le cours de leurs scandales qui sont comme autant de péchés originels, à éclairer ces malheureux *qui sont assis dans les ténèbres et à conduire leurs pas dans des sentiers de vertus et de paix.*

Vous, mesdames, qui êtes enfermées dans le cloître, vous êtes encore en état de la faire. Une bonne parole dite à propos consolera vos sœurs, et si quelques rapports ou quelques soupçons les avaient refroidies et rebutées, elles vous béniront dans la suite comme Elisabeth, et tressailliront de joie comme Jean-Baptiste. Que vous serez heureuses d'avoir pu contribuer de la sorte au dessein de Jésus-Christ et d'en avoir répandu l'esprit dans cette maison, à l'exemple de la sainte Vierge dont vous célébrez aujourd'hui la première sortie, et dont vous vous êtes engagées d'imiter les vertus, pour en obtenir un jour la récompense! *Amen.*

(1) Felix Elisabeth ad quam properat mater Salvatoris, sed puer multo felicior qui salutantis majestatem agnoscens intra viscerum tenebrosa volumina gaudet, quia vim tam beatæ salutationis attendit. Junguntur amplexus, venitur ad oscula, copulantur felices uteri, regem et militem non nisi duo tenerrimi parietes abjungunt, quid mirum si miratur puer et exultat a tactu tam proximæ divinitatis et afflatu (*Bern., serm. de Nat. Joan.*)

DISCOURS XIII.

SUR LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino.

Le temps de la Purification de Marie étant arrivé, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. (*S. Luc, ch.* II.)

La fête que nous célébrons aujourd'hui n'est pas tant une fête particulière qu'un concours de plusieurs mystères qui semblent n'être réunis que pour la rendre plus illustre et fournir une plus ample matière de réflexion à nos esprits. Tout ce qu'il y a de grand, de mystérieux, d'édifiant, d'instructif est comme renfermé dans notre évangile où l'on ne parle que de lois, de prophéties, de sacrifices qui, selon saint Jean Chrysostome, font toute l'histoire et l'économie des deux testaments.

Il y est parlé de lois : Marie, en se purifiant, obéit par son humilité à celle de Moïse; Jésus-Christ, en s'offrant à son Père, établit par son amour celle de la grâce; et Siméon, en ne pensant plus qu'à mourir après avoir vu son Sauveur, se soumet avec joie à celle de la nature. Il y est parlé de prophéties : j'y trouve une prophétie de douleur par rapport à Marie, de prédestination et de réprobation par rapport aux hommes, de contradictions et de souffrances par rapport à Jésus-Christ.

J'y trouve des sacrifices : Marie porte au temple la victime de tout le genre humain, le grand prêtre la reçoit, le rachat s'en fait, Joseph et Anne la prophétesse en sont les témoins, l'autel en est sanctifié, et l'Eglise substituée à la place de la Synagogue, allume ses cierges et ses flambeaux pour honorer par ces faibles lueurs cette grande lumière qui *doit éclairer les nations et faire toute la gloire d'Israël.*

Que j'aurais de choses à vous dire sur tant de belles circonstances! Mais parce que l'abondance de mon sujet me mènerait trop loin, je me borne aux deux plus considérables, qui sont la purification de la sainte Vierge et la présentation de l'enfant Jésus : deux mystères en quelque manière indivisibles, puisque ce Fils et cette mère vont au temple dans un même esprit, que c'est pour imiter l'humilité du Fils que la mère veut se purifier, et que c'est entre les bras de la mère que le Fils veut se présenter, mystères que j'ai cru par conséquent ne devoir point séparer et sur lesquels je vous prie d'autant

plus de réfléchir, que je vais en tirer, en vous les expliquant, des instructions morales qui feront la matière de ce discours.

Toutes nos obligations, en qualité de chrétiens, consistent en deux choses, dit saint Augustin (*lib. de Vera relig.*) : à obéir à Dieu et à nous offrir à Dieu. Nous devons lui obéir, parce qu'il est notre souverain ; nous devons nous offrir à lui, parce qu'il est notre Père; lui obéir par l'accomplissement de sa loi; nous offrir à lui par le sacrifice de nos personnes. Obéir sans s'offrir, c'est n'avoir qu'une obéissance semblable à celle que lui rendent les êtres dépourvus de raison; et saint Paul veut que la nôtre *soit raisonnable* (*Rom.*, XII). S'offrir sans lui obéir, c'est ne lui faire qu'un sacrifice extérieur, apparent ou contraint; et saint Pierre veut que le nôtre *soit sanctifié* et, comme il dit, *rendu chaste par la charité* (I *Petr.*, I).

Cependant je trouve que cette loi a ses difficultés et que cette offrande a ses illusions : celle-là a ses difficultés, parce qu'elle passe dans les esprits ou pour austère, ou pour inutile; celle-ci a ses illusions, parce que souvent ce n'est ou qu'une offrande partagée, ou qu'une offrande par laquelle nous ne donnons rien à Dieu qui nous incommode : et ce sont là les deux grandes sources de nos désordres.

Or, ç'a été pour ôter ces obstacles et prévenir ces illusions que Marie s'est purifiée et que Jésus-Christ s'est offert à son Père, puisque, depuis que cette mère s'est soumise à la loi de la purification, nous n'avons plus de prétexte pour nous dispenser d'obéir à Dieu, et que depuis que ce Fils s'est offert à son Père, nous pouvons connaître les illusions qui, pour l'ordinaire, se trouvent dans le sacrifice que nous faisons de nous-mêmes à Dieu.

Voilà mes deux propositions, ou plutôt les deux conséquences morales que je tirerai en vous expliquant ces deux mystères. Nous trouvons dans Marie qui se purifie le modèle d'une purification chrétienne : ce sera mon premier point. Nous trouvons dans Jésus qui se présente à son Père l'idée du sacrifice que nous devons faire à Dieu de nos personnes; ce sera mon second point et tout le sujet de ce discours, après que nous aurons demandé les grâces du Fils par l'intercession de la mère, qui le porta au temple de Jérusalem et qui le conçut dans son sein, lorsqu'un ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Demeurer pendant sept jours renfermé dans sa maison n'avoir la liberté d'aller au temple de Jérusalem qu'au quarantième, si l'on avait mis au monde un enfant mâle, se purifier, par des cérémonies extérieures, des impuretés qu'on avait contractées durant ses couches : c'étaient là autant de lois imposées aux femmes juives; ce furent celles que Marie, qui en était exempte, observa fidèlement, et ce sont celles qui, ayant été humblement acceptées par cette sainte mère au jour de sa purification, doivent entrer, avec quelque proportion, dans les nôtres.

Pour entendre cette vérité, il faut remarquer avec saint Augustin (*Homil.* 50) que deux choses nous rendent impurs : la première, c'est la diversité des occupations séculières qui nous partagent, et qui souvent nous font oublier Dieu, l'embarras des affaires qui nous dissipent, et ce qu'il appelle la poussière du monde, et la servitude de nos emplois ; la seconde, c'est une malheureuse disposition dans laquelle nous sommes de ne vouloir rien faire au delà de notre devoir, d'éloigner de nous ce qui peut nous humilier, et de nous soucier peu de nous purifier de certaines fautes qui nous paraissent légères, et qui souvent sont très-considérables aux yeux de Dieu. En un mot, nous avons trop d'attachement au monde, et nous ne voulons rien faire qui nous humilie et qui nous incommode. Voilà les deux choses qui nous rendent impurs, et les deux prétextes que nous opposons pour l'ordinaire à notre assujettissement à la loi.

Or, je dis que si nous entrons dans l'esprit du mystère que nous célébrons, nous trouverons dans la conduite de la sainte Vierge deux circonstances qui seront autant de remèdes à ces deux maux ; et qu'ainsi sa purification pourra, de la manière que je vais l'expliquer, nous servir de modèle et de règle à la nôtre.

Que fait-elle? deux choses. Quoiqu'elle soit très-sainte, toujours unie à Dieu, éloignée du commerce, et encore plus de l'esprit du monde ; cependant elle se renferme dans sa maison, et, par une retraite de quelques jours, elle se dispose à la cérémonie de sa purification ; c'est la première. Quoiqu'elle n'ait contracté aucune impureté légale, elle se met cependant, par une humble obéissance au rang des femmes juives, et, sans user du privilége de la loi où il y avait une clause faite précisément pour elle, elle va, en se purifiant, au delà de la loi même; c'est la seconde. Et de là je tire deux conséquences: la première est que si la sainte Vierge, que le monde n'avait ni dissipée ni corrompue, a voulu observer cette retraite marquée par la loi, nous devons à plus forte raison, si nous voulons nous purifier, nous séparer intérieurement du monde par un esprit de recueillement et de retraite. La seconde, que si, par une obéissance et une humilité exemplaire, elle a voulu aller au delà d'une loi qui ne la regardait pas, nous devons du moins embrasser les humiliations qui nous sont nécessaires, si nous voulons travailler à notre purification spirituelle.

Comme c'était une loi très-religieusement observée parmi les femmes juives, de demeurer pendant sept jours renfermées chez elles, si elles avaient mis au monde un enfant mâle, et quatorze, si elles étaient accouchées d'une fille ; on ne trouverait pas fort étrange que la sainte Vierge s'y fût assujettie, si cette loi n'avait eu pour fondement que quelques raisons de bienséance dont cette chaste créature n'eût point été déshonorée. Elle aimait trop la solitude, et ayant choisi l'obscurité et la retraite dès la première pointe de ses

années, moins pour conserver son innocence que pour s'unir plus étroitement à Dieu, elle n'eût jamais voulu la rompre en un temps où elle se fût trouvée engagée de la garder.

Mais comme la plupart des lois que Dieu avait imposées aux Juifs leur reprochaient leurs péchés, et marquaient les différentes impuretés qu'ils avaient contractées par les différents sacrifices qu'ils devaient offrir pour en être exempts, celle qui regardait non-seulement la purification des femmes, mais encore la retraite qui devait la précéder, était de cette nature. On leur faisait la même défense qu'aux lépreux de sortir de leurs maisons ; tous ceux qui s'approchaient d'elles ou qui touchaient leur lit, étaient censés impurs, obligés de se retirer et d'aller laver leurs habits. Il y avait encore une autre circonstance fort humiliante pour elles. Après ces sept jours de retraite, elles en gardaient une autre de trente-trois, non pas à la vérité si rigoureuse, mais qui les humiliait jusqu'à ce point de n'oser toucher aucun vase sacré, ni entrer dans le sanctuaire, étant ainsi comme reléguées, privées des exercices de leur religion et de la participation de leurs mystères.

Vous voyez assez par là que cette loi, accompagnée de ces fâcheuses circonstances, ne regardait point la sainte Vierge. Elle reprochait aux autres femmes trois sortes d'impuretés, pour l'expiation desquelles on les condamnait à une retraite qui devait précéder la cérémonie de leur purification. Je veux dire, avec Guillaume de Paris (*Tract. de Legibus*), une impureté naturelle, une impureté légale et une impureté morale ; une impureté naturelle, par rapport à leurs couches ; une impureté légale, par rapport à leur commerce · et une impureté morale, par rapport au péché originel qui avait été en elles, et qu'elles communiquaient à leurs enfants. Or, la sainte Vierge ne devait, par aucune de ces raisons, ni observer cette retraite de sept jours, ni être privée de la participation des sacrés mystères pendant les trente-trois autres qui précédaient sa purification. Il n'y avait point en elle d'impureté naturelle ; Jésus-Christ était sorti de son sein d'une manière plus pure que le rayon ne sort de son soleil. Il n'y avait point en elle d'impureté légale, elle avait conçu sans aucun commerce d'homme, par la seule opération du Saint-Esprit. Il n'y avait point non plus en elle d'impureté morale, elle avait été, dès le premier moment de sa conception, préservée du péché d'origine. Cependant, chrétiens, cependant elle ne laisse pas d'observer religieusement cette retraite, et elle se fait scrupule, toute sainte et chaste qu'elle est, d'entrer au temple et de toucher les vases sacrés : pourquoi? pour nous apprendre une vérité d'autant plus importante que souvent elle nous est inconnue ; à savoir, qu'un grand moyen de nous purifier est de rentrer quelquefois en nous-mêmes, de prendre quelque temps pour examiner nos consciences, de nous recueillir et de nous faire une espèce de solitude au milieu du monde, soit à cause des différents péchés que nous y avons commis, soit à cause des fréquentes dissipations que nous y souffrons, soit à cause des taches et des ordures que nous y avons contractées, soit à cause des pertes spirituelles que nous faisons tous les jours dans nos embarras et l'exercice de nos emplois : *Propter ipsum pulverem mundi, et damna quæ in ipsa negotiosissima dispensatione contingunt* (*D. Augus. homil.* 50). Mille choses nous arrêtent dans le monde, mille choses nous occupent, nous fatiguent, nous embarrassent, et nous font oublier la principale qui est celle de nous sanctifier et de nous sauver. Nous sommes souvent tout à autrui et rarement à nous ; presque toujours appliqués à des affaires ou indifférentes, ou étrangères, et presque jamais attentifs à celle où nous avons plus d'intérêt de travailler. Eh quoi! dit saint Bernard (*lib.* I *de Consideratione*), n'est-il pas bien juste de rentrer quelquefois en nous-mêmes, et de ne nous pas répandre tellement au dehors que nous ne prenions quelque temps de repos et de retraite?

J'ai toujours inviolablement gardé cette coutume, disait un sage païen, de repasser avant de m'endormir sur toutes les actions que j'ai bien ou mal faites pendant le jour. Je me cite moi-même au tribunal de ma raison, et, débarrassé des affaires qui m'ont occupé, je me recueille intérieurement pour me demander compte de ma conduite, et me dire : De quelle mauvaise habitude t'es-tu aujourd'hui défait? à quelle passion as-tu résisté? en quoi es-tu devenu meilleur? *Quod hodie malum tuum sanasti? cui vitio obstitisti? qua parte melior factus es?* Alors, ajoute-t-il, je ne me déguise, je ne me cache, je ne me pardonne rien, et par là je me purifie de mes vices.

Or, si un païen avait ces sentiments, que ne doit pas faire un chrétien pour songer à sa conscience, pour réparer tant de pertes spirituelles qu'il a faites dans le commerce du monde, pour se demander raison de tant de péchés qu'il commet, et pour obtenir la grâce de n'avoir plus ces dissipations, et ces égarements si contraires au dessein qu'il a de se sauver?

Mais comme les femmes juives avant que de se purifier, non-seulement observaient une retraite de sept jours, mais n'osaient toucher les vases sacrés, et que Marie, tout innocente qu'elle fût, s'est soumise à cette humiliante loi ; cette circonstance nous découvre encore une autre vérité, qui est que pour travailler utilement à notre purification spirituelle, il serait bon quelquefois, selon l'avis d'un sage directeur, de s'abstenir pour un temps de la participation des sacrés mystères, *afin de s'éprouver soi-même*, comme le demandait saint Paul, et de recevoir ensuite le corps et le sang adorable de Jésus-Christ.

Je sais que cette matière est délicate ; je ne la touche aussi qu'en passant, et à Dieu

ne plaise que je détourne les chrétiens de la fréquente participation de la sainte eucharistie ! Mais je ne puis assez invectiver contre ces communions précipitées par lesquelles, en sortant de la table du démon (c'est ainsi que parle saint Cyprien) on se présente impudemment à celle de Jésus-Christ, par lesquelles à l'occasion d'une grande fête, après avoir longtemps vécu dans un scandaleux désordre, après avoir contracté mille impuretés dont il est très à craindre qu'on n'a pas été lavé dans la confession, on va recevoir le Saint des saints (1). Les femmes juives qui n'avaient que des impuretés légales n'osaient entrer dans le temple, ni toucher les vases sacrés : et nous croyons que des âmes corrompues par des anciennes habitudes auxquelles elles n'auront pas renoncé, pourront s'approcher de la sainte table et manger le pain des anges ? Est-ce que votre corps et votre sang, ô mon Dieu, demandent moins de dispositions et de pureté, dans la loi de grâce, que le temple, les vases, et les mystères de l'ancienne ? Ne vous y trompez pas, chrétiens, on n'ordonne plus d'éloignement des sacrés mystères pour des impuretés naturelles ou légales: mais pour des impuretés morales, pour ce trop grand attachement qu'on à ses passions et aux créatures; pour cet esprit d'immortification dans lequel on vit, pour ce soin déréglé de ses affaires, et de ses intérêts temporels ; pour cet oubli de Dieu et de son salut; pour cette infidélité dans l'exercice de ses emplois ; pour ces péchés de scandale qui infectent tout un quartier : cette retraite et cet éloignement sont nécessaires; et ce qui n'était qu'un conseil pour la sainte Vierge est, en plusieurs rencontres, une loi à votre égard, et une disposition nécessaire à votre purification spirituelle.

Celle de Marie fut précédée de cette défense qu'elle se fit à elle-même d'entrer au temple pour obéir à la loi ; que dis-je? pour aller au de là de la loi, et corriger par là cette autre dangereuse illusion dans laquelle nous sommes, de ne vouloir rien faire au delà de notre prétendu devoir, principalement en des choses qui nous humilient et qui nous choquent.

A considérer ce qui s'était autrefois passé, je m'imaginais voir à l'entrée du temple de Jérusalem ce même chérubin qui s'était mis à la porte du paradis terrestre pour empêcher Adam et Eve d'y entrer, après leur désobéissance. Je m'imaginais que si Dieu avait pris cette précaution, de peur que des créatures rebelles ne déshonorassent ce saint lieu sous une spécieuse apparence de sainteté, il en prendrait une autre pour empêcher qu'une vierge qui n'avait perdu ni la virginité de son âme, ni celle de son corps, n'entrât pour être déshonorée, en un temple qui, en de pareilles cérémonies, n'était ouvert qu'à des femmes dont la purification était comme une amende honorable qu'elles faisaient à Dieu des impuretés que leurs enfants et elles avaient héritées de leurs premiers parents.

Mais quand j'ai considéré les choses de plus près, j'ai trouvé que comme il était de la sagesse et de la justice de Dieu d'opposer les contraires à leurs contraires, il fallait qu'une vierge d'une innocence et d'une virginité singulières donnât de publiques marques d'une humilité et d'une obéissance jusqu'alors inouïes, pour venger Dieu de l'orgueil et de la désobéissance de nos malheureux pères. Il fallait donc que Marie innocente et chaste entrât dans le temple, comme une femme du commun pour purifier la loi, en allant au delà de ses obligations : et comme la première Eve l'avait deshonorée en la violant dans un article essentiel, la seconde Eve devait l'honorer, en ne voulant point user de son privilége, mais abandonnant volontairement par sa soumission le droit qu'elle avait de ne s'y pas soumettre.

Marie a toujours été une créature privilégiée, une créature toujours préférée, et dans sa préférence toujours distinguée de toutes les autres, dit saint Bernard. La nature ne l'a jamais traitée qu'avec respect, en conservant sa virginité dans sa fécondité même : *Natura illibatam conservando.* La grâce ne l'a jamais regardée qu'avec estime, en la prévenant des bénédictions divines : et la loi qui est entre la nature et la grâce, bien loin de l'engager à des cérémonies qui marquassent quelque impureté, l'a toujours distinguée des autres: *Lex reverenter eam ab aliis distinguendo.*

Aussi que dit la loi? *Mulier quæ suscepto semine peperit, immunda erit septem diebus.* En voilà les propres termes dans le Lévitique : et ce fut cette sage précaution que prit Moïse, dit ce Père, de peur d'être injurieux à une vierge qui, par un miracle qui n'aura jamais de pareil, devait mettre au monde un Dieu sans commerce d'aucun homme, et sans aucune perte de son inviolable virginité.

Vous voilà donc, Vierge sainte, exempte de l'obligation de vous purifier. Moïse n'a mis cette clause que pour vous, vous en êtes dispensée par les propres termes de la loi. Mais vous ne voulez point user de ce privilége. Votre humilité et votre obéissance vous font aller au delà de la loi. Je vous vois déjà vous mêler parmi les femmes juives, et obscurcir par cette cérémonie l'éclat d'une vertu qui vous a toujours été infiniment chère.

Parmi les superstitieuses cérémonies des anciens idolâtres, ils en observaient une entre les autres qui se faisait une fois chaque année, qui était de purifier Cybèle, mère des dieux, en jetant sa statue dans l'eau, et la lavant à de différentes reprises, *Cybelem magnam matrem purificant* (*Tertul. de Jejunio*, c. 2). Je ne m'en étonne pas, dit le savant Arnobe (*Lib.* VII *contra Gentes*). C'était une infâme qui s'était abandonnée à la violente

(1) Perniciosum est ad eucharistiam accedere ante expiata delicta, ante exomologesim factam criminis ante purgatam conscientiam sacrificio et manu sacerdotis, ante offensam placatam indignantis Domini et monentis (*Cyp., l. de Lapsis*).

passion d'un berger, et qui avait eu avec lui de honteux commerces. Comment donc ses aveugles adorateurs ne l'auraient-ils pas purifiée, ou pour mieux dire comment, en la lavant par cette ridicule et inutile cérémonie, pouvaient-ils croire qu'ils lui ôteraient les marques diffamantes de sa turpitude et de son impudicité? Il n'en était pas de même des femmes juives; leur purification ordonnée par la loi leur ôtait une tache qui, à la vérité, venait d'un commerce charnel, mais qui au reste leur était permis, et après avoir obéi à cette loi, on les recevait comme les autres dans les temples, où elles offraient leurs sacrifices.

Mais pour vous, divine Marie, pour vous mère du vrai Dieu, vous êtes absolument exempte d'une si humiliante cérémonie. D'où vient donc que vous vous y soumettez? Application à ceci, je vous prie, puisque c'est le fruit que vous devez remporter de ce premier point.

Il n'y avait rien dans la sainte Vierge qui eût besoin de cette purification légale. Avant qu'elle conçût le Verbe, dans le temps qu'elle l'a conçu, et après l'avoir mis au monde, elle était toujours Vierge, toujours chaste, pure de corps et d'esprit. La loi ne la regardait donc point; mais comme il y avait deux choses, la cause de la loi et l'esprit de la loi; si par rapport à cette cause de la loi elle en était dispensée, elle crut qu'elle devait l'observer par rapport à l'esprit, à l'intérieur et à la fin de cette loi. Quel était cet esprit et cette fin de la loi? c'était d'être accomplie par une personne d'un mérite singulier qui, allant au delà de ses obligations, s'assujettît par une profonde humilité et une entière obéissance à ce qu'elle avait de plus humiliant.

Or Marie s'y est soumise dans cette vue. Dût-on la regarder comme une femme et une mère commune; dût-on la croire impure et souillée, il lui importait peu, pourvu qu'elle honorât, quoiqu'au dépens de la gloire de sa virginité, une loi qu'on avait violée en tant de manières; pourvu que, par une obéissance et une humilité exemplaires, elle laissât aux siècles postérieurs la véritable idée de la purification évangelique. *Totius puritatis mater purgationis legitimæ speciem suscepit, ut simul et obedientissimæ humilitatis virtutem, et Evangelicæ purificationis insinuaret veritatem.*

Admirables sentiments, mais bien différents des nôtres en deux manières, dit saint Laurent Justinien, 1° en ce que nous nous bornons à de certaines obligations que souvent même nous n'accomplissons pas, ou au delà desquelles nous devrions aller pour plaire davantage à Dieu, et nous conformer à l'exemple de sa sainte Mère. La parfaite obéissance ne reconnaît point de loi; c'est pourquoi saint Paul dit que *cette loi n'est pas faite pour le juste*, c'est-à-dire, qu'il n'y est pas si attaché, qu'il n'aille quelquefois au delà de ce qu'elle lui prescrit.

Les pécheurs se croient en droit de pouvoir faire ce qui revient davantage à leurs passions, et accommodant la loi de Dieu à la dépravation de leur esprit et de leur cœur, au lieu de redresser cet esprit et ce cœur sur la droiture de la loi, ils ne se tiennent presque jamais dans ses bornes. Ils croient qu'ils aiment la vertu parce qu'ils en parlent, et qu'à cause qu'elle est dans leur bouche, elle est de même dans leurs cœurs. Ils se renferment dans le cercle de leur mauvaise conscience, tantôt donnant de fausses interprétations à la loi, afin de pouvoir la violer sans scrupule, tantôt voulant composer avec Dieu sur quelques-uns de ses chefs; ils n'y obéissent jamais, parce qu'ils ne la prennent pas tout entière, et qu'ils se trouvent toujours beaucoup au-dessous de leurs devoirs.

Les justes et ceux qui tendent à la perfection chrétienne raisonnent sur d'autres principes, et tiennent aussi une autre conduite. Comme ils croient que, quoi qu'ils fassent, ils n'en font jamais assez, et que souvent ils ne sont point encore entrés dans la carrière, quoiqu'ils paraissent y avoir fait quelques progrès, ils vont de vertus en vertus, et pour être fidèles dans la pratique des commandements, ils s'attachent en certaines rencontres à accomplir les conseils même. Ils se représentent sans cesse que Jésus-Christ qui était au-dessus de la loi de Moïse, a voulu cependant s'assujettir à ses plus humiliantes cérémonies; et que pour leur ôter tout prétexte de se dispenser de leur devoir, il leur a proposé pour modèle sa divine mère qui, étant créature comme eux, a obscurci par son obéissance et son humilité ses plus belles vertus, en ne paraissant aujourd'hui rien moins que ce qu'elle était en effet (1).

Et c'est la seconde différence que je rencontre entre sa conduite et la nôtre. En effet nous voulons presque toujours paraître autres que nous ne sommes, et souvent nous nous soucions peu d'acquérir les vertus chrétiennes, pourvu que nous en ayons les apparences. Cet officier de justice n'appréhende rien tant que de passer pour voleur; et cependant sous un voile d'équité et de désintéressement, il ruine impunément les parties. Cette femme ne craint rien davantage que d'être surprise dans son péché, ou de perdre sa réputation; et cependant elle ne fait nulle difficulté d'être secrètement infidèle à son mari. En un mot, au lieu que Marie veut conserver ses vertus, et en sacrifier les apparences, on se soucie peu aujourd'hui de sacrifier ses vertus, pourvu que les apparences en soient sauvées. Quoi qu'il en soit, il est rare de trouver des gens qui aiment ces vertus pour elles-mêmes et par rapport à Dieu; presque tous les considèrent comme suivies des acclamations publiques, et si l'on

(1) Ad perfectiora semper affectu feruntur et actu. Nam idem legislator minime constitutus sub lege legalia propter nos in se voluit præcepta servare... Nequaquam tenebatur sub lege, ut autem Deum veneraretur in lege formamque humilitatis ex hoc præberet per legem, legem Purificationis voluit implere.... Decebat utique divinam sapientiam quæ sibi ad habitandum domum ædificabat Ecclesiæ, ut de legis custodia, de purificatione mentis, de humilitatis norma et spirituali oblatione Mariæ medio uteretur (*Laur. Just., serm. de Purific.*).

s'acquitte de ses devoirs, c'est moins parce qu'on les aime, que parce que l'approbation et la louange sont les récompenses ordinaires de ceux qui les remplissent.

Jetons les yeux sur la sainte Vierge, si par malheur nous sommes coupables de ces désordres. Obéissons à des lois qui, tout humiliantes qu'elles nous paraissent, ont cessé de l'être dès que la mère d'un Dieu qui en était exempte a voulu s'y assujettir; et comme nous ne pouvons y obéir que par un sacrifice volontaire de nos personnes à Dieu, offrons-nous à lui avec Jésus-Christ qui, se présentant aux pieds de ses autels, nous a laissé, par les circonstances de son oblation, une parfaite idée de la nôtre.

SECOND POINT.

S'il n'appartient qu'à Dieu d'avoir un souverain empire sur tous les hommes, il n'appartient aussi qu'aux hommes de le reconnaître par un sacrifice libre et volontaire qu'ils lui font de leurs personnes : mais d'un autre côté s'il est vrai qu'il n'y a rien où les hommes s'oublient davantage de leurs devoirs, qu'en ce point essentiel qui renferme tous les autres, il est vrai aussi qu'il ne leur fallait rien moins que l'exemple de Jésus-Christ pour leur donner une juste idée de ce vrai et parfait sacrifice.

Dans la pensée de l'Ange de l'école, et de Guillaume de Paris, deux principales circonstances relèvent l'empire et le domaine de Dieu sur l'homme. La première, c'est un domaine universel; la seconde, c'est un domaine perpétuel. C'est un domaine par lequel Dieu possède tous les hommes. *Tibi serviat omnis creatura tua; il faut, Seigneur, que toutes vos créatures vous servent.* C'est un domaine par lequel il les possède pour toujours. *Regnum tuum regnum omnium sæculorum; votre règne est un règne de tous les siècles.*

De là s'en suit, dit saint Thomas, qu'afin que l'homme reconnaisse pleinement ce souverain domaine, il faut, 1° qu'il s'offre à Dieu dès la première pointe de ses années, et quand il a l'usage de la raison, sans cela ce ne serait pas un domaine entier et universel. Il faut, 2° qu'il s'y offre pour tout le reste de sa vie, sans rétracter son vœu et l'offrande qu'il lui a faite de sa personne; sans cela, ajoute-il, ce domaine de Dieu ne serait point perpétuel. Il faut qu'il apporte aux pieds des autels, le plutôt qu'il lui est possible, la victime de son sacrifice, pour la présenter au Seigneur, *omne masculinum adaperiens vulvam.* La première pensée que conçoit l'esprit, le premier mouvement et le premier désir que forme le cœur doivent être à Dieu, et dès qu'il lui a présenté cette victime, bien loin de la reprendre, il faut qu'il la regarde comme une chose sacrée sur laquelle il n'a plus de droit. *Sanctum Domino vocabitur.* Ce ne sont point ici des exagérations, ni des idées vagues qui n'aient aucun fondement, j'en trouve la preuve dans l'Ecriture, ou plutôt, sans aller si loin, je la trouve dans le mystère de ce jour où Jésus-Christ, pour nous apprendre ces deux importants devoirs, vient au temple de Jérusalem s'offrir à son Père avec ces deux mêmes circonstances, puisqu'il s'y offre de bonne heure, et qu'il s'y offre pour toujours; puisqu'il s'y offre avec une espèce d'impatience, et avec une admirable persévérance.

Il est assez aisé de juger de l'impatience qu'il eut de s'offrir à son Père par le temps qu'il observa pour lui faire extérieurement ce sacrifice de sa personne. Je dis extérieurement, puisqu'il est certain que du moment qu'il vint au monde, il lui en fit un sacrifice intérieur, en lui disant dès lors : *Vous n'avez pas agréé, ô mon Père, les victimes qu'on vous présentait; vous n'avez regardé qu'avec mépris ou avec indifférence ces hosties impures qu'on égorgeait aux pieds de vos autels; me voici, et je viens me substituer à leur place.* Mais comme, pour remplir les prophéties, et reconnaître par quelques actes publics ce souverain domaine de Dieu, il fallait que le premier-né des hommes lui fît un sacrifice de sa personne selon la loi : *secundum legem Moysi;* comme il fallait, dit saint Thomas, que cette victime, jusqu'alors inconnue et cachée, vînt se présenter au temple par des cérémonies extérieures et sensibles; dès que les quarante jours, marqués par cette loi, sont accomplis, avec quelle impatience, avec quelle ardeur vient-il au temple de Jérusalem, pour reconnaître par cette prompte oblation le souverain domaine de son Père, pour lui dire : Voici la victime que vous attendiez depuis tant de siècles, et qui devait réparer tant d'outrages qu'on a faits jusqu'ici à votre adorable divinité!

Tertullien, dans le livre qu'il a composé de l'âme, fait mention d'une horrible superstition et d'un exécrable sacrifice qu'on faisait à la déesse Statine. Quand un enfant était venu au monde, on le consacrait d'abord à cette infâme divinité, *prima consecratio infantis super terram Statinæ deæ sacrum est* (*Lib. II de Anima*, c. 39); on le vouait à son service, on le mettait sous sa protection, pour satisfaire à un prétendu devoir qui, soit qu'il s'accomplît publiquement, soit qu'il se fît en secret dans la maison de ses parents, donnait à cette déesse une espèce d'empire sur cette malheureuse victime : *Obligatur pro gentili, pro avita, pro publica, aut privata devotione.* Epouvantable orgueil du démon qui demandait, comme Dieu, les prémices de toutes choses; qui, sans attendre que les païens lui sacrifiassent des victimes dans un âge avancé, voulait qu'ils fussent eux-mêmes ses premières victimes; comme s'il n'eût pas assez reçu d'honneur, à moins qu'on ne lui eût offert des enfants dès qu'ils seraient venus au monde.

Il n'appartenait qu'à vous, adorable Jésus, de réparer dignement ces outrages, par une prompte consécration de votre divine personne. Ce qui déshonorait votre Père dans les siècles idolâtres, ce qui ne lui rendait qu'un culte temporel et imparfait dans la Synagogue, par l'oblation des premiers fruits et des premiers-nés, est ou expié ou accompli par votre sacrifice; vous avez toutes les qualités requises pour cet effet. Il fallait une

victime spirituelle et raisonnable, une victime passible et mortelle, une victime d'un prix et d'un mérite infini, une victime innocente, et qui n'appartînt qu'à Dieu par sa consécration. Les anges avaient cette première et cette dernière qualité, mais ils n'avaient pas les autres : les hommes avaient la seconde et la première, mais le reste leur manquait : vous étiez seul cette victime raisonnable, mortelle, sainte, et d'un mérite infini, qui de toute éternité avait été destinée pour reconnaître le souverain domaine de Dieu sur nous par son oblation.

Ce fut aussi dans cette vue que Siméon, cet homme juste et craignant Dieu, cet homme à qui *il avait été révélé qu'il ne mourrait qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur;* cet homme qui attendait non-seulement le consolateur et le rédempteur, mais encore le réformateur et l'exemple d'Israël, *vint au temple*, comme saint Luc nous l'apprend, *par un mouvement du Saint-Esprit.* Ce fut dans cette vue qu'il prit ce petit enfant entre ses bras, qu'il le serra amoureusement sur son sein, qu'il le baisa avec un profond respect, et qu'il bénît Dieu de ce qu'il avait eu le bonheur de voir de ses yeux le Sauveur qu'il avait destiné pour être la règle et le modèle de tous les peuples.

Quelle règle! quel modèle! un enfant de quarante jours qui se consacre à Dieu par une cérémonie publique, pour reconnaître, dans ce sacrifice volontaire, ce souverain domaine et cet empire universel qu'il a sur tous les hommes.

Je sais bien que le même évangéliste remarque qu'il fut porté au temple par Marie et Joseph, qui le présentèrent au Seigneur. Je sais même que les Pères leur ont donné sur ce sujet de grands éloges, en disant que toute la nature leur était redevable d'avoir offert de si bonne heure un enfant qui devait rendre tant de gloire à Dieu par son sacrifice. Et c'est ici, pères et mères, qu'il faut vous dire, en passant, que ce qui est capable d'attirer sur vos personnes les bénédictions du ciel, est ce soin que vous prenez d'élever vos enfants dans la crainte de Dieu, de leur inspirer de bonne heure des sentiments de piété, de les offrir au Seigneur, à peu près comme Marie fit son premier-né, de les élever dans les maximes du christianisme, de les regarder comme des victimes consacrées, sur lesquelles vous n'avez presque plus d'autre droit que celui de les ramener dans le bon chemin, si par malheur, nonobstant leur pieuse éducation, ils venaient à s'en détourner. C'est alors que vous rendez à Dieu ce sacrifice de justice qu'il vous demande, c'est alors que vous rendez à vos enfants ces offices de piété et de sollicitude que vous leur devez; c'est alors que Dieu en est loué et béni, puisque vous les formez de bonne heure à la vertu; et c'est alors que vos enfants en reçoivent de très-grands secours, puisque, par ces bons sentiments que vous leur inspirez, vous les marquez, comme dit un Père, au sceau de leur légitime Seigneur, auquel ils doivent uniquement appartenir : *Sacris institutionibus tanquam signaculis filios obsignatis.*

Joseph et Marie portèrent dans cet esprit Jésus au temple dès le quarantième jour; je me trompe : ce fut Jésus seul qui, dans un âge si tendre et apparemment si peu raisonnable, se présenta lui-même avec un plein usage de sa raison et de sa liberté, en qualité de victime à son Père : et c'est ici que je remarque une différence infinie entre sa présentation et celle des autres enfants. Pères et mères, quand vous faites porter vos enfants sur les fonts de baptême, ils ne s'offrent à Dieu que par un secours et une volonté étrangère : *Portantur ad ecclesiam, et si pedibus illuc currere non possunt, alienis pedibus currunt* (*Aug. serm.* 10, *de Verbis Domini*). On les porte au temple, parce qu'ils n'ont point encore assez de force pour y venir eux-mêmes. C'est l'Eglise, leur bonne et commune mère, qui leur prête des pieds, un cœur, une langue; et ce n'est que par le ministère d'autrui qu'ils font une confession de foi, et qu'ils se consacrent au service du Seigneur : *Accommodat illis mater Ecclesia aliorum pedes ut veniant, aliorum cor ut credant, aliorum linguam ut fateantur.*

Les choses se passent ici d'une manière toute différente. Joseph et Marie purent bien prêter des pieds à l'enfant Jésus, pour le porter au temple de Jérusalem; mais jamais ils ne lui prêtèrent de cœur, jamais ils ne contribuèrent en rien à l'essence de son sacrifice; ce fut lui qui, jouissant d'une souveraine raison et d'une pleine liberté, se hâta de venir adorer, par des cérémonies extérieures, ce Père auquel il est consubstantiel, et auquel néanmoins il se voua et se consacra dès les premiers moments de sa vie. Ce fut lui qui, impatient d'expier par son oblation les défauts des autres victimes, vint se présenter dans le lieu saint, et aima mieux, comme dit saint Augustin, s'offrir en sacrifice à son Père, que de le recevoir avec lui.

Or, je n'ai qu'à vous proposer cet exemple, pour vous faire comprendre combien il est avantageux de se consacrer à Dieu de bonne heure, et l'injustice qu'on lui fait, lorsque, par des offrandes tardives, on lui ravit la meilleure partie d'une victime qui doit lui appartenir tout entière. Il demandait aux Juifs les premiers fruits de leurs terres : *Primitias offeres frugum terræ tuæ* (*Exodi*, XIII); il voulait qu'ils lui consacrassent les premiers-nés de leurs enfants, et qu'ils les séparassent des autres pour lui être offerts : *Separabis omne quod aperit vulvam, et quidquid habueris masculini sexus consecrabis Domino.* Il ajoutait même que ce qu'il désirait davantage, était ces fruits précoces qu'on voit comme sortir des arbres par une fécondité avancée : *præcoces fructus desideravit anima mea.* Et tout cela pour nous apprendre qu'ayant une souveraine autorité, et son règne étant *un règne de tous les temps*, il veut aussi que nous nous offrions à lui quand nous avons l'usage de notre raison et de notre liberté; que comme il nous possède, par un domaine de juridiction et de pro-

priété, nous le reconnaissions en qualité de souverain par les premières pensées de notre esprit et les premiers mouvements de notre cœur. D'où vient que saint Jean qui l'appelle *le Roi des Rois*, dit que cet auguste titre est non-seulement *écrit sur sa cuisse*, pour nous marquer que c'est à lui qu'appartient le déclin de l'âge de l'homme, mais encore *sur tout son vêtement*, pour nous faire comprendre que comme un vêtement couvre tout le corps, son domaine se répandant sur tous les âges de ses créatures, on ne peut lui ravir le plus florissant et le plus beau sans une extrême injustice.

Quelle est donc celle de tant de chrétiens qui n'offrent à Dieu qu'un esprit occupé des folies du siècle, qu'une imagination remplie de sales idées de plaisirs, qu'un cœur dépravé et corrompu par l'amour déréglé des créatures; de tant de chrétiens qui ne lui offrent que les restes de la vanité mondaine, qu'un corps ou amolli par la volupté, ou desséché par l'avarice, ou chancelant et caduc par la débauche; de tant de chrétiens qui, après avoir sacrifié leurs plus belles années à la vanité, aux divertissements, aux festins, au luxe, viennent lui apporter des victimes de rebut, des victimes inutiles que le monde méprise, des victimes languissantes que le temps ou la disgrâce, qu'une révolution de fortune ou une longue infirmité ont presque réduites à l'agonie?

Disons les choses comme souvent elles se passent. Si cette femme, qui était autrefois de toutes les parties de bals, de divertissements, de jeux, s'est fait une espèce de solitude de sa maison, et si, après avoir fréquenté les plus belles compagnies, elle a pris la qualité de dévote; grâces en soient rendues aux pertes qu'elle a faites et à cette dissipation de biens que ses excessives dépenses lui ont attirée. Si cet homme, autrefois si leste, si enjoué, si attaché aux débauches et aux femmes, commence à se reconnaître sur le retour de l'âge; grâces en soient rendues à cette maladie qui a épuisé ses forces, à cette goutte qui lui fait pousser les hauts cris, à cette fièvre lente qui le consume, et qui, l'étendant sur son lit comme le bon larron sur la croix, lui fait dire avec lui à Jésus-Christ : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez dans votre royaume.*

Peut-être Dieu lui fera-t-il la même miséricorde qu'à ce pieux voleur; mais c'est une extrême injustice de lui ravir la fleur de ses années, de n'apporter au pied de ses autels qu'une victime languissante ou forcée, et de ne se consacrer à son service que quand on ne peut plus être utile à celui du monde.

Car c'est par cette circonstance que je condamne ces offrandes involontaires et tardives. L'épouse ne disait-elle pas à son cher époux qu'elle lui avait gardé des fruits anciens et des fruits nouveaux : *Nova et vetera, dilecte mi, servavi tibi* (*Cantic.*, VII). Dieu ne nous apprend-il pas par ses prophètes, *qu'en quelque temps que le pécheur retourne à lui il le recevra*, pourvu qu'il y retourne sans dissimulation et sans contrainte? Jésus-Christ ne nous dit-il pas dans l'Evangile que comme il y en a qui viennent de grand matin, et d'autres au milieu du jour dans sa vigne, il y en a aussi qui ne viennent qu'au soir, et que cependant ils reçoivent tous une égale récompense. Offrez-vous donc à Dieu en quelque temps que ce soit, pourvu que, confus de vos injustices et de vos désordres passés, vous changiez aussitôt de vie; pourvu que vous méprisiez ce que vous aimiez auparavant, que vous désiriez ce dont vous vous souciiez peu, et que vous vous présentiez au Seigneur dans un esprit humilié et un cœur contrit. Consolez-vous, dit saint Grégoire, il vous recevra, et trouvant encore un peu de moelle dans la victime, il agréera ce sacrifice de vos personnes (1).

Mais en quelque temps que l'on s'offre à Dieu, l'importance est de s'y offrir pour toujours, de se regarder comme n'étant plus à soi, et de ne retirer jamais la victime de l'autel où on l'a volontairement conduite; autre condition absolument nécessaire pour reconnaître l'éternel domaine de Dieu, et dont Jésus-Christ nous a aujourd'hui laissé un si bel exemple.

Il a fait à Dieu deux grands sacrifices de sa divine personne, dit saint Bernard, l'un entre les bras de Siméon, l'autre entre les bras de la croix; l'un qu'il appelle le sacrifice du matin, l'autre qu'il nomme le sacrifice du soir; sacrifices à la vérité bien différents dans plusieurs circonstances, mais qui ont néanmoins ce merveilleux rapport que le premier n'est qu'un engagement au second, comme le second n'est qu'une suite et une dernière consommation du premier.

Aussi n'avez-vous par remarqué que c'est dans ce mystère que Siméon le regarde comme un objet de contradiction, et comme un enfant *qui sera en butte à toutes les persécutions des hommes*. Mais ne vous en étonnez pas, c'est qu'il y a une subordination nécessaire entre cette première oblation de Jésus-Christ et son dernier sacrifice; c'est que l'empire de Dieu sur les hommes étant un empire éternel, et Jésus-Christ venant s'offrir à lui en leur nom, s'engage pour tout le reste de sa vie à son Père, sans vouloir, quoiqu'on le rachète, disposer de lui-même. Ce qu'il fait aujourd'hui le lie invisiblement à son autel; cette cérémonie sera sans interruption, et se continuera toujours, de sorte qu'encore bien qu'on le rende à Marie et à Joseph, ce sera néanmoins à des conditions bien différentes de celles d'Isaac qu'on rendit à Abraham, et à la place duquel on substitua une autre victime.

Je remarque avec les Pères que le fils de ce saint patriarche, non-seulement fut tiré de dessus son bûcher par un ordre exprès du ciel, mais que cette oblation ne fut dans la suite qu'une marque de son bonheur fu-

(1) Vetustæ vitæ protinus usus mutetur, et anima superno spiritu afflata, et in summis appetat quæ contempserat, et contemnat in infimis quæ appetebat (*Greg.*, l. XXI, *Mor.* c. 15).

tur, bien loin d'avoir été un préjugé de ses disgrâces. Isaac, vous fûtes toujours heureux, vous eûtes de grands biens, vous menâtes une longue et paisible vie. Mais pour vous, divin enfant, votre présentation au temple n'est qu'un commencement de vos douleurs, une prophétie de vos contradictions, de vos humiliations, de votre mort. Il est vrai qu'on vous rachète et qu'on vous rend à votre mère; mais c'est afin qu'elle vous nourrisse, vous qui deviez être notre victime; c'est afin qu'autant de gouttes de lait qu'elle vous donnera se changent en autant de gouttes de sang que vous répandrez sur le Calvaire.

Entendez-vous bien cette vérité, messieurs, ou plutôt comprenez-vous bien la conséquence que vous en devez tirer? C'est que dès que vous vous êtes offerts à Dieu, vous n'êtes plus à vous-mêmes; c'est que dès que vous avez embrassé le christianisme, vous vous êtes engagés pour toujours au service du Seigneur, qui est un état de mortification et de souffrance. Dès que Jésus-Christ s'est offert à son Père, il s'est entièrement abandonné à ses saintes volontés; dès que vous vous offrez à Dieu, vous devez vous résigner à tout ce qu'il lui plaira de faire de vous. Dès que Jésus-Christ a été racheté, il a regardé ce rachat comme une espèce d'engagement nouveau; dès que vous avez été rachetés, vous devez aussi vous représenter que *vous n'êtes plus à vous-mêmes : non estis vestri, empti enim estis;* et que si on vous laisse le pouvoir de disposer de votre cœur, c'est afin que ce sacrifice volontaire et perpétuel de vos personnes vous attire plus de mérites et de grâces devant Dieu.

Pourquoi pensez-vous que Siméon, au lieu de féliciter la sainte Vierge d'avoir mis un Dieu au monde, lui dit au contraire *qu'un glaive de douleur lui percerait l'âme de part en part?* Ce fut à la vérité pour lui témoigner, en particulier, combien grande serait son affliction à la mort de son cher fils; mais ce fut aussi, dit Origène, parce qu'elle représentait les chrétiens qui, devant s'unir à l'oblation de leur Dieu, doivent entrer en participation de son sacrifice, s'immoler tous les jours avec lui, et ressentir à toute heure une espèce de mort mystique en qualité de victimes toujours saintes et toujours vivantes.

Il nous arrive en cette occasion quelque chose de semblable à ce qui arriva à ce roi de Moab, qu'un ambassadeur d'Israël tua d'une si étrange manière, que, lui ayant enfoncé son épée dans le corps jusqu'à la garde, il l'y laissa sans la retirer : *Nec eduxit gladium, sed ita ut percusserat, reliquit in corpore.* Belle figure de ce sacrifice continuel dont je parle. Quand nous nous consacrons à Dieu, quand nous lui offrons nos biens, nos personnes, notre vie, tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, c'est une épée que nous nous enfonçons dans le sein; et l'on peut nous dire comme Siméon le dit à la sainte Vierge : *Tuam ipsius animam doloris gladius pertransibit.* Mais ne croyons pas en être quittes pour cela; l'épée nous demeurera dans le cœur, afin que la plaie saigne toujours et que jamais elle ne se referme.

Ainsi, ô mon Dieu, quand vous nous commanderez des choses pour lesquelles nous aurons de la répugnance; quand vous nous affligerez de quelques maladies ou de quelques pertes de biens; quand, par de si violentes tentations, nous nous sentirons pressés de quitter votre service, nous n'interromprons jamais pour cela notre sacrifice; cette épée demeurera toujours enfoncée dans nos cœurs; nous nous représenterons toujours que c'est là notre engagement; que c'est en ce point que la vérité et le mérite de notre oblation consistent; qu'en vain nous nous serions présentés aux pieds de vos autels pour rompre ensuite nos premières chaînes, et nous vouer à la créature à laquelle nous aurions renoncé. Voilà, grand Dieu, ce que nous vous dirons. Mais comme nous ne pouvons avoir de nous-mêmes ces sentiments, ni former ces résolutions d'une inviolable fidélité, accordez-nous ces grâces en vue du sacrifice de votre Fils; et puisque nous avons aujourd'hui *reçu votre miséricorde au milieu de votre temple*, accordez-nous ce dont nous avons besoin pour en faire un bon usage, et en recevoir un jour la récompense. *Amen.*

DISCOURS XIV.

SUR L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Pulchra es, amica mea, suavis et decora sicut Jerusalem; terribilis ut castrorum acies ordinata.

Ma bien aimée, vous êtes belle; vous êtes douce et charmante comme Jérusalem; mais aussi vous êtes redoutable comme une armée rangée en bataille (*Cant., ch.* VI).

C'est ce que l'époux des Cantiques disait de sa chaste épouse, pour nous en faire connaître les grandeurs : c'est ce que l'on peut dire de plus obligeant d'une princesse qui répand, par sa majesté et par ses augustes charmes, un nouvel éclat sur le magnifique trône où elle est assise : et c'est aussi en même temps la plus noble et la plus juste idée que les Pères nous aient laissée des incomparables avantages de la sainte Vierge au jour de sa glorieuse Assomption.

Dans tout l'être créé, je n'en excepte que Jésus-Christ, il n'y a point de beauté que celle de Marie n'efface par les grâces qu'elle a reçues des trois divines Personnes, et par la fidélité avec laquelle elle y a répondu. *Pulchra es, amica mea;* ma bien-aimée, vous êtes toute belle. Dans tout l'être créé, il n'y a point de douceur, ni de miséricorde qui ne cède à celle de Marie par les sentiments de charité et de tendresse qu'elle a pour les hommes : *suavis es et decora*, etc., vous êtes douce et charmante comme Jérusalem. Dans tout l'être créé il n'y a point de puissance si redoutable que celle de Marie l'est au démon et à ses ministres par l'étendue de ses conquêtes et de ses vengeances, *terribilis*, etc. vous êtes terrible comme une armée rangée en bataille.

Si ces admirables avantages que la sainte Vierge a reçus dès qu'elle est venue au monde,

ont été cachés ou obscurcis par ses autres mystères, réjouissons-nous, chrétiens, de ce qu'ils ont commencé à paraître dans tout leur éclat, dès qu'elle en est sortie : et c'est, ce me semble, la raison pour laquelle la terre, le ciel, l'enfer contribuent aujourd'hui, quoique d'une manière très-différente, à la pompe et à la magnificence de son triomphe.

Des apôtres qui s'étaient partagé la conquête du monde, se rassemblent des différentes parties de l'univers pour assister à la mort de leur bonne mère, et lui demander sa protection pour eux et pour tous les hommes. Des esprits bienheureux de toutes les hiérarchies viennent au-devant d'elle pour admirer sa beauté, et la porter en corps et en âme dans le ciel ; et les puissances infernales qui s'étaient déchaînées contre elle aussi bien que contre son cher Fils, sont en désordre à la vue de son triomphe. La terre s'écrie : que vous êtes douce ! le ciel : que vous êtes belle ! l'enfer : que vous êtes terrible !

Or, cela suffit non-seulement pour vous faire connaître la gloire de la sainte Vierge au jour de son Assomption, mais encore la part que vous y pouvez prendre, et les véritables causes du culte que vous lui rendez. Car, sans m'arrêter à ces idées communes qui regardent sa mort, sa résurrection et son couronnement, celle-ci que j'ai tirée naturellement des paroles de mon texte m'a paru d'autant plus propre, qu'en vous faisant voir Marie victorieuse de ses ennemis pour elle et pour vous, j'aurai occasion de traiter en passant un sujet dont on parle fort peu, qui est la dévotion et la confiance qu'on doit avoir en elle. Marie, belle et charmante dans le ciel par la gloire qu'elle y possède. Marie, douce et favorable à ses fidèles serviteurs par la protection qu'elle leur accorde : Marie, redoutable à ses ennemis par la confusion où elle les jette : voilà les trois choses qui rendent un triomphe parfait, et qui se rencontrent en même temps dans le sien. *Pulchra es*, etc. Oui, Vierge sainte, vous avez dans le ciel où vous montez en corps et en âme une beauté qui vous distingue de tout le reste des créatures. Vous y avez pour nous une douceur et un amour qui enlève tous nos cœurs. Vous y avez à l'égard de vos ennemis une redoutable force qui les désespère et qui les confond ; et pour renfermer votre éloge en moins de paroles, vous faites dans votre triomphe l'ornement du ciel, la joie des hommes, la terreur de l'enfer.

Que dis-je, votre éloge? c'est ici que j'avoue d'abord ma faiblesse : car qui de nous pourrait expliquer comme il faut tant de merveilles ? ce ne sera aussi, Vierge sainte, que sous votre ombre et votre protection que nous pourrons vous considérer dans votre gloire ; comme ce ne fut que sous l'ombre du Très-Haut que vous conçûtes un Dieu, lorsqu'un ange, etc. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Pour vous donner quelque idée de la beauté et de la gloire de la sainte Vierge dans le ciel, il suffit, ce me semble, de vous représenter qu'elle a été sur la terre la bien-aimée de Dieu, par préférence à tout le reste des créatures, *pulchra*, etc. Il y en a de deux sortes, et c'est ce que tout le monde sait. Il y en a de corporelles et de spirituelles tout ensemble, par rapport aux deux parties qui les composent, tels que sont les hommes. Il y en a qui sont de purs esprits dégagés de la matière, tels que sont les anges. Or, comme les unes et les autres n'ont de beauté et de gloire que dépendamment de Dieu, plus elles en sont aimées et favorisées, plus elles sont belles et parfaites ; moins elles s'approchent du centre de cette gloire et de cette beauté primitive, moins elles ont de perfection et de grandeur : et c'est sur ce principe que Marie, ayant été incomparablement plus aimée de Dieu que les hommes et les anges, a dû avoir dans le ciel des avantages dont nul d'eux ne jouira jamais dans un même degré.

Quel est l'avantage des premiers ? c'est de mourir dans la grâce Dieu, et d'attendre dans le ciel le résurrection de leurs corps. Quel est l'avantage des seconds ? c'est de porter les ordres de Dieu, et de participer les uns plus que les autres à ses divines perfections. Mais pour vous, Vierge sainte, quelle est votre beauté et le caractère de votre gloire ? c'est d'entrer au ciel en corps et en âme avec une plénitude de sainteté dans l'une, et une admirable incorruption dans l'autre : ce n'est point assez, c'est d'y être assise comme la mère d'un Dieu à la droite de votre Fils, qui vous transporte une partie de son pouvoir, et vous élève au-dessus de toutes les hiérarchies des anges.

Si le Fils de Dieu, parlant de lui-même, a dit qu'il avait fallu qu'il passât par les mains de la mort pour entrer dans sa gloire, il fallait aussi que la sainte Vierge mourût pour monter au ciel ; et ce serait lui faire injure de vouloir rendre, par une prétendue immortalité, sa condition différente de celle de son Fils.

Mais comme toute la beauté d'une âme prédestinée dans le ciel vient des vertus qu'elle a pratiquées sur la terre, et de la sainteté de sa mort, il fallait aussi que Marie, pour remplir dans le ciel la première place après son Fils, mourût avec une plenitude de mérites et de grâces : en sorte que ça été principalement à sa mort qu'elle a eu ces traits lumineux de beauté et de gloire qui l'ont distinguée de tout le reste des créatures, par une consommation de charité et une extraordinaire surabondance de bonnes œuvres.

Vous le comprendrez aisément, si vous supposez, avec les théologiens, trois choses. La première, que plus le ministère auquel Dieu destine une âme est élevé, plus aussi les secours qu'il lui donne pour le remplir sont considérables, saint Paul appelant la grâce *une grâce à plusieurs formes*, par rapport à l'état et aux vocations particulières de ceux qui la reçoivent. La seconde, que cette grâce n'est jamais plus abondante que lorsque se trouvant dans une âme élevée au plus sublime de tous les ministères, elle en a consacré les premiers mouvements, et que sans avoir jamais trouvé d'obstacle à son action, elle y

a sans cesse fait de nouveaux progrès. La troisième, que, quoique Dieu, maître absolu de ses dons, ne doive rien à sa créature, cependant, comme sa fidèle coopération aux premières grâces qu'elle a reçues en attire de nouvelles qui se fortifient ou qui se succèdent les unes aux autres, il arrive qu'elles font toutes ensemble un certain trésor de mérite, qui, plus il est grand, plus l'âme qui l'a amassé est belle et a de degrés de gloire dans le ciel.

Or, voilà le véritable caractère de la sainte Vierge. Voilà ce qui rend cette bien-aimée de Dieu si charmante à l'heure de sa mort; voilà ce qui fait cette surabondance de mérites et cette plénitude de grâces qu'elle y trouve, soit par rapport à son ministère, n'y en ayant point de plus sublime que celui d'être mère d'un Dieu; soit par rapport au temps, ayant reçu cette grâce dès le premier moment de sa conception; soit par rapport au bon usage qu'elle en a fait, y ayant toujours fidèlement coopéré, et en ayant toujours amassé de nouvelles depuis le premier instant qui a commencé sa belle vie jusqu'au dernier qui l'a finie. C'est pourquoi, ramassez, si vous le pouvez, toutes ces circonstances, et après tous les efforts que pourra faire votre imagination, après avoir considéré qu'elle a eu plus de grâces que tous les autres saints; qu'elle a été prévenue des bénédictions célestes avant eux, et qu'elle y a fidèlement répondu jusqu'à l'âge de soixante-trois ans; après, dis-je, avoir examiné toutes ces choses, vous avouerez que jamais créature n'est sortie du monde plus parfaite que la sainte Vierge, et que sa perfection étant arrivée à son dernier terme, son âme s'est séparée de son corps par un pur effort d'un amour consommé, semblable à ces fruits qui étant mûrs quittent par leur propre poids l'arbre qui les porte, sans qu'un vent impétueux les fasse tomber, ou qu'une main étrangère les en détache.

C'est l'amour qui a fait mourir Jésus-Christ, impeccable par nature; c'est aussi l'amour qui a fait mourir Marie, innocente par grâce. Cet amour, dit Richard de Saint-Victor (*Parte I, l. 2, c. 7.*), fait comme sortir de temps en temps une âme hors d'elle-même, agissant sur elle à peu près comme un feu ardent agit sur du lait qu'il échauffe, qu'il rarefie et qu'il élève au-dessus de son vase. Vierge sainte, c'est ce que vous avez souvent éprouvé pendant le cours de votre vie mortelle. Combien de fois êtes-vous sortie hors de vous-même par des efforts de votre charité? que de saintes extaxes, que d'admirables ravissements, que de mystérieux transports l'amour divin n'a-t-il point produits en vous? Mais le temps de votre mort étant venu, ces efforts ont redoublé, et comme un feu, renfermé dans le sein de la terre, se fait jour de toutes parts pour en sortir, ce même amour, impatient d'aller à Dieu, a séparé votre âme d'avec votre corps qu'il a réduit dans le tombeau.

Que dis-je, dans le tombeau? A peine Marie y est-elle, qu'elle en sort, et l'on dirait que la même inclination que sa bienheureuse âme avait de s'unir à Dieu par la mort, elle l'avait de se réunir à son corps par une résurrection avancée.

L'une des erreurs les plus grossières de certains philosophes et poëtes idolâtres était de croire que, quand un homme mourait dans un âge, où moralement parlant, il n'avait fourni qu'une partie de sa carrière, son âme qui s'était sentie brusquement arrachée par cette séparation violente, voltigeait sans cesse autour de son corps comme pour y rentrer, et qu'en étant empêchée par une cause supérieure, elle ne quittait ce cadavre que lorsque le temps pendant lequel cet homme eût dû vivre était rempli.

Tertullien, qui fait mention de cette erreur, la réfute avec autant de solidité que d'éloquence. Ou l'heure d'un chacun est limitée, ou elle ne l'est pas, leur dit-il; si cette heure est limitée, on ne peut pas croire qu'elle ait été prévenue par une mort précipitée; et si elle n'est pas limitée, on peut encore moins croire qu'il y ait quelque temps à remplir dans un âge où jamais il n'y aura eu rien de fixe ni de certain. Cette inquiétude et ce reste de compassion que cette âme, selon vous, a pour son corps, à qui elle rend ses funèbres et assidus services, ne sont donc que des mouvements fabuleux qui ne servent qu'à faire connaître davantage la faiblesse et l'aveuglement de vos esprits.

Mais ne me serait-il point permis de tirer quelque vérité d'une erreur si grossière, en vous disant que si jamais âme a pu avoir ces sentiments pour son corps, ça été l'âme de la sainte Vierge pour le sien. Les obligations qu'elle lui avait, l'éminente dignité à laquelle elle se voyait élevée par son moyen, les services qu'il lui avait rendus dans le plus sublime de tous les états, l'obligeaient, ce semble, à demander à Dieu qu'il ne souffrît pas qu'il tombât dans la corruption comme les autres; que ces yeux qui ont regardé avec complaisance le fruit défendu, que ces mains qui l'ont touché, que cette bouche qui en a goûté, que cet estomac qui l'a digéré, soient réduits en poussière; ce n'est là qu'une suite naturelle du péché et une exécution de l'arrêt que Dieu a rendu dès le commencement du monde. Mais qu'un sein qui a porté le fruit de vie, que des yeux qui l'ont vu, que des mains qui l'ont soutenu, qu'une bouche qui l'a baisé, que des pieds qui l'ont porté, que des mamelles qui l'ont nourri, souffrent la même honte et soient condamnés à la même peine, c'est ce qui répugne, je ne dis pas seulement à la créance commune de l'Eglise, mais encore au bon sens.

Je m'imagine donc (et néanmoins ne croyez pas que ce soit là un pur effet de mon imagination, puisque j'en trouve la preuve dans l'Evangile de ce jour), je m'imagine, dis-je, qu'au moment que l'âme de la sainte Vierge se fut separée de son corps, ce sacré corps, qui n'avait plus sa première beauté, fit à Jésus-Christ la même prière que Marthe lui avait faite autrefois au sujet de la bienheureuse Madeleine: *Domine, non est tibi curæ quod soror mea reliquit me solam; dic ergo illi*

ut me adjuvet? Quoi, Seigneur, souffririez-vous que ma sœur me laissât toute seule, dites-lui donc qu'elle m'aide!

Si nous nous arrêtons au sens littéral de ces paroles, deux sœurs avaient reçu Jésus-Christ dans leur maison, Marthe et Madeleine; Marthe occupée à lui préparer les choses nécessaires, Marthe assise à ses pieds qui l'écoutait, Marthe empressée de lui rendre des services extérieurs; Madeleine attentive à sa divine parole; Marthe et Madeleine, deux sœurs autant unies par l'amitié que par les liens de la chair et du sang, mais dont l'une, par un agréable reproche, se plaint que l'autre l'a laissée seule, et prie Jésus-Christ de lui dire qu'elle vienne à son secours.

Mais si nous pénétrons jusque dans le sens spirituel, ces deux sœurs sont l'âme et le corps de la sainte Vierge : *Concretio substantiarum sororum*, dit Tertullien. Sœurs qui ont eu l'honneur de recevoir Jésus-Christ, la maternité divine, selon les théologiens, n'étant fondée, ni sur le corps seul, ni sur l'âme seule de la sainte Vierge, mais sur ces deux substances unies ensemble; sœurs, par conséquent, indivisibles, soit dans les disgrâces de la vie, soit dans la gloire et le bonheur du paradis. Madeleine sans Marthe n'aurait pas logé Jésus-Christ; Marthe, sans Madeleine, n'aurait pas préparé une demeure digne de Jésus-Christ. Madeleine écoute sa divine parole, Marthe la conçoit et l'engendre; Madeleine dans la contemplation, Marthe dans l'action; car c'est ainsi que les Pères ont parlé de l'âme et du corps de la sainte Vierge, qui a seule fait les différents offices de ces deux sœurs. Cependant Marthe se trouve délaissée, je veux dire, ce corps est sur la terre séparé de son âme; c'est pourquoi, s'adressant à Jésus-Christ qu'elle avait eu l'honneur de recevoir : *Martha excepit illum in domum suam*, elle lui fait cette amoureuse plainte : *Seigneur, ne considérez-vous point que ma sœur m'a laissée toute seule; dites-lui donc qu'elle m'aide : Domine, non est tibi curæ quod soror mea reliquit me solam; dic ergo illi ut me adjuvet?*

Que ces paroles renferment de mystères ! L'âme de Marie ne peut aider son corps et le ranimer sans un commandement exprès de Jésus-Christ, n'y ayant eu que cet Homme-Dieu qui ait pu se ressusciter lui-même et par sa propre force : *Factus sum sicut homo sine adjutorio, inter mortuos liber* (*Psal.* LXXXVII) : *Je suis*, dit-il, *comme un homme sans secours, libre parmi les morts.* Il n'a eu besoin d'aucune aide pour reprendre un corps qu'il avait volontairement abandonné, et sa résurrection comme sa mort a été entièrement à son pouvoir.

Mais si cet avantage ne peut appartenir qu'à Dieu, il n'a fallu qu'une parole et un ordre de sa part, pour réunir l'âme au corps de sa bienheureuse mère; et c'est ce qu'elle lui demande : *Dic ergo illi ut me adjuvet : dites-lui donc qu'elle vienne à mon secours.* Elle y est venue, messieurs, elle a repris cette chaire virginale, et c'est ce qui fait aujourd'hui sa beauté et sa gloire, préférablement à tout le reste des créatures raisonnables et mortelles.

Ce n'est point assez, il fallait qu'elle fût élevée au-dessus de celles qui sont purement spirituelles, je veux dire, au-dessus de toutes les hiérarchies des anges; et ça été la place que Dieu, qui est allé au devant d'elle, lui a donnée. Ce que je viens de dire suffit pour vous en convaincre; car si Dieu, dans la récompense qu'il accorde à ses saints, proportionne leur gloire à leurs mérites, leurs mérites à leurs grâces, et leurs grâces à leurs emplois; s'il les élève d'autant plus haut dans le ciel, qu'ils lui ont été fidèles sur la terre, peut-on s'imaginer une plus grande gloire et une plus éminente place que celle qui était due à la sainte Vierge, par rapport à ses grâces, à ses mérites, à son ministère?

La magnificence de Dieu a principalement paru dans trois de ses ouvrages qui, selon saint Thomas, semblent l'avoir épuisée ; dans la béatitude des saints, dans l'incarnation du Verbe et dans la personne de la sainte Vierge. Dieu, qui peut faire un soleil plus éclatant, rendre une terre plus féconde, donner plus d'étendue à la mer; Dieu, qui peut créer des chérubins plus éclairés, des séraphins plus zélés, des dominations plus parfaites, a voulu nous faire connaître jusqu'où pouvait aller sa magnificence dans ces trois grands ouvrages. Rien de plus grand que la béatitude des saints, où une créature, affranchie de tous maux et comblée de tout bien, brûle de l'amour de Dieu, brille de la vérité de Dieu, subsiste dans l'éternité de Dieu. Rien de plus grand que l'incarnation du Verbe et l'union hypostatique par laquelle un Dieu immortel, infini, tout-puissant, s'unit à une créature mortelle, passible, infirme, et où, dans une même personne, la force et la faiblesse, la joie et la douleur, la sainteté et l'apparence du péché se confondent. Rien aussi de plus grand que la sainte Vierge, qui, par sa maternité, reçoit tant d'honneur; à moins qu'elle ne soit unie hypostatiquement à quelque personne divine, (ce qui est impossible), elle ne saurait en recevoir un plus grand. Or, ce fut au jour de son assomption et de son couronnement, que cette divine maternité, jusqu'alors obscurcie et presque méconnue, parut dans tout son éclat. Ce fut en cette auguste cérémonie qu'elle prit, dans le ciel, la place qui lui était due au-dessus de tous les bienheureux, dont elle devait comme effacer la gloire par la sienne, et immédiatement au-dessous de son Fils, auprès duquel devait être son trône. Ce fut alors qu'elle reçut gloire sur gloire, comme elle avait reçu sur la terre grâce sur grâce.

Anges du Seigneur, âmes bienheureuses, saints qui jouissez de Dieu dans le ciel, vous êtes, à la vérité, aussi brillants que des soleils : *Fulgebunt justi sicut sol;* mais avec tout cela, vous n'êtes que des ministres et des serviteurs de Dieu : *Omnes administratorii spiritus.* Ainsi, quoique dans cette mai-

son du Père de famille il y ait plusieurs demeures, vous ne pouvez jamais occuper la plus honorable; elle était réservée à la mère de votre Réparateur, auquel elle devait elle-même servir de trône : *Ponam in te thronum meum.* Admirables paroles, dit un Père, car c'est comme si Jésus-Christ avait dit à la sainte Vierge : Ce n'est pas assez que votre trône soit proche du mien, il faut que vous soyez vous-même ma demeure et mon trône : *Parum est ut judicanti consedeas nisi et ipsa sedes fias* (*Guericus, ser. de Assumpt.*); ce n'est pas assez que vous receviez la récompense de mes élus, il faut que vous jouissiez de ma gloire avec d'autant plus de bonheur qu'il y a de familiarité et de liaison entre vous et moi : *Majestatem meam eo felicius quo familiarius in te contineas, et specialiter præ cæteris comprehendas.* Vous m'avez autrefois renfermé et rétréci dans votre sein, il faut que vous me possédiez dans mes grandeurs : *Continuisti parvulum in gremio, continebis immensum in cœlo.* Vous m'avez retiré pendant le cours de ma vie mortelle, il est juste que je vous reçoive dans mon palais et que je vous fasse régner avec moi : *Fuisti diversorium peregrinantis, eris palatium regnantis.* O beauté et gloire de Marie, que vous nous charmez! O grand Dieu, qu'il est avantageux de vous être fidèle, de vous avoir rendu quelques services, et fait de bonnes œuvres en cette vie qui attirent vos récompenses!

C'est là, chrétiens, la réflexion que nous devons faire; et quoique nous ne puissions comprendre quelle est la gloire de la sainte Vierge, élevée en corps et en âme dans le ciel, c'est cependant vers le ciel que nous devons tourner toutes les pensées de notre esprit et tous les mouvements de notre cœur. Nous sommes créés, rachetés, justifiés pour jouir de Dieu; c'est son royaume éternel et sa justice que nous devons rechercher avant toutes choses, comme il nous en avertit lui-même; royaume qui doit faire le principal objet de notre amour et de nos désirs; royaume pour l'acquisition duquel il n'y a point de vertus essentielles à notre salut que nous devions pratiquer, point de commerce criminel avec le monde que nous ne devions rompre, point d'attachement à la vie que nous ne devions sacrifier, point de passions que nous ne devions soumettre à la grâce, point de violence que nous ne soyons obligés de nous faire.

De bonne foi, entrez-vous dans ces sentiments, et si l'on vous donnait le choix ou de vivre toujours heureux et immortels en ce monde, à condition de ne voir jamais Dieu dans sa gloire, ou de mener ici-bas une vie pénitente et humiliée, avec assurance de le posséder après votre mort dans le ciel : n'est-il pas vrai que vous aimeriez mieux renoncer au droit que vous auriez de jouir de l'autre vie que d'abandonner les biens et les satisfactions de la présente? Or, si cela est, conclut de là saint Augustin, qui a fait cette supposition avant moi; si cela est, vous n'avez presque ni foi ni charité, et vous vivez dans le sein même du christianisme avec autant d'indifférence pour le ciel ou d'infidélité qu'un idolâtre qui n'espère rien.

Quel étrange aveuglement, qu'une âme rachetée du sang de Jésus-Christ, instruite de ses maximes, élevée dans sa religion, et qui lui demande tous les jours que son royaume lui arrive, borne néanmoins toutes ses prétentions aux honneurs, aux richesses et aux commodités de la terre! qu'un Dieu avec sa puissance, sa magnificence, sa bonté, ses grâces, n'ait pas l'avantage d'attirer une âme qui n'est créée que pour le posséder, et que celui qui a de quoi satisfaire pleinement tous les hommes, ne trouve presque point d'homme qui se satisfasse de lui!

Il est bien vrai que de temps en temps on pense au ciel, et que l'on voudrait y être : mais il n'est aussi que trop vrai qu'on ne voudrait point y être si tôt, à cause d'un malheureux attachement qu'on a au monde : et de là vient qu'on n'en sort souvent que par force, comme ces mauvais serviteurs qui fuient autant qu'ils peuvent la présence de leur maître, et ne le voient qu'avec chagrin. *Pertinacium more servorum ad conspectum Domini cum tristitia et mœrore perducuntur, exeuntes hinc necessitatis vinculo, non obsequio voluntatis* (*Cyprianus, serm. de mortal.*).

Il est bien vrai que l'on fait quelques efforts, principalement quand il arrive quelque disgrâce, pour se séparer des créatures; mais il n'est aussi que trop vrai qu'on s'y rengage plus fortement dans la suite; comme Samson qui voulait quitter Dalila, lorsqu'elle le fatiguait par ses importunités, et qui ne la quitta que quand il se sentit arraché de son sein pour servir de jouet aux Philistins : *Cum molesta esset ei, et per multos dies jugiter adhæreret.*

Il est bien vrai que l'esprit de l'homme réfléchissant sur le bonheur des saints, en estime et paraît même en rechercher la possession; mais il n'est que trop vrai que la volonté laissant là les belles spéculations de l'esprit demeure toujours attachée à son objet; comme l'autruche qui, affectant de voler en élevant ses plumes, demeure toujours avec le reste des animaux sur la terre : *Alas quasi ad volatum specie tenus erigit, sed tamen numquam a terra se elevando suspendit.*

Quelle étrange contradiction! Notre esprit s'élève, notre cœur rampe; ce que notre entendement estime, notre volonté le méprise (1); ce que nous jugeons nous être avantageux par un principe de foi et de bon sens, nous le négligeons par une fatale indifférence et une repugnance naturelle à nous contraindre. N'apaiserons-nous jamais ce différend? ne ferons-nous jamais en sorte que notre entendement et notre volonté soient d'accord? Puisqu'on ne peut espérer d'être

(1) Quæ sursum sunt quærimus intellectu fide et judicio rationis, sed non æque forsan sapimus omnes quæ sursum sunt tanquam inescari eis quæ sunt super terram (*Bern., serm. 6 de Ascens.*).

assis avec Dieu sur son trône, à moins qu'on n'ait combattu et vaincu, ne combattrons-nous jamais nos passions, ne triompherons-nous jamais de nos vices, n'amasserons-nous jamais un trésor de mérites et de grâces? A la vérité, si nous considérons nos propres forces, la chose nous est impossible : mais demandons-en la grâce à Dieu, et souvenons-nous que nous avons dans le ciel une mère qui doit faire notre consolation et notre joie, puisqu'autant qu'elle a de beauté et de charmes par l'éminente place qu'elle y occupe, *pulchra es, amica mea;* autant elle a de douceur et de miséricorde pour ceux qui se confient en elle, et se mettent sous sa protection, *suavis sicut Jerusalem*, c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Quoi qu'en disent les hérétiques et les libertins, ce qui peut nous donner beaucoup de consolation et de confiance en cette vie, c'est de nous représenter que nous avons dans le ciel de puissants intercesseurs qui prient Dieu pour nous, des bienheureux de toute condition et de tout âge qui, après avoir mené la même vie que nous menons, après avoir été exposés aux mêmes tentations que nous souffrons, ne cherchent plus qu'à nous donner des marques de leur affection, à nous transporter le fruit de leurs mérites et de leurs suffrages. L'union qu'ils ont avec nous les fait entrer dans ces sentiments. Ils sont nos frères par trois rapports, dit Tertullien : Ils le sont par le droit d'une même nature qui est notre commune mère : *Jure naturæ matris unius.* Ils le sont par la profession d'une même religion, et l'unité des mêmes maximes : *Conscientia religionis et disciplinæ unitate.* Et qui plus est, ils le sont encore par une alliance spirituelle que la gloire dont ils jouissent ne fait que fortifier et ennoblir : *Naturalificata spiritualis conditionis germanitate.* C'est pourquoi nous étant si fortement unis par ces trois endroits, quelle apparence y a-t-il qu'ils ne nous aiment, qu'ils ne nous protégent et qu'ils n'obtiennent souvent de Dieu ces grâces de conversion et de persévérance que nous lui demandons par leurs suffrages? Comme la bienheureuse Vierge a toutes les perfections des bienheureux, vous pourriez déjà juger, quand même j'en demeurerais là, qu'elle a pour nous les mêmes sentiments de miséricorde et de tendresse; mais comme sa prédestination a été bien différente de la leur, et qu'elle a avec Jésus-Christ de singuliers rapports qu'ils n'ont pas, voici la grande différence que j'y remarque, et les vrais motifs de la confiance que nous devons avoir en sa protection et en sa douceur.

Quelle est donc cette prédestination de la sainte Vierge? C'est d'être la mère d'un Dieu et la nôtre; c'est d'avoir un Dieu pour fils naturel, et de nous avoir pour enfants adoptifs, *homo et homo natus est in ea*, un homme et un homme est né dans elle, ce sont les mystérieuses paroles du Prophète, et qui renferment plus de sens que vous ne pensez.

Le dessein du Père Eternel sur Marie a été qu'elle mît un Dieu au monde, et qu'elle donnât des frères à ce Dieu qui n'en pouvait avoir, tandis qu'il demeurerait dans son sein. Il fallait qu'elle devînt mère, nonobstant sa virginité vouée et consacrée, et il fallait en même temps qu'en devenant mère d'un Homme-Dieu, selon la chair, elle devînt celle de tous les hommes selon le cœur et selon l'esprit, dit excellemment saint Augustin : *Homo et homo natus est in ea.*

Elle a porté en même temps deux hommes bien différents. Par son consentement aux paroles de Gabriel, elle a conçu un Dieu-Homme; et par la charité dont son cœur était embrasé, elle a conçu des hommes qu'elle a donnés à ce Dieu pour frères; des hommes, dis-je, qui sont à peu près les enfants de son cœur, comme Jésus-Christ le fut autrefois de son chaste et bienheureux sein.

Deux choses concoururent ensemble dans la conception de ce Dieu; l'opération intérieure du Saint-Esprit et la soumission de Marie. Elle consentit à ce que l'on demandait de sa fidélité, et elle conçut. Deux choses se trouvent de même avec quelque proportion dans notre conception et notre naissance spirituelle: son consentement pour nous adopter par un effet de son amour, et la fécondité de l'Esprit divin qui lui donne des enfants qui naissent d'elle; enfants, par conséquent, pour lesquels elle a tous les sentiments de douceur, de compassion, d'assiduité, de miséricorde, de charité que peut avoir la meilleure de toutes les mères : *Homo et homo natus est in ea.* C'est là l'un des beaux principes de notre religion, c'est là ce qui établit notre dévotion envers la sainte Vierge; c'est là ce qui nous fait connaître, qu'au lieu que nous n'avons que des rapports d'affinité assez éloignés avec le reste des saints, nous en avons de singuliers avec elle, puisqu'elle nous regarde comme ses enfants, et que nous devons l'invoquer comme notre mère.

Que cette qualité ne vous scandalise pas, ô hérétiques! Elle l'a reçue de Jésus-Christ même, et nous sommes depuis plus de seize siècles en possession de l'appeler à notre secours, sous un si doux et si favorable titre. L'ange lui avait dit autrefois : Voilà que vous concevrez un fils : *Ecce concipies*; et Jésus-Christ qui est son Fils s'est servi, en lui montrant saint Jean, son disciple, d'une pareille expression : *Ecce filius tuus*, voilà votre fils.

Si nous en croyons un ancien Père, ce fut là que parut le grand sacrement de la charité de Dieu, en nous laissant sa mère pour protectrice, pour conseil, pour avocate, pour asile, et en nous apprenant avec quel respect, quelle vénération, quelle confiance nous devons nous approcher d'elle : *Salutiferum pietatis suæ sacramentum.* Car s'il la donna à saint Jean, et en sa personne à toute l'Eglise, ce fut d'un côté afin que ce disciple honorât comme sa mère spirituelle celle qui l'était effectivement d'un Dieu : *Ut aliis matrem delegaret pro matre habendam*; et d'un autre côté afin qu'il donnât à cette mère qui allait bientôt le perdre, de nouveaux enfants qu'elle adoptât, qu'elle protégeât et qu'elle

mit, pour ainsi dire, au monde : *Atque illi vicissim novum filium vice corporis sui traderet, imo ut ita dixerim generaret.* Dès que Jésus-Christ l'eût donnée pour mère à ce disciple, il la reçut chez lui, et il l'honora sous cette qualité : *Ex illa hora accepit eam discipulus in sua.* C'est le témoignage qu'il en rend lui-même; mais quoiqu'il ne marque point que Marie l'eût adopté dès lors pour son enfant, il est certain qu'elle l'a toujours regardé dans la suite comme l'objet de sa protection, de son amitié, de sa miséricorde, de ses tendresses.

Nous sommes donc les enfants adoptifs de la sainte Vierge, et si cela est, qui peut douter qu'elle ne nous donne toutes les marques de sa douceur et de son amour, qu'elle ne nous défende dans nos combats, qu'elle ne nous encourage dans nos afflictions, qu'elle ne nous dirige dans nos résolutions, qu'elle ne nous soutienne dans notre faiblesse, qu'elle ne nous assiste dans nos besoins? puisque bien loin que la gloire dont elle jouit ait étouffé ou affaibli en elle quelqu'un de ces sentiments, elle n'a contribué qu'à les rendre plus efficaces, par une nouvelle puissance qu'elle a reçue.

On demande dans l'ancienne jurisprudence, si un père et une mère qui ont adopté un enfant, lorsqu'ils étaient dans une fortune médiocre, peuvent le méconnaître et le répudier lorsqu'ils se voient élevés aux premières dignités de l'empire; mais on répond en même temps que la grâce de l'adoption est une grâce permanente, que dès qu'on a eu quelque bonne volonté pour un enfant, il faut la lui conserver dans sa plus éminente fortune, à moins qu'il ne s'en soit rendu indigne; qu'au reste c'est contre l'usage et la générosité des Romains de ne l'adopter que pour un temps : *Moribus nostris non convenit temporalem filium habere.*

Par ce principe la sainte Vierge qui est la plus généreuse et la plus charitable de toutes les femmes, ayant accepté pendant sa vie la qualité de notre mère, nous oublierait-elle dans le ciel, rétracterait-elle cet acte authentique par une volonté contraire, et la gloire dont elle jouit lui ferait-elle changer d'affection et de pensée? non, sans doute; au contraire, c'est dans le ciel qu'elle se fait un plaisir et un devoir de nous protéger. C'est dans le ciel qu'elle se représente qu'elle est notre mère, pour fléchir la justice de son Fils, jusqu'à employer pour nous tout le crédit qu'elle a auprès de lui, jusqu'à vouloir être par office et par titre notre médiatrice, jusqu'à prévenir par une officieuse miséricorde les prières et les vœux de ses vrais serviteurs qui l'invoquent. Nous l'avons envoyée dela terre au ciel, dit saint Bernard; et comme nous avons de très-importantes, mais de très-difficiles affaires à traiter avec Dieu, elle s'est chargée d'intercéder pour nous auprès de lui. Bien loin de vouloir profiter seule des droits de son triomphe, elle se fait un honneur de nous faire part de sa médiation, et de nous enrichir de ses biens.

1° Elle connaît dans le ciel tous les besoins de ses enfants qui sont sur la terre. Car si elle a eu tant de lumière et de si vives connaissances pendant sa vie, quelles sont celles qu'elle reçoit par la lumière de gloire et la vision béatifique?

2° Elle a pour nous des tendresses qu'aucun saint n'a jamais eues et n'aura; car n'est-ce pas dans cette vue que l'Eglise la salue comme une mère de miséricorde, comme notre vie, notre douceur, notre espérance; qualités qu'elle ne donne qu'à Jésus-Christ qui les possède par lui-même, et à Marie qui les a par privilége et par grâce.

3° Elle a une espèce de droit sur les grâces de Dieu; et c'est à notre faveur qu'elle s'en sert. Vous jugez assez que mon intention n'est pas de dire qu'elle y ait un droit absolu, et par elle-même : car, qui oserait prononcer un tel blasphème? Mais je dis avec saint Anselme que Jésus-Christ, dans la distribution de ses grâces, s'est comme assujetti à de certaines règles, et qu'il y a mis une je ne sais quelle subordination où Marie a beaucoup de part. Tout donc vient d'en-haut et descend du Père des lumières, dit saint Jacques; mais la grâce qui est ce don par excellence, est donnée par Jésus-Christ, dit saint Paul, et de Jésus-Christ, ajoute saint Anselme, elle coule sur les hommes par Marie. Jésus-Christ peut tout auprès de son Père, c'est la même puissance; Marie peut tout auprès de Jésus-Christ, c'est une puissance communiquée, et par ce moyen elle a comme une espèce de droit et de juridiction sur ses grâces, jusque-là que nous demandons souvent beaucoup de choses à Dieu qu'il nous refuse et qu'il nous accorde presque toujours quand nous employons le crédit de Marie, afin que nous sachions que toutes nos prières sont exaucées par son moyen : *Ut sciant homines omnia per ipsam obtineri a Deo* (*D. Anselmus, de excellentia Virginis*).

4° Elle a tant de douceur et de bonté, qu'elle nous aime tous en quelque état que nous soyons. Sommes-nous justes? elle nous aime, parce que nous portons son image et ses livrées; sommes-nous pécheurs? elle nous aime, parce qu'elle veut nous former à son image; sommes-nous justes? elle nous aime, parce que nous sommes dépouillés du vieil homme et revêtus de Jésus-Christ; sommes-nous pécheurs? elle nous aime, parce qu'elle veut nous faire de nouvelles créatures en Jésus-Christ. Que dis-je? car quels pécheurs pensez-vous que la sainte Vierge protége et aime? sont-ce ces pécheurs endurcis qui vivent dans un esprit d'impénitence, dans un attachement actuel à leurs péchés, dans une résolution de ne s'en séparer qu'à la fin de leur vie? ces pécheurs qui, sous prétexte qu'ils ont quelques bons sentiments de la sainte Vierge, qu'ils ont recours à elle dans leurs pressantes nécessités, qu'ils l'invoquent peut-être même pour l'exécution de leurs mauvais desseins, se dispensent des obligations les plus essentielles de leur état; qui, se flattant vainement de ce qu'ils lui appartiennent par quelques mar-

ques extérieures, comme sont celles de porter son habit, et de s'engager dans quelques confréries, sont aussi emportés, et déterminés à se venger de leurs ennemis, aussi ardents à poursuivre leurs intérêts, et à ravir le bien d'autrui, aussi sensibles à une raillerie ou à une injure, aussi médisants, critiques, détracteurs, envieux, aussi attachés à de secrets ou à de scandaleux commerces, que s'ils n'avaient ni christianisme, ni dévotion à la sainte Vierge? Si cela était, persévérez dans vos désordres, leur dirais-je; vous avez trouvé un secret favorable aux plus grands crimes, un asile que nul autre n'a jamais rencontré. Mais ne vous y trompez pas, reprend saint Augustin : *Nemo offendit unum et promeretur alterum;* personne n'offense Dieu, et se rend Marie favorable; *Tenes matrem, affligis patrem;* vous vous appuyez sur la protection de la mère, et vous avez l'insolence d'attaquer votre Père. Leurs intérêts ne peuvent être séparés, et jamais il ne sera dit que la sainte Vierge serve de refuge à des gens qui ont les mains teintes du sang de son Fils, et le cœur rempli d'une haine habituelle qu'ils lui portent.

Quand donc je dis qu'elle est douce et favorable aux pécheurs, j'entends ceux qui ont du moins quelques désirs commencés de leur conversion, qui, sentant leur indignité et leur faiblesse, implorent son secours pour sortir de leurs péchés, qui, incapables de rompre les chaînes qui les retiennent au monde, interposent son crédit auprès de Dieu, qui, dans cet esprit, lui adressent leurs prières, persuadés qu'étant indignes par eux-mêmes d'être écoutés, ils obtiendront par son intercession ce qu'ils n'oseraient espérer. Car, voilà en quoi la vraie dévotion consiste; sans cela c'est illusion, c'est présomption, c'est bâtir sur le sable, c'est vouloir se servir de la mère pour outrager le Fils, c'est interposer, comme Adonias, le crédit de cette princesse, pour apaiser le vrai Salomon, c'est prétendre de se sauver à l'abri de certaines sociétés qui, quoique très-saintes en elles-mêmes, ne peuvent cependant jamais être d'aucun fruit, si l'on ne s'arrête qu'à un fantôme de dévotion, sans en avoir la vérité et l'esprit.

Je ne puis assez louer la piété des fidèles qui se consacrent au service et au culte de la sainte Vierge, par de certaines marques extérieures, par des confréries et des assemblées particulières. Puisque l'Eglise non-seulement les autorise, mais qu'elle y attache des indulgences, qui doute qu'elles ne soient saintes, et que pour obtenir du Fils ce que l'on souhaite tant pour ses nécessités corporelles que pour ses besoins spirituels, ce ne soit un effet d'une grande prudence de s'adresser à sa mère? Mais ce que je blâme, c'est l'abus que l'on fait de cette dévotion; c'est l'illusion dans laquelle on est qu'on peut par là suppléer aux autres défauts essentiels qui se rencontrent dans la piété chrétienne. Otez cet abus, réglez cette dévotion, tout ira bien, la sainte Vierge se chargera de vos requêtes, et vous obtiendra ce que Dieu jugera nécessaire pour votre salut. Il l'aime trop pour la rebuter : *Pulchra es, amica mea*, et elle vous aime trop aussi pour ne vous point donner des marques de son affection et de sa douceur : *Suavis sicut Jerusalem.* Mais si vous l'outragez, et si vous l'avez pour ennemie, tout est à craindre, elle est plus redoutable qu'une armée rangée en bataille : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.*

TROISIÈME POINT.

Une princesse qui jouit des droits de sa souveraineté, ne s'occupe pas moins à détruire ses ennemis, qu'à faire du bien à ses sujets. Dès que Salomon fut proclamé roi, il forma la résolution de perdre Adonias, Abiathar, Semeï, et tous ceux qui avaient traversé les desseins de son père et les siens : Marie n'est pas sitôt élevée en corps et en âme dans le ciel, qu'elle déclare une cruelle guerre à ses ennemis; et comme les hérétiques ont été ceux qui, par la suggestion du démon, ont vomi de plus exécrables blasphèmes contre elle, aussi l'Eglise nous apprend aujourd'hui qu'elle a seule étouffé toutes les hérésies qui sont au monde : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.*

Il n'y a point eu de siècle où le démon ne se soit servi du fatal ministère des hérétiques, pour ravir à Marie l'honneur qui lui est dû; mais il n'y en a point eu aussi où elle n'ait reçu de Dieu une souveraine puissance, pour perdre et confondre ces ennemis de sa gloire.

Vous dirai-je ici que l'impie Nestorius ayant voulu lui ravir la qualité de mère d'un Dieu, en fut visiblement châtié; que Julien l'Apostat, ayant blasphémé contre son Fils et contre elle, fut, au rapport de saint Basile, percé d'une flèche par le martyr Mercure, à qui elle commanda de le tuer; que Copronyme, qui avait renversé ses temples et brûlé ses images, sentit lui-même ses entrailles brûler par un feu intérieur, et qu'en attribuant la cause aux calomnies et aux imprécations qu'il avait vomies contre elle, il donna ordre qu'on rétablît ses images et ses temples?

Ajouterai-je que l'illustre Narsètes extermina l'hérésie des ariens par le secours de la sainte Vierge, dont il portait toujours l'image à la guerre, et que l'empereur Héraclius ne chassa Cosroës de l'empire romain, que par une protection spéciale de Jésus et de Marie, dont il entreprit de défendre le culte, dont il avait toujours sur soi les images, et dont il consultait les volontés dans ses entreprises?

Mais, qu'est-il besoin de recourir à des preuves si éloignées? nous en avons chez nous de plus présentes et de plus belles. Le grand dessein de Luther et de Calvin était de répandre une éternelle infamie sur la dévotion qu'a ce royaume à la sainte Vierge. Je souhaiterais de tout mon cœur, disaient-ils, qu'on ne célébrât jamais les fêtes de l'Assomption, ni de la naissance de Marie; et, poussant leur impiété plus loin : Nous les

rejetons absolument, ajoutaient-ils, et nous les avons en horreur : *Assumptionis et nativitatis Mariæ festa plane rejicimus.*

Misérables, vos pernicieux désirs ont péri ; et après que Louis le Juste, dont la mémoire doit nous être si précieuse, a consacré sa personne et ses Etats à la sainte Vierge, en un jour d'Assomption, toute la postérité saura que Louis le Grand, achevant ce que son auguste père avait commencé, a confondu, anéanti, exterminé l'hérésie de son empire.

Il n'appartenait qu'à ce pieux et invincible prince de détruire ce monstre d'iniquité. Jusqu'alors l'hérésie de Calvin, comme cette mystérieuse statue de Nabuchodonosor, dont il est parlé chez Daniel, était debout, et nul n'osait presque en approcher, tant le regard en était terrible : *Et aspectus ejus terribilis.* Sa tête était d'or par les puissances séculières qui la défendaient; son estomac et ses bras, d'argent, par les richesses immenses qui lui donnaient de l'autorité; ses cuisses, d'airain, et ses jambes, de fer, par son opiniâtreté inflexible; ses pieds en partie de fer, et en partie de boue, par ce mélange de force et de faiblesse, d'obstination et d'inconstance, qui sont les vrais caractères des hérésies. En vain attaquait-on cette monstrueuse idole par cette tête d'or et ces bras d'argent; on ne lui donnait que de faibles coups, trop heureux si l'on pouvait un peu l'ébranler. En vain tâchait-on d'amollir cet airain et ce fer par des disputes et des conférences ; cette statue, aussi dure que ces métaux, résistait encore plus à la force des raisons qu'à celle des armes ; et si la réflexion et la bonne foi faisaient rentrer quelques hérétiques dans le sein de l'Eglise, tous les autres, par une invincible opiniâtreté, demeuraient attachés à leurs erreurs.

Il fallait qu'une pierre, détachée d'une montagne voisine, vînt frapper cette statue par son plus fragile endroit, par ces pieds de terre; pieds, cependant, qui la soutenaient. La révocation d'un édit a été cette pierre lancée, non par une main invisible, mais par celle du plus juste de tous les rois ; si nous n'aimons mieux dire que cette main invisible est celle de Dieu, qui s'est servi du bras de Louis le Grand pour renverser cette monstrueuse statue, en révoquant, non-seulement par un esprit de religion, mais même par un principe de justice, des grâces accordées par les rois ses prédécesseurs à des gens qui, pour en avoir trop longtemps abusé, ont mille fois mérité de les perdre.

Enfin, cette pierre est lancée, et cette monstrueuse statue, qui jetait la terreur dans les cœurs les plus intrépides, ayant été frappée au pied, est réduite en poussière. L'or, l'argent, le cuivre, l'airain, le fer, la terre, ont été emportés par le vent, et à peine en reconnaît-on aucun vestige : *Contrita sunt pariter ferrum, testa, æs, argentum et aurum quæ rapta sunt vento, nullusque locus inventus est eis* (*Daniel* II).

Les pasteurs de Loth, ou réconciliés avec ceux d'Abraham, ou errants et fugitifs; les Achitophels du consistoire qui ont souillé la couche de David, sans sagesse et sans force; les persécuteurs de Marie, les Amans et les ennemis de la belle Esther confondus, déconcertés, perdus par les lettres de cachet de ce grand Assuérus ; les temples détruits par ce pieux Josias : ce sont là autant de conquêtes dignes de sa religion et de sa justice, autant de mystérieux coups de cette pierre qui a frappé cette statue, et qui, comme ajoute le Saint-Esprit, est devenue une grande montagne qui a rempli et couvert toute la terre : *Lapis autem qui percusserat statuam factus est mons magnus, et implevit universam terram.*

Oui, la gloire de Louis le Grand, dont Dieu s'est servi pour détruire cet ouvrage d'iniquité, se répandra par toute la terre. Ni des villes sans nombre réduites à son obéissance, ni de belles provinces conquises et de grandes batailles gagnées, ni des alliances dissipées ou rompues, ni des républiques fières et ingrates soumises à ses lois, ni Gênes la superbe humiliée à ses pieds, ni Alger l'infidèle tremblant sous ses foudres, ne lui attireront jamais tant de gloire devant les hommes, ou tant de mérite devant Dieu, que l'hérésie chassée de la France, le culte du Seigneur et de sa sainte Mère rétabli dans ce royaume.

C'est aujourd'hui que l'enfant prodigue, rappelé par la douceur royale de ce bon prince, partage avec ses aînés l'héritage du Seigneur; que les loups changés en agneaux rentrent dans la bergerie; que les Egyptiens entonnent avec les Israélites les cantiques du vrai Dieu; que nos frères, ravis de l'agréable violence qu'on leur a faite, viennent rendre dans nos églises leurs hommages à la sainte Vierge, se mettre sous sa protection, et mêler leurs voix avec les nôtres, pour chanter ses louanges. Gardons-nous bien, chrétiens, de leur être des occasions de scandale, et d'arracher, soit par notre indévotion, soit par notre fausse piété, ces jeunes plantes qui ne viennent que d'être mises dans le champ de l'Eglise. Désabusons-les de ce qu'ils ont cru jusqu'ici; et quoiqu'ils ne fussent pas bien fondés de vouloir se séparer de nous à cause de notre mauvaise vie, faisons-leur connaître, par la bonne conduite que nous mènerons, qu'ils ont tout sujet de s'y réunir. Montrons leur, non pas tant par nos raisons, que par une dévotion solide, que nous honorons la sainte Vierge comme la mère d'un Dieu mérite d'être honorée, qu'ils étaient injustement prévenus contre notre religion et nos cérémonies, que leurs ministres les avaient trompés, que notre culte ne tient rien ni de l'idolâtrie, ni de la superstition, que nous savons distinguer l'adoration que nous devons au Seigneur, d'avec cet hommage inférieur que nous rendons à la plus parfaite de ses créatures.

Pour cet effet, chrétiens, instruisez-vous les premiers, et, afin d'être les modèles de vos frères, jetez les yeux sur la sainte Vierge qui est le vôtre. C'est là, dit saint Ambroise, que vous verrez le bien que vous devez faire

et le mal dans lequel il vous est défendu de tomber (1). C'est là que, comme dans un miroir sans tache, vous découvrirez vos imperfections, et que la sainteté de sa vie vous fera connaître la corruption de la vôtre.

Quand vos frères étaient dans l'égarement, ils ne pouvaient séparer deux choses qui sont cependant très-distinctes, je veux dire la justice et la vérité, du culte de la sainte Vierge, d'avec les mœurs corrompues de ceux qui le lui rendaient. Ils attaquaient l'une par l'autre, et, sans prendre garde que cette dévotion est établie sur des fondements inébranlables, que la rage de Luther et de Calvin ne renversera jamais, ils traitaient de superstitions ces saintes pratiques, et, par rapport aux faux chrétiens, ils jugeaient injustement de la fausseté de leur culte.

A présent qu'ils ne sont plus dans l'erreur, menez-les aux pieds du trône de cette incomparable créature; et quoique les hommages qu'elle mérite soient indépendants de votre bonne vie, donnez-leur néanmoins de surcroît ce double témoignage. Conduisez vers votre mère commune ces nouveaux sujets, et vivez si bien qu'ils ne se repentent point de vous avoir suivis. Vous êtes obligés de leur imprimer du respect pour la majesté de nos cérémonies, pour la vérité de nos mystères, pour la sainteté de nos confréries et de nos assemblées. Or, je vous le demande, auront-ils ce respect s'ils vous voient dans nos églises peut-être plus dissipés et plus immodestes qu'ils ne l'étaient dans leurs temples, s'ils remarquent en vous peut-être moins de douceur, de désintéressement, d'humilité, de tempérance, de bonne foi, de charité qu'ils n'en avaient?

Rendez par conséquent à la sainte Vierge, qui est l'objet de votre espérance, le culte que vous lui devez; marquez ce jour de son triomphe, non-seulement comme le jour de votre bonheur, et de la défaite de ses ennemis, mais encore comme celui d'une nouvelle ferveur, et d'un surcroît de dévotion qui puisse vous attirer une abondance de grâces en ce monde, et une plénitude de gloire en l'autre. *Amen.*

(1) Hinc sumamus exempla vivendi, ubi tanquam in exemplari, quid effugere, quid tenere debeamus ostenditur (*Ambros., lib. de Virg.*).

MYSTÈRES ET PANÉGYRIQUES.

POUR LE COURS DE L'ANNÉE.

ÉPITRE.

A MONSEIGNEUR LOUIS-ANTOINE DE NOAILLLES, ARCHEVÊQUE DE PARIS, DUC ET PAIR DE FRANCE, ETC.

Monseigneur,

Cet ouvrage de piété qui, sans nom d'auteur, semble s'être déjà fait quelque nom par les Discours moraux *qui l'ont précédé, ne pouvait paraître sous une protection plus favorable, ni qui lui fût, en quelque manière, plus acquise, que celle de Votre Grandeur.*

On lira, dans ces Eloges historiques, *la vie et les actions des saints qui ont paru en différents siècles; mais on reconnaîtra, en même temps, que votre constante application à les imiter*, comme ils ont imité Jésus-Christ, *justifie toute seule la liberté que je prends d'exposer au public, sous vos auspices, de si excellents modèles.*

Cet amour de Dieu et de son Eglise qui est l'âme de toutes vos actions, cette charmante douceur qui, ne déclarant la guerre qu'aux vices, touche et gagne les plus vicieux; cette droiture d'âme qui n'a pour objet que la gloire du Seigneur et le salut du prochain; ce zèle, pour la conservation de la discipline ecclésiastique et de la sainte sévérité des canons, cette présence comme multipliée et cette infatigable exactitude à toutes les fonctions de l'épiscopat et aux différents besoins des peuples; cette charité pastorale qui, pour un plus grand soulagement des pauvres, vous prive de ce qui paraîtrait nécessaire à tout autre moins prompt et moins porté à les secourir; ce soin de ne donner à ce diocèse que des sujets de la probité et de la capacité desquels, suivant vos sages ordonnances, vous soyez, en quelque sorte, assuré par de sévères examens : le dirai-je? cette haine de vous-même, *qui vous a fait sacrifier* (1), *non-seulement* pour les domestiques de la foi, *mais encore pour* ceux du dehors (*Galat.*, VI; *Coloss.*, IV), *une vie qui semble ne vous avoir été rendue par une espèce de miracle, qu'afin* que vous mourussiez plus souvent (I *Cor.*, XV), *et plus longtemps : voilà, Monseigneur, par où vous avez imité les actions héroïques de ces grands saints qui vous ont précédé; et ce qui fait assez connaître que ce que j'offre à Votre Grandeur lui était dû par beaucoup de titres.*

Si je disais que vous êtes né d'un illustre père, à la fidélité et à la vigilance duquel a été confié ce qu'il y a de plus auguste et de plus précieux dans l'Etat, la sacrée personne de notre grand monarque; d'une mère élevée aux premières dignités de la cour, au-dessus desquelles elle s'est élevée elle-même par ses rares vertus; si je parlais d'un maréchal de France victorieux, qui a humilié la fierté espagnole par la prise de ses plus fortes places (2), *et par le gain d'une importante bataille* (3), *je ne me souviendrais pas, Monseigneur, que les évêques laissent le nom de leur famille, pour ne signer que celui de leur baptême et de leur diocèse; l'Eglise, qui a sur eux des avantages d'ancienneté et de noblesse, quelque grands et nobles qu'ils soient, leur donnant son propre nom.*

(1) A Châlons, en 1690. (2) Rose, Girone, Palamós, etc. (3) La bataille du Ter.

Quand, en remontant plus haut, j'ajouterais que vous êtes sorti d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons du royaume; que depuis plusieurs siècles elle compte des héros fameux dans la guerre, des politiques habiles dans le conseil, des ambassadeurs consommés dans les plus difficiles négociations, des comtes de Lyon et des évêques très-distingués par leurs rares talents, des souverains de Malte, dont les noms seront en éternelle vénération pour les grands services que la chrétienté en a reçus; quand je parlerais des batailles qu'ils ont gagnées par mer et par terre, des villes qu'ils ont prises ou défendues, de plusieurs victoires remportées sur les ennemis de l'Eglise et de l'Etat; quand je tirerais de la poussière des tombeaux ces illustres morts pour les remettre sur le théâtre du monde, je dirais moins ce que vous êtes que ce qu'ils ont été, et content, ce semble, de faire leurs éloges, je ne marquerais pas assez ce que vous leur avez rendu, et ce que vous avez même ajouté à leur gloire.

L'avantage d'une haute extraction n'est pas tant un dépôt qu'il suffit de rendre tel qu'on l'a reçu, qu'un talent qu'on est obligé de faire profiter. Et comme la naissance d'un fils ajoute à la noblesse de sa famille un degré d'ancienneté, il faut aussi que par ses vertus personnelles il y ajoute un nouveau degré de splendeur.

On voit assez, Monseigneur, que c'est là le privilége de Votre Grandeur. Mais qui pourrait dire jusqu'à quel excès de perfection vous avez déjà porté ce rare avantage? Tant de vertus particulières qui vous rendent l'objet de l'amour et de l'admiration des peuples, ne relèvent pas moins la gloire de votre ministère, que celle de votre naissance.

Si elles font rejaillir sur vos illustres ancêtres l'éclat que vous en avez reçu, elles ne réunissent et ne font pas moins revivre en votre personne les mérites des grands prélats qui ont rempli avant vous le siége de cette capitale du royaume. J'ose même le dire (et je ne crains pas de faire tort à leur mémoire qui nous doit être en vénération), quelque louable qu'ait été leur soin pastoral, votre zèle, si ardent et si vaste, va au delà de leur vigilance.

Il est vrai qu'ils ont recueilli de grands fruits de leurs travaux dans le champ de l'Eglise, mais votre exactitude à le cultiver, à en ôter toutes les mauvaises herbes, à séparer du bon grain l'ivraie que l'homme ennemi y avait semée (*Prov.*, XXIV; *Jerem.*, I), *et qui commençait à y pousser* (1), *malgré les censures des papes reçues et exécutées par tous les évêques, nous promet une moisson plus sûre et plus abondante.*

Quelque pure et saine qu'ait été la doctrine de vos illustres prédécesseurs, jamais elle n'a reçu du saint-siége, centre et oracle de la vérité, d'aussi glorieux témoignages que la vôtre. Qui aurait cru que notre saint-père le Pape, non content d'avoir lu avec une singulière application votre ordonnance sur une prétendue exposition de foi touchant la grâce, *non content de lui avoir donné son approbation avec de grands éloges, eût voulu en faire des traductions latine, italienne, allemande, espagnole, flamande, pour être envoyées et publiées par toute la chrétienté, afin de servir de règle sur une matière si délicate et si obscure, de dessus laquelle vous avez comme tiré le voile qui la couvrait?*

Que votre instruction pastorale soit devenue la lumière de tout le monde; que ce que vous avez écrit avec tant d'onction et de force dans votre palais, ait été solennellement confirmé dans Rome, et soit passé du Vatican dans toutes les églises catholiques, c'est ce qu'on n'apprendra qu'avec étonnement, c'est ce qui fera connaître à la postérité que ce n'est ni la chair ni le sang, mais le Père céleste qui vous a inspiré *une doctrine si pure, si solide, si propre à nous humilier et à nous encourager, à nous faire craindre la justice de Dieu, et espérer en sa miséricorde, à nous soutenir également contre les tentations de présomption et de désespoir.*

Que dirai-je encore, Monseigneur, de cette fermeté à réformer des abus qu'on a déplorés jusqu'ici sans avoir pu entièrement les corriger, de cette sagesse à démêler les vrais pasteurs d'avec les mercenaires, de cette bonté de père à donner indifféremment audience aux pauvres et aux riches, sans aucun égard humain pour la qualité des personnes (*Jacob.*, II)? *de cette précaution à éloigner ceux qui, par une précipitation téméraire, se hâtent d'être initiés au ministère des autels* (1), *sans que, dans ces différentes occupations, vous ayez jamais perdu ce recueillement et cette tranquillité d'âme qui est inséparable de la prudence consommée.*

Ainsi actif, et continuellement occupé dans votre repos, vous réparez le passé, vous réglez le présent, vous prévoyez l'avenir. Vous veillez sur tout, vous pourvoyez à tout, vous agissez par tout; en un mot, vous nous retracez, par votre conduite tout épiscopale, la vie des apôtres et de leurs successeurs, de ces hommes admirables, qui les premiers se sont sacrifiés eux-mêmes pour le salut de nos âmes et pour la gloire de Jésus-Christ.

Que si, selon l'oracle d'Isaïe, tel qu'est le pontife, tel deviendra le peuple (*Isa.*, XXIV, 17); *combien, dans peu, verrons-nous changer la face de ce diocèse: les grands et les riches se feront un juste scrupule des excès de leurs tables, et réformeront tant d'autres dépenses énormes qui épuisent tout le fonds des aumônes destinées au soulagement des pauvres. Les ministres du Seigneur ne conserveront de bénéfices qu'autant qu'il leur en faut pour soutenir leur état selon les règles de l'Evangile; et, se considérant moins comme propriétaires que comme économes du patrimoine de Jésus-Christ, ils en feront une abondante distribution à ses membres. Et tout cela, Monseigneur, sur votre exemple qui fait la consolation des gens de bien, la gloire de*

(1) Ordonnance, et instruction pastorale, portant condamnation du livre intitulé : *Exposition de la foi touchant la grâce et la prédestination,* du 20 août 1696.

(1) Sur la tonsure du 1er octobre 1696.

l'Eglise, la honte et la condamnation du vice.

Où sont les bénéficiers qui ne rougissent désormais de vivre de l'autel, quoiqu'ils ne servent pas à l'autel; de mener une vie molle et inutile, dans une profession laborieuse où l'on doit être plus aux autres qu'à soi, afin de connaître de plus près son troupeau (*Prov.*, XXVII)?

Où sont même les maisons particulières, les mères, les enfants, les veuves chrétiennes qui ne se croiront pas obligés d'avoir leurs heures de recueillement et de prières, et qui n'offriront pas au Seigneur, pour la sanctification de leurs familles, ces sacrifices de louange qui l'honorent (*Psal.* XLIX), *et qui en attirent les bénédictions?*

De si grandes vertus ne pouvant venir que de Dieu, qui est admirable dans ses saints (*Psal.* LXI), *j'ai cru, Monseigneur, que vous offrant* leurs éloges, *vous ne désapprouveriez pas la liberté que je prends de vous donner en même temps quelque petite marque du profond respect avec lequel je suis,*

Monseigneur,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble et très-obéissant serviteur, **.

PRÉFACE.

Le titre que porte cet ouvrage *d'Eloges historiques*, fait assez connaître le dessein de son auteur, qui a cherché autant qu'il a pu, dans l'histoire de chaque saint, le caractère qui lui est propre, et les actions singulières qui semblent le distinguer de plusieurs autres.

Quoiqu'ils soient tous arrivés au même terme, ils n'ont pas tous pris les mêmes routes. Quoiqu'ils aient tous servi le même Maître, et imité Jesus-Christ, leur même modèle; il est certain que, par rapport à des circonstances particulières, ou de vocation, ou de siècle, ou d'état, ou de sexe, ou d'emploi, ou de vie, ou de mort, la grâce que saint Paul appelle *à plusieurs formes* leur a donné de différents traits, à peu près, dit saint Cyrille, comme la rosée qui, tombant du ciel sur un parterre où il y a des fleurs de différentes espèces, donne à chacune d'elles la couleur qui lui convient, et surprend agréablement nos yeux par une charmante variété.

Encore y a-t-il cela de particulier que même dans les saints, et dans les saintes dont le sexe et la condition sont semblables, on trouve je ne sais quoi qui les distingue. Non-seulement le caractère d'un apôtre est différent de celui d'un confesseur, celui des confesseurs différent de celui des martyrs, celui des martyrs différent de celui des évêques, celui des évêques différent de celui des solitaires, etc.; mais encore parmi ces apôtres, ces confesseurs, ces martyrs, ces évêques, ces solitaires comparés entre eux, on remarque souvent des circonstances fort singulières. C'est le même Esprit qui les a animés, mais il n'a pas fait les mêmes choses en eux tous : et ce qui ne contribue pas moins à l'édification qu'à l'instruction des fidèles est cette admirable variété de travaux, d'actions, de persécutions, de peines, de soins qu'on y observe.

Comme donc chaque saint a quelque chose de singulier, il faut autant qu'on peut, le considérer par cet endroit, et éviter de leur donner indifféremment à tous les mêmes louanges. Mais aussi comme on ne peut jamais bien prendre le vrai caractère de ces saints, si l'on n'entre dans le détail de leurs actions, l'important est de faire un judicieux choix des plus fidèles auteurs qui ont écrit leur vie, afin de ne rien omettre d'essentiel, et de ne rien dire aussi, ou d'outré ou de superflu. Car on sait assez que parmi ces auteurs, il y en a beaucoup qui ont inséré des fables, et des faussetés visibles dans leurs histoires, et d'autres qui y ont supprimé des miracles et des faits certains. Ceux-là en ont trop dit, et ceux-ci trop peu : et cependant, selon la remarque d'un ancien orateur, jamais on n'a mieux loué les grands hommes, que lorsqu'on raconte fidèlement ce qu'ils ont fait.

Ceux qui prendront la peine de lire cet ouvrage pourront juger si son auteur y aura réussi. Il s'est du moins attaché à ne travailler que sur les mémoires des plus fidèles historiens, qui, sans former de parti et sans écrire par prévention, ont cherché la vérité toute pure, et ont le plus approché du siècle de chaque saint.

Si ces éloges ne paraissent pas enrichis de ces beaux portraits, de ces expressions brillantes et fines, de ces phrases enlevantes, et pleines de mille belles figures, il faut considérer que ces délicatesses sont réservées à ces excellents génies qui ont, de nos jours, porté l'éloquence à sa plus haute perfection, et que dans cet ouvrage aussi bien que dans les *Discours moraux*, on a moins eu dessein de plaire, que d'édifier et d'instruire. Ce n'est ici qu'une histoire tournée en louange et en morale ; et ce livre n'a point d'autre titre que celui *d'Eloges historiques.*

Il pourra être suivi d'un autre ouvrage, où l'on trouvera par ordre alphabétique tout ce que les Pères de l'Eglise, les interprètes de l'Ecriture, les prédicateurs anciens et modernes, français et étrangers on dit de plus solide et de plus beau sur les plus importants sujets de morale. Ce sera un abrégé non-seulement des principaux compilateurs, comme Lopes, Bercorius, Mansi, Polianthea, Labata, Faber, etc., mais des plus célèbres prédicateurs qui ont paru en France, en Espagne et en Italie.

On évitera surtout les repétitions dans lesquelles quelques-uns d'eux sont assez souvent tombés, aussi bien que les sentences inutiles qu'ils ont tirées des médecins, historiens, poëtes et philosophes profanes, afin de ne rien mettre dans ce recueil qui ne soit propre à de bonnes lectures. Il est vrai

qu'il y a quelques ouvrages où l'on a fait des espèces d'abrégé de sermons : mais, soit qu'on ait travaillé sur de mauvaises copies, soit qu'on ait négligé d'y apporter le choix, et l'exactitude nécessaires, ils ne paraissent pas avoir toute la beauté et la perfection qu'on pouvait leur donner.

DISCOURS XV

ELOGE DU SAINT NOM DE JÉSUS.

pour le jour de la Circoncision.

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.

Le huitième jour auquel on devait circoncire l'enfant étant arrivé, on lui donna le nom de Jésus (*S. Luc, ch.* II).

Tout autre nom que celui de Jésus ne conviendrait pas si bien à l'enfant que l'on circoncit; tout autre nom que ce nom de rédemption et de salut n'exprimerait que faiblement le dessein qu'il s'est proposé en se soumettant à cette dure et humiliante loi de Moïse. Dire qu'il est le *Dieu des armées*, *l'Ange du grand conseil*, *le Père des siècles futurs;* ajouter que c'est lui *qui brise les cèdres du Liban*, *qui renverse et qui précipite les rois de leurs trônes*, c'est dire quelque chose de grand, mais ce n'est rien dire qui convienne proprement à un Dieu souffrant, humilié, anéanti, qui vient *compatir à nos infirmités*, se charger de nos maux, répandre pour nous les premières gouttes de son sang.

Sans ce sang, il n'y a point de rédemption, dit l'apôtre saint Paul, et à chaque fois qu'il est répandu, le nom de Jésus intervient dans cette douloureuse cérémonie. Sur votre croix, ô mon Dieu, ce nom sera écrit en trois différentes langues *comme la cause de votre mort: Causam ejus scriptam Jesus;* et à votre crèche, ce même nom vous sera imposé, comme un engagement à cette mort. Si vous ne vouliez pas être notre Jésus, quel besoin ayiez-vous d'être circoncis? et si vous vouliez l'être, pourquoi ne vous appelleriez-vous pas notre Jésus? Votre circoncision montre que vous êtes homme, l'imposition du nom de Jésus que vous êtes le Sauveur des hommes. Dans l'une, l'on connaît la vérité de votre chair, dans l'autre l'étendue de votre amour; dans toutes deux le fondement de nos espérances, et la parfaite idée de nos devoirs.

Oui, mes frères, toutes vos espérances sont dans le nom de Jésus; toutes vos obligations sont renfermées dans la circoncision de Jésus : prenez bien, je vous prie, ma pensée, qui est celle de saint Ambroise, vous la trouverez uniquement propre au mystère que vous célébrez, et elle va faire tout le sujet de ce discours.

Voulez-vous être sauvés? prononcez dévotement et invoquez pieusement le nom de Jésus; mais voulez-vous prononcer et invoquer pieusement ce saint nom? portez sur vous la circoncision *et la mortification de Jésus.* Nom de Jésus, nom de bénédiction et de grâce à tout chrétien qui l'invoque avec les dispositions nécessaires; circoncision spirituelle, disposition nécessaire à tout chrétien, pour recevoir les grâces attachées au nom de Jésus. Voilà toute l'économie de mon discours : nul ne peut être sauvé par aucun autre nom, que par celui de Jésus; première proposition : et nul ne peut être sauvé par ce nom, qu'il ne porte sur soi la circoncision de Jésus ; seconde proposition. Vierge sainte, ce fut à vous et à Joseph qu'un ange, par un ordre exprès du ciel, dit *d'appeler votre Fils Jésus ;* obtenez-nous de lui les grâces dont nous avons besoin, pour nous rendre utile ce nom de notre divin Sauveur que vous conçûtes dans votre chaste sein quand, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

S'il est vrai qu'il y ait quelque vertu particulière attachée à de certains noms qui règlent, pour ainsi dire, la destinée de ceux à qui on les impose, il faut avouer que jamais nom n'a été de meilleur augure que celui de Jésus à ceux qui l'ont porté.

J'en remarque trois dans l'Ancien Testament : Jésus fils de Josédech, Jésus fils de Sirac, et Jésus Navé ou Josué. Le premier a délivré le peuple juif de la dure captivité de Babylone; n'était-ce pas là faire l'office de Jésus, je veux dire de libérateur et de sauveur? le second nous a laissé d'amirables principes de morale dans le livre de l'Ecclésiastique ; n'était-ce pas là avoir la science et la sagesse de Jésus pour conduire au salut par des voies sûres un peuple sauvé? le troisième, à la tête de braves combattants, les a mis en possession de la terre promise; n'était-ce pas là avoir la force et la gloire de Jésus, pour combattre les ennemis du vrai Dieu, et conduire les enfants à l'héritage de leur père?

Ainsi se préparaient de loin, dit Tertullien, ces figures destinées à représenter le vrai Jésus ; ainsi se frayaient par avance ces chemins de salut et de paix par où il était résolu qu'il marcherait lui-même; ainsi devaient paraître d'abord ces images de rédemption pour relever nos espérances, quand nous verrions la vérité du Rédempteur : *In tanti sacramenti parabantur imagines, Dominici nominis inaugurati figura.*

Il n'appartenait aussi qu'à un Dieu de donner à son Verbe, qui devait se faire chair, un nom qui lui convînt, comme il n'appartenait qu'à ce Verbe incarné d'en remplir tout le sens, et d'en soutenir tout le poids. Vos espérances sont souvent frustrées, pères et mères, quand vous donnez quelques noms à vos enfants, où tantôt votre orgueil, tantôt un pur hasard, et un effet de votre caprice ont plus de part qu'une sage prévoyance et une droite raison.

L'un des enfants de David fut appelé Absalon, qui signifie la paix de son père ; cependant quelle paix pour ce père infortuné, qui n'a jamais été ni tourmenté plus cruellement, ni plus impudemment déshonoré que par ce fils toujours aimé, mais toujours ingrat! Cet homme qui tomba mort aux pieds de saint Pierre, s'appelait Ananie,

qui veut dire grâce de Dieu, cependant, quelle fidélité à la grâce, de retenir par un cœur avare ce qu'offraient libéralement, en apparence, des mains pures et sans tache!

Dieu seul ne saurait errer dans les noms qu'il impose : il en voit le mérite, il en connaît les devoirs, il en pénètre les différents succès ; et, incapable qu'il est de tromper les hommes par des promesses mal soutenues, il a cru ne pouvoir ni mieux nommer son Fils, ni mieux relever nos espérances, qu'en le faisant appeler Jésus : *Vocabis nomen ejus Jesum.* Vous lui donnerez le nom de Jésus. Nom qui lui a été imposé au jour de sa circoncision ; nom qui lui a été donné avant même qu'il fût conçu ; nom dont, selon l'ingénieuse remarque de saint Cyrille (*Lib.* V, *de Trin.*), Isaïe parlait, lorsque, dans un esprit prophétique, il disait au Verbe divin : *Vocabitur tibi nomen novum quod os Domini nominavit : On vous donnera un nom nouveau que la bouche du Seigneur a prononcé* (*Isa.*, LXII).

Ce même nom, imposé à ces trois héros dont je viens de vous parler, n'était qu'un nom ancien. C'étaient des sauveurs, il est vrai, mais ils ne l'étaient qu'après avoir été sauvés eux-mêmes ; c'étaient des législateurs, il est vrai, mais ils étaient par eux-mêmes soumis à la loi ; c'etaient des conquérants, il est vrai, mais leurs conquêtes venaient moins d'eux que de Dieu, qui, souverain maître du sort de leurs armes, *avait dressé leurs mains au combat et leurs bras à la guerre.*

Il n'étaient donc ni conquérants ni sauveurs comme vous, adorable Jésus. A vous seul était dû *ce nom nouveau que la bouche du Seigneur a prononcé;* à vous seul était réservée la gloire de combattre nos ennemis, d'effacer nos péchés, d'assurer notre salut et nos victoires.

J'appelle nos ennemis les démons, aux tentations et à la rage desquels nous sommes exposés : ennemis terribles ; nous n'avons pas seulement à combattre contre la chair et le sang, dit saint Paul, nous avons encore de plus redoutables adversaires, qui sont les princes et les puissances des ténèbres; ennemis rusés : ils se servent de nous-mêmes contre nous-mêmes; ennemis infatigables, ils ne se lassent ni par l'épuisement de leurs forces, ni par la longueur de leurs veilles ; ennemis opiniâtres et irréconciliables, une rage invétérée leur inspire et leur fait chercher tous les moyens de nous perdre.

Dans les siècles qui nous ont précédés, ils exerçaient une cruelle tyrannie sur les corps des hommes ; à présent, comme s'ils avaient fait quelque trève avec nous, ils laissent nos corps en repos pour attaquer uniquement nos âmes. A des possessions extérieures et cruelles ont succédé des tentations intérieures et délicates. Autrefois, dit le docte Synésius (*Synes.*, *Epist.* XLI), c'étaient des démons purifiants, qui faisaient sur la plupart des hommes ce que font des foulons, qui, pour nettoyer des étoffes souillées, les battent et les mettent en presse ; à présent ce sont des démons agréables, qui ne s'étudient qu'à nous satisfaire et à nous plaire. Auparavant, quand le corps était tourmenté, l'esprit était quelquefois sain; à présent, quand le corps est sain, l'esprit est tourmenté ; et, à comparer ces démons meurtriers avec ces démons flatteurs, ceux-ci sont infiniment plus à craindre que ceux-là, dans les combats qu'ils nous livrent.

Que serait-ce si Dieu nous avait abandonnés à leur fureur? Mais consolons-nous, mes frères, nous aurons toujours sur eux de grands avantages, si nous en savons profiter. Le nom de Jésus leur a toujours été et leur sera toujours terrible; soit qu'on le prononce pour les chasser des corps qu'ils possèdent, soit qu'on l'invoque, et qu'on emploie sa toute-puissance pour rendre inutiles les efforts qu'ils font sur nos âmes.

Jésus vient-il au monde? les oracles se taisent, Hérode tremble, Jérusalem se trouble; les démons, inquiets s'il est Dieu ou s'il ne l'est pas, sentent déjà leur empire s'affaiblir ; paraît-il en public? les pharisiens se cachent, une seule parole : *C'est moi*, renverse par terre ses plus cruels ennemis ; entre-t-il dans le temple? une troupe mercenaire de marchands, chassés à coups de fouet, s'enfuit; est-il attaché à la croix? le voile du temple se brise, le soleil s'éclipse, toute la nature est en désordre; sort-il du tombeau? ses gardes se renversent les uns sur les autres, la terre tremble, les sépulcres s'ouvrent, des morts ressuscitent ; monte-t-il au ciel? on dirait qu'il veut transporter à son nom le pouvoir que sa redoutable présence avait sur les démons, ses ennemis et les nôtres.

Vous ne le savez que trop, à votre honte, puissances infernales! et il y a plus de seize cents ans que vous avez éprouvé la vérité de cette parole que Jésus a dite : *Que les siens vous chasseraient en son nom.* Encore aviez-vous cette triste consolation, quand il vous chassait des corps que vous possédiez ; qu'il vous parlait lui-même, et que vous combattiez contre lui à forces inégales; mais quand un exorciste, qui est un des moindres ministres de l'Eglise, vous commande d'en sortir, et qu'il vous chasse en son nom : oh! que vous êtes humiliés par une parole si impérieuse, mais par un si faible ennemi!

Quand Jésus-Christ disait : *Sortez, esprits impurs*, vous lui demandiez par grâce *qu'il ne vous tourmentât pas avant le temps ;* mais quand un homme, avec quelques aspersions d'eau bénite et quelques signes de croix, arrête toute votre fureur au nom de Jésus : que pouvez-vous répondre, et quelle grâce pouvez-vous lui demander ?

Le dirai-je, messieurs? le nom de Jésus a tant de force, que les ennemis mêmes de Jésus s'en sont servis pour faire des miracles, qu'ils n'auraient jamais faits sans l'interposition de ce nom.

L'autorité d'un prince est bien grande,

lorsqu'à ces seules paroles : *De par le roi*, on voit ses sujets se soumettre humblement à ses ordres, jusqu'à quitter biens, famille, patrie, liberté ; mais cette autorité me paraît, en un sens, encore plus grande, lorsque des gens que ce prince n'a jamais avoués, se servent de son nom et de fausses lettres de cachet pour se faire obéir. On ne regarde pas leurs personnes, on reconnaît aveuglément en eux l'autorité du souverain : qu'il ait parlé, qu'il n'ait pas parlé, on a cette vénération pour son nom, qu'on le respecte dans la bouche même de ses faux officiers.

Ceux de Jésus ont quelquefois trouvé, en se servant de son nom, une obéissance encore plus grande que la nature et les éléments lui ont rendue. Non-seulement les fidèles et les saints ont fait des miracles en vertu de ce nom ; les infidèles mêmes et les réprouvés en ont fait aussi, dit Richard de Saint-Victor (*Richardus a Sancto-Victore, part.* II, *exposit., in Cant., cap.* 21), tant la force et la toute-puissance de ce nom ont été grandes ; tant Dieu a voulu le rendre admirable, indépendamment de la foi ou de l'infidélité, de la bonne ou de la mauvaise vie de ceux qui le prononçaient. *Plusieurs me diront un jour*, c'est Jésus-Christ qui parle en ces termes chez saint Matthieu : *Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? n'avons-nous pas en votre nom chassé les démons et fait quantité de miracles?* Cependant, qui sont ces gens qui parlent de la sorte dans l'Ecriture? ce sont des impies et des gens qu'il n'a jamais connus, et qu'il rejette loin de lui : *Nusquam novi vos, discedite a me qui operamini iniquitatem.*

Voilà, mes frères, ce qui doit faire votre confiance et votre joie. Jésus-Christ, pour ne vous pas exposer sans défense à la rage de vos plus redoutables ennemis, vous a laissé de puissants secours : je veux dire, avec saint Augustin, son corps, son esprit, sa croix, son nom : son corps, pour vous nourrir ; son esprit, pour vous conduire et vous sanctifier ; sa croix, pour vous la faire porter ; son nom, afin que vous l'invoquiez.

Sans le corps de ce Fils de l'homme, et si vous ne le mangez, vous n'aurez jamais la vie au dedans de vous. Sans son esprit, et si vous n'en êtes régénérés, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux; sans cette croix, et si vous ne la portez avec confiance et avec courage, vous ne serez jamais dignes de lui; sans ce nom, et si vous ne l'invoquez dévotement, vous ne triompherez jamais des démons, vos ennemis; jamais vous ne travaillerez avec fruit à l'ouvrage de votre salut : *Nec enim aliud est nomen sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* (*Act.*, IV). Car nul autre nom que celui de Jésus n'a été donné aux hommes, par lequel il faut qu'ils se sauvent, dit l'apôtre saint Pierre.

Quelque gratuite que soit cette grâce de salut et de protection contre les démons, oserai-je vous dire, ô mon Dieu, qu'il était, en quelque manière, de votre bonté et de votre sagesse de nous l'accorder, puisque c'est à cause de vous que ces cruels ennemis nous haïssent, et que plus nous sommes attachés à vous honorer et à vous servir, plus nous irritons leur fureur et leur rage?

Si nous sommes attaqués, persécutés, tentés, c'est à cause de votre saint nom. Ne pouvant se venger sur vous de tant d'affronts et de maux que vous leur avez faits, ils déchargent sur nous, qui portons votre nom, et qui l'invoquons, tous les traits de leur fureur. Ils voudraient, comme les Juifs, qu'on ne parlât jamais de vous, adorable Jésus, qu'on n'enseignât, qu'on ne baptisât jamais personne en votre nom. *Venez donc, ô Dieu de salut, à notre secours. délivrez-nous pour la gloire de votre nom, et nous pardonnez nos péchés, de peur que peut-être les nations ne disent : Où est leur Dieu et leur Sauveur?*

Mais quand je fais cette prière à Jésus-Christ, et que, gémissant devant lui à la vue de mes misères et des vôtres, je l'invite, avec ces paroles, plein d'une humble confiance, *de venir à votre secours, pour la gloire même de son nom*, je dois supposer, messieurs, que ce nom est honoré et glorifié en vos personnes.

Car prétendre qu'il suffit d'en parler par contenance ou par admiration, de le prononcer par habitude, sans réflexion et sans respect; de l'invoquer froidement, sans attention et sans piété : erreur, mes frères, encore un coup, erreur. Son nom ne demande guère moins de vénération que sa personne, il est même attaché à sa personne, il en exprime la grandeur, la sainteté, la toute-puissance, la bonté, la majesté.

Il veut bien que vous prononciez son nom dans vos afflictions, dans vos tentations, dans vos prières, dans vos disgrâces ; mais en le prononçant il veut que vous le méditiez, que vous le goûtiez, que vous l'ayez gravé au dedans de vous-mêmes (ce sont les paroles de saint Bernard) que votre mémoire rappelle ses bienfaits, que votre esprit réfléchisse sur ses grandeurs, que votre cœur se laisse toucher à son amour, que votre âme soit sensible à ses infinies miséricordes, que votre chair même *et vos os lui disent : Seigneur, qui est-ce qui vous ressemble?*

Si cela est, il n'y a point de démon que le nom de Jésus ne chasse, point de tentation qu'il n'écarte, point de crainte qu'il ne dissipe, point de maux qu'il n'adoucisse, point de faiblesses qu'il ne soulage, point de murmure et de soulèvement de passions qu'il n'arrête.

C'est un nom de sainteté: il ne fait que des saints, quand on l'invoque avec les dispositions nécessaires. Il est saint en lui-même, il est saint hors de lui-même, il est sans péché, et il efface tous les péchés: *Ego sum, ego sum ipse qui deleo iniquitates tuas propter me* (*Isai.*, XLIII) C'est moi, oui, c'est moi qui efface tes péchés

à cause de moi. Si je ne regardais que ce tu es, tu ne mériterais que mon indifférence et mon mépris; si je ne regardais que ce que tu fais, tu ne mériterais que mon indignation et mes vengeances : mais, quand je me regarde moi-même, c'est à cause de moi que je te pardonne, c'est à cause de mon nom que je te remets tes péchés, et que je te fais miséricorde.

Ainsi parlait Dieu dans l'ancien Testament; ainsi parle Jésus, Fils unique de Dieu, dans le nouveau (*D. Amb. lib.* I. *in Lucam.*) Dans l'ancien Testament (c'est une délicate réflexion de saint Ambroise), ce nom de salut était comme un précieux parfum, qui, renfermé dans un vase, n'exhale son odeur que par quelques parties poreuses et dans une petite circonférence. Dieu n'était connu que dans la Judée, et son grand nom ne faisait du bien que dans les limites d'Israël: *Notus in Judæa Deus, in Israel magnum nomen ejus* (*Psal.* LXXIII). Mais depuis que ce vase a été débouché dans la loi nouvelle, depuis que le nom de Jésus a été donné à un Dieu dans sa circoncision, ce parfum s'est fait sentir par toute la terre, ce baume précieux a coulé de tout côté par l'incision que l'on a faite à cet arbre de vie; le salut a été annoncé à toutes les nations, une surabondance de miséricorde, et une mesure plus que pleine de grâces s'est répandue dans toutes les extrémités du monde.

Venez, venez, vous qui connaissez le vrai Dieu; approchez, peuples de la terre, c'est par ce seul nom que vous devez être délivrés, rachetés, justifiés, sauvés. Jésus, dit l'apôtre saint Paul, *est devenu votre sagesse, votre justice, votre sanctification, votre rédemption* (I *Cor.*, I) : votre sagesse, en vous prêchant son Evangile, ajoute saint Bernard (*Serm.* 22. *in Cant.*); votre justice, en vous remettant vos péchés; votre sanctification, en conversant avec vous; votre rédemption, en mourant pour vous. Car voilà ce que ce nom de Jésus signifie: *Sapientia in prædicatione, justitia in absolutione, sanctificatio in conversatione, redemptio in passione.*

La vraie sagesse ne peut venir que de la doctrine de Jésus, la vraie justice que de la miséricorde de Jésus, la vraie innocence que de la vie exemplaire de Jésus, la vraie force que des souffrances et de la croix de Jésus. Il n'y a de vrais sages, que ceux qui sont persuadés des maximes de Jésus; de vrais justes, que ceux qui lui sont réconciliés; de vrais tempérants, que ceux qui l'imitent; de vrais forts, que ceux qui s'appuient sur sa toute-puissance, et portent après lui sa croix.

Soyez de ce nombre, mes chers auditeurs, et vous invoquerez utilement son saint nom: mais si vous le profanez par vos irrévérences et vos mépris, par une vie mondaine et déréglée, par une actuelle affection au péché, et une opiniâtre résolution de ne pas vous éloigner de tant d'occasions prochaines qui y conduisent, quels fruits, avec votre fausse et hypocrite piété, pouvez-vous en recueillir ?

Dieu aime autant son nom, qu'il s'aime lui-même; et il punit aussi sévèrement le mépris qu'on en fait, que celui que l'on fait de sa personne. De là ces sanglants reproches qui regardent encore plus les chrétiens, qu'ils ne regardaient les Juifs : *Conculcastis nomen meum*, vous avez foulé aux pieds mon nom ; *nomen meum sanctum polluistis*, vous avez profané, souillé, déshonoré mon saint nom (*Jérem.*, XXXIV; *Ezech.*, XX ; *Psal.* LXXIII).

De là ces effroyables peines dont il menace ceux qui n'auront pas pour ce grand nom le respect qu'ils doivent en avoir, qui jureront par lui non-seulement contre la vérité, mais sans nécessité, qui profaneront le tabernacle où il est en vénération, et qui en feront aussi peu de cas, que si c'était un nom ordinaire et commun.

Le Fils unique de Dieu n'est pas moins jaloux de celui de Jésus qu'il a reçu de son Père. Ecoutez ce qu'il dit chez Malachie, que Tertullien a appellé son ange, comme étant le dernier des prophètes et le moins éloigné du temps de sa naissance : *Depuis le lever du soleil, jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations, et on lui offre en tout lieu une oblation toute pure : et cependant c'est ce nom que vous avez déshonoré, c'est ce nom que vous avez profané et méprisé* (*Malach.* I.)

En quoi, Seigneur, vous avons-nous déshonoré, lui demandent les hommes, et quel est ce mépris que nous avons fait de votre nom? C'est que vous offrez sur mon autel un pain impur, c'est que vous me présentez des hosties aveugles, boiteuses ou malades. N'est-ce pas là me déshonorer et me mépriser? Offrez-les à vos seigneurs et à vos maîtres pour voir si elles leur plairont, et s'ils les recevront de bon œil?

Etranges reproches, mes frères, qui vous font connaître, par tout ce détail, que souvent vous traitez Dieu et Jésus avec plus d'indignité que vous ne faites de viles créatures! Car que lui offrez-vous? des pains impurs, des victimes malades, des âmes aveuglées par la vanité du monde, amollies par ses plaisirs, esclaves de ses bienséances, enivrées de ses folies, entêtées de ses maximes, pleines de sa corruption et de sa malice? Avez-vous pour le nom de Jésus les sentiments de crainte et de vénération que vous en devez avoir? vous entendez prononcer ce saint nom, vous le prononcez vous-mêmes comme un autre nom, sans attention, sans recueillement, sans respect.

Que dis-je, comme un autre nom? Au seul nom d'un prince, d'un père, d'un frère, d'un ami, vous témoignez de la joie, de la vénération, de l'empressement à les honorer et à les servir. En dit-on du bien? vous vous en réjouissez, et disputez comme à l'envi à qui en dira davantage. En dit-on du mal? vous en êtes scandalisés, choqués, irrités, et en état d'en tirer une prompte vengeance. Oh! qu'il s'en faut bien que vous ayez les mêmes sentiments, quand on blasphème le nom de Dieu, et qu'on déshonore celui de Jésus! Cependant, avez-vous quelqu'un qui vous

soit plus proche que votre Jésus? il vous est plus que prince, plus que père, plus que frère, plus qu'ami : c'est votre Dieu, c'est votre protecteur, c'est votre souverain, c'est votre libérateur et c'est votre Sauveur.

Étant donc coupables de ces profanations et de ce mépris, jetez-vous aux pieds du Seigneur, dit le même prophète; demandez-lui humblement pardon d'avoir eu pour lui si peu de respect et de zèle; offrez-lui vos prières et vos larmes, afin qu'il vous fasse miséricorde : *Nunc deprecamini vultum Dei ut misereatur vestri.* Il vous la fera, si vous invoquez son saint nom avec les dispositions nécessaires; je veux dire, si vous l'imitez en quelque chose dans l'état où il se trouve aujourd'hui. Il n'a voulu recevoir le nom de Jésus, que quand on l'a circoncis; vous ne pouvez non plus être exaucés et sauvés par ce nom de Jésus, que vous ne portiez sur vous la circoncision, et, comme dit saint Paul, *la mortification de Jésus.* Importante vérité, dont il faut tâcher de vous convaincre dans la seconde et dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

Que prétend l'apôtre saint Paul lorsque, écrivant aux Corinthiens, il leur déclare, comme une vérité qu'il veut qu'ils sachent, que nul homme ne peut dire : Seigneur Jésus, si ce n'est par le Saint-Esprit? *Notum facio vobis, quod nemo dicere potest : Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto* (*D. Thomas*, *lect.* 1 *in cap.* XII, *primæ Epist. ad Cor.*).

A prendre ces paroles dans leur sens littéral, il leur écrivait en ces termes, parce que, ayant appris que plusieurs d'entre eux se glorifiaient des grâces singulières qu'ils avaient reçues, comme s'ils y avaient eu quelque droit, il croyait ne pouvoir mieux confondre leur orgueil, ni les porter à une plus humble reconnaissance, qu'en leur disant qu'ils pouvaient si peu de chose, qu'ils étaient même incapables de prononcer le nom de Jésus, et d'en reconnaître la divinité, s'ils n'étaient prévenus et instruits du Saint-Esprit.

Quand vous étiez idolâtres, leur dit saint Paul, vous viviez sans discernement et sans raison; aussi aveugles et aussi muets que les idoles que vous adoriez, ne suivant que les mouvements des démons qui vous conduisaient à leur gré: A présent, que la miséricorde de Dieu vous a regardés en pitié, vous adorez Jésus crucifié, contre lequel vous vomissiez tant de blasphèmes; vous prononcez son nom avec piété, et l'invoquez avec une vraie et solide foi; mais savez-vous d'où vient ce changement? Le Saint-Esprit est le seul qui l'a produit en vos personnes; et la grâce qu'il vous a donnée vous est si nécessaire que, sans lui, vous ne pourriez pas seulement prononcer avec une vraie foi le nom de Jésus : *Cum gentes essetis, ad simulacra muta ducebamini : ideo notum vobis facio quod nemo dicere potest : Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto.*

Mais, à prendre ces mêmes paroles dans un sens spirituel et moral, ne peut-on pas dire que saint Paul a voulu désabuser par là une infinité de chrétiens charnels, qui se persuadent faussement que, pour recevoir le pardon de leurs péchés, et s'attirer les grâces que leur a méritées le divin Jésus, il suffit de prononcer son saint nom et de l'invoquer?

On se fait à soi-même un beau plan d'une dévotion commode, on trouve, sans renoncer à son luxe, à son avarice, à son orgueil, à ses entêtements, à ses impatiences, à ses mauvaises habitudes, le secret de se sauver à peu de frais. Quelque déréglée que soit la vie que l'on mène, quelque injustice que l'on fasse, et à quelque plaisir que l'on s'engage : quelque pouvoir qu'on donne sur soi à ses passions, quelque négligence que l'on apporte à s'éloigner des occasions prochaines du péché; quelque attachement qu'on ait au monde et à ses vices, on espère tout de Jésus-Christ, et souvent, après avoir en mille manières profané son saint nom, pendant le cours d'une vie païenne, on se persuade que, pourvu qu'on ait le temps et la liberté de l'invoquer à la mort, on recevra le pardon de ses péchés.

Contre une si dangereuse, mais si ordinaire illusion, que dites-vous, grand apôtre, et qu'en pensez-vous? *Notum vobis facio*, je vous le déclare, mes frères, et je veux que vous teniez pour certain ce que je vous dis : *Nemo dicere potest : Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto.* Ne vous y trompez pas, nul ne peut prononcer avec fruit le nom de Jésus, si ce n'est par le Saint-Esprit.

Car c'est comme si cet apôtre disait : la rémission de vos péchés et la grâce du salut vous coûteraient bien peu de choses, s'il ne s'agissait que de frapper vos poitrines, que de vous prosterner contre terre, que de vous sentir attendris, que d'ouvrir vos bouches pour dire : Seigneur Jésus, faites-nous miséricorde. Invoquez-le, à la bonne heure, c'est le seul nom par lequel vous devez être sauvés; mais demandez la grâce du Saint-Esprit pour l'invoquer avec une vraie foi et une piété solide : sans cela vos prières seront sans effet, vos cris et vos invocations inutiles : *Nemo potest*, etc.

Le nom de Jésus est le nom de toutes les vertus. C'est un nom d'humilité, de pauvreté, de patience, de douceur, de charité, de renoncement à soi-même : car je comprends tout cela, dit saint Bernard, quand on me parle de Jésus : *Hæc omnia simul mihi sonant cum insonuerit Jesus* (1). C'est Jésus : il s'est humilié et anéanti jusqu'à prendre la forme de pécheur et d'esclave. C'est Jésus : il s'est appauvri jusqu'à vouloir naître dans une étable empruntée. C'est Jésus : il a souffert avec

(1) Cum nomino Jesum, hominem mihi propono mitem et humilem corde, benignum, sobrium, castum, misericordem, et omni denique honestate, et sanctitate conspicuum, eumdemque ipsum Deum omnipotentem, qui suo me et exemplo sanet et roboret adjutorio (*D. Bern. in Cant.*, *ser.* XV.

une patience et une surprenante douceur, la rigueur des éléments, la dureté et la cruauté des hommes. C'est Jésus : sa pure charité l'a obligé de venir au monde pour me faire du bien, et me procurer mon salut. C'est Jésus : il a renoncé à toutes choses, jusqu'à ne vouloir pas se satisfaire lui-même : *Christus non sibi placuit.*

Or, comment puis-je prononcer avec une vraie foi et une solide piété ce nom de vertus, si je n'en ai aucune, et si je me soucie peu de les acquérir; Ce nom d'humilité, si je suis tout bouffi d'orgueil; ce nom de pauvreté, si là où est mon trésor, là est mon cœur; ce nom de patience, si la moindre affliction m'abat; ce nom de douceur, si la plus légère injure m'emporte; ce nom de charité, si je suis aussi dur envers les pauvres que l'acier et le marbre; ce renoncement à moi-même, si je me cherche, si je m'aime, si je veux me plaire, me flatter, me satisfaire en toutes choses?

Pour invoquer ce saint nom avec foi et avec piété, il faut que j'aie ces vertus, ou que je tâche de les acquérir, que je sois purifié de ces péchés, ou que j'aie quelque douleur de les avoir commis : or, c'est ce que je ne puis faire que par le Saint-Esprit, et par conséquent je ne puis dire : Seigneur Jésus, ni l'invoquer d'une manière propre à m'attirer ses grâces que par ce divin Esprit : *Nemo potest dicere*, etc.

Reprenons maintenant tout ce raisonnement, et voyons quelle conséquence il en faut tirer. Nous ne pouvons invoquer le nom de Jésus, sans le mouvement du Saint-Esprit; nous ne pouvons dire avec foi et avec piété, *Seigneur Jésus*, si nous n'avons les vertus de Jésus, selon les différents degrés de grâces que nous recevons, ou si nous ne tâchons de les acquérir. Or, tous les mouvements du Saint-Esprit nous portent à nous circoncire nous-mêmes ; et de toutes les vertus qu'il y a dans Jésus, nous n'en avons aucune, et nous n'en pouvons acquérir aucune, que par le moyen d'une circoncision spirituelle. Par conséquent cette circoncision spirituelle nous est absolument nécessaire pour invoquer le Seigneur Jésus, et recevoir les grâces attachées à son saint nom.

En effet, quels sont les mouvements du Saint-Esprit, et à quoi nous portent-ils? à retrancher sans cesse en nous quelque chose de nous, à nous dépouiller du vieil homme avec ses vices et ses convoitises, pour nous revêtir du nouveau avec sa sainteté et sa justice, à mortifier par l'esprit les ardeurs de la chair, à renoncer à nous-mêmes, à nous haïr nous-mêmes, à nous précautionner contre nous-mêmes, à nous combattre nous-mêmes, et, comme dit saint Cyprien, à tenir toujours en main contre nous le couteau de la circoncision évangélique.

Pécheurs immortifiés, dévots délicats et sensuels, ces obligations vous paraissent dures; mais, si vous en êtes alarmés, n'en soyez pas surpris. N'est-il pas vrai que vous vous relâchez toujours dans l'accomplissement de vos devoirs; que la chair l'emporte toujours sur l'esprit; que, bien loin de demeurer dans une juste médiocrité, vous allez toujours à de vicieux excès; que, non contents du nécessaire, vous passez toujours les bornes que la raison et la loi vous prescrivent; que vos passions, toujours insatiables et toujours rebelles, bien loin de s'affaiblir et de diminuer par l'âge, semblent reprendre à tout moment de nouvelles forces? Si cela est, à moins que vous ne vouliez périr, il faut travailler toujours à arrêter un mal qui croît toujours, il faut avoir toujours en main le couteau et le rasoir de la circoncision évangélique pour ôter ces chairs pourries, pour couper ces superfluités et ces excroissences : *His redivivis vulneribus necessaria est per omnem hanc vitam jugis resecatio putridinum et continua circumcisio cicatricum* (*D. Cypr.*, *de Ratione circumcisionis*).

Ajoutons à cette première raison une seconde. Pour invoquer avec une vraie foi et une solide piété le nom de Jésus, il faut que vous tâchiez d'acquérir ses vertus, de vous remplir de son esprit et de vous conformer en quelque chose à l'état où il s'est trouvé quand il a reçu ce beau nom : or, ces vertus sont des vertus mortifiantes et austères, cet esprit est un esprit de circoncision et de division, cet état est un état d'humiliation et de souffrance.

Quand est-ce qu'il a voulu qu'on l'appelât notre Jésus? quand il a souffert dans sa chair délicate et innocente une infamante et douloureuse opération. Quand est-ce que vous recevrez les grâces attachées à ce beau nom? quand vous humilierez cet esprit vain, quand vous circoncirez ce cœur criminel, quand vous porterez sur cette chair pécheresse la mortification de votre Dieu.

Je puis dire, après saint Paul, que ç'a été là la principale fin qu'il s'est proposée en voulant qu'on le circoncît. Il s'est fait circoncire, je l'avoue, pour condamner par avance tant d'hérésies qui devaient naître au sujet de sa chair : celle de Manès, qui a dit qu'il n'avait qu'une chair apparente; celle de Valentin, qui lui en a attribué une toute céleste; celle d'Apollinaire, qui l'a crue consubstantielle à la divinité. Hérésies pleinement détruites par l'effusion d'un sang réel, par une plaie faite sur une chair ni purement céleste ni absolument invulnérable.

Il s'est fait circoncire, je l'avoue, pour ôter aux Juifs tout prétexte de dire qu'il n'était pas le vrai Messie; car, s'il ne s'était pas soumis à cette loi de Moïse comme les autres enfants, ne lui auraient-ils pas reproché que, n'étant ni marqué au sceau de leurs pères ni enfant d'Abraham, il n'était pas ce Messie qui leur avait été promis?

Mais je puis dire que le principal dessein qu'il a eu en se faisant circoncire a été de nous obliger à une circoncision nouvelle, qu'il a substituée à la place de l'ancienne : *Circumcisus pro nobis est, ut circumcisionem legis auferret, aliam daturus.* Ce n'a pas été pour lui-même qu'il s'est fait circoncire, cette loi qui regardait tous les autres n'ayant pas été faite pour lui; ç'a été pour nous qu'il

s'est soumis à cette observance légale, afin de nous rendre plus nécessaire par son exemple la circoncision évangélique, sur laquelle devaient être fondés les principaux points de sa morale.

Autrefois, c'était assez de jeter les yeux sur le serpent d'airain, pour être guéri des blessures mortelles des vrais serpents : aujourd'hui ce n'est pas assez, il faut, sans se contenter d'une froide et stérile contemplation des douleurs de Jésus-Christ, s'y conformer, et y prendre part.

Autrefois on satisfaisait à la loi, quand on faisait une courte et légère incision sur une petite partie du corps d'un enfant; aujourd'hui tout ce corps doit être immolé, et devenir la victime de la sévérité évangélique. Autrefois cette loi n'était que pour les enfants mâles; à présent, elle regarde indifféremment les deux sexes, dit saint Augustin.

Autrefois si un enfant venait à mourir avant le huitième jour, qui était celui auquel il devait être circoncis, il ne laissait pas d'être sauvé par la foi de ses parents, dit Hugues de Saint-Victor : à présent si, malheureusement pour vous, vous veniez à mourir sans cette circoncision spirituelle dont je viens de parler, et qui consiste dans le *retranchement des œuvres du vieil homme*, nulle foi, nulles bonnes actions d'autrui, ne pourraient vous sauver.

Autrefois on disait : *Tout enfant mâle dont la chair n'aura pas été circoncise, sera exterminé du milieu du peuple, parce qu'il a violé l'alliance du Seigneur :* A présent on dit : Celui d'entre les hommes et les femmes qui n'aura pas *porté sur soi la mortification de Jésus-Christ* ne pourra prétendre, ni d'être du nombre de ses élus, ni d'entrer dans son héritage, parce qu'il a *rendu inutile le pacte de son Dieu. Quia pactum Domini irritum fecit* (*Genes.* XVII).

Qui dit *pacte*, dit un traité dont les clauses, étant respectives, doivent être réciproquement observées par les contractants. De votre côté, ô mon Dieu, vous vous engagez par une pure et gratuite miséricorde à nous sauver, et pour satisfaire à la clause de ce pacte, vous donnez les premières gouttes de ce sang précieux, qui est le gage de notre alliance et la source de notre bonheur. Venant au monde, vous avez pleuré nos péchés, et dès le huitième jour vous répandez pour nous votre sang, remplissant par avance ce dont l'agneau pascal n'était que la figure; agneau qui devait être sept jours avec sa mère, et qu'on pouvait dès le jour suivant offrir au Seigneur (*Exod.*, XII).

Il s'agit, mes frères, d'accomplir de votre côté les clauses de ce même pacte qui vous regardent. Car ne prétendez pas que toute la douleur soit pour Jésus-Christ, et toute la douceur pour vous, et que ce divin Enfant ayant expié par ses infinis mérites des péchés d'une malice infinie, son sacrifice et une pure imputation de sa justice, satisfassent entièrement, et sans qu'il vous coûte quelque chose, à tant de dettes que vous avez volontairement contractées.

Enfants du siècle, vous le voudriez bien de la sorte, vous qui regardez la pénitence chrétienne comme une vertu chagrine, et le retranchement de tant de choses criminelles comme un devoir dur ou absolument impossible. Vous le voudriez bien, vous qui, par un raffinement d'amour-propre, cherchez dans votre condition ou dans votre âge, de certaines dispenses qu'une morale relâchée semble autoriser, mais que l'Evangile et les Pères n'approuveront jamais.

Vous le voudriez bien, vous qui, accoutumés à mener une vie délicate et sensuelle, trouvez les jours de vos mortifications trop longs, et ceux de vos divertissements trop courts. Oh! que vous invoqueriez de bon cœur le nom de Jésus! Oh! que vous seriez ravis, dans ce fatal repos de vos passions, de l'appeler à votre secours! Oh! que vous vous trouveriez heureux, de vous décharger de cette sévérité évangélique sur un Dieu circoncis, et de pouvoir laver dans son sang tous vos péchés, sans en souffrir la moindre peine!

Ne vous y trompez pas, les choses ne se passeront jamais de la sorte. Car si l'ange exterminateur a mis à mort tous les premiers nés des maisons dont les portes n'étaient pas marquées du sang de l'agneau, que deviendrez-vous, mes frères, et comment pourrez-vous éviter la mort éternelle, s'il ne se fait sur vous une aspersion du sang de Jésus, par une participation des souffrances de cet agneau sans tache, dont celui de l'ancienne loi n'était qu'une figure fort imparfaite ?

Je vous l'ai dit d'abord, le nom de Jésus, et la circoncision de Jésus, sont les deux grands fondements de vos espérances, et les deux grandes règles de vos devoirs. Il n'a pas jugé à propos de les séparer, ne les séparez pas non plus.

Oh! que le nom de Jésus sortant d'une bouche et prononcé par une langue circoncise aura de force et de vertu! Il en arrêtera, je ne dis pas seulement tant de paroles aigres et outrageantes qui blessent la réputation de votre prochain, je ne dis pas seulement tant de paroles déshonnêtes qui choquent la bienséance et la pudeur, je ne dis pas seulement tant de paroles impérieuses et fières, si contraires à l'humilité et à la douceur chrétienne; mais encore tant de paroles volages, précipitées, inutiles, paroles qui, quelque légères qu'elles vous paraissent, mes frères, ne le sont pas au jugement de Jésus-Christ, qui proteste que vous en rendrez un jour de rigoureux comptes.

Oh! que le nom de Jésus appliqué sur vos cœurs, s'ils sont circoncis, aura de force et de vertu! Il en arrêtera, je ne dis pas seulement les haines et les inimitiés, je ne dis pas seulement les impatiences et les rébellions, je ne dis pas seulement les animosités et les envies, je ne dis pas seulement les mouvements déshonnêtes et impurs, mais encore ces semences imperceptibles de partialité, et de division, d'où naissent ensuite tant de péchés, ces complaisances pour vous-mêmes, ces petits attachements à vos intérêts, ces pensées vagues et errantes, qui ne s'arrêtent

guère sur des objets, sans qu'on en désire la jouissance, ce qui, selon Jésus-Christ, est *une fornication de cœur* (1).

Les noms des faux dieux, prononcés et invoqués, ne faisaient que des coupables : des incestueux avec Jupiter, des furieux avec Mars, des cruels avec Saturne, des voleurs avec Mercure, des adultères avec Vénus, des jaloux avec Junon, des malheureux et des désespérés avec Pluton et Proserpine.

Les noms des philosophes ne faisaient que des faux sages avec Aristote, que des efféminés avec Épicure, que des insensibles avec Zénon, que des muets avec Pythagore, que des visionnaires avec Platon, que des bouffons avec Diogène, que des pleureurs avec Héraclite.

Mais le nom de Jésus dans les âmes circoncises ne fera que des saints et des bienheureux. Il sera, dit saint Bernard, la pureté des vierges, la force des martyrs, la lumière des prophètes, le zèle des apôtres, la fécondité des patriarches, le soutien des faibles, la consolation des affligés, l'asile des persécutés, l'espérance des pénitents, la persévérance des justes. Il ramènera ce qui est égaré, il guérira ce qui est malade, il réchauffera ce qui est froid, il fortifiera ce qui est infirme, il réformera ce qui est déréglé, il remplira ce qui est vide, il conservera ce qui est sain : en un mot, il renouvellera, et il purifiera l'homme tout entier.

Nous lisons dans le Lévitique que parmi les fêtes des Juifs, il y avait celle *des trompettes et des expiations* (*Levit.*, XXXIII), instituées pour commencer leur année civile, afin qu'en mémoire de la loi qui leur avait été donnée, ils s'encourageassent à l'accomplir, dès le commencement d'une nouvelle année, avec plus de fidélité qu'ils n'avaient fait par le passé, et qu'ils expiassent, par de rigoureuses satisfactions, les péchés qu'ils avaient auparavant commis.

Nous avons fini notre année, mes frères, nous en commençons une nouvelle, que l'Église consacre par le sang adorable que Jésus, votre loi vivante, répand au jour de sa circoncision. C'est aujourd'hui cette fête d'expiation et de renouvellement, dont l'ancienne n'était que la figure.

C'est aujourd'hui, dit Hugues de Saint-Victor, que toutes choses sont nouvelles : un enfant nouveau, c'est un Dieu-Homme; une mère nouvelle, c'est une vierge qui n'a *point connu d'homme;* de nouveaux adorateurs, ce sont des bergers Juifs, et des mages idolâtres; une demeure nouvelle, c'est une étable, une crèche; une circoncision nouvelle, elle se fait sur une chair qui est sans péché; un nom nouveau, c'est celui de Jésus; une nouvelle épouse, c'est l'Eglise; une nouvelle année, les autres sont passées, celle-ci commence (1). Il est donc bien juste, ajoute ce grand homme, que tout ce qu'il y a dans le ciel et sur la terre, ayant cette grâce d'une mystérieuse nouveauté, vous vous renouvelliez aussi vous-mêmes.

Quand formerez-vous la résolution de le faire, si ce n'est aujourd'hui? Quand rachèterez-vous le temps perdu, si ce n'est après avoir si mal employé tant d'années que la miséricorde de Dieu vous a données pour vous renouveler, et faire pénitence? Dès que Jésus-Christ est venu au monde, il s'est hâté de souffrir pour vous; pourquoi ne souffririez-vous pas quelque chose pour lui et pour vous? Il s'est hâté de vous donner de sensibles preuves de son amour dans le nom qu'il porte et la circoncision qu'il endure; pourquoi ne vous hâteriez-vous pas de lui donner quelque témoignage de votre reconnaissance? Celle qu'il vous demande est que vous répariez les années perdues, et que vous profitiez du temps qu'il vous accorde.

Quand un voyageur qui s'est arrêté dans son chemin s'aperçoit que la nuit s'approche, il redouble le pas, et s'accusant d'indiscrétion ou de paresse, il marche avec d'autant plus de précipitation et d'ardeur, qu'il a eu de dissipation et de nonchalance. Quand un marchand, après avoir donné au plaisir et à ses amis des années qu'il devait employer à faire valoir son négoce, voit que ses affaires dépérissent à moins qu'il n'y apporte un autre ordre, il ne néglige rien, il veille la nuit, il visite ses marchandises et ses livres de compte pendant tout le jour, afin de réparer les ruines que ses jeux et ses débauches y ont faites.

Qu'il en soit ainsi de vous, mes chers auditeurs, pour le plus grand de tous les voyages, et le plus important de tous les négoces. Quel voyage de la terre au ciel ou aux enfers! du temps à une bienheureuse ou à une malheureuse éternité! Combien de gens qui croyaient ne le pas faire sitôt ont été surpris! Combien de personnes de votre connaissance qui se flattaient de voir une nouvelle année ne l'ont pas vue! Dieu vous fait aujourd'hui cette grâce : mais en verrez-vous une autre? je n'en sais rien. Hâtez-vous donc de marcher dans la voie de ses commandements *pendant que vous avez un peu de jour, de peur que les ténèbres ne vous surprennent. Ambulate dum lucem habetis, ne tenebræ vos comprehendant.*

Quel négoce où il ne s'agit de rien moins

(1) Cui aliquando stetit ante faciem salutaris nominis duritia cordis, ignaviæ torpor, rancor animi, langor acediæ? Morbi et languores animi isti sunt : illud medicamentum : nihil ita iræ impetum cohibet, superbiæ tumorem sedat, sanat livoris vulnus, extinguit libidinis flammam, sitim temperat avaritiæ ac totius indecoris fugat pruriginem... Habes in nomine Jesu unde actus tuos vel pravos corrigas vel minus perfectos adimpleas, unde tuos sensus aut serves ne corrumpantur, aut si corrumpantur sanes (*D. Bern., loco supra citato*)

(1) Nova mater, novus filius, novus puer, nova cunabula, nova circumcisio, novum nomen, novum signum, novi adoratores, novus princeps, nova respublica, nova sponsa, nova pax, justitia nova, novum testamentum, novus populus, novus annus. Hæc omnia novitatem referunt, et in novitate vitæ ambulemus. Nova mater, mater Virgo; novus filius, Deus homo; nova cunabula, præsepe. Nova circumcisio quæ in carne, quia in carne sine peccato. Novum nomen *Jesus, eo quod ipse salvum fecit populum suum a peccatis eorum.* Novi adoratores, Magi gentiles; nova sponsa, Ecclesia; nova respublica, cœlum et terra; novus populus, populus Christianus; novus annus, annus benigni atis divivinæ, tempus gratiæ. Renovamini ergo spiritu mentis vestræ, etc. (*Hug. a S. Victore, ser.* 49).

que de votre salut ou de votre réprobation éternelle! que de perdre tout, ou de gagner tout sans aucune ressource? *Negociez donc pendant que Dieu vient : Negotiamini dum venio*, et qu'il vous en donne le loisir. Il vient; le voilà qui se fait circoncire pour vous, et qui est encore aujourd'hui votre Jésus et votre Sauveur : mais demeurera-t-il encore longtemps avec vous, vous donnera-t-il encore plusieurs journées pour faire valoir votre négoce? Je n'en sais rien : réparez donc le passé, et employez utilement le présent.

Jusqu'ici, vous avez donné tant de mois, tant de semaines, tant d'années au monde, à la vanité, au luxe, à l'intempérance, au jeu, aux ornements superflus, aux dépenses inutiles, aux visites, aux promenades : offrez-vous aujourd'hui à Dieu pour satisfaire à tous ces péchés, et priez-le qu'il accepte ce sacrifice, quoique tardif, de vos esprits humiliés et de vos cœurs contrits, afin qu'ayant plus d'égard à son infinie miséricorde qu'à vos égarements passés, il soit votre Jésus en ce monde, et en l'autre. *Amen.*

DISCOURS XVI.

ÉLOGE HISTORIQUE DE SAINTE GENEVIÈVE, PATRONNE DE PARIS.

Pasce populum in virga tua, gregem hæreditatis tuæ.

Conduisez avec votre houlette le peuple qui est le troupeau de votre héritage (*Michée, ch.* VII).

Quelque vile et abjecte que paraisse de nos jours la condition des bergers, nous apprenons des saintes lettres, que ceux qui les premiers ont manié le sceptre avaient porté la houlette, que ceux qui ont été les chefs des grandes familles, ou qui ont gouverné de grands peuples, avaient auparavant conduit des brebis; comme si la fonction de pasteurs n'avait été, selon l'ingénieuse réflexion de saint Jérôme, qu'un apprentissage et un chemin à la royauté.

Dans la loi de nature, Abel, Jacob, Joseph et ses frères; dans la loi écrite, Moïse, Saül, David, étaient des pasteurs de profession (*Genes.* XLVII) : et Jésus-Christ même, auteur de la loi de grâce, rejetant, ce semble, tant de titres magnifiques dont ses prophètes ont voulu l'honorer, a choisi par-dessus tous les autres celui *de bon pasteur*, qu'il s'est donné lui-même (*Joan.*, XII).

Aussi les plus consolantes apparitions, le gain des plus fameuses batailles, la découverte de nos plus grands mystères, semblent avoir été réservées à des bergers. Dieu appuyé sur une échelle se fait voir à Jacob, il apparaît à Moïse au milieu d'un buisson ardent, il inspire à David de ne se pas servir des armes de Saül, et de ne mettre dans sa fronde que des pierres pour terrasser le géant des Philistins; enfin il veut que des bergers qui gardaient leurs troupeaux soient informés les premiers de la naissance de son Fils.

Si je m'arrêtais à la profession de bergère, que Geneviève votre patronne a exercée dans ses premières années, ne pourrais-je pas en tirer quelques favorables préjugés de sa grandeur et de sa sainteté future? Ne pourrais-je pas dire que le Seigneur l'avait destinée à un si innocent emploi, pour la conduire dans ses voyages, comme Jacob; la consoler dans ses disgrâces, comme Joseph; la rendre, comme Moïse, terrible à ses ennemis, bienfaisante et favorable à son peuple? Mais dans quelque état et dans quelque différence de temps que je la considère, je puis lui dire avec autant de confiance en sa protection, que de vénération pour ses éminentes vertus : *Pasce populum in virga tua, gregem hæreditatis tuæ.* Conduisez, sainte bergère, conduisez avec votre houlette le peuple qui est le troupeau de votre héritage. Vous n'avez nul besoin de nous pour en recevoir des louanges, mais nous avons besoin de vous, pour profiter des bons exemples que vous nous avez laissés, et de la protection que vous nous avez toujours accordée.

Ce sont là, messieurs, les deux qualités d'un bon pasteur; il conduit son troupeau, et il le défend : il le conduit, de peur qu'il ne s'égare; il le défend, de peur qu'il ne périsse. Tels seront, si vous le voulez, les bons offices que vous rendra cette sainte bergère. Elle vous conduira à Dieu par la sainteté de ses exemples, elle vous défendra contre vos ennemis par la puissance de sa protection.

Pour aller à Dieu vous avez besoin d'un excellent modèle; vous le trouverez dans toutes les actions de sa sainte vie. Pour vous défendre contre vos ennemis, vous avez besoin d'un puissant asile; vous le trouverez dans tous les soins de sa charité pastorale. Elle vous conduit comme votre guide, elle vous protège comme votre patronne : quels secours, par ce moyen, n'en recevrez-vous pas, si vous le voulez? Je me trompe, c'est à Dieu à vous en inspirer la volonté, demandez-lui cette grâce, par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave.*

PREMIER POINT.

Depuis que l'homme est tombé dans le péché, les créatures, dont il devait être le maître et le guide, sont devenues ses maîtresses, et les règles de sa conduite. S'il s'était toujours conservé dans ce premier état d'innocence où il avait été créé, il les aurait assujetties par sa puissance, et gouvernées par sa sagesse : mais depuis qu'il a cessé de vouloir dépendre de Dieu à l'image duquel il a été formé, et duquel seul il devait recevoir la loi, il s'est vu contraint de la recevoir des animaux mêmes auxquels il s'était rendu semblable.

Soit pour humilier cet homme en l'instruisant, soit pour l'instruire en l'humiliant, Dieu a voulu qu'il apprît ses principaux devoirs dans l'école même des animaux. L'imprudent a été envoyé à celle du serpent, le fourbe à celle de la colombe, le paresseux et l'endormi à celle du coq, le timide et le lâche à celle du lion : le prodigue qui ne prévoit pas le futur, à celle des fourmis qui amassent pendant l'été de quoi se nourrir en hiver, et l'avare, qui est trop inquiet du lendemain, à celle des oiseaux, qui, ne semant et ne moissonnant jamais, ne laissent pas cependant de vivre.

Que si c'est là une peine à laquelle sont condamnés les pécheurs, afin que les créatures même dépourvues de raison les fassent revenir de leurs égarements, une vierge aussi sainte que Geneviève n'avait, ce semble, nul besoin de ce secours de sa profession, elle qui vivait de Dieu, et qui suivait tous les mouvements de son esprit, dans un âge où à peine les autres filles commencent à vivre à elles-mêmes.

Mais comme la providence divine qui ne fait rien sans de grands desseins, nous ouvre, dans l'état où elle nous appelle, les voies nécessaires pour nous y sanctifier, et qu'elle nous pourvoit des talents nécessaires pour faire ensuite des leçons de sainteté aux autres, ne pouvons-nous pas croire que Jésus-Christ, qu'elle avait choisi pour son époux, dit dès lors à notre jeune bergère ce que celui des Cantiques disait à son épouse : *Si vous vous méconnaissez, ô la plus belle de toutes les femmes, marchez sur les pas de vos troupeaux*, et représentez-vous ce que vous devez être, par rapport à ce qu'ils sont : *Si ignoras te, o pulcherrima mulierum, abi post vestigia gregum tuorum.*

De là ce grand soin de conserver l'innocence de son baptême, qu'elle se représentait dans celle des agneaux qu'elle conduisait. De là cet inviolable attachement au souverain pasteur des âmes, dont elle trouvait des exemples si sensibles dans celui que ses brebis avaient pour elle. De là cette simplicité dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles, cette candeur d'âme, cette droiture d'esprit et de cœur, dont, malgré mille différentes épreuves, elle ne s'est jamais éloignée. De là cette vive et particulière idée qu'elle avait de Dieu, malgré les ténèbres du paganisme et les blasphèmes des hérétiques; connaissant les vrais pasteurs à leurs voix, comme son troupeau la connaissait à la sienne.

Remarquait-elle que ses brebis allaient partout où elle les conduisait, et qu'elles se nourrissaient indifféremment des plantes insipides et amères, aussi bien que de celles qui étaient douces et agréables? c'est ainsi, se disait-elle, que tu dois vivre résignée à Dieu, et recevant tout de sa main, soit santé, soit maladie, soit gloire, soit humiliation, soit pauvreté, soit abondance.

En voyait-elle quelques-unes qui s'égaraient? Tel est, s'écriait-elle en gémissant, l'égarement encore plus dangereux de tant de pécheurs, qui s'éloignent des voies de la justice, et de la vérité, pour marcher dans celles du vice, et du mensonge.

En trouvait-elles de lasses ou de malades? elle se représentait, en les portant à la bergerie, que la bonté de Dieu en faisait de même à son égard, que s'il cessait un seul moment de l'assister de ses grâces, elle tomberait dans une plus funeste langueur; que ce n'était que par les continuels soins de sa providence et de sa miséricorde qu'elle se soutenait dans le peu de bien qu'elle faisait.

Ainsi tout lui servait à s'instruire des plus hautes vertus du christianisme : la solitude des lieux champêtres à se recueillir, pour écouter dans une paisible retraite la voix de son Dieu, qui lui parlait cœur à cœur : la beauté de l'aurore qui est suivie d'un plus grand jour, à se donner au Seigneur dès la première pointe de sa raison, et à avancer sans interruption de vertus en vertus : les chiens qui gardaient son troupeau, à acquérir cette fidélité et cette vigilance nécessaires pour prévenir et surmonter les tentations : la douceur de ses brebis, à conserver en toute choses celle de l'esprit et du cœur; leur obéissance et leur docilité, à se dire, avec le roi-prophète : *C'est le Seigneur qui me conduit, rien ne me manquera; il m'a mis dans un bon lieu de pâturage : Dominus regit me, et nihil mihi deerit : in loco pascuæ ibi me collocavit.*

C'est ainsi, dit saint Grégoire pape, que se sanctifient les élus dans les emplois les plus communs, et les occupations les plus basses. C'est ainsi, mes frères, que vous vous sanctifieriez vous-mêmes, si vous vouliez répondre à la grâce de votre vocation; cherchant dans les vertus de votre état les moyens de votre salut, ayant toujours devant les yeux le Seigneur qui vous y a appelés, vous représentant que, comme on peut voir le ciel de tous les endroits du monde, on peut aussi y monter de toutes les conditions de la vie : avec cette différence que, plus elles sont basses et obscures, moins il y a de danger de se perdre : et que, bien loin que les professions médiocres soient des obstacles à votre sanctification, elles en sont des moyens et plus courts et plus aisés.

Dieu voulait autrefois qu'on lui bâtît des autels de la terre la plus commune, et avec des pierres brutes et informes : *Ædificabis altare de terra, de saxis informibus, et de lapidibus impolitis.* Il disait qu'il se plaisait avec des bergères dans des lieux champêtres, et que les solitudes les plus écartées lui étaient d'agréables demeures, pour converser avec ses épouses, et leur parler cœur à cœur. Avantages que trouva Geneviève dans le doux repos de sa profession, elle qui occupée tout entière de son Dieu, ne pensait qu'à lui, ne voulait plaire qu'à lui, ne parlait et ne s'entretenait que de lui; elle qui, en un temps où sa langue était encore embarrassée par la faiblesse de l'âge, sembla ne la dénouer, que pour chanter ses louanges, et offrir le sacrifice de ses prières à celui qu'elle aimait de tout son cœur et de toutes ses forces.

Vous en fûtes témoin, saint évêque (1), lorsqu'ayant remarqué dans cette jeune fille, je ne sais quels indices de sa sainteté future, vous lui demandâtes si elle voulait bien se donner à Dieu, et lui consacrer ce qu'elle avait de plus cher. Je le souhaite de tout mon cœur, vous répondit-elle, avec autant de fermeté que de modestie. Aussi, vous confirmâtes par une cérémonie publique la consécration qu'elle avait déjà faite à Dieu de

(1) S. Germain, évêque d'Auxerre, et S. Loup, évêque de Troyes, lorsqu'ils passèrent par Nanterre, pour aller en Angleterre contre les Pélagiens.

sa personne; l'imposition de vos mains sacrées fut la marque extérieure du droit qu'elle avait donné au Seigneur sur elle : et comme cette jeune *épouse devait, pendant toute sa vie, marcher sur les traces sanglantes de son époux*, une croix marquée sur une pièce de cuivre que la Providence fit, pour ainsi dire, naître sous vos mains, fut le gage que vous lui donnâtes de son alliance.

Fidèle à ces premières grâces dont elle fut prévenue dès le commencement de ses voies, que ne devait-elle pas être un jour? La raison la plus éclairée pouvait-elle jamais faire un plus judicieux choix ? la sagesse la plus consommée pouvait-elle jamais former de plus belle résolution? *Geneviève est toute à son bien-aimé, et son bien-aimé est tout à elle.* Dissipations, légéreté, inconstance si ordinaires aux enfants, vous ne changerez jamais ni son esprit, ni son cœur : elle se souvient de sa parole et de son engagement; elle s'est donnée à Dieu de bonne heure, elle y demeurera toujours inviolablement attachée par les doux liens de son vœu.

Il y a deux sortes d'enfances, dit saint Maxime : une enfance naturelle, une enfance spirituelle et chrétienne. La première a cet avantage de ne pas connaître le péché ; la seconde a celui de le mépriser et de le haïr. *Illa peccare nescit, ista contemnit* (*D. Maximus, hom. 4. in festo Paschæ*). La première est innocente par faiblesse, la seconde l'est par vertu : *Illa per infirmitatem innoxia est ; ista est innocens per virtutem.* La première ne sait quel choix elle doit faire ; la seconde qui le sait en fait un bon : la première est volage et inconstante par une suite naturelle du péché d'origine ; la seconde est persévérante et fidèle, par une grâce particulière de Jésus-Christ.

Geneviève jouit, dès ses plus tendres années, des avantages de cette enfance spirituelle et chrétienne. Elle s'est consacrée à Dieu par sa virginité qu'elle lui a vouée : Quelle sagesse et quelle force dans un âge imprudent et faible ! Elle lui a toujours conservé la virginité de son corps et la pureté de son âme ; quelle fidélité et quelle constance, malgré les obstacles mêmes qu'elle a trouvés dans sa famille !

Rien dans l'Ecriture, ni chez les saints docteurs, n'est recommandé aux pères et mères avec plus de soin, que l'éducation de leurs enfants dans la crainte du Seigneur, dans l'attachement à son service et à tous les devoirs de la pieté chrétienne (*D. Hieron. de Educatione Pacatulæ*). Ils ne les ont reçus de Dieu, disent-ils, que comme un dépôt qu'ils sont obligés de lui rendre. Il les a faits pour lui-même; c'est aux pères et aux mères de les conduire vers ce premier principe et cette dernière fin. C'est à eux à leur parler souvent de Dieu, et à les mener de bonne heure à l'église, à les louer lorsqu'ils sont exacts à leurs prières du soir et du matin, et qu'ils assistent fréquemment aux saints mystères.

Par là, pères et mères, vous les accoutumez à porter un joug qu'il *leur est avantageux de porter dès leur jeunesse*. Par là vous faites sortir d'un bon fonds ces jeunes plantes qui doivent faire, un jour, toute la beauté du jardin de l'époux. Par là vous imposez à vos enfants, comme une douce nécessité d'être gens de bien, de suivre le penchant que vous leur avez donné, comme l'eau suit sur le sable le doigt qui lui a frayé le chemin, et de se ressouvenir de ce qu'ils doivent faire dans un âge plus avancé, après ce qu'ils ont fait lorsqu'ils étaient jeunes.

Ce seront des Eléazars, qui, accoutumés par une pieuse habitude à la pratique de la loi, ne voudront jamais s'en éloigner en la moindre chose, ni sous quelque prétexte que ce soit. Ce seront des Suzannes qui n'auront de beauté, que pour la conserver sans tache à celui dont elles l'ont reçue, qui n'offenseront jamais Dieu, parce qu'elles l'auront toujours craint et aimé, par les bonnes instructions que vous leur aurez données ; car c'est ainsi que le prophète Daniel parle de cette vertueuse femme, qui ne s'oublia jamais de son devoir, parce que ses père et mère, qui étaient justes, l'avaient élevée dès son enfance selon la loi de Moïse : *Pulchram nimis et timentem Deum : parentes enim illius, cum essent justi, erudierunt filiam suam secundum legem Moysis.*

Mais si, par une conduite toute opposée, vous négligez leur éducation et leur salut, si même par une impiété qui n'est que trop ordinaire, au lieu d'être leurs anges gardiens pour les mener à l'église, et leur inspirer par vos bons exemples une solide piété, vous êtes leurs tentateurs et leurs démons, pour leur rendre odieuse celle qu'ils ont, quel est votre crime ! et n'avez-vous pas sujet d'attendre de Dieu les plus rigoureux châtiments ?

Mère indiscrète, qui maltraitas Geneviève, et qui osas frapper de tes mains sacriléges cette épouse du Seigneur, pour t'avoir désobéi en demeurant trop longtemps à l'église, tu portas dès le moment même la peine de ton péché.

La main que Jéroboam étendit sur un prophète qui lui reprochait son péché, devint sèche et immobile dès l'instant même, et si ce prince ne l'avait prié d'employer pour lui son crédit auprès de Dieu, il n'aurait jamais pu la retirer. Un châtiment aussi exemplaire, suivit le criminel emportement de Géronce, mère de notre sainte ; et les mêmes yeux étincelants de colère, qui avaient fait éclater sa passion, furent aussitôt couverts d'une taie si épaisse, que les prières de sa pieuse fille, furent seules capables de leur rendre leur premier usage.

Quand Geneviève, sans sortir des bornes de sa condition, ne vous aurait laissé que cet exemple d'innocence, de pieté et d'attachement à Dieu, nonobstant les difficultés qu'il lui fallait vaincre, n'en serait-ce pas assez pour vous porter à l'imiter comme votre modèle, et à l'écouter comme votre maîtresse?

Vous qui êtes encore jeunes, vous apprendriez d'elle à vous offrir de bonne heure à Dieu, à vous *tenir devant lui dès le matin*,

comme dit le roi-prophète, à répondre par une prompte fidélité à des grâces prématurées, à ne laisser dans votre vie aucun temps qui ne soit consacré au service de celui à qui tous les temps appartiennent, à conserver sans tache une âme que la folie et la corruption du monde n'ont pas encore gâtée, à vous défier et vous séparer de ce monde avant que de le connaître, de peur que le regardant dans un jour trompeur, un *ensorcellement de badineries* dont il est plein *n'obscurcisse* les lumières de votre esprit, et n'empoisonne peu à peu votre cœur.

Pères et mères, vous apprendriez que l'une des grandes bénédictions de Dieu est d'avoir des enfants qui, prévenus de ses grâces, se forment dès leurs plus tendres années à la piété, à la prière, au recueillement et aux saintes pratiques de la religion chrétienne; comme, au contraire, l'une des grandes marques de sa colère est d'en avoir d'indisciplinés, d'indévots, de libertins, qui à votre exemple peut-être, et peut-être à votre persuasion, préfèrent des intérêts temporels aux devoirs de leur conscience, et comptent pour des heures perdues celles que l'on donne à la dévotion, à l'examen de la conscience, à la fréquentation des sacrements et à la visite des lieux saints.

Que l'Apôtre dise que *la piété est utile à toutes choses, et que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu: Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* (*Rom.* VIII); que Jésus-Christ vous assure qu'*il rend au centuple ce que l'on a fait pour lui*, que souvent même, dès ce monde, il répand des bénédictions temporelles sur ceux qui interrompent leurs petites occupations pour le servir : prévenus d'un sentiment tout contraire, vous regardez la piété et l'assiduité aux offices de l'Eglise, comme des obstacles à votre fortune et à l'établissement de votre famille. Soit dans l'espérance de quelque gain, soit dans la crainte de quelque perte, vous ne laissez échapper aucune occasion de vous enrichir, engageant vos enfants et vos domestiques à des œuvres serviles pendant les jours de fêtes et de dimanches : véritable cause de votre malheur, ou en cette vie, ou en l'autre.

Vous vous plaignez quelquefois de ce que, nonobstant votre application au travail ou votre assiduité au négoce, vos affaires dépérissent sans que vous en connaissiez la cause. La voici, mes frères : c'est votre indévotion et votre négligence au service de Dieu. Comment voulez-vous qu'il vous bénisse, quand vous l'abandonnez; qu'il vous serve, quand vous refusez de le servir? Les pertes, les maladies, les banqueroutes, les incendies, les vols et d'autres accidents, seront comme autant de lèpres attachées à votre maison et à votre race, quand vous quitterez son service et que vous en détournerez vos enfants. Apprenez, par l'aveuglement dont fut frappée la mère de Geneviève, que rien n'est plus dangereux que d'empêcher la dévotion de ses enfants. Apprenez, par la piété de cette sainte fille, que rien n'est plus consolant que d'en avoir qui se portent au bien, et qui à son exemple se dérobent quelquefois de vos maisons, pour s'occuper des affaires de leur Père céleste.

Ce ne furent là cependant que les premières dispositions de son âme à de plus éminentes vertus. Elles parurent sur un plus grand théâtre, quand elle vint à Paris après la mort de Géronce, sa mère. Si elle changea pour lors de demeure, elle ne changea pas pour cela d'esprit; si elle s'occupa pour lors à d'autres emplois, elle n'y eut pas un autre cœur; et comme elle portait toujours avec elle la bonne odeur de ses vertus, elle devint, par ses saints exemples, la mère spirituelle de celle dont elle était la fille en Jésus-Christ.

Enfin arriva ce temps marqué par la Providence, où elle devait être un spectacle exposé aux yeux de tous les hommes par des actions plus éclatantes et des vertus plus exemplaires. Vous vous imaginez peut-être que je vais vous parler de tant de cures miraculeuses qu'elle a faites, de tant de malades qu'elle a guéris, de tant de paralytiques et de gens affligés de toute sorte d'infirmités, auxquels elle a rendu une santé parfaite. Ces grandes actions vous surprendraient, mais elles ne vous édifieraient pas; elles vous feraient admirer sa toute-puissance, mais elles ne vous porteraient pas à imiter sa sainteté; elles vous donneraient une haute idée de ces grandes grâces qu'elle a reçues pour les autres, mais elles ne vous feraient pas demander au ciel ces grâces personnelles et sanctifiantes qu'elle a eues, et dont vous pourriez, comme elle, faire un bon usage.

C'est ainsi que j'appelle ces grâces de patience et de douceur dont elle vous a laissé de si beaux exemples : de patience dans les différentes maladies qu'elle a eues, de douceur dans les humiliations et les persécutions qu'elle a souffertes, de patience quand Dieu l'a affligée, de douceur quand les hommes l'ont calomniée.

Dans un corps aussi faible, aussi délicat et aussi exténué qu'était le sien, elle souffrait les plus longues, les plus violentes et les plus honteuses maladies; de grandes débilités d'estomac, des langueurs et des défaillances continuelles, qui firent croire pendant trois jours qu'elle était morte; une fièvre lente qui la consumait, des excessives douleurs de tête, une affreuse lèpre qui la rendait un objet d'horreur à tout le monde, étaient autant de cruelles épreuves d'une patience et d'une résignation plus qu'humaine.

La lèpre, dit saint Ambroise, est un mal si infâme, que vivre est un supplice, et mourir un avantage à ceux qui en sont frappés : *Leprosis vivere supplicium et mori lucrum* (*Amb.*, *lib.* XXXI *Offic.*, *c.* 14). Les lois civiles leur ferment les portes des villes, les lois ecclésiastiques leur défendent l'entrée des temples; et comme si ces malheureux n'étaient ni hommes ni chrétiens, on n'a pas avec eux plus de commerce qu'on n'en a avec des excommuniés et des morts.

Quelle affliction pour notre grande sainte!

Je parle mal, quel sujet pour elle de consolation et de patience! Ravie d'avoir le même sort que celui qui fut frappé de Dieu, comme un lépreux, elle bénissait cent fois le jour la main qui l'affligeait, et ses infirmités lui étaient devenues, si je puis parler ainsi avec un Père, si familières et si naturelles, que quand elle avait quelques bons intervalles, elle se plaignait que, n'étant plus visitée de son Dieu, il l'avait abandonnée. Qu'il faut avoir de vertu pour faire de telles plaintes, et qu'elles sont différentes de celles qu'il vous arrive ordinairement de faire!

Avez-vous la moindre incommodité? vous gémissez, vous pleurez, vous vous impatientez. Bien loin de louer le Seigneur de ce que vos maladies vous tiennent lieu de pénitence, qu'elles modèrent vos passions, qu'elles retranchent vos plaisirs, qu'elles corrigent et qu'elles punissent vos excès, vous, vous plaignez de ce que ces passions ne sont plus ni si vives, ni si ardentes qu'elles étaient, de ce que le cours de ces plaisirs et de ces excès est interrompu.

Un peu de patience et de foi, mes frères, et vous remercierez Dieu de ce qu'au défaut de ces mortifications volontaires, auxquelles vous devriez vous assujettir, il vous offre de si avantageux moyens d'en faire. Vous le remercierez de ce qu'avec une humble résignation à sa sainte volonté dans vos maladies, vous êtes dispensés de ces satisfactions que vous lui deviez faire, sans en perdre cependant le mérite. Vous le remercierez de ce que vos exercices de piété étant interrompus, ils se trouvent heureusement remplacés par l'accomplissement de ses desseins sur vous, de ce qu'en prenant votre mal en patience, vous le priez sans que votre bouche s'ouvre, vous le servez sans que vos pieds et vos mains agissent, et que vous souffrez pour lui le martyre, sans que des bourreaux vous couchent sur des chevalets et vous étendent sur une croix.

Je voulais vous proposer l'exemple de Geneviève, pour vous inspirer de si pieux sentiments, mais je trouve que ce modèle est trop parfait pour pouvoir être imité en toutes choses. Elle était innocente, et vous êtes pécheurs; elle souffrait d'horribles maux, et vous n'en endurez que de légers; elle priait Dieu d'augmenter ses peines et ses infirmités, et c'est beaucoup pour vous si vous ne murmurez pas contre lui dans les vôtres. Avec de fréquentes et de cruelles douleurs, elle ne laissait pas de jeûner tous les jours au pain et à l'eau; et sous prétexte d'une légère indisposition, vous vous croyez exempts d'abstinence et de jeûne. Elle était si accoutumée à ce genre austère de vie, qu'il fallut que de saints évêques lui ordonnassent d'en modérer la rigueur; et vous, par une habitude toute contraire à vous nourrir délicatement et à flatter votre corps, vous demandez, pour ne le pas incommoder, ces dispenses de mortification presque toujours fatales à ceux qui les donnent, inutiles et pernicieuses même à ceux qui les reçoivent.

Mais si elle a toujours fait paraître une invincible et héroïque patience dans ses maladies, elle n'a pas eu moins de douceur ni de charité pour ses ennemis, qui l'avaient chargée des crimes les plus noirs et les plus énormes.

Tel est le sort des plus éminentes vertus; d'être exposées aux plus cruelles médisances, dit saint Jean Climaque (*Trac.* CLIX). Quelque bonne que soit une terre) c'est la comparaison dont il se sert), si les pluies ne l'arrosent, elle deviendra bientôt toute sèche; et si le soc de la charrue n'y passe, elle ne portera que des ronces et des épines. Quelque parfaite que soit une âme, si les eaux amères des humiliations et des calomnies ne tombent sur elle, il est fort à craindre qu'elle ne se dessèche; et si le soc *de la charrue des pécheurs*, comme parle David, ne la laboure, elle ne produira souvent que des épines d'un pernicieux orgueil et des ronces d'une vaine estime d'elle-même.

Par là, quoique les saints n'aient rien à se reprocher, ils font cependant de sérieuses attentions sur leurs faiblesses et apprennent à ne pas présumer d'un état qui, quoiqu'arrivé à un haut degré, ne les met jamais à couvert de tout reproche. Par là, ils arrêtent ces mouvements de complaisance et de confiance qui, comme de mauvaises semences, étoufferaient le bon grain; et au lieu que si rien ne les exerçait, ils auraient toujours leurs vertus devant les yeux: ils se convainquent pleinement de cette importante vérité, qu'ils seraient effectivement tombés dans les péchés dont on les accuse faussement, si Dieu les avait abandonnés à eux-mêmes.

Ce fut par ces principes que notre sainte souffrit, avec une admirable douceur, toutes les injures et les médisances de ses ennemis. Qu'on dise que sa dévotion n'est qu'hypocrite, qu'elle s'en est fait un art pour séduire plus finement le peuple et imposer aux simples par des vertus étudiées; qu'on l'accuse de sortilége et de magie, qu'on se prépare à lui faire souffrir les derniers supplices sous un faux prétexte qu'elle a de secrètes intelligences avec Attila: *Retranchée dans son silence et dans son espérance qui font toute sa force*, *In silentio et spe erit fortitudo tua*, elle attend tranquillement que Dieu la justifie, ou qu'il continue à répandre dans son âme ces grâces de douceur et de patience dont elle a besoin dans de si cruelles épreuves.

Plus on lui fait de mal, plus elle tâche de faire de bien, afin de combattre *et même de vaincre l'un par l'autre* : *Noli vinci a malo, sed vince in bono malum.* Plus on lui dit de malédictions et d'injures, plus elle rend de bénédictions et d'actions de grâces. Plus ses vertus sont ébranlées par ces orages de calomnies, plus elle demeure ferme et attachée à Dieu; à peu près comme ces arbres qui, exposés sur de hautes montagnes et battus par des vents contraires, se fortifient par les tempêtes mêmes qui les agitent.

Profitez-vous de cet exemple, vous qui êtes si sensibles à un petit point d'honneur? qui regardez comme un sanglant outrage

l'indifférence avec laquelle on vous traite? qui, piqués d'un vif ressentiment, cherchez les occasions d'inquiéter, d'affliger, d'humilier, de perdre ceux que vous croyez opposés à cette vaine estime que vous avez de vos prétendus mérites?

Je ne le dis qu'avec douleur : la vertu qui paraît la plus douce et la plus désintéressée est, pour l'ordinaire, la plus prompte à s'aigrir et la plus lente à s'apaiser. On fait, par un faux principe de religion, entrer la religion même dans ses vengeances. Sous prétexte qu'on attaque la dévotion, le dévot qui n'en a que les apparences se croit en droit de tirer raison des injures personnelles qui le regardent, et, faisant entrer dans ses intérêts dont il est extraordinairement jaloux, ceux de Dieu dont il se soucie fort peu, il attribue à un faux zèle ce qui ne vient que d'un raffinement d'orgueil.

Les sentiments de Geneviève étaient bien opposés à ceux de ces faux dévots. Elle ne pouvait souffrir qu'on offensât le Seigneur en la moindre chose, mais elle supportait avec une édifiante douceur les plus atroces injures qu'elle recevait. Abaissez-moi, méprisez-moi, humiliez-moi tant qu'il vous plaira, disait-elle, je ne m'en plaindrai jamais, pourvu que vous n'offensiez pas le Dieu que je sers. Que je sois exposée à toutes vos persécutions, je me tiendrai trop heureuse, si elles peuvent contribuer à mon salut. Faites-moi passer pour une fille orgueilleuse, j'en rendrai grâces au Seigneur, si, n'étant pas tombée dans les péchés dont vous m'accusez, je me crois capable d'y tomber.

Pénétrée de ces sentiments que lui inspiraient son humilité et sa douceur, elle ne se défendait souvent que par son silence, ou si elle se voyait obligée de se justifier, elle ne répondait à ses ennemis que ce que le Fils de Dieu avait répondu aux siens : Si j'ai fait du mal, punissez-moi; mais si je n'en ai point fait, pourquoi me persécutez-vous? Je m'attire, dites-vous, plusieurs filles qui ont offert leur virginité au Seigneur; mais puis-je lui rendre plus de service et à elles, que de lui amener ces saintes vierges? Vous m'accusez d'avoir de secrètes intelligences avec le démon, à cause des miracles que je fais; mais j'en renvoie la gloire à Dieu que j'honore pendant que vous me déshonorez : *Ego honorifico Patrem meum, vos autem inhonorastis me.*

Que ces voies sont belles pour aller à Dieu, mes chers auditeurs ! mais j'appréhende fort qu'elles ne vous soient inconnues, ou que vous n'ayez pas le courage d'y marcher. Sainte et aimable bergère, menez-nous-y par la sainteté de vos exemples, nous qui sommes les troupeaux de votre héritage : *Pasce populum in virga tua, gregem hæreditatis tuæ;* mais comme nous avons aussi besoin d'un puissant asile pour nous défendre contre nos ennemis, accordez-nous votre protection, et ne nous refusez pas les soins de votre charité pastorale.

SECOND POINT.

La vigilance d'un pasteur à défendre son troupeau n'est pas moins de son devoir que la peine qu'il se donne de le bien conduire. Jacob voulant faire connaître à Laban les bons services qu'il lui avait rendus, lui disait qu'il avait défendu son troupeau avec tant de courage et d'adresse, que jamais les bêtes ne lui en avaient ni pris ni tué aucun : *Nec captum a bestia ostendi tibi* (*Genes.*, XXXI).

David, pour se faire honneur auprès de Saül de sa vigilance et de sa valeur, lui témoignait que, dès qu'il voyait un lion ou un ours prendre un bélier, il se jetait aussitôt sur lui, pour l'arracher de sa gueule : et Jésus-Christ même, voulant nous faire connaître jusqu'où sa charité pastorale s'est étendue, dit que, bien loin de s'abandonner à une lâche fuite, comme plusieurs pasteurs mercenaires, il a toujours si généreusement défendu son troupeau, qu'il a donné son âme pour ses brebis.

A présent qu'il ne peut plus nous rendre par lui-même ces secours ni ces marques sensibles de sa charité, il se décharge, dit saint Grégoire pape, d'une partie de ses soins *sur des hommes de miséricorde*, qu'il suscite de temps en temps comme des pasteurs fidèles et désintéressés, qui veillent à la garde de son troupeau ; sur ces âmes choisies, qui, sans autre caractère que celui de leur amour et de leur zèle, se consacrent tout entières au service de leurs frères, pensant incessamment à eux, demandant pour eux au ciel les grâces dont ils ont besoin, offrant pour eux l'encens de leurs prières et la myrrhe de leurs mortifications, détournant d'eux l'orage de la persécution et de la misère, ressentant, par une charité tendre et délicate, les contre-coups des maux qu'ils souffrent, s'affligeant avec ceux qui sont affligés, pleurant avec ceux qui pleurent, et portant sur leur chair innocente la peine de leurs péchés, afin de les gagner à Jésus-Christ.

Peuple français, nation bénie de Dieu, si tu pouvais compter combien de grâces ton illustre patronne, animée de cette charité pastorale, t'a attirées du ciel, combien de services elle t'a rendus, de combien de maladies elle t'a guérie, de combien de dangers elle t'a préservée, combien de prières et de larmes elle a répandues pour toi, avec quelle vigilance et quel zèle elle t'a protégée, par combien de veilles et de jeûnes elle t'a procuré ton repos et ta liberté, en combien de manières son ingénieuse charité t'a transformée pour te servir d'asile contre la colère du ciel que tu avais irrité par tes crimes, oh ! que tu aurais encore plus de confiance en sa protection que tu n'en as ! oh! que tu rendrais encore de plus grandes actions de grâces à Dieu, d'avoir voulu que, dans les nécessités spirituelles et corporelles, elle fût comme le canal de tant de faveurs que tu as reçues, et que tu reçois encore tous les jours !

Que les autres pasteurs se contentent de veiller pendant quelques heures à la garde de leurs troupeaux, Geneviève veille jour et nuit à la conservation du sien. Que les au-

tres ménagent leur santé, ou qu'ils s'engraissent dans une indolente nonchalance, sous prétexte de pouvoir être plus longtemps utiles à leurs troupeaux, Geneviève use ses forces, sacrifie sa liberté, son honneur, son âme pour guérir le sien. Que les autres se servent de mains étrangères pour porter à la bergerie les brebis malades, Geneviève visite les siennes, leur donne elle-même les remèdes nécessaires, et toutes couvertes qu'elles soient de lèpre, elle les embrasse et les baise. Que les autres se contentent de leur donner quelque secours d'argent, et de répandre quelques aumônes dans leur sein, Geneviève, qui ne peut dans une extrême pauvreté leur rendre ce secours, leur dit, comme saint Pierre: *Je n'ai ni or ni argent, je ne puis vous donner que ce que j'ai : levez-vous et marchez.*

Plus je réfléchis sur la bonté de cette charitable bergère et sur sa toute-puissance, plus elle me paraît singulière dans un emploi si digne d'elle. Car à qui la comparerai-je?

Sera-ce à Abigaïl? Il est vrai qu'elle se charge, comme elle, d'une très-mauvaise cause en demandant grâce au fils de David, pour des pécheurs dont la folie et la dureté sont encore plus déplorables que celles de Nabal, pour qui cette prudente femme demanda pardon à David : mais bien différente d'Abigaïl, elle intercède pour des étrangers, et demande très-souvent grâce à son roi, pour des criminels condamnés à mort. Ce prince, qui, tout païen qu'il soit, ne veut rien refuser aux sollicitations quoique fréquentes de Geneviève, croit que faisant fermer les portes de la ville, il lui ôtera le moyen de lui demander ce qu'il ne pourrait s'empêcher de lui accorder : mais ces portes s'ouvrant d'elles-mêmes, il sent son cœur s'ouvrir aux prières d'une sainte qui ne ferma jamais le sien aux vrais besoins des misérables.

Sera-ce à Judith? Il est vrai qu'elle jeûne comme elle, qu'elle se retire comme elle avec ses filles dans les lieux les moins habités, et qu'elle délivre Paris de la fureur d'Attila, comme Judith délivra Béthulie de celle d'Holopherne : mais bien différente de Judith, jamais elle n'a connu d'homme, jamais elle ne s'est exposée à se faire regarder par des yeux lascifs dans un camp ennemi ; et cependant elle a autant fait par ses prières pour dissiper l'armée des Goths, que si elle avait coupé la tête à leur général.

Sera-ce à Esther? Il est vrai qu'elle se mortifie comme elle, et qu'étant abattue autant par sa douleur que par ses jeûnes, elle tomberait dans une extrême défaillance, si sa confiance et son zèle, semblables aux deux filles d'honneur de cette reine, ne la soutenaient : mais bien différente d'Esther, elle n'a nul besoin d'être sollicitée comme elle par Mardochée; sa seule charité la presse, et à quelques dangers qu'elle s'expose, sa propre vie ne lui est pas plus chère que celle de son troupeau.

Sera-ce enfin à la femme forte que je comparerai Geneviève? Il est vrai qu'elle a ouvert, comme elle, ses mains libérales aux pauvres, *Manum suam aperuit inopi*, et qu'elle a ressemblé à un vaisseau qui vient de loin chargé de pains, *Facta est quasi navis institoris de longe portans panem suum;* mais bien différente de la femme forte, si elle a soulagé les pauvres, ç'a été en se faisant pauvre elle-même, et on l'a vue dans la famine revenir avec des bateaux chargés de blé, dont les pains qu'elle avait pétris et cuits se multipliaient miraculeusement entre ses mains.

Il est vrai que, semblable à cette femme, elle a vu des gens distingués par leur haute naissance assiéger les portes de sa maison, et qu'elle a pris sa place parmi les magistrats et les juges de la terre : *Nobilis in portis vir ejus, quando sederit cum senatoribus terræ;* mais par un sort plus glorieux que le sien, les Siméon Stylite se sont, à plus de quinze cents lieues d'elle, recommandés à ses prières; les rois Chilpéric et Clovis l'ont, pendant sa vie, honorée de leur amitié; et, après sa mort, les plus distingués de la robe et de l'épée, les sujets et les souverains même, viennent se prosterner devant cette humble bergère, et demander à genoux sa protection.

Elle ne la leur a pas refusée jusqu'ici; et si, pendant qu'elle vivait avec vos pères, elle les a protégés en tant de rencontres, ne doutez pas que, régnant à présent dans le ciel avec Dieu, elle n'ait pour vous la même charité et les mêmes soins.

Au contraire, plus elle est élevée dans la gloire, plus elle pense à vous; plus Dieu est prêt d'accorder à cette belle Esther la révocation de cet édit de mort, qui, sans elle, eût été fulminé contre vous, plus il se fait un plaisir de se servir d'elle comme du bras de la brave Judith pour exterminer vos ennemis, plus il a de joie d'octroyer aux pressantes sollicitations de cette charmante Abigaïl le pardon qu'elle lui demande pour vous, et de lui dire : *Soyez bénie, c'est vous qui m'avez empêché de répandre le sang des pécheurs, et de me venger d'eux* (I *Reg.*, II).

Quand Geneviève était sur la terre, deux différents objets partageaient ses soins : son salut et celui des hommes ; à présent qu'elle règne dans le ciel, elle n'est plus occupée que de ce qui vous regarde. Quand elle vivait sur la terre, elle n'était certaine ni de sa prédestination ni de la vôtre; à présent qu'elle est sûre de son bonheur, si, dans l'état de sa gloire, elle était capable de quelque inquiétude, elle ne serait en peine que du vôtre. Quand elle était sur la terre, elle priait pour elle et pour vous; à présent qu'elle règne dans le ciel, c'est à vous qu'elle transporte les mérites de sa sainte vie et les fruits de ses prières. Je ne parle qu'après saint Bernard, et ce qu'il a dit de tous les bienheureux en général, je le puis dire en particulier de sainte Geneviève, votre patronne.

Plus touchée des malheurs dont vous êtes menacés que vous n'en êtes vous-mêmes, pécheurs invétérés et endurcis, elle a cent fois demandé grâce pour vous au Seigneur.

Cent fois, cette charitable bergère a tâché de vous ramener dans la bergerie, et de vous faire entendre, dans vos égarements, la voix du souverain pasteur. Cent fois, à sa considération, la miséricorde de Dieu vous a tirés du penchant du précipice où vous alliez périr. Cent fois, elle lui a dit pour vous, comme cet homme de l'Evangile : Attendez encore une année, Seigneur, je mettrai autour de cet arbre tant de fumier, et je le cultiverai avec tant de soin, qu'enfin il rapportera de bons fruits. Encore un peu de patience pour cette femme médisante et emportée, elle arrêtera les impétueuses saillies de sa passion, et dira du bien de ceux dont elle parle mal. Encore un peu de patience, Seigneur, ce blasphémateur ne blasphèmera plus, et autant qu'il a donné de mauvais exemples par ses imprécations et son impiété, autant en donnera-t-il de bons par une pénitence et une dévotion édifiantes. Encore un peu de patience, Seigneur, cet usurier restituera ce qu'il a volé, et fera, d'une partie de ce qui lui appartient, d'abondantes libéralités aux pauvres.

Si ce que votre patronne a promis à Dieu pour vous est arrivé, à la bonne heure, mes frères; mais si, par une vie criminelle et païenne, vous vous êtes peu souciés de dégager la parole qu'elle lui a donnée; si, toujours infidèles à ses grâces, vous amassez, par votre impénitence, au jour de sa colère, un trésor de colère, appréhendez que cette nouvelle année ne se passe comme les autres, ou s'il y a quelque changement, qu'elle ne fasse ce que les précédentes n'ont pas fait, je veux dire qu'elle ne finisse vos crimes avec votre vie.

Songez donc à profiter de la protection de votre patronne, tandis que vous en avez encore le temps, et priez-la qu'elle demande à Dieu pour vous, dirai-je le recouvrement de cette santé, le gain de ce procès, l'heureux succès de cette affaire dont votre établissement dépend? non, chrétiens, priez-la qu'elle demande à Dieu pour vous la grâce d'une prompte et sincère conversion; car c'est là votre santé, et cette guérison que vous devez souhaiter avant toutes choses; c'est là cette principale affaire, du gain ou de la perte de laquelle dépend votre bienheureuse ou votre malheureuse éternité.

Est-ce que je trouve mauvais que vous lui fassiez d'autres prières? à Dieu ne plaise! mais gardez-vous de lui en faire ni de criminelles et de païennes, ni d'indiscrètes et mal réglées; je finis par ce petit détail de morale.

J'appelle prières criminelles et païennes, non-seulement celles qui se font avec une actuelle affection au péché, et une maudite disposition d'âme à y persévérer; mais encore celles qui regardent l'accomplissement de quelques mauvais désirs : la mort d'un ennemi malade, afin qu'il ne vous persécute plus; la guérison d'une femme perdue, afin que vous jouissiez plus longtemps d'elle; le gain de ce procès injuste, le succès de ce commerce usuraire, la vengeance de cette injure; prières que vous n'oseriez peut-être faire d'un air si grossier, mais prières que font souvent vos passions au dedans de vous-mêmes, et que vous souhaiteriez fort de voir exaucées.

J'appelle prières indiscrètes et mal réglées celles qui, quoiqu'elles ne soient pas vicieuses d'elles-mêmes, le sont cependant par un défaut d'ordre et de régularité. Vous demandez à Dieu, par l'intercession de votre sainte patronne, la guérison de cette maladie et l'extinction de cette fièvre; mais lui avez-vous auparavant demandé les grâces nécessaires pour faire un bon usage de cette maladie par un esprit de patience, et d'arrêter le feu d'autres fièvres incomparablement plus dangereuses, qui est celui de vos passions?

Vous faites des vœux à Dieu pour lui demander une année abondante qui répare les tristes dégâts que la guerre et la famine ont faits; une année pleine de victoires et de prospérités, qui contraignent les ennemis de l'Etat de consentir à une bonne et longue paix; mais lui avez-vous auparavant demandé qu'il ne vous punît pas par la faim de sa parole et la soustraction de ses grâces? lui avez-vous auparavant demandé qu'il vous fît triompher de vos mauvaises habitudes, qu'il exterminât tant d'ennemis domestiques et étrangers qui ne cherchent qu'à vous perdre, qu'il vous donnât cette paix de l'esprit et du cœur, sans laquelle toute autre paix ne vous servirait de rien?

Grande sainte, si jusqu'ici nous vous avons fait de ces prières païennes et indiscrètes, afin que vous les présentassiez à Dieu, à présent que nous en remarquons les vices, nous ne vous en ferons plus que de saintes, que d'utiles, que de bien réglées.

Quelque bonté que vous ayez pour ce royaume, qui s'est mis sous votre protection et qui vous appelle à son secours dans ses plus pressants besoins, nous savons que vous ne pouvez l'aimer au préjudice de Dieu, auquel vous ne demandez jamais rien qui ne se rapporte à sa gloire.

De quelque œil favorable que vous nous regardiez, nous qui sommes *votre peuple et le troupeau de votre héritage*, nous savons que vous ne nous servirez jamais de guide pour nous conduire dans des voies de perdition, et que vous écouterez moins ce que nous voulons que ce que nous devons vouloir.

Obtenez-nous donc de Dieu ce que vous croirez nous être nécessaire pour l'autre vie et pour celle-ci, pour la santé de nos âmes et pour celle de nos corps, pour jouir d'une douce paix en ce monde et pour en trouver une plus douce encore en l'autre. *Amen.*

DISCOURS XVII.

POUR LE JOUR DES ROIS.

Ubi est qui natus est rex Judæorum ? vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. Audiens autem Herodes rex turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo.

Où est né le roi des Juifs? nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Le roi Hérode entendant ces paroles se troubla, et tout le peuple de Jérusalem avec lui (*S. Matth., ch.* II).

Quand je vois d'un côté trois grands hom-

mes que l'Eglise appelle rois, quitter leur pays pour venir adorer un enfant qu'un nouvel astre leur montre, et entreprendre, contre toutes les règles de la politique, un voyage sur un préjugé fort incertain, je me sens tout transporté de joie, et je dis en moi-même, avec saint Augustin : Grâce de mon Dieu, que vous avez de douceur et de force, *de tirer la créature des ténèbres* dont elle est enveloppée, *pour l'appeler à votre admirable lumière!* Créature, que tu es heureuse de suivre avec tant de promptitude les mouvements de la grâce! Aimable enfant, que vous êtes grand d'avoir des rois pour adorateurs! Rois, que vous êtes prudents et sages de venir rendre vos premiers hommages à un tel enfant! *O infantiam cui astra famulantur, ad cujus cunas angeli excubant, sidera obsecundant, reges advolvuntur !*

Mais quand je me représente d'un autre côté un Hérode qui se trouble sur l'avis qu'on lui donne qu'un nouveau roi est né dans la Judée; quand je vois des peuples effrayés, consternés, inquiets, lorsqu'on leur apprend que celui qu'ils attendaient est venu au monde, je me sens tout ému d'indignation, et je ne puis que je ne m'écrie : Aveuglement, infidélité, ingratitude des hommes, que vous êtes terribles! Faut-il que des étrangers à qui le Messie n'était pas promis viennent l'adorer, et que vous le méconnaissiez, vous, au milieu desquels il devait naître? D'où vient cette vocation des étrangers? D'où vient cette réprobation des enfants? Si ce sont là des mystères que nous ne pouvons comprendre, nous pouvons bien nous en instruire, et je vais, en faire pour votre édification et pour la mienne, tout le sujet de ce discours.

Dans la conduite des mages que Dieu appelle, vous verrez non-seulement ce que sa miséricorde fait en votre faveur, mais encore ce que vous êtes obligés de faire pour répondre à cette vocation de Dieu; ce sera mon premier point. Dans l'aveuglement d'Hérode et des Juifs que Dieu réprouve, vous verrez non-seulement ce que sa justice a de plus terrible dans la réprobation des hommes, mais encore les voies les plus ordinaires qui y conduisent: ce sera le sujet de mon second point.

Je les tire tous deux de cette judicieuse réflexion de saint Maxime : *Apud Judæos prophetæ loquuntur, nec audiuntur; apud gentiles stella tacet et suadet* (*D. Max. homil.* 5, *de Epiphan.*). Une étoile qui paraît contre les lois ordinaires de la nature attire des gentils, et sans leur rien dire les conduit à Dieu: tous les prophètes ensemble et le Dieu même des prophètes parlent aux Juifs, et sans qu'ils les écoutent, ils demeurent dans leur aveuglement. La sagesse et la docilité des mages à suivre l'étoile pour chercher et trouver Jésus-Christ, l'aveuglement et l'obstination des Juifs à le méconnaître et à refuser de l'adorer, voilà tout mon dessein. Imiterez-vous ces mages prédestinés? imiterez-vous ces Juifs réprouvés? Je ne crois pas que vous balanciez dans ce choix ; je m'imagine déjà vous voir conduits par Marie, que l'Eglise appelle l'étoile du matin, au berceau de ce divin enfant qu'elle conçut, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Il y avait longtemps que les prophètes de la naissance du Messie avaient prédit que *Jérusalem serait toute brillante de la lumière qui se répandrait sur elle; que, du milieu des ténèbres qui couvriraient la terre et d'une sombre nuit qui envelopperait les peuples, s'élèverait la gloire du Seigneur qui éclaterait sur nous; que les rois marcheraient à la splendeur de sa majesté; que ses fils viendraient de loin, et que ce qu'il y a de plus grand s'humilierait devant lui.*

Il y avait encore plus longtemps qu'on avait prédit que sa domination s'étendrait depuis une mer jusqu'à l'autre mer, que les Ethiopiens se prosterneraient devant lui, que ceux qui avaient été ses ennemis baiseraient la terre, que les rois d'Arabie et de Saba lui apporteraient des présents, et que toutes les nations lui seraient assujetties.

Enfin toutes ces prophéties ont été accomplies : ce jour marqué de toute éternité pour faire connaître la gloire de Jésus-Christ est venu, ces routes autrefois inconnues et par lesquelles il fallait marcher pour le trouver nous ont été découvertes. Les humiliations volontaires de ce Dieu fait chair ont été relevées par la splendeur d'un astre allumé dans le ciel exprès pour lui, par les cantiques des anges qui en ont publié les grandeurs, par les hommages que lui ont rendus ces trois hommes qui, fameux par leur naissance ou par leurs emplois, mais encore plus par leur soumission aux volontés du Seigneur, sont devenus nos modèles et nos maîtres. A eux, comme aux prémices des gentils, a été accordée une préférence que des nations ingrates avaient eue jusqu'ici : en eux a été renfermée la vraie religion qui devait se répandre par toute la terre; l'étable de Bethléem, autrefois si obscure dans un petit coin de la Judée, est devenue la première Eglise du monde, et nous ne pouvons mieux observer les voies de notre vocation et de notre salut qu'en marchant sur les traces de ces sûrs et fidèles guides.

Dès qu'ils eurent vu l'étoile, ils partirent; tout s'opposait cependant à ce dessein, du moins tout était capable de leur en faire différer l'exécution. Leur naissance, leur profession, leurs engagements, obstacles apparemment invincibles, les empêchaient de sortir de leurs terres.

Leur naissance : si la tradition ne nous trompe pas, c'étaient des rois, par conséquent naturellement jaloux de leur gloire, par conséquent naturellement fiers et ennemis d'une domination étrangère, par conséquent menant une vie délicate et molle, par conséquent peu accoutumés à sortir de leurs Etats, pour faire hommage à un prince inconnu et essuyer, dans une saison incommode, les fatigues d'un long voyage.

Leur profession : c'étaient des mages, par conséquent de ces politiques qui ne se conduisent que par les règles d'une prudence charnelle; de ces sages qui, regardant les évén-

ments humains comme les effets d'un inévitable destin, ne connaissent guère de cause première ni de souverain principe auquel ils les rapportent.

Leur religion : c'étaient des idolâtres, par conséquent des gens qui, par une longue habitude d'adorer de faux dieux, n'avaient aucune idée du véritable ; des gens engagés, par une longue suite d'ancêtres, dans une opiniâtre et persévérante superstition ; et cependant ce sont ces hommes illustres, ces mages, ces idolâtres qui, malgré l'indépendance de leur naissance, malgré les égarements de leur profession, malgré les liens de leurs engagements, cherchent sans délai un roi étranger et suivent précipitamment le mouvement d'une étoile.

Que diront d'abord, à cet exemple, tant de chrétiens pesants, tardifs, irrésolus, qui, quoique instruits des vérités de notre religion et convaincus de l'indispensable obligation dans laquelle ils sont de répondre à la grâce dès qu'elle les appelle, remettent leur conversion et leur salut à un avenir incertain ? Combien de fois l'étoile de Bethléem a-t-elle lui sur eux ? à combien de différentes reprises ont-ils senti les impressions de sa chaleur et de sa lumière, sans qu'ils aient fait la moindre démarche pour chercher Dieu qu'elle leur montrait ? car enfin, ce que dit saint Léon n'est que trop vrai, que l'étoile, ou plutôt la grâce sous ce symbole, ne manque pas de paraître aux yeux de ceux qui veulent bien les ouvrir pour la voir : *Recte intuentibus quotidie apparere non desinit.*

J'appelle ainsi ces premières grâces qui vous préviennent dans vos égarements, ces illustrations célestes qui marchent devant vous pour vous faire connaître le bien et le mal, ces inspirations divines qui vous éclairent et qui vous touchent en même temps, ces bons mouvements et ces affections pieuses, par lesquelles Dieu, qui n'est pas encore au dedans de vous par la grâce sanctifiante, vient au devant de vous, afin de vous inviter à le recevoir. Cependant, où est l'homme qui, dans ces heureux moments, dise ce que disaient nos mages : *Vidimus et venimus :* Nous avons vu l'étoile et nous sommes venus ?

J'appelle ainsi, avec les Pères, ces grâces séminales, et qui, dans l'économie du salut, sont suivies de plusieurs autres quand on a la fidélité d'y répondre ; ces grâces générales qui ne vous manquent pas, mais auxquelles vous manquez si souvent ; ces bons exemples, ces accidents imprévus, ces charitables conseils, ces sages remontrances, ces remords de conscience qui vous reprochent le mal que vous avez fait, et le bien que vous avez négligé de faire. Car voilà l'étoile qui luit tous les jours sur vous, voilà la lumière qui marche tous les jours devant vous, et que vous verriez bientôt, si vous ouvriez les yeux pour la regarder. *Recte intuentibus,* etc.

Nos mages, qui la regardèrent avec une application tout extraordinaire, partirent dès qu'elle parut, et impatients d'arriver où elle devait les conduire, ils se dirent plusieurs fois ce qu'ils ne dirent ensuite qu'une fois à Hérode : *Ubi est qui natus est rex Judæorum ?* Où est donc ce roi des Juifs ? ils marchèrent à grandes journées, et voulurent profiter d'une si favorable occasion.

Le nouvel éclat d'une étoile extraordinaire et plus brillante que ne sont les autres frappa d'abord leurs yeux, et passa de leurs yeux jusque dans leurs cœurs. Appliqués à ce qu'elle leur marquait, et uniquement attentifs à leurs devoirs, ils en furent frappés, éblouis, surpris ; et la grâce sous ce symbole leur donna une si haute idée de sa majesté et de son excellence, qu'ils crurent qu'il ne fallait ni négliger, ni différer à se rendre à de si charmants et de si puissants attraits. *Nova claritas stellæ illustrioris apparuit,* dit saint Léon pape, *et intuentium animos ea admiratione sui splendoris implevit, ut nequaquam sibi crederent negligendum quod tanto nuntiabatur indicio.*

Telle fut leur diligence, leur promptitude, leur impatience, tant ils se hâtèrent à recueillir les premiers les faveurs d'un Dieu qui s'était hâté de descendre du ciel pour eux. Je m'imagine les voir comme des gens qui, ayant découvert quelques filets d'or au travers d'une masse de terre, et se flattant de trouver bientôt la mine que ce métal brut leur montre, ne perdent point de temps dans la peine qu'ils se donnent, et qui peut les enrichir pour toute leur vie. Ils viennent de grand matin, ils bêchent la terre, ils en fendent les entrailles : et bien loin que la longueur ou la difficulté du travail les rebute, plus ils fouillent avant, plus ils se hâtent, de peur que, manquant cette occasion, ils n'en retrouvent plus d'autres.

Je me figure une pareille impatience dans nos mages. Ils découvrent, pour ainsi dire, dans l'étoile qui brille à leurs yeux, un échantillon du trésor dont elle leur promet la possession. Ils entrevoient une petite lueur que répand cette pierre précieuse, pour l'acquisition de laquelle l'Evangile dit qu'un homme sage doit vendre tout ce qu'il a : et sages, avant que cet Evangile soit annoncé, ils marchent, ils se hâtent et s'efforcent par leur empressement de s'en assurer bientôt la jouissance.

Les temps sont bien changés, mes frères ; on disait autrefois que l'homme sage avait assez de force d'esprit pour ne se pas laisser dominer par les astres, et en voici qui sont véritablement sages, qu'un astre gouverne et conduit. Dieu défendait autrefois de consulter les mages et d'interroger les devins, de peur qu'on n'en fût corrompu : *Ne declinetis ad magos, aut ab ariolis quid suscitemini, ne polluamini per eos :* et il vous permet à présent, que dis-je ? il vous ordonne de vous adresser à ceux dont vous honorez la mémoire, pour savoir comment vous pourrez marcher sûrement dans les voies du salut et travailler à votre sanctification ; car que ne vous apprendront-ils pas ?

Ils vous apprendront que le grand succès de la vie spirituelle consiste à connaître à

propos le point de sa vocation, à obéir sans délai aux mouvements de l'Esprit de Dieu, à profiter de l'occasion dès qu'elle se présente, à ne pas remettre à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui, à observer soigneusement ces petits rayons de grâces actuelles qui luisent sur vous, et qui n'effleurant, ce semble, que la superficie de l'âme par des lueurs passagères, seront, si vous vous en laissez toucher, suivis d'autres qui pénètreront jusque dans sa substance.

Ils vous apprendront que rien n'est plus dangereux que de ne pas répondre à ces grâces excitantes, qui, quoiqu'elles vous soient données indépendamment de vous, ne feront cependant rien sans vous; que l'une des plus fatales illusions est de croire que vous pouvez vous tenir en repos, jusqu'à ce que des grâces plus fortes vous soient accordées; que pour lors, étant plus vivement touchés et poussés avec plus de véhémence, vous vous abandonnerez à l'impétuosité de l'Esprit divin, qui triomphera infailliblement de votre liberté.

S'ils avaient négligé de suivre promptement le mouvement de l'étoile, s'ils avaient dit : Attendons que cette nouvelle constellation paraisse encore pendant quelques jours, afin de ne nous pas engager témérairement à un long voyage sur une si bizarre aventure, nous trouverons assez tôt l'occasion de nous mettre en chemin sans rien risquer; s'ils avaient fait ces réflexions qu'une sagesse mondaine fait faire à tant de gens, eussent-ils toujours vu cette étoile, ou bien Dieu, nonobstant leurs raisonnements et leurs délais, eût-il pris d'autres moyens pour les conduire à l'étable de Bethléem ? Ce sont là, Seigneur, des secrets qui ne sont connus que de vous seul; mais ce que nous savons, et ce que vous nous dites, est que ces grâces, que votre miséricorde nous donne gratuitement sans que nous les ayons méritées, nous seront ôtées si nous nous soucions peu d'en profiter, grâces par conséquent que nous devons observer avec soin, ménager avec prudence, recevoir avec beaucoup de reconnaissance et de respect, pour travailler à l'ouvrage de notre conversion.

Nous le voudrions bien, me dites-vous, mais la difficulté d'une si grande entreprise nous arrête tout d'un coup. Peut-on si aisément changer de vie, se séparer de ce qu'on a de plus cher, s'attirer de puissants ennemis et de malins railleurs, combattre ses inclinations les plus douces et ses passions les plus tendres, s'accoutumer aux ennuis et aux dégoûts d'une austère pénitence, s'abandonner à toutes les inquiétudes et à toutes les bizarreries d'une dévotion chagrine ?

C'est-à-dire, mes frères, ou que vous ne voulez jamais répondre à la voix de Dieu qui vous appelle, ou que, pour y répondre, vous voulez qu'il ne vous en coûte rien? Dans le premier de ces cas, c'est endurcissement et impénitence; dans le second, c'est aveuglement et illusion : dans l'un et dans l'autre, c'est manquer de sagesse et avoir un esprit tout opposé à celui de nos mages.

Sans savoir où ils vont, ni quel sera le succès de leur entreprise, ils s'engagent à une longue et pénible course, sans avoir presque d'autre espérance que de satisfaire leur curiosité, ou d'être obligeamment reçus d'un prince étranger; ils abandonnent leurs familles, leurs amis, leurs biens, sans s'arrêter à ces ridicules bienséances, à ces respects humains, à ces maximes d'une politique ambitieuse et intéressée, qui souvent rendent inutiles nos meilleurs désirs; ils suivent les mouvements de la grâce qui les presse, trop heureux de pouvoir posséder le souverain bien quand ils le connaîtront, ou de le chercher quand ils ne le connaissent pas encore.

Je les vois qui entrent dans Jérusalem, c'est-à-dire dans une ville sanguinaire, cruelle, barbare, qui, n'ayant pas épargné la vie de ses prophètes, épargnera encore moins celle des étrangers; c'est-à-dire dans une ville presque aussi idolâtre par sa fausse et hypocrite dévotion que les villes païennes; c'est-à-dire dans une ville où règnent l'ambition, le luxe, l'avarice, la mollesse, la dureté, jusqu'à ne vouloir donner aucune retraite à celui qui est venu pour la sauver.

Dans cette ville ils s'adressent, à qui? au plus méchant, au plus traître, au plus inhumain de tous les hommes, à un infâme usurpateur qui, par ses bassesses auprès des Romains, a obtenu le souverain gouvernement de la Judée, et qui, quand même il n'aurait aucun de ces vices, serait naturellement jaloux de son autorité et porté à se venger de ceux qui reconnaîtraient une autre puissance que la sienne.

Que lui disent-ils : *Ubi est qui natus est rex Judæorum?* Ils demandent au roi des Juifs où est né leur nouveau roi. Ils pouvaient s'en informer par d'autres voies non suspectes; ils pouvaient, par le ministère d'autrui, et par quelques secrètes intelligences dans la ville, s'éclaircir de ce qui faisait le sujet de leur voyage : mais loin d'eux ces ménagements politiques, qui même leur eussent été permis. Ayant déjà reçu les prémices de cet Esprit dont les apôtres ont été remplis dans la suite, ils s'adressent avec une fière intrépidité au plus méchant de tous les hommes, et font plus, en un sens, que les apôtres n'ont jamais fait.

Ces apôtres tremblent et fuient aux jours des humiliations de leur maître; celui qui est destiné pour leur chef ne le suit que de loin et le renonce, quand une femme de néant lui demande s'il n'était pas de sa compagnie. Ces apôtres prêchent, à la vérité, son Evangile, et meurent pour la défense de son nom; mais c'est après avoir été élevés dans son école, instruits de ses maximes, édifiés de ses exemples, convaincus de sa puissance, touchés, pénétrés de la force de sa divinité, du nombre et de l'évidence de ses miracles.

Nul de ces motifs n'engage nos mages à s'attacher à sa personne, à l'annoncer, à le défendre. Sans exemple, sans obligation, sans conseil, si ce n'est le vôtre, ô mon Dieu! ils entrent dans la cour d'Hérode, comme pour

lui insulter, en publiant les grandeurs d'un nouveau roi dont ils n'ont ni vu les miracles, ni même connu le visage; et ce que l'Esprit du Seigneur, qui se reposera sur les apôtres sous la forme de langues de feu, leur fera faire un jour, ce même Esprit, sous le symbole d'une étoile, le fait faire par avance à ces étrangers, à qui le martyre manquera plutôt qu'ils ne manqueront eux-mêmes au martyre.

Je ne pourrais m'empêcher d'invectiver ici contre la lâcheté de tant de chrétiens, qui rejettent sur de prétendues difficultés leur infidélité à la grâce, si je n'avais d'autres choses encore plus édifiantes à vous dire de nos mages. Je pourrais vous reprocher qu'ils ne tremblent pas en présence d'un prince inhumain; et que les menaces d'une misérable créature, dont vous seriez fâchés de vous attirer l'inimitié, vous font trembler; qu'ils n'appréhendèrent ni la jalousie, ni la fureur d'un tyran qui pouvait les perdre, et que vous appréhendez le dédain, les injures, les railleries d'un libertin pour lequel le monde, tout corrompu qu'il est, n'a souvent que du mépris.

Je pourrais vous faire tous ces reproches, mais j'aime mieux dire en passant un petit mot à ceux mêmes qui font une plus grande profession de piété, et qui souvent s'en rebutent, dès qu'ils n'y trouvent pas les mêmes onctions ni les mêmes suavités spirituelles qu'ils y trouvaient auparavant : prenez donc garde à ceci, vous qui aimez mieux les consolations de Dieu que le Dieu des consolations.

L'étoile qui éclairait les mages disparaît. Cet astre qui les avait attirés d'Orient à Jérusalem, qui les conduisait par sa lumière, qui les réjouissait par son éclat, qui les consolait et qui les encourageait dans les fatigues de leur voyage, ne luit plus sur eux : vous pénétrez sans doute ma pensée.

Jésus-Christ est encore au dedans de vous, mes frères, mais vous ne le sentez plus. Ce Dieu consolateur a suspendu le cours de ces bénédictions de douceur qu'il répandait de temps en temps dans vos âmes. Vous n'avez plus le même goût pour la méditation et la prière. Cet époux qui vous attirait par l'odeur de ses parfums n'a plus que des lèvres qui distillent la première myrrhe. Où êtes-vous, mon Dieu, où êtes-vous? montrez-nous la lumière de votre visage, et nous serons contents. Si vous nous aimez encore, pourquoi vous cachez-vous? et si vous vous cachez, comment nous aimez-vous? Qu'est devenue cette sérénité de notre conscience, cette joie dans nos mortifications et dans nos peines, ce plaisir sensible qui charmait nos maux, et qui nous faisait marcher avec tant de courage dans la voie de vos commandements?

Arrêtez, âmes dévotes, arrêtez vos amoureuses plaintes. Qu'eussiez-vous donc fait, si l'étoile qui vous aurait conduites chez des nations barbares avait disparu; si, dans le centre d'un pays ennemi, vous aviez été sans habitude, sans protection, sans connaissance, sans guide comme nos mages?

Ils ne perdent pas pour cela courage. A peine sont-ils sortis de Jérusalem, que l'étoile paraît de nouveau et qu'elle les conduit à l'étable où est le roi des Juifs qu'ils cherchent. Quel palais! quel roi! Etait-ce pour un tel spectacle que s'était fait ce brillant appareil dans le ciel? Que trouvent-ils dans cet enfant qui ne soit capable de les rebuter, de les scandaliser, de leur faire regretter les fatigues d'un voyage entrepris avec tant de précipitation, suivi de si peu de succès?

Oui bien, s'ils n'avaient pas eu plus de foi et de religion que la plupart des chrétiens. On sait qu'un Dieu devait venir au monde, pauvre, humilié, souffrant. On sait que, pour réformer les hommes qui s'étaient perdus par l'amour des plaisirs, des biens et des honneurs, ce Dieu a voulu condamner ces plaisirs par ses mortifications, ces biens par sa pauvreté, ces honneurs par son anéantissement. On sait qu'il était à propos que nous eussions un tel législateur et un tel pontife qui sût compâtir à nos infirmités, et expier nos péchés sur sa tendre et innocente chair, on le sait; et cependant le cours de plus de seize siècles et l'exemple d'un Dieu, n'ont pu encore ôter le scandale de sa crèche, ni faire revenir les hommes de ces funestes égarements, où l'orgueil et la mollesse du siècle les ont jetés.

Qu'ils rougissent du moins et qu'ils se confondent, s'ils ne veulent pas s'instruire de leurs devoirs, par la piété et la religion de nos mages. Rien ne choque ces premiers chrétiens, rien ne scandalise ces premiers adorateurs, dans l'exercice de leur religion. Quoiqu'ils voient le visage d'un enfant tout baigné de larmes, une étable découverte qui lui sert de palais, de pauvres langes qui l'enveloppent, une mère encore plus pauvre qui l'échauffe dans son sein; rien de tout cela ne les rebute : au contraire, uniquement attachés à sa personne, ils ne réfléchissent pas même sur ce qui est autour de lui.

Convaincus de son invisible grandeur, qui n'a nul besoin de cette nombreuse cour, ni de ces magnifiques appareils qui cachent les misères attachées à la nature des autres princes, ils ne jettent les yeux que sur lui, ils ne fléchissent les genoux que devant lui, ils n'adorent que lui, ils n'offrent qu'à lui leurs présents, de l'or comme à un roi, de la myrrhe comme à un homme, de l'encens comme à un Dieu.

O l'excellent modèle qu'on vous propose, mes chers auditeurs! Oh! que de vrais et de sûrs moyens pour chercher et trouver Jésus-Christ! Y eut-il jamais une obéissance plus prompte, une foi plus hardie, un zèle plus ardent, un désintéressement plus parfait, une résignation plus pure, une religion plus éclairée? *Ubi est qui natus est Rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.*

Poursuivons notre homélie : *Audiens autem Herodes rex turbatus est, et omnis Jerosolima cum illo*, Hérode, voyant les mages et les entendant parler, se troubla, et tout le peuple de Jérusalem avec lui. Horrible aveugle-

ment, maudites sources de réprobation, funestes voies qui y conduisent! Tâchons de vous en dire quelque chose dans la seconde et dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

L'une des plus grandes marques de la colère de Dieu sur Pharaon et les Egyptiens fut de les arrêter dans leurs propres Etats comme dans une prison de ténèbres, pendant que les enfants d'Israël jouissaient d'une douce et paisible lumière; d'avoir permis que, sans le savoir, ils nourrissent chez eux leur plus redoutable adversaire; que Moïse qui ne devait, ce semble, faire que des miracles de protection en leur faveur, ne fît contre eux que des prodiges de malédiction et de vengeance; qu'ils élevassent dans leur sein l'ennemi destiné pour les perdre, comme s'il n'avait été tiré des eaux du Nil qu'afin qu'ils périssent eux-mêmes, et qu'ils fussent ensevelis dans celles de la mer Rouge.

Un châtiment, à la vérité, plus caché, mais cependant plus terrible, a été ordonné par un secret jugement de la justice divine, pour se venger d'Hérode et des Juifs. Ils avaient au milieu d'eux le Dieu de Moïse, et nous le voyons encore, dans sa crèche, exposé à l'inclémence des saisons et à la fureur des éléments, comme ce petit enfant dans son berceau de jonc.

S'ils avaient voulu profiter des grâces attachées à sa naissance, et répondre au dessein que l'infinie miséricorde de Dieu avait en donnant son Fils au monde, ils en auraient recueilli les premières faveurs, puisque c'était aux brebis perdues de la maison d'Israël qu'il avait été envoyé. Mais comme ils lui ont toujours été rebelles, et qu'ils se sont obstinés à le méconnaître, qu'est-il arrivé? La justice a pris la place de la miséricorde; des étrangers ont été appelés à la vraie lumière, et des enfants dénaturés sont tombés d'eux-mêmes dans les ténèbres de la plus noire infidélité. Ils ont, sans l'avoir su, nourri leur plus redoutable ennemi, qui a été si malheureusement pour eux l'*occasion de leur ruine*, qu'ils n'auraient jamais eu le grand péché qu'ils ont eu, si jamais il ne leur avait parlé.

Par quels degrés sont-ils descendus dans ce gouffre de maux? quelles ont été les maudites voies qui les ont conduits à ce terme de réprobation? c'est ce qu'il nous importe d'autant plus à examiner, qu'étant peut-être coupables de quelques-uns de leurs péchés, nous avons aussi sujet d'être enveloppés dans de mêmes malheurs.

Ils pouvaient connaître le vrai Dieu, et ils l'ont malicieusement méconnu. C'est d'eux qu'est venue la preuve que nous avons de la mission et de la divinité de Jésus-Christ. Ils ont été nos libraires, dit saint Augustin, ils ont porté nos livres, et nous ont donné de quoi nous instruire des grands mystères qu'ils renfermaient, sans qu'ils s'en soient instruits les premiers : à peu près comme tant de libraires qui, ayant dans leurs boutiques et leurs magasins de quoi faire de très-savants hommes et de quoi se rendre eux-mêmes très-habiles, ignorent souvent les belles-lettres.

A qui était-ce à découvrir et à publier la naissance du Messie, ou aux gentils qui n'en avaient jamais entendu parler, ou aux Juifs qui l'attendaient à tout moment? aux gentils qui ne connaissaient pas le vrai Dieu, ou aux Juifs qui en avaient reçu la loi et les promesses? Ce sont cependant ces gentils qui apprennent à Hérode et aux Juifs qu'il est venu au monde : *Ubi est qui natus est rex Judæorum?* Où est né le roi des Juifs? Il est donc né, conclut de là saint Chrysostome, et voilà ce que les Juifs ne savent pas, ou pour mieux dire ce qu'ils ne veulent pas savoir. Car remarquez, je vous prie, avec ce Père, que nos mages ne demandent pas s'il est né, mais où il est né : *Ubi*, etc. Ils sont sûrs de sa naissance, ils ne sont inquiets que du lieu, qui leur est inconnu. Or, quelle ignorance, quel aveuglement, quelle malice dans les Juifs! première cause de leur réprobation.

La seconde est leur indifférence et leur mépris. Tout autre qu'eux, après avoir si longtemps attendu une naissance dont ils espéraient tant d'avantages, après l'avoir demandée par tant de soupirs et de larmes, se serait écrié de joie à la nouvelle que l'ange leur avait donnée : *Allons voir la parole du Seigneur accomplie*, allons rendre nos hommages à cet auguste Enfant, que sa miséricorde nous a envoyé. Bien éloignés de ces sentiments, ils demeurent indifférents et froids sur un avis de cette importance.

Est-ce qu'il y avait quelque apparence de fausseté et de contradiction dans cette nouvelle? rien moins que cela; au contraire, ils voyaient que le sceptre n'était plus dans la maison de Juda, et que les semaines prophétiques de Daniel étaient remplies. Cependant, chacun d'eux se tient dans sa maison, soit par politique, pour ne pas donner sujet aux Romains de se défier d'eux, soit par la crainte de déplaire à Hérode et de s'en attirer la fureur, soit par un reste d'ambition, qui, ne cherchant qu'à se satisfaire, ne trouvait dans la naissance du Messie aucune marque de cette puissance et de cette grandeur qu'elle s'était promise : triste mais véritable image de la conduite d'une infinité de chrétiens.

Dans les premiers jours d'une dévotion naissante, on demande souvent à Dieu des grâces dont on se soucie peu quand il les envoie. On se consume en prières et en soupirs, on se fait de beaux plans d'une perfection future, et par un dangereux raffinement d'amour-propre, on se croit déjà tout à Dieu, quand on est encore tout à soi. On demande sa manne, mais quand on la voit si mince, on s'en dégoûte. On prie les cieux de répandre leur rosée; mais on se soucie peu de ces petites larmes qu'ils versent, parce qu'elles ne répondent pas à ce que l'on s'en était promis. On demande, comme les Juifs, sa liberté; mais quand on voit qu'elle est attachée aux bassesses, et aux humiliations d'un enfant, on aime mieux

son esclavage qu'une liberté qui gênerait encore davantage.

Or, voilà ce que j'appelle l'une des principales causes de la réprobation d'une âme. Je vous ai envoyé ce que vous m'aviez demandé, dit Dieu, et vous avez méprisé mes bienfaits : ce n'en est là que trop, pour que je vous abandonne. Si vous aviez eu autant de fidélité et de reconnaissance pour mes grâces que vous aviez d'empressement à les recevoir, vous seriez du nombre de mes élus : mais la politique, la crainte de déplaire aux créatures, l'immortification et l'amour du plaisir l'ont emporté sur vos devoirs. Je retirerai de vous ces grâces, et tout l'effet qu'elles produiront dans vos âmes sera d'y mettre, comme dans celles des Juifs, l'agitation et le trouble : *Turbatus est et omnis Jerosolyma cum illo.* Elles n'opèreront pas votre conversion, mais elles serviront à votre condamnation : elles ne vous sanctifieront pas, comme elles vous eussent sanctifiés si vous les aviez estimées et fidèlement reçues; mais elles vous rendront inexcusables et vous laisseront d'éternels remords, parce que vous les aurez mal reçues.

Tremblez, mes chers auditeurs, tremblez quand vous entendez des vérités si terribles. Imaginez-vous que c'est à vous personnellement que nos mages disent encore aujourd'hui : *Ubi est qui natus est rex Judæorum?* Où est celui qui est né roi des Juifs? Où est-il? Qu'en avez-vous fait? Car, c'est comme s'ils vous demandaient ce que Dieu demanda autrefois à Caïn : *Ubi est frater tuus?* Où est votre frère? Où est, mes chers auditeurs, où est Jésus votre frère? Où est-il, ambitieux, ce Dieu anéanti, que tu as si souvent méprisé? Où est-il, avare, ce Dieu pauvre, que tu as si durement rebuté? Où est-il, impudique, ce Dieu chaste, que tu as si scandaleusement déshonoré? Où est-il, vindicatif, ce Dieu de paix et de charité, que tu as tant de fois cherché, comme Hérode, pour le faire mourir? *Ubi est qui natus est rex Judæorum? Ubi est frater tuus?*

Passons plus avant, et sans nous arrêter davantage à d'autres causes de réprobation, examinons en peu de mots quels en ont été les effets et les suites en la personne d'Hérode et des Juifs. Je remarque d'abord que l'étoile ne luit plus sur leur ville; terrible marque de leur aveuglement et de leur réprobation : l'étoile est pour les mages, elle n'est pas pour ces rebelles et ces endurcis.

Il était à propos, ô mon Dieu! que les choses se passassent de la sorte, pour faire éclater, par l'inégalité de ce partage, les différentes perfections que nous distinguons dans la simplicité de votre être. Si tous les hommes avaient été réprouvés et damnés, votre infinie miséricorde eût été sans exercice, et d'ailleurs, si tous les hommes avaient été prédestinés et sauvés, la sévérité de votre justice n'aurait paru sur aucun d'eux. Comme donc votre miséricorde et votre justice, votre bonté et vos vengeances, sont les voies par lesquelles vous marchez, il était de votre providence et de votre sagesse qu'il y eût des hommes qui, par ce différent partage, éprouvassent en eux-mêmes, et fissent connaître les différentes opérations de ces deux attributs. Vous avez éclairé et sanctifié les gentils, sans qu'ils le méritassent : vous avez retiré des Juifs votre étoile et vos grâces, après qu'ils en ont mérité la soustraction.

Je remarque, en second lieu, qu'on avertit les mages de ne retourner ni à Hérode ni à Jérusalem : *Responso accepto in somnis ne redirent ad Herodem;* autre marque de leur réprobation. Hérode, tes fourberies et ton hypocrisie te seront inutiles. Tu voulais engager des étrangers à venir t'informer du lieu de la naissance du Messie, sous une prétendue piété que tu affectais au dehors, pour cacher ton abominable dessein : mais tu seras trompé toi-même, et par une expérience qui te coûtera bien cher, tu apprendras qu'*il n'y a pas de conseil contre le Seigneur.*

Je ne puis penser à ce malheur des Juifs, que celui du premier de leurs rois ne me revienne dans l'esprit. Saül, autrefois si aimé de Dieu, qui l'avait tiré de sa roture pour le faire asseoir sur le trône d'Israël; pour s'être oublié de son devoir, en fut malheureusement réprouvé. Samuël lui dit de sa part : *Pro eo quod abjecisti sermonem Domini, abjecit te Dominus :* Vous avez rejeté la parole du Seigneur, c'est pour cela aussi qu'il vous a rejeté. Mais, n'y a-t-il point de miséricorde? Non, il n'y en a point. Portez mon péché, et revenez au moins avec moi, afin que j'adore le Seigneur : *Porta peccatum meum, et revertere mecum, ut adorem Dominum* (I *Reg.*, XV). Non, je ne reviendrai point, *non revertar tecum*, vous l'avez trop offensé. Samuël se retira, et tout ce que ce prince infortuné put faire fut de le tirer par le bas de sa robe, dont un morceau lui resta entre les mains.

Un semblable malheur est arrivé à Hérode et aux Juifs, que le Seigneur a réprouvés, pour tant de crimes qu'ils ont commis. En vain tâchent-ils d'engager nos mages à revenir à Jérusalem, afin qu'ils aillent adorer leur nouveau roi, *Revertere ut adorem Dominum*, un ordre d'en haut leur défend de le faire, *Responso accepto ne redirent ad Herodem.* En vain veulent-ils les retenir, ils ne trouvent entre leurs mains qu'un petit morceau de robe qui leur est resté, je veux dire quelques cérémonies légales, quelques sacrifices, quelques apparences de religion qui ne serviront qu'à leur faire connaître que c'est en eux que s'est accomplie cette parole de Samuël à Saul : *Scidit Dominus regnum Israel a te hodie, et tradidit illud proximo tuo meliori te :* Le Seigneur a coupé le royaume d'Israël, dont vous n'avez qu'une petite et inutile partie, et il l'a donné à des gens qui valent mieux que vous.

Je dis que c'est en la personne des Juifs que cet étrange oracle fut accompli; mais j'appréhende fort qu'il ne s'étende encore sur tant de chrétiens qui, ne s'arrêtant

qu'à de petites pratiques de dévotion, n'en ont plus ni l'esprit ni le mérite; qui, paraissant fidèles au dehors, n'ont rien moins que les qualités de la vraie foi; qui, se faisant honneur d'une régularité apparente en de petites choses, négligent l'essentiel de leur salut; qui, n'ayant qu'une piété hypocrite et fausse, méritent que Dieu ne leur envoie plus ces sages et zélés directeurs qui leur montreraient les voies du salut.

Enfin, pour dernier effet de la réprobation des Juifs, Jésus-Christ les quitte et fuit en Egypte: *Surge et accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Ægyptum.* Autrefois Dieu a tiré son peuple de la servitude d'Egypte, et aujourd'hui il quitte ce peuple pour aller en Egypte. Autrefois l'Egypte était une terre d'exil pour les enfants d'Israël, où ils avaient été menés en esclavage; et aujourd'hui l'Egypte est un asile au Dieu d'Israël, contre la cruauté de ses enfants. Levez-vous, Joseph, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte. *Surge*, etc.

Maudite nation, que peux-tu espérer après cela? Que pourriez-vous aussi espérer, mes chers auditeurs, si votre Dieu se retirait de vous? Ne vous affligez pas de telle autre disgrâce qui pourrait vous arriver. Pourvu qu'il demeure avec vous, quelque perte que vous fassiez, quelque persécution que vous essuyiez, de quelque maladie que vous soyez tourmentés, quelque pauvreté et quelque faim que vous souffriez, à quelques malheurs de guerre et d'incendie que vous soyez exposés, ne craignez rien s'il est avec vous dans toutes ces disgrâces. Il vous dédommagera de vos pertes, il vous soutiendra dans vos persécutions, il vous consolera dans vos maladies, il vous enrichira dans votre pauvreté, il vous nourrira dans votre faim, il vous donnera les grâces nécessaires pour souffrir ces guerres et ces incendies avec une héroïque patience. *Cum ipso sum in tribulatione, eripiam eum, et glorificabo eum.* Je suis avec vous dans toutes ces afflictions temporelles, vous dit-il, je vous en délivrerai, et j'en ferai la matière de votre gloire.

Mais tel autre bonheur temporel qui vous arrive, regardez-le comme un vrai malheur, si Dieu n'est pas avec vous. Sans lui, vous serez pauvres dans votre abondance, faméliques dans votre satiété, gênés dans votre liberté, esclaves dans votre puissance, inquiets dans vos plaisirs, troublés dans votre paix, malheureux partout, fussiez-vous aussi bien qu Hérode sur le trône.

Attachez-vous donc uniquement à lui, et pour jouir du même bonheur que nos mages, répondez aussi promptement et aussi fidèlement qu'eux aux desseins de la grâce; parlez de la grandeur de ce divin enfant à tant d'Hérodes et à tant de Juifs qui le méconnaissent. Quelque chose qui vous arrive, ne manquez pas de suivre son étoile; à quelques dangers que vous puissiez vous exposer, ne laissez pas de marcher dans toutes les routes qu'elle vous marque; adorez l'enfant qu'elle vous montre, faites-lui vos présents, offrez-lui en sacrifice un esprit humilié et un cœur contrit. Quelques sollicitations que l'on vous fasse de retourner par Jérusalem, n'y retournez jamais. Déplorez le malheur de tant de Juifs qui y sont encore, de tant d'âmes réprouvées qui feignent de le chercher et qui ne le cherchent pas, ou qui ne le cherchent que pour le faire mourir. Cherchez-le par la droiture de vos intentions, annoncez-le par l'intrépidité de votre zèle, adorez-le par la spiritualité de votre foi: vous le possèderez un jour par la participation de sa gloire. *Amen.*

DISCOURS XVIII.

ÉLOGE HISTORIQUE DE SAINT ANTOINE, ABBÉ.

Ductus est in desertum a Spiritu.

Il a été conduit par le Saint-Esprit dans le désert (*S. Matth.*, ch. IV.)

Malheureux l'homme qui ne se conduit que par son propre esprit! Téméraire dans ses desseins, précipité dans ses résolutions, inconstant dans ses entreprises, vain dans ses espérances, plein partout de lui-même, et abandonné à son caprice, il fait autant de chutes que de pas; et plus il s'avance, plus il s'égare.

Heureux au contraire l'homme qui, autant convaincu de l'aveuglement de son esprit que de la corruption de son cœur, de la malignité de ses ennemis que de sa propre faiblesse, cherche en Dieu, qu'il prend pour guide, ce qu'il ne peut trouver en lui-même, et suit avec une humble docilité le mouvement de son esprit! Il n'y a pour lors point de piéges qu'il ne découvre, de péchés qu'il ne fuie, de vertus qu'il ne pratique, de devoirs qu'il ne remplisse, d'obstacles qu'il ne surmonte. C'est cet *Esprit dominant*, comme l'appelle David, qui le rend sage dans sa retraite, humble dans ses vertus, infatigable dans ses travaux, pieux dans ses exercices, tranquille dans ses persécutions, hardi et invincible dans ses combats.

Puis-je vous dépeindre cet homme heureux, sans que le nom et les surprenantes actions du grand Antoine vous reviennent d'abord dans l'esprit? Formez de ce grand saint telle idée qu'il vous plaira; regardez-le comme un Jean-Baptiste qui prêche la pénitence et qui la fait: comme un Elie qui extermine, en la personne des hérétiques ariens, les faux prophètes de Baal; comme un Elisée qui emporte avec soi l'esprit aussi bien que le précieux manteau du vénérable Paul; comme un Moïse qui tire de l'Egypte un peuple choisi, et qu'il nourrit du pain du ciel dans la solitude. Pour moi qui admire aussi bien que vous de si grands prodiges de la grâce, j'aime mieux les considérer dans leur source, et vous dire que ce sont autant de différentes impressions de l'Esprit de Dieu, qui l'a conduit dans le désert, comme il y avait auparavant conduit Jésus-Christ, son maître: *Ductus est in desertum a Spiritu.*

Antoine pressé par de puissantes raisons de demeurer dans le monde, y avait de grands engagements; mais éclairé de cet esprit de sagesse, il s'est retiré par son conseil dans

le désert. Antoine attaqué dans ce désert par des légions entières de démons, avait de rudes combats à soutenir; mais animé de cet esprit de force, il y a triomphé de ces redoutables adversaires. Antoine fidèle et courageux enfant de l'Eglise, séchait de douleur de la voir troublée et divisée par les ariens; mais plein de cet esprit de zèle, il est sorti de son désert pour en entreprendre la défense, et en rétablir la paix.

Voilà, si je ne me trompe, le vrai caractère de ce grand saint, dont je croirai avoir fait l'éloge en peu de paroles, si je vous le représente comme le père des solitaires, la terreur des démons, le bouclier de l'Eglise. Je ne le ferai qu'après avoir demandé les lumières du même Esprit qui fut toujours son guide, par l'intercession, etc. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

La solitude n'a pas toujours les mêmes qualités, et ne procure pas toujours les mêmes avantages à ceux qui s'y jettent. Il y en a qui la cherchent, et à qui, pour commettre impunément leurs péchés, les ténèbres et le secret sont plus favorables que la compagnie et le grand jour. Témoins ces infâmes vieillards qui, pour corrompre la chasteté de Suzanne, lui représentèrent que personne ne les voyait, et que toutes les portes du jardin étaient fermées.

Il y en a qui y sont chassés : témoin Agar qui, contrainte de sortir avec son Ismael de la maison d'Abraham, se retira dans le désert, non par le choix qu'elle en fit, mais par la nécessité où elle se trouva réduite.

Il y en a qui s'y ennuient, et qui y murmurent : témoins les Juifs qui regrettaient les oignons d'Egypte, et qui demandaient à toute heure à Moïse s'il les en avait fait sortir pour les faire mourir de faim.

Il y en a enfin qui cherchent la solitude, qui l'aiment, et qui s'y plaisent : témoin Jean-Baptiste qui se retira de bonne heure dans le désert, pour s'y sanctifier par un entier éloignement du monde, par la pratique des plus grandes et des plus héroïques vertus.

Dans les premiers c'est une solitude criminelle, dans les seconds c'est une solitude forcée, dans les troisièmes c'est une solitude chagrine, dans les quatrièmes c'est une solitude volontaire et sainte. Le démon y pousse les premiers, la violence y chasse les seconds, l'ennui y fait languir les troisièmes, le Saint-Esprit y conduit les derniers.

Que cette chère solitude, et que cette colonie des saints, comme l'appelle un ancien Père, a des charmes (*D. Basil. tract. de Vita solitaria*)! Y a-t-il quelquefois, comme dans le désert où se retira le peuple de Dieu, des serpents dont les blessures soient mortelles? on y trouve aussi, dit-il, un serpent d'airain dont la vue guérit ces cruelles morsures. Les eaux y sont-elles amères? pour peu qu'on y jette du bois de la croix, elles perdent tout d'un coup leur amertume. Y manque-t-on de pain? la manne qui est de tout goût, et qui y tombe du ciel, supplée abondamment à ce défaut. N'y trouve-t-on point de rivières? des pierres, frappées d'un coup de baguette, se changent en des sources d'eau vive. Y est-on incommodé des rayons du soleil? on peut se mettre à l'ombre de soixante-dix palmiers qui en tempèrent les ardeurs par l'épaisseur de leurs feuillages. N'y a-t-on point d'armes? on y est sous la conduite d'un Moïse, qui, par ses prières, désarme ce qu'il y a de plus fort, et remporte de nombreuses victoires.

Avant qu'Antoine fût entré dans une si charmante solitude, on n'en connaissait presque pas les avantages. Quelques chrétiens errants s'y étaient sauvés sans ordre, sans chef, sans discipline, pour assurer, à la faveur de ces lieux inaccessibles, une foi timide contre l'orage des persécutions. Quelques Elies, menacés de la fureur de Jésabel, y avaient cherché leur salut dans leur fuite, et appréhendant moins les bêtes féroces que les hommes, s'étaient crus, comme Daniel, plus en sûreté au milieu des lions, qu'à la compagnie et sous les yeux d'un Nabuchodonosor idolâtre.

Je loue leur retraite; mais j'admire celle du jeune Antoine. Ces chrétiens timides voulaient assurer leur foi: ce nouveau solitaire vient éprouver son désintéressement et son courage. Ces chrétiens, semblables à la femme de l'Apocalypse (*Apoc.*, XII), effrayés de la vue du dragon qui allait dévorer son enfant, s'étaient, comme elle, enfuis en un lieu écarté que Dieu leur avait préparé. Ce nouveau solitaire, semblable à l'Epoux et à l'Epouse des Cantiques, qui ne s'aimaient que dans des lieux champêtres, dont les jardins fussent fermés et les fontaines scellées, ne cherche qu'à jouir de Dieu dans une sainte et paisible retraite. Jésus-Christ disait à ceux-là : *Si l'on vous persécute dans une ville, sortez-en, et secouez la poussière de vos souliers*, et il dit à celui-ci : *Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez, et le donnez aux pauvres.*

A ces paroles, Antoine ne délibéra pas davantage. Eclairé, conduit, poussé par l'Esprit de Dieu, il en suivit, sans temporiser, le conseil. Prenant pour soi ces paroles de vie, comme si elles n'avaient été écrites dans l'Evangile, et lues par le diacre, que pour son instruction personnelle, il vendit un riche patrimoine, et en distribua l'argent aux pauvres.

Docilité d'esprit et de cœur bien différente de la conduite d'une infinité de chrétiens, qui ne prennent jamais pour eux des vérités essentielles, et des lois primitives qui les regardent. Est-ce distraction, est-ce malice, est-ce inapplication, est-ce endurcissement? Quoi qu'il en soit, ils détournent d'eux ces voies de salut, et font de ce qui n'est dit que pour les convertir, l'occasion d'une plus criminelle révolte.

En vain dit-on à ce médisant qu'il pèche contre toutes les règles de la charité et de la justice; à ce vindicatif, *que Dieu le mesurera de la même manière qu'il aura mesuré son frère;* à cet avare, *qu'on ne peut servir Dieu et Mammon;* à ce blasphémateur, *qu'on ne jure jamais impunément le nom du Sei-*

gneur ; à cet orgueilleux, *que s'il ne devient comme un enfant, il n'entrera jamais dans le royaume des cieux* ; à cet efféminé et à ce sensuel, que *s'il ne fait pénitence, il périra, et que la cognée est déjà à la racine de l'arbre*. En vain, entendent-ils lire et prêcher ces grandes maximes écrites dans les livres saints. Rien de tout cela ne les touche, et ne les fait rentrer en eux-mêmes, pour se dire : C'est toi cependant qui es ce médisant, ce vindicatif, cet avare, ce blasphémateur, cet orgueilleux, cet efféminé, ce sensuel.

Combien de fois rejette-t-on sur d'autres ce que l'on devrait prendre pour soi ? combien de fois applique-t-on à son prochain la censure d'un péché dont il est innocent, et dont on se trouve coupable? combien de fois prononce-t-on, comme David, contre soi, sans le savoir, l'arrêt de sa mort?

D'où vient qu'il n'y a presque point de péché que je n'aie commis, ni de bonnes œuvres dont je n'aie négligé la pratique? disait un fameux pécheur, dans les Proverbes : Quelle a été la cause d'une vie si corrompue et si libertine? Et incontinent après, voici la raison qu'il en apportait : *Detestatus sum disciplinam, increpationibus non acquievit cor meum, nec audivi vocem docentium me, et magistris non inclinavi aurem meam* (*Proverb.*, V). C'est que je n'ai pas reçu de bon cœur les reproches qu'on me faisait ; c'est que j'ai haï les plus salutaires corrections ; c'est que je n'ai pas écouté la voix de ceux qui m'enseignaient, ni prêté l'oreille à mes maîtres.

Antoine voulut, dès l'âge de dix-huit ans, se mettre comme hors d'état de se faire jamais ni de recevoir ce reproche. Non content d'obéir aux commandements de Dieu, il accomplit ses conseils dès qu'il lui eut donné les premiers signes de sa volonté ; non content de ne pas mettre son cœur là où étaient ses richesses, il les jeta loin de lui par un renoncement effectif ; non content de demeurer dans le monde, sans contracter les vices du monde, il fut le premier qui le quitta sans commandement, sans nécessité ; peu s'en faut que je n'aie dit sans exemple. Quand je le dirais, je n'avancerais rien d'outré à la louange de ce grand homme que l'Eglise a de tout temps regardé comme le premier instituteur de la discipline monastique, le patriarche des anachorètes, le père des solitaires, le guide, l'ornement, et, comme elle l'appelle, l'étoile du désert : *Stella deserti*.

Jusqu'alors on pouvait dire de la solitude, que *c'était une terre déserte, sans route et sans eau* (*Psal.* LXII). Mais comme, selon les impénétrables desseins de Dieu, cette terre déserte devait être habitée et peuplée, cette terre sans route devait avoir des chemins et des sentiers frayés, cette terre sans eau devait être arrosée des pluies et des bénignes influences du ciel, qu'est-il arrivé, messieurs? La Providence a suscité Antoine, qui, le premier de tous, étant entré dans cette solitude, a fait de cette terre déserte la demeure des saints ; qui, le premier de tous, a frayé les voies de cette terre sans routes, par une sage et rigide discipline ; qui enfin, le premier de tous, a attiré sur cette terre sans eau une surabondance de faveurs et de grâces.

Quand je parle de la sorte, en donnant à Antoine la qualité de chef et de Père des solitaires, n'avancé-je rien au désavantage d'Elie, de Jean-Baptiste, et de ce fameux Paul l'Ermite? Non, messieurs ; écoutez-en les raisons et ce qu'en pense saint Jérôme, qui remarque que de son temps la curiosité de savoir qui était celui qui avait commencé à peupler les déserts, avait fait naître des opinions et des décisions fort différentes.

Les uns disaient qu'Elie et Jean-Baptiste y étaient allés les premiers, et ils avaient raison ; mais d'autres leur répondaient qu'ils n'avaient point eu de disciples qui, par des règles particulières, eussent été rangés sous une même discipline (1).

Il y en avait qui soutenaient que Paul l'Ermite avait le premier, après Jesus-Christ, embrassé ce nouveau genre de vie, que la persécution élevée sous Dèce et Valérien ayant presque dépeuplé les églises d'Egypte et de la Thébaïde, par la nouvelle de la mort de saint Corneille à Rome, et de saint Cyprien à Carthage, qu'on avait condamnés à avoir la tête tranchée, plusieurs prêtres et laïques étaient précipitamment sortis des villes : mais d'autres leur répondaient que Paul, trop content de se sauver seul, n'avait cherché pour toute compagnie que celle de Dieu, et que ces chrétiens épars, ne faisant aucun corps, n'avaient ni chef, ni père commun, qui les conduisît.

A qui appartient donc la gloire d'être le premier instituteur de la vie monastique, et le premier patriarche des solitaires? A Antoine, répond saint Jérôme, qui, par une opinion reçue de tout le monde, a passé toujours pour l'auteur de ce nouveau genre de vie ; à Antoine qui le premier a peuplé ces terres désertes, qui le premier a marqué, par ses salutaires avis, les routes que devaient tenir ses disciples, dans ces lieux auparavant sans routes ; qui le premier a attiré les rosées des bénédictions célestes sur ces régions arides qui étaient sans eau. A Antoine, qui le premier a emprunté autant de bouches qu'il a ramassé d'anachorètes, pour chanter, avec des transports de joie, les louanges du Seigneur ; et qui enfin, par son exemple, a excité l'ardeur et animé le zèle de tant de saints solitaires qui l'ont

(1) Inter multos sæpe dubitatum est a quo potissimum monachorum eremus habitari cœperit. Quidam enim altius repetentes, a beato Elia et Joanne sumpsere principium. Quorum et Elias plus nobis videtur fuisse quam monachus, et Joannes ante prophetare cœpisse quam natus est. Alii autem (in qua opinione vulgus omne consentit) asserunt Antonium hujus propositi caput fuisse, quod ex parte verum est. Non enim tam ipse ante omnes fuit, quam ab eo omnium incitata sunt studia. Amathas et Macarius, discipuli Antonii, quorum superior magistri corpus sepelivit, etiam nunc affirmant Paulum quemdam Thebæum principem istius rei fuisse, quod non tam nomine quam opinione nos quoque comprobamus, etc. (*D. Jerom. In vita sancti Pauli*).

suivi, quoiqu'effectivement il n'ait pas été le premier de tous qui ait habité les déserts.

Que ne puis-je vous le représenter comme ce brave Malathias amassant des disciples, et s'écriant partout où il passait : *Que ceux qui sont zélés pour la gloire du Seigneur viennent après moi* (I *Machab.*, II); comme ce généreux chef du peuple de Dieu qui se retira avec ses enfants sur les montagnes, et qui obligea ceux qui voulurent le suivre de laisser dans la ville tout ce qu'ils y avaient ! *Fugit ipse, et filii ejus in montes, et reliquerunt quæcumque habebant in civitate.*

Vous verriez Antoine encore plus pauvre que ce brave Juif, s'acquérir aussi une plus grande gloire dans sa retraite, qui eut plus l'air d'un triomphe que d'une fuite; vous le verriez, dépouillé de tout son bien, se faire suivre d'une troupe innombrable de pauvres évangéliques, qui l'ont regardé comme leur modèle, qui l'ont consulté comme leur oracle, qui l'ont honoré comme leur père, qui l'ont écouté comme leur apôtre, qui lui ont exposé leurs maladies comme à un médecin, qui se sont attachés à lui comme à leur pasteur, qui lui ont obéi comme à leur maître.

Ce fut aussi pour lors que la solitude changea de nom. Ce n'était plus la retraite des bêtes, c'était celle des saints, devant lesquels ces bêtes perdaient leur férocité naturelle; ce n'était plus un lieu de confusion et d'horreur, c'était, dit saint Jérôme, un paradis de délices, une bienheureuse terre où régnaient le bon ordre et la discipline. Le ciel n'y refusait plus ses rosées et ses pluies, comme aux montagnes de Gelboë; il y répandait en abondance ses influences et ses grâces, comme sur le Carmel.

Il y avait long-temps, saint prophète, que vous l'aviez prédit. *Quand l'Esprit du Seigneur se répandra sur nous du haut du ciel, le désert se changera en un champ bien cultivé et plein de fruits : la justice y fera sa demeure, la paix en sera l'ouvrage et la récompense. Là, à la faveur du silence et du secret, on trouvera pour toujours une tranquillité heureuse et parfaite; là, pendant que la grêle tombera sur les forêts voisines, et que l'orgueil des villes sera humilié et confondu, un peuple choisi jouira, avec une sainte confiance, de la beauté de sa paix, et trouvera sous les tentes où il sera assis un repos plein d'abondance* (*Isai.*, XXXII).

Ne perdons rien de ces mystérieuses paroles, et ne rappelons cette prophétie des anciens temps que pour en marquer la véritable époque dans celui d'Antoine, père et chef des solitaires. Je vois d'abord un désert auparavant inculte et stérile, changé en un champ cultivé par de saintes mains, et chargé de fruits. Car, n'est-ce pas ainsi qu'il faut appeler ces amas de vertu et de bonnes œuvres, qui, comme autant de belles plantes et de précieuses semences, ont enrichi la solitude d'Antoine, produit des fleurs et des fruits en abondance.

Quelle pauvreté! quelle humilité! quelle charité! quel renoncement! quelle mortification! quelle patience! Chacun de ces nouveaux habitants occupé à rendre cette terre féconde, la défriche par un opiniâtre travail, et l'arrose encore moins de ses sueurs que de son sang.

Chacun en arrache les mauvaises herbes, jusqu'aux plus petites fibres, par une austérité persévérante, afin d'y faire croître et mûrir le bon grain, que l'ivraie de l'homme ennemi eût étouffé. Chacun cherche dans ses frères les vertus qu'il n'a pas; et, considérant moins ses richesses spirituelles que ses imperfections et ses besoins, quoiqu'il puisse servir de règle aux autres, il se les propose pour modèles.

Je vois, dans ce désert d'Antoine, la justice et la paix y faire leur demeure et y établir leur séjour. Justice qui fait toute l'essence de la religion, et qui en règle les différents devoirs; paix qui fait toute la joie d'une âme, et qui lui répond en quelque manière de son bonheur. Justice par laquelle on rend à Dieu ses tributs d'adoration, de reconnaissance, de fidélité, de dépendance, qu'on lui doit; paix, par laquelle on goûte la douceur de sa grâce, l'onction et la suavité de son esprit; justice et paix, qui, s'embrassant mutuellement, *disent au juste que tout va bien pour lui, qu'il jouira bientôt du fruit de son travail.*

J'y vois enfin régner un paisible et profond silence. Avec vous, ô mon Dieu, qui, sans qu'on emploie des paroles et des cris, *écoutez les désirs des pauvres, et la préparation de leurs âmes* (*Psal.* IX), Antoine et ses enfants leur entretenaient ces secrets commerces, où vous révéliez ce que vous vouliez qu'ils fissent pour vous plaire, et arriver à la plus haute perfection. Pendant que la grêle tombait sur les forêts voisines, que la confusion et le trouble, suites ordinaires du péché, désolaient les villes et les provinces, ce peuple nouveau, que vous aviez choisi, jouissait avec une humble confiance de l'abondance et de la beauté de votre paix.

Que dis-je, mes frères? Je ne me souviens donc plus que jamais solitaire n'a été ni aussi cruellement, ni aussi long-temps tourmenté qu'Antoine, qui dans son désert a essuyé seul pendant plusieurs années toute la rage et toute la fureur de l'enfer. Mais non; je ne me rétracte pas; le même Dieu qui n'excite d'orages sur la mer qu'afin de se rendre plus admirable en brisant les flots de cet élément contre une ligne de sable, n'ayant permis aux démons de tourmenter notre Saint, qu'afin qu'il en triomphât avec plus de gloire, et qu'il en devînt la terreur.

SECOND POINT.

Ce n'est pas sans de grandes raisons que, lorsque les Evangélistes nous ont dit *que Jésus-Christ a été conduit au désert par le Saint-Esprit*, ils ont ajouté aussitôt *que ç'a été pour y être tenté par les démons.* Comme cet Homme-Dieu représentait en sa personne tous les hommes, il fallait aussi, dit saint Augustin, qu'il passât des eaux du

Jourdain à la solitude, de la solitude au combat, et du combat à la victoire, afin que nous apprissions, par une si étrange conduite, que ne pouvant être couronnés sans avoir vaincu, vaincre sans avoir combattu, combattre sans avoir été livrés à la tentation, notre obligation est de la souffrir, notre gloire et notre bonheur de la vaincre.

A s'arrêter simplement à cette règle générale qui regarde sans distinction tous les chrétiens, il serait aisé de comprendre qu'Antoine devait être tenté; mais d'autres raisons bien plus particulières nous persuadent qu'il fallait que tout l'orage des tentations fondît sur lui, comme si, par un caractère singulier, il avait dû être exposé en butte à toute la fureur de l'enfer.

En effet, jamais homme, depuis Jésus-Christ, n'avait, comme Antoine, déclaré une guerre si ouverte au démon; jamais homme, depuis Jésus-Christ, ne l'avait, comme Antoine, forcé dans ses retranchements et dans ses asiles où il se croit le plus en assurance; jamais par conséquent homme ne pouvait être un plus digne objet de sa rage et de son envie.

Il n'est pas que vous ne sachiez que ce démon chassé du ciel, où il eût régné sous Dieu, s'il lui avait été fidèle, avait voulu comme se venger de cet affront, par les hommages qu'il recevait sur la terre. L'aveuglement des idolâtres, la simplicité et la grossièreté des peuples, la folie des hommes de vouloir se faire des dieux corporels, favorisaient tous ses desseins. On lui élevait des temples, on lui immolait des victimes, on lui dressait des statues et des autels, et jamais le vrai Dieu n'a reçu extérieurement plus d'honneur qu'on en a rendu à une infinité de faux.

Malheureux siècles, où le culte des idoles était devenu la religion des grands et des petits, nous ne vous rappellerons jamais qu'avec douleur dans notre mémoire! Et vous, grand prince, qui avez brisé ces idoles, détruit ces temples, abattu ces autels, nous ne nous souviendrons jamais de vous qu'avec des sentiments de reconnaissance, et votre auguste nom sera dans nos fastes en éternelle bénédiction.

La paix ayant été rendue à l'Eglise par Constantin, et le démon s'étant vu honteusement chassé des plus considérables parties du monde, où pouvait-il mieux sauver les derniers restes de l'idolâtrie, que dans les déserts? Faibles asiles cependant, et peu favorables à ses desseins.

Ce que saint Michel avait fait contre lui dans le ciel, ce que les apôtres, les confesseurs, les martyrs avaient fait dans les villes, Antoine et ses disciples étaient venus le faire dans la solitude: noble et généreuse entreprise, mais qui coûtera bien cher à notre saint, par la guerre que lui déclarera cet ennemi poursuivi jusque dans ses derniers retranchements, et par les cruels tourments qu'il lui fera souffrir.

Je le vois seul exposé à tous les traits de sa rage: et vous, ô mon Dieu! qui partout ailleurs ménagez les forces de vos serviteurs, tantôt en écartant leurs tentations, tantôt en les rendant ou moins fréquentes, ou moins violentes, sembliez avoir changé de conduite, pour exercer toute la patience et éprouver tout le courage de notre saint.

Ses tentations sont violentes, elles sont opiniâtres, elles sont universelles. Violentes, les démons n'épargnent ni son âme, ni son corps; opiniâtres, ils le tourmentent sans relâche; universelles, ils le tourmentent en toute manière. Violentes, ils le frappent avec tant de cruauté, qu'ils le laissent pour mort; opiniâtres, vingt années entières de persécutions exercent son infatigable patience; universelles, ils prennent toutes sortes de monstrueuses figures, de lions, de tigres, de léopards, de scorpions, de basilics. Tantôt ils le tentent d'avarice, répandant de l'or et de l'argent sur les chemins par où il passe; tantôt d'ambition et de vaine gloire, lui persuadant que jamais homme n'a été si saint que lui, tantôt de tendresse et de charité pour sa sœur, lui reprochant qu'il l'abandonne, sans secours, à la corruption du siècle.

Qui pourrait résister à de si longues et à de si furieuses attaques? Serait-ce vous, mes frères, qui succombez aux plus légères tentations, qui souvent même ne savez pas ce que c'est qu'être tentés? Non, non, il n'est pas besoin que le démon paraisse à vos yeux sous de monstrueuses figures, pour vous faire perdre votre innocence: il a trouvé, pour la corrompre, le secret de ne vous en exposer que d'agréables. Non non, il n'est pas besoin qu'il vous effraie, et qu'il vous maltraite, qu'il use contre vous de violences, et de menaces: il ne cherche au contraire qu'à vous plaire, qu'à vous divertir, qu'à vous donner tout sujet d'être contents de lui. Non, non, il n'est pas besoin que pour vous surprendre il feigne, et qu'il dissimule avec vous: Le temps de ses ruses et de ses artifices est passé, il se méfie quelquefois si peu de vous, qu'il semble avoir quitté, à votre égard, cet esprit de fourberie et de mensonge.

Autrefois le démon cachait à celui qu'il tentait d'avarice, les mauvaises nuits qu'il passerait, les fâcheuses affaires qu'il se ferait, les dangers auxquels il s'exposerait sur mer et sur terre, et se contentant de lui proposer un grand gain, il détournait soigneusement de sa pensée ces effrayantes idées de mort, de jugement, d'éternité: aujourd'hui il ne se met presque plus en peine d'employer ces sortes de ménagements pour réussir dans son dessein: dangers ou non, inquiétude ou non, usure ou non, salut ou non, enfer ou paradis, c'est à quoi on ne songe guère: on pense uniquement à s'enrichir.

Autrefois, pour porter un homme à la vengeance, il se contentait de lui proposer le plaisir qu'il y a de tirer raison d'une injure reçue, et de faire connaître qu'on a du cœur; poursuites criminelles, sévérité des lois, perte de repos ou de liberté, tout cela lui était soigneusement caché; aujourd'hui, malgré toutes ces fâcheuses suites qu'on prévoit,

la tentation de la vengeance l'emporte sur toutes ces considérations ; on risque tout, on s'expose à tout, pourvu qu'on se satisfasse ; on veut bien acheter son propre malheur à ce prix.

Contre qui donc le démon use-t-il d'adresse et de violence? Contre vous, âmes saintes, qui entrez dans les voies du Seigneur, et qui résistez avec courage à cet ennemi de votre salut : car c'est pour lors, dit saint Grégoire, qu'il emploie contre vous tout l'art qu'il a de perdre les hommes, afin que vous lançant des dards de ses suggestions mortelles, il puisse, par quelque endroit que ce soit, entamer et corrompre votre cœur (1); contre vous, Antoine, qui par vos éminentes vertus irritez sa fureur, et lui insultez par un outrageant mépris, que son orgueil ne peut souffrir.

Mais réjouissez-vous, grand saint, Dieu ne vous a éprouvé par ce feu des tentations, qu'afin que vous en sortissiez plus pur et plus fort ; et s'il vous a conduit au désert pour y être tourmenté des démons, ç'a été afin qu'il se donnât le plaisir de vous voir terrasser, humilier, confondre seul ces légions entières de malins esprits qui vous appréhendaient plus que vous ne les craigniez vous-même.

Combien de fois les avez-vous provoqués au combat ? Combien de fois leur avez-vous reproché leur lâcheté, de venir en si grand nombre, et sous de si horribles figures fondre contre un homme seul sans défense, sans forces, sans armes ? Combien de fois avez-vous repoussé ces tentations violentes par l'intrépidité de votre courage; ces tentations opiniâtres par la fermeté de votre confiance en Dieu ; ces tentations universelles, par une salutaire et timide vigilance? Toujours attaqué et toujours victorieux, toujours meurtri de coups et toujours devenu plus fort par vos blessures, toujours aux prises avec les puissances de l'enfer et toujours maître du champ de bataille.

D'où lui venait cette heureuse perpétuité de victoires sur les démons, auxquels il s'était rendu si redoutable, qu'ils ne le tourmentaient plus qu'avec une espèce de confusion d'en avoir toujours été vaincus ? Je viens de vous le dire, de son intrépidité et de son courage, de la ferveur et de la persévérance de ses prières, de la confiance qu'il avait en Dieu, et d'une humble résignation à ses saintes volontés ; d'une infatigable vigilance, et d'une continuelle attention sur lui-même. Car c'étaient là, dit saint Athanase (*In Vita D. Antonii*), les armes dont il se servait pour combattre avec succès les puissances de l'enfer, et dont vous triompheriez vous-mêmes, si vous saviez vous en servir.

Non, non, n'attribuez pas tant à votre faiblesse qu'à votre lâcheté ces honteuses et ces fréquentes chutes dans le péché, dès les premières tentations du démon. Avec un peu de courage, et une fidèle coopération à la grâce, vous triompheriez, mes frères, de toutes les ruses, et de toutes les violences de ce redoutable ennemi. Avec un peu de courage, ce dogue qui aboie contre vous, et qui fait grand bruit pour vous épouvanter, ne vous mordrait pas, et jamais il ne vous fera de mal qu'autant que par une aveugle témérité vous vous approcherez de lui.

Avec un peu de courage : en avez-vous eu jusqu'ici? Où est la violence que vous vous faites par la mortification de vos passions, par la fuite des occasions prochaines, par le retranchement de vos plaisirs, par l'éloignement de tant d'objets dont la vue et la pensée ont si souvent corrompu l'innocence de votre cœur?

Toutes les fois que vous perdez au jeu, vous éclatez en imprécations et en blasphèmes. Toutes les fois que vous fréquentez ces compagnies, vous y déchirez la réputation de votre prochain. Toutes les fois que vous entreprenez des procès, vous ne cherchez qu'à tromper ou qu'à vous venger. Non, non, ce n'est pas la faiblesse qui engage pour lors votre volonté, c'est votre volonté qui s'attire cette faiblesse.

Encore un coup, un peu de courage, un peu de précaution et de prudence, un peu de patience et de confiance en Dieu, un peu de vigilance et d'attention sur vous-mêmes, vous éprouverez bientôt la vérité de cette grande parole de l'Apôtre, que *le Seigneur, qui est fidèle dans ses promesses, ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces, il se servira au contraire de la tentation que vous aurez soufferte, pour vous en faire sortir avec plus de mérite et de gloire.*

Le démon est fort, il est vrai, mais Dieu qui soutient ceux qui le prient avec humilité, et qui se jettent avec confiance entre ses bras, est encore plus fort. Le démon est artificieux et malin, il est vrai : mais *c'est en vain*, dit l'Ecriture, *qu'il tend des filets contre ceux qui ont les ailes assez fortes pour s'élever, et n'y pas tomber* (*Prov.* I). Le démon est violent et cruel : il l'est encore plus que vous ne le sauriez dire, mais à qui? C'est à ceux qu'il tient en sa puissance, dit saint Augustin, et qui veulent bien se livrer à lui, c'est à quelques proies étourdies qui viennent se jeter dans ses filets, ajoute saint Césaire d'Arles ; mais pour ces âmes humbles et prudentes qui cherchent en Dieu ce qu'elles ne peuvent trouver en elles-mêmes, il est l'objet de leur mépris, disons mieux avec ce Père, leur jouet.

Je me sens tout transporté de joie, lors que je le vois aux prises avec Antoine, qui le désarme avec toute sa légion, et qui, semblable à l'ange *Raphaël, lie ce cruel Asmodée dans son désert* (*Tob.*, VIII). Est-ce là, dis-je en moi-même, cet ennemi terrible, ce démon si insolent de ses victoires, qui a aveuglé les Salomon, terrassé les Samson, perverti les Judas, troublé et renversé toute la terre? Est-ce là ce Léviathan que l'Ecriture nous représente *ne craignant personne, et cependant appréhendé de tout le monde* (*Job.* XLI)?

(1) Quia se considerat despici, quia vias Domini Dei videt apprehendi, mox zelo accenditur, mox ad certamen movetur, mox ad tentationes innumeras contra rebellantem mentem se excitat (*D. Greg., lib.* IV *Mor., c.* 21).

A en juger par le portrait que Job nous en fait, qui ne le croirait invincible? *Son corps est tout couvert d'écailles qui se serrent les unes contre les autres, pour le rendre impénétrable de quelque côté qu'on l'attaque. Ses yeux ne jettent que des éclairs, et ses narines qu'une vapeur enflammée, qui met le feu partout : des torches ardentes sortent de sa bouche, et sa seule haleine rallume des charbons éteints qui produisent d'horribles incendies. Marche-t-il? les montagnes s'ébranlent et tombent en sa présence. Eternue-t-il? ce sont des coups de tonnerre et de foudre. Porte-t-il sa main quelque part? il brise le fer, l'airain, et ce qu'il y a de plus dur, avec autant de facilité que si c'était une paille ou du bois pourri* (*Habac.*, 1).

C'est cependant cet ennemi si fier qu'Antoine humilie, cet ennemi si fort qu'Antoine terrasse, cet ennemi si furieux qu'Antoine enchaîne, cet ennemi si accoutumé à se faire craindre qu'Antoine rend ridicule, cet ennemi si enflé de ses anciennes victoires qu'Antoine désole et couvre de honte. Après cela que restait-il pour consommer la gloire de ce grand saint, sinon qu'il sortît de sa chère solitude, pour défendre l'Eglise attaquée par de redoutables ennemis? Troisième sujet de son éloge, où, après vous l'avoir représenté comme le père des solitaires et la terreur des démons, il faut que je l'expose à vos yeux comme le défenseur et le bouclier de l'Eglise.

TROISIÈME POINT.

Goûter les douceurs d'une contemplation tranquille, n'avoir pas plus de commerce avec le monde que si l'on n'avait jamais été au monde, abandonner à la Providence le soin des âmes et la conservation de la vraie foi, se contenter de pleurer sur sa chère Sion, sans lui procurer d'autres secours que celui d'une bonne, mais stérile volonté; ce n'est pas là toujours la seule fonction des solitaires, ni l'exemple que nous ont laissé plusieurs grands hommes qui sont sortis de leurs déserts pour assister l'Eglise dans ses plus pressants besoins.

On les a vus, ces hommes célestes, animés de la charité de Jésus-Christ, venir en troupe pour défendre leur chère mère, faire tête aux hérétiques, désarmer les tyrans, réunir les esprits divisés, humilier les opiniâtres, rassurer les chancelants, et rendre à la religion catholique la paix qu'elle avait perdue.

Que n'ont pas fait les Siméon, et les Daniel stylites dans les urgentes nécessités de l'Eglise? Ne sont-ils pas descendus de leurs colonnes, l'un pour faire révoquer par l'empereur un édit qui obligeait les chrétiens de rétablir les synagogues des Juifs, l'autre pour s'opposer à ce cruel tyran Basilisc, qui voulait comme anéantir la vraie foi énoncée dans les canons du concile de Calcédoine (*Evagrius*, *lib.* II, *c.* 9, *et l.* I, *c.* 13; *Theodoretus*, *lib.* I, *Th.* 670)?

Que n'ont pas fait ces saints solitaires, qui, avertis qu'Antioche allait être ruinée par les concussions de quelques nouveaux juges, sortirent de leurs déserts pour apporter à de si puissants maux de prompts remèdes? On les regarda, dit saint Chrysostome (1), comme des anges descendus du ciel : leur voix, quoique affaiblie par de longs jeûnes, eut néanmoins assez de force pour faire rentrer dans leurs devoirs ces mauvais magistrats; et Antioche qu'on regardait comme un enfer, tant il y avait de crimes et de désordre, devint par leurs charitables soins, comme une espèce de paradis.

Qu'est-ce que Théodoret ne dit pas de ce fameux Aphraate, et de tant d'autres solitaires, qui s'opposèrent à la fureur des Ariens, et à la cruauté de l'empereur Valens qui les protégeait? Tant il est vrai de dire que les solitaires et les moines ont de tout temps rendu de grands services à l'Eglise, quoique par une maligne prévention, ou par une erreur populaire, on croie qu'ils ne sont bons que pour eux-mêmes.

Mais comme en matière de bien ou de mal on tâche toujours de remonter jusqu'à ceux sur les traces desquels les autres ont marché, à qui pensez-vous que les Pères, Théodoret et les auteurs ecclésiastiques donnent la gloire d'être sorti le premier de sa solitude pour défendre l'Eglise, et soutenir la bonne cause (2)? Au grand Antoine, qu'ils ont tous appelé son bouclier et sa colonne; à cet homme zélé et intrépide, qui, par l'efficace de son exemple, a formé les autres au combat, qui, par la conduite qu'il a tenue dans l'affaire la plus difficile qui fut jamais, leur a appris que tout homme est naturellement soldat, quand on attaque Jésus-Christ, et que, sans autre mission particulière, on est obligé de sacrifier aux devoirs communs de la charité et de la justice le doux repos de sa solitude.

Tout autre motif que celui-là n'eût pu l'arracher de la sienne. En vain lui eût-on offert les premières dignités de l'Eglise; en vain l'eût-on flatté de l'espérance d'être plus utile aux peuples en gouvernant un diocèse qu'en formant à la perfection des âmes qui s'y portaient déjà d'elles-mêmes, et qu'un pilote qui conduit adroitement un vaisseau malgré les orages et les vents, est plus à estimer qu'un autre qui ne conserverait que quelques barques dans un port où les tempêtes ne s'élèvent que rarement : il eût résisté sans peine à toutes ces tentations, lui qui s'était soutenu contre des épreuves ni moins dangereuses ni moins fortes.

Mais quand on l'avertit que l'Eglise était déchirée par les Ariens, que ces ennemis fourbes dans leur piété, malins dans leurs équivoques, artificieux dans leurs intrigues, avaient déjà surpris les évêques les mieux intentionnés, engagé les princes à leur parti, et gagné de riches dévotes : quand il sut qu'Arius, chassé par son évêque Alexandre, et condamné comme hérétique par un con-

(1) Undique confluxerunt velut angeli quidam de cœlo profecti : erat tunc cernere civitatem similem redditam cœlo (*D. Chrysost.*, *homil.* 17, *ad populum*).

(2) Antonius, relicta solitudine, totam circuibat civitatem, quo omnes doceret tum Athanasium præconem veritatis, tum Arianos veritatis hostes esse (*Theodoretus*, *lib.* IV, *c.* 24 et 25)

cile national, était devenu plus insolent que jamais, qu'il avait fait bannir le grand Athanase et déposer de leurs siéges plusieurs saints prélats : quand il apprit qu'au vrai concile de Sardique on en avait opposé un faux, que le mensonge y avait triomphé de la vérité, que les hérétiques y avaient été absous, et le pape envoyé en exil : quand il sut que cet artificieux hérésiarque avait avec son visage pâle, son air mortifié, ses réponses équivoques et ses captieuses professions de foi trompé la cour et le peuple à qui ce mot de *consubstantiel* était odieux ; ce fut pour lors que notre zélé solitaire empressé de défendre la bonne cause contre la mauvaise, quitta ses chers disciples, pour s'opposer à une si pernicieuse hérésie, et déclara une guerre ouverte aux ariens, qui s'étaient malicieusement servi de son nom pour autoriser leurs erreurs, comme s'il avait été de leur parti.

Mais que pouvait-on attendre d'un homme caché jusqu'alors et enseveli dans sa solitude? N'était-ce pas assez qu'il pleurât, comme un autre Michée, sur le malheur de Jérusalem et sur les ruines du sanctuaire; que, prosterné devant Dieu, il lui dît, comme un autre Joël : *Ne souffrez pas, Seigneur, que votre héritage tombe dans l'opprobre, exposé aux malignes railleries de ses ennemis, ni que les étrangers nous demandent, en nous insultant, où est notre Dieu et notre Christ* (*Joël*, II)? N'était-ce pas assez qu'il dît, comme Jérémie : Je voudrais bien, Seigneur, pousser plus loin mon zèle; *mais je ne sais pas même parler, je ne fais que bégayer comme un enfant.*

Non, messieurs, ce n'était pas assez; la Providence avait d'autres desseins sur Antoine : elle l'avait conduit dans le désert, afin que les mauvais exemples du monde ne le pervertissent pas, et elle voulait le faire sortir du désert, afin qu'il sanctifiât le monde par les bons exemples qu'il lui donnerait; elle l'avait conduit dans le désert, de peur que l'erreur ne gâtât son esprit et que la malice ne le changeât, et elle voulait le faire sortir du désert, pour empêcher que l'erreur ne séduisît et que la malice ne corrompît celui des autres; elle l'avait conduit dans le désert, afin qu'il triomphât des démons, qui viendraient en foule le tenter, et elle voulait le faire sortir du désert, afin qu'il combattît, qu'il humiliât, qu'il confondît ces mêmes démons dans les ariens, leurs ministres et leurs suppôts.

Là, cette Providence s'était servie de ce qu'il y avait de moins fort pour combattre les plus redoutables puissances; ici, elle se servait de ce qu'il y avait de moins savant pour confondre ce qui paraissait l'être davantage; là, Antoine, sans armes et sans force, avait écarté et abattu à ses pieds des légions sorties de l'enfer; ici, Antoine, sans érudition, sans étude, sans commerce, désole ce qu'il y a de plus subtil et, pour le dire avec l'Apôtre, de plus spirituel en malice. Quel prodige! Nous ne le comprendrions jamais, si nous ne savions que, comme ce n'était pas Antoine seul qui combattait dans le désert contre les démons, mais Dieu dans Antoine, ce n'était pas non plus Antoine qui parlait contre les ariens dans Alexandrie, mais le Saint-Esprit par Antoine.

Croyons-en saint Athanase, à qui la vérité et la reconnaissance envers un généreux ami ont fait rendre ce glorieux témoignage, qu'il ne s'est guère trouvé d'homme plus puissant qu'Antoine en œuvres et en paroles, guère de solitaire qui se soit attiré plus de respect, guère de confesseur qui ait publié plus hardiment la vraie foi et terrassé ses ennemis avec plus de force (*D. Athanas. in Vita sancti Antonii*). Il en écrivit à l'empereur Constantin, qui l'honorait de son amitié; il en parla aux évêques catholiques, qu'il anima à soutenir jusqu'à la mort la gloire de Jésus-Christ; il en fit au peuple des discours pleins d'onction et de force, et laissa partout d'éternelles marques de son courage et de son zèle.

Que ne dirait-il pas encore aujourd'hui pour exciter le vôtre, en un temps où l'Église est déshonorée, sinon par l'infidélité de l'esprit de ses enfants, du moins par la corruption de leurs cœurs et la malignité de leurs scandales? Mais, pour ne lui pas prêter d'aussi faibles expressions que seraient les miennes, j'aime mieux finir son éloge par une réflexion plus touchante, que firent deux courtisans, en lisant la vie de notre saint, et qu'Augustin, encore pécheur, avoue avoir faite lui-même.

A quoi pensons-nous, lisant ce que nous lisons et vivant néanmoins comme nous vivons, dit l'un d'eux à son ami? *Quelle récompense attendons-nous de tant de peines que nous prenons? Pouvons-nous en souhaiter de plus grande que d'être dans les bonnes grâces et honorés de l'amitié de l'empereur? Que ce bien est fragile! qu'il est environné et plein de dangers! Quand même nos désirs seraient accomplis, combien de temps durera cette amitié? Il n'en est pas ainsi de celle de Dieu : je l'aurai dès à présent, si je veux l'avoir.*

Mon cher ami, je me sens tout changé par cette lecture et tout différent de moi-même. Il n'y a plus à balancer; j'ai formé, dès cette heure, la résolution d'être tout entier à Dieu : je vais, dès cette heure, l'exécuter. Si vous ne voulez pas m'imiter, ne vous opposez pas du moins à mon dessein. Allons, lui répondit cet ami, je veux vous suivre : l'amitié de Dieu vaut infiniment mieux que celle des hommes (1).

(1) Dic, quæso te, omnibus istis laboribus nostris quo ambimus pervenire, quid quærimus? Cujus rei causa militamus? major ne esse poterit spes nostra in palatio, quam ut amici Imperatoris simus? Et ibi quid non fragile, plenumque periculis? et per quot pericula pervenitur ad grandius periculum? et quamdiu istud erit? amicus autem Dei, si voluero esse, ecce nunc fio. Dilexit hoc, et turbidus parturitione novæ vitæ reddidit oculos paginis, et legebat, et mutabatur intus ubi tu videbas, et exuebatur mundo mens ejus ut mox apparuit. Namque dum legit et volvit fluctus cordis sui, infremuit decrevitque meliora, jamque ait amico suo : Ego abrupi me ab illa spe nostra, et Deo servire statui : et hoc in hora hac in hoc loco aggredior. Te si piget imitari, noli adversari. Respondit illi, adhærere se socio tantæ mercedis tantæque militiæ (*D. Aug.*, *lib.* VIII *Confess.*, *c.* 6 *et* 8).

Ces sages réflexions que firent ces deux courtisans, et celle que saint Augustin dit avoir faite lui-même, quand Potitier, qui avait été témoin de leur conversion, lui en rapporta fidèlement les circonstances : pourquoi ne les feriez-vous pas, mes chers auditeurs? Vous y avez les mêmes intérêts; les mêmes motifs vous y engagent; on vous expose la même vie : fasse le ciel qu'ils produisent les mêmes effets; que, véritablement réconciliés avec Dieu, et devenus ses amis, vous jouissiez de la récompense qu'il a promise à ceux qui l'aiment! *Amen.*

DISCOURS XIX.

ÉLOGE HISTORIQUE DE SAINT SÉBASTIEN.

In verbo veritatis, in virtute Dei, per arma justitiæ, a dextris, et a sinistris.

Ils se sont rendus recommandables par la parole de la vérité, par la force de Dieu, par les armes de la justice, pour combattre à droite et à gauche (II *Cor.*, *chap.* VI).

L'Eglise, toujours judicieuse et sincère dans les louanges qu'elle donne à ses saints, a cru, messieurs, ne pouvoir mieux louer les martyrs, ces généreux et intrépides défenseurs de sa foi, que par ces paroles, dont elle se sert au jour de leur fête.

En effet, si, pour soutenir les intérêts et la gloire de Dieu, il a fallu qu'ils fussent précipités dans des cachots, accablés de misère, couverts de plaies, meurtris de coups, ils ont souffert tous ces maux avec une admirable patience : *In multa patientia, in tribulationibus, in necessitatibus, in angustiis, in carceribus, in plagis.*

Si, pour annoncer aux peuples des vérités jusqu'alors inouïes, et vaincre par des manières insinuantes leur répugnance à s'assujettir à la sainte sévérité de l'Evangile, ils ont eu besoin d'une science toute divine, d'une charmante bonté, d'une douceur persévérante, d'une charité sincère, ils ont reçu en abondance ces différents dons du Saint-Esprit : *In scientia, in longanimitate, in suavitate, in Spiritu sancto, in charitate non ficta ;*

Si, pour confondre les idolâtres et les hérétiques, il a fallu faire connaître au monde qu'ils n'étaient rien moins que ce qu'ils paraissaient : qu'on les prenait pour des séducteurs, et que la vérité était dans leurs bouches; qu'ils passaient pour des gens de néant, sans réputation, sans consolation, sans biens, et que cependant ils étaient heureux dans leurs disgrâces, pleins de joie dans leur tristesse apparente, connus dans leur obscurité, riches et capables d'enrichir les autres dans leur pauvreté volontaire: c'est ce que le Seigneur, pour la défense duquel ils sont morts, a fait, dès cette vie, en leur faveur : *Ut seductores, et veraces; ignoti, et cogniti; quasi tristes, semper autem gaudentes; sicut egentes, multos autem locupletantes;*

Enfin, si, pour donner toute l'étendue et tout le succès à leur zèle, il a fallu qu'ils triomphassent des ennemis de la vraie foi, et qu'ils remportassent de nombreuses victoires, ils se sont rendus recommandables par la vérité de leurs paroles, par la force du Dieu qui les animait, par les armes de la justice, dont ils se sont servis pour combattre à droite et à gauche : *In verbo veritatis, in virtute Dei, per arma justitiæ a dextris, et a sinistris;*

Quand, pour louer saint Sébastien, je n'emploierais que ces beaux traits, que l'Église emploie pour louer sans distinction ses martyrs, je ne vous dirais rien, mes frères, qui ne fût digne de lui, rien qui ne vous fît connaître la grandeur de son courage dans ses combats, l'excès de sa patience dans ses maux, la persévérance de sa douceur dans ses persécutions, la surabondance de sa joie dans ses souffrances, la vérité de sa doctrine dans ses paroles, son pouvoir, ses biens, sa gloire dans sa pauvreté, dans ses faiblesses et ses humiliations apparentes.

Mais quand je me représente que la providence divine l'a voulu conduire à la gloire, par la gloire même, le laisser au milieu d'une cour païenne, et d'une armée idolâtre, afin que sous un habit militaire il annonçât la gloire du Dieu des armées, et qu'il répandît pour lui son sang, je commence, mes frères, à reconnaître dans la vie et dans la mort de ce grand saint certaines circonstances particulières, qui semblent le distinguer de la plupart des martyrs.

Qu'on loue les autres d'avoir quitté les grands emplois qu'ils avaient dans le monde, pour mener une vie cachée : Dieu a voulu que Sébastien conservât ses charges dans une cour païenne, et que vivant au milieu d'une nation idolâtre, il en devînt l'apôtre, par les paroles de vérité qu'il leur dirait : *In verbo veritatis.*

Qu'on loue les autres d'avoir, comme de braves soldats, combattu les ennemis de notre religion, et enduré pour elle le martyre : j'ai à ajouter à la louange de Sébastien qu'il a pris plusieurs fois les armes, pour combattre à diverses reprises, et qu'il n'a survécu à ses tourments qu'afin que, souffrant un second martyre, il fît connaître quelle était la force et la toute-puissance de Dieu, qui opérait en lui tant de prodiges : *In virtute Dei, per arma justitiæ a dextris, et a sinistris.*

Vous allez donc voir en sa personne, un soldat apôtre, que Dieu ne laisse au milieu d'un monde païen qu'afin qu'il fasse plus de conversion et de bien que ceux qui le quittent. Ce sera mon premier point. Vous allez voir en sa personne, un soldat martyr, que Dieu ne fait survivre à son premier supplice qu'afin qu'il remporte, dans un second combat, de nouvelles et de plus éclatantes victoires. Ce sera le sujet de mon second point. Demandons, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Deux pernicieuses erreurs corrompent dans le christianisme la plupart des esprits, et les portent à de très-fâcheuses extrémités. Il y en a, qui, vivant tranquillement au milieu du monde, se flattent de pouvoir s'y sauver sans beaucoup de peine. Il y en a, tout au contraire, qui désespèrent presque d'y faire leur salut, ou du moins qui regardent les enga-

gements dans lesquels ils sont comme de très-grands obstacles à la perfection qu'ils désireraient d'acquérir.

Dans les premiers, c'est présomption ; ils se croient trop forts : dans les seconds, c'est défiance ; ils se croient trop faibles : dans les uns et les autres, c'est une conscience erronée, dit Richard de Saint-Victor. Les premiers ont trop bonne opinion de la prétendue intégrité de leurs cœurs, et des secours continuels d'une grâce officieuse, qui, à ce qu'ils croient, ne leur manquera jamais. Les seconds ont trop mauvaise opinion de l'état auquel ils sont appelés, et de ce que la grâce peut faire en eux et par eux, s'ils coopèrent à ses desseins.

Les premiers, qui se trouvent bien dans le monde, voudraient y demeurer toujours. Les seconds, qui se persuadent qu'ils seraient mieux s'ils l'avaient quitté, voudraient le changer. Dans les premiers, c'est une fatale indolence et une malheureuse sécurité. Ils ne voient pas le danger où ils sont, ils ne sentent pas le mal qu'ils souffrent. Dans les seconds, c'est une pernicieuse bizarrerie, et une fausse délicatesse de conscience : sous espérance de mieux faire à l'avenir dans un autre état, ils négligent les devoirs présents d'une condition où Dieu les a mis pour se sauver.

Que dirons-nous aux premiers? ce que leur disait l'apôtre saint Pierre : *Travaillez à votre salut avec crainte*, vous avez tout à appréhender, en vivant au milieu du monde. Que dirons-nous aux seconds ? ce que leur disait saint Paul : *Qu'un chacun de vous demeure dans l'état auquel il a été appelé ;* vous pouvez, au milieu du grand monde, devenir de grands saints, et y faire quelquefois plus de bien que si vous n'y étiez pas engagés. Mais pour ne rien avancer qui ne soit soutenu par quelque exemple, apportons aux uns et aux autres celui de Sébastien.

Il trouva dans un monde païen, sous les yeux et le commandement de deux empereurs idolâtres, mille obstacles à sa sainteté. Car si le monde, quoique devenu chrétien et fidèle par la paix rendue à l'Eglise, ne laisse pas encore aujourd'hui de communiquer à ceux qui vivent de son esprit *cette malignité dans laquelle*, selon saint Jean, *il est tout plongé* (*Joan.*, V), quelle est sa contagion, et l'extrême difficulté d'y conserver son innocence et sa foi, quand on y fait une profession ouverte de n'en point avoir? C'est alors, mes frères, c'est alors que toutes les voies du salut semblent fermées à une âme, et que tout conspire généralement à la perdre.

C'est alors que l'étrange nécessité de périr ou de vaincre effraie cette âme qui voit tout ce qui peut la corrompre, rien de ce qui peut l'édifier et l'instruire. C'est alors que dans une profession presque naturellement sanguinaire et impie, un soldat est fortement tenté de vivre comme les dieux que le public adore, de commettre les violences et les crimes que la licence de la guerre semblent autoriser. C'est alors qu'un courtisan, dont le grand secret est d'exécuter aveuglément ce que veut son prince, et de se faire un art de lui plaire en toutes choses, se voit comme engagé par bienséance, par crainte, par intérêt, de suivre sa religion, et de n'en avoir point d'autre que la sienne.

Encore sous les yeux, et dans la cour d'un roi chrétien et craignant Dieu, on a au moins cette consolation de voir que les plus déréglés courtisans sont obligés de se contrefaire, et de recourir à l'imposture. Le libertin se réprime, le vicieux rougit, le blasphémateur se tait, l'effronté se cache, l'impie se déguise : et quelques sentiments de religion qu'aient perdus les uns et les autres, ils affectent de faire extérieurement ce que font ceux qui les conservent; montrant ce qu'ils devraient être, quoiqu'il n'y ait rien en eux de ce qu'ils montrent. La piété et la vertu plaisent-elles au prince qui leur en donne le premier exemple? c'en est assez; ils se servent d'elles pour parvenir plus sûrement à leurs fins : que ces pierres portent à faux ou non, ils les emploient comme les plus propres à élever l'édifice de leur fortune.

Mais quand les empereurs et les courtisans, les maîtres et les serviteurs, les officiers et les soldats les grands et les petits sont enveloppés des mêmes ténèbres d'erreur et d'idolâtrie : quand non-seulement la vraie religion est bannie de leurs cœurs, mais qu'on en déteste même les apparences et les exercices : quand le Christianisme est devenu si odieux, que le seul nom de chrétien est une marque d'infamie, et un crime jugé digne des derniers supplices : quand, malgré la résolution qu'on a formée de ne jamais tomber dans une lâche apostasie, en renonçant le vrai Dieu pour en adorer de faux, on est contraint de voir partout et à toute heure ce qu'il faut haïr, et ne jamais trouver ce que l'on est obligé d'aimer : quand à la place des croix on ne rencontre que des idoles, et qu'au lieu du sacrifice de l'Agneau sans tache on ne voit fumer que les chairs des animaux immolés à de ridicules divinités : oh ! qu'il est difficile de conserver pure et sans tache une religion deshonorée par tant d'infâmes et de scandaleux objets! Qu'il est difficile de détourner ses yeux, pour ne pas voir la vanité qui les frappe de toutes parts, et d'empêcher que le cœur ne s'en corrompe ! Qu'il est difficile d'être vrai Israélite au milieu des abominations des Egyptiens, d'offrir au Seigneur l'encens de ses prières, de le servir, de l'honorer, de le bénir, de *chanter ses cantiques dans une terre étrangère ?*

Je déplorerais par toutes ces raisons le malheureux sort de Sébastien, si je ne savais qu'il se les représentait à tout moment pour s'en faire autant de motifs d'une continuelle vigilance, d'une sainte et religieuse crainte. De là ces prières ferventes, et ces amoureux soupirs qu'il répandait dans le sein de Dieu à la vue de tant de dangers dont il était environné. De là ses empresse-

ments à recourir à sa divine protection; convaincu que bientôt il tomberait, si, par la toute-puissance de sa grâce, il ne le soutenait à chaque pas, et ne le *couvrait du bouclier de sa bonne volonté*.

De là ces sérieux et inquiets examens de sa vie; où, se citant au tribunal de sa timide conscience, il se demandait raison de tout ce qu'il avait fait, appréhendant, comme Job, jusqu'à ses propres vertus (*Job*, IX), dans la pensée qu'il avait que Dieu ne pardonne aucune action vitieuse, soit qu'on en commette de mauvaises, soit qu'on ne donne pas aux bonnes que l'on fait, cette intégrité qu'elles doivent avoir.

De là ces abstinences et ces mortifications continuelles, ces gémissements et ce chagrin de vivre parmi les habitants de Babylone; craignant ce que vous ne craignez pas, gens du monde, la malice de ce monde et votre propre malice, ce qu'il a de mauvais et ce que vous y ajoutez de votre fond; vivant avec autant d'inquiétude, nonobstant son innocence, que vous avez de tranquillité au milieu des plus évidents périls, nonobstant votre corruption et vos désordres. De là enfin *ces larmes amères qu'il répandait nuit et jour* sur l'infidélité de tant d'aveugles qui, ne fléchissant les genoux que devant de faux dieux, semblaient lui dire comme à David : *Où est donc celui que tu adores? Ubi est Deus tuus?*

Où est-il? dans le cœur de Sébastien, à qui la crainte de se perdre dans un monde païen inspirait une profonde humilité et une continuelle défiance de lui-même; dans le cœur de Sébastien, que l'appréhension du péril rendait toujours vigilant et qu'elle affermissait dans la vertu, par un surcroît de nouvelles grâces, qui était comme la récompense de la fidélité qu'il avait apportée aux premières; dans le cœur de Sébastien qui, plus il voyait de vanité, de superstition, de malice, plus il en avait d'aversion et d'horreur; excellentes marques, mes frères, par lesquelles, si nous en croyons saint Augustin, il vous serait aisé de connaître si vous êtes de vrais chrétiens et de fidèles soldats de Jésus-Christ (*D. Aug., expositione in psal.* XXXI).

Magistrats, soldats, courtisans, généraux d'armée, qui que vous soyez, vivez-vous au milieu du monde sans vous laisser conduire par l'esprit du monde? vaquez-vous à vos affaires temporelles sans négliger les éternelles? portez vous l'épée pour votre prince sans cesser de prendre pour votre défense celle de la parole de Dieu? Regardez-vous moins ce que vous êtes que ce que vous désirez devenir? estimez-vous moins les choses présentes et visibles dont vous usez, que les invisibles et les futures dont vous ne jouissez pas encore? préférez-vous la perte que vous feriez de ce que vous avez de plus cher, à celle de votre salut et de votre conscience? Après tant de dissipations et d'égarements, suite presque nécessaire de vos emplois, rentrez-vous en vous-mêmes, *et portés sur les fleuves de Babylone, vous souvenez-vous de votre aimable Sion?*

Egalement fidèles aux devoirs de votre état et immuables dans les saintes résolutions que vous avez prises de ne jamais rien faire qui puisse déplaire au Seigneur, dites-vous à tant de dangereux corrupteurs de votre innocence ce que dirent ces trois braves Israélites à Nabuchodonosor : Nous vous obéirons, sire, en tout ce qu'il vous plaira de nous commander, à notre religion près, *car, sachez que nous ne reconnaissons pas vos dieux et que nous n'adorerons jamais la statue que vous avez dressée* (*Dan.*, III)? Sont-ce là vos sentiments, mes frères, consolez-vous; vous êtes, dit saint Augustin, des habitants de Jérusalem et des citoyens du royaume des cieux au milieu de Babylone; en avez-vous d'opposés? tremblez, vous êtes des Babyloniens et des idolâtres dans les conditions même les plus saintes.

Je les appelle saintes, puisque, dans les desseins de Dieu, il n'y en a aucune où vous ne puissiez, non-seulement vous sanctifier, mais où vous ne trouviez quelquefois l'occasion de faire de plus grands biens que si vous étiez séparés du monde. Je me suis engagé de vous en donner quelque preuve sensible; je n'en veux point d'autre que l'exemple de Sébastien.

Quels obstacles n'a-t-il pas fallu qu'il surmontât pour conserver sa religion et son innocence dans un pays d'abomination et d'idolâtrie? Voilà de quoi vous faire craindre et vous désabuser de cette pernicieuse erreur, que vous pouvez aisément vous sauver dans un monde qui conserve encore aujourd'hui les maudits restes du paganisme; dans un monde qui, fidèle en apparence, mais idolâtre et infidèle en effet, combat par ses œuvres la foi qu'il professe, et substitue des créatures de chair et de sang à des idoles mortes et insensibles; dans un monde qui, ne se prosternant plus devant les statues de Vénus, rend ses hommages à des femmes infiniment plus dangereuses que ne le fut jamais l'effigie de Vénus; qui, n'adorant plus ni Mars ni Mercure, entretient les inimitiés, les rapines, les injustices de tant de vindicatifs, d'avares et de voleurs, plus redoutables et plus cruels que ces ridicules et immobiles divinités; dans un monde, enfin, où la vraie piété est avilie, décriée, déshonorée; où, quelque bonne inclination que l'on ait, on se sent entraîné au mal par le torrent de la coutume, par la servitude des bienséances, par la corruption des lois, par la violence des persécutions, par une lâche crainte des railleries et des censures, par la force et la contagion des mauvais exemples.

Mais, d'un autre côté, quelle vie Sébastien n'a-t-il pas menée dans cette terre infidèle? Quels mérites et quelles vertus n'y a-t-il pas acquises? quelles bonnes œuvres et quelles conversions n'y a-t-il pas faites? Voilà de quoi vous consoler et vous apprendre que, bien loin qu'il vous soit impossible de travailler à votre salut dans ce monde, vous pouvez quelquefois y faire de plus grands fruits et y gagner plus d'âmes à Dieu que si

vous meniez une vie cachée aux yeux des hommes.

S'il avait vécu dans le monde et dans la cour des grands comme une infinité de gens qui y vivent, il s'y serait damné avec eux; mais y ayant rendu à l'Eglise et au prochain tous les services qu'il pouvait leur rendre, il a fait de l'occasion de la perte des autres autant de moyens de son salut et de degrés à une plus éminente sainteté.

Dieu lui fit connaître que, sans sortir des bornes de sa vocation, il pouvait, au milieu du monde, y faire autant et plus de bien que s'il en était éloigné, et que, si sa vertu attaquée par une infinité d'endroits, n'y trouvait pas tant de bonheur et de repos, elle en aurait plus de mérite et de force.

Non, non, messieurs, les arbres qui sont battus des vents ne sont pas tous renversés; au contraire, ceux qui y résistent se soutenant mieux, jettent en terre de plus profondes racines que les autres. Non, non, les vaisseaux qui flottent sur le dos d'une mer agitée n'y périssent pas tous; au contraire, un seul chargé de riches marchandises dédommage son maître de la perte des autres et peut porter l'abondance dans plusieurs provinces, après avoir heureusement évité les écueils et les bancs de sable. Quand est-ce qu'on juge mieux de l'adresse d'un pilote, si ce n'est lorsqu'il a évité de furieuses tempêtes? Quand est-ce qu'on connaît mieux l'intrépidité et la valeur d'un soldat, si ce n'est lorsqu'on l'a vu aux mains avec des ennemis qu'on croyait invincibles?

Par ces principes, Sébastien n'a jamais quitté, ni les armes, ni le service des empereurs, se représentant qu'il n'est pas moins dangereux à un chrétien de changer d'état par caprice ou par des scrupules mal fondés, qu'à un soldat de ne pas garder le poste où son commandant l'a mis; il trouvait dans sa profession même un exemple assez familier de persévérance et de zèle.

Ce que font les soldats pour leurs princes, il le faisait pour Jésus-Christ, sans abandonner les siens; soldat au dehors, chrétien au dedans; soldat et confesseur, capitaine des gardes et apôtre tout ensemble, nouveau genre d'apostolat dont, sans en avoir reçu la mission et le caractère, il en a rempli les devoirs! *Numquid omnes apostoli!* car, que faisaient les apôtres que Sébastien, quelque inférieur qu'il leur fût, n'ait pas fait?

Ils instruisaient les peuples encore plus par leurs exemples que par leurs discours, et la vie de Sébastien n'était-elle pas si sainte et si exemplaire que, non-seulement l'Eglise, mais l'idolâtrie même, nonobstant son aveuglement et sa corruption, en était édifiée?

Ils se revêtaient, comme de braves soldats, des armes de Dieu; la vérité leur servait de ceinture, la justice de cuirasse, la foi de bouclier, l'espérance de casque et la parole de Dieu d'épée. N'étaient-ce pas là les armes de Sébastien qui, fortifié de la toute-puissante vertu du Seigneur, ne cherchait qu'à lui faire de nouvelles conquêtes et à lui assurer les anciennes (*Ephes.* VI)?

Toujours prêts à annoncer l'Evangile, comme des gens qui, ceints et légèrement chaussés, attendent le moment auquel il faut qu'ils portent les ordres de leurs maîtres, ils allaient de maisons en maisons, de cachots en cachots, de lits en lits, consoler les affligés, visiter les prisonniers, soulager les malades, rassurer les chancelants, encourager les timides, *éclairer et conduire dans des voies de paix ceux qui étaient assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort.*

Quelle est dans Rome la famille affligée dont Sébastien, animé du même zèle que ces grands hommes, n'ait adouci les chagrins par des paroles de consolation et de tendresse, prévenu ou réparé la ruine par la promptitude et l'abondance de ses aumônes? Quel est le prisonnier qu'il n'ait honoré de ses visites, *le malade avec lequel il ne se soit rendu comme malade*, par une infirmité de sympathie?

Des chrétiens attendris par les larmes de leurs proches, effrayés du triste spectacle des supplices qu'on leur préparait, ou abattus par la violence de ceux qu'ils avaient déjà soufferts, chancelaient-ils dans leur foi, et allaient-ils perdre par une lâche apostasie, le mérite de leurs vertus et de leur fidélité passée? Sébastien qui tremblait autant pour la persévérance de ses frères que pour la sienne, et qui eût volontiers fait de son corps un bouclier pour les couvrir tous contre les traits perçants de leurs ennemis, ne gardait pour lors aucune mesure: au contraire, devenant plus hardi par la proximité même du danger, il se hâtait de les rassurer dans leur crainte, de les soutenir dans leurs faiblesses, de les encourager dans leurs combats, et de leur donner, dans leurs prisons, de salutaires avis pour tenir ferme contre l'orage dont ils étaient menacés.

Il y a, dit le Saint-Esprit, *des temps où il est à propos de ne se pas produire* (*Eccles.* XX); mais il y en a d'autres où il y aurait de l'indiscrétion et de la dureté, si l'on ne se produisait pas. *Il y a des temps où il faut que l'homme sage se taise; mais il y en a d'autres où ce serait manquer de sagesse de ne pas parler* (*Prov.* XX).

Sébastien sut les observer avec une admirable prudence, s'acquittant sous un habit militaire des fonctions de prédicateur et d'apôtre, ménageant les temps et les lieux qu'il jugeait propres pour rendre à ses frères, sans qu'on s'en aperçût, de plus utiles services, et répandre dans leurs âmes la semence de la parole; semblable à ces laboureurs qui cachent soigneusement dans la terre le grain qu'ils y sèment, afin que n'étant ni emporté par les oiseaux, ni endommagé par la rigueur du froid, il y germe et rende des fruits au centuple.

Mais quand il s'aperçut que l'homme ennemi allait couvrir d'ivraie le champ où était semé le bon grain, et que le démon, cet oiseau carnassier dont il est parlé dans l'Evangile, allait ôter du cœur de deux illus-

tres frères la semence de la foi : quand il reconnut que Marc et Marcellin, touchés des prières et des gémissements de leurs père et mère, ébranlés par les fatales sollicitations de leurs faux amis, attendris par les larmes d'une famille éplorée; épuisés presque de forces par les tourments qu'ils avaient déjà endurés, commençaient à chanceler et à délibérer sur ce qu'ils avaient à faire, ce fut pour lors qu'il ne cacha, qu'il ne dissimula, qu'il ne déguisa plus rien pour apporter à un mal pressant un prompt remède, dût-il lui en coûter la liberté et la vie.

Ce fut pour lors qu'affrontant le péril, il se transporta dans la maison de Nicostrate, ou étaient en dépôt pour un mois ces deux saints confesseurs qui avaient déjà reçu la première aspersion de leurs sacrifices, par les tourments qu'ils avaient soufferts pour la foi, mais qui peut-être, sans la présence et les vives remontrances de Sébastien, en eussent perdu tout le mérite.

Serait-il bien possible, leur dit-il, qu'ayant jusqu'ici donné à Dieu et à l'Eglise de si éclatantes preuves de votre courage, vous vous laissassiez toucher aux larmes de vos amis et de vos proches, et que vous eussiez la lâcheté de renoncer à Jésus-Christ, que vous avez si généreusement confessé au milieu de vos supplices? Perdriez-vous en un moment le fruit de plusieurs années, et, près de recevoir la couronne des mains d'un Dieu qui vous a toujours donné tant de marques de son infinie bonté, voudriez-vous bien l'abandonner par une ingrate et sacrilége apostasie?

Auriez-vous déjà oublié que pour sauver votre âme, il faut la perdre; que si vous rougissez de Jésus-Christ devant les hommes, il rougira de vous devant son Père, que bienheureux sont ceux qui souffrent la persécution pour la justice, et qu'un supplice de quelques heures sera récompensé d'une gloire qui n'aura jamais de fin?

Qu'est donc devenue votre première ferveur? Depuis qu'on vous a enfermés dans ce cachot pour vous tenter par des paroles flatteuses et menaçantes, s'est-il trouvé quelque changement dans la religion que vous avez toujours professée; avez-vous découvert quelque irrégularité dans ses maximes, quelque variation dans sa morale, quelque fausseté dans sa doctrine? Un autre Dieu vous a-t-il paru plus digne que le vôtre d'être adoré? attendez-vous de quelque autre une plus solide et plus sûre récompense?

Souvenez-vous, mes très-chers et honorés frères, que le délai qu'on a apporté à vous conduire au supplice, n'a servi dans les desseins de Dieu qu'à vous faire prendre de plus fortes résolutions, de vous attacher inséparablement à lui, et que vous aurez autant de degrés de gloire dans le ciel que vous aurez compté sur la terre de jours de peines et de souffrances (1).

(1) Exhibens per ipsas suppliciorum moras corroborandis fratribus majora documenta ad meritorum titulos ampliores tormentorum acerbitate proficiens; habitura tot mercedes in cœlestibus præmiis, quot dies numerantur in pœnis (*Cypr. ad Nemesianum epist.* 77).

On vous a dit d'avoir pitié de votre famille qui serait déshonorée pour toujours, d'un père et d'une mère que vous couvririez de honte, et que vous accableriez de douleur sur le déclin de leur vie : mais moi, je vous dis : Ayez pitié de votre âme, et comme rien ne vous est plus proche que vous-mêmes, songez à vous procurer une bienheureuse éternité.

Vous fermerez les yeux aux fragiles beautés de la terre, mais vous les ouvrirez à celles du ciel. L'Antechrist vous menace, mais Jésus-Christ vous regarde; on vous donnera le coup de la mort, mais l'immortalité en sera la récompense. On vous rayera du livre des vivants, mais on vous écrira dans celui des saints. Une vie temporelle vous sera ôtée, mais une éternelle vous attend. Quelle gloire, et quelle joie de sortir de ce monde avec de si belles assurances! Quel bonheur d'acquérir à si peu de frais un si grand bien, de monter avec tant de rapidité au ciel, et de ne quitter une terre pleine de tentations et de misères, que pour aller prendre possession d'un royaume, où vous serez sûrs de régner à jamais (1)?

Quel fut à votre avis le succès d'une si vive et si touchante exhortation, dont j'affaiblis malgré moi la force par la bassesse de ces termes que je prête à mon saint? C'eût été beaucoup à un autre d'avoir eu l'effet qu'il prétendait, je veux dire, la persévérance de ces deux illustres frères dans la confession de leur foi; mais le fruit de son apostolat s'étendit encore plus loin.

La conversion de Nicostrate, qui, prosterné aux pieds de Sébastien, lui demanda, les larmes aux yeux, pardon d'avoir traité avec tant de dureté ces deux frères, dont l'empereur lui avait confié la garde; celle de Zoé, sa femme, qui, muette depuis six ans et ayant recouvré miraculeusement la parole, reçut avec son mari et ses serviteurs le baptême : Cromace, Préfet de Rome, qui renonça à son idolâtrie, brisa ses idoles, et se fit baptiser avec quatorze cents de ses esclaves, furent autant de dépouilles que notre saint enleva à l'enfer, autant de conquêtes qu'il acquit à Jésus-Christ, autant de *marques de son apostolat : Signa apostolatus mei vos estis* (II *Cor.* XII), autant de sujets qui lui donnaient droit de dire à tous ceux qu'il avait convertis, ce que disait saint Paul aux chrétiens de Corinthe : *N'êtes-vous pas mon ouvrage en Notre-Seigneur? Quand je ne serais pas l'apôtre des autres, je suis au moins le vôtre, car vous êtes le sceau de mon apostolat. Opus meum vos estis in Domino, et si aliis non sum apostolus, tamen vobis sum, nam signaculum apostolatus mei vos estis* (I *Cor.* IX).

(1) Clauduntur oculi in persecutionibus vestris, sed patet cœlum, minatur Antichristus, sed Christus intuetur, mors infertur, sed immortalitas sequitur. Occiso mundus, eripitur, sed restituto paradisus exhibetur; vita temporalis extinguitur, sed æterna reparatur. Quanta dignitas et quanta securitas exire hinc lætum! exire inter pressuras, et angustias gloriosum! Jam feliciter migrandi quanta velocitas! terris repente subtraheris, ut in regnis cœlestibus reponaris (*Idem, lib. de Exhortat. Mart.*)

Après cela, ne demandons plus, avec Tertullien, comment un enfant de paix, à qui même il ne sied pas bien de plaider, pourra être soldat sans cesser d'être chrétien? Comment un homme à qui sa religion défend de poursuivre ses propres injures, s'engagera dans une profession de carnage et de sang? Comment étant déjà par son baptême enrôlé dans la milice de Jésus-Christ, pourra-t-il porter le drapeau de ses ennemis, et passer d'un camp à un autre, sans être puni comme déserteur (1)?

Bénissons au contraire, et admirons l'infinie puissance de Dieu, qui, pour opérer les plus grands prodiges de sa grâce, se sert des professions mêmes qui paraissent les plus opposées à ses desseins, qui, au milieu des cours et des armées païennes, suscite des hommes fidèles et intrépides, qui attaquent et combattent l'idolâtrie, pour vous apprendre, mes frères, qu'il n'y a point de condition dans le monde où vous ne puissiez travailler non-seulement à votre salut, mais encore à la conversion et à la sanctification de vos frères.

Femmes mariées, qui trouvez dans l'éducation de vos enfants, dans la vigilance sur vos domestiques, dans la mauvaise humeur de vos maris, dans la médiocrité ou la pauvreté de votre condition, autant d'obstacles à votre salut, détrompez-vous : c'est parmi ces soins, ces peines, ces adversités, ces duretés, ces contradictions que Dieu veut que vous vous sauviez, et que vous travailliez à sauver votre famille.

Magistrats qui croyez que si vous meniez une vie privée, vous serviriez Dieu avec plus d'application et de zèle que vous ne le servez au milieu de ces dissipations et de ces troubles, où vos emplois et les affaires d'autrui vous engagent, détrompez-vous d'une si pernicieuse erreur : la Providence ne vous a élevés dans ces charges qu'afin que vous y trouvassiez un plus grand fonds de mérites, et que vous vous rendissiez plus utiles au prochain par les bons exemples d'intégrité, de justice, de vigilance, de piété, de modestie, de désintéressement que vous lui donnerez, par les prompts et efficaces secours que recevront de votre protection les veuves et les orphelins, les pauvres et les affligés, contre d'injustes et de cruels usurpateurs.

Enfin, vous tous qui êtes dans les cours des princes et dans le grand monde, qui vous empêche de vous sanctifier comme Sébastien par vos bonnes œuvres, de consoler comme lui les affligés, de visiter les prisonniers, d'aider les pauvres de vos aumônes, et les persécutés de votre crédit; de réprimer le libertinage et le blasphème, de soutenir dans l'occasion les intérêts du Seigneur, la gloire et la pureté de son Evangile?

Vous le feriez avec d'autant moins de crainte, que vous êtes sûrs qu'il ne vous en coûterait pas, comme à lui, l'honneur et la vie. Il a combattu comme un brave soldat pour Jésus-Christ; il s'est sacrifié comme un généreux martyr pour Jésus-Christ; encore, a-t-il eu cette préférence sur plusieurs autres martyrs, qu'il n'a survécu aux premières rigueurs de son supplice que pour faire paraître plus de force dans un second combat, et remporter sur les ennemis de sa foi, de plus éclatantes victoires.

SECOND POINT.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, quatre sortes de chrétiens paraissaient avoir des sentiments bien différents au sujet du martyre. Il y en avait qui le cherchaient : Faites-nous mourir, allaient-ils dire aux tyrans, nous sommes chrétiens. Il y en avait qui le fuyaient, tantôt menant une vie cachée dans des lieux souterrains, tantôt demandant des billets de faveur pour être dispensés de sacrifier aux idoles; il s'en trouvait, qui, cédant à la violence des tourments, renonçaient leur foi. Il y en avait enfin plusieurs qui, sans chercher la persécution, sans se cacher à la persécution, sans succomber à la persécution, l'attendaient tranquillement, demeurant toujours dans leurs emplois, et s'acquittant fidèlement de leurs devoirs.

Il y avait de la hardiesse et du courage dans les premiers, mais souvent aussi il y avait de la témérité et de la présomption. Tant de fidèles se présentaient quelquefois devant les tribunaux des juges, que, surpris d'une si grande multitude de gens qui cherchaient la mort, ils leurs disaient : furieux et enragés, si vous êtes las de vivre, n'y a-t-il point de précipice pour vous y jeter, de cordes pour vous étrangler, de prison pour vous faire mourir? Jusque-là que l'Eglise fut obligée de leur défendre de se présenter devant les tyrans, et de leur faire savoir que s'ils allaient d'eux-mêmes aux supplices, ils ne seraient pas mis au nombre des martyrs.

Il y avait de la crainte, mais quelquefois aussi il y avait de la lâcheté dans les seconds. Qu'ils se cachent, dit saint Cyprien, dans la défiance qu'ils ont de leurs forces, et dans la juste appréhension de voir céder à la rigueur des tourments les saintes résolutions qu'ils ont prises : mais qu'ils ne soient pas si lâches que de se racheter par argent, et par des dispenses mendiées, de la violence avec laquelle on les contraindrait de faire ce qu'il ne faut jamais qu'ils fassent.

Les troisièmes étaient absolument criminels. Si on avait raison de les plaindre, on n'en avait pas de les justifier. Ils eussent bien voulu souffrir pour Jésus-Christ, mais la durée ou la violence des supplices l'avait emporté sur leurs devoirs. Ils détestaient intérieurement ce qu'ils faisaient au dehors, mais c'était de ces rigoureuses épreuves, que dépendait la confession de leur foi et la fermeté de leur témoignage. Leur cœur paraissait bon, mais ayant cédé à leur chair, ils n'étaient chrétiens qu'à moitié, ou pour mieux dire, on les regardait comme des

(1) Prælia operabitur filius pacis, cui nec litigare convenit? vincula, carceres, et tormenta administrabit, nec suarum ultor injuriarum? vexillum portabit æmulum Christi, et signum postulabit a principe, qui jam a Deo accepit? De castris lucis, in castra tenebrarum nomen deferre transgressio est (*Tertull. lib. de Corona militis*,

apostats, qui ne rentraient dans la communion de l'Église qu'après de longues et de sévères pénitences.

Dans les quatrièmes, c'était une sagesse et une prudence consommée. Sans se rendre coupables ni de la témérité des premiers, ni de la lâcheté des seconds, ni de la désertion et du renoncement des troisièmes, ils attendaient avec une humble patience le temps propre pour se déclarer, résolus, quoi qu'il arrivât, de ne jamais blesser en la moindre chose la pureté et les intérêts de leur foi.

Telle fut la disposition du cœur et l'invincible fermeté de Sébastien. Dénoncé aux empereurs ses maîtres, qui ne le regardèrent plus dès lors que comme un insigne criminel de lèse-majesté divine et humaine; il porta tout le poids de leur indignation, et en essuya toute la rage. Car quels empereurs! quels maîtres! Je me contente de vous dire, avec les Pères et les historiens de ce siècle, qu'ils persécutaient les fidèles avec tant de fureur, que quelque cruels qu'eussent été ceux qui les avaient précédés, ils paraissaient à leur égard doux et humains.

Que n'avaient donc pas à craindre les chrétiens qui vivaient de leur temps, et que Sébastien était malheureux d'avoir en leurs personnes de si barbares persécuteurs? Je me trompe de l'appeler malheureux : pouvait-il l'être, défendant une si bonne cause? pouvait-il l'être, se sentant soutenu, animé, fortifié par un aussi puissant protecteur, que celui qui lui disait au fond du cœur ce qu'il avait dit autrefois à Jérémie : *Dedi te hodie in civitatem munitam, in columnam ferream, et in murum æreum super omnem terram* (*Jerem.* VIII) : Je vous ai aujourd'hui exposé aux yeux de tout le monde, comme une ville munie d'impénétrables remparts, comme une colonne de fer, et un mur d'airain. *Bellabit adversus te, et non prævalebit, quia ego tecum sum;* Toutes les puissances de la terre et de l'enfer, combattront contre vous; mais ne craignez pas, brave soldat, elles n'auront jamais sur vous aucun avantage, parce que c'est avec vous que je suis.

Des soldats abandonnés à eux-mêmes, et à leurs propres faiblesses ont tout à craindre; mais choisis de Dieu pour la défense de son nom, rien ne leur fait peur. Sûr de la bonté de leurs armes, qui sont des armes de justice, ils combattent et ils triomphent à droite et à gauche : *Per arma justitiæ a dextris et a sinistris.*

Comme c'est *le combat et la guerre* de Dieu même (I Reg. XVIII), il leur donne une âme guerrière, il les revêt de sa force, il les anime de son esprit : et si l'antiquité païenne a cru faussement que Mars tenait les plus braves et les plus courageux à ses gages : *Mars in bello fortissimos virorum pignerare solet*, on peut dire avec toute sorte de justice que le Dieu des armées a les siens qu'il prend sous sa protection, qu'il forme au combat et à la victoire, par un esprit de force qu'il leur donne, et une fermeté d'âme infiniment plus grande que n'est celle des soldats ordinaires qui combattent pour la gloire de leurs princes.

Car, sans vous parler de ce qui peut, en échauffant leur imagination, leur inspirer du courage : qui ne sait que la nécessité de vaincre ou de mourir anime souvent les plus lâches, et que paraître courageux quand les autres le sont, ce leur est une espèce d'honneur et de loi?

Mais qu'un soldat chrétien aille tranquillement affronter la mort et la rage des tyrans, quand son imagination, bien loin d'être échauffée par des objets ou des cris militaires, n'est frappée que d'un lugubre et affreux spectacle de roues, de gibets, de chevalets : qu'un soldat chrétien, prévoyant l'inévitable danger auquel il s'expose, cherche avec intrépidité le martyre qu'il pourrait aisément éviter, avouez, mes frères, que c'est là le plus généreux effort d'une valeur héroïque, dont Sébastien va vous donner de nouvelles et d'éclatantes marques. Trop heureux de perdre pour la défense de sa foi une vie qu'il a si souvent exposée pour le salut de sa patrie; trop heureux de ce que Dieu permettant qu'on le condamne à être percé de flèches, veut bien recevoir de lui ce dernier témoignage de son amour et de sa reconnaissance.

Représentez-vous ce fidèle et généreux officier exposé à la tête de l'armée, au milieu d'un champ, où il sert de but aux soldats qui le percent de leurs flèches, sans qu'il lui échappe ni plainte ni murmure, comme s'il avait enduré ce supplice dans une chair étrangère, ou comme si, semblable à ces statues qu'on dit avoir sué du sang, il avait eu leur insensibilité et leur dureté.

Je savais bien que, selon les règles de la discipline militaire, on fait mourir à la tête de l'armée les déserteurs qui ont quitté le service de leur prince. J'avais bien appris que, par l'ordre de Dieu même, ceux qui étaient tombés en fornication avec les filles moabites avaient été attachés à des gibets, à la vue de tout le peuple (*Numer.* XXV) : j'avais bien lu qu'il avait dit qu'il lancerait contre les pécheurs les flèches de son indignation, et qu'il les tremperait dans leur sang (*Deuter.* XXXII).

Mais pourquoi traiter avec tant d'ignominie et de cruauté Sébastien, qui, n'ayant jamais quitté le service de ses princes, quoiqu'idolâtres, n'a eu pour tout crime que la qualité de chrétien? Pourquoi traiter avec tant d'ignominie et de cruauté Sébastien, qui, dans le centre de l'impureté même, a toujours conservé une inviolable chasteté, et qui, bien loin d'avoir offensé Dieu, ne s'est appliqué de tout temps qu'à lui gagner des âmes?

Pourquoi, mes frères? ç'a été pour augmenter la confusion de ce cruel tyran qui l'a condamné à être percé de flèches, à la tête de l'armée; ç'a été par une admirable conduite de la Providence, afin que cet aveugle ministre du démon contribuât, sans qu'il s'en aperçût, à la gloire et au progrès de la religion de Sébastien. Car ne pouvons-nous pas

vous dire, ô mon Dieu! que ç'a été pour lors que vos flèches, qui sont des flèches aiguës et pénétrantes, ont percé les cœurs de vos ennemis, et que des peuples sans nombre sont tombés à vos pieds? David l'avait prédit de la sorte : *Sagittæ tuæ acutæ; populi sub te cadent, in corda inimicorum regis.* En voici l'accomplissement.

Oui, ce sont moins les flèches des soldats que les vôtres qui l'ont percé; c'est *votre charité, Seigneur, qui l'a blessé : Charitate vulnerata ego sum.* Sans elle, ses ennemis, qui ne le haïssent qu'à cause qu'il vous aime, lui donneraient des louanges et le combleraient de bienfaits. Mais ils en ont été blessés eux-mêmes : elles sont retombées sur eux, et, trouvant une impénétrable dureté dans un saint *couvert du bouclier et de la cuirasse de sa foi*, elles ont percé les cœurs de ceux qui les avaient lancées.

Quel sujet de rage et de désespoir pour ces empereurs, de voir que leurs courtisans même les abandonnent, que leurs propres officiers, insultant à leur religion, sacrifient, malgré leurs promesses et leurs menaces, honneur, vie, et tout ce qu'ils ont de plus cher, à un homme attaché à une croix! Quel sujet de rage et de désespoir, de voir que l'exemple et les discours de Sébastien enlèvent à leurs divinités une infinité de peuples, qui, renonçant à leur culte superstitieux, tombent humiliés et contrits aux pieds du vrai Dieu! *Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent in corda inimicorum regis.*

A votre avis, mes frères, peut-on mieux combattre et plus glorieusement triompher? peut-on porter plus loin la gloire du Seigneur, que de lui amener tant de conquêtes? Hâtons-nous cependant de le dire : rien n'affligea et ne désespéra davantage ses tyrans que lorsque, l'ayant laissé pour mort, et s'étant flattés qu'un châtiment si exemplaire porterait partout la consternation et le trouble, ils apprirent que non-seulement les chrétiens, mais plusieurs idolâtres, venaient en foule, dans la maison d'une sainte veuve, se jeter à ses pieds, baiser ses plaies, se recommander à ses prières, louer et bénir le vrai Dieu, qui l'avait tiré du sein de la mort par une si miraculeuse guérison.

Ce fut pour lors que, sensible à cette nouvelle grâce, il prêcha plus hardiment que jamais la divinité et la toute-puissance de celui dont il l'avait reçue; ce fut pour lors que, montrant ses plaies guéries, il demanda aux aveugles adorateurs des faux dieux si leurs divinités leur rendaient, dans les dernières extrémités, de semblables secours; ce fut pour lors qu'écouté et honoré comme un homme ressuscité, il gagna plus d'âmes à Jésus-Christ que si le cours de sa vie lui avait été abrégé par un prompt martyre.

Survivant par miracle à un si rigoureux supplice, ne pouvait-il pas dire pour lors, comme saint Paul, que si plusieurs se flattaient de la qualité de ministres de Jésus-Christ, il avait encore plus de droits qu'eux de s'en glorifier, comme ayant souffert plus de travaux, essuyé plus de peines, donné plus de combats, reçu plus de blessures, exposé plus souvent sa vie aux dangers de la mort? *In laboribus plurimis, in carceribus abundantius, in plagis supra modum, in mortibus frequenter* (II *Cor.*, XI).

Deux hommes, spécifiés dans l'Evangile de saint Jean, ont publié plus hautement que tous les autres la grandeur et l'infinie puissance de Jésus-Christ, dit saint Chrysostome : l'aveugle-né qu'il avait guéri, et Lazare qu'il avait ressuscité.

Malgré les sollicitations et les intrigues des pharisiens, qui tâchèrent de surprendre et de corrompre l'aveugle-né, il persista toujours à bénir la charitable main qui lui avait rendu l'usage de ses yeux; malgré les malédictions dont ils le chargèrent et les menaces qu'ils lui firent, il leur dit avec encore plus de fermeté qu'auparavant : *Oui, c'est lui qui m'a guéri, et il est fort étrange que vous ne sachiez pas d'où il vient; à mon égard, je n'ai rien autre chose à vous répondre, sinon qu'il a fait en ma personne un miracle qui jusqu'ici n'a point eu d'exemple, et que tout autre qu'un homme de Dieu ne peut faire* (*Joan.*, IX).

Excellent témoignage rendu par une bouche non suspecte, après une aussi surprenante guérison que celle-là; témoignage qui désespéra les pharisiens, et fit connaître à tout le peuple la divinité de Jésus-Christ; témoignage contre lequel, ne pouvant rien objecter, ils lui dirent, en le maudissant : *Sois, si tu veux, le disciple de cet homme; pour nous, nous sommes les disciples de Moïse* (*Ibid.*); témoignage à la fidélité et à la force duquel celui de mon saint martyr, miraculeusement guéri, ne céda en rien.

Car que pouvait-on dire contre un homme qu'on avait, depuis quelques jours, vu attaché à un poteau, percé de flèches, tout couvert de sang, laissé pour mort, et cependant aussi sain et aussi robuste que s'il avait toujours joui d'une pleine santé; contre un homme au supplice duquel une innombrable multitude de peuple avait assisté, et qui apprenait de lui-même la vérité d'un si grand miracle? Oui, c'est moi; je ne vous suis ni inconnu, ni étranger; c'est moi-même; venez, soldats! approchez, bourreaux! Est-ce un fantôme qui paraît à vos yeux? Ce que j'ai seulement à vous dire est que si celui par la toute-puissance duquel j'ai été guéri n'avait été envoyé de Dieu, et s'il n'était pas Dieu lui-même, il n'aurait pas fait en ma faveur ce qu'il a fait : *Nisi esset hic a Deo, non poterat facere quidquam.*

Lazare ressuscité ne publia pas moins la divinité et la toute-puissance de Jésus-Christ : chose si vraie que la résurrection de cet homme fut le dernier miracle qui acheva de confondre les pharisiens, qui, assemblés dès lors, prirent la résolution de le sacrifier à leur rage : *A quoi pensons-nous? Si nous laissons faire impunément à cet homme les grands prodiges qu'il fait, nous sommes perdus : les Romains viendront, qui ruineront notre nation et nos synagogues* (*Joan.*, XI).

Quand je dirais, mes frères, que la guérison miraculeuse de Sébastien était comme

une espèce de résurrection, je n'avancerais rien d'outré : du moins elle parut si surprenante à Dioclétien même, que, lorsqu'il se présenta devant lui pour lui reprocher son aveuglement et sa cruauté, il ne put, sans confusion et sans frayeur, voir un homme qu'il croyait mort, et dont il pouvait dire quelque chose de semblable à ce qu'avait dit Hérode en entendant parler de Jésus-Christ : Quelques-uns le prennent pour Jean : serait-il ressuscité? N'est-ce pas moi qui lui ai fait trancher la tête? *Joannem ego decollavi : Quis est iste de quo talia ego audio* (*Luc*, IX)? Est-ce là Sébastien que j'ai condamné à être attaché à un poteau et percé de flèches? Qu'on se saisisse de ce séducteur, et qu'on l'assomme à coups de bâtons.

C'est donc là la dernière ressource de la cruauté païenne! c'est donc là le dernier arrêt de mort prononcé contre mon généreux martyr! Depuis que le Dieu que nous adorons est mort sur le bois de la croix, les bâtons n'ont rien d'ignominieux pour nous, dit saint Cyprien (1). Un chrétien, dont toute l'espérance est dans le bois, je veux dire dans celui qui y a été attaché, ne l'appréhende plus : ce fidèle serviteur de Jésus-Christ reconnaît, dans cet instrument de son salut, celui qui l'a sauvé, et, comme il y a été racheté pour jouir de la vie éternelle, il en fait avec joie la matière de sa couronne.

Approchez, bourreaux! approchez : vous trouverez un homme toujours également ferme dans sa confession de foi, toujours également patient et tranquille, quelque mauvais traitement qu'on lui fasse. Sur quelle partie de son corps voulez-vous décharger vos coups? Les flèches les ont déjà toutes meurtries, et il n'a survécu à son martyre qu'afin que vous ajoutassiez de nouvelles blessures sur les anciennes.

Qu'un jeune soldat tombe et fuie quand il voit tomber à droite et à gauche ses compagnons accablés d'une grêle de flèches, un vieux capitaine demeure toujours ferme dans son poste, et regarde sans s'effrayer son sang couler de toutes parts. Il aime son prince et sa propre gloire; rien ne peut l'empêcher de combattre en homme d'honneur, et de laisser à sa patrie d'éclatantes marques de son courage. Et c'est là la différence que je trouve entre les chrétiens de nos jours et ceux des premiers siècles.

Que faisaient ces généreux soldats et ces intrépides martyrs? ils se présentaient aux tyrans, et, quelque menaces qu'on leur fît, ou de quelque promesse qu'on les flattât, ils persistaient courageusement à défendre leur religion et leur foi. En vain leurs amis les conjuraient de s'épargner de si effroyables tourments, en vain leurs ennemis et leurs bourreaux exposaient à leurs yeux mille différents genres de supplices, insensibles, comme Sébastien, à tous ces objets, ils ne regardaient ni amis, ni ennemis, ni parents, ni étrangers. Ils les voyaient devant leurs yeux, dit saint Augustin (1), et cependant ils ne les connaissaient pas, ou ils y faisaient si peu de réflexion, qu'ils ne pensaient pas même qu'ils fussent devant eux.

A quoi pensaient-ils donc? A vous, adorable sauveur, qui leur offriez une si belle occasion de mourir pour votre saint nom : à toi, Jérusalem céleste, bienheureuse et charmante patrie qui leur ouvrais ton sein, et qui les invitais de se hâter d'y venir prendre leurs places. Les exposait-on aux bêtes farouches? ils se représentaient que leur férocité n'avait rien qui égalât celle des démons. Les menaçait-on de leur faire perdre ce qu'ils avaient de plus cher? rien ne leur était aussi précieux que leur foi, pour l'honneur de laquelle ils étaient ravis de sacrifier tout le reste. Si vous n'adorez cette idole, leur disait-on, voilà des roues et des chevalets : périssent à jamais vos idoles, répondaient-ils, venez, Seigneur, venez à mon secours, quoi qu'il m'en coûte, je veux vous défendre et me sauver. (*D. Aug. in Psal.* CXXIII.)

Quelle étrange différence, mes frères, entre eux et vous, vous, dis-je, qui tremblez, qui criez, qui murmurez dès les premières pointes d'une vive douleur; entre eux et vous qu'une fièvre aiguë désole, qu'une incision faite sur quelque partie de votre corps jette dans l'impatience, qu'une pierre attachée à vos reins, ou une goutte un peu violente désespère; entre eux et vous qui fuiez, ou qui demeurez dans un injurieux silence, lorsqu'il faut défendre le parti de Jésus-Christ, et celui des gens de bien qui le servent; entre eux qui disputaient avec leurs frères la gloire du martyre, et vous, qui contents de les louer et d'implorer leurs suffrages, écoutez tranquillement leurs éloges sans prendre part à leurs souffrances?

A qui vous comparerai-je? A ces spectateurs délicats et parfumés, comme les appelle saint Ambroise, qui, placés commodément sur l'amphithéâtre, voient combattre de braves gladiateurs dont ils louent l'adresse et le courage, sans qu'il leur en coûte autre chose, qu'une froide et inutile admiration (2).

Que ces gladiateurs leur disent : Descendez, voilà de bonnes armes, combattez avec nous : Nous ne sommes pas ici pour combattre, leur répondront-ils, nous n'y sommes que pour juger de votre lâcheté, ou de votre bravoure. Aussi qu'arrive-t-il? ce qui vous arrivera peut-être, mes frères, ces gladiateurs qui ont combattu seuls, sont aussi seuls couronnés; ces généreux martyrs que

(1) Quod fustibus cæs graviter et afflicti per ejusmodi pœnas initiastis confessionis vestræ religiosa primordia, execranda nobis ista res non est. Neque enim ad fustes Christiani corpus expavescit, cujus est spes omnis in ligno. Sacramentum salutis suæ Christi servus agnoscit: redemptus ligno ad vitam æternam, ligno provehitur ad coronam (*D. Cypr. epist.* 77 *ad Nemesianum et cæteros Martyres in metallo constitutos*).

(1) Non agnoscebant eos, non eos ob oculos esse arbitrabantur (*D. Aug. in Psal.* XXXV).

(2) Unguentati spectare solent, non decertare, non solem, æstus, pulverem, imbresque perpeti. Dicant ergo et ipsis athletæ : Venite, nobiscum laborate, sed respondebunt spectatores : Nos hic interim de vobis judicamus, vos autem sine nobis (si viceritis) gloriam vindicabitis. Quos manet gloria, expectat injuria (*D. Amb. lib.* I *Officior. cap.* 16).

vous vous contentez d'admirer, seront aussi seuls reconnus de Jésus-Christ, et récompensés comme ses soldats et ses défenseurs.

Voulez-vous avoir quelque part à leur gloire? Prenez-en à leurs combats. Otez du corps de notre illustre martyr les flèches qui l'ont percé, afin d'en percer, par la pénitence et la mortification chrétienne, cette chair délicate, qui n'aime que le divertissement et le repos. Dites dans cet esprit ce que disait le saint homme Job : *Les flèches du Seigneur sont au dedans de moi, et comme elles portent de vives impressions de sa colère, elles ont épuisé mon sang et mes forces* (1). J'en sens la douleur, j'en aime les traits perçants, et si j'ai le courage de souffrir pour lui, j'espère de régner un jour avec lui. *Amen.*

DISCOURS XX.

ÉLOGE HISTORIQUE DE SAINTE AGNÈS, VIERGE ET MARTYRE.

Conculcabis leonem, et draconem.

Vous foulerez aux pieds le lion et le dragon (*Psal.* XC).

Croire que la grâce de Jésus-Christ ne se répand pas également sur les deux sexes, pour les élever, par des efforts extraordinaires, au-dessus de leurs faiblesses naturelles, ce serait faire une exception trop injurieuse à un Dieu *qui est admirable dans tous ses saints:* mais croire que cette grâce toujours uniforme est également grande dans ces saints, par la production des mêmes effets, ce serait, dit saint Augustin, méconnaître la toute-puissance divine qui, par des prodiges qui surpassent notre imagination, veut souvent que ce qu'il y a de plus faible terrasse, confonde, anéantisse ce qui nous paraît de plus fort.

Ce ne fut ni avec des machines militaires, ni par de violentes et fréquentes secousses, que Jéricho fut détruite; on vit tomber les murs de cette orgueilleuse ville au faible son des trompettes. Ce ne fut ni par les vigoureuses attaques, ni par l'infatigable résistance des habitants de Béthulie, que l'armée des Assyriens fut dissipée : une seule veuve sans autres armes que celles de sa confiance en Dieu, sans autre escorte que celle d'une vieille et timide servante, coupant la tête à son général, jeta une si grande consternation dans tout le camp, que *les Perses furent effrayés de sa constance, et les Mèdes de son audace. Horruerunt Persæ constantiam ejus, et Medi audaciam ejus.*

Au jugement de saint Ambroise, quelque chose de plus miraculeux encore s'est passé en la personne de la vierge Agnès ; vierge qui n'ayant pour toutes armes que *le bouclier de sa foi, le casque de sa fermeté, la cuirasse de son innocence, le voile de sa pudeur, l'épée de la parole de Dieu et de la trompette évangélique* (*Ephes.*, VI), a vu tomber à ses pieds la fière et inhumaine idolâtrie; vierge qui ayant autant de mépris et d'horreur pour son téméraire amant qu'il avait d'estime et de tendresse pour elle, a renversé mort cet Holopherne pour le punir de son insolence : vierge qui plus appréhendée de son tyran qu'elle ne l'appréhendait elle-même, l'a vu humilié à ses pieds lui demander grâce pour son fils, et reconnaître le Dieu qu'elle adorait : vierge enfin que le Seigneur a voulu exposer aux yeux de tout le monde chrétien, comme un prodige de son siècle et de son âge, méprisant les inutiles caresses d'un jeune seigneur qui, semblable *à un dragon*, portait dans sa bouche des paroles de mort ; se moquant des menaces et de la fureur d'un tyran irrité qui, comme *un lion rugissant*, allait la mettre en pièces ; terrassant l'un et l'autre et *les foulant à ses pieds : Conculcabis leonem et draconem.*

A un spectacle si digne d'arrêter les yeux des hommes, des anges et de Dieu même, accourez, vous qui êtes vierges, et vous qui ne l'êtes pas, dit saint Ambroise (*lib.* I *de Virginibus*), vous qui êtes à la fleur de vos années, et vous qui penchez sur le déclin de l'âge : *Habetis in una hostia duplex martyrium, pudoris et religionis.* Ce n'est qu'une seule et même victime, dit ce Père, mais elle a souffert deux différents martyres, l'un pour défendre la gloire de son sexe, l'autre pour défendre celle de sa religion et de sa foi : *Et virgo permansit, et martyrium obtinuit.* Elle est demeurée vierge, malgré les flatteuses sollicitations d'un amant; voilà le dragon qu'elle a terrassé. Elle a souffert treize ans le martyr, malgré sa délicatesse, et l'ingénieuse cruauté de son tyran; voilà le lion qu'elle a foulé aux pieds : *Conculcabis leonem et draconem.* Il faudrait avoir autant d'éloquence que saint Ambroise, pour soutenir dignement cette idée qui vient de lui, tâchons seulement de l'ébaucher, et demandons en la grâce au Saint-Esprit, par, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Si les premières amitiés que l'on a faites dès ses plus tendres années sont ordinairement les plus fortes, il est rare qu'elles soient les plus raisonnables et les plus heureuses. Comme la raison y a eu moins de part que la passion, on ressent à loisir par de longs repentirs la peine d'une faute qui étant une fois faite entraîne toujours après elle de très-facheuses suites. L'ardeur de la jeunesse passe, la beauté se flétrit, les complaisances réciproques cessent : rompre ou aimer les liens dans lesquels on s'est engagé soi-même, sont des choses qui paraissent également impossibles. Soit par nécessité, soit par vertu, il faut souffrir ce qu'on a aimé par folie, traîner ou porter la croix à laquelle on s'est aveuglément attaché, vivre malgré soi dans un état qui, ayant été choisi sans réflexion, fait des martyrs sans mérite et des pénitents sans fruit.

Ces disgrâces, presque inséparables des alliances précipitées, ne se trouvent jamais dans celles qu'on contracte avec Jésus-Christ, car d'où pourraient-elles venir? Ce n'est pas de votre côté, ô mon Dieu, vous qui vous choisissant des épouses, ne témoignez jamais plus de joie que quand elles sont jeunes. Vous qui, bien loin d'être rebuté par la

(1) Sagittæ Domini in me sunt, quarum indignationem ebibit spiritus meus

simplicité des enfants, commandez expressément qu'on vous les laisse venir : *Sinite parvulos venire ad me.* Vous qui trouvant encore dans ces âmes tendres, les traits récents de la ressemblance que vous y avez mise, y aimez votre propre image, que vous embellissez de jour en jour par un surcroît de grâces ; vous à qui elles paraissent toutes belles, quand elles n'ont ni tache ni ride, et qui voyez avec plaisir ces nouvelles plantes croître sous vos douces influences dans le jardin de votre Eglise, sans qu'elles soient ni desséchées par le vent d'aquilon, ni flétries par celui du midi.

Ce ne doit pas être non plus de votre côté, vierges chrétiennes. Plus vous connaissez le chaste époux que vous avez choisi, ou, pour mieux dire, qui vous a inspiré de le choisir, plus vous y découvrez de perfections et y sentez d'attraits. Son amour est sans intérêt, ses caresses sans dissimulation, ses complaisances sans bassesse, ses promesses sans infidélité, ses attachements sans inconstance, ses récompenses sans fin, ses rigueurs mêmes sans ennui, *sa conversation n'a rien de désagréable ni sa compagnie de fâcheux. En entrant dans son alliance, vous trouvez avec lui votre repos et votre joie, un saint plaisir dans son amitié, une honnêteté répandue dans tout ce qu'il fait et dans tout ce qu'il dit, une sagesse consommée dans ses conférences et ses entretiens, un certain charme qui vous gagne et qui vous enlève au-dessus de vous-mêmes dans la communication de ses discours* (*Sap.*, VIII).

Heureuses donc et sages sont les vierges qui se consacrent de bonne heure à lui, qui, impatientes de lui vouer ce qu'elles ont de plus cher, renoncent à toute autre alliance qui, prévenant même les sollicitations des créatures, s'attachent d'abord à ce qu'il y a de meilleur et de plus parfait; qui, de peur d'aimer le monde, le fuient avant qu'elles le connaissent, et, pour se préserver *de cet ensorcellement de bagatelles*, dont peu à peu l'esprit se remplit et le cœur se corrompt, s'ôtent le moyen d'en faire une triste expérience en leurs personnes.

J'ai d'autant plus de sujet de mettre la vierge Agnès à leur tête, que le même Père, dont je ne serai que l'interprète dans tout ce discours, m'assure qu'elle eut une piété qui l'éleva au-dessus de son âge, et une vertu au-dessus de sa nature et de son sexe : *Fuit devotio super œtatem, virtus supra naturam.*

A peine sa raison commençait à se développer des nuages de l'enfance, qu'elle fit un choix où la raison la plus éclairée n'eût jamais su mieux choisir. A peine pouvait-elle prononcer le nom de Jésus-Christ, qu'elle le prit pour son époux ; et, si quelquefois on est obligé d'avoir recours à des dispenses d'âge pour contracter d'avantageux mariages, sa vertu et sa charité étaient si grandes, qu'elles prévinrent la maturité d'un âge nubile, pour la faire entrer dans la chaste alliance de son Dieu : *Magisterium virtutis implevit quæ præjudicium vehebat œtatis.* Ce fut lui qu'elle choisit pour son bien-aimé ; ce fut à lui qu'elle consacra sa virginité; ce fut pour lui qu'elle voulut vivre et mourir, disposant d'elle-même, et réglant son sort en un temps où, selon les lois civiles, elle n'en pouvait être la maîtresse : *Jam sponsa quæ adhuc arbitra sui per œtatem esse non poterat.* Loués et bénis soient les parents d'Agnès, s'ils lui inspirèrent de si bonne heure de si généreux sentiments ; mais louée et bénie soit encore davantage cette jeune vierge, si elle les a conçus elle-même indépendamment de leur conseil, et si elle s'est portée de son chef à un si bon choix (1).

De là ce recueillement et cette retraite, cette fuite du monde et des compagnies que sa timide virginité ne pouvait souffrir. De là cette pudeur et cette modestie répandues dans toutes ses actions et ses paroles, cette aversion des pompes et des vanités du siècle, cette horreur de tous ces ornements profanes qui semblent n'avoir été inventés que pour donner de l'amour ou en recevoir. De là cette crainte que sa beauté, quoique innocente, ne fît, malgré elle, quelques coupables, et qu'elle ne blessât, par les yeux, le cœur de ceux à qui elle ne voulait jamais plaire.

Elle s'affligeait, vierges mondaines, de ce qui fait si souvent votre joie; elle méprisait ce que vous estimez tant ; elle effaçait, par une modeste négligence, ce que vous produisez par l'imprudent désir d'être vues. Ravie si sa beauté eût été tout intérieure, et toute recueillie dans le fond de son âme, elle ne souffrait qu'avec peine qu'elle parût au dehors ; aussi triste de ce que la nature lui avait donné des agréments qu'elle n'aimait pas, que vous êtes inconsolables, quand elle vous refuse ceux que vous aimez ; aussi appliquée à rendre méconnaissables les traits de son visage, que vous prenez de soin pour relever et faire remarquer les vôtres par des ornements étrangers.

Aussi ne cherchait elle qu'à se rendre aimable à Jésus-Christ; et vous ne cherchez peut-être qu'à vous rendre agréables au monde. Sa beauté *était un écoulement pur et sincère de la splendeur de Dieu*, source de toute beauté; et la vôtre est peut-être un artifice de l'esprit impur, père de la vraie laideur. Dans sa beauté il n'y avait rien de souillé; dans la vôtre, rien peut-être n'est innocent ; celle de son corps n'était qu'un miroir de celle de son âme; celle du vôtre n'en est peut-être qu'une fausse montre; elle appréhendait que les yeux d'un homme ne ternissent sa pureté ; et vous, plus sûres de la vôtre, vous n'appréhendez rien de l'impureté d'autrui.

Quel horrible aveuglement, s'écrie là-dessus saint Jérôme ! et par quel nouveau secret avez-vous, avec vos frisures, votre fard, votre enjouement, trouvé le moyen de ne pas irriter les passions d'une aveugle jeunesse, les filles les plus modestes et les plus

(1) Bonum si virgini studia parentum quasi flabra pudoris aspirent ; sed illud gloriosius si teneræ ignis ætatis etiam sine veteribus nutrimentis sponte se rapiat in fomitem castitatis (*D. Ambr.*).

sages ne pouvant souvent, non plus qu'Agnès, empêcher qu'elles ne soient aimées, qu'elles ne s'attirent les regards et les approches de ceux qu'elles fuient.

Vous en gémîtes amèrement, ô vierge chaste. Ce vermillon que la pudeur avait répandu sur vos joues, cet air négligé, et cette contenance modeste qui régnait dans toutes vos actions et dans toutes vos démarches; ces yeux baissés contre terre, et que vous n'ouvriez que pour vous conduire en marchant, vous trahirent malgré vous. Votre beauté, contre votre consentement, fit du mal, et parmi *la blancheur de ce lis*, *les épines qui l'environnaient* ensanglantèrent le fils du préfet de Rome, quelque soin que vous eussiez pris de ne rien faire qui pût lui plaire. Pour ne vouloir pas aimer, vous ne laissâtes pas d'être aimée; un fier, mais modeste refus, irrita plus fortement la passion de ce jeune seigneur qui vous demanda en mariage; et comme l'on souhaite plus ardemment ce que l'on voit ne pouvoir être possédé qu'avec peine, son aveuglement et son inquiète amitié, qui le conduisirent jusqu'aux portes de la mort, furent tout à la fois et le châtiment de son péché et l'épreuve de votre vertu (1).

Nous lisons dans l'Ecriture sainte qu'Abimelech, qui, par une expresse défense du Ciel, n'osa toucher Sara, lui fit présent de mille pièces d'argent, et lui dit: Je vous conseille d'en acheter un voile dont vous vous couvriez le visage; en quelque lieu que vous alliez, cachez l'agrément qu'on y voit, et empêchez, par là, que ceux avec qui vous serez ne tombent dans la même tentation à laquelle j'ai été près de succomber moi-même (*Gen.*, XX).

Précaution fort inutile à la vierge Agnès. Le voile de la pudeur et de la modestie dont sa virginité s'était couverte, ne fut pas un asile impénétrable à la passion d'un jeune amant. Il rechercha ce qu'il lui était défendu de posséder; et s'il ne porta pas ses mains impures sur ce fruit de vie, il y porta du moins ses yeux. Vous le vîtes, anges tutélaires de notre sainte, et, bientôt, comme Adam, il souffrira la peine de son attentat.

Il est vrai qu'il témoigna d'abord y venir avec un bon dessein; et comme l'Eglise permettait à ses enfants de se marier avec des idolâtres, Agnès, si elle avait été libre, eût pu accepter une si avantageuse alliance; mais son cœur était déjà donné à un autre; le chaste Epoux des vierges chrétiennes en avait déjà pris la place. Richesses, noblesse, grandeur, plaisir, haute et puissante fortune, raisons de famille et de politique, espérance même de pouvoir convertir un infidèle, en contractant avec lui une étroite alliance, vous ne pûtes rien sur un cœur qui s'était déjà lié par de plus saints et de plus honorables engagements.

(1) Pulchritudo audita nec visa plus desideratur, duobus stimulis cupiditatum amoris et cognitionis, dum et nihil occurrit quod minus placeat, et plus putatur esse quod placeat quod non judex oculus explorat; sed animas amator exoptat (*D. Amb. lib.* II *de Virg.*).

Je ne lis jamais dans saint Ambroise la réponse qu'Agnès fit à ce fils unique du préfet de Rome, et au préfet même, que je n'admire la fidélité, la sagesse, le courage de cette jeune vierge de treize ans. Vous me sollicitez de prendre votre fils pour époux, mais j'en ai trouvé un meilleur que lui: *Sponsum offers, meliorem reperi.* Vous me parlez de sa naissance, de son esprit, de ses charges; mais nul ne peut être comparé à celui que j'ai. Plus riche que tous les hommes ensemble, plus puissant que tous les rois, plus noble que tous les souverains, il est le maître absolu du ciel et de la terre: *Habeo eum cui nemo se comparet, divitem mundo, potentem imperio, nobilem cœlo.* Vous me flattez de la charmante douceur de votre fils, des égards qu'il aura pour moi, des honneurs et des plaisirs que je partagerai avec lui; mais l'époux que j'ai est le plus beau, le plus doux, le plus parfait, le plus magnifique, le plus charmant de tous les enfants des hommes: *Sponsum offers, meliorem reperi;* vous m'offrez un époux, mais j'en ai trouvé un meilleur.

Puissiez-vous, je ne dis pas seulement à vous, vierges chrétiennes, mais à vous tous, mes chers auditeurs, puissiez-vous répondre la même chose dans ces tentations délicates où il s'agit de prendre parti en faveur du Créateur ou en faveur des créatures! Dieu et le monde sollicitent votre cœur; il ne peut cependant *servir deux maîtres*, ni s'engager à deux époux.

Le monde vous promet des honneurs et des plaisirs; il vous fait une pompeuse montre de mille faux biens qu'il expose à vos yeux dans un faux jour; c'est là, vous dit-il aussi bien que le démon qui en est le prince, c'est là *ce que je vous donnerai, pourvu que vous m'adoriez.* Mais répondez-lui fièrement: Monde fourbe et pauvre, tu es, avec tes vaines promesses, indigne de mon cœur; un autre, qui vaut mieux que toi, en a déjà pris la place: *Meliorem reperi.* Le monde vous dit: Si vous vouliez avoir moins de scrupule, vous vous enrichiriez à peu de frais, vos enfants seraient avantageusement pourvus; vous posséderiez de belles charges; en voilà tant d'autres qui n'étaient rien, et qui ont fait une puissante fortune. Tournez, pour quelques années, le dos à Dieu, vous le servirez plus commodément dans la suite; mais répondez-lui: Monde voleur et injuste, je ne ferai jamais rien aux dépens de ma conscience. Pauvre ou riche, grand ou petit, honoré ou méprisé, j'ai trouvé, en m'attachant à mon devoir, quelque chose de meilleur que ce que tu me promets.

Le monde vous dit: Si vous n'aviez pas tant de timidité et de retenue; si vous ne faisiez pas tant la modeste et la réformée, si, comme plusieurs autres que vous connaissez, vous vous trouviez à leurs divertissements et à leurs danses; si, ornée et enjouée comme elles, vous paraissiez dans les cercles et dans les églises, vous trouveriez un bon parti: mais répondez-lui: Malheur à moi, si, pour plaire aux créatures, je veux dé-

plaire au Créateur; jamais mari ne me sera de rien, s'il faut que je l'achète par le sacrifice de ma pudeur et de ma modestie; j'en ai trouvé un meilleur que celui que tu me présentes : *Sponsum offers*, *meliorem reperi*.

Quand vous parleriez de la sorte, vierges chrétiennes, vous ne feriez rien qui allât au delà de ce que le Seigneur attend de votre fidélité; rien que vous ne fussiez en conscience obligées de dire et de faire; rien où vous vous exposassiez à souffrir pour Dieu et pour l'honneur de la virginité le même arrêt infamant qui fut prononcé contre la jeune vierge dont je vous propose l'exemple.

Puis-je y penser sans frémir? puis-je le dire sans être saisi d'indignation et d'horreur! Je n'en parlerai qu'avec la même précaution et qu'en vous faisant la même prière que vous fait saint Ambroise : *Claudite aures, virgines Dei, ducitur puella Dei ad lupanar :* Bouchez vos oreilles, vierges du Seigneur, on condamne Agnès à être dépouillée et conduite dans un lieu infâme.

Le préfet irrité du mépris qu'elle avait fait de son fils, se servit du prétexte de sa religion pour l'obliger ou d'y renoncer, et de demeurer renfermée avec les vestales, ou si elle s'obstinait à demeurer vierge et chrétienne, la condamner à être traînée nue dans ces lieux infâmes où se retirent les malheureuses victimes de la débauche et de la brutalité publiques.

Périsse à jamais le lâche et l'exécrable juge qui prononça un tel arrêt! Une fille de treize ans, une fille de qualité, une fille pudique et chaste, une fille qui, pour toute défense, n'avait que celle de sa pudeur, pour tout asile que celui de sa patience, pour toute consolation que celle de son innocence; pour toute résistance que celle de son inviolable virginité; pour tout crime que celui de sa religion; pour tout outrage que celui d'un fier et généreux refus, menée dans l'infâme retraite des prostituées par un exécuteur qui crie par les rues : Agnès, vierge sacrilége, est condamnée à perdre sa virginité pour avoir fait profession de la religion chrétienne et blasphémé contre les dieux.

Encore un coup, vierges chastes, bouchez vos oreilles : *Claudite aures*, *virgines Dei*, non ouvrez-les : *Aperite aures, virgines Dei.* Bouchez-les pour ne pas entendre les noms de ces lieux infâmes dont la pensée même nous fait frémir; mais ouvrez-les pour apprendre ce qu'Agnès y fait; ouvrez-les pour y admirer les prodiges et la force d'une virginité exposée à de si humiliantes et terribles épreuves : *Discite, virgines, miracula sanctæ virginis, dediscite locorum vocabula.*

Déjà un miracle de la providence de Dieu, qui avait fait croître tout d'un coup ses cheveux pour couvrir sa chair virginale, déjà une éclatante lumière répandue dans la chambre où elle était enfermée, déjà un habit plus blanc que la neige qui lui fut apporté du ciel, pendant qu'elle priait le Seigneur de ne pas souffrir qu'on la déshonorât, l'avaient rassurée de sa frayeur, quand l'impudique fils du préfet eut l'insolence de s'approcher d'elle, croyant traiter comme une fille perdue celle qu'il n'avait pu avoir pour épouse.

Mais, vive Dieu! on ne touche jamais impunément à son saint temple : une mort précipitée est dans le même moment le châtiment visible de son attentat. Les compagnons de ses débauches, devenus sages à ses dépens, en frémissent, la nouvelle en est répandue dans tous les quartiers de Rome, le préfet y accourt lui-même, et saisi d'horreur à la vue d'un tel spectacle, se jette aux pieds de la sainte, et la prie, les larmes aux yeux, d'obtenir du Dieu qu'elle adore la résurrection de son fils.

Terrible spectacle que celui d'un impudique tombé mort par terre! Terrible objet de vengeance qui devrait faire trembler tant de jeunes libertins qui croient pouvoir impunément se prévaloir de l'âge et de la faiblesse des vierges chrétiennes pour les corrompre; qui, feignant de les aimer, ou ne les aimant que charnellement, portent sur elles des *yeux pleins d'adultères;* qui, occupés à les surprendre, étudient leurs humeurs, flattent leurs passions, entrent dans leurs intérêts et ne cherchent qu'à ménager à propos ce qu'ils appellent de bons moments, qui cependant sont pour eux des moments de réprobation et de mort.

N'apprendront-ils jamais que quand ils n'en viendraient pas aux derniers excès, c'est assez, selon Jésus-Christ, *de voir une femme avec de mauvais désirs, pour tomber dans une fornication de cœur* (*Matth.*, V, 28) digne de tous les supplices de l'enfer? N'apprendront-ils jamais que *le Seigneur perdra celui qui aura violé son saint temple;* et que s'il jura à Abimélech qu'*il le ferait mourir, lui et toute sa famille, s'il retenait plus longtemps Sara avec lui* (*Gen.*, XX), il se vengera encore plus impitoyablement d'eux, s'ils persévèrent dans ces péchés que je n'oserais nommer?

Mais quelle fut la bonté et la générosité d'Agnès de demander grâce au ciel pour son ennemi; elle lui rendit la vie par charité, elle qui lui avait refusé son cœur par justice. Elle eut pitié d'un mort, elle qui ne put le souffrir vivant, et, ajoutant à cette première grâce une seconde encore plus considérable, elle lui donna, par la miséricorde de Jésus-Christ, une nouvelle naissance en Jésus-Christ.

Quelle foule de prodiges! un lieu de prostitution changé en une maison de prières, un amant idolâtre et impudique devenu chrétien et chaste; un Dieu outragé par d'horribles blasphèmes, reconnu pour le vrai Dieu par un homme ressuscité; une vierge ignominieusement traitée, devenue terrible et bienfaisante tout ensemble à ses persécuteurs : ajoutons une vierge, malgré la délicatesse de son âge et la faiblesse de son sexe, assez courageuse pour défendre contre un tyran, plus furieux qu'un lion, la gloire de sa religion et de sa foi, comme elle avait soutenu celle de sa virginité contre un amant

indiscret et lascif : *Conculcabis leonem et draconem.*

SECOND POINT.

Il faut que je vous l'avoue, messieurs, j'évitais toujours de renfermer sous une même idée deux choses que j'avais tâché de distinguer dès l'entrée de ce discours; cependant, quelque précaution que je prenne, je ne puis, non plus que saint Ambroise, m'empêcher de les confondre.

Je voulais vous faire voir Agnès vierge, et Agnès martyre ; et je trouve qu'elle est martyre à cause qu'elle est vierge, et que demeurant vierge, elle s'est engagée au martyre. Je voulais séparer sa virginité d'avec sa religion, et je remarque que sa religion a consacré sa virginité, comme sa virginité l'a rendue la victime de sa religion. Je voulais vous la faire voir résistant à un ennemi qui attentait à sa chasteté et à un autre qui attaquait sa foi ; mais, quoi que je fasse et que je dise, je m'aperçois que c'est toujours un même combat et pour une même cause : *Idem certamen professa et pudoris et religionis.*

Accourez à ce nouveau spectacle, peuples barbares et avides du sang humain, dont le carnage, les cris affreux des mourants, les plaies sanglantes et livides des cadavres étendus dans vos cirques, n'ont jusqu'ici pu rassasier les yeux et les oreilles meurtrières, accourez à ce nouveau spectacle.

Vous verrez, non de vigoureux athlètes, qui, aguerris et exercés depuis longtemps au combat, luttent à forces égales, pour vous donner plus de plaisir par une plus longue et ferme résistance; non quelques malheureux condamnés aux bêtes disputer, en tremblant et en se plaignant, les derniers restes d'une misérable vie avec les lions et les ours.

Vous verrez une jeune fille timide par son âge et faible par son sexe, mais hardie, forte, invincible par la grâce de son Dieu et la fermeté de son courage, insultant à un fier tyran et à des légions entières de démons incarnés; une jeune fille à qui la lueur d'une épée ferait naturellement peur, regarder, sans pâlir, l'affreux appareil des horribles supplices dont on la menace.

Vous verrez, le dirai-je à votre éternelle confusion ? vous verrez votre aveugle et lâche préfet prosterné aux pieds de cette vierge, prier à genoux de rendre la vie à son fils, que le ciel, irrité de son impudence, vient de frapper de ses foudres; ce monstre d'iniquité et de fureur se radoucir tout d'un coup, et quelque environné qu'il soit de ses gardes, trembler de tout son corps en présence d'une vierge sans défense et sans armes.

Ce n'est donc plus là cette petite fille, dont l'enfance, comme il le disait, lui faisait pitié; ce n'est donc plus là ce Dieu des chrétiens, qui, mort sur un gibet, ne laisse en partage à ses insensés disciples que misères et humiliations pendant leur vie, que fureur et désespoir à leur mort ; ce ne sont plus là ces sorciers et ces magiciens, qui, par leur commerce avec le prince des ténèbres, dérèglent renversent toute la nature. Que son orgueil est humilié et que ses espérances sont confondues! Malgré son aveuglement, il reconnaît le vrai Dieu qu'Agnès adore; malgré sa fierté, il demande en tremblant grâce à une fille qu'il vient de traiter avec le dernier mépris. Où sont ces dieux immortels et ces souverains maîtres des nations pour la vengeance desquels il a commis tant de meurtres? Que ne viennent-ils à son secours ?

Saint Cyprien se raille agréablement des idolâtres et des divinités qu'ils adorent, quand il leur dit : Oh ! si vous vouliez écouter et voir ce qui se passe, lorsque nous conjurons vos dieux, et qu'à force d'exorcismes nous les contraignons de sortir des corps qu'ils possèdent : *Oh! si velletis eos videre et audire quando a nobis adjurantur!* vous leur verriez faire d'horribles contorsions par les mouvements convulsifs des misérables qu'ils tourmentent; vous les entendriez gémir et hurler, comme si nous les chassions à grands coups de fouet ou que nous les appliquassions à la question.

Vous verriez que ceux à qui vous adressez vos prières nous prient eux-mêmes, que ceux que vous adorez comme de formidables divinités nous craignent et tremblent devant nous : *Videbitis nos rogari ab iis quos rogatis, timeri ab iis quos adoratis.* Vous verriez que ceux que vous admirez et que vous honorez comme les souverains maîtres de la terre, sont debout devant nous, comme des esclaves enchaînés, et qu'ils frissonnent de tous leurs membres, comme des criminels qui n'attendent plus que leur dernier arrêt : *Videretis sub manu nostra stare vinctos et tremere captivos quos suspicitis et veneramini ut dominos.*

Agnès, sans se servir de paroles menaçantes, fait par la vertu du même Dieu et pour la même foi, contre un redoutable suppôt de Satan, ce que font nos ministres contre les puissances infernales par la force de leurs exorcismes. Le voyez-vous, ce cruel préfet de Rome, qui a sacrifié à son aveugle fureur et à la gloire de ses ridicules divinités tant de saints confesseurs, trembler et frémir en présence de notre jeune vierge?

Le voyez-vous, ce redoutable monstre, qui s'était impétueusement lancé sur tant de chrétiens, trembler et défaillir peu à peu aux pieds d'Agnès, comme ce poisson d'une grosseur énorme, qui, s'étant approché du rivage pour dévorer le jeune Tobie, ne fut pas sitôt tiré de l'eau, qu'il commença à palpiter et à perdre ses forces, se trouvant hors de son centre : *Palpitare cœpit ante pedes ejus* (*Tob.*, VI)? Ce jeune homme se joua de lui, et l'ayant éventré, il en tira le cœur, le foie et le fiel, pour s'en servir comme d'utiles remèdes dans le besoin, selon l'ordre qu'il en reçut de l'ange : *Exentera hunc piscem, cor ejus et fel et jecur repone tibi : sunt enim hæc necessaria ad medicamenta utiliter*

Dirai-je là-dessus qu'Agnès s'est utilement servie de ce foie, comme le jeune Tobie, qui, en ayant mis une partie sur des charbons ardents, ôta au démon qui avait tué les sept maris de Sara, le pouvoir de lui nuire

(*Tob.*, VIII) ; ou bien que cette vierge s'est rendue par là comme incorruptible au milieu des flammes auxquelles nous la verrons bientôt condamnée?

Ajouterai-je qu'à l'exemple de Tobie, elle s'est utilement servie du fiel de ce monstre éventré (*Tob.*, XI), pour ôter la taie dont étaient couverts les yeux de tant d'idolâtres, qui reconnurent par là l'extravagance de la superstition païenne, la faiblesse de leurs dieux, la vérité et l'infinie puissance du nôtre?

Appliquez, mes frères, appliquez encore ce fiel sur vos propres yeux; ils s'ouvriront à des vérités qui, jusqu'ici, vous ont peut-être été inconnues, ou sur lesquelles vous n'avez pas fait les réflexions nécessaires. J'appelle fiel cette maladie et cette perte de procès : vous apprendrez par là à juger des choses autrement que vous n'en jugiez, et à les regarder dans un autre point de vue. Vous les preniez pour de véritables maux, et ce sont de vrais biens que la providence et la miséricorde de Dieu ont ménagés, pour vous faire connaître si vous l'aimez sincèrement ou non; car, comme dit saint Augustin, si vous ne pouvez souffrir patiemment une légère douleur de tête, comment, pendant la persécution, eussiez-vous consenti qu'on vous l'eût ôtée de dessus les épaules par le glaive d'un bourreau? Si vous êtes inconsolables, quand vous avez perdu un procès quelquefois injuste, comment eussiez-vous abandonné de bon cœur tous vos biens et toutes vos espérances à l'insatiable avidité d'un tyran?

J'appelle fiel la trahison de cet ami, ou la vengeance de cet ennemi. Quand vous n'étiez exposés à aucune injure, ni à aucun mépris, vous vous regardiez comme impénétrables à ces traits perçants : mais où sont cette douceur et cette patience éprouvées par ces perfidies et ces mauvais services qu'on vous a sourdement rendus? Commencez à ouvrir vos yeux, que la prospérité et le calme avaient fermés. Êtes-vous doux et patients? aimez-vous véritablement vos ennemis ou vos faux amis? Interrogez-vous vous-mêmes dans ces jours de tentations et de disgrâces, la taie qu'avaient formée l'illusion et l'amour-propre vous tombera bientôt des yeux.

Je reviens à mon sujet. A ce premier monstre de fureur palpitant et abattu aux pieds d'Agnès, j'en vois succéder un autre, qui, n'ayant pas le même intérêt de famille, ni la même faveur à attendre d'elle, se prépare à l'attaquer avec plus de fureur encore et de rage.

Tout autre qu'Aspase eût au moins gardé cette formalité de justice, de ne pas condamner une jeune vierge sans l'avoir écoutée; tout autre que lui, informé de ce qui s'était passé, eût au moins pris le temps de l'interroger, afin de tirer de ses réponses de quoi ou la condamner ou l'absoudre. Mais toutes les lois sont ici violées, dit saint Ambroise, et la détestable cruauté de l'idolâtrie n'épargne pas même le plus innocent et le plus aimable de tous les âges : *Detestabilis crudelitas quæ minusculæ non parcit ætati* (*D. Amb.*, *lib.* III, *de Virg.*).

Une fille de treize ans qu'on aimerait, quand elle n'aurait d'aimable que sa tendre jeunesse, qu'on plaindrait et qu'on tâcherait de sauver, quand elle serait coupable de quelque faute qui méritât d'être punie, est, sans autre formalité de justice, condamnée au feu. Brûlez! s'écrie-t-il, brûlez vive une sorcière qui enchante les hommes, et qui a trouvé le maudit secret de leur renverser l'esprit! O la digne vengeance d'un tyran! ô la belle gloire à des dieux immortels!

Que ne puis-je, messieurs, vous ouvrir le cœur d'Agnès et d'Aspase; vous y verriez des mouvements bien opposés, vous verriez dans celui d'Agnès des mouvements de reconnaissance et de joie. Elle estime plus les supplices qu'on lui prépare, que les gens du monde n'estiment les biens qu'on leur fait; elle court avec autant de plaisir au feu qu'on allume devant elle, qu'ils courent aux festins et aux divertissements qu'on leur présente. Trop heureuse d'être jugée digne de souffrir pour un Dieu qui a tant souffert pour elle, et de trouver dans son martyre, une voie plus courte, pour jouir du seul objet de son amour.

Vous verriez dans le cœur d'Aspase des mouvements d'indignation, de dépit, de fureur, de désespoir. Il se voit méprisé, insulté, moqué par une jeune fille, qui se rit de ses menaces, et qui se réjouit de son arrêt. Gardé qu'il est par des soldats armés, entouré d'une impénétrable haie d'épées et de hallebardes, il paraît aussi inquiet que s'il ne se croyait pas en sûreté, en présence d'un enfant, avec toute la liberté qu'il a de lui dire et de lui faire ce que lui suggère son ingénieuse cruauté; il appréhende une fille qui ne lui répond rien, et il ne la menace qu'en tremblant :

.......Trepidusque minatur,
Munitus gladiis.

Que j'ai de joie de la voir aller au lieu de son supplice, comme si elle allait au bain, et marcher au milieu des feux allumés, comme si elle était sur un lit de roses! Les flammes que les Pères ont si bien appelées des flammes raisonnables et sages, soit lorsque Dieu s'en sert pour tourmenter, dans les enfers, les âmes des réprouvés, quelque spirituelles qu'elles soient, soit lorsqu'elles servent, et qu'elles obéissent à Dieu pour ne pas agir sur les corps de ses élus, malgré leur activité naturelle : ces flammes, dis-je, épargnent une chair virginale, que la pureté a rendue comme invulnérable et impassible. Elles servent de lumière, d'ornement, de rempart, de trône à Agnès : *Tronus ejus quasi flamma ignis*, et, semblable à ces trois enfants incorruptibles au milieu des flammes de la fournaise de Babylone, elle chante dans les siennes les louanges de son Dieu.

Tu en crevas de rage, aveugle et impitoyable tyran; quelque fureur qui te transportât, lion carnassier, tu éprouvas en ta personne la vérité de cet oracle, qu'une fille te terrasserait *et te foulerait à ses pieds!* Tu ne pus souffrir plus longtemps une si hu-

miliante défaite dans un combat où les forces paraissaient si inégales; et la dernière ressource de ta rage fut de lui faire enfoncer une épée dans la gorge !

Qui d'Agnès ou de toi a gagné le champ de bataille? Agnès à qui les tourments ont plutôt cédé, qu'elle n'a cédé aux tourments : toi qui n'as pu en inventer d'assez cruels pour lui faire renoncer sa foi; Agnès que le feu a respectée, et qui a marché au milieu des flammes avec autant de joie que si elles n'avaient dû servir que pour éclairer ses victoires : toi que des feux meurtriers dévoreront pendant toute une éternité, et dont les malheureux ministres de ta rage ont déjà ressenti la violence; Agnès protégée du vrai Dieu qu'elle aime, toi abandonné des faux que tu adores; Agnès qui te fait tout le mal et toute la confusion qu'elle veut te faire : toi qui, bien loin de lui en faire comme tu le souhaiterais, lui procures une gloire que tu ne voudrais pas lui procurer; Agnès reçue dans le sein de son cher Epoux, pour régner éternellement avec lui : toi destiné à des supplices sans fin, avec tes ridicules et abominables divinités.

Vous l'aviez bien dit, Seigneur, qu'*elle foulerait aux pieds le lion et le dragon.* Voici le fidèle et l'éclatant accomplissement de vos promesses ; mais aussi, de son côté, fidèle à vos grâces, elle s'est pleinement acquittée de tout ce que vous souhaitiez d'elle. Vous vouliez qu'elle défendît sa virginité et sa foi, elle les a défendues; qu'elle vengeât l'injure qu'on voulait faire à la chasteté de son sexe et à la pureté de sa religion, elle l'a vengée !

Chaste Epoux, qui l'avez soutenue dans de si rudes combats, que ce spectacle est digne de vos yeux ! mais qu'il est encore plus digne des vôtres, mes chers auditeurs, qui, pour conserver le précieux trésor de votre foi, ne devez jamais oublier ce qu'elle a fait pour le défendre !

C'est toujours la même guerre, mais ce ne sont pas les mêmes ennemis; c'est toujours la même cause, mais ce ne sont pas les mêmes obstacles. Ce lion qui désolait les terres de vos ancêtres n'est plus qu'une ombre de lui-même, les siècles de fer sont passés, et la paix accordée à l'Eglise vous rend d'autant plus aisés les moyens de conserver le précieux don de votre foi, que vous n'êtes plus exposés, comme vos pères, à être deshonorés et mourir pour elle.

Quelque faible que fût Naboth, il eut cependant assez de courage pour résister à l'avidité d'Achab; et, se représentant que la vigne qu'il lui demandait lui venait de pères en fils, il aima mieux mourir que perdre, en conservant sa propre vie, cet ancien héritage de sa maison : *Propitius sit mihi Dominus, ne dem hæreditatem patrum meorum tibi* (III *Reg.* XXI) ! A Dieu ne plaise, répondit-il, que je vous donne l'héritage de mes pères !

La foi dans laquelle, par la miséricorde du Seigneur, vous avez été élevés, mes frères, est la vigne de vos pères, qui, heureusement, sans que vous le méritassiez, vous est échue en partage. Oh ! qu'ils ont fait et souffert de grandes choses pour conserver ce riche patrimoine ! oh ! qu'ils ont passé de mauvaises nuits ! oh ! qu'ils ont essuyé de fatigues et de contradictions ! oh ! qu'il leur a coûté de sang pour le faire passer jusqu'à vous !

Quelle serait votre lâcheté si, n'ayant plus les mêmes ennemis à combattre, les mêmes outrages à essuyer, les mêmes maux à souffrir, vous abandonniez cet héritage ! à qui? à un impie qui veut vous rendre tel qu'il est; à un libertin qui tâche de vous engager dans ses débauches, et de ses débauches dans son athéisme; à un pécheur scandaleux, qui, ne craignant plus Dieu ni les hommes, ne cherche qu'à vous faire perdre ce petit reste d'une foi timide, qui vous retient de temps en temps dans le devoir !

Ils ne manqueront pas de vous dire ce qu'Achab dit à Naboth : *Dabo tibi pro ea vineam meliorem, aut si commodius tibi putas, argenti pretium quanto digna est:* Donnez-nous votre vigne, nous vous en donnerons en échange une meilleure, ou, si vous le trouvez plus à propos, nous la paierons autant qu'elle vaut.

Ils ne manqueront pas de vous tenter par l'intérêt ou par le plaisir, de vous ébranler par leurs railleries ou par leurs caresses, par leurs promesses ou par leurs menaces; mais répondez-leur hardiment : A Dieu ne plaise que je vous donne l'héritage de mes pères ! Fallût-il perdre mes biens et ma vie, je les sacrifierai de bon cœur à la défense de ma religion et de ma foi. Que pourrais-je avoir de meilleur que ce que j'ai, et quel prix pourrais-je recevoir pour un bien qui est sans prix, et dont la possession me rendra heureux pendant toute une éternité? *Amen.*

DISCOURS XXI.

ÉLOGE HISTORIQUE SUR LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

Fidelis sermo, et omni acceptione dignus, quod Christus Jesus venit in hunc mundum peccatores salvos facere, quorum primus ego sum : sed ideo misericordiam consecutus sum, ut in me primo ostenderet Christus Jesus omnem patientiam, ad informationem eorum qui credituri sunt illi.

Je le dis de bonne foi, et ce que je dis mérite d'être cru : Jésus-Christ est venu en ce monde sauver les pécheurs, parmi lesquels je suis le premier ; mais j'ai reçu miséricorde, afin qu'il fît éclater en moi toute sa patience, et que je servisse de modèle à ceux qui croiront en lui (I *Tim.*, *ch.* I).

Voici, mes frères, un témoignage bien extraordinaire et fort différent de celui qu'on a coutume de rendre quand on parle de soi. Il y en a qui cachent leurs péchés : tel fut Caïn, quand il dit à Dieu qu'*il ne savait ce qu'était devenu son frère.* Il y en a qui rejettent sur d'autres leur péché; tel fut Adam, qui attribua le sien aux flatteuses sollicitations d'Eve. Il y en a qui se contentent de se souvenir de leurs péchés; tel fut Antiochus, quand il se représenta les crimes qu'il avait commis à Jérusalem. On en trouve qui se plaisent dans leurs péchés, et qui s'en glorifient; tels sont ces libertins déclarés dont il

est parlé dans le livre de la Sagesse : on en voit enfin qui en diminuent l'énormité ; très-peu qui s'en accusent, qui les quittent, qui les détestent, qui les expient.

Cacher ses péchés, c'est hypocrisie ; les rejeter sur d'autres, c'est médisance ; se contenter de s'en souvenir, c'est illusion ; s'y plaire et s'en glorifier, c'est endurcissement et effronterie ; en diminuer les circonstances, c'est mensonge et orgueil ; s'en accuser sans artifice, les quitter sans retour, les détester sans déguisement, les expier sans adoucissement, c'est la plus solide marque d'une conversion parfaite ; ajoutons, c'est le vrai caractère de celle de Saul.

Quelque réflexion que je fasse sur les différentes circonstances qui s'y passèrent, et sur le témoignage qu'il rend lui-même de lui-même, j'admire partout un homme qui, bien loin de cacher ses péchés, les découvre ; bien loin de rejeter sur d'autres ses péchés, s'en avoue seul coupable ; bien loin de se contenter de se souvenir de ses péchés, les déteste ; bien loin de se glorifier de ses péchés, s'en fait un continuel sujet de confusion et de honte, bien loin de diminuer ses péchés, les grossit, et veut que toute la terre sache qu'il est le premier et le plus grand de tous les pécheurs : *Fidelis sermo et omni acceptione dignus, quod Christus Jesus venit in hunc*, etc. Jésus-Christ est venu au monde sauver les pécheurs, et, comme si je lui avais été bien nécessaire, il est descendu du ciel pour moi, qui suis le premier et le plus grand de tous ; pour moi, sur qui les premiers dons de sa miséricorde sont tombés, *afin qu'il fît éclater en ma personne toute sa patience, et que je servisse de modèle à ceux qui croiront en lui ; Ideo misericordiam*, etc.

Mais que nous apprendrez-vous, grand saint, et quel fruit pourrons-nous tirer d'une conversion aussi éclatante qu'est la vôtre ? Deux importantes vérités, que vous nous avez enseignées dans vos savantes épîtres, et que vous avez confirmées par votre exemple. La première, que, si grands que soient nos péchés, nous ne devons jamais désespérer d'en obtenir le pardon de la miséricorde de Dieu. La seconde, que, si grande que soit la miséricorde de Dieu, nous ne devons jamais nous prévaloir du pardon qu'elle nous accorde de nos péchés. Nous devons nous confier en elle, nous devons agir avec elle : deux excellentes instructions renfermées dans les paroles de mon texte.

Les obstacles à la conversion de Saul détruits par la gratuite miséricorde de Jésus-Christ, grand sujet de confiance pour tous les pécheurs ; l'empressement, la docilité, l'inquiétude de Saul à remplir tous les desseins de la miséricorde de Jésus-Christ sur lui, grand sujet de vigilance et de fidélité pour tous les pénitents. En quelque état que vous vous trouviez, mes chers auditeurs vous avez tous part à de si importantes vérités. Joignez vos prières aux miennes pour vous les rendre utiles, par la grâce de ce Dieu qui est venu en ce monde sauver les pécheurs et que Marie conçut, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Que Saul soit le premier des pécheurs, que Saul ait reçu le premier miséricorde de celui qui est venu en ce monde pour sauver les pécheurs, ce seraient des propositions qui paraîtraient outrées et insoutenables, s'il ne se rendait à lui-même ce témoignage, et si, pour ôter tout sujet de doute, il n'ajoutait que ce qu'il dit mérite d'être cru, avec toute la déférence qu'on doit à un homme fidèle et sincère, qui ne s'attache qu'à dire la vérité : *Fidelis sermo*, etc.

Remonter au delà du commencement des siècles, pour justifier la vérité de ces paroles, en disant que Saul était avant Caïn, et avant tant de fameux réprouvés qui furent noyés dans les eaux du déluge, ce serait tomber dans l'extravagance des préadamites. Dire qu'effectivement il a été le premier des pécheurs, parce qu'il a été plus grand pécheur que ceux qui l'ont précédé, ce serait lui faire injure, et proférer un outrageant blasphème.

Mais dire que, par le sentiment pressant et vif qu'il avait de ses péchés, et par l'idée qu'il se formait de leur énormité, quand il venait à les comparer avec ceux des autres, il se croyait, quoiqu'il ne le fût pas, plus coupable qu'eux, comme un malade qui, quoique moins malade que plusieurs autres, s'imagine que personne n'est plus cruellement tourmenté que lui, c'est entrer dans la pensée de Hugues de Saint-Victor : *Paulus, delictorum magnitudinem considerans, omnibus peccatoribus judicavit se pejorem, licet in oculis Dei aliter fuerit.* (*Hug. a Sancto Victore annotat. quæst. circa Epist. Pauli ad Timothæum*). C'est même entrer dans les véritables sentiments de notre saint, qui, pour faire plus d'honneur à la gratuite miséricorde de Jésus-Christ, se représentait que jamais homme n'avait apporté de plus forts obstacles à sa conversion que lui : obstacles du côté de son esprit, obstacles du côté de son cœur ; du côté de son esprit par sa prévention et son entêtement, obstacles du côté de son cœur, par sa fureur et sa cruauté : *Christus Jesus*, etc.

Rien de plus dangereux que cette prévention. C'est une espèce d'ivresse où l'homme ne connaît presque plus ce qu'il est, ni ce qu'il fait. Prenant les choses dans un faux jour, à cause de mille nuages qui lui cachent la vérité, il n'en juge jamais sainement : son esprit, gagné, obsédé, aveuglé, ne se donne pas le temps de réfléchir ; il croit non ce qu'il doit, mais ce qu'il veut croire, et sa raison, qui devait être la règle et la maîtresse de sa passion, en devient bientôt l'esclave.

A quels excès, par exemple, se porte un juge prévenu et entêté ? Quelque intègre qu'il soit d'ailleurs, et quelque bon dessein qu'il ait de rendre justice à tous ceux qui viennent à son tribunal, il est presque impossible qu'il la leur rende, dès qu'il s'est laissé prévenir en faveur d'une mauvaise cause. S'est-il mis en tête que ce qu'on lui a dit est vrai ? tout ce qu'on pourra lui représenter ensuite ne servira de rien. Au lieu

d'examiner, comme Job, avec une singulière et pénétrante exactitude, les causes embarrassées qu'il ne connaît pas, au lieu de se défier, comme Salomon, des ruses et des fausses larmes des parties, il écoutera leurs prétendues raisons, et s'en étant rempli, il réfutera au dedans de lui-même celles que pourraient lui objecter les autres. Vraisemblances, raisons, convenances, preuves solides, vous serez mises du mauvais côté de la balance, on vous trouvera toujours trop légères, et ce sera pour vous seules que la justice se servira de son bandeau.

Fait-on connaître ensuite à ce juge prévenu qu'il s'est trompé, comme le bon Isaac se trompa en donnant à Jacob la bénédiction qui appartenait à Esaü? il répondra froidement, comme lui, ou du moins il le pensera : *Venit germanus tuus fraudulenter, et accepit benedictionem tuam* (*Genes.*, XXVII): Votre frère est venu frauduleusement, et il a reçu votre bénédiction. Mais cette bénédiction m'appartenait; je suis Esaü, votre fils aîné? Je ne le savais pas, la chose est faite, la sentence est prononcée. C'est un fourbe, et un faux frère qui m'a déjà trompé: *Supplantavit me ex altera vice;* encore un coup, la chose est faite : *Dominum tuum illum constitui*, il l'a emporté sur vous. Mais n'avez-vous de grâces à faire qu'à lui? *Num unam tantum benedictionem habes?* Encore faut-il que vous ayez quelques égards pour moi : *mihi quoque obsecro ut benedicas?* Ma bénédiction est donnée, accordez-vous, si vous voulez, sinon appelez-en à un tribunal supérieur, le temps viendra que vous pourrez secouer le joug que je vous ai imposé : *Vives in gladio, tempus veniet cum excutias, et solvas jugum de cervicibus tuis.*

La prévention et l'entêtement ont encore de plus pernicieuses suites, en matière de religion et de foi. Si les plus obstinés hérésiarques avaient pu, parlons mieux, s'ils avaient voulu se dire : mon sentiment particulier doit-il l'emporter sur celui de toute l'Église? avec deux doigts de cervelle, me croirai-je plus éclairé, que les plus savants hommes du monde? ai-je reçu par un privilége singulier, le droit d'interpréter les saintes Écritures? Est-ce à moi qu'on a dit : *J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne manquât pas; c'est sur toi que j'ai établi mon Eglise, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais?* Si ces hérésiarques avaient voulu faire ces réflexions, ils auraient bientôt abjuré leurs hérésies : mais prévenus, entêtés, pleins d'eux-mêmes, ils se sont crus plus habiles que tous les papes, et tous les conciles; et quelque infaillibilité qui ait été promise à l'Église, ils ont eu l'insolence de dire qu'elle était tombée dans l'erreur.

De là leurs équivoques, leurs extravagances, leurs blasphèmes. De là la résolution de combattre tout ce qui s'opposait à leurs sentiments, de là leurs cruelles railleries, et leurs outrageants mépris pour l'Église et pour tous ceux qui la gouvernent : De là leur impénitence, et leur invincible opiniâtreté, tristes, mais naturelles, suites de leur maudite prévention.

Celle de Saul, il est vrai, paraissait en quelque manière plus raisonnable, mais c'est par là qu'il faut que vous jugiez de l'extrême difficulté qu'il avait de s'en guérir, et du grand obstacle qu'elle apportait à sa conversion. On ne pouvait pas lui dire, comme aux idolâtres : Votre religion est une religion abominable, vous adorez des dieux de marbre et de plâtre, des dieux insensibles à vos biens et à vos maux, des dieux qui ont été pécheurs et mortels comme vous. On ne pouvait pas non plus lui dire : Votre religion est mauvaise, vos ablutions, vos cérémonies, vos prières, vos sacrifices sont autant de sacriléges et d'outrages que vos pères ont faits au vrai Dieu.

Il fallait le prendre par un autre endroit, lui dire et lui représenter que depuis que la vérité a paru, toutes les ombres de la loi ont été dissipées; que depuis que ce messie tant de fois promis est venu, c'est lui seul qu'il faut écouter, et non plus Moïse; que depuis qu'on a eu en sa personne l'accomplissement des promesses faites à ses pères, il faut uniquement s'attacher à sa morale et à sa doctrine; que depuis qu'il a confirmé la vérité de sa mission par l'innocence de sa vie, par le grand nombre de ses miracles, par la sainteté de sa mort, par tous les témoignages qu'il a reçus et qu'il a rendus, c'est lui seul qui mérite d'être suivi et adoré : mais un esprit prévenu et entêté comme celui de Saul, se rend-il aisément à de telles raisons?

Je dis comme celui de Saul : car c'est là l'idée qu'il nous a donnée de lui-même. Si vous lui demandez quelle est sa nation, il vous répondra : Je suis Juif, *Ego sum vir Judæus;* quelle a été son éducation? J'ai été élevé chez le savant Gamaliel, *Nutritus sum secus pedes Gamaliel;* quelle est sa loi? J'ai suivi celle de mes pères, *Juxta veritatem paternæ legis;* quelle est sa famille? Je suis fils des pharisiens : *Ego filius pharisæorum;* quelle est sa profession? Je suis pharisien moi-même, *Ego pharisæus sum;* quel a été son progrès dans sa loi? Je surpassais dans le judaïsme tous ceux qui étaient de ma nation et de mon âge : *Proficiebam in judaismo supra coætaneos meos in genere meo;* quelle était l'étendue de son zèle? Je suis plus zélé que les autres pour la défense de la tradition de mes pères : *Abundantius æmulator existens paternarum mearum traditionum.* Représentez-vous, messieurs, tous ces obstacles de nation, d'éducation, de créance, de famille, de profession, d'érudition, de zèle. Si quelques-uns d'eux considérés séparément, sont capables d'empêcher la conversion d'une âme, tous réunis ensemble, ne devaient-ils apparemment rendre celle de Saul impossible?

La disposition de son cœur suivit bientôt celle de son esprit. Sa malignité, sa dureté, sa fureur se joignirent à sa prévention et à son entêtement. Entend-il parler de Jésus-Christ, c'est, dit-il, un faux prophète, un séducteur, un homme puni comme un scélérat,

et mort entre deux voleurs : *Blasphemus fui.* Trouve-t-il quelque occasion de faire éclater l'amertume de son zèle? il persécute tous ceux qui prêchent son Évangile : *et persecutor.* Parent ou non, ami ou non, il faut qu'il venge l'outrage qu'on fait à sa loi : et si par des raisons de famille il n'ose jeter des pierres sur saint Étienne, il veut au moins garder les habits de ceux qui le lapident, afin que, leur rendant ce service, il se serve de leurs mains, pour le faire mourir avec plus de fureur, comme si les siennes seules n'avaient pas suffi : *Ut esset in omnibus lapidantium manibus, ipse omnium vestimenta servabat, magis sæviens omnes adjuvando, quam suis manibus lapidando* (*D. Aug. serm.* XIV, *de Sanctis*). Entend-il parler des heureux progrès que la religion de Jésus-Christ fait depuis deux ans? il éclate en menaces, ne respirant que le sang des disciples de Jésus-Christ. A quoi pensez-vous, dit-il aux chefs de la Synagogue? donnez-moi la commission de prendre et d'enfermer dans les prisons, pieds et mains liés, ceux que je trouverai de cette secte.

Ce fut, le croiriez-vous bien, mes frères, s'il ne vous l'apprenait lui-même? ce fut dans ce temps d'aveuglement et d'entêtement, ce fut parmi ces mouvements d'indignation et de fureur, que la miséricorde de Dieu, qui l'avait si longtemps attendu, le prévint, l'éclaira, le toucha, le convertit : et, si vous voulez en savoir la raison, voici celle qu'il en donne : *Ut in me primo ostenderet Christus Jesus omnem patientiam ad informationem eorum qui credituri sunt illi.*

Ce fut, à la vérité, pour en faire *un vase d'élection, qui portât son nom devant les gentils, et devant les plus grands rois du monde :* ce fut afin qu'il rendît autant et plus de services à la religion chrétienne, qu'il ne lui avait procuré de dommages et de pertes : ce fut pour montrer que rien n'est impossible à Dieu, qui des pierres les plus dures peut en faire sortir, quand il lui plaît, de fidèles et de zélés enfants d'Israël. Mais ce fut, aussi, pécheurs, pour vous montrer, par un tel exemple, combien est grande la miséricorde du Seigneur, qui vous souffre avec tant de bonté, qui attend votre retour avec tant de patience, qui vous cherche et qui vous poursuit avec tant d'empressement, malgré le nombre, la durée et l'énormité de vos crimes : *Ut in me primo*, etc.

Qu'attendez-vous de moi sur ce sujet, et que dois-je admirer davantage dans une conversion où tout est également admirable, son temps, sa manière, sa rapidité?

Son temps : il n'attend pas que l'entêtement de Saül soit passé, que sa fureur soit apaisée, qu'il rentre en lui-même pour se dire : Sais-je bien ce que je vais faire? il lui parle, il le touche, il le renverse lorsqu'il est le plus animé contre ses disciples, lorsqu'il est encore plein de menaces, lorsqu'il a encore le feu dans les yeux, lorsqu'il respire encore le sang et le carnage : *Saulus spirans cædis atque minarum.*

C'est beaucoup, ô hommes, c'est beaucoup d'obtenir de vous le pardon de vos ennemis, quand les mouvements de leur colère sont passés : mais ne serait-ce pas trop de vous obliger de rechercher leur amitié, et de leur pardonner, quand ils ont encore les armes à la main, quand ils vous poursuivent, ou qu'ils vous enfoncent le poignard dans le cœur? Pour vous, ô mon Dieu! ce n'est pas trop. Saul, tu me persécutes, mais je t'aime; tu veux me faire mourir, mais je veux te faire vivre; prends ton épée, ouvre mon cœur, tu le trouveras déjà tout ouvert par la plaie que mon amour y a faite.

Sa manière : ce n'est ni par le ministère d'autrui, ni par la prédication d'un apôtre, ni par l'exposition d'un miracle éclatant, que Jésus-Christ veut convertir Saul. Il ne dédaigne pas de venir en personne pour s'assurer une si glorieuse conquête, et il fait, ce semble, dit saint Jean Chrysostome, autant pour la conversion de ce seul homme, qu'il en a fait pour tout le monde, lorsqu'il est descendu du ciel en terre.

Vous aviez bien raison, grand apôtre, de le dire qu'il vous avait aimé, et qu'il s'était livré tout entier pour vous : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* Vous lui étiez seul aussi cher que tous les pécheurs ensemble; et n'eût-il été question que de vous convertir et de vous sauver tout seul, il aurait voulu, en employant les mêmes moyens, faire connaître qu'il avait autant de charité pour vous en particulier, qu'il en a eu en général pour tout le monde.

Sa rapidité : il y avait longtemps que la miséricorde de Dieu attendait ce pécheur : mais dès que l'heureux moment de sa conversion fut arrivé, il l'éblouit, il l'aveugla, il le renversa; et tout libre que fût Saul, à peine eut-il le loisir de délibérer sur ce qu'il ferait. Une lumière d'en haut dont il fut environné dissipa son aveuglement, une voix forte et véhémente qui lui cria : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? lui fit perdre tout d'un coup sa haine et sa fureur.

Quelque danger qu'il y ait, mes frères, de vous porter par cet exemple à une indiscrète confiance, je ne puis m'empêcher d'exposer à vos yeux un si excellent modèle de l'infinie miséricorde de Jésus-Christ. Périssiez-vous, pécheurs endurcis, qui abusez de sa patience, et qui, au lieu de vous en faire un pressant motif d'une conversion prompte et sincère, n'amassez que des trésors de colère, dans le jour de son indignation!

Mais vous qui voulez croire en lui, et qui cependant, touchés de l'énormité de vos crimes, êtes tentés de n'en attendre aucun pardon, consolez-vous, réjouissez-vous, les sources de son infinie bonté ne sont pas toutes taries : voici un pécheur qui vous apprend qu'il n'a reçu miséricorde, qu'afin que Dieu fît éclater en sa personne toute sa patience, et qu'il vous servît de modèle : *Ideo misericordiam consecutus sum ut*, etc. Après que le Seigneur l'a longtemps attendu, il l'a enfin regardé en pitié, et converti tout d'un coup. Quel sujet, après cela, auriez-vous de désespérer de ne pas recevoir une pa-

reille grâce, d'un Dieu qui veut non la mort, mais la vie des pécheurs, qui se réjouit quand ils reviennent, qui s'afflige quand ils se perdent, qui n'est lent, dit saint Paulin, que quand il s'agit de les punir, prompt et empressé que quand il veut leur pardonner?

Il y a dans l'Écriture une mystérieuse figure de cette patience divine à attendre les pécheurs, et de cette lenteur à les punir : *Cogitavit Deus dissipare murum filiæ Sion, tetendit funiculum suum* (*Thren.*, II), Dieu a pensé détruire le mur de la fille de Sion; son cordeau était déjà tendu. Il a pensé le détruire, il ne l'a donc pas détruit : *Cogitavit*, ou s'il l'a détruit, ce n'a été qu'après y avoir longtemps pensé. Son indignation et sa vengeance n'ont pas éclaté tout d'un coup, comme la nôtre qui prévient souvent notre raison, et qui nous emporte par des mouvements précipités, dont quelquefois nous ne sommes pas les maîtres. Si Dieu se venge des pécheurs, ce n'est qu'après y avoir bien pensé: *Cogitavit*, ce n'est qu'après les avoir longtemps attendus, ce n'est qu'après une mûre délibération, comme s'il s'était dit à lui-même : Le ferai-je? ne le ferai-je pas? *Cogitavit Deus dissipare murum filiæ Sion.*

Encore comment s'y est-il pris? *Tetendit funiculum suum*, il a tendu son cordeau. Je comprends bien qu'un architecte qui bâtit une maison prend son cordeau, et tend sa ligne, afin que tout soit dans une juste proportion : mais je ne comprends pas, et l'on se rirait de lui, si, pour détruire cette maison, il prenait son cordeau, et se servait de sa ligne. Il se soucie fort peu comment et où tomberont les pierres : il jette un pan de mur d'un côté, il découvre le toit d'un autre, il ne garde pour lors ni proportion ni symétrie.

Qu'entendez-vous donc, saint prophète, quand vous dites que Dieu, pour détruire le mur de la fille de Sion, a tiré son cordeau : *tetendit funiculum suum?* C'est, messieurs, qu'autant qu'un homme prend de temps et de mesures pour élever un édifice, autant Dieu en prend pour détruire les pécheurs. Ce n'est que lentement, ce n'est qu'après avoir plusieurs fois jeté son plomb, qu'il les perd et qu'il les détruit.

Où en seriez-vous, mes chers auditeurs, si dès le premier péché mortel que vous avez commis, il vous avait abattus, avec ce funeste édifice que vous avez élevé contre lui? Où en seriez-vous, si dès ce premier péché d'impureté ou d'orgueil, de médisance ou d'envie, de blasphème ou de vengeance, de gourmandise ou de paresse, il vous avait abandonnés aux mouvements de sa colère?

Il vous a attendus, espérez qu'ils vous attendra encore; il vous a déjà fait beaucoup de grâces, mais croyez que ni le nombre de vos péchés, ni le peu de temps qui vous reste à les expier, ne doivent pas vous ôter l'espérance d'en obtenir le pardon, pourvu que vous en ayez une vraie douleur, que vous quittiez vos plaisirs criminels, et qu'avec le secours de sa grâce, vous travailliez à la réformation de vos mœurs : *Nec quantitas criminis, nec brevitas temporis, nec vitæ enormitas, si vera contritio, si pura sit voluptatum mutatio, excludunt a venia.*

Votre état est-il pire que celui de Saul, et n'est-ce pas pour vous en particulier, aussi bien que pour tous les chrétiens en général, qu'il a dit que Dieu lui avait fait miséricorde, afin qu'il servît d'exemple à tous ceux qui croiraient en lui? Ne voulez-vous pas y croire? ne voulez-vous pas y retourner? Je n'ai rien à vous dire, si cela est; mais loin de vous cet esprit d'obstination et d'impénitence; loin de moi ce jugement téméraire que je ferais de vos personnes.

Il y a longtemps que Dieu vous attend, vous attendra-t-il encore longtemps? je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est qu'au moment que je vous parle, il vous attend, et vous dit au fond du cœur : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Que t'ai-je fait, chrétien dur et infidèle, pour que tu me traites avec tant de cruauté? Est-ce à cause que je suis venu au monde pour toi, que j'ai travaillé et prié pour toi, que je suis mort en croix, et que j'ai répandu jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour toi? Est-ce à cause que je t'ai, jusqu'ici, conservé la vie, que je t'ai tiré du bord du précipice où tu allais te jeter, que je t'ai de temps en temps éveillé de ta léthargie, par ces remords de conscience qui t'ont piqué, par ces songes qui t'ont troublé, par ces exemples tragiques qui t'ont effrayé? Est-ce à cause de tout cela que tu me persécutes? Reviens, mon cher Saul, reviens, je suis meilleur que tu n'es méchant, reviens, mon enfant, je suis ton Jésus, ton père, ton Sauveur.

Tu t'imagines que, laissant mourir de faim ce pauvre qui gémit à ta porte, qu'accablant par tes usures multipliées cette veuve et cet orphelin, que, ruinant cette famille par tes concussions, ce ne sont que des hommes que tu abandonnes, que tu accables, que tu ruines; mais c'est moi-même, c'est ton Jésus que tu persécutes : *Ego sum Jesus quem tu persequeris.*

Tu t'imagines que, déchirant la réputation de ce voisin par tes cruelles médisances, que, rendant suspecte la conduite de cette fille par tes jugements téméraires, que, décriant la piété de cet homme de bien par tes piquantes railleries, ce ne sont que des hommes que tu attaques; mais c'est moi-même, c'est ton Jésus que tu persécutes : *Ego sum Jesus*, etc.

A ces paroles qui avaient été dites personnellement à Saul, il se radoucit. Ebloui, effrayé, renversé par terre, il dit à Jésus-Christ : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Autre exemple qu'il vous a laissé, et qu'il est important que je vous explique. Vous avez vu les grands obstacles à sa conversion détruits par la gratuite miséricorde de Jésus-Christ; et c'est ce qui a dû vous donner beaucoup de confiance en elle. Vous allez voir son empressement, son application, son inquiétude à remplir tous les desseins de cette miséricorde sur

lui; et c'est ce qui doit vous inspirer beaucoup de vigilance et de fidélité à agir avec elle pour votre propre sanctification.

SECOND POINT.

Rien n'est plus dangereux, non-seulement dans les mystères de la foi, mais encore dans la conduite des mœurs, que de ne connaître Dieu qu'à moitié, et, pour ainsi dire avec saint Grégoire, que par quelque partie de lui-même. Ne le regarder que comme juste et vengeur des péchés, c'est s'exposer à tomber dans le désespoir; ne le considérer que comme miséricordieux et bon, c'est se mettre au hasard de tomber dans une malheureuse présomption. La seule notion de sa justice, séparée de ses autres attributs, fait qu'on n'espère rien; et la seule idée de sa miséricorde et de sa bonté fait qu'on espère trop.

Ainsi, le meilleur et le plus judicieux tempérament qu'il faut apporter dans une si délicate matière, est de regarder dans un même point de vue ces deux perfections divines, et de se les représenter avec le roi-prophète, comme inséparablement unies, et se donnant des baisers réciproques. De peur que les pécheurs ne perdent courage, et qu'ils ne tombent insensiblement dans le désespoir, il faut leur faire connaître ce que fait pour eux la miséricorde de Dieu, quelque grands obstacles qu'ils lui opposent; et de peur aussi qu'ils ne tombent dans un pernicieux relâchement, et dans une criminelle nonchalance, il faut leur montrer ce qu'ils doivent faire, pour s'appliquer les grâces de cette miséricorde et répondre à ses desseins : *Ut ad corrigenda peccata justitia judicantis terreat, quos ad fiduciam veniæ, gratia parcentis invitat* (*Div. Greg. lib.* XXXIII, *Moral.*, *c.* 10).

Jamais exemple ne fut plus propre à cet effet, que celui de Saul. La première chose que saint Luc remarque de lui, au commencement de sa conversion, fut son tremblement et sa stupeur : *Tremens et stupens.* Ne vous choquez pas de ce mot de *stupeur* qui vous paraît un peu barbare; je l'expliquerai fort naturellement à mon sujet, par les principes mêmes des médecins.

D'où vient la stupeur? Elle vient, disent-ils (*Galenus libro de Inæqualitate temperamentorum*, *parte* II, *c.* 8), de ce que les routes par où doivent passer les esprits animaux, étant bouchées en partie, le mouvement du cœur est interrompu; ou de ce qu'une forte et véhémente application à un objet imprévu, dont on est vivement frappé, fait tout d'un coup sortir ces esprits en telle abondance, qu'il n'en reste presque plus pour les fonctions ordinaires des sens.

Le tremblement, selon eux, vient d'une cause à peu près semblable. Il vient d'une émotion subite, d'une révulsion d'esprits, d'une mélancolie noire, qui, épaississant le sang et le refroidissant, trouble l'imagination et la confond; jusque-là qu'assez souvent les parties nerveuses étant irrégulièrement agitées, on perd pour lors la liberté de la langue, et la présence de la mémoire (*Hipocrates, sectione* 8).

Figurez-vous, sous cette idée, l'état de Saul abattu, consterné, effrayé, tremblant : *Tremens et stupens.* Avoir blasphémé contre Jésus-Christ et son saint nom, s'être déclaré l'ennemi et le persécuteur des chrétiens, avoir défendu, opiniâtrément, une loi abrogée par l'établissement d'une plus parfaite; voir l'abîme ouvert, le ciel en feu, les éléments en désordre; soutenir de rudes combats au dehors, et d'insupportables remords au dedans; s'être attiré l'inimitié et l'aversion d'un Dieu infiniment aimable; entendre la voix de son Sauveur qui se plaint amoureusement de sa cruauté; ce n'en est là que trop pour suspendre les mouvements de son cœur, pour lui ôter l'usage des yeux et de la parole, pour le rendre immobile et le réduire en état de mort.

Esther, tout aimable qu'elle est et chérie de son auguste époux, tremble en sa présence; Balthazar ne peut souffrir la vue d'une main qui trace de mystérieux chiffres sur une muraille; les Juifs prient le Seigneur de ne pas se montrer à eux, ni de leur parler; le père de Samson, ne voyant qu'un ange, s'écrie qu'il mourra; et Saul coupable, Saul blasphémateur et ennemi déclaré de Jésus-Christ, Saul ébloui, abattu, accablé de la majesté de son Dieu; Saul entendant son Juge qui l'appelle par son nom, *Saule*, pour lui montrer qu'il le connaît, qui répète par deux fois ce même nom, *Saule*, *Saule*, pour lui apprendre que c'est à lui personnellement qu'il s'adresse, qui lui demande quelle raison il a eue de le persécuter avec tant de fureur : *Quid me persequeris ?* ne tremblerait et ne s'effraierait pas? *Tremens et stupens.*

Tous ses esprits sont épuisés, un imprévu et redoutable objet a frappé son imagination, le combat de la vie criminelle qu'il a menée et de la vie innocente qu'il se propose de mener, le *trouble jusque dans ses os : Conturbata sunt ossa mea ;* son cœur est si serré qu'il ne se connaît presque plus. Il ne prie pas comme David, il ne pleure pas comme Pierre, il ne regarde pas comme Zachée, il ne demande pas trêve comme Ezéchias, il ne soupire pas comme Madeleine; la route des esprits est bouchée en partie, il ouvre les yeux sans rien voir; sa frayeur, son tremblement, sa stupeur sont universels.

Prétendre, messieurs, que vous soyez dans les mêmes dispositions, quand la grâce de Jésus-Christ vous éclaire, et que sa miséricorde vous appelle à la pénitence, ce serait vous demander trop de choses, et Dieu ne les attend pas non plus de vous; mais dire que vous pouvez sortir de vos péchés, et répondre à la grâce de votre conversion sans que vous sentiez quelques alarmes, quelques terreurs de conscience, quelque frayeur et quelque honte de vos péchés; dire que vous pouvez les réciter froidement à un prêtre, comme vous lui réciteriez une aventure

indifférente; que, pourvu que vous témoigniez à Dieu que vous êtes marris de l'avoir offensé, il vous dispense de ces frayeurs et de ces agitations de conscience, c'est se moquer de vous, c'est flatter votre indolence, c'est vous perdre.

Le péché est si infâme et si odieux de lui-même, la justice divine lui prépare de si cruels et de si longs supplices, qu'il est comme impossible qu'une âme qui n'a pas encore perdu l'espérance de sa conversion et de son salut, ne soit touchée d'une frayeur salutaire qui l'engage à rentrer dans son devoir, et à se dire : Qu'ai-je fait? à quels dangers me suis-je exposé? l'enfer est plein d'une infinité de réprouvés qui n'ont pas tant commis de crimes que moi. Qu'ont-ils fait à Dieu, que lui ai-je fait? et s'il m'avait traité comme il les a traités, où en serais-je?

Voilà, messieurs, par où la conversion d'un pécheur commence; voilà le premier moyen de répondre aux desseins que la miséricorde de Dieu a conçus sur lui; voilà le premier pas à sa justification et à son salut : *Commovisti terram, et conturbasti eam.* C'est vous, Seigneur, qui ébranlez la terre de son âme, c'est vous qui la troublez, c'est vous qui, par vos salutaires émotions, voulez qu'il sente combien il est amer de vous avoir abandonné. C'est vous qui excitez en lui ces frayeurs pour guérir ses plaies : *Parce que la terre de son cœur est toute troublée : Sana contritiones ejus, quia commota est* (*Psal.* LIX). Par conséquent, s'il n'est, comme il arrive à tant de faux pénitens, ni sensible à vos bienfaits, ni effrayé de vos menaces, ni touché de vos inspirations, ni docile à votre parole, ni troublé de votre crainte, quelle apparence y a-t-il qu'il se convertisse et qu'il guérisse?

Avez-vous remarqué, messieurs, que j'ai dit que ce n'était là que le premier pas à la justification d'un pécheur? Car, s'il veut répondre aux desseins de la miséricorde de Dieu sur lui, il a encore bien d'autres choses à faire, dont il trouvera l'exemple dans la conversion de Saul.

La plus importante est de connaître la volonté de Dieu, et de lui en demander quelque signe, de faire une ferme résolution de s'y attacher quand on la connaît, de se consacrer tout entier et sans réserve à ses ordres et à son bon plaisir : *Domine, quid me vis facere?* Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Ecoutez-en les raisons.

Une âme ne peut jamais retourner à Dieu, que par des voies opposées à celles qu'elle a tenues pour s'en éloigner. Or, elle ne s'est éloignée de Dieu qu'en faisant sa propre volonté, au mépris de celle de son souverain; elle ne peut par conséquent retourner à lui qu'en mortifiant, qu'en combattant, qu'en sacrifiant cette volonté déréglée qui a été la la cause de ses désordres : Première raison que j'ai tirée de saint Thomas (1).

(1) Sunt enim per actum voluntatis ad aliquid inordinate conversæ. Quæ quidem conversio immutari non potest nisi per actum. contrariæ voluntatis (*D. Thom.*, *quæst.* 28 *de Veritate, art.* 3).

Seconde raison. De quelque manière que la justification du pécheur se fasse, il faut de nécessité qu'il se propose deux objets, les péchés qu'il a commis, et Dieu qu'il a offensé : les péchés qu'il a commis, afin qu'il les déteste : Dieu qu'il a offensé, afin qu'il rentre en grâce avec lui. Il faut, dit le prophète, *qu'il ait un esprit nouveau, et un cœur nouveau;* un esprit nouveau pour mépriser ce qu'il estimait, et estimer ce qu'il méprisait, un cœur nouveau pour haïr les objets de sa passion qu'il aimait, et se tourner vers Dieu qu'il haïssait.

Or, c'est là le propre effet de l'attachement à la volonté de Dieu. Cette volonté connue est à cet esprit une lumière qui le guide et qui l'éclaire; cette volonté aimée et suivie est à ce cœur un feu qui le purifie, et et un poids qui l'entraîne vers son véritable objet. Sans la connaissance de cette volonté divine, ce ne sont que de fausses lumières, ce n'est qu'erreur, aveuglement, mensonge dans cet esprit. Sans l'accomplissement de cette volonté, ce n'est qu'illusion, hypocrisie, corruption dans le cœur.

Troisième raison. Il est certain que pour être véritablement justifiés, et en état de grâce, vous êtes obligés *d'aimer Dieu de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces;* c'est là le premier de tous les commandements de la loi; c'est là le principe et le fondement de tous les autres. En plusieurs rencontres, l'état où vous vous trouvez vous dispense de certaines obligations, dont vous ne seriez pas dispensés en d'autres occasions. Si vous êtes pauvres, l'obligation de l'aumône ne vous regarde pas, non plus que celle du jeûne et de l'abstinence, si vous êtes notablement incommodés : mais Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut vous dispenser de l'aimer, autrement il faudrait qu'il cessât d'être à votre égard ce qu'il est, je veux dire, avec saint Augustin, votre Créateur, votre Sauveur, votre béatitude, votre fin dernière.

Or, l'on ne pourra jamais mieux connaître que vous l'aimez, que lorsque vous ferez sa volonté : tous les autres signes de votre amour, et par conséquent de votre conversion, sont équivoques. Il y a de fausses larmes, il y a des douleurs hypocrites, il y a des résolutions trompeuses et passagères : l'attachement à la volonté de Dieu, et l'observance de sa loi, est un signe non suspect de l'amour qu'on lui porte : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit, si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole*, si quelqu'un m'aime, il observera ma loi, et fera ma volonté.

C'est pourquoi les premières paroles que dit Saul, revenu peu à peu de son tremblement et de sa stupeur, furent celles-ci : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Paroles qui ont eu tout leur effet dans la suite, puisqu'il nous a assuré lui-même que, dès qu'il fut éclairé, touché, converti, il n'eut plus d'attachement ni à la chair ni au sang : *Continuo non acquievi carni et sanguini* (*Galat.* II). Paroles que disent tant de faux

pénitents, paroles que vous avez peut-être si souvent dites, mes frères, sans avoir eu la même sincérité, le même désintéressement, le même dévouement à la volonté de Dieu, que lui.

Vous vous flattez que c'est la volonté de Dieu que vous cherchez, c'est la vôtre : du moins vous voulez que la sienne s'accorde avec les bizarreries, les irrégularités, les caprices de la vôtre. Si vous portez des croix, vous voulez les choisir; si vous faites des pénitences, vous voulez qu'elles soient à votre goût; si vous vous privez de quelques plaisirs, c'est dans le dessein de vous dédommager par d'autres endroits. Si vous pratiquez quelque vertu, c'est parce qu'elle vous est naturelle, et qu'elle vous plaît; charitables, doux, patients, libéraux, austères, zélés plus par tempérament et par humeur, que par une impression et un mouvement de la grâce.

De là ce choix de confesseurs, et de directeurs commodes, qui, bien loin de porter dans vos plaies envenimées le fer d'une salutaire pénitence pour les guérir, ne cherchent qu'à les couvrir et à les adoucir par de pernicieux ménagements. De là cette aversion de ceux qui, considérant moins votre délicatesse que vos besoins, porteraient la sonde et le rasoir jusque dans les plus profonds replis de vos consciences, pour en faire sortir cette fermentation de mauvaises humeurs, véritable cause de vos rechutes.

De là ces égarements dans les exercices d'une piété purement extérieure qui vous plaît, pendant que vous négligez ce qu'il y a de plus essentiel à votre salut qui vous incommoderait trop; cette affectation à faire des œuvres de surérogation qui vous font honneur, pendant que vous vous souciez peu d'accomplir celles de votre état. De là cet attachement à votre propre sens, cette vaine estime de vous-mêmes; cette idolâtrie de vos jugements et de vos pensées, cette répugnance à écouter les avis, et à vous soumettre aux lois des autres.

Quelle différence entre vous et notre saint! Il n'a plus de volonté propre. Du moment qu'il a dit à Dieu : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* il est tout changé, et tout différent de lui-même. Il se laisse conduire chez Ananie, il reçoit la loi et la doctrine de ce disciple inconnu, il renonce à l'orgueilleuse science dont il était entêté, il condamne la cruauté de son faux zèle : et, passant tout d'un coup de la dureté à la tendresse, de la haine des chrétiens à l'amour qu'il leur porte, des blasphèmes vomis contre le nom de Jésus-Christ, à la publication de l'Evangile, il fait bien connaître qu'il ne veut plus, ô mon Dieu, que ce que vous voulez, qu'il ne fait plus que ce qu'il vous plaît.

Ainsi se forment les vrais pénitents : voulez-vous en augmenter le nombre, mes chers auditeurs? rien ne vous en empêche. Serait-ce la multitude et l'énormité de vos péchés? Quelque grands qu'ils soient, Dieu, toujours patient et toujours miséricordieux, vous attend pour vous en accorder le pardon. Il est pour vous, aussi bien que pour Saul, votre Jésus et votre Sauveur. Il vous cherche toujours, il vous sollicite toujours, il vous crie toujours : Reviens, brebis égarée, je te porterai sur mes épaules; reviens, enfant prodigue, je te rétablirai dans tes premiers droits; rien ne peut plus arrêter mes grâces que ton endurcissement et ton obstination à ne les pas recevoir.

Serait-ce, messieurs, votre délicatesse, votre assoupissement, votre indolence? Vous êtes si vigilants, si empressés, si ardents pour des affaires de néant; et celles de votre salut ne vous toucheraient pas? Vous êtes si effrayés et si troublés de la mort d'un parent et d'un ami; et celle de votre âme ne vous effraierait et ne vous troublerait pas? Vous vous condamnez à de si austères diètes, pour prolonger de quelques jours l'heure d'une mort que vous ne pouvez éviter; et celle dont vous pouvez vous garantir, ne serait pas capable de vous réduire à de légères mortifications? Vous faites si souvent la volonté d'une misérable créature avec laquelle vous vous damnez; et vous ne feriez pas celle d'un Dieu qui veut vous sauver, et qui vous promet une éternelle récompense? Je vous l'a souhaite. *Amen.*

DISCOURS XXII.

ELOGE HISTORIQUE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.

Dieu l'a sanctifié par sa foi et par sa douceur (*Eccli.*, *ch.* XLV).

Reconnaissez-vous, messieurs, à ces deux traits le saint que vous honorez en ce jour, et ne vous apercevez-vous pas déjà que le Saint-Esprit, qui est appelé par l'Eglise le doigt de Dieu, lui a donné un air si ressemblant, qu'il est inutile de vous prévenir par ces inscriptions qu'on met ordinairement à l'entour des autres portraits, en vous apprenant que c'est ici celui de François de Sales, évêque et prince de Genève?

Aimé de Dieu à cause de sa foi, aimé des hommes à cause de sa douceur, il s'est par ces deux vertus dominantes élevé, comme Moïse, à la plus haute perfection. Par sa foi il s'est approché du Créateur, qui l'a trouvé agréable à ses yeux; par sa douceur il s'est approché des créatures, dont il s'est concilié l'amitié. Par sa foi il a porté la lumière de la vérité en de malheureuses régions que le libertinage et l'hérésie avaient toutes couvertes de ténèbres; par sa douceur il a converti les pécheurs, gagné les hérétiques, fléchi et ramené au sein de l'Eglise les esprits les plus indociles et les moins traitables.

Sa foi sans la douceur n'aurait eu qu'un zèle amer et stérile; sa douceur sans la foi n'aurait eu qu'une faible et aveugle condescendance. Sa foi sans la douceur n'aurait été qu'une foi rebutante, et sa douceur sans la foi n'aurait été qu'une douceur infructueuse et politique : mais l'une et l'autre, heureusement réunies dans sa personne, ont produit d'admirables effets, je veux dire de

conversion pour son prochain et de sanctification pour lui-même : *In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.* Sa foi a animé sa douceur, sa douceur a inspiré sa foi; sa foi s'est servie de sa douceur comme d'un frein pour arrêter le mouvement des plus impétueuses passions, et sa douceur a servi de canal à sa foi pour s'insinuer dans les esprits les plus opiniâtres et les plus aveuglés.

Par l'une de ces vertus, François de Sales, non content de marcher dans les voies du Seigneur, y a fait marcher ceux que de longs égarements en avaient éloignés; et par l'autre, non content de posséder son âme en paix, il n'a eu en bouche que des paroles et n'a exercé qu'un ministère de paix.

Sa foi l'a rendu agréable à Dieu, sa douceur la rendu aimable aux hommes : voilà tout le sujet de son éloge. Par sa foi il s'est élevé à la plus haute perfection, par sa douceur il a opéré les plus admirables conversions; et par l'une et l'autre Dieu l'a fait l'un des plus grands saints du dernier siècle : *In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.* Je ne cherche dans ce discours d'autre dessein que celui que me fournit mon texte, d'autre secours que celui que j'attends du Saint-Esprit, d'autre intercession que celle que je demande à Marie par les paroles de l'ange : *Ave.*

PREMIER POINT.

A en juger par les magnifiques éloges que saint Paul donne à la foi dans sa lettre aux Hébreux, il y aurait quelque sujet de se persuader que ce n'est pas tant une vertu particulière, qu'un concours et un assemblage de plusieurs autres.

Si Abel a offert au Seigneur des victimes qui lui ont été plus agréables que celles de Caïn, ç'a été par sa foi qu'il a mérité cette préférence. Si Noé, flottant dans son arche sur les eaux du déluge, s'est sauvé avec sa famille d'un naufrage où périssaient tous les autres hommes, ç'a été à sa foi qu'il a dû attribuer la conservation de sa personne.

Si Abraham a sacrifié à Dieu toutes ses espérances en lui sacrifiant son fils unique, ç'a été la foi de ce patriarche qui a fait tout l'appareil de son sacrifice, tout le mérite et le fruit de son obéissance. Si Joseph a rejeté avec mepris les flatteuses propositions de son impudique maîtresse, et si Moïse a mieux aimé être affligé avec le peuple de Dieu que de jouir du fragile plaisir du péché, ç'a été à leur foi qu'ils ont été redevables de leur innocence et de leurs victoires (*Hebr.*, XI).

Quel concours de vertus en une seule! et peut-on mieux louer un saint que de dire que ç'a été dans sa foi que Dieu l'a sanctifié? *In fide ipsius sanctum fecit illum.* Rappelez seulement dans votre mémoire ces différents prodiges que la vraie foi a opérés dans ces anciens temps; je me flatte, messieurs, que, dans le détail que j'en ferai, notre saint se présentera à tout moment à votre imagination, et que vous revenant naturellement dans l'esprit, vous direz : tel a été François de Sales.

Abel, par sa foi, choisissait pour offrir au Seigneur ce qu'il y avait de plus jeune et de plus sain dans son troupeau : et François de Sales, dès ses plus tendres années, a offert à Dieu des hosties pures et sans tache, je veux dire les premières préparations de son cœur et les premières paroles de sa bouche. A peine se connaît-il lui-même, qu'il connaît l'amour que Dieu a pour lui; à peine ses paroles sont-elles articulées, qu'il dit distinctement : *Dieu et ma mère m'aiment bien.*

Est-ce un enfant qui s'explique en ces termes? oui, si vous considérez son âge; mais c'est une créature qui se hâte de se rendre parfaite en Jésus-Christ, si vous considérez l'effet prématuré de la grâce baptismale qui opère déjà en sa personne. C'est un enfant, si vous le regardez des yeux du corps; mais, si vous portez vos vues plus loin, vous verrez que c'est un enfant à qui un esprit d'intelligence et de prophétie est accordé par avance; un enfant qui reçoit déjà de Dieu un favorable témoignage de son innocence présente et de sa justice future : *Per quam testimonium consecutus est esse justus,* comme saint Paul le dit d'Abel; un enfant qui nous apprend par ses premiers sentiments de reconnaissance, comme par les premiers présents qu'il fait au Seigneur, combien il sera grand dans la suite : *Testimonium perhibente muneribus ejus Deo.*

Ce fut par la foi que Noé, averti par une inspiration d'en haut de ce qui devait arriver, et craignant ce qu'il ne voyait pas encore, *Responso accepto de iis quæ adhuc non videbantur, et metuens* (*Ibid.*), pourvut de bonne heure à la sûreté de sa famille et à celle de sa personne en se bâtissant une arche, et se souciant peu des railleries de ses voisins, qui, quoique menacés d'un fatal naufrage, se moquaient d'une si sage précaution : *Aptavit arcam in salutem domus suæ.*

Autre marque de la foi de notre saint dans un âge plus avancé; âge où presque tous ceux qui ont de la naissance et du bien se jettent dans de grands désordres et de honteux plaisirs; âge où, à peine ayant secoué le joug des maîtres et des colléges qu'ils regardent comme des espèces de servitude, ils s'abandonnent à un scandaleux libertinage, sous prétexte d'une honnête liberté; âge où, échauffés par l'ardeur de leurs passions, irrités par la présence de charmants objets, entraînés par le torrent de la coutume et du mauvais exemple, ils se précipitent confusément dans un horrible déluge de péchés; âge cependant où François de Sales, éclairé d'en haut et frappé d'une salutaire crainte, ne travailla qu'à se bâtir une arche impénétrable aux eaux du plaisir et du vice : *Aptavit arcam in salutem domus suæ;* âge enfin où il condamna par sa piété et son recueillement l'impiété et la dissipation du monde; par sa tempérance et ses mortifications, la mollesse et les débauches du monde; par son humilité et ses aumônes, l'orgueil et l'avarice du monde : *Per quam damnavit mundum :* uniquement appliqué à acquérir un précieux héritage, je veux dire, avec saint Paul, la

justice qui vient de la foi : *Et justitiæ quæ per fidem est, hæres est institutus* (*Ibid.*).

Ce que ce même apôtre nous dit d'Abraham n'a guère moins de conformité avec notre saint. Quelle fut la foi de ce patriarche, lorsque, espérant contre toute espérance, et ayant déjà le bras levé pour immoler un fils unique de qui devait sortir une nombreuse postérité, il pensa en lui-même que Dieu, maître absolu de la vie et de la mort, pourrait bien, en le ressuscitant, accomplir l'effet de ses promesses? *Fide unigenitum offerebat qui susceperat repromissiones, arbitrans quia et a morte suscitare potens est Deus.*

Mais quelle fut la foi de votre saint patriarche, mesdames, lorsqu'il se résigna entièrement aux volontés du Seigneur sur la maladie mortelle de madame de Chantal, votre mère, avec laquelle il voyait comme mourir votre ordre naissant, cet aimable Isaac, ce chaste objet de ses complaisances, cette chère production de ses soins, cet enfant de son esprit et de son cœur? De quelles paroles se servit-il pour la consoler au lit de la mort, et quelle comparaison lui apporta-t-il pour vaincre la douleur qu'elle sentait de la perte future de ce qu'elle aimait si tendrement? *Ma fille*, lui dit-il, *Dieu veut peut-être se contenter de votre bonne volonté, comme il se satisfit de celle qu'eut Abraham de lui sacrifier son fils unique.*

Peut-être, mesdames, y trouverez-vous cette différence qu'Abraham voulut cacher son dessein à Sara, de peur que les larmes de cette mère affligée ne fissent de trop vives impressions sur son cœur, au lieu que François de Sales porta madame de Chantal, votre autre Sara, à sacrifier, par une humble résignation aux ordres de Dieu, ce qu'elle aimait plus que sa propre vie.

Mais bénie soit la Providence! nous avons la consolation de voir que la foi de l'un et de l'autre a été une foi féconde, et qu'il est sorti d'un seul homme, qui était déjà comme mort, une postérité dont le nombre presque sans nombre égale celui des étoiles du ciel et du sable qui est sur le bord de la mer : *Ab uno orti sunt, et hoc emortuo, tanquam sidera cœli in multitudinem, et sicut arena quæ est ad oram maris, innumerabilis.* Quand ces paroles auraient été écrites pour faire voir par avance l'établissement et la gloire de votre ordre, pourrais-je les mieux appliquer à mon sujet?

Celles qui les suivent, et qui font un si magnifique éloge de la foi de Joseph et de Moïse, ne relèvent pas moins celle de François de Sales. Car, si Joseph s'est débarrassé des mains de son impudique maîtresse, François de Sales, tenté par les importunes sollicitations d'une effrontée, ne lui a-t-il pas craché au visage, et n'est-il pas sorti de sa maison aussi chaste qu'il y était entré?

Si Moïse, devenu grand, s'est peu soucié de passer pour le fils de la fille de Pharaon, sacrifiant la gloire et les douceurs d'une si avantageuse adoption au plaisir qu'il trouvait d'être affligé avec le peuple de Dieu dans un pays idolâtre, François de Sales n'a-t-il pas renoncé, je ne dis pas seulement à de grands établissements que son mérite et sa naissance pouvaient lui procurer dans le monde, mais encore à de riches évêchés et à d'éminentes dignités qu'on lui offrait dans l'Eglise?

N'a-t-il pas mieux aimé demeurer avec son petit troupeau, que de chercher ailleurs de gras pâturages? essuyer la haine et la fureur des hérétiques de son infidèle Genève, que de goûter un doux repos dans des royaumes catholiques? N'a-t-il pas mieux aimé se faire à l'humeur rustique d'une nation presque toute sauvage, que de jouir de l'honneur dû à son caractère et à ses vertus, parmi des peuples civilisés; défricher des terres désertes où la moisson pouvait être abondante et où il se trouvait très-peu d'ouvriers, que de profiter des travaux de ceux qui avaient cultivé d'autres contrées où la récolte était moins considérable, et le nombre des ouvriers beaucoup plus grand?

En vain les rois et les souverains lui offrent les premiers siéges de leurs églises pour le retenir dans leurs Etats; d'autres que lui, se voyant relégués en des lieux où seraient enfouis des talents qu'ils pourraient produire ailleurs avec éclat, auraient accepté avec joie des offres si obligeantes.

En vain veut-on le faire passer d'un évêché à un autre, où, avec moins de peines et de contradictions à essuyer, il aurait plus de revenus et d'honneur à recueillir. Quoiqu'il soit convaincu que ces translations sont permises, quoi qu'il sache qu'autre chose est de changer par un esprit d'ambition ou d'avarice, et autre chose de changer par une humble obéissance à la voix de la Providence qui s'explique par celle des rois et les vœux des peuples; quoiqu'il ait appris que quand on porte toujours avec soi le même esprit et le même cœur, on ne change pas pour cela en changeant de siége : *Non mutat sedem qui non mutat mentem* (*Gelasius secundus, epistola ad Benignum episcopum*), il croit cependant avoir des raisons particulières qui l'empêchent de consentir à cette translation; et, bien différent de cet archevêque de Bordeaux qui, pour passer à la métropole de Bourges, exposa aux Pères du concile de Pontion qu'il ne pouvait demeurer dans ce lieu de sa résidence sans un évident péril d'y perdre la vie, il préfère au premier siége de la France son infidèle Babylone, où il sait que mille scélérats l'attendent pour le sacrifier à leur rage.

Quoiqu'il n'ignore pas que les besoins d'un grand peuple doivent quelquefois l'emporter sur ceux d'un petit troupeau, comme un saint pape l'écrivit à des évêques qui l'avaient consulté sur cette matière (*Anterus, Respons. ad quæst. episc.*); quoiqu'il ait devant les yeux l'exemple de plusieurs prêtres qui, exposés sur de plus grands théâtres, ont fait éclater de plus grandes vertus; tels qu'ont été les Alexandre, transféré d'une petite église à celle de Jérusalem; et les Proclus, élevé de la petite chaire de Cyzique sur le trône de Constantinople : sa

timide, mais grande et éminente foi lui représente que les biens d'un évêque étant moins à lui qu'aux pauvres, il s'engagerait, par la jouissance de plus grands revenus, à la distribution de plus grandes aumônes; que, pour conserver plus sûrement l'esprit de la pauvreté et de l'humilité évangéliques, il est quelquefois important de demeurer dans les bornes de sa première vocation; qu'on ne passe que trop souvent de la médiocrité à l'excès, et que, bien loin d'être un plus grand saint par une plus grande élévation, on devient aisément, si l'on ne veille davantage sur soi, un plus grand pécheur; qu'au reste, Jésus-Christ ayant aimé son Eglise pour la rendre riche, laide pour la rendre belle, persécutée et déshonorée pour en devenir la victime, il lui était avantageux de se conformer, autant qu'il lui serait possible, à un si excellent modèle.

Pénétré de ces sentiments, il estime toutes choses comme de la boue et de l'ordure, trop content de pouvoir gagner quelques âmes au souverain pasteur des âmes. Chapeau de cardinal, qui par ton éclat éblouis les yeux de tant d'autres, tu as eu pour François de Sales si peu de charmes, que si tu n'avais été qu'à deux pas de lui, il n'eût pas voulu faire ces deux pas pour te ramasser (car c'est ainsi que ce grand homme en a parlé confidemment à l'un de ses meilleurs amis); tu ne pouvais lui plaire, à moins qu'il n'eût répandu son sang pour te donner cette éclatante couleur; et, ravi de marcher sur les traces sanglantes de Jésus-Christ, son maître, il a laissé sans inquiétude aux cardinaux la gloire de porter des habits que portent les empereurs et les rois.

Il n'en faudrait pas, ce semble, davantage pour vous faire connaître à quels degrés de sainteté la foi a élevé François de Sales: *In fide ipsius sanctum fecit illum.* Voici cependant quelque chose qui me paraît encore plus singulier, et que vous ne trouverez guère avec de pareilles circonstances dans un autre saint.

Pour vous en donner quelque idée, supposons trois ou quatre grandes vérités solidement établies dans la sainte Ecriture et reçues de tous les Pères: que jamais la foi des élus n'est plus grande que lorsqu'elle est exposée à de plus fâcheuses épreuves; que jamais ces épreuves ne sont plus fâcheuses que lorsqu'on trouve moins de consolations et au dehors et au dedans de soi; que jamais ces consolations ne sont moindres que lorsqu'on appréhende tout du côté de la justice de Dieu, et qu'on n'attend presque rien de sa miséricorde; que jamais cette justice et cette miséricorde ne paraissent plus redoutables que lorsqu'on est tenté du dernier de tous les péchés, je veux dire du désespoir.

Ces vérités supposées, il vous sera par là fort aisé de juger de l'éminente, de l'héroïque, et, si je puis parler ainsi, de l'incomparable foi de François de Sales dans la plus terrible de toutes les épreuves. Le démon lui suggère si fortement qu'il est réprouvé, qu'il ne doute presque plus de sa damnation; il croit que l'entrée du ciel lui sera fermée un jour, et que l'enfer sera pour lui *une demeure éternelle.* Quoi qu'il ait fait et qu'il fasse, il regarde le prétendu décret de sa damnation comme une chose conclue et irrévocable. Ce Dieu de miséricorde, qui est si bon aux autres, lui paraît comme un Dieu qui n'aura plus de bonté pour lui; ce Dieu qui invite à pénitence les plus grands pécheurs, et qui leur promet son pardon, semble être à son égard un Dieu qui le laissera mourir dans l'impénitence, et lui fermera pour toujours son paradis.

Où étiez-vous, Seigneur, où étiez-vous dans une si rude et accablante tentation? Vous étiez dans le cœur de François de Sales, mais vous y étiez sans vous y faire sentir. Vous étiez dans son cœur à peu près comme l'Epoux des Cantiques était dans celui de son Epouse, quand elle le cherchait par les rues, et que les gardes de la ville la maltraitèrent.

Vous étiez avec François de Sales comme vous étiez avec vos apôtres, endormi pendant une furieuse tempête qui les menaçait d'un prompt naufrage (*Matth.*, VIII). Vous étiez auprès de lui, comme une nourrice auprès de son nourrisson, à qui elle ne donne pas la mamelle toutes les fois et dès le moment qu'il la demande. Que cet enfant crie et qu'il se tourmente, qu'il la tire avec ses petites mains, et qu'il approche la bouche de son sein le plus près qu'il peut, elle le laisse chercher et crier comme si elle était dans un profond assoupissement, jusqu'à ce que, ne pouvant plus se contrefaire, elle l'embrasse, elle le baise, elle le serre tendrement sur son cœur, et lui donne d'autant plus de joie qu'elle l'avait laissé pendant quelque temps dans son impatience et son chagrin.

Ainsi en usâtes-vous, ô mon Dieu, pour éprouver la foi de notre saint, et lui faire endurer une espèce de martyre, en un sens, plus dur que le martyre même: *Proba me, Domine, et tenta me* (*Psal.* XXV); *In fide sua probatus est* (*Eccl.*, XLVI). Ames délicates et immortifiées dans vos dévotions, qui suivez plutôt l'époux à l'odeur de ses parfums qu'à celle de ses vertus, qui ne demeurez dans son jardin que lorsqu'un doux zéphir tempère, par la fraîcheur qu'il y donne, les ardeurs d'une saison brûlante: qui, *couchées sur des fleurs aromatiques, et assoupies d'un amour languissant, ne pouvez souffrir qu'on vous éveille, si vous ne vous éveillez de vous-mêmes* (*Cantic.*, II), venez après cela vous plaindre du peu de consolation que vous trouvez souvent dans vos prières et dans vos saints exercices.

Vous dirai-je, avec saint Bernard, que le cours de cette vie mortelle se passant dans une continuelle vicissitude de délaissement et de visites, votre joie ne peut jamais être parfaite, et que souvent Jésus-Christ s'échappe tout d'un coup des mains de ceux qui prétendent le retenir, afin que, pleins de ferveur, ils persistent à gémir et à le prier

de revenir par une secrète infusion de ses douceurs (1).

Vous représenterai-je, avec saint Grégoire, que lorsque vous vous croyez pleins des fruits spirituels de vos bonnes œuvres, vous en concevez pour l'ordinaire une vaine gloire, regardant ces biens qui sont en vous, comme s'ils venaient de vous, et que par ce moyen il vous est avantageux de souffrir de rudes épreuves et de grandes sécheresses, afin que, convaincus de vos misères, vous pensiez à vous affermir plus solidement dans la vertu, par la vue de votre néant et par l'espérance des secours que vous attendez de la bonté gratuite de Jésus-Christ (2).

Ajouterai-je, avec Richard de Saint-Victor, que Dieu vous abandonne à ces amertumes et à ces sécheresses : pourquoi? pour exciter et animer votre langueur; pour vous obliger de ramasser toutes vos forces, qu'une piété trop délicate avait dissipées ; pour vous donner lieu d'acquérir de nouveaux mérites, en vous faisant faire avec peine ce que vous fesiez avec joie : enfin pour vous accoutumer à l'attendre par une humble patience, soit qu'il vous afflige par des peines extérieures, soit qu'il retire de vous ses douceurs et ses consolations sensibles? Qui êtes-vous pour demander ces suavités divines, et quelle raison pouvez-vous avoir de vous plaindre des délaissements, et des amertumes que vous ressentez (3)?

Que feriez-vous donc et quelle résolution prendriez-vous, si votre imagination était frappée d'une tentation aussi violente et aussi importune qu'était celle de notre saint? Que feriez-vous, et quelle résolution prendriez-vous, si vous disiez en vous-mêmes et si vous étiez tentés de le croire de la sorte: C'en est fait, je suis damné : quoi que je fasse, je ne jouirai jamais de Dieu, me voilà perdu pour toute une éternité?

Je ne sais pas ce que vous feriez, mais je sais bien ce que fit François de Sales. Peut-être conclueriez-vous, comme tant de libertins et d'endurcis : Puisqu'après ma mort je dois être damné; il faut que je me divertisse pendant ma vie; puisque je dois souffrir un jour des peines éternelles, il faut du moins que, pendant le temps que j'ai à vivre, je me procure tous les plaisirs que je pourrai me procurer.

Peut-être, comme tant d'hérétiques, regarderiez-vous Dieu comme un Dieu cruel qui, sans autre raison que celle de sa mauvaise volonté, voudrait vous damner : comme un Dieu fourbe, qui, vous tendant une main, vous repousserait de l'autre ; qui, vous invitant d'accomplir ses commandements pour être sauvés, vous en rendrait la pratique impossible pour se rire de vos vains efforts et vous faire ressentir tous les effets de son indignation et de ses vengeances.

Peut être, comme ces athées dont il est parlé dans le livre de la Sagesse, diriez-vous avec eux : *A-t-on jamais connu personne qui soit revenu des enfers? Nous avons été comme formés de rien, et à la fin de nos jours nous serons comme si nous n'avions jamais été. Jouissons donc des biens présents, environs-nous des vins les plus exquis et parfumons-nous d'huile de senteur; c'est là notre sort et notre partage* (*Sap.*, I). Peut être auriez-vous ces détestables sentiments : car, hélas! que ne dit-on, ou que ne fait-on pas, quand, après avoir abandonné Dieu, on mérite d'en être délaissé!

Ce que vous pourriez faire dans une si fâcheuse et si affligeante tentation, serait de gémir amèrement devant Dieu, de vous humilier aux pieds de sa grandeur, d'implorer sa toute-puissante et infinie miséricorde, de le prier qu'il éloignât de vous une si triste pensée, d'appeler enfin votre foi à votre secours, et de vous mettre dans une même disposition d'esprit et de cœur qu'était ce roi pénitent quand il disait : *J'attendais celui qui seul pouvait me délivrer de l'accablement et de la tempête que je souffrais. Expectabam eum qui salvum me fecit a pusillanimitate spiritus et tempestate.*

François de Sales le fit : mais se contenta-t-il de cela? Admirez ici une foi bien plus grande et une vertu bien plus héroïque. Frappé de cette pensée de sa damnation future, il en trembla de tout son corps, mais s'élevant aussitôt par sa foi au-dessus d'une si violente tentation, il s'écria : S'il est vrai, ô mon Dieu, que je n'aie pas le bonheur de vous voir ni de vous aimer en l'autre vie, donnez-moi au moins en celle-ci la grâce de vous aimer de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toutes mes forces. Si ce n'est pas là avoir une héroïque et suréminente foi, je ne vois pas par quels degrés elle peut être plus grande.

L'espérance, la charité et la foi, ont entre elles de très-étroites liaisons, dit saint Bernard (*D. Bern. ser.* 10, *in Psal.* XC). Car comme nous n'avons pour objets de notre espérance que ceux de notre foi, nous ne commençons à espérer les biens qui nous sont destinés que quand nous croyons qu'ils nous ont été promis; en sorte que comme on ne peut peindre sans avoir une matière qui reçoive les couleurs, on ne peut aussi rien espérer sans avoir la foi, que saint Paul appelle pour cet effet : *la substance des choses que nous espérons.*

C'est la foi qui nous dit : Dieu a préparé de grands biens à ceux qui lui seront fidèles :

(1) Subito dum teneri putatur, elabitur, et rursum lacrymanti, et insectanti occurrens, comprehendi patitur, sed minime retineri, dum subito, iterumque e manibus evolat. Ita ergo et in hoc corpore potest esse de præsentia Sponsi frequens lætitia, sed non copia, quia et visitatio lætificat, sed molestat vicissitudo (*D. Bern. ser* 32, *in Cantic.*).

(2) Plerumque dum fœcunde virtutum fructus reddimus, dum continua prosperitate pollemus, aliquantulum mens exigitur, ut a semetipsa sibi existere bona quæ habet, arbitretur. Sic tentari Deus nonnisi benigne permittit, ut dum mens tentatione pulsata in bonis de quibus gaudebat, concutitur, imbecillitatis suæ debilitate cognita, in spe divini adjutorii solidius roboretur (*D. Greg.*, *l.* II, *Mor.*, *ch.* 24).

(3) Agit tunc anima laboriose, quod tunc delectabiliter agebat in quo labore spiritualiter roboratur, et dum viriliter agit confortatur cor ejus, ut fortiter toleret, et patienter expectet Dominum, cum vel per adversa affligit, vel consolationem subtrahit (*Rich. a Sancto Victore*, *part.* II, *expos. in Cant.*, *ch* 35).

Dicit fides: Parata sunt magna bona a Deo fidelibus suis. C'est à moi que ces biens sont réservés, dit l'espérance : *Dicit spes : Mihi illa servantur;* c'est moi qui cours vers Dieu de toute ma force, afin de les obtenir de son infinie miséricorde, ajoute la charité : *Curro mihi ad illa, ait charitas.*

Tel est dans la pensée de saint Bernard, l'enchaînement de ces vertus : mais les sentiments que conçoit François de Sales ne me donneraient-ils pas lieu de dire que j'y trouve comme un mystérieux renversement? Car de la manière qu'il parle, n'est-ce pas là la foi d'un saint qui se soutient contre l'espérance et qui appelle à son secours la charité? la foi d'un saint qui croit des biens éternels, mais qui s'imagine que ces biens ne seront pas pour lui, et qui, nonobstant cette pensée, souhaite d'avoir ce qu'il y a de plus pur, de plus généreux, de plus héroïque dans la charité : la foi d'un saint qui veut aimer Dieu, quoiqu'il ne doive pas un jour en être aimé, qui veut l'aimer, quoique le démon lui fasse croire qu'il en sera éternellement haï?

Aimer Dieu pour les bienfaits qu'on en a reçus, c'est un amour reconnaissant. L'aimer pour ceux qu'on en espère, c'est un amour intéressé. L'aimer quand même on n'en espèrerait rien, c'est un amour pur et gratuit; mais l'aimer quand on n'en attend qu'une haine et des châtiments sans fin, c'est un amour..... appelez-le, comme il vous plaira, je n'ai point de termes assez forts ni assez propres pour vous en expliquer la nature.

J'apprends bien de saint Augustin qu'il y a un amour tempérant, qui s'abstient des plaisirs défendus pour Dieu, (*D. Aug. lib. de Moribus Ecclesiæ cath., c.* 15); un amour fort qui souffre toutes sortes de persécutions pour Dieu; un amour juste qui se sépare des créatures, pour ne servir que Dieu; un amour prudent, qui cherche tout ce qui peut le conduire à Dieu : mais quel nom donnera-t-il à celui qui veut s'abstenir de tout, qui veut souffrir tout, qui veut se séparer de tout ce qui est capable de l'éloigner de Dieu, non-seulement quand il ne le récompenserait jamais, mais quand il devrait éternellement le punir?

Vous le haïssez, pécheurs, ce Dieu infiniment aimable, quoiqu'il vous aime : et François de Sales veut l'aimer, quoiqu'il s'imagine qu'il en sera haï. Vous outragez par une lâche ingratitude ce Dieu bienfaisant quand il vous comble de ses faveurs : et François de Sales veut reconnaître le souverain domaine qu'il a sur lui, non-seulement dans les épanchements de sa miséricorde, mais encore dans l'exercice de ses vengeances.

Vous vous souciez peu de mépriser et d'abandonner, pendant les plus beaux jours de votre vie, ce Dieu infiniment bon, dans la pensée dont vous vous flattez que vous l'aimerez sur le déclin de l'âge, et aux approches de votre mort : et François de Sales veut lui donner des marques de son amour, dès qu'il peut l'aimer, et qu'il en reçoit la grâce, dans l'appréhension qu'il a de se trouver, après sa mort, réduit au funeste état de ne pouvoir plus l'aimer.

Quel amour qui se soutient par une si grande foi! Quelle foi qui agit par un si généreux amour! Voilà, messieurs, ce que la foi de ce grand homme a fait pour sa sanctification; mais voici ce qu'a fait sa douceur pour la conversion et la sanctification des autres : *In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.*

SECOND POINT.

Ce n'est pas sans de grandes raisons, messieurs, que saint Paul instruisant les évêques, et généralement tous ceux à qui le soin des âmes est confié, de quelle manière ils doivent se conduire pour remplir dignement leur ministère, leur recommande, entre autres choses, la douceur, comme celle de toutes les vertus qui est la plus propre à attirer les bénédictions du ciel sur leurs travaux apostoliques.

Car s'ils sont, par préférence aux autres, les amis de Dieu et les médiateurs des hommes, il faut, dit Richard de Saint-Victor, qu'imitant plus parfaitement qu'eux cette divine bonté, ils aient pour leurs frères des entrailles d'amour, toujours prêts à répandre, pour leur édification, la douceur du lait dont leurs mamelles sont pleines, et du miel qui est sur leurs langues (1).

S'ils sont les médecins spirituels des âmes, il faut, dit saint Grégoire (*D. Greg., l.* XXIV, *Mor. c.* 23), qu'ils s'insinuent par leur douceur dans l'esprit de ceux qu'ils veulent convertir, et qu'avant que de faire à ces malades de douloureuses incisions, ils leur fassent connaître, par leur affection et leurs tendresses, qu'ils ne viennent qu'à dessein de les guérir.

S'ils sont les premiers disciples de Jésus-Christ, et les chefs de sa famille, il faut, dit saint Chrysostome (*Lib. de Sacerdotio*), qu'ils apprennent de lui *qu'il est doux et humble de cœur*, afin que, se formant sur un si parfait modèle, ils traitent leurs frères avec cette humanité et cette douceur qui, selon ce Père, n'est dans les hommes apostoliques qu'un rayon de cette divine sagesse et de cette souveraine bonté qui conduit si paisiblement toutes choses à leur fin, qu'elle se fait même aimer de ceux qu'elle blesse.

Enfin, s'ils sont appelés de Dieu pour inspirer aux pécheurs des sentiments de conversion et de pénitence, et ramener dans le sein de l'Eglise ceux que l'aveuglement et l'hérésie en ont éloignés, rien n'est plus utile ni plus propre à produire de si bons effets que la douceur, dit saint Augustin, qui, parlant de lui-même, avoue n'avoir été gagné d'abord que par cette vertu, qui servit à préparer les voies d'un aussi prodigieux

(1) Quia bonitati appropinquant, pietatis viscera accipiunt, ut ad alios moveantur ex charitate, sicut Deum didicerunt amare... Spiritualis dulcedinis liquore fluunt, et aliis ad ædificationem hanc fundunt (*Rich. a Sancto Victore part.* II, *exposit. in Cant., ch.* 19 *et* 20).

changement que fut celui qui s'opéra en sa personne.

J'avais, dit-il, pour Ambroise, toute l'estime qu'on peut avoir pour un homme d'une grande érudition. La réputation qu'il s'était acquise me donna la curiosité de l'entendre, non pas tant à dessein de me corriger et de m'instruire, que pour savoir s'il soutenait par son mérite ce que j'en avais appris. Je l'entendis, je le vis, je lui parlai : cet homme de Dieu me reçut avec tant d'humilité et de tendresse, que je commençai à l'écouter favorablement et à l'aimer, non comme un docteur qui m'enseignait la vérité (chose que je désespérais de trouver dans l'Eglise catholique), mais comme un homme qui me témoignait beaucoup d'affection et de bonté : *Eum amare cœpi, non tanquam doctorem veri* (*quod in Ecclesia prorsus desperabam*), *sed tanquam hominem benignum in me* (*D. Aug.*, *l.* V, *Confess.*, *c.* 13).

Si l'on avait demandé aux personnes de la première qualité, et à tant d'hérétiques que François de Sales a ramenés dans le sein de l'Eglise (1); à tant d'ignorants et d'esprits grossiers, à qui il a appris les principes de notre religion et la science du salut; à tant de familles divisées qu'il a réconciliées et réunies; à tant de grands princes, de l'amitié et de la protection desquels il a été honoré; à tant de pécheurs qu'il a tirés du vice, et portés à une salutaire pénitence, ce qui les obligeait d'avoir pour lui de la confiance et du respect, de l'écouter et de se soumettre à ses avis, jusqu'à renoncer à leurs erreurs et à leurs engagements criminels : je ne doute pas, messieurs, qu'ils n'eussent fait, en sa faveur, le même aveu que saint Augustin à l'égard de saint Ambroise, que c'étaient ses manières honnêtes, douces, agréables, modestes, insinuantes, pleines de désintéressement et de tendresse, qui les avaient gagnés : *Eum amare cœpimus, non tanquam doctorem veri* (*quod in Ecclesia prorsus desperabamus*), *sed tanquam hominem benignum in nos.*

Il avait appris de l'Apôtre que pour être *l'homme de Dieu, il faut suivre en toutes choses la patience, la charité, la douceur, traiter ses frères comme on voudrait être traité soi-même; les consoler, s'ils sont affligés; les supporter, s'ils sont faibles; les excuser, s'ils sont imprudents; les reprendre, s'ils résistent à la vérité, mais toujours avec modération et douceur, puisqu'il se peut faire que Dieu leur donnera un jour l'esprit de pénitence, qui les détrompera de leurs erreurs, et leur fera connaître leurs vrais devoirs* (*Tit.*, I; I *Tim.*, VI; II *Tim.*, II).

Où est le prélat qui ait mieux profité que le nôtre de ces importants conseils de saint Paul, et qui ait aussi eu la consolation de voir sa douceur récompensée de plus nombreuses conquêtes, dans le centre même du libertinage et de l'hérésie?

Je le comparerais volontiers à ce prudent et zélé serviteur dont il est parlé chez saint Luc, qui, par l'ordre de son maître, fit entrer dans sa maison et asseoir à sa table *les aveugles, les boîteux, les faibles qu'il trouva errants dans les rues, ou couchés dans les places publiques* (*Luc.*, XIV).

Vous comprenez assez le sens de cette parabole, et, sans que je vous le dise, vous jugez bien que j'entends par ces aveugles les hérétiques, à qui il faut ouvrir les yeux et montrer la vraie lumière; par ces boîteux, les pécheurs qu'il faut faire marcher droit dans les voies du salut; par ces faibles, les pénitents, dont la santé chancelante a besoin d'être fortifiée contre les rechutes et les langueurs : qui l'entreprendra, messieurs?

Il faut du courage et du zèle pour en former le dessein, de l'adresse et du bonheur pour y réussir; mais de quoi n'est pas capable un prudent et zélé serviteur, formé sur l'exemple, et animé de l'esprit du plus doux de tous les maîtres? Il voit les grands obstacles qu'il y a à la conversion des hérétiques et des pécheurs, dans un pays ou règnent la rébellion et l'apostasie, où la religion du vrai Dieu, et la fidélité due à de légitimes souverains, sont également méprisées, où la grossièreté, l'ignorance, l'indocilité, la révolte, le mépris de la puissance divine et humaine, l'entêtement, l'opiniâtreté, ôtent, ce semble, toute l'espérance de pouvoir y produire aucun fruit.

Etre évêque de Genève et être destiné au martyre, avoir des peuples à gouverner et des persécuteurs à souffrir, prêcher l'Evangile et en être la victime, porter la croix pastorale et attendre à tout moment les ignominies et la mort de la croix, était presque une même chose. Cependant notre saint, plus doux qu'un agneau exposé au milieu des loups, ne désespère pas que Dieu ne bénisse ses entreprises.

Il visite son diocèse, il catéchise, il confesse, il prêche, il administre les sacrements. Lui ferme-t-on les hôtelleries, il couche à plate terre, et passe des journées entières sans manger. Tourne-t-on en ridicule ses exhortations et ses remontrances? rien ne le rebute, dût-il parler à *des oreilles incirconcises, et à des aspics qui se les bouchent pour ne pas écouter ses divins enchantements.* Leve-t-on la main pour le frapper, et lui tient-t-on le pistolet sur la gorge? il ne s'en émeut pas davantage. Voit-il des scélérats venir à lui avec des épées et des bâtons? il se présente à eux : Qui cherchez-vous? leur dit-il, c'est moi. Est-il averti d'une conspiration qu'on a formée contre lui? il refuse l'escorte que le gouvernement du pays veut lui donner. La rapidité de l'eau a-t-elle entraîné un pont par où il faut qu'il passe? une planche flottante et mal assurée le conduit d'un rivage à l'autre.

Malgré tant d'obstacles et de dangers, les pécheurs, touchés et attendris, quittent leur mauvaise vie, les impudiques leurs concubines, les libertins leurs impuretés. Les ignorants s'instruisent, les chancelants se rassurent, les timides s'enhardissent, les ennemis se réconcilient, les chicaneurs s'accommo-

(1) Monsieur le duc de Lesdiguières, et plusieurs ministres

dent, les sauvages se civilisent, les brutaux s'apaisent, les entêtés reviennent de leur prévention et de leur aveuglement. On prêche l'Evangile aux pauvres, on redresse les croix, on réédifie les autels, on administre et on reçoit les sacrements, près de soixante-onze mille hérétiques entrent dans la communion de l'Eglise.

De quel moyen s'est servi François de Sales pour opérer tant de prodiges, et quel a été le puissant attrait qui a gagné tant d'âmes à Jésus-Christ? Je pourrais vous dire que ç'a été sa vie édifiante et exemplaire. Car comme il est fort rare qu'on persuade aux autres des vérités qu'on détruit par ses actions, il arrive assez souvent que des paroles animées par de saints exemples ont une vertu toute particulière pour s'insinuer dans les esprits.

Je pourrais attribuer ce succès à son désintéressement et à son zèle. Car quand on voyait un prélat sacrifier sa vie en un temps de peste, donner avec joie des secours spirituels et temporels aux mourants, et recueillir leurs derniers soupirs : quand on lui voyait faire de grandes aumônes, sans être à charge à personne, et, après avoir distribué aux pauvres son revenu, refuser ce que de grandes princesses lui offraient généreusement (1), pour remplacer ce qui lui était nécessaire pour ses propres besoins, c'était alors que l'hérésie et la médisance étaient contraintes de se taire, et qu'on concluait qu'une doctrine soutenue par de si rares vertus était seule la véritable.

Mais quand j'apprends de l'Ecriture que c'est *aux hommes doux que Dieu montre les voies par où il faut qu'ils marchent*, et par où il faut qu'ils conduisent les autres; qu'à leurs paroles sont attachées ces grâces propres *à se faire de nouveaux amis et à conserver les anciens, à s'assurer de la fidélité de ceux qu'on a déjà acquis, à radoucir et à se concilier l'amitié de ceux qu'on avait pour ennemis*, je ne doute pas, mes frères, que vous n'attribuiez ces grands prodiges de conversion et de sanctification à la douceur d'un prélat, qui, préférablement à tant de grands hommes de son siècle, a mérité l'éloge que le Saint-Esprit donne à Moïse, à qui je l'ai comparé d'abord, d'avoir été le plus doux de tous ceux qui étaient pour lors sur la terre. *Moyses vir erat mitissimus super omnes homines qui morabantur in terra* (*Num.*, XII).

Loin de François de Sales ce zèle amer, cette impétuosité de génie, cette dureté de conduite, cette roideur d'âme, qui sans ménager les esprits, sans s'accommoder aux circonstances des lieux, des temps, des personnes; sans excuser les faiblesses des pécheurs, sans compatir à leurs infirmités, sans prévenir leur timidité et leur honte, sans entrer dans leurs embarras et dans leurs peines, porte les choses à de fâcheuses extrémités, et gâte tout, quelque bonnes intentions qu'on ait d'ailleurs.

Qui en a jamais eu de meilleures et de plus droites en apparence que les amis de Job? appliquez-vous, je vous prie, à cette belle réflexion de saint Grégoire (*Lib.* III *Mor. c.* 10). Ils parurent si touchés de son affliction, qu'ils déchirèrent leurs habits, et poussèrent vers le ciel de grands cris; et comme les excessives douleurs parlent peu, ils furent sept jours et sept nuits sans lui dire un seul mot. Ils eurent tant d'humilité, que, prosternés contre terre, ils couvrirent leur tête de poussière. Il parlèrent des grandeurs de Dieu avec tant d'éloquence, qu'à peine trouvera-t-on dans toute l'Ecriture aucun endroit où les perfections divines reçoivent de plus magnifiques et de plus pompeux éloges.

Cependant quel fruit ces amis si charitables, si humbles, si éloquents, remportèrent-ils de leur assiduité, de leurs visites, de leurs remontrances? *Ces importuns et incommodes consolateurs*, comme Job les appelle, ne firent qu'irriter son mal au lieu de l'adoucir, et Dieu même les reprit des choses dont ils croyaient mériter de grandes récompenses; pourquoi? pour s'être abandonnés à la dureté de leur génie, aux impétueuses saillies d'un zèle sans science; pour avoir envenimé des plaies qu'ils devaient guérir, et fatigué, par d'indiscrètes et amères paroles, la patience d'un homme dont il fallait qu'ils ménageassent l'esprit par leur prudence et leur douceur.

Oh! que nous verrions plus de conversions et de changements dans la créance et dans les mœurs, que nous n'y en voyons, si l'on s'humanisait davantage avec les pécheurs, si on les traitait avec plus de douceur et de modération, si l'on entrait davantage dans leurs peines, si, à l'exemple de Nathan, on leur faisait connaître sous quelque figure étrangère, le pitoyable état de leur âme, si on les louait de quelques bonnes qualités qu'ils ont, afin de les animer à se corriger de leurs mauvaises; si on leur représentait la joie d'une bonne conscience qui s'est déchargée du fardeau de ses péchés, et la confiance qu'on doit avoir en l'infinie miséricorde de Dieu, quand on retourne à lui de bonne foi!

Telle était la conduite de François de Sales. Il ne disait pas aux pécheurs : Vous êtes perdus, il y a trop longtemps que vous abusez des grâces que vous avez reçues. Il ne se retirait pas d'eux brusquement, comme ces médecins ignorants ou brutaux, qui quittent leurs malades en secouant la tête, et témoignant, par leurs gestes ou par leurs paroles, qu'il y a plus à désespérer qu'à attendre de leur guérison.

Il s'approchait d'eux avec un air doux et insinuant, il les entretenait de l'excessive bonté d'un Dieu qui était mort pour eux sur une croix, et qui voulait qu'ils se sauvassent. Il les conjurait, par les entrailles de sa miséricorde et par leurs propres intérêts, d'avoir pitié de leurs âmes, de profiter du peu de temps qui leur restait, de faire ce qu'ils pouvaient, et de demander ce qu'ils ne pouvaient pas, de sortir de leur assoupissement,

(1) Madame la duchesse de Savoie et madame la duchesse de Longueville.

et de penser à faire pénitence. Il leur en découvrait les moyens et en aplanissait les voies : et comme, lorsqu'un homme est tombé, il faut que celui qui veut le relever se courbe et se penche lui-même, sa charité et sa douceur pastorale le penchant vers les pécheurs, les tirait du bourbier où ils s'étaient enfoncés.

Il ne commençait pas par leur dire : Arrachez ces frisures, ôtez ces pommades et ce fard, retranchez ces nœuds de rubans, renoncez à ces parties de divertissement et de table. Il allait d'abord à la source du mal, en leur donnant une vive horreur du péché mortel, et tâchant de leur mettre l'amour de Dieu dans le cœur, persuadé qu'ils quitteraient bientôt ces amusements criminels ou superflus, quand ils aimeraient le Seigneur de toute leur âme ; à l'exemple de Jésus-Christ son maître, qui sans rebuter la Samaritaine, ni lui dire qu'elle était une impudique, lui donna d'abord une grande idée du don de Dieu et un pressant désir de demander et de recevoir cette eau salutaire dont il lui parlait ; assuré qu'il était qu'elle quitterait sa cruche et qu'elle renoncerait à tous ses engagements criminels.

Aussi quelle abondance de bénédictions répandues sur son ministère et sur ses travaux apostoliques! Les armes tombent des mains des furieux ; le fard et les mouches, de celles des femmes ; les cartes et les dés, de celles des joueurs. Les ministres acceptent les conférences qu'il leur offre, et ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort commencent à ouvrir les yeux, à se rendre à la vérité connue et à l'aimer.

Des gens de qualité viennent de cent-vingt lieues se confesser à lui, et prendre ses avis pour la réformation de leurs mœurs et la conduite de leur famille. Le pouvoir de recevoir les prêtres et les religieux apostats lui est accordé par le souverain pontife, et sans qu'il tonne ni qu'il foudroie, il renverse l'édifice du libertinage et de l'erreur.

Surprenants effets de son zèle et de sa douceur! Par son zèle il rompt le profond assoupissement de ces malades spirituels, et par sa douceur il leur demande s'ils veulent bien être guéris. Par son zèle il leur fait sentir leurs égarements et leurs désordres, et par sa douceur il les oblige de souffrir qu'il les en tire. Par son zèle il demande pour eux à Dieu des grâces de réconciliation et de pardon, et Dieu se sert de sa douceur pour les préparer à recevoir les fruits de ses prières.

Ne séparons pas ces deux vertus, qui, toujours étroitement unies, ont rendu de si grands secours au prochain. François de Sales est doux dans son zèle, et zélé dans sa douceur : doux dans son zèle, afin qu'il n'ait rien d'outré ni de rebutant ; zélé dans sa douceur, afin qu'elle n'ait rien de languissant ni de faible.

Eloignez donc de vos esprits ces idées d'une douceur timide, lâche, molle, qui excuse tout, qui soufre tout, qui condescend à tout ; d'une douceur, qui, pour ne pas voir ce qu'elle serait obligée de reprendre, se met un voile sur les yeux, et qui, pour ne rien perdre de sa tranquillité, laisse les choses dans l'état qu'elles sont ; d'une douceur ou purement naturelle, fondée sur la complexion et l'humeur, ou négligente et lâche qui ne vient que d'une froide indolence, ou étudiée et politique, qui n'agit que par des considérations et des bienséances humaines.

Il n'y en a que trop de ces espèces : on est doux, mais pourquoi? tantôt parce qu'on a un esprit aisé et pacifique. On veut bien vivre avec tout le monde ; on ne cherche à chagriner ni à aigrir personne ; on suit en cela le penchant qu'on a à une civilité honnête, qu'on ne quitte que lorsqu'on est aigri et offensé.

Tantôt parce qu'on ne se soucie et qu'on ne se met en peine de rien. On regarde les affaires de Dieu et celles de l'Eglise comme des affaires indifférentes, le salut du prochain et les désordres de ses frères comme des choses étrangères, qui ne méritent pas qu'on se donne la peine d'y apporter de salutaires remèdes, par de sages corrections.

Tantôt parce qu'on est plein d'orgueil et d'amour-propre, et que, pour se rendre maître des autres, il faut faire paraître au dehors qu'on est maître de soi. De là vient qu'on réprime les impétueuses saillies de sa colère ; et comme rien ne donne plus d'empire sur les esprits que la modération et la douceur, on fait extérieurement, afin de passer pour sages, ce que font ceux qui sont véritablement modérés et doux.

Tantôt parce que l'on veut conserver sa réputation, arrêter les satires et les mauvais jugements d'autrui, empêcher le cours des médisances, et ne pas donner à ceux qu'on irriterait sujet de dire : *Médecins, guérissez-vous vous-mêmes, hypocrites, vous voyez une paille dans l'œil de votre frère, et vous ne voyez pas une poutre qui est dans le vôtre.*

Comme l'on veut se délivrer de ces chagrins, et qu'on appréhende que des esprits aigris n'entrent dans une trop exacte recherche de la vie déréglée que l'on mène, on les ménage par une douceur feinte et politique. On caresse et on embrasse ceux-ci, on reçoit avec un air agréable et officieux ceux-là. Il y en a qu'on empêche, par des protestations de services futurs qu'on leur fait espérer, de se plaindre du refus qu'on leur fait des grâces présentes qu'ils demandent : on se radoucit même et l'on se modère à l'égard de ceux qu'on n'aime pas, et en conservant au dedans de soi toute l'amertume de la haine, on se fait un art de dissimuler ses ressentiments ; à peu près dans le même esprit que cet ancien qui n'ayant pas voulu qu'on punît un homme qui avait semé contre lui des libelles diffamatoires, répondit à ceux qui se plaignaient de sa douceur : Ne voyez-vous pas que je suis un excellent médecin de la médisance, et que je vais l'arrêter tout d'un coup (*Plutarchus*, *De cohibenda ira*).

On ne pouvait pas dire que la douceur de

François de Sales vînt d'aucun de ces principes? Etait-elle purement naturelle, dans un homme d'une complexion ardente et bilieuse, dont on trouva après la mort le fiel tout desséché et comme pétrifié, tant il s'était fait de violence pour arrêter par les mouvements de la grâce ceux de sa colère qu'une bile émue produit et entretient. Quand même il aurait eu naturellement de grandes dispositions à cette douceur, il savait qu'au jugement des sages païens il faut, pour avoir une vraie vertu, l'embrasser par le choix qu'on en fait, et non parce qu'on s'y sent porté de soi-même (*Aristotel.*, *Ethic.*, *c.* 13).

Venait-elle d'indifférence et d'indolence? tout le monde sait avec quelle fermeté il a toujours soutenu les intérêts de l'Eglise. Plein de respect pour l'autorité et le caractère des grands, il s'opposait avec un courage inflexible à leurs injustes prétentions. Que le sénat de Chambéry le sollicite de signer une excommunication qu'il ne trouvait pas raisonnable, il y résiste avec une intrépide vigueur; qu'on lui dise qu'on va saisir le temporel de son évêché, on veut, répond-il, me rendre plus spirituel que je ne suis. Le menace-t-on, en d'autres occasions, de l'empêcher de faire ses fonctions épiscopales en le retenant prisonnier? on me déchargera, dit-il, d'un grand fardeau, et quoi que l'on fasse, la parole de Dieu ne peut souffrir ni lien, ni prison.

Venait-elle, cette douceur, de l'appréhension qu'il avait d'aigrir des gens qui, pour se venger de lui, se seraient fait un plaisir d'examiner sa vie de plus près et de découvrir des vices qu'il eût eu intérêt de cacher? Jamais on n'a remarqué dans sa conduite la moindre irrégularité : toujours droit dans ses intentions, toujours équitable dans ses jugements, toujours désintéressé dans ses vues, toujours sincère dans ses promesses, toujours orthodoxe dans sa doctrine, toujours humble et édifiant dans ses conversations, partout uniforme et irrépréhensible dans ses mœurs, il a fait taire la plus noire et la plus maligne médisance.

Je me suis attaché avec d'autant plus de plaisir à vous décrire les principales actions de ce grand évêque, que je l'ai regardé comme un saint que Dieu avait suscité dans ces derniers temps, pour ranimer non-seulement par ses prédications et ses savants écrits, mais encore par sa vie et par ses exemples la piété languissante de nos jours, et arracher aux pécheurs tant de vains prétextes qu'ils apportent pour se dispenser de travailler à leur salut.

Sa foi et sa douceur ont été les deux fondements de sa sainteté : qui vous empêche de travailler par le secours de ces deux vertus à la vôtre? Eclairé des pures lumières de sa foi, il a connu toute l'étendue de ses devoirs, et il les a remplis. Maître de lui-même et des autres par sa douceur, il a possédé son âme en paix, et a conduit les autres à Dieu par des voies de paix. Il a vu de loin, par les yeux de sa foi, les dangers qui le menaçaient, et il les a évités par le secours de la grâce et par sa fidélité à y répondre. Il a senti s'élever au dedans de lui des mouvements d'impatience et de colère, et il les a étouffés par sa douceur. Il a connu par sa foi les adorables perfections de Dieu, et il l'a souverainement aimé : il a su compatir par sa douceur aux faiblesses des pécheurs, et il les a heureusement gagnés. Qu'y-a-t-il dans sa vie et dans sa doctrine, dans ses exemples et dans ses maximes, qui ne vous porte à devenir saints? Les moyens n'en sont pas si difficiles que vous le croyez, et la récompense en sera plus grande que vous ne pouvez jamais vous l'imaginer : je souhaite que vous en fassiez un jour une heureuse expérience, dans ce lieu de bonheur et de gloire que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. *Amen.*

DISCOURS XXIII,

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moysis, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Les jours de la purification de Marie étant accomplis selon la loi de Moïse, ils portèrent Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur (*S. Luc*, *ch.* II).

Si un saint prophète voyant quelques Juifs admirer la beauté du temple de Jérusalem qu'on avait nouvellement rebâti, leur disait que s'ils l'avaient vu dans sa première magnificence, ils auraient eu sujet de l'admirer encore davantage : je puis ajouter, messieurs, que quelque superbe et magnifique qu'il ait été autrefois, lorsque Salomon le fit bâtir, et qu'il le dédia au Seigneur, ce n'est rien en comparaison de ce qui se passe dans la cérémonie de ce jour, lorsque le Dieu même de ce temple y entre, et que sa sainte Mère s'y purifie (*Aggée*, *ch.* II).

Là on porta l'arche du Seigneur, illustre monument de sa bonté, pour en faire la dédicace : ici, Marie, arche vivante de la nouvelle alliance, y vient pour y faire son offrande. Là, on fit des sacrifices, et on égorgea des victimes sans nombre (III *Reg.*, VIII); ici, la victime universelle du genre humain, et qui doit faire cesser toutes les autres, s'offre à son Père. Là, l'invisible présence du Seigneur remplit de gloire cette maison : ici, sa majesté cachée sous les voiles de son humanité lui donne un nouvel éclat. Là, Dieu promit qu'il ouvrirait ses yeux, ses oreilles, son cœur pour voir les misères, écouter les prières, soulager les maux de son peuple : ici, il en est touché de compassion, il les ressent lui-même, et l'Eglise, en reconnaissance d'un si grand bienfait, s'écrie : *Nous avons reçu, ô mon Dieu, votre miséricorde au milieu de votre temple.* Là, il s'éleva un si épais nuage, que ni les prêtres, ni le peuple ne se voyaient pas : ici, d'obscures vertus couvrent tellement Jésus et Marie, qu'on ne peut presque les reconnaître.

L'enfant qui vient au temple est Dieu, et cependant au lieu d'y recevoir avec son père des sacrifices, il s'y offre lui-même en sacrifice. Celle qui le porte sur ses bras est vierge, et cependant elle se purifie comme

si elle était impure. C'est la meilleure de toutes les mères, et cependant elle livre le plus aimable de tous les enfants à des souffrances et à des persécutions certaines, comme si elle n'avait, ni une tendresse, ni un attachement de mère.

Mais ce qui me surprend encore davantage en cette rencontre, est de voir que dans toute l'économie de ce mystère rien ne s'y fait que par un mouvement particulier du Saint-Esprit, rien que par une humble soumission à une loi dont, quoique l'on soit dispensé, on veut bien observer les moindres circonstances avec une sévère exactitude : et tout cela, mes frères, pour vous apprendre quels sont les vrais et les sûrs moyens de vous purifier et de vous sanctifier vous-mêmes.

Que fait Marie? elle se purifie par son obéissance, première circonstance; elle se purifie par son offrande, seconde circonstance. Deux excellents moyens de travailler avec fruit à votre purification et à votre sanctification personnelle, comme j'espère de vous le faire voir, en vous expliquant certaines obligations particulières, que peut-être vous n'avez jamais bien connues, et qui sont cependant renfermées dans le mystère que nous célébrons. Joignez vos prières aux miennes, pour en demander la grâce à ce même Esprit qui conduisit au temple cette sainte Vierge, et qui survint en elle quand un ange lui dit : *Ave.*

PREMIER POINT.

L'obéissance et la soumission à la volonté divine n'est pas moins de la condition de la créature, que le souverain domaine et le droit absolu de commander est de l'essence du Créateur. Dieu nous fait connaître ce qu'il est par les choses qu'il nous ordonne; et nous connaissons ce que nous sommes par la dépendance qui nous y assujettit.

Dieu nous fait sentir, en nous imposant des lois, qu'il est notre maître; et nous témoignons, en les accomplissant, que nous sommes ses esclaves : souveraineté en Dieu, obéissance dans l'homme, deux choses inséparables dans lesquelles tout l'exercice de la religion consiste. L'homme s'était séparé de son Dieu par sa désobéissance; et Dieu ayant voulu rappeler cet homme à son premier devoir, la religion est intervenue qui la réuni et, pour me servir des termes de saint Augustin, qui l'a rattaché à son Créateur par de nouveaux liens de soumission et de dépendance.

Quand sur ce principe je vous dirais que la sainte Vierge s'est soumise à toutes les lois et à toutes les volontés du Seigneur, je ne vous dirais rien qui relevât beaucoup son obéissance au-dessus de celle des autres créatures : Dieu est son souverain, elle est sa sujette; Dieu est son maître, elle est sa servante : à quel autre qu'à lui donnerait-elle des marques de sa soumission et de sa dépendance?

Mais quand j'ajouterai que, pour rendre au souverain domaine de Dieu sur elle de plus parfaits hommages, elle a voulu aller au delà des lois qui ne regardaient que les autres femmes, et accomplir celle de la purification légale qui n'avait jamais été faite pour elle, je crois que vous avouerez sans peine que jamais cet esprit de soumission et d'obéissance dont je parle n'a mieux paru que lorsqu'elle est venue au temple de Jérusalem pour s'y purifier.

Rien, dit saint Bernard (*serm. de Purific.*), ne l'assujettissait à cette humiliante loi qui semblait par avance l'avoir respectée. Elle était vierge avant qu'elle conçût un Dieu; elle est demeurée vierge quand elle l'a conçu; après sa conception et son enfantement elle n'a rien perdu de sa pureté virginale. N'ayant jamais connu d'homme, elle n'a jamais contracté d'impureté légale; et n'en ayant jamais contracté, elle était, par les termes mêmes de la loi, exempte de cet humiliant devoir (*Levit.*, XII).

Cependant elle a voulu s'y soumettre, pourquoi cela? Afin que, par une soumission jusqu'alors inconnue, elle honorât davantage le souverain domaine de Dieu sur elle; afin que, renonçant à ses priviléges, et faisant de bon cœur ce qu'elle n'était pas obligée de faire, elle accomplît ce que le Seigneur souhaitait d'elle pour sa plus grande perfection; afin que, s'assujettissant à une cérémonie populaire, elle fît ce que faisaient les autres femmes, sans affecter aucune marque de singularité qui la distinguât d'elles; afin, disent les Pères, que, par toutes les circonstances d'une obéissance si humble et si parfaite, elle nous apprît en se purifiant de la sorte, à nous purifier nous-mêmes à son exemple.

Entendez-vous bien, messieurs, ce que je veux dire? Marie, exempte de la loi de la purification, pouvait se servir de son privilége; cependant elle y a renoncé, et oubliant qu'elle était vierge, elle a voulu passer aux yeux des hommes comme si elle ne l'était pas : première circonstance. Marie, distinguée de toutes les autres femmes par l'excellence de sa maternité divine, pouvait tenir un rang à part; cependant elle s'est mêlée bonnement avec elles, et a voulu faire ce qu'elles faisaient : seconde circonstance.

Nulle marque d'exemption et de privilége : ravie de sacrifier sa propre gloire à celle de Dieu, elle s'est assujettie à une humiliante loi, premier caractère de son obéissance, et premier moyen de nous purifier. Nulle marque de singularité et de distinction : contente de faire ce que faisaient toutes les autres, elle s'est mêlée avec elles dans les cérémonies populaires et communes, second caractère de son obéissance, et second moyen de nous purifier à son exemple.

Vouloir paraître vierge sans l'être, c'est hypocrisie; être vierge et s'en faire un sujet de complaisance et de gloire, c'est vanité; se contenter de l'être sans affecter de le paraître, c'est modestie : mais être vierge et faire par une inspiration d'en haut ce que faisaient par une obligation expresse celles qui ne l'étaient pas, c'est une obéissance parfaite, une obéissance héroïque et, si je

puis me servir de ce terme, une obéissance purifiante.

Celle de la bienheureuse vierge Marie, que l'Église a toujours appelée *Vierge par excellence*, a été seule de cette espèce. Vous en connaissez si bien les priviléges et les avantages, que vous ne pouvez y faire de sérieuses réflexions, sans admirer en même temps avec quelle surprenante humilité elle les oublie pour ne consulter que la volonté de Dieu, n'avoir les yeux et l'esprit attachés que sur sa loi.

Moïse descendant de la montagne éblouissait tout le peuple de la lumière qui éclatait sur son visage; lui seul ne s'en apercevait pas, dit l'abbé Rupert (*lib. de Operibus Spiritus sancti*), tant il était appliqué à regarder les tables de la loi qu'il tenait entre ses mains.

Si les Juifs avaient connu *les grandes choses que le Tout-Puissant avait faites en Marie*, je ne doute pas que les éminentes vertus de cette Vierge, qui entrait au temple de Jérusalem, ne les eussent encore éblouis davantage de leur éclat : mais ni la gloire de sa virginité, ni la beauté de son innocence, ni l'excellence et la plénitude de ses grâces, ne furent pas capables de l'éblouir elle-même. Uniquement occupée à faire la volonté du Seigneur, à qui elle voulait obéir, et appliquée à considérer la loi vivante qu'elle portait entre ses bras, elle méconnut ses grandeurs, pour chercher dans ce Dieu humilié qu'elle voyait, la règle de sa conduite et le motif de son héroïque obéissance.

Le pur désir de plaire au Seigneur en toutes choses, et d'aller au delà de ses obligations lui tint lieu de commandement; et quoique la loi de Moïse ne la regardât pas, elle trouva dans son Fils anéanti l'esprit de cette loi et la volonté de s'y soumettre. La même virginité d'âme et de corps qui lui était un sujet de privilége lui fut un nouveau moyen de dépendance. Ce que faisaient les autres femmes en vue d'une tache qu'elles avaient contractée, elle voulut le faire en reconnaissance des grâces qu'elle avait reçues. Ce qui était pour les autres une humiliation d'état fut à son égard une humilité de cœur, un nouveau fonds de mérites, un nouveau degré de perfection.

On disait aux autres femmes : consultez la loi; et Marie se disait à elle-même : regarde ton Dieu auteur de la loi. Revêtu d'une nature étrangère, il a voulu obéir à celui qui l'avait envoyé; pourquoi ne lui obéirais-tu pas en demeurant dans la tienne? Entrant au temple il s'offre à Dieu, quoiqu'il soit le dieu du temple; pourquoi refuserais-tu de venir t'y purifier, quoique tu sois vierge? O créateur! ô créature! quelle comparaison! Créateur indépendant et néanmoins soumis! Quel exemple de sujétion et d'obéissance à une créature vile, méprisable et essentiellement dépendante.

Par là, messieurs, Marie, toute pure qu'elle était, devint encore plus pure par une nouvelle protestation de servitude, par un plus grand amour de l'état abject où elle se trouvait, et de l'action humiliante qu'elle allait faire, par de nouveaux degrés d'une obéissance qui la rendait plus vile aux yeux des hommes : *Vilior plus quam factus sum fiam.* Je veux paraître encore plus vile que je ne l'ai paru, dit David, son père, quand on lui reprocha qu'il avait fait devant l'arche des postures qui, au jugement d'une orgueilleuse princesse, étaient indignes de la majesté d'un roi. Je paraîtrai encore plus vile, dit Marie, fille de David, quand elle entra dans le temple de Jérusalem avec l'arche de la nouvelle alliance qu'elle tenait dans ses bras.

Elle avait déjà dit à l'ange *qu'elle était la servante du Seigneur, et qu'il pouvait disposer d'elle selon sa parole.* Ces sentiments étaient grands, il est vrai, mais ils ne pouvaient lui être que glorieux. Elle se soumettait à toutes les volontés du Seigneur, mais on venait de lui dire qu'elle concevrait son propre Fils dans son sein, et que d'elle devait naître son Sauveur et son Dieu. Il n'en est pas ainsi quand elle entre dans le temple de Jérusalem. Bien loin d'y recevoir au dehors quelque avantage par l'accomplissement d'une cérémonie légale, la gloire de sa virginité en est tout obscurcie, et la loi qui lave les impuretés des autres semble lui reprocher la honte de celle qu'elle n'a pas.

L'ange en lui annonçant le mystère de l'incarnation lui avait dit *que la vertu du Très-Haut lui servirait d'ombre.* Ici se répand sur elle une autre ombre bien différente, je veux dire celle, non d'un Dieu glorieux, mais d'un Dieu humilié et anéanti; ombre qui sans la salir l'obscurcit, et qui, sans lui rien ôter de sa pureté, la cache; ombre qui la suit partout, et la rend, par son obéissance à la loi, plus vile aux yeux des hommes, et plus méconnaissable qu'elle n'était auparavant : *Vilior plusquam facta sum fiam.*

Ainsi s'acquièrent et se purifient les grandes vertus : ainsi vous purifierez-vous, mes frères, si vous marchez, quoique de loin, sur les pas de Marie, qui va au temple pour obéir à la loi de Dieu; si vous l'embrassez tout entière cette loi, si également soumis à ce qu'il y a de fâcheux et de doux, d'honorable et d'humiliant, d'aisé et de pénible, de conforme ou d'opposé à vos inclinations, vous l'accomplissez dans la vue de plaire au Seigneur et de lui obéir en toutes choses.

Ainsi vous purifierez-vous, si lui sacrifiant une fragile réputation, vous travaillez à sa gloire par la perte même de la vôtre, si dans ces tentations délicates, où le monde flatte si agréablement votre orgueil par de prétendues dispenses et de spécieux priviléges, vous concluez toujours contre vous-mêmes, pour ne vous éloigner en aucune chose de votre devoir; si enfin vous n'aimez que ce que le Seigneur aime, et si vous ne faites de sa volonté et de la vôtre qu'une même volonté : car c'est en ce sens que l'entend l'apôtre saint Pierre quand il dit qu'il faut que *vous vous rendiez purs et chastes par une amoureuse obéissance* : *Castificantes vosmetipsos in obedientia charitatis* (*I Petri*, I).

Il y en a de plusieurs sortes, dit Richard de Saint-Victor. Il y a une obéissance de contrainte, une obéissance d'intérêt, une obéissance de politique, une obéissance de caprice, une obéissance d'amour et de bonne volonté (*Richardus a sancto Victore tract. de Different. sacrificii Abrahæ et parte prima de Sacrificio David. Prophetæ, et parte II in Cant. c.* 14).

Celle de contrainte ne fait que des coupables, celle d'intérêt que des mercenaires, celle de politique que des hypocrites, celle de caprice que des inconstants. N'obéissez-vous à la loi que par contrainte? vous n'avez que la lettre qui tue, sans avoir l'esprit qui vivifie. N'obéissez-vous que par intérêt? comme c'est l'appréhension du châtiment, ou la vue de la récompense qui vous fait agir, vous aimez moins le Dieu du ciel, que le ciel où règne Dieu. N'obéissez-vous que par politique? esclaves des respects humains, vous ne regardez qu'une gloire qui vous damne, et non celle qui pourrait vous sauver. N'obéissez-vous que par caprice? vous n'avez pour règles que vos passions, et pour guide que votre amour-propre : vous séparez de la loi ce qui vous plaît d'avec ce qui ne vous plaît pas; et n'osant secouer entièrement le joug du Seigneur, vous ne voulez le porter qu'à moitié. Si la loi est obscure, vous l'expliquez à votre avantage par de favorables interprétations ; si elle est difficile, vous vous en dispensez par de prétendus priviléges.

Vous ordonne-t-elle des choses qui vous paraissent dures? votre délicatesse se soulève, et, ne cherchant qu'à vous en dispenser, vous faites tout valoir contre elle, condition, âge, emplois, complexion, ménagements, choix de lâches directeurs, de commodes et d'intéressés casuistes. Vous ordonne-t-elle des choses communes? votre orgueil s'en scandalise, et, attachés à de certains devoirs singuliers qui vous distinguent des autres, vous négligez les obligations ordinaires de votre état.

Bien différente fut l'obéissance de la sainte Vierge, qui, quoique devant Dieu elle tînt un rang séparé de celui des autres femmes, voulut cependant se mêler avec elles, observer bonnement les mêmes cérémonies, se réduire simplement aux mêmes devoirs, aller au temple au même temps qu'elles y allaient, y apporter ce que les plus pauvres y apportaient, faire ce qu'elles faisaient, et n'avoir rien qui la distinguât d'elles, qu'une pauvreté plus soumise et une plus grande simplicité de cœur.

Ne vous en étonnez pas, messieurs ; il n'appartient qu'à de fausses vertus d'affecter la singularité, et de préférer à des devoirs communs certaines œuvres d'éclat qui les distinguent. Il n'appartient qu'à un orgueilleux pharisien d'aimer à avoir d'autres sentiments que les autres, d'autres rangs dans le temple que les autres, à être appelé maître et à occuper dans les festins les premières places, par préférence aux autres.

Il n'appartient qu'à ce faux et méprisant dévot de dire à Dieu : Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que je ne suis ni voleur, ni adultère, ni injuste comme les autres hommes. Étrange témoignage de reconnaissance! dit saint Bernard, de remercier Dieu, non de la prétendue justice qu'il a, mais de la singularité de sa justice, non de ce qu'il est homme de bien, mais de ce qu'il est seul homme de bien : *Non quia bonus*, *sed quia solus*, coupable en même temps de deux grands péchés, d'une orgueilleuse complaisance en sa fausse vertu, et d'un outrageant mépris de celle des autres, qu'il veut anéantir, pour en avoir seul toute la gloire.

Le vrai caractère de la solide vertu est de se rabaisser dans la pratique des actions les plus ordinaires et les plus communes. Plus elle est familière et populaire, plus elle est parfaite; plus elle est singulière, plus aussi est-elle exposée à de dangereuses illusions; l'un des grands moyens de la perdre pour toujours, étant de la rendre trop particulière par des œuvres de surérogation et de parade.

Toujours dans l'excès ou dans le relâchement, jamais elle ne se trouve dans cette juste médiocrité où elle doit être. Tantôt, par un faux zèle d'une plus haute perfection, elle fait des choses que Dieu n'a ni conseillées ni commandées ; voilà l'excès ; et tantôt, par un servile attachement à des pratiques surnuméraires, elle méprise celles qui lui sont effectivement ordonnées, voilà le relâchement.

Quand donc je vois une femme négliger son ménage et l'éducation de ses enfants, pour se distinguer par de certaines dévotions de caprice qui ont plus d'éclat ; quand elle donne à la méditation ou à la lecture des heures qu'elle devrait consacrer au bon ordre qu'il faudrait qu'elle mît dans sa maison ; quand, pour dominer sur les esprits ou savoir le secret des familles, elle se rend médiatrice de leurs différends, tandis qu'elle fuit les occasions de se réconcilier avec ses ennemis personnels ; quand elle est aux pieds d'un directeur, pour en apprendre ce qu'il y a de plus spirituel dans la dévotion, tandis que ses filles, trop libres et trop enjouées, profitent de son absence pour lier de petites amitiés, je ne puis m'empêcher de dire ce que disait saint Jérôme à quelques fausses dévotes de son temps : Savez-vous bien, mesdames, que bien loin de vous purifier par ces pratiques indiscrètes et hors d'œuvre, vous en devenez plus impures? que pour affecter d'être trop dévotes, vous n'avez peut-être jamais commencé de l'être ; que pour aimer un genre de vie qui n'est pas de votre état, et que vous préférez à vos plus essentielles obligations, vous méritez d'être réprouvées de Dieu, qui demande que vous fassiez sa volonté, et non pas la vôtre? Savez-vous bien que cette singularité n'est qu'un plus délicat raffinement de votre orgueil, et que la plus grande perfection d'une âme est de faire parfaitement ce qu'il y a de plus commun? *Optima perfectio perfecte communia servare* (*D. Bonaventura, in Alphab. relig., lect.* 16)?

Que n'eût pas fait la sainte Vierge, si elle

eût été capable de tomber dans une si pernicieuse illusion? Mais, prévenue des lumières d'en haut, confirmée dans la grâce, conduite par les mouvements du Saint-Esprit et par l'exemple de son propre Fils, quelque distinguée qu'elle fût des autres femmes, elle ne vit rien en sa personne qui la dispensât de se purifier avec elles, et, toute mère de Dieu qu'elle était, elle voulut agir comme si elle ne l'était pas.

Elle eût eu honte de rechercher des manières singulières que Jésus-Christ ne recherchait pas. Il avait voulu ressembler à l'homme en toutes choses, à la réserve de l'ignorance et du péché; elle voulait aussi, à la réserve de son innocence virginale et de sa maternité divine, se mêler avec les autres femmes et se rendre semblable à elles, non-seulement quant à la nature, mais encore quant à la pratique des mêmes vertus et à l'observance des mêmes lois.

Aussi, quand je parle des avantages que lui a procurés une si simple observance, et du nouvel éclat qu'elle a répandu sur ses éminentes vertus, je n'ai garde de la comparer à ce fameux Josué qui changea l'ordre de la nature, et qui arrêta le soleil dans la rapidité de son cours. Ma comparaison sera plus juste, si je la compare à cette sage Débora qui défit les ennemis de Dieu, sans changer ni l'ordre, ni le mouvement des étoiles : *Stellæ manentes in ordine, et cursu suo pugnaverunt contra Sisaram.* Je veux dire, messieurs, que la sainte Vierge, dont la vie a été toute singulière et miraculeuse, n'a cependant jamais affecté ni singularité, ni miracle; qu'au contraire, menant une vie commune, elle s'est toujours contentée de faire, quoique d'une manière non commune, ce que faisaient celles de sa condition et de son sexe.

Oh! l'excellent moyen, mes chers auditeurs, pour vous purifier avec elle! Laissez, laissez dans leurs illusions ces âmes vaines et pleines d'elles-mêmes, qui veulent être singulières dans tout ce qu'elles font. Laissez leur, pour se distinguer du commun, se prescrire des lois particulières aux dépens de celles du Seigneur. Pour vous, faites bonnement ce qui est de votre devoir, et sachez que dans vos occupations les plus communes, vous serez plus purs et plus agréables au Seigneur, que tant de dévots de caprice, qui, comme si l'Evangile avait manqué de pourvoir à leur salut, ne suivent, pour se rendre plus parfaits, que les règles ou, pour mieux dire, que les égarements de leurs esprits.

Faites, à la bonne heure, tout ce que vous pourrez pour acquérir de nouveaux degrés de pureté et de mérite; mais défiez-vous de ces voies écartées, où l'amour-propre vous ferait marcher pour vous perdre. Aspirez, à la bonne heure, à la perfection de votre état; mais attachez-vous toujours à vos devoirs communs et ordinaires, à l'imitation de la sainte Vierge : et, si vous voulez profiter encore davantage de l'exemple qu'elle vous donne dans la cérémonie de ce jour, purifiez-vous comme elle, non-seulement par votre obéissance, mais encore par votre offrande.

SECOND POINT.

Soit que Dieu se communique à nous par ses libéralités, soit que nous retournions à lui par notre reconnaissance, soit qu'il nous fasse du bien, soit qu'il nous redemande celui qu'il nous a fait, rien dans ce flux et reflux de grâces ne se passe qu'à notre avantage. Tirés de notre pauvreté et enrichis de ses biens, nous reconnaissons qu'il pouvait nous les refuser; et, lui rendant par un fidèle retour ces mêmes biens, nous témoignons que, sans vouloir les retenir, nous en renvoyons la gloire à leur véritable maître.

Si, pressé par son infinie charité, il ne se donnait à nous, nous demeurerions toujours dans le néant de notre misère; et si, sollicités par des sentiments de reconnaissance qu'il nous inspire, nous ne retournions vers lui, nous rentrerions, par une noire ingratitude, dans un néant encore pire que celui dont il nous avait tirés. Il veut donc, autant pour notre sanctification que pour sa propre gloire, que nous lui rendions ce qu'il nous a donné, afin que, par l'offrande que lui en fera une volonté reconnaissante, il couronne lui-même ses propres dons.

Jamais créature n'en a plus reçu que Marie; jamais aussi créature ne lui en a plus rendu. Enfants d'Adam, vous avez tous reçu quelque chose de la plénitude de Dieu; rois, de sa toute-puissance; magistrats, de sa justice; vierges, de sa pureté; savants, de sa sagesse; martyrs, de sa force; riches, de son abondance; bienheureux, de sa félicité; mais cette plénitude divine s'est répandue tout entière dans Marie : *Tota se in Mariam infudit gratiæ plenitudo.* Plus puissante que les Esther, plus heureuse que les Sara, plus charmante que les Rachel, plus chaste que les Susanne, plus éclairée que les Débora et les reine de Saba, plus parfaite et plus accomplie en toutes choses que les Sunamites, elle a eu seule tout ce que ces illustres dames ont partagé entre elles; toujours préférée et plus aimée, mais toujours aussi plus reconnaissante et plus sainte.

Car, si le Seigneur qui l'a comblée de tant de grâces a fait, comme elle l'avoue, *toute sa consolation et sa joie*, il a fait aussi tout le sujet de sa sollicitude et de sa fidélité à y répondre. Distinguée du reste des créatures par de plus beaux priviléges, elle a voulu, par une nouvelle espèce de gratitude, s'en distinguer encore davantage. Ravie de *ce que le Tout-Puissant avait fait en elle de grandes choses*, elle a tremblé dans l'appréhension d'en être ingrate; prévenue de plus de bénédictions que les autres, elle s'est trouvée plus chargée qu'elles de faire de plus magnifiques offrandes à celui qui lui avait fait une plus abondante miséricorde.

Elle entre, dans cet esprit, au temple de Jérusalem; et, comme elle ne trouve rien en elle qui soit capable de l'acquitter envers Dieu de la reconnaissance qu'elle lui doit, elle lui offre son propre Fils. Si elle ne s'est

pas purifiée et distinguée de tout le reste des créatures par cette offrande, montrez-moi, dit saint Bernard (*Hom.*, *Super missus est*), ce qui peut donner sur elle le moindre degré de pureté et de mérite aux autres. Application, je vous prie, à l'excellente raison de ce Père.

Dieu, tout-puissant qu'il est, ne peut rien donner à Marie de plus grand, que ce qu'il lui a donné; et Marie, toute reconnaissante qu'elle est, ne lui peut rien offrir de plus précieux que ce qu'elle lui offre. Comme l'ordre des missions divines se rapporte à celui des processions, il n'y a que le Père éternel qui puisse envoyer son Fils au monde; et comme l'ordre légitime des offrandes suit celui de leur dignité et du droit qu'on a sur elles, il n'y a que Marie qui, ayant reçu un pouvoir spécial sur la plus auguste et la plus digne de toutes les victimes, puisse faire à un tel Père un tel don qu'est celui de son Fils. Dieu ne peut rien faire de plus grand pour Marie, qu'en la rendant dans le temps mère de celui dont il est le Père dans l'éternité; et Marie ne peut aussi mieux marquer sa reconnaissance envers Dieu qu'en menant dans son temple un Dieu qui s'offre à lui en qualité d'adorateur et de sujet. Reconnaissance magnifique, reconnaissance prompte, reconnaissance parfaite et entière.

Reconnaissance magnifique : elle donne ce qu'elle a, et ce qu'elle a est Dieu; reconnaissance prompte : à peine les quarante jours marqués par la loi de Moïse sont arrivés, qu'elle fait son offrande et qu'elle porte son Jésus au temple; reconnaissance parfaite et entière : elle donne sans réserve tout ce qu'elle a reçu, et ne retient rien pour elle.

Reconnaissance magnifique, qui condamne tant d'offrandes défectueuses que vous faites à Dieu. Vous ne pouvez vous purifier, si vous ne lui offrez ce que vous avez de meilleur, et si, à l'exemple de David, vous ne vous tournez de toute part pour voir ce qui lui agréera davantage, et lui en faire un sacrifice : *Circuivi et immolavi in tabernaculo ejus hostiam vociferationis* (*Psalm.* XXVI); et cependant, semblables à Caïn, vous ne lui donnez que ce qu'il y a de plus maigre, et vous le lui abandonnez avec d'autant plus d'indifférence, que vous y avez moins d'attachement : un léger intérêt que vous quittez par un esprit même d'intérêt; une passion faible que vous sacrifiez à une plus forte; quelques plaisirs du corps, qui vous rendent plus idolâtres de vous mêmes, et où, par de fins détours de l'amour-propre, vous vous retrouvez toujours, lorsque vous paraissez plus vous renoncer.

Reconnaissance prompte, qui condamne tant d'offrandes tardives. Souvent on ne se donne au Créateur que quand on n'est plus utile aux créatures; souvent on est plutôt chassé du monde par le mépris qu'on en souffre que par celui qu'on en fait; souvent on ne traîne le fardeau de la loi, qu'après avoir usé ses poumons et épuisé ses forces à porter celui du péché.

N'apprendrez-vous jamais qu'on ne peut s'offrir à Dieu trop tôt? que des victimes faibles et malsaines sont pour l'ordinaire des victimes de rebut? qu'une âme qu'un fréquent usage des mêmes plaisirs a dégoûtée ou qu'une paresse habituelle a laissée dans une longue indolence, n'est guère propre à porter un joug qui demande toute la vigueur de la jeunesse? Vous vous êtes hâté, ô mon mon Dieu! de faire pour notre salut tout ce que votre infinie charité vous a inspiré de faire; et, ingrats que nous sommes, nous différons à faire ce qu'il faudrait que nous eussions fait dès la pointe de notre raison. Vierge sainte, c'est votre premier-né que vous présentez au Père éternel, pour nous purifier par votre offrande; et, malheureux que nous sommes, à peine songeons-nous à lui donner les restes de nos affections et de nos péchés.

Reconnaissance parfaite et entière, qui condamne tant d'offrandes partagées et imparfaites. La sainte Vierge n'a rien voulu retenir pour soi, disent les Pères; et comme elle avait reçu son auguste Fils pour le salut du monde, elle n'a rien voulu se réserver d'un bien public qui appartenait à tous les hommes; elle l'a donné tout entier, et elle s'est donnée tout entière avec lui. Ministres du Seigneur, vous lui présentez tous les jours, il est vrai, la même victime; mais votre offrande est bien différente de la sienne. Ce que vous offrez vous est étranger; ce qu'elle offre est une partie d'elle-même, son bien, son sang, sa substance.

Après de tels exemples, quelle injustice de ne se donner à Dieu qu'à moitié, et de partager entre lui et les créatures ce qui ne peut appartenir à deux maîtres! encore ne lui donne-t-on que ce qu'il y a de plus vil; parmi ses biens, quelques sous ou quelques vieilles nippes; parmi ses passions, celles qu'on ne peut satisfaire; parmi ses plaisirs, ceux qui lassent; parmi ses engagements, ceux qui gênent; parmi ses enfants, ceux qui ont plus de défauts ou qu'on aime moins.

Est-ce là, mes chers auditeurs, est-ce là se purifier avec Marie? N'est-ce pas là au contraire se salir par de nouveaux péchés en se contentant de rappeler quelques observations légales sans en avoir l'esprit, et renfermant, comme les Juifs, ses principaux devoirs dans de vides et inutiles cérémonies.

Cérémonies dans sa pénitence : on dit à Dieu qu'on est marri de l'avoir offensé, pendant qu'on a une actuelle affection aux péchés, qu'on pourrait haïr; cérémonies dans ses prières : avec un cœur fort éloigné de Dieu, on se contente de l'honorer de ses lèvres; cérémonies dans ses vertus : on se soucie peu d'en acquérir de véritables, on ne cherche que celles qui sont d'ostentation et d'éclat; cérémonies dans ses aumônes : on les fait moins pour plaire à Dieu que pour acheter l'approbation des hommes; cérémonies dans la fréquentation des sacrements : on nettoie le dehors de la coupe, on laisse le

dedans plein d'ordures; cérémonies dans le pardon des ennemis : ce ne sont que des réconciliations d'intérêt, de politique, de bienséance; cérémonies dans l'examen de sa conscience : on y cherche plutôt des soulagements que des remèdes; cérémonies dans sa religion : on se contente de croire ce que croient les autres, on fait extérieurement ce qu'ils font. Vous avez été en procession ce matin, mais avez-vous pensé qu'à chaque pas que vous faisiez vous deviez chercher Dieu et aller à lui? Vous avez porté un cierge allumé, véritable symbole de l'innocence chrétienne, représentée par sa blancheur; de la foi et de la charité chrétienne, figurée par sa lumière et son ardeur : mais où est parmi vous cette innocence chrétienne et cette foi qui opère par la charité?

La vaste étendue du mystère que je traite me rappelle de nouveau à mon sujet. Je trouve partout des offrandes : la sainte Vierge offre à Dieu le fruit de sa virginité; Anne la prophétesse, l'encens de ses prières; le vieillard Siméon, les derniers jours de sa vie; Marie s'immole, Anne prie, Siméon attend.

Mais je vois un saint enfant qui les consacre toutes par la majesté de sa présence, et qui les purifie par l'abondance de ses grâces. Marie qui le porte lui dit : Vous êtes ma gloire; Anne qui le voit lui dit : Vous êtes ma consolation; Siméon qui le reçoit, lui dit : Vous êtes ma joie. Marie lui dit : Sans vous je ne ferais pas de saintes offrandes; Anne : Sans vous je n'offrirais pas de saintes prières; Siméon : Sans vous je n'obtiendrais pas une sainte mort. Je ne suis rien sans vous, lui dit Marie; Je ne pourrais rien sans vous, lui dit Anne; Je n'espérerais rien sans vous, lui dit Siméon.

C'est par votre miséricorde, lui dit Marie, que j'ai reçu ce que je donne, et que je rends ce que j'ai reçu. C'est par votre miséricorde, lui dit Anne, que mes jeûnes et mes prières sont montés jusqu'au trône de Dieu qui a accompli mes désirs. C'est par votre miséricorde, lui dit Siméon, que vous me renvoyez en paix, après avoir vu la lumière des nations et la gloire du peuple d'Israël. Pour vous, chaste Mère, je n'ai que d'affligeantes nouvelles à vous annoncer : ce divin enfant que vous tenez entre vos bras sera en butte aux contradictions des hommes, et un glaive de douleur vous percera l'âme de part en part.

Tristes paroles pour Marie, paroles néanmoins qui lui donnent occasion de se purifier encore davantage, par le sacrifice qu'elle offre de ce qu'elle aime uniquement, par la reconnaissance qu'elle a d'un fâcheux mais certain avenir; par l'humble acceptation qu'elle fait de la plus douloureuse de toutes les séparations et de toutes les pertes. Recevoir un enfant et le rendre; le racheter et le perdre : jugez-en par vous-mêmes, pères et mères; une résignation et une force d'âme moindre que la sienne, n'eût pas suffi dans une si sensible et si rude épreuve.

Il ne s'agissait pas d'offrir quelques animaux pour racheter un enfant, ni de substituer à sa place quelques colombes et quelques tourterelles. Il ne s'agissait pas d'une oblation qui fût sans conséquence, et dont les suites n'eussent rien de fâcheux. Quand la sainte Vierge se serait trouvée dans cette espèce, nous aurions toujours eu beaucoup de vénération pour elle : mais des suites infinies relèvent infiniment la grandeur de cette action. C'est une Mère qui, sûre de l'avenir, offre à Dieu, non une victime étrangère, mais son propre Fils, non pour se le rendre propre en le rachetant, mais pour renoncer à tous ses droits en le donnant sans retour; non pour le délivrer de la servitude et de la mort, mais pour lui donner en le nourrissant, de quoi traîner plus longtemps les liens de cette servitude, et lui faire voir de plus loin cette mort.

Embrassez, bienheureux vieillard, embrassez ce divin enfant, qui vient s'offrir par les mains de Marie pour le salut de tout le monde. Epargnez la douleur de sa tendre Mère, et donnez-lui au moins cette consolation, que s'il doit être exposé en butte aux contradictions d'une infinité de pécheurs, il se trouvera des âmes fidèles qui s'offriront avec lui et avec elle, afin qu'elles soient du nombre de ceux pour la résurrection desquels il est né.

Adorable enfant, c'est la résolution que nous prenons. Fortifiés de vos grâces, nous voulons nous unir au sacrifice que vous faites de votre auguste personne. Nous ne serons plus à nous, afin d'être tout entiers à vous. Disposez de nos biens, de nos talents, de notre liberté, de notre réputation, de nos cœurs, de nos vies. Faites que l'obéissance et la reconnaissance règlent tous nos devoirs, que pour vous remercier de tant de faveurs, nous vous rendions vos propres dons, et que ces dons rendus nous en attirent de nouvelles : vous seul soyez notre loi, notre asile, notre rédemption, notre sanctification, notre justice, notre consolation, notre récompense, etc. *Amen.*

DISCOURS XXIV.

ÉLOGE HISTORIQUE DE SAINTE SCHOLASTIQUE.

Abscondit me in tabernaculo suo in die malorum; protexit me in abscondito tabernaculi sui.

Le Seigneur m'a caché dans son tabernacle pendant les mauvais jours; il m'a mis à couvert dans la partie la plus cachée de son tabernacle (*Psal.* XXVI).

Il y a, selon les saintes lettres, des jours heureux et des jours malheureux; des jours de bénédiction et de prospérité, des jours de maux et de disgrâces, des jours d'orage et de trouble, des jours de calme et de repos : sage est celui qui sait les connaître, dit l'apôtre saint Paul; *Qui sapit diem, Domino sapit* (*Rom.*, XIV); plus sage est encore celui qui sait ménager ceux qui sont bons, réparer, et, comme il parle, racheter ceux qui sont mauvais : *Redimentes tempus quoniam dies mali sunt.*

Prétendre qu'une aveugle fortune ou un immuable destin préside à ces jours, que

tantôt un bon, tantôt un mauvais principe les fixe et les règle, c'est ce que l'impie Manès a cru : mais dire que Dieu, qui est infiniment juste et sage dans ce qu'il fait, partage la vie de ses élus par de si différents événements, afin qu'ils lui rendent également grâce du bien qu'ils font pendant ces jours heureux, et du mal qu'ils ne font pas pendant ces jours malheureux, c'est, dit saint Augustin, entrer dans le véritable sens de ces paroles du roi-prophète.

Quelque chose qui arrive aux justes, et en quelque lieu qu'ils se trouvent, ils sont toujours sous les yeux et sous la protection de Dieu. Vivent-ils au milieu du monde? une invisible main les conduit dans ces lieux entrecoupés de précipices, et *les défend comme une tour forte contre les attaques de leurs ennemis.* En vain *ces renards*, pleins d'une artificieuse malice, les cherchent pour les surprendre, *ils descendent eux-mêmes au plus profond de la terre*, triste lieu de leurs supplices, pendant que ces âmes choisies *se réjouissent en Dieu qui est leur asile et leur espérance.*

S'éloignent-ils du monde pour se retirer dans la solitude? ces lieux déserts et ingrats leur donnent des fruits en abondance, leur âme en est comme rassasiée et engraissée; et, attachés qu'ils sont à Dieu par de nouveaux engagements, *ils tressaillent de joie sous l'ombre de ses ailes.*

Dans l'éloge que j'ai à vous faire de Scholastique, vous la trouverez toujours prévenue, toujours favorisée, toujours protégée de Dieu en ces deux états : protégée de Dieu qui l'a cachée dans son tabernacle, pendant ces jours mauvais où elle a demeuré dans la maison de ses parents : *Abscondit me in tabernaculo suo in die malorum;* protégée de Dieu qui l'a mise à couvert dans la partie la plus cachée de son tabernacle, pendant ces jours heureux où elle a demeuré dans la solitude : *Protexit me in abscondito tabernaculi sui.* Scholastique cachée au monde dans la maison de ses parents : Scholastique cachée à ses parents mêmes dans son éloignement du monde.

Si cette idée est juste, ne nous plaignons pas, comme l'on fait si souvent, de la stérilité de notre matière. Quoique nous ne sachions presque rien de la vie de notre sainte, vous y trouverez cependant de quoi en tirer d'importantes instructions : vous qui voulez vous sanctifier dans le monde; et vous qui, consacrés au Seigneur, aspirez à une vie encore plus sainte hors des engagements du monde; joignez vos prières aux miennes pour en demander la grâce au Saint-Esprit par etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Dans le dénombrement des jours qui partagent notre vie, ceux pendant lesquels on respire l'air du monde, et l'on se trouve, comme par une espèce de nécessité, esclave des usages et des bienséances du monde, sont appelés dans l'Écriture de mauvais jours, *Dies mali sunt.* Mauvais pour Dieu; on l'y oublie, et à peine l'y connaît-on : mauvais pour la vertu ; elle y est méprisée, et comme étrangère : mauvais pour les pécheurs; ils s'y aveuglent et s'y endurcissent: mauvais pour les justes ; ils y sont tentés, ébranlés, scandalisés. Ce sont des jours de soulèvement et de révolte contre Dieu, des jours de mépris et de persécution pour la vertu, des jours de perte et de chute pour les pécheurs, des jours de tentation et de scandale pour les justes.

Pour vous en convaincre, mes frères, je n'ai qu'à vous faire la même prière que faisait saint Cyprien à son ami Donat, lorsqu'il lui disait : Regardez de tout côté, mon cher ami, et imaginez-vous voir ce qui se fait dans le monde, comme si vous etiez élevé sur quelque mont gne d'où vous puissiez voir ce qui s'y passe. Des chemins remplis de voleurs, des mers couvertes de pirates, des armées respirant le sang et le carnage, des barreaux pleins de plaideurs acharnés les uns contre les autres comme des bêtes féroces, des cercles de femmes, ou vaines ou impudiques ; une jeunesse ou corrompue par les mauvais exemples qu'elle voit, ou s'efforçant de corrompre les autres par ceux qu'elle leur donne ; des gens qui s'empoisonnent par un air pestilentiel qu'ils communiquent ou qu'ils respirent, et qui semblent ne faire un corps de société que pour se perdre avec plus de fureur, comme des malheureux qui se noient en s'embrassant dans un commun naufrage. Tout cela se présentera d'abord à votre esprit, et vous vous récrierez : Comment est-il possible de faire son salut dans le monde, où quand même on aurait de grandes dispositions à la vertu, on devient méchant comme par une espèce de nécessité, en faisant ce que font ceux qui le sont, de peur de s'en attirer les railleries et la haine, et de se trouver seul de son parti (*D. Cypr.*, *ep.* 1 *ad Donat.*).

Malheureusement pour Scholastique, la malice et la corruption qui s'était répandue dans le monde, semblait comme ramassée dans la ville de Rome, qui, maîtresse de plusieurs nations, avait renfermé dans ses murs les vices aussi bien que les richesses de celles qu'elle avait vaincues : mais heureusement pour notre sainte, où le péché abondait, le Seigneur voulut que sa grâce fût surabondante ; tant lui était chère l'innocence d'une jeune vierge qu'il avait formée dès son enfance à la vertu, et qui, avant que le monde pût la séduire ou la corrompre, avait pris soin pendant ses mauvais jours de la cacher dans son tabernacle : *Abscondit me in tabernaculo suo in die malorum.*

J'appelle ainsi la maison de ses parents : Car, si saint Paul donne le nom d'église domestique à une famille chrétienne, pourquoi n'appellerais-je pas *tabernacle* celle où le vrai Dieu était adoré et servi ? Qu'y a-t-il en effet dans nos églises, et qu'y avait-il dans le tabernacle des Juifs, qui ne se soit trouvé dans la famille de Scholastique? Dieu y était présent, et elle était présente à Dieu;

Sur elle, comme sur le temple de Salomon, étaient ouverts ses yeux, ses oreilles, son cœur. Un encens de prières s'élevait sans cesse vers le ciel; sans cesse on immolait au Seigneur des sacrifices de louanges ou de pénitence; et si autrefois les tables de la loi étaient conservées avec la manne dans l'arche de l'ancienne alliance, cette sainte famille portait dans son âme *cette loi écrite, non avec de l'encre, mais avec l'esprit du Dieu vivant* (II *Cor.*, III), qui la remplissait de ses bénédictions et de ses douceurs.

Que des enfants sont heureux, quand ils naissent sous de si favorables constellations, quand les vertus chrétiennes semblent leur être échues comme en partage, quand ils ne voient autour d'eux que des exemples édifiants de piété : exemples d'autant plus forts qu'ils sont domestiques, et qu'ils font aimer la vertu en la montrant !

Car, combien trouvons-nous de pères et de mères, *qui assis*, comme dit le Prophète, *dans une chaire de pestilence*, ne font que des leçons de libertinage et d'impiété à leurs enfants ! Combien de pères qui étant ivrognes, blasphémateurs, vindicatifs, impudiques, avares, inspirent à leurs enfants ces abominables péchés, et laissent dans leurs *maisons ces lèpres* d'iniquité, qui, comme celle de Giézy, *semblent pour jamais attachées à leur race !*

Combien voyons-nous de mères fainéantes, oisives, causeuses, vaines, médisantes, joueuses, emportées, qui élèvent dans ces vices de jeunes filles à qui elles apprennent moins à servir Dieu qu'à plaire au monde; moins à lire de saints livres qui les instruisent, que des livres profanes qui leur gâtent l'esprit; moins à assister au service divin et aux instructions chrétiennes, qu'à se trouver à des rendez-vous de concert et de bal; moins à orner leurs âmes de vertus, qu'à couvrir leur visage de fard et de mouches; moins à s'occuper dans leur ménage qu'à mener une vie molle et inutile; moins à édifier le prochain par des paroles de vérité et de charité, qu'à lui imposer par des mensonges, ou le noircir par des médisances !

Bénis soient à jamais les parents de Scholastique qui, l'ayant reçue de Dieu comme un dépôt qu'ils devaient lui rendre, l'élevèrent si bien par leur vigilance, leurs instructions, leurs prières, leurs bons exemples, qu'elle devint, comme dit saint Grégoire, dès ses premières années, une victime sainte et agréable au Seigneur (1).

Il est vrai qu'ils trouvèrent en elle un bon fonds d'âme, un naturel docile et porté au bien, un esprit recueilli, sérieux, ennemi des puérilités, et encore plus des vices de la jeunesse. Ils y trouvèrent toutes les dispositions à une éminente vertu, un cœur ouvert aux inspirations et aux mouvements de la grâce, une volonté soumise et résignée à tous les ordres du Seigneur; une fille enfin qui, croissant tous les jours encore plus en sagesse qu'en âge, allait au delà de leurs espérances.

Vous l'aviez déjà cachée dans votre tabernacle, ô mon Dieu ! et, afin qu'elle répondît à tous les desseins que vous aviez sur elle, son plus grand soin était de se cacher au monde, au milieu duquel elle vivait aussi inconnue, dit ce saint pape, que si elle avait été dans la solitude.

N'avez-vous jamais remarqué, messieurs, que dans la plupart des comparaisons, et des paraboles dont l'Ecriture se sert pour nous faire connaître la grandeur et le mérite d'une âme, elle la compare à ce qu'il y de plus caché ? à un *trésor qu'on cache dans un champ, à une semence qu'on couvre de terre; à une pierre précieuse et à une perle* (*Matth.*, XIII) qui ne se trouve que dans le fond des mers : tant la nature, et encore plus la grâce, sont jalouses de leurs plus beaux ouvrages qu'elles forment, et qu'elles conduisent comme en cachette à leur dernière perfection.

Ne soyez donc pas surpris si Scholastique étant de ce nombre a été, pour me servir des expressions du Saint-Esprit, *une fille cachée de ce Père céleste*, qu'il avait rendue comme étrangère et inconnue aux hommes, *jaloux* (*Eccli.*, XLII) de jouir seul de sa compagnie, et de s'entretenir seul avec elle : *Filia patris abscondita.*

C'était un trésor dont tu étais indigne, ô monde ! il fallait donc qu'il te fût si bien caché, que tu n'eusses pas la liberté de le voir; bien moins la témérité d'y porter la main. C'était une petite semence : il fallait donc qu'elle fût cachée *dans la terre des vivants*, afin qu'y trouvant un principe de vie, je veux dire l'Esprit de Dieu, elle germât peu à peu, et que, se fortifiant par d'insensibles progrès, elle devînt cet arbre de l'Evangile sur lequel tant de saintes religieuses, comme les oiseaux du ciel dont il y est parlé, devaient un jour se reposer. C'était une perle d'un prix inestimable : il fallait donc que la maison de ses parents, ou, pour mieux dire, le sein de Dieu lui servît comme de nacre, où s'élevant du fond des eaux salées d'une mer dont elle était toute environnée, elle ne s'ouvrît que pour recevoir les plus pures rosées du ciel.

Anges tutélaires de cette sainte maison, fidèles gardiens, sincères et irréprochables témoins des vertus de Scholastique, que vous nous révéleriez des choses, si Dieu voulait qu'elles nous fussent connues. Ce que nous pouvons seulement savoir de certain, est que dans son siècle, aussi bien que dans ceux qui l'avaient précédé, les vierges consacrées à Dieu avaient pour retraite et pour cloître les maisons de leurs parents, où elles faisaient ce qui se pratiquait dès lors, au rapport de saint Jérôme, dans quelques monastères.

Elles partageaient pendant le jour leur temps entre le travail, la psalmodie, la prière et la lecture des livres saints; et, au-

(1) Magnum habemus pretiosumque depositum filios, ingenti illos servemus cura, atque faciamus ne fur nobis astutus auferat (*D. Chris. hom.* IX, *ad Timot.*, *D. Greg.*, l. II, *ch.* 33).

coutumées qu'elles étaient de se relever toutes les nuits, elles en passaient une grande partie en oraisons. Joies, plaisirs, assemblées, festins, pompes, divertissements du siècle, vous leur étiez défendus par la sainteté et la religion de leur engagement. Distinguées des autres filles ou par le voile qu'elles recevaient des mains de l'évêque, ou par des habits d'une couleur brune qu'elles portaient, elles ne paraissaient en public que lorsque la piété et leurs devoirs les appelaient à nos églises, et aux tombeaux des martyrs : encore y venaient-elles avec tant de modestie, de simplicité, de recueillement, de pudeur, qu'à peine y étaient-elles vues. C'est le témoignage qu'en rend saint Jérôme. Et pourquoi n'en dirions-nous pas autant de Scholastique?

Elle ne ressemblait pas, messieurs, à cette fausse dévote dont parle ce Père, qui, quoiqu'habillée d'une étoffe brune, fort simple et fort modeste, n'aimait rien moins cependant que la simplicité et la modestie (*D. Hieronym.*, *epist.* 8). Si elle paraissait en public, cette vierge folle, elle voulait qu'on la distinguât par la propreté de sa chaussure, par l'avantage d'une taille bien faite et bien dégagée, par le soin qu'elle prenait de rattacher son mouchoir du moment qu'il s'était détaché, comme si elle ne l'avait pas détaché elle-même, ou qu'elle ne voulût pas qu'on vît ce qu'elle avait laissé voir; par la délicatesse d'un voile fort clair dont elle se couvrait le visage, et au travers duquel on pouvait découvrir ce qu'elle jugeait digne de n'être pas caché.

Loin de Scholastique ces affectations criminelles que saint Jérôme appelle des airs de courtisane et de comédienne : loin d'elle cette sotte vanité de montrer un visage qui ne doit être vu que de Dieu et des Anges. Aussi la rigueur de ses jeûnes et l'abondance de ses larmes l'avaient si fort décharné, qu'il ne pouvait plaire qu'à celui à qui seul la pâleur de la mortification chrétienne et la maigreur d'un corps exténué par la pénitence ne déplaisent pas.

Qu'en dites-vous, mesdames? vierges chrétiennes, filles du siècle, que pensez-vous d'une telle conduite? faites-y telle réflexion qu'il vous plaira : la plus naturelle et la meilleure est de regarder cette sainte au milieu du monde, et dans la maison de ses parents, comme un grand modèle de vertu que Dieu vous propose, pour vous sanctifier dans votre état, et, malgré les engagements que vous y avez.

Apprenez-donc de Scholastique que, sans quitter vos pères et vos mères, vous pouvez, avec le secours de la grâce, mener, comme elle, *une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu ;* que les maisons particulières où vous demeurez peuvent vous tenir lieu d'asile et de tabernacle contre la malice et la corruption du siècle; que comme, dans l'ancienne loi, il y avait des villes de refuge où ceux qui, par inadvertance, avaient commis quelque crime, cherchaient leur salut sous la protection du grand prêtre, il y en a encore aujourd'hui où, malgré la fureur de Satan et l'orage des tentations, vous pouvez vous réfugier en priant le Seigneur de vous y recevoir, et de vous pardonner, *avant que vous entriez en jugement avec lui* (*Josué*, XX), ces péchés dans lesquels vous ont fait tomber les faiblesses de l'âge, l'ardeur des passions, la contagion des mauvais exemples, la curiosité, la dissipation, l'indiscrétion, l'imprudence, et comme dit le roi-prophète, *les ignorances de la jeunesse.*

Ne vous faites pas de tous les lieux des asiles. Pour six villes de refuge que Dieu avait marquées, mille autres étaient, comme Jéricho et Babylone, des villes d'anathème (*Josué*, VI). Ne croyez pas qu'il vous soit aisé de vous sauver dans les différents engagements du siècle, et que, pourvu que vous évitiez les grands péchés, vous êtes hors de tout danger de vous perdre. Vous croyez volontiers ce que vous désirez avec ardeur : et comme votre grande passion est de jouir du monde, vous vous imaginez pouvoir y conserver votre innocence sur un certain plan d'une vie régulière et honnête, qui ne vous paraissant pas absolument contraire aux maximes de l'Evangile, n'est cependant qu'un piége plus dangereux que le démon vous tend, et une plus agréable illusion de l'amour-propre.

Comment donc vous y sanctifierez-vous? Ce sera en vivant au milieu du monde sans vivre de l'esprit du monde, en appellant à votre secours la miséricorde de Dieu, qui seule *peut vous cacher dans son tabernacle pendant les jours mauvais* où tant d'autres périssent, en vous défiant de ces gens pleins d'artifice qui, sous de fausses vertus, commettent de grands péchés, en vous séparant de la compagnie de ces filles mondaines dont la conversation ne servirait qu'à vous gâter l'esprit et à vous corrompre le cœur, en vous ôtant la liberté de faire indifféremment ce que vous voudriez faire, afin de ne pas faire ce que vous ne devez pas ; en *détournant vos yeux de la vanité* qui empoisonnerait votre âme par vos sens, si vous ne veilliez sur eux ; en renonçant non-seulement à tous les plaisirs criminels dont Dieu vous défend l'usage, mais encore en vous privant quelquefois de ceux mêmes qu'il vous permet, afin de fléchir sa justice par ce petit renoncement, et satisfaire à vos péchés.

Vivre comme vivent la plupart de celles de votre sexe et de votre âge, se charger la tête d'ornements inutiles, se mettre l'esprit à la gêne, et rêver la veille aux parures qu'on prendra le lendemain ; consulter sans cesse un miroir pour voir si l'on peut plaire, faire d'excessives dépenses en un temps de misères et de guerre, où une infinité d'honnêtes familles gémissent et meurent de faim; est-ce là, de bonne foi, est-ce là avoir renoncé au monde et à ses pompes, à Satan et à ses œuvres? et cependant ce n'est qu'à ces conditions qu'on est chrétien.

N'appréhendez-vous pas que cette terrible menace que Dieu faisait autrefois aux filles

de Sion ne tombe sur vous? Hardies dans leurs démarches, imprudentes dans leurs regards et dans leurs gestes, elles se sont élevées contre moi, dit le Seigneur, et elles ont méprisé mes ordonnances : mais un jour viendra que je m'élèverai contre elles, et que je prendrai mon temps pour les humilier et les punir. Je leur ôterai leurs chaussures, leurs miroirs, leurs coiffes, leurs colliers de perles, leurs boîtes de parfums, leurs pendants d'oreilles, leurs écharpes, leurs beaux linges, leurs poinçons de diamants: c'est Dieu qui parle (*Isaiæ*, III).

Elles se parfument, mais leur parfum sera changé en puanteur; elles ont des ceintures magnifiques, mais elles n'auront plus que des cordes; elles frisent leurs cheveux, mais je rendrai leurs têtes chauves; elles portent de beaux linges et de riches juppes, mais elles ne porteront plus que des cilices.

Détournez de nous, Seigneur, ces fléaux, et faites qu'une pénitence volontaire prévienne les effets de votre colère. Que les foudres que vous voulez lancer tombent sur *ces nations qui ne vous connaissent point, et sur ces royaumes qui n'invoquent pas votre saint nom*. Si vous aimez les filles de Sion, excusez leurs faiblesses et leur ignorance; dès que vous leur aurez changé l'esprit et le cœur, elles seront sages, modestes, pieuses, recueillies.

Vous les rendriez encore plus heureuses si vous les éloigniez tout à fait du monde : mais ces grâces singulières ne sont que pour ces âmes choisies que vous mettez à couvert dans la partie la plus cachée de votre tabernacle : elles marcheraient pour lors sur les pas de Scholastique, qui non contente de se cacher au monde dans la maison de ses parents, voulut en sortir pour se cacher encore davantage par un entier et éternel éloignement du monde : *Protexit me in abscondito tabernaculi sui;* nouvelle matière de son éloge, qui va faire le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

A voir les précautions que prend l'Epoux des Cantiques, pour empêcher que sa bien-aimée ne s'attache à d'autres qu'à lui; à considérer avec quel soin il veut qu'on ferme sur elle toutes les portes de son appartement et qu'on élève, à l'entour de la forteresse où elle est, remparts sur remparts, bastions sur bastions, on attribuerait à une inquiète jalousie ce qui n'est qu'un effet d'une sagesse et d'un amour consommé, si Dieu qui, a voulu se dépeindre sous ce symbole, ne nous avertissait que c'est avec des précautions à peu près semblables qu'il protége ces âmes choisies qu'il prend pour ses épouses, et qu'il met à couvert dans la partie la plus cachée de son tabernacle : *Protexit me in abscondito tabernaculi sui.*

C'est peu à ce chaste amant de mettre sa main sous leurs têtes, de peur qu'elles ne tombent et qu'elles ne se blessent, il faut que de sa droite il les embrasse, et qu'elles lui soient intimement unies. C'est peu à ce magnifique Assuérus de donner à sa belle Esther deux filles d'honneur qui la soutiennent dans ses défaillances, il faut qu'il se lève lui-même de son trône, qu'il aille au-devant d'elle, et qu'il lui dise, en la baisant: *Je suis votre frère, approchez vous de moi, et touchez mon sceptre* (*Esther*, XV). Autre est la bonté d'un prince dont les soins s'étendent sur ceux-mêmes de ses sujets qui sont dans les extrémités les plus reculées de son royaume; autre est l'affection et la tendresse dont il honore ses premiers ministres, et des officiers distingués qu'il loge dans son palais, qu'il admet à la participation de ses plus importantes affaires, qu'il rend les dépositaires de ses pensées, et les confidents de ses secrets.

Faibles images, vous ne nous représenterez jamais qu'avec des traits fort grossiers ce que Jésus-Christ, le plus jaloux de tous les époux, le plus magnifique de tous les rois, le meilleur et le plus généreux de tous les princes, a fait en faveur de Scholastique.

Elle n'était pas si bien gardée dans la maison de ses parents, qu'elle ne pût avoir encore de plus sûrs asiles; et, quoiqu'elle fût déjà morte au monde par la vie cachée qu'elle y menait, il semblait que tant qu'elle y demeurerait le monde ne serait pas mort pour elle : ne confondons pas ces deux choses, que saint Grégoire a très-judicieusement distinguées.

Saint Paul, parlant de lui-même, dit qu'il est mort au monde, et que le monde est aussi mort pour lui, et qu'ils se sont en quelque manière crucifiés l'un l'autre : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* Que signifient de si étranges expressions? Ce savant pape va vous l'apprendre.

Quand un homme mort est exposé aux yeux d'un homme vivant, ils ne sont pas entièrement morts l'un pour l'autre. On peut voir ce mort, on peut lui faire de magnifiques funérailles, et, quoiqu'il ne soit plus du monde, il peut cependant être honoré, considéré, respecté du monde. Mais quand ces deux hommes sont morts, toutes les relations qu'ils avaient ensemble sont finies, ils ne se touchent plus, ils ne se voient plus, la mort a mis entre eux un divorce entier, et ils ne sont pas plus à leur égard, que s'ils n'avaient jamais été.

Excellente idée de la vie religieuse, et de l'état où s'est trouvée Scholastique, en quittant pour toujours la maison de ses parents. Jusque-là, quoiqu'elle n'aimât pas le monde, elle pouvait en être aimée; quoiqu'elle ne recherchât pas le monde, elle pouvait en être recherchée, quoiqu'elle ne jouît pas des biens du monde, par un attachement qui eût été criminel, elle pouvait en user par un droit qui lui était permis. Elle était donc morte au monde, mais le monde était-il mort à son égard : ce monde qui blâme, qui condamne, qui rend inutiles autant qu'il peut les vocations à la vie religieuse : ce monde qui, flatteur et intéressé dans ses caresses, ne peut souffrir qu'on le quitte et qu'on lui dise le dernier adieu?

Non, messieurs, mais dès qu'elle sort de la maison de ses parents pour se renfermer dans un cloître, le monde et elle sont deux morts qui ne se toucheront et ne se verront plus. Le monde ne la comptera plus au nombre des vivants; elle ne se comptera plus au nombre des filles du monde : actions civiles, rangs de familles, société de plaisirs, pouvoir d'acquérir, de changer, de posséder; elle s'ôte tous ces moyens qui, comme de petites fibres, l'arrêtaient encore dans une terre d'où elle voulait se séparer pour toujours, afin de n'avoir pour toute portion, pour tout héritage, pour toute espérance, que son Dieu. Comment appelez-vous cela, messieurs, si ce n'est être cachée et mise à couvert dans la partie la plus reculée et la plus impénétrable de son tabernacle? *Protexit me in abscondito tabernaculi sui.*

Ce mystère de séparation et de mort me paraît d'autant plus surprenant, que mille belles circonstances en relèvent le mérite. En quel temps Scholastique se sépare-t-elle du monde? En un temps où les plaisirs sont plus doux, les engagements plus forts, les objets plus charmants, les inclinations plus tendres, et les passions plus vives : en un temps où ce que le monde a de plus imposant se présente à un esprit déjà prévenu en sa faveur, et où l'espérance d'une longue et tranquille vie permet si peu de penser à la mort, que, par une illusion semblable à celle de l'optique, elle paraît très-éloignée, quoiqu'elle soit quelquefois fort proche.

Comment quitte-t-elle le monde? Elle ne le quitte pas comme Rachel, qui sortit de la maison de Laban, son père, mais qui emporta avec elle ses idoles d'or et d'argent: Scholastique, plus désintéressée et plus généreuse, *laisse au monde celles qui sont les ouvrages de ses mains* : *Simulacra gentium argentum et aurum.* Et ce qui aurait fait perdre à des vierges moins prudentes la résolution qu'elles auraient prise, ne sert qu'à la fortifier dans la sienne.

Si nous en croyons saint Cyprien, l'une des plus grandes raisons qui empêchait les chrétiens qui étaient riches de faire une profession ouverte de leur foi, et d'endurer courageusement le martyre, était le secret attachement qu'ils avaient à leurs richesses. Ils aimaient leur religion, ils savaient que hors de l'Eglise catholique il n'y a point de salut, et que renoncer à sa foi, c'était se damner de propos délibéré : avec tout cela néanmoins l'amour de l'argent l'emportait quelquefois sur leurs devoirs, et quand ils se représentaient qu'il fallait tout perdre pour être chrétien, ils cherchaient, en obtenant des empereurs des lettres de grâces, de quoi sauver en même temps et leur religion et leurs biens. Ridicule et pernicieux artifice! dit ce Père; comme si l'on pouvait mentir à Dieu, et le tromper : mais artifice qui n'était inspiré que par un secret attachement à un riche patrimoine qu'on ne voulait pas abandonner.

Lorsque, dans la suite des temps, on a pu, sans appréhender de perdre sa foi, conserver ses richesses, combien a-t-on vu de bons desseins s'évanouir par un changement de fortune? combien de filles qui voulaient quitter le monde, où elles ne trouvaient pas de grands avantages, ont changé de résolution dès qu'une succession leur a été ouverte?

Que ne pouvait pas dire Scholastique informée de la retraite de Benoît, son frère, et devenue très-riche par la pauvreté qu'il venait d'embrasser? Que ne diriez-vous pas vous-mêmes, mesdames, si, par un coup imprévu, les grands biens d'une puissante maison venaient à vous échoir? Vous regarderiez comme un bienfait de la Providence l'argent et les terres qu'un frère unique vous abandonnerait : en vous proposant d'en faire un bon usage dans le monde, vous vous croiriez dispensées de tenir à Dieu la parole que vous lui auriez donnée d'y renoncer. Vous regarderiez ce changement comme une vocation extraordinaire, qui vous ferait perdre la première : et, aimant mieux faire du bien aux pauvres que vous exposer à en recevoir étant pauvres, vous préféreriez la gloire d'être les ministres de la Providence, au chagrin qu'il y aurait d'être à charge à ses soins.

Mille et mille vocations sont tous les jours perdues par cet endroit. Tel qui dans un renversement de fortune formait de bons desseins, les perd dès qu'il s'aperçoit qu'elle commence à se rétablir. Telle qui, rebutée de l'infidélité d'un amant, promet d'entrer dans un cloître, ne se souvient plus de son engagement, quand il s'en présente d'autres qu'elle croit devoir être plus fidèles : et si la religion est à quelques-uns un port où ils se mettent à couvert contre le faux calme de la prospérité mondaine, elle n'est qu'un exil où l'adversité chasse plusieurs autres qui en appréhendent les fâcheuses suites.

Bien loin que Scholastique change de résolution par le changement de Benoît, elle croit que cet exemple domestique la presse davantage d'exécuter son dessein, et que si elle laisse à son frère, comme au chef de la famille, la gloire, d'aller à Dieu le premier, elle doit marcher sur ses pas, et suivre, pour arriver à une éminente perfection, le chemin qu'il vient de lui frayer.

Elle fait par une inspiration d'en haut ce que vous faites souvent, frères et sœurs, par une insatiable cupidité. Ce que vous tâchez de vous ravir les uns aux autres, ce que vous disputez par d'aigres contestations, ce qui est dans vos familles une semence de division et de haine, ce dont vous ne pouvez souffrir une portion inégale, Benoît l'abandonne tout entier à Scholastique, et Scholastique, s'en trouvant chargée comme d'un dépôt, le rend à Dieu.

Que j'aurais d'importantes réflexions à faire sur ce désintéressement du frère et de la sœur, sur cette fidélité à répondre à tous les desseins de la grâce, sur ce parfait renoncement aux biens, aux honneurs, aux

plaisirs du monde, sur ce choix d'un état où les dangers sont plus éloignés, les bénédictions plus abondantes, les chutes plus rares, les faveurs plus singulières, les vertus plus fermes et plus constantes!

Que je dirais de choses touchantes sur cette union du frère et de la sœur par un même esprit de sainteté! Ce qui s'était auparavant passé entre Grégoire de Nazianze et Gorgonie, sa sœur, entre saint Pacôme et sa sœur dans la haute Thébaïde où ils s'étaient bâti des solitudes et y avaient conduit des solitaires, c'est ce qui est arrivé dans la suite à Benoît et à Scholastique dans l'Occident. Le frère sort-il de la grotte de Sublac pour se retirer sur le mont Cassin, la sœur le suit pour s'instruire des voies du salut et y conduire une infinité d'âmes qui l'ont suivie dans son désert.

Dans les autres familles, je vois pour l'ordinaire un prédestiné et un réprouvé, un heureux et un malheureux : Abel prédestiné, Caïn réprouvé dans celle d'Adam; Isaac chéri, et Ismaël chassé dans celle d'Abraham; Jacob aimé, et Esaü haï dans celle d'Isaac : ici les mêmes faveurs et les mêmes bénédictions sont pour le frère et pour la sœur, les mêmes grâces de protection et de fécondité, le même esprit de solitude et de retraite, le même bonheur de dépeupler le monde, pour peupler les déserts, les dilater, et, comme dit le Prophète, les rendre délicieux et agréables.

Je pensais ne faire que l'éloge de Scholastique, et Benoît me revient à tout moment dans l'esprit. Aussi n'était-ce qu'avec vous, saint et aimable frère, qu'elle voulait avoir ces innocentes liaisons, qui, encore moins formées par le sang que perfectionnées par la grâce, étaient consacrées par un même esprit de sainteté et de retraite. Si vous aviez eu moins de vertus, elle vous aurait oublié pour toujours; et pour peu qu'elle eût remarqué de défauts en votre personne, elle ne se serait pas crue digne de Jésus-Christ, si elle ne vous avait haï. Elle vous regardait moins comme son frère que comme son maître; et, recueillant de votre bouche ces sages maximes qu'elle devait établir dans ses monastères, elle avait tellement oublié le monde, que si vous eussiez été du monde, elle ne vous eût jamais rendu de visites.

Encore quelles visites! des visites rares, elles ne se rendaient qu'une fois l'année : des visites courtes; elles ne duraient que quelques heures : des visites saintes; on ne s'y entretenait que de Dieu et de son royaume. Prétexte d'affaires de famille, nécessité de se voir souvent pour bien conduire un ordre qui commençait à s'établir, raisons de bienséance et d'amitié entre frères et sœurs, dans la familiarité desquels il n'y a rien à craindre, vous ne fûtes jamais des motifs assez forts, pour rendre ces visites ni plus fréquentes, ni plus longues.

Quand je me représente Benoît et Scholastique dans ces saintes et douces conversations, je m'imagine voir ces deux chérubins dont il est parlé dans l'Exode. Ils étendaient leurs ailes, dit l'Ecriture, pour couvrir le propitiatoire qu'ils regardaient en se regardant : *Extendentes alas tegentes propitiatorium, seque mutuo et illud respicientes* (*Exod.*. XXXVII.)

Ils ne se touchaient que par l'extrémité de leurs ailes, première image de la spiritualité des entretiens de nos deux saints qui ne s'approchaient que par les vertus qui les portaient à Dieu. Entre ces deux chérubins, il n'y avait que le propitiatoire au haut duquel ils étaient de chaque côté : autre figure de la matière de leurs conversations. Rien de temporel, ni d'humain, n'y entroit : Dieu seul était le milieu qui les réunissait. Si ces chérubins se regardaient, ils avaient leurs yeux encore plus arrêtés sur le propitiatoire; troisième figure de ce qui se passait entre Benoît et Scholastique, qui ne se parlaient que pour consulter l'oracle; car c'est ainsi que le propitiatoire est appellé dans l'Ecriture : *Fecit propitiatorium, id est oraculum* (*Ibid.*); que pour s'exhorter à ne rien faire que dépendamment des ordres et des volontés de Dieu.

Vierges qui lui êtes consacrées par des engagements particuliers, et qui vous trouvez par vos vœux séparées du siècle, vous comprenez déjà que jamais modèle ne fut plus parfait que celui-là pour régler le temps, la matière, la durée de vos conversations avec les gens du monde.

Le temps, elles doivent être rares : vous seriez-vous séparées de ce monde pour l'attirer dans votre solitude à tel jour qu'il vous plairait? Etait-il pour cela nécessaire de faire ces clôtures et ces grilles? fallait-il pour cela vous dire que vous étiez par vos vœux non-seulement etrangères, mais encore mortes au monde? Ce sont vos parents, ce sont vos amis, je le veux : Jésus-Christ avait sa chère mère, ses apôtres, et ses proches parents, à qui l'Ecriture donne le nom de frères : cependant, dans cet état de sa séparation du monde, il ne les voyait que très-rarement et par de subites apparitions.

La matière de vos conversations; elle doit être sainte, et par rapport à des choses nécessaires : n'y parler que de nouvelles, que de gazettes, que de procès, que d'intrigues ou d'affaires séculières, ce serait vous éloigner de l'esprit de votre vocation et de l'exemple de Scholastique. S'agit-il de réconcilier des familles divisées, de consoler certains esprits abattus qui sont dans l'affliction, de dire quelque parole de piété et d'onction, à des âmes mondaines qui en ont besoin?

Parlez, à la bonne heure : vos amis et vos exemples pourront produire d'admirables effets. Mais s'agit-il du seul plaisir de se voir pour se délasser des ennuis d'une solitude chagrine, de ne s'entretenir que de bagatelles et de puérilités? fuyez ces compagnies, et souvenez-vous que rien n'est plus capable de vous jeter dans le découragement, la tiédeur, l'ennui, l'aversion de votre solitude.

La durée, il faut qu'elles soient courtes ces entrevues, et que le chagrin d'avoir troublé le repos de vos entretiens avec Dieu, vous rappelle à vos devoirs. Il est temps que je

retourne à mon Père, devez-vous dire avec Jésus-Christ, et il vous est même avantageux que je vous quitte : l'heure de mon sacrifice et de mes prières s'approche, je vous rendrai de meilleurs services en priant pour vous, qu'en demeurant avec vous.

Benoît le dit à Scholastique, et ce que j'admire en cette occasion, est qu'il ne fallut rien moins qu'un orage miraculeusement attiré pour retenir un grand saint auprès d'une grande sainte. Il faut être aussi saint que Benoît, pour ne se laisser vaincre que par un miracle : et, pour en obtenir un, il faut être aussi puissant auprès de Dieu que Scholastique.

Benoît, comme l'ange de l'ancien Testament, veut se retirer : *Dimitte me*, laissez-moi aller où le devoir de mon ministère m'appelle; Scholastique, dont les prières avaient jusqu'alors été inutiles, lui dit, comme Jacob à l'ange: *Non dimittam te*; je ne souffrirai pas que vous vous retiriez sitôt. Qui l'emportera ?

La pluie, la grêle, ces esprits de tempêtes qui font la volonté du Seigneur feront celle de Scholastique. Quelque amour que Benoît ait pour la retraite, ce miracle le retiendra auprès de sa sœur : mais, comme Jacob qui voulut retenir l'ange s'en sentit frappé, cette sœur mourra quelque temps après ce miracle, et la Providence n'en fera plus de second pour elle.

Allez donc, chaste colombe, allez vous reposer dans le sein de Dieu, après avoir été longtemps cachée dans les trous de la pierre, après avoir poussé tant de soupirs, et versé tant de larmes dans votre solitude, allez vous réjouir avec votre charmant Epoux. Nous vous perdons déjà de vue, tant votre vol est rapide, mais notre cœur, suppléant au défaut de nos yeux, vous suit par la violence et l'impétuosité de ses désirs. Employez pour nous votre crédit auprès de Dieu, afin qu'ils ne soient pas inutiles, obtenez-nous de lui cet esprit de séparation qui nous est si nécessaire, afin que, ne cherchant que lui, n'aimant que lui, n'aspirant qu'après lui, et renonçant à tout pour lui, nous le possédions dans sa bienheureuse éternité. *Amen.*

DISCOURS XXV.

ÉLOGE HISTORIQUE DE SAINT MATHIAS.

Cecidit sors super Mathiam.
Le sort tomba sur Mathias (*Act.*, *ch.* I).

Quel sera le sort qui tombera sur vous, et sur moi, mes chers auditeurs? Sera-ce celui du bienheureux Mathias? Sera-ce celui de l'infortuné Judas? Sommes-nous du nombre des prédestinés? Sommes-nous du nombre des réprouvés? Nos noms sont-ils écrits dans le livre de vie, n'y sont-ils pas écrits? Serons-nous rangés comme des boucs à la gauche de notre Juge, serons-nous placés comme des agneaux à sa droite? Ce sont là autant de mystères qui nous sont absolument cachés, mystères que nul homme n'a jamais sus, et que nul homme ne saura jamais sans une révélation particulière; mystères que nous voudrions tous connaître par l'intérêt commun que nous y avons, et desquels souvent nous ne voulons pas profiter, par le bon usage que nous en pourrions faire.

Une grande princesse ayant prié saint Grégoire de faire en sorte auprès de Dieu de savoir de lui si elle était du nombre des prédestinés ou de celui des réprouvés, reçut de ce saint pape cette judicieuse réponse : Vous m'avez demandé, madame, une chose si difficile qu'elle me paraît impossible; mais je dois vous dire qu'elle est d'ailleurs si inutile, que quand même je vous en donnerais quelque éclaircissement, il ne vous servirait de rien : *Rem difficilem et inutilem postulasti*. Ne vous embarrassez pas de ce qu'il ne faut pas que vous sachiez; appliquez-vous seulement à profiter de ce que vous savez. Dieu est miséricordieux, Dieu est juste; voilà ce que vous savez; réglez là-dessus toute la conduite de votre vie. Apportez aux grâces de votre état la même fidélité que saint Mathias a apportée à celle de l'apostolat : et quand même votre conscience ne vous reprocherait rien sur votre infidélité à ces grâces, craignez de les perdre, comme Judas a perdu celle de l'apostolat.

Arrêtons-nous, chrétiens, à ces deux exemples pour en tirer deux importantes réflexions qui feront les deux parties de ce discours. Quelques péchés que nous ayons commis, ne laissons pas d'espérer en la miséricorde de Dieu. Ce sera la première, et mon premier point. Quelques vertus que nous ayons acquises, ne laissons pas de craindre sa justice, ce sera la seconde, et mon second point. Nous trouverons des preuves de l'un et de l'autre dans saint Mathias prédestiné, et dans Judas réprouvé, après avoir demandé, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Quand j'ai dit que quelques péchés que nous ayons commis, nous ne devons pas laisser d'espérer en la misécorde de Dieu, et quand j'ai ajouté que nous en trouvions la preuve dans la vocation de Mathias, ne prenez pas, messieurs, cette proposition dans tout son sens, comme si ce sort de prédilection et de bonheur n'était tombé sur ce saint, qu'après avoir été longtemps pécheur.

Le favorable témoignage que saint Luc rend de Barsabas, *surnommé Juste* par excellence, et l'avantage cependant que Mathias, son compétiteur, à l'apostolat, a eu sur lui dans la première et la plus canonique de toutes les élections, nous font assez juger que l'un et l'autre étaient d'une probité très-connue, et que de quelque côté que tombât le sort, il ne pouvait tomber que sur des sujets très-dignes d'un si excellent ministère. Quelle est donc ma pensée quand je dis que nous pouvons trouver dans la vocation de notre saint une preuve de cette vérité que je viens d'avancer ?

Pour me faire bien entendre, il faut supposer, avec toute la théologie, qu'il entre dans l'ordre de la vocation et de la prédestination des hommes, une certaine soustraction et substitution de grâces. Il y a des gens à qui Dieu ôte celles dont ils ont abusé,

il y en a d'autres qui reçoivent ces grâces, et qui profitent de leur malheur; il y a des enfants qui sont déshérités, et il y a des étrangers qui sont appelés à l'héritage; *il y en a qui, venus de l'Orient et de l'Occident, se reposeront dans le sein d'Abraham, d'Isaac et de Jacob;* et il y en a qui, tout *enfants qu'ils sont du royaume, seront jetés dans les ténèbres extérieures.* Il y en a enfin à qui on ôte ce royaume de Dieu, pour être donné à une nation qui en fera un bon usage. Etranges oracles sortis de la bouche de Jésus-Christ, confirmés, dès la naissance de l'Eglise, par la substitution de notre saint à la place du malheureux Judas. Voici comme le prince des apôtres s'en explique :

Il faut, dit-il, *que ce que David, animé du Saint-Esprit, a prédit de Judas soit accompli. Il est écrit dans le livre des Psaumes que sa demeure sera déserte, et qu'un autre prendra sa place dans l'épiscopat Il s'agit à présent d'en choisir un qui entre dans le ministère dont ce malheureux est privé par son crime. A ces paroles on en proposa deux, et étant tirés au sort, il tomba sur Mathias* (*Act.*, I, 16 *et seqq.*).

Voilà donc un homme choisi et mis à la place de cet apostat, voilà un malheureux déshérité, et un autre qui entre dans son héritage, voilà un traître à qui le royaume de Dieu est ôté et un fidèle ministre qui en fera un bon usage. Etrange conduite de la sagesse et de la miséricorde divine, qui se sert du péché d'autrui, comme d'une occasion favorable à celui sur lequel elle a jeté les yeux, et qui, ne voulant pas qu'une place aussi importante que celle de l'apostolat soit perdue, fait jeter le sort qui tombe sur le bienheureux Mathias.

Quelque chose de semblable vous est arrivé, mes frères, dans l'ordre de votre vocation. Ce n'a été ni par rapport à vos mérites, ni par aucune acception de personnes, ni par la considération de quelque talent d'esprit ou de naissance, que vous avez été choisis; ç'a été *par un pur sort : Sorte vocati estis* (*Coloss.*, I). Les Juifs ont été chassés de l'héritage de leur père, et vous y êtes entrés : et comme ce qui arrive par sort se fait indépendamment de celui sur lequel il tombe; ni votre vocation à la foi, ni votre prédestination (si vous êtes du nombre des prédestinés) ne vient aucunement de vous. De qui donc? De Dieu, qui vous a sauvés, *non à cause de vos bonnes œuvres, mais par sa pure et gratuite miséricorde : Non ex operibus justitiæ quæ fecimus nos, sed secundum misericordiam suam salvos nos fecit* (*Tit.*, III).

Quand j'en demeurerais là, mes frères, quelle devrait être votre reconnaissance envers la bonté de Dieu, et votre confiance en son infinie miséricorde! Par là les péchés des autres vous sont en quelque manière avantageux, comme le crime de Judas le fut autrefois à notre saint. Par là leurs chutes vous sont heureuses, puisque la miséricorde du Seigneur s'en sert pour vous appeler à l'héritage qu'ils ont perdu : mais allons plus avant, et descendons dans un plus consolant détail.

Non-seulement les péchés d'autrui vous sont avantageux, ceux mêmes que vous avez commis ne sont pas des obstacles insurmontables à votre salut; (autre sujet de confiance en la miséricorde de Dieu :) non-seulement vous profitez, comme saint Mathias, du malheur d'autrui, mais quelque malheur que vous vous soyez attiré par vos péchés personnels, vous pouvez en sortir : prenez bien ma pensée. Pouvez-vous seul en sortir? Non. Dieu veut-il seul vous en faire sortir? Non; si Dieu vous refusait ses grâces, tous vos efforts ne serviraient de rien, et si aux grâces de Dieu vous opposiez toujours une volonté rebelle et endurcie, ses bons desseins ne seraient rien sur vous.

Il faut donc, pour avoir une vraie et solide confiance, que Dieu se tourne vers vous et que vous vous tourniez vers Dieu. Il faut que vous lui disiez, avec le roi-prophète : *Tournez-vous vers moi, Seigneur, et sauvez-moi, à cause de votre grande miséricorde;* et il faut qu'il vous dise : *Tourne-toi vers moi, pécheur*, je veux bien oublier tes péchés, et te recevoir à pardon.

Il faut que par un effort de votre liberté, prévenue par un secours d'en haut, vous fassiez tout ce que vous pourrez; et il faut que Dieu se laissant toucher de vos misères, et achevant l'ouvrage qu'il a commencé, suive les mouvements de son propre cœur. Il faut qu'en coopérant aux grâces actuelles que vous recevez, vous vous mettiez en état de recevoir l'habituelle qui vous justifiera; et il faut que Dieu, ayant quelque égard à votre coopération à ses grâces, vous accorde par bonté ce qu'il pourrait vous refuser par justice.

Il faut que dans ces bons moments où Dieu vous touche, vous soyez marris de l'avoir offensé; et il faut que, touché lui-même de votre douleur qu'il vous a inspirée, il vous pardonne ce en quoi vous l'avez offensé. Il faut que de votre côté vous fassiez ce que vous pourrez, et que vous demandiez ce que vous ne pourrez pas : et du côté de Dieu, il faut qu'il vous donne ce pouvoir, et qu'il vous accorde ces demandes : ce sont les paroles de saint Augustin. Il faut enfin (pour ne rien faire dire à ce Père ni de trop relâché ni de trop outré) que vous prépariez votre volonté par les secours que vous recevrez, et il faut que Dieu prépare lui-même cette volonté qui doit être aidée, et qu'il l'aide l'ayant préparée *Præparet adjuvandam et adjuvet præparatam.* Raisonnez tant qu'il vous plaira, employez tant d'équivoques et de distinctions que votre entêtement vous suggérera, il en faut toujours revenir à ce grand principe, si vous voulez ne vous point écarter de ceux de la foi.

Or, quelques péchés que vous ayez commis, ces deux choses sont-elles impossibles? Si elles le sont, désespérez de votre salut, comme Judas désespéra du sien; mais si elles ne le sont pas, espérez en la miséricorde de Dieu, et attendez humblement le

bienheureux sort qui tomba sur notre apôtre.

Ç'a, mon cher auditeur, que penses-tu de ton propre cœur, que penses-tu de celui de Dieu? Ton cœur est-il tellement endurci, que tu aies formé la résolution de ne changer jamais de vie? N'es-tu ni touché par les prières, ni ébranlé par les menaces, ni charmé par les biens du ciel, ni effrayé par les maux de l'enfer? As-tu dit en toi-même : Les choses iront comme elles pourront, prédestiné ou réprouvé, sauvé ou damné, je ne quitterai jamais cette créature, je ne romprai jamais ce commerce, je ne me déferai jamais de cette habitude? Loin de toi cette cruelle résolution; cette idée même te fait horreur.

Peut-être (et c'est en quoi ton illusion te serait très-fatale), peut-être remets-tu de jour en jour ta conversion, peut-être pour te donner cette vaine consolation que tu veux être pénitent de bonne foi, te proposes-tu de te débarrasser peu à peu des liens qui te retiennent; mais, quoi qu'il en soit, tu as dessein de te convertir, et c'est un article de foi que tandis qu'un homme est en cette vie, il peut quitter ses péchés, renoncer à ses engagements, combattre ses passions, consacrer à la justice et à la pénitence les membres qu'il a fait servir à l'injustice et à l'immortification, demander au Seigneur pardon de ses péchés, faire un bon usage des grâces dont il a longtemps abusé, expier par des larmes amères et des satisfactions salutaires les fautes dans lesquelles il est tombé, et devenir aussi blanc que la neige, après avoir été aussi noir que des charbons, ou aussi rouge que de l'écarlate. Oui, mes frères, c'est là un article de foi, fondé sur les propres paroles du Saint-Esprit dans l'Ecriture.

Pécheurs négligents et oisifs, pécheurs lâches et délicats, à Dieu ne plaise que je vous flatte par une morale relâchée; mais à Dieu ne plaise aussi que je vous rebute par une dureté novatienne et pharisaïque! Heureux celui qui a toujours vécu dans une grande innocence, et qui est entré de bonne heure dans la vigne du Seigneur; mais heureux encore celui qui ayant passé la plus grande partie de sa vie dans le péché, ne se décourage pas pour cela et ne perd pas son espérance : *Felix qui non habuit animi sui tristitiam et non excidit a spe sua* (*Eccli.*, XIV)! Malheureux celui qui a laissé écouler tant de jours de salut et tant d'années de grâces sans en avoir fait un bon usage, mais plus malheureux encore celui qui, se persuadant faussement qu'il ne pourra jamais changer de vie, s'abandonne tout entier à la corruption de ses désirs!

Loin de vous ces conducteurs aveugles et durs qui courent la mer et la terre pour faire un prosélyte, et qui, l'ayant fait, embarrassent tellement son pauvre esprit, qu'ils le rendent digne de l'enfer deux fois fois plus qu'eux (*Matth.*, XXIII, 15): ces conducteurs aveugles, qui, lui faisant voir la seule justice de Dieu, sans laisser luire sur lui aucun rayon de sa miséricorde, lui font croire qu'il a fermé le puits de l'abîme sur lui, que les commandements de la loi sont, à son égard, des commandements impossibles : ces conducteurs aveugles, qui, au lieu de lui dire, avec Jésus-Christ : *Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous déchargerai*, le réduisent jusqu'au point de dire à Jésus-Christ même : *Nous savons que vous êtes dur, que vous moissonnez où vous n'avez pas semé, et que vous recueillez où vous n'avez pas planté.*

Ne les écoutez pas, mes frères, ces guides insensés et aveugles, comme l'Ecriture sainte les appelle : et si vous sentez encore quelques restes de bons mouvements dans votre cœur pour aller à Dieu, croyez que celui de Dieu qui vous les inspire ne s'est pas encore fermé sur votre misère.

Cœur de mon Dieu, unique asile des pécheurs, unique ressource des malheureux, vous n'êtes pas encore fermé pour moi, et j'ose dire à ces pieux conteurs de mensonges, qui croient vous honorer en ne me parlant que d'une justice inexorable et inflexible, ce que disait Job à des gens de leur caractère, que quand vous me tueriez, j'espérerais encore en vous, ne me restât-il qu'un dernier soupir (*Job*, XIII).

Oui, et je le dis hardiment, puisque je ne parle qu'après vous, vous êtes mon libérateur, mon protecteur, mon médecin, mon père, mon espérance; car ce sont là ces noms de bonté et de tendresse que vous prenez vous-même dans vos saintes Ecritures. Un libérateur laisserait-il dans les fers un pauvre captif qui lui demanderait, les larmes aux yeux, sa liberté? Un protecteur abandonnerait-il dans le besoin celui qui aurait recours à sa toute-puissance? Un médecin qui pourrait guérir un mal invétéré laisserait-il vieillir davantage et devenir incurable celui d'un malade qui se confierait en son expérience et en sa bonté? Un père donnerait-il un serpent à ses enfants qui lui demanderaient du pain? Et enfin celui qui serait l'espérance même souffrirait-il qu'elle fût toujours stérile et infructueuse? Si je la fondais sur moi cette espérance, il serait impossible qu'elle ne fût frustrée; mais l'établissant sur vous, ô mon Dieu, qui voulez bien vous appeler vous-même mon *espérance*, que ne dois-je pas attendre de votre infinie miséricorde?

Qu'Israël espère donc au Seigneur, depuis la garde du matin jusqu'à la nuit : depuis le premier moment d'une vie raisonnable jusqu'au dernier qui la terminera, depuis la première pointe du jour jusqu'à ce qu'il penche sur son déclin et qu'il se ferme.

Mais il a tant offensé Dieu; n'importe, qu'il espère toujours : *Speret Israel in Domino.* Mais il y a si longtemps qu'il néglige de veiller sur soi, et peut-être ne lui reste-t-il que quelques moments de vie; n'importe, qu'*il espère toujours : Quia apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio :* car le Seigneur, par la grâce duquel il espère en lui et en attend du secours, est un Seigneur plein de miséricorde et dont la rédemption est abondante.

Miséricorde et rédemption abondante dans

ses effets. *Ceux qu'il prédestine, il les appelle, il les justifie, il leur donne sa gloire.* Miséricorde et rédemption abondante dans ses moyens; il n'y en a aucun qu'il n'emploie pour les tirer de leurs péchés. C'est de lui que viennent ces remords de conscience qui les piquent, ces songes qui les effraient, ces remontrances qui les touchent, ces accidents qui les troublent. Je vous en appelle-à témoins vous-mêmes : combien de fois, fortement ébranlés à la vue de quelque triste événement, comme d'une mort subite d'un parent ou d'un ami, vous êtes-vous déterminés à sortir de vos désordres, et combien effectivement y en a-t-il qui en sont sortis? Combien de fois, touchés de quelques vérités terribles que vous avez entendues, avez-vous senti la terre de votre cœur trembler, et combien y en a-t-il que ces salutaires émotions ont élevés au-dessus d'eux-mêmes, pour leur faire renoncer à la chair et au sang?

Miséricorde et rédemption abondante dans son étendue : elle se répand dans tous les lieux, et elle embrasse tous les temps. Elle est pour les riches et pour les pauvres, pour les sains et pour les malades, pour les grands et pour les petits, pour les jeunes et pour les vieux, pour les libres et pour les esclaves.

Miséricorde et rédemption si abondante, qu'au sentiment de saint Ambroise, Judas même eût pu en ressentir les effets, s'il ne s'était hâté de s'aller pendre, poussé par ce cruel désespoir qui remplit la mesure de ses autres crimes : *Credo quod etiam Judas misericordiam consequi potuisset, nisi festinasset ad laqueum.*

A ce seul nom de Judas, je tremble néanmoins, mes frères; et, pensant à l'horrible chute de ce réprouvé, qui portait, ce semble, tant de marques de prédestination, je comprends aisément que, quelque grandes que soient nos vertus, nous ne devons jamais perdre de vue les redoutables jugements de Dieu, ni cesser de craindre sa justice.

SECOND POINT.

Reprenons pour cet effet la suite de notre histoire, et, considérant que l'élection de Mathias s'est faite sur la dégradation et la réprobation de Judas, examinons avec frayeur quelle a été la dernière destinée de ce misérable apostat.

Représentez-vous, pour en concevoir une juste idée, non un homme qui se soit témérairement ingéré de lui-même dans le ministère; qui, poussé par son ambition et par le désir de paraître, ait brigué l'emploi d'apôtre et de disciple d'un Maître dont la gloire et la bonne fortune devaient rejaillir sur lui; non un homme qui, dans une famille ou déréglée ou hypocrite, ait trouvé par les mauvais exemples ou par la fausse vertu de ses confrères, l'occasion de se corrompre et de se pervertir : représentez-vous, au contraire, un homme appelé au plus saint de tous les emplois, par le plus saint et le plus judicieux de tous les Maîtres; un homme destiné avec onze autres à être le compagnon des voyages de Jésus-Christ, l'interprète de ses volontés, le témoin non-seulement de ses miracles, mais encore de l'innocence de sa vie et de la pureté de sa doctrine; un homme enfin honoré des entretiens et des familiarités de son Dieu, choisi par préférence à plusieurs autres pour recevoir et distribuer les aumônes qu'on lui faisait, afin de lui ôter tout sujet de jalousie et de chagrin.

Qui, ce semble, devait être plus inviolablement attaché que lui à son ministère, avoir pour son cher Maître plus de tendresse et de respect, lui témoigner plus d'affection et de reconnaissance, conserver les grâces qu'il en avait reçues et lui en demander la persévérance avec plus d'humilité, exercer son emploi avec plus de désintéressement, éloigner de soi avec plus de circonspection les moindres pensées d'avarice, d'ingratitude, de perfidie?

Cependant, messieurs, cependant cet homme si aimé de Dieu et si attaché auparavant à son service, cet homme prévenu de tant de grâces, et coopérant autrefois avec tant de fidélité à ces grâces, tombe, le dirai-je sans frémir? de la tentation au consentement, du consentement à l'avarice, de l'avarice au murmure, du murmure à la trahison, de la trahison au déicide, du déicide au désespoir, du désespoir à la mort, de la mort dans les enfers?

Oh! l'horrible chute! oh! qu'elle fit faire de reflexions à Mathias! oh! qu'elle laissa dans son cœur d'étranges mouvements de consternation et de crainte! Il bénissait la main du Seigneur qui, par une miséricorde toute gratuite, l'avait élevé à la qualité d'apôtre sans qu'il l'eût méritée; mais il tremblait sous la main de sa justice, qui avait laissé un apôtre dans le péché et dans la peine qu'il avait méritée : ravi d'être au nombre de ces hommes choisis, qui devaient partager entre eux la conquête de tout le monde; mais ne pensant qu'avec frayeur que parmi ces grands hommes il y avait eu un voleur, un traître, un apostat, un déicide, un damné dont il remplissait la place.

Qu'en pensez-vous, mes frères? Dieu ne vous paraît-il pas *bien terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes?* S'il avait des grâces à faire, sur qui devaient-elles plutôt tomber que sur un apôtre? S'il avait quelque pardon à accorder, qui paraissait en être moins indigne qu'un homme de sa famille qu'il s'était choisi? Après cela, quel repos pouvez-vous avoir du côté de vos prétendues vertus, et saint Pierre n'a-t-il pas eu raison de vous avertir de travailler toujours avec crainte et avec frayeur à l'important ouvrage de votre salut?

Car qu'est ce qui peut vous rassurer contre une si raisonnable et si salutaire crainte? Sera-ce le passé? oh! que vous découvririez d'ignorance et de faiblesse dans votre enfance, que d'égarements et de folies dans votre jeunesse, que de dissolution, d'emportements, peut-être de vengeances, d'impuretés et de mauvais exemples dans un âge plus avancé? Sera-ce le présent? savez-vous si ces péchés vous sont pardonnés, et, quand ils vous seraient remis, le Saint-Esprit ne

vous avertit-il pas de *n'être jamais sans crainte?* Sera-ce le futur? mais savez-vous bien quelle sera votre dernière destinée?

Rien donc n'est capable d'arrêter la frayeur que nous donnent la justice de Dieu et ses redoutables jugements dans la prédestination et la réprobation des hommes : jusque-là que, pour humilier notre orgueil et nous tenir sans cesse dans la crainte, il permet quelquefois, dit saint Augustin, que ceux qui semblaient devoir être les plus grands saints, tombent dans les plus grands péchés et qu'ils y meurent, comme s'ils étaient destinés pour servir d'exemple à d'autres qui pourraient se flatter de leurs prétendues vertus.

En effet, si nul d'eux ne tombait, que deviendrait cette *crainte, qui est le commencement de la sagesse?* ou si, après avoir reçu la grâce du pardon, ils étaient assurés de ne la plus perdre, quelle serait leur présomption dans ce lieu de tentation, où la faiblesse des hommes est si grande, que leur seule sécurité peut être la cause de leur orgueil? *In illo tentationum loco, ubi tanta est infirmitas, ut superbiam possit generare securitas* (*D. Aug.*, *lib. de Correct. et Gratia*, c. 12)? Reprenons tout ceci, et, pour nous instruire d'une vérité si essentielle à notre salut, tâchons de la mettre dans un nouveau jour.

Nous ne sommes pas sûrs que nous ayons jamais eu de vraies vertus, première proposition. Quand nous en aurions de vraies, nous sommes encore moins sûrs si nous les conserverons longtemps, seconde proposition. Quand nous les conserverions quelque temps, nous sommes encore moins sûrs si nous persévérerons jusqu'à la fin, et si, dans le dernier moment de notre vie, nous ne les perdrons pas toutes, troisième proposition : et si cela est ainsi, craignez, mes frères, craignez la justice de Dieu, et conduisez l'ouvrage de votre salut avec un esprit de frayeur et de crainte.

Avez-vous jamais eu de vraies vertus? première incertitude : je vais renfermer toutes ces considérations en peu de paroles. Incertitude du côté du principe de ces vertus; pour être vraies et dignes de la vie éternelle, il faut qu'elles viennent de Dieu : les vôtres en viennent-elles toujours? Oh ! qu'il y a de vertus de tempérament, d'humeur, de politique, de bienséance humaine, de caprice ! Oh ! qu'il y en a où l'entêtement, l'intérêt, l'amour-propre, la vaine gloire ont plus de part que la grâce, que la sanctification du nom de Dieu, le dessein de le glorifier et de le servir ! Oh ! qu'il y en a, dit saint Grégoire pape (1), à qui le démon sait déguiser si adroitement sa malice, qu'il leur fait passer des vices pour des vertus, en sorte qu'ils méritent quelquefois d'être éternellement réprouvés pour des choses dont ils s'attendaient à en recevoir des récompenses.

Incertitude du côté de la plénitude de ces vertus. Ce n'est pas assez d'en faire quelques-unes, il ne faut négliger aucune de celles qui sont de votre état ni les laisser imparfaites. Dieu, dans l'Ecriture, loue Jéhu de son zèle pour avoir exterminé toute la maison d'Achab et fait mourir les frères d'Ochozias; mais il le blâme en même temps de n'avoir pas gardé sa loi de tout son cœur ni renoncé aux péchés de Jéroboam. Parce que tu as fait avec zèle, lui dit-il (IV *Reg.*, X), ce qui m'était agréable et ce que je voulais que tu fisses, tes enfants seront assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération; mais parce que tu n'as pas gardé tous mes commandements ni quitté l'abominable culte de ton prédécesseur, Azaël va te déclarer une guerre cruelle et tu mourras, tant il est vrai qu'il faut avoir des vertus pleines et ne manquer en rien d'essentiel à son devoir.

Mais où sont-elles ces vertus? Hélas! il n'y a presque point de chrétiens à qui on ne puisse faire le même reproche que saint Jean fait, de la part de Dieu, à un évêque qui passait pour saint : *Je ne trouve pas vos œuvres pleines;* elles paraissent telles aux yeux des hommes, mais elles ne le sont pas à ceux de mon Dieu. *Non invenio opera tua plena coram Deo meo* (*Apocal.*, III).

Femmes dévotes, passer en prières la plus grande partie des heures du jour et quelquefois de celles de la nuit, fréquenter souvent les sacrements, faire de grandes charités aux pauvres, visiter les prisonniers et les malades, porter des habits modestes, paraître toujours avec un air recueilli et édifiant, ces œuvres passent, aux yeux des hommes, pour des œuvres pleines; mais avoir pour ces œuvres une secrète complaisance, être affables aux étrangers, sévères et insupportables à vos domestiques, douces à ceux qui ne dépendent pas de vous, impatientes et emportées contre ceux qui en dépendent, lorsqu'ils manquent de diligence et d'exactitude à vous rendre les services que vous en exigez; prêtes à reprendre les autres des fautes qu'ils commettent, mais peu disposées à vous corriger des vôtres; toujours occupées à réconcilier des esprits divisés et toujours éloignées d'écouter vous-mêmes des propositions de réconciliation et de paix, ce ne sont pas là des vertus pleines aux yeux de Dieu : *Non invenio opera tua plena coram Deo meo.*

Pères et mères, former vos enfants de bonne heure à la piété et à la vertu, les rendre exacts à tous les devoirs de la religion chrétienne, leur donner de bons exemples de tempérance dans leurs repas, de modestie dans leurs habits, d'honnêteté et de gravité dans leurs entretiens, ce sont là des œuvres pleines aux yeux des hommes; mais vous rendre les arbitres de leur vocation, leur suggérer celle qu'ils ne veulent pas ou leur faire perdre celle qu'ils veulent; aimer les uns plus que les autres, et, par l'irrégularité de leur partage, laisser dans leurs âmes des semences éternelles de jalousie et de haine; souffrir de petites amitiés qui ont presque toujours de très-funestes suites; les laisser

(1) Hostis nostri malitia tanta se arte palliat, ut plerumque ante deceptæ mentis oculos culpas virtutes fingat, ut inde quisque quasi expectet præmia unde dignus est æterna invenire tormenta (*Greg.*, *l.* XXXII *Mor.*, *c.* 17).

vivre dans une molle indolence et dans une oisiveté mère de tout péché, ce ne sont pas là des œuvres pleines aux yeux de Dieu : *Non invenio opera tua plena*, etc.

Ames religieuses, chanter avec une charmante modestie les louanges du Seigneur, lui faire un sacrifice de vos biens et de vos personnes, porter la haire et le cilice, vous condamner à une austère clôture, renoncer au monde, à ses pompes et à ses plaisirs; embrasser une vie mortifiée et pénitente, ce sont là des œuvres pleines aux yeux des hommes; mais sécher de jalousie et d'envie, murmurer contre ce qui vous déplaît, et ne vous attacher qu'à ce qui vous plaît; faire, de vos solidudes, des théâtres où le monde vient débiter ses aventures et ses intrigues; laisser à votre esprit et à votre cœur toute la liberté de ses pensées et de ses désirs, ce ne sont pas là des œuvres pleines aux yeux de Dieu : *Non invenio opera tua plena*. Quel sujet, par conséquent, n'a-t-on pas de craindre sa justice dans la vie même la plus régulière et qui paraît la plus parfaite?

Ce n'est encore rien; car, quand je supposerais que vos vertus auraient tous les caractères nécessaires de bonté et de mérite, êtes-vous sûres de les conserver longtemps? Qui vous a dit que la couronne, quoique mise sur votre tête par la main de Dieu même, y demeurera toujours, et qu'un autre ne vous la ravira pas? Infortuné Judas, je ne fais jamais cette réflexion que ta fatale destinée ne me revienne comme naturellement dans l'esprit.

On dit que la femme de Loth, pour avoir tourné sa tête, par une simple curiosité de voir ce qui se passait à Sodome, d'où elle venait de sortir, fut changée en une statue de sel et demeura en la même place, afin que la vue de ce triste objet jetât une secrète frayeur dans l'âme de tous les passants, et qu'elle leur imprimât une vive idée de la redoutable justice du Seigneur, raison pour laquelle Jésus-Christ, selon quelques Pères, nous a dit, chez saint Luc, de nous ressouvenir de la femme de Loth : *Memores estote uxoris Loth* (*Luc.* XVII, 32).

Mais saint Mathias avait un objet encore plus présent à la mémoire et plus propre à faire de fortes impressions sur son cœur; il avait vu Judas, il l'avait connu, et le souvenir de son horrible perfidie était encore tout récent dans son esprit. C'est donc moi, disait-il en lui-même, qui suis substitué à la place de cet apostat? Qu'ai-je fait à Dieu pour mériter une si éminente place? A moins que sa miséricorde, qui m'y a mis, ne m'y soutienne par de continuels secours, je dois tout appréhender de sa justice. Ce vase d'honneur est devenu un vase d'ignominie; cette maison, que la grâce avait consacrée, est devenue une maison déserte; à moins d'une protection toute singulière, je ne puis attendre qu'un même sort.

Dans la pensée de saint Grégoire pape (*lib.* V, *in lib.* I *Reg.*), Dieu permit que Saül, premier de tous les rois d'Israël, tombât dans un péché pour lequel il fut réprouvé, afin que David, qui devait lui succéder, devenant sage par son malheur, apprît à éviter ce qui lui avait attiré une si horrible peine. Quoique Dieu eût lui-même choisi Saül, quoiqu'il eût donné à Samuel toutes les marques propres à le distinguer de ses autres frères, quoique les commencements de son règne eussent été heureux et qu'il eût reçu une singulière protection du ciel, ce prince, élevé à la première dignité de la terre, et établi souverain du peuple bien-aimé, ne laissa pas de se méconnaître, et la grâce lui ayant manqué, après avoir auparavant manqué à la grâce, il fut malheureusement rejeté; étrange objet de crainte et de sagesse à David, surprenante leçon pour ce prince, qui lui apprit à vivre avec tant de circonspection et à gouverner si bien son peuple, qu'il se rendit toujours favorable un Dieu qui pourrait se venger de son orgueil et de sa désobéissance par une même peine.

Judas, appelé par Jésus-Christ à l'apostolat; Judas, auparavant, selon le cœur de son Maître, honoré de sa protection et de son amitié; Judas, cependant réprouvé, donnait encore plus de frayeur et jetait, dans de plus furieuses alarmes, Mathias, sur lequel était tombé le sort qui l'avait mis en sa place.

Voyait-il quelque pièce d'argent? maudits soient, s'écriait-ils, maudits soient les trente deniers qu'on a donnés pour la récompense et la perfidie de cet apostat; et comme saint Pierre n'entendait jamais le coq chanter qu'il ne pleurât amèrement, se ressouvenant de ce que Jésus-Christ lui avait prédit, aussi notre saint ne se souvenait jamais de la haute trahison de ce misérable qu'il ne tremblât et qu'il ne frémît d'horreur.

Allait-il à la campagne? il s'imaginait voir ce champ qu'on avait acheté des trente deniers que ce faux pénitent avait rendus; et, comme si ce champ eût porté toute la malédiction qu'on lui avait donnée en l'appelant *un champ de sang*, il se le figurait tout couvert de celui de son cher Maître.

Je voulais ajouter à ces deux puissants motifs de crainte un troisième qui doit vous faire appréhender encore davantage la justice de Dieu, dans la prédestination et la réprobation des hommes. Je voulais vous dire que quand vous auriez acquis des vertus pleines et entières, que quand vous les auriez longtemps conservées, vous pouvez les perdre toutes au dernier moment de votre vie. Mais je me persuade que vous savez tous que la persévérance finale est le don particulier d'un Dieu qui se réserve le droit de nous la donner ou de nous la refuser, indépendamment de nos vertus ou de nos péchés passés (*D. Aug.*, *de Dono persev.*, c. 1, 3, 4).

Combien y en a-t-il qui sont à présent justes et qui n'auront pas cette dernière persévérance, et combien y en a-t-il qui sont à présent pécheurs et qui l'auront? Combien y en a-t-il qui ont résisté à la grâce, et qui, cependant, mourront dans celle qu'ils auront reçue après toutes leurs infidélités? et

combien y en a-t-il qui auront été fidèles à la grâce, et qui, venant à la perdre par leurs péchés, ne la recouvreront jamais?

Quel parti, là-dessus, avez-vous à prendre, mes frères? celui d'espérer en la miséricorde de Dieu et d'appréhender sa justice; d'être plus ravis que votre sort soit entre ses mains que s'il était entre les vôtres; de vous adresser à lui avec confiance; de le servir en crainte, dit saint Augustin, et de faire ce qu'ont fait les plus grands saints (*D. Aug.*, *de Dono persev. c.* 22).

Quelques péchés qu'ils eussent commis, ils n'ont jamais désespéré de la miséricorde de Dieu, et quelques bonnes actions qu'ils eussent faites, ils n'ont jamais cessé d'appréhender sa justice. S'ils avaient manqué à l'un de ces devoirs, ils n'auraient jamais été ce qu'ils sont. Les uns se seraient damnés par leur présomption et les autres par leur désespoir; les uns auraient espéré en vain, et les autres n'auraient rien espéré; les uns, se confiant en leur propre mérite, auraient perdu la dernière grâce, qui ne se donne qu'aux humbles, et les autres, trop abattus et troublés de leurs démérites, n'auraient pas non plus reçu ce don, qui ne s'accorde qu'à ceux qui l'espèrent et qui le demandent. Ils ont donc sans cesse prié Dieu de les assister de sa grâce, et, pour ne pas tomber dans l'écueil d'une criminelle présomption, ils n'ont attribué qu'à lui seul la demande qu'ils lui en faisaient et la grâce de la recevoir (1). Ils ont sans cesse *élevé les yeux vers les montagnes éternelles*, *d'où le secours leur pouvait venir*, et, pour ne pas tomber dans un autre écueil qui est celui du désespoir, ils ont attendu de Dieu ce qui ne pouvait venir que de sa gratuite bonté.

Prenez ce parti, mes chers auditeurs, et, sans vouloir connaître ce qu'il n'est pas nécessaire que vous sachiez, dites à Dieu, avec autant d'humilité et de confiance que Judith: *Confirma me, Domine, ut hoc quod credens per te fieri posse cogitavi, perficiam* (*Judith*, XIII). Donnez-moi, Seigneur, la force dont j'ai besoin pour exécuter ce que j'ai cru pouvoir faire par votre assistance. Si j'ai eu le bonheur de faire quelque chose qui vous ait plu, c'est à vous, Seigneur, que j'en suis redevable; et si, étant prévenu de vos grâces, je crois pouvoir faire quelque chose dans la suite, j'attends la force de l'accomplir de vous seul, qui êtes mon Sauveur, et qui, à ce que j'espère, serez ma récompense: *Amen.*

DISCOURS XXVI.

ÉLOGE HISTORIQUE DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

Homini bono in conspectu suo dedit Deus sapientiam et scientiam, et lætitiam.

Dieu a donné la sagesse, la science et la joie à l'homme qui est juste devant ses yeux (*Ecclés.*, *ch.* II).

Passer pour homme de bien aux yeux du monde, c'est peu de chose; mais l'être aux yeux de Dieu, c'est avoir une vertu solide et parfaite. Le monde, qui ne juge que par les apparences, peut se tromper; Dieu, *qui sonde les reins et qui connaît le fond des cœurs*, ne se trompe jamais. Le monde trouve dans les gens de bien des vertus qui ne viennent pas de lui; Dieu y trouve ce qu'il y a mis et y reconnaît son propre ouvrage. C'est lui qui les a faits ce qu'ils sont, c'est lui qui les connaît tels qu'il les a faits. Lui seul les choisit, les appelle, les justifie, leur donne les talents nécessaires, et, comme dit saint Paul, *les rend propres* à remplir tous les différents emplois qui leur manquent.

Naissance illustre avec toutes tes grandeurs, fortune avec tous tes biens, étude avec toutes tes veilles, esprit humain avec toutes tes spéculations et tes recherches, vous ne pouvez donner aux hommes que des qualités médiocres. De vous seul, ô mon Dieu, vient la sagesse dont ils ont besoin pour se conduire, la science qui leur est nécessaire pour instruire les autres, la joie qui les console de leurs travaux, et qui est comme le fruit de vos autres dons.

Quand je dirai que Thomas d'Aquin les a reçus dans leur plénitude, je ne parlerai, messieurs, qu'après les conciles et les papes. Dieu qui en mille autres rencontres ne distribue ses grâces *qu'avec poids*, *nombre et mesure*, a voulu, ce semble, en être prodigue en faveur de notre saint: et comme il a toujours paru à ses yeux tel qu'il l'a formé, il a voulu aussi l'exposer aux nôtres, enrichi de tous ses bienfaits, d'une sagesse consommée qui a présidé à toutes ses actions, d'une science éminente qu'on a toujours reconnue dans ses écrits, d'une joie parfaite et d'un heureux succès qui a été la récompense de ses études et de ses veilles. *Homini bono in conspectu suo dedit Deus sapientiam, et scientiam et lætitiam.*

Il ne lui en fallait pas moins pour soutenir avec succès la gloire de la maison de Dieu, pour en défendre la foi, en réparer les ruines, en régler les mœurs, en exterminer les vices, en venger les injures, en dissiper les abus, en ranimer la dévotion, en établir la doctrine, en confondre et anéantir les ennemis.

Ainsi vous le verrez, dans les différentes circonstances de sa vie, toujours sage, toujours savant, toujours heureux et plein de joie dans ses entreprises. Entre-t-il dans le cloître? il en fait la gloire par sa sagesse et par les rares vertus qu'il y pratique, *sapientiam.* Vient-il dans nos écoles? il en est l'ange par sa science et par les lumières qu'il y répand, *et scientiam.* Paraît-il dans l'Eglise? il en fait le bonheur et la joie par les grands services qu'il lui rend, *et lætitiam.* C'est de vous, divin Esprit, qu'il a reçu de si excellents dons: c'est de vous que j'attends les secours nécessaires pour en parler, et que je vous demande par, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Ce n'est pas sans raison que, dans le dénombrement que le prophète Isaïe fait des dons du Saint-Esprit, il donne le pas sans premier rang à la sagesse, dit le grand saint

(1) Gratiæ adjutorium semper est nobis a Deo poscendum, sed nec ipsum quod poscimus nostris viribus assignemus: neque enim haberi potest ipse saltem orationis affectus, nisi divinitus fuerit attributus, etc. (*D. Fulg.*, *epist.* 6 *ad Theodor.*).

dont j'ai entrepris l'éloge, et des principes duquel je me servirai dans tout ce discours, pour le louer.

Remontons-nous jusqu'à l'origine de cette sagesse? Elle vient de Dieu, c'est *une effusion de sa clarté, une vapeur de sa vertu, un éclat de sa lumière, une image de sa bonté* (*D. Thomas*, 2-2, *q.* 23, *a.* 2). Plus belle que le soleil, plus élevée que les étoiles, plus précieuse que ce qu'il y a de précieux, elle sort de l'entendement de Dieu, à qui elle est étroitement unie, et qui l'aime par-dessus toutes choses.

La considérons-nous dans ses fonctions? Son emploi, selon les philosophes, est de connaître; selon les théologiens, c'est de conduire; selon les philosophes, c'est de juger des choses humaines par des principes qui n'ont rien que d'élevé; selon les théologiens, c'est de juger et de régler même celles qui sont au-dessus de la nature et de la raison, (*D. Th.*, 2-2, *c. q.* 197; 1-2, *q.* 57; 2-1, *q.* 66; *Ibid.*, *q.* 68, 5-1).

La considerons-nous dans ses avantages et dans ses effets? Par elle nous connaissons Dieu, par elle nous l'aimons. par elle nous goûtons combien il est doux à ceux qui ont le cœur droit. Souhaitons-nous des richesses? Quoi de plus riche *qu'elle qui fait toutes choses?* aimons-nous la justice? *Elle est son ouvrage.* la tempérance? *elle l'enseigne*; la force? *elle l'inspire*; la prudence? *elle la donne*; la pieté? elle la produit; la science? elle sait le passé, elle observe le présent, elle juge de l'avenir: rien n'est si subtil qu'elle ne pénètre, si caché qu'elle ne découvre, si difficile qu'elle ne démêle.

Tous les âges, par ce principe, ne sont pas également propres à la recevoir. Elle demande un cœur purifié de ces passions ardentes qui en troublent le repos par leurs impétueuses saillies, un esprit libre et dégagé de ces inégalités qui l'empêchent de se déterminer au choix qu'il lui serait important de faire. Il faut que l'âme attentive à la voix du Seigneur qui l'appelle, et touchée du désir de sa perfection, s'ouvre tout entière à cette sagesse, dont la beauté ne paraît que lorsque la raison s'est débarrassée de ses nuages, et le cœur de ses plus tendres engagements; à peu près comme l'or qui n'a ce vif éclat qui nous charme, qu'après que le feu ou une adroite main en a ôté l'impureté qui le couvrait.

L'Ecriture cependant m'apprend que Dieu, souverain maître de ce don céleste, et indépendant de cette commune loi, *se hâte quelquefois de répandre ses bénédictions sur l'homme juste, afin qu'en peu de temps il fasse de grands progrès dans la vertu*, et que dans un âge tendre il ait la sagesse et la maturité des vieillards.

Ainsi en usa-t-il à l'égard de Salomon, qui, prévenu de bonne heure de ces grâces singulières, ouvrit son cœur et son esprit à cette sagesse qu'il rechercha dès qu'il la connut, qu'il prit, comme il dit lui-même, *pour la compagne de son voyage, pour l'âme de ses résolutions, pour le centre de son repos, pour sa consolation dans ses peines, et sa joie dans ses ennuis.* Ainsi en usa-t-il à l'égard de Thomas d'Aquin, que je ne compare à Salomon, que pour vous dire qu'il fut encore beaucoup plus sage que lui.

Semblable à ce roi *qui avait reçu une bonne âme dans un corps qui n'était pas souillé*; il eut, comme ce prince, toutes les dispositions à la sagesse: mais bien différent de ce roi, qui dans ses dernières années perdit la gloire et le fruit des premières, il estima toujours cette sagesse, et *cacha si bien ce précieux trésor dans le champ* de la religion, *qu'ayant tout quitté pour l'acquérir*, rien ne put jamais lui en ôter la jouissance.

Faut-il que pour vous faire connaître à quels degrés de perfection cette sagesse le porta dès l'âge de 14 ans, je vous dise que sa mère avec toute sa famille en manqua; et pour vous faire mieux juger de l'éminente vertu de Thomas d'Aquin, suis-je réduit à me plaindre de l'aveuglement de ceux qui voulaient la lui faire perdre?

Il y a quelquefois des vocations contraintes où la dure nécessité de plier sous une force majeure a plus de part qu'une douce liberté. Telles sont celles où des pères et des mères barbares conduisent, disons mieux, traînent au pied des autels de pauvres victimes, qui pour ne plus souffrir dans des maisons qui devraient leur servir d'asile les persécutions qu'elles y souffrent, choisissent enfin le parti du cloître, et se jettent tumultueusement dans ce port de salut, pour n'être plus battues de la tempête. Heureux enfants, comme dit l'Ecriture, *si c'est là le port de votre volonté*, si, poussés par les vents de la persécution, vous y demeurez tranquillement, et remerciez le *Père des miséricordes* d'avoir fait servir à votre bonheur l'inhumanité de ceux qui n'ont point eu pour vous de miséricorde.

On vous a traités à peu près comme les frères barbares de Joseph le traitèrent. Ils le jetèrent dans une citerne au milieu d'un vaste désert, afin qu'il ne fût jamais parlé de lui: et ce qu'il y a de plus étrange est que lorsqu'ils le vendirent aux Ismaélites, *ils le firent*, dit l'Ecriture, *par une espèce de pitié, comme s'ils lui avaient fait grâce de ne l'avoir pas tué* (*Genes.*, XXXVII).

Vos frères n'ont peut-être guère eu plus d'humanité à votre égard: mais consolez-vous, c'est Dieu qui a ménagé cette disgrâce pour votre bien. La religion sera pour vous une maison d'abondance et de gloire, pendant que les procès, la misère, ou d'autres calamités, les attaqueront de toutes parts dans le monde. Peut-être seront-ils contraints de ramper devant vous; et les entendant plaindre de leur triste sort, vous aurez sujet de leur dire ce que dit Joseph à ses frères: C'est vous qui m'avez chassé de la maison de mon père, je n'en ai pour cela aucun ressentiment contre vous; béni soit le Seigneur qui a disposé toutes ces choses à mon avantage et au vôtre (*Gen.* XLV).

Mais quelquefois aussi il y a des vocations que les pères et les mères tâchent de faire perdre à leurs enfants. Quoiqu'ils soient

appelés à la vie religieuse, ils veulent les retenir dans leurs maisons. Caresses, prières, larmes, promesses, menaces, tout est mis en usage pour anéantir leurs desseins.

Tantôt ils leur font voir le beau monde, et par la fréquentation de certaines femmes mondaines qui ne leur inspirent que la vanité et le plaisir, ils tâchent de leur faire aimer ce qu'il leur est impossible de haïr; tantôt, par des tentations encore plus dangereuses, ils leur suscitent certains esprits, extérieurement pieux et sincères, qui leur représentent qu'ils peuvent se sauver dans le monde avec autant de facilité et peut-être plus de mérite, que dans la religion; et que désobéir à leurs parents qui n'ont que de bons desseins, c'est désobéir à Dieu même.

Tantôt enfin, quand leurs enfants, par une fuite précipitée, sont sortis de leurs maisons pour entrer dans le cloître, et qu'ils voient que toutes les mesures qu'ils avaient prises pour les retenir sont rompues, ils les poursuivent avec autant de chaleur que Laban poursuivit Jacob, et se plaignant de leur peu d'amitié et de reconnaissance, leur disent : Que ne m'avertissiez-vous de votre dessein sans vous enfuir à mon insu : *Cur ignorante me fugere voluisti, nec indicare mihi?* C'est une folie que vous avez faite : *Stulte operatus es;* mais revenez, j'oublierai le passé, et j'aurai pour vous autant de tendresse que vous en pourrez espérer.

Ce fut à peu près ce que fit et ce que dit à Thomas d'Aquin Théodore, sa mère, alarmée de la nouvelle qu'on lui apprit, qu'il s'était renfermé dans un couvent de saint Dominique; car, que n'employa-t-elle pas pour traverser sa vocation, se mettant en chemin pour se saisir de sa personne, et obligeant ses frères d'observer tous les lieux par où il pourrait passer, afin qu'ils l'arrêtassent? Mère bien différente de Monique, quoique l'on voie dans ces deux femmes les mêmes empressements.

Monique va de Carthage à Rome, et de Rome à Milan; à quel dessein? vous le savez, messieurs, pour faire haïr à Augustin le monde qu'il aimait; et Théodore va de Roseseiche à Naples, et de Naples à Rome, pour mettre dans le cœur de Thomas d'Aquin l'amour du monde qu'il haïssait. Les larmes de Monique font d'un fils débauché un fils chaste et pénitent, et celles de Théodore font connaître qu'elle est comme fâchée de la chasteté et de la mortification du sien. Sans cela eût-elle consenti qu'on exposât sa vertu aux impudiques sollicitations d'une effrontée, enfermée avec lui dans un même lieu? Je ne vous marque cette circonstance, messieurs, que pour vous faire connaître quelle fut dès lors la sagesse de notre saint, qui, à l'âge de seize ans, triompha d'une si dangereuse tentation.

Je dis sagesse, puisque la première qualité que saint Jacques lui donne est d'être pudique et chaste : *Quæ desursum est sapientia primum pudica est* (*Jacobi*, III). Elle était chaste dans Susanne, Judith et Joseph; mais j'ose dire qu'elle l'a été encore davantage dans Thomas d'Aquin.

Susanne, modèle de sagesse et de fidélité pour les femmes mariées, est si sage, que dans la fâcheuse alternative de perdre la chasteté ou la vie, elle conclut qu'il lui est plus avantageux de mourir chaste que de vivre coupable : *Melius mihi est non effugere manus vestras, quam peccare in conspectu Domini.*

Judith, modèle de sagesse et de continence pour les veuves, conduit si bien son dessein, qu'elle entre dans la tente d'un général lascif, sans être souillée dans la moindre partie de son corps, et parle avec tant de grâce, que les officiers, qui admirent sa sagesse, s'écrient qu'on n'a jamais vu de femme qui lui ait ressemblé : *Mirabantur sapientiam ejus, et dicebant : Non est talis mulier super terram in aspectu, in pulchritudine, et sensu verborum* (*Judith.*, II).

Joseph, modèle de sagesse et de virginité pour les jeunes gens, est si sage, qu'il arrête tout d'un coup les importunes caresses de sa maîtresse, en lui représentant que son maître lui ayant donné un pouvoir absolu sur toute sa maison, elle seule exceptée, qui est sa femme, il ne peut commettre un aussi grand crime qu'est celui dont elle le sollicite, ni pécher contre son Dieu (*Genes.*, XXXIX); sagesse si admirable, que David dit que ce jeune homme fut établi du Seigneur, pour instruire les princes mêmes, et apprendre la science aux vieillards (*Psal.*, CIV).

Cependant, messieurs, permettez-moi de vous dire que, sans rien diminuer de la gloire due à la sagesse des uns et des autres, celle de Thomas d'Aquin me ravit encore davantage. Il ne cherche pas le plaisir du bain, comme Susanne; il ne s'expose pas au danger, comme Judith; il ne laisse pas comme Joseph, son manteau entre les mains d'une impudique; sa pudeur, devenue hardie par la grandeur même du péril, lui met des armes en main, et ne pouvant trouver son salut dans sa fuite, il repousse un feu criminel par un autre feu.

J'excuse Joseph de ce qu'il est entré seul dans la chambre de sa maîtresse : *Excuso quod ingressus est;* mais je le loue de ce qu'il en est sorti sans perdre sa chasteté : *Prædico quod elapsus est* (*D. Ambrosius*, *lib. de Joseph.*). Et moi, messieurs, je plains Thomas de ce qu'on a introduit une impudique dans sa chambre; mais je le loue, je l'estime et je l'admire de l'en avoir honteusement chassée.

Que j'aurais sur ce sujet d'importantes réflexions à vous faire faire? Vous apprendriez de là, pères et mères, à ne jamais traverser la vocation de vos enfants; à n'être jamais leurs tentateurs, leurs corrupteurs, et, comme vous appelle saint Cyprien (*D. Cypr.*, *Epist.* I), leurs meurtriers et leurs bourreaux! Vous apprendriez, jeunesse volage, à fuir les compagnies et les privautés d'un sexe différent du vôtre; à chercher dans une timide pudeur et une prudente retraite

un asile à votre innocence; à vous éloigner des moindres occasions du vice, dans la crainte, comme dit saint Ambroise, d'être aimés sans aimer, et de plaire à ceux auxquels vous n'avez nul dessein de plaire : *Adamatur sæpe qui non vult amari, placet qui placere non studuit* (*D. Ambr. loco supra citato*).

Mais comme je ne vous ai encore parlé que de la première qualité que saint Jacques donne à la vraie sagesse, qui *est d'être chaste*, et de rendre chastes ceux qui la possèdent, je me hâte de vous en exposer d'autres que vous n'admirerez guère moins dans notre jeune et saint religieux; car, quand cet apôtre nous dit, dans ce même endroit de son Epître canonique, que cette sagesse est humble et modeste, *Modesta;* quand il ajoute qu'elle se porte par sa docilité aux bonnes œuvres qu'on lui conseille, *Suasibilis, bonis consentiens*, et qu'elle est pleine de toutes sortes de bons fruits qu'elle produit en abondance, *Plena fructibus bonis*, pouvez-vous vous former une autre idée que celle-là de la sagesse de Thomas d'Aquin?

En effet, s'est-il jamais prévalu, ni de sa noblesse, dans une religion où, selon Jésus-Christ, *celui qui est le plus grand doit devenir le plus petit;* ni de sa science et de ses autres talents, dans un genre de vie où l'on fait profession *de ne savoir qu'un Dieu crucifié?* Au contraire, a-t-il fallu souffrir l'humeur rustique et bizarre d'un frère lai? il l'a soufferte; passer pour un bœuf dans l'esprit de ses compagnons d'étude? il a été ravi d'y passer · convaincu de cette importante vérité, qu'il a si solidement établie dans ses ouvrages, que rechercher les louanges ou appréhender les mépris, c'était renoncer à sa propre perfection : *Quæ desursum est sapientia, modesta est.*

D'ailleurs, y a-t-il jamais eu d'homme plus docile, plus obéissant, plus disposé à se laisser aller au mouvement de ses supérieurs, et à consentir aux bonnes intentions de ses maîtres, que lui? y a-t-il jamais eu d'homme plus dépouillé de préventions et de ses entêtements, plus ennemi de ces disputes aigres et fières où les faux sages s'échauffent; plus flexible et plus porté à embrasser le bien qu'on lui proposait · *Suasibilis, bonis consentiens?*

Enfin, pour n'omettre aucune des belles qualités que saint Jacques attribue à la vraie sagesse, quelle ample provision n'a-t-il pas faite de toutes sortes de vertus et de bonnes œuvres, dans l'ordre de Saint-Dominique : *Plena fructibus bonis;* et que peut-on souhaiter dans un parfait religieux, qu'il n'ait possédé en un souverain degré?

La pauvreté? il avait quitté de grands biens, et renoncé à de plus grandes espérances. Que le pape lui offre l'archevêché de Naples : il ne se contente pas de refuser une si riche et si éclatante dignité, il lui demande pour toute grâce de ne lui rien jamais offrir. La douceur et la charité fraternelle? touché de compassion pour les autres, il n'avait que de la sévérité pour lui, et, résolu de ne se jamais pardonner la moindre faiblesse, il excusait dans ses frères, et supportait avec patience, leurs plus grands défauts.

L'amour de la contemplation et de la retraite? Uniquement occupé des choses du ciel, il avait entièrement oublié celles de la terre; fût-ce même à la table des rois, dont la majesté demande une plus inquiète attention à ce que l'on dit. A quoi pensait-il donc? A vous, ô mon Dieu, dont il adorait les grandeurs, dont il craignait la justice, dont il louait la bonté, dont il révérait la puissance, dont il imitait la solitude, dont il goûtait les douceurs, dont il reconnaissait les bienfaits, dont il publiait les infinies miséricordes.

Puissiez-vous profiter d'un si bel exemple, vous qui, dans une vocation toute sainte, n'avez quelquefois pas cette sagesse, *avec laquelle tous les autres biens vous viendraient*, si vous la possédiez, et sans laquelle le peu que vous en avez ne vous servira de rien.

Puissiez-vous profiter d'un si bel exemple, vous qui, comme dit un savant maître de la vie spirituelle, êtes quelquefois si peu sages dans l'école de la sagesse même : *Vous qu'on voit si abandonnés à vos égarements, si immortifiés dans vos passions, si négligents à la garde de vos sens, et si peu soigneux à rentrer dans vous-même, et à vous renfermer dans le cercle de votre cœur ; vous qui*, comme il ajoute, *aimez tant vos petites commodités, et avez tant d'appréhension qu'on ne vous en prive; qui parlez avec tant de chaleur, et qui vous taisez avec tant de peine; qui avez tant d'empressement à commander, et tant de répugnance à obéir; vous, enfin, qui aimez tant le repos, et qui fuyez si fort le travail; qui êtes si éveillés au récit d'une intrigue ou d'autres nouvelles du siècle, et si endormis pour les veilles et les offices sacrés de la nuit; si ardents à réformer les autres, et si lents à vous corriger vous-mêmes ; si féconds en bons désirs, si tièdes et si lâches à les exécuter* (*de Imit. Christi, lib.* IV, *c.* 7).

Fasse le ciel que l'exemple de Thomas d'Aquin vous rappelle à l'esprit de votre vocation, après tant d'égarements, et que la sagesse, qui l'a toujours conduit dans ses voies, ne vous quitte jamais dans les vôtres. Avec elle, savants ou non, vous serez toujours heureux ; sans elle, fussiez-vous les plus habiles du siècle, vous serez toujours, dit saint Augustin, ignorants et malheureux.

Ce n'est pas que Dieu, de qui seul viennent cette sagesse et cette science, ne les donne souvent tout ensemble à ceux qu'il élève aux plus éclatants emplois, afin qu'ils s'en acquittent avec autant de mérites pour eux-mêmes que de gloire pour l'Eglise; mais je doute fort qu'il y en ait plusieurs qui les aient possédées dans un aussi souverain degré que Thomas d'Aquin. Aussi a-t-il mérité, par préférence aux autres docteurs, ce glorieux titre d'*Ange de l'école*, tant il y a répandu de lumières, par cette éminente science qu'il a

reçue, *et scientiam*. Vous le verrez dans mon second point.

DEUXIÈME POINT.

Oui, messieurs, ce n'est pas sans de grandes raisons que les souverains pontifes ont appelé Thomas d'Aquin l'*Ange de l'école ;* et cet éloge lui a été donné avec d'autant plus de justice, qu'il semble avoir été sur la terre ce que les anges sont dans le ciel. Non-seulement il en a eu la pureté, il en a fait les fonctions, et en a possédé en quelque manière les avantages ; je veux dire la charité des séraphins, les lumières des chérubins, la souveraineté des dominations, la vigilance des principautés, la force des puissances, la fermeté des trônes, la bonté des archanges, la contemplation des anges, et leur attachement à Dieu ;

Mais, pour vous le dépeindre par des traits qui soient encore plus singuliers, je dis qu'il a mérité d'être appelé l'Ange de l'école, par les grandes lumières qu'il y a répandues, et par cette éminente science qui a imité de si près celle des anges, principalement en deux choses qu'il y a distinguées lui-même (*D. Thomas, lib.* II, *contra gentes*, *c.* 98 *et* 99).

Selon ses principes, le premier avantage de la science des anges est d'être une science universelle. Ce qui est en eux et ce qui est hors d'eux, leur propre nature, et les natures étrangères leur ont ont été manifestées ; car, que n'ont-ils pas vu dans celui à qui tout est présent, dit saint Grégoire ? et quel objet a pu leur être caché dans ce vaste miroir qui les représente tous ?

Bien différents de nous, qui avons besoin d'images étrangères et de succession de temps, de veilles et d'études opiniâtres, de raisonnements et de recherches laborieuses, pour nous perfectionner dans nos connaissances, ils ont d'abord reçu toute la perfection de leur être ; et, ce qui est partagé, acquis, divisé, successif à notre égard, dérogerait, s'il en était ainsi d'eux, à la spiritualité et à l'excellence de leur nature.

Soit qu'ils se connaissent eux-mêmes sans le secours d'aucune espèce (puisque ce qui est intelligible de soi et intimement uni à une substance intelligente, n'a nul besoin d'aucune ressemblance qui tienne la place de l'objet), soit qu'ils se servent de ce secours, il est certain qu'ils se voient en Dieu, et qu'ils ont, sur une infinité de choses, des vues universelles, actuelles, parfaites (*D. Thomas*, *quæst.* 2, *de Verit*, *art.* 10). Souffrez, messieurs, que, contre mon ordinaire, je me serve de ces termes d'une théologie qui paraît si sèche : peut-on parler du plus savant théologien qui ait jamais été, sans établir sur ses principes mêmes l'éloge que lui donne toute l'Église, et faire voir les rapports qu'il y a entre sa science et celle des anges ?

Mais, me direz-vous, n'est-ce pas par là même que je combats ce que je veux établir en sa faveur ? car sur quoi puis-je appuyer cette étendue et cette universalité de sa science ? J'avoue, messieurs, qu'elle est différente de celle des anges, par quelques-unes de ces circonstances que je viens de vous marquer ; mais, à cela près, en combien d'autres ressemble-t-elle à celle de ces bienheureux esprits ? Ne l'a-t-il pas puisée dans la même source que les anges ? en voilà déjà beaucoup. N'a-t-il pas obtenu, par ses ferventes prières, ce qu'ils ont reçu par le privilège de leur nature ? voilà quelque chose de plus. N'a-t-il pas eu, comme eux, le même maître, qui semble avoir abrégé pour lui le temps dont les autres hommes ont besoin pour se rendre habiles ? Il n'en faut guère davantage pour vous faire connaître la surprenante étendue de sa science, et les rapports qu'elle a avec celle des anges, autant que la condition d'un homme mortel le peut souffrir.

Ne vous étonnez pas, après cela, si je vous dis que la nature n'a point de secret que Thomas d'Aquin n'ait découvert ; la philosophie, de difficulté qu'il n'ait éclaircie ; la théologie, de mystère qu'il n'ait expliqué ; la morale, de vices et de vertus dont il n'ait marqué les différences ; la politique, de subtilité dont il n'ait parlé à fond ; l'hérésie, d'objection qu'il n'ait refutée ; le schisme, de prétextes de séparation qu'il n'ait combattus ; la grâce, d'abîmes qu'il n'ait sondés. Plus habile dans la philosophie qu'Aristote, dans la métaphysique que Platon, dans la politique que les Romains et les Grecs, dans la morale que les Sénèque et les Epictète, il a possédé tous ces dons qui étaient partagés dans les autres.

Que n'a-t-il pas dit de l'existence et de l'unité de Dieu contre les gentils ? de la trinité des personnes, des processions et des relations divines contre les hérétiques, de la nature, des propriétés et des fonctions des anges, de la prédestination et de la réprobation des hommes, du péché originel et de l'actuel, du nombre des sacrements et des effets qui leur sont particuliers ?

Quelle erreur n'a-t-il pas combattue ? quel cas de conscience n'a-t-il pas décidé ? quel passage de l'Ecriture n'a-t-il pas expliqué ? Savant dans la connaissance des superstitions païennes comme Tertulien, saint Cyprien et Arnobe, théologien comme saint Augustin et saint Grégoire de Nazianze, habile dans l'interprétation des Écritures comme saint Jérôme, moral comme saint Grégoire pape et saint Jean Chrysostome, doux et insinuant comme saint Ambroise et saint Bernard, il semble ne les avoir suivis dans l'ordre des temps, dit un grand cardinal, que pour recueillir en quelque manière tout leur esprit : *Intellectum omnium quodam modo sortitus est* (*Cajetanus*, 2-2. *quæst.* 128, *art.* 4).

Qui croirait que tant de sciences pussent être renfermées dans la tête d'un seul homme ? Et à considérer tant et de si différents ouvrages qu'il a écrits sur toutes sortes de matières, qui s'imaginerait qu'un religieux, partagé d'ailleurs par mille autres occupations, eût pu en composer un si grand nombre quand il aurait rempli plusieurs siècles ?

Mais ce qui me surprend encore davantage,

et ce qu'on ne peut assez comprendre, est de voir que la science de ce grand docteur ait été, non-seulement universelle (qui est la première qualité que j'ai distinguée dans celle des anges), mais que, par un second avantage que je remarque, elle ait été pure, et exempte d'erreur, comme celle de ces bienheureux esprits.

Vous le savez, messieurs, qu'il est très-difficile et très-rare d'écrire beaucoup sur toutes sortes de matières, et de ne s'éloigner de la vérité en aucune ; de traverser la mer orageuse des sciences, sans heurter contre aucun de ces écueils, où tant de savants ont fait de si honteux naufrages : de savoir une infinité de choses, et de ne se pas tromper dans la moindre ; de marcher par des chemins glissants sur les bords de plusieurs précipices, et de n'y jamais faire un seul mauvais pas ; d'enseigner ce que l'on pense, et de penser toujours juste ; d'être homme, et cependant de parler en ange.

Ce miracle d'une doctrine pure en toutes choses, était réservé à celui de nos écoles qui a eu la consolation d'apprendre de Jésus-Christ-même qu'il avait bien écrit de lui : *Bene scripsisti de me Thoma.*

Vous avez bien écrit pour les maîtres et pour les disciples ; bien pour les habiles et pour les ignorants ; bien contre les païens et les hérétiques ; bien contre les impies et les libertins ; bien contre les pécheurs et les indévots ; bien contre les schismatiques et les apostats. Vous avez bien écrit des anges et des hommes, de la liberté et de la grâce, des vices et des vertus, de la politique et de la religion, de l'enfer et du purgatoire, des prédestinés et des réprouvés, de l'ancienne et de la nouvelle loi, de ce qui est renfermé dans la nature, et de ce qui est élevé au-dessus d'elle. Mais surtout vous avez bien écrit de moi, qui suis le principe, le modèle, la fin de toute science : de moi, engendré de mon Père dans l'éternité, et né de ma Mère dans le temps ; de moi, instituteur des sacrements, chef de l'Eglise, source de la grâce, rémunérateur des justes, vengeur des méchants, juge des vivants et des morts : *Bene scripsisti de me, Thoma.*

Témoignage authentique rendu par Jésus-Christ, qui loue dans un homme juste les rares talents qu'il lui a confiés : témoignage reconnu véritable par les successeurs de celui pour qui son Maître a dit qu'il avait prié, afin que sa foi ne manquât pas ; et qui, n'avançant rien que sur des preuves très-certaines, ont si avantageusement parlé de cette aparition de Jésus-Christ à notre saint, qu'ils en ont écrit aux princes et aux grands de la terre.

Mais si nous ne pouvons raisonnablement douter d'un si glorieux témoignage, nous pouvons peut-être encore moins nous dispenser de savoir par quel canal lui est venue une si admirable pureté de doctrine : apprenons-le de lui-même, et par rapport à ce qu'il a dit de celles des anges, jugeons effectivement de la sienne.

L'ange, dit saint Thomas, parle à Dieu lorsqu'il consulte sa volonté, et Dieu parle à l'ange lorsqu'il la lui fait connaître. L'ange parle à Dieu lorsqu'il admire dans cet auguste objet ce qu'il ne peut jamais comprendre ; et Dieu parle à l'ange, lorsqu'en lui exposant son essence comme un livre ouvert, il lui fait lire les grands mystères qui y sont.

Si cela est, messieurs, ne cherchons point d'autre principe de cette pureté de doctrine, que nous admirons dans tous les ouvrages de notre saint docteur, que l'intime union qu'il a toujours eue avec Dieu ; que la ferveur et la persévérance de ses oraisons où il lui parlait sans cesse ; que la pieuse loi qu'il s'était imposée de ne rien ni dire ni faire sans avoir consulté sa volonté ; que l'habitude qu'il avait prise de se tenir toujours en sa présence, et de se recueillir dans ses plus grandes occupations, pour adorer ses infinies grandeurs.

Génies du premier ordre, esprits pénétrants et sublimes qui négligez de si sûrs et si saints moyens, je ne m'étonne pas que vous tombiez quelquefois dans des égarements et des erreurs qui font pitié aux gens de bien. Si, comme saint Thomas d'Aquin, vous ne faisiez jamais de lecture, si vous ne donniez jamais de leçons, si vous n'écriviez jamais d'ouvrages, qu'après avoir consacré, comme lui, les premières heures de la journée à l'oraison mentale et à la célébration de la sainte messe : si, à son imitation, vous étudiiez en priant, et si vous priiez en étudiant, cherchant la vérité avec ardeur, la demandant avec humilité, et l'attendant avec patience : si à son imitation, vous vous teniez en la présence de Dieu, par l'innocence de votre vie, par la régularité de vos mœurs, par la droiture de vos intentions, par la pureté de vos désirs, par l'aveu de vos faiblesses et de ses grandeurs : si, à son imitation, prosternés aux pieds du crucifix, vous consultiez avant toutes choses sa sainte volonté ; et si pour lui donner plus d'attention quand il vous parlera, vous fermiez sur vous la porte de vos sens : je ne doute pas, messieurs, que tout ce que vous diriez et écririez ne fût pur, que la droiture de vos expressions et de vos pensées ne suivît celle de votre cœur, et que, devenus de bonne heure habiles dans l'école d'un si bon maître, vous ne reçussiez de lui cette science qui fait les saints.

Vous parleriez pour lors de l'abondance de votre cœur : et la pureté de vos sentiments ne serait qu'une suite de celle de votre conduite. *L'onction du Saint-Esprit* vous rendant plus habiles que l'étude, vous ne diriez rien que vous ne ressentissiez les premiers. Comme ce serait moins vous qui parleriez que Dieu, tout ce que vous diriez porterait avec soi un je ne sais quel caractère de vérité et de vie. Savants pour vous-mêmes, savants pour vos frères, à force de sentir les opérations de la grâce, vous les expliqueriez avec fruit, et semblables à une nourrice, qui, ayant soin de prendre de bons aliments, les cuit et les change en lait pour

en nourrir son enfant, vous feriez passer de vous aux autres *la science du salut et le pain de la parole*, après l'avoir digérée et en quelque manière convertie en votre substance.

Mais, le dirai-je à la confusion de la plupart des savants? ce n'est pour l'ordinaire, ni dans la prière, ni dans la méditation qu'on cherche la science : c'est *dans des citernes pleines de crevasses, qui ne peuvent retenir ces eaux salutaires*. Ce n'est ni en parlant à Dieu ni en l'écoutant qu'on prétend se rendre habile, c'est en mettant son esprit à la gêne par de stériles spéculations, qui ne servent qu'à dessécher entièrement le cœur, et à épuiser, comme dit saint Thomas, le suc de la piété chrétienne : encore, fasse le ciel qu'on ne tombe pas dans un aussi grand malheur que serait celui de faire naufrage, en perdant la foi (I *Timot.*, I)!

On passe les jours, on passe les nuits, on use ses poumons à l'étude de la philosophie et de l'éloquence, pendant qu'on se soucie peu de connaître Dieu et de se convertir soi-même. On met toute son application, dit saint Paulin (*Epist. ad Jovin.*), à se faire une diction pure, à bien tourner une période, à placer à propos un bon mot, et à chercher toutes les fleurs de l'art, pendant qu'on ne trouve point de temps pour se faire une bonne conscience, pour réformer une vie qui quelquefois est moins chrétienne que païenne, pour exposer à Dieu son ignorance et sa misère, pour le prier de ne jamais permettre qu'en éclairant les autres on s'aveugle soi-même, et qu'en leur découvrant les moyens du salut, on s'en éloigne et on se damne.

Travail stérile et ingrat, disons mieux, travail criminel et fatal à tant de beaux esprits, *qui, pour avoir connu Dieu, et ne l'avoir pas glorifié, pour en avoir reçu de grands talents, et ne l'en avoir pas remercié, se sont enfin égarés dans leurs vains raisonnements; et, livrés à un sens réprouvé, se sont crus sages lorsqu'ils étaient effectivement fous* (*Rom.*, I). Car, ne peut-on pas dire d'eux ce que saint Paul, dans sa lettre aux Romains, disait de tant de sages idolâtres? encore est-ce avec cette différence, qu'ayant reçu plus de grâces qu'eux, on leur en demandera un plus rigoureux compte, et qu'*ayant mieux connu la volonté de leur Maître, ils seront plus sévèrement châtiés* de ne l'avoir pas accomplie.

Faut-il, s'écrie saint Isidore (1), que vous soyez tout lumineux pour les autres, et tout ténébreux pour vous-mêmes; que pendant que les ignorants ravissent le ciel, vous le perdiez; que ce qui devait vous rendre plus humbles et plus reconnaissants ne serve, par le mauvais usage que vous en faites, qu'à augmenter votre ingratitude et entretenir votre orgueil; que ce qui pourrait vous purifier de vos péchés ne contribue qu'à les rendre plus énormes; que, comme Balaam, vous instruisiez les autres, et qu'ayant les yeux tout ouverts, vous ne voyiez rien vous-mêmes, ou que, semblables à un flambeau qui s'use en éclairant, vous ayez le malheur de vous consumer et de vous éteindre, pendant que votre prochain profite de vos instructions et de vos lumières (1).

(1) Dum ipsa scientia extolluntur, ibi peccant ubi peccata mundare debuerunt (*Isid., lib.* III *de summo Bono cap.* 11).

Voulez-vous que votre science vous soit utile? puisez-la dans sa véritable source; élevez à Dieu vos esprits et vos cœurs, comme notre saint; cherchez, comme lui, dans la méditation et dans la prière, ce que vous ne pouvez vous procurer par des moyens purement humains. Demandez au Seigneur qu'il vous éclaire dans vos ténèbres, qu'il vous sanctifie dans vos études, qu'il vous soutienne dans vos faiblesses, qu'il vous tire de vos égarements, et qu'il vous laisse plutôt ignorer ce qu'il n'est pas nécessaire que vous sachiez, que de permettre qu'entêtés d'une vaine science, vous vous évanouissiez dans vos pensées.

Vous irez pour lors à la gloire par des voies toutes brillantes, et rien ne sera plus pur que la joie que vous donneront vos études et vos veilles. C'est aussi celle que Dieu donne à l'homme juste, et que saint Thomas a reçue comme le fruit de ses travaux et des grands services qu'il a rendus à l'Eglise. Je finis par cette dernière considération.

TROISIÈME POINT.

Ce qui désole les ennemis de l'Eglise est, messieurs, ce qui réjouit ses saints docteurs et cette pieuse mère qui les a engendrés en Jésus-Christ. Jamais sa doctrine ne triomphe de l'erreur et du mensonge, que des esprits séditieux et remuants ne sèchent de chagrin. Et jamais elle ne les voit renversés à ses pieds par ces invincibles athlètes, qui prennent pour sa défense les armes en main, qu'elle ne s'abandonne aux plus doux mouvements de sa joie.

Quelle fut autrefois la honte et la rage de cet enfant de perdition, de ce monstre d'iniquité, de cet abominable Bucère qui, plein d'orgueil et incapable, ce semblait, d'être vaincu, se sentit néanmoins arrêté tout court et confondu dans ses faux raisonnements par notre saint, jusqu'à avouer qu'il ne pouvait résister à l'esprit qui parlait par sa bouche, et à ne souhaiter qu'une seule chose pour détruire l'Eglise, la mort de Thomas d'Aquin : *Tolle Thomam, et Eclesiam dissipabo*! Surprenant témoignage, semblable à celui que rendit autrefois le démon, quand il dit : *Je connais Jésus, et je sais qui est Paul. Jesum novi et Paulum scio* (*Act.*, XIX) : témoignage qui, couvrant de confusion cet hérétique, ne servait qu'à augmenter la gloire et la joie de cet éminent docteur.

Que dirai-je ici de tant d'hérésies qui l'avaient précédé, et qu'il a combattues; de celles qui l'ont suivi, dont, par une espèce de prophétie, il a découvert et prouvé la faus-

(1) Imitantur Balaam ariolum, qui corruens opere apertos habuit oculos, ad continendam lucem doctrinæ... æquantur cereis qui bonam quidem aliis lucem præstant, se vero in malis suis consumere videntur atque extinguere (*Ibid.*, c. 27).

seté avant qu'elles parussent? Chose si vraie, que les Pères du concile de Trente ne se sont presque servis, contre Luther et Calvin, que des raisons qu'il avait employées pour arrêter par avance leur impiété et leurs blasphèmes, et répondre à leurs objections futures.

Mais quelle eût été sa joie, et celle de l'Eglise, s'il avait vu les Grecs et les Latins réunis dans un même point de doctrine sur la procession du Saint-Esprit? Ce fut à ce dessein qu'il entreprit le voyage de Lyon, pour se trouver au concile général qui y était convoqué; mais vous en disposâtes autrement, ô mon Dieu! et, satisfait de sa bonne volonté, vous reçûtes son esprit entre vos mains.

Après cela, messieurs, qu'attendez-vous que je vous dise, pour finir l'éloge de ce grand homme, et vous marquer les vrais sentiments avec lesquels il veut que je vous laisse? Quand l'ange qui avait conduit le jeune Tobie dans son voyage l'eut heureusement ramené dans sa maison et guéri son père, qui était aveugle : *Quelle récompense*, dirent-ils entre eux, *donnerons-nous à ce saint homme, qui nous a rendu de si grands services? Quid possumus dare viro isti sancto, aut quid dignum poterit esse beneficiis ejus* (*Tobiæ*, XII)? Sans lui, disait le père, je n'aurais jamais eu de joie dans le monde, ayant perdu l'usage de mes yeux ; sans lui, disait le fils, je ne me serais jamais tiré des différents dangers où je me suis trouvé. Sans lui, disait le père, j'aurais peut-être perdu l'argent que me devait Gabèle, et je vous aurais peut-être perdu vous-même, qui m'êtes plus cher que tout mon bien; sans lui, disait le fils, les démons, qui avaient fait mourir les sept maris de ma femme, que je vous amène, m'auraient étouffé comme eux. Quelle récompense lui donnerons-nous donc, et que pourrions-nous lui offrir qui soit digne de lui?

Je m'imagine, messieurs, voir le cloître, l'école et l'Eglise, les religieux, les savants, et généralement tous les chrétiens, dans de pareilles inquiétudes, pour donner à Thomas d'Aquin quelques marques de leur reconnaissance, pour tous les bons services qu'ils en ont reçus.

C'est lui, dit le cloître, qui m'a édifié par la pureté de sa vie, par l'innocence de ses mœurs, par l'odeur de ses bons exemples. C'est lui, dit l'école, qui m'a tiré d'un pays de ténèbres, où il n'y avait que de la confusion. C'est lui, dit l'Eglise, qui m'a fait triompher de ces démons d'erreur et de discorde, qui m'avaient déjà enlevé tant d'enfants.

Sans lui, dit le cloître, l'ordre naissant de Saint-Dominique allait être inhumainement déchiré par de piquantes satyres et de cruelles médisances; mais il a écarté et confondu ces ennemis jaloux de sa gloire. Sans lui, dit l'école, je me serais perdue dans un labyrinthe de questions, dont on ne voyait presque ni de traces ni d'issue; mais il m'a conduite et reconduite dans un chemin si difficile et si peu frayé. Sans lui, dit l'Eglise, des hérétiques et des impies, plus dangereux que des monstres marins, se seraient jetés sur moi pour me dévorer; mais Dieu me l'a envoyé comme un autre Raphaël, qui les a dissipés et exterminés. Quelle récompense donnerons-nous donc à ce saint homme, et que pourrons-nous lui offrir qui soit digne de lui? *Quid possumus dare viro isti sancto*? etc.

Quelle récompense, messieurs? Ne vous en embarrassez pas davantage; il ne vous en demandera jamais d'autre que celle que demanda Raphaël aux deux Tobie: *Il est temps*, leur dit-il, *que je retourne vers celui qui m'a envoyé; rendez seulement grâces à Dieu, et publiez partout les merveilles de son infinie bonté.*

Voilà, messieurs, toute la reconnaissance que saint Thomas vous demande, et il n'en eût point voulu d'autre, si on lui avait fait la même proposition quand il était au lit de la mort dans le monastère de Fosse-Neuve, où il s'était rendu pour assister au concile général de Lyon. Il est temps, vous eût-il dit, que je retourne vers celui qui m'a envoyé; je me suis acquitté de la commission que j'avais reçue, il faut que je me sépare de vous. Ce que je vous demande seulement, est que vous bénissiez Dieu, et que vous racontiez ses merveilles : *Tempus est ut revertar ad eum qui me misit : Vos autem benedicite Deo, et narrate omnia mirabilia ejus* (*Tobiæ*, XII).

Religieux, *bénissez Dieu*, qui, par une singulière faveur de sa miséricorde, vous a tirés de la corruption et des misères du monde, pour vous appeler à un état de sainteté et de bonheur. Bénissez Dieu, qui vous a fait choisir une vie pauvre, mortifiée, pénitente, malgré la violence de ces passions, les charmes des créatures, les doux engagements qui pouvaient vous retenir dans le siècle. Car, voilà autant de sujets de bénir et de publier ses merveilles : *Benedicite Deo*, etc.

Savants, bénissez Dieu, qui vous a donné cet esprit vif, cette imagination aisée, cette mémoire heureuse, ces conceptions sublimes, ce jugement solide, cette vaste pénétration, ce juste discernement du bien et du mal, du vrai et du faux. Car, sachez que si votre science ne vous rend plus humbles, plus dévots, plus zélés que les autres, qui, n'ayant pas tant reçu de grâces, ne sont pas chargés d'une si grande reconnaissance, vous serez, *comme les Capharnaïtes et les démons, précipités dans le plus profond de l'abîme.* Qui a plus sujet que vous de bénir Dieu, qui vous a donné de si riches talents? d'élever tous les jours vers lui vos esprits et vos cœurs, de travailler à sa plus grande gloire, de publier les merveilles de sa gratuite miséricorde et de son infinie sagesse? *Vos autem, benedicite*, etc.

Enfants de l'Eglise, qui que vous soyez, bénissez Dieu. Vous qu'il *a appelés à son admirable lumière* et au grand jour de sa vérité, pendant qu'une infinité d'autres peuples

sont plongés dans les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur; vous qui ne lui donnerez jamais plus de joie, et qui n'en recevrez jamais de plus solides, que lorsque vous vivrez de son esprit, que vous soutiendrez sa doctrine, que vous obéirez à sa loi, et que vous vous acquitterez fidèlement de tous vos devoirs : *Vos autem benedicite Deo.* Dieu, que vous aurez béni, vous bénira à son tour; et vous ayant donné en ce monde *la sagesse et la science qu'il donne à l'homme juste, il vous fera entrer dans sa joie en l'autre. Amen.*

DISCOURS XXVII.

ÉLOGE HISTORIQUE DE SAINT BENOIT.

Quid existis in desertum videre? Arundinem vento agitatam? hominem mollibus vestitum? Quid existis videre? Prophetam? Etiam dico vobis, et plusquam prophetam

Qu'êtes-vous allé, voir dans le désert? est-ce un roseau qui obéit à tout vent? est-ce un homme mollement et superbement vêtu? Etes-vous allé voir un prophète? Pour moi je vous dis qu'il est plus que prophète (S. Matth., ch. XI).

Ce que Jésus-Christ dit autrefois aux peuples, qu'une innocente curiosité de voir Jean-Baptiste dans son désert avait fait sortir de leurs villes, c'est, messieurs, ce que je puis vous dire pour satisfaire votre piété, ou plutôt pour entretenir dans vos esprits cette haute idée que vous avez conçue de Benoît, disciple fidèle, et parfait imitateur de cet humble et austère précurseur de Jésus-Christ.

Tous deux se sont retirés dans la solitude dès leurs plus tendres années, tous deux y *ont prêché le baptême et la pénitence* par leurs exemples encore plus que par leurs discours; tous deux, marchant sur des traces presque entièrement effacées, Jean-Baptiste sur celles des Elie et des Elizée, Benoît sur celles des Paul et des Antoine, ont attiré les hommes à leur désert, et *préparé les voies du Seigneur.* Tous deux, animés du même esprit, tous deux appelés au même ministère, tous deux prévenus des grâces presque semblables, ont condamné l'inconstance du monde, qui, *comme un roseau, obéit à tout vent,* par leur persévérance dans la vertu; l'orgueil et la délicatesse du monde, qui *ne porte sur ses habits que des marques de vanité et de mollesse,* par l'âpreté de leur cilice et l'austérité de leur vie.

Que venez-vous donc voir dans le désert de Benoît? *un prophète ?* Il pénètre, comme les prophètes, dans les siècles les plus reculés; et les événements futurs lui sont connus. Un homme plus que prophète? les prophètes n'ont pas tous eu les grâces gratuites qu'il a reçues; et il a réuni en sa personne celles dont ils n'ont eu entre eux que quelque portion.

Ce n'est pas néanmoins par ce seul endroit que je viens l'exposer à vos yeux. Mon dessein est de vous le représenter comme un homme qui se retire dans le désert pour s'instruire des volontés de Dieu, et comme un homme dont Dieu se sert pour faire connaître ses volontés à d'autres hommes. Je m'explique, et voici tout le sujet de son éloge.

Benoît se sépare de la compagnie des hommes, pour écouter la voix de Dieu dans une sainte et paisible retraite, et Dieu se sert de Benoît pour former, par son ministère, d'autres hommes à la retraite. Benoît apprend de Dieu, dans sa solitude, tout ce qu'il doit savoir pour sa plus grande perfection. Vous le verrez dans mon premier point. Benoît donne dans sa solitude d'admirables règles de perfection aux autres. Vous le verrez dans mon second point.

Que venez-vous donc voir dans le désert de Benoît? *un prophète* qui, comme un fidèle disciple, écoute Dieu, et se remplit de son esprit : *Prophetam;* un homme qui, *plus que prophète,* conduit, comme un savant maître, des disciples à Dieu, et leur fait part de son esprit : *Plusquam prophetam.* N'en disons pas davantage sans remonter jusqu'à la source de tant de grâces, et dont Marie reçut la plénitude quand, etc. *Ave.*

PREMIER POINT

La solitude a toujours été regardée comme une admirable école où les plus grands hommes, qui ont successivement paru dans les différents âges du monde, sont venus s'instruire des volontés de Dieu; comme une source de lumière où ils ont vu et appris les plus importantes maximes de la vie spirituelle; comme un séminaire et une pépinière, car c'est ainsi que l'appelle saint Chrysostome, d'où, malgré sa stérilité naturelle, sont sortis ces incomparables génies que leurs siècles ont regardés comme des prodiges de vertus, ces rares plantes qui ont fait l'un des plus beaux ornements du jardin de l'Eglise.

Là, à la faveur des ténèbres et du secret, l'Epoux et l'Epouse se parlent cœur à cœur; là, dans un agréable repos que produit une conscience tranquille et une chaste amitié, on goûte, hors du monde, un bonheur qui ne fut jamais pour les enfants du monde.

Là, loin des tumultueuses agitations du siècle, on est tout recueilli, et comme tout renfermé en soi-même; et si un ancien croyait que sans le bruit confus des créatures, on entendrait l'agréable concert que forment les cieux, on peut dire, pour rendre chrétienne cette pensée profane, que dans ces lieux inhabités où règne un grand calme, rien n'empêche une âme qui s'y est retirée, d'écouter son Dieu, de jouir en paix du charme et de la douceur de sa voix.

Benoît, qui devait, comme Jean-Baptiste, *être celle du désert,* s'y retira, comme lui, dès ses plus tendres années. Ni arrêté par la faiblesse d'un âge et d'un tempérament délicat, ni ébloui par l'éclat des dignités consulaires qu'il trouvait dans sa maison, ni engagé par les caresses qu'il recevait de ses parents, ni retenu par le projet d'une puissante fortune, ni flatté de l'espérance de se faire, par son application aux belles-lettres, un chemin à la gloire, ni effrayé de l'austérité de la vie qu'il embrassait dans *ces lieux d'horreur,* où il allait entrer, il suivit, sans délibérer davantage, le mouvement de l'esprit qui l'y conduisait.

N'attribuez pas une si généreuse résolu-

tion à une légèreté de jeunesse, à une ferveur indiscrète d'une dévotion naissante, à un dessein précipitamment conçu, et dont on a, dans la suite, tout le loisir de se repentir. Non, non, vous ne verrez pas dans ce désert un roseau qui obéit à tout vent : *Arundinem vento agitatam.* Benoît, dans un âge tendre, a toute la sagesse d'un âge plus avancé ; Dieu a rempli de son esprit celui de ce jeune Daniel, qui, bientôt, enseignera la prudence aux vieillards ; doublement heureux d'avoir porté le joug du Seigneur dès sa jeunesse, et de ne l'avoir jamais quitté; d'avoir écouté sa voix de bonne heure, et de n'en avoir jamais pris d'autre pour la sienne.

Ce fut là, messieurs, qu'il apprit à connaître le monde, à connaître Dieu, à connaître son propre cœur : à connaître le monde, pour en mépriser la vanité et en vaincre les tentations; à connaître Dieu, pour en bénir les miséricordes et en adorer les grandeurs; à connaître son propre cœur, pour en régler les affections et en sanctifier les mouvements: trois choses dans lesquelles consiste tout le secret de la vie spirituelle, tout ce qu'une âme attentive à la voix du Seigneur peut savoir pour sa plus grande perfection.

Pour être sorti du monde, et avoir pris le chemin du désert, ce serait une illusion très-pernicieuse de croire qu'on fût exempt de toute tentation et de tout danger. *Levez-vous*, dit l'Ange à Elie, et *prenez courage ;* il y a déjà quelque temps que vous marchez dans la solitude, *mais il vous reste encore beaucoup de chemin à faire : Surge, grandis enim tibi restat via* (III *Reg.*, XIX).

Importante leçon qui, dans la pensée des Pères, regarde ceux qui commencent à se donner à Dieu. Je loue, leur disent-ils, votre courage d'avoir quitté le monde, et de vous être sauvés, comme Elie, des mains d'une cruelle et idolâtre Jézabel; mais vous êtes-vous tirés de celles d'un monde flatteur qui vous suivra jusque dans votre solitude? Vous vous êtes séparés des créatures, mais le démon ne rappellera-t-il pas ces objets caressants, qui vous demanderont d'où vient que vous vous en êtes séparés ? Vous avez renoncé aux plaisirs et aux vanités du siècle, mais leur importune idée, frappant sans cesse votre imagination, ne séduira-t-elle pas votre cœur ?

Vous avez, avec Jésus-Christ, donné des malédictions à ce monde perfide, qui trahit ceux qu'il caresse, et qui étouffe ceux qu'il embrasse ; mais quand vous viendrez à vous représenter qu'à votre égard vous n'aviez pas sujet de vous plaindre de sa perfidie, ne sentirez-vous pas diminuer peu à peu en vous-mêmes la haine que vous en aviez, et, ébranlés par une vive tentation, n'aurez-vous pas pour lui une estime que vous aviez paru désavouer par votre fuite ?

Ne vous flattez pas mal à propos, vous avez encore beaucoup de chemin à faire. Rien n'est plus ordinaire que la légèreté de l'esprit et du cœur humain qui, comme un roseau, n'a point de consistance. Rien n'est plus pernicieux que la ruse du démon qui, quelquefois, laisse aller les hommes, au gré de leurs désirs, dans l'espérance de les retirer du bon chemin par les liens de leurs passions, à peu près comme un oiseleur qui laisse enfuir un oiseau qu'il tient aux pieds par un cordeau, et qu'il retire à soi quand il lui plaît.

Il donne, pour cet effet, une nouvelle face au monde, et le fait paraître sous une autre forme. Ses plaisirs leur semblent plus doux, ses amitiés plus tendres, ses établissements mieux assurés ; et comme Jonathas, pour n'avoir goûté qu'un petit rayon de miel au bout de sa baguette, s'écria que sa vue s'était fortifiée : *Vidistis quia illuminati sunt oculi mei*, ils croient voir le monde par un meilleur endroit, dans l'éloignement où ils en sont, qu'ils ne le voyaient quand ils l'ont quitté.

De là, ces tentations de sortir de leur retraite, ou le chagrin d'y être attachés par leurs vœux ; de là ces apostasies scandaleuses ou ces désertions secrètes; de là, ces fatales pensées qu'ils pourraient, avec une honnête liberté, faire mieux leur salut dans le monde, qu'avec une obéissance forcée dans le cloître. De là, ces regrets d'avoir sacrifié à une indiscrète ferveur des avantages qui s'offraient à eux de toutes parts, et de leur avoir préféré une vie aussi austère, aussi pauvre et aussi éloignée du commerce des hommes que celle qu'ils mènent.

Par la miséricorde du Seigneur, Benoît résista à une si dangereuse tentation; mais qui aurait cru qu'il dût même y être exposé? Au-dessus d'une obscure caverne creusée dans le fond d'un rocher environné de précipices; au-dessus d'un antre ténébreux, triste demeure où un saint, accablé de jeûnes, exténué de mortifications et de veilles, ressemble moins à un homme vivant qu'à un mort, s'élève un de ces oiseaux qui, au langage de l'Ecriture, portent l'impureté dans leurs ailes, le poison et la mort dans leur chant (*Levit.*, XX ; *Apoc.*, XVIII). Les yeux de Benoît se tournent, comme ceux d'Eve, vers le fruit défendu, son imagination s'échauffe, l'idée d'une dame qu'il avait connue à Rome se retrace dans sa mémoire, l'objet en est éloigné, mais la cupidité est proche : *Mulier longe, libido prope*, et le trajet qu'il y a à faire pour passer de la pensée au consentement est si glissant, *limosus limes*, que, sans un secours particulier de votre grâce, ô mon Dieu, notre saint aurait fait, par l'impulsion du tentateur, une chute d'autant plus déplorable que son élévation était grande.

Tremblez à ce simple récit, vous qui présumez si vainement de l'intégrité de vos cœurs, de la sainteté de votre état, du nombre et de la qualité de vos bonnes œuvres. Depuis que le premier homme, portant encore sur soi les traits récents de la Divinité qui venait de le former à son image, est tombé dans le paradis terrestre ; depuis que les plus grands saints, les pénitents les plus

austères, les vierges les plus chastes, les solitaires les moins accessibles, ont été tentés dans leurs déserts, et prêts à perdre, en un moment, le fruit de plusieurs années, vertus humaines, vous n'êtes guère en assurance: les plus affreuses solitudes, les rochers les plus escarpés, les antres les plus obscurs ne sont pas de trop bons asiles.

Tremblez, tremblez encore davantage, vous qui, dans un âge tendre et une saison de plaisirs, au milieu des caresses d'un monde flatteur, des pompes d'un monde orgueilleux, des entretiens d'un monde corrupteur, des railleries d'un monde libertin, des spectacles d'un monde lascif, des scandales d'un monde réprouvé, ne savez presque ce que c'est qu'être tentés, par une maudite habitude à succomber à toutes sortes de tentations, et qui, environnés de tant de dangers, vivez avec autant d'assurance que si vous aviez un cœur invulnérable, une âme endurcie *contre les traits enflammés du plus malin de tous les esprits.*

J'expose aujourd'hui à vos yeux un saint qui ne connut jamais mieux la vanité, la corruption, la malice du monde que par une tentation à laquelle peu s'en fallut qu'il ne succombât. Au milieu d'un air sain, il sentit de pestilentielles exhalaisons, et il en frémit. Dans le lieu le plus retiré d'une affreuse solitude, le fantôme du péché se présenta à son imagination, et il en eut horreur. Eloigné des pompes et des plaisirs du monde, leur image lui revint dans l'esprit, et se roulant aussitôt sur des épines, il fit porter à une chair innocente et toute ensanglantée la peine d'un péché auquel il n'avait pas consenti.

Quelle pouvait être la cause d'une si belle victoire? sa docilité et son application à écouter dans un profond silence la voix de Dieu, l'amour de la solitude qu'il n'avait cherchée que pour épancher plus librement devant lui son cœur, que pour attirer avec plus d'abondance ses lumières, dans la ferveur de ses oraisons et la paix de son âme.

Ce fut aussi pour lors que le monde, que l'avidité fait parcourir à tant d'avares, afin qu'ils s'enrichissent, que l'ambition fait gémir sous le poids des armes de tant de princes, afin qu'ils se fassent un grand nom, que l'aveuglement fait regarder à tant de pécheurs, comme le plus digne objet de leur envie, parut à Benoît tout ramassé dans un petit globe et renfermé dans un très-étroit espace.

Ce fut pour lors que, sortant de ce buisson, dont les épines avaient mis son corps tout en sang, Dieu lui apparut, comme il s'était fait voir à Moïse, dans un buisson de flammes: avec cette différence, qu'il défendit à ce législateur d'en approcher, à moins qu'il n'eût auparavant ôté ses souliers, et que Benoît ayant déjà quitté les siens depuis quelques années, je veux dire, avec l'abbé Rupert, n'ayant plus d'attachement aux biens et aux pompes du siècle auxquelles il avait renoncé, mérita de s'en approcher pour s'instruire de plus près de ses devoirs.

Il n'y a que Benoît qui soit capable de nous dire ce qu'il apprit pour lors de Dieu même: il en connut les infinies perfections, il en adora les grandeurs, il en bénit les miséricordes, il en admira la sagesse, il en ressentit les bontés, et se remplit tellement de son esprit, que, sans aucun secours de lettres humaines, il posséda les dons de science, de sagesse, de prophétie dans un éminent degré (*D. Greg., in Vita sancti Benedicti*).

Plus habile que ces politiques et ces législateurs qui à peine ont pu ranger quelques peuples sous leurs lois, il a vu ce qu'il y a de grand, de riche, de puissant dans le monde se prosterner à ses pieds et recevoir de ses mains une règle que saint Grégoire ne fait pas difficulté de dire qu'elle surpasse en sagesse et en discrétion toutes celles qui l'ont précédée.

Plus éclairé que ces philosophes et ces théologiens, qui souvent consument tout leur temps en de vaines spéculations, il a pénétré les plus obscurs mystères de notre créance et les points les plus délicats de notre morale. Il n'a point eu de maître, et cependant il est plus savant que tous les maîtres, il n'a pas même appris les premiers éléments de la théologie, et cependant il sait ce qu'un million de théologiens ne savent pas. Oh! qu'on devient bientôt habile quand on cherche la science jusque dans sa source, qu'on consulte Dieu et qu'on l'écoute!

Par l'étude, on cherche Dieu dans les créatures, et souvent, dit Richard de Saint-Victor (*Tract. de Contemplatione, lib. Benjam.*), en s'arrêtant à ses créatures, on perd de vue le Créateur; par la méditation et la prière, on laisse les créatures derrière soi pour remonter, en s'adressant au Créateur, jusqu'au principe de toute science: *Ascendet homo ad cor altum et elevabitur Deus* (*Psal.* LXIII). Par l'étude, on cherche la vérité; par la prière et la méditation, on la goûte; par l'étude, on veut monter à Dieu; et Dieu, se moquant de ces vains efforts, s'élève toujours plus haut; par la prière, on fait comme descendre Dieu au dedans de soi, et l'on entre en commerce avec lui.

Ce n'est pas encore tout. Trois choses, dit ce savant maître de la vie spirituelle, nous élèvent, quoique par différents degrés, jusqu'à Dieu. La pensée, la méditation et la contemplation. La pensée ne nous y conduit que lentement, que par des chemins détournés, et où souvent nous nous égarons: oh! que ce guide est chancelant et faible!

La méditation marche d'un pas plus hardi, et quoiqu'elle nous y mène par des chemins difficiles et raboteux, elle a assez d'adresse et de bonheur pour nous y faire arriver; mais la contemplation, plus tranquille et plus heureuse, nous y porte avec une surprenante agilité.

La pensée seule est sans travail, mais elle est aussi sans fruit: il y a du fruit dans la méditation; mais il y a aussi du travail; enfin dans la contemplation, on jouit quelquefois d'un si grand bonheur, que, presque sans se gêner, on y trouve et on y goûte de de très-grands fruits. La pensée se répand de tous côtés, la méditation cherche et

se recueille, la contemplation possède et admire.

La pensée vient de l'imagination et de la raison, la méditation de la prière et de la foi, la contemplation d'un don de sagesse et d'intelligence. La pensée court d'objets en objets, la méditation et la prière s'arrêtent à un seul; et la contemplation, par un même point de vue, en découvre plusieurs dans l'indivisible simplicité d'un seul (1).

Que fait Benoît? il fixe la volubilité de sa pensée par la méditation et la prière; et ayant soumis ses sens à la raison, et sa raison à sa foi, cet homme sans études arrive par la contemplation à un degré d'intelligence où les plus savants, avec leurs veilles et leurs études, ne sauraient atteindre. Vous êtes, ô mon Dieu, le seul objet de sa pensée, de ses méditations, de ses prières, et ne cherchant que vous, il voit toutes les autres choses dans votre divine essence. C'est vous seul que ce fidèle disciple consulte et écoute comme son maître dans le fond de son désert; et quoiqu'il n'ait nul commerce avec le monde qu'il a entièrement oublié, il sait, par un esprit de discernement et de prophétie, ce qui s'y passe.

Aussi éclairé et aussi pénétrant que les prophètes, il perce jusque dans les choses futures; et toutes les différences des temps se réunissant dans l'esprit de ce solitaire, il connaît le passé, il sait le présent; et l'avenir, qui est un incompréhensible mystère pour les autres, ne l'est pas pour lui.

Semblable à Isaïe et à Jérémie, qui prédirent la destruction future de Jérusalem, il connaît par avance celle du mont Cassin; et, répandant d'amères larmes sur sa chère Sion, comme Jésus-Christ en répandit autrefois sur cette ville, il en est tout pénétré de douleur.

Semblable au bien-aimé disciple, qui, relégué dans l'île de Pathmos, voyait ce qui se passait à Ephèse, à Smirne, à Pergame, à Téatire, à Sardes, à Laodicée, à Philadelphe, par la manifestation que Dieu lui avait faite des cœurs et des différentes dispositions des évêques de ces Eglises; Benoît, du fond de sa solitude, voit tout ce qui se passe dans ces monastères. Il loue le travail et la patience des uns, qu'il accuse cependant de relâchement et de tiédeur; il se réjouit avec les autres qu'il connaît riches dans leur pauvreté et heureux dans leurs persécutions; il fait connaître à ceux-là leur intempérance, leur trop grand commerce avec les gens du monde et leurs fréquentes dissipations dans leurs prières, les avertissant d'en faire pénitence, s'ils ne veulent pas en être sévèrement châtiés; il console et encourage ceux-ci, aidant leurs faiblesses, levant leurs scrupules, prévenant leur timidité, les louant *de ce que, encore qu'ils aient peu de force, ils n'ont pas cependant violé la parole qu'ils ont donnée au Seigneur, ni renoncé son saint nom* (*Apoc.*, II).

Semblable au prophète Abias, qui ne put être surpris par le déguisement d'une princesse qui avait changé d'habit, il ne l'est pas non plus par celui d'un officier qui avait pris ceux de son roi. Entrez, madame, dit Abias à la femme de Jéroboam, je sais qui vous êtes; pourquoi vous déguisez-vous? *Ingredere, uxor Jeroboam, quare aliam te simulas?* Pourquoi prenez-vous des habits de prince qui ne vous appartiennent pas? dit Benoît à cet officier; je sais qui vous êtes et qui est Attila, votre roi.

Etranges reproches qu'on pourrait faire avec plus de justice aux hommes et aux femmes de notre siècle! Toutes les marques qui distinguaient autrefois les différents états de la vie civile ne subsistent presque plus aujourd'hui. Autrefois chacun se meublait et s'habillait selon sa condition et son bien: aujourd'hui, c'est une continuelle métamorphose; aujourd'hui, chacun fait sur le même théâtre du monde un personnage tout différent de celui qu'il devrait faire. Cet homme, qui fait l'homme de qualité, on l'a vu, il y a un an, valet; et cette femme, dont on connaît la roture, dont on méprisait la famille, dont on ne voyait que la misère, est plus magnifiquement habillée que les dames du premier rang. Désordre que Salomon ne pouvait souffrir, et qu'il regardait comme l'un des *grands maux qu'il avait vus sous le soleil; des serviteurs montés sur des chevaux, et leurs maîtres marchant à pied comme des valets: Servos in equis, et principes ambulantes super terram quasi servos* (*Eccl.*, X). Or, ne peut-on pas dire aux uns et aux autres, d'où vient qu'ils se contrefont de la sorte; à cet homme qui s'est si précipitamment enrichi du bien d'autrui; à cette femme que l'orgueil et la vanité déguisent avec tant de scandale: *Quare aliam te simulas?*

Il faudrait avoir pour cet effet, sinon l'esprit, du moins le zèle de Benoît. Il savait tout; et Dieu ne voulant rien cacher à ce saint solitaire, il ne faut pas douter qu'il ne lui ait fait connaître son propre cœur, et qu'il ne lui ait découvert les vrais moyens d'en régler et d'en sanctifier les mouvements. Sentait-il s'élever dans son âme quelque semence d'orgueil, quelque secrète complaisance pour ses vertus, quelque léger retour sur soi? regardant aussitôt, non ce qu'il était, mais ce qu'il eût été, si Dieu l'avait abandonné à lui-même, il s'anéantissait sous les impénétrables décrets de sa justice. Comparant sa vie à celle des Jean-Baptiste, des Paul, des Antoine, des Hilarion, il se reprochait ses lâchetés; et pour empêcher son esprit de s'élever, il châtiait sévèrement son corps qu'il réduisait en servitude.

Sentait-il naître quelque petit mouvement d'impatience et d'indignation contre un misérable qui, ne pouvant souffrir auprès de sa

(1) Cogitatio per devia quæque lento pede, passim huc illucque vagatur. Meditatio per ardua sæpe et aspera ad directionis finem cum magna animi industria nititur. Contemplatio libero volatu quocumque eam fert impetus, mira agilitate circumfertur. Cogitatio serpit, meditatio incedit, et ut multum currit. Contemplatio autem omnia circumvolat, et se in summis librat. Cogitatio est sine labore et fructu. In meditatione est labor cum fructu. Contemplatio permanet sine labore cum fructu. In cogitatione evagatio, in meditatione investigatio, in contemplatione admiratio, etc. (*Richard., a sancto Victore, part.* I, *lib. dict. Benj.*, c. 3).

maison une communauté de saints solitaires, avait essayé de les corrompre, en exposant à leurs yeux de scandaleuses nudités? Tout autre que lui eût réservé au ciel la vengeance d'un si grand crime et eût eu quelque joie de se voir vengé par la mort précipitée de son ennemi; mais il pleure celle de Florent, comme David pleura celle de Saül, et reprend aigrement un de ses disciples, qui croit l'obliger en lui en apportant la nouvelle.

Donnez à toute cette conduite et à toutes ces actions de Benoît tel nom qu'il vous plaira : pour moi, je les regarde comme autant de marques de sa docilité à apprendre de Dieu tout ce qu'il doit savoir pour sa propre perfection, et même comme autant de favorables préjugés de ce qu'il fera pour donner d'admirables règles de perfection aux autres. Après que Dieu l'a conduit dans le désert, afin qu'il écoutât sa voix dans une sainte et paisible retraite, il est temps qu'il se serve de son ministère, pour former d'autres hommes à la retraite. Comme un fidèle disciple, il a écouté Dieu, et s'est rempli de son esprit; comme un savant maître, il conduira de saints disciples à Dieu, et leur fera part de son esprit; vous le verrez dans mon second point.

SECOND POINT.

S'il est presque impossible de mener une vie réglée et chrétienne sans avoir quelque maître; s'il est difficile et rare de trouver des disciples assez dociles pour vivre sous la conduite d'un maître; il n'est pas moins difficile, ni moins rare, de trouver des gens qui exercent avec honneur, qui remplissent avec succès, qui soutiennent avec fruit la qualité de maître.

Se flatter de pouvoir vivre saintement sans se ranger sous la discipline de quelque maître, c'est dire qu'un vaisseau peut faire une heureuse navigation sans pilote, qu'une armée peut remporter de grandes victoires sans chef, qu'un voyageur peut passer, sans guide, dans une affreuse nuit, des terres inhabitées, et des forêts entrecoupées de précipices.

Encore, en matière de spiritualité et de perfection, il est beaucoup plus difficile d'y réussir. On y trouve de plus dangereux écueils dans sa navigation, de plus redoutables ennemis dans ses combats, de plus fréquents précipices dans ses voyages. Si éclairés et si bien intentionnés que vous soyez, vous avez besoin d'un appui qui vous soutienne dans vos faiblesses, d'un guide qui vous précède dans votre chemin, d'un conseiller prudent qui vous instruise de vos devoirs, d'un censeur zélé qui vous fasse connaître vos égarements, d'un modèle qui soit exposé à vos yeux, et d'un maître qui vous marque les voies qu'il vous est important de tenir.

Cependant, malgré toutes ces raisons, où sont les gens qui se rangent de bonne foi, et avec une humble docilité, sous la conduite d'un bon maître? Pleins d'un esprit d'orgueil et d'indépendance, nous haïssons naturellement une domination étrangère qui captive nos esprits et nos cœurs. Entêtés de nos sentiments, nous prenons nos doutes pour des conjectures, nos conjectures pour des vraisemblances, les vraisemblances pour des décisions dont nous ne pouvons souffrir qu'on appelle; et si l'amour-propre consent quelquefois au sacrifice que nous faisons de nos biens et de nos plaisirs, il tâche toujours de s'en dédommager par le droit qu'il se réserve de nous conduire.

Mais quand nous trouverions quelques disciples assez dociles pour se ranger sous une autorité étrangère et une austère discipline, il est bien rare de trouver d'excellents maîtres de la vie spirituelle, qui en enseignent parfaitement tous les devoirs, qui sachent gouverner leurs esprits, et tourner si bien leurs cœurs, qu'ils embrassent tous, dans *une même société et un même lien de paix*, une même règle.

Il y a parmi eux des esprits ardents et impétueux qu'il faut retenir, de lâches et de paresseux qu'il faut pousser, de rustiques et de sauvages qu'il faut adoucir, de trop libres et de trop ouverts qu'il faut arrêter, d'opiniâtres et de capricieux qu'il faut réduire, de fiers et d'orgueilleux qu'il faut humilier, d'affligés et d'inquiets qu'il faut consoler, de séditieux et de remuants qu'il faut corriger, de faibles et de scrupuleux qu'il faut souffrir.

S'il y a des partialités et des cabales, c'est à un supérieur à les rompre; des jalousies et des divisions, c'est à lui à les apaiser; des difficultés et des doutes, c'est à lui à les résoudre; des mésintelligences et des différends, c'est à lui à les terminer; des austérités outrées, c'est à lui à les régler; des pratiques bizarres et superstitieuses, c'est à lui à les défendre; des soulèvements et des infractions, c'est à lui à les punir. Il faut qu'il soit tout à la fois, l'œil des aveugles, le pied des boiteux, le soutien des faibles, la consolation des affligés, l'asile des tentés, la terreur des méchants, la joie des bons, le père et le modèle commun de tous.

Trouve-t-on aisément des maîtres et des supérieurs capables de remplir de tels devoirs, et de suppléer à de si différents besoins? J'en doute fort, Messieurs; mais je dois dire, à la gloire de Benoît, qu'il posséda tous les talents nécessaires à un si difficile ministère.

Quels sont-ils? Je ne puis mieux vous les expliquer, que par le détail qu'il en a fait lui-même dans le commencement de sa règle; détail d'autant plus beau, qu'il renferme tout ce que l'on peut dire de la manière de conduire les âmes à la perfection religieuse; mais détail d'autant plus propre au sujet que je traite, que vous verrez qu'il a possédé, dans un éminent degré, tous les talents qu'il demande à un abbé, pour bien gouverner un ordre ou un grand monastère. Quand nous aurions perdu ce que saint Grégoire et d'autres grands hommes nous ont laissé de ce saint patriarche, nous le retrouverions dans sa règle; tant il s'y est

bien dépeint, sans qu'il s'en soit aperçu; tant est fidèle l'image qu'il a laissée de lui-même, en nous découvrant, par les différentes qualités qu'il exige des autres, quelles étaient effectivement celles qu'il possédait.

La première qu'il demande à un abbé est, qu'à l'exemple de Jésus-Christ, *qui ne disait rien à ses disciples qu'il n'eût appris de son Père*, il ne se charge de la conduite d'autrui, qu'après s'être laissé conduire lui-même; pourquoi? de peur, qu'occupant par vanité ou par indiscrétion une place qui ne lui appartient pas, Dieu ne lui fasse ce sanglant reproche : *Comment avez-vous osé annoncer mes justices, vous qui avez secoué le joug de la discipline, et rejeté mes ordonnances?*

Ce sont les paroles de notre saint, dans le second chapitre de sa règle; mais où est le maître qui se soit plus scrupuleusement que lui assujetti à cet important devoir? Il n'a pas ressemblé à ces hommes charnels, qui, plongés dans des occupations séculières, veulent apprendre aux autres, en les conduisant, un chemin qu'ils ne connaissent presque pas. A ces hommes qui, aveuglés de leur prétendu mérite, ou flattés de l'espérance d'en acquérir, s'ingèrent témérairement dans le plus difficile de tous les emplois. A ces hommes qui, écoutant moins la voix de Dieu que celle de leurs passions, usurpent une qualité qu'ils ne méritent pas; plus impatients de parler aux autres, qu'ils ne sont disposés d'écouter ceux qui leur parlent; empressés d'enseigner ce qu'ils n'ont pas encore appris, et de commander à leurs frères, quand ils ne savent pas se gouverner eux-mêmes : *Loqui quam audire paratiores, prompti docere quod non didicerint, et aliis præesse gestientes qui seipsos regere nesciunt* (*D. Bern. serm.* 18, *in Cant.*).

Benoît, toujours humble, toujours petit à ses yeux, quoiqu'il fût grand à ceux des autres, a eu un esprit et a tenu une conduite bien opposée. Avant que d'être maître de tant de religieux qui se sont rangés sous sa discipline, il a été, dès ses plus tendres années, un sage et fidèle disciple de Jésus-Christ; jusque là, qu'il eût cru n'avoir aucun droit d'exiger l'obéissance de ceux qui s'étaient mis sous sa conduite, si, par une sainte habitude d'ouvrir son cœur aux inspirations de Dieu, il ne lui avait aveuglément obéi en toute chose.

Je passe sous silence les importantes réflexions que l'on pourrait faire sur cette grande maxime, qui, cependant, est si peu connue et si peu pratiquée de nos jours, pour vous faire remarquer une seconde qualité qu'il demande à un homme chargé de la conduite d'autrui, je veux dire la fermeté et le zèle.

En effet, si après avoir vainement tenté toutes les voies de douceur pour fléchir des esprits durs et opiniâtres, il ne prenait celles d'une raisonnable sévérité; si, après avoir inutilement essayé de les ramener à leurs devoirs, il ne châtiait leur désobéissance, et n'arrêtait le cours d'un scandaleux désordre, que deviendrait la discipline régulière dans une grande communauté, et quel compte ne rendrait-il pas à Dieu d'avoir contribué, par une lâche tolérance, aux déréglements de ses frères?

Tels ont été les sentiments, telle a été aussi la conduite de Benoît. Trouverons-nous dans aucun endroit de sa vie, qu'il ait souffert qu'on violât les saintes lois de la vie monastique, et, comme il le dit si bien lui-même, *Que l'on mentît à Dieu en n'étant rien moins par ses actions, que ce que l'on paraît être par son habit et sa tonsure?*

Tiré de son désert par les importunes sollicitations de quelques religieux voisins, qui l'avaient élu pour leur abbé, il se chargea de leur conduite; mais, témoin de la vie indisciplinée qu'ils menaient, souffrit-il jamais leurs vices? se relâcha-t-il jamais, dans des points essentiels, de la vigueur de la règle qu'ils devaient observer? Au contraire, après les avoir priés, exhortés, encouragés, menacés, n'aima-t-il pas mieux se séparer des pécheurs, que de participer, par une indiscrète douceur, à leurs péchés? pratiquant à la lettre ce que Jésus-Christ avait dit à ses apôtres : *Annoncez la paix dans les maisons où vous entrerez; et si l'on refuse de vous écouter, sortez-en, secouez la poussière de vos pieds.*

Quelle a été sa fermeté et son zèle contre les scandaleux désordres de certains religieux qu'il appelle *sarabaïtes et girovagues!* (noms qui, peut-être, nous seraient jusqu'ici inconnus, s'il ne nous en avait laissé une vive peinture dans le premier chapitre de sa règle).

J'appelle avec lui *sarabaïtes*, ces religieux qui, vivant sans supérieurs et sans règle, n'ont pour maître que leurs passions, et pour loi que le plaisir qu'ils trouvent à s'abandonner à tous les déréglements de leurs désirs; ces hommes indisciplinés, qui, se mettant deux ou trois ensemble par un même esprit d'indépendance, se renferment, sans pasteur, dans leur propre bergerie, et non dans celle de Jésus-Christ; ces sensuels, qui n'ont rien moins que l'esprit de pénitence dans un lieu de pénitence; qui, ne se refusant aucune des satisfactions qu'ils peuvent se procurer, sont, par une vie animale, les vrais ennemis de la croix de leur maître; qui, pleins d'eux-mêmes et infatués de leur prétendue habileté, estiment tout ce qui est conforme à leurs sentiments, blâment ce qui est contre leurs inclinations et leur goût, dans l'école de l'humilité et du renoncement évangélique.

J'appelle avec lui *girovagues*, ces religieux qui passent toute leur vie à se promener de cellule en cellule, de pays en pays, sans autre raison que celle du plaisir qu'ils y trouvent; ces vagabonds de profession, qui, sous prétexte de pélerinage ou d'affaires, mais par une secrète aversion de leur clôture, vont partout où le caprice les entraîne; ces oiseaux de passage, qui sont de tous les

lieux sans demeurer en aucun; ces monstres et ces fantômes errants, qui, n'étant ni séculiers, puisqu'ils n'en portent pas l'habit, ni religieux, puisqu' ils n'en n'ont pas l'esprit, sont le scandale de la religion, la honte de l'Eglise, l'infamie de la maison d'Israël.

S'il s'en trouve encore quelques-uns de ce caractère dans notre siècle, ils auraient besoin d'un maître aussi sévère, et d'un aussi rigide censeur, qu'était Benoît.

Il n'en était pas cependant moins doux, moins affable, moins compatissant aux infirmités de ses frères. Il aidait en eux ce qui était faible, il rassurait ce qui était chancelant, il adoucissait ce qui était rude, il réchauffait ce qui était froid, il soutenait ce qui allait tomber, et relevait ce qui l'était déjà. Se souvenant du nom qu'il portait, et d'une commission aussi difficile qu'est celle de conduire, non des peuples à une félicité temporelle, mais des âmes à un bonheur éternel, il se sacrifiait tout entier pour son cher troupeau. Tantôt il employait de douces paroles, tantôt de plus pressantes remontrances; tempérant ses ordres selon les différents caractères de ceux qu'il avait à gouverner : prévenant la timidité des uns, excusant les défauts des autres, se proportionnant à la capacité de tous; les conduisant avec tant de vigilance, de précaution, de bonté, qu'il eut, avant que de mourir, la consolation de voir ses religieux croître en nombre, en sagesse, en vertus, en grâce.

Ainsi a vécu, ainsi est mort *plein de jours* et de mérites, ce grand patriarche des solitaires d'Occident, cet humble disciple de Jésus-Christ, et ce savant maître de tant d'âmes qu'il lui a conduites. Ainsi a vécu, ainsi est mort, ce fondateur de tant de monastères, ce père de tant de religieux, ce parfait modèle de tant de saints. Ainsi a vécu, ainsi est mort ce prophète et plus que prophète, dont la mémoire sera en éternelle bénédiction, pendant que celle des plus grands du siècle tombe dans la confusion ou dans l'oubli.

Fidèles Elizées, bienheureux témoins de tant de miracles, et encore plus de tant de bonnes œuvres de votre cher maître, vous eûtes la joie de voir cet Elie s'élever au plus haut des cieux par un chemin parsemé de fleurs, et d'entendre un vénérable vieillard qui s'écriait : *C'est ici le chemin par où Benoît bien-aimé de Dieu est monté au Ciel.*

Mais vous, mes frères, par quelle voie prétendez-vous arriver à cet heureux terme de vos désirs? Croyez-vous qu'il y ait pour vous de nouvelles routes? Que l'Evangile, qui dit que celle qui conduit au ciel est étroite, l'ait élargie en votre faveur, et que, traînant après vous les pompes, les plaisirs, les biens du monde, vous aurez pour récompense de tant de vices, ce qui ne se donne qu'aux humbles, aux pénitents, aux pauvres d'affection et de cœur? Que ne pensant presque jamais à Dieu, ne faisant presque jamais rien pour lui, ne vous privant presque jamais de rien afin de lui plaire, vous jouirez, sans peine, d'un royaume qui ne se ravit que par violence?

Laissez à Benoît ces rares et inimitables talents, qui l'on rendu le prodige de son siècle; et tâchant de marcher dans la vocation où Dieu vous appelle, demandez-lui, avec une humble confiance, la grâce de passer du désert de ce monde dans cet heureux séjour où il règne avec ses élus. *Amen.*

DISCOURS XXVIII.

ELOGE HISTORIQUE DE SAINT JOSEPH.

Joseph vir ejus erat justus.

Joseph, époux de Marie, était un homme juste (*S. Matth., ch. I*).

Voilà, Messieurs, en peu de mots ce que l'on peut dire de plus avantageux à la louange de Joseph ; et l'Ecriture sainte, dont les expressions sont si courtes, mais si pleines de mystères, ne pouvait se servir de termes, ni plus magnifiques pour le louer, ni plus propres pour nous instruire, qu'en nous apprenant que cet époux de Marie était un homme juste : *Joseph vir ejus erat justus.*

A cette héroïque vertu, qui fait le caractère particulier de ce grand saint, se rapportent tous les avantages qu'il a eus, d'être le dépositaire des secrets du Père éternel, le père adoptif de son Fils, l'époux et le protecteur de Marie; avantages à la vérité grands et singuliers à ce saint patriarche, mais avantages qui, séparés de sa justice, lui eussent été inutiles.

Dites donc tant qu'il vous plaira, qu'ayant été par une spéciale vocation, destiné au plus noble ministère qui fut jamais, il a réuni en sa personne ce que les autres saints n'ont eu qu'en partie; qu'il a eu les lumières des prophètes pour connaître le secret de l'incarnation d'un Dieu, les soins amoureux des patriarches pour élever et nourrir un Homme-Dieu, la chasteté des vierges pour vivre avec une vierge mère d'un Dieu; la foi des apôtres pour voir, au travers des humiliations extérieures d'un homme, les grandeurs cachées d'un Dieu, le zèle des confesseurs et le courage des martyrs, pour défendre et sauver au péril de sa vie celle d'un Dieu; Dites tout cela, Messieurs, et je vous répondrai par une seule parole : *Joseph vir ejus erat justus;* ne vous en étonnez pas : *Joseph était un homme juste*, une justice si éclairée, si prudente, si discrète, si humble, si charitable, si constante, si fidèle, si parfaite, lui a été nécessaire pour soutenir avec honneur tout le poids d'un si glorieux ministère.

Jésus et Marie en furent les deux objets : Jésus dont il passait pour être le père, Marie dont il était véritablement l'époux : Jésus et Marie les deux plus grands chefs-d'œuvre des mains de Dieu : Jésus et Marie abandonnés tous deux aux soins, à la prudence, à la vigilance, à la charité; disons tout en un seul mot, à la justice de Joseph.

Aussi quelle justice dans la conduite qu'il a tenue à l'égard de Marie! Quelle justice dans les services qu'il a rendus à Jésus! Il fallait qu'il fût juste en un souverain degré,

pour vivre avec Marie comme il y a vécu; il fallait qu'il fût juste en un souverain degré, pour aimer Jésus comme il l'a aimé : *Vir ejus erat justus.* Nous n'avancerons donc rien qui ne soit vrai à la lettre, quand nous dirons qu'il a été, et le plus juste de tous les maris et le plus juste de tous les pères. Pour réussir dans cet éloge, demandons au Fils les grâces qui nous sont nécessaires, par l'intercession de la Mère qui le conçut, quand l'Ange, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Comme le mariage, *quelque saint et honorable qu'il soit en lui-même*, ne laisse pas d'être exposé à de grands désordres par les différents vices de ceux qui s'y engagent, je ne m'étonne pas que l'apôtre qui a donné de si excellentes règles de conduite à tous les chrétiens en quelque état qu'ils se trouvent, semble avoir pris soin d'instruire principalement les personnes mariées, par un détail plus particulier des devoirs qu'il leur prescrit.

Il veut *qu'ils vivent ensemble comme des saints*, par une fidélité réciproque; « que n'étant ni les uns ni les autres maîtres de leurs corps, ils les abandonnent à l'honnête discrétion de ceux avec lesquels la Providence les a liés, et qu'ils vivent dans une si parfaite union, qu'ils s'aiment comme leur propre chair, et même comme Jésus-Christ a aimé son Eglise » : car c'est ainsi qu'il s'en est expliqué en écrivant aux chrétiens de Corinthe et d'Ephèse.

Si ce sont là les devoirs d'une justice ordinaire qui regarde généralement tous ceux qui sont engagés dans le mariage, ce ne furent que les plus faibles commencements de celle de Joseph, qui seul entre tous les maris devait porter par privilége le nom *de Juste : Joseph vir ejus erat justus.* Préposé à la garde de l'arche de la nouvelle alliance, destiné de toute éternité pour être l'époux de la sainte Vierge ; il fallait que tout fût extraordinaire dans un homme aux soins duquel la plus sainte et la plus auguste de toutes les familles était confiée.

Il fallait, disent les Pères, que tout fût singulier et nouveau dans les trois plus grands chefs-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu : un enfant nouveau, une mère nouvelle, un père nouveau. Des trois personnes de l'adorable Trinité, il était résolu qu'il y en aurait une qui se ferait Homme. Parmi des mères sans nombre, il était résolu qu'il y en aurait une qui serait Vierge. Parmi une infinité de maris, il était résolu qu'il y en aurait un qui serait souverainement juste : quelles nouveautés !

J'admire Jésus-Christ qui se fait homme sans cesser d'être Dieu; Marie qui devient mère et qui est toujours vierge; Joseph qui a une épouse, et qui renonce aux droits d'un époux. Dans Jésus-Christ je vois un enfant qui sur la terre n'a point de père, dans Marie une mère qui n'a jamais connu d'homme, dans Joseph un père qui n'a jamais eu d'enfants.

Les uns et les autres sont plus qu'ils ne paraissent. Jésus-Christ ne paraît qu'un homme, et il est Dieu. Marie ne paraît que mère, et elle est pure. Joseph ne paraît que père, et il est vierge. Divinité et humanité dans Jésus-Christ, quel prodige ! virginité et maternité dans Marie, quelle union ! paternité et stérilité dans Joseph, quel miracle !

Le premier est un miracle de miséricorde; si Dieu ne nous avait regardés en pitié et aimés avec excès, jamais il ne se serait fait homme. Le second est un miracle de puissance : *Si le tout-puissant n'avait fait de grandes choses* en Marie, jamais elle n'eût été ce qu'elle est. Le troisième est un miracle de justice : si Joseph, par une grâce spéciale du ciel, n'avait eu cette vertu dans un éminent degré, jamais il n'aurait vécu avec Marie comme il y a vécu.

En quoi en effet consiste la justice ordinaire des autres hommes ? à user modérément et avec une sage discrétion, du droit que leur donne le mariage : et celle de Joseph consiste à n'en avoir jamais usé. En quoi consiste la justice des autres hommes ? à aimer dans leurs femmes la fidélité et la vertu : et celle de Joseph consiste à aimer la sienne, malgré toutes les marques extérieures contraires à sa fidélité et à sa vertu.

Ce n'est donc pas assez de dire à sa louange, qu'il a eu une épouse comme s'il n'en avait point eu (modération chrétienne qui, selon saint Paul, fait la vertu des personnes mariées); il faut ajouter que, par une surabondance de justice, il n'a jamais connu celle qu'il avait. Ce n'est pas assez de dire à sa louange, qu'il n'a jamais péché contre les lois de la chasteté conjugale; il faut ajouter qu'il est allé au-delà de ces lois, qu'il a été donné à la sainte Vierge pour témoin, pour protecteur, disons-le hardiment avec le chancelier de Paris Gerson, pour le guide et l'époux de sa virginité (*Gerson, concione habita in Concilio Constantiensi et in opusculo de Conjugio Mariæ et Joseph*).

Le Verbe divin, dit ce grand homme, pouvait prendre une autre nature que la nôtre. Supposé qu'il eût voulu prendre notre nature, il pouvait être homme sans être fils d'une femme, et sortir comme Adam immédiatement des mains de Dieu; supposé même qu'il fût fils d'une femme, il pouvait naître d'une Vierge qui ne fût pas mariée. Mais que les desseins de Dieu sont grands, et que nos mystères sont admirables ! Il a voulu que son Fils prît notre nature, ce n'est pas assez; il a voulu que son corps fût formé des plus pures gouttes du sang d'une vierge, ce n'est pas assez; il a voulu que cette vierge fût mariée : et ç'a été pour contribuer à l'accomplissement de ces impénétrables desseins que Joseph lui a été donné pour époux.

Quelle alliance ! dit Gerson; c'est une virginité qui s'allie à une autre virginité ; ce sont deux créatures dont le Saint-Esprit, amour personnel du Père et du Fils dans l'éternité, devient, pour ainsi dire, l'amour et le lien conjugal dans le temps ; *amborum conjugalis amor.* Ce sont deux astres qui ne se regardent que pour augmenter la pureté et l'éclat de leurs lumières. Pensées de la

chair et du sang, commerce quoique permis et légitime, vous n'avez nulle part dans le mariage de Joseph : tout y est saint, tout y est chaste; et si, dans l'alliance d'Eve avec Adam, Dieu dit *qu'ils seraient deux dans un même corps*, il faut dire dans celle-ci, que c'est une même virginité dans deux corps.

Le Messie devait naître d'une vierge; il fallait que l'époux de sa mère fût vierge. Marie avait été choisie comme la plus pure des créatures, pour être mère d'un Dieu : il fallait aussi que le plus pur de tous les hommes fût choisi pour être honoré de cette alliance. S'il y avait eu une créature plus pure que Marie, elle aurait été mère de Dieu; et s'il s'était trouvé un homme plus juste que Joseph, il aurait été l'époux de Marie.

Quoique vous ne deviez rien, ô mon Dieu, aux plus saintes de vos créatures, puisque tout ce qu'il y a de bien en elles vient de vous, vous avez cependant dit, *que vous donneriez à un homme juste une bonne et vertueuse femme, en récompense de ses bonnes œuvres* (1) : aussi pour récompenser celles de Joseph le plus juste de tous les hommes, vous lui avez donné la meilleure et la plus sainte de toutes les femmes. A ce seul Obededon vous avez permis d'avoir dans sa maison l'arche de la nouvelle alliance; à ce seul homme *que vous avez cherché selon votre cœur*, vous avez accordé le droit de converser avec elle, de demeurer avec elle, de travailler et de veiller avec elle à de mêmes intérêts de famille.

Votre ange ne lui avait dit qu'une parole; et la voyant extraordinairement émue, il s'était retiré : mais Joseph plus heureux a une entière liberté de lui parler seul à seule, de demeurer toujours avec elle, d'avoir avec elle ces doux et ces saints entretiens qui, sans lui laisser aucun trouble dans l'âme, l'édifient et le consolent.

Elle avait dit à l'ange *qu'elle ne connaissait point d'homme;* les liens du mariage l'avaient cependant engagée avec Joseph : mais ce juste par excellence avait comme perdu à son égard la qualité *d'homme ;* sa justice lui ayant inspiré tant de vénération et de respect pour la virginité de la plus belle, mais de la plus chaste de toutes les femmes, qu'il la regardait moins comme son épouse que comme sa sœur.

Ce fut un mystérieux mensonge que fit Abraham, dit saint Augustin, quand il témoigna à Abimelech que Sara avec laquelle il était marié, était sa sœur (*Genes.*, XX) : mais c'est une vérité bien mystérieuse de dire que Marie, quoiqu'épouse de Joseph, était cependant plutôt sa sœur que sa femme.

Abraham par sa réponse équivoque trompa ce prince : mais le démon le fut encore davantage par la conduite que tint Joseph. Le démon pour perdre l'homme lui avait fait porter la main sur un fruit dont l'usage lui était défendu : et Joseph pour tromper le démon, quoiqu'il ait en sa maison un autre fruit de vie, cependant n'y touche pas.

Il demeure avec Marie comme avec sa sœur, mourant aux passions les plus douces, et avec autant d'insensibilité, que s'il était effectivement mort : et comme, selon la loi de Moïse, quand un homme venait à mourir sans enfants, sa veuve pouvait se remarier avec son frère : ici quoique les circonstances soient d'ailleurs bien différentes, la virginité de Joseph l'ayant en quelque manière réduit en état de mort, Marie sans aucun commerce d'homme conçoit, par l'opération du Saint-Esprit, un Dieu-Homme qui l'adopte pour son père (1).

Que ce mystère est nouveau et surprenant! ce fut aussi l'une des plus fâcheuses épreuves auxquelles la vertu d'un mari puisse être exposée : voici ce qu'en rapporte saint Matthieu; méditez-en bien, je vous prie, les paroles : *Cum esset desponsata Maria Joseph, antequam convenirent, inventa est in utero habens de Spiritu sancto. Joseph qui avait épousé Marie la trouve grosse, ayant conçu par le Saint-Esprit, avant qu'ils eussent été ensemble.*

Quelle impression pouvait faire sur un mari un tel mystère, qui n'avait jamais eu, et qui n'aura jamais d'exemple? Et comme il était encore inconnu à Joseph, que pouvait-il en dire et en penser? Ses yeux lui montraient ce qu'il n'eût pas voulu voir, et il voyait ce qu'il n'eût pas voulu croire. Son esprit agité et troublé d'une si surprenante nouveauté ne savait à quoi se résoudre, dit saint Pierre Chrysologue (2). Son épouse était enceinte, mais elle était vierge; son innocence la rassurait, mais sa grossesse lui faisait de la peine : elle jouissait de la fécondité des personnes mariées, mais elle n'avait pas pour cela perdu la gloire des vierges. Que pouvait faire Joseph en cette rencontre? Eût-il cru Marie coupable? Mais il avait un certain pressentiment, et un je ne sais quel témoignage, que le Saint-Esprit lui rendait de sa chasteté. L'eût-il crue innocente? mais les apparences y étaient contraires; et si jamais soupçon a paru bien fondé, ç'a été, dit saint Jean Chrysostome, celui de Joseph.

Ce n'était pas un homme alarmé sur de vaines conjectures, ni prévenu par de faux rapports. Ce n'était pas un homme méfiant, bizarre, ombrageux, qui se scandalise et qui s'irrite sur des preuves incertaines; un homme qui, aveuglé par sa passion, croit que son mariage serve de voile à une femme pour cacher une vie déréglée.

Il ne ressemblait pas à ces maris jaloux que les moindres soupçons tourmentent, et mettent à la gêne. Parent ou étranger, dévot ou mondain, mélancolique ou gai, taciturne ou grand parleur, rustique ou complaisant,

(1) Mulier bona dabitur viro pro factis bonis (*Ecclesias.* XVIII). Mulieris bonæ beatus vir (*Eccles.*, XXVI). Beatus qui habitat cum muliere sensata.

(1) Cum Joseph propter virginitatem pro mortuo censeretur, Spiritus sanctus filium adoptivum ex conjuge suscitavit (*D. Aug.*, *lib.* II *de Consensu Evangelist.*, *c.* 2).

(2) Æstuabat animus rei novitate perculsus : stabat sponsa prægnans, sed virgo; stabat de conceptu sollicita, sed de integritate secura; vestita materno munere, sed non honore virginitatis exclusa. Sponsus quid faceret ad ista (*D. Chrysologus*, *serm.* 145)?

avare ou libéral, sérieux ou enjoué; tout est suspect à ces esprits mal faits.

L'étranger qui s'approche d'une femme les irrite: quelquefois même le parent; et la liberté que donne la consanguinité, ne les met pas plus en repos. Selon eux, elle se vend à un homme qui est libéral; et s'il est avare, elle l'achète. Ils se défient de la dévotion, et la galanterie les désole. Les grandes paroles et les civilités les scandalisent: mais la taciturnité et l'indifférence ne les rassurent guère.

A-t-on pour elle de la complaisance et de l'enjouement? ils concluent que si l'on garde si peu de mesure en leur présence, on en gardera bien moins lorsqu'ils seront absents. Est-on retenu et même rustique? c'est, à leur sens, un personnage que l'on joue, et que l'on quittera bientôt, quand on ne sera plus sur le théâtre, exposé à leurs yeux et à leurs censures.

De là ces froideurs, ces rebuts, ces menaces, ces injures, ces imprécations, ces blasphèmes, ces inimitiés, ces divorces. Inquiets, et alarmés des plus légères apparences, ils veillent tout le jour, et à peine dorment-ils quelques heures pendant la nuit. Prenant pour des engagements les honnêtetés que leurs femmes reçoivent, et qu'elles rendent sans conséquence, ils leur en font de grands crimes; et quelque soin que prennent ceux qu'ils commettent pour les observer, ils se reposent aussi peu sur leur vigilance, que s'ils avaient sujet de s'en méfier. Eh! comment s'y reposeraient-ils, puisqu'à peine se fient-ils à eux-mêmes? Toujours traînant avec eux leur propre supplice, toujours martyrs sans consolation, et sans mérite, d'une cruelle passion qui, *aussi dure que l'enfer*, leur fait souffrir par avance une partie des peines des damnés.

Femmes vertueuses et chastes, qui êtes les victimes de leur aveugle et barbare jalousie, que je vous plains! Mais ne pourrais-je pas dire à quelques-unes de votre sexe, que souvent elles sont elles-mêmes les causes de leur malheur, et qu'elles s'attirent les mauvais traitements qu'elles souffrent?

Elles ne pèchent pas, je le veux, mais elles devraient ménager des esprits ombrageux et faibles. Elles ne pèchent pas; Dieu le veuille! mais il est bien difficile qu'un mari demeure tranquille, pendant que les libertés qu'elles prennent à des heures indues ou dans des lieux et des compagnies suspectes, que les habitudes qu'elles font, et les airs comédiens qu'elles se donnent, font murmurer toute une ville. Il est bien difficile qu'un mari demeure tranquille, quand il a chez soi ce qu'un homme d'honneur ne voudrait pas conserver; quand il voit en habits, en régals, en jeux, en parures, des dépenses qu'on ne pourrait guère soutenir sans des libéralités et des présents intéressés d'autrui.

Joseph ayant toujours eu dans sa maison et sous ses yeux la plus chaste, la plus modeste, la plus timide, la plus humble, la plus pudique et la plus retirée de toutes les femmes, n'avait aucun sujet de faire d'elle de mauvais jugements: et ce fut la raison pour laquelle, comme remarque saint Chrysostome, la nouvelle de l'incarnation du Verbe qui devait naître d'elle, ne lui fut annoncée qu'après son engagement avec notre saint, afin qu'il fût lui-même, comme dit ce Père, le plus irréprochable témoin de sa virginité (1).

Cependant comme ce grand mystère ne lui avait pas encore été révélé; comme il n'en pouvait voir aucun vestige dans la nature, comme l'accomplissement d'un tel prodige ne pouvait jamais lui tomber naturellement dans l'esprit, il voyait des apparences toutes contraires aux bons sentiments qu'il pouvait avoir: ainsi que faire, et que penser? vous l'allez voir, Messieurs, et cette circonstance est capable toute seule de vous faire connaître quelle a été sa justice.

Il avait deux voies à prendre: ou celle de la faire punir, ou celle de la souffrir et de la retenir auprès de lui. La première lui paraissait trop violente; la seconde lui semblait trop lâche et trop indigne. Il avait trop de bonté et de tendresse pour la faire punir; il avait trop d'honneur et de conscience pour la souffrir. Il crut donc qu'il était plus expédient, sans l'abandonner à la rigueur de la loi, de se séparer secrètement d'elle. Résolution si raisonnable et si sage, que saint Matthieu dit *que ce fut à cause qu'il était juste* qu'il prit ce parti: *Joseph cum esset justus, et nollet eam traducere, voluit occulte dimittere eam.*

Joseph était un homme juste; par conséquent, conclut de là saint Jean Chrysostome, un homme patient, doux, et qui ne voulait rien précipiter. *Joseph était un homme juste;* par conséquent un homme droit, craignant Dieu, aimant l'honneur, et ne pouvant souffrir le vice. Ses sens ne le trompaient pas; il suspendait néanmoins son jugement, et attendait du Ciel quelque éclaircissement qui le délivrât de son inquiétude. Il voyait ce qu'il avait de la peine à croire; il le voyait, et cependant il ne voulait déclarer à personne le sujet de son chagrin; il le voyait, et cependant il ne voulait pas même témoigner son ressentiment à Marie, ni lui en faire en particulier de secrets reproches.

D'un autre côté, eût-il demeuré avec elle? il aimait sa personne; mais supposé qu'elle eût fait faute, il haïssait son vice; et comme l'amour qu'il avait pour elle n'était qu'une suite de celui qu'il avait pour Dieu, supposé qu'elle n'aimât plus Dieu, il ne voulait plus aussi l'aimer. Or, voilà ce que j'appelle, après saint Chrysostome, une justice héroïque et parfaite: s'aimer en Dieu, s'aimer dans la vue de Dieu, s'aimer avec cette sainte réso-

(1) Non dixit, priusquam in sponsi adduceretur domum, intus enim jam erat. Hunc quippe morem tenebat antiquitas, ut sponsæ in sponsorum domibus haberentur... Et cujus tandem rei gratia non antequam sponderetur, virgo concepit? Ut videlicet mysterium quasi interim obumbratum lateret, et ut virgo omnem prorsus occasionem malignæ suspicionis effugeret (*D. Chrysost.*, *hom.* IV *in cap.* I *Matthæi*).

lution de ne rien faire et de ne rien souffrir qui déplaise à Dieu : aimer une femme, non pour ses biens, pour son enjouement, pour sa beauté ; car ce n'est là que vanité et illusion dit le Sage : mais l'aimer pour sa modestie, pour son innocence, pour sa vertu, pour l'amour et la crainte qu'elle a du Seigneur ; car c'est en cela qu'elle est digne de l'amitié et des louanges même de son mari: *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur* (*Proverb.* XXXI).

En avez-vous qui possède ces belles qualités ? Riche ou pauvre, noble ou roturière, stérile ou féconde, bienfaite ou malfaite, aimez-la, estimez-la ; c'est un trésor que vous conservez dans votre maison ; c'est une aide et une compagne que Dieu vous donne, pour vous sanctifier avec elle et vous sauver.

Oh! qu'un mariage est heureux quand les deux conjoints s'animent à servir Dieu, à le louer, à l'aimer par de mêmes sentiments de piété et de vertu ! Quand tous deux ne craignent rien davantage que de l'offenser, et qu'ils se pardonnent toute autre chose, hors celles où leurs consciences et leurs obligations essentielles seraient notablement intéressées.

Quel agréable et saint joug (pour parler le langage de Tertullien) est celui auquel sont attachées deux personnes qui n'ont qu'une même espérance, une même foi, un même désir, une même règle, un même engagement (*Tertull. lib.* II *ad Uxor. c. ultimo*). Faut-il prier? ils prient de concert; jeûner? ils jeûnent ensemble ; aller à l'église? ils y vont de compagnie ; demeurer dans la maison ? ils y demeurent comme deux frères.

Ils ne se cèlent rien, l'un à l'autre ; ils ne se dissimulent rien; c'est plutôt un même cœur, qu'une même chair ; un même esprit, qu'un même corps. Ce que l'un veut, l'autre le veut, parce qu'ils ne veulent que ce qu'il faut vouloir : *Libere æger visitatur, indigens sustentatur, neuter alterum celat, neuter alterum vitat.* Ils visitent les malades, ils consolent les affligés, ils soulagent les pauvres, ils font des œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle avec une douce et sainte liberté : *Eleemosinæ sine tormento, sacrificia sine scrupulo, quotidiana diligentia sine impedimento.* S'ils font des aumônes, c'est sans gêne; s'ils offrent des sacrifices, c'est sans scrupule ; s'ils ont tous les jours les mêmes empressements à servir Dieu, c'est sans contradiction et sans obstacle : *Sonant inter duos Psalmi et Hymni, et mutuo provocant quis melius Deo suo canet.* Ils récitent les psaumes ensemble, ils chantent ensemble les louanges de Dieu : et s'il y a entre eux quelque émulation, c'est à s'exciter à qui s'en acquittera mieux.

Fasse le ciel qu'il en soit ainsi de vous, Messieurs et Mesdames ! Ayez dans vos mariages une amitié réciproque, mais une amitié raisonnable et sainte. Maris, aimez vos femmes ; femmes, obéissez à vos maris ; maris et femmes, ne regardez votre union que comme une union dont Dieu soit l'objet et le lien. S'agit-il de le servir et de lui plaire? encouragez-vous les uns les autres à de si pieux devoirs ; s'agit-il de lui désobéir et de le déshonorer? tant d'amitiés, de complaisance, de tendresse qu'il vous plaira; ne faites jamais rien où le Seigneur soit mortellement offensé.

Je ne vous dis pas de vous séparer, plutôt que de souffrir ce qui est évidemment mauvais ; *car, que savez-vous, ô femme, si vous ne sauverez point votre mari; et que savez-vous aussi, ô mari, si vous ne sauverez point votre femme?* Que savez-vous si, ayant de la religion et de la vertu, vous ne l'inspirerez pas à une autre partie de vous-même, qui n'en a point? Que savez-vous si votre douceur, votre honnêteté, vos bons exemples, ne feront pas ce que ne pourraient faire les prédicateurs les plus habiles et les plus zélés docteurs? dit saint Jean Chrysostome. Que savez-vous si vos *bonnes mœurs, plus efficaces que les paroles et les remontrances d'autrui, ne gagneront pas, sans parole, ceux qui verront que la crainte de Dieu vous fait mener une vie si innocente et si chaste* (I *Petri*, III)?

Ne vous séparez donc pas d'habitation ; mais dès qu'il s'agira d'offenser Dieu, séparez-vous d'affection et de cœur; pourquoi cela ? En voici une excellente raison de saint Chrysostome (*D. Chrysost., hom. in Epistolam* I *ad Corinthios*). Il y a dans le mariage trois grands intérêts à conserver, celui du mari, celui de la femme, celui de Dieu. Celui du mari : une femme, qui auparavant était maîtresse d'elle-même, lui est soumise. Celui de la femme : un homme, qui auparavant lui était indifférent et peut-être inconnu, entre en quelque manière dans son domaine et dans sa puissance. Celui de Dieu : marié ou non marié, engagé ou libre, les personnes aussi bien que les conditions lui appartiennent.

Sur ce principe, un mari peut dire à sa femme : Votre corps n'est pas en votre puissance, il est en la mienne : une femme peut dire à son mari la même chose. Mais quand même l'un et l'autre se relâcheraient réciproquement de leurs droits, ils ne peuvent jamais disposer de celui d'un troisième. Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira et abuser du pouvoir que je vous donne, leur dirait Dieu ; mais vous ne pouvez m'offenser impunément, ni faire à mon préjudice ce que je vous défends de faire. Pervertissez-vous, corrompez-vous l'un l'autre, j'aurai toujours droit de vous dire : Pourquoi, par complaisance, par lâcheté, par libertinage, par intérêt, avez-vous péché contre moi?

Que s'ensuit-il de là ? deux choses, dit saint Jean Chrysostome. La première, que vous devez rendre, non-seulement ce qui vous appartient, mais encore ce qui appartient à Dieu. C'est lui qui vous a unis ensemble ; c'est lui qui a un souverain domaine et une autorité absolue sur vous. Ainsi, femmes, gardez-vous de dire : Mon mari veut bien que je vive comme je vis, c'est à lui seul que j'ai à répondre : se scandalise qui voudra des petites sociétés que je lie, des

personnes que je vois, du peu de soin que je prends de ma famille, des grosses dépenses que je fais en habits et en jeux. Votre mari peut-il disposer des droits de Dieu? et s'il a assez de complaisance ou de lâcheté pour vous souffrir dans le désordre, en sera-t-il de même du Seigneur, qui veut que vous meniez une vie non-seulement chaste, mais édifiante, exempte de péché et pleine de bonnes œuvres (I *Petri*, III)?

La seconde, que c'est à la justice à régler vos devoirs, et généraux et particuliers; que c'est elle qui doit faire le lien de vos unions et la sainteté de vos engagements; que c'est à elle, par conséquent, à vous mettre dans cette disposition d'âme, de mourir, plutôt que de consentir, par une lâche complaisance ou une amitié purement charnelle, à aucune action évidemment mauvaise.

Femmes, dites à vos maris : Je dois vous obéir; mais je suis plus obligée d'obéir à Dieu qu'à vous. Mon corps est en votre puissance, mais il est encore plus en celle de Dieu. Ordonnez-moi tout ce qu'il vous plaira, dès que ma conscience n'y sera pas intéressée, je le ferai de grand cœur; mais dès que pour vous plaire il faudra que je déplaise à Dieu, vous trouverez en moi une invincible résistance.

Maris, dites à vos femmes : Je vous aime, mais j'aime mieux votre vertu que votre personne. Jouez, divertissez-vous, voyez les compagnies, mais que ce soit sans péché : car, dès qu'il y en aura, c'est à moi à vous retenir dans le devoir; et il est de ma justice de ne jamais souffrir qu'une lâche complaisance ou une aveugle amitié contribue à vous rendre coupables.

Quelque belles qualités qu'eût la sainte Vierge, quelque consolation et quelque avantage que Joseph reçût de sa compagnie, il se serait séparé d'elle, supposé qu'elle eût effectivement péché; et saint Matthieu attribue la pensée qu'il avait de le faire, à sa grande justice. Quelle doit donc être la vôtre, non dans des fautes apparentes, mais dans des désordres réels, non dans des marques extérieures qui peuvent vous tromper, mais dans une conduite évidemment scandaleuse et libertine!

Il était temps, grand saint, que Dieu vous tirât de l'inquiétude où vous étiez; votre douceur et votre patience avaient été exposées à d'assez longues épreuves : non, non, ne craignez pas de demeurer avec Marie; ce qui est né dans elle a été formé par l'opération du Saint-Esprit. Vivant avec elle comme vous y avez vécu, vous avez été le plus juste de tous les maris. Vous l'avez aimée si tendrement, qu'elle a reçu de vous tous les secours qu'elle pouvait attendre d'une véritable amitié; mais vous l'avez aimée si saintement, que l'amour de Dieu a toujours été la règle et le motif de l'affection que vous lui portiez. Aussi naîtra d'elle le Fils du Très-Haut, qui vous regardera comme si vous étiez son père, et auquel vous rendrez tout ce qu'un enfant comme lui a attendu du meilleur et du plus juste de tous les pères.

SECOND POINT.

Gardons-nous bien, Messieurs, de régler sur ce qui se passe dans les alliances et les productions ordinaires, ce qui entre dans la famille de Jésus-Christ. Dans celles-là l'époux ennoblit l'épouse, et tous deux contribuent à la fortune et à l'état de l'enfant : dans celle-ci au contraire, la gloire qui rejaillit sur l'époux vient de l'épouse, et celle qui de l'épouse passe à l'époux, vient originairement de l'enfant.

Dans celles-là, on remonte aux générations les plus reculées; dans celle-ci, on s'arrête à celui qui la termine. Dans celles-là, au défaut d'une grandeur ou d'un mérite personnel, on compte les degrés de noblesse de la famille d'où l'on descend. Dans celle-ci on ne regarde cette noblesse et cette grandeur, que comme dépendante du fils qui donne à sa famille un nouvel éclat.

Dans celles-là, les pères et les mères peuvent dire à leurs enfants : Sans nous vous ne seriez rien; une naissance fortuite vous a faits ce que vous êtes : dans celle-ci, l'enfant sûr de sa propre grandeur dit aux siens : Je vous ai choisis tels que j'ai voulu, afin que vous fussiez ce que vous n'auriez jamais été. Dans celles-là, on amasse titres sur titres, degrés sur degrés, pour faire connaître qu'on est d'une grande race; dans celle-ci on ne fait mention de ces titres, que pour dire : C'est là *la généalogie de Jésus-Christ. Elle a commencé par Abraham, d'Abraham elle s'est perpétuée jusqu'à David; depuis David elle s'est conservée jusqu'au passage des Juifs en Babylone; et enfin elle s'est terminée en la personne de Joseph, époux de Marie, de laquelle est né Jésus qui est appelé Christ.*

Heureuse mère, heureux père, d'avoir été par une glorieuse préférence, appelés de toute éternité au plus saint de tous les emplois, et élevés à la plus auguste de toutes les alliances : vous, Marie, d'avoir été choisie pour mère d'un Dieu; vous, Joseph, d'avoir été adopté pour père par un Dieu : vous, Marie, d'avoir été la mère d'un Fils qui a voulu être par voie de naissance le *fruit béni* de votre fécondité virginale; vous, Joseph, d'avoir eu cette mère pour épouse, et par elle un Fils, qui, étant véritablement né d'elle, a voulu vous avoir pour père, par voie de choix et d'adoption.

Ce qui appartenait à Marie vous appartenait en quelque manière; et comme le premier homme, mis dans le paradis terrestre pour le garder, avait en sa possession le fruit de ce jardin de délices, quoiqu'il n'en eût jamais cultivé la terre : aussi, préposé que vous étiez à la garde de votre épouse, le fruit de sa fécondité semblait vous appartenir, quoique la chair et le sang n'y eussent jamais eu de part.

Quelque gloire qui en revienne par là à Joseph, ne croyez pas, Messieurs, que je veuille la tirer de ce seul endroit. Je viens de l'appeler un père heureux, mais je me suis engagé de vous le faire voir comme le plus juste de tous les pères. Je viens de vous dire ce qu'il a reçu de Dieu; mais il faut que je

m'arrête à vous montrer ce qu'il lui a rendu. Le choix dont le seigneur l'a honoré a fait son bonheur, mais les grandes choses qu'il a faites pour soutenir ce choix ont fait son mérite et éternisé sa justice. *In memoria æterna erit justus.*

Sans être effectivement père de Jésus-Christ, il a eu pour lui toute l'affection et la tendresse d'un vrai père, première preuve de sa justice. Sans se faire honneur de cette qualité de père de Jésus-Christ, il en a laissé la gloire, pour n'en prendre que la peine et les charges, seconde preuve de sa justice. Sans se servir du droit de disposer de Jésus-Christ qui lui était soumis, il n'a vécu que sous lui, et n'a agi que dépendamment de ses ordres, troisième et dernière preuve de sa justice : *Joseph autem erat justus.*

Lorsque l'Ecriture sainte nous parle de l'indifférence ou de la cruauté de certains pères qui oublient leurs enfants, et qui, leur refusant les secours nécessaires, les abandonnent à la miséricorde et à la compassion d'autrui, elle les compare ordinairement à l'autruche qui laisse ses œufs sur un sable brûlant, et qui a pour ses petits la même dureté, que s'ils ne lui appartenaient pas. *Derelinquit ova sua in terra, obliviscitur quod pes conculcet ea, aut bestia agri conterat, et duratur ad filios suos quasi non sint sui* (*Job*, XXXIX).

Mais quand cette même Ecriture veut nous faire connaître la tendresse d'une âme, et son empressement à secourir les besoins de son prochain, elle croit ne pouvoir se servir d'une meilleure comparaison que de celle d'un père et d'une mère à qui rien n'est plus cher que la vie et l'éducation de leurs enfants. Pour eux, ils se privent de leur repos et de leurs plaisirs; pour eux, ils s'engagent à de pénibles travaux ; pour eux, ils emploient ce qu'ils ont d'esprit et de crédit : tant est grand l'amour qu'ils leur portent.

Représentez-vous sous cette idée celui de Joseph pour Jésus-Christ. Encore y trouverez-vous cette différence, que l'amour que les pères et les mères portent à leurs enfants, n'a jamais été ni aussi juste, ni aussi parfait, que l'a été celui de notre saint pour le sien. Rien de charnel dans cet amour, tout y est spirituel; rien de médiocre, tout y est grand : la nature et la grâce l'ont formé dans son cœur ; et ces deux causes conspirant à une même fin et ne regardant qu'un même objet, quel a été l'amour de cet homme souverainement juste!

Amour vigilant et laborieux. Joseph prévient et pourvoit à tous les besoins de Jésus ; s'il travaille, c'est pour le nourrir ; s'il s'occupe de sa profession dans une boutique, c'est pour donner à son cher Enfant tous les soulagements qu'il peut lui procurer.

Amour officieux et persévérant. Saintes et pieuses dames, vous n'avez nourri Jésus-Christ que pendant trois ans ; Joseph d'Arimathie, tu n'as fait voir qu'après sa mort combien tu l'aimais, en rendant à son corps tes pieux et derniers devoirs; mais voici un autre Joseph, qui pendant trente ans n'a travaillé que pour le loger et le nourrir. Combien de fois l'a-t-il porté entre ses bras! Pendant combien d'années l'a-t-il mené à Jérusalem; Combien de fois, le dirai-je, au défaut du Père éternel dont il était le Fils unique, ce père adoptif lui a-t-il rendu tous les secours que son ingénieuse charité lui suggérait!

Amour inquiet et tendre. Ce cher Enfant n'est-il plus à sa compagnie? il s'afflige extraordinairement de son absence, il le cherche partout, il va de maison en maison, s'informant de ses parents s'ils ne l'ont pas vu ; et du moment qu'il a le bonheur de le voir dans le temple au milieu des docteurs, Marie, triste témoin de son inquiétude, lui dit : d'où vient que vous vous êtes séparé de nous? votre père et moi vous cherchions, affligés de vous avoir perdu.

Amour parfaitement juste en toutes choses. Sans crainte de partager son cœur, et de pécher en aimant moins le Créateur que la créature, il le réunissait dans un seul objet ; aimant Jésus comme s'il avait été son enfant, et l'adorant comme étant véritablement son Dieu. Amour bien différent du vôtre, pères et mères, qui souvent n'est qu'un amour injuste et déréglé, lorsque vous refusez à ce Dieu ce que vous lui devez, pour le donner à vos enfants, qui à votre égard sont comme de secondes divinités.

Car que peut-on dire et penser de cette maudite complaisance avec laquelle vous souffrez leurs vices, de cette lâche crainte de leur donner le moindre sujet de chagrin ; de cet empressement à leur procurer tout ce qui flatte leur vanité ou leur intempérance; de ce violent désir de leur laisser de grands biens aux dépens de votre repos et de votre salut; de cette criminelle indulgence à leur pardonner leur impiété, de ce soin de les parer comme on pare les idoles; de cette impatience et de ces murmures, quand ils sont malades; de cette tristesse accablante et de ce désespoir, quand ils sont morts? Si ce n'est pas là faire de vos enfants vos dieux et en être idolâtres, en quoi ferez-vous à présent consister l'idolâtrie?

Elle avait commencé, dit le Saint-Esprit, par l'aveugle impiété d'un père, qui, ayant perdu son fils, s'en était fait une image pour l'adorer. Plaise au ciel que dans un royaume chrétien et dans des familles catholiques, quelque chose de semblable à cette idolâtrie ne règne plus! C'est à la justice à régler sur ce sujet l'amour que vous devez à vos enfants; mais quand vous en observeriez exactement tous les devoirs, approcherait-elle jamais de celle de Joseph, à qui l'Ecriture donne par préférence à tous les pères, le nom de Juste?

Il aimait en la personne de Jésus-Christ ce qu'il ne pouvait, sans péché, ne pas aimer ; et exempt de chercher ce milieu si difficile, de donner au Créateur et à la créature un cœur qui ne devrait être que pour celui qui l'a formé, il trouvait dans le seul objet de son amour, de quoi satisfaire la nature et la grâce, ses plus douces et ses plus saintes inclinations. Il se réjouissait du bonheur de

le voir, il s'affligeait du malheur de ne le voir plus ; il l'aimait présent, ses tendresses et ses services empressés nous le témoignent; il l'aimait absent, sa douleur et son inquiétude nous en répondent ; tendresses et douleur, service et inquiétude, marques indubitables de sa justice.

Vous me direz peut-être, qu'un père ayant chez soi le roi des Rois, le Souverain et le Dieu de tout le monde, il lui était bien doux de répondre par son amour à une si glorieuse adoption. Oui bien, Messieurs, s'il n'était question que d'en recueillir la gloire et d'en recevoir les avantages. Mais ce qui doit vous faire admirer l'éminente justice de Joseph est d'apprendre que, pouvant se faire honneur de la qualité de père de Jésus-Christ, il en a laissé tout l'éclat, pour n'en prendre que la peine et les charges.

Il y a dans les dignités quelque chose qui donne de l'autorité devant les hommes, mais en même temps il y a quelque chose qui demande de l'application et du soin, dit saint Augustin. Il y a quelque chose qui flatte ; mais il y a aussi quelque chose qui gêne ; et pour peu d'honneur qu'on reçoit, on s'engage à remplir de grands devoirs et à supporter de pesantes charges.

Or il arrive souvent, dit ce Père, qu'on sépare dans les dignités ces deux choses, et qu'on ne considère sa grandeur que par un seul endroit; et c'est en quoi, selon lui, consiste l'injustice de la plupart des grands.

S'ils étaient véritablement justes, ils n'useraient qu'avec modération de l'autorité que leurs dignités leur donnent, et ils supporteraient avec courage les peines qu'elles leur imposent. Ils ne feraient pas comme Osias, qui fut sévèrement puni pour n'avoir aspiré au souverain sacerdoce que par un esprit d'ambition et d'avarice : ils feraient comme saint Paul, qui n'a regardé sa vocation à l'apostolat que comme un surcroît de travaux et de peines. Ils feraient comme Joseph : je me trompe ils ; n'arriveraient jamais, quoi qu'ils fissent, à une si haute perfection, puisque par une surabondance de justice, il renonça à la gloire et au pouvoir que lui donnait la qualité de père de Jésus-Christ, pour n'en prendre que les humiliations et les charges.

Quelle gloire cependant d'entrer en société et en alliance avec un Dieu ! d'être choisi et adopté par un Dieu, de gouverner et de conduire un Dieu ; d'être le chef d'une famille, où pour un enfant on compte un Dieu ! Saints qui vivez sur la terre, ou qui régnez dans le ciel, toute votre gloire consiste à être les serviteurs, les amis, les frères, les cohéritiers de Jésus-Christ ; mais celle de Joseph va jusqu'à être son guide, son ange, son tuteur, son supérieur, son asile, son père.

Qui n'eût donc cru qu'il se fût prévalu d'une si glorieuse paternité ? Mais je vous l'ai dit, et je le répète encore, c'était un homme juste : *Joseph autem erat justus;* et par un principe même de justice, plus Dieu l'a élevé, plus il s'est humilié. Joseph était un homme juste ; et par un principe même de justice, il n'a renoncé à la gloire de son ministère, que pour en remplir les humiliants et pénibles devoirs.

Que les enfants de Zébédée se servent des priviléges de leur alliance avec Jésus-Christ pour lui faire demander les deux premières places dans son royaume; que d'autres de ses parents, fâchés de ce qu'il demeure en de petites bourgades, où il fait presque sans éclat de grands miracles, le sollicitent d'en aller faire à Jérusalem au temps de Pâques, dans l'espérance qu'ils en seront eux-mêmes très-considérés; Joseph, insensible à cette gloire, demeure tranquille dans sa boutique, et s'occupe, sans bruit, de l'obscure profession où la Providence l'a engagé.

Loin du tumulte et du faste du grand monde, il jouit de son bonheur, dans une sainte et paisible retraite : trop heureux d'avoir été jugé digne de soulager par son travail la pauvreté d'un Dieu, dont l'abondance enrichit celle de tous les hommes ; de gagner, à la sueur de son visage, du pain à celui à qui nous demandons tous les jours le nôtre ; d'être par sa protection et ses soins, le dirai-je? je ne parlerai qu'après Rupert, le sauveur de son sauveur même.

Jésus-Christ (c'est l'ingénieuse réflexion de ce savant abbé) a été promis à trois grands hommes, à Abraham, à David, à Joseph. Il a été promis comme homme à Abraham : *In semine tuo benedicentur omnes gentes;* comme roi à David : *De fructu ventris tui ponam super sedem tuam ;* comme Dieu à Joseph : *Noli metuere accipere Mariam conjugem tuam; quod in ea est de Spiritu Sancto est* (*Rupertus, lib. de Gloria Filii Dei*).

Mais ne me serait-il pas permis d'ajouter quelque chose à cette pensée, en disant que Joseph s'est contenté de nourrir et de protéger un enfant qui, quoique Dieu, s'était chargé des besoins et des misères de l'homme; qui, quoique roi, *avait pris la forme d'un serviteur*, et dans l'obscure vie duquel il a toujours voulu cacher la sienne?

Abraham a reçu trois anges; Joseph a logé le Dieu d'Abraham et des anges. David a demandé à Melchisédech du pain dans sa faim; Joseph en a donné au Fils de David dans la sienne : et trop content de pouvoir nourrir et élever un Dieu, un homme, un roi en la personne de Jésus-Christ, il en a aimé, sans en rechercher la gloire, les abjections et les peines.

Sa justice qui le conduisait dans toutes ses voies lui eût-elle inspiré d'autres sentiments? Eût-il voulu s'élever en voyant *un Dieu s'anéantir?* occuper les premières places de la Judée, *sachant que son royaume n'est pas de ce monde?* paraître avec éclat, tandis que le souverain de toute la terre se réduisait volontairement à demeurer avec un artisan, et à vivre de son travail?

Ajoutons enfin, autant pour vous instruire que pour achever l'éloge de saint Joseph, que, quoique jamais d'homme n'ait reçu du Ciel plus d'autorité que lui, jamais homme cependant n'a vécu avec plus de soumission

et de dépendance; troisième marque de sa justice. Il était le ministre de la Providence, et il a voulu en être la victime; toute l'autorité lui était donnée comme au chef de la famille, et il l'a renvoyée, par une humble et entière sujétion, à celui qui la lui avait confiée. Il devait dans l'exercice de son ministère espérer plus de secours; et il a éprouvé de plus fâcheux délaissements.

Qu'il est doux de s'abandonner à la Providence quand on n'en reçoit que des faveurs ! Qu'il était doux à Joseph de se résigner à elle, lorsque trois rois, prosternés aux pieds de son Fils, venaient lui faire leurs présents et lui rendre leurs hommages des extrémités de l'Orient, à la faveur d'une étoile qui les avait conduits à son berceau ! Mais qu'il eût paru dur à un homme moins juste que lui, de voir cet enfant méprisé, persécuté, livré à toute la rigueur d'une fâcheuse saison, et à toutes les disgrâces de la vie !

Joseph, sans s'arrêter aux réflexions que la nature et l'amour-propre pouvaient lui faire faire, n'écoute que les ordres de Dieu. A ce seul mot, *fuge*, *fuyez*, il quitte son pays, ses habitudes, son petit établissement, pour aller en une terre inconnue; sacrifiant de bon cœur son repos, ses plaisirs, sa vie, pourvu qu'il sauve son cher Jésus, et qu'il obéisse au commandement qu'il reçoit.

Qu'Abraham, aux premières paroles du Seigneur, quitte le lieu de sa naissance; je loue sa soumission, mais je n'en suis pas beaucoup surpris. On lui parle en même temps d'une terre fertile qu'on lui montrera, comme pour obtenir plus aisément son consentement, et afin qu'il trouve moins durs les ordres qu'on lui donne; mais bien loin qu'on marque à Joseph aucun endroit où il puisse s'établir, on ne lui parle que de l'Egypte, que d'un royaume infidèle, et d'une terre où le peuple de Dieu a été cruellement persécuté.

Malgré toutes ces considérations il obéit; et ce qui me paraît encore plus admirable, est de voir qu'il vit aussi content dans l'Egypte que dans la Judée, au milieu des idolâtres, qu'à la compagnie de ses parents et de ses amis. On dirait qu'il a comme renoncé à sa patrie, et oublié les petites douceurs qu'il y goûtait : tant est grande la résignation de cet homme juste aux ordres de la Providence. Il ne veut que ce que Dieu veut; la volonté du Seigneur et la sienne ne sont qu'une même volonté. Faut-il passer de la Judée en Egypte? il y passe. Faut-il par d'autres ordres quitter l'Egypte pour retourner en Judée? l'ange qui les lui porte, le trouve dormant avec autant de tranquillité dans une terre étrangère, que s'il eût été dans sa maison.

Quelle justice, encore un coup, et quelle résignation à la Providence! Vous murmurez contre elle, mes frères, dès qu'elle paraît opposée à vos desseins : et Joseph la bénissait quand elle s'était déclarée contre les siens; vous vous impatientez dans les plus légères disgrâces : et il se consolait dans ses plus grandes persécutions. Aussi était-il juste, et vous ne l'êtes pas. Plaise au ciel qu'un tel exemple vous instruise de vos devoirs, afin que, marchant ici-bas dans les voies de la justice, vous en receviez en l'autre vie la récompense ! *Amen.*

DISCOURS XXIX.

SUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION.

Concipies in utero, et paries filium.
Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils. (*S. Luc*, *ch.* I.)

Ce que les Juifs avaient souhaité avec tant d'impatience et demandé par de si fréquentes prières; ce que Moïse avait vu dans un buisson qui brûlait sans se consumer; Elie, dans une légère vapeur qui s'était élevée de la mer; Ezéchias, dans l'ombre du soleil, qui était retourné de dix degrés en arrière sur le cadran d'Achaz (*Isai.*, XXXVIII); Daniel, dans une petite pierre qui avait renversé une statue d'une grandeur énorme; ce que les vrais et les faux prophètes avaient prédit en tant de manières et représenté par tant de figures, c'est, Messieurs, ce qui est enfin arrivé dans la plénitude des temps, et ce qu'un ange envoyé de Dieu a annoncé de sa part à une vierge, quand il lui a dit : *Vous concevrez dans votre sein*, *et vous mettrez un fils au monde.*

Plus je réfléchis sur ce grand mystère, plus je l'admire; et plus je l'admire, moins je le comprends. Qui eût jamais pensé que le Verbe divin dût se faire chair, descendre du sein de son Père dans celui de sa créature, se resserrer dans un si étroit espace, tout immense qu'il est; prendre dans le temps notre nature et se charger de nos faiblesses, nonobstant son éternité et sa toute-puissance?

Qui eût jamais cru qu'un Dieu infiniment riche, saint, indépendant, eût voulu essuyer toutes les disgrâces de notre pauvreté, pour nous faire part de ses biens; se revêtir de la ressemblance d'une chair pécheresse, pour nous communiquer sa sainteté; traîner les pesantes et humiliantes chaînes de notre servitude, pour nous affranchir et assurer notre liberté?

Grâces en soient rendues à vous, Père éternel, qui nous donnez aujourd'hui votre Fils unique, et en sa personne tout ce que vous avez de plus cher; à vous, Verbe divin, qui, devenant ce que vous n'étiez pas, sans cesser d'être ce que vous êtes, venez prendre nos maux en prenant notre nature; à vous, Esprit saint, qui opérez cet ineffable mystère dans les chastes entrailles d'une fille qui va être mère d'un Dieu sans perdre sa qualité de vierge.

C'est vers elle que vole un ambassadeur céleste, pour lui en porter la nouvelle. *Ecce concipies in utero et paries filium*, etc. : *Vous concevrez dans votre sein*, *et vous enfanterez le Fils du Très-Haut. Elle en est tout émue* : et, ne sachant comment un tel mystère s'accomplira en sa personne, elle ne peut y *penser sans frayeur et sans trouble.*

Oserai-je le dire, mes chers auditeurs?

C'est à vous tous que ces mêmes paroles s'adressent, et que le ciel, touché de vos misères, envoie une même ambassade. Car, pour vous expliquer ma pensée par celles de saint Augustin et de Richard de Saint-Victor, c'eût été peu, ce semble, à l'amour infini du Verbe divin, d'avoir une fois pris chair humaine dans le sein de Marie, si, par une certaine perpétuité de production qu'ils appellent une étendue de son incarnation, il n'était encore tous les jours conçu et engendré spirituellement dans vos âmes (*D. Aug., lib.* XIII *de Trinit, c.* 10, *et in hæc verba :* Homo et homo natus est in ea ; *Richardus a Sancto-Victore. Lib. de Emanuele, part.* 1).

Imaginez-vous donc que c'est à vous, personnellement, que l'Ange vient faire la même proposition qu'il fit autrefois à la sainte Vierge, et que ce mystère, opéré une fois dans son sein, ne vous sera jamais d'aucun fruit, si vous n'y répondez avec les sentiments d'esprit et de cœur qu'elle y a répondu. Ne perdez rien, je vous prie, de la pensée de ces deux grands hommes, qui ne servira pas moins à vous faire voir la part que vous avez dans ce mystère, qu'à vous en expliquer les circonstances.

Toutes les démarches que Dieu a faites pour l'accomplissement du mystère de l'incarnation dans le sein de Marie, il les fait pour prendre une naissance spirituelle dans vos âmes. Et toute la conduite que Marie a tenue pour concevoir un Dieu dans son sein, est la même que vous devez tenir pour le concevoir spirituellement dans vos âmes. Ce que Dieu a fait pour la sainte Vierge est une fidèle image de ce qu'il fait tous les jours pour nous : vous le verrez dans mon premier point. Et ce que la sainte Vierge a fait pour répondre aux volontés de Dieu sur elle est un excellent modèle de ce que nous devons faire pour répondre aux desseins qu'il a sur nous : vous le verrez dans mon second point. Demandons, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Je remarque dans toute l'économie de l'incarnation trois choses que Dieu fait en faveur de la sainte Vierge pour l'accomplissement de ce grand mystère : il la recherche et lui envoie un ange; c'est la première : il lui fait connaître les desseins qu'il a sur elle et les avantages qui lui en reviendront; c'est la seconde : il lève, pour obtenir son consentement, toutes les difficultés qu'elle pourrait avoir sur l'accomplissement de ce mystère, et, dès qu'elle le lui donne, elle conçoit un Dieu par l'opération du Saint-Esprit; c'est la dernière.

Or je prétends que ce qui s'est fait une fois en faveur de la sainte Vierge, dans le sein de laquelle le Verbe s'est incarné, peut se faire tous les jours d'une manière spirituelle dans vos âmes : dans vos âmes, dis-je, que Dieu prévient et qu'il recherche, comme il a prévenu et recherché la sainte Vierge; première espèce de conformité : dans vos âmes, auxquelles il fait connaître ses desseins et les avantages qu'elles peuvent en retirer, comme il les fit connaître à la sainte Vierge; seconde espèce de conformité : dans vos âmes, auxquelles il rend aisé ce qui vous paraissait comme impossible, et auxquelles il s'unit par la grâce sanctifiante et par l'opération du Saint-Esprit, dès qu'il en a obtenu le consentement, à peu près comme il délivra de son trouble la sainte Vierge, dans le sein de laquelle le Verbe s'incarna ; troisième et dernière espèce de conformité. Expliquons familièrement ce grand mystère, autant que son incompréhensible grandeur le pourra permettre, et tâchons de tirer de chacune de ces circonstances quelques réflexions morales qui nous instruisent.

Ce que Dieu fait d'abord en faveur de la sainte Vierge, est de la prévenir et de la rechercher : *Missus est angelus.* Un ange qu'il lui envoie lui déclare les desseins qu'il a sur elle, par impatience à se communiquer à nous; son empressement à descendre du ciel en terre, pour s'unir à notre nature. N'était-ce pas aux hommes à rechercher une si avantageuse alliance? N'était-ce pas à la misère à implorer la miséricorde; à la pauvreté à rechercher l'abondance; à la rébellion à demander son pardon et son amnistie?

Oui bien, répond saint Augustin, si nous considérons l'état naturel des choses, et ce qui se passe ordinairement parmi les hommes; mais dans le mystère que nous célébrons, les choses se passent et devaient se passer tout autrement. C'est la miséricorde qui vient au devant des misérables ; c'est la plénitude qui recherche les pauvres, c'est le pardon qui prévient l'attente et les soupirs des criminels. Un messager céleste vole déjà du côté de la Judée, il entre dans Nazareth, et va faire à une vierge, de la part de son maître, des propositions de réconciliation et de paix. Chose étrange! ce Dieu même, impatient de s'incarner dans son sein, semble s'en réjouir par avance chez David, comme s'il devait y trouver quelque avantage: *Exsultavit.* Il ne va pas comme nous à pas comptés, en délibérant, en se demandant, irai-je ? n'irai-je pas? il se hâte *comme un géant qui veut fournir sa carrière* : *Ut gigas ad currendam viam.* Il ne se contente pas, comme les princes, d'envoyer ses ambassadeurs; il vient lui-même en personne : il ne se contente pas de faire la moitié du chemin, afin de donner à son ennemi sujet de faire l'autre pour se réconcilier avec lui : *il descend du plus haut des cieux jusqu'au plus profond de la terre* : *A summo cœlo egressio ejus.*

J'avais bien lu dans saint Clément d'Alexandrie, que quelques Sages de l'antiquité païenne s'étaient imaginé qu'il y avait une si grande affinité entre Dieu et les hommes, qu'ils se communiquaient facilement ensemble; que tantôt Dieu descendait jusqu'à nous, que tantôt nous montions jusqu'à lui, et que, comme nous donnions des dieux au ciel, ces divinités s'humanisaient avec nous sur la terre (*Heraclitus apud. Clement., Pedag., l.* III). Mais qui d'eux aurait jamais pu croire qu'un Dieu éternel, infini, tout-puissant, qui, par la singularité et l'indépendance de sa nature, était absolument sé-

paré de nous, vînt par un effet de sa gratuite miséricorde, nous rechercher? qu'il eût fait le premier cette démarche, en sorte que, touché de la misère de sa créature, il voulût descendre jusqu'à elle, et s'y unir par la plus intime de toutes les unions ?

Cet honneur inespéré nous a cependant été fait: aussi, quand l'ange annonce à Marie ce grand mystère de l'incarnation du Verbe, il n'oublie pas de lui dire, que c'est d'autant qu'elle a trouvé grâce devant Dieu: *Invenisti gratiam apud Deum*. Car c'est comme s'il lui avait dit : Si un Dieu veut s'incarner en vous, ce n'est ni par aucune obligation de sa part, ni par aucun intérêt qui l'y engage ; sa pure et gratuite miséricorde lui en fait concevoir le dessein.

Créatures, si parfaites que vous soyez, vous ne pouvez jamais mériter un si grand bienfait. Patriarches qui l'avez désiré, prophètes qui l'avez prédit, justes qui l'avez demandé, anges qui l'avez annoncé, vous n'y avez eu nulle part.

Vous pouviez bien, ô hommes, jeter les yeux et lever vos mains vers le ciel, afin que, touché de vos misères, il répandît sur la terre stérile de vos cœurs cette divine rosée ; mais ce ciel eût toujours été fermé pour vous, comme il l'avait été du temps du prophète Elisée, si ce Dieu, pressé par sa seule charité, ne l'avait abaissé pour en descendre : *Inclinavit cœlos et descendit*.

Vous pouviez demander aux nuées qu'elles ouvrissent leur sein, pour en laisser couler cette pluie salutaire dont vous aviez de si grands besoins; mais celui qui vous inspirait de faire cette prière était seul capable de l'exaucer. C'était *une pluie volontaire que sa gratuite miséricorde avait séparée pour son héritage ;* tout autre que lui ne vous l'eût jamais donnée; mais elle est enfin descendue, et la terre virginale de Marie a eu le bonheur de la recevoir. Pour qui, mes frères? pour elle et pour vous ; pour elle qui a été seule choisie et cherchée par préférence à toutes les autres créatures ; pour vous que la même bonté du Seigneur prévient encore, et recherche tous les jours. Un ange fidèle apporta à cette Vierge des paroles de vérité et de vie; et ce Dieu de bonté vous envoie encore tous les jours ses anges, et, comme dit Richard de Saint-Victor, ses ambassadeurs qui preparent ses voies dans vos âmes.

J'appelle ainsi, après ce grand homme, ces bonnes pensées qu'il vous donne, et ces pieuses affections qu'il met dans vos cœurs ; ces désirs qui se forment au dedans de vous, et qui cependant ne viennent pas de vous ; cette douceur intérieure qui est comme un secret attrait qui vous oblige de répondre à ses desseins ; ce mépris et ce dégoût qu'il vous donne des joies criminelles et des faux plaisirs du siècle par l'amertume qu'il y répand (*Richardus a Sancto-Victore, lib. Benjam.*).

J'appelle ainsi, après ce grand homme, ces bons mouvements qui sont autant de préparations à une plus grande grâce, qui le fera demeurer au dedans de vous, non par une union de corps (privilége qui n'a été accordé qu'à la sainte Vierge), mais par une union d'esprit et de volonté. Ces exemples de vertu et de piété qu'il vous montre, ces miracles de conversion qu'il expose à vos yeux, et qui vous font espérer d'obtenir de lui une pareille grâce, si vous n'y apportez point d'obstacles ; ces manières engageantes par lesquelles il vous sollicite de venir à lui, tantôt en vous exhortant par de vives remontrances, à avoir pitié de vous-mêmes, tantôt en vous avertissant de vos devoirs par des objets pressants qui vous touchent ; tantôt jetant, par la proximité des dangers qui vous environnent, une salutaire frayeur dans vos âmes. Car voilà, dit Richard de Saint-Victor, ce que sa miséricorde prévenante fait en votre faveur ; voilà les anges de réconciliation et de paix qu'il vous envoie ; voilà comme il les appelle, les précurseurs, et les ambassadeurs qui lui preparent comme une seconde incarnation dans vos âmes : *Ecce concipies in utero, et paries filium;* vous concevrez, et vous mettrez au monde un fils.

L'ange le dit à la sainte Vierge ; mais comme il avait besoin de son consentement, il ne manqua pas, en lui expliquant les desseins que Dieu avait sur elle, de lui en faire connaître les avantages : *Vous concevrez dans votre sein;* mais qui concevrez-vous ? *un fils que vous appellerez Jésus, un fils qui sera grand, et que le Seigneur placera sur le trône de David son Père: Ecce concipies.*

Car c'est comme si l'ange lui avait dit : Il y a plusieurs siècles qu'on a demandé ce fils, et qu'on l'a promis; mais enfin le temps est venu : *Ecce;* l'heure de la rédemption du genre humain, et de l'incarnation du Verbe est venue : *Ecce* (*D. Athanasius serm. de Deip.*). Il y a longtemps qu'Isaïe a prédit qu'une vierge concevra un fils, et qu'elle le mettra au monde; mais c'est vous-même qui, par préférence à toutes les autres créatures, avez été choisie pour en être la mère : *Ecce concipies.* Mais comment le concevrez-vous ? Sera-ce d'une manière purement spirituelle, où votre esprit et votre cœur auront seulement part? Vous le concevrez dans votre sein, *in utero*, et ce sera de votre sein que sortira *ce fruit béni et ce Fils du Très-Haut.* Paroles claires et énergiques, qui, selon tous les Pères, établissent invinciblement en faveur de Marie, la qualité de Mère de Dieu.

Il est incroyable de combien d'explications malignes et équivoques Nestorius s'est servi pour ravir à la sainte Vierge la gloire de cette maternité divine. Il ne se scandalisait pas de toutes les autres qualités qu'on lui donnait : il se faisait même une espèce d'honneur et de devoir de les ramasser toutes pour en faire son éloge, à la réserve de celle de Mère de Dieu qu'il lui disputait. Qu'elle soit mère d'un homme infiniment saint, et plus parfait que les autres; qu'elle soit Mère du Christ, et d'un homme qui dans un sens peut être appelé Dieu; n'importe, disait-il, j'y consens : mais qu'elle ait conçu et engendré dans le temps le même fils dont Dieu est

le père dans l'éternité, c'est ce que je ne puis souffrir.

Impie et abominable hérésiarque, il faut que tu le confesses malgré toi; et c'est la plus auguste qualité dont l'ambassadeur céleste puisse faire de la part de son maître, honneur à Marie pour en obtenir le consentement. A la vérité, elle n'engendrera pas la divinité, mais elle n'en sera pas moins mère d'un Dieu (*D. Cyrill.*, *in Conc. Ephesino*, *t.* I, *c.* 1). Car, si les autres femmes qui ne produisent pas l'âme de leurs enfants, ne laissent pas d'en être véritablement les mères, en engendrant un corps dans lequel Dieu répand une âme raisonnable, pourquoi Marie, en fournissant de sa substance un corps à un enfant à qui Dieu s'est hypostatiquement uni, n'en serait-elle pas effectivement la mère, quoiqu'elle n'ait pu, et que jamais elle n'ait engendré la divinité?

Oui, Vierge sainte (c'est ainsi que lui parle un savant homme), c'est en vous qu'a été conçu, et c'est de vous qu'est né un Fils qui était avant vous (*Proclus*, *orat.* 4, *de Nat. Dom.*). Il est descendu dans votre sein de la manière qu'il lui a plu: *In te ut ei placuit, illapsus.* C'est de votre sein qu'il est sorti comme il l'a voulu: *Ex te ut voluit egressus.* C'est avant vous, et de toute éternité, qu'il est engendré, sans témoin, sans milieu, sans concours de cause seconde, dans le sein de son Père: *Ante te sine teste*, *sine medio ex Patre genitus.*

On peut être conçu et venir au monde en quelqu'une de ces quatre manières. On peut y venir sans le commerce d'aucun homme ni d'aucune femme, telle a été la formation et la naissance d'Adam. On peut y venir par un commerce charnel et conjugal, telle est notre génération. On peut y venir sans la communication d'aucune femme, telle a été la production d'Eve. Enfin on peut y venir par le ministère d'une femme sans commerce d'aucun homme, telle a été l'Incarnation de Jésus-Christ; et c'était de cette manière que l'ange l'entendait, quand il dit à Marie: *Ecce concipies in utero et paries Filium;* vous concevrez dans votre sein, et vous mettrez un Fils au monde. En fallait-il davantage pour en obtenir le consentement?

Oserai-je vous dire, mes frères, que c'est par une invitation en quelque façon semblable, que Dieu demande aussi le vôtre? Je ne répète plus les précautions que j'ai prises dès le commencement de ce discours, pour vous en faire voir la différence.

Mais j'ai à vous apprendre, si vous ne le savez pas, que Jésus-Christ, qui n'a été conçu qu'une fois dans le sein de Marie, veut bien être formé plusieurs fois dans vos cœurs; que son Incarnation peut, quand vous consentirez aux avantageuses invitations qu'il vous fait, se renouveler en vos personnes; que sa naissance de la sainte Vierge ne vous serait d'aucune utilité, s'il ne se faisait spirituellement dans vos âmes une espèce d'extension et de perpétuité de ce mystère, dont il vous fait voir tout d'un coup les avantages, afin que, sensibles à votre propre bonheur, vous répondiez à ses désirs par les vôtres.

N'en doutez pas, c'est à vous aussi bien qu'à Marie qu'on dit que vous avez trouvé grâce devant Dieu, et que vous concevrez le Fils du Très-Haut. Quelle grâce, mes frères! que vaut-elle? quelle est son excellence et son prix!

Je ne te le demande pas, ô ambitieux! qui ne cherches que la fragile gloire du siècle, qui n'aspires qu'à des alliances qui, cachant la roture de la famille d'où tu es sorti, relèvent par un éclat étranger l'obscurité de ta naissance. Je ne te le demande pas, ô avare! dont la violente passion est de t'enrichir et de te procurer un établissement qui te tire de la misère. Comment t'annoncerais-je le mystère d'un Dieu infiniment grand, qui veut s'anéantir; d'un Dieu infiniment riche, qui veut devenir pauvre? Ce changement d'état si contraire à tes inclinations te scandalise et te déplaît.

Ce n'est donc pas à toi, ô ambitieux! ce n'est donc pas à toi, ô avare! que je demande ce que vaut cette grâce. Encore si tu savais en quoi consiste la solide gloire, encore si tu connaissais quel est le véritable et le souverain bien, je me flatterais, en faisant changer d'objet à tes passions, de pouvoir les satisfaire; car quelle plus grande gloire que celle d'entrer dans l'alliance, non d'un roi, mais du Roi des rois; non d'un souverain, mais du Maître des souverains? Qui suis-je, disait autrefois David, et quelle est ma maison, pour être honoré de la grâce qu'on me promet d'entrer dans la famille de Saül, et d'être gendre de mon roi?

Quel plus grand bien que d'appartenir à celui avec lequel, quand on serait pauvre, on est riche, et sans lequel, quelque riche que l'on soit, on est effectivement pauvre? Quels sentiments pouvait avoir Ruth, quand Booz, homme extraordinairement riche, voulut l'épouser, et que non content de l'avoir auparavant soulagée dans son indigence, il consentit de la prendre pour femme (*Ruth.*, III *et* IV)?

Si vous saviez les uns et les autres ce en quoi la solide grandeur et les vraies richesses consistent, je pourrais m'adresser à vous; mais comme saint Paul m'apprend *que l'homme animal ne connaît pas ce qui est de Dieu*, c'est à vous, chrétiens, que je demande ce que vaut cette grâce, quelle est son excellence et son prix? c'est à vous que je demande quelle gloire et quel avantage c'est de contribuer à la naissance spirituelle d'un Dieu, d'entrer dans l'amitié et dans l'alliance d'un Dieu, d'être, pour ainsi parler, le père et la mère d'un Dieu? *Ecce concipies*, etc.

Vous concevrez et vous mettrez au monde: Qui? *le Sauveur* de tous les hommes et le vôtre; voilà, dit saint Bernard (*Serm.* 3, *in Vigil. Nativ.*), le bien qu'on vous offre et l'avantage que vous pouvez vous procurer: *Salvator*, *ecce salutis utilitas.* Vous conce-

vrez et vous mettrez au monde : Qui? *le Christ et l'oint de Dieu.* Voilà la douceur de son onction et la suavité de sa grâce : *Christus, ecce unctionis suavitas.* Vous concevrez et vous mettrez au monde : Qui ? le Fils de Dieu ; voilà l'éclat et la majesté de sa gloire : *Filius Dei, ecce gloriæ majestas;* pouvait-on vous faire plus d'honneur, et flatter plus agréablement vos passions?

Où est la femme qui, pouvant être mère d'un grand prince, et sentant au dedans d'elle quelque disposition à cette glorieuse maternité, ne s'y porte par toute l'ardeur de ses désirs? Où est l'homme à qui des personnes dignes de foi disant qu'il peut entrer s'il le veut dans la famille royale, ne fasse tous ses efforts pour jouir de cet honneur? et cependant qu'est-ce que tout cela en comparaison du Roi des rois, et du Souverain des souverains ?

A vous, mes frères, à vous, quelque misérables que vous soyez, un ange envoyé de Dieu apporte aujourd'hui cette nouvelle : *Ecce concipies et paries.* Car c'est comme s'il vous disait : Ambitionnez-vous les plus éminentes charges et les dignités les plus augustes? écoutez la nouvelle qu'on vous annonce; nul n'est si grand ni si élevé que celui que vous concevrez. Eblouis de la gloire des têtes couronnées, aimez-vous cet éclat qui les environne? rien n'est si éclatant ni si glorieux que lui. Etes-vous charmés de la beauté des créatures ? il en est la source, nul n'est si beau ni si aimable que lui. Cherchez-vous une bonté libérale et sincère? nul n'est si bon ni si magnifique que lui. Aimez-vous l'opulence et l'abondance? voici de quoi vous satisfaire, nul n'est si riche ni si capable de vous enrichir que lui. Qu'est-ce donc qui peut vous faire hésiter à condescendre à de si avantageuses propositions qu'il vous fait? peut-être y trouvez-vous quelques obstacles? mais j'ai à vous dire qu'il a la bonté de les lever, à peu près comme il leva ceux de Marie.

Ce n'était pas, sainte Vierge, que vous doutassiez du mystère que Gabriel vous annonçait; vous en demandiez seulement les moyens. Comment puis-je être mère, puisque je veux demeurer vierge, et par quel secret de l'infinie sagesse de Dieu, ne connaissant point d'homme, aurai-je la fécondité de celles qui en connaissent? Le voici : vous avez dans votre famille Elisabeth, vous savez son âge, vous ne doutez pas de sa stérilité ; cependant cette femme âgée et stérile est déjà au sixième mois de sa grossesse. Rassurez-vous donc de votre trouble, rien n'est impossible à Dieu, qui peut faire en votre personne un miracle encore plus grand que celui qu'il a fait en faveur de votre cousine.

La virginité et la vieillesse sont de grands obstacles à la fécondité. On perd sa virginité quand on devient mère, et, humainement parlant, on n'espère plus d'être mère quand les forces sont tout épuisées, quand, sur le retour de l'âge, le sang est tout refroidi et la nature toute défaillante.

Mais si l'on pouvait montrer par un exemple sensible, par un exemple domestique, par un exemple de notoriété publique, qu'il n'y a point d'âge où une femme ne puisse devenir mère, n'est-il pas vrai qu'un prodige de cette espèce disposerait à la créance d'un autre, qui est celui d'une virginité féconde? Or, c'est là ce que fait l'ange en faveur de Marie. Ce n'est pas un exemple étranger qu'il lui apporte, c'est celui de sa cousine ; ce n'est pas un fait pour l'éclaircissement duquel il faille ou traverser beaucoup de provinces, ou se rapporter à la bonne foi de gens inconnus. Tout ce que dit Gabriel s'est passé dans la Judée et dans sa famille. Ce n'est pas une femme dont quelque accident ait suspendu pour un temps la génération ; c'est une femme dont le grand âge est, selon les lois ordinaires, un invincible obstacle à la fécondité,

Mais, me direz-vous, pourquoi prendre toutes ces précautions, puisque la sainte Vierge ne doutait pas du mystère que l'ange lui annonçait? Pourquoi? Ç'a été, dit un savant interprète, afin qu'elle n'ignorât pas un miracle que le Seigneur avait fait dans sa famille, et que la première nouvelle lui en fût apportée, non par des hommes, mais par un ange.

Ç'a été, ajoute-t-il, afin que cet ange trouvant déjà son esprit tout disposé, fortifiât sa foi par une surabondance de preuves, afin de lui ôter tout sujet d'inquiétude et de trouble. Ainsi en usa Samuel à l'égard de Saül. Il avait versé sur sa tête l'onction sacrée, et lui avait dit, en l'embrassant : C'est vous que le Seigneur a choisi pour roi; mais voulant convaincre encore davantage ce prince du choix qui avait été fait de sa personne : Voici, lui dit-il, comment vous reconnaîtrez que vous êtes roi : *Et hoc tibi signum* (I *Reg.* X). Lorsque vous m'aurez quitté, vous trouverez deux hommes qui vous diront que les animaux que vous cherchez sont retrouvés ; vous en trouverez ensuite d'autres qui, après qu'ils vous auront salué, vous donneront deux pains que vous recevrez de leurs mains ; ce prophète prédisant à ce prince ce qui lui devait arriver, afin que, par l'accomplissement des choses futures, il fût persuadé de ce que l'on venait de lui dire.

Ainsi en usa Isaïe, par l'ordre de Dieu, à l'égard d'Ezéchias, roi de Juda. N'appréhendez pas, lui dit-il, Sennachérib n'entrera pas dans votre ville ; le Seigneur vous a pris sous sa protection, et voici le signe que vous aurez de la vérité de ce que je vous dis : *Tibi autem hoc erit signum* (*Isai.*, XXXVII). Pendant cette année et la suivante, vous mangerez ce qui naîtra de soi-même; mais à la troisième, vous sèmerez et vous moissonnerez, vous planterez des vignes, et en recueillerez les fruits. Ezéchias qui, plein de confiance, avait adressé ses prières à Dieu, doutait-il de ce qu'un prophète lui disait de sa part? Non, mes frères, et cependant, afin qu'il y ajoutât plus de foi, et qu'il en eût plus de reconnaissance, le Seigneur

voulut bien lui donner cette consolation, pour le délivrer entièrement de son inquiétude.

Ainsi en usa l'ange à l'égard de Marie; mais encore pourquoi? En voici une dernière raison qui nous regarde. Comme il se doit faire en nos personnes une mystérieuse extension de l'incarnation du Verbe, et que l'accomplissement de ce mystère dans nos âmes nous paraît quelquefois avoir des difficultés invincibles, que fait Dieu? Non content de nous prévenir et de nous rechercher, non content de nous découvrir ses desseins et les grands avantages que nous pouvons en recevoir, il veut bien nous rendre aisé ce qui nous paraissait comme impossible, exposant à nos yeux des exemples de conversion et de sanctification, que nous devons regarder comme des miracles, en quelque façon semblables à la fécondité d'Elisabeth, devenue grosse en un âge où probablement tout était à désespérer pour elle. Je m'explique.

Nous sommes devant Dieu comme une femme qui jette de grands cris, lorsqu'elle est près d'enfanter. Nous voudrions bien nous sauver, mais souvent nous n'avons que des désirs vagues et indéfinis qui nous trompent, et quand il s'agit d'en venir à l'exécution, *nous n'enfantons que du vent*, *sans produire sur la terre des fruits du salut;* car c'est ainsi que les pécheurs s'en expliquent chez Isaïe : *Concepimus, et quasi parturivimus et peperimus spiritum : salutem non fecimus in terra* (*Isai.*, XXVI). *Nous avons été*, disent-ils, *comme en travail*, mais notre faiblesse et notre impuissance ont laissé l'ouvrage de notre salut imparfait.

Faut-il pour cela que vous vous désespériez? Non, mes frères, *réveillez-vous de votre sommeil, et chantez les louanges de Dieu; expergiscimini, et laudate;* une rosée de lumière tombera sur vous : *Ros lucis, ros tuus*, et le Seigneur sortira du lieu où il est, *Dominus egredietur de loco suo*, non pour se venger de vos péchés, mais pour vous les pardonner; non pour vous dire, dans sa colère, de vous éloigner de lui, mais pour vous inviter de vous en approcher.

En doutez-vous? Rappelez dans vos esprits tant d'exemples qui vous rendront cette vérité sensible. Je ne parle pas seulement de ceux que vous trouverez dans l'Ecriture sainte et dans nos annales sacrées; je ne parle pas seulement de ceux que vous fournissent des régions barbares, de tant d'idolâtres qui, bien éloignés de s'unir, par la foi et la charité, au vrai Dieu, ne le connaissaient pas même. Je parle des exemples presque domestiques de ces gens de votre voisinage, de votre connaissance, peut-être de votre famille, dont vous croyiez le cœur fermé pour toujours à la grâce, et sur lesquels cependant cette divine rosée est tombée; je parle de ces amis et de ces proches qui ont donné autant d'enfants à Dieu par la régularité d'une vie pénitente et exemplaire, qu'ils en avaient fait mourir par la contagion d'une vie scandaleuse et libertine.

Réveillez-vous donc, mes frères, *de votre sommeil, une rosée de lumière* tombera sur vous, comme elle est tombée sur eux : *Ros lucis, ros tuus. Ce juste* par excellence, *que les nuées devaient pleuvoir*, viendra au dedans de vous, et quelque stérile que soit la terre de votre cœur, elle poussera un germe de salut. *Comment cela se fera-t-il? Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.* La miséricorde de Dieu vous a déjà fait voir dans les autres ce qu'elle était capable de faire; ne croyez pas qu'elle vous abandonne, et que ce que l'ange vous dit de sa part ne puisse avoir son effet en vos personnes.

Cette âme stérile *a conçu un enfant dans sa vieillesse;* pourquoi désespéreriez-vous d'obtenir une même grâce? Ces années que vous avez passées dans une vie infructueuse et destituée de bonnes œuvres, apporteront-elles plus d'obstacles à son infinie puissance, que celles de *tant d'autres* qui sont déjà *au sixième mois de leur grossesse?* Non, non, rien n'est impossible à Dieu; donnez-lui votre consentement, vous aurez le bonheur de voir que toutes les démarches qu'il a faites pour l'accomplissement du mystère de l'incarnation dans le sein de la sainte Vierge, il les fera pour prendre une naissance spirituelle dans vos âmes; à condition néanmoins, que la conduite qu'elle a tenue pour concevoir un Dieu dans son sein, vous servira de modèle dans celle que vous devez tenir pour le concevoir spirituellement dans vos âmes.

SECOND POINT.

Ce n'est pas sans de grandes raisons, messieurs, que l'évangéliste saint Luc n'a pas eu moins de soin à nous apprendre quelles étaient les dispositions de la sainte Vierge, lorsque l'ange lui annonça le mystère de l'incarnation, qu'il a eu d'exactitude à nous expliquer ce que ce bienheureux esprit envoyé vers elle, lui avait dit de la part de son maître.

Si Dieu avait voulu faire seul, indépendamment du concours de sa créature, ce qu'il avait dessein de faire pour elle, par l'accomplissement de ce grand sacrement de sa bonté, comme l'appelle saint Paul; et si le mystère de la réparation des hommes par celui de l'incarnation du Verbe, n'avait pas plus demandé de coopération de leur côté, que lorsqu'Adam leur père fut créé dès le commencement des siècles; il eût été assez inutile, dit Richard de Saint-Victor, d'entrer dans un aussi grand détail, qu'est celui qu'on nous fait dans notre Evangile, de questions et de réponses, de méditation et de trouble, de protestation d'obéissance et de résignation aux volontés du Seigneur.

Mais comme les choses devaient se passer d'une manière où Dieu et l'homme concourussent; comme c'était un commerce et une alliance où il fallait que les deux parties intervinssent, et comme pour racheter le genre humain, il était à propos d'opposer ange à ange, femme à femme, parole à parole : il ne faut pas s'étonner si l'Evangéliste,

inspiré d'en haut, s'est autant appliqué à nous apprendre dans quelles dispositions était la sainte Vierge, qu'à nous dire ce que Dieu avait fait pour elle et pour nous dans toute l'économie de ce mystère.

Le démon avait perdu les hommes, sans que les hommes se fussent attiré sa haine : et ces hommes seront appelés à la grâce du salut, sans qu'ils se soient rendus dignes de l'amitié de Dieu, dit excellemment saint Augustin (*D. Aug.*, *lib.* XIII *de Trinit. c.* 13). Ç'a été une haine gratuite du côté du démon; ce sera une bonté et une miséricorde toute gratuite du côté de Dieu. Hommes, vous serez donc prévenus et recherchés, sans que de votre part vous eussiez fait la moindre chose qui eût mérité un si grand bienfait.

Mais le démon n'avait perdu les hommes qu'en obtenant le consentement d'une femme qui, trop crédule à sa parole, avait engagé Adam dans sa révolte : et Dieu, pour les racheter, obtiendra le consentement d'une Vierge qui, docile à sa voix et soumise à ses volontés, attirera dans son chaste sein le second Adam, sauveur et réparateur du premier. Il faut donc, ô hommes ! que vous répondiez de votre côté aux desseins de Dieu ; et comme la naissance spirituelle du Verbe dans vos âmes doit être en plusieurs choses conforme à son incarnation dans le sein de Marie, c'est sur la conduite de cette bienheureuse Vierge que vous devez régler la vôtre, pour recueillir les grâces attachées à ce grand mystère.

Ce principe de morale, aussi bien que de religion supposé, la première chose que l'évangéliste nous fait observer dans la sainte Vierge, est son trouble et sa profonde méditation : *Turbata est et cogitabat.* Elle se troubla et elle pensa. Trouble qui ne vint ni d'une appréhension de mourir comme celui de Gédéon et de Manué qui s'écriaient : *Je mourrai parce que j'ai vu l'ange du Seigneur* (*Judic.*, VI)*;* ni de la proximité d'un grand et inévitable danger, comme celui de ces Juifs qui disaient : nous avons entendu les trompettes des ennemis et leurs cris de guerre (*Judic.*, XIII). Trouble qui ne prévint pas la raison de la sainte Vierge, comme il arriva à Zacharie, mais qui s'augmenta par une réflexion même de raison ; réflexion et pensée qui, bien loin de la rassurer de son trouble, lui inspirèrent encore une plus grande et mystérieuse frayeur.

A quoi en attribuerons-nous la cause? Vous avez vu dans un autre endroit (*Sermon de l'Annonciation dans les Discours Moraux pour les fêtes de la sainte Vierge*) qu'elle craignit et qu'elle se troubla à cause du vœu qu'elle avait fait de sa virginité, dont elle appréhendait de souffrir quelque atteinte, si elle devenait mère. Mais pour ne rien dire davantage de cette raison, je m'arrête à celle de saint Athanase et d'Origène, qui ne servira pas moins à vous instruire de la disposition dans laquelle vous devez être pour concevoir un Dieu, qu'à vous faire admirer celle où se trouva cette incomparable créature (*D. Athanasius in vita S. Antonii ; Orig. homilia* 6. *in Lucam*).

D'où venait donc ce trouble de la sainte Vierge, quand l'ange la salua pleine de grâce? Il venait, disent-ils, du pressentiment qu'elle eut de l'incompréhensible grandeur du mystère qu'on lui allait annoncer, d'une sainte frayeur dont l'auguste présence de la Divinité la saisit; de la réflexion qu'elle fit sur Dieu et sur elle-même ; sur l'infinie sainteté de Dieu, qui cependant n'aurait pas horreur de descendre dans son sein, et sur l'inconcevable pureté qu'il faut avoir pour le renfermer au dedans de soi; n'est-ce pas là en effet de quoi se troubler, et y eut-il jamais de trouble plus raisonnable et plus saint que celui-là ?

Je vois dans l'Ecriture le saint homme Job, à qui, quoique sa conscience ne lui reproche aucun péché, la seule pensée de Dieu donne cependant d'étranges alarmes. *J'ai toujours*, dit-il, *gardé la loi du Seigneur; jamais je ne me suis ni détourné de la voie dans laquelle il a voulu que je marchasse, ni éloigné des commandements qu'il m'a imposés lui-même. J'ai caché ses paroles dans mon sein, et dès qu'il m'a fait connaître sa volonté, je l'ai accomplie. Cependant je suis tout troublé de sa présence, et, considérant ce qu'il est, je me sens tout inquiet et saisi de crainte. A facie ejus turbatus sum, et considerans eum, timore sollicitor* (*Job*, XXXIII.).

Je vois dans la même Ecriture, la reine Esther, pâlir, trembler, tomber de faiblesse, par la réflexion qu'elle fait sur la majesté du roi Assuérus devant lequel elle se présente. Que ce prince ait pour elle beaucoup d'amitié et de tendresse, qu'il s'approche d'elle, qu'il la relève, qu'il l'embrasse, et qu'il lui dise de ne rien craindre : elle ne peut revenir de sa frayeur et de son trouble. *Vidi te, Domine, quasi angelum Dei, et conturbatum est cor meum præ timore gloriæ tuæ* (*Esther*, XV). Grand roi, j'ai cru en vous voyant, voir l'ange de Dieu, et l'éclat de votre gloire m'a frappée d'une telle crainte, que mon âme en a été troublée.

Comparez à présent, messieurs, une créature faible et mortelle, avec un Dieu infiniment glorieux et puissant, et jugez par le trouble d'Esther, quel devait être celui de la sainte Vierge. Comparez la réflexion qu'un homme de l'ancien Testament fait sur les jugements d'un Dieu qu'il regarde éloigné de soi, avec celle que fait Marie sur un Dieu qui va descendre dans son sein, et jugez par là quelles impressions de frayeur cette majesté divine peut faire sur son esprit et sur son cœur.

Que dis-je? Comment pourriez-vous en juger, puisque la cause qui l'excite est incompréhensible? *Elle vous a vu, Seigneur, non comme un ange de Dieu*, mais comme le Dieu des anges; non comme un prince de la terre, dont la majesté et la gloire frappent ses sujets d'une respectueuse crainte, mais comme le souverain de tout le monde, dont elle n'a pu supporter tranquillement l'auguste,

mais la redoutable présence, *conturbatum est cor meum præ timore gloriæ tuæ*.

Quelque innocente et impeccable qu'elle fût, par une grâce singulière de votre miséricorde, elle n'a pas laissé de craindre, dans la vue de son indignité et de votre ineffable grandeur. Plus elle a réfléchi sur l'infinie distance qui est entre le Créateur et sa créature, plus elle a tremblé et frémi, de ce que vous vouliez approcher ces deux extrémités si éloignées, en descendant dans son sein, pour y être formé et conçu.

Or voilà, mes frères, ce que j'appelle une disposition absolument nécessaire pour concevoir spirituellement Jésus-Christ dans vos âmes, en quelque état que vous vous trouviez, ou de pécheurs, ou de justes.

Etes-vous pécheurs ? quel plus grand sujet de frayeur et de trouble? Si entre les choses infinies, il peut y avoir du plus et du moins, quelle est l'infinie et l'épouvantable distance que vos péchés ont mise entre Dieu et vous ! Ce n'est pas un simple éloignement de nature, c'est un éloignement d'aversion et de haine. Ce n'est pas une simple séparation de bien et de personne, c'est une division de cœur, et une antipathie volontaire. Tremblez donc et frémissez, quand, malgré l'énormité et le nombre *de vos iniquités qui vous ont séparé de Dieu*, il vous envoie, dans l'excès de sa miséricorde, ses anges pour vous dire: Quelque sujet que j'aie de te haïr et de te rejeter éternellement loin de moi, j'ai pitié de ta misère et de ta folie : reviens, malheureux, reviens, je te pardonne tes désobéissances passées, donne-moi seulement ton cœur.

Quels sentiments pouvez-vous avoir pour lors, ô pécheurs, sinon des sentiments d'horreur sur la vie criminelle que vous avez menée? Réfléchissez-y bien, plus vous y penserez, plus vous vous troublerez, si vous êtes véritablement touchés du désir de votre salut. En quel état suis-je, devez-vous dire, et si Dieu n'avait eu pitié de moi, que serais-je, et que deviendrais-je? le nombre de mes péchés surpasse celui de mes cheveux. Que de pensées, que de désirs, que de paroles, que d'actions criminelles ! que d'ordures cachées ! que de désordres scandaleux ! que de haines et d'envies secrètes ! que d'injustices et de vengeances éclatantes ! que d'abus de tant de grâces que j'ai reçues, de tant de bons mouvements que j'ai étouffés, de tant de salutaires avis que j'ai rejetés, de tant de prédications que j'ai entendues, de tant de remontrances et de menaces contre lesquelles je me suis endurci !

Peut-on, mes frères, peut-on faire ces réflexions sans craindre et sans se troubler? aussi les Pères du concile de Trente regardent ces salutaires émotions dans les pécheurs, comme des dispositions nécessaires à la grâce sanctifiante, et des voies que Dieu se prépare pour être conçu et formé dans leurs cœurs.

Car quand est-ce qu'ils se mettent en état de concevoir cet esprit de salut? C'est, disent ces Pères, lorsque prévenus, aidés, excités par la grâce, ils se tournent librement vers Dieu. C'est lorsque se représentant qu'ils sont pécheurs, la crainte de sa justice se saisit utilement de leurs âmes. C'est lorsque, par une humble confiance mêlée de frayeur, ils espèrent en sa miséricorde, à cause des infinis mérites de Jésus-Christ. C'est lorsqu'ils commencent à l'aimer comme source de toute justice, et que par cette raison ils conçoivent contre leurs péchés quelques mouvements de détestation et de haine : frayeur et trouble, par conséquent nécessaires aux pécheurs, pour concevoir un Dieu au dedans d'eux (1).

Les âmes justes qui l'ont déjà conçu, en sont-elles pour cela exemptes ? Non, répond Richard de Saint-Victor: il demeure déjà en elles, puisque, sans cela, elles ne pourraient ni être justes ni porter aucun fruit ; mais quoiqu'il y demeure, on ne laisse pas de dire qu'il y vient, lorsqu'il en augmente la grâce, qu'il les renouvelle, qu'il se réjouit avec elles de leur progrès, et qu'il se prépare en elles une plus belle demeure, par une plus grande abondance de vertus (2).

Le saint-Esprit était déjà dans Marie, et le terme dont l'ange se sert, quand il dit qu'*il surviendra en elle*, fait assez connaître qu'il y était venu. Grâces à la miséricorde de Dieu il est déjà dans vous, âmes saintes, ce n'a été que par son opération que vous avez conçu Jésus-Christ ; mais, grâces à sa miséricorde encore plus abondante, il veut survenir en vous, afin que ce *fruit béni* qui y est formé s'y élève, qu'il y croisse et s'y fortifie.

Oh ! le digne objet d'une sainte frayeur ! oh! qu'il est difficile d'être sans émotion et sans trouble aux approches et à la présence d'un Dieu qui vient aider votre faiblesse, purifier vos imperfections, adoucir vos peines, animer votre piété, augmenter ce qu'il y a de naissant, conserver ce qu'il y a de bon, vous donner une plus grande connaissance de vos devoirs, et une plus vive idée de lui-même !

Oh ! qu'il est difficile d'être sans émotion et sans trouble, quand vous vous souvenez de vos misères et de vos fautes passées ; quand, incertains du don de Dieu et du pardon de vos péchés, vous vous représentez que vous êtes encore au commencement de votre carrière, que vos passions sont encore vives et ardentes, que vous agissez moins par le mouvement de Dieu que par celui de l'amour-propre; que le vieil Adam qui empêche les progrès du nouveau règne encore en vous, que vous n'avez presque encore ni réformé vos mœurs, ni imité les vertus de Jésus-Christ ! Tremblez donc, et qu'un

(1) Libere moventur in Deum, dum peccatores se esse intelligentes, a divinæ justitiæ timore quo utiliter concutiuntur, ad considerandam Dei misericordiam, se convertendo in spem eriguntur, fidentes sibi Deum, propter Christum, propitium fore, illumque tanquam omnis justitiæ fontem diligere incipiunt, ac propterea moventur adversus peccata, per odium aliquod et detestationem (*Conc. Trident.*, *sess.* VI, *c.* 5 *et* 6).

(2) Manet in anima devota : nam sine ipso devota esse non posset nec fructum ferre nisi in ipsa maneret, sed venire in animam dicitur, cum gratiam auget, et profectui ejus congratulatur, quotidie enim factis venit, quia eos renovat, et gratiam in eis cumulat (*Richardus a Sancto-Victore, part.* II *in Cant.*, *c.* 32).

saint trouble vous prépare à une si admirable naissance (1).

La seconde chose que l'Evangéliste remarque dans la sainte Vierge, est sa grande pureté; pureté exprimée par la réponse qu'elle fait à l'ange, quand elle lui dit : *Je ne connais point d'hommes :* pureté si parfaite dans cette bienheureuse Vierge, que jamais créature n'a pu et jamais ne pourra l'imiter : mais pureté qui (au sentiment de Richard de Saint-Victor, confirmé par celui de tous les Pères, est la figure de la sainteté nécessaire à une âme pour concevoir et engendrer spirituellement Jésus-Christ en elle.

Il est constant, dit-il, que si Marie n'avait été entièrement purifiée de tout péché, elle n'aurait jamais conçu un Dieu irréconciliable ennemi du péché : mais il n'est pas moins vrai qu'une âme actuellement esclave du péché, apporte un obstacle formel à cette conception spirituelle et divine (2).

Vous avez bien pu, ô mon Dieu, unir votre grandeur avec notre bassesse, votre abondance avec notre pauvreté, votre indépendance avec notre servitude, votre bonheur avec nos misères, votre joie avec nos douleurs, votre immortalité avec notre engagement à la mort; mais, tout Dieu que vous êtes, vous n'avez jamais ni voulu ni pu, jamais vous ne voudrez et ne pourrez, vous réconcilier et vous unir avec nos péchés : *Quelle société peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et Bélial* (II *Cor.*, VI) ?

Vous vous êtes choisi une mère telle qu'il vous a plu de choisir: vous avez éloigné d'elle tout ce que vous avez vu qui vous déplaît; vous avez mis en elle tout ce que vous avez jugé capable de vous attirer dans son sein, sans vous en donner de l'horreur. Péché, lien du péché, engagement au péché, tache du péché, ride du péché, pouvoir de tomber dans le péché ; aucun de ces fléaux dont nous sommes tous frappés, n'a approché de ce tabernacle que vous avez sanctifié pour y faire votre demeure.

Nous savons bien, ô mon Dieu, que nous ne pouvons prétendre à ces grâces choisies et singulières que vous aviez préparées pour elle seule : mais nous savons aussi *que vous n'entrerez jamais dans une âme souillée, et que vous ne demeurerez jamais dans un corps sujet aux péchés.*

Cela étant, mes frères, il faut de deux choses l'une : ou renoncer entièrement au péché, ou vous résoudre à ne jamais recevoir Jésus-Christ dans vos âmes. Il y a des ennemis qu'on peut réconcilier, il y a des propositions d'accommodement et de paix qu'on peut faire : mais l'incompatibilité qui se trouve entre Jésus-Christ et le péché, est une incompatibilité éternelle et invincible : voyez là-dessus quel parti vous avez à prendre.

L'amour-propre, toujours ingénieux à vous séduire, voudrait bien apporter ici quelque tempérament. Vous voudriez bien vous donner en partie au Créateur, et en partie à la créature; vivre dans les affaires du monde de l'esprit du monde, et dans celles de Dieu de l'esprit de Dieu ; charger sur l'une de vos épaules le joug de vos passions, et sur l'autre celui de l'Evangile ; vous divertir en païen, et prier en chrétien ; faire votre volonté en de certaines choses, et obéir à celle du Seigneur en d'autres ; marquer un temps pour les affaires de votre salut, et un autre pour votre vanité ou vos plaisirs ; porter enfin Jacob et Esaü dans un même sein, sans souffrir qu'ils s'entrebattent : prétention aussi pernicieuse dans ses suites, qu'elle est vaine et chimérique en elle-même.

Ce que vous prétendez est impossible. Dieu veut tout votre cœur, toute votre âme, tout votre esprit. Servir deux maîtres, c'est n'être bon ni à l'un ni à l'autre: traîner deux jougs, c'est épuiser inutilement ses forces ; se partager entre deux temps, c'est faire injure à celui à qui tous les temps appartiennent : porter deux enfants, c'est faire servir son cœur de théâtre à Jacob et à Esaü, deux irréconciliables ennemis; et en cet état n'aurait-on pas sujet de vous faire faire la même réflexion que Rébecca : Si cela devait arriver, quel besoin y avait-il que je conçusse : *Si sic futurum erat, quid necesse fuit concipere* (*Genes.*, XXV)?

Périsse pour toujours Esaü, que vous haïssez, ô mon Dieu ! vive éternellement Jacob, que vous aimez ! La résolution en est prise: nous nous prosternons tous à vos pieds, pour vous dire : Disposez de nous comme il vous plaira ; voici, Seigneur, vos serviteurs et vos servantes ; qu'il nous soit fait selon votre parole. Troisième et dernière résolution, nécessaire pour imiter en quelque chose la conduite de la sainte Vierge, et concevoir spirituellement Jésus-Christ dans nos âmes.

On lui demanda son consentement pour plusieurs raisons que je me contenterai de vous marquer. Premièrement, parce que c'était une alliance qu'on allait contracter ; alliance de Dieu le Père avec la sainte Vierge, et de son Fils avec la nature humaine: or, dans toute sorte d'alliance il faut le consentement des deux parties.

Secondement, parce qu'il fallait, comme je vous en ai déjà dit quelque chose en passant, opposer les moyens de la réparation de l'homme à ceux de sa perte : le démon avait demandé le consentement d'Eve, un ange a dû demander celui de Marie.

Troisièmement, pour nous faire connaître que Dieu voulait se conduire autrement dans notre rédemption que dans notre création. Dieu tira Eve de la côte d'Adam pendant qu'il dormait : et la chair de Jésus-Christ doit être formée de la substance d'une vierge qui y donne son consentement. Oh !

(1) Anima, quamvis accepta hac gratia, non immemor tamen imperfectionis suæ, nec nimium de dono Dei confidens, recolit se multoties carnaliter affici voluntate propria, mores nondum perfecte correxisse, nec Christi virtutes apprehendisse (Richardus a Sancto-Victore, part. II, *in Cant.*, c. 6).

(2) Constat pro certo, quia nisi ad plenum purgata fuisset, fructum talem ferre non posset. Dicamus apertius: nisi ab omni vitiorum contagione penitus purgata fuisset, Deum Dei Filium generare non posset; ut enim Virgo conciperet, Virgo pareret, summa sanctitate, summa puritate opus habebat (*Idem, part.* I, *lib.* II, *de Eman.*, *c.* 26).

qu'elle témoigna en cela de promptitude, d'humilité, de résignation !

Quelle promptitude ! *Ecce*, me voilà, faites de moi ce qu'il vous plaira. Je ne veux ni délibérer ni hésiter, je suis toute prête. Quelle humilité! *Ancilla Domini;* vous me flattez de la qualité de Mère de Dieu, mais je ne considère que celle de sa servante ; quelle résignation ! *Fiat mihi secundum verbum tuum*, qu'il me soit fait selon votre parole : glorifiée ou méprisée, riche ou pauvre, je m'abandonne à votre sainte volonté.

Réfléchissez, mes frères, sur toutes ces circonstances, et les regardez comme autant de règles de votre conduite. On demande pour l'incarnation spirituelle du Verbe votre consentement : pourriez-vous bien le refuser? Qui y a plus d'intérêt, ou de Dieu ou de vous ? qui y perdra plus si vous le refusez, ou Dieu ou vous ?

Quand Eliézer eut fait une proposition de mariage pour Isaac, le père et la mère de Rébecca lui demandèrent si elle y consentait : *Vis ire?* le voulez-vous ? et cette nouvelle épouse ayant donné son consentement, cet intendant de la maison d'Abraham, non-seulement lui fit de riches présents, mais en donna aussi d'un grand prix à sa mère et à ses frères.

On fait aujourd'hui une proposition encore plus avantageuse à Marie, et du moment qu'elle y consent, la grâce qu'elle reçoit s'étend jusque sur vous. Mais voulez-vous bien en profiter ? il faut, pour cet effet, un consentement absolu et parfait, une résignation entière et universelle à toutes les volontés de Dieu, un généreux et sincère dépouillement de vous-mêmes pour ne suivre en toutes choses que son bon plaisir. Oui, Seigneur, nous y consentons ; grâces en soient rendues à votre infinie miséricorde, qu'il nous soit fait selon votre parole ; nous vous concevrons en ce monde, et nous espérons de jouir éternellement de vous en l'autre. *Amen.*

DISCOURS XXX.

POUR LA FÊTE DE PAQUES.

De la Pâque chrétienne comparée avec la judaïque.

Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio.... Etenim pascha nostrum immolatus est Christus.

Purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte toute nouvelle. Car Jésus-Christ, votre pâque, a été immolé pour vous (I *Cor.*, *ch.* V).

Quelle Pâque, messieurs, quel passage ! C'est aujourd'hui que le Père éternel, quoiqu'immuable, passe de la colère à la compassion, de la justice à la miséricorde, de la vengeance au pardon. C'est aujourd'hui que Jésus-Christ, son Fils, passe de la mort à la vie, de l'ignominie à la gloire, de la faiblesse à la puissance, du combat à la victoire, et de la victoire au triomphe. C'est aujourd'hui que les apôtres et ces trois pieuses dames dont nous parle l'Evangile, passent du doute à la foi, de la crainte à l'espérance, de la consternation et de la douleur à la joie.

Ces fréquents *alleluia*, qui, comme dit le disciple bien-aimé, n'ont été entendus dans le ciel que *lorsque les sceaux du livre de l'Agneau ont été levés, que lorsque les murs de l'impudique et fière Babylone sont tombés par terre, et que le Seigneur tout-puissant a régné* (*Apoc.*, XIX) ; ces cantiques de joie qui ont fait de si agréables échos dans nos temples, n'ont été chantés que pour vous apprendre que Jésus-Christ a ouvert les sceaux des prophéties, qu'il a mis en confusion et en désordre l'ingrate et la cruelle Synagogue, qu'il a détruit par sa résurrection l'empire de la mort, et le corps du péché, *qu'enfin l'Agneau de notre pâque qui s'était immolé pour nous*, a repris une nouvelle vie.

Sur ce mot de *Pâques*, dont vous entendez si souvent parler, et qu'il faut que je vous explique par rapport à celle des Juifs, je m'arrête à une excellente réflexion de saint Bernard qui fera tout le partage de ce discours.

La fête de Pâques, dit ce Père, est une fête de passage. Telle était celle des Juifs, qui, par un commandement exprès de Dieu, prenaient tous les ans un agneau sans tache, qu'ils mangeaient en famille, pour rappeler dans leur mémoire ce jour fameux auquel ils étaient sortis de l'Egypte, et avaient passé la mer Rouge.

Parmi nous elle est de même une fête de passage, non-seulement parce que les cérémonies de l'ancienne loi sont passées, et que l'Agneau de la nouvelle n'a été et ne sera jamais immolé qu'une fois : *Pascha nostrum immolatus est Christus ;* non-seulement parce qu'en considération des infinis mérites de la passion de Jésus-Christ, dont le sang s'est répandu sur nous, l'ange exterminateur passe sans nous perdre, *comme il passa sans toucher à aucune des maisons des Juifs, dont les portes étaient marquées du sang de l'agneau paschal : Erit sanguis vobis in signum in ædibus in quibus eritis, et videbo sanguinem, et transibo vos, nec erit in vobis plaga disperdens quando percussero terram Ægypti* (*Exod.*, XII) ; mais encore, parce que célébrer notre Pâque, c'est passer de la mort à la vie, du péché à la grâce et de l'esclavage du démon à la liberté des enfants de Dieu : mais comment y passer? Voici la pensée de saint Bernard, qui en très-peu de paroles renferme de très-importants devoirs.

Savez-vous bien, mes frères, ce que c'est que faire la pâque? C'est, répond-il, passer d'un lieu à un autre, sans retourner à celui d'où l'on est sorti : *Pascha transitus est, non reditus.* La pâque des chrétiens est un passage, mais elle n'est pas un retour, dit ce savant Père : c'est sortir de l'état malheureux où l'on se trouve, et qui plus est, c'est en sortir pour toujours.

C'est pourquoi, mes frères, voulez-vous célébrer dignement la pâque chrétienne? passez du péché à la grâce, et purifiez-vous de ce vieux levain : *Expurgate vetus fermentum.* Mais voulez-vous être toujours une nouvelle créature en Jésus-Christ : *Ut sitis nova conspersio?* ne repassez jamais de la grâce au péché. Je vais vous dire sur ce sujet des choses que vous n'avez peut-être

jamais entendues, et en comparant la Pâque chrétienne avec la judaïque, je vous apprendrai, dans les deux parties de ce discours, les vrais moyens de bien célébrer la vôtre. Demandons, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Il est surprenant de voir que quelque haine que les Juifs nous portent, ils ont été cependant de tous les peuples de la terre, ceux qui, contre leur inclination et leur prévoyance, ont davantage contribué, non-seulement à justifier la vérité de notre religion, mais encore à préparer la sainteté de notre culte, la beauté de nos cérémonies, la pompe et la magnificence de nos fêtes.

Ils avaient enlevé à l'Egypte, principal siége de l'idolâtrie, les vases d'or et d'argent dont ils s'étaient servis pour le culte du vrai Dieu et la célébration de leur pâque. Et, à notre tour, nous avons tiré des Juifs les plus évidentes preuves de la divinité de Jésus-Christ, de la vérité de sa doctrine et de la gloire de sa résurrection.

Malgré l'antipathie qui régnait entre les Egyptiens et les Juifs, Dieu avait tellement tourné le cœur de ces idolâtres, qu'ils avaient prêté à son peuple ce qu'ils chérissaient le plus : et, malgré le cruel dessein des Juifs de nous perdre, ils n'ont pas laissé, par une surprenante disposition de la sagesse de Dieu, de nous donner ce qu'ils avaient de plus précieux, leurs livres, leur loi, leurs prophéties : ils avaient dépouillé les Egyptiens, *spoliaverant Ægyptios*, et ils ont été dépouillés eux-mêmes.

En vain ces idolâtres, furieux de se voir trompés, ont tâché d'ôter de force à leurs ennemis ce qu'ils leur avaient prêté de si bonne grâce; ils ne les ont poursuivis que pour se précipiter avec plus de désordre et de frayeur dans les eaux de la mer Rouge. En vain aussi les Juifs ont fait tous leurs efforts pour nous arracher les preuves qu'ils nous ont données de notre religion, ils n'ont travaillé jusqu'ici qu'à augmenter leur confusion et accélérer leur propre ruine.

En vain les Egyptiens avaient pris la précaution de faire mourir tous les enfants mâles du peuple de Dieu, de peur qu'un trop grand nombre ne vînt enfin à les accabler. La fille de leur roi nourrissait dans son palais, sans le savoir, celui qui devait ôter la couronne et la vie à son père. En vain aussi les Juifs se sont écriés qu'*il était expédient qu'un homme mourût, afin que toute la nation ne pérît pas :* cet homme seul, malgré leur fausse prudence, a repris une nouvelle vie trois jours après sa mort, et n'est sorti de son tombeau, comme Moïse de son berceau de jonc, que pour les perdre.

Mais comme vous aviez tellement disposé les choses, ô mon Dieu, que les vases d'or et d'argent qui avaient servi aux abominations des Egyptiens, servissent ensuite à la célébration de leur pâque; aussi, par une conduite encore plus surprenante, vous avez voulu que les fêtes, les sacrements et les cérémonies légales des Juifs passassent d'eux jusqu'à nous, afin que, purifiées de ce qu'elles avaient de grossier et de temporel, elles nous servissent à vous rendre un culte tout spirituel et tout saint.

Sur ce principe, ce n'est plus la pâque judaïque que vous célébrez, mes frères, c'est la pâque chrétienne qui a succédé et qui a réformé la judaïque. Vous ne remerciez plus Dieu de ce que l'ange exterminateur a épargné les maisons sur lesquelles s'était faite l'aspersion du sang de l'agneau : vous lui rendez grâces de ce que l'Ange du grand conseil, vous voyant marqués du sang qu'il a versé pour vous sur la croix, vous cache à l'indignation de son Père. Vous ne faites plus la fête du passage de l'Egypte au désert; vous solennisez celle qu'il faut que vous fassiez du péché à la grâce.

On ne vous dit plus, comme l'on disait aux Juifs : Mangez en famille un agneau sans tache, et prenez garde que le pain dont vous vous servirez soit sans levain. On vous dit : Jésus-Christ, *votre Agneau pascal, a été immolé*, mangez-le durant ce saint temps ; mais ayez soin avant toutes choses *de vous purifier du vieux levain, qui est un levain de corruption et de malice : Expurgate vetus fermentum.* Car si Dieu a demandé tant de choses aux Juifs pour une simple figure, quelles sont celles qu'il exige de vous pour la vertu même? Et si l'agneau de l'ancienne loi devait être mangé avec tant de précaution, quelle pureté ne devez-vous pas avoir pour vous nourrir de celui de la nouvelle ?

Instruisez-vous donc, messieurs, de vos devoirs, et par les choses qui étaient en usage pour la Pâque des Juifs, voyez comment vous pouvez dignement célébrer la vôtre. Ils ne célébraient la leur qu'avec des pains sans levain : première circonstance qui vous apprend que vous pouvez encore moins célébrer la vôtre, si vous n'avez soin de vous purifier de tout levain du péché. Dans la célébration de leur pâque, ils prenaient un agneau qu'ils mangeaient à la hâte, le bâton à la main, et les reins ceints, comme pour partir : seconde circonstance qui vous marque que, pour célébrer dignement la vôtre, vous devez vous hâter de sortir des terres du péché, comme des voyageurs qui ne se nourrissent qu'afin d'avoir plus de forces pour arriver à leur patrie.

Que les Juifs ne dussent célébrer leur pâque qu'avec des pains sans levain, la loi y était formelle : *Omne fermentum non comedetis ; in cunctis habitaculis vestris edetis azima* (*Exod.*, XII). *Vous ne mangerez rien avec du levain, vous userez de pain sans levain partout où vous serez.* Ce n'est pas encore assez. *Septem diebus non invenietur fermentum in domibus vestris.* Non-seulement vous ne mangerez pas de pain levé, je vous défends même *de garder la moindre parcelle de levain chez vous pendant sept jours, et s'il arrive que vous en mangiez, vous périrez du milieu du peuple. Qui comederit fermentum, peribit anima ejus de cœtu Israel.*

Croiriez-vous bien, mes frères, que cette

figure vous regarde tous? La première condition absolument nécessaire pour célébrer la pâque chrétienne, est un entier éloignement du péché, un détachement universel de tout ce qui peut porter au péché, une aversion intérieure et sincère de toutes les occasions prochaines et de toutes les voies qui conduisent au péché : car voilà le levain dont vous devez vous purifier, et dont il ne vous est jamais permis de faire chez vous la moindre réserve : *Expurgate vetus fermentum.*

Levain d'inimitié dans les uns. On veut bien se réconcilier, pendant ces fêtes, à la vue d'un Dieu qui, mourant en croix, a employé les derniers soupirs de sa vie pour demander pardon à son Père, en faveur de ses ennemis. On veut bien accorder quelque chose à la sollicitation d'un parent, aux remontrances et aux menaces d'un confesseur qui refuserait l'absolution, si on ne lui disait : Oui, je pardonne. Mais on a toujours dans l'âme un certain fonds de froideur et d'aversion ; on conserve toujours dans sa mémoire le souvenir d'une injure passée, on a toujours, comme dit saint Paul, *une racine d'amertume* qui demeure dans le cœur, et qui tôt ou tard poussera de mauvais rejetons, dont la bonne semence se trouvera étouffée.

Levain d'impureté dans les autres. On consent enfin, après de longues résistances, de se séparer de cette maudite créature : on sait qu'on ne peut faire ses pâques, si l'on continue à la voir toujours, et si l'on persévère à lier avec elle les mêmes commerces dont on a déjà reconnu les mauvaises suites; le dessein en est pris, on veut la quitter et se sauver. Mais on ne veut pas tout d'un coup rompre brusquement avec elle ; on ne la verra plus si souvent; quand on la verra, ce ne sera plus en particulier; on ne lui donnera plus ces marques d'estime et d'amitié qu'on avait pour elle, afin que le divorce étant réciproque, il n'y ait plus d'apparence de renouer avec elle les mêmes engagements qu'on avait auparavant; ou bien, si on ne la voit plus, on conservera ses billets, et l'on aura dans son cabinet quelque tableau qui représente ce fatal objet de sa passion.

Levain de duplicité et de fourberie dans une infinité de gens. Car combien y en a-t-il à qui l'on pourrait dire : *Donnez-vous de garde du levain des pharisiens?* Ils donnent au dehors quelque marque de piété, mais ils n'en ont pas l'esprit au dedans ; ils font ce que font les vrais dévots, mais ils ne le font pas par un même principe intérieur de charité et de vie. Semblables à cet évêque dont il est parlé dans l'Apocalypse, ils passent pour vivants, et cependant ils sont effectivement morts : tantôt cachant des péchés énormes sous de spécieuses apparences, et d'infâmes passions sous un extérieur honnête, trop contents de nettoyer ce qui paraît de la coupe, sans ôter les ordures qui ne paraissent pas; tantôt pour se faire quelque réputation dans le monde et arriver plus sûrement à leur fin, s'humiliant par orgueil, se rabaissant par vanité, et disant de soi quelque petit mal, afin que d'autres en disent beaucoup de bien.

Or, c'est de ce vieux levain, que l'apôtre saint Paul appelle *un levain de corruption et de malice*, qu'il faut que vous vous purifiiez; c'est ce levain qu'il faut que vous jetiez loin de vous, sans qu'il s'en trouve la moindre parcelle dans vos maisons. Vous allez manger l'Agneau de votre pâque, jamais il ne souffrira le moindre attachement au péché, ni aux occasions qui peuvent le faire revivre.

C'est là la seule chose que hait ce Dieu d'une pureté infinie, dit saint Jean Chrysostome, qui remarque fort judicieusement que de tout ce qu'il y a de plus insupportable à la nature, rien ne lui fait horreur que le péché. Ce n'est ni la corruption des ulcères ni la puanteur du fumier que Dieu hait, il est avec Job sur le sien ; ce n'est ni la honte de la servitude ni l'obscurité d'un cachot, il est avec Joseph dans sa prison ; ce n'est ni l'infection des cadavres ni l'odeur pestilentielle qui en sort, il est avec Tobie quand il les ensevelit ; ce n'est ni la profondeur des lieux souterrains ni la fureur des bêtes carnassières, il est avec Daniel dans la fosse aux lions ; ce n'est ni la violence du feu ni la maligne exhalaison de la poix et du soufre, il est avec les trois enfants dans la fournaise. Ce ne sont ni les malades, ni les prisonniers, ni les lépreux, ni les pestiférés qu'il fuit ; il nous assure, chez son prophète, qu'*il est avec eux au milieu de leurs maux, qu'il les en délivrera et qu'il en fera la matière de leur gloire.*

La seule chose pour laquelle il ait de l'horreur, est le péché mortel. Ulcères, fumier, servitude, prisons, cadavres, lions, feu, soufre, lèpre, peste, vous n'êtes pas des sujets d'aversion au Dieu que j'adore : toi seul, horrible et abominable péché mortel, toi seul plus infect que les ulcères et le fumier, plus affreux que la servitude et la prison, plus corrompu que les cadavres, plus cruel que les lions, plus violent que le feu, plus puant que le soufre, plus contagieux que la lèpre et la peste, es l'objet de sa haine et de son horreur.

Quand vous seriez affligés de tous ces maux, mes chers auditeurs, Jésus-Christ serait avec vous et se ferait même un plaisir d'y être, si vous étiez sans péché; mais quand vous seriez affranchis de tous ces maux, si vous aviez un seul péché mortel dans l'âme, il ne serait jamais avec vous que dans un état violent, et gardant toujours ce vieux levain, vous ne vous attireriez que sa haine.

Ayez donc soin de vous en purifier pour célébrer dignement votre pâque : *Expurgate vetus fermentum;* mais quand? au plus tôt, mes frères, au plus tôt, si vous ne l'avez déjà fait. Car, quoiqu'il n'y ait dans toute votre vie aucun jour sur lequel ce commandement de votre purification spirituelle ne s'étende, néanmoins ceux où nous sommes vous en pressent encore davantage; quoiqu'il n'y

ait dans toute votre vie aucun jour où la charité de Jésus-Christ ne vous invite de passer du péché à la grâce, il semble néanmoins que l'Eglise ait particulièrement choisi ceux-ci pour vous dire que ce Dieu de bonté vous sollicite par des raisons encore plus pressantes de faire incessamment ce bienheureux passage.

Vous aviez, ô mon Dieu, commandé aux enfants d'Israël de prendre, dès le dixième jour du mois, l'agneau qui ne devait être immolé que sur le soir du quatorzième; et, comme vous ne faites jamais rien sans de grands desseins, je m'imagine que c'était afin que ces peuples, entendant le bêlement de cette innocente victime pendant cinq jours, se préparassent sans délai à la grande action qu'ils allaient faire; que les cris de cet agneau les rappelassent à leurs devoirs et les avertissent d'apporter incessamment, pour le manger, toute la pureté du cœur et du corps que demandait une si sainte cérémonie.

La vôtre, mes frères, étant encore incomparablement plus sainte, il y a déjà huit jours qu'on vous avertit que voici le temps de votre Pâque; que, si pendant plusieurs mois vous avez hésité, délibéré, résisté, il n'y a plus moyen d'apporter, sous de vains prétextes, de téméraires et d'injurieux délais à votre conversion; que Jésus-Christ s'étant hâté de sortir de son tombeau pour reprendre une nouvelle vie, vous devez par un prompt changement accélérer votre propre bonheur; que cet agneau de votre passage vous criant durant ces jours de ceindre vos reins; de prendre en main le bâton de sa croix, il faut que vous marchiez incessamment dans ces voies du salut dont il y a déjà trop longtemps que vous vous êtes éloignés, comme des voyageurs qui, las de demeurer davantage dans un pays étranger, n'aspirent qu'à arriver bientôt à leur patrie.

Tout ce que Jésus-Christ a fait et pour lui et pour nous, il l'a fait avec une inconcevable diligence. Descend-il du ciel en terre, ce n'est ni lentement ni à pas comptés; c'est, dit le roi-prophète, à pas de géant : *Exultavit ut gigas ad currendam viam.* Veut-il nous sauver et nous guérir de nos maux, un autre prophète dit qu'il porte la santé dans ses ailes, tant il se hâte de nous la donner : *Et sanitas in pennis ejus.* Veut-il triompher de ses ennemis et enlever leurs dépouilles, Isaïe nous assure qu'il le fera avant qu'il sache même prononcer le nom de son père et de sa mère : *Antequam sciat puer vocare patrem et matrem, auferet spolia Damasci.* Veut-il enfin sortir de son tombeau et se ressusciter, il ne laisse agir la mort sur soi que comme un homme qui veille en dormant, et qui est, pour ainsi dire, maître de son assoupissement et de son réveil : *Ego dormivi, et somnum cepi, et exsurrexi.*

Que veux-je tirer de là et que devez-vous en conclure? que ce que Jésus-Christ a fait par lui-même pour sa propre gloire, vous devez par sa grâce le faire pour vos intérêts personnels. Un long séjour dans une terre d'oubli lui eût été injurieux, une longue demeure dans la terre du péché ne peut vous être que très-funeste. Une longue sépulture eût donné trop d'empire à la mort sur lui, et une longue mort donnerait sur vous trop d'empire au péché. Vite, vite, mes frères, ceignez vos reins, prenez en main le bâton de la croix et hâtez-vous de sortir du lieu où vous êtes.

Avec quelle vitesse les enfants d'Israël traversèrent-ils la mer Rouge, de peur que ses flots ne se repliassent sur eux et que le passage que la miséricorde du Seigneur leur avait ouvert ne se refermât! Ils comprirent pour lors que délibérer davantage c'était s'exposer à tout perdre; qu'ayant derrière eux de cruels ennemis qui les poursuivaient, il était de la dernière importance de profiter sans délai de l'occasion présente; que Dieu ne les avait pas pressés de sortir de l'Egypte pour les faire périr dans un piége qu'il leur aurait tendu, et qu'encore bien qu'un chemin si inconnu et si inusité leur fît peur, il fallait néanmoins qu'ils surmontassent une petite crainte par une plus grande.

Votre résolution, mes frères, doit être encore plus tôt prise. Pour vous la mer rouge du sang de Jésus-Christ ouvre son sein; pour vous les plus grandes peines de votre conversion sont adoucies, l'Agneau de votre passage qui s'est immolé les a prises sur soi. Avec un peu de diligence et de courage vous passerez bientôt d'une terre de servitude dans un pays de liberté, et, par un prodige de miséricorde qu'on ne comprend jamais mieux que par l'expérience qu'on en fait, ces ennemis de votre salut dont vous croyiez ne pouvoir jamais vous délivrer, vous les verrez se précipiter les uns sur les autres et périr confusément dans les eaux de la pénitence.

Que craignez-vous, demande saint Augustin, et pourquoi, formant toujours de bons désirs et de magnifiques projets de conversion, n'en exécutez-vous aucun? Que ne ceignez-vous vos reins, et que ne prenez-vous pour partir le bâton de la croix, qui, infiniment plus puissant que la verge de Moïse, vous ouvrira un miraculeux passage? Pourquoi, n'appréhendant rien davantage que de mourir dans l'état où vous êtes, ne faites-vous pas plus d'efforts pour en sortir que si vous ne deviez jamais mourir? Pourquoi, franchissant tant d'obstacles pour un intérêt temporel, en appréhendez-vous les moindres dans une affaire qui seule vous importe et vous regarde?

Peut-être croyez-vous que les créatures et les passions, qui jusqu'ici vous ont retenus et dominés, vous presseront de les quitter, comme l'Ecriture sainte dit que les Egyptiens pressèrent le peuple de Dieu de sortir promptement de leurs terres : *Urgebant Ægyptii populum de terra exire velociter.* Erreur, mes frères, erreur; plus vous demeurerez dans ces lieux d'abomination, plus elles renforceront les liens de votre esclavage. Et d'ailleurs, dit saint Augustin, qu'y a-t-il de plus à craindre que le malheur de ceux que les péchés quittent, sans qu'ils

quittent eux-mêmes leurs péchés? C'est à vous à vous purifier de ce vieux levain et à passer, par une prompte et sincère conversion, du péché à la grâce. Peut-être l'avez-vous déjà fait. Si cela est, je n'ai plus qu'un avis à vous donner, qui est de ne plus repasser de la grâce au péché, afin que vous soyez toujours une nouvelle pâte, toujours de nouvelles créatures en Jésus-Christ : *Ut sitis nova conspersio.*

SECOND POINT.

Le temps marqué par la providence divine pour délivrer son peuple de la captivité de Pharaon étant arrivé, le prophète-roi nous dit en termes exprès que de cette multitude innombrable de gens qui sortirent de l'Egypte, *il ne s'en trouva pas un seul qui fût malade : Non erat in tribubus eorum infirmus.* Quelque accablés qu'ils eussent été auparavant sous de pesants fardeaux, à quelques langueurs que de longues fatigues et de pénibles travaux les eussent réduits, quelque dureté qu'eussent eue pour eux des maîtres inhumains qui à peine leur donnaient de quoi vivre, il n'y eut dans toutes leurs tribus ni femme, ni fille, ni enfant, ni vieillard que l'infirmité empêchât de suivre les autres.

Dire là-dessus que le pain sans levain qu'ils avaient mangé avait été un pain médicinal pour les uns, un pain nourrissant et fortifiant pour les autres; que ce pain, par une particulière bénédiction du Seigneur, avait guéri tout d'un coup ceux qui étaient malades, donné de la vigueur à ceux qui étaient faibles, comme celui d'Elie donna ensuite à ce prophète assez de force pour arriver jusqu'à la montagne d'Oreb, c'est prendre la pensée de Théophilacte et d'Origène.

Ajouter que l'agneau pascal, dont ils venaient de se nourrir, avait opéré en eux cet admirable effet, et que Dieu voulait montrer dès lors ce que pourrait faire, par une vertu qui lui serait propre, l'Agneau de la loi nouvelle, puisque celui de l'ancienne, qui n'en était que la figure, portait avec soi, par une qualité qu'il avait reçue, la force et la santé, c'est dire ce qu'en ont cru saint Augustin et saint Jean Chrysostome.

Sans examiner davantage d'où pouvait venir un si surprenant prodige, c'était là l'état où Dieu voulait que se trouvât son peuple pour sortir des terres des Egyptiens et traverser les eaux de la mer Rouge; et c'est aussi, messieurs, dans la même disposition qu'il veut que vous soyez pour travailler à l'ouvrage de votre salut et célébrer dignement votre pâque.

C'est Jésus-Christ, Fils de Dieu et Dieu lui-même, qui est ce pain de vie qui vous sert de nourriture dans la célébration de nos mystères. C'est son précieux sang que vous buvez, c'est sa chair virginale que vous mangez; c'est lui qui, s'étant immolé une fois pour vous sur l'arbre de la croix, est devenu la victime de votre religion et l'agneau de votre passage : mais à quel dessein? afin qu'étant purifiés du vieux levain, vous deveniez, dit l'Apôtre, une pâte nouvelle : *Ut sitis nova conspersio;* afin qu'ayant quitté les terres du péché, représentées par celles de l'Egypte, vous ne retourniez jamais, par une lâche infidélité, dans ces lieux d'abomination d'où sa grâce vous a tirés.

Quel eût été le malheur et le crime des Juifs, si, après s'être sauvés par cet éclatant prodige de la mer Rouge qui leur avait ouvert son sein pour leur procurer une heureuse liberté; si, après avoir été couverts d'une nuée qui les garantissait des ardeurs du soleil pendant le jour, et conduits par une colonne de feu qui les éclairait pendant la nuit; si, après avoir été nourris du pain du ciel dans leur faim et désaltérés dans leur soif par des eaux officieuses qui les suivaient partout dans les lieux les plus arides, ils avaient repris le chemin d'Egypte et avaient eu assez de lâcheté pour retourner dans une terre d'où ils avaient paru sortir avec tant de joie?

Mais quel serait votre malheur et votre crime, mes frères, si, Dieu ayant infiniment plus fait pour vous qu'il n'a fait pour ce peuple, vous déshonoriez par une lâche infidélité la fête de votre passage? Grâce au Seigneur, vous êtes sortis ou vous sortirez bientôt des terres du péché, n'en reprenez donc pas le chemin; que l'Egypte soit pour vous un objet d'aversion éternelle; que la vertu du sacrement vous en ferme le passage, que le pain du ciel dont vous avez été nourris vous rende insipides les plaisirs de la terre; que l'eau qui est sortie de la pierre angulaire de l'Eglise, et dont il est dit qu'elle ôte la soif à ceux qui en boivent, éteigne pour toujours celle qui jusqu'ici a été allumée au dedans de vous par l'ardeur de vos passions.

C'est aujourd'hui, dit saint Léon, la fête de votre passage; c'est aujourd'hui que la miséricorde du Seigneur vous a couverts de son ombre et éclairés de ses lumières; c'est aujourd'hui que vos péchés ont été noyés dans le sang de Jésus-Christ, comme les Egyptiens dans les eaux de la mer Rouge. Souvenez-vous donc, conclut de là ce saint pape, qu'étant devenus de nouvelles créatures, ce qui a été renouvelé ne doit jamais retourner à une chancelante et infirme vieillesse : *Agnoscite novam vos esse in Christo creaturam, et quæ nova facta sunt non redeant ad instabilem vetustatem* (*D. Leo, serm.* 1 *de Resurrect.*).

Nous le souhaiterions fort, dites-vous, mais donnez-nous en quelques moyens. J'y consens, messieurs, et, laissant à part tous ceux dont je vous ai déjà parlé dans trois autres discours (*Les trois sermons de Pâques qui ont précédé celui-ci*), je veux bien pour achever de vous montrer quelle conformité il peut y avoir entre votre pâque et celle des Juifs, me renfermer précisément dans les bornes de mon sujet.

Dieu, comme pour s'assurer de la fidélité des Juifs, leur avait ordonné trois choses lorsqu'ils mangeraient l'agneau de la Pâque. Ils devaient le manger en famille, ils devaient le manger rôti, ils devaient le manger avec des laitues sauvages. Etranges pré-

cautions, que vous trouveriez peut-être inutiles si, pour rapporter la figure à la vérité, elles ne vous montraient que c'est à cette même règle que vous devez vous assujettir pour persévérer dans la grâce et ne plus reprendre les voies du péché.

Les Juifs mangeaient en famille l'agneau pascal, et si le nombre des personnes qui la composaient ne suffisait pas pour le manger, ils invitaient leurs plus proches voisins, qui s'en nourrissaient avec eux.

Ce qui produit souvent et ce qui perpétue le péché dans la plupart des chrétiens est, dans les uns, un mouvement de vanité et un désir de distinction; dans les autres, un secret attachement aux biens de la terre; dans plusieurs, un fonds de froideur et de ressentiment de quelque injure qu'ils auront reçue. Voulez-vous, messieurs, vous en garantir, ou n'y plus retomber? Mangez en famille l'agneau de votre pâque, réconciliez-vous sincèrement avec vos ennemis, soyez tous assis à la table du Seigneur comme les enfants d'une même maison; et, quelque distingués que vous soyez d'ailleurs par vos biens ou par vos emplois, souvenez-vous que c'est ici que le pauvre et le riche, le noble et le roturier, le maître et le serviteur, l'ami et l'ennemi sont également reçus.

Car pourquoi appelle-t-on la sainte Eucharistie Synaxe, si ce n'est, dit saint Denis (*Lib. de cœlesti Hierarchia*), parce que d'une infinité de chrétiens elle ne fait qu'une même famille? Et pourquoi lui donne-t-on le nom de communion, si ce n'est, disent les Pères du concile de Trente, parce qu'elle est une marque d'une commune unité, un lien de charité, un symbole de paix et de concorde? *Signum unitatis, vinculum charitatis, pacis ac concordiæ symbolum* (*Conc. Trid., sess.* XIII, *c.* 8). Partout ailleurs, vous êtes comme séparés les uns des autres, ici, en vous unissant à Jésus-Christ par la participation de sa chair, vous ne faites, en mangeant cet agneau de votre pâque, qu'un même corps avec lui et avec vos frères.

Oh! que cet agneau mangé en famille empêchera de chrétiens de retomber! Oh! que l'union des cœurs et, comme dit saint Paul, une même société d'esprit dans un lien de paix, préviendra de rechutes! Oh! que la charité avec laquelle vous inviterez les pauvres à venir recueillir chez vous ce qui excèderait dans vos repas ou vos autres dépenses, afin qu'il n'y ait rien de superflu ni d'inutilement dissipé, vous attirera de grâces pour persévérer dans celle que vous aurez reçue!

L'agneau pascal et la manne étaient les deux choses dont Dieu ne voulait pas qu'on fît de réserve. Si vous pouvez manger dans votre famille l'agneau tout entier, je consens que vous le mangiez sans appeler d'autres gens à votre festin, mais je ne veux pas qu'il en reste la moindre chose pour le lendemain. Je ne veux pas qu'après avoir pris le nécessaire à la condition et à la vie, vous reteniez le superflu, qui n'est pas à vous, mais aux pauvres.

Si vous voulez recueillir de la manne, recueillez-en autant qu'il vous en faudra, suivant la mesure que j'en ai marquée; mais n'en gardez rien par une aveugle prévoyance ou par une épargne sordide, autrement vous la trouverez corrompue et pleine de vers.

La seconde chose que Dieu avait ordonnée à son peuple, était de manger l'agneau pascal, non cru ni cuit dans l'eau, mais rôti et passé au feu; condition qui semblerait assez étrange si le sens de cette mystérieuse précaution ne vous regardait pas.

Manger cru l'agneau de votre pâque, ce serait ne pas discerner le corps du Seigneur d'avec les autres viandes et *vous en rendre coupables*, comme dit saint Paul, *faute de ce discernement.* Le manger bouilli et cuit dans l'eau, ce ne serait apporter à sa participation qu'une douleur feinte de vos péchés et quelques fausses larmes de pénitence. Il faut donc que le feu de l'amour purifie votre cœur et que la même charité dont a brûlé Jésus-Christ, en se faisant votre agneau et votre nourriture, vous brûle et vous consume. Entendez-vous bien cette vérité, mes frères, et voulez-vous en faire votre profit?

Jésus-Christ demande non de l'eau, mais du feu pour être mangé; et si vous voulez remonter jusqu'à la source de tant d'infidélités et de rechutes après le saint temps de Pâques, vous trouverez que c'est souvent parce qu'on a reçu sans charité et sans amour celui qui n'a donné son corps à manger que par un pur mouvement d'amour.

De là, dit saint Bernard, ces nouveaux engagements auxquels on paraissait avoir renoncé, ces débauches excessives où l'on se soûle de vin et de viandes, comme pour se dédommager du jeûne et de l'abstinence du carême (1).

De là cette liberté qu'on accorde à ses passions qui semblaient avoir été enchaînées pour toujours et qui, impatientes d'avoir été quelque temps retenues par le frein de la mortification chrétienne, ou par des bienséances de politique, se déchaînent avec plus de fureur que jamais. Presque tous reprennent le chemin de l'Egypte, presque tous repassent de la grâce au péché, presque tous, oubliant ce qu'ils ont promis, ne songent qu'à ce qu'ils ont quitté: pénitents par cérémonie, pécheurs par inclination et par état.

Est-ce ainsi, perfides et sacriléges, que vous vous jouez de nos mystères, s'écrie saint Bernard (*Ibid.*)? Est-ce là l'honneur que vous rendez à Jésus-Christ que vous mangez comme l'agneau de votre passage? Ce corps, plus pur que la pureté même, l'avez-vous reçu pour en faire les membres d'une prostituée? Ce sang, qui fait des vierges, l'avez-vous bu pour le mêler avec ce vin de fornication que l'impudique Babylone présente aux habitants de la terre?

Nous ouvrions nos cœurs à la joie, quand nous vous voyions, pendant la semaine

(1) Peccandi tempus, tempus recidendi facta est resurrectio Salvatoris. Ex hoc commessationes et ebrietates redeunt, cubilia et impudicitiæ repetuntur, laxantur concupiscentiæ fræna; quasi ad hoc resurrexerit, etc. (*Bern., ser. de Resurrectione.*)

sainte, prosternés aux pieds des ministres du Seigneur, vous accuser de vos péchés *et rappeler vos mauvaises années dans l'amertume de votre âme;* mais nous appréhendons fort que cette joie ne se passe bientôt et que, par votre retour dans les terres des Egyptiens, nous ne concluions que vous n'étiez que de faux pénitents; que vous n'avez apporté, dans la participation de nos mystères, que l'eau d'une douleur feinte et non le feu d'un véritable et saint amour. Quel étrange désordre! Pendant les jours lugubres de la Passion de Jésus-Christ les apôtres prirent la fuite; mais dès qu'il fut ressuscité ils se rassemblèrent et, autant qu'ils avaient auparavant témoigné de lâcheté et d'inconstance, autant ils témoignèrent, dans la suite, de fermeté et de courage; et vous, par un renversement de conduite, vous vous assemblez dans nos églises, où vous nous donnez d'édifiantes marques de piété et de modestie pendant la semaine sainte, et, quand le temps de Pâques est passé, on ne voit plus que dissipation, qu'égarement, qu'un scandaleux enchaînement de dissolutions et de débauches.

Achevons : il était expressément recommandé aux Juifs de manger l'agneau pascal avec des laitues sauvages; troisième et dernière condition pour persévérer dans le bien et pour ne plus retomber de la grâce au péché.

Il faut des remèdes et des potions amères pour recevoir avec fruit et conserver la grâce des sacrements. L'avez-vous perdue cette grâce? la pénitence vous la rendra et vous y affermira. Pénitence d'expiation pour le passé, pénitence de précaution pour le futur, pénitence qui, comme disent les Pères du concile de Trente, vous retirera du péché et vous rendra plus vigilants et plus appliqués à vos devoirs que vous ne l'avez été jusqu'ici; pénitence qui, comme un frein salutaire, arrêtera les impétueuses saillies de vos passions; qui, comme une potion médicinale, purgera les mauvaises humeurs dont la fermentation produit de fréquentes rechutes et de nouveaux accès qui ne font que trop connaître que la fièvre est moins ôtée que suspendue; pénitence qui vous séparera des occasions prochaines du péché et qui vous éloignera de ce qui pourrait vous y engager; pénitence enfin qui, par une sévérité qui ne lui est pas moins naturelle que l'amertume l'est aux laitues sauvages, vous apprendra à ne plus offenser un Dieu qu'on n'offense jamais impunément et qui ne s'apaise que par des satisfactions en quelque manière proportionnées aux outrages qu'on lui a faits.

On retombe bientôt dans des fautes pour la réparation desquelles il n'a presque rien coûté, dit saint Jean Chrysostome; on renouvelle bientôt des félonies et des trahisons que l'excessive clémence d'un prince, qui s'est contenté de quelques légères peines, a pardonnées. Mais quand la réparation de ces fautes est humiliante et difficile, quand ce prince, jaloux de sa gloire, ne s'abandonne pas tellement à sa miséricorde qu'il ne conserve les intérêts et les droits de sa justice; quand on n'a obtenu qu'après de fréquentes sollicitations, qu'après de longs exils, de fâcheuses confiscations de biens et de honteuses dégradations, le pardon de ses fautes, qui doute que la sévérité et l'amertume de la peine ne retiennent dans la fidélité et dans le respect ceux qui s'éloigneraient encore de nouveau, s'ils se flattaient de l'espérance de leur impunité?

Or, voilà la propre fonction de la pénitence. Difficile et amère, elle empêche ces rechutes fréquentes et habituelles qui, pour l'ordinaire, ne sont que les effets d'une molle et cruelle indulgence qu'on a pour ses péchés. Voulez-vous n'y pas retomber, mes chers auditeurs? En voici le moyen : mangez avec des laitues sauvages l'agneau de votre pâque; et, si leur amertume vous rebute, souvenez-vous que c'est le Seigneur qui l'a ordonné et que rien ne contribuerait tant à votre perte que si, par une fatale inconstance, vous repassiez encore de la grâce au péché.

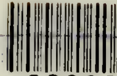
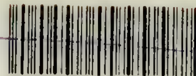
Quand le peuple juif, après avoir été tiré de la dure domination de Pharaon, voulut reprendre le chemin d'Egypte : *Constituamus nobis deos et revertamur in Ægyptum*, l'Ecriture sainte remarque que le dessein qu'il forma de retourner dans ce pays d'abomination déplut si fort à Dieu qu'il s'écria dans sa colère : *Usquequo mihi detrahet populus iste? feriam eos pestilentia atque consumam.* Jusqu'à quand ce peuple m'outragera-t-il? je le frapperai de peste, je le perdrai, il faut qu'il périsse.

Etranges menaces, mes chers auditeurs, dont vous éprouveriez les effets si une salutaire pénitence et une ferme résolution de ne plus offenser Dieu ne vous donnaient le moyen de vous en garantir. Adorable Sauveur, il y a trop longtemps que nous vous offensons; il y a trop longtemps que nous sommes à charge à votre miséricorde; il y a trop longtemps que nous abusons des grâces de votre résurrection. Nous vous promettons, devant ces saints autels, une éternelle obéissance et un inviolable attachement à votre service : trop heureux si vous voulez bien nous pardonner nos infidélités passées et nous rendre dignes de vous recevoir comme l'agneau de notre passage du péché à la grâce et de la grâce à une bienheureuse éternité. *Amen*

TABLE

DES SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DIX-HUITIEME VOLUME.


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 04 03 1